1re ANNÉE — No 1 LE NUMÉRO, 5 CTS SAMEDI, 29 MARS 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Le numéro prochain contiendra une poésie de Mlle Hélène Vacaresco, une Lettre parisienne de la Vicomtesse d'Aubervilliers, un article de M. le juge Langelier, etc, etc.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |



## A MON DESTIN

(*Pour le Journal de Françoise.*)

*Viens ici mon Destin, nous lutterons ensemble*
*Comme après les longs jours d'ennui déjà lointains ;*
*Puisque je l'ose encor que jamais je ne tremble*
*Viens-t-en nous lutterons ensemble, mon Destin.*

*Pas un cri de combat dans la lugubre enceinte*
*L'arène est morne ainsi qu'un chagin qui se tait.*
*Mais si je puis enfin t'imposer mon étreinte*
*J'aurai le cœur sans gloire, hélas ! mais satisfait.*

*Tu voulais me coucher dans la poussière infâme*
*O perfide, ô fidèle acharné sur mon âme,*
*Et je suis un lutteur bien exercé pourtant.*

*A moi les coups d'estoc et la rude bataille*
*Et si jamais je tremble et frémis et défaille*
*La volonté, l'espoir me crieront : En avant !*

Elisabeth

Christos a Inviat ! (1)

Hommage aux poëtes !

(Traduit de l'allemand par Hélène Vacaresco.)
Bucharest, Roumanie, mars 1902.

(1) Ces mots sont en langue roumaine et signifient : Le Christ est ressuscité !

## Notre Programme

Au moment où l'article politique et financier, dans notre presse, n'a guère d'autre concurrent que la littérature de l'annonce et du fait divers, il nous a semblé qu'un journal littéraire, instructif et récréatif à la fois, trouverait naturellement sa place et recevrait du public un bon accueil.

Le journal que nous lui présentons aujourd'hui ne réalisera pas, sans doute, au degré supérieur, ni surtout du premier coup, l'idéal qu'il se propose, mais il tendra par un constant effort à s'en rapprocher.

Les femmes à qui il s'adresse avant tout, nous sauront peut-être gré de leur offrir une publication où l'on traitera de préférence des questions qui sont d'intérêt et de compétence féminine.

Puisque ce sont elles qui élèvent les générations, — tenant ainsi dans leurs mains l'avenir, — elles sont en droit d'apprécier toute action et tout secours, si modestes soient-ils, qui peuvent les aider et les encourager dans leur œuvre si noble et si délicate.

Nous désirons que ces pages aillent au foyer de chacune comme des amies des bons et des mauvais jours ; qu'elles soient les confidentes des unes, la consolation des autres, les conseillères discrètes de toutes ; que nos lectrices retrouvent ici, pour la redire à d'autres, la parole qui éclaire, qui ranime et qui délasse, la parole qui fortifie l'esprit et fasse du bien au cœur.

Pour cette tâche, trop lourde à nos seules épaules, nous nous sommes assuré de fortes et précieuses collaborations. Pour n'en nommer que deux, Sa Majesté Elisabeth de Roumanie,

universellement connue dans le monde des lettres sous le nom de Carmen Sylva, a gracieusement devancé un de nos vœux en nous honorant de son haut patronage et même de son actif concours. Puis, madame Juliette Adam, la grande Française si bienveillante à notre pays et à nos compatriotes, s'est empressée d'encourager notre œuvre de ses conseils et de ses sympathies.

Madame Adam n'est pas une inconnue pour nous, et si notre bonne fortune nous procure sa visite un jour, d'avance nous pouvons lui promettre, au nom des Canadiennes et des Canadiens, la plus cordiale comme la plus chaude des bienvenues.

Des lettrés distingués nous aideront encore de leur plume vigoureuse, dans des sujets de leur ressort, qui se rattacheront au but que nous nous proposons.

Le JOURNAL DE FRANÇOISE ne prétend pas être la manifestation d'une pensée et d'un sentiment purement personnels. En choisissant ce titre, nous avons espéré d'abord retrouver les lecteurs et les lectrices qui nous ont, autrefois, prodigué leur indulgent encouragement.

Puis, ce nom, dans notre pays, est en quelque sorte générique : il désigne souvent, dans le langage familier, la femme canadienne ; il évoque des consonnances et des souvenirs de terroir. Par ce titre, notre journal éveillera donc, nous l'espérons chèrement, un écho plus doux au cœur de nos compatriotes, non seulement aux Canadiennes de *chez nous*, mais aussi à celles de là bas, nos sœurs exilées des États-Unis, auxquelles il rappellera, avec le souvenir de la patrie absente, le vœu patriotique que nous avons toujours entretenu, — celui d'un grand et complet rapatriement, ou d'une fidélité vivace aux traditions et aux aspirations de la mère commune.

Le JOURNAL DE FRANÇOISE, enfin, sera heureux de favoriser la diffusion de toute théorie juste, de toute idée généreuse, qui tendraient à l'intérêt public et au progrès national.

Et ce programme, nous travaillerons constamment à le remplir en demeurant loyale à notre devise : *Dire vrai et faire bien.*

LA DIRECTRICE.

## Aux Canadiennes-Françaises

*(Ecrit spécialement pour le Journal de Françoise)*

J'AI suivi dans sa jeune histoire le développement de l'esprit canadien-français avec une attention, une sympathie de parenté émue. Je n'ai cessé de reconnaître à cet esprit une personnalité embryonnaire d'abord, puis se fortifiant, s'affirmant. L'esprit canadien-français est à la fois traditionnel et territorial, fidèle à sa race et indépendant, issu d'une patrie ancienne, expression vivante d'une patrie actuelle ; bon grain qui a fructifié dans une terre neuve.

Je disais, à Paris, à la future directrice de ce journal : "Je ne crains qu'une chose pour les Canadiens-français, c'est que préoccupés de s'assimiler une civilisation surchauffée, craignant d'être en retard sur cette civilisation, ils ne perdent les bénéfices de leur lente formation, de leurs qualités, de leurs vertus."

Les Canadiens-français, dans leur lutte héroïque pour ne pas se laisser angliciser, se sont ramassés sur eux-mêmes et ont acquis une solidité de caractère, que des afflux du dehors pourraient détremper en eux.

Ils ont la puissance féconde qui quadruple le nombre initial ; ils ont l'amour du travail qui développe les richesses privées au bénéfice des richesses publiques ; ils ont les moralités qui purifient ces richesses et en font une source de progrès et non une source de corruption.

Peu à peu la seule chose qui manque aux Canadiens-français naîtra de soi-même au milieu d'eux. Le luxe des peuples très vivants qui aiment à s'affirmer dans une expression idéale : l'art, fleurira au Canada. Pour conquérir l'art, les Canadiens-français ont des ressources d'hérédité qui leur permettra, sans trop d'effort, l'assimilation du grand classiscisme grec. Leur éducation artistique n'ayant pu être continuée, interrompue qu'elle a été par des efforts admirables, faits pour transformer un groupement en nation, les Canadiens-français doivent remonter à la source première de l'art éternel, à la Grèce.

Si les Canadiens-français forment leurs artistes aux leçons directes de l'antiquité, ils développeront leurs affinités primordiales dans le sens propre de leur esprit personnel, sans passer par des intermédiaires étrangers. Leur *Renaissance* leur appartiendra à eux seuls.

C'est aux femmes canadiennes-françaises d'aider au développement artistique de leur nation. Elles y sont plus invitées qu'ailleurs, car, dans les lettres elles n'ont pas, grâce aux croyances religieuses restées intactes, à prendre part aux luttes philosophiques dans lesquelles l'esprit masculin se complaît.

La science étant le domaine commun du monde entier, le Canada-français peut se l'assimiler, sans prendre exagérément part à des découvertes qui absorberaient les puissances et l'action nécessaires encore à la constitution grandissante de sa nationalité. Au point de vue du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, le Canada français est maître de ses ressources, et les utilise et les distribue aussi bien et mieux qu'aucun peuple.

Les Canadiens-français n'ont donc à désirer à cette heure qu'une chose : avoir un art personnel !

Créez des écoles d'art, mes chères sœurs. Si naïfs ou plutôt si primitifs que soient vos débuts, ne vous inquiétez pas. Même les civilisations les plus avancées à leurs fins trouvent souvent un grand charme à retourner vers leurs primitifs. Ne vous dites pas que vous êtes barbares. Répétez-vous, au contraire, que vous êtes à l'heure normale et bénie pour chaque peuple, à l'heure de votre développement *personnel.* Soyez impitoyables pour la copie des à peu près, pour le pastiche, connaissez-vous et trouvez-vous vous-mêmes au seul contact du grand art ancien, générateur de l'art de chaque peuple.

La France vous reconnaîtra dans des floraisons d'art, parallèles aux siennes, mais qui cependant seront vôtres. C'est une sœur française qui vous assure de ne pas imiter, de créer, si lente que puisse être l'incubation.

Qui peut jamais douter, en quoi que ce puisse être, de l'incomparable fécondité du Canada français ? Je vous aime, mes sœurs canadiennes, je ne veux pas mourir avant d'avoir admiré la puissance de votre influence dans les destinées artistiques de votre Patrie.

Mille sympathies
Juliette Adam

## L'Ordre des Défricheurs

(Pour le Journal de Françoise)

L'AUTEUR de " L'âme américaine " et de " L'avenir des Canadiens-français " a publié dans le *Soleil* du 2 janvier un projet de colonisation tout simplement admirable et qu'il faut lire.

Le patriotisme le plus élevé, le plus généreux, l'avait inspiré à un séminariste qui voulait se consacrer aux colons. Passionné pour l'avancement du pays, n'aspirant qu'à s'y dévouer, ce jeune Canadien était l'un de ces êtres rares qui ont le cœur ardent et l'esprit sage ; l'enthousiasme s'alliait chez lui à un robuste sens pratique, et lorsqu'après avoir détaillé son plan de colonisation à M. de Nevers, il lui demanda : " Qu'en pensez vous ? " Notre éminent compatriote répondit tout ému : " Si vous réalisez votre projet, vous aurez fait pour votre patrie plus qu'aucun Canadien n'a jamais fait."

Le séminariste, qui se délassait de ses études par ce viril rêve, n'a pas même eu la joie de commencer son œuvre. A la veille de son ordination, la mort l'a saisi. Inconnu encore, cet amant de la patrie a disparu sans laisser de traces, sans presque emporter de regrets, mais personne ne peut savoir ce que le pays a perdu en le perdant.

" Le Canadien disait notre regretté Buies, est essentiellement colonisateur, l'histoire depuis plus de deux cents ans le démontre de toutes les manières. Mais le Canadien n'est colonisateur dans le sens pratique du mot qu'à une condition, c'est que la colonisation marche avec la religion. Delà double rôle du clergé dans ce pays : conduire les âmes au ciel et les défricheurs à l'entrée des forêts vierges."

Celui que M. de Nevers appelle l'abbé Louis R.... avait mieux que personne compris cette vérité. Son plan est admirablement conçu pour faciliter et adoucir à nos colons leur tâche toujours si rude. Il est impossible de rien imaginer qui soit plus en rapport avec les mœurs, les idées, les habitudes et les besoins religieux et moraux des Canadiens.

Un projet qui importe si fort à notre avenir ne saurait être abandonné.

Pour révéler à elles-mêmes les âmes prédestinées aux grands dévouements, pour les décider aux austères sacrifices, il suffit souvent, dit-on, d'une parole, d'un exemple. Nous connaissons assez le patriotisme de nos prêtres pour affirmer que l'abbé Louis R. sera remplacé lorsque l'Ordre des Défricheurs se fondera.

Nous avons le devoir de conquérir le pays si beau que Dieu nous a donné. L'avenir est aux jeunes peuples, et nos purs et héroïques commencements nous permettent de porter haut et loin nos espérances.

" Les ancêtres des Canadiens n'étaient pas des hordes de miséreux poussés par le désespoir. Ils ne sont pas venus par centaines de mille, déverser sur des rivages hospitaliers le contingent de toutes les misères sociales, mais ils sont venus un à un, petit à petit, par faibles groupes, comme choisis par une main avare et difficile, continuer dans une seconde patrie les foyers de la première. Lentement, péniblement, ils ont passé par tous les degrés de la formation ; subi les longues et patientes épreuves d'une éducation mâle et semée de périls ; ils se sont formés avec le temps, cet auxiliaire indispensable de toute constitution virile ; ils ont grandi par leur seule force native et par une sélection en quelque sorte contrôlée de haut, qu'aucun obstacle, qu'aucune entrave n'a détournée de son action persistante, et aujourd'hui ils sont un peuple, ils forment une nationalité organique ayant des traditions séculaires et un passé commun,...... seul groupe de population en Amérique qui se présente aujourd'hui comme un tout homogène." (1)

Notre avenir sur ce continent est encore un problème mais les vastes espoirs nous sont permis. Il faut que la colonisation, qui a rencontré jusqu'ici tant d'obstacles, marche désormais à pas de géants. En étendue, la seule province de Québec égale la France et la Prusse réunies. Jamais champ plus beau ne fut ouvert à l'activité humaine, et faut-il rappeler qu'il n'y a encore qu'un trentième de notre vieille province en culture ?

Espérons que l'Ordre des Défricheurs sera bientôt à l'ouvrage. Pour aider à le fonder, quelques dames canadiennes ont l'intention de former une société de colonisation. L'argent étant partout le grand levier, elles se chargeront d'en faire donner, de réveiller les bonnes volontés dormantes. J'espère être bientôt plus explicite. En faveur du colon trop longtemps négligé, il faut faire circuler dans tout le pays un courant de sympathie ardente.

LAURE CONAN.

(1) Buies.

## La Femme dans la Famille

### Droit de conseil

IL est bon, non seulement de réformer son caractère, mais encore de savoir manier le caractère des autres. Une bonne femme étudie celui de son mari et n'en espère pas plus qu'il ne faut. Elle aime avec son cerveau aussi bien qu'avec son cœur.

Intelligente, elle ne sera jamais autoritaire, — avec son mari, moins encore qu'avec tout autre. Il est bien rare qu'un homme ne soit pas infatué de la supériorité masculine ; beaucoup ont un amour-propre qui peut aller jusqu'à l'orgueil, voire jusqu'à la présomption.

Si la jeune femme montre des velléités de saisir l'autorité, paraît vouloir diriger toutes choses, je vous demande un peu ce que deviendra la paix du ménage.

Même lorsqu'elle a affaire à un homme d'esprit plus doux, de caractère plus modeste, une femme vraiment femme ne prétend pas se substituer à lui. Si bon qu'il soit, si on adoptait une ligne de conduite différente on anéantirait d'abord en lui le besoin inconscient qu'il éprouve, de temps en temps, de recourir à un avis, de le recevoir sans l'avoir demandé. Des hommes excellents, mais imbus de certaines idées, pour ne pas paraître subir une domination, même une légère pression s'entêteront à faire des choses de l'absurdité desquelles ils sont les premiers convaincus. Les gens de cette trempe n'acceptent l'opinion d'autrui que s'ils la croient conforme à la leur, que s'ils s'imaginent l'avoir fait naître.

Il n'est pas interdit d'user à leur égard d'une certaine habileté, puisque cette habileté a pour but leur bonheur et leur intérêt.

Ainsi, vous aurez, ô jeune femme, voix au chapitre et droit d'opiner. Le conseil que vous n'avez pas l'air d'imposer dans votre sagesse supérieure, sera accueilli avec autant de bonne grâce qu'il sera donné. C'est qu'en outre, vous l'aurez accompagné de gentils correctifs : " Crois-tu, mon ami, qu'il ne serait pas nécessaire... ? " " Ne penses-tu pas qu'il serait bon...?"

Si, grâce à ce bon sens et à cette tactique tendre, vous vous faites écou-

ter de votre mari, vous lui serez très utile. Il se confiera à vous en toutes circonstances heureuses ou malheureuses. Mais vous ne devez jamais tirer vanité de votre don d'intuition ; c'est-à-dire qu'après un ou deux succès, vous ne vous ferez pas illu ion sur vos capacités et, pour ne pas rester en défaut, qua d on vous de ı andera un nouvel avis, vous vous garderez de le donner si vous ne vous trouvez pas suffisamment compétente, ‹ u si vous ne l'avez pas assez mûri.

Quand on n'est pas aveuglé sur ses propres mérites, on voit les choses clairement, et dans les circonstances les plus difficiles, les questions les obscures, on peut être d'un précieux concours.

Mais il faut réfléchir, se bien ıenseig er, faire ‹as de l'opinion des autres, sauf à la discuter doucement, avec ménagement, si elle paraît erronée.

Rien ne vaut d'être d'accord dans l'action. Une femme d'esprit et de cœur ne *force* pas son mari à faire une chose qu'il n'accomplirait pas d'un plein gré, il la ferait mal, il s'en repentirait, il la lui reprocher.it........ cruellement peut-être.

S'il arrivait que votre mari, ayant repoussé un bon conseil que vous lui aviez donné, vînt à ıegretter de ne pas vous avoir écoutée, ne vous écriez pas d'un air de triomphe : "Je te l'avais bien dit !"

Le : "Je te l'avais bien dit" est une parole odieuse !

La crainte de se l'entendre jeter à la face, empêche bien des gens d'entreprendre une œuvre du succès de laquelle ils ne sont pas certains.

Soyez meilleure.... et plus adroite. Ne manifes ez aucune colère d'avoir vu votre avis dé aigné Ne reprochez rien, ne raillez pas, n'essayez pas de faire proclamer votre supériorité de jugement Si vous faites preuve de ce tact délicat, de cette bonté toute féminine, quatre-vingt fois sur cent, c'est lui qui vous dira : "Tu avais bien raison." Répondez alors : "Que veux tu, j'aurais pu me tromper, moi aussi. Tu as cru bien faire.... Ce nous sera une leçon pour l'avenir."

Il tiendra compte, une autre fois, de l'opinion d'une si gracieuse conseillère. Mais votre pouvoir établi, n'en abusez jamais, soyez la première à paraître i norer le prix de vos avis, et vos propres idées, vos bonnes idées, laissez-lui la satisfaction de croire qu'il les a pénétrées lui même.

S

# NOUVELLE

## Les Trois Mots Inutiles

VOUS avez appris trois mots anglais ? demanda Mary de Lauranne à son flirt préféré Jean Séraval. Trois mots anglais pour me plaire ?

— Trois mot , dit Jean qui souriait. Trois mots, pas un de plus.

— Dites-les moi, vite.

— Je vous les dirai tout à l'heure Ils seront p'us jolis au soir tombant.

Le vapeur *France* quittait le port de Genève.

— Allons à l'avant, fit Mary. Nous serons mieux. J'entends l'orchestre Alessandro qui prélude au *Danube Bleu*.

*Nous serons mieux* signifiait *Nous serons seuls*

Elle marcha devant le jeune homme, sur le bateau encombré de touristes qui, pour la plupart, lisaient le *Baedeker* ou attaquaient sourı oisement, à petits coups de cuiller, des glaces de diverses couleurs, framboise et abricot, au lieu de regarder les eaux bleues du lac ou les villas de la côte enfouies dans la verdure.

Il admira une fois de plus, en la suivant, la gracieuse souplesse de ce corps en mouvement, la nuque lumineuse et la lourde masse des cheveux châtains. Il songea que le lendemain il quitterait Evian, où tous deux étaient en villégiature, et qu'il ne se sentait pas le courage de dire adieu à cette belle enfant dont il était épris.

Ils dépassèrent le groupe des musiciens qu'entourait un cercle d'auditeurs, et parvinrent à l'avant du bateau

Aussitôt, elle se retourna vers lui, et de sa voix câline :

— Maintenant, dites-les moi ?

— Et quoi donc ?

— Vos trois mots anglais. Nous sommes venus ici pour cela

Elle le regardait très doucement pour l'encourager.

— Le vent les emporterait, et ce sont trois mots précieux que je ne désire point perdre. Tout à l'heure, je vous les dirai en douceur.

Elle semblait regarder en avant le lac qui s'allongeait, s'étendait comme une petite mer, et dont les eaux bleues pâlissaient au loin, se mêlaient aux rivages confus dans une brume dorée. En réalité, elle regardait dans son cœur, surprise un peu de ce qu'elle y découvrait

Jusqu'à ce jour elle s'était laissée vivre, et la vie n'ayant réclamé d'elle aucun dévouement, aucun sacrifice, elle n'imaginait pas qu'elle eût bénéficié d'un régime de faveur. Le monde ne se composait, à ses yeux rendus myopes par l'existence facile, que d'une jeunesse fortunée que le flirt occupait. Elle ne soupçonnait point qu'on pût être pauvre ou av ir quarante ans. Elle ignorait que le temps passe, et que sa fragilité donne leur prix aux grandes sensations de joie ou de douleurs humaines. Voici que l'attente de l'amour reculait pour elle — seulement un peu — les bornes du monde. A cet instant, elle traitait avec dédain ce qui suffisait d'ordinaire à l'enchanter : les belles toilettes, la musique de danse et les compliments. Une glace même — vanille et citron, ses préférences — ne l'eût pas distraite. Elle goûtait dans sa distraction un délice inconnu et vif.

Lui contemplait gravement la jeune fille qui avait vaincu son orgueil. Il ne souriait plus, et méditait sur les mots anglais qu'il allait dire. Il datait sa vie active d'un mois à peine. Se souvenait-il encore de ses campagnes du Soudan et du Tonkin, et qu'il était capitaine d'artillerie de marine attaché au ministère des colonies ? Il avait accompagné à Evian sa mère languissante, à qui le médecin ordonnait cette eau légère. Là il avait rencontré Mary de Lauranne, et l'avait aimée tout de suite pour sa fraîcheur de rose en bouton, pour le teint clair et délicat de ses joues, pour ses yeux bleus si francs, sa petite bouche relevée aux angles, son nez retroussé à peine, et aussi pour cette jolie nature spontanée et sincère que ses moindres paroles laissaient paraître, et cette absence totale de coquetterie, cette ingénuité anglaise qu'elle gardait jusque dans ses hardiesses.

Il devait partir le lendemain, et il avait décidé que, durant ce dernier tour de lac qu'ils faisaient ensemble, il lui déclarerait son amour. Ne l'avait-elle pas encouragé par cette prédilection qu'elle lui marquait sans cesse ? N'attendait-elle pas ces trois

mots anglais qu'elle savait bien ? Pourquoi n'accepterait-elle pas d'être sa femme, de partager sa vie ? Au moment de parler, voici qu'il se sentait pris d'hésitation. Sa fortune était médiocre et, par les propos de la ville d'eaux, il savait que le père de Mary dévorait sans scrupules les biens qu'il administrait et que déjà il avait beaucoup réduits.

La jeune fille l'aimerait-elle assez pour mener au besoin avec lui une existence moins luxueuse ? Ne préférerait-elle pas épouser quelqu'un de ces fantoches millionnaires qui l'agaçaient en la courtisant ?

Le vapeur, après une escale à Nyon, traversait le lac. L'orchestre jouait maintenant pour les voyageurs de seconde classe, et les notes stridentes de la petite flûte parvenaient seules jusqu'au pont supérieur.

Les deux jeunes gens se décidèrent à quitter la proue que le vent balayait. Ils s'assirent côte à côte sur un banc inoccupé. En arrière du bateau en marche, ils apercevaient Nyon, ville ancienne et somnolente que couronne une forteresse dont l'âpreté ne réussit pas à atténuer la douceur du paysage, et à l'avant ils voyaient se rapprocher d'eux la pointe d'Yvoire, avec son village de pêcheurs et la masse carrée de son vieux château. Mais ils ne s'intéressaient guère au décor.

Mary supportait malaisément ce silence où Jean s'enfonçait. Elle se plaisait au bruit léger des paroles qui dispersent les pensées trop profondes et les tristesses menaçantes.

—Vous rentrez demain à Paris ? dit-elle.

Et elle ajouta gentiment :

—Quel dommage !

Et pour secouer décidément la torpeur de ce compagnon taciturne dont elle redoutait les yeux sombres, elle babilla :

—Moi, je dois y aller dans votre Paris. Ce sera le mois prochain, pour un mariage. C'est une de mes amies qui fait une bêtise.

—Qui fait une bêtise? répéta distraitement Jean qui avait terminé sa longue songerie et vaincu ses hésitations.

—Oui, elle épouse un jeune homme sans fortune et, qui pis est, un médecin qui sera toujours en courses le jour, et peut être la nuit !

—Mais pourquoi fait-elle un bêtise ? reprit le jeune homme, soudainement intéressé. Ils ne s'aiment pas ?

Il fixait de ses yeux perçants le visage rosé de Mary. Celle-ci ne remarqua pas cette attention subite et comme agressive.

—Ils s'adorent ! fit elle.

—Alors je ne comprends pas

—Oh ! vous allez comprendre. Les parents d'Hélène — elle s'appelle Hélène — ne lui donnent que cinq mille francs de rente. Son petit médecin qui débute en gagne à peine autant. C'est la misère Elle doit prendre un appartement de quinze cents francs.

Il fixait la jeune fille avec une expression d'inquiète curiosité qui l'eût avertie, mais elle ne leva pas les yeux. A ses brèves questions, à l'intonation de sa voix, elle le devinait mécontent et, rebelle à toute peine, elle ne tenait pas à rencontrer les durs regards de son ami difficile. Sa mère, Anglaise, lui avait transmis un esprit positif. Elle conclut d'un mot son petit raisonnement pratique :

—Ils seront très malheureux. C'est leur affaire.

—Vous en êtes sûre ?

—Evidemment ! Pour s'aimer, il faut ignorer la gêne. Et j'ai calculé ce qui est nécessaire pour vivre à Paris.

—Ah ! vous avez calculé ?

—Oui. C'est un budget très complet. Il faut trente mille francs par an, au moins.

—Au moins ! approuva Jean Séraval avec un sérieux ironique auquel la jeune fille put se méprendre.

—Je pourrais vous donner les chiffres exacts, reprit-elle.

—Je vous remercie. Je m'en rapporte à vous.

Leur flirt prenait une tournure bizarre.

Se croyant approuvée Mary insista :

—Ils seront pauvres.

—Oh ! une pauvreté bien relative ! protesta faiblement le jeune homme. Beaucoup de gens vivent à moins.

—Le croyez-vous ?

—J'en suis certain. Et puis les choses essentielles ne s'achètent pas. L'amour, le dévouement, la beauté du ciel, des eaux et des arbres n'ont pas de prix. Le charme de cette heure bleue et dorée, que vaut-il ?

—Nous avons le loisir de le goûter, affirma posément Mary. C'est la fortune qui met en valeur la beauté.

—Et si l'on en manque, comme votre jeune ménage ?

—Alors, il ne faut pas se marier.

Elle formula cet axiome nettement, avec un grand souci de dire la vérité.

Pendant leur conversation, le bateau avait dépassé Thonon haut sur la rive et dissimulé à demi dans la verdure. Il doublait la pointe de Ripaille. Evian apparut. La brise s'était calmée, ils purent demeurer à l'avant. Elle se souvient que Jean Séraval, son ami Jean, devait partir le lendemain.

Elle regarda enfin son compagnon de voyage. Sur son visage elle vit subitement une poignante tristesse. Surprise, presque interdite, elle murmura :

—Qu'avez-vous ?

—Moi ? Je n'ai rien.

Elle tenta de secouer l'impression pénible qui la gagnait :

—Le soir est venu. Maintenant, dites-moi vos trois mots anglais.

Le sourire qu'elle esquissa expira involontairement sur ses lèvres. Jean, la taille redressée, et comme indifférent, répondit :

—Je ne les sais plus. Je crois que je les ai laissés tomber dans l'eau de ce beau lac.

Et négligemment il ajouta :

—Ne les regrettez pas. C'étaient trois mots inutiles.

Elle comprit enfin. Elle enveloppa le jeune homme d'un regard de tendresse infinie. Elle le trouva beau, fier, un peu dédaigneux, et songea — trop — qu'il eût été doux de se donner toute à lui et même de lui sacrifier quelque chose, beaucoup de choses, toutes choses. Les trois mots anglais lui vinrent du cœur à la bouche. Si elle les disait, elle, la première, en l'assurant loyalement que tout à l'heure elle se trompait !...

Elle n'osa pas. Ils ne prononcèrent plus jusqu'à l'arrivée que des phrases insignifiantes qui cachaient leurs deux peines. L'amour les avait touchés successivement. C'est un dieu exigeant qui veut des sacrifices.

Ils avaient passé cette soirée délicieuse à supputer le prix de la vie, au lieu de vivre. Ni elle ni lui n'avaient eu le courage de braver le mystère sacré que contiennent les trois mots :

—*I love you.*

HENRY BORDEAUX.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

Nous éprouvons un vif plaisir à offrir aujourd'hui à nos lectrices une production de la plume de Sa Majesté la reine de Roumanie, qui, la première a daigné patronner notre journal de sa collaboration. " Le Roman d'une Princesse " sera apprécié pour son rare mérite, son charme attachant et la puissance d'émotions qui s'en dégage. Nous ne devrons donner dans ces pages que les meilleurs romans écrits par les meilleurs stylistes. Ces qualités morales et intellectuelles se retrouveront dans " Le Roman d'une Princesse ". A ces titres s'ajoute encore le témoignage de notre respectueuse admiration pour la souveraine la plus polyglotte et la plus érudite du monde entier, qui s'est volontairement soumise à la loi du travail et dont les œuvres resteront à jamais à sa gloire et à celle de notre sexe. — NOTE DE LA RED.

I

16 février 18 . .

Château de Rauchenstein, sur la Lahn.

Très honoré professeur,

JE ne puis résister au désir de vous exprimer moi-même, directement, les profondes et indicibles jouissances que je dois à votre admirable livre. Vous n'en voudrez pas, j'espère, à une personne qui vous est totalement inconnue, de laisser parler sa vive émotion. Un livre aimé rapproche tellement les lecteurs de l'auteur qu'ils croient le connaître, comme s'ils avaient toujours vécu près de lui. Depuis des semaines, je me plonge dans vos pensées, j'erre dans le monde évoqué par vous. A mes yeux, les statues apparaissent vivantes, les temples se relèvent de leurs ruines ; le ciel d'Orient resplendit d'une lumière d'or ; les grands morts redeviennent des êtres de chair et de sang, qui se meuvent, jouissent et souffrent comme les autres hommes. Ah ! je vous remercie du fond du cœur de ce bonheur que j'ai éprouvé, à me sentir si complètement transportée dans ce monde du Beau ; tout ce qui m'entoure en est transformé, éclairé et idéalisé. La prose devient un poème, la routine quotidienne acquiert du charme ; les petites choses prennent de la grandeur et une signification toute nouvelle.

Et maintenant que j'ai enfin fermé le livre, je marche sur les nuages et j'ai des rayons plein les yeux. Il en sera certainement ainsi de tous ceux qui se laisseront guider par votre main. Chacun se dira que la terre n'est vraiment pas une vallée de larmes, puisqu'elle offre tant de beautés, et aussi tant d'êtres bons, qui n'oublient et ne renient jamais leur ressemblance avec Dieu. Combien je plains ceux qui ne savent plus voir le Beau, qu accusent le Créateur généreux de leur avoir tracé une vie autre qu'ils ne la rêvaient, de ne pas leur avoir donné le génie ! N'est-ce pas assez de bonheur de comprendre le génie d'un autre et de pouvoir s'en séjouir ?

Mais celui qui possède la force créatrice ne devrait jamais rien regretter, car celui-là atteint le but le plus élevé qu'on puisse avoir ici-bas.

En vous remerciant encore une fois des hautes jouissances que nous vous devons, moi et tant d'autres, je suis, avec l'expression de la plus sincère admiration,

ULRIQUE,
*Princesse de Horst-Rauchenstein.*

II

Greifswald, 20 février 18 . .

Noble Mécène,

Que de grâce et d'honneur ! Me remercier " vous-même," non par l'intermédiaire d'un secrétaire ou d'une dame d'atours, — et *directement*, au lieu de me faire voter une adresse par vos très honorables ministres ! Et pourquoi ? Parce que j'ai procuré à Votre Altesse, pendant ses heures oisives, l'occasion de bâiller une fois de plus derrière son éventail peint de main d'artiste ? Par quel hasard mes " Pensées sur l'histoire de l'art," titre bien ambitieux pour de simples impressions de jeune homme, ardemment ressenties jadis sous le ciel ardent de la Grèce, sont-elles venues s'égarer dans le boudoir d'une grande dame ? Vous jugez sans doute que l'art appartient de droit aux cours, parce que lui aussi est vassal de la forme ? Oui, Madame, mais la forme éternelle, non la forme sans âme, la parole dépourvue de sens, la création périssable du moment... Enfin ! je ne me sens pas appelé à prêcher dans le désert.

Vous avez " erré, guidée par ma main !" Trop heureuse, cette humble main ! Rien qu'à cette phrase, pardonnez-moi, j'avais reconnu la femme, avant d'arriver à ce nom sonore, vraiment bien imaginé. Une femme peut-elle s'approprier une seule pensée, sans la rattacher aussitôt à la main qui l'a écrite et à la tête qui l'a conçue ? Et puis ce soupir étouffé sur les misères de ce monde, qui se cache entre les lignes, mais que nos oreilles masculines savent entendre et comprendre ! Qu'y a-t-il donc pour vous de si fâcheux en ce monde. Votre noble époux boit ou chasse-t-il trop ? A-t-il quelque tendre faiblesse ?—ou le jeune prince, votre cousin, serait-il par hasard plus aimable pour une jolie soubrette que pour sa cousine ? Ah ! ce monde ! ce triste monde, qui, pour vos égaux, commence et finit à leurs précieuses personnes ! Que vous importe si des milliers d'infortunés ont faim ? " Ils y sont habitués "...

Je vous ai appris qu'il existe " tant d'êtres bons ?"

Mille tonnerres ! l'appariteur vient m'apporter la nouvelle que, dans ce maudit nid de savants, il n'y a pas un almanach de Gotha ! Les auriez-vous tous fait acheter d'avance, prétendue princesse Ulrique de...? Et pourtant, il faut bien que je l'avoue, votre épitre a un accent de vérité si touchant que j'ai été presque . ... presque mystifié ! Mais " ces êtres bons " sur lesquels vous comptez, ont tranché la question. J'ai vu les yeux bruns au regard d'enfant, m'épier avec une rieuse malice.

Et toute cette phraséologie sentimentale ! Soyez donc une bonne fois franche vis-à-vis de vous-même ; — je ne vous demande pas de l'être jamais envers les autres. Quand les modes nouvelles vous vont bien, que votre mari est docile, que votre cousine n'a pas été plus jolie que vous au dernier bal de la cour, alors le monde est parfait et le temps est beau. Mais si une toilette est mal réussie, si votre cheval — il s'appelle Diane, sans doute — s'est couronné, ou si " Edgar " se marie, alors le monde devient une " vallée de larmes " et des " êtres bons "

surtout impersonnels, peuvent tout au plus vous consoler. Dans tous les cas, je suis reconnaissant au destin de vous avoir fait, par un hasard ironique, rencontrer un de mes livres, quand vous étiez dans semblable disposition. — Je ne puis vous promettre, pour la prochaine fois, une lecture aussi facile et aussi légère, car j'écris en ce moment......... mais pourquoi vous choquer inutilement, comme conclusion ?

Et maintenant, Madame la princesse, je demeure, de Votre Gracieuse Altesse, le très humble et très reconnaissant serviteur,

DR BRUNO HALLMUTH,
*Prof. à l'Univers. de Greifswald.*

---

III

Rauchenstein, 23 février 18...

Ainsi vous n'êtes pas seulement un grand savant, un poète par la grâce de Dieu, très digne Professeur ; mais vous êtes encore un bien plus grand psychologue, un connaisseur en nature humaine, qui perce du premier coup d'œil les mystifications, au lieu de se prendre au piège avec la candeur d'un agneau. Mon admiration pour vous s'est naturellement accrue, en constatant votre puissance divinatrice. Sur un seul point, vous me semblez aller trop loin : qu'est-ce qui vous prouve si positivement que je suis une femme jeune, belle et noble ? Peut-être suis-je un pauvre étudiant, qui, dans sa chambre glacée, à la lueur de sa chandelle, s'est réchauffé au feu de cette inoffensive plaisanterie et a choisi comme pseudonyme un vieux nom bien retentissant, pour préserver son épître d'être jetée au panier ? Peut être suis-je un jeune officier qui s'est cassé la jambe dans quelque course folle, et condamné à l'immobilité, a, de désespoir, ouvert un livre pour la première fois depuis des années ? Mais pourquoi tenez-vous à ce que j'aie bâillé en le lisant, lorsque je me suis donné la peine de vous écrire, occupation qui m'est certainement aussi étrangère que désagréable ? Vous devez vous en apercevoir à mon écriture droite et raide, qui n'a rien de féminin...... Peut-être...... peut-être !... horrible perspective ! — suis-je une vieille douairière asthmatique, clouée dans son fauteuil, au coin de la cheminée, à l'abri d'un paravent, les pieds dans une chancelière, que ma vieille dame de compagnie, pauvre martyre, m'a brodée pour mon jour de naissance, et où mon petit chien, la rongeant, la déchirant, est blotti en compagnie d'une boule d'eau chaude. Des gants couvrent mes mains ridées, où se choquent quelques bagues anciennes devenues trop larges ; mon menton, pour ne pas retomber, est soutenu par un bandeau. Mais votre "péché de jeunesse," que vous dédaignez tant, m'a toute rajeunie, et puisque vous êtes un homme d'âge et d'expérience, qui connaît le monde comme l'envers de son gant, nous nous comprendrons à merveille. Vous critiquerez notre jeune noblesse que vous ne pouvez digérer ; moi, vos démocrates socialistes qui me restent sur l'estomac ; et nous nous unirons dans des lamentations et des soupirs bien sentis sur le malheur des temps et sur cette terrestre vallée de larmes. Rien qu'à cette expression, vous auriez dû deviner que j'étais une vieille dame, au lieu de me raconter tout un roman, avec des "Edgar," des "Edouard" et un stupide mari. J'ai peut-être eu tout cela, mais il y a bien longtemps ; ou je ne l'ai jamais eu, ce qui est cent fois pire et m'aigrit infailliblement l'humeur, de même que la vôtre devient aigre, faute de titres et de décorations ! Vraiment ! vous mériteriez que je vous fasse décorer d'un ordre quelconque ; car savez-vous si je ne suis pas un personnage influent, un ministre, un général, ou quelqu'Excellence aux jambes et au cou raidis par l'âge, ramenant soigneusement de rares cheveux sur mon crâne chauve ? Qui sait même ? un petit prince souverain, maître absolu dans son coin de terre, un homme en possession de quelque haute dignité, qui peut vous persécuter jusqu'à ce que mort s'en suive. Vous n'avez pas été prudent ; un aussi grand esprit que le vôtre ne devrait pas être si "peu fier" (expression de nos paysans pour *affable*), et parler comme tout le monde, comme ceux que n'a jamais réchauffés le soleil d'Orient.

Cette fois, cependant, on vous fait grâce, en considération du besoin que vous éprouviez d'épancher la bile amassée dans votre âme contre les riches. Savez-vous que, sur ce sujet, vous devenez tout à fait biblique ? Les riches sont depuis des siècles condamnés à l'enfer ; que voulez-vous qu'il leur reste, sinon de jouir un peu de leur existence terrestre ? Mais comme je vous l'ai dit, j'ai de la grandeur d'âme, quoique ma goutte me tracasse fort, et soit faite pour me mettre de mauvaise humeur.

LE SUSDIT MÉCÈNE.

---

IV

Greifswald, 24 février 18...

Voyez donc un peu, ce petit vin nouveau de Rauchenstein ? A peine mis en bouteilles, il pétille comme du 1827, et monte à la tête comme du Lacryma-Christi ! Cette petite patricienne me parle de son "admiration" pour moi, de ma "puissance divinatrice" et rit à part soi à gorge déployée. Nous nous imaginons naturellement qu'un pauvre savant en robe de chambre et en pantoufles, est tout disposé à tomber à nos genoux à la moindre flatterie, et à sauter après l'appât, comme une grenouille après les mouches. Mais il ne faut pas juger les autres d'après soi, enfant ; pour deux raisons : s'ils sont meilleurs, on s'y perd ; s'ils sont pires, on y perd.

Vous demandez à quoi je devine que vous devez être une femme jeune, noble et belle ? Un professeur allemand ne peut répondre que par ordre ; il a cela de commun avec le prédicateur qui, lui aussi commence toujours son sermon par la division du sujet. Ainsi *ad* (*ad* est du latin, spécialité qui vous est interdite ; c'est pourquoi nous autres "grands savants" nous en tenons dans notre boutique, au lieu d'allemand fraîchement fauché, mon parfum favori) *ad :* jeune. Nous sommes jeune, parce que notre style est jeune, parce que nous écrivons : "Ah ! je vous remercie," que nous accumulons les adjectifs et que nous parlons d'une lumière d'or. Pour les mortels de mon âge, la lumière est "crue" attendu qu'elle montre toutes nos rides.

(*A suivre*)

# PAGE DES ENFANTS

## Poésie pour les Enfants

### Les miettes

Mon cher mignon, tu sais l'histoire,
Du petit Poucet égaré :
Il avait peur de la nuit noire
Où souffle le vent effaré.
Ce vent lui glaçait la figure,
Et pour retrouver son chemin,
Il laissait, sur la route obscure,
Des miettes tomber de sa main.

Sinistre est la forêt du monde
Dont le seuil te rit maintenant :
Dans une obscurité profonde
Tu marcheras en tâtonnant.
Pour que, dans tes nuits inquiètes,
Tu te rappelles tes matins,
A chaque pas sème les miettes
Des beaux souvenirs enfantins.

Si l'on a, malgré ses détresses
Gardé cette épargne du cœur,
Avec les miettes des tendresses
On peut retrouver du bonheur.

Et, dans la nuit des défiances,
Dans les ténèbres de l'effroi,
Grâce à des miettes de croyances
On peut revenir à la foi !

CH FUSTER.

## Aux petits Canadiens et Canadiennes

VOUS voici chez vous, mes chers petits amis, chez vous dans le JOURNAL DE FRANÇOISE, où il a été décidé de consacrer ces deux pages à votre usage exclusif.

Je crois bien même, par parenthèse, que ce seront les pages les plus intéressantes de toutes, mais ne le disons pas trop haut de crainte de faire des jaloux. Il y a tant de gens qui veulent être jeunes et qui le regretteront doublement en lisant ces lignes !

On m'a confié le soin de ces pages ; je suis la tante Ninette des petits Canadiens et des petites Canadiennes qui voudront me venir voir dans ce domaine que je vais m'efforcer de rendre aussi gai, aussi attrayant que possible. Je ne serai pas seule d'ailleurs à faire la conversation, je désire que vous me donniez de temps en temps la réplique et je la provoquerai même en vous accordant toute liberté pour émettre une opinion ou demander un renseignement. Je publierai aussi les lettres qui me seront adressées; les meilleures naturellement et surtout celles qui seront d'un intérêt commun Qui empêche, par exemple, ceux et celles qui ont fait une jolie promenade, ou qui ont visité des endroits historiques, ou enfin à qui il est arrivé une aventure comique, d'en donner la description, d'en faire le récit tout naturellement comme cela viendra à l'esprit? Tout le monde en bénéficiera, je devrais dire : toute la famille en bénéficiera, car nous ne formerons qu'une seule et même famille aussi nombreuse que possible.

Or, donc, toute composition ou narration, faisant montre de quelque goût littéraire, sera publiée ; pourvu toutefois qu'elle ne soit pas trop longue ; je serai indulgente jusque pour les fautes d'orthographe que nous corrigerons d'ailleurs dans l'intimité. Ce ne sera guère intimidant étant donné que les écrivains pourront toujours s'abriter derrière un pseudonyme. Par exemple, il faudra me donner leur véritable nom. J'exigerai encore une autre chose : la franchise et la loyauté. C'est-à-dire, que ce petit effort littéraire ne devra être aidé de personne. Il est toujours facile d'ailleurs de s'apercevoir des fraudes de ce genre et je jetterai au panier sans merci les compositions corrigées par les parents et les institutrices.

C'est dans les concours surtout — car il y aura des concours, oh oui ! — que je serai sévère. J'exigerai un certificat des parents ou des institutrices déclarant qu'ils ne vous ont aidé en aucune façon. Mais nous reparlerons de cela plus tard, quand le moment sera venu des explications plus élaborées.

Ces pages seront écrites en vue de deux catégories d'enfants : les tout petits jusqu'à 12 ans; puis ceux de 12 ans jusqu'à 15 ans. Il va de soi que certaines questions de géographie et d'histoire et beaucoup de jeux d'esprit sont trop forts pour les enfants de la première catégorie tandis qu'il se trouvera des problêmes trop faciles pour les plus âgés.

Je publie dans une colonne de cette page une devinette, une charade et une difficulté de grammaire à résoudre ; les noms de ceux qui auront donné une réponse satisfaisante seront imprimés dans le prochain numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Ceux et celles qui auront répondu le plus de fois correctement aux questions posées dans ces pages, recevront un prix à la fin de l'année. Ceci est tout à fait indépendant des récompenses accordées aux concours.

Toute communication devra être adressée comme ceci :

TANTE NINETTE,

Au JOURNAL DE FRANÇOISE,

8), rue Saint-Gabriel, Montréal.

## Le petit mousse ingénieux

QUELLE est la ville maritime qui ne possède sa chapelle consacrée à la Vierge ? Au Havre, c'est Notre-Dame-des-Flots, où les marins vont accomplir les vœux faits dans le péril ; la petite et modeste église est située sur la falaise de la Hève, à mi-chemin des phares

Un des derniers matins de mars, par une de ces pluies fines qu'on voit tomber là-bas durant des heures et des heures, quatre hommes et un adolescent — le patron, les matelots et le mousse du sloop *Grâce-de-Dieu* — gravissaient la côte rocheuse et pénible. Malgré la pluie et le froid ils allaient la tête nue leurs grossiers bérets à la main ; et, chose bien faite pour intriguer, alors que le mousse — quinze ans, une figure malicieuse, maligne même — se montrait guilleret et dispos, et marchait d'un pas aussi ferme que le permettaient la pente et la terre boueuse, ses compagnons au contraire paraissaient souffrir mille tourments Ils prenaient des précautions inimaginables pour poser le pied sur le sol. Au moindre heurt contre un caillou, à la moindre glissade ils trébuchaient et tombaient, et en se relevant ils se

# PAGE DES ENFANTS

maîtrisaient visiblement pour ne point lâcher un des jurons familiers aux marins même les plus religieux. Tous les trois ils s'arrêtaient, soufflant, ahanant, avec un air malheureux qui provoquait le rire plutôt que l'apitoiement.

A chaque station, c'était dans ces quatre bouches un cri unique :

— On dirait que le moussaillon n'est pas gêné pour si peu

A quoi répondait un éclat de gaieté du dit moussaillon :

— Ah ! ah !

— Il se moque, s'écriait le patron.

Et les matelots écarquillant les yeux :

— Ouais ! Comment donc a-t-il pu s'arranger pour faire ainsi le *bien-en-train ?*

En vérité, le vœu qu'accomplissaient les marins de la *Grâce-de-Dieu* n'était rien moins que bizarre. Vers l'équinoxe, période féconde en tempêtes, le sloop, allant de Cherbourg au Havre, s'était trouvé assailli en pleine mer par un ouragan subit et, l'équipage l'affirmait, n'avait dû son salut qu'à un engagement solennel, pris par le patron envers Notre-Dame. Jusque-là aucune étrangeté. Quelque part qu'y ait eue Notre Dame, une nouvelle saute de vent s'était produite ; le navire, vieux mais solide encore, avait, au bout du compte, résisté, et l'on était arrivé à bon port sans grosses avaries. Le côté singulier du vœu, c'était sa terreur même. Il n'est que l'imagination populaire pour mêler, avec un parfait naturel, aux choses pour elles les plus sacrées des détails imprévus et plutôt comiques. Le patron avait juré qu'on ferait le pèlerinage de Notre-Dame-des Flots, non seulement la tête nue, ce qui était fort ordinaire, mais aussi avec une poignée de pois chiches dans les souliers, ce qui était un raffinement incomparable.

Tout a une fin. Après bien du temps, on le conçoit, le groupe fut devant la chapelle. C'était un dimanche. Ils y entrèrent, le mousse placidement, les autres en redoublant de prudence et de lenteur pour éviter des contorsions qui eussent fait scandale au saint lieu. Sur le premier banc vacant, ils prirent place et ils entendirent la messe qui fut courte. Ils édifièrent par leur ferveur les assistants, quelques fidèles du hameau voisin.

Mais quand l'office se termina, ce fut une joie chez les quatre hommes à la pensée qu'ils allaient pouvoir débarrasser leurs souliers des cruels pois chiches Et, à ce moment-là il faudrait bien que le satané mousse s'expliquât. Certes, aucun d'eux n'eût voulu seulement le soupçonner d'avoir osé tricher avec Notre-Dame et n'avoir pas, comme eux, avant le départ, du bassin du Roi, où était amarré le sloop, garni ses chaussures de l'étrange lest en question. Ils savaient bien, malgré toute sa malice, qu'il n'était point capable d'un tel parjure. Mais, alors, comment avait-il fait ?

Enfin dehors, et le vœu étant de tout point accompli, on gagna comme on put le cabaret le plus proche, et, là, le patron et les matelots se mirent en devoir de se déchausser, ce que la boue empêchait de faire dans la rue. Le mousse ne bougeait point et regardait en riant.

— Eh bien ? et toi galopin ? dit le patron.

— Moi ? Quoi donc ?

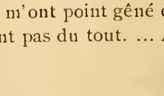
— Hein ? Oh ! Comment ? s'exclamèrent les matelots.

— Parle, au moins ! reprit le patron.

— Soit ! répondit le mousse en riant de plus belle. Mais rassurez vous ; je n'ai point péché le moins du monde envers Notre-Dame-des-Flots. Le patron avait promis que nous ferions le pèlerinage avec une poignée de pois chiches dans nos souliers. J'en ai mis la même quantité de chacun de vous. Seulement . .

— Seulement ?

— Comme il n'avait point dit que les pois seraient forcément crus, je les ai fait cuire. Voilà ! Et je vous certifie qu'ils ne m'ont point gêné et qu'ils ne me gênent pas du tout. ... Ah ! ah !



## VARIÉTÉS

### Un solide gaillard

Jacques de Chastenet, seigneur de Puységur, lieutenant général des armées sous Louis XIII et sous Louis XIV, avait été surnommé l'*Invulnérable* Il avait parcouru tous les grades militaires, s'était trouvé à 120 sièges, à plus de 30 combats, partout payant bravement de sa personne, sans avoir jamais reçu aucune blessure ni subi aucune maladie.

***

On sait que l'Académie française s'interdit d'élire des femmes quelque puisse être leur talent. Mais il avait au dix-huitième siècle une foule d'académies qui admettaient les femmes parmi leurs membres. La célèbre Mme Deshoulières fit ainsi partie d'une académie, et c'est pour elle, s'il faut en croire le *Dictionnaire de Trévoux*, que fut créé le féminin du mot "académicien."

## JEUX D'ESPRIT

### Devinette

Mon premier est vert, mon second est bleu, et mon tout est précieux.

### Charade

Mon premier est le chef d'une grande famille.
Mon deux, amis lecteurs, se voit sous la charmille ;
Souvent l'hiver, au feu des lustres des joyaux,
La jeunesse en mon trois s'amuse et tourbillonne.
Cherchez mon tout parmi d'illustres généraux
Dont depuis deux mille ans la gloire encore rayonne.

### Une question de grammaire

Quelles sont les différentes significations des mots fond et fonds tous deux pris au singulier ?

## MOTS D'ENFANT

Madame prête à sortir avec Bébé, voit tomber une pluie diluvienne :

" Mon Dieu ! quel temps épouvantable ! il va falloir rester à la maison.

— C'est la faute à Papa ; pourquoi qu'il a crié toute la matinée *à l'eau* dans le téléphone.

***

—" Retranchez 10 de 10 ; que reste-t-il? " Silence général.

" Vous ne comprenez pas... Voyons : vous aviez, je suppose 10 sous dans votre poche, vous les avez perdus ; qu'y a-t-il maintenant dans votre poche ?

Un élève : Un trou, m'sieu ! "

## Causerie Médicale

### Notions sur l'hygiène de la première enfance

En me rendant à l'aimable invitation de la directrice de cette revue, j'aurais voulu servir à ses lectrices quelque chose d'un caractère un peu poétique, mais ces sujets ne sont pas communs en médecine. Il est vrai que notre poète national a dit, que tout sujet peut devenir poétique suivant le point de vue où, on le considère. Ainsi je me rappelle qu'avec l'histoire d'un poteau de télégraphe, cet habile écrivain a su attendrir jusqu'aux larmes. Le talent me manquant pour produire de semblables effets, je me contenterai de chercher à être utile, en expliquant quelques notions sur l'hygiène de certaines parties de la toilette du bébé, heureux alors si je puis vous intéresser un tout petit peu

Pour habiller un tout jeune bébé trois lois sont de rigueur : Vêtements propres, vêtements chauds et légers, et vêtements amples qui n'exercent aucune constriction.

1° Sur la propreté des vêtements très peu de choses peuvent être dites ; qu'il suffise de faire connaître que plus l'enfant est jeune, moins il a de résistance contre l'infection microbienne; si nous voulons le préserver de beaucoup de maladies par infection nous devrons donc exagérer les soins de propreté, non-seulement dans ses aliments mais aussi dans ses vêtements. Tel habit semble très propre au premier abord, et très sale au point de vue microbien, de à la nécessité de le changer souvent pour d'autres fraîchement nettoyés.

2° La science démontre que le jeune enfant ne possède, qu'à un faible degré, le pouvoir de développer les calories, en d'autres termes "la chaleur animale," fait qui s'explique par son genre d'alimentation ; il y a donc nécessité de bien protéger ce petit être contre les variations de température Nous devons donner en artificiel ce que la nature ne produit pas suffisamment à certains moments que les habits soient donc chauds. Il faut choisir de préférence la laine qui est moins conductrice de la chaleur, cette dernière se trouvera pour ainsi dire retenue sur le corps de l'enfant, tout en permettant la ventilation à travers le tissu. Les tissus de laine doivent être très-fins pour ne pas irriter la peau délicate du bébé. Nous recommandons particulièrement pour le sous-vêtement, la camisole, la flanelle légère ; par exemple, celle connue sous le nom de "flanelle d'opéra" ou tout autre d'une texture fine et douce. Le reste des habits peuvent n'être pas de cette finesse mais doivent tout de même être légers pour la raison que le jeune enfant ne possédant que peu de force musculaire, il ne faut pas le fatiguer, l'écraser pour ainsi dire, sous un lourd fardeau ; il dépenserait alors toutes ses forces en résistance. Je vais d'ailleurs traiter cette question en troisième lieu.

L'indication de tenir le bébé chaudement devient plus impérieuse dans certaines maladies où la nutrition fait défaut, ou encore chez les enfants nés prématurément, indication qui a fait inventer ces admirables instruments, les "Couveuses," pour lui donner la chaleur dont il a besoin pour vivre et qu'il ne peut pas développer lui-même.

3° Pour bien comprendre l'utilité des préceptes hygiéniques de ce troisième point, laissez-moi vous causer un peu sur la physiologie de la respiration et des mouvements du bébé.

Si après avoir enlevé les habits d'un enfant vous le regardez respirer, vous observerez que l'abdomen monte ou paraît se gonfler à chaque respiration pour retomber ensuite à chaque expiration ; la poitrine pendant ces divers mouvements est presque immobile, c'est ce qu'on appelle respiration puérile ou abdominale. La raison de ceci est que les muscles qui servent à relever les côtes sont faibles et que les poumons se dilatent pendant la respiration, surtout dans le sens de la longueur refoulant les intestins en bas ; alors ceux-ci rencontrant d'une part, un plan résistant et solide formé par la colonne vertébrale et d'autre part un plan mobile, la paroi abdominale, ils y sont portés en masse, font proéminer le ventre pour rétrograder ensuite pendant l'expiration. Après la respiration, les principaux mouvements résident dans les bras et les jambes, ils consistent en extensions et en flexions sans coordination

D'après ce court exposé, quelles sont les règles d'hygiène à observer pour ne pas entraver le fonctionnement physiologique de ces mouvements ? et par conséquent éviter beaucoup de maladies.

Le premier article de toilette que l'on applique à un nouveau-né, c'est une petite bande abdominale dont le *but* est de tenir en place un pansement ombélical. Il serait à désirer que l'on trouvât un autre moyen qui rendrait le même service afin de parer à l'inconvénient que cette bande peut apporter en gênant la respiration, mais alors qu'on la mette donc excessivement lâche et qu'on se hâte de la faire disparaître du moment qu'il n'y aura plus à maintenir de pansement

Je vois d'ici l'expression d'étonnement de quelques-unes des lectrices qui, sous le prétexte de recommandation d'une bonne vieille voisine ou même d'une *nurse* ignorante de son devoir, s'évertue à serrer autant que possible la bande de son bébé et ne voudrait pas l'enlever avant qu'il ait atteint l'âge de six mois à un an ; que diront celles qui ont même l'habitude de coudre cette bande afin qu'elle soit mieux ajustée et qu'elle puisse exercer une compression plus grande et plus uniforme ?

Veuillez me croire, mesdames, vous avez là devant vous un préjugé populaire qui n'a pas l'ombre de raison d'existence. Mais dira l'une : "Si sans bande l'enfant pleure ou tousse, il va se "crever." Répondons que c'est une raison pour l'enlever, car alors sous les efforts que l'enfant fait en pleurant ou en toussant, les intestins pourront s'étaler dans tout l'abdomen et le plan antérieur se gonflera momentanément ; autre chose serait si la bande était appliquée, les intestins, sous la même influence, cherchant à se loger ailleurs, descendraient forcer le bas-ventre et produire des hernies. L'autre : "C'est pour lui tenir les reins." Grave erreur, ce n'est pas la rigidité d'un petit linge sans baleine qui peut faire un renfort aux reins, d'ailleurs, la colonne vertébrale n'a pas besoin de cela, à cet âge, ses articulations sont tellement lâches qu'il est très difficile de la léser par flexion Enfin une autre objection : "C'est pour tenir le ventre plus

chaudement.'' Raison qui a plus de mérite mais qui ne vaut pas grand chose, parce qu'il y a bien d'autres moyens d'obtenir ce but.

Négligeons les autres articles de toilette pour dire quelques mots sur les langes.

Contrairement à ce qui se pratique, les langes doivent prendre p int d'appui sur les épaules au moyen d'épaulettes, ne jamais les empêcher de glisser sur le corps par constriction autour de la poitrine et de l'abdomen ; puis on les fermera de manière que les jambes puissent se mouvoir en tout sens sans aucune gêne.

Qu'arrive-t-il si la bande et les langes sont trop serrés ? La respiration est gênée, n'est pas complète, le sang se répare difficilement, l'estomac emprisonné et comprimé digère mal, l'enfant souffre et pleure ; le système musculaire souffre aussi par fatigue et manque d'exercise. Conservons donc librement à ces petits êtres les quelques mouvements qu'ils possèdent, que la bande et les langes ne deviennent donc pas des instruments de torture. Chez certaines nations exotiques, une méthode tout à fait barbare consiste à appliquer une bande circulaire pardessus tout le corps y compris les bras et les jambes, de sorte que l'on peut saisir l'enfant par les pieds et le soulever comme une barre. A le voir, on dirait une momie. L'accomplissement des règles d'hygiène, que je viens d'essayer de vous développer, contribuera pour une large part à donner une bonne santé à vos chers petits enfants.

DR I. CORMIER,
*Spécialiste des maladies de l'enfance*

Montréal, 15 mars 1902.

Nous sommes en mesure de promettre la collaboration de médecins éminents qui viendront de temps en temps, faire la causerie médicale dans ces colonnes.—NOTE DE LA RÉD.

Un romancier termine ainsi le portrait de la tante de son héroïne :

" Tout en elle respirait l'honnêteté..."

Se rappelant alors qu'il a dit plus haut que la bonne dame était asthmatique, il s'empresse d'ajouter :

" Avec une certaine difficulté toutefois.''

## Pour le Journal de Françoise

De femmes
Ce journal est pour les femmes

AVEC cette curiosité que les fils d'Adam partagent si volontiers et si largement avec les Eves, leurs sœurs gracieuses, je suis persuadée que cette profession de foi va assurer du coup un nombre incalculable de lecteurs à notre amie Françoise.

Cette Revue sera une sorte de salon rose où les femmes viendront causer tout à fait entre elles. Il n'y sera pas défendu d'être jolie, et il sera à l'ordre du jour d'y causer avec esprit des choses de l'esprit. Ah ! par exemple rien au salon dont s'est amusé Molière. O ciel, non. Mais quelque chose comme aube-de-siècle. C'est, je crois, assez nouveau comme date. Ce que cela signifie au juste est encore difficile à dire : nous verrons bien avec le temps et les événements.

Si l'on me permet une suggestion : j'aimerais assez la note patriotique entre la caresse d'un beau vers et le rire argentin qui souligne ordinairement toute malice de femme.

Et, comme c'est une prérogative de notre sexe de passer sans transition de la souffrance à la joie, des larmes au sourire, nous causerons un peu de tout en véritables sœurs d'âme, chacune apportera sa mélancolie ou sa gaité, suivant la disposition de son cœur ou de son esprit : les blondes rimeront aux pâles clartés des troublantes étoiles ; les brunes piquantes nous chuchoteront les travers de ces messieurs (celles-là ne manqueront pas, j'imagine, de sujets !) tandis que les créatures timides oseront nous dire jusque audacieusement ce qu'elles pensent du livre de monsieur tel ou tel, d'une audition musicale, etc. Je parie même que certaines d'entr'elles iront jusqu'à nous laisser surprendre les impressions intimes de leur âme d'artiste. Ce sera comme ça, tout simplement et, ce qu'*ils* trouveront étrange ce sera de voir que nous ne nous en tirerons pas plus mal qu'*eux* !

Une indiscrétion : on nous promet un peu de l'atmosphère parisienne dans notre gentil chez-nous ; plusieurs brillantes femmes ayant déjà fourni leur collaboration.

Ce que les maris et les autres vont être friands, les gourmets !... Comme ils viendront lire ce JOURNAL DE FRANÇOISE pard sus nos épaules.

S'ils y viennent pour admirer parfait ! Mais, s'ils veulent ensuite rire... ou sourire ce qui est plus méchant, peut être, c'est une autre affaire. Ces messieurs indiscrets sont prévenus que nous ne recevrons de leur part que des roses, et que si quelqu'un était assez oublieux de son devoir envers nos grâces naturelles pour nous jeter la petite pierre noire dans notre jardin, nous ferions justice de son impertinence et de son manque de goût.

Ici même celui-là verrait un instantané exact, je dis exact parce qu'il sera vrai, il y verra sa fatuité représentée de face et ses belles manières de profil !

Qui ne sait par expérience que du moment où il s'agit du beau sexe, on trouve facilement le petit angle rose sous le velours ?

D'ailleurs notre douceur n'en serait pas autrement troublée.

Donc, heureuse vie à ce journal ! je croirais l'insulter presque en lui souhaitant de ne pas mourir avec le siècle, ce nouveau-né plein de promesse.

Qu'on se répète toutes ces choses et que chacune se procure la petite feuille. Qu'elle aille un peu partout et à l'aventure ! Frapper aux modestes demeures du pauvre où elle donnera l'oubli des heures difficiles ; dans les salons somptueux rappeler aux riches que leur vie sans le Rêve c'est encore la pauvreté ; qu'on le trouve dans le boudoir discret, rapprochant les cœurs, il faut si peu de choses pour faire se rapprocher ceux qui s'aiment. Et, que les petites femmes gentilles la lisent à leurs maris grognons.

MME MARMETTE-BRODEUR.

Montréal, mars 1902.

Le vidame de Crécy parle toujours de l'antiquité de sa race.

—Voyons, lui disait, hier, quelqu'un, votre noblesse est donc bien vieille ?

—Parbleu !

—Remonte-t-elle seulement à Louis XIII ?

Le vidame, d'un air indigné :

—Mon cher, sachez que mon aïeul Enguerraud de Crécy était aux croisades.

—A laquelle ?

—A toutes !

## Correspondance

Ma chère Directrice,

Il faut vous crier trois fois bravo ! Votre entreprise, vraiment, est d'un joli courage et le sentiment qui vous inspire le plus digne de sympathie.

Vous fondez un journal féminin où vous et vos collaboratrices parlerez littérature, art, choses mondaines et—si je vous ai bien comprise—politique nationale, à l'occasion. Voilà qui est neuf, palpitant, original. Votre initiative, pour sûr, aura un vaste champ où s'exercer.

Et puis vous apportez une voix fra·çaise de plus à notre concert national. Aide doublement précieuse, aujourd'hui. L'heure est à l'assimilation, à l'impérialisme niveleur, à l'absorption brutale des petits peuples par les gros. Vous serez la bonne voix caressante qui modulera le doux parler de France. Vous chanterez le cher refrain des traditions, des souvenirs, des amours patriotiques dont nos aïeules, autrefois, ont bercé l'âme de nos pères et de nos mères.

Devant le flot anglicisateur vous sonnerez du cor, victorieusement. Et vous ferez, deux fois le mois, bonne garde autour du patrimoine français, grondant les cœurs lâches, stimulant les volontés qui défaillent....

Pour cette noble tâche, toujours la Canadienne-française a été toute puissante parmi nous.

Aussi grand succès à vous, Françoise.

Très cordialement,

HECTOR GARNEAU.

## Mode et Modes

DEPUIS un mois que je fouille à votre intention, mesdames, tous les journaux où il est question de cotillons, afin d'en retirer ce qui peut vous plaire, vous être utile, ou fixer votre goût sur la coupe encore incertaine de votre prochaine toilette. C'est assez vous dire que la directrice de ce journal m'a confié le soin de ce département et que je devrai m'acquitter de mes fonctions sous les peines les plus sévères — du moins d'après les menaces de Françoise qui, plus habituée à commander qu'à prier, (!) entend que tout marche au doigt et à l'œil, et ne se gêne pas pour vous le dire.

Cette fois, je dois résumer le plus possible les résultats de mes observations ; l'espace, me dit-on, est restreint, et je le regrette, car j'avais un bagage d'informations que j'aurais aimé à aérer. N'importe, je me reprendrai à la quinzaine suivante, et si, après tant de détails précis, quelques lectrices de cette page ignorent encore l'art de s'habiller avec avantage, c'est que ce seront des buses dont nous ne nous occuperons plus.

Parlons d'abord des costumes du printemps, puisque nous sommes à cette saison bénie où les manteaux épais sont allés rejoindre les vieilles lunes. Les couleurs les plus portées dans les costumes sont le gris-perle, le gris-argent et le brun. Dans les étoffes, on donnera la préférence au drap. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on pourra parler d'étamine, de voile, de grenadine et de chiffons imprimés qui seront les étoffes de la saison chaude. La forme de la jupe varie beaucoup ; toutes les femmes cependant dont les jupes seront étroites du haut et larges du bas seront dans les bornes de la mode. La forme "princesse" continue d'être très recommandée.

Les manches trancheront sur la tonalité des costumes, c'est-à-dire qu'elles pourront être de couleur différente au drap employé. C'est, si vous vous le rappelez, une vieille mode qui revient. Les manches, dites Louis XIII, seront portées : emmanchures et poignets étroits, le milieu très ample. Un autre genre en faveur vient des ballons, excepté que c'est tout le contraire ; le haut est ajusté jusqu'aux coudes, laissant échapper un bouffant très large en velours, mousseline, soie ou autres étoffes soyeuses. Les garnitures seront élaborées. "On n'en pourra jamais trop faire, ou n'en faire jamais assez." Soutaches, rubans, dentelles, dentelles surtout, les plus riches, les meilleures, seront à l'ordre du jour.

Je parlerai des blouses, la prochaine fois. Les chapeaux s'annoncent bien ; point de formes trop excentriques, mais fleuris ! Que c'est comme un bouquet de fleurs ! Le chapeau tout noir règne de même, toujours suprême. Le pompon tient bon, on en verra encore en plumes, en chiffon et en fleurs tant de couleur noire que brillante. Et voilà.

CIGARETTE.

## La Cuisine facile

### Poulet aux petits pois

Coupez un poulet par membres, mettez-le dans une casserole avec du beurre, des petits pois, un bouquet de persil ; faites revenir le tout. Ajoutez une pincée de farine, mouillez avec une égale quantité de jus et de bouillon ; faites cuire et réduire à courte sauce, et ne mettez de sel qu'un instant avant de servir.

### Celeri

Quand il est blanc et bien tendre, il se mange en salade. Il se sert aussi en ragoût avec de la viande ; à cet effet, faites-le cuire une demi-heure dans de l'eau bouillante ; ensuite mettez-le dans de l'eau fraîche ; faites-le égoutter, et faites-le achever dans du bouillon ; assaisonnez-le de sel, poivre et dégraissez-le avant de servir. On peut aussi le dresser en une sauce blanche au lieu de bouillon ; cette sauce sera composée de farine délayée dans du lait, ou mieux encore de la crême, un peu de beurre, un soupçon de poivre et de sel.

### Frangipane

Mettez deux ou trois œufs dans une casserole, autant de farine que les œufs en peuvent boire ; délayez, mouillez avec du lait, laissez cuire un quart d'heure en tournant toujours ; assaisonnez de sucre, quelques gouttes d'essence au goût, macarons écrasés. Cette préparation fait un excellent dessert. Elle peut servir en outre à garnir des tartes et des tartelettes faites avec de la pâte feuilletée.

## Pensées d'Album

" Les femmes qui se jettent à la tête " des hommes se trouvent bientôt " sous leurs pieds."

(*Mme de Lespinasse.*)

***

Dans un mari, il n'y a qu'un homme ; dans une femme mariée, il y a un homme, un père, une mère et une femme.

*H. de Balzac.*

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.


## SOMMAIRE



La lettre parisienne de Mme la Vicomtesse d'Aubervilliers, arrivée trop tard pour ce numéro, paraîtra à la prochaine quinzaine, avec une étude historique de Mme Marc Sauvalle, une poésie de M. Gonzalve Desaulniers, un article de M. Germano, etc, etc.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

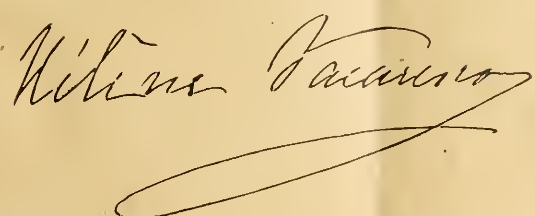

## LA VIE

(*Ecrit pour le Journal de Françoise*)

*La vie, ô cœur vivant, n'est pas un jour de fête,*
*Asseyons-nous au bord de la vie et guettons*
*L'amour apparaîtra triomphale ou défaite*
*Ne cherchons pas l'extase et la peine à tâtons.*

*Mais gravement naïfs comme des enfants sages,*
*Sachons que chaque jour apporte ses présents ;*
*Offrons notre poitrine et tendons nos visages*
*L'amour saura mêler la brise et les autans.*

*Surtout ne comptons pas sur une heure durable*
*Mais saluons toute heure avec le même émoi,*
*Et si tu ne crains pas la grande impitoyable*
*La vie, ô cœur vivant, aura pitié de toi.*



BUCAREST (Roumanie)

## La Société Saint-Jean-Baptiste

ON nous a donné dernièrement des festins littéraires auxquels nous avons participé largement, tout en ne tarissant pas d'éloges sur l'excellence du menu et de la qualité des convives. Nous n'avons oublié qu'une chose : c'est de remercier les hôtes qui nous ont procuré ces agapes magnifiques.

Rendons donc hommage à qui hommage est dû.

Si nous connaissons l'inestimable faveur d'avoir entendu des conférenciers distingués, si notre esprit s'est largement épanoui et notre cœur franchement dilaté sous l'action de leur parole, à la fois charmeuse et instructive, c'est à la Société Saint-Jean-Baptiste que nous le devons et il importe à notre orgueil national de s'en souvenir.

Quand les portes de l'Université Laval, canadienne et française, sont demeurées closes — et pour quelle raison, nous nous le demandons vainement — à ces visiteurs qui l'auraient pourtant honorée par leur présence, quand les gouverneurs, — gouverneurs constitutionnels ? — n'ont pas semblé songer aux regrets amers causés par le spectacle d'une université anglaise seule donnant l'hospitalité à des orateurs de langue française, la Société Saint-Jean-Baptiste a fait noblement le devoir imposé par la circonstance.

Sans elle, qui aurait représenté auprès de ces envoyés illustres notre nationalité canadienne-française dont nous sommes pourtant si fiers ? Sans elle, qui aurait donné l'idée à ces Français de ces voix sans nombre trouvant naturellement pour s'exprimer les mots dont ils font usage ? qui

leur eût appris, sans son intervention, que les délicatesses de leur langue sont ici comprises et appréciées ? qui leur eût enfin, montré cette réunion vibrante et sympathique de personnes dont ils ont senti battre le cœur à l'unisson des leurs ?

Soyons donc reconnaissants à la Société Saint-Jean-Baptiste : ce n'est que justice.

Et joignons à notre reconnaissance, on me permettra de le dire, une expression admirative d'étonnement.

En effet, depuis des années, la Société Saint-Jean-Baptiste ne figurait plus guère que dans les processions du 24 juin, et, le petit mouton, bêlant et gémissant, promené en triomphe, attirait l'attention autant qu'elle.

Aujourd'hui, je ne sais quel réveil s'est opéré, quel souffle puissant a passé.

On sent vraiment que de grandes choses se préparent dont un avenir prochain verra l'accomplissement.

Et nous devons nous réjouir, dans l'intérêt commun, de cette résurrection, et applaudir à ces efforts généreux. Applaudir, que dis-je ? cela n'est pas suffisant, il faut les seconder.

A cette œuvre utile et patriotique, les femmes elles-mêmes peuvent contribuer pour une large part.

M. le président de la Société l'a si bien compris, qu'à l'heure où j'écris ces lignes, il a décidé de convoquer une assemblée, afin de lui assurer des aides dévouées en la dotant de dames patronesses.

C'est infuser dans ses veines un sang généreux et lui garantir une vitalité profitable et puissante.

Je félicite M. le président de son heureuse idée, et je suis sûre que pas une des appelées, mêmes celles à qui pourrait échoir quelque lourde fonction, ne se dérobera à la tâche.

Voilà une institution qui est nôtre et qu'il faut soutenir, agrandir et développer. Avec un peu de bonne volonté et de vaillance, on fait si beau et si grand. Le patriotisme trop souvent n'est qu'un vain mot ornant admirablement les discours, mais dont on ne pénètre pas assez le sens.

Ce n'est pas pour les femmes, je me plais à le croire, que cet appel sera vain. D'ailleurs, et il y a longtemps qu'elles en sont persuadées, c'est pour elles un devoir et une mission de payer d'exemple et d'être les premières à prêcher la loi du Beau et du Bien au service de la patrie.

M. le président de la Société Saint-Jean-Baptiste attend beaucoup de leur initiative et de leur zèle.

Il ne sera pas désappointé.

FRANÇOISE.

## Les Amusements Mondains

### Autrefois et aujourd'hui

C'ÉTAIT à Québec, peu de temps après la découverte des sources de pétrole de la Pensylvanie. Je m'en allais un matin au Palais de Justice en compagnie de mon ami Plamondon, depuis juge de la Cour Supérieure. Au moment où nous passions devant l'hôtel Saint-Louis, nous apercevons une douzaine d'Américains des deux sexes, qui montaient en voiture pour aller, suivant leur expression, *faire la ville*. Les hommes avaient des figures qui rappelaient assez bien le portrait de Don Quichotte : de longs visages maigres taillés à la *grande hache*, terminées par des barbiches ressemblant à celles que portent les chèvres, ce qui est, sans doute, l'origine du nom de *goatee*, que nos voisins donnent encore aujourd'hui à cet appendice barbu. Les femmes avaient des traits un peu plus arrondis, mais ne différant guère de ceux des hommes. Mâles et femelles portaient de longs pardessus en toile grise appelés *dusters*, et qui paraissaient avoir eu plus d'usage que de repassage. Les hommes avaient des bagues et des boutons de chemises en diamant. Les femmes portaient d'immenses boucles d'oreilles ornées de pierres précieuses, et avaient des bagues à tous les doigts des deux mains. Je crois même que, comme les femmes Hindous, elles s'en seraient mis aux doigts des pieds et au bas des jambes, si la mode leur eût permis de laisser voir cette partie de leurs personnes.

La vue de cette réunion ne pouvait manquer de nous frapper.

—Dites-moi donc, fis-je à Plamondon, d'où sortent ces types de caricature ?

—Enrichis dans l'huile, mon cher, me répondit-il

C'étaient, en effet, des gens qui, en quelques mois, avaient fait fortune avec le pétrole trouvé sur leurs terres, et qui voulaient, par cet étalage mal assorti de pierreries, nous montrer comme ils étaient riches.

Les choses ont bien changé depuis. Un grand nombre d'Américains se sont enrichis dans l'huile, dans le porc, dans le coton, dans le bois, dans le fer ou autrement. Les mœurs se sont affinées. Les fils de ceux que Plamondon et moi contemplions alors sont d'élégants gentlemen, qui ne songeraient pas à se moucher avec les doigts comme leurs braves parents. Les filles de celles que nous voyions fagotées d'une manière si ridicule, sont souvent de superbes créatures, habillées à la dernière mode de Paris, et qui ont des manières charmantes. Un certain nombre ont même réussi à décrocher des couronnes de baronnes, de vicomtesses, de comtesses, de marquises, de duchesses, et même de princesses, et elles se tirent parfaitement d'affaire dans le monde où les millions de leurs papas les ont jetées.

Mais il est resté dans le caractère de ces Américains et Américaines un souvenir de l'enrichissement rapide et prodigieux de leurs parents : c'est le goût de dépenser beaucoup d'argent, et le désir de montrer qu'ils en ont plus encore. Allez au Waldorf-Astoria ou au Delmonico à New-York, et la plupart des femmes que vous voyez à la table sont littéralement chargées de diamants. Les Etats-Unis consomment probablement plus de pierres précieuses que toute l'Europe.

Si vous lisez les journaux américains, surtout les journaux *jaunes*, vous voyez constamment des récits d'extravagances faites par quelques-uns de ces nouveaux enrichis dont je parlais il y a un moment. On dirait qu'ils ne savent pas comment dépenser les millions qu'ils ont acquis si rapidement. Tantôt on vous donne le compte rendu d'un dîner dans lequel on a mis devant chacun des convives un menu consistant en une lourde planche d'argent massif ; tantôt on vous raconte un bal qui a coûté $100,000.

Les journaux contiennent de longues énumérations des cadeaux donnés à tel mariage. Ils ne disent pas si les objets donnés ont des qualités artistiques ; mais ils ne manquent jamais de vous faire savoir qu'ils sont en or ou en argent massif, ou en pierres précieuses de la plus belle eau.

Malheureusement, ces mœurs des américains trop rapidement enrichis ne sont pas restées de l'autre côté de la frontière ; elles commencent à s'établir chez nous.

Autrefois, ce que l'on admirait dans un bal, ou dans une soirée quelconque, c'était le goût qui avait présidé à l'ordonnance de la fête, et le tact avec lequel la maîtresse de la maison savait la diriger, ainsi que le succès avec lequel elle amusait ses invités. On n'aurait jamais songé à se demander ce qu'elle avait dépensé pour les recevoir.

J'ai connu des maisons où c'était un bonheur d'être invité. Ces maisons n'avaient que de vieux meubles ; on ne faisait pas venir des fleurs de Boston et de New-York pour les décorer. Dans les bals qui s'y donnaient, on n'aurait peut-être pas trouvé une jeune fille portant une robe de soie, encore moins un diamant. Leurs toilettes étaient de ces étoffes légères et vaporeuses, qui font si bien ressortir la fraîcheur du teint. Celles qui les portaient rappelaient les couleurs des lys et des roses.

Mais si, dans les maisons dont je viens de parler, on ne cherchait pas à faire un grand étalage de dépense, en revanche, la maîtresse de maison et ses filles se mettaient en quatre pour amuser leurs invités. Elles montraient tant d'activité, de tact et de goût, que personne ne pouvait s'ennuyer. Bien qu'on sût d'avance, par expérience, que le souper serait excellent, les jeunes gens en voyaient arriver l'heure avec regret, parcequ'ils savaient que c'était le signal du départ, et qu'ils eussent voulu rester plus longtemps dans une maison où ils s'amusaient si bien.

J'ai connu des maisons dont les dîners étaient célèbres dans toute la ville. Le maître ne dépouillait pas les serres de Boston et de New-York pour orner sa salle à manger, mais il donnait des petits plats appréciés de tous les gourmets, et des vins délicieux. Surtout il tâchait de réunir des gens qui avaient du plaisir à se rencontrer. Aussi s'amusait-on comme on ne s'amuse guère aujourd'hui. Pendant des semaines, on se répétait les bons mots de celui-ci, les traits d'esprit de celui là, et les histoires d'un autre.

Jamais il n'est venu à l'idée de ceux qui avaient assisté à ces dîners de se demander combien ils avaient coûté à leur hôte.

Je me souviens qu'on se moqua pendant longtemps d'un nouvel enrichi qui, y ayant assisté par hasard, avait cru faire un grand compliment au maître de la maison en lui disant au moment du départ : Vous nous avez donné un magnifique dîner, mais il a dû vous coûter bien de l'argent ; je ne pourrais pas en donner un semblable à moins de sept à huit piastres par tête."

On racontait l'anecdote suivante : Tout le monde connait le tact et l'esprit de lord Dufferin. Lorsque quelqu'un lui était présenté il tâchait toujours de lui faire quelque chose qui lui fît plaisir. Un jour on lui présentait M. B. manufacturier qui passait pour très riche. Lord Dufferin avait été averti que rien ne le flattait plus que de vanter sa fortune. Au moment où on le lui présentait, lord Dufferin lui dit en souriant : " Ah, il y a longtemps que je vous connais de réputation ; je sais que vous êtes aussi riche que Crésus." M. B. flatté du compliment répondit : " Milord, je ne connais pas ce M. Crésus, mais, sans me vanter, je crois que je pourrais mettre piastre pour piastre avec lui, *I think I could put dollar for dollar with him.*"

A l'époque dont je parle, les amusements de société consistaient, si la compagnie était peu nombreuse, à causer, à jouer au whist ou aux dominos et à faire des charades. Que d'esprit j'ai vu déployer à ce dernier amusement. Alors comme aujourd'hui, il y avait des imbéciles des deux sexes. Un jour qu'on venait de faire plusieurs charades qui avaient bien fait rire la compagnie, une vieille dame qui a dû aller tout droit au royaume des cieux promis aux simples d'esprit, s'émerveillait du génie qu'il fallait avoir pour toujours trouver le mot des charades proposées. Elle aurait, disait-elle, donné tout ce qu'elle avait pour pouvoir en faire autant. " Mais, madame, lui dit un de ceux qui étaient là, vous n'avez pour cela qu'à vous en donner la peine. Tenez, je vais vous proposer une charade, et je parie que vous en trouverez le mot de suite." La dame avait eu deux maris, M. S. et M. P. Il lui donna pour charade le nom de son second mari. " On fait telle chose avec mon premier, telle chose avec mon second, et mon tout est une jolie femme veuve de deux maris." Elle comprit bien que la jolie veuve de deux maris c'était elle, et elle s'écria : " mais, en effet, rien de plus simple : mon premier c'est M. S., mon second c'est M. P., mon tout c'est moi-même. Franchement, je n'aurais jamais cru que c'était si facile." Tout le monde se tordait de rire, et plusieurs vantaient le talent pour la charade de cette brave femme, qui est restée convaincue que si elle ne faisait pas de charades c'est qu'elle ne voulait pas s'en donner la peine.

Lorsque la compagnie était nombreuse, les jeunes gens dansaient et les vieux jouaient au whist dans une pièce qu'on avait réservée pour cela. Entre les danses, on faisait chanter des invités dont le talent musical était connu, on lisait des morceaux choisis de littérature, on récitait des monologues.

Quelquefois, au lieu de soirées dansantes, on donnait des représentations dramatiques. J'ai vu un jour dans des salons de Québec, *Les Portraits de la Marquise*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Les Absents*, *Le Monde où l'on s'ennuie*, *Le Passant*. Je vous assure que l'on ne s'ennuyait pas du tout dans le monde où l'on se livrait à ce genre de récréation. D'abord, les répétitions tenaient en haleine pendant des semaines les acteurs, actrices et leurs amis des deux sexes. Comme on avait hâte de voir quelle mine auraient, sous le costume de leurs rôles, les jolies filles qui les devaient jouer, et comment elles s'en acquitteraient ! Et le jour de la représentation, il fallait entendre les exclamations admiratives de l'auditoire, à la vue des marquises coquettes, âgées de dix-huit ans, et des duchesses

grondeuses de vingt ans. Pendant des semaines, après la représentation, celle-ci faisait les frais des conversations des heureux invités.

N'allez pas croire que les comédies qu'on jouait ainsi étaient gâchées. Sans doute on ne les jouait pas avec la perfection qu'y auraient mise des acteurs de la Comédie Française, mais la fraîcheur des actrices et l'entrain des acteurs faisaient oublier tous les petits défauts qu'on eût pu trouver dans leur jeu. J'ai vu des jeunes filles, qui sont aujourd'hui de bonnes mères de famille, jouer la comédie d'une manière délicieuse.

Si, au temps dont je parle, une maîtresse de maison s'était avisée de donner des récompenses aux dames et aux messieurs qui avaient le mieux réussi au whist, ou le mieux dansé, ou le mieux joué la comédie, ils se seraient crus insultés, ils auraient pensé qu'on voulait les assimiler à des acrobates ou à des cabotins.

Voilà comment on s'amusait, il n'y a pas vingt ans encore, dans la bonne société canadienne.

Mais, depuis quelques années, le mercantilisme américain commence à à nous envahir, et, si cela continue, nous serons bientôt en adoration devant le veau d'or.

Allez dans une réunion d'hommes ; au lieu de causer de littérature, de sciences, de politique, on s'entretient des potins de la bourse. As tu remarqué, dira l'un, comme le *Heat* a baissé depuis quelque jours, qu'est-ce veut dire? Un autre lui répond : c'est parceque le *Steel* et le *Coal* ont trop absorbé l'attention des spéculateurs. Un troisième s'écrit : vive le *Twin City*, voilà un stock qui va monter encore. Un quatrième : Que dis-tu du *War-Eagle ?* Son interlocuteur lui répond : Je préfère, moi, le *Colorado-Fuel*. Enfin, un dernier dira avec componction : Après tout, mes amis, il n'y a rien comme le *Montreal Street* et *Toronto Rail*, sauf peut-être les *Secondes Préférences du Grand Trone*.

Je n'oserais pas affirmer qu'on n'entend jamais de conversations de ce genre dans les réunions féminines, car un bon nombre de femmes spéculent à la bourse, souvent afin de se procurer de l'argent pour jouer au *bluff*.

Souvent aujourd'hui, dans les réunions peu nombreuses, on ne cause plus, on ne discute plus ; ou joue au *draw-poker*, et la plupart des joueurs y mettent une telle passion, qu'on dirait qu'ils ont besoin de gagner pour avoir de quoi vivre. Ils sont furieux contre vous s'ils voient que vous ne prenez pas le jeu au sérieux. Votre indifférence leur est presqu'aussi odieuse que l'est à un prêtre zélé l'indifférence religieuse. Ils ne vous permettent pas de parler d'autre chose pendant qu'ils sont occupés à jouer le *pot à l'as*, le *pot au roi*, le *pot à la reine*, le *pot au valet*, ou le *pot de consolation*.

Dans les grandes soirées, on ne danse plus, on ne joue pas la comédie, on ne fait pas de musique. On ne vous permet même pas de causer tranquillement avec des amis. Vous êtes condamné aux travaux forcés pour deux ou trois heures : Je veux parler du *Progressive Euchre*. A ce jeu, vous n'avez pas même le choix de votre partner : il est laissé au sort. Si vous êtes favorisé et avez la chance d'être mis à côté de quelqu'un dont la compagnie vous est agréable, ne vous réjouissez pas d'avance à l'idée de causer avec lui entre les parties. A peine une partie est-elle finie, que la personne qui dirige le jeu, comme un garde-chiourme conduit le travail des forçats, fait entendre une sonnette, et il vous faut aller mettre à une autre table, où vous aurez peut-être pour voisins des imbéciles, peut-être même des gens que vous ne voudriez pas saluer dans la rue.

Franchement, lorsque vous étiez au collège, si vous aviez mérité une punition, je ne crois pas qu'on eût pu vous en infliger une plus cruelle que celle de vous forcer à jouer au *Progressive Euchre* pendant deux heures, sans parler d'autre chose que d'enjeu. Pour moi, j'aurais mieux aimé deux heures de retenue, pendant lesquelles j'aurais au moins pu lire quelque chose d'intéressant.

La seule chose qui empêche ce jeu d'être un véritable *pensum*, c'est qu'on le joue avec de jolies femmes, et qu'on espère que lorsqu'il sera fini on pourra causer et rire avec elles Si l'on invitait des gens à jouer ce jeu entre hommes seulement, ils chercheraient pour ne pas accepter, toutes les excuses données, d'après l'Evangile, par les gens qu'un père de famille avait invités aux noces de sa fille.

Lorsque le jeu est fini, la maîtresse de maison distribue des récompenses à ceux qui y ont le mieux réussi. Je voudrais voir la figure que ferait une des grandes mères, si, laissant, pour un instant, le ciel où elles sont toutes, je l'espère, elle tombait dans une de nos grandes réunions mondaines, au moment où sont décernés les prix du *Progressive Euchre !*

Si encore les prix qu'on distribue étaient remarquables par leurs qualités artistiques, ou s'ils avaient le mérite de la rareté ou de la curiosité ; s'ils consistaient dans un joli tableau, une statuette élégante, ou même un potiche exotique, il y aurait moins à redire. Mais presque toujours ces prix consistent dans des objets du genre le plus ordinaire : c'est tantôt une prosaïque corbeille à pain, tantôt une vulgaire assiette au beurre, tantôt un nécessaire de toilette. La seule qualité qu'on paraît y chercher, c'est leur prix. S'ils ne coûtent pas cher, on critique la maîtresse de maison qui les a donnés ; s'ils sont très dispendieux on l'élève aux nues, quand même ils seraient du plus mauvais goût.

Il y a une trentaine d'années, un avocat distingué, M. Kerr, critiquant certains juges qui passaient pour se laisser influencer par les faveurs que leur faisaient des plaideurs et leurs avocats, disait que le secret pour réussir devant eux consistait à endosser et à traiter : *endorse and entertain*.

On pourrait dire aujourd'hui que le secret du succès d'une maîtresse de maison qui donne un *Progressive Euchre*, c'est de donner des cadeaux qui coûtent cher. Inutile pour elles de se donner de la peine pour en trouver qui dénotent du goût artistique, de la fantaisie ou de la bizarrerie.

J'ai vu, après certaines soirées de *Euchre* des invités discuter pour savoir si certains prix qui y avaient été donnés étaient en argent massif ou seulement en plaqué !

Si le mercantilisme qui est au fond d'un pareil état d'âme se continue, on verra bientôt les maîtresses de maison décerner des prix en monnaie. On les donnera d'abord en monnaie d'or, et puis bientôt on ne craindra pas de

mettre dans de jolies mains gantées de blanc les sales billets de banque que nous voyons en circulation.

Qu'on ne croit point que je parle ainsi parce-que, comme tous les gens arrivés à un certain âge, je suis devenu, suivant le mot d'Horace, *laudator temporis acti*, louangeur du temps passé, et que je ne vois rien de bien dans celui où sommes.

Au contraire, je trouve qu'il y a aujourd'hui autant d'hommes et de femmes d'esprit qu'autrefois, et un bon nombre ont l'esprit plus cultivé. Dans les réunions mondaines auxquelles j'assiste, il me semble que je vois plus de jolies femmes qu'autrefois, et qu'elles s'habillent beaucoup mieux. On n'en voit plus avec les abominables crinolines qui ont défiguré les plus jolies femmes pendant plus de vingt ans.

On trouve partout dans le monde, en plus grand nombre qu'autrefois, des hommes et des femmes qui ont des talents et des connaissances artistiques. Si, dans ces mêmes salons où l'on passe de longues soirées à s'ennuyer au *Euchre*, et à soupirer après le magnifique souper qui va être le signal de la délivrance, on s'avisait de donner des représentations dramatiques, à faire lire des chefs-d'œuvre de littérature, à faire réciter des morceaux choisis, à faire du chant ou de la musique, les sujets ne seraient pas difficiles à trouver. Tout le monde connait des hommes et des femmes pouvant admirablement réussir dans tous ces genres.

Et, même s'il fallait s'adresser aux gens qui s'occupent d'art dramatique, de musique et de chant par métier, il serait facile d'organiser des soirées charmantes. Au lieu de dépenser des sommes folles pour faire venir des fleurs de loin, et pour distribuer des prix qui n'ont d'autre mérite que ce qu'ils ont coûté, si l'on dépensait la moitié moins pour engager un orchestre, pour payer des acteurs qui viendraient donner quelques scènes de jolies comédies de salon, ou des chanteurs qui chanteraient de jolies opérettes, ou même des morceaux de musique classique, ne croit-on pas qu'on amuserait mieux ses invités? Et il leur resterait quelque chose de leur amusement : un peu plus de goût pour les beaux arts et la littérature.

Pourquoi ne fait-on pas cela? Ce n'est pas l'intelligence qui manque, je connais bien des maitresses de maisons qui n'auraient pas de peine à organiser ainsi une soirée ravissante. Tout ce qui leur manque, c'est l'initiative, ce qui les arrête, c'est la crainte de faire autrement que les aut es. La première qui osera est sûre du succès, et elle aura mérité les remerciements de tous ceux qui voudraient nous voir revenir aux traditions de notre ancienne société, ou imiter ce qui se fait dans la bonne société française d'aujourd'hui.

FRS. LANGELIER.
(JUGE.)

## Nos Filles

**Extrait**

JE voudrais proposer en méditation aux jeunes filles, aux parents qui pourraient me lire, une leçon de sagesse que je leur apporte de loin, d'une civilisation toute différente de la nôtre et qui, par des moyens très exactement appropriés aux conditions particulières de sa vie, a tenté de résoudre les questions des rapports de l'homme avec la femme dans le mariage.

Je songe à une sorte de manuel que les hommes du Désert mettent dans la mémoire de la jeune épousée avant qu'elle franchisse le seuil de la tente conjugale.

"Ne t'imagine pas — dit à la jeune mariée ce catéchisme musulman — que parce que tu es la plus jolie le cœur de l'homme t'appartiendra tout entier. Il ne sera à toi que peu de minutes par jour ; pour le reste, l'homme sera dans la domination des vieilles épouses, car ce sont elles qui préparent des plats favoris, ce sont elles qui peuvent lui dire : "Rappelle-toi comme tu as triomphé dans tes procès, comme tu as été brave à la guerre!" Il faut que la jeune épouse courtise les vieilles épouses afin d'apprendre de leur bouche ce que le mari souhaite et ce qu'il déteste, le nom de ses amis et le nom de ses ennemis. Si elle néglige ces soins, si elle est trop arrogante et trop sûre de son sourire, la dernière venue sera répudiée."

Traduisons cela, s'il vous plaît, en bon français. Quelle morale tirerons-nous de ces exhortations?

Celle-ci, mademoiselle :

Que les vieilles épouses soient installées dans la tente ou qu'elles habitent au dehors, il faut vous attendre à ce que l'homme qui vous prend la main ait un passé. Vous pouvez être son avenir, mais à une condition, c'est que vous vous ferez la compagne de ses espoirs, l'amie de ses déceptions, que vous viviez en communauté de pensées et de cœur.

Si vous êtes capable de cet effort de tendresse, le bonheur de votre maison sera à l'abri des caprices de la fortune. Si vous voulez rester égoïste et oisive, un objet de pure distraction et de luxe à côté de l'homme travailleur, vous aurez le sort de cette petite épouse, "la dernière venue" qui comptait sur son sourire pour enchaîner le cœur du mari : vous serez répudiée.

HUGUES LEROUX.

## Instantané

Avril, c'est le réveil
Avril, c'est le printemps.

AVEZ-VOUS entrevu, il y a des mois peut-être, quelque front de femme qui vous ait laissé un rayonnement dans les yeux, quelque doux visage dont le premier sourire vous ait mordu le cœur? C'est celle-là qu'il faut chercher dans la foule indifférente ; vous vous jetterez à ses pieds, vous baiserez le bas de sa robe, vous vous fondrez devant elle en extase et peut-être l'indulgence lui venant de la tiédeur de l'air autant que la bonté de son âme, elle abandonnera sa main dans la vôtre — et laissera votre bouche tremblante monter jusqu'à son baiser.

Cet instant sera, je vous l'avoue, un des plus délicieux de votre existence. Cueillez-le comme une de ces fleurs rares qu'on trouve de loin en loin au revers du chemin poudreux et respirez-le jusqu'à en mourir. Oubliez tout un instant et l'hiver, et le remords et l'oubli lui-même. Assez tôt, trop tôt vous retomberez dans la vie. Plus cette heure aura été enivrante, moins vous y retomberez meurtris, car la douceur du souvenir est comme une cuirasse contre les cruautés du sort. Et cela surtout si, dans votre souvenir, vous avez su mettre une espérance, un mot de retour dans l'inévitable adieu. Toutes les amours, Dieu merci, ne meurent pas avec le printemps.

UN VIEUX GARÇON.

# Le Roman d'une Princesse

Par Carmen Sylva

(*Suite*)

2° *ad :* belle. — Nous sommes belle, — si vous ne m'aviez pas, dans votre "affabilité" féminine, injurié du titre de psychologue, je vous dirais en me moquant de la logique, par ce que vous sentez le Beau : un verre ne peut contenir un flacon tout entier. Mais laissons l'article de la Beauté ; c'est un sujet dangereux pour un professeur d'esthétique.

3° *ad :* noble.—Vous êtes "noble" parce que vous m'avez abordé avec tant d'humilité, tant de déférence voulue. Ceux qui sont élevés savent savent seuls s'abaisser ainsi. D'ailleurs votre écriture en elle-même est d'une noblesse toute aristocratique.

Mais, après tout, ce mot,—"noble"—veut-il dire pour nous deux la même chose?

Enfin 4° *ad* — une femme : — Oui, vous êtes une femme, quoique rien, orthographiquement, ne le prouve. Faute de cela, je le reconnais à cette surabondance d'enthousiasme idéal qui aboutit toujours.. à un amour pour quelqu'un ! Vous me trouvez impertinent n'est-il pas vrai? Mais mon âge le permet. Il n'est pas jusqu'au vôtre que je ne puisse deviner. Je ne risque pas grand chose : si je vais au-delà, soyez fière de paraître si sage, si je reste en deçà, que la femme me pardonne. Vous êtes entre vingt-quatre et vingt-six ans, âge auquel la femme sent pour la première fois qu'elle ne sera pas toujours jeune, et cherche un objet autour duquel grouper ses nouveaux sentiments "impersonnels." Jamais une jeune fille ne se serait adressée à un homme avec ce ravissant aplomb, pour lui dire que la terre est une "vallée de larmes" et qu'il est "bon."

Tel est à peu près le jugement que j'ai porté sur votre première lettre. Ce que dissimule cet "à peu près,"— je le laisse deviner à la maligne fille d'Ève qui me parle de "de nos paysans" pour m'égarer. Mais je ne me laisse pas induire si facilement en erreur. Aucune "dame de haute naissance"— ne possède l'esprit étincelant qui se joue dans votre seconde lettre ; aucune n'aurait l'*humour* de continuer la correspondance avec un pareil hérisson, et il n'y a pas d'Altesse qui écrive un allemand aussi correct, sans le moindre mélange de verbes français germanisés.

Et pourtant... pourtant !. .

De grâce ! soulevez un peu le masque, avant que la poste — à peu près aussi rapide, dans ce pays, que les bateaux remorqués par des chevaux sur notre fleuve, le Rick — ne m'apporte l'almanach rouge et que je ne vous arrache votre incognito.

Grands dieux ! Cet être audacieux ose menacer un libre professeur de la libre Université de Griefswald, la seule de l'Empire qui vive de ses propres revenus, Monsieur le Ministre ; son Recteur a rang de prince. Vous voyez donc qu'un ministre n'est qu'un subalterne à côté de nous autres, francs barons. — Il est vrai que les loisirs des professeurs sont quelquefois, comme disait un de mes prédécesseurs, interrompus par les cours, mais, croyez-moi, cela arrive fort rarement.

Ceci dit pour défendre ma situation ; je ne parle pas de moi, en tant "démocrate socialiste," autrement je pourrais retourner vos armes contre vous même, et vous demander : comment savez-vous que je suis du nombre des pauvres? La richesse est toute aux mains des plébéiens et des juifs ; je suis peut-être l'un et l'autre? Vous plaisantez sur les décorations? Homme, femme, enfant, qui que tu sois, respecte-les ; elles sont le symbole de la servilité humaine. Cependant tirons là-dessus le rideau, comme au théâtre devant l'échafaud. En résumé, je n'ai encore donné à personne le droit de me distinguer ; je puis distinguer quelqu'un, mais ne l'accepte de personne !

Hélas ! Voici le "démocrate socialiste" qui devient presque sérieux en finissant. Pardonnez-lui ! Le vent fait rage autour de ma vieille maison, où Wallenstein a demeuré jadis, avant d'assiéger Stralsund. Il est mon modèle ; moi aussi, rien ne m'attire que l'inaccessible !

Malgré tout, je suis aux pieds de Votre redoutée Excellence, aux tresses blondes, aux yeux bruns, à la taille petite et ronde, que je vois d'ici.

Votre très obéissant serviteur,

Bruno Hallmuth.

---

V

Rauchenstein, 28 février 18...

*Justum ac tenacem propositi virum, Non civium ardor prava jubentium, Nec vultus instantis tyranni, Mente quatit solida.* — Ce qui veut dire en allemand : cela ne sert à rien de faire peur aux gens !

Alors, si j'étais une jeune fille, ce serait une haute inconvenance de ma part d'écrire à un étranger, tandis que pour une femme mariée, c'est tout à fait convenable? Je ne comprends pas.

Il est vrai que je n'ai pas encore vu le grand monde, que je n'ai jamais été au bal, et n'ai jamais lu la moindre syllabe d'un roman ; sans cela, je comprendrais peut-être. J'ai été presqu'entièrement élevée par des hommes et dressée en liberté. Comme j'ai déjà dix-neuf ans, — oui, dix-neuf ans seulement, au lieu de la vieille fille que vous imaginiez — mon père me permet tout, excepté les romans et les amies.

J'ai beaucoup d'amis à tête grise ; vous avez des cheveux gris, n'est ce pas? Je n'aime que les hommes à cheveux gris, les jeunes gens sont souvent si insignifiants, que je ne sais que leur dire, et avec cela, ils se donnent des airs, parce qu'ils peuvent lire Salluste en latin et Homère en grec. Pour Homère, j'en suis malheureusement incapable, mais je le trouve bien beau en allemand, si clair, si simple, comme la forêt ! Et l'on vient me parler de Lenau ! J'aime certes mieux les rudes hexamètres de Voss !

Savez-vous que ce n'est pas chevaleresque de votre part, monsieur le franc-baron, de chercher à me faire peur, et de me remettre ainsi en mémoire que j'ai beaucoup d'audace d'accaparer vos précieux instants. C'est vous-même, après tout, qui m'avez amenée à cette correspondance que je n'avais nulle intention d'entamer. Je voulais simplement épancher au dehors, tout ce qui bouillonnait dans ma tête à l'idée de tant de belles et grandes choses. Mais vous êtes si présomptueux — presqu'autant que si vous étiez jeune, — que cela me tranquillise un peu sur mon opportunité à votre endroit. Vous vous appliquez à vous-même mon expression d'*êtres bons*, et je parlais de Pausanias et de Praxitèle ! Je ne sais pas du tout si vous êtes bon, quoique ce soit très bon de votre part de plaisanter avec une enfant.

Maintenant le chapitre de la beauté.

Je ne suis pas belle du tout, bien trop grande, trop large d'épaules, trop mince, pour rappeler, fût-ce de loin, la beauté antique. " Des yeux bruns." Des yeux bruns chez la vieille noblesse allemande ! Bleus, naturellement : — c'est-à-dire qu'ils devraient être d'un bleu de violette, comme les magnifiques yeux de mon père, mais ils ont tourné au gris, ils sont parfois verts ou même presque noirs, dit-on ; je ne l'ai jamais encore constaté, car cela n'arrive que dans mes moments de grande agitation, où je ne songe guère à me regarder au miroir. Ma figure est longue, mon front trop haut, ma chevelure, qui devait être rouge, s'est heureusement décidée pour le brun doré, avec quelques fils cuivre ; mais ni peignes, ni épingles ne viennent à bout de la tenir en ordre. Je monte à cheval, je nage, je chasse, je fais des marches forcées ; j'ai les joues rouges comme une paysanne, et mon nez, hélas ! mon nez n'a rien de grec. Pauvre, pauvre prêtre du Beau !

Tous mes sentiments, dites-vous, doivent aboutir à l'amour. Ah ! si vous aviez entendu le rire fou dont j'ai été prise en lisant cette phrase ! Je ne sais même pas ce que c'est, l'amour, et je n'ai pas la moindre impatience de le connaître. Car il me séparerait de mon unique amour en ce monde, de mon père, et à cette seule pensée, j'ai les yeux pleins de larmes. Dernièrement, c'était mon jour de naissance. Il m'a dit "—Dans deux ans, tu seras majeure ! — J'ai ressenti un malaise, quelque chose d'étrange, et j'ai demandé . — Quelle différence y aura-t-il entre alors et aujourd'hui ?—" Par exemple, tu pourras te marier sans mon consentement " Je lui ai fermé la bouche avec ma joue, j'ai embrassé ses mains et je lui ai dit que c'était impie de penser une chose pareille. Je ne me marierai jamais, car il n'y a pas un homme moitié aussi bon que mon père, quand ce serait un de vos demi-dieux grecs !

Là, vous avez mes idées sur l'amour.

Passons à la grammaire. Vous raillez de nouveau ma caste, parce qu'elle se sert de verbes français. Je n'ai pas appartenu à la confédération du Rhin, ni mon père, ni avant lui, mon grand-père, que cela regardait surtout. Nous avons été allemands de tout temps, profondément allemands, et maintenant notre race va s'éteindre, car je suis, par malheur, fille unique. C'est le seul chagrin que j'espère bien jamais faire à mon père adoré.

Le vent fait rage autour de votre maison, où Wallenstein a demeuré ? D'abord, j'aime le vent ; c'est mon meilleur ami ; on me surnomme moi-même " Tourbillon, — Ouragan, — Sorcière," etc. Mais quand il siffle et hurle autour d'une vieille maison, je l'aime encore davantage. Notre château de Rauchenstein date du Xe siècle ; il est perché sur un grand rocher, il a des tours et des tourelles, ombragées de beaux hêtres murmurants, et toutes revêtues d'un lierre aux feuilles sombres, étroites, pointues, qui est devenu de la grosseur d'un arbre. Je m'enferme dans ma petite chambre de la tourelle où l'on entend le mieux la tempête, et là, j'écris, je lis, je rêve et je chante plus haut que le vent, quand mon père n'a pas besoin de moi pour lui faire la lecture, jouer au trictrac, au piquet, l'accompagner à cheval ou à pied, lorsqu'il visite ses terres du voisinage. Je vous décrirai un autre jour ces promenades-là, si je ne vous ennuie pas. Vous me paraissez vous faire un étrange idée de l'existence du " grand monde " Je n'ai rien vu de tout ce que vous décrivez et j'y ai pourtant une parenté fort étendue, une foule de cousins, une nuée de tantes, jeunes et vieilles.

Pardonnez-moi, oh ! pardonnez.moi, mon inconcevable audace, et *distinguez-moi*, en m'accordant une réponse,

Votre très humble servante,

ULRIQUE DE HORST RAUCHENSTEIN

P. S. — Cet ennuyeux almanach de Gotha a été inventé pour gâter le plaisir.

---

## VI

Greifswald, 3 mars 1863.

Loreley !

" Tout malheur a son bon côté "— dit une de mes divinités, la sagesse des nations, qui entre nous ne mérite cependant pas toujours sa renommée. Le " bon côté " — se trouve dans cette heureuse circonstance, constatée avec effroi et consternation par mes propres yeux, qui l'ont vue imprimée, avant de recevoir la lettre ornée d'une citation d'Horace,—que mon Altesse n'a que dix-neuf ans et qu'elle n'a pas compris toute l'étendue de mon offense. Sans cela vraiment, puisque la vieille Terre, en dépit des traditions, ne rend plus depuis des siècles aux pauvres humains le service de les engloutir dans les moments critiques, j'aurais dû envoyer au château de Rauchenstein une lettre encadrée de noir, pour annoncer ma mort subite. Cependant vous avouerez qu'il conviendrait mal à un professeur vieilli dans l'hérésie du socialisme et des principes utilitaires, de descendre dans la barque funèbre en l'honneur d'une fille de prince. D'ailleurs le Ryck est gelé et ne pourrait rouler jusqu'à la mer mon cadavre flottant. Vive donc l'utilitarisme !

(*A suivre*)

# PAGE DES ENFANTS

## Berceuse de la Poupée

Petite poupée en bonnet à dentelles,
Sur vos cheveux fins de filasse blonde,
Dormez : l'horloge sonne et tout le monde
A mouché les chandelles.

Pierrot se couche et la lune se lève ;
Au faîte des toits tous les chats sont gris ;
Dormez et faites un beau rêve ;
Tous les chats sont gris comme les souris.

Avec votre robe trop courte et fripée
Et vos bas qui tombent jusqu'aux talons,
Dormez et rêvez, petite poupée,
De quelque beau soldat de plomb.

En votre berceau de soie et de satin,
Grand comme un sabot de frêne,
Etendez vos frêles jambes de bois peint.
Et dormez bien, petite reine.

Votre infantine et mignonne maman
Dort aussi sous le dais de son lit,
Et rêve d'un page charmant
Qui joue à la balle au jardin joli.

Petite poupée au nez rose et cassé,
Petite poupée au bonnet de travers,
A quoi bon laisser
Vos yeux bleus ouverts.

Puisque personne ne viendra vous embrasser,
Que les soldats de plomb ne font jamais de [ronde,
Et que le marchand de sommeil est passé
Pour tout le monde?......

TRISTAN KLINOSOR.

## Causerie

NOUS commençons à faire plus ample connaissance, mes petits enfants. Quelques uns d'entre vous ont déjà répondu aux difficultés soumises à leur travail.

L'exemple de ceux-ci va, je l'espère, décider les autres plus timides à marcher sur leurs traces, et comme il n'y a que le premier pas qui coûte, j'aurai bientôt une longue liste de correspondants à insérer dans le prochain numéro de la page des enfants. N'ayez crainte, tous pourront s'y rencontrer ; j'ai la grande ambition de vous réunir aussi nombreux que possible, et devrions-nous presser les rangs, je saurai bien trouver une place pour chacun de vous.

Je le répète : vous n'êtes pas obligés de livrer vos noms à la publicité. Signez si vous le voulez un pseudonyme quelconque, qui sera toujours le même, et mettez entre parenthèse en bas de votre lettre votre nom de famille.

Ce que j'en dis est pour vous mettre à l'aise, car je considère que vous devriez être fiers de donner vos noms en entier dans ces réponses aux charades, devinettes ou mots historiques, etc. Ça fait honneur aux parents d'avoir des enfants intelligents, et c'est un plaisir pour les institutrices qui ont formé de tels élèves.

Je tiens aussi à éclaircir un point qui semble embarrasser quelques uns de mes petits neveux et petites nièces :

Que vous trouviez les questions de grammaire dans le dictionnaire ou ailleurs, ça m'est indifférent ; l'essentiel est que vous les cherchiez, ce qui est la meilleure manière de se graver ces explications dans la mémoire.

Comme je l'ai annoncé dans le premier numéro, je tiendrai compte des noms de ceux et celles qui auront répondu aux difficultés posées et un prix leur sera accordé à la fin de l'année.

Maintenant, mes petits amis, je vous attends en foule, et vous dis un joyeux au revoir.

TANTE NINETTE,
JOURNAL DE FRANÇOISE,
80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

## Bonjour Philippine !

IL est d'usage en Orient, ni plus ni moins qu'en France, de donner à son voisin de table une des amandes que l'on trouve en double dans une coque verte, et de convenir d'une amende (homonyme fort bien trouvé en cette occasion) payée par celui qui oubliera de s'écrier à la première rencontre : Bonjour, Philippine ! Seulement, à Constantinople, au lieu de dire Philippine on dit Yadès dans la douce langue d'Homère.

Les Grecs levantins respectent les lois du Yadès, et fort mal venu est celui qui voudrait s'y soustraire.

Evyénia et son cousin Marco s'étaient trouvés côte à côte au dernier dîner donné chez leur grand'mère. C'était un dîner d'adieu, Marco devant faire son service militaire en qualité d'officier d'artillerie ottoman. Evyénia avait eu en partage une amande double.

—Si je perds, dit-elle à son cousin en lui offrant le Yadès, je vous ferai une blague au crochet pour votre tabac, une de ces jolies bourses de soie perlées, qui demandent une longue semaine de travail.

—C'est convenu ; et moi, si je perds, répondit Marco, je vous donnerai la bague ornée d'une turquoise que je porte au petit doigt.

Le pacte fut signé par une poignée de mains ; les jeunes gens se séparèrent.

Marco partit pour Brousse où se trouvait son régiment, Evyénia continua à aider sa mère et sa grand'mère dans les soins du ménage, travaillant, à ses moments perdus, à des dentelles, des blagues soyeuses et des cravates brodées.

Un an se passa. Evyénia pensait bien de temps à autre à son cousin, mais elle avait presque oublié la gageure, lorsqu'un jour, en allant puiser de l'eau à SouR Tehesvuè, elle vit s'avancer un beau cavalier. Le cheval arabe gris pommelé caracolait sous les pompons vermeils de son harnachement ; l'officier, en brillant uniforme, avait gracieusement campé son poing sur sa hanche.

Comme il s'approchait, Evyénia, en fille modeste, baissa les yeux.

—Yadès ! cria triomphalement l'artilleur en passant.

—Marco ! murmura la jeune fille surprise ; et de ses deux mains tremblantes s'échappa la cruche vide.

—Eh ! ma cousine, vous me devez une blague brodée, dussiez-vous y passer les nuits.

—Je tiendrai ma promesse, dit Evyénia ; une Grecque n'a que sa parole !

Au prochain dîner que donna la grand'mère pour fêter le retour de Marco, les cousins se trouvèrent encore côte à côte. L'artilleur, en dépliant sa serviette, trouva la plus jolie blague du monde, à fins réseaux de soie rose, vert et or. Il serra la main de sa cousine pour l'en remercier, et on ne sait pas encore comment il s'y prit pour glisser en même temps sa bague à l'annulaire d'Evyénia.

LÉILA HANOUM.

# ✻ PAGE DES ENFANTS ✻

## Les Quatre Henri

La neige tombait à flocons à l'entour de la petite cabane du père Noircier, lorsque la porte s'ouvrit et un grand beau jeune homme entra secouant la poudre blanche de ses vêtements. Il n'avait pas été assis longtemps auprès du poèle lorsqu'un autre jeune homme vint demander l'hospitalité au vieux charbonnier.

— Tiens, Henri, dit le premier, reviens-tu de la chasse?

— Eh ! oui, mon brave, et c'est pour échapper à un vaurien de sanglier que je me suis réfugié ici.

En ce moment, la porte s'ouvrit de nouveau pour laisser passer deux autres jeunes gens d'allure fine et débonnaire.

— La drôle de coïncidence, s'écria le dernier venu. Voilà les quatre Henri rassemblés.

--Voulez-vous savoir votre avenir, mes beaux jeunes sires? fit une voix criarde provenant d'un coin de la chambre, et une petite vieille ratatinée s'avança auprès des quatre filleuls de Saint-Henri.

— Ce sera une bonne farce tout de même, fit l'un d'eux. Allons, ma vieille, dévoile-nous les secrets de l'avenir.

L'octogénaire examina attentivement les lignes de leurs mains, puis d'une voix sépulcrale elle dit : " Mes beaux sires, une mort violente viendra mettre prématurément fin à vos jours !

La prédiction s'accomplit, car les jeunes gens étaient Henri de Guise, Henri de Navarre, Henri de Condé et Henri de Valois.

## ✻ VARIÉTÉS ✻

L'automne dernier nous a apporté des pluies de toutes sortes. Dans un canton du Calvados, il est tombé dans la nuit du 22 au 23 octobre des averses d'eau noire. Ces pluies, dites pluies d'encre, sont fort rarea. D'après M. l'abbé Maye qui les observa vers le commencement de l'automne, il faut les attribuer sans doute à des spores de cryptogames enlevés par le vent dans l'atmosphère et que la pluie entraîne. Les savants expliquent de même les *pluies de sang* et les *pluies de soufre* dont l'apparition terrifiait jadis nos ancêtres. Toutes ces pluies colorées seraient dues à des pollens de plantes en suspension dans l'atmosphère.

***

**Les fruits explosibles** La nature, qui a les plus bizarres inventions, a ordonné à certains végétaux de produire des fruits *explosibles* et ce n'est pas sans cause, puisque c'est par cet éclatement que les graines sont répandues en tous sens.

L'arbre le plus connu en ce genre est le *Hura Crepitans*, de la famille des Euphorbiacées.

Lorsque le fruit—une sorte de noix,—est mûr, il éclate avec un grand bruit, et de chacun de ees compartiments, au nombre de 16, les graines sont projetées au loin. L'enveloppe de ces graines ressemble à de la soie. Si les noix sont cueillies avant leur maturité, il arrive parfois qu'elles éclatent seulement après plusieurs mois.

On cultive cet arbre comme ornement dans l'Amérique du Sud. Son écorce est tendre et renferme une substance laiteuse. Les branches sont épineuses et les feuilles ont souvent 8 pouces de largeur.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Devinette

Deux aveugles ont un frère qui meurt sans avoir jamais eu et sans laisser de frère. Quelle relation de famille y avait-il entre ces trois personnes?

### Charade

Du froid craignant la violence,
Assis auprès de mon dernier,
Le matin, lecteurs, je commence
Par prendre un délicieux premier.
Le soir, par goût, par circonstance,
Je vais souvent à mon entier.

### Question drolatique

Quel est l'arbre le plus poltron?

### Question de grammaire

Etablissez la différence entre à bonne heure et de bonne heure.

## Solution des Jeux d'Esprits

*Parus dans la 1ère livraison*

### Devinette No. 1

Rép. : Précieux.
*A deviné :* Maurice Beauset, Ottawa.

### Charade No. 1

Rép. : Annibal.
*Ont deviné :* Maurice Beauset, Ottawa ; Fleurette, Joliette ; Jules, Joliette ; Adrienne, Trois-Rivières.

### Question grammaticale

Rép. : Fond. La partie la plus basse d'une chose.

Fonds : Sol d'une terre ou d'un champ. Somme d'argent : placer ses fonds.

*Ont bien répondu :* Irène Grenier, Québec ; Soucieuse. Montréal ; Eug. Poitevin ; Montréal ; Maurice Beauset, Ottawa ; Œillet rose, Québec ; Adrienne, Trois-Rivières ; Perce-Neige, Berthier ; Fleurette, Saint-Jérôme ; Rose de Mai, Montréal.

## Les deux œufs durs

En voiture ! en voiture ! en voiture !

Le train de huit heures quarante-cinq du soir pour Marseille allait partir. La locomotive lançait des jets de fumée.

Pfou ! pfou ! pfou !.... comme un vieux marin qui allume sa bouffarde.

Les wagons, déjà las d'avoir marché, craquaient dans leurs jointures en gémissant : " Encore se remuer ! encore voyager toute la nuit ; on ne nous laissera donc jamais tranquilles ! Quand prendrons-nous notre retraite ? " Et les roues leur répondaient toutes frétillantes d'impatience : " Nous allons rouler, rouler, rouler. Quel plaisir de courir les grandes routes à toute vitesse et d'être demain à 300 lieues d'ici ! A quoi pense donc cechef de gare qui ne siffle pas pour partir ? "

Le chef de gare était dans son droit, cet homme. Il s'en fallait d'une minute, que l'heure du départ n'eût sonné.

Les portières se fermaient à toute volée, tant pis pour le mobilier de la Compagnie ; des retardataires anxieux escaladaient les marchepieds et plongeaient des yeux suppliants dans l'intérieur des wagons. Des malles arrivaient encore, puis des colis, puis des paquets, puis d'autres malles, un perroquet vert dans sa cage, un petit chien noir sous le bras d'une grosse dame.

En voiture ! en voiture ! en voiture !

Et par je ne sais quel miracle tout ce monde et tout cet attirail arrivaient à se caser. C'était l'heure. Des femmes se tenaient déjà debout aux petites fenêtres des wagons, le mouchoir à la main, pour jeter un dernier adieu à ceux qu'elles laissaient sur le quai. Le chef de gare porta le sifflet à ses lèvres ; la locomotive siffla à son tour, le train démarra, les roues commencèrent à tourner, et le convoi sortit lentement de la gare, accélérant peu à peu la vitesse.

*(à suivre.)*

## L'art de s'habiller soi-même

SOUS cet en-tête, Françoise me prie de causer ici d'un sujet qui, nous l'espérons, intéressera toutes les aimables lectrices de son journal. Cette tâche m'honore sans doute, mais Françoise oublie que si j'ai quelque capacité à manier l'aiguille, je n'en ai aucune à manier la plume, autrement qu'en garniture Cependant comme les instructions et les conseils à donner dans ces colonnes doivent être beaucoup plus pratiques que littéraires, j'ose me risquer en mettant mes ciseaux de couturière au service de la journaliste improvisée et en vous donnant comme introduction à ces causeries, la préface de la nouvelle méthode de coupe de Madame Alice Guerre, professeur aux écoles professionnelles de la ville de Paris.

" Pendant longtemps l'étude de la " coupe est restée à l'état d'art peu " connu, apanage de quelques person- " nes de métier seulement, tailleurs " ou couturières, qui se gardaient " bien de rien révéler de ce qu'ils sa- " vaient et qu'ils tenaient, pour la " plupart, de professeurs modestes.

" Sous l'empire de besoins sans " cesse grandissants, grâce surtout " aux habitudes de bien-êt e et de " luxe qui se sont étendues à toutes " les classes de la société, l'art de " s'habiller s'est peu à peu généralisé " et est devenu comme un élément " indispensable de la vie moderne

" Personne n'ignore comment on " coupait autrefois, et comment on " coupe encore aujourd'hui dans " maints endroits où l'étude de la " coupe n'a pas encore pénétré.

" Quelques patrons relevés pour la " plupart sur d'anciens vêtements, et " corrigés de façon à s'approprier à " la mode du moment, constituaient " tout l'outillage d'une couturière et " quelles difficultés n'éprouvait-elle " pas dans ces changements incessants " de modes qui bouleversaient ses " conceptions et réduisaient à néant " ses observations personnelles ! Bien " heureuse quand la longue pratique " de son métier la mettait à même de " tourner ces difficultés et d'en triom- " pher.

" Il arrive tous les jours que des " couturières fort habiles dans l'ar- " rangement d'un costume, dans le " choix et le mélange des nuances, " manquent leurs corsages, pour par- " ler le langage du métier. De là la " nécessité d'une bonne méthode " claire et précise, ne laissant rien à " l'imprévu, permettant la confection " prompte et parfaite d'un vêtement, " d'un corsage, d'une jupe et de toutes " les parties de l'habillement en gé- " néral. Celle que j'offre aujourd'hui " est celle que j'enseigne depuis plus " de quinze ans, et qui est le résultat " de recherches et d'observations con- " stantes, laborieuses et patientes. " Elle embrasse non seulement l'étude " des conformations au point de vue " anatomique, chose absolument in- " dispensable, et en quelque sorte la " base de tout l'enseignement, la coupe " et l'assemblage de toutes les parti s " du corsage, mais encore la confec- " tion p ur dames, le costume et la " lingerie pour enfants, la lingerie " pour dames, etc., etc. De nom- " breuses gravures intercalées dans le " texte viennent en faciliter la dé- " monstration, la rendre plus acces- " sible à des intelligences jeunes et " pour la plupart peu familiarisées " avec les choses de couture.

" L'emploi du tracé géométrique, " d'une application cependant indis- " pensable, a toujours été considéré " comme un écueil pour la propaga " tion de l'enseignement de la coupe. " Aujourd'hui, le développement de " l'instruction aidant, cette difficulté " n'existe plus, je me hâte de le dire. " J'en ai, du reste, réduit l'emploi au- " tant qu'il m'a été possible de le " faire ; mais on conviendra que la " démonstration par le livre ne sau- " rait s'en passer."

Eh bien, chères lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, la lecture de cette préface toute simple ne vous inspire-t-elle pas quelque chose ? Lorsque vous voyez non seulement tous les pays d'Europe, mais vos cousins des États-Unis ainsi que vos frères de la province d'Ontario, se préoccuper à un tel degré de l'avancement et du bien-être de leurs compagnes, vous ne vous demandez pas pourquoi vous ne vous trouvez pas à la hauteur voulue et quelle est la chose qui vous manque ? Vous entendez tout autour de vous vos pères, vos frères, vos maris, proclamer bien haut qu'ils ont su conserver toutes les qualités de leur race. Mais vous, descendantes de la femme française, n'avez-vous pas gardé et s n esprit d'économie et sa grâce, et son goût, et son habileté ? Au milieu des difficultés inhérentes à la formation d'un p ys neuf, il est compréhensible que certaines branches de l'éducation de la femme aient été laissées de côté pour aller au plus pressé, mais aujourd'hui à l'aurore de ce vingtième siècle si brillant de promesses pour l'avancement et le progrès de tous, ne serait-il pas bon de penser un peu à vous et de vous donner les moyens de vous maintenir noblement à la place qui est la vôtre ? Certainement quelque chose a été f it déjà ; voilà trois ans que l'esprit d'initiative et la bonté qui caractérisent l'honorable M. Robidoux s'est manifes é par la fondation dans notre ville d'un cours de coupe et de couture, sous le contrôle du Conse l des Arts et Métiers. Sous l'habile présidence de M. Thomas Gauthier, ce cours a obtenu un succès toujours croissant qui doit montrer à nos gouvernants quelle en est l'importance et la nécessité ; aussi e pérons-nous qu'on n'en restera pas là. Ce cours a été ouvert pour répondre à un besoin pressant et immédiat, mais ce n'est pas encore une école professionnelle comme nous devrions en avoir une, c'est-à-dire une école où nos jeunes filles, après leurs années d'étude, pourront venir chercher des connaissances techniques capables de les aider dans leur lutte pour la vie et leur ouvrir des carrières aujourd'hui inaccessibles, faute d'enseignement propice. Le jour où cela arrivera, il n'y aura pas une femme canadienne qui ne bénisse le gouvernement ou la main qui lui aura procuré ces avantages.

Mais je crois que mon sujet m'entraîne trop loin ou du moins je vois que j'en suis sortie complètement, car je ne voulais aujourd'hui que me présenter simplement et prévenir les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE qu'à partir du prochain numéro, elles trouveront, à cette place, ce que le titre indique, une leçon dans l'art de s'habiller soi-même.

MARIE BOUDET,
*Directrice de coupe et couture*
*à l'École des Arts et Métiers.*

## EN GLANANT

**Mme de Pompadour et J.-J. Rousseau**

Une anecdote authentique sur Mme de Pompadour jouée tout récemment au théâtre de la Porte Saint-Martin par Jane Hading.

Mme de Pompadour était fort accueillante aux hommes de lettres. Elle essaya même d'apprivoiser cet "ours de Rousseau." Mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante :

" *J.-J. Rousseau, de Genève,*
*à Mme la marquise de Pompadour.*

" Paris, 28 1762.

" Madame,

" J'ai cru un moment que c'était " par erreur que votre commissionnaire voulait me remettre cent louis " pour des copies qui me sont payées " avec douze francs. Il m'a détrompé. Souffrez, Madame, que je " vous détrompe à mon tour. Mes " épargnes m'ont mis en état de me " faire un revenu (non viager) de " cinq cent quarante livres, toute " déduction faite. C'est déjà beaucoup au-delà du nécessaire. Mais " mon travail me procure encore " annuellement une somme à peu près " égale. J'ai donc un superflu considérable ; je l'emploie de mon " mieux. Si, contre toute apparence, " l'âge ou les infirmités rendaient un " jour mes revenus insuffisants, j'ai " un ami.

" Pardonnez-moi ces détails peu " intéressants, Madame ; j'ai cru les " devoir à la *charité* que vous avez " voulu exercer envers moi.

" Je suis, etc.

" Jean-Jacques Rousseau."

Cette verte leçon dégoûta à tout jamais " la divine marquise ' de recommencer ses avances.

—C'est un hibou ! disait-elle un jour, en manière de vengeance à Mme de Mirepoix.

—J'en conviens, répondit la Maréchale, mais c'est le hibou de Minerve.

---

**Les talons Louis XV**

Qui l'eût cru ?

Les talons Louis XV, que nous croyions inventés par une mode récente, datent de la plus haute antiquité. Les fouilles pratiquées récemment dans diverses localités de la Grèce ont mis à jour des bas-reliefs, des statues, des vases peints où l'on voit des femmes portant des chaussures de diverses formes avec des talons hauts de trois ou quatre centimètres.

Mme Juliette Adam, qui se trouvait il y a quelque temps en Grèce, où elle visitait les antiquités, avait donc raison de dire aux personnes qui l'accompagnaient que, dans les monuments de l'antiquité, elle découvrait les modèles des dernières modes parisiennes, jusqu'au boléro ! et que si les couturières de Paris visitaient les antiquités grecques, elles y découvriraient de nouveaux modèles pour créer de nouvelles modes. Car la mode n'est qu'un perpétuel recommencement.

Alors les talons Louis XV ne seraient que des talons Périclès ?

---

**Les cheveux de Mme de Stael**

Mme de Staël a vécu trop tôt dans un siècle trop jeune, et une lettre du baron Capelle, préfet du Léman, à Savary, que le hasard d'une fouille chez un marchand d'autographes a fait découvrir, nous a appris que la coquetterie de l'auteur de *Corinne* en souffrait beaucoup.

Le blond vénitien, qui est aujourd'hui si fort à la mode que toutes les brunes s'oxygènent la chevelure, était, au début du siècle, en horreur.

Tout le monde croyait, sur la foi des portraits et le témoignage de ses adorateurs, que Mme de Staël était brune. Erreur ! Mme de Staël était rouge, d'un beau rouge, d'un rouge à rendre fou les amoureux de notre temps.

" Il est à observer, écrivait l'excellent baron Capelle au chef de la police, relativement à Mme de Staël, qui passe pour avoir les cheveux noirs, parce qu'elle les a toujours fait teindre, qu'ils sont naturellement rouges : ce pourrait avoir été pour elle un moyen facile de déguisement."

Voilà un bon rapport ! Mais comment ce Capelle était-il parvenu à connaître le secret si bien caché de la coquette Mme de Staël ?

**Où a été conçu " Quo Vadis ? "**

M. Sienkiewicz, dit le *Corriere della Sera*, est depuis quelques jours à l'hôtel Augst, à Bordighera, où il a amené sa jeune fille qui relève d'une longue maladie.

Dans une conversation avec le rédacteur de ce journal, le célèbre auteur polonais a dit que son roman *Quo Vadis*, lui a bien été inspiré par son premier séjour à Rome, mais qu'il fut commencé à Varsovie, dans la solitude de son logis, et achevé à Nice, il y a cinq ans. Traduit d'abord en russe, ce roman eut ensuite des éditions successives en Angleterre, en Italie, en Autriche, aux Etats-Unis, en Espagne, en Portugal, etc, en dernier lieu en France, et ces jours derniers en Arménie. Si la France est restée longtemps à accueillir cette œuvre, en revanche, elle en a acheté en quelques mois 300,000 exemplaires et elle l'a produite à la scène.

## Pensées d'Album

Ce que j'appelle l'amour, c'est ce sentiment qui vous rend pour vous-même un juge sévère, qui vous fait penser que vous ne serez jamais assez grand, assez noble, assez brave, assez désintéressé, assez dévoué, pour mériter que deux yeux s'arrêtent sur vous un instant.

*Alphonse Karr.*

***

Comme public, au théâtre, une femme vaut deux hommes, comme en musique une blanche vaut deux noires.

*E. Deschanel.*

***

De combien de choses n'a-t-on pas tiré vanité depuis que le monde est monde ? On a été fier de son nez sous le roi chevalier ; on le fut de sa perruque au grand siècle, et plus tard, de son appétit et de son embonpoint. On est vaniteux de sa femme, de sa paresse, de son esprit, de sa bêtise, de la barbe qu'on a au menton, de la cravate qu'on a au cou, de la bosse qu'on a dans le dos.

*Gustave Droz.*

Observateur.

## Comment il faut marcher

Si vous vous courbez en marchant, quand vous êtes seul dans votre maison ou dans votre jardin, promenez-vous, allez, venez, les mains derrière le dos.

Il faut apprendre aux enfants à rejeter leurs épaules en arrière ; pour y arriver, on leur fait mettre les coudes au corps. Alors, tout naturellement, ils marcheront le menton dégagé et la poitrine jaillira en avant. Le dos rentrera, les omoplates seront maintenues à leur place au lieu de saillir ; le buste se cambrera, le poids entier du corps sera rejeté sur les hanches, ce qui est nécessaire à son parfait équilibre.

On s'étudiera aussi à frapper d'abord la terre de la paume du pied, afin de ne pas marcher sur les talons, la pointe relevée, ce qui est si laid, si disgracieux, ce qui alourdit tant la tournure et inflige au système tout entier un ébranlement inutile, que la nature avait voulu nous éviter, en nous donnant un cou-de-pied.

Lorsqu'il faut monter un escalier, gravir une côte, on courbe souvent le dos, la tête. On doit redresser l'un et l'autre pour la bonne santé des poumons et la grâce de la démarche.

Les femmes qui ont appris à marcher ou qui marchent naturellement d'après ces principes, à l'instar de la déesse, ne courbent plus les fleurs surlesquelles elles passent.

---

"Dieu veut être aimé, et nous aussi nous voulons être aimées, et c'est là souvent la pierre d'achoppement de notre bonheur. Nous sommes si peu de chose pour être aimées; Etres fragiles et changeantes, composées d'imperfections et de misères, mais éternellement affamées d'amour, c'est un effort de vertu pour nous que de laisser à Dieu la première place dans le cœur que nous voulons posséder.

"Et d'abord, il faut faire cet effort, ne pas prétendre être adorées comme Dieu seul doit l'être .. Et puis, il faut *être aimables*.

MME JULIE LAVERGNE.

---

Une jeune dame donnait des leçons d'écriture à un jeune homme qui, plus épris de ses charmes que de la calligraphie, ne réussissait que dans la confection de la lettre M. Comme elle lui en demandait le motif :

—Tout *m*(aime) auprès de vous, Madame, répondit le galant.

## Recettes pratiques

Les toiles cirées servant de tapis doivent être lavées avec une éponge imbibée d'une dissolution de savon noir. Elles se conserve beaucoup plus longtemps si l'on a soin d'y passer, de temps à autre, et à *sec*, l'encaustique composée comme suit : Faire fondre de la cire jaune, y ajouter la moitié de son poids en essence de térébenthine, et laisser refroidir.

*

C'est un tort que de se laver la figure à l'eau chaude ; il est de beaucoup préférable de dégourdir l'eau avec quelques gouttes d'alcool parfumé *ad libitum*.

*

Pour rendre les chaussures tout à fait imperméables, enduire la semelle, les coutures et une faire partie de l'empeigne (3 lignes au plus) de la solution chaude composée comme suit :

Faire fondre, dans un pot de terre, du goudron auquel on ajoute quelques lames minces de caoutchouc brut, préalablement amolli par de la vapeur d'eau.

*

Les éponges de toilette se nettoient fort bien, au moyen d'une solution d'eau et de carbonate de soude ; pour leur rendre tout à fait leur blancheur, le jus de citron est très efficace.

CENDRILLON.

---

Un avare qui venait d'entendre un magnifique sermon sur l'*aumône* s'écria en sortant:

—Ça donne envie de demander.

***

On disait à un homme ivre qui voulait marcher et qui tombait à chaque pas:—Vous avez eu tort de boire comme cela mon ami.

— Non, répondit l'ivrogne, je n'ai pas eu tort de boire, mais j'ai tort de vouloir marcher.

***

Un homme veuf, qui avait pris une seconde femme ne cessait de louer devant elle les grâces, l'esprit, les talents de la première. Un jour que cet époux peu galant recommençait ce panégyrique devant plusieurs personnes, sa femme présente, il crut s'apercevoir qu'elle murmurait tout bas — Pardonne-moi, lui dit-il, les regrets que je donne à la défunte; elle les mérite. — Ah! monsieur, répondit celle-ci un peu piquée, personne, je vous jure ne la regrette plus que moi.

## Nouvelles à la main

Un de nos joyeux tapeurs lit un article nécrologique où il est dit que le défunt n'avait jamais refusé d'aider de sa bourse ceux qui s'adressaient à lui.

—Quel dommage, s'écrie-t-il, que l'on apprenne toujours ces choses-là quand il est trop tard !

***

M. Prudhomme, tout en remettant majestueusement deux sous à un mendiant qui lui demande l'aumône :

—Tenez, mon ami, voici un décime... et vous verrez bien que l'argent ne fait pas le bonheur !

PINCE-SANS-RIRE.

---

## AVIS IMPORTANTS

Nous prions instamment les personnes à qui *Le Journal de Françoise* est encore adressé et qui n'ont pas l'intention de s'y abonner, de le renvoyer au No 80, rue Saint-Gabriel, Montréal, afin de nous épargner la désagréable méprise de les confondre plus longtemps avec les âmes de bonne volonté.

On ne devra pas oublier non plus qu'en vertu d'un jugement rendu en faveur des journaux, toute personne acceptant un journal trois fois doit être considérée comme abonnée et soumise, par conséquent, au supplice du paiement. Nous espérons que la sagesse des hommes ajoutera, quelque jour une clause aux lois, par laquelle, les abonnés d'un journal *strictement payable d'avance*, devront être pendus, écartelés ou brûlés vifs, s'ils laissent passer plus de deux mois sans payer leur abonnement.

Nous avons cru, en justice pour nos abonnés réguliers, élever le prix de cinq cents à huit cents le numéro, les journaux vendus dans les dépôts, à cause de la différence trop sensible des prix entre ceux-ci et ceux livrés à domicile.

Il est venu à notre connaissance que bon nombre de journaux expédiés par la poste ne sont pas arrivés à destination ; nous prions les amis qui n'ont pas reçu le premier numéro, de nous en faire immédiatement la demande.

Enfin, les abonnés de la ville, qui doivent changer de maison, devront nous en prévenir et nous donner leur nouvelle adresse.

L'ADMINISTRATION.

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et dévelope l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

1re ANNÉE — No 3 LE NUMÉRO, 5 CTS

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*


ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.


## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

// Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## L'Obstacle

*Les lèvres qui veulent s'unir*
*A force d'art et de constance,*
*Malgré le temps et la distance,*
*Y peuvent toujours parvenir.*

*Mais ce qui fait durer l'exil*
*Mieux que l'eau, le roc ou le sable*
*C'est un obstacle infranchissable*
*Qui n'a pas l'épaisseur d'un fil.*

*C'est l'honneur ; aucun stratagème,*
*Nul âpre effort n'est vainqueur,*
*Car tout ce qu'il oppose au cœur,*
*Il le puise dans le cœur même.*

*Vous savez s'il est rigoureux,*
*Pauvres couples à l'âme haute*
*Qu'une noble horreur de la faute*
*Empêche seule d'être heureux.*

*Penchés sur le bord de l'abîme,*
*Vous respectez au fond de vous,*
*Comme de cruels garde-fous,*
*Les arrêts de ce juge intime ;*

*Purs amants sur terre égarés,*
*Quel étrange martyre est le vôtre !*
*Plus vos cœurs sont près l'un de l'autre,*
*Plus ils se sentent séparés.*

*Oh ! que de fois fermente et gronde,*
*Dans un air de froid nonchaloir,*
*Votre souriant désespoir*
*Dans la mascarade du monde !*

*Que de cris toujours contenus !*
*Que de sanglots sans délivrance !*
*Dans l'apparente indifférence,*
*Que d'héroïsmes méconnus !*

*Aux ivresses mêmes impunies*
*Vous préférez un deuil plus beau,*
*Et vos lèvres mêmes au tombeau,*
*Attendent le droit d'être unies.*

SULLY PRUDHOMME.

## La Justice

JUSTICE? je le veux bien. Et c'est même une de mes plus chères aspirations que d'essayer de la rendre à qui elle revient.

" Voilà quatre ans, écrit un correspondant dans *La Patrie*, que monsieur le supérieur du Séminaire soutient de sa propre bourse, en grande partie, le cours régulier de littérature. Quand a-t-on songé à l'en remercier ? "

Qui eut pu s'imaginer qu'on aurait, à l'Université Laval, laissé si longtemps en souffrance ce billet de reconnaissance? Quand à moi, — l'autorité est mince, je l'avoue volontiers — j'ai pourtant la souvenance de m'être hautement réjouie de la fondation de cette chaire de littérature. Et le sujet m'est tellement agréable qu'il ne me déplait nullement d'y revenir.

De la souscription généreuse du Séminaire, chacun a eu connaissance, et c'est déjà un commencement de justice que de le savoir. Le Séminaire n'a fait, il est vrai, en aidant l'Université, que remplir une partie de ses obligations envers le gouvernement qui lui avait laissé la jouissance de certains revenus, afin de les consacrer plus largement à des fins religieuses et éducationnelles, mais nous ne lui avons pas moins de reconnaissance d'avoir employé ces ressources — une partie du moins — d'une façon aussi intelligente et aussi profitable pour tous.

Et puisque nous sommes au chapitre de la reconnaissance, soyons-le donc aussi pour le gouvernement provincial qui a accordé, par l'entremise de l'hon. M. Robidoux, mille dollars par année, à l'établissement de la chaire de littérature à l'Université Laval de Montréal. C'est lui, surtout, le gouvernement, qui aurait raison de demander qu'on lui fit justice, car pour me servir des propres expressions du correspondant de *La Patrie* à propos du Séminaire : " Quand a-t-on songé à l'en remercier ? " Nous avons même si peu entendu parler de cette subvention que la majorité des habitants de la ville de Montréal en apprendra aujourd'hui, pour la première fois, la nouvelle.

J'ai eu quelques lignes de regrets parce que l'Université Laval n'a pas convié chez elle les littérateurs de renom qui furent dernièrement de passage à Montréal Je n'ai constaté cette omission, ni vivement, ni âprement. Il me serait facile de prouver à mon distingué adversaire la différence qu'il existe entre le ton que j'ai pris et celui qu'il me reproche. Il n'y a donc, en réalité, aucune divergence d'opinion entre " Justice " et moi, puisque, personnellement, il désirait que " l'Université Laval reçût les conférenciers français de Harvard " et que moi aussi, j'en ai fait le vœu tout personnel ; je sens maintenant qu'on aurait mauvaise grâce de m'en blâmer.

***

Le cours régulier de littérature à l'Université Laval a surtout pour objet d'aider au mouvement littéraire chez les jeunes, et les professeurs gardent la tâche, comme le remarquait l'un d'eux, " de faire des orateurs et des poètes."

Ce but est-il rempli ? et les étudiants qui fréquentent ces cours sont-ils aussi nombreux qu'ils le devraient ? Je ne le crois pas, mais cette considération préoccupe peu les gens du monde qui y assistent en foule, et en

retirent de réels et profitables avantages.

Nous devons aussi nous féliciter du choix des conférenciers. Jusqu'à présent, il a été fort heureux et chacun d'eux a su s'attirer de durables sympathies et de flatteuses appréciations.

Leur genre, pourtant, diffère beaucoup et rend la comparaison — toujours odieuse dans tous les cas — impossible à établir entre les deux titulaires : M. de Labriolle et M. Laurentie. Le premier, sympathique et bienveillant, s'est acquis, durant son séjour parmi nous, des admirateurs fidèles qui le regretteront longtemps ; le second, original et personnel, impressionne et frappe plus vivement l'esprit de ses auditeurs. Tous les deux d'ailleurs sont doués d'un talent indiscutable, que je reconnais sans craindre de blesser la modestie de M. de Labriolle qui ne lira pas ces lignes, et sans scrupule envers M. Laurentie qui sait déjà tout ce que je viens de dire de lui, — et plus encore, peut-être.

⁂

Je causais, l'autre soir, de conférences et de conférenciers avec un citoyen éminent de Montréal qui me développa un plan qu'il avait conçu à ce propos. Je le trouvai si bon, si patriotique que je lui demandai la permission d'en parler ici, et de le soumettre à tous ceux qui ont à cœur l'avancement des lettres en notre pays et les moyens de le rendre possible.

Il s'agirait de préparer des jeunes Canadiens à occuper d'une manière irréprochable, la chaire de littérature à l'Université Laval.

Pendant quelques années, il faudrait faire le sacrifice d'une certaine somme d'argent — disons douze cents dollars — pour subvenir aux frais d'assistance aux cours de l'enseignement supérieur, en France, d'un jeune homme qui aurait préalablement mérité cette distinction en sortant bon premier d'un concours sérieux.

Cet élu devrait, là-bas, non seulement s'appliquer à l'étude de la littérature jusque dans ses plus légers détails, mais encore apprendre le beau langage dans ses nuances variées et acquérir cette prononciation agréable et douce, cette intonation harmonieuse qui donnent aux mots un charme qui nous attire et qui font constamment la supériorité du langage purement français sur le nôtre.

Et quand le jeune Canadien serait déclaré prêt, par les grands maîtres d'outre-mer, à nous donner des cours de premier ordre, nous le verrions avec orgueil, revenir chez nous prendre ce rang mérité par son talent et ses études, tandis qu'on en enverrait un autre se préparer à lui succéder après un période convenue. Et nous ferions ainsi une chaîne d'hommes instruits dont nous doterions le pays à perpétuité.

Il ne manque pas, Dieu merci, au Canada, de jeunes aptitudes dont le développement contribuerait à répandre un rayon plus vif sur nos belles destinées.

Et de vrais Canadiens se succéderaient ainsi dans les chaires universitaires sans que jamais leurs travaux, leurs capacités et — faut-il ajouter ce mot mercantile ? — notre argent — ne fussent perdus pour nous.

Ils seraient de nous, ils seraient à nous ces jeunes conférenciers. Ils connaîtraient la note juste à faire vibrer ; jamais l'auditoire, quoique diversement composé, ne leur serait inconnu ; ils sauraient comment lui parler, et, quand même leur barbier ou leur valet de chambre se trouverait dans l'assistance, ils ne craindraient pas de traiter des sujets de haute portée, sachant d'avance qu'ils seraient toujours compris.

Les élèves eux-mêmes, pénétrés de l'idée qu'ils s'adressent à un compatriote, mettraient plus de confiance et moins de timidité peut être dans l'expression de leur pensée. Et si les travaux appelés à être jugés étaient tous " pires les uns que les autres," nul autre que des compatriotes ne le saurait.

Ce projet, éminemment louable, est digne qu'on lui accorde un peu d'attention.

Le gouvernement, qui, en sa qualité de contribuable, a bien le droit de dire son mot, pourrait encourager d'une façon tangible la réalisation de cette œuvre absolument nationale Et le Séminaire, j'en suis sûre, ne resterait pas en arrière pour seconder un aussi beau mouvement. De même que nous ne resterions pas en arrière pour lui en témoigner notre reconnaissance et lui rendre toute la justice qui lui serait due.

FRANÇOISE.

## L'Association Nationale et la Femme Canadienne

VOICI un bon conseil que nous donne Mme Dandurand dans une conférence sur la *Femme et le bien public :*

" Réfléchissons à notre part de responsabilité dans les évènements publics Nous constaterons que l'occasion d'agir s'offre d'elle-même tous les jours.

Si vous me demandiez encore de vous signaler l'une de ces occasions, je nommerais tout de suite : l'Œuvre de la Société Saint-Jean-Baptiste. Nous, les Canadiennes, nous devrions tenir à honneur de seconder les excellents patriotes qui travaillent depuis quelques années avec le plus admirable dévouement et un succès mérité à la prospérité, à la grandeur de notre race. Demandons notre part de travail afin de pouvoir revendiquer notre part dans les résultats obtenus."

Il y a encore deux ou trois points importants sur lesquels notre collègue attire l'attention de ses concitoyennes, en les invitant à user de leur influence pour amener les réformes désirables.

" Vous avez pu lire, dit-elle, dans les journaux, des statistiques assez humiliantes pour notre province dont les illettrés sont deux ou trois fois plus nombreux que dans les autres parties du Canada.

Vous avez peut-être lu, comme moi, des lettres d'institutrices enseignant aux enfants de nos campagnes — lettres témoignant d'excellentes intentions, mais criblées de fautes de construction et d'ortographe ?

Nos compatriotes villageoises et campagnardes, ne se sont peut-être jamais douté que leur influence pourrait contribuer, dans une large mesure, à changer un pareil état de choses.

— N'est-il pas à votre connaissance, que dans les grandes villes de notre pays, les universités anglaises sont ouvertes aux femmes, ce qui donne à nos concitoyennes de l'autre langue, sur nous, l'avantage d'avoir accès à certaines professions libérales procurant à la fois, aux personnes de notre sexe, considération et rémunération assez large pour subvenir aux charges qui souvent leur incombent.

Tout autour de nous, aux Etats-Unis et dans les provinces voisines, un grand essor est donné à l'enseignement des arts manuels, des arts industriels et de l'agriculture. Cela met encore nos artisans et nos cultivateurs moins favorisés, dans des conditions d'infériorité par rapport à leurs concurrents."

Mme Dandurand ajoute, et nous sommes de son avis :

" Toutes ces choses, mesdames, nous ne devons pas les ignorer, parce qu'elles touchent directement à notre vie nationale."

## Lettre Parisienne

Paris, 5 avril 1902.

Ma chère Directrice,

LORSQUE vous avez quitté ce bon Paris, j'ai pris envers mes amies canadiennes un engagement presque solennel que je remplis aujourd'hui. J'ai promis qu'au premier appel qui traverserait l'Atlantique, de vous ouvrir le petit sac aux potins, et de vous fournir aussi régulièrement qu'il vous plaira une petite *gazette*, pas trop *rosse*, où vous retrouverez, en posture convenable d'ailleurs, mais toujours suffisamment suggestive, les marionnettes grandes et petites de la comédie du jour.

Il est convenu, n'est-ce pas, que tout ce caquetage sera féminin, pas féministe, oh non ! Et que je parlerai des hommes le moins possible, quand il le faudra, hélas !

Inutile de consommer votre espace aux bagatelles de la porte ; je disparais dans la coulisse et le rideau se lève.

Otéro, la toujours belle Otéro, n'ayant eu depuis quelque temps, ni procès ni diamants nouveaux, a donc éprouvé le besoin de rentrer en scène. Elle se fait construire un ballon pour accomplir le trajet de Paris à Biarritz où son apparition est annoncée pour le mois d'août prochain. Cependant, comme elle ne tient pas à abandonner trop librement sa précieuse personne aux caprices des vents, le susdit ballon sera captif, c'est-à-dire retenu par un fil qui le reliera à un automobile chargé d'assurer la direction constante et le ravitaillement nécessaire Ce fil sera même une échelle, de soie, sans doute, permettant d'établir entre l'aimable créature de la nacelle et la terre, des communications aussi agréables que possible. Charmant, n'est-ce pas, Françoise ?

Cette pauvre Réjane n'a décidément pas de chance avec l'attelage pittoresque dont le roi de Portugal lui a fait cadeau. Les mules qui le composent lui ont déjà causé une foule d'ennuis et l'autre jour encore ont failli amener un malheur. La victoria dè la charmante artiste était arrêtée à la porte d'un grand couturier de la rue de la Paix. La foule s'amassait pour admirer les coursiers aux longues oreilles que cet examen impatientait. Les mules de Réjane ont conservé de leur pays d'origine un fonds de gaieté inépuisable, et s'amusèrent, sans crier gare, à foncer dans le tas des badauds dont plusieurs furent piétinés, puis à se sauver dans la direction de l'écurie en mettant la voiture en pièces. Réjane n'aura bientôt d'autre ressource que d'envoyer son attelage au Transvaal où ces fantaisies sont très appréciées des combattants Boers.

La mode de cribler les députés de projectiles de toute nature se propage avec une inquiétante vélocité. Le mois dernier, en plein Palais-Bourbon, M. Paumier, député de la Seine-Inférieure, recevait par la tête, des mains d'une femme dont il avait digéré les économies, une omelette peu ragoûtante. L'autre jour, M. Gabriel Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères, assistait à Oran, à une réunion de la Société de géographie ; au sortir d'une des séances, il fut abordé par une femme élégante, mais fatale, qui lui souffla à l'oreille quelques paroles indistinctes pour l'entourage. M. Hanotaux essaya de s'en débarrasser en lui murmurant avec un calme apparent : " Vous pouvez bien faire ce que vous voudrez !" A peine avait-il prononcé ce mot qu'il recevait en pleine figure une bourse peu garnie que la dame avait jusqu'alors tenue à sa main. Elle accompagna cet envoi du sarcasme suivant : " Vous m'avez ruinée, c'est bien le moins que vous preniez le portemonnaie avec le reste." La police assistait impassible à cette exécution qui n'a pas eu de suite

Toutes les femmes ne se vengent pas ainsi. Il s'en trouve de plus pratiques. Un auteur boulevardier, M. Jules Martin a fait paraître un livre intitulé *Nos Artistes* contenant un certain nombre de monographies féminines. Quelques-uns des portraits étaient flattés. Les sujets s'en réjouirent ; pour d'autres, la griffe perçait sous la patte blanche et certaines dates désagréables s'étalaient indiscrètement. Il paraît même que l'âge de quelques artistes fut indécemment exagéré. De là, rebellion en règle, cris et pleurs. Une des victimes, pourtant, conçut une idée lumineuse ; elle a traduit en justice M. Jules Martin et réclame cinq mille francs pour chaque année indûment ajoutée à son état civil. On ignore quel sera le verdict, mais M. Jules Martin aurait toujours la ressource de faire payer par les artistes avantagées de quelques années en moins, les dommages-intérêts qu'exigent les actrices affligées de quelques années en plus.

Mais tout cela n'est rien à côté de l'instinct monétaire des femmes de votre côté de l'Atlantique. La société niçoise est actuellement en émoi. Le mois dernier deux coquettes barmaids, yankees authentiques, ouvrirent dans le quartier cosmopolite un " bar" américain pour dames. De plastiques américaines et de sémillantes étrangères s'y réunissaient à l'heure de l'apéritif pour siroter, juchées sur de hauts tabourets, les Manhattan cocktails et l'absinthe suisse. Il y eut des protestations discrètes auxquelles les habituées de l'établissement opposèrent que celui-ci répondait à un besoin de l'époque. Mais les protestations se changèrent en *tolle*, quand il fut connu que les deux barmaids n'étaient pas les propriétaires du bar mais simplement les employées de deux riches américaines, qui avaient choisi ce mode peu scrupuleux pour s'assurer un supplément de revenu aux dépens des vices de leurs compatriotes et du snobbisme de leurs hôtes. Les tenancières se sont défendues en disant qu'elles avaient l'intention de verser les profits réalisés aux institutions charitables. On leur a répondu sur l'air des lampions, et cette piquante exploitation est morte pour le moment.

Mort aussi, un des chats sauvages de Melba. Jalouse de voir Sarah et tant d'autres s'offrir le luxe d'animaux exotiques et de la réclame complaisante qui en découle, elle avait, à Marseille, acquis d'un cargador maltais deux amours de chats sauvages, qu'elle apporta à Paris soigneusement enfermés dans une cage et qu'elle installa dans ses appartements de l'Hôtel Ritz. La femme de chambre qui avait charge du repas des fauves commit l'imprudence d'entrouvir démesurement la cage et les félins lui sautèrent au visage ; elle se sauva en fermant derrière elle la porte et en laissant en liberté dans la chambre les enfants de la forêt.

Inutile de dire à quel ravage ils se livrèrent. Le personnel de l'hôtel, massé contre la boiserie, entendait avec effroi s'écrouler les potiches et les tentures. Enfin quelqu'un eut la bonne idée d'appeler à l'aide les employés du Jardin d'Acclimatation qui accoururent et pénétrèrent dans le repaire. L'un des matous fut exécuté d'un coup de revolver et l'autre réintégré dans la cage. Mais il incombe à Melba de solder un compte prodigieux de dégats ; il est vrai qu'il lui reste la fourrure du défunt.

Deux événements matrimoniaux agitent tout Paris. L'un est le mariage du jeune Duc de Chaulnes à Mlle Gebhart, la riche héritière américaine. Ce nom de Chaulnes ramène à l'esprit toute la tragique histoire de cette pauvre duchesse qui se vit enlever ses enfants et périt dans la misère, échouée dans un grenier, pauvre névrosée et morphinomane, après avoir connu tous les enivrements de la beauté et de la richesse. L'autre, c'est l'union romanesque du prince Robert dè Broglie, âgé de 21 ans, avec la la baronne Deslandes, brillante divorcée qui frise adorablement la trentaine. Le prince Amédée de Broglie, le père, fit tout pour empêcher le mariage, mais les tourtereaux s'enfuirent à Londres où ils furent mariés par un prêtre compatissant La famille attaque la validité de l'union et Mtre Labori est l'avocat des évadés. Tous les grands noms de France sont mêlés à cette escapade amoureuse.

Rostand vient de terminer un grand drame héroïque qui s'appellera "Jeanne d'Arc." On avait constamment cru qu'il le destinait à Sarah Bernhardt. Mais la "Divine" devra, paraît-il, s'en passer, comme elle lamente aujourd'hui le retrait de la "Sainte-Thérèse de Catulle Mendès. La pièce est réservée aux débuts artistiques d'une femme du monde qui a versé un beau million de francs pour en avoir la primeur Madame Rostand a donné cette semaine une lecture de l'œuvre de son mari ; c'est, m'assure-t-on, une sorte d'idylle tragique ou de tragédie idyllique, genre Tennyson D'ailleurs, vous l'entendrez en Amérique, car Charles Froman en a acheté la propriété et destiné le rôle principal à Annie Russell.

Maintenant, je me clos.

Vicomtesse d'Aubervilliers

# Mariage d'une Petite Princesse

*(Etude historique)*

La cour de Savoie était en grand émoi le 15 septembre 1696.

La paix venait d'être enfin signée avec le grand roi, et par ce traité, la neutralité de l'Italie était garantie de part et d'autre, la France restituait au duc Victor-Amédée II, toutes les places qui lui avaient été enlevées depuis le commencement de la guerre.

Enfin comme gage de paix et d'alliance, le mariage de Marie-Adelaïde de Savoie avec Louis de France, duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV, était décidé. Le comte de Tessé, commandant de Pignerol fut chargé de négocier le mariage. Le contrat fut signé en la chapelle du château de Turin. La jeune princesse était âgée de onze ans moins trois mois.

Voilà d'après les rapports de Tessé, alors ambassadeur du roi de France, le portrait de Marie-Adelaïde :

"Petite plutôt que grande, moins belle que jolie, moins jolie que gracieuse ; les cheveux châtain-clair, le front bombé et trop haut, des yeux incomparables, le teint uni, agréablement nuancé de blanc et de rose, la bouche vermeille, les lèvres un peu fortes mais spirituelles, un peu trop fendues quand elle riait aux éclats ; le nez très fin, les dents blanches et assez mal rangées, le menton trop long, ce menton autrichien qui lui venait de son arrière grand'mère, Anne d'Autriche ; un ensemble peu régulier, mais enjolivé par des mouvements adroits et par des manières avenantes."

Madame de Maintenon dans sa correspondance en donne un portrait identique et Madame de Sévigné dans une lettre à Madame de Grignan ne la dit pas jolie, mais "gracieuse et intelligente et tout à fait digne de s'asseoir sur les fleurs de lis."

Dès que le contrat fut signé, on la traita en petite reine. Son départ pour la France fut immédiatement fixé.

Quelles pensées? quels rêves traversaient alors cette petite tête d'enfant au moment de quitter son pays, ses parents, sa grand'mère si affectionnée, qui avait été sa première institutrice, sa petite sœur Marie-Louise, la compagne de ses jeux ; car enfin elle allait dire adieu à tout ce qu'elle aimait, à tout ce qu'elle avait de plus cher.—Certainement la pensée d'être un jour reine d'un grand pays la flattait beaucoup et devait lui donner du courage. Aussi jusqu'au dernier moment, fut-elle assez gaie ; elle consolait même sa sœur ; elle lui donna sa belle cage avec ses deux petits serins, elle lui recommanda d'en avoir bien soin, ainsi que de ses poupées ; mais il en fut une, Violaine, qui fit le voyage en France, au fond d'une caisse ; elle avait confié ce secret à Mlle Marquette, sa dame d'atours qui devait l'accompagner et celle-ci, n'avait osé refuser ce caprice à l'enfant qu'elle avait vu naître, qu'elle avait élevée et qu'elle aimait tant. A l'âge où nos enfants jouent encore à la poupée, ces filles de rois ou de princes savaient que leurs destinées s'agitaient dans les chancelleries et que vers douze ou treize ans au plus tard, il serait disposé d'elles sans qu'elles fussent consultées même pour la forme.—Elles acceptaient leur sort comme on accepte l'inévitable sans que l'idée d'une rébellion leur vint un instant à l'esprit. La princesse Adélaïde fut-elle au courant de ces négociations où durant trois années sa petite personne tint une si grande place? Sut-elle que sa main était offerte tantôt au duc de Bourgogne, tantôt au roi des Romains, suivant que les nécessités de sa politique tournaient Victor-Amédée du côté de la France ou de l'Allemagne.—Si elle soupçonna les négociations qui étaient en cours entre Turin, Versailles et Vienne et si elle avait une préférence, cette préférence ne pouvait être que pour la France ; sa mère était demeurée si française et sa grand'mère, madame Royale n'avait jamais oublié cet heureux temps de sa jeunesse qui s'était écoulée à la cour d'Anne d'Autriche et les regrets qu'elle avait éprouvés de quitter cette France lors de son mariage avec son cousin Charles-Emmanuel. Elle qui s'était occupée de sa petite-fille jusqu'à lui donner ses premières leçons de lecture ou d'écriture, devait l'entretenir souvent de cette resplendissante cour de Versailles qui brillait alors d'un éclat sans pareil et probablement lui faisait-elle entrevoir qu'un jour elle pourrait en approcher.

MADAME SAUVALLE.

*(A suivre)*

## Notre projet de colonisation

A Mademoiselle Laure Conan.

NON, notre projet n'a pas été abandonné ; au contraire, il est en bonne voie de réalisation. Déjà nous avons trouvé les prêtres dévoués qui vont consacrer tous leurs efforts à le mener à bonne fin et les colons au bénéfice desquels cette œuvre va être fondée—30 jeunes gens de dix-sept à vingt ans, intelligents, robustes, ayant quelque instruction et d'une saine hérédité, pour notre premier établissement — enfin, nous sommes assurés des vives sympathies du haut clergé de Québec, du clergé canadien en général et de celles d'un grand nombre de nos principaux citoyens. Si, maintenant, les dames canadiennes nous accordent leur bienveillance et nous viennent en aide, nous arriverons sûrement et victorieusement au but.

J'ai publié, fin décembre dernier, les confidences de feu l'abbé Louis R..., l'auteur du projet et tous les détails pratiques relativement à son exécution ; mais je ne crois pas, bien que mon article ait été reproduit par *La Presse* de Montréal, que beaucoup de personnes en aient eu connaissance. Qui, en vérité, si j'en excepte les patriotes convaincus et toujours sur le qui-vive, va se donner la peine de lire un long article de quatre colonnes, sur la colonisation ?

Aujourd'hui, que le si sympathique et si délicat écrivain, mademoiselle Laure Conan a donné son adhésion à notre œuvre, je ne redoute plus l'indifférence, des dames au moins, et je vais prendre la liberté de me rééditer, tout simplement afin de renseigner les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Il s'agissait pour l'abbé Louis R .., il s'agit pour nous de créer une classe de colons prudents et prévoyants, ayant des qualités d'ordre et chez lesquels le goût du beau sera développé, de même que l'habitude de l'économie et la science du calcul ; des hommes fiers de leur état et en comprenant la dignité, pratiquant l'exquise hospitalité d'autrefois et vivant dans l'aisance , en somme, une classe de fermiers-*gentlemen*, non pas dans le sens anglais du mot, mais dans le sens américain, des *travailleurs manuels*, hommes de devoir et d'honneur, bons citoyens, bons époux, bons pères, et, de véritables Hollandais, au point de vue des habitudes de propreté Il s'agit, enfin, de défricher, d'ici à vingt ans, toute la terre colonisable de la province de Québec et de la peupler de cultivateurs, établis sur des bases solides et saines et qui n'auront aucune raison de songer à émigrer aux Etats-Unis.

" Nous aurons besoin, me disait l'abbé Louis R..., qui avait fait tous les calculs nécessaires, de trois ou quatre mille dollars pour nous mettre en mesure d'inaugurer et de mener notre entreprise à bonne fin : de quoi vivre un an, d'abord, sans presque aucun revenu, de quoi construire une scierie et une vaste maison d'habitation comprenant une petite chapelle, meubler le tout et subvenir à nos autres frais d'installation. Après cela, " *tout marchera comme sur des roulettes* " et nous n'aurons jamais besoin de rien demander à qui que ce soit, pas même pour la fondation d'autres établissements ; car nous ne nous en tiendrons pas à une seule petite colonie, nous nous multiplierons, et cela, très rapidement je l'espère. Nous comptons sur le gouvernement provincial pour nous concéder gratuitement le terrain que nous mettrons en valeur, mais tout ce que nous ferons ensuite, nous le ferons sans aide."

On a appelé la communauté temporaire qui sera fondée par les prêtres et les colons " un *ordre* de défricheurs " ; ce ne sera pas un *ordre*, car aucun vœu ne sera prononcé ; ce sera plutôt une *société*, dans laquelle les prêtres mettront, comme actif, tout leur dévouement, tout leur savoir, tous leurs efforts, pour en retirer une haute satisfaction patriotique et chrétienne ; dans laquelle les jeunes colons mettront beaucoup de bonne volonté, de soumission, d'ardeur au travail et se soumettront à un règlement facile qui sera, d'ailleurs, rédigé tout en vue de leur progrès moral et intellectuel.

Le prêtre qui se charge de la direction de l'œuvre est un ancien élève du séminaire canadien à Rome, où il a passé quatre ans, docteur en théologie, docteur en droit canon, et qui a actuellement sous presse, un ouvrage d'apologétique chrétienne, dont j'ai eu le plaisir de voir les bonnes feuilles, un ouvrage admirable qui placera certainement son auteur à la tête des écrivains religieux de notre pays. Personne ne sera étonné de trouver une foi patriotique ardente et la soif du dévouement faisant bon ménage avec de hautes conceptions intellectuelles, dans un esprit bien aménagé, puissant et profond.

Qu'il me soit permis de le dire en passant—un frère de l'abbé A. M., (je n'indique que ses initiales, aujourd'hui, pour ne pas effaroucher sa modestie) sur lequel j'ai attiré l'attention, dans un article récent publié par *La Patrie*, est, lui aussi, un bienfaiteur de sa race, et, il a fait accomplir à une institution essentielle à l'avancement de notre province, d'énormes progrès, depuis quelques années.

Les deux autres prêtres qui collaboreront à l'établissement de notre colonie agricole, ont, comme l'abbé A. M. des âmes d'apôtres et ne songent qu'à être utiles à leur province.

Deux curés de mes amis, à la tête de paroisses riches, mais toutes défrichées et où, comme partout dans notre province, les familles sont nombreuses, tiennent à notre disposition vingt-deux jeunes gens de dix-sept à vingt ans, dans les conditions indiquées plus haut ; M. l'abbé M., actuellement vicaire dans l'une des paroisses de notre ville, amènera avec lui quatre ou cinq jeunes menuisiers et charpentiers de Saint-Sauveur ; on s'adjoindra s'il est possible la deuxième année après la fondation de l'œuvre, c'est-à-dire l'année prochaine, un élève avancé d'une de nos écoles d'agriculture, afin de ne pas laisser la routine s'introduire dans la Commune ; j'ai l'intention de ramener, moi-même, de France où je compte me rendre cet automne, un cantonnier (préposé à l'entretien des voies publiques) et un jardinier ; enfin, deux frères convers, l'un cuisinier et l'autre apprenti boulanger ont promis de faire partie de la société.

EDMOND DE NEVERS.

Québec, 9 avril 1902.

(*à suivre.*)

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

CEPENDANT, après tout, en quoi pouvez-vous m'être d'une utilité quelconque ? Si j'étais du moins historien et si je vous arrachais les mystères de la confédération du Rhin, pour publier ensuite un grand ouvrage "d'après des documents inédits !" Si j'étais romancier, et si je bâtissais quelque dramatique récit, en donnant un vieux château pour cadre à une brune tête de jeune fille ! Brun doré ! Si cette nuance avait existé dans ma jeunesse, peut être ma bonne femme, — excellente épouse qui vide au besoin une chope avec son mari, et sert de mère aux élèves qu'il loge chez lui, — se serait-elle décidée à me donner une petite fille ! La prochaine fois que viendra le coiffeur, s'il tombe une mèche, ne m'oubliez pas. Un de mes collègues écrit un traité "Sur la chevelure humaine ; " ce serait agir dans l'intétêt de la science de lui permettre d'étudier des cheveux de princesse au microscope et d'en parler dans une note. Une jeune personne aussi savante, déjà nourrie de latin, doit comprendre que la science est quelque chose de sérieux. Votre illustre père conserve peut-être encore les préjugés d'un autre âge ; — il n'est pas nécessaire de le consulter. Vous ne lui demandez pas sa permission pour vos moindres actes ? Quant à votre beauté, peu m'importe, puisqu'elle n'est pas encore un antique, et que par conséquent elle n'est pas mûre pour qu'on en parle dans un gros livre.

Comme l'Utile, vous vous en apercevrez, est mon idole, je vais vous faire part de ses bienfaits, en vous donnant quelques conseils :

D'abord, avant toutes choses, conservez votre aversion pour les jeunes gens. Je les connais. J'ai été jadis gouverneur d'un méchant garnement, qui aurait au besoin grimpé jusqu'au sommet du Rauchenstein, même par l'orage. A propos d'orage ! Prenez garde à la foudre quand vous courez la forêt avec vos cousins ; un éclair passe devant les yeux ; on se jette dans les bras protecteurs.... quand j'y songe, une véritable horreur me saisit ! ! ! Nul homme, fut-ce le meilleur, — celui par exemple qui habite une ville universitaire du Nord, près de la grande place, en face d'un vieil hôtel de ville — ne vaut la peine que votre petit cœur batte une seule fois pour lui. Ensuite, continuez à aimer votre papa ; c'est dans l'ordre. Moi-même, qui ai dénoncé la famille pour l'ennemi jurée de l'humanité, j'aurais certainement de la sympathie pour lui ; (il s'en moque bien !). Mais ne soyez pas trop tendre. Les câlineries n'ont rien à faire avec l'affection ; il est plus mâle de ne pas embrasser les gens. Et vous avez un caractère mâle, je vois cela d'ici ! En continuant dans cette voie, vous obtiendrez peut-être un miracle et vous vous réveillerez un jour transformée en garçon. J'espère que vos cheveux ne sont pas trop longs ! Tenez-les suffisamment courts, afin qu'au moment décisif, ils ne pèsent pas contre vous dans la balance du bon Dieu !

Vous dites que vos yeux sont quelquefois noirs ; cela me prouve qu'un vieil in-folio, mis par moi de côté en hochant la tête (vous croyez aux vieux in-folio, quand ils sont encore plus vieux que votre Rauchenstein ? ) était plus savant que moi. J'y lisais que les yeux bleus (Ciel ! avec quelle joie je verrais vos yeux bleus, mais je descendrai certainement dans la tombe avant, etc., etc.), les yeux bleus, dis-je, susceptibles de tourner au noir, sont l'apanage exclusif des hommes ! Une fois que vous serez ainsi heureusement métamorphosé, sire Ulric, vous viendrez vous fixer dans la plus laide des universités. Papa pourra vous accompagner ; nous l'installerons avec tout le respect qui convient au château Putbus. Une de "mes terres" est située dans l'île de Rugen, où se trouve le lac d'Hertha, (la "sorcière" serait charmée, je suppose, d'aller danser au clair de lune sur les vieilles pierres de sacrifices ; ) où les grands hêtres croissent dans le roc calcaire et luttent de murmure avec la mer qu'ils regardent. Cependant il ne fait pas si beau ici que chez vous ; jusqu'à l'Ascension, on porte des fourrures, et on les reprend à la Saint-Jean. Pendant les vacances, vous m'emmèneriez à votre château comme répétiteur. Il faudra voyager à petites journées ; je suis bien cassé ! Je ne connais pas l'espèce de lierre que vous me décrivez ; daignerez-vous enrichir mon herbier ? Ou est-ce trop d'audace ?

Ce soir, je fais une conférence publique sur Praxitèle, ou du moins sur ce que nous savons de lui. Me permettez-vous d'y introduire votre opinion, que c'était "un être bon," sans citer l'auteur ? Nous lirions tous deux Homère dans le texte, si vous étiez à l'université. Qui donc aurait cru qu'une princesse puisait ainsi aux plus pures sources de la poésie ! Vous reviendriez dans mon cabinet de travail, dont les fenêtres ont l'air de brèches faites par des bombes ; ce devait être du goût de Wallenstein. Du reste, il est meublé avec la simplicité qui convient à mon origine plébéïenne ; pour le jeune Ulric, nous emprunterons un fauteuil.

Il faut conclure ; ma bonne femme frappe à la porte et me dit que la voiture est là. La salle de conférence est plus loin que la porte Steinbeck. Si je me risquais à pied dans la campagne, le vent qui pourrait me prendre pour un épouvantail aux oiseaux, profiterait seul de mes idées, qu'il emporterait vers le sud, — le sud-ouest.

Comment ai-je été assez maladroit pour ne pas deviner, à votre avant-dernière lettre, que vous étiez une toute jeune fille ? La seule hypothèse dont vous ne parliez pas devait évidemment être la vraie. Maintenant, ma chère petite, comme les cheveux blancs doivent inspirer de la vénération à tout enfant qui craint le Seigneur, ayez pitié du vieux pêcheur et éclairez bientôt la nuit de sa bassesse par un de vos rayons dorés (brun-doré, la couleur de mes rêves) !

BRUNO HALLMUTH.

VII

Rauchenstein, 8 mars 18...

Je ne suis pas Loreley et je n'ai encore fait mourir personne ; ce qui est même plus étonnant, je ne suis pas du tout dangereuse ! Chez moi, tout est trop indiscipliné, trop brusque, pour plaire aux hommes. Quand je deviens tendre j'étouffe les gens, et l'on me repousse en s'écriant : Pas tant de véhémence ! — d'ailleurs, cela ne m'arrive pas souvent. Qu'y a-t-il par exemple de plus désagréable, que lorsqu'on vous tient la main en causant ? Cela fait éprouver une sorte d'angoisse ; il semble qu'on empiète sur votre liberté personnelle. Je n'aime même pas qu'on me regarde dans les yeux ; je crois lire une critique au fond de chaque regard, et j'ai peur de dire quelque chose de choquant. Je cause tout aussi bien qu'une autre, quand je me promène en forêt avec quelqu'un, marchant sans nous regarder ; mais dans un salon, les yeux dans les yeux, je dis à toute minute des sottises. J'aime bien mieux les éclairs ! Dès que j'entends tonner, surtout la nuit, j'ouvre ma fenêtre toute grande, et je regarde. C'est superbe, les montagnes, la forêt, la Lahn, qui apparaissent comme en plein jour, et puis tout d'un coup, la nuit noire ! Le clair de lune est aussi très beau, surtout en hiver, quand les lièvres sortent du bois et viennent jouer sur la neige ; en automne également, mais il faut que les cerfs brament ; ce cri a quelque chose de démoniaque qui fait frissonner et le clair de lune en paraît d'autant plus fantastique.

Ne me parlez pas de votre principe utilitaire ! A quoi servent les éclairs et le cri des cerfs, et qu'y a-t-il de plus beau ?

Me jeter dans les bras d'un cousin, peut-être ce garnement que vous avez si mal élevé ? Moi !

Je crois que si je me cassais une jambe, je rentrerais à cloche-pied plutôt que de me laisser aider par quelqu'un. Mais quand Dieu parle, me réfugier près d'un homme ;— pour cela non ! La mer est aussi une des voies de Dieu, et sa grandeur et sa simplicité doivent faire penser à la Bible. Je voudrais bien la voir ! Ce doit être, comme si l'on assistait à un fragment de l'histoire de la création, de rester jour et nuit, sans dire un mot, couché sur un rocher, à regarder monter les vagues. Avez-vous jamais eu cette idée-là ? Vous aimez ce qui a une grandeur titanique,— et vous venez me parler de coiffeur, à propos de mes cheveux, que personne n'a encore touchés que moi ! Si votre livre ne m'avait pas fait un plaisir surhumain, je serais presque furieuse contre vous. Aussi c'est ma faute: qu'avais-je besoin de vous parler de ma personne ? Cela ne pouvait vous intéresser, et je mérite que vous vous moquiez de moi.

Mon père trouve que c'est de ma part une affreuse indiscrétion de vous écrire et de vous faire perdre un temps précieux. Je lui ai dit que vous aviez envie d'avoir une fille comme moi. Il a ri, et a ajouté que vous ne diriez pas cela, si vous me connaissiez. Nous espérons tous deux avoir bientôt le plaisir de faire votre connaissance. Peut-être viendrez-vous nous voir pendant les vacances ? Nous recevons beaucoup de savants, qui viennent de Wetzlar et de Giessen. L'évêque de Limbourg nous vient aussi très souvent; et alors il y a des discussions terribles entre les chrétiens et les libres-penseurs, plus de tapage même que si nous avions dans la maison cinquante invités pour les chasses. J'irais très volontiers à l'Université, mais plutôt à Bonn et à Heidelberg, où l'on travaille le plus, et où sont les grands chimistes et les grands physiciens. Ces cours-là, je les suivrais sans en manquer un seul ; mais ensuite dehors, dehors, et chanter : "Gaudeamus !" J'aimerais encore mieux aller à Rugen, à cause des souvenirs païens. Y a-t-il par là de belles légendes ? Peut-être des histoires de revenants ? Nous en racontons souvent ici, seulement nous ne nous croyons plus les uns les autres et le frisson ne dure pas une demi-seconde. Mon père n'aime pas cela ; pourtant, il est bien obligé d'en rire.

Vous envoyer du lierre ? Non, Monsieur le professeur ! Cela ressemblerait à cette fenaison sentimentale, dont on garnit tous les livres de prières. Venez en cueillir vous-même. Il en pousse aussi à Rugen ; mais un savant comme vous ne voit pas ces petites choses qui n'ont pas d'histoires et pas de mérite artistique ; ce n'est que le bon Dieu qui les a faites ; il n'y a rien là d'intéressant.

J'aurais volontiers entendu votre conférence, cependant j'aimerais encore mieux que vous m'en fissiez une dans votre cabinet. Je n'ai pas besoin de fauteuil, je suis habituée aux bancs de bois, comme au pain noir sec, et je déteste tout ce qui est mollesse. Nous sommes faits de bois dur. Nous avons les membres robustes et les dents solides ; la fatigue est chez nous une honte ; nous l'écrivons Paresse ; je me couperais la langue avec les dents, avant d'avouer que je suis fatiguée.

Mon père répète souvent : — "Je me reposerai dans l'éternité, jamais sur cette terre." Il ne connaît pas le repos, et cependant sa haute taille est aussi droite, son pas aussi élastique, que s'il était au début et non au déclin de la vie. Vous auriez pour lui de l'adoration ! Il est si doux envers ceux qui pensent autrement que lui ; il dit que la contradiction est un crime de lèse-hospitalité. Moi qui ai toujours une contradiction au bout de la langue !

Votre conclusion ne m'a pas plu. C'était un plagiat et je m'en suis aperçue. Veuillez me donner votre propre prose.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

---

VIII

Greifswald, 13 mars 13...

Sérénissime Altesse,

J'ai reçu votre honorée, selon l'expression des commerçants et de nous autre vulgaire, et je suis tout confus que Son Altesse votre père se réjouisse de me connaître. Rien que cette parole est une sorte de décoration (on sait que je languis après elles), et je sais toute la condescendance qu'elle renferme.

*(A suivre.)*

# ⁂ PAGE DES ENFANTS ⁂

## Correspondance

Montréal, le 10 avril 1902.

C'EST si gracieusement que vous nous offrez l'hospitalité dans un petit coin du JOURNAL DE FRANÇOISE que je m'empresse d'accepter une si charmante invitation et me voici, tante Ninette, avec quelques anecdotes inédites que le célèbre conférencier, M. Hugues Le Roux, nous a racontées à mes sœurs et à moi avec tant de charme, de délicatesse, de simplicité exquise. S'il sait enivrer les grands de sa belle éloquence, il sait aussi charmer la jeunesse et c'est avec un véritable ravissement et l'âme émue parfois, car toutes ses émotions sont communicatives, que nous l'écoutions parler de ses enfants et de ses aventures de voyage.

Comme c'est tout frais encore dans ma mémoire, j'ai pensé que vos petites lectrices aimeraient à entendre un écho de ces gentilles choses et je suis heureux d'en être l'interprête. Voici :

Après son expédition en Abyssinie, M. Hugues Le Roux, de retour dans sa famille, prenait un plaisir extrême d'entretenir ses enfants de toutes les péripéties de son voyage. Un soir, après une de ces conversations familiales, où l'éloquent conteur venait de donner la description du plateau de l'Abyssinie, située à une altitude de 3,000 mètres au-dessus de la mer, au milieu de déserts et formant un lieu de repaire pour les différents habitants de la zone torride, sa charmante petite fille Marie-Rose, âgée de six ans, monta chez lui et demanda à avoir une "conversation particulière." "Alors, lui dit-elle, tu as vu des lions?" "Oui, j'en ai vu un." "Et des léopards, et des éléphants?" "J'en ai vu aussi, j'ai même eu l'honneur de tuer un léopard, j'ai aussi chassé l'éléphant." "Tu te trouvais au-dessus des nuages, n'est-ce pas?" "Oh ! oui, c'est si haut l'Abyssinie." Alors s'approchant très près et tout bas à son oreille. "Dis papa, au-dessus des nuages, as tu vu le Bon Dieu?" La chère mignonne avait pensé que son papa avait dû voir le Bon Dieu, puisqu'il avait été si haut, mais que la trouvant trop petite, il n'en avait pas parlé devant elle, alors elle s'était dit : "En lui demandant moi-même il me le dira bien sûr."

C'est aussi cette chère mignonne qui a écrit à son papa pendant sa longue absence : "Tu ne jouis pas de moi en ce moment". N'est-ce pas que c'est délicieux ?

LOULOU SAUVALLE.

## * VARIÉTÉS *

**Les chats rentiers** Un chat est mort à Paris, il y a quelques années, qui était titulaire d'une rente destinée à subvenir à ses besoins. Ce chat qui répondait au nom de Bis avait appartenu à une vieille dame, qui, avant de mourir, avait voulu en faire son légataire.

Comme les bêtes ne peuvent hériter, elle imagina de léguer aux écoles municipales de la rue des Quatre-Fils, à Paris, une somme de six mille dollars, à la double condition que la municipalité se chargerait de sa tombe et assurerait l'existence de Bis.

Le don fut accepté, et la municipalité confia le chat à une concierge. Un contrat régulier en double exemplaire fut signé à cet effet.

La concierge s'engageait à bien soigner le chat, à lui acheter chaque jour du foie et du lait. En revanche, la municipalité versait à Mme C... tous les trois mois, la somme de onze dollars.

Or, Bis est mort, âgé de seize ans. Les arrérages du legs seront attribués selon le vœu de la testatrice, à l'achat de vêtements pour les enfants des écoles.

Bis n'était pas le seul rentier de son espèce. Le chat d'un théâtre parisien est propriétaire d'une rente de un sou par jour ; le directeur de ce théâtre a constitué un capital à cet effet.

**Les rayons X et les aveugles** Un médecin a expérimenté les effets des fameux rayons X sur des aveugles. Ces expériences ont porté sur quarante individus ; elles ont démontré que certains aveugles étaient susceptibles de percevoir des objets à l'aide des rayons X.

Des aveugles de naissance ont pu percevoir les ombres et les lignes de certains objets. D'autres, le plus grand nombre malheureusement, n'ont ressenti aucune impression lumineuse.

Le cas le plus intéressant que le médecin ait eu à étudier est celui d'un aveugle qui avait perdu la vue depuis dix ans. Il avait reçu dans les yeux un produit corrosif et la paupière adhérait au globe. Des lettres en plomb d'un pouce de longueur ont été placées devant lui. Il est parvenu à les distinguer, mais insuffisamment cependant pour pouvoir les nommer.

Rien de bien probant n'est donc encore sorti de ces expériences. Elles laissent cependant entrevoir dans un avenir éloigné une solution possible.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charade

Ne perdez pas notre un, vous seriez à la porte
Mon second de la terre occupe les deux-tiers
Mon dernier sur les monts vit là comme un cloporte,
Nom de reine est mon tout, connu dans l'univers.

### Devinette

Qui est-ce qui appelle tout le monde aux réunions et n'y va jamais?

### Question d'Histoire Sainte

*Pour les petits enfants jusqu'à 12 ans*

Combien de temps les Hébreux demeurèrent-ils dans le désert et quelle était leur nourriture? A quel temps de la journée devaient-ils la recueillir?

### Géographie

Dans quelle province du Canada se trouvent situées les villes suivantes : Guysborough, Port Hood, Gagetown, Inverness et Brockville?

## Solution des Jeux d'Esprit

### Devinette No. 2

Réponse : Les aveugles étaient les sœurs du frère décédé.

Ont deviné juste: Maurice Bauset, Ottawa, Marie-Lse Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec ; Marguerite Préfontaine, St-Hilaire.

### Charade No. 2

Réponse : Théâtre.

Ont bien répondu : Maurice Bauset, Ottawa ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Olivier, Montréal ; Rose-de-Mai, Montréal ; M. Ant. Gosselin, Chicoutimi ; Jean LaFontaine, Montréal ; Philippine, Montréal ; Marguerite Préfonfaine, St-Hilaire ; Florence, Québec ; Héléna, Nicolet.

### Question drôlatique

Réponse : Le tremble.

Ont deviné : Maurice Bauset, Ottawa ; Olivier, Montréal ; Aimé, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec. Philippine, Montréal ; Marguerite Préfontaine, St-Hilaire.

### Une question de grammaire

A bonne heure et de bonne heure.

De bonne heure signifie tôt ; Ex : Vous arrivez de bonne heure aujourd'hui. A bonne heure signifie en temps opportun, au bon moment. Ex : J'arrive à bonne heure pour lui parler aujourd'hui.

Ont bien répondu : Rose-de-Mai, Montréal ; Henri, Montréal ; Charles-Paul Lafontaine, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec ; Hélina, Nicolet.

# PAGE DES ENFANTS

## Petite poste en famille

*Philippine*, tu es arrivée trop tard pour le premier numéro ; tes réponses étaient justes. Les lettres reçues après les dix jours qui suivent la publication du journal ne peuvent être insérées dans ce numéro. Tes bonnes dispositions me réjouissent, petite nièce ; je serai toujours pour toi une bonne tante à la condition que tu restes toujours sage, n'est-ce pas ?

Mon cher *Champ'ain*, je suis fâchée de ne pouvoir publier cette épisode de l'Histoire du Canada que tu m'envoies. D'abord, elle est de beaucoup trop longue, ensuite je préfèrerais que tu choisisses un récit plus personnel, une chose dont tu aurais été témoin, une promenade, partie de plaisir, que sais-je ? je publierai ces choses volontiers, toujours à la condition qu'elles ne soient pas trop longues.

Je donne aujourd'hui, *Rose-de-Mai*, une question d'Histoire Sainte que tu ne pourras pas trouver difficile n'est-ce pas ? Je ne puis publier ta narration, petite nièce, parce que ça ne me paraît pas sortir entièrement de ta petite imagination. Ce que je viens de dire à *Champlain* s'applique à toi-même également. J'aime beaucoup ton pseudonyme petite Rose-de-Mai ; il est frais comme toi et doux à l'oreille.

Bien certain, gentille *Yvette*, que ton nom ne m'est pas inconnu, car à part le plaisir que j'ai à t'appeler ma nièce, ne sommes-nous pas liées par un autre plus réel celui-là ? je t'envoie une caresse, petite et t'invite à venir me voir encore. Tes réponses étaient justes, mais sont arrivées trop tard pour être publiées.

*Mignonnette*, ton nom est parfumé comme une brise d'été. C'est avec plaisir que je t'admets à faire partie de ma grande famille de neveux et de nièces. Je t'ai adressé à tout hasard le second numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE et je ne sais s'il te parviendra ; tu as oublié de me donner ton nom de famille, Mignonnette. De ce jour, chaque numéro du journal se vendra huit cents au lieu de cinq tel qu'annoncé tout d'abord. La réponse à la devinette était juste, mais toi aussi tu es arrivée en retard.

Je félicite *Fleurette* de sa clavigraphie, et la remercie de sa jolie lettre. Reviens-moi encore Fleurette, je serai toujours contente de te voir. Je connais deux comédies bien jolies à jouer : " Une carte postale " à quatre personnages et " Ce que pensent les fleurs " de Mme Dandurand. Je crois que Beauchemin et Fils, libraires, te procureront les ouvrages en question.

TANTE NINETTE.

80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

## Les deux œufs durs

*(Suite)*

A ce moment décisif on vit deux hommes sortir en courant du buffet : le premier, grand, maigre, agile, atteignit en quelques bonds le fourgon placé à la queue du train et, d'un poignet habitué à cette sorte de gymnastique, il s'en hissa, malgré l'opposition des employés ; le second, un des garçons du buffet, en veste noire et tablier blanc, suivait en criant :

—Voleur ! voleur ! vous n'avez pas payé vos deux œufs durs ! Descendez ou je vous fais arrêter. Vos œufs durs ! vos œufs durs !

Le fourgon quittait à son tour la gare. Le voyageur, ainsi apostrophé, se pencha en dehors, et, dans le plus pur accent britannique, il cria au garçon qui suivait le train au pas de course, comme s'il eût voulu se faire entraîner par lui jusqu'à Marseille.

—John Crabe n'est pas un voleur Je paiera à vous les deux œufs quand je reviendra.. . dans cinq ans.

Et le train disparut au milieu des rires des employés groupés sur le quai. Le garçon retourna avec accablement raconter son histoire à son patron, M. Garangeot, qui le mit séance tenante à la porte.

Mais ce patron était un homme d'ordre, et le soir, après la fermeture, il inscrivit sur son registre :

" John Crabe (anglais) doit 2 œufs durs..."

Le prix resta en blanc : pourquoi se lier soi-même par un tarif qu'on peut vous objecter plus tard. Ordre et prudence ; c'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons : je serais bien étonné si M. Garangeot mourrait dans la peau d'un mend ant.

Quant à John Crabe, aussitôt échappé à l'ennemi qui le poursuivait, il s'était arrangé pour passer la nuit dans le fourgon où son retard l'avait obligé de se refugier. D'abord il s'était assis à la meilleure place, celle qu'occupe le conducteur, il avait mis un châle à carreaux écossais sur ses épaules, il avait soigneusement enroulé ses jambes dans une couverture à carreaux rouges et noirs, et mis sur sa tête une casquette en laine à double visière et à carreaux noirs et blancs. Ainsi confortablement installé, et son goût national pour les carreaux complètement satisfait, il ôta sans demander la permission, ses brodequins à lacets pour les remplacer par des pantoufles, et bourra sa pipe en bruyère avec du tabac qu'il emprunta au conducteur. Après l'avoir allumée, il fit entendre un grognement de satisfaction et dit d'un ton silencieux :

—Les Français ne savent pas voyager.

—En tous cas, dit vivement le conducteur, qui commençait à être agacé des manières un peu sans gêne de son hôte, quand ils voyagent ils paient ce qu'ils doivent.

—Je paiera, dit brièvement l'Anglais.

—Hum ! j'aime mieux le croire que d'y aller voir, murmura familièrement le conducteur.

—Je paiera, insista John Crabe, dans cinq ans, quand je reviendra de mon voyage autour du monde.

—Cause toujours, mon bonhomme ! L'Anglais comprit qu'il ne persuaderait pas son interlocuteur ; il cessa la conversation, éteignit sa pipe avec son pouce, et s'installa confortablement pour dormir. On pouvait déjà le croire parti pour le pays des songes quand il rouvrit tout à coup les yeux.

—Les Français, dit-il lentement et avec un mépris indicible, les Français ils ne comprendront jamais le Angleterre.

Et il s'endormit pour tout de bon. Cinq ans se passèrent pendant lesquels la terre continuera à tourner autour du soleil et John Crabe autour de la terre. Ce digne gentleman était un commerçant de premier ordre. Il ne voyageait pas pour s'instruire—il n'en voyait pas la nécessité ; ni pour s'amuser—il n'en sentait pas le besoin. Son but était d'acheter bon marché et de revendre très cher n'importe quoi à n'importe qui, et ce but il le poursuivait posément, sans fièvre et sans hâte mais avec une patience et une tenacité qui ne s'endormaient pas une minute. Honnête à sa manière, John Crabe n'eut pas fait tort d'un penny dans le règlement d'un compte, mais en cas de besoin, il trompait impudemment ses clients sur la qualité de sa marchandise.

*(A suivre)*

## A travers les livres

SOUS ce titre, LE JOURNAL DE FRANÇOISE, publiera une critique des livres nouveaux qui lui seront adressés.

J'ai le projet de créer une colonne où sera faite une appréciation, impartiale, désintéressée et sincère des œuvres qu'on voudra bien me soumettre. Et pour m'aider dans cette tâche délicate, des écrivains consciencieux et compétents m'ont promis leur concours.

La critique, telle qu'elle doit être faite, est un genre qu'on ignore dans la presse canadienne trop prolixe en compliments ; tous les ouvrages ne sont-ils pas toujours " admirables," tous les écrivains d'un "génie génial," possédant style " marqué au coin " de tous les superlatifs aimables ? Ou bien —mais ces cas sont rares—on témoigne dans un " accusé de réception " une malveillance extrême, sans aucun fondement, basée plutôt sur la personnalité antipathique de l'auteur que sur ses écrits. Le critique autorisé du journal ne tombera pas dans ses écarts, je l'espère. Ceux qui passeront sous son crible sévère ne devront voir dans la mention des défauts que l'intention de faciliter leur disparition et d'aider au perfectionnement de l'œuvre.

En attendant, j'accuse simplement réception des brochures suivantes :

" Des Fils de Famille envoyés au Canada, Claude Le Beau," par M. J. Edmond Roy, docteur es-lettres. Les études historiques, signées de ce nom, sont toujours agréables à lire, et j'en fais mon sincère compliment à l'auteur. C'est un genre où il excelle soit par la valeur des documents, soit par l'intérêt qu'il tient constamment en éveil chez son lecteur. Ce travail a été présenté devant la Société Royale du Canada.

Ainsi que celui que m'adresse d'Ottawa M. Léon Gérin, et intitulé " Notre Mouvement Intellectuel." Dans ces pages sont passés en revue tous les écrivains—hommes et femmes du Canada. C'est intéressant, mais l'espace, nécessairement limité, a forcé M. Gérin, de sacrifier beaucoup de détails et la critique en a souffert, à moins que ce résultat soit dû à la grande bienveillance de l'auteur, qui se serait refusée d'égratigner, ne fut-ce que du bout de la plume, l'amour-propre de ceux qu'il met en scène.

" L'Évolution économique dans la Province de Québec " par M. Errol Bouchette, est un travail sérieux, au cours duquel, M. Bouchette, prouve qu'en dépit de tout ce qui a été écrit, " les Canadiens-français sont aptes au haut commerce et à la grande industrie." Il ne leur manque que l'entrainement et les écoles professionnelles ou l'application scientifique. Il faudrait donner lecture de ce travail devant les Chambres des Communes ; il est de nature à faire réfléchir nos gouvernants.

Remerciements à M. Ch. Marcilly pour son " Ode " à Victor Hugo, à l'occasion du centinaire du poète. Le vers y est bon et d'agréable facture. Je cite la dernière strophe qui est d'une belle envolée :

Victor Hugo ... Tu peux dormir, ta gloire veille,
Maitre, prince de l'art, penseur, astre, merveille !
Oh ! tandis que, couché, tu dors auprès de nous,
Ton ombre radieuse illumine nos têtes ;
Et près de toi, roi des poètes,
La muse des beaux vers prie et veille à genoux.

La brochure ne coûte que 10 cents. C'est à acheter en souvenir d'un centenaire pour le retour duquel on serait prêt à un plus grand sacrifice.

Reçu encore l'opuscule de M. Denys Lanctôt : " Avenir des Canadiens-Français." C'est écrit avec patriotisme et avec tout l'élan d'une belle superbe, comme disait Maxime du Camp en parlant de ses vingt ans. J'approuve fort les beaux sentiments de M. Denys, dont le nom ainsi orthographié a d'abord produit à mon oreille une résonance douloureusement classique, mais, il me semble que son zèle d'apôtre de l'indépendance du Canada, est un peu exagéré, quand il insinue qu'il y va du salut de nos âmes quant à une évolution vers l'impérialisme. Ah ! monsieur Denys, monsieur Denys, quand je pense aux grands dangers que court, même sous le régime actuel, votre jeune et innocente âme, un changement dans notre administration, au point de vue spirituel, est encore ce qui m'effraie le moins.

Une nouvelle revue, " Les Lectures Modernes " est mise en vente chez MM. Déom Frères, libraires, 1877 rue Sainte-Catherine. Cette publication contient de belles illustrations et de la bonne littérature. Prix, 10 cents le numéro. MM. Déom sont les seuls agents au Canada.

FRANÇOISE

## Remerciements

NOUS remercions avec empressement la presse, en général, de l'accueil sympathique qu'elle a fait au JOURNAL DE FRANÇOISE et nous aimons à croire qu'elle lui continuera toujours ces bons témoignages de confraternité. Les journaux canadiens-français de l'autre côté de la frontière ne nous ont pas ménagé non plus les encouragements que, faut-il le dire ? nous comptions un peu recevoir d'eux.

On nous permettra de reproduire ici quelques lignes de l'article, signé, J. L. K. Laflamme, de *La Tribune* de Woonsocket :

" Une revue féminine au Canada est bien à sa place. Elle fera sa part de la lutte à côté des grands journaux déjà établis, comme la femme canadienne-française a fait sa part des luttes nationales dont notre histoire est remplie. Et qui, sait, si bien des fois, elle ne portera pas un peu de paix, beaucoup de paix dans les foyers où ses grands confrères, dans leur impitoyable soif de publicité, auront jeté l'angoisse et la désespérance... LE JOURNAL DE FRANÇOISE aura surtout pour mission de consoler, d'adoucir les rudes atteintes du sort, de relever les blessés épars sur la route de la vie. A ce seul titre, et il en a bien d'autres, il a déjà droit à notre admiration et à nos vœux de succès.

" Lamartine a dit quelque part : " Quand la Providence veut qu'une idée embrasse le monde, elle l'allume dans le cœur d'un Français." Est-ce que LE JOURNAL DE FRANÇOISE ne représente pas une de ces idées fécondes destinées à répandre la vivifiante lumière du " vrai " partout où on le lira. Ce que nous en connaissons déjà nous permet de le croire, et nous ne voyons pas en quoi nous pourrions nous tromper sur ce point."

Merci, confrère.

— Comment trouvez-vous ce thé, demandait une dame du demi-monde ? C'est M.... qui l'a fait venir de Russie. — Ah ! je croyais que c'était M. le duc d*** qui vous l'avait donné. — Pourquoi ? — Parce qu'on dit dans le monde qu'il a beaucoup de *bonté* (bon thé) pour vous.

## A propos de M. Hugues LeRoux

COMME il n'est jamais trop tard pour parler encore de lui, nous nous permettons de reproduire le fragment d'une lettre que nous écrit, relativement au grand conférencier français, une jeune et spirituelle femme d'Ottawa :

" Il y a incontestablement chez M. Hugues LeRoux une bonne grâce personnelle, une originalité séduisante qui ont leur valeur propre ; il prouverait, s'il en était besoin que l'art de la parole est un don naturel et spontané comme l'art d'écrire. Ce n'est pas qu'il soit parfait, sa prononciation est sinon défectueuse, du moins quelquefois négligée, et il ferait quelques liaisons que ses auditeurs, si conquis soient-ils, n'y verraient pas de mal, je peux le lui assurer. Mais, pour racheter ses légers défauts, quel charme de diction, quelle finesse, quelle subtile douceur ! Voilà bien l'ingénuité fin de siècle, à l'Yvette Guilbert, quoi : le piquant d'une science de la vie très expérimentée et très complète, dissimulée sous l'artifice d'un rien de candeur."

L'appréciation nous semble on ne peut plus juste et très féminine surtout. Voilà M. Hugues LeRoux arrangé à l'une de ses sept grandes sauces dont il a donné lui-même la recette au Monument National. Il n'a donc pas à se plaindre.

## L'Art de s'habiller soi-même

LORSQU'UNE femme entreprend la confection d'un vêtement quelconque, soit par état, par économie ou par plaisir elle a certainement la volonté et l'amour propre de réussir.

Pour y arriver, plusieurs choses sont nécessaires, mais la plus importante de toutes est la prise des mesures et je ne saurais trop recommander de les prendre avec la plus grande attention, et de n'en omettre aucune, chacune d'elles étant d'une utilité absolue.

Les mesures à prendre peuvent se diviser en deux classes : 1° Les mesures de proportions, ou mesures simples. 2° Les mesures de conformations ou mesures complémentaires.

Les mesures de proportions sont celles qui indiquent la grandeur et la grosseur d'une personne.

Les mesures de conformation sont celles qui donnent une idée exacte de la tenue et de la forme de cette personne, qui indiquent si elle est de tenue "régulière," "voûtée" ou "renversée" ; si les épaules sont hautes, basses ou moyennes, en un mot si elle est ou non de conformation normale.

On peut évidemment tracer un vêtement avec les seules mesures de proportions. On n'emploie même que deux mesures pour dessiner les séries de "patrons-types" dont on se sert dans les maisons de confection, et qui sont basés sur des proportions normales.

Je pourrais ajouter que, si toutes les personnes étaient de formes régulières, les mesures de conformation deviendraient absolument inutiles. Malheureusement il n'en est pas ainsi et l'expérience démontre que sur dix personnes, qui au premier coup d'œil nous paraissent être de même taille, il n'en est pas deux à qui le même vêtement aille bien ; cela tient à leurs différences de conformation et pousse la nécessité absolue de toutes les mesures.

Pour les vêtements d'enfants, de fillettes et de jeunes filles, tant qu'elles n'ont pas encore commencé à développer leurs formes, les mesures de proportions sont seules nécessaires car chaque âge a sa taille à lui qui, à de rares exceptions près, répond aux besoins de tous.

Les mesures à prendre pour la confection d'une robe, de jeune fille ou de femme, sont les suivantes :

1° Longueur du dos ; 2° Longueur de la nuque au point d'aplomb passant sur l'omoplate ; 3° Longueur de la nuque au point d'aplomb passant devant contre l'emmanchure ; 4° Longueur de la nuque à la pointe des pinces ; 5° Longueur de la nuque à la taille devant ; 6° Hauteur du dessous de bras ; 7* Largeur du demi-dos (et longueur du bras) ; 8* Largeur du demi-devant ; 9* Demi-coutour du buste ; 10* Demi-tour de taille ; 11* Demi-tour des hanches ; 12° Tour d'emmanchure ; 13° Demi-tour du cou.

Les mesures marquées (*) sont les mesures de proportions.

Comme l'espace à ma disposition est limité je donnerai dans le prochain numéro la manière de prendre exactement ces mesures.

MARIE BOUDET.
Directrice de coupe et de couture à l'Ecole des Arts et Métiers.

## Tribune libre

*Madame la Directrice,*

L'ARTICLE du juge Langelier est tout simplement admirable et même les personnes, à qui il a tapé sur les doigts, tout en ressentant leur mal, ne peuvent s'empêcher d'en reconnaître la justesse. Je me permettrai cependant de dire à l'honorable juge, que ses informations, touchant le jeu de cartes, ne sont pas tout à fait complètes. Que dirait-il, grand Dieu ! s'il apprenait que plusieurs dames de la haute ne dédaignent pas de tricher en jouant, soit au *euchre* pour avoir le prix, soit au *bluff*, pour avoir le pot. Ça, je l'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu. Les premières fois que je m'en suis aperçue, j'ai été saisie d'horreur ; aujourd'hui, ces saletés me font hausser les épaules de mépris.

Je ne cache pas que M. Langelier a été un peu sévère pour le *euchre*. Ce n'est certes pas un jeu entraînant pour un homme sérieux et un aussi fin causeur que l'est l'auteur de "Hier et Aujourd'hui," mais enfin, dans les réunions de l'après-midi, entre femmes, ou dans celles du soir entre jeunes gens, c'est un amusement tolérable. Je connais pis encore : c'est de faire jouer le *bluff* dans les soirées, dites sans cérémonie, entre jeunes filles et jeunes garçons. Je crois que cela dépasse toutes bornes : développer et favoriser chez les jeunes hommes la passion du jeu,—de toutes la plus terrible — et apprendre aux jeunes filles à dépenser follement un argent qui ne leur appartient pas, cela me semble à peu près criminel. Ah ! elle est jolie notre société !

Bien à vous, Madame la Directrice. Si vous avez trop peur, n'insérez pas.

MME X.

Gontran se trouve nez à nez avec son bottier, lequel ne perd pas une si belle occasion de lui rappeler la petite note en souffrance.

—Je vais y penser, promet Gontran, Passez donc chez moi vers la fin du mois, si vous avez un moment... à perdre !

## EN GLANANT

**Les lecteurs publics en Russie**

Dans certaines grandes villes de Russie, on peut voir parfois un assez étrange spectacle. Des individus, qui sont des lecteurs publics, se promènent avec un journal qu'ils tiennent ostensiblement à la main. Ils se présentent aux paysans supposés ne sachant pas lire, pour leur faire connaître les nouvelles du jour. La lecture des nouvelles locales coûte un kopeck ; celle du feuilleton deux kopecks, etc.

---

**Etrange !**

Un avis bizarre vient d'être affiché aux commissariats de police de Londres relativement à un enfant qu'on a trouvé abandonné dans la rue.

" Age probable de l'enfant : *deux semaines*, renseignements donnés par l'enfant au sujet de son domicile : *aucun !* "

Ce qui serait beaucoup plus étonnant, c'est si l'enfant avait donné le nom et l'adresse de ses parents.

---

**La patience bouddhiste**

Elle va quelque fois très loin !

Au mois de décembre de l'année dernière, un moine bouddhiste a été condamné à six mois de prison parce qu'il s'est refusé de témoigner contre les bandits qui l'avaient attaqué. Le moine se retranchait derrière les paroles de Bouddha. : " Si un bandit prend une scie et commence à scier ton corps, ne te fâche pas."

---

**La Patrie de Sarah**

On a fait naître Sarah Bernhardt un peu partout, alors qu'elle est simplement Parisienne.

Interrogée sur les bruits qu'on avait répandus disant qu'elle était née en Amérique, Mme Sarah Bernhardt a répondu que tous ces bruits sont absurdes et dénués de fondement.

" Je suis née à Paris, a-t-elle dit, et j'ai passé la première partie de ma jeunesse chez mon grand-père, à Amsterdam. J'ai reçu ma première éducation dans un couvent catholique, près de Versailles, et je n'ai jamais mis les pieds en Amérique avant mon engagement avec M. Abbey."

## Pensées d'Album

La mode est le refuge des femmes qui n'ont pas de goût.

*Comtesse Diane.*

***

L'amour est comme un arbre, il pousse de lui-même, jette profondément ses racines dans tout notre être et continue souvent de verdoyer sur un cœur en ruine.

*Victor Hugo.*

***

La voix de la conscience, c'est le tic-tac d'horloge qu'on oublie dans le bruit du jour, mais qui s'exaspère dans le silence et l'obscurité de la nuit.

*Marcel Prevost.*

***

Nous ne sommes au fond ni tout bon ni tout mauvais, mais nous paraissons tous plus mauvais dans nos actes que nous ne le sommes dans nos cœurs.

*Faguet.*

## Conseils utiles

Pour préserver les lainages et fourrures, il suffit de bien les battre et de les envelopper de manière à les mettre complètement à l'abri de l'air. On peut encore les saupoudrer de bonne poudre de pyrèthre.

—Pour enlever sur des gravures ou des feuillets des taches de graisse, appliquer, à l'endroit et à l'envers des taches, des sachets de mousseline renfermant des cendres de bois très fines. Serrer ensuite, à l'aide de pincettes légèrement chauffées, le feuillet entre les deux tampons. Renouveler l'opération jusqu'à la complète absoption de la matière grasse par les tampons.

L'irrespectueux Bob à son précepteur :

—M'sieu l'abbé, y a-t-il un *Journal officiel* au paradis.

—Singulière question. Pour quelle raison, je vous prie ?

—Dame, pour publier les décrets de la providence !

## La cuisine facile

**Tendrons de veau aux petits pois**

Coupez les tendrons en petits morceaux, faites les cuire dans un roux : salez, poivrez, ajoutez un verre d'eau; laissez bouillir doucement une heure au moins, ajoutez des pois et achevez la cuisson.

**Soufflé de riz**

Faites avec de la farine de riz une bouillie épaisse, mêlez-y du sucre et des macarons pilés, aromatisez de vanille, de café, etc... Ajoutez des jaunes d'œufs et des blancs fouettés en neige, placez le tout dans une tourtière sous le four de campagne. Laissez monter le soufflé et servez rapidement.

**Julienne aux œufs pochés**

Vous avez préalablement préparé une soupe julienne ordinaire ; faites pocher les œufs frais (un par personne); servez-les dans un plat, arrosés de bouillon chaud, en même temps que la soupière de Julienne.

**Sarcelle rôtie**

Videz votre sarcelle ; incorporez-lui un bouquet de persil ; bridez et rôtissez à feu vif un quart d'heure en arrosant de beurre ; servez avec des citrons coupés.

**Crème frite**

Faites réduire à moitié de la crème et du lait mêlés ensemble avec quelques grains de sel et de citron, joignez-y assez de farine, pour faire une pâte. Aplatissez cette pâte sur une table avec un rouleau, coupez-la par petits morceaux d'une forme régulière, que vous tremperez dans la pâte à frire et que vous ferez frire. Glacez vos beignets de sucre comme les beignets de fruits.

## AVIS

Les maîtres de poste sont obligés d'envoyer au bureau de tout journal, une carte portant le nom des personnes refusant de retirer le numéro du dit journal qui leur est adressé, et ce, sans qu'il en coûte à qui que ce soit. Après cet avertissement, nous ne pouvons pousser plus loin le désintéressement et la complaisance.

Les personnes donc qui accepteront ce troisième numéro seront désormais considérées abonnées régulières au *Journal de Françoise*.

Prière encore aux locataires qui déménageront au mois de mai de nous envoyer leur nouvelle adresse.

L'ADMINISTRATION.

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera ce tainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et dévéloppe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.







1RE ANNÉE — No 4 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 10 MAI 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

// Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
| --- | --- | --- |
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs. |
| Six mois - - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## Paysages de Femmes

*Il était une fois, ô gué,*
*Un cœur si neuf, ô gué, ma mie,*
*Qu'il n'avait jamais navigué*
*Jamais navigué de sa vie.*

*Le cœur craignait de chavirer,*
*Mais la mer se faisait si belle,*
*Qu'il ne sut pas lui résister,*
*Et vogue, vogue la nacelle.*

*Le cœur essuyant son chagrin,*
*S'embarqua, jeune d'espérance ;*
*Et, seul, Dieu sait ce qu'il advint*
*De ce pauvre cœur en partance...*

*Il était une fois, ô gué,*
*Un cœur si neuf, ô gué, ma mie,*
*Qu'il n'avait jamais navigué,*
*Jamais navigué de sa vie...*

Jean Ajalbert.

## A Caughnawaga

Combien de Montréalaises ont visité le village Iroquois, sis, tout près d'elles, au bord du fleuve, en face de Lachine ? Peu, je crois, tant il est vrai qu'on ne visite un endroit qu'à la condition d'en vivre très loin ou de n'y être parvenu qu'après beaucoup d'attente et de sacrifices.

C'est pourtant une intéressante promenade à faire que celle dont je viens vous entretenir, à moins que l'excellente compagnie qui m'entourait et l'accueil aimablement sympathique qui nous attendait là-bas, n'aient surtout contribué à me rendre particulièrement agréable l'impression qui m'est restée de cette excursion.

Oui, il a fallu que cette impression fut forte, en vérité, pour faire oublier ce vent furieux, ce tonnerre grondant, ces éclairs fulgurants, cette pluie surtout, qui tombait violente et nous aveuglait en nous inondant. C'est à l'esprit aventureux de Mlle Durieux, chef de l'expédition, que nous devions de marcher dans de pareilles circonstances. Huit jours auparavant, il avait été décidé que nous irions un samedi à la réserve indienne, et, le samedi arrivé, ni la tempête, ni les objurgations purent faire reculer d'un seul jour la date du projet. La tenacité fait accomplir de grandes choses. Que le capitaine Bernier s'en souvienne dans sa recherche du Pôle Nord.

Mlle Durieux, donc, désirait se rendre à Caughnawaga, pour remettre à M. l'abbé Forbes, curé de la paroisse, des cadeaux de la part du bon oncle des Canadiens, M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, qui tenait à prouver, d'une façon tangible, qu'il n'avait pas oublié, ni la réception enthousiaste que lui avaient donnée les habitants de Caughnawaga, ni le baptême qu'il y reçut, ni le filleul, enfin, qu'il tint, à son tour, sur les fonts baptismaux, par une claire après-midi de juin et dont le nom infiniment poétique — Le Long Ciel Bleu — mettra un peu, je l'espère, de sa couleur dans son horizon.

Mademoiselle Milhau, professeur au Royal Victoria College de l'Université McGill, s'était aussi jointe à nous. Voir de près des Iroquois, de vrais Iroquois en chair et en os, voilà qui n'est pas banal, et c'est un événement à raconter quand on retournera dans le Midi de la France. Seulement, un désappointement attendait ces demoiselles. Comment, sont-ce là ces farouches guerriers dont le tomahawk naguère ouvrait les crânes et broyait les os, ces hommes portant avec aisance l'habit et le faux-col ? Quoi ! pas le moindre bouquet de plumes sur ces têtes, pas la plus mince chevelure à leur ceinture ? J'avoue, moi-même, que je me sentis un peu humiliée devant tant de civilisation. Ces dames insistèrent pour qu'on leur fit au moins voir un costume national. Hélas ! il n'en reste que ce que la tradition a bien voulu nous conserver ; le tatouage, le collier, les anneaux sont allés rejoindre la hache de guerre et si les convenances gagnent à l'état actuel des choses, le pittoresque sûrement y perd.

Le chef Jocks, prévenu qu'il n'avait pas été oublié dans les présents de M. Herbette, vint au presbytère immédiatement après notre arrivée, pour souhaiter galamment la bienvenue aux Françaises d'outre-mer, lesquelles eurent d'ailleurs, sans contredit et sans récriminations, les honneurs de la journée.

Mais le héros de ces héroïnes, je le déclare, au risque de faire rougir d'envie plus d'un Visage Pâle, fut Jocks, le chef Jocks. Ce nom qui éveillait dans les esprits le souvenir d'une jeunesse particulièrement brillante, ce nom qui aurait fait battre, il n'y a pas tant de lunes encore, le cœur timide de plus d'une vierge montréalaise, Jocks enfin, dont la personnalité sut même arrêter sur elle le caprice d'une reine de théâtre, parut avec toute l'auréole de la célébrité, et sut, ce qu'il y a de mieux encore, conserver son prestige.

Durant quelques heures, il revécut son passé ; on eut dit, je ne sais quelle marée montante de souvenirs qui envahissait son esprit, faisait luire d'un éclat plus vif, le feu sombre de sa pru

nelle, et lui faisait éprouver le besoin de communiquer les impressions qui s'éveillaient en ce moment si fortes en son âme.

—Quand les étudiants des deux universités réunies, Laval et McGill, m'avaient choisi comme leur représentant, commençait-il, et sa physionomie qui garde la fierté native de sa race, avait un rayonnement de plus ...

Ou bien :

—Sarah Bernardht me disait en posant sa main sur ma tête...

Et nous écoutions le roman à peine ébauché du chef sauvage, en nous demandant ce qui serait advenu si le tourbillon mondain eut gardé cet homme, et quel eut été son rôle dans cette destinée étrange pour laquelle il n'avait pas été créée...

Si je ne vous ai pas encore dit que nous sommes en ce moment sous le toit hospitalier de M. le curé de Caughnawaga, c'est que je me réservais ce plaisir et que je voulais le mentionner à l'article presbytère. C'est une habitation, devenue un monument historique tant par son cachet d'ancienneté — elle compte près de deux cents ans d'existence — que par les évènements qu'elle rappelle.

Ce fut autrefois la maison seigneuriale des Jésuites, premiers missionnaires des Iroquois et, aujourd'hui encore elle offre, en même temps qu'un confort appréciable, l'idée d'une solidité à toute épreuve. Le site est admirablement choisi, près du fleuve, sur un coin de terre qui donne l'illusion de la réclusion et de la tranquillité la plus parfaites.

C'est de là que le premier historien de la colonie, le Père Charlevoix date une de ses lettres à Mme la duchessse de Les Dignières, où il dit : "La situation en est charmante, l'église et la maison des missionnaires sont deux des plus beaux édifices du pays......" Le bénévole historien, s'il revenait sur la terre, pourrait encore résumer l'histoire de toutes nos églises et de tous nos presbytères avec cette même phrase.

M. l'abbé Forbes nous montra le pupitre qui servit au Père Charlevoix durant son séjour à la mission iroquoise, répondant alors au nom de Sault Saint-Louis, et sur lequel il écrivit vraisemblement cette lettre, et, dans tous les cas plusieurs pages de ses intéressants mémoires.

La cure est pleine de souvenirs. On dirait une grande châsse où sont disposées ces reliques consacrées par le temps. Dans le cabinet de travail de M. l'abbé Forbes, on voit, sur les murs, les portraits des anciens missionnaires, et une carte du fort construit autrefois au Sault Saint-Louis dont il reste encore quelques débris et la poudrière qui est en bon état de conservation. Dans la bibliothèque, de vieux bouquins contenant les premiers registres et l'histoire de cette fondation, des dictionnaires en langue iroquoise, entièrement écrits à la main par les missionnaires qui se livrèrent à l'étude de cette langue. Les prêtres, qui ont desservi ce bourg ont dû apprendre et parler l'iroquois à leurs ouailles ; aujourd'hui encore, M. l'abbé Forbes et son vicaire font les prédications, le catéchisme et les confessions dans cette langue. Inutile d'insister sur les mérites d'un apostolat ainsi exercé.

Voici encore appendu au mur, un de ces immenses colliers de porcelaine, envoyé, il y a deux siècles, par les Hurons de Lorette aux Iroquois du Sault Saint-Louis pour les engager à construire "un lieu de prière" sur leur réserve.

A l'église, que nous allons pieusement visiter, nous admirons une croix de tabernacle, un devant d'autel envoyés par Louis XIV à ses "frères" indiens, un ostensoir en vermeil, qui est aussi l'offrande d'une main royale, un maître-autel et des peintures de maitre offertes par Charles X. Je n'en finirais plus avec l'énumération de toutes les choses qui retiennent nos regards ; cependant, nous ne voulons pas laisser l'église sans aller saluer le tableau représentant la petite sainte iroquoise, Catherine Terakwitha, morte, jeune encore, en odeur de sainteté.

Ces trésors sont bien gardés, – mon âme d'antiquaire eut la satisfaction de le constater—entre les mains de M. l'abbé Forbes, qui a le culte du passé et qui sait tout le prix de ces silencieux témoins d'une époque disparue.

Rien ne manque à la gloire de Caughnawaga, pas même l'honneur extraordinaire d'avoir compté dans son sein, le petit Capet, la victime du Temple, Louis XVII enfin

Mais, chut ! ne parlons pas de ceci afin de ne pas attirer l'attention du reporter, ce monstre altéré de nouvelles, et lui donner la tentation de me ravir un sujet qui doit me fournir bientôt le motif d'une passionnante chronique.

Mesdemoiselles Durieux et Milhau ayant manifesté le louable et méritoire désir d'être admises à faire partie de la tribu iroquoise nous nous rendîmes à la maison de Suksarie Kanentoton, grand père du Long Ciel Bleu, où fut signé le traité solennel dont voici la teneur :

"Le vingt-six avril mil neuf cent deux, dans la cabane de Suksarie Kanentoton, iroquois de Caughnawaga, Onnari Kanenharentha, épouse du dit Kanentoton a admis comme membre d'honneur de la tribu iroquoise de Kahnawake, Mademoiselle Durieux, et lui a imposé le nom de "Kahiouhanonne," génie protecteur des rivières."

Le contrat de Mlle Milhau fut rédigé dans les mêmes termes, et le jeune profeseur, dont nous avons déjà admiré l'éloquence facile et douce, reçut, par une attention délicate du parrain, le nom de Konwawennawi qui signifie "génie protecteur de la parole." Signèrent ensuite les témoins : M. l'abbé Forbes, Wanento Jocks, les nouvelles Iroquoises et leurs marraines. Puis, les initiées, animées de ce zèle ardent des néophytes qui fait rire devant le bûcher et courir à la torture, embrassèrent parrain et marraine, tandis que le Long Ciel Bleu, inconscient encore des responsabilités de son nom et des avant-goûts paradisiaques qu'il laisse entrevoir, regardait la scène de son flamboyant œil noir, un doigt dans la bouche.

Nous sommes deux canadiennes témoins de ce second baptême. On ne nous a pas fait l'honneur de nous compter dans le conseil de la Nation. Est-ce que les Canadiennes sont déjà aux trois-quarts Iroquoises ?

Nous sortons de la cabane de Kanentoton comblées de cadeaux. Une tiare gigantesque est destinée à la "Petite Herbe" ; Mlle Durieux tient précieusement entre ses doigts une

licorne pailletée comme jamais animal fabuleux ne le fut, et Mlle Milhau éblouira à coup sûr ses compatriotes par des rivières, des cascades mêmes, de lumineuse verroterie. Il échoit en partage à Madame Rachel Rolland et à moi des oiseaux en satin jaune et bleu qui nous remplissent d'aise, en nous donnant la satisfaction intime de posséder enfin chacune l'oiseau rare.

Puis, autour de la table abondante et généreuse de M. l'abbé Forbes, nous nous rassemblâmes tous, une dernière fois, pour manger ensemble le plat de la sagamité. Je crois pouvoir assurer, au nom de mes compagnes d'excursion, que nous n'oublierons de sitôt cette heure charmante du soir, égayée par de francs éclats de rire et une joyeuse causerie.

Une halte encore au cabinet de travail de monsieur le curé de Caughnawaga, qui nous explique la poésie des prières iroquoises, et c'est fini la bonne après-midi : l'heure du départ a sonné ; nous repassons à travers le village iroquois, que les chiens fidèles gardent durant la nuit, et voilà Montréal où nous rentrons avec dans le cœur un souvenir de plus.

FRANÇOISE.

## La Société Saint-Jean-Baptiste

(SECTION DES FEMMES)

ELLE n'est pas encore tout à fait organisée la Société de la Saint-Jean-Baptiste, section des femmes, mais elle le sera définitivement au moment où paraîtront ces lignes alors qu'aura eu lieu l'élection du comité exécutif qui devra en même temps préparer les règlements de la nouvelle association.

La première réunion des dames, appelées à faire partie de cette société vraiment nationale, n'a pas été aussi nombreuse qu'on aurait pu l'espérer. Il est vrai de dire qu'à cette époque de déménagements et de remue-ménage, les journées sont très prises à la maison. De plus, ces messieurs chargés de nous initier à la société ont beaucoup parlé—ils ont même parlé presque tout le temps—et comme résultat pratique, peu d'ouvrage a été taillé. Nous attendons avec impatience que les femmes prennent les rênes de leur nouvelle administration et qu'elles nous donnent un bon et solide programme des œuvres à réaliser et à utiliser.

## Notre projet de Colonisation

A Mademoiselle Laure Conan.

(*Suite*)

Immédiatement après le retour d'Europe de S. G. Mgr l'Archevêque, la permission accordée, au directeur de l'œuvre, s'il veut bien faire cette grâce, de se rendre à son poste et l'exécution de quelques formalités d'ordre religieux et administratif, nous ouvrirons des listes de souscriptions. Avec votre concours bienveillant, Mesdames ! - Et si nous recueillons la somme suffisante et j'y compte absolument, on se mettra aussitôt au travail.

L'établissement comprendra trois mille cinq cents acres ; trente lots de cent acres seront tirés au sort et inscrits au nom de chacun des colons ; il en sera de même pour la location des habitations, car, ainsi que cela existe en France, et, généralement en Europe, toutes seront construites à proximité les unes des autres et constitueront une "commune". Chaque maisonnette sera entourée d'un verger, d'un potager, d'un jardinet de fleurs, des écuries, remises et hangars, le tout couvrant une superficie d'environ quatre acres. L'école, plus tard, sera bâtie au milieu de la commune. Les terres en culture sur lesquelles se trouveront les granges destinées à recevoir les céréales, s'étendront autour de ce noyau d'habitations. Enfin, les terres boisées où l'on se procurera le matériel de chauffage borneront les terres en culture. Il n'y aura aucun inconvénient, en hiver, alors que les loisirs sont assez nombreux, d'aller chercher le bois à une certaine distance. Dans ces conditions, la vie sociale sera plus agréable ; le Canadien-français, vous le savez, aime la société et n'est pas bien seul ; il sera plus facile à chacun de se rendre à l'atelier commun dont je dirai un mot plus loin, où tous travailleront l'hiver ; enfin, l'école sera fréquentée plus assidûment. Trois ou quatre communes, plus tard, constitueront une paroisse.

Après la construction d'une série et d'une habitation très spacieuse, le premier terrain défriché sera celui d'une vaste ferme expérimentale avoisinant cette dernière et dont le revenu appartiendra à la "Maison."

Chaque défricheur aura sa propriété bien délimitée où il pourra travailler seul, dès qu'il y en aura suffisamment en valeur, mais le défrichement se fera en commun. Personne ne l'ignore, un défricheur travaillant isolément a beaucoup de difficultés. Les lourds troncs d'arbres à entasser, les souches à extraire du sol, etc, etc, tout cela demande l'effort réuni de beaucoup de bras ; l'expérience a prouvé que dix colons travaillant en commun, défrichent trois fois plus rapidement dix lots de terre contigus que s'ils travaillaient, isolément, chacun pour soi.

L'abbé directeur s'occupera de l'économat, de la comptabilité, des études des jeunes gens, de leur direction intellectuelle et matérielle ; les deux autres prêtres, quittant après la messe basse, la robe sacerdotale, revêtiront la blouse du défricheur, se mettront à la tête des équipes de travailleurs et encourageront de leur parole et de leur exemple. On avisera pour les longs mois de l'hiver à fonder quelque industrie dont l'atelier serait dans la grande salle commune de l'habitation : fabrication de pelles, de brosses, de balais, de charrettes ou d'autres choses (M. Gaston de Montigny dans son excellent livre "L'Étoffe du Pays," en a indiqué une grande variété.)

Les charpentiers et menuisiers travailleront constamment à l'édification des habitations des colons, qui devront être à la fois confortables, coquettes et badigeonnées en couleurs claires et gaies Aux jours de pluie, alors que le défrichement et le travail sur les fermes seront impossibles, les défricheurs, adroits de leurs mains, comme tous les Canadiens, prêteront leur aide aux menuisiers et charpentiers et s'initieront aux secrets des métiers de ceux-ci, qui, à leur tour, au temps des premières semailles sur la cendre, "à la herse," apprendront comment on devient cultivateur Et nos hommes finiront par ressembler aux pionniers si débrouillards de l'Ouest américain, capables de ferrer un cheval, de bâtir une maison, de réparer une voiture ou un harnais, etc, etc.

EDMOND DE NEVERS.

(*à suivre.*)

## Le mariage d'une petite princesse

*Etude historique*

(SUITE)

AUSSI lorsque Tessé arrivait à Turin pour y conclure le mariage du duc de Bourgogne, trouva-t-il la petite princesse toute préparée au nouveau rôle que ses onze ans allaient avoir à jouer.

La veille du départ, il y eut au palais, un grand festin suivi d'un grand bal La charmante enfant portait une robe en velours blanc ciselé avec une taille longue et busquée, un fil de perles au cou et des fleurs de grenadier dans ses cheveux frisés en spirales. Il est probable que l'enfant ne dut pas profiter beaucoup de cette soirée magnifique, si l'on songe aux ennuis de l'étiquette officielle pour une fillette de onze ans qui ne devait demander qu'à rire et à sauter ; mais ces enfants de rois, élevés d'après une discipline sévère, prenaient une attitude constamment digne, du moins en public et grandissaient loin de leurs parents sans connaître leur tendresse. Dès qu'ils paraissaient devant eux, une tenue impeccable leur était imposée.

Le soir du bal, notre petite princesse dansa avec M. de Tessé et montra un visage souriant toute la soirée. Mais le lendemain, elle ne put retenir ses pleurs et se jeta au cou de sa mère en sanglotant, — son auguste père l'attira doucement à lui, l'appelant des plus doux noms et lui faisant encore quelques recommandations pour le voyage. La comtesse de Cisterna et le marquis de Dromero furent chargés de le reconduire jusqu'aux frontières de France. Sa mère la duchesse Anne et sa grand'mère Madame Royale l'accompagnèrent jusqu'à Avigliano.

A peine arrivée à Pont-de-Beauvoisin, elle fut déclarée fille de France. Un courrier du roi venait d'apporter l'ordre de la traiter en tout comme l'épouse du duc de Bourgogne.

Louis XIV, de son coté, venait audevant de la jeune princesse et la rencontre devait avoir lieu à Montargis. En approchant de cette ville, son petit cœur battait bien fort, et elle se souvint alors des recommandations de sa mère pour cette première entrevue. La foule était immense et les carrosses avaient peine à avancer ; mais oubliant tout, elle sortit le corps à moitié de la portière et vit le Roi sur le balcon du logis où il était descendu Aussitôt qu'il eut aperçu le carrosse de la jeune princesse, il descendit avec tous les princes pour la recevoir Et comme elle voulait se jeter à ses genoux, Sa Majesté la retint et l'embrassa en lui disant : "Ma fille, je vous attendais avec bien de l'impatience."

Toute gracieuse, elle lui répondit : "Sire, ce jour est le plus heureux de ma vie." Puis elle prit la main du roi et la baisa tendrement. Le roi la présenta ensuite à Monseigneur, à Monsieur, et Monseigneur le duc de Chartres. Le roi ne se lassait pas d'admirer sa bonne grâce et son esprit et il prit grand plaisir à la faire causer.

Le soir, il joua aux jonchets avec elle, elle y montra tant de grâce et tant d'adresse que le roi, ébloui, ne pouvant contenir sa joie, dit au marquis de Dangeau qui se trouvait à ses côtés : "Je suis trop satisfait, je vais l'écrire à Madame de Maintenon."

Marie-Adélaïde venait en France sans connaître celui à qui elle allait lier son existence, ce qu'elle savait c'est qu'elle était appelée à être reine, mais du mari on parlait peu.

A cette époque où l'on fiançait les jeunes princes et princesses dès leur enfance, à cinq cents lieues de distance, il fallait bien donner une idée de la future au prince lointain qui devait l'épouser. Or il n'y avait d'autre moyen que de faire peindre son portrait par le plus habile homme du royaume et l'envoyer ensuite par un messager sûr dans le pays du fiancé.

C'est ainsi que la petite princesse put se faire une idée de Louis de France et lorsqu'il vint au-devant d'elle et de la cour à Fontainebleau, elle fut bien aise de constater qu'il ressemblait au portrait qu'il lui avait envoyé et qu'il lui plaisait beaucoup.

Aussitôt que le jeune duc vit le carosse du roi, il oublia toute étiquette et marcha cinquante pas à pied ; elle s'aperçut alors qu'il avait une épaule un peu plus forte que l'autre, ce qui gênait un peu sa démarche, mais il n'y paraissait rien quand il était à cheval.

MADAME SAUVALLE.

(*A suivre*)

## Pro Patria !

NOTRE projet de former les Canadiens-français à se rendre dignes d'occuper les chaires de littérature dans nos Universités a été accueilli par un grand nombre d'adhésions.

Nous citerons particulièrement un extrait de lettre, qui nous a été adressée par un membre distingué du clergé canadien :

"Mes félicitations de vos idées sur la formation des futurs conférenciers de littérature à l'Université.

"Le croiriez-vous ? depuis un an, ici, on essaie de nous persuader que les conférences de littérature française au Canada ne peuvent être données que par des Français.

"Momentanément, c'est vrai : pas de Canadiens préparés à remplir ces chaires. Mais, d'un commun accord, poussons qui de droit à envoyer de préparer là-bas de jeunes Canadiens. Les raisons que vous en donnez sont excellentes. Vous le dites bien, les aptitudes sont ce qui manque le moins, et ces chaires de littérature, offertes à notre jeunesse étudiant, stimuleront puissamment les talents. C'est une carrière qu'on ambitionnera, me semble-t-il."

## Faut-il gater les enfants ?

SI l'on s'en tenait à la signification exacte du verbe employé dans ce titre, la réponse à la question qu'il formule ne pourrait être que négative. En effet, dans son acception la plus usuelle, le mot *gâter* exprime une idée de détérioration, de déformation sans profit, sans nul avantage. Mais le même vocable cesse entièrement de se montrer sous un jour aussi défavorable et se fait mieux apprécier, quand il s'applique aux rapports existant entre les parents et leurs enfants ; lorsqu'il vise les bons procédés dont les pères ne se montrent point avares envers ceux qui leur doivent la vie ; aux heures où il évoque les cajoleries, les tendresses que, sans compter, les mères prodiguent aux êtres qu'elles ont appelés à l'existence et qu'elles ne trouvent jamais assez choyés, suffisamment fêtés.

C'est, d'ailleurs, de ce terme, peu attirant au premier abord, qu'est né le substantif *gâterie*, résumant les soins délicats, les attentions touchantes dont la femme, avant tous autres, se montre coutumière. Combler quelqu'un de prévenances, de bontés, ne semble donc point répréhensible, et si l'on n'encourt aucun blâme en traitant ainsi de simples alliés et même des étrangers, on sera exempt de tout reproche chaque fois que cette louable habitude bénéficiera à une descendance directe. Il est, dès lors, incontestablement permis de conclure qu'il faut gâter ses enfants

D'ordinaire, point n'est besoin de contrainte pour obtenir l'exécution de cette obligation, de ce devoir imposé par une loi naturelle, facile en son accomplissement. Tout au contraire, il y a lieu, dans bien des cas, de modérer l'élan et d'empêcher des excès avoisinant l'aveuglement. Au surplus, un cœur de pierre seul serait capable de contempler, sans émotion, le bébé rose, enseveli sous les riches dentelles ou enveloppé de modestes lainages, dormant en son berceau dont, à son réveil, il agite, souriant, les longs rideaux rasant le sol Aussi, le chérubin qui esquisse ses premiers pas, saisi de crainte, à chaque mouvement, à chaque effort vers les bras tendus, s'inclinant, s'abaissant jusqu'à lui ; la mignonne tête blonde qui s'évertue à articuler les doux noms de papa, de maman, dont il fera, par la suite, un si fréquent usage, n'attendent jamais les baisers laissant leur empreinte sur leurs chairs à peine formées, les chaudes et innocentes étreintes, les transports de ce pur et prof nd amour que Dieu mit en l'âme de quiconque le seconde dans son œuvre. A cet égard, pourtant, on doit l'avouer, le mérite n'est pas immense. Ces frêles roseaux naissant à peine, complètement privés de la possibilité d'exister par eux-mêmes, ont besoin de tant de secours, demandent à être entourés d'une si vive sollicitude, qu'il y aurait cruauté manifeste à leur refuser l'appui qu'ils implorent sans cesse, et dont les caresses leur semblent la véritable expression.

Le chantre sublime de l'enfance, celui dont l'univers entier récemment célébrait le centenaire, en a dit tous les charmes :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés ;
Laissant errer sa vue, étonnée et ravie,
Offrant, de toutes parts, sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Mais, loin de se limiter aux premières années, l'extrême bienveillance des parents pour leur progéniture, est tenue de se soutenir, de s'affirmer en proportion du cas que peuvent en faire ceux qui en recueillent le bénéfice. Sitôt que se montre la raison, que se dessine le jugement, l'enfant doit se sentir enveloppé d'une bienfaisante atmosphère le soumettant à aimer sa maison par dessus tout, à la considérer comme un paradis qu'il ne voudrait jamais abandonner. Les souvenirs qu'il retiendra de son séjour sous le toit paternel, pour être durables autant que profitables, ont besoin de ne lui rappeler que des moments faits de ce bonheur qu'uniquement procure la vie de famille entre un père et une mère qui l'auront passionnément aimé.

J. GERMANO.

(*A suivre*)

## Lettre d'Ottawa

1er mai 1902.

*Chère Françoise,*

La session touche déjà à sa fin et nous ne vous avons pas même entrevue à Ottawa. Ce serait de la noire ingratitude de votre part, si vous n'aviez une excuse : ce nouveau-né qui réclame tous vos instants et dont les spécimens sont ici entre toutes les mains. Vous avez séduit la députation, que dis-je, le gouvernement même. J'entrais l'autre jour chez un de nos ministres les plus anglo-saxons, et j'aperçus sur son bureau la couverture vert-nil du *Journal de Françoise*, dissimulé sous un monceau de lettres aux en têtes officielles. J'exposai d'abord l'objet de ma visite, une faveur pour un ami, et comme mon haut interlocuteur me paraissait en veine de bavardage, je lui demandai s'il était abonné. Il me répondit affirmativement. "Mais, remarquai-je, je ne vous ai jamais entendu parler français ?"

—Qu'à cela ne tienne, me dit-il en anglais, vous allez voir. J'attends justement mon ami le Dr Russell, député de Hants, et vous jugerez. Il est le plus fort élève de notre classe de français. Tenez, le voici.

Effectivement, M. Russell, le plus aimable des hommes, ma chère, soit dit par parenthèse, pénétrait justement à ce moment dans le sanctuaire ministériel. Il s'avança vers son ami et lui dit, en lui tendant la main :

—Bonjour—monsieur ; — il—fait—beau—temps—aujourd'hui.

Et le ministre de répondre, avec un sérieux imperturbable, la phrase suivante du manuel :

—Monsieur — vous — avez — un— accent —excellent.

L'expérience était concluante ; j'ai chaudement félicité ces deux messieurs de leur magnifique effort. J'étais si contente de leur voir ainsi parler le français que, si je ne m'étais retenue, je les aurais embrassés tous deux..... pour l'amour du français. Mais c'est défendu dans les lambris parlementaires. Du moins on le dit, et il faut le croire en dépit des potins qu'on fait circuler.

Vous ne sauriez croire à quel point l'atmosphère du Parlement d'Ottawa constitue un bouillon de culture efficace pour la génération rapide de petites histoires à raconter sous l'éventail. Ne croyez pas que je vais vous les répéter ; j'aurais trop peur de faire rougir les feuillets vierges sur lesquels j'écris ces lignes. Et puis, elles sont presque toutes, sinon fausses, du moins tellement enjolivées, que la vérité y est réduite à l'état de portion infinitésimale.

Pourtant, je viens d'en entendre une, *une bien bonne*, comme disent ces messieurs. On me l'a racontée au bal de l'Hôtel Russell qui a eu lieu hier soir même et dont les flonflons bourdonnent encore à mes oreilles. Vous savez ce qu'est cette fête à laquelle sont invités, tous les ans, les pensionnaires de l'Hôtellerie St-Jacques. De même qu'au *progressive euchre*, il y a un prix de consolation pour les joueurs malheureux, de même à Ottawa il y a une soirée de consolation pour ceux qui n'ont pas pu se faire inviter aux réceptions de la session : c'est le Bal du Russell. Il suffit d'inscrire son

(*A suivre à la page 56*)

# Le Roman d'une Princesse

Par Carmen Sylva

(*Suite*)

Je suis vraiment, mais vraiment pénétré d'une telle faveur de votre plume. Peut-être ne vous doutez-vous pas combien ces mots tracés par une plume princière sont faits pour m'aller au cœur ? Cela tient naturellement à l'écriture.

Vous perpétuez donc les belles traditions des cours, en réunissant autour de vous des artistes et des savants. Et il se trouve dans notre siècle des hommes connus, arrivés aux dignités (permettez-moi de souligner que je n'ajoute pas des hommes de valeur) qui, pour obéir à ce flatteur appel, sacrifient leur individualité propre, parfois divine, à l'esclavage de l'étiquette.

Malheur à la race humaine ! Elle mérite les souffrances sans nom auxquelles elle est en proie ; elle n'est pas digne d'être libre et heureuse.

En ce qui me concerne, Altesse, je suis malheureusement attendu à Rome pour les fêtes de Pâques, à Londres et à Manchester pour les vacances, et jusqu'à Noël, il faudra que vous remettiez le "plaisir de me connaître." Du reste, vous savez déjà que les désirs d'un prince sont pour moi un ordre de Dieu.

Il m'est difficile de répondre aux autres points de votre gracieuse causerie ; je ne suis pas comme vous de ce grand monde où l'on raconte en souriant à son voisin, parce qu'une expression de pitié va bien à la physionomie : "—J'ai lu aujourd'hui dans le journal, qu'un littérateur, poussé par le besoin, a mis à mort sa femme et ses quatre enfants et s'est suicidé ensuite. N'est-ce pas effroyable ! —Ah ! chère Madame, répond le voisin, ces gens-là sont toujours cause de leurs malheurs. Pourquoi les pauvres ont-ils quatre enfants ?—C'est vrai ; mais ce devait être affreux, ces cinq créatures massacrées !—Affreux ; prenez donc un bonbon ! Comme la toilette de Louise est réussie !"

Je vous trouve tout à fait digne de louanges, étant donnés votre sexe et votre situation, de n'avoir encore tué personne. Car, si je ne me trompe, vous m'avez fait la grâce de me révéler qu'il y a dix-neuf ans déjà, "la lumière d'or" a eu l'honneur d'éclairer pour la première fois votre existence. Dix-neuf ans, et n'avoir fait encore de mal à aucun de ses semblables, — c'est vraiment trop pour une fille de prince !

Je suis moi-même "le garnement" que j'ai élevé ; les enfants des autres m'auraient été trop à charge pour en prendre la responsabilité.

Votre dame d'honneur à lunettes et votre précepteur sans barbe auraient beaucoup à reprendre à la méthode d'éducation que j'ai appliquée à mon élève. Et vous-même, dans vos moments de plus gracieuse humeur ; sans doute quand il éclaire et qu'il tonne, que vos vieux chênes s'écrasent à terre, foudroyés ? Ah ! la volupté de la destruction ; nous pourrions peut-être nous rencontrer sur ce point. Je voudrais avoir certaine image dans les mains pour la mettre en pièces. Assez là-dessus. Je débutai dans mon système en disant à mon pupille : — Ceci n'est rien ; tout est absurdité."—Là ! cette éducation ne peut guère produire un courtisan, Princesse ! J'ai peur que mes manières et mes révérences ne soient pas dignes de vos salons ; aussi je ne les exposerai pas aux critiques sévères de vos yeux. Cependant, quant à la taille, je pourrais, au bout du compte, me mesurer avec votre race princière ; mais en quoi cela vous intéresse-t-il ? Les femmes ont toujours été pour moi ce que sont pour d'autres les vers de terre ; une seule fois, dans mon pèlerinage Grèce, j'ai vu une jeune fille à qui j'aurais volontiers tendu la main. Elle n'avait ni bas ni souliers ; elle portait une grosse cruche sur la tête, marchait péniblement sur le sable brûlant et disparut bientôt de mon horizon. C'est pourquoi je comprends très bien que vous n'aimiez pas qu'on vous tienne longtemps la main. Faites comme moi ; personne ne vient s'y risquer.

La petite princesse, dans son grand château, voudrait connaître Rugen, ses légendes et ses revenants ? Je crois, si vous n'étiez pas "de noble naissance" que vous auriez presqu'un cœur ! Mais je suis bien désillusionné, bien dégrisé par votre dernière lettre : peut-être, parce qu'en vieux fou que je suis, je la rêvais si chaleureuse que je l'ai posée tout un jour sur la glace avant de l'ouvrir. Que pourrais-je vous raconter ? Vous ne me comprendriez pas plus que je ne vous comprends, et là-dessus, *basta ! Basta* vous semble-t-il encore trop poétique, parce qu'il est emprunté à la douce langue où résonne le Si !

Dr B. Hallmuth.

IX

Rauchenstein, 19 mars 1863.

Ma lettre vous a dégrisé, refroidi jusqu'à congélation, très respecté professeur ? Cela m'a longuement donné à penser. Je voulais découvrir le pourquoi, et en vraie fille de l'Allemagne, j'ai porté mes pensées dans la forêt, où les anémones, les violettes et toutes sortes de petites herbes qui embaument commencent à pleuvoir parmi la mousse. Un souffle de printemps passait entre les bourgeons rouges et gonflés, et m'a dit beaucoup de choses. Je crois que vous avez gardé votre masque plus longtemps que moi. Vous n'avez ni cheveux gris, ni bonne vieille femme. Les femmes sont pour vous ce que les vers de terre sont pour les autres ? Et dans toute votre vie vous n'en avez vu qu'une, une petite grecque aux pieds nus.

Eh bien ! Monsieur le professeur, utilitaire, moraliste, pédagogue, bienfaiteur du peuple,—pourquoi alors vous êtes-vous marié ? C'est fort inconvenant de parler ainsi quand on a une femme ? Il n'y a qu'un vieux garçon pour traiter les femmes de vers de terre ! Le joug du mariage est d'ailleurs, quoique fort bien rembourré, trop solidement attaché pour qu'on y échappe même par la pensée, — je veux dire en parlant aux autres, surtout aux étrangers, et par dessus tout à une jeune fille ! Vous devez être

trop préoccupé de me donner bonne opinion de vous, pour vous représenter sous de pareilles couleurs ; vous savez bien que ce ne serait pas fait pour me plaire, à moi, élevée au fond de mes bois.

Non, vous êtes jeune, car en quelques mois, vous vous promenez de Rome à Manchester, et vous travaillez vigoureusement dans l'intervalle, peut-être même pendant que vous y êtes. Mais, faites attention, si vous voulez conserver dans mon estime le rang auquel je vous avais placé.

Je sais bien ce que vous voulez mettre en pièces. C'est le bon Dieu que vous voulez détruire, lui, en qui j'ai tant de confiance et dont je ne trouve pas le monde si mal fait que vous le prétendez.

Essayez un peu de me l'ôter !

C'est ensuite cette classe de la société à laquelle j'appartiens, parce que vous la jugez inutile et même nuisible. Je la défendrai contre vous. Vous voudriez m'arracher ma joie de vivre, non parce que vous même ne jouissez pas de la vie, pas du tout ! Mais parce qu'il vous déplaît que je sois heureuse, tant qu'il existe des créatures qui ont faim. Nous verrons lequel de nous deux est davantage venu au secours de ses frères. Maintenant, vous n'admettez peut-être pas la famille chrétienne plus que l'autre ?

Je ne suis pas aussi dangereusement possédée du besoin de destruction que vous voulez bien le dire. Vraisemblablement, j'ai dans le sang, j'ai sucé avec le lait, des principes conservateurs. Jamais je n'ai cassé une seule de mes poupées ; je conserve des petits verres depuis ma première enfance : je n'ai pas le courage de cueillir une fleur, de peur de lui faire mal et de la voir se faner avant les autres, jamais, même pour la mettre dans mes cheveux, qui sont fort longs et pendent sur mes épaules. Ni tête rasée, ni lunettes, ni pince-nez, rien de l'émancipation des femmes !

On m'avait donné une fois un bouvreuil ; je ne puis souffrir les oiseaux en cage, et la pauvre bête, avec cela, sifflait le "Mantellied !" C'était si navrant que je l'ai rendu au bout de deux jours. J'ai, dans la forêt toute une volière en liberté qui vient sur ma fenêtre et vole autour de moi. Voilà mon besoin de destruction ! Comme de loin on juge mal les caractères ! Le bon Dieu a une manière à lui de les composer qui met au défi les plus habiles professeurs de logique et d'esthétique.

Puisque vous craignez l'esclavage dans notre maison, vous faites bien de nous éviter. Il ne faut pas qu'il en soit fait de vous comme du pauvre oiseau qui se donnait tant de peine pour me siffler sa plus belle chanson et qui me rendait si malheureuse. Oh ! mon Dieu ! La liberté seulement, la liberté ! Je crois que vous détestez les femmes et moi les hommes, de peur de ce grand esclavage qu'on nomme le mariage. Nous nous armons contre l'inévitable, contre les nuages sombres de la destinée qui montent à l'horizon comme un orage de printemps.

Pauvre désillusionné ! Est-ce que le vin nouveau de Rauchenstein vous a déjà donné mal à la tête ? Alors elle n'est guère solide, car vous n'avez pas encore goûté le vrai crû ? Voici une violette, un salut du printemps, qui vous arrive au milieu de vos neiges.

ULRIQUE DE HORST RAUCHENSTEIN.

---

X

Greifswald, 23 mars 18...

Rayonnante donneuse de violettes !

"Dieu envoya à Noé l'arc-en-ciel, en signe de paix." Ma blonde et charmante mère me disait cela, quand j'étais petit garçon, et que le dimanche j'apprenais à ses pieds ma Bible enfantine. Les mots et leur sens étaient depuis longtemps étrangers à mon oreille, car des années se sont écoulées depuis. Mais soudain un charme magique a déchiré ce voile du passé ; j'ai tenu dans mes mains une violette, un premier gage de printemps, et j'ai cru en voir jaillir l'arc-en-ciel, envoyé par Dieu à ses élus. Que disiez-vous dans votre première lettre ? "Les statues deviennent vivantes, les temples se relèvent de leurs ruines." Mais toutes les statues prenaient à mes yeux une forme virginale, pleine de noblesse ; au lieu des temples, s'élevaient des rochers portant un vieux château à leur sommet. Je vous remercie, enfant, de ce rêve ! Il y a entre lui et la réalité un lien solide ; la réalité elle-même n'est d'ailleurs qu'apparence ; votre forêt verdoyante n'est elle-même qu'une poussière incolore, qui, un moment, sous la puissance magique de vos yeux, prend forme et couleur, et redevient ensuite poussière. Poussière elle est devenue, ma blonde et gracieuse mère, et vous-même, vous deviendrez poussière, et je deviens fou à chercher en vain le pourquoi !

Vous seule, si je pouvais vous préserver du sort commun à tous les hommes, je me réconcilierais avec l'ordre du monde ! Non, je ne veux plus rien détruire de ce qui vous est précieux, souriante fille de prince ! Les hommes n'ont compris qu'à demi le sens de l'arc-en-ciel ; ils n'ont laissé aucune paix à Dieu. Avec une curiosité ambitieuse, ils ont voulu escalader les nuages. Mais moi, noble châtelaine, je ne suis pas de ces hommes ambitieux ; je comprends le double sens de ce salut de printemps et j'élargis l'infranchissable abîme, qui, en dépit de toutes les escalades, demeure toujours entre le ciel et la terre. Si jamais notre terre devenait un ciel, alors je m'approcherais de vous et j'implorerais de vos mains une couronne au lieu d'une seule fleur ; mais cela n'arrivera jamais. Il y a deux mondes !

Je ne sais vraiment plus si je suis jeune ou si je suis vieux ; depuis longtemps, je n'ai pas fêté mon jour de naissance, et je n'ai ni parents, ni frères, ni sœurs, d'après lesquels je puisse calculer mon âge. Je suis vieux par la pensée, cela suffit, et j'ai réellement une bonne vieille femme. Elle s'appelle Mine, elle a été ma nourrice et me sert maintenant de ménagère. Elle est la fidèle compagne de mon appariteur, et porte pour devise :—Aussi dévouée que bornée.

*(A suivre.)*

# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

## L'enfant terrible

*( Vers à réciter )*

*Marcel est un enfant terrible :*
*Avec ce bambin de cinq ans*
*La surveillance est impossible*
*Car il la trompe à tout instant.*

*Un jour de la saison dernière*
*S'étant battu fort ardemment,*
*Il revint auprès de sa mère*
*Plein d'accrocs et le front saignant.*

*Quand on eut pansé la blessure*
*La maman dit : "Je voudrais bien*
*Savoir d'où vient cette écorchure ?"*
*Marcel répond : "Je n'en sais rien."*

*"Vous le savez, la chose est claire,"*
*Dit la mère en haussant le ton,*
*"Eh bien, maman, voici l'affaire,*
*J'ai saigné du nez sur mon front."*

## Causerie

Si vous le voulez bien, petits amis, nous allons aujourd'hui causer de patriotisme. De nos jours, voyez-vous, il n'est plus possible d'ignorer la signification du mot, moins encore la chose elle-même. Il faut savoir, même quand on est jeune, que l'amour de la patrie vient après l'amour de Dieu et l'amour du foyer, et de ces trois sentiments découlent les nationalités fortes et durables.

Le patriotisme est une plante qui doit être cultivée de bonne heure dans nos cœurs, car nous naissons tous avec l'amour du pays comme nous naissons avec le germe de nos défauts, mais avec cette différence que nous devons étouffer l'un et développer l'autre A mesure qu'il grandit, l'enfant stimule ses sentiments patriotiques par la lecture des annales de son pays, et certes il y a de quoi enflammer vos jeunes imaginations petits amis, dans l'histoire si chrétienne et si valeureuse de notre beau Canada.

De nos jours, heureusement, il n'est plus nécessaire pour servir son pays, de s'engager comme nos ancêtres dans des luttes parfois sanglantes. Il suffit, aujourd'hui, de travailler à être utile à la patrie dans le milieu où Dieu nous a placés.

Chacun a sa mission ici-bas, les hommes comme les femmes, les jeunes comme les vieux. Il n'y a personne qui soit trop petit, trop infime, pour aider à l'édification de l'œuvre patriotique ; la nationalité est un immense temple en construction qui a toujours besoin d'ouvriers, ainsi, ne vous dites pas : "Je suis trop jeune pour m'occuper de ces choses, ce sera pour plus tard," vous vous trompez, c'est maintenant qu'il faut commencer à s'y intéresser.

Savez-vous, petits enfants, que de nos jours, on apprend mieux l'histoire de France que l'histoire du Canada ? Certes, il est nécessaire de connaître la première parfaitement puisqu'elle est l'origine de la nôtre, mais il ne faut pas oublier que notre vraie patrie est le pays dans lequel nous vivons, ce beau Canada où nous sommes nés et où nous espérons tous mourir.

A propos de patriotisme, laissez-moi vous raconter un fait dont j'ai été moi-même le témoin Il y a pourtant quelques années de cela, mais son seul souvenir m'émeut encore aujourd'hui.

Nous étions à la campagne pendant la belle saison. J'étais sur la grève à la recherche de coquilles variées qui abondaient à cet endroit.

Mon attention fut soudain attirée par un bruit de voix qui semblait venir d'un creux de rocher tout près de moi. J'approchai. Deux petits garçons de dix à douze ans poursuivaient une conversation des plus animées.

—Tu as beau dire, disait un petit blond à l'œil vif, digne fils d'Albion dont la famille avait choisi ce village entre tous pour y passer la belle saison, les Anglais quand ils font la guerre, ils la gagnent presque toujours, c'est papa qu'il l'a dit et il le sait, lui.

—Ça n'empêche pas, reprit l'autre, un gars du village qui instinctivement s'érigeait en champion de son pays, ça n'empêche pas qu'ils en ont bien perdu des batailles eux aussi C'est notre maître d'école qui l'a dit et c'est lui qui en connaît long sur le compte des Anglais

—Puisqu'il est si savant ton maître de classe, reprit le petit citadin, il a dû te dire aussi que c'étaient les Anglais qui avaient rapporté la victoire sur vous autres les Canadiens, et que c'est depuis cette époque que le Canada leur appartient....

Gonflé, rouge comme une pivoine, le campagnard se lève brusquement. Il semble hésiter :

—Oui.... ça .. c'est vrai.... puis se redressant fièrement : Mais si c'est arrivé, reprit-il, c'est parce que les Canadiens étaient trop fatigués......

Le pauvre petit n'avait pu, dans sa jeune imagination, trouver de meilleure raison pour excuser la défaite des siens sans que leur honneur en souffrit. Cela me fit plaisir que cette fierté instinctive de l'enfant et son ardeur à la défense de ses compatriotes.

TANTE NINETTE.

## Correspondance

*Chère tante Ninette,*

Oh que je suis heureuse en vous écrivant pour vous raconter ainsi qu'à vos petites nièces un joyeux baptême. Imaginez-vous donc que j'avais été commère à l'âge de huit ans seulement et mon petit frère qui était compère n'avait que onze ans. Tous les deux comme on le dit des fois nous avons lâché la queue du chat. Nous sommes rendus à l'église en carrosse s'il vous plaît. Je me vois assise avec mon grand air de circonstance et heureuse d'entendre les cloches sonner à toute volée et je m'imaginais que les cloches sonnaient bien plus fort pour notre compérage que pour les autres. Mon filleul Gérard qui a aujourd'hui trois ans est un joli gros blanc aux yeux bleus, inutile de vous dire comment il est gâté par son petit parrain et sa petite marraine. L'autre jour, je le servais des confitures dans sa petite assiette en lui recommandant bien de les manger avec du pain. Non non dit il pas avec du pain avec une cuillère, et nous l'avons laissé manger à son goût en riant beaucoup de cette idée.

ROSETTE, (11 ans).

# ☼ PAGE DES ENFANTS ☼

## Une visite aux Chutes Niagara

Je suis allé avec mon père l'été dernier visiter les chutes Niagara. Comme vous le savez tous, chers petits lecteurs, les chutes Niagara sont une des plus belles merveilles de l'univers. Quel beau spectacle que de voir ces belles nappes d'eau se précipitant avec fracas d'une hauteur d'environ six cents pieds. Elles font un bruit terrible, plus fort même que le tonnerre ; on les entend à plusieurs milles de distance.

Comme nous voulions voir les chutes de plus près, nous descendîmes, papa et moi, conduits par un guide sur un pont qui passe sous ces chutes, ayant eu soin de se revêtir d'un habit en caoutchouc, car nous ne voyions que l'eau qui tombait sur nous par torrents.

Sur le bord de la rivière Niagara, il y a une tour construite en acier, lorsque nous fûmes sur la plateforme, il se déroula à nos yeux un joli panorama. Après un séjour d'une semaine dans ces parages, nous retournâmes à Montréal enchantés de notre voyage.

CHAMPLAIN, (14 ans).

## LES JEUX D'ESPRIT

### Question d'Histoire du Canada

Donnez les faits aux dates suivantes : 1608, 1634, 1642.

### Histoire du Canada

*Pour les petits enfants jusquà 12 ans*

Donnez les noms des vaisseaux de Jacques-Cartier. Combien y en avait-il ?

### Question de Grammaire

Quelle différence y a-t-il entre *de suite* et *tout de suite ?*

Partir pour la campagne et aller en campagne ?

### Charade

Mon un, mon deux, mon tout vous seront secourables,
Mon un, si de marcher vous n'êtes plus capables
Mon deux si vous cessez, hélas ! d'être un heureux.
Mon tout, si les frimas font de vous un frileux.

### Devinette

Quand on me met aux pieds je marche sur la tête,
Devine promptement ô toi qui n'es pas bête.

## Solution des Jeux d'Esprit

### Charade No 3

Réponse : Cléopâtre.

Ont bien déviné : Fanny Maurault, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Comtesse Isaure, Montréal ; Albertine Pelletier, St-Ferdinand d'Halifax ; Florence, Québec ; Jeanne Allard, Berthierville ; Hattie, Nicolet ; Une élève de l'Académie Ste-Marie, Montréal ; Héléna, Nicolet ; Marie-Ant. Gosselin, Chicoutimi. Fleurette, Philippine. Paul Lafontaine. Marguerite Préfontaine, St-Hilaire, Rose de Mai.

### Devinette No 3

Réponse : La cloche.

Ont deviné juste : Agapit Legris, Louiseville ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Hattie, Nicolet ; Héléna, Nicolet ; Florence, Québec ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Maurice Bauset, Ottawa ; Fanny Maurault, Montréal ; Champlain, Montréal ; Philippine, Aimé Lafontaine, Paul Lafontaine, Marguerite Préfontaine, Rose de Mai ; Fleurette, St-Jérôme.

### Question d'Histoire Sainte

Les Hébreux demeurèrent quarante ans dans le désert Leur nourriture était la manne qu'ils devaient recueillir avant le lever du soleil.

Ont bien répondu : Henri de Varennes, Waterloo ; Adine Maurault, Montréal ; Florence, Québec ; Marie Paul Martineau, Montréal ; Héléna, Nicolet ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Agapit Legris, Louiseville ; Philippine, Fleurette, Rose de Mai, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, Marguerite Préfontaine ; Irène Grenier, Québec.

### Question de Géographie

Il se trouve plusieurs villes du nom d'Inverness, notamment dans l'Ile du Prince-Edouard, la Nouvelle-Ecosse, la Colombie Anglaise et la Province de Québec. Ceux qui ont désigné quelqu'une de ces provinces au lieu de la Province de Québec seule comme c'était mon intention, n'ont pas fait de faute et j'inscris leurs noms en conséquence : Héléna, Nicolet ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Marthe Martineau, Montréal ; Fanny Maurault, Montréal ; Agapit Legris ; Une élève de l'Académie Ste-Marie, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Philippine, Chs. Paul, Lafontaine, Marguerite Préfontaine, St-Hilaire ; Myosotis, Ottawa ; Irène Grenier, Québec ; Rose de Mai, Montréal.

## Petite poste en famille

Je souhaite à *Petite sœur de Fleurette* une cordiale bienvenue. La solution de la charade était juste mais tu es arrivée en retard. Je constate avec plaisir que ton écriture est soignée et ta lettre bien écrite, ce qui est une bonne note en ta faveur. Reviens encore, petite nièce, je serai toujours heureuse de te recevoir.

Sont arrivées trop tard les solutions de la devinette et de la question drolatique envoyées par *Minnie d'Anjou*, *Jeanne Saucier* et *Lucina d'Anjou*, de Matane. C'était dommage, j'aurais aimé pourtant à insérer vos noms dans ma page. J'ai un si grand faible pour mes petites compatriotes du bas de Québec. Revenez plus tôt la prochaine fois. Vous avez dix jours pour répondre aux questions, mais ne faites pas partir vos lettres la dixième journée comme cette fois-ci

Je publie ta narration, petit *Champlain*, à titre d'encouragement ; j'admire ta persévérance et la promptitude avec laquelle tu t'es mis à l'ouvrage après les observations que je t'ai faites. Nous allons corriger ensemble, si tu le veux bien, les quelques fautes d'orthographe que j'ai rencontrées dans ta composition.

*Environ*, adverbe, ne varie que dans cette acception : les alentours d'un lieu.

*Conduits* sans auxiliaire, dans ce cas, est participe adjectif et s'accorde comme un véritable adjectif avec le nom auquel il se rapporte.

*Ayant eu soin* reste invariable parce qu'il signifie ayant eu *le* soin.

*Lorsque nous fûmes descendus* et non *fîmes*, l'un étant le verbe être et l'autre désignant le verbe faire, ce qui ne donnerait pas à la phrase la même signification.

Quant au mot *chute*, il ne prend pas d'accent circonflexe, et c'est tout aussi bon, petit neveu, car il ne le conserverait pas longtemps partant d'une hauteur de six cents pieds.

*Rosette*, ta composition a le mérite d'un absolu naturel, et pour ton âge ce n'est pas mal raconté. Ton orthographe est bonne, il y avait peu de fautes, je n'ai vu que celles-ci : *compérage* et non *comparage* Ce mot ne se dit pas pour la cérémonie du baptême elle-même, mais désigne l'affinité entre compères et commères. On dira : J'ai été de compérage avec un tel.

Je le servais, verbe sans auxiliaire, s'accorde avec son sujet *je*, première personne du singulier,

Au revoir, petite, recommande à ton filleul de ne pas trop manger de confitures, ça fait tomber les dents.

Je remercie *Comtesse Isaure* de ce qu'elle dit du JOURNAL DE FRANÇOISE. Je serais heureuse de la revoir encore, sa calligraphie si parfaite est agréable aux yeux, et ses compliments doux à lire.

Bienvenue à *Marthe* et *Jeanne Allard* qui ont des droits incontestables à ma particulière sollicitude. Je suis contente, *Jeanne*, que tu aimes la page des enfants, ma grande ambition est de la rendre de plus en plus intéressante.

Quant à *Jeanne* et *Henri de Varennes*, nous sommes d'aciennes connaissances. Je vous envoie à tous deux, chers petits, une bonne caresse et vous invite à venir voir souvent tante Ninette.

Bravo, petit *Maurice Bauset*, tu es habile dans l'art des devinettes et des charades. Bientôt, pour toi, la grammaire n'aura plus de difficultés que tu ne puisses résoudre. J'aime les réponses que tu me donnes ; je vois par leur clarté que tu comprends les explications que tu cherches

J'avais deviné ton nom par l'adresse que tu mets toujours en haut de tes lettres.

Tante Ninette remercie "*Maman d'Antoinette*" des bonnes choses qu'elle lui doit à propos de sa page. La directrice de ce journal me prie lui transmettre ses meilleurs souvenirs.

Ma petit Rose de Mai, j'ai regret de te dire que tu t'es trompée. Françoise n'est pas la tante Ninette de cette page ; j'espère que tu ne l'en aimeras pas moins, car elle a beaucoup d'amitié pour ses neveux et nièces la

TANTE NINETTE

## Lettre d'Ottawa

(*Suite de la page 41*)

nom sur le registre de l'hôtel et d'y occuper une chambre même modeste, pour y figurer à côté des membres de l'aristocratie du lieu. Vous concevez le mélange qui résulte de cette facilité d'introduction, mais la fête n'en est que plus drôle. C'est probablement la seule où l'on s'amuse. On s'est beaucoup diverti hier soir, surtout les messieurs A une certaine heure avancée de la soirée, on voit régulièrement pénétrer tout un contingent très élégant de femmes généralement jolies, toutes de grande tenue, mais d'une distinction exagérée qui sent un peu l'apprêt Ce sont les étoiles des compagnies dramatiques ou lyriques en représentation au théâtre de l'Hôtel admises sous le chaperonnage indulgent mais intéressé de quelque jeune député galant ou quelque sénateur bien conservé dont la moitié voyage au loin. La vraie fête commence alors. Les personnages officiels disparaissent bientôt et une douce confraternité s'établit entre l'art et la politique. Tant de nos législatrices viennent de si loin qu'elles n'ont jamais vu d'actrices de si près ; et c'est pour elles un régal de faire vis-à-vis à ces dames. Et puis, c'est moins cher que de payer sa place au théâtre pour les voir pardessus la rampe seulement.

Mais j'oublie mon histoire. Or donc voici ce qu'on m'a conté. Vous avez sans doute entendu parler de M. Morin, du Père Morin, le bon député de Dorchester, dont la bonhommie un peu excentrique sert de thème à une foule de contes amusants. Il est plein d'esprit, ce vieux gaulois, mais d'un esprit qui frappe dur comme un coup de massue.

M Morin était allé rendre visite à l'un des deux présidents qui résident au Parlement, il est inutile de préciser davantage.

Le président le reçut dans son salon où il se trouvait en compagnie d'une dame, amie de sa femme, en visite à la présidence. Il présenta cette dame au Père Morin qui, n'ayant pas saisi le nom et croyant parler à la femme du président, lui adressa de forts galants compliments qu'elle accepta sans lui dévoiler son erreur.

Au bout de quelques instants, Madame la présidente entra en personne dans le salon et son mari la présenta immédiatement à M. Morin qui, fin comme l'ambre, s'aperçut qu'il avait commis une gaffe mais n'en laissa rien paraître. Au contraire, il redoubla de politesse et de compliments à l'égard de la nouvelle venue déployant toute la richesse de son répertoire aimable.

La première dame présentée rit d'abord sous cape de ce qu'elle croyait devoir être la déconvenue du bonhomme ; mais elle fut un peu piquée de voir qu'il ne se laissait pas désarçonner et qu'il n'avait pas sorti pour elle le fond de son sac à madrigaux.

—Mais, dit-elle en minaudant, c'est de la trahison, cela Vous m'avez déjà fait tous ces compliments-là tout à l'heure quand vous me preniez pour la présidente.

—Excusez, madame, dit le Père Morin en clignant malicieusement son œil, mais je ne vous ai jamais prise pour la présidente. Pensez vous que je ne sais pas distinguer la soie du coton ?

Un peu crue, la réplique ! Mais vous avouerez qu'elle n'est pas banale.

Du bal au sermon, il n'y a qu'un pas, à Ottawa, du moins. On s'y croirait à Versailles au temps du Grand Roi où les dames de la cour émergeaient des salons dorés pour pénétrer à la chapelle royale parfumée et y recevoir les grandes leçons des prédicateurs de la cour. Je vous assure que nos élégantes et nos mondaines ont reçu, dimanche dernier, à l'église du Sacré-Cœur, une douche qui n'était pas mince et qui en a transi quelques-unes jusqu'aux os. On ne parlait que de cela le lendemain. Le Père Lalande, de Montréal, est venu prêcher un sermon à la haute société catholique d'Ottawa. Ce qu'il était documenté et ce qu'il n'a pas ménagé les figures ni les expressions ! On eût dit du Bourdaloue. Du petit coin où j'étais blottie, examinant toutes les têtes courbées sous l'orage, je songeais au grand sermon de l'éminent prédicateur lorsqu'il tenta une dernière fois d'arracher Louis XIV des filets dorés de la Montespan. C'était la même vigueur, le même feu, la même ardeur, avec des tableaux saisissants du luxe, du relâchement des mœurs dans la société, de la licence des réunions mondaines, de l'impudicité des théâtres, de la luxure des costumes, de l'adultère, etc.

L'assistance, prise au piège, s'est retirée confuse et furieuse. Voilà en somme le seul résultat que j'aie constaté ; le lendemain il n'y paraissait plus ; les robes n'en étaient ni plus simples ni plus montantes hier soir. Toutefois, je suis bien sûre que si le gouvernement se mêlait maintenant de recommander le Père Lalande pour le cardinalat, il y aura du grabuge dans bien des ménages ministériels.

Votre amie toujours,

MISS PING PONG.

## A propos de cartes

J'AI reçu ces jours derniers une lettre—anonyme naturellement—dans laquelle on me dit :

"' Vous laissez accuser, sans les défendre, nos femmes canadiennes de la meilleure société de tricher aux cartes. Savez-vous que c est une insulte terrible que l'on porte contre elles ?...''

Je le sais fort bien. Seulement l'insulte ne s'adresse nullement aux Canadiennes en général, mais à celles qui sont assez peu soucieuses de leur dignité et de leur honneur pour descendre à ce petit métier. A celles-là, je laisserai volontiers prodiguer l'insulte et si ma correspondante trouve à y redire, elle pourra m'envoyer sa carte de visite, je saurai, à mon tour, ce que je dois penser sur son compte.

J'avoue qu'après avoir lu la lettre de Mme X., j'ai hésité quelque peu à la reproduire Ne fréquentant pas les cercles, où l'on joue les cartes, j'ai cru l'accusation trop exagérée peut-être. Mais sur informations prises, j'ai pu constater que le mal existait et qu'il était encore plus grand que je le pouvais croire.

On m'a même cité des noms avec détails circonstanciés qui ne laissent plus aucun doute. Et comme me répétait, hier encore, une dame dont on ne saurait nier la respectabilité : Il faut que cela cesse.

Si le JOURNAL DE FRANÇOISE contribue à le faire cesser en dénonçant très haut ce vice, il pourra déjà compter à son avoir une bien bonne œuvre.

FRANÇOISE.

## L'affectation chez les jeunes filles

LE Ciel les avait faites jolies avec leurs beaux yeux d'azur, leurs cheveux blonds, caressant leur front de mille boucles provocantes ; leur teint satiné portait encore la couleur et le parfum des roses effeuillées par quelque bonne fée durant le sommeil de leur enfance.

Elles étaient créées pour plaire, pour être adulées, surtout pour être aimées, ces jeunes filles, et voilà qu'elles se couvrent d'un épais voile qui fait disparaître la beauté de la nature, pour ne laisser que les mauvais coloris de l'emprunt et de l'imitation.

Voilà le chef d'œuvre que vous détruisez, jeunes filles affectées. De jolies que vous étiez, vous devenez laides avec ces sourires empruntés de charmeuse que vous essayez de prendre, et qui, se changeant bientôt en une affreuse grimace, difforme les lignes régulières du plus classique visage.

Vos yeux étaient beaux et expressifs ; mais quel usage en faites-vous ?

Vous leur faites faire mille tours vertigineux dans leur orbitre et leur expression douce et naturellement captivante devient effrontée ou dure et éloigne plus les admirateurs qu'il ne les invite à rester auprès de vous.

Vous étiez naturellement gracieuse, mais toute cette grâce disparaît devant ces manières de petites précieuses, ou de feinte langueur à la Sarah Bernhardt que vous vous étudiez à prendre. Vous devenez gauches, raides, et même ridicules aux yeux de tous. Votre démarche devient gênée quand elle n'est pas d'une nonchalance révoltante ; vous ne pouvez plus donner la cordiale poignée de main qui ne se donne que lorsque le cœur est sincère, vous l'avez remplacée par le *shake-hand* anglais, et le visiteur, à qui vous l'offrez, pourrait croire que vous voulez lui faire toucher le plafond de votre salon, tant vous portez haut la main.

Vraiment on est porté à plaindre ces pauvres jeunes filles qui sont la victime de cette maladie de l'affectation. Vous vous trouvez donc bien mal au naturel pour essayer de la sorte à vous transformer si complètement ? Apprenez donc, pauvres simplettes, qu'il n'y a qu'un Dieu capable de créer, et si vous n'êtes pas satisfaite de son œuvre n'essayez pas de le corriger, car votre transformation sera peut-être aussi complète que celle du roi Nabuchodonosor.

Si par bonheur vous possédez quelques talents, faites-en donc bon usage en vous rendant de bonne grâce et sans façon au piano où l'on veut vous entendre exécuter un morceau ou chanter une romance.

Combien de fois ne voit-on pas, avec tristesse, un beau talent gâté à cause de cette misérable affectation.

Si l'on se fait entendre au piano ou dans le chant ce n'est qu'après bien des supplications, car la jeune fille affectée ne se rend jamais au premier appel ; elle ne serait pas assez remarquée, et quel dommage se déranger pour faire plaisir aux autres sans au moins avoir eu la satisfaction de bien attirer l'attention générale sur sa petite personne !

Eh bien ! voilà votre œuvre, jeunes filles affectées ; vous gâtez le naturel pour en faire quelque chose de méprisable et de ridicule, et vous changez en ennui ce qui n'eut été que charme et plaisir.

Corrigez-vous bien vite, car l'affectation et le faux orgueil sont en société ce qui répugne et déplaît le plus aux hommes mêmes les moins sérieux.

Gardez vos sourires de charmeuses, vos yeux langoureux et vos airs penchés pour la scène si vous êtes appelées à y jouer les rôles de coquettes, et là encore votre répétiteur ne cessera de vous dire : Soyez naturelle si vous voulez être bonne actrice.

FEU-FOLLET.

Montréal, mai 1902.

## Théâtre National Français

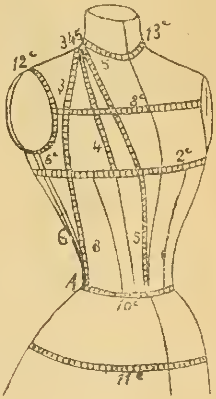
Le Théâtre National Français nous a semblé un bon théâtre où l'on ne joue que des pièces morales, et, à ce titre, il mérite l'encouragement des familles canadiennes-françaises.

---

Une des peines les plus sévères de notre vieille mère Eve, après son mariage avec Adam, a été de ne pouvoir demander à son mari s'il n'avait jamais aimé une autre femme.

## L'Art de s'habiller soi-même

AVANT de commencer à prendre les mesures pour une robe il faut avoir soin de bien placer le "point d'aplomb" comme il est indiqué plus loin. Ceci est très important. On peut l'indiquer d'avance sur la personne, en plaçant une épingle sur le corsage même bien juste à la hauteur de la taille, exactement en face le milieu du dessous de bras. Ceci fait la première mesure, longueur du dos, se prend du milieu, du bas de la nuque à la taille. La deuxième mesure part aussi du bas de la nuque, passe sur l'omoplate et vient s'arrêter à la taille au point d'aplomb.



La troisième mesure part du même point que la précédente, elle doit passer, devant, dans le creux du bras et aller à son tour rejoindre le point d'aplomb. En prenant cette mesure il faut tenir le ruban métrique légèrement tendu afin de la prendre plutôt courte et bien passer près du bras.

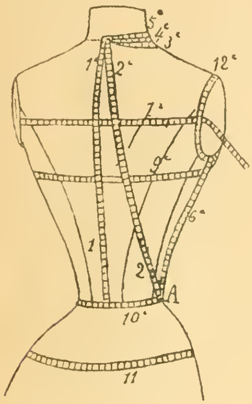
La 4me mesure part également du bas de la nuque et passant par devant doit venir s'arrêter à l'endroit le plus saillant de la poitrine, à l'extrémité supérieure des pinces. Il suffit pour la prendre exacte de laisser tomber le centimètre en ligne droite sur la poitrine et d'inscrire le chiffre auquel il se détache de lui-même du corps.

La 5me mesure.—Longueur partant du bas de la nuque et s'arrêtant au milieu de la taille devant. On tend le centimètre jusqu'à l'endroit le plus court de la taille.

6me mesure.—Hauteur du dessous

de bras s'arrêtant au point d'aplomb. Cette mesure doit être prise sans tenir le bras levé ; lorsqu'on a placé le centimètre sous l'aiselle, on laisse retomber le bras dans sa position naturelle.

7me mesure.—Largeur du demi-dos doit être prise au quart de la hauteur du dos, d'un bras à l'autre, et divisée en deux ensuite, elle sera inscrite par moitié, en même temps que la largeur du dos on peut prendre la longueur du bras au coude et au poignet, pour cela il faut tenir le bras dans une position horizontale et plié.




8me mesure.—Largeur du demi-devant. Cette mesure doit être prise 6 ou 8 centimètres au dessous du cou et inscrite par moitié.

9me mesure. — Demi-tour de poitrine. Pour prendre cette mesure le centimètre doit passer au milieu de la hauteur du dos bien sous les bras et à l'endroit le plus saillant de la poitrine ; on l'inscrit par moitié.

10me mesure.—Tour de taille inscrit par moitié. Cette mesure doit être prise légèrement serrée.

11me mesure. —Pour des hanches, cette mesure se prend aisément, et 15 à 20 centimètres plus bas que la taille, et on l'inscrit aussi par moitié.

12me mesure. —Tour d'emmancher s'inscrit en entier.

13me mesure —Tour du cou inscrit par moitié.

Les vêtements dont les mesures sont bien prises, donnent infailliblement de la grâce aux personnes qu'ils habillent. Il faut savoir prendre les mesures, non pas sur un manequin, ni sur les coutures d'un corsage souvent défectueux, mais sur la personne même.

Comme règle générale, les mesures de longueur s'inscrivent en entier, les mesures de largeur seulement par moitié. La chose est facile à comprendre : un corsage se compose de deux devants, deux petits côtés et deux demi dos. Il suffit donc de tracer le patron d'un devant, d'un petit côté et d'un demi-dos, qui, taillés sur l'étoffe double, donnent l'ensemble du corsage. Il en est de même pour tous les vêtements.

MARIE BOUDET.

## Bloc-Notes

NOUS avons lu attentivement la chronique du 24 avril dans *L'Avenir du Nord*, et nous nous promettons d'y revenir quelque jour.

---

Un journal de cette ville publiait, dernièrement la nouvelle toujours ancienne et toujours nouvelle hélas !—d'une querelle entre mari et femme. Cette fois, c'était la femme qui avait battu le mari et on annonçait la chose avec des titres de six pouces de longueur. " Rôles renversés " écrivait-on Et plus loin : " Le mari voulait exercer son *droit* de chef de maison et faire taire sa femme." Vraiment, où allons nous ? Voilà que maintenant les femmes, renversant un rôle consacré par le temps, l'usage et les traditions, refusent de se taire et surtout de se laisser battre plus longtemps ! Il était grand temps qu'un journal de femme parut afin de ramener ces égarées au sentiment de leur devoir.

---

A l'occasion de la fête du R P Recteur, on jouera, au Collège des Jésuites de la rue Bleury, " Polyeucte " de Gounod. Ce chef-d'œuvre, ne pouvant être joué tel qu il a été créé, à cause des rôles féminins inaccessibles à la scène des collèges, a été arrangé de façon à ne maintenir que les rôles masculins seulement sans que la pièce en souffre trop. Ce que cela a dû coûter de travail nous pouvons nous l'imaginer facilement et le succès, espérons-le, ne devrait pas tarder à récompenser tant de mérite. Si nous sommes bien informé, c'est le R. P. Hudon que nous devons féliciter dans l'accomplissement de cette tâche gigantesque.

Voici ce que nous trouvons dans le mot d'explication qui sert de préface :

" Sans prétendre la faire oublier (Pauline) —la tragédie de Corneille est trop connue pour en avoir eu même la pensée—nous avons, à l'amour conjugal comme à celui qui en est le prélude, substitué l'amitié, sentiment plein de noblesse, rare de tout temps n'aurions-nous, ce qui n'est pas, que l'autorité de Cicéron pour nous en convaincre—capable de pousser le sacrifice jusqu'à l'héroïsme, et l'antiquité nous offre de beaux exemples."

Cette soirée aura lieu le 21 mai, à huit heures. Avis aux amateurs de belle musique.

---

Superbe messe en musique le 3 mai, dans la chapelle du Mont St-Louis, à l'occasion de la fête du Bienheureux de la Salle. Sur l'édifice, à la plus haute tourelle, flottait crânement dans la brise le drapeau tricolore. Bravo, monsieur le Directeur ! il fait bon de rencontrer de temps en temps, pour la nouveauté de la chose, un homme qui n'a pas peur.

## La Cuisine facile

### CARRÉ DE MOUTON AUX LÉGUMES

Après avoir désossé, piquez-le de lard, faites-le cuire à la broche, et servez sur des épinards, chicorée, haricots verts ou blancs, oseille ou pommes de terre.

### CAROTTES À LA MÉNAGÈRE

Coupez les carottes en rouelles, faites-les cuire dans du bouillon avec du vin blanc, sel, poivre, muscade et bouquet garni. Faites cuire à petit feu ; liez la sauce avec du jus ou du beurre manié de farine.

### OMELETTE AU SUCRE

Battez d'abord séparément les blancs de six œufs, mettez aux jaunes un peu de sucre râpé et zeste de citron ; ajoutez les jaunes aux blancs et battez bien le tout ensemble, en y joignant un peu de lait et très peu de sel ; mettez alors votre omelette dans la poêle, faites cuire, sucrez-la encore, ployez-la en chausson, saupoudrez-la et passez la pelle dessus. —Servez chaud.

## Trésor de la Ménagère

PARQUETS.—On trouve chez les marchands de couleurs des siccatifs spécialement préparés pour peindre les parquets qui sont excellents Leur emploi est on ne peut plus simple, car il suffit de les étaler avec un pinceau. On donne deux ou trois couches à un intervalle de quatre heures, et, après une journée, on peut cirer comme sur un parquet de bois naturel.

S'il se produit une fissure dans un parquet, on la bouche avec de la colle forte chaude à laquelle on mélange rapidement de la sciure de bois pareille au parquet.

Quand ce mastic commence à sécher, c'est-à-dire qu'il a une consistance de caoutchouc, on enlève les bavures au moyen du couteau de peintre ou d'un ciseau à bois un peu huilé pour que la colle n'y adhère pas. A cette époque de déménagements, cette recette rendra peut-être service.

---

Lu dans un journal de la Suisse :

" Le directeur de l'asile d'aliénés de L*** vient de mourir.

" Les obsèques ont eu lieu hier.

" *Il y avait un monde fou.*"

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles son exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**



Poitrines parfaites par les

*POUDRES ORIENTALES*

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

Une boîte avec notice, $1
Six boîtes . . . $5

Chez tous les pharmaciens ou envoyées par la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1882 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N H

---

**Creme Poudre Savon SIMON**

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

**J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris.** Refuser les imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Cath-rine

---

# LUBY

## Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croître. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

---

# $300

**Payables $7 Par Mois**

*Pour le meilleur piano avec accessoire mandoline à Montréal.*

NOUS vendons un piano de première classe garanti, grand cabinet de dessin et fini élégants, pourvu d'une monture en fer extra forte, dos en chêne solide, 3 pédales, dont une pour accessoire mandoline, pour $300, payables $7.00 par mois. Nous garantissons que ce piano est la meilleure valeur du Canada. Pianos d'autres fabriques pris en échange

# Lindsay-Nordheimer Co.,

**2366 Rue Sainte-Catherine**

**H. MAYNARD, Gérant.** Lindsay-Nordheimer Co.

Succoursale de la Partie Est : 1622 rue Ste-Catherine.

TEL. BELL, EST 135.

---

# EMILE ZOLA

L'Ecrivain Français bien connu, spécialement célèbre dans l'affaire Dreyfus.

EMILE ZOLA écrit :

" Le Vin Mariani— L'Elixir de la vie, qui combat la débilité chez les hommes, la véritable cause de chaque maladie – une véritable fontaine scientifique de Jouvence, qui, en donnant la force, la santé et l'énergie, crée une race nouvelle et tout à fait supérieure.

EMILE ZOLA.
Paris, France.



## Le Vin Mariani

**Renforce les Personnes Faibles**

Spécialement recommandé contre les maladies de la gorge, l'indigestion, l'anémie, la fatigue mentale et corporelle, les maladies des nerfs et débilité générale.

**Le Tonique Stimulant Français Idéal Renommé dans le monde entier. . . . . . . . . .**

Chez tous les Pharmaciens.

Refusez les substituts.

**LAWRENCE A. WILSON Cie, Agents Canadiens, MONTREAL**

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.


## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00<br>SIX MOIS - - - - - 1.00<br>Strictement payable d'avance | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.<br>TEL. BELL, MAIN 999 | UN AN - - Quinze francs.<br>SIX MOIS - - - 7 frs 50.<br>Strictement payable d'avance. |


## Albani

### au chevet funéraire de la reine Victoria (1)

*Froide, et couronne au front, la morte bien-aimée*
*Reposait sur un lit de rose et de jasmin ;*
*Sombre, et debout devant la forme inanimée,*
*Pleurait le fils d'hier, monarque de demain.*

*Non loin se prosternait une autre renommée,*
*Artiste dont la gloire a doré le chemin,*
*Diva cent et cent fois des foules acclamée...*
*Le roi s'approcha d'elle et la prit par la main :*

*—Chantez ! dit-il. Alors une voix chaude et tendre*
*Vibra dans le silence auguste, et fit entendre*
*Comme un long chant de deuil doucement sangloté...*

*Emotion suprême ! ineffable harmonie !*
*C'étaient la Royauté, la Mort et le Génie*
*Qui mêlaient devant Dieu leur triple majesté !*

LOUIS FRÉCHETTE.

(1) On sait que la feue reine Victoria avait une affection toute particulière pour notre grande diva canadienne, Albani. Elle l'admettait dans son intimité, et plus d'une fois même la visita dans sa maison de campagne. Ceci explique la présence de la cantatrice près du lit funéraire de la grande reine, en même temps que le successeur héritier de la Couronne, qui—c'est d'Albani elle-même que nous tenons le fait—l'invita à chanter. Cette circonstance touchante a inspiré à M. Louis Fréchette le magnifique sonnet que voici, et qu'il nous a fait l'honneur grand d'envoyer à notre journal.—*Note de la Réd.*

## Jeanne l'Orpheline

Ce roman, qu'un heureux hasard a mis entre mes mains, mérite une mention plus qu'ordinaire, et, c'est avec empressement que je lui fais, aujourd'hui, les honneurs du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Dans la préface de son livre, l'auteur, M. L. P. Fournier, étudiant en droit, après avoir déclaré offrir "une littérature qu'il s'est efforcé de soigner," s'adressant à la lectrice à laquelle il consacre son œuvre, lui dit : "Voulant te voir toujours souriante et heureuse, je te dédie ce livre dont la lecture chassera de ton esprit les pensées noires qui t'obsèdent...." Son âme prophétique ne l'a pas trompé. En lisant "Jeanne l'Orpheline," le diable bleu lui-même s'en tordrait de plaisir. La préface, déjà, nous donne une idée des choses mirobolantes qui nous attendent ; "Ta vue, dit-il encore toujours en s'adressant à sa lectrice, représentée dans une vignette "assise sur le rivage de la mer de ce monde," s'aide du télescope de la pensée..." Et sur les genoux de la jeune fille, un immense télescope est posé. C'est déjà un joli tour de force que de pouvoir palper et voir la pensée, mais c'est y ajouter quelque chose de plus merveilleux encore que de la représenter, métamorphosée en télescope, se reposant mollement sur les genoux d'une jeune fille. Ne nous attachons pas cependant à ces considérations premières et entrons plutôt dans le vif du récit. L'histoire s'ouvre à Lyon, en 1830. Je vous prie de remarquer cette date à cause des chemins de fer que nous verrons circuler en toute désinvolture, à une époque où ils n'étaient pas encore inaugurés en France.

En cette année là donc, vivaient une mère et quatre petits enfants. Le mari "que les voyages avaient rendu incrédule"—avis à ceux qui ont déjà perdu de vue la montagne de Montréal—travaillait à Marseille. Madame de Bonnefon vivait "heureuse" nous dit le romancier, bien que M. de Bonnefon dépensat "tou*tes* ses gages." Cependant, quelques paragraphes plus loin, nous voyons la mère étouffant des sanglots, et, sur la demande de l'enfant, lui faire l'étonnante réponse que voici : "Je pleure sur la conduite de ton père qui ne cesse de dépenser son argent ; cet après-midi le boucher viendra collecter, et je ne pourrai pas lui donner d'argent ; de plus, sa conduite honteuse vous déshonore, vous autres, mes enfants."

Il y a de quoi verser des larmes en effet ; il est pour le moins navrant de refuser un boucher qui *collecte*.

Jeanne console sa mère : elle va demander la conversion de son père au p'tit Jésus qui ne la lui refusera pas. Et tout de suite les prières de Jeanne ont un effet foudroyant. M. de Bonnefon, accompagné de ses deux fils ainés, subit un accident de chemin de fer qui tue les fils et éreinte le père aux trois-quarts. Comme le chemin de fer n'existe pas encore, nous sommes là, en face d'un miracle, on peut bien le dire. Un télégramme avertit Mme

de Bonnefon de l'accident ; par un manque de considération coupable de la part du messager, il livra le télégramme " sans donner aucun mot d'explication !" Le chagrin, la surprise surtout de l'épouse furent extrêmes. Elle se rendit avec Jeanne à l'hôpital où l'on avait déposé les sinistrés. M. de Bonnefon menaçait de laisser ce monde dans les déplorables dispositions qui l'avaient animé toute sa vie. Jeanne alors, fit à haute voix " le vœu de mendier pendant huit jours, au profit des âmes du purgatoire (!) " si elle obtenait " la *grâce de voir son père mourir* après s'être confessé. La mère ne s'opposa pas à cette promesse " la croyant inutile." La raison est supérieure, comme on le voit.

Le vœu filial de Jeanne est exaucé. M. de Bonnefon meurt, en effet, mais il se confesse aussi de sorte qu'il ne reste plus à " l'innocente enfant " l'ombre d'un prétexte pour ne pas s'acquitter de sa promesse. Sa mère n'y met pas d'objection. Vous admirez déjà, j'en suis sûre, la sagesse et la prévoyance maternelle d'une mère laissant partir, seule, à travers des campagnes, une fille de quatorze ans, " d'une beauté rare, les joues *roses* d'un vif *incarnat* " et qui sait déjà, avoue l'auteur, " s'attirer des regards d'admiration de tous ceux qui la connaissent."

Il lui arrive donc dans le cours de son pieux pèlerinage des désagréments fâcheux. Un fermier qui la vit dans sa grange où elle s'était réfugiée pendant une tempête, l'accusa d'y avoir mis le feu. Jeanne s'émut de cette accusation parce que " tout innocent qu'était son jeune cœur, elle avait entendu dire souvent que des innocents mêmes avaient été pendus !" Pour ma part, je commence à croire qu'il n'y a plus que ceux-là qu'on pend.

Bref, Mlle Jeanne " qui tenait durant son procès le coin de son tablier sur sa bouche pour étouffer ses sanglots " fut condamnée à trois ans d'école de réforme, malgré les dénégations de Mme Bonnefon, qui, " ayant eu vent du malheur " était accourue pour la défendre. Je ne dépeindrai pas le chagrin de la mère à qui il ne restait plus d'enfant auprès d'elle pour la consoler, car, le jeune Louis—le quatrième et dernier enfant—avait été mis au collège par monsieur le curé de la paroisse, et " de crainte qu'il ne fût dérangé dans ses études, le supérieur ne lui permit pas d'aller visiter sa mère." La pauvre, elle mourut de chagrin sans revoir ni sa fille, ni son fils, le supérieur toujours—relativement à ce dernier—" ayant cru *sage* de ne pas lui accorder la permission d'aller voir sa mère, *pas même de lui rendre les derniers devoirs.*" M. Fournier devrait nous donner l'adresse de ce supérieur ; cela ferait un bonne réclame pour son établissement.

Voilà donc Jeanne en prison. Or, à cette époque, en France, les grands personnages jouissaient, entr'autres privilèges, de celui — que je considère le plus mince — de visiter les maisons de correction. Un jeune duc, nommé Fréderic " âgé de vingt ans, grand, l'œil noir, et qui avait, bien *qu'imberbe, l'apparence d'un gentilhomme,*" fut subitement animé de la philantropie très douce d'aller visiter les détenues de cette particulière maison et de leur donner à chacune.... des paroles d'encouragement. " Arrivé à la porte du jardin de la prison, il vit une jolie jeune fille, vêtue de haillons, pensive et rêveuse, agenouillée pour sarcler, arrachant de ses petits doigts nus, les mauvaises herbes dans un carré d'oignons." Un tel spectacle — en comptant un peu sur l'influence des oignons—est bien fait pour tirer les larmes. Pour être duc, on n'en est pas moins un homme et Fréderic, frappé de cette beauté touchante, voulut, à elle aussi, faire entendre des paroles d'encouragement. Pour une œuvre pourtant si charitable, il ne voulut pas avoir de témoin, et, commanda au geôlier de le laisser seul avec Jeanne. Le " carré d'oignons " ne put ou ne voulut, pour des raisons graves, se retirer.

Jeanne l'Orpheline, — " car elle se plaisait à s'appeler ainsi " et il faut croire que le titre est enviable puisque l'on voit encore, de nos jours, des enfants attenter à la vie de leurs parents, pour s'en parer — fit au duc un récit détaillé de ses malheurs. Là-dessus, l'impressionable Fréderic, sans plus de cérémonie, l'embrasse—vous verrez plus loin qu'il en contracta le goût et l'habitude — et lui annonce qu'il lui " tendra une corde "—c'est plus commode qu'une perche—au moyen de laquelle elle grimpera sur le mur et effectuera sa fuite. Je passe à regret la scène de l'évasion ; hélas ! je m'aperçois qu'il m'en faudra passer bien d'autres. Pour noter toutes les ineffabilités de ce roman, quatre livraisons du JOURNAL DE FRANÇOISE ne suffiraient pas.

Jeanne l'Orpheline, hêlée — c'est le mot — de sa prison est conduite dans un château splendide dont " le *plancher* en *marbre* est recouvert de tapis et de prélarts." Le duc met ce palais à sa disposition en lui donnant, de plus, force " robes de soie, manteaux de velours, chaînes (avec une s) et montre d'or." Jeanne accepte tout avec beaucoup de bonne volonté, et le beau galant prend congé d'elle, non sans l'avoir " embrassée amoureusement " maintes et maintes fois ; entre chaque baiser, la modeste enfant, en jeune fille bien élevée, lui renouvelle l'expression de ses remerciements.

Le duc qui avait payé un " géolier " cinquante mille francs la liberté de Jeanne avait bien le droit, ce semble, d'exiger en retour quelques marques tangibles de reconnaissance.

Je vous ai déjà dit, j'espère, que l'héroïne est posée dans le roman comme un modèle de " jeunesse " excessivement pieuse et chaste.

Notre fringant Fréderic demeurait avec sa mère, ce qui ne l'empêchait pas de " fréquenter régulièrement " la retraite de Jeanne et de faire avec elle, de temps à autre, un voyage de plaisir dans le sud de la France. Comme l'auteur semble trouver absolument anodins ces sortes de pèlerinages, vous auriez tort, chères lectrices, de vous servir du " télescope de la pensée ", pour y chercher à redire. Honni soit qui mal y pense.

(J'ouvre une parenthèse pour vous dire que pendant ce temps, p'tit Louis fleurissait au séminaire, en science et en vertu ; il avait appris que sa sœur avait été enlevée de la prison, mais comme " il soupçonnait un crime, il la croyait morte et ne s'en occupait plus." D'ailleurs, vous avez pu voir qu'on lui avait enseigné un détachement complet de la famille, et, tel professeur, tel élève.)

Le duc avait placé auprès de sa pro-

tégée une jeune Parisienne du nom de Mlle Paray, pour lui donner des leçons de musique. M'est avis qu'elle lui donnait bien d'autres leçons encore, car, un jour qu'elles étaient allées, toutes deux, faire une promenade dans la forêt, Mlle Paray commença à parler "des plaisirs de Paris : sa conversation ne roulait que sur l'amour." A deux ou trois reprises, Jeanne "conservant son ancienne pudeur essaya de détourner les *apropos* de Mlle Paray." (Je dois, en toute justice pour le romancier, déclarer que les italiques sont de moi.)

A ce moment psychologique, deux jeunes hommes, le prince Arthur et le vicomte Larochelle, parurent dans l'éclaircie du bois, et, pour raccourcir une trop longue histoire, le cœur de Jeanne s'éprit sur le champ du prince Arthur d'un amour "qu'elle ne put s'empêcher de lui témoigner." Le prince, en homme d'esprit, profita de la situation pour "l'embrasser en la pressant sur son cœur," et, un enlèvement, qui ressemble sans lui ressembler, à l'enlèvement Gaynor et Green, est décidé. On se sépare ensuite avec cette entente. En arrivant au château, "une monture, attelée à deux chevaux"—le mot monture est constamment employé dans le cours du livre dans le sens de voiture—est à la porte.

"Qui est-ce bien ? interloque Mlle Paray." Cette demoiselle, pour n'en dire rien de mal *interloque* tout le temps. Hélas ! c'est le duc. Il s'agit de tout lui cacher et dans ce but "d'entasser mensonge sur mensonge." Ce qui fut fait et très bien fait, prenez-en ma parole.

Le duc partit, sans se douter que le lendemain il recevrait une lettre de l'intéressante orpheline pour l'informer qu'elle partait avec le prince, tout en lui donnant l'assurance qu'elle conserverait "un bon souvenir de lui." En dépit de cette flatteuse protestation, il y eut combat entre les deux rivaux dans lequel le prince "profitant d'un moment *où le duc était désarmé* lui perce la poitrine de son glaive et le laisse comme mort." Tout cela aux yeux de Jeanne qui n'en va pas moins à Paris "où elle jouit de toutes les tendresses du prince Arthur." Ils se marièrent ensuite devant un ministre luthérien, et comme Jeanne avait joui avant le mariage des amabilités du prince Arthur, il ne lui resta plus, après le mariage, qu'à jouir de ses défauts, ce qui d'ailleurs est estimé, par ceux qui ont l'expérience, le meilleur temps pour en faire la découverte.

Vous pensez peut-être que Jeanne n'aurait pu digérer le seul mot de pèlerinage ? Vous n'y êtes point. Dans la délicatesse de sa conscience, elle ne se considérait pas dégagée du tout, du vœu qu'elle avait fait d'aller mendier de porte en porte, et voulut l'accomplir cette fois, dans toute sa plénitude. Le prince,—bon prince, c'est le cas de le dire—laissa partir sa princesse pour sa démocratique mission, et se contenta de lui recommander de quêter dans les campagnes afin de ne pas être reconnue ! Il règne tout le long de ce roman une vraisemblance et un naturel, surtout, qui séduisent et captivent le lecteur.

Avis cependant aux femmes qui laissent leur mari seul à la maison, même pour un pèlerinage. Après le départ de la princesse, le prince alla passer ses veillées au cabaret où il fit la connaissance d'une "charmante jeune cuisinière." Il la prit à son service et au retour de sa femme "il lui présenta la servante en recommandant à celle-ci d'avoir tous les égards possibles pour sa femme." C'était gentil, mais à vrai dire, entre vous et moi, il devait bien à Jeanne cette compensation.

Un matin que la princesse était dans "son cabinet de travail," elle vit, par la fenêtre, le prince "embrasser la servante et la presser amoureusement sur son cœur." Colère de la princesse, et, le prince, en rentrant, reçoit une averse. Il pare à tout par cette réponse stupéfiante :

"Vous savez que les servantes sont rares et c'est pour encourager la nôtre à rester avec nous que je lui ai accordé certaines marques de sympathie." Si mes lectrices trouvent la recette bonne pour s'assurer des services constants de leur cuisinière, elles n'ont qu'à s'en servir. D'autant qu'il se trouve encore des maris assez complaisants et dévoués pour seconder la manœuvre. La princesse reconnut la plausibilité de l'excuse et pardonna tout de suite, commandant seulement pour l'avenir de "*peser* ces témoignages d'estime."

Les jours de Jeanne cependant étaient comptés ; la cuisinière tenait une trop large place dans le cœur du prince—évidemment un anti-féministe et fervent admirateur du pot-au-feu—pour qu'il ne songeât pas à se l'attacher par tous les liens possibles. On complota contre la vie de la princesse, qui fut enfermée dans une tourelle. Ce n'est pas un moyen neuf assurément, mais c'est sûr. Et encore ! car le duc qui n'était pas mort du tout, comme vous vous en doutez peut-être, et qui surtout n'était pas rancunier, surgit au bon moment et fit descendre Jeanne de sa tour, au moyen d'une corde. La corde joue un grand rôle dans ce roman-là.

La rencontre fut touchante. "Jeanne sauta au cou de son libérateur, l'*embrassa*, puis le *reconnut*...." Ce qui fait qu'on embrasse peu de gens dans sa vie, c'est qu'on commence d'abord par les reconnaître, ce qui suffit généralement pour en ôter l'envie.

Le mariage de Jeanne avec le prince Arthur ayant été fait par un ministre luthérien, se trouve nul par le fait même. Cela fut décidé en famille. Jeanne convola — chanceuse, va ! — avec l'objet de ses premières amours ; son frère Louis, devenu abbé, célébra la messe nuptiale tandis que "Mlle Paray exécutait la musique." Pauvre musique ! bien innocente pourtant !

Le lecteur croit sans doute que les *travarses*, comme on dit au marché Bonsecours, de notre héroïne, sont finies. Point. Il est encore question d'une "jeune fille de six ans" qu'on adopte, d'un enfant qui naît et qu'on enlève ensuite, enfin d'un tas d'autres choses que je n'ai plus la force de vous décrire. Quant au prince et à la princesse-cuisinière, traduits devant les tribunaux, ils furent condamnés à vingt ans de travaux forcés.

"Il est des femmes, philosophie le romancier, qui sont placées si bas, au-dessous de toute classification sociale, que l'insulte qu'on leur jetterait à la face, *serait forcée de traverser un banc de fange*, avant que d'arriver jusqu'à elles." Conduisons l'insulte au bain et ne l'exposons plus à pareille dégradation.

Aurai-je l'abnégation de ne pas toucher aux "Fleurs de la jeunesse"

du même auteur, qui est un appel patriotique en faveur des droits du Canada-français? Pourtant, il y a là une allégorie charmante que je serais égoïste de ne pas vous raconter. Une jeune mère, assise dans son parterre, berce sur ses genoux un enfant de deux ou trois ans. Tout à coup, ô terreur! arrive "une débauchée suivie d'un homme" qui veut s'emparer de l'enfant. "La lutte s'engage, la débauchée se bat avec rage, la jeune mère appelle au secours; le serviteur de cette dernière sort de la cour pour défendre la bourgeoise." L'enfant est volé. L'enfant, c'est le Canada, "la débauchée suivie d'un homme," c'est l'Angleterre et Wolfe; le *serviteur qui sort de la cour pour défendre la bourgeoise*, c'est Montcalm. On a beau ne pas aimer la "belle-mère," on trouvera un peu raide l'appellation de "débauchée" qu'on lui donne ici. Puisqu'elle est de la famille, sachons au moins, être convenable en parlant d'elle. Ces "Fleurs" ont vraiment une odeur avancée de terroir qui chatouille délicieusement le nerf olfactif.

Je prends congé de M. Fournier sans cependant lui dire adieu, car une note au bas du volume m'apprend qu'il tient en préparation, "Mon Violon, comédie en trois actes," dont la musique, je le pressens, me sera infiniment agréable.

L'abondance de la matière, — peut me servir d'un antique cliché — me force à remettre au prochain numéro la publication d'une lettre des plus élogieuses, écrite par un savant professeur de l'une de nos Universités, à l'adresse de l'auteur de "Jeanne l'Orpheline" le félicitant sur les remarquables qualités littéraires de son livre.

Je donnerai aussi le nom de deux nouveaux Mécènes, qui, pour favoriser une littérature patriotique—sans jingoïsme—et pour orner sans doute les rayons déserts de nos bibliothèques, ont contribué à l'éclosion de cette œuvre glorieuse autant qu'impérissable. Honneur à qui honneur est dû.

FRANÇOISE.

---

Celui qui donne des bornes à son amour ne sait pas ce que c'est que d'aimer.

BOSSUET.

## Notre projet de Colonisation

A Mademoiselle Laure Conan.

(*Suite et fin*)

EN cinq ans, les trente fermes de cent acres devront être complètement défrichées. La vie en commun aura restreint les dépenses de chacun; dès la troisième ou même la seconde année on aura fait l'acquisition de bétail, établi une fromagerie, une beurrerie, etc; de sorte qu'au bout de la période quinquennaire le prix de la vente des récoltes et du travail de l'hiver ayant été économisé presque tout entier, le colon devra se trouver possesseur, en outre de sa ferme en bon état d'exploitation, d'une maison bien meublée, des instruments aratoires nécessaires, et de plusieurs têtes de bétail, d'économies en numéraire de plus d'un millier de dollars, qu'il devra conserver comme réserve, pour parer dans l'avenir, et lorsqu'il aura charge d'une famille, aux accidents imprévus.

La tâche des prêtres défricheurs qui recevront eux-mêmes, un traitement convenable bien que modique ne se bornera pas là, l'éducation morale, intellectuelle et pratique en constituera la partie la plus importante: Par les longs soirs d'été, au retour du défrichement, on consacrera, les deux premières années, une demi heure de travail sous la direction du cantonnier, à l'assainissement et à l'embellissement des voies publiques. L'automne et le printemps on fera des plantations d'arbres, le long des routes qui seront bordées de palissades blanchies à la chaux; tout sera tenu dans un ordre parfait. Et, ainsi, on acclimatera dans la Commune, "la Beauté," qui plus que tout autre agent attachera notre colon à la ferme qu'il aura créée.

L'habitation commune sera située, tout près du Lac, une modique "station balnéaire" y sera édifiée et chaque travailleur, retour des champs, prendra l'habitude d'y faire ses ablutions; il aura une armoire contenant un complet modeste mais propret de rechange, qu'il revêtira après avoir quitté son costume de travail, avant d'entrer dans la salle à manger. Et il sera devenu un parfait *gentleman*. Après souper, et avant la prière du soir, des amusements seront permis; on fera des lectures instructives et amusantes qui comprendront avec des études historiques sur notre patrie et sur la France, des morceaux de littérature et de morale des meilleurs poètes et écrivains français. Et ainsi se développera, peu à peu, chez les auditeurs l'amour du Beau, du Vrai et du Bien. La comptabilité particulière tenue dans chaque ferme sera inspectée mensuellement par le directeur; on indiquera aux colons les lois de l'équilibre, celles du doit et avoir, on leur apprendra à établir le coût de telle culture et le taux de son rendement, à ne pas faire de calculs optimistes, à toujours faire une part à la possibilité d'une sécheresse, de pluies trop abondantes, d'une température inclémente; on leur prouvera, surtout, qu'il ne faut jamais s'endetter et qu'un cultivateur sur la pente du crédit est sur la pente de la ruine.

Un *memento* de fondation, sur parchemin et qui sera signé par tous les colons, sera rédigé dans lequel on lira, entre autres choses: "Nous soussignés, nous engageons à ne jamais laisser une goutte de liqueur alcoolique s'introduire dans notre commune; à ne jamais nous endetter pour un sou; à ne jamais plaider, avant d'avoir soumis tout d'abord, notre cause à un juge de paix ou à des arbitres" (j'espère qu'aucun avocat ne lira ces lignes).

Je pourrais indiquer plusieurs autres détails secondaires, mais ceux qui précèdent suffisent pour faire connaître les grandes lignes de l'œuvre projetée.

Dès la fin de la seconde année, l'un de nos prêtres, pourra aux frais, même, de la première commune établie, aller en fonder une autre, plus avant dans la forêt; et ainsi se formera une filiation entre les divers établissements sans qu'il soit plus besoin de demander secours à qui que ce soit.

Nous comptons sur vous, Mesdames.

Québec, 9 avril 1902.

EDMOND DE NEVERS.

## Le mariage d'une petite princesse

*Etude historique*

(SUITE)

C'ÉTAIT un garçon de 14 ans, au regard d'aigle, à demi voilé par de lourdes paupières, une physionomie fine et agréable, enfin un air et une fierté qui l'eussent fait reconnaître entre mille comme le maître de tout le monde.

Il rougit en apercevant sa fiancée et la salua assez gauchement ; elle moins timide et déjà accoutumée à toutes sortes d'éloges, n'était point embarrassée ; il s'approcha cependant et lui baisa deux fois la main. Il monta dans le carosse du roi et le cortége reprit sa marche jusqu'à Fontainebleau où l'on arriva à cinq heures.

Elle fut accueillie aux cris de : Vivent le roi et madame la princesse de Savoie ! Les personnages présents étaient nombreux. Le roi lui nomma les princes et princesses du sang et Monsieur fut chargé de lui nommer hommes et dames qui venaient baiser le bas de sa robe. Elle devait baiser les princes et princesses du sang, les ducs et duchesses et autres tabourets, les maréchaux de France et leurs femmes, ce qui dura deux heures ! Enfin, on eut pitié d'elle, il lui fut permis de quitter son habit qui était fort riche et de passer un déshabillé. Il était temps de se mettre un peu à l'aise après une si longue contrainte. Quelques femmes plus obstinées que les autres trouvèrent le moyen de rester, et se firent présenter par la duchesse du Lude pendant sa toilette de nuit.

Madame de Maintenon se tenait près d'elle debout respectueusement et sur ses instances elle consentit à s'asseoir dans un grand fauteuil ; tout aussitôt Marie-Adélaïde prit une petite chaise tout près d'elle et la caressa le plus aimablement. Puis se mettant presque sur ses genoux — " Maman, dit-elle, m'a chargée de vous faire mille amitiés et de vous demander la vôtre pour moi. Apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire au Roi."

Madame de Maintenon conçut tout de suite pour elle beaucoup d'amitié et se laissa appeler " ma tante " ; elle trouva dans cette tutelle une occasion précieuse de satisfaire sa vocation d'institutrice et tandis que le duc de Bourgogne s'appliquait à ses derniers thèmes, la future duchesse accompagnait " sa tante " à Saint-Cyr. Même elle déridait la gravité de Mme de Maintenon au point de l'entraîner au jeu de cache-nitouche et de cligne-musette, divertissements enfantins alors à la mode.

Elle sut donc se faire aimer d'emblée, et par sa piété filiale et sa gentillesse de poupée, elle dérida la vieillesse morose du grand roi et fut choyée par madame de Maintenon qui pourtant ne câlinait personne. C'est qu'elle-même avait reçu si peu de caresses dans son jeune âge, son éducation d'enfant avait été traversée de mille manières par les contrariétés qui divisaient alors son père et sa mère. Elle-même raconte qu'elle ne fut embrassée que deux fois par sa mère et seulement au front.

Son foyer, ce " home " qu'elle n'eût dû jamais oublier, ce fut le château de Mursay, chez cet oncle et cette tante qui l'élevèrent avec autant de joie que leur propre fille.

Après douze années heureuses, elle fut reprise par sa mère à M. et Mme de Villette pour être confiée à une autre tante, la marquise de Neuillan, qui lui fit garder les dindons et qui ne lui fit porter des souliers que lorsqu'il y avait de la compagnie.

Le roi et Mme de Maintenon ne voulurent abandonner à personne le soin de s'occuper de la princesse. Louis XIV vieilli, désabusé, trouva dans l'affection sincère ou superficielle de sa petite-fille un réconfort à sa mélancolie. Il s'amusait à la voir jouer aux jonchets ou à collin-maillard. Mais son éducation était loin d'être finie, à peine même était-elle commencée, aussi fut-il décidé qu'elle suivrait les cours de Saint-Cyr et que le marquis de Dangeau serait son professeur d'histoire. On lui donna pour compagnes Mlle d'Aubigné, fille de ce mauvais sujet de d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon, Mlle d'Ayen et Mlle de Chevreuse.

MADAME SAUVALLE.

(*A suivre*)

## Dialogue

DURAND.—Je viens de chez les Dubois.

MME DURAND. — Que faisaient-ils ?

DURAND.—Dubois était en train de battre sa femme.

MME DURAND.—Est-ce possible ?

DURAND. — Parfaitement, mais il s'est arrêté quand je suis entré.

MME DURAND.—Naturellement !

DURAND.—Je l'ai prié de continuer mais il n'a pas voulu.

MME DURAND. — Tu as fait une chose pareille !

DURAND.—Pourquoi pas ?

MME DURAND. — Quel cynisme ! Tu aurais regardé tranquillement un homme battre sa femme.

DURAND.—Que veux-tu, c'est lui le plus fort.

MME DURAND.—Mais tu es donc un lâche.

DURAND.—Moi, pourquoi donc ?

MME DURAND (*hors d'elle*).—Tu oses le demander, misérable.

DURAND.—Enfin, est-ce de ma faute si Mme Dubois n'est pas forte aux cartes.

MME DURAND —Aux cartes ! !

DURAND (*souriant*). — Bien sûr !... je ne t'avais donc pas dit que c'est aux cartes qu'il l'a battue.

MME DURAND (*boudeuse*).—Tu n'es qu'un monstre !

PINCE-SANS RIRE.

## Aux Romanesques

MADAME de Farcy—sœur de Chateaubriand — disait à l'une de ses amies qui avait la tête pleine de chimères romanesques :

" Vous n'aimeriez jamais comme vous voudriez aimer, à moins que vous ne vous tourniez vers Dieu... A l'égard des créatures, vous ne seriez jamais contente ni d'elles, ni de vos sentiments. Vous seriez tendre aujourd'hui, froide demain ; vous ne les aimeriez pas deux jours de la même manière ; vous ne sauriez souvent s'il est bien vrai que vous les aimiez, à moins que vous ne commenciez à les aimer pour Dieu."

UNE ABONNÉE.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

CELA ne peut aucunement vous intéresser ; sans quoi, j'aurais depuis longtemps confié à votre intelligent esprit pourquoi je ne suis plus l'homme du livre que vous avez lu. Dès qu'on renonce à jouir pour savoir davantage, on devient vieux. " Ne vous a t-on pas dit dans votre enfance : " — Chacune de tes fautes te rend coupable de la mort sanglante du Christ sur la croix ? " — Quand j'étais enfant, cette phrase m'impressionnait à me donner la fièvre. Maintenant, je me la répète sous une forme nouvelle : " — Chaque bonheur dont tu jouis, tu le voles à un de tes semblables."

Pourquoi épaissir l'air pur de votre forêt avec la poussière de ma bibliothèque !

Nous autres prophètes modernes, nous ne montons pas sur une montagne, pour parler au peuple ; j'aimerais mieux cela, quant à moi. Nous étudions d'abord l'économie politique, la statistique, les gros livres les plus secs et les plus abstraits ; puis, nos petites et étroites idées bien diluées et affaiblies par le mélange de celles des autres, alors... Mais vous aimez mieux écouter le chant des oiseaux ! Ce bouvreuil prisonnier auquel vous avez ouvert sa cage ! Il n'est pas revenu de lui-même dans votre chambre !

Lisez dans l'Évangile le récit de la miraculeuse pêche de Pierre ; alors rentrez en vous-même, et ne prenez pas un filet à mailles si étroites, que rien ne puisse trouver moyen de passer au travers.

Hier, jour de naissance du roi, nous avons eu cortège aux flambeaux et *Commerce*. Nos braves étudiants me distinguent toujours dans ces grandes occasions ; probablement, parce qu'en retour, je leur donne de fort bon vin. Quand ils ont chanté le *Gaudeamus*, j'ai éprouvé une secousse. Il m'a semblé que j'avais lu récemment ce mot en lettre d'or quelque part, sans doute dans un vieux manuscrit. Mais je garde soigneusement mes manuscrits à l'abri de l'air salé de nos côtes, qui les ronge et les altère.

Au reste, nous avons ici un superbe laboratoire de chimie ; j'ai été assister à un cours, dans l'intérêt d'Ulric. Ces physiciens et ces chimistes sont bien favorisés ; leur besogne se borne à décomposer et à désagréger toutes choses. Nous, quand cela nous arrive, ils nous faut ensuite reconstituer ce que nous avons détruit. C'est pour cela qu'il vaut autant se garder de renverser, lorsqu'on n'a rien à mettre à la place vide !

Je suis de votre Altesse le très humble serviteur.

BRUNO HALLMUTH.

---

XI

Rauchenstein, 28 mars 18...

Il suffit de quelque chose d'aussi invisible et d'aussi insaisissible que la poussière d'une violette morte, pour faire jaillir un arc-en-ciel de moi à vous, très honoré professeur ? Et de plus délicat, plus insaisissable : un son, le mot magique de mère ! Tout ce que j'ai ressenti dans ma vie de douleur, d'angoisse et de désir est enfermé dans ce seul mot ! Mon cœur d'enfant orgueilleuse, que rien ne faisait plier, qui défiait le plus sévère châtiment, étouffait ses larmes, refusait de demander pardon,— mon cœur se fondait à ce nom ! On ne peut le prononcer sans courir le risque d'éveiller des pensées que nous ignorons nous-mêmes, et qui ne veulent plus se laisser imposer silence. De cette mère, morte jeune, je ne me rappelle rien, absolument rien, que ses derniers moments, sa main déjà glacée, pesant sur mes cheveux, lourde comme le plomb, et ces deux mots murmurés dans un souffle " — Fidélité ! Devoir ! " — Alors elle devint immobile, ses lèvres ne remuèrent plus, mais ses yeux se rouvraient toujours pour me regarder.

Pendant bien des mois, je me réveillais la nuit, en sursaut, effrayée par ces yeux que je revoyais en rêve, et je pleurais alors toute seule dans mon oreiller. On m'avait défendu de parler d'elle à mon père ; je n'ai encore aujourd'hui dans la maison qu'une seule personne, avec qui je puisse causer de ma mère. C'est une vieille femme de chambre aveugle, qui l'avait élevée dans son enfance, et ne l'a jamais quittée jusqu'à sa mort. Elle dit qu'il n'y a plus sur la terre d'anges semblables.

Elle m'aime bien aussi, mais autrement, pas comme on aime une morte. Elle est très intelligente, a vu beaucoup de choses, et si je suivais toujours ses conseils, je ne ferais pas tant de sottises. Je lui ai souvent demandé ce que je devais faire, pour ressembler à ma mère. — " Oh ! petite, il s'en faut encore de beaucoup " me répond-elle toujours.

Ma grand'tante n'est pas de cet avis. Elle est trop vieille, et elle m'adore parce que je suis l'héritière des Rauchenstein, me pardonnant de n'être malheureusement qu'une fille.

Mon père n'a jamais voulu se remarier, quoique mes grands oncles le lui reprochent toujours, lui répétant qu'il doit à sa race d'en perpétuer le nom. Ma grand'tante dit que c'est mauvais signe lorsqu'un homme refuse de se remarier ; cela prouve qu'il n'a pas été heureux la première fois. Je ne puis dire que je meure d'envie d'avoir une belle-mère ; mais un frère ! J'ai des sœurs une idée moins avantageuse ; elles se querellent trop fréquemment ! Mes deux tantes, les sœurs de mon père, sont souvent tout à fait fâchées l'une contre l'autre ; alors, je suis obligée de servir d'arbître, ce qui est très comique, à mon âge. Du reste, on m'appelle toujours et partout, quand une pendule ne va pas, quand un petit chien est malade, quand une porcelaine se casse, ou pour commencer un ouvrage difficile Je voudrais savoir comment la maison marcherait sans moi, tant je suis une personne d'immense importance ! N'est-ce pas ? vous ne vous en seriez jamais douté ; je ne vous faisais pas un effet si imposant ? Traitez moi donc un peu moins de haut en bas, très digne Monsieur le Professeur Docteur Hallmuth ! Et je ne me suis pas écriée tout de suite : " Arrêtez ! ma personne est sacrée ! sur moi repose le

sort d'un état ! — " Ne trouvez-vous pas que cela mérite des éloges ?

Oh ! Mon père vient de me faire appeler pour une promenade, en route, il me dit — " A Pâques, nous irons au grand Festival de Cologne ! — " J'ai bondi aussi haut que moi, comme une folle ; j'ai couru en cercle comme un jeune chien, j'ai sauté au cou de mon père, qui s'est écrié : — " Dieu ! je suis de chair et de sang ; je ne suis pas de fer, tu vas me briser tous les os ! Sois donc raisonnable ! le bois n'est pas épais ; il peut y avoir des passants ! "

Alors j'ai couru vingt fois à droite et à gauche, montant et descendant les côtes les chiens derrière moi, aboyant, criant, déchirant ma robe et emportant mon chapeau et mon filet, que j'ai reconquis dans un état pitoyable, pendant que mes cheveux s'en allaient au vent. Puis je me suis trouvée tout d'un coup très lasse, comme morte ! Je ne pouvais plus me tenir debout, je suis tombée sur la mousse, le dos appuyé contre un arbre, et j'ai dormi, tout au plus deux minutes, mais vraiment dormi ! Car j'ai rêvé que je nageais en pleine mer ; et chaque goutte d'eau avait une voix, de sorte que toutes ensemble faisaient une symphonie colossale, d'une beauté tellement saisissante que j'oubliai de nager et j'enfonçai. A ce moment, passa une barque de feu qui portait un homme ressemblant à l'Hermès antique ; ses cheveux noirs luisaient dans la rougeur de la flamme, et ses yeux sombres étincelaient Il étendit la main, m'attira près de lui sur sa barque de feu, et les flots nous entraînèrent. Je m'écriai : " Mon père ! " Il était sur le rivage ; mais il se détournait de moi, et dans mon angoisse, je m'éveillai. Un chien avait touché ma main de son nez humide. Quelle confusion ! J'étais pénétrée de honte ! Mon père là, devant moi, me regardant d'un air grave et fâché ! Pendant toute la promenade, il m'a été impossible d'effacer de son cher front, par mes bavardages, ces plis que j'y avais creusés. Il voyait bien ma honte et mon embarras ; je n'osais plus prononcer le mot de Cologne ni même celui de musique ; je les évitais avec autant de frayeur que s'ils avaient dû me brûler les lèvres. Aussi je n'ai pas reçu de semonce, pas un seul mot, et cela valait autant. Les gronderies m'endurcissent toujours le cœur et en chassent la joie. Mais quand je me sermonne moi-même, elles sont tout aussi fortes, et je n'ai pas la ressource de protester contre elles, puisque je suis mon propre juge. D'ailleurs, je suis beaucoup plus juste, tout en étant aussi sévère. Les autres ne peuvent lire en moi, et m'irritent souvent très fort en m'accusant d'une foule d'intentions et de pensées que je n'ai jamais eues Et puis ils répètent. " Toujours la même ! " — ce qui est inexact et fort exagéré ; car on n'agit jamais deux fois de même. On change à toute heure ; je ne veux pas dire les principes, mais ce sont les pensées qui changent ; d'autres viennent surnager à la surface. Du reste, pour les principes, ce qui est désagréable, c'est précisément qu'ils sont solides comme le roc. Chacun a les siens, les trouve bons et sacrés, se mépriserait d'y renoncer : là-dessus, en ce monde, autant de tapage et de guerres inutiles. On ne devrait jamais parler des principes qui ne changent pas, mais seulement des pensées qui changent.

Vous dites : tout n'est qu'apparence ; tout passe ; être et ne pas être signifient la même chose. Je n'en crois rien ; c'est-à-dire, entendons-nous, si nous ne nous mesurons pas à l'univers et cet univers à d'autres mondes plus grands ; mais si nous parlons seulement de nous-mêmes et de nos propres existences. Rien n'y passe, au contraire ; la seule chose éternelle est le souvenir : tel un fait s'est gravé dans le cerveau, tel il y restera toujours, quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans, et revivra ensuite dans la seconde, la troisième génération qui l'aura entendu raconter. Non, rien n'est anéanti ! Tenez ! ma joie, cette joie à en mourir que j'ai sentie aujourd'hui, ne peut plus n'avoir jamais été, même si je n'allais pas à Cologne. J'ai appris de bonne heure à supporter sans un soupir toutes les déceptions. Mon père me disait toujours : — Et le plaisir que tu t'étais fait, par avance ? Ne le comptes-tu pour rien ? —Je sentais alors que j'avais été heureuse pendant plusieurs semaines, et j'en éprouvais de la reconnaissance. Je ne vis entourée que de vieilles gens qui n'ont guère fait parler d'eux, qui ont vécu tranquillement dans la retraite, — soixante-dix, quatre-vingts ans ! Mais leur vie ne leur semble pas chose vaine ; ils regardent en arrière, et elle leur apparaît très douce et très précieuse. Ma grand'tante parle de ses morts comme s'ils étaient présents, et beaucoup d'entre eux s'en sont allés, il y a déjà cinquante ans. Elle se réjouit de mourir pour les revoir ; mais, en attendant, elle est aussi gaie et aussi contente qu'on peut l'être. Je voudrais que vous l'entendissiez raconter ses ses histoires de la grande Révolution, et puis des Cosaques et des Français, des Bavarois et des Prussiens, des Saxons et des Polonais. Tout cela est si vivant qu'on croit le voir devant soi, et bien qu'on eût, il me semble, l'esprit beaucoup plus léger en ce temps-là, tous ses souvenirs se sont enfoncés en elle comme dans le métal, comme les boulets de canon dans notre escalier du château. C'est pourquoi, je le répète, rien ne passe pour nous jusqu'au jour où nous passons nous-mêmes, et alors c'est bien indifférent !

Votre amie,

ULRICQUE.

---

XII

Griefswald, 30 mars 18...

Votre Altesse tarde à répondre à ma dernière lettre ; si, comme au début de notre correspondance, elle m'avait écrit immédiatement, cette réponse me serait parvenue dès hier. Cette hésitation dans la réplique me prouve d'abord que j'ai enfin réussi à déjouer votre pénétration féminine, que je vous ai pour cette fois vraiment mystifiée ! Vous avez pris mes dernières tirades pour argent comptant ! Vous avez cru à ce pathos dépourvu de sens, et avec la cruauté qui est innée chez toutes les femmes, vous vous êtes moquée du " jeune homme sensible " et votre intérêt pour ce personnage qui, heureusement, s'était laissé prendre au piège, est tout à fait éteint.

(*A suivre.*)

SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS

## La Reine Victoria

A PROPOS de la reine Victoria dont nous avons dernièrement célébré la fête, nous nous permettons de reproduire une page du plus haut intérêt, détachée des " Souvenirs du Maréchal Canrobert " que nous offrons en primeur aux lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE.

C'est le récit de la visite que fit à Paris, en 1855, au lendemain de la guerre de Crimée, la reine Victoria accompagnée de son mari le prince Albert.

Le maréchal s'est rendu à St-Cloud avec le reste de la Cour, et voici la Reine qui descend de voiture :

" Je la vois encore. Malgré l'énorme chaleur, elle avait un massif chapeau de soie blanche avec bavolet par derrière et des plumes de marabout sur le haut. Sa figure me parut aimable. Sa robe était toute blanche avec des volants ; mais elle avait une mantille et une ombrelle d'un vert cru qui me parut jurer avec le blanc du reste de son costume.

Quand elle posa le pied sur le marchepied, elle retroussa sa jupe qui était fort courte (à la mode anglaise, me dit-on), et je remarquai qu'elle était chaussée de petits escarpins attachés par des rubans noirs se croisant sur le cou-de-pied et le bas de la jambe.

Mon attention fut surtout attirée par un énorme cabas—comme celui de nos grand'-mères de satin ou de soie blanche, sur lequel était brodé un gros caniche en or, et qu'elle portait au bras."

Le soir du même jour au dîner de gala :

" Elle était en toilette décolletée blanche, avec des quantités de fleurs de géranium placées un peu partout. Elle avait les mains potelées, avec des bagues à chaque doigt, même au pouce ; une d'elles me parut supporter un rubis prodigieusement gros et d'un rouge sang superbe. Elle avait de la peine à se servir de ses mains chargées comme des reliques, et encore plus de peine à mettre et à retirer ses gants.

Sur sa tête était une gerbe d'épis de diamants, très en arrière. Elle se coiffait avec de longs bandeaux qui tombaient sur ses oreilles."

Mais on voit que la reine tout de même est trouvée charmante en dépit des lacunes de son goût. Elle a, dit le maréchal, une conversation pleine de grâce, et fort grand air ; puis, il lui parle d'une revue passée à Windsor, lors des fiançailles royales :

—" Oui, répondit-elle, je m'en souviens. C'était à Windsor, par un froid terrible ; de la neige et du froid nous frappaient au visage... Je montais encore mon vieux cheval *Léopold.*

..." Albert m'avait bien enveloppée dans un large manteau, mais j'avais peur que lui n'eût froid ; il était encore dans son uniforme saxon tout vert, en grande tenue, avec des bottes à l'écuyère. Il était très beau... Regardez comment il était à ce moment."

Et la Reine me montra le portrait du prince, en miniature, fixé à un bracelet.

—Il ne me quitte jamais, ajouta-t-elle."

Voici maintenant le récit d'une épisode émouvante qui peint la grandeur d'âme de la souveraine que nous avons perdue. Elle avait exprimé le désir de visiter le tombeau de Napoléon Ier, aux Invalides et Napoléon III l'y conduisit avec le prince Consort. C'est le maréchal Canrobert qui parle :

" Nous entrons tous à la suite des souverains. Des invalides, placés en demi-cercle le long du mur, élèvent leurs torches dont les lueurs vacillantes semblent animer l'aigle et les abeilles

Tous nous sommes émus. Pas une parole. Chacun contemple le cercueil et les souvenirs Le prince Albert était devant moi, en habit rouge de feld-maréchal ; à côté de la Reine se tenait debout le prince de Galles, en Highlander, avec sa veste de velours, sa sacoche de fourrure et le kilt.

Après un moment de recueillement, d'un silence absolu, la Reine avec un visage recueilli, calme, sévère, se tournant vers le prince de Galles et lui mettant la main sur l'épaule : " Agenouille-toi, mon fils, devant le tombeau du grand Napoléon."

C'est l'Angleterre demandant pardon, par l'entremise de son futur roi, aux restes mortels du Grand Français pour les indignités de Ste-Hélène... Un orage éclate en ce moment. Le fracas du tonnerre, la lumière blafarde des éclaires animent cette scène d'une grandeur si tragique que le vaillant soldat qu'est Canrobert est pris de vertige... " Je ne pus me retenir, écrit-il, et j'éclatai en sanglot...."

---

M. Prudhomme réprimande son fils, qui a trop fêté la mi-carême. Celui-ci se rébiffe jusqu'à oublier la déférence.

—Jamais, entendez-vous, jamais je ne me suis permis d'élever la voix devant feu mon père...

—Ah ! ton père ! ton père !

—Eh bien ! quoi, mon père ? Il valait cent fois mieux que le tien !

## Faut-il gater les enfants?

(*Suite et fin.*)

PALAIS ou chaumière, l'abri sous lequel se sera écoulée sa jeunesse, lui rapportera constamment l'image de ces deux personnes, bonnes, affectueuses, dévouées jusqu'au sacrifice, indulgentes toujours, et ne demandant, pour toute récompense, que de le savoir heureux et satisfait. Un autre grand poëte, en parlant des plus jeunes, a déjà fait cette remarque :

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres ;
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.

La plupart des parents se croient obligés de changer d'attitude dès qu'arrive l'adolescence. Sans se montrer moins patients, moins faciles, ils laissent s'amoindrir la fréquence de leurs rapports avec leurs enfants, abrégeant les instants d'intimité, et supposant qu'il serait déplacé, puéril de leur permettre, étant presque des hommes, de se blottir encore contre les jupes des mères ou s'asseoir sur les genoux des pères. C'est volontairement perdre le bénéfice de dix années de tolérance, d'excessive indulgence, juste à l'heure où elles commençaient à produire leurs fruits. Qui ne comprend que le changement dans des relations ayant persisté si longtemps, amènera forcément une modification dans les habitudes de chacun et que, ne rencontrant plus dans son intérieur les mêmes témoignages d'affection, une égale préoccupation touchant son bien être, la communauté d'idées et de sentiments jusque là pratiquées autour de lui, l'adolescent sera porté à les rechercher en dehors du centre familial ?

Oui, à la minute où l'intelligence est presque entièrement développée ; quand le discernement commence sa fonction, il importe grandement que le lien, loin de se relâcher, se resserre, que les cœurs continuent à se confondre, les esprits persévèrent dans leur association, pour que le foyer demeure à tous ses membres la chose sainte, le lieu enviable, respecté, adoré qu'il n'avait auparavant cessé d'apparaître.

Sans doute, il ne s'agira plus ici de

*gâteries* proprement dites, de câlineries, de condescendance sans portée qui ne tiendraient pas compte de l'âge du sujet. Les entretiens, tout en conservant leur ton familier, leur bonhomie, graduellement deviendront sérieux, utiles, instructifs. Le plus franc accueil sera constamment réservé aux demandes d'informations, aux questions même oiseuses ou bizarres. Les aveux, si pénibles soient ils, provoqués, facilités, amèneront, de part et d'autre, un complet abandon faisant, du père, le camarade et l'ami de son fils ; de la mère, la seule confidente de sa fille.

Les distractions, les divertissements, les plaisirs n'attireront jamais les parents s'ils ne peuvent y associer leurs enfants, et ceux-ci ne les rechercheront que si la famille entière y prend part. Vivre isolés, séparés, sera, pour les uns et pour les autres, le pire des tourments.

A ceux qui prétendraient que cette éducation, basée sur les compromissions et les faiblesses, sera fréquemment funeste et produira chez ceux qui la recevront, l'absence complète de l'esprit de lutte et d'entreprise, on peut opposer les statistiques de la criminalité. Celles-ci démontrent surabondamment que, sur cent criminels, les neuf dixièmes sont formés par des enfants n'ayant pas eu le bonheur de connaître une famille ou brutalement conduits, corrigés à l'excès par leurs parents.

Elever ceux que l'on a mis au monde par l'affection est mille fois préférable à la pratique qui leur impose une crainte continuelle des mauvais traitements, ou l'attente de la sévérité de la rigueur à outrance. A moins de rencontrer des natures absolument perverses, il est sage de s'en tenir au proverbe disant : Qu'on prend plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec une pinte de vinaigre.

Montréal, 25 avril 1902.

J. GERMANO.

Un bas bleu à son mari ;

—Ne rabats donc pas ainsi tes moustaches comme des parenthèses.

—Pourquoi ?

—Ta bouche a l'air d'une phrase incidente !

## Le Gant

JE viens de retrouver, dans un fouilli de lettres, de fleurs séchées et de bouts de rubans, le petit gant noir, mignon et parfumé, que je vous avais dérobé un soir d'automne.

Je l'ai retrouvé au fond d'un tiroir ouvert par méprise et où je ne vais jamais, vu que j'y ai entassé tout ce qui me vient de vous et que je vous ai chassée pour toujours de mon souvenir.

Il était blotti, le petit gant noir que je vous ai dérobé un soir d'automne, entre un billet tout fripé et un portrait qu'après avoir regardé longtemps j'ai porté, par une vieille habitude sans doute, jusqu'à mes lèvres.

J'ai relu le billet tout fripé. Il m'avait été envoyé un jour que j'étais malade, et je crois même qu'il portait votre écriture.

Maintenant que j'y songe, le portrait est peut-être aussi le vôtre, mais je n'en suis pas bien certain, vu que depuis longtemps, vous ne l'ignorez pas, je vous ai chassée pour toujours de mon souvenir.

Je l'ai pris dans mes mains, le petit gant noir, mignon et parfumé. Me souvenant vaguement de la coupe élégante de la main qu'il enveloppa jadis, je l'ai porté lui aussi, par une vieille habitude, à ma bouche, et il m'a semblé y retrouver une vague odeur de chocolat à la crême.

Vous devez vous rappeler, si toutefois vous n'avez pas comme moi juré d'oublier, qu'au moment où je vous l'ai dérobé, un soir d'automne, vous croquiez, du bout de vos dents perlées et provoquantes, des pastilles de chocolat à la crême, que je vous passais une à une et que vous preniez en riant aux éclats.

Vous devez vous rappeler aussi que vous teniez dans votre main gauche, ce même petit gant noir, mignon et parfumé, retrouvé par moi tout à l'heure, dans un fouilli de lettres, de fleurs séchées et de bouts de rubans.

Je ne m'en souviens que vaguement —vous ayant pour toujours chassée de mon souvenir—mais il me semble qu'à un moment donné, j'ai saisi le petit gant noir que vous agitiez d'une manière espiègle devant ma figure et que, je ne sais trop comment, mes lèvres frissonnantes rencontrèrent tout à coup votre main gauche, délicieusement petite et potelée, en un baiser timide qui vous fit sourire mais ne vous empêcha pas, du reste, de m'abandonner le petit gant noir, mignon et parfumé, que je viens de retrouver au fond d'un tiroir ouvert par méprise.

Je l'ai replié précieusement, ce gant minuscule, duquel s'exhalait encore une vague odeur de chocolat à la crême et—j'ignore pourquoi, puisque je vous ai oubliée pour toujours—une larme a coulée sur ma joue, pendant que je le replaçais entre le billet portant votre écriture et un portrait que de plus en plus je crois être le vôtre.

Je l'ai mis sous clef, le petit gant noir, mignon et parfumé que je vous ai dérobé un soir d'automne. Je l'ai enfoui dans un fouilli de lettres, de fleurs séchées et de bouts de rubans, au fond d'un tiroir que je ne rouvrirai plus, vu qu'il contient tout ce qui me reste de vous, et que je vous ai, à tout jamais, chassée de mon souvenir.

FERNAND DUC.

Montréal, mai.

### Ecole de coupe et de couture

L'exposition des travaux des élèves du cours de coupe et de couture sous le contrôle du Conseil des arts et métiers, aura lieu dans quelques jours. Cette exposition se trouve quelque peu retardée par la mort prématurée de l'honorable M. Déchêne, qui avait ce cours dans son département. Le public ne perdra rien pour attendre car cette exposition promet d'éclipser toutes celles qui ont été faites jusqu'à ce jour, sinon par la quantité des ouvrages exposés, du moins par leur qualité.

Les progrès faits par les élèves, depuis que ce cours existe, sont une preuve matérielle et palpable de leur absolue nécessité. Toutes les aimables lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE auront à cœur de venir en juger par elles-même dès le jour de l'ouverture qui sera annoncé dans nos grands quotidiens.

MARIE BOUDET.

Il n'appartient qu'aux femmes de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée délicate.

LA BRUÈYRE.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

PAR une des belles rares journées de la semaine dernière, je remontais lentement de la ville, songeant à mes petits amis du "JOURNAL DE FRANÇOISE," eux dont le souvenir ne me quitte guère, lorsque au moment de traverser le square St-Louis, je fus tentée de me reposer quelques instants à l'ombre naissante de ses grands arbres J'allais ouvrir mon livre et y continuer une lecture intéressante, lorsqu'un bruit de voix me fit l ver la tête.

Quatre garçonnets couraient vers un banc voisin et s'y installaient confortablement. L'un portait une sacoche en sautoir apparemment bien remplie et qui lui valut, je le supposai, l'honneur d'un siège au centre.

—Commençons, fit un des gars, l'œil plein de convoitise, commençons donc, j'ai faim, moi.

—Ah ! le gourmand, exclamèrent ses compagnons, tout heureux sans doute d'avoir un interprète à leurs propres sentiments.

—C'est une idée, dit celui qu'on nommait Paul, le propriétaire vénéré de la sacoche, à contours rebondis ; d'ailleurs n'avons-nous pas décidé que ce serait ici ?

Et tandis que l'assentiment se donnait d'emblée, Paul dressait le plan d'attaque.

—Les gâteaux d'abord, fit-il, et pour finir les bonbons.

Puis commença la démolition des chefs-d'œuvre en pâtisserie et bientôt l'on y voyait que du feu.

Après quelques minutes l'un des bonshommes en train de faire disparaître un troisième morceau de gât au voulut savoir de Paul "si chez sa mère il y avait encore de ces bonnes choses-là."

—S'il y en a ! exclama le dispensateur de dons sucrés, désireux de se glorifier un brin, on en voit partout ! La table en est chargée, les armoires en regorgent et on a mis des chocolats jusque dans la bibliothèque de papa ! Ah ! que c'est amusant de marier ses sœurs, s'écria Paul en guise de péroraison.

—Moi, fit le voisin de droite, je n'ai que des petites sœurs et encore faut-il que je les amuse à chaque fois que j'ai moi-même envie de m'amuser. Tu comprends bien que je ne les verrai pas marier de si tôt, fit-il avec un soupir d'inénarra' le regret.

Ils divisaient ainsi ces hommes de l'avenir, alors que pour ne point les gêner par ma présence, je feignais de ne m'occuper que de mon livre.

Soudain, en levant les yeux, j'aperçus adossé à un arbre tout auprès, un petit garçon Ses habits tout en loques et le panier au bras accusaient le mendiant, celui qui de porte en porte va demander son pain.

Ses yeux abattus sont fixés sur la scène où s'étale une munificence inconnue pour lui. Le cou penché en avant, il ne perd pas un seul mouvement de nos jeunes gourmands.

Tout à coup, Paul, tenant au-dessus de sa tête un énorme morceau de gâteau et quelques bonbons, les miettes du festin, s'écria en regard nt ses amis :

—Qui en veut ?

Ils allaient répondre lorsque le pauvre s'él nça vivement :

Oh ! do nez donc à moi, dit-il. Et d'une voix plus suppliante encore il ajoutait : S'il vous plaît !

Hélas ! j'ai bien le reg et de dire ici qu'un éclat de rire accueillit cette proposition et que, s'éloignant en courant, les sans-cœur ne daignèrent pas même jeter un coup d'œil en arrière. Lui, le pauvre petit délaissé, les yeux humides, les regarda longuement .....

Triste, à mon tour, je continuai ma route. Une pensée vint cependant me consoler. C'est que parmi ces enfants égoïstes je n'avais pas vu un seul de mes petits neveux, non, Dieu merci, pas un seul !

TANTE NINETTE.

## Le petit bourgeon

NON, non, petit, reste caché, c'est ma vieille expérience qui te parle et te dit qu'il ne faut jamais fleurir avant avril. Reste là, sous l'écorce qui te protège des gelées tardives, et où le froid ne peut t'atteindre !

C'était un énorme chêne qui parlait à un bouton qui voulait sortir la tête hors de l'épaisse enveloppe de l'arbre.

Comment ! Il veut que je reste ainsi, étouffé sous sa rude peau ! Ah !... Il est vieux, et fou aussi ! Tiens, vite ! passons ici... Le désobéissant fait des efforts, élargit une mince fente et sort la tête : le soleil éclairait... un rayon se faufila parmi les branches nues, et vint réchauffer le bourgeon qui sortit tout entier ; il eut bien un petit frisson, mais il pensa à la gloire d'être le premier point vert du printemps.

Hélas ! il devait la payer bien cher, cette gloire ! car bientôt le rayon qui l'aidait à supporter le froid descendit, et, se perdant au pied de l'arbre, il dit au bourgeon : Attends-moi, demain, je suivrai l'aurore... Puis, il fit froid, le pauvre petit frissonna longtemps ; le vent le saisit, le glaça... Une par une, ses feuilles naissantes, toutes délicates, se flétrirent, sous cette gelée... et lui-même, après de faibles résistances, se détacha, vaincu, et tomba mourant... sur le sol... Le vieux chêne pleura......

Le lendemain, on trouva le bouton, près de l'arbre, auquel ses frères puisaient la sève, la force, où ils attendaient le gai printemps qui jette ses émeraudes dans tous les parcs, sur les terrasses, sur les buissons........

Laquelle de nous n'a su gâter une joie à ne savoir attendre ? A laquelle de nous, jeunes étourdies, cette aventure ne serait-elle pas arrivée si, un bon papa ou bonne maman, ne nous avaient paru sévères ?...

JEANNETTE,
Elève des Cours particuliers de Mlle Lanctôt.

(Le professeur nous a donné l'assurance que cette composition était de l'élève.)

## Correspondance

*Chère Tante Ninette,*

VOULEZ-VOUS faire connaissance avec une petite Québecquoise ? J'ai 8 ans, je suis la cousine de Jeanne et Henri de Varennes que vous paraissez si bien connaître.

M'aimerez-vous un peu moi aussi ? Je suis heureuse de pouvoir répondre à ces questions d'Hist ire du Canada. C'est la première fois que je suis capable et ce ne sera pas la dernière fois, j'espère. J'ai toujours hâte que votre journal arrive et je cours vite à la page des enfants.

Je vous aime bien, tante Ninette, parce que vous vous occupez des enfants et je vous embrasse fort, fort.

Votre petite nièce,

FERNANDE PAQUIN.

# PAGE DES ENFANTS

## LES JEUX D'ESPRIT

### Histoire de France

*Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans*

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles :

Mon cousin, ne vous pressez pas : quand on est chargé de lauriers comme vous l'êtes, on ne saurait marcher si vite.

### Charade

Mon premier en nous, a le plus souvenir,
Et le proscrit souvent y pense avec des lar- [mes.
Mon second, jeune ou vieux porte avec lui [ses charmes.
Avez-vous un album ? partez un beau di- [manche ;
Courez les monts, les champs, la rivière ou [les bois.
Cherchez-y mon entier sans vous mettre aux [abois
Et dessinez-le moi sur votre feuille blanche.

### Devinette

Mon un n'est pas bien, mon second est heureux et mon tout est malheureux.

Quelle différence y a-t-il entre un axiome, un dicton et un proverbe ?

### Question d'Histoire Sainte

*Pour les petits enfants jusqu'à 12 ans*

Combien Jacob eut-il d'enfants ? Nommez-les. Quels furent les plus célèbres d'entre eux.

## Solution des Jeux d'Esprit

### Charade No 4

Réponse : Charbon.

Ont bien répondu : Fanny Maurault, Gertrude Leclaire, tous de Montréal. Victor Allard, Berthier ; Florence, Québec ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Maurice Bauset, Ottawa ; Agapit Legris, Louiseville ; Sans-Souci, Ottawa.

### Devinette No 4

Réponse : Clou dans une chaussure.

Ont bien deviné : Fanny Maurault, Colibri, Philippine, Aimé, Charles-Paul Lafonfontaine, Jean Martineau, tous de Monréal. Sans-Souci, Maurice Beauset et Ivanhoë Desrosiers, Ottawa, Héléna, Nicolet ; Agapit Legris, Louiseville ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Marguerite Carroll et Juliette Carroll, Fraserville ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec ; Victor Allard, Berthier ; Eva Monette, St-Henri ; Antoinette Guay, Ville-Marie ; Fleurette, St-Jérôme ; Jeanne Hamel, Ste-Marie de Beauce.

### Histoire du Canada

*Pour les petits jusqu'à 12 ans*

Réponse : Jacques - Cartier commandait trois vaisseaux dont voici les noms : la Petite Hermine, la Grande Hermine et l'Emerillon.

Ont bien répondu : Marthe Martineau, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, Philippine, Blanche Chauvin, élève de l'Académie Ste-Marie, Colibri, Adine Mauralt, Berthe Gendreau, Gertrude Leclaire, Aline, tous de Montréal. Jeanne Hamel, Ste-Marie, Beauce ; Fernande Paquin, Florence, Québec ; Arthur Desrosiers, Ottawa ; Antoinette Guay, Ville-Marie ; Marthe Allard, Berthier ; Eva Monette, St-Rémi ; Thomas Déchêne, Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Agapit Legris, Louiseville ; Héléna, Nicolet ; Georges-Et. de Varennes, Papineauville ; T. Surveyer.

### Question de Grammaire

*De suite* et *tout de suite.*

*De suite* signifie sans interruption l'un après l'autre. Passez tous de suite

*Tout de suite* signifie sur le champ, immédiatement : Faites cela tout de suite.

Aller à la campagne veut dire s'en aller en villégiature, aux eaux.

Aller en campagne : partir en expédition militaire, en guerre. Les soldats canadiens partirent en campagne.

Ont bien répondu aux deux questions : Colibri, Philippine, Fanny Maurault, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, tous de Montréal. Fleurette, St-Jérôme ; Sans-Souci, Ottawa ; Corinne Parent, Québec ; Agapit Legris, Louiseville ; Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Ivanhoë Desrosiers, Ottawa ; Florence, Québec ; Ant. Guay, Ville Marie ; T. Surveyer.

Ont répondu à une seule question : Gertrude Leclaire, Albertine Saint-Charles, Juliette Leclaire, Ferréola, Aline, toutes de Montréal. Héléna, Nicolet ; Maurice Bauset, Ottawa ; Eva Monette, St-Rémi.

### Histoire du Canada

Donnez les faits aux dates suivantes :

1608 Fondation de Québec par Champlain.

1634 Fondation de Trois-Rivières par M. la Violette.

1642 Fondation de Montréal par M. de Maisonneuve.

Ont donné de bonnes réponses : Aline, Marie-Paule Martineau, Marie-Louise Morin, de l'Académie Ste-Marie, Champlain, Juliette Leclaire, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, Fanny Maurault, Albertine Saint-Charles, Aimé-Marie Trudel, Philippine, Colibri, tous de Montréal. Fernande, Québec ; Georges-Etienne de Varennes, Papineauville ; Corinne Parent, Québec ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Jeanne Allard, Berthier ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Héléna, Nicolet ; Eva Monette, St-Rémi ; Maurice Bauset, Ottawa ; Florence, Québec ; Agapit Legris, Louiseville ; Antoinette Guay, Ville-Marie ; Sans-Souci, Ottawa ; Fleurette, St-Jérôme ; T. Surveyer.

## Petite poste en famille

Une large place t'est réservée, petite *Aline*, au foyer de Tante Ninette. Tu es bien jeune pour faire connaissance avec la souffrance. Donne-moi de temps en temps des nouvelles de ta santé, veux-tu ? La réponse à la question grammaticale : de suite et tout de suite, n'était pas claire, je ne puis inscrire ton nom parce que tu ne m'as pas l'air à comprendre la définition que tu m'en donnes.

*Georges-Etienne de Varennes.* Je veux moi aussi, à l'égal de Santa Claus, dont je suis l'amie intime, ne pas manquer de répondre à ta charmante lettre, petit neveu. Je suis contente que tu aimes Tante Ninette, qui saura bien te le rendre d'ailleurs. Je suis contente de ta lettre qui a le mérite d'être bien naturelle, l'orthographe est étonnante pour un petit garçon de huit ans. Tes prénoms sont ceux d'un grand homme, Georges-Etienne, et d'un éminent patriote. Puisses-tu lui ressembler dans son amour pour la patrie et travailler à son bien comme il l'a fait. Je transmettrai tes amitiés à tes petits cousins de Waterloo qui ont aussi, je n'en doute pas, une grande hâte de te connaître. Donne-moi dans ta prochaine lettre des nouvelles de ta maman.

Je ne suis pas aussi exigeante que tu le crois, *Champlain* mon ami, je ne demande pas une composition de toi pour chaque numéro du journal. D'ailleurs, il me faut laisser de la place pour mes autres correspondants qui sont déjà nombreux. J'accepterai cependant, cette fois-ci ta description de l'Exposition de Buffalo. Ce sera instructif et plaira, j'en suis sûre, à mes petits lecteurs.

*Edmond Guibord.* Ta lettre était si gentille petit Edmond, que j'étais déterminée de la publier ; malheureusement l'espace m'a manqué. Merci, de ta photographie, tu es jusqu'ici le plus jeune de mes neveux, et comme pour tous les Benjamins, je me sens portée à te gâter un peu. Reviens encore, petit neveu, avec quel plaisir je te lirai.

Je remercie *maman d'Antoinette* de sa proposition, et j'accepterai avec reconnaissance tout ce qui lui plaira de m'envoyer pour le bénéfice intellectuel de mes petits correspondants.

Il y a quelques jours, en visitant les salles de la Crèche où les petits enfants abandonnés reçoivent tant de soins dévoués, je remarquai que parmi les plus âgés de ces bébés, quelques-uns assis dans leurs petits lits s'amusaient avec les mêmes objets que dans leur entourage, on leur passait tour à tour. C'était peu de chose, je vous assure, que ces jouets, si peu, que les plus petits d'entre vous n'en voudraient probablement pas.

—C'est étrange, dit ma compagne, que parmi les gens qui visitent ces salles, il ne s'en trouve pas qui songent à donner des jouets à ces bébés !

Je ne répondis rien mais je promis bien, à part moi, avec l'aide de mes petits neveux et nièces, de suppléer à ce manque en faisant appel à leur cœur en faveur de ces pauvres petits.

Ceux d'entre vous, chers enfants, qui voudraient faire une bonne œuvre auraient là une excellente occasion, et je suis sûre que pas un de mes correspondants ne s'y refusera.

Tous les jouets qui ne vous sont d'aucune utilité seront acceptés avec reconnaissance à la Crèche des Religieuses de la Miséricorde, 61 rue St-Hubert.

J'avais d'abord eu l'intention de publier les noms de ceux et celles que répondraient à cet appel, mais j'ai réfléchi qui ce serait vous faire injure que de vous proposer une telle chose. Mes petits amis, j'en suis sûre, ne voudront pas perdre le mérite de leur bonne action et tiendront à suivre ce conseil évangélique : " que la main droite ignore ce que fait la main gauche."

TANTE NINETTE.

## Bloc-Notes

Le gardien du Phare aux Oiseaux, dans le golfe Saint-Laurent, a, dernièrement, envoyé une lettre au *Soleil*, dans laquelle il fait appel aux âmes généreuses qui voudraient envoyer aux gardiens des phares des livres et des journaux. "Le salaire que nous recevons, écrit-il, est si minime que nous ne pouvons pas nous payer le luxe de la littérature. Et songez que nous sommes des mois sans voir, ni parler, à aucun être humain. C'est si peu de chose que de donner un journal ou un livre qu'on a lu, et cela serait si apprécié par un gardien de phare isolé de tout le monde civilisé...."

Voilà une lettre que tous les journaux canadiens auraient dû reproduire. Il sera beaucoup pardonné à M. Pacaud pour la publicité qu'il a donnée à cet appel touchant, et, pour le don qu'il fait à messieurs les gardiens de phare d'une distribution régulière de son journal. Nous nous faisons un agréable devoir de suivre, non tous les exemples, mais ce bon exemple en particulier que nous donne M. le directeur du *Soleil*, en même temps que nous prions nos lectrices, qui ont des journaux ou des livres disponibles, de faire à ces pauvres reclus une provision de pain intellectuel.

Tous les envois peuvent être adressés, francs de port, au ministère de la marine, à Québec, qui se fera, paraît-il, un plaisir de les faire parvenir à destination.

***

Il y a un journal à Montréal qui a battu tous les records, non seulement imaginables, mais surtout inimaginables. Dès le lendemain de la nouvelle de la catastrophe de la Martinique, que nous apportait le télégraphe, ce journal publiait, en première page, la photographie du volcan du mont Pelée, prise à l'instant même où le cratère lançait des torrents de lave et de feu sur la malheureuse île. La peinture était saisissante de réalité. Si le journalisme continue ses progrès dans l'instantané, nous aurons bientôt la représentation exacte des accidents avant qu'ils soient arrivés.

Un autre journal—dominical, celui-là, le malheureux !—a déjà publié des lettres d'Athènes qui ne suivaient que de quatre jours la date de leur envoi. Puisqu'il y a la télégraphie sans fil, il peut bien aussi y avoir des lettres sans enveloppe.

***

Les sénateurs et les députés libéraux ont fait cadeau à Sir Wilfrid Laurier de son "image en huile," comme disent les cicerone italiens. Ce don part d'un bon naturel. Mais ne serait-il pas temps que, dans une offrande quelconque, on prit en considération le goût ou les besoins du donataire ? C'est, à peu d'exceptions près, le dernier souci des donateurs. Un mari achète des bijoux à sa femme pour donner au public une bonne idée de l'état de ses affaires ; une femme fait cadeau, au jour de l'an, à son mari, d'un superbe fauteuil, qu'elle se hâte ensuite d'installer au salon où le mari ne pénètre pas. Nous avons nous-même, dans le cours de notre vie, acheté pour nos amies quelques sacs de bonbons, dans l'espérance secrète que nous serions invitée à les vider avec elles, et c'est par un mélancolique et repentant retour sur notre égoïsme—et sur celui des autres,—que l'idée nous est venue de mettre le prochain en garde contre ce penchant désagréable de notre nature. Sans parler des milliers de photographies sous lesquelles les photographes ont essayé de l'enliser, Sir Wilfrid a déjà, outre son buste en marbre, une ou deux fois son portrait "en grand" et le cadeau commence à manquer d'originalité, convenons-en. Est-ce que l'offrande de quelques centaines de livres sérieux à ajouter à sa bibliothèque, ou le cadeau d'un meuble artistique—fauteuil ou secrétaire—n'auraient pas été plus à propos et de nature à charmer davantage le distingué nautonnier qui conduit la barque ministérielle de notre pays ? Nous le croyons, et notre instinct féminin nous dit que nous n'avons pas tort.

***

Nos félicitations aux organisateurs de la représentation de Polyeucte à l'occasion de la fête du R. P. Recteur. Le spectacle mérite tous les éloges, car, d'une façon générale, l'œuvre a été bien montée et la mise en scène soignée.

Combien, cependant, nous avons regretté l'absence de Pauline ! Mais nous étions préparés à cette lacune, de sorte que nous n'avons pas à nous plaindre. L'ouverture, les chœurs et la musique des entr'actes, de Gounod, ont été interprétés dans la majestueuse sentimentalité qui caractérise la manière du maëstro. La salle, des plus brillantes, a fait un accueil aimable et sympathique aux amateurs tragédiens et aux jeunes artistes. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter, en terminant, que la salle académique du collège Sainte-Marie ne soit pas plus propice à des auditions magistrales du genre de celle-ci.

## A travers les livres

M. Frédéric de Kastner, professeur de français au High School à Québec, vient d'adresser au journal une brochure qu'il a écrite sur Dollard des Ormeaux, LeMoyne d'Iberville et Marie-Madeleine de Verchères. L'ouvrage, écrit consciencieusement, avec beaucoup de cœur et de tact, m'a fait plaisir.

Il y a de plus, accompagnant les données historiques, des réflexions personnelles sur chacun des héros qui ont un grand charme par leur justesse et leur originalité.

Je détache les lignes suivantes qui servent de prélude à la biographie de notre Jeanne d'Arc canadienne : "L'homme a inventé et revendique constamment pour lui-même l'expression de "courage mâle," comme si cette vertu était l'apanage exclusif du sexe laid et la prérogative de tous ceux qui le composent..."

La lecture des "Héros" de la Nouvelle-France est ausssi agréable qu'intéressante à faire ; cette brochure, dont le prix est de 50 centins seulement, est en vente au No. 42, rue Sainte-Ursule, Québec.

Remerciements à M. J. Edmond Roy pour l'envoi de son Histoire de la Seigneurie de Lauzon.

"L'histoire de nos villages, c'est de l'histoire de France en petits morceaux" a dit Victor Hugo. M. Roy fait aussi de cette façon l'histoire du Canada et nous lui en sommes reconnaissants.

Françoise.

**CORS-VERRUES-DURILLONS**

**"ANTIKOR-LAURENCE"**



Remede sur et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

**Cors, Verrues et Durillons**

Energique. Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et déve'oppe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

---

**THEATRE NATIONAL**

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop

SEMAINE DU 2 JUIN

*Grand Mélodrame à sensation*

## Le Pavé de Paris

PAUL CAZENEUVE DANS PAUL MOREL

VOYEZ

**Le champ de bataille**
**Le pont et le sauvetage de Marie**
**Autres scenes emouvantes**

Semaine du 9 juin : **CARMEN**

Prix : Matinées, 10, 15, 20, 25c.
Soirées : 10, 20, 30 et 40c.

---

EN VINGT ANS RENTIER

# La Caisse Nationale d'Economie

Société Philantropique et Mutuelle, fondée le 1er Janvier 1899 par L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE de Montréal. Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93.

❀

Les **HOMMES**, les **FEMMES** et les **ENFANTS** de **TOUT AGE** peuvent y appartenir.

13,000 Membres inscrits avec un Capital inaliénable de $65,000.00. En payant **Un Sou par Jour** à la CAISSE NATIONALE pendant 20 ans, vous vous assurez après cette date un revenu annuel suffisant pour subvenir à votre existence, durant le reste de votre vie.

❀

La CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

est unique dans son genre, elle est la seule Société qui n'exige aucun examen médical, et qui inscrit sans aucun frais d'entrée, les femmes et les enfants de tout âge.

❀

*Demandez les blancs d'applications et les renseignements additionnels à*

**ARTHUR GAGNON,**
*Sec.-Trés.,*
Monument National, Montréal.

---

**L. E. N. Pratte & Cie**

Facteurs du PIANO PRATTE et seules Représentants des Instruments suivants :

PIANOS...

MASON & HAMLIN, Boston ; HAZELTON Bros., KRANICH & BACH, HAINES Bros., FISHER, GABLER, de New-York, SCHAEFFERD, de Chicago, et autres Pianos Américains et Canadiens, depuis $150.00.

**Instruments Automatiques...**

PIANOLA, AERIOL, AEOLIAN, BOITES ET HORLOGES MUSICALES.

**Le plus grand assortiment du Canada.**

Nous vous invitons à venir nous rendre visite avant d'acheter ailleurs. Un seul prix et le plus bas.

**No 2461 rue Ste-Catherine**

---

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . . . .

**N. BEAUDRY & FILS**
**Bijoutiers Opticiens**
**270 Rue St-Laurent, Montreal**

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie.
☞ Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

---

## Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**

FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

**L. J. A. Surveyer**

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

---

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

# HAZELTON

**NEW-YORK**

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**

MONTREAL

Cataloguea envoyés sur demande
Accords et réparations exécutés par M. Rivet

TEL. EST 1685

1re ANNÉE — No 6 Le numéro, 8 cts Samedi, 14 juin 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT : Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER : Un an - - Quinze francs. Six mois - - - 7 frs 50. Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## LA VOLIERE

(Vers inédits au *Journal de Françoise*)

POUR MARIE.

*Je suis un oiseleur des campagnes du Rêve*
*J'en connais les détours car, dès enfant, j'y vins*
*Au printemps dénicher tous les Oiseaux divins*
*Dont le chant dut au Paradis enchanter Eve.*

*Au profond des taillis comme au ras des guérets*
*Partout où soupirait l'appel de leurs voix douces,*
*Sans réussir d'abord à dépeupler les brousses,*
*J'ai posé mes gluaux et j'ai tendu mes rets.*

*Mais bientôt j'ai parfait mon adresse écolière*
*Et, les pièges subtils m'étant plus familiers,*
*J'ai captivé les oiseaux tendres par milliers...*
*Les chanteurs aujourd'hui chantent dans ma Volière.*

*Ils viennent se grouper, dociles, à ma voix...*
*Je règle à mon désir leurs longues théories*
*Et, comme l'Enchanteur des vieilles Féeries,*
*Je lève ma baguette, ils obéissent... Vois!..*

*Car, pour te dignement fêter, Princesse blonde,*
*Je donne ici l'essor à quelques prisonniers...*
*Qu'ils s'en aillent vers toi, joyeux et printaniers,*
*Et que leur charme à ton jeune charme réponde!...*

*J'entr'ouvre ma Volière au fond du jardin noir.*
*Je les choisis par un et les unis par couples,*
*Je lisse entre mes mains leurs blanches ailes souples*
*Et je les laisse enfin s'envoler dans le Soir...*

*Les voici qui s'en vont vers ta maison... Sans doute*
*Tu ne comprendras pas tout ce qu'ils te diront...*
*Un mystère de plus alourdira ton front...*
*Mais, si tu ne les comprends pas, quand même écoute!*

*Plus tard s'affineront ton oreille et tes yeux*
*Et se déchirera le voile des merveilles...*
*Tu sauras quel Bonheur j'ai de passer mes veilles*
*A sertir en bijoux des mots très précieux.*

*Alors ouvrant tout grand ton âme hospitalière*
*A mes vers—ces oiseaux divins apprivoisés—*
*Pour mieux entendre encore leurs chants harmonisés*
*Tu me demanderas la clef de ma volière!...*

CHARLES-BERNARD.

Paris, 1902.

## Un arrière-neveu de Montcalm

LA visite que vient de faire, à New-York, le comte de Rochambeau, à l'occasion du dévoilement de la statue de son aïeul, et la nouvelle de l'arrivée de quelques frégates françaises, dans le cours de l'été, me remettent à l'esprit que nous pourrions voir, un de ses jours, parmi nous, l'arrière-neveu de notre dernier gouverneur français, le marquis de Montcalm.

Au cours de mon voyage, à Paris, à l'occasion de l'Exposition Universelle, alors que je partageais avec une éminente collègue l'honneur périlleux de représenter les Canadiennes, j'eus l'occasion de faire la connaissance, charmante, de madame la baronne Grellet de la Deyte, la petite-nièce et la plus proche parente actuelle du héros des plaines d'Abraham.

Et tout de suite nous fûmes amies. Elle m'aima sans doute parce que j'appartenais à ce sol qui a bu le sang de son aïeul qui a donné sa vie pour le défendre; moi, parce qu'elle est l'incarnation de la bonté, de la grâce toute française, et qu'elle répondait au besoin qu'éprouvait mon cœur de rencontrer sur la terre étrangère une âme sympathique, qui me parla de la patrie absente,—et qui m'en fit beaucoup parler.

L'Exposition canadienne, à Paris, a été, pour l'Europe, la deuxième découverte du Canada, et cette découverte a pris un caractère plus important que la première. Non seulement l'Exposition canadienne a favorisé l'échange des relations les plus cordiales et les plus généreuses, mais elle a fait connaître, d'une manière tan-

gible, et prouvé, *de visu*, la richesse de nos productions, le degré de notre civilisation — ce dont on doutait bien un peu en certains milieux, — et enfin, la place qu'un pays, aussi avantageusement doté que le nôtre, est appelé à occuper, au fur et à mesure de son développement. Ah ! si nos arpents de neige étaient de nouveau aux enchères publiques, la possession en serait, cette fois, chèrement disputée.

Je me donnai, pour ma part, le doux orgueil de faire visiter le pavillon canadien à Mme de la Deyte jusque dans ses moindres détails. Avec quelle satisfaction, je lui ai montré les gerbes de blé, du Manitoba, si hautes, si hautes, que les oiseaux du ciel pourraient s'y percher, croyant à une blonde forêt, si la lourdeur de leurs épis n'en courbait les tiges jusqu'à terre.

Rien de nos ressources minières n'échappa à son attention : l'amiante, le charbon, le fer, l'argent, le marbre, tout passa devant ses yeux, sans négliger les vitrines où rayonnaient, dans leur sauvage splendeur, les échantillons de quartz aurifère du Klondyke, richesses fabuleuses qui ont trouvé une expression jusque dans les grains d'un rosaire. Les industries canadiennes, aussi, reçurent la visite de la Française, émerveillée de ce qu'elle voyait, et, dans la salle réservée aux pianos, madame de la Deyte mit à l'épreuve la sonorité des instruments en jouant sur l'un d'eux, avec une virtuosité rare, ces vieux airs français, doux et tendres, toujours aimés — qui sont aussi les nôtres.

Mme la baronne de la Deyte m'avait promis un témoignage apparent de son amitié. Elle ne pouvait m'en donner de meilleur que l'envoi précieux qu'elle m'a fait, depuis mon retour, de trois lettres inédites du marquis de Montcalm. Ces lettres ont été adressées à sa sœur de prédilection, madame Louise-Françoise-Thérèse de Montcalm-Goyon, épouse de Louis-Jean-Antoine de Viel, seigneur de Lunas et autres lieux, baron du Pouget, conseiller du roi et président en la cour des comptes du Languedoc.

C'est de madame la présidente de Lunas que descend, en ligne directe, madame la baronne Grellet de la Deyte, par son aïeule, Antoinette-Louise-Marguerite de Viel de Lunas, qui épousa, à Montpellier, Joseph-François-Philippe-Charles de Pavée, marquis de Villevieille, maréchal de Camp et chevalier de l'Ordre de Saint-Louis. Un fils unique naquit de cette alliance : Louis-Jean-François, lequel épousa sa cousine Henriette Prévost de la Bouttetière Saint-Mars, comptant parmi leurs enfants, Louise, qui épousa M. le baron Emmanuel Grellet de la Deyte, ancien sous-préfet et conseiller général de la Haute-Loire.

Le noble défenseur du Canada, le marquis de Montcalm, n'a pas actuellement, comme on le sait, de descendance directe dans la ligne masculine ; elle s'est éteinte avec son arrière-petit-fils, le marquis de Montcalm, qui a transmis son nom, par adoption, au marquis de Barbeyrac-Saint-Maurice de Montcalm, actuellement marié à Mlle Pozzo di Borgo.

Mme de la Deyte est donc, par le sang, aussi près que possible de notre vaillant héros, et, à ce titre, elle a part, ainsi que ses enfants, à l'affection et au respect dont nous entourons, au Canada, tous ceux sur qui se projettent les rayons immortels de sa gloire.

Je me donnerai le plaisir rare de publier, quelque jour, ces lettres inédites de Montcalm, en les faisant accompagner de détails écrits, pour l'intelligence de ces autographes, par M. le baron Grellet de la Deyte.

Mais, en attendant, je tiens à prévenir mes compatriotes que la première frégate française remontant le Saint-Laurent, pourrait avoir à son bord, un jeune enseigne de vaisseau, qui est l'arrière-neveu du marquis de Montcalm.

C'est Mme de la Deyte, qui, dans une de ses lettres, me l'apprend en ces termes :

" Mon fils aîné espère toujours que les hasards ou, plustôt, les évènements providentiels de sa carrière de marin, le conduiront bientôt sur la terre où s'est répandu le sang glorieux dont quelques gouttes coulent dans ses veines... Comme j'aime moi-même à voyager en votre beau pays, dont l'exposition m'a révélé l'âme et la nature : cette âme si française et si constante, cette nature si grandiose et si poétique qu'elles sont à elles seules l'explication du prix que Montcalm attachait à un tel trésor, et des efforts qu'il fit pour le conserver à la France..."

Le neveu de Montcalm trouvera, sur le sol canadien, — que sa mère en reçoive par moi l'assurance, au nom de mes compatriotes, — l'accueil sympathique et chaleureux qu'il a le droit d'attendre.

La province de Québec porte dans ces armes, cette fière et touchante devise : *Je me souviens.*

Les Canadiens y demeurent fidèles et toujours se souviennent !

FRANÇOISE.

## Gymkhana

MADAME la présidente de l'hôpital Notre-Dame a raison d'être satisfaite des heureux résultats de la fête sportique, donnée au profit de son œuvre. Jamais succès n'a été aussi complet, aussi brillant, car, l'éclat de la réunion se doublait encore du mérite de la nouveauté dans le genre d'amusement. Nous applaudissons des deux mains aux intrépides cavaliers et aux élégantes amazones qui ont si bien prouvé, dans cet après-midi, que le sport n'est pas un art inconnu ou délaissé des Canadiens-français.

Nous devons aussi féliciter les dames qui se sont dévouées à la cause de la charité, en osant affronter le public, dans des exercices équestres inconnus jusqu'ici à Montréal. Nous nous faisons encore un devoir de mentionner Mademoiselle O'Brien, arrivée trop tard pour figurer dans le programme, et qui, cependant, a été très remarquée pour la correction de sa façon de monter. L'équitation, demeurant l'un des sports les plus féminins, nous ne pouvons qu'encourager cet intelligent exercice et favoriser la permanence de l'école du manège français.

Remarqué, au hasard, parmi la foule distinguée qui garnissait les banquettes de l'estrade d'honneur :

Mme R. Thibaudeau, toilette en soie "pungee" garnie de guipure irlandaise et nœuds de velours noir, manteau en soie noire, tulle et dentelle, toque en chiffon noir. Madame F. L. Béique, toilette soie brune garnie d'une application de dentelle crème. Chapeau drapé de chiffon noir et blanc. Mme L. O. David, robe en soie

noire avec motifs pointillés en soie blanche, large chapeau garni de mauve et de plumes noires. Mme H. Archambault, toilette noire en voile de Paris avec entre-deux de broderies. Chapeau de dentelle couleur beige. Mme J. E. Robidoux, costume tailleur (Londres) couleur beige, garni de velours mauve, parements et veste blancs avec dessins brodés en brillants. Chapeau recouvert de violettes. Mme T. C. Casgrain, costume tailleur en drap bleu marine, à hauts parements entr'ouverts sur broderie orientale. Chapeau en tulle blanc cerclé d'une demi-guirlande de roses blanches et garniture en feuillages. Mme Hector Prévost, robe en crêpe de Chine gris argent ornée d'incrustations de broderies. Chapeau orné d'une torsade en chiffon blanc avec touffe de roses thé. Mme Dumont-Laviolette, costume de drap noir garni de drap blanc brodé de soie noire. Chapeau tout noir relevé d'une boucle de brillants, genre art nouveau. Mme Perodeau, toilette en dentelle noire Chantilly, garnie de bandes de dentelle pailletée, et nœuds en soie bleu turquoise. Mme Aimé Geoffrion, costume noir avec blouse en soie blanche. Chapeau de mousseline blanche coulissée garni de choux en tulle blanc, boa en plumes gris argent. Mme Henri Archambault, costume tailleur en drap noir découpé sur drap blanc. Chapeau en paille de soie noire drapé d'une garniture en tulle grec. Mme Berthelot, costume tailleur en drap ouvrant sur une veste en soie rose, large col en dentelle. Chapeau garni de fleurs rose-thé. Mme St-Pierre, toilette voile de Paris couleur mastic, garnitures en soie ton vert-pomme alternant sur la dentelle. Chapeau en mousseline blanche avec ornements de roses Niel. Mme P. E. Leblanc, costume noir avec plastron brodé de perles d'acier, boa en chiffon blanc. Chapeau de paille blanche drapé de tulle noir et blanc. Mme L. D. Mignault, robe en voile beige, cordon de petits nœuds Louis XV en velours bleu argenté sur passementerie. Chapeau pailleté noir. Mme L. Rodier, costume noir garni de biais piqués formant nœuds. Chapeau en dentelle de paille beige avec tulle et nœuds. Mme R. Forget, toilette en étamine gris-perle garnie de panne noire mouchetée de blanc, manteau en taffetas noir orné de dentelle irlandaise. Chapeau en tulle blanc. Mme Philippe Roy, costume tailleur en drap noir, col avec application de passementerie. Chapeau orné de roses de velours noir à cœurs jaunes et d'un panache noir. Mme A. R. Angers, robe noire en voile de Paris, garnie d'entre-deux de guipure. Chapeau en tulle pailleté noir avec piquet de fleurs en soie blanche. Mme J. O. Gravel, costume en drap noir et chapeau noir avec bouquets de roses. Mme Robillard, grenadine de soie noire rayée de blanc. Chapeau mousseline de soie noire avec nœud de plumes blanches. Mme E. Evanturel (Québec), toilette en soie noire garnie de broderie d'acier. Chapeau de tulle blanc avec roses noires, manteau en faille noire avec revers et parements en faille blanche et motifs en satin noir. Mme L. T. Maréchal, costume en drap bleu-mauve, à corsage blousant, garniture en guipure de Luxeuil. Chapeau drapé de tulle, en paille couleur maïs, bordé d'une dentelle en paille de même couleur, la calotte entourée d'un ruban de velours noir et de choux de mousseline de soie. Mme L. A. LeSage, costume en drap aubergine orné de broderie même ton. Corsage ouvert sur plastron de panne bleu-pastel, boa en mousseline de soie blanche mêlée de pétales nuancés. Chapeau de paille blanche ourlé de velours noir, orné de roses de velours noir retenues par des épingles de fantaisie. Mme Robert Archer, robe en voile noir, jaquette en soie moirée noire ouvrant sur des cascades de dentelle blanche pointillée de noir. Chapeau en paille chrysanthème-bleuet drapé de velours de même couleur. Etc., etc.

---

## Le partage du travail

MONSIEUR et madame X... sont des gens de condition enviable et à la tête d'une belle et nombreuse famille. J'entrai les voir il y a quelques jours au moment où M. X.,. s'élevait de toute la force de sa voix contre le travail des femmes dans les bureaux publics. "C'est une iniquité ! s'écriait-il, cela jette dans la misère beaucoup d'honnêtes pères de familles." Sa femme admirait et approuvait du regard. J'essayai de leur expliquer que leur raisonnement ne me semblait pas juste, mais ils ne voulurent rien entendre. Et voilà encore une famille où les jeune filles resteront oisives jusqu'au jour de leur mariage.

N'est-il pas surprenant qu'une chose qui fut de tout temps, puisse nous paraître nouvelle si elle se présente sous une forme inattendue.

C'est ce qui est arrivé pour le travail industriel des femmes. Longtemps ce travail s'est accompli dans le cercle de la famille. L'industrie domestique produisait chaque année des millions d'aunes d'étoffe et de toile, d'énormes quantités de beurre et de fromage et bien d'autres choses encore. On songeait peu à cela. Une moitié du genre humain oubliait ce que faisait l'autre.

Mais voici que les machines perfectionnées sont venues enlever aux femmes leur labeur domestique. Il leur faudra dorénavant travailler au dehors ou rester inoccupées. Que vont-elles faire ?

"Restez plutôt oisives," se sont aussitôt écriés un certain nombre d'hommes. La femme est une plante délicate qui se fane hors du cercle de la famille, où l'on doit la renfermer.... à la façon des femmes turques, sans doute.

"Tyrans ! ont riposté sur le même ton un certain nombre de femmes. Nous avons trop longtemps subi le joug honteux de la servitude. Reprenons nos droits et vengeons-nous." Et la caricature nous met en présence de cette vengeance foudroyante. Voyez madame, plantureuse, en costume masculin, partant pour son club, tandis que monsieur reste pour soigner la marmaille. Pauvre homme ! On serait tenté de lui dire comme les brigands grecs au Roi des montagnes : il ne te manque que du lait !

N'intervenons pas dans cette nouvelle guerre des Amazones, dont le but semble être de refaire la nature par la désunion de ceux que Dieu a créés pour être unis. Mais essayons, si cela est possible, de jeter un peu de lumière sur cette question si importante du partage du travail entre les sexes.

Comme pour presque toutes les autres questions sociales, la solution de celle-ci est entre les mains des mères. La femme doit travailler. Son oisiveté, au point de vue moral, aurait de bien tristes résultats ; l'appauvrissement de toute la race en serait la conséquence économique. Celles qui voudraient faire de leurs filles des poupées feraient bien de ne pas oublier cela.

De nos jours, les femmes n'ont vraiment pas à souffrir du travail dans les fabriques, dans les magasins et dans les bureaux. Dans les fabriques, l'effort physique n'est plus nécessaire, l'ouvrier est devenu le conducteur intelligent des forces domptées de la nature. Dans les magasins, les femmes savent tout aussi bien vendre que les hommes ; dans les bureaux, surtout depuis l'introduction du clavigraphe, elles se rendent plus utiles. C'est qu'elles sont plus douces et plus patientes ; souvent aussi elles possèdent un tact supérieur. Le salaire qu'elles reçoivent est généralement moins élevé que celui des hommes. C'est un avantage pour le patron, sans être un désavantage pour la jeune fille. C'est du moins ma manière de voir, et je m'expliquerai dans un instant.

Il incombe donc aux mères de famille d'élever leurs jeunes filles de

telle sorte qu'elles puissent gagner leur pain. Que toutes les jeunes filles riches ou pauvres travaillent. Qu'elles acquièrent de bonne heure l'indépendance de caractère, l'habitude de penser et d'agir seules. Ce sera là pendant toute leur vie leur plus sûre protection, la meilleure garantie de leur bonheur. Ne pas faire cela, dans les conditions de la vie moderne, c'est vouer non seulement les femmes, mais toute la race à l'infériorité.

Cela dit, une autre et une grave question se pose : Que faire de nos jeunes gens ?

Si les petits emplois sont occupés par les jeunes filles, il ne peut être question d'y mettre les jeunes gens pour faire concurrence à leurs sœurs. L'idée de les voir travailler aux côtés les uns des autres est agréable, mais des raisons d'un ordre élevé s'y opposent absolument.

Ces jeunes filles qui gagnent ainsi leur pain, quelle sera leur destinée ? Doivent elles rester toujours servantes d'une maître quelconque ? Non. Cet état cessera pour elles le jour où elles deviendront épouses. Il importe donc peu, en général, que le salaire de la jeune fille soit élevé, pourvu qu'il suffise à ses besoins.

Donnez à un jeune homme le même emploi avec le même traitement, et l'on peut dire que c'est un homme perdu. L'avenir se ferme devant lui, il est en face d'un mur inexorable. Car ce n'est pas un emploi temporaire qu'il accepte, c'est une carrière qu'il embrasse, et c'est pour toute la vie ; toute une vie de pauvreté, ce qui est pénible ; toute une vie de dépendance, ce qui est dégradant.

Une mère qui ne cherche pas à inspirer à son fils des résolutions énergiques, est coupable ; celle qui cherche à le retenir auprès d'elle au moyen de quelque petit emploi, dégrade son enfant. Elle aura plus tard à subir ses reproches, même ceux que, par piété filiale, il n'osera pas exprimer en paroles. Ce sera sa punition pour avoir mal compris son devoir.

C'est bien lorsqu'il s'agit de son fils que le devoir d'une mère devient sublime. Son amour lui fera dompter la faiblesse maternelle. Elle étudiera avec soin les goûts et les aptitudes de son enfant. Elle lui choisira, ou plutôt elle lui aidera dans le choix d'une carrière virile et indépendante, où, le temps de l'apprentissage et de la préparation terminée, le jeune homme ne sera aux gages de personne, mais le maître absolu de sa destinée. Carrière où par son intelligence, son caractère et sa conduite, il pourra s'enrichir et enrichir son pays. Et cette excellente mère ne manquera jamais de stimuler son fils, de le pousser plus avant dans la voie qu'il s'est choisie ; elle lui apprendra ainsi dès ses premières années à ne pas craindre les séparations, les distances, les hardiesses, pour devenir une force militante, un conquérant industriel.

S'il était possible d'inspirer ces idées à toutes les mères canadiennes, que nous changerions vite la face de notre pays ! Nos ressources augmenteraient bientôt au centuple, car la seule plaie qui nous affaiblit sérieusement, le défaut de production industrielle, serait alors fermée.

Avoir une mission, c'est beau. Tenir un flambeau, c'est superbe. Mais comment pourrons-nous jamais le tenir haut et ferme ce flambeau, si nous ne savons pas acquérir la force et l'autorité que donne l'indépendance, c'est-à-dire la prospérité matérielle, la richesse ! Croître par l'industrie ! Tel doit être notre but, telle notre œuvre à tous, ouvrières et ouvriers.

ERROL BOUCHETTE.

---

Bravo, l'Université Laval ! L'accueil qu'elle vient de faire à M. Croiset, professeur à la Sorbonne, a été tout ce que nous avons toujours eu le droit d'attendre d'elle envers des Français et des conférenciers distingués. La salle des promotions, richement décorée de palmes et de feuillages verts, présentait un imposant coup-d'œil. Et la foule intelligente et sérieuse, qui remplissait ses murs, a doublement joui de la parole savante de M. Croiset et de sa présence dans un édifice dont la destination est de jouer un rôle parmi nos gloires nationales. L'Université Laval est le décors qui convient aux dissertations littéraires et scientifiques ; nous sommes heureux de constater qu'elle l'a enfin compris.

## Le Ping-Pong

SAVEZ-VOUS ce que c'est que ce jeu nouveau qui s'appelle Le Ping-Pong, et qui fait fureur en ce moment comme toutes les nouveautés ?

C'est le lawn-tennis dans un salon, tout simplement.

Le "Ping-Pong" est un mot bizarre qui ne vient ni du cafre, ni du chinois : il imite simplement le bruit que font les raquettes en frappant sur les balles en celluloïd. Car, on n'use plus, dans ce jeu en raccourci, des lourdes balles rembourrées des jardins. Tout est réduit, menu, menu, aux proportions d'une table de salle à manger. Un étroit filet au milieu de la table sépare les deux camps, tracés à la craie ou à l'aide de fils tendus ; et, hormis cette réduction générale, les règles du jeu sont exactement les mêmes que celles du lawn-tennis : jeter la balle par delà le filet, dans le camp de l'adversaire qui, à son tour, essaye de la renvoyer dans le vôtre. Le joueur idéal est celui qui, jamais, ne fait tomber la balle hors de la table. Mais comme il est rare ! Il paraît que dans les salons anglais surtout où le "ping-pong" est en vogue, la grande joie de ce jeu nouveau consiste dans le tumulte que provoque, à travers l'assistance, la fuite bondissante et rebondissante du léger projectile. Ce sont des cris, des recherches rapides, des dames qui se lèvent brusquement, des gentlemen qui fouillent sous les meubles, et on court à quatre pattes, on déchire les genoux de son pantalon, on se redresse les cheveux en désordre, mais c'est la mode, et comme on s'amuse ! Quelquefois deux jeunes gens empressés courent ensemble après la balle, se querellent sous une table ; d'autres fois, on fait tomber un objet fragile qui se brise avec fracas. Peu importe ! Le sport est chose sacrée, et il est de bon ton, pour toute femme qui reçoit, de sacrifier, à chaque partie, quelque potiche de valeur !

C'est ça le "ping-pong", si vous ne le trouvez pas amusant, c'est que vous n'avez vraiment pas de goût.

HENRIETTE.

---

Qu'est ce que le souvenir des hommes ? Une heure de travail pour un marbrier.

ALPHONSE KARR.

# Le mariage d'une petite princesse

*Etude historique*

(SUITE)

On lui fit un costume pareil à celui des rouges et elle fut admise sous le nom de Mlle de Lastic afin qu'elle put suivre les études en toute liberté, et que l'on ne manquât pas au respect dû à son rang.

La nouvelle élève n'était pas très studieuse et bien que fort ignorante, elle préférait de beaucoup une leçon de danse ou une promenade avec le roi, à une leçon de grammaire ou même d'histoire, et c'est ce qui mettait M. de Dangeau, son professeur, au désespoir. Au moment de prend e la leçon, il y avait toujours une excuse, le roi l'avait fait demander pour l'accompagner à la chasse, ou pour aller à Meudon, ou à Marly, etc , et le bon professeur se répandait en protestations de respect, de fidélité pour les ordres du Roi.

En revanche, elle aimait jouer la comédie et dans Esther, elle choisit elle-même le rôle d'Elise, confidente d'Esther.

Monsieur de Racine, tout en s'efforçant de n'en rien laisser paraître, fut très satisfait qu'elle n'eût pas choisi un personnage plus important, car elle avait un accent italien prononcé, dont l'effet eût pu être déplorable au cours des pompeuses strophes du royal poète. Ainsi le succès de la représentation ne fut pas compromis et son désir enfantin était satisfait : elle avait joué un rôle dans Esther.

Mlle d'Aubigné était très orgueilleuse, très vaniteuse, et n'était pas toujours en accord parfait avec notre petite princesse. Un jour que celle-ci lui vantait la beauté et la belle voix d'une rouge, Mlle d'Osmond, Mlle d'Aubigné entra dans une grande fureur.

— D'Osmond est belle comme un ange ! d'Osmond chante à miracle ! Eh bien ! voulez-vous le savoir, je la déteste, moi, votre soi-disant perfection de d'Osmond.

La petite princesse fort piquée lui répondit :

—Répétez un peu pour voir ce que vous avez osé dire que d'Osmond n'est qu'une soi-disant perfection ?

—Certainement, je le répèterai, j'ajouterai même qu'elle n'est qu'une pimbèche votre "soi-disant perfection."

— Une pimbêche ! d'Osmond ! Et voilà qu'elle allonge un soufflet à sa compagne en l'appelant : méchante d'Aubigné !

L'autre, sans s'émouvoir, la prit aux cheveux et lui donna aussi de bonnes tapes. Juste à ce moment arrive la sœur Potrincourt qui se mit à pousser de grands hélas ! Voir la Princesse de Savoie aux prises avec d'Aubigné qui rendait deux tapes pour une ! Elle les sépara et voulut les apaiser disant qu'il était indigne d'une personne, d'un rang si élevé de s'abaisser à se battre ; mais la petite Savoyarde encore tout indignée répétait :

" A-t on jamais vu une d'Aubigné traiter une d'Osmond de pimbêche ! " Madame de Maintenon ignora cette querelle, la sœur Protrincourt promit de n'en pas souffler mot pour éviter une réprimande sévère. Mais il exista toujours entre les deux jeunes filles une rancune que le temps ne dissipa jamais entièrement. Avec ses autres compagnes, il était impossible à Marie-Adelaïde, d'oublier un instant qu'elle était la future reine de France, tant elles mettaient d'empressement à lui rappeler par leurs paroles et leur manière d'être, mais quant à Mlle d'Aubigné, c'était bien différent, elle la traitait en simple rouge, non par indépendance d'esprit, mais par mauvais caractère. La jeune princesse supportait tout de sa part sans jamais en rien dire de peur de la faire gronder. De quoi l'autre n'avait aucune reconnaissance.

Les élèves de St-Cyr étaient employées à différents offices, tantôt à la lingerie, ou à la sacristie ou à la dépense, enfin partout, et la princesse de Savoie n'était pas exempte de ces corvées qui n'en n'étaient pas pour elle, puisque au contraire, cela l'amusait beaucoup et la reposait un peu des cérémonies de Versailles, mais cela déplaisait prodigieusement à Mlle d'Aubigné et la mettait de fort méchante humeur. Aussi, un matin qu'elles avaient à ranger des chemises dans la lingerie, d'Aubigné impatientée, plaçait-elle ses piles tout de travers. Madame de la Rouzière qui les surveillait lui dit de faire ses piles droites et Mlle d'Aubigné d'un ton très insolent lui répondit : "Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous."

Au moment où elle prononçait ces paroles, madame de Maintenon entrait dans la lingerie, elle avait entendu le joli ton et les paroles aimables de sa nièce. Sur le champ, d'Aubigné dut faire des excuses à madame de Rouzières et pour punition, il ne lui fut pas permis d'aller à Versailles pendant un certain temps. Le lendemain, elle reçut de sa tante cette fameuse lettre de réprimandes qui est restée classique et qui donne une idée parfaite de la raideur avec laquelle madame de Maintenon savait traiter son monde.

Il serait trop long de donner ici cette lettre en entier, mais je vais en citer un passage qui dut profondément humilier la jeune orgueilleuse :

" Vous savez l'Evangile par cœur ; eh ! qu'importe si vous ne vous conduisez point par ses maximes ! Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre. Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi : Ne vous flattez pas ; je suis très peu de chose et vous n'êtes rien." L'histoire ne dit pas si mademoiselle d'Aubigné conçut quelque dépit de cette remontrance, toujours est-il qu'elle montra la lettre à la princesse et la supplia d'intercéder auprès de sa tante afin d'obtenir son pardon et de rentrer dans ses bonnes grâces. Ce qu'elle fit de grand cœur et pour un certain temps, Mlle d'Aubigné ne se montra plus si grognon et fut même aimable. Marie-Adelaïde de Savoie put alors espérer qu'elle renoncerait peut-être à lui faire tenir au sérieux son rôle de rouge.

La jeune princesse voyait son fiancé tous les quinze jours et la rencontre avait lieu en grande cérémonie. Ces visites se résumaient à des entretiens qui n'étaient pas particulièrement réjouissants. Alors il fut décidé que l'on égaierait les visites, et l'on fit danser le menuet aux jeunes fiancés, ce qui les amusa un peu. Enfin la date du mariage fut fixée au 7 décembre 1697.

MADAME SAUVALLE.

(*A suivre*)

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

MAIS, Altesse, n'avez-vous donc pas observé que je vous écrivais ces déclamations vulgaires le lendemain du Commerce ? Avez-vous vu réellement dans mes phrases autre chose que " les inspirations du vin ?" Je me sens flatté de vous avoir jouée, je suis fier de mon talent à me déguiser. Malgré cela, je n'ai pu rester aujourd'hui à ma table de travail et je m'en suis allé, dans un épais brouillard, tout le long de la route, jusqu'à Eldena. A l'auberge qui se trouve à l'entrée du village, avaient précisément lieu quelques duels d'étudiants. J'avais envie d'entrer pour voir couler un peu de sang bleu, car l'Institut d'agriculture recrute principalement ses élèves dans votre grand monde. Mais le brouillard ne voulait pas me quitter ; il s'attachait à moi. On dirait que la sympathie entre nous est réciproque. Il est si parfaitement incolore, impassible, vous pénétrant d'une légère sensation de froid, tout à fait l'esprit moderne !

A travers le jardin des ruines, on gagne la cour du domaine, et enfin le rivage de la mer. La mer et la brume ne font qu'un, à cette époque de l'année ; impossible de les séparer ; je n'avais donc pas besoin d'aller chercher la première si loin ; je la voyais tout autour de moi, sans qu'elle y fût. Je restai dans les ruines du couvent, un lieu bien fait pour un savant sentimental. Des amants malheureux s'y sont tués, — jusque dans notre Nord nébuleux, on retrouve l'amour et le malheur ; – de jeunes fiancés s'y donnent rendez-vous ; des jaloux se battent en duel pour une beauté qui se moque de tous deux ; bref, le jardin des ruines, d'après la loi des contraires, est absolument fait pour moi. En été seulement, on y met des bancs attachés avec des chaînes, sage précaution contre les écoliers. Mais je reste volontiers debout, comme tous ceux de mon métier.

Ciel ! qu'on devait être heureux avant que ce brave Luther ne vint au monde, pour introduire dans les cloîtres les doutes. Si l'on sentait en soi le goût de la contemplation, on n'avait qu'à se faire moine ; et nul devoir ne venait alors vous pourchasser hors de vous-même.

Il n'y avait pas alors de fille de prince qui engageât des querelles avec les gens d'humble naissance, afin de les conduire en laisse. Qui sait, pourtant ? L'espèce est peut-être des plus anciennes, et c'est en vertu d'un droit héréditaire qu'elle étend avec cette assurance son empire, par dessus les plaintes souriantes de l'Allemagne, jusque dans notre Nord brumeux, à moitié slave.

Poussé par mes pensées, je sortis bientôt des ruines ; en m'en allant, je passai devant le pâtissier. Nulle part, on ne trouve de petits craquelins aussi bien faits ; mais à quoi cela me sert-il ? Je ne mange pas de sucreries, et je n'ai pas de petite fille, avec de bonnes dents, à qui je puisse en apporter pour lui faire plaisir.

Cependant, je ne suis pas revenu à ma chère et fidèle table de travail, seulement pour vous dire cela et pour vous recommander le pâtissier d'Eldena, comme fournisseur de la cour. (Vous croyiez, je parie, que c'était là où j'allais en venir ?) Non, ma gracieuse souveraine, je voulais vous dire simplement que je crains de ne pouvoir continuer à vous écrire. Le cloître m'a enseigné une leçon, — supposons-le, si vous le voulez bien ; — oui, le païen, a entendu cette parole dans le cloître : — " Tu dois renoncer ; il faut renoncer !"

Songez donc ; je ne pourrai plus me nourrir des miettes qui tombent de votre table ! On n'ose vraiment y penser ! Quel bonheur que cette image s'évanouisse dans le brouillard !

Je suis de votre Altesse, le très humble serviteur,

BR. HALLMUTH.

Rauchenstein, 4 avril 18...

Monsieur l'oracle,

Alors vous êtes "l'homme du brouillard," que j'avais tant envie de voir quand j'étais enfant. Lorsqu'on croit qu'il est grand, il paraît tout petit, et lorsqu'on le cherche par tere, il devint brusquement un géant. Cela dépend de ce qu'il semblait la dernière fois qu'on l'a vu. C'est peut-être un barbare furieux, prêt à partir en guerre contre l'ordre établi, qu'il trouve abominablement dégénéré et corrompu ; peut-être un Don Quichotte, se battant contre des moulins à vent, et enthousiaste d'une vachère borgne.

Possédé de la crainte que je ne vous offense par hasard, vous ne vous préoccupez pas un instant de savoir si vous n'offensez pas les autres. D'ailleurs, si cela arrivait, la chose vous serait assez indifférente. L'offensée est de sang bleu, empâtée de flatteries et de sucreries. Vous cherchez seulement où peut bien se trouver chez elle certain muscle atrophié, desséché, qu'on appelle *cœur*, pour y lancer sûrement votre flèche, afin qu'elle s'y enfonce au plus profond, en sifflant. Mais hélas ! il y avait là encore moins de cœur que vous ne le croyiez, et la pointe de la flèche est restée accrochée à une côte, ne produisant qu'un chatouillement à donner le fou rire. On a ri aux larmes, puis on a retiré la flèche, et il y avait au bout une seule petite goutte de sang, bleu, en effet, mais d'asphyxie, parce qu'on n'avait pu encore reprendre sa respiration. Alors on a fait une balle de la flèche, c'est-à-dire de la lettre, et on l'a jetée à son chien.

" Ici, ramasse !" Et la bête l'a déchirée en mille morceaux et elle a voulu ensuite avoir toutes les autres lettres.

Naturellement j'adore le brouillard, surtout quand "l'homme" est grand, énorme ! Mais quand il se rapetisse, notre illusion, se tordant aussi à terre, nous fait une affreuse grimace, avec des yeux rouges, et l'on découvre que tout, jusqu'au brouillard lui-même, n'était rien.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

---

## XIV

Griefswald, 4 avril 1862.

Ma chère et fougueuse petite amie,

La seule pensée du festival vous a causé une telle joie ! Enfant ! à cette endroit de votre lettre, une vraie terreur m'a saisi. Nous autres hommes, nous ne connaissons

pas ces sommeils pleins de rêves, et Ulric ne doit plus y retomber. Qu'est-ce que cela signifie ! Il faut vraiment que je gronde un peu. Laissez ces choses-là aux femmes. Mon Dieu ! et si je ne me trompe, je vous ai précisément écrit une épître si plébéienne ! Espérons que la poste a fait son devoir ordinaire en l'égarant. Le lendemain du jour où je vous l'ai adressée, est arrivée votre première lettre, car je n'appelle — "lettre" que ce qui a plus de deux feuilles. Jusqu'ici je n'avais reçu que des — "billets"— mot inusité dans notre langue sans l'inséparable adjectif. Puis-je donc, en vrai Teuton, vous prier à l'avenir de ne m'envoyer que des lettres ?

Malgré tout, je veux profiter du sursis qui m'est accordé. Je m'y prosterne souvent, et désormais, quand même vous ne me feriez plus la grâce d'un seul mot, je vous y retrouverai ; lorsque, dans mes nuits de tempête, se réveillera en moi ce besoin violent de tendresse maternelle, quand malgré moi, je pousserai des gémissements d'angoisse, je ne serai plus seul, car vous serez près de moi. C'est la tâche d'un ange de lumière comme vous, de venir en aide à un prochain aussi noir.

Vous demandez si je puis me représenter que vous êtes le soleil du vieux château ? J'ai su de tout temps, — même avant de recevoir la violette,— que vous étiez le printemps personnifié, mais, je ne soupçonnais pas que vous aviez tant d'arbres vieillis à rajeunir de votre verdure. Je croyais que vous viviez seule avec votre père. Pourquoi est-ce aujourd'hui seulement que j'entends parler de tantes, de grand'tante, de femme de chambre aveugle, petits chiens et pendules ? Est-ce qu'Ulric me nomme toujours son ami ? Comment l'ami n'a-t-il aucune idée du château ? Je ne sais ni où est la grande entrée, ni par où l'on monte à la chambre de la tourelle ; j'ignorais même le nom de la ville la plus proche, si le Guide Bædeker n'existait pas ! J'ignore quand mon camarade se lève, quand il monte à cheval, se promène, dîne, rit, pleure, console, taquine, gouverne ses sujets ; bref, je ne sais rien. Est-ce juste ? Si je pouvais l'apprendre dans l'almanach de Gotha, à la bonne heure, car il est devenu ma lecture favorite. Mon éditeur n'a pas lieu de se réjouir de cette nouvelle fantaisie. En attendant, il me faut demain partir pour Berlin, sur un ordre ministériel, qui malheureusement n'émane pas de Votre Excellence, Monsieur l'ex-Ministre.

Il s'agit du Musée ; toutes les soi-disantes autorités en la matière doivent être consultées. Cela va peut-être m'obliger à renoncer au voyage de Rome. Votre réponse, aussi vivement désirée que redoutée, viendra donc me rejoindre au milieu des bruits du monde ; pour la première fois, je recommande qu'on fasse suivre mes lettres.

Berlin, hôtel du Parc, 11 avril 1863.

Votre lettre ! Avez-vous livré toutes les miennes au chien ? Vous êtes — pardon ! — bien enfant encore, Mademoiselle Ulric ! Savez-vous ce que ferai des écrits de certaine grande dame ? Je vais les vendre au journal *La Tribune*, et au premier jour, vous les verrez imprimés. Avec l'argent, je vous enverrai une meute complète ; je suis même en marché avec un dompteur ; un jeune lion vous conviendrait encore mieux, car il faut vraiment de l'héroïsme pour déchirer une lettre, et décharger sa colère sur un pauvre morceau de papier. Je ne me représenterai plus Ulric de Rauchenstein qu'avec tous les attributs de la vaillance. Si je n'étais enchaîné ici, j'aurais tâché d'avoir l'honneur de contempler le héros face à face. Mais un de mes amis a le goût malencontreux des chevaux trop fringants ; ce qui lui vaut à l'heure actuelle un ébranlement du cerveau, et à moi une foulure de la cheville ; pourquoi aussi le vulgaire se mêle-t-il à tort et à travers d'imiter les plaisirs des grands ? Il y a quelque chose de si ridicule à s'être donné une entorse qu'hier j'ai voulu n'en pas tenir compte, mais l'entorse a protesté.

Jour et nuit, tourbillonne sur la place, devant mes fenêtres, une vie bruyante. Parfois cela m'oppresse tellement, que je commence à concevoir le sommeil plein de rêves d'Ulric. Quant le bruit et la confusion sont à leur comble, à tel point que je n'entendrais plus ma propre voix, si j'essayais de parler à voix haute, — ce qui ne m'arrive pas, — soudain la porte s'ouvre. C'est Elle, tout en blanc ; une toque blanche, avec une longue plume retombant sur ses cheveux ; un manteau blanc en drap floconneux, comme les dames en portent ici. Je ne vois pas la jupe, le fauteuil placé devant elle m'en empêche, mais je remarque les longs gants d'amazone. Elle ne parle pas ; elle rit, elle rit toujours et finit par dire : "— C'est moi ! —" Puis elle se moque de ma chevelure crépue et prétend que j'ai dû scalper un nègre, pour me faire un bonnet. Alors je rouvre les yeux et j'entends de nouveau le tapage de la rue, le roulement des voitures, le flot des passants. Jolie existence, n'est-ce pas ? Avec cela, du travail par dessus les oreilles : la nuit dernière je n'ai pas éteint ma lampe ; elle s'est éteinte d'elle-même devant l'aurore grise. Il s'agit d'un rapport insipide, mais il faut pourtant tout motiver, et le plus ennuyeux, tout écrire ! Malgré cela, il fait plus beau que dans les ruines du cloître, par le brouillard. — "Elle" a chiffonné ma lettre et l'a jetée à son chien ; qui en aurait espéré autant !

L'ami et le serviteur le plus dévoué d'Ulric.

Br. H.

P. S.—Laissez donc une bonne fois ces plaisanteries de petite fille ; conduisons-nous comme deux hommes et ne nous querellons plus. J'ai presque dix ans de plus que vous, mais cela ne fait rien. Vous pouvez tranquillement me confier vos petits secrets : ne cachez-vous rien de féminin dans un coin de votre cervelle ? C'est toujours le cas à votre âge. Moi aussi, j'ai précisément une grande passion ! Ah ! les femmes ! les femmes !

---

## XV

Rauchenstein, 12 avril.

Mon Dieu ! vous vous êtes foulé le pied ! C'est affreux ! Dès ce moment, vous appartenez à la catégorie de mes grands enfants, de ceux que je gâte, du moins jusqu'à ce qu'ils soient guéris.

(*A suivre.*)

## Pour le Journal de Françoise

Dans l'éblouissement de l'aube printanière,
Va croître la moisson des feuilles et des fleurs ;
Nous nous enivrerons des parfums, des couleurs
Qui ramènent au cœur la jeunesse première.

Celui que votre accueil de grâce coutumière,
Jadis, orienta vers des soleils meilleurs,
Vous offre un bouquet fait de ces mille splendeurs
Que chez nous la nature à prodiguer est fière.

Il y met les souhaits formulés un peu tard
D'un triomphe constant dans la lutte pour l'Art,
Et rêve aussi, malgré l'humble essor de ses ailes,

D'unir en ce bouquet si pauvre mais le sien,
—Mélant la fleur fanée aux floraisons nouvelles,—
A ses vœux d'avenir le souvenir ancien !

ÉMILE VÉZINA.

Montréal, mai, 1902.

## La Femme dans la Famille

*Causerie familière*

C'EST une bonne personne, mais ..." Oh! quand un jeune femme, en faisant cet éloge d'une autre le fait suivre d'un *mais*, — l'on peut être sûr que son discours aura quelque ressemblance avec une comète, — en ce que la queue sera plus longue que le commencement.

Comme beaucoup de femmes, en adoptant les formes extérieures d'une extrême pruderie, veulent passer pour chastes et modestes, il y en a d'autres qui, se mettant en frais de sensiblerie, veulent faire croire qu'elles sont bonnes ; mais la sensiblerie n'est pas plus la bonté que la pruderie n'est la modestie, et la sensibilité elle-même, si aimable qu'elle soit, ne constitue pas la véritable bonté, tant qu'elle n'est pas de nature à nous rendre empressés à soulager les souffrances d'autrui. L'on se trompe grandement en croyant être un modèle de sensibilité, parce que l'on verse des larmes en voyant jouer tel ou tel mélodrame. Ce sont souvent les plus grands égoïstes qui sont sujets à ces accès de sensibilité nerveuse, par lesquels, croyant payer un tribut suffisant aux maux de l'humanité, ils se dispensent ainsi de rien faire pour les soulager.

Bien des femmes sont bonnes avec les gens qui leur plaisent et à l'heure qui leur convient, mais ces deux conditions manquant, brr, l'on découvre sous la jolie patte de velours de bonnes petites griffes qui vous déchirent bel et bien.

Ainsi, par exemple, cette personne est d'une obligeance extrême, mais n'ayant nulle indulgence, elle ne peut pardonner le plus petit manquement aux égards qu'elle se croit en droit d'exiger. Celle-ci est d'une humilité et d'une douceur vraiment touchante, mais lorsqu'il s'agit de faire un cadeau ou une aumône, la générosité, lui faisant défaut, elle fait preuve d'une mesquinerie dont on est honteux pour elle. Enfin, celle-là est bien la meilleure créature qui soit au monde, mais, faute d'esprit et de gaieté, la bonté produit l'effet d'un soporifique, et l'on dit d'elle en bâillant : " Elle est si bonne ! mais elle est si ennuyeuse ! "

Beaucoup de femmes lorsqu'on parle devant elles de sujets qu'elles ne trouvent pas convenables, témoignent qu'elles sont choquées, et si, elles ne prononcent pas le mot *shoking*, on le lit visiblement dans leurs regards effarouchés et sur leurs lèvres pincées. Qu'elles me permettent de répéter ce qu'un homme de beaucoup d'esprit me disait à propos du cigare :

—Je n'aime pas du tout à voir une jeune femme, fumer, et la plus jolie bouche avec un cigare entre les lèvres perd tout son charme à mes yeux ; mais je trouve très gracieux, chez une femme, lorsqu'elle sait supporter la fumée d'un cigare sans faire de mines, et sans faire ouvrir portes et fenêtres.

Il me semble qu'on peut appliquer cette observation à la conversation. Il y a des mots, des expressions, des récits, qui ne doivent pas se trouver sur les lèvres d'une femme, mais elle doit savoir les entendre sans prendre tout de suite un air scandalisé qui, en blessant les autres, fait plus de mal que les malencontreuses paroles

Du reste, j'ai observé, et comme femme, j'en peux dire quelque chose, ce sont justement celles qui se scandalisent le plus facilement en société, qui ont moins de retenue dans les conversations plus intimes. Si vous êtes véritablement modeste, vous ne serez pas souvent dans le cas d'entendre des paroles déplaisantes, parce que le respect véritable que vous inspirez, fermera la bouche à ceux qui craindront de vous déplaire.

MILA.

Les hommes ont fait une déesse toute-puissante de la Fortune, afin de pouvoir lui attribuer leurs sottises.

MME NECKER.

## L'Art de s'habiller soi-même

**Apprêt du Corsage tailleur.**

SOUS le nom de corsage tailleur, on peut comprendre tous les corsages classiques, c'est-à-dire tous ceux dont l'étoffe et la doublure sont cousues ensemble.

On place le patron sur le fil droit du tissu exactement dans le même sens qu'il a été dessiné. Ainsi, au dos, les lignes de carrure, de poitrine et de taille seront placées sur le droit fil qui forme la trame de l'étoffe ; il se formera donc un léger biais à la couture du milieu du dos.

Le petit côté, la pièce de dessous de bras seront également placés sur l'étoffe absolument dans le même sens qu'ils ont été tracés, c'est-à-dire les lignes verticales (le bord du devant par exemple) sur le fil droit dans le sens de la longueur, suivant la chaîne du tissu et les lignes horizontales, celles de carrure de taille et de poitrine sur le droit fil en travers, suivant la trame du tissu.

La manière de disposer le patron pour couper économiquement sur l'étoffe varie selon la largeur de cette dernière ; dans tous les cas, il faut laisser assez de distance entre les différentes pièces du patron pour fournir les coutures et les rentrées. On taille l'étoffe double.

Ceci veut dire que lorsque le tissu est plié en deux dans sa largeur (les deux lisières l'une sur l'autre d'un seul côté), on le laisse plié et on taille les deux épaisseurs ensemble. Lorsque le tissu est en petite largeur, il n'est pas plié ; dans ce cas, s'il n'y a pas de sens montant, on peut épingler les deux extrémités de la coupe l'une sur l'autre, en joignant les deux lisières de chaque côté et on taille double.

Lorsque le tissu est une petite largeur, avec un sens marqué, il faut poser le patron d'abord sur l'étoffe simple, puis détacher le métrage déjà employé et le poser sur le reste de l'étoffe dans le même sens (sans tourner le bas en haut) et les deux endroits l'un sur l'autre. On peut alors couper double sans crainte d'avoir un côté à l'envers ou à contre-sens, ce qui pourrait arriver si l'on ne prenait pas cette précaution.

On tiendra les coutures plus ou

moins larges, selon que l'on travaillera du drap, de la soie ou des tissus qui s'effilent.

La largeur moyenne des coutures est de un centimètre et demi ; cependant, au bord du devant, on laissera environ quatre centimètres ; à la couture du dessous de bras, qui joint la pièce du dessous de bras au devant, on laissera trois centimètres, car c'est par cette couture que l'on corrige le plus souvent. De plus, on ménagera aux angles de l'emmanchure et de l'encolure ce que les tailleurs appellent des "réserves" ou "crochets," qui sont une ressource certaine en cas d'accidents provenant d'erreurs dans la prise des mesures ou dans le tracé.

MARIE BOUDET.

## Quelques manières délicieuses de préparer les fraises

Pour faire le blanc-manger aux fraises, prenez une pinte de fraises bien mûres. Mettez dans un plat et écrasez avec une cuillère en bois, y ajoutant les trois quarts d'une tasse de sucre pulvérisé. Laissez reposer le tout pour quelques heures dans un endroit frais.

Faites chauffer une chopine de lait au bain-marie avec une demi tasse de sucre granulé. Quand le lait est chaud ajoutez deux onces de gélatine dissoute dans un peu d'eau. Brassez jusqu'à ce que la gélatine soit dissoute, alors mettez dans un bol, ajoutez une tasse de bonne crême remuant jusqu'à ce que le mélange soit refroidi. Répandez sur le tout les fraises écrasées les battant en même temps, puis ajoutez le jus d'un citron pressé graduellement afin d'empêcher la crême de cailler. Versez ensuite dans un moule de fantaisie et mettez sur la glace. Quand il est bien pris. retournez le moule et servez avec des fraises fraîches.

*Charlotte aux fraises.*—Faites tremper le quart d'un paquet de gélatine dans un quart de tasse d'eau froide et quand il est amolli jetez dans une tasse de lait puis mettez le tout au bain-marie avec deux cuillérées à à table de sucre. Brassez jusqu'à ce que la gélatine soit dissoute ; mettez alors dans un bol placé dans un autre contenant de glace cassée. Remuez le mélange jusqu'à ce qu'il commence à épaissir. Ajoutez une chopine de crême fouettée avec un peu d'essence de vanille ou vin blanc au goût. Garnissez-le d'un moule de forme pyramidale d'une couche de fraises mûres qui auront été arrosées d'un peu de jus de citron. Jetez-y la charlotte et laissez pour qu'elle prenne bien.

*Les sandwiches au pain de gingembre et aux fraises sont un dessert nouveau.*—Faites le pain de gingembre dans un moule rond si possible afin d'avoir les tranches rondes sans les tailler. Coupez le biscuit par tranches aussi minces que possible sans les briser. Couvrez de crême épaisse qui aura été bien battue, mettez un rang de fraises mûres coupées en deux, sucrées et humectées avec un peu de jus de citron ou de vin, le tout entre chaque sandwiche.

*Crême fouettée aux fraises.*—Deux livres et demie de fraises passées au tamis, y ajoutant une demi livre de sucre pulvérisé et une pinte de crême fouettée Mettre un rang de macarons ou autres petits biscuits sucrés dans un plat, ajouter un rang de fraises écrasées, puis un autre rang de biscuit et continuer ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de crême. Mettre dans une place très froide ou sur la glace et servir dans le même plat où le tout a été préparé.

Voici une autre nouvelle recette pour un dessert de fraises se composant de trois tranches minces d'un morceau de pain viennois.

Mettez ces tranches sur une assiette, humectez-les d'une ½ tasse de lait et laissez ainsi dix minutes. Battez ensuite un œuf dans une autre assiette et trempez chaque tranche séparément dans l'œuf battu. Faites frire dans un poëlon avec une cueillérée à table de beurre jusqu'à ce qu'il soit légèrement bruni sur chaque coté. Alors mettez dans une assiette. Ecrasez une chopine de fraises bien lavées, mélangez avec deux cuillerées à table de sucre en poudre. Etendez les fraises sur les tranches de pain et saupoudrez avec du sucre pulvérisé.

Un dessert facile et bien acceptable fait de fraises, consiste en crêpes sur lesquelles on étend les fruits.

Faire une pâte avec le jaune de trois œufs, une tasse et un quart de farine, une cuillérée à thé de sel et deux tasses d'eau ; ajoutant les blancs bien battus des œufs quand la pâte aura été remuée avec une cuillère pendant cinq minutes. Mettre une partie de cette pâte dans une poële à frire bien chaude, avec beurre ; faire cuire sur un côté, puis sur l'autre jusqu'à ce que la crêpe soit légèrement brune. Il y a assez de pâte pour trois crêpes. Mettez les crêpes les unes sur les autres après avoir couvert chacune de fraises sucrées à l'avance, puis saupoudrez le tout de sucre pulvérisé.

## EN GLANANT

**Exposition de souris**

Cette exposition se tient tous les ans à Londres. Elle est organisée par le "Mouse Fancier's Club."

A la dernière de ces expositions, quatre cent soixante-quinze variétés de souris et de rats étaient représentées. C'est une souris noire et rouge qui a remporté le grand prix d'honneur ; elle a été payée six cents francs par un amateur de Manchester, M. Viteson.

Les prix les plus élevés out été atteints ensuite par des souris hollandaises à longs poils qui furent payées couramment six à sept livres pièce, c'est-à-dire de cent cinquante à cent soixante-quinze francs.

Ne s'offre pas des souris qui veut !

**L'origine du dé à coudre**

Sait-on qu'une légende—qui ne paraît pas dépourvue d'authenticité—attribue justement la création moderne du dé à coudre au jeune Van Bershatine, natif d'Amsterdam, orfèvre et amoureux ? En imaginant pour sa bien-aimée, une habile brodeuse, le petit outil propre à préserver son doigt où perlait à chaque instant la goutte de sang d'une légère blessure, il sut faire fortune et assurer l'heureux dénouement de son joli roman d'amour.

Dans un salon, on parle d'un peintre dont la paresse est proverbiale.

—Il est tellement flemmard, renchérit Calino, qu'il ne fait que des paysages d'hiver pour ne pas se donner la peine de mettre des feuilles aux arbres.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

CHERS petits enfants, voici venir l'heureux temps des vacances, époque si longuement souhaitée, si ardemment désirée de tous les écoliers et les écolières de l'univers entier.

Pour deux longs mois, vous allez enfouir au plus profond des armoires livres et cahiers, compagnons fidèles restés à vos côtés tout le temps qu'il vous a plu de les retenir.

Mais voici la vacance, vous allez vous amuser et de tout cœur, n'est-ce pas, petits amis? Et certes, je ne suis pas la dernière à vous inviter à vous réjouir d'une liberté si laborieusement gagnée. Cependant, comme il arrive que même pendant la vacance on ne puisse toujours jouer, vous voudrez bien ne point oublier tout à fait Tante Ninette et ses jours de réception. Je désire encore que, en aussi grand nombre que possible, vous continuiez à répondre aux questions qui vous seront posées, à nos réunions de la quinzaine.

Il y a des enfants—je ne veux pas pas faire allusion ici à mes neveux et nièces—qui s'imaginent une fois hors les portes du collège ou du couvent, loin de l'œil surveillant du maître ou de la maîtresse, qu'il ne reste qu'à perdre son temps, le plus agréablement du monde si vous le voulez, mais enfin à perdre son temps.

En agir ainsi, serait profaner les jours de liberté qui vous sont accordés annuellement, non pour favoriser une tendance naturelle à la paresse, mais pour vous reposer du travail passé, et vous donner une nouvelle émulation pour continuer dans un avenir prochain.

La meilleure manière d'utiliser un jour de pluie serait d'étudier quelque art d'agrément pour lequel vous avez le plus de disposition, ou encore, de lire quelque ouvrage instructif en même temps qu'amusant, car il s'en trouve qui peuvent réunir ces deux attributs au même degré. Vous verrez que vous prendrez plus de plaisir à vos jeux après avoir goûté de cette gymnastique intellectuelle.

Inutile d'insister sur votre complaisance envers les petits frères et petites sœurs. J'ai trop foi en votre bon cœur pour croire à la nécessité d'appuyer sur ce point.

Qui de vous est disposé à suivre mes conseils? Tous, j'en suis sûre, et je compte bien qu'après la vacance chacun s'empressera de m'en donner des nouvelles. Je serais si heureuse de constater que mes avis ont été suivis par chacun de mes petits amis de la page des enfants.

***

Je suis heureuse de vous présenter mademoiselle de Linden, qui de la brumeuse capitale de l'Angleterre, a bien voulu m'adresser à votre intention quelques récits de voyage que vous lirez avec plaisir, j'en suis sûre.

Mademoiselle de Linden a déjà collaboré à plusieurs revues enfantines, et s'intéresse tout particulièrement à mes petits neveux et nièces du Canada.

A la demande de quelques correspondants, j'attendrai jusqu'au prochain numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, pour donner les réponses aux questions posées dans le numéro précédent et les noms de ceux qui ont trouvé les solutions.

TANTE NINETTE.

## Voyages Personnels

(Ecrit spécialement pour les neveux et nièces de Tante Ninette)

WORCESTERSHIRE—LA CATHÉDRALE  
LE CHAMP DE BATAILLE

LES voyages sont un charmant passe-temps n'est-ce pas, mes enfants, mais souvent hérissés d'obstacles!... C'est que, voyez-vous, avec des "si" on mettrait Paris dans une bouteille, car "rêver c'est le bonheur et attendre c'est la vie!" Ecoutez, cependant, voilà une amie d'outre-mer de Tante Ninette qui vient vous proposer quelques petites excursions dans la brumeuse Albion et cela sans fatigue ni difficulté aucune, il n'importe à vous qu'à ouvrir toutes grandes les portes de votre imagination et à me suivre de cette agréable façon, par monts et par vaux. Aujourd'hui nous allons visiter ensemble l'historique comté de Worcestershire, sur la frontière du pays de Galles. La grande capitale manufacturière de Worcester attire d'abord notre attention; sa fabrique de porcelaine est justement célèbre, et quels objets délicieux en sortent! Voyez ces petits vases si fins, si délicatement colorés, ou encore ce dé mignon, qui semble fait pour un doigt de fée. Malheureusement nous ne pouvons trop nous attarder dans l'usine, car la superbe cathédrale gothique, réflétant ses dentelures ciselées dans la Severn appelle notre attention; la beauté et la grandeur de ses dimensions intérieures vous accablent vraiment. Voici le tombeau de Jean sans Terre, qui, s'il erra sans gîte comme son nom l'indique, trouva du moins après sa mort une somptueuse demeure! Traversons maintenant cette belle contrée bordée par les "montagnes noircies" et si riches en souvenirs historiques; ici dans une vieille ferme entourée d'une haie, la fermière nous introduit avec orgueil dans une salle aux parois lambrissés, et nous montre la cheminée par où la reine Margueriie d'Anjou s'échappa le lendemain de la bataille d'Evesham; plus loin dans un vieux manoir est suspendu un portrait authentique de la malheureuse reine Catherine d'Aragon et dans un coffret gardé religieusement par la famille se trouve des papillottes en pierre ayant servi à friser les cheveux de la Souveraine! La dernière étape de notre excursion est le champ de bataille où Cromwell vainquit les armées royalistes; voici la colline d'où le général dirigea le combat, et, nous arrêtant sur le sommet, le dernier dans la rangée des "Malvernhills," nous voyons se dérouler la plaine boisée de Worcestershire, arrosée par la Severn, ça et là les clochers de Hereford, Gloucester, Worcester, Tewkesbury perçant la brume, tandis qu'au loin l'horizon est fermé par les montagnes du pays de Galles.

Maintenant, chers petits lecteurs, que nous avons visiter le tombeau de Jean sans Terre, nous allons diriger nos pas, (ou plutôt nos ailes!) vers

# PAGE DES ENFANTS

l'endroit où ses nobles l'obligèrent à signer en 1215 la fameuse "Magna Charta" qui assurait leur liberté. Ce champ témoin de ce fait s'appelle Runnymen et se trouve à quelques lieux du Château de Windsor, le plus ancien et aussi le plus magnifique des demeures royales anglaises. Quel imposant édifice ! On dirait presqu'une ville bâtie en pierre grise, surmontée d'une tour colossale circulaire (The Round Tower), le tout dominant la Tamise roulant paisiblement ses flots bourbeux. Au loin s'étend l'immense parc de Windsor, rempli d'arbres centenaires et tapissé de sentiers mousseux.... le parc ainsi que la forêt qui est tout aussi vaste, sont habités par des légions (troupeaux) de cerfs, de chevreuils, de buffles, de chèvres blanches, qui broutent paisiblement l'herbe toujours rendue fertile par les inondations annuelles.

Retournons maintenant au château : que de souvenirs ces sombres murs évoquent ! Cette terrasse célèbre, que de fois la reine Elisabeth l'a arpentée en proie à une de ses colères furibondes ! La nuit, dans ces sombres couloirs, erre le fantôme de Lady Jane Grey, cette reine de 10 jours, décapitée à 16 ans. Dans la chapelle St-Georges toute tendue de drapeaux, trophées de guerre et autres, nombre de rois et de reines reposent du dernier sommeil. Un groupe de marbre est surtout touchant : il représente une jeune femme étendue sur une couche, tandis que des anges s'envolent au ciel, emportant son enfant : c'est la princesse Charlotte, morte à 21 ans, qui, si elle eût vécu aurait été reine d'Angleterre, en lieu de la reine Victoria.

CHRISTINE DE LINDEN.

(*à suivre.*)

Après une partie de *bluff*, on cause dans le salon de Mme B..., et tout le monde est d'avis, que lorsqu'on joue, on s'expose à perdre son argent.

— Eh bien ! moi, dit Dugourdon, j'ai vu quatre individus qui ont joué ensemble tout une nuit et qui, à quatre heures du matin avaient gagné chacun vingt francs.

— ?...

— C'étaient quatre musiciens !

POUR LES ENFANTS

## La Jeune Archiduchesse Elisabeth

On parle beaucoup cette année de la petite archiduchesse Elisabeth, agée de 18 ans qui vient d'épouser l'homme de son choix. Elisabeth Marie, est l'enfant unique de l'archiduc Rodolphe, et on peut dire que les tragiques destinées de ceux qui étaient ses proches ont bien assombri son enfance. D'abord son père mourut de mort violente, puis sa grand'mère, la belle et bonne impératrice Elisabeth, fut assassinée, sa tante, la duchesse d'Alençon, fut brûlée vive, et son cousin, le roi de Bavière, se noya dans un accès de folie. Néanmoins la jeune princesse grandit gaie et charmante et fut comme un rayon de soleil à son grand-père l'empereur qui l'adore. Un détail qui intéresserait les petites lectrices de ce journal, est qu'elle possédait la plus merveilleuse collection de poupées qui existât jamais. Enfin son mariage est comme pris d'un conte de fée ; à un de ses premiers bals, elle aperçut un beau jeune officier, le prince Othon Windischgraty, et il lui plut tellement qu'elle dépêcha un aide de camp auprès de lui, pour l'intimer à venir danser avec elle.... le complément de cet incident a eu lieu dans la chapelle impériale au mois de janvier, quand la jolie jeune princesse, si gracieuse sous son voile de mariée, ses grands yeux de gazelle brillants de joie, a donné sa main au héros de son premier bal. Puissent-ils comme dans les contes de fées vivre heureux à tout jamais !

## Correspondance

Ma chère petite Tante a dû être bien étonnée de mon silence. Je suis partie de Montréal si précipitamment que je n'ai pu vous répondre, mon oncle (M. Dechêne) était mort, voici la raison pourquoi je n'ai pas répondue.

Voudrez-vous avoir la bonté de demander à vos petits abonnés, ou plutôt à mes cousins et cousines, de prier pour lui.

Il faut que j'aille faire un lange pour les petits enfants de la Miséricorde. Adieu.

Votre nièce, ROSE DE MAI.

## Les deux œufs durs

(*Suite*)

C'EST à lui qu'on doit malheureusement la persistance de l'anthropophagie dans l'Afrique Centrale. John Crabe, avec toutes sortes de bonnes intentions avait entrepris de supprimer cette habitude passablement repoussante, et il avait persuadé au grand roi nègre Karamako XVII de remplacer dans ses Etats la consommation de chair humaine par un délicieux *Corned Beef*, fabriqué avec la "culotte" des bœufs les plus succulents de la Grande Bretagne. C'était une affaire d'or, et John Crabe, comme on pense, y trouva son compte, mais la civilisation y perdit singulièrement de son prestige. A la première boîte de *Corned Beef*, que Karamoko XVII fit ouvrir, il s'en dégagea une odeur si nauséabonde que l'odorat du grand roi en fut péniblement affecté. Mis en défiance, il se garda bien d'y toucher lui-même—les rois dans ce pays-là exploitent jusqu'au bout les avantages de leur situation — et il fit signe à ses ministres de tenter l'épreuve. Ce fut affreux : on parle encore là-bas de cette dégustation héroïque ; les ministres faisaient de vains efforts pour rester calmes : les grimaces de leurs visages trahissaient les agitations de leur estomac. L'un d'eux faillit s'étrangler avec un bouton en os, oublié par mégarde dans la boîte de conserves. Karamoko XVII, qui avait de l'esprit, se contenta de dire.

—John Crabe, après tout, ne nous a pas trompés, c'est bien de la culotte qu'il nous a donnée, les boutons y sont encore.

A cette facétie royale tout le monde se tordit de rire. Karamoko, heureux de son succès, ajouta négligemment :

—Que voulez-vous, mes amis ? Nous serons obligés de revenir à notre petit ordinaire d'autrefois. Qu'on me mette demain à la broche mon ministre des affaires étrangères.

On se tordit de nouveau, sauf le ministre, qui était moins gai. Après quoi Karamoko XVII s'occupa de l'Etat.

(*A suivre*)

## Bloc-Notes

Mademoiselle Marier n'a pas eu à se plaindre de l'accueil que le public montréalais a fait à ses élèves, le 28 mai dernier, à la salle Karn. Cet accueil a été des plus aimables et des plus sympathiques. Toutefois, les applaudissements qui ont souligné chaque numéro du programme s'adressaient autant au talent du professeur qu'à la gentillesse des élèves. Ces demoiselles sont à une bonne école ; toutes ont une voix agréable, quelques-unes même, nous ont paru posséder un gosier d'artiste, et rien n'a été négligé par leur professeur, pour faire ressortir avec avantage les moyens de chacune. Parmi les meilleures chanteuses, mentionnons mesdemoiselles Ducharme, Payette et Bender.

Si nous osions, nous ajouterions, avant de terminer, que quelques morceaux du programme nous ont semblé d'exécution trop difficile pour l'âge des interprètes. C'est une ombre bien légère, posée discrètement sur un beau tableau d'ensemble.

***

Nous avons tant de congés — lisez fêtes civiques — que les ultra loyaux, eux-mêmes, commencent à en être *tannés*. Il y eut observance fidèle du Victoria Day, mais, à la célébration de la paix,— entre-nous, y croyez-vous, à cette paix ? — les magasins de la partie la plus impérialiste de la ville, sont restés ouverts. Nous ne sommes pourtant pas à bout d'ordonnance de chômage ; deux jours encore de "doux rien faire" au couronnement du roi, et, à son jour de naissance, un peu plus tard, nous en aurons la moitié autant. C'est ce qui nous a fourni l'occasion de l'intéressante statistique que voici : notre gouvernement a consacré jour de fête, le 24 mai, en souvenir de la reine Victoria. Le précédent établi, il en faudra faire de même quand Édouard VII nous quittera pour l'autre monde. A Dieu ne plaise que, pour nous servir d'une expression biblique, nous désirions la mort du pécheur, mais il est dans l'ordre des choses prochaines que notre souverain nous quitte, un de ces jours, pour un autre royaume. Alors, si nous continuons à célébrer la mémoire des majestés défuntes et à garder l'anniversaire de naissance des majestés régnantes, il viendra un temps où nous passerons en congé les 365 jours qui composent l'année. Et les pauvres, qui ne pourront plus gagner leur pain quotidien, verront le moment où il leur faudra manger " de la brioche."

***

Par exemple, verrons-nous jamais le jour où un député, se levant dans l'enceinte parlementaire, réclamera bravement, en faveur des Canadiens-français que leur fête nationale soit déclarée fête civique ? Et, afin que Jean-Baptiste ne souffre pas trop du chômage, nous sacrifierons volontiers à notre loyauté les dragées des baptêmes royaux.

En attendant cette grâce, que nous souhaitons aux Canadiens, la société de la Saint Jean Baptiste, section des femmes s'il vous plait, célébra le 27 juin, au soir, la fête nationale par un grand concert-promenade à la salle d'exercice. L'entrée n'est que de dix sous. Il y aura des rafraîchissements.

***

Nous avons le plaisir d'annoncer que notre estimable et sympathique collègue, Madeleine, rédactrice à *La Patrie*, donnera, en lever de rideau, dans la semaine du 22 juin, au Théâtre National Français, la pièce qu'elle a composée et intitulée : Crémazie. C'est avec une véritable satisfaction que nous irons applaudir l'auteur, à ses débuts dans l'art scénique.

## Pensées

Pensées d'un philosophe :

Ainsi qu'il y a la maladresse des mains, fatalement incapables de toucher à nul objet sans le déranger ou le détruire, il existe au même degré — nous l'avons vu tous — une gaucherie intellectuelle qui fait tomber des injures dans tout entretien.

L'étourdi soutient une erreur avec l'assurance d'un homme qui ne se trompe jamais.

L'homme sensé soutient la vérité avec la circonspection d'une personne qui se trompe souvent.

De Bruise.

Vouloir se guérir d'une femme que l'on adore en la quittant, c'est vouloir se guérir de la faim, en ne mangeant pas.

## Cuisine Facile

**POTAGE AU MACARONI**

Jetez du macaroni dans du bouillon bouillant, faites-le cuire, et saupoudrez ce potage de fromage râpé, un peu avant de servir.

**SOUPE DORÉE**

Battez des œufs assaisonnés comme une omelette simple, jetez-y des tranches de pain ordinaire, avec la croûte, épaisses de la moitié du doigt ; laissez tremper un bon quart d'heure ; faites frire vos tranches comme des beignets dans une friture ; quand elles sont dorées, servez bien chaud et saupoudrez de sel.

**ROGNONS AU VIN DE MADÈRE**

Epluchez vos rognons, fendez-les en deux moitiés, faites sauter avec beurre, sel, poivre ; quand ils sont cuits d'un côté, retournez-les de l'autre côté ; préparez des tranches de pain frites dans du beurre que vous dressez sur un plat, placez-y vos tranches de rognons, versez dans le plat une sauce avec jus de viandes, du bouillon, persil et champignons hachés, du vin de Madère On peut remplacer les tranches de pain par des champignons, coupés en deux moitiés et cuits séparément ; servir avec une garniture de champignons.

**PETITE GALETTE AU GINGEMBRE**

Une tasse de melasse, ½ tasse de beurre ou graisse, 3⅓ tasses de farine, deux cuillérées à thé de poudre à pâte Rumford, deux cuillérées à thé de gingembre, 1½ cuillérée à thé de sel. Faites bouillir la melasse pendant deux minutes et versez sur le beurre. Sassez bien ensemble la farine, la poudre, le gingembre et le sel, et ajoutez. Faites refroidir, roulez, sur une planche enduite de farine, aussi mince que possible, employant peu de pâte à la fois. Découpez de la forme voulue et faite cuire dans un four modéré.

On devrait servir ces galettes aux enfants à leur goûter et au repas du soir parce qu'elles sont hygiéniques et digestives, au lieu de gâteaux lourds et malsains.

## Conseil utile

Un moyen très pratique et tout à fait efficace de faire disparaitre de la figure les traces causées par la fatigue et le surmenage consiste à se lotioner avec de l'eau très chaude, et à se faire projeter ensuite de l'eau froide, en pluie, sur la figure.

*L'insomnie.*—Lorsqu'elle provient de trop de nervosité, les bains d'eau chaude salée la combattent avec efficacité ; si elle est causée par de mauvaises digestions, une tasse d'eau chaude légèrement aromatisée, prise après le repas, en vient facilement à bout.

## AVIS

Les personnes qui partent en villégiature sont priées de nous envoyer leur adresse LE JOURNAL DE FRANÇOISE sera expédié à toutes les stations balnéaires qu'on voudra bien nous indiquer.

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-
-LAURENCE"



Remède sur et efficace pour enlever promptement et sans douleur les
**Cors, Verrues et Durillons**
Energique, Inoffensif et Garanti.
EN VENTE PARTOUT
Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**
A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal.
**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

SEMAINE DU 16 JUIN

# Le Roi de l'Argent

(THE SILVER KING)

PAUL CAZENEUVE DANS WILFRID DENVER

Semaine du 23 juin : **FAUST**

Prix : Matinées, 10, 15, 20, 25c.
Soirées : 10, 20, 30 et 40c.

---

# L. E. N. Pratte & Cie

**Facteurs du PIANO PRATTE et seules Représentants des Instruments suivants :**

PIANOS...

MASON & HAMLIN, Boston ; HAZELTON Bros., KRANICH & BACH, HAINES Bros., FISHER, GABLER, de New-York, SCHAEFFERD, de Chicago, et autres Pianos Américains et Canadiens, depuis $150.00.

**Instruments Automatiques...**

PIANOLA, AERIOL, AEOLIAN, BOITES ET HORLOGES MUSICALES.

**Le plus grand assortiment du Canada.**

Nous vous invitons à venir nous rendre visite avant d'acheter ailleurs. Un seul prix et le plus bas.

**No 2461 rue Ste-Catherine**

---

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

---

EN VINGT ANS RENTIER

# La Caisse Nationale d'Economie

Société Philantropique et Mutuelle, fondée le 1er Janvier 1899 par L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE de Montréal. Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93.

**Les HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS de TOUT AGE peuvent y appartenir.**

13,000 Membres inscrits avec un Capital inaliénable de $65,000.00. En payant **Un Sou par Jour** à la CAISSE NATIONALE pendant 20 ans, vous vous assurez après cette date un revenu annuel suffisant pour subvenir à votre existence, durant le reste de votre vie.

**La CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE**

est unique dans son genre, elle est la seule Société qui n'exige aucun examen médical, et qui inscrit sans aucun frais d'entrée, les femmes et les enfants de tout âge.

*Demandez les blancs d'applications et les renseignements additionnels à*

**ARTHUR GAGNON,**
*Sec.-Trés.,*
Monument National, Montréal.

---

# Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . . . .

N. BEAUDRY & FILS
**Bijoutiers Opticiens**
270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie.
☞ Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

---

# Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**
FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

L. J. A. Surveyer
6 RUE ST-LAURENT
MONTREAL

---

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

# HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE 140 RUE ST-DENIS
MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande
Accords et réparations exécutés par M. Rivet
TEL. EST 1685

Un Bienfait pour le Beau Sexe



Poitrines parfaites par les

*POUDRES ORIENTALES*

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

Une boite avec notice, $1
Six boites . . . $5

Chez tous les pharmaciens ou envoyées pa la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1852 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N.H.

---

Creme
Poudre
Savon

# SIMON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris. Refuser les imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Catherine

---

# LUBY

## Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croître. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

---

# $300

Payables $7
Par Mois

*Pour le meilleur piano avec accessoire mandoline à Montréal.*

NOUS vendons un piano de première classe garanti, grand cabinet de dessin et fini élégants, pourvu d'une monture en fer extra forte, dos en chêne solide, 3 pédales, dont une pour accessoire mandoline, pour $300, payables $7.00 par mois. Nous garantissons que ce piano est la meilleure valeur du Canada. Pianos d'autres fabriques pris en échange.

## Lindsay = Nordheimer Co.,

2366 Rue Sainte=Catherine

H. MAYNARD, Gérant. Lindsay-Nordheimer Co.

Succursale de la Partie Est : 1622 rue Ste Catherine.

TEL. BELL, EST 135.

---

# EMILE ZOLA !

L'Ecrivain Français bien connu, spécialement célèbre dans l'affaire Dreyfus.

EMILE ZOLA écrit :

" Le Vin Mariani— L'Elixir de la vie, qui combat la débilité chez les hommes, la véritable cause de chaque maladie – une véritable fontaine scientifique de Jouvence, qui, en donnant la force, la santé et l'énergie, crée une race nouvelle et tout à fait supérieure.

EMILE ZOLA.

Paris, France.



## Le Vin Mariani

**Renforce les Personnes Faibles**

Spécialement recommandé contre les maladies de la gorge, l'indigestion, l'anémie, la fatigue mentale et corporelle, les maladies des nerfs et débilité générale.

**Le Tonique Stimulant Français Idéal Renommé dans le monde entier. . . . . . . . . .**

Chez tous les Pharmaciens.

Refusez les substituts.

LAWRENCE A. WILSON Cie, Agents Canadiens, MONTREAL.

1re ANNÉE — No 7 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 28 JUIN 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*


**ABONNEMENT :**
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**
**80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.**
TEL. BELL, MAIN 999

**A L'ETRANGER :**
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.


## SOMMAIRE



Les numéros du mois de juillet paraîtront le 12 et le 26.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1505-1507 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## PIERROTADE

(Vers inédits au *Journal de Françoise*.)

*Pierrot est mort, bien mort, car les sots l'ont tué.*
*Et le sot porte en soi des pouvoirs invincibles*
*Toutes les fois qu'il prend farouchement pour cibles*
*Les jours d'un pauvre diable au rêve habitué.*

*Pierrot s'est endormi dans la nuit éternelle.*
*Scaramouche vêtu de noir a dit* AMEN *:*
*Colombine daigna jeter un cyclamen*
*Sur le corps :... puis s'enfuit avec Polichinelle,*

*Cependant que, voûté, boitillant de travers,*
*Cassandre confiait gravement à Léandre :*
*" Voilà qui prouve bien qu'on ne doit jamais prendre*
*" Des vêtements légers quand pleurent les hivers."*

*" Il est plus pâle encor !" soufflait Gautier-Garguille*
*" Il est encor plus laid !" ricanait Arlequin.*
*Bref la fille, le fat, l'ivrogne, le faquin,*
*Le podagre pansu, le traîneur de béquille,*

*L'homme à la batte, l'homme à la gibbosité,*
*L'inconscient gâteux, la savante gripouille,*
*Sont venus outrager avec soin la dépouille*
*Du candide rêveur ami des ciels d'été,*

*Puis se sont en allés en parlant d'autres choses !*
*Et le corps de Pierrot, étendu sur le sol,*
*Reste seul avec les chansons du rossignol,*
*La caresse du vent et la senteur des roses.*

*Parfums, sons et couleurs vibrent d'un même accord.*
*L'oiseau jette au ciel clair l'éclat des vocalises ;*
*La fleur frissonne toute au pur baiser des brises ;*
*Et l'âme de Pierrot plane sur ce décor...*

*Et plus tard, dans le val que son ombre protège,*
*Les amoureux pour qui c'est toujours le printemps,*
*Viendront l'hiver cueillir, de leurs doigts grelottants,*
*La blanche fleur, la fleur douce du perce-neige.*

Paris, 1902. HUGUES DELORME.

## La Saint Jean-Baptiste

POUR que le succès de cette fête soit véritablement grand, pour qu'elle demeure notre jour par excellence de réjouissances nationales et qu'elle nous fasse, d'année en année, plus Canadiens et plus dévoués à la patrie, deux conditions me semblent, surtout, essentielles :

1o. L'observance fidèle et générale par tout le Canada, du vingt-quatre juin.

Puisque ce jour, qui est en même temps la célébration d'un grand saint protecteur du Canada—a été consacré, par le temps et le vœu public, pour témoigner hautement de notre patriotisme, qu'il soit scrupuleusement gardé et que, dans toutes les parties du pays où coule dans les veines du sang français, le vingt-quatre de juin soit le plus beau jour de l'année.

En supposant même que, prenant occasion de ce jour, on rassemble plus particulièrement les délégations et les sociétés sur un point choisi de notre province—comme cette année, à Québec, pour le centenaire de l'Université Laval—les autres Jean-Baptistes qui resteront dans les villes et les villages—et il y en aura toujours assez—devront fêter aussi chez eux la fête nationale.

Que la Saint-Jean-Baptiste n'ait donc qu'un seul et même jour de célébration par tout le pays, comme la Noël, comme la Pâque....

2o. Que le vingt-quatre juin soit vraiment un jour de fête dans tous les rangs de la société, que pour cela, nos gouvernants le décrètent fête civique. Que ce soit surtout la fête du peuple, et puisque le riche peut s'octroyer bien des congés et des réjouis-

sances, essayons d'en faire une date heureuse au pauvre, à l'humble artisan. Qu'il puisse, dès le matin du vingt-quatre juin, revêtir l'habit des dimanches, sortir par les rues pavoisées, sentir que c'est sa fête aussi puisque c'est celle de sa nationalité, et en avoir assez de bonheur pour oublier – ne fut ce que la longueur de ce jour,—maintes duretés du sort.

Voilà comment je rêve qu'on la fêtera, dans l'avenir, notre grande solennité nationale.

FRANÇOISE.

## Lettre de Paris

Paris, 14 juin, 1902.

*Ma chère Françoise,*

ENFIN nous voici un peu tranquilles et je puis vous griffonner quelques lignes, mais, que d'événements depuis que je vous envoyais ma première lettre : les élections, la catastrophe de la Martinique, l'affaire Humbert-Crawford, le voyage de Russie, la démission du cabinet et la formation d'un nouveau ministère. C'est toute une époque que cela et quelle curieuse époque ! Notre premier ministre est déjà fameux, on l'appelle l'abbé Combes. Savez-vous bien qu'il a porté la soutane, notre petit Robespierre, et que dans les écoles on se sert encore d'une excellente géographie de M. l'abbé Combes qui n'est autre que le succès de M. Waldeck-Rousseau ! Ah, il n'est pas bien terrible, le pauvre homme ; quelqu'un le félicitait d'avoir réussi à former si promptement un cabinet : " C'est vrai, dit-il, ça s'est fait assez vite, mais, n'empêche que j'ai perdu un parapluie ! " Le mot a déjà fait le tour de tout Paris et n'ajoute pas au prestige du ministère. Vraiment, on regrette Waldeck-Rousseau, au moins celui-là avait de l'allure et de la tenue, un peu casseur d'assiettes c'est vrai, mais le peuple français qui aime tant le bruit ne pouvait guère le lui reprocher.

Avez-vous vu Humbert ? c'est le cri du jour ! on soupçonne les fugitifs d'être réfugiés en cinquante endroits différents et notre police, après avoir tenu les yeux si longtemps fermés, s'obstine à les ouvrir mais sans résultat, on ne déniche aucune trace et les découvreurs policiers font la joie des chansonniers. Tout finit en France par des chansons, il y a longtemps que les chansons sont venues, quant à la fin de l'histoire, on ne la tient pas encore. Il est vrai qu'on vient de s'apercevoir que les photographies expédiées partout et publiées ne ressemblaient pas plus à la majestueuse Madame Humbert et à l'immariable Mlle Daurignac qu'au Grand Turc et à la Sultane Validé. On s'est donc empressé de tirer de nouvelles épreuves qui ne seront sans doute pas plus utiles que les premières, puisque ces voyageurs prudents ont dû prendre grand soin de se faire des têtes présentant le moins d'analogie possible avec les portraits qu'ils avaient laissés derrière eux. Autre complication : on dit maintenant que la vierge austère Daurignac, qui résista si longtemps aux attentions des Crawford, n'est pas une fille mais un garçon ce qui expliquerait bien des réticences. On dit encore....., mais que ne ne dit-on pas ? On sera fixé quand ils seront arrêtés ; mais, quand le seront-ils ? Si vous les rencontrez quelque part en villégiature sur les bords du St-Laurent, expédiez-nous les donc. Quel joli procès cela ferait à Paris pour la rentrée des tribunaux !

L'exode des Parisiens pour Londres vient de commencer. Vous ne vous faites pas une idée de la quantité de personnes qui traversent la Manche pour assister aux fêtes du couronnement.

Jamais en voyant cela on se douterait que Français et Anglais s'aiment si peu au fond. Ils n'ont pas l'air de pouvoir vivre les uns sans les autres. Des centaines de personnes sont allées, cette semaine, visiter le magasin où était exposé le trousseau du couronnement de la Reine Alexandra. Il y avait huit costumes splendides, tous faits d'étoffes anglaises mais préparés par des mains françaises. C'est ainsi qu'on a éludé le rescrit royal. Les privilégiés n'étaient admis que sur présentation de cartes d'invitation que l'on se disputait. Chez Redfern rue de Rivoli, il y avait aussi une exposition de lingerie destinée à Sa Majesté et devant laquelle se pavanait toute la gent coquette.

Je n'abandonnerai pas cette question de chiffons sans vous dire un mot des nouveautés lancées, dimanche dernier, à Auteuil, au Grand Steeple Chase, gagné par " Gratin," un excellent sauteur appartenant à Mme Ricotti, une ancienne danseuse de l'Opéra. J'ajoute que le deuxième prix a été gagné par un cheval appelé " Verdi." Tout le Conservatoire National de Musique, quoi ! Revenons aux toilettes. C'est le Style Louis XVI qui domine, nombre de corsages Pompadour en soie avec des jupes en linon, en mousseline ou en dentelle ; on porte avec cela de charmantes capelines du genre de celles qu'on voit sur les portraits des ancêtres. J'ai noté aussi une tendance à porter des boléros ou de petits collets garnis de dentelles vénitiennes ou irlandaises. La couleur prédominante des étoffes est le bleu : depuis le bleu pastel jusqu'au bleu de roi.

Mais j'arrive à des choses moins gaies. Le suicide le plus dramatique, qui ait jamais été commis, vient d'émouvoir tout Paris. C'est absolument saisissant. Une demoiselle bien connue dans la société parisienne, Melle Tangry, visitait l'autre jour les ateliers du Creusot, en compagnie d'un groupe d'amis. Tandis que tous admiraient les roues énormes qui font fonctionner les laminoirs de rails, la jeune fille, très jolie, âgée de 20 ans seulement, plaça sa tête délibérément entre les deux roues qui l'enlevèrent sans qu'on pût la retenir ou arrêter leur mouvement et mirent en lambeaux toute la partie supérieure de son corps. Un cri d'horreur s'éleva et plusieurs des personnes présentes s'évanouirent. Quelques ouvriers se couvrirent le visage, tandis que d'autres couraient en tous sens, gesticulant comme des fous. Un d'eux trébucha contre des barres de fer encore rouges qui le brûlèrent à tel point qu'il en mourra. La jeune fille était la sœur de l'ingénieur Tangry, qui a été chargé de dessiner, pour le gouvernement russe, le type des locomotives du Transsibérien. Le modèle de M. Tangry a été construit au Creusot. Quand la locomotive a été essayée entre Paris et Chartres, tandis qu'elle marchait à 72 milles à l'heure, l'ingénieur, M. Tangry, se pencha pour

constater l'action des roues, sa tête fut emportée par la maçonnerie d'un tunnel sous lequel la machine venait d'entrer. Est-ce la hantise de ce terrible accident qui a poussé cette malheureuse jeune fille à commettre cet acte désespéré? personne ne peut le dire.

Mais tout cela n'arrête pas la douce gaité française, ni la sottise de nos contemporains. Le cirque amateur Mollier a repris ses séances qui dépassent en excentricité tout ce qui s'est vu jusqu'à présent. La coutume était d'accorder un prix au plus joli chapeau porté le soir de l'ouverture, et les concurrentes étaient placées, dans une loge, devant laquelle défilaient ces messieurs qui se formaient une opinion et déposaient un bulletin de vote. Tout a été changé cette fois. Les chapeaux ont été posés sur la tête des écuyers assis en rond sur la piste, dans leur tenue de manège, et ces dames intervertissant les rôles ont défilé pour donner leurs suffrages. L'aspect de toutes ces figures glabres, surmontés d'échafaudages printanniers artistiques et flamboyants, était absolument grotesque et l'on s'est, paraît-il, beaucoup amusé. Notre jeunesse dorée n'a pas besoin de grand chose pour se distraire.

Demain, dimanche, se court le grand Prix de Paris, et, pour la première fois depuis trois ans, les Anglais consentent à concourir. Ils ont envoyé leur favori "Sceptre" qui voyage avec un chargement d'avoine anglaise et un réservoir d'eau britannique pour ne pas changer de régime. Quelle gloire pour l'eau de la Tamise !

Vicomtesse
d'Aubervilliers

**Au cimetière.**

On enterre un littérateur de marque et l'orateur chargé de l'oraison funèbre prononce un discours d'une longueur démesurée.

—C'est parfait ! ajoute quelqu'un en le félicitant. Mais, sacrebleu ! il faisait froid et c'était long.

L'orateur distrait :

—Qu'est-ce que vous voulez ! C'est la première fois que je disais du bien de lui !

## Les Enfants

C'EST pendant la saison où ils s'épanouissent comme de grandes fleurs sur les squares, les gazons, à l'ombre des arbres, que nous pouvons mieux observer la floraison de ces graines d'âmes, qui ne demandent qu'à germer.

Dès le premier éveil de l'âme et de ses manifestations charmantes, l'enfant devient intéressant. Je les aime depuis cet instant, et, j'ai toujours un plaisir nouveau à noter l'expression naïve et toujours neuve de leurs sentiments. Combien de fois ils nous déconcertent par la justesse de leurs remarques, par la logique sans réplique de leurs propos !

Les tout petits petits, surtout, sont ceux qui m'attirent le plus, ceux-là que les tendresses malentendues d'un entourage trop faible n'ont pas eu le temps de gâter, dont l'esprit n'est pas encore éveillé au souci de plaire et qui ne songent pas à singer le petit homme et la petite femme dans leurs insupportables défauts.

Dans le parc Monceau, à Paris, l'un des plus jolis et des plus poétiques oasis de la capitale française, il y a une grande allée spécialement consacrée aux enfants. C'est là qu'ils vont, accompagnés de leur bonne, remuer le sable avec de minuscules pelles, édifier d'infinitésimales plate-bandes et construire des fours à pain de poupée.

Quand le hasard me faisait traverver le parc, je m'arrêtais, chaque fois, pour les regarder jouer, et écouter ces mots charmants qu'on n'a pu mieux classer qu'en les appelant : mots d'enfants. Je me souviens entr'autres de la superbe colère d'un marmot de six ans, que l'on voulait empêcher de jeter sa balle quelque part.

—Tu ne veux pas ! tu ne veux pas ! criait-il à sa bonne. Non ? Eh bien, je vais retourner dans mon chou !

Je ne me rappelle pas si la menace eut l'effet désiré, mais je ne pus m'empêcher de témoigner mes plus affectueuses sympathies à son auteur.

Une autre fois, c'était une mignonne fillette qui partageait une brioche avec un compagnon de son âge.

—Tiens, fit-elle en lui tendant une très inégale part du gâteau, prends le joli, joli petit, et je vais garder pour moi le vilain gros.

Et "le vilain gros" disparut sous ses quenottes blanches, avant que le garçonnet, rendu muet par la spéciosité du raisonnement, eut le temps d'en pénétrer la fausse subtilité et de réclamer à cors et à cris.

C'était le triomphe de la ruse féminine sur la bonasserie masculine. L'histoire—toujours ancienne—se répèterait encore.

Dans cette circonstance, la fillette avait obéi plutôt aux instincts de la faiblesse, luttant par l'astuce contre la force, qu'aux sentiments de ce dévouement touchant dont fait souvent preuve la petite sœur envers le petit frère.

Vous avez déjà vu ces miniatures de mères, hautes comme une botte, consolant, protégeant les petiots dont elles ont assumé la garde. Cela m'attendrit sans cesse de les voir ainsi dans l'exercice de leurs fonctions d'abnégation, de renoncement et de sacrifices qui feront plus tard toute leur vie. Déjà, mon Dieu, souffrir, se dévouer, relever ceux qui tombent, et soutenir ceux qui chancellent !

L'autre dimanche, jour de fête en l'église de Saint-Louis de France, l'autel, sous la pression d'un bouton électrique, s'illumina, soudain, de mille rayons de flammes. Le coup d'œil était féerique ; j'en admirais l'effet en même temps que le bon goût qui avait présidé à une si savante disposition des lumières, quand un léger chuchotement, près de mon banc, dirigea mon attention de ce côté.

—Viens cite, Titit, disait une bonne-femme de six ans à son petit frère un peu moins âgé qu'elle, tu verras ben, ben.

Et la jeune maman rentra tout entière dans l'ombre d'un énorme pilier pour laisser la place grande à Titit, qui contempla longuement, bouche ouverte, les splendeurs de l'illumination, sans se soucier un seul instant du sacrifice qu'on s'imposait pour lui. Homme, va !

La psychologie enfantine est une étude attachante, quand l'enfant ne se sent pas observé et qu'il ne "pose" pas pour la galerie.

En traversant le square Saint-Louis, un de ces matins, une délicieuse créa-

ture, de trois ans à peine, jouait près de sa bonne ; non loin d'elle, un bon gros chien, tout pataud, allongé paresseusement dans l'allée, les yeux demi-clos, songeait ...., (A quoi rêvent donc les chiens?) L'enfant commença à le taquiner de loin, à lui jeter du sable, des brindilles ramassées ici et là ; la bonne bête — intérieurement amusée, j'en suis sûre, de ces agaceries, — ne donnait d'autre signe de vie que dans le mouvement rythmique de sa queue.

La petite, s'enhardissant, s'approchait de plus en plus du molosse ; un caillou qu'elle lança tant bien que mal, atteignit enfin le chien sur le museau ; secoué de sa torpeur, il se leva et se dirigea—pas méchant pourtant—vers l'enfant. Larmes, terreurs et désespoir de mademoiselle Bébé qui courut, en trébuchant, se cacher la figure dans le tablier de sa bonne.

Et je me disais en continuant ma promenade : L'enfant c'est, souventes fois la femme ; le chien, c'est le mari. Ah ! le pauvre mari !

Des mots d'enfants, j'en fais une collection. Ce sont les meilleurs après tout, les plus délicieusement tendres, les plus délicatement sentis.

—Combien m'aimes-tu ? demandait une jeune tante de mes connaissances à une nièce adorée ; gros comme la maison ?

—Plusse, plusse disait la gentille.

—Comme l'église, alors?

—Oh ! gros comme *dehors*.

Tout le monde connait la jolie québecquoise de trois ans à qui sa maman demandait si elle avait bien dormi.

—J'ai dormi, dormi *à verse*, répondit-elle, roulant des petits poings potelés sur ses paupières encore lourdes de sommeil.

Je n'en finirais plus de relater ces trouvailles de mots, et j'aime mieux terminer tout de suite par la réponse à coup sûr inédite, d'un garçonnet de neuf ans, fils d'un ministre provincial, qui affirmait fièrement pouvoir donner la solution juste des charades données par la Tante Ninette dans la page des enfants.

—Pourquoi alors, n'adresses-tu pas les réponses au JOURNAL DE FRANÇOISE? lui fut-il demandé.

—Moi, fit-il d'un ton indigné, moi, écrire dans un journal de femmes !

FRANÇOISE.

## Le mariage d'une petite princesse

*Etude historique*

(*Suite et fin*)

MADAME de Maintenon crut devoir à cette occasion prémunir l'esprit de son élève contre les illusions auxquelles les jeunes mariées peuvent être sujettes, et comme les jaunes lui avaient demandé de parler sur le mariage, voici en peu de mots la terrible instruction qu'elle leur fit :

" Brillant ou médiocre, riche ou pauvre, le mariage est toujours ce qu'il est en réalité : l'état de la vie où l'on éprouve le plus de tribulations.

C'est un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain.

Il faut qu'une femme se dévoue à la mort et à l'esclavage en se mariant. Les meilleurs maris sont despotes et tyrans." Et ainsi de suite.

Les pauvres jeunes filles prenaient des airs navrés devant cette terrible peinture du mariage, mais notre petite duchesse n'en fut pas trop affectée et comme avant de quitter St-Cyr, Madame de Maintenon lui avait remis les *Avis* qu'elle avait écrits pour lui servir de direction dans ses rapports avec son mari,—elle s'empressa de ne pas même les lire.

Le mariage fut célébré en grande pompe, puis on sépara les deux époux qui devaient se voir un peu plus souvent que pendant les fiançailles, mais toujours en cérémonie et en présence des dames de cour.

La pauvre petite duchesse ne devait jamais régner. Devenue Madame la Dauphine, elle ne put qu'approcher de ce trône où la destinée l'avait appelée. Etrange coïncidence, ce fut à sa sœur Marie-Louise, restée en Savoie, qu'échut une couronne, par son mariage avec le frère du duc de Bourgogne, Philippe d'Anjou, plus tard Philippe V, roi d'Espagne.

Quelle reine de France eut faite Marie-Adélaide ?

Aurait-elle conquis le cœur de la nation française, si une mort prématurée n'avait anéanti d'un coup les espérances que l'on fondait sur son avenir ? Il est certain qu'elle possédait au plus haut point, cet esprit de finesse qui, dans le pays de Henri IV, est toujours bienvenu. Dès son plus jeune âge, elle avait su déployer cette habileté politique qui plaît aux Français, à condition de réussir.

Aussitôt rendue au faîte des honneurs, les événements se précipitent pour ce couple qui avait vu la vie s'ouvrir sous de si joyeux auspices. Le 12 février 1712, Madame Palatine, mère du Régent, écrivait : " On ne peut se fier à rien en ce monde. Qui n'aurait pas prédit longue et heureuse vie à la Dauphine ? Aujourd'hui elle n'est plus.... le Dauphin est très attristé, mais il est jeune encore, il peut se remarier et réparer cette perte."

Hélas ! Madame avait compté sans la Providence qui épargna à la petite duchesse, cette succession un peu légèrement et cyniquement projetée.

Six jours après Madame Palatine écrivait encore :

" Un nouveau malheur vient de fondre sur nous, cet excellent Dauphin a suivi sa femme, il est mort ce matin à 8½ heures. Je suis tellement effrayée de ces événements qu'il me semble que nous allons tous périr les uns après les autres."

Et pourtant la coupe d'amertume n'était pas vidée. Marie-Adélaïde avait laissé deux fils : le duc de Bretagne et le duc d'Anjou. Trois semaines après, Madame Palatine se fait le messager de nouvelles tristesses :

" Vous allez être saisi de terreur, écrit-elle, en apprenant l'infortune nouvelle qui nous accable. Les docteurs sont encore une fois les grands coupables. Le petit Dauphin était couvert d'une éruption de rougeole et les médecins l'ont saigné et lui ont administré un émétique ; au milieu de l'opération le pauvre enfant est mort... Son petit frère qui souffrait de la même maladie a été laissé avec les femmes tandis que neuf docteurs s'occupaient du plus vieux... Hier l'enfant avait beaucoup de fièvre et les médecins ont voulu le saigner, mais Madame de Ventadour et Madame de Villefort, s'y sont absolument opposées. Elles ont simplement gardé l'enfant au chaud et l'ont sauvé."

Si j'ai prolongé jusqu'ici cette étude, qui, au début, ne devait pas excéder la période enfantine de ma petite héroïne, c'est simplement pour la ratta-

cher à l'histoire du pays où nous vivons. L'enfant, qui fut ainsi sauvé, devait occuper plus tard le trône de France et porter le nom de Louis XV, dont il est inutile de rappeler ici la liaison avec les pages les plus tristes de l'histoire du Canada. Sous son règne néfaste, le drapeau fleurdelisé fut abattu des remparts de Québec. L'armée vaincue dut repasser l'Océan et un régime nouveau s'établissait dans le pays que nos ancêtres avaient arrosé du plus pur de leur sang.

MADAME SAUVALLE.

## A messieurs nos époux

SUPPOSONS, messieurs, que vous soyez à la place de votre femme et que, pour quelque temps, elle se mette à la vôtre.

Que feriez-vous alors ?

Aimeriez-vous qu'elle fit partie d'une demi-douzaine de cercles ou clubs, qu'elle s'absentât six soirs par semaine jusqu'à minuit pendant que vous resteriez seul à la maison ou à dorloter un enfant rechigné et malade ?

Seriez-vous bien aise de la voir revenir au logis, au petit jour, titubant et à demi-ivre, ayant à peine assez de jugment pour trouver le trou de la serrure ?

Maintenant, supposons qu'elle prenne l'argent que vous destiniez à payer les comptes de l'épicier, du boucher ou d'autres, pour le parier sur les courses aux chevaux, ou bien dans les salles de billards, dans les buvettes, dans les théâtres de troisième classe, tandis que vous auriez à peine de quoi vous vêtir, que vous seriez toujours sans le sou et que jamais vous n'auriez une petite pièce de monnaie blanche dont vous pourriez disposer à votre gré ; comment aimeriez-vous cela ?

Il n'y aurait rien de surprenant si vous murmuriez contre votre sort et que vous souhaiteriez de vous revoir dans votre petite chambrette de jeune fille où vous étiez si heureuse et inconsciente des vicissitudes de la vie, n'est-ce pas ?

Supposons que vous ayez besoin d'un chapeau neuf, — une femme a quelquefois besoin d'un chapeau neuf! —et que pour cela on vous reproche votre peu d'économie et votre extravagance, dites, cela ne vous ferait-il pas mal au cœur ? Et si vous êtes femme, vous en aurez du cœur. Puis en revanche, votre maître et seigneur ne se reprocherait pas, lui, l'argent qu'il dépenserait pour des cigares, des promenade en voiture, et autres petits luxes très agréables sinon toujours permis.

Supposons encore que vous êtes à la place de votre femme et qu'elle soit soit à la vôtre, jouiriez-vous de voir votre mari prodiguer des attentions, des prévenances, des galanteries à d'autres femmes, tandis que vous seriez à la cuisine, près d'un feu ardent, à préparer le souper et à laver les pots et les casseroles ?

Dites-moi, aimeriez-vous la voir revenir de la ville quand vous souffrez d'un violent mal de tête, fermant avec fracas les portes sur son passage et, le repas n'étant pas tout à fait prêt, maugréant et tempêtant contre votre migraine ?

Puis, déclarer que le souper n'est pas mangeable, justement parce que vous avez eu le soin de prendre un *bon lunch* dans un grand restaurant, le midi, et que vous aurez dépensé pour ce lunch deux ou trois fois plus que ce que vous avez donné à votre femme pour la préparation du repas du soir.

Supposons que votre femme est à votre place et que vous êtes à la sienne, aimeriez-vous l'entendre jurer chaque fois que quelque chose ne va pas au gré de ses désirs ? A lire le journal tout le temps qu'elle passe à la maison, ou encore, à lui voir jeter ses collets, ses bas, ses mouchoirs, etc., aux "quatre vents du ciel" pour chercher une paire de gants bien en vue sur votre bureau, comme si vous priez le Ciel pour ne pas le trouver ?

Que penseriez-vous d'avoir à accrocher deux paletots et une demi douzaine de chapeaux quatre ou cinq fois par jour, pendant les trois cent-soixante-cinq jours que dure l'année, sans compter le nombre de parapluies, cannes, vieilles chaussures à ramasser pendant le même espace de temps ?

Supposons encore une fois que vous soyez à notre place. Ne seriez-vous pas heureux de savoir que l'on apprécie les efforts que vous faites pour embellir la maison et le mal que vous vous donnez dans la confection de ces mille petits riens qui servent à l'égayer et à la rendre plus agréable ?

N'aimeriez-vous pas quelquefois à vous entendre répéter les noms si chers, les sentiments si doux que l'on éprouvait jadis pour vous durant les temps déjà loin mais plus heureux de vos amours. Ne souhaiteriez-vous pas que l'affection que vous vous portiez alors dure encore et demeure toujours aussi vivace dans vos cœurs ?

Bien que vous fussiez déjà de "vieux mariés," ne vous serait-il pas infiniment charmant vous sentir aimé et de pouvoir vous dire que vous occupez encore la première place dans le cœur de votre compagnon comme aux beaux jours de la lune de miel ?

Ne seriez-vous pas heureux de pouvoir vous persuader que le feu de vos premières amours brûle toujours au foyer sacré de votre toît pour ne s'éteindre que le jour où la Mort, cette impitoyable Faucheuse, moissonnera l'un de vous deux pour l'autre monde ?

Messieurs nos maris, pensez quelque fois à ces choses et vous aurez plus de considération pour la compagne qui partage avec patience votre bon comme votre mauvais sort.

ESTHER.

Lowell, 1902.

## La Graphologie

L'ÉCRITURE est le miroir fidèle où viennent se refléter les défauts, les qualités, les sentiments, les pensées, l'état d'âme du scripteur. En voyant une page d'écriture, le graphologue se fait un portrait moral très exact de la personne qui l'a écrite, et, par cette déduction, il peut donner à la personne qui le consulte, la ligne de conduite qu'elle devra suivre, les aptitudes qu'elle devra développer, ou les défauts de son caractère qu'elle devra corriger afin de rendre sa vie plus heureuse. Nous nous empressons de recommander particulièrement un graphologue distingué dans la personne de M. Jean Deshayes qui nous a donné des preuves irrécusables de sa science et possède absolument toute notre confiance. Qu'on en fasse seulement l'essai et nous ne craignons pas qu'on vienne ensuite démentir notre assertion. Envoyez une page d'écriture non appliquée et signée, avec 50 cents et un timbre, pour une consultation avec réponse très détaillée par lettre particulière à

M. JEAN DESHAYES,
13 rue Notre-Dame,
Hochelaga, Montréal.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

MAIS j'ai une compassion profonde pour votre entorse, parce que l'immobilité est pour moi la pire des tortures.

Aussi vais-je vous donner une plus grosse part de mon temps qu'à tous mes autres enfants ensemble, ingrat, qui traitez de *billets* des lettres longues d'une aune ! Vous ne vous doutez absolument pas qu'en toute autre circonstance, écrire m'est une occupation fort désagréable, et que je trouve trois petites pages plus que suffisantes pour tout le monde. Songez donc : récrire toujours la même chose : " — Aujourd'hui, j'ai été me promener. Hier, nous avons mangé du veau rôti. A Alteneck, l'écurie neuve a brûlé. Le temps est plus beau qu'hier. Ma chienne Mara a dévoré le chat du pasteur. L'ouvrier Tel ou Tel a été admis à l'hospice parce qu'il ne pouvait plus gagner son pain.— "

Voilà ce que les autres appellent écrire une lettre ; on y met une heure par page, en faisant des caractères d'un pied de haut. Personne ne tient à connaître mes pensées. Il faut pour prendre plaisir à des idées aussi jeunes, avoir le goût original de disséquer, comme vous, l'esprit des autres.

La matinée, jusqu'à sept heures et demie m'appartient à moi seule ; c'est le meilleur moment de la journée, pour se retrouver soi-même, et je cherche à l'allonger autant que possible, en me levant de très bonne heure. La règle de la maison est cinq heures et demie ; mais je suis toujours debout à cinq heures. J'ai une nature trop remuante pour dormir longtemps, quoique mes nuits soient excessivement intéressantes, car je fais des rêves merveilleux. J'ai déjà visité en rêve tous les pays du monde ; dernièrement, j'étais dans la Grotte d'azur, et il y avait une cascade, qui ne se trouve pas dans la véritable grotte. Ces rêves remplissent ensuite toute ma journée de joie et de lumière, comme la plus belle réalité. Ne vous en moquez donc point, et ne dites pas qu'il faut laisser cela aux vieilles femmes. D'ailleurs, faites attention : dans cette maison, on ne doit rien dire contre les vieilles femmes, elles y sont en majorité. Personne ne peut dormir dans mon voisinage ; il paraît que je bavarde toute la nuit.

A sept heures et demie arrive un jeune garçon qui veut devenir maître d'école ; je lui enseigne la musique. Mon pauvre piano et mes pauvres oreilles ! Nous en avons appris cet hiver : — " Salut, toi qui porte la couronne de victoire " — et " Jésus ma confiance." — Nous en sommes maintenant à — " Toi que j'ai dans mon cœur." — Mais c'est trop haut pour nous, et il y faudrait un peu de sentiment. Or, notre principal sentiment est pour ce qui se boit et se mange.

A huit heures, le déjeûner, auquel j'invite mon écolier, pour récompense. A huit heures sonnantes, je suis dans la bibliothèque ; habituellement, lorsque j'apparais à une porte, mon père se montre à l'autre. Cela lui fait grand plaisir et il me caresse les cheveux. J'ai souvent gardé le bouton de la porte dans ma main, jusqu'à l'instant où j'entendais tourner l'autre, arriver d'avance étant aussi une inexactitude. Alors, je lui fais son café, de très, très bon café, pas du tout du café de princesse, et je lui beurre son petit pain. Quand il fait beau, nous déjeûnons sur la terrasse. J'allume ensuite son cigare, et c'est mon plaisir de laisser l'allumette se consumer jusqu'au bout, sans me brûler les doigts ; le plus souvent j'ai recours à une coquille d'œuf, et nous nous amusons à regarder si elle se réduit en cendres tout entière. Puis je lis les journaux à mon père, jusqu'à neuf heures et quart, d'abord la *Gazette de Cologne*, pendant laquelle je suis parfois si distraite, que je ne sais plus ce que je dis et mon père se fâche ; ensuite pour la bonne bouche, les beaux articles du *Journal d'Augsbourg*. Ainsi, dans notre petit coin, nous nous tenons au courant de ce qui se fait et se pense de beau. Mon père s'en va alors travailler avec ses secrétaires jusqu'à midi. Moi, je traverse en courant un labyrinthe de corridors et d'escaliers pour aller trouver mon aveugle, qui m'attend avec impatience. Je l'ai surnommée Hulotte, parce qu'elle vit comme un hibou au sommet d'une tour et ne peut voir la lumière. Je lui lis la Bible, jusqu'à dix heures, surtout l'Ancien Testament, qui s'accorde mieux avec sa manière d'envisager les choses. Le Christianisme est trop doux et trop facile pour elle ; dans son temps, elle a dû être d'humeur tout à fait guerroyante. Il y a beaucoup de détails curieux dans le Livre des Livres et les explications d'Hulotte sont encore plus curieuses. J'enfile les questions les unes dans les autres ; cela devient toujours plus embrouillé, et elle finit par me dire avec impatience : " Enfant ! tu ne comprends rien ! Continue, le verset d'après ; celui-là est très beau." Elle sait presque toute sa Bible par cœur. Nous philosophons beaucoup ensemble, la vieille et moi, et elle me fait songer souvent à une ancienne sybille. A dix heures, arrivent quelques enfants, auxquels, pendant deux heures, je donne des leçons de français et de couture, en y mêlant un peu d'histoire et de géographie, parce que cela m'amuse tant de raconter. Je couds merveilleusement ; c'est une des rares choses que mon institutrice soit parvenue à m'enseigner.

Midi juste ; j'entre dans la salle à manger où nous déjeûnons. Souvent il se trouve à ce repas, une ou deux personnes auxquelles mon père a affaire, ou bien qui viennent de loin et repartent par le train suivant. Aussitôt après le lunch, mon père et moi, nous courons faire un tour de promenade, souvent assez long. Au retour j'entre, tantôt à l'hospice, tantôt à l'asile des enfants, ou chez nos pauvres, pour voir ce dont ils ont besoin.

L'intervalle, de deux heures et demie à trois heures et demie, appartient à mon piano. Là, je m'exalte à mon aise, ou je deviens presque sentimentale ! Je ne puis chanter avec accompagnement ; je ne chante que dans la forêt ou au crépuscule, cachée dans un coin. Je trouve que je n'ai pas assez de méthode pour me faire préten-

tieusement entendre au piano. Ma voix n'est guère assouplie, mais très forte. Quand je suis le mieux en train de jouer, les portes s'ouvrent à deux battants ; ma tante apparaît et veut faire de la musique à quatre mains. La musique est la seule passion (et encore une passion malheureuse !) qui soit jamais entrée dans son cœur virginal. Il faut bien aimer quelque chose ! L'inconvénient de la musique, c'est qu'elle fait du bruit. Autrefois, nous jouions ensemble après le dîner, mais mon père ne peut pas le supporter. Voilà comment mon heure d'étude est souvent raccourcie de moitié.

A trois heures et demie, je passe chez ma grand'tante ; je m'assieds sur un escabeau, et nous bavardons, moi un peu haut, car elle est fort sourde, mais si intelligente, si gaie, si spirituelle ! Sans la défense formelle et sévère de mon père, elle me raconterait trop volontiers toutes sortes d'histoires. Elle est encore très active, lit, écrit, compose de très jolis vers. Elle semble un ravissant pastel, d'une délicatesse inouïe, comme les charmants portraits au pastel de toute sa famille, qui sont là accrochés aux murs. Il y a mon arrière grand'mère, sa mère à elle, si célèbre pour son esprit, et son frère qui mourut dans la guerre de l'Indépendance. Sa harpe est dans un coin ; depuis des années on la voit toujours couverte ; mais quelques personnes prétendent que la vieille tante en joue la nuit, quand elle croit que nul ne l'entend. Souvent, ses vieux doigts me jouent, sur une antique épinette, des menuets et des gavotes d'autrefois. Vous ne pouvez vous imaginer comme ma fin d'après-midi est intéressante. Tout d'un coup, la pendule sonne quatre heures et demie ; vite la toilette ; je devrais m'enfuir et je m'attarde souvent un quart d'heure de plus. Pour le coup, il faut se dépêcher, d'autant plus que je ne me fais jamais aider pour m'habiller.

Cinq minutes avant l'heure, on se réunit dans le salon, toute la famille, et constamment des invités. A cinq heures précises, on se met à table. De six à sept, on reste au salon, en cérémonie, avec ses gants, et on fait la conversation, sur un ton un peu élevé, parce qu'il y a trois interlocuteurs dont l'oreille est assez dure. Si vous voyiez avec quelle galanterie mon père offre tous les jours son bras à la vieille petite tante ; cela rappelle le temps des ailes de pigeon, et c'est ravissant ! L'excès de politesse n'a jamais d'inconvénient, surtout à la campagne, où, si une fois on se laisse aller, il n'y a plus de limites. Mais qui vous décrira mon effroi, quand mon père me dit :—" Tu n'as pas besoin de remettre tes gants,"—Il faut que je marche à l'échafaud,—c'est-à-dire au piano, pour me faire entendre. Çà, c'est horrible ! . Mon cœur saute dans ma poitrine, mes doigts tremblent ; mon jeu ne fait plaisir à personne ; mais c'est une affaire d'éducation, pour me guérir de cette désastreuse timidité. Et mon père est inflexible comme un roc. Je ne le prie jamais, car ce qui est bon pour moi, il le fait ; ce qui est nuisible, il l'interdit ; l'un et l'autre sans appel. Je suis habituée à obéir, comme le chien le mieux dressé.

A sept heures, on se sépare ; je lis alors à mon père quelque beau livre, surtout de vieilles chroniq[illegible] [illegible] des biographies. A huit heures et demie, le thé, en commun, et alors la plaie de mon existence, la partie de "casino" jusqu'à dix heures et demie ! Jamais je ne pourrai m'habituer à cela ! Et les vieilles gens s'amusent tant et se fâchent si fort, quand on est distraite ou qu'on s'endort. Lorsque j'y pense le matin, toute ma journée en est gâtée. Plus cela va, moins je m'y fais ; cette obligation me semble de plus en plus insupportable, je crois, parce que je ne puis le dire ni le montrer. A dix heures et demie, je baise la main de mon père et de mes tantes, et je m'éclipse pour me coucher. Les autres restent encore quelques temps.

Venons à la singulière question de votre post-criptum, qui, de nouveau, m'a déplu. Vous demandez si j'ai des secrets, et vous me dites de vous les confier ! D'abord je n'en ai pas et n'en aurai jamais : c'est au-dessous de ma dignité. Ensuite, si j'en avais un, je ne le dirais à personne, personne ! pas même à mon chien, qui est le seul individu discret de mon entourage.

Maintenant, dites-moi un peu, quand puis-je écrire des lettres, sauf pendant mes précieuses matinées, ce qui est grand dommage ? Souvent en été, je pars dès quatre heures à l'affût avec mon père. Ce sont les plus délicieux moments que la vie puisse donner, surtout si on ne tue rien. Je ne veux pas voir périr ces pauvres animaux, et je m'enfuis toujours, au lieu de regarder les pièces abattues. Dès que mon père s'apprête à tirer, je reste bien loin derrière. Nous montons aussi à cheval à cette heure-là, mais je ne mets pas le costume fantastique que vous décrivez ; mon amazone est vert sombre, vert sombre mon petit chapeau orné d'une plume ; gris, mes grands gants de peau de daim. — Comme nous sommes à la campagne, je me permets le stick, que les dames ont emprunté aux messieurs parce que c'était si gentil. J'aime toutes les couleurs sombres, surtout le brun et le vert. En été, je porte cependant des robes blanches très simples, mon père les aiment beaucoup. Jamais je ne monte à cheval sans mon père, c'est-à-dire jamais avec des cousins, tout au plus seule, un vieux groom derrière moi. Non, je n'ai rien de romanesque. J'ai peur de vous paraître affreusement prosaïque.

Aujourd'hui, j'ai très fort transgressé le premier article du Code de la bonne éducation : " Il ne faut pas parler de soi."— Si vous voulez faire de même, nous serons quittes, et moi, dispensée d'en avoir honte. Racontez-moi donc quelque chose de votre grand monde de l'intelligence. Je connais très bien le Musée, j'ai des quantités de plâtres et de gravures, et je sais parfaitement m'y retrouver.

Vraiment ! Vous vous êtes donné une entorse ! C'est désolant. Vous ne dites rien du mal que cela vous a fait ; à force de travail, vous ne l'avez pas sans doute senti ?

Votre amie,

TÊTE FOLLE.

P. S.—J'ai ramassé les morceaux de la lettre déchirée.

(*A suivre.*)

## Une jeune fille doit-elle épouser un homme de condition inférieure à la sienne?

La jeune fille se fait, malheureusement trop de fois, un idéal du mari qu'elle veut épouser.

Les avantages extérieurs sont bien peu de chose, comparés à une âme vaillante et généreuse, et à une noble intelligence. On est bien vite blasée sur une belle figure d'homme, et les compliments spirituels d'un homme à la mode pèsent pour peu de chose dans la balance du bonheur, si ils ne sont accompagnés d'autres qualités solides.

J'ai vu une petite sotte refuser de devenir la femme d'un honnête homme, parce qu'il était un peu gauche dans un salon et qu'il choisissait mal ses cravates! Comme si elle n'aurait pu choisir elle-même plus tard cet objet de toilette masculine, et, même réformer les manières défectueuses de son mari.

Quelques jeunes filles souhaitent d'être l'élue d'un homme dont l'intelligence supérieure leur soit une cause d'admiration constante. J'accorderai qu'elles sont délicieusement femmes, puisqu'elles aimeraient à trouver dans leur mari, non un être à dominer, à annihiler, mais un protecteur si haut placé dans leur esprit, qu'il leur fut doux de se laisser guider par lui et de faire de sa volonté leur volonté.

Toutefois, je leur dirai qu'une haute intellectualité, le génie même, si beaux que soient ces dons, ne sont pas toujours une garantie de bonheur conjugal. L'histoire de la plupart des grands hommes est là pour le prouver. Croyez-en mon expérience, les qualités qui peuvent assurer une existence heureuse dans le mariage sont, chez un homme, la loyauté, la droiture, l'honnêteté et la délicatesse. Voilà le type dont il faut rêver et cet homme-là se trouve dans toutes les classes de la société.

Je sais bien, hélas! que beaucoup de jeunes filles, autant que leurs parents, se laissent déterminer pour leur choix par la haute position sociale ou financière du prétendant. Elles ont tort. Ce sont des préjugés que ceux qui se bercent sur des raisons aussi puériles que celles-là.

Certains mariages, par contre, paraissent être une déchéance et qui, au contraire, sont un bienfait pour la société qu'ils régénèrent par un sang nouveau.

On va peut-être se méprendre sur mes sentiments. Je ne conseille nullement à une jeune fille d'épouser un homme dont l'éducation soit inférieure à la sienne. Elle aurait à souffrir de la vie commune, si—fine, distinguée, sensible — il lui fallait subir les rudesses d'un mari trop fruste. Mais quand un homme, grâce à son intelligence, est sorti du milieu vulgaire où la destinée l'avait fait naître, quand il s'est *refondu* par les fréquentations des gens bien élevés, quand il possède ce qu'on appelle l'acquis, il est tout à fait digne de la main d'une jeune fille quelle qu'elle soit. Et les parents, s'ils ont du bon sens et du jugement ne sauront trop encourager ces alliances pour leurs filles.

S.

## La distribution des Prix du Conseil des Arts

Il est un peu tard pour venir aujourd'hui parler d'une chose qui a eu lieu voilà près de trois semaines. Comme description je ne saurais, du reste, rien ajouter à ce que Madeleine nous en a dit dans la *Patrie* de cette date. Cependant, il me semble que quelque chose a manqué aux comptes rendus qui ont été faits de cette brillante cérémonie. Bien des choses y ont été dites, que je n'ai vues rapporter dans aucun de nos grands quotidiens, et cependant, ces choses étaient bien à leur place, si j'en prends à témoin les applaudissements soutenus qui les ont soulignées. Sans vouloir me permettre de juger par moi-même ce qui a été fait jusqu'à ce jour, je pense que Monsieur J. X. Perreault a eu raison de demander pourquoi le gouvernement, qui avait dépensé tant d'argent pour doter le pays d'hommes de profession, si distingués, ne s'était pas imposé plus de sacrifices en faveur de la classe ouvrière qui, elle aussi, a bien quelques mérites et quelques droits à ses largesses.

Le temps des promesses est passé, a dit ce monsieur, et c'est aujourd'hui le moment d'agir, si nous ne voulons pas voir, comme par le passé, nos enfants aller chercher des carrières dans la république voisine. Ces enfants ont toutes les qualités et toutes les vertus de leur race. Partout où on veut bien leur donner l'occasion de le prouver, ils ont été et sont encore les premiers, mais encore faut-il que l'on mette en leurs mains les moyens de savoir et c'est là aujourd'hui le devoir du gouvernement de notre province. L'exemple donné par tous les pays d'Europe, ainsi que par tous ceux de ce côté de l'Atlantique nous fait voir l'importance qu'a aujourd'hui l'éducation technique des ouvriers. Notre gouvernement n'a aucun problème à résoudre, aucune étude difficile à faire. Tout, problèmes et études, a été fait par les autres pays, nous n'avons qu'à les imiter et à nous décider à regarder en face une question de gros sous. Aujourd'hui que le Canada s'ouvre à une ère de prospérité commerciale et industrielle inconnue jusqu'ici, il est temps de mettre les nôtres sur un pied d'égalité avec nos voisins et d'empêcher que dans toutes nos grandes industries, dans tous nos ateliers, des étrangers au pays tiennent la première place. C'est donc au nom de tous les ouvriers et de toutes *les ouvrières*, qu'avec monsieur J.-X. Perrault, nous demandons au gouvernement au moins une école professionnelle pour la ville de Montréal, sûr que le succès de cette première école entraînera la création de beaucoup d'autres.

CLAIRE MONTFERRAND.

Le duc et la duchesse de Connaught passaient tout dernièrement en voiture dans une rue de Dublin

Ils s'amusaient de voir courir le long de la voiture, depuis le commencement de leur promenade, un brave meneur de porcs.

A la fin, la duchesse de Connaught fit arrêter la voiture pour demander au gros homme ce qu'il leur voulait. Il expliqua que le désir de toute sa vie avait été de pouvoir un jour contempler longuement et la duchesse et le duc.

Flatté par ce naïf aveu, la grande dame demanda :

— Mais comment pouvez-vous courir aussi longtemps ?

— Oh bien! répliqua naïvement l'Irlandais, est-ce que je n'ai pas été habitué toute ma vie à courir après les cochons ?

Tête des Connaught.

## La mort du Poète

NOUS venons d'assister à "une première" particulièrement charmante, dont nous aurions aimer à mettre longuement en lumière les qualités et les beautés, si l'espace, et surtout le temps, ne nous faisaient complètement défaut.

Notre vaillante collègue et sympathique amie, Madeleine, non contente de plaire à ses lecteurs, par de fines causeries, a écrit pour le théâtre un lever de rideau intitulé : "La mort du poète," qui vient de recevoir, au moment où nous écrivons ces lignes, un succès très dignement fêté. Ce n'est pas la première fois que les œuvres d'une canadienne ont le baptême du feu de la rampe, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Déjà, Mme Dandurand, dans une comédie intitulée : "Quand on s'aime, on se marie," puis dans "La carte postale," et "Ce que pensent les fleurs" s'est fait applaudir à l'Académie de Musique de Québec, d'abord, à Saint-Hyacinthe, Saint-Jean et Montréal ensuite. Le succès que Madeleine vient de remporter au Théâtre National Français, succès qui sera persistant, nous n'en doutons pas, prouve une fois de plus le talent et les aptitudes de nos femmes de lettres. La parole colorée, vivante, le style plein de souplesse et de sentiment, tout cela est le propre du talent si personnel de Madeleine Et le cadre historique dans lequel elle a placé sa pièce, nous émeut en même temps qu'il rend hommage à son enthousiaste patriotisme.

On a dit : "Il n'y a que la femme qui puisse rendre le sentiment et se faire l'interprète du langage du cœur." Nous en convenons ; cependant, cette traduction ne saurait être faite par toutes les femmes. Peu de nous, je le crains, ont le don d'en exprimer les sensations avec autant d'abondance et de facilité que la populaire chroniqueuse de *La Patrie*. Nous regrettons, encore une fois, ne pouvoir donner une appréciation plus développée de la pièce de Madeleine, mais n'eussions-nous à notre disposition qu'une ligne, nous y mettrions l'expression de nos sincères félicitations, n'eussions-nous qu'un mot, nous écririons : Bravo !

## EN GLANANT

(Anecdote transcrite pour LE JOURNAL DE FRANÇOISE)

SOUS la Restauration, le prince Gortschakoff, n'étant encore qu'attaché d'ambassade, avait été vivement recommandé au prince de Talleyrand. Celui-ci, reconnaissant dans le jeune diplomate de grandes dispositions, se plaisait à faire son éducation officielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, et lui enseignait surtout le grand art des nuances dans les relations du monde, cette science qui fait toujours proportionner les égards au mérite de chacun.

—Ces nuances, disait-il, il faut savoir les observer jusque dans les actes les plus indifférents ; il n'y a rien d'indifférent en matière d'étiquette.

—Ah ! mon prince, répondit le jeune attaché, vous m'avez donné ce soir à dîner la *leçon du bœuf*, et je ne l'oublierai pas ; vos exemples sont les meilleurs de tous les conseils.

Le prince de Talleyrand sourit d'un air de satisfaction.

—C'est très bien, dit-il, je vois que vous savez observer.

Or, qu'était-ce que cette leçon du bœuf ? Le prince de Talleyrand avait une douzaine de personnes à dîner, et le potage enlevé, il avait offert du bœuf à tous les convives.

—Monsieur le duc, disait-il à l'un, avec un air de déférence et en choisissant le meilleur morceau, aurais-je l'honneur de vous offrir du bœuf ?

—M. le marquis, disait il à un second avec un sourire plein de grâce ; aurais-je le plaisir de vous offrir du bœuf ?

—A un troisième, avec un signe d'affabilité familière ; cher comte, vous offrirai-je du bœuf ?

—Et à un quatrième, avec bienveillance ; Baron, accepterez-vous du bœuf ?

—A un cinquième non titré, noblesse de robe, monsieur le Conseiller, voulez vous du bœuf ?

Enfin, à un monsieur placé au bout de la table, le prince montrant le plat de son couteau, disait avec un mouvement de tête et un sourire bien veillant : Bœuf ?

***

### Couronnes et diadèmes

A propos du diadème offert à lady Laurier à l'occasion du couronnement d'Edouard VII, il est intéressant d'apprendre que Mme John Jacob Astor et Mme Clarence Mackay se sont offert une imitation de la couronne de la reine d'Angleterre. Mme Howard Gould a fait faire une copie exacte de la couronne gracieuse de la reine d'Italie. Mme Charles Yerks orne son front d'un fac simile du diadème de la reine régente d'Espagne. Quand à Mme Bradley Martin, elle s'est contentée d'une reproduction du diadème de l'impératrice Joséphine qui lui a coûté la bagatelle de 6,250,-000 dollars.

Ainsi parées, ces femmes de milliardaires seront-elles plus belles ou plus heureuses ?

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !

Il est des reines qui, au vers célèbre, ajouteraient, si on les interrogeait : Ni les diadèmes !

Et sait-on, à propos de couronnes, quelle est la couronne la plus estimée du monde entier ? C'est la couronne d'un prince asiatique, le maharaja de Baroda Il est sans nul doute le souverain pourvu du plus riche diadème du monde.

La couronne de cet Hindou se compose en effet de cinq rangées de diamants énormes—à raison de cent diamants par rangée—qui n'ont pas coûtés moins de quarante-neuf millions.

Sa valeur dépasse donc de beaucoup celle de la couronne du roi du Portugal, laquelle est cependant estimée à plus de trente-huit millions de francs et passe pour la plus riche couronne. Elle vient même, au dire des connaisseurs, avant la couronne impériale de Russie, bien que celle-ci porte, à son sommet, une croix en rubis ornée de cinq diamants valant plusieurs millions.

## AVIS

Les personnes qui partent en villégiature sont priées de nous envoyer leur adresse LE JOURNAL DE FRANÇOISE sera expédié à toutes les stations balnéaires qu'on voudra bien nous indiquer.

# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

## Causerie

(Spécialement dédiée à mes jeunes savantes de 14 à 16 ans.)

IL me souvient qu'un jour, jeunes amies, quelques-unes d'entre vous m'arrivaient en députation, demandant instamment qu'on leur posa des questions, en rapport avec leurs aptitudes et leur érudition. J'acquiesçai, et leur soumis dans le cinquième numéro du journal, cette phrase historique de Louis XIV à Condé : Mon cousin, ne vous pressez pas, etc, etc.

Eh bien ! chères grandes nièces, que sont devenues cette hardiesse et ces hautes envolées ? C'est bien le cas de le dire : De quoi demain sera-t-il fait ? Au jour de l'épreuve, ai-je retrouvé en vous le courage dont vous aviez fait preuve au début ? Hélas ! je suis forcée de dire le contraire. Deux d'entre vous seulement ont donné la solution juste aux questions du journal numéro 5, et le plus grand nombre de bonnes réponses m'ont été adressées par des fillettes de dix et douze ans.

Pourtant, jeunes amies, je vous promets d'autres tribulations contre lesquelles il faudrait commencer à vous aguerrir. Avant longtemps, je vous donnerai, en concours, une dictée géographique sur les principaux départements et les villes de France avec certains fleuves de l'Europe. Il faudra alors faire appel à toutes vos connaissances pour faire face à l'orage, car l'exercice sera passablement difficile et vous devrez travailler ferme, je vous en avertis. Après cela, si vous ne connaissez pas la France, je serai tentée de désespérer de vous l'apprendre jamais. Je regrette n'avoir pas à vous proposer semblable travail pour le Canada, ça viendra, je l'espère. Qui sait si après avoir vu la dictée géographique du pays de nos ancêtres, vous n'aurez pas l'inspiration d'en préparer une sur le même modèle, tout exprès pour le nôtre ?

Allons, un peu de courage, je vous attends toutes la prochaine fois. Ayez à cœur de ne pas vous laisser devancer par vos petites cousines et petits cousins plus jeunes que vous.

En terminant cette causerie, je vous poserai une question pour laquelle je vous donnerai quelques semaines avant de m'adresser vos réponses. Voici : *S'il vous était donné d'avoir la puissance pendant un jour, comment l'exerceriez-vous ?*

Petits et grands sont invités à répondre. Je dirai dans mon prochain numéro quand vos lettres devront m'être envoyées. Les meilleures réponses seront publiées.

En réponse à quelques correspondants quant au temps alloué pour la réception de leurs lettres, je leur dirai que la boîte aux lettres est fermée la sixième journée après l'émission du journal.

TANTE NINETTE.

## Voyages Personnels

(Ecrit spécialement pour les neveux et nièces de Tante Ninette)

VOS ailes sont-elles bien reposées pour un long trajet, car aujourd'hui vous allez me suivre bien loin de la brumeuse Albion, au-delà des mers jusqu'à l'Athènes du Nord..... Non, non, n'ouvrez pas votre histoire de Grèce, vous n'y trouverez pas les renseignements que vous cherchez..... voyez plutôt de vos propres yeux (de l'imagination bien entendu) car tout en causant nous voici arrivés — reposons nous un instant pour jeter un coup d'œil sur cette ville pittoresque qui se déroule à nos yeux : elle est située au pied de deux hautes collines "Arthur's Seat, et "Salisbury Crag," un antique château aux tours crénélées la dominent, alentour se déploie une contrée verte et ondulante, et une ligne bleue, d'un bleue intense, coupe l'horizon : C'est la mer du Norct. Des rues étroites et tortueuses nous mènent au vieux quartier de Cannorgate bordé de hautes maisons, noircies par une fumée de plus siècles, et à cinq, six quelquefois dix étages. Ce vieux coin qui parait avoir conservé toutes les traditions féodales est appelé . garde loo corruption de : regardez l'eau.)

CHRISTINE DE LINDEN.

## Petite Poste en Famille

J'AIME ta narration de l'Exposition de Buffalo, mon cher *Champlain*, elle est instructive et intéressante, elle charmera certainement mes petits lecteurs. Envoie-moi la suite pour le prochain numéro, je crois que je pourrai publier tout à la fois, d'ailleurs je le préfère ainsi. Il y a des progrès dans l'orthographe, je vois avec satisfaction que tu y as mis plus de soin cette fois. Regarde dans ton dictionnaire pour le mot *manifique*. Ce n'est pas de cette manière que cet adjectif s'écrivait de mon temps d'écolière.

*Marguerite des Prés* n'a pas à avoir peur de donner ses réponses aux questions posées dans ma page. Le nombre de correspondants dans la même famille n'est pas pour moi un encombrement, au contraire, il y a de la place pour tous, je veux que tous en profitent et j'y tiens beaucoup. Ainsi petite *Marguerite des Prés*, fleur délicate et jolie, ne manque jamais ton tour. Je te recevrai avec plaisir aussi souvent que tu le voudras. *Violette* n'en sera pas jalouse puisque je lui souhaite à elle aussi une cordiale bienvenue. Le JOURNAL DE FRANÇOISE, petite amie, paraît deux fois par mois, et quand ces mois sont longs, comme mai par exemple, qui a eu cinq samedis, nous avons été obligées de le faire paraître une semaine plus tard, pour éviter une troisième quinzaine qui se trouvait à tomber dans le même mois.

Cette composition que tu m'envoies, petite *Ferréola*, me semble trop bien, pour être le fruit de ta jeune imagination.

Le travail peut être de toi, mais les idées et les expressions sont un peu au-dessus de ton âge, et je les crois être une réminiscence d'une lecture faite quelque part. Je la reproduirai avec plaisir dans le prochain numéro, cependant, mais comme je l'ai déjà dit à mes petits correspondants, je préfère qu'on me parle d'expériences personnelles, d'événements à vous-mêmes arrivés. C'est ce que tu m'enverras une autre fois, n'est-ce pas petite nièce ?

# PAGE DES ENFANTS

*Jean-Léon-Pouliot.* Il ne faut pas être gêné avec tante Ninette, elle aime beaucoup ses petits neveux et ses petites nièces. Ensuite ne sommes-nous pas de vieilles connaissances, Jean-Léon ? Reviens me voir souvent, je suis toujours bien contente de recevoir mes petits compatriotes du bas de Québec.

C'est avec grand plaisir que j'ai reçu ta lettre, petite *Andrée Fortier*. Je n'ai qu'un regret, c'est que tu n'aies pu m'écrire plus longuement ; ce sera pour une autre fois, j'espère. Nous nous connaissons bien pourtant quoique nous ne nous soyons l'une et l'autre jamais vues. C'est une énigme que je te donne à résoudre, chérie. Comment vont les petites sœurs ? Je leur envoie, ainsi qu'à ma mignonne correspondante, mes meilleures tendresses et mes plus doux baisers.

Je m'accapare, avec un sans gêne de pirate, les bonnes choses que *Maman d'Andrée* envoie dans sa lettre et qui ne me sont pourtant pas destinées. Je l'en remercie beaucoup tout de même et la prie d'encourager Andrée dans ses bons sentiments à mon égard.

Remerciments sincères à *maman d'Antoinette*. Je vais profiter de son envoi pour faire travailler mes jeunes savantes. Je suis bien heureuse que ma page lui plaise, je recevrai avec reconnaissance les observations ou les suggestions qu'elle me fera à ce sujet.

*Maurice Bauset.* Tu peux répondre avec tes aînés aux mots historiques, petit ami, puisque tu l'aimes et que tu t'en sens la force et le courage. Tu n'y es nullement obligé puisque les questions ne sont pas de ton âge, mais je crois que ça ne pourra que te faire du bien en t'obligeant à apprendre l'histoire de France d'une manière agréable en même temps qu'utile.

*Antoinette Guay.* Merci des bonnes choses que tu me dis, petite nièce. C'est avec plaisir que je t'admets à faire partie de ma grande famille. Ta calligraphie est bonne ainsi que ton orthographe ; continue dans la voie des progrès que tu me donneras l'occasion de constater de temps en temps, n'est-ce pas ?

*Sans-Souci* me fait des souhaits qui me font plaisir ; j'espère qu'ils se réaliseront tous, ça ne pourra que faire du bien à la page des enfants. Qu'en penses-tu, Sans Souci ?

*Fernande Paquin.* Petite Fernande, tu ne m'es pas inconnue, devine où et comment j'ai pu te rencontrer ? J'ai publié ta lettre, elle en vaut la peine, chérie, et écris-moi encore bientôt.

*Comtesse Isaure* peut voir que ses suggestions ont été écoutées. C'est avec plaisir que je fais droit à sa requête. Sa description de ma personne est assez exacte pour faire croire à une connaissance qui ne daterait pas du premier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, me tromperais-je ?

*Charles-Paul Lafontaine.* Certainement qu'on peut dire *battre la campagne*, seulement, c'est un voyage que je ne conseillerais pas, car c'est très mauvais pour la cervelle, petit ami.

TANTE NINETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charade

J'aime lorsque mes unes sont petites et [blanches
C'est du nom d'un héros que se forme mon [deux
On orne avec mon tout, jupes, corsages, [manches ;
C'est un tissu très beau et des plus précieux.

### Histoire du Canada

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quelle est cette dame d-s premiers temps de la co'onie qui, portant un miroir à sa ceinture, faisait dire aux Sauvages du pays qui y voyaient leur image, qu'elle les portait dans son cœur ?

### Histoire de France

(Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans)

De qui Mgr de Beauvais voulait-il parler lorsque dans une oraison funèbre il prononça ces paroles . le silence des peuples, est la leçon des rois.

## Solution des Jeux d'Esprit

### Charade No 5

*Réponse :* Paysage.

Ont bien répondu : Florence, Québec ; Violette, St-Hilaire ; Philippine, Fanny Maurault, Rose de Mai, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, Montréal ; M. Bauset, Ottawa ; Héléna, Nicolet ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Jean-Léon Pouliot, Fraserville.

### Devinette No 5

*Réponse :* Malheureux.

Ont bien répondu : Thérèse Surveyer, Rose de Mai, Fanny Maurault, Philippine, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Héléna, Nicolet ; Agapit Legris, Louiseville ; Maurice Bauset, Ottawa ; Violette, St-Hilaire ; Florence, Québec.

---

Quelle différence y a-t-il entre un axiome, un dicton et un proverbe ?

Un axiome est une vérité tellement évidente par elle-même qu'elle n'a nul besoin d'être démontrée.

Un dicton est une sentence passée en proverbe connu : un tiens vaut mieux que deux du l'auras.

Un proverbe est une maxime exprimée en peu de mots et devenue vulgaire ou populaire. Exemple : quand on regarde du haut d'une tour, les hommes nous paraissent tous comme des fourmis.

Ont donné de bonnes réponses : Rose de Mai, Fanny Maurault, Philippine, Charles-Paul Lafontaine, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Florence, Québec ; Agapit Legris, Louiseville ; Héléna Nicolet ; Violette, St-Hilaire.

### Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Combien Jacob eut-il d'enfants ? Nommez-les. Quels furent les plus célèbres d'entre eux ? Jacob eut douze fils ; Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Dan, Nephtalie, Gad, Azer, Joseph et Benjamin.

Les plus célèbres furent : Juda, Lévi et Joseph.

Ont donné de bonnes réponses : Berthe Pagé, Waterloo ; T. Surveyer, Montréal ; Florence, Québec ; Eva Ouimet, Académie Sainte-Marie, Montréal ; Andrée Fortier, Sainte-Marie, Beauce ; Jean-Léon Pouliot, Fraserville ; Héléna, Nicolet ; Philippine, Montréal ; Agapit Legris, Louiseville ; Rose-de-Mai, Montréal ; Aimé-Charles-Paul Lafontaine, Montréal.

### Histoire de France

(Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans)

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles : "Mon cousin, ne vous pressez pas : quand on est chargé de lauriers comme vous l'êtes, on ne saurait marcher si vite."

Ces paroles furent prononcées par Louis XIV au prince de Condé qui, après la bataille de Senef, venait le saluer ; mais il avait eu la goutte et montait difficilement les degrés, tout en s'excusant de faire attendre le roi ; c'est alors que celui-ci prononça les paroles flatteuses citées plus haut.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec ; Nanette, Montréal ; Freska, Montréal ; Violette, Saint-Hilaire.

## A travers les livres

REMERCIEMENTS à M. le docteur P. E. Prévost, chef de la Statistique au Conseil d'Hygiène de la Province de Québec qui m'a adressé son Traité d'Anatomie, de Physiologie et d'Hygiène privée. Ce livre est distribué aux Écoles Primaires où je le crois appelé à combler une grande lacune dans les études de l'enfant, en lui faisant connaître de ces sciences, les notions utiles et essentielles au bien-être physique. Je n'ai pas la compétence voulue pour traiter des choses de l'anatomie et de la physiologie, et je ne puis donc discuter les données émises à ce sujet, mais je sais que le docteur Paul-Émile Prévost est un homme intelligent et cela me suffit pour avoir confiance au succès et à l'utilité de son traité.

"Conférences et discours de nos hommes publics en France," par M. Georges Bellerive, avocat. Voilà une intéressante compilation à posséder dans sa bibliothèque. M. Bellerive a raison : grâce à nos orateurs canadiens en France, notre province n'est plus aussi ignorée qu'elle l'était auparavant ; il était donc juste de garantir ces discours contre l'oubli et de les léguer à la postérité sous forme de volumes. Déjà, nous avons à regretter que le discours de l'hon. M. Chauveau, à l'École Normale de Cluny, et, celui de l'hon. M. Chapleau, au Congrès des Unions, à Bordeaux, soient tout à fait perdus pour nous : félicitons-nous donc que les autres aient échappé à cet injuste sort.

Un nouveau chant patriotique "O Canada, ma Patrie" vient de paraître. C'est M. J. G. Yon, éditeur bien connu de la rue Sainte-Catherine, qui en est l'imprimeur et le propriétaire. Les paroles sont de M. J. H. Malo, et la musique — une ancienne mélodie dont l'auteur reste inconnu — a été arrangée et harmonisée par M. Alexis Contant. Le prix est de 35 cts. Encourageons les chants patriotiques, encourageons tout ce qui est canadien.

FRANÇOISE.

Ne nous lassons pas de monter et de descendre : il y a des misères à tous les étages.

SÉVERINE.

## Le Trèfle

AU MOMENT où les jeunes lec- du "Journal de Françoise" se préparent à aller à la campagne, où elles chercheront le plus de trèfles à quatre feuilles possible, rappelons un souvenir de l'impératrice Eugénie, qui, elle aussi croyait à la puissance occulte de l'emblême cher au cœur des fils de la blonde Hibernie.

L'impératrice Eugénie prépare un livre de souvenirs, et en attendant, quelques documents s'en sont échappés. On donne déjà les lettres intimes qu'il doit contenir, et déjà ceux qui ont brûlé les Tuileries jouissent à se découvrir une excuse dans le fait que l'impératrice des Français, quoique en amitié avec Mérimée, négligeait l'orthographe. Parmi ces billets dont la plupart sont datés d'un moment si proche de celui où l'on aurait pu les sécher avec des cendres, il en est pourtant quelques-uns d'un joli sentiment de souveraine, de mère, de femme, et dans les deux lignes de plus d'une de ces dépêches datées de Saint-Cloud — 1870 — s'évoque tout le fragile exquis et tout l'atroce durable d'un temps.

"La petite Malakoff a encore trouvé un trèfle à quatre feuilles," télégraphie par exemple l'Impératrice au prince impérial transporté à Metz. Et la superstition qui agit aux heures graves, aussi bien, n'est point une nouveauté. Au moment de partir pour l'Italie, Bonaparte envoyait à Joséphine une bague noire, avec cette inscription : *Au Destin !* Terrifiant, le Destin est représenté ici par des feuilles de trèfle cueillies sur les pelouses les plus riantes.

Un trèfle à quatre feuilles et puis du sang ; l'espoir et le désastre ; tout ce qui est superficiel pour conjurer le sort et l'horrible réalité après. Et certes à cette heure, dans l'écroulement total, parmi toutes ces ruines où le lierre lui-même semble n'être pas resté vert, cette pauvre histoire de trèfle prend des airs bien douloureusement puérils. Mais de cette faiblesse-là qui oserait sourire ? c'est plutôt une grande pitié douce que dégage son ironie, et qui sait si, au fond, toute la force de vivre ne nous vient pas d'une faiblesse qui aide à se duper soi-même et à la croire ?

A. H.

## Cuisine Facile

RESTES DE GIGOT A LA BRISSAC

Les restes de gigot se mangent souvent froids avec sauce mayonnaise, on peut aussi les accommoder à la Brissac, de la manière suivante, ce qui forme un plat des plus présentables : Coupez le gigot en tranches ou morceaux pas trop épais ; faites prendre un peu couleur dans du beurre chaud, puis ajoutez-y des échalotes et du persil hachés fin. Laissez le tout cinq minutes sur un feu pas trop vif ; saupoudrez d'une cuillérée de farine et lorsque la farine est mêlée aux morceaux de viande, mouillez d'un demi-verre d'eau et d'un verre de vin. Salez le tout Dix minutes avant de servir, ajoutez une cuillérée d'huile d'olives. Cette manière d'accommoder les restes de gigot est excellente, et loin de durcir la viande, elle l'attendrit.

(Les fruits sont maintenant dans leur abondance et nos lectrices nous sauront sans doute gré, de leur choisir des desserts composés de fruits et froids, ce qui est un avantage à l'époque des chaleurs.)

PUDDING AUX BANANES

Faites tremper une demi-boîte de gélatine dans une demi-tasse de sucre, le jus d'un citron, un demiard de jus d'orange ; tournez jusqu'à ce que le sucre soit dissout ; passez au tamis ; placez sur de la glace, remuez jusqu'à consistance ; sur une couche de bananes au fond d'un moule, versez un peu de la gélatine, mettez à la glace ; ajoutez d'autres bananes avec gélatine ; répétez jusqu'à ce que le moule soit rempli ; mettez sur la glace.

MOUSSE A L'ANANAS

Placez des amandes émondées dans un moule ; couvrez avec de la gelée d'orange liquide, préparée avec de la gélatine ; mettez à la glace. Faites bouillir une tasse de jus d'ananas faites refroidir, ajoutez un demiard de crême, les ¾ d'une tasse de sucre ; battez ; remplissez le moule à déborder ; recouvrez de papier beurré ; posez le couvercle, ficelez et mettez dans de la glace et du gros sel pendant quatre heures.

## Conseils utiles

Le savon et l'eau chaude gâtent les toiles cirées Il faut se servir d'eau froide.

La plupart des fruits et des légumes qu'on mange aujourd'hui en Angleterre étaient quasi inconnus il y a quelques cents ans. Ce n'est qu'au temps de Henri VIII qu'on a commencé à cultiver les framboises, les fraises et les cerises, et on n'entend pas parler de la carotte et du choufleur avant le 17ième siècle.

On indique un excellent moyen de sécher les murs humides. On place une feuille de papier au pied du mur à sécher, pour garantir le parquet et on répand dessus de la chaux vive en poudre ; elle absorbera toute l'humidité. Répéter l'opération jusqu'à ce que le mur soit sec.

**CORS-VERRUES-DURILLONS**

**"ANTIKOR-LAURENCE"**



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

**Cors, Verrues et Durillons**

Energique, Inoffensif et Garanti

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix 25c. le flacon.

A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

---

**THEATRE NATIONAL**

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

RELACHE

---

EN VINGT ANS RENTIER

# La Caisse Nationale d'Economie

Société Philantropique et Mutuelle, fondée le 1er Janvier 1899 par L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE de Montréal. Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93.

**Les HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS de TOUT AGE peuvent y appartenir.**

13,000 Membres inscrits avec un Capital inaliénable de $65,000.00. En payant **Un Sou par Jour** à la CAISSE NATIONALE pendant 20 ans, vous vous assurez après cette date un revenu annuel suffisant pour subvenir à votre existence, durant le reste de votre vie.

**La CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE**

est unique dans son genre, elle est le seule Société qui u'exige aucun examen médical, et qui inscrit sans aucun frais d'entrée, les femmes et les enfants de tout âge.

*Demandez les blancs d'applications et les renseignements additionnels à*

**ARTHUR GAGNON,**

*Sec.-Trés.,*

Monument National, Montréal.

---

**L. E. N. Pratte & Cie**

**Facteurs du PIANO PRATTE et seules Représentants des Instruments suivants :**

PIANOS ..

MASON & HAMLIN, Boston ; HAZELTON Bros., KRANICH & BACH, HAINES Bros., FISHER, GABLER, de New-York, SCHAEFFERD, de Chicago, et autres Pianos Américains et Canadiens, depuis $150.00.

**Instruments Automatiques...**

PIANOLA, AERIOL, AEOLIAN, BOITES ET HORLOGES MUSICALES.

**Le plus grand assortiment du Canada.**

Nous vous invitons à venir nous rendre visite avant d'acheter ailleurs. Un seul prix et le plus bas.

**No 2461 rue Ste-Catherine**

---

**Montres et Bijoux**

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . . . .

**N. BEAUDRY & FILS**

**B joutiers Opticiens**

270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie. Demandez un échantillon.

TEL. BELL, MAIN 2106.

---

# Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour 50c.

FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

**L. J. A. Surveyer**

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

---

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

# HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**

MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande

Accords et réparations exécutés par M. Rivet

TEL. EST 1685

1re ANNÉE — No 8 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 12 Juillet 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Les numéros du mois de juillet paraîtront le 12 et le 26.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

// Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## Dialogue des Ames

(Ecrit pour LE JOURNAL DE FRANÇOISE)

*" Je n'ai ni jardin ni parterre*
*Mariant leurs mille couleurs,*
*Mais deux bluets, deux tendres fleurs*
*Comme l'Aube en baigne de pleurs :*
*Qui devinera le mystère... ? "*
*— " Moi, répondit l'enfant joyeux,*
*Les deux bluets sont mes deux yeux."*

*" Toujours fraîche, toujours vermeille,*
*La fraise embaume et peut parler,*
*Rire, chanter et m'appeler :*
*Qui pourra donc me dévoiler*
*Où se cache cette merveille ? "*
*— L'enfant dit : " C'est facile aussi !*
*Entre mes lèvres, la voici."*

*" Mon champ de blé souvent ondule*
*Ses épis d'or jusqu'en mon sein,*
*Pour qu'on n'y fasse aucun larcin,*
*Comme un mur, mon amour l'enceint.*
*Qu'est-ce que ce champ dissimule ? "*
*— L'enfant dit : " Mes cheveux bouclés*
*Ressemblent fort à l'or des blés."*

*" Qui me dira quelle est la chaîne*
*Dont les anneaux serrent mon cou ?*
*Pour lui mon amour est si fou*
*Que jour et nuit j'ai ce bijou*
*A la gorge, sans qu'il me gêne."*
*— " Je devine sans embarras,*
*Dit l'enfant, ce sont mes deux bras."*

*" Les bluets, la fraise embaumée,*
*Les blés, le collier seraient peu*
*Si je n'avais, de ton aveu,*
*Cette autre chose du bon Dieu*
*Qu'Il donne à toute mère aimée..."*
*— Et l'enfant s'écria vainqueur :*
*" Mère, cette fois, c'est mon cœur."*

JULES-MARIO LANOS.

Halifax (Nouvelle-Ecosse), juin 1902.

## Madame Adam

MADAME Adam vient de publier le premier volume de ses mémoires. [1]

J'en ai terminé la lecture, il y a quelques minutes à peine, et j'éprouve le vif désir de communiquer à mes lecteurs, le charme dont elle m'a pénétrée. Hélas ! le pourrai-je ? non, je le sens bien. Trop souvent, le crayon qui doit esquisser notre pensée, n'en rend que d'indécis et vagues contours. L'impression si belle, si colorée dans l'esprit, perd de sa beauté, de son ampleur, par la reproduction sur le papier. N'importe, j'en parlerai quand même ; je vous dirai, au moins, que le livre est intéressant, qu'il est bon, et vous voudrez, à votre tour, vous procurer les heures délicieuses que, rare avantage dans notre incertaine existence, la lecture du " Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse " a le privilège de procurer.

Madame Adam, plutôt Juliette Lambert, car elle a signé de son nom de jeune fille presque tous ses ouvrages, n'est pas une inconnue au Canada. Elle le sait, et je me plais à le lui répéter encore ici.

Plusieurs de ses œuvres figurent dans nos bibliothèques, et, tout dernièrement, l'hon. M. Angers, un fin lettré comme l'on sait, me mentionnait " La Patrie Hongroise," de Madame Adam, comme un des plus intéressants volumes qu'il ait jamais parcourus, et pour lequel, en effet, les critiques français n'ont eu que les plus enthousiastes éloges.

Ce que je tiens surtout à dire, de la distingnée femme de lettres, c'est qu'elle est bonne. Car, je crois fermement que la gloire d'une femme, quelque grande qu'elle puisse être, n'aura jamais que les rayons de ce " grand soleil de nuit, si pâle et si froid,"— ainsi que Juliette Lambert appela la pleine lune, quand ses yeux d'enfant la virent pour la première fois,—si la résolution de faire le bien, d'aider à tous ne rendent ces rayons plus chauds, plus pénétrants et partant plus lumineux.

Ce souci d'être utile, cette préoccupation de bien faire se traduisent dans les actions de Juliette Lambert dès ses plus tendres années, et, presque à chaque page du " Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse," on en trouve, sous des formes variées, la généreuse expression. Des querelles de famille troublaient très souvent la paix de son intérieur ; toute petite encore, elle essayait de dissiper ces nuages menaçants, ou de réconcilier les parties brouillées, et, dans ce but, elle mettait en œuvre, sa grâce, ses calineries, ses séductions d'enfant.

Tour à tour emportée dans un véritable *enlèvement*, par son père et sa grand'mère qui l'adoraient passionément et qui voulaient garder chacun pour lui seul la plus grande part des tendresses de la petite Juliette, son enfance fut excessivement tourmentée. Mais elle fut aussi la préparation forte aux œuvres fructueuses que devaient plus tard produire la femme.

" J'appris, écrit-elle dans cette histoire de sa vie, qu'on peut être utile et bon à ceux qu'on aime, si jeune qu'on soit. J'étais née avec tant de belle humeur, j'étais si heureuse d'un rien, que j'aurais pu aisément devenir égoïste, mais le bonheur des miens,

(1) Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse, Alph. Lemerre, Editeur, Paris.

leur calme, m'avaient dès l'enfance, préoccupée, en raison de leur tendance à se rendre malheureux, à agiter leur vie par des scènes violentes.

"A neuf ans, mon caractère était fixé, et je n'ai guère constaté de modification essentielle depuis dans le rapport du moi des autres, avec mon moi. Intéressée par mes proches d'abord, plus tard par les personnalités de valeur avec lesquelles j'ai vécu, je n'ai développé ma propre personnalité que pour qu'elle *serve* mon besoin de dévouement, d'affection et d'admiration, pour qu'elle soit utile aux causes dont je prends la défense, dont je me fais le soutien tant que je les crois dignes d'être défendues et soutenues."

Quelle magnifique profession de foi ! Ces lignes parlent d'elles-mêmes et peignent mieux la femme que tout ce que je pourrais en écrire.

L'instruction de Juliette Lambert commença de bonne heure. Son père ne tarda pas à lui faire connaître et à aimer les classiques grecs ; bientôt les beaux vers d'Homère lui devinrent si familiers qu'elle en savait par cœur "les chants aimés, tant redits." Une de ses tantes lui apprit le latin, tout en coupant le trèfle odorant et l'herbe soyeuse du pré maternel. Et chez sa grand'mère, ardente admiratrice de Balzac, elle reçut ses premières leçons de littérature. La politique, à laquelle elle devait plus tard, dans sa vie, prendre une part si active, ne lui fut pas étrangère, même à un âge où l'on joue à la poupée. Mais combien difficile à la petite Juliette de se former une opinion entre son grand père, bonapartiste sa mère, royaliste, et son père, républicain. Ce fût, peut-être, ces diversités de sentiments chez ces trois êtres, également chers, qui donnèrent, plus tard, à madame Adam, ce coup d'œil juste sur les hommes et les choses, cette droiture rare, cette perspicacité étonnante dans la direction des affaires de sa patrie.

"Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse" ne contient pas seulement des pages touchantes de sentiments et d'émotions. On y relève encore des descriptions séduisantes, des narrations excessivement agréables, telle que, par exemple, le mariage de sa grand'mère, que je ne puis m'empêcher de reproduire ici.

Pélagie Raincourt était fille unique d'un premier mariage ; son père, s'étant remarié, la belle mère, les demi-sœurs surtout, ne rendirent pas à Pélagie son séjour dans la maison paternelle très aimable. Sur ces entrefaites, un bon parti se présente dans la personne du docteur Pierre Seron, et, après beaucoup d'incidents, le mariage fut enfin décidé :

"Mais voilà que la veille du jour tant désiré, Pélagie éprouva le besoin d'exaspérer ses sœurs déjà irritées d'un mariage qui la rendait insolemment heureuse. Elle voulut se venger de l'éternel mot si blessant que lui avait tant de fois répété la sœur cadette, Sophie : "Tu es immariable !"

Alors que le contrat était signé, que tout était prêt, sans une anicroche, pour la noce du lendemain, une scène eut lieu très violente, entre la future Mme Pierre Seron et ses trois sœurs.

La belle-mère de Pélagie prit parti pour ses filles, le mari pour sa femme, et tout fut rompu, M. Raincourt reprenant sa parole, reniant ses engagements de père.

La grand'mère de Pélagie, cette fois, perdit patience, Pierre se désespéra et la jeune fille alla se coucher, furieuse contre elle-même, pleurant, mordant son oreiller, hantée dans sa fiévreuse insomnie, par les projets les plus bizarres, s'arrêtant aux résolutions les plus violentes

Au lever du soleil, affolée, ne sachant ce qu'elle faisait, elle sortit de la maison en robe de chambre, en bonnet de nuit, partant à pied pour se rendre à Noyon, se disant qu'elle demanderait asile au vieil ami de sa grand'mère, son propre parent.

Ce qu'elle voulait avant tout c'était d'échapper aux reproches de son fiancé, de ne pas subir le blâme de sa grand'mère, de ne pas entendre le bruit des ragots de la ville, qui, lui semblait-il, parviendrait jusqu'à ses oreilles. L'humiliation d'être condamnée par l'opinion générale, le chagrin de faire souffrir Pierre, qui déjà avait tant souffert l'angoissaient au point de l'obliger à fuir. Elle essayait d'échapper à sa propre condamnation, qui courait après elle.

Ayant fait quelques kilomètres, peu habituée à marcher, exténuée, elle s'assit sur un tas de pierres, la tête dans ses mains, criant tout haut son désespoir.

Un cavalier passe, en habit et cravate blanche, sans chapeau, monté à poil nu : c'est Pierre. Il l'a vue....

"Votre père consent à nouveau : vite, lui dit-il en mettant pied à terre, venez, je vous prends en croupe, et, pour être sûr qu'il ne retirera pas sa parole encore une fois et que vous ne recommencerez pas quelque coup de tête, nous irons droit à l'église, où votre grand'mère a fait tout préparer. C'est elle qui a deviné que vous deviez être sur la route de Noyon, si vous n'étiez pas chez moi, car elle vous a soupçonnée de cette abomination, folle que vous êtes."

Il la hissait sur son cheval, la maintenait d'un bras, tenant de l'autre une longe passée au cou de la bête.

"Allons, allons, il est bien temps qu'on vous donne un maître, lui dit-il. Ce que vous méritez d'être battue !...

—Mais, répond-elle égayée par le romanesque de l'aventure, je ne vais pas me marier en bonnet de nuit.

—Pourquoi pas ? C'est une pénitence comme une autre, et vous avez grandement besoin d'absolution. Vous serez habillée en mariée quand vous le serez et pour la fin de la noce.

C'est en croupe que ma grand'mère fait sa rentrée à Chauny. Il est neuf heures du matin. Toutes les commères sont dans la rue, aux fenêtres, à la porte de l'église.

Pélagie descend de cheval, ébouriffée sous un bonnet de nuit, les yeux encore gonflés par les larmes. Une femme du peuple attache un œillet blanc à son bonnet. Elle fait son entrée dans l'église au bras de Pierre. C'est un éclat de rire général. Jamais on n'a vu mariée pareille. Ses sœurs et la belle mère sont bien vengées.

Le vieux doyen, qui cependant aime Pélagie pour sa charité active, ne peut dominer un bon rire.

Il se hâte, souriant jusqu'à la fin de la cérémonie.

Pélagie se retourne. On croit que sa confusion va la faire entrer sous terre.

"C'est un mariage gai, dit-elle."

Et c'est ainsi que fut mariée ma très romanesque grand'mère, scandalisant un grand nombre de gens et amusant les autres.

L'œillet et le bonnet de nuit devinrent des reliques. Je les ai vus et touchés, sachant leur histoire..."

Je pourrais citer maintes autres pages qui prouveraient, non seulement combien est intéressant le livre de Mme Adam, mais encore avec quel art, avec quelle verve, ses souvenirs sont racontés, mais je sais que cela n'est pas nécessaire. J'ajouterai seulement que ce roman, si personnellement vécu, peut être lu par toutes les jeunes filles, et, dans notre époque fertile en éclosions malsaines, cela n'est pas d'un banal mérite.

Le livre de Mme Adam se termine avec son premier mariage à M. La Messine et à la naissance de son unique fille, à la veille par conséquent de la publication des "Idées antiproudhoniennes," c'est-à-dire au seuil même de la célébrité où elle allait entrer. Car, ce furent d'abord les "Idées antiproudhoniennes" qui fixèrent sur elle, non seulement l'attention de toute la France, mais celle du monde lettré tout entier. Cette réfutation savante, sérieuse et d'une argumentation serrée, aux théories révoltantes de Proudhon sur l'amour, la femme et le mariage rendit du coup son auteur illustre.

Et puis, il n'était pas facile de se déclarer l'adversaire de l'inventeur de l'aphorisme : "La propriété, c'est le vol." George Sand elle-même ne l'avait pas osé, et la vaillance, la justesse, la force des arguments de la jeune athlète, à peine à l'aurore de ses vingt ans, lui valurent autant de sympathies que d'admiration.

Les lecteurs hâteront donc maintenant de leurs vœux la venue du second volume des mémoires de Mme Adam, qui nous racontera sans doute longuement cette discussion à jamais célèbre, en même temps que les détails, toujours curieux, relatifs aux hommes de lettres ou aux politiciens de son temps. C'est dans les salons de Mme Adam que se sont faits et défaits bien des gouvernements : c'est là que s'est préparée la fameuse alliance franco-russe, là encore, que gravitaient autour de la maîtresse de céans—dont la merveilleuse beauté lui a valu d'être appelée la plus belle femme de l'Europe,—des célébrités comme Dumas fils, Edmond About, Louis Blanc, Victor Hugo, George Sand, Emile de Girardin, Prosper Mérimée, lord Lytton, Gambetta, Alphonse Daudet, Gustave Flaubert, et tant d'autres littérateurs de renom et de politiciens consommés.

Et cette reine, qui a tenu le sceptre pendant de longues années, a régné, non en tyran, non en despote, mais surtout en femme intelligente et bonne.

Que d'auteurs, aujourd'hui arrivés, doivent leur renommée à l'encouragement qu'elle a donné à leurs timides essais, à l'accueil bienveillant et généreux qu'ils ont reçu à *La Nouvelle Revue* dont Mme Adam a été à la fois la directrice et la fondatrice.

Citons parmi ceux-ci : Pierre Loti, dont la reconnaissance vient de se traduire, à l'occasion du "Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse, par un article paru au *Figaro*, qui a fait sensation, et dans lequel il décrit, avec ce style charmeur que nous apprécions si fortement chez nous, toute son admiration et l'affection filiale de son cœur envers celle qui fut sa mère en littérature.

J'ai déjà parlé dans mes Lettres de Voyage, à *La Patrie*, des réunions du dimanche de Mme Adam auxquelles nous avons eu la fortune inestimable d'assister, Mme Dandurand et moi, et où, nous avons entendu, dans d'étincelantes causeries, Mme Daniel Lesueur, MM. Léon Daudet, Léopold Lacour et autres célébrités contemporaines.

La sympathie de Mme Adam envers le Canada est grande ; nous pouvons en trouver le témoignage, dans la mention fréquente qu'elle fait de notre pays et de nos distingués compatriotes, dans sa revue : *La Parole Française à l'Étranger*.

J'en ai vu la preuve encore dans l'article qu'elle voulut bien écrire pour le JOURNAL DE FRANÇOISE, et, dans la recommandation précieuse qu'elle nous a faite d'être et de rester *personnels*. Oui, vraiment, le conseil est d'or, et mes compatriotes, j'en suis persuadée, en ont compris tout le prix.

Nous aurons l'occasion de lui témoigner la reconnaissance que nous met au cœur tant de bienveillante sympathie, lors de la visite que Mme Adam veut faire au Canada. "C'est l'un des voyages que je ferai sûrement," m'écrivait-elle, il y a quelques jours à peine.

Nous connaissant alors mieux, espérons qu'elle nous aimera davantage, et que les liens, qui unissent déjà les deux France, n'en deviendront que plus intimes et plus doux...

FRANÇOISE.

## Sainte-Anne de Beaupré

En 1667, le Père Le Mercier, alors supérieur des missions de la Nouvelle-France, écrivait dans les Relations :

" Il semble que Dieu a voulu choisir, en nos jours, l'église de sainte Anne du Petit Cap, pour en faire un asile favorable et un refuge assuré aux chrétiens de ce Nouveau Monde, et qu'il a mis entre les mains de cette Sainte un trésor de grâces et de bénédictions, qu'elle départ libéralement à ceux qui la réclament dévotement en ce lieu. C'est assurément pour cette même fin qu'il a imprimé dans les cœurs une dévotion singulière et une confiance extraordinaire en la protection de cette grande Sainte, ce qui fait que les peuples y recourent dans tous leurs besoins, et qu'ils en reçoivent des secours très signalés et très extraordinaires, comme nous le voyons dans les merveilles qui s'y sont opérées depuis six ans.. De si heureux commencements nous font espérer que Dieu, par l'intercession de sainte Anne, comblera, en ce saint lieu, de mille bénédictions tout ce nouveau pays."

***

Avant d'être chapelain de la bonne sainte Anne, le Père Le Mercier avait été missionnaire.

Il était l'un de ces chevaliers du Christ que la Mère de l'Incarnation admirait tant, dont elle écrivait : "Ils vivent dans un dénûment épouvantable. Je n'ai pas de termes pour dire ce que j'en connais."

Après vingt ans d'héroïques labeurs chez les Hurons, le Jésuite avait vu disparaître, dans le sang et les flammes, ces belles chrétientés qui avaient coûté aux missionnaires tant de travaux, tant de souffrances.

Ses frères d'armes, les PP. Jogues, de Brébeuf, Lallemant, Garnier étaient tombés au champ d'honneur. Lui, restait, refoulant en son cœur le

regret du martyre et l'éternel gémissement des envoyés de Dieu.

***

Chargé en 1661 de la desserte de Sainte-Anne, le Père Le Mercier, comme on l'a vu, ne tarda pas à reconnaître que cet endroit était l'un de ces lieux qui sont au monde, selon l'expression de Lacordaire, ce que les astres sont au firmament. Témoin des miracles accordés à ceux qui venaient prier la glorieuse Sainte en cet humble sanctuaire, il avait vu, dans ces prodiges, des *signes de Dieu* qui appelait les peuples du Nouveau-Monde en ce lieu béni... Il avait compris que la chétive chapelle bâtie à la lisière du bois, sur la sauvage côte Beaupré, allait être pour l'Amérique un foyer lumineux, ardent inextinguible de vie surnaturelle.

Avec quelle joie le missionnaire fatigué et vieilli, ne revenait-il pas à cet obscur sanctuaire qui devait un jour rayonner à travers le monde entier, d'où il sentait que la grâce coulerait à flots intarissables sur le pays.

***

Singulièrement vive, la dévotion que nos missionnaires avaient inspirée aux sauvages envers la bonne sainte Anne. Ces pieux néophytes faisaient en canot de très longs voyages, pour venir implorer la glorieuse Sainte en son sanctuaire. Quand ils en approchaient, on les voyait sortir de leurs mornes rêveries et demeurer, tout saisis, tout pénétrés de respect. C'était toujours à genoux qu'ils gravissaient la côte de l'église. Ils y priaient avec une foi, une ferveur incomparable et, avec la simplicité la plus touchante, racontaient à la bonne Sainte leurs misères et leurs peines.

***

Maintenant chaque année, plus de cent mille pèlerins viennent à Sainte-Anne. Ils viennent de tous côtés, apportant à la chère Sainte ce qui se trouve au fond de toute âme humaine : la misère... la souffrance. .

Ici-bas, aux plus favorisés, il manque bien des choses. Le plus heureux parmi nous dans le meilleur de son âme, pleure il ne sait quelle joie qu'il n'a jamais goûtée, mais dont il a la sainte, la douloureuse soif.

La prière a ses profondes racines dans les souffrances de la vie, surtout, il me semble, dans les souffrances secrètes. La vraie douleur n'est pas la douleur qui éclate, qu'on étale, mais celle qu'on cache à tous les regards comme une plaie. La bonne Sainte a l'ineffable compassion, la commisération infinie du cœur.

Que l'histoire de la prière serait ici touchante. Nulle part chez nous, la grande plainte résignée et filiale ne s'élève plus forte, plus pénétrante.

LAURE CONAN.

## Nos Fils

(*Conférence aux Dames Patronnesses de l'Institution des Sourdes-Muettes*)

MESDAMES,

PARDONNEZ à une ouvrière de la dernière heure d'oser s'aventurer ici, après toutes les jolies choses qui vous ont été dites, en un style,où les grâces alertes de l'esprit s'alliaient si heureusement aux nuances plus subtiles du sentiment et de la bonté féminine !

Vraiment, je me sens pénétrée d'émotion et de crainte en songeant à la tournure positive de mon travail ! Ah ! mesdames, ne pensez pas trop à ma jeune expérience alors que j'ai le souci de faire en votre compagnie quelques réflexions utiles. Au reste, je puiserai ma hardiesse dans le fait même de votre présence toute sympathique, et, vous me serez pleinement indulgentes quand vous songerez à la sincérité de ma conviction.

J'ai lu dernièrement certains ouvrages choisis sur la haute influence de l'éducation maternelle ; quelle révélation, mesdames ! J'en ai été ravie, émerveillée. Aussi le sentiment d'humiliation tant de fois éprouvé à la pensée de l'impuissance relative de notre sexe s'est évanoui.... et, dans la vision soudaine d'un monde utile et fécond, je me suis élevée bien haut, bien loin au-dessus de nos misères quotidiennes dans la compréhension de notre rôle très noble, très suggestif la conscience de nos devoirs de maternité intellectuelle et patriotique.

Le cœur qui bat dans toute poitrine de femme est assurément un cœur d'apôtre Permettez que je vous parle en ce sens ! laissons nos âmes s'oublier dans la contemplation de l'Idéal dont il est de notre devoir de s'inspirer toujours, et, puisque l'existence de toutes les mères se doit ressembler tant qu'à sa fin, obéissons à un identique entraînement d'énergies efficaces, de clairvoyance morale et d'ambition ascendante, pour transmettre à la race née de nos entrailles, la force, la fermeté, l'élévation d'âme qui font les nations supérieures.

Mettons notre gloire et notre orgueil à continuer les vaillantes traditions du passé de la famille canadienne ; n'augmentons point par notre vanité ou notre lâcheté le nombre de ces femmes modernes, dont les foyers silencieux et déserts disent trop le culte qu'elles professent pour leur beauté ou leur bien-être.

Comme le doux Christ Jésus aimons les petits enfants ! que le cher nid, par nous choisi, retentisse largement des cris joyeux de ces êtres purs et charmants ... et, pour que le Dieu de l'Ecriture bénisse nos efforts, ne craignons pas de sacrifier notre chair et de faire gaiement le sacrifice des inutiles loisirs à l'œuvre sublime de la maternité.

Je suis certaine, mesdames, qu'à ce point de vue là, nous sommes toutes irréprochables. Ce ne sont pas les remords des craintives élégantes qui doivent nous inquiéter ; mais plutôt le manque d'attention, une sorte de paresse d'esprit qui nous paralyse à l'égard de nos enfants. Car, voici ma pensée qui va se faire jour plus nettement, dans l'espérance que cet instant de causerie aura son utilité.

Mesdames, cherchons et méditons les étonnants, les merveilleux moyens, que l'éducation domestique bien entendue, la nature, les grâces d'état et l'infini de la tendresse féminine fournissent à notre intelligence, et à nos cœurs dès l'instant extraordinaire où le Créateur nous choisit pour ses collaboratrices. Ah loin de fuir cette tâche ardue, cette mission de choix qui consiste à multiplier sa chair, son âme, toute l'intimité et la puissance de son moi comme nous devrions nous jeter à genoux et bénir les lois qui président à notre organisation : Gloire à Celui qui mit à la fois tant de force dans notre faiblesse, tant d'endurance

dans nos membres délicats; tant de grandeur dans l'accomplissement silencieux des dévoûments dictés par le seul instinct ingénieux et désintéressé de nos cœurs aimants. Bénissons nos foyers jaloux puisqu'à leur chaleur salutaire nous devons former pour Dieu et la Patrie des hommes!! des hommes forts et sains—physiquement et moralement parlant—des hommes de volonté, à l'esprit avide d'idées larges et généreuses, cherchant toujours le bien du plus grand nombre et le progrès humanitaire dans la charité, la fraternité mieux comprise des intelligences, qui, après tout n'ont, qu'une même paternité sous tous les climats: la Divinité.

Et mesdames, faisons surtout de nos fils des hommes d'honneur.

Mesdames, il a dû vous arriver comme à moi, comme à toutes les mères, de caresser songeuses, le front de votre fils et de vous dire angoissées: Quelle âme palpite sous cette frêle enveloppe? Quelle part ai-je aux instincts de cet enfant? Ame d'élite, âme de prédestiné ou cerveau déséquilibré, intelligence banale, ou ce qui serait le pire, violent assemblage de passions malfaisantes?.... Alors, vous avez attiré plus près cette tête chère, plongeant votre regard inquiet dans ces yeux tranquilles et muets, cherchant sous ces paupières d'ange un peu du lointain avenir, vous avez demandé son secret à cette personnalité naissante, mais l'enfant, surpris de ce mouvement inusité de sa mère, a enfoui sa petite figure contristée dans les plis de votre robe, le cœur palpitant sous sa frêle poitrine... Contrairement à votre habitude vous n'avez pas consolé le gros chagrin du chéri, il y avait tant de larmes dans vos yeux; tant de souffrance et d'inquiétude en vous.

Ce problème se complique encore de celui-ci: ne sommes-nous pas un peu, beaucoup même, l'âme de notre enfant? N'est-ce pas dans notre cœur que doit se faire l'éducation première du cœur de ceux qui seront un jour appelés et chargés de soutenir l'honneur de notre nom?

A nous donc de réfléchir; à nous de redresser nos mauvais penchants; si nous les voulons forts, soyons fortes! Vous me direz: ce n'est pas toujours facile! tant de choses dans la vie nous abattent et nous brisent... Je vous répondrai: peut-être! Mais, c'est déjà beaucoup que d'y tendre et d'élever vos enfants dans cette atmosphère du remaniement de la nature imparfaite.

MME DONAT BRODEUR.

(*A suivre*)

## Couronnements

IL paraît qu'il n'y a pas de fête plus fertile en incidents pittoresques et amusants qu'une "coronation"

A l'occasion du couronnement de Edouard VII, avant le très grand désappointement de sa maladie subite, les journaux de Londres ont rappelé les traits humoristiques des couronnements précédents. Le jour du couronnement de Georges IV il faisait une chaleur "sud-africaine." Le grand manteau royal était si lourd que les dignitaires qui avaient l'honneur de porter la traîne du souverain "éprouvèrent la sensation d'avoir pris un bain turc de plusieurs heures." Après la cérémonie on trouva le roi dans son cabinet de toilette de Westminster Abbey "entièrement nu, et se promenant de long en large avec sa couronne sur la tête!"

Le banquet qui eut lieu le même jour ne fut pas moins divertissant. L'énorme salle à manger était beaucoup trop petite pour contenir tous les aspirants à la table du roi, et un grand nombre de hauts fonctionnaires et de personnalités mondaines ne purent s'introduire dans la salle que comme "maîtres d'hôtel" et comme "serveurs." D'ailleurs, on fut très mécontent de leur service et bien des convives s'en allèrent "ayant satisfait le plaisir de leurs yeux, mais non celui de leur estomac."

Le couronnement de Georges III est resté célèbre en Angleterre pour les accidents plaisants qui le traversèrent et qui troublèrent singulièrement la solennité des fêtes. Le grand maître des cérémonies avait tout simplement oublié de préparer l'épée royale, la chaîne qui devait entourer la place du roi et de la reine à table, et le grand dais du trône.

On fabriqua à la hâte un baldaquin et le lord-maire, qui s'était paré de l'épée de la ville de Londres, s'empressa de la mettre à la disposition du roi.

Comme celui-ci se plaignait de toutes ces négligences, le maître des cérémonies lui répondit avec une hardiesse spirituelle: "Sire, je m'engage sur l'honneur à ce que tout se passe à merveille au prochain couronnement." Et le roi s'en alla en riant.

Le chef de la politique de Bow street, du nom de Townsend, avec sa perruque blonde et son chapeau à larges bords, allait et venait d'un bout de l'estrade à l'autre, en se donnant des airs de grande importance. A l'approche du cortège, on entendit ce personnage officieux crier de toutes ses forces: "Messieurs et Mesdames, gare à vos poches, car vous êtes entourés de voleurs!" On rit de bon cœur en entendant les conseils salutaires de M. Townsend.

Les femmes, elles aussi, ont souvent troublé l'ordonnance des cérémonies. Il paraît que les "pairesses," pour se distinguer de leurs compatriotes plébéiennes sans doute, se font remarquer par le volume exagéré de leurs formes, et il y en a plusieurs à qui il faudrait réserver deux places au lieu d'une à l'abbaye. Espérons que les robes et les corsets venus de Paris auraient remédié à cet inconvénient, et que le couronnement d'Edouard VII, quand il aura lieu, devra ses gaietés à d'autres détails, dont les femmes ne feront pas les frais.

M. L.

Champbaudet vit un peu à l'écart, n'étant pas très liant de caractère.

—Je ne suis pas plus sauvage qu'un autre, explique-t-il; mais, c'est plus fort que moi, je n'éprouve aucune sympathie pour les gens qui me sont indifférents!

---

## AVIS

Les personnes qui partent en villégiature sont priées de nous envoyer leur adresse. LE JOURNAL DE FRANÇOISE sera expédié à toutes les stations balnéaires qu'on voudra bien nous indiquer.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XVI

Berlin, hôtel du Parc, avril.

AH ! mon pauvre camarade ! Vous n'êtes après tout qu'un enfant de prince, bien dressé ! La tête m'a tourné devant cette multitude de devoirs qu'on vous impose, et ce partage minutieux du temps. En relisant votre lettre,— je cherche toujours et toujours, entre les lignes, ce qui n'y est pas, — en la relisant, il m'a semblé que j'avais moi-même la chaîne au cou. Comment pouvez-vous vivre, avec une pareille ponctualité ? J'en mourrais en trois jours.

Je ne supporte pas l'esclavages des habitudes ; je ne pourrais par conséquent vivre, dans une même maison, avec d'autres que mes subordonnés. Mes heures de repas sont tout aussi irrégulières : rien ne doit interrompre mon travail, quand une fois je m'y mets de tout cœur. J'ai d'ailleurs un tempérament de fer, auquel il est fort égal de jeûner tout un jour. C'est, je le crois, la méprisable faiblesse des créatures humaines, qui fit imaginer la régularité. Mais, quand il s'agit des autres, je suis aussi ponctuel que vous : jamais je n'arrive en retard à mes cours. Comme je vous plains, vous qui vous prétendiez un libre oiseau des bois ! Beaucoup plus que vous ne me plaignez pour mon entorse.

Et mon amie Ulric n'entend pas la plaisanterie ? Ou peut-être ne permet-elle pas qu'on plaisante sur ses sentiments ? Mon camarade, vous devez avoir pourtant— "votre folie ?" Ne savez-vous pas ce que c'est ? Quelque chose, qui réchauffe et pénètre tout de ses rayons, comme le soleil. Je voudrais bien moi-même n'en rien savoir. Jusqu'ici, j'avais passé assez intact à travers l'existence ; mais je commence à me ressentir de cet inconvénient. Si je lis de beaux vers, je voudrais les *lui* lire,— c'est du reste assez mauvais signe, que je lise tant de poésie ; — si je réfléchis sur l'authenticité d'une œuvre d'art, je me surprends à *lui* exposer qu'il est assez indifférent, du moment que l'œuvre est belle, qu'elle soit de X... ou de Z... — ce qui est une coupable hérésie. Au jardin zoologique, je *lui* montre les tigres nouveaux-nés, et elle s'en amuse follement ; au théâtre, je *lui* fais une querelle, si la tragédienne crie trop fort ; pendant le ballet, je suis mal à l'aise à cause d'*elle* ; au Théâtre-Wallner, je l'entends rire aux éclats des farces et des plaisanteries inoffensives. Tout cela passe encore, mais il y a pire. Quand mes jalousies sont baissées à cause du soleil, *elle* est là, étendue sur le canapé, en face de ma chaise-longue ; je la prie poliment et gentiment, quoiqu'on dise que j'ai toujours un ton impérieux, de vouloir bien me regarder. Croiriez vous qu'elle n'en fait rien ? C'est à désespérer ; je ne puis jamais saisir les traits de son visage. J'ai bien dans l'esprit les lignes ondoyantes de sa forme svelte ; elle est devenue pour mes yeux, une sorte de type, auquel ils rapportent tout ce qu'ils voient ; et je ne connais pas son visage ! Il change peut-être trop souvent ? Mais vous ne vous intéressez pas à "ma folie," puisque vous n'en avez aucune en tête. Ne soyez pas jalouse, Ulric, je ne vous néglige pas en sa faveur. Non, mon enfant, l'autre jour encore, j'ai mis de travers mon grand feutre mou (je laisse le chapeau haut de forme aux belles amazones,) et je suis parti, m'imaginant que je vous conduisais dans une taverne d'étudiants, pour chanter avec eux, sous mes auspices, vos petites chansons.

Je me suis fait un tableau des heures, ainsi conçu :

5 heures. Lever ;—jusqu'à 7 heures et demie ???

7 heures et demie. Leçon de piano au futur maître d'école.

8 heures. Bibliothèque, déjeûner (très bon café) avec Papa.

8 heures 5. Tartine de beurre.

8 heures 10. *Gazette de Cologne*, etc.

J'ai écrit tout cela en grosses lettres (en grec à cause du garçon de l'hôtel, dont je ne puis toujours éviter la présence) ; et j'ai suspendu la pancarte sous l'horloge. Rien qu'en levant les yeux, je vois aussitôt ce que vous faites au même instant. La différence du méridien est soigneusement notée. Le soir, je mets devant, une lampe, qui semble la perpétuelle lumière d'un autel.

Quand je quitterai ma chambre, à cloche-pied, j'emporterai mon tableau dans ma poche gauche, côté du cœur. Dernièrement je lisais dans le journal qu'à Alteneck, où sont vos nouvelles écuries, il tombera le trente avril, entre six et sept heures du matin, une pluie d'aérolithes. Mais c'est peut-être un canard. Si j'étais vous, j'irais un peu, tout seul, y voir. Avez-vous déjà vu des aérolithes ? Moi, jamais ; aussi j'irais,—n'était mon pied.

Aujourd'hui, il m'est impossible de vous en écrire plus long, parce que "ma folie" ne veut pas me laisser tranquille. Elle est là étendue sur le canapé et me harcèle. Mon pied va beaucoup plus mal ; il ne guérira jamais, si les longues lettres et les gâteries doivent cesser avec sa guérison.

Une poignée de mains, entre hommes.

BRUNO HALLMUTH.

---

## XVII

Rauchenstein, 19 avril.

"Une folie... une grande passion ?" Qu'est-ce que cela veut dire, me suis-je demandé. J'oubliai vraiment que j'étais Ulric l'écolière, et je pensai à l'essaim d'adorateurs de ma grande tante, dont elle nous parle toujours, soutenant qu'elle n'a pas eu moins de onze prétendants. Comme mes arrière grand'père et grand'mère ne vivaient pas, dit-on, trop heureux ensemble, Madame mon arrière grand'mère détourna si énergiquement ses filles du mariage, que toutes restèrent fidèles à leur célibat. Pourtant la petite tante aimait quelqu'un et l'aurait épousé très volontiers ; c'était un Marquis étranger. Mais il ne plaisait pas à sa mère, aussi elle prit son petit cœur dans sa

main, et sans bruit, sans plainte, l'étouffa à tout jamais. Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de soixante-dix ans, elle désira revoir encore une fois son Marquis, et se rendit dans une ville que la discrétion m'empêche de nommer ; là, elle se fit montrer sa maison : un vieillard très, très âgé, coiffé d'un bonnet grec, était sur le balcon, étendu dans un fauteuil, et fumait. Elle le contempla longtemps, puis se détourna et repartit sur-le-champ pour rentrer chez elle. Une fois, à son soixante-seizième anniversaire, nous voulûmes lui faire une plaisanterie, nous habillâmes son petit neveu en costume Louis XV, et nous fîmes annoncer " le Marquis.' Elle devint rouge comme une jeune fille, et tout agitée : " Mon Dieu ! est-ce possible ! "

Nous étions effrayés des conséquences de notre idée. Mais lorsque le bambin parut, plia le genou et lui offrit un compliment en vers, elle rit de grand cœur et trouva l'invention ravissante. Je n'ai jamais vu un vieux visage rajeunir comme le sien l'avait fait.—Voilà le roman de la grand'tante, bien simple, n'est-il pas vrai ? mais la plus belle interprétation possible de la devise : Fidélité ! Devoir ! Une fidélité de cinquante ans vaut encore davantage que la plus poétique des folies.

J'ai eu déjà dans ma vie une demande en mariage, une vraie, sérieuse demande ! J'ai pensé mourir de rire ! Comment peut-on vouloir m'épouser ? C'est pour moi tout à fait incompréhensible. Je supposai que l'individu en question était devenu fou. Sans doute, d'autres lui avaient rebattu les oreilles de moi, car ma petite personne toute seule ne serait jamais venue à bout de pareille victoire. Cette fois encore, il n'y a là ni folie, ni grande passion. Je me suis beaucoup, *beaucoup* enthousiasmée, pour un de mes professeurs ; ses leçons et nos conversations m'étaient plus précieuses que le manger et le boire ; quand mon cœur était lourd, sa parole l'allégeait, parce qu'elle m'élevait au-dessus des mesquineries quotidiennes, et me montrait ce qu'il y a de grand dans les petites choses. Tout ce que je faisais à contre-cœur devenait une tâche donnée par Dieu, une discipline salutaire pour mon caractère indomptable et cassant. C'est ainsi que j'ai appris à me soumettre à tout sans murmurer. Mais il ne s'agit pas davantage de " folie "—Que vous êtes plaisant avec votre mot : " Je fais tout ce que je veux ?" —Je ne sais trop si c'est bien ou même si c'est un bonheur.—" Faire tout ce qu'on veut "—signifie : — Je n'aime personne, car je ne me sacrifie jamais." — Et il n'y a pas d'amour sans sacrifice et sans immolation. Au lieu de vous envier votre liberté, je vous plains, je me sens comme un libre oiseau des bois qui retourne par amour à sa cage, et je ne comprends pas cette farouche indépendance qui revient à dire qu'on s'exclut de la société humaine. Vous vous mettez des rêves en tête, parce que vous auriez voulu une fois dans votre vie, aimer profondément, de toute, toute votre âme, et que vous n'avez jamais pu. Je crois presque que vous êtes malheureux. Quelle drôle de femme que votre idéal, étendue sur un canapé et ne vous regardant pas ! Je ne voudrais pas lui ressembler ! Quand je suis fatiguée, moi, je me couche par terre ; c'est bien plat, bien dur, et cela repose le dos.

Ah ! quel beau temps de Pâques ! Je jouis des vacances que je donne à mes écoliers ! Le battement de la pendule de mon petit salon a quelque chose de si paisible ; le lierre qui fait comme un bosquet devant ma table à écrire, est tout paré de jeune verdure, car je lave chaque jour ses feuilles. Le soleil et le parfum des fleurs entrent à flots par ma fenêtre ouverte. J'ai enroulé autour de mon rouet une branche de cerisier à grappes, j'ai mis sur ma table un bouquet fait d'une fleur de magnolia, de chatons de bouleau, et de petits rameaux de hêtre. Il y a chez moi une odeur de printemps presque trop puissante. Dès cinq heures, j'étais assise près de ma fenêtre, je filais et je chantais. Quand je veux rêver et faire la paresseuse, il faut que mon rouet tourne ; et je chante alors les pensées qui me viennent, avec des paroles et sur des airs de mon invention. Non, je suis trop heureuse ! Je suis enivrée de cet éclat, de ce parfum et de cette splendeur. Savez-vous comme les petites feuilles des hêtres étincellent au soleil, quand elles sont toutes nouvelles ? On dirait que le bleu du ciel s'y mire ! Et des gens prétendent que le bleu et le vert ne vont pas ensemble ! C'est à mourir de rire. Est-ce que toute la nature ne se compose pas de bleu et de vert ?

J'ai couvert de fleurs mon grand poèle de porcelaine ; car il ne sera plus allumé d'ici six mois. Ma seconde fenêtre sera aussi belle que l'autre, quand le tilleul d'en face aura tout son feuillage ; cela produit un demi-jour vert, qui est délicieux. Quand je vois cela, j'en pousserais volontiers des cris de joie. L'arbre s'étend aussi devant la fenêtre de ma chambre à coucher, à laquelle on monte par quelques marches. Elle est si jolie dans cette lumière verte ; tout y est rose ; les tentures, les rideaux, le lit sont roses et recouverts de mousseline blanche, et le soir, on y allume une lampe à globe rose. Lorsque les tilleuls sont en fleurs, il fait délicieux chez moi, et le bourdonnement des abeilles lutte de tapage avec les hirondelles et les moineaux. Quand le son des cloches qui monte de la vallée m'arrive à travers les massifs de tilleuls, ma chambre devient une vraie chapelle. Jamais, non, jamais, je ne pourrais vivre dans une ville ! j'y mourrais du mal du pays !

Voici un rossignol qui commence à chanter. Naturellement ! Ils sont toujours là le 15 avril. Que dites-vous de cela, que les libres oiseaux des bois eux-mêmes soient ponctuels dans leurs habitudes ? Jamais ils ne manquent le 15 avril, et cependant ils n'ont pas de cours à faire, pas de père et d'aveugle qui les attendent, comme leur petit soleil supplémentaire ! Le coucou, à présent ! — Dis-moi, coucou, dans combien d'années je me marierai ? Imaginez-vous qu'il se tait ! Vrai ! c'est incroyable, avant un an ! Quel dommage ! Non, je ne veux pas de mari ! J'espérais que le coucou me ferait compter jusqu'à cent, et qu'ensuite je pourrais me moquer de vous et de vos " grandes passions."— J'ai d'avance pitié de moi-même, quand je songe qu'il faudra me marier. Je pleurerais volontiers sur moi. Je suis encore si jeune, et je n'ai rien fait de mal, pour mériter une telle pénitence.

*(A suivre.)*

## Le mariage n'est pas un badinage

DANS le monde, l'on rencontre presque autant de femmes mariées se plaignant de leurs maris et des misères du mariage, que de celles qui font le possible et l'impossible afin d'allumer le flambeau de l'hymen, sauf à le secouer ensuite d'une main furibonde en allant grossir le nombre de celles qui se considèrent comme les victimes du conjungo.

En observant ce fait, en entendant souvent dans la même journée les plaintes d'une femme mariée, et d'une qui ne l'était pas, je me suis dit que les femmes auraient besoin de saisir le sens profond de ces paroles : "Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage."

Je crois, pour ma part, que c'est à cette erreur par laquelle une femme, en se mariant, s'imagine entrer dans une ère de bonheur et de plaisir, qu'est dû le nombre effrayant de ces mauvais ménages où l'homme et la femme, aussi malheureux l'un que l'autre du joug qu'ils sont obligés de porter en commun, maudissent des chaînes qui leur semblent d'autant plus odieuses, qu'ils les ont forgées eux-mêmes. Cette dernière circonstance doit, ce me semble, augmenter beaucoup la souffrance, car quelque désir qu'ait une femme mal mariée de se donner un air intéressant en se faisant passer pour la victime de barbares parents, personne ne la croira. Ce thème, encore au service des romanciers ou des librettistes, n'a plus d'actualité aujourd'hui, parce que l'on sait fort bien que la jeune fille, toujours libre de refuser un parti qui lui déplait, dans la plupart des cas fait les trois quarts du chemin.

D'ailleurs, que de femmes donnant du temps et de la réflexion au choix d'un chapeau ou d'une robe en donnent très peu à celui d'où dépend le bonheur de toute leur vie ! J'en connais une qui balançait très longtemps avant de choisir sa toilette de bal, et quand il s'est agi de se marier, bah ! elle n'a pas jugé à propos d'y regarder de si près.

Comme conclusion, il faut reconnaître que ses toilettes lui vont toujours très bien, mais que son mari lui va on ne peut pas plus mal. Quand des femmes de ce caractère se plaignent des défauts de leur mari et des misères du mariage, elles se montrent aussi conséquentes que celui, qui après avoir mis le feu à sa maison se plaindrait de ce qu'elle brûle.

Combien y en a-t-il qui, oubliant l'homme qu'elles épousent, se marient uniquement pour un nom, une fortune, ou même tout simplement *pour se faire une position*, comme l'on dit ? Combien y en a t il qui, inspirées par cette vanité folle qui fait le fond du caractère de certaines femmes, croyant que leur mariage, s'il a lieu avant celui de leurs sœurs ou de leurs amies, donnera la preuve irrécusable de leurs charmes, épousent le premier venu — et n'ont pas ensuite assez des larmes de leurs yeux pour pleurer la folie ou la sottise qu'elles ont faites ?

Une femme au pied de l'autel, jure amour, respect, fidélité et obéissance à l'homme auquel elle s'engage irrévocablement. Est-elle moralement sûre de pouvoir satisfaire à ces obligations ? Pour respecter quelqu'un, pour pouvoir lui obéir, pour pouvoir, en un mot, le considérer comme son guide et son chef, il faut nécessairement lui reconnaître une certaine supériorité. Pour aimer quelqu'un et pour lui être fidèle, il faut (pardonnez ma niaiserie), il faut l'aimer. Quant à ce que c'est d'aimer, je n'ai pas besoin de vous l'expliquer. Toute femme en naissant apporte un trésor d'amour dans son cœur, mais c'est précisément en raison de cette faculté aimante qu'une femme s'expose à de grands dangers et à de cruelles souffrances, lors qu'elle se marie sans aimer celui auquel elle s'unit pour toujours.

Vous m'entendez à demi-mot, chères lectrices, et vous donnez comme moi un soupir au souvenir de ces pauvres femmes qui, cherchant d'abord une consolation dans une affection coupable, y trouvent la perte de leur honneur et de leur vertus. Celles qui ne violent pas ouvertement la foi conjugale, ne peuvent pas toujours se vanter d'une vertu qui ne tient quelquefois qu'à la crainte de l'éclat fâcheux produit par de semblables aventures.

Ce n'est pas qu'il soit nécessaire d'éprouver pour l'homme qu'on épouse une de ces passions dont les poètes et les romanciers nous font des descriptions enthousiastes ; je ne le crois pas du tout, car bien souvent de cruelles désillusions dont ne parlent pas messieurs les poètes suivent de très près les transports d'une passion aveugle, mais sans prendre son fiancé pour un demi dieu il faut au moins qu'il inspire quelque sympathie.

Tenez, je vais vous donner un moyen très sûr pour savoir si vous devez ou non accepter ce parti qui s'offre à vous : Ôtez complètement la personne de M. X... de tous les avantages de sa position, représentez-vous que le lendemain de votre mariage il vienne fou, ou tombe malade d'une maladie incurable ou qu'il perde sa fortune, s'il en a : ces infortunes peuvent vous atteindre comme d'autres qu'elles ont trouvées aussi peu préparées que vous. Eh bien ! si je ne sais quelle voix dit à votre cœur, que vous serez plus heureuse de partager son malheur que de prendre part aux prospérités d'un autre, dites *oui* en toute sûreté de conscience, et soyez certaine qu'en retour de votre droiture et de votre pureté d'intention Dieu vous accordera ses bénédictions qui, croyez-moi, ont plus de valeur que les liens de la fortune ou les avantages de la position.

Mais la femme qui se marie par des motifs bas et intéressés, a-t-elle le droit de recevoir ces grâces promises à ceux qui s'approchent d'un sacrement avec les dispositions requises ? Certes non ; aussi ne faut-il pas s'étonner que ce mariage pour certaines personnes devient le point de départ d'une existence plus ou moins fourvoyée. Quand à décrire les souffrances d'une union mal assortie, j'y renonce : mais je suis sûre que personne ne me démentira, si je dis qu'un mauvais ménage est un enfer anticipé, et m'a semblé parfois une punition trop sévère pour celles qui maudissent les chaînes qu'elles se sont elles-mêmes imposées.

M:LA.

Pourquoi redouter l'automne, écrit une grande dame du dix-huitième siècle, puisqu'il y a des fleurs à l'arrière saison ? Il y en a même en hiver et, pour ne pas être aussi éclatantes que celles du radieux été, elles ont encore leur beauté.

## L'Art de s'Habiller soi-même

**Apprêt du corsage tailleur** (*Suite*)

LORSQUE le tissu est taillé comme je l'ai expliqué dans la dernière leçon, on le pose sur la doublure exactement dans le même sens (il est bien entendu que la doublure est aussi pliée double), on la fixe par des épingles et on coupe tout autour de l'étoffe en prenant soin, toutefois, de tenir la doublure un peu plus grande en longueur, d'un centimètre dans le haut et d'un demi centimètre au bas. Cette longueur en plus est nécessaire parce que la doublure doit flotter légèrement à l'intérieur, tandis que le tissu du dessus doit être tendu. Et ceci doit exister d'autant plus que le tissu de la robe est plus souple ou plus élastique.

Quand le tout est taillé, on dédouble les morceaux, puis on pose un des devants du tissu sur la table ou sur la planche à bâtir, l'endroit touchant le bois. On place par-dessus le devant en doublure, dont l'envers touche l'envers de l'étoffe, puis on épingle les deux tissus ensemble de telle façon que la doublure flotte très légèrement dans le sens de la longueur et principalement à la taille.

En disant que la doublure doit flotter *légèrement*, cela signifie qu'elle ne doit pas former de plis, ni même de vagues trop marquées. Du reste, on peut parfaitement voir, quand les deux morceaux sont épinglés, si le flottement de la doublure est suffisant ou exagéré, il suffit pour cela de tendre les morceaux toujours épinglés ensemble, en les prenant entre les doigts aux deux extrémités et en tirant un peu ; si l'étoffe s'allonge assez pour que l'excédent de la doublure disparaisse pendant qu'on la tient tendue, c'est bien, il n'y a rien à modifier ; si, en tendant, l'étoffe n'absorbe pas tout l'excédent de la longueur de la doublure, c'est qu'il y en a un peu trop, il faut en mettre moins. Quand, au contraire, lorsqu'on tend, on sent que la doublure tire plus que l'étoffe, c'est alors que la doublure ne flotte pas assez.

On épingle toutes les pièces du patron, doublure sur étoffe, les deux envers se touchant comme je viens de l'expliquer. Ensuite on pose le patron sur chaque morceau du côté de la doublure, on le fixe avec des épingles pour qu'il ne se dérange pas, puis on passe tout autour, exactement contre tous les bords, un fil à longs points (des points de deux centimètres à peu près) qui tient la doublure avec l'étoffe et qui en même temps marque les contours. Il faut avoir soin en passant ce fil de marquer par un point en travers, ou un point croisé, les lignes de taille, à chaque couture de chaque morceau.

Lorsqu'on apprête un corsage de tissus très délicat, comme par exemple de la soie blanche, on fera bien de fixer d'abord la doublure et l'étoffe et ensuite le patron par de fines épingles en acier ou, à défaut de celles-ci, par quelques points.

Quand cette première opération est faite, on coupe les pinces en laissant de larges coutures, puis on assemble toutes les coutures à l'envers, excepté celle qui joint le devant à la pièce de dessous de bras ; celle-ci est bâtie à l'endroit, c'est-à-dire l'étoffe en dehors, parce qu'elle doit être conservée un peu large et qu'on ne doit pas y faire d'incisions avant que le corsage soit essayé. Si on le bâtissait à l'envers, sa largeur gênerait et l'empêcherait d'entrer dans la cambrure de la taille.

MARIE BOUDET.

## L'Hygiène dans les Légumes

LE céleri est sans égal comme nourriture pour tous ceux qui souffrent de rhumatisme, de maladies nerveuses et de dyspepsie

La laitue est bonne à ceux qui souffrent d'insomnie.

Le cresson est un remède contre le scorbut.

Les pistaches (peanuts) sont employées dans les indigestions. Elles sont surtout recommandées dans le diabète. On peut faire avec des pistaches une soupe très nutritive, un bon café, ou mangées tout simplement, ou encore préparées et servies comme les amandes salées.

Le sel arrête l'hémorragie des poumons, et tonifie les nerfs chez les malades affaiblis par la pauvreté du sang. Pris avec de l'eau chaude, il est efficace pour la dyspepsie et la maladie du foie.

Les oignons sont un des meilleurs calmants pour les nerfs. Nul remède ne peut les égaler dans les prostrations nerveuses. Les oignons sont encore bons pour la toux, la grippe (influenza), la consomption, l'insomnie, l'hydrophobie, le scorbut, la gravelle et toute maladie du foie. Mangés tous les deux jours, ils ont, pour prompt effet, d'éclaircir le teint.

L'épinard est pour ceux qui souffrent de la gravelle.

L'asperge amène la transpiration.

Les carottes sont excellentes à ceux qui souffrent d'asthme.

Les navets sont pour les troubles nerveux et le scorbut.

Le bœuf cru est un bon fortifiant dans les cas de consomption. On le hache fin et on l'assaisonne, puis on le fait chauffer légèrement. Il s'assimile rapidement et offre la meilleure nourriture.

Les œufs sont très nutritifs et très faciles à apprêter de diverses manières. Les jaunes d'œuf, surtout, sont bons pour la jaunisse Battus crus avec du sucre, ils éclaircissent et renforcent la voix. Avec du sucre et du jus de citron, les blancs d'œufs battus enlèvent l'enrouement.

Le miel est salutaire, purificateur, adoucissant et nutritif.

Les fruits mûrs sont excellents pour purifier le sang et tonifier le système.

Les oranges sont un apéritif. Aigres, elles sont bien recommandées dans le cas de rhumatisme.

Le melon d'eau est bon pour l'épilepsie et la fièvre jaune.

Les atocas sont employés pour l'érysipèle ; on les applique aussi bien extérieurement qu'intérieurement.

Les citrons sont employés avec succès pour la soif fièvreuse dans les maladies, la bile, les fièvres, le rhumatisme, les refroidissements, la toux, maladies du foie, etc.

Les mûres sont un tonique utile dans tous les cas de diarrhée.

Les tomates sont un puissant apéritif pour le foie, un remède souverain pour la dyspepsie et l'indigestion. Les tomates sont incomparables pour le système dans les cas où le calomel est prescrit.

Les figues sont salutaires. On les dit d'un bon effet pour ceux qui souffrent de cancer. On les emploie extérieurement comme intérieurement.

Les bananes sont nutritives. Elles sont aussi très bonnes à ceux qui souffrent de diarrhée chronique.

La rhubarbe est un apéritif, elle est excellente pour le rhumatisme et purifie le sang.

# ☼ PAGE DES ENFANTS ☼

## Causerie

N'EST-CE pas, petits amis, que tous vous avez entendu parler de la reine de Hollande, la gentille Wilhelmine? Avec Alphonse XIII, roi d'Espagne, elle est la plus jeune souveraine régnante de l'Europe, et nous la trouvons à vingt ans possédant l'affection de chacun de ses sujets et la méritant à tous égards. A ses qualités administratives, elle sait joindre une grande noblesse de caractère, et — ce qui n'est pas étranger à l'amour que lui témoigne son peuple — un sentiment de justice qui ne s'est jamais démenti. L'anecdote suivante que je vais vous raconter vous en donnera une juste idée. Parcourant un jour, avec sa mère, les écuries royales, Wilhelmine s'arrêta devant un magnifique équipage récemment acheté, et, tandis que la reine-mère s'enquérait auprès d'un cocher du prix qu'il avait coûté, la jeune souveraine, qui s'était éloignée de quelques pas, semblait s'intéresser aux détails d'une voiture qu'on enduisait d'un vernis nouveau. La présence de la reine avait-elle troublé l'ouvrier, ou était-ce simple maladresse de sa part, mais on entendit un bruit sec indiquant que la glace de la portière venait de se briser. L'employé impassible continua son ouvrage.

—Comment cela se fait-il, dit la reine, après quelques minutes de silence, que cette glace soit cassée !

—Je n'en sais rien, répondit le serviteur, je l'ai trouvée ainsi.

Ce mensonge fit rougir d'indignation les joues de la souveraine ; puis, se calmant :

—Comment ! reprit-elle, me dire une chose semblable, quand moi-même je vous ai vu briser cette glace.

—Oh ! Votre Majesté, s'écria l'ouvrier tout honteux, j'ai fait dernièrement tant de maladresses de ce genre, que j'ai craint que mes aveux n'amènent mon renvoi, et si pareil malheur arrivait, ma famille se verrait condamnée à la misère la plus absolue.

La reine écouta en silence. Dans l'après-midi de ce même jour, elle lui adressa une lettre avec une somme rondelette suffisante à l'achat de plusieurs glaces. De sa main royale, elle avait tracé ces mots : "Dites la vérité, et dites-la tout de suite. Il me semble qu'en feignant d'ignorer votre mensouge, je deviens votre complice. Montrez cette lettre à qui de droit, et dites que la reine de Hollande serait très affligée si vous étiez renvoyé de mon service."

J'ai le plaisir de vous dire, petits amis, que cette leçon porta ses fruits ; dans tout son royaume, Wilhelmine n'eut point, par la suite, de serviteur plus fidèle et plus véridique.

A l'instar de la reine Wilhelmine, petits neveux et petites nièces, aimez la vérité et sachez la faire valoir en tout et partout. Qu'aucune considération ne vous arrête, allez droit toujours et vous en serez récompensés par l'estime et la considération que l'on vous témoignera. Ne perdez pas de vue l'axiôme que voici et que je laisse à votre méditation :

De toutes les politiques, l'honnêteté est la meilleure.

***

On me fait dire dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE que les lettres adressées à Tante Ninette seront reçues jusqu'à la *sixième* journée. Lisez, s'il vous plait, la *dixième* journée.

Les trois meilleures réponses à la question : *S'il vous était donné de posséder le pouvoir pendant un jour, comment l'exerceriez vous?* —réponses qui ne devront pas excéder dix lignes,— seront publiées. Je ferai mention des autres dans ma prochaine causerie. Allons à l'ouvrage, petits amis, et arrivez-moi en foule.

TANTE NINETTE.

---

La répartie des enfants est parfois irréfutable.

La petite Lorena est à faire quelque chose que son père n'approuve pas

—Je ne ferais pas cela, dit le père.

—Vous le feriez, si vous étiez une petite fille comme moi, répliqua l'enfant.

Et le père, dans le silence qui suivit, avoua qu'elle avait peut-être raison.

## Une journée passée au Couvent de Sillery

*Ma chère Tante Ninette,*

LE 23 juin, l'on devait célébrer, dans cette institution, le 50ième anniversaire du révérend Père Audet. Quel vénérable vieillard que celui-là ! avec des longs cheveux blancs sur le cou. Vers dix heures, grand'mère a fait atteler et nous sommes parties maman, ma tante Alice, une amie de le famille et moi pour assister à une grand'messe dite par le héros du jour ; lorsque nous sommes arrivées la messe venait de commencer. La messe finie, c'est-à-dire à midi et demie, nous sommes descendues pour le banquet, qui était très bon et dont je vous enverrai le menu l'un de ces jours. Après le banquet, nous avons erré à l'aventure dans les parloirs, où il y a eu une forte discussion parce que les religieuses ne voulaient pas faire quêter et que les anciennes élèves le voulaient ; on a cependant fini par les décider ; mais elles ne voulurent pas mettre les élèves, pour faire voir aux gens que cela ne venait pas d'elles ; alors on a choisi mademoiselle J. de Saint-Clair, nièce du révérend Père, et moi pour quêter à la Bénédiction.

Après que tout fut décidé, l'on monta à la salle de réception, ainsi que les élèves appellent cette salle. Là nous avons attendu une demi-heure après Monseigneur Falconio, qui n'est pas venu ; il y avait quatre évêques et plusieurs prêtres. Il y a eu des présentations d'adresses, de bouquets et de superbes corbeilles de fleurs. Madame Gauvreau a présenté au Père Audet, au nom des anciennes élèves, un ciboire en or. Nous avons ensuite eu une magnifique cantate. Lorsque ce fut fini, l'abbé Audet nous adressa une jolie petite remontrance, il demanda à Monseigneur Bruchési de prendre la parole ce que fit Monseigneur. Après, nous avons eu le salut, où j'ai fait la quête qui a été très-fructueuse. Je m'en allais lorsque l'on m'appela pour dire bonjour à Monseigneur Bruchesi, il nous a nous fait baiser sa bague et nous a bénies. Nous sommes parties après avoir pu nous frayer passage parmi toutes les voitures qui venaient chercher les parents et les élèves.

ROSE DE MAI.

# PAGE DES ENFANTS

## A travers l'Exposition de Buffalo

JE suis allé avec mon frère, l'année dernière, visiter l'Exposition de Buffalo.

Comme vous le savez tous, chers cousins et cousines, la ville de Buffalo est située près du lac Erié.

Le premier monument que nous visitâmes à l'Exposition fut la Tour Electrique : c'est une des principales merveilles de l'Exposition. Cette tour représente la force des éléments, principalement la force mystérieuse de l'électricité ; elle est surmontée d'une statue ailée, représentant la Déesse de la Lumière. Une niche occupe le centre de la tour. De cette niche jaillit 11,000 gallons d'eau par minute, formant dans leur chute une immense cascade. Le soir, on illumine la cataracte au moyen de lumières électriques de différentes couleurs.

Après avoir visité la Tour Electrique, nous nous rendîmes au Temple de Musique, qui a un dôme de 180 pieds de hauteur, et un orgue dont le coût s'élève à $15,000.

Nous allâmes ensuite voir la statue du général Sherman. Cette statue est un œuvre d'art magnifique. Elle a été exécutée par Aug. L. Gaudens et a remporté un grand prix à l'Exposition de Paris.

Nous visitâmes ensuite la Bâtisse des Mines. La Bâtisse des Mines est de 150 pieds carrés ; il y a en face de la Bâtisse des Mines, la Bâtisse Pittoresque des Arts. Ces deux bâtisses sont reliées par de magnifiques serres et aussi par la Bâtisse de l'Horticulture ; elles ont été construites par S. S. Peabody, architecte. Après avoir visité l'Exposition, nous allâmes en gondole sur le Grand Canal.

Après un séjour de deux semaines à Buffalo, nous retournâmes à Montréal, enchantés de notre voyage.

CHAMPLAIN.

---

Un joli mot d'enfant :

Toto rend une visite avec sa mère. Arrivé au premier étage, il dit :

—C'est là ?

—Plus haut.

Au deuxième :

—Faut toujours monter ?

—Toujours.

—(Pleurant.) Alors, elle demeure au plafond !

## LA SOURCE D'EAU VIVE

(Pour Tante NINETTE.)

PAR un jour brûlant de juillet, trois voyageurs se rencontrèrent près d'une source d'eau vive, sur la pierre de laquelle le ciseau du sculpteur avait gravé ces mots : RESSEMBLE À CETTE SOURCE. Ils étanchèrent leur soif et lurent l'inscription.

—Moi, dit le premier, j'y vois un avis : et à son air de compétence, à sa ceinture de cuir, à son embonpoint, l'on pouvait facilement reconnaître un de ces marchands importants qui ont pour dieu, pour loi, pour principe : l'argent... Cette source, continua-t-il, qui commence petite, mais qui, dans sa route, grossit toujours pour devenir une rivière peut-être, semble nous dire : Sois actif, industrieux, ne t'arrête jamais, tu prospèreras.

—Oh ! vous vous trompez, dit le second voyageur, homme au soir de la vie, ne parlant que sur l'expérience de ses quatre-vingts ans.—Je vois, moi, un conseil plus haut : cette fontaine qui donne à tous sans jamais rien demander, nous montre à faire le bien pour le bien, sans espoir de récompense ; car, ici-bas, tout n'est qu'ingratitude, celui qui donne, doit donner pour Dieu et non pour obtenir un merci.

Les deux hommes se turent et regardèrent le troisième voyageur, adolescent, aux cheveux blonds, qui, pour la première fois, avait quitté sa mère.

—Eh bien, ami, dirent-ils, à votre tour, parlez !

Celui-ci baissa les yeux et rougit beaucoup. La modestie, la candeur illuminaient cette belle figure, si franche, si sympathique.

—Mon opinion sera bien faible après celle d'hommes sages, dit-il. Moi, je crois voir dans cette devise un autre enseignement : qu'importeraient le mouvement, la profondeur et la limpidité de cette eau si, en parcourant la forêt, elle s'était souillée de quelque impureté ! En nous invitant à lui ressembler, cette source fait appel à notre esprit et à notre cœur. Elle nous engage à traverser la vie sans jamais flétrir notre âme, à refléter comme elle les mignonnes fleurs des champs et l'azur du beau ciel.

FERRÉOLA.

*** Deux petites filles se disputaient sur les talents de leur mère respective.

—Maman sait faire ceci.

La mienne sait faire cela.

La discussion devient de plus en plus vive.

—Il y a une chose que ma maman à moi sait faire et que la tienne ne fait pas. . . .

—Et quoi donc ?

—Elle peut s'enlever toutes les dents d'un seul coup, na !

---

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charade

Morphée est de mon un l'ami le plus intime,
On trouve mon second au cœur de la victime.
Mon trois un quadrupède est de plus malfaisant,
Un sanglier pourra nous fournir le suivant,
Des œuvres de l'esprit mon tout est la science,
Il faut la posséder pour avoir sa licence.

### Pour les petits et grands

S'il vous était donné d'avoir la puissance pendant un jour, comment l'exerceriez-vous ?

---

## Solution des Jeux d'Esprit

### Charade No. 6

*Réponse :* Dentelle.

Ont deviné : Fleurida, Pointe-Claire, Juliette Duchesnay, Rimouski, Maurice Beaucet, Ottawa, Marie Thérèse Savaria, Waterloo, Jeanne Tessier, Rimouski, Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Berthe, Comtesse Isaure, Montréal, Violette des Bois, Fraserville, Rose de Mai, Fanny Maurault.

### Histoire de France

(Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans)

De qui Mgr. de Beauvais voulait-il parler lorsque dans une oraison funèbre il prononça ces paroles : Le silence des peuples, est la leçon des rois ?

*Réponse :* Louis XV.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Maurice Beauset, Ottawa, Comtesse Isaure.

### Histoire du Canada

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quelle est cette dame des premiers temps de la colonie qui, portant un miroir à sa ceinture, faisait dire aux Sauvages du pays qui y voyaient leur image, qu'elle les portait dans son cœur

*Réponse :* Madame de Champlain.

Ont répondu : Fleurida, Pointe-Claire, Juliette Duchesnay, Rimouski, Jeanne Tessier, Rimouski, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Rose de Mai, Adine Maurault.

## Bloc-Notes

Le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE a paru trop tôt, pour me permettre de signaler la distribution des prix aux académies de Mme Marchand, de Mlle Labelle, et celle des cours privés de Mlle Lanctôt, auxquelles j'ai eu le plaisir et l'honneur d'être invitée.

Malgré mon regret d'arriver "hors saison," je désire, tout de même, féliciter de leurs succès ces trois vaillantes femmes qui se sont déjà, par leurs mérites et leur savoir, créé un nom considéré dans la noble carrière de l'enseignement.

J'ai eu l'occasion de parler des succès remportés par Mme Marchand à l'Exposition Universelle de Paris ; je constate, encore une fois, qu'on ne saurait trop décerner de médailles à la direction d'une Académie comme la sienne. Mes félicitations aussi à Mlle Ida Labelle, directrice de l'Académie Sainte-Marie, dont la devise est : Toujours mieux faire. Au point où elle est rendue, "mieux faire" doit être tâche difficile, mais comme cet Excelsior m'enthousiasme ! comme je le voudrais sur tous les programmes de nos institutions canadiennes !

Je sais les Cours privés de Mlle Lanctôt fort prisés dans la meilleure classe de notre société canadienne, et les raisons qui motivent cette franche adhésion sont aussi bonnes que nombreuses. C'est donc de grand cœur que je souhaite à ces dévouées zélatrices du bien public, la continuité du sympathique encouragement qui leur est donné. Je m'estimerai toujours heureuse et très fière d'être associée, de si loin que cela soit, à leur noble mission d'éducatrices de la jeunesse.

Et puis, nous, les femmes, nous nous devons cette solidarité, cette cohésion qui font les œuvres fructueuses et durables. Quant à moi, c'est le besoin de mon cœur, le désir de ma vie, d'aider, en autant que je le pourrai, aux femmes, surtout à celles qui, comme moi, sont les membres de la douloureuse Association du Gagner le Pain à la sueur de son Front !

***

Je remercie les âmes, vraiment patriotes, qui m'ont écrit des félicitations relativement à mon article sur la Saint-Jean-Baptiste. J'aimerais à les publier, elles aideraient sans doute à la cause que je plaide avec ardeur, si leurs paroles, vraiment trop flatteuses à mon égard, ne m'interdisaient cette satisfaction.

*La Patrie* m'a fait l'honneur de reproduire mon écrit en entier, et je retrouve, dans cette feuille, cette idée de l'observance fidèle et générale de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin, dans un puissant article que le rédacteur en chef, M. Langlois, publie, il y a quelques jours, intitulé : "La Religion de la Patrie." :

"L'on devrait, dit il, prendre comme règle de ne célébrer la Saint-Jean-Baptiste que le 24 juin et partout le même jour

"Pourquoi n'aurions-nous pas une journée commune à toutes les provinces où les écoles célèbreraient l'amour du pays commun et les aspirations communes?

"L'on devrait reprendre la vieille et pittoresque habitude des feux de la Saint-Jean ..."

Et j'ajouterai à ces belles paroles cet appel : Canadiens qui fûtes les premiers possesseurs du sol, dont le Canada est la patrie véritable, exigez donc qu'on vous accorde un jour pour fêter solennellement votre origine, vos traditions, votre langue et votre foi.

***

M. L. P. Fournier, le remarquable auteur de "Jeanne l'Orpheline," écrit :

"Riez, Françoise, je ris à mon tour, je tiens et conserve une approbation écrite de mon ouvrage, du Professeur, le célèbre conférencier, M. Laurentie, et son opinion vaut la vôtre pour moi et mes lecteurs, je crois."

Je suis tellement convaincue que l'opinion du célèbre professeur, M Laurentie, intéressera tout le monde (c'est si bon rire), que voulant bien rendre à M. Fournier pleine et entière justice, je m'engage, sur l'honneur, à publier cette approbation, intégralement, sans même y ajouter un mot de commentaire.

***

Dans les *Notes sociales* d'un journal quotidien, je cueille cette réflexion à propos de l'exode des citadins à la campagne :

"Il y a des personnes que l'on salue sur la rue, mais à qui les convenances sociales nous interdisent jusqu'à un certain point de parler.

"Tout de même, l'absence de ces personnes à qui l'on ne parle que si rarement, mais auxquelles nous nous intéressons tout de même, sera ressentie.

"N'est-ce pas que nous interprétons ici le sentiment d'un grand nombre de ceux qui sont obligés de rester tout l'été à la ville?"

Mon Dieu ! que j'aimerais à savoir ce que ça veut dire, car, sûr, sûr, ça veut dire quelque chose.

***

Je lis dans les Notes parisiennes de M. Paul de Martigny, publiées par *La Patrie*, l'agréable entrefilet que voici :

"Mercredi dernier a eu lieu à la salle des quatuors Pleyel, rue de Rochechouart, le concert-audition des élèves de mademoiselle Daveau. Mademoiselle Maria Tarte, qui était au programme, pour "Prélude" de Chopin et "Printemps" de Grieg, a été beaucoup remarquée pour la correction de son jeu et sa sûreté d'exécution."

Bravo ! la gentille compatriote !

***

Prière à madame la secrétaire du Club "Progresso" de m'écrire en bon chrétien, c'est-à-dire en français, attendu que je ne comprends pas un traître mot d'Esperanto. J'ai donc dû, pour cette raison majeure, laisser sa lettre sans réponse.

***

Mes remerciements à l'Université Laval de Québec pour l'envoi gracieux de l'Annuaire de l'Année Académique 1902-1903. C'est un ouvrage méritoire et rempli de précieux renseignements.

FRANÇOISE.

## Cuisine Facile

### CRÊME A LA GLACE, AUX ANANAS

Mélangez une chopine de lait, douze onces de sucre et une chopine de jus d'ananas. Filtrez le tout à travers un fin tamis, puis faites congeler.

Au lieu de vous servir de jus, vous pouvez, d'un ananas, faire des tranches minces, les mettre dans un plat et couvrir de sirop chaud à trente-deux degrés. Puis couler, laisser refroidir et faire congeler.

### CRÊME A LA GLACE, AUX FRAISES

Ajoutez trois chopines de crême et une chopine de lait à une pinte de jus de fraises et deux livres de sucre en poudre. Laissez fondre le sucre, coulez le tout dans un tamis et faites congeler. Le jus de cerises, de raisins ou de framboises, peut être substitué à celui des fraises.

### CRÊME A LA GLACE, ÉCONOMIQUE

Une chopine de lait, les jaunes de deux œufs, six onces de sucre, une cuillerée à table de fleur de blé-d'Inde (cornstarch), échauder jusqu'à ce que le tout s'épaisisse. Quand ce sera froid, ajoutez une chopine de crême fouettée et les blancs de deux œufs bien battus. Aromatisez à l'essence de vanille ou autre, au goût, et faites prendre dans une sorbetière.

La crême à la glace au sirop d'érable est une nouveauté très appréciée. Pour une famille de quatre personnes, battez sans tourner une pleine tasse de sirop d'érable. Cassez les jaunes de quatre œufs dans un bol et jetez le sirop chaud sur eux très lentement, brassant continuellement. Quand le tout sera froid, mettez soigneusement une chopine de crême qui aura été fouettée et mettez le tout sur la glace jusqu'au moment de le servir.

### TARTE A L'ANANAS

Râpez un ananas, mettez son poids en sucre et la moitié de son poids en beurre. Défaites le beurre et battez-le avec le sucre et les jaunes de cinq œufs, jusqu'à ce que ce soit bien léger. Ajoutez une tasse de crême, l'ananas et les blancs des œufs battus en mousse bien ferme. Mettez au fourneau après avoir mis une pâte en dessous et servez froid.

Les bananes glacées sont bien appréciées, comme dessert, à un lunch ou à un dîner, au lieu de glaces ou crêmes à la glace.

Ayez de bonnes bananes, écrasez la pulpe et pour chaque tasse que vous en aurez, ajoutez une chopine de crême fouettée et du sucre au goût. Mettez dans un moule que vous entourez de glace.

On dit que le jus d'orange servi avec des fraises, au lieu de crême, remplace avantageusement la crême ; sans compter qu'il est trouvé moins indigeste par ceux qui n'aiment pas le mélange de la crême avec les fraises.

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.



## EN VINGT ANS RENTIER

# La Caisse Nationale d'Economie

Société Philantropique et Mutuelle, fondée le 1er Janvier 1899 par L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE de Montréal. Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93.

Les HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS de TOUT AGE peuvent y appartenir.

13,000 Membres inscrits avec un Capital inaliénable de $65,000.00. En payant **Un Sou par Jour** à la CAISSE NATIONALE pendant 20 ans, vous vous assurez après cette date un revenu annuel suffisant pour subvenir à votre existence, durant le reste de votre vie.

La CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

est unique dans son genre, elle est la seule Société qui n'exige aucun examen médical, et qui inscrit sans aucun frais d'entrée, les femmes et les enfants de tout âge.

*Demandez les blancs d'applications et les renseignements additionnels à*

**ARTHUR GAGNON,**
*Sec.-Trés.,*
Monument National, Montréal.

1re ANNÉE — No 9 Le numéro, 8 cts Samedi, 26 Juillet 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*


| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs. |
| Six mois - - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## SOMMAIRE



Les numéros du mois d'août paraîtront le 9 et le 30.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## POUR DES PENSÉES

(Poésie inédite au JOURNAL DE FRANÇOISE

*Tu les as bien choisi ces fleurs : violet sombre*
*Et jaune vif, couleur ardente de soleil ;*
*De la lumière d'or des midis et de l'ombre*
*En pétales ; velours vivant et sans pareil !*

*Parmi toutes les fleurs dont la terre s'encombre,*
*Quand vient l'été torride au décevant réveil ;*
*Malgré les tons divers et les formes sans nombre :*
*Du trèfle au lys, du blanc à l'incarnat vermeil,*

*Tes doigts ont su cueillir les soyeuses pensées,*
*Belles comme des yeux d'enfant, et nuancées*
*Telles que je les aime et nouvelles d'hier.*

*En retour je t'adresse, en mon esprit éclose,*
*Une fleur qui s'appelle aussi : pensée, et j'ose*
*Croire combler un vide en ton jardin si cher !*

ALBERT LOZEAU.

*Montréal, juin 1902.*

## Les Industries ménagères

Il y a, en ce moment, à Métis, une exposition intéressante et très importante, au point de vue industriel, organisée par la "Women's Art Association" et dont le but devrait être connu de nos compatriotes Canadiens-français, car ils y sont, plus que tous les autres, il me semble, particulièrement intéressés.

Déjà, la présidente de cette Association m'avait invitée, au mois de juin dernier, à aller, au Square Philipps, visiter quelques détails de cette exposition que l'on préparait simplement, et, je suis enchantée de l'occasion qui s'offre encore aujourd'hui, d'en expliquer ici, en détail, la portée et le but.

Cette société s'occupe d'encourager l'art natif et les industries domestiques, c'est-à-dire, la production des articles confectionnés à la maison, tels que couvertures, tapis, (catalognes) pièces de flanelle, étoffes de laine, si poétiquement, à mon goût, dénommées *étoffes du pays*, enfin tout ce que nos bonnes ménagères sont habituées de faire dans les familles où les produits de la ferme sont utilisés.

On voit donc, tout de suite, l'importance de l'œuvre et l'encouragement dont il faudrait la seconder.

Ces industries ménagères, autrefois la gloire et la prospérité de nos campagnes, s'en allaient hélas ! rejoindre les vertus frustes mais honnêtes de nos ancêtres. A leur place s'installaient les articles manufacturés qui, trop de fois, sous leur luxe de mauvais aloi, cachent la gêne et la misère. Ah ! si les femmes de nos *habitants* étaient restées fidèles au rouet qui filait la laine floconneuse, au métier qui tissait le lin, l'aisance et le bonheur ne seraient pas aujourd'hui si rares privilèges !

Le clergé a compris tout le bien qui pourrait résulter d'une association aussi pratique et aussi éminemment patriotique que celle-là. Les curés de Métis et de chaque village, aux alentours, ont, du haut de la chaire même, encouragé leurs ouailles à aller voir cette exposition et à y contribuer dans l'avenir.

"Il fut un temps, dit à ce sujet M. le chanoine Rouleau, curé de Sandy-Bay, où les Canadiens étaient fiers de porter les étoffes fabriquées chez eux ; où le bahut et le berceau, façonnés à la maison, en faisaient les plus beaux comme les plus durables ornements. Il nous faudrait revenir à cette simplicité si digne et si belle de nos pères !"

L'Exposition de Métis remporte un succès pécuniaire des plus satisfaisants. Les étrangers, qui sont toujours en grand nombre dans cette plage d'eau favorite, s'arrachent littéralement les objets offerts en vente. Une amie m'écrit qu'en moins de deux heures, elle a vendu pour trente-huit dollars d'aunes de toile, de tapis de table, de tricots, broderies, dentelles au crochet, etc., etc.

Voilà donc, pour nos excellentes ménagères un champ d'exploitation fécond et inépuisable, on peut bien le dire.

Puis, de nombreux prix sont donnés aux articles les mieux confectionnés ; à ceux, par exemple, dont le tissu est

plus uni, la trame plus égale, ou dont les teintes forment le plus harmonieux ensemble.

C'est, en même temps, développer le goût artistique et favoriser le goût des teintes douces et des heureux alliages. Je me rappelle avoir vu, à cette exposition privée du square Phillipps, des fleurs, des arabesques tissées dans le coton et la laine dont les couleurs se mariaient avec une grâce séduisante pour les yeux.

Ce n'est pas toujours le cas, on le sait, dans les articles de fabrication ménagère où les tons violents, trop souvent, choquent et fatiguent la vue.

Je résume donc en quelques mots le but et l'œuvre de la "Woman's Art Association" : elle met sur le marché les articles de fabrication ménagère ; de plus, elle récompense libéralement les meilleurs et les plus méritants.

Je trouve cela au-dessus de tout éloge, et les journaux canadiens-français, d'un commun accord, devraient faire connaître et aider la diffusion d'une œuvre qui offre tant de réels avantages à nos industries du terroir.

Les femmes, maintenant, pourront filer, tricoter, tisser, durant les loisirs des longs hivers, avec plus d'émulation et de cœur, car, non seulement elles ajouteront, par leur gain, à l'aisance du foyer, mais leur devoir lui-même recevra sa récompense.

FRANÇOISE.

## La Bibliothèque Publique

NOUS aurons donc, comme toute métropole qui se respecte, notre bibliothèque publique. La première pierre de l'édifice dort encore ignorée dans sa carrière natale que déjà s'agite la question de la composition du Conseil administratif de la future institution. Naturellement, toutes les candidatures sont admises—comme pour le royaume des cieux—quitte à en laisser à la fin, plus de désappointées que d'élues. Le moment est propice d'en poser une ici, à laquelle, probablement— tant est forte l'habitude—peu de gens songeraient. C'est celle des mères de familles.

L'idéal du rôle nouveau auquel le vingtième siècle appelle la femme est l'extension de son ministère de la famille à la société : que son avis soit pris et entendu dans les conseils publics pour le bien général comme il l'est au foyer dans les questions d'éducation, de morale, d'économie, etc., universellement reconnues de sa compétence. L'expérience acquise privément dans ces matières par la mère de famille la prépare et la qualifie pour l'exercise de fonctions plus complexes et plus considérables. Et si, à son expérience venait s'ajouter celle d'autres mères ; si, dans le Conseil de notre bibliothèque, son zèle clairvoyant et avisé était renforcé par le concours de dévouements pareils au sien pour la tâche de veiller à la formation intellectuelle et morale des jeunes lecteurs, on pourrait être sûr que cette partie de l'administration serait exercée judicieusement et avec conscience.

Il n'y a pas à insister sur cette vérité que tout chef de famille, pris séparément, admettra d'emblée. Mais il y a un autre point à considérer dans cette question de l'importance de la participation féminine à la direction d'une bibliothèque publique. Si l'on convient qu'une fonction de ce genre n'est pas plus incompatible avec les obligations particulières d'une épouse et d'une mère que les œuvres de charité qui l'entraînent si souvent hors de son foyer et qu'elle l'est moins que certains divertissements mondains fort répandus qui accaparent une grosse moitié de sa journée, le seul prétexte au moyen duquel on pourrait l'exclure d'une administration qui l'intéresse autant que qui que ce soit, serait donc une prétendue incapacité intellectuelle. De fait, ce n'est qu'un prétexte.

Tout d'abord, l'éducation qu'on reçoit aujourd'hui dans les couvents, rend apte à juger sainement d'une œuvre littéraire. Ce qu'il faut regretter, c'est que rien ne vienne encourager la jeune femme, une fois rentrée dans la société, à entretenir et développer les connaissances acquises pendant les années d'étude ; que tout, au contraire, la pousse dans le courant d'agitation puérile, d'insignifiance commune.

Ce serait justement faire honneur à l'instruction, ce serait accorder une prime à la supériorité intellectuelle des femmes du monde que d'assigner à leur mérite ainsi qu'aux nobles ambitions des jeunes filles, des postes honorables comme celui que je viens d'indiquer, postes auxquels elles pussent atteindre en se distinguant autrement qu'en rivalisant de luxe avec leurs compagagnes.

La compétence intellectuelle, plus que toute autre, la femme de notre société peut donc—lui manquât-elle—l'acquérir en peu de temps.

Par le fait de certains phénomènes tels que le mouvement de curiosité qui tourne les esprits des hommes vers les découvertes nouvelles, la tendance à la spécialisation dans les arts et les sciences, l'effacement graduel des castes oisives, etc, la culture générale devient de plus en plus le privilège de la femme qui, semblerait-il, sera bientôt la dernière à posséder le luxe des loisirs avec la faculté de s'adonner au culte des belles choses.

A ce sujet, remarquons en passant que, tandis que se discutent les droits de la femme à l'instruction supérieure, le progrès n'attend pas. Chaque jour les Universités lui ouvrent plus grandes leurs portes et bientôt—pour apporter de nouvelles lumières au débat qui intéresse leur sort, pour hâter la solution des problèmes pendants—se rencontreront des femmes instruites, fortes du sentiment de leur égalité morale avec leurs compagnons, ayant le courage et les moyens de souteni leur cause.

Les trembleurs que la perspective de cette date prochaine remplit de terreur, auront alors des surprises. Ce sera probablement la phase la plus pacifique de l'évolution sociale qu'on appelle le féminisme. Le torrent jusque-là endigué, trouvant l'espace libre, régularisera son cours et s'épandra en nappes tranquilles. Les jeunes filles étant mises à même de choisir entre la lutte pour la vie et l'abandon de leur sort aux mains d'un homme digne de fonder une famille, il y a tout à parier qu'il s'en trouvera plus d'une — les suggestions du cœur aidant — pour s'attacher à ce dernier parti.

Il en restera beaucoup—n'ayez crainte—pour faire des mères, à moins que, la Providence, excédée par les péchés des hommes, n'ait résolu la fin du monde, par le féminisme.

En attendant, le type de la femme ignare, futile, abaissée au rang d'un

meuble utile ou d'une favorite de harem, passe tout doucement—et cela par simple fait de la marche du temps—à l'état d'objets désusités comme les chaises à porteur et les lampes à pétrole.

Dans un avenir qui n'est pas éloigné, cette chose qui a pu paraître très naturelle que la partie masculine de l'humanité reconnût pour elle-même le droit et le devoir de développer son intelligence tandis qu'elle souffrait qu'on marquât des bornes à l'épanouissement des facultés de l'autre partie, apparaîtra aussi absurde et contre nature que la coutume chinoise d'atrophier en les comprimant les pieds des femmes du Céleste-empire.

Cette digession devait m'amener à conclure qu'il n'y aurait rien d'anormal ni d'autrement subversif dans l'élection de quelques-unes de celles qui sont par vocation les éducatrices de la jeunesse, les gardiennes et les professeurs de la morale dans la famille à certains emplois publics d'où rayonnerait sur la société—et sous sa meilleure forme—l'influence féminine. Et c'est pourquoi nous croyons qu'un comité de femmes instruites et d'une expérience éprouvée dans l'art de former de jeunes âmes devrait être adjoint au Conseil de direction de la future bibliothèque publique de Montréal. Pour l'œuvre de discernement et de discrétion à exercer dans la distribution des volumes, pour le choix des lectures propres à former le cœur et à élever l'esprit de la jeunesse, je doute qu'on puisse trouver d'aussi bons juges et j'affirme qu'on n'en saurait inviter de meilleurs.

MME DANDURAND.

## Les Rapides de Lachine

(Pour le JOURNAL DE FRANÇOISE)

Voyez-le s'avancer le coquet "Souverain"....
Il va, du Saint-Laurent, affronter les Rapides.
De la rive, on dirait un bel oiseau marin,
Baignant aux flots d'argent ses ailes intrépides.

Il glisse en savourant la fière volupté
De marcher au danger en méprisant la crainte,
Et dans ses bonds hardis on sent la vanité
Du vainqueur, dont la joie éclate sans contrainte.

Il passe avec orgueil et le flot mugissant
En vain, cherche à braver ses défis ironiques,
Il recule, vaincu, comme un fauve impuissant
Sous le frein enchaînant ses instincts tyranniques.

O flots capricieux par les hommes domptés,
Des écueils de la vie, une frappante image,
Pourquoi faut il, hélas! que leurs cœurs tourmentés
Ne puissent, comme vous, les braver sans naufrage!

BELLA.

Montréal, 16 juillet, 1902.

## Nos Fils

(*Conférence aux Dames Patronnesses de l'Institution des Sourdes-Muettes*)

(SUITE)

MESDAMES, je crois à l'atavisme, je crois à l'enchaînement des vertus ancestrales qui font une race forte et prospère. Je crois aux bénédictions qui se lèguent, comme je crois aux malédictions attachées aux générations dégénérées, je crois à la tache flétrissante qui marque toute une lignée.

Ainsi que la goutte d'eau dont la chute monotone et continue creuse la montagne et se prolonge dans un sillon obstiné à travers les siècles, ainsi l'action latente des œuvres de tout homme, si humble, si infime qu'il soit, recule sa durée dans la conséquence de ses actions sur les âmes qui lui succèdent. Tout être est indispensable à la tâche humaine et au dessein Providentiel, et son devoir est de viser à s'améliorer s'il veut purifier et grandir sa survivance morale. Aux mères d'en convaincre leurs héritiers.

Mais, chose étrange, c'est à nous, créatures sensibles et faibles, qu'il appartient en premier ressort, de s'oublier pour le bien commun. C'est à nous, qui semblons la fragilité, qu'est échu justement le rôle du lutteur : Une mère doit se refuser à tout ce qui flatte ses secrets désirs : sa paresse, ses sens, sa jeunesse et sa santé. Une mère appartient à ses enfants—c'est sa joie et son orgueil ! je dirai plus encore, le renoncement de la liberté pour nos petits, les fatigues augustes auxquelles nous vouons nos corps frêles ; ce labeur continuel de notre esprit dans l'éducation ; c'est la gloire future de la Patrie qui en dépend, c'est la prospérité et la grandeur de notre race, ne l'oublions pas.

Le fameux historien Michelet a écrit l'appréciation suivante de la femme : " Règle générale à laquelle au moins " je n'ai guère connu d'exceptions : " les hommes supérieurs sont tous *les* " *fils de leur mère* : ils en reproduisent " l'empreinte morale aussi bien que " les traits."

Voilà un aveu qui a de quoi nous énorgueillir et nous encourager.

Les mères antiques, les Grecques et les Romaines l'ont si bien comprise cette idée, que leurs fils formés par elles deviennent les héros les plus intrépides dont l'histoire fasse mention. Un des types les plus accomplis de la femme de foyer est Cornélie, fille du grand Scipion, vainqueur d'Annibal, et dont Plutarque a célébré la prudence et la sagesse. C'est elle qui fit cette réponse si belle à une riche dame Campanienne qui lui demandait de lui montrer ses bijoux. Cornélie lui fit adroitement attendre le retour de ses fils et quand ils parurent : "Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes ornements."

Leçon profonde que devraient méditer toutes les mères.

Une femme de l'époque de Cornélie donnant un bouclier à son fils fit la recommandation célèbre : " Reviens avec ou reviens dessus." On sait qu'à la guerre les Spartiartes rapportaient les morts sur leurs boucliers.

Si, de nos jours, les mères ne sont pas appelées à immoler elles-mêmes leurs fils sur l'*autel de la Patrie*, nous avons toujours et peut-être plus que jamais le devoir de leur apprendre à servir leur pays honnêtement, généreusement. Et puis, connait-on l'incertain des lendemains ?... L'aurore de ce vingtième siècle rougi du sang de nos soldats, là-bas, dans la toute lointaine terre d'Afrique, doit-elle nous surprendre ignorantes et distraites des choses patriotiques concernant le devenir de notre Canada français ?

Au lieu de suivre ce courant de vanité, cet assoiffement de plaisirs fades et stupides, souventes fois nuisibles à soi et au prochain, résistons courageusement à cette recherche excessive de la pose pour la galerie qui envahit notre société avide de copier en tout sa rivale voisine. Regardons plutôt dans le passé ! Souvenons-nous de la semence généreuse des dévoûments obstinés et des idéaux latents qui accomplissent dans l'évolution des êtres et des idées son travail mystérieux et sûr ; comme le bon grain obéit à la poussée vigoureuse des lourds soleils à travers la terre féconde et bienfaisante.

Nous qui jouissons de libertés chèrement payées qui nous obligent pourtant à une reconnaissance sincère envers le vainqueur, songeons que ce

dieu *dollar* que nous adorons à genoux fera peut-être subir à nos descendants un joug autrement dur que les compromis actuels.

Gare à la loi envahissante de la force matérielle ! gare aux chaînes dorées qui meurtriront nos fils bien aimés, si à la place de la foi ancienne qui est plus forte que les peuples audacieux rangés en bataille, plus déconcertante que les civilisations savantes et raffinées, nous installons chez nous l'orgueil qui fait les lâches, les ambitions qui portent à la fois les fronts dans la gloire et les pieds dans la boue.

L'extrême élégance recherche de nos jours les styles pompeux, et tels salons qui s'impreignent d'une atmosphère et d'un décor Louis quinze pourraient bien sur ce sol canadien s'alourdir des clameurs révolutionnaires, ou tout au moins s'assombrir au silence des demeures où l'on souffre et où l'on pleure. Car, demain est à Dieu et qui pourrait prophétiser ce que sera demain sur cette terre canadienne, dont on dira peut-être un jour qu'elle fut trois fois conquise par l'Idéal, par la Force et par l'Or.

Je ne crois pas que la succession soit ascendante ; en tout cas, s'il est louable de rêver à la première, Dieu préserve nos enfants du vertige de la dernière en notre pays convoité.

Or, mesdames, il est des choses pour nous supérieures aux dernières modes de Paris et de New-York, toutes gracieuses soient-elles : c'est l'âme de nos enfants, c'est le bon équilibre de leur bonheur et la direction qu'il faut leur indiquer de la voix et de l'exemple.

Déjà nous avons la perspective d'étonnantes soifs passionnelles ; des besoins de luxe et de raffinements intellectuels. Pour ceux qui viennent, les sciences, les arts, la littérature se révèlent à l'état de vocation chez nos jeunes gens, et notre race particulièrement douée, brille là où elle s'applique —même, au sein de la France aimée, en plein foyer de Ville Lumière, nos jeunes Canadiens ont parfois le pas dans les concours sur des Français de haut mérite.

A vous donc d'armer nos fils en vue de cette laborieuse lutte pour la vie qui s'annonce plus ardue, et partant plus décisive.

Et par pitié, préservons-les de cette course à l'argent—course affolée—qui stimule et entraîne malheureusement les plus rudes lutteurs d'entre nos hommes marquants.

Les Romains avaient à cet égard une maxime très sage ; ils cherchaient non à s'enrichir, mais à enrichir leur patrie, préférant être pauvres dans une république riche, que riches dans une république pauvre.

Si vous lisez les épisodes de la guerre actuelle au Transvaal, vous devez avoir vu combien les femmes Boers sont héroïques ; elles ne craignent aucunes des horreurs de la guerre et conduisent leurs enfants au feu, les donnant à la mort pour échapper à l'infâme esclavage. Femmes admirables, possédant la grandeur et la simplicité des femmes des temps anciens.

Je n'ai pu me défendre d'une émotion intense en lisant ce passage impressionnant d'un grand journal quotidien.

Vous me permettrez de vous citer ce court article, qui renferme cependant de si grandes choses en sa brièveté : " Les lettres de soldats anglais " que publient les journaux anglais, " révèlent mieux que tous les télégrammes officiels le véritable caractère de la guerre Sud-Africaine.

" Un soldat colonial raconte qu'avant une charge à Colenso, il entendit des cris de femmes et d'enfants dans les tranchées boers. Surpris, il écouta. Il se croyait le jouet d'une illusion. Il se demande encore s'il n'a pas été trompé... Mais, à la suite de sa lettre en arrivent d'autres démontrant que ses sens ne l'égaraient point. Au plus fort de la bataille, un tambour des Borderers qui battait en vain la charge à la tête de son bataillon, a vu des femmes qui apportaient de pleines bandoulières de cartouches à leurs maris. Elles traversaient avec leur charge le terrain découvert et criblé de balles en arrière de la première tranchée. Des gamins couraient derrière elles avec de petits sacs. Beaucoup tombaient.

" Quand les femmes ressortaient, en gravissant péniblement le talus des tranchées, avec un paquet de bandoulières vides, les troupes anglaises, placées plus loin en arrière croyaient voir s'enfuir les Boers et leur feu redoublait d'intensité... Un sergent des rifles écossais écrit qu'après la bataille, les Boers enterraient leurs morts dans des sortes de puits. Or, parmi les cadavres, il a vu beaucoup de corps de femmes et d'enfants qui avaient été tués pendant qu'ils portaient des munitions.

" Quand les femmes et les enfants font la guerre, c'est une guerre qui ne finit qu'avec le dernier soldat. Aux Jeannes Hachettes ignorées qui combattent en ce moment avec les Boers, va l'hommage de tous ceux que le spectacle d'un peuple luttant jusqu'à la mort pour son indépendance, est capable d'émouvoir. La Grèce et Miltiade, la Suisse et Guillaume Tell, la France et Jeanne d'Arc ; voilà de grands exemples dans le passé. L'histoire y ajoutera celui du Transvaal et des femmes Boers."

Par tout ce que je viens de vous dire, vous comprenez qu'il est de notre dignité d'épouse et de mère, de porter au front l'empreinte d'une pensée sérieuse. Nous devons nous appliquer à méditer la scène de la vie : nous, qui frayons le chemin et avons charge d'âmes.

Mesdames, la prévoyance doit être une vertu maternelle par excellence, et malgré notre jeunesse, il serait sage de nous souvenir que l'heure est brève, et l'instant n'est pas aussi éloigné que nous le supposons où il nous faudra user de notre petit savoir et de l'expérience acquise dans les événements de notre existence qui auront tour à tour illuminé ou heurté notre cœur, pour donner à nos fils, devenus hommes, les conseils salutaires dont une mère seule a le secret charmant, doux et puissant. Oui ! nous saurons bien les trouver, n'est-ce pas ? ces mots d'une tendresse enveloppante et communicative qui frappe l'âme ardente des jeunes,—impressions bienfaisantes que l'homme, courbé sous le poids des ans, aime encore à évoquer et à retrouver dans les horizons fuyants des souvenirs printaniers.

MME DONAT BRODEUR.

(*A suivre*)

On dirait vraiment qu'accepter une jolie petite femme, toute fraîche de cœur et d'esprit, ou se condamner pour le reste de ses jours à scier du bois c'est la même chose !

GUSTAVE DROZ.

## Plus de mouchoirs !

MESDAMES, préparons-nous à la résistance ! Cette fois, il s'agit d'une chose importante. C'est plus qu'un droit, c'est plus qu'une prérogative, c'est plus même qu'une faveur : c'est une élégance. On veut nous priver de ce coquet objet de toilette féminine qu'on appelle le mouchoir. Ce petit chiffon léger comme une aile et fin comme un pétale, on ne le verra donc plus désormais glissé dans l'échancrure de notre corsage ou attaché par une épingle d'or, pareil à un papillon captif, ou bien froissé dans nos mains en un moment de colère, ou parfois même enfoui dans notre manche, ne laissant passer qu'un bout de dentelle. Eh quoi ! plus de linon embaumé pour essuyer les beaux yeux qui pleurent ? plus de blanche batiste pour envoyer, de nos doigts émus, un lointain adieu à ceux qui nous quittent ? plus de mouchoir marqué d'un chiffre évocateur et pénétré d'un parfum aimé, que les belles adorées pourront abandonner, par miséricorde, aux mains des amoureux ravis ?. .

Ah ! que de place tenait dans la vie des femmes ce petit carré de linge, grand à peine comme un lis épanoui ! Et c'est cela qu'on veut que nous abandonnions ?... Et pourquoi, s'il vous plaît, cet ostracisme ?

Hélas ! le tyran du siècle a parlé, le tyran anonyme de notre vie quotidienne, celui qui nous traque jusque dans notre plus secret asile : le microbe !

Il paraît que ce maître agaçant se complaît dans nos mouchoirs, et les comités d'hygiène sont impitoyables.

Voyons, messieurs les hygiénistes, n'allez-vous pas nous laisser en paix ? Vous avez bouleversé nos vieilles habitudes ; et maintenant voici que vous attaquez notre toilette ? Oui, je le sais bien, ce n'est qu'un tout petit morceau de batiste pour commencer ; mais pourquoi s'arrêter après cette victoire ? Nos vêtements sont anti-hygiéniques, nos fourrures sont malsaines : alors, vous nous habillerez de caoutchouc ou de linoléum. Que dis-je, nos vêtements ? nos maisons sont infestées : qu'on les rase ! Les villes sont contaminées : qu'on les démolisse ! les forêts sont pleines d'insectes pernicieux : qu'on les brûle ! Les fleuves roulent des germes morbides : qu'on les dessèche ! Et qu'enfin, puisque la terre toute entière n'est qu'un foyer de maladies, qu'on supprime la terre, pour la conservation de l'humanité...

...En attendant, mesdames, gardons nos mouchoirs, bordés de dentelles.

HENRIETTE.

## Le Roman d'une Mouche

" Oh, ce n'est qu'une mouche qui volette en l'air ! "

OUI, ce n'est qu'une mouche, mais pour un romanesque, un sentimental même, que de choses me dit cet être ailé, qui, soudain se réveille et sort de son long sommeil léthargique.

Cette mouche, en effet, depuis longtemps, avait chez moi élu domicile. Elle avait, j'en étais sûr, tout l'hiver, vécu prisonnière dans quelque pli de la tapisserie ou dans un recoin du plafond de ma chambrette d'étudiant, —littérateur et poète à ses heures. Et voilà qu'aux premiers beaux jours ensoleillés, prenant espoir et vie, elle sentait l'irrésistible besoin d'aller respirer l'air embaumé du printemps, de s'envoler vers de nouveaux horizons, de se griser de lumière et d'espace. La pauvre exilée, je le conçois, avait mille raisons de partir. N'en avait-elle pas assez de ce nid d'artiste, où, pendant la froide saison elle s'était tenue blottie sans pouvoir en sortir ? Ces chers artistes ! âmes d'élite, natures prévilégiées, ces êtres pétris de contradictions, qui peuvent tout et ne peuvent rien, qui sont tantôt graves ou riants, tantôt mornes ou pensifs, qu'un léger contre-temps abat, qu'un sourire fait revivre....

Lorsque dame mouche, eut ainsi bourdonné, chantant sa joie de renaître, elle se dit sans doute : Je vais voir si rien n'est changé, si tout est bien en place, comme au premier jour de mon sommeil. Alors commença une véritable inspection, un " voyage autour de ma chambre." Elle vint d'abord se poser sur mon pupitre, sur la couverture de mes livres préférés, classiques ou modernes : sans plus de cérémonie, elle se faufila à travers un fouillis de paperasses noircies d'encre, de vraies pattes de mouches, dont la curieuse avait l'air de sucer le sens intime, et même de lire entre les lignes. Des choses intellectuelles, la voyageuse en chambre passa ensuite de meubles en meubles, et eut l'air de se rappeler mille incidents : joies, espérances, désillusions, cortège habituel de tout homme sur terre. Car n'est-il pas vrai, qu'à tout ce qui nous entoure, nous prêtons l'être, la pensée, c'est-à-dire qu'à force de les regarder, ces objets prennent une part de notre " moi," et forment ce que nous sommes convenus d'appeler notre intérieur.

Illusion d'optique, erreur psychologique, me diront les sceptiques. Toujours est-il, que, par ce phénomène de transmission d'âmes, cette mouche qui volette en l'air, emportera mon idée, c'est-à-dire toute une saison de travail et de rêveries, sous son aile transparente.

Puis, devant sa persistante intention, bourdonnée des heures à la fenêtre de ma chambrette, je lui donnai cette liberté ensoleillée vers laquelle aspirait son instinct de mouche poétique.

D'abord, soit regret de partir, soit frayeur de l'horizon immense, la déserteuse, resta comme figée à la vitre : mais son éblouissement fut de courte durée ; reprenant ses sens, elle s'envola vers le grand monde éthéré, l'espace infini, cette fois, pour ne plus revenir jamais.

Puisse-t-elle ne jamais révéler aux autres mouches, ses bourdonnantes compagnes, tout ce qu'elle a vu et entendu, en cette saison hivernale, observatrice involontaire des faits et gestes d'un vieux casanier en rupture " du monde où l'on s'ennuie." Les mouches apprivoisées, dit-on, sont discrètes, et, sachant garder un secret, au Paradis des Mouches, obtiennent leur récompense.

J. LESAGE.

15 mai, 1902.

---

Au bal.

Un danseur invite une jeune veuve qui fait sa rentrée dans le monde :

—Madame, voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder un tour de valse ?

—Volontiers, monsieur, mais très lentement : mon deuil est si récent...

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XVII

Château de Rauchenstein, avril.

COMME ces oiseaux chantent ! Notre vieux docteur, auquel du reste je n'ai jamais affaire, aime à produire ses petits jeux de mots, et à dire, d'une mine solennelle ; — "Il y avait aujourd'hui une bataille terrible dans le jardin." — Tout le monde est effaré, et il s'agit simplement des rossignols. Quand il veut tâter le pouls aux dames, il leur dit : — Oserais-je solliciter l'honneur de votre main ? — Cela fait le bonheur de nos vieilles demoiselles.

Quand mon grand oncle Berthold saura que vous portez des chapeaux mous, il sera hors de lui. Avec cela, une grande barbe, et "l'affreux démocrate" est complet. Que vais-je apprendre après celà ? Cette idée me fait frémir !

J'ai lu à mon père votre beau livre ; il m'a dit, les larmes aux yeux ; — "Dieu soit loué qu'à notre époque, il se trouve encore des hommes pour penser et écrire ainsi !" — "C'est ce que je lui ai dit." — "Tu lui écris donc toujours ?" — Oui, père, puisque je reçois des réponses à mes lettres. — "Mais, mon enfant ! tu n'a pas le droit d'accaparer le temps d'un homme semblable. Une petite folle comme toi !" — "Il dit que cela lui fait plaisir." — J'en doute un peu. — "Mais, père, puisqu'il le dit !"

Mon père a ri. Je crois tout ce qu'on me dit ; sans cela, on ne saurait jamais à quoi s'en tenir. Vous ne pouvez dire autre chose que la vérité, n'est-ce pas ? Un grand esprit comme le vôtre, mentir ! Dites que vous ne le ferez jamais avec moi ! J'aimerais mieux ne plus recevoir une seule lettre !

Votre

ULRIQUE.

## XVIII

Greifswald, 23 avril.

Mon auguste amie !

Vous aimeriez mieux ne plus recevoir une seule lettre ? Cela veut-il dire que jusqu'ici vous les receviez avec plaisir, ou que vous y tenez assez peu pour mettre à leur place un de ces "principes", contre lesquels vous vous débattiez récemment si fort. Je peux, du reste, vous tranquilliser. Depuis que j'ai vu que tout le monde mentait, je ne trouve plus à cela rien de plaisant ; dès mon enfance, je n'aimais pas à agir comme tout le monde. C'est par ironie que je suis devenu "un démocrate" à chapeau mou et à grande barbe. Votre père a raison ; je devrais m'occuper d'autre chose que de prêcher un jeune Télémaque, qui d'ailleurs veut jouer avec moi au Mentor, et, en outre, redevient sans cesse tout à fait "féminin." Je ne veux en rien avoir à la princesse Ulrique, sachez le bien une fois pour toutes ! Si vous sortez encore de votre rôle, ce sera fini entre nous ! Je me permets de vous faire observer, par parenthèse, que nous autres plébéïens, nous ne trouvons pas poli d'écrire aux gens, sans s'adresser à eux par une appellation quelconque. Peut-être avez-vous oublié mon prénom ? Je m'appelle *Bruno*, un nom de roman, mais chez nous, en Poméranie, de simples mortels s'intitulent ainsi. "Cher Bruno", ferait un fort joli effet sur votre beau papier. Si *Bruno* ne vous plaît pas, mon second nom est "*Conrad.*" Il a cet avantage que personne ne m'a jamais appelé comme cela. Choisissez !

Avez-vous remarqué, au timbre de la poste, que je suis de retour dans mon trou ? Qui sait s'il ne serait pas devenu mon tombeau, si, grâce à une lettre de Pâques, la terre ne m'avait reconquis ? J'ai eu assez d'idées noires tous les jours précédents !

Le 14, le jour même ou je vous ai écrit brièvement de Berlin, j'entreprenais un petit voyage professionnel, à la recherche d'un manuscrit ; je vous confie cela sous le sceau du secret. Comme je vous ai déjà fait allusion à ma folie, sur quoi vous m'avez encore répondu en vraie femme,— (vous n'avez donc pas d'imagination, mon camarade !)—je puis vous avouer que je voulais, par la même occasion, en voir de mes yeux l'objet. Ma princesse, comme toutes celles des contes, gardées par des géants et des dragons, habite un château à la pointe d'un roc. La chose était donc difficile.

Si jamais vous vous trouvez en pareille situation, mon Télémaque, et si votre imagination n'a pas d'ici là vu pousser sa dernière dent de sagesse, adressez-vous à moi avec confiance. Dans ces occasions, j'ai du bonheur. Là-dessus, écoutez-moi !

J'étais arrivé à la grande ville de W*** ; j'avais refait ma toilette de façon à me rendre présentable, et repris ma place sur cet instrument de torture, qu'on nomme les banquettes d'un wagon, lorsqu'au moment où le train allait partir, un homme au teint blême se précipite — Conducteur, pour R*** ? — C'était là que se trouvait mon château enchanté. Le train se met en mouvement ; mais comme j'étais près d'une glace baissée, j'entends, j'ouvre vite la portière, et le retardataire s'élance. Naturellement, en cinq minutes, j'apprends qu'il est accordeur de son métier et qu'on l'appelle au château pour accorder tous les instruments avant la fête.

Dans les cinq minutes suivantes, je lui persuade (je vous ai déjà parlé de mon éloquence) de m'emmener avec lui comme assistant. —

"Quand vous direz que vous êtes obligé de repartir par le train suivant, on ne s'étonnera pas que vous ayez amené un aide. J'ai envie de voir l'intérieur du château, j'en connais l'extérieur et aussi la famille princière, par ouï dire."

Je me répands en louanges pompeuses sur cette noble famille. Lui n'en savait pas si long ; il était "démocrate" jusqu'au fond de l'âme, une âme d'ailleurs assez mesquine, car la récompense en écus sonnants promise par moi, fut tout ce qu'il trouva d'intéressant dans cette affaire. Mais cela m'importait peu.

Quand nous descendîmes de wagon, il me regarda une seule fois, d'un air soucieux, et dit en secouant la tête, que je ne ressemblais pas à un accordeur de pianos.

Vous rappelez-vous qu'il pleuvait, le mercredi d'avant Pâques ? On distinguait à peine les belles rives du fleuve ; la seule voiture que je trouvai au chemin de fer avait d'ailleurs de si petites glaces, outre que j'étais un peu distrait ou agité.... bref, je ne vis rien le long de la route avant d'entrer dans le grand vestibule tout en boiseries. Un domestique s'étonna de ce que nous faisions attendre la voiture, et, j'y songeai ensuite, c'était un peu singulier pour des accordeurs. L'intendant nous conduisit au salon et laissa un valet nous surveiller. Je ne pus regarder beaucoup autour de moi, mais en sortant, je trouvai moyen de demander si le piano de la jeune princesse n'avait pas aussi besoin d'être accordé. Jugez de mon bonheur ! La jeune princesse avait précisément un piano dans son petit salon, et le domestique m'y conduisit. Je restai une demi-heure dans l'appartement de l'adorée. Malheureusement, le brave domestique ne me quitta pas des yeux, pendant que je posais les différentes parties de l'instrument sur toutes les tables, une manière de parcourir la pièce. Imaginez-vous, Ulric que j'y ai vu un volume de Dante tout ouvert, et aperçu trois tercets traduits en allemand, d'un chère et élégante écriture, fortement raturés, ce qui est très bon signe. Le vigilant laquais m'empêcha de lire ; n'est-ce pas, Ulric, ce doit être un passage de l'*Enfer ?* Jusqu'ici, vous comprenez ma conduite ; au besoin, vous en auriez fait autant, mais j'arrive à mon grand coup.

Je voulais voir mieux que l'appartement ; mes aspirations s'élevaient jusqu'à sa maîtresse. Comment l'y attirer ? Je savais par hasard que de onze heures à midi, elle donnait, dans la salle à manger, des leçons à des enfants pauvres. Je jouai à grand fracas l'ouverture du Tannhauser ; c'est difficile, mais je suis un grand musicien. La ruse réussit ; elle parut, ou plutôt elle se précipita comme un ouragan, faisant encore plus de tapage que moi. Je m'interrompis ausssitôt et me levai. Je la dominais de toute la tête... Quelle désillusion, lorsqu'elle vit, à l'instrument démonté, qu'il s'agissait d'un accordeur ! Je le lus sur ses traits, si joyeusement épanouis, quand elle était entrée. Cependant elle dit : — " Vous jouez très bien ! " — Je m'inclinai en silence.

Vous ignorez peut-être, Ulric, ce qu'éprouve un "démocrate socialiste" lorsqu'il entend pour la première fois une parole de la bouche... Je veux dire quand une fille de prince condescend à louer son jeu ! Je conservai admirablement mon calme, si on tient compte de cette circonstance qu'elle a une voix unique au monde ! J'ai une organisation très musicale, mais ce n'est pas seulement le charme de cette voix ; il pourrait n'être qu'un effet purement physique, c'est l'âme qu'on y sent vibrer ! Il y a de quoi rendre sentimental ! " Votre Altesse (il s'agit d'une Altesse) ordonne-t-elle que je continue de jouer ?— Oui, je vous prie, cela me fait grand plaisir ! — Cette fois, le son de la voix avait quelque chose d'artificiel. Que voulez-vous Ulric ! elle est princesse et elle est femme ! Je jouai une suite de Bach, une des anglaises, qui n'eut pas son entière approbation. (Elle n'a que dix-neuf ans, dois-je ajouter).—"Jouez plutôt une chanson populaire," me dit-elle. Mais la cloche du déjeûner sonna et elle se précipita de nouveau hors de la pièce, non sans m'avoir dit — "Mille fois merci !" La politesse est la vertu des grands. Je m'en allai attendre alors devant la grande porte, sous la pluie, abandonnant toute besogne musicale à mon blond compagnon. Le concierge prit compassion de moi, en me voyant ainsi immobile, recevoir passivement l'averse ; il supposa sans doute que j'avai subi un choc violent, de nature à paralyser mes sensations, et n'osa pas néanmoins m'offrir l'abri de sa loge. Finalement, il me prédit comme consolation, que nous aurions de belles fêtes de Pâques. Je ne puis dire que cette prophétie se soit réalisée pour moi. Ma ménagère s'est fort étonnée de me voir revenir avant le commencement du semestre, ce qui ne m'était encore jamais arrivé ; elle l'a attribué à mon pied malade. Peut-être a-t-elle raison !

Je trouve fort belle l'histoire de votre grand tante et du marquis. Ce marquis était certainement un caractère frondeur ; seuls, nous autres frondeurs, nous avons des sentiments loyaux et profonds.

Voulez-vous raconter à votre père que le professeur, auquel vous accordez quelquefois la faveur d'une lettre, ira lui aussi au festival de Cologne ! Vous pourrez ajouter qu'il n'appartient très positivement pas à la catégorie des importuns. Si vous le désirez — seulement dans ce cas— j'aurai l'honneur de me faire présenter.

Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, Ulric ; il faut conclure ! Vous croyez que je me sens malheureux, parce que je suis libre et que je n'aime personne ? Mais j'aime l'humanité plus que vous pouvez le concevoir, car vous ignorez ses fautes et ses misères. Les malheurs mérités sont tout aussi durs que ceux qui ne le sont pas.

Pardonnez-moi, petit soleil ; continuez à graviter dans votre sphère et ne me suivez pas " dans le sombre empire ".

Votre ami le plus dévoué,

BRUNO.

---

## XIX

Château de Rauchenstein, 28 avril

Très honoré Professeur,

Si jamais dans votre vie, vous aviez éprouvé ce que signifie le mot " désillusion ", vous auriez hésité à me l'enseigner, car vous sauriez que c'est un sentiment très amer. Je ne sais ce que je dois dire de votre franchise par écrit, après votre mensonge en action. Pourquoi m'avoir raconté votre tour d'étudiant ? Sont-ce des remords de conscience qui vous y ont décidé ? Ne pouviez-vous supporter l'idée que je rentrerais dans le sanctuaire de ma chambrette, sans savoir qu'il avait été profané ? J'ai caché mon Dante au plus profond d'une armoire, déchiré en mille morceaux et jeté aux quatre vents la traduction. Si j'avais voulu qu'on en sût quelque chose, je vous l'aurais écrit. Je ne me rappelle ni l'accordeur ni sa musique. Je n'ai probablement pas regardé un individu inconnu, et mes oreilles étaient tout occupées de la cloche du déjeûner.

C'est autrement, tout autrement, que je m'étais peint notre première rencontre. Je me serais précipitée vers vous, les deux mains tendues, comme vers un ami de longue date, un homme qui m'a ouvert un monde de beauté et de grandeur.

(*A suivre.*)

## Frivole ?

SAVEZ-VOUS comment il se fait que, aujourd'hui, 26 juillet 1902, il soit l'époux, moi son épousée, cela depuis une année tout au près ?

Voici :... Mais, n'allez pas, s'il vous plaît, n'allez pas me demander combien de fois à l'ombre des ormeaux il m'aura juré fidélité ; ce serait, voyez-vous me plonger dans une confusion profonde, attendu que ce monsieur n'a jamais juré.... pas même fidélité. Tendrement, il aura conté fleurette un soir que la pâle déesse ?...En dépit du globe céleste tout entier, on ne l'a jamais surpris en délit de fleuretter. — La marguerite alors ? —De sa vie, n'a consulté que le code ; sur le sable mouvant de la plage n'a point tracé de nom, et les échos mystérieux n'ont pu redire aux vallons indiscrets l'impondérabilité de son amour.

Avec ma mère, une sœur et un frère, j'habitais à la campagne, un joli cottage où grimpaient gaiement le lierre et la clématite. C'était dans la belle saison, l'endroit préféré des amis de la ville, qui, dès la première huitaine de juillet, toujours se retrouvaient au grand complet.

Je venais de quitter le pensionnat, et, à dix-sept ans, heureuse, je reprenais ma place au foyer. Déjà, nos hôtes s'y trouvaient réunis et avec tous ces visages familiers, j'eus plaisir à échanger des salutations les plus amicales.

M. Charles D., qui l'an dernier encore condamnait ma frivolité et mon rire inextinguible, voulut bien passer quelques instants avec moi, et s'enquérir gravement de ma santé.

Le lendemain, pique-nique ; et par un merveilleux soleil, nous nous dispersions dans la vallée, par deux, par quatre, chacun au gré de sa fantaisie. Ma sœur et moi, avec quelques amis et le "cavaliere servente" de mon aînée, M. Charles D., nous nous dirigeâmes vers une touffe de roses sauvages dont le parfum avait trahi la présence. M. D. voulut le premier franchir le ruisseau qui nous en séparait, lorsque, par le hasard le plus grotesque comme aussi le plus malheureux, le vêtement inexprimable entre tous voulut faire le malin, et, crac ! à l'arrière plan, le sort désunit ce qu'avait uni un jour un chevalier de l'aiguille quelconque. Une pluie, hélas ! non, une grêle de rires tomba dru sur la tête du pauvre ; les dames s'abritèrent dans leurs mouchoirs tandis que, tout d'un coup, comme une flèche, la malheureux fendit l'air dans la direction du logis.

A notre retour, six heures, la victime clouée dans sa chambre, attendait l'arrivée de sa malle retardataire pour réparer du sort l'irréparable outrage.

Prise de pitié, je frappai à sa porte. On entrebailla timidement.

—Donnez-la moi, lui dis-je, je vais repriser. Après une seconde d'hésitation, une main nerveuse laissa tomber un paquet et, après dix minutes de travail, frappant encore une fois j'allais déposer sur un guéridon près de la porte le fatal vêtement lorsqu'une main saisit la mienne. "Pour l'amour de moi," fit une voix à l'intérieur, alors qu'une émeraude à mille feux glissait dans mon doigt. Surprise, je courus à ma chambre et rouge comme une pivoine, bien bas, bien bas, comme un écho sympathique, je murmurai : "Pour l'amour de vous...."

Et voilà comment il se fait que aujourd'hui 26 juillet 1902, il soit l'époux, moi son épousée, cela depuis une année tout au près.

MARICHETTE.

## Le Trac au Théâtre

TALMA, avant d'entrer en scène, avait un si grand trac qu'il tremblait de tous ses membres ; il ne fallait pas que quiconque lui adressât la parole ; il ne répondait pas, se tenant appuyé contre un portant de coulisse, récitant pour lui seul les premiers vers de son rôle.

Adrienne Lecouvreur entrait au dernier moment en scène, par un suprême effort ; mais souvent, après le premier acte, elle s'évanouissait dans sa loge, et l'on était forcé d'attendre qu'elle fût remise avant de frapper les trois coups pour le second acte.

Le grand Lekain, quand il devait jouer un rôle pour la première fois, était indisposé trois ou quatre jours avant la première représentation ; il s'enfermait chez lui, ne recevant personne.

Molière, quand il créait une de ses comédies devant le roi et la cour, était généralement si ému qu'on ne comprenait pas ce qu'il disait pendant les premières scènes. Peu à peu, il prenait courage, et, devant son succès, oubliait sa peur et redevenait vaillant à partir du second acte.

Rachel fut une traqueuse, mais à force de volonté elle triomphait de la peur ; seulement il était bien rare que le lendemain d'une première, elle ne s'alitât pas, brisée par l'effort qu'elle avait fait la veille.

Fréderick Lemaître prétendait ne pas avoir le trac. Il se vantait, car son émotion était si grande que quelquefois il manquait de mémoire.

Melingue, le soir d'une première, s'enfermait dans sa loge à partir de trois heures de l'après-midi, se récitant son rôle, se regardant dans une grande glace, étudiant ses gestes et ses jeux de physionomie.... Quand il entendait sonner le troisième coup, il demandait un verre d'eau avec un peu de cognac, qu'il buvait d'un seul trait, et disait, se forçant à rire, à son habilleur :

—Allons-y, mon vieux ! à la grâce de Dieu ! Si je suis sifflé, ce ne sera pas de ma faute !

Laferrière, l'éternel jeune premier, était bien aussi un vrai traqueur ; il parlait si vite pendant les premières scènes que quelquefois on ne comprenait pas ce qu'il disait. Mais quand il sentait que le public s'impatientait, alors il retrouvait toute son énergie et avait de beaux élans qu'il ne retrouvait plus aux autres représentations.

Déjazet avait un trac si grand que quelquefois, au moment où l'on annonçait le lever du rideau, elle demandait quelques minutes de grâce. Ce n'est que lorsqu'elle entendait le public frapper des pieds qu'elle disait au régisseur : "Vous pouvez commencer." Mais quand elle chantait son premier couplet, sa voix tremblait, et souvent elle était forcée de trouver un prétexte pour s'asseoir, de peur de tomber.

Les anciens artistes comme les nouveaux ont toujours eu le trac les soirs de premières. C'est pourquoi on devrait se montrer indulgent avec eux ils sont souvent à plaindre.

Ce qui est curieux, c'est que la maladie du trac augmente avec la réputation.

Il est rare que les débutants aient peur, et ce sont les vétérans qui sont les plus paralysés par le trac.

Ceci est facile à comprendre : plus l'artiste a de réputation, plus il risque d'être critiqué

Chez Sarah Bernhardt les dents se serrent violemment, par une sorte de contraction inconsciente ; les mots ne sortent plus de la bouche que martelés avec une sonorité âpre.

Baron, lui, deux jours avant une première, est forcé de ne se nourrir qu'avec du bouillon ; Mlle Marie Lecomte, est si troublée qu'elle croit toujours qu'elle va perdre la mémoire ; et tant d'autres...

A. LEMONNIER.

## Amour ! Amour !

UNE jeune femme s'est présentée, la semaine dernière, à la clinique de l'hôpital Notre-Dame, en se plaignant d'être devenue subitement sourde.

Le docteur en charge — à quoi bon vous dire son nom puisqu'il n'y a pas de cure merveilleuse à vanter— interrogea longuement la jolie patiente. Car, elle était jolie, la malheureuse, et tout le monde sait qu'une jolie femme sourde est cent fois plus à plaindre qu'une laide femme qui le serait — sourde aussi.

Donc, le sympathique spécialiste interrogeait la jolie sourde, qui l'était bien puisqu'on entendait crier le médecin du troisième étage. Était-héréditaire ? était-ce un courant d'air ? l'humidité ? enfin, quoi ? A toutes les questions la jolie sourde répondait négativement, mais en rougissant de plus en plus fort.

Après maintes sollicitations, elle finit par avouer que son *cavalier*, de retour de voyage, l'avait fortement embrassé à l'oreille, et que depuis lors, elle n'entendait plus rien.

Et en effet, après avoir examiné l'oreille, le docteur constata la rupture du tympan et une forte inflammation des organes.

Vous le voyez : l'amour ne rend pas seulement aveugle, il peut aussi rendre sourd. O, amour, amour !

E. E. M.

## EN GLANANT

### L'idole de l'Orissa

La reine Victoria fut de son vivant, aimée et vénérée à Londres, mais elle fut adorée comme une idole dans l'Orissa.

Depuis 1883, une tribu de cette contrée, l'a choisie comme déesse et lui rend un culte public.

Même aventure, il est vrai, était arrivée à un de ces sujets, le général John Nickolson qui, sans doute, afin de prouver sa toute puissance, n'imagina rien de mieux que de faire fouetter ses adorateurs.

La reine Victoria se montra une divinité plus clémente et plus douce en laissant toujours vivre tranquille la tribu qui l'adorait, et dont elle ignorait peut-être, d'ailleurs, l'adoration.

***

### Un mot d'enfant

On se répète, à Londres, un joli mot du prince Edouard, le fils aîné— six ans !—du prince de Galles. Il y a quelques jours, le jeune prince reçut en présent une magnifique Histoire d'Angleterre, illustrée par les meilleurs artistes. En feuilletant le volume, Edouard tomba sur une eau-forte qui représentait l'exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre. Curieux, l'enfant demanda une explication et un chambellan se mit en devoir de lui raconter la vie du malheureux Stuart.

Le prince écouta l'histoire jusqu'au bout. Et le récit de la fin tragique de Charles lui arracha cette réflexion originale : "Voyez-vous, moi, ça ne me sourit pas du tout. Je ne veux pas être roi ; je demanderai à papa de me faire médecin !"

***

### Une vraie journaliste

Parmi les journalistes de New-York, une femme, Mme Charlotte Wharton, se distingue par son souci de la vérité poussé jusqu'à l'extrême. Tous ses articles—articles d'un reportage hardi —sont vécus.

Successivement Mme Charlotte Wharton s'est faite scaphandrière, aéronaute et dompteuse.

Elle a plongé dans les mers à une profondeur de cinquante pieds, et elle a été enchantée de cette petite excursion sous-marine. Elle est montée en ballon, le vent projeta la nacelle contre un mur, et elle n'eut qu'une épaule démise — ce qu'elle considéra comme une grande chance.

Enfin, entrée en costume turc dans une cage contenant plusieurs lions, Mme Wharton en sortit saine et sauve.

Il faut avouer que peu de journalistes masculins sauraient montrer autant d'intrépidité et surtout conserver autant de bonne humeur que cette "reporteresse."

***

### Les petits pois des Pharaons

On sait déjà, des expériences concluantes ayant été faites, que des grains de blé, datant de l'époque des Pharaons et trouvés dans des sarcophages, peuvent parfaitement pousser après avoir été semés dans la terre. Or, il paraît que les petits pois—dont l'origine remonte aussi à la plus haute antiquité—jouissent de cette même faculté.

Un horticulteur de l'île de Bute, M. Stewart a, à l'heure actuelle dans son jardin, des petits pois en fleurs dont les graines étaient vieilles de treize siècles.

Un ami de M. Stewart, au cours d'un voyage qu'il fit l'an dernier en Egypte, avait recueilli une poignée de graines trouvées dans le sarcophage d'un Pharaon ; de retour en Ecosse, il fit cadeau de quelques-unes de ces graines à M. Stewart, qui eut la curiosité bien naturelle de semer avec soin, dans un terrain préparé, ces graines séculaires. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de les voir bientôt germer, puis pousser vigoureusement jusqu'à une hauteur d'environ six pieds ! Détail particulier, au lieu d'être blanche, la fleur est rouge avec une mince bordure jaune. Les cosses ont en moyenne 6 à 8 centimètres de long sur 2 de large. Quant aux pois eux-mêmes, ils sont un peu plus gros et sensiblement plus sucrés. Oh !

Ce qui prouverait que les nôtres ont dégénéré. Tout dégénère !

Les femme nous gouvernent ; tâchons de les rendre parfaites ; plus elles auront de lumières, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes.

SHERIDAN.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

J'ÉTAIS en ville l'autre jour, attendant avec beaucoup d'autres un tramway de la rue Saint-Denis qui tardait à paraître. L'aspect du ciel faisait présager un orage et chacun interrogeait anxieusement les nuages qui passaient et repassaient menaçants sur nos têtes. Le bienheureux char parut enfin et chacun de se précipiter "en avant" selon l'avis du conducteur qui s'échinait à nous le conseiller.

Quelques-uns—des favoris du sort, ceux-là—parvinrent à se placer. Pour ma part, j'avisai un banc où se trouvaient deux petits garçons d'une dizaine d'années. J'y montai et me tins debout tout en surveillant de l'œil mes petits voisins qui parurent se consulter du regard afin de savoir ce qu'ils devaient faire. Celui de droite poussa l'autre du coude en me désignant d'un geste furtif, son compagnon fit de même, et ce fut ainsi pendant quelques minutes. A ce moment de lutte dans les sentiments de mes jeunes héros, un monsieur assis sur un banc en avant de moi, se leva pour céder la place à une dame qui venait d'entrer. Ce fait parut donner plus de hardiesse à mes petits voisins dont le plus jeune, portant la main à sa casquette, me pria gentiment de prendre son siège.

Je me promis de vous raconter ce trait, jeunes amis, afin qu'il vous serve d'exemple. On s'imagine trop aisément à votre âge que ces marques d'égard ne sont pas obligatoires, quand c'est précisément dans votre jeunesse que vous devez commencer à les exercer ; vous grandirez avec ces habitudes de gentilhomme qui deviendront pour vous si facilement agréables. Il en est de ça comme de tout autre chose : le plus difficile est de s'y mettre. Ce n'est pas seulement à mes petits neveux que ces avis s'adressent, je veux aussi que mes petites nièces en fassent leur profit, car il m'a toujours fait mal au cœur de voir dans les tramways, de pauvres femmes avec des bébés dans les bras, obligées de se tenir debout en face de jeunes demoiselles commodément assises. Elles ne songeaient même pas à offrir leur siège, ah ! mais non, ces fillettes sont, je suppose, si fatiguées de leur journée !......

Je suis bien sûre, par exemple, qu'il ne se trouvait pas là une seule nièce de Tante Ninette, certainement non, pour ça j'en mettrais ma main dans le feu. Si je vous dis ces choses, c'est pour que vous le disiez à celles de vos connaissances qui, n'ayant pas l'avantage de faire partie de ma grande famille, pourraient s'oublier sur ce point.

***

Afin de donner plus de temps à mes correspondants, je ne publierai que la prochaine fois les réponses à la question que je leur ai posée : *S'il vous était donné de posséder la puissance pendant un jour ou deux, comment l'exerceriez-vous ?*

*Thérèse Surveyer*, Montréal, *Jeannette Méthot*, Arthabaskaville, ont envoyé leurs réponses aux solutions trop tard. Je ne leur en tiens pas moins compte et j'ai inscrit leurs noms dans mon grand livre.

TANTE NINETTE.

## Correspondance

Ahuntsic, Villa Florence, P. Q.

Germaine et Madeleine Sauvalle envoient par l'entremise du JOURNAL DE FRANÇOISE leur plus affectueux souvenir à leur grande amie Christine de Linden ; elles ont lu avec le plus vif intérêt son récit de voyage dans le "coin de Tante Ninette" et seront charmées de la lire encore. Ses petites amies du Canada pensent souvent à elle et seraient ravies d'avoir quelquefois de ses nouvelles.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Question drôlatique

Quels sont les ouvriers qui ne sont jamais vieux ?

### Histoire de France

(Pour mes jeunes savants de 14 à 10 ans.)

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles ?

—Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et du devoir.

## Solution des Jeux d'Esprit

### Charade No. 7

*Réponse :* Littérature.

Ont répondu : Comtesse Isaure, Fanny Maurault, Montréal ; Œillet rouge, Rose blanche, de Berthier ; Alice, Saint-Jérôme ; Adrienne, Trois-Rivières ; Julie, Rivière-du-Loup ; Loulou, Rimouski ; Edouard, Matane ; Lolotte, Malbaie ; Fleurette, Petite sœur de Fleurette, St-Jérôme ; M.-Ant. Gosselin·

## Les deux œufs durs

(*Suite*)

ON pense bien que John Crabe n'avait pas attendu l'ouverture des boîtes de *Corned Beef* pour filer—après avoir touché à la caisse royale ce qui lui était dû. C'était un vrai commerçant. A tous ces petits jeux, sa fortune s'arrondissait sensiblement. Lui était toujours maigre, actif et agile. Son poil roux s'était seulement parsemé çà et là de taches blanches et son nez, à passer par tant de soleils, avait pris la teinte violacée d'une aubergine bonne à manger. Mais un nez, même Anglais, n'étant pas un objet de commerce, John Crabe ne s'inquiétait guère du déchet subi par le sien. Il poursuivait sa brillante carrière à travers le monde avec le même flegme impassible, et son nom était avantageusement connu sur toutes les places et dans toutes les banques comme celui d'un homme d'une inflexible probité commerciale. "Paie ce que tu dois et trompe tes clients tant que tu peux," était sa devise, et il y conformait étroitement sa conduite. Croirait-on que depuis cinq ans qu'il courait la terre, il n'avait pas oublié les deux œufs durs qu'il avait mangés sans les payer à la gare de Paris ? Il leur avait ouvert un compte spécial sur l'un de ses carnets qui le quittait jamais, et il avait fait fructifier en conscience, la somme de 80 centimes qu'il devait bien malgré lui au patron du buffet, l'honorable M. Garaugeot.

Enfin, John Crabe, fidèle aux engagements qu'il avait pris envers lui-même, se décida à rentrer en Europe. Sa dernière opération—création d'une société philanthropique et humanitaire pour l'extraction sans douleur des dents d'éléphants—s'était soldée par un bénéfice considérable, et il revenait, conscience légère et bourse lourde dans son pays natal. Naturellement il passa par Paris. Il avait là une dette qu'il avait promis d'éteindre à son retour, et, en affaires, John Crabe n'avait qu'une parole. Le patron aussi—ce dernier un peu vieilli par les soucis accablants de son mé-

# PAGE DES ENFANTS

tier. Garangeot était justement, quand John Crabe entra, dans un de ces moments de mauvaise humeur et d'énervement que connaissent les restaurateurs les plus distingués. Son âme endolorie portait le poids d'une douzaine de gigots qu'il avait imprudemment commandés, croyant à une affluence de clients qui ne s'étaient pas présentés.

Le boucher avait refusé de les reprendre et il y avait eu des paroles vives entre les deux compères. Garangeot, petit homme bilieux, dont le sang avait l'air sur toute sa face d'une sauce tournée, accueillit fort mal l'Anglais :

—*Mossieu*, dit-il, nous autres, Français, quand nous avons une dette, c'est sacré pour nous et nous n'attendons pas cinq ans pour la payer.

Mais John Crabe n'était pas venu là pour se répandre en paroles vaines ; il tira son carnet de sa poche et dit :

—Voici nos comptes : je vous dois 16 cents, prix des œufs durs avec, en plus, la somme que ces 16 cents restés dans mes mains et exploités par moi, ont produit. Cette somme se monte à $247.05. Soit $247.05 cents en monnaie et deux timbres de un sou chacun pour faire l'appoint. Veuillez vérifier.

On voit si John Crabe méritait sa réputation d'intègre et scrupuleux commerçant. Quel malheur que Karamoko XVII ne fût pas là ! Il eût à coup sûr rectifié ses opinions sur son compte. A l'énumération fantastique, faite par la parole froide et précise de l'Anglais, Garangeot avait d'abord été ébloui. Deux œufs durs payés $247.-05 cents, quel rêve ! De Bercy au Point-du-Jour, on en a jamais fait un pareil dans le monde de la gargotte parisienne. Si Garangeot eut été un franc et loyal compagnon, il eût serré la main de John Crabe et eût empoché son argent sans compter, mais c'était une nature basse et une âme aigrie par les réclamations des clients. Une idée infernale traversa son esprit, et il répondit en sifflant entre ses lèvres minces et serrées :

—Pardon, monsieur, pardon ! Nous ne sommes pas d'accord et vous me devez plus que cela.

—Oh ! fit l'Anglais, qui pourtant ne s'étonnait pas tous les jours.

—Vous m'avez donné votre compte, continua l'hôtelier, voici le mien : les deux œufs dont il est question, si vous ne les aviez pas mangés sans les payer, *mossieu*, sans les payer, m'auraient donné deux poulets — ci, à un dollar chaque, comme la volaille est hors de prix à Paris, $2.00.

Avec ces $2.00, j'aurais acheté un cent d'œufs à deux sous pièce, qui m'auraient l'un dans l'autre, en comptant des pertes inévitables — oh ! je suis raisonnable ! *mossieu* — donné 90 poulets à $5.00, soit $450.00. $450.00, c'est déjà un capital. Avec cette somme, j'aurais établi, ce que je rêve de faire depuis longtemps à la campagne, une lapinière où j'aurais élevé — mettons, pour être juste — un millier de lapins qui m'auraient mené, à la fin de ma première année d'exploitation à la somme de $1,000,00 au moins. Ce n'est pas à un Anglais comme vous que j'apprendrai l'art de se faire des rentes en élevant des lapins. Je dis donc $1,000.00, ah! nous sommes loin de vos calculs, *mossieu*, et nous n'en sommes encore qu'à la fin de la première année.

John Crabe écoutait, debout devant le comptoir sans qu'un pli de son visage bougeât, sans qu'on vit tressaillir un seul cil de ses paupières. Le petit Garangeot, encouragé par ce silence, continua :

—$1,000.00 liquides, *mossieu*, c'est le pied à l'étrier. J'aurais quitté ce petit restaurant où mon génie étouffe, et j'aurais fondé un restaurant-brasserie sur les grands boulevards. Les commencements auraient été difficiles, d'accord, mais je tiens qu'au bout de la troisième année tous mes frais d'installation auraient été couverts et que mes $1,000.00 auraient fait des petits que j'évalue modestement à $10,-400,00. Ce n'est pas trop, n'est-ce pas ? Bien entendu, je n'aurais pas laissé dormir cet argent, j'aurais acheté une bicoque sur le passage du métropolitain, j'aurais été exproprié et, comme le jury est bon prince, j'aurais touché pour ma maison $35,000.00 net.

(*A suivre*)

## * VARIÉTÉS *

**La Sublime Porte . . . .** Depuis une époque très reculée, on a désigné en Orient sous le nom de "Porte" la résidence d'un roi. A Constantinople, on a ajouté l'épithète de "Sublime" au palais du sultan où se trouvèrent également logées, dès le commencement, les diverses administrations de l'empire De là l'expression de "Sublime Porte" pour désigner le gouvernement turc. Aujourd'hui que le sultan habite un autre palais (Yildix-Kiosque), on entend par "Sublime Porte" le gouvernement des ministres par opposition à la politique personnelle du sultan. Des évènements récents ont montré que la politique du Yildix-Kiosque et la politique de la "Sublime Porte" pouvaient n'être pas toujours d'accord.

Le Palais auquel on a donné le nom de Sublime Porte existe encore. L'une des entrées de ce palais consiste en une porte qui est d'aspect assez monumental : elle est flanquée de deux petites portes, qui ne semblent pas destinées à s'ouvrir souvent. Le tout est dominé par un fort laid auvent de plomb.

La Sublime Porte n'est ouverte qu'aux grandes solennités et le sultan seul a le droit de la franchir à cheval. Il ne l'utilise que pour *entrer* au palais. Lorsqu'il *sort* par là, c'est que la guerre est déclarée.

**Le pain de Nelson.** Pendant sa lutte contre la France, au début de ce siècle, l'Angleterre eut parfois à souffrir de la disette. Le blé manquait ; aussi le pain était-il hors de prix. Afin que les pauvres n'eussent pas à se plaindre de la privation de cet aliment si nécessaire, les grands seigneurs résolurent de donner eux-mêmes le bon exemple et de proscrire de leurs tables le pain, comme objet de luxe. Ils le remplacèrent par les légumes de la saison

Un jour l'amiral Nelson était invité à dîner chez lord Beckford, dans Grosvenor Square. Comme on ne servait pas de pain, le rude marin en réclama. Un domestique vint lui dire respectueusement à l'oreille, qu'à la table de lord Beckford on ne faisait point usage de cette denrée. Nelson n'était pas patient. Il se met en colère et demande son valet. Celui-ci s'étant approché, l'amiral tire un schelling de sa poche et lui ordonne d'aller lui acheter un petit pain. Comme tous les convives paraissaient choqués de ce manque de savoir-vivre, il ajouta : "Je me suis battu toute ma vie pour gagner mon pain ; il n'est pas juste que mes concitoyens m'en refusent."

Un pareil mot prouve assez que ce grand homme de guerre ne fut pas un grand homme.

Le bonheur, a dit Théophile Gautier, est un pays dont nul ne connaît la géographie.

## Bloc-Notes

M. l'abbé Em. B. Gauvreau, curé de Beardsley, (Minn.) me permettra de reproduire ici quelques lignes, qu'on ne saurait lire sans émotion, de sa lettre, relativement à une célébration de la Saint-Jean-Baptiste, dans une petite ville de la république américaine :

"Pour la première fois que je suis aux Etats-Unis, écrit-il, j'ai célébré la Saint-Jean-Baptiste avec des Canadiens-français que j'ai découverts, l'année passée, autour de la ville de Benson, perdus qu'ils étaient parmi les Suédois, les Irlandais, mais non absorbés, car ils avaient conservé leurs belles coutumes, leur langue et leur foi.

"Il y a là soixante familles—va sans dire qu'elles n'ont pas de prêtre de leur nationalité, mais le jeune curé de Benson, Father Shea, fait tout en son pouvoir pour leur faire oublier ce malheur.

"A son invitation, je leur donnai la mission, l'année dernière, et sur sa demande, nous avons célébré dernièrement notre fête nationale. A cet effet, rien ne fut épargné : église décorée feuilles d'érable, statue de Saint-Jean dominant l'autel, drapeaux canadiens—œuvre des doigts de votre serviteur—flottant hauts et fiers. Messe solennelle en plain chant, par les vieux de l'endroit qui ne l'avaient pas chanté depuis leur départ du Canada, vingt-quatre ans passés.

"Je fis le sermon, et vraiment, il ne fut pas difficile d'être éloquent, en voyant l'émotion peinte sur toutes les figures, au souvenir de la patrie absente, en évoquant les riants rivages du plus beau des fleuves, où vivent et reposent tous ceux que nous aimons......

"Voilà un quart de siècle que ces Canadiens sont venus s'établir dans les riches campagnes que domine la jolie ville suédoise de Benson, et, je vous déclare qu'ils parlent leur langue avec plus de pureté que les Canadiens de chez vous ; je ne sais à quoi attribuer ce fait

"Ça me paraissait impossible, mais c'était vrai.

"Pique-nique dans les bois, dîner canadien, danses et chansons. Les maisons de commerce avaient fermé leurs portes en l'honneur des Canadiens-français.

"J'avais apporté de chez moi une relique de Sainte-Anne qu'on fit vénérer après la messe. Puis, dans le cas où les braves Canadiens me demanderaient un second discours, j'avais encore un livre dont vous connaissez bien l'auteur, et l'*Habitant* de Drummond pour leur lire une historiette de chacun.. J'en ai gardé pour l'année prochaine, car nous avons organisé une Société Saint-Jean-Baptiste et la fête nationale sera fêtée aussi longtemps que je serai dans le voisinage.

"J'avais préparé un court prône français pour leur curé, qui eut le courage de le débiter en chaire, mais Dieu seul et moi savons ce qu'il en coûta ! Ces braves gens faillirent tomber de leurs bancs en entendant leur curé qui peut à peine dire . comment vous portez-vous ? leur parler le *doux parler* de France. C'était leur faire honneur et ils l'ont bien compris.

"Mais j'ajoute que ce jeune prêtre irlandais mérite les félicitations de nos compatriotes pour l'intérêt plein d'affection qu'il porte aux Canadiens de Benson.. "

Voilà un écho charmant et touchant combien ! — que je suis heureuse de faire vibrer aujourd'hui pour le bénéfice des lecteurs de cette page.

***

Un grand nombre de personnes m'ont demandé dans quelle librairie, elle pourraient se procurer le dernier livre de Mme Adam : *Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse.* La maison Beauchemin & Fils, 256 rue St-Paul, Montréal, s'engage à le fournir à toutes celles qui lui en feront la demande.

***

A l'Exposition d'Ottawa, qui aura lieu du 22 au 30 du mois d'août, on donnera un grand spectacle qui fera sans doute sensation. C'est la représentation de l'Incendie de Moscou, organisée par une troupe spéciale, composée d'acteurs et auxquels plusieurs centaines de militaires de la capitale prêteront leurs concours.

De l'incendie de Moscou date en effet, le commencement des revers de Napoléon. Il sera d'un grand intérêt d'assister aux terribles scènes de l'incendie comme aux événements qui ont précédé et suivi cet historique sinistre, et j'estime les gens d'Ottawa fort heureux d'être les témoins, sans danger aucun, d'un embrasement aussi terrible que grandiose.

FRANÇOISE.

## Conseils utiles

Un des meilleurs moyens de traiter un coup de soleil grave, est de se baigner la figure constamment, pendant quinze ou vingt minutes avec de l'eau douce aussi chaude qu'on puisse la supporter. Ce traitement enlève la rougeur et la démangeaison et la peau revient à son état normal plus vite qu'avec tout autre remède. Après avoir ainsi opéré, faites l'application d'une crème froide et pure ne contenant rien qui puisse vous irriter la peau.

*Odeur de peinture.*—On profite des beaux jours pour faire faire tous les travaux de réparation ou de construction dont on a besoin, comptant sur la chaleur, le soleil pour sécher au plus tôt plâtres ou peinture. Cette dernière incommode parfois très fortement certaines personnes chez lesquelles elle détermine de réels malaises. Ces malaises peuvent en général être attribués à l'évaporation de l'essence de térébenthine qui tend à priver l'air de son oxygène. Pour la faire disparaître, on dépose au milieu de la pièce fraîchement peinte un vase ouvert contenant du chlorure de chaux. Toutes les issues étant closes, vingt-quatre heures après on ouvrira les portes et les fenêtres pour établir une ventilation sérieuse. L'odeur de la peinture aura disparu.

## Cuisine Facile

Nous croyons que nos lectrices nous seront reconnaissantes de leur donner pour la saison chaude de l'été, des recettes faciles à préparer à la maison, et qui pourront les rafraîchir, ainsi que leurs hôtes, durant les brûlants jours que nous traversons :

### CAFÉ A LA GLACE

Une chopine de lait, une roquille de crême, une pinte de café noir et une roquille de sirop à 32 degrés. Mettez le tout dans une sorbetière ou un congélateur émaillé, autour duquel vous mettrez de la glace avec un peu de sel. Vous servirez quand le café sera très froid.

### THÉ GLACÉ

Infusez la quantité nécessaire de thé noir. Quand il sera suffisamment trempé, retirez-en le liquide, sucrez-le bien et mettez-le dans un endroit froid. On sert ensuite dans de grands verres dans lesquels vous mettez aussi de la glace cassée en petits morceaux et une tranche de citron. Ce breuvage est très délicieux et rafraichissant.

### ORANGEADE

Huit roquilles de sirop, dix roquilles de jus de citron, l'écorce de deux oranges, deux oranges, deux pintes et demie d'eau et le jus de quatre oranges Filtrez le tout et servez bien froid.

### LIMONADE

Une chopine et demie de jus de citron, une livre et demie de sucre et de l'eau au goût, ajoutant des tranches minces de citrons et servir très froid.

### LIMONADE TOUJOURS PRÊTE

Deux douzaines de citrons ; roulez chacun d'eux sur une surface unie et dure pour les bien amollir, couper le bout pour en sortir tout le jus et la pulpe. Puis filtrer et bien épaissir de sucre pour le mettre en bouteille dans un endroit frais. Ceci se conserve longtemps. Pour faire un verre de limonade, il n'y a qu'à mettre dans un verre d'eau froide autant de cette préparation qu'il convient à notre goût. Il faut préparer ces citrons quand ils sont à bon marché, comme en ce moment de l'été, afin de ne pas être privés de ce rafraichissant breuvage quand le prix en sera élevé.

### AUTRE BONNE LIMONADE

Voici une bien bonne limonade qui peut être embouteillée et se conserver autant qu'on le veut. Deux ou trois cuillérées à thé dans un verre d'eau froide de cette préparation feront un excellent verre de limonade.

Prenez cinq livres de sucre et une pinte d'eau froide puis faites bouillir graduellement. Mettez alors 3 onces d'acide citrique et 2 drachmes d'essence de citrons. Quand le tout es t froid embouteillez Le coût de ce breuvage est minime et ce qui le compose facile à se procurer.

Les timides sont des fleurs qui cachent leur cœur.

PH. GERFAUT.

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

1RE ANNÉE — No 10 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 9 AOUT 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Les numéros du mois d'août paraîtront le 9 et le 30.

IMPRIMERIE A. P[illegible]EON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## Le Sablier

*Ton cœur est un sablier fin,*
*Un joli bijou d'étagère*
*Où l'amour, en poudre légère,*
*Parait couler, couler sans fin.*

*Mais non, ta tendresse est pesée !*
*L'amant que ton cœur préférait*
*De ta mémoire disparait*
*Dès que la poudre est épuisée.*

*Et pour le remplacer, sa main*
*N'a qu'à tourner sur sa base*
*Ton petit cœur, ce double vase,*
*Où coulera jusqu'à demain,*

*Dans une chute insaisissable,*
*L'amour que tu mesureras*
*A celui que tu choisiras,*
*Belle oublieuse au cœur de sable....*

VICTOR PITTIÉ

## ?

TOUTE fantastique que soit cette histoire, je vous la raconte comme on vient de me l'écrire.

Naturellement, aucun nom ne sera donné ; il ne saurait cependant y avoir d'inconvénient à mentionner que la scène a eu les Provinces Maritimes pour théâtre.

Il y a quelques années, Mme X..., une Acadienne, rêva d'une maison et d'un jardin dans une campagne. Le rêve était tellement vivant qu'il lui fallut, à son réveil, faire effort de jugement et de raison pour se rendre compte qu'elle n'avait été dans cet endroit, que par l'imagination. Ce songe se répéta durant plusieurs nuits consécutives et elle devint tellement familière avec l'habitation qu'elle y voyait, qu'aucun détail ne lui était étranger.

Au déjeuner, elle faisait à son mari et à ses enfants des descriptions minutieuses d'une chambre bleue, d'une chambre rose et des autres pièces de la maison, sans oublier la disposition des allées et des plates-bandes du jardin.

—Quel dommage, disait en riant M. X..., que ton imagination ne soit pas habitable, car elle nous offre là une belle installation !

Après quelque temps, le rêve ne se répéta plus, et les années passèrent...

Dernièrement, Mme X... se rendit avec son mari dans le Nouveau-Brunswick, pour visiter une maison dont on offrait la vente dans les journaux et qui semblait répondre aux désirs qu'ils avaient d'une pareille acquisition.

Le spectacle qui attendait Mme X... en arrivant à cette propriété, la frappa d'un étonnement si grand qu'elle ne trouva pas de paroles pour l'exprimer. C'était la maison, les dépendances, le jardin du rêve !

Le propriétaire vint au devant d'eux et leur fit visiter la maison du haut en bas. Il y avait, en effet, la chambre rose, la chambre bleue et jusqu'à cet escalier tournant que Mme X... avait autrefois décrit comme étant d'ascension trop raide.

Au salon, Mme X..., recouvrant la voix, dit :

—N'y avait-il pas une porte, ici, ouvrant sur le hall ?

—Elle existe encore, madame, répondit poliment la maître de la maison, mais nous l'avons condamnée il y a quelque temps pour y placer ce meuble qui la masque complètement.

A ce moment, on vint chercher le propriétaire que sa femme mandait immédiatement chez elle.

Il s'excusa auprès de ses hôtes et disparut.

—Comment se fait-il, dit M. X... à sa femme, quand ils furent seuls, que tu connaisses l'existence de cette porte.

—Ne m'en parle pas ! s'écria Mme X..., prête à fondre en larmes, nous voici dans la maison que j'ai vue en rêve tant de fois ! Et, continua-t-elle en s'approchant d'une fenêtre, je la retrouve exactement comme elle m'est apparue ; je reconnais même ce X que le ciseau a taillé dans une des pierres de la façade, et ce saule dont les racines croisent trop fortement une des allées du jardin.... J'en suis toute nerveuse.

Le maître de la maison entrant sur ces entrefaites, prit à part M. X... et lui dit :

—J'ai à vous faire part d'un fait bien étrange. De la fenêtre de sa chambre, ma femme vous a vu venir ainsi que Mme X, et, figurez-vous qu'elle a reconnu, dans la personne de votre épouse, trait pour trait, la figure de cette dame, qu'elle a vue, pendant des semaines en songe, il y a quelques années, se promenant dans le jardin, puis, montant et descendant l'escalier. N'est-ce pas vraiment singulier ? Ma femme en est toute bouleversée, et je me demande si vous ne pourriez pas expliquer ce phénomène.

—Vous me voyez peut-être plus perplexe que vous, répondit M. X. Voici que je dois encore ajouter à votre surprise en vous racontant ceci.

Et il lui fit le récit de ce que l'on sait déjà.

Maintenant, les soi-disant acquéreurs se demandent :

Devons-nous renoncer à acheter cette maison qui nous conviendrait en tous points sans cette malheureuse histoire ? Ou, ne nous est-elle pas plutôt assignée par une force supérieure à laquelle nous devrions céder, parce qu'il y va peut-être de notre bonheur ?

Si cette question vous était posée, dites, que répondriez-vous ?

FRANÇOISE.

## La chanson des nouveaux époux

*Par Mme Adam (Juliette Lambert)*

(La chanson des Nouveaux Epoux se comse de dix poèmes en prose où les sentiments les plus nobles, les plus patriotiques, comme les plus tendres sont exprimés en un rythme élevé dont la mélodieuse harmonie jamais ne lasse. Chaque poème de ce chef-d'œuvre littéraire fut illustré par les artistes les plus célèbres. Nommons : Benj. Constant, Ed. Detaille, Gustave Doré, Jean-Paul Laurens, Jules Lefebvre, Fernand Lematte, Hector Roux, A, Morot, Munkacsy et Toudouze. Cette édition remarquable est aujourd'hui complètement épuisée, et tout en conservant précieusement le don généreux que nous a fait l'auteur d'un des rares exemplaires qui restent encore, nous désirons faire participer les lecteurs de ce journal à notre fête intellectuelle, en reproduisant, ici, l'un après l'autre, ces chants épiques, si justement appelés, "le Décaméron de l'amour chaste." En le lisant, ceux qui ont aimé, se souviendront peut-être.... Note de la Réd.)

### L'ARCO FELICE

Tous deux à cheval, au galop, sortent de la villa Fusari. Après avoir côtoyé les ruines des temples écroulés, ils gagnent le rivage du golfe de Baïa, pour jouir, en marchant, de la fraîcheur du soir.

Les paysans qu'ils rencontrent sourient en les voyant venir, s'arrêtent pour les saluer au passage, et longtemps les suivent du regard, sans envie, comme approuvant la fortune d'avoir fait ce jeune couple si beau, et sans doute si heureux.

"Dois-je toujours, la première, dit-elle, être forcée de rompre le silence ? Avant notre mariage, tu ne cessais d'exprimer ton amour, d'exalter ton bonheur futur, et maintenant ?"

Lui ne répondit pas.

"Parle !... n'importe quelle parole, mon bien aimé. N'est-ce pas que la brise est plus douce encore aujourd'hui, que le parfum de la vigne en fleur est plus pénétrant, que la vague est plus molle, et le ciel plus profond ?"

Il se taisait.

Les chevaux se rapprochèrent, et ralentirent le pas dans l'étroit chemin qui contourne le Mont-Nouveau.

Le golfe de Baia disparut.

Le jeune homme et sa compagne s'enfonça dans le bois, sous l'ombre des marronniers. Tandis qu'il caressait d'une main distraite le cou de son cheval, elle frappait du bout de sa cravache les feuilles et les déchirait.

"Tout ce qui aime a une voix, dit la jeune femme. Ecoute les ramiers qui ne craignent pas de répéter la même note amoureuse ; les mouches dansent et bourdonnent dans la même lumière, tout le jour : toi seul, tu te lasses..."

Il sourit.

Les époux, au sortir du bois, reprirent la route. Au loin, un pâtre chantait.

Elle l'aperçut, debout, perché au faîte d'une arcade qui s'ouvrait sur la mer immense.

Le pâtre chantait :

> De celui qui conte,
> De celui qui tait
> Ses joies d'amour,
> Qui donc aime plus ?
> Dis, ma bien-aimée !

"Dis ma bien-aimée !" répéta l'amant.

La jeune femme garda le silence : mais bientôt, pressant son cheval :

"Berger, cria-t-elle, je voudrais savoir comment s'appelle ta chanson.

"*La Chanson des nouveaux époux.*"

"Et cet arc élevé où tu trônes comme un augure, et sous lequel nous allons passer, demanda le jeune mari, sais-tu son nom ?"

Le berger répondit :

L'ARCO FELICE.

JULIETTE LAMBER.

---

*** Mlle Blanche Grimaud, la gentille artiste qui vient de mourir si subitement, était connue pour la vivacité piquante de ses reparties.

Un jour, elle fut invitée à venir jouer la comédie dans le salon d'un député très opportuniste.

— Et vos amours, mademoiselle ? questionna l'indiscret parlementaire.

— Comme vos convictions politiques monsieur, seulement, au lieu de changer selon mes intérêts, ils changent selon mes sentiments.

Jamais, depuis ce jour, le député en question ne pria Mlle Grimaud de revenir chez lui.

## Nos Fils

*(Conférence aux Dames Patronnesses de l'Institution des Sourdes-Muettes)*

(SUITE)

Alors il arrivera nécessairement, que soit à la suite d'une grande douleur ou d'un beau soir de bonheur, peut-être simplement en un beau jour de confiance, nous lui disions doucement, à ce fils adoré : Viens, mon enfant, que je t'apprenne la vie ; viens, bien-aimé, que mes lèvres t'enseignent à vaincre et à triompher. Ce qu'est la vie ! mon Dieu, nous le savons toutes, nous : les jours les plus beaux sont les jours les plus courts ! Jean Reboul, le doux poète, a dit si exactement en parlant de ce monde de misères et de souffrances :

> Là jamais entière allégresse :
> L'âme y souffre de ses plaisirs,
> Les cris de joie ont leur tristesse
> Et les voluptés, leurs soupirs !
>
> La crainte est de toutes les fêtes ;
> Jamais un jour calme et serein
> Du choc ténébreux des tempêtes,
> N'a garanti le lendemain.

Disons-leur, pourtant, que malgré ses écueils, malgré ses déboires, la vie apporte ses douceurs à qui l'emploie vaillamment, la satisfaction du devoir accompli, étant le plus grand bonheur ici-bas.

Imprégnons leurs sentiments d'une teinte chevaleresque. Au fait, pourquoi pas ? En pratiquant le culte du beau, en affirmant le règne du noble et du juste, je ne crains pas de le dire, en quoi nos fils pourraient-ils être ridicules ou diminués ! J'ai connu des hommes bien simples, de braves gens sans aucune prétentions dont la délicatesse de langage, les manières affables et polies, le respect qu'ils témoignaient aux femmes me faisait concevoir d'eux la plus haute estime ; quant au contraire, j'ai coudoyé de grands hommes, au moins réputés tels, qui me faisaient parfaitement horreur tant ils se montraient peu francs dans leurs agissements, égoïstes et malveillants à l'égard des humbles, mal-appris et rudes auprès des dames.

La mère est donc plus près de l'enfant que le père,—à elle de conserver cette influence voulue par la nature,

affirmée par sa volonté ! Créatrices nous sommes dans notre chair, créatrices nous devons être dans la formance des aptitudes, dans le moulage des cœurs.

Initions ces imaginations malléables aux beautés de la nature ainsi qu'aux nuances délicates du sentiment. Combien, ô combien, seront douces et calmantes les sensations de l'homme fait qui retrouvera dans un coucher de soleil, un bruissement de feuilles ou en des modulations harmoniques, la présence de cette femme qui apparait la première dans la souvenance des jeunes années. Autant que faire se peut, tâchons d'embellir la vision qu'ils auront de nous, nos fils... quand ils seront *grands*, *qu'ils auront souffert !* et que nous ne serons plus là.

Il est bon d'avoir le culte du passé, qu'ils le sachent ! quand on a des traditions à suivre et à transmettre on va droit dans la vie.

Habituons la petite âme à se juger elle-même, en toute sincérité comme en toute justice, sans orgueil et j'appuyerai sur cet autre mot : sans fausse modestie. Ah ! la fausse modestie ! cette immense vanité des lâches : Voilà, la cause d'un si grand nombre de talents avortés, de tant d'inutiles et coupables existences—je vous le demande à quoi peut atteindre en valeur sociale celui qui se croit bêtement bon à rien ou qui trouve plus commode de vivre comme s'il en était ainsi.

Comment, Dieu nous a donné un cœur que nous pouvons faire large à l'amour ; une intelligence apte à comprendre toutes les beautés, pourvu que nous nous en donnions la peine et voilà des individus qui se croient sur terre uniquement pour laisser faire...

Ces gens-là mangent, dorment, s'amusent, travaillent, souffrent, aiment et meurent comme ça... s'en s'occuper de rien : si la brise est douce, ils regardent béatement le soleil et ils sont bons mais ils sont sots,—si la tempête surgit, ils tourbillonnent au gré des raffales sans songer qu'il y a un port pour les naufragés et un Sauveur qui leur tend les bras — ces deux bras admirables, toujours largement ouverts dans l'offrande irrassasiée d'un cœur divin. Adorable cœur dont on ne veut plus dans nos sociétés modernes—hélas, si nous songions un peu à ce qu'ils sont devenus ceux qui se sont passés de *Lui !* hontes, des mondes écroulés.

Pour ce qui est des inoffensifs, des faibles, ils sont coupables de ce qu'aucune pensée supérieure n'élève leur conscience,—ils ignorent la charité et ne sont susceptibles d'aucune ambition. Les pauvres ! ils se trouvent trop petits pour rendre service, trop peu doués pour aimer, trop oubliés du Créateur pour se sentir au front l'étincelle divine. Ah ! ces égoïstes, ces tièdes, ces peureux, voilà, ce qu'il ne faut pas que nos fils soient.

A nous qui portons dans nos flancs les germes des races futures, à nous d'élever les âmes très haut, très haut : la vie la plus humble est sublime quand elle s'accomplit les yeux levés, cherchant l'inneffable perfection — songeons qu'elle est indispensable, même médiocre cette vie miséreuse, à l'harmonie de la volonté suprême.

Hommage donc à la mère ! hommage à celle qui relève les cœurs. Qu'elle soit la femme forte dont parle l'Evangile. Qu'elle cherche sa voie et la trouve. Qu'elle comprenne que c'est peu de chose de faire des créatures selon la chair, si elle est impuissante à les faire surtout selon l'esprit.

Ah ! mesdames, quand la maternité est comprise ainsi : tout à la fois œuvre humanitaire et civilisatrice, peut-on s'étonner que tant d'hommes qui furent honorés pour leur seul mérite, aient puisé l'essence de leur génie et de leur grandeur dans un modeste cœur de femme... On reconnaîtra que bien des artistes, aux immortelles renommées, aient pu reproduire sans s'en rendre compte le rêve d'amour d'une pauvre extasiée. On rendra honneur à qui de droit si des auréoles liliales font arc-en-ciel en des esprits tourmentés de poètes, puisque la pensée pieuse de l'honnête femme qui fut leur mère rayonne encore pour y faire resplendir l'immortalité sur des fronts mâles.

Allons ! mesdames, un peu de courage, soyons attentives ! Aimons nos fils pour eux, élargissons nos cœurs, ornons nos esprits afin que nos fils soient dans la nécessité de s'élever jusqu'à nous.

C'est alors qu'on pourra dire justement le mot de St-Paul : la femme est la gloire de l'homme.

MME DONAT BRODEUR.

Montréal, 16 mai 1900.

## A Mesdames nos épouses

L'UNE d'entre vous a demandé, dans un récent numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, comment nous aimerions être à votre place, si vous étiez à la nôtre. Permettez à une malheureuse victime de l'hymen, de vous donner là-dessus une opinion basée sur une longue et douloureuse expérience.

Supposons, mesdames, que vous soyez époux et que, hélas ! nous soyons femmes.

Aimeriez-vous entendre quotidiennement résonner à vos oreilles des propos comme celui-ci : les hommes sont des sots et des brutes, *le mien* surtout est une bête. Je serais si libre et si heureuse si j'étais encore fille. J'aurais pu épouser un Tel qui est aujourd'hui sénateur. Ah ! si j'avais voulu, je ne serais pas réduite à surveiller le ménage de ma maison.

Ces sortes de compliments font partie du mobilier de beaucoup de familles ; on dirait même qu'ils ont été consignés au contrat de mariage.

Si vous étiez le mari et que vous travailleriez douze heures par jour afin de gagner votre subsistance, seriez-vous heureux, de vous faire traiter de vaurien pourvu que vous ne fournissez pas à votre femme les moyens de remplacer les toilettes fort convenables par des costumes aussi riches que ceux de madame une Telle dont elle est jalouse ? Aimeriez-vous payer dix dollars pour le chapeau de votre chère moitié et n'être pas assez riche pour orner votre propre tête d'un couvre-chef de trois dollars ? Seriez-vous gai, le soir, en entrant au foyer, de constater que madame n'a pas eu le temps de préparer le dîner parce qu'elle est allée avec une amie, et à vos dépens, entendre une telle pièce à une matinée théâtrale, ou bien, qu'elle s'est rendue, pour économiser, à un encan et à un grand magasin d'occasions, où elle a payé le prix du neuf plusieurs objets de seconde main dont vous n'aviez aucun besoin ?

Quand vos affaires vous appelleront au loin, trouverez-vous agréable que votre femme se mette à pleurer pour vous accompagner, vous accuse de vouloir la tromper si vous n'acquiescez pas immédiatement à ses instances ; puis, dépense vingt-cinq à cent dollars dans ses préparatifs de voyage, vous occasionne double frais partout, et pour comble de bonheur, dise, au retour, que vous aviez l'air niais en chemin de fer ou dans une hôtellerie ?

Comment aimeriez-vous vous éveiller la nuit pendant que votre femme compte la monnaie laissée dans vos poches, lit votre cahier de notes, mêle vos papiers, et, sous prétexte de brûler une lettre écrite d'une main féminine, jette au feu votre bail ou le chèque que vous deviez déposer à la banque ?

Seriez-vous toujours joyeux, si vous trouviez votre femme en sanglots parce que l'on vous a vu sur la rue avec une cliente ? Aimeriez-vous que votre épouse reçoive mal les dames avec qui vous êtes en relations commerciales, sous prétexte qu'elles sont vos maîtresses ?

Quelle figure feriez-vous si, à un moment donné, vous remarquiez sur votre mouchoir les initiales de votre voisin ? Vous pâmeriez-vous de joie, si, un jour, en cherchant votre habit, vous aperceviez, dans la garde-robe, un appareil de téléphone soigneusement caché sous les costumes de madame ? Est-ce que vous permettriez à votre chère épouse de lire sous vos yeux les lettres que vous recevez de votre mère ou votre sœur ?

Aimeriez-vous entendre constamment disputer quelqu'un dans votre maison et être souvent le témoin impuissant de scènes terribles à propos de rien ?

Non, vous ne pourriez jamais vous faire à ce genre de vie, car il faut, pour y résister, la force physique d'un homme, le désintéressement d'un patriote et l'humilité d'un moine. Quant un homme se marie—fut-il avocat ou politicien—il doit renoncer à avoir le dernier mot dans la discussion. S'il veut réduire sa femme *à quia*, elle s'écrie qu'il la déteste, et s'il y réussit, elle fond en larmes et reste toute la journée sans lui dire un mot.

Ah ! mesdames nos épouses, nous sommes bien punis pour avoir succombé à vos charmes et nous gagnons chaque moment de joie que vous nous causez inconsciemment.

N'est-il pas naturel que très souvent, nous allions au cercle chercher une douce tranquillité que nous refuse notre propre foyer ? Nous sommes bien excusables de lancer par intervalles un furtif sourire à telle ou telle jeune fille dont la bonne humeur et le riche caractère n'ont pas encore connu les aigreurs du mariage.

Dieu, qui vous connaissait, mesdames, n'a pas voulu, par pitié pour nous, vous donner votre rôle. Nous lui en rendons grâce, et nous nous consolons d'être les époux, car notre sort aurait été cruellement insupportable si cette rude tâche vous avait été confiée.

MAC SOREL.

Montréal, 1er août, 1902.

## Entre Epoux

Rivière du Loup (en bas),
15 juillet 1902.

MON CHER MARI,

NOUS sommes arrivés, les enfants, la bonne et moi sans encombre et en parfaite santé. J'ai reçu ton télégramme ce matin. Je ne sais comment il se fait que tu n'aies pas trouvé la clé du buffet. Vous autres, les hommes, on dirait quand vous cherchez une chose que vous priez en même temps pour ne pas la trouver. Je dois avoir mis la clé sous le rug de la salle à manger, sous la troisième ou quatrième rosace du tapis à partir de la table. C'était pourtant facile à trouver comme bonjour.

Les enfants sont heureux de se trouver ici, mais, j'ai toutes les misères du monde à les empêcher d'aller jouer dans le sable. La bonne a bien du mal à les tenir toujours propres, surtout, avec le gros Paul, qui pleure pour se déchausser et barboter sur la grève. Je ne sais de qui il tient pour avoir des goûts comme ça.

J'espère que tu ne t'ennuies pas trop. Dans quel restaurant vas-tu prendre tes repas ? Fais attention, je t'en prie, à ne pas mettre la maison à l'envers. Tu pourrais fumer sur la petite galerie, en arrière, et surtout prends garde au feu. Quand tu pars, le matin, pour ton bureau, ferme les fenêtres, parce que la poussière entre et se pose partout.

Allons, bonjour, mon chat, sois bon garçon pour

Ta petite femme qui t'aime,

CÉLANIRE.

P. S. Je pense tout à coup que la clé pourrait bien être dans le pot à l'eau en argent, sur le buffet, ou bien encore sous un des coussins du sofa. A moins qu'elle ne soit sous la statue de Saint-Joseph, dans notre chambre à coucher. J'ai coutume de la mettre là, des fois. Cherche comme il faut.

C.

---

Montréal, 21 juillet 1902.

Ma chère Célanire,

Il faut croire que j'avais mal regardé, car la clé était restée dans la serrure

Je suis content d'apprendre que tu t'es bien rendue ainsi que tes enfants. Il me semble que tu pourrais les laisser jouer à leur saoûl ; quand j'étais à l'âge de Paul, j'ai sali plus d'un fond de culotte dans le sable et je ne m'en suis que mieux porté. — C'est ennuyant comme le diable en ville ; les maris sont presque tous veufs comme moi, et tu comprends, c'est pas amusant. Je vais manger chez Bélivoir, et le soir pour tuer le temps, Machin et moi, nous allons au Parc Sohmer : il y a des beaux ballets, je veux dire que la musique est belle. Ça me fait penser que j'ai rencontré au Parc, Catherine Roque qui s'est bien informée de toi et des enfants. Sais-tu qu'elle est amusante comme tout. Tu m'avais toujours dit qu'elle n'était pas très fine, mais, je t'assure, qu'elle est drôle à se tordre. Je voulais inviter quelques amis à venir faire une partie de bluff à la maison, mais tous les meubles sont si bien entortillés qu'il n'y a pas moyen de s'en servir.

J'embrasse les enfants et toi-même.

ZÉPHIRIN.

---

Rivière du Loup (en bas)
27 juillet 1902

Mon cher mari,

J'ai reçu ta lettre et j'espère que la chaleur n'est pas trop forte à Montréal. Je t'assure qu'il fallait bien envelopper tout, dans la maison, car les mites ne se seraient pas gênées pour faire leurs ravages. Et puis, je

te dirai bien qu'il vaut peut-être mieux que tu ne fasses pas d'invitations, car, des hommes ensemble, c'est bon à mettre le désordre et à déranger sans rien remettre à sa place. Imagine que Mme Duranleau nous contait l'autre jour, que son mari, l'été dernier, s'était fait chauffer un peu d'eau pour prendre un bain de pieds avant de partir pour voyage (entre nous, je crois bien que c'était pour en prendre un punch) puis il avait oublié de fermer la clé du gaz. Et tout le temps qu'il est resté à la campagne, près de deux mois, le gaz a toujours brûlé ! Le compte s'est monté au-dessus de 200 dollars. Depuis qu'elle m'a dit cela, je suis toujours inquiète. Quand la femme n'y est pas, ça va mal souvent, dans la maison. Fais bien attention au gaz, et prends garde aux allumettes que tu jettes sans regarder si elles sont éteintes ou non.

Est-ce que tu ne pourrais pas venir faire un tour à la campagne ? C'est amusant ici, il y a beaucoup de beau monde. Puis, les toilettes sont splendides. Tu as l'air de croire que je suis bien mise, cependant, si tu voyais les robes de Mme Merino et de Mme Lacarrière, tu me trouverais chenne, à côté d'elles. Je ne comprends pas cela, c'est un vrai mystère quand on pense que Merino fait bien moins d'argent que toi et que Lacarrière a fait faillite il n'y a pas longtemps... Figure-toi que cette pauvre Mme Pastré, elle, porte encore ses vieilles robes de l'année dernière ; moi, je t'assure que je resterais à la ville plutôt que de venir me promener avec des vieilleries. Elle a dit—pour s'excuser, tu comprends—qu'elle vient à la campagne pour les bains et le bon air et non pour y faire une exposition de robes. Si cela ne fait pas pitié des raisons pareilles ! Ses enfants ont l'air de petits ramonneurs ; je crois qu'elle ne les débarbouille que pour les repas et le coucher, et, tout le reste du temps, elle les laisse courir dans la plaine, aux bluets et aux framboises, ou patauger au bord de la mer. Elle nous soutenait à Mme Charnet et à moi que c'est la santé, ça ; mais elle a toujours été une excentrique, tu sais. Eh bien, moi, je puis t'assurer que je les tiens en ordre parfait, nos enfants. Poulette et Bibine sont toujours habillées en blanc, et elles font très attention à ne pas froisser leurs broderies. M. Alloa, de Paris, dit qu'elles sont jolies à croquer et qu'elles me ressemblent comme deux gouttes d'eau. C'est un homme très intelligent que ce monsieur Alloa, je t'assure. Il a bien hâte de te connaître, dit-il.

L'autre soir, au dîner, il y a eu une prise de bec entre Mme Parseval et Mme Fancigny, là, devant tout le monde. Tu peux croire si c'était amusant ; je te raconterai cela en détail. Tous les pensionnaires à l'hôtel ne parlent que de ça ; il faut avouer que la Parseval est terriblement mauvaise langue, mais la Fancigny, aussi, est jalouse à n'en pas voir clair. T'as bien de la chance, toi, d'avoir une petite femme comme moi, qui n'est pas jalouse pour un sou.

Au revoir, cher vieux. Regarde comme je t'ai écrit une longue lettre pour te désennuyer. Tu ferais mieux de ne pas aller au Parc Sohmer, parce qu'il y a des courants d'air. Je ne comprends pas que tu trouves Catherine intéressante, elle est laide comme un masque et avec cela, elle s'habille comme Cathos. Elle a beau courir après les hommes, cela ne la fera pas marier plus vite.

Les enfants sont bien et nous t'embrassons tous.

Ton affectionnée,

CÉLANIRE.

P. S.—Je suis bien aise que tu aies trouvé la clé du buffet. Je la croyais perdue.

---

Montréal, 6 août 1902.

Ma chère femme,

J'accuse réception de ta lettre en date du 27 juillet. Je ne pourrai pas descendre à la Rivière du Loup cet été. Les affaires sont *dull*, il est vrai, mais il faut toujours les suivre de près, d'autant plus que le petit Chose est à la veille de déposer son bilan, parait-il, et il y aura peut-être quelque argent à faire à ce moment. N'en parle pas à personne de la faillite de Chose, ça n'est pas encore connu. Tu peux rester à la campagne aussi longtemps que tu le voudras ; les enfants ne pourront que bénéficier de leur séjour à l'eau salée. C'est bien ennuyant à la ville, mais que veux-tu ? il faut bien faire des sacrifices dans la vie. Heureusement que le frère de Catherine est un bon chum ; il m'a amené plusieurs fois veiller chez lui. C'est une distraction pour moi, car, il n'y a presque pas moyen de veiller à la maison ; les boules de goudron qu'on as mises partout, pour les mites, je suppose, sentent mauvais comme le diable. Tu as tort de parler mal de Mlle Catherine ; elle est très aimable et bien complaisante ; elle a recousu deux boutons à mon paletot, puis, elle e t bonne cuisinière, car elle m'a fait manger un gâteau superbe qu'elle avait confectionné elle-même. Il était rudement bon.

J'ai hâte d'entendre le récit circonstancié de l'affaire Parseval vs. Fancigny. Amuse-toi bien. Comme je te l'ai déjà dit, tu peux rester aussi longtemps que tu le voudras. Je vais aller dîner dimanche chez Mlle Catherine et son frère.

Ton affectionné mari,

ZÉPHIRIN.

---

(*Télégramme*)

Rivière du Loup, 7 août 1902.

Rentrons demain à Montréal moi et enfants. Viens nous rencontrer gare Bonaventure à 7½ p. m.

CÉLANIRE.

*Pour copie conforme.*

CIGARETTE.

## Que la salle à manger soit fraiche

LA température des salles à manger est souvent trop élevée. Il arrive fréquemment que les servantes négligent d'aérer la pièce et d'en surveiller la température.

Une température de 70 degrés Fahrenheit est vraiment trop pour une salle à manger. Il faudrait 60 degrés tout au plus.

Si vous habitez durant l'été un appartement exposé au midi, que vous souffriez de la forte chaleur, il est facile d'obtenir une atmosphère délicieuse en fermant toutes vos fenêtres dès le matin, après une bonne heure d'aération, et rideaux tirés. Vous disposez dans les pièces des touffes de plantes champêtres, telles que la rue, la menthe poivrée, la lavande, la verveine. Vous prenez en outre de nombreuses tranches de citrons en fines rondelles, que vous disposez dans une coupe. L'atmosphère que vous vous composez ainsi est d'une fraicheur délicieuse.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XIX

Château de Rauchenstein, avril.

VOILÀ ce que vous avez perdu à plaisir ! Votre incognito a été complètement respecté ! Mais se présenter sous un tel masque à des gens qu'on connaît, qu'on nomme ses amis, n'est pas de bon goût, Monsieur, et je voudrais que la pluie vous eût encore davantage transpercé.

Je vous avais décrit ma chambre très minutieusement, vous la connaissiez assez ; qu'aviez-vous besoin de faire le curieux ? Je n'aime pas la curiosité ; c'est si vulgaire ! Il y a des défauts nobles et des défauts communs ; la curiosité est de ces derniers, Monsieur le Mentor ! Je n'avais pas osé m'informer de vos travaux de peur de paraître indiscrète. Vous, vous avez trouvé plus simple de faire votre enquête vous-même. Je ne suis pas une héroïne de roman, et ne trouve aucun charme à de pareilles surprises. Je ne suis pas davantage vaniteuse ; sans cela, j'aurais été enchantée de vous voir découvrir mes graves études. A présent, tout me semble gâté, comme si une gelée avait flétri mes fleurs et les jeunes pousses des hêtres ; elles baissent leurs petites têtes, bordées d'un liseré noir, en signe de deuil. Je n'ai raconté à personne ce que vous aviez fait : je ne veux pas qu'on se moque de vous.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

P. S. — La salle Gurzenich est vaste ; il y tient deux mille personnes. Vous aurez donc plus de peine à nous y trouver que dans notre propre maison.

## XX

Griefswald, 1er mai.

Illustre Princesse,

Non, je n'ai jamais subi de désillusion, je ne puis donc sympathiser avec Votre gracieuse Altesse. Je connais le mot ; ainsi que tous les gens de ma classe, j'ai reçu une solide instruction grammaticale ; mais je ne pourrai jamais connaître la chose.

C'est que je n'apprécie jamais les gens au dessus de leur valeur, quoiqu'en face de vous je m'en sois parfois donné l'apparence. J'ai toujours su, par exemple, que, dans ce qu'on nomme la haute société, la forme importait plus que le fond. On peut briser le cœur d'un homme, pourvu qu'on le fasse dans les formes ; on peut même tuer quelqu'un si personne ne doit s'en apercevoir.

Quel dommage que la littérature allemande perde par ma faute un traducteur de Dante ! Si je sens trop le poids des remords, je finirai par être obligé de suppléer, dans mes heures de loisir, à ce qu'auraient produit les vôtres. J'espère que vous ne laisserez pas les choses aller si loin.

D'ailleurs, pour désillusionner, il faut avoir créé des illusions. Je ne crois pas vous avoir jamais induite en erreur ni vous avoir jamais représenté ma personne autrement que sous les traits d'un plébéien enraciné dans ses mauvais principes. Cependant la chose est possible. Sais-je toujours ce que je vous ai écrit, pour ainsi dire entre la veille et le sommeil ? Daignez accepter, en tout cas, l'expression de mes regrets et de mon profond repentir ?

Et ne vous préoccupez pas du festival. Je n'ai encore jamais été au-devant de personne ; on vient toujours à moi, non que j'aie plus de valeur qu'un autre, mais parce que les hommes, sans distinction de rang, s'imaginent qu'un individu qui va droit son chemin et ne demande de conseil à personne, doit être intéressant.

Si j'avais d'avance consulté Votre Altesse sur la façon de me présenter au château de Rauchenstein, Elle m'aurait sans doute donné le conseil de faire comme l'Evêque de Limbourg et le Professeur X... de Giessen. Ces messieurs arrivent par le train de quatre heures, et repartent par celui de dix. Votre Altesse m'aurait reçu dans le salon, "les mains tendues," nous aurions causé en famille de la température, de l'Italie, de la Suisse, ou de quelque question littéraire, j'aurais goûté des bécasses de la chasse princière, dégusté du meilleur vin de Steinberg, etc., — Mais, je dois le dire à Votre gracieuse Altesse, avec des graines de sorbier, on ne prend que des grives et non des sangliers. Plutôt que de vous entendre jouer par ordre du piano après dîner, j'aime mieux faire un plongeon dans le Ryck, ce qui n'est pourtant pas une mort agréable.

Pourquoi vous écrire encore sur ce sujet, il ne nous intéresse ni l'un ni l'autre. Nous nous étions (pardonnez ce pluriel arrogant, les habitudes du langage rendent difficile de s'exprimer autrement) nous nous étions réciproquement persuadés que nous avions quelque chose de commun, une parenté remontant à notre ancêtre Adam. Vous croyiez qu'avec un peu de peine, on pourrait me dresser à me conduire dans votre salon comme l'Evêque de Limbourg, vous croyiez même que je n'avais que de nobles vices et aucun défaut vulgaire ; je m'imaginais que, sous l'Altesse, il restait une étincelle de la vraie personnalité humaine. Avouons-le franchement, avant de nous dire adieu ; nous ne l'avons pas cru réellement ; nous souhaitions seulement de le croire.

Je suis heureux d'une chose, c'est que vous n'ayez trouvé en moi aucun défaut *noble*, car, à mon avis, après les nobles vertus, les nobles vices sont ce qui a fait le plus de mal en ce monde.

Cependant, chez nous autres gens vulgaires, la plus grande impolitesse n'est pas de parler de soi, mais de parler aux autres de ce qu'ils ne peuvent comprendre. Comme je n'excelle pas dans ce talent, je préfère terminer ici.

Votre dévoué serviteur,

Dr. BRUNO HALLMUTH.

XXI

Rauchenstein, 9 mai.

Dites-moi un peu, cher Monsieur le Professeur, dans quel état d'esprit vous vous êtes trouvé, après m'avoir écrit toutes ces grossièretés ? Etiez-vous allégé ? Ne sentiez-vous plus de bile ? Ou bien avez-vous en écrivant, surexcité encore votre haine et votre rancune contre les grands de ce monde ? J'ai une confession à vous faire : après m'être montrée si raide et si irritable à votre égard, toute ma colère s'est évanouie en fumée, mais complètement ! Je l'ai cherchée ; j'ai voulu lui donner pâture afin de la fortifier et de l'accroître ; mais plus je cherchais cette pâture, moins je la trouvais, et ma colère s'en alla, d'abord d'anémie, puis de phthisie galopante. En recevant votre réponse, j'ai tellement ri que mon chien a pris peur et m'a sauté à la figure, appuyant ses pattes sur mes épaules. Vous le grand savant, moi la pédante écolière, nous nous sommes conduits en vrais enfants, et je ne vous ai fait attendre ma lettre que pour laisser à votre fureur le temps de mourir, elle aussi, d'anémie. Est-elle morte, bien morte ? N'est-ce pas, mon ami, vous lui tordrez le cou, et nous n'en parlerons plus jamais ?

Je ne sais comment il m'est encore arrivé d'oublier que j'étais Ulric l'écolière, qui doit aimer à jouer des tours cent fois plus fous que celui de mon Mentor, au lieu de parader pompeusement sur les grands chevaux de l'étiquette et du décorum. Je vous cite Horace, et je veux cacher mon Dante ! Je vous dépeins ma chambre, et il ne vous serait pas permis de la voir ? Je vous occupe de ma petite personne, et la curiosité vous serait interdite ; Je vous fais une description effrayante de mes exhibitions musicales, de nos conversations gantées, de nos interminables parties, et vous iriez ensuite les affronter ! Je comprends qu'on ait peur d'une partie de casino, plus que du tumulte d'une bataille.

Votre amie Ulric, comme malheureusement beaucoup de ses semblables, est une mauvaise tête, éprise de tout ce qui sort de la règle, et cette première entrevue a vraiment quelque chose d'aussi original et d'aussi imprévu que possible.

J'ajoute que ma phrase sur les défauts nobles était un peu risquée. Ma grand'tante, par exemple, est affreusement curieuse, et cependant c'est du sang bleu, s'il en fut ! Vous voyez que je suis du moins bon enfant, et que je m'avoue avec franchise dans mon tort, quand j'ai parlé un peu trop vite ? Là-dessus, descendez gentiment de votre chaire, venez me donner une poignée de main et dites que vous étiez d'humeur atrabilaire. Confession générale et absolution réciproque, jusqu'à notre prochaine querelle ! Prenez garde ; ne jurez pas si fort que c'est la dernière fois. Je suis très susceptible, je prends tout à la lettre, je ne comprends pas la plaisanterie, et je deviens tout de suite désagréable. Il faut se dire que j'ai vécu dans un isolement relatif, surtout sans société de mon âge et que je ne suis pas habituée aux taquineries. Mes cousins ont tous un peu peur de moi et disent : "Elle a une langue affilée comme une épée." Mais je ressemble aux gros chiens ; je n'attaque que les forts ; je laisse les faibles tranquilles ; tout au plus m'entend-on gronder un peu, en passant mon chemin.

A propos, je voudrais bien savoir comment Mara vous aurait reçu, si elle s'était trouvée dans la chambre. J'ai grande confiance dans ma chienne ; j'adopte aveuglément ses sympathies et ses antipathies. Quel dommage qu'elle n'ait pas été là ! Si elle n'avait pas défendu la citadelle, la reddition s'en serait suivie d'elle-même ! Je lui ai fait sentir une de vos lettres, et elle a remué la queue. Est ce par sympathie, ou parce qu'elle espérait déchirer encore celle-là ? Je n'ai pu le deviner et je suis tout aussi avancée qu'avant. Mon aveugle vous a entendu jouer et a dit : "La main du maître s'est posée sur les touches, et les cordes ont résonné d'amour." Or, l'oreille d'une aveugle est au moins aussi fine que l'odorat d'un chien.

C'est ma faute, d'ailleurs, si vous ne vous êtes pas fait reconnaître ; je ne vous en ai pas laissé le temps.

Là-dessus, mon ami, ne nous promenons pas comme des lions rugissants, prêts à s'entre-dévorer. En ce qui concerne le vin de Steinberg, vous l'auriez certes bu avec plaisir ; nous en avons d'excellent, et même de 1811 ! On doit le boire le jour de mon mariage ; je ne sais pourquoi, car je rends grâce à Dieu de n'être pas née en l'an 1811. Jusqu'à cet évènement, les bouteilles pourront se couvrir de bien des toiles d'araignées. Je ne suis pas faite pour me marier, car je ne puis me courber sous la main d'un maître. Non, non, jamais ! Quand je songe à ces mots : —"Tu obéiras à ton mari !—" je frissonne des pieds à la tête.

ULRICQUE.

XXII

Greifswald, 12 mai.

Très gracieuse princesse,

Enfin ! Je n'espérais vraiment pas que vous auriez tant de bonté et de grandeur d'âme.

En voyant passer le 6 mai sans m'apporter la réponse qui pouvait arriver ce jour-là, je me persuadai que je n'en attendais pas. Mais vers le soir, je montai à l'étage supérieur, dans l'appartement de mes parents, que je conserve depuis vingt ans exactement tel que ces êtres chers l'ont laissé en quittant ce monde, je me jetai sur un tapis et m'avouai que j'avais agi d'une façon impardonnable. Si vous étiez un homme, Dieu sait que je vous aurais télégraphié le jour même, pour mettre mes regrets à vos pieds. Vous vouliez m'écraser encore davantage, et c'est pourquoi je reçois aujourd'hui cette lettre d'une bonté sans égale. Si jamais mon imagination vous avait évoquée autrement que comme un de ces êtres de lumière, apparu par ironie en ce monde au milieu des humbles mortels, je vous en demanderais pardon aujourd'hui. Mais jamais je ne l'ai osé. Mon âme est remplie à votre seul nom d'un sentiment qui ne peut s'expliquer en paroles, quelque chose d'infinissable, que moi, l'homme rude et dur, je ne puis m'expliquer, car il est en désaccord avec toutes mes théories.

*(A suivre.)*

## La pitié est-ce de l'amour ?

Cette phrase est-elle vraie ? "*La pitié c'est presque de l'amour.*"

L'amour peut commencer par la pitié et peut finir par elle

MARC LEGRAND.

La pitié est l'émotion éprouvée, à la vue réelle ou purement imaginaire d'une misère physique ou morale, émotion généralement accompagnée du désir de soulager cette misère. On peut la ressentir à l'égard d'un ami, d'un indifférent, de même quand on a un peu de générosité au fond du cœur, à l'égard d'un ennemi. C'est dire que l'amour n'en est pas un élément indispensable. Il est certain qu'il la rend plus facile et plus efficace, il est évident aussi que ceux qui aiment le plus, ceux dont le cœur est le plus large, sont aussi les plus disposés à s'apitoyer sur les misères d'autrui, mais la pitié ne saurait être assimilée à l'amour, à moins qu'on appelle amour ce lien très vague qui unit tous les hommes, uniquement parce qu'ils sont des être semblables et qui porte les meilleurs d'entre eux à faire aux autres ce qu'il voudraient qu'on leur fit. La preuve c'est qu'on s'apitoie sur le sort des gens inconnus, indifférents par conséquent ; la preuve encore, c'est que souvent rien n'est moins fait pour inspirer la sympathie que les misères qui inspirent la pitié.

La pitié est cependant voisine de l'amour — ce dernier mot pris naturellement dans son sens très large — quand à ses conséquences ; puisqu'elle nous entraîne à faire pour des indifférents ce que nous ferions pour nos meilleurs amis ; elle est quelquefois aussi un acheminement vers l'affection, car il est bien vrai qu'une charité faite attache souvent autant qu'une charité reçue ; mais la pitié n'est pas l'amour, et ce dernier n'en est ni le principe ni la conséquence nécessaire.

VIOLETTE.

---

Qui ose prétendre que "la pitié c'est presque de l'amour," quelle absurdité ! Non, je puis même en parler par expérience : J'ai éprouvé jadis, une grande, une immense pitié pour un être jeune et maladif dont j'étais, je puis le dire "l'idole." Lorsque nous étions en présence, son regard se rivait sur moi, jusqu'à ce que ses yeux rencontrassent les miens et lorsque émue de pitié, devant son air suppliant, je lui faisais l'aumône d'un sourire, d'un serrement de mains, ou d'une parole si banale qu'elle fût, son visage s'éclairait d'une lueur étrange qui m'effrayait presque. Je plaignais sincèrement ce malheureux garçon, et je prenais à tâche de ne point encourager le sentiment qu'il avait pour moi, mais je sentais bien, que jamais, jamais je n'aurais pu l'aimer ; ma pitié, si profonde et si sympatique qu'elle était, se fût plutôt par la contrainte, changée en haine qu'en amour.

P. DESFONTAINES.

---

Cette phrase n'est vraie que pour les femmes ; pour elles, la pitié aussi bien que l'admiration, se lie souvent à l'amour.

Chez les hommes, jamais la pitié ne peut être de l'amour. Même devant la souffrance et les larmes qu'ils causent, si parfois leur cœur s'émeut, c'est plutôt par amour-propre.

Femmes, gardons-nous de la pitié des hommes, en vérité, elle est si peu sûre ! sachons plutôt avoir leur admiration devant les efforts de notre travail et les résultats de notre dignité.

R.

## L'Art de s'Habiller soi-même

**Apprêt du corsage tailleur** (*Suite*)

En règle générale, lorsqu'on assemble les coutures, qu'elles quelles soient, on doit soutenir le biais sur le droit fil, c'est-à-dire laisser aller sous les doigts plus de longueur du côté en biais que du côté en fil droit, il ne faut cependant pas exagérer afin que le biais ne fronce pas.

Quand le biais n'est pas assez soutenu, le fil droit qui est cousu avec ce biais fronce, si l'étoffe est légère, ou bouffe, si elle est forte ou consistante. Quand le biais est trop soutenu c'est lui au contraire qui fronce ou qui bouffe. Pour assembler les coutures, il est toujours préférable de tenir son ouvrage de manière à avoir le biais, c'est-à-dire la partie à soutenir vers soi, et la partie à tendre au-dessous.

Pour les corsages, les jaquettes, et généralement tous les vêtements ajustés, voici comment il faut bâtir les coutures.

1° Soutenir très légèrement, de 2 à 3 millimètres, le dos sur le petit côté au-dessus et au-dessous de la ligne de poitrine.

2° Soutenir le petit côté sur la pièce au-dessus du bras de 3 à 4 millimètres dans le haut (depuis l'emmanchure jusqu'aux deux tiers à peu près de la hauteur comprise entre l'emmanchure et la taille.)

3° Soutenir légèrement le devant sur la pièce de dessous du bras dans le haut (depuis l'emmanchure jusqu'à la moitié de la hauteur comprise entre l'emmanchure et la taille.)

4° Soutenir un peu le second côté de la deuxième pince dans le haut (depuis la pointe jusqu'à la moitié de la hauteur de la taille.) Ce bord doit être d'autant plus soutenu que la pince est plus biaisée

La première pince est bâtie juste, c'est-à-dire sans être soutenue, ni d'un côté ni de l'autre, parce que le biais est à peu près égal aux deux bords. A la couture d'épaule, le dos est soutenu de 1 centimètre sur le devant.

A la basque, tous les bords en biais sont légèrement soutenus sur les bords en droit fil.

Tout ceci paraît, à la lecture, un peu compliqué, c'est pourtant excessivement simple, lorsqu'on l'a vu faire ; et si aux premiers essaies on emploie plus de temps qu'il ne faut, on peut devenir bien vite très habile si l'on ne se décourage pas.

MARIE BOUDET.

---

***EMMA.—Oh ! je ne puis croire que Berthe ait accepté votre cousin... Ce n'est pas du tout son idéal...

ALBERT.—Oh, vous savez, entre fiancé sous la main et un idéal en l'air, elle ne pouvait guère hésiter.

***

A propos des dernières décorations.

Lamennais s'écriait un jour avec enthousiasme, que les Français auraient, dans le paradis, un signe qui les distinguerait des autres nations.

—Ce sera le ruban de la Légion d'Honneur, dit Lacordaire.

## EN GLANANT

**Une petite fille de Mme Sans-Gêne**

La catastrophe de Saint-Pierre a donné l'occasion de rectifier un point historique qui a son intérêt. Tous les biographes s'accordent à dire que la descendance du maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, n'a pas survécu à l'illustre soldat.

Or, ce qu'on ne sait pas, c'est qu'il existait à Saint-Pierre, il y a une trentaine d'années, une vénérable religieuse, Pauline Lefebvre, fille du duc de Dantzig, en religion Mère Onésime. "Elle était bien vieille alors, mais n'avait rien perdu de son énergie," dit un témoin qui l'a vu.

A l'époque où nous nous reportons, la fille du vaillant maréchal dirigeait, en qualité de supérieure, dans la ville aujourd'hui détruite, une communauté doublée d'un pensionnat de jeunes filles.

**A Esprit, esprit et demi**

Ceci est une lettre d'Emile Deschamps : c'est une demande d'insertion, mais habillée avec une ingéniosité malicieuse et rare :

"Versailles, 13 mai 1852.

"Mon cher Dumas,

"Dans les anciens jours, les lions léchaient les pieds des prophètes. Qui dit poète, dit prophète ; c'est pourquoi les lions viennent tous à vous. Je me trouve aussi avoir un lion, et je prends la liberté de vous l'envoyer. Lui permettez-vous de poser sa griffe dans le *Mousquetaire*, au bas de toutes les merveilleuses choses qui sortent de votre main ?

"Jamais lion n'aura jamais été plus fier.

"Merci peut-être, amitiés dévouées, bien sincèrement.

"EMILE DESCHAMPS."

Alexandre Dumas répondit simplement :

"Votre "Lion" est le bienvenu, monsieur, nous ne refusons que les ours."

N'est-ce pas joli ?

**Prédiction d'un moine allemand**

Tout le monde connaît la prédiction de la *gipsey* écossaise annonçant que Edouard VII ne serait jamais couronné. Elle avait été devancée par de nombreux oracles dont l'un remonte à l'an de grâce 1671 : *un moine allemand, en une vision qui embrassait les trois premières années du XXe siècle, faisait connaître ainsi son sentiment :*

Un roi non couronné tombera au moment de consommer malgré lui un nouveau sacrilège.

L'Angleterre, qui s'est jouée des maux des autres nations, sera humiliée.

Son empire sera détruit ; sa flotte sombrera et les Indes lui échapperont.

Elle sera bouleversée par une hideuse guerre sociale.

Les Stuarts règneront sur les Anglais...

**Les reines d'Angleterre "couronnées"**

Marie Tudor, la première reine régnante de l'histoire d'Angleterre, fut couronnée le 15 septembre.

Elle se rendit à Westminster, précédée de cinq cents cavaliers et suivie d'une brillante cavalcade de seigneurs. C'étaient les messagers officiels de la Reine, les huissiers, les chapelains, les gardes du corps, les officiers de la Couronne, les chevaliers du Bain avec leurs robes violettes, les deux rois d'armes, les ambassadeurs, etc. La Reine était assise sur un chariot en forme de litière traîné par six chevaux recouvert de drap d'or. Elle portait une robe "à la française" et, sur la tête, un cercle d'or pur formant une coiffure tellement massive que d'instant en instant elle se trouvait forcée d'appuyer sa tête sur ses mains.

La reine Elisabeth fut couronnée avec un cérémonial aussi pompeux. Le couronnement de la reine Anne en 1702 reste fameux par le déploiement de dignitaires, de fonctionnaires et de soldats qui suivirent la souveraine sur un large chemin tapissé de drap bleu semé de fleurs.

La reine Victoria fut couronnée aussi solennellement, mais moins fastueusement, en juin 1837. L'affluence fut telle que, pour peu de jours, l'ambassade française dut louer un hôtel au prix de 8,000 dollars. Un grand banquet de 400,000 pauvres en fut l'événement principal.

**Les pigeons voyageurs quatre siècles avant J.-C.**

Ils existaient déjà en ces temps reculés !

Si nous en croyons une communication récente, faite à Athènes par un érudit hellène, on a retrouvé la trace de pigeons voyageurs employés quatre siècles avant Jésus-Christ par un habitant de l'Ile d'Eguil, du nom de Taurosthène.

Taurosthène s'était rendu aux Jeux Olympiques, où il fut proclamé vainqueur. Le père de cet heureux mortel apprit le triomphe de son fils le même soir par un pigeon que Taurosthène avait emmené avec lui, et qu'aussitôt proclamé victorieux, il avait lâché avec un morceau d'étoffe rouge à la patte.

**Les enfants de Guy de Maupassant**

Le grand conteur n'est pas mort sans postérité, à moins qu'on n'interprête pas trop à la lettre quelques futilités d'état-civil. Et cette postérité, trois enfants, est en train de réaliser un des vœux intimes du pauvre persécuté, celui de vivre loin des professions libérales, loin de la rumeur littéraire, loin de la vie publique. Quelques jours avant de partir à la côte méditerranéenne, il répétait encore à la mère de ces enfants, cette recommandation qui fut la dernière.

Aujourd'hui, dans la petite et charmante ville de Sens où des périodes militaires avaient entraîné l'auteur de "Boule de Suif," l'aîné de ses enfants, Lucien, est devenu employé de banque, l'aînée de ses filles, une jolie brune de seize ans, confectionne des chapeaux en modiste accomplie, et la dernière, Marguerite, "portrait de Maupassant" attend l'âge d'un métier. Elle sera probablement modiste comme sa sœur.

Voilà comment, au moins dans ses descendants, le grand écrivain échappe à la persécution des lettres.

Un proverbe persan qui n'est pas précisément galant pour les dames : "Jeune homme, si tu vas à la guerre, fais une prière ; si tu vas à la mer, fais deux prières ; si tu te maries, fais trois prières.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

PETITS amis, je suis contente de vous.

Je savais que j'aurais pour neveux et nièces des enfants de cœur et d'esprit, mais ça été pour moi un plaisir nouveau de le constater encore une fois.

Pour la plupart d'entre vous, la perspective d'un malheur à consoler ou d'une pauvreté à soulager, semblent donner une réelle joie, et vous n'avez pas idée comme Tante Ninette, qui aime tant ses petits neveux et ses petites nièces, en a été charmée ! Cultivez ces sentiments généreux, et, plus tard, vous ne reculerez point devant un dévouement à exercer, et même, un sacrifice à consommer. Chacun des membres de votre famille sera heureux de se reposer en vous comme étant sa force et sa consolation.

Félicitations aux auteurs des réponses publiées en seconde page.

*Petit Jéromien* voudrait rendre tous les enfants heureux. C'est très bien, petit ami ; en attendant, continue à faire le bonheur de ceux qui t'entourent et tu auras rempli une bonne partie de ta mission.

*Fleurette*, elle, va encore plus loin : *Je voudrais rendre heureux*, dit-elle, *tout le monde.* Cela pourrait avoir son mauvais côté, petite nièce, si cette félicité durait plus de deux jours. Avec la versatilité incontestée qui est l'apanage de l'esprit humain, on s'ennuierait même de cette félicité constante, et je suis sûre que les contrariétés et les peines seraient reçues avec une certaine joie, quand ce ne serait que pour l'amour du changement. Tu as de si bonnes idées de gouvernement, qu'il serait à désirer que les pays prissent modèle sur toi, amie, et alors, comme tu le dis si bien, il n'y aurait plus "*ni despotisme, ni tyrannie.*"

*Petite sœur de Fleurette* nous donne une idée de son cœur compatissant. Cependant, il y a deux choses que je ne puis passer sous silence. *Je doterais les artistes de mon pays*, dis-tu. Eh bien ! petite nièce, au risque d'encourir la disgrâce de ces derniers, je dirai que je ne suis pas tout à fait de ton avis. Je préfèrerais qu'on leur donnât le moyen de cultiver leurs talents. Le luxe, très souvent, tue le travail, et l'absence du travail, éteint la célébrité.

*Je donnerais le pouvoir aux femmes.* C'est une générosité que j'aurais mauvaise grâce à te reprocher, et je crois bien avec toi que les choses ne s'en porteraient pas plus mal ; seulement, je connais bien des hommes que cet arrangement ferait terriblement enrager.

*Irène Chabot*, 11 ans, voudrait en ce jour de puissance qui lui serait accordée, *que personne ne souffrît du froid ou de la faim, et que tous ceux qui pleurent fussent consolés.*" C'est une haute ambition, petite nièce, quelle cueillette de bonnes œuvres il y aurait à faire, ce jour-là ! Je ferais avec plaisir cette expédition avec toi, petite amie.

*Irène* veut être journaliste quand elle sera grande : rien n'empêche que ton désir se réalise, chérie ! Seulement, il faudra te mettre bien en tête que les pièces d'or seront rares dans ton gousset. Le journalisme peut être une des plus nobles professions, mais comme toutes les choses intellectuelles ou esthétiques, ce n'est guère lucratif, je ne te dis que ça.

*Fanny Maurault* donnerait aux pauvres tout l'argent qu'elle pourrait recueillir. Ce désir si désintéressé fait honneur à ton cœur, chère petite.

*Si j'avais la puissance pendant un jour*, écrit *Maurice Bauset*, *je l'exercerais avec bonté.*

Bravo, *Maurice*, tu as compris que cette vertu est la base de tout bon gouvernement, mais j'aurais aimé que tu eusses précisé en quoi tu ferais consister cette bonté.

"*Pour moi*, dit *Etienne*, 9 ans, *j'achèterais toutes les poupées de la ville, et je les ferais distribuer aux petites filles de mon quartier.*"

Bien, en voilà toujours un qui promet d'avoir des égards pour le sexe soi disant faible. Merci au nom de ces fillettes que tu rendrais si contentes, *Etienne*, et je souhaiterais que tu l'eusses cette puissance, puisque tu saurais si bien l'exercer.

Voici une autre réponse que je cite textuellement et qui me vient des environs de Montréal :

"*Moi*, écrit *Ecolier*, *si j'étais puissant pendant un jour, je mettrais mon maître d'école à ma place*, et *j'essaierais sur lui quelques-unes des punitions qu'il m'a fait subir, depuis que je suis entre ses mains.*" Non, mais si ce jeune monsieur ne relevait pas d'un pensum lorsqu'il a tracé ces lignes, j'en serais bien surprise. Cette réflexion m'a bien amusée car elle venait d'un élan du cœur qu'il ne faut pas méconnaître.

Allons, *Ecolier*, sois bon garçon, et tu ne trouveras pas le régime de l'école aussi dur. Voyons, ne veux-tu pas essayer ?

Mais, voici le clou. La lettre que je vais vous citer ne vient d'un petit compatriote du bas de Québec, je la reproduis sans omettre une virgule :

*Petit Roi*, 7 ans ; "Si j'avais la puissance pendant un jour, ça voudrait dire que je serais riche, n'est-ce pas ? Eh bien ! j'achèterais toutes les sucreries qui se font dans la Province de Québec, et je les donnerais à tous les enfants de mon village, mais je me servirais d'abord, parce que j'ai remarqué que lorsque je ne me servais pas tout de suite je ne trouvais jamais l'occasion d'en avoir à mon goût."

Pensée extrêmement judicieuse et pratique. Si *Petit Roi* n'est pas député quelque part dans l'avenir, il aura manqué sa vocation, seulement, si il veut se faire élire, je ne lui conseillerais pas d'émettre de tels principes devant ses électeurs, ça pourrait nuire à sa candidature.

Maintenant, chers petits amis, je vous donne un mois de vacance. Jusqu'au mois de septembre, vous n'aurez rien à faire qu'à lire les voyages intéressants de Mlle de Linden et le petit feuilleton "Les deux œufs durs," sur lequel j'attire votre attention. Ce morceau est un petit chef-d'œuvre de finesse gauloise que vous lirez avec plaisir si... mais je ne veux pas en douter, vous le comprenez parfaitement.

TANTE NINETTE.

# PAGE DES ENFANTS

## Voyages Personnels

(Ecrit spécialement pour les neveux et nièces de Tante Ninette)

**(En Ecosse)**

VOS ailes sont-elles bien reposées pour un long trajet, car aujourd'hui vous allez me suivre bien loin de la brumeuse Albion, au-delà des mers jusqu'à l'Athènes du Nord..... Non, non, n'ouvrez pas votre histoire de Grèce, vous n'y trouverez pas les renseignements que vous cherchez..... voyez plutôt de vos propres yeux (de l'imagination bien entendu) car tout en causant nous voici arrivés — reposons-nous un instant pour jeter un coup d'œil sur cette ville pittoresque qui se déroule à nos yeux ; elle est située au pied de deux hautes collines "Arthur's Seat, et "Salisbury Crag," un antique château aux tours crénelées la dominent ; alentour se déploie une contrée verte et ondulante, et une ligne bleue, d'un bleu intense, coupe l'horizon : C'est la mer du Noret, Des rues étroites et tortueuses nous mènent au vieux quartier de Cannorgate bordé de hautes maisons, noircies par une fumée de plus siècles, et à cinq, six quelquefois dix étages. Ce vieux coin qui paraît avoir conservé toutes les traditions féodales est appelé: garde loo (corruption de: gardez l'eau,) car les ménagères n'ayant point d'endroit commode pour jeter l'eau de leur lessive la lançait tout simplement par la fenêtre, criant gare au passant au-dessous, qui, s'il était un peu sourd recevait un bain à douche, pas aussi confortable que ceux inventés de nos jours ! Nous voici maintenant dans Princes Street, la grande rue commerçante, le centre de la ville. Mais comme elle a l'air différente de ses collègues à Londres, Paris, Vienne et St-Pétersbourg ! (Piccadilly, rue de Rivoli, Graben, Perspective Nieosky). Elle monte et elle descend en légères ondulations comme une montagne russe, bordée d'un côté par un touffu feuillage. Admirez le beau monument gothique élevé à la mémoire de Walter Scott poète et romancier et le barde par excellence de l'Ecosse légendaire. Un peu plus loin le chemin nous mène à Holyrood, (Holy-Rod, Ste-Croix) Palace, la demeure des anciens rois Ecossais. En regardant le sombre édifice et la chapelle en ruines nous songeons à Marie Stuart, et nous sympathisons bien avec la belle jeune reine de 18 ans, car cette froide mais somptueuse demeure devait contraster péniblement avec ces pittoresques châteaux style-Renaissance, qu'elle venait de quitter. Le vent du soir (véritable bise dans ce pays) semble nous souffler cette jolie et triste parole : Adieu, charmant pays de France, berceau de mon heureuse enfance, Adieu ! te quitter c'est mourir...

Et comme par ironie du sort, une grande fontaine aux allégories bizarres, s'élève dans la cour du château et porte le nom de sa persécutrice : Fontaine de la reine Elisabeth !

CHRISTINE DE LINDEN.

## Solution des Jeux d'Esprit

### Question drôlatique

Quels sont les ouvriers qui ne sont jamais vieux ?

Rép. Les mineurs.

Ont deviné. Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Margot la Pie, Rimouski ; Jeannot Lapin, Rimouski ; Victoria, Trois-Rivières ; Jules IV, Saint-Joachim ; Antoine, Montréal ; Rosée du matin, St-Hyacinthe.

### Histoire de France

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles : " Ralliez-vous à mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et du devoir."

Rép. Ces paroles furent prononcées par Henri IV à ses soldats lors de la bataille d'Ivry, en 1590.

Ont bien répondu : Jeannot Lapin et Margot la Pie, de Rimouski ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fanny Maurault, Montréal ; Victoria, Trois-Rivières ; Jules IV, Saint-Joachim ; Maurice Bauset, Trois-Pistoles ; Fleurette, Ferriola, Rita M.

Bienvenue à *Berthe* qui devra n'être plus jamais timide avec Tante Ninette ; à *Irène Chabot* à qui j'en veux de n'être pas venue avant ; à *Margot la Pie* et *Jeannot-Lapin*, en qui je devine avec plaisir deux noms familiers à mes oreilles québécoises.

Un gros merci à *Maman d'Antoinette* ; pourrais-je lui demander de répéter la charade ? Pendant une courte absence, on a mêlé toutes mes paperesses et je n'ai pu retrouver sa lettre.

TANTE NINETTE.

## Correspondance

*Chère Tante Ninette,*

Si j'avais le pouvoir je donnerais aux bons seulement à ceux qui aiment les enfants la fortune et le bonheur pour que tous les petits enfants soient heureux que cela serait beau.

PETIT JÉROMIEN.
*(Agé de 10 ans.)*

---

*Chère tante,*

Si j'avais la puissance durant un jour, d'abord, je découvrirais les plus malheureux, les délaissés, les pauvres honteux, je les soulagerais ; j'assurerais aux enfants, pauvres comme riches, une instruction proportionnée à leurs talents ; je doterais les artistes de mon pays ; je donnerais le pouvoir aux femmes. Enfin je ferais tout mon possible pour que l'avenir de mon cher Canada soit des plus prospères.

PETITE SŒUR DE FLEURETTE.
*(12 ans.)*

---

*Tante Ninette,*

JOURNAL DE FRANÇOISE.

S'il m'était donné de posséder le pouvoir pendant un jour oh ! alors je voudrais rendre tout le monde heureux. Je ferais cesser les guerres, j'abolirais la tyrannie, le despotisme, je rétablirais les victimes d'injustices dans leurs droits. Enfin je ferais goûter le bonheur à tous.

FLEURETTE.
*(14 ans.)*

---

Un charmant enfant blond s'amusait hier à jouer avec un bambin de son âge qu'il voyait pour la première fois, dont il ne comprenait pas le langage, mais qui pleurait à chaudes larmes. Il s'efforçait, le petit gentil, de le consoler et n'y pouvait parvenir. Il demanda à sa maman de lui expliquer pourquoi l'étranger ne lui répondait pas.—C'est que, dit la maman, il est Anglais.—Mais, non, riposte le bébé, il ne peut pas être Anglais, il pleure en français ! Alors la mère le prit dans ses bras et lui dit : Si, mon petit chéri, il est Anglais ! S'il pleure comme toi, il ne faut pas t'en étonner, car vois-tu, tout le monde pleure en français.

## Bloc-Notes

Je n'ai pas assisté aux fêtes jubilaires de l'Université Laval, de Québec. J'essaie de m'en consoler en tendant l'oreille aux échos que m'en apportent encore les journaux de la capitale, dans la reproduction des discours prononcés à l'occasion de cette touchante et patriotique démonstration.

C'est ainsi que, dernièrement, mes yeux sont tombés sur le discours de M. Armand Lavergne, E. E. D., proposant la santé des dames au banquet de l'Université.

Je m'attendais à des dithyrambes bien pardonnables chez un jeune orateur se trouvant encore au temps où la femme et la rose semblent les synonymes de la beauté et de la perfection, à un âge où "des années fleuries roulent leur gai printemps." Je ne fus donc pas peu surprise de lire, à la place de louanges exagérées, des conseils, des avis qui ne dépareraient pas l'œuvre d'un aïeul à cheveux blancs. Non, ce n'est pas de nos charmes réels ou imaginaires dont M. Lavergne a entetenu ses convives, mais de l'*action sociale que nous pouvons exercer dans le monde*.

Ainsi, on peut le constater, la jeune génération — c'est celle qui parle par la bouche de l'étudiant en droit — comprend, mieux que celle qui la précède, toute l'influence que la femme est appelée à exercer sur la société Au lieu de lui dire: "Peignez, jouez du piano, madame, amusez-nous!" on l'adjure de contribuer d'une façon plus noble, plus grande, au bonheur général.

"C'est à vous Mesdames, a dit M. Lavergne, qu'est confiée l'éducation première de nous tous, Comme le statuaire l'argile, vous modelez de vos mains maternelles les jeunes intelligences. Aussi nous serons ce que vous nous ferez : nous serons bons, généreux et forte dans la lutte, si dès le bas âge vous nous faites voir qu'il y a pour un homme d'autres ambitions que celles de bien manger, de bien se vêtir et d'entasser beaucoup d'écus. Si vous, les mères, vous enseignez à vos fils que pardessus tous les amours, plus haut même que celui qu'il vous doivent, il en est un qui les prime tous : l'amour de la patrie

"Et en dehors du cercle évidemment étroit de la famille, votre puissance peut encore utilement s'exercer. Je ne vous demande pas de former des clubs de revendication nationale ou de tenir des congrès. Mais que ceux que vous admettez dans votre cour, que vous rêvez pour fiancés, soient, d'abord et avant tout, des cœurs fiers et des intelligences, que vous leur inspirez autre chose que le désir coûte que coûte..."

Hardi, mais juste.

Plus loin, l'orateur dit encore les paroles suivantes, qui ne manquent pas d'ébahir un peu, si l'on fait un retour en arrière :

"Si les Canadiennes le voulaient, tout le monde parlerait le français au Canada."

Et sur cette petite mercuriale, lestement formulée, il lève son verre et boit galamment *aux jolis yeux doux* "qui ont mérité de devenir le chant de tout un peuple, à Josephte, femme de Jean-Baptiste......"

Je ne déclarerai pas que le discours de M. Armand Lavergne est un chef-d'œuvre, mais j'affirmerai, qu'au point de vue du jugement et du bon sens, il ferait honneur à plus d'un homme d'Etat et je l'en félicite.

***

Dans une des revues médicales que l'on m'adresse et que je reçois à mon corps défendant, on peut bien le dire, je lisais au sommaire, le titre suivant d'un article : *Hygiène de l'enfant durant les fortes chaleurs.*

Vite, je prends mes longs ciseaux et je cours à la page indiquée, décidée à faire profiter les mères de famille des recommandations gratuites — pour une fois — du médecin.

Autre surprise : l'article n'a que quelques lignes et se résume tout entier dans cette phrase : "Au premier dérangement de l'enfant, appeler un médecin." (!)

Et lequel, mon bon monsieur, lequel ? si on peut savoir....

***

Bienvenue à *La Paix*, journal publié au Lac Mégantic. Un confrère bien connu et dont je prise fort le remarquable talent littéraire, M. Henri Roullaud, en est le rédacteur-en-chef.

Je salue encore *La Voix de l'Outaouais* publié par M. Bourbeau Rainville. C'est Cujas qui se fait journaliste. Je retrouve avec plaisir, parmi les collaborateurs émérites de la nouvelle feuille, le nom de Lizette (Mme Bourbeau Rainville) qui signa, je crois, son premier article — très goûté alors — dans le *Numéro-Souvenir* que je publiai, il y a quelques années, à l'occasion des fêtes de la Noël et du Jour de l'An.

Je souhaite sincèrement à ces deux journaux prospérité et longue vie.

***

A propos de l'incendie du monastère de la Trappe, à Oka, un journal anglais de cette ville—la *Star*,—décrit la scène telle qu'elle lui est rapportée par un témoin oculaire; celui-ci - un Canadien-français,—dans l'enthousiasme que soulève en lui la bravoure et l'action héroïque des bons pères, dit que pour sauver leur couvent "*the holy men* worked like *devils*......" Amusant n'est-ce pas ?

FRANÇOISE

## Cuisine Facile

### Breuvages rafraichissants

SORBET A LA MOUSSE BLANCHE

Prenez le jus de six citrons et l'écorce bien finement découpée de deux qui auront trempé dans le jus pendant une demi-heure. Coulez le jus et ajoutez assez de sucre pour bien l'épaisir. Il faut ordinairement une pleine tasse pour chaque citron. Ajoutez 3 chopines de lait et mettez de suite dans un congélateur rempli de trois parties de glace cassée et une partie de gros sel. Tournez lentement pour commencer, et quand cela épaissit tournez rapidement jusqu'à ce que ce soit bien ferme. Ajoutez de la glace et du sel, puis laissez au moins deux heures avant de servir.

MOSELLE

Une bouteille de vin de Moselle blanc ou rouge, avec une bouteille d'eau de soda, une partie de citron, 4 tranches d'ananas (les ananas en conserves peuvent s'employer) et du sucre au goût. Il faut laisser ainsi reposer le tout une heure, avant d'ajouter 2½ livres de glace pour chaque bouteille de vin.

CHAMPAGNE

Une bouteille de champagne, deux d'eau de soda, l'écorce coupée mince d'un petit citron, un verre à vin de brandy, plusieurs petits morceaux de sucre. Faire reposer ceci une heure avec quatre nectarines avant d'ajouter la glace.

NECTAR

Découpez bien minces les écorces de deux citrons. Mettez-les dans un pot en pierre et versez dessus un gallon d'eau bouillante. Quand ce sera un peu refroidi, ajoutez-y le jus coulé des citrons, une livre de sucre en morceaux et une demi livre de raisins hachés, bien fin. Laissez reposer trois jours le brassant chaque jour. Après ce temps, filtrez et embouteillez. C'est alors prêt pour s'en servir.

AMERS

Une pleine tasse de houblon dans une chopine de vin blanc. Mettez dans une bouteille à grande ouverture et laissez tremper quatorze jours. Coulez alors et vous pourrez l'employer. Cela peut être pris avec de l'eau ou du vin.

SIROP AU CITRON

Faites bouillir pendant quinze minutes deux livres de sucre en morceaux dans deux chopines et demi d'eau. Mettez dans un bol en pierre. Quand ce sera froid ajoutez ½ drachme d'essence de citron et une once d'acide citrique. Embouteillez et pour usage on en met une cuillérée à table dans un verre d'eau.

BIÈRE AU GINGEMBRE

Mettez une livre de sucre brun dans une casserolle émaillée, puis une onze de gingembre moulu. Versez dessus un gallon d'eau bouillante, laissez refroidir et ajoutez une cuillerée à table de levain (*yeast*). Laissez passer la nuit dans un endroit chaud. Coulez et embouteillez. Après une semaine, vous pourrez vous en servir.

## L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

## EN VINGT ANS RENTIER

# La Caisse Nationale d'Economie

Société Philantropique et Mutuelle, fondée le 1er Janvier 1899 par L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE de Montréal. Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93.

**Les HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS de TOUT AGE peuvent y appartenir.**

13,000 Membres inscrits avec un Capital inaliénable de $65,000.00. En payant **Un Sou par Jour** à la CAISSE NATIONALE pendant 20 ans, vous vous assurez après cette date un revenu annuel suffisant pour subvenir à votre existence, durant le reste de votre vie.

**La CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE**

est unique dans son genre, elle est la seule Société qui n'exige aucun examen médical, et qui inscrit sans aucun frais d'entrée, les femmes et les enfants de tout âge.

*Demandez les formules d'applications et les renseignements additionnels à*

ARTHUR GAGNON,
*Sec.-Trés.*,
Monument National, Montréal.

*Réservé*

1RE ANNÉE — No 11 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 30 AOUT 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
| --- | --- | --- |
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## SOMMAIRE



Les numéros du mois de septembre paraîtront le 13 et le 27.

... 1505-1507 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
| --- | --- | --- |
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## LA JEUNE FILLE

(BALLADE)

*Traduit du Roumain*

*Elle est morte, elle est morte,*
*La gloire des jours s'en est allée,*
*Qui maintenant ira le matin réveiller le vieux puits sonore ?*
*Qui répondra le soir en chantant à la voix dolente des brebis ?*
*Qui fera résonner son rire clair parmi les sentiers ?*
*Et rebondir le fuseau, et resaisir le fuseau lorsqu'il s'échappe ?*
*La terre lui disait : " Belle fille,*
*Comme je voudrais t'avoir,*
*Te coucher dans mon sein*
*Où germent les racines.*
*Je fais tant de fleurs pour les plaines,*
*Des fleurs qui brillent au grand jour,*
*Que je veux une fleur pour moi seule,*
*Une fleur que je couvrirai,*
*Une fleur dont je me nourrirai,"*
*Et la terre l'a prise*
*Et la terre la tient entre ses bras.*
*Et la jeune fille répondait à la terre :*
*" Bonne terre fraîche, ne me prends pas,*
*Ne me tient pas dans tes bras.*
*N'as-tu pas assez des semailles qui frissonnent ?*
*Et du pas léger des amants ?*
*Bonne terre fraîche, je ne veux pas dormir sous toi,*
*Mais je veux me couvrir la tête,*
*Et devenir une épouse robuste aux travaux,*
*Et te donner la sueur de ma jeunesse,*
*Et créer de beaux enfants qui te cultiveront.*
*Bonne terre fraîche, ne me prends pas."*
*Mais la terre l'a prise,*
*La terre la tient entre ses bras,*
*La terre ne la rendra pas,*
*Elle est morte, elle est morte.*
*Qui maintenant ira le matin réveiller le puits sonore ?*
*Qui répondra le soir à la voix dolente des brebis ?*
*Qui fera par les sentiers sonner son rire clair ?*
*Elle est morte, elle est morte.*

HÉLÈNE VACARESCO.

NOTE DE LA RÉDACTION.—Nous nous estimons heureuse de reproduire une des chansons roumaines que notre éminente collaboratrice, en ce moment, à Paris, récite avec un succès retentissant dans les salons si recherchés de Mmes la duchesse de Rohan, la baronne de Baye, la comtesse de Noailles, etc, etc. Nous joignons ici nos félicitations à celle du Tout-Paris brillant et lettré qui applaudit, chaque année, Mlle Vacaresco, avec un enthousiasme toujours nouveau.

## Far Niente

NOUS avons tous, je pense, habitants des grandes villes rivés à la même chaîne, souventes fois dans nos occupations quotidiennnes, ces nostalgie d'air, d'espaces immenses, et de ces désirs intenses de remplir la prunelle de nos yeux par de verdoyants panoramas, loin des bruits et de la promiscuité des foules... Heureux donc, ceux qui, succombant aux tentations du nonchaloir, peuvent aller où leur âme chante !...

C'est non loin de Montréal, dans un beau et grand village, mirant des toits coquets dans les eaux limpides d'une rivière que j'ai vécu—oh ! si peu de jours—la plus charmante des pastorales.

Dans cette retraite, tout est bon, tout est sain. Un recul du temps aux époques patriarcales. C'est que l'homme appliqué à la terre devient candide et fort comme elle. Celui-là seul qui l'abandonne, après s'être donné à elle, a le cœur plein d'instincts pervers.

Ce fut un enchantement ! une détente complète que ce repos aux grands champs où les blés achevaient de mûrir leurs gerbes blondes, où le sarrazin en fleurs parfumait la brise d'exquises senteurs de miel. Tout me charmait de cette vraie campagne, que n'a pas encore gâtée l'afflux des citadins en rupture de ban. J'écoutais, amusée, l'histoire des amours de Jean-Paul-Georges — (Jean fils de Paul petit - fils de Georges) avec Marie-Jacques. Le rendement considérable des terres de JosNanette, ou la vente du dernier cheval de Jos Mimi, que je ne connaissais d'ailleurs ni les uns ni les autres, excitaient cependant mon

plus vif intérêt. Et le détail des élections municipales ou parlementaires que me racontait mon vieux et cher hôte, le soir, après souper, me ravissait entièrement.

Le médecin du village, que j'allai voir avec empressement, me parla de ses clients—toute cette partie du pays —avec une affection émue. Songez qu'il est là depuis quarante-deux ans déjà et qu'il y restera encore aussi longtemps que Dieu voudra. D'après son ordre formel, à sa mort, sa ménagère jettera au feu tous ses livres de créance. Il se considère assez payé par l'estime et le respect sans bornes dont on l'entoure et par les regrets durables qu'il laissera derrière lui. A ce prix, ne détruit pas qui veut ses livres de créances.

"Dieu n'a pas dessiné un rivage, a dit Lacordaire, élevé une montagne, arrosé une vallée et creusé une mer, sans savoir pour quel peuple ou quelles âmes, il travaillait." Cette pensée me revenait sans cesse à l'esprit, dans ce coin de terre, dont l'aspect riant et paisible indiquait le bien-être et le calme qu'on y jouissait.

La rivière Yamaska, qui rappelle la Loire par ses méandres et la joliesse de ses horizons, roulant ses ondes égales entre deux rives verdoyantes, donne encore l'image de la vie sereine qui s'écoule dans ces lieux.

La prospérité y éclate partout. Songez qu'il n'y a pas un pauvre et qu'on ne donne qu'au chemineau qui passe... Ah ! le chemineau ! comme je comprends la passion vagabonde qui le mène, de campagne en campagne, aux décors divers et toujours si beaux. Comme il devient facile de contracter le goût de la flâne dans cette atmosphère heureuse, au milieu de la splendeur d'une nature abondante et généreuse, qui, durant la belle saison au moins, prodigue gratuitement ses fruits pour nourriture, et, pour repos, l'ombre de ses grands arbres.

J'ai toujours gardé fidèle et reconnaissante souvenance du premier roman que j'ai lu. C'était l'honnête histoire d'un passeur et d'un bac, lesquels, l'un poussant l'autre, avaient accompli des prodiges de dévouement et de vertu. Aussi bien, ils en recevaient, à la fin du volume, la récompense, bien méritée. Le passeur avait du maire une médaille quelconque, puis épousait la plus belle comme la plus modeste fille du pays ; et le bac, retapé à neuf, ne se promenait plus qu'orné de banderolles multicolores. Si le roman ne semble pas très palpitant, c'est qu'il n'est pas lu par des yeux de huit ans, mais j'ai conservé inaltérable mon désir de passer en bac une rivière quelconque, fut-ce même le Styx.

Eh ! bien, mon souhait s'est réalisé, j'avouerai même que ce passage fréquent en bac de la rivière Yamaska n'a pas peu contribué à la poétiser dans mon esprit.

Pierre, le passeur, n'a pourtant rien de commun avec un héros de roman, mais il a son cachet d'originalité, ce qui, après tout, vaut peut-être mieux. Pierre, donc, est un robuste et grand gaillard, très peu soigneux de sa toilette, et, qui a, pour principe, de ne pas parler ou de ne pas répondre aux gens dont la mine ne lui revient pas. Songez donc qu'un "monsieur prêtre" lui aurait demandé, un jour, une information et qu'il n'obtint pas un mot ! Le fait était inouï au village.

Mon hôtesse, qui craignait une de ses impertinences ordinaires, m'avait nerveusement dit, tout bas, en entrant dans le bac :

—Je vous en prie, ne parlez pas à Pierre.

Naturellement, j'en mourais d'envie. Pour ne pas m'exposer cependant à un affront direct, je risquai une phrase qui ne s'adressait à personne en particulier, et, qui, à la rigueur, pouvait rester sans réponse.

—Ça doit être un rude métier tout de même que celui de passeur, fis-je, en reluquant, sans en avoir l'air, l'effet de ma sympathie sur le visage de Pierre. Un ride s'effaça à la commissure des lèvres, et, son œil se tourna vers moi, subitement adouci.

—Ah ! pour sûr, grogna-t-il.

Ah ! le triomphe sans mélange d'un pareil moment !

Eh, mon Dieu, voilà mon bonheur qui s'achève, il faut regagner la ville grondeuse et le travail tyrannique. J'irai auparavant au cimetière où les trépassés dorment leur ultime sommeil autour de la vieille église, sous les rayons de la lampe du sanctuaire, veillant et priant pour eux. A travers l'herbe, croissant haut et dru, l'on me dirigea au stèle funéraire sous lequel repose une petite morte chérie dont les talents littéraires et le vibrant patriotisme promettaient tant d'œuvres à son pays. Hélas ! combien s'en sont allées ainsi, au matin,—fleurs trop frêles — dans le vent rude !

Encore quelques promenades sur les routes solitaires, quelques haltes sous les ormes gracieux, puis, une station au vieux Calvaire, sur le bois duquel la tradition veut que l'on pique une épingle pour chaque grâce que l'on demande ..

Une épingle, deux épingles.... et qui sait à quel nombre nous nous arrêterions, si nous n'en manquions pas, tout à coup — seulement, avons-nous bien la foi qui exauce ?

Et je pars, l'âme apaisée, retrempée... reconnaissante aussi à la tourelle hospitalière où lui ont été prodigués tant de soins bienveillants et délicats.

J'ai toute ma vie pour m'en ressouvenir.

FRANÇOISE.

## La chanson des nouveaux époux

### POSOLIPPO

DU ciel enflammé par le soleil couchant, il pleut des rayons qui rougissent la surface paisible de la mer.

Les nouveaux époux sont étendus à l'arrière d'une barque à six rameurs. Ils glissent, rapides, fendant les flots de pourpre.

—La mer trop ardente m'aveugle, dit-elle : plus je suis sombre, plus ce qui m'entoure s'illumine ; retournons dans le Nord où le ciel est triste. Je m'accuse de la maladie de mon frère. Il me semble que si je revenais auprès de lui je le guérirais. Vous n'auriez pas dû m'en séparer, ami, c'est de l'égoïsme. Vous ne croyez pas à la communauté d'impression des jumeaux. Cependant, mon frère souffre loin de moi. Notre mère doit être malheureuse. Partons ce soir.

—Vous exagérez vos propres craintes, ma bien-aimée. Votre mère n'est pas inquiète, et vous préoccupez sa tendresse autant que votre frère. Elle sait combien le voyage vous a fatiguée..

—Rentrons au Pausilippe, reprit la jeune femme. J'attends des nouvelles, et, bonnes ou mauvaises, je serais désolée de ne pas les avoir aussitôt leur arrivée.

—Mon adorée, songe à notre bonheur, ton chagrin désole mes joies.

—Si mon frère mourait, j'en aurais le remords, et, comme c'est vous qui m'avez éloignée de lui, vous me paraîtriez plus coupable que moi.

Les regards de l'époux, chargés de reproches, s'arrêtèrent un moment sur les yeux de sa compagne ; mais elle ne s'attendrit pas.

La trouvant cruelle, il détourna la tête.

Alors, comprenant qu'elle était injuste : "Vous le savez, je vous aime, dit la jeune femme, qui pencha son front sous les lèvres de son mari ; si je vous afflige, pardonnez-moi, et consolez-moi."

—Mignonne, je vous le répète, je n'ai pas le pressentiment d'un malheur. Je ne souffre que de votre tourment. Espérez avec moi ! si votre frère se guérit, et si vous êtes tout à l'heure rassurée, promettez-moi que vous m'aimerez sans réserve... comme je t'aime ? Ah ! quelle soif d'amour j'ai gardée de mes lentes fiançailles ! Et voilà que la destinée me restreint mes joies quand je les possède, quand toi, mon adorée, tu es ma femme.

—Vous m'avez dit, n'est-ce pas ? qu'un signal serait fait à la tour de la villa si une lettre nous arrivait. Regardez, il me semble...

—Oui, je vois le signal ! Qu'on rentre, dit-il, aux rameurs. Gagnez la rive à force de bras, mes amis, je vous en conjure. Comme je suis troublé ! ajouta le jeune époux. Une fois encore mon bonheur va se décider. Je crains, mignonne, que tu ne m'accables, si la nouvelle est douloureuse.

—En revanche, dit-elle avec émotion, je veux m'abandonner à tout mon amour, t'aimer follement, lorsque je n'aurai plus de souci. Nous étions trop heureux, il fallait payer la rançon de notre félicité. Pourtant mon angoisse est si grande, qu'elle devrait être une épreuve suffisante.

Les jeunes époux débarquent sur une des terrasses de la villa. Un domestique les attendait, tenant une lettre à la main. La jeune femme se saisit avec impatience de la lettre ; mais elle n'ose l'ouvrir. Son mari la parcourt des yeux.

Puis, l'entraînant à l'ombre d'un platane, il lit :

"Mes enfants, soyez heureux, sans scrupules ; je n'ai plus une inquiétude sur la santé de votre frère."

D'interminables baisers fêtent la bonne nouvelle.

—Le Pausilippe m'inspirait une confiance superstitieuse, dit-il.

—Pourquoi, mon bien-aimé ?

—*Posilippo* signifie : cessation de tristesse.

JULIETTE LAMBERT
(Mme ADAM.)

---

## Philosophie — Psychologie — Art

(Lettre d'un Parisien à sa filleule Canadienne)

*Ma chère filleule,*

VOUS avez vingt ans. Vous n'êtes ni difforme, ni bossue, ni laide : oh ! non, un teint de lys délicatement rosé, des cheveux châtains à reflets de bronze et d'or, des yeux bruns dont le regard est une caresse, un sourire espiègle, une grâce souple faisant de votre être un tout harmonieux de grâce et de douceur. Voilà ce qu'aurait à saisir le peintre assez génial pour reproduire la fidèle image de notre Yvonne.

Or, elle, entrant dans le monde, au lieu d'y agréer tout uniment les hommages qui se multiplient..., d'y sourire à l'amour qui guette,—sans devenir morose ou hypocondre, — se fait grave, et demande à son vieux bonhomme de parrain — le moins brillant, non le moins enthousiaste de ses admirateurs, — de parachever son éducation, de l'aider à devenir un être pensant, une *vraie femme* capable de tracer son sillon dans la vie, d'y conduire un jour avec honneur et fierté les enfants qui viendront, naturellement,... après cette évolution réservée à toutes les jeunes filles dont le mariage, la création d'une famille sont les actes essentiels...

Ce n'est pas voir en *myope* comme le parrain, fillette, d'apercevoir déjà des *petits* groupés autour de vous-MÈRE, acquérant de votre sagesse et de votre exemple le ressort moral et intellectuel qui les fera forts, prêts à servir votre Patrie en athlètes du Vrai, du Grand et du Beau.

Un temps....

Je viens de rester longuement pensif devant votre large écriture suggestive, disant l'énergie de votre caractère.

"*Vivre*, écrivez-vous, c'est *progresser*. Jusqu'ici, je n'ai pas été réfractaire au principe. Docile élève de mes professeurs, excitée par eux, j'ai obtenu tous les grades universitaires qui correspondaient à mon âge. L'étude m'a fait monter. Elle m'a consolée aussi. J'en avais besoin étant l'une de ces demi-orphelines qui doivent ignorer toujours l'ineffable bonheur de dire : papa !

Ma mère a semé, puis essayé de cultiver en moi les vertus qui sont le soleil de l'âme, et qui l'aguerrissent en prévision des tempêtes et des infortunes de la vie.... Mais, en attendant le mari qu'elle me cherche de toute sa perspicacité de femme intelligente qui sait, qui aime éperdument son *unique*, ne veut-elle pas que, maintenant, je trottine sur place en arrivée, c'est-à-dire usant mes heures au piano, à la gérance mitigée de notre maison dont elle ne peut se décharger d'un coup, à l'entretien de nos relations mondaines....

Eh bien ! m'enrayer là ! m'immobiliser dans une période transitoire futile et puérile ! — Non.

J'ai lu le beau livre de M. Marcel Prévost à sa nièce Françoise.... Les théories, les aperçus qu'il déroule aux yeux de cette jeune fille, m'ont mis au cœur de l'ambition à moi aussi.

Je ne me détournerai en rien des voies tracées de ma destinée ; j'en apprécie le calme bonheur, mais je veux y ajouter du personnel, du meilleur : Savoir, savoir plus en vue d'être plus utile me sera désormais un but et un levier.

Et de ce fait, parrain, vous devenez mon auxiliaire, car c'est vous que j'ai choisi comme éducateur de ma pensée.

Des *pourquoi* et des *parce que* d'Yvonne, vous vouliez composer un volume autrefois. Aidez-là à résoudre certains de ses *comment* qui persistent. Initiez-là à la *psychologie* et à cette belle *philosophie* que la science éclipse si malencontreusement, dites-vous, dans les préoccupations de notre société fiévreuse et terre à terre.

" La science! qui devrait se juxtaposer à la philosophie, s'y subordonner afin que celle-ci, de ses rayons, l'illumine, afin que, de sa force, elle la rende plus sûre, la tire en haut, lui évite de se river aux régions inférieures où ne résident point les causes initiales..."

Voyez, parrain, *Yvonnette* sait écouter, comprendre, retenir.

Donc, c'est dit. Même, vous n'êtes pas égoïste, ainsi qu'on en accuse les vieux garçons, et après avoir étudié toute votre vie le Beau moral, le Beau artistique, les manifestations de l'art chez tous les peuples dès les origines jusqu'aux temps actuels ; n'aurez-vous pas quelque joie à partager avec votre filleule les richesses amassées de tant de voyages curieux et de recherches studieuses ?...

Si. Et ravi, chaque semaine pour *Nette* impatiente et attentive, vous ouvrirez votre tour d'ivoire, vous en sortirez de ces notes claires, fines, judicieuses et exactes dont vous avez le secret, qu'elle s'assimilera, qui l'associeront à vos nobles jouissances de sage, de savant et d'artiste !"

Petite enjôleuse ! !...

C'est égal ! Moi, professeur de philosophie ! Et pour qui ?... Pour vous !...

Molière me rit au nez.

La *psychologie !* passe encore. On en parlait moins à son époque, mais on en avait, et lui, de la bonne. Ce qui le menait à affirmer : qu'à la femme, il ne faut autre chose que de la grâce, de la beauté et... *des clartés de tout...*

Votre mine s'allonge. Vous vous récriez : " Ce vilain *boulevardier* qui ne me prend pas au sérieux !"

De vos menottes à fossettes, les dix doigts ont saisi mes oreilles.... Il va m'en cuire.

Doucement, que je m'oriente.

Vous êtes virilement chrétienne. Au couvent, on vous a dit le nom des systèmes philosophiques anciens et modernes qui ont entraîné les hommes à errer plus haut ou plus bas... A coup sûr, vous savez l'a b c de la philosophie. Nous n'y reviendrons que pour développer votre acquis, et un peu à propos de tout.

En ce qui touche la *psychologie*, moins de façons. Entrons dans son domaine, prenons-y pied : C'est *un os dont la substantifique moëlle* ne saurait être indigeste à aucun.

D'abord, enfant, définissons ce qu'est *votre moi, votre âme.*

Qu'est-ce que cette grande chose qui vit au plus profond de vous, de *nous*, qui s'y agite, s'y émeut, tantôt lumière et tantôt nuit ?... Poussant l'individu allègre et joyeux, ou l'écrasant à tel tournant sous un imprécis de douleur et de mystère ?... Là, mer aux eaux bleues moirées de teintes opalines, ici, océan aux vagues sombres, tourmentées, tumultueuses ?.... Toujours immense, toujours infinie !

Qu'est-ce que cet insaisissable, cet impalpable, cet impondérable qui pense, qui fait qu'une petite fille ose affronter les problèmes de l'existence de l'homme, de son commencement, de sa fin ?...

Qu'est-ce que ceci, enfin, qui vous fait dire : *je veux*, et qui, lorsque nous regardons la terre et ses magnificences, le ciel constellé, peut clamer : *tout passe* et vous passez. *Moi, je vis !....* Bientôt, vous — splendeurs qui m'éblouissez — vous retournerez au néant, votre nom n'en sera plus un, à peine un souvenir, moi je dirai, je dirai pour jamais : *Je suis !*

Cet être, cette substance active, intelligente, libre, immatérielle, vivant dans le corps sans être le corps, cette substance vitale que le chirurgien le plus habile n'a jamais trouvé sous son scalpel, parce qu'elle est esprit, c'est, en vous, le reflet du Créateur.

Et c'est à la psychologie de nous en apprendre les fonctions, de nous révéler quels liens l'unissent à la matérialité de nos personnes et des choses tangibles.

*Nette*, pour explorer la montagne, vous prenez un guide sûr, pour voguer sur cet Océan qui nous sépare de quinze cents lieues marines, hélas ! vous vous fiez à la boussole de vos capitaines de steamers, et pour visiter les Catacombes, vous vous souvenez de quel flambeau on nous avait muni à Rome, l'an dernier.

En nous aventurant dans la *Psychologie*, quel sera notre guide, notre boussole, notre flambeau ?

La *Conscience, l'observation intérieure.*

Et maintenant, hardi ! Puisque vous le souhaitez..... En route jusqu'aux cimes, jusqu'aux sommets de cette intelligence humaine laquelle, après s'être jouée des forces de la nature, après avoir réalisé les progrès dont s'énorgueillit notre XXe siècle, rêve d'autres conquêtes et y touche...

Si nous regardons en nous — sans psychologie savante, — nous y démêlons, au général, deux sortes d'opérations : celles du corps et celles de l'âme.

Nous avons faim, soif, la fatigue nous endort : En ceci, le corps seul est affecté.

Mais nous *pensons :* Là, le corps n'a rien à faire.

A grands traits aussitôt, s'esquisse un partage des phénomènes précités :

1° *Phénomènes physiologiques.*

2° *Phénomènes psychologiques.*

La physiologie de l'homme vous a instruite des rouages de ces premiers phénomènes, nous ne nous occuperons que des seconds, spéciaux à notre étude.

Evidemment — nous l'énoncions à la minute, — si *je pense*, le corps n'a pas de concours à me fournir. Il n'en est pas de même pour tous les phénomènes psychologiques, pour ceux de la *Volonté* et de l'*amour*, très particulièrement.

En son essence, la *Volonté* est un phénomène interne ; mais soudain, pour exercer notre vouloir, le transmettre, l'accomplir, il nous faudra le rendre sensible.

De même, *aimer ;* voilà qui sort du moins immatériel de nous ; cependant, l'amour n'existe que s'il s'appose sur un objet...

Et dans les phénomènes psychologiques eux-mêmes s'impose une classification première, d'après des opérations diverses :

1° Ces opérations sont *intellectuelles*,

2° elles *sont sensitives.*

Penser, aimer, vouloir, c'est le résumé de l'homme dont l'éducation doit *former l'esprit, élargir le cœur, baser le caractère* selon les règles du bien et du parfait.

Là-dessus, ma chère filleule, un fâcheux m'ayant interrompu et le courrier n'attendant guère, je n'ai qu'à vous embrasser en vous répétant à bientôt.

PIERRE DE GUÉRIC,

Ce 27 juin 1902.

Pour copie conforme,

RENÉE DE MARGUERON.

## Réponse à un point d'interrogation

L'HISTOIRE racontée dans le dernier numéro du "Journal," et ayant pour titre (?) un gros point d'interrogation, doit avoir occupé l'imagination d'un bon nombre de lecteurs, encore plus de lectrices... et nul doute que de tous côtés vous sont adressées, à ce sujet, des pages intéressantes et curieuses. Si je savais écrire..... mais, voilà... je ne sais pas !... Pourtant, vous êtes si indulgente, que vous me pardonnerez ce besoin de causer, que je ne puis pas toujours maîtriser, et surtout la grande envie de dire, que le rêve de Mme X, malgré les circonstances extraordinaires qui l'accompagnent, m'a plus intéressée qu'étonnée. Je pourrais ajouter que cette lecture a été pour moi une sorte de soulagement ;—pour la bonne raison qu'il m'arrive bien souvent, de rêver de façon très claire et très nette, des incidents qui se réalisent le jour suivant, et cela avec une si étrange précision, que je ne puis me défendre d'un certain malaise..... Autre chose : les *pressentiments*, surtout les mauvais, qui pour moi se traduisent par un serrement de cœur, une sorte d'angoisse, ne m'ont presque jamais trompée.....Tout dernièrement, dans la nuit du 9 au 10 courant, je me suis trouvée éveillée, soudainement. Ma pensée s'est reportée vers quelqu'un, connu dans mes jeunes années, tout simplement comme grand nombre de personnes d'une même paroisse se connaissent, *en passant*, rien de plus. Depuis 25 ans, ce personnage avait quitté la campagne pour aller habiter une de nos grandes villes, et je n'en avais plus entendu parler.... Voilà que pendant ces heures d'insomnie, je me demande ce que cet homme est devenu, ce qu'il peut avoir fait... etc, etc. C'était une espèce d'obsession fatigante ; et ce n'est qu'en me fâchant presque contre moi-même, ou plutôt contre mon imagination, que je parvins à me rendormir. Le lendemain, à mon réveil, je n'y pensais plus. Mais voilà, qu'au prône, de la messe paroissiale, j'entends recommander aux prières des fidèles... "un tel, autrefois de cette paroisse, décédé à M., dans le courant de la semaine dernière...." Inutile de dire que j'ai sursauté, en entendant le nom de celui qui m'avait tant préoccupée quelques heures auparavant.

Comment expliquer ces choses, qui pourtant sont loin d'approcher de l'extraordinaire rêve, en *partie double* de Mme X.... Il me semble que dans ce dernier cas si étrange, le fait d'avoir connu d'avance la propriété en question, n'a rien d'alarmant, au contraire, je croirais y voir un présage de bonheur. Peut-être est-ce un peu osé à *une espèce de sauvage* de dire ce que je pense comme je viens de le faire. Mais la lecture du cher JOURNAL DE FRANÇOISE me fait tant rêver les yeux ouverts que j'éprouve parfois le besoin d'écrire ces rêves....

MARGUERITE DES BOSQUETS.

Saint-Michel de Bellechasse.

## Histoire pour rire

C'EST encore le temps des vacances. Ceux qui n'y sont pas— en vacances — devraient y être. Donc, amusons-nous un *p'tit brin*.

Et là dessus, je vous raconte une histoire assez insignifiante, si vous voulez, mais à coup sûr très plaisante. Voici ce que l'on m'a dit :

Dans une chambrette de jeune fille, —vous savez, une de ces chambrettes où les photographies autographiées, les nœuds de rubans, les cartes d'invitation, les multiples souvenirs des étés à la campagne, et toutes sortes de trophées d'amoureux, ces ennemis de la paix de l'âme, font les principales décorations, — une jolie visiteuse va des uns aux autres avec mille exclamations tandis que ses doigts fureteurs déplacent les mille bibelots des étagères.

Tout à coup, les petites mains s'arrêtent à un léger faisceau d'allumettes à demi-brûlées, retenues ensemble par une faveur bleue.

— M'expliquerez-vous, dit la visiteuse à son amie, ce que veut dire ceci ?

—Ceci ? c'est un "memento" du plus grand compliment que j'aie reçu dans ma vie.

Et sur la personnific tion d'un grand point d'interrogation devant elle, la jeune fille continua :

—Un de ces soirs derniers, je veillais avec un ami sur la vérandah. Nous eûmes une conversation très animée et nous nous querellâmes sur une foule de sujets. Vous ne savez pas, fit-elle en guise de parenthèses, comme c'est gentil de se quereller avec quelqu'un qu'on estime bien..... Bref, dans la chaleur du combat, entre l'art de porter des coups et celui non moins attrayant de riposter, les heures s'écoulèrent si rapidement que nous fûmes l'un et l'autre tout surpris d'entendre sonner minuit...

—Mais, je ne vois pas bien, hasarda la visiteuse, le rapport qu'il existe entre la brièveté charmante de cette soirée d'été et ce paquet d'allumettes ?

—Patience, fit l'autre, j'y arrive. Avant de prendre congé de moi, M. Morot alluma pour la dernière fois son cigare, en me disant que c'était pour le moins la douzième allumette qu'il enflammait dans le cours de la soirée ; que c'était le plus grand compliment que l'on pouvait faire à une femme et le témoignage le plus irréfutable de l'intérêt de sa conversation que d'oublier son cigare en causant avec elle et de le laisser s'éteindre à toute minute. Il me dit de toujours faire attention au cigare de l'homme qui me parlerait, et que je trouverais la preuve tangible de mon amabilité, dans la jonchée d'allumettes qui se ferait autour de lui.

—Et ce sont celles de M. Morot que vous avez ramassées ?

— Oui, comptez-les, fit-elle avec orgueil.

La visiteuse compta. Il y en avait vingt-deux !

—Et dire, ajouta la jeune fille avec un soupir que j'en ai perdu quelques-unes qu'il a jetées dans le parterre et que je n'ai pu retrouver... Mais retenez bien mon conseil : Craignez le cigare, c'est un puissant rival. Et combien glorieuse est la victoire quand on l'emporte sur ses charmes ! Il y a des femmes qui ne permettent pas aux hommes de fumer en leur présence ; franchement, elles ont tort. Eloigner un rival n'est pas le vaincre. Et puis, c'est agréable, il me semble, l'odeur d'un bon Havane. D'ailleurs, rien ne vaut la sensation exquise d'être encore plus grisante que lui......

MORALE : Laissez fumer les amoureux.

MARCELLE

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXII

Griefswald, 12 mai.

Mon unique espoir, c'est que je ne vivrai pas assez pour voir le jour où vous cesserez d'habiter notre terre : voilà tout ce que je puis désirer pour moi. Vous-même, vous ne pouvez soupçonner à quel point vous êtes entrée dans ma vie ! Souvent cette pensée traverse ma folle cervelle, quand je reçois une de vos chères pages : — "Maintenant tue-toi, car l'avenir ne peut te réserver un moment plus heureux que celui-ci." — Mais je ne cherche plus mon bonheur sur cette terre, quoique j'y aie connu autrefois des moments heureux, quand je trouvais quelqu'idée neuve, quand un étudiant intelligent venait me remercier après un de mes cours, quand la mer battait follement la grève de Stubbenkammer, quand je contemplais au Louvre la Vénus de Milo. Dans ces instants de jouissance fugitive, mon individualité disparaissait, je ne savais plus si j'étais moi ou quelqu'autre. Mais qu'il arrive une lettre de vous, je sais aussitôt que c'est bien moi, moi-même qui suis heureux. C'est pour cela que souvent je tombe dans les extrêmes. A quoi bon vous faire cette confession ? Peut-être en serez-vous offensée ?

Oui, petite princesse, vous avez eu grandement raison de m'écrire cette dure lettre. Je mépriserais, certes, un homme duquel j'apprendrais qu'il s'est introduit par ruse dans une maison étrangère. Mais, du reste, je me méprise toujours, sauf lorsqu'il m'arrive par hasard de m'adorer. Il fallait que je vous visse, vous et Rauchenstein, et ce désir était si impérieux, qu'il me servait d'excuse vis-à-vis de moi-même. J'avais préalablement persuadé à ma volonté, que je respecte plus qu'un de mes semblables, de s'engager à vous amener à moi. Elle répondait non, que c'était au dessus de sa puissance, quoiqu'elle se flatte d'avoir beaucoup d'empire sur vous. Pardonnez-lui ; mais je ne sais vraiment rien ni personne qui ait résisté à un vrai vouloir de moi.

A propos de musique ! Je joue souvent des nuits entières. Mais je ne voudrais pas que vous me vissiez jamais à mon piano. Il y a quelque chose de fou chez un homme qui cherche à résoudre avec des sons l'énigme dont les mots lui refusent la solution.

Savez-vous ce qui m'a fait plaisir dans votre terrible épître ? Vous n'avez rien de "la jeune fille" de convention ; ce que j'avais pensé de votre "petite personne" ne vous préoccupe guère. J'avais bâti sur une telle curiosité l'espoir de mon pardon. Vous auriez dû demander l'effet que produit votre apparition sur celui qui vous voit pour la première fois. Comme vous ne l'avez pas demandé, vous n'en saurez rien, quoiqu'un professeur d'esthétique pût avoir le droit de dire son mot là-dessus. Ah ! mon enfant ! je donnerais tout mon bagage d'art et de science, pour le mot de quelques problèmes métaphysiques.

Il faut que je trouve le *pourquoi*, je ne mourrai pas avant ; ce désir intense retiendra ensemble mes atomes terrestres, jusqu'à ce qu'il meure lui-même.

Pardonnez, gracieuse petite déesse, c'est le printemps, le printemps avec son merveilleux regard bleu, qui m'ébranle ainsi.

Hier, pensant que je n'aurais plus jamais de nouvelles de ma princesse, je suis allé au Bois ; partout j'ai rencontré le public. J'ai fini par m'arrêter au plus épais de la foule, près du pavillon où la musique militaire joue sous les vieux arbres. Il commença de pleuvoir, ce qui me fit plaisir. Une telle averse vient en aide à l'imagination : j'avais tout un lac sur les grands bords de mon chapeau. Il ne survint pas de concierge pour me dire que nous aurions beau temps à la Pentecôte, mais une maman avec trois jolies filles, s'inquiéta que je ne prisse un refroidissement. Je la tranquillisai.

Songez donc Ulrique, j'ai moi aussi un chien, qui se nomme le Maure, affreusement jaloux, et qui dort toujours auprès de mon lit. A Greifswald, on dit que je ne pourrai jamais me marier, que Maure étranglera ma femme dès qu'il la verra. Je connais mieux la pauvre bête ; elle se coucherait tranquillement dans un coin et elle y mourrait de chagrin. Mara n'aurait donc pas aboyé en me voyant ; elle aurait senti que je suis un ami des chiens. Aujourd'hui, je fumerai en écrivant ma lettre, pour qu'elle apprenne à connaître l'odeur de mon tabac, puisque c'est principalement pour elle que j'écris. J'aurais bientôt fait de m'entendre avec Mara ; — avec sa maîtresse c'est plus difficile.

L'ami dévoué d'Ulrique,

BRUNO.

---

## XXIII

Rauchenstein, 15 mai.

Prenez garde, mon ami, je commence à m'imaginer que mes lettres vous font plaisir. Il y a dans la vôtre un accent d'isolement et de souffrance, comme si vous n'aviez jamais de votre vie été joyeux. Au premier moment de bonheur, vous pensez à vous tuer, et parce qu'un homme sensé a honte d'une telle action, vous vous réfugiez dans les chambres en deuil et dépeuplées des seuls êtres qui vous aient tenu de près ! Si je n'étais un garçon, Dieu sait que mes yeux seraient humides. N'avez-vous donc personne, — personne ? Ne pouvez-vous jamais dire à quelqu'un : — Réjouis-toi avec moi ; je suis si heureux !" —

Il m'est arrivé une fois quelque chose d'étrange ! J'avais éprouvé une grande joie, si vive, qu'elle m'avait comme poussée au dehors, au grand air. C'était dans une ville où je me trouvais à peu près étrangère. Une porte d'église s'ouvrant devant moi, j'entrai, j'allai jusqu'à l'autel et je dis : — "Mon Dieu ! je suis si heureuse ! Laissez-moi donner un pareil bonheur à quelqu'un !" — En sortant, je vis, à genoux sur les dalles, un homme proprement habillé, mais extrêmement pâle. J'allai timidement à lui, et je lui demandai : — "Seriez-vous malade, Monsieur ? Vous paraissez bien souffrant !— "Voilà trois jours que je n'ai mangé ! — Voyez, homme de peu de foi, le bon Dieu avait entendu ma prière et la

sienne, et m'avait inspiré la hardiesse de parler à cet inconnu, dans cette grande ville étrangère. Ah ! je veux vous insuffler dans le cœur ma grande et robuste foi d'enfant, la faire entrer en vous par mon chant ou mon regard ; car les paroles ne servent à rien, la parole est froide. L'homme n'est d'ailleurs jamais dans un aussi terrible isolement, quand il a Dieu avec soi ; il n'a pas envie de se tuer, car Dieu l'aide à porter la joie comme la douleur. Si vous saviez avec quel bonheur je viendrais en aide à toute l'humanité ! Et il n'y aurait que mon ami pour lequel je ne pourrais rien ! Je sais bien ce qui se passera, lorsque votre volonté ou la mienne nous aura amenés l'un près de l'autre : nous parlerons, nous parlerons, sans nous arrêter. Dans les lettres, on ne peut qu'effleurer toute chose ; il y a des malentendus qu'un sourire aurait effacé, si on s'était vus. Peut-être vous sentez-vous moins triste quand vous m'écrivez, car alors vous êtes sûr de faire plaisir. Autrefois, je me suis souvent sentie un peu isolée ; je n'ose plus le penser, depuis que je connais votre solitude. Elle est aussi grande que l'océan. On parle toujours de la solitude des bois ; il n'y a pas d'expression plus inexacte. D'abord, dans les bois, les arbres sont près des arbres, intimement enlacés, se parlant sans cesse entre eux, se soutenant contre la tempête et le mauvais temps, Il n'y a rien de moins désert qu'une forêt, avec sa surabondance d'êtres vivants. Tout s'y tient, tout s'y enchaîne, et, nous autres gens bornés, nous appelons cela une solitude, parce que nous ne la comprenons pas.

A l'Ascension, ma soi-disante solitude sera troublée pour quelques jours. J'attends la visite de plusieurs cousines, visite qui me met dans une extrême agitation. Mon père m'a dit — " J'aurais invité ton Professeur, si c'étaient les vacances. — Père, il viendra au festival et se fera présenter à toi ". — Vous viendrez ! Mon père soutient que je me rendrai malade à force de musique, car je ne veux pas bouger de la salle Gurzenich, tant qu'il y aura une note à entendre, concerts ou répétitions. Puisque vous êtes musicien si passionné, vous en ferez sans doute autant ?

Je crois que mon père a invité mes cousines pour me tenir tranquille jusque-là, car je suis tellement dévorée d'impatience que tout le reste ne m'est plus rien. Je cours sans cesse du haut en bas des escaliers, je vais voir cent fois si tout est en ordre. Ce matin, de très bonne heure, j'ai été cueillir quelques branches de lilas, de cytise, tout ce que j'ai trouvé de joli, et quelques feuillages de chêne avec leurs pointes rouges ? Aiment-elles les fleurs, mes cousines ? Se douteraient-elles qu'il m'en a coûté un sacrifice pour cueillir celles-là ? Je les connais si peu : l'une est belle, l'autre spirituelle, très spirituelle et me taquinait tellement autrefois, que j'en restais toute déconcertée. Partageront-elles ma joie de les voir ? Elles ne peuvent en être plus excitées ! Mon aveugle me dit— "Tu donnes trop ; tu donnes plus que tu ne peux recevoir — "Tant mieux, Hulotte ! le soleil reçoit-il quelque chose, en retour de la chaleur qu'il nous donne ?— "Qui sait ! Mais tu ne recevras jamais tout ce qu'espèrera ton cœur ; il t'arrivera souvent de réchauffer des pierres, et après toute une journée, elles seront aussi froides qu'avant. —"

Mon Hulotte n'a pas très bonne opinion de ce monde. Ma grand'tante, au contraire, le prend du meilleur côté, disant qu'on n'y peut rien changer, et qu'il est fort bon et beau tel qu'il est. "Seulement vous êtes d'un tous sérieux épouvantable ? Dans ma jeunesse, c'était autre chose ?"— J'ai raconté cela à Hulotte, qui a hoché la tête. — "Oui, oui, on les chassait de leurs châteaux et de leurs terres, mais ils continuaient à danser, à jouer des charades et à être aussi fous que le jour est long. Il est vrai que dans ce temps-là, les nouvelles n'arrivaient pas vite."

Quand on se représente que toute cette société s'amusait, pendant qu'en France, c'était la grande révolution, et que chaque courrier annonçait d'affreux évènements !— Vous avez prétendu, dans une de vos lettres, que nous nous racontions, en riant et en mangeant des bonbons, des histoires de gens qui se sont suicidés de faim et de misère ! Nous ne sommes pas si mauvais que cela ! Jamais de pareilles choses ne se passeraient autour de nous, parce que nous savons les prévenir. Nous connaissons tout le monde à plusieurs milles à la ronde.

On m'appelle pour passer en revue les chambres de nos invitées.

ULRIQUE.

---

## XXIV

Greifswald, 18 mai.

Non, ma jeune amie, je n'ai personne et je ne veux de personne. Si j'acquérais une affection, ce serait pour avoir la douleur de la perdre, car aucune n'a tenu ce qu'elle semblait me promettre. Ce n'est pas la faute des humains, qui sont en général de très braves animaux, mais la mienne. Un individu ne m'intéresse que tant que je puis espérer qu'il m'est supérieur. Dès que je suis allé au fond, — ce qui arrive malheureusement très vite, — il ne vaut plus pour moi que ce que vaut un globe de verre. C'est de même pour les hommes et pour les femmes, car j'ai une certaine expérience de ces dernières. On n'arrive guère à la trentaine, sans l'acquérir, surtout quand on s'est promené à travers le monde. Beaucoup ont excité ma curiosité ; aucune ne l'a satisfaite, la plupart m'ennuient dès notre seconde rencontre... Une femme qui à toute heure deviendrait une personne nouvelle, qui me présenterait chaque jour de nouvelles énigmes à deviner, pourrait seule con erver pour moi de l'intérêt. Aussi l'idée de me marier ne m'est-elle jamais venue à l'esprit. Les hommes de mon caractère ne doivent pas se marier ; ils feraient leur malheur et celui d'une autre ; ils doivent même se garder de l'amour qui pourrait leur devenir mortel ! Je veux bien mourir, mais quand j'aurai écrit mon nom au milieu des étoiles.

Comme vous décrivez joliment notre future entrevue, mon enfant ! Avec tout cela, je n'irai sans doute pas à Cologne ; mille choses sont venues se mettre à la traverse.

*(A suivre.)*

## L'Art de s'Habiller soi-même

QUELLE est la meilleure manière d'assembler et de baleiner un fond de corsage dont le dessus doit être tendu, ou qui doit soutenir une blouse ?

En règle générale chaque fois que l'étoffe du corsage n'est pas prise avec la doublure dans toutes les coutures, il faut éviter de faire à la doublure des coutures apparentes. Par ce mot "coutures apparentes" je veux dire celles qui ont leur bord en dehors.

Nous supposons, par exemple, un corsage en doublure quelconque, soie ou coton, avec toutes ses coutures habituelles (celles du milieu du dos, celles des petits côtés, des dessous de bras, les deux pinces et les coutures des épaules).

L'étoffe ne devant être prise que dans les épaules et les dessous de bras, il est absolument inutile de coudre toutes les autres coutures de doublure avec les bords en dehors ; il est au contraire beaucoup plus avantageux de les tourner à l'intérieur entre la doublure et l'étoffe.

Ce système évite le surfil et donne à l'intérieur du corsage un aspect beaucoup plus soigné.

Examinez en effet un corsage dont toutes les coutures de la doublure sont cousues en dehors, si la doublure est à double face (c'est-à-dire à envers noir) ces coutures se détachent en noir sur l'intérieur clair, de plus, même surfilés et baleinés, les bords se "recroquevillent" parcequ'ils n'ont pas une consistance suffisante pour se tenir bien plats et nets.

Si au contraire les coutures (hors celles des dessous de bras et des épaules), ont été cousues à l'intérieur, bien ouvertes avec des crans qui leur permettent de se bien cambrer à la taille, l'aspect intérieur du corsage sera beaucoup plus soigné.

Reste la question du baleinage.

Souvent on coud le ruban de baleine à l'extérieur de la doublure, sur la couture, et on arrête ces baleines par des points au dessus et au dessous de la taille, puis vers le haut et vers le bas, de telle façon que la tension ne se fasse sentir que dans la couture de la taille.

D'autres fois, quand la doublure est suffisamment solide on fait à cette doublure des coutures cachées qu'on pique au bord comme celles d'un corset. On peut même ne pas replier le bord intérieur (celui qui se trouve caché contre l'étoffe,) car on doit éviter les épaisseurs inutiles ou les bords durs qui pourraient marquer à travers le tissu du corsage.

On glisse alors les baleines entre les deux piqûres absolument comme dans un corset, et on éventaille les extrémités. Il est bien entendu que ces coutures couchées sont préparées comme si l'on devait les rabattre, c'est-à-dire qu'on coupe relativement étroit le bord qui restera à l'intérieur et qu'on ne conserve un peu large que celui qui formera le fourreau de la baleine ; ce dernier même ne devra avoir à la taille que quelques incisions, afin de laisser la couture souple et de permettre à la baleine de tendre convenablement la cambrure. Ces incisions ne seront pas visibles, puisqu'elles sont faite à l'envers de la doublure sur la partie appliquée contre l'étoffe.

La couture du milieu du dos est la seule qui ne soit pas faite ainsi, parce que, couchée d'un côté, elle paraîtrait de travers ; le mieux est de l'ouvrir, de faire une piqûre de chaque côté, et si l'on tient absolument à baleiner cette couture, de mettre de chaque côté une très étroite baleine. Mais, le plus souvent, il n'est pas du tout nécessaire de baleiner le milieu du dos, la fermeté donnée par les coutures courbes ou nervures étant très suffisante.

M. BOUDET.

## Pour lire à son mari

VOICI ce qu'une Américaine prétend :

Si le bon Dieu s'applique à créer une nouvelle terre, nous espérons qu'il demandera conseil à une femme qui lui dira que la vie sera bien plus agréable si l'homme sérieux apprenait ce qui suit :

A se faire au besoin une tasse de thé.

A se recoudre un bouton.

A trouver son linge bien empesé.

A ne point bailler dans une réunion où il ne s'amuse pas.

A ne point lire son journal à table.

A ne pas avoir de secrets pour sa femme.

A ne pas laisser traîner ses vêtements dans toutes les chambres.

A aimer son intérieur.

A être patient quand il est malade.

A rendre sa femme joyeuse.

A respecter sa belle-mère.

A éviter de claquer les portes.

A s'essuyer les pieds en rentrant.

A vaincre sa mauvaise humeur.

A ne pas dormir après le dîner.

A ne pas parler très haut.

A être le seul et le meilleur ami de sa femme.

A être contrit quand il a tort.

HECTORINE.

## Du sel et de ses usages

LE sel n'est pas seulement un condiment nécessaire à la digestion, il est aussi, et fréquemment, un véritable remède et un réactif puissant dont le secours se montre précieux en une foule de circonstances.

L'eau salée parfois suffit à ranimer une personne évanouie à la suite d'un choc.

Dans de l'eau tiède le sel constitue un bon vomitif.

Une simple cuillerée à café dans un verre d'eau a une heureuse influence sur bien des troubles digestifs, soulage des coliques, facilite la digestion, etc.

Un sac de sel chauffé soulage dans les cas de névralgie.

Contre la fatigue des yeux, s'il n'y a pas maladie organique, rien de meilleur qu'un bain chaud d'eau salée.

On évitera ou l'on combattra la chute des cheveux en se lavant, de temps à autre, la tête avec de l'eau salée.

Du sel ajouté à un bain le rend presque aussi fortifiant qu'un bain de mer.

Si l'on saupoudre de sel les tapis avant de les balayer, on constatera que la poussière ne s'élève pas et que les tapis gagnent en brillant et en couleurs.

Jeté sur la suie enflammée, le sel éteint les flammes.

Que l'on en saupoudre légèrement un poêle où cuit un mets quelconque, on fait disparaître toute odeur désagréable.

## Causerie Médicale

### Les soins a donner aux enfants délicats et malades.

COMME toutes les maladies des jeunes enfants proviennent généralement d'une digestion défectueuse, la plus grande attention doit être donnée à leur nourriture, et je vais parler de l'enfant qu'on nourrit à la bouteille.

La première chose donc, à considérer, c'est la nourriture et avec elle une propreté parfaite ; l'une étant inutile sans l'autre.

Dès qu'on s'aperçoit que l'enfant est plus de mauvaise humeur, plus irritable que d'habitude, qu'il maigrit, vomit, souffre de coliques ou d'irrégularités des intestins ; que les excrétions n'ont pas la couleur et l'odeur naturelles, il faut d'abord rechercher la cause de toutes ces indispositions, car elles sont de nature à devenir tôt ou tard fatales à l'enfant.

On peut toujours commencer par lui donner une très petite dose de calomel, — disons un demi-grain — afin de débarrasser ses intestins. Aucun autre remède ne doit être donné à un enfant sans l'ordonnance d'un médecin.

Voyez ensuite si vous n'avez pas à changer sa nourriture. Faites attention surtout aux bouteilles à lait de l'enfant. Ayez-en toujours au moins deux, dont vous vous servirez alternativement.

Soyons reconnaissantes à l'invention moderne qui a fait disparaître les bouteilles "vieux genre" avec leur tube en caoutchouc !

Ce sont les bouteilles ayant un suçon en caoutchouc s'adaptant bien au goulot les plus faciles à nettoyer que l'on doit employer.

Lavez toujours immédiatement, après que l'enfant aura bu, les bouteilles que vous laisserez ensuite tremper dans l'eau froide jusqu'à ce que vous en ayez besoin.

Un autre point très important est la régularité dans les repas. Les organes digestifs ont besoin d'une longueur de temps égale pour bien digérer. Un enfant jusqu'à un an devra prendre sa nourriture toutes les deux heures pendant le jour mais deux fois la nuit suffira. Après cet âge, on changera graduellement de manière à convenir à l'âge et à la santé de l'enfant.

Un enfant s'habituera vite à un système régulier de nutrition et s'en trouvera bien.

Trop de nourriture est beaucoup plus nuisible que pas assez.

Il faut donc apporter le plus grand soin à la préparation de la nourriture. Pas une mère ne devra recourir aux nourritures artificielles avant d'avoir essayé le lait dans toutes ses préparations.

Il est préférable autant que possible d'avoir le lait d'une seule et même vache et de le diluer suivant l'âge de l'enfant.

Rien autre chose que du lait ne devra être donné pendant la première année et jusqu'à l'âge de trois ans, le lait est la meilleure diète à recommander aux enfants. Les sirops calmants et autres remèdes quels qu'ils soient ne doivent jamais être donnés aux enfants. Ces préparations peuvent parfois les soulager, mais elles ne détruiront jamais la cause de leur mal.

Toute nouriture doit être soigneusement stérilisée, ce qui est très facilement fait en mettant le lait avec de l'eau dans une bouteille nette que l'on mettra ensuite dans une casserole d'eau bouillante. Il faut fermer l'ouverture de la bouteille avec du coton absorbant puis laissez-la bouillir ainsi durant une heure.

Préparez toujours votre nourriture à l'avance afin qu'elle soit stérilisée et froide quand vous en aurez besoin. Ne préparez cependant le breuvage que juste ce qu'il en faut pour un repas, car, le lait stérilisé ne doit jamais être réchauffé deux fois.

Deux onces de lait pour deux onces d'eau suffiront à un enfant de six mois, à chaque fois qu'il boira.

Une mère devra rester auprès de l'enfant tout le temps qu'il prendra sa nourriture afin de tenir la bouteille en bonne position et remarquer si l'enfant aime ce qu'il prend.

Le sucre de lait est préférable au sucre ordinaire pour sucrer le lait, et pour la petite somme de cinq centins, on peut en acheter une bonne quantité, chez n'importe quel pharmacien.

Le bain d'un jeune enfant doit être d'une grande importance dans les soins qu'on lui donne. Voyez à ce que son petit corps soit bien essuyé. Ne vous servez que d'un pur savon de Castille, que son linge soit aussi doux que possible, et ne mettez pas de boutons à ses vêtements.

Voyez à ce que les couches soient bien lavées quand elles sont sales et à ce qu'elles soient parfaitement sèches avant de vous en servir encore. On ne devra pas attacher la couche serrée, à peu près l'espace de deux doigts entre le linge et le corps de l'enfant.

Souvent des douleurs dans l'abdomen peuvent être soulagées par un léger massage au moyen des doigts et d'un peu d'huile d'olive. Il faut frotter l'abdomen très légèrement et en forme de cercle, puis le couvrir d'une bande de flanelle bien molle.

Que les pieds des enfants soient aussi tenus bien chauds.

Ne laissez jamais un enfant mouillé même un seul instant, lavez-le doucement en le saupoudrant ensuite avec une bonne poudre de toilette, chaque fois que vous le changerez de couches.

Un enfant vient-il à être saisi de convulsions. Mettez-le dans un bain aussi chaud qu'il peut le supporter, laissez le ainsi (tenant sa tête hors de l'eau) jusqu'à ce que ces convulsions soient passées. Enveloppez le ensuite dans des couvertes chaudes et donnez une bonne dose de ricin (castor). Si les convulsions persistent, continuez le traitement et envoyez chercher le médecin.

Annie Montgomery,

Surintendant des Nurses de l'Hôpital Civique de Montréal.

---

**Un nom aussi bref que singulier**

Quand on veut citer un exemple de noms brefs on ne manque jamais d'évoquer le souvenir du marquis d'O, surintendant des finances sous Henri III.

Il semblait en effet impossible de trouver un nom plus simple. Mais comme il ne faut jamais désespérer on vient d'en découvrir un.

Il appartient à un habitant de Bourgueil, dans l'Indre-et-Loire, M. Eugène M. Cet honnête homme se contente d'une seule lettre et il s'en trouve bien.

M. M. un point c'est tout.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

VOUS avez tous entendu parler du Président Roosevelt, qui a remplacé à la Maison-Blanche le regretté McKinly. Je lisais l'autre jour quelques anecdotes au sujet de ses enfants, et je ne puis résister au plaisir de vous en raconter quelques-unes, certaine d'avance qu'elles sauront vous intéresser.

Alors que l'aîné des fils du Président n'avait que sept ans, il fut décidé qu'il accompagnerait sa mère dans un voyage que ferait celle-ci. Vous vous figurez aisément de la joie du petit bonhomme, et pendant les quelques jours qui précédèrent son départ, l'enfant n'eut d'autre sujet de conversation que le voyage projeté. La veille de ce beau jour, son père lui recommanda :

—Teddy, je te confie ta maman ; à toi d'en prendre soin.

Le même soir, dans sa prière, celui-ci dit : "Mon Dieu, s'il vous plait, protégez papa ; quant à maman, ne vous en occupez pas, car je m'en charge !!"

Il fut envoyé plus tard à Groton, Massachusetts, dans une école préparatoire, où voyant son goût prononcé pour les exercices sportiques ou athlétiques, on l'admit d'emblée dans la première classe des jeux de football. Avec la fougue qu'on y met à cet âge, on était toujours sûr de le trouver au plus vif de la mêlée ou au plus terrible de la bataille.

A l'occasion d'une joûte importante entre deux écoles de sport, Teddy s'était fait remarquer par l'ardeur et l'habileté de ses coups ; quand à un moment donné, venant d'attraper la bille, il fit un effort surhumain pour toucher le but convenu. Il allait y parvenir lorsque la partie adverse tomba sur lui. Pendant quelques minutes, il se fit une lutte héroïque entre ces enfants, lutte que n'eut pas dédaigné l'Histoire, et quand les adversaires du jeune Roosevelt laissèrent celui-ci libre de ses mouvements, il se releva à grand'peine et si pâle que ceux de son groupe se réunirent autour de lui.

—Qu'est ce que tu as, voyons, t'est-tu fais mal ? demandèrent anxieusement une douzaine de voix.

—Oh ! non, répondit d'un ton qu'il s'efforça d'affermir, le héros du moment.

—Sûr, sûr ? demanda avec intérêt le chef de la partie adverse.

—Tout à fait, reprit Teddy. N'interrompez pas le jeu pour moi, je vous prie, et continuons la partie.

A ce moment, l'un des maîtres arriva sur les lieux, et embrassa d'un coup d'œil le péril de la situation. Sur les instances de celui-ci, Teddy consentit à subir l'examen de son épaule, "qui, avoua-t-il, semblait lui nuire un peu pour agir." On eut vite découvert à quoi s'en tenir sur cette inertie du membre attaqué quand on constata une cassure de la clavicule, ce qui n'émut nullement l'enfant, qui quitta le théâtre de ses exploits comme si de rien n'était, au grand ébahissement de ses jeunes compagnons, ayant peine à comprendre pareil héroïsme.

Je n'ai pas la cruauté d'exiger de mes petits neveux un acte d'endurance aussi stoïque, mais, j'en suis sûre, vous n'en admirez pas moins la conduite du petit Teddy Roosevelt qui nous montre déjà un caractère trempé, une âme qui ne craindra pas les épreuves ou qui saura les supporter au besoin, toutes vertus que Tante Ninette voudrait voir posséder par tous les petits neveux de sa page.

TANTE NINETTE.

## Les deux œufs durs

(*Suite*)

VOILA, *mossieu*, sans vous, la fortune à laquelle je serais arrivé en cinq ans, et je crois être en droit de conclure maintenant que vous me devez pareille somme pour mes deux œufs durs. Veuillez donc me verser sur le champ $35,000,00. Je vais vous faire la quittance.

Quand Garangeot eut fini, John Crabe remit son portefeuille et son carnet dans la poche de son veston à carreaux, et dit lentement, à sa manière habituelle :

Je n'avais pas été juste pour les Français : ils sont très forts.

—Alors vous payez ? insista Garangeot.

—Je ne paie pas ; je plaide devant la justice.

—C'est bien, on plaidera.

Et l'on plaida. Garangeot prit un avocat, Maître Mouillon de la Mouillère, qui établit, avec force preuves à l'appui, que les Anglais avaient brûlé Jeanne d'Arc et que c'était là un crime irréparable dont tous les fils d'Albion, jusqu'à la fin des siècles, devaient être personnellement responsables. Il rappela aussi Waterloo, le rocher de Ste-Hélène, et se montra aussi fort en géographie coloniale qu'en histoire. Ce fut une très belle plaidoirie à laquelle il était difficile de répondre puisqu'elle avait à peine touché le sujet en litige, et l'Anglais fut condamné au paiement de la somme demandée par son adversaire, sans parler les frais qui, en quelques semaines avaient formé une boule de neige déjà très respectable.

Heureusement que le Palais offre des ressources que savent exploiter les plaideurs un peu malins. Sur le conseil de son avocat, Maître Evans MacRoy, un écossais dont la famille était venue s'établir en France sous le règne de Louis XIV, mais enfin un écossais tout de même, John Crabe fit défaut, et le procès revint à trois mois de là devant le tribunal pour être jugé définitivement.

Ce fut une belle lutte. Cette fois, Maître Mouillon de la Mouillère remonta jusqu'à Guillaume le Conquérant et regretta, en grinçant des dents, l'échec du camp de Boulogne. Maître Evans Mac Roy, plus modéré, rappela les souvenirs glorieux de la guerre de Crimée et déclara que deux peuples qui ont combattu ensemble pour la même cause, ne devraient jamais se trouver en désaccord d'intérêts. Quant au fond même du procès, chacun maintenait ses conclusions. L'Anglais offrait toujours pour les deux œufs durs la somme que l'on sait, et Garangeot, plus bilieux que jamais, réclamait la sienne avec une âpreté toujours croissante.

Le tribunal était perplexe ; il nomma un expert et ajourna la cause.

# ❋ PAGE DES ENFANTS ❋

Cela prit encore trois mois. L'expert fit des expériences singulièrement intéressantes : il prit à chaque race de poules qui existe en France, deux œufs bien frais — il eut à un moment 758 œufs chez lui—il les fit couver tous, éleva avec soin les poulets qui en sortirent, et après les avoir vendus pour bien établir le prix moyen d'un poulet, il fit son rapport. Il s'y déclarait insuffisamment édifié et demandait que le tribunal entendît les témoins sur l'âge, la nature et la qualité des œufs qui avaient été consommés par John Crabe.

Celui-ci n'avait pas, au milieu de tous ces embarras, perdu son sang-froid ; il attendait le résultat du procès avec calme et quand on lui demandait :

—Qu'est-ce que vous ferez si vous perdez ?

Il répondait simplement :

—Je plaide encore, je plaide toujours.

La cause recommença donc. Les témoins cités par Garangeot étaient au nombre de cinq : le garçon qui avait couru après John Crabe pour lui réclamer le prix des œufs durs, la dame de comptoir, le maître d'hôtel, le sommelier et le plongeur. Tous les cinq rappelèrent, avec une mémoire surprenante, que les œufs étaient frais, très frais, trop frais même, dit la dame de comptoir qui avait une tendance à exagérer. Le maître d'hôtel dépeignit longuement les coquetiers dans lesquels on avait placé les œufs, le plongeur se rappela les avoir lavés, et le sommelier en profita pour donner au tribunal qui ne le lui demandait pas, un aperçu soigné de la cave de son maître. Après les dépositions, on n'était pas plus fixé qu'auparavant.

—Je m'étonne, monsieur le Président, dit gravement M. MacRoy, que la partie adverse n'ait pas fait citer la poule qui a pondu les œufs en question.

Le président eut envie de rire, mais comme c'était un homme sérieux dans l'enceinte du Palais, il répondit sèchement :

—Ces sortes de plaisanteries, M. MacRoy, sont déplacées dans le sanctuaire de la justice ; je vous invite à vous en abstenir désormais.

Il ne restait plus qu'à entendre les témoins cités par John Crabe. Les deux seuls qu'il eût pu trouver étaient deux marmitons de dix-sept à dix-huit ans, qui répondaient aux noms élégants de Gugusse et de Tatave. C'étaient une paire de vieux et solides amis ; ils ne se quittaient guère et faisaient leurs fredaines ensemble, mais c'était toujours Tatave qui parlait. Gugusse était là seulement pour approuver.

Ils firent leur apparition devant le tribunal en veste et tourte blanche.

—Approchez, mes amis, dit le président et n'ayez pas peur.

—Oh ! on n'a pas peur, m'sieur le Président, on n'a pas peur, dit Tatave. Vous avez trop l'air d'un brave homme, pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

—Vous rappelez-vous, continua le président le jour où M. John Crabe ici présent, a mangé deux œufs durs au restaurant où vous étiez employés ?

—Si je me rappelle ! Ah ! oui alors que je me la rappelle. Le père Garangot a fait assez de tapage pour ses deux œufs, je l'ai encore dans les oreilles, pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

—Mais il y a une circonstance qui fixe d'une manière plus précise vos souvenirs ?

—Comprends pas, mon président. Tu comprends toi, Gugusse ?

—Pour sûr que non, Tatave.

—Je veux dire, reprit le président, y a-t-il quelque chose qui vous ait frappé ce soir-là et qui fait que vous vous en souveniez maintenant ?

Gugusse mit ses mains dans ses poches, prit un air malin, et se campant les jambes écartées devant le tribunal :

—Je vous crois, mon président ? C'est justement le soir où une truite que j'avais mise à frire dans la poêle, s'est sauvée pendant que j'avais le dos tourné. Seulement comme elle ne connaissait pas la maison, elle a pris par l'escalier de la cave et on l'a rattrapée tout de suite. Le client qui l'a mangée ensuite l'a tout de même trouvée excellente. Pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

L'auditoire avait éclaté de rire, et le président avait de la peine à tenir son sérieux.

—Comment, dit-il, que venez-vous nous conter là ? Ne vous moquez pas de la Justice, mon petit ami. A-t-on jamais vu une truite frite prendre ses jambes à son cou pour essayer de s'enfuir ?

—Pas plus, répartit Gugusse, qu'on n'a jamais vu des œufs durs donner le jour à des petits poulets. Les deux blagues se valent, pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

Le tribunal était édifié. Un enfant, simple marmiton, avait eu plus de bon sens que toutes ces barbes noires ou grises, qui disputaient depuis un mois sur un procès absurde. Garangot, le bilieux Garangot fut débouté de sa demande et condamné à tous les frais qui se montèrent à la somme de 1236 francs, ($247) juste 1 fr. 27 centimes (21 cts,) de moins que la somme qui lui avait été si libéralement offerte pour les œufs.

John Crabe était content, très content, mais il l'était en dedans et restait aussi calme que par le passé. Il eut une entrevue, en sortant du Palais avec Gugusse et Tatave.

—Vous êtes digne d'être Anglais, Tétève, dit-il au moutard qui avait si victorieusement enfoncé la justice : Je ferai la fortune à vô, si vô volez venir à London.

—Pas de ça, my lord, répondit vivement Tatave. Moi, je l'ai dit à Gugusse : Garangot est un pas grand chose, et il faut rendre justice, même à un Anglais ! mais quitter Paris, la France, le drapeau tricolore, pour aller fricoter des plats aux Englishmen, jamais de la vie ! Nous sommes Français et nous le resterons, pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

Charles Nodier.

(Fin.)

Dans le royaume de Saxe, la police inspecte les peignes et les brosses des barbiers et punit la moindre malpropreté d'une grande amende.

## A travers les Livres

MONSIEUR Henri Bernard m'a adressé la brochure qu'il vient de faire paraître, intitulée : *Foulons le Drapeau.* Je l'enremercie. J'ai lu attentivement cette quarantaine de pages, écrites en un style agréable, et parfois pleines d'intérêt rappelant l'histoire des drapeaux français, successivement arborés dans notre mère-patrie, la France.

L'écrivain, parlant de notre étendard national, dit que nous devrions—pour maintes raisons qu'il énumère, — adopter le drapeau tricolore. C'est fait et depuis longtemps je pense. Je me demande, par exemple, qui a bien pu commencer, à soulever cette question de drapeau, quand tous les Canadiens sont si fiers du tricolore... Mais passons. M. Bernard désire donc ce drapeau aux trois couleurs, avec, en plus, l'image du Sacré-Cœur, entourée de feuilles d'érable et ornée de la devise de la province de Québec : *Je me souviens.* Toutes les opinions sont respectables ; celle-ci l'est supérieurement ; j'y vois cependant une objection que M. Bernard n'a peut être pas prévue. Cette bannière du Sacré-Cœur figurera avec honneur dans les églises ou dans les processions et pèlerinages pieux, mais la piété de tout bon catholique n'aurait-elle pas à souffrir de voir la sainte image dans les assemblées,—patriotiques, si on le veut, trop bruyantes et mondaines pourtant,—aux banquets publics, dans les théâtres, et que sais-je encore ? Je le crois, c'est pourquoi mon sentiment — puisque M. Bernard me prie de l'exprimer, — est tout à fait opposé à l'adoption de l'image du Sacré-Cœur sur le drapeau national. En trop de circonstances, ce serait irrespectueux.

*Le Dictionnaire de la prononciation moderne*, "seul ouvrage portatif donnant la prononciation figurée de tous les mots de la langue française," est un livre fait avec beaucoup de savoir, par M. Victor Delahaye, professeur d'élocution. Ce code de prononciation, si nécessaire au Canada, aura, j'en suis sûre, un bon succès de librairie. J'ai déjà eu l'occasion de rencontrer M. Delahaye, lors de son séjour au Canada, et je sais ce que nous devons attendre de ses talents et de son mérite. Les élèves, qu'il a formés ici, et à qui il dédie affectueusement son ouvrage, seront heureux de retrouver toute vivante, la trace du passage du maître,

M. le juge Loranger me fait l'honneur d'écrire pour le numéro prochain du JOURNAL DE FRANÇOISE la critique du livre de madame Henri Gérin-Lajoie : *Traité de Droit usuel.* Je ne connais de la loi que bien peu de choses — sinon qu'elle est *dure* ; — il sera donc plus flatteur pour Mme Gérin-Lajoie de tenir l'appréciation de son œuvre de la plume d'un éminent jurisconsulte que de la mienne. Il ne me reste donc qu'à offrir à l'auteur du *Traité de Droit* le tribut de mon admiration pour son remarquable travail, qui prouve si fortement ce que peut accomplir le talent féminin, et à l'amie l'expression sincère de mes plus chaleureuses félicitations.

Les ouvrages que je viens de citer sont tous en vente chez MM. Beauchemin & Fils, rue Saint-Paul.

FRANÇOISE.

## Cuisine facile

### SALADES AUX FRUITS

POUR la salade aux ananas, les ananas doivent être bien mûrs et assez tendres pour les mettre en petits fragments. Mettez alors le fruit dans un plat creux en verre, et répandez dessus un demiard de sucre pulvérisé, mélangé d'une cuillérée à table de jus d'orange et une de citron. On doit ainsi préparer au moins trois heures avant de servir afin de laisser au sucre le temps de se bien dissoudre.

### AUTRE SALADE AUX FRUITS

Prenez un ananas, tranchez par petits morceaux, puis deux oranges pelées et aussi tranchées, une boîte de cerises, une tasse d'amandes (pecan) coupées en morceaux. Servez après les avoir laissées macérer dans le jus.

Pour la salade aux gadelles blanches et rouges (currants), laissez le fruits sur sa tige et frottez légèrement d'un blanc d'œuf ou de gélatine, puis roulez dans du sucre granulé et laissez glacer parfaitement avant de l'entasser dans un plateau en verre contenant de la laitue bien tendre. Au moment de servir ajoutez sur le tout une parure composée de la meilleure huile, jus de citron et d'un peu de sel, juste ce qu'il en faut pour enlever le goût du jus de citron.

Pour une délicieuse salade aux fruits.—Mettez un peu de gélatine, ou une gelée aux fruits quelconque, dans le fond d'un moule carré et uni que vous aurez placé dans de la glace cassée. Laissez prendre la gelée, puis mettez un rang de fruits : cerises, morceaux d'ananas, grosses mûres, tranches de bananes, ou pulpe de raisin, etc. Alors mettez un autre rang de gelée remplissant tout votre moule de cette manière puis laissez sur la glace jusqu'au moment de s'en servir. Quand vous le retournerez dans votre plat, le poids des fruits le fera se séparer en morceaux et vous aurez ainsi une jolie salade aux fruits. On arrose le tout légèrement de jus de citron si on le désire.

### SIROP DE VINAIGRE AUX FRAMBOISES

A trois chopines de vinaigre blanc, ajoutez quatre chopines de framboises, deux livres de sucre blanc et un verre de brandy. Mettez deux chopines de framboises dans le vinaigre, le premier jour et laisser ainsi 24 heures. Le jour suivant, coulez le jus pour l'ajouter à 2 chopines de framboises et laissez encore 24 heures ; puis alors versez dans un pot en grès et mettre ce pot dans une casserolle d'eau bouillante, écumez au besoin. Laissez bouillir une heure. Quand ce sera froid, ajoutez le brandy et embouteillez.

### Les mangeurs de sel à Londres

Il fallait s'y attendre. Depuis que le sel a été sacré " élixir de longue vie," les hommes, qui depuis la naissance du monde ne cherchent qu'à prolonger leur courte existence, se sont mis à en manger effroyablement.

Les Anglais surtout se montrent enragés. La consommation du sel a augmenté dans les restaurants de Londres, à un point tel que les salières sont toujours vides.

Les habitués des grands restaurants ne cessent de demander aux patrons de servir plusieurs fois par semaine des plats très salés comme le " pickled pork " et les " Cloaters."

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.



# La Caisse Nationale d'Economie

Les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE apprendront sans doute avec plaisir que le Capital de la Caisse Nationale d'Economie est maintenant de

**$70,000.00**

La Caisse va porter cette année à accumulation plus de **$3,005.00** d'intérêts, et il n'y a aucun doute qu'au 31 décembre prochain le Capital sera près de

**$100,000.00**

Nous sommes persuadés que nous intéressons nos lectrices en leur faisant suivre les progrès de la Caisse Nationale d'Economie car elle est la seule Société qui admet

## Les Femmes et les Enfants

sans examen médical, ni aucune autre formalité, et donne les mêmes avantages qu'à toute autre personne du sexe masculin.

Toute mère de famille pourra facilement épargner 25c. par mois pour s'inscrire à la Caisse et inscrire chacun de ses enfants lorsqu'elle saura que la

## La rente payée

après 20 ans de sociétariat sera suffisante pour pouvoir rencontrer les dépenses indispensables de l'existence.

Demandez les prospectus à

ARTHUR GAGNON,
*Sec.-Trés.*,
Monument National, Montréal.

ou aux autres bureaux établis par la Société.

*Réservé*

1re ANNÉE — No 12 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 13 Septembre 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Les numéros du mois de septembre paraîtront le 13 et le 27.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

RÉDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## La Bénédictine

*Elle était au couvent depuis trois mois déjà*
*Et le désir divin grandissait dans son être :*
*Lorsqu'un soir, se posant au bord de sa fenêtre,*
*Un bel oiseau bâtit son nid, puis s'y logea.*
*Ce fut là qu'il vécut longtemps et qu'il mangea*
*Mais, comme elle sentait souvent l'ennui renaître,*
*La sœur lui mit au cou par caprice une lettre...*
*L'oiseau ne revint plus, elle s'en affligea.*
*La vieillesse neigant sur la Bénédictine*
*Fit qu'elle rendit l'âme, une nuit argentine,*
*Les yeux levés au ciel par l'extase agrandis :*
*Or, comme elle y montait, au chant d'un chœur étrange,*
*Elle vit, demandant sa place en paradis,*
*L'oiseau qui remettait la lettre, aux mains d'un ange !*

EMILE NELLIGAN.

Montréal.

## A nos amis

SIX mois se sont déjà écoulés depuis que LE JOURNAL DE FRANÇOISE a fait paraître son premier numéro. C'est peu de temps relativement à la durée des années, c'est beaucoup quand on songe au travail d'une organisation et aux écueils redoutables d'un début. C'en est assez toutefois, pour nous permettre de compter maintenant, comme abonnées, toutes les personnes qui ont reçu régulièrement le journal, et, auxquelles, nous tenons à présenter l'expression de nos remerciements pour cette sympathique marque d'intérêt.

Les commencements du JOURNAL DE FRANÇOISE ont été forcément modestes. Mais le temps améliore toute chose ; nos amis l'ont si bien compris, qu'ils n'ont pas voulu se montrer exigeants, sachant qu'avec les mois et à l'aide de la coopération, l'œuvre grandirait et produirait ses fruits. Ils ont voulu aussi, du moins nous aimons à nous en flatter, reconnaître que la volonté de bien faire, quand elle est soutenue par un travail constant et par une énergie persévérante, appelle l'appui d'un concours efficace.

Nous avons tenu à mettre notre revue sur un pied qui lui permit d'offrir ses colonnes aux écrivains les plus distingués, et nous pouvons affirmer que l'avenir donnera une collaboration toujours choisie et de plus en plus nombreuse.

Les articles parus jusqu'ici, à de rares exceptions près, ont été écrits spécialement pour le journal ; ces écrits inédits, préparés dans le meilleur français, ont un mérite qui attire peut être quelque attention.

Nous demandons donc à nos lecteurs de nous continuer leur indulgente bienveillance. Nous faisons de notre œuvre la leur,—elle l'est, en réalité, puisqu'elle est surtout canadienne—et nous serons heureuse de leur attribuer tout le succès qu'elle remportera.

De jour en jour, nous travaillons à l'amélioration et au perfectionnement du JOURNAL DE FRANÇOISE, et pour en arriver à ce résultat, nous ne reculerons pas devant les sacrifices qui en seront le prix. Et voulant prouver la sincérité de nos sentiments, nous annonçons une augmentations considérable, sous peu, dans le format de ce journal, ce qui permettra une plus grande variété dans les matières et un champ plus vaste dans les informations.

Encore une fois, nous comptons sur l'appui généreux et dévoué du public. Nous espérons qu'il nous approuvera dans la tâche gracieuse et saine de propager et de développer la littérature—la meilleure, la plus belle—celle qui distrait et instruit, qui attache davantage au sol qui l'a produite, et, qui se donne pour mission d'exercer une influence bienfaisante dans toutes les sphères de la société.

LA DIRECTRICE.

## La chanson des nouveaux époux

### LA SOLFATARA

DONNEZ-MOI votre main, dit-il, et marchons dans la coupe du cratère. Voyez-vous le feu qui s'échappe du sein amoureux de Cybèle et brûle l'atmosphère ?

—Je vois la terre recouverte d'une poussière blanche, semblable à la robe de noce que je portais il y a trois jours. La pureté du sol me charme.

—Elle me glace, dit l'époux

L'épousée ajouta :

—Les grondements de la Solfatare me font peur comme votre passion.

—Vous ne m'aimez pas.

—Je vous aime.

—Viens, dit-il en pressant les mains de la mariée, viens respirer ce qui manque à ton amour : un peu de flamme. Allons vers la bouche du volcan, et secouons la poussière virginale qui s'attache à nos pieds. Là-bas, le soleil est tout d'or ! Je veux te conduire, cette fois, à l'autel de l'hymen ardent.

Elle résiste, frissonnante, au bras qui l'enlace et l'entraîne.

—Toute cette blancheur est froide comme ta tendresse d'épousée ; le volcan, murmura-t-il, la réchauffera.

Les parois du cratère s'enrichissent des morsures de l'arsenic, de la couche opulente du souffre. La terre s'entr'ouvre, fume par mille crevasses, des flots de pourpre jaillissent de l'antre incandescent la flamme débouche, par intervalles rythmés, d'une voûte resplendissante. Une chaleur intense s'échappe du sol et monte vers les nouveaux ép ux qui la respirent embrasés.

A la coupe du cratère, la jeune femme boit l'ivresse des flammes terrestres. Les paroles de l'époux sont plus ardentes. Comme l'air frais aspire la chaleur de la terre, l'épouse nouvelle aspire la chaleur de l'amour.

—Avançons, dit-il : le cratère en feu est l'image de mon cœur.

—Avançons encore, dit-elle. Je ne veux plus me retourner. Là-bas, le sol est de marbre ; si je le foulais à présent, j'aurais froid !

Il noua son bras autour de la taille de sa compagne et l'entraîna dans une allée de chênes verts.

Enflammé, grondant comme la Solfatare, l'époux soulevait l'épouse, dont les pieds ne touchaient plus la terre.

Il traversa des massifs de lauriers-roses, écrasa les lis d'un jardin ; puis, emportant la jeune fille comme une proie, il franchit le versant de la Solfatare, et, sous les pampres suspendus, au bruit des baisers du feuillage des peupliers, l'amant ramena, enivrée, l'amante dans sa maison.

JULIETTE LAMBERT

(Mme ADAM.)

## Les amies qu'on n'a jamais vues

N'AVEZ-VOUS pas été amené, soit par la demande d'un renseignement, soit par tout autre cause, à entrer en correspondance avec une personne inconnue, vivant très loin de vous ? Ne vous est-il pas arrivée d'en obtenir une réponse pleine de bonne grâce, telle que vous vous représentiez son auteur sous les traits les plus agréables, et qu'il comptait désormais parmi vos sympathies ?

Ce sont là de véritables événements, des *affaires*, comme on dit, dans la vie des âmes sensibles et délicates : l'imagination des solitaires et des malades y trouve des armes contre l'ennui.

***

Dans le cours d'un séjour, à Ottawa, il y a déjà quelques années, j'allais souvent à la Bibliothèque du Parlement, consulter des auteurs français sur un travail que je préparais alors. L'un d'eux surtout, que j'aimais à consulter plus particulièrement, me fournit une foule de renseignements des plus utiles. Un détail, cependant, échappait à ma curiosité. J'en parlai à M. Sylvain, le courtois assistant-bibliothécaire, qui me dit : "Ecrivez donc directement à l'auteur qui vit encore. Il sera plutôt flatté de l'intérêt que vous apportez à son ouvrage."

Je suivis le conseil. Quelques semaines plus tard, je reçus la réponse d'une main de femme. Le vieux savant, cloué par le rhumatisme goutteux, chargeait sa nièce et secrétaire de répondre pour lui. La réponse était si charmante, si pleine de cette bienveillance et de cette délicatesse qui décèlent partout la femme instruite et bien élevée que je ne pus m'empêcher de la remercier avec l'abondance du cœur, en me mettant à sa disposition pour tout ce qui pourrait l'intéresser de notre lointain pays.

Elle me répondit que rien ne lui serait plus agréable que des timbres du Canada pour ajouter à la collection qu'elle avait déjà commencée. Il s'ensuivit entre nous une correspondance très amicale et très charmante, du moins pour moi, car ses lettres étaient délicieusement écrites, intéressantes au plus haut degré, où l'on abordait tout, sauf la question de sentiment, quelque mal que je me donnasse pour l'y amener. Cette réserve m'imposait, et jamais, malgré mon vif désir, je ne pus me décider à lui demander quelque confidence sur sa vie intime. Mais qu'une même et commune sympathie nous unissait, cela ne faisait aucun doute ni à l'un, ni à l'autre.

***

Souvent, je rêvais aux rivières, aux collines, aux villes, aux océans qui nous séparaient, à cette étrange union, si vive et si forte, qui n'existait que par la grâce d'un échange de lettres et le lien de l'idée... Je m'étais fait cette persuasion que, dans une foule, je la reconnaîtrais à première vue, et nous avions convenus, en plaisantant, que si jamais la destinée me conduisait en France, ou elle au Canada, nous ne nous nommerions l'un à l'autre qu'après avoir laissé agir la divination du sentiment.

Ses lettres m'étaient devenues indispensables. Une fois, je ne reçus rien d'elle par le courrier au jour accoutumé. Elle fut deux mois, puis quatre sans m'écrire, malgré son exactitude. Je n'y tins plus, et je m'adressai cette fois directement à l'oncle. Je m'informai respectueusement de la santé de son "obligeante" secrétaire.

Je comptai les jours qui devaient m'apporter une réponse. Elle vint sous la forme d'un grand pli bordé de noir. En l'ouvrant, mes yeux tombant au bas de la page, ne virent que ces mots des lettres de faire-part : *Priez pour elle...*

Mais, c'est Elle, j'en suis sûr, qui prie pour moi, elle qui sait maintenant combien je suis malheureux....

PIERRE LE PASSEUR.

## Lettre de Cacouna

Cacouna, 15 août 1902.

*Ma chère Françoise,*

DEPUIS si longtemps que nous vous attendons et que vous ne venez pas, cela commence à impatienter vos amies. Montréal est-il donc si captivant cette année que vous ne puissiez vous arracher aux délices de la métropole? Et pourtant, ma chère amie vous manquez des spectacles et des scènes qui vaudraient bien l'honneur d'une relation imprimée. Plus d'une fois, j'ai songé au plaisir que vous éprouveriez à être témoin des intrigues coquettes et rusées de Cupidon, qui est venu, lui aussi, passer la belle saison à Cacouna. Il est descendu armes et bagages dans une jolie villa au bord de la mer, et ne craint pas d'être indiscret en prolongeant un séjour dont la durée promet d'être plus longue que celle d'une villégiature ordinaire. Je vous avoue que je suis très reconnaissante à ce petit dieu de son voyage à l'eau salée, car nous lui sommes redevables de moments d'intime plaisir.

Dans cette maison bénie où se trouve un petit coin du ciel, il y a deux sœurs que pour l'intelligence de ce récit, je dois d'abord vous présenter.

Voici l'aînée, une jolie brunette de vingt ans, aux yeux noirs et aux longs cils, sur qui le petit dieu malin a dirigé d'un main sûre, les flèches délicieusement empoisonnées de son carquois! Elle est gravement atteinte, la pauvre enfant, mais comme toutes les malades qui souffrent d'un mal qui ne pardonne pas, elle s'illusionne sur son cas, et ne veut pas croire au sérieux de son état.

L'objet de ses soupirs et de ses angoisses est un jeune étudiant en droit de Québec, de passage à Cacouna, venu pour étudier la place, afin de savoir si elle ne serait pas dans un avenir prochain, favorable aux divisions et aux discordes. Louise, c'est le nom de notre héroïne, travaille à attirer le futur avocat dans les filets enchanteurs d'un amour partagé, se réservant, je suppose, après le mariage, les divergences d'opinion qui pourraient mettre à profit la science du droit que devraient posséder tous les maris.

L'amour étant un microbe essentiellement dangereux, Anne, la cadette, de trois ans plus jeune que sa sœur, ne lui cède en rien sous le rapport des visées matrimoniales, ce qui prouve une fois de plus la véracité de ces lignes si bien connues:

"A toute âme bien née," etc., etc.

Tout de même la jeune sœur a un immense avantage sur son aînée, attendu que l'élu de son cœur demeure à Cacouna même, ce qui procure à Anne une occasion permanente d'exercer ses talents de coquetterie, talents qu'elle possède d'ailleurs à un degré presque méritoire. Le monsieur en question joint à un physique avantageux, un état de fortune qui ne l'est pas moins, ce qui, vous le savez, n'est pas un obstscle à l'éclosion des doux sentiments. Le plus compliqué de l'affaire est que chacun de nos héros habite, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, du village, de sorte que l'embarras est grand quand il s'agit d'un tour de voiture à faire. L'une tire à droite, l'autre à gauche, et l'on se dispute à tel point sur l'opportunité des deux voies à prendre, que plus d'une fois, de concert avec une cousine de ces demoiselles, jeune québecoise en promenade chez elles et à qui je dois l'honneur deux fois goûté d'avoir fait leur connaissance, je cherchais en vain des yeux un chemin autre que celui du roi, et dont la situation dans l'ordre de la "rose des vents" put concilier les deux partis. A bout d'éloquence, Louise, quand c'est à son tour d'être lésée, descend de voiture, nous laissant en proie à un fou-rire maîtrisé à grand'peine, et ne tarde pas à disparaître derrière les rochers qui avoisinent sa demeure, et où il fait si bon, je suppose, rêver à ce qu'on aime.

Lorsque Anne est en cause, les choses se passent plus simplement. Après nous avoir laissées, elle se dirige sans fausse honte vers un coquet magasin gris perle où la sœur du financier sert de prétexte aux visites de notre jeune amie. Qui oserait nier que les sœurs des frères ne sont pas parfois des bénédictions....

Je ne vous ai pas encore dit que la cousine de nos héroïnes, Adrienne, inspire à celles-ci que l'amour rend farouches, une crainte qui, dans ce cas-ci n'est pas le commencement de la sagesse, mais celui d'une jalousie qui pour être flatteuse n'en est pas moins incommodante.

—Je suis prise entre deux feux, me disait en riant Adrienne, il y a quelque temps. Si je fais l'éloge du futur avocat, on me soupçonne de vouloir me l'accaparer; si je suis muette à l'égard du marchand, Anne devient de glace à mon endroit.

En filles de la ville peu gâtées sur ce rapport, Adrienne et moi aimons à courir les champs pour y recueillir et manger les fruits savoureux dont les plaines du bas de Québec abondent. Adrienne nous suit volontiers, habituée qu'elle est à se passer de son admirateur, lequel, en homme pratique, sait faire aller les affaires de finance avant celle de l'amour. Il n'en est pas de même de Louise qui, gâtée par M. l'Etudiant en vacance sait toujours faire valoir à propos ses talents de bonne ménagère quand elle prévoit que celui-ci ne fera pas partie de l'excursion. La semaine dernière nous décidâmes subitement un pique-nique dans la forêt voisine, où se trouvent les framboises les plus succulentes que j'aie jamais mangées, ce qui aurait fait vos délices, Françoise, vous que les bonnes choses ne laissent jamais indifférente.

Pendant que la mère des héroïnes commandait la voiture, je vis Louise subrepticement glisser un billet dans la main de son petit frère, bambin de dix ans, qui, rompu apparemment à ce genre de communication, disparut en quelques minutes. Les préparatifs étaient terminés, et nous allions partir, au grand désespoir de l'auteur du billet en question qui s'évertuait à trouver mille prétextes pour retarder le départ, quand tout à coup nous vîmes surgir du fond de l'avenue, un jeune homme dont la vue fit rougir de bonheur la rusée Louise.

—Quelle idée, dit Anne, qui, devinant d'où venait le coup, n'était probablement pas fâchée de soulager un léger désapppointement; nous n'aurons jamais assez de place pour tout le monde.

—Tu aurais préféré un ballot de marchandises, je suppose, répondit la sœur aînée d'un ton moqueur.

—A tout prendre, reprit la cadette, ça n'aurait peut-être pas plus pesé qu'un avocat sans cause.

Louise allait répondre, et Dieu sait ce qui en serait résulté, si la mère de nos jeunes filles n'avait pas d'un signe fait cesser ce duel de mots, à mon grand regret, je vous l'avoue, et à celui d'Adrienne, que ces scènes amusent autant que moi.

Arrivées à destinations, celle-ci, histoire de taquiner sa cousine et de nous donner un quart d'heure comique s'empara du futur avocat, qui n'était peut-être pas trop fâché de la substitution, pendant que Louise, boudeuse, les suivait à quelque distance en refusant obstinément pour cause de fatigue, disait-elle, les invitations réitérées d'Adrienne de marcher à côté d'eux. Après quelques minutes, celle-ci jugeant que l'épreuve avait duré assez longtemps, prétexta son goût prononcé pour les "quatre-temps," petites baies rouges qui croissent sur le bord des savanes, et s'apprêta à les cueillir. Louise, oubliant sa prétendue lassitude, se hâta de rejoindre le jeune homme, et dans moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'avait entraîné hors des atteintes de sa rivale, pendant que Anne, témoin du manège, et regrettant sans doute de n'en pouvoir faire autant, chantait à tue-tête : Filez, filez, ô mon navire, etc, etc.

Et les choses en sont là. Notre futur avocat remontera bientôt à la ville pour suivre ses études de droit. Se souviendra-t-il longtemps de l'idylle ébauchée au bord de la mer ? Je le crois, car Louise, en femme qui connaît son affaire, a su trouver le meilleur moyen pour s'attirer le cœur d'un homme : flatter sa gourmandise, et Dieu sait que rien n'a été épargné dans ce but, depuis les petits gâteaux fins jusqu'aux crèmes appétissantes, dont la perspective m'a plus d'une fois fait regretter de ne pouvoir me substituer à l'amoureux toujours impatiemment attendu.

Quelle longue lettre ! aussi c'est votre faute. Ne m'avez-vous pas dit de vous raconter les nouvelles de Cacouna ? Mais, j'y songe, sont-ce bien ici les nouvelles d'une villégiature ? ou du potinage tout simplement ? Fermez l'œil, chère directrice, et insérez sans y regarder de trop près.

Les Allan ont donné un jolie *party* d'enfants il y a quelques jours. La grève servait de décors à ces charmants minois. Figurez-vous que pour donner plus de zest à la fête, on avait préparé un cadeau pour chacun des enfants, cadeau bien enveloppé et soigneusement enfoui dans les sables de la dune. Chaque enfant dut chercher son présent et ne prendre que celui qui était adressé à son nom. Que de cris joyeux ! de courses folles et de grands éclats de rire. Jamais je n'ai vu rien de plus gentil ! Oh ! le plaisir d'être petits.... mais pour quelques heures !

La température — car il faut vous parler du temps, s'améliore. Adrienne dit que le temps ne sera au beau fixe, que lorsque nous serons de retour à Québec, ce qui ne peut tarder maintenant.

Sur ce, je vous tire ma révérence,

QUÉBECOISE.

## Aux Sportswomen

JEUNES filles qui aimez le sport, laissez-moi vous enseigner le véritable art sportique qui vous convienne, le plus hygiénique, le plus pratique et le plus utile à votre sexe qui soit jamais.

Pour délier les doigts et l'avant-bras, lavez ou essuyez la vaisselle, l'un est aussi bon que l'autre—et l'exercice des deux, admirable.

On ne saurait trop recommander la pratique dans l'art de faire les lits ; cela donne beaucoup de développement et de fermeté aux muscles. En étendant les draps sur le lit, en pliant ou dépliant le "confortable" les bras s'étendent aussi loin qu'ils peuvent aller, la poitrine s'élargit, les poumons se dilatent : c'est la santé qui entre à grandes poussées. Vous exercez également bien les épaules, le corps et les jambes en tournant les matelas ou en remuant les lits de plumes. L'œil et le sentiment de la symétrie se rectifient beaucoup dans la disposition régulière que l'on devra donner au couvre-pieds et aux dessus d'oreillers.

Quant au balai on ne saurait recommander de sport plus parfait et de meilleure distraction. Vous pouvez le manier, avec tout l'art désirable, dans les coins et recoins de la maison ; il arrondira davantage les belles épaules, donnera plus de souplesse à votre démarche, plus de grâce à l'ensemble de votre personne.

Chargez-vous volontiers des commissions des gens de la maison qui vous obligent de monter un escalier. Si votre mère a oublié ses lunettes dans sa chambre à coucher ou son mouchoir de poche à son cabinet de toilette, sollicitez le plaisir de monter les lui chercher. La montée ou la descente de l'escalier sont également salutaires et donneront à votre pas de l'élasticité et de la légèreté.

Si j'en avais l'espace dans LE JOURNAL DE FRANÇOISE, je consacrerais quelques colonnes à faire l'éloge de l'époussetage. Cela en vaut la peine. Suivez bien les différentes positions du corps dans l'action d'épousseter une pièce. D'abord, vous vous mettez sur les genoux et souvent sur une main encore, pour nettoyer à fond les boiseries, les tringles, puis vous vous levez sur le bout des pieds, bras en l'air afin que l'époussette aille aussi haut que possible ; souvent même quand il est emmanché d'un long manche, vous le promenez sur les murs et sur le plafond, puis, vous vous tortillez le corps de toutes les façons afin de dénicher la poussière des rosaces du fauteuil, ou des moulures des pieds de la table. Chaque muscle, chaque tendon sont, par l'époussetage, mis en opération et quelle jolie robustesse, cela vous donne à la longue. J'ai dit : à la longue ! Remarquez que c'est surtout à la répétition fréquente de ce genre de sport que vous devrez ce succès musculaire dont je vous parlais tout à l'heure.

Et pour terminer, si vous tenez à avoir ou à conserver un bon teint, soyez toujours de bonne humeur. Rien de pareil pour donner du brillant aux yeux, de l'éclat aux joues et de la fraîcheur aux lèvres.

CIGARETTE.

C'est une grande calomniée que l'*indifférence*.

On lui doit un panégyrique.

N'est-elle pas l'unique ressource des gens destinés à vivre ensemble, malgré l'antipathie !

Ne lui devons-nous pas un grand nombre d'*excellents ménages*, et d'*amitiés inaltérables ?*

## Une Femme

Un journal français, *La Fronde*, rapporte une étrange histoire, que je reproduis ici à cause du haut enseignement qu'elle contient :

Un chantier de maçonnerie à Odessa, en Russie, ruche de labeur et de peine. Le travail est dur, il est long, parmi les êtres qui vont et viennent courbés sur la truelle ou sous le poids des poutres, une princesse ! la princesse Hélène Zoulou Ridje, gâche du plâtre…

Dès six heures du matin à six heures du soir, ses mains incessamment font la rude besogne.

La princesse Hélène gagne environ quatre-vingts sous par semaine.

Il fut un temps où Hélène Zoulou Ridje vivait une autre existence. Mais, un jour, le malheur arriva et toute la fortune de la princesse sombra dans le désastre. Alors il arriva ce qui souvent arrive, quand la crainte de l'opinion n'est pas assez forte pour avoir raison des mauvais cœurs : les nombreux parents d'Hélène Zoulou Ridje l'abandonnèrent. Voilà comment celle qui connut les honneurs a pour uniques compagnons aujourd'hui des ouvriers en bâtiments.

Et cette vie demeurait anonyme. Un incident en fit découvrir le mystère. La princesse qui avait réussi, comme manœuvre, à gagner, à économiser lentement cinq dollars, eut ce dernier malheur de se voir dérober cette somme sur le chantier même. Elle déposa une plainte au commissariat et dut alors révéler son titre et son rang. C'est ainsi qu'on apprit la vérité

Eh bien, voilà ce que peut faire une femme vaillante et brave, qui comprend que sa dignité, sa fierté, est surtout dans l'indépendance que donne un labeur honnête.

Elle aurait pu pleurer, s'attendrir sur ses maux, manger le pain que la pitié aurait sans doute fini par lui offrir, mais, à la rude tâche d'essayer à fléchir l'égoïsme humain, elle a préféré le travail, quel qu'il fût—et qui jamais n'abaisse.

La leçon mérite qu'on en profite.

A celles que le vent de l'infortune a jetées dans la misère, j'offre l'exemple de la princesse Hélène. Jamais en notre pays—heureusement !—la condition de la femme qui travaille ne peut devenir aussi misérable que celle dont je cite l'extraordinaire situation. A plus forte raison, la défaillance ne saurait être permise, le découragement toléré.

Le pain durement gagné, à la sueur de son front, a une saveur exquise que ne connaîtront point ceux qui n'ont pas faim. Quant au pain de la dépendance, celui-ci, dit Bernardin de Saint-Pierre, est amer et remplit la bouche de gravier….

FRANÇOISE.

## L'influence d'une histoire

LES bonnes mères de famille, lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, me sauront peut-être gré de leur raconter une expérience personnelle qui leur aidera, j'espère, dans le soin de leurs enfants.

Toutes les mamans savent combien il est difficile, parfois, de laver les enfants. Il y en a qui semblent avoir l'eau en horreur, et, à l'heure des ablutions quotidiennes, Dieu seul sait tout le mal qu'ils donnent aux personnes chargées de les débarbouiller.

J'avais réussi à élever sans difficulté sous ce rapport, l'aîné de mes enfants doué qu'il était des meilleures inclinations, et, surtout, d'une excellente santé. Mais le cadet n'avait pas tardé à m'inspirer de vives inquiétudes. C'était un gaillard à l'œil vif, d'une imagination ardente, remuant et opiniâtre, et, qui faisait des scènes à tout casser à l'heure du bain.

Je compris qu'il avait un tempérament nerveux et excitable, et je voulus tenter de vaincre sa répugnance bien marquée par les caresses plutôt que par les menaces et les punitions.

Le remède, cependant, était lent et n'apportait guère de succès.

Dès que l'enfant fut en âge d'aller à l'école, cette aversion de l'eau sur son visage ou sur son corps, s'accentuant toujours, amenait des luttes violentes qui m'effrayaient presque, et ne manquaient pas de me laisser en but à un grand épuisement physique et moral. Je crois que je redoutais plus que l'enfant encore, le moment du lavage matinal.

Un jour que je racontais mes ennuis à une vieille amie de ma mère, en visite chez moi, elle me suggéra l'idée d'une histoire à raconter alors que l'enfant serait à prendre son bain. Puis, elle ajouta qu'on pouvait en outre, instruire très facilement les enfants de cette manière, et les soumettre à une discipline quelconque par ce seul moyen. Sans compter que l'on pourrait donner une tournure morale à l'anecdote relatée, en même temps que la rendre captivante à l'esprit.

Je sentis mon courage revenir en entendant ce conseil, que je jugeai tout de suite utile et précieux. Dès le lendemain, je tentai la nouvelle expérience : "Viens, dis je à l'enfant, en l'entraînant à la chambre de toilette, je vais te raconter une belle histoire, où il y a des ours dedans."

Le petit me suivit sans récriminer, pour la première fois peut-être de sa vie. C'était déjà un succès. Je commençai mon récit en mouillant la serviette, et l'intérêt devint bientôt si palpitant chez mon auditeur que, les yeux attachés sur moi, il se laissa nettoyer les oreilles—son point le plus faible jusque là—sans paraître s'apercevoir de ce qu'il se passait.

Vous imaginez que je ne fus pas lente à revenir au même procédé les jours suivants, lesquels eurent constamment pour récompense les mêmes résultats. De plus, l'influence des histoires vraies entremêlées, par ci, par là, de quelques contes de fées, tout en servant le but du moment, contribuaient encore à cultiver une imagination ardente, à lui apprendre l'attention et la réflexion et facilitait l'étude des histoires, au stage du collège.

Je ris encore aujourd'hui en songeant à son enthousiasme devant l'héroïsme de Mlle de Verchères, à son chagrin de n'avoir pas été son "petit frère" pour lui aider dans le fort… Comme il les aurait culbutés, lui, les Iroquois ! Moi-même, me laissant parfois emporter par cette fougue généreuse, je ponctuais le récit des exploits canadiens ou français de coups de brosse trop prononcés, ou, les oreilles se frottaient alors très fort, mais, on grimaçait à peine et on se faisait plus brave de jour en jour.

Souvent après le récit d'un haut fait d'armes d'un héros de l'histoire, ou du succès qui couronnait l'étude et la persévérance d'un savant illustre, j'ai constaté chez l'enfant comme un réveil d'ambition et d'un désir général de bien faire.

Et je sens bien aujourd'hui que l'âge et l'expérience ont passé sur ma tête, que l'éducation d'un enfant restera incomplète s'il n'a pas appris dès sa plus tendre enfance, ces histoires qui aident tant au développement intellectuel des facultés. Et quand je parle d'histoires, je comprends encore les contes du "Petit Poucet," de "Cendrillon," de "La Belle au Bois-dormant" qui demeurent les poésies de l enfance et ses plus beaux souvenirs.

BONNE MAMAN.

Arthabaskaville, août 1902.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXIV

Griefswald, 18 mai.

D'ailleurs, gracieuse princesse, nous ne trouverions rien à nous dire, s'il nous arrivait tôt ou tard de nous rencontrer en ce monde. Tout au plus, me demanderiez-vous si, pour mon voyage, j'ai eu de la pluie ou de la poussière, ; puis vous vous tourneriez vers votre illustre époux — (le coucou vous a déjà annoncé cette prochaine perspective) et vous lui diriez : —"M. le Professeur m'est déjà fort avantageusement connu par ses ouvrages."

Moi, j'aurais l'audace de vous examiner des pieds à la tête, ce que j'ai négligé de faire pendant ma courte visite à Rauchenstein, quoique je me fusse bien promis de constater jusqu'au numéro de vos bottines. Puis intérieurement je vous déclarerais "— très passable —" et la question serait vidée. Ne soyons pas romanesques, Ulric, ne faisons pas de sentiment ! Qu'aurions-nous donc tant à nous dire ? Du reste, la parole est froide, dit certain esprit de contradiction qui veut m'insuffler le bonheur, m'en pénétrer par son chant ou son regard. Cela ne réussirait pas mal sur un homme d'écorce aussi épaisse ! Quelle chance que je ne vous prenne pas au mot !

Qu'entendez-vous par "le regard." Faire comme les enfants, lorsqu'ils se disent : "Nous verrons lequel baissera les yeux le premier." Ces amusements d'écoliers ! Ce doit être un divertissement incomparable d'y initier un novice. Mais c'est au-dessous de la dignité d'un "socialiste". Souvent, lorsque je n'ai rien à penser, comme pendant mon cours, quand je m'abandonne au flot de mon éloquence, je me représente à quel point l'ennuyeuse monotonie de mes jours serait transformée si "Ulrique" était une véritable Ulrique, que je pourrais faire sauter sur mes genoux. Chaque fois que je rentrerais, je lui apporterais un fouet, des guides ou quelques jouets. Je regarde à présent tous les jours le misérable étalage de "l'oncle Jahn" afin de voir s'il a quelque nouveau chef-d'œuvre de Nuremberg. Pour toute éducation, je répéterais quotidiennement au jeune Ulrique jusqu'à ce qu'il en fût convaincu : "N'aie confiance en personne pas même en moi ; n'attache ton cœur à rien ; alors tu ne souffriras jamais." Souffrir fait tant de mal ! Mes parents ne m'ont pas jadis donné une assez forte dose de cette salutaire médecine ; j'ai gardé une partie de cette disposition maladive qu'on appelle sensibilité. Mon enfant traverserait la vie sans encombre, *mon* enfant, et pourtant je n'en voudrais point avoir qui fût vraiment à moi. Aussi les cigognes (vous croyez, j'espère, à la tradition des cigognes) volent toujours par dessus ma maison dans celle d'en face, et l'huissier du Conseil a vu naître hier son onzième héritier. Je lui ai envoyé en cet honneur trois bouteilles de champagne. Mine a trouvé que j'étais fort peu pratique, et a glissé dans le panier quelque chose de plus sérieux.

Votre aveugle — que j'ai d'ailleurs toute raison de vénérer—est cependant aveugle, lorsqu'elle dit : "—Vous donnez trop. —" Ulrique ne sait même pas ce que *beaucoup* veut dire, à plus forte raison, *trop*. Moi seul je le sais, malheureusement. Si je commençais à donner, j'accablerais l'univers, et vous, enfant, je vous étoufferais. Mais n'ayez pas peur ! Ulrique, trop donner ! Vous n'osez même pas dans votre correspondance avec votre Mentor, laisser transparaître un mot d'affection. Vous ne donnez rien et vous ne laissez rien prendre aux autres. Ce que je conquiers me fait toujours plus de plaisir que ce que je reçois en présent. L'enfant de mes rêves j'aimerais assez qu'il fût obstiné, pour pouvoir me montrer son maître. Par exemple, de mon canapé, je lui dirais : "— Viens ici, tout près de moi !"— Il refuserait, naturellement ; je répèterais mon ordre sans élever la voix, mais je le regarderais, de façon à l'obliger à venir. — "Veux-tu m'embrasser !" Encore non. Là-dessus, je le contraindrais de nouveau, et cela me plairait parce que le temps et le nombre des refus dépendraient de moi. Mais laissons ces absurdités !

Il m'est fort désagréable que vous ayez la visite de vos cousines ; (de quelles princesses s'agit-il ?). Je ne sais vraiment pourquoi, à moins que ce ne soit le pressentiment d'avoir cette fois plus longtemps à attendre. D'ailleurs la manie des confidences, entre jeunes personnes, m'est antipathique ; je suis sûr que toutes mes lettres seront exhibées, critiquées, tournées en ridicule. Non pourtant : je ne suis qu'un humble personnage, de la connaissance duquel on rougirait. Si j'étais le prince régnant de X ! ! !

Ulrique ne songe guère, cela va sans dire, à cueillir pour moi des feuilles de chênes bordées de rouge ! Ici, les chênes sont encore tout à fait chauves ; ils attendent que je mérite une couronne civique, pour se couvrir de feuillage ; ils attendront longtemps. Puisqu'Hulotte prétend que les pierres sur lesquelles tombent sans cesse vos rayons, sont le soir aussi froides que le matin, tournez ces rayons vers la mer. Je parie que le bassin de Greifswald serait sec dès le premier jour. Quelle belle pêche ! ! !

Votre ami, de mauvaise humeur,

BR. H.

---

XXV

Rauchenstein, 23 mai.

Mais je n'ai rien d'énigmatique, Monsieur Œdipe ; il n'y a rien à déchiffrer en moi toute ma personne est aussi simple que deux fois un font deux.

Alors pourquoi m'écrivez-vous ? Je dois depuis longtemps vous ennuyer ; et l'ennui vous inspire des pensées tyranniques. Ho ! ho ! pour contraindre quelqu'un, il faut être deux ; l'un qui veut et l'autre qui se laisse faire. Votre amie Ulrique dit à cela. "— Personne ne doit être contraint ! — Elle réclame pour elle la liberté qu'elle reconnaît aux autres. Gardez-vous bien de venir à Cologne, ce serait la seconde rencontre où j'aurais le malheur de vous infliger un ennui, le plus grand des malheurs, la plus insupportable des souffrances. Moi ! la causer à un ami ! Non ! ne venez pas à Cologne. Vous avez raison :

apprendre à se connaître est chose dangereuse. J'en ai récemment fait l'expérience. On n'a même pas regardé mes petites feuilles de chêne, aussi je les colle en couronne tout autour de cette lettre. Ne sont-elles pas ravissantes ? On a mis mes fleurs dans le couloir, parce qu'elles sentaient trop fort, baissé les rideaux de peur du soleil qui gâte le teint, et enfin sorti deux romans anglais, pour me les offrir. Là-dessus, des moqueries sans fin, quand j'ai dit que mon père ne me permettait pas de romans, et refus absolu de croire que je n'en lisais pas en cachette. Ulrique ! en cachette ! vous imaginez-vous cela ? J'ai été tellement offensée, que lorsque mes cousines m'ont demandé à quoi je passais mon temps, ce que je faisais toute la journée, j'ai répondu : — " Rien " — ; et comme elles continuaient à me tourmenter : — " Je cours dans les escaliers ! " — Elles ont ouvert de grands yeux, haussé les épaules. Courir dans les escaliers, sans gouvernante ni femme de chambre à sa suite ! Quelle inconvenance ! Jamais Maman ne leur permettrait cela ! Je leur ai demandé si elles ne le faisaient pas en cachette. Elles m'ont pincé la joue, en disant que j'étais par trop impolie.

Et voilà cette visite dont je m'étais réjouie comme une enfant, d'une joie passant toutes les bornes ! Le soir, pour nous amuser, j'offris de coucher dans la chambre de mes cousines. On me mit un matelas par terre, et je leur proposai de les servir. Je démêlai leurs cheveux ; je leur ôtai leurs souliers. Cela dura jusqu'à une heure du matin, avec mille folies et mille plaisanteries. La femme de chambre reçut l'ordre de venir à huit heures. Je crus naturellement que mes cousines s'habillaient seules. En dépit de mon agitation, je dormais profondément jusqu'à quatre heures, puis je m'éveillai, et j'attendis pour voir si elles ouvriraient les yeux. A cinq heures, les oiseaux chantaient à tue-tête, mais chez nous c'était le nuit la plus profonde, derrière les volets hermétiquement clos. Lorsque six heures sonnèrent je ne tenais plus en place. Une de mes cousines ouvrit les yeux, regarda la pendule, dit : — " Encore deux heures ! " — et se rendormit. J'attendis jusqu'à près de sept heures ; enfin je me glissa hors de ma chambre, et je montai bien vite ; j'étouffais surtout en voyant la belle matinée que j'avais perdue. Je précipitai ma lecture à mon père ; je raccourcis celle d'Hulotte pour avoir fini à neuf heures et demie. J'avais donné congé à mes enfants. Je ne voulais pas être tournée en ridicule.

Je pensais courir avec mes cousines dans notre forêt ; elles préférèrent visiter le château, surtout mon appartement. Cela ne me fut pas très agréable, car elles trouvèrent tout singulier, et ce qui me charme leur déplut. Les tilleuls rendaient la pièce trop sombre et leurs fleurs avaient trop de parfums ; les abeilles leur faisaient peur ; la vue était triste, mes livres pédants, mon papier à lettres commun. Tout le reste du château leur sembla lugubre à donner le frisson. La salle des chevaliers, avec ses voûtes en arêtes, ses colonnes et ses vitraux, leur fit un effet imposant de même que les oubliettes et les instruments de torture ; elles voulurent savoir la façon exacte de s'en servir. Je leur dit que mon père n'en avait jamais fait usage et que je n'avais aucune expérience sous ce rapport Elle tenaient à se donner le plaisir de la peur et me demandèrent s'il n'y avait pas chez nous de revenants. Naturellement je répondis que oui ; un château sans revenants ne serait pas complet ; il perdrait de sa dignité et de sa bonne apparence. Je leur montrai un portrait qui sort la nuit de son cadre, et je leur fis une peur affreuse de la chambre d'Hulotte, en leur disant que, si on ouvrait cette porte on trouverait derrière, une vieille femme, vieille comme le monde, et qui ne remue jamais.

Il fut impossible de les décider à se promener avant la fraîcheur, et encore pour peu de temps.

Le lendemain était l'Ascension. Après l'office, nous fîmes une belle partie de campagne ; mais chaque fois que je croyais les voir stupéfaites d'admiration, elles ne regardaient même pas le paysage, et persistaient à me raconter le dernier roman anglais qu'elles avaient lu, d'une manière si confuse que je n'y comprenais rien. Il y avait une histoire de grande passion qui ne devait être sue de personne, et à laquelle tout le monde s'opposait ; puis des évanouissements, des larmes, des mystères, et finalement on se mariait. Je me demande pourquoi on écrit ainsi tout un gros volume dont l'intérêt est uniquement dans la dernière page, et pourquoi dans les romans, on ne parle jamais que d'amour. Il y a bien d'autres choses qui mérite qu'on les décrive. On devrait écrire un roman qui serait la vie, avec toute les difficultés, les soucis, les mésintelligences qui suivent le mariage. La vie ne cesse pas à l'heure où l'on est uni devant l'autel. Je leur dis quelque chose de cela. — " Oh ! alors, lis *Cranford* de M^rs^ Gaskell, on n'y parle que de vieilles filles. — " Ce n'était pas gracieux de dire cela, quand nous avons tant de vieilles filles dans la maison ; aussi l'une devint toute rouge, dès que l'autre eut lâché ce mot. Tout dépend de quel côté on regarde les choses. Ici je vis satisfaite et heureuse, tandis que mes cousines traitent Rauchenstein de vieux nid à hiboux.

Elles ne cessaient de me tirailler, de critiquer mes robes, mes chapeaux, ma coiffure, que sais-je encore ? Elles ont même voulu me coiffer à leur goût ; mais, sitôt que mon père m'aperçut, il me renvoya dans ma chambre, disant que j'étais un épouvantail. Je me débarrassai avec plaisir de toutes les épingles à cheveux qui me piquaient. Avec cela, il avait fallu si longtemps pour bâtir un tel édifice que j'en avais des crampes dans tous les membres. Où donc trouverais-je une heure pour cela dans ma journée trop remplie ? Je leur dis que j'étais une campagnarde, incapable de se façonner aux élégances des villes. Elles voient bien plus de monde que moi et devraient être accoutumées à toutes sortes de gens différents ; pourtant, elles ont été plus étonnées de moi que moi d'elles. Je n'aurais jamais osé les tirailler et les critiquer ainsi. Elles me trouvent originale ; qu'en dites-vous ? Originale ? Si elles n'avaient pas été chez moi, je leur aurais vertement répondu ; un original est un être dont la cervelle est mal organisée ; du moins c'est mon avis. Pensez-donc à ce qu'elles auraient dit, en apprenant que je suis maîtresse d'école et que j'écris à un savant.

(*A suivre.*)

## Notes sur la mode

LA dentelle irlandaise, dont les motifs sont extrêmement artistiques, est fort en vogue. On s'en sert avec faveur pour panneaux, vestes, ou empiècements, ainsi que pour les entre-deux et les berthes.

Très portée la manche pagode s'élargissant du bas et ne comprenant qu'une seule couture.

Le boléro dit "coquet" se recommande par sa grâce et son élégance. On l'exécute en taffetas, moire, ou soie pongée dont la couleur peut être assortie à la jupe qui l'accompagne.

Les jupes nouvelles ne se distinguent pas des autres par de grandes modifications. On trouvera beaucoup de jupes posées sur des sous-jupes. Ces jupes sont toutes cerclées de plis rapportés, posés à intervalles réguliers, et dont le nombre peut être diminué à volonté.

Les jupes collantes ont conservé une partie de leur vogue ; quelques-unes sont boutonnées dans le dos dans toute leur hauteur.

Depuis que les corsages se font avec des manches demi-conques, le bracelet fait une ré-apparition. La variété dans la forme du bracelet est infinie.

L'écharpe directoire de dentelle en transparence sur mousseline de soie claire, et agrémentée de ruchettes de gaze, ou d'une étroite frange de soie, aura, dit-on, une vogue épatante. Sa beauté et sa légèreté prêteront un cachet d'élégance à toute toilette.

Les tours de cou, les boas et les ruches sont toujours en faveur ; seulement, le caprice veut maintenant qu'après avoir été portés très hauts autour du cou, ils soient plats aujourd'hui. Quelques ruches mêmes en mousseline de soie tombent de façon à donner l'idée de petites mantilles.

Les boas en plumes reprennent de la popularité ; on les veut très longs.

SMART.

---

LA Société de Propagande Coloniale Française vient de confier à M. J. B. A. Léo Leymarie, un confrère français depuis quelques mois à Montréal, le soin de former ici un groupe de cette Société sous le nom de "Groupe Montcalm." Le but principal de ce groupe sera de renseigner les conférenciers français sur notre vaste pays et de faire connaître ici les colonies françaises.

## La dernière fée

*(A ma jeune nièce de seize ans)*

TRISTE journée d'automne....

Le vent fait rage. Les girouettes grincent. La pluie, fine, fouettante, se faufile jusque sous les contrevents. Et dans la chambre, près de l'âtre qui s'éteint, Suzette est assise, songeuse.

Ses yeux sont rivés aux charbons poudrés de cendres. Là, s'élèvent, et bientôt s'écroulent de fantastiques châteaux. L'esprit de Suzette les suit au pays des rêves, contrée magique où tout est frais, jeune, beau, riant....

Dès l'abord, la fillette s'y transforme. D'un seul coup de baguette, la fée, sa bonne fée à elle, la revêt d'habits soyeux. Dans ses cheveux blonds vient se placer la rose, et le ruisselet voisin lui montre son image : bien jolie,Suzette à son seizième printemps !

Jolie, sans doute ; mais aussi heureuse que belle. La chère vieille maison est sortie de ses ruines. Plus de porte branlante, de toiture effondrée... Au jardin, plus d'épines : des fleurs... des arbres .. des buissons verts...

Vive comme la gazelle, la fillette parcourt le domaine. . L'oiseau gazouille, la brise folâtre gaiement... Et, soudain, là-bas sur la route toute blanche, entre les hauts peupliers, un cavalier paraît, puis s'élance au galop de son cheval...

Au seuil de la maison, il s'arrête. Suzette a rougi. Ce cavalier, ell le reconnaît sans l'avoir jamais vu. C'est la fée, la bonne fée qui célèbre ses louanges. Il a tous les mérites... tous les courages... toutes les vertus, et il se nomme Charmant.

Il va de soi que la fée a parlé de Suzette au Prince. Mais le prince l'avoue, après avoir vu Suzette, que la fée ne l'a pas dépeinte ni si bonne, ni si belle qu'elle est réellement...

Dès lors, les faits se précipitent... Pour peu que la fée le veuille, la fillette et le cavalier se marieront avant la fin du jour...

Car elle est puissante l'enchanteuse, plus puissante que la marraine de Cendrillon !... Ni le vent, ni la pluie, ni la tourmente ne l'empêchent d'apparaître dans sa conque, couleur de rose, sur un nuage d'argent...

D'un coup de baguette elle nous transforme ; nous voilà jeunes, riches, beaux, heureux... Et puis, ô douleur ! nous retombons sur terre dès qu'elle nous laisse la dernière fée, celle qui survit à tout et ne nous quitte pas... la fée *Imagination !*...

JANVIER.

1er septembre 902.

## L'art de faire le vin

**Recette**

*Pour faire un vin de table avec le raisin bleu*

Il faut :

1° Ecraser les grains, sans pour cela les détacher de la grappe, avec une presse, ou de quelque autre manière que ce soit ;

2° Jeter grains et grappes, écrasés, dans un tonneau qu'on a eu soin de mettre sur un escabeau haut d'un pied et demi environ, le tonneau ayant un robinet à trois ou quatre pouces du fond, afin de permettre aux déchets et au résidu de s'accumuler au-dessous du robinet, le tout disposé de manière à ce que l'on puisse soutirer le liquide sans déranger ni tonneau, ni escabeau, ni robinet, afin de ne pas troubler la limpidité du liquide ;

3° Jeter dans le tonneau, en même temps que les grappes écrasées, cinq gallons d'eau par cent livres de raisins ;

4° Laisser se former et monter le chapeau pendant une douzaine de jours ;

5° Après une douzaine de jours, tirer le liquide par le robinet, sans remuer ni agiter le tonneau ;

6° Mettre le liquide dans un autre tonneau ou dans le même, soigneusement lavé, ouvert par le haut et que l'on peut recouvrir d'un linge afin de mettre le liquide à l'abri de la poussière, avec escabeau et robinet comme il est dit plus haut ;

7° Ajouter en même temps, 2½ livres de sucre par gallon de liquide ;

8° Avoir soin que la température de l'appartement (60 à 70 degrés) ne varie pas trop, le vin se faisant très bien dans une cuisine, pourvu que l'on ne mette pas le tonneau trop près du poêle ou de la porte, et que la nuit, si on ne chauffe pas, on ait soin de couvrir le tonneau d'une robe de buffle ou d'une couverture ;

9° Laisser fermenter trois ou quatre semaines (quelquefois plus) jusqu'à ce

que le vin sorte, par le robinet, clair comme de l'eau de roche ;

10° Mettre le vin en baril, dans une cave assez fraîche ;

11° Le boire.

N. B.—Si l'on veut avoir un vin plus généreux, on n'ajoute que peu ou point d'eau aux grappes écrasées ; cependant, quand le raisin n'est pas assez sucré pour faire un vin agréable au goût, il faut encore ajouter au moins une livre de sucre par gallon de liquide.

---

**Vins de fruits**

*Recette pour préparer à la maison une excellente boisson fermentée avec tous les fruits juteux, tels que groseilles, gadelles, cerises, framboises, fraises, mûres sauvages, bluets, cassis, etc., sans oublier les raisins de notre province, sauvages ou cultivés.*

1° Cueillir les fruits au bon moment, c'est-à-dire assez mûrs pour qu'ils aient toute leur saveur, mais pas trop mûrs, puis les nettoyer avec soin en les débarrassant à la main des queues, tiges, feuilles, fruits gâtés, etc.;

2° Ecraser les fruits dans un vase bien propre, à la main ou avec un pilon de bois ;

3° Placer les fruits écrasés avec le jus dans une cuve bien propre ; cette cuve peut être un tonneau placé debout et dont on a enlevé le fond supérieur ; au bas de ce tonneau on a eu soin de mettre un robinet et de placer à l'intérieur, sur l'ouverture du robinet, un balai de bois, ou une petite botte de paille maintenue en position par une pierre ou autrement ; ce balai est destiné à arrêter les parties solides des fruits quand on voudra retirer le jus par le robinet ;

4° Verser sur les fruits écrasés environ un gallon d'eau pour 8 à 10 lbs de fruits, et laisser macérer le tout pendant 34 à 40 heures, en mélangeant de temps en temps avec un bâton bien propre ;

5° Retirer le jus par le robinet et le verser dans un tonneau de fermentation ; pour ne rien perdre, presser la pulpe des fruits avec une presse si on en a, et verser encore cette seconde portion de jus dans le tonneau de fermentation ;

6° Voilà donc le liquide (jus et eau) prêt à recevoir le sucre. Ajouter à ce moment du bon sucre raffiné à raison de 3 lbs de sucre par gallon d'eau employée ; cette quantité doit être augmentée si le fruit est très acide, et diminuée si le fruit est par lui-même très sucré. Remuer pour bien faire fondre le sucre. (A la rigueur, la cassonade brune pourrait suffire pour un vin moins délicat) ;

7° Ajouter 1 once de crème de tartre par gallon d'eau employée ; cela se fait en faisant fondre la crème de tartre dans un peu d'eau bouillante ;

8° La température du liquide étant autant que possible de 75° à 80° Fahr. (chauffer la chambre où se trouve le tonneau, si c'est nécessaire), la fermentation commence après quelques heures, augmente rapidement et après 4 à 5 jours elle est assez avancée pour que l'on puisse soutirer le vin dans des tonneaux ordinaires placés horizontalement ;

9° La fermentation se continue et s'achève dans ces tonneaux qu'on a soin de tenir toujours pleins, et sur la bonde desquels on pose simplement le bouchon sans l'enfoncer ;

10° Lorsque le vin a cessé de travailler (ne dégage plus de bulles de gaz), on ferme la bonde et on laisse le vin reposer plusieurs mois, après lesquels on peut le mettre en bouteilles. Les bouteilles pleines devront être tenues dans une cave assez fraîche et couchées sur le côté.

## EN GLANANT

**Napoléon et les bals masqués**

L'un des plus grands plaisirs de Napoléon était le bal masqué. Il y en avait à la Cour ; et, de plus, du temps de Joséphine, le ménage impérial se rendait incognito aux bals de l'Opéra. Un jour même, ils se perdirent et ne se retrouvèrent que chez eux, bien que l'impératrice ait intrigué son mari sans le savoir. Pendant quelques hivers ce ne fut qu'une succession continue de bals particuliers où le masque était de rigueur.

Seulement, il n'était pas possible à l'empereur de passer inaperçu parce qu'on le reconnaissait facilement à son habitude de croiser ses mains derrière le dos.

Pour favoriser les imprévus et imbroglios, on installait un magasin de costumes où les invités pouvaient en changer plusieurs fois. Grâce à ces déguisements variés, l'empereur espérait reprendre son incognito ; mais ses malheureuses mains le trahissaient toujours.

Seuls, les courtisans avisés savaient ne pas le reconnaître... Et une dame de la cour à qui Napoléon déguisé en chienlit, adressait quelque galant compliment ne craignit pas de s'écrier, sûre de flatter l'impériale manie : Il y a vraiment des gens qu'on ne devrait pas laisser entrer !

Ce soir-là, la joie de Napoléon ne connut pas de bornes.

**Un président simple**

Le président Théodore Roosevelt doit une partie de sa popularité aux Etats-Unis à la simplicité de son caractère, à la jovialité de ses manières.

Il y a quelques jours, il se rendait, précédé et suivi des autorités municipales et académiques, au Memorial Hall où on devait lui remettre le diplôme de *Doctor juris honoris causa* que vient de lui conférer l'Université de Harvard. En route, il aperçoit, au premier rang des curieux, un vieil original John, " le marchand d'oranges " qui est, depuis des années, l'ami de tous les étudiants de l'Université de Harvard. Aussitôt le Président s'arrête, fait stopper tout le cortège officiel et, tendant la main au marchand d'oranges :

—Hallo, John, vieille branche, tope là !

Et John, de la façon la plus naturelle, donne un vigoureux shake-hand au Président, en lui disant :

*You are all right, Teddy !*

(Teddy est le diminutif de Théodore).

Et la foule poussa des hourrahs.

---

LE PUBLIC a raison d'être pleinement satisfait de la saison que lui ont donnée les directeurs du Parc Sohmer. Espérons qu'elle a été assez fructueuse pour les dédommager des grands frais qu'ils ont dû encourir pour offrir aux spectateurs autant d'amusements et une mise en scène aussi soignée. On ne connaît pas de pays où un programme soit aussi varié et aussi complet pour la modique somme de dix sous.

# PAGE DES ENFANTS

## Propos enfantins

*Pour les petits neveux et petites nièces de Tante Ninette*

Dis, pourquoi, mon enfant, sembles tu soucieux ?
Que se passe-t il donc dans ton âme chérie :
Serais-tu mécontent, ennuyé, malheureux ?
Viens ici, dans mes bras, dis moi tout, je t'en prie.

—C'est que ...je veux au ciel m'en aller un moment
Baiser le bon Jésus et petit frère Eustache,
Les prier de bénir mon papa, ma maman,
Leur apprendre à jouer tous deux à cache-cache.

Tu me dis que là-Haut, on a tout ce qu'on veut,
Va ! je te reviendrai les poches, les mains pleines,
De bonbons, de gâteaux, de tout ce dont on peut
S'emparer dans le Ciel, pour adoucir les peines.

—Mais pour cela, mon fils, il te faudrait mourir,
Te coucher pâle et froid dans une tombe noire,
Qu'ensuite dans la terre il nous faudrait enfouir...
Tu souris? Pauvre enfant,tu sembles n'en rien croire.

—Mourir? Vois donc, là-bas, ces petits oiseaux bleus
Atteignent bien le Ciel sans que nul les enterre.
Avec des ailes, dis, ne pourais-je comme eux
M'y rendre ainsi, maman, sans être mis en terre ?

BELLA,

Montréal, 24 août. 1902.

## Causerie

LA légende si gracieuse que je vais vous narrer, chers petits amis, m'a été racontée par une de vos cousines les plus dévouées et je l'ai trouvée si jolie, si touchante que je me suis bien promis de vous la redire, sûre d'avance que vous saurez bien en apprécier toutes les beautés.

Savez-vous quand et pourquoi les colombes du bois ont un demi-collier sur leur gorge blonde ? Voici ce que dit à ce sujet la légende :

" Un jour, le petit Jésus-Christ, ignorant encore sa divinité, se promenait dans les champs avec son cousin, le petit saint Jean. Ils rencontrent deux autres enfants, qui se disputaient pour la possession d'une colombe, qu'ils avaient prise au piège. Le petit Jésus intervient et si doucement réclame la liberté de l'oiseau, que celui qui la tenait ouvre la main et le laisse s'envoler. Mais l'autre, furieux, se baisse, prend une pierre, la lance sur la colombe qui fuit à tire d'ailes. L'oiseau tombe, la gorge entr'ouverte par le coupant de la pierre. Alors le méchant, ramassant sa victime, la jette aux pieds de l'enfant Jésus en lui disant : " Tiens, rends-lui la liberté, maintenant qu'elle est morte."

L'enfant Jésus ayant pris la colombe et la baisant avec attendrissement : " Ah ! fit-il ; si j'étais le bon Dieu ! "

Or, voilà que comme il parlait ainsi, soudain sous ce baiser la colombe se ranime, regarde autour d'elle, ouvre ses ailes et s'envole vers le ciel.

Alors les enfants ébahis, étonnés de ce miracle, demandent à l'enfant Jésus : " Es-tu donc le bon Dieu, toi qui as ressuscité la colombe ?

Moi, fait l'enfant Jésus, je ne sais pas." Mais en ce même moment les enfants entendirent un bruit d'ailes. C'était la colombe qui, volant dans un rayon de vive lumière, vint se poser sur le front du petit Jésus. Et la colombe, toute blonde auparavant, avait alors un demi-collier brun sur sa gorge.

Et pendant que la colombe descendait dans l'air, une voix douce disait : " Je suis le bon Dieu du ciel, et celui-ci est mon fils qui a ressuscité la colombe par son baiser de compassion et d'amour."

Et ce serait depuis ce moment qu'il y a sur la gorge blonde des colombes un demi-collier brun, en souvenir de la blessure que le petit Jésus a guérie par son baiser de compassion et d'amour."

N'est-ce pas que c'est gentil ?

TANTE NINETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Réponse à chercher

Le cheval hennit, le chien aboie, le lion rugit, le coq chante.... Que fait le cerf ?

### Charade

Mon premier monte vers les cieux
Sublime et majestueux ;
Mon deux est une monnaie
Avec laquelle l'Espagnol gage ;
Mon ent er au Canada, cité (ville)
Détient certes, la primauté.

### Petits dialogues

Prenez-vous beaucoup de poisson dans cette petite rivière ?

—Ça dépend du meunier.

- Comment du meunier ?

—Oui, il défend parfois de pêcher.

Alors quand on empêche, on n'en pêche pas, et qu'on n'empêche pas on en pêche.

## Voyages personnels

*(Ecrits pour la page des Enfants)*

AUJOURD'HUI nous allons faire visite à une intéressante famille écossaise, ce qui complètera notre court séjour dans ce pays enchanteur. " Mais où nous menez-vous ? Vous n'allez pas nous faire traverser les mers encore ? Songez au long trajet qu'il nous reste à faire pour regagner notre home canadien !" Tranquillisez-vous, mes enfants, dès ce soir, si vous le voulez, vous rentrerez au bercail. Et maintenant regardez autour de vous : Nous sommes sur un îlot rocheux, situé sur l'embouchure du " Forth of Forth " avec la Mer du Nord—la lune se lève sur les " Lammermoors," qui ondulent à perte de vue, tandis que sur la côte opposée, les collines de Fifeshire ferment l'horizon. Les îles de Fidra et de May projettent par intervalle leur phare lumineux qui se reflètent sur la surface des eaux. Nous sommes sur le "Bass Bock," roc isolé qui jadis servait de prison aux criminels ; à une demi lieue de l'îlot se dessine la sombre silhouette de Tantallon Castle, perché sur un promontoire escarpé. Ce n'est plus qu'une ruine à présent, mais ses murailles massives, et ses formidables dongeons sont comme un écho de ses beaux jours évanouis, quand W. Scott en chantait les louanges dans " Marmion." Et les visiteurs que nous étions venus voir ? Les voici, tous blancs et neigeux, les mamans veillant sur leur unique progéniture. En somme, ce sont de grands oiseaux de mers " Solan geese " tenant de la mouette et de l'oie qui depuis des siècles ont élu domicile sur ce roc solitaire, ou encore dans les Hébrides. Ce sont les seuls endroits où on les trouve ; les oiseaux-mères couvent un seul œuf, non dans un nid mais sur la pente escarpée du rocher, où elles sont rassemblées par centaines et ne se dérangent pas d'un pouce pour un intrus ; on peut les toucher de la main sans qu'elles bougent.

Mais ce qui est curieux chez ces oiseaux, c'est que le 1er novembre, ils

# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

s'envolent tous vers le sud et passent l'hiver à Madère.

Tout comme chez nous, n'est-ce pas ? Sont-ils friands de soleil messieurs les "Solan Geese" ? Le 1er mars, jour pour jour ils reviennent à leur solitaire demeure, tandis que les "jeunes" (leur enfance et adolescence durent quatre ans) arrivent seulement le 1er août pour deux mois de pêche.... Les ombres s'allongent, et comme nous ne sommes pas d'aussi habiles nageurs et planeurs que les habitants des Bass Rock, force nous sera de nous envoler vers le terrain des vaches......

Sur ce, je vous dirai sinon adieu, du moins au revoir, mes petits amis, tout en souhaitant que vous ayez joui autant que moi de nos excursions à travers les plaines fleuries de l'Angleterre, et les landes couvertes de bruyères de l'Ecosse.

CHRISTINE DE LINDEN.

## Petite poste en famille

REMRCIMENTS sincères à *maman d'Antoinette*, et mille pardons pour le mal que je lui ai donné.

Que *Comtesse d'Isaure* ne me boude pas, je suis toujours heureuse d'avoir de ses nouvelles quand même je ne le lui dis pas. A bientôt, n'est-ce pas charmante comtesse.

*Anne-Marie Trifluvienne.* La communauté des Sœurs la Miséricorde fut fondée à Montréal en 1846, par Mgr Bourget et Mme Vve Jetté, en religion Sœur Marie de la Nativité. Sœurs de Sainte-Croix, par une religieuse de cet ordre en France, en 1847. Les Dominicaines, par St. Dominique. Sœurs de la Présentation, par Mme Rivier, à l'époque de la Révolution. Sœurs de Sainte-Anne, par Monseigneur Bourget, à Vaudreuil, en 1848. Sœurs du Bon Pasteur, par le Rév. Père Eudes, en France, en 1600. Arrivèrent en Canada en 1844. Frères de Saint-Viateur, en 1828, par l'abbé J.-Louis-Marie Querbes, prêtre séculier, en France. Frères de Saint-Gabriel, par le P. Grignon de Montfort, en France, en 1705. Frères Maristes, par M. de Champagnat, en France, en 1817.

Les patriotes qui furent pendus en 1837 sont : Cardinal, Duquette, De-Lorimier, Robert, Amable et Charles Sanguinet, Frs. Nicolas, Amable Daunais, Hindelang, Narbonne, Decoigne et Hamelin.

*Fleurette de Saint-Jérôme* s'est trompée, les pièces de théâtre composées par Mme Dadurand sont certainement chez Beauchemin. Ce libraire me l'a assuré. Il serait mieux pour toi de t'adresser là directement, petite mie.

Remerciements bien sentis à *Bella* qui m'a envoyé là la plus délicieuse petite poésie que j'ai lue depuis longtemps. Elle intéressera d'autant plus mes petits lecteurs, que ces propos ont l'avantage d'avoir été vraiment vécus.

Je demande à trois de mes petits amis, parmi les lecteurs les plus fidèles de *Tante Ninette*, c'est-à-dire *Rose-de-Mai*, *Fleurette* et *Maurice Bauset*, de m'envoyer pour le prochain numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE une narration sur les évènements qui leur ont été les plus agréables dans le cours de leurs vacances. On a dix jours pour faire cette composition.

TANTE NINETTE.

## ✻ VARIETES ✻

**L'hôtel des nains** Il existe de par le monde un hôtel où tout le service est fait par des nains. Bien plus, cet hôtel appartient à deux nains. M. et Mme Dot, qui, avant de devenir propriétaires, se sont montrés dans la plupart des cirques et fêtes foraines en Amérique. C'est à White Plains, dans l'Etat de New-York, que se trouve ce curieux domaine des nains. Le patron de l'hôtel, qui est âgé de trente-deux ans, ne mesure que 77 centimètres de hauteur exactement. La femme, à peu près du même âge, est à peine un peu plus grande que lui ; elle est, paraît-il, jolie comme une poupée. Ce ménage de nains a une fille, un bébé microspique, actuellement âgée de trois ans, très bien constituée.... mais elle n'a que 40 centimètres de hauteur.

Tous les domestiques, hommes et femmes, cuisiniers, maîtres d'hôtel, etc, n'ont pas plus d'un mètre de taille.

**Le soldat centenaire** Parmi les volontaires ottomans qui ont pris part à la dernière guerre gréco-turque, se trouvait un nommé Hadji Ali-aza, courageux soldat de 110 ans !

C'était la septième fois que ce patriote affrontait les dangers de la guerre, et avec lui, cette fois-ci, marchaient ses quatre fils.

Cette histoire semble copiée dans quelque récit du temps de la chevalerie. Ne dirait-on pas d'un nouveau Turpin et des quatre fils Aymon ?

**Contingent canadien retour d'Afrique** Relevé sur le cahier des punitions d'un soldat canadien :

Deux jours de consigne au soldat Homard, pour avoir recousu un bouton avec du fil blanc et s'être servi d'encre rouge pour le noircir ! !...

M. de Calinaux, le député bien connu, n'est pas partisan des oraisons funèbres. "Pour moi, dit-il, je suis absolument décidé : je veux *qu'on m'enterre* SANS COMMENTAIRES.

—

Au cours d'astronomie des jeunes filles :

—La lune est-elle habitée ?

—Au moins une, monsieur le professeur.

—Et laquelle, mademoiselle ?

L'élève, rougissante :

—La lune de miel...

—

Logique enfantine.

Le chat ronronne devant la cheminée.

—Oh ! maman ; s'écrie Jeanne, enlève le chat, il va brûler.

—Pourquoi ? il dort.

—Mais non, tu entends ! il commence à bouillir.

—

Mot d'enfant

Une petite fille dont la mère va se remarier, disait à l'une de ses petites camarades :

—Tu sais, je vais avoir un papa tout neuf.

## Bloc-Notes

LES admirateurs de Laure Conan, notre grande femme de lettres, attendent avec impatience son dernier roman, "L'OUBLIÉ." J'ai la satisfaction de leur apprendre que la seconde édition de cette œuvre doit paraître incessamment, et qu'elle sera mise en vente tout aussitôt après son apparition, c'est-à-dire vers la fin de septembre.

Les critiques ne devront pas perdre de vue que la première édition de "L'OUBLIÉ" a été enlevée, par vente privée, par des amis des lettres, anxieux de prouver à l'auteur, leur admiration pour son beau talent en même temps que d'encourager, d'une façon tangible et partant plus pratique, une aussi magnifique et saine littérature.

Ceci est un succès sans précédent dans l'histoire des lettres canadiennes — peut-être même dans l'histoire des lettres de tous les peuples, qu'une édition ait été ainsi écoulée avant même d'être mise sur le marché, et j'en félicite chaudement l'écrivain.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE doit lui-même une dette de reconnaissance à Laure Conan pour la collaboration distinguée dont elle l'a gratifié depuis sa fondation. Dernièrement, encore, elle a écrit, spécialement pour cette feuille, une courte esquisse sur sainte Rose de Lima, la patronne de l'Amérique, dont la publication sera bientôt commencée.

Les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE—ainsi que sa directrice d'ailleurs—auraient peut-être préféré une production écrite dans une note plus mondaine, mais la plume de Laure Conan sait donner tant de charmes à ce qu'elle touche que toutes peuvent être assurées d'avance, quelque soit l'ascétisme du sujet, d'une lecture captivante et pleine d'intérêt.

***

Au cours des pompes d'un mariage, célébré dernièrement, le R. P. Adam, S. J., dans la remarquable allocution qu'il adressa aux jeunes époux, a fait remarquer que, "si l'homme avait été fait de simple boue, la femme, elle, a été faite de boue *perfectionnée.*"

Il n'y a peut-être pas de quoi s'en vanter, cependant, il reste bien des raisons pour que cette concession soit agréable à "ce sexe auquel tout homme doit sa mère."

***

M. le sénateur Poirier, l'un des orateurs de la grande convention acadienne, a dit une de ces paroles, qui, à elle seule, vaut un long poème :

"Je conserve l'espoir, s'est-il écrié, que le jour viendra où tous les descendants des Français au Canada, célèbreront le 24 juin comme leur fête nationale."

Ah ! le beau moment où d'un bout à l'autre du Canada, depuis les frontières de l'Alaska, jusqu'aux confins de l'Acadie, toutes les aspirations, tous les cœurs s'élèveront à l'unisson pour fêter notre chère patrie et le beau ciel qui la recouvre....

FRANÇOISE.

## Histoire des mots et locutions

LES mots *brocanter* et *brocanteur* prirent, dit-on, naissance au XVIIe siècle. Ménage qui les avait vu introduire dans la langue de son temps était au désespoir de mourir sans en avoir pu connaître l'origine.

Burchard, bénédictin qui fut nommé évêque de Vienne en 1012, par l'empereur Conrard, était un prélat d'une grande érudition. On a de lui *Le grand volume des décrets* en XXII livres. Les auteurs le nommèrent *Burcardus* ou *Brocardus*. Or comme son ouvrage est rempli de sentences et d'une critique souvent assez maligne, on donne le nom de *Brocardi* à ces réflexions et à certains traits malins qui blessent l'amour-propre.

***

Le mot *gibet* est un dérivé du mot arabe *Gebel*, qui signifie *montagne*. Anciennement les exécutions se faisaient sur les lieux élevés, afin que l'exemple fût vu de plus loin.

***

C'est à l'abbé de Saint-Pierre, l'auteur du *Projet de paix perpétuelle*, que nous devons le mot *gloriole*, si bien adapté à un sentiment de vanité puérile qui se nourrit des plus faciles chimères.

***

Des commentateurs ont vainement recherché l'origine de cette façon de parler assez commune : "Cela se fera malgré lui et *malgré ses dents.*"

Or, malgré ses dents, qui n'a aucun sens explicable, est tout simplement une contraction vulgaire et vicieuse de *malgré ses aidants* (malgré l'aide que tels ou tels pourraient lui prêter.)

Quelque chose d'analogue a eu lieu pour une autre expression très usitée : "Je ferai cela de *grand cœur*, je consens de *grand cœur*," entendons-nous dire souvent. Et nous demandons ce que la *grandeur* du cœur peut avoir de commun avec le sentiment qu'on entend exprimer ainsi. Pour avoir la clé de cette espèce d'énigme, il faut se souvenir que jadis on disait de *gréant* cœur ; gréant est devenu *grand*, et par une simple conformité de son, l'idée primitive est restée à un mot dont le sens est tout autre.

***

Assommer vient du latin *somnus*, sommeil, et signifiait autrefois : *ad somnum mittere*. Le sens primitif est resté à ce mot quand il s'agit des effets d'une lecture ou d'un discours. Exemple ce passage du *Misantrope* :

> Je lui disais moi, qu'un froid écrit assomme,
> Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,

***

La langue arabe est si riche qu'elle a, dit-on, mille mots pour exprimer l'épée, cinq cents pour le lion, deux cents pour le serpent, quatre-vingt pour le miel, etc.

Le prochain numéro du JOUNAL DE FRANÇOISE publiera une critique impartiale et juste des théâtres français, qui commencent en ce moment leur saison, à Montréal.

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme.

VOLTAIRE.

Quand un homme dit souvent : "Je ne sais pas cela !" il y a des chances pour qu'il soit très instruit.

EUG. MARBEAU.

Belle parole d'un égoïste :

On a des amis, n'est-ce pas? c'est pour s'en servir.

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.



# La Caisse Nationale d'Economie

Les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE apprendront sans doute avec plaisir que le Capital de la Caisse Nationale d'Economie est maintenant de

## $70,000.00

La Caisse va porter cette année à accumulation plus de **$3,005.00** d'intérêts, et il n'y a aucun doute qu'au 31 décembre prochain le Capital sera près de

## $100,000.00

Nous sommes persuadés que nous intéressons nos lectrices en leur faisant suivre les progrès de la Caisse Nationale d'Economie car elle est la seule Société qui admet

## Les Femmes et les Enfants

sans examen médical, ni aucune autre formalité, et donne les mêmes avantages qu'à toute autre personne du sexe masculin.

Toute mère de famille pourra facilement épargner 25c. par mois pour s'inscrire à la Caisse et inscrire chacun de ses enfants lorsqu'elle saura que la

## La rente payée

après 20 ans de sociétariat sera suffisante pour pouvoir rencontrer les dépenses indispensables de l'existence.

Demandez les prospectus à

**ARTHUR GAGNON,**
*Sec.-Trés.*,
Monument National, Montréal.

ou aux autres bureaux établis par la Société.

1RE ANNÉE — No 13 Le numéro, 8 cts Samedi, 27 Septembre 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Les numéros du mois d'octobre paraîtront le 11 et le 25.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## Berceuse

*Oh ! chante, chante, doucement ;*
*Que ta voix berce ma paresse ;*
*Ta chanson lente me caresse...*
*Oh ! chante, chante, doucement.*

*Rythme les mots, languissamment*
*Qu'aucun désaccord ne me blesse...*
*S'en va la douleur qui m oppre se...*
*Rythme les mots, languissamment !*

*Ils sont doux les mots que tu chantes :*
*J'ignore s'ils sont faux ou vrais ;*
*Mais que m'importe que tu mentes*
*S'ils sont beaux les mots que tu chantes.*

*Pour chasser les visions méchantes*
*Et pour endormir les secrets*
*Tourments que m ont fait mes amantes.*
*Oh ! chante, chante, doucement*
*Que ta voix berce ma détresse ;*
*Ta chanson lente me caresse*
*Et me fait perdre la raison.*

PIERRE DE MILHAU.

## Sous les bois

Club Winchester, septembre 1902.

C'EST par une adorable journée de septembre agonisant que je suis venue, à une altitude de plus de huit cents pieds au-dessus de Montréal, fêter les derniers jours du soleil...

Des nuages très flous, très légers, estompent d'une brume floconnante le bleu foncé du ciel. L'après-midi est tellement doux qu'il nous pénètre de sa mollesse exquise, cependant que l'esprit rêveur laisse les doigts immobiles sur le crayon.

Dans ces heures de charmes indéfinissables, où la belle saison, à son apogée glorieuse, entrevoit mélancoliquement sa décadence, est-il de langage assez divin pour peindre la beauté du décor magique qui s'offre en ce moment à ma vue, en face de cette forêt dont l'air auguste et la majestueuse splendeur défient l'expression pour une voix humaine ?

C'est dans les bois, toujours aimés et qui me rappellent de lointains souvenirs, que le sort clément me permet de vivre quelques jours. La maison du club et le lac qui la jouxte—le lac si paisible aux dormantes feuilles de nénuphar—seuls me séparent des lisières boisées où la lumière s'enténèbre, où le sapin mêle sa branchure sombre aux cimes rougeoyantes des érables, aux frissonnantes feuillées des bouleaux.

Dans ces profondeurs crépusculaires, le hibou houlloulera quand viendra le soir, et la brise des nuits, passant sur les eaux, bruira étrangement.

Je l'ai entendu ce bizarre colloque du vent et de la ramure, alors que la lune, froide et calme, refusait de l'écouter ; j'en ai eu un grand frisson, un frisson d'épouvante comme celui qu'on doit éprouver en face d'un mystère, d'un mystère attirant et sublime en sa terreur.

Comme on se sent petit près de cette nature sauvage et grandiose qui nous domine en un dédain superbe ! Je songerais à m'excuser de ma présence auprès d'elle, si je ne comprenais la raison de son mépris et combien peu mon insignifiance peut la troubler. Les blonds asphodèles eux-mêmes, croissant à travers le velours des mousses, restent indifférents aux éclats de la voix ; ils attendent, résignés, cette mort lente qui plane sur toutes choses et qui fane déjà l'extrémité de leurs fines dentelles.

Puis, quand le soleil glisse ses rayons à travers les arbres aux tons monochromes, reluisant alors comme autant "d'ostensoirs d'or," ou qu'il allume d'une flambée de pourpre les feuilles saignantes de nos érables, l'extase me revient et j'oublie tout, en la contemplation de ces harmonies d'automne.

Le lac est peuplé de nombreux habitants, et, mes compagnons de voyage, amateurs passionnés de la pêche, consacrent à ce silencieux plaisir, d'entières matinées. Ces distractions sportives ne me tentent guère, j'aime mieux regarder au loin que suivre attentivement le fil d'une canne à pêche.

Quand j'en ai la chance, et que je ne suis pas observée, je remets subrepticement perchaudes et goujons jolis dans les eaux du lac. Je suis avec délices la vie qui renait peu à peu dans leurs poumons asphyxiés les mouvements incertains de leurs nageoires. le frémissement des ouïes aspirant l'onde, puis leur course rapide pour regagner leurs humides demeures. Je crois bien qu'ils ne me gardent aucune reconnaissance les petits poissons—tout ce qui a vie est si ingrat ! — mais je suis intérieurement satisfaite de ma bonne action, car, nous ne pouvons vraiment être heureux sans désirer que tout le soit autour de nous.

Les oiseaux ont disparu. A peine, le *tireli* plaintif d'un petit chanteur, se perçoit-il à travers l'espace. Quel sera son destin ? je m'en émeus presque. Ils sont si tristes les nids que l'absence dépeuple !

Tout ici attire et retient. C'est nonseulement la féerie de ce grand tableau au-dehors, mais l'hospitalière cheminée où nous nous retrouvons le soir, autour de laquelle nous nous groupons en écoutant pétiller et craquer les bûches enflammées, en regardant se créer et disparaître les fantastiques visions des charbons ardents — telles, si souvent—se créent et s'effondrent

les héroïques chimères de notre aventureuse imagination.

Quel délice que cet isolement complet, que trouble à peine le léger crissement de la feuille feutrant les sentiers, et qu'elle va donc sembler énervante cette civilisation où il faudra retourner dans une courte semaine.

Le club Winchester est bien le lieu pour caresser un cher bonheur ou pour guérir une cuisante douleur. C'est dans cette paix profonde,—baume à la blessure, nourriture à la joie,—dans cet air tiède, plein de langueur, qui semble bercer âmes et choses en de longs endormements, que l'on voudrait attendre l'amour et la mort...

FRANÇOISE.

## La Chanson des Nouveaux Epoux

### PORTICI

MARIÉS la veille, ils écoutent le chant de leur cœur dans le grand silence. Immobiles, enlacés, ils regardent la mer, et leurs esprits confondus parcourent ensemble l'horizon splendide qu'ils ont choisi pour encadrer leur amour.

Les rives du golfe de Naples scintillent sous le feu des lumières, les étoiles brillent au ciel, et la flamme résineuse, allumée dans les barques des pêcheurs, dore les vagues.

Une chaleur accablante, tout le jour, a pesé sur les flancs du Vésuve ; mais, le soir, des courants de fraîcheur traversent l'air limpide.

Tous deux aspirent les senteurs vivifiantes de la mer. La douce brise caresse leurs fronts inclinés l'un vers l'autre. Ils rêvent, bercés par le va-et-vient de leur pensée commune, goûtant les langueurs voluptueuses d'un amour échangé.

Au loin, les îles d'Ischia, de Procida, de Capri, dessinées en noir dans la brume d'un gris clair, semblent voguer vers Naples, portées vers le flot.

Les pins se détachent sur la rondeur des montagnes de Castellemare, qu'ils couronnent d'épaisses guirlandes.

Assis, les nouveaux époux se lèvent, quittent le bord de la mer et traversent leur domaine.

Dans les allées profondes, les murs des terrasses sont recouverts de géranium-lierres en fleur, qui paraissent rosés même la nuit et répandent une senteur pénétrante.

Les hauts eucalyptus, redoutables aux arbres les plus robustes, dominent les massifs ; ils prennent vis-à-vis des yeuses et des cyprès, des attitudes de soldat d'une légion étrangère.

Les mimosas occupent toute la place qu'on leur laisse, tordus ou dressés ou pleureurs, avec leur infinie variété de feuilles, ou allongées ou courtes, ou rudes ou délicates. Ils frémissent au moindre frisson de la brise, et l'on entend le bruissement sec de leurs gousses nombreuses, témoignage de la fécondité de leurs fleurs.

Les palmiers, aux palmes recourbées, étendent leurs bras nonchalants et leurs mains aux doigts nombreux, avec des façons de bénir la terre. Les grands dracénas ont le tronc rugueux, comme la peau des éléphants ; ils balancent la tête et agitent leur feuillage souple, pareil aux plumes d'un bersaglière.

Noirs et touffus, les orangers et les mandariniers, dépouillés de leurs fruits, portent le deuil de leurs pommes d'or. De grands rosiers, fatigués de produire, et qui, pour avoir droit au repos de l'été, fleurissent leurs dernières roses, toutes à la fois, ont l'air lassé d'ornements après une fête.

Les amants cueillent à pleines mains ces roses, les effeuillent, se les jettent en riant à la tête, et en parsèment leur chemin.

Ils passent auprès des aloès sombres, gauches, qui menacent les promeneurs de leurs pointes, comme ces chevaliers de carton, bardés de fer et lance levée, qui, stupides, immobiles, menacent les visiteurs dans les galeries d'armes.

Des marguerites sont interrogées, et les jeunes époux ne leur permettent de répondre à leurs questions d'amour que par un seul mot : " Passionnément ! "

Ils reviennent au nid et s'arrêtent sur la terrasse, quittant à regret les étoiles, les arbres et la mer.

L'époux entraîne l'épouse sous un massif de grenadiers en fleurs. La tête appuyée sur l'épaule de son mari, la jeune femme quête et reçoit mille baisers. Une branche fleurie se pose sur le front de la bien-aimée. Il la brise et la fixe dans les cheveux noirs de sa compagne.

Leur amour est divin. Ni l'un ni l'autre ne trouvent aucune expression pour le peindre ; ils le respirent, ils le boivent, ils en sont ivres.

Leur bonheur est muet à PORTICI.

JULIETTE LAMBER
(Mme ADAM.)

## Lettre de Paris

*Ma chère Françoise,*

IL me faut bien du courage, bien de l'abnégation pour griffonner ces quelques lignes, au lieu de me livrer aux douceurs du repos qui me sollicitent de tous côtés. Vous savez si je suis batailleuse, eh bien, je me suis battue, par les ongles et par le bec, lorsqu'on est venu déranger nos écoles. Ne croyez pas, chère amie, que je me sois colletée avec quelque gendarme. Hélas non, ces braves gens obéissaient à la consigne, un terme étrange pour vous, hein, ma chère, mais que nous avons ici dans le sang. J'ai été pratique, américaine, comme nous disons ici. Du moment où M. Combes nous enlevait nos bonnes sœurs, j'ai réuni mes amies et nous avons décidé de trouver de bonnes laïques et nous avons réussi. Nous avons chez nous, maintenant, dans notre douce campagne de Viroflay, une bonne école qui recevra notre jeunesse à la rentrée des classes. J'ai gratté le fond de mon tiroir. Voilà pour les ongles : j'ai quêté partout, voilà pour le bec, et j'ai trouvé moyen d'installer une école vraiment modèle où nos chères petites seront élevées chrétiennement, à l'abri des coups de tête de M. Combes et, aussi, soit dit entre nous, à l'abri des spéculations politiques de nos propres amis, qui ont songé, dans cette guerre sainte, beaucoup plus à leurs intérêts électoraux qu'au sort des enfants et de ces pauvres religieuses.

Mais, chut, pas de politique, causons d'autre chose.

Vous avez dû entendre parler du potin. Oh quel potin ! à propos du déplacement du marquis de Montebello, notre ambassadeur à St-Pétersbourg. Je n'ai pas besoin de vous raconter par le menu tout ce qui s'est dit, mais vous savez sûrement que c'est encore nous, pauvres femmes, qui payons les

pots cassés de la dispute. Un nouvelliste, né malin, a lancé le cri : "Cherchez la femme," et voilà tous ces aimables messieurs qui fouillent dans les moindres actes de la marquise, qui envahissent son intimité, ses chiffons, ses chapeaux, quoi ! Est-elle assez sotte cette histoire du chapeau, voyons. Mme de Montebello, vous le savez, est grande dame jusqu'au bout des ongles. Son élégance est parfaite et savante. Donc, Mme de Montebello, aux déjeuners de Compiègne, avec les femmes des ministres, paraissait en chapeau. Naturellement, ce chapeau qui était sur une forte tête, se défendait. Et Mme de Montebello, impeccable dans son expérience des cours et du monde, avait raison, en principe. Compiègne, c'était la grande vie de château, la grande villégiature ; et cela s'explique, puisqu'une partie de jardin ou une promenade en forêt peuvent suivre immédiatement le lunch. Il faut éviter le retard inutile d'une toilette avant la toilette obligatoire du soir. Mme de Montebello avait donc raison en soi, *in se* comme disent les latinistes, mais il y a les commentaires. Bien des gens disaient que l'ambassadrice aurait bien pu renoncer à son chapeau puisqu'elle était la seule ; qu'une distinction consiste à suivre scrupuleusement la mode : qu'une autre distinction consiste à ne jamais se faire remarquer et ne jamais donner de leçons ; et qu'enfin, les avis sont partagés.

Voilà la vérité sur l'incident du chapeau, il y a eu des torts de part et d'autre. Ce que c'est que de ne pas comprendre, et, surtout, de prendre au pied de la lettre les dictées des arbitres de l'élégance.

Cependant, pour nous qui ne sommes pas des diplomates, nous avons toujours bien le droit de jeter un coup d'œil du côté des gravures, cela n'a pas la même importance que le baptême du petit ambassadeur ou le chapeau de la grande ambassadrice. Cette incursion dans le domaine mondain ne coûtera certainement pas aussi cher à notre pays que le verre d'eau répandu par la duchesse de Marlborough sur la robe de la reine Anne a coûté à l'Angleterre.

Ainsi, je tiens d'une confidence d'un grand couturier que, pour la mode, cet hiver, nous allons revenir aux beaux jours de 1830, mais chut, faut pas qu'on le dise, parce que la nouvelle pourrait effaroucher l'aréopage ministériel qui est beaucoup plus avancé que cela. J'ai vu des dessins, j'ai pénétré les mystères, ma chère Françoise, et je vous annonce que l'horrible réaction nous guette et que Combes lui-même n'est pas plus capable de l'arrêter qu'il n'a pu convaincre les Bretons de Landerneau. Tout nous rappelle nos grandes tantes, si gentilles aux débuts de Louis Philippe et de la reine Amélie. Ce sont de purs Gavarnis : mouvement tombant des épaules, élargies par de grands cols et de larges berthes : mouvement non moins tombant des manches, très volumineuses et, dans le bas, fronces et plis partant des tailles, double jupe, même. Car nous allons ravoir la double jupe ! Je vois d'ici la mine boudeuse de nos vieilles canadiennes à cette nouvelle. Cette moue, je l'ai faite moi-même, mais c'est passé maintenant. Nous qui nous vantons d'avoir eu des Jeanne d'Arc, vous qui avez eu des demoiselles de Verchères pour sauver la patrie, nous devenons de petites filles devant le monarque des chiffons. Héroïsme et frivolité ! Je comprends la vraie raison de cette contradiction ; ne sommes nous pas toujours sûres de plaire d'une manière ou de l'autre ? Ne savons-nous pas donner à tout ce que nous adoptons, ce cachet, ce chic qui le rend joli et nous avantage nous-mêmes ? Alors, pourquoi des bouderies et des préventions ?

Je suis, pour quelques jours, aux bains de mer et je me livre aux exercices les plus méthodiques pour remettre les nerfs. Une fièvre de gymnastique, de "physical culture," comme vous dites en Amérique, a envahi Paris. Nos murs sont recouverts d'affiches muticolores représentant des types de notre sexe, dans les postures les plus bizarres et avec les silhouettes les plus diverses, se livrant à l'emploi d'ustensiles de gymnastique américains. Cela manque généralement d'esthétique et nous rappelle durement ce que la baronne, mon amie, appelait "nos humiliations."

Pourtant cela n'inquiète pas tout le monde au même degré. Cette charmante Emma Calvé, l'adorable créature que vous connaissez, en prend bravement son parti. Voici une lettre d'elle que tout le monde dévore. Une amie lui demandait si c'était vrai qu'elle allait se marier avec Victor Caïn, l'artiste bien connu, et voici ce qu'elle répond ; vous allez voir si elle n'est pas la sweet des sweet :

"Il n'y a encore rien de fait, et pourtant j'ai bien essayé de persuader un brave garçon de m'arracher à cette triste vie de vagabondage.

"Quant à la personne dont vous me parlez, je l'ai amenée le mois dernier, à faire une demande en règle. Il y a bien longtemps que nous nous connaissons et que nous nous aimons, depuis le jeune âge. Nous avons pris ensuite notre essor, chacun de notre côté, et, de part et d'autre, nous avons eu nos aventures. Voilà maintenant que nous nous retrouvons engraissés et calmés, nous allons conclure une petite association mutuelle, panser nos meurtrissures et chérir nos âmes reminiscentes.

"Mais les solennités qui doivent cette fois, perpétuer nos affections, n'auront pas lieu avant l'année prochaine. Entre temps, vous me verrez à l'Opéra Comique tout l'hiver prochain, si je trouve une exercice assez violent pour me réduire aux dimensions nécessaires pour me permettre de pénétrer dans un autre costume que celui auquel les Américains donnent le nom de "Mother Hubbard."

"Si les mules dans les pattes desquelles mon bicyle s'est imprudemment lancé, il y a une quinzaine, avaient bien connu leur métier, j'ignorerais aujourd'hui cette anxiété, mais les ruades auxquelles elles se livrèrent rencontrèrent partout des contours si rembourrés qu'il n'y a eu aucune fracture, et, sauf quelques noirs et quelques bleus, je jouis en ce moment d'une santé qui est tout simplement énorme."

Sur ce joli mot, ma chère Françoise, je vous quitte, en vous faisant une nique amicale, et vous ne l'aurez plus, notre Calvé, nous la gardons.

*Vicomtesse d'Aubervilliers*

## Sa Majesé l'Amour

### Maximes pour la femme mariée

Ne dites jamais à votre mari que vous lui donnez *ceci* ou *cela* pour dîner, et non pas ce qu'il demande, parce que vous savez mieux que lui ce qu'il lui faut.

L'homme cèdera toujours à la femme qu'il aime, il fera pour elle tous les sacrifices que vous lui demanderez, mais il ressentira toujours qu'on lui dicte ses goûts à table. Il vous priera poliment de vouloir bien lui permettre d'être juge de ce qui est bon pour lui. Là-dessus, vous le trouverez inexorable et prêt à vous le faire savoir carrément.

Si vous conseillez à votre mari d'aller faire un tour de promenade, ne poussez pas plus loin le conseil. Ne lui dites pas qu'il devra prendre à droite et monter la colline, parce que l'air y est plus pur que dans la vallée, ou soyez certaine qu'il prendra à gauche, non pas pour vous contrarier, mais simplement pour affirmer son indépendance et se faire croire, même se persuader que, s'il est homme marié, il n'en est pas moins homme libre. Voilà ce que fera votre mari, si c'est un homme véritablement digne d'appartenir au sexe fort.

L'homme est affamé de liberté. S'il n'est pas vraiment libre, soyez charitable et donnez lui l'occasion de s'imaginer qu'il l'est. Il vous sera reconnaissant de cette attention délicate, et il ira se vanter, à son club, d'être un de ces heureux mortels qui n'ont pas perdu leur liberté et leur indépendance en se mariant. Il chantera vos louanges et vous fera une réputation de femme aimable, confiante ou diplomate. Ne vous plaignez pas de ce que votre mari se permet quelquefois de critiquer votre nouvelle toilette ou votre nouveau chapeau. Au contraire, rendez grâces au Ciel de ce qu'il remarque encore ce que vous portez. Il y a des maris qui, à ce sujet, laissent à leurs femmes la liberté la plus entière, sans jamais se permettre une remarque par la raison toute simple qu'ils se soucient fort peu qu'elles portent sur la tête une casserole ou un jardin potager.

Si vous voulez être parfaitement sûre qu'il aimera au moins une de vos toilettes, emmenez-le avec vous quand vous irez la commander. Consultez-le et faites semblant de trouver son choix excellent. Il admirera toujours cette toilette-là, surtout s'il a eu l'inestimable privilège de la payer.

La gaieté et la bonne humeur sont les clefs du bonheur dans le mariage. Ne prenez pas la vie trop au sérieux et, si vous avez la bonne fortune d'être dans l'aisance, faites que votre mari ne la prenne pas non plus trop au sérieux. Succombez tous les deux à mille et mille petites tentations, car, prenez-y bien garde, si vous résistez trop longtemps aux tentations, elles iront ailleurs et ne se présenteront plus chez vous. Soyez bien certains tous les deux que, lorsque vous serez au haut de la colline et qu'il vous faudra descendre de l'autre côté, vous ne laisserez rien sur le versant que vous quitterez, rien qui vaille la peine d'être regretté, si ce n'est les mille et une charmantes petites folies que vous aurez commises. Il arrivera un jour que, vous et votre mari, vous serez collés, de chaque côté de la cheminée, dans deux fauteuils où vous aurez grand peine à vous rendre. Faites provision de quelques bonnes scènes de jeunesse, d'amour, d'oubli, pour vous entretenir gaiement encore quand les jours raccourciront tristement.

Si votre mari a un dada, ne vous moquez jamais de lui ; au contraire, encouragez-le. Le dada est une faiblesse innocente, une folie douce dont nous nous sentons nous-mêmes suffisamment coupables sans avoir besoin qu'on nous la jette à la figure, ou qu'on nous rie au nez, ce qui est encore plus agaçant.

Je connais des hommes qui ne sont heureux que chez eux et qui, cependant, n'osent pas y changer un tableau de place, de peur que leurs femmes ne leur disent d'un ton goguenard : " Ah ? te voilà encore à changer tes tableaux de place ? " Un brave garçon de ma connaissance, dévoué à sa femme, adorateur de ses enfants, casanier, modèle d'animal domestique comme il s'en fait peu, me disait un jour : " Ma femme part demain pour la campagne, où elle va passer quinze jours chez sa mère." Et, se frottant les mains de joie, il ajouta : " Je vais pouvoir aller bouquiner sur les quais, et puis, je vais changer de place cette petite bibliothèque. Je préfère la voir près de la cheminée, les livres seront mieux éclairés." Et sa figure s'épanouit d'une oreille à l'autre, à la seule idée qu'il allait pouvoir faire tout cela. Quelle noce ! hein, pensez-vous ? Je le quittai en lui souhaitant en moi-même que la visite de sa femme à sa mère se prolongeât. Pauvre brave cher homme ! Y a-t-il des femmes qui sont bêtes ! Etre libre chez lui, c'est le bonheur d'un homme.—Ah ! madame, laissez votre mari " tripoter " à cœur joie ; permettez que le plus grand désordre règne dans son cabinet de travail ou dans toute autre pièce qui lui appartient. Chaque fois que vous entrez dans cette petite pièce-là, ne faites pas la grimace et ne vous mettez pas immédiatement à la recherche de la poussière qu'il peut y avoir sur les meubles ou dans les coins.

Laissez votre mari fumer et vos enfants jouer partout. Ne les forcez pas à se retirer comme des coupables, lui dans quelque trou du sous-sol, eux dans quelque mansarde près du grenier. Il n'y a pas de " bien aise " sans un peu de bohême. Que vous importe ce que diront les commères du voisinage sur la manière dont vous tenez votre maison, si votre mari et vos enfants vous admirent et vous aiment ? Si quelque collet monté, pie-grièche de votre connaissance, répand le bruit que vous n'êtes pas maîtresse chez vous, que votre maison est une tabagie et que les enfants y jouent au steeplechase avec les meubles du salon, faites les aveux les plus complets et, pour obtenir le bénéfice des circonstances atténuantes, montrez à tous ces gens-là les marques que les baisers de votre mari et de vos enfants ont laissées sur vos bonnes joues couleur de rose.

Et quand, au printemps, vous aurez décidé de faire nettoyer votre maison, choisissez bien le moment pour que vous puissiez donner congé à votre mari. N'oubliez pas celle-là, c'est une maxime d'or.

MAX O'RELL.

Quand on n'aime plus, on se demande comment on a pu aimer.

CHARLES CHINCHOLLE.

## Sous la charmille !

*" Je sens, à mes soupirs,*
*Que réelle est la vie ! "*

DANS un coin de jardin solitaire, peuplé de roses et de jasmins, s'élevait une charmille : délicieux berceau de verdure, qu'ornaient et recouvraient des vignes sauvages et lierres grimpantes ; pluies, soleil ou vent passaient, s'infiltraient à travers la frêle charpente de feuillage.

Néanmoins, sous cette toison rustique, les petits oiseaux : chardonnerets, pinsons et rossignols, habitués de ces lieux enchanteurs, avaient élu domicile, sous l'œil du Bon Dieu ! Aussi ces hôtes de la nature champêtre, se sentaient-ils bien chez eux, saluant de leurs roulades matinales, les premières lueurs de l'aurore naissante

Toute la journée longue, de leurs joyeuses trilles, ils charmaient, égayaient le rude labeur du jardinier, béchant, arrosant le potager de ses maîtres.

Quelques fois même, une gentille fillette y venait s'asseoir à l'ombre ; feuilleter d'un air distrait les pages d'un roman ou livre d'histoires. Dans cette atmosphère de douce fraîcheur et d'heureuse paix, elle interrogeait le ciel bleu par le treillis du bois de vignes ; elle laissait sa jeune imagination s'envoler vers des régions sereines du rêve et de l'au-delà. Pendant cette méditation angélique sous la feuillée, les oiseaux, hôtes de ces lieux inspirants, comme attirés par cette candeur virginale, drapée dans sa robe de mousseline blanche, venaient becqueter tout près d'elle, se posaient même sur les épaules ombrées de dentelles de cette captivante beauté d'âme !

Hélas, pour les petits des airs et de l'espace, comme pour les êtres pensants, les jours heureux sont comptés ! Seulement, avec cette notable différence que les premiers, d'instinct, subissent la peine sans murmurer, tandis que chez les seconds, faut-il encore l'effort de la raison éclairée pour s'y résigner chrétiennement.

Or, un jour, fusse vétusté du berceau, pourri, vermoulu sous sa grimpante verdure, un ouragan passant sur la contrée, jeta par terre la retraite champêtre. Ce fut, vous pensiez bien, un effarement général. Les aînés, les plus forts parmi la gent ailée, de s'envoler, de chercher refuge dans les bocages voisins, ou de se percher sur les plus hautes branches des grands arbres d'alentour. Les mères-oiseaux, pendant ce temps, transportaient en lieu sûr leurs petits à peine éclos, heureuses de pourvoir à leur sauvetage.

Un silence de mort suivit la catastrophe ; de temps à autre quelque trémol plaintif ou eut dit un sanglot entrecoupé ; c'étaient des vieux roucouleurs qui s'informaient à travers l'épais fourré si personne de la famille n'avait été blessé, laissé sous les décombres ? C'était vraiment trop dommage, que ce bonheur de vivre fut si brusquement mis à néant.

Aussi le jardinier, une bonne pâte d'homme, eut il pitié de ce malheur tout naturel ; et en quelques heures, morceaux par morceaux il releva, fixa sur des bases très solides toute neuves, la charpente enfeuillée. Le lendemain matin, la poétique et pittoresque charmille, jadis domaine de rêve, asile d'ombrage, se dressait coquette et riante sous sa fraîche verdure ; mais veuve encore de ses petits locataires d'antan, charmeurs de ces lieux. L'attente ne fut pas de longue durée cependant, dès l'aube, aux premiers feux du soleil d'été, revinrent les oiseaux coutumiers de ces lieux enchanteurs. Cette fois leur chant matinal, disait l'alleluia de leur retour triomphal au berceau natal.

N'est-ce pas là l'histoire de certaines vies, celle de ces natures sensitives, dont le corps, enveloppe physique, n'est que la transparence de l'âme ? Lesquelles soudainement frappées par le malheur, voient leurs espérances, leurs illusions (ces oiseaux qui chantent en notre âme) s'envoler ! Mais bientôt le sentiment de la résignation chrétienne faisant place à une sourde révolte de l'orgueil blessé ; un regard d'en haut dissipant les nuages amoncelés par l'orage, relevant le courage abattu : l'homme entre en lice, frais, plus fort et plus dispos, pour la lutte suprême et le dernier combat, remporte la victoire décisive sur lui-même.

D'ailleurs, si chez les Grecs et les Romains, comme de nos jours on soumet le corps à des entrainements physiques, comme préparation aux luttes athlétiques futures. De même dans l'ordre plus élevé du domaine religieux psychologique : les désillusions et revers sont les exercices spirituels, la forte semence caractéristique qu'un Dieu clément dépose au fond des âmes mystiques et sublimes à la vie, à la mort !

J. S. LE SAGE.

Québec.

## Bibliographie

J'accuse réception de " La Revue du Bien dans la vie et dans l'Art." C'est un journal parisien littéraire et illustré.

Sommaire de juillet : Justice pour les bêtes, par Séverine.—Ode à la Presse, poésie, par Marc Legrand.—Chez les Artistes.—Jan Dédina, par Alex Boutique.—Le bien qu'on fait : Le concours des veuves.

Le bien à faire : A Ménilmontant, par Raymond Kœchlin.

Les disparus : Charles Hayem, par Léonce Bénédite.

Léon Garnier, par Paul Romilly.

Les œuvres : L'Association polymathique, pa Léon Léger.

—La Petite Famille, par Ed. Géhin.

Les Actes : Héros martiniquais, par G. Gerville-Réache.

—Une bonne femme, par G. de M.

Gens de bien : Mme Haviansky d'Agreneff, par Vsse de Lysle.

Bibliographie par Ivanhoé Rambosson, Victorine Vallat, etc, etc, etc.

**Veillée de dames**

On a célébré à Nordhastedt au 25 juin dernier, dans le Schleswig, une fête qui, s'il faut en croire la légende, se répète tous les trois ans, depuis le treizième siècle.

A cette lointaine époque, une bande de brigands avaient envahi le village et avaient outrageusement battu les habitants. Mais les femmes vinrent à la rescousse de leurs maris et infligèrent une défaite signalée aux malandrins dont le chef fut pendu de leurs blanches mains.

En commémoration de ce brillant exploit, tous les trois ans, le jour de la Saint-Jean, les femmes font liesse et bombance ; leurs maris leur doivent une obéissance passive et ces fières épouses, pour montrer leur supériorité, accrochent aux lustres une pantoufle symbolique.

Le 26 juin, tout rentre dans l'ordre habituel des choses.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXV

Rauchenstein 23 Mai.

Ce bruit se répandrait aux quatre points cardinaux et je passerais éternellement pour un bas bleu. Pourquoi ne pas laisser les gens tels qu'ils sont? Toute personnalité est à mes yeux sacrée, intéressante et a droit d'exister en paix.

Nous avions aussi un de nos cousins communs. J'ai terriblement taquiné ce bon garçon. parce qu'il s'était fait beau pour les autres, avec une raie au milieu du front et une rose à la boutonnière. Il leur faisait des compliments sur leur beauté, leurs cheveux, leurs dents, leurs toilettes. Il n'a encore jamais essayé d'en faire autant avec moi ; je me serais moquée de lui, ou il aurait reçu un soufflet. Je trouve offensant ce genre de compliments : cela veut dire : "—Comme tu n'as pas un grain de cervelle, on te traite ainsi qu'un cheval ou un chien ; on parle de la couleur de ton pelage, de tes allures, et de tes dents, — " Il y a même des animaux qui ne le supportent pas : Mara cligne des yeux d'un air offusqué et détourne la tête, quand on parle d'elle ou qu'on s'en moque. Je dis à mes cousines ce que je pensais ; elles me regardèrent, stupéfaites, et mon cousin rit si fort que je fus obligée de lui taper dans le dos pour l'empêcher d'étouffer. — "Ulla ! Tu es coquette comme une vache !" criait-il. C'était très comique ! Vous pouvez vous représenter la scène : mes cousines piquées, moi étonnée et mal à l'aise, et mon cousin dans de vrais spasmes, tout cela pour une réflexion naturelle et fort innocente.

Il me semble souvent que j'ai un voile devant les yeux. Je ne comprends pas pourquoi l'on rit, ni ce qu'on veut dire. Je réponds simplement à ce que j'entends, et ensuite je remarque que la phrase doit avoir quelque sens caché ; alors je deviens toute rouge à l'idée de ma sottise et je me demande comment les autres peuvent bien interpréter mes paroles. Que signifie, par exemple, votre phrase : "que j'ignore ce qu'est *donner*, car je ne donne rien ?"— Je ne puis concevoir ce que vous voulez dire. Que voulez-vous que je donne ? Une de mes cousines m'a dit. — "On se sent toujours incomprise" — Je lui ai répondu :— "Quand je parle allemand, tout le monde me comprend ; c'est moi qui ne comprends pas les autres."— "Tu es vraiment par trop antédiluvienne !"

Il faut que ce soit vrai, car les livres ne m'enlèvent pas ce voile, et des gens, qui ne sont certes pas plus intelligents que moi, paraissent savoir le mot de choses que j'ignore. Quand je le soulèverai, le voile, m'arrivera-t-il comme au jeune disciple de Saïs ? Les autres pourtant ne meurent pas de leur science. Je ne sais même pas où la chercher, cette science ; je l'ai dit à mon père qui m'a caressé les cheveux et m'a répondu : — "Ce que la forêt ne t'enseigne pas, tu n'as pas besoin de le savoir."—Je l'ai dit à ma grand'tante qui a souri finement : — "N'y touche pas, ma petite ; ça brûle !" — Je l'ai dit à Hulotte qui est devenue très grave et m'a dit : "— Il viendra un grand maître qui s'appelle l'amour ; celui-là t'ouvrira les yeux d'un seul coup, et tu resteras clairvoyante toute ta vie.

"— A-t-il été ton maître, Hulotte ?

"— Oui, un maître bien dur, dont la main m'a broyée.

"— J'aime mieux rester toujours ignorante, Hulotte !

— " Hélas ! mon enfant, personne ne te demandera si tu veux garder ton ignorance, ou si tu préfères le maître ; il vient sans qu'on le réclame, comme le soleil, l'orage et l'ouragan, personne ne sait d'où, ni ce qu'il fera de toi, ni comment il modèlera ta vie. Ce qui t'est le plus cher te deviendra étranger ; ce que tu ne connais pas, tu le désireras avidement ; ce qui te réjouit te paraîtra plein de souffrances, et ce que tu ne soupçonnes pas, ton plus grand bonheur !

— "Hulotte ! je ne veux pas ! j'ai peur ! je veux m'abriter sous ton aile ! Cache-moi !

— " Je ne puis te cacher, il est tout proche !

Vous ne pouvez croire quelle angoisse je ressentais ! Je n'ai pourtant pas le cœur timide ; mais je tremblais, parce que celles qui parlent ainsi ont les cheveux gris, beaucoup de rides et soupirent souvent. Je ne veux pas soupirer, je veux vivre !

Que devez-vous penser de tout ce que je vous écris ? J'ai été très troublée durant ces derniers jours, comme l'atmosphère avant l'orage, l'oiseau avant la tempête. Tout est changé autour de moi ! J'ai devant les yeux un nuage épais, et il me semble que derrière, ce n'est plus le cher paysage que je connais comme mon Pater, mais quelque chose de tout à fait nouveau que je n'ai jamais vu. J'ai si souvent cherché autrefois la place où était mon cœur, sans pouvoir le sentir battre, et maintenant ses secousses m'ébranlent tout entière ! Je crois que c'est la faute de cette méchante Hulotte et de ses effrayantes prophéties. Je ne veux pas la croire et pourtant je la crois, et je voudrais écarter de moi cette épreuve, si je pouvais la deviner et la saisir. C'est comme le poids perpétuel d'un remords, et je n'ai pourtant rien fait de mal.

VOTRE SOTTE PETITE ULRIQUE.

---

## XXVI

Griefswald, 26 Mai.

Noble amie,

Connaissez-vous le parfum de votre papier ? Je viens de m'en griser ; j'ai fermé les yeux, appuyé mon visage sur les feuilles, pas sur ces feuilles de chêne qui encadrent si gracieusement la première page. (J'espère bien que vous les avez cueillies pour moi, et qu'elles ne sont pas le rebut de vos cousines). Alors passent devant mes yeux les tableaux du souvenir, surtout de ce jour de pluie où je pénétrai dans une pièce à demi obscure.

Une individualité puissante a cette propriété rare de pénétrer d'elle-même tout ce qui lui appartient ; c'est ainsi, par exemple, qu'elle agit de loin, par le seul parfum du papier sur lequel a glissé sa main.

Je suis ravi que vos princières cousines vous aient ménagé une bonne désillusion, et cela pour beaucoup de raisons ! Mon arrogance masculine me dit naturellement que mon influence s'est placée entre Ulrique et ces nobles demoiselles. D'ailleurs le festival approchant, c'est une satisfaction de vous voir vous accoutumer aux désillusions ; je pourrai peut-être me glisser à la dérobée dans le nombre et y passer inaperçu.

"Personne ne doit être contraint ! " — Quelle erreur, mon enfant ! On " est contraint " du berceau à la tombe, et du moment où la contrainte cesse, c'est qu'on est fou ou mort. Du reste, c'est discuter sur les mots. Qu'appelez-vous " contrainte " ?

La philosophie que vous enseigne les bois me plaît tout particulièrement. Il est vrai qu'elle évite sans cesse de conclure ; mais celui qui veut vivre ne doit pas s'élever au-dessus du niveau commun. C'est par esprit de conservation que l'humanité massacre ses grands génies et ses prophètes. Tout ce qui est grand exerce une action destructive. Voilà pour vous une miette assez dure du pain de l'expérience ; préservez-vous donc, vous et votre race, de ce qui est *grand*. Comme je ne suis pas " de race " et que je n'attache pas une forte importance à ma propre personne, je pourrais sans crainte aborder " le grand " ; mais, lorsque je crois avoir renoncé à tout lien personnel, mon cœur reste accroché à quelque clou. Cette fois il s'agit d'un roman. Je suis descendu depuis quelques temps de la poésie lyrique aux romans ; j'aurais donc pu dire mon mot dans la conversation, pendant votre partie de campagne. Ce qui m'intéresse infiniment, c'est de vous entendre dire qu'on devrait écrire un roman " qui serait la vraie vie " ! Chère enfant, mais c'est tout à fait inutile de l'écrire ! Vous demandez aussi pourquoi on parle toujours de l'amour ? C'est qu'il a une certaine importance pour l'humanité. Sauf la question de l'alimentation, c'est la seule à peu près, qui soit demeurée exactement la même, depuis qu'existe en ce monde la naissance et la mort. Les autres changent. Et sans le savoir, un artiste est toujours attiré par ce qui est éternel. et défie la mode et le temps. Là ! je prends vraiment un ton de précepteur ! C'est que notre correspondance tire à sa fin. Après une entrevue, nous aurons réciproquement assez l'un de l'autre. Maintenant pardonnez-moi mon impertinence. Vous m'avez traité une fois de "bienfaiteur du peuple ! — " ; je devais donc être avant tout éducateur de princes ; puisqu'à votre avis, un prince sage est le seul vrai bonheur d'un peuple. Vous avez déjà des instruments de torture dans les cachots paternels : que vous faut-il de plus ?

Il y a aussi des revenants dans ma vieille maison, mais des revenants correspondant à son modeste passé. On entend traîner des chaînes dans les caves privées d'air. La nuit où je naquis, ce bruit de ferraille était si fort, que Mine craignait pour moi l'avenir le plus effrayant. Le grand Napoléon mit à haut prix la tête de mon aïeul, et ne réussit pas à le prendre ! Peut-être un petit prince offrira-t-il une faible somme pour la tête du petit-fils, et le prendra ! Alors je secouerai mes chaînes à renverser les rochers.

Ulrique si vous étiez un homme, comme je vous apprendrais à haïr cette médiocrité générale vers laquelle notre siècle dirige tous ses efforts. Grâce à l'influence de votre sexe qui perce toujours, vous ne devez et ne pouvez apprécier que le juste milieu. La médiocrité ne heurte personne ; elle n'est ni chaude, ni froide, mais tiède, température plus confortable.

Votre Hulotte a tort quand elle dit que le plus grand maître de l'humanité s'appelle l'Amour.

Non, Ulrique, il s'appelle la Douleur. L'amour épaissit ce voile dont vous parlez ; il n'est lui-même qu'un voile chatoyant qui ne change rien aux choses, mais (ce qui le rend dangereux) les présente sous de brillantes couleurs. Seule, la douleur fait la lumière, dissipe le nuage et montre les objets tels qu'ils sont, autant du moins qu'ils sont visibles et qu'ils existent. Parce que tout ce qui est grand est accompagné de douleur, comme la naisance et la mort, il y a aussi un amour très douloureux ; c'est le plns grand de tous ! Peut être Hulotte parlait-elle de celui-là ?

Ulrique si jamais vous aimez, vous comprendrez peut-être ; car j'ai vraiment en vous cette confiance, quoique fille de prince, que vous pourrez une fois dans votre vie éprouver un sentiment vrai. Même si les petitesses d'ici-bas ne mettent pas d'obstacles dans la voie de votre bonheur, le ciel en mettra sans doute. Vous sentirez alors avec un désespoir violent qu'*elle* appartient à un monde et vous à un autre, qu'il peut y avoir bien des ponts jetés sur le précipice qui sépare ainsi deux créatures humaines, mais que ce sont toujours des ponts branlants. Les tendances de sa nature seront différentes de la vôtre. Quand vous chercherez l'ombre, elle fuira vers la lumière elle se tordra dans l'angoisse, vous serez près d'elle, n'y pouvant rien. Mais vous allez finir par croire sérieusement que je veux vous faire aujourd'hui une conférence, et empiéter sur les droits de mon collègue, le professeur de psychiatrique.

" — Personne ne doit être contraint", dit ma Princesse. Je suis pourtant contraint aujourd'hui de m'avouer un peu fou, peut-être parce que je n'ai pas dormi les nuits dernières. J'aurais mieux fait de ne pas vous écrire ; mais il faut que vous receviéz cette lettre avant votre départ pour Cologne ; or, donc, à la poste !

Je ne connaissais pas autrefois l'irrésolution ; ce qui me passait par la tête devait s'exécuter, qu'il fallût ployer ou briser l'obstacle. Cette fois, j'hésite et je balance, comme les joncs près de la rive. De grâce. ne vous moquez pas de moi ; il s'agit de mon équipée à Cologne, et une telle vétille demande tant de réflexions ! Il faut déplacer un de mes cours. laisser de côté quelques corrections d'épreuves. Vous comprendrez que des choses si graves puissent me priver de sommeil.

Je suis parti avec aplomb, sans réfléchir, pour Rauchenstein. et quand il s'agit de Cologne où m'attire ma passion pour la musique, je réfléchis des semaines entières, autant de semaines qu'il y a entre Pâques et la Pentecôte.

(*A suivre.*)

## Feuilleton Théatral

TRÈS pimpant dans son nouveau costume blanc et or, le Palais Royal a offert à ses habitués un spectacle charmant à l'occasion de sa réouverture.

"Paris-Montréal," revue-vaudeville en trois actes de MM. Numa-Blés et Lucien Boyer est une de ces pièces sur lesquelles on résume son impression en disant comme le poète : "J'ai ri, me voilà désarmé." Je vous présenterais bien les personnages pour qu'ils vous contassent leur petite histoire, mais voilà, d'histoire ils n'en ont pas.

En effet, les auteurs ne sont pas très fixés comme il convient à des revuistes. Leur fonction est de blaguer et pourvu qu'ils blaguent avec esprit, personne ne leur en voudra de leurs espiègleries. Ils peuvent impunément donner des chiquenaudes sur tous les nez et des pichenettes sur les plus gros "pifs" politiques ; ils sont libres, ils ne blesseront personne. Et puis il faut se souvenir qu'ils chantent et tant qu'on chantera les gouvernements pourront dormir tranquilles sur leurs moëlleux oreillers administratifs ; ça ôte aux mécontents toute velléité de crier.

Les auteurs de "Paris-Montréal" bien que parisiens ont montré qu'ils connaissaient le public montréalais en blagnant, en chansonnant les divers partis politiques, les choses et les gens, le monde et la ville ; en commentant de façon ironique les faits du jour et de la veille, les potins, les évènements de toute nature ; en mettant en lumière par un tour adroit les défauts de telle institution, les inconvénients de telle pratique, enfin les côtés médiocres ou ridicules de telle œuvre.

Les deux premiers actes de la revue de MM. Blès et Boyer sont satiriques comme il convient et le troisième parodique comme il sied à toute revue qui se respecte. Car dans son débraillé apparent la revue observe une tetchnique régulière, tout comme de la tragédie classique.

Le premier tableau est très comique et bien enlevé. Il y a malheureusement dans le second des "vides" par ci, par là, qui le rendent languissant. Cependant cette impression est vite dissipée par le troisième acte, qui est désopilant.

Somme toute, "Paris-Montréal" est une revue fort amusante, qui mérite d'avoir un énorme seccès. Elle a la première des qualités, la bonne humeur ; elle est en plus foncièrement honnête, quoique bon enfant. Les couplets pétillants sont arrangés sur des airs connus dont le choix aussi bien que l'arrangement font honneur au populaire chef d'orchestre du Palais-Royal.

Etonnez-vous donc après cela qu'on a refusé du monde rue Lagauchetière.

Les auteurs interprêtent eux-mêmes deux rôles de leur revue ; ils s'y montrent excellents acteurs et diseurs consommés. Madame Rhéa-Harmant est tour-à-tour un petit chat noir et un petit castor gracieux et des plus jolis ; à bons regardeurs, salut. Voici pour les entendeurs : nous avons d'abord la commère, la charmante Jarrié, dont la voix est séduisante comme toute la personne et à qui on ne pourrait reprocher que de manquer un peu d'entrain. Mademoiselle Pezet est gentille, mais elle devra soigner sa diction qui n'est pas toujours très nette ; Pomponnette chahute beaucoup mieux en "Carrie Nation" qu'en "Moulin-Rouge."

Le compère est un bon compère et Cartal est amusant de même que Dane est spirituel ; mais Harmant est supérieur. Quel merveilleux fantaisiste-bouffe ! C'est un très bon comédien, qui rappelle Albert Brasseur.

Nous regrettons que l'ensemble ne soit pas complète par des figurantes mieux stylées et je comprends qu'on ne "patine pas avec l'amour" surtout quand le dieu malin se cache sous les traits de mademoiselle Castry.

***

La "Dame aux Camelias" a servi de débuts aux nouveaux artistes engagés à Paris pour la saison régulière du théâtre des *Nouveautés*.

Nous ne saurions rien dire du chef d'œuvre de Dumas qui n'ait été déjà dit. C'est une pièce écrite dans la fougue de la vingtième année et tous ceux qui ont eu vingt ans ne sauraient tenir contre l'explosion des ardeurs juvéniles d'Armand et de Marguerite, qui sacrifient tout à leur amour, raison, convenance, devoir, honneur. Aussi la "Dame aux Camelias" sera-t-elle toujours bien accueillie de tous les publics.

Seulement nous pouvons reprocher à la direction des *Nouveautés* le choix de cette œuvre parce que nous l'avons entendue mainte et mainte fois à Montréal, jouée par des "étoiles."

Il est permis de se demander pourquoi on s'obstine ainsi chez nous, à nous resasser le vieux répertoire ; c'est à croire que nous ne sommes susceptibles d'apprécier que ce que nous avons entendu et réentendu. Si on nous donne du Dumas aussitôt c'est la "Dame aux Camelias" ou le "Demi-Monde" qui s'impose. Je veux croire que ce sont là deux belles pièces et de celles qui resteront, mais ce n'est pas faire compliment au maître que d'exclure de notre scène canadienne, toutes ses autres œuvres.

Pourquoi, par exemple, ne pas avoir mis à l'affiche, "Denise" ou bien encore "La femme de Claude" ?

On ne saurait trop insister pour que les directeurs renouvelassent le répertoire. Nous sommes plutôt ignorants en fait de théâtre, et ça n'est pas en nous parquant ainsi, dans un choix restreint d'œuvres consacrées, qu'on réussira à faire notre éducation théâtrale. Vraiment nous serions excusables de penser que les auteurs dramatiques, en France, sont tous morts ou en train de mourir et que le théâtre contemporain agonise, quand au contraire il se porte bien et fait des petits. Paul Hervieu, E. Brieux, E. Rostand, A. Capus, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Pierre Wolff, etc, sont autant d'auteurs que nous ignorons et qui nous ferait grand bien de connaître.

De même que nous ne pouvons penser être familiers avec Dumas, Sardou, Augier, Pailleron, Bisson, etc, parce qu'on nous a répété, souvent jusqu'au radotage, une ou deux pièces de ces grands auteurs dramatiques.

Le théâtre des "Nouveautés" possède une bonne troupe homogène, espérons que la direction saura en profiter pour renouveler "notre répertoire," ce dont le public Montréalais lui saura gré.

Un mot de l'interprétation de la "Dame aux Camelias" :

Madame d'Arbelly, dans le rôle de Marguerite Gauthier, a fait preuve de beaucoup de métier. C'est une actrice intelligente, dont le jeu est sincère et la pose toujours juste.

M. Guiraud, dans le rôle d'Armand, s'est révélé comédien de tout premier ordre. C'est un vrai artiste qui a du "foyer" et qui est doué d'une voix très sympathique. Le quatrième acte appartient presque tout entier à Armand ; M. Guirand l'a joué d'une façon admirable. L'art du jeune premier est un art très compliqué, très délicat, et qui ne s'acquiert, en dehors d'un heureux naturel, que par d'incessantes études ; M. Guiraud peut être fier de posséder son art à fond.

M. Dhavrol est un père Duval distingué ; l'unique scène qui compose son rôle est longue, Dhavrol l'a bien dite. Il n'y avait peut-être pas assez d'irritation dans ses premières phrases, mais il est très bien quand il faut être tendre.

La Prudence de madame Jeannin est un peu caricaturale et mademoiselle Meissonnier serait beaucoup plus à l'aise sur une scène de café-concert que sur une scène de comédie ; quand à mademoiselle Paule Lola, elle ne sera jamais ingénue, quoi qu'elle fasse. Debruyne est une gentille soubrette et nous espérons qu'on saura mettre à profit, la grâce et la bonne humeur de madame Clara Dartigny. (1)

FALSTAFF.

(1) Le prochain feuilleton théâtral de Falstaff traitera du Théâtre National et du Théâtre de la Gaieté.

## La musique est civilisatrice

JE n'ai pas envie de faire l'apologie de la musique, cet art divin qui charme, élève et rend meilleur, car s'il faut avoir acquis certaines connaissances pour apprécier la peinture et la poésie, il n'en est pas exigé pour la musique, qui est un enseignement de l'âme à l'âme, un écho plus ou moins distinct, des merveilleuses harmonies de la vraie Patrie.

Pas de papillons noirs qui tiennent aux sons enchanteurs d'une gamme artistique. "Qu'on ait sa migraine ou ses vapeurs" que la mélancolie, cette forme légère de l'insanité, vous attire dans ses filets et vous y retienne ; que, semblable à un corps sans âme, vous erriez à l'aventure, tant le moral est souffrant... prêtez l'oreille aux mélodieuses inspirations d'un artiste quel que soit l'instrument,... l'esprit se dégage de l'étreinte mortelle et, à mesure que montent les flots de l'harmonie divine, l'ange de la consolation descend dans votre âme et lui rend avec usure les forces qui allaient manquer.

Ce n'est donc pas l'éloge de la musique que je viens faire ici, mais vous parler plutôt de son influence sur la création brute, sur les animaux et les insectes.

Qui ne connaît l'histoire du serpent fasciné par la flûte ? des animaux farouches de l'antiquité attirés et soumis aux sons d'une lyre ?

On raconte d'Orphée que ses inspirations musicales faisaient agiter en cadence les branches des arbres sous lesquels il jouait.... Mais laissons la Fable et prenons deux faits du temps de Louis XIV, alors que le marquis de Louvois était ministre de la guerre.

Un capitaine du régiment de Navarre, ayant été condamné à six mois de prison, pour quelque brèche à la discipline militaire, demanda et obtint la permission d'adoucir sa retraite par l'usage de son instrument favori, le luth.

Après quatre jours de reclusion, notre musicien s'aperçut que, lorsqu'il jouait, les souris, sortant de leurs trous, formaient cercle autour de lui, et paraissaient l'écouter avec attention. Cette découverte le laissa sans mouvement et comme la musique avait cessé dès lors, la gent souriquoise se retira tranquillement dans son logis respectif. Laissé à ses réflexions, l'officier se reporta aux jours d'Amphion et d'Arion alors que celui-ci charmait un dauphin par les sons de sa lyre et que l'autre, bâtissant les murs de Thèbes, mettait tant d'expression dans le jeu de ce même instrument que les pierres venaient se placer d'elles-mêmes.

Le capitaine ne pouvait se décider à reprendre son luth ; car, à part la surprise, il avait une aversion bien naturelle à recevoir pareils hôtes.

Cependant, après six jours de silence, il recommença. Le même auditoire assista au concert et, comme si on eût prévenu les voisins, ou plutôt les voisines, leur nombre s'augmenta tous les jours. Ce qui amena en peu de temps plus d'une centaine de souris autour de lui. Dédaignant cet hommage rendu à son talent, notre musisien pria l'un des géoliers de lui donner un chat qu'il tenait renfermé dans une cage, quand il n'avait pas d'objections à la compagnie, et mettait en liberté, quand la solitude lui était plus agréable. Détail, dont le comique servit d'un grand adoucissement à la reclusion.

Est-elle vraie cette histoire ?

En tous cas ajoutons-y celle-ci qui date de la même époque ou à peu près.

La duchesse de Villeneuve avait un intendant, M. Philippe, qui joignait à sa probité et à son mérite, en général, un talent d'artiste sur plusieurs instruments différents.

Retenu, un jour, par le mauvais temps dans une chambre d'auberge, il sortit de sa poche un instrument à vent, une flûte, je crois, et se mit à en tirer des sons, distraits d'abord, puis des airs plus précis. Il n'avait pas joué un quart d'heure encore, quand il vit descendre du plafond en se laissant glisser sur leurs fils, un petit bataillon d'araignées qui venaient se ranger sur la table à ses côtés pour mieux l'entendre. Surpris, au-delà de toute expression, M. Philippe continua de jouer... et les araignées de l'écouter.

Désireux de connaître le dénouement de cette séance étrange, il remit l'instrument dans sa poche et.... les insectes remontèrent au plafond. Impossible d'en douter, mesdames avaient fait la descente en son honneur, aussi ne furent-elles pas dérangées tant que M. l'intendant voulut demeurer à l'auberge.

Comme moi, vous n'êtes pas obligés d'y croire.

MANON DESLYS.

Rien n'est meilleur pour former le caractère que d'entendre des vérités difficiles.

NICOLE.

# ✵ PAGE DES ENFANTS ✵

## Causerie

CHERS petits enfants, vous êtes maintenant revenus à vos études, remplis d'un nouveau zèle pour les poursuivre avec succès, et de bonnes résolutions que vous saurez tenir, j'en suis sûre.

De même que les mois de liberté ont passé rapidement, de même aussi l'année scolaire s'écoulera plus vite que vous ne croyez, et vous vous trouverez rendus au temps ardemment désiré des vacances, sans presque y avoir songé. Pour cela, il faut employer utilement les mois d'instruction qui vous sont donnés. Sur la terre, chacun doit travailler dans sa sphère et suivant ses moyens, en tendant toujours vers le but marqué par Dieu, but que nous atteindrons si nous suivons la ligne droite qu'il a tracée pour chacun de nous. La vôtre aujourd'hui, petits amis, est de poursuivre vos études, et si vous voulez un jour être des hommes comme vos pères, ou des femmes modèles comme vos mères, il faut savoir vous courber au joug du présent. Plus tard, lorsque vous serez devenus grands vous apprendrez à ceux qui dépendront de vous, la loi de l'obéissance et du travail, auquel tout être créé est soumis.

Il faut encore..... ne point oublier votre page, petits amis, et répondre aux questions historiques et autres qui vous sont posées. C'est encore un travail, celui-là, mais un travail qui vous est agréable j'espère, et auquel j'y attache des prix à distribuer aux plus méritants, dès que l'heure en sera venue.

Je donnerai bientôt un concours à mes jeunes savants et savantes, et cela vers la fin d'octobre. Qu'on se le dise ! Plus tard, en décembre, viendra le tour des plus petits. Je publierai avec plaisir les meilleurs bulletins de janvier, mérités par mes petits neveux et petites nièces, à leurs institutions respectives.

Allons, bon courage pour l'étude sérieuse et revenez le plus souvent possible vous grouper autour de Tante Ninette, qui vous aime bien et qui a hâte d'applaudir à vos succès.

TANTE NINETTE.

## Une république d'enfants

LES Etats-Unis détiennent décidément le monopole de l'inédit. Un certain M. George, s'avisant que la Confédération ne comprenait pas encore d'unités autonomes, ne vient-il pas de fonder chez nos voisins une république d'enfants ! Comment l'idée lui en est-il venue ?

Mais tout simplement, en lisant son journal. Un reporter avait traversé un de ces faubourgs de New York où l'on ne trouve pas un square, pas une avenue, pas un jardin privé, nulle pelouse enfin et nul arbre ou arbrisseau. Dans une ruelle peu fréquentée, il remarqua un gamin étique et loqueteux, qui contemplait quelque chose par terre avec les signes de la plus vive admiration. Le reporter s'approcha, questionna l'enfant. Il y avait entre deux pavés un menu fragment d'orange. Le pauvre petit, qui n'était jamais sorti du sombre quartier et ne connaissait la végétation que par ouï dire, avait cru découvrir là ce qu'on lui avait décrit pour une fleur de pissenlit.

M. George était philanthrope et millionnaire, comme beaucoup de ses compatriotes. L'idée qu'il devait y avoir à New York une quantité d'enfants pauvres, ignorant les beautés et les bienfaits de la végétation libre, le bouleversa. Il n'eut pas de peine à se faire confier en quelques semaines plus de deux cents enfants d'ouvriers chargés de famille ou en chômage, de veuves indigentes, de miséreux infirmes, et installa son petit monde sur un sien terrain de quarante-huit hectares qu'il baptisa FREEVILLE.

Cette propriété, située dans un site sain et pittoresque, se prête à diverses cultures et à l'élevage. Les habitants sont au nombre de 44 en hiver : 27 garçons et 17 filles, et vivent en des baraquements aménagés avec un certain confort, mais surtout selon les plus rigoureuses prescriptions de l'hygiène. En été, la population s'augmente de 206 jeunes enfants des deux sexes, campés sous la tente en attendant que l'on ait achevé la construction des " immeubles " de bois nécessaires pour loger le monde en toute saison.

La république de Freeville a une constitution. Les deux chambres se forment en congrès pour élire le président, dont le veto n'a force de loi qu'autant qu'il n'a pas contre lui les deux tiers du congrès. Les filles sont électrices et éligibles. Toutes les décisions du congrès sont soumises à la sanction du gouverneur de l'Etat de New-York et à celle du parlement des Etats-Unis. Il parait que celui-ci et celui - là suivent l'expérience avec grand intérêt, et que c'est avec un absolu sérieux qu'ils examinent les propositions des autorités de Freeville. Le Congrès de la petite république compte des représentants des quatre parties qui se disputent l'influence dans la grande république (républicains, démocrates, agrairiens et socialistes). La liberté de pensée est absolue. Une chapelle catholique, trois ou quatre temples protestants de différentes sectes, voire une synagogue sont en construction.

Freeville a son corps de policemen. Le système judiciaire comporte le jury à tous les degrés ; les juges sont élus ; les avocats appartiennent presque tous au sexe féminin,—on néglige de nous dire pourquoi. La prison dont le régime est patriarcal, a hébergé 8 condamnés durant l'hiver de 1896, 32 cet hiver. Cette proportion, relativement élevée, trahit que M. George a eu le grave tort de recueillir son petit monde un peu au hasard ; il a dû se trouver dans le nombre pas mal d'enfants alcooliques peut-être des enfants de mendiants de profession, peut-être même hélas ! quelques enfants de gredins.

Le point le plus curieux, c'est que les industries, le commerce, et l'agriculture sont exercés exclusivement par des syndicats de coopération sous la direction de patrons—ou de patronnes—élus.

Les malades sont à la charge de la communauté. Tous les garçons valides constituent une milice nationale et sont, nous n'en doutons pas, de vaillants soldats qui sauraient au besoin

# PAGE DES ENFANTS

défendre énergiquement le sol de la patrie.

Que sortira-t-il de là ? Il serait téméraire de se prononcer dès maintenant sur les résultats d'une entreprise qui ne fait que commencer. On peut se demander cependant s'il est raisonnable de jeter des enfants sans expérience au milieu des difficultés de la vie publique, quand tant de grandes personnes s'en tirent à grand'peine. On ne manquera pas non plus de prononcer ici le mot de "caricature," et il sera facile de tourner en ridicule ces précoces citoyens. Mais, encore une fois, avant de porter un jugement sur la tentative de M. George, faisons quelques années de crédit à ce philanthrope. N'a-t-on pas vu aux Etats-Unis, des gamins de douze à quatorze ans, livrés à leurs seules ressources, poser les bases de fortunes considérables. L'esprit d'initiative, bien appliquée, est une précieuse qualité.

D. C.

## Correspondance

Saint-Jérôme, 17 sept. 1901.

*Chère Tante Ninette,*

Je m'empresse de répondre à votre aimable invitation au risque peut-être de vous ennuyer ainsi que tous mes petits cousins et cousines. Savez-vous ce que j'ai le mieux aimé, ou de mes petits voyages ou de mes amusements durant les vacances ?... Certes, je choisis le premier de préférence : mais je vous surprends en vous disant que c'est une excursion en voiture !...

Nous sommes allés à quelques milles de Saint-Jérôme sur les Laurentides. Rien d'intéressant sur le parcours excepté la variété des couleurs des champs cultivés. Arrivés à Shawbridge nous descendons une côte affreuse pour passer sur le pont et de là nous montons toujours par degrés jusqu'à ce que nous soyons rendus au point culminant des montagnes. Là nous nous sommes arrêtés pour contempler le vaste panorama. Derrière nous s'élevait la chaîne continue des montagnes. Quel ravissant coup d'œil ! Que c'était beau de voir le soleil couchant dorer de mille couleurs ces montagnes qui nous environnaient !

Le coquet village de Shawbridge est au-dessous de nous dans un vallon creux. La rivière qui baigne ses pieds berce mollement de légers canots. C'est délicieusement joli et enchanteur à la fois de voir toutes ces maisonnettes blanches retirées et entourées de bosquets et de fleurs : ce sont de vrais petits nids. Qu'il ferait bon vivre toujours dans cette atmosphère parfumée !

Devant nous, au loin, à 15 lieues d'ici, nous voyons la ville et la montagne de Montréal ; et encore plus loin dans la distance nous apercevons le mont Belœil ! !

Je ne saurais vraiment décrire la beauté du site. Je voudrais être poète ou au moins écrivain pour le peindre ; je ne sais que dire : " Que c'est beau, que c'est beau ! ! "

Puis nous avons continué notre route en longeant la rivière.

Il ne me reste qu'à vous demander de venir nous voir, chère tante Ninette. Je me ferai un plaisir de vous conduire là et je suis certaine à l'avance que vous serez enchantée du voyage.

FLEURETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Devinettes

Quel poisson n'a pas d'arêtes ?

Quand le chat et la souris vivaient-ils en bonne amitié ?

### Histoire du Canada

(*Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans*)

Que signifie l'acte de l'*Habeas Corpus*, en quelle année et sous quelle administration fut-il introduit ?

### Histoire sainte

(*Pour les petits jusqu'à 12 ans.*)

Quel sacrifice Dieu demanda-t-il à un patriarche ? le nom de ce patriarche ?

### Solution des Jeux d'Esprit

RÉP.—Le cerf brame.

*Ont répondu :* Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Osoline Tétrault, Académie Ste-Marie ; Bernadette Fugère, Académie Ste-Marie ; Jules IV, St-Hyacinthe ; Antoinette, Joliette ; Judith, Iberville ; Corinette, Montréal ; Adrienne, Anse à Giles ; Andrée, Montréal ; Isolette, Longueuil ; Fleurette, St-Jérôme ; Petite Sœur de Fleurette, Maurice Bauset.

**Charade No.**

Bernadette Fugère, Académie Ste-Marie ; Marie-Ant. Gosselin, Chicoutimi ; Jules IV, St-Hyacinthe ; Judith, Iberville ; Corinette, Montréal ; Claire, Ste-Foye, Adrienne, Anse à Giles ; Andrée, Montréal ; Isolette, Longueuil ; Comtesse Isaure, Montréal ; Fleurette : Petite Sœur de Fleurette, St-Jérôme, Fille du Moissonneur.

## VARIETES

**La population de la terre.**

D'après M. Ravenstein, membre de la Société de Géographie de Londres, la terre sera complètement peuplée en 2072.

Il existe en ce moment sur terre quelque chose comme un milliard six cents millions d'habitants, lesquels sont répartis sur toute la surface du globe, les régions polaires exceptées, à raison de 6 habitants par mille anglais carré. Or, les terres fertiles pouvant nourrir 207 habitants par mille carré, les steppes 10 habitants par mille, et les déserts 1 par mille, il en résulte, étant donnée la superficie respective de ces trois catégories de terres, que notre planète aurait de la peine à nourrir plus de six milliards d'êtres humains. Vu une augmentation décimale de 8 p. 100 par an pour toute la terre, les 6 milliards d'habitants seront atteints en 2072.

—Tu viens voir mon papa ?

—Oui, cher enfant.

—Tu es coiffeur, dis ?

—Pourquoi le crois-tu ?

—C'est que papa vient de dire à la bonne, quand elle t'a annoncé : " Allons, bon ! Il vient encore me raser ! "

—

Il est expressément défendu à Bébé de rien toucher sur le bureau de papa.

Hier, au salon, la discussion roulait sur quelques mots nouvellement employés.

On fait apporter le dictionnaire. L'un de ces mots ne s'y trouvait pas.

—C'est singulier, fait le père, j'aurais juré qu'il y était ; en tout cas, voilà un mot qui nous manque.

Bébé avec conviction :

—Ce n'est pas moi qui l'ai pris !

## Trente et un enfants !

On propose d'élever une statue à un Canadien-français, père de trente et un enfants, afin de susciter l'émulation de ses concitoyens. Ce projet pourrait faire croire, à un habitant de la planète Mars, qu'au Canada les femmes ne sont pour rien dans l'accroissement de la population. Comment expliquer autrement, si ces trente et un enfants avaient une mère, qu'elle ne soit pas coulée en bronze aux côtés de l'heureux papa ?

Ce n'est pas seulement au Canada que les apôtres de la repopulation semblent toujours négliger la participation, cependant prédominante, de la femme en cette matière. En France même, des gens bien intentionnés parlent sans vergogne de primer de toutes façons les pères de famille nombreuses, comme si le fait d'être père de beaucoup d'enfants était une action d'éclat.

On oublie par trop que, s'il y a quelque héroïsme en cette matière, c'est de toute évidence celui de la mère qui risque réellement sa vie à chaque naissance nouvelle. A côté, de cela, le rôle du père apparaît une contribution si minime à l'œuvre commune que vraiment il y a quelque bouffonnerie à s'en occuper exclusivement.

Cette façon actuelle d'encourager la paternité est l'équivalent d'une pratique peu connue : la *couvade*, qui a existé même chez certaines peuplades européennes. Elle consistait, dès qu'une femme venait d'être mère, à faire aliter son mari et cette cérémonie attestait sa paternité. Pendant que le pseudo-malade était dorloté par toute la famille rassemblée, l'accouchée, encore tout endolorie, vaquait à ses occupations habituelles sans que personne en prît souci.

La pratique d'une telle coutume paraît invraisemblable. Cependant, elle ne dépasse en somme, pas en étrangeté, le procédé civilisé d'élever une statue à un homme parce que sa femme a mis au monde trente et un enfants !

La couvade se justifiait même mieux, car elle était en exacte correspondance avec les autres coutumes religieuses des peuples qui la pratiquaient ; tandis que le projet de la statue ne concorde guère avec les opinions habituelles des professionnels de l'idée de repopulation. Ceux-ci sont unanimes à professer que le soin de mettre des enfants au monde doit être le but de la vie d'une femme. S'il en est ainsi, comment, dans ce qui est considéré comme sa " partie " à l'exclusion de tous les autres genres d'activité, la femme ne peut-elle acquérir aucun droit à la gloire et pourquoi les hommes sont-ils seuls qualifiés pour recevoir la récompense d'une besogne reconnue comme essentiellement féminine ?

MAXIMILIENNE BIAIS.

*La Fronde.*

## La Cuisine facile

### PRUNES CONFITES

Les prunes confites font un très bon plat de déjeuner. Choisissez de grosses prunes et piquez chacune d'elles, en plusieurs endroits, avec une fourchette. Mettez-les dans une casserole et couvrez d'eau froide à la hauteur de deux pouces environ, puis mettez sur le feu et laissez bouillir pour qu'elles s'amollissent bien. Sucrez au goût puis faites cuire encore quelques minutes. Ne les brassez pas pendant qu'elles cuisent et laissez ainsi refroidir avant de les retirer.

### PRUNES FARCIES

Ouvrez des prunes pour en extraire le noyau, remplissez la cavité avec de la pâte de Guimauve rôtie et roulée dans des amandes épluchées et pilées. On sert ainsi simplement ou recouvertes avec de la crême fouettée. Alors on réserve pour couvrir la crême, un peu d'amandes hachées.

——

Les prunes confites dans le claret sont délicieuses. Les prunes rouges, sont les meilleures pour cela.

Après avoir lavé et essuyé les prunes on les met dans une casserole avec six onces de sucre pour chaque livre de fruit, un morceau de canelle et l'écorce rapée avec le jus d'un citron. Couvrez le tout de claret et laissez bouillir doucement, jusqu'à ce que les prunes soient tendres ajoutant du sucre s'il est nécessaire. Coulez en pressant bien la pulpe du fruit et pour chaque pinte de la purée, ajoutez une once de gélatine dissoute et un verre à liqueur de brandy. Faites chauffer le tout, puis mettez dans un moule pour la nuit.

### SALADES AUX FRUITS

Les salades aux fruits sont délicieuses quand elles sont bien préparées. En premier lieu elles devront être très froides. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille prendre les bananes, oranges, etc, ayant été exposées quelques heures dans un même endroit, chez un marchand de fruits et les mettre ensemble, arrosées de vin ou liqueurs et déposées sur la glace une quinzaine de minutes, pour les servir ensuite comme salade.

Le fruit devra être parfaitement glacé et pour cela le laisser très longtemps sur la glace. Les liqueurs devront être ménagées pour donner plus de saveur au fruit plutôt que de le dominer. A ce moment de l'année les marchés nous offrent une belle quantité de fruits qu'il est très facile de combiner en salade. Excellente est celle-ci :

Prendre des tranches d'ananas, de grosses cerises dont on enlève les noyaux, deux bananes, trois poires pelées et tranchées : le tout arrosé de jus d'orange dans lequel il y aura eu aussi le jus exprimé d'un citron, ainsi qu'une cuillerée à table de rhum de Jamaïque.

## Conseils pratiques

CONTRE LE TORTICOLIS.—(Le procédé indiqué plus bas par l'école de Salerne, ne manque pas d'originalité. Est-il efficace ? C'est une autre question. En tout cas il est inoffensif.)

" Lorsque ton cou est frappé d'engourdissement et se penche lamentablement, frappe, avec un sou, la plante de ton pied. Soudain, ton nerf revient à la vie, et le mouvement, après être remonté de ton pied à ton cerveau, redescend tout naturellement jusqu'à ta nuque."

—Pour rendre les étamages des casseroles et ustensiles de cuisine tout à fait inaltérables, voici un moyen extrêmement simple et d'une étonnante efficacité : il suffit de joindre, de temps en temps, à l'eau dont on fait usage pour nettoyer ces ustensiles, quelques morceaux d'étain fin et une petite quantité de crème de tartre.

# L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

# La Caisse Nationale d'Economie

Les lectrices du Journal de Françoise apprendront sans doute avec plaisir que le Capital de la Caisse Nationale d'Economie est maintenant de

## $70,000.00

La Caisse va porter cette année à accumulation plus de **$3,005.00** d'intérêts, et il n'y a aucun doute qu'au 31 décembre prochain le Capital sera près de

## $100,000.00

Nous sommes persuadés que nous intéressons nos lectrices en leur faisant suivre les progrès de la Caisse Nationale d'Economie car elle est la seule Société qui admet

## Les Femmes et les Enfants

sans examen médical, ni aucune autre formalité, et donne les mêmes avantages qu'à toute autre personne du sexe masculin.

Toute mère de famille pourra facilement épargner 25c. par mois pour s'inscrire à la Caisse et inscrire chacun de ses enfants lorsqu'elle saura que la

## La rente payée

après 20 ans de sociétariat sera suffisante pour pouvoir rencontrer les dépenses indispensables de l'existence.

Demandez les prospectus à

ARTHUR GAGNON,
*Sec.-Trés.*,
Monument National, Montréal.

ou aux autres bureaux établis par la Société.

1re ANNÉE — No 14 Le numéro, 8 cts Samedi, 11 Octobre 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs. |
| Six mois - - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## SOMMAIRE



Les numéros du mois d'octobre paraîtront le 11 et le 25.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

## THEATRE DES NOUVEAUTES

**1861 rue Ste-Catherine**

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 13 Octobre

### "SAPHO"

Pièce en 5 ac es.

Semaine du 20 Octobre

### CHATEAU HISTORIQUE

Comédie en 3 actes.

Matinée : Samedi.
Soirée de Gala : Mercredi.

## THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

SEMAINE DU 13 OCTOBRE

### LES GOSSES

SEMAINE DU 20 OCTOBRE

**CLAUDE MENNOTTE**

## Théâtre de la Gaieté

1054 Rue Ste-Catherine

Mons. G. REY, *Directeur-Artistique.*

SEMAINE DU 13 OCT. 1902

### LES PAUVRES DE PARIS

Tous les Jeudis, Soirées de Gala.
Matinées tous les jours. Prix des Places,
Soirées : 10, 20, 25 et 30c. Loge, 50c.
Matinées : 10, 15 et 20c, Loge, 30c.
Dames, 10c l'après-midi dans la galerie.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.


## Sous bois en Octobre

*Près du bois mordu par l'automne*
*Et sous les nids vides d'oiseaux,*
*Le flot scande dans les roseaux*
*Un chant plaintif et monotone.*

*Des chuchotements familiers*
*Se croisent dans le vent qui passe,*
*Et, frissonnantes dans l'espace,*
*Les feuilles tombent par milliers.*

*Par instants, à travers les branches,*
*Le soleil darde un chaud rayon,*
*Et fait du rouge tourbillon*
*Un essaim troublant d'ailes blanches.*

*Sous les halliers et dans les bois,*
*Sur les grèves que l'onde effleure,*
*Tout sourit gaiment et tout pleure,*
*Tout gémit et chante à la fois.*

*C'est l'adieu touchant et suprême*
*Du bois sombre à l'été qui tuit...*
*Tel, à son amant qui s'enfuit,*
*Une femme dirait : Je t'aime !...*

JOSEPH NOLIN.

(Montréal).

---

## Le Canada aux Canadiens

Le cri n'est pas nouveau, et depuis quelque temps, il semble se répéter avec un nouveau regain de faveur.

Ne laissons pas seuls aux échos qui le répercutent, le soin d'en faire vibrer l'atmosphère. Appliquons-en la pratique largement, libéralement à tous les talents canadiens qui peuvent ajouter un éclat plus vif à la gloire de la patrie.

Nous avons, en ce moment, un jeune compatriote qui, après de longues études à Paris, c'est-à-dire, au foyer même de l'art et de la science, revient chercher parmi les siens la sympathie et l'encouragement qu'il est en droit d'attendre de leur part.

Je veux parler de M. J. O. Marchand, architecte diplômé du gouvernement français.

Je n'ajouterai pas : Retenez bien ce nom, car la mémoire le gardera sans un effort. Je suis persuadée que d'ici à peu de temps, la ville de Montréal, en lui donnant à créer une œuvre magistrale, lui fournira l'occasion d'y graver un nom qui restera.

M. Marchand est le premier et le seul diplômé canadien du gouvernement français. Comprend-on bien tout ce que cela veut dire de travail incessant et ardu, de talent transcendant pour l'artiste et l'honneur que cette distinction vaut à notre pays ?

En louant le fils, cependant, je ne saurais oublier le père, qui, au prix de bien des sacrifices, n'en doutons pas, lui a facilité un stage de neuf ars à Paris, afin de lui permettre d'étudier et d'approfondir une science sérieuse, à l'inverse de tant d'autres dont l'insuffisance des études ne donne à peine qu'un frottis d'art. Noble exemple à donner qui aura peut-être des imitateurs.

M. J. O. Marchand a eu l'honneur d'être l'élève de M. G. Redon, architecte-conservateur du Louvre et des Tuileries, position si convoitée par les Grands Prix de Rome.

Après l'inauguration des splendides salles de Reubens, au Louvre, dont on avait confié le soin à M. Redon, j'eus la satisfaction intime de me rencontrer avec le maître.

Et c'est de sa bouche que je tiens les témoignages d'estime et de considération qu'il portait à son élève.

Il me raconta souriant, mais ému aussi, comment s'était présenté à lui ce jeune homme de dix-huit ans, arrivé en France seul, sans protection, mais plein de vaillante énergie, plein de confiance en ces Français qu'il ne connaissait pas et que les traditions de son enfance, la fidélité des souvenirs lui avaient appris à chérir comme autant de frères.

—D'où venez-vous, lui dit M. Redon de qui il sollicitait son admission à l'Ecole des Beaux-Arts.

—De l'autre côté, lui répondit simplement le jeune homme.

Et comme Redon un peu interloqué n'avait pas l'air de comprendre :

—Je suis Français, moi aussi, continua-t-il, Canadiens-français !

—Et tout de suite, dit Redon, je me sentis attiré vers tant de touchante simplicité. Je ne l'ai jamais regretté, c'est un de mes meilleurs et de mes plus brillants élèves, et les Canadiens devront être fiers de lui quand il retournera vers.... l'autre côté.

J'emmagasinai soigneusement dans un coin de ma mémoire ce trait charmant, sachant que j'aurais l'occasion de vous le raconter quelque jour.

Tous les prix que l'on peut remporter à l'Ecole des Beaux-Arts en dépit de la concurrence de très beaux talents, M. Marchand les a enlevés. Nommé titulaire, par la Société Centrale des Architectes de Paris, du Prix Chapelain, lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts, médaillé plus de dix fois, M. Marchand a mérité de plus d'être attaché, avec de bons appointements, au service d'architecte du ministère de la justice du gouvernement français, position enviable et qui ne s'accorde qu'au seul mérite.

A l'Exposition de 1900, notre distingué compatriote rendit encore d'importants services, en sa qualité d'architecte, au pavillon canadien. C'est l'hon. J. I. Tarte qui eut l'heureuse idée d'utiliser en notre faveur, l'habi-

leté et la compétence du jeune lauréat,

Enfin, pour couronner tant de succès, M. Marchand, après un examen sévère et redoutable, passé devant l'Institut de France, a obtenu le titre d'architecte diplômé du gouvernement français.

Voici quel était le sujet du concours auquel prirent part huit cents compétiteurs : Un hôpital avec dispensaire, qui comportait un rendu d'environ 100 pieds de dessin.

M. Marchand sortit victorieux de cette épreuve. Ses études étaient dorénavant terminées : on ne pouvait aller plus loin.

Immédiatement après, M. Marchand partit pour le Canada dans l'intention de s'y fixer. Au point de vue patriotique, je me réjouis de cette décision.

Je sais que des considérations d'ordre supérieur et de séduisantes promesses l'attiraient ailleurs, et, il était fort à craindre que ce talent fut perdu pour nous. Heureusement, que le cœur et le sang ont parlé plus haut encore, et il ne reste plus qu'à espérer que M. Marchand trouvera chez nous assez d'encouragement pour ne pas regretter de nous avoir beaucoup sacrifié.

Nous avons, en perspective des édifices—hopitaux civiques, bibliothèque publique—et autres monuments destinés à donner plus d'importance encore à notre large métropole. Confions-en les plans à un architecte-artiste dont on ne saurait mettre en doute la compétence.

Les œuvres resteront ; elles parleront encore quand nous ne serons plus, et, c'est d'elles que les générations futures, qui ne nous connaitront pas, apprendront si nous étions vraiment intelligents et gens de goût.

***

M. Marchand, par ses talents sans doute, mais aussi par l'entraînement et la culture supérieure qu'il a reçus là-bas, semble tout qualifié pour faire école ici.

Il y a quelques mois, je demandais dans le JOURNAL DE FRANÇOISE, d'envoyer à Paris quelques-uns de nos jeunes Canadiens et de les y préparer, pendant tout le temps nécessaire, à occuper dignement la chaire de littérature à l'Université Laval, et de doter, de cette manière, le Canada, de professeurs de premier ordre qui lui resteraient.

Eh ! bien, nous avons aujourd'hui, sans que la nation ait eu un sou à donner, un architecte diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts, c'est-à-dire un maître en la matière ; profitons-en Pourquoi le gouvernement canadien ne fonderait-il pas un cours d'architecture pour donner la meilleure formation à nos jeunes architectes en herbe ?

Ce serait véritablement faire œuvre d'intérêt public et favoriser les progrès d'un art trop peu connu chez nous.

Quand donc s'intéressera-t-on sérieusement à un mouvement intellectuel ? Au-dessus de tous les conforts matériels sachons placer l'Art, l'Art sublime sans lequel la vie serait trop triste.....

FRANÇOISE.

## L'action féminine dans le monde et chez nous

UNE circulaire de la Secrétaire du Conseil National des Femmes nous parvient, témoignant que l'Œuvre de Lady Aberdeen, non seulement s'affermit en ce pays, mais va s'étendant chaque année, renouvelant de par le monde comme une sorte de " chevalerie " armée pour le Bien et le Progrès. La devise de l'Ordre, on le sait, est la maxime évangélique : " *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même.*"

Elle indique assez son esprit et le rôle providentiel qu'il jouera en remontant le courant d'égoïsme, en combattant la philosophie " particulariste " des temps nouveaux.

L'Exposition Universelle de 1900 a paru à la promotrice du Conseil des Femmes, une excellente occasion de propagande. A bon droit elle jugea que les déléguées des différentes nations au Congrès Universel des Femmes, pouvaient naturellement devenir, une fois de retour dans leur pays, les apôtres de son idée ; — idée d'union pour le bien public de tous les talents, de toutes les bonnes volontés, de tous les dévouements féminins ; idée de fédération, en vue d'une plus grande puissance, des œuvres sociales fondées et dirigées par des femmes. Une séance de l'Exécutif du Conseil International des Femmes fut donc tenue à Paris à laquelle Lady Aberdeen vint d'Ecosse, assister. Avec le concours de Mme May Wright Sewell d'Indianapolis, qui venait de lui succéder comme présidente—elle organisa une série de réunions hebdomadaires dans le Palais des Etats-Unis dont l'hospitalité fut gracieusement offerte par le commissaire de la république Américaine.

Là, la belle cause de la charité internationale fut défendue *en français*, devant un auditoire cosmopolite, par des orateurs de toutes langues parmi lesquels des hommes d'état français.

Le précepte de la " solidarité humaine " y fut comme illustré en des exemples intéressants dans les témoignages de philanthropes des deux sexes, venus des latitudes les plus opposées depuis Java et la République Argentine jusqu'à la Suède. L'entente de l'organisation, l'esprit pratique anglo-saxons furent appliqués au fonctionnement de ces assemblées dont le succès fut grand. Le Canada, avec son Conseil des Femmes vieux déjà de quelques années, y fut cité en exemple de la possibilité de s'entendre sur des questions d'intérêt commun, entre partis politiques et religieux les moins réconciliables.

***

A cette initiative du Conseil International, à son exemple sont certainement dûs quelques-uns des fruits qu'on voit mûrir aujourd'hui dans le champ du *Féminisme*, en France où déjà le mot mieux compris ne fait plus peur.

Nous qui avons vu semer les premiers grains de la moisson actuelle, ici, aux Etats-Unis et jusqu'en France nous croyons juste de rendre à la femme d'intelligence et de cœur à qui elle revient, sa part d'honneur et de mérite dans le présent résultat.

*L'Action Sociale de la Femme*,—dont MM. Brunetière, Emile Olivier, Etienne Lamy, Jean Brunhes, l'abbé Lemire, Vandal, Doumic, etc, se sont faits les prédicateurs — sous un autre nom, n'est pas autre chose que le Conseil National des Femmes fondé par la noble anglaise que nous avons nommée. Et nous retrouvons avec plaisir dans la liste ci-dessus un apôtre converti qui, il y a à peine quelques années, devant un groupe de Canadiennes déclarait, avec un geste tranchant, que je vois encore, qu' " un abime sé-

parait les Français des idées—qu'il défend aujourd'hui."

Ce Saul avant Damas ne tablait alors que sur le préjugé, certainement fort puissant en France, et, il oubliait de compter avec la traditionnelle générosité française—qui devait combler l'*abîme*.

Le but de l'association qui s'appelle l'*Action Sociale de la Femme* et s'honore de si brillants patrons, ne se formule pas autrement que l'Œuvre de Lady Aberdeen. C'est, dit le *Correspondant*, en annonçant la conférence de M. Vandal : " Une œuvre récemment éclose, grâce au zèle dévoué de quelques femmes d'intelligence et de cœur, ayant pour but de réunir dans un effort commun pour le bien du pays tant de bonnes volontés trop souvent annihilées par l'éparpillement et qui vont trouver, grâce au nouveau groupement, la cohésion qui assurera leur légitime et salutaire influence."

Ses œuvres et ses moyens d'action, pour confirmer la ressemblance, sont comme modelés d'après la Constitution et les *Rapports* du Conseil des Femmes :

L'*Action Sociale de la Femme*, pour ne signaler que ce point, est une œuvre *laïque* quoique fondée par de bonnes catholiques et patronnée par des prêtres.

Pour ce qui est des autres pays d'Europe, le Rapport de la secrétaire canadienne (Mme Willougby Cummings, 44 rue Dawson, *Toronto*), nous cite le procès-verbal du Comité Exécutif International, tenu à Copenhague au mois de juillet de l'année courante. Mme Sanford, de Toronto, y représentait la présidente du Conseil Canadien. Nous apprenons que l'Autriche et la Norvège forment à leur tour des *Conseils Nationaux de femmes*, ce qui portera à 18 le nombre des pays affiliés. Des renseignements intéressants viennent de la Nouvelle-Zélande, du Danemark, de l'Allemagne.

En Italie s'établit une bibliothèque circulante et s'organise (comme à Montréal) une exposition d'ouvrages pour l'encouragement des arts et des industries domestiques. Il me revient d'autre part que dans le même pays, les femmes prennent l'initiative d'une vigoureuse campagne contre le divorce. La République Argentine travaille comme l'a fait le Conseil Canadien à obtenir des meilleures lois pour la protection des femmes ouvrières dans les fabriques et les ateliers ; elle se félicite d'avoir fait nommer, elle aussi, des inspectrices des manufactures et—ce en quoi nous sommes dépassées—quelques représentantes dans les Commissions Scolaires. Le Conseil du Danemark a contribué à l'adoption d'une *loi des fabriques* et s'occupe d'en élaborer une en faveur des enfants maltraités, semblable au *Children's Aid Act* d'Ontario. Celui de l'Allemagne consacre ses efforts à faire élever encore davantage le niveau de l'éducation des filles. On ne peut qu'applaudir à ces démarches en constatant par les statistiques de ce pays, que le nombre des femmes y est infiniment supérieur à celui des hommes. Toutes ces femmes sans maris doivent donc être armées en vue de la lutte pour la vie et de la fondation de leur avenir.

Relativement au Conseil National de notre propre pays, la circulaire de la secrétaire nous annonce la prochaine apparition du *Rapport Annuel* qui sera mis en vente chez les principaux libraires. La session annuelle qui, cet été, eut lieu à St-Jean du Nouveau-Brunswick, a été particulièrement brillante. On y a constaté l'augmentation du nombre des conseils locaux.

Parmi les nouvelles des différentes villes affiliées je relève celle-ci venant de la plus coquette ville du Canada : London. Une pétition est présentée au Conseil de Ville le priant d'augmenter de 100 à 400 piastres, l'amende pour infraction à la loi, défendant de cracher sur les trottoirs. Les femmes de London ont la réputation de maîtresses de maisons accomplies. L'élégance et la propreté de leurs rues se ressentent de la bonne administration domestique. Mais ce dont il faut féliciter le conseil de cette ville, c'est d'avoir atteint le but si énergiquement poursuivi de concert avec sa spirituelle et vaillante présidente Mme Boomer, depuis sa fondation. L'enseignement des sciences ménagères est, grâce à ces dames, un fait accompli dans les écoles municipales de London. Chaque ville affiliée poursuit ainsi un objet particulier. A Montréal même, l'un des membres du "Conseil présidentiel," Mme Henri Gérin-Lajoie, comble une véritable lacune par la publication d'un ouvrage qui ferait honneur à un jurisconsulte de profession.

Son "Traité élémentaire de Droit Civil" pour la diffusion des principes du droit, fruit de plusieurs années d'études, a été d'emblée accepté par les premières institutions enseignantes de notre province. Telles sont, pour l'instruction des lecteurs qu'intéresse l'action sociale de la femme de par le monde, les dernières nouvelles. Pour nous Canadiennes-françaises qui nous désintéressons trop aisément des questions sociales, elles constituent un enseignement. Pour toutes, elles sont un encouragement et un aiguillon, en rappelant cette vérité toujours utilement répétée : que la femme a un devoir à remplir comme citoyenne, autant que comme mère de famille.

MME DANDURAND.

## Feuilleton théatral

JE veux tout d'abord annoncer le concert que donnera le 17 de ce mois, à la salle Windsor, la nouvelle " étoile " canadienne, mademoiselle Béatrice La Palme.

Elive d'Arbos, notre jeune compatriote, s'était déjà fait remarquer, à Londres, comme une brillante violoniste, lorsque du jour au lendemain, poussée par une de ces vocations irrésistibles qui appelle le succès, Béatrice La Palme se fait chanteuse.

Artiste sincère et enthousiaste, on ne tarde pas à la faire entendre dans divers grands concerts et bientôt la reine Alexandra elle-même, alors princesse de Galles, séduite par la voix comme par la personne de la jeune cantatrice de vingt ans à peine, se charge de la " lancer."

Aujourd'hui, mademoiselle La Palme nous revient en passant seulement, après s'être acquise une belle réputation européenne. C'est une Canadienne-française qui nous fait honneur : sachons le reconnaître et sachons surtout le lui montrer, en lui donnant l'immense satisfaction d'un triomphe au milieu des siens.

***

Le " Monde où l'on s'ennuie " a obtenu aux Nouveautés un des succès les plus francs, les plus incontestés,

et nous pouvons bien le dire, les plus légitimes qu'ait encore remporté une pièce française à ce théâtre.

On sait la jolie définition que La Rochefoucauld a donné de la gravité : " La gravité, a-t-il dit, est un mystère du corps, inventée par les sots pour cacher le défaut d'esprit." Il aurait pu ajouter, et le défaut de cœur.

Ce semble être cette maxime qui a inspiré à Pailleron la fine satire du monde où l'on s'ennuie, le monde qui donne son nom à la délicieuse comédie. Ce monde pris sur le vif par le brillant auteur est plutôt restreint, mais ce qui donne à l'œuvre sa portée, c'est qu'en peignant certains salons parisiens, il a touché d'un doigt sûr un mal universel : l'hypocrisie mondaine.

Le " Monde où l'on s'ennuie " a été dans son ensemble très bien joué.

Il faut d'abord tirer de paix madame d'Artigny, qui a tenu avec dignité et beaucoup de bonne grâce, le rôle ingrat et difficile de la comtesse de Céran. Nous aurions voulu la voir dans la duchesse de Réville ; elle était pourtant tout indiquée pour ce rôle d'une aimable bonhomie.

Cependant, madame Jeannin a su être la joie de la pièce. Elle n'a peut-être pas joué la duchesse en grande dame, mais la bonté avenante qu'elle a répandue sur tout le personnage, lui donne beaucoup de charme.

Tureau représente le sous-préfet et Mlle Meissonnier, Mme la sous-préfète. Ils sont tous deux, des jeunes gamins, à qui on ne saurait en vouloir de leurs espiègleries.

Guiraud s'est montré l'excellent comédien que nous applaudissons toujours avec plaisir ; dans Roger de Céran il dit admirablement juste.

Davrohl joue Bellac. Il était parfait dans le Tholosan de " Nos Intimes " ; il n'est pas du tout Bellac. Le professeur est un niais, un fat, un prétentieux qui se gobe et se laisse gober. Dhavrol, lui, fait de l'ironie et le joue comme si " c'était arrivé." Mlle Dubruyne, MM Darey et Kelm, dans leurs rôles respectifs, complétaient un très bon ensemble.

Cette semaine on a donné avec grand succès " la Boule " de Meilhac et Halévy.

Nous tenons à féliciter la direction du choix judicieux de son répertoire. En toute part elle fait des efforts louables qui méritent l'encouragement du public montréalais.

Le "Théâtre des Nouveautés " est le premier théâtre de comédie que nous ayons et la troupe est de beaucoup supérieure à une troupe de province. On a dit que les prix étaient trop élevés. Je vous assure que nulle part en France vous trouveriez un fauteuil d'orchestre dans un bon théâtre, à moins de cinq francs et ça n'est pas aux taux modiques des " Nouveautés," que nous ferons jamais la fortune de ce charmant théâtre.

***

Le "Théâtre National " est en quelque sorte une institution canadienne, qui fait honneur à M. Georges Gauvreau. Cette entreprise théâtrale, commencée avec des ressources hasardeuses a vu venir à elle, grâce à sa bonne organisation, des générosités enthousiastes et elle est le triomphe, rare chez nous, de l'initiative privée.

Il serait assez difficile de classifier ce théâtre français. Je dirais qu'il tient à la fois du "Vaudeville " et de l' "Ambigu." La composition actuelle de la troupe, permet de passer de "Madame Sans Gêne " aux " Deux-Gosses " et de remporter dans les deux pièces un légitime succès.

Mme Henriette Moret, la grande première, est une artiste supérieure, comme on en rencontre rarement dans une troupe locale. Elle a tout : l'école, la voix, le masque et le physique. Nous aimerions bien la voir plus souvent dans des rôles comme celui de la Maréchale Lefebvre ou bien encore comme celui de Claire de Beaulieu.

Et soit dit en passant, la direction devrait vraiment jouer de préférence le répertoire du " Vaudeville." Le " Maitre de Forges " et " Madame Sans-Gêne " ont été sans contredit les deux meilleures semaines à ce populaire théâtre. Puisque l'essai a réussi, pourquoi ne pas le tenter de nouveau ?

Espérons qu'on y reviendra.

Cette semaine nous avons applaudi la vaillante troupe dans le grand drame militaire de Jules Mary " Sabre au Clair ", et on nous promet bientôt les " Deux Gosses," ce chef-d'œuvre du mélodrame, actuellement en répétition.

Sous la direction artistique de M Cazeneuve et avec des artistes comme madame Moret, Marguerite Audiot, une ingénue ravissante, et MM. Nangys, Hamel, Daoust et Palmiéri, nous pouvons bien augurer de la nouvelle saison du " Théâtre National."

***

Un directeur intelligent, M. Rey-Duzil, essaie avec succès, à la "Gaieté" du genre en honneur à l' " Ambigu," le mélodrame à spectacle. Jusqu'à présent on a donné ' La Porteuse de Pain," " La Grâce de Dieu " et " Marceau."

Le choix est heureux et bien fait pour charmer le public populaire, également sensible aux infortunes de l'héroïne qui triomphe toujours sur le coup de minuit des embûches tendues à sa vertu solide, et à la note d'un patriotisme, tout en dehors, comme celui de " Marceau." Et puis, je suis sûr que de l'avenue Papineau, on n'avait guère coutume de venir chercher à l' " Académie " ou au " Proctor " des spectacles lointains et coûteux. Aujourd'hui les habitants de la partie-est de la ville ont à leur porte un divertissement agréable, à des prix très modestes : aussi fait-on bonne salle chaque soir, au joli théâtre qui égaie tout le quartier de sa façade illuminée.

FALSTAFF.

## L'École des Confrères

" Une chaire publique de journalisme est fondée à l'université de Berne."

Le professeur de journalisme avait donné à ses élèves le sujet suivant :

" Mlle Suzette, du théâtre des Hostilités, a perdu, rue de Rivoli, une petite chienne loulou répondant au nom de Pelletane."

Chaque concurrent devait fournir la rédaction de cette note à l'usage de cinq feuilles de nuance et de format différents.

Voici la copie du premier prix :

*Le Journal mondain et bien pensant.*

Mlle Suzette, la distinguée comédienne du théâtre des Hostilités, en rentrant à son domicile où l'attendaient son mari et ses sept enfants—chères têtes blondes !—a perdu sa jeune chienne de l'espèce dite loulou. Rappelons que Mgr l'archiduc de Sar-

daigne avait récemment fait des compliments sur la beauté de sa petite gardienne. Pelletane—c'est son nom—lui avait d'ailleurs été offerte par S.M. le roi de Bosnie, lors de ses représentations au palais de Balbek.

*Le grand Journal politique du soir.*

Quelle que soit, à cette heure, l'orientation des hautes sphères balkaniques dont l'équilibre—nous ne craignons pas de le dire—sera bientôt violemment troublé, à moins toutefois qu'il ne se trouve brusquement rétabli ; quel que soit, d'autre part, notre penchant résolu vers une attitude de pure expectative, nous tenons à annoncer la perte que vient de faire Mlle Suzette, du théâtre des Hostilités. Sa chienne Pelletane, de race loulou, a disparu sans laisser de traces.

*Le Journal du violent polémiste.*

ENCORE UNE IGNOMINIE !
ROUVIER COMPROMIS
PROCHAINE ARRESTATION DE LÉPINE

On ne se contente plus de voler dans les ministères. On vole en ville. Hier Mlle Suzette a été attaquée, rue de Rivoli, par des escarpes qui lui ont arraché son petit chien.

De sa fenêtre, le ministre du déficit guettait l'exécution de ce rapt avec un rictus satisfait.

Demain, nous donnerons la clef de ce mystère et nous dirons tous les noms. A bas les masques !

*Le Journal littéraire.*

Plus blanche que les blancheurs pâles d'une neige que roserait — à peine—l'aurore, l'exquise Suzon-Suzette—sveltesse qui passe, oiselle qui glisse — effleurait la rue de Rivoli. Derrière elle, touffe menue, folle, folichonne et follette, Pelletane trottait. Il a trop trotté le trottinant petit museau de truffe, et voilà la pauvre Suzette qui a perdu son chien...

*Pour copie conforme :*

G.-A. DE CAILLAVET.

La plupart des gens d'esprit ne réussissent pas, c'est que le plus souvent ils ne font qu'ouvrir la porte aux sots. Ils marquent le chemin et le dédaignent. Et puis la question est de savoir si, pour arriver, il faut avoir plus de jambes que de tête.

ARSÈNE HOUSSAYE.

## Le Soin des Vêtements

POUR être convenablement mise, une femme devra, au moins deux fois la semaine, consacrer quelques minutes à un examen minutieux de sa garde-robe et en retirer les vêtements salis par la poussière, les taches, etc. On s'appliquera encore à sortir de l'ombre la robe, le corsage démodés dont le matériel est bon encore et auxquels on fera subir une transformation nouvelle par le moyen de garnitures dernier goût.

Nous insisterons sur la nécessité d'aérer les corsages de laine ou de soie, dès qu'on les aura enlevés, en les mettant à l'envers sur le dos d'une chaise près d'une fenêtre ouverte ; les " protecteurs " seront de temps en temps, bien lavés, puis remplacés entièrement lorsqu'il s'agira de mettre le vêtement de côté. On conseille de capitonner les manches des corsages légers avec du papier de soie afin de conserver leur forme arrondie.

Les blouses d'été dont on ne se sert plus devraient être déposées l'une sur l'autre, très légèrement et dans toute leur longueur. Une boîte de bois de deux pieds de longueur sur trois de largeur, recouverte de crétonne serait à cet effet un réceptacle des plus commodes.

Le soin à apporter à la chaussure est encore très important et c'est par là d'abord que commence la femme qui veut être bien mise. On devra voir à ce que les talons usés ou déformés soient remis à neuf. Un peu de vaseline ou d'huile appliquée sur un soulier humide lui rendra sa souplesse première ; l'étoffe laineuse suffira pour en enlever la poussière, le bon vernis pour lui rendre son éclat disparu.

Viennent les gants, ce complément obligé de la toilette et sans lesquels la robe la plus riche manquerait totalement son effet. Dès qu'il y aura lieu, on recoudra les gants avec du fil de même couleur ; il faudra encore se servir du même procédé pour les boutons qui ne tiennent pas ferme. On peut facilement raccommoder le gant de Suède avec une étroite bande de taffetas d'Angleterre qu'on applique sur la partie déchirée ou enlevée. Soigneusement exécuté, un peu d'encre sur les doigts défraîchis les remettra sinon à neuf, du moins convenable pour la sortie. La meilleure manière d'enlever ses gants est de les tirer à l'envers et les laisser ainsi à l'air pendant quelques minutes. S'il n'est pas possible de nettoyer les gants à la maison on devra les mettre le plus tôt possible entre les mains d'un homme du métier. Les gants devraient être déposés dans une boîte oblongue qu'on aura eu le soin de parfumer légèrement.

Les jupes et les jupons de soie devraient être secoués, puis parfaitement brossés. En cas de tache ou de souillure quelconque, on devra tenir dans un endroit sûr un peu de benzine, se gardant toutefois d'exposer le liquide à l'air du dehors ou de le tenir à proximité du feu. Les jupes seront mises sur des crochets sans qu'elles soient pressées les unes près des autres Les toilettes délicates de texture devraient être déposées dans un long sac de mousseline ; de même pour les manteaux de soirée, les sorties de bal, etc., et toujours dans une armoire dont la tablette supérieure est réservée pour les chapeaux. Il est bon de la recouvrir de mousseline blanche en ayant soin d'en conserver assez pour couvrir les chapeaux en entier. Quelques personnes les font reposer sur un coussinet qui s'adapte parfaitement au fond. Pour ôter la poussière sur les chapeaux après la sortie, on devra se servir d'une brosse légère exclusivement employée à cet effet. Il est préférable que l'épingle reste là où elle a d'abord été posée.

L'usage et l'abus des voilettes a toujours été un sujet extrêmement intéressant pour les dames et malgré que les oculistes les aient condamnées en bloc, elles sont de mise avec la plus simple comme avec la plus riche toilette. Cet accessoire étant quelque peu dispendieux, il convient de le bien traiter. Aussi, dès qu'on l'enlève, il faut, après l'avoir tiré également dans toute sa largeur, l'enrouler doucement. Les voilettes de chiffon devront être pressées avec un fer chaud pour en enlever les plis formés par l'humidité etc., celles de chiffon blanc seront plongées dans l'eau tiède additionnée d'un peu d'eau de savon blanc. Pressez avant que ce ne soit parfaitement sec. Une déchirure dans la voilette noire ou blanche peut être reprisée avec succès avec de la soie (fil de soie) de même couleur.

Les coffres de cèdre peuvent sembler un luxe, mais enfin il n'y a rien de plus propice pour conserver les habits d'hiver. Ils mettent une odeur délicieuse et sont absolument inaccessibles aux mites.

AMIE DU JOURNAL DE FRANÇOISE.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXVI

Si j'y vais, Ulrique, je demande que vous m'accueilliez et me traitiez en ami. Que m'avez-vous dit une fois ?—" Je serais venue à vous les mains tendues. — " Mais si le diable, quand on lui donne un doigt, prend la main tout entière, que prendra donc Bruno Hallmuth, lorsqu'on lui tend les deux mains !

A vos pieds. B. H.

Rauchensteiu, 5 Juin.
4 heures du matin.

Mon Bruno,

Le sommeil n'a pas voulu fermer mes yeux depuis que je suis ta fiancée, et ainsi rien ne me sépare de toi, pas même un instant de sommeil. Je suis restée éveillée toute la nuit, écoutant un terrible orage qui n'a pas cessé un instant. Le tonnerre roulait sans interruption et ne quittait un des points du ciel que pour retentir à l'opposé. Maintenant la pluie inonde les tilleuls et bat mes carreaux comme si les cataractes du ciel était ouvertes.

Dans ce tumulte des éléments, résonnaient en moi des milliers d'échos, joyeux comme la musique des sphères, et tout l'Enfer de Dante semblait, au dehors, défier avec des rires et des cris sauvages, mon audace de vouloir être heureuse au-dessus de tout bonheur humain. Mais je le suis, heureuse, j'accepte la lutte avec les éléments, sans hésitation, et je combattrais tous les monstres pour mériter d'être la femme adorée du plus noble des hommes. Tout le château dort encore, et ne se doute guère que son " petit soleil " a disparu de son ciel. Moi, je sais que dans quatre heures, je me présenterai devant mon père inflexible, et que je lui dirai : " — Je suis l'heureuse fiancée de Bruno Hallmuth " — Qu'arrivera-t-il alors ? Le château ne peut pas s'écrouler sur moi ! Mais la paix la paix profonde de mon enfance a fui pour toujours ! Tout, autour de moi, me semble transformé ; je ne puis plus être la même, puisque je t'appartiens. Bruno, il faut que je t'écrive encore " Je suis à toi ! " Conçois-tu cet inconcevable bonheur ! Le ciel lui-même ne le comprend pas ; car, tout à l'heure, il s'enveloppait d'une flamme claire, et maintenant voici un coup de tonnerre qui ébranle les murs jusque dans leurs fondements. La tempête bat les branches des tilleuls contre ma fenêtre, et les secoue comme si elle allait déraciner ces arbres orgueilleux.

Mais un arbre vivant ne se laisse pas déraciner ainsi ; il défie les ennemis qui font rage ; il courbe ses branches, il courbe la tête, mais ses pieds enracinés dans le rocher sont inébranlables comme ce rocher même. N'est-ce pas, Bruno ! c'est bien ta voix, ce n'est pas la neuvième symphonie qui m'a parlé d'amour ? Ce que c'est, l'amour ? Je le sais maintenant : c'est une mer d'harmonie où se meut une flamme géante, et dans la flamme, l'Hermès de mon rêve, qui me dit : — "Tu étais à moi depuis l'origine des temps ; nous nous sommes éternellement appartenus, comme le soleil au ciel. " — L'amour est un grandiose festival, avec des notes hésitantes, des sanglots orageux, des instruments en lutte, et une conclusion triomphante, un splendide cri de joie, qui se perd dans un soupir tremblant, comme la neuvième symphonie :

" — Monde, pressens-tu ton créateur ! "

Tu voyages, à présent, t'éloignant toujours davantage de moi. Quand te reverrai-je ? Mes souvenirs me consument, et pourtant le souvenir est la seule chose que nul ne puisse nous ravir. Je te vois sans cesse apparaître, dans la salle Gurzenich, cette matinée où l'on répétait le *Messie* de Handel. J'avais persuadé à ma tante de se placer dans le voisinage de la porte ; je disais qu'on entendait mieux de loin, et je pensais qu'on voyait mieux de près. La porte s'ouvrait sans bruit ; un flot humain entrait et sortait sans cesse, mais à pas muets. On n'entendait que cette musique céleste, interrompue par le coup sec du bâton de chef d'orchestre de Hiller, et les remarques faites de sa voix claire et sonore ; puis, ô délices ! la reprise de ces passages divins qu'on aurait volontiers écoutés cent fois ! J'attendais, j'attendais toujours !

La porte se rouvrit, et je vis entrer.... Hermès ! Je faillis pousser un cri, tant était incroyable la ressemblance avec la figure qui m'était apparue en songe. C'était cette ressemblance qui déjà une fois m'avait rendu tellement distraite, en écoutant ici, près du piano, certaine suite de Bach, que je n'en avais pas entendu une note. Les dieux se plaisent à venir sous un humble déguisement dans la demeure des hommes, n'est-ce pas, méchant Hermès ! — Il laissa errer son regard dans la salle, mais il ne me vit pas, car j'étais placée à contre-jour. Mon cœur battait follement. Il s'avança tout le long des colonnes, presque jusqu'à l'orchestre, et je le perdis alors dans la demi-obscurité de la salle. Tout d'un coup, il reparut à gauche, près de la colonne opposée, et vint droit à moi. Il s'arrêta ; je murmurai : " — Le professeur Hallmuth ? — " Hermès s'inclina comme un simple mortel, et je le présentai, en chuchotant, à ma tante, qui entr'ouvrit ses yeux lourds de sommeil, pour les refermer aussitôt. Alors nous parlâmes, nous parlâmes tout bas, et la musique du *Messie* planait au-dessus de nous dans toute sa splendeur et sa majesté. Enfin mon père vint pour nous amener. Bruno ! comme mon père a été bon ! N'est-ce pas ! tu n'oublieras jamais combien il a été charmant pour toi pendant ces trois jours, notre conversation à table, notre visite à la cathédrale, nos promenades à travers la ville, dans les jardins, et le concert du soir, où il se plaça entre ma tante et moi, pour que je pusse avoir à moi seule mon professeur, qui, Dieu sait comment, était parvenu à conquérir le siège voisin du mien. Les dieux savent faire des merveilles ! C'est ainsi que nous entendîmes Stockhausen, et Madame Lemans Sherrington gazouillant l'Alleluia, et semblant la voix de cette foule qui l'écoutait. Cet alleluia vibrait en moi, comme si j'étais heureuse

pour la première fois de ma vie, comme si je venais de commencer à vivre !

Et ensuite, au souper, avons-nous assez causé ! Et le lendemain, pendant la neuvième symphonie ! Ah ! Bruno, cette neuvième symphonie sera l'histoire de notre amour. Le soir, avant le grand chœur finale, je t'apartenais pour la vie entière et le jour suivant, nous n'entendions plus la musique ; elle n'était qu'un accompagnement à l'alleluia de nos cœurs ! Comme nous étions devenus habiles à utiliser les *forticimo*, et à nous taire dès que les *piano* commençaient. Du reste, pendant la répétition du troisième jour. nous étions presque seuls sur le banc près de la fenêtre. Je crois que nous avons causé sans interruption pendant ces cinq heures, Bruno ! Toutes ces nuits là je n'ai pu dormir une minute. Hier matin, le jour de notre départ, le ciel était gris et triste comme s'il avait compassion de notre pauvre rêve de bonheur, sitôt fini ! A-t-il duré trois jours, trois mois ou trois ans. Je traverserai volontiers tout l'Enfer de Dante pour payer le bonheur de ces courts instants, quand même je devrais mourir avant d'être de nouveau et pour jamais réunie à toi. Je quitterais la vie tout de suite, sans plainte : j'ai vécu trois jours.

L'orage est passé, mais la pluie tombe à flots ; la température est tellement refroidie que les fenêtres se ternissent de buée. L'aiguille du cadran continue sa marche impitoyable, et mon cœur bat très fort. Bruno, j'ai peur ! Pourquoi n'es-tu pas près de moi, avec ta grande énergie ? Pourquoi mon Hermès n'a-t-il pas des sandales ailées et un casque qui le rende invisible, sous lequel il pourrait toujours être à mes côtés ? Ah ! je t'aime tant ! Je voudrais être le soleil pour t'envelopper de mes rayons, sans que tu y penses, sans que tu saches même pourquoi tout est si clair et si chaud autour de toi ! Ne crains rien pour moi ! Je crois en toi comme en Dieu, et ton amour est ma force.

Ta petite ULRIQUE.

---

XXVIII

Rauchenstein, 6 juin.
5 heures du matin.

Mon tout !

La grande tempête a passé sur moi avec toutes ses foudres, mais nul ne s'en est apperçu.

Il me semblait sentir trembler les rochers sur lesquels s'élève Rauchenstein ; pourtant la routine de mes devoirs journaliers ne lâchaient pas prise ; il fallait décrire gaîment le festival à ma vieille tante, déchiffrer à quatre mains, jouer aux cartes et sourire toute la journée, quand je croyais voir constamment tourner le salon et les gens qui le remplissaient. Oh ! c'était affreux ! J'aurais voulu t'écrire hier soir et je ne l'ai pas pu. J'avais comme un grand vide au dedans de moi, comme une lourde pierre à la place du cœur, et j'ai dormi profondément pendant les premières heures de la nuit, pour me réveiller avec une sensation douloureuse que je ne connaissais pas encore. J'ai pleuré, pleuré ; mes larmes coulaient plus vite que la pluie froide et grise qui continue à inonder mes carreaux. O Bruno ! que cela fait mal de pleurer ! Dis-moi ! tu aimerais encore davantage ta petite fiancée, parcequ'elle a tant souffert à cause de toi ? Les jeunes filles aimées des anciens dieux expiaient souvent cet amour de leur vie, et quand je devrai en mourir, mon Hermès, puisque tu m'as aimée, j'ai assez vécu ! Mon appui et mon soutien ! c'est toi qui relèveras mon courage, je m'enlacerai à toi comme le lierre et désormais aucune plainte ne profanera mes lèvres, qui ont murmuré des promesses d'amour éternel.

J'ai laissé mon père déjeûner d'abord tranquillement, et j'ai fait semblant de déjeûner aussi. Ensuite, il se leva et s'en alla dans la fenêtre. Tu as sans doute observé que nos murs sont très épais et que chaque embrasure de fenêtre forme comme une petite chambre. Il regardait tomber la pluie, en fumant. Je joignis très fort mes mains crispées et j'implorai Dieu de me donner force et courage. Enfin ma volonté triompha ; je m'approchai tout près de lui.

"— Père, j'ai quelque chose à te dire ?

"— Quoi donc, petite ; c'est si grave que cela ?

"— Oui, très grave, mon père, car cela va entraîner de grands changements.

"— Qu'est-ce qui a pu arriver en trois jours, pour changer tant de choses ?

"— Oh ! trois jours sont longs, bien longs quelquefois. et décident de toute une vie.

"— Tu excites ma curiosité !

"— Père, j'aime Bruno Hallmuth."

Il éclata de rire.

"— Naturellement ! Cette belle passion est la suite de la comédie !

"— La suite et la fin, mon père ; nous avons échangé notre parole.

"— Que dis-tu là ?

Les veines de son front se gonflaient.

"— Je veux épouser Bruno Hallmuth".

Ce qui suivit je ne puis te le raconter ; je ne le sais plus moi-même. J'avais vu souvent mon père très violent mais cette fois ses paroles tonnaient contre moi ainsi qu'un ouragan déchaîné. J'étais debout, ne répondant pas un mot, le regardant toujours. Au dehors, la pluie semblait avoir cessé de tomber ; un silence effrayant régnait. Sa voix seule retentissait comme le tonnerre, et rien, rien n'arrêtait ces terribles paroles. Je le regardais. Il me connaît bien ; il connaît le sang des Rauchenstein, leur volonté de fer, leurs têtes aussi dures que leur rocher. Quand j'étais enfant, il évitait souvent de me révolter car les plus sévères punitions ne faisaient que m'enraciner dans mon opiniâtreté, et le mot *crainte* était rayé de mon vocabulaire. En cette heure décisive, je ne ressentais pas davantage la crainte, mais j'éprouvais une douleur aiguë, comme si mon père m'avait lui-même labouré la poitrine avec un poignard. Croyait-il ébranler ma volonté ? Voyait-il que j'étais inflexible, et se déchaînait-il ainsi pour écarter de son cœur et de sa maison ce qui lui paraissait une honte, le plus grand des malheurs ? Il alla jusqu'à dire qu'il aimerait mieux me voir morte que ta femme.. Je le regardais toujours et ne disais rien, pas un mot. Enfin, il demanda :

"— Que décides-tu ?

(*A suivre.*)

## L'Art de s'Habiller soi-même

LA mode étant, pour les vêtements de femmes, excessivement variable, la coupe l'est nécessairement presque autant ; même dans ses lignes générales, elle varie d'année en année.

La place des coutures se modifiant constamment, oblige à modifier également les proportions qui les déterminent.

Non-seulement les distances des coutures sont variables, mais encore les proportions du corps lui-même dont la structure se modifie avec le corset. Tantôt, par exemple, les corsets sont longs, ils remontent alors la poitrine et élèvent les épaules, la généralité des femmes semble alors avoir les épaules hautes ; quoi que ce soit irrégulier, on s'y habitue vite parce que *c'est la mode*, on se figure même bien vite que c'est là le type d'une jolie taille ; tout le monde les trouve bien, hors, bien entendu, les artistes peintres ou sculpteurs qui ont une autre manière de voir. En même temps que les épaules et la poitrine se surélèvent, presque toujours les hanches s'effacent autant que possible ou du moins le corset les abaisse assez sensiblement.

Naturellement, quand survient cette mode, on base ses mesures pour les patrons de série sur le goût du jour afin de faire autant que possible des tailles à la mode et quand toutes les femmes ont les épaules hautes ou doivent les avoir, on prend comme proportion moyenne des épaules un peu hautes, c'est à dire des dessous de bras un peu plus longs que la demi-longueur du dos.

Lorsque survient la mode contraire, on abaisse les corsets à un tel point que beaucoup de femmes ne portent plus sous leurs blouses que des ceintures, les épaules deviennent alors tombantes ou naturelles. Parfois aussi la mode veut que l'on se fasse des hanches très hautes, les corsetiers mettent alors des coussins à l'intérieur des corsets pour que les hanches soient plus rondes à 10 centimètres au-dessous de la taille qu'à 15 centimètres, d'autres fois, c'est le contraire qui arrive, les hanches sont plus rondes à 15 centimètres qu'à 10 au-dessous de la taille.

Naturellement, cela oblige à modifier un peu la place des mesures et les lignes des tracés. Tantôt on fait les coutures des épaules bien en arrière, genre tailleur, l'année suivante on les fait sur le milieu de l'épaule ; cela oblige donc à changer encore la largeur d'encolure du dos. Mais quels que soient les changements qui peuvent survenir d'une saison à l'autre les règles générales sont toujours les mêmes et ces changements ne sont que des modifications momentanées, mais nécessaires et qui ne durent que jusqu'à ce qu'une mode nouvelle vienne détrôner l'ancienne.

MARIE BOUDET.

Le cours privé de coupe et couture de Mme Boudet s'ouvrira bientôt. Pour toute information, s'adresser au No. 76 rue St-Denis ou par téléphone, Est 1966.

## Bibliographie

### Le Bulletin du parler français au Canada

Nous avons reçu le premier numéro du *Bulletin* publié par la *Société du parler français au Canada*, et ce premier fascicule permet déjà d'apprécier justement le caractère à la fois pacifique, national et populaire de cette nouvelle publication.

*Le Bulletin du parler français* sera l'une des plus utiles et des plus intéressantes revues du pays. Eminemment pratique, cherchant, mais avec prudence, à épurer notre langage, à l'enrichir, à le défendre de toute corruption, le *Bulletin* ne s'adresse pas seulement aux écrivains et à ceux qu'intéressent les problèmes de la philologie, mais bien à tous les Canadiens-français, quelque soit leur état, qui ont à cœur le perfectionnement de leur parler.

A proprement parler, on ne s'abonne pas au *Bulletin du parler français* ; mais cette revue, qui paraît par fascicule de 16 à 20 pages, est envoyée gratuitement à tous les membres de la Société Pour devenir membre de la Société et recevoir le *Bulletin*, il suffit d'envoyer au Secrétaire une demande d'inscription et le montant de la cotisation annuelle ($2.00 pour les membres actifs ; $1.00 pour les membres adhérents) ; ce paiement des cotisations est la seule obligation imposée aux membres ; les dames sont admises comme membres adhérents.

Pour tout ce qui concerne la Société (demandes d inscription, versement des cotisations, etc.) et le Bulletin (rédaction et administration), s'adresser à M. Adjutor Rivard, secrétaire de la Société du parler français au Canada, Université Laval, Québec.

## EN GLANANT

### Le mot d'un prince indien

Un des princes indiens venus à Londres pour le couronnement demanda à un ministre, alors qu'ils visitaient la Chambre des Communes : "Comment pouvez-vous légiférer avec autant de distractions autour de vous." Et de la main il indiquait les places où étaient assises les dames. On dit que le ministre n'a pas osé répondre, étant marié.

### La reine des Belges

La reine des Belges, Marie-Henriette qui vient de mourir, fut éprouvée de cruelles épreuves ; la plus douloureuse fut la perte qu'elle fit de son fils unique, le comte de Hainaut.

A ce propos, on cite cette anecdote touchante :

On a beaucoup parlé de la passion qu'avait la reine Marie-Henriette pour la race hippique. Mais il y eût, dans sa douloureuse vie de mère, un cheval qui, entre tous, fut chéri d'elle : C'était "Kiss me Quick" (Embrasse moi vite), ainsi nommé pour sa disposition à donner des caresses et le plaisir qu'il avait à en recevoir. "Kiss me Quick" un poney, fut la première monture du prince comte de Hainaut et resta son favori. La reine elle-même, écuyère incomparable, avait présidé aux premières leçons d'équitation de son fils ; elle avait aidé au dressage du poney et vu avec attendrissement l'étroite affection qui unit bientôt l'héritier présomptif de de la couronne et ce joli cheval. Il paraît que l'un des derniers mots du petit prince à l'agonie fut pour demander "Kiss me Quick."

L'enfant mort, le poney, déferré d'un pied et caparaçonné de crêpe, selon l'usage, suivit le cercueil en boitant.

La reine, depuis lors, apportait tous les jours du pain à ce poney, et le promenait elle même avec de tendres ménagements. C'était quelque chose encore du cher disparu, quelque

chose qu'il avait aimé et qui toujours parlait de lui, dans ses moindres attitudes. "Kiss me Quick" mourut à son tour, et la reine en éprouva un violent chagrin, un renouveau de tout ce qu'elle avait souffert à la mort de son fils.

**Les devises**

L'on rappelait, récemment, la devise, d'Alexandre Dumas père, le fécond et puissant romancier dont on a fêté la mémoire, dernièrement, à Villers-Cotterets.

"Tout passe, tout lasse, tout casse," portait le cachet de l'illustre écrivain. Il nous a paru intéressant de relever quelques devises d'hommes célèbres contemporains de Dumas, devises très curieuses du reste.

Une lettre de Victor Hugo a pour emblème, en exergue sur son cachet "faire et refaire."

Une lettre de Lamartine : *Spira, spira.*

Une autre : *Et nunc et semper.*

Sur le cachet d'une lettre de Balzac on lit, avec l'orthographe ancienne :

"Raison m'oblige."

Michelet avait pris pour devise ces deux mots : "Des ailes." Emile Souvestre : "Espoir ni crainte." Adolphe Adam : "J'espère et je crains." Alphonse Karr : "Je ne crains que ceux que j'aime." Herold, le musicien : "Rien de beau sans hasard." Sainte-Beuve, ce seul mot anglais : *Truth* (vérité).

Charles Nodier avait pour cachet un emblème aimé des caporaux : un cœur enflammé percé d'une flèche, avec ces mots, qui s'associent singulièrement à l'emblème : "Raison le veut !...

Une lettre de Nourrit est cachetée avec un Harpocrate—le dieu du silence—le doigt sur la bouche et, autour, trois fois le mot : "Chut ! chut ! chut !"

"La fortune sourit aux audacieux !" disait la devise de Violet-le-Duc.

**Leurs lettres**

Celui qui, de tous les souverains, reçoit le plus de lettres, c'est le pape. Il arrive au Vatican quotidiennement de 22 à 25 mille lettres et journaux. Pour l'expédition de ces affaires, on emploie dans le palais papal 35 secrétaires et scribes. Sa Sainteté ne lit que les lettres les plus importantes.

Le président des Etats-Unis reçoit à peu près 1,400 lettres et de 3 à 4,000 journaux et livres par jour.

Le roi d'Angleterre a également un courrier important : environ 1,000 lettres et 2 ou 3,000 journaux et livres par jour.

L'empereur d'Allemagne reçoit quotidiennement 1,000 lettres et de 3 à 4,000 journaux et livres. Guillaume II n'ouvre que les lettres recommandées qu'il classe lui-même. Il dicte ses réponses personnellement à ses secrétaires et signe chaque lettre de sa main.

La correspondance du tzar est moins importante. Elle se compose à peu près de 600 par jour et celle du roi d'Italie compte 300 lettres.

La reine Wilhelmine reçoit de 100 à 150 lettres par jour, au milieu desquelles se glissent pas mal de billets doux !

Les sujets hollandais aiment tant leur jeune reine !

**Révérence de reine et sourire de princesse.**

En ces derniers temps, les journaux anglais ont publié de curieuses annonces.

Témoin celle-ci :

"Maintien et sourires royaux.—Une dame de qualité garantit la révérence de la Reine et le sourire de la princesse de Galles en trois leçons. Corrections particulières. Prix : une guinée. Ecrire (confidentiel) à M. Blandel.

"La dame de qualité professeur de maintien, réalisa, paraît-il, une petite fortune.

Quand la princesse eut connaissance de l'existence de ces leçons, elle s'écria, en riant :

—Que c'est ridicule ! Mon sourire est tout à fait ordinaire, je suppose."

A quoi le prince de Galles, à qui elle s'adressait, répondit :

—Je ne suis pas de votre avis, et, s'il est peut être exact que votre sourire vaille une guinée, je suis persuadé qu'il en coûterait cinq au moins à quiconque voudrait acquérir votre rire."

Ce n'est pas certain. Le rire est-il plus précieux que le sourire ? *That is the question.* Le prince de Galles a dit oui. Léonard de Vinci dirait non.

**RECETTES UTILES**

*Oignons.* — (Manière de les éplucher.) — Nos lectrices nous sauront gré de leur épargner les larmes douloureuses que leur font verser leurs terribles persécuteurs les oignons ; voici la manière de s'y prendre pour conserver le regard sec. On tient tout simplement l'oignon plongé dans l'eau pendant tout le temps qu'on l'épluche et qu'on le coupe ; son odeur âcre et irritante ne peut de cette manière, provoquer aucune irritation, même pour les yeux les plus sensibles.

*Corps gras.*—Dans quelque position de fortune que vous vous trouviez, proscrivez de votre cuisine le mauvais beurre ; remplacez-le, si vous trouvez sa dépense trop onéreuse pour votre budget, par de la panne de porc, qui vous fournira une graisse appétissante par sa blancheur, saine et nourrissante à la fois, à condition de la préparer vous-même. Elle sera bien préférable aux beurres de basse qualité qui rancissent si vite au contact de l'air. On prépare la panne en la coupant par petits morceaux, et en la plaçant dans une casserole avec un peu d'eau ; dès que le feu a fait fondre cette graisse, on la verse dans des pots où elle se fige par le refroidissement ; on la couvre de papier, puis elle est bonne alors aux usages de la cuisine.

**UN BON CONSEIL**

Chacune de nos aimables lectrices a sans doute entendu dire déjà, que les mères de famille modèles d'autrefois, qui nous sont encore citées comme exemple, avaient l'habitude de diviser en différentes petites parts les sommes d'argent à dépenser et à économiser. Pourquoi les jeunes mères d'aujourd'hui qui sont soucieuses de l'avenir n'épargneraient-elles pas *un sou par jour* pour inscrire leurs enfants à la *Caisse Nationale d'Economie*, et leur assurer par ce moyen une rente après 20 ans, suffisante pour les mettre à l'abri des grandes difficultés de l'existence. Ce conseil mérite une sérieuse considération.

Demandez les prospectus à M. Arthur Gagnon, Sec.-Trés., Monument National, ou aux bureaux de perception dans les différentes paroisses de la province.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

### L'Histoire d'un roi enfant

Le brave Édouard dit Prince Noir et fils aîné du roi Édouard III d'Angleterrre, fut le père de deux fils dont la mère fut la belle princesse Jeanne.

L'aîné de ces princes mourut jeune ; Richard, le cadet, succéda à son grand' père sur le trône d'Angleterre sous le nom de Richard II. Il naquit dans le midi de la France à Bordeaux, le 13 avril 1366, et les premières paroles qu'il put balbutier furent des paroles françaises. Du reste il fut toujours toute sa vie plutôt le fils de la France que celui d'Albion, et il était facile de constater que ses préférences allaient surtout vers le pays de son enfance. Il était d'un caractère vif et enjoué, aimant la littérature et les sciences, et beaucoup le luxe et les plaisirs au lieu du travail sérieux et assidu qui l'aurait préparé à la responsabilité qui devait lui incomber plus tard.

Il monta sur le trône à l'âge de 11 ans et fut alors le plus beau petit prince de son temps. Sa mère était surnommée la "Belle" et le jeune roi lui ressemblait beaucoup. Il tenait d'elle ces grands yeux bleus si foncés qu'on les aurait crus noirs, une opulente chevelure d'un blond doré soyeuse et épaisse et un teint d'une blancheur et d'une fraîcheur exquises.

Il avait hérité de son père une bravoure à toute épreuve et sur ce sujet cet enfant promettait d'être un roi dans toute la force du mot ; malheureusement, son adolescence ne tint pas les promesses de son enfance ; environné de lâches et vils courtisans dont les pernicieux conseils le poussèrent à sa perte il ne fit qu'un prince mou et dissolu.

Son règne s'ouvrit sous de bons auspices : un de ses sujets, nommé Wat Tyler, s'étant révolté contre lui, entraîna toute une armée à sa suite. Les habitants du royaume furent frappés de terreur à l'exception du petit roi qui alla lui même au devant des insurgés pour leur demander ce qu'ils lui voulaient.

Wat Tyler, en l'apercevant, dit à son armée : Voici le roi, vous verrez que je saurai bien lui parler.

S'avançant vers Richard II, il lui dit :

—Vous voyez tous ces hommes, n'est-ce pas ? Eh bien ! ils ont tous juré de faire ce que je leur commanderais. Il accompagna ces mots d'un geste si menaçant que les gens de la suite du roi crurent que Wat Tyler en voulait à sa vie, et d'un coup de massue ils l'étendirent mort à leurs pieds.

Un cri de haine et de vengeance s'échappa de l'armée ennemie et tous se précipitèrent sur le parti royal, mais Richard II, s'avançant lui-même vers eux, leur dit :

—Mon bon peuple, leur dit il, que veut dire ceci ? Ne suis-je pas votre chef véritable puisque je suis votre roi ? Suivez-moi et je vous ferai justice.

Cette majesté chez un si jeune homme en imposa à tel point à la multitude des révoltés qu'ils s'écrièrent tous d'une seule voix : Longue vie à notre roi Richard ! Le jeune monarque amena alors l'armée insurgée dans un champ voisin et s'enquit de la cause de leurs griefs.

Ainsi se termina cette rébellition dont les débuts promettaient d'être si désastreux. Richard n'avait que seize ans alors et il est difficile d'imaginer la somme de bravoure dont il fit preuve en cette occasion. Si les années qui suivirent avaient rempli les promesses des premiers temps de son règne, le pauvre roi eût eu un sort bien différent.

Peu de temps après ce fait d'armes si remarquable, il épousa Anne de Bohême que ses sujets rappelèrent "la bonne reine Anne." Son règne ne fut pas long ; et elle mourut après quelques années d'une vie qui ne fut pas heureuse à cause de la mauvaise conduite de son époux, qui recherchait plutôt les plaisirs du dehors que la compagnie de sa jeune et charmante épouse.

Richard, que cette mort prématurée toucha quelque peu, inspiré peut-être par le remords, prit la résolution de ne jamais se remarier, mais ses courtisans le contraignirent à manquer à sa promesse ; à la fin, pressé d'en finir, il s'écria : S'il est nécessaire pour la prospérité du royaume qu'il en soit ainsi, je n'épouserai que la jeune princesse fille de mon père de France.

—La petite princesse de France n'est qu'une enfant, lui dit l'un de ses grands ducs parents de Richard. A peine sera-t-elle assez âgée dans cinq ou six ans pour qu'on songe à la marier.

—Cela m'est égal, reprit le roi, je suis assez jeune moi-même pour l'attendre quelques années.

En l'an 1336, par un beau jour d'automne, le roi d'Angleterre accompagné d'une nombreuse suite des plus nobles et hauts personnages de son royaume, s'embarquait sur le navire somptueux qui devait lui faire traverser la Manche pour aller chercher sa petite fiancée.

Le mariage fut célébré à Calais, au mois de novembre de cette même année et ce fut une fête si grandiose que de longtemps en France on n'avait été témoin d'une telle magnificence.

Le roi Richard qui semblait plutôt un adolescent qu'un homme de 30 ans, était assis à côté de cette reine de 12 ans. Il avait un habit brodé de pierres précieuses évalué à la somme de $50,000 ; ses cheveux de cette couleur blonde qui lui donnait une physionomie si enfantine, retombaient en boucles sur ses épaules. La royale épousée n'était pas mise moins magnifiquement. Elle avait une robe rouge bordée d'hermine, et brodée d'oiseaux en or perchés sur des branches faites d'émeraudes et de perles. Une collerette aussi en hermine recouvrait ses épaules. Ses boucles d'oreilles, son collier et ses bracelets, cadeaux de son père Charles de France, étaient d'une valeur inouïe.

Richard revint en Angleterre avec cette épouse - enfant et tout sembla rentrer dans l'ordre pendant quelque temps. Malheureusement, son amour effréné du luxe ne tarda pas à dégoûter son père, qui pressuré par les impots qu'on ne cessait de prélever sur eux ne pouvait suffire à satisfaire

# PAGE DES ENFANTS

les exigences royales. La famine menaçait les sujets du roi d'Angleterre, qui égaré par les inspirations malsaines de ses conseillers, ne paraissait pas s'apercevoir du mal qu'il faisait à son peuple comme à lui-même. La discorde se mit entre les grands du royaume et le peuple ; l'intervention d'un roi qui commençait à perdre de son prestige ne fut pas d'une grande valeur. Ce fut ce moment que Henri, duc de Lancastre, son cousin, choisit pour attaquer Richard II. Le premier convoitant la couronne pour lui-même s'empara de la personne du roi, et le fit enfermer dans le château de Pontefract ou il ne languit pas longtemps. Huit assassins pénétrèrent dans le château à la recherche de Richard II. Celui-ci, quoique seul contre un grand nombre défendit sa vie avec ardeur. Il mit hors de combat plusieurs de ses assaillants avec une chaise brisée pour seule arme, rachetant ainsi par une mort héroïque une vie molle et inutile.

Le roi était mort lorsqu'on renvoya bien affligée daus ce beau pays de France qu'elle n'aurait jamais dû quitter, la petite reine encore enfant.

Ainsi finit le règne de ce roi dont les débuts promettèrent pour l'avenir. Doué comme il l'était, il eut pu faire beaucoup pour son peuple ; le bonheur était à sa portée ; il l'a même passé sans même paraître le voir et préféra une vie indigne d'un homme d'honneur et d'un roi.

TANTE NINETTE.

## Correspondance

*Chère Tante Ninette,*

C'est beaucoup d'honneur me faire que de me demander de vous raconter mes impressions de vacances, c'est un peu difficile pour moi de le dire, car j'ai trouvé tout beau. J'ai passé l'été à Trois-Pistoles que vous connaissez probablement.

C'est un village situé à une vingtaine de milles en bas de la Rivière-du-Loup sur la rive du Saint-Laurent.

Le nom de ce village vous paraîtra peut-être singulier, et il me semble intéressant de vous en donner l'origine, au moins telle qu'on me l'a apprise. Dans un des voyages de Jacques-Cartier, quelques-uns des matelots descendirent à terre pour prendre de l'eau dans une petite rivière. L'un d'eux ayant soif sortit pour boire une coupe d'argent valant trois pistoles, mais par malheur la coupe lui échappa des mains et il s'écria "voilà trois pistoles de perdues," la rivière fut nommée d'après cela et le village aussi. En face du village, se trouve une île appelée l'Ile aux Basques. Avant que le Canada fut découvert, il y avait une famille de Basques qui faisaient la chasse à la baleine et au marsouin. Plus tard, quand les Français eurent le monopole du commerce des pelleteries, les Basques étaient obligés de cacher leurs armes et faire leurs échanges à la sourdine. Bientôt une corvette française les tua tous ou les fit prisonniers. Ma description va vous ennuyer peut-être, veuillez me pardonner.

Votre petit neveu,
MAURICE BAUSET.

---

*Madame Françoise,*

Votre recette pour rendre les chaussures imperméables est bien bonne. En avez-vous une pour faire de la tir qui ne fait pas mal aux dents. Mon nom de plume est Pap III. J'ai cinq ans. Je vous souhaite beaucoup de succès.

Votre petit abonné,
DENIS PAPINEAU.

## Petite poste en famille

*Pap III.*—Madame la Directrice du Journal me communique à l'instant ta lettre, mon neveu ; je suis fière de te compter au nombre de mes correspondants dont tu es le Benjamin et à ce titre tu as droit à des caresses toutes spéciales de ma part. Je ne connais qu'un remède à employer pour n'avoir pas mal aux dents en mangeant de la tire. Sais-tu lequel ? c'est de n'en pas manger du tout... Je suis trop cruelle, hein ?

Reviens me voir, petit ami, tu auras toujours ta place au salon de Tante Ninette.

*George-Emile Boulay.*—Petit George-Emile est le bienvenu chez Tante Ninette. A toi aussi, je réitère l'invitation de revenir souvent.

## LES JEUX D'ESPRIT

**Réponse à la Charade :**

Mon premier monte vers les cieux
Sublime et majestueux ;
Mon deux est une monnaie
Avec laquelle l'Espagneul gage ;
Mon entier au Canada, cité (ville)
Détient certes, la primauté.

Montréal.

**Réponses à Devinettes**

1ère Rép.—Le poisson d'avril.

2ème Rép.—Dans l'Arche de Noé.

Ont répondu à la première devinette : Marie-Ant. Gosselin, Adolphe Aubin, Shawenegan Falls ; George-Emile Boulay, Coaticook ; Cornette, Andréa et Lucette, toutes de Montréal.

Rép. de la 2ème devinette : Maurice Bauset, Ottawa ; Jules IV, St-Hyacinthe.

**Histoire du Canada**

L'acte d'Habeas Corpus eut lieu en 1785 ; il permettait à un prisonnier d'être libéré sous caution.

Ont bien répondu : Anna Gélinas, Académie Ste-Marie ; Maurice Bauset, Ottawa ; Julien D..., Montréal.

**Histoire sainte**

(*Pour les petits jusqu'à 12 ans.*)

Rép.—C'est le patriarche Abraham à qui Dieu avait demandé de sacrifier son fils Isaac.

Ont bien répondu : Irène Thériault, Académie Ste-Marie ; George-Emile Boulay, Coaticook ; Lucette, Anne-Marie P, Montréal ; Fernande, Québec ; Simon Bouliane, Malbaie ; Clorinde Marchildon, Parc Laval.

**Question d'Histoire sainte**

(*Pour les enfants jusqu'à 12 ans.*)

Qu'était-ce l'Arche d'Alliance et que contenait-elle ?

**Coquilles amusantes**

Rétablir les phrases dénaturées par les coquilles suivantes :

—J'ai goûté avec un petit nain blanc et une belle brune.

—Le soir était velu et dans le miel, le soleil se mouchait derrière l'horizon.

—Quand le raisin lui manque, l'homme est mou.

—A notre entrée dans l'église, nous entendîmes les orgues jouer au grand feu.

**Curiosité historique**

(*Pour mes jeunes savants de 14 à 19 ans*)

Quel est le grand homme de guerre dont les historiens ont répété pendant longtemps qu'il avait passé les dernières années de sa vie aveugle et réduit à mendier son pain ?

## Bloc-Notes

Une abonnée m'écrit :

"Je n'ai pas très bien compris l'histoire du chapeau de Mme de Montebello, racontée, d'une façon charmante, d'ailleurs, par votre pétillante correspondante, Mme d'Aubervilliers. Ne pourriez-vous pas me donner là-dessus un mot d'explication ?"

Justement, j'ai tous les tuyants nécessaires pour renseigner les abonnées que cette histoire de chapeau peut intéresser.

Ce qui met un peu de perplexité dans les esprits féminins de ce côté de l'Atlantique c'est qu'en général on ignore, qu'en France, les chapeaux s'enlèvent tout à fait à un déjeuner. La mode de les garder sur la tête, dans la salle à manger est américaine, et peu connue là-bas. Depuis l'Exposition, cependant, elle a fait beaucoup de progrès. Je me rappelle que, dans les commencements de mon séjour à Paris, j'ai été un peu embarrassée à quelques déjeuners où j'étais invitée, en remarquant que les dames enlevaient leur coiffure avant le repas, et mesdames Th. Bentzon et Sigfried, qui ont voyagé et qui sont au fait de nos coutumes, eurent l'attention délicate de me faire prévenir, avant de descendre au salon, que je ne fusse pas embarrassée par l'attitude des autres convives féminins et de garder mon chapeau si cela me convenait.

Or Mme de Montebello étant Française, devait suivre la mode française qui proscrivait le chapeau à un déjeuner, et, on lui reproche de s'être singularisée en *s'américanisant* de cette façon. L'étiquette rigide veut que l'on ne soit jamais seule à innover une coutume dans une réunion spéciale.

Ce déjeuner, où cet incident qui a fait jaser tout Paris a eu lieu, était donné par le Tsar et la Tsarine de Russie lors de leur dernier séjour à Compiègne.

"Et le baptême du petit ambassadeur auquel la vicomtesse d'Aubervilliers fait allusion?" demande encore ma correspondante. C'est le fils de M. et Mme de Montebello, alors ambassadeur et ambassadrice français en Russie, et que le Tsar Nicolas a tenu sur les fonts baptismaux, lors de son séjour à Compiègne.

Le gouvernement a rappelé M de Montebello pour l'attitude qu'il a prise relativement à la loi des Associations. Conduite assez illogique quand on pense qu'il n'approuvait pas un gouvernement duquel, par sa fonction d'ambassadeur il relevait entièrement.

Et voilà.

***

La Société du Parler français au Canada vient de publier le premier numéro d'un *Bulletin* qui sera tout à la dévotion de la langue française Pareille publication a sa place en notre pays où nous négligeons trop malheureusement les règles de la grammaire et de l'Académie.

Dans les circulaires qui accompagnent le *Bulletin*, on annonce qu'il y aura, dans cette association des membres actifs et des membres adhérents, puis, cette phrase : "les dames seront admises comme membres adhérents."

Et pourquoi pas aussi comme membres actifs, s'il vous plait !

M'est avis que s'il est une association où les femmes ont droit au premier rang, c'est bien dans celle-ci. "A tous égards," diront quelques malins, et je répéterai après eux : à tous égards.

En effet, si, la langue nous est si grandement indispensable, il importe que nous sachions bien la parler, mais, ce n'est pas là l'unique raison. Qui enseigne la langue française aux générations canadiennes-françaises ? La femme, d'abord, et quand elle parlera l'anglais, il en sera fait du "doulx parler de France." Voyez un Canadien épousant une Anglaise : les enfants parlent l'idiome maternel, tandis que l'on remarque encore, au pays, tant de familles portant un nom anglais et parlant cependant le français beaucoup mieux que l'anglais. Pourquoi ? parce que la mère est canadienne-française.

Voilà pour les femmes mariées. Parmi celles qui ne le sont pas, il y a une foule d'institutrices, de gouvernantes, de professeurs féminins. Cette phalange est encore plus nombreuse que celle des instituteurs. Il y donc plus de femmes enseignant la langue française que d'hommes. Et les femmes ne seraient que tolérées dans une association où elles devraient être les premières appelées dans l'intérêt de la nationalité ? Merci.

Quand les femmes seront membres *actifs* de la Société du Parler Français au Canada, j'aurai infiniment de joie à souscrire humblement ma cotisation annuelle.

***

Une feuille nouvelle en ce moment où il y en a tant qui tombent ! Bienvenue au *Rappel*. "Le Canada aux Canadiens," voilà sa devise. Elle est belle et je n'en voudrais pas d'autre au frontispice de nos monuments.

Le Canada aux Canadiens ! c'est-à-dire à tous les bons patriotes et à tous les hommes de cœur sans distinction de parti.

Une jeune et vaillante petite confrère, "Gilberte", a été chargée de la partie féminine du journal. Je félicite les directeurs de leur choix, et je souhaite à ma collègue le courage qui lui est nécessaire pour dire la vérité rien que la vérité, et la persévérance qui lui faut pour mener jusqu'au bout l'œuvre de faire le bien en dépit du mal.

***

Gyp, l'étincelant auteur que nous connaissons, consacre dans *La Croix* de Paris un très élogieux article à Sir Wilfrid Laurier.

J'en reproduis quelques extraits :

"D'un abord charmant, d'un esprit chercheur et toujours attentif, Sir Wilfrid Laurier accueille, il observe, il questionne, il raisonne.

"Et toujours il a le même objet en vue : son Canada

"Entre deux trains il se rend à Lille : c'est pour visiter l'exposition, non pas les attractions, mais les machines et les produits. Puis il court les grandes usines, il étudie, il s'instruit et.. recommande son pays.

"Son pays ! C'est sa continuelle pensée il signale ses productions, il fait presque l'article ; il indique aux industriels quelles matières premières ils peuvent se procurer à bon compte au Canada, quels débouchés ils y trouveront pour les objets fabriqués. Entre temps, il pose les jalons d'une grande ligne de paquebots qui relierait sa patrie à la mère-patrie.

"Et si dans les banquets, les hasards du toast l'entraînent sur le terrain de la politique, c'est pour parler avec un amour débordant de la belle et royale liberté qui règne sur son pays . ."

Ces lignes réjouiront le cœur de tout bon Canadien, car, de toutes les qualités et les vertus qu'on reconnaît à notre chef distingué, j'estime qu'il n'en est aucune qui lui fasse plus d'honneur et qui nous soit plus sensible que celle d être, avant tout et par-dessus tout, loyal et fidèle à sa patrie.

FRANÇOISE.

## Cuisine facile

*Potage aux navets et au lait.*—Faites cuire des navets dans de l'eau et du sel ; ôtez l'eau, écrasez vos navets en purée, mettez du lait. Salez et poivrez avec du poivre blanc.

*Epaule de mouton farcie et rôtie.*—Désosser, assaisonner l'intérieur d'une épaule de sel et poivre. Farcir avec une farce composée de chair de porc et de veau hachée et de lard gras. Assaisonner. La rouler, la ficeler. Mettre au fond de votre casserole quelques lardons, un peu de bonne graisse, carottes, oignons émincés, gousse d'ail au goût, y placer votre épaule, mouiller avec deux verres d'eau. Laisser colorer, ajouter à mi-hauteur environ trois-quarts de chopine d'eau bouillante salée, une demi-cuillerée à café d'extrait de viande, deux tomates. Cuire pendant quatre ou cinq heures, retourner votre épaule, au moment de servir, dégraissez le jus.

*Poires au riz.*— Coupez les poires par quartiers et faites-les cuire dans un sirop de sucre, auquel vous aurez ajouté un peu de rhum. Faites blanchir d'une part du riz et ajoutez la valeur de 1 pinte de lait sucré, aromatisé de vanille. Liez le tout avec un ou deux jaunes d'œufs et du beurre, dressez en pyramide sur un plat, en garnissant avec les quartiers de poires.

## L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**



Poitrines parfaites par les

*POUDRES ORIENTALES*

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

Une boite avec notice, $1
Six boites . . . $5

Chez tous les pharmaciens ou envoyées pa la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1882 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N.H.

---

Creme
Poudre **SIMON**
Savon

Recommandéa pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

**J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris.** Refuser les imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Catherine

---

# LUBY

## Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croître. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

---

**POUR VOS BONNES**

# FOURRURES

—VOYEZ CHEZ—

# O. NORMANDIN

## 272-74 Rue St-Laurent.

P. S.—Si vous avez des réparations, envoyez sans retard, évitez l'encombrement.

---



# Général Du Barail

Ministre de la Guerre, France.

Le Général Du Barail écrit :

"**Le VIN MARIANI produit de bons effets si surprenants qu'il est à espérer que l'armée fera usage de ce puissant réconfortant.**"

# VIN MARIANI

**Le Tonique Français Idéal pour le Corps, les nerfs et le Cerveau.**

Etes-vous faible, épuisé ou fatigué ? Prenez du **Vin Mariani**, il vous fera du bien. Parlez à vos amis malades du **Vin Mariani**.—L'élixir de la vie.

Le Vin Mariani fortifie le cœur, donne de l'élasticité et de la vigueur aux muscles. Il est tout indiqué contre les dépressions morales et physiques. La nervosité, l'indigestion et la phtisie. Il purifie et enrichit le sang.

**LE VIN MARIANI EST MERVEILLEUX.**

Chez tous les pharmaciens. Refusez les substituts.

1re ANNÉE — No 15 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 25 OCTOBRE 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Les numéros du mois de novembre paraîtront le 8 et le 22.

## THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 27 Octobre

## LA COMTESSE SARAH

Pièce en 5 actes.

Semaine du 3 Novembre

## "Francillon"

Comédie en 3 actes.

Matinée : Samedi.
Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi

## THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

SEMAINE DU 27 OCTOBRE

## Les DEUX ORPHELINES

## Théâtre de la Gaieté

1054 Rue Ste-Catherine

RELACHE

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE a le très grand plaisir de souhaiter à Lady Laurier une chaude et cordiale bienvenue, au nom de toutes les Canadiennes, sur qui elle a fait rejaillir une part des honneurs qu'elle a reçus là-bas.

## La réponse à l'écho

*Rôdant triste et solitaire*
*Dans la forêt en mystère*
*J'ai crié le cœur très las :*
*" La vie est triste ici-bas ! "*

*L'écho m'a répondu : " Bah ! "*
*Puis, d'une voix si touchante :*
*" Echo, la vie est méchante ! "*
*L'écho m'a répondu : " Chante."*

*" Echo, écho des grands bois*
*" Lourde, trop lourde est ma croix."*
*L'écho m'a répondu : " Crois ! "*

*" La haine en moi va germer*
*Dois-je rire ou blasphémer ? "*
*Et l'écho ma dit : " Aimer ! "*

*Comme l'écho des grands bois*
*M'a conseillé de le faire*
*J'aime, je chante et je crois*
*Et je suis plus heureux sur la terre.*

THÉODORE BOTREL,
*Barde breton.*

## A propos de bibliothèques

QUAND le cœur a du chagrin, on le console dans une église. Quand l'esprit a faim, on le rassassie dans une bibliothèque.

Je me faisais cette réflexion, hier soir, en entrant à l'Institut Fraser, que je revoyais pour la première fois, depuis les améliorations que le goût de ses directeurs lui ont dernièrement fait subir.

Pour un peu plus, j'étais désorientée sur le seuil de la vaste salle de lecture, et pourtant l'Institut Fraser, c'est un vieil ami, mais je cherchais vainement le salon des dames à son lieu ordinaire. Un coup d'œil circulaire, cependant, me fit vite retrouver le coin charmant, embelli, décoré de tableaux de toutes sortes, de petites tables rondes très invitantes, sur le tapis desquelles magazines et revues flirtent ensemble.

Avant de m'oublier en leur compagnie, j'allai tout d'abord féliciter le bibliothécaire, M. de Crèvecœur, sur l'imposance et la beauté des salles et sur les attentions, tout à fait délicates, qui lui ont fait particulièrement soigner notre cabinet de lecture. Il m'annonça, alors, les heureuses acquisitions qui avaient été faites dans le domaine des livres, mentionnant surtout des monographies de femmes dont l'énumération seule me fit rayonner de satisfaction.

M. de Crèvecœur connait les livres de sa bibliothèque aussi bien qu'un député populaire connait ses électeurs.

Avec son secours, le chercheur voit sa besogne absolument facilitée : Je désire, dira le lecteur, consulter les auteurs qui ont traité de tel ou tel sujet.

Aussitôt, l'obligeant bibliothécaire va, sans une hésitation, les chercher tous sur différents rayons, il les aligne devant lui, par ordre de date ou de valeur, et, si vous l'exigiez, je crois qu'il pourrait ouvrir les volumes à la page précise qui peut vous intéresser.

Un homme aussi bien renseigné que M. de Crèvecœur est un facteur précieux au succès général d'une bibliothèque publique.

Revenue à mon siège, je voulus lire. Rien d'ordinaire ne dispose plus au recueillement que cette atmosphère douce, presque pieuse, où la pensée nullement distraite peut se concentrer tout entière dans le sujet qui l'occupe.

Cette fois, cependant, les yeux ne voyaient pas les lignes du livre ouvert devant eux, et l'esprit, absorbé par une idée persistante, malgré les textes, songeait...

***

Il songeait qu'il se passe à Montréal un phénomène inexplicable, qui, depuis deux ans et davantage, plonge des gens bien pensants dans des étonnements sans fin.

Tout arrive donc en ce monde, même l'invraisemblable !

Qui eût pu prévoir, alors que nous déplorions que Montréal, Montréal la grande, Montréal, la métropole la plus importante du Bas Canada, n'eût pas—comme la plus insignifiante ville des Etats-Unis—sa bibliothèque publique, qui eût pu prévoir, dis-je, que lorsqu'une philantropie bien éclairée viendrait à lui en offrir une en pur don, on hésiterait plus de vingt-quatre mois avant de l'accepter, avec bien des chances (?) même de le refuser !

Cela semble inouï, et vraiment, il n'est pas étonnant que, devant une telle apathie, pour n'employer que la plus douce expression, on éprouve "le besoin de se révolter tout haut," ainsi que le disait, naguère, une célèbre contemporaine.

Les générations qui nous suivront auront peine à croire que, quand les milliers de dollars surgissaient devant leurs pères comme sous l'effet d'une baguette magique, ils ont délibéré — oh ! pendant combien de saisons,—pour savoir s'ils ne devaient pas les refuser.

Et pourtant une bibliothèque publique est un édifice dont la construction s'impose à tous égards

Oui, messieurs de l'édilité, il était toujours quand même de votre devoir de nous donner une bibliothèque, et, si le sort heureux vous en facilite la tâche, remerciez le de vous permettre de prouver plus tôt que nous n'avions pu l'espérer, l'intérêt que vous devez porter à l'avancement intellectuel de votre pays.

Malheureusement, le mouvement intellectuel ne trouble pas le sommeil de quelques-uns de nos chers compatriotes. C'est une quantité si négligeable ! S'il fallait, par exemple, s'entendre sur le placement à la Bourse de quelques bonnes actions, la décision serait vite prise, allez !

Je ne sais aussi pourquoi cette question de bibliothèque publique semble frapper de mutisme tous ceux qui devraient s'y intéresser. Voyons les journaux, par exemple ; c'est la presse qui doit seconder ou même décider des bons mouvements.

Eh ! bien dans le cas actuel, elle n'a rien à dire. *La Patrie* a eu quelques timides articles, que, pour des raisons qui demeurent à l'état de mystère, elle n'a pas répétés depuis.

Quant à *La Presse* et au *Journal*, on ne sait au juste s'ils sont ou non en faveur de la chose. Ils s'attardent dans la discussion d'accessoires qu'il conviendrait de régler seulement dans le cas où le point essentiel : la bibliothèque, serait décidé.

Pauvre bibliothèque publique ! il y a quatre ou cinq ans, il s'était fait un mouvement en sa faveur. Un bon matin, on s'était dit :

—C'est honteux de songer que Montréal n'a pas de bibliothèque !

Que de beaux projets alors, je m'en souviens, avaient été élaborés en petits comités, pour sa construction ! Que de dévouements féminins promettaient de consacrer le meilleur d'eux à la réalisation d'une aussi louable entreprise ! Le rêve ne devait pas être réalisé... Mais aujourd'hui que "les temps sont accomplis," on ne doit plus garder le silence.

A Montréal, on tolère lse maisons équivoques et les *bucket-shops*, et les pudibondes consciences s'effarouchent d'une bibliothèque publique ! Oh ! mœurs vertueuses, combien vous êtes admirables !

FRANÇOISE.

## Les ruines

J'aime voir le passé creusant sa trace austère
Et semant sa poussière au seuil abandonné ;
Près du charmer glacé j'aime toucher la terre;
Car c'est à tout ceci que je suis condamné.

J'aime le toit qui penche aux mousses rever-[dies,
J'aime l'arbre tombé d'une ombre recouvert,
J'aime le nid perdu sur l'herbe des prairies ;
Car tous de l'être absent disent qu'il a souffert.

Sous les méfaits des ans que la ruine étale,
L'autrefois retrouvé force à pencher nos [fronts ;
Des cendres de jadis une gloire s'exhale :
Ces cendres sont déjà tout ce que nous serons !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Montréal.

## Lettre d'un Parrain

À SA FILLEULE CANADIENNE

*Ma chère filleule,*

L'HIVER prochain, vous serez en France. Alors, dans nos soirs où la sociabilité mondaine vous laissera à mon foyer, je vous lirai quelques pages de Maëterlinck, ce penseur Gaulois naturalisé Français par les œuvres de haute portée qu'il a écrites dans notre langue... auquel je dois d'être, en ce moment à *Bruges* où je jouis des merveilles d'art qu'y groupe l'*exposition* des *Primitifs flamands*.

Vous voici aux écoutes ?... Vous avez raison.

Ah ! que ces primitifs sont grands, naïfs et sublimes !... Et que j'aimerais à ce que vous les vissiez... des Memling, des Vander Weyden, des Van Eyck, des Gérard David...

Celui-là, on ne le connaît ici que depuis peu.

Un jour, M. James Weale, l'érudit anglais passionné pour l'histoire de la peinture flamande, découvrit des Gérard-David, remisés sous une poussière centenaire, dans l'un des greniers de l'évêché de Bruges. Deux toiles splendides !... le *Jugement de Cambyse*... exposées avec honneur, en réparation.

Ces tableaux ont une saveur spéciale, une couleur rutilante de richesse qui déborderait sans un tact et une distinction formant la note toute personnelle de ce maître éminent.

Moi qui hais les scènes de tortionnaires souvent cruelles et nauséabondes de l'école Espagnole, je ne pouvais me détacher, ce matin, de l'un de ces tableaux. Cependant, il s'agit d'une exécution selon les règles les plus odieuses d'antan ; le juge prévaricateur, Sisame, est étendu sur le chevalet ; un bourreau qui lui a déjà écorché une jambe, s'apprête à lui retourner la peau du talon alors que d'autres, habillés de jaune et de rouge, lui tailladent la poitrine et les bras...

C'est d'un réel effroyable et vécu. L'homme grince des dents. Pour un peu, nos nerfs auditifs percevraient ses cris... Eh bien ! ce dramatique terrible qui vous retient haletant, ne vous écœure pas. Il vous fait songer à l'immuable justice, et il s'en dégage de la grandeur.

Un autre Gérard David, prêté par

le musée de Rouen, ma paru, en outre, être le clou de cette exhibition Belge.

C'est une *vierge aux Raisins* entourée de saintes et d'anges, d'une facture et d'une peinture adorables... Ces anges sont incontestablement de purs esprits...

Né en Hollande, ce Gérard David dut venir à Bruges vers 1483... Il y connut Memling, travailla avec lui, sans doute, se fixa dans sa ville et y mourut.

*Gérard David* et *Memling!*... que l'on voudrait quelques détails sur leur vie !... sur leur intimité, sur leur état d'âme lorsqu'ils peignaient, chacun de leur côté, mais en se confiant peut-être leurs géniales pensées, ces chefs-d'œuvre qui nous transportent d'admiration et d'enthousiasme

Les Memling les plus célèbres sont ceux qui font l'ornementation de la salle du Chapitre de l'hôpital St-Jean :

*Le mariage mystique de Ste-Catherine*, d'une chasteté qui enveloppe les plus profanes d'une atmosphère angélique.

Puis l'*Adoration des Mages*, le *St-Joseph au Cierge* et la *Vierge à la pomme* amusant le doux Jésus du fruit que lui tendent ses doigts fuselés. L'enfant divin n'est pas réussi. Mais la Vierge !... C'est l'une des plus belles que l'artiste ait conçue et exécutée. Dans un ovale pur, un front rayonnant d'innocence lumineuse sous l'encadrement des cheveux châtain, une bouche exquise... Et, sur l'ensemble du visage et de la personne, une inspiration de grand vol, une ingénuité, une distinction irradiées d'azur et de supra humain.

Regardant cette vierge dont l'âme pure, vibrante du divin amour, apparaît à travers un voile de chair si peu charnel qu'il cesse d'être, tout amateur, tout chrétien reste sans mots pour dire ce qu'il ressent... Les genoux fléchissent,... la prière sollicite.

La *Châsse de Ste-Ursule*, si admirée de beaucoup, conte superbement l'histoire bénie de cette sainte, mais elle me laisse plus froid.

Dans le musée même de Bruges, les *Memling* forment un salon à eux : leur sanctuaire !,..

Bruxelles y a prêté les deux panneaux d'un tryptique dont le centre manque, hélas ! Un *Saint Christophe*, et un *Saint Benoît*, tous deux d'une expression qui émeut à la manière dont émeut la *Vierge à la pomme*.

De rechef : il est dur de ne rien savoir sur ce *Memling !*...

Longtemps, une légende accrédita qu'il n'était qu'un fuyard de Nancy, soldat de Charles le Téméraire. Blessé et indigent, il avait échoué à l'hôpital St-Jean.

M. James Weale, par des pièces authentiques, a su prouver qu'au contraire, bien que né en Allemagne on ne sait où, et ayant séjourné à Cologne, Memling a été bourgeois notable de Bruges, payant redevance, faisant l'aumône à l'hôpital de ses propres deniers et le dotant de ses travaux sans prix.

C'est là qu'il s'éteignit laissant trois fils dont a relevé les noms en 1495.

Le musée d'Anvers a prêté à la série des Memling sa décoration d'orgue de Najéra, une perle de choix, mais, est-ce un Memling ?...

Les anges qui y sont peints jouent des mêmes instruments que les anges décorant la châsse de sainte Ursule ....

Ce n'est pas une raison probante.

L'exposition de *Primitifs flamands*, à côté des Memling et des Gérard David, montre en nombre d'autres splendeurs : des Van Eyck, des Vander Weyden, des Thierri-Bouts, des Quentin Metsys, etc...

Avec ceux-ci nous arrivent des types moins transfigurés, plus réels, plus terrestres que ceux de Memling, et une façon sous laquelle la mysticité gagne en force, en éloquence, ce qu'elle perd en suavité, en imprécis poétique ou surnaturel.

Saint Bavon, la Cathédrale de Gand, a refusé d'envoyer à Bruges le centre du tryptique incomparable de *Van Eyck :* l'*agneau mystique*.

Bruxelles s'est dessaisi plus généreusement en la circonstance, des deux panneaux complémentaires de ce morceau magistral, que réunir le tryptique eut procuré une belle jouissance aux amateurs et aux dilettantes !...

Mais vous connaissez un non moins célèbre *Van Eyck !*... Les *Arnolfini* de la "National Gallery" de Londres... Vous souvenez-vous de ce symbole sublime de la famille ?... Des traits de personnages sans beauté surélevée ;... de vilains accoutrements.

Au général, des effluves de grandiose pour envelopper la scène, rejaillir, et pénétrer ceux qui la contemplent.

La "National Gallery" n'a pas osé livrer sa merveille aux hasards d'un voyage. On le comprend en le regrettant.

Quoiqu'il en soit, le groupement artistique obtenu à Bruges est unique. C'est une démonstration offerte aux yeux des procédés et des conceptions de l'art flamand dès sa genèse, à son épanouissement. La peinture y est représentée depuis les imagiers ayant précédé *Melchior Broederlam* d'Ypres, l'inventeur réel du broiement des couleurs à l'huile—et nous la voyons se transformer, puis grandir dans une progression ascendante, à travers le cours de deux siècles jusqu'à l'humoriste Pierre Breughel.

D'abord, l'imagier ignore la perspective et l'anatomie ; il se rattache aux traditions idéalistes françaises des XIIIème et XIV ème siècles... Mais, insensiblement, il s'émancipe, devient *lui*, observe ; et, amoureux d'exactirude, note minutieusement ce qu'il voit... Un souffle, et d'un élan invincible, l'art s'est rapproché de la Vérité d'expression ; il s'est *fait national*, même quand il rend les émotions religieuses communes à tous les peintres Chrétiens.

La leçon magnifique de toutes ces toiles rassemblées, c'est que l'âme flamande de deux siècles y jaillit en éblouissante lumière...

Les *Van Eyck*, les *Vander Weyden*, les *Vander Goes*, les *Thierri Bouts*, les *Quentin Metsys*, les *Gérard David*, les *Memling*—croyants de foi forte, ayant en but *d'édifier* par leur peinture le peuple qui peine, souffre et espère auprès d'eux, nous fournissent avec une gaucherie qui est un charme — le reflet de tout ce qui étaya leur vie,... et celui de leurs mœurs, de leurs habitudes non policées s'ennuageant de la mysticité des croyances générales.

Aussi, dans leurs œuvres, ce qui, au premier aspect, marque de criants anachronismes, n'est au demeurant qu'une source de précieux renseignements historiques.

Dans une *Annonciation* de *Memling*, nous trouvons l'idée qu'évoquait alors la Sainteté, la Virginité ; nous y voyons en plus, l'ameublement des

maisons flamandes du XVème siècle.

Le Maître a reproduit fidèlement les milieux de son époque avec la Foi liée à tout : assise et régnante au foyer.

Nulle page d'histoire écrite ne nous livrerait une pareille tranche de vie.

L'histoire dit le passé des rois, des grands.

Des tableaux comme ceux-ci font davantage : ils nous révèlent l'âme du populaire, celle des bourgeois et de la masse, qui constituent exactement une nation.

A mesure que les temps s'avancent, la simplicité des Primitifs de l'heure première cède à la recherche, à la virtuosité, au badinage. Signent tour à tour : les *Van Orlew*, les *Lancelot Blondeel*, etc, etc.

Afin de compléter cette reconstitution de leur passé, les Flamands ont réuni, à côté des tableaux, quelques tapisseries, d'inestimables dentelles, et de merveilleux manuscrits.

Un poète passant .. Votre maître Fréchette me comprendra — je suis allé loin, mignonne, oubliant mes rhumatismes, et, aggravation : me faisant *disert avec excès Passion de Vieux !*...

Nous parlerons des passions prochainement. Ce sera matière à réflexion et à... *amendement.*

Bah ! *Vieux* et *disert*, vous m'aimez... Vous me le dite en joli langage pimpant de jeunesse, solide de vérité et de confiance. Je suis un heureux ! Ne changeons rien.

Laissez-vous embrasser paternellement par votre tout dévoué,

PIERRE DE GUÉRIC.

Pour copie conforme,

RENÉE DE MARGUERON.



## A quoi bon ?

*A Françoise*

LORSQUE vaillamment, vous criez : " Le Canada aux Canadiens," je n'ai pas assez de mes deux mains pour applaudir ; aussi je m'empare de la plume.

Espérons que notre jeune compatriote, M. Marchand, dont vous faites un chaleureux éloge, dans votre dernier article, aura tout le succès que son talent lui donne le droit de désirer, et qu'il ne sera pas réduit, comme nombre des nôtres à se dire : A quoi bon avoir du talent, puisque je suis Canadien ?

Ce sera une injustice nationale de moins sur notre conscience passablement chargée, déjà.

Il est étonnant de constater que nous, si gobeurs à l'endroit des étrangers, ayons une profonde méfiance à l'égard des nôtres. S'il débarque sur nos rives, un personnage quelconque, vite on accourt, et encore plus vite on lui bâtit une renommée. On écrira dans nos grands journaux : " M. un tel, bien connu du public canadien." Et les gens ébaubis, se diront : " tiens, voilà un nom qui m'était inconnu, mais que j'aurais dû évidemment connaître... Sommes-nous ignorants, hélas !" Leur stupéfaction ne sera égalée que par celle du monsieur prôné, qui, s'il passe quelque temps avec nous, verra trouble au milieu de cet encens ; admettons que le brave voyageur ait un tant soit peu du tempérament méridional, il finira par se croire un grand homme. Il rira de nous, d'abord, puis gobé et gobeurs s'avaleront réciproquement.

Certes, je suis toute disposée à faire gracieux accueil à tous nos visiteurs, mais cela d'une manière digne ; inutile de clamer que nous sommes des imbéciles ; ce qui est absolument faux, d'ailleurs.... et c'est pourtant ce que certains d'entre nous s'épuisent à démontrer, afin de faire croire à leur supériorité.

Nous causions l'autre jour de certains Canadiens, voire même des Canadiennes ayant fait des études spéciales, absolument aptes à remplir certaines situations, mais impitoyablement refusées par des institutions nationales, sous le prétexte "qu'un étranger avait plus de prestige." Voilà !

M'est avis, ma chère Françoise, qu'on perdra le souffle à crier le Canada aux Canadiens, tant que nous serons dirigés par des génies de ce calibre.

Mais si ces mêmes génies s'appliquaient à faire passer dans nos journaux, autant de réclame pour un Canadien, que pour un étranger, le prestige du premier serait tout aussi grand. C'est dans la presse que le public puise ses opinions, et s'il lit, à toute minute que " M. un tel " est très-fort, il le croira, et n'osera même pas penser qu'il y a exagération. Je parle là du public, et non des bons liseurs qui savent toujours " en prendre et en laisser."

Il s'est fait, dernièrement, dans notre presse, une réclame insensée pour certaines personnes afin de les imposer de telle sorte à l'attention publique, que nul n'osât croire ensuite qu'un Canadien ne pût être être comparé à un semblable prodige.

Et le jour de la Saint-Jean-Baptiste, ces messieurs qui auront travaillé, toute l'année, à décourager les efforts des nôtres, crieront hypocritement : Le Canada aux Canadiens !

A quoi cela sert-il à un Canadien d'avoir du talent, de le développer, de faire des études, de dépenser de l'argent, s'il doit être mis impitoyablement au rancart par ces prétendus patriotes qui à force de phrases ronflantes sont parvenus à se glisser un peu partout, afin de pouvoir, à l'occasion éliminer soigneusement les compatriotes de certaines fonctions pour lesquelles, leur compétence les désigne.

Pas de prestige !

J'admets qu'il faut souvent s'aider de l'expérience des autres, dans ces pays jeunes comme le nôtre, mais je n'admets pas que l'on sacre " génies " tous ceux qui débarquent ici, et que l'on étouffe systématiquement tous les talents indigènes, sous prétexte "qu'ils ne sont pas capables d'en avoir."

Alors vaudrait autant se coucher, pour mourir, en lançant cette suprême exclamation :

A quoi bon ?

MADELEINE.

Il y a des regards de femme, n'est-il pas vrai, qu'on ne changerait pas contre toute la femme ?

JULES et EDMOND DE GONCOURT.

## Héroïsme

NOUVELLE CANADIENNE

La lune s'élevait dans le ciel d'un bleu sombre, ses rayons argentés glissaient furtivement dans le bois de pins avoisinant le manoir de Vaillancourt. Les étoiles scintillaient radieuses et un souffle doux comme un frôlement d'ailes agitait les feuilles des arbres.

C'était l'heure des rêveries, des confidences et du repos. Néanmoins une certaine agitation régnait dans la cour seigneuriale, où, à la lueur d'un feu de branches, on voyait des soldats occupés à fourbir leurs armes. De temps en temps arrivaient des groupes de paysans, les uns armés de faulx, les autres, de lourds fusils. La conversation devint des plus animées ; le combat qui devait se livrer le lendemain à Carillon, en fit tous les frais. Au bout de quelques instants, l'une des portes de la vaste maison s'ouvrit et un jeune homme à l'allure militaire parut. Il s'approcha de divers groupes, souhaitant la bienvenue à chacun de la manière la plus cordiale, puis, élevant la voix, il leur dit :

—Vous voilà tous arrivés, mes braves. Je crois que vous feriez bien de vous reposer immédiatement, la journée de demain sera rude et il vous faudra être sur pieds aux premiers rayons du jour.

Les soldats suivirent le conseil de leur capitaine, ils s'enveloppèrent dans leur couverture, on n'entendit plus qu'un léger murmure et bientôt le silence devint général. Seules, deux sentinelles surveillaient les abords de manoir.

S'étant assuré que tout était à l'ordre, Gaston de Vaillancourt se rendit dans la salle à manger du château où, à la clarté blafarde de la lune, on voyait dans une des fenêtres une ombre noire qui paraissait immobile.

—Blanche, ma chérie, tu me sembles bien triste, dit le capitaine en s'approchant.

La jeune fille, car c'en était une, tressaillit ; elle se retourna, et, à la lueur du flambeau allumé par son frère, on put voir qu'elle n'avait guère plus de seize ans. Une immense tristesse était empreinte sur sa jolie figure couverte de larmes.

—Comment tu pleures, petite sœur, je te croyais plus courageuse !

—Oh ! Gaston, je t'en prie, ne t'expose pas demain ; toi seul me restes de ceux que j'aimais. Si tu me manquais, que deviendrais-je ?

Une larme roula sur la joue bronzée du soldat ; il attira sa sœur dans ses bras et déposa un long baiser sur ce jeune front où la douleur imprimait déjà son sceau.

—Pourquoi pleurer, pauvre petite, je serai sous la garde de Dieu... mais... il hésita, au cas où je succomberais, rends-toi chez notre cousine, la baronne de Léry, tu seras en sûreté auprès d'elle.

—Non, dit Blanche résolument, ce n'est pas chez notre cousine de Léry que je vais aller, mais bien avec toi là-bas à Carillon... et, si tu succombes, je mourrai à tes côtés...

—Que dis-tu,... venir à Carillon...

— Oui, j'irai... tu verras que je n'aurai pas peur, je combattrai bravement... une Vaillancourt ne recule jamais.

Un éclair d'admiration passa dans les yeux du grand frère en regardant sa sœur. C'est qu'il était presque son père à cette enfant qui avait perdu le sien n'étant encore âgée que de six ans. La mère était morte cinq ans auparavant. Robert, le frère aîné avait perdu la vie à la bataille de la Monongahéla ; sa mort qui fut celle d'un héros, laissa Gaston le seul protecteur de Blanche qui lui voua dès lors un amour tenant de la vénération.

Le jeune homme essaya encore de détourner sa sœur d'un pareil projet ; voyant qu'il ne pouvait vaincre sa résolution, il la força d'aller prendre quelque repos. Quant à lui, il prolongea sa veille jusqu'au matin.

Les premières lueurs de l'aube blanchissait à peine la cime des arbres que la compagnie commandée par Gaston de Vaillancourt était prête à partir.

* * *

—Blanche, ne viens pas, je t'en prie.

—Frère, c'est inutile, je pars avec toi.

— Blanche, mon amour, laisse-toi conduire par la vieille Gertrude chez notre cousin de Léry.

— Gaston, les soldats attendent, viens !

Ce dialogue avait lieu depuis quelques minutes avant le départ entre Blanche et Vaillancourt et son frère. Pour y mettre fin, la jeune fille ouvrit la lourde porte qui donnait accès dans la cour et s'avança dans son costume d'amazone, vers les soldats qui s'inclinèrent respectueusement.

—Mes bons amis, leur dit-elle, je pars avec vous. N'est-ce pas que vous voulez bien m'accepter comme second capitaine ?

Tous agitèrent leur fusil et s'écrièrent :

—Vive notre gentil capitaine, Mlle de Vaillancourt.

Blanche monta son cheval favori et la troupe se mit en marche pour le fort Carillon, à quelques lieues de là.

* * *

Le feu durait depuis quatre heures. Abercromby, repoussé cinq fois, fit retirer ses colonnes dans le bois afin de leur faire reprendre haleine. Au bout d'une heure, elles reparurent et commencèrent une attaque générale sur tous les points de la ligne française. De part et d'autre, la lutte fut acharnée.

Au poste le plus périlleux, les Anglais remarquèrent avec surprise une jeune fille, presque une enfant, qui s'exposait comme le dernier des soldats. C'était Blanche de Vaillancourt ; ses longues boucles brunes flottaient sur ses épaules, et ses yeux noirs lançaient des éclairs. Depuis le commencement de la bataille, elle était restée près de Gaston sans vouloir se reposer.

Les Anglais plièrent peu à peu. Tout à coup, Blanche vit un grenadier écossais viser son frère, elle n'eût que le temps de se pencher en avant et reçut en pleine poitrine la balle qui lui était destinée.

—Jésus, Gaston ! et elle s'affaissa mourante dans les bras du capitaine. Celui-ci, frappé au même moment d'un coup de feu tiré au hasard, tomba, entraînant sa sœur avec lui. Il posa ses lèvres sur celles de Blanche et le dernier soupir du frère et de la sœur s'exhala dans un suprême baiser.

Les Anglais, définitivement repoussés, se retirèrent en désordre ; trois mille hommes en avaient battu quinze mille.

Les troupes françaises étaient épuisées de fatigue, mais ivres de joie. Montcalm, accompagné du chevalier de Lévis et de son état-major, en parcourut les rangs pour les remercier au nom du roi.

Sur son parcours, il rencontra les tenanciers de Vaillancourt portant sur un brancard le corps de leur jeune maître tenant sa sœur dans ses bras.

A cette vue, un voile de tristesse couvrit la figure du général, il souleva son chapeau et s'écria :

O France ! vois comme tu es aimée de tes enfants !

RACHEL LETENDRE.

Note de la Rédaction. L'auteur de cette patriotique et touchante nouvelle n'est plus, et sur le marbre funéraire recouvrant sa frêle dépouille nous avons lu ces mots : *Rachel morte à vingt ans...*

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXVIII

Sur son lit de mort, ma mère m'a dit deux mots dont je me souviens toujours :— "Fidélité ! Devoir !" — Mon devoir est de t'obéir. J'attendrai qu'il te plaise de me donner ton consentement. Ma fidélité appartient pour toute ma vie au mari de mon choix.

"— Promets-moi de ne faire jamais allusion à lui par le moindre souffle, de ne pas me rappeler son existence par un seul soupir !

"— Oui, père, si tu me promets de ne jamais me donner à un autre.

"— Tu n'as pas besoin de te marier !

"— Certainement, père ; je n'ai pas non plus besoin de vivre, je n'ai besoin de rien ! Je ne demande qu'à garder ma liberté et tu n'auras jamais à souffrir de mes souffrances.

"— Tu étais aussi libre que le poulain dans la prairie, et quel usage as-tu fait de cette liberté ?

"— J'étais libre comme l'oiseau en cage ; je n'ai jusqu'ici jamais vécu pour mon propre compte, jamais songé une fois à la vie que j'aimerais.

"— N'étais-tu pas heureuse ?

"— J'étais joyeuse.

"— Tu as raison ; tu ne sais pas encore ce qu'est le bonheur.

"— Si, père, je le sais à présent."

L'orage allait éclater de nouveau, mais cette fois je parlai :

"— Vois-tu, père, nous nous connaissons bien et nous savons que nous sommes tous deux inflexibles. C'est pourquoi nous nous sommes toujours gardés de nous exciter mutuellement. Cela ne mène à rien. Nous allons nous taire comme avant et prier Dieu de nous éclairer. Peut-être viendra-t-il une heure où il nous montrera notre chemin.

"— Mon enfant ! que tu me rends malheureux !

—Tu me rends bien malheureuse, mon père ! Tu m'opposes de froids et morts préjugés de caste, qui me paraissent semblables aux armures creuses de notre salle des chevaliers ! Moi, je veux vivre !

"— Oh ! tu vivras, tu ne t'imagineras plus que pour vivre, il te faut renier ton père et tout ce qui t'a été jusqu'ici cher et sacré ! Je te procurerai tant de distractions et de plaisirs que tu regretteras ta tranquille demeure paternelle.

"— Je ne demande ni distractions ni plaisirs ; tout cela n'est rien pour moi.

"— Ceci me regarde ; nous verrons si tu n'en viendras pas à me remercier de ma bonté, qui t'aura préservée du malheur et de la souffrance. Maintenant, va !"

Je lui baisai la main, et m'en allai d'un pas pesant. Je me traînai dans l'escalier, jusqu'à ma chambre ; je tombai à genoux devant mon lit, et alors, je ne sais plus. La nuit se fit autour de moi.

Je sortis de cet état en attendant frapper très fort à ma porte. C'étaient les enfants qui arrivaient pour leur leçon. Mon Dieu ! et l'aveugle m'attendait ! Je renvoyai les enfants et je montai. Quand j'entrai, Hulotte s'écria aussitôt :

"— Enfant ! Un malheur est arrivé !

"— Un malheur et un bonheur, Hulotte ! Le maître a frappé les cordes et elles ont résonné d'amour ; mais mon père n'a pas voulu reconnaître le maître : il a dit : "— Ce n'est qu'un accordeur ; il ne jouera pas", — et il a brisé les cordes.

"— Non, elles ne sont pas brisées, elles ne le seront pas d'ici longtemps. Attends seulement ; le maître reviendra, lui qui sait leur rendre leur accord."

Je suis trop fatiguée ; je ne puis plus écrire.

Ta fiancée,

ULRIQUE.

## XXIX

Cologne, 8 Juin.

Ulla ! ma bien-aimée, ma fiancée, ma femme !

Est-ce bien vrai ! Aucun de mes sens ne peut plus ressaisir cette idée, depuis que tu as disparu, à peine conquise, dans la fumée et le brouillard. Mes yeux sont comme éblouis d'avoir plongé dans la lumière de tes yeux ; mes oreilles n'entendent plus rien, depuis que cette douce voix a cessé de se mêler, tout bas, mais si distincte, aux bruissantes vagues d'harmonie ; je ne sens plus rien que ta petite main frêle qui tremblait quand je la touchais. Je te respire, je te sens partout, et cependant je ne puis te saisir.

Pourquoi t'ai-je laisser aller ; pourquoi n'ai-je pas achevé ce rapt audacieux ? Si je suis complètement indigne de toi, j'en deviendrai digne ; l'homme qui t'a obtenu ne peut plus se laisser décourager ; il ne peut être réprouvé, puisqu'il a lu ta grâce dans ton regard. Par quoi ai-je donc pu te conquérir, belle victorieuse ?

Comme la suprême félicité nous rend humble ! Je ne crains rien. Non que je m'imagine être aux yeux de ton père plus que la poussière, mais parce que nul ne peut te résister. Tu sauras arracher l'impossible à ton père lui-même, et il me donnera volontairement sa fille.

Ulla, mon Ulla ! Je regarde fixement ces mots en les écrivant. Comment ai-je pu croire que tu étais à moi, quand je voyais, non pas seulement ton nom écrit, mais ta beauté étrange en face de moi. Et cependant, tant que tu étais là, que je pouvais te voir et t'entendre, cela ne me paraissait pas étonnant, mais naturel comme la lumière du soleil. Il fallait qu'il en fût ainsi. Je ne t'ai pas parlé, tu ne m'as rien répondu ; seulement, tout d'un coup, j'ai pris ta main. Elle a cherché un instant à se dégager, pendant que je commençais lentement à la dépouiller de son gant.

Alors je t'ai regardée, et tu as su que cette main m'appartenait plus qu'à toi. Puis j'ai défait les innombrables boutons, j'ai suivi les veines bleues que gonfle, sans

qu'elles le laissent voir, un sang orageux, les lignes délicates et révélatrices de la paume, j'ai caressé les doigt fuselés aux ongles en amande (mes doigts croient sentir encore le contact de ta peau fine) et enfin je les ai baisés. T'en souviens-tu, Ulla ? Ce mortel l'a osé ; il a dans ce baiser aspiré ton âme exquise ; sans doute, il en avait lu la permission dans les lignes de ta main gauche, —c'était la gauche, car à droite de toi, sommeillait ta bonne tante.

Et tu veux bien être ma femme ? Sais-tu ce que cela veut dire, la femme d'un homme obscur ? N'as-tu pas peur des réalités vulgaires de mon existence ? As-tu bien réfléchi ? Ah ! Ulla ! mon unique aimée, ne réfléchis pas, ne te laisse pas effrayer. Tu ne t'apercevras pas des épreuves de la vie, je me mettrai entre elle et toi. J'envierais à la souffrance l'empire qu'elle avait sur toi, tout comme j'étais jaloux de tes joies d'enfant. Je veux être seul dans ton âme, je ne souffre en toi nulle autre pensée ; pendant les dernières heures, j'ai épié avec soupçon dans tes yeux limpides si rien ne te troublait que la peine des adieux. Ma bien-aimée, tu le sais, n'est-ce pas ? Il faut que tu ne voies, n'entendes, ne sentes, ne respires que pour moi, ou nous mourrons tous deux ! Est-ce que je te martyrise ? Ulla, ma princesse. je sais que je te tourmenterai ; mais tu ne m'aurais pas écouté si tu ne m'aimais pas, et je ne puis être autrement. Je ne connais plus ni digues ni barrières. Tu es à moi ; il faut que tu sois à moi tout entière. Tu ne l'as pas oublié ? Ou ne m'aurais-tu pas bien compris ? Je te laisse encore deux semaines de liberté, pas une heure de plus. Lorsque les cloches de votre chapelle auront encore une fois sonné le dimanche, je viendrai chercher ma femme, et elle ne rentrera plus dans ce château, si ce n'est avec moi. Car je hais les objets qui t'ont connue avant que je n'aie vu ta forme gracieuse. J'en veux aux montagnes, à la rivière, aux rochers et à la forêt, surtout à la forêt à laquelle tu portais tes chagrins. Si j'étais le maître du monde, je la détruirais ; un tremblement de terre engloutirait tout, et je tuerais en toi jusqu'au souvenir. Ulla ! tu es à moi, toute à moi ! Entends-tu ! Je ne supporte en toi pas un souvenir qui me soit étranger.

Mon Dieu ! pourquoi ne puis-je effacer ton passé ; je suis devant lui comme devant quelque chose d'irrévocable qui me rend fou. Pendant des années, tu as ri, parlé, pensé aimé, et je ne puis le défaire ; il faut que j'apprenne à supporter cette idée. Sais-tu ce que j'ai éprouvé lorsque ta première lettre est arrivée, dans ma vieille maison à grands pignons, il y a bientôt quatre mois ?

D'abord, je l'ai regardée avec étonnement ; puis cette main, qui pour la première fois avait tracé mon nom, m'a fait peur ; j'ai été frappé dès le première abord, de la fermeté correcte des lignes. Avant d'ouvrir l'enveloppe, je secouai cette influence étrange, et me couvris d'un masque de railleur frivole. Mais l'influence reparut, et maintenant je suis soumis à son charme magique. Nous autres audacieux, nous sommes plus vulnérables encore que le reste des humains. Lorsque j'allai à Rauchenstein, je t'aimais déjà, du moins l'image que je me faisais de toi.

Je fis ce voyage pour me guérir par le contraste qui devait exister entre mon rêve et la réalité. J'attendais une belle et noble fille de prince, à laquelle manquerait l'attrait suprême celui d'une âme divine. Je ne sais si je fus heureux ou offensé quand je vis au premier regard, que tu étais bien au-dessus de ce que je croyais, de ce qu'un homme pouvait d'ailleurs se figurer. Il est dur aux gens de mon caractère de se courber devant une nature supérieure.

J'éprouvai d'abord une sorte de colère contre toi et ton charme triomphant. Jamais je ne t'oublierai, te précipitant dans la chambre, curieuse comme une enfant, brusque et ardente, débordante de vie dans tous tes nerfs. Alors tu te redressas ; tu es très grande ! Je crois que tu atteins plus que mon cœur, jusqu'à mon épaule. Quand pourrons-nous nous mesurer l'un près de l'autre, Ulla ! Encore treize jours d'attente ! Ah ! si tu n'étais pas si belle, si tu n'avais rien de ce que les autres admirent ; car tu dois n'être que pour moi seul !

Il faut maintenant que je parte. Une heure s'est écoulée depuis que ta voix a retenti à mes oreilles. Comment supporter tant d'autres heures !

D'ici, au moins, je vois la gare, où tu as disparu à mes yeux, le visage enveloppé de ton léger voile gris. Ton dernier regard n'a pas été pour moi ; il a erré sur la ville, comme si tu lui disais adieu. Ulla, pourquoi ne m'as-tu pas regardé ?

A cause des "autres ?" — "Les autres" existent donc encore pour toi ? — Et pourquoi a tremblé ta lèvre courte et hautaine ? De défi, parce que tu me l'avais refusé, le premier, le seul baiser ? Ah ! mon enfant bien-aimé, mon pauvre petit Ulric, comme tu expieras terriblement ce refus, la première fois que je te tiendrai dans mes bras.

Celui qui s'abandonne à toi,

BRUNO.

---

## XXX

Rauchenstein, 6 juin au soir.

Ma vie !

J'ai ta première lettre dans mes mains, sous mes yeux, dans mon cœur. Je n'ai pas rêvé que je t'appartenais. N'est-ce pas, Bruno ? aussi fort que notre amour, ton cœur sera fort ! Tu m'aideras, tu me soutiendras dans mon pénible chemin ; car je ne puis plus marcher seule depuis que je suis fiancée ! Tout mon orgueil, toute mon opiniâtreté sont brisés, et avec eux, le sentiment de ma force ; je vis seulement parce que j'aime ; sans cela, je voudrais me coucher à terre et mourir, tant je me sens faible. Oh ! ne sois pas jaloux du passé ; il est tout à toi, illuminé par toi ! Mais aide-moi à supporter le présent.

N'est-il pas vrai, tu me comprends mieux que je ne me comprends moi-même ? Tu sais donc que je ne ferai rien de violent. Je ne pourrai ni être heureuse, ni te rendre heureux, si je foulais aux pieds des devoirs sacrés. J'espère triompher de mon père par la patience et la fidélité.

(*A suivre.*)

## Feuilleton théatral

COMME nous nous y attendions, le concert de mademoiselle La Palme a été un vrai triomphe.

Artiste consciencieuse dont le talent n'emprunte rien aux effets de mauvais goût, ne cherchant aucun succès facile dans des traits périlleux, la jeune cantatrice se distingue avant tout par son style qui est impeccable.

Elle possède une voix superbe d'étendue et de métal, vibrante et jeune à souhait, le type du soprano dramatique, sachant passer de la grande puissance à l'extrême douceur.

Dans l'air d'Elisabeth de " Tanhäuser " elle a montré un talent robuste, exhubérant dans la joie. De l'air du " Cid " de Massenet qu'elle a chanté avec une passion tragique, elle a passé avec une aisance rare à la " Chanson Légère " de d'Erlanger qu'elle a dite avec une grâce enjouée et délicate.

Béatrice La Palme est une grande chanteuse dont la virtuosité égale l'émotion dramatique et nous comprenons qu'elle ait inspiré le joli "Impromptu" signé Cyrano. Nous aimerions, nous aussi, pouvoir chanter tous les dons et toutes les qualités d'artiste de notre jeune "diva" canadienne, qui a été tant applaudie au concert du 17 dernier.

Comme violoniste, mademoiselle La Palme s'est surpassée. Elle met dans tout ce qu'elle exécute une chaleur, une intensité de vie extraordinaire, qui, jointes à l'observation scrupuleuse du rythme en font une interprète infaillible, et je m'explique les différents succès remportés déjà par notre compatriote et tous ceux que lui réserve un brillant avenir.

Nous ne voulons pas finir sans remercier Mlle B. Dufresne de nous avoir permis de jouir à notre tour d'un talent qui lui fait honneur.

***

" Sapho, " la pièce d'Alphonse Daudet et d'Adolphe Belot a été bien accueillie aux " Nouveautés " et puisque le public a paru satisfait, les directeurs du théâtre sont en droit de penser qu'ils ont eu raison de mettre cette œuvre à l'affiche.

Cependant j'estime que le public s'est engoué à tort ; mais j'avoue que je suis ravi que la chose soit tombée sur l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, car la foule n'est pas toujours aussi intelligente dans le choix de ses engouements.

" Sapho " n'est pas une pièce complète ; elle n'a pas plus de commencement qu'elle n'a de fin.... ce qui ne veut pas dire qu'elle soit immortelle. Elle séduit parcequ'elle est tombée de la plume d'un des écrivains les plus exquis, mais ça n'est pas une œuvre de théâtre et elle n'a rien gagné d'être sortie du livre pour se produire à la rampe.

Je lis dans un synopsis du programme que la version anglaise de " Sapho " diffère totalement de la version française.

N'ayant jamais entendu que la version anglaise de cette œuvre, je ne saurais discuter si on nous a supprimé le premier tableau, mais je sais que la pièce nous paraît encore plus inachevée sans la scène du bal chez Dechelette.

Tant mieux si cette scène n'existe pas dans la version française. Autrement la direction aurait à répondre de cette mutilation radicale.

Le rôle de Fanny Legrand est tenu par madame d'Arbelly. La tâche est lourde car " Sapho " est à elle seule la pièce toute entière. Madame d'Arbelly possède bien le rôle ; le jeu est varié, la pose est juste, mais la diction est sèche et l'intonation souvent fausse.

Jean Gaussin, c'est M. Guiraud. Ce jeune artiste a beaucoup de talent et il est très bien doué, seulement qu'il n'oublie pas de travailler.

Madame Dartigny a fait une charmante Divonne et M. Dhavrol un Dechelette attachant.

Le "Théâtre des Nouveautés " est aujourd'hui une œuvre bien établie. Nous sommes heureux de posséder enfin une scène de haute comédie et nous remercions la Société Anonyme des Théâtres, qui nous en a dotés.

***

Le drame de M. Pierre Decourcelle les " Deux Gosses," a obtenu au Théâtre National un succès très vif et très légitime.

Un célèbre critique a dit de cette pièce "qu'elle était une œuvre conçue selon toutes les règles du genre et relevée cependant par une pointe d'originalité dans la recherche de l'émotion vraie."

C'est le 19 février 1896, à l'Ambigu, que les " Deux Gosses " virent pour la première fois le feu de la rampe.

Après avoir fourni une carrière très longue, la pièce de Decourcelle est maintenant inscrite parmi les chefs-d'œuvre incontestés du mélodrame.

Les " deux Gosses " ont trouvé au Théâtre National deux interprètes d'un rare talent.

Madame Moret a joué Fanfan avec toute la grâce sauvage que demande ce travesti. Nous sommes toujours heureux d'applaudir cette vaillante artiste et pour une fois toutes les épithètes extra-élogieuses dont nos critiques sont prodigues, ne tombent pas à faux.

Mademoiselle Marguerite Audiot a été des plus touchantes dans le rôle de Claudinet. Elle a trouvé des gestes, des intonations et des regards qui nous ont rappelé Hélène Reyé, la créatrice du rôle.

Soulier a fait un Limace parfait et Nangys était très bien dans Kerlor.

M. Cazeneuve avait accepté un rôle secondaire. Nous le féliciterons surtout de la façon dont il a " monté " le drame.

On refuse du monde tous les soirs au " National " et M. Gauvreau peut être fier de son théêtre ; en tous points il donne satisfaction.

***

Le public montréalais doit beaucoup à l'intelligente initiative des impressarios distingués, M. et madame Frank Murphy.

C'est encore eux que nous devons remercier aujourd'hui de nous procurer l'occasion d'entendre les quatre principaux opéras de Mascagni, chantés par des artistes italiens renommés, sous la direction personnelle du maître.

C'est la première fois que Mascagni voyage en Amérique. Après de brillants débuts à New-York, le célèbre compositeur viendra donner deux représentations à Montréal : le 30 octobre et le 1er novembre.

Pietro Mascagni est né à Livourne, en 1863. Fils d'un boulanger, il étudia à Milan, puis il dirigea une troupe ambulante d'opéra. Son premier ouvrage " In Finlanda " n'eut pas de succès ; mais le second, " Cavaleria Rusticana," eut dans le monde entier une fortune prodigieuse qui valut

bientôt la célébrité au jeune capellmeister.

Cet opéra en un acte fut couronné dans un concours ouvert par Sonzogno, à Milan, et représenté pour la première fois à Rome, le 17 mai 1890.

On a souvent dit que le livret de cette œuvre avait contribué beaucoup au succès mais il est permis de penser qu'elle triomphat surtout parceque Mascagni semblait introniser un genre nouveau confinant à l'opérette avec conclusion tragique.

Nous entendrons à l'Arena : "Zanetto," "Ratcliff," "Iris" et "Cavaleria Rusticana."

"Iris," qui est le dernier ouvrage du jeune maestro fut peut-être le plus discuté. Comme musique et comme livret cet opéra est une sorte d'inovation ; il n'en fallait pas plus pour faire naître protestations, discussions et contestations. Créé par madame Darclée et le tenor Lucia, ce symbole musical, si je puis m'exprimer ainsi, n'en fit pas moins une saison des plus brillantes à la Scala.

Entouré d'artistes comme mesdames Capelli, Ginto, Mantelli ; MM. Schiavazzi, Campana, Paoli, etc., et ayant sous sa direction un orchestre de 160 musiciens, Mascagni ne manquera pas de triompher à Montréal, comme il a toujours triomphé partout ailleurs.

FALSTAFF.

## Notes sur la mode

LES porte-cartes ont augmenté de volume. Ils sont plus grands qu'à l'ordinaire et se fabriquent en peau suède de couleur gris pâle, ou brun doré.

Les manches prennent vers l'avant-bras des proportions inquiétantes. Tout le monde a pu le constater dans les toilettes de Mme LeMoine à l'Académie, la semaine dernière.

Les ornements dans les cheveux sont plus en vogue que jamais ; il y a une tendance générale à se coiffer sur le bas de la nuque ; les coquettes peuvent, avec ce genre de coiffure, piquer une fleur à défaut de l'oreille qui fera penser à Fanny Legrand : encore un baiser dans le cou, m'ami(e).

Le chapeau à larges bords a beaucoup de suffrages. Les plumes en font les principales garnitures. Couleurs : noir et blanc, vert et bleu, et le croiriez-vous ? magenta, c'est la rage à New-York.

Les blouses, surtout les blouses en soie crème ou blanche, sont en faveur. Les épaulettes sont plus tombantes que jamais. Gare !

Les manteaux sont longs et seyants. Ils ont de grands collets et de longues manches. Forcément, ils sont très coûteux.

SMART.

## Correspondance

*Madame la directrice,*

Votre correspondance théâtrale par Falstaff est toujours intéressante. Celle de l'avant dernier numéro nous donne une bonne analyse du Paris-Montréal par Blès et Boyer.

Il y a dans ce Paris-Montréal quelque chose qui doit produire son fruit : c'est la partie du dernier acte où les auteurs font venir devant nous nos gloires nationales. C'est, à mon point de vue, tout nouveau au Canada, Les théâtres français devraient continuer de temps en temps des scènes et représentations du même genre. Ce qui nous manque ici (il faut se l'avouer) c'est le patriotisme, l'idée de la Patrie. On entend bien de temps à autre, aux élections parlementaires, quelques tirades dans ce sens par les jeunes orateurs seulement ; mais c'est tout. Il me semble que maintenant plus que jamais il faut pousser le patriotisme dans le cœur, dans le ventre de nos concitoyens, du peuple surtout et rien n'atteint le peuple aussi vite et ne lui laisse un souvenir aussi vivace que ces représentations allégoriques dans le genre de celle dont je vous ai parlé.

Je me rappelle qu'étant aux Etats-Unis, à Philadelphie en 1876, j'allai un soir à un de ces petits théâtres qui se tenaient autour de l'exposition. Une actrice vint sur la scène et chanta plusieurs couplets sur le même air ; après chaque couplet, elle déployait le drapeau de la nation dont elle venait de chanter le caractère. Chaque fois, elle était reçue par des bravos enthousiasmes. J'ai bien applaudi pour ma part quand elle déploya le drapeau français et ce fut un tonnerre d'applaudissements quand elle déploya l'Union Jack. Si, après 26 ans, j'ai gardé un souvenir aussi vivace de cet évènement, après avoir vu et entendu de tout depuis, pourquoi n'en serait-il pas de même de tous mes compatriotes ?

Avouons entre nous que notre peuple ne sait pas ce que c'est que le patriotisme, l'amour du pays, l'orgueil de nos gloires nationales, le respect et la vénération pour nos grands hommes. Nous nous croyons encore au lendemain de la conquête.

Je sais un secrétaire d'écoles à la campagne qui ne visite pas une seule école de sa paroisse, sans demander aux enfants pourquoi ils sont attachés à leur pays, pourquoi ils doivent l'aimer, en être fiers, garder un souvenir vivace de nos grands hommes, etc. C'est une bonne idée de sa part. Pourquoi n'en ferions-nous autant ailleurs et vous, madame, qui êtes tous les jours avec les maîtres de la pensée, avec la troisième puissance (qui devrait être appelée la première), qui êtes en contact fréquent avec nos artistes français, les acteurs de nos théâtres, etc., vous pourriez faire un bien immense à notre pauvre peuple en suggérant, à chacun dans sa sphère, de faire sa part dans les idées ci-dessus. Pourquoi, par exemple, dans les entr'actes, nos théâtres ne nous donneraient-ils pas, de temps, en temps une chanson patriotique, un récit d'une de nos gloires ou autre chose du même genre, une déclamation.

Tout ce que vous venez de lire, madame, vous y avez souvent pensé, je n'en doute pas, vous vous êtes rendue compte de notre apathie sur ce point et avez déploré notre insouciance nationale. Quelle reconnaissance nous vous devrons si vous profitez de ceci pour faire mousser ces quelques idées.

Je saisis, pour ma part, cette occasion pour vous féliciter sur votre journal que je lis avec autant de plaisir que ma femme.

UN PRESQUE VIEUX......

NOTE DE LA RÉDACTION.—Nous ne pouvons qu'applaudir aux généreuses et patriotiques pensées de notre correspondant, et, nous croyons que son éloquence, meilleure que la nôtre, saura produire les résultats que nous espérons tous.

L'orgueil est un sentiment intérieur, la vanité un sentiment extérieur.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

PAR un beau soir de l'été dernier, alors que je me trouvais sur le balcon de ma demeure, je vis s'arrêter dans la rue, en face de moi, le propriétaire d'un de ces pianos ambulants dont quelques-uns nous font entendre des airs si doux et si tristement suaves. Une petite fille d'une dizaine d'années avait pour mission de recueillir les sous qu'on lui donnait volontiers.

Elle était belle, de cette beauté dont les femmes de l'Orient semblent avoir seules le secret. Ses yeux bruns foncés avaient un velouté exquis ; son teint bronzé et richement coloré, ses dents si blanches et sa physionomie un peu mélancolique,en faisaient une peinture que n'eut pas dédaigné un artiste en quête d'un modèle. Afin de la voir de plus près, je quittai mon poste d'observation, et me hâtai d'aller lui dire quelques mots. Tout un essaim pressé de bambins et de bambines entourait les nouveaux venus. A ce moment, on jouait l'Intermezzo de Mascagni. Je m'approchai et m'adressant à l'enfant :

—As-tu une maman, lui demandai-je ?

La fillette leva vers moi, ses grands yeux à reflets de velours : j'y vis briller soudain deux perles liquides, puis elle murmura joignant ses petites mains :

—Partie, partie.

—Elle veut dire que sa mère est morte, n'est-ce pas ? me dit un gamin de sept à huit ans, qui, ouvrant tout grands des yeux pleins de pitié, regardait doucement la mignonne enfant du Liban.

—Hélas, oui, répondis-je.

—Mais j'en ai une, moi, reprit le petit homme subitement, rasséréné, ne ferait-elle pas pour tous les deux ?

Et d'un air suppliant : Vous pourriez peut-être le lui demander ?

J'allais répondre, lorsque la petite Syrienne obéissant à l'injonction impérative de son père partit précipitamment.

Sa suite improvisée continua de l'accompagner et je restai seule, songeant, le cœur serré, à la touchante fillette du Liban et à sa beauté exotique, me demandant avec inquiétude quel serait l'avenir à cette fleur inculte, et priant intérieurement le Dieu des enfants de la protéger et de la guider toujours.

TANTE NINETTE.

## GRAND CONCOURS

### Lettre du jour de l'an à un ou une amie

CONDITIONS DU CONCOURS :

1° La lettre ne devra pas dépasser quatre pages d'un papier à lettre ordinaire, ou pourra être plus courte.

2° Le concours est pour tous les neveux et nièces de Tante Ninette. Les prix seront divisés en deux catégories : pour les petits jusqu'à 13 ans, et pour les plus grands depuis treize ans.

3° Chaque concurrent devra mettre son âge au bas de la lettre ; il peut, s'il le veut, signer d'un pseudonyme.

4° Toutes les lettres devront être envoyées jusqu'au 30 de novembre inclusivement ; il ne sera tenu aucun compte des lettres arrivées après l'expiration du délai indiqué.

Nous donnerons dans le prochain numéro la liste des prix qui seront donnés pour ce concours. Ceux accordés aux petits jusqu'à 13 ans ne seront pas les mêmes que ceux gagnés par les concurrents plus âgés.

## Solution des Jeux d'Esprit

### Coquilles amusantes

Rép.—J'ai goûté avec un petit pain blanc et une belle prune.

—Le soir était venu et dans le ciel le soleil se couchait derrière l'horizon.

—Quand la raison lui manque, l'homme est fou

—A l'entrée de l'église nous entendîmes les orgues jouer au grand jeu

Ont bien répondu : Rose de Mai, Corinnette et Lucette, toutes de Montréal ; Irène Grenier, Québec, Maurice Bauset, Marguerite des Prés, St Hilaire.

### Histoire sainte

*(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)*

L'Arche d'Alliance était un coffre de bois précieux recouvert de l'or le plus pur et renfermait les tables de la Loi, un peu de manne et la verge d'Aaron, qui fleurit un jour miraculeusement.

Ont bien répondu : Irène Grenier, Québec ; George-Emile Boulay, Coaticook ; Rose de Mai, Montréal ; Jeanne de Varennes et Henri de Varennes, Waterloo ; Clorinde Marchildon, Marguerite des Prés.

### Curiosité historique

*(Pour les jeunes savantes de 14 à 16 ans.)*

Quel est le grand homme de guerre dont les historiens ont répété pendant longtemps qu'il avait passé les dernières années de sa vie aveugle et réduit à mendier son pain ?

Bélisaire, un des généraux de Justinien I, empereur d'Orient.

Ont répondu : Jeanne de Varennes, Waterloo. (10 ans) ; Maurice Beauset, Marguerite des Prés.

## Le tour du monde de deux enfants

QUAND nous disons tour du monde, le mot est peut-être exagéré, car il s'agit seulement d'un trajet de 20,000 lieues. On avouera cependant que c'est là un voyage extraordinaire, quand on saura qu'il a été accompli par deux petits enfants, l'un de six ans, l'autre de cinq seulement. Les deux enfants en question se trouvaient en Californie auprès de leur oncle, tandis que leur père avait quitté le pays pour aller à Johannesburg, au Transvaal, travailler aux mines d'or. S'étant fixé définitivement dans cette partie de l'Afrique australe, il désira faire venir ses enfants. Comme il n'y avait personne pour les accompagner, leur oncle prit pour eux un billet spécial jusqu'à Johannesburg et les mit dans un train qui traversait les Etats-Unis. A la manche de chaque enfant il avait fait coudre un morceau d'étoffe blanche portant imprimée la mention suivante : "Il se trouvera certainement de braves gens pour aider ces deux petits frères dans leur voyage jusqu'à Johannesburg."

Il s'est assurément rencontré beaucoup de ces braves gens, car les enfants sont arrivés à bon port. Ils se sont embarqués à New-York sur un paquebot qui les a débarqués à Liverpool. Là, ils ont pris un de ces steamers qui font un service direct sur Cape-Town. Arrivés en ce point, ils trouvèrent les autorités du port qui

# ⁂ PAGE DES ENFANTS ⁂

prirent soin d'eux, les logèrent à l'hôtel réservé aux marins et les envoyèrent enfin par la voie de fer à Johannesburg.

C'est un voyage à la Jules Verne, qui comptera certainement dans les souvenirs de ces deux enfants.

D. B.

## Petite poste en famille

Petit *Maurice Bauset*, ta narration était bonne et je suis sûre qu'elle a dû intéresser les petits cousins et cousines qui en auront pris connaissance. Cette histoire m'est familière pour l'avoir entendu raconter plus d'une fois pendant les années que j'ai passées dans le joli village dont tu fais l'historique. Je loue ta persévérance mon ami ; tu es toujours le premier rendu au salon de Tante Ninette qui, elle, se sent fière d'avoir un neveu tel que toi.

*Simon Bouliane*. Tu es deux fois le bienvenu, petit neveu, et c'est avec plaisir que je t'admets à faire partie de ma famille, Tu as bien des titres à ma sollicitude et j'espère que j'aurai à te féliciter toi aussi, de ta persévérance à répondre aux questions posées dans ma page.

Bonjour, *Rose-de-Mai*. Sais-tu que je me suis ennuyée ? Tu t'es remise à l'étude avec ardeur, hein ma nièce ? Je compte bien avoir le plaisir de publier au jour de l'an un certificat d'application à ton adresse, et tu ne tromperas pas mon attente, n'est-ce pas Rose-de-Mai ?

*Fernande*, tu as bien deviné, c'est à Sillery que j'ai fait ta connaissance. Je regrette que tu n'aies pu venir me voir en passant à Montréal, comme tu te l'étais proposé ; j'espère bien que tu n'y manqueras pas la prochaine fois. Ecris-moi souvent, j'aime tes lettres ma mie, elles ont le mérite d'être naturelles.

Il y avait longtemps en effet que je n'avais entendu parler de toi, *Jeannette* et ta lettre m'a fait un réel plaisir. Je me rappelle toujours le " petit bourgeon " et son auteur m'est tout à fait sympathique. Reviens sans crainte et aussi souvent que le cœur te le dira, tu seras toujours la bienvenue.

*Fanny*, tu es arrivée trop tard pour que je puisse insérer ta réponse dans ma page. Ton nom n'en est pas moins entré dans mon grand livre, ainsi que celui de Minette, ta petite sœur.

Bienvenue à Irène Grenier, qui avait depuis des semaines déserté le toit de tante Ninette ; à Clorinde Marchildon, Adolphe Aubin, George-Emile Boulay, Anna Gélinas et Irène Thériault nouveaux mais non moins appréciés.

Je reçois un grand nombre de lettres de toutes les parties de la province, ce qui m'est bien agréable et me donne une réelle jouissance, mais cette jouissance serait encore plus parfaite si tous répondaient aux questions que je leur pose. Allons, petits amis, du cœur à l'ouvrage, c'est dans le concours d'aujourd'hui que je vous attends ; montrez que vous aimez à vous instruire et lors même que vos réponses ne seraient pas toutes justes, vous y aurez au moins mis de la bonne volonté, Ce qui est un mérite que je prise presque autant que le succès.

*Comtesse Isaure* peut être sûre que ses avis seront toujours bien reçus, seulement je me permettrai de la blâmer de ne pas lire les articles qu'elle nous nomme. J'admire son patriotisme mais il faut bien qu'elle comprenne que notre jeune pays n'a pas encore une littérature qui peut se suffire à elle-même et qu'elle a besoin d'être renforcie d'une autre supérieure, c'est pourquoi j'engage fortement *Comtesse Isaure* à ne pas négliger de lire les articles des célébrités littéraires telles que Mme Adam, son esprit ne pourra qu'y gagner en culture, et d'ailleurs ma gentille comtesse est si bien capable d'apprécier ces belles choses.

*Fernande*.—Bienvenue, ma nièce, et amitiés à la petite sœur Gilberte.

*Maurice Bausel*.— La solution de la charade est Montréal. C'est une erreur que je ne puis expliquer et qui ne dépend pas de moi, petit ami.

*Adolphe Aubin*.—Certainement que ta lettre m'a fait plaisir, et je compte bien que tu n'en resteras pas là, n'est-ce pas ?

Certainement, *Marguerite des Prés*, tu peux répondre, si tu t'en reconnais le savoir, aux questions posées aux neveux et nièces plus âgés que toi.

Le récit : *Deux jours à Saint-Paul de l'Isle aux Noix*, arrivé trop tard pour être publié dans ce numéro, le sera sûrement dans la prochaine livraison.

---

Christine de Linden embrasse très affectueusement ses bonnes petites amies Germaine et Madeleine Sauvalle, qu'elle n'a garde d'oublier.

## Variétés

**Histoire naturelle.**

Babylas à son père :

—Papa, les champignons poussent dans les endroits humides, n'est-ce pas ?

—Oui, mon enfant.

—C'est pour ça, dis, qu'ils ont la forme d'un parapluie ?

**La guérison par la musique.**

La musique, paraît-il, est susceptible d'applications thérapeutiques, soit que l'on fasse exécuter la musique par le malade lui-même, soit qu'on la lui fasse entendre et que les effets en soient variés suivant le rhythme, le timbre ou l'intensité du son. La légende, on le sait, nous raconte qu'on ordonna la musique à Ulysse pour le guérir d'une blessure faite par un sanglier.

Chiron jouait de la guitare pour apaiser la fureur du bouillant Achille, et la harpe de David guérissait les accès de mélancolie triste ou furieuse de Saûl.

Plus près de nous, le feu roi Louis II de Bavière ne pouvait se passer de la musique de Wagner.

Mais il y a des exemples moins retentissants, et peut-être plus probants. A l'hôpital de la Salpêtrière, le docteur Charcot se servait, pour traiter certains de ses malades, d'un appareil musical ou d'un gong. Une fillette, à Bordeaux, fut guérie d'accès de terreurs nocturnes, alors que tous les autres moyens avaient échoué, par l'audition répétée et systématique de certaine valse en *ré mineur* de Chopin.

## Bloc-Notes

Je reçois de M. le juge Landry, le grand patriote acadien, la lettre suivante :

Dorchester, N.B., 15 octobre 1902.

*Chère Françoise*,

J'aimerais beaucoup à voir figurer dans des pages intéressantes du JOURNAL DE FRANÇOISE, le nom d'un collaborateur acadien. Partout où votre journal irait, l'attention de vos lecteurs serait ainsi attirée au fait que nous existons.

Pourquoi ne vous procuriez-vous pas un collaborateur acadien qui pourrait, par ses écrits, aider à nous faire connaître plus intimement, et à resserrer les liens qui nous rattachent aux Canadiens-français ? Sans, doute, nous sommes déjà indissolublement et fraternellement unis les uns aux autres. Le sang, la langue, la religion, le sentiment français, l'idée d'une destinée commune, nous attachent les uns aux autres, et nous imposent une amitié mutuelle. Et pourtant quelquefois dans les grandes questions qui devraient nous être d'un intérêt commun, des petits malentendus bien boîteux nous irritent. Cela provient probablement par l'absence d'une connaissance mutuelle plus intime que celle qui existe, par le défaut de relations sociales continues. Une minorité est de nature jalouse et défiante—une majorité, hautaine et vengeresse. Ces qualités n'échappent peut-être pas complètement aux caractères acadiens et canadiens-français. Nous sommes probablement trop faibles pour exister et pour nous affirmer avec succès sans le concours de la majorité, et si nous manquons à l'étiquette la plus parfaite dans nos relations avec cette majorité, elle peut croire que l'oubli et l'indifférence—qui pour vous peuvent contenir le fiel du mépris—sont les instruments propres à nous ramener à reconnaître et à regretter notre manque d'égards. Et nous, avec nos défauts naturels de jalousie et de méfiance, nous pouvons exagérer et mal comprendre les motifs qui nous attirent ces contre temps fâcheux et évidents.

Faisons donc disparaître ces causes d'éloignement, par une connaissance plus intime, des relations plus fréquentes, des preuves réitérées que nous savons nous apprécier mutuellement et par l'établissement sur les bases d'une confiance réciproque, d'une entente cordiale que nous existons dans ce pays pour les mêmes fins, et que les intérêts d'un des groupes de la famille française dans le Canada, méritent les sympathies et l'encouragement de toute la famille.

Veuillez agréer mes souhaits les plus sincères pour la continuation assurée de notre succès et me croire,

Votre serviteur dévoué,

P. A. LANDRY.

Je puis assurer M. le juge Landry que les collaborateurs du JOURNAL DE FRANÇOIS seraient heureux de compter parmi eux, un confrère acadien. La directrice va tenter quelques démarches dans ce sens le plus tôt possible. Cependant, je dois dire à l'épistolier distingué qui m'écrit de si beaux sentiments, que rien, il me semble, ne saurait augmenter la mesure de la sympathie immense que les Canadiens donnent de tout cœur aux Acadiens.

Je sais, pour ma part, que, dans le cours de mes nombreuses années de journalisme, je n'ai entendu de mes compatriotes, quand l'occasion s'en est présentée, que des expressions d'admiration et de confraternelle sympathie envers le peuple héroïque, qui eut tant à souffrir, et dont l'histoire émouvante est écrite avec le sang le plus pur dans les annales glorieuses de notre pays.

Peut-être, par exemple, n'en parlons-nous pas assez de nos compatriotes de là-bas.... Ils sont loin, y pensons-nous aussi souvent que nous le devrions ?... Alors il faut travailler à faire oublier les distances, à rapprocher cœurs et esprits dans une commune et seule idée : la même patrie pour tous, le même sentiment de confraternité, la même ambition : le progrès et la prospérité du Canada.

Je remercie M. le juge Landry de m'avoir rappelé à la plénitude de mes devoirs envers nos frères de l'Acadie.

***

Notre collaboratrice, Mme Renée de Margueron, qui vient de terminer en Belgique une série de conférences fort applaudies a écrit pour une revue française, *La Chronique Littéraire*, un roman tout d'actualité et de modernisme, intitulé : *Evolutions*.

Ce roman sensationnel, psychologique et philosophique est dédié à S. A. R. Madame la Comtesse de Flandres. Le mérite de l'écrivain lui a valu l'honneur d'être invitée au Congrès littéraire qui a eu lieu, au mois d'octobre, à Cognac, France. Les amis que Mme Margueron a laissés au Canada se réjouiront des succès et des honneurs qu'elle reçoit en ce moment.

***

Une abonnée, qui signe *Stella des Flammes*, me demande ce qu'il faut penser du talent graphologique de Jean Deshayes. Je puis assurer à ma correspondante qu'elle sera absolument satisfaite de sa consultation. J'en ai fait une expérience personnelle qui me permet de recommander chaudement cet habile graphologue. Il n'en coûte que 50 sous et un timbre pour recevoir une étude détaillée et complète de l'écriture qu'on lui soumet. Croyez-moi, mademoiselle Stella, tentez l'essai, cela vous intéressera supérieurement.

FRANÇOISE.

---

## Les soupers impromptus

Il vous est arrivé souvent, n'est-ce pas, de ramener chez vous, après une conférence, une séance ou un théâtre, des amis aux côtés desquels le hasard vous avait placés durant la soirée. Et quelquefois, la maîtresse de maison, tout en cachant son inquiétude sous les dehors d'une conversation brillante, se demandait intérieurement :

—Quelles sont nos richesses? que reste-t-il au garde-manger ?

Voici un moyen que je vous propose d'être toujours à l'aise en formulant vos invitations : c'est d'avoir dans le garde-manger des boîtes de conserves de tous genres dont la préparation ne demande que quelques minutes.

Par exemple, il vous sera facile de garder en boîtes ou en flocons préparés, des olives, des sardines à l'huile, du pâté de foie gras, de la langue salée avec laquelle on fait d'excellents sandwiches, des biscuits secs, des gâteaux, des pêches en compotes, voire même des bonbons et que sais je encore ! Va sans dire que le pain et le beurre sont de nécessité première.

S'il reste n'importe quelle viande froide de la veille, ou du dîner, tant mieux ; vous coupez le gigot, le rôti, le jambon, enfin ce que vous avez, par petites tranches minces que vous posez sur un plat et en moins de dix minutes vous installez vos invités à un souper complet qui les surprendra bien, étant donné l'impromptu de l'invitation. C'est un repas auquel tout le monde, mis en belle humeur par le choix et l'abondance des mets, s'amusera ferme, vous verrez. Et vous grandirez, en supposant que cela soit encore possible, dans l'affection et la considération de votre mari, sans compter la réputation que l'on vous fera d'être une maîtresse de maison hors ligne.

SANS-GÊNE.

Montréal.

La langue du cœur n'a pas besoin de mots pour être comprise : c'est dans les yeux qu'elle est écrite.

MME COTTIN.

---

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

**Cors, Verrues et Durillons**

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE.-Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

## L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

---

**JOSEPH NOLIN**

Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

---

# Coaltar Saponine

**DESINFECTANT**

**CICATRISANT**

## Admis dans les hopitaux de Paris

**TRES EFFICACE CONTRE LES**

PLAIES,
CANCERS,
ANGINES,
SUPPURATIONS,
ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

## L'Hygiène de la Toilette

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

SE MEFIER DES CONTREFAÇONS

---

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

# HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**

MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande

Accords et réparations exécutés par M. Rivet

TEL. EST 2351

---

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . . . .

**N. BEAUDRY & FILS**

Bijoutiers Opticiens

270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

---

## Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**

FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

**L. J. A. Surveyer**

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

---

LIBRAIRIE

**J. O. Beauchemin & Fils**

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

**NOUVEAUTES**

LA FEMME ET LE CLERGÉ, par l'abbé Bolo. 1 vol. in 12 ........ 0.6

UN SOIR A HERNANI, poème par Edmond Rostand. 26 février 1902. Jolie brochure........ 0.25

JOUETS DU DESTIN, roman illustré de quarante-quatre gravures d'après Macchiati, par Longard de Longarde. 1 vol........ 0.88

MESSIRE WOLODOWSKI, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, auteur de *Quo Vadis*, traduction du comte Wodinski. 1 vol. in 12 ........ 0.88

LETTRES A FRANÇOISE, par Marcel Prévost. 1 vol. in 12........ 0.88

LE JARDIN DU ROI, roman par Paul et Victor Margueritte. 1 vol. in 12 ........ 0.88

PAGES D'HISTOIRE, par le Vicomte E. M. de Vogué. 1 vol. in 12 ........ 0.88

LE RAYON, scènes évangéliques, par Moulaur. 1 vol. in 12 ........ 0.88

UN POETE FRANÇAIS. François Coppée par Georges Druilhet. 1 vol. in 12........ 0.88

LES DERNIERS DE PEKIN, par Pierre Loti. 1 vol. in 12 ........ 0.88

JACINTHE, roman par Georges Beaume 1 vol... 0.88

CAS DE CONSCIENCE, par Champol. 1 vol. .... 0.88

LA JEUNESSE DE LA GRANDE MADEMOISELLE.—1627-1652, par Arvède Barine. 1 vol........ 0.88

Un Bienfait pour le Beau Sexe



Poitrines parfaites par les

*POUDRES ORIENTALES*

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

**Une boite avec notice, $1**
**Six boites . . . $5**

Chez tous les pharmaciens ou envoyées pa la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1852 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N.H.

---

Creme
Poudre
Savon

# SIMON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

**J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris.** Refuser les Imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Catherine

---

# LUBY

## Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croître. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

---

**POUR VOS BONNES**

# FOURRURES

—VOYEZ CHEZ—

# O. NORMANDIN

**272-74 Rue St-Laurent.**

P. S.—Si vous avez des réparations, envoyez sans retard, évitez l'encombrement.

---



## Général Du Barail

Ministre de la Guerre, France.

Le Général Du Barail écrit :

" Le **VIN MARIANI** produit de bons effets si surprenants qu'il est à espérer que l'armée fera usage de ce puissant réconfortant."

# VIN MARIANI

**Le Tonique Français Idéal pour le Corps, les nerfs et le Cerveau.**

Etes-vous faible, épuisé ou fatigué ? Prenez du **Vin Mariani**, il vous fera du bien. Parlez à vos amis malades du **Vin Mariani**.—L'élixir de la vie.

Le Vin Mariani fortifie le cœur, donne de l'élasticité et de la vigueur aux muscles. Il est tout indiqué contre les dépressions morales et physiques. La nervosité, l'indigestion et la phtisie. Il purifie et enrichit le sang.

**LE VIN MARIANI EST MERVEILLEUX.**

Chez tous les pharmaciens. Refusez les substituts.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant deux fois par mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.


## SOMMAIRE



Les numéros du mois de novembre paraîtront le 8 et le 22.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## Dernière nuit

*Toute ma lampe a brûlé goutte à goutte,*
*Mon feu s'éteint avec un dernier bruit ;*
*Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,*
*Je pleure seul dans la profonde nuit.*

*Derrière moi, — si je retournais la tête*
*Je le verrais, — un fantôme est placé ;*
*Témoin fatal apparu dans ma fête,*
*Spectre en lambeaux de mon bonheur passé.*

*Mon rêve est mort sans espoir qu'il renaisse ;*
*Le temps m'échappe, et l'orgueil imposteur*
*Pousse au néant les jours de ma jeunesse,*
*Comme un troupeau dont il fut le pasteur.*

*Pareil au flux d'une mer inféconde,*
*Sur mon cadavre au sépulcre endormi,*
*Je sens déjà monter l'oubli du monde*
*Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.*

*Oh ! la nuit froide ! Oh ! la nuit douloureuse !*
*Ma main bondit sur mon sein palpitant,*
*Qui frappe ainsi dans ma poitrine creuse,*
*Quels sont ces coups sinistres qu'on entend !*

*Qu'es-tu ? qu'es-tu ? Parle, ô monstre indomptable*
*Qui se débat en mes flancs enfermé ?*
*Une voix dit, une voix lamentable :*
*" Je suis ton cœur, et je n'ai pas aimé ! "*

LOUIS BOUILHET.

## L'Oublié

LE R. P. Lalande nous écrit qu'il lui eût été fort agréable, de faire, pour notre journal, la critique de la dernière œuvre de Laure Conan ; mais. outre que ses travaux, quadruplés par la série des conférences apolégétiques qui commenceront à l'église du Gésù, le 30 novembre, ne lui en laissent pas le loisir, il ne saurait ajouter, dit-il, quoi que ce soit à la lettre qu'il a envoyée à l'auteur, relativement à son œuvre, et que le R. P. Lalande nous permet de publier.

" Cette lettre, écrit le savant jésuite, " a été dictée par l'impression forte et " saine produite par la lecture de l'*Oublié ;* je ne saurais, dans une nouvelle " appréciation, faire rien de plus vrai " et de plus vivement senti."

Nos lecteurs liront donc, avec infiniment de plaisir, la lettre ci-jointe, contenant le plus magnifique éloge qu'il ait été donné à une femme de lettres, canadienne-française, de recevoir :

MLLE LAURE CONAN

Mademoiselle,

On vient de m'apporter l'*Oublié*. J'étais à écrire quand on l'a mis sur ma table. Aussitôt j'ai déposé ma plume, j'ai examiné ce petit volume de tenue élégante, très gentil sous sa couverture et ses vignettes bleu pâle ; je me suis mis à lire, à lire, à lire jusqu'au bout, sans plus entendre la sonnette qui m'appelait au téléphone et un vieil ami qui frappa deux fois à ma porte.

Quand ce fut fini, ma plume avait séché depuis deux heures. Je la reprends pour vous écrire mes mercis et vous dire combien l'hommage que

vous me faites de votre livre m'honore et me fait plaisir.

L'impression que je garde de cette lecture rapide est trop légère pour me permettre de faire de l'*Oublié* une appréciation détaillée. A mon avis, c'est un livre de style aisé, franc, personnel. Aux qualités sérieuses du fond, vous ajoutez de jolis secrets d'auteur, par lesquels vous agrémentez votre œuvre.

Votre imagination s'est bien gardée de contredire et de faire mentir l'histoire ; et je vous en félicite. Peut-être ce respect scrupuleux des faits a-t-il ôté à votre pensée les ailes de large envergure et à votre composition le soleil chaud et les larges horizons. Il n'a pas ôté à votre style la richesse du tour le mieux trouvé, la métaphore brillante et sans recherche, le mot qui en toute pensée dénote le fin connaisseur.

Vous avez peu donné à la partie descriptive : — M. l'abbé Bourassa vous en a délicatement fait la remarque dans sa *Préface*. Beaucoup d'autres le remarqueront comme lui, et vous en excuseront en songeant que votre récit gagne en rapidité et en vérité ce qu'il perd en pure fiction.

Vous avez beaucoup donné, au contraire, à la partie religieuse de votre sujet. Et ce n'est pas ce qu'il y a de moins admirable et de moins courageux dans votre ouvrage. Il ne vous a fallu pour cela, il est vrai, que garder la couleur locale et le caractère historique de vos personnages. Vous l'avez fait avec non moins d'art que de piété. Je serais tenté de dire que vous avez profité de votre sujet pour prêcher un brin. Et pourquoi pas ? On prêche pour édifier,—et qui donc tient une plume comme la vôtre et n'est pas tenu d'édifier ? — et quand on édifie aussi agréablement que vous, je ne vois pas pourquoi on s'en priverait. Il est maintes prédications, j'en suis sûr, qui ne valent pas celles de votre Lambert Closse et qui ont coûté très cher. Le langage que vous faites tenir à ce héros est si chrétien qu'il va même peut-être étonner certains lecteurs. — Mais qu'est-ce que cela vous fait, d'étonner ? Ça vous est bien égal.—Les catholiques de Villemarie d'aujourd'hui, vous le saviez, se sont un peu déshabitués de courir à la peine pour la seule gloire de Dieu, d'offrir leur fortune et leur sang, sans demander si ça paie, pour l'extension du règne du Christ, et de partir en campagne contre l'invasion du mal et des Iroquois modernes au nom victorieux de Notre-Dame. Le progrès nous a beaucoup ramenés de ces folies-là. Mais vous, qui trouvez encore séduisante cette folle sublime qu'est Elisabeth Moyen, vous vous demandez si nous avons gagné au retour ?

Pour être moins Chrétiens, sommes-nous plus braves, plus fiers devant l'injure, plus patriotes et plus confiants dans l'avenir ? Sommes-nous plus sensibles à l'honneur chevaleresque ? Dans plus de lumière, sommes-nous devenus plus grands ? Avec plus d'argent, avons-nous des dévouements plus héroïques et des amours plus pures ?

Ces questions naissent de votre livre, on les y trouve, pressantes, à chaque page. C'est ce qui fait de *l'Oublié* plus qu'une œuvre d'art plus qu'une œuvre de littérature attachante : c'est une belle et grande leçon donnée par l'histoire, embellie par la poésie d'une bonne âme chrétienne.

Que votre ouvrage soit beaucoup lu ! Je vous le souhaite, à vous, et plus encore aux lecteurs.

Veuillez agréer, mademoiselle, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments respectueux.

LOUIS LALANDE, S. J.

26 octobre 1902.

---

Nous avons eu le plaisir d'assister à l'audition d'une messe en musique, composée par M. Contant, l'organiste bien connu de l'église Saint-Jean-Baptiste. L'œuvre nous a paru belle, et nous espérons que M. Contant la mettra bientôt devant le public afin qu'il puisse juger lui-même de sa facture et de son harmonie. Pour cela, il faut au compositeur quelques encouragements et l'assurance d'un auditoire nombreux ; nous croyons que les dames de la Société Saint-Jean-Baptiste, qui ont mis sur leur programme le développement et l'encouragement des arts canadiens, devraient favoriser le projet de M. Contant.

## Le Five O'Clock du Journal de Françoise

A l'occasion de la visite d'une de nos distinguées collaboratrices, nous avons été heureuse de réunir, comme en une grande famille, les abonnées du JOURNAL DE FRANÇOISE, et l'empressement avec lequel on a répondu à notre invitation est aussi flatteur pour Laure Conan qu'agréable pour nous.

Laure Conan est et restera notre première femme de lettres, il n'était donc que juste de la présenter aux lectrices qu'elle a tant de fois charmées par l'éloquence et la pureté de son style.

C'est d'ailleurs l'intention du JOURNAL DE FRANÇOISE, de présenter à ses abonnés quelque-unes des personnalités qui seront de passage en notre ville, ce qui nous fait espérer qu'une autre heureuse occasion nous permettra encore de réunir, cette fois, lecteurs et lectrices, dans un gai rassemblement.

Nous déplorons d'avoir à signaler plusieurs infidélités du service postal : dans bien des cas, des cartes d'invitations se sont égarées, d'autres sont arrivées à destination quatre jours au moins après avoir été jetées dans les boîtes postales, et trop tard, par conséquent, pour permettre aux destinataires de se rendre à la petite fête. Ce sont des contre-temps que nous n'avions pu prévoir et pour lesquels nos abonnées lésées accepteront d'autant plus nos regrets qu'il n'y a pas eu de notre faute et que nous avons été la première à souffrir de leur absence.

LA DIRECTRICE.

---

Nous ne saurions trop encourager notre population canadienne-française, d'assister aux Soirées de Familles qui se donnent chaque jeudi, au théâtre du Monument National. Les bonnes mères, soucieuses de la morale des pièces, pourront toujours y conduire leurs filles, ce qu'il serait imprudent de faire à quelques-uns de nos théâtres montréalais. Le public sera toujours assuré d'une saine et amusante soirée au Monument National.

## Cimetières

Enterrement à la campagne, l'automne, par les routes boueuses, dans les grincements des branches sèches, entre les champs dévastés. Les porteurs glissent, le pied enfonce à chaque pas et l'on marche, les yeux vers cette terre qui va prendre sans retour l'un des nôtres ; La mort dissolvante et dispersante s'attriste encore ici : on se sent si peu, si peu ! vraiment l'atôme dans la grande nature.

J'aime mieux ma place au bord d'un faubourg, dans ce coin de vieux cimetière serré et peuplé, où les rossignols volètent et s'égosillent parmi les verdures des tombes proches comme des maisons, alignant des rues et des carrefours de ville ; quoi qu'il reste de ce qui fut nous, cette poussière frémira aux rumeurs de travail ou de gloire, montant avec des fumées d'usines et les cris de la rue populeuse : chapelles, colonnettes, granits et marbres entremêlant des croix, des ailes, tous les symboles de la foi, de l'orgueil ou du regret, comme on tisse parmi les immortelles des perles dures et des fleurs vivantes...

Le froid caveau, tout l'hiver fermé, l'humidité, la moisissure fanant l'or des couronnes, les teintes endeuillées des jais des fleurs fausses, des raides feuillages métalliques ; les violettes fraîches apportées diront la récente visite, embaumant les murs froids d'un souvenir attendri et le simulacre de chapelle où se dresse la croix consolatrice entre des candélabres d'autel. En relisant les inscriptions noires sur les plaques de marbre, en voyant les places vides d'une implacable blancheur, je pense combien il est pénible de constater que même là, une famille ne puisse se rejoindre.

Souvent à peine quelques-uns gardent comme la place au foyer où s'attardent les faibles, celle du caveau fermant, où l'appellation familiale marque la triste possession de la terre à dormir !

Ces noms figés des ascendants, des enfants les portent maintenant, énumérés dans les cierges, ces pauvres noms mortuairement inscrits ! La chaîne se mêle de chaînons blancs ou noirs, d'argent ou de sombre airain, elle s'égrène, défile aux mains du temps comme un chapelet aux répons mêlés.

Mais de la famille, faisceau disjoint, combien transportés, ailleurs, dorment à des terres de leur choix, ou aux sépultures de hasard que donnent les voyages lointains, les établissements dispersés des enfants du même père ; combien, parmi les marbres encore vides d'inscriptions, n'en porteront jamais, seulement la constatation d'une absence éternelle ; ceux-ci, retournés en province dont les tenta la paix finale, reposent aux portes de petites villes, en haut d'un chemin bordé de haies où se poursuivent les oiseaux, celui-là presque exilé, perdu par les mers lointaines glissa vers les régions inexplorées des poissons aveugles et muets ; cet autre déserta le caveau de famille, comme on déserte un foyer, préférant l'oubli d'une pierre anonyme...

Ne remue plus tes souvenirs, me dit-on, c'est, un ossuaire ; en effet, je ne parle plus guère de quelque affection regrettée qu'en y ajoutant ce mot de "pauvre" qui signifie absent à jamais, disparu. Que de "pauvres" j'évoque, quel appel d'ombres glissantes insaisissables, mais si ressemblantes à mon souvenir.

Dans mes heures de ressouvenance, je vis avec les morts sans croyances spirites, sans besoin qu'ils se manifestent à moi visibles et existants autrement que par l'appel affectueux d'une exacte mémoire ; car la douleur s'aide de gestes expressifs, de matérielles visions en reflet, animant l'être défunt de sa vie habituelle sous nos yeux.

Mme Alphonse Daudet.

Peu sont heureux et, dans ce petit nombre, peu se savent heureux.

Xenophon.

La stabilité est une chimère ici-bas. On avance, on recule, on se laisse aller au courant et on le remonte : voilà toute notre vie.

Lacordaire.

Il y a bien peu de gens pour qui la vérité ne soit pas une sorte d'injure."

Comte de Segur.

*A Jeanne L.* — La proposition est acceptée avec plaisir. Remerciements.

## Faiblesses humaines

L'esprit humain offre de singulières anomalies. Par exemple : Autant on aime à connaître les hauts faits des grands hommes, autant le récit de leurs faiblesses nous intéresse.

Que voulez-vous ? l'esprit est prompt, mais la chair si faible !

On le croit volontiers, ne serait-ce que d'apprendre que César, le célèbre dictateur César, conquérant de la Gaule, César, vainqueur de Pompéi, a eu, lui aussi, son petit point vulnérable. Pas au talon, non ; mais à la tête : Entendons-nous, rien de grave ; un tout petit défaut capillaire. Comme tous les grands hommes de nos jours du reste, César devint chauve, et c'est pourquoi il ne se départait jamais de la couronne de laurier avec laquelle on le représente invariablement.

Cicéron avait tant de considération pour sa propre personne qu'il composa un hexamètre à sa louange, ce qui lui attira les justes satires de Juvénal, à l'endroit surtout où il s'écrie : "O Rome fortunée ! Je devins ton Consul !"

Dans les dernières années de sa vie, la reine Elisabeth ne souffrait pas de miroir en sa présence, sachant trop bien, je suppose, qu'on "ne pouvait réparer des ans l'irréparable outrage." Reste d'amour-propre féminin enterré aux premiers jours du dix-septième siècle.

Sir Walter Raleigh, l'un des favoris de la "Reine Vierge," eut fait rendre des points au comte d'Orsay ou au prince d'Esterhasy. Il portait, à la cour, une armure d'argent massif avec une épée et une ceinture émaillées de pierres précieuses dont la valeur était presque incalculable.

Qui croirait qu'un philosophe, un géomètre a eu, lui aussi, son petit grain de vanité ? Et pourtant Descartes était extrêmement particulier lorsqu'il s'agissait de perruques et n'en avait jamais moins de quatre à sa disposition.

Et que ne dit-on pas des musiciens ? Mozart, le grand compositeur des "Noces de Figaro" et du "Requiem," son dernier chef-d'œuvre, laissait flotter avec plaisir ses longs cheveux blonds sur ses épaules, les retenant à la nuque par un ruban de couleur.

Beethoven avait un goût particulier pour barboter dans l'eau froide n'importe à quelle heure du jour ; et prenait plaisir aussi à parcourir les champs pleins de rosée munis de bas et souliers.

Un mot en passant sur les artistes d'un autre genre. On dit — pour moi je ne le crois pas — que Raphaël, l'unique Raphaël, s'est montré jaloux de la gloire et de l'habileté de son contemporain Michel-Ange !....

Brïardo, tout grand poète qu'il fut, donnait une telle importance à ses vers, qu'après avoir trouvé un nom convenable à ses héros, faisait sonner les cloches de son village.

Le héros de cent batailles, le vainqueur d'Iéna, Wagram et Austerlitz a eu lui aussi ses faiblesses : nous n'en mentionnerons qu'une, la plus petite peut-être : Napoléon 1er était très vain de son pied mignon.

Le célèbre écrivain allemand, Kotzebue, portait si loin la vanité et l'envie, qu'il ne pouvait endurer rien de grand à ses côtés ; ne fut-ce qu'une statue ou une simple image.

L'immortel Lamartine a, lui aussi, payé son tribut à la nature. On lui reproche d'avoir un peu terni la beauté de certaines pages par un éloge trop prononcé de sa personne.

L'auteur du "Génie du Christianisme" est accusé de la même faute !...

Byron était fier de son génie, de son rang, de sa misanthropie, de ses vices même, et ses *belles mains* le rendaient particulièrement orgueilleux.

Toujours la faiblesse à côté de la grandeur !...

L'histoire est-elle donc si jalouse de ses héros qu'il faille toujours laisser percer l'ivraie à côté du bon grain ? Non : Je crois plutôt qu'on doit y lire la grande leçon de tous les temps et de tous les lieux, que la seule vraie grandeur, la perfection ne se trouvent qu'en Dieu

CLAIRE SUZETTE.

Ceux qui sont sévères pour les autres ne se sont jamais examinés de bien près.

L'abbé B. J. V.

Les rêves de bonheur sont un des grands obstacles au bonheur réel, à moins de rêver.... qu'on est heureux.

LOUIS AIGOIN.

## Le Filleul

LA marraine, toute jeune et jolie, descendit du carrosse qui était venu la prendre au couvent, et s'avança, les yeux baissés, sous l'escorte du parrain : le chevalier de la Roche-Aymar.

Le cortège attendait dans le parvis de la cathédrale. La cérémonie du baptême commença.

Emue du rôle qui lui incombait, mademoiselle d'Argenton, la marraine, oublia les instructions de madame l'abbesse et commit bévues sur bévues. Même elle s'embrouilla en récitant le *Credo*, puis s'arrêta court, rougissante comme une pensionnaire, toute prête, en même temps, à rire et à pleurer, Grâce au parrain, dont la belle voix sonore acheva la profession de foi, elle reprit contenance pour entrer à la sacristie.

Là, groupée autour de la nourrice tenant en ses bras le nouveau chrétien, l'illustre assistance échangeait force compliments et félicitations.

L'évêque, grand oncle de l'enfant, avait béni l'espoir de sa race ; le marquis, s'égarait en des projets d'avenir, et la comtesse, gracieuse et pimpante, souriait en jouant de l'éventail.

La jeune marraine, à son tour, s'approcha de son filleul. Comme elle soulevait le voile qui cachait le mignon visage, le chevalier de la Roche-Aymar, un peu myope, se pencha pour le voir, et de sa moustache en fine pointe effleura les doigts roses de mademoiselle d'Argenton.

Le soir même, elle rentra au couvent.

Destinée au cloître, élevée depuis l'enfance à l'ombre des saintes murailles, jamais sa pensée n'avait tenté de les franchir. Douce, fervente et naïve, son âme fut dès lors obsédée par un souvenir récent.

A l'heure de l'oraison, il accourait : subtil, audacieux, tenace, un peu triste parfois, séduisant toujours...

Humblement, mademoiselle d'Argenton se confia à l'abbesse :

" Ma mère, entre Dieu et moi s'interpose, hélas ! l'image de mon filleul !...

— Priez, ma fille, priez pour lui !...

Elle n'y manqua pas. Alors, comme par magie, lui apparaissaient, illuminés d'un beau rayon d'or : chatoyants missels, riches chasubles et galants habits de cour. Et penchée vers l'enfant qui riait aux anges, elle s'oubliait dans une sorte d'extase, dont la tirait à peine la cloche du couvent...

Le temps passa.

Novice, bientôt professe, mademoiselle d'Argenton allait prononcer ses vœux.

On la disait heureuse. Elle le croyait elle-même. Mais avant de mourir au monde, elle désira revoir son filleul On le lui permit, car ce sentiment était naturel et pieux.

A l'heure dite, une chaise de poste s'arrêta au seuil du cloître. Un seigneur de haute mine en descendit avec un enfant :

" Je suis le père ! " dit-il fièrement.

Les portes s'ouvrirent, donnant accès au parloir.

Quelques minutes plus tard, conduite par madame l'abbesse, la novice y vint à son tour.

Dès le seuil, elle chancela. Ses yeux se fermèrent. Deux nonnes accoururent et la transportèrent en sa cellule, où elle reprit ses sens.

Fondant en larmes, les mains jointes, le front courbé sous le poids du repentir :

—Ah ! ma mère, murmura-t-elle, je vous ai trompée et je me suis trompée moi-même, en ne croyant penser qu'à mon filleul !

La profession eut lieu. Mademoi-d'Argenton, malade, n'y parut pas.

L'affaire ne fut point tenue si secrète qu'elle ne s'ébruitât un peu. Certains s'indignèrent que le chevalier de la Roche-Aymar se fût paré du titre de père, qui ne lui appartenait pas. Il allégua les lois ecclésiastiques, l'autorisant à regarder comme son fils son gentil filleul.

Et son frère aîné venant de mourir, le laissant seul héritier du nom de ses aïeux, le pauvre cadet de famille, voué au célibat et au métier des armes, acquit le droit de confondre ses détracteurs.

De multiples obstacles se dressaient sur sa route Il les vainquit l'un après l'autre. Quand les portes du cloître s'ouvrirent une seconde fois sous les pas de la marraine, elle allait épouser le parrain.

PIERRE LE PASSEUR

Winnipeg, octobre 1902.

## Feuilleton théatral

CETTE dernière semaine n'a pas été aussi brillante que de coutume à nos théâtres de langue française. Il sera donc aisé d'en parler rapidement.

Aux "Nouveautés" la Comtesse Sarah de Georges Ohnet a beaucoup plu. A mon avis cette pièce n'est pas une œuvre de réelle valeur ; elle est lourde et trop longue, comme presque tous les drames découpés dans le roman. L'interprétation en a été bonne. Dhavrol excelle dans le ton de la comédie ; il représente toujours ses personnages avec un naturel charmant. La composition qu'il a faite du général de Canaheilles est juste. Mme d'Arbelly, qui elle au contraire, va au tragique, a gardé son jeu toujours très sûr, mais malheureusement trop apprêté. Entre ces deux protagonistes, M. Guiraud a joué parfaitement, Pierre Séveral et M. Turcan a bien rendu Frossard, de même que Mlle Dubruyne et M. Kelm ont compris leurs rôles respectifs. Soit dit en passant, nous regrettons que les toilettes de Mademoiselle Meissonnier qui dissimulent tout et ne cache rien, ne soient pas d'un goût aussi sobre, qu'elles sont savantes et ingénieuses ; et pour finir, nous féliciterons la direction des "Nouveautés," d'avoir consacré la soirée des lundis aux prix populaires, afin de mettre à la portée de toutes les bourses, le vrai et le beau théâtre français.

"Les Deux Orphelines," c'est là une vieille reprise et comme la distribution est exactement celle de l'an passé, nous n'aurons pas beaucoup à dire du Théâtre National. Cependant je m'étonne que le rôle de Louise n'ait pas été confié à mademoiselle Audiot ; elle était pourtant plus indiquée que Melle Verteuil pour rendre ce personnage de la petite aveugle. Palmiéri, dans Pierre le remouleur, tient un de ses meilleurs succès.

***

Le passage de Mascagni à Montréal restera certainement le grand événement artistique de la saison.

Nous regrettons que l'apathie proverbiale de nos concitoyens, pour les choses d'art, n'ait pas été secouée davantage à cette occasion et nous plaignons sincèrement tous ceux qui se sont privés de la fine jouissance d'entendre deux belles œuvres musicales, dirigées par celui-là même qui les a créées.

Mascagni ne gardera pas un bien bon souvenir de son court séjour parmi nous. Outre qu'il a trouvé l'accueil du public plutôt froid, il nous a dit d'un air amusé, "que c'était la première fois de sa vie qu'il donnait des représentations dans une grange."

En ceci nous n'avons pas à blâmer les impressarios qui ont tenté l'impossible pour faire de l' "Arena" une salle de spectacle convenable, ne pouvant trouver dans notre métropole, un seul théâtre dont on put disposer. Cet état de chose est pitoyable ; et pas un seul étranger ne veut croire qu'une ville comme Montréal, ne possède point de théâtre municipal. Allons tous, un bon mouvement, et promettons de couler en bronze, le Conseil qui comblera cette lacune.

"Cavaleria Rusticana" et "Iris" sont deux ouvrages dont la manière diffère totalement et si ni l'un ni l'autre ne doivent faire école, tous deux se distinguent par une certaine hardiesse à vouloir sortir des sentiers battus.

Le caractère principal de la musique de "Cavaleria Rusticana," est son intensité dramatique. Les phrases sont courtes et violentes, le rhytme heurté, les dissonnances nombreuses, mais les procédés sont simples et la mélodie facile. Dès l'ouverture, et pour jusqu'au dernier accord, nous sommes pris brusquement et tout entier par la violence et la sincérité de cette œuvre de passion.

Madame Capelli a fait une admirable "Santuzza" et après le célèbre "Intermezzo", le public a acclamé le jeune compositeur—capellmeister.

"Iris" accuse quelques tendances wagnériennes, mais l'œuvre se distingue surtout par sa saveur exotique et par le poétique de l'ensemble.

Il n'y a pas d'ouverture. Le rideau se lève sur un délicieux paysage japonais, plongé en pleine nuit. L'orchestre accentue l'impression de ces ténèbres par un "andante" soutenu dans les basses, puis passant du "pianissimo" au "crescendo" presqu'insensiblement, voici que de délicats arpèges nous annoncent le jour. C'est alors que le chœur qu'on ne voit pas chante en joyeux accents : "Son io la vita !" Cette magnifique page symphonique, la plus belle de la partition, a été bissée avec enthousiasme.

Le livret d' "Iris" n'est pas banal et les innovations musicales en sont nombreuses. Madame Marie Fornesti a chanté "Iris" avec une voix jeune et vibrante et Pietro Schiavazzi, dans le rôle d'Osoka, s'est révélé tenor de tout premier ordre.

Maintenant quelle place Mascagni occupera-t-il dans l'histoire de la musique contemporaine ? Sûrement pas la première, mais il n'en aura pas moins illustré son pays d'origine. Son écriture n'est pas toujours élégante ; il est même à certains moments, très "peuple," et c'est surtout à cela qu'il doit sa grande popularité. Par exemple il n'est jamais trivial ; il a visé haut avec le souci constant de l'expression, et son œuvre est faite d'un réalisme qui enivre et transporte, sans donner le temps d'analyser les moyens qu'il emploie, pour arriver à cette fin.

FALSTAFF.

### Petites manies des grands esprits

Un de nos confrères signalait dernièrement les cas d'une actrice qui avait besoin de trouver un clou sur la scène pour croire à la réussite de la pièce qu'elle interprétait...

Cela peut faire sourire, mais si l'on feuillette un peu dans la vie intime des grands hommes on trouve bien d'autres manies non moins originales.

C'est ainsi que Bourdaloue ne fut jamais monté en chaire avant d'avoir joué un air de violon. Buffon ne pouvait travailler qu'en habit de cour. Crébillon composait ses tragédies sur une table où se promenaient une bande de corbeaux. Sartine ne travaillait que dans l'obscurité, par contre l'historien Mezeray n'écrivait qu'à la lueur d'une chandelle en plein jour.

Le docteur Shapman rapporte, dans une curieuse étude sur les manies, qu'un avocat célèbre de Londres se faisait appliquer un vésicatoire au bras, chaque fois qu'il avait une cause importante à plaider... C'est ce qu'on pourrat appeler les petites fêlures des esprits lucides... Lucides !... sait-on, du reste, au juste, où commence la folie... d'aucuns, prétendent qu'elle est la sœur jumelle du génie !...

## Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

### XXX

Il croit certainement qu'il s'agit d'un caprice passager ; que je n'ai pas soigneusement interrogé mon cœur et qu'après des réflexions sérieuses, je lui reviendrai. Ah ! pardonne-lui son chagrin et ses préjugés. Jamais je ne les ai partagés, moi !... L'homme que j'aime est un roi ; il dépasse les autres de toute la tête, il peut donc regarder avec dédain les oisifs qui font honte à l'orgueil de leur nom ; mais il faut que mon roi soit généreux, qu'il supporte et sache comprendre les esprit moins vastes qui ne peuvent se dépouiller des idées de toute leur vie.

Dans quinze jours, tu veux être ici. Oh ! Bruno, Bruno ! C'est impossible ! Qu'est-ce que quinze jours contre des préjugés de soixante ans ! Je sais que tu voudrais venir à mon secours, qu'il te semble terrible de me laisser seule ainsi dans la tempête ; mais pourvu que je me sente environnée de ta pensée, ma force grandira. Ta présence ici ne ferait qu'envenimer la situation, et je tremblerais entre mon père et toi, comme une feuille au vent. Je ne quitterai pas la maison de mon père sans son consentement ; — jamais, Bruno, même pour toi ! Oh ! ne m'en veux pas, n'accuse pas mon amour de faiblesse, parce que tu n'as sur terre aucun autre lien, tandis que je suis liée par des devoirs sacrées. Je douterais de moi-même, de toi, du monde entier, si je leur devenais infidèle. Jamais plus je n'aurai le cœur joyeux ; et tu veux me faire entrer comme un rayon de soleil dans ta maison silencieuse !

Il serait bien facile de ne suivre que notre penchant, et de nous appartenir l'un à l'autre en face du monde entier. Mais ce serait fuir lâchement la lutte au lieu de combattre, et nous nous disons des âmes héroïques ! Notre amour est déjà un bonheur si grand, si merveilleux, que nous pouvons bien vivre quelque temps, de cette seule certitude. Unis pour l'éternité ! Rien, rien ne peut plus nous séparer ou nous arracher l'un à l'autre, jusqu'à la mort. Nous nous sommes tous deux débattus, résistant à cette puissance qui nous poussait l'un vers l'autre. Nous voulions ignorer l'amour qui était déjà depuis longtemps notre maître. Oh ! Bruno ! c'est moi, l'élue, l'heureuse, à laquelle il sera donné d'être ta femme ! Laisse-moi te prouver que je suis digne de toi. Mon intelligence et ma science n'atteignent pas à ton cœur, pas même à tes pieds, mais la force de mon amour et de mon joyeux sacrifice peut se mesurer avec la tienne.

Si je pouvais me sacrifier seule, sans que tu eusses à souffrir ! Mais, par moi, tu es accablé de douleur ; par ma faute, le regret brûlant est entré dans ton cœur fier ! Que puis-je faire, mon bien-aimé, pourquoi tu ne souffres pas ? Tu m'as dit une fois que je ne savais pas donner. Ah ! pourras-tu le dire à présent ? Te semble-t-il que je sois avare ? Ou m'aimes-tu tellement que tu puisses vivre de ma vie et mesurer la grandeur de mon abandon ? Oh ! de grâce, Bruno, ne doute pas de moi, ou je ne pourrai jamais lutter jusqu'au bout.

TA FIANCÉE.

---

Greifswald, 7 juin.

J'arrive et ne trouve pas un mot de toi, mon enfant adorée. Durant ce long voyage, j'ai vécu dans l'attente de ta première lettre et je ne reçois rien. Est-ce mon impatience ou bien un pressentiment ? Grand Dieu ! tu n'es pas malade ? Non, Ulla, non, la maladie est pour les êtres faibles et non pour ma bien aimée.

Je suis resté un jour à Berlin, pour y acheter le mobilier de ta chambre. Tout sera ponctuellement ici dans onze jours. Le reste de la maison attend depuis longtemps sa maîtresse. Je t'ai peut-être écrit déjà que cette maison est vaste. N'auras-tu pas peur du profond et obscur vestibule, avec ses froides dalles ? Il est à un bout de la maison et la traverse pour conduire à la cour. Tu ne trouveras pas ici de jardin, mais tu n'en souffriras pas. Une porte, cachée dans une niche de pierre, mène aux pièces sombres du rez-de-chaussée que j'habite. L'étage supérieur a des appartements clairs et agréables même ceux qui ouvrent sur la place leurs vieilles fenêtres en meurtrières ; mais la plupart donnent sur la rue. Il y a en tout onze pièces en haut, dix en bas, mais beaucoup servent pour les usages domestiques. Cela te plaira-t-il ainsi ? Préfères-tu une autre maison ? J'en changerai volontiers ? Si celle-ci t'est désagréable, je la ferai démolir de bon cœur ; j'abandonnerai même l'université si tu le veux, et nous irons ensemble vers le Midi. Demande-moi seulement quelque chose ; fais-moi la grâce d'exprimer une volonté.

Non, je ne doute pas, mais tu m'as été aussi rapidement enlevée que si tout n'avait été qu'un rêve. Je le vois encore, dans ce demi jour, sous la fenêtre, ce merveilleux visage de jeune fille, un peu troublé un peu railleur, mais gardant cet embarras, malgré toute la dignité de son rang. Un nuage passa devant mes yeux, comme à Rauchenstein, lorsque tu entras pendant que que j'étais au piano ; je crus avoir une vision. Je ne sais ce que je dis alors : j'avais perdu la conscience de mes actes, et je ne l'ai pas retrouvée. Je ne me rappelle qu'une chose de ce premier jour, c'est que je ris aux éclats, en t'entendant, sur une question des tiens, parler de quelque détail de la vie quotidienne. Le mot "argent" dans ta bouche !... Tu ne peux t'en faire une idée ; mais ce mot semblait un anachronisme, déesse ! Et la première fois qu'en te voyant rire (suis-je l'heureux mortel qui te fis rire ?) j'aperçus l'éblouissante rangée de tes dents ! Tu vas me dire encore : "Je veux être aimée pour mon âme et non pour ma figure." Peut-on séparer l'une de l'autre ? Si ton âme était différente tes yeux, ton teint, ton port de tête seraient tout autres ; et ton cou mince et élégant, dont j'ai étudié les lignes, quand tu te détournais pour parler à ta tante !

Ulla, tu aurais dû me laisser soutenir la lutte, si tes prévisions t'ont trompée ! Ou bien serait-ce moi que tu

as voulu tromper, en me disant :— "Ne crains rien ; mon père m'a toujours assuré qu'il me laisserait libre dans mon choix."

Mais pourquoi, puisque tu étais si sûre, ne m'as-tu pas laissé lui parler ? J'ai été trop aveugle d'espérer ainsi ! La liberté que te promettait ton père était celle de choisir entre les égaux ; jamais il n'a songé à te voir descendre au-dessous de toi, jusqu'à la "populace." Pardonne, si je suis injuste envers lui ; pardonne ! L'inquiétude me fait pres ‹ redevenir l'homme que j'étais, avant de sentir dans la mienne ta main délicate. Si jamais tu me la retirais,. . que Dieu ait pitié alors de toi et de moi !

TON BRUNO.

---

XXXIII

Rauchenstein, 7 Juin.

Encore un jour d'écoulé, un jour pesant, et une nuit, mon bien-aimé ! J'ai passé la nuit sans dormir, entendant la pluie qui tombe encore ce matin. En bas, la Lahn roule des vagues écumantes et brunes ; les feuilles des tilleuls pendent, comme chargées de larmes. Il me semble que je suis une de ces pauvres feuilles de tilleul. Comment peut-on pleurer ainsi ! J'ai honte de moi, quand je pleure, mais je ne puis toujours être forte, je ne suis pas de pierre. Il me faudra encore aujourd'hui renvoyer les enfants. La tête me fait tellement mal, que je suis incapable de leur donner leur leçon convenablement. Il faut une très grande dépense de force pour cela, et pour venir à bout du reste de la journée. Je sens mon visage s'immobiliser au milieu d'un sourire contraint. Mon père souffre aussi, je le vois. Le repos de son âme a fui, et il me semble que j'ai de graves torts envers lui. Mais qu'y puis-je faire si je t'aime ?

Je t'aimais avant de le savoir. Lui-même a été ravi de toi, et pour des préjugés de caste, je renoncerais au seul homme que je puisse aimer dans le monde entier. Tu sais, Bruno, que nous sommes nés l'un pour l'autre, que nous devions forcément nous rencontrer, que nous ne pouvions vivre séparés ! Si je foule mon cœur aux pieds, j'écraserai le tien en même temps, car tu vis en moi. Une nature violente comme la tienne ne pourrait survivre à un renoncement. Oh ! je te connais bien. Alors que puis-je faire ? Je suis entre vous deux, auxquels j'appartiens de toute mon âme. Pour vous deux, je voudrais me couper en morceaux. Je ne puis vous voir souffrir l'un ni l'autre, et je suis impuissante à vous rendre heureux tous deux ! Si je fais ce que veut l'un je conduis l'autre aux limites du désespoir. Auquel appartiens-je davantage ? Les devoirs filiaux sont-ils plus grands que le devoir d'un véritable amour ? Si tu étais heureux, content, et si tu avais des affections autour de toi, je te dirais : " —Mon bien-aimé, nous ferons comme ma vieille tante et le marquis, et nous resterons fidèles l'un à l'autre quatre-vingts ans, dans le silence de nos cœurs —", Mais je ne vivrais pas quatre-vingts ans ; je ne vivrais pas un an avec cette douleur. Et toi ? Tu n'es pas un marquis de l'ancien régime, à tête poudrée ayant sous son jupon de dentelle un cœur qui ne se brise pas. Tu es orageux comme la Lahn, et tu n'as jamais appris à renoncer à ta volonté ; tu es solitaire, tu n'as personne au monde que ta petite Ulrique.—Que dois-je faire ? Cette nuit, je me débattais dans mon lit, si grandes étaient mes luttes et mes douleurs, et personne ici qui puisse me guider, personne à qui demander conseil ! Pourquoi suis-je au monde, si c'est pour rendre malheureux ceux que j'aime plus que ma vie ? Pourquoi ne puis-je les prendre tous dans mes bras, les rapprocher et leur dire : "—Soyons heureux ensemble. Qu'importe qu'on ait quelques ancêtres, dont plusieurs du reste ne font pas toujours honneur à la famille, ou qu'on ne puisse accrocher dans une salle des gardes, le portrait d'aïeux qui font forcément dû exister cependant ?"

Ne doute jamais de moi. Ce serait impie. maintenant que j'ai tant souffert et tant lutté pour toi. Mes aspirations vers toi sont si vives qu'il me semble que tu devrais apparaître ; il est impossible que tu n'en subisses pas l'influence. Et si tu étais ici, je te presserais moi-même d'en partir, car tout deviendrait mille fois plus difficile. Rien ne viendra-t-il à mon secours ! Mes jours seront-ils éternellement gris et froids comme cette pluie qui tombe ? O ! Bruno ! Bruno ! mon soleil ! Comme j'ai besoin de toi !

Celle qui est tienne.

ULRIQUE.

---

XXXVII

Raucheustein, 9 Juin

Ah ! je n'aurais pas dû t'écrire que j'avais à lutter. Ta ferme assurance n'aurait pas cessé d'être mon appui. Dès lors que j'ai semé dans ton âme la douleur et le doute, je dois l'aider à les porter, cette âme orageuse et insoumise ! Ah ! je te connais bien, mon autre moi-même ! C'est que ce que je serais, si l'éducation ne m'avait pliée, ciselée, enfermée dans ses limites. Parle-moi encore de notre future demeure. Dis toujours "—Nous" et—Notre —" Je consens volontiers à tout te devoir pour ma personne et pour mon cœur. Comment vas-tu t'imaginer que ta maison me semblera triste ? Chaque endroit que tes pas ont foulé me devient sacré : les lieux où tu as pensé, lutté, souffert et combattu ! Tu croiras bientôt n'avoir jamais connu ta vieille maison sans ma présence, n'avoir jamais été seul, toujours m'avoir possédée même avant de penser et de sentir. Je bénis le jour où j'ai pris mon courage à deux mains, pour écrire la première fois— "Très honoré Professeur." — Nest-ce pas une puissance supérieure qui a guidé ma plume ?

Bruno ne t'inquiète pas si je dois un peu souffrir. Mon bonheur est tellement infini qu'il vaut bien un tel prix. L'inaccessible t'a toujours attiré ; je suis de même ! Et maintenant que nous sommes unis, il n'y aura pas de digues que nous ne brisions, pas de barrière que nous ne franchissions, pas de but que nous ne puissions atteindre ! Mes lettres, sans doute, ont été lâches, comme si je ne possédais plus ni force, ni confiance. Je ne sais plus ce que je t'ai écrit, tandis que je n'oublierai jamais ce que tu m'as répondu. Mais j'ai la sensation de t'avoir alourdi le cœur, et cela ne doit pas être.

*(A Suivre)*

## L'Art de s'habiller soi-même

CET hiver, l'aspect des robes, ne sera pas, pour la forme, sensiblement différent de celles d'été ; il n'est en réalité pas de mode absolue, car tout est à la mode, et chacune s'habille ou peut s'habiller à son goût et selon sa physionomie.

Pour les jupes, on fait encore des volants en forme, mais seulement pour les costumes tout à fait simples, les élégantes les abandonnent décidément, non pas qu'elles ne les trouvent plus jolis, mais parce que vraiment, on en a trop vu. On les remplace par des volants plats, taillés dans le même sens que la robe ; même quand cette dernière est faite en un tissu de petite largeur, les volants suivent le sens du lé de la jupe. Naturellement ils ont un plus grand nombre de coutures.

Quelque fois même, ils sont séparés, coupés de distance en distance et rattachés par une garniture. Il en résulte que les volants étant moins amples, les jupes le sont un peu plus. On les garnit aussi de tresses ou de biais piqués. Ces derniers semblent plaire davantage. Ils sont en velours, en taffetas ou en satin piqués, à distance régulière, de cordonnet assorti ou de teinte différente, blanc très souvent ; mais ce qui les différencie des biais ordinaires en leur donnant un aspect plus nouveau, c'est qu'ils sont piqués seuls d'avance, et qu'ils se détachent de la jupe à leur bord inférieur. En un mot ils ne tiennent que par le haut. De plus, ils sont taillés en forme, car lorsqu'ils sont un peu larges, le biais ne se tendrait pas assez pour qu'il tourne bien. Ce sont en somme des volants plats en velours piqué. On en pose plusieurs de largeur différentes, et souvent, pour en couper un peu la régularité, on pose sur le biais même, soit au milieu, soit vers le bas, un étroit galon ondulé en soie mélangée, ou bien tout au bord, une sorte de ganse, ou un agrément de passementerie quelconque. D'ailleurs, toutes les combinaisons un peu compliquées sont à la mode.

M. Bo[illegible]T.

---

La mode est le refuge des femmes qui n'ont pas de goût.

## Une page de l'Oublié

PAR un beau jour d'avril, il (Lambert Closse) s'en allait, calme et serein, exercer les hommes au tir, quand il fut arrêté par la sœur Bourgeois, qui revenait de l'hôpital.

—Commandant, lui demanda-t-elle, vous souvenez-vous de cet Iroquois mortellement blessé que vous avez fait porter à l'hôpital, il y a déjà longtemps ?

—Il vit encore ?

—Ce serait un grand soulagement s'il était mort : car maintenant les Iroquois demandent souvent à le voir et, à l'hôpital, on n'ose les éconduire.

Il sembla au major qu'on lui serrait la gorge—qu'on lui étreignait le cœur—et, avec un vague geste de tristesse, il répondit :

—Que voulez-vous, sœur Marguerite ? je n'y puis rien ; nous sommes obligés d'accueillir ces serpents.

—Je ne voulais pas m'en plaindre, répondit Marguerite Bourgeois. D'ailleurs, il est mourant, et voici pourquoi je vous en parle. Il est suffisamment instruit et serait disposé à se faire baptiser ; mais ce qu'il a entendu dire de la loi du pardon lui fait mépriser le christianisme. Vous savez comme la passion de la vengeance est terrible dans ces cœurs sauvages. Il dit que l'homme qui ne se venge pas est un lâche, que les robes noires et les femmes n'y entendent rien, -- que là-dessus il ne pourrait croire qu'un guerrier et qu'il faudrait savoir ce qu'en pense le *Diable blanc*.

—Et vous voulez que j'aille le lui dire ? demanda le major souriant.

—J'ose vous en prier, commandant, répondit la sœur Bourgeois, dont le pâle visage s'était éclairé d'une joie vive.

—Eh bien ! quoique je n'espère rien de mes paroles, j'irai, ou plutôt, j'y vais, dit Lambert Closse.

Et, saluant il traversa la Place d'Armes et fut bientôt à l'hôpital où il demanda d'abord à voir Mlle Mance qui souffrait des suites d'une chute.

Elisabeth était auprès d'elle. Lorsqu'elle vit entrer le major, sa candide physionomie trahit son émotion, et son trouble n'échappa point au héros qui arriva vite au but de sa visite.

Elisabeth se leva aussitôt sans rien dire, pour le conduire auprès de l'Iroquois.

Si précaire qu'elle fût, la paix avait vidé les salles, les rideaux à carreaux bleus et blancs tombaient à plis raides autour des lits.

—Vous n'avez plus que ce sauvage de bien malade ? demanda le major.

—Oui, et vous allez le trouver entouré d'alènes, de ciseaux, de couteaux, d'aiguilles, de sonnettes, etc., répondit Mlle Moyen. Ses parents, qui sont venus le voir, lui ont apporté ces bagatelles dont ils attendent sa guérison.

—C'est l'une des superstitions indiennes, fit Lambert Closse, qui tâchait de réagir contre le charme de la jeune fille.

—Ils ont tant recommandé qu'on laissât ces objets sous ses yeux que l'on n'a pas osé les ôter, poursuivit Elisabeth.

—Le malade est trop faible pour qu'il y ait quelque chose à appréhender ? demanda le major qui avait froncé le sourcil.

—Il est mourant, comme vous allez voir, répondit Mlle Moyen, ouvrant la porte d'une petite chambre.

L'Iroquois, enveloppé de couvertures, était assis dans un grand fauteuil de bois. Il ne semblait plus qu'un squelette ; mais quand il aperçut le major, un éclair de joie brilla dans ses yeux agrandis par la souffrance.

—Mon frère est bien mal, je le vois avec regret, dit Lambert Closse, s'asseyant près de lui.

— Cœur-de-Roc sera bientôt dans le pays des âmes ; mais, avant de fermer ses yeux à la lumière du jour, il est heureux de les attacher sur le grand guerrier blanc, répondit le sauvage d'une voix éteinte.

—Il paraît que mon frère veut causer avec moi. Qu'il parle, mes oreilles sont ouvertes, dit le major.

—Avant de parler, les hommes sages songent à ce qu'ils vont dire. Fumons d'abord le calumet de paix, dit le moribond, dont la main décharnée et tremblante cherchait parmi les objets déposés sur une table, près de lui. Il y prit un calumet finement sculpté, le chargea, l'alluma et le présenta solennellement au Français.

Lambert Closse se leva pour le recevoir. Comme il allait, sans défiance, reprendre son siège, le mourant, galvanisé par la haine, bondit tout à coup, et son bras, armé d'un couteau, s'abattit sur le major qui lui tournait le dos ; jamais le héros n'avait été plus en péril.

Mais, agitée d'une inquiétude qu'elle trouvait folle, Elisabeth avait suivi les mouvements du sauvage. Prompte comme la pensée, elle s'élança, et détourna le coup.

L'Iroquois lui jeta un regard de rage ; le couteau s'échappa de sa main, une bave hideuse monta à ses lèvres ; un frisson convulsif agita tout son corps, puis les nerfs, tendus par un effort surhumain, se débandèrent comme les bandes d'un arc, les yeux fixes, embrasés, roulèrent dans leurs orbites, et il tomba lourdement sur le plancher.

Elisabeth et le major se regardaient sans rien dire dans un profond saisissement. Une joie intense, une joie divine rayonnait dans les yeux de la jeune fille. Elle s'était blessée en saisissant l'arme, mais elle ne s'en apercevait pas, malgré le large filet de sang qui découlait de sa main, elle ne défaillait pas, et, lui, le fort, l'héroïque tremblait.

La faible main, qui s'était levée pour la défendre l'avait asservi ; l'amour l'enflammait jusqu'au transport. Mais la vue du sang arrêta sur les lèvres les paroles délicieuses et brûlantes. Il bondit aux pieds d'Elisabeth, saisit sa main, s'efforçant de comprimer l'épanchement du sang, et sa voix éplorée retentit à travers l'hôpital...

LAURE CONAN.

---

Les gaffeurs.

Une vieille fille. — Ah ! monsieur, vous m'avez sauvé la vie.

—Mademoiselle, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

***

Le dompteur marseillais :

—Vous avez eu peur, ô mon héros, le premier soir que vous êtes entré parmi vos lions ?

—Oui ! on m'a dit qu'ils avaient des puces, ces pauvres fauves !

## Où sont les jolies filles ?

MESDAMES, de vous surtout, je réclame l'indulgence. En m'anéantissant, seriez-vous plus heureuses ? Non, n'est-ce pas ? Un sourire d'encouragement, de grâce, et me voilà bravant la tempête et les antans, pour attaquer vigoureusement le sujet épineux.

Oui, où sont les jolies filles, à Québec ? à Montréal ? Il serait plus sage peut-être de laisser en litige ces points d'interrogation, mais ces photographies grammaticales, résumant dans un si petit espace tant de beautés physiques et morales, ne me sourient guère. Quittons donc, au plus vite le royaume-uni de la ponctuation et essayons de répondre avec impartialité à l'épineuse question : où sont les jolies filles ? à Québec ? à Montréal ?

Par exemple, quel embarras que cette manie de vouloir toujours connaître l'opinion de son voisin ; que ne le laissez-vous, le pauvre cher homme, admirer en silence tous ces bijoux dont il porte l'inscription dans son cœur, au lieu de le forcer à passer le Rubicon et lui faire trouver la mort où il cherchait la vie....

Charmantes Montréalaises ! au souvenir de vos douces figures, de vos gentils minois, je m'incline en rougissant, dans l'attitude la plus contrite et la plus repentante. Car, j'ai à solliciter un pardon pour la cécité dont je fus frappé, l'an dernier, à votre endroit... Je m'explique. Je passai trois mois dans votre ville, alors, et, durant ce laps de temps, je ne vis que... trois beautés. Que vouliez-vous que je fisse contre trois ? Je communiquai mon étonnement, pour ne pas dire désappointement, à un ami de vos connaissances, qui prit si ardemment votre parti, mesdames, que pour m'ouvrir les yeux, il crut bon de les pocher au beurre noir. Hélas ! n'étais-je pas assez puni déjà ? Oui, croyez-moi, mesdames de Montréal, si j'ai des torts envers vous, j'en suis assez cruellement chagrin : les illusions qui tombent font tant de mal à l'âme ! D'ailleurs, de retour à Québec, mes yeux se dissillèrent subitement, et lorsque le soir me rendant sur la Terrasse pour reprendre mes promenades favorites, je vis cet essaim de belles jouvencelles, ces riantes et fraîches figures de franches Canadiennes — oh ! soleil de Québec, quel gracieux adieu tu fais là à toutes les fins du jour !— je fus ému jusqu'aux larmes d'admiration. Charmantes Québecquoises ! pendant que je buvais à cette coupe de nectar, vous y mêliez le fiel, hélas ! sans le savoir, car, mon pauvre cœur, criblé déjà des balles qu'avaient lancées vos yeux, au hasard, recevait encore de nouvelles blessures... Et, je disais : Merci aux Montréalaises de m'avoir épargné des tourments nouveaux, car si je dois mourir, après avoir vu Montréal, c'est à Québec que je veux rendre le—cœur.

TROUBADOUR.

NOTES DE LA RÉDACTION.—Nous n'avons publié cette correspondance de Québec, qui, malheureusement pour l'auteur, ne vaut pas son pesant d'or, que pour affirmer la grande liberté d'opinion que nous donnons à nos correspondants. Nos colonnes seront toujours ouvertes à la réplique.

---

## EN GLANANT

**A table**

D'où vient la mode de donner le bras aux femmes pour passer d'un salon dans une salle à manger ? Elle n'a guère plus d'un siècle d'existence, et paraît tenace, bien que cette solennité soit un peu bizarre et contraire au naturel des mœurs d'aujourd'hui.

Napoléon 1er offrait le bras. Il l'offrait un jour à la maréchale Lefebvre, "madame Sans-Gêne," qui, en entrant dans la salle à manger, s'écria :

—Tudieu ! sire, que de fricots !

A quoi Napoléon répondit dans le même langage, avec un sourire malicieux :

—Oh ! madame, ce n'est pas le Pérou !

Donc la mode varie, et aujourd'hui, dit le *Gaulois*, la mode est de ne plus offrir le bras en allant à table, pour déjeuner, mais pour le déjeuner seulement. En revanche — oh, inconséquence des modes !—on offre le bras, une heure plus tard, quand on sort de table.

Pourquoi cette distinction entre l'aller et le retour ? N'en demandez pas la raison aux philosophes : ils seraient dans le cas de vous dire que le retour est toujours plus tendre que le départ, surtout à jeun.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

Vous avez comme moi, jeunes amis, que nous devons diriger tous nos efforts à écrire naturellement, c'est là qu'est le vrai talent, tout ce qui ne part pas de ce principe n'en est qu'une moquerie.

Mais s'il est un genre où le soi-même joue un plus grand rôle, c'est bien dans le style épistolaire, et c'est bien là aussi où il est appelé à se faire mieux valoir. Il faut écrire comme on parle, a-t-on dit, c'est une chose dont je voudrais bien vous pénétrer, chers petits enfants ; nécessairement, cette manière de parler varie dans ses nuances selon l'âge ou la position des personnages, mais elle n'est pas moins tenue d'éviter les phrases pompeuses et les mots sonores. Il en est ainsi des lettres de sympathie, de félicitations et du nouvel an, comme celle que je vous ai donnée en concours, dans le numéro dernier. Vous comprendrez facilement que vous ne devez pas écrire à une amie comme vous le feriez à un père, à une mère ou un supérieur quelconque Votre lettre peut être badine, familière, mais toujours de bon ton. Ces sujets si souvent traités demandent à être présentés d'une manière autre que celles des formules ordinaires employées dans ces occasions.

En conséquence, les prix seront accordés à ceux et celles de mes petits neveux et nièces qui auront trouvé la manière la plus neuve d'exprimer à une amie ses souhaits du jour de l'an.

Allons, maintenant, à l'ouvrage ; d'ici à la clôture du concours, je ne donnerai rien à chercher, afin de vous laisser plus de temps pour le préparer. J'ai hâte de constater comme mes petits neveux et petites nièces savent travailler quand on le leur demande, et je soupire après l'heure où il me sera permis de réunir le conseil qui décidera de la question si importante des prix à donner.

En voici la liste :

1° Pour mes nièces depuis treize ans :

"Le Journal de Marguerite," par Mlle Monniot, trois superbes volumes.

2° Pour mes nièces jusqu'à treize ans :

Une splendide bonbonnière.

3° Pour mes neveux depuis treize ans :

Les Anglais au pôle Nord, magnifique volume, orné de gravures.

4° Pour mes neveux jusqu'à treize ans :

Plume, porte-crayon et coupe-papier.

TANTE NINETTE.

## La reine de Hollande

Plusieurs anecdotes ont paru dernièrement dans le JOURNAL DE FRANÇOISE au sujet de la reine de Hollande. En voici quelques autres à ajouter au recueil qui amuseront les petites lectrices de Tante Ninette, mais j'espère qu'elle ne seront pas tentées de suivre l'exemple de la volontaire jeune souveraine,

Wilhelmine avait une institutrice anglaise très sévère ; un jour Miss Winter infligea comme pensum à son élève de faire un dessin minutieux des îles britanniques. La petite princesse obéit de très mauvaise grâce, et quand elle présenta sa tâche à sa gouvernante, celle-ci s'écria : "Mais qu'est-ce donc que cette couleur blanche dont vous avez barbouillé toute la carte ?

—C'est, répondit Wilhelmine, pour représenter le brouillard qui enveloppe toujours votre patrie !"

Il y a quelques années, la reine-mère amena en Angleterre sa fille, qui n'avait alors que 14 ans. Vers la fin de son séjour, Edouard VII, alors Prince du Galles, lui demanda ce qu'il lui avait plu le mieux dans "l'île des brumes."

" — Ce qui m'a fait le plus de plaisir, reprit Sa Majesté énergiquement, c'est de voir que les Anglais ressemblent si peu à mon institutrice ! !

Une autre fois encore, Wilhelmine s'étant mal conduite à l'égard de sa mère, celle-ci l'enferma dans une chambre au pain sec et à l'eau. Hors d'elle, la petite souveraine courroucée prit une grande feuille de papier, sur le haut de laquelle elle écrivit en grandes lettres : PROCLAMATION A MON PEUPLE ! et au-dessous elle annonçait aux braves Hollandais l'indigne situation de leur reine ; elle terminait en disant qu'elle était sûre que son peuple viendrait la délivrer à l'instant.

Ce document fut expédié—sans doute par un trop fidèle domestique—, à la rédaction du journal de la Cour. Mais le triomphe de Wilhelmine fut de courte durée. Heureusement, ou malheureusement, la reine Emma fut informée du procédé de sa fille, et dépêcha une lettre d'explication à l'éditeur le priant de ne pas insérer l'étrange "Proclamation au peuple Hollandais."

***

Cela intéressera mes petites amies canadiennes de savoir que parmi les décorations à Londres, en l'honneur du couronnement d'Edouard VII, l'arche du Canada fut l'une des plus admirées. Située non loin de l'Abbaye de Westminster, elle était toute composée de gerbes de blé, et d'autres céréales, surmontée de drapeaux patriotiques.

CHRISTINE DE LINDEN.

## Deux jours à St-Paul de l'Ile-aux-Noix

(Pour "Tante Ninette")

Comme on est heureux lorsque l'été est arrivé de quitter la ville pour respirer le bon air de la campagne et pour jouir des amusements qu'elle nous offre !

Je l'étais, heureuse, sur la route de St-Paul de l'Ile-aux-Noix, où mon père, — qu'une profession toute de devoir retient ordinairement à la ville —avait décidé de nous accompagner cette fois.

Pourquoi avoir choisi cet endroit plutôt qu'un autre ?

Je n'en sais rien. Le hasard sans doute ; ou peut-être encore parce que toute rivière, où l'on peut jeter une canne à pêche, a le don d'attirer mon père qui est un grand pêcheur.

Les aimables lecteurs de "tante Ninette" voudront bien remarquer que, contre mon habitude, je n'ai pas

# PAGE DES ENFANTS

oublié l'accent circonflexe sur le mot *pêcheur*, accent qui joue ici un grand rôle.

Après une heure de chemin de fer et dix minutes de voiture, lesquelles nous parurent un siècle, parce que d'énormes nuages noirs s'amoncelaient sur nos têtes, nous entrâmes dans l'hôtel en poussant un : *enfin !* de soulagement.

L'orage alors éclata furieusement accompagné d'éclairs, de tonnerre, et je crus qu'Eole avait déchaîné tous les vents.

Le dieu des tempêtes n'était pas encore calmé qu'il faisait nuit ; heureusement que cette vilaine température présageait deux belles journées pendant lesquelles nous nous sommes amusés beaucoup, beaucoup.

***

Le lendemain, il faisait un soleil magnifique ; aussi je dis tôt adieu à mon oreiller, malgré toutes les tentations que j'avais de le combler de caresses, et j'allai faire connaissance avec les alentours de l'hôtel. Maintenant que je savais les parquets cirés des somptueux hôtels des plages à la mode aussi rares chez nos hôtes que la toile fine, je pensai que le paysage me causerait peut-être de non moins grandes surprises. En effet, je fus émerveillée en apercevant la largeur de la rivière Richelieu, qui à cet endroit, comme en beaucoup d'autres peut-être, est bordée, à perte de vue, de massifs d'arbres qui s'enlacent ; et à quelques milles, je pouvais apercevoir cette fameuse place historique de l'Ile-aux-Noix qui " sert de fort avancé pour former au besoin la route du lac Champlain."

***

Pour ce premier jour, il fut convenu que nous irions tenter les hasards de la pêche.

Quelques minutes plus tard, j'étais installée au beau milieu de la rivière, où je trouvais le soleil un peu trop ardent ; mais " à la guerre comme à la guerre," j'attendis patiemment, les yeux fixés sur l'eau, sans mot dire, qu'un poisson voulût bien *se donner le plaisir* de mordre à mon hameçon. Je commençais à croire qu'il faut une bonne dose de patience aux gens qui restent des heures entières sans rien prendre bien souvent, et au bout de dix minutes j'en avais déjà assez de la pêche, j'allais abandonner ma ligne, quand je la sentis secouer à plusieurs reprises ; justement, je l'enlevai avec un magnifique poisson tout argenté et tout frétillant. Ensuite, ce fut au tour de René à trépigner de joie ; et nous en avons pris tant et tant de ce poisson, que notre pêche fut vraiment *miraculeuse*.

***

Le second jour, nous allâmes visiter l'Ile-aux-Noix, située à deux milles plus haut.

L'intérieur du fort contient plusieurs grandes constructions de pierre protégées de remparts, et je ne pouvais me faire à l'idée que ces mêmes murailles, maintenant tapissés de verdure et ombragées d'arbres, avaient été teintes de sang. Les eaux paisibles des fossés n'avaient pas toujours réflété que les feuillages de leurs bords et l'azur du ciel s'était rougi du feu des combats. L'écho même avait répété au loin les plaintes des blessés, mêlées aux grondements du canon.

Pauvres chers ancêtres ! ont-ils assez lutté pour garder à notre patrie " et sa langue, et sa religion et ses lois ! "

RITA M.

## Petite poste en famille

*Horace Boulay.* — Tu es arrivé trop en retard pour publier ta réponse à curiosité historique. Je ne t'en tiens pas moins compte, ami, et t'invite à participer au concours que j'ai donné dans le numéro dernier.

---

Le peintre Lantara (1729 - 1778), excellent paysagiste, mais qui dessinait mal les figures, avait reçu d'un riche amateur la commande d'un tableau représentant la place et l'église d'un village. Lorsque le tableau fut achevé, l'amateur admira la beauté du coloris, mais trouva la scène un peu vide.

—Monsieur Lantara, dit-il au peintre, vous avez oublié de mettre des personnages dans votre tableau,

—Monsieur, répondit le peintre en montrant l'église, ils sont à la messe.

—Eh bien ! j'achèterai le tableau quand ils en sortiront.

**Mot d'enfant**

Un petit garçon se promène avec sa mère au jardin d'acclimatation. Il regarde attentivement la girafe, réfléchit puis, subitement :

—Maman, je voudrais bien avoir le cou aussi long que ça ?

—Pourquoi, mon enfant ?

—Parce que quand je mangerais un bonbon, je le sentirais descendre plus longtemps.

---

## GRAND CONCOURS

**Lettre du jour de l'an à un ou une amie**

CONDITIONS DU CONCOURS :

1° La lettre ne devra pas dépasser quatre pages d'un papier à lettre ordinaire, ou pourra être plus courte.

2° Le concours est pour tous les neveux et nièces de Tante Ninette. Les prix seront divisés en deux catégories : pour les petits jusqu'à 13 ans, et pour les plus grands depuis treize ans.

3° Chaque concurrent devra mettre son âge au bas de la lettre ; il peut, s'il le veut, signer d'un pseudonyme.

4° Toutes les lettres devront être envoyées jusqu'au 30 de novembre inclusivement ; il ne sera tenu aucun compte des lettres arrivées après l'expiration du délai indiqué.

Nous donnerons dans le prochain numéro la liste des prix qui seront donnés pour ce concours. Ceux accordés aux petits jusqu'à 13 ans ne seront pas les mêmes que ceux gagnés par les concurrents plus âgés.

LISTE DES PRIX :

1° Pour mes nièces depuis treize ans : 1er Prix : Le journal de Marguerite, par Mlle Monniot, trois superbes volumes.

2° Pour mes nièces jusqu'à treize ans : 1er Prix : Une splendide bonbonnière.

3° Pour mes neveux depuis treize ans : 1er Prix : " Les Anglais au pôle Nord," magnifique volume orné de gravures.

4° Pour mes neveux jusqu'à treize ans : 1er Prix : Plume, porte-crayon et coupe-papier.

## A propos de critique

La direction du Théâtre des Nouveantés vient de nous écrire qu'elle a décidé de supprimer les billets de faveur au Journal de Françoise.

Nous n'aimerions pas à faire partie des membres composant cette intelligente et libérale direction, mais, tout extraordinaire qui est leur conduite, nous ne les en remercions pas moins cordialement.

On ne pouvait certes pas donner de plus beau témoignage à la justesse, à la vérité de notre chronique théâtrale, et à l'influence qu'elle pouvait exercer dans le monde où l'on lit.

Nous affirmons volontiers que notre chronique détonne singulièrement sur le ton dithyrambique des comptes-rendus ordinaires, car, à l'avis de notre chroniqueur théâtral les acteurs n'ont pas toujours été tous "talentueux" et quelques fois les "pièces" n'ont pas été "à la hauteur des artistes !"

Nous avons voulu faire, dans notre journal, pour la première fois peut-être dans l'histoire du journalisme canadien, une étude équitable et consciencieuse des théâtres, et quelque désagréable que soit parfois la tâche, nous l'accomplirons jusqu'au bout. "Dire vrai" restera la devise de nos collaborateurs, quelque ennui que cela puisse leur attirer.

Le public nous en sera reconnaissant et viendra chercher chez nous l'expression de la vérité, sûr qu'il sera d'avance de la trouver toujours.

Nous regrettons seulement que le mot *critique* ne se trouve pas inscrit au code des savants légistes, qui, par un paradoxe aussi piquant que bizarre, font la loi chez Molière, mais nous n'en continuerons pas moins, avec infiniment plus de satisfaction encore que par le passé, au moyen de "ce droit qu'à la porte on achète en entrant," à donner la revue impartiale et franche des pièces de théâtre et des artistes qui les interprètent.

La Direction.

—On dit que la vie est comme un théâtre ; seulement, à moins que le spectacle vous ennuie, ne sortez pas avant la fin. On ne donne pas de contremarques.

## Cuisine facile

*Café.*—Pour préparer du bon café, il faut le moudre très fin, placer ensuite la poudre obtenue dans l'alambic et verser simplement quelques gouttes d'eau bouillante dessus, de manière à l'humecter. Lorsque l'eau est entrée à nouveau en ébullition, on la verse en plusieurs fois sur le café humecté, afin de lui enlever tout l'arome et les éléments nutritifs qu'il contient et qui sont solubles dans l'eau bouillante. Il faut bien se garder de verser trop d'eau à la fois et de tenir l'alambic trop éloigné du feu, car le moindre refroidissement prive l'eau de ses moyens absorbants et dissolvants. Le bon café n'est pas le résultat d'une ébullition de la matière ; mais bien une dissolution des principes aromatiques sous la pression due au passage de l'eau à travers le grain réduit en poudre.

## Conseils utiles

Les oiseaux.—Le rossignol est extrêmement difficile à élever. Il faut d'abord laisser sa cage dans un endroit obscur et très tranquille ; après quoi on le nourrit de tout petits morceaux de cœur de bœuf ou de mouton imbibés d'eau. Quand l'oiseau se décide à manger seul, il faut lui donner une pâtée de cœur de bœuf ou de mouton écrasé avec du chenevis et de la mie de pain. Il faut avoir soin également, dans les premiers temps de le contraindre à boire, en lui introduisant dans le bec un peu d'ouate imbibée d'eau.

Le bain. — Le massage, considéré autrefois en Orient comme le complément indispensable du bain, est redevenu très en honneur de nos jours. Pratiqué comme il doit l'être, d'une façon scientifique et rationnelle, il est pour la beauté des femmes d'une incontestable valeur. Le simple gant de crin, lui-même, rend de très grands services à ce point de vue.

La coiffure.—Il y a des modes dans la manière de se coiffer, cela est incontestable, et il faut les suivre ; mais il est nécessaire aussi de les approprier avec discernement à la forme de la figure. Par exemple, pour une figure plutôt courte, le front doit être tout à fait dégagé ; pour les figures longues et minces, il est indiqué de faire bouffer les cheveux vers les tempes et de garnir davantage le front. En somme, il faut toujours s'inspirer du principe proclamé par l'un des maîtres de la coiffure : se rapprocher autant que possible de l'ovale classique.

### RECETTE UTILE

*Nettoyage des burettes à huile.* — Le marc de café chaud a la propriété de nettoyer parfaitement les burettes à huile ; une fois introduit dans le flacon, on secoue vivement le marc dans tous les sens et la burette ne tarde pas à reprendre sa limpidité première, au détriment du marc qui s'empare de la graisse ; pour terminer, on rince et on lave ensuite la burette à grande eau.

— Voulez-vous me rendre un service, monsieur ?

—Certainement. Que puis-je faire ?

—Faites moi le plaisir d'ôter le riche manteau que je vois dans votre vitrine.

—Pourquoi, je vous en prie ?

—Parce que je vais passer ici avec ma femme dans quelques minutes.

***

Au bal, entre deux messieurs qui viennent d'être présentés l'un à l'autre :

—Voyez donc cette grosse dame-là, à droite sur le canapé. Un vrai monument...

—... expiatoire, monsieur ; c'est ma belle-mère.

1re ANNÉE — No 17 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 22 Novembre 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - $2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

## THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 24 Novembre

**ANTONY**

LES SURPRISES DU DIVORCE

Semaine du 1er Décembre

**FROUFROU**

**L'ENIGME**

Matinée : Samedi.
Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi

## THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 24 novembre

**LA PETIOTE**

## SALLE KARN

Mercredi, le 26 Nov.

## Grand Concert

DONNE PAR

**Mademoiselle Alice Savard**

Avec le gracieux concours de

Madame S. G. Archibald, Prof. J. J. Goulet, Prof. J. B Dubois, MM. R. Pelletier, A. Lamoureux, A. Laliberté.

Siège réservé : 75 cents

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## L'éternelle Chanson

*Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,*
*Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,*
*Au mois de mai, dans le jardin qui l'ensoleille,*
*Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.*
*Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,*
*Nous nous croirons encor de jeunes amoureux ;*
*Et je te sourirai tout en branlant la tête,*
*Et nous ferons un couple adorable de vieux.*
*Nous nous regarderons assis sous notre treille,*
*Avec de petits yeux attendris et brillants,*
*Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,*
*Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.*

*Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,*
*Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur ;*
*Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,*
*Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.*
*J'enfouis ce qui vient de lui comme un avare,*
*Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;*
*Je serai riche alors, d'une richesse rare :*
*J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !*
*Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève*
*Ma mémoire parfois me rendra la douceur,*
*Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,*
*J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.*

*Et comme chaque jour je t'aime davantage,*
*Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,*
*Qu'importeront alors les rides du visage,*
*Mon amour se fera plus grave et plus serein.*
*Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,*
*Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,*
*Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent*
*Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.*
*C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,*
*Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main ;*
*Car vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,*
*Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.*

ROSEMONDE GÉRARD,

(*Mme Edmond Rostand.*)

## Le 17ième Siècle

JE sais que je vais dire une chose monstrueuse, mais, au risque d'être scalpée, je déclare être fatiguée du 17ième siècle. J'en suis même tannée, pour me servir d'une expression fort connue, même en cette époque de classicisme extrême.

C'est qu'il me semble, de toute éternité, avoir été choisi pour faire la consolation d'abord, puis la désolation des Canadiens-Français, ce 17ième siècle !

Car, il n'y a que lui : il commence, finit toutes les études et borne tous les horizons littéraires.

S'il y a dans le programme de nos maisons d'éducation, un siècle désiré, étudié et soigneusement ressassé, c'est le 17ième. Quand, de mon temps, nous avions atteint ce millésime dans les compositions littéraires ou historiques, nous sentions une nouvelle dignité sur nos têtes qui nous autorisait à la plus grande considération de la part de nos autres compagnes. Jamais alors—combien vifs sont encore ces détails dans ma mémoire! —nous aurions voulu appeler Louis XIV par un autre nom que celui du Roi-Soleil, et nous aurions cru déchoir si, en parlant de Bossuet et de Fénélon, nous n'eussions pas dit l'Aigle de Meaux et le Cygne de Cambrai.

Une fois entrées dans cette pléiade brillante, où nous étions du reste en fort bonne compagnie, nous n'en sortions pas. C'était bien le cas de dire : " Après le 17ième siècle, le déluge," car le reste ne comptait plus pour rien à tous les yeux.

Depuis que nos jupons ne s'usent plus aux bancs du couvent, nous les

usons sur les fauteuils des salles de conférences et toujours à entendre parler du 17ième siècle. Dame, on nous en a tant dit que nous avons,—paraît il—fini par en prendre le langage. Nous parlons un français du 17ième siècle !

Je ne suis pas aussi attendrie de cette déclaration que je devrais l'être ; je ne l'accepte même qu'avec le grain de sel de classique mémoire. Et puis, c'est plus fort que moi, j'aime à suivre la marche du temps ; c'est même ce qui me vexe un peu de constater qu'il va me falloir encore attendre deux cents ans avant d'arriver à entendre parler de mes contemporains. C'est un peu long ; je ne puis promettre de me rendre jusque-là, même en faisant de mon mieux.

A quoi sert pourtant de se débattre contre l'inévitable, je veux dire le 17ième siècle. Sachons plutôt nous résigner et nous soumettre aux "moralistes"—à ces messieurs qui faisaient de la très belle morale qu'ils ne suivaient pas, et que nous sommes appelés à mettre en pratique, en vertu, je suppose, de toutes les lois de l'équilibre.

D'ailleurs, on nous promet, au nom du nouveau professeur, qu'il apportera quelques changements à la méthode de ses prédécesseurs et, vrai, la nouvelle a du bon. "Toujours perdrix", vous savez...

Ainsi, on nous fera connaître les auteurs choisis comme sujets de conférences "dans leurs défaillances aussi bien que dans leurs progrès". Allons, tant mieux et réjouissons-nous qu'on ait enfin compris que ce qu'il nous faut ce sont des conférenciers et non des apologistes. Quand on traite d'un auteur, il est juste que le public le connaisse sous toutes ses faces, sous ses bons comme ses mauvais côtés.

Parler de Montalembert, par exemple, comme on a fait l'an dernier, sans raconter sa fameuse querelle avec l'Université, cela me semble d'un exclusivisme extrême. Si un conférencier veut se montrer partisan, ce ne doit être que dans la déduction qu'il fait de son sujet, jamais dans l'exposé de ce sujet.

***

Dans le règlement des cours littéraires exposé par M. le secrétaire de l'Université Laval de Montréal, il y a un article que je me permettrai de signaler avec une satisfaction non déguisée. C'est celui-ci :

"3e L'entrée (aux conférences publiques) est libre et gratuite, mais on est prié de n'y venir que pour écouter et non pour causer et gêner les auditeurs sérieux...."

Ces lignes devraient être écrites sur les murs de la salle des conférences afin de les tenir sous les yeux des chuchoteurs.

Pour quelques jeunes gens, l'Université, aux soirs de conférences publiques, est un lieu de rendez-vous aussi honorable que facile d'accès.

Quand un bon jeune homme veut faire une "politesse" à la jeune fille qu'il aime, il lui demande galamment de la conduire entendre le professeur de littérature. Il est sûr que la maman n'y mettra pas d'objection : l'endroit offre toutes les sécurités désirables, la séance ne finit pas trop tard, et tout ce que l'on y dira froissera sûrement moins les innocentes oreilles que les grivoiseries distinguées de nos salons.

Jusque là, tout est bien. Pour ces âmes ingénues, cependant, le conférencier est un très mauvais interprète de l'exhubérance de leurs sentiments,—nous nous souvenons tous d'avoir eu vingt ans,—et elles cherchent naturellement à y suppléer par une éloquence de leur cru.

Hélas ! leur sujet n'étant pas d'intérêt général, gêne les auditeurs sérieux. Ces doux susurrements ne sont évidemment pas à leur place dans l'atmosphère grave d'une université.

Restez chez vous, pauvres amoureux. Et puis, si l'on doit parler du 17e siècle, vous recevriez peut-être sur vos illusions quelques douches d'eau froide bien propres à en ternir l'éclat dans votre cœur.

Je tremble en songeant à l'affreux doute qui se glisserait dans votre esprit, après avoir entendu les maximes troublantes de LaRochefoucault ; celle ci entre cent, tout aussi décourageantes :

"Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : Tout le monde en parle, peu de gens l'ont vu."

Ou cette autre de Mme de Caylus :

"L'amour est un commerce orageux qui finit toujours par une banqueroute."

Ou encore du 17e siècle...

Mais, je m'arrête, car je m'aperçois que je fais une mauvaise œuvre...

Restez donc chez vous, pauvres amoureux !

***

L'Université Laval de Québec a aussi, cette année, son conférencier français,—en attendant qu'il soit canadien.

Je viens de prendre connaissance du programme de M. le secrétaire de l'Université Laval, de Québec — on ne saurait trop lire de programmes quand ils sont bien faits.

Je constate donc qu'il y aura, à Québec comme ici, des cours publics et des conférences didactiques ; mais où la différence est immense, flagrante et foudroyante, c'est qu'à Montréal :

"L'auditoire du cours didactique se divisera en en simples auditeurs—comprenant les dames — et les élèves proprement dits .." qui ont seuls permission de concourir dans des travaux mensuels, pour lesquels sont détaillées des récompenses mirifiques.

Tandis qu'à Québec :

"Les dames sont admises à tous les cours, *aux mêmes conditions que les hommes.*"

Me voici, depuis ce temps, abimée dans la solution du problème abstrait que me suggère ces deux clauses si différentes de deux semblables universités :

Les Québecquoises sont-elles plus intelligentes que les Montréalaises, qu'on leur permette ainsi de suivre tous les cours, aux mêmes conditions que les hommes ?

Ou bien :

Sont-ce les Montréalais qui sont moins intelligents que les Québecquois ?

Oh ! les amères incertitudes soulevées par ces deux points d'interrogation !

FRANÇOISE.

La femme a une puissance singulière qui se compose de la réalité, de la force et de l'apparence de la faiblesse.

VICTOR HUGO.

## Souvenons-nous !

DANS le tourbillon du monde, dans cette course vers l'inconnu, dans la soif de la gloire et l'ivresse du succès, dans la joie comme dans la peine, il est une heure de calme et de repos où l'âme s'arrête et se tait : C'est l'heure du souvenir.

L'été a fui avec ses charmes, ses chauds rayons de soleil, sa riante verdure et ses jardins en fleurs ; et, la nature indifférente à tout ce qu'elle fait souffrir reprend son voile de tristesse et plonge l'humanité dans un deuil sans nom.

C'est l'automne ! L'automne avec son ciel sombre et ses arbres dépourvus, l'automne avec ses caprices, ses brouillards et ses froids. Le temps a fait son œuvre en moissonneur barbare ; et, devant la fuite des jours et l'effeuillement de tout, l'âme recueillie et rêveuse promène ses regards sur le passé et retrouve avec le glas de novembre, le coin de terre où reposent les aïeux.

Chacun a bien son lot dans ce monde d'épreuves, et nul ne peut empêcher la ronce de croître sur son chemin ; la veuve se lamente et regrette et l'orphelin grandit en pleurant son malheur. Dites quelle mère n'a pas gémi devant un berceau vide ! Ces petits nids brisés, si tôt ! C'est le ciel qui dérobe ses anges à la terre, et, fait naître ainsi l'épine à côté de la fleur. Pauvres mères conviées au calice d'amertume. Rêves de l'aurore, évanouis dans leur éclosion.

Et, toi chef de la famille, n'as-tu pas vu ravir à ta fierté de père l'héritier de ton nom, l'appui de ta vieillesse ? Tu as connu aussi dans ton âme oppressée ce qu'apporte de douloureux la perte d'un enfant. Malgré tes angoisses, malgré ton cœur rebelle il est parti dans un adieu suprême, ce fils que tu aimais et que tu voulais voir vivre ! Sa couronne était prête, hâtes-toi de préparer la tienne, à l'exemple du Christ, forme-la de ronces... Pauvre père désolé ! Espoir, ambition, fol orgueil, vaine gloire, tout est fini... Rêves du midi, rêves irréalisables, vous ne reviendrez plus.

La mort poursuit sa course, et cherche de nouvelles proies, elle saisit le vieillard au terme de son voyage, il est arrivé au port, ne le retardons pas. Rêves de ce front ridé, rêves de cette tête blanche encore bercée d'espoir au déclin de la vie. Il est trop tard, tout est fini.....

Que de places au foyer ne se comblent jamais ! Le fauteuil de l'octogénaire est là fixé au même endroit personne n'ose y toucher, sa mémoire est sacrée. Les portraits de famille, la bague de fiançailles, la mèche de cheveux sont autant de reliques qui viennent à chaque instant faire tressaillir les cœurs. C'est ainsi que les jours se passent dans cette vallée de larmes, les vieux pleurent les jeunes et les jeunes les vieux.

N'allons pas oublier dans le cortège funèbre cet ami de jeunesse que la mort a ravi à son tour au doux lien d'affection. C'est un nouvel anneau qui manque à notre chaîne. Amour maternel, amour filial, amitié, toutes ont senti ton glaive, ô mort impitoyable ; et, tandis que l'Eglise toute drapée de noir consacre un jour spécial à la commémoration des défunts, nous, les éprouvés, nous dirigeons notre pensée vers le cimetière, et, nous apportons aux nôtres l'hommage de nos prières, "ce souvenir sacré dernier reste du cœur."

Le cimetière ! Avez-vous jamais contemplé sa majestueuse beauté par une journée d'automne ? Le spectacle est grandiose dans son sinistre décor !

L'horizon tout entier l'enveloppe comme dans un linceul de nuages sombres et gris, le pâle soleil dore à moitié les demi-teintes des feuilles toutes prêtes à disparaître, le vent souffle une plainte sourde et lugubre, les tombes sont froides et nues, elles ont perdu leur parure. Seuls les monuments résistent à cette entière décadence. Ils sont là les mausolées des riches. ces simples croix des humbles pour redire aux passants qu'on n'a pas oublié !.... Le tableau assurément a son effet magique, et l'homme qui le contemple sent renaître à la fois, sa peine et son espoir. Tous ces chers disparus que la terre a enfouis, ces sacrifices d'amour qui nous clouent à la croix, remuent une fois de plus, l'âme dans sa douleur. Une sensation déchirante s'empare d'elle, et soudain, détournant les yeux de cette vue qui fait mal, elle remonte le Calvaire de la séparation. Le rideau se lève sur une scène nouvelle, et, les yeux fixés vers le ciel, elle s'arme de ce courage héroïque que lui donne la Foi. Que de scènes touchantes se passent, sans cesse, dans ce vaste champ des morts, les pèlerins en corps gravissent, en psalmodiant, les sentiers de ce Golgotha où tant d'âmes ont passé ; d'autres à leur tour cheminent, solitaires et pensifs, jusqu'au terrain des leurs, et agenouillés sur les tombes encore fraîches, ils épanchent leur noir chagrin Pendant l'été, un tapis de gazon recouvre le sol béni où viennent s'épanouir des fleurs de toutes sortes ; chaque enclos a son monument commémoratif.

Le sentiment préside partout, dans l'obélisque somptueux comme dans le modeste bloc de marbre, et, dans les plus belles fleurs comme dans les simples plantes que le printemps fait reverdir chaque année !

Quel contraste saillant avec ces cimetières abandonnés dans quelques-unes de nos campagnes. Là, le culte des morts semble être entièrement ignoré. A peine si l'on peut distinguer la place où reposent les ancêtres même, nos frères d'hier, un pêle-mêle de broussailles interceptent les allées, les chardons s'entrecroisent ; et les herbes sauvages poussent en nombre sur les tombes à demi-cachées ; les monuments penchent et menacent ruine ; et les épitaphes en parties effacées laissent à peine entrevoir le nom qu'ils ont porté. A cette vue une navrante tristesse s'empare de tout notre être, il nous semble entendre des voix qui se plaignent et s'écrient : O ! vous au moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi. Le cri de détresse veille dans notre âme compatissante, un soupir, un regret pour ceux qui dorment là et qui sont oubliés ! Oh ! pensons à ceux qui sont partis, qu'une sympathique union nous rattache à eux, arrêtons-nous au tombeau de nos amis, offrons leur d'abord le fruit d'une bonne prière et laissons ainsi un gage de condoléance à la famille éplorée. Quelle belle coutume n'a-t-on pas dans certaines nécropoles d'Europe où des boîtes sont posées à la porte des voûtes, dans le but de recevoir les cartes des visiteurs.

Qu'il est donc sublime le culte des morts. Il est instructif chez les enfants qui, dans leurs jeux naïfs, assistent avec solennité à des obsèques imaginaires, quelle gravité préside aux préparatifs d'enterrement. Jamais je n'oublierai une petite scène touchante qui se passa jadis sous mes yeux. Quelques bambins de cinq à six ans jouaient aux funérailles, ils avaient pour victime, un petit oiseau, nouveau-né, tombé d'un nid voisin, et dont la chute avait été fatale. Vite une petite boîte de carton fut transformée en cercueil ; et, le petit héros fut conduit processionnellement au fond du jardin où l'on avait creusé pour lui une fosse en miniature, un petit monticule de sable servait de monument funèbre et quelques branches d'arbres sèches entouraient le petit enclos. Chaque matin les jardiniers novices visitaient le terrain, et voyaient aux décorations de la tombe avec un soin assidu.

Il germait déjà dans les jeunes cœurs d'enfants ce quelque chose de grand qui caractérise les âmes généreuses !

Oh ! n'oublions pas les morts, restons-leur unis. " Le souvenir qui survit au trépas est une absence qui ne se sépare pas." Respectons leur mémoire, offrons-leur nos hommages ; que Mai leur apporte des fleurs et que Novembre leur donne des pleurs. Rosée du printemps, larmes d'automne se mêlant dans cette coupe intarissable qui s'appelle *le souvenir*.

Mme Arthur Gagnon.

## Pour les morts

A travers les rideaux de ma fenêtre, je l'avais vu passer et repasser hésitante, le regard guetteur sous le rebord baissé de son chapeau noir trop large.

Elle fit encore quelques pas indécis, puis, brusquement résolue, elle s'en vint frapper à ma porte.

Elle tenait dans la main un bouquet de fleurs séchées dont les pétales tombaient toutes des fleurs décolorées et mortes, sans sève ni parfum à cette date du jour des morts, et recueillies je ne sais où aux rebords des routes.

Ce qu'elle voulait ?

Oh ! simplement lui permettre de prendre aux cèdres de la haie, qui entoure mon logis, quelques-unes de ces mêmes branches qui conservent cette éternelle verdeur des choses qui ne semblent jamais devoir mourir. Son bouquet serait alors si joli.

—Et comment t'appelles-tu ?

—La Fine...... savez ben, la Fine Dubuque.

—Et tu demeures ?. ..

—A la montagne... savez ben... en descendant... vous êtes venu souvent... j'y étais, le soir, chez le père Colas, quand... son garçon, savez ben... quand...

—Ah ! oui. Puis que veux-tu faire avec ces fleurs ?

Elle resta muette, figée dans une expression de physionomie qui signifiait à quoi bon le dire. Est-ce que cela me regardait, voyons, c'était un secret, je devais bien le voir. Et elle se tenait le dos vers moi pour ne pas me répondre.

Elle entr'ouvrit tout-à-coup la porte et elle se déroba en courant à mes questions.

***

La Fine Dubuque... En effet, oui, je savais, une pauvre folle surnommée bizarrement la Fine, mais douce, mais bonne, jamais rebutée, reconnue dans tout le canton pour son dévouement de chien fidèle.

C'est elle qui, deux mois durant, sans autre répit que quelques minutes passagères de sommeil sur un bout de sofa, avait servi de bête de somme au père Colas pour soigner son vilain gueux de garnement, pris de la paralysie des ivrognes.

" Va, la Fine, il t'aime bien, mon gars ; il t'épousera, c'est ce tain, quand il sera mieux," lui avait-il dit, et elle, la pauvre folle, dans un instinct d'amour, s'était stupidement mise à se tuer à panser nuit et jour les plaies de ce misérable, à le laver comme un enfant de ses sordides souillures.

Et quand elle était rompue sous la tâche, tombante de sommeil, rendue au bout, le vieux Colas lui redisait sa phrase habilement infâme : " Tu sais, il t'épousera, va, ma Fine." C'est ainsi qu'il l'avait galvanisée, tenue sur pieds et honteusement exploitée jusqu'à la dernière minute de l'existence de son fils.

Puis quand ce fut bien fini des plaies et des puanteurs, le paralytique, bien enfoui sous la glaise du cimetière, le vieux Colas, débarrassé enfin, avait simplement renvoyé la Fine à la rue.

***

C'est elle que je retrouvais tout-à-coup. Et à cause de quel caprice singulier venait-elle solliciter ces rameaux de cèdre ?

Debout auprès de la haie, elle s'était mise à choisir avec soin les plus délicats et ceux du vert le plus vif pour les entrelacer un à un à ses pauvres fleurs décolorées. Lorsque son bouquet fut achevé, tout en continuant d'y ajouter certaines feuilles pourpres grappillées au hasard, la Fine s'éloigna lentement.

Où allait-elle ? à quelle idée bizarre obéissait-elle !

Je la vis monter la rue, prendre la route du cimetière de mon village, pour disparaître bientôt parmi les croix noires et les pierres tombales blanches.

Voulait-elle déposer ce singulier bouquet sur quelque tombe ? La curiosité me prit de le savoir et je partis à sa suite, intrigué.

A mon tour, je me glissai sans bruit à travers les humbles monuments et je reconnus bientôt la Fine, seule dans le coin le plus triste et le plus abandonné du cimetière, à genoux devant une fosse sans croix, sans rien.

Au centre du monticule, sur la glaise fraîchement remuée, elle avait déposé son bouquet et elle semblait prier.

Je la surveillai longtemps avec attention pendant qu'elle esquissait des grands signes de croix résignés et que je sentais ses épaules, sans manteau, frissonner sous la bise froide de novembre.

Finalement elle se leva pour exécuter je ne sais quel mouvement lorsqu'elle m'aperçut tout à coup. Je m'avançai tout de suite vers elle pour m'interposer et l'empêcher de fuir.

—Tu viens prier ici, la Fine ? Pour qui donc ! dis-le moi.

—Mais pour le garçon du père Colas,... parce que c'est le jour de morts aujourd'hui... Il m'aimait gros.

—Et toi, la Fine, l'aimais-tu ?

—Je l'aimais gros, moé aussi, vous savez ben... On s'rait marié, pour sûr...Le père Colas me l'avait ben dit.

—C'était donc pour lui, ces fleurs-là !

—Ben oui... Il n'a pas de croix, lui, comme les autres, sur sa fosse, mais, regardez ; y a ben rien qu'lui qui a un beau bouquet comme ça...

C'était vrai, en effet.

Par ce jour des morts,—jour de souvenirs et de pitié—c'était sur la tombe seule d'un sale ivrogne que quelqu'un était venu déposer des fleurs et prier... et ce quelqu'un hélas ! c'était une pauvre folle.

DR CHOQUETTE.

3 novembre.

## Feuilleton Théatral

LE Théatre des Nouveautés nous a donné "La Princesse Georges" de Dumas fils.

Cette pièce, comme presque toutes celles que l'auteur écrivit après le "Supplice d'une Femme" pour traiter, suivant son idée favorite, un point de morale féminine, est coupée en trois actes.

Moins connue que le "Supplice d'une Femme," la "Princesse Georges" est écrite avec une prestesse d'allures, qui plaide admirablement la thèse de l'ouvrage La manière rapide, ramassée, intense à laquelle s'attache Dumas, fait que les deux premiers actes de cette comédie sont peut-être ce qu'il a écrit de plus émouvant et de plus poignant.

Par malheur, le dénouement n'est guère plus réussi que celui de "Francillon" qu'il nous a été donné d'entendre au même théâtre, la semaine précédente. Dumas fils n'a pas toujours le sens des vrais dénouements. Au dernier acte de "Francillon," je suppose que vous connaissez la pièce, tout le monde s'embrasse après avoir été joliment secoué par la prétendue bonne fortune d'un certain clerc. C'est très bien pour le moment, mais il n'est pas prouvé que Lucien ne retournera pas à Rose dès le lendemain et que "Francillon," prévenue, et plus calme, ne s'avisera pas de prendre un amant, et pour vrai cette fois. Dès lors la question que pose Dumas, à savoir : si l'adultère du mari est plus excusable que celui de la femme, demeure entière après que le rideau est tombé. Il en est de même du dénouement de la "Princesse Georges."

Quand de Birac revient à Séverine après avoir évité la balle de Terremonde, il n'y a aucune raison pour qu'il aime sa femme davantage et soit moins épris de Sylvanie. Il n'y a qu'un amoureux de moins sur terre et c'est ce pauvre de Fondette. Demain, de Birac pourra s'enfuir avec la jolie comtesse de Terremonde et Séverine retournera demander à Jalanson pourquoi la loi oblige la femme à subir le joug du mariage, même après que son mari l'a abandonnée.

L'interprétation dans son ensemble a été excellente Madame d'Arbelly a trouvé de bons mouvements dans le rôle difficile de la princesse de Birac ; elle a surtout bien joué la deuxième scène du premier acte et la dernière du second. Je suis d'autant plus heureux de le reconnaître que, jusqu'à présent je n'ai pas cru devoir féliciter sans réserve, cette actrice de mérite.

Le rôle du prince de Birac de même que celui de Lucien de Riverolles ne sont peut-être pas de ceux où Dhavrol excelle ; mais il a su garder à ces deux pleutres la dignité correcte de l'homme du monde.

En lever de rideau, une comédie en un acte d'Eugène Verconsin, a été très finement rendue par Mlle Debruyne et M. Turcan.

***

Encore une reprise au Théâtre National et cette fois pas très brillante. Les "Trois Mousquetaires" de Dumas nous ont pourtant été assez ressassés déjà pour qu'un directeur, même en rupture de répertoire, ne s'avise pas de nous les servir de nouveau fussent-ils différemment apprêtés. Chez nous les "Trois Mousquetaires" sont au théâtre ce que le poulet est en cuisine : il y a trente-six manières de les servir. Pour notre part, nous les avons goûtés à toutes les sauces et nous pensons qu'il est temps de varier le menu.

Nous profiterons de ce qu'il n'y a rien à dire de cette pièce qui n'ait été déjà dit, pour faire part à la direction du Théâtre National d'un programme que nous croyons devoir lui être avantageux.

Maintenant que le public amateur des violentes émotions pourra pleurer à son aise au Théâtre de la Gaieté (touchante anomalie), je pense que les directeurs du National auraient tout à gagner en jouant de préférence des pièces d'un genre plus relevé, à quelques exceptions près, que celles mises à l'affiche jusqu'à présent

La composition actuelle de la troupe permet cette innovation, qui serait une source nouvelle de succès pour le théâtre de M. Gauvreau, en même temps qu'elle aiderait à notre développement en épurant notre goût.

FALSTAFF.

---

Une jolie soirée musicale a été donnée à la salle Pratte pour l'audition d'une jeune élève de mademoiselle Victoria Cartier, avec le gracieux concours de Mademoiselle Jeanne Fréchette. Mademoiselle Aurore Lessard, toute jeune, elle a à peine seize ans, a montré des qualités d'artistes, exceptionnelles, en exécutant d'une façon très intelligente et avec beaucoup de sûreté, un programme qui était heureusement composé.

Après avoir obtenu d'emblée un diplôme de lauréat, cette pianiste prodige se consacra tout entière à l'étude de la musique sous la savante direction du professeur dévoué qu'est mademoiselle Cartier.

Nous n'avons donc pas à nous étonner du succès enthousiaste remporté par Mademoiselle Lessard, et dont la première part revient de droit à l'artiste distinguée qui l'a formée.

Mademoiselle Fréchette a été très applaudie dans une ravissante mélodie de Reinsky-Korsakow, le maître de la jeune étoile russe.

Des séances de musique comme celle-ci, peuvent et doivent faire beaucoup pour la diffusion du bon goût musical.

F.

---

Une femme laide peut ressembler à une jolie femme ; la beauté est dans les traits, la ressemblance dans l'expression.

Peut-être est-ce qu'il y a de meilleur et de plus suave dans l'amour, que ces yeux qui se cherchent et se trouvent et s'isolent et se mêlent, au milieu de tant de monde, seuls au monde un moment.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXXVII

NON, gardons un cœur léger ! L'obstacle qui se met dans notre chemin n'est qu'un préjugé, quelque chose d'insaisissable, d'intangible, devenu sans valeur. Je suis trop l'enfant de mon siècle pour ne pas être audessus des préjugés ; mais je suis trop l'enfant de mon père pour ne pas faire jusqu'au bout ce que je crois mon devoir. Offenser mon père ! — Non, Bruno, tu ne demandes pas cela de moi ! Toi qui conserves, avec la vénération du souvenir, les chambres désertes de tes parents morts, tu comprendras que je respecte ses cheveux gris. Nous trouverons notre voie quelque jour ; nous ne la voyons pas encore clairement, parce que notre vue est trop courte et troublée par le reflux ardent du sang vers le cœur. Alors des nuages passent devant les yeux, et tout devient grisâtre ; puis ces nuages se dissipent et pendant une seconde, on entrevoit le ciel bleu. Mon *ciel bleu*, c'est une certaine maison de Greifswald, où quelqu'un est assis, la tête dans ses mains, devant une montagne de savants papiers. Sur cette montagne, il y a une feuille de forme toute différente, où sont tracés ces mots : — "Mon adorée ! ma femme !" — Si cette image pouvait souvent se refléter dans mon âme, et percer les nuages détestés qui la voilent à mes yeux ! Tu sais, cependant, Bruno, que le soleil est toujours immédiatement derrière les nuages et qu'il a plus de force qu'eux ? Ce ne sont que des chimères, des préjugés de notre petite terre, qui s'imagine tout d'un coup le soleil trop lumineux. Il me semble être au milieu d'un jardin pendant la tempête ; c'est un affreux spectacle ; on croit tout perdu, tout détruit. Le lendemain, il refleurit mille fois plus beau. Toutes ses fleurs sont pour toi. Avant l'orage, elles étaient closes et invisibles ; mais, au premier rayon du soleil, tout s'est épanoui dans un élan de joie intense. M'aimes tu, Bruno ? Dis-moi, m'aimes-tu beaucoup ?

TON ULLA

---

## XXXIV

Greifswald, 9 Juin.

Alors plus d'espoir ! C'est bien la vie, telle que je la connaissais, avant d'avoir plongé mon regard dans tes yeux pleins de lumière ; c'est elle avec tous ces fantômes du cerveau qui remplacent pour vous autres grands du monde la souffrance véritable, car souffrir est une loi, et vous ne pouvez lui échapper toujours.

Ma princesse a dû pleurer ; elle est tombée à genoux devant son lit et s'est évanouie sous la colère terrible de son père. Et il me faut supporter cela ? Je suis tout à fait calme ; ne crains pas que j'aie une seule parole dure ; je ne veux pas te blesser, comme font ceux que tu nommes les tiens. Mais jamais je n'ai ressenti autant de haine et d'amertume, qu'au moment où j'ai lu ta dernière lettre. Toutes trois, les trois dernières, me sont parvenues en même temps. D'abord, ce merveilleux cri d'amour, qui m'a ravi l'âme ; la première fois que tu m'écrivais : — "Toi" — et "Bruno !" Tu m'emportais jusqu'aux hauteurs, d'où je suis retombé tout au fond de ma terrestre bassesse, en lisant ta lettre du second jour. Vois-tu maintenant combien le plébéien, le démocrate, avait raison, lorsqu'il disait que la famille était le plus dangereux ennemi de l'homme ?

Oh ! mon enfant ! comment as-tu pu m'amener à une pareille situation vis-à-vis de ton père ? Ne t'a-t-il pas dit que cet homme devait être bien lâche, pour ne pas oser affronter sa présence, en charger une frêle jeune fille de solliciter pour lui ? Craignais-tu qu'il ne me fît subir un interrogatoire, et que l'homme du peuple n'eût rien à répondre au prince ? La fin de tout est la mort ; Ulla, je mourrais de grand cœur pour toi, — même de la main de ton père !

Enfin, tout cela est passé ! Il s'agit maintenant de l'avenir. Ton père refuse de te donner à moi de bon gré ; il reste à employer la contrainte, la force. As-tu du courage ? Toi seule en a besoin, car tout est entre tes mains. Et je sais que tu n'as pas ce courage ; je le sais, parce que je te connais. Tu t'attaches aux préjugés, tu les nommes *Devoir*, et tu agis contre la loi suprême de la nature, celle de l'amour.

Non, je ne te rends pas ta liberté, tant que tu m'aimeras. Toujours, tous les jours, je veux te prier et te conjurer, t'importuner et te poursuivre, jusqu'à ce que tu consentes à mettre de côté les lois du monde qui est le tien, pour venir à moi. Dis, Ulla, le jour où nous reverrons, ne sera-t-il pas plus beau que tous les mariages princiers de ta famille, de tes aïeules, de tes cousines, où la fiancée, écrasée sous ses draperies de soie, pâle comme son grand voile, suivie de pages ou de jeunes filles, marche, chancelante, à l'autel, entre les rangs envieux de toute une parenté, qui la critique et l'observe ; près d'elle, un adolescent en uniforme, souriant et gauche, ou peut-être un vieux pécheur blasé, aux cheveux déjà grisonnants, décoré de tous les ordres d'Europe et d'ailleurs. Et cela t'aurait suffi ? Jamais ! Ou bien encore le dîner de gala, et la réception du lendemain ? Si tu désires tout cela, dis-le, tu auras des prétendants et des adorateurs en foule.

Quant à moi, ma gracieuse fiancée, je ne pourrais jamais me soumettre à votre étiquette de cour, même si les paroles offensantes de ton père ne se plaçaient entre lui et moi. Tu me les a cachées ; mais l'oreille de mon esprit les a entendues. J'aurais dû te dire depuis longtemps que je n'étais pas de votre sorte, lorsque tu me dépeignais ton existence, près de ce Rhin ensoleillé, où tout est chant et mélodie. Je ne le sentais pas alors, parce que l'inaccessible était devenu mon partage, parce qu'une étoile quittait sa sphère pour descendre jusqu'à moi. A présent, je me retrouve marchant sur la terre. Les nuages roses se sont, en effet, déchirés, et je revois au travers le même ciel, avec ses inapprochables étoiles, qui, depuis si longtemps, raillent les fils de la terre. L'amour lui-même est un malheur : c'est la plus raffinée des souffrances avec lesquelles la mort mûrit les fruits

qu'elle se réserve. Mais quelle puissance, quelle force de démon a pu pendant huit longs jours supprimer l'abime entre nous ? Pour huit jours ou pour jamais, ma bien-aimée ? Je cherche avec soupçon dans toutes tes pages un mot qui m'offense, et l'esprit égaré, je finis par ne plus sentir qu'une chose : c'est que je n'étais pas digne du rêve de ton amour, que je n'ai rien de ta générosité, de ton abnégation. — Pourtant tu m'as ployé, moi aussi, tu m'as chassé hors de ma propre nature, car celle-ci t'aurait blessée par son contact.

Tout autour de moi, le soleil, l'été ! Connais-tu notre été du Nord ? Il a quelque chose d'attendrissant, de douloureux, comme une larme dans les yeux d'un rude guerrier, comme le premier désir de Bruno Hallmuth. Toute ma vie, je m'étais préservé des désirs et des souhaits, parce que je me serais senti humilié de vouloir ce que je ne pouvais seul atteindre ou accomplir. J'étais libre, parce que je ne désirais rien. Maintenant, ah ! maintenant toutes mes sensations et mes pensées se concentrent dans un désir, dans une aspiration vers toi, l'inaccessible !

TON ESCLAVE.

P. S.—Peux-tu continuer à m'écrire ?

Si je ne reçois pas de lettres, je partirai aussitôt pour te joindre. Qu'alors ton château, s'il veut, s'écroule sur moi !

---

## XXXV

Rauchenstein, 11 Juin.

Ah ! Bruno ! tu souffres, et par ma faute ! Oh ! pourquoi nous sommes-nous rencontrés, pour que je te rendisse malheureux ! Tu n'avais jamais encore éprouvé la souffrance, et il faut que, par moi tu apprennes à la connaître ! Je voudrais pouvoir mourir tout d'un coup. Alors tu conserverais de moi un souvenir plein de tristesse, au lieu de ce désir brûlant qui te ronge le cœur. Que faut-il faire pour que tu ne souffres pas ? Je puis porter courageusement ma douleur, mais non la tienne ! J'ai été égoïste de tout te raconter, sans réfléchir que je soulèverais en toi une pareille tempête. Je ne pensais qu'à me faire un appui de ta force, car, depuis que je t'appartiens, je ne puis rien à moi seule, je cherche tout en toi ! C'est ma faute ! je n'ai pas été la femme vaillante que nul orage n'effraie ; au premier éclair, je me suis précipitée dans tes bras comme un enfant craintif ; tu as été épouvanté, parce que tu m'avais jamais vue ainsi, et tu n'as crue frappé de mort. C'est ma lâcheté qui te rend si malheureux ! Sois tranquille ; je ne serai plus jamais indigne de toi ; je ne pleurerai plus, mais je serai reconnaissante de pouvoir te porter dans mon cœur.

Nous voulons tous deux, seulement, faire ce qui est juste, afin de pouvoir toujours garder l'estime l'un de l'autre. Et j'aurais peur, Bruno, si je fuyais la maison paternelle, qu'il ne vint un moment dans notre vie, où tu t'en souviendrais, pour n'avoir plus confiance en moi. Non, je ne peux pas fuir ! Quand tu ne devrais pas me mépriser, je me mépriserais moi-même, et ton plus ardent amour ne pourrait m'en consoler ; je ne veux pas ramper devant toi comme une esclave, mais être libre et ton égale. Si, pourtant ; je veux bien t'obéir comme une esclave, mettre mes mains sous tes pas, te servir d'échelon pour monter plus haut ; mais parce que ce serait ma joie de t'apporter en sacrifice ce que j'ai de plus précieux, ma liberté, jamais parce que j'aurais honte devant toi et devant moi-même ! Avoir honte ! je ne puis pas ! je n'y survivrais pas. C'est tête levée que je veux marcher près de toi, et dire avec fierté : "Voilà mon mari !" Peux-tu me comprendre, Bruno ? Ah ! tu es si loin, et tu liras si lentement ce que j'écris, au lieu de le lire d'un d'un regard dans mes yeux. Tu verrais alors que je ne puis vraiment pas.

Notre correspondance n'est soumise à aucune restriction ; mon père m'a dit seulement une fois : "— Je voudrais lire les lettres que tu écris, Ulla."

"Oui, père—ai-je répondu,—" tu peux les lire d'un bout à l'autre il n'y pas un mot que tu ne puisses voir, rien de déshonorant dont j'ai lieu de rougir. Mais, si tu l'exigeais, ce serait pour moi le plus terrible des humiliations, comme si j'avais perdu ta confiance.

"—Qui te dit que tu ne l'as pas perdue ?

"—Oh ! Père !"

Il se tut, et n'en a plus jamais reparlé. Depuis quelques jours, j'ai été sans cesse pourchassée, et je n'en puis plus. Mes heures matinales se trouvent supprimées car mon père m'envoie chercher dès cinq heures pour la promenade. Il m'a vertement réprimandée d'avoir négligé les leçons des enfants : "—Ou l'un, ou l'autre : tu n'étais pas obligée à l'entreprendre, mais une fois qu'on s'est créé un devoir, il n'y a rien qui puisse vous en délier.—"

On dirait que tout le monde s'est donné le mot pour ne jamais me laisser en repos. La vieille tante veut me garder plus longtemps ; l'autre veut jouer à quatre mains, et avec cela, elle me répète :— "Repose-toi donc, petite ! tu es vraiment un peu pâle !"—Peut-être cela vaut-il mieux ainsi, car, dès que je suis seule, une lassitude me gagne : c'est comme un poids de plomb ; il m'est impossible de penser ; on dirait que mon cerveau est paralysé. Je deviens distraite, j'oublie sans cesse, et j'ai toujours une réplique irritable au bout de la langue, lorsqu'on me gronde. Personne n'est habitué à me voir si distraite : aussi n'a-t-on pas autant de patience à cet égard que pour mes autres défauts qu'on connaît depuis longtemps. Hulotte seule me laisse un peu de paix ; au lieu de me faire toujours lire, elle me raconte des histoires du vieux temps, l'histoire de son propre amour. Mais les histoires d'amour, je m'en aperçois, finissent si souvent mal qu'elles laissent le cœur encore plus lourd. Je ne peux plus chanter ; mon gosier est trop serré ; aucune note ne sort. On s'est aperçu que j'étais toute changée depuis le festival ; quelle grande découverte !— "Oui",— a dit mon père, sèchement,—"quand on veut faire plaisir aux enfants, ils prennent aussitôt le mors aux dents, et vous jugez des conséquences !"

*(A suivre.)*

## L'Art de s'Habiller soi-même

POUR les toilettes du soir, la dentelle d'Irlande est tout à fait à la mode ; les robes en sont entièrement faites, ou au moins en grande partie, elles sont pour la plupart garnies de fleurs.

Les dentelles noires nouvelles sont de Chantilly à fleurs ou dessins de velours qui n'est pas solide, mais très élégant par le relief qu'il donne aux motifs.

Le Bolero disparaît aussi tout doucement. C'est la jaquette longue qui, jusqu'à présent, le remplace, et sous le titre "jaquette longue" se rangent tous les vêtements qui dépassent largement les hanches. Les uns sont de véritables basquines excessivement ajustées, dont la taille est souvent marquée par une couture en travers qui rattache la basque, d'autres, blousant un peu au milieu du devant et serrées par une ceinture, rappellent la blouse russe, enfin les habits Louis XIV et XV triomphent parmi les femmes qui, toujours sûres de leur beauté, ne craignent pas d'affronter la comparaison avec les portraits des grandes coquettes du XVIIIe siècle. Quelques uns ont une allure de veste avec de grandes poches et des manches largement ouvertes, d'autres rappellent un peu les habits militaires et s'harmonisent assez avec les manteaux à pèlerines de la même époque, enfin, les grandes redingotes à collets continuent la série des vêtement de style.

Les petits collets superposés restent très en faveur, même les cols de genre tailleur se disposent souvent trois par trois.

Les manches aussi sont très variées, on en fait de courtes évasées et de longues ajustées. Tantôt la partie bouffante est au coude, tantôt elle est au poignet. Quelquefois c'est la manche elle même qui forme le bouffant, d'autres fois elle se découpe sur le bouffant rapporté.

Les hautes ceintures sont aussi très en faveur, en soie légère drapée, elles passent souvent au-dessus de l'habit et s'attachent de côté par de grands boutons. En caoutchouc elles se fixent par de hautes boucles derrière et prolongent la taille au milieu du devant, quant aux cols, leur forme est simple, mais ils sont très garnis de petits ornements plats.

MARIE BOUDET.

## Nos jolies filles

UN correspondant du JOURNAL DE FRANÇOISE, qui signe "Troubadour," au cours d'un article intitulé "Où sont les jolies filles?" émet une opinion qui, heureusement, n'est pas partagée par la Directrice de cette intéressante revue des dames. Ce monsieur se plaint du petit nombre de jolies femmes qu'il aurait rencontré durant un séjour de trois mois à Montréal.

"Je n'y vis que trois beautés," écrit-il. D'abord, entendons-nous. Trois "beautés," c'est déjà joli c'est même très beau ; cela fait une moyenne d'une "beauté" par mois. Heureux, trois fois privilégié l'homme qui toute sa vie, surtout s'il vit quatre-vingts ans, peut contempler ou seulement entrevoir une "beauté" nouvelle par mois, dans la même ville!"

"Troubadour" est exigeant, à moins qu'il ne prête aux mots un sens que ni le dictionnaire ni l'usage ne leur octroient. Je me demande dans quelle partie de notre ville "Troubadour" a erré pour n'avoir rencontré que "trois beautés," s'il entend par ces mots trois jolies filles, comme le fait croire le titre de son article. Montréal n'est pas plus dépourvu de jolies filles que Québec ; il y en a beaucoup ici et là. Que "Troubadour" revienne à Montréal,—je soupçonne que lorsqu'il s'y est amené, il a perdu son temps—et qu'il se promène un quart d'heure sur la rue Ste-Catherine, une après-midi de soleil, et si, durant ce temps, il n'aperçoit pas dix jolies filles, je lui paie un abonnement d'un an au "JOURNAL DE FRANÇOISE."

Les traits distinctifs des Canadiennes, des Montréalaises surtout, sont la grâce, la gaité qui fleurit en un sourire spirituel et franc. Avec cela elles peuvent se passer des charmes classiques de la Vénus de Milo ; exigez d'elles de plus qu'elles aient de beaux yeux, et il y a ici des milliers de prunelles du plus pur azur et du plus lumineux ébène—et vous aurez des jolies filles,—pourvu qu'elles ne pèsent pas 300 livres, tout en n'ayant que 4 pieds de hauteur. Grâce à Dieu, nous n'en connaissons pas de ce calibre-là, quelque Barnum nous les aurait vite révélées. Québec n'en doit pas plus être affligé que nous.

Je m'explique le petit frisson de crainte dont "Troubadour" a senti le frémissement en venant faire son étrange confidence aux Montréalaises, et je comprends qu'il se soit cru obligé de réclamer l'indulgence de ses lectrices. Si vous ne vous repentez pas, peu galant "Troubadour," nous allons organiser une souscription dont le montant sera affecté à vous gratifier d'un bon lorgnon,—ne seriez-vous pas myope, par hasard?—et vous verrez que les Montréalaises au nombre de leurs multiples qualités, tant physiques qu'intellectuelles et morales, en comptent une de largement développée : la générosité.

ALBERT LOZEAU.

## Tribune Libre

*Ma chère directrice,*

JE vous félicite d'avoir inauguré dans votre charmant journal, la chronique théâtrale, qui donne au public une idée de la critique intelligente et impartiale. Cependant il me semble que les *Nouveautés* sont l'objet d'une censure plus sévère, et en comparant les appréciations de "Falstaff" sur nos différentes scènes, j'ai cru que l'on ne regardait pas du meilleur œil, la troupe de notre joli théâtre de la rue Ste-Catherine.

Loin de soupçonner Falstaff d'agir de parti-pris, je trouve plus sage de penser que son dilettantisme est plus vivement éveillé à l'audition du répertoire des Nouveautés, et qu'il ne peut résister au désir de signaler ce qui est imparfait. Ce jeune critique nous laisse entendre clairement qu'il a vécu à Paris et fréquenté les théâtres parisiens, ce qui lui donne le précieux avantage de juger par comparaison.

Je n'ai pas encore perdu de vue les tours de Notre Dame, et je ne sais pas si je vais mériter les foudres falstaffiennes par une protestation. Que voulez-vous? on n'empêchera jamais les petites Canadiennes d'exprimer une opinion, et je déclare injuste d'être plus sévère pour les Nouveautés, que pour le Théâtre National—voire même la défunte Gaieté qui n'a décroché que

des compliments. Puisque la pauvre est morte, on peut bien dire, sans crainte, qu'elle l'était... embêtante !

Falstaff trouve que la troupe des Nouveautés est digne de critique, et il se complait à nous en signaler les faiblesses. A part Guiraud et Mme d'Artigny qui sont traités avec une particulière bienveillance, les artistes de ce théâtre ne doivent pas de remerciements à Falstaff. Et pourtant, on peut juger de la somme de travail qu'ils accomplissent, et cela devrait induire votre critique à être indulgent pour la troupe des Nouveautés, afin d'encourager la direction de ce théâtre à nous donner la haute comédie que nous aimons tant.

La critique de Falstaff ne produirait certes pas le même effet si elle n'était pas encadrée de compliments à nos autres scènes. Ainsi dire qu'un autre théâtre en "*tous points* donne satisfaction," quand il est absolument reconnu qu'à part quelques artistes remarquables, ces troupes sont d'une grande faiblesse, me semble un peu exagéré.

Pour la personne qui n'a pas vu les les pièces et qui lit le feuilleton théâtral, de votre journal, il est évident que les Nouveautés ont une troupe inacceptable, quand c'est la meilleure de toute la ville ; les autres théâtres comptent d'aussi bons artistes,—et je pense à toute gracieuse Mlle Moret, pour une,—mais je parle de la troupe complète. "Celle des Nouveautés" est certes la mieux composée.

Falstaff en convient, j'en suis sûre, seulement il la ménage moins que les autres, justement parce qu'il la voudrait parfaite. Et le jour,—qui ne viendra jamais,—espérons-le,—où une scène de ce genre disparaitrait, M. Falstaff serait le premier à gémir et à s'écrier : que c'est une honte dans une ville comme Montréal, de n'avoir pas un seul théâtre où se donne le répertoire de la Comédie Française. Voilà !

Je ne tonne pas contre la critique, elle est nécessaire, mais qu'elle soit juste, et ne s'attaque pas, particulièrement, à une troupe que nous tenons à conserver et à voir prospérer. C'est avec une critique acerbe que nous tué, chez nous, tout mouvement vraiment artistique. N'allons pas recommencer ; cependant il est permis de souffler à l'oreille de M. Guiraud, d'étudier un peu plus ses rôles afin de ménager les poumons du souffleur, et de faire quelques légers reproches à d'autres acteurs que Mme D'Arbelly et Dhavrol.

J'ai peut-être été dure pour Falstaff, mais il reconnaîtra vite qu'après tout, je puis avoir raison.

Vous, ma chère Directrice, je vous remercie de votre toute gracieuse hospitalité à côté de notre chroniqueur d'arts, que j'aimerais bien s'il n'était pas aussi impitoyable pour mon théâtre de prédilection.

JEANNETTE.

## EN GLANANT

**Sanglante injure.**

A la date du 1... août, on lit dans l'*Intelligenzblatt* de Vernigerode l'annonce suivante :

"Je déclare retirer, avec repentir, l'insinuation que j'ai proférée contre Mme Meyer, qu'elle portait encore son chapeau de l'année dernière. (Signée) : Femme H."

Prétendre d'une femme qu'elle porte deux années de suite le même chapeau, il n'est pas évidemment de plus sanglante injure, Et on comprend que Mme Meyer ait exigé une réparation publique, éclatante !

**Poissons à sang bleu**

Ce n'est pas un mythe... Ces poissons existent réellement, mais tout en ayant le sang bleu, ils n'en sont pas plus fiers pour cela !

Dans un des puits de pétrole de la "Crude Oil Company" en Californie, on a découvert récemment un courant d'eau et la drague a remonté avec elle une centaine de poissons sans yeux, d'une couleur parfaitement blanche et d'une longueur de douze à quinze pouces. Leur corps est transparent et leur sang est bleu.

La profondeur à laquelle on les a trouvés atteint plus de 500 verges.

**Ecume de mer**

Les fumeurs — c'est-à-dire les fumeurs qui ont un faible pour la pipe et parmi les pipes, pour la pipe en écume de mer—savent-ils que la production annuelle de l'écume de mer est de 250,000 kilos environ, provenant en grande partie de Erkichehr (Asie Mineure) ?

Quant au centre de la fabrication desdites pipes, c'est le petit village de Ruhla, dans les montagnes de Thuringe.

Après cela, il n'est pas douteux que les fumeurs ne fument leur pipe avec beaucoup plus de plaisir !

**Notre beau physique**

Nous sommes tous difformes. Nos bras sont d'inégale dimension. La différence de leur largeur varie entre 8 et 22 millimètres, rien que cela. Nos jambes présentent la même irrégularité d'harmonie.

Quant à nos visages, il est à peine permis d'en parler, tant leur manque de symétrie saute aux regards les plus indulgents.

La Vénus de Milo elle-même est contre-faite. Son crâne est droitier, ce qui veut dire que le côté droit en est plus volumineux que le gauche. Examinez-la avec soin, vous constaterez que sa cloison nasale est déviée à gauche de 7 millimètres.

C'est désolant. Mais le savant, M. Rollet, qui nous fournit ces intéressants détails, nous offre du même coup une légère consolation. Il nous apprend que les animaux nous sont bien supérieurs en symétrie.

Et nous qui les traitons, non sans dédain, de "frères inférieurs !"

**Un mouchoir de prix**

Quel est le mouchoir le plus cher ? Nous ne voulons naturellement pas parler des fééries orientales, mais seulement de nos mouchoirs de dentelles confectionnés en Europe.

C'est assez probablement la reine Hélène d'Italie qui, étant encore princesse de Montenegro, collectionnait les dentelles avec passion. Devenue princesse de Naples, puis reine d'Italie, cette passion n'a fait qu'augmenter.

Aussi a-t-elle trouvé un mouchoir, une véritable merveille, unique. Ce mouchoir est en dentelles, de la plus pure Venise primitive. Il remonte authentiquement à la fin du quinzième siècle, c'est-à-dire au temps de l'invasion des Français en Italie. Il est dans un état de conservation parfaite. On l'estime au minimum dix mille dollars, c'est-à-dire qu'il y a des acheteurs à ce prix, car la souveraine, comme bien on pense, ne songe nullement à s'en défaire.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

SAVEZ-VOUS un mal plus terrible que celui de l'indécision ? Est-il possible de trouver des gens plus malheureux ? Moi, je n'en vois pas. Impossible de compter sur ces caractères. Quand après vous avoir demandé un avis et s'être montrés disposés à le suivre, vous croyez qu'ils vont en rester là, ils iront encore exposer leur plan à d'autres personnes, et devant la diversité d'opinions qui résulte nécessairement d'un tel état de chose, vous les verrez irrésolus, plus hésitants qu'en premier lieu.

C'était précisément le cas d'une jeune fille que je connus au couvent et dont le caractère indécis était devenu à tel point proverbial que lorsque nous avions dit : Vacillant comme Hortense, il était impossible d'aller plus loin. Nous réussîmes après maintes moqueries amicales à la corriger un peu de ce défaut de fermeté dans les opinions, mais elle en souffrit toute sa vie, puisque jamais elle n'eut la force de secouer ce fardeau devenu de plus en plus obsédant.

Un auteur, dont je ne me rappelle plus le nom, disait avoir trouvé un remède pour combattre ce dangereux mal. Comme il y a en toute question une bonne somme de pour et de contre, il faut d'abord, dit-il, les prendre en considération.

Il conseille à l'être indécis de diviser une feuille de papier par un trait au crayon en deux parties égales, et d'inscrire d'un côté les raisons négatives et de l'autre, les raisons affirmatives ; cela permettant d'établir entre elles une sorte de balance, il serait facile de voir au premier coup d'œil si les "pour" sont plus nombreux que les "contre." J'ai vu un écolier trouver plus simple de jouer à pile ou face et de remettre ainsi au hasard la responsabilité de sa décision ; cela ne l'avançait guère, car après avoir fait cette expérience plus d'une fois, je ne l'ai jamais vu plus convaincu de la résolution à suivre.

Le mieux est de tâcher d'avoir une opinion à soi ; à votre âge, il est vrai, on n'a guère de questions redoutables à trancher, mais si il s'en présentait qui vous parussent difficiles, consultez quelques personnes d'expérience et de jugement et basez votre décision sur les conseils qu'elles vous donneront. Dans tous les cas, habituez-vous à agir avec droiture et franchise ; la ligne droite, toujours, rappelez-vous en bien, vous serez sûrs ainsi d'agir pour le mieux et suivant votre conscience, car vous aurez adopté pour règle de conduite ce proverbe que je voudrais bien voir devenir la devise de tout bon petit Canadien-Français :

Fais ce que doit, advienne que pourra.

***

Une amie d'outre-mer qui vous aime beaucoup et qui s'intéresse à vous me fait la demande suivante :

" Ne pourriez-vous faire connaître à vos neveux et nièces une œuvre qui me tient au cœur et que je voudrais répandre dans tous les pays. On a établi en France et en Angleterre un apostolat de prière destiné à procurer aux enfants infidèles le bienfait de la foi et à aider les pauvres. Cette œuvre a reçu l'approbation du Pape et de plusieurs prélats et ne donne nulle autre obligation que celle de prier pour l'extension de la Société et de fournir à la caisse la somme de 2 sous par an par chaque enfant qui s'y inscrira."

Ceux d'entre vous qui voudront participer à cette œuvre si touchante sont priés de m'envoyer leur nom et je leur dirai à qui ils devront s'adresser pour leur offrande.

Vous qui avez l'inappréciable avantage d'avoir des parents chrétiens, songez aux pauvres petits êtres qui ne sont pas aussi bien partagés que vous et sachez ne pas rester indifférents à cet appel.

TANTE NINETTE.

Un certain docteur Fenaigle avait inventé une méthode infaillible pour donner de la mémoire aux gens. Après une séance expérimentale de sa méthode, il quitta la salle... oubliant son parapluie.

## Notre concours

JE suis heureuse de constater que le concours va bon train. On a l'air d'avoir compris ce qui était demandé.

Très bien, petits amis, continuez.

Rappelez-vous que vos compositions devront toutes être rendues pour le 1er jour de décembre, c'est-à-dire qu'elles devront être envoyées pour cette date. Je publierai avec les noms les meilleures lettres, ainsi que les portraits des heureux concurrents

## Le roi Georges Ier de Grèce

*(Pour la page de Tante Ninette.)*

UN souverain dont on a beaucoup parlé il y a quelques années, c'est certainement Georges Ier roi des Hellènes. Second fils du roi de Danemark Christian II, il naquit le 24 décembre 1845. C'est en 1863 qu'il fut appelé au trône de Grèce par l'assemblée nationale hellénique. Il a pleinement justifié ce choix, car nul prince ne se montre plus dévoué aux intérêts de son peuple. Sa conduite dans les affaires de Grèce ne doit pas nous étonner. Dès 1866, les Crétois se soulevaient contre les Turcs et faisaient appel à la Grèce. La Turquie menaça le gouvernement d'Athènes d'une guerre immédiate et l'Europe intervint dès cette époque. Depuis lors, les Grecs n'ont cessé de faire entendre leurs revendicatio s.

Ce roi, dont le gouvernement n'a été jusqu'ici qu'une longue suite d'embarras de toute sorte, a eu l'enfance la plus paisible. La famille royale de Danemark vit de la façon la plus simple. C'est ainsi que le futur roi des Hellènes allait tous les jours à l'école comme le premier petit Danois venu. On ne se donnait même pas la peine de le faire accompagner, et c'est grâce à cela que lui arriva l'aventure suivante.

Chaque fois qu'il rentrait le soir au Palais royal, il avait coutume de s'arrêter devant une certaine maison, toujours la même, de tirer le cordon de la sonnette, et d'aller se cacher un peu

# PAGE DES ENFANTS

plus loin, afin de jouir du désappointement du portier, qui venait ouvrir et ne trouvait personne à la porte. A force de subir ainsi la même farce presque constamment à la même heure, le portier s'attendant chaque soir à entendre recommencer le carillon qui secouait toute la maison, se précipitait aussitôt dans l'espoir de surprendre le mauvais plaisant et de lui tirer vigoureusement les oreilles. Un beau jour il fit telle diligence qu'il ouvrait la porte alors que le jeune prince n'était pas encore caché, et ne pouvant pas l'attrapper à la course, il se vengeait du moins en le menaçant de l'atteindre une autre fois et de lui frotter les oreilles ; tout cela accompagné d'un torrent d'invectives, d'injures proférées dans le language populaire, et dans un *argot* dont le prince n'avait idée. Il avait pourtant retenu quelques-uns de ces mots, et le soir autour de la table, Guillaume, car c'était son nom avant de monter sur le trône de Grèce, demanda à son père l'explication de ces mots étrangers.

Naturellement le roi Christian ne manqua point tout d'abord de demander à son fils comment il se faisait qu'il connût pareilles expressions, et le jeune prince ne se fit guère prier pour raconter en riant son exploit de la journée. Le roi ne l'entendait point ainsi, et il ordonna à son fils de retourner immédiatement à la maison où il s'était permis pareille inconvenance, de sonner cette fois paisiblement, d'attendre que le portier vint lui ouvrir, et de s'excuser enfin auprès de lui du dérangement qu'il lui causait depuis si longtemps.

Il n'y avait pas à répliquer ni à hésiter. Le jeune prince s'en retourne donc assez penaud, sonne, et attend sa victime. Celle-ci vient à pas comptés, et quelle n'est pas la stupéfaction du bonhomme quand il reçoit le polisson qui l'a troublé tant de fois par ses carillons intempestifs.

"Ah ! je te tiens donc enfin, coquin, cette fois, tu ne m'échapperas pas." Le prince royal quoique troublé de cet accueil, réussit cependant à expliquer au portier que son père l'a envoyé pour qu'il s'excusât auprès de lui du mauvais tour qu'il lui a joué tant de fois.

"Ton père, mais quel est ton père ? répond le brave homme un peu calmé par ces excuses auxquelles il s'attendait si peu.

"Mon père, c'est le roi, monsieur."

On pense si notre homme se contenta de pareilles excuses, et s'il fut encore question de tirer les oreilles du mauvais garnement qui n'était autre qu'un prince royal.

D. B.

## Variétés

### La fausse émulation

Beaucoup d'enfants n'étudient, ne travaillent que dans l'espoir d'un prix. Ce qu'ils veulent, c'est la récompense. Au lieu de s'instruire pour s'instruire, ils ne rêvent que de distancer dans les concours leurs camarades.

Ils raisonnent mal, d'ailleurs, s'ils raisonnent. Le succès dont ils font leur unique but, ils peuvent ne pas le remporter, malgré l'application la plus persévérante. Un échec les confondra et les découragera. Que, tout au contraire, ils triomphent et bientôt ils n'attribuent plus aucune valeur aux efforts accomplis par eux pour obtenir ce succès, qui ne leur aura procuré, somme toute, que quelques jours de joie et d'orgueil. Ils se trompent et ils nuisent à eux-mêmes. La récompense n'est pas le but ; le but, c'est de devenir un homme, un homme instruit, éclairé, sage, un homme courageux et bon. Vouloir seulement briller est funeste. On s'abaisse par la vanité, tandis que par une modestie réfléchie, c'est-à-dire une modestie qui s'accorde avec une digne et ferme conscience, on s'élève.

### L'idolatrie à Madagascar

Un des officiers français du corps d'occupation de Madagascar a eu l'occasion de faire dans le voisinage du massif de l'AnKatara, de curieuses observations sur le culte des idoles. Une de ces idoles vénérée est, d'après ce qu'il nous rapporte, un morceau de bois d'arbre sacré couvert de soie et attaché par un fil au moyen duquel on lui fait exécuter des mouvements, à la stupéfaction et à l'édification des fidèles persuadés que l'idole est animée. Les prêtres de ce culte logent tous dans des maisons de bois : la pierre et la brique ne doivent jamais abriter le dieu. Les fidèles sont coiffés de façon à se distinguer des autres Malgaches ; leurs cheveux sont roulés en papillottes comme ceux des femmes et retenus par des épingles en corne.

## GRAND CONCOURS

### Lettre du jour de l'an à un ou une amie

CONDITIONS DU CONCOURS :

1° La lettre ne devra pas dépasser quatre pages d'un papier à lettre ordinaire, ou pourra être plus courte.

2° Le concours est pour tous les neveux et nièces de Tante Ninette. Les prix seront divisés en deux catégories : pour les petits jusqu'à 13 ans, et pour les plus grands depuis treize ans.

3° Chaque concurrent devra mettre son âge au bas de la lettre ; il peut, s'il le veut, signer d'un pseudonyme.

4° Toutes les lettres devront être envoyées jusqu'au 30 de novembre inclusivement ; il ne sera tenu aucun compte des lettres arrivées après l'expiration du délai indiqué.

Voici la liste des prix qui seront donnés pour ce concours. Ceux accordés aux petits jusqu'à 13 ans ne seront pas les mêmes que ceux gagnés par les concurrents plus âgés.

LISTE DES PRIX :

1° Pour mes nièces depuis treize ans : 1er Prix : Le journal de Marguerite, par Mlle Monniot, trois superbes volumes.

2° Pour mes nièces jusqu'à treize ans : 1er Prix : Une splendide bonbonnière.

3° Pour mes neveux depuis treize ans : 1er Prix : "Les Anglais au pôle Nord," magnifique volume orné de gravures.

4° Pour mes neveux jusqu'à treize ans : 1er Prix : Plume, porte-crayon et coupe-papier.

## Bloc-Notes

"L'HABITUDE est chère au pauvre cœur humain." Je ne me rappelle plus qui a écrit cela, ni même si la citation est tout à fait textuelle, cependant je sais que le sens est le même et je désire en faire l'application aux diners annuels de Nazareth.

Le premier banquet de charité auquel j'assistai, quand je vins à Montréal, fut celui de l'Institution des Aveugles, rue Sainte-Catherine. Je m'y amusai tant et si bien que j'y retournai l'année suivante. Depuis, je n'y ai manqué que rarement et pour des raisons absolument majeures.

Et chaque année, je vois revenir la date de ce diner avec infiniment de plaisir ; j'y retrouve un courant de sympathie que j'ai rarement éprouvé ailleurs dans des réunions du même genre. Puis, on revoit aussi les mêmes figures, les mêmes amies et jusqu'aux bonnes sœurs Poirier et Lamoureux qui, malgré leur peur de voir leurs noms dans les journaux, me disent amicalement : Bonjour, Françoise !

Tout cela et la raison encore d'un excellent diner m'attirent à Nazareth. Car pour un *frichti* et du bon, c'est à Nazareth qu'on le trouve. Je ne vous dis que ça. Je n'ai rien vu de mieux en fait de banquet de charité et je ne saurais ajouter davantage. La nouvelle présidente, Mme A. Turcotte, a soigneusement gardé les traditions de l'ancienne, Mme Raymond ; tout marche au doigt et à l'œil, à la satisfaction générale.

Ces éloges n'ont peut-être que le mérite d'être aussi sincèrement pensés qu'écrits ; tout de même c'est quelque chose en un siècle où tant de choses sont écrites sans être pensées. C'est le 15 novembre, au soir, qu'a lieu le banquet de charité à l'hospice des aveugles de Nazareth.

*

Enfin, nous avons la Bibliothèque ! Mais comme nous l'avons échappé belle ! Ouf ! j'en ai encore la chair de poule. Je voterais volontiers pour que l'on fit, jusqu'à la fin des siècles, mention de M. l'échevin Laporte, qui a proposé, purement et simplement, ainsi que le JOURNAL DE FRANÇOISE l'avait suggéré, la construction de l'édifice d'abord.

Oui, la Bibliothèque d'abord et le reste sera donné par surcroît. Remerciements donc à M. l'échevin Laporte, qui, par parenthèse, est un abonné de notre journal, ce qui n'explique peut-être pas grand'chose, mais ce qui ne gâte rien non plus.

Les échevins se suivent, mais ne se ressemblent pas, hélas ! Quand je pense qu'il s'en est trouvé un pour proposer la destruction du Château Ramesay ! Toucher à ce reliquaire ! Heureusement, le projet n'ayant pas été accueilli avec enthousiasme, n'aura pas de suite, souhaitons-le.

Ayons le culte du passé, des souvenirs qui nous en restent encore. Ce sera la sauvegarde de notre langue et de notre nationalité.

***

Mademoiselle Alice Savard doit donner un concert à la salle Karn, le mercredi, 26 novembre.

C'est son début, en qualité de chanteuse, devant le public montréalais.

Mlle Savard est fortement recommandée par M. le professeur Achille Fortier, qui affirme qu'elle possède une voix de contralto d'une rare étendue et toutes les autres qualités nécessaires à une bonne chanteuse.

D'ailleurs, il sera facile de le constater nous-mêmes en nous rendant au concert de Mlle Savard. Nous devons à une compatriote cette marque de notre intérêt, et, si le professeur Fortier s'exprime d'une façon aussi catégorique sur le compte de son élève, c'est qu'elle le mérite à tous égards. Qui sait si nous n'assisterons pas aux premiers scintillements d'une étoile !

D'ailleurs, les artistes qui ont promis leur concours à Mlle Savard nous assurent seuls d'une soirée charmante : Mme Archibald, pianiste distinguée ; puis, messieurs J. Goulet, Dubois, R. Pelletier, A. Lamoureux, A. Laliberté qui sont trop connus pour en reparler davantage. Songeons par dessus tout à donner à une Canadienne l'occasion de faire connaître et d'affirmer son talent.

***

L'abondance des matières me force à remettre à un autre numéro, une crit que sur le livre de Monsieur E. Z. Massicotte, *Conteurs Canadiens-français du XIXe siècle* et *Théorie du Merveilleux dans la Littérature française et canadienne* par M. Jules S. Le Sage. M. le Dr de Grandpré, qui a écrit une savante étude sur les Huguenots, mérite toutes les félicitations et tous les remerciements. Je me promets le plaisir d'en reparler plus longuement plus tard.

***

M. Henri Fabien vient d'exposer à la galerie des arts, chez MM. Morgan, square Phillipps, une série de tableaux qui témoignent que notre jeune compatriote n'a guère eu de loisirs, en France, durant les trois ans qu'il y a travaillé. Nous avons visité les tableaux de M. Fabien avec tout le plaisir et l'empressement que nous mettons à nous intéresser aux œuvres de nos artistes canadiens. Plusieurs toiles, entr'autres : La Pêcheuse d'Etaples, les Rochers de Bel-Angenets, Sérénité, un effet de lumière très réaliste, m'ont semblé fort agréablement faits. Je suis heureuse de dire que ces tableaux ont rencontré l'approbation d'artistes connus tels que MM. Franchère, St-Charles, Dyonnet et Brymner. Il ne me reste donc rien à ajouter après une critique aussi entendue que celle de ces messieurs. M. Fabien doit retourner sous peu à Paris, et, les personnes qui désireraient acheter quelques-uns de ses tableaux avant son départ, feraient bien de se hâter. En attendant, souhaitons succès et prospérité au jeune peintre.

***

Les dames patronnesses de l'hôpital Notre-Dame viennent d'ouvrir des cours d'hygiène pratique où toutes les femmes sont cordialement invitées. On y enseigne la manière de préparer les remèdes, les pansements, les premiers soins à donner à un malade avant l'arrivée des médecins, enfin, mille choses utiles et de réelle nécessité.

Ces cours, qui sont absolument gratuits, ont lieu le deuxième mercredi de chaque mois, à l'hôpital Notre-Dame. Toutes les femmes, toutes les jeunes filles, sont priées, dans leur intérêt, d'y assister.

FRANÇOISE.

N. B. — Je répondrai sûrement, quelque jour, à la lettre de Louisonnette.

## Cuisine facile

BŒUF A LA MODE A LA CANADIENNE. — Qu'il soit de l'épaisseur de trois doigts, poudrez-le de farine, bardez-le et faites-lui prendre la couleur à petit feu en le remuant ; ajoutez, une heure après, des tranches de carottes, trois oignons tranchés, poivre, sel, têtes de clous de girofle, du thym et de la marjolaine, à votre goût ; il faut une chopine d'eau.

TOMATES FARCIES AU GRAS. — Choisissez de grosses tomates bien rouges et autant que possible d'égale grosseur ; fendez-les en deux sur le travers, enlever les graines à l'aide d'une cuiller à café, rangez-les sans dessus dessous sur un tamis afin d'en laisser égoutter l'eau ; hachez fin du lard gras, un peu de veau rôti et froid, quelques champignons, une échalotte, une pointe d'ail et du persil ; mettez cette farce dans une casserolle avec un peu de beurre, salez, poivrez et tournez à la cuiller de bois pendant quelques minutes et sur feu doux ; liez avec quelques cuillerées de bon jus, retirez du feu et garnissez-en l'intérieur des tomates ; rangez celles-ci sur un plat à gratin préalablement huilé, saupoudrez-les de mie de pain et faites cuire doucement avec feu dessus et dessous ou au four du fourneau, la cuisson terminée, dressez-les dans un plat et servez.

## Conseils utiles

PLUMES DÉFRISÉES. — Les plumes de chapeaux défrisées par la neige, la pluie et l'humidité, se refrisent toutes seules si on les tient—avec précaution pour ne pas les griller—au-dessus d'un réchaud allumé.

LES ŒUFS. — Bien des moyens sont préconisés pour conserver pendant longtemps leur fraicheur aux œufs. Voici un procédé qui a le mérite d'être très simple, et qui est fort efficace. Déposer au fond d'une caisse de bois une couche de sel, et planter dans cette couche les œufs, le gros bout en bas, mettre une nouvelle et une épaisse couche de sel, puis, une nouvelle rangée d'œufs placés de la même façon et ainsi de suite.

**CORS-VERRUES-DURILLONS**

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

**Cors, Verrues et Durillons**

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE.-Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

## L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et déve'oppe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e'les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

---

# JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste

**531a RUE SAINT-DENIS**

MONTREAL

---

# Coaltar Saponine

## DESINFECTANT

## CICATRISANT

### Admis dans les hopitaux de Paris

**TRES EFFICACE CONTRE LES**

PLAIES,
CANCERS,
ANGINES,
SUPPURATIONS,
ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

## L'Hygiène de la Toilette

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

SE MEFIER DES CONTREFAÇONS

---

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

# HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**

MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande
Accords et réparations exécutés par M. Rivet

TEL. EST 2351

---

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . . . .

**N. BEAUDRY & FILS**

Bijoutiers Opticiens

270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

---

## Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**

FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

**L. J. A. Surveyer**

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

---

LIBRAIRIE

## J. O. Beauchemin & Fils

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

### NOUVEAUTES

- LA FEMME ET LE CLERGE, par l'abbé Bolo. 1 vol. in 12 ........ 0.6
- UN SOIR A HERNANI, poème par Edmond Rostand. 26 février 1902. Jolie brochure........ 0.25
- JOUETS DU DESTIN, roman illustré de quarante-quatre gravures d'après Macchiati, par Longard de Longarde. 1 vol........ 0.88
- MESSIRE WOLODOWSKI, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, auteur de *Quo Vadis*, traduction du comte Wodinski. 1 vol. in 12........ 0.8[illegible]
- LETTRES A FRANÇOISE, par Marcel Prévost. 1 vol in 12........ 0.8[illegible]
- LE JARDIN DU ROI, roman par Paul et Victor Margueritte. 1 vol. in 12........ 0.88
- PAGES D'HISTOIRE, par le Vicomte E. M. de Vogüé. 1 vol. in 12........ [illegible]
- LE RAYON, scènes évangéliques, par M[illegible]. 1 vol. in 12........ 0.88
- UN POETE FRANÇAIS. François Coppée par Georges Druilhet. 1 vol. in 12........ 0.88
- LES DERNIERS DE PEKIN, par Pierre Loti. 1 vol in 12........ 0.[illegible]
- JACINTHE, roman par Georges Beaume. 1 vol........ 0.[illegible]
- CAS DE CONSCIENCE, par Champol. 1 vol........ 0.[illegible]
- LA JEUNESSE DE LA GRANDE MADEMOISELLE. 1627-1652, par Arvède Barine. 1 vol........ 0.85

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## La Vestale

A Mademoiselle Hélène Vacaresco.

*La vestale, à genoux au pied du saint autel,*
*Dans la nuit qui descend grave et silencieuse,*
*Le regard fixe et plein de son âme anxieuse,*
*Veille le feu sacré qui doit être immortel.*

*Un souffle peut l'éteindre et, du haut de son ciel,*
*Vesta, sombre déesse, en serait furieuse ;*
*Sur l'homme elle ferait crouler l'ombre envieuse,*
*Et tous les cœurs humains mourraient, brûlés de fiel.*

*Dans le temple de l'Art éternel, une flamme*
*Depuis le monde brille où va s'éclairer l'âme*
*Souffrante du réel et pleurant sur son mal ;*

*Pour qu'elle n'aille pas, triste, en l'ombre traîtresse*
*Se perdre, avec vos sœurs, ô très blanche Prêtresse,*
*Entretenez le feu sacré de l'idéal !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1902.

---

## Y songez-vous ?

SONGEZ-VOUS aux chants de Noël ? Moi, j'y rêve dès que vient décembre, et les échos de leurs délicieuses harmonies charment mes heures de travail et de flânerie. Leurs refrains montent sans cesse du cœur aux lèvres, m'accompagnent partout et prêtent une séduction de plus à la gaieté des rues, à la splendeur des étalages.

Oh ! la douceur enchanteresse de de ces antiques mélodies ! la simplicité touchante de cette poésie au rythme naïf et franc !

Et dire qu'ils s'en vont nos vieux noëls, qu'ils ne restent plus en notre mémoire que par la puissance du souvenir ! Car, c'est vainement que, chaque année, nous le redemandons ; ils s'en vont, ils disparaissent, ils ont disparu, ostracisés par le prétendu goût moderne.

Cela prend à mes yeux les proportions d'un désastre national. N'est-ce pas affaiblir dans les cœurs deux sentiments également nécessaires au bonheur et à l'union d'une nation : la foi et le patriotisme ?

Les noëls nous viennent de nos pères ; ce pieux héritage, qu'ils avaient eux-mêmes reçu de nos aïeux communs, est le premier article du testament qui atteste notre origine en affirmant nos droits. Ne sont-ils pas surtout l'expression de foi vive et pure de leur âme chrétienne ? cri sincère et vrai dont la génération actuelle, imbue de doutes et de sophismes, retrouve encore l'écho dans la majesté profonde de cette nuit solennelle.

Cependant, délibérément et de parti-pris, on les retranche des cérémonies du culte, ces premiers monuments de la poésie religieuse. Le modernisme, ce modernisme qu'on blâme tant ailleurs, s'introduit jusque dans nos temples. Plus de chants grégoriens : on ne se fait plus porter en terre qu'aux notes étrangères d'un *Dies Iræ* ou d'un *Libera* fin-de-siècle, et la fête de la Nativité comme celle des Morts a perdu l'harmonie de ses sublimes accents.

Il y a quelques années, causant avec M. le chanoine Bruchési, je lui disais combien il était regrettable que, dans une époque comme la nôtre, où le vent de l'incrédulité souffle si fort, nous ne gardassions pas, dans une parfaite intégrité, les douces pastorales d'antan, pour rappeler, au moins une fois l'année, les saintes traditions, et raviver dans les cœurs l'étincelle de foi qui menace de s'éteindre sous les cendres épaisses de l'indifférence.

Je me souviens parfaitement que M. l'abbé Bruchési partageait aussi cette opinion. J'étais heureuse de me remémorer cet incident au moment de son élévation au trône archiépiscopal, dans l'espérance secrète que le nouveau titulaire, faisant acte d'autorité, prescrirait dans les églises de son diocèse les vieux noëls à l'exclusion de tous les autres.

Mais le goût des maîtres de chapelle et des organistes continue de prévaloir : hors de la musique classique, pas de fêtes, et les cinquante-deux dimanches qu'ils ont, pour remplir de leurs savantes variations nos rebelles oreilles, ne leur suffisent pas. A peine avons-nous à la messe de l'aurore quelques cantiques laissés à de timides voix, tandis que ténors, barytons — et tous les fidèles, d'ailleurs — regagnent leurs foyers.

Ce qu'il nous faut, dès le coup de minuit, c'est le *Ça Bergers*, *Les Anges dans nos campagnes*, *Nouvelle agréable*, l'*Adeste Fideles* et tous ces chants attendrissants de grâce et de simplicité primitive qui font plus de bien à l'âme que la musicalité la plus parfaite.

Cela, dis-je, et c'est assez. Rien de plus, rien d'autre.

Songeons, encore, aux jeunes générations. Que leur restera-t-il, à elles, plus tard, si ces refrains pieux ne jettent pas en leurs tendres cœurs le germe des croyances divines et le respect des augustes traditions... Oh ! mères, enseignez-les à vos enfants ces chants qui prient ; réservez à leur maturité les émotions douces qu'ils auront de les écouter encore, tandis que s'embellira pour eux le souvenir de votre chère et douce image....

FRANÇOISE.

## Destinée

ELLE n'avait pas eu de berceau ; il y a des êtres qui n'ont pas droit à cette douceur berçante, —peut-être bien ? — puisqu'elle n'en eut pas !

Elle n'avait pas eu de mère ; il y a des enfants qui se passent des genoux pour s'asseoir, des bras qui enlacent, des poitrines qui gardent les têtes petites ; des chansons qui font naître les rêves ; des baisers qui donnent le paradis... elle n'avait pas eu de mère !

Elle n'avait pas eu d'amour ;—il y a des cœurs où l'amour ne fleurit pas ? puisqu'elle n'en eut pas !—Jamais on ne lui sourit ; elle ne put donc devenir jolie ;... elle resta laide, avec ses yeux tristes, sa bouche creuse, ses joues hâves ; laide avec sa taille informe, ses épaules hautes, son cou décharné, ses bras longs, ses cheveux fades ; laide avec ses robes misérables qui l'enveloppaient sans l'habiller, ses chapeaux disgracieux qui l'enlaidissaient encore : toute laide enfin !

Pauvre elle !

Elle regardait partout, espérant voir quelque chose rire, pour elle, dans la nature : tout lui grimaçait ! Un jour, elle recueillit un moineau pour aimer quelque chose ; elle passa de longues heures près de la cage rustique à contempler cette " petitesse " riante ; elle lui disait mille riens, heureuse de parler sans trop savoir ce qu'elle disait, c'était le tendre inexprimé de son âme qui allait à l'oiseau...... Lui, non plus, ne comprit pas... le moineau s'est enfui... elle ne songea plus aux oiseaux.

Elle planta un rosier, pour respirer le parfum des belles fleurs ; elle donna à la plante, rosée, soleil et caresses ; le rosier ne fleurit jamais, il s'étiola et mourut. La pauvre assistait à l'agonie et pleura les roses jamais venues, et le rosier ingrat.

Elle descendit alors vers la grève silencieuse ; elle écouta la chanson plaintive des eaux calmes, et le rugissement des ondes déchaînées ; elle se para d'algues marines, et les perles humides de la plante tombaient sur son cou maigre, lui donnant l'illusion d'une caresse... c'était une douceur inconnue qui l'enivra...

Elle s'endormit, sur la rive déserte, et pendant que la pauvre rêvait au paradis d'amour, la vague la prit dans sa froide étreinte, et l'emporta...

Un pauvre pêcheur la recueillit en penchant la main, telle une épave que l'on saisit au passage ; il la coucha dans la berge malpropre, insouciant de savoir si cette masse inerte, remuerait encore. Elle était si laide avec ses cheveux collés aux tempes, ses lèvres bleuies, et ses traits tirés ; laide à n'en plus faire pitié ? et l'homme rude qui ne connaissait pourtant guère le délicat et le beau, restait insensible devant la misérable inanimée.

A l'hôpital on la soigna, et la pauvre se plaignit si tristement qu'un médecin attendri, voulut calmer sa douleur. Il lui inocula la grande " calmante " ; maintenant elle dormit et rêva de si belles choses, songes d'amour idéalement berceurs ; tout ce qu'elle n'avait su imaginer, se réaliser, elle fut si heureuse qu'elle en guérit. La vie lui refusait tout ; le sommeil lui donna l'illusion apaisant d'un bonheur incroyable.

Alors, on vit la misérable peiner dur pour obtenir la joie endormante ; tout ce qui vivait de force et d'intelligence en elle, avait ce seul but : gagner l'enivrement des nuits. On la rudoyait, on lui criait : morphinomane ! Ce mot injurieux lui était doux, puisqu'il résumait sa joie ; joie factice, mais la seule que la pauvre ait jamais connue. La fatale passion la courbait atrocement, ses membres se tordaient, sa pauvre face s'horrifiait, ses yeux fous avaient des lueurs terribles ; mais elle n'était pas méchante. Jamais elle ne frappa les enfants qui l'insultaient ; jamais elle ne proféra une injure ou un reproche ; indifférente à tout, elle ne demanda plus rien, à qui, lui avait tout refusé.

Elle mourut bientôt, sans révolte, sans agonie, minée par le poison cruel ; elle mourut dans son rêve, n'ayant jamais fait le mal, pauvre victime de la vie, qu'une tendresse aurait fait grande, mais qui n'en eut jamais.

On la mit dans une boîte brute, que le prêtre miséricordieusement aspergea d'eau sainte, et dans le coin le plus triste du cimetière, on ensevelit la pauvre femme.

Elle n'avait pas eu de berceau ; elle n'eut pas de tombe.

Destinée !

MADELEINE.

## La Loi de l'Homme

C'EST M. Paul Hervieux, qui, sous ce titre et dans une pièce demeurée célèbre, a cinglé d'une magistrale façon, l'injustice de la loi de l'homme se protégeant lui-même au détriment de la femme.

Notre édilité offre, en ce moment, au grand écrivain français, un nouveau thème à sa juste indignation, en voulant priver les femmes locataires, payant les taxes, de leur droit de vote. Comme toujours ce sont les femmes qui écopent !

Nous attirons l'attention sur l'article, *La question du jour*, de Mme Gérin-Lajoie ; il sera difficile à nos échevins de ne pas se rendre à la justesse des raisonnements de notre collaboratrice et d'ignorer plus longtemps dans *la loi de l'homme*, les droits des contribuables féminins.

FRANÇOISE.

---

Quand une femme vous parle, regardez ce que disent ses yeux.

Le cœur de la femme s'attache parce qu'il donne, le cœur de l'homme se détache parce qu'il reçoit.

VICTOR HUGO.

## La question du jour

A coup sûr, personne n'ignore que messieurs les échevins disposent en ce moment du sort des femmes électeurs. Puisqu'il s'agit de nous, que nous sommes en cause, il ne nous est pas permis d'ignorer la question ; aussi je veux la jeter devant vous, mesdames, telle qu'elle se pose, faisant voir à quels principes elle se rattache, ou la raison de son existence, l'état dans lequel elle apparait actuellement, la transformation qu'on veut lui faire subir et les raisons qui ont décidé la Commission siégeant pour les amendements à la charte, de modifier la loi actuelle.

Le grand principe, car il y en a toujours un, l'axe autour duquel tourne toute l'organisation municipale, peut se traduire ainsi : Celui qui porte les charges du contribuable, doit exercer sa part de direction dans les affaires publiques, ou autrement dit, celui qui paie a droit de vote. Dans le fond, c'est l'affirmation du droit de propriété. Voulez-vous vous rendre compte de la force, de la valeur de ce principe, interrogez là-dessus votre père, votre époux, votre frère. Vous saurez bientôt s'il serait prudent aujourd'hui de l'anéantir, ce principe, et quels désordres entraînerait sa disparition, si quelqu'un s'avisait de l'ébranler.

Voyez-vous, rien qu'à cette pensée, l'indignation qui monte au front de ces messieurs ?

Voyons maintenant quelle application la loi fait de cet axiome que nous venons de poser. C'est le moment de vous donner ici le texte de la loi portée en 1899, du moins sur la clause qui nous intéresse spécialement :

Art. 43. Les personnes suivantes, âgées de 21 ans révolus, sujets britanniques, et qui ne sont frappés d'aucune incapacité légale, ni autrement privées de leur droit de vote en vertu de cette charte, sont inscrites sur les listes des électeurs, qui sont dressées conformément aux dispositions ci après, savoir :

PROPRIÉTAIRES

Sec 1. Toute personne du sexe masculin et toute veuve ou fille majeure, inscrite sur le rôle d'évaluation et de contribution foncière en vigueur, comme propriétaire ou occupante de bonne foi de bien-fonds, dans la cité, d'une valeur de $300.00 ou au-dessus etc.

LOCATAIRES

Sec. 3 Toute personne du sexe masculin et toute veuve ou fille majeure, tenant feu et lieu dans la cité en vertu d'un bail, dont le nom est inscrit sur le rôle de perception des taxes en vigueur comme locataire de maison ou d'habitation, de partie de maison ou d'habitation dans le quartier pour lequel la liste est faite, de la valeur de $300.00 ou au-dessus, ou de la valeur annuelle de $30.00 ou au dessus, d'après le dit rôle.

Comme nous avons pu le remarquer, le vote aux élections municipales est accordé d'une part aux femmes propriétaires, de l'autre aux femmes locataires.

Or voici ce que messieurs les échevins veulent retoucher dans notre charte. Ils proposent de maintenir le vote des femmes propriétaires, avec quelques modifications que je ne puis vous expliquer ici dans un si court article ; et, ils demandent que les femmes locataires n'exercent plus les franchises électorales.

J'aimerais vous démontrer avec des chiffres précis, relevés sur les listes électorales, lesquelles sont déposées à l'Hôtel de Ville, que l'exclusion des femmes locataires entraîne la privation du droit de vote pour une partie considérable de la population féminine. Malheureusement, ces données ne me sont pas encore parvenues, et je constate en passant qu'il serait très désirable que les intéressés pussent prendre aisément à l'avenir, des renseignements de cette nature ; il s'agirait de mettre sous forme de statistiques un résumé des listes.

Quelles raisons donnent maintenant messieurs les échevins pour biffer d'un trait, un droit acquis légitimement et qui, à première vue est juste et équitable. Oh ! c'est ici que le terrain devient très peu solide. Ce n'est pas le principe de l'équité qui est discuté ; je vous l'ai dit au commencement, ils sont très avisés ces messieurs, ils savent les dangers qu'ils courraient à ce jeu. Tous admettent, en théorie, que les femmes propriétaires et locataires devraient voter, mais, disent-ils, dans la pratique, elles refusent d'exercer ce droit, très peu d'entre elles vont au bureau de votation, et qu'arrive-t-il alors ? En accordant le droit de vote aux femmes, on ne bénéficie pas de leur influence, et on ouvre une porte aux fraudes électorales.

Cet état de choses assurément n'est pas contestable, soyons de bonne foi, cela est vrai. Depuis trois ans les scandales ont été nombreux ; des jeunes gens sans scrupules, des hommes sans conscience, après avoir eu la certitude que d'honnêtes femmes ne se présenteraient pas pour voter, ont pris les noms de celles-ci pour en doter des femmes infâmes, et avec ce vote, qu'on avait accordé à une brave fille gagnant honnêtement sa vie, à une veuve élevant dignement sa famille, on a fait de ce vote non pas un instrument de moralisation, non pas un mode d'élever la conscience publique, mais un auxiliaire du mal.

Doit-on remédier à cet état de choses ? Il est évident que oui, ceci est une nécessité urgente. Or que faut-il faire ? Voilà le point sur lequel il peut surgir bien des opinions différentes A l'Hôtel de Ville, ces messieurs ont proposé un moyen radical et se sont exprimés ainsi : " Il est résolu que les veuves et les filles locataires n'aient pas droit de vote."

Sont-elles donc les auteurs des fraudes électorales, ces dames ? Pas que je sache. Et qu'édicte-t-on contre les vrais coupables, contre ces hommes pervers que flétrit l'opinion publique, ceux qui pratiquent la fraude ? Dites, est-ce à eux ou aux femmes possédant l'exercice d'un droit légitime et n'en abusant pas tout au moins, à porter la peine de cette faute ?

Singulière logique, à coup sûr, qui punirait non pas le voleur, mais celui qui se laisserait voler. Soit dit entre nous, mesdames, à nous laisser faire ainsi, nous mériterions assurément ce beau titre de sexe imbécile qu'on nous a pompeusement décerné pendant le moyen-âge !

Que se dégage-t-il de tout ceci ? Ne vous apparait-il pas clairement qu'il est nécessaire de développer le sens de la responsabilité chez les femmes. Est-il permis aujourd'hui, avec la diffusion de l'instruction, d'ignorer que la barque qui nous entraine, qui entraine la pauvre humanité est tiraillée de droite à gauche par des courants divers qui la mènent à bon port ou qui la brisent sur les écueils. Dans la direction à imprimer, nul élément, si petit qu'il soit, n'est à dédaigner ; tous doivent concourir au salut commun, c'est-à-dire au progrès.

La femme, là comme ailleurs, doit y faire son devoir, son influence doit

y rester toujours la même, bienfaisante et moralisatrice ; elle est l'éducatrice par excellence. La loi, aujourd'hui, pour centupler le pouvoir d'action de la femme a mis dans sa main le scrutin électoral, c'est lui remettre le levier le plus puissant qui soit pour réaliser ses idées les meilleures, les plus élevées ; va-t-elle le refuser, le laisser tomber ?

Le dernier mot n'est pas dit au Conseil-de-ville. Ces messieurs sont encore prêts à reconsidérer la loi électorale ; les législatures provinciales étudieront ensuite la question et statueront finalement sur ce sujet. C'est aux femmes à défendre leur cause.

MARIE GÉRIN-LAJOIE.

## Musique

NOTES BRÈVES SUR LES GRANDS CONCERTS PARISIENS.

*Ma chère directrice,*

VOUS me demandez pour votre journal, — cette gentille revue de la famille Canadienne – quelques mots sur la musique dont je m'occupe. N'est-elle pas devenue ma carrière ?

Vous parler de tous les concerts classiques qui me passionnent, ce serait long et la place qui manque déjà à vos collaborateurs leur serait trop rognée ; mais très volontiers, je mettrai vos lectrices musiciennes au courant de ce qui me restera en mémoire de plus marquant.

Aujourd'hui je suis encore sous l'impression d'un des derniers Concerts Colonne du Châtelet. Le programme en était très chargé mais très divers.

Deux symphonies, la troisième de *Bramhs* (première audition) et la grande *neuvième* avec chœurs, de *Beethoven*, un *Concerto* de *Shumann*, et une œuvre inédite, *La Toussaint*, de *Victorin Joncières*.

Accueil très froid à la *troisième symphonie* de *Bramhs*, œuvre de couleur grisaille, intéressante parce qu'elle est signée d'un maître à succès, mais dépourvue d'inspiration pure et géniale.

Le seul trait saillant sur le fond terne du premier morceau, c'est la phrase mise en relief par la clarinette. Le second motif avec une inconcevable insistance nous sert des réminiscences fâcheuses du Zampa d'Hérold.

Le *proco allegretto*, lui, est mieux personnel : son lied en ut mineur porte le cachet de cette bizarre poésie qui est l'essence même de l'imagination de l'auteur, seulement ce n'est qu'un épisode, une arabesque.

Sans le dernier mouvement qui a déridé les connaisseurs, on se demanderait pourquoi M. Colonne a mis en lumière cette 3ième symphonie de Bramhs ; c'est évidemment ce final qui a trouvé grâce devant lui par un bijou : le *diminuendo* inattendu qui survient après un éclat de sonorité vigoureuse : A un ingénieux appel des cuivres conjurés, soudain se glisse un quatuor des cordes dont les sonorités onduleuses vont se perdant en sourdine, peu à peu, comme en un murmure divin.

Le jeune Lazare Lévy avait à *pléyèler* ce beau *Concerto* en *la mineur* de *Schumann* que les pianistes ont en prédilection à juste titre. Le *blond petit Lazare* a eu un beau succès, et il a été impeccable de mesure et de notes, ce qui est à enrégistrer.

La chose dans l'inédit de cette séance était l'œuvre d'un quasi revenant, celle de M. Victorin Joncières.

On sait que Victorin Joncières fut d'abord un peintre de valeur avant de s'essayer à l'art symphonique musical.

Compositeur de quelques essais timides, l'ambition lui vint, un jour, de faire ses débuts dans un orchestre, de trouver là un moyen d'étude et d'initiation.

Il habitait au boulevard Pigalle, tout près du café Charles dont l'orchestre venait d'annoncer qu'il exécuterait prochainement, à une messe solennelle de Saint-Pierre de Montmartre, une Marche religieuse de l'un de ses artistes : M. Massenet.

M. Joncières ne jouait que du tambour....

Bast ! il fallait oser. Il proposa son concours qui fut accepté. On le plaça à la batterie à côté du *timbalier* : le futur auteur de *Manon*.

Depuis ce jour mémorable les deux *instrumentistes* s'étant liés, les deux compositeurs restèrent amis. L'un a beaucoup produit : le gros triomphe ne lui déplait pas... quelques-uns lui reprochent d'avoir méconnu sa vraie note. L'autre s'est éclipsé : pourquoi ?

Nous donnant *La Toussaint*, poème idéal, M. Joncières rentra en scène avec une très belle composition d'un d'un envol réel soutenu de qualités maîtresses.

Que dire de ce colossal chef-d'œuvre qui a nom "*Neuvième symphonie avec chœurs*," de Berthoven ? Les plumes de nos plus distingués critiques ont épuisé tous les détails de son analyse. Je me range avec les principaux d'entre eux dont l'expérience et le savoir me soutiennent pour placer cette Neuvième Symphonie tout de suite *après* la cinquième (en do mineur). Non qu'elle soit une œuvre inférieure : les envolées du génie y abondent ainsi que les plus belles trouvailles harmoniques, et le pathétique le plus émouvant s'y rencontre comme la tendresse la plus exquise ; mais la cinquième symphonie est d'une structure parfaite ; les grandes lignes, les détails infimes, tout s'y tient, fait corps, dans une harmonie qu'il est difficile aux plus grands génies d'atteindre et qu'il est impossible de surpasser.

Comme solistes, nous avions Mesdemoiselles de Nocé et Dorigny : MM. Daraux et C. Jean, qui se sont fort bien tirés de leur tâche difficile, portés par le bel ensemble de l'orchestre.

Un bon salut à toutes mes futures amies du Canada.

SUZANNE DE MARGUERON.

Paris, 15 novembre 1902.

## Aux abonnées

Il est venu à notre connaissance qu'en beaucoup d'endroits, le service postal laisse à désirer, et que de temps en temps les journaux se perdent avant d'arriver à destination. Les abonnées donc, qui n'ont pas régulièrement reçu tous les numéros de notre journal sont priées d'en donner avis à l'administration laquelle s'empressera de leur faire parvenir, sans frais, les numéros manquant à la collection.

Nous aurons aussi grand plaisir à donner aux abonnées de la campagne, qui arrêteront à nos bureaux, toutes les informations dont elles pourront avoir besoin durant leur séjour à la ville, à leur recommander les meilleures maisons d'affaires, et à leur être utile enfin, autant que nous le pourrons.

## A propos de Théatres

DANS le précédent numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, une correspondante qui signe Jeannette m'a fait l'honneur de me prendre à partie.

Je m'étais bien promis de ne jamais répondre aux récriminations des gens qui penseraient avoir à se plaindre de mes critiques, mais si votre attaque, mademoiselle Jeannette, n'est pas violente au point de mériter les " foudres falstaffiennes," elle mérite du moins l'attention que l'on doit à une femme.

Vous m'accusez de partialité parceque je me serais montré plus sévère pour le Théâtre des Nouveautés que pour le Théâtre National, ou plutôt, vous m'accusez de favoritisme à l'endroit de ce dernier.

Plus loin vous me reprochez même d'avoir adressé trop de compliments à la défunte " Gaieté," dont vous dites sans crainte qu'elle était embêtante, parce qu'elle est morte.

C'est là une grosse malice, Jeannette, et si vous aimez mieux croire de ma part à du favoritisme qu'à du parti-pris, j'aime mieux croire de la vôtre, à une méchanceté qu'à un manque de discernement.

Dire d'un théâtre qu'il égaie le quartier de sa façade illuminée et que le choix de ses pièces est bien fait pour charmer un public " populaire," c'est plutôt là, ce me semble, un encouragement qu'une critique, et il est moins flatteur pour vous, mademoiselle, de me le reprocher, que pour moi de l'avoir écrit.

Maintenant je reconnais que je me suis montré plus sévère pour les " *Nouveautés* que pour le *National*. Cet aveu fait, et je suis trop jeune journaliste pour qu'il me coûte de le faire, voulez-vous me permettre de m'expliquer ?

Il est prouvé que l'on demande, en rapport de ce que l'on donne. Ce n'est pas beau j'en conviens, mais il y a trop longtemps que c'est comme ça, pour que nous y puissions quelque chose. Eh bien ! le théâtre des Nouveautés se pose avec raison, comme notre première scène française, et réclame de nous, par le fait, ce que nous lui devons. A notre tour, nous sommes en droit d'exiger de lui davantage que d'une scène populaire qui donne satisfaction, je le répète, dès qu'elle remplit ses engagements.

Vous avez écrit mademoiselle Jeannette, que ma critique ne produirait certes pas le même effet, si elle n'était pas encadrée de compliments au "National." J'en conclus donc que je ne suis pas aussi injuste que vous vous plaisez à le dire pour votre "théâtre de prédilection " et que vous m'en voulez plutôt de ces compliments que de mes remarques qui ont toujours été sincères. Comme vous, je trouve que la troupe des " Nouveautés " est digne de critique, mais je vous assure que je n'ai jamais voulu que cette critique fut ni acerbe, ni malveillante.

Pour ce qui est des remerciements que, selon vous Jeannette, les artistes ne me doivent pas, je vous ferai remarquer que je n'en attends pas. Eux sont là pour jouer les pièces du mieux qu'ils peuvent, moi j'ai fait de mon mieux en écrivant sur ces pièces et sur eux, mon feuilleton théâtral ; ils sont libres de penser de ce feuilleton ce qu'ils veulent, comme moi je suis libre de dire ce qui me paraît juste. Du reste, artistes dramatiques, ils appartiennent au public, tout entiers, et on ne parlerait d'eux ni en bien ni en mal que s'ils n'avaient aucune valeur.

Avant de vous quitter, je tiens à vous remercier Mademoiselle Jeannette, de m'avoir lu. J'aimerais avoir plus souvent l'honneur de votre voisinage pour discuter amicalement certains points d'art.

FALSTAFF.

## Roumanie

LA reine Elisabeth de Roumanie (Carmen Sylva) va faire paraître prochainement deux œuvres nouvelles. L'une d'elles comprenant cinquante - deux poésies forme un " Cycle des poèmes du vin du Rhin," elle est dédiée à l'Union des chanteurs de Cologne et est intitulée *Sous la fleur*. Le second livre qui n'est pas encore tout à fait terminé paraîtra sous le titre suivant *Mots que l'on chuchote*. La reine appelle elle-même ce livre, son ouvrage le plus sérieux.

---

La bonté va bien au génie : il est doux de pouvoir aimer ceux qu'on admire. JULES SIMON.

## Tribune Libre

*Madame la Directrice,*

Permettez-nous de remercier par l'entremise de votre journal, M. Albert Lozeau qui a pris si vaillamment notre parti contre Troubadour et de formuler, dans la générosité de notre cœur, un vœu en faveur de tous les troubadours québecois. C'est celui-ci : que toutes les belles " damoizelles" de la cité de Champlain, attendries par la déclaration d'un de leurs galants chevaliers, renoncent enfin à l'appellation de *Semi-Ready* dont elles gratifient sans cesse, les jeunes Québécois, parce qu'ils ne sont jamais, disent-elles ingénument à qui veut les entendre, qu'à demi-prêts à se marier.

Bien à vous, madame la directrice,

PLUSIEURS MONTRÉALAISES.

---

## EN GLANANT

**Difformités de quelques grands hommes.**

Un fureteur s'est amusé à établir la liste curieuse des grands hommes qui se virent affligés de quelques tours physiques.

De cette étude il paraîtrait résulter que la nature ne se montre pas toujours prodigue de ses dons à l'endroit des hommes de lettres.

Les littérateurs anglais semblent les moins favorisés. Presque tous furent atteint d'une difformité quelconque.

Shakespeare boitait de la jambe droite.

Byron boitait de la jambe gauche.

Milton était aveugle.

Pope était bossu.

Swift, l'auteur des amusants voyages de Gulliver, était difforme.

Les célèbres historiens Hume et Gibbon étaient d'une obésité phénoménale.

Ce dernier avait un nez si exigu et des joues si rebondies que Mme du Deffant, atteinte de cécité, lui ayant un jour palpé la figure—ce qu'elle faisait à tous les visiteurs qui lui étaient présentés pour la première fois, jet1 un cri d'horreur, se croyant victime d'une affreuse mystification.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXXV

JE fais tous mes efforts pour redevenir telle qu'auparavant ; mais rien ne va plus, et le seul résultat est de mécontenter et d'impatienter mon entourage.

Ah ! je suis si lasse ! Il me semble que mon cœur est de pierre et qu'à chaque pas il devient plus pesant. Et puis, dès que je marche, je suis tout essoufflée, chose que mon père ne peut souffrir, lui qui m'a si bien appris à ménager ma respiration. Je ne me reconnais plus moi-même. Je ne suis plus moi, il est vrai, mais ta fiancée, et ta fiancée seule vit encore en moi ; tout le reste est éteint, et n'a plus qu'une apparence de vie, sans âme !

TON ULRIQUE.

## XXXVI

Greifswald, 13 Juin.

Quelle enfant tu es, ma petite femme, et quelle femme, ma délicate enfant ! Tu voudrais mourir pour que je ne souffre pas. Oui, ce serait plus aisé que de vivre, mais je ne te permets pas cela. Je veux que tu vives, pour moi, par moi et en moi Voilà ce qui t'effraie et te fait reculer.

Il est vrai ; tu as raison aux yeux des gens soi-disant sensés, et d'après leurs maximes. Qui donc a jamais entendu dire qu'au bout de quatorze jours de fiançailles, (il y aura demain deux semaines que nous nous sommes parlé pour la première fois) on ne puisse vivre l'un sans l'autre. Mais je ne suis pas semblable à ces gens-là, et tu ne l'étais pas toi-même autrefois. Maintenant, au contraire, tu écoutes tout le monde, excepté moi. Tu veux placer audessus des miennes les lois des créatures inférieures, car c'est ainsi que je considère la plupart des hommes. Lorsque je te dis : "Ceci est juste" comment peux-tu réfléchir encore, si tu m'aimes réellement ? Tu ne dois connaître d'autre autorité que la mienne ; je ne conçois rien à ta façon d'aimer.

Mais tu dis que tu ne voudrais pas obéir aveuglément ; aussi je n'exigerai pas une aveugle obéissance ; je développerai ma pensée à l'intelligence masculine logée dans ta petite tête de femme. Je veux tranquillement te convaincre avec des faits, jusqu'à ce que tu voies et que tu sentes que tu dois me suivre, parce que j'ai raison.

Si jadis, rien ne me semblait valoir un effort, c'est que je me disais sans cesse : "Quand tu publierais la plus grande vérité que jamais cerveau humain ait enfantée, après quelques milliers d'années, elle cessera d'être vérité, et ton nom sera oublié avec elle, aussi complètement que celui des momies ensevelies dans les tombeaux des rois"

Des milliers d'années ne suffisaient pas à mon ambition. Je lutte aujourd'hui pour quelque chose d'immortel, que rien ne peut anéantir, car j'en ai joui, l'heure pendant laquelle je l'ai possédé en a été remplie jusqu'aux bords. Qu'est-ce que le plus grand succès de ma carrière auprès de l'instant où je sentirai ta tête sur mon épaule, où ma main glissera dans les cheveux ? Ce sera le seul moment de véritable existence dans ma vie apparente, toute de rêve.

Ma femme ! pardonne-moi ma nature étrange et sauvage ! Peut-être as-tu raison ? Je veux apprendre à ployer, je l'essaie réellement,—je ne puis pas. Plutôt mourir comme un chien que de supporter cette pensée, qu'au château, les tiens te poursuivent sans trêve, et que tes petits pieds se lassent au service des autres. Mets-les sur mon cou, écrase-moi, mais ne te fais pas ainsi la servante des autres ! Ulla, Ulla, aie pitié de moi et sois forte. Je mourrai si tu continues à ne ménager que ta famille

Tu dis que je t'estimerais moins, parce que tu t'élèverais au-dessus des préjugés de ta caste ?

Non ! La nature te créa libre, et librement tu dois te donner à moi. Nous marcherons la main dans la main au bord des nuages, et tout ce que ton imagination peut à peine rêver, je le réaliserai à moi seul, par mon amour infini qui donnera à mon âme un élargissement divin.

Cependant je suis un être terrestre et je ne puis rien, rien, même sur la femme à laquelle je consacre ce brûlant amour ! Ulla créature bénie, mon amour touche à la haine ; écoute-le ou je te forcerai à l'écouter.

TON BRUNO.

Voici déjà tes cartes de visite qui m'arrivent. J'en avait commandé de douze sortes, quelques-unes seulement pour moi. Si ma petite femme avait par exemple une nouvelle à me communiquer pendant une séance d'université ? J'ai pensé que cela arrivera souvent, car j'en ai fait faire cinq cents de chaque façon. Maintenant que je vois ce gros paquet, je m'apperçoit que j'ai été un peu excessif. Tu seras probablement de cet avis !

Je me suis tant amusé en les commandant ! Je voulais pouvoir au premier coup d'œil deviner la disposition d'esprit de ma petite femme. Lorsqu'elle sera mécontente de moi, elle m'enverra une "Altesse" ; lorsqu'elle m'aimera très fort ; ce sera : "Ulla".—Et à présent, tout cela est sur ma table et semble me railler. Je recevrai aussi bientôt ton papier à lettres. Je t'autorise même à conserver tes armes ; je me suis trouvé fort généreux en le faisant marquer pour toi d'un bel écusson d'or. Mais j'espérais en secret que tu aurais par contre la générosité de le brûler, ou de ne t'en servir que pour écrire à ta vieille aveugle, Hulotte.

Quand tes meubles viendront, j'arrangerai ta chambre. La ville alors me déclarera fou, ce que ma ménagère pense déjà. Je le deviendrai certes, si tu me laisses longtemps à genoux devant ton fauteuil vide,

BRUNO.

## XXXVII

Rauchenstein, 16 Juin.

Mon unique amour ! mon univers ! ma vie ! Le bon Dieu a eu pitié de moi et, pour la première fois il a permis que je fusse malade et que je pusse ne penser qu'à toi. Ah ! que c'était doux ; je te voyais jour et nuit, et

j'oubliais même l'affreuse douleur qui clouait sur l'oreiller ma tête, entourée et serrée d'un anneau de fer. Je souffrais tellement que je ne pouvais fermer les yeux. Bientôt je n'eus plus envie de les fermer, car tu étais toujours là, caché derrière les rideaux, ou près de moi dans un fauteuil, et la nuit, je croyais même tenir ta main. Je renvoyais tous ceux qui voulaient me soigner ; j'aimais mieux rester seule, car, dès qu'une autre personne entrait, tu disparaissais, méchant jaloux ! Et il se passait souvent une demi-heure, avant que tu ne revinsses. Bruno ! Bruno ! combien tu me manques ! A présent, tu es bien parti ! Je regarde dans tous les coins, je ferme les yeux, je retiens ma respiration, mais je ne te vois plus. Tout le monde se réjouit de ce que je me suis rétablie si vite ; moi, j'en veux à mon tempérament de fer qui m'a ravi mon seul bonheur !

Je crois vraiment, Hermès, que tu tiens l'amour des femmes pour quelque chose de faible, parce que tu es un dieu et t'imagines écraser le monde sous tes pieds, oubliant que nous autres femmes, nous nous attachons comme le lierre. On ne peut se débarrasser de nous sans nous faire périr ; nous ne savons que resserrer notre étreinte toujours plus étroite et plus impossible à dénouer. C'est pour cela que nous défions les plus terribles tempêtes ; c'est là notre force ! Nous ne pouvons quitter l'un pour nous attacher à l'autre ; notre salut est dans notre fidélité, et plus nos racines s'enfoncent profondément plus les nouvelles branches s'étendent avec vigueur pour s'enlacer au delà. Tu veux m'attirer violemment à toi ? Ce n'est pas nécessaire ! J'y viens de moi-même ; je m'étends vers toi, je t'entoure déjà de mille rameaux invisibles : je veux ne faire qu'un avec toi, comme si nous n'avions jamais existé l'un sans l'autre. Mais si tu m'arrachais brusquement de mes vieilles pierres, tu n'aurais plus dans la main que quelques branches flétries qui souffriraient, se dessécheraient et ne pourraient te prendre pour appui. Il y a des femmes qui sont des papillons ; d'autres des hirondelles, et l'hirondelle même revient à son propre nid. Il y a aussi parmi les femmes des camélias et des orchidées, d'une enivrante beauté, pour lesquels toutes les serres sont bonnes ; moi, je suis un lierre, un petit lierre sombre, que nul ne remarque et qui grimpe à un mur séculaire. Je ne suis ni brillante, ni belle, ni enivrante ; je ne sais ni voltiger ni planer. Je ne puis que m'attacher fortement à ce que j'aime, pour toute l'éternité.

Prends garde, Hermès, dieu païen, de toucher à ma Bible ! Il y a dedans une parole inquiétante qui parle de la bénédiction des pères et la malédiction des mères Et si tu n'étais pas un grand païen obstiné, tu dirais comme moi que le Bon Dieu nous envoie ce temps de lutte et de souffrance, afin de sonder notre cœur et notre âme et de savoir si notre amour est assez fort pour l'éternité.

Tu dis qu'il n'y a pas de bonheur dans l'amour ? Regarde-moi une fois dans les yeux, longuement, profondément. comme les derniers jours, et ose le répéter ! Non ! Un sourire involontaire glisse sur tes lèvres et dans tes yeux, pareil à un rayon de soleil, méchant ami ! Sur le Rhin, le proverbe dit : Cheveux crépus nature farouche ! Et tu as certes l'humeur aussi farouche que les cheveux frisés. Je finirai par trembler devant mon maître et seigneur. Tu m'as dit une fois que tu me tourmenterais volontiers à me faire pleurer, pour pouvoir ensuite me caresser et me consoler comme un enfant, et quand les autres me tourmentent, tu prétends les tuer dans ta rage ! Quel est l'enfant de nous deux, moi ou toi ?

Tu sauras, mon maître, que je ne pleure pas si aisément je suis une vraie mauvaise tête, nullement prête à fondre comme le beurre, dès qu'on l'approche du feu. Au contraire, le feu me trempe à la façon de l'acier, et tu tireras de moi des étincelles plutôt que de me fondre.

Tu t'es toujours imaginé que les femmes ne savaient pas penser à elles seules, que nous ne pensions qu'à l'homme et par l'homme que nous aimions. Te voilà à présent stupéfait de ce que je ne jette pas brusquement par dessus bord tout ce qui jusque-là m'a été sacré. Je trouve que c'est un peu trop demander et que celà confine à l'étroitesse d'esprit. Monsieur le socialiste et le bienfaiteur du peuple trouve la liberté, le premier des biens tant que personne ne lui résiste ; mais, dès qu'on est d'un avis différent du sien, cette liberté lui paraît aussi impossible qu'un rêve. Tu ne comptes pourtant pas devenir un despote, mon bien-aimé ? Jadis tu te félicitais de mon indépendance ; aujourd'hui, tu voudrais l'annuler. Autrefois, je devais être rebelle comme un garçon ; maintenant tu prétends me courber comme un brin d'herbe ! Vraiment, Hermès dieu savant, tu n'es guère logique en dépit de ta grande sagesse, devant laquelle je me suis toujours inclinée dès la première heure Tu me traites de lâche, parce que je ne veux pas quitter, la nuit, comme un voleur, la maison de mon père !

Bruno, songe seulement à ce que tu dirais, d'une autre femme qui agirait ainsi. A mes yeux, c'est là ce qui serait lâcheté ! Il faut bien plus de courage pour supporter les heures mauvaises et vaincre tous les préjugés par la patience et un inébranlable amour.

Si tu avais une fille, tu ne la donnerais à aucun prix à un oisif, à quelque mondain parfumé, qui vivrait de sport, et aurait autant de dettes que de cheveux sur la tête, quand même elle se traînerait à genoux devant toi jour et nuit et déclarerait qu'elle va mourir d'amour.

Et tu aurais peut-être raison, car, vraisemblablement, elle ne serait pas heureuse dans ce monde étranger, après que nous l'aurions élevée avec la plus grande délicatesse de sentiment et l'habitude sévère du travail. Tu penserais comme mon père : que son amour n'est qu'imaginaire, et qu'il faut chasser de sa cervelle cet enfantillage, d'abord par un excès d'occupation, et si cela ne suffit pas, des distractions. Ne le crois-tu pas, Bruno ? On me menace de distractions ; on parle d'une tournée de visites de famille.

Ne te mets pas tout de suite hors de toi. Je te ferai part exactement de toutes mes études et mes remarques, afin que mes lettres t'apportent quelque chose d'un peu plus intéressant,—pourvu que j'aie encore des yeux pour les autres, quand c'est toujours toi seul que je vois partout.

(*A suivre.*)

## L'épouse aux Etats-Unis, en Angleterre et en France

M. le juge Langelier nous écrit, de Québec, la lettre suivante :

J'AI voulu vous montrer l'intérêt que je porte à votre journal en traduisant pour lui un article que je viens de lire dans Ainslie's Magazine, qui, je crois, fera plaisir à vos lecteurs, et aussi à vos lectrices. Il y a tant de gens parmi nous qui ont de la femme et de la famille françaises l'idée que s'en forment les Américains, au dire d'Henry James, que j'ai pensé qu'il leur ferait plaisir d'apprendre qu'ils sont dans l'erreur et, surtout, de l'apprendre de la plume d'un écrivain Américain. Sa satire de la femme et de la fille Américaines ne plairont pas, sans doute, à celles-ci, mais vous devez en compter peu parmi vos lectrices, et si vous en avez, elles s'en prendront à leur compatriote d'avoir si mal parlé d'elles.

Veuillez accepter l'hommage de mes sentiments respectueux,

LE JUGE LANGELIER.

### L'épouse, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France.

Dans le dernier numéro du "Ainslie's Magazine," M. Henry James, le célèbre écrivain Américain, résume comme on va le voir les traits caractéristiques de l'épouse, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France :

#### L'ÉPOUSE AMÉRICAINE

L'épouse Américaine ne connaît rien des affaires de son mari, et ne s'en occupe ni peu, ni prou. Elle a pour lui une véritable affection. Même bien des années après son mariage, elle a encore envers son époux une sincère amitié. Mais aussi, il lui est si utile ! Elle lui concède volontiers toutes les vertus, sauf celle de savoir se rendre intéressant, et elle lui pardonne charitablement l'absence de cette dernière vertu. Elle le voit tous les jours partir et s'en revenir avec la régularité d'une horloge. Elle sait vaguement quelle est sa profession et son occupation, et l'estime mieux si elles sont de celles que l'on considère comme honorables, mais c'est à peu près tout ce qu'elle en connaît, et tient à en connaître. Elle le voit se lever de bonne heure, et se hâter de partir pour aller à son bureau, elle l'entend remuer tard dans la nuit au-dessus d'elle, et elle le sait probablement plongé dans un déluge de papiers et de documents quelconques, ennuyeux et bêtes, qu'il persiste à apporter tous les soirs à la maison pour les lire. Quelquefois elle le voit forcé de rester en ville pendant l'été, alors que le thermomètre est dans les quatre-vingt-dix, que la chaleur semble faire suer les murs même, et fait grésiller l'asphalte des trottoirs. Cette conduite lui paraît bien absurde, et elle préfèrerait le voir aller avec elle dans le coin frais qu'elle s'est choisi pour passer l'été. Pourquoi n'y va-t-il pas ? c'est ce qu'elle ne peut pas comprendre. C'est là pour elle, un de ces manques de sens commun qui l'empêchent de le prendre tout-à-fait au sérieux. Il ira quelquefois la rejoindre pour une couple de jours ; elle est alors très-gentille pour lui, sauf qu'elle le gronde un peu de ce qu'il est si affreusement maigre, et a le teint si hâve. Le malheureux mari, qui n'a guère de confort pendant qu'il est là, se laisse docilement conduire à la salle à manger trois fois par jour. Mais il est bientôt forcé de retourner en ville. Qu'y fait-il ? c'est ce qu'elle ne peut comprendre. Cependant les chèques pour payer les notes du ménage arrivent régulièrement. Elle fait absolument ce qu'elle veut, et reconnaît quelquefois qu'il est tout de même agréable d'avoir ainsi quelqu'un pour voir à ce que les projets qu'elle fait, et les arrangements qu'elle propose s'accomplissent si gentiment. Son mari est réellement ce qu'un bon mari doit être ; il fait son devoir à la perfection, et elle a une idée très-nette de ce qu'est ce devoir : il consiste à lui procurer tout ce qu'elle désire, à accomplir toutes ses volontés, à l'exempter de tout souci, de toute responsabilité et de tout ennui.

Elle est si sûre de lui, voyez-vous ! Il ne lui entre pas dans l'esprit qu'il puisse désirer quoique ce soit, ressentir un vide quelque part dans sa vie, éprouver la moindre contrariété, concevoir quelque chose de différent de ce qu'il a, et rêver une existence meilleure que celle qu'il mène, celle d'une espèce d'huissier domestique, d'un sommelier au dessus de l'ordinaire, d'un maître d'hôtel d'une espèce supérieure. Elle ne voudrait pas avoir un mari d'une autre sorte ; pourquoi alors pourrait-il désirer une femme d'une espèce différente ?

#### L'ÉPOUSE ANGLAISE.

En Angleterre, la femme est réellement l'associée de son mari. Qu'ils aient ou non les mêmes goûts, ils reconnaissent que le sort de l'un est irrévocablement lié à celui de l'autre, que leurs intérêts sont les mêmes, et qu'ils ont tous deux les mêmes motifs de bien faire les choses, puisque chacun d'eux doit avoir sa part dans le travail et dans les récompenses qui en sont la suite. Ils peuvent avoir entre eux des malentendus, mais ils font face au public ensemble La femme prend le plus vif intérêt à tout ce qui touche au bien être de son mari ; elle connait son revenu à un penny près, et elle gère sa maison comme un Chancelier de l'Echiquier gère les finances nationales ; elle voit à ce que le budget annuel, non seulement ne se solde pas par un déficit, mais fasse voir un excédant. Elle pratiquera, s'il le faut, la plus rigide économie, convaincue qu'en agissant ainsi elle ne fait qu'accomplir sa part des obligations contractées lors de leur mariage. C'est à son mari à faire de l'argent, mais c'est à elle à l'économiser. Elle ne projette rien pour elle-même indépendamment de lui ; elle ne le conçoit pas comme séparé d'elle en quoi que ce soit. S'il est dans la politique, elle partage ses ambitions avec zèle et intelligence. Elle écrit ses lettres et reçoit ses électeurs, elle étudie les Livres Bleus, et se met en état de comprendre les questions dont il lui faut s'occuper, de les discuter avec lui, de suivre sa carrière d'une manière intelligente. En réalité, elle lui appartient comme il appartient à elle. On ne fait pas un grand étalage de sentiment dans le ménage anglais après la première année de mariage, mais le lien d'un intérêt commun y devient chaque jour et chaque année, de plus en plus fort, et ce lien donne au mari et à la femme une unité de desseins et de sentiments qui, incontestablement, survivra aux toiles d'araignée de la sentimentalité.

L'ÉPOUSE FRANÇAISE.

En France, l'absorption de la femme par les intérêts de son mari est même plus intense encore qu'en Angleterre, parce que la vie du ménage typique y est moins large que celle du ménage anglais correspondant. Les Américains ont une idée singulièrement fausse de la famille française. Les romans écrits à Paris, surtout pour l'exportation aux Etats-Unis et en Russie, sont probablement la cause de l'idée blessante et bizarre que nous avons des mœurs françaises. La femme française que nous voyons à travers les prismes que nous prêtent messieurs de Maupassant, Prévost, Mendès, et Génisty, est une créature sensuelle, mais fascinatrice, dont tout le temps se passe dans l'intrigue, et dont toute l'éducation consiste à apprendre à conjuguer le verbe tromper. La généralité des Américains sont prêts à croire tout cela, parce qu'ils croient que le mariage français est une affaire de commerce et non une affaire d'amour. Il le compare d'une manière désavantageuse avec l'état de choses bien supérieur qui existe chez nous, où l'éducation sentimentale de la jeune fille commence alors qu'elle est encore en jupe courte, se continue au milieu d'une série de *flirtations* pendant les soirées d'été, et de promenades en charrette à foin pour se terminer à l'autel de l'hyménée, seulement lorsque la moitié de ses connaissances masculines lui ont mis leurs pattes sur le corps. Dans son ignorance, l'Américain ne connaît rien du parfait décorum de la vraie famille française, des mille conventions sociales que personne ne songe à enfreindre, de la pureté de pensée et de vie qui caractérisent la vie domestique. Il ne sait pas que l'étroitesse même de cette vie provient de ce que les membres d'une famille française se suffisent à eux-mêmes, tant leur union est parfaite. Rien n'est plus vrai que le vieux proverbe qui consiste à dire que les Anglais ont le mot HOME, mais que les Français ont la chose elle-même. La famille française constitue l'unité indivisible dans l'ensemble de la nation, et, dans cette famille, l'épouse n'est que l'autre moitié du mari, sa compagne, son associée, sa camarade, son amie loyale et dévouée.

## A travers les livres

Je ne saurais classer sous ce titre le travail savant du Dr de Grandpré sur "Les Huguenots en Amérique" ; cette étude, cependant, rentre fort dans le domaine de la bibliographie, et, à ce titre assurément, il mérite qu'on la mette dans la colonne réservée aux choses, et aux bonnes choses à lire.

J'ai passé une heure intéressante à parcourir cette conférence que le Dr de Granpré a faite dernièrement à Worcester, Mass., à une séance de l'Alliance Française. "Les Huguenots en Amérique" était un sujet bien propre à attirer et fixer l'attention des auditeurs, car, beaucoup de familles de la Nouvelle Angleterre comptent des huguenots parmi leurs ascendants, et ce sang, dont il n'y a point à rougir, coule encore, j'en sais quelque chose, dans les veines de plusieurs Canadiens-français.

La conférence du Dr de Grandpré, outre qu'elle soit très forte par sa documentation serrée, est bien soignée au point de vue littéraire. Ce qui ne surprendra pas ceux qui connaissent quel aimable littérateur se cache dans le Dr de Grandpré sous le manteau d'Esculape. Je suggère au conférencier de faire mettre en brochure son intéressante conférence.

Lecteurs, historiens, écrivains — et amis — tout le monde y trouvera son compte.

*Conteurs Canadiens-Français*, tel est le titre d'un nouveau livre que vient de faire paraître M. E. Z. Massicotte, déjà auteur des *Monographies de Plantes Canadiennes* et de plusieurs autres ouvrages.

Dans une préface fort bien faite, M. Massicotte dit qu'il a voulu réunir les écrits de "quelques écrivains canadiens-français qui ont tenté de sauver de l'oubli plusieurs de ces contes d'autrefois qui plaisaient à l'âme simple de nos pères...." Le but est touchant, plein de patriotisme et les écrivains qu'il a choisis parmi les conteurs canadiens, ont le droit d'être fiers de figurer dans ce recueil d'un cachet tout particulier.

Ces contes, auxquels viennent d'ajouter un vocabulaire de toutes les expressions canadiennes, historiques, géographiques et linguistiques, forment un volume de 320 pages, à toilette soignée qu'il sera avantageux de posséder en sa bibliothèque. Félicitations et remerciements empressés à M. E. Z. Massicotte.

M. Jules S. LeSage m'adresse une brochure intitulée : *Théorie du merveilleux dans la littérature française et canadienne.* J'avoue que le titre est séduisant, et comme l'auteur a consulté, pour écrire cet ouvrage, plusieurs écrivains de mérite, tels que De la Porte, Paul de St-Victor, Melchior de Vogné, Taché, Chauveau, l'abbé A. Nantel, etc, je n'ai aucun doute que la lecture sera aussi profitable qu'intéressante.

FRANÇOISE.

---

## Conseils utiles

NETTOYAGE DES THEIÈRES.—Les théières en métal prennent souvent une teinte brune à l'intérieur. Pour faire disparaître cette coloration, on y met un morceau de soude qu'on dissout avec de l'eau bouillante et on laisse cette solution dans la théière pendant plusieurs heures, après quoi on agite bien la solution et l'on rince à l'eau froide. La théière sera aussi blanche à l'intérieur qu'à l'extérieur.

COMMENT ON BLANCHIT LE LINGE JAUNI POUR AVOIR ÉTÉ LONGTEMPS ENFERMÉ.—Il arrive quelquefois que le linge devient jaune, soit pour être resté trop longtemps enfermé dans des malles ou pour avoir été lavé avec de l'eau trop chaude. Voici ce qu'il faut faire : trempez ce linge dans un vase de grès rempli de lait aigre. On y laisse ce linge cinq ou six jours ; ensuite on le lave dans de l'eau tiède.

---

M. Prud'homme est très en colère.

—Les journalistes, môssieu, de véritables malfaiteurs...

—Oh ! oh !

—Oui, môssieur, et d'abord, la meilleure preuve, c'est que l'on dit toujours : la bande du journal !

---

Un mahométan instruit, causant l'autre jour à un vieux résident du Punjab, lui dit : Maintenant que la reine est morte, allez-vous continuer, vous, Anglais, à saluer les dames en ôtant votre chapeau ?

— Mais certainement. Pourquoi cette question ?

—Ma foi, nous croyions que vous ne faisiez ce salut aux dames que parce qu'une femme était monarque dans votre pays.

# PAGE DES ENFANTS

## Simples Leçons

(Aux petits lecteurs de TANTE NINETTE)

Regarde cette fleur penchée,
Sous la brise fraîche du soir...
Dans le ciel la lune est cachée
Nulle étoile chante l'espoir,

A la voir ainsi, pleine d'ombre,
Frêle, inclinée et sans soutien,
Au sein de cette nuit si sombre
Mon cœur se sent ému !... Le tien ?...

Cette fleur tremblante et voilée,
C'est l'image de la candeur
Qui d'une âme s'est envolée.
Pauvre, pauvre âme ! pauvre fleur !

Vois-tu cette fleur, toute blanche,
Qu'aucune épine ne défend
Et qu'aucune brise ne penche ?...
Qu'elle fleure bon, mon enfant !

Comme elle s'ouvre fraîche et belle
Sur le rameau qui la soutient,...
Devant tant de grâce nouvelle
Mon cœur se sent joyeux ?... Le tien ?

Cette fleur, parfumant la terre,
C'est l'image de la candeur,
Qu'aucun souffle malsain n'altère,
Et ce trésor brille en ton cœur.

BELLA.

Montréal, nov. 1902.

## Causerie

ENFIN ! voilà le concours terminé, et je ne saurais assez vous dire, chers petits neveux et nièces, combien je suis heureuse de constater avec quel empressement vous avez répondu à mon appel. Le nombre de lettres reçues se chiffre à plusieurs centaines ! et j'ai eu bien du plaisir à les parcourir, car, toutes avaient un cachet particulier qui les rendaient particulièrement intéressantes.

Quelques - unes, cependant, n'ont point tout à fait saisi la condition du concours ; j'avais dit que la lettre devait être adressée à une amie, afin de permettre le ton badin et familier. Eh bien, quelques neveux et nièces, ont adressé leurs souhaits, qui, à une grand'mère, qui à un parrain, ce qui forçait à changer le style convenu et à en adopter un très respectueux. Il faut vous habituer, mes chers petits, à voir *juste* la chose que l'on vous demande et à ne pas dévier de ligne qu'on vous a tracée. Cela vous aidera beaucoup dans la vie et vous épargnera d'ennuyeuses méprises.

C'est la directrice du journal, secondée d'amies compétentes, qui a décidé les prix. On m'a bien demandé ma voix, mais je n'ai jamais pu me décider à la donner pour l'une ou pour l'autre au détriment du reste des concourants. J'aurais tant voulu que tous mes neveux et nièces eussent le prix, ce qui était bien à peu près impossible, n'est-ce pas ?

Toutefois, les prix décernés, les juges ayant trouvé plusieurs autres lettres très bonnes aussi, ont décidé de leur accorder au moins un prix d'encouragement sous la forme d'un petit souvenir de la part du JOURNAL DE FRANÇOISE. Je vous assure que cette décision m'a rendue bien joyeuse; ainsi donc, les neveux et les nièces dont les noms suivent ont été choisis comme ayant mérité une mention spéciale ; ceux et celles qui ont signé des pseudonymes sont priés de m'envoyer leur nom et leur adresse, afin qu'ils reçoivent des étrennes modestes, il est vrai, mais qui témoigneront de l'amitié que leur Tante Ninette leur porte sincèrement.

Voici : Lisette, Fleurette, Arlette, Fille du Moissonneur, Lolotte, Freska, R. L., Roberte, Isette M., Manon, Frederica D., Anne-Marie, Jeannette, Constante, Zanetta, Yvonnette, Fauvette M., Blanche T., Cécile H., Médée, Renée S., Suzon, Blanche Martin, Liette, Alexandrine M., George-Emile Boulay, Claude Melançon, Maurice Beauset, Henri de Varennes, Cécile B., Henriot, René Théberge, Andrée, Alice Théberge, Raymonde, Jeanne Hamel, Cécile G., Eulalie Galibert, Sébastienne, Charlie, Le Parrain d'Antoinette, Gustave B., Jean Louis C., Félicien David, Henriette C., Régine D. ; Comtesse Isaure est hors concours ; sa lettre est trop bien.

Je donne dans une autre colonne les noms des compétiteurs qui ont remporté les grands prix.

J'ai l intention d'organiser un autre concours pour Pâques, d'un genre tout nouveau et qui ne manquera pas d'intéresser la grande famille de

TANTE NINETTE.

### PRIX DU CONCOURS

**Décernés aux auteurs des meilleures lettres du jour de l'an à un ou une amie**

1° prix pour les grandes, " Le Journal de Marguerite " par Mlle Monniot : Joyeuse Ecolière.

1° prix pour les petites : Une splendide bonbonnière : Jeanne de Varennes, Waterloo.

1° prix pour les grands, " Les Anglais au Pôle Nord," volume orné de gravures : Bibi M.

2° prix pour les petits, Plume, porte-crayon et coupe - papier : Nomis (Malbaie).

Les heureux concurrents sont priés d'envoyer leur photographie dans le plus bref délai, afin qu'elle soit publiée dans le numéro de Noël ; Joyeuse Ecolière, Bibi M. et Nomis sont priés de donner leur nom et leur adresse.

## La chute des feuilles

(Pour la page de TANTE NINETTE)

JE suis toute triste... L'été s'en est allé, Flore aussi... et les feuilles tombent, couleur d'or et de sang. Pauvres feuilles ! Elles dansent leur ronde effrénée, fantaisiste, folle, désespérée... car le vent les entraîne dans un tourbillon, de la terre aux nuages, et les laisse retomber sur le sol humide... Les unes sont brisées, meurtries par les pieds du passant : tout est fini pour elles... D'autres sont jetées dans le cimetière aux blanches tombes des bébés, aux croix humbles des vieillards... D'autres encore, se cachent dans le campanile de la petite église, dont la cloche au son argentin appelle les fidèles, le soir, pour prier à la lueur des cierges bénis... Par la fenêtre entr'ouverte, elles entrent dans le palais comme dans la chaumière...

Il y en a qui, pressées dans des livres, sont des souvenirs tristes ou gais...

# PAGE DES ENFANTS

Mais la plupart font le brillant manteau d'automne de la terre : dans un mois peut-être, la neige aura silencieusement recouvert tous ces décors fanés de l'été...

Et je suis triste, triste... Ne l'êtes vous pas aussi, quand les feuilles couleur d'or et de sang, tombent ?... Dans cette saison qui vient, que de plaisirs pour les riches... que d'angoisses et de souffrances pour les pauvres !...

Y pensez-vous ? Moi, j'y songe et je suis plus triste encore...

JEANNETTE.

Octobre, 1902.

## Petite poste en famille

Merci à *Bella* pour la poésie qu'elle m'a envoyée, je regrette n'avoir pu la publier plus tôt. Merci aussi pour ses compliments, monnaie toujours très acceptée ; j'ai hâte que ses marmots aient l'âge de correspondre avec Tante Ninette.

Certainement, *Marguerite des Prés* que tu peux répondre aux questions données aux plus âgés que toi ; puisque tu t'en sens les forces, essaie tes ailes. Je regrette de perdre ton frère et ta sœur, pourvu qu'ils me reviennent aux vacances, n'est-ce pas ? Je n'ai pas vu ton nom au concours, petite amie, pourquoi n'as-tu pas essayé ?

Je viens un peu tard remercier *Comtesse Isaure* de ses charades, mais mieux vaut tard que jamais. Je publierai l'une d'elles bientôt. Quand je ne réponds pas tout de suite, gentille comtesse, c'est que je ne puis le faire ; il ne faut pas m'en vouloir et surtout ne pas bouder... Oh ! le vilain défaut !

—Merci *Jeannette* de ta composition. La prochaine fois, j'aimerais une narration de quelque endroit où tu es allée, ce genre me semble plaire beaucoup à mes neveux et nièces.

TANTE NINETTE.

---

On demande à Babylas :

—Je suppose que vous donniez à votre petit frère 9 dragées et que vous lui en repreniez 8, qu'est-ce que ça lui fera ?

Babylas.—Ça lui fera de la peine.

## * VARIETES *

Plusieurs bactériologistes accusent l'encre d'être un agent de contamination. Il a été soumis à l'examen soixante-sept échantillons d'encre. Ceux-ci contenaient une flore assez riche de bacilles de toutes sortes. Il est donc prudent de ne pas se piquer avec des plumes à écrire, de ne pas les humecter avec la langue, enfin, de boucher hermétiquement les encriers.

### L'Audition par les mains

Les sourds vont-ils avoir la suprême espérance d'entendre par leurs mains, ce qui est un mode d'audition peu banal ? C'est un professeur de Glasgow qui l'assure, mais nous lui laissons toute la responsabilité de son affirmation. A une représentation de Lohengrin, cet original physicien aurait disposé près de la rampe un phonographe ordinaire. L'appareil était relié par des fils électriques à un récipient contenant une solution saline. Dans ce bain électrisé, deux personnes sourdes mirent leurs mains ; elles auraient entendu...... par leurs doigts toute la représentation sans perdre une note !

### Un bouquet de proverbes japonais

Les absents s'éloignent chaque jour davantage.

Si tu es pressé, fais un détour.

" Je ferai cela si Dieu le veut," disait un homme ; mais cela n'avait aucun sens, car l'homme n'avait pas encore demandé la permission à sa femme.

Mieux vaut fuir que mal combattre.

Si petit que soit le cheveu, il a son ombre.

Les miettes sont encore du pain.

Il faut savoir se taire en parlant.

Les femmes se vantent de n'être pas devinées, et se plaignent de n'être pas comprises.

### Ressemblance

On parle de ressemblance de parents à enfants devant un petit garçon d'une douzaine d'années.

—Qu'on ne me parle pas de l'hérédité, dit-il. J'ai connu un collégien dont les parents étaient laids comme les sept péchés capitaux... Eh bien, tous les ans il obtenait le premier prix de *physique.*

—

Calino s'est commandé des bottines sur mesure et comme toujours son cordonnier les a faites trop étroites. Il s'escrime néanmoins à les mettre, quand arrive un de ses amis.

" Qu'avez-vous donc, Calino, à pester de la sorte ?

"—Ah ! mon ami, jamais je ne pourrai entrer dans ces bottines avant de les avoir portées au moins deux ou trois jours.

### L'accroissement de Londres

De toutes les capitales européennes, celle qui s'accroît plus rapidement, c'est Londres. C'est ainsi que le nombre de maisons construites l'année dernière dans la grande ville anglaise ne s'élève pas à moins de 14,591. Londres comptait lors du dernier recensement 767,679 maisons habitées, ce qui représente à peu près le sixième des maisons habitées en Angleterre et dans le pays de Galles. On sait qu'il n'y a guère à Paris que 85,000 maisons ; il est vrai qu'en Angleterre les habitations sont presque toutes petites, assez basses et ne comportent pas ces nombreux étages qui font ressembler les maisons de Paris à des casernes.

### Leçon d'arithmétique.

C'est dans une petite école du village. L'instituteur a vainement essayé de faire comprendre à ses élèves le principe de la soustraction. Il a enfin recours à un dernier moyen.

—Si, dit-il, d'un nombre entier je retire un quart, et cela quatre fois de suite, que reste-t-il ?

Silence complet sur les bancs de l'école.

—Vous ne comprenez pas ? Eh bien ! voici une pêche et je la coupe en quatre morceaux, vous les mangez. Que reste-t-il ?

Tous les élèves en chœur

—Le noyau.

## Bloc-Notes

J'ai eu le plaisir et la faveur d'assister à une réception donnée au couvent d'Hochelaga à Leurs Excellences, Lord et Lady Minto, et je regrette que l'impression, déjà commencée de la livraison actuelle, ne me permette pas de donner de cette petite fête un compte-rendu détaillé. Cependant, je tiens à consigner en peu de mots l'excellent souvenir que j'en ai gardé et la manière très simple et très digne avec laquelle toutes les choses ont été faites. Leurs Excellences ont reçu au couvent d'Hochelaga un accueil courtois sans servilité, poli sans obséquiosité, bien propre à leur inspirer une très excellente idée de nos maisons d'éducation religieuses et canadiennes. J'en avais, au fond de l'âme, un sentiment de fierté toute légitime.

Charmantes encore les décorations de la salle de réception, où, les feuilles d'érable, Dieu merci, dans leurs teintes variées, en faisaient les plus beaux ornements. La blancheur des draperies, la grâce des guirlandes fleuries, piquées de lumières, formaient avec les devises appropriées, un effet d'un goût exquis. C'est le secret des religieuses de savoir créer des choses ravissantes avec les décors les moins prétentieux.

Les enluminures des adresses ont été aussi vivement admirées. Courtes, les adresses, —la brièveté, dans ces occasions, est un art — avec quelques exagérations d'épithètes peut-être, mais bien rédigées, dans un style personnel, qui ne s'adresse pas à tous les visiteurs distingués, indifféremment, dans des lieux communs insupportables.

Lord Minto a répondu en français, et très bien répondu, sauf quelques anglicismes, mais cela même indiquait l'effort de plaire, et tout le monde a été content. Grand congé fut accordé aux pensionnaires, dont les frais visages et les toilettes blanches offraient un gracieux ensemble, et après la visite du couvent, les spectateurs, qui, n'ont pas eu de congé, eux, hélas ! retournèrent dans leurs foyers, enchantés de ce qu'ils avaient vu et entendu.

En causant, avec quelques maîtresses de classes, plusieurs méthodes saillantes de leur genre d'enseignement m'ont été révélées. Je me promets de revenir sur ce sujet et de le traiter longuement, car rien n'est plus intéressant, ni plus important aussi, que l'enseignement que l'on donne de nos jours à la jeune fille canadienne-française.

***

Une jeune fille qui signe *Louisonnette* m'écrit la lettre suivante :

*Ma chère Françoise,*

Vous ne savez pas qui je suis, mais vous savez comme moi les rudes batailles de la vie que des jeunes filles, et même des pauvres veuves sont obligées de soutenir tous les jours pour gagner leur pain, je parle surtout de celles qui sont employées dans les bureaux. Eh ! bien, je suis une de ces grandes batailleuses, c'est-à-dire une clavigraphe, sténographe, copiste, tout ce que vous voulez. Ce que j'ai eu de luttes à soutenir dans ma pauvre vie de clavigraphe ! vous seriez vraiment étonnée de les connaître. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir aujourd'hui ; j'arrive tout droit au but.

Savez-vous pourquoi les Canadiennes, je ne veux pas dire toutes, mais le plus grand nombre, n'ont pas de situations rémunératives ? C'est tout simplement parce qu'elles se jalousent trop, et que les plus favorisées de la fortune font aux autres une concurrence acharnée. Tout dernièrement, une de mes amies, connaissant les deux langues, sténographe, clavigraphe et teneur de livres, était employée dans un bureau où il y avait une autre clavigraphe beaucoup moins capable que la première puisqu'elle ne savait pas deux mots d'anglais. Mais elle s'offrit à travailler pour un salaire beaucoup plus minime que celui que l'on donnait à mon amie et alors, vous comprenez, ainsi que cela se pratique dans trop de bureaux, au plus bas prix, la préférence.

Il fallut donc à mon amie se chercher une autre situation. Elle alla voir des patrons qui avaient besoin d'une sténographe. Ils avaient eu soin de mettre sur l'annonce, qu'il fallait une jeune fille d'expérience, sachant parfaitement les deux langues, la sténographie anglaise et française, la tenue des livres, répondre au téléphone et quelque fois faire les commissions. Avec toutes ces exigences, on était en droit d'attendre un bon salaire, cependant, on ne lui offrit justement que le salaire gagné facilement par une jeune fille qui ferait, disons, par exemple, des boîtes de carton à la manufacture Wilson $4.00 par semaine ! Mon amie aurait eu davantage s'il ne s'en était pas présenté une pour accepter la besogne à ce prix minime. Que voulez-vous ? il y a des jeunes filles qui travaillent pour nourrir leur famille ; d'autres qui n'ont besoin d'argent que pour s'acheter des rubans et des colifichets. De là la terrible concurrence au désavantage des premières. Et qu'y faire ? "

J'avais déjà entendu parler de cet état de choses, mais j'avais espéré que ce n'était là que des cas isolés. La lettre de Louisonnette me prouve qu'ils sont malheureusement trop nombreux. Puisque les patrons ne savent pas récompenser d'une façon plus équitable les services immenses que peuvent leur rendre les femmes sténographes, clavigraphes et teneurs de livres, il n'est que juste que les employées se protègent elles-mêmes. Ainsi pourquoi les femmes sténographes et clavigraphes ne se formeraient-elles pas en association ? C'est le remède excellent contre les empiètements et les abus. Vous, ma vaillante Louisonnette, vous pourriez, ce me semble, prendre l'initiative d'un mouvement comme celui-là et le mener à bonne fin. Et si vous aviez besoin de mes services, il sont vôtres, vous savez. Ils le seront toujours pour toute femme qui travaille.

***

Je n'ai pas l'enthousiasme facile, et il a fallu vraiment que Mlle Savard eut une belle voix pour m'enlever comme elle l'a fait à son concert-début, à la salle Karn, le 26 novembre dernier. C'est qu'il y a vraiment en elle l'étoffe d'une forte artiste, et il ne faut pas permettre que cette grande vocation s'arrête en si bon chemin, car, il y a encore du travail à faire pour que Mlle Savard soit satisfaite d'elle-même et que ses compatriotes aient le droit d'être fiers de son talent natif. Oui, je l'affirme, il y a tout de l'artiste chez Mlle Savard, non-seulement le gosier, mais le physique, taille, maintien, ovale d'un visage pur et distingué. Je me permettrai de faire remarquer à la jeune chanteuse, de ne pas obstinément fixer ses yeux sur la feuille de musique placée dans ses mains, ainsi qu'elle l'a fait à sa première représentation. Il faut savoir regarder le public qui subit aisément le fluide magnétique qui se dégage d'une paire d'yeux intelligents.

Je souhaite à Mlle Savard du courage et de la persévérance, efforts, peines, labeurs, tout cela ne doit pas rebuter quand le but est aussi beau qu'il est élevé.

***

Les abonnées musiciennes du JOURNAL DE FRANÇOISE, liront avec empressement, la causerie musicale de notre collaboratrice, Melle Suzanne de Margueron. Il semble presque impossible de décrire les beautés classiques des chefs-d'œuvre dont elle parle, en une prose plus enlevée et plus vivante. Notre vocabulaire s'enrichit, à cette lecture, de mots et d'expressions qui font les délices des amateurs de bonne littérature aussi bien que celles des amateurs de musique. Félicitations à l'écrivain.

L'abondance des matières me force à remettre un article-critique de M. Edouard-Fabre Surveyer.

FRANÇOISE.

## Cuisine facile

COSSETARDE ECONOMIQUE. — Six onces de suif haché fin, six onces de raisins épurés, huit onces de corinthe, trois onces de mie de pain, trois onces de fleur, trois œufs, un peu de muscade et macis avec canelle, une demi-cuillerée à thé de sel, un peu moins d'une chopine de lait, quatre onces de sucre, et un peu de citron, mêlez le tout ensemble, et faites bouillir dans un linge beurré pendant l'espace de deux heures.

SOUPE À L'OIGNON ET AU FROMAGE

Coupez en tranches minces six moyens oignons que vous mettez dans une casserole avec du beurre et une pincée de sel ; faites-les revenir de belle couleur en remuant ; saupoudrez avec une cuillerée de farine et mouillez avec de l'eau bouillante ; salez, faites bouillir et retirez sur le côté du feu ; laissez ainsi cuire pendant un quart d'heure. Au dernier moment, poivrez. Faites, pendant ce temps, griller des tranches de pain et rangez-les par couches dans une soupière ; saupoudrez chaque couche avec du fromage et versez la soupe dessus.

1re ANNÉE — No 19 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 20 DÉCEMBRE 1902

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |




IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
| --- | --- | --- |
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## NOEL

*Depuis deux mille ans l'Impie a cherché*
*A tuer Jésus dans le cœur des hommes.*
*A sa tâche infâme il s'est attaché.*
*Jésus vit encore au siècle où nous sommes.*
*Toujours il vivra dans le cœur des hommes !*

*Depuis deux mille ans nous fêtons Noël ;*
*Nous fêtons Jésus le Sauveur du monde,*
*Et l'âme perçoit l'extase du ciel.*
*L'Impie a failli dans sa tâche immonde ;*
*Toujours nous fêtons le Sauveur du monde !*

*Tant que le soleil aura des rayons,*
*Il éclairera, d'année en année,*
*L'ineffable jour que nous célébrons.*
*Et toujours la paix nous sera donnée*
*Par l'ange du ciel, d'année en année.*

Madame Duval-Thibault

---



## Conte de Noel

DANS la nuit de Noël, quand les anges vinrent annoncer la naissance du Sauveur, les bergers ne furent pas seuls à entendre leurs chants.

Assez près de l'endroit où ils avaient conduit leurs troupeaux, vivait alors une pauvre veuve, nommée Sophronie. La main du Seigneur s'était appesantie sur elle : son fils unique, aveugle de naissance et encore enfant, était rongé par la lèpre.

Repoussés de partout, la mère et l'enfant avaient abrité leur malheur aux environs de Bethléem, dans une hutte solitaire et noirâtre qu'on distinguait à peine des rochers.

Ils vivaient là comme dans un tombeau et la malheureuse mère n'apercevait plus guère ses semblables que lorsqu'elle allait renouveler ses chétives provisions.

***

La nuit sacrée, la nuit à jamais bénie était venue.

Couchée sur son grabat, Sophronie s'était endormie, mais, ainsi qu'il arrivait souvent, la souffrance tenait le petit Joël éveillé.

Tout à coup, comme une ravissante mer d'harmonies, le *Gloria in excelsis* arriva à son oreille.

—Oh, que c'est beau ! s'écria l'enfant qui sentait une joie inconnue le pénétrer. Mère, entendez-vous ?... entendez-vous ?

Et de ses petites mains ravagées par la lèpre, il cherchait sa mère dans la nuit.

Sophronie se leva.

Emerveillée, croyant rêver, elle écouta le chant des anges. Comme son fils, elle sentait une joie divine

l'envahir et, pour se convaincre qu'elle ne dormait pas, elle ouvrit la porte de la hutte.

La nuit était changée en jour radieux et, chanté par des voix innombrables, le *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* retentissait dans l'espace...

Les chants cessèrent, la lumière s'évanouit, mais Sophronie, tremblante et ravie, demeura longtemps, longtemps sans rentrer.

Il lui semblait que les malheureux avaient maintenant, quelque part un ami. Elle sentait qu'une pitié sans bornes, qu'un amour immense, ineffable, infini, s'épandait sur le monde et, autour d'elle, de la terre glacée, des rumeurs d'allégresse s'élevaient partout dans l'ombre.

Le petit lépreux n'avait pas bougé ; quand sa mère revint à lui, il ne parut pas l'entendre.

Inquiète, elle alluma une torche à la braise ardente et l'éleva au-dessus de sa tête. L'enfant semblait avoir perdu le sentiment de tous ses maux ; son visage, couvert de pustules et d'écailles sanglantes, reflétait une joie étrange.

Et, heureuse elle-même comme elle n'aurait jamais cru pouvoir l'être, la pauvre femme se demandait en essuyant ses pleurs :

Que signifie ceci ?... Que s'est-il donc passé ? Sûrement il vient de nous arriver un grand bonheur...

***

Elle ne tarda pas à savoir ce qui en était, car les bergers s'empressèrent de raconter les merveilles dont ils avaient été témoins.

A qui voulait les entendre, ils racontaient comment les anges leur étaient apparus, comment, sur leur invitation, ils s'étaient rendus à Bethléem, où, dans une étable ouverte à tous les vents, ils avaient trouvé le Sauveur, un tendre enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Ce récit, fidèlement transmis au petit Joël, l'émut profondément.

—Il doit faire si froid dans l'étable, gémissait-il. Pauvre petit Sauveur !... Mère, si je n'étais pas un misérable lépreux je lui enverrais ma couverture... Mais il n'y faut pas penser, je suis un lépreux.

—Qui sait ? murmura sa mère, attendrie et pensive.

A la grande joie de l'enfant, après avoir un peu songé, elle prit la couverture, la roula et, d'un pas rapide, se dirigea vers l'endroit indiqué par les bergers.

Dans l'étable, par la porte en ruine, par les fentes des rochers, un vent glacial pénétrait. Il y faisait bien froid et à genoux dans la paille près de la crèche, le bœuf et l'âne soufflaient sur le divin enfant.

Il avait croisé ses mains mignonnes sur son cœur et rêvait au salut des humains. Il était bien beau, bien ravissant et la mère du lépreux l'adora avec des transports de joie et de tendresse.

La Vierge bénie entre toutes les femmes regardait silencieuse, attendrie.

—Il est le Sauveur du monde ? lui dit Sophronie.

—Oui, il règnera sur les âmes, et son règne n'aura point de fin.

La voix de Marie était si douce, que l'humble visiteuse osa demander :

—Pourquoi l'avez vous couché sur la paille au lieu de le tenir dans vos bras ?

—C'est qu'il est le Rédempteur venu pour expier, pour souffrir, répondit la jeune mère ; et son regard, qui respirait une compassion ineffable et profonde, s'arrêta sur l'enfant.

La veuve aurait voulu les regarder toujours, mais elle pensa au petit Joël qui l'attendait et dit à la Vierge :

—Vous êtes une heureuse mère. Moi, mon enfant est un lépreux... un objet d'horreur, de dégoût... Il n'a jamais vu la lumière du jour, mais il a un cœur généreux, mon petit Joël, et c'est de sa part que je viens. Il a su que l'enfant est couché au froid sur la paille et il lui envoie sa couverture.

La Vierge écoutait émue, mais souriante.

De ses belles mains, elle prit la couverture que la mère du lépreux avait déposée à ses pieds ; elle l'étendit sur le divin bébé qui n'avait pas de nom encore et, baisant l'un de ses poings roses, elle murmura :

—Il a eu pitié de vous, ayez pitié de lui.

***

Le feu s'éteignait au foyer de la veuve et le petit Joël sentait le froid le gagner, quand il entendit comme un bruissement d'ailes, autour de son lit.

Des mains qui n'étaient pas celles de sa mère étendirent sur lui une couverture moëlleuse, parfumée, et une voix, la plus douce qu'il eût jamais entendue, lui dit à l'oreille :

—Celui que tu as voulu secourir m'envoie vers toi. Tu vas voir la lumière du jour ; ton corps va devenir sain et beau.

Au même instant, dans toutes ses veines, l'enfant sentit courir un sang nouveau, généreux ; ses yeux s'ouvrirent et il vit un ange, rayonnant de gloire, penché sur lui.

Ravi, mais tremblant de crainte, il ferma les yeux.

—Ne crains rien, Joël, lui dit l'ange. Sur la terre, s'est levée la lumière qui éclaire la vie et la mort. Loue le Seigneur. A cause de Celui qui est là, dans l'étable, couché sur la paille, les malheureux seront désormais des êtres sacrés.

Souriant, il fit un signe et, à côté du lit de Joël, de la terre battue, surgit un arbre magnifique, lumineux, tout chargé de fruits, de bonbons, de jouets étincelants.

Le petit Joël poussa un cri d'admiration.

—Aime l'enfant de Bethléem, dit l'envoyé céleste. Et il disparut.

Telle est l'origine des arbres de Noël.



---

Les Canadiens-Français, bien qu'invinciblement attachés à tout ce qu'ils tiennent de leurs ancêtres de France, sont *Canadiens* avant tout, ce nom leur appartient depuis trois cents ans, car ils ont une histoire dont dont les fastes se sont déroulés sous le ciel du Canada.

EDMOND DE NEVERS.

---

Les regrets sont bon marché ; on en achète plusieurs avec une seule négligence

MME DANDURAND.

---

L'habitude des chagrins anticipés a pour inconvénient de nous les infliger tantôt en vain, tantôt en double.

F.-G. MARCHAND.

## Illusions de Noel

HÉLÈNE et Jeanne, avant de se coucher, avaient, chacune, pendu au pied de leur lit, un bas de laine, le plus gros qu'elles purent trouver. Santa Claus n'est-il pas très bon ? La cheminée n'est-elle pas très large ?

Et cependant un grave souci avait jeté comme une ombre dans leurs grands yeux doux. Raymond, le frère aîné, leur avait dit quelques heures auparavant que Santa Claus, comme le petit Poucet, n'existait que dans les contes ; que toutes ces histoires de descentes dans les cheminées étaient imaginées par les mères pour forcer les petites filles à être sages. Hélas ! comme cette première morsure du doute leur avait été cruelle ! "Papa, est-ce vrai ?" me dirent-elles, en venant se blottir contre moi, pensives et attristées, attendant le mot qui abrège ou prolonge l'enfance.

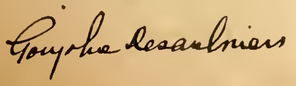
Oh ! alors, avec une tendresse infinie, je les pris sur mes genoux et longtemps, longtemps, je les caressai. Je ramenai peu à peu leur croyance égarée, comme le printemps ramène les hirondelles aux anciens nids. Tous mes souvenirs, les joyeux souvenirs des Noëls d'antan glissèrent, de mon passé, dans leurs jeunes âmes. Je réchauffai leur rêve à la chaleur de ceux que j'avais vécus. Je leur dis, pendant que leurs paupières s'abaissaient lentement, le grand voyage de Santa Claus sous les nuits polaires, sa bonté pour les petits enfants bien sages, ses belles poupées distribuées chez le pauvre comme chez le riche.

Je parlais encore, et déjà le sommeil avait apporté son apaisement, et le sourire resté sur leurs lèvres me disait que maintenant leurs yeux intérieurs s'ouvraient sur des cheminées qui montaient jusqu'aux étoiles.

Dormez, mignonnes, dormez. Demain, de vos bas de laine jailliront des joujoux et des bonbons. Que vous importe que le vieux Noël ait pris les traits de votre mère, pour se glisser discrètement au pied de vos petits lits.

Puissiez-vous les garder longtemps vos charmantes illusions ?

Que ne donnerais-je pas moi-même pour les avoir encore !



## Nos compatriotes Franco-Américaines

LEUR histoire est l'histoire de toutes les Canadiennes. Et les poètes qui ont chanté les gais sourires, les jolis minois, les beautés féminines du pays natal, seraient forcés de se répéter s'ils voulaient consacrer quelques strophes, rimer quelques sonnets à l'adresse des Franco-Américaines. Le rapprochement qui se fait entre elles n'est pas encore de l'atavisme, c'est le même cœur battant sous l'empire des mêmes sentiments ; ce sont les mêmes aspirations vers un idéal commun, c'est le même amour du beau et du bien ; leurs âmes, comme des harpes sœurs, vibrent avec une égale harmonie sous le souffle de la même brise patriotique et religieuse.

Chamfort a pu dire : "Les femmes n'ont besoin que d'être belles." Franco-Américaines et Canadiennes, épouses, fiancées ou sœurs sont là pour compléter sa pensée, et fournir les modèles de beauté rêvés par l'écrivain. Belles, elles le sont d'une beauté traditionnelle ; mais elles sont bonnes : la bonté, cette suave beauté de l'âme est surtout leur titre de prédilection aux hommages qui leur sont rendus. Leur nom, inscrit avec un discret orgueil sur les plus belles pages de notre histoire, y répand un parfum d'héroïsme, de vertu et de douceur qui ravive la fierté nationale dans les chants de victoire et rend moins douloureuses les blessures faites à l'âme par les souvenirs pénibles des jours de défaite. "O leum effusum nomen tuum."

Aux Etats-Unis, la femme canadienne a joué un rôle qui n'est pas assez connu. Pourtant, comme le disait Paul Marguerite, "les gens qui vivent ensemble et qui s'aiment s'entendent habituellement penser." Bismark, l'inflexible "chancelier de fer," proclamait en pleurant sur la tombe de sa femme qu'à cette dernière il était redevable de tout ce qu'il avait fait de bien dans sa vie. Ce témoignage, parti de haut, était-il autre chose que la voix de la justice, proclamant à la face du monde la douce mais salutaire influence de celles qui ont puisé dans leur faiblesse même le secret d'une force qui a donné aux œuvres du cœur et de la charité, une impulsion restée sans parallèle, après des siècles de progrès, de grandeur et de génie.

Sans doute, l'œuvre accomplie par la Franco-Américaine s'est développée dans un cadre assez restreint pour les laisser longtemps sur la liste des oubliés de l'histoire. Mais l'héroïsme ne pousse pas que dans les plaines immenses où les peuples passent avec un grand bruit d'armes. Il pousse, et le plus souvent c'est là qu'il fleurit, dans le cœur des humbles qui savent combattre pour un principe et ne reculent pas devant la tâche, toujours ardue, de conserver, malgré la persécution, malgré l'intolérance, malgré le fanatisme, les douces et fécondes traditions de leur race.

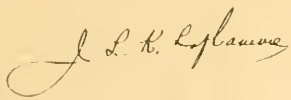
Les cœurs s'acclimatent peut-être, mais ils ne changent pas. Les Franco-Américains, après cinquante ans d'absence, chérissent toujours le pays natal avec une ardeur qui ne dépare pas l'attachement inébranlable, loyal, qu'ils ont pour le drapeau de leur allégeance. Mais, s'ils sont restés eux-mêmes, à qui le doivent-ils, sinon à celles qui, ayant pour mission d'égayer et de bénir leurs foyers en ont chassé la désespérance et conservé, dans toute sa beauté leur caractère ancestral.

Nous disons "la langue maternelle." Admirable expression qui résume bien, dans sa simplicité, la grandeur de l'œuvre accomplie par la Franco-Américaine. Les nôtres sont restés inébranlables dans leurs revendications parce qu'ils se sentaient appuyés, parce qu'ils étaient encouragés par des compagnes admirables dont le courage et l'amour ne se laissaient pas émousser par les déprimantes inconstances de la vie de labeur. Et les générations grandissaient à l'ombre de tels foyers, bercées aux chants nationaux modulés, dans une effable musique par les lèvres pieuses qui, penchées sur les berceaux, en éloignent les songes affreux pour y verser tendrement les pures joies enfantines.

Et les hommes, heureux de tant de paix, d'amour et de gaîté, se sentaient plus forts.

"Heureux, dit Michelet, celui dont la femme refait tous les jours le cœur

par la musique du soir ! " O mes compatriotes Franco - Américaines, qui chantera jamais la douceur de vos voix, la tendresse de vos cœurs, la limpide clarté de vos âmes ! Qui redira jamais la sublimité de l'œuvre que vous avez accomplie pour tout ce qui nous est également cher, la langue, la foi et les coutumes ! Qui redira la part que vous avez prise dans les triomphes que nous chantons avec tant d'enthousiasme, nous, les hommes, et dont nous réclamons pourtant tout le mérite !



Woonsocket, R. I.
le 12 décembre 1912.

Il est des hommes qui seraient injuriés de s'entendre appelés dévôts, et qui se laissent volontiers appeler Céladons et se vantent comme d'une prouesse glorieuse, de leurs succès criminels

LOUIS LALANDE, S.J.

## Restitution

Or, hier, dimanche, pendant que les grandes orgues, à Saint-Louis de France, pleuraient le *Rorate*, une jeune femme, en quittant précipitamment son prie-Dieu, laissa près de moi tomber une lettre. Je voulus la lui remettre ; déjà, elle avait disparu dans la foule massée en arrière de l'église et je ne pus même surveiller sa sortie.

La lettre, des feuillets sans enveloppe, froissée comme ces billets qu'on a longtemps cachés dans un corsage, resta entre mes mains. Pas d'adresse, ni de vedette ou de signature. C'était le message d'une inconnue à un inconnu plus mystérieux encore, et l'idée me vint, pendant que les orgues faisaient monter leurs voix suppliantes, dans la sonorité des voûtes, de la publier ici. Rien, en ce monde, n'est livré au hasard, et, la missive qu'on jette au vent, tôt ou tard accomplit la mission que la volonté supérieure lui a assignée.

La voici donc, dans sa parfaite intégrité :

"Je vous écris, ce soir, une lettre que vous ne lirez pas. Une lettre dans laquelle mon âme va s'imaginer mettre des nuances que les paroles, trop de fois, n'ont jamais pu vous exprimer. Pauvres femmes que nous sommes ! parce que les mots qui caressent nous viennent aisément aux lèvres, il faut les taire, et les hommes comprennent peu cette invincible fierté. Cette dignité féminine, que vous voulez pour votre mère, vos sœurs, vous irrite presque, dans celle que vous aimez, et, vous-même, mon grand ami, vous n'avez pas compris que, dans nos différends où votre susceptibilité m'offensait, je ne devais pas la première vous tendre la rameau d'olivier. Quand mon cœur criait après vous et le jour et la nuit, jamais vous ne l'entendrez, et, à cette époque où l'aurore des fêtes qui s'approchent, jette devant elle de gais et lumineux rayons, et éveille en moi tant de chers souvenirs, je ne me placerai pas, même comme par hasard, sur votre chemin pour vous les rappeler. Pourtant, qu'il m'est pénible et douloureux d'être seule à célébrer le retour de cet anniversaire ! je puis bien vous l'écrire dans cette lettre que vous ne lirez jamais. Oui, je songe, ce soir, avec la tristesse que, seules, les âmes malheureuses peuvent comprendre, à cette après - midi de dimanche, veille de Noël, que nous avons passée ensemble, et où nous avons été si heureux vous et moi. Car, nous sommes vraiment "ces deux qui vont ensemble " dont parle Dante à propos des âmes, et la cruauté des choses peut nous séparer mais non pas nous désunir.

Quelle est donc cette invisible meurtrissure qui s'est produite entre nous et qui, peu à peu, nous a rendus presque étrangers l'un à l'autre.

Etrangers ! comme ce mot semble invraisemblable, en effet, sous ma plume en vous écrivant. Je le répète à haute voix et l'atmosphère autour de moi semble soudainement s'être refroidie. Je le reprends, il est aussi méchant qu'injuste. Le lien qui nous rattache est toujours aussi fort et votre tendresse aussi réchauffante qu'autrefois. Il n'y a donc entre vous et moi que votre orgueil d'homme ; fléchira-t-il devant ma dignité de femme qui n'abdiquera jamais ? Partout où nous allons, cependant, nous recherchons, sans nous l'avouer, sans surtout rien en laisser paraître, les traces du passage de l'un et de l'autre. Mes amis, vous ne les estimez que davantage parce qu'ils sont miens. Les vôtres ? ah ! voilà ! ils ne m'aiment pas eux, et, lentement, pierre par pierre, ils élèvent le mur qu'ils voudraient voir entre nous. Est-ce à leur sujet que nous avons eu notre première discussion, puis une autre, puis beaucoup d'autres ? Je ne sais plus et je ne veux pas me le rappeler, ce soir, où je vous écris cette lettre que vous ne lirez pas. Je veux me donner l'illusion de vous causer comme aux beaux jours qui ne sont plus, et, vous dire ce que je n'oserais encore vous avouer, combien vous m'êtes cher et combien désolée est ma vie parce vous n'êtes plus là.

La vie ! la si courte, la si fugitive vie ! Et penser que nous en gaspillons comme à plaisir les précieux instants, qu'au lieu de chercher ensemble à la rendre et meilleure et plus douce, nous laissons chaque jour s'agrandir davantage la brèche qui nous sépare.

J'ai vu, l'autre matin que, cachée derrière les rideaux, je vous regardais passer, des cheveux qui blanchissaient sur vos tempes. J'en ai pleuré de peine Dans nos propos de jadis, c'était, vous vous en souvenez, votre joie de savoir que nous vieillirions ensemble, comme c'était mon orgueil et ma gloire de compter vos succès et d'encourager vos travaux.... Ah ! viens, dis-moi le mot qui fait tomber toutes les barrières et dissipe tous les nuages ; n'en dis qu'un et je saurais bien en trouver un autre plus doux encore pour te répondre. Ah ! l'infiniment cher qui ne se doute pas de ces choses et qui prend mon masque de calme tranquillité pour de la froideur réelle, ma réserve pour de l'indifférence ! Vite, hâtons-nous, la vie s'en va, reprenons notre travail à deux, nos propos d'intimité heureuse dans cette petite bibliothèque où " nos rêves ont cogné leurs ailes à tous les murs." A présent, c'est fini, je puis bien te le dire dans cette lettre que tu ne liras pas, mon cœur est irrévocablement fixé et comme dans l'Eternelle Chanson, je t'aime "Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain...."

La lettre finissait là.

Voilà ce que je lus, hier, dimanche, pendant que les grandes orgues à l'église de Saint-Louis de France, pleuraient la *Royale*...

Françoise.

Dans la vie publique comme dans les relations privées, l honnêteté est la meilleure politique, axiome trop souvent oublié de ceux qui se font un besoin de vivre da s l'arène parlementaire, qui en recherchent l'entrée avec passion et qui n'y travaillent que pour le gain, les honneurs ou le pouvoir

PAPINEAU.

## A cœur vaillant, rien d'impossible

POUR fêter dignement la Sainte-Catherine, et pour célébrer aussi son anniversaire de naissance, Jeanne L... a formé le projet de rassembler ses amis. C'est tout un évènement, car dans la petite paroisse de Charlebourg on ne connaît guère de réunion aussi grandiose.

Depuis six heures, les bonnes femmes de l'endroit, le nez collé aux aux vitres, attendent avec impatience les voitures des invités de la "demoiselle à M le Docteur".

Seule dans sa chambrette, Jeanne donne un dernier coup d'œil à sa toilette ; pour cadrer avec son teint mat, ses yeux bruns et sa chevelure, idem, notre héroïne, de taille élégante, port: une robe de mousseline rose thé, piquée de nœuds de velours noir. Ce n'est pas une beauté suivant les esthétiques aspirations de l'art, car son nez est un peu gros et sa bouche trop grande, mais l'expression spirituelle de ses yeux au regard doux, le sourire aimable qui illumine son visage, la font trouver parfaite par ceux qui s'approchent d'elle ou qui vivent dans son commerce intime.

Il est à peine huit heures ; Jeanne est déjà prête et se dispose à descendre au salon, quand des coups précités sont frappés à sa porte. Un pan de robe blanche se montre d'abord, puis une tête mutine, blonde comme les blés.

Jeanne pousse un cri :

—Marie ! quel plaisir ! Depuis quand es-tu de retour ?

—J'arrive, mignonne, répond la nouvelle venue, se jetant dans les bras de son amie. Figure-toi que je reçus ta lettre à Montréal, avant-hier soir, et quand j'y lus que tu donnais une soirée à l'occasion de la Sainte-Catherine, je n'y tins plus et une envie folle de revenir à Charlebourg pour ce jour-là s'empara de moi. J'inventai excuse sur excuse ; la maladie, pourtant bénigne de mon petit frère Hector fut le principal prétexte donné à ce départ précipité. Ma tante jeta les haut cris, ma cousine Laure était au désespoir, tant ma désertion dérangeait leurs plans. Tu te figures la jolie surprise faite à maman qui ne m'attendait pas plus que l'homme de la lune. Dans tout ce bavardage, j'oublie la chose principale, et je m'empresse de réparer ma faute. Tu sais tous les bonheurs que je te souhaite, ma Jeanne ; le petit présent que voici te prouvera que les amusements de la grande mé'ropole ne m'ont pas fait oublier ton souvenir, qui d'ailleurs ne m'a guère quitté de tout mon séjour à la ville.

—Toute reconnaissante que je puisse être de ton cadeau, ma bien chère Marie, cela ne me vaut pas encore le plaisir de te voir ici, ce soir. Que je suis contente que tu sois venue de si bonne heure. Assieds-toi là, à côté de moi ; nous allons pouvoir causer sans être dérangées. Voyons, t'es-tu bien amusée dans ton voyage ?

—Amusée ! fit Marie, levant les yeux au ciel, aucune expression ne pourrait te le rendre. Ah ! il m'est arrivé une aventure dans le convoi qui efface tout ce que Montréal avait pu me procurer de jouissance. C'est une d s nombreuses raisons qui m'ont fait tant me hâter de venir te voir, j'ai tant de choses à te raconter, oh ! mais des choses... et la jeune fille prit un air si comiquement mystérieux, que Jeanne ne put retenir un franc éclat de rire.

—Encore une conquête, je suppose; ma chère Marie, tu es incorrigible.

—Tu ris de moi maintenant, mais rira bien qui rira la dernière ; tu crois que je suis encore sous l'effet de mon enthousiasme, et que, dans quelques jours, j'aurai tout oublié ; tu te trompes, celui-là sera mon mari ou je ne me marierai jamais.

—C'est au moins le dixième de qui tu m'as dit la même chose. Mais parlons sérieusement. Comment peux-tu compter sur une flirtation de quelques heures en chemin de fer. D'abord, tu me permettras de te faire remarquer que la chose n'était guère correcte.

—Bon, je m'attendais à cette réflexion. D'abord, toi. ce n'est pas 23 ans que tu as aujourd'hui mais le double, voire même le triple Vois-tu, ma chère Jeanne, j'ai toujours remarqué que les gens qui s'en tenaient aux choses strictement correctes n'avaient guère de plaisir dans la vie ; il faut varier, vois-tu, tout en restant dans les bornes que permet la dignité, s'entend.

Je reviens à mon histoire. Pour calmer ton inquiétude, je te dirai que notre présentation s'est faite aussi bien que l'endroit le permettait. Voici : le wagon dans lequel je pris place était plein jusqu'au faîte, et j'avais réussi, en arrivant une des premières, à réserver un siège à côté de moi, sur une banquette, donnant pour prétexte à ceux qui me la demandaient qu'il était retenu. Crois-tu aux pressentiments, toi, la sérieuse Jeanne ? Eh bien ! moi j'y crois. Donc, au moment où le convoi s'ébranlait je vis entrer, à l'autre bout du char, un grand jeune homme brun, à l'air un peu mélancolique, à la tournure élégante, qui me plut tout de suite.

Ah ! me disais-je, si celui-là vient me demander mon siège, je n'aurai jamais le cœur de le lui refuser.

Je ne sais si le magnétisme y fut pour quelque chose, toujours est-il que le monsieur en question, après un coup d'œil rapide jeté autour de lui, se dirigea de mon côté. Je pris un livre dans ma sacoche de voyage et, dans mon trouble, je le tins, quelques secondes, ouvert la tête en bas ; une voix riche et bien timbrée me fit tout-à-coup lever la tête.

—Mademoiselle, vous permettez...

Si je permettais... Je pris pour lui répondre un de ces airs timidement ingénus que je réserve pour les grandes circonstances,—ces airs-là forment partie des munitions les mieux appréciées de mon arsenal d'innocentes coquetteries, et je fis mine de m'enfoncer plus avant dans mon livre, tandis que mon esprit trottait pour décou-

vrir quel prétexte je pourrais convenablement lui offrir de m'adresser la parole.

Je jetai des yeux furtifs sur le store que je ne pouvais baisser, ne me trouvant pas du côté du soleil. A bout d'arguments, je fermai mon livre, et me sentant observée, je fis mine de regarder par la fenêtre ; à cet instant, le volume que je tenais m'échappa et s'en alla rejoindre, sous la banquette, ma sacoche de voyage. Aussitôt, mon jeune homme se précipita pour le ramasser, je le remerciai, et peu à peu la conversation s'engagea. Il me déclina ses noms et qualités, je fis de même et, en moins d'une heure, nous étions devenus d'excellents amis. Il me dit venir s'établir à Charlebourg, sur le conseil de sa cousine, la vieille Mlle D., qui demeura près de deux ans dans notre joli village. Que l'on conteste maintenant l'utilité des vieilles filles ! Le notaire F., car le monsieur qui nous occupe en ce moment exerce cette libérale profession, se rendait précisément chez elle pour quelques jours avant de venir prendre ses quartiers définitifs dans notre village. Jeanne, toi qui t'évertues toujours à me chanter que les hommes ne valent pas le huitième du mal qu'on se donne pour eux, tu trouveras que celui-ci est d'une tout autre pâte que les autres. Je te jure que mon jeune homme n'est en rien semblable à ceux de son sexe. Seulement, je lui reprocherai un défaut : il est trop maigre.

—Comment ! il est maigre et notaire ! Tu avais raison de me dire que celui-là n'était pas comme les autres, car, moi je n'ai toujours connu que des notaires gros, gras et bien portants. J'en étais venue à croire que l'habitude de rédiger des contrats de mariage était pour beaucoup dans le secret de leur bonne mine ; il faut croire que le monsieur dont tu parles n'a pas profité de la recette. Quel dommage tout de même qu'il n'ait pu être ici pour ma soirée ; j'en aurais été si heureuse pour toi. Je donnerais tout au monde pour qu'il te vît dans cette robe blanche et ces boucles bleu pâle qui sient si bien à ton teint de blonde.

—Il ne perd rien pour attendre, reprit Marie finement. J'aurai alors une robe plus fraiche et des nœuds plus coquets. Je te prie de croire que je suis rompue à ces sortes d'exercices, j'en ai acquis des forces d'athlètes qui m'étonnent moi-même. Mais j'entends une voiture, vite, descendons, ce sont, sans doute, tes invités qui arrivent.

Les voitures, en effet, défilaient nombreuses au bas du perron du Dr L. En quelques minutes, le salon s'emplit de robes claires et de jolis minois, d'habits noirs et de moustaches blondes et brunes ; sur l'air de la "Belle Catherine", joué avec entrain, les rondes s'organisèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et l'enthousiasme devint à son comble quand on passa dans les rangs la "tire" traditionnelle, sans laquelle une fête canadienne ne peut être dignement célébrée.

L'on se sépara fort avant dans la nuit, au grand bonheur de l'infatigable Marie, pour qui un voyage de plusieurs lieues et une nuit blanche, semblaient n'être qu'un jeu.

***

A quelques jours de là revenant de Québec, un dimanche après-midi, Jeanne rencontra à la porte de sa demeure, son amie qui l'attendait. Avant même qu'elle fut descendue de voiture, Marie se précipita vers elle tout essoufflée :

—Ma chère, il est arrivé !

—Qui ça ?

—Perds-tu la tête ? Je veux parler du notaire.

—Grand Dieu ! il y a longtemps que je n'y pensais plus à ton faiseur de contrats.

—C'est-y possible ! fit l'expansive Marie, d'un air de stupéfaction comique. On voit bien que tu ne le connais pas ce héros que Charlebourg aura bientôt l'honneur de posséder. Jeanne, je suis si heureuse, en ce moment, qu'il me prend des envies de crier mon bonheur sur tous les toits, de le dire aux roseaux, si la neige ne les couvrait pas tous.

—Ma chère petite Marie, tu seras bien toujours une enfant. Quand apprendras-tu que les vraies jouissances sont celles que nul œil indiscret ne pénètre ; les joies intimes ont leur pudeur, comme les chagrins profondément ressentis.

—Tu parles d'or, chérie, mais on voit bien que tu n'as jamais conjugué tous les temps du verbe aimer ; jusqu'ici, tu t'en es toujours tenue au conditionnel. J'ai hâte de t'y voir, toi, la sagesse en personne, j'ai l'intuition que tu seras pire que moi.

—Je n'ai pas la modestie de croire que sur ce sujet, tu puisses être surpassée, s'exclama Jeanne en riant de tout son cœur ; d'ailleurs, je ne suis suis pas ambitieuse, va, et je me contenterai de peu, ne pouvant donner beaucoup.

Tout en devisant de la sorte, Jeanne avait entraîné son amie dans sa chambre où elles y étaient déjà depuis plus d'une demi-heure, quand un coup de sonnette se fit entendre.

—Je te parie que c'est lui, dit Marie, se levant avec précipitation ; tu comprends si je me sauve !

—Pas du tout, je ne l'entends pas ainsi ; puisque tu es ici, tu descendras au salon avec moi. Dans tous les cas, c'est papa et maman qu'il demandera tout d'abord, le maire et la mairesse ont droit à ses premiers hommages ; si on nous appelle, il sera alors assez temps de nous déranger.

Après une dizaine de minutes d'attente qui parurent des heures à la turbulente Marie, menaçant toujours de partir et restant quand même, on vint prévenir les jeunes filles qu'on les attendait au salon. Jeanne y fit son entrée avec son calme et sa dignité ordinaires, pendant que son amie, toute rougissante, mettait avec plaisir sa petite main dans celle du jeune homme, qui lui dit :

—Je viens d'aller vous présenter mes hommages, mademoiselle, je ne vous ai malheureusement pas trouvée à la maison ; je suis heureux de vous rencontrer chez Mlle L., j'aurais dû m'en douter, d'ailleurs.

—J'espère, dit Jeanne aimablement, que vous vous plairez dans notre modeste village, et qu'avant longtemps vous saurez dire à l'instar de ceux qui l'habitent, que Charlebourg est le plus joli endroit de la province.

—J'ai toujours eu, mademoiselle, pour les campagnes environnantes de Québec, un enthousiasme difficile à refroidir. De tous les pays que j'ai visités, je n'ai que rarement rencontré de points de vue semblables à ceux qu'offrent aux touristes, les paroisses qui entourent la ville historique de Champlain.

—Vous avez donc voyagé en pays étrangers ? dit Marie, dont les yeux brillèrent.

—Beaucoup, mademoiselle. Et le jeune homme leur fit alors le récit succinct des lieux qu'il avait visités, des choses historiques qu'il y avait vues, et tint son auditoire sous le charme de sa parole facile, de sa conversation instructive et intéressante.

—Je te l'avais bien dit que tu le trouverais charmant, dit après son départ la triomphante Marie.

A partir de cette époque, le notaire E. vint assez souvent à la maison du Dr L., et Jeanne, le croisait quelquefois sur son passage, avec Marie qu'elle avait soin de prévenir de ces visites.

Pour faciliter les rencontres du jeune notaire avec son amie, Jeanne imagina, tantôt chez elle, tantôt chez Marie, de petites soirées musicales dont il devint très friand, et dont les deux jeunes gens faisaient tous les frais. Ces réunions, que Jeanne subit d'abord par dévouement, devinrent bientôt pour elle une source de joies intimes qu'elle n'avait jamais éprouvées jusqu'ici, et qui la surprenaient elle-même. Lorsque pour une raison, que les devoirs professionnels de M. F. expliquaient aisément, ces soirées étaient retardées, la sérieuse et impassible Jeanne que rien jadis n'émouvait, devenait ces jours-là, singulièrement impatiente et nerveuse. Encore un peu et elle eut, comme Marie, pesté contre ces vulgaires campagnards qui choisissaient toujours le soir pour rédiger leurs contrats de vente ou autres.

—Je ne croyais, disait-elle, avoir un tel amour pour la musique.

Quelques semaines se passèrent ainsi, Noël approchait et, héros et héroines avaient résolu d'apprendre un trio vocal pour la messe de minuit. Répétitions et répétiteur allaient bon train et, un soir, que l'exercice s'était prolongé plus tard que d'habitude, Jeanne monta à sa chambre sentant peser sur ses frêles épaules, un fardeau de lassitude morale dont elle ne voulait s'avouer la cause. Elle tomba plutôt qu'elle ne s'assît sur un fauteuil près de sa fenêtre. La lune se levait à travers un nuage dont la transparence permettait de deviner l'éclat vif et pur de ses rayons. Se dégageant soudain, elle éclaira un couple qui s'en allait lentement par cette belle nuit de décembre. Comme mue par un ressort, Jeanne se leva et d'un geste brusque elle tira avec force le lourd rideau de sa fenêtre, puis tombant à genoux sur son prie-Dieu, elle exhala devant Celui qui compte nos joies et nos peines, la douleur la plus vive, la plus aiguë qu'elle n'eut jamais ressentie.

Le lendemain, à la première heure, Jeanne vit arriver chez elle son amie d'enfance. Elle vit t ut de suite à l'air particulièrement réjoui de Marie que celle-ci venait lui annoncer une grande nouvelle. Refoulant énergiquement les larmes qui lui montaient aux yeux, la fille du Dr L. s'efforça d'accueillir son amie avec autant de joie que d'habitude, et faisant à son courage un dernier effort, elle provoqua d'elle-même les confidences si redoutées. Ce fut une explosion. Egoïste, comme sont tous les amoureux, Marie, à cent lieues d'ailleurs de soupçonner la vérité, n'ép rgna aucun détail à son amie. Elle fit passer et repasser devant ses yeux le tableau de ses félicités présentes et futures, exhubérances extatiques qui eussent autrefois beaucoup amusé sa confidente, mais qui étaient maintenant pour elle le raffinement d'un indicible supplice.

" Nous avons décidé de célébrer nos fiançailles demain soir, après la messe de minuit, dit-elle, et je compte que toi, le Docteur et Mme L. vous ne manquerez pas d'assister à cette fête de famille. Mais je me sauve, car je pars avec maman à l'instant pour la ville, et tu comprends que je n'ai pas trop de temps à moi. Ah ! en effet, j'oubliais de te dire une chose qui va bien t'amuser, superbe indifférente ! Figure-toi, que M. F. me disait hier, que c'était toi, d'abord, qu'il préférait, et que voyant le peu de souci que tu semblais prendre de sa personne, il cessa bientôt de s'occuper de toi ; je ne t'en veux pas, tu peux bien le croire, conclut l'heureuse enfant, en prenant joyeusement congé de son amie.

Jeanne ne s'attendait pas à ce dernier coup ; elle resta pendant quelques secondes, après le départ de son amie, comme anéantie.

—Eh quoi, il eut pu être à moi ce bonheur dont Marie me parle avec tant d'enthousiasme ! j'aurais pu être à sa place aujourd'hui..., oui, mais fit-elle, découragée, elle eût pris la mienne et la pauvre petite n'eût peut-être pu supporter le poids de ce fardeau qui m'écrase. Et la jeune fille, épuisée par cette dernière lutte, les nerfs brisés, éclata en sanglots convulsifs. Au même moment, deux bras maternels l'entourèrent, une voix bien douce et bien tendre lui murmura tout bas :

—Ma fille, j'avais depuis longtemps deviné le travail qui se faisait dans ton âme, et j'ai voulu te laisser faire jusqu'au bout, sachant que tu ne manquerais pas de préférer le chemin du devoir et de l'honneur à celui d'un amour que Dieu n'eût pas béni parce qu'il eût été fondé sur une trahison faite à l'amitié. Vois-tu, mon enfant, c'est la souffrance chrétiennement supportée qui fait les grandes âmes, tu l'as compris et je suis si fière de pouvoir t'appliquer cette maxime si noble et si haute que tu es si bien capable de comprendre :

A CŒUR VAILLANT,
RIEN D'IMPOSSIBLE.

*Claire - Suzette.*

---

Il n'y a pas de trait de plume qui soit plus rapide que le passé.

ARTHUR BUIES.

---

## Nounette

NOUNETTE venait d'atteindre ses dix-huit ans. C'était une blonde jeune fille qui avait un beau front calme, de grands yeux tristes. Orpheline, elle vivait auprès d'une vieille tante hargneuse qui l'employait, tout le jour, à filer le lin de son champ ; et comme elle était boîteuse la pauvre petite, et d'esprit doux et timide, elle passait sans que personne s'inquiétât de sa vie.

Assise dans la cuisine de la vieille chaumière, souvent Nounette rêvait, et parfois il lui passait sur le cœur de ces effluves légers, pareils aux brises avant-coureuses du printemps. Ignorante des choses de l'amour, elle se

figurait l'avenir comme un grand jour pur, où, viendrait à elle dans une heure jolie, celui pour qui son âme était tourmentée de voluptés vagues....

Pierre, avait vingt ans à peine ; il semblait hautain et d'humeur sauvage, ne communiquant avec personne et passait ses journées à courir les bois.

Nounette et lui se connaissaient depuis peu. Cependant leurs maisons étaient proches : en haut sur la colline, vivait la famille du jouvenceau dans un gentil châlet, entouré d'un grand jardin potager et de quelques tonnelles de vigne ; en bas, sur le bord de la rivière, la cabane délabrée de la vieille tante Binot.

Les deux jeunes gens se voyaient régulièrement, depuis que Pierre avait pris l'habitude de venir pêcher à l'extrémité d'une petite digue en décombres, qui était tout à côté de la demeure de Nounette. Les premières fois à peine la saluait-il quand il la voyait à la fenêtre, mais un jour qu'il avait imprudemment sauté de la digue sur une roche plate, à fleur d'eau, la jeune fille avait poussé un cri.

Ayant compris son émoi, il l'avait rassurée.

Depuis ils se parlaient presque chaque fois que Pierre venait pêcher et de ce petit bonjour échangé quotidiennement, était née une douce intimité, qui apportait à Nounette avec le parfum du renouveau, des bouffées de bonheur....

***

Pierre debout sur la digue, ramassait ses engins.

Auprès de lui dans une sorte de panier tressé de joncs grossiers, trois superbes carpes sautaient, faisant consteller leurs écailles de nacre, où se miraient comme sur la rivière, les moires et les ors du soleil couchant. L'air était chaud, chargé des arômes de la terre. Par moment un souffle passait, qui s'en allait chatouiller la mousse, après s'être joué dans les petites têtes vertes des buis frais ; et dans les arbres, les jeunes feuilles s'agitaient doucement, tels des oiseaux qui battent de l'aile avant de prendre leur vol.

Nounette, assise non loin de la digue, regardait Pierre en pensant à mille choses imprécises qu'elle n'eût pas su dire. Elle songeait à une vie heureuse, indéfinissable, et elle sentait son âme imprégnée de douceur et de tristesse. Tremblante, elle admirait cet adolescent qu'elle trouvait plus beau en se jugeant, elle, débile et chétive. Dans ce crépuscule d'avril, elle aimait son ami d'une tendresse profonde, d'un amour craintif, qu'elle nourrissait d'espérance silencieuse. Elle n'aurait su dire quel jour, ni à quel moment, son amitié jadis insoucieuse s'était tout-à-coup chargée d'inquiétude, mais son cœur se reconnaissait comme s'il avait toujours eu l'habitude d'aimer...

Ses engins sur l'épaule, et son panier, sous le bras, Pierre s'avançait vers elle, souriant, et la pauvrette le voyait s'approcher avec un frisson, une sorte d'angoisse qu'elle éprouvait toutes les fois qu'elle le rencontrait. Mais le jeune homme passa, calme, et tandis qu'il remontait la colline, satisfait de sa pêche, Nounette demeurait assise, aspirant avec force l'odeur amère des saules....

***

Les jours avaient fui et déjà septembre finissait. L'air était tiède, des feuilles flétries tourbillonnaient, résignées. Le matin quand le soleil matinal transperçait de ses rayons faiblis les brouillards légers, on voyait briller au bout des branches et sur les buissons, comme des gouttelettes d'argent. Les charmilles étaient toutes dépouillées et le vent n'apportait plus que des senteurs d'arrière saison.

La cloche sonnait midi à l'église du village. Sur la route passaient les bouviers, beaux gars, qui ramenaient aux granges des charettes de grappes mûres.

Nounette s'empressait de rentrer pour préparer le modeste repas du jour. Elle était bien pâlie, et on eût dit qu'elle boîtait plus bas qu'autrefois.

Elle regardait avec des yeux humides décroître la nature et, son cœur se serrait à la vue de toutes les jolies fleurs évanouies, qui jonchaient le bord du chemin.

Depuis le jour où en juillet passé, Pierre s'en était allé habiter la ville, la petite infirme dépérissait lentement. Parti sans lui dire adieu !

Elle comprenait maintenait qu'il ne l'avait jamais aimée, lui, que d'une amitié lointaine, et elle ne s'étonnait plus qu'il n'eût pas compris pourquoi elle se faisait tous les jours plus gracieuse et plus tendre dans leurs causeries.

Le soir quand la chaumière était close, et que Nounette veillait, penchée à sa fenêtre comme si elle avait pu voir dans l'ombre son ami Pierre, son amour, elle faisait penser à ces roses que l'automne épargne dans des massifs et qui s'effeuillent avec langueur.

Albert Jeannotte

---

Ne savez-vous pas que l'honneur, c'est le droit au respect d'autrui, fondé sur le respect de soi-même, sur l'horreur et l'abstention de tout ce qui souille une réputation, discrédite un nom, abaisse et avilit une vie ?

L'ABBÉ G. BOURASSA.

---

## CADEAUX ! CADEAUX ! !

Nos magasins font leur grande toilette et offrent à leurs clientes tout ce que le bon goût artistique peut rêver en fait de cadeaux de Noël et du Jour de l'An. Nous ne voudrions pas, dans ces colonnes, faire de réclame à personne, mais nos maisons canadiennes sont si bien connues que je crois pouvoir commettre quelques indiscrétions sans porter ombrage à qui que ce soit. Et puis, il ne serait pas mauvais de prendre occasion des fêtes du premier de l'an pour essayer de dissiper quelques préjugés. Ainsi, on croit généralement qu'il n'y a que les magasins de la partie ouest de la ville qui ont des belles choses et des choses à la mode. Eh bien ! l'erreur est grande. En montant l'autre jour dans la rue Saint-Laurent, j'ai vu un étalage qui m'a tout de suite tiré l'œil. C'était le magasin de MM. Rodrigue et Frères, 256, rue Saint-Laurent.

Il y avait là des blouses d'un goût charmant ; moi, j'adore quelque chose de chic qui n'est pas banal et j'en trouverai bon nombre de mon goût ; j'entrai donc et je fus vraiment surprise du bon marché dans les prix. Je vis entr'autres choses une blouse en flanelle blanche très habillée, ayant pour simples garniture au col, aux manchettes et pour couvrir la place des boutons et des boutonnières, des biais en cachemire, vous savez comme ces châles que nos mères avaient et dont on appelait le dessin, *têtes de violon*. L'effet était ravissant et si distingué surtout. Vous trouverez encore chez MM. Rodrigue, un assortiment varié d'articles de confection et de nouveautés. Un choix de poupées de toutes grandeurs et de tous prix commande encore l'attention. C'est à rêver de devenir petits. Tandis que nous sommes dans la rue Saint-Laurent, arrêtons voir les bijoux de MM Beaudry & Fils, 270, rue Saint-Laurent.

C'est une maison si recommandable ! D'abord, moi, je ne recommande que les bonnes maisons, et celle-là en est une. D'ailleurs, je suis heureuse de le dire sa bonne réputation est connue partout. Quand on dit en parlant d'un bijou : C'est de chez Beaudry, tout le monde sait que l'article est supérieur ; Montres, bagues, bracelets, jardinières, etc, etc, tout y est

de la meilleure fabrique et du dernier goût. Après avoir songé à parer notre personne, n'oublions pas de récréer un peu notre esprit, ce pauvre esprit qui travaille souvent si durement et cherchons à le calmer par de douces harmonies. Il n'y a que ça ! Allons donc chez M. Ed. Archambault 1686, rue Sainte-Catherine —vous voyez que je reste toujours dans l'est, c'est plus canadien — et pendant qu'un musicien, attaché à la maison fait résonner les notes d'un piano de superbe facture, reposons-nous doucement. Ah ! si on me présentait un piano pour mes étrennes ! si jamais cela arrive, ce sont les pianos chez Archambault qui auront la préférence, je m'en fais la promesse. En attendant, mon cœur balance entre une guitare ou une mandoline ; il est pincé, c'est sûr, mon pauvre cœur. Et puis, quelles ravissantes romances, quelle délicieuse musique classique ! Je choisis une étude de Chopin, une valse de Schumann et me voilà heureuse toute une soirée.

Et voilà qu'en continuant ma flânerie dans la rue Sainte-Catherine, je remarque au numéro 1613, près de la rue St-Hubert le magasin C. J. Grenier, fabricant et importateur de corsets. Un corset pour étrennes ? pourquoi pas ! quand il est aussi souple et aussi luxueux que celui qui me tombe sous les yeux. Il y en a de plus modestes et d'aussi durables en même temps mais à des prix modérés. Décidement, nous voici devant un marchand obligeant, qui est décidé d'obliger toutes les bourses. Achetons encore des jarretières - honni soit qui mal y pense ! - leur couleur bleu ou rose doit être d'un si bel effet sur un bas noir. Sans compter que les jarretières, chez M. Grenier, sont tout à fait hygiéniques et de bonne qualité. Je dirais bien un mot des tournures, mais, je suis un peu intimidée. D'ailleurs, si quelques-unes de vous en avez besoin, chères lectrices, je vous dis tout bas : Allez chez Grenier.

Je vous vois venir et me crier : Comment, rien à mettre sous la dent, et dans un temps de fêtes encore ! Patience ! croyez-vous, par hasard, que je n'aime pas les bonnes choses aussi ? Et pour vous montrer que je m'y entends, je vous conduis immédiatement à la grande épicerie d'Argencourt, coins des rues Saint-Denis et Ontario. Quel régal, chères lectrices, et si dans le ciel on a d'aussi bons pâtés de foie gras, des olives aussi juteuses, des fruits aussi savoureux que chez d'Argencourt, eh bien, on pourrait se résigner à aller, au ciel . . . dans quelques années. Mais comme il est défendu, même en vue du bonheur éternel de se laisser mourir de faim, achetons nos provisions de Noël et du Jour de l'An chez d'Argencourt. C'est étonnant tout ce qu'on y trouve : jusqu'aux bonbonnières comme chez le meilleur confiseur. (Entre nous, ne croyez-vous pas que j'en aurais mérité une ?) Les fruits confits, ça n'est pas *déplaisant*, comme on dit en bas de Québec On m'en donnerait mon saôul que je crierais : encore ! Et les liqueurs donc ! Anisette, maraschino, chartreuse, curaçao, crême de coco, etc, etc, puis, tous ces beaux paniers de vin où selon le vers Beaudelaire : l'âme du vin chante dans les bouteilles... Bien ! si vous allez vous approvisionner chez M. d'Argencourt, c'est votre famille qui ne sera pas à plaindre. Et vous m'inviterez pour le réveillon de Noël, n'est-ce pas ?

Je connais un monsieur, pas trop joli, ni trop laid non plus,—il ne faut pas décourager personne—qui a l'intention de me faire un cadeau au jour de l'an. Il croit qu'il me doit cela pour le service que je lui ai rendu, dimanche dernier, en recousant les boutons de son paletot. Le pauvre homme ne sait que m'offrir et si je laisse à lui-même, je suis sûre, qu'il va faire des bêtises. J'aime autant lui faire savoir tout de suite que s'il m'achète une belle boîte de parfums chez M. Brillon, pharmacien, 540 rue St-Denis, je serai au comble du ravissement. On y vend une parfumerie supérieure. Et je puis bien vous l'assurer, car je m'y connais. N'est-pas que c'est exquis de porter constamment sur soi, un soupçon —le seul permis—de parfum. Et quand il est de bonne qualité, quelques gouttes à la fois suffisent pour embaumer... toute une vie. Ainsi si monsieur Charlie veut m'offrir un flocon de *Rose-Iris* ou de *Senteurs des Prairies* (ou bien les deux à la fois : ces deux essences très en vogue en ce moment, je me considèrerai bien servie. Il y a encore des articles de toilette très gentils chez M. Brillon : vaporisateurs, brosses à cheveux, à hardes ? Aimez-vous l'ébène ? à mon avis, c'est mieux et plus propre que l'argent et d'un luxe moins criard.

Allons, je vous ai livré tous mes petits secrets, mais je ne le regrette pas. Entre Canadiennes, il faut s'aider. Une photographie est encore une jolie chose acceptée avec plaisir. Quéry, côte St-Lambert, vous posera, avec sa bonne humeur accoutumée en face, de profil, en pied, aux trois quarts, comme vous voudrez. Les personnes laides ne se reconnaissent plus dans les portraits de Quéry, tant elles sont embellies. C'est un avantage. Là-dessus je vous quitte, en vous souhaitant une bonne année. Que ceux qui m'en désire autant le disent à

FURETEUSE.

N. B. N'allez pas croire que le cadeau d'un abonnement au *Journal de Françoise* soit à négliger. Les parents devraient donner cela à leurs fillettes, un mari à sa femme et un cavalier à sa blonde. Mazette ! que tout ce monde là serait heureux !

F.

---

Les gouvernements qui ont à cœur la prospérité de notre pays regarderont la colonisation de nos terres comme le moyen le plus sûr, et le plus direct d'y arriver.

ANTOINE GÉRIN-LAJOIE.
(Jean Rivard)

---

# La lettre de Lili

## Croquis moderne

PERSONNAGES

MONSIEUR (*35 ans*).
MADAME (*28 ans*).
UNE BONNE.

Temps le 31 décembre de nos jours.

## PREMIER ACTE

### SCÈNE I

MONSIEUR PUIS MADAME

La scène représente une salle à manger somptueusement meublée. Buffet en acajou sculpté, chargé d'argenterie et de verre coupé ; dressoir *idem* couvert de fine verrerie de vins et de liqueurs de choix ; fauteuils rembourés en cuir de Russie ; table ronde à pied massif, où en ce moment deux couverts sont mis ; murs sobrement ornés de quelques natures mortes signées de noms célèbres ; *Cozy Corner* enfoui dans un fouilli de plantes exotiques, de coussins multicolores et de bibelots ; en face du buffet une *Grand-Father-Clock* incrustée en nacre marque sept heures. Monsieur, assis en face de la table a fini de diner. Il lit les quotations de la Bourse dans le journal du soir, et, sans lever les yeux, il prend de temps à autre une gorgée de café, ou suce un grain de raisin de Valence qu'il prend à même la corbeille de fruits en face de lui. On sonne, Monsieur relève la tête, écoute, reconnait la voix de madame, regarde l'heure, fronce le sourcil, et se remet à lire affectant de ne pas l'avoir vu entrer. Madame est en toilette de rue très élégante ; mant au en peau de phoque bordée d'hermine, jupe collante, chapeau noir à large bord, garni de plumes d'autruche de même couleur voilette à mailles très lâches, faisant ressortir la fraîcheur bien réelle du teint, animé encore par le froid du dehors.

Elle jette son manteau sur un meuble, se pose bien en face de son mari, et déboutonne nonchalamment ses gants avec cet air de suprême et coquette indifférence qu'assument les femmes sûres de leur effet.

MADAME—Tu dines bien à bonne heure ce soir, sans reproche.

MONSIEUR (*Sans lever les yeux*)—Et toi ,tu rentres bien tard pour diner.

MADAME—Sans reproche ?

MONSIEUR—Comme tu voudras !...

MADAME—Merci Tu es toujours d'une galanterie !

*Silence pendant lequel madame enlève ses effets et s'assied à table, Monsieur relit les quotations pour la troisième fois et paraît nerveux.*

MADAME—Ce que j'en ai fait de courses !... La modiste... le coiffeur... les étrennes pour les enfants... A propos... les as tu vus ?...

MONSIEUR (*Lisant toujours*) —Qui ça ?... les étrennes ?...

MADAME—Toujours spirituel. Je ne sais vraiment pas comment ont fait tes parents pour te sauver la vie. Tu étais pourtant destiné à mourir jeune si la sagesse des nations dit vrai. Tu sais peut-être que c'est demain le jour de l'an !

MONSIEUR [*Se renversant dans son fauteuil, les mains derrière la tête*]—Pas vrai ?... Mon Dieu que tu es savante !...

MADAME [*paraissant ne pas avoir entendu*]— Je croyais te trouver avec les enfants, leur contant des contes de Noël comme tu le fais d'habitude tous les trente-et-un décembre.

MONSIEUR [*se levant et avec explosion*] —Et moi j'espérais, pour une fois, te trouver à la maison en rentrant ce soir. Je me faisais fête de diner en famille, Lili à droite, Paul à gauche, toi en face, à l'autre bout de la table. Mais il faut croire que tout cela est trop

patriarcal pour Madame, puisque je la trouve sortie, les enfants couchés par la bonne, sur son ordre, et le diner absolument raté Est-ce assez complet, ô modèle des mères, des épouses et des maîtresses de maison ?

MADAME—Tu aurais pu faire lever Lili et Paul pour jouer avec eux, si tu y avais bien réellement tenu. Tu ne te gênes pas pour si peu, d'habitude.

MONSIEUR [*se levant*]—C'est vrai ! quitte à me faire quereller ensuite devant les serviteurs, comme la chose m'est déjà arrivée. J'aurais pu aussi laisser mes affaires à trois heures, pour avoir le privilège de voir mes enfants, puis aller diner au Viger jouir d'un repas cuit à point. Si l'homme était seulement un animal prévoyant. [*Il prend une cigarette sur le dressoir cherche une allumette dans ses poches, n'en trouve pas. Il cherche dans le porte allumette et le trouve vide.*] Comme toujours ! rien à sa place !... Allons voir s'il en manque au fumoir...

MADAME [*Haussant les épaules et assez haut pour se faire entendre de Monsieur*]—Quelle croix, mon Dieu, quelle croix !

*Monsieur sort.*

SCÈNE II

MADAME, LA BONNE

*Madame presse du pied un bouton électrique, posé sous la table. La bonne parait avec une soupière en argent qu'elle pose devant madame.*

MADAME [*à voix basse*]—Est-on venu de chez Morgan ?

LA BONNE—Non Madame.

MADAME—De chez Dupuis.... de chez Scroggie ?

LA BONNE—Non madame.

MADAME—Ecoutez ! . . . Quand on viendra de chez Morgan, il faudra agir en sorte que monsieur ne voit pas le paquet. Vous m'entendez !

LA BONNE [*avec un sourire*]—Oui madame.

MADAME—Pourquoi riez vous ?

LA BONNE—Pour rien madame.

*La bonne sort.*

SCÈNE III.

MADAME, MONSIEUR

*Monsieur rentre. Il a sur le bras son paletot fourré, dans la main gauche un chapeau dur et des gants, de la droite il porte une paire de caoutchous. Il s'assied et s'apprête à mettre ceux-ci après avoir déposé le reste sur un meuble.*

MADAME [*qui n'a pas touché à sa soupe, feignant la surprise*]—Tu sors ?

MONSIEUR—Parfaitement.... Pourquoi pas ?

MADAME—Et tu m'emmènes ?...

MONSIEUR [*Inquiet*] — Ah ! mais non, par exemple ! ..

*Madame a paru inquiète aussi en posant la question qui précède, mais à la réponse de Monsieur sa figure se rasserène.*

MADAME (*Jouant l'indignation*)—Et tu me laisses seule, ainsi, une veille du Jour de l'An !...

MONSIEUR (*Endossant son paletot, agacé,*—Encore ! mon Dieu ! (*Imitant madame*) — Une veille de Jour de l'An !... Pleurez filles de Jérusalem !... Une veille de Jour de l'An... [*S'échauffe graduellement*]. En voilà une femme malheureuse, hein ? Elle part à dix heures du matin, laisse ses enfants aux mains des serviteurs, prend le lunch chez Morgan, va chez son coiffeur, sa modiste, prend le thé chez une amie, rentre à sept heures chez elle avec une faim si bien assouvie qu'elle laisse froidir son potage sans y toucher, [*Madame mange nerveusement deux ou trois cuillerées de soupe*] n'a que des paroles désobligeantes à l'adresse de son mari... et celui-ci, le cruel ! ne trouve rien de mieux à faire que de s'en aller n'importe où, où on lui fiche la paix... Et on la laisse seule !... seule !... la pauvre !... Une veille de Jour de l'An. Cruel égoïsme de l'homme !... [*Il met ses gants*].

MADAME [*Aigrie à mi-voix*]—Sans cœur ! va !...

MONSIEUR—Tu dis ?

MADAME [*Se montant la tête en parlant*]—Je dis : Sans cœur !... oui sans cœur !... Tu me laisses... tu refuses de m'emmener ! .. et pour aller où ?... à ton club sans doute, fumer, boire, causer, jouer avec tes amis. Oui ! . tes amis... et quels amis ! Bon Dieu ! des noceurs, des joueurs, des causeurs d'aventures galantes [*monsieur allume avec délibération une cigarette qu'il a tenue à sa bouche sans l'allumer jusque là*]. C'est bon, va t-en?... Va leur porter ton argent à tes amis. Fais les rire !... Tu as tant d'esprit quand ta femme n'est pas là. [*S'animant de plus en plus*]. Je ne suis pas assez intelligente pour les comprendre, moi, tes saillies spirituelles !... Peut-être est-ce parce que je ne suis pas comme madame Duverrier, qui se pâme à chacun de tes mots, bons ou stupides. Car ils le sont souvent, stupides, tes mots.

MONSIEUR [*qui a donné des signes fréquents d'impatience*]—Bon ! te voilà lancée. La jolie veillée que je passerais en ta compagnie. Ah bien merci !... je m'éclipse [*Il met son chapeau et se dirige vers la porte. Madame fait un mouvement pour le suivre mais se ravise.*

MADAME [*sèchement*] — Ainsi tu sors !

MONSIEUR [*même ton*] — Parfaitement... je sors !

MADAME—Et tu reviens ?

MONSIEUR [*Durement*] — Quand il me plaira.

MADAME [*se dirigeant vers le boudoir, larmoyante*]—Sans cœur !

***

*Elle entre au boudoir et referme la porte derrière elle avec bruit. Monsieur hésite un instant, s'il doit suivre madame ou sortir. Puis, renfonçant résolument son chapeau et prenant une canne, il sort.*

## DEUXIÈME ACTE

SCÈNE I

MADAME, LA BONNE

*La scène représente un riche parloir dont les meubles et le parquet sont littéralement jonchés de sacs de bonbons et de paquets multiformes qu'on devine contenir des jouets de toutes sortes.*

*Au chambrale de l'élégante cheminée en sycomore, deux bas d'enfants sont suspendus.*

*Madame en kimono de soie japonaise, en jupe noire laissant voir une pantoufle de satin rouge, les cheveux simplement tordus, à la grecque, est assise par terre, en face de la cheminée où elle éventre l'un après l'autre les paquets que la bonne lui apporte.*

MADAME — Et le paquet de chez Morgan l'a-t-on apporté ?

LA BONNE — Oui madame, mais comme madame m'avait recommandé de le cacher à monsieur, je l'ai mis dans la garde-robe de madame.

MADAME—Fort bien [*voyant la bonne sourire*] pourquoi riez vous !...

LA BONNE— Pour rien madame !... [*elle rit*]

MADAME— Mais si ! vous riez pour quelque chose. Ce soir, au diner quand je vous ai parlé de ce paquet vous avez ri et vous riez encore ! Savez-vous ce qu'il contient ce paquet ?

LA BONNE—Je m'en doute.

MADAME—Et ce serait ?...

LA BONNE—Les étrennes de monsieur.

MADAME—Mais il n'y a pas là pour vous si grand sujet à réjouissance.

LA BONNE — Ça n'est pas pour ça que je riais, madame.

MADAME [*ouvrant un paquet*]— Un livre, ah, oui ! Robinson Crusoé pour Lili, dire qu'elle est déjà assez grande pour lire Robinson Crusoé—et qu'elle écrit joliment — huit ans déjà... comme le temps passe, mon Dieu, et comme on vieillit.

LA BONNE—Si elle écrit mademoiselle *Lili*?... comme une invention moderne. Encore ce soir elle a écrit une longue le tre à Santa Claus.

MADAME—Et qu'y disait elle.

LA BONNE—Je n'en sais rien madame, elle l'a cachetée, et a dit que c'était pour Santa Claus tout seul.

MADAME—Vous n'avez pas jeté cette lettre.

LA BONNE—Non madame. Vais-je aller le chercher ?

MADAME—Oui allez ! et apportez aussi le paquet de chez Morgan.

SCÈNE II

MADAME – MONSIEUR

MONSIEUR *Paraissant dans l'embrasure de la porte puis se retirant dans l'ombre du corridor*—Oh le joli tableau !...

MADAME—Bon maintenant une orange au fond de chaque bas. Ça n'est pas nouveau pour eux mais la tradition l'exige... et puis ça gonfle le pied... Bien... Maintenant des noix pour Lili... des noix pour Paul... des bonbons pour Lili... des bonbons pour Paul...Un sac de dragées...le rose pour Lili... Un sac de dragées... le bleu... pour Paul... Une canne de sucre d'orge pour Lili... encore une tradition... une canne de sucre d'orge pour Paul. Comme cela les bas sont pleins et on n'y a encore rien mis. Mais il paraît qu'il doit en être ainsi puisque ça se fait toujours. Où vais - je mettre tous ces jouets ? Tiens sur ce tabouret pour Lili, là bien vis-à-vis son bas, et sur cette chaise pour Paul.

SCÈNE III

MADAME, MONSIEUR, LA BONNE

[*La Bonne, un paquet sous le bras et une lettre à la main paraît dans la porte où monsieur se tient caché. Sa figure s'épanouit en voyant celui ci. Monsieur lui fait signe de se taire.*]

MONSIEUR [*Bas à la Bonne*].—Mon paquet de chez le bijoutier ?...

LA BONNE—Il est dans votre cabinet, monsieur.

MONSIEUR—Et madame ne l'a pas vu.

LA BONNE [*Riant*]—Non monsieur. *Monsieur disparait.*

SCÈNE IV

MADAME puis MONSIEUR

MADAME [*Elle tient la lettre que lui a apportée la bonne. Lisant l'adresse à haute voix*] " Monsieur Santa Claus... dans la cheminée du salon... privée..." ah ! ah ! ah !...

MONSIEUR [*paraissant*] – Peut on rire aussi.

MADAME—Tiens regarde [Monsieur lit l'adresse et sourit]. Et vois-tu ? dans le coin, en bas, à gauche : " privée !..." Est-ce assez délicieux.

MONSIEUR — Tiens !... ouvre et lit vite. Les magasins ne sont pas encore fermés, et si elle demande à Santa des bibelots que personne n'a songé à lui acheter, il est encore temps de téléphoner. Il faut que pour cette année encore le doute ne s'empare pas de son âme La désillusion viendra bien assez tôt hélas !... [*Il s'assied sur un sofa*].

MADAME [ouvrant la lettre et lisant : "Cher Santa Claus....

MONSIEUR—Eh bien, ensuite ?...

*Madame parcourt la lettre des yeux, puis la relit lentement à voix basse. Elle vient s'asseoir à côté de son mari la lui passe silencieusement. Monsieur la regarde avec surprise et s'aperçoit que ses yeux sont baignés de larmes.*

MADAME [*s'appuyant la tête sur l'épaule de Monsieur*] Lis tout haut, veux-tu, mon chéri.

MONSIEUR [*lisant*].

Cher Santa Claus. Je ne veux pas de joujous pour mes étrennes, ta grande poupée, comme celle de Lucienne Duval que je vous ai demandée l'autre soir, je n'en veux plus, donnez des *bebelles* à Paul mais pas à moi.

Pour mes étrennes faites que mon papa et ma maman ils se parlent comme quand j'étais toute petite. Dans ce temps-là Paul n'était pas encore au monde et papa nous prenait sur ses genoux maman et moi.... Et il embrassait maman plus souvent que moi. Nous prenions papa par le cou toutes les deux, il faisait semblant de dormir et maman l'embrassait sur les yeux. C'était beaucoup plus amusant que de faire *petit trot* avec Paul. Maman ne joue plus jamais avec papa et moi. Et puis ils se disputent souvent comme Lucienne Duval et sa sœur Pauline. La sœur au couvent, dit que c'est très laid, et puis ça n'est pas amusant du tout, cher Santa Claus c'est ça mes étrennes.

Votre petite amie,

LILI.

P. S. — Cher Santa Claus si vous donnez une poupée à Paul, faites qu'il me la prête des fois Les petits garçons ça n'a pas besoin de poupées, mais Paul est si mal à main.

LILI.

*Monsieur est très ému et il achève la lettre avec effort.*

MADAME [*entourant la tête de Monsieur de ses deux bras et l'embrassant sur les yeux*]—Oh ! que c'était le bon temps et comme nous étions heureux.

MONSIEUR—Ce qu'elle a raison, cette chère Lili. Nous sommes là à nous gâter mutuellement les plus belles années de la vie.

MADAME—C'est ma faute, mon bien aimé mais c'est fini.

MONSIEUR [*La pressant sur son cœur et la baisant au front*]—Cher ange !... Non c'est moi qui suis une brute... Un sans cœur comme tu le dis souvent.

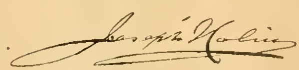
MADAME—Mais sans le penser va. [*Elle l'embrasse*].

MONSIEUR [*Regardant sa montre*]—Il est minuit. Bonne et heureuse année, ma bonne et chère petite femme

MADAME—Bonne et heureuse année mon petit mari bien aimé. [*Ils s'embrassent longuement*].

MONSIEUR [*Très haut à la bonne qui entre* — Si mademoiselle Lili se réveille, vous lui direz que Santa Claus a reçu sa lettre [prenant sa femme dans ses bras et l'embrassant encore]. N'est-ce pas chérie ?

RIDEAU



N'oublions pas que ceux-là, surtout, méritent d'être loués, qui ont ouvert à leurs compatriotes la route qu'ils devaient suivre, planté les premiers jalons dans la voie de leurs destinées politiques.

L.-O. DAVID.

Dieu merci, notre nationalité n'est pas un arbre sans racine. Pour plusieurs de nos détracteurs, le Canada n'est qu'un pays de passage et d'attente ; pour nous, il est la terre des aïeux, la terre de toutes nos tendresses, de toutes nos espérances.

THOMAS CHAPAIS.

Que l'on comprend, devant certaines ruines vivantes, combien le travail est nécessaire : il indique des devoirs, il fortifie les sentiments, il vivifie l'intelligence, il donne la force à l'âme. Au cœur, il dicte le moyen de jouir du bonheur que l'on donne aux autres, car seul, il sait éloigner l'égoïsme.

MADELEINE.

Si on enlève ces sourires à l'âge des insouciances, de quel réconfortant souvenir ne prive-t-on pas ces êtres qui, plus tard, en butte aux trahisons de la vie, dans la lutte acharnée de chaque jour, verraient planer sur leur sombre destinée la bienfaisante vision des heures enfantines.

GAÉTANE DE MONTREUIL.

Ah ! oui, prenez votre couronne, nobles et saintes mères, et régnez dans notre amour et notre orgueil à côté de ces héros, vos époux et vos fils, tombés sur les plaines de Carillon, d'Abraham et de Sainte-Foye, à côté de ces grands patriotes, vos époux et vos fils, qui ont assuré par leur talent, la force de leur parole, leur énergique persévérance, notre vie nationale et autonome sur ce continent. C'est à vous qu'appartient la dernière victoire, la plus féconde et la plus durable ; et nous la devons toute à votre amour.

NAPOLÉON BOURASSA.

Nos Grand'mères.]

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXXVII

J'AI envie de distribuer sur mon chemin les cartes de visite, afin qu'on s'habitue à mon nouveau nom. Je trouve que c serait une manière simple, facile et pratique de faire part de ma résolution inébranlable. Je les regarde sans cesse, ces cartes, comme si j'y découvrais quelque chose de merveilleux, un nou eau monde qu'elles doivent me révéler et dont elles m'expliqueront les énigmes.

Bruno ! si j'étais là, quand arriveront les meubles ! Quels cris de joie je pousserais à chacun d'eux ; comme je danserais tout autour et te sauterais cent fois au cou ! C'est injuste que tu bâtisses seul notre nid, sans que je t'y aide. Attends un peu : tu seras largement dédommagé ! Je me blottirai sur ton cœur, dans tes bras forts, je m'enlacerai à toi et tu ne pourras plus te débarrasser de moi.

TON PETIT LIERRE DE RAUCHENSTEIN.

## XXXVIII

Wieck, près Griefswald, 20 juin.

Ma sainte !

J'ai lu bien des fois ta lettre, avant de pouvoir rassembler mes pensées, de manière à y répondre. Au début, je n'ai compris qu'une chose, c'est que tu étais malade, et j'ai été envahi par une douleur sans mesure, dont le résultat a été une complète paralysie. Avec cela, il faut que je m'accuse. Comme tu ne m'écrivais pas aussi vite que je l'espérais, je me suis montré infidèle ; j'ai été deux jours et deux nuits sans penser à toi, m'absorbant dans mon travail, que j'ai affreusement négligé depuis des semaines.

C'est triste de voir à quel point l'homme est faible, personnel, comme la chasse au bonheur s'empare des plus graves ; n'ai-je pas juré que ma vie et ma mort étaient dans tes mains, que je ne connaissais plus rien que ton amour et ma passion ? Mais je suis revenu à la conscience de moi-même, avant d'avoir reçu ta réponse.

Tu serais maintenant satisfaite de moi, *l'enfant* est revenu un homme ! Pardonne-lui ce rajeunissement passager.

Tu as raison, mon adorable Ulla, parfaitement raison ; ce que j'espérais et croyais est une folie. Oui, tu as tellement raison que je sens approcher l'heure où tu m'exposeras logiquement, claire comme le jour, quelle pitoyable erreur a été ta divine condescendance Je prévois cet instant, et qu'il ne te soit pas trop pénible, pour que tu n'aies pas à vider le calice jusqu'à la lie,—que dirait mon auguste princesse,si je proposais dès à présent d'abandonner ce tutoiement de fiancés, qui l'abaisse ?

Ce n'était qu'un rêve, Altesse ; grand Dieu ! quel rêve de printemps. C'est bien fait pour ce fou de plébéien, qu'il lui en ait coûté la raison ; pourquoi de tels insectes sont-ils au monde, sinon pour servir à notre amusement ?

Tout est tranqulle à Rauchenstein. Le coquin avait "de la race",ne serait-ce qu'à la façon des chiens, mais de bon aloi dans son genre. Il a apporté un peu de vie et de changement dans les vieux murs ! On s'en est lestement débarrassé ; au reste, il n'y avait pas eu de baisers échangés ; le laquais lui-même baise parfois la main de son Altesse, les grands jours de fête. D'ailleurs, rien n'a été négligé : il a dû rendre quelques lettres, ou on lui trouait la tête d'une balle. La petite était mineure ; le Duc peut passer sans scrupule sur cet innocent enfantillage ! J'ai lu, en effet, dans le journal, qu'on attendait à Rauchenstein le duc de X ; je n'ai pas besoin de vous nommer le pays dont il est le souverain. Cette nouvelle figurait dans une feuille de locale de Wetzlar ; j'y étais avant hier, voulant faire une recherche dans la bibliothèque de la vieille cité impériale. Le prince dont il s'agit cherche sans doute une femme à mettre à la tête de sa maison veuve ? D'après l'almanach Gotha, il possède quatre enfants d'un premier mariage : — quelle belle tâche de leur tenir lieu de mère ! J'entends d'ici les transports pleins d'abnégation d'Ulla, devant cette "mission sacrée". Pendant mon voyage de retour, je me suis tout à fait mis à la place d'une princesse, à laquelle ce devoir tombe en partage. Je l'enviais presque, je crois ; pourtant je ne puis l'affirmer ; j'ai beaucoup dormi en chemin de fer.

Ma "fiancée" se compare au lierre La comparaison est juste, car il s'enlace autour d'une pierre sans vie, ou étouffe et dégrade l'appui auquel il prétend s'enlacer. Mais la princesse Ulrique de Horst-Rauchenstein est bien plutôt une rose, de ces roses comme il y en a beaucoup, et dont chacune est néanmoins la reine des fleurs. Elle enivre tout le monde ; nul ne résiste à son parfum ; il lui manque seulement cette individualité qui rend exclusif. Elle veut faire bon ménage avec Dieu et le diable, et c'est impossible. Qui aime Dieu doit haïr le diable et *vice versa*, s'il ne veut en porter la peine. Elle, au contraire, dit sans cesse : "—Tous deux ont raison.—" Son père a raison, et son fiancé plébéien avait raison. Oui, ma rose enivrante, croire que deux avis opposés sont également justes est le fait des natures moyennes, fort estimables dans leur genre, fort utiles, mais pour ce qui regarde le soi disant progrès de la race humaine, autant au-dessous des dieux que les hannetons. Du reste, me menacer de ne plus me traiter de dieu, cela sonne comme une dérision. Je suis tout au plus un Hercule, et Hébé ne lui tendit qu'après la terrible épreuve du feu, la coupe de l'immortalité, breuvage qui devait d'ailleurs être agréable. Si le bûcher était toujours la voie de l'Olympe, je ne serais pas loin d'y atteindre. Mais qu'y trouverai je après tout, moi qui persiste à rester exclusif ! Hébé est trop vieille et a souri à trop de gens ; d'ailleurs, Ulla de Horst Rauchenstein m'a versé une fois le breuvage céleste ;—que m'importe Hébé maintenant !

Eh bien ! j'ai quitté la ville pour la côte. J'ai loué une modeste chambre, dans une hutte de pêcheurs ; de la fenêtre, j'ai la vue d'une des plus tristes grèves qui existent, de ce côté de l'étoile du soir. Devant la porte

sèchent les grands filets étendus, qu'un gamin raccommode sans cesse. Ma maison m'étouffait ; un fantôme charmant flottait toujours entre moi et ma tâche. Par le beau clair de lune d'hier, dont la mélancolie me poussait vers la mer, je suis venu ici. Si je n'ai pas cédé davantge à cette impulsion et si je suis resté sur terre, c'est que j'ai eu pitié des pêcheurs auxquels mon suicide aurait attiré tous les embarras imaginables. Les pêcheurs sont des hommes, après tout. De plus, le suicide est chose fort vulgaire ; tous les joueurs finissent ainsi, beaucoup de comédiens, et je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre. Ton père serait trop satisfait, si par un clair de lune, je m'étais précipité dans les vagues, comme un comédien !

Non Ulla, je ne puis avoir ta patience ! C'est comme si, par ta seule volonté, tu voulais changer le cours du sang. Tu me dis : "Ton pouls ne doit pas donner cent pulsations à la minute." Il les donne quand même, et toute volonté plie devant ce fait. J'étais fier autrefois que rien ne me fût étranger, qu'il n'y eût pas d'émotion humaine que je ne pusse ressentir. Mais pourquoi parler de moi ? J'aime mieux revenir à mon Histoire du sentiment artistique qui n'a nuls rapports avec toi, car toutes les questions sociales me ramènent ta pensée. Qu'est-ce, en réalité, physiologiquement parlant, que la joie de l'art ? Réfléchis un instant à cela et tu pourras t'endormir alors sans que je t'aie dit bonsoir.

Sais-tu qu'il m'arrive de raisonner très froidement avec moi-même et de me dire : — A quoi te sert-*elle* après tout Quel profit intellectuel te rapportent ces efforts ? Elle te rattache plus fortement à tout ce qui est terrestre ; par elle, tu te vois enchaîné ; déjà elle t'a enlevé le repos du travail, l'ambition de créer ; elle développera de plus en plus chez toi ce qu'il y a de plus mortel : le cœur ! Elle-même est esclave de tous les préjugés de l'humanité : caste, famille, fortune. Pourras-tu jamais l'attirer aux suprêmes hauteurs où habite ton intelligence ! Et sinon ? Si tu dois rester solitaire dans la meilleure partie de toi-même, dans ton indépendance de tel ou tel préjugé ; si, au lieu de t'aider à avancer toujours, elle retarde tes pas, pourquoi l'arracher de la voie qu'elle suit à cette heure ? De même que tu ne la comprendras jamais tout-à-fait, elle aussi ne pourra jamais te comprendre ; tu éprouveras la plus tragique des douleurs humaines, et ce qui est pire, elle en aura peut-être la vague conscience

Ulla, ton père a raison ; il a raison ! Pardonne cette parole orgueilleuse : autant tu es au-dessus de moi dans l'esprit de ta caste, autant je suis au-dessus de toi dans mes moments de plus pure intelligence. Jamais nous ne pourrions nous compléter mutuellement.

Vois-tu, lorsque je me suis clairement démontré toutes ces choses, quand je sens l'abime infranchissable qui est entre nous, entre moi et tout autre mortel, alors je me sens plus que jamais consumé de ton amour, et tout mon être se fond dans un sanglot. Ulla ! Ulla ! laisse-moi une seule fois baiser tes lèvres ? Enfant, femme ou ange, mourons ensemble, puisque nous ne pouvons vivre ensemble. Dans un moment d'extase où je serai élevé au-dessus de moi-même, je puis être digne de toi, et tes yeux, en se fermant, recevront un rayon de lumière à la clarté duquel ils me comprendront. Alors nous aurons eu tous deux raison, comme tu l'as dit une fois ; nous ne pourrons tous deux avoir raison, qu'à l'instant où nous cesserons ensemble d'exister.

Déjà la nuit ! Il me semble que le jour n'a pas paru. Pour moi, le jour ne luit plus, tant que tu n'es pas mienne.

Bruno.

---

## XXXIX

Château de Nachheim, 28 juin.

Mon Bruno,

Ta lettre m'a poursuivie partout, et a fini par m'arriver, quand j'étais presque morte de cette attente, au milieu des distractions dont on m'accable. Et avec cela, tu m'écris une lettre folle, comme si tu voulais pulvériser les barrières que toute mon existence a élevées autour de moi ! Bruno, tu ne sais pas quel mal tu peux me faire ! Comme j'ai pleuré ! Evidemment je te suis tout à fait inutile ; je n'ai jamais pensé pouvoir t'être bonne à quelque chose, sinon à force de tendresse. Mon amour n'est donc pas assez puissant pour vaincre mes préjugés et les tiens ? L'amour ne connaît pas d'abîme qu'il ne franchisse, pas d'obstacle, puisqu'il est insaisissable, pas de mal entendus, puisqu'il ignore l'idée de soi. Tu crois m'effrayer en étant si brusque et si dur ; je ne m'effraie que de l'immense souffrance que tu supportes à cause de moi.

Ici, tout le monde est bon et excellent ; chacun, en dépit de "sa caste", s'efforce honnêtement de se rendre utile au prochain. Le Comte est un savant et écrit de gros livres ; tandis que ma grand'tante est le médecin de tout le pays. On vient la chercher de jour et de nuit comme un vrai docteur, et sans la moindre humeur, elle se met en route pour aller porter secours, autant que c'est en son pouvoir. Les jeunes filles s'occupent d'une foule de choses, lisent, font de la musique et me plaisent beaucoup par leur simplicité et leur modestie. Demain, nous allons chez une autre de mes tantes. Comme j'aurais été ravie autrefois d'un pareil voyage ; maintenant, je le fais sans entrain et sans plaisir ; personne ne se doute de ce qui m'occupe. Je me demande toujours ce qu'ils diraient s'il le savaient ! Me lapideraient-ils ? Cette femme qui est médecin, qui doit mieux qu'un autre connaître la nature humaine, me comprendrait-elle ? Deux fois déjà, mon secret m'est venu sur les lèvres, mais elle a dit par hasard un mot qui en a refoulé l'expression.

Il m'est venu tout d'un coup un inexprimable désir d'avoir ma mère ! Si j'avais une mère, elle saurait me comprendre et m'aider. J'envie tant leur mère à ces jeunes filles qui ne paraissent pas sentir leur bonheur et qui trouvent tout naturel, comme si cela ne pouvait être autrement. J'avais envie de le leur dire, mais je n'ai pas osé. Je suis par le fait très timide, moi, Ulrique la sauvage ; tu ne peux t'imaginer ma timidité ! Cela vient sans doute de la solitude dans laquelle j'ai grandi ; je ne sais jamais au juste ce que je dois dire, et ce que je dois taire.

(*A suivre.*)

# PAGE DES ENFANTS

## Les bas percés

*(Petit conte de Noël)*

L'autre jour un enfant, la figure fanée,
Les habits en lambeaux, toute la matinée
Auprès d'un étalage, avait mangé des yeux
Des cônes de bonbons frais et délicieux.
Sous le coup de l'appât haletait sa poitrine ;
Il était là, le front collé sur la vitrine,
Et n'avait de pensée et n'avait de regard
Que pour ces riens dont il n'aura jamais sa part.
Je m'approche de lui. " Quel est, dis-je ton père ? "
—Monsieur, je n'en ai plus ; je vis avec ma mère,
Trois frères, quatre sœurs, à Saint-Roch, près du pont."
Et c'est avec des pleurs que l'enfant me répond.
" Sais-tu, pauvre petit, que ce soir c'est la fête
De l'Enfant-Dieu ?—" Je sais, dit-il, hochant la tête,
Mais pourquoi donc Jésus à qui souffre la faim
Ne donne pas, ce soir un bon morceau de pain ? "
"—Il te le donnera si tu le lui demandes ; "
Et le frémissement de ses lèvres gourmandes
Me fit comprendre, hélas ! que le pauvra petit
Mordrait dans un gâteau de fort bon appétit ;
Et l'entraînant de suite à la confiserie,
Je l'attablai. Ce fut comme une griserie !
Et de le voir dévorer les pâtés,
Les gâteaux engloutis avant d'être goûtés.
Me jeta dans le cœur une pitié profonde ;
Et je songeai soudain à tout ce petit monde
A la mère là-bas, attendant son enfant
Et qui contre la faim, en pleurant se défend.
Je jurai de leur faire une douce surprise.
Sa dernière bouchée était à peine prise
Que je dis à l'enfant : " Si tu pendais ton bas,
Petit Jésus est bon, il ne t'oubliera pas.
A ton lit suspends-le ce soir ; qu'il soit solide,
Car il sera bien plein." Mais le petit, candide,
Me dit d'un ton dolent, les yeux sur moi fixés :
" Monsieur, je voudrais bien, mes bas.... ils sont percés !

ADOLPHE POISSON,
Arthabaskaville.

Extrait du volume " Sous les Pins."

---

## Causerie

MAINTENANT que le concours est fini et que les prix sont adjugés, il est bon que je vous donne quelques explications.

Comme je vous l'ai déjà dit, une lettre pour être bien écrite doit être *naturelle*, c'est une condition essentielle. Vous devez écrire à votre amie comme vous lui parleriez si elle était devant vous.

Donc, dans ce cas-ci, les récompenses n'ont pas été données aux meilleures lettres prises au point de vue littéraire, mais à celles que les juges du concours ont déclaré les plus *naturellement* exprimées.

Dans une lettre familière, comme celle que je vous ai donnée à faire, il est permis de faire une allusion badine à quelques faits historiques ou établir certains rapprochements avec des fictions du domaine mythologique, mais en petite quantité, autrement, à votre âge surtout, cela semble un peu prétentieux et à l'air de faire montre d'un trop frais savoir. Ces choses se disent plutôt dans une composition ordinaire ou on emploie généralement un ton moins familier que dans le style épistolaire.

Laissez-moi vous donner un conseil, jeunes amis, dont vous saurez profiter une fois pour toutes, je l'espère. Évitez avec soin dans vos allusions historiques ou autres, ce qu'il est convenu d'appeler *des lieux communs*, c'est-à-dire des choses qui se disent trop souvent, et que par conséquent, l'on sait trop bien. Ainsi, je vous déclare franchement que j'en ai assez du roi Midas et de ses oreilles d'âne ; pour peu que l'on m'en parle encore, j'ai peur de me réveiller un beau matin avec quelque chose de son infirmité ! !

Somme toute, je suis contente de vous, petits neveux et petites nièces vous avez travaillé, et là où il y a eu du travail, cela mérite des éloges. C'est pourquoi vos juges ont décidé, à mon intime satisfaction, de donner aux plus méritants d'entre vous une petite compensation dont la valeur artistique vous le fera conserver avec plaisir. Ces souvenirs avec les prix mérités par les concurrents victorieux, vous seront expédiés entre les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Je publierai dans le numéro suivant celles des lettres du concours qui méritent cette faveur.

***

Avant de terminer cette causerie, laissez-moi vous dire tous les bons souhaits que forme pour vous, chers enfants, la plus affectueuse des tantes. Que 1903 vous apporte tous les bonheurs possibles ; qu'elle vous donne le succès dans vos études, dans le concours de l'avenir, succès en tout et partout ce sont les vœux les plus ardents de

TANTE NINETTE.

---

L'amour, c'est le pigeon sur la queue duquel, les hommes, ces enfants, cherchent à mettre un grain de sel.

Une lectrice du JOURNAL DE FRANÇOISE.

## Lettres de Concours

**1er prix**

Ma bien chère Aline,

Voici donc le beau jour de l'an arrivé ; prononce-le bien haut, ce mot : *Jour de l'an !*... Dis, ne résonne-t-il pas agréablement à tes oreilles ? Pour moi, il me semble un joyeux carillon qui tinte la joie et le bonheur. En effet, je suis très heureuse aujourd'hui car, autour de moi, tous les visages sont souriants ; d'abord mes bons parents me paraissent plus gais que d'habitude ; ensuite mes chers petits frères et petites sœurs s'en donnent à cœur joie, au milieu des bonbons et des jouets de toutes sortes.

Enfin, ta grande amie Louise, bien qu'elle soit l'aînée de six marmots, n'a pas été oubliée, tu peux le croire ; tu rirais peut-être, si tu me voyais à tout instant monter l'escalier quatre à quatre pour aller dans ma chambrette, jeter un coup d'œil réjoui sur les jolies étrennes étalées ça et là dans tous les coins. Oh, je suis bien contente, je t'assure !

Mais je bavarde comme une petite pie et je n'ai pas encore satisfait au premier devoir de l'amitié : te souhaiter la bonne année. Ah ! je voudrais être en ce moment auprès de toi pour t'embrasser bien fort, et te dire tout bas combien je t'aime.

Vois-tu, ma chère Aline, l'amitié sincère, c'est comme la valeur ; elle n'attend pas le nombre des années.

Nous avons beau, toutes deux, n'être que de grandes fillettes de quinze ans, cela n'empêche pas que nous avons été, sommes et serons toujours de vieilles amies pour la vie et l'éternité. Tu es de mon avis, n'est-ce pas ? Je n'ai pas besoin de réponse, je le sais bien.

En attendant le plaisir de ta visite tant désirée je dépose par la pensée un bon gros baiser sur tes deux joues et je te dis,

Au revoir

Ta JEANNETTE.

"Joyeuse écolière " (*Encore inconnue*).

---

Chère Blanche,

Tu vas être bien surprise de recevoir une lettre de moi, car il n'est pas

# PAGE DES ENFANTS

dans mon habitude de te souhaiter la bonne année d'une manière aussi cérémonieuse. J'avais toujours l'habitude de te sauter au cou en te faisant mille bons souhaits. Mais, cette année, voulant prendre part au concours de tante Ninette, je vais t'écrire tout comme si tu restais bien loin de moi. Qui sait, tout de même, si ce ne sera pas moi qui irai te porter ma lettre ? Je te fais mille bons souhaits, chère Blanche, mais je ne te souhaite pas d'être première dans ta classe, car cela m'ôterait la place que j'ambitionne toujours, Je te souhaite d'avoir de bien belles étrennes et de passer d'agréables vacances du jour de l'an. Moi, je m'amuse beaucoup, je te dis que je mange des friandises, je ne m'attends pas à maigrir d'ici à quelques jours ; tout le monde m'appelle la grosse Jeanne, mais je n'en suis pas plus malheureuse pour tout cela.

Encore une fois fois bonne et heureuse année.

Ta petite amie,

JEANNE DE VARENNES,
Onze ans.

Waterloo, Shefford.

---

Ma chère cousine,

J'ai entendu dire par les grands garçons au collège qu'écrire aux filles porte bonheur, c'est pourquoi la première fois que j'ai la chance d'écrire une lettre, à part d'écrire à maman, je l'écris à une fille.

Mais je ne sais pas le tour et cela m'embête un peu, Théo et Albert se tireraient mieux d'affaire ; cependant, je saurai te souhaiter des choses que tu aimeras. Tu veux avoir pour tes étrennes une grosse poupée et des volumes de la bibliothèque rose, tu t'attends encore au prix du journal de Françoise, je te souhaite tout cela, même le prix, puisque je concours avec les garçons.

Ton cousin,

BIBI M.

(Roch Montbriand, Montréal.)

---

Mon cher Antoine,

Voilà que le jour de l'an approche, qu'allons-nous avoir pour nos étrennes ? Celles de Noël d'abord, je ne manquerai pas d'accrocher mon bas, j'espère que Santa Claus ne nous oublira pas ; s'il va chez vous avant de venir ici, n'oublie pas de lui dire où je reste.

J'espère, pour mes étrennes du jour de l'an, avoir une petite goëlette, j'aime tant la navigation.

Cher Antoine, toi qui aime tant les chevaux, je t'en souhaite un des plus beaux, en même temps une bonne et heureuse année.

Ton petit ami,

NOMIS, 9 ans,

(Simon Bouliane)

Malbaie, comté de Charlevoix.

---

Nos tribulations enfantines sont le produit de nos imperfections naissantes, comme plus tard nos tourments les plus poignants émanent de nos défauts invétérés.

" Nos gros chagrins et nos petites misères."

F.-G. MARCHAND.

---

## Correspondance

*Chère tante Ninette,*

Je viens vous souhaiter une bonne et heureuse année, et vous direz S.V.P. aux abonnées du JOURNAL DE FRANÇOISE, ou plutôt mes petites cousines et cousins, que je leur souhaite une bonne et heureuse année.

Bonsoir tante Ninette,

Votre petite nièce,

RAYMONDE TANGUAY, 8 ans.

---

*Chère tante Ninette,*

Un petit mot avant la fin de l'an 1902. Je vous souhaite une bonne et heureuse année, du succès avec vos petits neveux et nièces, de votre journal. Au revoir chère tante Ninette.

SÉBASTIENNE MAROIS.

P.S.—Je souhaite aussi une bonne et heureuse année à mes petits cousins et petites cousines de votre journal.

---

## Petite poste en famille

Merci petite *Raymonde Tanguay* et *Sébastienne Marois* de vos bons souhaits, merci aussi pour tous les cousins et cousines à qui je communique avec plaisir les vœux de bonne année.

*Comtesse Isaure* est priée de me donner une adresse responsable, afin que je puisse lui faire parvenir les règles de l'Association dont elle veut faire partie. Je lui dirai en même temps à qui envoyer ses offrandes.

Je répondrai sous peu à *Maman d'Antoinette* que je remercie de tout cœur de ses bonnes intentions.

TANTE NINETTE.

---

## Bonbons

Nous conseillons aux bonnes petites mamans de faire elles-mêmes, à la maison, les bonbons qui sont l accompagnement nécessaire des fêtes de Noël et du Jour de l'An. Elles y gagneront de toutes façons, pour des considérations hygiéniques d'abord, économiques ensuite. Voici quelques recettes que l'on pourra utiliser avec avantage dans la confection des bonbons.

### DATES A LA CRÈME

Mêlez du sucre de confiseur au blanc d'un œuf jusqu'à ce que cela fasse une pâte que l'on puisse pétrir et mouler avec les doigts. Mettez l'essence que vous voudrez. Choisissez de belles dates, fendez-les, d'un côté seulement jusqu'au noyau que vous enlevez Mettez à la place le sucre appelé fondant —et refermez la date, en laissant toutefois le fondant faire un petit bourrelet blanc sur le dessus, ce qui tranchera agréablement sur le brun appétissant de la date. On peut procéder exactement de même avec les pruneaux; on enlève le noyau et on remplit la cavité du fruit avec le fondant.

### PRALINES

Prenez deux tasses de sucre brun et la moitié d'une tasse d'eau froide dans laquelle vous aurez versé une demi-cuillerée de vinaigre. Faites bouillir et quand le sirop fait des "cheveux" sur la spatule, jetez toutes les noix que le sirop pourra absorber. Brassez le tout vivement, et quand le tout commencera à devenir en sucre, cesser de tourner et retirez du feu. Versez dans un plat beurré et quand ce mélange sera refroidi, cassez par morceaux.

### KALOUGAS (*bonbon russe*)

Mettez dans une casserole non-étamée un bol de crême et un bol de sucre en poudre. Posez votre casserole sur un feu doux et remuez jusqu'à ce que la crême prenne une teinte café au lait. Versez alors sur un marbre ou un plat que vous avez d'abord huilé et coupez la pâte en petits carrés. Vos bonbons doivent être un peu mous et tenir aux dents.

### SUCRE D'ORGE

Faites crever un quart d'orge mondé dans une chopine d'eau. Lorsqu'il est cuit, coulez-le et mettez l'eau dans une bassine ; ajoutez à cette eau une livre et demie de cassonnade Mettez votre sucre sur le feu jusqu'à ce que votre sucre soit arrivé à la cuisson voulue, ce que vous verrez de cette manière : Prenez du sirop sur l'écumoire avec le pouce et l'index que vous avez d'abord trempés dans de l'eau froide et formez-en une boulette, que vous mettez sous la dent ; si elle se casse sans s'y attacher, en produisant un petit bruit, c'est le degré de cuisson qu'il faut pour le sucre d'orge. Huilez légèrement un plat et versez ; lorsque la pâte est encore un peu chaude et maniable, coupez en lanières avec des ciseaux de la longueur que vous voulez, ou roulez-en de plus grands morceaux en boule.

## Un dîner de Noel et du Jour de l'An

Nous allons, si vous le voulez, préparer un bon dîner de fête, comme on en donnait dans l'ancien temps où l'on mangeait ferme et de bon appétit, en s'occupant plutôt de la qualité des mets que de la quantité des services.

Supposons que nous dressons le couvert pour un repas de famille, où, quelques amis, loin de leurs foyers, ont pris place. D'abord, il faut une nappe d'une éblouissante blancheur sur la table déjà recouverte d'un feutre ou d'un drap de laine épaisse pour amortir le bruit des assiettes. La décoration du centre varie suivant les goûts. Si le dîner a lieu le soir, un candélabre à plusieurs branches, avec abats-jour de couleur, autour duquel grimperont des guirlandes de smilax ou de houx, sera d'un très bel effet. Dans tous les cas, quelques fleurs, artistiquement disposées dans un joli vase, feront un surtout aussi agréable qu'on puisse désirer de voir.

J'ai entendu parler d'une façon toute nouvelle de distribuer de petits cadeaux aux hôtes que l'on a autour de sa table, qu'ils soient ou non membres de la même famille. On met au milieu de la table un bol en argent ou en porcelaine. Placez dans ce récipient autant de cadeaux qu'il y a de personnes à dîner ; il faut nécessairement que les objets soient petits, comme un mouchoir, une boîte d'allumettes, un essuie-plumes, épingles de cravates, etc., et que chacun d'eux soit enveloppé dans un papier de soie, puis attaché par un étroit ruban d'une verge ou plus de longueur. Le bout de chaque ruban sera fixé à une carte de visite portant le nom de chaque convive et placé devant son assiette. Après le dîner, chacun tirera sur le ruban placé devant lui et je vous promets que votre attention sera appréciée et qu'on se souviendra longtemps de votre dîner du Jour de l'An. Pour cacher le contenu du bol, ou du vase, on pourra le couvrir de fleurs ou de smilax.

Bien, maintenant parlons du service. Il est entendu que les couteaux, les fourchettes et les verres sont placés comme il convient, que vous avez mis, dans de petites assiettes d'argent ou de porcelaine, des amandes salées, des olives et des bonbons et que le coup d'œil général est aussi brillant qu'appétissant. Commençons donc à dîner par les huitres sur écailles. Cinq sur une assiette avec un petit carré de citron. Les huitres ont dû préalablement reposer quelques heures sur un lit de neige ou de glace. Les mollusques, qui ne sont pas d'ailleurs indispensables à un bon dîner, une fois dégustées, on passe au second service : la soupe. Je vous recommande ici la soupe à la crème de châtaignes. C'est exquis. Vous allez voir. Faites bouillir une pinte de châtaignes jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Pelez-les soigneusement, égouttez-les puis coupez-les par morceaux très petits ou écrasez-les à travers un tamis. Mêlez ensemble une cuillerée à table de beurre et deux de farine ; mettez le tout sur le feu, ajoutant graduellement une pinte de lait, et remuant tout le temps. Quand le lait est bouillant, assaisonnez avec du sel et du poivre, voire même un peu de muscade râpée, si vous aimez la muscade. Ajoutez à ce bouillon les châtaignes pulvérisées. Laissez bouillir le tout quelques secondes à peine, et servez immédiatement. Le fin du fin serait de mettre une cuillerée de crême fouettée, non sucrée, dans chaque assiette à soupe.

Passons l'entrée, qui peut être un filet sauté aux champignons, du macaroni, ou des côtelettes d'agneau aux petit pois, et venons au plat de résistance : une oie ou une dinde dont les formes plastiques rebondissent encore sous le poids de la farce dont on les a remplies. N'oubliez pas cependant que si vous bourrez trop le noble animal, la farce deviendra saturée d'eau. On doit laisser de la place en dedans pour permettre la dilatation.

Les croquettes aux pommes de terre devraient accompagner l'oie ou la dinde. Les pommes de terre cuites à point sont d'abord écrasé s soigneusement, puis assaisonnées de beurre, de sel et de poivre. Et si vous voulez quelque chose d'extra, pelez des amandes, coupez-les en de très petits morceaux et mêlez aux pommes de terre écrasées. Arrangez le tout en croquettes que vous roulez ensuite dans du pain émietté, puis dans un blanc d'œuf battu en neige, et une seconde fois dans les miettes de pain ; faites frire dans de la graisse bouillante quelques minutes. Servez dans un plat creux décoré de persil. N'oublions pas un accompagnement *obligato* au plat de résistance, je veux parler des atocas. Il vaut mieux les acheter quand ils ne sont pas tout à fait mûrs. Couvrez-les d'eau et laissez les bouillir doucement afin que les fruits soient autant que possible intacts. Ajoutez autant de sucre granulé que de livres de fruits puis laissez bouillir quelques minutes ; si vous avez un joli moule, remplissez-le de cette marmelade, en ayant soin toutefois de mouiller à l'eau froide tous les coins et recoins du moule. Cette marmelade peut être faite la veille du jour où l'on en a besoin et mise au froid. Au moment de servir, renversez le tout sur un plat en verre. Rien ne paraîtra sur la table avec autant d'avantage que cette gelée d'un rouge vif où les atocas semblent incrustés. Après la dinde — ou l'oie — un peu de laitue, ou de la salade aux tomates rafraîchira délicieusement le palais. Inutile de décrire le mode de servir ces légumes ; il y en a mille différentes sortes et chaque famille a son goût particulier qu'il faut respecter. C'est le tour du fromage, des petites mottes de beurre et des biscuits secs, et voici le pudding traditionnel dont nous avons, ce semble aujourd'hui adopté l'usage. Je vais, si vous me le permettez, vous donner la recette d'un pudding aussi économique qu'il est digestif et agréable au goût. Ce qui n'est pas peu dire pour un pudding. Avec cela qu'il a le don de rester toujours bon, fut-il fait une semaine avant de s'en servir. Trois tasses de farine, une tasse de suif haché très fin, une tasse de lait doux, deux œufs bien battus, une tasse de raisins sans noyaux et trois cuillerées à table de poudre à pâte. Mêlez bien le tout. Versez la pâte dans un linge trempé dans l'eau bouillante et saupoudré de farine à l'intérieur. Faites bouillir trois heures sans arrêter. Au moment de servir, versez dessus un peu de brandy, allumez avec une allumette enflammée, et, faites porter le tout brûlant sur la table. La sauce se fait à part.

Un bon dessert, fort aimé après la solidité britannique du *plum-pudding*, c'est la crême à la glace. Et il y a tant de moyens divers de la servir. Figurez-vous des boules de crême à la glace à la vanille, roulée dans du coco, puis remises au froid en attendant qu'elles paraissent sur la table ? C'est décoratif et excellent.

Les noix, le raisin, les fruits verts, les bonbons terminent le dîner. Vous vous attardez encore sur une bonne tasse de café, et vous vous levez enfin de table avec la satisfaction d'avoir fait un bon dîner avec un menu entièrement fait à la maison et composé d'ingrédients très sains. Je crois que j'ai oublié de vous parler de gâteaux, mais, bien qu'il en faille, je vous assure qu'on en mange bien peu.

Une grande partie de ce menu peut être préparée d'avance, ce qui est un immense avantage, considérant qu'il en reste toujours assez à faire en des jours extraordinaires comme Noel et le Jour de l'An. Les châtaignes pour la soupe, par exemple, peuvent être cuites de la veille et réduites en pâte. La farce sera mise sans inconvénient dans le corps de l'oie ou du dindon, des heures avant sa cuisson. Les amandes, dans les croquettes aux pommes de terre, ne souffriront pas non plus d'être pelées d'avance, et, la gelée sera plus sûrement prise, préparée la veille ; on peut en dire autant du pudding et des bonbons confectionnés à la maison. De cette façon la besogne sera simplifiée d'à moitié et les nerfs, partant l'humeur, de la maîtresse de maison, n'en seront que mieux portants.

CORDON-BLEU.

## Pensées

Le bonheur se passe aisément de plaisirs.

MME DANDURAND.

---

Ici-bas, la joie n'est qu'une pauvre sensitive dont le moindre vent de malheur suffit pour refermer la délicate corolle.

JOSEPH MARMETTE.

---

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes ;
Après les jours de froid viennent les jours de mai ;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé !

LOUIS FRÉCHETTE.

---

L'humanité est destinée au mouvement ; elle ne possède le présent, que pour marcher à la conquête de l'avenir.

ETIENNE PARENT.

Discours 1852.

---

A la tribune, au barreau, sur les champs de bataille, partout, sur son petit théâtre, le Canadien a su prouver qu'il n'était inférieur à aucune race. Vous avez lutté pendant un siècle, ô mes compatriotes ! pour maintenir votre nationalité, et grâce à votre persévérance, elle est encore intacte ; mais l'avenir nous réserve peut-être un autre siècle de luttes et de combats pour la conserver. Courage et union, mes compatriotes !

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ.

......Si l'avenir des Canadiens se trouve aujourd'hui menacé, qui sait encore ce qu'il renferme dans ses entrailles ? L'Islamisme croyait avoir détruit les Grecs, et cependant le souffle de la Grèce antique gémit encore sur ses rives. " Un grand peuple, dit Thierry, (*Conquête de l'Angleterre par les Normands*), ne se subjugue pas aussi promptement que sembleraient le faire croire les actes officiels de ceux qui la gouvernent par le droit de la force. La résurrection de la nation grecque prouve que l'on s'abuse étrangement en prenant l'histoire des rois ou même des peuples conquérants pour celle de tous les pays sur lequel ils dominent." Un petit peuple civilisé survit longtemps à sa chute.

A l'égard de certains peuples, d'ailleurs, il y a des jours où la Providence semble venir à eux pour rassurer leurs espérances. Les Etats Unis ont déjà plus d'une fois arrêté par leur attitude l'oppression des Canadiens. Le drapeau de cette république possède cet avantage, qu'en se déployant dans le ciel il impose à la violence et paralyse le bras qui cherche à les effacer du livre des nations.

(Ecrit vers 1854) GARNEAU.

1re ANNÉE — No 20 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 10 Janvier 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

1re ANNÉE—No 20 | SAMEDI, 10 JANVIER, 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

*Bonne et heureuse année aux abonnés du Journal de Françoise,*

LA DIRECTRICE.

## Année finie

*L'année est un collier dont les grains sont les jours.*
*Ils ont un poids égal et pareille structure*
*Mais ils ne sont pas tous de la même nature :*
*Les uns sont de granit, les autres de velours.*

*Entre nos doigts pressés glissent leurs fins contours,*
*Dispensant, au hasard, caresse ou meurtrissure,*
*Sans permettre jamais à la main la plus sûre,*
*La répulsion vive ou les ardents retours.*

*Quand le dernier des grains de nos doigts se dégage,*
*Plus d'une plaie, hélas ! se montre sur la chair :*
*Le velours nulle part, n'a marqué son passage...*

*Et nous restons pensifs, songeant au sort amer*
*Qui veut que sur nos mains vieillissantes l'on voie*
*Les traces du malheur, non celles de la joie...*

CHARLES MAURAN

## Les lectures sérieuses

"LES heures sont longues, les années sont courtes !" Combien on constate la philosophie profonde de cette pensée, chaque fois que, reléguant au panier, ce cimetière des inutiles papiers—le calendrier de l'année qui n'est plus, nous entamons les premiers feuillets de l'almanach nouveau.

Oui, les années sont courtes ! A ceux qui entrent dans la vie, l'année nouvelle est déjà une amie, une amie que l'on croit sincère, qu'on dore des vertus dont on se plait, à cet âge, à parer ceux que l'on aime... A ceux qui ont senti les rudesses de la route, une année nouvelle se dresse, mystérieuse et grave, dans leurs esprits inquiets...

Quelle qu'elle soit, cependant, elle s'écoulera aussi rapidement que les autres ; à nous de profiter de son fugitif passage et d'essayer de le rendre aussi fructueux que possible.

La brièveté du temps n'a rien qui doive nous attrister outre mesure. La loi des compensations est si bien établie en ce monde qu'elle apporte des dédommagements pour chaque jour de jeunesse que nous perdons. L'habitude, par exemple, des lectures sérieuses, de ces lectures qui ornent la mémoire et meublent l'esprit, est un des plaisirs les meilleurs, que l'on peut se donner à tout âge, et, qui prépare supérieurement à rendre la vie non-seulement agréable à soi, mais aux autres dans le commerce ordinaire de la société.

Plus on avance en âge, d'ailleurs, plus on apprécie la jouissance fine et subtile de ces lectures, car, le jugement se mûrit, il pénètre davantage

le sens des choses, il comprend mieux la pensée de l'écrivain. L'impression qu'il en reçoit est profonde et les raisonnements que l'esprit fait ensuite sont plus sûrs et plus pondérés. La personne qui s'habitue aux lectures sérieuses apportera dans la conversation une qualité de plus, dans la discussion, une connaissance réelle de son sujet, des idées plus justes et des déductions plus raisonnées. Sans parler du charme profond que ses interlocuteurs éprouveront à causer ou à discuter avec elle.

Une femme, encore jeune, mais dont les trente ans sont bien sonnés, me disait un jour, qu'allant lui rendre visite, je la trouvai lisant les conférences d'un célèbre orateur :

—Voyez-vous, Françoise, je ne suis pas encore vieille, c'est vrai, mais l'âge mûr, puis, la vieillesse viendront sûrement. Je veux préparer cet âge et le rendre intéressant pour moi, agréable pour les autres. A mesure que les charmes extérieurs d'une femme perdent leur fraîcheur et leur grâce première, il faut les remplacer par des attraits plus durables. Je veux développer mon esprit, affiner mon intelligence afin qu'ils aient eux aussi, leur attirance... On oubliera, en me parlant, que mon teint est pâli, que mes lèvres sont moins vermeilles. Et le nombre d'années qui s'accumuleront sur ma tête ne m'effraieront pas, puisqu'elles ne devront qu'augmenter mon bagage d'informations, pas plus qu'elles ne seront une cause d'éloignement pour mes amis puisque je deviendrai, de jour en jour, une compagne plus intéressante, et une amie aussi agréable que sage...

Ce conseil, que je me permets de répéter, m'a paru excellent et profitera, j'en suis sûre, aux lectrices qui voudront y apporter quelque attention.

Il ne faut pas confondre les lectures sérieuses avec les lectures ennuyeuses. Un ouvrage de littérature peut être une lecture sérieuse à condition que l'auteur soit un écrivain supérieur, qui ne se contente pas de jouer sur les seules cordes de la passion malsaine et d'une sentimentalité de névrosé.

Un auteur, qui fait autorité et dont ma mémoire infidèle regrette de ne pouvoir trouver le nom à propos, a dit qu'il était bon d'avoir toujours deux livres sérieux en train. L'un, que l'on prendrait par petites tranches à cause de sa digestion lente, serait un traité d'hagiographie, d'apolégétique ou de morale ; l'autre serait un ouvrage d'histoire ou de littérature. Et dans cette dernière catégorie se place le roman, mais le roman sérieux, qui laisse dans l'esprit, après sa lecture, une connaissance de plus, un sentiment vrai des choses de la vie.

Le fardeau du ménage ne saurait jamais entièrement priver les femmes d'un peu de lecture—voire même quotidienne. N'est-ce pas le président d'Aguesseau qui composa tout un ouvrage, pendant les dix minutes journalières que sa femme le faisait attendre avant son dîner ?

Quelle est la femme qui ne peut soustraire à sa vie active de maîtresse de maison, les dix minutes nécessaires à une lecture intéressante ? Non-seulement, elle y gagnera intellectuellement, mais son esprit, trop tendu par les devoirs quotidiens se détendra, s'adoucira dans une aimable distraction, et la disposera à mettre plus de résignation et de patience dans l'accomplissement de ses lourds devoirs.

Chères lectrices, soyons comme cette femme intelligente dont je vous parlais tout à l'heure. Utilisons à notre bénéfice les années qui passent et qu'elles ne fassent que servir à notre développement intellectuel... "Comme à notre perfection morale," ajouterait sans doute un prédicateur dans l'exercice de sa profession.

Si vous voulez !

FRANÇOISE.

---

## Une année qui finit

Je viens de brûler mon vieil almanach,—l'almanach que j'avais accroché, tout doré, tout souriant, l'an passé, près de la cheminée.

Je l'ai mis sur le feu, n'ayant plus besoin de lui, content de le voir finir. C'est d'abord le ruban, le petit ruban rose, un peu jauni par ces douze mois, qui s'est embrasé et a brusquement disparu. L'almanach était encore intact ; je pouvais lire le nom de ces jours à présent parcourus, dépensés, oubliés.

Pauvre almanach ! comme je lui avais — je m'en souviens — souhaité la bonne année en lui disant :

—"Réponds-moi ! que m'apportes-tu d'heureux ?"

On croit toujours que ces morceaux de carton valent mieux que les autres ; mais plus on avance, plus on s'aperçoit que les hommes et les almanachs se ressemblent toujours.

Celui-ci, cependant, sur le brasier semblait se plaindre ; il gémissait avant de brûler et — les choses ont aussi leurs agonies — se tordait, comme pour me dire : "De quoi suis-je coupable ?..

Tout-à-coup, la flamme a éclaté, l'enveloppant, le caressant, toute joyeuse de dévorer quelque chose,—et quelle chose : une année ! Les colonnes des mois sont devenues noires, le carton s'est effeuillé, s'est divisé, tombant en fragments où couraient ces longues files d'étincelles qui ressemblent à des armées en marche ; les noms de jours, les noms des mois s'effaçaient. Je me suis trouvé devant un peu de poussière noire,—tout ce qui demeure d'une année finie,—des cendres !

Que j'ai bien fait de le brûler ! Au moins, il ne me reste rien sous les yeux des journées qui viennent de finir. Le souvenir seul, et c'est bien assez ! Je ne reverai pas ce carré de carton où je cherchais les jours de fête, où je marquais chaque nom par une espérance, — calendrier en avenir que je m'étais construit et qui n'était qu'un... calendrier en Espagne !

Au feu, ces almanachs menteurs !

Pourquoi ne peut-on avec eux brûler d'un seul coup le vieil homme, dépouiller le passé, changer de peine comme on change de vêtements ?...

"Je voudrais vivre ainsi, disait un jour Michelet, dans un renouvellement perpétuel !"

Pourtant, je trouve qu'il vient vite, —et tout seul,—ce renouvellement, et qu'on n'a besoin de rien détruire. Les choses tombent d'elles-mêmes, et les hommes et le sentiments.

Qu'il en emporte, de parcelles de chacun de nous, ce vieil almanach, d'illusion détruites, d'amitiés perdues d'espoirs aux ailes brisées !

Laissons tout cela partir, laissons s'envoler les hirondelles !

Mais comment tant de choses, dites-moi, peuvent-elles tenir sur un morceau de papier satiné ? Trois cent

soixante-cinq jours. C'est bien court, c'est bien long !

Je ne regarde pas sans un certain frisson l'almanach nouveau... S'il pouvait parler, s'il pouvait nous dire... Bah ! qu'il se taise !

Toute nouvelle année est une nouvelle maîtresse.

On sait bien qu'elle nous trompera, que ses serments sont de chrysocale ; on sait qu'elle ne tient pas, qu'elle donne plus de morsures que de baisers, que si elle a des lèvres, elle a des ongles, qu'elle est femme comme les autres, mais on ne reculerait pas pour un empire. En route.

Et d'ailleurs, cette année nouvelle, si elle se joue de nous, elle en trompera bien d'autres avec nous !...

A la place du vieil almanach en cendres, j'ai accroché, non sans émotion, l'almanach tout neuf, l'almanach brillant de l'an nouveau.

Jules Claretie.

---

## L'Inauguration de la collection Dutuit

Aux lecteurs du

Journal de Françoise,

Les promeneurs traversant le jeudi 11 décembre, vers deux heures de l'après-midi, la paisible et sélecte avenue Marigny, se retournaient surpris, en frôlant deux modestes piétons qui cheminaient gaiment vers les Champs Elysées. L'un d'eux, petit : figure douce et paterne, barbe argentée, n'était autre que M. Loubet ; son compagnon, c'était M. Chaumié.

Sans tambours ni trompettes, où allaient donc notre président et notre grand maître de l'Université ? Jouir en bourgeois d'un froid clair et lumineux ? Non : inaugurer officiellement l'Exposition du Petit Palais. De plus en plus nos mœurs publiques se transforment. Le Petit Palais ! rien qu'à prononcer ce nom, l'esprit s'isole et revit la grandiose et unique manifestation d'art qui le consacra : l'exposition rétrospective de 1900 !

Aujourd'hui, ce bijou d'architecture fin de siècle redevient *temple*, afin de recueillir et d'abriter la rarissime collection que les frères Dutuit ont léguée à la ville de Paris.

Ces amateurs mélomanes qui vivaient en pauvres, mangeaient sur un coin de table dans une assiette de cinq sous, voyageaient en troisième classe, pour courir de Paris à Londres, payer 91 mille francs le chandelier en *terre d'Oiron* aux chiffres et aux armes d'Henri II qui est l'un des objets les plus remarquables de ceux exposés au Petit Palais ; ... les Dutuit laids, timides, d'allures campagnardes dont l'un se fit rapin de Couture pour obtenir ses conseils désintéressés, ces deux simples enfin, ces frustres auxquels si peu eussent accordé attention, se dressent à cette heure parmi nos contemporains, en face de la postérité, comme la démonstration vivante de ce que peut l'effort patient, inlassable, de tout être qui, énergiquement, se dévoue à une œuvre.

L'œuvre de ces milliardaires de Rouen aura été de cueillir çà et là, patiemment, avec intelligence et savoir, guidés par un sûr instinct du Beau, des merveilles, créés en toutes les formes de l'art, aux époques les plus différentes, et d'en former une collection destinée à complèter le Louvre et Cluny.

Soulevons la lourde portière qui masque l'entrée de ce sanctuaire. Sous la lumière tamisée par un vélum, les teintes indécises des superbes tapisseries s'harmonisent au bleu velouté des panneaux où elles reposent, et au riche tapis vieux rouge qui recouvre les parquets.

Le décor est joli, approprié, chaud, et, à nos yeux, s'y détachent en leur relief propre, meubles, bronzes, marbres, livres à reliures armoriées, émaux, verreries, tableaux et dessins : un ensemble du plus haut et du plus impressionnant enseignement. Deux divisions générales :

D'un côté de l'immense salle les objets du XVIII siècle ; de l'autre, ceux du moyen âge et de la Renaissance et tous disposés en petits salons ou en boudoirs. L'une des premières choses qui m'ont frappé — par affinité de goût sans doute — c'est une haute cheminée Louis XVI surmontée de sa glace, ornée de sa pendule avec candélabres de Lepaute, environnée de meubles de style : fauteuils, canapés, sièges, consoles exquises supportant les deux inappréciables groupes de Clodion, ainsi que d'autres bibelots de choix...

Sans peine, l'on replacerait dans ce cadre évocateur et charmant, la mignonne princesse de Lamballe, rieuse, insouciante encore des chagrins naissants de sa reine, cette altière et séduisante autrichienne faite pour les beaux atours, pour l'art fin et ciselé de son époque, pour marcher à travers un éclat de blanc et d'or, de bleu et de rose, alors que sa vie devait sombrer dans le noir sordide des prisons : premier attouchement de son martyre...

Secouons-nous. Voici d'autres vestiges d'un passé plus doux et plus lointain.

Aux murs, des tableaux : le portrait de Rembrandt, discuté, puis de vraies perles à rendre jaloux le Musée pourtant si riche à Bruxelles : la *Joueuse de clavecin* de Metzu ; *l'Idiot quêteur* et la *Diseuse de bonne aventure* de Jean Steen : deux toiles d'où jaillit l'esprit le plus vif et le plus drôle, où s'épanouissent les plus belles surprises de coloris.

Tout près, des Verburg, des Cuyp, des Ruysdaël, un Everdingen justement vanté, des Van Ostade, des Hooch. Surtout, une série de dessins et d'eaux fortes de Rembrandt qui nous livre les meilleures ressources de son génie dispensateur sublime des *clair-obscur* et de la lumière.

D'abord sa *Résurrection*, son œuvre de prédilection ; son Christ *bénissant les malades*, puissant et divin ; *la Samaritaine ; les trois arbres ; la Vision d'Ezéchiel : le bourgmestre six ; l'homme aux cent florins ;* et le joyau de tous ceux-ci : le *songe de Jacob*, conçu et exécuté pour le livre oublié et insignifiant d'un juif espagnol.

Dans tous ces dessins, quel sens de la vie ! quelle géniale perception de l'humain ! à côté de Rembrandt, des Durer, des Lucas de Leyde, etc.

Au centre même de la salle, entre les divers salons décoratifs, s'étendent des vitrines contenant des richesses inouïes d'un autre ordre : jades, brûle-parfums, faïences de Faënza, d'Urbino ; le *Jugement de Pâris* : ce plat de Gubbio d'une couleur et d'une facture spéciales et splendides. En un mot : toute une série qui établit l'histoire discriptive des majoliques italiennes depuis leurs premiers spécimens jus-

qu'aux renommées productions du plein XVI siècle.

Maintenant, la section des verres de Venise irrisés, aériens ; bulles de savon décomposant le prisme d'aspect irréel et suggestif. Encore des faïences persanes : le plat sur fond bleu, de Damas, la tasse de la Mariée. Et cette autre collection qui raconte de sa genèse à son complet épanouissement, l'ascendance de nos vieux émaux dont certains secrets se sont perdus : *émaux de Limoges*, faïences de St-Porchaire, terre d'Oiron où resplendit le chandelier de Henri II, seul type qui soit au monde et que racheta Eugène Dutuit pour la modeste somme de 91 mille francs !

Insignes encore les ivoires taillés, percés, fouillés, découpés en dentelles: une statuette de comédien en ivoire polychromé, des figurines de Tanagra, la Cisle Crenestienne, etc...

Plus remarquable encore peut-être, le médaillier, le seul existant complet, véritable histoire représentative et chronologique de l'art monétaire.

Dans le groupement des bronzes anciens s'offrant en vedette : le *Mercure* découvert aux environs d'Annecy, et l'Apollon, deux gloires qui ne peuvent s'estimer assez haut.

Enfin les livres, et parmi eux, pour nous chrétiens, en un ravissement de l'âme, du cœur et des yeux, la série des missels enluminés par la piété naïve, touchante, suave et forte des solitaires d'autrefois, ou contenant des gravures exquises.

Un missel du XIV siècle égale en richesse, en ingénuité de conception les plus célèbres des missels italiens : le livre du sacre de Louis XVI que posséda Marie Antoinette

Voisinant : des livres profanes dont les reliures hypnotisent : le *poème d'Adonis* offert par Lafontaine à Nicolas Fouquet, relié aux armes du trop célèbre surintendant.

Le manuscrit du "grand Alexandre" édition unique du XV siècle, que M. Eugène Dutuit paya cent cinquante mille francs !

Il faudrait un volume pour mentionner seulement les numéros successifs de cette collection et donner leur historique.

Or à admirer, le temps vous trahit. Ces notes ne sauraient être que des traits.

En quittant le hall Dutuit, on retombe infailliblement dans le musée des artistes de la ville. Et comme aux portes d'entrée on avait admiré les œuvres de Frémiet : son St-Georges écrasant le dragon, en bronze doré, puissant et calme dans son action vengeresse, son Duguesclin vigoureux, fier, noble et rusé, à la sortie on s'arrête invinciblement à un portrait de fillette, de beauté étrange et mélancolique, signé Anna Jean ; à un 14 juillet de montement saisissant et de souffle superbe, signé Roll.

Puis on se repose religieusement en face d'une toile délicieuse : une église de village éclairée d'un chaud soleil naissant, du maître Darien Non loin, un Fantin-Latour, flou et charmeur, trois *Vues de Paris* animées et vivantes, de Guillemet, s'opposant à un *Crépuscule de Normandie*, paisible et rêveur, de M. Paul Sain.

Au total, cette exhibition qui est depuis son ouverture la joie de Paris, restera l'un des points souverainement estimés de notre cité.

SUZANNE DE MARGUERON.

## Antoine Gérin-Lajoie

[Nous reproduisons avec empressement cette page de l'*Enseignement Primaire*, qui rend un hommage mérité au patriote écrivain, qui fut encore le chef d'une de nos familles canadiennes-françaises les plus honorables du pays.—Note de la rédaction.]

GÉRIN LAJOIE appartient à la phalange des hommes de lettres qui, de 1845 à 1867, créèrent la littérature canadienne-française.

Il est l'auteur de *Jean Rivard*, un charmant roman de mœurs canadiennes, où la religion, la bonne éducation, la gaité, l'amour du sol, la fierté de la race encadrent une naïve idylle, celle de Jean Rivard et de Louise Routhier.

Dans sa jeunesse, Gérin-Lajoie composa le célèbre chant national *Un Canadien errant*, que l'on entend sur tous les points de l'Amérique du Nord où vit une famille canadienne-française. Il rédigea *La Minerve* de 1845 à 1852. A cette époque, il fut nommé sous-bibliothécaire au parlement d'Ottawa. Plus tard, il rédigea un *Catéchisme politique*. Il fut aussi un des fondateurs des *Soirées canadiennes* et du *Foyer canadien*. Il mourut en 1882, à l'âge de 58 ans. Longtemps après sa mort, on a publié son ouvrage le plus considérable : *Dix ans au Canada*, de 1840 à 1850. C'est une œuvre historique de grande valeur.

A l'époque de l'Union des deux Canada, 1840, Gérin-Lajoie avait 16 ans. L'élément canadien-français entretenait alors des craintes sérieuses sur son avenir. Lafontaine, Viger, Taché, Morin et Parent parvinrent à se faire élire au nouveau Parlement. Les deux derniers furent les initiateurs du mouvement littéraire et patriotique qui s'étendit de 1840 à 1867. En 1845, F.-X. Garneau publiait le premier volume de son *Histoire du Canada*, et un peu plus tard, l'abbé Ferland commençait son *Cours d'Histoire du Canada*, qui, à un grand mérite littéraire joint les vraies qualités du genre historique.

Fréchette, Fiset et Lemay recueillaient leurs premiers lauriers ; de Gaspé, de Boucherville, Bourassa, et un peu plus tard Gérin-Lajoie, mettaient une dernière main à leurs romans canadiens. MM. Faillon, Tanguay, Laverdière, Bibaud et plusieurs autres, évoquaient un passé encore peu éloigné, mais presque oublié.

Ce fut la grande époque. De ce jour, les descendants des fondateurs du Canada s'appelleront Canadiens-français, car les colons anglais, à partir de l'Union, prennent le titre de Canadiens. Ce courant patriotique était raisonné. Lafontaine, comme chef politique, en avait la haute direction. Nos deux historiens le suivirent, et les journalistes du temps, ayant à leur tête Etienne Parent, firent vibrer de toute la force de leur talent la corde nationale. Les évêques, dans leurs mandements, recommandaient la colonisation des immenses forêts du Bas-Canada et encourageaient l'instruction populaire.

Les chefs politiques, les écrivains, l'épiscopat, le clergé et le peuple, tous se donnèrent la main, et résolurent de triompher des embûches que la nouvelle constitution dressait sur leur leur chemin.

Une cause aussi belle et une union aussi parfaite étaient bien propres à

enflammer l'imagination ardente des jeunes. A l'occasion de la visite du navire français à Québec, la *Capricieuse*, en 1855, le premier vaisseau qui nous vint du beau pays de France depuis 1759, Crémazie lança aux quatre coins du Canada les premières notes de son hymne à la patrie canadienne-française. Puis, successivement, il publia ces belles et touchantes pièces de vers que chacun connaît : *Le vieux soldat*, *Le chant du vieux soldat*, *Le drapeau de Carillon*, etc.

Dans la prose, M. Chauveau et l'abbé Casgrain jouaient un rôle identiques. Dans la politique, le mouvement national suivait la même marche. Lafontaine et Morin, soutenus par les publicistes, le clergé et le peuple, renversaient tous les obstacles et obtenaient une complète et entière justice en faveur de leurs compatriotes qui avaient été si manifestement maltraités par l'Acte d'Union.

Gérin-Lajoie était au premier rang des combattants. Il mit sa plume fertile et vigoureuse au service de la cause sacrée de la colonisation.

Encore une fois, je le répète, ce fut la grande époque. Il importe, aujourd'hui de mettre sous les yeux de la jeunesse, ces fortes pages que nos athlètes ont écrites de leurs mains puissantes.

Gérin-Lajoie est une des plus sympathiques figures de cette période brillante et féconde qui suivit la rébellion de 1837-38 et s'arrêta à la confédération. Il n'est que juste de rappeler son nom à la mémoire de la jeune génération.

M. Léon Gérin, du ministère de l'Agriculture, à Ottawa, est le fils de l'écrivain éminent dont nous venons de rappeler l'œuvre à grands traits. M. Gérin soutient avec honneur la réputation littéraire de son père. C'est un publiciste distingué, doublé d'un travailleur intelligent.

C.-J. MAGNAN.

---

"QuandDieu eut fait l'homme il se dit : "Maintenant il faut un roi de la création. Faisons quelque chose de bien." Quelques coups de pouce sur une motte de boue eurent Adam pour résultat. Ce résultat laissa le Créateur pensif, "Non, dit-il à la fin, ce n'est pas assez bien ; recommençons." Mettons plus de soin à la seconde ébauche, Eve sortit des mains divines. Mais le Seigneur resta soucieux. "Bon, murmura-t-il, j'ai eu une distraction cette fois, c'est trop bien. Ma foi tant pis......... pour elle !"

MME F. G. MARCHAND

## Heureuse Innovation

LE mouvement en avant qui se fait de ce temps-ci, en faveur de l'éducation, ne se fait pas seulement dans l'esprit des personnes qui réclament pour nos enfants une instruction plus en rapport avec les exigences de la vie actuelle. Je suis heureuse de constater que les dignes femmes qui consacrent toute leur existence à élever nos filles, à former leurs jeune cœurs et à les mener à un degré d'éducation, moral et pratique, qui nous est si cher, font tous les jours des efforts nouveaux pour atteindre ce but. J'ai appris, de source certaine, que les Rvdes Dames du Saint-Nom de Jésus-Marie (couvent d'Hochelaga) ont résolu d'ajouter à leur programme d'éducation l'enseignement obligatoire de la coupe de tous les vêtements dont une jeune fille peut avoir besoin plus tard pour elle et sa famille. Ces dames, comprenant combien cet enseignement est nécessaire aujourd'hui, ont décidé d'en faire non pas une chose facultative mais bien obligatoire pour toutes leurs jeunes élèves, aussitôt après la première communion et cela non seulement à leur maison-mère de la rue Notre-Dame, mais aussi dans toutes leurs missions, de façon à ce que nos filles de cultivateurs puissent jouir des mêmes avantages que leurs sœurs de la ville. J'applaudis des deux mains à cet esprit de progrès bien compris, et je suis certaine que toutes les mères de famille se joindront à moi pour féliciter et remercier ces Dames des efforts qu'elles font pour améliorer l'avenir de nos enfants.

C'est après mûre réflexion que ces Dames en sont venues à cette décision. Depuis trois ans déjà elles cherchaient quel serait le meilleur moyen et la meilleure méthode à employer pour arriver à leur but. Devant le brillant succès obtenu pendant ces trois dernières années, au Monument National, et devant les résultats si pratiques obtenus par elles dans l'étude qu'elles en ont faite, ces Dames n'ont pas hésité à adopter pour leur communauté la méthode enseignée par Mme Boudet. Cette même méthode est actuellement à l'étude chez les Dames de Sainte-Croix, à St-Laurent, ainsi que chez les Dames de Sainte-Anne, à Lachine, et j'ai tout lieu de croire que l'année prochaine, ces maisons d'éducation, à leur tour, rendront cet enseignement obligatoire dans toutes leurs institutions. Dans tous les cas, je ne puis que dire bravo à tous ces efforts et souhaiter qu'à son tour notre gouvernement fasse, lui aussi, quelque chose dans ce sens en se basant comme ces religieuses sur l'expérience acquise et non sur l'expérience à venir.

CLAIRE MONFERRAND.

---

## Réplique

"A PLUSIEURS MONTRÉALAISES"

J'AI cru que mes voisines Montréalaises devenaient un brin jalouses. Pourtant !... Les Quebecoises ont de la générosité plein l'âme. Elles ont souri à Troubadour. Mais, dans leurs jeunes têtes elles nommaient maintes beautés montréalaises, et savent fort le reconnaître. Vous avez aussi une qualité charmante : la gratitude. Elle doit donner à vos belles prunelles, un reflet intense.

Votre aimable défenseur a trouvé sa récompense plénière, ainsi, je dois penser.

Mais, comme les griffes de vos mains fines sont aigues. Elles éraflent notre épiderme ! hardiment, je vous crois, maintenant deux brins malignes, mes voisines. Nous avons des rires railleurs, ici. Et depuis quand qualifions-nous nos compagnons: Semi-Ready. Quelques têtes légères et montées ont réuni ce singulier composé, c'est certain. Des étourdies il en "naît" partout.

Des Semi-Ready j'en verrais surtout à Montréal. Regardez de près, voisines. Les "cavaliers" courtisent beaucoup vers la "trentaine" chez vous, alors qu'ils ont goûté pleinement la vie de "garçon."

Nos Québecois engagent plus jeunes leurs cœurs, et leur existence se fait double plus vite.

Ils aiment moins la vieille liberté de célibat, plus l'amour d'une femme. N'allez pas protester. Chut ! Je sais.

Quand on a l'oreille fine, et qu'on la tend un peu, ce qu'on entend et devine !

Nous sommes pacifiques, vous jetez l'étincelle sans prudence. Si ce feu s'allume ! Les Québecoises auront des foudres, et vous serez consumées.

Que la bonne entente de naguère, reprenne place entre nous !

Croyez à la plus amicale des amies,

UNE QUÉBECOISE.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

## XXXIX

JE me sens bien plus sûre de moi, quand je suis dans la maison paternelle. Dès que j'en sors, je perds complètement mon orientation, mes pôles, c'est-à-dire, je n'ai qu'un pôle, là-haut dans le nord, et je la croirais impossible à atteindre, si ma petite boussole ne s'obstinait à se tourner toujours dans cette direction. Si j'acquérais un seul jour la puissance de diriger moi-même mon navire, tu verrais comme il voguerait à pleines voiles vers le Nord. J'y pense touj urs : un tour de gouvernail et ce serait fait. Le Dieu bon aurait pitié de nous et enverra dans mes voiles un vent favorable. Vois-tu, Bruno, c'est pour moi un si grand bienfait de croire que Dieu me guide et me protège et de garder cette ferme confiance : "Si Dieu le veut, je serai sa femme !"

Pourquoi Dieu ne le voudrait-il pas ? Les préjugés de caste n'existent pas devant lui ; il sait lorsqu'un être humain fait honnêtement son devoir, et lui vient alors en aide : il ne punit que la révolte contre sa volonté. C'est Lui qui a guidé ma main, la première fois que je t'ai écrit ; Lui qui nous a conduits à Cologne et nous a permis de nous retrouver dans cette grande salle. S'il a pu tant de choses, il peut faire encore bien davantage. Oh ! si je pouvais te communiquer ma foi d'enfant, simple, profonde, entière, combien tu serais plus heureux ! Tu posséderais un bonheur que je ne pourrai jamais te donner C'est ma seule consolation, aujourd'hui que je me sens si douloureusement privée de ma mère, ma seule consosolation, de me dire que Dieu en sait plus long que la meilleure des mères et qu'il a plus de puissance. Mais je crois aussi qu'il me châtierait d'une manière terrible, si j'oubliais mes devoirs et si j'agissais un seul instant contre ma conscience. Ne l'exige pas, car cela me fait peur, et je ne veux jamais avoir peur, pas une seule fois dans ma vie.

N'est-ce pas une faveur de la Providence de t'avoir donné à moi, avant que je n'ai entendu parler du veuf avec ses quatre petits enfants ? Je l'aurais infailliblement accepté, même s'il ne m'avait pas plu du tout, rien que par pitié pour ces orphelins. Que savais-je de l'amour avant de te connaître ? Je n'y croyais pas, j'en riais, et j'aurais trouvé tout naturel de me sacrifier pour ces pauvres petits. Le bon Dieu le savait, et il a voulu me réserver un sort meilleur. Comment ne m'inclinerais-je pas sous sa main, s'il lui plaît d'éprouver la force de mon amour et de l'accroître par la contradiction ? Oh ! Bruno ! tu ne serais pas si dur et si amer, si tu pouvais, seulement un instant croire ce que je crois. Je remercie Dieu si fort, que mes remerciements se transforment en prières je n'ose rien demander autrement, car je suis trop sûre qu'il sait ce qui vaut le mieux pour moi.

On m'appelle. Nous partons demain. Après demain, je pourrai te dire où tu devras m'adresser ta prochaine lettre.

TA PETITE ULLA.

---

## XL

Wanburg, 30 Juin.

Bruno ! mon Bruno !

Il y a un Dieu dans le ciel, et sur la terre, et dans le cœur des hommes ; quelquefois, il entr'ouvre un peu son ciel et nous y laisse jeter un regard, afin que nous reprenions des forces pour continuer notre pélerinage.

A peine ma tante m'avait-elle considérée qu'elle dit à mon père :— " Dans huit jours, nous partons pour Ragatz, et il faut que tu me confies ta fille, mon cher beau frère. Elle paraît délicate, un peu anémique, avec cette pâleur, ces yeux creux, ces mains transparentes. Tu verras ! dans six semaines, je te la rendrai fraîche comme une rose !— "

Mon père a soupiré, m'a regardé et a dit oui ! J'ai failli tomber à genoux de reconnaissance. Vite ! Bruno ! Sois avant nous à Ragatz ; fais-toi présenter par hasard à ma tante, elle a la passion des savants. Tu sauras lui plaire tellement qu'elle voudra t'avoir toute la journée, tous les soirs, à toutes ses parties. Bruno ! Mon tout ! ma vie ! Je vais pouvoir enfin me rassasier de te regarder, pour me dédommager d'une si longue privation. Je voudrais me faire toute petite et me cacher en toi, ne ne plus exister qu'en toi, jamais par moi-même. Il me semble que je devrais fondre comme la cire dans le rayonnement de ce tout puissant amour. Car tu m'aimes, n'est-ce pas ! tu m'aimes avec assez de violence pour me tuer, je le sais bien ; tu m'a déjà presque tuée par tes amères paroles. Tu savais qu'elles me feraient mal et tu les écrivais pourtant. Tourbillon d'orage, arrive, remplis mes voiles, pousse-moi, emporte-moi, et si par toi, je dois périr, j'aime mieux périr que de vivre sans toi,

Je sais que tu viendras. Et pourtant, écris-moi un seul mot, afin que je puisse supporter l'attente, jusqu'à ce que tu sois avec moi. Je voudrais que chacun de ces mots que je t'écris fût un regard : tu verrais comme mes yeux rayonnent.

Je sens qu'ils rayonnent, et de peur de me trahir, je les baisse dès qu'on me regarde, ou ils raconteraient mon secret. Quelle étrange chose ! Je ne me fais pas de scrupule de tendre un piège à cette tante qui m'est à peu près étrangère. Je suis maintenant l'étourdie et la mauvaise tête ; quand tu seras là, tu sauras décider ce que nous devons lui dire, car elle ne devinera rien. Elle n'a jamais eu d'enfants ; elle se place sans cesse dans les nuages, en compagnie de Kant, de Shelling et d'autres philosophes. J'ai peur que tu sois obligé d'écouter bien des discours ennuyeux : ce sera encore ma faute ! Son escorte consiste en une vieille dame de compagnie qui est myope, et sa nièce, une jeune personne déjà mûre, à laquelle tu devras faire un cour assidue ! Bruno ! j'en ris à mourir. Comment t'y prendras tu pour faire le cour ? Lui jetteras tu à la tête quelques-unes des douceurs dont tu m'as si libéralement comblée ?

Ma tante dit m'aimer beaucoup et veut me découvrir une ressemblance avec ma mère. Or, je suis tout à fait "le petit vin nouveau" du Rauchenstein, comme tu m'as une fois surnommée, et je ressemble aussi parfaitement à mon père que si j'avais travaillé à devenir son portrait. Comme nous allons rire souvent ensemble ! Viens, viens, je t'en prie ! Le courrier part ; je ferme cette lettre à la hâte. Je compte les heures jusqu'à ta réponse. Que faire seulement, pour que la joie ne m'étouffe pas !

TA FIANCÉE.

---

XVI

Greifswald, 2 juill t.

Toute puissante souveraine !

Tu décrètes comme une vraie princesse ! "A Ragatz, au commencement de juillet !" Oui, oui, ce serait trop beau ; mais je suis un humble sujet, qui a des devoirs et qui est attaché à la chaîne : — pas de liberté avant le mois d'août ! Cela vaut mieux ; tu pourras au milieu de ta noble parenté réfléchir d'ici là, au prétendant qui t'offre ses quatre enfants et sa couronne ducale ! Je t'ai écrit des volumes depuis ma dernière lettre ; c'était fort bon de les écrires mais non moins sage de les déchirer Je suis parvenu ainsi à l'apathie suffisante pour te répondre "comme une créature humaine" et je ne t'aurais pas fatiguée de mes discours.

Ma douce enfant ! je crois que je te hais ! j'ai lu une fois, deux fois, puis à des reprises sans nombres tes pages touchantes ; mais dès que je les quitte, il me prend un rire ironique, et lorsque je commence à t'écrire, je suis insensible comme une brute. Chaque goutte de mon sang est empoisonnée ; je ne respire plus le même air que les autres hommes ; c'est la passion que je respire partout. Pour me torturer davantage, tu me parles de "tes mains transparentes". C'est encore moi qui en suis cause, moi qui ai détruit ta belle et jeune santé ? Tu n'entendras plus parler de moi, si cela peut te guérir !

TON ESCLAVE DÉSESPÉRÉ.

P.-S. — Naturellement je pars demain pour la Suisse, avec ou sans congé. Je n'avais pas besoin de te le dire ? Quand au reste, repose-t'en sur moi.

---

XLII

Ragatz 11 juillet.
Hôtel des Sources.

Chérie !

C'est toi ! C'est là ton visage, ta démarche ! Diane ! Diane ! jette ton carquois sur ta gracieuse épaule, et perce-moi d'une de tes flèches. Tu n'est pas une mortelle. Je puis te revoir, je n'ose pas ! Tes yeux bleus sont si merveilleux, ta haute taille si majestueuse ! Étais-tu aussi belle lorsque je t'ai vue pour la première fois ? Et je te dis—Toi !—Oui, comme on parle aux divinités, parce que notre langue n'a pas d'autre mot. Je vais partir d'ici ; mon audace était trop présomptueuse. Comment oser t'approcher ? Ne sois pas si séduisante dans ton innocence. Je t'entends rire sous ma fenêtre. Grand Dieu ! j'en deviendrai fou !

BRUNO.

XVIII

Ragatz, 12 juillet.

Mon bien-aimé,

Séparé de toi jusqu'à demain, je veux t'envoyer vite un bonsoir et te dire que tu as débuté par un coup de maître Nos deux demoiselles de compagnie chantent tes louanges, et ma tante dévore tes volumes, pour être demain à la hauteur de ta conversation. Elle m'engage à causer avec toi, afin de m'instruire, et je lui dis :—"Oui, ma tante, pourvu que tu m'en laisses le temps ;"—Si elle s'était doutée de tout ce que j'éprouvais, à l'instant de notre rentrée en gare, pendant que je collais ma figure à la vitre pour admirer le paysage ! Sur le quai, mon Hermès, qui m'aperçut de loin ! La tête me tourna si fort que je me cramponnai au bras de la vieille dame de compagnie, pour ne pas tomber. Ce fut une inspiration de génie de te présenter tout de suite à elle, en lui exprimant le désir d'offrir tes hommages à l'illustre princesse dont tout le monde vante la haute intelligence. Vraiment ! tu deviens un diplomate, tu es magnifique ! Demain je m'arrangerai pour que la promenade soit beaucoup, beaucoup plus longue qu'on ne l'a projetée. Tâche de trouver d'autres personnes à nous présenter, afin de ne pas demeurer le centre de l'attention générale, et que nous puissions causer un peu. Ah Bruno ! je suis trop heureuse.

ULRIQUE.

---

XLIV

Hôtel des Sources, 13 juillet 18. .

Ma belle aux cheveux d'or !

Décidément, aimer une femme "de grande race" a ses avantages ! Eh bien ! tu possèdes une belle dose de sang-froid ! Je suis encore tout bouleversé de ta présence : la tête me tourne, depuis que je t'ai vue, toi, toi-même, et non plus l'image qui me hantait sans cesse ! — Et tu passes devant moi, comme si j'étais le fils de ton précepteur qui t'aurait servi de camarade toute la vie, en m'adressant un sourire amical. Si je...

Voici ton billet qui m'arrive par la fenêtre. Oh ! chère petite intrigante ! Je vais accrocher immédiatement un vieux comte français, membre de l'Institut, qui fait ici une cure quotidienne .. de truites. Je l'amènerai demain au rendez-vous, avec deux diplomates américains, logés à l'Hôtel Ragatz. Comme tous les démocrates, les américains sont furieusement jaloux d'être présentés à une vraie princesse. Je les ai connus par hasard à Berlin. Mets demain une robe blanche, veux-tu ? Si tu as avec cela, une rose rouge à la main, cela voudra dire que tu consens à ce que je veux.

Il faut en outre que vous quittiez le pavillon de la Solitude pour le grand corps de logis, afin que nous soyions sous le même toit ; nous pourrions alors nous rencontrer sur l'escalier ; tu laisserais tomber ton mouchoir, selon l'usage invariable au théâtre, et nous échangerions ainsi nos lettres.

*(A suivre.)*

## A travers les livres

OH ! le bon et beau livre ! Lequel ? Celui que M. Adolphe Poisson, le poète, vient de faire éditer. M. Poisson est un de nos sonneurs de lyre les mieux goûtés et les plus appréciés.

Pourquoi ? Non-seulement parce qu'il est vibrant lui-même mais parce qu'il a le don d'ébranler dans les âmes —et dans les âmes féminines surtout, —des fibres intimes et charmantes qui mettent aux yeux de douces larmes en même temps que des sourires aux lèvres. C'est un délice que de parcourir les quatre-vingt-une pièces de poésie que contient son recueil *Sous les Pins*, mais l'esprit y est quelque peu embarrassé pour faire son choix. Ici, c'est une fine leçon se cachant sous l'histoire que le vers raconte, là, c'est une aspiration, vers le beau, le grand, l'art ; plus loin, c'est un sentiment exquis de tendresse, délicatement exprimé ; plus loin encore, mais nous n'en finirions pas et il faudrait citer le recueil tout entier.

Je rapprocherai beaucoup *Le Billet de retour* (page 53) de la poésie d'Eugène Manuel, *La Robe blanche* quant à l'heureuse influence qu'elle est appelée à exercer. *La Robe blanche* a rapproché bien des ménages, prévenu beaucoup de divorces, *Le billet de retour* aidera, j'en suis sûre, au rapatriement de nos frères de là-bas ; et ceux qui laisseront le Canada prendront maintenant

... par prudence, un billet de retour !

Félicitations à l'auteur. Son vœu est exaucé, car, toutes les femmes qui liront son volume sentiront en effet, que leur cœur bat plus fort.

Compliments aux éditeurs, Messieurs Beauchemin et Fils, qui ont fait de ce recueil une œuvre typographique remarquable. La librairie Beauchemin prend depuis quelque temps un essor remarquable ; ce qui indique que le succès est toujours la récompense du progrès.

M. Henri Julien, le dessinateur bien connu, a illustré le volume de M. A. Poisson. M. Julien est un de ces artistes modestes dont on ne célèbre pas assez l'incontestable mérite. Ce que nous savons, cependant, du talent de M. Julien, c'est qu'une œuvre signée de son nom est toujours une œuvre supérieure.

*Lettres sur l'Ile d'Anticosti*, un fort intéressant volume de 315 pages imprimé sur papier de luxe, écrit par Monseigneur Charles Guay, protonotaire apostolique. C'est l'histoire de l'Ile d'Anticosti depuis que ce fief a été accordé, par le roi Louis XIV, en 1680, à Louis Jolliet, le découvreur du Mississippi. Nous y voyons successivement le nom et les aventure des tous ceux qui, depuis cette époque, habitèrent l'île sans oublier la légende des exploits merveilleux de Gamache. C'est une lecture intéressante et instructive à faire, en ce moment, où l'attention est fixée sur Anticosti, dont les développements et l'accroissement, sous le régime Menier, tiennent presque du prodige. Les illustrations nombreuses qui agrémentent le récit sont comme des notes explicatives du travail qu'on y accomplit depuis quelques années. Souhaits et prospérité à l'Ile d'Anticosti et à ses habitants, au nombre desquels, LE JOURNAL DE FRANÇOISE compte d'intéressantes abonnées, et fructueux succès de librairie au livre de Monseigneur Guay.

MM. Beauchemin en sont les éditeurs.

Et voilà qu'arrive, pour mes étrennes, un volume tout frais, tout pimpant, à typographie artistique, orné de photogravures charmantes. *Frontenac et ses amis*, tel est le titre. Vite, je regarde au nom d'auteur : Ernest Myrand. C'est assez pour m'assurer de la valeur réelle du livre. Les imprimeurs aussi, MM. Dussault et Proulx, ayant compris l'importance de cette étude historique, ont tenu à lui donner la toilette élégante et distinguée qu'on admire aujourd'hui.

Une autre œuvre donc à ajouter à notre bibliothèque nationale. Ce que je me réjouis à chaque augmentation, quand cette augmentation en vaut vraiment la peine comme celle-ci !

M. Myrand n'est pas seulement un écrivain, c'est un patriote, et je crois, en faisant cette déclaration, l'honorer autant qu'il le mérite. Déjà plusieurs œuvres historiques canadiennes sont sorties de sa plume ; nous lui devons des éclaircissements sur des points de notre histoire, restés trop longtemps obscurs, des détails de certains événements qui seraient encore enfouis dans nos archives, si son énergie, son travail, ses patientes recherches ne nous les avaient révélés. C'est ainsi que dans *Frontenac et ses Amis*, M. Myrand s'est bravement mis à l'œuvre de la réhabilitation d'une femme honnête,—la comtesse de Frontenac—vilipendée, calomniée par des historiens de pacotille, et il y a réussi au moyen de documents authentiques les plus irréfutables.

J'espère que M. Myrand continuera à nous donner longtemps, longtemps encore des études aussi attachantes que celles qu'il a déjà publiées. Nos gouvernants devraient fortement encourager et favoriser, par les moyens qui sont en leur pouvoir, des œuvres de ce genre : ce sont des monuments qui s'édifient lentement et sûrement à la gloire et à l'immortalité de notre grande nationalité canadienne-française.

*La Revue Canadienne* commence avec l'année 1903, une ère nouvelle. La livraison de janvier, imposante et belle dans sa toilette fraiche, ne manque pas, tout d'abord, d'attirer le regard. Le sommaire et les illustrations fixent ensuite l'attention d'une façon durable. Evidemment, un sang jeune et généreux a été infusé dans les veines de la vieille *Revue*. Le ton y est plus varié, plus moderne ; l'esprit y est plus large et, Dieu sait combien elle en avait besoin, la pauvre. La nouvelle direction, qui se compose maintenant de MM. Alphonse Leclaire et Albert Jeannotte, a l'intention de suivre de très près le mouvement littéraire en notre pays comme à l'étranger, de faire surtout connaître nos écrivains canadiens dans leurs œuvres et de faciliter aux *jeunes* les dispositions artistiques dont ils peuvent être doués en mettant à leur disposition les pages de la *Revue Canadienne*.

Voilà un programme séduisant, auquel la bonne volonté des abonnés devrait en premier lieu collaborer. Souhaits sympathiques à la nouvelle direction de *La Revue Canadienne*.

FRANÇOISE

Dans notre pays, tout enfant peut aspirer aux honneurs et à la richesse ; ayons donc soin de cet enfant, donnons-lui une instruction virile et chrétienne, une instruction capable d'en faire un honnête homme, et un bon citoyen.

HONORÉ MERCIER.

## Notes de voyage

M. L. J. Rivet, qui fait en ce moment un beau et fructueux voyage dans le Sud de la Californie et au Mexique, nous envoit quelques notes de voyage que nous publions avec satisfaction :

Los Angelès, 17 novembre, 1902.

J'AI l'intention d'être à Montréal à l'époque des fêtes de Noël et du Jour de l'An. Mais il faut du courage pour laisser un pays où le printemps semble éternel, où les fleurs sont sans cesse renouvelées, nous qui sommes habituées à ne voir des roses qu'en été, et encore elles ne durent pas tout l'été ; puis nos rosiers sont à peine hauts comme ça tandis qu'ici, il faut voir ! ils grimpent jusque pardessus les maisons, s'accrochant un peu partout, comme ils peuvent.... Le dicton : " ne dure que ce que durent les roses," n'a probablement pas cours ici, où le parfum des fleurs embaument l'atmosphère d'un bout de l'année à l'autre. Et penser que je dois pourtant laisser cet Eden ! car c'est bien le nom que porte cette partie de la Californie. *Los Angelès* veut dire : *La Vallée des Anges* et Passadena, à quelques milles d'ici signifie *Portes de l'Eden*. Si dans un tel entourage, je deviens séraphin, les Canadiens auront le rare spectacle de me voir revenir au pays à tire d'ailes.

J'écrivais à un de mes amis l'autre jour, un de nos jeunes artistes, et lui conseillais fortement de se diriger de côté en passant par Santa-Fé Je lui promettais des émotions et des sujets de tableaux à faire dans l'Arizona. J'ai beaucoup voyagé, vous le savez, eh bien ! jamais je n'ai vu de panorama comme celui qui se déroule le long de la route dans l'Arizona : c'est une vraie féerie. L'atmosphère est d'une limpidité telle que l'on croirait les montagnes presque à portée de la main, elles sont cependant à de grandes distances, leur sommet se découpe dans un bleu à faire rêver les artistes. Ce bleu intense de l'atmosphère que l'on critique dans les tableaux de la nouvelle école, ici, on le palpe, on le sent... Le soleil est chaud, mais à la saison où nous sommes, il ne brûle pas ; ses rayons semblent pénétrer la nature et lui donner ce relief qu'on ne rencontre que dans les pays d'Orient.

En certains endroits, c'est l'Orient. On se croirait transporté, comme par enchantement, en pleine Palestine ; jusqu'aux habitations des Indiens à Pueblo, lesquelles, construites à toits plats, continuent à rendre l'illusion réelle, et ces lieux ont vraiment un aspect biblique, si je puis m'exprimer ainsi.

Je voudrais pouvoir chanter la gloire des combattants qui ont conquis ce pays aux féroces Apaches. Je songeais à tout cela en traversant cet immense désert américain où tant de chercheurs d'or ont laissé leurs os.

Le souvenir de l'Espagnol est encore vivace ici, par ses missions et par le nom des montagnes et des villes. Parmi ces dernières, il y en a de très intéressantes, telles que Santa-Fé, Albupuerque, etc, bâties dans le style mauresque ; ce style n'a rien de commun avec ce qu'on est habitué à voir dans le nord ; l'effet en est pittoresque, bizarre et vaut la peine d'être fixé sur la toile. Mais allez donc donner ces teintes multiples, reproduire cette transparence de l'atmosphère ! c'est à désespérer presque le plus fin coloriste...

Mexico, 9 décembre 1902.

Il faut du courage pour écrire en voyage, quand on est des jours et des nuits en c'emin de fer, à travers un pays brûlé par le soleil, où tout est désert, où on éprouve le besoin de se reposer et de se ressaisir et non d'écrire. Je suis arrivé hier seulement, aussi je n'ai pas eu le temps de faire des études de mœurs, mais cependant ce que j'ai vu de Mexico me dit que c'est bien une ville cosmopolite et s'il n'y avait pas N.-D. de La Guadeloupe, les sombreros et les zarapes des Mexicains, gens du peuple, Mexico ressemblerait aux villes que l'on voit en France ou en Italie. Pour l'Amérique, c'est tout de même extraordinaire de voir une ville qui ne ressemble pas à u e ville américaine, celle-ci a vraiment un caractère particulier. Dans les cafés, aussi bien que dans les hôtels, tout nous rappelle le beau pays de France ; vous vous rappelez Paris et le garçon de café avec ses deux cafetières, l'une remplie de café et l'autre de lait chaud, les petites tables rondes où l'on prend une consommation, pendant que vous, madame, vous buvez à petits coups un verre d'orgeat ou de sirop de groseille et qu'autour de vous ces messieurs prennent leurs cigarettes ? c'est encore ça.

Les gens du grand monde ont des équipages comme partout d'ailleurs, et ils les font voir, car vous ne me direz pas que c'est amusant de sortir, avec la plus belle voiture et les plus beaux chevaux qui soient, à cinq ou six heures du soir, dans une rue étroite au petit pas, si ce n'est pour se faire voir ?

Je n'ai pu me décider à aller voir un combat de taureaux il y en avait un hier, où dix ou douze chevaux se sont fait éveutrer, mais j'ai préféré aller entendre un pianiste mexicain qui, ma foi, joue admirablement bien. Je veux m'aguerrir avant d'aller voir la prochaine course de taureaux, dimanche prochain.

Il y a peu de chose dans Mexico qui nous rappelle le souvenir de Montezuma, si ce n'est les pièces conservées au Musée, et que j'irai voir, soyez sûr, comme j'irai aussi voir les endroits où l'on a fait des fouilles très intéressantes, mettant à jour des constructions d'une époque très reculée. Somme toute, il y a des choses très intéressantes à visiter, outre N. D. de La Guadeloupe, les sombreros et les zarapes, il y aussi la ville par elle-même qui, vue du haut de la tour de la cathédrale, ressemble assez à Jérusalem, avec ses toits plats et ses carrés de maisons.

L. J. Rivet.

---

### AUDITION MUSICALE

M. Alexis Contant, l'intelligent organiste de l'église Saint-Jean-Baptiste, a l'intention de donner vers la fin de janvier, une audition musicale à la salle Karn, afin de faire connaître au public sa dernière composition. Elle consiste en une messe, dont la savante orchestration a dû nécessiter un travail méritoire et patient. M. Pelletier, le professeur de musique bien connu en cette ville et dont la compétence ne fait de doute pour personne, recommande chaudement la nouvelle messe de M. Contant et lui reconnait une inspiration vraiment supérieure. C'est donc une des bonnes œuvres canadiennes à applaudir et nous espérons qu'un public enthousiaste et convaincu se portera, nombreux, à la salle Karn pour saluer cette œuvre.

Cette audition est sous le patronage, efficace et généreux, des dames de la Société de la Saint-Jean-Baptiste.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

Toute fin d'année apporte, chez le commerçant comme chez l'homme d'affaire, l'obligation de faire un rapport détaillé de ses profits et de ses pertes, puis, on prend les moyens les plus sûrs pour augmenter les uns et diminuer les autres.

De même pour vous, jeunes amis. A l'aurore de l'année qui s'ouvre devant vous, ne songez pas seulement à l'avenir et à tout ce que vous en attendez, mais repassez bien dans votre esprit, seul à seul avec vous-même, les profits et les pertes de l'époque envolée.

Avez-vous donné à l'étude, à vos livres, toute l'attention qu'ils méritent ? Ne manquez pas ce retour sur la manière dont vous employez votre temps alors que dans les maisons d'éducation, où vos bons parents vous ont placés, les minutes, les heures, les jours sont comptés par eux et payés à votre intention.

Heureux ceux pour qui ce regard jeté en arrière ne laisse aucun remords. Les autres prendront la résolution très ferme d'obtenir un meilleur résultat l'an prochain.

De mon côté, j'avise à faire notre réunion la plus intéressante possible. J'ai en vue des améliorations, des sujets de concours instructifs et amusants.

A propos, je vous promets à Pâques un grand concours et distribution de prix magnifiques aux heureux concurrents, lesquels seront divisés, cette fois, en trois catégories distinctes, les petits, les moyens, les grands.

Les cadeaux et les souhaits du premier jour de l'année, vont maintenant faire place au gâteau traditionel de la fête des Rois, fête qui a été, celle-là de tous temps, de tous pays et de tous lieux Comme le jour de l'an et le jour de Noël, cette fête est toute familiale, elle intéresse les enfants, petits et grands, qui, tous, ont part à la distribution du gâteau des Rois.

J'aime beaucoup cet usage en certaines parties de la France qui consiste à en offrir la première tranche "au bon Dieu", c'est-à-dire au premier pauvre qui, cette année là ira demander l'aumône. J'ai la douce confiance que mes neveux, au soir du 6 janvier, auront porté la couronne royale en faisant partager à mes nièces gentilles le léger fardeau d'une régence d'une heure... sans responsabilité aucune.

Tante Ninette.

---

## Les récompenses du concours

A mon grand regret, les récompenses méritées par les meilleures concurrentes, après les lauréates, n'ont pu ê re distribuées au jour de l'an. La directrice les ayant fait venir de loin, car, vous ne trouverez rien de semblable à Montréal, ne les a reçues que ces jours derniers. Toutes aujourd'hui, j'espère, sont en possession de leurs prix d'encouragement et nul doute que mes neveux et nièces savent apprécier à leur mérite. Ces reproductions des tableaux des plus grands maîtres sont d'une valeur artistique réelle, vous pouvez sans crainte, les faire encadrer pour les garder avec vous toujours ; elles ne dépareront pas la plus jolie chambre, et je suis sûre, mes petits amis, que vous songerez à être reconnaissants au *Journal de Françoise*, qui, a fait dans leur acquisition un sacrifice monétaire assez considérable.

Pour ma part, je m'estime très heureuse de vous donner ce cadeau-souvenir. Vous avez tous bien travaillé et tout travail mérite une récompense.

Mes neveux et nièces, qui n'ont pas été heureux, ne doivent pas se décourager. Ils auront l'occasion de se reprendre et de mieux faire dans l'avenir. Beaucoup ont été rayés, non parce que leur composition littéraire n'était pas bonne, mais parce qu'ils n'avaient pas exactement rempli les conditions du concours.

En général, je suis satisfaite de *l'effort* et du *travail* ; qu'on ajoute à ces qualités, la *persévérance*, et le succès suivra de près.

Bon ouvrage et préparez-vous au prochain concours !

Tante Ninette.

---

N.B.—A cause d'un retard dans l'envoi des photographies des lauréats, les portraits ne paraîtront que dans le prochain numéro.

Tante N.

---

[Je publie avec plaisir les meilleures lettres du concours après celles qui ont mérité des prix.]

### "GRAND CONCOURS"

**No. I.**

*A une amie des plus aimables*

*Bonjour ! bon an !*

Puisque c'est jour de souhaits et de vœux, je n'ai garde d'oublier une petite amie, combien charmante ! qui sous la forme gracieuse d'une feuille vert tendre, a su conquérir à la fois, et notre cœur et notre esprit.

Avec le gai soleil du printemps, elle nous est apparue une première fois. Toute fraîche et toute délicate, oh ! douze nervures, un sourire de bienvenue l'accueille. Puis la gentille, dans des visites bi-mensuelles toujours désirées, se montre tour à tour, causeur spirituel, primesautier, à la note grave et profonde parfois ; poète à la voix mélodieuse et suave ; mais c'est pardessus tout, l'amie sincère et prévoyante, le guide, le conseil, avec combien de tact, de tous les foyers canadiens. Plaçant bien haut sa devise : "Dire vrai, faire bien," elle accomplit avec un succès toujours grandissant, la noble, sérieuse et bienfaisante mission qu'elle s'est imposée.

Que lui souhaiterais-je à l'aurore de ce nouvel an ? Dix-neuf cent trois montre à l'horizon son minois à demi voilé ; toute sa personne est enveloppée de mystère. Que va-t-il apporter ? Bien sûr, il dissimule sous les replis de son manteau tout blanc de neige, une douce prospérité à l'amie bien chère. Ce désir, cet espoir, ma grande amitié voudrait le voir se réaliser. Qu'on l'aime comme je l'aime ; qu'on l'apprécie comme si bien elle le mérite ; qu'une réception chaleureuse et cordiale soit partout et toujours son partage.

Voilà les vœux que forme pour "elle" la plus humble comme la plus aimante de ses petites amies.

Comtesse Isaure.

# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

**A la meilleure amie d'une jeune fille**

Mademoiselle,

Bonne année ! Heureuse année ! Car, enfin ! Ce Jour de l'An si rare, si attendu, si long à venir ; si joyeux, si bruyant, si doux, si mélancolique, si vieux, si plein de souvenirs, si jeune, si plein de rêves ; si plein d'allégresse !

Ce jour qui laisse après lui—comme la comète—une trainée lumineuse ! Ce jour qui ouvre les cœurs, pour se bien aimer ! Ce beau jour est arrivé... Il ne peut augmenter ma tendresse, mais il me donne l'occasion de vous dire le souhait—que je désire de toute mon âme voir s'accomplir.

Voilà ce vœu : une parfaite santé ! A bas les migraines ! A bas les longues heures d'insomnie ! A bas toutes, toutes les choses qui pourraient vous faire souffrir ! S'il est exaucé, ce souhait vous rendra heureuse, très heureuse ?

Je voulais vous désirer que vos élèves vous aiment comme je le fais ; mais je m'aperçus que c'est inutile : toutes, ont les mêmes sentiments d'amitié respectueuse, que moi : vous ne l'ignorez pas ? Cependant, laissez-moi croire que je demeure la plus convaincue que vous méritez le bonheur !

—Ma chère et patiente amie, lisez encore ces lignes :

Oh ! ne quittez pas ce chemin fleuri de la science, où nous vous suivons, enhardies, attirées par le charme de votre enseignement si parfait ! N'écoutez pas certains conseils, que toutes nous trouverions mauvais ! détestables !

Sur cet avis plein de ma jeune sagesse, je signe avec enthousiasme !...

Votre sincère,

JEANNETTE.

---

Chère Tante Ninette,

Pour me conformer au sujet du concours, j'ai essayé de trouver quelque chose à écrire à mes petites amies ; je n'ai rien pu leur dire, qui ne soit ce que nous nous racontons chaque jour...

Mes grandes sœurs me répètent l'une après l'autre : " Ah ! tu vas concourir... tâche de trouver quelque chose d'original, que ce ne soit pas ce que tu as écrit jusqu'à présent pour tes lettres du jour de l'an."

Je donne ma langue au chat ; et je vais vous écrire à vous, chère Tante Ninette, qui êtes notre grande et meilleure amie. Cela va-t-il m'empêcher d'avoir part au concours ?

Mais comment faut-il donc faire pour trouver " quelque chose de pas banal, " comme on m'a dit ?

L'année dernière, parmi mes étrennes, j'ai reçu une charmante image. Elle porte une inscription que j'ai envie de copier tout simplement : " Je " vous souhaite une bonne année " accompagnée de beaucoup d'autres, " et le paradis à la fin de vos jours." Il paraît que ce sont les vœux qu'un grand saint adressait à ses amis, en son temps.

Je crois qu'on ne peut rien désirer de meilleur, pourtant il me semble que c'est un peu sec de copier les souhaits des autres, tout court.

Ainsi, chère Tante Ninette, pour " ces beaucoup d'années," je demande au bon Dieu qu'Il daigne vous conserver tous ceux que vous aimez, qu'Il vous accorde la prospérité et la santé, sans laquelle on ne saurait être heureux, me souffle-t-on.

Veuillez, chère Tante amie, agréer les affectueux sentiments de votre nièce, et les bons baisers qu'elle voudrait vous donner, " pour de vrai."

RÉGINE DESHÊTRES.
(13 ans.)

---

## LES JEUX D'ESPRIT

Quel est le philosophe qui a dit : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ?

**Charade amusante**

Combien d'œufs sauriez-vous manger à jeun ?

**Histoire Sainte**

(Pour les enfants jusqu'à 12 ans).

Qu'était Josué, que fit-il, et en quelle occasion ?

---

La petite Lili raconte à son amie Jeanne, qu'on vient de lui faire cadeau d'une poupée.

—Et puis, tu sais c'est une poupée parlante.

—A ta place, j'aurais de la défiance... Car si tu fais quelque sottise elle est capable d'aller tout raconter à ton papa...

## Petite poste en famille

Je sympathise de tout cœur avec to *Marguerite des Prés*, il faut avoir été un bien bon-papa pour se faire tant regretter de sa petite-fille. Je suis contente tout de même que tu demeures en ville, petite nièce, et merci encore pour tout ce qu'il te plaira de m'envoyer pour la page des Enfants.

Non, certes, *Régine Deshêtres* peut être contente, sa lettre n'était pas banale et si j'avais eu voix au chapitre... mais j'avais tant répété sur tous les tons, que je ne voulais pas donner mon opinion en cette affaire. J'espère cependant qu'elle sera un peu dédommagée par le souvenir que je lui envoie, et dont elle est si bien capable d'apprécier la valeur artistique. Je l'attends au concours de Pâques et même avant si elle le voulait bien. Merci à *Irène Chabot* de son baiser que je lui rends au centuple ainsi qu'à *Yvonnette* qui m'a écrit une si gentille lettre, et je réitère tous mes bons souhaits de belle et heureuse année.

Ma nouvelle nièce, *Alice Taché*, pour qui j'ouvre les bras tout grands, ne m'est pas tout à fait étrangère ; je me rappelle l'avoir vue à la Malbaie alors qu'elle était haute comme ça... Merci de tes souhaits que je te rends avec plaisir. Reviens encore, tu auras toujours ta place au salon de Tante Ninette. Je t'embrasse de tout cœur.

*Denis Gérin*, de Coaticcok, tout en étant le plus nouveau de mes correspondants, n'en est pas moins le moindre et à lui aussi je lui envoie mes bons souhaits avec une caresse toute spéciale à son intention.

*Comtesse Isaure*. Je ne suis pas coupable de l'ostracisme qu'on a fait subir à sa lettre qui était si bien, si bien, qu'elle en était même *trop bien !!...* Je tiens cependant à lui donner le souvenir accordé à tous ceux de mes neveux et nièces qui ont pris part au concours, à quelle adresse vais-je l'envoyer ?

Pour l'apostolat de la prière dont elle veut faire partie elle et ses sœurs, qu'elle écrive à Mlle Christine de Linden, 6 Queen's Gardens Hove, Brighton, Angleterre, elle donnera les indications voulues et saura faire parvenir à destination les offrandes qu'on lui enverra.

TANTE NINETTE.

## Bloc-Notes

Bonne et heureuse année !... et du charbon jusqu'à la fin de vos jours. Il est toujours consolant de penser qu'après, nous serons logés — peut-être même chauffés — tout à fait gratuitement, En attendant, bonne et heureuse année !

***

Comme les jours vont vite, Seigneur ! Je veux vous parler de Noël, et, il me semble presque faire un retour de six mois en arrière. Fixons donc par quelques souvenirs les heures qui passent si prestement. Pour ma part, j'aimerai à me rappeler la messe de minuit 1902 à la chapelle du Mont St-Louis, où, fuyant les *ut* mineurs du savant Beethoven, donnés en mon église paroissiale, j'allai entendre un plain-chant harmonisé sur les airs de Noël. On y chantait, pour la première fois, la messe composée par le Dr Edouard Desjardins, lequel comptera désormais à son avoir toutes les bonnes pensées, les saintes aspirations que sa composition a suggérées à l'âme des auditeurs.

Je félicite M. le directeur du Mont Saint-Louis qui a encouragé de la bonne façon une œuvre canadienne en même temps qu'il a eu le courage—le mot n'est pas trop fort—de continuer les anciennes traditions et de faire revivre en nous les vieux Noëls dont la fine grâce est aussi pénétrante que convertissante.

***

" Les cadeaux dans les souliers quand on devrait plutôt faire la fête à ceux qui n'en ont pas ! " J'y songeais chaque fois que devant les étalages de jouets, je surprenais des marmots déguenillés, qui, le nez aplati sur les vitres, contemplaient de cet air singulièrement triste, que savent prendre les enfants, parfois, les merveilles qu'il ne leur était pas donné de voir de plus près.

Et j'ai trouvé l'idée de M. Gauvreau, directeur du Théâtre National, charmante et généreuse de donner à ces déshérités de la fortune quelques heures récréatives pendant les quelles ils ont été vraiment heureux. Je n'ai pu être témoin de la joie de ces enfants, mais les échos qui m'en sont revenus m'ont convaincue sans peine de l'émotion éprouvée par les spectateurs de cette scène. Et pour donner plus de cachet encore à la distribution des jouets qui accompagna cette enfantine démonstration, M. Gauvreau fit chanter par ces centaines de petites bouches *Il est né le divin Enfant* et autres pastorales qui associeront dans l'esprit des petiots le mot de Noël avec un des événements heureux de leur enfance. Si les airs " tant aimés, doux et tendres, " disparaissent de nos églises, ils ne seront pas perdus tout à fait. Nous les retrouverons dans les théâtres.

***

Remerciements bien sincères et profondément reconnaissants pour les nombreuses congratulations qui sont arrivées de toutes les parties de la Province relativement au numéro de Noël et du Jour de l'An du JOURNAL DE FRANÇOISE.

A ce sujet un membre distingué du clergé écrit :

" Le numéro de Noël est bon ; il y a là le sentiment patriotique et religieux, fort, intense et communicatif dans son ensemble, traduit en un style sobre, vibrant, juste : c'est une progression ascendante......"

Impossible de lutter contre la tentation irrésistible de citer encore quelques lignes d'une femme aussi fine que délicate, aussi spirituelle que bonne. La cousine de Miss Ping-Pong, peut-être !

Voici :

"Votre numéro de Noël est charmant. Les articles si à propos à cette époque de fêtes, raniment les vieilles traditions en train de mourir en évoquant encore la naïveté des jeunes années. Si nos bas ne sont pas percés, nos illusions, elles, sont trouées, hélas ! par la flèche rapide du temps... Vos lectrices vous savent gré de les ramener à la cheminée......"

A tous, encore une fois, merci.

FRANÇOISE.

## EN GLANANT

Baudelaire, que l'on parle de statufier—tout arrive—eut, à une certaine époque, la velléité d'entrer dans le journalisme politique. Un de ses amis, Arthur Ponroy, lui proposa de collaborer à un journal quotidien que son père, avoué dans l'Indre, voulait fonder à Châteauroux pour la défense des intérêts conservateurs. La place de rédacteur en chef était à prendre ; Baudelaire l'accepta et partit pour Châteauroux.

Dès son arrivée, un grand repas fut donné en son honneur. Il y avait là les principaux actionnaires du journal, de riches et bons bourgeois, un peu prudhommesques. Baudelaire ne desserra pas les dents. Au dessert, un convive s'étonna de ce mutisme :

—Mais, monsieur Baudelaire, vous ne dites rien ?

Le mystificateur répondit :

—Messieurs, je n'ai rien à dire. Ne suis-je pas venu ici pour être le domestique de vos intelligences ?

Le lendemain il épouvanta l'imprimeuse du journal, une vieille veuve, en lui demandant où était " l'eau-de-vie de la rédaction."

**Crédit au roi**

Un amusant incident s'est produit dimanche dernier, dans la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, au cours du service d'actions de grâces qui y fut célébré par l'évêque de Londres, Mgr Winnington-Ingram.

Au moment de l'offrande, un clergyman se dirigea vers le roi et la reine, qui occupaient deux fauteuils isolés au milieu de la nef, et tendit l'aumônière. Et alors on vit ce spectacle unique : le roi d'Angleterre, l'empereur des Indes, fouillant dans ses poches et n'y découvrant pas le plus petit penny. La reine Alexandra, qui avait suivi tous les mouvements de son royal époux, faillit éclater de rire. La majesté de l'endroit, seule, la retint.

Tous les deux ont pris d'ailleurs, une revanche, après l'office. Edouard VII, tout en remerciant l'évêque de Londres, lui a fait part de sa détresse et l'a prié de lui faire crédit.

—Ce n'est pas le premier crédit que je demande, a-t-il ajouté, en riant aux larmes.

## Cuisine Facile

HUITRES A LA POULETTE

Ebouillantez une douzaine d'huitres. Coulez les et ajoutez à leur jus, du sel, une demi once de beurre, le jus d'un demi citron, une roquille de crême et une cuillérée à thé de farine délayée.

Battez le jaune d'un œuf et ajoutez le à la sauce que vous mêlez jusqu'à ce qu'elle épaississe. Placez les huitres sur un plat chaud, versez la sauce autour en y ajoutant du percil haché.

FILET MIGNON (Sauce Béarnaise).

Procurez-vous trois livres de filet de bœuf, enlevez la partie graisseuse et piquez la viande de minces morceaux de lard salé, ajoutez poivre et sel et faites cuire au four trente minutes. Tranchez et versez avec une sauce Béarnaise que l'on fait comme suit :

Réduisez un gallon de consommé à une pinte et gardez chaud.

Battez le jaune de quatre œufs, et mêlez-les avec un peu de beurre en y ajoutant graduellement une chopine de consommé.

Pendant que vous battez cette sauce, incorporez une cuillerée à soupe de vinaigre et et peu de jus d'oignons. Mélangez bien sur le feu, mais ne laissez pas bouillir.

EPERLANS AU GRATIN.

Asséchez une douzaine d'éperlans. Mettez dans un plat (baking dish) une couche de pain émiettée, assaisonnez de poivre et de sel et couvrez de tranches de tomates dont vous aurez enlevé la pelure. Mettez un second rang de pain, poivre et sel et une roquille environ de jus d'huitres.

Laissez cuire vingt minutes.

1RE ANNÉE — No 21 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 24 JANVIER 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Dorénavant, le journal sera publié le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

1re ANNÉE—No 21 Samedi, 24 Janvier, 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

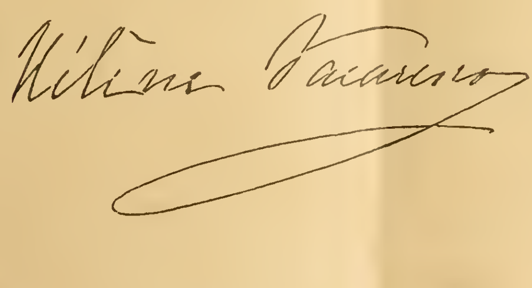
Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs. |
| Six mois - - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## Désir d'ombre

(*Vers inédits au* Journal de Françoise)

*J'ai mes soirs de détresse où le regret est roi.*
*Ne laisse pas venir la lune jusqu'à moi,*
*Garde-la, sur tes mains parmi tes bagues tristes*
*Où se mêle en pleurant l'opale aux améthystes.*
*Prends le lierre et prends la feuille de mûrier,*
*Sur qui le long soleil aimait tant s'appuyer,*
*Tresse-les sur mes yeux de ta main opportune.*
*J'ai mes soirs où j'ai peur et pitié de la lune.*
*La terrasse est si blanche ! ah ! pour un peu de noir*
*Un banc d'ombre et de calme où j'aimerais tant choir,*
*Pour un soir de ténèbre en des jardins obscurs,*
*Je donnerais tous les clairs de lune futurs,*
*Mais les soirs sont légers qui montent la terrasse,*
*Et la lune est si haute et la plaine est si basse !*



## A propos de Conférences et de Conférenciers

Les Canadiens viennent de manifester leur esprit frondeur en n'acceptant pas sans restrictions la *Bonne parole* qu'un conférencier se vantait récemment de leur apporter.

Le public canadien est-il trop exigeant et trop susceptible, comme le disait le même conférencier, ou la faute en est-elle à l'orateur lui-même qui n'a pas compris à quel auditoire il s'adressait ?

Sans craindre d'être injustes à l'égard de M. Martin, nous nous permettrons d'affirmer que si les torts sont partagés, les nôtres, du moins, nous paraissent plus excusables. Nous avons peut-être une idée trop haute de la France et de ceux qu'elle nous envoie, car ce sont des humains après tout, et il leur est difficile de tenir jusqu'au bout le rôle que nous leur assignons. Nos journaux sont les grands coupables à cet égard. Ils louent indifféremment ce qui est bien ou mal et prodiguent des épithètes toujours étonnantes et souvent déplacées. C'est faire preuve de bonne volonté envers les hommes, mais nous mériterions un jugement plus sûr, plus personnel, rédigé avec quelque souplesse dans une langue moins barbare.

Avant de critiquer les conférences de M. Martin, avouons franchement que si l'orateur a été faible, les comptes rendus publiés par nos journaux le furent bien davantage à tous égards.

C'est pourtant d'après ces journaux que les Français de passage au Canada sont appelés à nous juger.

Nous devions cette explication à

M. Martin ; elle ne saurait lui tenir lieu d'excuse : un Français qui nous rappelle nos liens de parenté et d'origine, qui s'efforce de faire vibrer en nous le souvenir de gloires communes, a le devoir de savoir ce que nous sommes et de connaître le Canada comme nous nous efforçons de connaître la France.

Mieux vaudrait qu'ayant conscience de nos défauts, il nous les reprochât en face, plutôt que de nous bercer aimablement par le flot aisé de paroles complaisantes et vides.

Le public déçu par la soirée de l'Alliance française, a voulu manifester son déplaisir en s'abstenant d'aller entendre la dernière conférence de M. Martin, faite sous les auspices de l'Université McGill. En somme, il a eu tort de ne pas profiter d'une cordiale invitation car M. Martin s'est racheté. Comme M. Hugues Le Roux l'année dernière, M. Martin nous a paru plus profond et plus intéressant au collège Victoria que devant une assemblée purement canadienne. Ce n'est pas sans une secrète mortification que nous l'avons remarqué.

Dans un journal de femmes, nous ne pouvons passer sous silence une contradiction néfaste qui s'est glissée dans la conférence de M. Martin sur la "Renaissance en France." Il a reconnu que les arts décoratifs devaient beaucoup à l'intervention de la femme et à son rôle prépondérant dans la société française. C'était rendre justice aux femmes illustres qui ont préparé le grand siècle classique, mais comment expliquer la phrase malencontreuse qui a échappé à M. Martin quand il s'est écrié : "Au XIXe siècle, l'on a pu croire que la langue française était de nouveau en danger, mais les craintes ont été bientôt dissipées et cette fois, Dieu merci, les femmes se sont abstenues de prendre part à la lutte." Voilà qui nous paraît entaché de préjugés fâcheux ! Ce n'est pas le moment de discuter l'opinion des Français sur le rôle de la femme ; ils détestent les *bas bleus*, c'est entendu, mais ce personnage mythique existe-t-il quelque part ? Il leur sied mal de nous en entretenir sur ce continent où les femmes se font un jeu d'exercer leur activité dans des sphères si multiples ! Et puis, les femmes françaises n'ont-elles pas aidé à tenir bien haut l'étendard du goût et de l'esprit français au XIXe siècle ? Il y a toujours des salons en France, si tant est que les ruelles n'existent plus ; Mme Georges Sand a mérité de la patrie comme Mme de Rambouillet, et, Mme Sarah Bernhardt aura joué en son temps un rôle à peu près analogue à celui de la blonde Mlle Paulet au XVIIe siècle. Nous aurions la partie trop belle si nous voulions continuer : bornons-nous à conseiller la prudence quand on parle devant des Canadiennes qui, sans être bas-bleus, connaissent leur littérature.

FEMINA.

---

## La chanson des nouveaux époux

### La Torre Della Patria

VENUS par la route de Cumes, les nouveaux époux s'étaient arrêtés au pied des ruines de la tour de Scipion l'Africain, la tour de la patrie.

Ils contemplèrent le fond de la mer Tyrrhénienne, le golfe de Gaëte, l'île de Pandataria, et les rives qu'on nomme Salerne, Sorrente, Castellamare, Torre del Greco, Pompéï, Herculanum.

—Scipion, dit la jeune femme, avait merveilleusement choisi le lieu de son exil.

Puis elle ajouta d'un ton dédaigneux, quoiqu'elle pressât tendrement le bras de son mari :

—Ce grand soldat est-il l'une des divinités de votre Olympe militaire, monsieur le capitaine ?

— J'admire Scipion, madame, ne vous déplaise, répliqua-t-il ; mais je lui reproche sa rancune contre Rome, et le sentiment qui lui dicta ces paroles orgueilleuses et amères : "Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !"

L'épousée répondit avec tristesse :

—Sommes-nous forcés de tout pardonner à la patrie, de tout accepter d'elle, même l'injure, et ce qu'elle croit le déshonneur ? Il faut donc lui sacrifier sa gloire, son bonheur, sa vie, son amour ?

—Quoi de plus simple ? répliqua-t-il. Se dévouer, de donner sans réserve à la patrie, n'est ce pas lui rendre ce qu'on en a reçu ?

— Mais c'est à la famille qu'on doit rendre, dit-elle avec impatience. Quels bienfaits répand la patrie sur ses fils ! Aucun. Elle ne leur impose que de lourds devoirs.

—Madame, n'est-ce rien que de naître de son sol, d'être nourri par ses richesses, formé par ses écoles ? La race, les idées, les sentiments, la situation, le langage, les goûts, la patrie française les donne aux Français. Je ne suis pas le soldat de ma famille, je suis le soldat de ma patrie. Croyez-vous que c'est pour un costume, pour un grade, que j'ai choisi ce que vous appelez ironiquement le noble état militaire ? Non, c'est par culte pour un être idéal, c'est par amour....

—Tais-toi, tu me fais mal ! ne prodigue pas un tel mot. Garde-le pour notre passion. Plus mon amour est grand, plus ma terreur est profonde, quand je songe que tu n'hésiterais pas un moment à me préférer la patrie, et que, sans m'avertir, en pleine joie, comme en pleine douleur, même en péril de maladie, même le jour où je te donnerais un fils, la France peut venir t'arracher à ma tendresse. Songe à Scipion, aux patries ingrates, et sois moins fier de cet état indigne de tes mérites, qui fait de toi une valeur limitée, un homme inférieur à ses supérieurs.

—Ma seule infériorité, répliqua-t-il avec désolation, c'est de t'aimer encore après les paroles sacrilèges que tu viens de prononcer.

—Non, tu ne m'aimes pas, tu n'aimes pas notre amour, sans quoi tu l'élèverais sur les ruines de ce qu'autrefois tu as adoré. Ne m'as-tu pas dit, depuis notre mariage, que tes sentiments les plus chers fuyaient devant ceux que je t'inspire, comme s'ils étaient chassés par moi ?

—C'est vrai : les affections que j'ai éprouvées en dehors de toi me paraissent aujourd'hui ou étrangères ou perdues. Mais mon culte pour la patrie, c'est le mobile de mon existence, c'est mon existence elle-même. Tu n'agis que sous son impulsion. Je ne t'aime qu'à travers cet amour. Ton image me paraît l'image visible de la patrie ; ta beauté, son expression réelle. Je vous confonds, et c'est en elle que je suis à toi. Ce n'est pas un partage que je t'impose, c'est moi-même que je t'offre.

—Pardon ! je croyais avoir une

rivale. Maintenant j'aimerai en toi ton amour de la patrie.

—Alors mon bonheur sera complet ; car ta jalousie de cet amour tenait en crainte ma passion pour toi.

Ils quittèrent joyeux le rivage, laissant derrière eux la ruine solitaire de *la Torre della Patria*

JULIETTE LAMBERT.
(Mme Adam.)

---

## Très Rigolo

CE clair matin du 2 janvier, Louis Sylvain, secrétaire du ministère provincial de l'Industrie laitière, entra au bureau le pied traînant, l'œil distrait, la tête encore lourde des mangeailles de la veille, le cœur encore plein de ses émotions. Lentement, très lentement, il se déganta une main, puis l'autre, enleva ses caoutchoucs, puis son paletot. Il se baigna ensuite le visage dans de l'eau froide, s'étira, se frictionna, ouvrit le volet, s'assit devant sa fenêtre, et, les pieds sur l'appui, se mit à rêvasser animalement en regardant le soleil couler, en flots d'or, à travers une neige fraîche tombée. Dans l'immense carré qui servait de cour au Palais du Gouvernement et sur lequel donnait son bureau, c'était une orgie de lumière crue, aveuglante, tombant obliquement du ciel sur des myriades de prismes infiniment ténus que le moindre souffle faisait tournoyer et que fouettaient, en sens inverse, les reflets d'une centaine de hauts vitraux. Du haut des gouttières, dans ce bain de clarté, des moineaux par bandes, tête en avant, ailes ployées, se laissaient tomber comme des flèches avec des cris de gamins plongeant dans la mer, puis, s'arrêtant d'une secousse brusque au ras du fond, remontaient, tout vibrants, vers l'acier bleuté du ciel.

Peu à peu, à ce spectacle, Sylvain se sentit pénétré d'une étrange sensation de bien-être, et son esprit, endormi depuis la veille, se réveilla au point de se demander pourquoi certains êtres naissent employés de ministère et sont condamnés à moisir dans l'ombre jusqu'à la mort, tandis que d'autres naissent oiseaux et connaissent, sans les rechercher, tous les enivrements de la lumière, de la chaleur et de la vie. Et comme il retournait en lui ces idées confuses de vie et de mort, il pensa tout à coup à son ancien chef et ami, le ministre Miville Des Ormes, arraché quelques mois auparavant à une belle carrière par une paralysie foudroyante. Que faisait-il à cette heure ? qu'éprouvait-il ? Tandis que les bénéficiaires de ses bontés causaient de la neige et du beau temps en attendant la besogne quotidienne, il se décomposait lentement parmi une multitude de petits vers gluants et puants, à six pieds au dessous de cette belle mousse blanche, qu'à cette époque, les dieux généreux étendent sur la terre pour arriver sans bruit au lit des petits enfants. A quoi lui aurait servi de s'être prodigué pour ce qu'il appelait chevaleresquement, et naïvement aussi, il fallait bien l'avouer, "la cause ?" Tous ceux qu'il avait aidés, leur tendant ses épaules en marche-pied ou les plaçant de ses robustes mains à l'abri de la misère, tous ceux qui avaient pris son cerveau, sa chair, son sang, se laissaient maintenant vivre sans penser à lui. Il était rentré tout d'une pièce dans le néant des choses. Il n'avait laissé derrière lui, malgré tous ses efforts, malgré tous ses travaux, rien de durable, rien de grand, rien qu'un troupeau de bêtes qui broutaient heureuses, sur un sol engraissé de sa carcasse.

Et Louis Sylvain, secrétaire du ministère de l'Industrie laitière, continuait à regarder, mais avait cessé de voir la neige tournoyer en poudre de corail dans le clair matin.

Un léger bruit se fit entendre derrière lui. On apportait le courrier—la journée commençait. Il se retourna, s'installa carrément à son pupitre et commença le dépouillement des cartes qui arrivent par bottes aux ministères publics, à chaque année nouvelle Il y en avait de partout et de toute sorte de gens. Fonctionnaires municipaux relevant du cabinet, fournisseurs d'engrais aux fermes de l'Etat, agents d'assurances en quête d'assurés, officiers de cercles agricoles, journalistes en disponibilité, politiciens décavés, marchands de grand et de petit bétail, propriétaires de taureaux reproducteurs, candidats à des offices créés ou à créer, venaient avec un ensemble touchant déposer leur nom aux pieds du ministre, quelques-uns avec des vœux, la plupart avec rien du tout.

Le couteau à la main, Louis Sylvain frayait sa voie à travers cet amoncellement d'hypocrisie conventionnelle. Parfois, de dégoût, il s'arrêtait pour jeter les bras au plafond et gémir. D'autres fois, plus rares, il poussait une exclamation de surprise heureuse en lisant les souhaits banals, mais évidemment sincères, qu'un brave homme, perdu dans ce troupeau, avait écrits de sa main. La corvée tirait à sa fin, quand il faillit tomber à la renverse : deux enveloppes, trouvées ensemble, étaient adressées à "l'honorable Miville Des Ormes, ministre de l'Industrie laitière,"—au ministre mort depuis huit mois ! Il courut chercher le secrétaire particulier du ministre, qui amena le commis principal, qui amena une partie de son bureau, et c'est en présence de vingt personnes qu'il tira des mystérieuses enveloppes les cartes de M. X., ministre de la Navigation aérienne, et de M. Z., ministre des Vents intérieurs dans le cabinet fédéral, l'un et l'autre amis intimes de ce brave Des Ormes de son vivant !

Pendant quelques instants, Sylvain resta stupéfait. Puis il crut qu'il allait pleurer : il avait, lui, la mémoire du cœur, et souffrait affreusement que l'homme sincère dont il avait été le confident, le conseiller, fût insulté dans sa tombe par la faute d'une coutume qui vous permet, si vous êtes ministre et si les devoirs de l'amitié vous pèsent, de faire envoyer une fois l'an votre carte à droite, à gauche, à tort, à travers, par quelque scribe ignare et inconscient. Ses larmes refoulées, il balança s'il devait rire ou s'il devait se fâcher. De nouveau saisi, hébété, il ne pensa plus du tout : il se perdait dans les profondeurs de l'ingratitude et de la bêtise humaines. Puis il eut un éclair au cerveau et poussa un cri de joie sauvage : "Ha, mes cochons ! attendez !"

Tirant de son pupitre deux cartes de deuil, il écrivit de sa plus belle main :

> " De l'autre monde, où il se repose depuis huit mois des misères de la politique, l'honorable M. Des Ormes me prie d'accuser réception de vos bons souhaits et de vous dire combien il est heureux de voir que vous ne l'avez pas oublié.—LOUIS SYLVAIN."

Et il adressa non moins soigneusement :

PERSONNELLE.

A l'honorable M. X.,
Ministre de la Navigation aérienne,
Ottawa.

PERSONNELLE.

A l'honorable M. Z.,
Ministre des Vents intérieurs,
Ottawa.

Trois jours après, il se frottait encore les mains d'aise, à la pensée d'une si belle vengeance. Une lettre du ministre des Vents intérieurs le surprit au beau milieu de sa jubilation. Il l'ouvrit et lut :

" Cher monsieur,

" Je ne saurais vous exprimer le chagrin que je ressens de la malheureuse erreur qui m'a valu votre leçon du 2 janvier. Peut être vous sera-ce une satisfaction d'apprendre que le maladroit employé qui l'a commise a depuis reçu son congé. En vous priant encore une fois d'agréer l'assurance de mes profonds regrets," etc...

" Ils m'enfoncent !" soupira tristement Sylvain en achevant cette lecture.

Et il ajouta :

" Ils sont heureux, ces grands hommes, d'avoir des ânes sur qui frapper. Mais ce qu'il doit rigoler, le pauvre diable congédié pour l'honneur du ministre, au temps des étrennes !"

O. A.

## Frontenac et ses Amis

*(Extrait)*

APRÈS la Fronde, la Comtesse de Frontenac, dame d'honneur de la Grande Mademoiselle, et qui, autant par goût que par position, avait partagé toutes les équipées, couru toutes les aventures de la romanesque princesse, fit partie, dès 1657 (1), de ce cercle fameux des belles Précieuses du Marais, de la rue des Tournelles

C'était une société d'intellectuelles d'élite, un cercle ultra chic — style moderne — auquel confinaient Mesdames de Longueville, de Montausier, de Coulanges, de la Fayette, du Sablé, de Fiesque, de Choisy, de Maure, de Calprenède, Mesdemoiselles d'Outrelaise, de Scuderi, de Bellefonds, tous les satellites de ces trois astres qui brillèrent avec un éclat incomparable au ciel politique et littéraire de la France : les trois Marquises de Maintenon, de Rambouillet et de Sévigné.

Plus tard, vers 1668, Madame de Frontenac *se lia de passion* disent les chroniqueurs (2) avec Mademoiselle d'Outrelaise, son égale en beauté en grâce et en esprit.

Toutes deux firent les délices de l'Arsenal. On appelait ainsi l'ancienne résidence de Sully, premier ministre d'Henri IV, parce que le duc Du Lude, alors grand maitre de l'artillerie, avait galamment donné une hospitalité viagère à Madame de Frontenac, hospitalité qu'elle fit partager de suite, et jusqu'à sa mort, à Mademoiselle d'Outrelaise.

Au fond de cette éblouissante générosité il se cachait bien un peu d'égoïsme artistique. Du Lude, comme tous les Mécènes, s'aimait beaucoup dans la personnes des gens de lettres, d'arts ou d'esprit qu'il protégeait. C'était un raffiné, peut-être même un blasé intellectuel, un viveur dilettante voulant jouer à outrance du *plus grand plaisir de la vie*. Et quel était, à cette époque, ce plus grand des plaisirs de la vie, suivant le mot de mademoiselle de Montpensier à madame de Motteville ? Le siècle de Louis XIV n'a qu'une voix pour répondre : *La conversation.* Or, Du Lude, au témoiguage irrécusable des *lettres* de madame de Sévigné, était un des plus spirituels causeurs de l'Europe. Aussi M. le duc éprouvait-il une joie souveraine à rencontrer chez elles mesdames de Frontenac et d'Outrelaise, De Longueville, de Coulonges, de Maintenon, de Sévigné, dont les fameux salons étaient autant d'antichambres de l'Académie.

Tout y était noble : l'amitié, le langage, le goût, les manières et le sang ! Les discussions littéraires ressemblaient à de merveilleux tournois, et les assauts de conversation l'emportaient, sur ceux des maitres d'armes, par l'adresse, le brio, la fougue des engagements.

Or, madame de Frontenac, dans dans ces joûtes courtoises où l'esprit tenait haut l'épée, rencontrait à la parade les plus vives attaques du brillant officier.

Prompte à deviner ses feintes, habile à masquer les siennes, elle avait le coup-d'œil rapide et le jeu sûr des duellistes qui pensent et agissent, combinent et exécutent instantanément. Son esprit tenait de la foudre qui brille et frappe à la fois. Ici, l'éclair tuait toujours. L'ennemi revenait-il à la charge, sa vaillance semblait acquérir à ce nouveau contact des fines lames un regain de fougue, atteindre un degré de maestria inconnue jusqu'alors mais qui n'enlevait rien à la précision des coups ni à la tenacité de la résistance quand l'engagement, d'emporté qu'il était, devenait opiniâtre et se prolongeait audelà de la durée permise aux combats d'avant-garde. Les adversaires étant d'égale force, la plupart des batailles livrées demeuraient indécises, victoires douteuses que chaque partie s'attribuait. Il advenait cependant que l'ancienne *Maréchale de camp* de la belle Frondeuse réduisait au silence les batteries du grand maître de l'artillerie. Ce n'était alors, par toute la ruelle élégante, que cris de bravos et salves d'applaudissements dont Messire Du Lude, tout le premier, donnait signal comme s'il se fut agi de commander, à la parade, le feu d'un salut royal.

Mais une crainte secrète lui gâtait son plaisir, le *meilleur de la vie.* Du Lude avait en effet remarqué que madame de Frontenac souffrait *d'une plaie d'argent*, c'est-à-dire que ses finances, absolument délabrées, la réduisaient à un état voisin de la gêne. Or, rien ne paralyse l'intelligence, n'entrave l'esprit, ne tarit la verve et n'assèche l'imagination comme la misère. M. le duc eut grand peur : cet enchantement, dont il s'était fait une habitude, menaçait de s'évanouir comme un écho, si la voix ravissante se taisait tout à coup. Obsédée par les soucis vulgaires, les inquiétudes poignantes et tyranniques du pain quotidien, cette intelligence d'élite s'affaisserait peut-être, ramenée vio-

(1) L'année [illegible], Mesdames de Frontenac et de Fiesque, anciennes *Maréchales de Camp* de la duchesse de Montpensier, rompirent violemment avec elle, et pour toujours. L'affaire eut grand éclat.

(2) Se lier de passion c'est-à-dire : se lier d'amitié. Au 17ème siècle *passion* était synonyme d'*amitié*.

lemment au terre à terre du pot-au-feu, comme un aigle à la chaîne, au plus bel instant de son essor. Rien qu'à songer à cela, le beau duc Du Lude se sentait mourir. Et il y avait lieu d'expirer, pour un artiste de cette marque. Ce gourmet qui demandait aux plus beaux fruits toute leur saveur, ce sybarite qui réclamait des fleurs les plus rares tous leurs parfums, était encore le dilettante exquis exigeant des artistes et des lettres toute la somme et toute la mesure de leurs talents. Ce maestro raffiné voulait, comme les musiciens au goût difficile, que le virtuose donnât toute la valeur de son instrument favori, plus sympathique et plus harmonieux qu'un chant de violoncelle : *la Conversation*. Or, madame de Frontenac apportait à l'exercice de cet art suprême, une suprême grâce. Il fallait donc, à tout prix conserver à un art, aujourd'hui perdu, une incomparable interprête.

Et voilà pourquoi de grands seigneurs, comme le duc Du Lude, s'épuisaient en largesses, donnaient un appartement, une rente viagère, des pensions, les bénéfices de leur influence politique ou sociale à des amis pauvres, mais bien donés, dans la double intention de leur être agréables et de se rassurer eux-mêmes sur la certitude et la durée de leurs petits bonheurs intellectuels. Bref, ils voulaient, comme Louis XIV pour Molière, que tous les beaux esprits souffrant de l'indigence, vins nt à posséder comme eux le *secura quies* que leur procurait la richesse, ce *repos assuré* que chantait Virgile dans les Géorgiques et qu'il enviait aux laboureurs pour les artistes et les poètes mendiant dans les grandes villes. Délivrés des affres du lendemain, ils n'auraient eu qu'à vaquer, sans contraintes d'argent, en toute liberté d'action, à leurs occupations littéraires, au premier rang desquelles Dulude et tout son cercle plaçaient la conversation, avant même l'oraison funèbre, le théâtre et l'opéra.

Voilà comment et pourquoi le grand maître de l'artillerie *adora* la *Divine*. A l'instar de cent autres superbes courtisans, il ne lui avait voué qu'un culte chevaleresque et platonique. Cette religion, basée sur des principes d'admirations mutuelles et de réciproques sympathies, se réduisait en pratique à des échanges de galanteries et de politesses, à des égards parfaitement avouables, à des hommages absolument courtois. Au Moyen-âge, la dame d'un preux chevalier n'était pas sa maîtresse : pourquoi, dans l'histoire moderne, l'amie d'un gentilhomme le serait-elle ? A ceux là de mes lecteurs qui sourient en songeant au bel appartement que Madame de Frontenac occupait à l'Arsenal, de par la grâce de DuLude, je leur rappellerai le mot d'Edouard III, roi d'Angleterre, à ses courtisans, souriant comme eux, lorsqu'il ramassa la jarretière de la belle comtesse de Salisbury : *Honni soit qui mal y pense !*

ERNEST MYRAND.

## Cours de Littérature

NOUS apprenons avec un vif plaisir que Mlle Milhau, chargée du cours de français au collège McGill et professeur au collège Royal Victoria, cédant aux demandes de plusieurs dames canadiennes-françaises de Montréal, et encouragée par l'éli e intellectuelle de notre population, a l'intention d'ouvrir un cours de littérature à l'adresse des jeunes filles canadiennes qui, au sortir du couvent, désirent continuer leurs études et se tenir au courant du mouvement littéraire. Ce ne sera pas seulement une série de conférences et d'entretiens, mais un cours proprement dit avec dissertations corrigées et classées.

La saison est un peu avancée, et, cette année le cours ne pourra prendre toute son ampleur ; il ne comportera sans doute qu'une douzaine de leçons, mais permettra de constituer un noyau pour l'année prochaine.

L'entrée sera entièrement libre, et la seule condition imposée aux participantes est de s'inscrire le plus tôt possible au secrétariat du collège Royal Victoria, 759 rue Sherbrooke.

Mlle Milhau désirerait commencer dès le premier mardi de février, mais elle se réserve cependant de n'ouvrir ce nouveau cours que si le nombre de personnes inscrites lui paraît suffisant.

Cette restriction nous semble bien superflue, car nous ne doutons pas un instant de l'immense succès qui attend cette excellente innovation. Le si sympathique talent de l'aimable professeur, son tact exquis, sa connaissance parfaite des idées et du tempérament de notre population française, nous assurent d'avance qu'il y aura foule à ce cours et que notre jeunesse féminine intellectuelle goûtera avec avidité ces leçons de haute éducation.

Nous recommandons à nos lectrices de ne pas tarder et de s'inscrire au lus vite au collège Victoria.

---

Charmantes soirées en perspective les 3 et 4 février prochains. A un concours de charité au bénéfice de l'hospice Bourget, à Hochelaga, M. le Dr G. E. Baril a été choisi pour représenter la section des Beaux-Arts, et, afin d'intéresser le public le plus aimablement possible, le président veut que tous les arts, musique, poésie, littérature, soient traités dans leurs différentes expressions. M. l'abbé Le Pailleur, curé du Mile End, le spirituel conférencier bien connu, s'étant volontiers chargé de la partie littéraire, fera des récits de voyage avec projections lumineuses, en variant son sujet, chaque soir. M. Alfred Desève, à la première soirée, le mardi, 3 février, réjouira l'âme artistique de l'auditoire par plusieurs morceaux de violon ; M. Ed. LeBel, le ténor favori, se fera entendre dans la soirée du mercredi, 4 février. Mlle Ethel, prêtant son concours généreux, récitera des monologues à chacune de ces soirées. Mlle Panneton, âgée de 10 ans, une étoile naissante comme chacun sait, chantera aux deux représentations. Enfin, M. le sculpteur Hébert a donné aux beaux-arts un buste superbe de Mgr Tanguay, qui fera l'envie de plus d'un souscripteur. Les billets de ces intéressantes soirées sont en vente à la pharmacie Décary, coin St-Denis et Ste-Catherine. Les billets bleus sont pour la soirée de mardi ; les rouges, pour celle de mercredi. Prière de ne pas confondre. M. l'abbé Gustave Bourassa, doyen de la Faculté des Beaux-Arts, à l'Université Laval, sera le président d'honneur de la première soirée ; M. le Dr Baril occupera le fauteuil, au second soir.

---

Dieu merci, sur ce sol, le titre est un détail,
Et la distinction le produit du travail
Les honneurs n'y sont pas de ceux dont on hérite
Notre aristocratie est celle du mérite.

*Les Faux brillants.*

F. G MARCHAND.

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XLIV

Ne nous confions même pas à ta femme de chambre ; je déteste toutes les femmes de chambre et ne te permettrai jamais d'en avoir une. Demain, je préviendrai ta tante du dangereux voisinage de l'étang, devant la Solitude ; je lui dirai que ses miasmes donnent le typhus. Fréquente aussi le jeu de boules russes qui est dans le parc ; mais ne joue plus jamais au croquet ! Je ne puis suivre avec calme tes gracieux mouvements ; je me mords les lèvres jusqu'au sang, dans ma rage de ne pouvoir t'envelopper de mes bras et t'emporter bien loin.

BRUNO.

XLV

Ragatz, 15 Juin.

Ah ! mien ! toujours mien ! Qui dira les délices de cet instant avec toi ! Nous étions tout seuls, toi et moi, dans le monde, comme les anciens dieux ; A nos pieds, la plaine lointaine inondée de soleil ; autour de nous, les montagnes géantes, si petites auprès de notre bonheur ! Si l'éternité peut tenir dans un instant, cet instant a été une éternité, car il semblait que nous étions unis à jamais. Il n'y avait plus d'hier ni de demain, plus rien que notre amour. Bruno ! je pourrais mourir de bonheur ! Je ne suis pas digne de t'appartenir, si je ne reprends pas la lutte et si je n'arrive pas à triompher. Pas de fuite lâche ; non, se présenter de front, être inflexible et dire : "Je serai sa femme quand le monde devrait s'écrouler."

Si je me laissais faire, je répèterais sans cesse tout bas — "Bruno ! Bruno ! Bruno !— comme les mahométans disent : Allah ! jusqu'à ce qu'ils rêvent du ciel ! Je ne pense, ne sens, ne sais plus rien, sinon que je suis ta fiancée, que tu m'as donné le premier baiser et que tu m'as dit "—Mon tout !—" Ah ! Dieu ! comme je t'aime ! Pourvu que je ne meure pas de bonheur !

TON ULLA.

XLVI

22 Juillet.

Au premier jour, je vais étrangler le petit américain. Il se poste avec toi sur la terrasse des ruines, et se met à divaguer à propos du Rheinthal, dont on n'a qu'une mince échappée, qui pourrait aussi bien être le commencement des plaines de La Plata. Et "Your Highness" s'exalte en sa compagnie, les yeux rayonnants, pendant que je suis à deux pas derrière, damnant cet impie de Lord Byron (avec quelle sincérité !) pour être agréable à la princesse..

Je te ferai cadeau de tout le paysage : le parc, ton balcon et ses fenêtres voilées de stores, tout cela pris de *notre* banc, à condition que ne tu partageras plus ton enthousiasme avec les autres.

BRUNO.

XLVII

30 Juillet.

Bruno, je suis jalouse, Dieu le sait ! terriblement jalouse ! Tu fais par trop la cour à notre vieille tante ! Elle est tellement éprise de toi qu'elle ne parle plus d'autre chose. Si tu l'entendais parfois, c'est à mourir de rire. Je joue l'incrédulité, ou je m'amuse à la contredire ; alors elle se fâche et te loue encore davantage.

"—Quel dommage ! quel dommage !—disait-elle hier. — "Quoi donc, tante ? — Quel dommage ! — "Mais enfin ? — "Ce serait le mari qui te conviendrait !—"Tu trouves ? — Certainement ! tu ne le vois pas toi-même ? — "Comment puis-je savoir cela, ma bonne tante ? — " Ah ! oui, je sais bien comme tu es dédaigneuse ; tu te moques de tous les hommes, tu les traites de haut en bas, comme des gens sans conséquence ! Mais tu n'oserais pas en faire autant avec le professeur ; il ne le permettrait pas, d'ailleurs ! Il a quelque chose d'imposant."

A la bonne heure ! pensai-je ; la voilà folle de lui, à son tour. Si mon père le savait ! Mon Dieu ! Bruno ! il faudra pourtant retourner là-bas. Que le ciel tombe sur ma tête !...

ULRIQUE.

XLVIII

Ragatz 12 août.

Cette fois, je suis fâchée et il faut que je gronde très fort. Hermès jaloux ! Non, non, je ne te laisserai pas faire. Si tu es jaloux, je ne m'effraierai pas, je redeviendrai aussitôt un garçon. Sérieusement, Bruno, n'essaie pas ; c'est dangereux. Mon seigneur et maître ne doit me laisser voir aucune faiblesse et la jalousie en est une grande. Tu mérites que je ne te dise plus un mot et que je m'occupe, pour te punir, de ces sots petits jeunes gens. Mais j'ai peur que tu ne perdes la tête ; les petits jeunes gens pourraient le remarquer, en causer ! C'est dommage ! tu l'as bien mérité, et le démon de la révolte, qui loge dans ma cervelle, m'y encourage vivement. Je me hâte de m'en confesser pour m'en faire passer l'envie. Mais écoute, Bruno ! ou je ne sais ce que je ferai ! Si j'ai tort, je veux bien m'humilier devant toi jusque dans la poussière, pour que tu me pardonnes. Si je n'ai rien, absolument rien fait de mal, tu n'as pas le droit de froncer le sourcil ; l'Olympe ne tremble pas, et ton indignation cesse d'être terrible, quand elle se produit mal à propos. Regarde-moi donc une fois dans les yeux ! Mais non, tu ne veux pas, au contraire ! Il faut que ta petite Ulrique sente tout le poids de ta colère, et tu ne t'aperçois pas qu'elle en rit ? Bruno, je te le répète, laisse mon démon tranquille, garde-toi de l'éveiller ! Se fâcher n'est rien, mais rire est désastreux ! Tu n'as seulement pas regardé le soi-disant objet de mon inclination, et son titre seul te rend malade ! Il est aussi fade que sa cravate nuance tisane d'orge ; il a le cou aussi long et mince que son épingle et des yeux aussi intelligents que les verres de son pince-nez ! Mais vous me faites injure, mon seigneur et maître ! Bruno ! ne sois pas mesquin ! je ne le supporterais pas. Sois différent de tous les autres ou tu m'abaisses avec toi ! Pense

donc ! j'en pleurerais presque et je ris pourtant sans cesse. Je veux bien marcher avec toi sur les nuages, mais pas sur un vulgaire grand-chemin.

ULRIQUE.

---

XLIV

12 août.

Non, ma souveraine, je ne suis pas jaloux, mais, quand tu liras ces lignes, je ne serai plus dans ton voisinage. N'aie pas peur ; je reviendrai, il faut bien que j'emporte ma chaîne d'esclave, j'ai sur le front la marque des galères ; mais tant que l'archiduc restera, je m'en vais dans la montagne. Tu trouves "son titre" si beau ? Un archiduc ! Même en civil ! Un homme, mon enfant, peut, pour des femmes, se plier à tout, — n'ai-je pas réglé mes journées sur les tiennnes ?—mais devant un jeune fat, qui songe à toute minute à sa condescendance extrême, c'est impossible ! Je suis trop bien élevé pour lui dire ce que je pense de lui ; mais il me dit par chacun de ses mouvements ce qu'il pense de l'intelligence des humbles bourgeois. Et tu sautilles à son bras dans les allées, — ne dis pas le contraire ! — tu sautilles comme tu ne l'as jamais fait avec moi ! C'est bien ! comme je ne puis pas te mettre en morceaux pour te punir, je m'en vais. Il y a des choses que je ne puis pas, pourtant ! Je ne te manquerai pas ; tu ne me manqueras pas davantage ; je vais à Iuterlaken admirer la Jungfrau, je ne perdrai rien au change. Elle est belle toujours, belle pour tout le monde, (tu adresses à présent tes petites mines même au français) elle plane, souriante, au-dessus des humbles mortels qui tentent de l'approcher ; c'est tout à fait la même chose. Je laisse pour ta tante une ravissante épître, avec des détails sur les cités lacustres.

Peut-être vas-tu te jeter sur tes oreillers de soie, — (les princesses, je crois, ont toujours des oreillers de soie ?) et les mordre de colère, parce que je ne suis pas jaloux ! Car tu vois que je ne le suis pas... Je cède la place, et cependant il est en civil ! Ah ! s'il était "en uniforme" —c'est une séduction pour les petites filles ? Qu'en penses-tu, Amazone ?

BRUNO.

---

XL

Ragatz, 17 août.

Il est parti, Othello. Tu ne risque plus de commettre un meurtre ou de m'étrangler avec mes cheveux ! Tu peux tranquillement revenir, si tu n'es pas dans l'intervalle devenu amoureux de la Jungfrau, au point de m'oublier tout à fait, puisque tu trouves que cela revient au même. La Jungfrau a encore un avantage sur moi ; elle ne contredit jamais, tandis que mon esprit de contradiction m'a déjà, hélas ! valu plus d'une pénitence. Me mettras-tu aussi en pénitence ? Prends garde, Bruno ! Je ne te promets pas de dire, comme la Catherine de Shakespeare – "Oui, la lune brille — " quand il fera grand jour. Autrement, j'aurais répliqué tout de suite : —"Non ! je ne puis avoir pareille idée ! Mon seigneur n'est pas jaloux, pas du tout ! Car il a trop conscience de sa divinité pour concevoir la moindre crainte. Grand Dieu ! non ! Cela lui fait plaisir de me voir sourire à tout le monde ! Il est fier que l'univers soit amoureux de moi — " Puis j'ajouterais " — Pardonne-moi ! Je sautille !" — Tandis qu'Othello ne se doute pas qu'il m'oblige à courir près de lui, quand il est dans ses rages et qu'il fait des enjambées d'un mètre. Mais cela ne compte pas ; c'est tout naturel et se comprend de soi-même. Un si bel homme, l'archiduc, et si séduisant, si intéressant ! Un si digne objet pour tomber aux mains d'Othello ! On se le figure aisément en uniforme ; à quoi servirait cette " puissante imagination " pour laquelle on a déjà plusieurs fois été grondée, comme pernicieuse chez une vraie ménagère allemande, qui doit tenir ses livres de cuisine et de blanchissage pour des manuscrits précieux ou même écrire des poésies sur les marges !

Reviens donc, Othello ! Je ne laisserai pas tomber de mouchoir, même pour toi, car cela pourrait à la fin me jouer un mauvais tour. Je deviendrai, du reste, beaucoup plus froide ; autrement ce serait dangereux, mon seigneur et maître exigeant tous les jours davantage. Quels tyrans que les hommes ! A peine échappée à son père, on se précipite dans les bras d'un mari, et si le premier était dictateur, le second est despote. Et nous autres pauvres femmes, nous ne savons pas nous défendre ! Après cela, on nous traite de déesses ! Les italiens, dit-on, battent leurs saints, quand ceux-ci n'exaucent pas leurs prières.

ULRIQUE DESDÉMONA.

---

LI

Schaffhouse, 8 septembre.

Non, c'est impossible, que le plus beau temps de ma vie soit passé ! Oh ! Bruno, cela ne peut pas être. Et pourtant je le sens à ces larmes brûlantes et rebelles, qui me remplissent sans cesse les yeux et que nul baiser n'essuie. J'ai éprouvé à l'heure de notre séparation une douleur aussi intense que si tout était fini, si je descendais dans la mort. Comment le cœur peut-il nous faire tant de mal ! Il me semble que la terre, le soleil, la rosée, tout m'a été enlevé en même temps, et je suis comme un arbre aux feuilles flétries, aux racines desséchées, secoué sans force et sans défense par le vent. Ce n'est pas dans une telle disposition qu'il faudrait affronter mon père, ou je succomberai dans la lutte, car cette lutte sera chaude et je devrais me cuirasser d'acier.

Il n'est pas difficile de défier son ennemi ; c'est un jeu d'enfant. Mais combattre ce qu'on a de plus proche et de plus cher, il faut pour cela un courage héroïque. Je n'ai d'autres armes que l'affection, pour triompher de l'affection même ! N'est-ce pas contre nature que je ne puisse appartenir à un homme supérieur, parce qu'il n'est ni prince ni comte souverain ? Quand il ne serait rien, si je l'aimais, je ne vois pas qui pourrait prendre la responsabilité de me le refuser et de se substituer à la Providence ! Pourquoi n'ai-je pas rencontré de prince ou de comte,que j'aie aimé ? Il y en a tant ; et des hommes très nobles et très bons, qui travaillent, eux aussi, se donnent de la peine, et ne passent pas leur vie à chasser et à monter à cheval.

(*A suivre.*)

HOMMAGE

A

## Samuel de Champlain

A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DU MONUMENT ERIGE EN SON HONNEUR, A QUÉBEC, LE 24 SEPTEMBRE 1898

Sur le site où Cartier, à son premier voyage,
Avait jadis trouvé la bourgade sauvage
Maintenant disparue à jamais de ces lieux,
Un monument splendide attire tous les yeux.
Et sur le piédestal, — chef-d'œuvre de sculpture, —
Le passant reconnait aisément la figure
Du héros, qui fonda Québec par un puissant
Effort de volonté de labeur incessant.
Ce héros, c'est Champlain. Ses vertus, son courage
Hélas ! méritaient bien ce trop tardif hommage.
A l'œuvre et à l'épreuve il était le premier,
Marchant toujours au but comme un preux chevalier.
Pour fonder en ces lieux une Nouvelle France.
Le travail de géant qu'il fit, par sa constance,
Acheva de miner ce fier tempérament.
Il mourut à Québec : et, — détail étonnant, —
Nul ne peut dire encore où se trouve sa tombe.

ELIE ANGERS, N.P.

Malbaie, octobre 1898.

---

## Histoire d'amour

A L'EAU DE ROSE

4 mai...

MON amie Jeanne m'avait invitée hier à passer la soirée chez elle. Une petite veillée très sans cérémonies où l'on ferait de la musique pour fêter le retour d'un cousin de son mari, un artiste qui vient de faire son tour d'Europe. Cela me souriait assez peu de me rendre chez Jeannette — je l'aime bien pourtant — mais une lecture des plus attachantes me retenait ici. Au fait, je ne sais trop ce qui m'y attachait, aujourd'hui je l'ai reprise et la trouve insipide. J'aime mieux les jolis récits de voyage d'Emile.—Émile : je puis bien l'appeler comme ça ici. Ce cahier, personne n'y lit, c'est comme mon cœur, et, dans mon cœur, très bas, depuis hier je murmure ce nom d'Emile .. Jamais je n'ai vu de plus beaux yeux que les siens, je suis bien sûre de ne pas les avoir regardés pourtant. Pourquoi ? Je n'en sais rien par exemple. Et sa voix, combien caressante, et son sourire si attirant. Je crois que je l'aimerais si .. je n'étais pas raisonnable et s'il n'était pas le cousin de Jeanne. Mais que dirait celle ci devant qui, si souvent j'ai fait mon petit "esprit fort."

J'avais dit que je n'aimerais pas avant ma vingt deuxième année. Encore trois ans, Émile attendrait il jusque là ?... Allons, tu es folle, tout à fait folle, ma pauvre Lucie ! Ah ! mon Dieu ! le fameux coup de foudre dont je me suis tant amusée dans les vieux romans, serait-il près de me frapper. Garons-nous plutôt que de l'attendre !

C'est égal, il est charmant, cet Emile. Il me regardait, ma foi, bien gentilment hier pendant qu'il chantait "Je t'aime," la belle romance de Chaminade. Je ne suis pas assez "fat" de croire que c'est à moi qu'il pensait en disant :

"Veux-tu des diamants, de l'or ?" Pas à moi, mais à personne des autres non plus, je l'ai bien vu. C'est moi qu'il a regardé tout le temps. Aime-t-il quelqu'un ? que ne donnerais-je pour le savoir... Pour savoir qu'il n'aime personne.

Papa est venu me chercher à onze heures, je croyais qu'il en était neuf. Le temps passe si vite toujours chez cette chère Jeannette... "Il" doit n'aimer personne.

.......................................

25 août ..

Pauvres filles à marier ! Y a-t-il quelqu'un de plus à plaindre qu'elles ? J'en sais quelque chose, hélas, le sort a voulu que j'en fusse une. Depuis un an, m'en a t-on présenté des jeunes gens. . en situation ? Les a-t-on chantés sur tous les tons devant moi, les mérites de celui ci et de celui-là ? Maman est la bonté même pourtant et papa adore sa petite Lucette ; rien ne leur est plus cher que mon bonheur. S'ils savaient que ce bonheur est représenté par un certain Émile que j'ai rencontré parfois chez Jeanne avant notre départ pour la campagne. Bah ! je subirais un sermon sur le danger de se monter l'imagination, de donner corps à toutes les lubies romanesques qui peuvent germer dans le cerveau d'une petite fille élevée comme moi dans tous ses caprices. Si j'étais sûre après cela qu'ils se décideraient à inviter Emile, je le provoquerais bien, le sermon. Mais qui sait si le résultat n'en serait pas tout opposé à ce que je désire. Vaut mieux attendre... Dire que j'aime — c'est bien vrai — et j'ai toujours dix neuf ans. Que penserait Jeanne, si elle savait. Mais elle ne le sait pas, ni "lui." moi je sais que qu' "il" cherchait beaucoup à savoir le jour où je devais aller chez sa cousine et ne manquait presque jamais de s'y trouver en même temps. Nous sommes bons camarades, mais maman ne l'invite pas et je n'ose prendre l'initiative. Je me moque de ce que les autres pourraient penser, mais "lui."

Pourquoi, la fortune ne marche-t-elle pas à côté du talent, c'est-à-dire en le tenant par la main ? Emile serait riche, et riche, on parlerait de lui, et renommé et riche, il deviendrait, par le fait, l'un des candidats appelés à faire le bonheur des filles à marier. Alors, je sais bien de laquelle Emile serait l'élu. Il le sera quand même mais, ce va être une élection très difficile je crois. De façon fort diplomatique, j'ai engagé plusieurs fois maman à l'inviter, elle n'a jamais dit non et cependant je ne suis pas plus avancée. Pas n'est besoin de la "pousser" pourtant pour qu'elle invite M D., un avocat très haut en couleurs mais qui ne sait pas de plus intéressant sujet de conversation que ses chevaux.. et lui même. Il a des chances d'avenir politique paraît-il. Il en parle assez pour que personne n'en ignore. Puis M. R., qui a le nez crochu (et l'esprit aussi si j'en puis juger,) mais qui est neveu d'un ministre, est-il assez bien reçu quand il vient ici ! Maman trouve qu'on ne le voit jamais assez souvent. S'il l'ennuyait autant qu'il m'ennuie avec ses fadeurs et ses fadaises, elle ne penserait pas ainsi. Pauvres filles à marier ! Mais moi, je suis assez débrouillarde, Dieu merci, et j'aurai un mot à dire avant de m'appeler Madame D., ou d'épouser un nez croche pour devenir la nièce du ministre. Que le moment de rentrer à la ville arrive une bonne fois, et que maman se décide d'inviter Emile, je me charge du reste.

.......................................

8 décembre...

Chère petite bague qui me parle si doucement d'avenir ! Depuis tantôt, depuis que ton cercle d'or caresse mon doigt, quelque chose me chante au cœur des hymnes fous d'amour et de félicité ! Aimer ; je ne croyais pas que ce fut si bon, moi qui raillais l'amour à dix-neuf ans ! Ah ! Jeannette, tu triomphes, mais c'est moi qui suis encore la plus heureuse. Quand je pense à cette soirée du 8 octobre où Emile est venu pour la première fois chez nous. J'avais pris

bien des détours pour amener maman à prier Jeanne de l'emmener... ; c'était ma fête et il y avait peut-être une vingtaine d'amis. Et j'ai trouvé moyen, en cette seule première soirée, de provoquer un demi-aveu et de lui faire promettre de revenir bientôt. Pas tout à fa t " dans l'ordre " peut-être, mes petits procédés, mais enfin j'ai réussi. Le succès n'excuse-t-il pas tout ? Je l'ai entendu dire à papa. Emile est revenu souvent, et quand j'ai dit : " c'est celui-là qui sera mon mari," les chers aimés m'ont représenté qu'il n'avait pas de fortune, qu'il ne pourrait même pas me donner de cuisinière, etc. " Je l'aime," répliquai-je seulement, et je me suis mis à faire mon apprentissage de cordon bleu sous la direction de Sarah. Ce soir, mon fiancé m'a officiellement demandée et je baise—après lui— la chère petite bague de perles modestes qui proclame à tous notre amour. Avant trois mois nous serons mariés.

Et maintenant je clos mon journal —des heureux, peuples ou gens, on n'écrit pas l'histoire.—Celui-là seul à qui j'ai donné le droit de lire dans mon cœur, lira aussi peut-être ce cahier où, comme dans mon cœur, je l'ai toujours appelé Emile.

LUCIE.

Pour copie conforme,

COLETTE.

Montréal, décembre 1902.

L'amour est un sentiment destiné à avoir une issue fatale : Une rupture ou le mariage.

IDA MARCHAND-LEGENDRE

C'est par erreur que nous avons annoncé que la première audition de la messe du professeur Alexis Contant aurait lieu à la salle Karn. C'est à la salle du Monument National, dimanche soir, 1er février, qu'on aura le plaisir d'entendre cette œuvre magistrale. Les sièges sont en vente chez M. J. G. Yon, 1732, rue Sainte-Catherine.

Il y aura répétition générale, à laquelle les journalistes sont invités, le dimanche 25 janvier, à 1 heure de l'après-midi, à la salle du Monument National.

Si l'on pouvait supposer d'avance tout le mal qu'on aura à réparer une faute, on accepterait avec joie l'effort qu'il faut faire pour ne la pas commettre.

J. M. DANDURAND.

## EN GLANANT

### Royaux confrères

Voici qu'après la reine Elisabeth de Roumanie qui vient de finir un livret d'opéra dont le prince Ferdinand de Bulgarie composera la musique, on nous annonce que paraîtront bientôt les mémoires laissés par la reine des Belges.

C'est une amusante et curieuse liste que celle des souverains actuels qui ont accompli une œuvre poétique ou œuvre de prose.

La voici :

La reine de Roumanie, connue en littérature sous le pseudonyme de Carmen Sylva ; le roi Oscar de Suède, la reine Nathalie de Serbie, dont les *Mémoires* ont été lus avec intérêt ; le prince Nicolas 1... du Monténégro ; sa fille, reine Hélène d'Italie, auteur de beaux poèmes lyriques, publiés dans un journal de Cettigne ; l'empereur Guillaume, à la fois peintre, orateur et écrivain dramatique ; la reine Marguerite, qui publia des cantiques et des prières, entre autres une *Prière à la Vierge*, que l'on peut lire dans toutes les anthologies italiennes ; l'empereur Nicolas 1er, qui a collaboré au récit de son voyage en Extrême-Orient, à l'époque où il était tsarewitch ; le jeune khédive d'Egypte, Abbas Himli, doux poète, et, enfin l'hôte du Vatican, Léon XIII, qui sait manier également le vers latin et la prose latine et italienne.

### Les excentriques

Ce sont les êtres qui vivent à part, d'une existence qu'ils se sont faite, en marge des usages reçus.

De ce nombre est l'homme des nuits qui vient de mourir. Le terme suffit pour désigner celui qui fut le dernier des noctambules. Cet être fantastique dont la vie fut un perpétuel mystère commençait sa journée...à huit heures du soir, alors que les ténèbres envahissaient les rues. Il avalait au réveil son café au lait matinal... se drapait d'un long manteau et s'en allait vaquer à ses affaires. Souvent on le voyait au café, occupé à faire sa correspondance. Après quoi, il rendait visite à ses amis habitués à ses bizarres habitudes. A minuit, il déjeunait. Vers six heures du matin, il dînait. A sept heures, il se couchait et dormait le plus longtemps possible, essayant de terminer sa nuit diurne vers sept heures du soir.

Ce noctambule était un misanthrope, naturellement, et n'avait trouvé que ce moyen d'échapper le plus possible au contact de ses semblables.

Il avait exprimé le vœu d'être enterré de nuit, mais il paraît que cette dernière volonté était impossible à remplir. Et il est consolant de penser que du moins le noctambule n'a pas connu la douleur dans l'insensibilité de son dernier sommeil de se sentir " voiturer " en plein jour, salué par tous ces hommes qu'il avait si parfaitement méprisés.

### Un chateau historique aux enchères

Le fameux château de Grignan où habitait la fille de de Madame de Sévinné vient d'être acheté par le comte Boni de Castellane, qui tenait particulièrement à cette antique domaine, le titre de comte de Grignan faisant partie de l'apanage de la famille de Castelane.

Le chêteau de Grignan avait d'abord été possédé par les Adhémar et Monteil ; puis, en 1732, il fut vendu au général de Muy La Révolution en détruisit une partie, mais laissa cependant debout la presque totalité.

On remarque à Grignan une superbe galerie de tableaux qui contient, entre autres, le portrait de Madame de Sévigné par Mignard ; on trouve dans la chambre de la célèbre épistolière son lit en bois doré, orné de rideaux et de garnitures en point de Venise qui sont de pures merveilles et n'ont pas de prix, ainsi que sa chaise à porteurs et sa table mosaïque de Florence.

C'est presque un musée de souvenir que cette splendide demeure encore tout imprégnée du passage de la divine et immortelle marquise.

Déjà dans les cercles artistiques et fashionables, on parle du concert, organisé par Mlle Maria Tarte, au profit d'œuvres de charité, le 21 février prochain, à la salle Karn. A cette soirée musicale, placée sous un haut patronage, nos amateurs prendront part auxquels se joindra encore le célèbre pianiste Ben-Tayon.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

UN jour de la semaine dernière que je me trouvais à l'église Notre-Dame, je vis s'avancer vers l'autel de la Ste Vierge une pauvre femme ,qui tenant par la main un enfant de cinq à six ans, vint déposer un bouquet composé de trois ou quatre roses blanches qu'elle portait soigneusement enveloppées dans un morceau de papier.

" Des roses blanches à cette saison me dis-je étonnée, c'est une promesse sans doute ! "

Et voyant l'expression de sublime confiance que trahissait son regard et la fervente prière accompagnant cette offrande onéreuse pour ses moyens, je me suis rappelée cette légende que j'ai lue il y a quelque temps et que je m'étais promis de vous raconter. Savait-elle, la pauvre femme que la rose blanche est particulièrement chère à la mère de l'Enfant divin? Une touchante légende raconte qu'avant la venue du Messie, seule la rose rouge constellait les parterres. C'est à la naissance du Christ, au moment où toutes les vertus commencèrent à s'épanouir, que les roses devinrent blanches. Un jour que la Vierge Marie présentait aux lèvres divines de son enfant une coupe remplie de lait, une goutte de ce liquide tomba sur la fleur de pourpre, qui prit aussitôt la teinte du lys. C'est depuis ce temps que les roses blanches peuplent les jardins et les parterres.

La légende ajoute que parmi toutes les fleurs la rose, chez les peuples anciens, était placée au premier rang.

S'il faut en croire une fable orientale, quand la reine de Saba vint visiter le roi Salomon, elle voulut un jour mettre à l'épreuvre la sagesse proverbiale de ce grand monarque. Se prosternant au pied de son trône, qui était d'une grande hauteur, elle lui présenta deux guirlandes de fleurs, l'une de roses naturelles, l'autre de roses artificielles.

" Grand prince, dit la reine, si tu es vraiment le parangon de sagesse et de science que proclame la renommée, indique laquelle de ces deux guirlandes est faite de roses véritables ? "

Salomon, du haut de son trône, ne pouvait distinguer la plante. Craignant de porter un faux jugement, il leva les yeux au ciel, comme pour lui demander une inspiration.

Il vit alors un essaim d'abeilles traverser les airs.

" Ouvrez les fenêtres ! " commanda-t-il à ses gardes. On obéit.

L'essaim entra en bourdonnant et alla se fixer sur les roses véritables.

" Seigneur, dit la reine émue, ce n'est pas sans raison qu'on vous proclame dans tout l'univers le plus sage des sages."

TANTE NINETTE.

---

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charades

Je suis à Amtersdam et à Rome mais on ne me trouve ni à Londres ni à Paris.

(Pour les petits jusqu'à 12 ans).

Pourquoi les Israélites firent-ils un veau d'or ?

### Charade amusante

Qui est de meilleure origine l'homme ou la femme et pourquoi ?

---

### Solution des Jeux d'Esprit

Quel est le philosophe qui a dit : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ?

*Rép. :* Socrate.

*Ont répondu :* Isoline Tétrault, Académie Ste-Marie, Rose de Mai, Anna J. Corinne, V. Clarisse, St-André Avelin.

### Charade amusante

Combien d'œufs sauriez-vous manger à jeun ?

*Rép.* : Vous ne sauriez manger qu'un œuf parce que lorsque vous l'auriez avalé, vous ne seriez plus à jeun.

*Ont bien répondu :* Rose de Mai, Montréal.

### Histoire Sainte

(Pour les enfants jusqu'à 12 ans).

Qu'était Josué, que fit-il, et en quelle occasion ?

*Rép. :* Josué fut le successeur de Moïse pour conduire le peuple de Dieu. Il demanda au soleil de s'arrêter pour lui donner le temps de décider d'une grande victoire qu'il remporta sur les Amalécites. Il traversa le fleuve du Jourdain à pied sec.

*Ont bien répondu :* Antoinette Descary, Rose de Mai, George-Emile Boulay, Coaticook, Clorinde Marchildon, Berthe Pagé, Waterloo.

Je prie mes petits neveux et nièces d'excuser le retard apporté à la distribution des prix d'encouragement, retard dont je ne suis, je vous assure, nullement responsable.

TANTE NINETTE.

---

**Les meilleures lettres du concours après celles qui ont mérité les prix.**

Ma chère amie,

Je t'écris pour te dire toute la joie que je ressens à l'approche du jour de l'an. Pour moi c'est un beau jour, mais pour toi aussi je le pense bien.

J'espère que tu passeras ce beau jour avec tes bons parents pour recevoir leur bonne bénédiction.

Je vas prier le petit Jésus pour que tu fasses une bonne année et que tous tes désirs soient exaucés. Je te souhaite la meilleure de toutes les années que tu à passer jusqu'a présan.

Ta petite amie,

ANDRÉE.

(8 ans.)

Ste-Marie, Beauce.

---

Ste-Marie, Beauce, 25 nov. 1902.

Ma chère Françoise,

Quelle joie pour moi de voir le jour de l'an arrivé ! J'attendais depuis si longtemps ! Pour toi aussi, petite amie, ça doit être un beau jour. Jeannette viens te faire ses souhaits de nouvel an et t'offrir un petit cadeau. C'est un petit rien, mais tu sais que ma bourse est petite quoique mon cœur soit grand et désirerait faire plus. Comment t'amuses-tu à Montréal ? Je suppose que tu es allée voir la " Grotte de Santa Claus ? " N'est-ce pas ? J'aurais voulu être à ta place, je trouve les petites montréalaises bien chanceuses de voir toutes ses belles choses. Ici, à la Beauce, les magasins de joujoux sont peu de choses comparés à ceux de Montréal. J'espère que toute

# ☼ PAGE DES ENFANTS ☼

## Les Lauréats du Concours de Tante Ninette



JEANNE DE VARENNES, Waterloo, P.Q.



AGLAÉ LUPIEN, Montréal.



SIMON BOULIANE, Malbaie, P.Q.



ROCH MONTBRIAND, Montréal.

ta famille est bien. Papa m'a dit que tu avais grandie, prends garde de me passer ; tu as deux ans de moins que moi. Je me suis ennuyée de toi après ton départ. Plus de Françoise pour jouer avec nous le jeudi. Jean est-il encore timide devant les petites filles, tu te rappelles comme il se sauvait en arrivant. Je suis sûre qu'il est devenu plus galant pour ses petites amies de Montréal.

Au revoir chère petite Françoise. J'espère aller à Montréal bientôt. Reçois mille bons becs sucrés pour toi et le petit frère Jean de ton affectionnée amie.

JEANNE HAMEL.
(11 ans).

---

Cher ami,

Qu'il est étrange de me voir installée à mon pupitre vous griffonnant une lettre, et une lettre de souhaits surtout. J'imagine que vous allez être un peu surpris, peut-être même me trouverez-vous très gentille de vous écrire, les circonstances étant ce qu'elles sont ; mais ne vous empressez pas de me faire un compliment : attendez de lire ce que mon cœur dicte.

Je fais appel à mes connaissances mythologiques pour vous offrir des vœux, lesquels, je l'espère de tout cœur, seront exaucés.

Il me semble que les oreilles du roi Midas siéraient bien à vos traits mignons et agréables ; ce serait un charme de plus ajouté à l'expression de votre figure si aimable déjà.

Vous qui aimez à être original et à posséder des choses uniques en leur genre, comment le cheval Pégase vous irait-il ? Je vous assure que monté sur un tel animal il vous serait impossible de ne pas créer sensation. Ne vous serait-il pas fort utile de posséder encore la baguette de Mercure ? Songez donc, cher ami, que vous apaiseriez toutes les querelles et que....... vous ne vous fâcheriez plus vous-même !—quelle amélioration, n'est-ce pas ?

Quelques-unes des richesses de Plutus seraient sans doute aussi bien accueillies ; le goût du luxe étant si développé chez vous.

Et je crois que Momus vous avait déjà sous les yeux lorsqu'il dit que "l'homme devrait avoir une petite fenêtre devant le cœur pour que sa véritable pensée fut toujours connue ;" ne serait-il pas opportun de souhaiter que Dieu mît, chez vous de petits verres à cet organe ?...

Si Dieu se rend à mes désirs, vous serez le plus étrange des hommes que l'an de grâce 1903 offrira à notre admiration.

MÉDÉE, (18 ans).
(Etudiant sous une institutrice particulière).

---

—Qu'est-ce qu'un lit de camp ? demandait un enfant à son père.
—C'est un lit de planches.
—Cela doit être bien dur !
—Oh ! non, mon fils ; on choisit, vois-tu, le bois le plus tendre .

### Variétés

Par qui et à quelle époque fut inventé la machine à coudre ?

Elias Howe, inventeur américain (1819-1867), travailla d'abord chez son père, fermier et meunier, puis chez des fabricants de machines.

C'est en 1845 qu'il inventa le premier type de sa *machine à coudre*.

Il eut à lutter contre un grand nombre de contrefacteurs, mais il parvint à faire reconnaître ses droits d'inventeur, et fonda à Bridgeport, (Connecticut), en 1863, une usine considérable pour la fabrication de ses machines.

**Une condamnation bizarre**

Chez les Bassoutos (peuplade de l'Afrique australe) la justice est rendue d'une étrage façon. Un voyageur français rapporte à ce sujet le fait suivant : un pauvre diable fut condamné par le chef de son village à payer cinq têtes de bétail pour avoir empêché la pluie de tomber !

Les Bassoutos sont d'ailleurs persuadés que certains individus (ce sont tout simplement des sorciers) ont le pouvoir, en temps de sècheresse, de faire tomber la pluie. De même, d'après eux, il ne faut pas aller dans les champs quand il y a des nuages, cela attire la grêle ; pour éloigner celle-ci, il suffit de planter en terre de petits piquets arrangés de certaine façon près des champs. Voilà une recette que nous recommandons aux Compagnies d'assurances contre la grêle.

## La troupe des Nouveautés

IL n'est pas inopportun, croyons-nous, de passer une rapide revue de la troupe française du théâtre des Nouveautés. La direction de cet établissement semble bien décidée à atteindre la perfection relative à laquelle elle a droit d'aspirer, tant par le choix des œuvres que par celui des interprètes. Dans ces conditions, une revue critique, impartiale et un peu sévère, ne peut que stimuler l'ardeur des artistes et servir utilement la direction.

Afin de ne pas établir une sorte de règle de préséances, nous nommerons les artistes d'après la distribution de "l'Etrangère."

M. Heurion est un artiste bien doué physiquement. Dans son emploi, cette particularité est d'une extrême importance et constitue au moins la moitié du talent. Disons néanmoins que M. Heurion n'en est pas dépourvu : il a de l'entregent, de l'aisance, une bonne diction servie par un organe très supportable et, de plus, soigne la mimique de son personnage, même lorsqu'il est momentanément à l'écart. Avec ces qualités on passe partout et l'on se rend partout sympathique, à la condition toutefois de ne pas abuser du monocle.

M. Darcy incarne aisément les pères nobles et les joue avec une raideur convenable. Son défaut est de manquer d'originalité. C'est toujours le même personnage qu'il nous offre ; mais, en définitive, comme ce personnage, s'il n'est pas excellent, est tout de même mieux que médiocre, il passe dans l'ensemble sans faire tache et sans choquer. Le défaut de M. Darcy, défaut dont il n'est pas responsable, c'est sa voix nasillade à deux claviers.

M. Kelm est évidemment un vieux chevronné. Il connaît, cela est visible, toutes les ficelles du métier. Sa tenue et sa mimique sont excellentes. Malheureusement, il bredouille parfois au-delà de la mesure tolérable.

M. Guiraud est un bon jeune premier. Sa qualité dominante, c'est sa voix, chaude, grave, caressante, elle dispose tout de suite le public en sa faveur. Par malheur, M. Guiraud est parfois un peu figé, ce qui rend son personnage monotone. Cependant, lorsque son rôle exige de l'emportement ou un mouvement pathétique, il sait admirablement marquer ces élans. Ce qui prouve presque qu'il pourrait mettre plus de sentiment, plus de vie, dans les parties douces ou banales de ses rôles.

M. Dhavrol est un excellent artiste qui possède les qualités essentielles du bon comédien : organe, diction, sobriété dans le "grimage", élégance, mesure et justesse dans les effets recherchés.

M. Turcan. Puisqu'il est convenu de qualifier " artiste " quiconque monte sur la scène, M. Turcan est un artiste. Mais c'est tout ce qu'il a de commun avec ses camarades plus haut cités. Nous ferons la même observation pour MM. Méry et Berton.

M. Harmant est trop connu à Montréal pour que nous perdions notre temps à détailler ses qualités et ses défauts. Nous regrettons seulement que la régie des " Nouveautés " ne l'utilise d'ordinaire que dans des bouts de rôles.

Du côté des dames, nous trouvons d'abord Mme D'Arbelly, qui a un tempérament fougueux. C'est une artiste ; mais c'est une tragédienne, non une comédienne. Pour elle, il y a peu de nuances, c'est violent ou doux. Elle ne marque pas, avec assez de vérité, les sentiment sintermédiaires. Malgré ce défaut que l'impartialité nous oblige de mentionner, Mme D'Arbelly fait toujours impression sur le public, de qui elle est la favorite. Ajoutons que Mme D'Arbelly s'habille avec une élégance exquise.

Mme Stuart, la nouvelle venue, est une comédienne savante. Elle ferait peut-être triste figure dans la tragédie, mais dans la comédie elle est très bonne. Sa qualité dominante, qualité sans laquelle l'artiste verse dans le ridicule, c'est la mesure, la mesure vraie, pour le ton et le mouvement. Grâce à cette qualité, une artiste est toujours sûre de conquérir son public. C'est ce qui est arrivé à Mme Stuart.

Mme Jeannin, à cause de son embonpoint est nécessairement vouée à des rôles spéciaux, dont du reste elle s'acquitte à merveille. Elle a de la science, et il n'est pas douteux que si elle pouvait aborder tous les rôles elle s'en tirerait également bien.

Mlle Debruyne, avec son visage angélique, sa voix fragile et sa taille flexible, est indiquée pour jouer les vierges placides. Seulement, comme le théâtre connaît peu ces personnages d'un monde supérieur, il s'ensuit que Mme Debruyne a souvent des vacances, ou prend un rôle qui ne convient ni à son tempérament frigide ni à son talent si spécial.

Mme D'Artigny est une figure bien connue à Montréal. Après avoir chanté assez agréablement l'opérette, elle s'est mise à la comédie, où, d'ailleurs, elle s'en tire tout aussi bien que n'importe qui aurait fait la même évolution. Mais pourquoi en changeant de " ligne " Mme D'Artigny n'a-t-elle pas changé d'aspect. C'est toujours la même perruque blonde frisée, toujours la même robe rose, toujours le même perpétuel sourire. C'est distinctif, nous en convenons, mais c'est insuffisant pour jouer la comédie.

Mme Harmant est la gentille soubrette des " Nouveautés," comme son mari, elle est assez connue pour que nous nous dispensions de faire son éloge.

STRAPONTIN.

---

## Cuisine facile

*Epaule de mouton farcie.*—Faites désosser une épaule de mouton ; garnissez l'intérieur avec une farce de chair à saucisse, persil, échalotes hachées, sel et poivre ; repliez l'épaule de manière à ce que la farce soit enveloppée, ficelez votre viande et faites-lui prendre couleur dans du beurre chaud ; ajoutez de temps en temps un peu d'eau. Lorsque l'épaule a belle couleur, couvrez et faites cuire deux heures et demie à feu doux.

*Navets en purée.*—Epluchez et lavez un ou deux beaux navets et faites-les cuire à l'eau avec du sel ; une fois cuits, ôtez-les de l'eau et laissez-les égoutter, puis passez les à la passoire avec le pilon pour en faire une purée. Mêlez ensuite à cette purée gros comme un œuf de beurre, sel, poivre et remettez un instant sur le feu. Cette purée se sert avec côtelettes, biftecks, saucisses, etc., etc.

---

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Le journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

1re ANNÉE—No 22 SAMEDI, 7 FÉVRIER, 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT : Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER : Un an - - Quinze francs. Six mois - - - 7 frs 50. Strictement payable d'avance.

## Espoir et Souvenir

(Vers au JOURNAL DE FRANÇOISE)

Poëte vous disiez : " *Quand l'âme désolée*
" *Voit près d'elle les fleurs se faner et mourir,*
" *Oh ! gardons pour ces jours où l'âme est isolée,*
" *Au moins un souvenir !* "

Qu'est-ce donc ici-bas, quand la nuit est profonde,
Quand le cœur déchiré doit s'attendre à souffrir,
Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, de n'avoir plus au monde
Qu'un pâle souvenir ?

Quand passe le bonheur, comme une ombre rapide,
Fuyant, dans le lointain pour ne plus revenir,
Pensez-vous qu'il suffit, pour en combler le vide,
D'un morne souvenir ?

Lorsque la froide mort, de son aile, caresse
L'être cher dont l'amour ne devait pas finir,
Le cœur brisé peut-il apaiser sa détresse
Dans le seul souvenir ?

Non, non, le souvenir n'est pas ce qui console,
Triste fleur d'une tombe où l'oubli vient dormir.
Oh ! pour le cœur en deuil d'un bonheur qui s'envole,
Que peut un souvenir ?

Ce qu'il faut, dans la nuit d'une longue souffrance,
Ce n'est pas un reflet prompt à s'évanouir ;
C'est le rayon divin, dont la douce espérance
Eclaire l'avenir.

Si vous sondez jamais, des âmes, le mystère,
Vous en verrez bien peu vivre d'un souvenir.
Oublier, c'est la loi ; mais Dieu veut qu'on espère
Toujours en l'avenir.

Oui, c'est pour espérer que sont faites nos âmes.
Le passé, qui nous fuit, ne peut nous retenir ;
Nous montons fascinés vers l'horizon de flammes
Ouvert sur l'avenir.

Mais gardons à la fois, jusqu'au soir de la vie,
Le culte du passé, la foi dans l'avenir ;
Unissons, pour bercer notre mélancolie,
L'espoir au souvenir.

Baronne Grellet de La Deyte

Mme de la Deyte, est, comme on se le rappelle, la descendante de notre dernier gouverneur français, le marquis de Montcalm.—NOTE DE LA RÉDACTION.

## Visite au Regent's Park, à Londres

A peine arrivé dans Londres, Benoît me mène voir les bêtes du jardin d'acclimatation.

C'est merveilleux comme les nouvelles vont leur train, en ce mois-ci. Nous n'avions communiqué notre projet à personne ; cependant, le cocher, appelé sur place, nous insinua de suite : *Zoo, Sir?* — Hein ?... Eh bien, oui, filez !

Arrivé là, je trouvai que les géographies anglaises avaient la berlue. On enseigne aux enfants qu'il n'y a pas d'animaux sauvages en Angleterre. Eh bien, au Regent's Park, au cœur même de la métropole, il y en a deux mille cinq cents.

Bras dessus, bras dessous, Benoît et moi nous nous dirigeâmes vers la maison des lions.

C'était l'heure du lunch ; et les pensionnaires étaient à se demander pourquoi le garçon ne venait pas quand il était appelé.

Outre les lions, il y avait dans le même hôtel des tigres, des léopards, des jaguars, couguars et guépards qui étaient bien plus fâchés que les lions. La raison—fort simple—me sauta aux yeux à la porte de l'établissement, sous forme d'une grosse annonce conçue en ces termes : " *The lions will be fed at 4 o'clock.*" Les lions seront rationnés à quatre heures. C'est précisément ce qui exaspérait les tigres, les léopards, les jaguars, les couguars et les guépards.

Le *couguar*, ou puma, est le lion d'Amérique, connu dans les Etats-Unis sous le nom de chat sauvage—chat des montagnes (catamount). Belle bête au pelage d'un fauve agréable et uniforme sans aucune tache, les oreil-

les noires, la queue noire à son extrémité seulement. Les *fils couguars* ont dans le premier âge, comme les lionceaux, une livrée, c'est-à-dire un pelage laineux parcouru de petites raies brunes transversales.— Féroce, cruel comme le lion, sans en avoir le courage, cet animal attaque les moutons, mais il fuit l'homme.

Le guépard, ou cheetah, habite l'Asie et l'Afrique ; c'est le léopard des chasseurs, mais il diffère du vrai léopard en ce qu'il ne peut grimper sur les arbres—pieds impropres. On l'apprivoise, on le dresse pour la chasse à la gazelle. Sa prédilection pour l'eau de lavende est acquise à l'histoire.

L'entrée de la maison des lions devrait être interdite au public. Cette course de "*la chrétienté*" "*ad leones*" n'est pas chrétienne, vraiment. Et pour cause ? ce doit être de la démence chez ces pauvres bêtes, quand elles sont affamées, de voir tous ces bons morceaux de chair de chrétiens ambulants, si près et pourtant si loin !

J'ai vu un lion et sa femme assis sur leur train de derrière, les pattes jointes, supplier comme des chiens qu'on leur servît un gros monsieur qui était tout près de nous. Vous comprenez qu'ils durent s'en passer ; mais ceci ne devrait plus durer. Qu'on laisse le public dehors, quand les bêtes sont à jeun, ou bien qu'on leur donne quelque chose, en attendant le dîner, ne fût-ce qu'une couple de Naturalistes —et de Reporteurs—le jardin en est plein.

Les tigres, à mon avis, sont de plus jolies bêtes que les lions. Leur peau est plus propre, leur regard est plus clair et plus fier. Le regard du lion a quelque chose de fané, d'éteint, de jaune comme le sable qui recouvre le sol de sa cage. Et puis, à la vue du repas qu'on lui prépare, il se démène comme un connétable : on s'attend à plus de dignité chez le roi des animaux. L'un d'eux, imaginez, portait au bout de la queue une ridicule touffe de poils bruns ! Un lion devrait être au-dessus de pareilles frivolités.

Enfin, les lions mangent comme des émigrants ; à les voir tirailler la viande, ça rend nerveux.

Non ! le lion britannique ne m'a pas paru imposant que dans les armoiries de l'Angleterre et sur le carré Trafalgar.

En sortant de chez ces *gros chats*, nous portâmes notre carte chez plusieurs autres animaux, qui, règle générale, nous reçurent avec courtoisie.

Je n'avais qu'à dire, après avoir salué : "Messieurs les animaux et mesdames les bêtes, c'est mon ami Benoît qui vient vous photographier." —Tous souriaient. Quelques-uns, cependant, furent grossiers Le *wombat*, ce marsupial australien, nous tourna le dos et se retira—avec quelle dignité —sous sa hutte ! — Et ce ridicule emplumé qui s'appelle l'*ibis sacré*, élevé dans les temples égyptiens, dont le cadavre recevait les honneurs de la momification, dont la figure était gravé sur les obélisques, l'ibis s'esquiva pudiquement à notre approche en criant "*sacrilège*."

Un singe anthropoïde nous toisa de la tête aux pieds comme si nous étions des bêtes curieuses. Ces animaux-là ne distinguent donc pas un monsieur, quand ils en voient un ? Mais, je le répète, ce furent des exceptions. Somme toute, tous parurent contents de notre visite.

Les *loutres*, en nous voyant, et sans autre préambule, se mirent à exécuter une série de tours de bateleurs qui dénotaient une répétition préparatoire très soignée.

Un *ours*, des montagnes au nord de Bagdad, dansa devant nous D'innocents petits oiseaux venaient poser en se tenant crânement sur une patte, de façon à ce qu'on pensât le monde d'eux.

Nous avons fait des visites, comme je l'ai dit et, entre mille, nous vîmes :

Des *tortues*, qui jouaient dans les habits de leur grand-papa ; des *fourmiliers* qui, tout en ayant une espèce de vilebrequin en guise de nez, se flattaient, malgré cela, de faire bonne figure (je les ai vus couchés, et je vous assure qu'ils ressemblent tant à une botte de foin qu'un cheval y mordrait) ; un *chimpanzé*, qui du haut de sa corde nous cria : "*ohé !*" et qui ne veut pas habiter sous le même toit que les autres singes parce qu'il se croit d'origine bien supérieure ; un *loup-marin*, qui se fit immensément important et évolutionna dans son aquarium mieux qu'un gentleman anglais dans la baie de Tadoussac.

Et nous vîmes le *lama*, qui crache à la figure des gens ; le *rhéa*, espèce d'autruche américaine ; le *kirvi*, oiseau à poils, aux ailes terminées par un ongle fort et arqué. Tous trois importateurs de poils, de plumes et de draps remarquables

Et nous vîmes les *loups*. "*Les visiteurs qui mettent leurs mains à travers les barreaux sont priés de voir à ce qu'elles leur soient retournées.*"

Et nous vîmes le *rhinocéros*, toujours grognant à cause de cette excroissance qui lui pousse sur le nez et qui le défigure singulièrement. Celui-ci avait les oreilles chevelues, mais son apparence, pour cela, n'en était pas plus coquette. Sa pancarte porte qu'il fut reçu *en échange* par la Compagnie. Je voudrais bien savoir ce qu'on peut donner en échange d'un rhinocéros.

Et nous vîmes l'*hippopotame :* c'est très fatigant !

Contemplant ces deux dernières *pyramides*, je n'ai jamais pu me convaincre qu'elles fussent bien chics et spirituelles.

Mais pour me mettre de bonne humeur, donnez-moi un *éléphant*. Si je n'aimais pas tant les *singes* et les *oies*, je sens que mes affections iraient aux éléphants, avec défenses d'ivoire, bien qu'ils soient un meuble assez gênant dans une maison. Il y en avait un, entre autres, au jardin, qui, pour avoir des pistaches, jouait de la trompette chaque fois que les enfants le lui demandaient.

Je n'aime pas les *girafes*. Elles ont une figure de commère de village, et une langue effilée qui peut s'introduire dans le chas d'une aiguille. Le pôle nord ne serait pas trop loin pour les empêcher de voir ce qui se passe sous l'équateur.

Le *tapir* n'a pas grande mine. Lui aussi a été... trompé ! mais sans défense d'ivoire ; il a mes sympathies.

Je détournerai les yeux du tapir pour les reporter sur l'*âne sauvage*, ce fut un soulagement ! Je ne sais pourquoi on l'appelle "*sauvage*," car Benoît fait remarquer que "maître Aliboron" ne paraissait pas plus sauvage que moi.

Les *vautours*, il faut en parler : ils ne font rien pour se rendre populaires à la ménagerie. Leurs goûts sont morbides, leur cou et leur plumage sont sales.

(*A suivre*)

## Albani

**Cinq minutes avec notre Diva**

... " MADAME Albani ne donne pas d'interview aujourd'hui, mais par faveur particulière, elle veut bien vous recevoir, heureuse de saluer la correspondante du JOURNAL DE FRANÇOISE."

Ces paroles—réponse d'Albani à ma demande d'introduction auprès d'elle—me comble de satisfaction, et joyeuse, je suis le messager qui me guide vers les appartements de notre éminente compatriote.

J'entre dans un grand salon, style... style... vraiment je ne sais trop lequel, tant mon attention se porte tout entière vers la charmante femme qui m'attend, là debout, en me souriant aimablement, une main appuyée sur la table du centre et tenant de la main gauche ma carte d'admission.

Albani—car c'est elle-même—m'apparait toute gracieuse dans une ravissante toilette gris perle, ornée de parements noirs et blancs. Sa coiffure est celle dite " princesse " si en vogue en Angleterre et que l'on peut remarquer dans toutes ses photographies. Dans les boucles de ses cheveux noirs jaillissent quelques étincelles trahissant la présence d'épingles de fantaisie. Pour joyaux, des bagues de prix à ses doigts et un bracelet en or enlaçant son poignet.

Albani me tend sa main que je baise en lui offrant mes sincères hommages accompagnés des vôtres, gentilles lectrices ; puis gardant ma main dans la sienne, elle me conduit à une causeuse, où je prends place à ses côtés, et dans un français très pur, très harmonieux, elle me dit :

—Je suis bien contente de vous voir, et vous êtes la très bienvenue. Savez-vous que je l'aime beaucoup ce petit journal de forme si jolie, dont vous êtes une des rédactrices, n'est-ce pas ?

Ravie, je réponds :

—Mais, vous le connaissez donc le JOURNAL DE FRANÇOISE ?

—Oui, certes, je le connais. J'y ai lu un jour une superbe poésie que M. Louis Fréchette m'y adressa. J'en fus flattée, et si touchée ! On l'a traduite partout en Angleterre, cette pièce de vers, et on la récite souvent, maintenant, car elle est fort admirée. Donnez à la directrice les vœux que j'écris sur ce papier, à son intention.

Et pour vous démontrer encore que je l'aime bien, la revue féminine et canadienne, je vous demanderai de me l'envoyer très régulièrement à mon retour en Angleterre.

—Il en sera fait ainsi à l'avenir, madame.

Et un peu surprise j'ajoute :

—Vous vous intéressez donc toujours au Canada et... aux Canadiennes ?

—Oh ! oui, et beaucoup. Tenez ! vous ne savez pas combien je voudrais parfois dire à chaque Canadien que je suis et serai toujours des vôtres.

—Merci, madame, oh ! merci ! Ceux du moins à qui je répéterai vos bonnes paroles sauront que vous répondez généreusement aux sentiments que nous vous avons voués. Nous vous aimons tant ici, voyez-vous, et nous sommes si fiers de vous !

—Bien vrai !

Et Albani, gentiment de demander :

—Et vous, m'avez-vous entendu chanter déjà ?

—J'aurai cet honneur pour la première fois, ce soir, madame. Vous avez là une preuve que toutes les fois que vous nous revenez, il se trouve d'autres jeunes Canadiennes, heureuses de pouvoir, elles aussi, applaudir à votre gloire du " Reine du chant."

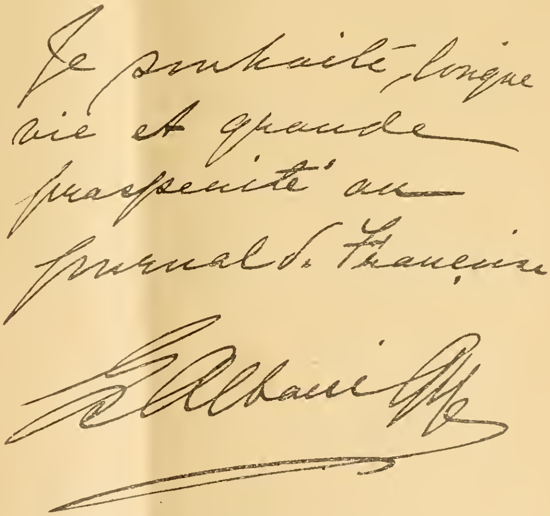
Mais je veux pas abuser de votre cordial accueil, madame, et permettez-moi de vous offrir de nouveau mon hommage d'admiration et de gratitude, et de prendre congé de vous.

—C'est au revoir, alors, mademoiselle, reprend, en me serrant la main, la si féminine artiste, car je reviens à Montréal le 8 février et j'aurai beaucoup de plaisir à vous recevoir de nouveau.

Et le sourire qui souligne cette aimable invitation me laisse toute rêveuse... Si j'osais... si je ne craignais d'être indiscrète... oui, je crois... je retournerais voir la grande Canadienne.

***

Eh ! bien ! moi aussi, je l'ai entendue, l'Albani ! Et la voix puissante de l'écho qui m'avait redit le bruit de ses éclatants triomphes et des applaudissements enthousiastes que son génie a soulevés dans le monde universel, cette voix, dis-je, m'avait apporté la vérité.




Tel l'oiseau qui, dans sa course aérienne, jette dans l'espace les notes de sa chanson charmeuse, telle Albani, la Prima-Donna, égrène dans les cœurs les délicieuses mélodies qui s'échappent de son gosier.

" Une voix humaine peut-elle être plus divine ? " s'écrie M. L. O. David, dans son livre : *Les Contemporains*. Je n'hésite pas à répondre : non.

Il me semble aujourd'hui que j'ai bien peu entendu chanter dans ma vie et quelque chose me fait mal, là, au cœur.

Pourquoi faut-il qu'elle ne nous reste pas, l'Albani, notre Diva chère !...

GILBERTE.

27 janvier 1903.

## Un Critique Myope

De Maistre qui trouvait facilement des pensées originales, disait un jour : " Les myopes ne doivent pas lire l'histoire : ils ne voient qu'un seul côté des choses."

Cette réflexion me paraît s'appliquer on ne peut mieux à Matthew Arnold, dont notre distingué compatriote, Edmond de Nevers, vient de traduire, en un français excellent, quelques " Etudes sur les Etats-Unis."

Le critique anglais avait un esprit faussé par les préjugés. Il détestait la France. Ce qui est pis encore, il niait la Muse française. N'est-ce pas lui, en effet, qui a osé écrire que la langue française ne se prêtait point à la poésie, alors que la France possédait cette trinité incomparable : Lamartine, Victor Hugo, Musset. Même, dans ces études sur la société et la politique américaine, l'auteur quitte brusquement son sujet pour proclamer que " les Français sont voués au culte de la grande déesse Lubricité."

A l'égard de son propre pays, Matthew Arnold témoigne d'une vision également courte. Il dénigre et il flétrit la Chambre des Communes et l'aristocratie qui ont assuré, pourtant, le prestige et la puissance britanniques.

Mais quand il s'agit de ses cousins d'au-delà l'Atlantique, le regard du critique devient d'une tendresse singulière. Les Américains, dit-il, ont résolu le problème politique et social. Il ne leur reste plus qu'à nous donner la solution du problème humain.

D'ailleurs, la corruption des corps législatifs et des conseils municipaux inquiète peu l'écrivain. Il se refuse à voir l'étendue du mal qui menace l'avenir les institutions américaines.

Il est vrai qu'il blâme la vantardise yankee, qu'il constate dans ce pays ' le manque de ce qui est élevé et beau.' Et la rage des nouvelles sensationnelles dans la presse. Ici croyons-nous il n'est pas éloigné d'avoir raison.

Par malheur cependant, ce qui échappe à Matthew Arnold, ce sont précisément les plus beaux traits de la civilisation américaine : la pratique réelle de la liberté, l'égalité, la fraternité, le souci de l'instruction populaire et supérieure, la largeur d'esprit, l'absence de préjugés et le talent merveilleux d'assimiler le meilleur des autres afin de le mettre au service du progrès national.

Ce critique ne sait pas discerner. Après avoir mal louangé les Etats-Unis, il signale ainsi les défauts des siens : " En tant que nation, nous avons si peu de lucidité, nous voyons si peu clair et pensons si peu juste."

A l'intelligence étroite de cet Anglais, ne vaut-il pas mieux opposer le jugement lumineux et pénétrant d'un Français, Melchior de Vogüé, qui a défini superbement le génie britannique : " Quand on demandera à l'humanité, dans la vallée de Josaphat, quels sont ceux qui ont le mieux gouverné les peuples et donné à l'homme le plus d'orgueil de sa condition, je crois bien que les morts de la vieille Angleterre se lèveront les premiers."

Tout de même, il faut remercier M. de Nevers d'avoir traduit pour nous des *Etudes* qui ne manquent sans doute pas d'intérêt. Mais, je le dis franchement, après cette lecture décevante, c'est avec joie que j'ai repris " l'Ame américaine," un beau livre, riche en érudition et en subtiles analyses, l'œuvre d'un vrai critique et d'un écrivain admirable.

HECTOR GARNEAU.

---

## Véronica

*Drame héroïque en 5 actes, par Louis Fréchette.*

Depuis quelque temps, Montréal a eu la bonne fortune de saluer au théâtre quelques œuvres inédites sorties de plumes canadiennes françaises, mais jamais encore pareil événement n'avait été célébré avec autant de solennité. Cela est évidemment dû à la haute personnalité de l'auteur de cette œuvre éminemment remarquable.

L'assistance était composée d'une foule de personnes appartenant à toutes les classes de la société, mais l'élément intellectuel et élégant dominait. Parmi les spectateurs nous avons remarqué :

Lady Laurier, M. et Mme L. O. David, M. et Mme J. P. B. Casgrain, M. L. Fréchette et Mme Fréchette, M. O Fréchette, Mlles Fréchette, Sir Thos. et Lady Shaughnessey, Mlles Shaughnessey, L'Hon. J. Is. Tarte, M. L. J Tarte, Mlle Tarte, Mlle St-Pierre, Dr F. de Martigny, L'Hon. M. Berthiaume et Mme Berthiaume, M. et Mme Oct Berthiaume, M. le Juge et Mme Choquet, l'Hon. Juge et Mme Robidoux, l'Hon. Juge et Mme Loranger, Mlles Loranger, Sénateur Dandurand et Mme Dandurand, l'Hon. Horace et Mme Archambault, M. et Mme Pérodeau, M et Leblond de Bruhmart, M. Kleckowski, Mlles Dansereau, M. et Mme Rod. Forget, l'Hon. M. Rainville, M. et Mme Simard, M. et Mme Rodolphe Lemieux, Dr et Mme Lemieux, M. de Sieyès, M. et Mme Beïque, etc, etc.

Le drame de M. L. Fréchette n'étant pas en librairie, nous ne sommes pas en état d'en faire ici une appréciation littéraire ; nous nous bornons à constater qu'il est d'une grande puissance dramatique, et que certains passages portent l'empreinte d'un maître.

L'effet de cette œuvre sur l'auditoire est saisissant, et, par ce seul fait, on peut conclure de son grand succès ; mais combien il serait préférable pour les lettrés délicats de pouvoir attribuer la plus grande part de ces succès aux beautés du verbe plutôt qu'aux péripéties de l'action. Malheureusement, les interprètes de "Véronica" ne sont pas des diseurs de vers. Très bons dans la comédie et dans la prose, ils s'égarent dans les sphères trop hautes et surtout dans la diction poétique ; ils traitent les alexandrins comme de vulgaires phrases non mesurées. Disons cependant que ce défaut général a l'avantage de ne pas irriter la masse du public qui, sous toutes les latitudes, témoigne peu de goût pour la langue des dieux transportée au théâtre.

Cette réserve faite, il n'est que juste de reconnaître que la première représentation a été superbe et qu'elle nous en promet une suite dont le succès ne pourra que croitre en charmant la foule.

STRAPONTIN.

---

Le commerce a besoin de toute les libertés, comme de toutes les énergies ; il lui faut des hommes libres et industrieux. Aussi toutes les grandes nations commerciales sont-elles des nations libres.

ETIENNE PARENT.

Discours : L'Importance et les Devoirs du commerce.

## Nos Intimes

*La scène se passe dans un salon de notre ville, un jour de réception. Madame Civet, en grande tenue, attend les visites. Entre une amie.*

MADAME Civet —Bonjour, chère madame ! Que c'est aimable à vous de venir aujourd'hui par cette température ! Je disais à mon mari, ce matin : C'est comme un fait-exprès ; mes jours de réception sont toujours marqués par un froid intense ou une pluie diluvienne.. .

Madame Sorel.— Ce qui vous prouve que l'on tient à vous, puisqu'en dépit des éléments, on brave tout pour venir vous voir.

Madame Civet (*A part*). Connu celle-là, c'est pour reluquer mes nouveaux meubles. (Haut). Trop aimable, vraiment ! Votre famille va bien ? Quand mariez-vous votre jolie Blanchette ?

Madame Sorel. — Pas de sitôt j'espère, la chère petite, elle a bien le temps d'y songer.

Madame Civet. — Vous avez sans doute appris le mariage de Marthe Leroy avec Gustave Fauxcol. Un très joli mariage.

Mme S.—Marthe Leroy ? Cette grosse sotte ? Est-il possible, mon Dieu ! Enfin ce n'est pas l'âge qui lui manque. Elle a au moins quatre ans de plus que ma Blanchette qui n'a que vingt-trois ans vous savez.

Mme C. — C'est étonnant, Marthe me semblait plus jeune que cela ; elle est encore si fraîche.

Mme S.—Tête de fou ne blanchit point, dit le proverbe. Ma Blanchette, qui est allée au couvent avec Marthe, bien que celle-ci ait au moins cinq ou six ans de plus, dit que c'était une pitié de la voir à ses classes. Je crois bien qu'elle ne sait pas seulement son orthographe.

Mme C.—Pour ce que cela sert ! Je vous assure, chère madame, que de nos jours quand une jeune fille est jolie on ne lui demande pas tant.

Mme S. — C'est vrai, mais Marthe n'a pas ce degré de beauté, et, à trente ans, il n'est plus permis de ne pas seulement savoir écrire une lettre. Concevez-vous ce nigaud de Fauxcol qui va épouser une fille plus âgée que lui, car enfin, Marthe Leroy a certainement trente-un et même trente-deux ans.

Mme C.—Croyez-vous ?

Mme S.—Pour le moins. Songez que lorsque ma Blanchette est venue au monde, Marthe avait, j'en suis sûre, dix à douze ans. Je me le rappelle bien, car Mme Leroy, qui vint me voir à mes relevailles, l'emmena avec elle ; c'était presque une grande fille et le plus affreux singe que vous puissiez voir. Ça doit être un mariage d'intérêt.

Mme C.—(secouant la tête). J'en ai bien peur. (Riant). Au moins voilà un ménage où l'on pourra toujours acheter du charbon ; ce ne sera pas l'argent qui manquera ; les Fauxcol sont très riches.

Mme S.— Oui, mais l'argent est-ce bien le bonheur ! (Soupirant). Peut-être un jour regretteront-ils l'un et l'autre le mariage qu'ils font aujourd'hui avec tant de précipitation.

Mme C. (*qui n'a pas de fille à marier.*) Ah bah ! ils sont assez vieux pour savoir ce qu'ils font !

Mme S.— Je vous crois. Quand on est, comme Marthe, pas loin de quarante...

Mme C. — Heureusement, ces mariages vont faire diversion au calme inaccoutumé de notre carnaval. Jamais, je n'ai vu un hiver aussi tranquille à Montréal.

Mme S.— Il y a l'*At Home* de Mme Syndon.

Mme C. (stupéfaite). — L'*At Home* de Mme Syndon ?

Mme S.—Mais oui. N'avez-vous pas reçu d'invitation ?

Mme C. (*qui a subitement perdu sa bonne humeur*).—C'est incroyable ! Je n'ai rien reçu

Mme S. (triomphante).—C'est étrange, en effet. Vous êtes cependant au mieux avec elle ?

Mme C.—Oui, mais elle est si bête ! Je l'ai invitée, je ne sais combien de fois, et elle a presque toujours refusé pour un prétexte ou pour un autre. Ça n'est pas capable de tenir cinq cartes à la fois dans la main, et, croiriez-vous qu'elle m'a déjà déclaré qu'on ne jouerait jamais le *bluff* dans sa maison....

Mme S.— Je ne la savais pas si outrée.

Mme C.— Ne me parlez pas de ces poseuses ! Tenez, je suis sûre, que vous allez joliment vous embêter à sa réception. Avec ça, pas maîtresse de maison pour deux sous. . Il y aura du sel dans la crème à la glace, vous m'en direz des nouvelles. Entre nous, je crois que c'est le plus désagréable caractère qu'on puisse trouver. Une chipie, entendez-vous ? Et fagotée ! Une vraie perruche. Jamais je n'aurais pu me décider à accepter son invitation.

Mme S.—A propos de réponses aux invitations, vous savez que la nouvelle étiquette exige que nous allions nous-mêmes déposer nos lettres à la porte de nos futurs hôtes ?

Mme C. (*qui n'est pas encore au fait, mais qui trouve qu'avouer son ignorance serait de mauvais ton*). Oui, je sais, depuis longtemps...

Mme S. (*doucereusement*). — Oh ! c'est tout récent...

(A ce moment, la bonne vient apporter une enveloppe cachetée sur un plateau).

Mme C. — Vous permettez, chère madame ?

Mme S.—Comment donc ! certainement...

Mme C. (ouvre l'enveloppe, une carte s'en échappe). — Oh ! l'invitation de Mme Syndon. Ah ! vraiment, elle est très gentille. (*Se reprenant, soupçonneuse*). Quand avez-vous reçu la vôtre ?

Mme S.—Tout à l'heure seulement ; au moment de sortir.

Mme C.—(débordante de joie). C'est par le même courrier, alors. Comment vous partez déjà ? C'est vraiment trop tôt. Allons, au plaisir de vous revoir. A bientôt, car nous nous rencontrerons chez Mme Syndon. Vous verrez, ce sera une fête charmante....

CIGARETTE.

---

Il y a une foule de sottises que l'homme fait par paresse et une foule de folies que la femme fait par désœuvrement.

VICTOR HUGO.

---

Cabistrol, de Marseille, est candidat. Comme il sortait d'une réunion électorale dans un village de sa circonscription, un de ses amis lui demande s'il est satisfait.

—Mais non, bagasse ! s'écrie Cabistrol. La salle était si petite qu'il m'a été impossible d'y développer complètement mon programme !

# Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite et fin*)

LI

MAIS quand ils auraient tous les mérites, mon cœur n'a jamais battu plus fort pour un seul d'entre eux, tandis qu'il se brisera pour mon professeur ! Est-ce ma faute ? Oh Bruno ! mon ami, mon bien-aimé. Conçois-tu combien il faut que je je t'aime pour être toute prête à causer à mon père une pareille douleur ? Jadis, je n'aurais jamais osé penser autrement que lui, et aujourd'hui je vais agir, agir de manière à lui déchirer le cœur, Bruno ! pourquoi ne puis-je plus te voir ? Quand tu es près de moi, je n'ai plus de doutes et plus d'angoisses mais, dès que je suis seule, la nuit se fait autour de moi, une nuit noire, orageuse, et le vertige me prend. Je vais peut-être lui donner la mort ! Ah ! j'aimerais mieux qu'il me tuât au premier mot ; toutes mes tortures seraient finies ! Comprends-tu que j'aie peur.

Que me dira-t-il ? Que dira-t-il en apprenant que j'ai passé tout ce temps avec toi, sans qu'il l'ait su ? Il est capable de lancer des paroles si terribles, quand il est en fureur ! N'est-ce pas ? tu ne te mettras jamais en colère contre moi ; tu ne me diras jamais de ces choses que je ne pourrais te pardonner ! Tu te rappelleras toujours ce que j'aurai souffert pour toi ; tu seras bon et patient avec ta femme...

ULRIQUE.

9 Septembre.

Ma lettre a été interrompue, et comme ma figure était bouleversée par les larmes, on m'a traînée tout le jour de place en place pour me distraire de force. Nous étions ce matin à la chute du Rhin, recevant son écume perlée. Dans le tonnerre et le mugissement des eaux, j'ai approché mes lèvres de l'oreille de ma tante et je lui ai dit : "Tante ! Bruno Hallmuth est mon fiancé" De frayeur, elle a été obligée de se cramponner à la balustrade. Le tapage était sans doute devenu dix fois plus grand ; car je ne pouvais entendre sa réponse. Mais je me sentais redevenue si vaillante que j'aurais défié les flots du Rhin, et je fus prise d'une folle envie de rire. Ma pauvre tante !

Elle me tira loin du bruit de la cascade et commença à m'accabler de questions ; je lui racontai tout ; puis je m'agenouillai devant elle en souriant et lui demandai pardon de la comédie que j'avais jouée si longtemps. Enfin, je me jetai à son cou : "Sois-moi donc reconnaissante, chère tante, de n'avoir pas voulu te charger la conscience ni te causer des scrupules, et d'avoir porté la faute à moi toute seule. Tu n'as besoin de rien savoir vis-à-vis de mon père ; car tu ne peux m'aider ; il faut que je combatte mon propre combat. Mais je ne voulais pas prendre congé de toi, avec le sentiment de t'avoir trompée tout le temps et jusqu'à la fin, d'autant que tu aurais appris la vérité d'ici quelques jours. Le temps des secrets est fini. Pardonne-moi seulement. Tante, ne sois pas fâchée ; rappelle-toi que tu as aimé une fois, toi aussi.

"—J'ai été mariée, je n'ai jamais aimé ! — dit ma tante avec tristeste. — Je voudrais plutôt avoir aimé et ne jamais m'être mariée. Mon enfant ! contente-toi de ton grand amour et ne demande rien de plus ! Tu ne serais pas heureuse !

" — J'aime mieux être malheureuse avec lui qu'heureuse avec un autre.

Elle eut le cœur très soulagé, en apprenant que mon père connaissait notre engagement et que cela ne s'était pas conclu sous sa surveillance. Je lui dis aussi que je ne me marierais jamais sans le consentement de mon père, et que je voulais l'obtenir à force de prières, le lui arracher, le contraindre à me le donner.

" — Hélas ! dit-elle, — deux Rauchenstein l'un contre l'autre ! Qui sera le pot de fer ? Qui sera le pot de terre ? Mon enfant ! mon enfant ! cela finira mal !"

Mon angoisse d'hier était bien loin.

" — Crois-moi, Tante, si mon amour, mon sentiment du devoir, ma volonté résolue ne finissent par triompher, je ne mérite pas d'être heureuse. Tu verras : j'amènerai ces deux hommes qui sont aujourd'hui des ennemis mortels, à s'aimer l'un l'autre ; quand j'aurai remporté cette victoire, je t'écrirai... pas avant !

— " Alors je ne recevrai jamais de lettre !

—" Tu verras ? Je suis du vrai cru de Rauchenstein rouge, âpre, avec beaucoup de force et de chaleur. Je viendrai à bout de tout ce que je veux !"

Ma tante me regarda, toujours triste, et me caressa les joues : — " Commes elles brûlent !"

— "Oui. Tante, je suis maintenant un peu grisée. Il le faut, ou l'angoisse reviendra, cette affreuse angoisse qui me paralyse, me serre le gosier et qui dépasse presque mes forces.

Je me figure maintenant le ciel comme Ragatz et le bon Dieu comme les portraits des électeurs, aux têtes plus blanches que la neige, si graves, si loin et si près à la fois ! Mon Dieu n'a jamais changé pour moi depuis mon enfance : il ne sera jamais une pure abstraction.— Bruno ! Bruno ! Si tout était fini !

TON ULRIQUE.

LII

Francfort-sur-le-Mein, 12 septembre.

Bruno : mon père est ici ; il est venu pour m'emmener. Il m'a longuement regardée et a dit ; —"Fraîche comme une rose ! Merci, chère belle-sœur, de m'avoir rendu ma fille rétablie au physique, et j'espère aussi, au moral !"

Je suis devenue pourpre, ma tante blême. Elle a évité son regard ; j'ai plongé le mien dans ses yeux.—"Oui, père, je suis tout à fait forte !—

Il s'est détourné, en fronçant les sourcils ; —" Comme tu es pâle, chère sœur ! l'air de la Suisse t'aurait-il été défavorable ?" —"A moi ! Oh ! non, au contraire ; mais je me sens fatiguée du voyage ; je ne suis plus aussi jeune qu'Ulla".

On a causé de choses diverses, avec des arrêts et des

hésitations et lorsqu'on s'est enfin souhaité le bonsoir, tout le monde a été soulagé. A présent, j'entends mon père marcher le long en large dans la chambre voisine ; j'ose à peine respirer, de peur qu'il ne veuille m'interroger dès ce soir, s'il se doute que je ne suis pas couchée. Rien qu'une étroite porte entre nous, et en réalité un précipice, un abîme, comme celui de la Via Mala !

Mon père se déshabille. Comme ses mouvements sont brusques et violents ! On dirait que ses mains sont gantées d'acier et ses pieds chaussés de fer. A quoi s'est-il résolu ? Car il a pris une résolution, je le sens ! Oh ! pourquoi se faire la vie si lourde ? Chacun de nous sait pourtant que l'autre ne cèdera pas ! Nous savons tous deux que l'heure mauvaise approche, l'heure de la révolte, où l'un des deux succombera ! Nous le savons trop bien ! Pourquoi tout ne peut-il s'apaiser avant cette heure effrayante ! Pourquoi ne puis-je entrer m'agenouiller devant son lit, le prier, le supplier, tout lui raconter, attendrir son cœur ? Pourquoi le mien devient-il toujours plus dur depuis que mes yeux ont rencontré les siens ? Mes dents se serrent, mes mains se se crispent, mes yeux sont secs comme s'ils ne pouvaient plus pleurer, et un seul mot me revient sans cesse : — "Je veux, père, je veux !" — Que me dira-t-il ? J'aimerais mieux qu'il me frappât ! Ah ! Bruno, il me semble que je vais me jeter dans un brasier terrible.

Tout à toi,

ULRIQUE.

---

LIII

20 Septembre.

Sais-tu ce que j'ai fait, ce matin ? Je suis allée droit à mon père et je lui ai dit : Père je veux épouser Bruno Hallmuth !

—Alors, pars dit-il durement.

— Père !

—Pas un mot de plus ! Va t'en avec lui et sois heureuse ?

Il me montra la porte, Ah ! Bruno, Bruno !

Il faudra m'aimer beaucoup pour me faire oublier ce terrible moment. Il m'a dit cependant : "Sois heureuse !" Ce n'est pas une malédiction, dis, Bruno. Mais hâte-toi de venir me chercher ou je ne pourrais jamais ! C'est tout de suite que je veux être ta femme.

ULRIQUE.

---

LIV

Un an plus tard.

Rauchenstein 15 Mai.

Chère Tante,

Je t'ai promis jadis de t'écrire, quand j'aurais remporté la victoire ! J'ai vaincu ! J'ai passé au travers des ombres de la mort, mais je vis, je ressuscite plutôt car j'étais déjà morte, et je suis maintenant tout étonnée de vivre, et heureuse d'une joie indescriptible, paisible, infinie !

J'ai été en danger de mort. Bruno plein d'angoisses, était assis au pied de mon lit, quand les portes s'ouvrirent et mon père entra. Je me dressai toute droite et poussai un grand cri ; une seconde après, j'étais dans ses bras, sans connaissance. Je crois que cette syncope dura longtemps. Quand je revins à moi, il me tenait toujours. Je me cramponnai à lui et le conjurai, au nom de Dieu, de ne pas me quitter, maintenant que j'allais mourir, d'être bien tendre pour moi, une seule fois encore, ou je ne pourrais être heureuse dans l'éternité. Il m'embrassait très fort, en pleurant. Je regardai Bruno, auquel jusque-là j'avais caché mes pressentiments de mort ; je lui saisis la main, la portai à mes lèvres et la mis dans celle de mon père, en disant : "Ma mort vous unit ; je n'ai pas acheté trop cher cette réconciliation. Vous ne pourrez plus vous haïr, car je paie de ma vie votre pardon mutuel !"

J'ai été très longtemps malade. Bruno ne me quitta pas un instant. Mon père sortait souvent de la chambre il ne pouvait plus y rester ! Je leur parlais le plus que je pouvais, comme si j'étais déjà dans l'autre vie, je leur montrais notre folie et nos souffrances inutiles, puisque nous sommes tous égaux devant Dieu et devant la mort. Je ne pouvais pas beaucoup parler ; plus du tout, à la fin, les forces me manquaient.

Alors je perdis connaissance, je ne sais combien de temps ; je croyais que c'était la mort. Mais je n'étais pas morte ; tout d'un coup, j'entendis des sanglots, et— imagine-toi, chère tante !— le cri de mon enfant ! Avec un effort inouï, j'ouvris les yeux et je vis tout le monde pleurant autour de mon lit. Seul, Bruno ne pleurait pas ; ses yeux étaient fixes et éteints comme ceux d'un mort, et son visage d'une pâleur grise. Je ne regardai que lui. — "Elle vit !" s'écria-t-il, et il se jeta en sanglotant dans les bras de mon père ! Tante ! quand je vis cela, je faillis mourir de joie ! Je perdis de nouveau connaissance ; le médecin ordonna le calme, le silence et appliqua différents remèdes, jusqu'à ce que je pusse murmurer : "Mon enfant ! donne-moi mon enfant ?" — On me mit dans les bras cette petite merveille.—"Bruno ! notre enfant !—" Je sentis ses larmes sur mon visage "—Père ! ton petit-fils !—" Et mon père se pencha et embrassa l'enfant.

Il est trop beau ; c'est un vrai bébé géant ! On lui donnerait trois mois, et il vient d'avoir cinq semaines. Songe-donc, Tante ! voici la Pentecôte ! Il y a deux ans juste que nous nous sommes fiancés. Il faut que je sois très bonne nourrice, pour que l'enfant prospère ainsi. Quand je l'ai dans mes bras, Bruno nous contemple avec vénération, et dit tout bas : "Ma Madone !" On ne voulait pas me le laisser nourrir ; mais j'ai supplié, cajolé, répété : "Laissez-moi essayer ! pas pour longtemps !" On obtient bien plus avec des cajoleries qu'avec des révoltes, n'est-il pas vrai, ma tante ? Tout le monde dit que j'ai très bonne mine ; mes yeux seuls ont gardé une expression de souffrance. Ils la garderont, je crois, toujours. Je ne peux pas triompher de ma victoire. Par moments, je redeviens silencieuse ; j'essaie d'oublier le passé et de le faire oublier. Bruno est plein d'égards pour mon père, et mon père le consulte sur toutes sortes de choses. J'écoute leur conversation, j'appuie ma tête au dossier de mon fauteuil, je souris et me tais. Je suis obligée de me répéter constamment que je puis vivre et être heureuse ! J'ai peur de mon bonheur, comme s'il était encore dérobé, au lieu d'avoir été acheté par de mortelles tortures.

J'ai dû faire un dernier sacrifice aux envieuses destinées, Mon Hulotte est morte doucement il y a quatre jours. Je suis revenue à temps au château de Rauchenstein pour la voir avant sa mort. Bruno a pu encore beaucoup causer avec elle ; chaque fois, il revenait tout bouleversé et m'embrassait à vingt reprises. Croirais-tu qu'il m'a même baisé les pieds, la première fois que je quittai mon lit, portée dans ses bras vigoureux ? Je suppose qu'il a toujours peur que je ne glisse doucement et sans rien dire de la vie dans la mort. Mais je lui montre l'enfant et je lui dis : "Je veux vivre ! Bien sûr, je ne m'en irai pas !"

Nous te prions d'être marraine, si tu n'as plus peur de revoir mon père. Pauvre père ! il est si bon, si doux, et presqu'aussi robuste qu'autrefois, quoiqu'un peu courbé. Bruno a deux fils blancs dans la barbe, et ne veut pas me permettre de les arracher.

TON ULRIQUE.

P. S. Mon fils est trop beau, ma Tante !

FIN

## Théâtre National

### "Les Ribaud"

Grand drame patriotique en 5 actes et huit tableaux, par le Dr Choquette et Ch. Ab-Der Halden. Tiré du roman canadien de M. le Dr Choquette.

C'EST avec une maussaderie non dissimulée que j'accédai au désir de la directrice de ce journal, le jour où elle me pria de me rendre au Théâtre National, d'absorber toute la représentation des "Ribaud" et de lui faire un compte-rendu impartial de ce drame, tant au point de vue de la valeur de l'œuvre, qu'au point de vue de son interprétation.

Nos lecteurs ne s'expliqueront peut-être que difficilement ma répulsion, puisque tous les journaux avaient chanté les louanges de cette œuvre sur tous les modes, y compris le mode dithyrambique.

Eh bien, c'est précisément ce torrent d'admiration qui m'épouvantait ; je sais combien mes jeunes confrères ont l'enthousiasme facile, et la crainte de ne pouvoir mettre mon luth d'accord avec leur débordement et la vérité, me donnait d'avance une frousse que les inimitiés futures dont ma véracité irréductible devait me rendre victime, justifiaient suffisamment.

Voilà quel était mon état d'esprit à l'aller. Par contre, au retour, je sifflottais gaiement un air canadien, et je bénissais Françoise de m'avoir fourni l'occasion d'assister à une soirée délicieuse, et surtout celle de rendre hommage au réel talent des auteurs et des artistes.

Je n'ai jamais lu que quelques pages isolées du roman du Dr Choquette La représentation du drame avait donc pour moi toute la saveur d'une nouveauté. Or, je crois sincèrement que la pièce a dû produire cet effet sur l'esprit de tous ceux qui connaissaient parfaitement le roman. J'en juge ainsi à cause du remarquable agencement du drame. En général, les pièces de théâtre tirées d'un roman offrent certaines lacunes, présentent certains petits trous qui ne peuvent être remplis qu'à la condition, pour les spectateurs, de connaître les mouvements psychiques des personnages, mouvements surabondamment indiqués dans le roman et qui ne peuvent apparaître à la scène qu'à la condition de dénaturer plus ou moins l'œuvre primitive, l'œuvre mère. En un mot, le roman dramatisé est une seconde mouture. Cela ressemble trop souvent à un cigare rallumé, à du café confectionné avec du marc de la veille.

Eh bien, ce qu'il y a de frappant dans le drame tiré des "Ribaud," c'est qu'il a toute la fraîcheur d'une œuvre originale ; que rien, absolument rien n'accuse défaillance ou négligence. L'action est rapide, claire, soutenue et incessamment empoignante. Les personnages sont bien plantés, logiques, sympathiques ou antipathiques selon leur emploi, mais jamais odieux. Au milieu des colères patriotiques qui agitent tous les sujets mis en scène, se déroule, détaché d'elles, une douce idylle d'amour d'une simplicité et d'une pureté charmantes. Tout cela exprimé dans un langage simple mais d'une correction irréprochable.

Il n'y a, dans les élans patriotiques des personnages, ni pathos, ni exagération, ni haine sauvage. C'est la dignité du citoyen asservi et menacé dans ses libertés, qui prétend les sauvegarder, fût-ce au prix de sa vie. Il y a là-dedans un souffle immense de vrai patriotisme qui communique à l'auditoire une émotion saine et puissante.

Espérons que le Théâtre National reprendra plusieurs fois cette œuvre au cours de la saison, afin de faciliter à tous les honnêtes gens le moyen de se tremper, ou de se retremper dans une atmosphère si saintement patriotique.

Pour ce qui concerne l'interprétation, elle est évidemment la meilleure que la troupe de ce théâtre nous ait donnée jusqu'à ce jour. Il ne m'est pas possible, faute d'espace, de citer tous les interprètes et de leur faire individuellement les compliments qu'ils méritent. Je me bornerai donc à citer trois des artistes à qui les journaux n'accordent d'ordinaire que peu d'attention. C'est d'abord M. Soulier, excellent, à la lettre, dans le rôle d'un vieux serviteur dévoué autant à ses maîtres qu'à son pays.

Puis M. Tougas qui a su, dans un rôle marqué de mendiant, produire des effets sensibles et surtout éviter le burlesque. Enfin M. Villeraie, jeune patriote fougueux et intraitable, qui s'est fort bien acquittée de sa tâche. Je conseillerai cependant à ce dernier d'avoir recours aux artifices du grimage. Sa "tête" fait tache au milieu des autres, qui ont toutes un caractère emprunté à leur personnage. Un jeune "habitant" n'est pas si frais, si poupon que l'est M. Villeraie. Ce qui est bon dans une bergerade ne peut convenir dans une pièce réaliste.

Je ne puis terminer sans féliciter Melle H. Moret pour l'ingénuité, la vivacité et la grâce avec lesquelles elle joue le rôle touchant de Madeleine Ribaud.

Conclusion : Le drame "Les Ribaud" est une œuvre forte, devant laquelle on doit gravement tirer son chapeau.

HENRI ROULLAUD.

---

## Société Artistique des Femmes

### SUCCURSALE DE MONTRÉAL

LE 29 et 30 de juillet, 1903, aura lieu une exposition de la vente des travaux d'art domestiques à l'Hôtel-de-Ville à Petit Métis.

Les prix offerts sont comme suit :

$5.00 pour les meilleures lainages domestiques ;

$5.00 pour les meilleures toiles domestiques ;

$5.00 pour les meilleures couvertures tissées ;

$5.00 pour les meilleures catalognes ;

$5.00 pour les meilleures nattes de plancher. (Les teintures domestiques compteront 10 points de plus que les *Diamond Dyes* ou autres : une natte chacune, en nuances indigo ; indigo et fauve ; indigo et blanc ; indigo et rouge foncé) ;

$5.00 pour les meilleures couvertures piquées de fantaisie (*crazy work*) faites à la main ;

$3.00 pour les meilleures chaises domestiques ;

$2.00 pour la meilleure boîte indienne en écorce, le vieux patron rogan (10 points sont accordés aux teintures domestiques) ;

$2.00 pour le meilleur échantillon de sculpture ou autres travaux à la main faits par des jeunes gens au-dessous de seize ans ;

$2.00 pour le meilleur échantillon de travaux rustiques.

Les ouvrages malpropres et négligés ne recevront aucun prix.

Tous les ouvrages devront être envoyés à Petit Métis avant le 25 juillet, bien marqués avec le nom, l'adresse, et le prix.

## A travers les livres

J'ARRIVE, un peu en retard, saluer l'apparition du livre de ma consœur Madeleine ; heureusement que le sujet sera toujours de mise et que l'apropos n'en sera jamais perdu. Madeleine donc, a réuni, pour nos étrennes, en volume, un certain nombre des chroniques qui ont déjà paru dans *La Patrie*, et, là-dessus, je n'ai qu'un regret, c'est qu'elle n'en ait pas réuni en plus grand nombre. Mais, puisque le volume est fait, et joliment fait, songeons que le reste nous viendra dans un avenir prochain, et n'ayons plus rien à déplorer. D'ailleurs, *L'Adieu du Poète*, est un dédommagement à bien des omissions.

J'ai vu *Madeleine* succéder à *Françoise*, à la rédaction de la page féminine de *La Patrie*, avec infiniment de satisfaction. Car, je savais, bien avant les nombreux lecteurs qui sont aujourd'hui ses amis, le bon et fécond talent que m'avait révélé sa plume, au temps où je tenais *bureau de confidences* dans Le Coin de Fanchette. Ah ! Le Coin de Fanchette ! j'y songe quelque fois avec un sourire, avec un peu d'émotion aussi, en me demandant où sont allées les âmes qui m'ont fait connaître tant des misères et des tristesses—insoupçonnées de moi jusqu'alors — de notre pauvre vie. Cette digression, qui ne concerne en rien ma collègue, faite, je reviens au *Premier Péché* de Madeleine qui avait, même au temps dont je vous parle, germé, je suis sûre, dans la conscience de ma correspondante d'alors, et je lui dirai que jamais faute ne fut plus acceptable et ne laissera, après elle, de souvenir plus doux.

Le style de Madeleine est plein de souplesse et de grâce ; elle sait aviver ses récits par le souci constant des peintures délicates que son vocabulaire varié, sa féconde imagination, sans cesse, renouvellent abondamment. C'est une enthousiaste, et cette passion de l'âme, qu'au temps du paganisme on appelait *l'inspiration divine*, elle la met volontiers au service des bonnes causes. Le *Premier Péché* de Madeleine a toutes les qualités psychologiques que je viens de reconnaître dans son auteur et beaucoup d'autres encore ; il aura donc, pour ces raisons, le grand encouragement d'un beau succès de librairie. Ce n'est même plus un souhait à formuler, tant la réalisation en est déjà assurée.

Le livre de Madeleine a eu la veine de mériter une Préface du R. P. Louis Lalande, S. J. Il ne saurait s'écrire rien de plus brillant, de plus attique, de plus spirituellement spirituel. Je félicite et j'envie ma collègue, d'avoir su obtenir cette incomparable perle pour son écrin.

M. J. Alfred Dorais, E. E. L., m'a fait l'honneur de m'adresser sa brochure *Le Progrès et la Société contemporaine*. Cette brochure, très volumineuse et qui doit être aussi profonde que fortement documentée si j'en juge par les auteurs que l'écrivain a consultés pour former ses jugements, atteste un travail constant et réel.

J'en suis ravie ; quand la jeunesse canadienne aura compris qu'il faut travailler, le pays n'y perdra rien et nous aurons lieu de nous attendre à de grandes œuvres. M. Dorais semble pénétré des immenses avantages du travail, et, cela me suffit pour lui prédire qu'un bel avenir l'attend dans la vie. La brochure de M. Dorais est précédée d'une bonne photographie de l'auteur. C'est un mérite de plus, et je le mentionne avec empressement. *Le Progrès et la Société contemporaine* est en vente pour vingt-cinq sous chez MM. Granger et Frères, Cadieux & Dérome, rue Notre-Dame, Beauchemin & Fils, rue St-Paul, libraires.

FRANÇOISE.

---

## Bibliographie

[*Le Rosaire*, dans son numéro de février, consacre une page à l'appréciation du très beau et très bon livre de Mlle Angers. Nous la reproduisons avec empressement. La revue dominicaine, souvent trop sobre d'éloges pour nos romans canadiens, fait ici une exception signalée en faveur de notre distingué femme de lettres. -- Note de la Réd.]

L'OUBLIÉ, par Laure Conan.— Montréal, librairie Beauchemin.

Nous n'aimons guère à recommander les romans même les meilleurs, attendu que dans le plus grand nombre des lecteurs ils entretiennent la frivolité de l'esprit. La meilleure excuse des romanciers catholiques, au jugement de Dieu, sera sans doute de n'avoir fait perdre à leurs lecteurs que le temps qu'ils auraient perdu bien plus déplorablement encore dans la lecture des mauvais livres et de certains livres de piété et de dévotion.—Celui que nous signalons à nos lecteurs leur donnera une récréation agréable et instructive à la fois : ils en ont pour garant le nom de l'auteur autant que la préface qui l'explique et le recommande.—Est-ce un roman ? est-ce de l'histoire ? C'est l'un et l'autre : mais il y a beaucoup plus d'histoire dans le roman, qu'il n'y a de roman dans l'histoire.

L'oublié, c'est Lambert Closse, sergent major de Montréal sous Maisonneuve, un héros, un chevalier comme il y en eu tant à cette première époque de histoire, qui était venu à Villemarie "uniquement dans le dessein d'y verser son sang pour l'établissement de la foi catholique."

Comment ce guerrier qu'aucun ennemi ne put vaincre fut vaincu par un sentiment aussi fort que délicat qui mit sa main dans la main d'une jeune fille de seize ans, l'histoire n'en dit rien. Laure Conan l'a imaginé, et le raconte non sans élégance mais avec simplicité et vérité. Son roman est une page d'histoire. Il fait revivre des personnages tous authentiques, avec leurs sentiments et leurs idées, dans le milieu où ils ont vécu. On trouvera peut-être que ce roman a trop la sobriété et la simplicité de l'histoire, comme il en a la vérité. Si c'est un défaut pour un roman, c'est un mérite pour un livre : et c'est parce que l'imagination y est si parfaitement au service de la vérité historique et de la beauté morale qu'il instruira le lecteur et l'élèvera en l'intéressant. fr. D. C. G.

(*Le Rosaire*), Saint-Hyacinthe.

---

M. Joseph Prudhomme fait visiter à son jeune fils le Palais de Justice.

Le bambin, avisant un écriteau sur lequel on lit : "Porte condamnée," dit à son père :

—Sont-ils sévères, ici tout de même hein, papa ? Ils condamnent même les portes ?

—Mon fils, réplique solennellement M. Prudhomme. C'est sans doute à cause d'un escalier dérobé ! ! !

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

UNE amie me raconta tout dernièrement que, se trouvant une après-dîner vers le temps du jour de l'an, dans une librairie de la rue Notre-Dame, elle vit, appuyés sur un comptoir devant des pyramides de livres d'images, un petit garçon d'une dizaine d'années et une petite fille guère plus âgée, qui feuilletaient ensemble un album de l'Histoire de France.

—Je t'assure, disait la fillette, que c'est la France que nous devons aimer.

—Pour moi, reprit son compagnon, je ne serais pas surpris que ce fût l'Angleterre, vu que Papa nous disait hier que nous devions être reconnaissants aux Anglais de nous laisser en paix, eux qui sont nos maîtres après tout.

—Tu demanderas à mon père et tu verras si je n'ai pas raison, conclut la petite, d'un air déterminé.

Est-il bien possible, me dit la dame qui me racontait ce fait, qu'il se trouve des enfants à qui on n'a pas encore appris ce que c'est que la patrie et le patriotisme !

Vous le dirai-je, petits amis, j'eus froid au cœur en attendant ces paroles, et quoique j'aie déjà eu l'occasion de vous parler de ces choses, je trouve que les répétitions sur ce sujet ne sont pas de trop.

Enfants, vous êtes les défenseurs futurs de notre pays, les patriotes de l'avenir : il importe que vous sachiez dès maintenant en quoi consiste le mot *patrie* ou *patriotisme* qu'on prononce si souvent devant vous.

L'Angleterre a certainement droit à notre gratitude pour la liberté dont nous jouissons sous son gouvernement, liberté que nous n'aurions probablement jamais eue sous une autre domination, mais il ne faut pas oublier non plus que nous l'avons achetée cette liberté, et, elle nous a coûté assez cher pour avoir mérité d'en jouir pleinement. En reconnaissance de ces privilèges, nous devons à nos maitres, une loyauté digne, sans servilité ni aplatissement, une loyauté prête à s'élever contre toute usurpation, qui, en un mot, n'aura pas peur de dire aux envahisseurs ; Voici vos bornes : tant que je serai là, vous n'irez pas plus loin.

La France fut le berceau de nos aucêtres, à ceuxci, nous devons d'abord l'existence puis la langue, cette langue française l'une des premières et des plus belles du monde, et surtout cette religion qui fut leur force et qui sera toujours la nôtre, oui, cette France qui a fait cela a bien mérité la sympathique affection qu'on lui porte, et si le roi indolent, qui régnait alors au pays de nos pères, eût put prévoir ce que serait le Canada deux siècles plus tard, il n'est pas probable qu'il eût cédé si facilement sa conquête en des mains étrangères.

Cependant, ce n'est pas encore à la France que doit appartenir cet amour exclusif, chaud et vibrant que vous sentez déjà germer dans vos cœurs et qui ne demande qu'à se donner. Non, chers enfants, votre pays, celui dans lequel vous êtes nés, où vous vivez avec les vôtres, c'est lui qui a droit à votre vive affection, à votre souverain intérêt. La patrie, voilà votre première mère, et les devoirs qu'elle vous impose sont impérieux. Vous devrez, quand elle vous le demandera, laisser parents, amis, frères et sœurs pour courir vous ranger sous ses étendards et combattre avec elle et pour elle. Ici grâce à Dieu, nous n'en sommes pas rendu là, il y a bien d'autres manières d'être utiles à son pays à part celui de mourir pour lui. Travaillez à être des hommes et des femmes honorables, voilà un de vos principaux devoirs et quand vous l'aurez accompli, vous aurez déjà fait beaucoup pour la patrie.

Vous le savez, petits amis, le Canada est un des plus beaux et des plus riches pays du monde et sa prospérité constante est enviée par plus d'un pays européen. Son intelligence, un peu sacrifiée au côté pratique et mercantile de la vie matérielle, chose facile à comprendre dans un pays jeune comme le nôtre, son intelligence, dis-je débarrassée de ce souci, commence à prendre un nouvel essor, et soyez sûrs que notre nation sera un jour grande et puissante, à la condition toutefois, que nous restions nous-mêmes, c'est-à-dire ni anglais ni français, mais que nous soyons en tout et partout Canadiens *d'abord*, Canadiens *toujours* !

TANTE NINETTE.

---

**Les meilleures lettres du concours après celle qui ont mérité les prix.**

Ma chère Berthe

Je viens te faire mes souhaits, ou plutôt mon souhait, car je n'en n'ai qu'un seul ; mais il résume tous les autres. C'est celui que tout le monde soupire de voir se réaliser, et aussi celui, qui, malheureusement, se réalise le moins souvent.

N'ai-je pas nommé le bonheur ? Le bonheur ! "cette boule après laquelle nous courons quand elle roule, et que nous poussons du pied quand elle s'arrête," pour la bonne raison que nous ne voulons pas trouver ce bien désiré là où il est vraiment. Eh bien ! pour empêcher que le bonheur que je te souhaite idéal, sans mélange, parfait, ne se sauve au galop, emportant avec lui, tout ce qu il a de joyeux en toi, je te donne le moyen de le retenir.

Si jamais Sainte-Catherine te présente sa coiffe, accepte la joyeusement : c'est le bonheur qui t'ouvre les bras, c'est la liberté qu'aucune chaîne, même d'or, n'entrave.

Certes je ne voudrais pas sur tes vieux jours te voir entourée de perroquets, de chiens, de chats ; te voir aigrie, jalouse, méchante, rancunière, comme nous apparaît la vieille fille des caricatures, mais bien, le sourire aux lèvres, prêtant une main secourable aux malheureux, pansant les blessures des cœurs déchirés aux chemins de la vie. N'est ce pas là un rôle sublime auquel la vieille fille est capable de se donner toute entière ?...

Que Dieu te bénisse et exauce mes vœux !

A toi, "SUZON."
(dix-sept ans.)

Mon cher inconnu,

Comme notre aimable et savante "tante Ninette" m'invite à faire une lettre, passablement grand est mon embarras ; et si ce n'était pour me conformer à un ordre gracieux je n'oserais oser !

# PAGE DES ENFANTS

D'abord, je n'ai pas encore l'habitude d'une correspondance qui souffre examen ; puis, je veux écrire à un idéal.... Et, d'un idéal, je n'ai pas encore l'idée !

Vous dire de jolies choses ? vous exprimer de l'estime et de l'amitié ?... Mais je ne vous connais pas !

Eussiez-vous tous les défauts ou toutes les vertus des dieux, pour renchérir je serais obligée de poursuivre l'étude de ma mythologie ; et je n'en suis encore qu'aux premières pages. A plus tard donc de lier connaissance et d'apprécier votre valeur. D'ici là je m'efforcerai de profiter de la sagesse et les conseils de "tante Ninette" et je vous souhaiterai ce que tout jeune homme atteint facilement : beaucoup d'égoïsme assaisonné d'une forte pointe d'arrogance !...

LOLOTTE.
(16 ans.)

Cher ami,

Ce jour de fête si impatiemment attendu par tous, grands et petits, "les premiers pour les joies qu'ils donnent, les seconds pour celles qu'ils reçoivent," ne t'apporterait aucun rayon à toi, pauvre chéri, si je n'étais là, ta petite mère adoptive, pour te donner ta part de caresses et jouer auprès de toi le rôle heureux de "Santa Claus." Quand je t'ai recueilli abandonné, miséreux, affreusement maigre, je n'ai pas cherché la raison de tes infortunes ; tes grands yeux veinés de vert firent ma conquête immédiatement.

Cette sympathie subite était pourtant alarmante ; car j'ai lu quelque part dans ma "Bibliothèque Rose" qu'il faut se méfier des yeux verts ; mais je me le rappelai trop tard, déjà je t'aimais ! Enfin, sans moi tu n'aurais probablement jamais eu tes entrées dans le monde qui t'adule et si je te le rappelle, ce n'est pas pour quêter ton dévouement, mais pour empêcher de se développer en toi un bien vilain défaut dont tu me sembles menacer. "Dearest," tu te fais "snob." Je t'en prie, ne montre jamais de mépris pour les gens qui t'entourent de leurs soins et apprends à toujours être aimable si tu veux être aimé...... Mais j'oublie que c'est aujourd'hui le premier de l'an, et que je ne suis pas ici pour te faire la morale, mais bien plutôt pour t'embrasser en te mettant au cou ce mignon collier de cuir pointillé d'argent et qui sied bien à ton genre de beauté. Maintenant, ne casse pas ta petite cervelle de chien pour savoir comment me remercier. Tu viendras simplement, comme tu en as l'habitude, frotter ton petit museau toujours humide sur mes mains, en tournant des yeux tout pleins d'une langoureuse reconnaissance.

"ZANETTA"
(Agée de 14 ans).

A ma chère petite amie,

Quelle heureuse occasion d'offrir des vœux à ce qu'on aime nous donne cette aimable tante Ninette ! C'est pourquoi ses nièces seront encore empressées de lire le JOURNAL DE FRANÇOISE où elle n'oublie jamais une page pour elles. Et comme je suis heureuse de prendre part à son concours !

Que te dirai-je, mignonne aux yeux d'émail, toi la plus discrète, et conséquemment, la plus aimable de mes compagnes de jeux ? Il me semble que je ne t'oublierai jamais ! qu'à vingt ans encore, quoiqu'en disent mes grandes sœurs, tu seras l'amie préférée.

Je te souhaite donc une bonne année, d'être toujours sage et docile aux ordres de ta petite maman qui t'aime tant, chère belle poupée, et qui saura te confectionner de belles robes si tu lui fais plaisir.

Un gros bec. ARLÈTE.
(13 ans.)

P. S. — Beaucoup d'autres lettres mériteraient bien aussi d'être publiées, mais comme cela pourrait nous entraîner trop loin, je crois qu'il vaut mieux finir dès maintenant. J'espère que tous mes neveux et nièces ont reçu le prix d'encouragement, que je leur ai adressé. J'ai déjà reçu quelques lettres à ce sujet et je suis bien aise de voir qu'on a su apprécier la valeur du cadeau qui leur a été fait.

T. N.

## Petite poste en famille

Je t'attends avec plaisir *Rose-de-Mai* ; viens, je te conseille de venir me voir un samedi, tu *seras* plus sûre de me trouver et merci à *Mignonnette* dont j'ai reçu la lettre hier, à *Maurice Bauset* pour ses bons souhaits. Que fais-tu donc mon petit ami ? toi si assidu à répondre aux questions que je pose. Allons, du courage et reprends tes bonnes habitudes.

*Comtesse Isaure* peut être sûre que je ne trahirai pas son incognito. Qu'elle soit assurée d'une chose, c'est qu'elle me sera toujours chère sous n'importe quel nom. A bientôt, aimable comtesse.

La généralité de mes correspondants se négligent dans les réponses à donner aux jeux d'esprit ou aux autres choses plus sérieuses. On m'écrit beaucoup, ce dont je suis très contente, mais ma joie serait encore plus grande si on voulait se donner la peine de répondre aux questions que je leur pose ; cette page est à vous, mes enfants, à vous aussi de vous y intéresser. Allons, petits amis, moins d'insouciance et plus d'ambition. Montrez que vous savez apprécier les efforts qui sont faits pour vous instruire et développer vos jeunes intelligences. Vous ne vous en trouverez pas plus mal et vous ferez plaisir à Tante Ninette.

Je prie mes petits neveux et nièces jusqu'à 12 ans de ne pas tenir compte de la question de la dernière fois : Pourquoi les Israélites firent-ils un veau d'or, c'est une erreur des typographes car cette phrase ne veut absolument rien dire.

TANTE NINETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charade amusante

Pour mes neveux exclusivement.

Dans quel mois les femmes parlent-elles le moins ?

### Charade

Quels moutons mangent le plus, les blancs ou les noirs ?

### Histoire du Canada

Pour mes jeunes savants.

Quand les deux Canada furent-ils réunis, sous quel gouverneur et quelles furent les principales dispositions de l'*Acte d'union*.

### Question de géographie

Pour les petits jusqu'à 12 ans.

Qu'entendez-vous par provinces maritimes ? Nommez-les.

## Solution des Jeux d'Esprit

### Charade

Je suis à Amtersdam et à Rome, mais on ne me trouve ni à Londres, ni à Paris.

*Rép.* La lettre M.

*Ont répondu :* Leganto, Esperantisto, Jeannette Méthot, Arthabaska, Lucien D., St-Jérôme, Adrien L et Corinne, Québec, Mignonnette, Montréal, Maurice Bauset, Ottawa, George Emile Boulay, Coaticook, Mignognette.

Qui est de meilleure origine, l'homme ou la femme et pourquoi ?

*Rép.* La femme parce qu'elle fut tirée d'une côte d'Adam.

*Ont bien répondu :* Jeannette Méthot, Arthabaska, Corinne, Québec, Juliette B., Trois-Rivières, Lucien D., St-Jérôme, Alida Durocher, Académie Sainte-Marie.

TANTE NINETTE.

## Bloc-Notes

"QUE de superbes toilettes!" me disait, l'autre après-midi, à la réception de Mme B., une mondaine de mes connaissances Et elle ajoutait :--Il n'y a pourtant pas bien des années où un simple costume de ville, une blouse claire et fraîche suffisait pour ces réunions. Maintenant le luxe est tellement grand, tellement répandu, que les femmes qui ne peuvent se mettre au diapason général font mieux de rester chez elles....."

Et c'est pourtant vrai. Nous en sommes là. Depuis quelques années, à Montréal, le goût des toilettes riches prend d'énormes proportions. Jusqu'aux jeunes filles, qui, dédaignant la mousseline et la tarlatane de nos mères, ne songent plus qu'à la soie, au satin et aux plus riches dentelles! Que porteront-elles de plus quand elles seront mariées? Je suppose que je me fais très vieille, mais je déplore que la jeunesse ne s'en rapporte plus, pour plaire, à la fraicheur de son teint, à l'éclat de ses beaux yeux. Et puis, ce dispendieux attirail suffit pour épeurer à jamais un brave garçon quelconque qui, voulant *s'y* marier, comme on chante dans *La Belle Françoise*, réfléchit que tous ses émoluments ne suffiront jamais à habiller mademoiselle aussi bien qu'elle l'était "chez son père." Ce que j'en ai entendu de remarques de ce genre! et qu'il est donc malheureux qu'on n'y prête pas plus d'attention!

Mais tout va en augmentant et les obligations deviennent de plus en plus lourdes tandis que l'argent se rarifie davantage. Il y a quelques années, nous n'avions que les œuvres charitables; aujourd'hui, ce sont, en plus, des souscriptions qui surgissent de tous côtés, des associations nouvelles, des clubs de thés, voire même des abonnements aux journaux féminins, que sais-je encore, tout augmente! Espérons qu'aux brebis tondues, Dieu continuera de mesurer le vent.

***

Délicieuse audition musicale à la salle Pratte, mardi, le 27 janvier, à laquelle nous étions invités par M. le professeur Letondal, pour entendre son élève, Mlle Gilberte Prévost. La jeune musicienne a joué avec une maestria savante les morceaux des grands maîtres, dont elle a surmonté les difficultés techniques, avec une virtuosité qui dénote un talent vigoureux et remarquable dans une fillette de quinze ans à peine. La conscience artistique avec laquelle elle a su mettre en relief les expressions diverses de chaque auteur, indique un goût aussi sûr que bien dirigé.

J'ai toujours trouvé un peu extraordinaire, cependant, que l'on donnât à des jeunes filles de cet âge, la musique de Chopin à interpréter.

Comment peuvent-elles jamais rendre—et c'est heureux qu'elles ne le puissent pas—la fougue débordante, la nervosité extrême, la passion brûlante que mettait dans chacune de ses compositions cet artiste sublime "qui parlait aux femmes aimées par le moyen du piano"?

Un auditoire d'élite a fait un accueil chaleureux à la jeune pianiste, en même temps qu'il a accueilli avec non moins d'enthousiasme, Mlle Blanche Hébert, dont la voix souple, bien timbrée, vraiment jolie, nous a détaillé avec beaucoup de sentiment des romances françaises. Je sais que je ne suis pas la seule, à désirer de ré-entendre encore souvent Mlle Hébert, laquelle ajouterai je est la fille de notre sympathique sculpteur Hébert.

Félicitations à Mlle Prévost non-seulement pour son beau talent, mais pour avoir choisi pour le développer et le diriger, un professeur aussi entendu que M. Letondal.

***

Mademoiselle Vacaresco m'écrit de Bucarest :

"Je vous écris aujourd'hui - le 7 janvier pour vous, et pour nous le 25 décembre—notre jour de Noël. Vous savez qu'il vient 13 jours après le vôtre et traîne à sa suite une foule de coutumes connues de notre seul pays. Ainsi, toute cette nuit, des chœurs d'enfants ont parcouru la ville pour annoncer à tous la bonne nouvelle, et malgré le froid, sur leur passage, toutes les fenêtres s'ouvrent : oranges, gâteaux, bonbons et gros sous pleuvent sur eux Puis, une grande étoile de papier transparent, tout illuminée, sera promenée chaque soir jusqu'au 15 janvier, et ceux qui la portent figurent les bergers et les mages en partance pour aller adorer Jésus. D'autres cortèges, bizarrement costumés, suivront, au son des cymbales et des flûtes, la fuite en Egypte, les persécutions d'Hérode. Tout cela qui vient du pays de Carmen Sylva, de la patrie d'Hélène Vacaresco intéressera peut être les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE......"

***

Mademoiselle Idola Staint-Jean a le grand mérite d'organiser une soirée littéraire pour la semaine prochaine. Il me semble tout à fait inutile de la recommander au public, tant la sympathie et la popularité de Mlle Saint-Jean sont plus que suffisantes pour lui attirer une foule de spectateurs. Ce qu'il faut d'énergie, de travail et de peines pour entreprendre des représentations de ce genre, jamais on ne le pourra comprendre, à moins de s'y être essayé. Et quand je vois Mlle Saint-Jean, si jeune encore, si frêle et si peu habituée, jusqu'à ces années dernières, aux luttes de la vie, se livrer, avec tant d'autres multiples soucis, au labeur de cette mise en scène, je ne lui dis pas tout le bien que je pense d'elle et l'admiration qu'elle m'inspire, mais, je crie à mes concitoyens et concitoyennes: "Aidez de votre présence et de votre concours une œuvre comme celle-là, et allez, en grand nombre, au Monument National, le 10 février au soir."

Lady Laurier a promis d'y être présente.

Le programme, d'ailleurs, est charmant et bien choisi. On jouera *L'Etincelle* de Pailleron et *Les Romanesques* de Rostand.

Cette dernière pièce est jouée pour la première fois à Montréal.

***

Succès immense, complet, aux échos retentissants pour la messe du professeur Contant, au Monument National, dimanche dernier. Accueil sympathique et enthousiaste du public, qui, a saisi, sans peine, la valeur artistique et l'originalité peu commune de cette production musicale

Oh! les Canadiens quand ils le veulent et qu'ils travaillent!

***

La Bibliothèque au square Viger! Autre sujet de discussion, autre occasion d'en retarder la construction. Hâtez-vous, pourtant, messieurs les conseillers municipaux; si vous n'avez pas souci des dictionnaires, nous avouons humblement, nous que nous en avons le plus grand besoin. Offrez-nous l'avantage de corriger nos solécismes "en parlant," nous vous baillerons celui de vous indiquer vos solécismes "en conduite."

***

Le concert de charité, organisé par Mlle Maria Tarte, à la salle Karn, le 21 février prochain, a reçu le patronage distingué de Lady Shaughnessy, Mesdames J. I. Tarte, H. C. Saint-Pierre et Andrew Allan.

FRANÇOISE.

## Conseils utiles

*Contre la rougeur du nez.*—Si la rougeur résulte d'une délicatesse exagérée des vaisseaux capillaires de la peau du nez, il faut recourir aux remèdes suivants, devant lesquels l'inflammation disparaît rapidement: Borax en poudre, 10 gr.; eau pure, 150 gr.

Une cuilleré à café d'eau de Cologne, ou 2 gr de borax dissous dans 15 gr. d'eau de roses et 15 gr. de fleur d'oranger. On s'humecte le nez plusieurs fois par jour avec l'une ou l'autre de ces lotions.

*Pour enlever les taches sur les livres.*—Pour enlever les taches de graisse ou d'huile sur les livres, les gravures, etc., on applique sur la tache une feuille de gros papier brouillard qu'on chauffe à l'aide de quelques petits charbons placés dans une cuiller d'argent, en ayant soin de changer le papier brouillard à mesure qu'il se salit; puis on enduit, au moyen d'un pinceau, les deux côtés du papier, pendant qu'il est encore chaud, d'une légère couche d'essence de térébenthine presque bouillante. On rend ensuite au papier sa blancheur en imbibant d'alcool rectifié la place qui était tachée.

Les taches d'encre sur les livres, ou l'écriture mise sur les marges, peuvent s'enlever au moyen d'une solution d'acide oxalique, d'acide tartrique, qui n'altèrent pas les caractères d'imprimerie.

Dans le monde où l'on se débine.

—Je trouve que Z... manque absolument d'originalité; il est incapable d'une opinion personnelle, ses idées sont celles de tout le monde...

—Et il dit partout que tu n'as aucun talent!

1re ANNÉE—No 23 Le numéro, 8 cts Samedi, 21 Février 190

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Le journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

IRE ANNÉE—No 23 SAMEDI, 21 FÉVRIER, 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## Rêve Familier

*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant*
*D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime,*
*Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même*
*Ni tout à fait une autre, et qui m'aime et me comprend.*

*Car elle me comprend, et mon cœur transparent*
*Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème,*
*Pour elle seule les moiteurs de mon front blême,*
*Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.*

*Est-elle brune, blonde ou rousse ?—Je l'ignore,*
*Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore*
*Comme ceux des aimées que la Vie exhila.*

*Son regard est pareil au regard des statues,*
*Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a*
*L'inflexion des voix chères qui se sont tues.*

PAUL VERLAINE.

---

## Les Jeunes Filles dans les bureaux

M. GOUIN, ministre des Travaux Publics, vient de fixer à treize ans l'âge des fillettes auxquelles il sera dorénavant permis de travailler dans les manufactures.

C'est bien jeune encore, sans doute, mais c'est une amélioration sensible sur l'état de choses actuel, tout autrement déplorable.

Et je me demandais, l'autre jour, qu'entrant dans un bureau d'affaires de notre ville, je voyais des fillettes—des gamines—de quatorze ou quinze ans, jupes courtes, nattes sur le dos, aller et venir en qualité de sténographes et d'employées, quel âge il faudrait fixer à ces ouvrières d'un ordre supérieur, dans l'intérêt, non de leur santé mais de leur morale, pour leur permettre d'exercer leurs fonctions.

Les jeunes filles dans les bureaux ! On peut bien en parler particulièrement aujourd'hui, puisque leur nombre augmente sans cesse et qu'elles forment maintenant un afflux considérable dans notre population. De plus en plus, l'élément féminin s'américanise, et les femmes ne craignent plus de s'assurer une fière indépendance par le travail si humble qu'il soit. La femme, subitement privée de ses appuis naturels, ne veut plus, comme autrefois, rester à la charge de ses frères ou dans l'humiliante dépendance de parents plus riches qu'elle. Et elle a raison. Travailler n'est pas décheoir, et il y a même dans l'exercice constant de ses facultés, des dédommagements tels, que le pain gagné de la sorte paraît mille fois plus doux que celui de l'oisiveté.

Mais il faut à la jeune fille, pour ce nouvel état d'indépendance, auquel la dure nécessité apporte, chaque jour, d'importantes recrues, une préparation première, à laquelle les mères et les éducatrices ne songent pas assez.

Je le comprends, les mères, dans l'éternelle faiblesse de leur amour, espèrent pour leurs enfants, un sort plus clément. L'indépendance rêvée par elles, pour leurs filles, c'est le mariage. Il leur faut pourtant revenir de cette attente. Le nombre des filles qui se marient n'est plus ce qu'il était autrefois ; celles qui ne se marient pas ou qui épousent dans la trentaine seulement sont encore plus nombreuses. Autre temps, autres mœurs, et il faut parer aux éventualités qu'il apporte. Et quand sonne l'heure des luttes pour l'existence, où la jeune fille doit être armée de toutes pièces, est-elle suffisamment préparée aux dangers qui l'attendent ? Je ne le crois pas.

La mère, par une sorte de pudeur—blâmable peut-être mais combien excusable—n'ose pas aborder avec son enfant ces sujets brûlants, et se contente d'espérer que la vertu de sa fille sera assez forte pour triompher de toutes les tentations.

C'est encore moins au couvent que la jeune fille apprendra les grandes leçons pratiques de la vie. Dans cette atmosphère recueillie d'où sont bannis les propos mondains, l'homme prend, dans l'imagination de la pensionnaire, la taille et l'allure d'un héros. C'est le prince charmant de ses rêves, qui,

galant, généreux, chevaleresque, bravera la mort pour l'arracher au plus léger péril, et qui s'en trouvera bien récompensé par un regard plus doux, un sourire plus tendre. Car, à ces années de candeur si vraie, de pureté si blanche, on ne songe pas même à abandonner sa main au baiser.

Et la bonne religieuse qui ne parle que vaguement des séductions du monde, qui exagère, sans les préciser, les déboires attendant l'élève à sa sortie et qui reste lèvres closes devant le mot amour, et les terribles conséquences de ses dérèglements, se voit écoutée avec ce petit sourire d'incrédulité que revêt la triomphante jeunesse regardant, trop confiante l'avenir devant elle.

Donc, à la maison comme au pensionnat, la jeune fille n'est pas préparée à la vie qui l'attend.

Ce qu'il faudrait lui enseigner c'est le grand souci de sa dignité de femme, l'influence salutaire qu'elle peut exercée où qu'elle soit placée, quand elle sait se respecter et se faire respecter, et qu'une vie de devoir, quelque ardue qu'elle puisse être, n'est jamais avilissante quand elle est honnête ;

Ce qu'il lui faudrait savoir, c'est que l'homme, — le patron surtout — n'est pas toujours un protecteur, et qu'elle ne doit pas récompenser ses bontés ou chercher à les mériter par la moindre faveur ;

Ce qu'il faudrait lui dire, c'est qu'elle doit se défier d'elle-même, de son pauvre cœur de femme trop prompt à s'attacher, trop prêt à se donner, sans calcul et sans intérêt ;

Ce qu'il faudrait lui apprendre encore, c'est que bien qu'elle soit l'être frêle et faible, il lui faudra cependant être la plus forte, non-seulement, à telle heure, à tel moment, mais toujours. Que c'est de la femme et non de l'homme — du moins on le croirait en regardant la vie — que doit venir la résistance aux tentations les plus belles comme les plus terribles, et que ce n'est qu'à ces rudes et dures conditions qu'elle aura le droit de porter haut et fier son front d'honnête femme.

Des fillettes de quatorze ou quinze ans pourraient-elles comprendre, même si on la leur enseignait, l'énormité de leurs obligations ? Je me le demande, et j'en ai pitié.

La vie de bureau pour les jeunes filles est périlleuse à l'excès, celles qui en ont surmonté les risques, et qui se marient plus tard, celles-là, dis je souvent, mieux que leurs mères. sauront en démontrer les difficultés à leurs enfants, en même temps qu'elles auront compris, l'importance de les leur signaler d'avance.

Ces mères expérimentées pourront encore ajouter à leurs conseils que c'est de la femme uniquement que dépendent son bonheur et sa considération à venir.

Je suis, pour ma part, fermement convaincue, qu'un homme, quelque dépravé qu'il soit, respectera la femme qui se respecte elle-même ; que les premières tentatives, vertement découragées, ne se renouvelleront plus, et, qu'en un mot, il ne tiendra qu'à la femme, de faire règner, où elle travaillera, une atmosphère pure et saine, où dans son honnêteté et son devoir, elle sera à l'abri comme dans une forteresse.

Que sa vigilance,cependant, ne cesse pas un seul instant de s'exercer ; qu'elle n'oublie pas que la liberté de langage lui est interdite. Que sa réserve et son silence indiquent sa désapprobation des anecdotes trop lestes, des mots à double sens qui se racontent devant elle, car, très souvent, sa position, vis-à-vis du supérieur qui s'exprime en sa présence en termes inconvenants, ne lui permet malheureusement pas de le tancer comme il mériterait.

Pour me résumer donc, le sort de la jeune fille dans les bureaux est entre ses mains ; c'est elle qui décidera du bonheur ou des malheurs de sa vie. Mais pour qu'elle fasse ce choix avec connaissance de cause, il importe qu'elle soit instruite de ses devoirs, des difficultés qu'elle rencontrera ; il faut qu'elle soit bien inspirée du sentiment de sa dignité, de l'exemple à imposer, de l'influence à exercer...

A quatorze et quinze ans, c'est jeune pour comprendre le sens profond de tant d'engagements !

FRANÇOISE.

---

Une belle pensée ressemble à un grand horizon découvert.

MME BARRATIN.

## Lettre de Paris

MA CHÈRE FRANÇOISE,

Si votre foi à la résurrection s'était laissé ébranler par quelque douloureux sophisme, la réception de cette lettre va certainement la faire revivre avec une ardeur nouvelle. Ai-je donc pu si longtemps oublier mes bons amis du Canada et me priver du plaisir d'avoir de vos nouvelles ! Je confesse humblement que je ne suis pas seule coupable : si je ne suis pas morte, ma chère amie, je devrais bien l être après la terrible saison que nous venons de passer, les pluies, les vents et les grêles. Brrr... rien que d'écrire ces mots, je frissonne.

Si encore nous avions quelque chose pour nous réchauffer l'âme, pour aviver l'esprit ; mais non, chère amie, je n'ai jamais vu la vie aussi bêtement plate qu'elle l'a été à Paris pendant cet horrible hiver.

Aucune distraction, aucune nouveauté sauf la sotte politique qui s'infiltre de plus en plus dans toute notre vie, dans notre cuisine, dans nos réceptions, dans nos représentations. Ah, nos beaux jours sont passés et l'on dit que le féminisme fait des progrès. Autrefois, à la nouvelle d'un beau crime, tout le monde s'écriait : cherchez la femme ! maintenant on est beaucoup moins galant, le premier cri est celui-ci : quel est le ministre ? Ces horribles politiciens ont réussi à diviser notre belle France en deux camps et qui s'épient derrière les retranchements et les bastions qu'ils ont élevés, couvents et sacristies d'un côté, clubs et estaminets de l'autre. Si vous croyez que c'est amusant de vivre comme cela et si vous vous attendez que je vous écrive des choses drôles vous allez être bien trompée, ma pauvre Françoise.

Pensez donc que les pompiers même s'en mêlent. Ces bons pompiers, la gloire de nos municipalités rurales, la splendeur des beaux jours des processions de la Fête-Dieu, des distributions de prix et des couronnements de rosières. Le gouvernement vient d'être obligé de dissoudre la plus célèbre d'entre eux, les pompiers de Nanterre que la chanson rendit un jour fameux dans le monde entier. Il pa-

raît que le corps était également divisé en nombre entre nationalistes et républicains ; si un incendie se déclarait dans la commune la pompe ne pouvait plus sortir. Suivant que le sinistré appartenait à l'une ou à l'autre opinion politique, le groupe adverse s'opposait à son salut et la pompe restait au hangar comme l'âne de Buridan contrarié par deux appétits également vivaces, l'amour du républicanisme et la haîne du nationalisme. Triste, n'est-ce pas ?

Des Humbert, je ne vous en parle pas. Il est impassible de rêver chute plus plate d'une pièce à grand orchestre. Tout cela était du soufflé, du chiqué comme disent nos rapins. Les Humbert ont été intéressants tant qu'ils étaient en fuite et qu'on pouvait taquiner le gouvernement. Maintenant qu'ils sont sous les verrous, ils ne présentent plus aucun intérêt, la Grande Thérèse n'a même plus les honneurs de la caricature. Encore une que la politique a tuée. Du moment où l'on ne peut plus s'en servir contre le gouvernement, brisons le joujou.

Mais je vois que je tombe moi-même dans le défaut du jour ; j'arrête là. Je n'en dirai plus un mot de ces coquines de chicanes.

Kekewakez-vous, à Montréal ? Je vois immédiatement votre front se rembrunir devant ce néologisme d'allure plus canaque que civilisée. C'est pourtant ainsi qu'on a traduit dans notre langue l'opération qui consiste, pour des personnes d'ordinaire convenables, à se travestir pendant quelques intants en singes hystériques afin d'exécuter cette bamboula perfectionnée qui, sur vos théâtres du nouveau-moude s'appelle, je crois, "cake-walk." De ce mot au verbe kekewaker, il n'y a qu'un pas, de danse, et il a été franchi. Hélas ! Nous sommes envahis par cet horrible cauchemar de dégingandage stupide qui s'exécute dans les salons les plus huppés et dans les hôtels du Faubourg Saint-Germain sous les yeux attristés des duchesses de la Grande Epoque. On nous dit que cela se passera ; souhaitons-le, mais n'aurions-nous pas eu quelque chose de mieux à emprunter à l'Amérique ?

Ainsi, en ce moment, nos braves populations bretonnes souffrent d'une misère atroce. La pêche de la sardine, qui est leur seul gagne-pain, a complètement manqué et les pêcheurs meurent littéralement de faim. Il n'y a pas d'exagération dans l'expression. Ces pauvres gens n'ont absolument rien à manger. Frustes et sauvages, ils se laissent littéralement éteindre dans les cabanes plantées sur le rocher d'où ils peuvent, avant de fermer les yeux contempler la mer verte, cette grande marâtre qui leur refuse aujourd'hui leur pitance. Eh bien, on parle beaucoup de les soulager, ces Bretons, on verse beaucoup d'encre sur leur infortune, mais je ne vois pas de ces grands mouvements, de ces élans de confraternité, comme celui qui anima le gouvernement américain lors de la catastrophe de la Martinique. Dans les concerts, il est vrai que nous avons invariablement maintenant quelque jolie actrice en costume breton, très seyant d'ailleurs et qui va fort bien aux blondes ; elle débite quelques chansons de Botrel et fait ensuite le tour de la société avec une sébille dans laquelle tombe quelques louis, beaucoup plus pour obtenir un gracieux sourire de la femme que pour donner à manger à un pêcheur breton et c'est tout. La France se rapetisse, bonne Françoise et cela me fend le cœur, car je l'aime tant ma belle France et je voudrais tant la voir large et grande. Enfin, ces impressions se ressentent-elles peut-être de tout ce qu'il y a de maussade dans le temps.

Je termine sur un incident un peu plus réconfortant et qui m'est un rayon de soleil à travers les embruns qui obscurcissent l'avenir.

Vous savez que le gouvernement de la République qui ne prodigue pas aux femmes des croix de la Légion d'Honneur a décidé de décorer Mme Carlier, veuve d'un ancien consul de France à Sivas, en Arménie, qui s'était distinguée par des actes remarquables de courage dans les derniers troubles d'Arménie.

Mme Carlier est venue à Paris recevoir sa décoration. Le grand chancelier de la Légion d'Honneur, le général Florentin, avait tenu que la remise de la croix fût faite en grande cérémonie et non pas comme cela s'opère dans le civil par simple envoi sous pli cacheté.

Le général Florentin avait convoqué Mme Carlier en audience spéciale au Palais de la Légion d'Honneur, il l'a reçue en grande tenue dans le grand salon de l'Ordre, en présence de tous les grands officiers

Le chancelier a remis la croix à Mme Carlier et a tenté de la lui accrocher lui-même sur la poitrine, mais là le vieux guerrier s'est embrouillé. Je ne sais si la poitrine battait trop fort, toujours est-il qu'il a échoué dans sa tentative et que Mme Carlier a dû exécuter elle-même cette partie de l'opération.

La règle voulait ensuite que le général donnât l'accolade : mais là encore il a reculé et pourtant, si j'en juge par les photographies que j'ai vues, la chevalière est encore très appétissante. Il s'est contenté de lui baiser la main et de la reconduire jusqu'à sa porte en lui exprimant le regret de ne pas pouvoir lui faire rendre les honneurs militaires.

Mais pourquoi cela ?

Vicomtesse d'Aubervilliers

---

## Echos des Fêtes Universitaires

A la séance solennelle annuelle de rentrée de l'Université de Rennes, au mois de novembre dernier, M. Thamin, recteur de l'Académie et président du Conseil de l'Université, a prononcé une allocution dont l'exorde nous intéresse particulièrement et, que, pour cette raison, nous reproduisons ici avec autant d'empressement que d'émotion. Il nous est doux de constater que notre souvenir ne s'efface pas du cœur de ceux qui nous viennent voir, plus doux encore—parce que c'est plus rare—de constater le bien que l'on peut dire de nous quand nous ne sommes pas là, et d'écouter les échos nous les répéter en d'aussi éloquents accents.

M. Thamin, comme on se le rappelle, fut le délégué des Universités Françaises à l'Université Laval de Québec, lors de son cinquantenaire, au mois de juin dernier, et y fit ce discours, fort remarqué alors, non seulement pour la correction et l'impeccabilité du verbe, mais pour les affectueux sentiments qu'il contenait à notre égard. Nous nous estimons heureuse d'offrir cette intéressante primeur aux lecteurs de notre journal :

"*Mesdames, messieurs,*

"Au moment où je me lève devant vous, ma pensée se reporte avec émotion à la dernière occasion que

j'ai eue de prendre la parole devant une université assemblée. Ce n'était pas la vôtre, ce n'était pas ici, mais à 6,000 kilomètres de nos côtes, dans le nouveau monde, et dans cette partie du nouveau monde qui fut longtemps la nouvelle France : devant l'Université Laval de Québec. Cette université, fondée pour être là-bas le conservatoire de notre langue et de notre esprit, pour y maintenir le goût et le culte de tout ce qui est français, fêtait son cinquantenaire. Modestement elle s'était abstenue d'inviter à ces fêtes d'autres universités que les universités même du Canada. Elle fit une exception pour la France. Et son recteur—qui est depuis quelques semaines en Europe, et que j'avais espéré un moment voir aujourd'hui à mes côtés, comme j'étais aux siens, il y a six mois—exprimait en ces termes le désir qu'éprouvait l'Université Laval de voir un représentant de l'Université de France assister à son jubilé : "C'est la mère, disait-il, qui viendrait dire à sa fille qu'elle est contente d'elle ; c'est la vieille France qui viendrait encourager, féliciter des enfants qui n'ont jamais cessé de l'aimer."

"Messieurs, c'est ce merci de l'Université de France, disons mieux : de la France même que j'eus l'honneur et la joie d'aller porter à des frères séparés, toujours fidèles, et qui savent allier à une notion très exacte de leurs intérêts présents une piété religieuse envers leurs origines et leur passé français. Et aujourd'hui, j'ai un autre merci à leur adresser, pour l'accueil qu'ils m'ont fait, qu'ils ont fait en ma personne à ce que je représentais, et je vous demande la permission de vous y associer.

"Ce que j'ai ressenti d'émotions diverses au contact de ce sol exploré par nos ancêtres, si largement arrosé par notre sang, et qui semble doué de mémoire, ce que j'ai vu pendant mon séjour, ce que j'ai entendu, toutes choses que je renonce à vous dire. Mais j'ai vu en particulier, j'ai expérimenté comment une université se fait l'âme et la conscience d'une nation, la façonne à son image et préside à ses destinées. Fondée depuis 50 ans, l'Université Laval a formé, à peu d'exceptions près, tout ce qui compte là-bas dans la race française ; et tous les fils de Laval, groupés autour de leur mère (je parle leur pieux langage) faisaient vraiment l'effet d'une grande famille, animée d'un même esprit, tendue dans un même effort vers ce noble but : la prédominance dans ce coin du nouveau monde de leur foi, de leur langue et de leur race...."

## Visite au Regent's Park, à Londres

(*Suite et fin*)

Oh ! il n'y a qu'un honnête métier qui puisse rendre le cœur joyeux et la figure sereine ! L'écluse des *castors* en est un exemple. Ici ces petits castors, aussi heureux que dure le jour, construisent leurs huttes.

Le castor du Canada, *quand il ne s'occupe pas de politique*, bâtit des ponts et des chaussées ; au contraire celui d'Europe ne bâtit pas, parce que le voisinage de l'homme l'en empêche. Il paraît qu'il ne faut plus dire aux petits Canadiens que les castors se servent encore de leur queue comme d'une truelle pour pétrir et masser la boue qu'ils emploient dans la construction de leurs cabanes et de leurs digues Ceci était bon quand nos pères lisaient les premiers numéros du *Naturaliste Canadien*, en 1868. "*Nous avons changé tout cela*." Le fait est que les pierres et la boue sont transportées entre leur menton et les pattes de devant, et l'erreur, au sujet de la queue, est évidemment causée par le bruit qu'elle fait en frappant l'eau quand l'animal plonge.

Il fallait visiter les *perroquets*. Nous prêtâmes l'oreille un instant afin de localiser la maison.—Ils allaient bien pour des animaux muets.—Le Monument National plein de dames pourrait seul supporter la comparaison.

Vous savez, cher lecteur, que, sous le règne de Cyrus, les Juifs, captifs jusqu'alors, reçurent la permission de retourner dans leur pays. Deux tribus seulement en profitèrent, et les dix autres, qui préférèrent rester, disparurent depuis dans l'histoire. De vains efforts ont été faits de nos jours pour retrouver les *tribues perdues*. Eh bien, je pense que les perroquets sont une de ces tribus perdues ; les chameaux en sont une autre. Remarquez la vanité des perroquets pour les parures aux couleurs orientales, et considérez la courbe de leur nez : vous avez là deux traits fort prononcés de la race sémitique. Je puis aussi faire erreur ! Ecoutez ce langage : ça sent l'hébreu, tout comme ça sent la laine dans leurs cages. J'ai entendu des choses dans la maison des pierrots que je ne puis rendre en français. De plus, ils nous regardent de travers, le long de leur nez, par-dessus leurs épaules vertes, avec un air de suffisance ! En lisant quelques noms, *Cacatoës de Meyer*, *Perruche d'Alexandre*, *Ara bleu de Buffon*, je me suis dit que Meyer, Alexandre et Buffon, dans un moment d'exaspération, avaient fait cadeau de leurs "*psittachis*" au jardin zoologique.

Le *chat sauvage*, ancêtre contesté des chats domestiques, paraissait souffrir de la chaleur. Il était furieux parce que, dans les département des Mammifères, il y a toute une cage de délicieuses petites souris, et qu'on refuse de le transférer.

Et nous vîmes le *gnou*, s'il vous plaît. Et le gnou n'était pas de bien belle humeur non plus. Vous n'auriez pu le blâmer ; car jamais de ma vie je n'ai vu un animal plus absurde. En apparence, il a l'air d'un faux buffalo, ou quelque chose approchant. Face recouverte de poils épais, mufle et cornes de bœuf (et quelles cornes !), les jambes du cerf, l'encolure, la crinière et la coupe du cheval ; une seconde crinière lui défend la face inférieure du cou ; enfin une queue de girafe. Voyez d'ici l'ensemble ! Ça vit au pays des Boers. Dans tous les cas, il vint nous supplier à quatre genoux de ne pas rire de lui. Les autorités sont attentives à son égard : elles ont mis à sa disposition un vaste jardin où il peut trottiner tout le jour et cacher le long des rochers artificiels la nudité de la moitié de son corps.—Elles ne pourront jamais trop faire pour un animal aussi affligé.

En revenant de chez les ours, blancs, bruns, noirs, je demandai à mon compagnon ce que deviennent les animaux qui meurent à la ménagerie. Quelques-uns, sans doute, font d'excellents *rugs*, mais les autres ? j'aimerais savoir ce qu'on en fait. J'ai bien remarqué qu'il y avait un grand nombre de restaurants tout autour du jardin où les prix sont trop modestes...

J'admirai l'égoïsme anglais en passant près du *glouton*. Sur sa cage on a affiché : *Ne donnez rien à cet animal.*

Les voisins, non plus, ne sont pas toujours assortis—ce n'est pas le faubourg Saint-Germain. — Près d'une cage pleine de *Karnichis*, espèce d'échassiers, portant l'éperon, criant sans cesse (on les appelle crieurs), on a placé une innocente *cigogne blanche*, qui n'a d'autre cri, elle, que le clapotement qui résulte du choc de ses mandibules l'une contre l'autre. C'est fort bien ; mais supposez que la cigogne, dont la vie en Hollande est protégée par des lois, des coutumes locales,... *des fausses cheminées même*, supposez qu'elle ait un gros mal de tête ?

Il y a, par-ci, par-là, des annonces choquantes pour l'orgueil national. Par exemple, chez les singes, il y a une inscription *traduite en allemand :* " Les visiteurs portant des lunettes sont priés de ne pas approcher trop près des cages."

Dans l'appellation de divers animaux, leur amour propre n'a pas été beaucoup ménagé par les naturalistes anglais. Voyez :

Il y a un *Blotched Genet* (genette noircie). Il n'est pas donné à tous d'avoir un beau teint, *d'être rougeaud*, mais ce n'est pas gentil d'attirer l'attention du public sur ce fait.

Il y a un *Sooty Phalanger* (phalanger couleur de suie) et un *Dusty Ichneumon* (ichneumon poussiéreux). Le premier est un *marsupial* à très belle fourrure, le second est un carnassier appelé aussi *rat de Pharaon*. Dans les épithètes anglaises accolées à ces noms, il y a un reproche silencieux, quand le seul coupable, c'est le gardien de leurs cages. J'ai pris note des noms suivants qui sonnent rudement dans la langue de notre très gracieux souverain : *The Ruddy headed Goose*, *Yellow checked Lemur*, *Sloth*, *Skunk*, *Kusimanse Cro sarchus obscurus.* Ce dernier est la *mangue obscure*, petit carnassier de l'illustre famille des Viverridés, connu, ou inconnu, pour son extrême propreté.—Quant à moi, je ne savais pas cela avant que je l'apprisse par le dictionnaire. — Et ce noble *buffle à queue de cheval*, que les Romains avaient décoré du pompeux titre de " *Pæphagus grunniens*," ils l'appellent " *a Yâk* " !

Quant aux singes, en les cataloguant, on a voulu, c'est tout clair, les humilier monumentalement. Je ne cite plus en anglais, c'est trop brutal :

*Petit singe à nez blanc, bonnet chinois, baboune de Guinée ; semnobithèques à fesses blanches, à nez long, aux mains jaunes ; singe vert ; guenon paresseux, à muscles de chien ; maïnon à queue de cochon ; cynocéphale lippu, Midas rufimanus; Atèle* (qui veut dire imparfait), *singe araignée, capucin, dormeur, hurleur, vieillard, macaque cayou, métis, sphinx, à face rouge ; moustac ; chameck, ouistiti*, etc., etc., etc.—Apprenez cette nomenclature par cœur et quand vous vous fâcherez pour des riens, cher lecteur, récitez-là, ça rafraîchit.

Un mot, sans faute, de cette intéressante famille simienne. Le premier visité fut un *singe Tcheli* — un cadeau de la Chine. Il descend des montagnes de la Mandchourie et porte un pelage laineux, vu les rigueurs du climat de cette province ; mais la chaleur du mois d'août l'affecte visiblement. A l'heure qu'il est, il loge dehors ; et les visiteurs sont priés de ne pas l'irriter. Bien décidés à nous conformer à cet avis humanitaire, nous l approchâmes silencieusement. Cependant, le croiriez-vous ? à peine nous vit-il qu'il entra dans un transport de colère, qui n'avait rien de *céleste*, et qui atteignit de deux pouces le paroxysme de la rage. L'ingrat ! Moi qui ai écrit pour réhabiliter la famille !

Nous crûmes prudent de nous retirer dans la maison des singes. Là, encore, les sans-cœur ! bien qu'il n'y eût pas de " notice," les pensionnaires se levèrent d'emblée, nous examinèrent d'abord, puis avec des cris effroyables, d'outre-tombe, secouèrent les barreaux de leurs cages et bondirent avec frénésie. Je dis alors à Benoît que je ne l'amènerais plus jamais voir les singes. — Il était très probablement la cause de tout ce bruit. — Le gardien accourt, et à grande peine parvint à les calmer. Quand nous lui demandâmes la cause d'un pareil tornado, il regarda furtivement la binette de Benoît.

Toutefois, il nous apprit que la population singe diminuait. Les uns se sont fait expulser pour des espiègleries, d'autres sont allés chez le fourreur faire réparer leur culotte. Quelques-uns de ceux qui sont restés en *auraient grand besoin* et ne paraissent bien qu'assis.

Au Regent's Park, on tient les singes et les puces dans le même département.

La sensiblerie anglaise, qui accorde des cimetières et des marbres funéraires aux chiens décédés, (décidés comme lit mon voisin), a voulu aussi ouvrir ses musées et ses catalogues à ce banni de la bonne société.

Le seul inconvénient, c'est que, pour la puce, la pierre ne fait pas une prison, ni les barreaux de fer une cage, comme je l'éprouvai en rentrant à l'hôtel.

Em. B. Gauvreau.
Curé de Beardsley, Minn.

---

## Notre Feuilleton

NOUS avons beaucoup de plaisir à recommander notre nouveau feuilleton, *Une Reine des Fromages et de la Crême*, aux lecteurs et lectrices de notre journal. Le talent de l'auteur, Mme de Longgarde, s'est depuis longtemps affirmé dans une série de romans étranges et attirants, qui attestent sa souplesse d'esprit et la variété de ses dons littéraires. Ces qualités, jointes à l'activité de son imagination, à sa facilité d'invention, ne se sont jamais montrées aussi séduisantes que dans le roman vivant, animé et dramatique dont nous commençons aujourd'hui même la publication.

---

**Royale naïveté**

Emmanuel II se promenait un jour aux environs de Naples. C'est l'habitude dans le pays de dire à quelqu'un, quand il admire un objet vous appartenant : " C'est à vous "

Le roi arrive chez un paysan et aperçoit deux jolis enfants qui le regardaient avec respect. Le roi les caressa et dit au paysan : " Ce sont vos fils ? " — " Ils sont à vous Majesté " répondit celui-ci, suivant l'usage. — " A moi ! dit le roi en souriant et en faisant l'étonné. Pourtant je ne me souviens pas d'être jamais venu par ici."

---

On demande tout à l'argent : le bonheur, la joie, l'esprit, le plaisir. Le meilleur acteur cependant ne peut pas jouer tous les rôles.

Mme Barratin.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

## I

### L'HÉRITAGE

TROIS hommes étaient réunis dans la plus belle chambre du *Soleil d'Or*, l'unique auberge de Glockenau, village des montagnes autrichiennes.

Pour être la meilleure, cette chambre ne brillait pas par le luxe ni même par le confort : plancher nu de sapin soigneusement brossé, lourdes et sombres solives soutenant le plafond bas, murs blanchis à la chaux piqués d'images saintes aux criardes enluminures ; dans un coin, sur une étroite console, une statuette de la Vierge devant laquelle, en un vulgaire pot de faïence, s'épanouissait une touffe d'hépatiques bleues.

Les deux petites fenêtres carrées sont grandes ouvertes et les rideaux bien empesés, relevés avec des épingles, comme pour ouvrir plus large entrée à la brise printanière ; le besoin s'en fait sentir, en effet ; l'atmosphère, dans cette grande pièce carrée, est lourde encore : odeur de bougies récemment éteintes et de violettes fanées, restes de vapeurs d'encens, et puis une senteur âpre dont la seule inspection du lit révèle la cause. Tiré jusqu'au milieu de la chambre, ce lit rustique, en bois peint, est recouvert d'un drap noir où se voit encore l'empreinte d'un corps.

Une heure auparavant un cadavre était là ; ces aiguilles de sapin, ces pétales de fleurs qui jonchent la couche mortuaire et le plancher sont tombés des couronnes, et ces traces aux planches de sapin sont celles des clous des bottes pesantes des porteurs du cercueil.

Cette mort avait causé une véritable émotion dans le village. On voyait encore la diligence s'arrêter un matin au seuil du *Soleil d'Or*, et, de la lourde voiture, ordinairement aussi parfaitement vide à l'arrivée qu'au départ, et dont les coussins ne connaissaient que de rares habitants de Glockenau et des environs, descendre deux voyageurs, un homme d'un certain âge et une jeune fille, tous deux d'une allure distinguée qui contrastait avec celle des villageois.

Glockenau n'était pas le but de leur voyage, but demeuré inconnu, d'ailleurs ; mais, à quelque distance de ce village, le voyageur s'était tout à coup affaissé sur la banquette. Il avait fallu toute la force de l'aubergiste pour le faire descendre, d'abord, puis le porter jusque sur le lit où, quatre jours après il s'éteignait douloureusement, malgré les soins de sa fille, malgré l'inutile expérience du médecin appelé de la ville, qui diagnostiqua aussitôt une attaque de paralysie sûrement fatale pour la constitution épuisée de l'étranger !

La cérémonie funèbre était achevée et les trois hommes réunis autour de la table, y avaient assisté à des titres divers. Le premier l'avait dirigée : c'était le curé de la paroisse. Le second y avait paradé au premier rang comme hôte : c'était l'aubergiste du *Soleil d'Or*. Le dernier était le notaire, chargé des formalités légales par le tribunal de l'arrondissement.

Ni le prêtre sous la soutane, ni l'aubergiste dans son costume bourgeois ne pouvaient renier leur commune et paysanne origine.

Aubergiste et prêtre avaient les mêmes traits généraux typiques du paysan de cette partie de l'Autriche.

Là d'ailleurs s'arrêtait la ressemblance. Auprès de l'hôtelier, gros et gras, le curé montrait une maigreur d'ascète, résultat, autant que de l'âge, d'une vie toute de sobriété, sinon de privations. Cette existence avait comme raffiné, presque éthéré en lui les traits grossiers de la race. Quarante ans auparavant, il aurait très probablement pu supporter la comparaison avec l'aubergiste ; maintenant, les courbes de son visage s'étaient allongées, les vives couleurs d'un teint trop riche avaient disparu dans les jeûnes, ses longues mains maigres avaient acquis, dans leur diaphanéité, quelque chose d'aristocratique, et, au lieu de l'épaisse et rude chevelure noire, c'était une couronne de fils d'argent qui entourait, comme d'une auréole, son crâne dénudé. La démarche même complétait cette curieuse transformation : accompagnant ce long corps osseux et légèrement voûté, la lourdeur inoubliée du pas du paysan prenait comme une allure de majesté vénérable.

Le notaire, lui, était l'antithèse vivante de ses deux compagnons. Petit, vif, visage jeune et ridé, nez pointu, œil petit et rond, au regard aigu, gai, toujours en mouvement, l'allure sautillante, il y avait en lui de la nature du moineau franc, dont il avait, du reste, l'instinct curieux et indiscret.

La veille, dès son arrivée, il avait apposé les scellés sur les biens du défunt, lequel avait été inscrit, sur les indications de sa compagne, sous les noms et prénom d'Émile Eldringen.

L'instant était venu de procéder à l'inventaire, et c'est en qualité de témoins qu'étaient présents le vieux curé et l'aubergiste. Sans doute, en droit, la fille du défunt devait assister à cette levée de scellés, mais elle avait voulu demeurer seule au cimetière, et le notaire, après avoir attendu le temps par lui jugé suffisant, décida d'instrumenter sans plus tarder.

Ces tristes biens, épaves plutôt, traînés à sa suite, de ville en ville, par le voyageur, ils étaient là, contenus dans une grande malle toute revêtue du bariolage des étiquettes de chemins de fer et dans une valise jadis belle, aux cuivres arrachés, déchirée par mille heurts dans les filets à bagages.

Les bandes de toile et les larges cachets de cire enlevés, l'inventaire ne devait demander que quelques instants : les deux coffres renfermaient peu d'objets, mais bien hétérogènes. Au vif désappointement du curieux notaire, à la significative grimace de l'hôtelier, et à la sincère compassion du vénérable prêtre, on tira de la malle et de la valise deux uniques chemises, couvertes d'adroites reprises et de morceaux savamment dissimulés, mais dont le tissu était des plus doux et des plus fins ; un nécessaire de toilette aux flacons en mauvais état, mais fermés par des bouchons d'argent et dont l'un contenait ce parfum

de Chypre alors à la mode ; puis, plusieurs jeux de cartes à tranches dorées, mais fatiguées par l'usage ; un vieil uniforme d'officier du hussards,portant encore vaguement la marque des points des passementeries d'or depuis longtemps enlevées, qui devait être utilisé comme veste du matin. De chaussures, nulle trace : l'étranger ne possédait évidemment que la paire de bottes à moitié usées qu'il avait aux pieds, mais sur laquelle une rapide inspection fit voir le nom d'une des premières maisons de Vienne

La trouvaille la plus importante, déterrée dans le dernier coin de la vieille valise, fut une grosse bague d'or ornée d'une agate superbe, sur laquelle était gravé un écusson surmonté d'une couronne à neuf pointes. Il y avait bien neuf pointes ! Elles furent comptées et recomptées nombre de fois par chacun des trois hommes qui, la bague posée sur la table après avoir longtemps passé de main en main, tombèrent en arrêt devant le bijou révélateur qu'ils couvèrent de regards à la fois surpris et méfiants.

"Cela semblerait indiquer, — avait dit le notaire, — en supposant, bien entendu, que cette bague eût été sa propriété, que c'était un comte."

Nouvelle pause générale.

—Êtes-vous bien sûr, monsieur Prell,—demanda timidement le prêtre au bout d'une minute, — que les comtes seuls aient droit à la couronne à neuf pointes ?

— Cinq pour la noblesse, sept pour un baron, neuf pour un comte, — répondit péremptoirement le tabellion.

— Un comte.... avec une seule paire de bottes ! Cela se peut donc ? — demanda l'aubergiste avec un grave mouvement de tête.

— Il y a des comtes de toutes catégories, — trancha le notaire, d'un ton d'autorité qu'il était loin d'avoir en la matière, mais dont il ne voulait pas que doutassent ses compagnons. — D'ailleurs, — ajouta-t-il prudemment, — j'ai dit : "En supposant que cette bague appartînt à votre voyageur". Sa fille, qui, à l'enquête, a donné les simples noms d'Emile Eldringen éclaircira ce point. Du reste....

Le notaire s'empara soudain de quelques paquets de papiers.

—Du reste, nous n'aurons pas besoin d'attendre le retour de Mlle Eldringen, voici les papiers ; nous allons trouver sans doute ce que nous voulons savoir.

D'un doigt rapide, il dénoua un léger ruban jaune et ouvrit un paquet de lettres de dates anciennes et récentes. La plupart étaient écrites en une langue étrangère. Heureusement des caractères allemands, se révélant tout à coup aux yeux du notaire, tirèrent de perplexité le trio. Soudain, le petit homme sursauta, gazouilla une formule triomphale. La suscription d'une lettre portait : "Au comte Eldringen". Cette lettre commençait ainsi :

" Au risque d'être importun, je me vois obligé de vous
" prier de ne plus apporter de retard au remboursement
" de la somme de six cents florins que vous m'avez
" empruntée l'automne dernier.... "

Une deuxième lettre, aggravée d'une signature éminemment juive et d'un énoncé de florins beaucoup plus important, était de teneur presque identique. D'autres missives encore, émanant de créanciers mécontents et toutes de dates récentes, avaient le même but.

—De tout ceci il appert, — dit M. Prell, étudiant ses paroles, pour les rendre conformes aux égards imposés par un authentique blason, — qu'il semble n'y avoir pas lieu de conserver plus de doutes au sujet du titre qu'à celui des.... embarras du défunt.

Le visage vermeil de l'aubergiste avait pris une expression inquiète ; mentalement il additionnait les prix de vente possibles des objets étalés sur la table.

—Mais la jeune fille, la.... la comtesse doit avoir de de l'argent comptant.

— Probablement. D'ailleurs les gens civilisés ne voyagent pas commes les colimaçons en portant tous leurs biens sur leur dos. Il est évident que ce comte paraît être décédé dans une position embarrassée, mais, de là à supposer.... Du reste, sa fille nous apprendra. .. La voici.... enfin !

Le notaire ne fit qu'un saut de sa chaise à la porte qui venait de s'ouvrir, poussée par la main d'une grande jeune fille pâle qui s'arrêta nette à la vue des trois hommes. Gauchement se consultant du regard, tout interloqués par l'acte de civil empressement du notaire, le curé et l'aubergiste se décidèrent à se lever.

La jeune fille fit quelques pas dans la chambre. C'était une superbe personne, grande, large d'épaules, au buste harmonieusement développé Malgré son air hagard, résultat de sa grande souffrance morale, malgré la lassitude empreinte sur ses traits et ses yeux gonflés et rougis par les larmes, son visage conservait une beauté de lignes à laquelle jusque-là les trois hommes n'avaient pas songé à faire attention, et qui, vue dans ce cadre et à ce moment, les impressionna. Ils eurent la sensation du caractère particulier de ces lignes à la fois pures et presque trop fortes, de ce front blanc où se glissait l'esquisse de pénibles sillons, de ses lèvres trop naturellement et sévèrement closes pour ne pas dire un angoisse plus ancienne que la récente douleur de ces derniers jours

Était-elle très jeune ? L'absence d'expression juvénile sur le visage, de timidité incertaine dans le regard semblait dire non, alors que l'examen moins attentif de l'ensemble répondait nettement oui. Elle semblait une jeune fille qui aurait reçu et vaillamment supporté une leçon de vie au-dessus de son âge. Le port de la tête bravait le destin et l'énergique fixité de son regard était l'indice d'une force d'âme peu commune Il y avait du défi dans sa prunelle encore noyée de larmes. Incontestablement, ses yeux étaient beaux. D'un gris clair très franc, ils étaient comme ourlés d'un mince disque noir, visible seulement en pleine lumière, qui en avivait singulièrement l'éclat et les faisant croire plus foncés qu'ils n'étaient réellement. Les sourcils, presque droits, étaient du plus beau noir ; châtain très foncé, les cheveux épais et souples qu'elle portait lourdement noués sur le cou. Enfin, sa main, qui tenait le chapeau déjà enlevé de sa tête endolorie, était de forme aristocratique, mais d'épiderme révélateur des travaux matériels, impuissants jusqu'alors à la déformer.

MMD DE LONGGARDE.

(*A suivre.*)

## Les Astres

Dans l'immense désert, sous les couches brunies
Du grand chaos qui semble insoumis aux destins,
Ils *s'allument* pour luire aux portes infinies.
Et laisser contempler les temps aux séraphins....

Vers leurs marges d'éther qui leur a dit d'éclore
Lorsque tout reposait dans l'ombre du néant ?
Qui les sema, parfaits principes de l'aurore,
Sur des pans de nuit vaste en le lointain béant ?

Diamants renaissants aux voûtes éternelles,
Reposoirs des Esprits vers l'insondable lieu,
Flamme vraie et sublime aux saiute-étincelles,
Astres des Uuivers, vous illuminez Dieu !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Montréal.

## "Les Canadiens-français et l'Empire Britannique"

QUAND le député de Labelle se faisait accuser de trahison par ses collègues anglais de la Chambre des Communes, on ne prévoyait pas que deux ans plus tard, la presse anglaise des deux continents se chargerait elle-même de propager ses vues anti-impérialistes. Le calme s'étant fait dans notre monde politique, le personnalité de M. Bourassa apparait sous son véritable jour : sincère, studieuse, libérale dans le meilleur sens du mot, clairvoyante et bonne. Et nous pourrions ajouter "modeste," puisque, la tourmente passée, le député de Labelle est volontairement rentré dans la pénombre pour ne demander qu'à l'étude et au travail la satisfaction de ses énergies, contre l'attente d'admirateurs enthousiastes qui lui confiaient déjà, dans leurs rêves, la formation d'un parti nationaliste canadien.

Depuis deux ans, M. Bourassa s'est appliqué à éclairer l'opinion anglaise sur les véritables sentiments de ses compatriotes. A peine réélu député de Labelle, dans l'automne de 1900, il allait recueillir en Angleterre les matériaux de son ouvrage sur "la Grande Bretagne et le Canada," qu'il a publié dans les deux langues et qui a eu dans la presse canadienne un retentissement considérable. L'été dernier, il publiait dans la *Monthly Review*, de Londres, une série d'articles sur le même sujet, "pensés et écrits en anglais" et où il montre les motifs de notre opposition à tout resserrement du lien colonial. Ce sont ces articles que la *Nouvelle-France* a publiés, depuis, en français, et qui viennent de paraître en brochure, d'abord en anglais puis en français, pour l'édification du public trop nombreux, qui a été accoutumé de voir dans le député de Labelle une espèce de démagogue anglophobe.

Ce qui frappe, dans ces articles, c'est d'abord leur modération, puis leur inexorable logique et leur belle franchise. L'auteur, dans une préface où il réfute les objections que lui ont faites certains journaux canadiens, a lui-même résumé ses arguments à peu près comme il suit : La protection armée que nous donne l'Angleterre est plus que compensée par les attaques auxquelles la politique anglaise nous expose de la part des Etats-Unis Sa protection diplomatique est une légende qui disparaît à l'étude des divers traités anglo-américains, où les intérêts canadiens ont été invariablement sacrifiés. Nous ne devons pas non plus à la mère-patrie la liberté, qu'elle nous a accordée de force : les diverses constitutions octroyées au Canada depuis 1763 étaient toutes plus ou moins destinées à détruire l'influence canadienne-française. Malgré tout cela, nous sommes satisfaits du régime actuel et ne désirons pas l'annexion aux Etats-Unis, mais toute tentative que ferait l'Angleterre pour modifier ce régime dans le sens de ses propres intérêts provoquerait un mouvement annexionniste irrésistible.

Certains ont nié à M. Bourassa le droit de parler au public anglais au nom de ses compatriotes. Il nous semble cependant que, dans la *Monthly Review* du moins, il a fidèlement rendu leurs sentiments.

O. ASSELIN.

P. S.—La brochure intitulée "Les Canadiens-français et l'Empire britannique," sort des presses de M. S. A. Demers, 30 rue de la Fabrique, Québec.

## Le Colibri

C'ÉTAIT aux temps anciens où j'avais un dispensaire à Montmartre.

Il ne faut pas que ce mot ambitieux éveille en vous l'idée d'une organisation hospitalière. Un cabinet de consultation, une salle d'attente, voilà l'installation rudimentaire que je mettais à la disposition du public. Il venait des malades. C'était un lamentable défilé de toutes les misères humaines.

J'ai vu là, dans l'espace de quelques années, tout ce qu'on peut voir des infirmités, des souffrances d'en bas. Car souvent il fallait bien rendre à domicile la visite reçue au dispensaire. C'étaient de pénibles corvées, ces courses dans les pires quartiers de la Butte, ces séjours pourtant si rapides dans les cellules malsaines de ces ruches empestées où s'entassent, sous les miasmes de tous les détritus, tant de familles ouvrières qui ne quittent les germes de mort de l'atelier que pour l'infection de l'affreux logis.

Je me plaignais de passer là. Que dire de ceux qui y vivaient ? Les uns venaient au monde. D'autres mouraient. La souffrance et la joie, la haine et l'amour tissaient là, comme ailleurs, la trame de la vie.

Moins d'égoïsme peut-être, parce qu'on s'y entendait crier de plus près. Les riches compatiraient s'ils avaient l'émotion de la misère vue, touchée du doigt. Mais ils vivent entre eux, et Rothschild, qui croit naïvement faire acte de bonté quand il envoie vingt mille francs à l'Assistance publique, ne sait pas qu'avec quelques louis donnés à propos, de sa main, il mettrait plus de joie dans son cœur, et dans celui des frères vaincus dont la défaite condamne son triomphe. C'est dans une de ces courses à travers Montmartre que je connus le Colibri.

J'ai perdu son autre nom après trente années. Mais je retrouve d'une vision très intense, un enfant de quatre ans, tout rose, dans un ébouriffement de cheveux fins et pâles où tous les souffles de l'air mettaient des farandoles. Deux grands yeux bruns éclairaient d'une flamme étonnée la transparence nacrée d'une petite face mutine tout en rires. Tendre et délicate merveille, devant laquelle s'affolaient les parents. De son esprit, de ses ruses, de ses réponses, c'était à qui des deux conteraient cent histoires.

Une attaque de faux croup m'amena le père chez moi, une nuit de janvier. Je vis un homme décomposé, hagard, qui pour tout propos me dit : "Vous me reconnaissez bien : nous nous sommes rencontrés l'an dernier dans la politique. Mon petit va mourir, dépêchez-vous." Je ne le reconnaissais pas du tout, mais qu'importe ! de folles objurgations au cocher précipitèrent

une course échevelée dans la nuit, et bientôt je pus dire la parole attendue. Ce fut une réaction de délire. Homme, femme encore tout convulsés de l'affreuse étreinte de mort, incohérents, gesticulaient, pleuraient, riaient à l'idée de la vie subitement reconquise. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, je devins subitement pour eux le vieil ami de vingt ans

J'eus beau dire, rien n'y fit, je fus sacré Dieu. Je revins le lendemain, et, plus tard, je reçus de nombreuses visites à mon tour. C'était la plus belle et la plus heureuse famille. L'homme était comptable chez un entrepreneur, la femme vaquait au ménage. Ils vivaient dans l'aisance, parlant fièrement de leurs économies et d'un petit bien qu'ils avaient au pays. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient : c'était tout leur secret.

A les voir, lui si résolu, elle si tendre et si vaillante, couver de passion leur petit Colibri, le plus désespéré sceptique eût reflété pour un temps quelque chose de l'infinie joie de vivre.

Comment deviner que les mouvements de la vie ne permettent pas de fixer le bonheur ?

Comment soupçonner que cette complète félicité d'amour est fragile autant qu'exquise, et veut sa cruelle compensation de douleurs.

Ils ne s'en souvenaient déjà plus. C'était la plénitude de la vie heureuse.

Au square où jouait l'enfant, dans la petite chambre d'une propreté coquette, que de parties entre la jeune maman blanche et blonde et le petit Colibri, répondant par des cris aigus et des battements d'ailes aux grognements du méchant loup qui, sous prétexte de le mordre le couvrait de baisers. Le grand jeu, c'était la chanson du colibri. Il s'agissait du petit oiseau qui veut trop tôt quitter son nid, malgré les avis de ses parents, et qu'une déplorable culbute punit de son imprudence.

Je n'ai retenu que le refrain :

C'est le petit colibri<br>
Qui voudrait quitter sa mère<br>
C'est le petit colibri<br>
Qui s'envole de son nid<br>
Oui<br>
Le colibri !

Pour n'être point Lamartinienne, cette poésie n'en avait pas moins un merveilleux effet de gaieté sur l'heureuse famille. Le soir, quand l'enfant dévêtu se livrait aux bruyants éclats qui souvent à cet âge, précèdent la brusque tombée du sommeil, la chanson du colibri donnait prétexte à mille inventions de poursuites et de batailles se terminant en chatouilles, en caresses, en embrassements fondus Au refrain suspendu sur le mot oui, le doigt maternel s'avançait menaçant vers la petite gorge tressaillante, et c'était une tempête de mains qui se débattent dans les rires et dans les cris. Il n'en faut pas davantage pour faire trois heureux. Que n'arrêtons-nous le temps au passage ?

Un jour, je vis arriver la maman sérieuse. Elle n'était pas inquiète Mais le Colibri n'avait pas ri depuis deux jours. Il n'avait pas voulu quitter le lit ce matin-là. Il se plaignait vaguement. Ce ne serait rien puisque j'étais là

Hélas ! je n'eus pas plus tôt touché le petit ventre endolori que j'eus la révélation de l'horreur. Je dis ce seul mot : " Je vais revenir," et je courus chez un de mes maîtres, grand cœur que ni la haute science ni la riche clientèle n'ont jamais pu distraire de ses devoirs de bonté. Le diagnostic fut tel que je l'avais prévu. Le pronostic : la mort... " à moins d'un miracle," dit l'homme qui, faisant tous les jours des miracles, savait ce qu'il en faut penser.

Trois jours durant, face blême et rigide, sans mouvements, sans voix, sans larmes, deux automates, penchés sur l'enfant, regardèrent la vie lentement disparaître. A chaque nouveau ravin creusé par la sinistre faulx dans le petit masque bleuissant, apparaissait la correspondante blessure au visage désespéré des deux autres agonisants. De vrai, tous trois mouraient ensemble. Seulement les deux maudits qu'épargnait lâchement le mal, étaient comme figés dans la terreur de survivre.

Parfois l'un d'eux prenait ma main, disant : " Puisque vous l'avez sauvé, ce n'est pas pour nous le tuer maintenant. Il a sûrement quelque chose à faire. Quoi ? " Et le silence lourdement retombait, coupé de l'effort haletant de la petite vie mourante.

Enfin comme l'aube venait sur nous, la grande nuit de toujours fondit victorieusement sur sa proie. Et voilà qu'au seuil de l'éternel sommeil, l'enfant terrassé, mais lucide, fut étrangement pris du désir de se coucher dans la tombe au rythme ami du chant qui le mettait au berceau. Une dernière lueur brilla dans les yeux glauques, et les lèvres blanches distinctement murmurèrent : " Le colibri." Sursautant, convulsés, les misérables parents, heurtant des regards fous, subitement comprirent. Le petit réclamait sa chanson. Déjà il avait attendu. Le geste fébrile faisait signe qu'il fallait se hâter. " Le colibri, je veux le colibri," dit un dernier souffle de voix, et la petite main saccadée impérieusement commandait : " chantez donc, vous qui ne mourez pas encore."

Le père s'abattit comme une masse, se tordant sur le plancher. La femme, alors, dans un raidissement suprême, la face blafarde, labourée de trous noirs, les yeux poignardant le vide, se leva pour l'action sublime que désertait la lâcheté virile. La mère héroïque chanta. Elle chanta le colibri qui s'envole, rauque, étranglée, tenant dans ses deux mains les petites mains glacées.

C'est le petit colibri<br>
Qui voudrait quitter sa mère<br>
C'est le petit colibri<br>
Qui s'envole de son nid.

Oh, martyres qui vous livrâtes aux bêtes en paiement de l'éternelle félicité promise, qu'est-ce que votre supplice auprès d'une pareille torture ?

Grimace de mort ou sourire le colibri avait payé sa dette de douleur. La mère chantait toujours, incapable de se reprendre. Je la touchai du doigt. Elle s'effondra comme frappée d'une massue. Alors enfin elle pu crier, sangloter, pleurer. Ainsi la vie reconquit sa victime.

L'histoire n'a pas de dénouement.

Des possibilités de joies, des nécessités de douleurs et la paix : tel est le cycle qui, toujours recommence.

Ma vue devint odieuse à ce deuil. Je le compris, ne pouvant moi-même sans souffrance aiguë, regarder ces deux suppliciés survivants Ils me fuyaient. Je leur dis mentalement adieu.

Où sont-ils ? Pleurent-ils toujours ? La jeunesse a des baumes pour toutes les blessures. Parfois je les rêve heureux. Un autre colibri a fait peut-être ce miracle.

(Ces pages exquises sont l'œuvre d'un mé decin.)

# ❋ PAGE DES ENFANTS ❋

## Le perce-neige

(Pour les petites lectrices de TANTE NINETTE)

Quelle est cette fleur que la bise
Incline sur le sol glacé,
Don de Flore aux frimas laissé,
Diamant, d'une forme exquise,
De cristal, de nacre enchassé?...

C'est le gracieux perce-neige,
Frêle, tremblant ; mais fier et beau.
Sa corolle regarde en haut
Et le Ciel clément le protège
Comme il veille sur tout berceau.

De là, lui vient cette vaillance
De croître, alors que rien ne naît,
Et de chanter quand tout se tait,
Les bienfaits de la Providence
Que souvent l'homme méconnait.

BELLA.

Montréal, Février, 1903.

## Causerie

JE ne vous demanderai pas, petits amis, d'où vient cette appellation d'Amérique donnée au continent que nous habitons. La géographie et l'histoire vous ont appris, n'est-ce-pas, que nous le devons à Améric Vespuce, le navigateur florentin, qui, suivant l'exemple de son illustre devancier, Christophe Colomb, a porté le goût des expéditions lointaines jusqu'aux confins du Nouveau Monde.

Contrairement à l'opinion assez généralement établie, Améric Vespuce, a été entièrement étranger à l'application de son nom aux terres nouvellement découvertes par Colomb. Rien chez lui n'eût pu faire supposer qu'il passerait à la postérité ; ses talents de géographe, de même que son inclination prononcée pour les voyages, n'auraient point suffi pour l'élever au-dessus de ses contemporains. Seul, un concours de circonstances heureuses lui a tenu lieu de génie.

Ajoutons encore la narration écrite et publiée de ses voyages outre-mer, la première du genre, et qui excita au plus haut point, l'intérêt et la curiosité d'un public anxieux d'apprendre quelque chose sur le pays récemment découvert. Le géographe n'aurait-il que le seul mérite d'avoir fait le premier un rapport circonstancié de son exploration américaine que, déjà, il se fut acquis des droits à notre souvenir.

Améric Vespuce naquit à Florence en Italie, au mois de mars de l'année 1451. Son père était notaire, et son oncle, qui avait été en même temps son professeur, appartenait à l'ordre illustre des dominicains. A seize ans, le jeune homme entrait à l'emploi des Médecis dont la maison de commerce à Florence était alors très puissante Après quelque temps, on lui confiait des postes importants et, plus tard, Lorenzo de Médecis le dépêcha en Espagne dans l'intérêt de la maison. Ce fut alors qu'il connut, à Séville, celui dont le nom était dans toutes les bouches : Christophe Colomb. Les deux Italiens eurent bientôt formé des liens d'amitié et l'agent des Médecis fut alors à jamais voué aux aventures nautiques.

A cette époque, les découvertes de terres nouvelles passionnaient les esprits et c'était chose ordinaire de voir les flottes s'en allant à toutes voiles vers les mers de l'Ouest.

Après avoir fait partie d'une expédition comme pilote et géographe, Améric Vespuce, alors au service du roi du Portugal, résolut de tenter la fortune à ton tour et commanda en 1501, une caravelle en route pour le Brésil, qu'il désigna sous le nom de : "Pays des Perroquets".

Améric Vespuce fit un deuxième voyage, puis un troisième voyage, au cours duquel il écrivit ces lettres qui devaient donner à son nom plus de publicité. Les religieux du monastère de St-Die, France, les traduisirent en latin, et bientôt René, duc de Lorraine, en recevait une édition en langue française. Ces lettres furent ensuite portées à la connaissance d'un géographe viennois, qui en fit mention en donnant au Continent Occidental le nom de " Terre d'Améric."

Peu de temps après, les cartes géographiques apposaient à cette partie du Nouveau - Monde le mot " Amérique," qui s'étendit bientôt au continent tout entier.

Vespuce n'eut jamais, dit-on, l'intention de dérober à Christophe Colomb l'honneur de sa découverte ; les circonstances l'ont favorisé, et la publication de ses lettres, jointe à la suggestion du géographe de Vienne, ont mis la dernière main à l'œuvre dont s'empara la renommée.

Entre temps, Améric Vespuce était retourné en Espagne et reçut du roi Ferdinand, en qualité de pilote supérieur, de riches appointements.

Il mourut à Séville en 1512.

***

Un nouveau correspondant, Roger X, de Montréal, âgé de 14 ans, donnant beaucoup, comme on va le voir, et promettant de même, me fait parvenir la réponse suivante à cette question-ci :

" Dans quel mois les femmes parlent-elles le moins ?"

" Ça devrait être février, écrit-il, puisque ce mois a moins de jours ; cependant, moi je suis d'avis qu'avec les femmes il n'y a jamais rien de perdu et qu'elles savent reprendre avec avantage dans le mois de mars ce qu'elles ont manqué en février."

Si jeune, et pourtant si vieux !.. ... C'est bien à toi, galant neveu, qu'on pourrait appliquer ces vers trop connus :

A toute âme bien née,
La valeur n'attend pas le nombre des années !

TANTE NINETTE.

## Souvenir de la première neige

(*Pour tante Ninette*)

C'ÉTAIT en novembre dernier, le 26, je crois.

—Il neigera, dit mon frère, le baromètre le promet, et les astronomes prédisent la neige.

En effet, le ciel s'obscurcit, le froid devient moins intense, et le vent chasse du ciel des flocons blancs qui, comme aujourd'hui, tourbillonnent dans l'espace, et viennent ensuite blanchir les maisons, les arbres, les passants.

Au réveil de l'enfant tout est blanc. Oh ! que de parties, que de bonheur se propose-il déjà ! Il a revêtu ses chauds habits et le voilà parti, se roulant sur cette nappe blanche qui lui semble nouvelle, car il y a des mois qu'il ne l'a vue !

Après cette belle journée, en rentrant, il sent ses membres engourdis par le froid, malgré son épais manteau ; alors, bien vite près de l'âtre, il se réchauffe et, tout en tendant aux flammes ses mains rougies, il raconte aux siens, la figure joyeuse, le bon-

# PAGE DES ENFANTS

heur qu'on éprouve à la vue de la "première neige".

Mais cet heureux enfant a-t-il songé aux pauvres du même âge que lui, qui, d'une manière bien différente, ont vu tomber la première neige?... Oh! pour eux c'est la misère, les chagrins, la douleur...

Hier il faisait froid, c'est vrai; mais aujourd'hui, la rude saison a vraiment commencé, car, si la neige, pour les heureux de ce monde apporte le bonheur, pour le malheureux elle a la souffrance!

Mais, comme toute chose aussi, toute chose triste ou gaie, la neige disparaîtra. Un chaud soleil viendra fondre les bonshommes et les châteaux fragiles qui s'en iront en maints petits ruisseaux; les arbres, dépouillés de leurs feuilles, se couvriront de petites fleurs blanches, la terre redeviendra verte, les oiseaux, chassés par la froidure, rentreront en troupes joyeuses saluer le retour du beau printemps.

On verra toute la nature changée; elle ne sera plus pour le pauvre pleine de tristesse; pour le malheureux comme pour le riche, cette fois elle apportera le bonheur!... LOULOU B.

## Correspondance

Montréal 8 Janvier 1903

Madame Françoise et tante Ninette

Je vous souhaite une bonne et heureuse année boucoup de seucces dans votre grandre entreprise, j'aurais voulut vous écrire plustot mais j'ai eu la picotte vollante j'ai été bien malade jaurais bien aimer prandre part a votre concour mais mamame navait pas le temps il fallait magasiner j'en ai parler a papape il a lever les épaules et il a dit Ah les femeines je n'ai pas bien conprit ce qui voulais dire j'ai eu beaucoup detrennes, jaurais bien aimer a avoir un tambour et une trompette papape me dit que ces cadeaux étais confisquer a cause des droits je pense que c'est lui qui a fait son officier de douane, Pardonnez moi d'être aussi long inclus $1.00 pour les derniers 6 mois d'abonnement a votre journal, quand je me suis abonner au mois davril javais 5 ans aujourd'hui j'ai 6 ans, on a bien de raison dire que le temps passe vite j'ai bien hâte detre mieux pour aller vous faire visite mais c'est ne sera avant un mois. J'espère que votre prochain concour n'aura pas lieu dans le mois du magasinage mamame n'aura pas d'excuse cette fois.

Votre petit abonner

Pap III.

(Six ans.)

---

## LES JEUX D'ESPRIT

**Beautés de la prononciation française:**

(Pour mes jeunes savants et savantes)

Nous *portions* nos *portions*.

Les poules du *couvent couvent*.

Mes *fils* ont cassé mes *fils*.

Il *est* de *l'Est*.

Il *convient* qu'ils *convient* leurs amis.

Je *vis* ces *vis*.

Nous *exceptions* ces *exceptions*.

Cet homme est *fier*; peut-on s'y *fier*?

Nous *éditions* de belles *éditions*.

Nous *relations* ces *relations* intéressantes.

Je suis *content* qu'ils *content* cette histoire.

Les cuisinières *excellent* à faire ce plat *excellent*.

Les poissons *affluent* dans l'*affluent* de la rivière.

Nous *objections* beaucoup de choses contre vos *objections*.

Ils *résident* à Tunis chez le *résident* général.

Vos *intentions* sont que nous *intentions* ce procès.

Ces dames se *parent* de fleurs pour leur *parent*.

(Expliquez la signification des mots dont l'orthographe est la même, et nommez les parties du discours auxquels ils appartiennent.)

**Charade**

Dans mon premier on cuit le pain;
Mon second se chante en musique,
Mon tout insecte assez vilain,
Mais travailleur assez pratique,
Aux avares est comparé
Fort injustement à mon gré.

**Histoire Sainte**

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qui était Samson? Donnez quelques détails sur sa vie.

## Solution des Jeux d'Esprit

**Charade amusante**

(Pour mes neveux exclusivement.)

Dans quel mois les femmes parlent-elles le moins?

*Rép.* Le mois de février parce qu'il n'a que 28 jours.

*Ont répondu:* Paul Lalonde, Esperantisto, Montréal; Rosette Guy, Québec; Maurice Beauset, Ottawa; Roch Montbriant, Montréal, Amédée Demers, élève des cours de Mlle Lanctôt, Chs. Paul et Symé.

**Charade**

Quels moutons mangent le plus, les blancs ou les noirs?

*Rép.* Les moutons blancs parce qu'ils sont en plus grand nombre que les moutons noirs.

*Ont bien répondu:* Rosette Guy, Québec; Fanny Maurault, Montréal; Jeanne Hamel, Ste-Marie, Beauce; Maurice Beauset, Ottawa, Chs. Paul et Symé.

**Histoire du Canada**

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Quand les deux Canadas furent-ils réunis, sous quel gouverneur et quelles furent les principales dispositions de l'Acte d'Union?

*Rép.* Les deux Canadas furent réunis en février 1841, sous Lord Sydenham, gouverneur à cette époque.

Les dispositions de cet acte furent l'établissement d'un gouvernement responsable. Chaque province devait être représentée par 62 membres dont 40 élus par le peuple, et 20 par la Couronne. L'Acte d'Union prit naissance sous le gouvernement de Lord Durham, en 1838, mais ne fut mis en vigueur qu'en l'année 1841.

*Ont bien répondu:* Maurice Beauset, Ottawa; Fanny Maurault, Couvent de Jésus-Marie, Périférigérilérimini, Montréal; Juliette St-Pierre, Suzanne, Cécile Hudon, Juliette Guertin, Cécile Brault, Montréal, élèves des cours de Mlle Lanctôt, Rosaria Lamontagne, Rita Mount, Berthe Tétreault, académie Ste Marie.

**Question de géographie**

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qu'entendez-vous par provinces maritimes? Nommez-les.

*Rép.* Les provinces maritimes sont celles qui sont situées sur le bord de la mer.

Les voici: Le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, y compris l'Ile du Cap-Breton et l'Ile du Prince-Edouard.

*Ont donné de bonnes réponses:* Jeanne Hamel, Ste-Marie de Beauce; Ninette et Paul Lalonde, Montréal, Chs. Paul et Symé.

## Bloc-Notes

Je trouve absolument amusant de lire quelques courriers de la campagne, tels que les publient, de temps en temps, nos grands quotidiens. Les nouvelles des paroisses, les mariages, les naissances et les décès y sont données de la façon la plus désopilante du monde. Ainsi, j'ai gardé soigneusement parmi mes extraits de journaux l'avis de la naissance suivante :

"Mme X... en se promenant dans son jardin, a trouvé, sur une plate-bande, un gros garçon."

Voilà un endroit dangereux, et,à mon humble avis, Mme X., ferait bien de ne pas s'y promener trop souvent.

"Il y a trois mois, écrit un autre correspondant,monsieur Z., a bu un verre d'encaustique, croyant prendre un remède. *Comme les suites de cet accident sont très dangereuses, le médecin l'a presque abandonné.*" Si c'est une excuse, ce n'est, certes pas, une raison.

Dans l'énumération de cadeaux de mariage, je trouve, l'autre jour, cette perle: "Mme A., superbe plateau en argent, Mme B., magnifique théière, Mme C., *cadeau de conséquence* " J'aimerais bien à savoir, ce que peut être un cadeau de conséquence. Vous ?

Enfin, terminons, parce que c'est bien le cas de dire, que le sujet pourrait m'entraîner dans des longueurs.... Mais pas avant de mentionner l' " erreur typographique " commise dans un de ces courriers, et relevée, hier, à grands renforts de majuscules, dans le même journal qui l'avait imprimée. On avait fait dire au correspondant de Saint-P., dans la description d'une cérémonie religieuse : " notre *beau* curé," quand c'était " notre *bon* curé," qu'il fallait écrire. Pourtant si le mieux n'est pas ennemi du bien, le beau peut, ce me semble, accompagner le bon. N'importe, on s'est très excusé de cette innocente coquille, et aujourd'hui, monsieur le curé de Saint P. doit être satisfait, je l'espère : Il est bon mais il n'est pas beau. Dont acte.

***

La charité, dans notre ville, s'exerce de la façon la plus large et la plus généreuse. Je le constate chaque fois que l'on fait appel au public et dans ces banquets dits de charité, où le nombre des convives est tellement grand que les salles les plus spacieuses ne peuvent suffire à les contenir tous. Et ce sont constamment les mêmes figures que l'on y rencontre, " toujours les mêmes qui se font tuer," ce qui prouve que le dévouement est aussi magnanime que constant. Je trouve qu'on devrait le reconnaître et remercier de temps en temps. Demander c'est bon, mais un mot de reconnaissance à propos, c'est encore meilleur. Et cela n'entrave en rien l'élan donné.

***

Un correspondant m'écrivait dernièrement : " J'attendais l'appréciation que vous donneriez de la pièce du Dr Choquette, *Les Ribaud*, pour savoir ce que je devais en penser, car, votre journal est le seul qui donne une critique juste et vraiment raisonnée des artistes qui jouent à Montréal, ainsi que des pièces qu'ils interprètent."

Cette appréciation est bien de nature à faire plaisir à la directrice du Journal de Françoise, qui prend ici même occasion de dire, que le journal est une tribune libre, où l'on dira absolument ce que l'on veut, à la seule condition que ce soit ce que l'on pense. D'où il pourra arriver quelque fois que les correspondants ne reflèteront ni la pensée, ni le sentiment de la direction, mais leurs opinions seront pourtant respectées et intégralement reproduites.

***

Remerciements à Mlle Beaudoin (Gilberte) secrétaire de l'Oeuvre de la Crèche, à la Miséricorde, pour l'envoi du quatrième rapport annuel de cette institution.

***

Je recommande fortement la lecture de la nouvelle, intitulée, *Le Colibri*, qui est l'œuvre d'un médecin.

***

Une correspondante me demande s'il existe, à Montréal ou dans les autres villes du Canada, une institution où l'on traite les défauts d'articulation, tel que le bégaiement. Je n'en connais pas, mais je serais heureuse que quelque lecteur, mieux informé, renseignât ma correspondante à ce sujet.

Françoise.

---

### Le cent vingtième immortel

M. Edmond Rostand sera le cent vingtième immortel accueilli sous la coupole par M. Legouvé.

Le vénérable doyen de l'Académie française entre, en effet, le mois prochain, dans sa quarante-neuvième année d'immortalité en même temps que dans la quatre-vingt-dix-septième de son âge, et il a vu se renouveler trois fois les quarante !

Lorsqu'il entre lui-même dans leur compagnie, en 1855, les poètes s'y appelaient Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Alfred de Musset ; les autres, Sainte-Beuve, Cousin, Mérimée,Saint-Marc Girardin, Flourens, Molé, Ampère, Villemain, Nisard, Mignet, Scribes ; les orateurs, Berryer et Montalembert ; les hommes politiques, Thiers et Guizot...

M. Edmond Rostand ne déparera pas cette jolie pléïade.

---

Toutes les fois qu'au fond de sa conscience, on se sent le droit de pardonner, c'est qu'on en a le devoir.

Victor Hugo.

Le théâtre, La Gaieté, a l'intention de nous faire rire, et tant que cette gaieté sera de bon aloi, elle devra être encouragée. Ça lui permettra d'en perpétuer plus longtemps les joyeux échos, et ça distraira agréablement les spectateurs des soucis de la vie. "La Marraine de Charlie" a obtenu un franc succès, la semaine dernière.

---

## Cuisine Facile

*Fraise de veau au naturel.* — Mettez à dégorger une fraise de veau dans de l'eau tiède, faites-la blanchir ensuite à l'eau bouillante pendant un petit quart d'heure ; égouttez-la et, après l'avoir épluchée, faites la cuire dans de l'eau avec un morceau de beurre manié de farine. sel, poivre, oignons, carottes, panais, bouquet de persil, ciboule, ail, clous de girofle ; quand elle est cuite, retirez-la ; réduisez la cuisson ; passez-la, ajoutez-y des cornichons et un filet de vinaigre, et servez avec la fraise cette sauce dans une soupière.

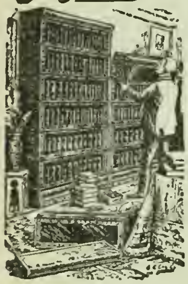
*Rognons de cochon sautés au vin* — Emincez vos rognons de cochon, mettez-les dans une casserole sur un feu ardent, avec un morceau de beurre, sel, poivre, persil, petits oignons et échalottes hachés bien menu ; sautez votre émincé sans relache, afin qu'il ne s'attache pas. Lorsque vos rognons sont réduits, ajoutez un peu de farine que vous remuez, avec votre émincé ; versez ensuite un verre de vin blanc ; retournez sans laisser bouillir et servez.

*Pommes flambantes.* — Prenez de moyennes pommes, une ou deux par personne ; faites les cuire dans de l'eau sucrée avec cannelle ou zeste d'orange ou de citron, mais veillez à ce qu'elles ne s'écrasent pas ; retirez-les l'une après l'autre et dressez-les en pyramide dans un plat qui aille au feu et qui puisse être présenté sur la table. Le jus dans lequel on cuit les pommes doit être laissé sur le feu pour qu'il réduise ; lorsqu'il a pris la consistance de sirop, arrosez-en les pommes ; soupoudrez-les de sucre et versez sur le tout du rhum auquel vous faites prendre feu. Les pommes devront être très chaudes, autrement *le rhum ne prendrait pas.*

---











# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



Le journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Ire ANNÉE—No 24

SAMEDI, 7 MARS, 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## Fleur séchée

(*Vers inédits au* JOURNAL DE FRANÇOISE)

*Fleur fanée en un jour, toi qui me parles d'elle,*
*Souvenir embaumé que je croyais perdu,*
*Un instant, laisse-moi de ma lèvre, éperdu,*
*T'effleurer doucement, comme un frôlement d'aile !*

*Dans la paix du missel où tu dormais, j'ai dû*
*Troubler le songe frêle où ta blanche dentelle,*
*Ainsi qu'au bleu matin de la saison nouvelle,*
*Respirait le printemps sur la terre épandu...*

*Maintenant que j'ai mis un baiser sur sa tige,*
*Retourne aux vieux feuillets jaunis, pâle vestige*
*D'un amour incompris, déjà loin, mais si pur...*

*Et reprends ton sommeil de rêve que j'envie*
*Pour oublier toujours les choses de la vie,*
*Et l'orgueil douloureux de ses beaux yeux d'azur !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1903.

---

## Causerie

M. GUILHERMY est venu, il y déjà plusieurs semaines, mais, le temps passe si vite !—m'apporter son petit livre de croquis canadiens, intitulé : *Au Hasard*, et m'a demandé de lui en dire franchement mon sentiment. La recommandation était superflue, mais elle témoignait au moins de la sincérité des dispositions de l'auteur, et j'ai lu attentivement la brochurette, afin de fournir à mon jugement toute les connaissances dont il avait besoin pour porter une opinion.

M. Guilhermy est un jeune français venu au Canada, pour apprendre l'anglais. Par parenthèse, pourquoi n'envoie-t-on pas tout de suite en Angleterre, les jeunes Français qui veulent apprendre l'idiome d'Albion ? Ce serait beaucoup plus simple, Mais, passons. En pratiquant l'étude de la langue anglaise, un peu avec son professeur, beaucoup, il me semble, auprès des jeunes misses, M. Guilhermy a fait des études de nos mœurs et il les a notées dans la série des croquis canadiens qui composent *Au Hasard*. C'est superficiel, un peu exagéré, sympathique et assez juste, en somme. Quelques canadiens ont cru s'y voir fort maltraités et s'en sont amèrement plaint. Et comme telle n'était point l'intention de l'écrivain, il en a été sincèrement désolé. Je me rends parfaitement compte de ce qui a froissé nos susceptibilités, de même que je comprends l'étonnement de M. Guilhermy d'avoir, contre sa pensée et ses intentions, blessé notre amour-propre.

La leçon, toute peu intentionnelle qu'elle est, devrait cependant nous profiter. Car c'est en copiant textuellement, trop textuellement peut-être, notre façon de parler, que l'auteur nous a prêté un air un peu ridicule, dont il serait aisé de se se défaire en soignant quelque peu notre conversation.

Je relève quelques expressions dans les dialogues des croquis canadiens :

"J'ai embarqué à Trois-Rivières."

"Ça c'est ben correct."

"C'est-y fin un peu."

"Je suis bien assez choqué moi-même" etc, etc. Comment pouvoir nier que ce sont les expressions ordinaires de la plupart des gens instruits ? Toutes les personnes qui causent de la sorte n'écrivent pas ainsi, et voilà pourquoi cela choque de lire, dans l'imprimé, un langage que nous soignerions autrement dans nos correspondances ou dans nos articles.

Mais, il n'en reste pas moins certain que nous parlons d'une façon déplorable, que nous pouvons en dire notre coulpe, puisque nous savons mieux et qu'il n'existe aucune raison pour nous empêcher de faire bien tout de suite. Voilà un des dangers de notre nationalité, danger que nous traitons trop légèrement parce qu'il semble facile à faire disparaître, et qui, malheureusement, prend chez nous la force de l'habitude. On peut juger cependant combien profondément le mal est enraciné, car lorsque nous voulons parler correctement, avec des termes choisis, nous éprouvons une certaine

hésitation dans la recherche des mots ; ce qui démontre d'une manière flagrante que le naturel n'y est pour rien.

D'abord, nous laissons tomber nos négations avec une négligence extrême. "Montez pas, donnez vous pas cette peine," et, je ne sais encore quel esprit de contradiction nous fera dire : "dérangez-vous pas, vas-y pas," quand il serait si simple de mettre le sujet avant le verbe en le faisant précéder de sa négation.

Quand au pronom *on*, qu'une femme d'esprit, à Montréal, a appelé pronom canadien,—nous lui avons voué un culte que l'instruction la meilleure ne peut parvenir à nous faire abandonner. Le sang normand, qui coule encore dans nos veines, instinctivement sans doute, nous pousse à l'adoption de ce pronom peu compromettant, mais comme cet excès de prudence ne suffit pas à nous mettre à l'abri de compromissions plus grandes et que l'on commét trop d'erreurs au nom de *on*, abandonnons-le donc au dernier rang qu'il mérite.

La Société du Parler Français peut exercer une salutaire influence dans l'œuvre de l'épuration et du perfectionnement de notre français.

Espérons qu'elle sera fortement secondée dans cette entreprise nationale ; à ce propos, j'ajouterai que les journaux quotidiens français devraient donner au *Bulletin* de cette société la publicité désirable, en en parlant plus souvent, ou en reproduisant quelques-uns de ses extraits.

Ici, il convient de parler de la singulière tactique de nos grands journaux. Quand quelqu'un a une idée bonne mais qui n'est pas la leur, ils se gardent d'en parler de peur de lui faire une réclame. Ou bien, ils se l'accaparent en se défendant d'indiquer la source de sa provenance. Et voilà comment on travaille à l'avancement des idées et comment on est aussi médiocre prochain que médiocre patriote.

Me voici bien loin du livre de M. Guilhermy ; j'y reviens pour répondre à une dernière objection.

Dans le chapitre intitulé, *Partie de raquettes*, l'auteur remarque en passant, que le chaperon de ces expéditions est souvent "une très jeune femme," toute récemment mariée. "Une seule femme mariée, ajoute-t-il, pour protéger une quinzaine de mignons petits chaperons rouges contre les attaques des vilains loups dans la forêt !... Le principe est sauf, c'est l'important."

S'il y a quelque chose de blessant pour nous, là dedans, c'est que c'est la vérité. Je n'entends pas qu'on vienne se moquer des Canadiens et même, je ne le souffrirai pas du tout. Mais que nous nous ne puissions endurer qu'on écrive les choses que nous commettons en toute désinvolture dans la vie réelle, notre susceptibilité est plus qu'exagérée. Ces "parties" de plaisir, où la chaperon est souvent la moins âgée et la moins soucieuse de son autorité, s'organisent tous les jours. Si cela ennuie que l'on en fasse très naïvement et bien peu malicieusement la remarque, il existe un moyen de la prévenir : c'est de donner des chaperons plus nombreuses et surtout beaucoup plus pénétrées du sentiment de leur responsabilité.

Je ne crois pas, par exemple, que nos jeunes canadiennes aient cette conversation de salon moitié anglaise, moitié française que leur prête M. Guilhermy, à moins qu'elles se soient chargées de compléter les leçons de son professeur d'anglais. Ce qui pourrait arriver, sans miracle ; le cœur des jeunes filles est si plein de dévouement !

Quoi qu'il en soit, il n'y a rien dans ces croquis dont on puisse s'offenser. C'est écrit avec beaucoup de jeunesse, de tendres envolées, et la bonne volonté visible d'être aimable envers ces gentilles *professeurs* que le ciel a mises sur le chemin de l'écrivain.

Nous lui devrons même les gracieuses réflexions suivantes que les mots *blondes* et *cavaliers*, dont nous nous servons constamment pour désigner les jeunes filles et leurs flirts, lui ont inspirées :

"Blondes et cavaliers ! Jolis mots qui semblent désigner quelque chose de tendre, de délicat, de galant, comme Merveilleuses et Incroyables. Ils ont quelque chose de plus doux, de plus intime, que les anciens mots de Dames et Chevaliers. Au lieu d'un chevalier partant en guerre pour défendre sa Dame, on se figure plutôt un cavalier aux genoux de sa blonde et lui murmurant de jolies phrases d'amour."

Vous pensez bien que ce n'est pas fait dans la méchante intention d'en diminuer le nombre. Blondes et Cavaliers ! c'est une adoption à faire. Et de plus, un canadianisme charmant, à ajouter à notre liste.

FRANÇOISE.

---

## Pas chic

Il y a comme une saveur attendrissante à suivre le pauvre neurasthénique qui a interpellé dans le *Rappel* sur le Festival de l'Hôpital Notre-Dame.

Remarquez qu'il ne s'agit point de l'irritation passagère d'un brave citoyen dérangé dans ses habitudes : c'est un réquisitoire incohérent opposé aux faits et gestes d'un monde entrevu de loin. Oui, certes, on ne saurait être rien moins qu'attendri, d'entendre le long soupir de soulagement que pousse ce bonhomme le dernier jour du Festival. Sans doute féru de mondanité il se sera fait un devoir d'assister aux cinq représentations. Malheureusement ainsi frotté à la grande vie il n'en trahit pas moins la sienne, la petite, en se donnant le ridicule d'essayer de dire "les jeunes filles de notre monde" sans paraître trop éloigné de ses origines.

La protestation d'un homme sincère est toujours respectable, mais il n'est pas permis de croire en la sincérité de ce patriote hystérique qui répond à notre brillante chroniqueuse, Gaétane de Montreuil, par un mensonge grossier.

Il faut laisser dire. Après tout ce brave Lambert est plus à plaindre qu'à blâmer. Sous l'invocation du chic d'autrui il a eu des choses une fausse vision. Il a pensé qu'il suffisait d'administrer méticuleusement sa redingote pour être un homme du monde, oubliant que le savoir-vivre ne s'achète ni avec un, ni même avec cinq billets de Festival.

Très chic l'idéal de la charité sur les lèvres, mais plus chic encore dans l'âme, qu'il faudrait d'abord n'avoir pas à sec.

X.

---

Il n'y a qu'une vraie bonté, celle qui ne pourrait faire autrement.

MME BARRATIN.

## La Sociabilité

[Nous nous réjouissons de pouvoir offrir à nos lectrices quelques extraits de la remarquable conférence, donnée par Mme Dandurand à la salle Karn. Nous ne craignons pas d'être contredite en affirmant que cette importante question de sociabilité n'a jamais été traitée, chez nous, avec plus de délicatesse de goût, et de sûreté de jugement ; nous en félicitons donc cordialement notre éminente collègue. Ce travail méritoire se partage en deux parties : la première –anecdotique et historique a trait à la société européenne ; la seconde se rapporte à not e pays et nous offre une ι age de souvenirs charmants sur une des petites villes les plus sociables du Canada, il y a cinquante ans.—*Notes de la Réd.*]

MON Dieu, messieurs, malgré de fermes résolutions d'impartialité prises en même temps que la plume, dès le début de cette causerie, je vois bien que je ne pourrai pas m'empêcher, sur ce terrain qui est le leur, de dire quelque bien des femmes. Je me sens presque excusable de le faire en me rappelant qu'ici même, à notre dernière séance, un savant économiste, dans une conférence sur l'Art, ne leur a rendu qu'une demi-justice. Or, à l'encontre de l'arithmétique, la justice n'admet pas la règle des fractions.

C'est donc au nom de cette dernière que je réclame. Le préjugé ou plutôt l'instinct qui répugne à accorder aux femmes leur part d'action dans le domaine intellectuel et moral détonne singulièrement dans notre monde. Ajoutons, qu'exprimée par l'un de nos frères de France, cette prévention nous afflige comme une marque d'ingratitude.

De la pureté et de l'élégance du langage, nul économiste n'empêchera qu'elles n'en aient toujours, dans la 19ième, dans le 20ième comme au 17ième siècle, été les arbitres.

C'est le purisme des femmes qui, autrefois, qualifiait "d'espèces" les gens dont la façon de s'exprimer n'était pas assez recherchée et qui rectifiait sous ce rapport les négligences de leurs commençaux les plus illustres ; telle Mlle de Lespinasse suffoquée par l'exclamation de Buffon : "Ah ! pour ce qui est de clarifier son style, c'est une autre paire de manches !" Telle encore Mme de Beauvan guérissant l'ambassadeur d'Espagne, par une simple plaisanterie, du travers de finir toutes ses phrases par : "Comprenez-vous."

Les réfractaires à leur autorité, ceux qui négligeaient de se conformer aux statuts du code social établi par elles étaient justement ces "espèces" dont la singularité offensante compromit la carrière politique, comme dans le cas de M. d'Argenson.

Aujourd'hui, plus qu'autrefois encore, c'est la mère qui élève les enfants, et les enfants parlent comme la mère sans que le contact étranger et l'influence de l'école, puissent jamais effacer complètement les traces de ses premières leçons.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand de nos jours s'assemble le conseil des sages, le refrain de leurs entretiens, confidences et doléances ne diffère guère de celui des vieillards de toutes les époques— "Ce n'est pas comme de notre temps !"

—Ma chère amie, commence une douairière, mettez vous bien dans la tête que nous radotons en rappelant la façon raisonnable dont nous étions élevés autrefois. On n'épargne rien pour nous le faire comprendre.

—Je crois bien qu'ils ont réussi à m'en convaincre, reprend une autre, car je ne prêche ni ne proteste même plus. Cependant, tout au fond, je garde bien la certitude que quoiqu'ils en disent, ces gens-là ne s'amusent pas comme nous, dans notre jeunesse.

—Ce n'est pas faute de se remuer. Ça danse et ça se divertit en carême, à présent comme en tout autre temps. Nous autres, nous nous imaginions que nous avions une âme à s uver. On ne se tracasse plus de ces choses-là...

Joignons-nous pour un moment à l'entretien de nos aînés et, si vous voulez, médisons un peu nous-mêmes—quitte à réparer généreusement plus tard...

L'héroïsme est une de ces choses dont la douceur et la commodité des temps présents rend l'usage plus rare qu'il ne l'était autrefois. On se désabitue de l'héroïsme. La politesse qui en est une forme, effraie de plus en plus, avec ses tyranniques exigences, les sybarites que nous sommes, de par la grâce des progrès de la civilisation. Politesse *versus* Civilisation—si c'est là un contre-sens, ce n'est pas ma faute...

MADAME DANDURAND.



MADAME DANDURAND

## A propos d'un critique qualifié de "myope"

JE n'ai pas l'intention de faire de réclame à ma traduction intitulée, *Etudes sur les Etats-Unis, par Matthew Arnold*, mais puisque l'un des collaborateurs du JOURNAL DE FRANÇOISE, homme absolument aimable, du reste, dans un article beaucoup trop élogieux pour l'humble traducteur, a appelé le célèbre écrivain anglais, "un critique myope," je veux indiquer ici, ce qui m'a plu et ce qui me plait dans l'ouvrage en question. Ma préface et mes notes contradictoires désignent suffisamment les points où, mon auteur et moi, nous ne sommes pas d'accord. J'expliquerai, en même temps, pourquoi j'ai traduit ces pages que Matthew Arnold n'a jamais destinées, quand il les a écrites, à prendre la forme d'un livre

Au moment où venait de paraître dans le *Nineteenth Century* de Londres, il y a déjà longtemps, la dernière des *Etudes* "La civilisation aux Etats-Unis," je lisais ce qui suit, dans une publication périodique de Philadelphie qui, par hasard, m'était tombée sous la main. "Ces quatre articles, mis en volume, constitueraient la meilleure appréciation, *the most discreminating work*, qu'on ait jamais faite sur notre pays."

J'étais en Allemagne, à cette époque, et je dénichai à la bibliothèque publique de Berlin, les quatre numéros de la revue anglaise. Je n'ai pas oublié l'impression que fit sur moi la prose du grand critique et sociologue dont je n'avais rien lu auparavant. Son étude sur le général Grant, si alerte, si piquante, d'une psychologie si sûre et si simple à la fois, fit mes délices. Quel art exquis, me disais-je, de pouvoir extraire de deux lourds volumes rédigés en un style fort décousu (*Mémoires* de Ulysses Grant), un chapitre si intéressant, si fouillé, si complet de l'histoire contemporaine. J'admirai tout dans cet article, l'allure bon enfant, ça et là innocemment caustique ; les anecdotes bien choisies, les citations des *Mémoires* habilement espacées et mettant à nu l'âme d'enfant, l'âme de jeunesse, l'âme de l'homme mûr, du généralisme américain :

Le fils d'un tanneur et cultivateur d'un Etat de l'Ouest, sorti, vers la quinzaine, d'une école élémentaire fort primitive, où il n'a guère appris qu'à lire, à écrire et quelques notions d'arithmétique, embrassant la carrière militaire – qu'il quittera plus tard pour des raisons pécuniaires – sans vocation, malgré lui. Puis, sous la poussée des circonstances, une évolution qui fait du cadet presque réfractaire, dans tous les cas, ennuyé, de l'école militaire de West Point, un général énergique, prudent, consciencieux, rempli du sentiment de sa responsabilité, entêté quand il faut l'être et "lorsqu'il a décidé quel clou il faut enfoncer, l'enfonçant jusqu'à la tête," un général qui peut être comparé à Wellington.

Ajoutez à cela le portrait dextrement enlevé du soldat américain, inférieur à d'autres comme *animal de lutte*, mais intellectuel, versatil, raisonneur et qui sait exercer, aux moments critiques, dix métiers en même temps que celui de combattants. Enfin, l'exposé du côté moral des deux guerres auxquelles Grant a pris part – la guerre du Mexique, la guerre de sécession – la première injuste et provoquée par des flibustiers, amenant la seconde qui en a été la punition ; l'influence des institutions d'un peuple sur le caractère des citoyens qui le composent, etc, etc. Non, un critique qui a groupé méthodiquement toutes ces choses en quinze pages d'un numéro de revue, n'est pas "myope."

Les réflexions que m'ont inspirées certains passages du second et du troisième article ont été, je l'avoue, moins agréables, et je comprends la rigueur de l'ardent patriote qu'est le petit-fils de notre grand historien national. Mais la colère qui s'exhale, qui se manifeste, se soulage ; et, c'est mon cas. Je crois avoir répondu victorieusement en mes notes au bas des pages, avec le secours d'alliés puissants, aux deux accusations injustes ou grotesques que M. Arnold formule contre nos frères de France.

A propos de "*Victor Hugo moitié charlatan* que les Français sont ridicules de comparer à Molière, à Shakespeare, à Gœthe," j'ai rappelé que l'on ne goûte intégralement dans la musique des vers, que celle qui est modulée dans la langue que nous avons apprise pendant notre enfance ; que, de l'avis de tous ses admirateurs le sens du rhytme était défectueux chez le fameux critique anglais et qu'il n'a pas su rendre justice aux poètes, ses compatriotes, aux Shelley, Keats, Tennyson ; enfin, j'ai cité de l'admirable Jules Lemaitre, une demi-page impartiale et pleine d'envolée qui fait justice de la boutade en question.

Quant à ce qui a trait au "culte de la lubricité" dont il a accusé les Français j'ai fait répondre le charmant écrivain anglais M. P. G. Hamerton, l'auteur de *French and English* (traduit en français par M. Labouchère). M. Hamerton qui a vécu longtemps en France, a tenu tellement à être impartial que, sous sa préface, il nous fait part des scrupules qu'il a eus, relativement au titre à donner à son livre : *English and French, French and English !* Il a opté pour le dernier, comme plus euphonique. Voici ce que je cite de lui : Je demande pardon de me répéter, mais les lecteurs fort nombreux du JOURNAL DE FRANÇOISE, ne sont pas hélas, les lecteurs très clairsemés de ma traduction d'Arnold.

"Les affirmations étranges de publicistes anonymes et irresponsables, méritent à peine notre attention mais j'ai toujours profondément regretté, que plusieurs auteurs bien connus et spécialement Matthew Arnold, aient laissé leur patriotisme se manifester par de semblables accusations. En 1885, M. Arnold a écrit sur l Amérique, un article dans le *Nineteenth Century* et a pris la peine de sortir de son sujet, pour dire que les Français sont actuellement voués au culte de la grande déesse "*La Lubricité*." C'est là un de ces racontars sur la France qui obtiennent facilement créance en Angleterre, parce qu'ils flattent le désir patriotique des Anglais de se sentir meilleurs que leurs voisins d'Outre-Manche...

"Ai-je jamais connu un Français dont on pût dire qu'il était véritablement voué au culte de la lubricité ?—Oui. J'en ai connu un absolument adonné à ce vice.... J'ai connu un cas semblable en Angleterre, également. Appliquée à ces deux hommes, l'expression de M. Arnold serait absolument juste. Mais cet état d'âme qui constitue une sorte d'insanité, de monomanie, est rare."

Sont-ils tous strictement vertueux, en France ? " continue M. Hamerton. "Non — Sont-ils tous strictement vertueux, en Angleterre ? Non." Et dans le parallèle qu'il établit plus loin, il démontre qu'il n'y a que de légères différences dans les mœurs des deux pays Seulement, dit-il, en résumé, l'Anglais a cet orgueil de vouloir être un peuple moral, et "ni les comptes-rendus des Cours de divorce, ni les témoiguages des médecins (en ce qui se rapporte, surtout, à l'armée), ni ce qu'il peut voir de ses yeux même, dans nos rues, ne le convaincra qu'il n'est pas moral." Le Français, lui, n'a pas cette prétention et s'en moque.

Ailleurs, dans la quatrième et dernière *étude*, Matthew Arnold se montre juste pour notre race, sur un point, au moins : il félicite les Américains d'imiter de plus en plus "*les Français qui sont la grande autorité dans la vie sociale et dans les bonnes manières.* Soyons indulgents ! Quel grand écrivain n'a pas eu son fanatisme particulier et ses préjugés ?

***

Il n'est pas si tendre que cela pour les Américains et il les flagelle en un style doucereux et jovial, il est vrai, mais avec de dures vérités. Il fait l'éloge de leurs institutions, rend justice à l'égalité presque parfaite qui règne chez eux et aux bons effets qu'elle produit. Lisez les pages charmantes qu'il a écrites à ce sujet, relativement aux manières des dames américaines, comparées à celles des dames de la bourgeoisie anglaise et sur le mot *esquire* dont il se moque.

A l'époque où il a écrit ces articles (1881-1888), les symptômes fatidiques qui se manifestent depuis quatre ou cinq ans dans la République, n'existaient pas ; les concussions éhontées, les scandales comme ceux du Tammany Hall, n'étaient connus que d'une minorité ; les grèves, les conflits entre le capital et le travail n'étaient que des accidents et pas, comme aujourd'hui, un état presque normal ; M. Arnold

a donc pu affirmer que le problème social aux Etats-Unis, avait été partiellement résolu. Quant au mouvement actuel d'éclectisme et de perfectionnement de l'éducation ; aux aspirations vers une vie plus haute, une conception plus affinée du bonheur ; aux tendances à s'assimiler ce qu'il y a de mieux à l'étranger, ce mouvement, ces aspirations, ces tendances ne sont bien marqnés que depuis cinq ou six ans. Matthew Arnold n'a fait que recommander à l'élite de la population américaine, de tâcher d'acheminer les masses vers un idéal plns élevé encore. Son vœu va peut-être se réaliser. En 1888, la mode était à la vantardise, dans toutes les classes "*The best in the world.*"

EDMOND DE NEVERS

(*à suivre*)

## Correspondance

*Ma chère Directrice,*

Puisque Albani est encore d'actualité, je vais vous en parler. Nous avons donc eu le bonheur de la posséder quelques jours dans notre jolie petite ville de Sherbrooke, et pour avoir contribué un peu au succès de son concert, grâce au concours de la Société de Sainte-Cécile dont je suis la présidente, j'ai eu l'honneur de recevoir madame Albani qui m'a très gracieusement offert sa photographie. Je ne sais laquelle j'aime le mieux—de la femme ou de l'artiste, elle est également grande dans les deux rôles et je considère que les Canadiennes lui doivent une dette de reconnaissance pour avoir gardé à notre pays l'honneur d'un nom intact uni à celui d'une artiste incomparable. Voulez-vous me permettre de vous raconter à quel souvenir de ma vie, la grande artiste est liée ?

La première fois que madame Albani vint à Montréal pour y donner son premier concert, dont je conserve encore précieusement le programme, il y a de cela vingt-un ans, nous demeurions à Magog, à 120 milles de votre ville sur les bords du beau lac surnommé "The Beautiful Waters", près de la montagne d'Oxford, place belle et poétique en été, mais déserte et abandonnée l'hiver. Le bruit du passage d'Albani nous était parvenus, et mon mari avait fait acheter deux des meilleures places pour aller l'entendre. Malheureusement une tempête de neige tellement forte étant survenue, toutes les communications furent bloquées, et je me trouvai dans l'impossibilité de communiquer même avec mon mari à Waterloo, qui s'y trouvait retenu avec les malles de Sa Majesté. Pendant huit jours nous avons vainement espéré que la tempête vint à se calmer. Finalement, deux jours avant le concert, deux hommes purent arriver à Magog, en raquettes, avec la malle. Sachant qu'il leur fallait repartir le lendemain, j'eus l'espoir qu'il consentirait à me laisser partir avec eux. Comme bien vous le pensez, ces hommes firent tout ce qu'ils purent pour me dissuader de les accompagner dans de si pénibles conditions, car il nous fallait faire presque cinq milles à la raquette, mais j'étais ce que je suis aujourd'hui, fraîchement canadienne, et ni la neige, ni les raquettes ne m'effrayaient. Donc, le lendemain, veille du concert, je partis avec ces deux bons voyageurs qui transportaient la malle de Magog à d'autres villages. Les chevaux nous attendaient à cinq milles Nous avions fait à peu près deux milles lorsque nous fîmes la rencontre d'une mère ourse avec ses deux petits qui passèrent assez près de nous pour que nous entendissions la respiration de l'ourse, frayant un chemin dans la neige pour elle et ses petits. On nous a dit que c'est ce qui nous a sauvés. Nous étions tous trois comme figés sur nos raquettes. Je vous assure que voir Maître Martin danser un "cake-walk" ou une valse au coin des rues, et le rencontrer loin de toute habitation, sans aucune arme pour nous défendre, donnent des sensations différentes. Je me suis cru perdue pour quelques minutes, lesquelles m'ont paru des mois, et je me disais : "Au moins, s'il faut mourir, mieux eut valu que ce fut en revenant du concert, au lieu de en s'y en allant, j'aurais du moins entendu Madame Albani." Heureusement, l'animal féroce ne parut pas s'apercevoir de notre présence. Aussitôt, l'ourse disparue, nous reprîmes notre marche à travers cette mer de neige et, rendus à l'endroit où était la voiture,—qui consistait tout simplement de deux patins mis à une boîte,—je m'entassai avec les malles, heureuse et contente.

A onze heures du soir, j'ai pu enfin rejoindre mon mari et de là me rendre à Montréal. Le soir du concert, en regardant la foule qui encombrait le Queen's Hall, en entendant la voix charmeuse de notre diva, j'oubliai, non-seulement les fatigues et les dangers de mon voyage, mais je me sentais capable de les affronter de nouveau pour le plaisir de l'entendre encore.

Tous ces petits détails sont-ils assez curieux pour vous intéresser ? Je le souhaite.

Veuillez me croire bien sincèrement,

MADAME CHS BEAUDOIN.

Sherbrooke, 22 février 1903.

## LES LANCIERS

A propos du cake-walk qui fait fureur dans tout Paris, en ce moment, sait-on d'où est venue la vogue effrenée qu'eut sous l'Empire, une autre danse, bien certainement plus gracieuse que celle-ci, le fameux quadrille des Lanciers ?

Le maître de danse, Cellarius était à cette époque un professeur à la mode et ses salons étaient chaque jour envahis par de brillantes mondaines et d'élégants cavaliers, parmi lesquels plusieurs officiers de la Garde.

Un jour que quatre d'entr'eux se trouvaient chez Cellarius, celui-ci leur dit :—"Messieurs, l'idée m'est venue de vous apprendre une danse encore inconnue et des plus gracieuses. Puis il leur expliqua les figures d un nouveau quadrille.

Enthousiasmés, les jeunes officiers s'écrièrent :

—"Il faudra la danser au prochain bal de la Cour..."

Il fut convenu que la chose serait tenue secrète, pour en faire la surprise aux Tuileries.

Les cavaliers était le baron de Randal, M. de Vaudray tous deux officiers d'artillerie, et le comte de Faramond de Mafajole et le baron de Serlay, officiers aux Guides.

Ils s'adjoignirent la baronne de Pierres, Mme Niel, Mlle de Galand et Mlle Clausel.

On répéta chez Cellarius, dans le plus grand secret, et lorsque, quelques jours après, il y eut bal aux Tuileries quatre officiers en uniforme de lancier, brun pour les uns, vert pour les autres accompagnés de quatre dames en toilettes de gala aux nuances assorties exécutèrent devant l'Empereur et l'Impératrice, avec une correction parfaite, les figures du nouveau quadrille.

Le succès fut immense. L'Impératrice demanda qu'on recommençat cette danse qui la charmait et l'applaudit avec enthousiasme.

Il n'en fallait pas davantage. Le quadrille des Lanciers était... lancé.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

( *Suite* )

I

AU regard interrogateur de la jeune fille, le notaire, d'abord intimidé par la grande allure de l'orpheline, mais vite remis à l'aise par l'examen rapide de sa toilette si peu luxueuse, expliqua l'objet de sa présence et de celle de ses deux compagnons, qui sur un signe de lui se rassirent. Puis, sans transition, il lui tendit la bague armoriée.

—Dites-moi d'abord : ce bijou appartenait-il à votre père ?

— Assurément, — répondit-elle étonnée, d'une belle voix pleine et grave.

— Alors son nom était.... du moins, son titre.... enfin il était comte Eldringen ?

— Comte Emile Eldringen, oui,—prononça-t-elle d'un air indifférent .

—Donc, votre nom, à vous, est.... ?

—Ulrique Eldringen.

—J'entends bien, mais j'ai voulu dire—et, interrogatif, il appuya sur le mot—comtesse Ulrique Eldringen ?.... Vous êtes bien.... ?

—Comtesse, oui,. .. j'ai ce malheur.

Son regard tombant en ce moment sur le lit funèbre, elle détourna la tête en frissonnant et ferma les yeux ; mais presque aussitôt, faisant un violent effort de volonté elle les rouvrit, les força à s'arrêter sur le lit, puis, lentement, les tourna de nouveau vers son interlocuteur. "Pourquoi, — demanda celui-ci, — avez-vous caché le titre de votre père à l'enquête ?

—On m'a demandé son nom, pas son titre. J'ai répondu à la question qui m'était posée et je pensais que cela était suffisant. Si j'avais été fière du titre de mon père, je l'eusse donné.

Le notaire haussa légèrement les épaules ; puis il procéda aux autres questions d'usage, auxquelles la jeune fille répondit d'un ton de plus en plus prononcé d'impatience.

—Avait-elle des frères ?

—Non.

—Des sœurs ?

—Non.

—La veuve vivait-elle ?

—Non ; elle était morte depuis bien des années.

—Vous êtes donc la seule personne ayant droit à la succession du défunt ? conclut le notaire.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

Le petit notaire en était arrivé au point où il tendait et qui intéressait tout particulièrement l'hôtelier. Il toussa plusieurs fois pour s'éclaircir la voix, lança un coup d'œil d'intelligence au maître du *Soleil d'or*, qui, l'intérêt lui mettant l'esprit en éveil, comprit sans effort, et se pencha pour mieux entendre. Puis il commença :

—Je dois appeler votre attention sur ce fait que les objets ici présents, composant le bagage du défunt, sont dans leur ensemble de si mince valeur que leur vente suffirait à peine à payer les frais d'enterrement, de maladie, et autres.... Mais il est évident que votre père possédait d'autres choses dont je vous invite à faire déclaration.

—Mon père ne possédait que le contenu de cette malle et de cette valise et les habits qu'il portait.

—Comment, aucune fortune, sous une forme quelconque ?

—Aucune fortune sous aucune forme.

—Il est impossible, pourtant, que vous n'ayez pas quelque argent comptant ?

Elle tira de sa poche un misérable porte-monnaie de cuir et en vida le contenu sur la table : en tout un peu plus de quarante florins en billet et en argent, plus quelques menues pièces de cuivre.

—Voilà,—dit-elle d'une voix nette et mordante,—tout l'argent que je possède au monde. Il suffira, je présume, à couvrir les frais des funérailles.

Cette phrase avait été dite d'un ton si âpre, si agressif même que devant ce singulier aveu de pauvreté, les trois hommes, instinctivement, reculèrent leurs chaises. Une sorte de gazouillement d'émotion glissa entre les lèvres serrées de M. Prell ; l'aubergiste passa nerveusement sa main dans ses cheveux au grand détriment de la symétrie de sa coiffure ; quand au vieux prêtre, il branla la tête d'un air de compassion et une larme de pitié se fit jour sous sa paupière ridée.

—Mon enfant,—dit-il doucement et venant poser une main hésitante sur le bras de la jeune fille,—que la pensée des frais d'enterrement ne vous tourmente pas : je puis arranger les choses de façon que la dépense incombe à la paroisse ; nous avons le droit de...."

Il s'arrêta court, sous la menace du regard qui se fixa soudain sur le sien.

—Ai-je donc tant l'air d'une mendiante que vous m'offrez l'aumône ?—interrompit Ulrique avec véhémence.—Croyez-vous que je pourrais jamais manger ni dormir si je savais que mon père repose dans la tombe de la charité ? Tout, entendez-vous bien,tout, jusqu'à la dernière obole, sera payé ! Et n'essayez pas de me tromper par un esprit de compassion qui m'offense ! Je saurais bien découvrir le prix réel des choses et payer tout, je le répète, jusqu'au dernier cierge, jusqu'au dernier bouquet de violettes ! Et ne vous inquiétez pas du reste ! Cet argent que vous voyez sur la table est-il suffisant pour acquitter les frais funéraires ? C'est là tout ce que je veux savoir.

—Largement,... largement,.... c'est plus que suffisant, balbutia le vieux prêtre en se laissant retomber sur son siège.—Mais, mon enfant, comment allez-vous vivre ?

—En travaillant,—répondit-elle d'un ton bref ; puis, se tournant vers l'aubergiste :—Vous non plus, vous n'avez rien à craindre ; vous serez payé de tout ce que je puis vous devoir. Si cet argent ne suffit pas, il y a la montre de mon père ; elle est vieille, mais l'or en est bon, je pense ; il y a, en outre ces flacons à bouchons d'argent qui rapporteront bien quelque chose, et, comme

suprême ressource, il y a la bague. Je présume que tous ces objets, sont à moi maintenant, puisque mon père n'a pas laissé d'autres héritiers,.... ou, du moins, qu'ils m'appartiendront lorsque mon affirmation sera contrôlée ?

Ces dernières paroles s'adressaient au notaire ; celui-ci toussa de nouveau, et, d'un ton aussi aigu que doctoral :

—En ce qui concerne la question d'héritage, — dit-il, il est de mon devoir de vous éclairer sur la position particulière.... et un peu singulière qui est la vôtre. La loi autrichienne reconnaît deux façons très distinctes d'entrer en possession d'un héritage : "avec réserve ou sans réserve". Quiconque se déclare héritier *sans réserve* de la fortune d'une personne décédée devient par là même responsable de toutes les dettes laissées par cette personne, et de toutes....

—Qui dit que mon père a laissé des dettes ?

Elle n'eut qu'à suivre la direction des regards des trois hommes pour apercevoir, au milieu du fouillis d'objets encombrant la table, le paquet de lettres rompu, épars. Une vive rougeur lui monta au visage. Le notaire, très gêné, sembla vouloir réduire de moitié sa taille, déjà si petite, pendant qu'il balbutiait :

—Il était impossible de parcourir ces letttres... même rapidement.... sans conclure....

—Et qui vous a donné le droit de les lire, ces lettres ?

—C'était mon devoir, je vous le jure ! Un de ces papiers pouvait être un testament ; pour être certain que quelqu'un a ou non laissé des volontés dernières, il faut bien....

—Je comprends ; cela suffit.

Elle se mordit les lèvres et ajouta :

—Vous pouvez continuer votre explication.

Le notaire, plus brièvement qu'on n'eût pu l'attendre, lui expliqua que, si elle choisissait de devenir héritière de son père "avec réserve", les dettes antérieures resteraient impayées et nul créancier n'aurait le droit de l'obséder ; elle pourrait donc recommencer une nouvelle existence, fort dénuée au début, il est vrai, mais aussi sans entraves. Dans le cas contraire, elle engagerait, non seulement le peu qu'elle possédait en ce moment, mais tout ce que, dans l'avenir, pourrait lui envoyer une fortune moins cruelle, jusqu'à concurrence du montant de tous les titres subsistant encore contre son père.

Ulrique avait écouté attentivement sans lever les yeux.

—Eh bien ? — dit-elle lorsque le notaire eut terminé, en l'enveloppant du rayonnement de ses grands yeux gris.

—Je présume,—fit celui-ci en souriant aimablement, que votre choix est fait. Croyez que ce n'est que par pure formalité que j'ai cru devoir vous indiquer les deux faces de la situation.

—Et bien ! — dit-elle avec force, — mon choix est fait.

—Cela, en effet, ne demandait pas longue réflexion ; jamais cas ne fut plus simple : quand le passif s'élève à à plusieurs milliers de florins et que l'actif n'arrive pas à beaucoup près à cent, il y aurait vraiment folie....

—Folie, dites-vous ?.... Moi, j'appelle cela honnêteté.

—Hein ?.... — fit M. Prell, — vous ne voudriez pas dire que...

—Que le nom de mon père doit rester pur de tout reproche, que l'acceptation avec réserve est un subterfuge indigne, que je me crois assez forte enfin pour assumer les responsabilités qu'il me lègue. Voilà ce que je veux dire !

—Mais quelle espérance.... quelle chance, même éloignée, avez-vous de pouvoir faire face ?.... Savez-vous ce que vous entreprenez ? — s'écria M. Prell d'un ton de sincère émoi.

Comme Ulrique se taisait, il reprit aussitôt :

—Je crains de ne pas m'être suffisamment expliqué. J'ai dit....

—Et j'ai compris, monsieur : votre petit discours était très clair et j'accepte l'entrée en possession sans réserve.

—Un instant ! Vous ne pouvez le faire que si vous êtes majeure, et il ne me paraît pas que vous ayez vingt-quatre ans.

—Je n'en ai que dix-neuf, mais je n'en suis pas moins majeure aux yeux de la loi, de par la volonté de mon père qui m'émancipa il y a un an lors de sa première attaque. Vous en trouverez la preuve parmi ces papiers.

—Quoi qu'il en soit, je vous supplie de ne pas vous engager ainsi avant d'avoir pris conseil de vos parents.

—Je n'ai pas de parents à qui je puisse demander conseil.

—De vos amis, alors. Tout le monde, plus ou moins, a des amis.

—Je n'ai pas un ami.

—Mon Dieu !.... mon Dieu !.... Mais promettez-moi de réfléchir.... Je ne vous demande que cela.

—Oui, réfléchissez, mon enfant, réfléchissez ! s'écria le vieux curé.

Dans toute cette discussion légale, il n'avait compris qu'une chose, sur la foi de M. Prell, c'est que la jeune comtesse allait commettre quelque acte qui devait être insensé, puisque tel le qualifiait l'autorité incontestée du notaire, et qu'il fallait aider à l'en empêcher. Dans sa simplicité de paysan, il trouva un argument bien fâcheux qui lui valut un nouvel éclair des yeux de la jeune fille....

—Votre père,—dit-il,—est dans la tombe, et ce que l'on dira ne peut lui nuire, tandis que vous avez toute votre vie devant vous.

Le vénérable, mais peu subtil logicien, réduit au silence, se contenta de ponctuer de quelques "réfléchissez" les exhortations moins inhabiles de l'homme de loi. Mais celui-ci en fut pour ses frais d'éloquence : Ulrique Eldringen persista dans sa résolution.

Mme de Longgarde.

(*A suivre.*)

## Clotilde de Surville

(*Etude historique*)

PAR un beau soir de printemps, en l'an 1405, les cloches d'un joli bourg du Bas-Vivarais sonnaient à toute volée annonçant aux paysans joyeux la naissance de Marguerite Eléonore Clotilde, issue du mariage de très haut et très puissant seigneur, Godefroy de Vallon et de dame Marguerite de Soligny.

Comblée des faveurs de la fortune, douée d'un physique charmant, Clotilde reçut une éducation soignée et brilla au premier rang parmi les femmes de cette époque. A dix-huit ans, elle épousa Bérenger de Surville, jeune et vaillant seigneur, qui guerroyait alors pour Charles VII.

Entourée d'une auréole poétique, Clotilde doit la conservation de sa renommée aux souvenirs romanesques et sympathiques qu'évoque toujours son nom. Rien ne saurait mieux la faire connaître que ces lignes d'un de ses admirateurs.

"La lune brille au ciel entourée des soleils de la nuit ; ses rayons se glissent mystérieux et argentés, à travers le feuillage des arbres et le buisson en fleurs. Ils peuplent la campagne d'ombres fantastiques, ils tremblotent, ils dansent sur l'herbe.

"Un doux rayon de l'astre de la nuit a pénétré entre les intervalles de la somptueuse draperie qui décore les vitraux en ogives d'un antique château, situé sur la rive où l'Ardiche roule ses belles ondes. Il luit pâle et silencieux dans la chambre de Clotilde.

"Clotilde de Surville a renvoyé ses damoiselles, et, débarrassée de ses somptueux atours, elle rêve à son époux Bérenger Il a volé au camp de Charles VII pour lui aider à conquérir son trône. Oh ! si le fer des Anglais allait l'atteindre... et sa tête décolorée s'incline. Elle écoute, retient son haleine.... puis elle marche doucement, doucement, d'un pas léger de fée... elle s'approche du berceau où repose son fils, le fils de Bérenger, écarte les voiles qui le dérobent à sa tendresse inquiète, et le contemple dans une muette et solitaire extase. Il dort... son sommeil est doux comme le sommeil des anges. "Vents, taisez-vous" !... la jeune mère joint les mains, adresse au ciel une muette prière, dépose un frais baiser sur le front insoucieux de l'enfant, le regarde, l'admire encore... puis, elle clôt les voiles, s'éloigne, et revient s'asseoir dans son fauteuil gothique, surchargé de lourdes sculptures dorées.

"Clotilde écrit... son fils s'agite. Elle s'élance vers l'innocente créature, l'emporte dans ses bras, lui sourit, le caresse, l'appelle des noms les plus gracieux et l'endort au son de tendres et naïfs verselets.

"Les blanches paupières de l'enfant sont fermées, elle reprend sa plume, et, cédant aux inspirations de son cœur, elle dit, elle écrit :

O chier enfantelet ! vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé ;
Dors, petiot, clos, amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doulx œillet par le somme oppressé.

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste un sommeil qui n'est plus fait pour moy.
Je veille pour te voir, te nourrir, te défendre ..
Amy, qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy !

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore !
Cher enfançon, mon souley, mon amour !
Te voy toujours, et veux te voir encore
Pour ce trop briefs me semblent nuict et jour.

L'immobilité de son fils l'effraye, elle lui demande un regard, un sourire :

Mon fils ! pour ung moment... ah ! revoy la lumière
Au prilx du tien, rends-moi tout mon repos ! ...

Elle l'examine, et se rassure :

Doulce erreur ! il dormait... C'est assez, je respire:
Songes légiers, flattez son doulx sommeil :

Une idée touchante la domine :

Te parle et ne m'entends... eh ! que dis-je, insensée ;
Plus n'oyrait-il quand fust moult esveillé....
Povre cher enfançon ! des filz de ta pensée
L'eschevelet n'est encore débrouillé.
Tretoux avons esté comme es toy, dans ceste heure ?
Triste rayzon que trop tost n'advieudra !
En la paix dont jouys, c'est possible, ah ! demeure ;
A tes beaux jours mesme il n'en souvieudra.

Le beffroi du château a sonné onze heures Clotilde cessa d'écrire..."

La guerre se continuait languissante Charles VII, captivé par le charme de la belle Agnès Sorel, bercé par la douce mélodie de l'adulation, laissait les Anglais envahir la France. Bérenger de Surville combattait dans Orléans que Lahire et Dunois défendaient avec l'énergie du désespoir.

Pendant l'absence de son époux, Clotilde charmait sa solitude en écrivant ses délicieux *rondels et épîtres*, dont l'exquise sensibilité, la grâce naïve, joint au parfum vieillot qu'ils exhalent, font qu'on ne les lit pas sans se sentir ému.

Bérenger ne revient pas... Clotilde s'inquiète, se désole, pendant que son fils, son doulx amy, s'ébat en liberté sur les verts gazons du parc, elle soupire une tendre et fière héroïde à l'époux absent. Un patriotisme ardent, un amour profond, les chères souvenances d'un passé enchanteur, tout ce qu'une femme peut écrire de beau et de bien, embellit cette pièce remarquable.

Bérenger est mort !

Clotilde exhale sa douleur en de touchantes élégies, sa lyre vibre avec une force nouvelle, sous l'âpre souffle du désespoir.

Restée veuve à vingt-cinq ans, possédant un grand nom, une fortune considérable, et de plus, fort jolie, Clotilde refusa les unions les plus brillantes ; il n'en tint qu'à elle de devenir princesse. Mais elle demeura fidèle au souvenir du mort.

La poésie et l'amitié séchèrent ses larmes, Clotilde adresse une épitre à sa *doulce mie* Rocca, un rondel à Loyson d'Offiat, à la Eullia de Royan. Puis elle veut enseigner à ses suivantes, l'art de bien dire ; son académie n'a d'autre toit que la voûte bleue du ciel, les sièges sont des bancs de verdure ; plusieurs filles de grands seigneurs sollicitent quand même l'honneur d'y être admises. Ce devait être gracieux spectacle que de voir ces nobles *damoiselles*, fleurs de beauté et de jeunesse s'exercer, sous la direction de la châtelaine de Surville, à parler cette chère langue de France encore au berceau, mais pleine de promesses qu'elle a si bien tenues sous la plume de Racine, Corneille, Molière, Hugo et Musset.

On a prétendu qu'une association de dix trouvères, ayant à leur tête Jacques Graie de Pistoye, avait pour *dame-maîtresse* la châtelaine de Surville. Ce qui signifie que ce poète soumettait à l'approbation de Clotilde, avant de les faire entendre dans les châteaux, les *fabliaux*, les *phlants* ou *complaintes* et les *ballades* qu'il composait. Cette assertion est pour le moins bien osée, Jacques Graie de Pistoye n'existait plus du temps de Clotilde, et il est peu probable que la belle châtelaine, dont les écrits attestent le goût raffiné et délicat, se fut astreinte à lire et à juger les récits,

pour la plupart sans valeur et grivois, de ces poètes ambulants.

Maistre Alain Chartier, qui régnait sans conteste parmi les écrivains de l'époque, ose dire dans sa *Flour de belle rhétorique*, que Clotilde n'aura jamais l'air de la cour. Elle lui adresse des *rondelets déclinatifs*, chefs-d'œuvre du genre.

Dans ces épigrammes délicieuses, supposant qu'il médite la conquête de l'Hélicon, elle lui dit avec une douce ironie :

"Ainsy comme offrirez vos œuvres pour requeste
"Au blond Phœbus, devinez voir un peu
"Ce qu'y trouva, quand on eust faict l'enqueste :
"De l'air.

La renommée de Clotilde s'étendit jusqu'à la cour. Marguerite d'Ecosse, épouse de Dauphin, admirait fort ses poésies. Cette pauvre petite reine qui disait, à vingt ans, sur son lit de mort : "Fie de la vie, qu'on ne m'en parle plus !" enviait l'existence heureuse et calme de la châtelaine de Surville. Ne pouvant posséder Clotilde à la cour, elle lui envoya une couronne de laurier artificielle embellie de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec la devise : Marguerite d'Ecosse à Marguerite d'Hélicon. Ce jour là, des larmes coulèrent des yeux de Clotilde : Pourquoi Bérenger n'est-il pas là ?

La destinée ne fut pas indulgente pour Clotilde ; l'aimante et sensible épouse de Bérenger goûta à toutes les amertumes.

Son fils, son souley, son idole, périt dans un tournoi ; Rocca, sa *doulce mie*, après avoir longtemps voyagé dans le Midi, alla finir ses jours à Venise. Eullia périt à la prise de Constantinople ; Sophie de Lyonne et Juliette de Vivarez, ses élèves bien-aimées, ensevelirent leur jeunesse dans la solitude d'un cloître, où elles trouvèrent la paix du cœur un moment troublée par les plaisirs mondains.

Héloise de Vergy, épouse de son fils, fut, dans la fleur d'une éclatante beauté, emportée par un mal subit et inconnu.

Camille, petite-fille de Clotilde, renonça à sa part de joie ici-bas pour se dévouer à l'aïeule solitaire.

Est-il peine plus grande que celle de survivre aux siens, de se survivre à soi-même, de voir s'éteindre son génie ?... Pauvre Clotilde ! Elle avait près d'un siècle, quand l'ange de la mort vint déposer son froid baiser sur ses beaux cheveux blancs.

Au moment où disparaissait cette étoile, une autre s'allumait radieuse, au Midi. C'était Clémence Isaure, la muse toulousaine.

La frêle dépouille de Clotilde fut déposée dans la tombe où depuis longtemps son fils, *son doulx amy*, l'attendait.

Un descendant de cette femme célèbre, Monsieur de Surville, fouillait en 1782, dans les archives de sa famille pour trouver certains papiers dont il avait besoin, quand il découvrit d'antiques manuscrits, les poésies de son aïeule. Il en transcrivit plus de cent morceaux.

La révolution arriva, Monsieur de Surville, partant pour l'exil, emporta les poésies transcrites, mais laissa les originaux. Sa mère plus que septuagénaire, restée seule au château, ne crut pas racheter trop cher la vie et la liberté en livrant les papiers de sa famille qu'un comité révolutionnaire réclamait impérieusement. Tout, y compris les poésies de Clotildè, devint la proie des flammes.

Revenu en France, Monsieur de Surville reconnu et arrêté au Puy en Velay, fut fusillé. Quelques heures avant sa mort, il écrivit à sa femme qu'un ami lui remettrait les manuscrits relatifs aux œuvres de Clotilde qu'il voulait donner au public.

Monsieur Vanderbourg, l'heureux possesseur des œuvres de Madame de Surville, les a publiées en 1803. Clotilde est bien le poète qui a chanté avec plus de vérité et de grâce les saintes et douces joies du foyer domestique. L'exquise sensibilité, le charme, la naïveté des poésies qui nous sont ainsi parvenues, font vivement regretter la perte de ses autres œuvres.

Je suis bien ici forcée d'avouer que quelques critiques distingués ont révoqué en doute l'authenticité d'une partie de ce recueil.

Ah ! mais de quoi ne doute-t-on plus ?

RACHEL LETENDRE.

Yamaska.

---

Les qualités ont des mesures, les vertus n'en ont pas.

MME BARRATIN.

## EN GLANANT

### Idées surannées

On pouvait lire dans le *Times :*

Une jeune fille ne doit pas être capable de lire des livres que ne comprend pas son père. Elle ne doit pas s'exprimer dans un idiome que ne comprend pas sa mère."

Il est vrai que ce numéro du *Times* est daté d'il y a cent ans.

Les jeunes misses ont fait des progrès depuis ce temps-là, fort heureusement pour elles.

### D'où viennent les modes

Si l'on veut savoir comment se font les modes, qu'on se souvienne que le prince de Galles, depuis roi d'Angleterre, ayant été visiter ses chevaux, un jour de course par un temps de pluie, avait relevé le bas de son pantalon pour éviter la boue. Depuis le jour où il fut ainsi remarqué, tous les Anglais élégants et même les snobs français adoptèrent cette coutume peu gracieuse.

Mais veut-on savoir pourquoi les gens qui se piquent de savoir vivre donnent leurs poignées de main à 10 pieds au-dessus du sol ?

C'est parce que la princesse de Galles souffrant un jour d'un abcès sous le bras donna sa main à baiser ou à serrer en tenant le coude à la hauteur de l'épaule.

La mode était consacrée. . et elle restera plus longtemps que le mal de la princesse... heureusement pour elle.

---

Félicitations à la *Revue Littéraire* de l'Université d'Ottawa, qui entre dans sa quatrième année. Cette revue est très utile aux instituteurs, aux élèves et toutes les personnes qui s'appliquent à soigner leur formation littéraire.

---

Noces d'argent.

—Je t'invite à mes noces d'argent la semaine prochaine, dit Gobergeard, tout joyeux, à son ami Lépaté.

—Comment, malheureux, tes noces d'argent, mais tu n'as pas seulement trente ans !

—C'est vrai, mais comme j'épouse une riche héritière....

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

Nous célébrerons le 17 de ce mois la fête chère entre toutes aux fils de la poétique Erin : celle de St Patrice. A l'honneur du héros-missionnaire que l'Irlande honore à si juste titre, et qui est si peu connu au Canada, il convient de donner à mes neveux et nièces quelques détails d'une vie si bien remplie :

Vers l'an 400, les habitants de l'Ecosse faisaient irruption en Angleterre et amenaient chez eux, avec un bon nombre de captifs, un adolescent. Après quelques années d'un dur esclavage, le missionnaire de l'avenir avec l'aide de ses compagnons d'exil, parvint à s'enfuir vers l'un des ports de mer de l'Irlande d'où il s'embarqua à destination de l'Angleterre.

Les pratiques superstitieuses et barbares dont il avait été souvent le témoin, déterminèrent Patrice à prendre une résolution sublime, celle d'évangéliser les peuplades irlandaises à qui il ne fallait que la lumière d'une civilisation éclairée, pour en faire en tous points une nation supérieure. Dans ce but, Patrice entra dans quelque monastère où Dieu fit confirmer, par mille faveurs extraordinaires, la résolution qu'avait prise son zélé serviteur, qui, bien qu'il n'eut pas encore trente ans, devait commencer en Irlande, une propagande active en faveur du Christianisme. La foi victorieuse entra sans effort chez un peuple dont l'esprit était naturellement enclin aux choses esthétiques et élevées. Aussi fallut-il moins d'un demi-siècle pour que l'Irlande, de païenne qu'elle était, devint chrétienne et catholique.

La vénération des convertis pour St Patrice lui adjugea une fête patronale qu'on célèbre avec pompe encore aujourd'hui. Je vous donnerai un aperçu de la foi irlandaise et de l'influence du premier apôtre sur "l'Ile des Saints" par le fait suivant :

Un jour que le prêtre missionnaire, devenu évêque, avait administré le baptême à la foule pressée autour de lui, un bon vieillard devançant ses compagnons, s'approcha de Patrice revêtu de ses habits sacerdotaux portant le bâton pastoral de haut dignitaire ecclésiastique. Le vieillard fut baptisé l'un des premiers. La cérémonie terminée, l'illustre évêque allait se retirer, lorsque reprenant la crosse dorée il rencontra quelque obstacle. Hélas ! elle était fixée à tout hasard dans le pied du néophyte octogénaire qui, croyant cette souffrance nécessaire à sa régénération, n'avait osé élever la voix pour s'en plaindre.

Au début de sa carrière apostolique, le digne apôtre de l'Irlande avait quelque peine à faire comprendre à ses futurs disciples la possibilité du mystère de la Ste Trinité. Leur esprit se montrait absolument réfractaire sur ce point important. C'est alors que Patrice saisissant un trèfle à ses pieds, leur dit : Voyez ceci, n'y a-t-il pas trois pétales sur une même tige ? Et chez tous la lumière se fit, ardente et pour toujours

Cet incident a donné lieu à l'adoption du trèfle comme emblême national.

Le patron de l'Emeraude des mers avait encore, comme nous allons le voir, le don de faire des miracles.

A cette époque, l'Irlande était infestée de reptiles venimeux, et plus d'un avait eu à souffrir et souvent à mourir de l'infiltration de leur poison. Un jour, St Patrice indigné commanda à tous les animaux rampants de quitter l'Irlande pour n'y plus revenir, mais un serpent fameux vint à ses pieds demander grâce. Pour toute réponse, continue la légende, il fut précipité dans un lac et solidement enchaîné à un énorme roc.

—Hélas ! soupira le monstre, quand donc viendra ma délivrance. Quand donc reverrai-je la terre de mes aïeux ?

St Patrice de répondre. "Tu seras libre... lundi...." C est-à-dire un lundi de la fin du monde. Et l'on dit que, de semaine en semaine à chaque fois que revient le *lundi*, le serpent, sortant la tête de l'eau dit plaintivement : "O Patrice que tes lundis sont donc lents à venir !..."

Je n'en finirais plus si je voulais vous raconter toutes les légendes qui se rattachent au souvenir de l'Apôtre de la verte Erin. J'ai voulu simplement en détacher quelques-unes' dont le charme poétique a bercé mon enfance, et, j'espère qu'elles auront pour vous, mes amis, au moins une partie de l'intérêt que j'y ai pris moi-même.

TANTE NINETTE.

## Le Patriotisme

Le Patriotisme est une mère qui attachée à nous et nous à elle, nous enseigne qu'il faut savoir vivre et mourir pour la protéger et la défendre.

Comme "Tante Ninette" dit, l'Angleterre à qui nous devons respect et admiration, nous laisse une liberté, mais cette liberté nous a coûté bien cher, et on ne peut l'oublier hélas !

Descendants des français qui étaient des hommes d'honneur nous conservons pour la France, notre première Patrie, un amour profond et inaltérable.

Mais le Canada, notre cher Canada, oui je désire sa prospérité et je sens qu'il faut travailler avec ardeur pour qu'il devienne la plus belle des nations !

Mes chers compagnons, quand vous serez grands et qu'on vous appellera, peut-être pour défendre votre beau pays, n'oubliez pas ces paroles :

La garde meurt mais ne se rend pas.

SYMÉ (11 ans).

## LES JEUX D'ESPRIT

Mon premier, adjectif altier, appartient au noble langage ;
Sous mon second un vert sentier
Donne la fraîcheur et l'ombrage ;
L'aimable chant de mon entier
Réveille l'écho des bocages.

J'ai causé de votre projet à un de mes amis.

Cette phrase est-elle correcte et pourquoi ?

(Pour mes jeunes savants et savantes)

De qui est le vers suivant, que l'on entend citer beaucoup, de nos jours encore, et à qui fait-il allusion ? "*Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire ?*"

**Question de géographie**

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Quelle différence y a-t-il entre une monarchie, une république et une confédération.

# PAGE DES ENFANTS

## Solution des Jeux d'Esprit

### Charade

Dans mon premier on suit le pain ;
Mon second se chante en musique,
Mon tout insecte assez vilain,
Mais travailleur assez pratique,
Aux avares est comparé
Fort injustement à mon gré.

*Rép.* Fourmi.

*Ont bien répondu :* Jean-Baptiste, Maurice Bauset, Ottawa ; Coquelicot, Alice Taché, Montréal ; Marianne, Arthabaskaville ; Jeanne et Amélie Hamel, Ste-Maried e Beauce ; Lucile Rodier, Montréal ; Paul Gélinas, Montréal ; Réné Hamel, Québec ; Gabrielle Tétrault, Académie Ste-Marie ; Ivonne Perrault, Académie Sainte-Marie ; Paul Lalonde, Montréal ; Simone de Varennes, Waterloo ; Chs. Paul Symé.

**Beautés de la prononciation française :**

Nous *portions :* imparfait de l'indicatif du verbe *porter*, nos *portions* : partie d'une nourriture.

*Couvent :* habitation de religieux ou religieuses. *Couvent :* présent de l'indicatif du verbe *couver.*

*Fils :* jeune homme.

*Fils :* petit brin de soie ou de coton.

*Est :* verbe être.

*Est :* l'un des quatre points cardinaux.

*Convient :* prés. de l'indicatif du verbe convenir.

*Convient :* prés. de l'indicatif du verbe *convier.*

*Vis :* verbe voir.

*Vis :* n. c pièce ronde de bois ou de métal cannelée en spirale.

*Exceptions :* verbe excepter.

*Exceptions :* n. c. signifie : à la réserve de telle ou telles choses.

*Fier :* adj. orgueilleux.

*Fier :* Avoir de la confiance en quelqu'un.

*Editions :* verbe éditer.

*Editions :* collection d'exemplaires.

*Relations :* du verbe relater, raconter.

*Relations :* Rapport d'une chose à une autre, ou d'une personne à une autre.

*Content :* Avoir le cœur joyeux.

*Content :* 3e pers. plu. du prés. de l'indicatif du verbe conter.

*Excellent :* 3e pers. pluriel du prés. de l'ind. du verbe exceller.

*Excellent :* adj. très-bon.

*Affluent :* 3e pers. plu. ou prés. de l'indicatif du verbe affluer.

*Affluent :* n. c. cours d'eau qui se jette dans une rivière.

*Objections :* 2e pers. plu. du prés. de l'ind. du verbe objecter.

*Objections :* Difficulté qu'on pose à une proposition.

*Président :* 3e pers. plu. du prés. l'ind. du verbe résider.

*Président :* Dans ce sens, titre donné à une personne.

*Intentions :* n. c. action de former un dessein.

*Intentions :* 2e pers. plu. du prés. de l'indicatif du verbe intenter.

*Parent :* v. pron. acc. 3e pers. plu. du verbe parer.

*Parent :* n. c. ceux de qui l'on descend.

*Ont répondu :* Paul Lalonde, Montréal ; Marianne, Arthabaskaville ; Fanny, couvent des SS. N. N. de J.-Marie ; Anna Gélinas et Isoline Tétrault, Académie Ste Marie ; Rosaria Lamontagne, élève de Mlle Lanctot ; Chs. Paul, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Anne-Marie Trudel.

### Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qu'était Samson ? Donnez quelques détails sur sa vie ?

*Rép. :* Samson, fils de Manne, israélite, de la tribu de Dan, naquit en 1159 avant Jésus-Christ. Il fut consacré à Dieu comme Nazaréen. C'est-à-dire qu'il ne devait ni boire de ce qui peut enivrer et que le rasoir ne passerait jamais sur sa tête. C'est dans cette chevelure que résidait cette force musculaire extrême dont il était doué. Il fut constamment en guerre avec les Philistins ennemi de son peuple ; il en tua un nombre avec une mâchoire d'âne que le hasard lui offrit. Eperduement épris d'une femme nommée Dalila, Samson lui révéla le secret de sa force, et cette femme le vendit aux Philistins. Samson, les cheveux coupés, fut employé à tourner la meule d'un moulin, mais sa force revint avec ses cheveux, et il mourut en renversant deux colonnes qui soutenaient le temple de Dagon, et s'ensevelit sous ses décombres avec 3,000 de ses ennemis.

*Ont bien répondu :* Amélie et Jeanne Hamel, Ste-Marie, Beauce ; Yvonne Perrault et Gabrielle Tétrault, Académie Ste-Marie ; Marianne, Arthabaskavile ; Jean-Baptiste, Ottawa ; Paul Lalonde, Lucile Richer et Paul Gélinas, Montréal ; Simone de Varennes, Waterloo ; Simon Bouliane, Malbaie ; Cécile Gratton, Blanche Melançon, Amédée Demers, Roch Montbriand, élèves des cours particuliers de Mlle Lanctot ; Chs. Paul et Symé.

---

## Petite poste en famille

Les réponses de *Fille de Moissonneur*, *George Emile Boulay*, *René Hamel* et *Pierrot* sont arrivées trop tard pour être publiées dans le numéro précédent. Leurs noms n'en sont pas moins inscrits au grand livre des récompenses.

Merci à madame *Bella* pour sa jolie poésie dont je lui suis bien reconnaissante. Chaque fois qu'il lui plaira de venir au salon de Tante Ninette elle y trouvera toujours un chaleureux accueil.

Merci aussi à *Marianne* d'Arthabaskaville dont je suls bien heureuse de faire la conn aissance. Ne t'excuse pas petite amie je n'ai pas trouvé ta lettre trop longue moi, et chaque fois que tu en auras l'occasion ne manque pas de revenir me voir.

*Marguerite V.*, Montréal. Oui, certes, j'ai retrouvé dans nos grands journaux quotidiens la copie quasi-conforme de la page des enfants. J'en suis très flattée puisque, la première, j'ai eu l'honneur d'établir pour mes neveux et nièces du JOURNAL DE FRANÇOISE ce mode, tout à la fois instructif et récréatif. Réjouissez-vous avec moi, jeunes amis, d'avoir fait école dans le monde de nos meilleurs publicistes.

***

Bravo, amis, je m'aperçois que ma remarque a fait du bien et j'en suis trop aise. Répondez en foule aux questions que je vous pose, je vous veux encore plus nombreux. Je vous le répète, cette page est à vous, ayez cœur de montrer que vous savez comprendre et apprécier les efforts qui sont faits pour occuper votre esprit et développer votre intelligence.

Je félicite particulièrement mes neveux et nièces qui ont fait ce long devoir sur la beauté de la prononciation.

Dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE lisez dans les réponses aux questions : *Paul et Symé*, au lieu de *Paul et Aymé*.

## A Travers les Livres

REMERCIEMENTS à la librairie Cadieux & Derome pour l'envoi d'un fascicule *Notre Drapeau*, écrit par un Compatriote, et dédié aux Canadiens-Français. Les lecteurs vont deviner tout de suite qu'il s'agit de l'adoption d'un drapeau qui n'est ni le tricolore, ni le drapeau anglais, ni même celui de M. Henri Bernard. Si ça continue, nous aurons un choix d'étendards un peu trop embarrassant. Compatriote propose le drapeau de Carillon : *champ bleu et quatre fleurs de lis blanches.* Vous verrez que toutes ces discussions ne serviront qu'à mettre au drapeau national un *champ de gueules* qui durera longtemps

Comme le sujet menace de s'éterniser, il vaudrait mieux en venir à une entente.

Je propose donc,—et pour cela je suis d'autant plus à l'aise que mes suggestions ne seront point écoutées,—que chaque société de la Saint-Jean-Baptiste envoie son président, ou choisisse un ou deux délégués qui se rencontreront tous ensemble à une ville désignée d'avance, et que là, on vienne à une entente pour savoir le drapeau que l'on doit définitivement garder. Et après cela les discussions ne seront ni permises, ni possibles.

J'accuse réception, de la maison Beauchemin, d'un drame historique en cinq actes, que je n'ai pas encore eu le loisir de parcourir : *Lévis ou l'abandon de la Nouvelle-France*, par le Rév. M. J. Marsile, C. S. V. Un drame en cinq actes, cela me semble bien long, quand la vie, souvent, n'en compte pas même autant !

J'ai dit à un correspondant de la campagne que la traduction du livre de Matthew Arnold, *Etudes sur les Etats-Unis*, n'était pas en librairie à Montréal. C'est une erreur et je me hâte de la réparer. J'avais téléphoné chez MM. Beauchemin, Cadieux & Derome, et sur leur réponse négative, j'ai cru que la vente de cet ouvrage était réservée aux libraires de Québec. J'ai eu tort, on peut trouver *Les Etudes sur les Etats-Unis* chez MM. Déom et Frères, les libraires bien connus de la rue Ste-Catherine.

Je ne crois pas faire une très large digression à mon sujet, en parlant ici des conférences données par M. J. B. Lagacé, dans les salles de l'Union Catholique.

" Parler voyages, écrit à ce sujet Louis Dantin, est facile à M. Lagacé ; il a vu de ses yeux cette Suisse et cette Bretagne qu'il va nous décrire ; parler d'art, lui est plus naturel encore, car il a fait de l'art sous toutes les formes, l'étude et l'objet de sa vie." Il sera donc intéressant au plus haut degré d'aller entendre ce jeune artiste.

FRANÇOISE

---

## Fautes à corriger

IL est regrettable que nous ne puissions donner aux choses dont nous nous servons usuellement leur appellation propre, au lieu d'aller emprunter le nom chez nos compatriotes de langue anglaise Ainsi, dans une partie de euchre, par exemple, nous entendons constamment : J'ai le right Bower, Madame une Telle a coupé avec le left Bower, etc, etc.

Eh bien, il y a des mots français pour désigner ces atouts : Bosquet de droite ou Bosquet de gauche, ce qui serait plus facile encore ; à coup sûr plus juste et plus français.

" C'est une *misdeal*," entendons-nous souvent. C'est une *maldonne*, devrions-nous dire.

*Ecarter* une carte, et non *discarter*. La carte qui désigne l'atout s'appelle *la retourne*. Une levée est *un pli* et la totalité des plis s'appelle la *vole*. Le mot euchre est français.

---

Le Guide.—D'ici on entend l'écho se répercuter vingt-quatre fois. L'an dernier, un touriste en a perdu la raison.

Le Touriste. — Perdu la raison ! Pourquoi ?

Le Guide. — Sa belle mère l'avait embrassé et vous comprenez, s'entendre embrasser par sa belle mère vingt-quatre fois de suite, il y a bien de quoi devenir fou !

---

Dans la bêtise, on s'arrête rarement en chemin.

Le silence est à l'âme ce que le sommeil est au corps.

MME BARRATIN.

## Cuisine facile

*Potage aux truites.* — Prenez une douzaine de petites truites, nettoyez-les et laissez-les tremper une heure dans un vase contenant une pinte d'eau, un bon verre de vinaigre et quelques morceaux de glace. Préparez un court bouillon fait de deux pintes d'eau, moitié de vin blanc, assaisonnement et légumes ordinaires. Laissez réduire à une pinte. Faites cuire vos truites quelques instants dans ce bouillon. Mettez-les dans une soupière garnie d'une julienne et de quelques écrivisses. Versez votre bouillon et servez.

*Emincé de porc aux oignons.*—Emincez un morceau de longe de porc. D'autre part, faites revenir vos oignons à la poêle sur feu doux, ajoutez quelques cuillerées de vinaigre, une cuillerée à café d'arôme Patrelle et faites réduire. Mettez-y vos tranches de viande avec sel et poivre, faites sauter pendant un quart d'heure, arrosez d'un peu de sauce tomate et servez.

*Crème au chocolat.*—Faites dissoudre du chocolat dans de l'eau, dans la proportion d'une livre pour un verre d'eau et mêlez avec crème, lait et jaunes d'œufs, environ six œufs par pinte de lait ; ajoutez un grain de sel et faire prendre au bain-marie sans bouillir.

---

## Conseils utiles

PLUMES DÉFRISÉES. — Les plumes de chapeaux défrisées par la pluie, la neige et l'humidité, se refrisent toutes seules si on les tient—avec précaution pour ne pas les griller—au-dessus d'un réchaud allumé.

NETTOYAGE DES OBJETS D'ALBÂTRE —Pour nettoyer les objets d'albâtre salis par la fumée ou la poussière, on les lave, d'abord, avec une dissolution de savon blanc, puis avec de l'eau pure, et l'on termine en les frottant avec une peau bien sèche.

Quand l'albâtre présente des taches de graisse ou des taches d'encre, il suffit ordinairement pour l'en débarrasser, de frotter les parties maculées, soit avec de l'essence de térébenthine, soit avec du talc en poudre.

---

## Un Bienfait pour le Beau Sexe



Poitrines parfaites par les

*POUDRES ORIENTALES*

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

Une boite avec notice, $1
Six boites . . . $5

Chez tous les pharmaciens ou envoyées pa la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1882 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N.H.

## Creme Poudre Savon SIMON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris. Refuser les Imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Catherine

## LUBY

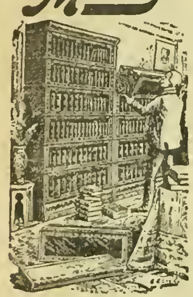
### Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croître. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

---

"Macey"



La Bibliothèque ÉLASTIQUE de "Macey" Est la meilleure.

# Renaud, King & Patterson

## MEUBLES et LITERIE

## 652 RUE CRAIG

**(PRES BLEURY)**

Emmagasinage gratis jusqu'au 1er Mai.

---

### Mlle ADA REHAN

La Célèbre Actrice



" Le **Vin Mariani** n'est certainement pas surpassé comme le tonique le plus efficace et en même temps le plus agréable."

ADA REHAN.

# Vin Mariani

Donne une action saine et vigoureuse au corps et au cerveau, il tonifie l'estomac, enrichit le sang et affermit les nerfs ; donne une brillante couleur aux joues et une grande vivacité à l'intelligence.

Il donne la Force et la Santé aux Personnes Faibles.

**Chez tous les Pharmaciens**

### Mme Emma Calvé

La Grande Cantatrice



"Je suivis le conseil pour guérir mon rhume. Je pris des grogs chauds faits de votre délicieux vin et cela me mit en état de chanter "Carmen" hier soir"

EMMA CALVÉ.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.


## SOMMAIRE



Le journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

1re ANNÉE—No 25 Samedi, 21 Mars, 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## L'argent dans le ménage

La question d'argent dans le ménage est un des problèmes de la vie domestique les plus susceptibles de froissements désagréables.

Je ne veux pas parler de ces unions où la femme apporte tout l'argent et le mari rien du tout, parce que ce sont là, des exceptions en notre pays, mais de ces mariages tels qu'ils se font tous les jours, où le mari offre à sa famille le confort ou l'aisance qu'il acquiert par son travail.

Même en ces cas, ou plutôt, surtout dans ces cas, un malaise est à prévoir entre le mari et la femme, malaise créé par la question d'argent, et qui, très souvent, amène des conséquences désastreuses pour le bonheur et la paix de la vie conjugale.

Rien ne vaut, il me semble, pour éviter tout désagrément à ce sujet, une franche et cordiale explication dès le début.

D'abord, la femme devrait être mise au courant des affaires de son mari pour s[illegible] raisonnablement, elle peut dépenser dans le ménage.

Certains hommes ne songeront jamais—sous le prétexte que le sexe féminin ne comprend rien à ce qui se passe en dehors du foyer, à discuter, avec leur femme le mouvement de leur bureau, leurs transactions, leurs pertes et leurs gains. Pourtant, quand on se choisit une compagne, *for better and for worse*, comme le dit dans sa terrible éloquence, le rituel anglais, n'est-ce pas encore pour l'initier à sa vie entière, pour lui raconter ses espérances et ses déceptions? Et tant mieux pour le mari, car personne ne saura mieux que la femme alléger le rude fardeau de son travail et trouver, pour ses peines, de paroles plus douces et plus encourageantes.

Si, au contraire, elle n'était pas assez intelligente pour comprendre la situation, n'avait pas assez de jugement pour savoir règler les dépenses avec les revenus, alors, pourquoi l'avoir choisie? Toutefois, comme cette considération n'est qu'accidentelle et qu'elle est assez embarrassante d'ailleurs, pour empêcher plus fin que moi d'y voir clair, je ne m'y attarde pas.

Donc, la position pécuniaire de l'époux devrait être bien définie aux yeux de l'épouse, puis, la somme à consacrer aux dépenses de la famille serait ensuite discutée et fixée. A cela, s'ajouterait un surplus pour les dépenses personnelles de la femme ainsi que la gérance pleine et entière de ce montant.

Il n'y a pas de meilleur système pour empêcher le mari de recevoir des factures non acquittées, pour assurer à la femme la dignité qui convient à ses prérogatives, et pour éviter entre les époux les ennuis et les scènes désagréables.

Une jeune femme, un jour, me disait :

—Les seules querelles que j'aie eues dans mon ménage ont toujours été amenées par cette misérable question d'argent. Je n'avais pas un sou à dépenser pour moi-même, je faisais des notes, trop lourdes, j'en conviens, chez la couturière, le marchand de nouveautés, et quand elles arrivaient à mon mari, il y en avait des grincements de dents d'un côté, et des pleurs de l'autre!

Si le mari avait raison d'être mécontent—car, j'avoue que ce doit être bien ennuyeux de recevoir ces tuiles sous formes de notes à payer—la femme n'avait pas tout à fait tort. Que de femmes prennent, dans le magasin où elles ont crédit, un article qu'on leur vend cinq dollars et qu'elles pourraient avoir, ailleurs, pour deux dollars et demi, si elles avaient avec elles l'argent qui leur permettrait de choisir et de payer sur le champ,

Et puis, chacun sait, nous en avons toutes l'expérience, que ces emplettes que l'on n'acquitte pas tout de suite, forment rapidement une longue liste, avec un chiffre stupéfiant de rondeur au total.

Si l'on veut habituer les femmes à l'économie, en même temps qu'à la bonne tenue de la maison, il faut leur abandonner le gouvernement du ménage avec tous les subsides nécessaires à l'accomplissement de leur devoir. Un dollar dans les mains d'un homme en vaut deux dans les doigts d'une femme. Il y a même certains maris, au salaire peu rémunératif, qui sont heureux de laisser tout leur argent à leur femme, sachant qu'elles réussiront mieux qu'eux à joindre les deux bouts, et souvent, ô miracle de dévouement et de prévoyance, à mettre quelques sous de côté pour l'inattendu.

Je dois reconnaître que la plupart des jeunes femmes ignorent, en se mariant, la valeur de l'argent. Elles l'apprennent très vite, il est vrai, mais ne vaudrait-il pas mieux, dans leur intérêt, qu'elles l'apprissent jeunes filles?

Le père, par exemple, au lieu de se contenter de payer les frais de toilette de ses filles, ferait mieux d'accorder à chacune une certaine somme, par mois, qu'elles dépenseraient elles-mêmes.

De cette façon, d'ailleurs, le budget paternel y gagnerait et, la jeune fille, livrée à ses ressources personnelles, trouverait, pour son compte, des no-

tions d'économie et de calcul qui lui serviraient pour le reste de sa vie.

Quoi d'étonnant qu'une femme désire avoir de l'argent, bien à elle, et pour le dépenser, sans être soumise à aucune enquête ou contre enquête. L'homme qui dit à sa femme : "Qu'as-tu fait du dollar que je t'ai donné le mois dernier !..." peut être un grand citoyen mais ne fera toujours qu'un bien pleutre mari.

Et pourquoi la femme n'aimerait-elle pas à avoir un peu d'argent, tout aussi bien que ces messieurs ? Elle le gagne assez rudement parfois. "Mais je paie toutes les notes !" diront quelques maris. Quand vous alliez au collège, on payait aussi tous vos comptes, mais les quelques pièces de vingt-cinq sous que votre père glissait dans votre main, au moment du départ, ne valaient-elles pas plus à vos yeux que les grosses sommes qu'il payait pour vos habits et votre pension ?

Invariablement, les femmes privées de *pocket-monney* sont extravagantes et accumulent les dettes partout où elles en ont la chance. Ont-elles, par hasard, quelques sous dans leur bourse, elles en sont économes jusqu'à la mesquinerie. La morale est flagrante.

Quant à moi, j'estime qu'une femme qui n'a pas avec son mari une bonne entente au chapitre : budget, ne pourra jamais être parfaitement heureuse.

FRANÇOISE

---

M. JULES LE SAGE, de Québec, a donné, le six mars dernier, dans une des salles du Monument National, une conférence sur la littérature française et canadienne. Devant un auditoire dont la qualité doublait la quantité, le jeune conférencier nous a parlé des grands maîtres français, de nos poètes et de nos hommes de lettres canadiens. Regrettons, en passant, que le nom de M. Hector Fabre n'ait pas été mentionné dans cette nomenclature. D'enthousiastes applaudissements sont venus fréquemment interrompre M. LeSage, et lui prouver le plaisir de ses auditeurs.

Remarqué parmi le public : M et Mme J. A. Surveyer, Dr et Mme Le Sage, M. Ls. Fréchette et Mlle Fréchette, Mesdames Le Sage, Mme L. D. Mignault, Mlle Lacoste, Mlles Duchastel de Montrouge, Mlle Georgette Roy, Madeleine, M le consul de France, M A. Lavergne M. Jeannotte, M Duchastel de Montrouge, M. J. J. Barry, M. LeBel, Dr Huguenin, etc.

## Sur le Travail

*"Sur le Travail", par la comtesse Z.. Traduit du polonais par H.C. Introduction par le R. P. A. Baudrillart, de l'Oratoire.*

TEL est le titre d'un livre remarquable qui vient de paraître et qui s'adapte particulièrement bien aux besoins de notre race Je ne sais point de meilleur moyen d'éveiller chez les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE le désir de le connaître et d'en suivre les maximes, que de laisser parler l'auteur le plus possible. Comme nous le dit le père Baudrillart, cette patriote et cette grande chrétienne se propose de relever la Pologne par les femmes. C'est à elles qu'elle s'adresse, parce qu'elles sont, si elles le veulent comprendre, la plus grande force sociale qui soit pour façonner les hommes de demain. N'est-ce pas au foyer, en effet, sous l'inspiration de la mère que s'ouvrent le cœur et l'esprit de l'enfant, et qu'il sent soudre en lui les premières passions. Pour le psychologue, rien ne se révèle chez l'homme qu'il ne puisse retracer et retrouver dans l'enfant. Tout y est à l'état embryonnaire. Sitôt que sa volonté s'affirme, que l'esprit s'éveille, l'éducation doit commencer ; et c'est là la grande œuvre de la femme et son principal moyen d'action sociale !

" Oh ! qu'elle ne se borne pas à " conserver par ses soins la vie de son " enfant. Que vraiment elle soit de " taille à former, à élever tout l'être " moral de celui qu'elle a mis au monde, que le jeune homme reconnaisse " en elle la mère de son esprit."

Mais pour que la femme soit vraiment à la hauteur de sa mission, à quelle discipline doit-elle se soumettre ? C'est au travail, nous dit vaillamment cette Polonaise Travail qui doit répondre aux trois besoins de notre nature et s'opérer à la fois dans l'ordre physique, intellectuel et spirituel ; d'où les trois principales divisions de son livre : du travail manuel, du travail intellectuel du travail spirituel

" Si tous doivent prendre en considé- " ration, dit elle, ce triple travail, " c'est aux femmes qu'il est particu- " lièrement nécessaire, afin qu'elles " puissent satisfaire à leurs différents " devoirs, et de plus, maintenir en " équilibre leur santé et leur intelli " gence.

" Qu'elles apportent dans leurs fa- " milles l'estime du travail, la réfor- " me de la vie et le relèvement du " pays par le travail. Que par leur " exemple, elles détruisent cette con- " ception asiatique que l'oisiveté et " les mains incapables sont des signes " de dignité. Qu'elles se rappellent " que l'oisiveté est le commencement " de toutes les chutes matérielles et " morales et que, par l'amour du tra- " vail, se relèvent les familles et les " nations.

" L'orgueil fait que quantité de " gens ont, chez nous, honte de met- " tre au travail la main qu'ils n'ont " pas honte de tendre à l'aumône.

" Convainquons-nous que le travail " manuel n'exclut pas l'éducation de " l'intelligence et a même besoin d'elle " pour atteindre la perfection désirée. " Quand celui qui est instruit s'appli- " que à un travail manuel, alors le " travail s'élève, se perfectionne, tan- " dis que celui qui cultive seulement " son intelligence, tombe dans une " sorte d'inhabilité matérielle et quoi- " qu'il fasse est seulement à demi " instruit.

" A qui doit-on être surtout recon- " naissant, pour tant de découvertes " qui facilitent et améliorent le tra- " vail de l'homme, sinon à ceux qui " travaillant de leurs mains, travail- " laient en même temps de leur in- " telligence et qui, luttant en person- " ne avec les difficultés attachées au " travail manuel, cherchaient les " moyens de le faciliter ? N'est-il pas " vrai que ces travailleurs ont en réa- " lité plus fait par leur travail maté- " riel, pour relever l'humanité au " point de vue intellectuel et moral, " que quantité d'idéologues, d'uto- " pistes, de philanthropes, qui se per- " dent dans des considérations abstrai- " tes sur les droits de cette humanité ? " Sans doute, il n'est pas donné à " tous d'atteindre aussi haut ; mais " quoiqu'il en soit, tout développement " et tout progrès humain pour être " durable et réel doit s'appuyer sur ce " triple travail "

Peut-on mieux exposer les conditions du développement normal de l'être humain, et mieux faire sentir dans quelle mesure l'âme devra s'aider

de la matière et y expérimenter pour ensuite s'élever et la dominer.

Mais les données générales de l'ouvrage étant exprimées, l'auteur entre dans les détails pratiques et tend à régler par le menu la vie des femmes ; ce qui fait de son livre un guide très sûr ; et avec quelle expérience, ne traite-t-elle pas de chaque chose, on sent qu'elle est femme du monde et qu'elle a passé par là.

Voulant à tout prix que chaque femme travaille, et elle semble s'adresser surtout à celles des classes élevées, elle commence par mettre de l'ordre dans leurs occupations, retenant dans le cadre qu'elle leur trace les travaux dignes de ce nom et élaguant ces passe-temps qu'il ne faut pas confondre avec le vrai travail, c'est ainsi qu'elle dit : "Non seulement les femmes riches "remplissent leur temps, mais elles le "remplissent à l'excès d'une foule de "prétendues obligations, de même "qu'elles remplissent à l'excès leurs "demeures d'une foule d'objets dont "la nécessité n'est qu'apparente. Des "visites, des correspondances sans "but et sans profit, des achats sans "fin, des petits ouvrages qui engour "dissent simplement l'intelligence, "voilà les occupations habituelles des "femmes qui ne sont pas forcées de "travailler dans leur maison, ni de "gagner leur pain."

Quoi de mieux vécu que ce tableau, et quoi de plus opposé au décousu et à la frivolité de ces vies que le travail, ce travail salutaire qui discipline notre nature, la fait peiner, introduit dans la vie, l'ordre, la méthode et le sérieux.

"Si l'on veut s'appliquer au travail "manuel avec poids, mesure et ordre, "on doit en déterminer exactement "les principes généraux et ensuite s'y "tenir fidèlement pour accomplir tous "les détails du travail, afin d'atteindre "la plus grande perfection possible "avec la plus grande économie d'ar-"gent, de temps, de force et de ma-"tière."

Remarquez-vous la justesse de ce principe qui doit être à la base de l'économie domestique, et qui est généralement ignoré de la plupart des femmes, même des plus économes, car elles font preuve souvent de plus de bonne volonté que d'intelligence. La pénurie et l'inhabilité où elles se trouvent quand la mort vient leur ravir le soutien de la famille, démontre assez ce fait, et fait sentir assez cruellement combien leur entendement de l'économie a été parfois défectueux. Vous le savez, n'en avez vous pas eu des exemples autour de vous ? Des femmes qui, de leur vie n'ont jamais pris de repos, se sont dépensées jour et nuit, ont usé leur santé à la peine, après s'être données aux leurs avec un dévouement sans bornes, les avez-vous entendues aux jours de deuil, sans ressources, quand des enfants autour d'elles leur disaient j'ai faim, s'écrier avec un cœur angoissé : "que faire ! je ne sais pas travailler !" Oh ! ce cri déchirant, vous l'avez toutes entendu, et n'avez-vous pas été émues en songeant aux efforts stériles de ces pauvres femmes que leur cœur a trahies. Qu'est-ce donc qui a manqué à leur travail pour qu'il devint vraiment fructueux, pour que l'effort, ajouté à l'effort, rendit la main plus ferme, plus experte, plus compétente à manier l'outil ? Oh ce qui leur a manqué, c'est l'intelligence des lois du travail, elles en ont méconnu les principes généraux. Le jour où elles entrent en lice avec la classe des travailleurs, elles sentent que leurs efforts ont été peine perdue, qu'elles entrent dans la lutte sans outillage, pour tout dire en un mot, qu'elles sont propres à rien ; et à un âge où des besoins pressants, les charges d'une famille exigeraient de leur part beaucoup d'habileté, elles ne voient des chances de réussites qu'en se résignant à prendre rang après les moindres des ouvrières, à se frayer un chemin lentement, et en attendant, à supporter une vie de privations, de misères et souvent d'assistance publique.

De nos jours, avec l'instabilité croissante des fortunes, ce problême du travail, du vrai travail de la femme se pose pour toutes sans exception, avec d'autant plus d'acuité.

"Beaucoup d'empêchements excu-"sent l'incapacité des femmes, mais "sans en nier la réalité, et même dans "une certaine mesure le nombre, il "faut trouver un moyen de sortir de "ce cercle vicieux.

"Une femme incapable, qui n'a pas "de ressources en elle-même, reste "toujours mineure. Cette situation "secondaire des femmes, malgré les "efforts consacrés actuellement à la "défense de leurs droits, est encore "assez commune. Cependant le "droit à l'estime et à l'indépendance "d'action ne s'obtient point par la "grâce des législateurs, on le con-"quiert par sa valeur personnelle."

Vous sentez, n'est-ce pas, le lien intime qui pour rendre efficace, même le travail manuel des femmes, nécessite chez celles-ci une éducation supérieure, du moins pour une élite qui maintiendrait partout un niveau de plus en plus élevé.

Sans doute, le travail des femmes mariées doit s'exercer au foyer où les retiennent les devoirs de leur vocation, mais est-ce à dire que les données du monde économique leurs seront étrangères ? Non, mille fois, non. Dans leurs recettes et leurs dépenses, qu'elles se rendent compte, non-seulement des revenus qu'elles gèrent et des deniers qu'elles dépensent, mais qu'elles évaluent le produit de leur travail, ce sera pour elles le meilleur moyen de connaître le prix du temps et d'y introduire de l'ordre, comme aussi celui d'apporter dans l'économie domestique les méthodes progressives du dehors. C'est ainsi que l'auteur recommande autant que possible l'emploi des machines qui sont une économie de force, de temps et d'argent, bien que le prix d'achat en soit quelquefois un peu élevé. L'auteur, vous le voyez, veut un travail pratique et intelligent, rapportant un bénéfice certain. Pour l'auteur, le ménage, la cuisine, l'entretien de la lingerie, tout doit être ordonné d'avance, conduit avec méthode et de la manière la plus rationnelle possible, en cherchant toujours à atteindre le meilleur résultat par les plus minutieux calculs d'économie de temps et de labeur.

D'ailleurs si vous vous rappelez le portrait de la femme forte ; c'est ainsi qu'elle entend l'économie, et qu'elle apporte la richesse au foyer. La femme forte dirige sa maison et met la main au travail, elle sait former ses domestiques et les rendre habiles dans l'emploi auquel elle les destine et il se trouve que chacun exécute fort bien sa besogne. Ayant ensuite découvert qu'elle peut tirer de bons profits d'une vigne qu'elle achète, elle la cultive et

lui fait si bien rapporter qu'on vient de fort loin pour chercher ses produits.

L'auteur énumère toute une série de travaux qui peuvent être exécutés très facilement à domicile, industries de l'aiguille, tricots, etc. Aux femmes qui demeurent à la campagne, elle recommande surtout le jardinage, l'élevage des abeilles et toute l'industrie qui en découle, l'élevage en grand des volailles, etc.

Si indispensable que soit à la femme sa formation dans le travail manuel, et si précieuse que soit l'aide qu'elle apporte par là à l'équilibre du budget familial et à sa prospérité, nous lui demandons avant tout d'exercer au foyer une action morale. Dieu qui a mis pour veiller sur les berceaux comme deux anges protecteurs, un père et une mère, en leur donnant une tâche commune et des responsabilités égales, les a prédisposés ces parents, à faire entre eux une répartition du travail où vous le savez bien les femmes n'ont pas eu le fardeau le moins lourd ; si le père pourvoit avant tout aux intérêts matériels des siens et semble ne songer qu'à cela, c'est à la condition rigoureuse que son épouse prendra toutes les responsabilités du développement physique, moral et intellectuel de l'enfant, c'est-à-dire qu'elle l'élèvera qu'elle fera son éducation. Et quelle n'est pas cette tâche !

Dans ce siècle où la science nous a prouvé si clairement sa puissance pour améliorer tous les produits naturels de la terre, peut-on douter qu'elle ne recèle beaucoup de secrets qui étendraient et perfectionneraient les aptitudes naturelles de l'homme. Vous le voyez, cette fois, il s'agit de l'urgence du développement intellectuel des femmes, non seulement dans l'intérêt de leur dignité et de leur bien être, mais dans celui des générations futures. Avec nos transformations sociales incessantes, qui peut prédire jusqu'où s'élèvera la régénération d'une race par l'éducation. La prédominance des peuples à venir semble tenir toute entière dans cette question. N'est-ce pas là un vaste champ d'action pour les femmes Que nos politiciens avisent à faire rendre au sol toutes ses richesses ; mais nous, les femmes, approfondissons ce problème de l'éducation pour que la patrie nous doive la grandeur de ses enfants.

Revenons à notre auteur : "Plus " l'eau vient de sources abondantes, " plus elle descend d'un niveau élevé, " plus elle donne de force aux roues " qu'elle fait mouvoir, plus elle per- " permet de faire travailler des ma- " chines puissantes. De même plus " sont hautes, pures, profondes et " étendues les sources où l'intelligen- " ce puise son inspiration, plus les " forces morales ont une action salu- " taire et énergique sur les affaires " auxquelles on prend part et sur les " hommes au milieu desquels on vit.

" Y a-t-il dans la science humaine " un recoin où la femme ne puisse " utilement puiser pour se conformer " à la pensée divine, en tant qu'être " humain, membre de la société, édu- " catrice des jeunes générations ? " Toutes les sciences doivent l'intéres- " ser, en tout elle trouvera un aliment " profitable à son intelligence, si elle " est dirigée dans ses études par l'a- " mour de ses devoirs, grands ou pe- " tits, et par le désir constant d'améliorer tout ce qu'elle touche."

Sans doute, chacune en particulier ne peut embrasser qu'un aspect de la science humaine, et très souvent se borner à en acquérir des connaissances élémentaires, chacune doit travailler selon ses aptitudes et se soumettre aux conditions de vie dans lesquelles elle est placée. Mais dans tous les cas, que l'esprit croisse sans cesse, il serait coupable d'arrêter son essor ; peut-on reprocher à l'enfant de grandir, au grain de mûrir, à l'arbre de porter des fruits " Malheureusement combien de fem- " mes, loin de développer leur intelli- " gence, oublient ce qu'elles ont appris " dans leur enfance et deviennent tou- " jours plus bornées."

Evidemment l'instruction devra surtout revêtir un caractère pratique ; et il faudra d'abord acquérir les connaissances nécessaires aux choses de la vie. L'arithmétique, la grammaire, la géographie, l'histoire et toutes ces matières de l'instruction élémentaire, qu'il faut d'abord posséder pour servir de b se à une instruction plus étendue.

" Beaucoup de femmes arrivent à " la conviction qu'elles ne savent rien " de ce qu'elles devraient savoir, soit " parce qu'elles se sont mariées de " très bonne heure, soit parce que la " santé leur a manqué.

" Ces femmes devraient entrepren- " dre leur travail en recommençant " leur éducation par le commence- " ment. Qu'elles ne soient pas décou- " ragées par l'immensité de la tâche, " car ces études élémentaires qui, pour " un enfant, nécessitent beaucoup " d'efforts, peuvent se faire avec " plus de facilité, et dans un temps " relativement court, lorsqu'on a at- " teint un âge plus mûr et qu'on y " accorde une plus grande attention. " Les femmes se figurent souvent " qu'on ne peut s'instruire sans sui- " vre des cours ou sans leçons parti- " culières. Il n'est pas douteux qu'il " est difficile d'acquérir sans maître le " commencement de l'instruction : la " lecture, l'écriture, l'arithmétique. " Mais une personne sachant lire, " quelque peu écrire et ayant une idée " du calcul peut, même sur ces faibles " bases, pousser étonnamment loin " son éducation, pourvu qu'elle ait " une volonté patiente et persévé- " rante."

L'auteur déplore le manque d'instruction élémentaire chez les femmes comme étant nuisible à leurs intérêts les plus immédiats. " Y a-t-il beau- " coup de femmes, dit-elle, qui sachent " s'occuper de leur propre fortune, " qui puissent écrire correctement une " lettre d'affaires, établir leur bilan " et se rendre exactement compte de " leur doit et avoir ? Y en a-t-il beau- " coup qui arrivent à se connaître dans " un indicateur, qui sachent calculer " à quelle heure elles devront quitter " la maison et à quelle heure elles y " reviendront ? Dès qu'il s'agit d'une " question judiciaire, même les tou- " chant de très près, ne signent-elles " pas le plus souvent au hasard ce " qu'on leur donne à signer, ne s'in- " quiétant guère des conséquences ? " Si elles ont affaire avec un archi- " tecte, un maçon, un menuisier, en " est-il une en état de donner des me- " sures exactes et de dessiner l'objet " qu'elle désire ? Il est rare aussi d'en " rencontrer qui comprennent les prin- " cipes de droit qui régissent les inci- " dents les plus ordinaires et la vie " toute entière."

De l'instruction élémentaire, l'au-

teur passe aux hautes études, aux sciences, aux arts, à la philosophie, à l'économie politique et à la sociologie qui s'impose de plus en plus.

Puis vient la troisième et dernière partie qui traite du travail spirituel, lequel doit compléter et vivifier les deux autres. Un grand souffle chrétien anime tout l'ouvrage, et la religion de cette femme qui se fait militante, nous apparaît doublement attrayante dans la magie de ces deux mots : Pour Dieu et la Patrie. Finissons par ce cri mis au bas de l'introduction, appel dont nous entendrons l'écho, j'espère : "A l'œuvre, femmes " de Pologne et femmes de France, " filez votre quenouille, c'est-à-dire " travaillez."

MARIE GÉRIN-LAJOIE.

## Lettre d'Ottawa

*Ma chère directrice,*

BOUM, Boum, Boum ! C'est ainsi que s'annonce notre gouverneur - général, lorsqu'il laisse Rideau Hall pour venir se montrer à son bon peuple assemblé au Parlement, et solliciter humblement le passage de la liste civile qui comporte ses gras émoluments.

Lorsque ces détonations se font entendre et secouent les vitraux de la Chambre Haute, il se produit dans l'assistance un tressautement toujours drôle et les vieux sénateurs se hâtent de trouver le moyen de se sandwicher entre quelques specimens capiteux de notre sexe ; on entend aussi, de ci, de là, quelques petits cris, des oh ! et des ah ! échappés quasi involontairement des lèvres de timides créatures, dans les petits coins, sur lesquels l'attention s'obstinait à ne pas se porter, et où l'on désirait bien cependant participer à l'inspection générale.

Ce boum boum est un gare à vous ! aussitôt la brigade légère rectifie la position et se met sous les armes, pour recevoir le coup d'œil que ne peut manquer de lancer sur tant de charmes accumulés et étagés, le galant représentant de Sa Majesté : car on le dit très galant, notre vice-roi, et, fin appréciateur. Tous les militaires sont ainsi, m'assure-t-on ; il suffit d'ailleurs de constater les attentions si délicates dont la vice-reine est l'objet de la part de sa suite galonnée et empanachée, pour constater que ces sentiments sont communs à tous les grades.

Maintenant que tout le monde est à son poste, je passe rapidement l'inspection comme vous me l'avez recommandé. Vous m'avez demandé mon avis sans fard, vous l'aurez en toute franchise. S'il y a des coups d'épingle, à attraper, vous les recevrez ma chère amie, car je défie personne de m'arracher le masque derrière lequel je me suis tant amusée l'autre jour.

Cette cérémonie a bien, si vous voulez, de l'allure, une certaine grandeur ; mais ça n'est pas beau, beau ; il n'y a rien qui empoigne. Mon tempérament de démocrate et de révoltée prend encore le dessus, direz vous ? Non, tout cela m'a laissée simplement très froide.

Est-ce la lumière abominablement lugubre qui tombait des arceaux de l'immense nef où nous étions réunies, mais il me semblait revoir les caveaux de l'abbaye, au quatrième acte de *Robert le Diable* ; les costumes blancs, les visages affadis par les lueurs blafardes me laissaient croire à la résurrection des nonnes qui reposent sous leur froide pierre ; j'attendais presque le ballet et lorsque le major Maude a commencé ses saluts, qu'une de mes voisines appelait des génuflexions craniennes, j'attendais qu'un orchestre invisible attaquât les notes d'entrée de la première danseuse.

Rien n'est plus nuisible au teint et aux nuances, que ce jour hybride auquel nous étions condamnées. Les plus fraîches toilettes, les minois les plus coquets ne disent rien sous ces reflets glauques, jugez donc des autres ! Il y a, ne l'oubliez pas, beaucoup de chevronnées de la politique, dans ces exhibitions.

Lorsque je présentai ma carte d'entrée à l'aide de camp de service, il était déjà aux prises avec deux couples de puissantes épaules qui, telles que des frégates ayant toutes voiles dehors, bloquaient l'entrée du sénat et j'entendis les titulaires de ce déployement audacieux échanger des confidences : " Moi, ma chère, disait l'une, je n'ai pas manqué une seule ouverture depuis la confédération ! " A part moi, j'ai songé que le pacte fédéral date déjà de 1867, ou à peu près, et j'ai respectueusement cédé le pas à ces vénérables institutions.

Je me suis laissé dire que cette inauguration de session dépassait en splendeur les précédentes ; absolument novice en la matière, je ne puis pas établir de comparaison, cependant l'aspect général de l'assistance, le luxe déployé m'ont paru confirmer cette partie au moins du discours du trône que j'ai pu recueillir au vol, dans le bredouillement officiel, et qui affirme que le pays jouit d'une prospérité inouïe.

Pendant que se débitait cette harangue, j'ai eu, je l'avoue des distractions. Le gentilhomme huissier de la verge noire captivait mon attention ; il a une bonne binette de Pandore retraité que ces cérémonies embêtent considérablement ; à chaque salut profond auquel il se livrait, il me semblait l'entendre fredonner : Brigadier, vous avez raison. Son assistant, l'homme à la masse est aussi très amusant.

Ces deux fonctionnaires sont éblouissants ; ils vous ont un chic et une façon de tendre le jarret, en faisant craquer le bas de soie, qui est absolument captivante.

La plus charmante partie de la cérémonie, à mon avis, c'est encore la fin, quand Lord Minto s'éclipse après avoir mâchonné ses recommandations et qu'on peut enfin échanger une poignée de mains et quelques potins avec ceux qui vous plaisent dans cette flamboyante cohue. La réception chez les orateurs est absolument cordiale, sans cérémonie, sans étiquette, tout à fait délicieuse

Lady Laurier, très en beauté, dans une magnifique toilette de satin blanc dont le corsage était garni de sequins d'argent, recevait à la présidence du Sénat. Son accueil était charmant et elle était toute radieuse des compliments qui lui venaient de toute part, au sujet du rétablisssement du premier ministre dont tout le monde remarquait la vaillante attitude, au milieu de cette longue et fatiguante cérémonie. Madame Brodeur faisait les honneurs à la Chambre des députés, avec cette affabilité si délicate et cette grâce si parfaite qui donnent à ses salons un air de rendez-vous pour la diplomatie, les lettres, les arts. On y parle politique le moins possible. C'est tout ce que nous voulons, n'est-ce pas ?

Mais cette lettre est déjà trop longue, ma chère directrice. Je la ferme sans vous détailler les toilettes. A quoi bon ? Les grands quotidiens vous les ont énumérées dans ce style de catalogue de magasins à département qui leur sied si bien. Je compte leur abandonner ce terrain pour empiéter un peu sur le leur, la prochaine fois, s'il vous sied de me donner encore asile.

Votre toute fidèle,

YVETTE FRONDEUSE.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

( *Suite* )

I

A dix-neuf ans, donc, elle fut déclarée héritière de quarante-deux florins et vingt et quelques kreutzers, d'une montre en or, d'une bague armoriée, de six flacons de cristal à bouchons d'argent, d'un vieil uniforme de hussard, moins les galons, d'une malle, d'une valise, et de divers objets évalués au total à cent vingt ou cent cinquante florins.

C'est forte de ce triste capital qu'elle prenait solennellement l'engagement d'acquitter les dettes paternelles s'élevant à près de quatre mille florins !

II

FANNY BADL.

Vingt ans environ avant la mort du comte Émile Eldringen, le corps d'officiers du 17e régiment de hussards autrichiens, en garnison à Ziegelheim, fêtait l'arrivée d'un nouveau camarade tout frais débarqué de la capitale.

Pour ces officiers ensevelis vivants dans un lointain trou de province, l'apparition soudaine du capitaire Eldringen équivalait à celle d'un brillant météore inondant de clarté leurs ténèbres.

Brillant, certes, le capitaine l'était au premier chef ; étincelant de vivacité, de gaieté, éblouissant causeur dont les saillies désertaient la mémoire aussitôt qu'entendues et n'avaient de valeur que sur ses lèvres, son aveuglant rayonnement était si intense qu'il opposait une infranchissable barrière à l'œil curieux qu'il eût voulu chercher à sonder les dessous de cette éclatante surface. Par dessus tout, le capitaine Eldringen était exceptionnellement beau.

Il y avait en lui un heureux mélange de races. Gracieux, caressant, ardent comme un Italien, il avait cependant blonds cheveux, yeux d'azur, et teint clair d'Anglo-Saxon. Le vieux comte Eldringen, Tyrolien du Sud d'origine, avait, comme plus tard son fils, servi dans la cavalerie autrichienne. Passionné de sport et en particulier de chasse, il avait fait plusieurs excursions en Angleterre, et, de l'une d'elles, avait amené l'épouse, de haute et riche naissance, qui bientôt lui donna un fils et une fille ; une mort prématurée, l'empêcha d'élever celle-ci. Le comte ne survécut que huit années à sa femme, mais il eut la joie, avant de mourir, de fiancer sa fille richement et selon son rang

Son fils Émile, lui, n'était pas encore pourvu ; mais cette préoccupation n'était, pas pour troubler les derniers jours du vieux comte. Le grand nom, la belle mine et l'heureuse facilité de caractère de l'héritier de son titre lui permettraient, l'heure et le goût du mariage venus, de choisir à son gré parmi les plus belles, les plus riches et les plus nobles. Le fait est qu'Émile devint bien vite le lion de la société viennoise et que, comme Alexandre, il put se vanter de n'avoir jamais connu la défaite.

Sa réputation était si bruyamment établie que des échos en étaient parvenus jusqu'à Ziegelhelm. C'était donc, avec le beau capitaine, comme un reflet de la grande vie viennoise qui illuminait le souper à lui offert, le soir de son arrivée, par les officiers du régiment. Lorsqu'avec sa verve coutumière, il eut répondu au torrent de questions qui, dès l'abord, l'accueillit, ce fut son tour d'interroger. Quelles étaient la société, les distractions, dans cette garnison provinciale, et surtout quelles en étaient les beautés ?

—Il n'y a qu'une femme ici qui mérite qu'on dise d'elle qu'elle est vraiment belle,—déclara un des lieutenants, — c'est Fanny Badl.

—Et qu'est-ce que c'est que cette Fanny Badl ?

—La fille du plus ancien maréchal des logis du régiment. Mais ce serait peine perdue de penser à elle.

—Absolument ! — confirmèrent d'une seule voix tous les convives.

—Oh ! — s'écria en riant Eldringen, — le père est donc un turc ?

—C'est la fille qui est d'une sagesse....

—Bah ! - s'écria le capitaine, — dès demain je veux faire sa connaissance.

—Ne vous risquez pas à ce jeu dangereux, mon cher, —conseilla un vieux capitaine, — nous nous y sommes tous plus ou moins brûlé les doigts. Cette Fanny a une très haute opinion de sa valeur.

—Moi, — s'écria un jeune lieutenant, — je me suis presque ruiné rien qu'avec les ports que j'ai payés pour des camélias blancs l'hiver dernier, sans obtenir le moindre rendez-vous, pas même un simple sourire d'encouragement.

—Eh bien ! — proposa le capitaine Eldringen, — qui veut tenir un pari ? Je me fais fort avant un mois d'avoir obtenu un rendez-vous de cette Fanny Badl.

Il y eut une minute d'hésitation. Les officiers détaillèrent du regard la taille élégante, la beauté mâle de leur nouveau camarade, puis évoquèrent la radieuse image de celle qui leur avait valu tant de défaites. Ils pesaient les chances de réusite. Le premier, le doyen des capitaines, hocha la tête, et toute la tablée l'imita.

—Le pari est perdu d'avance, — dit-il, résumant l'opinion générale.

—C'est mon affaire ! Qui tient la gageure ?...

Le pari précisé et dûment inscrit, le souper s'acheva dans le plus joyeux entrain

Lorsque le lendemain Emile vit Fanny Badl, il dut s'avouer que jamais, ni dans les salons, ni dans les coulisses de Vienne, il ne lui avait été donné de contempler taille aussi majestueuse, si épaisses tresses noires, aussi triomphante limpidité de deux grands yeux sombres, et pareilles dents de perle en leur écrin de velours rouge. A l'émotion qu'il ressentit, il comprit que ce qui la veille n'était qu'une fantaisie devenait une aventure fort attachante.

Il reconnut tout d'abord le terrain et constata avec un dédaigneux haussement d'épaules que cette incomparable beauté accordait ses plus aimables sourires à un jeune sous-officier à la moustache noire et au teint hâlé dont

elle était depuis deux ans la très calme fiancée. Toute passion paraissait incompatible avec sa froideur de statue.

Le capitaine crut devoir user la prudence et traça avec une lenteur savante ses travaux d'approche.

Au bout de quinze jours de patients efforts, un léger trouble de ce regard limpide rencontrant le sien et une subite rougeur embarrassée furent sa récompense et son premier gage d'espoir.

Ce fut aussi le signal de sa propre défaite, car il commença à perdre de vue le pari, son premier but, et à oublier que le régiment et presque tout Ziegelheim avaient les yeux sur lui : il ne vit plus que Fanny ; avec une vague épouvante bientôt endormie, il comprit qu'il l'aimait.

Il avait à peine trente ans et elle était merveilleusement belle. A la suite de son cœur, sa tête s'égarant de plus en plus, il en vint à se demander s'il n'épouserait pas Fanny.

Certes, dans les intervalles lucides où sa passion permettait à sa raison de parler, il se traitait de misérable fou, et sans aucun doute cette idée de mariage, l'échéance du pari passée, fût morte d'elle-même, si un événement n'avait hâté la crise fatale.

Jusqu'alors le maréchal de logis Holzer, le fiancé de Fanny Badl, garçon d'humeur paisible et d'esprit lent, ne s'était pas autrement inquiété, après tant d'autres, de l'entrée en scène du capitaine Eldringen.

Sa confiance en Fanny était aussi absolue que la tranquillité sûre de sa propre affection. Cependant, par suite de quelque avertissement instinctif, sans doute, son calme habituel prit un caractère plus réfléchi, sans que rien trahît cette intime modification dans ses manières douces et affectueuses à l'égard de sa fiancée. C'est tout à coup, sans qu'aucun indice sensible eût pu la faire prévoir, que l'explosion éclata.

Par une chaude après-midi de dimanche, le comte Eldringen était seul chez lui, occupé à écrire un billet à Fanny Badl. Un de ces grands silences si propices à la rêverie enveloppait la maison qu'il habitait et qu'avaient abandonnés les locataires pour leur promenade dominicale, et même la rue, la ville étant à peu près désertée au profit de la campagne environnante.

Soudain ce grand calme fut troublé par le bruit d'un pas ferme résonnant dans le corridor, puis sans qu'on eût frappé, la porte s'ouvrit livrant passage au maréchal des logis Holzer. Se retournant vivement, le capitaine hésita presque à reconnaître son subordonné, tant le visage ordinairement placide de celui-ci était en ce moment livide sous l'éclat de deux yeux ardents. Il ne vint pas même à la pensée du compte que le sous-officier pû être ivre ; aussitôt levé, il avait, d'un geste instinctif, dissimulé le billet commencé.

Holzer avait brusquement refermé la porte, et, sans faire le salut militaire, s'y était adossé Sa main plongea dans la poche de sa vareuse au gonflement significatif. Les lèvres serrées, la respiration haletante, il regardait fixement son chef, sans pouvoir parler, Le calme plein d'autorité et de dignité de celui-ci contrastait avec l'agitation fébrile de Holzer. Le regard rivé sur celui du sous-officier, le capitaine n'avait pas eu de peine à devenir la cause de cette brusque visite.

Un long moment, les deux hommes s'observèrent en silence ; l'un attendait, l'autre avait besoin de reprendre un peu de sang-froid pour trouver les mots qu'il voulait dire. Enfin Holzer se décida.

—Je viens de chez Fanny, — articula-t-il d'une voix rauque, — elle m'a dit.... qu'elle ne pouvait m'épouser.

Le comte ne répondit pas ; il voulait l'attaque plus franche. Elle vint sur-le-champ.

—C'est vous.... qu'elle aime, et pas moi ; elle me l'a dit. C'est parce qu'elle vous aime qu'elle ne peut pas m'épouser. Alors je suis venu tout droit chez vous. Quelles sont vos intentions ?

—A-t-elle repris sa parole ? — demanda tranquillement le capitaine, sans vouloir paraître remarquer le ton menaçant de son subordonné.

—Oui ; mais moi, je n'ai pas repris la mienne.

—Là n'est pas la question. Si elle s'est dégagée envers vous, elle vous a ôté le droit de m'interroger.

—Je vous dis que je n'ai pas renoncé à elle !—s'écria Holzer d'une voix sifflante.— Si je vous demande vos intentions, c'est que, si elles ne sont pas honorables,.... je vous tuerai !

Il serra convulsivement la crosse du revolver caché dans la poche de sa vareuse, mouvement que suivit parfaitement l'officier. Celui-ci, en face de cet homme exaspéré, savait n'avoir aucun secours à attendre, mais, brave autant que beau, il ne sourcilla pas Il comprit nettement qu'entre cet homme affolé de passion et lui toutes distinctions sociales et militaires disparaissaient, que c'était entre eux une question d'homme à homme et franchement, généreusement même, il accepta la situation.

Le maréchal des logis poursuivit, hachant les mots :

—Savez-vous qu'on parle d'elle... d'elle et de vous?... on rit en-dessous... je l'ai vu .. On dit tout bas des choses... des choses... je les ai entendues... oui, moi, entendues, vous dis-je !... Alors, j'ai couru près d'elle, je l'ai interrogée et elle m'a répondu... ce que je vous ai dit Maintenant, écoutez, ! Il y a cinq ans que je l'aime, puisqu'elle ne veut plus m'aimer, je trouverai peut-être le courage de... renoncer à elle ; mais consentir à la savoir déshonorée... jamais ! Si vous l'aimez assez pour en faire votre femme, je... oui, je vous la... céderai, sinon... je vous tuerai raide avant que...

La voix du malheureux s'altérait ; l'angoisse peinte sur son visage eût ému un roc, et l'âme légère du comte était bien plutôt molle et facile aux empreintes... Le regard dont il enveloppa le pauvre amoureux trahi exprimait un mélange d'intérêt et d'étonnement : dans tout le cours de sa carrière, jamais rien d'aussi vraiment humain, d'aussi sincère n'avait fait vibrer son être.

Mme de Longgarde

(*A suivre.*)

## A propos d'un critique qualifié de "myope"

*(Suite et fin)*

MATTHEW ARNOLD a dit du mal de ses compatriotes — sur ma foi ! ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mylord Demolins, explique la prétendue "*supériorité des Anglo-Saxons*" par l'excellence de leurs écoles secondaires. Mathew Arnold, lui, explique "*le sens faussé de la beauté, l'apport mesquin d'intelligence et de savoir, les mémoires rudes et communes*" qui règnent dans la classe bourgeoise en Angleterre, chez les *Philistins*, comme il les appelle, par l'infériorité ou plutôt le manque d'écoles secondaires. (Et cela, en Amérique comme en Angleterre). — Or, Mathew Arnold n'avait pas de fortune personnelle ; il a fait toute sa carrière, gagné sa vie pendant plus de trente ans, en qualité *d'inspecteur des établissements* d'éducation. Il doit donc bien s'entendre dans ces questions ; aussi bien que le susdit M. Demolins, dans tous les cas.

Notre auteur s'est placé à un point de vue très élevé, pour blâmer et régenter ses compatriotes : au point de vue du poëte, du lettré, du philosophe.

"Matthew Arnold, l'écrivain de ce siècle qui a été le plus versé dans la connaissance et la culture des anciens, a écrit un critique de Londres d'une grande réputation, dans une étude très impartiale qu'il lui consacre, a été aussi celui qui a le mieux interprété l'esprit de son pays et de son temps."

S'il eut fait un voyage en cette province et qu'il eut voulu nous conseiller avec sagesse, il nous eut dit sans doute : "Mes amis, votre pays est jeune, cultivez avec soin les précieuses qualités de votre race, mais en même temps faites tous vos efforts pour conquérir l'indépendance matérielle. Assurez-vous le bien-être ; enrichissez-vous, si vous le pouvez, non pas dans la spéculation, non pas à la bourse, mais par le développement des ressources naturelles de votre sol. Ayez des ingénieurs, ayez des mécaniciens ; construisez des canaux, des ponts, des chaussées, des usines, des routes carrossables ; rendez libre le cours de celles de vos rivières qui sont obstruées, songez surtout à conserver intégralement la possession de toutes vos richesses : forestières, agricoles, minières, de vos forces hydrauliques. Encouragez pratiquement la colonisation. Agriculteurs Canadiens-français, ayez l'horreur du crédit, ne vous endettez jamais ; initiez-vous à de saines notions de calcul, de bon équilibre économique et qu'elles soient votre sauvegarde : Efforcez vous encore à acquérir les connaissances techniques qui — l'ère de grande activité industrielle s'étant levée pour votre province — vous permettront de prendre et de conserver les meilleures situations et vous empêcheront de subir le joug des étrangers."

Les Anglo-Saxons, eux, possédaient déjà ces notions-là ; la bourgeoisie anglaise a créé à peu près tout ce qu'elle avait à créer dans le domaine matériel. Matthew Arnold leur crie : *Excelsior !* Montez plus haut ! Conquérez d'autres forces, d'autres puissances : "celles de la *beauté*, de l'*intelligence*, du *savoir et des bonnes manières.*" Vous admettrez, cher confrère, que dans cette partie de ses études, où le célèbre sociologue prêche l'affinement des âmes, l'élévation des esprits, où il recommande de rendre la civilisation *intéressante* et où il cite avec tant d'apropos Platon, Goethe, Vauvenargues, Renan, Amiel, Carlyle, il a des pages superbes.

Dans son troisième article, "*Encore un mot sur les Etats-Unis.*" Matthew Arnold n'a pas prétendu écrire une page d'histoire. Plein d'admiration pour les institutions américaines et irrité des bévues, qu'à son sens, commettait le gouvernement anglais (car, il est permis de supposer, après tout, que même la Chambre des Communes de Londres, même celle des Lords, même les ministres peuvent, par hasard, commettre des bévues) ; il a cherché, comme tout autre publiciste de revue, à disséquer le mal, appréciant les faits à sa façon, et à suggérer les remèdes qu'il croyait excellents, se basant sur l'exemple donné par l'Amérique. Il n'est pas allé plus loin.

J'avoue que je ne suis aucunement renseigné sur ces affaires d'Angra Peguena, de Majuba Hill, ni sur les embarras de Lord Kimberley, ni sur la manière dont Lord Granville s'est fait rouler par le prince de Bismark, dont il est question dans cette troisième étude. Je n'en dirai rien. Mais, j'ai des données beaucoup plus précises sur le mauvais gouvernement dont depuis plusieurs siècles, a été affligée l'Irlande, sur l'oppression et la tyrannie dont a été victime l'Ile d'Emeraude ; les suggestions de Matthew Arnold à ce sujet m'ont paru excellentes. L'Irlande ne serait-elle pas capable de se gouverner elle-même, si elle était divisée en trois ou quatre provinces, ayant la même autonomie relative que les provinces du Canada ; alors que des Iles Britanniques constitueraient une confédération et que chaque division provinciale enverrait des députés à Westminster ? Ne semble-t-il pas que l'on devrait essayer le remède proposé ?

Je termine. Je me suis permis de *faire autant de compliments à l'Angleterre*, sur la manière dont elle a su se gouverner depuis le XIIIe siècle, que M. Melchior de de Vogué, cité par M. Hector Garneau. C'était au cours d'une conférence faite à l'Université Laval, l'hiver dernier (une conférence *confidentielle*, dirai-je, que je me suis faite à moi même, à moi presque seul ; car à peine quelques personnes distinguées occupant les trois ou quatre premiers rangs de sièges m'ont entendu).

Comme je ne suis pas coutumier de ce fait — des *compliments à Madame Albion* ; je demande la permission de rééditer deux ou trois phrases que je considère d'ailleurs, comme inédites :

" De l'Angleterre, je ne dirai qu'un mot. Les Anglais ont raison d'être fiers de leur histoire. Les premiers, en Europe, ils ont connu une liberté relative, l'amour exclusif de leur race et de leur île. Ils ont été favorisés de plusieurs générations de grands politiques ; ils ont su profiter de toutes les occasions favorables ; ils ont pris tout ce qui leur convenait et ont successivement installé plus ou moins solidement leur drapeau sur tous les points du globe. Dans les guerres européennes auxquelles ils ont été mêlés, ils ont toujours eu le talent de garder pour eux la meilleure partie des dépouilles, la part du lion. Ils ont compris très tôt l'importance que le capital était destiné à prendre dans le monde et se sont hâtés de s'enrichir par tous les moyens ........................................

.......................................................

La race est industrieuse, elle a de l'esprit de conduite, elle a le sens du commerce et des affaires ; elle ne se paie ni de mots, ni de considérations sentimentales.

" Elle n'est pas chevaleresque, certes elle ne se fait pas le champion du faible, elle a atrocement maltraité l'Irlande et s'acharne contre l'héroïque peuple boër qui faisait pourtant un excellent usage de sa liberté et de son autonomie. J'ignore ce que l'avenir réserve à Albion, mais jusqu'à présent, il faut le reconnaître, elle a *pratiquement* mieux mené sa barque qu'aucun peuple du continent européen."

Je ne sais pas, en y songeant sérieusement, si je répéterais la même opinion. Une société qui, après plusieurs siècles d'une prospérité admirable, a encore à sa base le paupérisme, le *sweat-system*, l'oppression de nations sœurs ; qui se fait gloire de soumettre des peuplades qui trouvent leur manière de vivre conforme à leur propre nature et se soucient peu des civilisations européennes.... Je n'ose affirmer que cette société se reconnaitra comme "la mieux gouvernée dans la *Vallée de Josaphat*" quand elle aura pour concurrentes, la Suisse, la Hollande et la République Nord-Américaine.

Et voilà pourquoi j'ai traduit les *Etudes sur les Etats-Unis* de Matthew Arnold.

EDMOND DE NEVERS

---

### FAUTES A CORRIGER

NE jamais écrire avec l'abbréviation St, le mot saint qui précède quelques noms de rues : *Saint-Denis*, *Saint-Augustin*, *etc.*

Ne pas dire : *je m'en rappelle*, qui n'est pas grammatical, mais : je me le rappelle.

Quand on a beaucoup de cœur on dédaigne d'en faire paraitre ; se sentir riche empêche de montrer sa bourse.

MME BARRATIN.

## A Travers les Livres

Un ouvrage qui crée quelque sensation, en ce moment, vient de paraître et s'intitule *Mémorial sur l'Education au Canada*. L'auteur, M. J. C. Magnan, un nom qui a déjà fait sa marque parmi nous, a entrepris, au moyen de statistiques officielles, de prouver qu'au lieu d'être la dernière dans la Confédération, la province de Québec est la première. J'en suis bien heureuse et très patriotiquement fière, mais je constate encore, avec satisfaction, que M. Magnan n'affirme pas que nous avons atteint le *summun* de la perfection avec notre système scolaire. M. Magnan a de plus, une parole très juste quand il parle des *souffrances qu'engendre l'ignorance* ; je la propose à la réflexion du Conseil de l'Instruction Publique ; s'il la comprend bien, elle ne fera qu'augmenter davantage les efforts pour l'amélioration et le développement de l'éducation en notre pays.

Félicitations à M. Magnan pour cette œuvre méritoire, écrit à l'*Honneur de la Province de Québec*. Le volume comprend une préface écrite par l'honorable T. Chapais, sept chapitres —parmi lesquels figurent deux conférences—et un appendice.

En vente chez tous les libraires. Prix, 25 cts. Les instituteurs et les institutrices devraient se procurer ce volume très consolant pour eux, puisqu'il rend un sincère hommage à leur dévouement.

Françoise.

---

## Notes sur la Mode

La jaquette-blouse jouit toujours d'une grande popularité ; cependant, beaucoup de créations du printemps affectent la forme du boléro.

Les nouvelles jupes ont sept lés, ce qui n'empêche pas le volant, et ont un pli creux dans le dos.

Les robes princesses sont en vogue et sont charmantes à condition que l'on sache bien les porter, car elles ne conviennent pas également à toutes les femmes. Quelques robes princesses ferment dans le dos ou à l'épaule et au côté gauche. C'est très distingué.

Les robes foulard, cependant, ont leur faveur accoutumée avec le printemps ; on y joindra, comme accessoires à ces toilettes, un beau col, un fichu ou une berthe en dentelle.

Les toilettes de drap clair se garnissent en grosse dentelle, telle que la guipure, les dentelles persanes ou vénitiennes. Souvent la dentelle est ornée d'un cordé d'argent, de médaillons brodés et de ruban de velours noir.

Comme tissus, le mohair sera très à la mode, ce printemps. Les bleus foncés et les bruns sont les couleurs préférées dans ces tissus.

Les chapeaux de printemps seront surtout garnis en grosse dentelle

Cigarette.

---

## Une femme célèbre

Montréal aura prochainement la visite d'une pianiste française, Madame Roger-Miclos, dont le talent artistique a été consacré depuis longtemps à Paris, et qui s'est faite une réputation européenne des plus flatteuses à cette époque de pianistes talentueux, transcendants et multiples. De même que nous saluons avec empressement les hommes politiques et littéraires de la France, de même nous nous faisons un devoir d'accueillir avec empressement l'arrivée de cette artiste distinguée qui a nom Madame Roger-Miclos.

Monsieur Raoul Pugno, le pianiste si admirable, est venu récemment à Montréal, et il a passé pour ainsi dire inaperçu parmi les Canadiens français. Ce sont nos compatriotes d'origine anglaise qui encouragent ces artistes, alors que ce devoir est le nôtre.

Le passage de Sarah Bernardt, de Réjane, de Jane Hading crée tout un émoi dans notre population ; celui de Madame Roger-Miclos devrait obtenir le même résultat, car enfin cette artiste est une personnalité aussi importante au point de vue musical que les artistes au point de vue théâtral. Il est temps de secouer notre apathie pour tout ce qui touche aux questions d'art et d'étendre un peu le cercle de nos connaissances intellectuelles.

Ce n'est pas une vulgaire réclame que nous voulons faire ici ; nous cédons simplement au désir de dire notre pensée, notre manière de voir, et nous suivons cette impulsion d'autant plus volontiers que c'est à l'intention d'une grande artiste, d'une parisienne, d'une *Française* que nous faisons cet appel à nos compatriotes.

C. O. Lamontagne.

---

## EN GLANANT

**Rien de nouveau...**

Un professeur satisfait, c'est le professeur Paul Wœgler, de Munich. Il vient de découvrir et de publier un document qui prouve que l'automobile était connu des Romains.

Un chroniqueur Julius Capitolinus, contemporain de l empereur Commode, raconte que, parmi les objets laissés par ce monarque il y avait "des voitures sans attelage, et d'une nouvelle construction dont les roues tournaient d'elles-mêmes autour de leur axe grâce à un mécanisme ingénieux."

Et ceci : "Les sièges étaient disposés de telle sorte que le conducteur était protégé contre les rayons du soleil. De plus, ils étaient mobiles et le voyageur pouvait s'arranger à tourner toujours le dos au vent."

Mais les automobiles romains étaient plus perfectionnés que les nôtres, alors !

**Fructueux voyage**

L'existence des inventeurs est embrumée de lézardes quasi-fabuleuses. Voici la piquante histoire qui rappellera aux générations à venir la manière simple et facile à retenir dont fut découverte l'épingle de nourrice :

Un voyageur visitait les ruines d'Herculanum et de Pompéi. Il faut croire qu'il avait l'œil exercé et une façon toute particulière d'envisager l'antiquité ca il s'arrêta tout à coup, en arrêt, comme un limier flairant la bonne aubaine. C'était un fragment de plâtre reproduisant l'empreinte de la fameuse épingle qui attirait ainsi son attention.

Il prit un brevet et sa découverte lui rapporta soixante millions.

Apprenez à voyager

---

Il n'y a pas de gloire à savoir, il n'y a que de la joie.

La vieillesse est une humiliation qui peut devenir sainte.

Mme Barratin.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

ON ne connaît pas assez, à votre âge, la signification du mot bravoure. On s'imagine qu'être braves c'est faire montre de quelque acte valeureux comme de mourir pour son pays, par exemple, ou encore, à la pension, de donner à un camarade qui vous a déplu la rossée traditionnelle.

Non, petits amis, la bravoure n'existe pas seulement sur les champs de batailles ou dans le soufflet appliqué à un compagnon malveillant, elle réside dans les petites choses qu'on endure stoïquement, et qui demandent souvent autant de capacité d'endurance et d'héroïsme, que des actions d'un plus grand éclat.

Mais, me direz-vous, c'est souvent une question de tempérament que la pratique de ces choses ; comment voulez-vous que les natures nerveuses et poltronnes, quoique ne souffrant d'aucun malaise physique, parviennent à tout supporter sans se plaindre jamais? Il n'y a pas pour elles grand moyen de se corriger.

Détrompez-vous, mes enfants, ceux dont le caractère n'est ni assez viril, ni assez trempé travailleront à acquérir ces qualités indispensables pour faire d'eux des hommes dans toute l'acception du mot. C'est à ceux-là que je m'adresse surtout en leur affirmant d'abord que la bravoure s'acquiert par la volonté.

Dès l'enfance, on devrait vous habituer à bannir de votre esprit toute frayeur non motivée ou irraisonnée, dont les nerfs surexcités sont souvent la cause, et à vous montrer l'inanité de ce sentiment.

Ainsi, beaucoup d'enfants ont peur de l'obscurité, ce qui n'a aucune raison d'être puisqu'elle n'est pas un danger par elle-même, et ils le savent bien ; quelques-uns s'effraient à la vue de certains animaux inoffensifs, d'autres encore ne peuvent entendre raconter certaines histoires ou légendes sans que leur esprit en reste impressionné d'une manière fâcheuse. Il y a lieu de blâmer ces peurs-là, et il faut de toute nécessité s'en rendre maître par le raisonnement.

Il est des cas, heureusement assez rares, dans lesquels la peur ne saurait être vaincue, car elle se manifeste chez des enfants d'un organisme débile ou maladif, il importe alors de les ménager.

Si vous remarquez chez un de vos camarades de ces tendances exagérées à la frayeur, il ne faudrait pas se moquer de lui ni lui jouer de mauvais tours pour éprouver son courage ; on risquerait de déterminer chez lui quelque dangereuse crise, bien plus, on s'exposerait à le rendre malade pour toute sa vie, et c'est ce que beaucoup d'écoliers se sont déjà rendus coupables malheureusement.

Le vrai courage est modeste et noble ; il ne s'attaque pas aux faiblesses des autres et empêche les lâches, qui voudraient se prévaloir de ces mêmes faiblesses, de martyriser ceux qui en sont atteints. Ne craignez pas, surtout si vous avez le bonheur d'être robustes et forts, d'affronter certains dangers ou périls sans pour cela tomber dans un excès repréhensible de témérité. Ne faites pas des actes de bravades inutiles, mais réservez vos forces pour secourir un ami qui aura besoin de votre secours ou qui sera menacé d'un danger.

La bravoure se manifeste sous mille formes diverses ; dans l'aveu d'une faute commise nonobstant le châtiment qui en sera la suite, dans la correction d'un défaut qui vous tient bien au cœur, dans le service rendu à des gens qu'on n'aime pas,—voici par parenthèses, une bonne pratique pour le temps du carême. — Il y a bravoure aussi à supporter la pauvreté, la maladie, les mille et une contrariétés dont se compose la vie de chaque jour ; il y en a aussi à être loyaux et francs, à ne jamais hésiter à défendre un principe et des opinions justes. Enfin, le plus grand des courages est celui qui consiste à faire son devoir en tout et partout, malgré les obstacles qui surgiront de tous côtés, et c'est ce qu'attend de vous tous, chers neveux et chères nièces, votre

TANTE NINETTE.

## Au patinoir

(Pour le journal de FRANÇOISE)

PAR un de ces jeudis beaux et froids de décembre, nous partions en bande pour patiner. Vous comprenez d'avance notre joie ; la première fois depuis de longs mois ! Combien de choses s'étaient passées dans ce lieu d'amusement ! Nous nous les rappelions toutes avec de puissants éclats de rire, et quel plaisir anticipé nous éprouvions en montant, d'un pas alerte, la rue St-Denis.

Tout en parlant, nous étions arrivées, et ce serait peine inutile de vous dire le temps que nous avons pris à mettre nos patins ; car ce jour-là, la fée diligente elle-même nous aidait.

Nous voici sur la glace, Jeanne la blonde, fière et élégante patineuse en tête. Mais nous avons justement devant nous des... *apprenties patineuses*, aux dires de mes amies. Savez-vous ce que c'est que des *apprenties patineuses ?* Moi, je l'aurais appris ce jour-là si je ne l'eus su déjà.

Elles s'en vont les pauvres désolées, accrochées à des bras protecteurs, et elles laissent par intervalles échapper de petits cris d'effroi tout drôles.

Puis à un moment, vous imaginez, c'est une glissade en règle ! Et la douloureuse chose que de s'étendre sur la glace ! A part que ce n'est pas moëlleux, vous apercevez d'ici la pantomime des bras et des pieds, mon Dieu ! Et les spectateurs de pouffer de rire. C'est qu'elles sont si singulièrement tombées, n'est-ce pas ?

Ah ! voici un groupe d'amies qui entrent.

Nous allons au-devant d'elles et nous échangeons de cordiales poignées de mains, ainsi que d'enthousiastes baisers, là, tout au milieu du patinoir ! Après une promenade autour de la galerie pour continuer les épanchements et la joie du revoir, à nous de patiner !

Allons *mesdemoiselles* les *apprenties*, place aux patineuses, consommées en l'art ! Vous voudriez sans doute une leçon, mais nous laissons la chose à de plus *patients* que nous.

Et en avant sur la fine lame d'acier !

# PAGE DES ENFANTS

Zig, Zag ; Zig Zag ! Oh ! qu'il fait gracieux de s'en aller ainsi ! ne dirait-on pas que nous avons des ailes aux pieds ?

Après s'être amusées, avoir bien ri et beaucoup causé, nous nous séparons à notre grand regret : voici la *brunante* et c'est l'heure de rentrer, mais non sans se promettre de se revoir au prochain jeudi.

JULIETTE ST-PIERRE.

---

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charade

Mon premier est une voyelle,
Mon second sert au tutoiement,
Et l'enfant qui tout jeune épèle
Répète mon dernier souvent.
Mon entier quand la nuit est belle
Resplendit dans le firmament.

A quelle époque fut introduite en France la prière appelée Angelus ?

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Des langues suivantes données ici dans l'ordre alphabétique, quelles sont les plus répandues sur notre globe ? Allemand, anglais, espagnol, français, italien, portugais, russe ?

### Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Dans quelles parties de la province se trouvent situées les places suivantes et quel en est le comté ?

Baie Saint-Paul, Malbaie, Montmorency, Trois-Rivières, L'Assomption, Boucherville et Longueuil.

---

### Solution des Jeux d'Esprit

Mon premier, adjectif altier, appartient au noble langage ;
Sous mon second, un vert sentier

Donne la fraîcheur et l'ombrage ;
L'aimable chant de mon entier
Réveille l'écho des boccages.

*Rép. :* Hautbois.

*Ont deviné :* Jeannette, Arthabaska ; Ysette, Montréal ; Lucile, Québec ; Roméo et Juliette, Ste-Anne-du-Bout-de-l'Ile ; Adrienne, Lanoraie ; Charles Paul et Symé, Marianne, Arthabaskaville ; Maurice Bauset, Ottawa ; Fanny, Montréal.

J'ai causé de votre projet à un de mes amis.

*Rép. :* Causer dans le sens d'avoir un entretien, une conversation plus ou moins longue avec quelqu'un, est un verbe neutre. On ne peut donc pas dire : J'ai causé de votre projet *à* un de mes amis, mais j'ai causé de votre projet *avec* un de mes amis.

*Ont répondu :* Ysette, Montréal ; Léontine V., Trois-Rivière ; Lucile ; Québec ; Charles-Paul et Symé, Montréal ; Marianne, Arthabaskaville ; Fanny, Montréal.

### Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quelle différence y a-t-il entre une monarchie, une république et une confédération ?

*Rép. :* Une monarchie est le gouvernement d'un état régi par un seul chef. Une république est un état dont la constitution est démocratique, où le peuple se gouverne lui-même, soit immédiatement, soit par ses délégués. Une confédération est une ligue ou une alliance entre des états indépendants pour faire ensemble cause commune, obtenir le redressement de leurs sorts, défendre leurs droits.

*Ont bien répondu :* Carmélia Garand, Académie Ste-Marie ; Jeannette, Congrégation de Notre-Dame, Arthabaskaville ; Emmeline Yon, Gabrielle Tétrault, Académie Ste-Marie ; Marianne, Yvonne Perrault, Arthabaskaville ; Liseron, Belle-de-Nuit, Montréal ; Charles-Paul et Symé.

De qui est le vers suivant :

*Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.*

Bérenger parlant de Henri IV.

*Ont répondu :* Charles-Paul et Symé.

---

## Petite poste en famille

George Emile Boulay, Coaticook, et J. B. Alain, Chicoutimi, sont arrivés trop tard pour voir leurs noms insérés dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Je nommerai la prochaine fois ceux qui ont mérité les prix d'assiduité promis aux plus persévérants de ma page.

C'est aussi la prochaine fois que s'ouvrira le concours dont je vous ai déjà parlé et qui sera divisé en trois parties : les petits, les moyens et les grands. C'est par ces derniers que commencera le premier concours. Je prie mes jeunes concurrents d'étudier leur géographie de France, car je les avertis qu'ils auront fort à faire s'ils veulent se tirer d'affaire dans tout ça. Je regrette de ne pouvoir donner le même devoir sur le Canada ; malheureusement, notre pays, par la diversité d'origine de ses noms de villes, de villages, de fleuves et de cours d'eau se prête peu à cette tournure d'esprit toute française, ce que d'ailleurs vous allez être à même de constater en lisant l'exercice géographique de la prochaine fois.

Le concours sera pour mes savants et savantes depuis 16 ans.

TANTE NINETTE.

---

## Variétés

### Le brigand ingénieux

Il y a quelques années, le consul d'Angleterre, à Salonique, était parti avec les gendarmes turcs à la recherche d'un voleur de grands chemins qui avait détroussé plusieurs sujets anglais. Son absence s'étant prolongée, sa femme, prise d'inquiétude, veut aller le rejoindre. Elle demande quelqu'un pour l'accompagner. Un homme se présente : "Madame, dit-il, je connais l'endroit oú se trouve votre mari ; je m'engage à vous y conduire saine et sauve." On convient du prix, et effectivement après quelques jours de voyage, Mme B... se trouvait en présence de son mari. Son guide la quitta alors, après avoir empoché la somme stipulée. Le consul l'avait vainement pressé de se faire connaître. Notre homme s'y était obstinément refusé et pour cause. C'était le brigand lui-même que le consul poursuivait sans succès.

Toto à sa petite sœur, une bambine de huit ans :

—Prête-moi ta corde ?

—Oui, je veux bien ; mais toi, donne-moi de tes dragées.

—Après.

—Non, avant... je connais trop bien les hommes.

## Bloc-Notes

Intéressante séance, la semaine dernière, au Mont Saint-Louis, en l'honneur du nouveau délégué apostolique, Mgr Sbaretti. Les jeunes officiers de l'Institut ont fait des exercises militaires avec une précision et une adresse dignes de vieux vétérans. Les spectateurs, tenus pendant plus de vingt minutes, à la pointe des bayonnettes de la jeune armée, en ont eu le cœur tout chatouillé d'émotion. Songez donc ! voir la mort de si près !

On nous a donné ensuite quelques scènes de la tragédie d'*Hamlet*. Rien à reprocher aux acteurs qui ont eu les gestes, les attitudes, les intonations vraiment *Shakespeariens*. Mais, si j'ose formuler un reproche, ce sera pour me permettre de remarquer que le programme était vraiment trop surchargé. Les scènes de *Hamlet*, les adresses *obligato*, la musique, ont déjà pris deux heures, de sorte que les scènes du *Merchant of Venice*, toute belles et toutes bien dites qu'elles fussent, ont semblé une abondance presque nuisible. Et monseigneur Sbaretti, qui depuis deux jours, écoutait des adresses de bienvenue à raison de deux par demi-heure, a dû faire intérieurement de grandes réflexions sur le prix dont il faut parfois payer les gloires de ce monde.

Félicitations en passant aux élèves qui ont récité avec beaucoup d'intelligence et de naturel des morceaux de déclamation. Ils ont sûrement fait honneur à leur professeur et à leur Institut.

***

Les Canadiennes devraient être aussi reconnaissantes qu'honorées, de la façon élogieuse et sympathique avec laquelle lady Aberdeen a parlé d'elles, dans la conférence qu'elle a faite dernièrement, à Londres, devant un auditoire d'élite. Sous le titre de *Femmes du Canada*, la femme de notre ex-gouverneur-général, a tracé un portrait fidèle, espérons-le du moins, car il est très flatteur, de la femme canadienne, de ses qualités intellectuelles et morales, et de la large part qu'elle sait prendre à l'avancement et au progrès de son pays.

Nous sommes charmées et presque attendries de la bonne impression que conserve de nous Lady Aberdeen, dont la haute personalité a laissé, au pays, un souvenir que les années n'affaibliront pas.

***

L'*Annaliste* de l'*Album Universel*, publiant le portrait et la biographie d'un jeune auteur canadien, s'exprimait ainsi, au début de son article, en le présentant à ses lecteurs :

" La première fois que je le vis, c'était chez lui. Il me reçut dans son cabinet de travail, avec une exquise politesse. Sa femme, belle et intelligente, écrivait sous sa dictée. Lui, il était couché sur un divan, revêtu d'une robe de chambre et chaussé de pantoufles, il culottait une bonne pipe en fumant comme un Allemand."

Mes lectrices sont, sans doute, horriblement choquées de l'égoïsme révoltant de cet homme qui, couché sur un divan, très à son aise dans sa robe de chambre, fume avec délices, tandis que sa femme, le dos courbé sur une table, fait le travail de monsieur. Qu'elles se rassurent. " Les Canadiens font de bons maris," a dit Mme Dandurand, dans sa conférence, à la salle Karn, et, en autant que je puis juger, elle a raison Dans mon for intérieure, je suis persuadée, que ce mari, dont l'*Annaliste* nous offre un portrait de sybaryte, est le premier à aider sa femme quand elle manque de bonne, et rentre du charbon, allume la fournaise, le matin avec beaucoup d'empressement. Il ne faut pas calomnier les gens.

***

M. Devlin vient d'être élu député pour le comté de Galway, aux Chambres des Communes, en Angleterre. M. Devlin est un Canadien-Irlandais qui fera honneur à son pays d'abord, et qui aidera, de tous ses grands talents, la belle et sainte cause de la malheureuse Irlande, que Dieu protège !

FRANÇOISE.

## Cuisine facile

### PENDANT LE CARÊME

Le macaroni, qui est le plat par excellence des jours maigres, peut être présenté sur la table de plusieurs façons différentes. Nous allons en donner ici quelques recettes des plus simples et des plus appétissantes.

*Macaroni aux huîtres.* — Cassez les branches d'une demi-livre de macaroni en petits morceaux que vous ferez bouillir jusqu'à ce qu'ils soient tendres; faites égouter le tout et mettez-en la moitié dans un plat généreusement beurré. Jetez sur ce macaroni, une chopine d'huîtres avec leur jus, puis ajoutez une demi-tasse de beurre coupé en petits morceaux, du sel, du poivre et le reste du macaroni. Battez deux œufs, ajoutez une tasse et demie de lait froid. Versez cela sur le macaroni et pour finir couvrez le plat avec une tasse de biscuits secs écrasés très fin. Faites cuire jusqu'à ce que cela forme une croûte d'un brun doré.

*Macaroni et huîtres escallopés.* — Prenez un quart de livre de macaroni que vous cassez en petits morceaux. Faites cuire dans de l'eau salée jusqu'à ce qu'ils soient tendres, égouttez et puis faites sécher. Coulez le jus de deux douzaines de grosses huîtres. Mettez une couche de macaroni au fond d'un plat, puis une couche d'huîtres assaisonnez avec du sel, du poivre et des petits morceaux de beurre. Puis, ajoutez une autre couche de macaroni, et une autre couche d'huîtres. Couvrez le dessus avec du macaroni, jetez le jus des huîtres sur le tout. Et finissez le plat en le couvrant de fromage rapé très fin. Faites cuire dans un fourneau chaud environ une demi-heure.

*Timbale au macaroni.* — Faites cuire, sans les casser, autant que possible, les branches de macaroni. Après trente minutes de cuisson dans l'eau bouillante légèrement salée, égouttez le macaroni, et asséchez-le complètement en le déposant sur un linge blanc. Beurrez un moule en mettant autant de beurre que possible, et garnissez-le avec le macaroni. Commencez par le bas du moule et roulez le macaroni tout autour, le pressant avec les doigts dans le beurre, afin qu'il reste à sa place. Saupoudrez le fond du plat avec des graines de biscuit sec ou de pain finement émietté. Faites ensuite un mélange avec une tasse de lait, deux tasses de miettes de pain trempées dans le lait, une cuillerée à soupe de farine, quatre de fromage râpé et un quart de cuillerée à thé de sel. Remplissez le moule de ce mélange ; faites cuire au bain-marie pendant une demi-heure. Faites une sauce tomates avec deux tasses de jus de tomates, deux cuillerées à soupe de farine, deux de beurre, un peu de sel et de poivre. Renversez la timbale sur un plat au moment de servir et entourez-la de la sauce aux tomates.

---

## Recette utile

POUR NETTOYER LE LINOLEUM. — On nettoie le linoleum en faisant un mélange composé de parties égales d'huile de coton et de vinaigre très fort, et, en frottant bien le linoleum avec un morceau de flanelle imbibé du mélange. Si le linoleum est très sale, lavez-le premièrement avec de l'eau et du savon ou avec de l'eau, à laquelle vous ajoutez un peu de térébenthine N'employez jamais de soude, pour la bonne raison que ce dernier ingrédient détruit l'huile et la couleur dont le linoleum est fait.

---

2ME ANNÉE—NO 1

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA-FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
| --- | --- | --- |
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |




## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2me année—No 1 Samedi, 4 Avril 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## LEGENDE PASCALE

C'était en 431.

On était à l'équinoxe du printemps. L'année celtique finissait et dans la ville de Tarah—chef-lieu de leur religion—les Irlandais, encore idolâtres, célébraient la fête triennale du feu nouveau.

Pour eux, c'était la nuit solennelle, la grande nuit.

Une foule silencieuse se pressait dans l'ombre, aux alentours du palais d'O'Neil, roi principal de l'île, et les princes, les guerriers, accourus à Tarah de tous les points de la Verte Erin, environnaient le monarque.

Sur la terrasse du palais était préparé un immense bûcher couronné de fleurs. Auprès, se tenait le chef des druides. La lune répandait sur la scène un demi jour charmant.

Pas une fumée ne flottait dans l'atmosphère.

Suivant l'usage immémorial, par toute l'Irlande on avait éteint les feux et, pour les rallumer, on attendait de voir monter vers le ciel, la flamme sacrée allumée par le chef des druides, au signal donné par le monarque.

O'Neil, drapé dans la pourpre royale, allait donner le signal attendu, quand, à l'extrémité de la plaine du Breg, une lumière surgit tout à coup dans les ténèbres

Le roi l'aperçut et, tout frémissant d'indignation :

—Qui peut profaner ainsi cette nuit sacrée ? s'écria-t-il d'une voix terrible. Qui a osé commettre un pareil sacrilège ?

—Nous l'ignorons, répondirent ceux qui l'entouraient.

Et tous les regards se dirigèrent avec effroi vers la petite lumière qui rayonnait au loin, comme une étoile dans la nuit.

Le chef des druides regardait aussi et une terreur profonde l'envahissait.

—O roi, dit-il tremblant, écoutez ce que les dieux m'inspirent. Si ce feu n'est pas éteint à l'instant, il ne s'éteindra plus jamais. . . . il fera pâlir notre feu sacré. Celui qui l'a allumé asservira l'Irlande que les armées romaines n'ont pu conquérir, et nul ne pourra jama s lui arracher sa conquête.

Aussitôt le roi donne ses ordres. Plusieurs druides sautent sur un char trainé par deux buffles blancs, et, suivis de guerriers, ils s'élancent vers la lumière.

Cette lumière, c'était le cierge pascal que Patrice, arrivé en Irlande, venait d'allumer. Les druides se jettent sur le cierge pour l'éteindre, pour le renverser. Vainement, la lumière toujours brille, le cierge, posé sur le sol reste inébranlable.

Vêtu d'une tunique de poils de chèvre, la tête couverte d'un capuchon blanc, saint Patrice regardait et souriait

Les druides, furieux, lui ordonnent de les suivre devant le roi. Il obéit, et pendant que l'apôtre s'avançait, des bardes, mêlés à la foule, chantaient, poussés par une inspirations divine :

"Il vient l'homme au front couronné... il est venu à travers la mer orageuse. . . ."

Quand Patrice fut en présence du roi :

—Tu connais, lui dit celui-ci, les lois du royaume, tu sais qu'en cette nuit sacrée celui qui allume du feu avant que j'aie donné le signal est puni de mort. Pourquoi as-tu violé la loi ?

Mais au lieu de répondre, de se défendre, le saint se mit à chanter :

"Dans cette nuit de la résurrection de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, il convient d'allumer ce feu, d'allumer une torche de cire d'une blancheur éclatante, d'une suave odeur."

Et avec une tranquille assurance, il dit au monarque étonné :

—O roi, tu ne me feras pas mettre à mort. Le doux règne du Christ s'établiera en Irlande, sans qu'il soit versé une seule goutte de sang. Mais plus tard, plus tard, poursuivit-il, ravi, pour la foi, le sang de l'Irlande coulera durant des siècles...le sang et les larmes......

—Qui es-tu ? d'où viens-tu ? demanda le roi, malgré lui troublé jusqu'au fond de l'âme par la vue et l'accent de l'étranger.

—Je suis l'envoyé de Dieu. Six ans

durant, j'ai été esclave dans ton île. Une nuit, pendant mon sommeil, j'entendis une voix qui disait : " Retourne en ton pays, le navire qui doit te transporter va mettre à la voile." Je courus au rivage et, trois jours après, j'étais dans les Gaules, auprès de mes parents. Mais, dans mes études comme dans mon sommeil, sans cesse, j'entendais les enfants de l'Irlande qui me criaient : " Chrétien, reviens parmi nous, reviens nous sauver."... Le cœur déchiré par ces appels continuels, je ne savais que faire, quant un ange vint me dire : "Pars pour Rome, va soumettre tes vœux au chef de l'Eglise " Je partis à grands pas. Comme moi, le pape avait entendu les gémissements des enfants de l'Irlande. L'émeraude des mers brillait sans cesse devant ses yeux, et, dans son désir de la donner au Christ, il pleurait... Il a béni ma vocation, il m'a envoyé vers ceux qui m'appelaient. O Irlandais, les légions romaines n'ont pu vous soumettre, mais vous appartiendrez à la Rome des martyrs.

Cette nuit là, on n'alluma point le feu sacré sur la terrasse du palais de Tarah, et la petite lumière de Patrice brilla seule dans les ténèbres.

Laure Conan

---

Si les pauvres s'aimaient entre eux ils ne seraient pas pauvres.

MME BARRATIN.

---

## NOTRE JOURNAL

Avec ce numéro le JOURNAL DE FRANÇOISE entre dans sa deuxième année.

---

## *ON DEMANDE. . .*

*Un député canadien-français, pour demander à son gouvernement que la Saint-Jean-Baptiste soit décrétée : fête légale par tout le Canada.*

# MYSTERE JOYEUX

MERVIUS était venu à la maison du vieux Jérôme, qui avait reçu une certaine lettre, qui se trouvait être la copie d'une autre lettre, laquelle, à son tour, avait été copiée de la lettre originale, reproduite enfin tant de fois qu'on ne pouvait dire si c'était la centième ou la millième copie que le vieux Jérôme tenait entre ses doigts

Cette fameuse lettre, que tous les voisins étaient venus entendre lire, était d'un homme que tout le monde de l'endroit connaissait ou dont on avait entendu parler.

—Oui, je l'ai connu, dit le vieux Jérôme à Mervius. Il ne s'appelait pas Pierre alors. C'est un nom qu'il a pris depuis. C'était un pêcheur ; il avait l'habitude de jeter ses filets dans le lac que cachent les vignes. Il venait à la maison, deux fois par semaine, me vendre du poisson. C'était un bon pêcheur. Puis, vint le fils du charpentier, qui l'emmena avec lui. Jamais depuis, je n'ai eu de poisson si frais ...

— Je vais rapporter cette lettre avec moi, dit Mervius,— la copie, je veux dire. Ma femme la transcrira... C'est une étrange histoire que celle du fils du charpentier. ..

Le vieux Jérôme eut un haussement d'épaules.

—C'était le fils d'un charpentier, rien de plus. N'avons-nous pas tous connu ses parents ? c'est son père qui a bâti cet appentis où je mets les fruits de mes oliviers. Le fils était un rêveur qui a fini misérablement.

Mervius ne répondit pas tout de suite, puis, retournant en tous sens la lettre qu'il avait dans les mains :

—J'ai déjà lu ceci, dit-il enfin, la lettre du pêcheur qui signe : PIERRE. Le gardien qui mène paître mon troupeau m'en a prêté la copie.... Ce Pierre n'a pas toujours été avec le fils du charpentier. Il y a une chose dont il n'a pas parlé et que j'ai vue....

—Que tu as *vue !* exclama Jérôme.

—Oui.

—Quelle était donc cette chose ?

—Je l'ai vu sourire. Avez-vous remarqué que cette lettre ne parle pas de son sourire ?

—Non. On assurait même que le fils du charpentier était toujours triste.

Dit Mervius :

—Il y a de cela très longtemps. Je n'étais qu'un enfant et j'aidais à ma mère, avec ma petite cousine Miriam, à remplir les amphores... J'avais entendu parler de cet homme, je veux dire, le fils du charpentier ; mon père racontait qu'il avait été témoin de la clarté extraordinaire d'une nuit merveilleuse, qu'on appelait la " nuit blanche." A minuit, il avait fait subitement jour, et cette lumière provenait d un soleil en forme d'étoile. C'était au milieu de l'hiver, et ce phénomène fut remarqué, parait-il, dans tout l'empire romain. Et bien, vous savez que les disciples de cet homme assurent que leur maître est né dans cette nuit-là. Mon père même a connu des bergers qui racontaient à ce sujet une curieuse histoire... Mais ce n'est pas de cela dont je voulais vous parler. Quand nous étions enfants, nous nous rassemblions au jardin des Oliviers pour jouer ; il y avait ma petite cousine Miriam, mon frère Simon, puis, Septimus, le fils du potier, Joseph, le fils de la veuve Ibrahim et moi.

Un jour du printemps que l'eau coulait plus forte au torrent de Cédron, nous nous attardâmes à jouer sur ses bords, et le fils du potier, Septimus, nous montra à faire avec l'argile humide des urnes, des gobelets, voire même, toutes sortes d'animaux.

Miriam, qui était la plus jeune de nous, s'amusa à fabriquer des petits oiseaux Elle en était très fière et les ayant tous mis en rangée, elle nous appela pour les admirer. Mais nous nous mîmes à rire d'elle et Simon, mon frère, me cria :

—Tes oiseaux ne sont que de vilaines grenouilles !

—Je crois qu'ils sont aussi jolis que vos oiseaux, dit Miriam, la lèvre tremblante et prête à pleurer.



Entrée triomphale de Jésus à Jerusalem.

—Tu n'es qu'une petite fille, dit Septimus, et par conséquent, tu ne sais rien. Retourne à la maison.

Miriam, tout en pleurs allait s'éloigner, quand Simon nous dit, d'un ton agité :

—Vite, regardez tous, voici venir le fils du charpentier !

En effet, à travers les vignes, et, se dirigeant vers le jardin des Oliviers, marchait le fils du charpentier.

—A qui ressemblait-il ? interrompit le vieux Jérôme.

—A personne. Sa figure n'avait rien d'extraordinaire, mais, une fois cependant que vous l'aviez vue, vous ne pouviez l'oublier. Après tant d'années, je me la rappelle encore, et son air digne, et sa physionomie triste et sa démarche sévère... Il venait d'un pas ferme mais lent, et je me souviens qu'une fois, il écarta de son pied un roseau demi brisé qui traversait le sentier... Quand il fut près de nous, il demanda à boire, et je courus chercher une coupe en bois, déposée sur les bords du torrent pour les besoins du passant. Lorsque je revins il avait la petite Miriam sur ses genoux, et elle ne pleurait plus...

—Est-ce que sa vue gênait les autres ? demanda encore le vieux Jérôme.

—Non, nous l'entourâmes aussitôt, touchant ses mains et jouant dans le plis de sa longue robe blanche, Septimus reposa même la tête sur son épaule, et, Miriam avait déjà les bras autour de son cou.

—Regarde, mes oiseaux, dit-elle, désignant ses noirs monceaux d'argile. N'est ce pas qu'ils sont jolis, tout aussi jolis que les leurs ?

—Plus jolis, plus jolis encore, fit le fils du charpentier. Regarde !

Et il toucha l'un d'eux du bout de son doigt.

Alors, en vérité, je vous dis ce que j'ai vu — cette boue informe trembla, s'éveilla à la vie et devint un oiseau blanc comme la fleur du lis, qui s'élança dans l'espace avec des cris harmonieux. Nous nous mîmes tous à crier de joie, et la petite Miriam frappa joyeusement des mains. Et c'est alors que le fils du charpentier sourit. Il regarda la petite Miriam, qui suivait dans le ciel bleu le vol de l'oiseau, et sourit, une fois seulement. Puis, sa figure redevint grave et triste.

Il se leva pour partir. Nous voulions tous le suivre, mais, il ne le voulut pas.

—Pas maintenant, dit-il. Laissez-moi d'abord aller vous faire une place.

Et il nous laissa. Ce que nous avons ressenti, nous ne le pouvions exprimer. Je ne le puis encore, après tant d'années. Nous n'avons dit à personne ce qui était arrivé.... On nous a raconté, ensuite, qu'à un mariage à la ville voisine, il avait changé l'eau en vin, et que plus tard, il avait donné la vue à un aveugle... Mais personne n'a déclaré qu'on l'avait vu sourire....

.................................................

Mervius se tut. Il prit la lettre des mains du vieux Jérôme et se leva pour s'en aller.

—Et tu as vu cela ? dit le vieux Jérôme.

—En vérité, je vous le dis, je l'ai vu, de mes yeux vu.

Mais le vieux Jérôme secoua obstinément la tête :

—Mais il n'était que le fils d'un charpentier et un rêveur ! Oui, rien qu'un rêveur !...

—Ah ! vous ne l'avez pas vu sourire, dit en guise d'adieu, Mervius, en franchissant le seuil.

Le vieux Jérôme haussa les épaules:

—Un rêveur ! Heureusement qu'il est parti... Mais je fus chagrin du départ de Pierre... C'était un bon pêcheur. Deux fois par semaine, il me vendait du poisson, et son poisson était toujours si frais....

Françoise.

*Adapté de l'anglais.*

# Conte pour le Vendredi Saint

## LE PARDON

Parce que Dolorès a séduit son amant,
Juana, sombre, a fait le solonnel serment
De tuer sans pitié sa rivale adultère.

Et depuis dix longs mois, tremblante et solitaire,
Murée en sa terreur comme en une prison,
Dolorès n'a franchi le seuil de sa maison.
A toute heure du jour, jamais lasse, accroupie
Dans l'ombre, *l'autre* est là, farouche, qui l'épie,
C'est en vain qu'un été se passe, c'est en vain
Qu'un automne s'achève et qu'un hiver prend fin,
En vain qu'avril renait et qu'un peu de verdure
Refleurit aux flancs nus des monts d'Estramadure,
Car toujours Juana, qui ne pardonne point.
Guette, la haine aux dents et le poignard au poing.

Or un jour Dolorès s'éveille dès l'aurore.
Des cantiques joyeux vibrent dans l'air sonore.
Le long des chemins creux tout baignés de printemps,
Deux par deux, trois par trois, pieds nus, des pénitents,
Cœurs simples qu'une foi mystérieuse appelle,
S'en vont à travers champs vers une humble chapelle,
Où repose un grand Christ rapporté d'Orient.
Dans la limpidité du matin souriant,
On ne sait quel espoir de renouveau palpite,
La terre même ainsi qu'une âme ressuscite.
Et Dolorès se dit : "C'est le vendredi saint.
C'est le jour où, suivant un vieil usage, ceint
De langes, seul debout dans la foule en prière,
Le prêtre étend le Christ sur la table de pierre,
Et tous les pénitents, pleins d'un pieux émoi,
Baisent dévotement le crucifix. . Mais moi,
Moi deux fois pécheresse et deux fois condamnée,
N'aurais-je point ma part de grâce, cette année,
Et quant tous chantent, seule en mon triste abandon,
Resterai-je à l'écart des sources du pardon ?...
Non. J'irai prier Dieu, puis, si je meurs, qu'importe ! "

Ces mots dits, Dolorès se lève, ouvre sa porte,
Sort et va se mêler aux flots des pélerins.
Déjà l'air pur des champs, la paix des cieux sereins,
La grisent, quand soudain, au détour d'une sente,
Ayant vu Juana s'avancer menaçante,
Elle tombe les bras en croix sur le chemin.

Et comme Juana, le poignard à la main,
Hésite à la frapper : "*Eleisai !* lui dit-elle.
O femme ! je t'ai fait une injure mortelle,
J'implore ta pitié. Je tombe à tes genoux."

Et Juana lui dit : "Ma sœur embrassons-nous.
Tout renait. L'air est plein d'une tendresse immense.
La haine dans mon cœur fait place à la clémence.
C'est aujourd'hui le jour où Jésus pardonna."

Aussitôt, reprenant sa route, Juana,
Repartit, le cœur plein d'une joie ineffable.
Mais quand, pâle, elle alla prier devant la table
Où reposait le corps du Seigneur, tout à coup
Elle sentit deux bras s'enlacer à son cou.
Et, l'attirant un peu vers son étroite couche,
Le Christ, très doucement, la baisa sur la bouche.

André Dumas.

# LE SALON

J'AI visité lundi dernier la vingt-unième exposition de l' " Art Association of Montreal " dont le palais est situé au square Philipps.

Le catalogue contient 329 numéros tout en toiles, pastels, aquarelles, dessins, miniatures et sculptures. Les exposants sont au nombre de 113.

Pour une ville comme la nôtre, où les beaux-arts n'ont que peu de dévots, l'effort est sensible et permet d'espérer une réaction prochaine contre l'apathie manifeste du goût public à l'égard des productions artistiques. Mais si nous espérons cette réaction, nous devons en espérer une autre chez les artistes : celle de la révolte contre la banalité. Nos artistes locaux, en effet, ne produisent rien dans le sens large du mot. Des portraits, des paysages, des " scènes vues," le tout plus ou moins bien traité ; mais, en somme, de la copie, rien de plus. Pas de compositions, pas de créations, ou si peu !...

Ma visite tardive a été si précipitée et l'espace dont je dispose est si restreint que je ne puis, à mon grand regret, faire une revue sérieuse et complète des œuvres exposées et que je dois me borner à un coup d'œil d'ensemble. Du reste, je le dis avec peine, la valeur générale des œuvres ne vaut pas autre chose. A côté de toiles fort bien traitées, mais rares, il y en a de médiocres en assez grand nombre ; je ne parle que pour mémoire de quelques horreurs, surtout dans les pastels et les aquarelles. Je ne m'explique pas comment on a pu admettre certaines " pièces " de ce genre.

Je ne parlerai aujourd'hui que de nos artistes les plus connus parmi les Canadiens-français. Je ne prétends pas porter ici un jugement sans appel, mais tout simplement rendre compte de l'impression que m'a causée cette courte visite. Pour ne froisser aucune susceptibilité, je suivrai l'ordre alphabétique du catalogue.

Marc Antigna.—Deux portraits de femme : Une tête, l'autre en pied. Ce dernier est d'une tonalité délicieuse.

René Béliveau.— Son propre portrait. Non à vendre, dit le catalogue. Cela m'a fait sourire. Ce portrait serait passable si l'artiste ne s'était pas fait une main démesurée.

Georges Delfosse.—Portrait de M. R. Girard et une vue du château de Ramezay, cotée $500. Excusez du peu : Ces deux toiles sont médiocres, surtout la dernière.

L. Théo. Dubé —Vache à l'abreuvoir. C'est un tableau très simple, mais d'une bonne facture. Je n'ai pu découvrir " Le goûter " indiqué au catalogue.

Edmond Dyonnet.—Portrait de F. L. Wanklyn, et Tête de fillette. Le portrait de F. L. Wanklyn est très remarquable. C'est, à mon humble avis, un des meilleurs de la galerie.

J. C. Franchère.—Portrait de Melle B .. et Rivière du Loup. Ces deux toiles sont consciencieusement traitées.

Charles Gill.—Remords C'est une composition ; la seule. Il y a dans ce tableau une pensée. Un grand Christ suspendu au mur ; à ses pieds, un missel ouvert sur un pupitre ; à terre, une femme que le remords a terrassé. Le tout serait dans l'ombre si une veilleuse placée à droite du crucifix ne jetait ses rayons crus mais de faible portée sur le flanc du Christ, laissant le reste du tableau dans la pénombre. Sans deux imperfections, ce tableau serait remarquable par son originalité et son effet de lumière. Malheureusement, il est de trop petite dimension et la femme dans une posture trop négligée. L'artiste a dû certainement être pressé par la date de l'ouverture. Néanmoins M. Charles Gill a droit aux félicitations du public pour être délibérément sorti des sentiers battus.

Joseph Saint-Charles. — Deux portraits : Philippe Hébert et Major J. Pelletier. Très bien touchés très ressemblants, ces portraits ont une réelle valeur. Plus loin je trouve un tableau de genre : Expectative. Cette petite toile ne vaut pas cher ; elle est d'un goût douteux et je veux considérer son titre comme une énigme.

Je suis contrainte de borner là ma critique quant aux œuvres. Mais je ne voudrais pas terminer sans en faire une au sujet de la date de cette intéressante exposition annuelle. L'ouverture de cette exposition devrait avoir lieu le 1er Mai. Cette année, nous avons une température exceptionnelle dont nous n'avons pas l'espoir de jouir habituellement. Et même avec cette température intermédiaire, les toilettes printanières sont encore à l'état de rêve.

Il s'ensuit que les élégantes s'abstiennent de se montrer dans les lieux publics. Cette abstention est nécessairement préjudiciable à l'œuvre, ainsi qu'aux exposants et au commerce. En reculant l'exposition au mois de mai, chacun y trouverait son compte. Je livre cette observation à l'appréciation des personnes de qui dépend la fixation de l'époque où il convient d'inviter les artistes et les amateurs à ces intéressantes assises.

JULIETTE.

## ERRATA

Dans le dernier article de M. Nevers : *A propos d'un critique myope*, lire à la neuvième ligne de la première colonne : *mémoires* au lieu de *manières*. Dans la deuxième colonne, 2ème ligne du 8ème paragraphe, *Augra pequena*, au lieu de *peguena*. Même paragraphe, dix-huitième ligne, *les Iles Britanniques* au lieu du mot *des*. Enfin vers la fin de l'article, mettre les guillemets avant 'la vallée de Josaphat", et non avant *la mieux gouvernée*.

---

Pensée profonde :

—C'est drôle tout de même la vie : pour avoir de l'argent *devant* soi, on est obligé de le mettre de *côté*.

---

"Toute femme est une école, et c'est c'est d'elle que les générations reçoivent vraiment leur croyance.

J. MICHELET."

## AVIS

*Les abonnées pourront recevoir gratuitement, sur leur demande, les numéros qui manquent à la collection des livraisons de l'année écoulée.*

*On devra encore prévenir l'administration dans le cas d'un changement d'adresse.*

# PAUVRES FILLES !

On nous signale l'arrivée prochaine d'une cargaison de pauvres filles, recueillies sur le pavé des grandes villes de la Grande Bretagne, plus ou moins renippées par des sociétés charitables, puis embarquées comme un vil troupeau dans la puante troisième classe de quelque transatlantique pour être dispersées dans l'immense étendue de l'Amérique du Nord.

C'est curieux, mais cette nouvelle ne semble provoquer généralement qu'un sourire méchant, presque cruel. Je n'ai jamais bien compris que, dans une société chrétienne comme se prétend la nôtre, les esprits soient plutôt empressés à voir le mauvais côté des choses. Tristes immigrantes, avant même que vous ayez mis le pied sur votre sol, votre procès est fait, vous avez été jugées, trouvées coupables et condamnées sans appel. L'opinion publique est préjugée contre vous. Une réputation d'atavisme vicieux et incorrigible vous précède ; votre état d'abandon, votre dénuement, votre sexe même sont des taches ; vous n'êtes qu'une chair à canon d'un espèce innommable.

Que venez-vous faire ici ? Ouvrons au hasard les journaux qui commentent votre déportation. L'un demande quels desseins suspects peut bien avoir l'Angleterre en envoyant ainsi ses vieilles filles tenter nos vieux garçons. Un autre affecte de redouter dans cette invasion une concurrence désastreuse pour les filles à marier du pays.

Ceux qui voient les choses comme elles sont et qui savent comment elles se passent mettront beaucoup de pitié à la place de cette cynique ironie. Cette légèreté de propos à l'adresse d'humbles filles qui n'ont devant elles que les misères et les dangers de l'état de domesticité, indique un réel travers d'esprit.

On sait en effet que la plupart de ces déshéritées viennent se mettre en service, et que le hasard de l'offre et de la demande les dispersera dans le pays pour faire les volontés de maîtres qu'elles n'ont jamais vus ni connus, et dont la langue même leur est dans quelques cas étrangère.

La question du service domestique est devenue un sérieux problême en Amérique ; le Canada, pour un, annonce au loin qu'il a place pour des milliers de servantes, et dans ces dernières années le salaire des cuisinières, filles de chambre et bonnes s'est élevé audessus même du traitement des maîtresses d'école dans la province de Québec. L'immigration attirée par d'aussi alléchantes réclames n'a donc en soi rien que de très justifiable, et mérite tout autant de respect que celle des fermiers qui viennent ensemencer nos terres. Dans les deux cas, le but des uns et des autres est de gagner leur vie ; il est également honorable.

D'ailleurs ces immigrations de filles, se font, comme les autres, sous l'œil du gouvernement. Les plus jeunes de la bande sont d'ordinaire confiées à des orphelinats ou refuges, où, tout en faisant leur apprentissage, elles reçoivent l'instruction religieuse, sont baptisées, catéchisées, et par la suite mises en service, quelquefois adoptées par des familles sans enfants. Heureuses celles qui tombent tout de suite dans d'honnêtes foyers, où le nom de pauvre immigrante ne provoque pas d'arrière-pensée méprisante, et où surtout il n'est rien resté de la vieille idée païenne que l'honneur d'une servante ne compte pour rien.

Plus heureuses encore si le hasard ne leur donne pas pour mère adoptive quelque bonne femme, bien intentionnée peut-être, mais ignorante des choses du cœur, croyant plus au fatalisme bête qu'au tout miséricordieux Evangile, toujours prête à leur reprocher la tache de leur origine et à leur prédire un avenir inévitablement honteux ; leur imposant les travaux les plus humiliants; comme prise d'un réel acharnement à les dégrader dans leur propre estime. La vertu, représentée sous des traits aussi rébarbatifs, devient repoussante ; c'est une pire corruptrice que le mauvais exemple et la séduction du vice.

Plaignons surtout celles des exilées qui apportent avec elles, sous leurs haillons, cette beauté physique particulière aux femmes de leur pays, qui a fait dire à Taine qu'en Angleterre la femme est plus femme qu'ailleurs, et qui arrachait à St-Paul son historique calembour : "Non Angli sed angeli ! " Tel les vieux poètes anglais, Spenser, Sidney, l'ont idalisé dans les poèmes d'amour du 16e siècle, tel on retrouve encore très fréquemment dans sa pureté antique, ce type saxon de cheveux d'or, de grands yeux rieurs, pardessus tout reconnaissable entre tous à la finesse de l'épiderme où le sang semble affluer par tous les pores à la fois, tamisant de rose la virginale blancheur du teint.

> ......Like ripened lilies steeped in wine,
> Or fair pomegranate kernels washed in milk,
> Or snow-white thr ads in nets of crimson silk,
> Or gorgeous clouds upon the sun's decline.

Si joli visage fut jamais un don fatal, c'est bien lorsqu'il est encadré du sordide mouchoir de l'émigrante, et que celle-ci se trouve tout-à-coup seule au milieu d'inconnus, n'ayant plus un seul de ses protecteurs naturels pour l'escorter et la défendre, réduite à s'incliner gracieusement sous l'autorité du maître en disant : "Je ne suis qu'une humble servante ! " Hélas ! dans bien des cas—on voudrait pouvoir affirmer que ce n'est pas dans la plupart, — l'innocence est le plus court chemin de la perdition, et le moment n'est pas loin où Méphisto peut répéter son féroce et ignoble ricanement, qui se perd dans un sanglot d'anges et de mères. Il faut vraiment avoir du sang de bête fauve dans les veines pour porter une main impitoyable sur de telles victimes. Mais, à ce compte, la rue, à certaines heures, est une véritable ménagerie !

C'est bien là la sempiternelle et lamentable histoire de drames dont le dénouement le plus ordinaire est le bouge, l'hôpital, l'hospice des enfants trouvés, quelquefois la prison. Interrogez au hasard : vous entendrez des c oses à faire frémir. Cette malheureuse, dont les traits ont conservé d'indéniables vestiges d'une beauté flétrie bien avant le temps, vous dira : "Orpheline en bas âge, je fus embarquée à Liverpool avec un détachement d'enfants comme moi sans famille. A notre arrivée au Canada, nous fûmes dispersés et nous nous perdîmes de vue. Moi, je fus mise dans un hospice de religieuses, où je fus baptisée et appris à lire et à écrire. Plus tard, une famille de..... m'adopta, mais j'étais mal tombée : c'est mon parrain qui m'a perdue !" Son parrain ! l'honnête homme qui, un cierge à la main, avait juré devant Dieu qu'il veillerait sur son âme ! Et ce parjure peut impunément porter le front haut devant ses semblables, tandis que sa victime, roulant de chute en chute, n'a plus d'autre sensation que le vertige de l'abîme qui l'attire irrésistiblement ! Franchement, on voit de bizarres moqueries de l'éternelle justice en ce bas monde.

Les couleurs de ce tableau, si fortes qu'elles puissent paraître, ne sont pourtant pas chargées. Ceci n'est pas un sermon, ou c'en est un qu'on n'entend pas assez souvent. C'est au moins un effort de franc-parler sur des vérités assez difficiles à dire. La presse a parfois des devoirs pénibles à remplir, et j'ai cru que dans un journal de femmes un honnête homme pouvait donner libre cours à son indignation contre les abominations dont il est forcément témoin. Il a certainement connu un temps où son sexe professait un plus grand respect de la femme. La vieille galanterie est-elle partie avec les vieilles lunes ? Le sentiment chevaleresque dont nous nous targuons si fort dans nos jours de réjouissances nationales, a-t-il fait place à un simple instinct emprunté au règne animal ?

Je demande que les pauvres filles d'Angleterre qui débarqueront bientôt dans nos ports d'hiver soient traitées avec tous les égards dûs à leur triste position ; que pendant qu'elles stationneront dans les dépôts d'immigrants elles ne soient pas soumises à l'inspection comme les esclaves destinés au harem des pachas ; que les sociétés philanthropiques qui les ont sous leurs charges redoublent de vigilance ; qu'elles les placent dans des familles honorables et ne les perdent pas complètement de vue après leur dispersion. Je demande enfin que leurs maîtresses tiennent lieu de mères à celles qui n'en ont plus.

JUNIUS.

## Notes brèves sur les concerts parisiens

Dimanche, Paris, frileux depuis dix jours, s'était réveillé sous un soleil de printemps. Dans les jardins du Ministère de l'Intérieur, sur lesquels s'ouvrent les fenêtres de mon "home," la nature chantait, excitant les merles et les pierrots criards.

Ah ! qu'il serait bon d'aller courir à travers les grands bois ! de s'y renouveler, oublieuse des salles surchauffées du Châtelet ou du Nouveau Théâtre, d'y entrevoir, peut-être, la première violette, de la cueillir......

"Mystérieux pouvoir d'un rayon de soleil
"Et d'une fleur éclose !. ."

Rêve et paresse ! Le sens du devoir et la passion de la musique doivent en avoir raison.

Oui, à une heure et demie, m'arrachant aux Champs-Elysées et à leur atmosphère suggestive et tentatrice, c'est dans le Métropolitain qui se dirige vers le Châtelet, non dans le train qui me conduisait à Passy, que je m'engouffre.....

Le sanctuaire de M. Colonne déborde. Décidément, il y en a beaucoup qui préfèrent les charmes de la musique à ceux de la campagne !

Et je songe : la nature nous parle du Créateur ; elle nous rend tangibles et adorables la beauté et la bonté. La musique agit de même, avec ceci : qu'elle nous permet du même coup de parler nous-mêmes à Dieu. Sur ses harmonies, notre âme a champ libre pour échelonner ses cris de foi, d'amour et d'espérance.

Nous ne nous laissons plus pénétrer passivement par l'admiration avec elle et par elle, nous recevons en rendant : C'est l'échange ineffable du fini et de l'infini qu'elle véhicule.

Mes pensées gardent ce caractère sous la 3ième ouverture de ce "Léonore," de Beethoven, qui forme le premier numéro du programme Ensuite, tous honneurs aux jeunes !

M. Henri Rabaud dirige sa symphonie en mi mineur. Jolie composition d'une inspiration juvénile, sincère et talentueuse ; œuvre vigoureuse d'ensemble ; fine et distinguée de détails, et dont le morceau le plus caractéristique est sans contredit L'Adante, quoique la partie la plus applaudie ait été le Scherzo-allegro-vivace.

A la suite, un concerto pour harpe et orchestre de Pierné, concerto applaudi, il y a deux ans, salle Erard, et qui fait moins bien dans le grand vaisseau du Châtelet. La harpe, doux et céleste instrument, n'est pas propre à l'éclat et la fougue de la virtuosité symphonique.

Il a fallu le talent de Mlle Henriette Renié, pour sauver cette jolie chose de M. Pierné et lutter contre les sonorités de l'orchestration, ménagées habilement, il est vrai, par le compositeur, mais trop écrasantes encore.

A côté de nos grands concerts, nos théâtres nationaux, sortant du snobisme passé, se souviennent aussi de leurs noms. On parle d'un cycle de nos maîtres français à l'Opéra : une semaine consacrée à Reyer, une autre à Gounod, et ainsi en suivant pour Saint-Saëns et Massenet. La reprise de "la Statue" s'annonce comme une solennité.

A l'Opéra Comique, "Titania" vient en outre de nous révéler un compositeur dramatique nouveau. Idéaliste, mais plutôt peintre et fantaisiste dans ses harmonies spirituelles et originales, M. Georges Huë ne semblait pas apte à exprimer les grands sentiments humains.

Titania, il est vrai, par son sujet spécial et romanesque, n'est qu'un drame tissé de rêve, d'idéale fantaisie et qui se prête encore aux descriptions et aux arabesques.

Le génie propre du compositeur n'a pas eu à se forcer pour s'en emparer. Il l'a fait pleinement et nous a offert aussi l'une des plus jolies compositions musicales qui soient.

Quels jolis morceaux quand Yann rêve, aspire à l'idéale beauté et désire Titania, alors que la douce Hermione lui donnerait si facilement le bonheur !

Il a surélevé son amour et son âme, l'humanité s'en venge en la personne d'Obéron qui le précipitera des hauteurs dans la mort.

Oui, dans cette partition de Titania les choses élégantes et charmeuses abondent La force et la passion qui soulèvent manquent peut-être.

Ne voyons ici que le bon : les ingéniosités harmoniques et orchestrales, d'un si chatoyant coloris et d'un si gracieux effet.

SUZANNE DE MARGUERON.

# Une Reine des Fromages et de la Crême

( *Suite* )

II

IL en fut frappé et tout à la fois éclairé sur lui-même ; à la flamme de cet amour déçu qui trouvait l'héroïsme de se sacrifier, Fanny grandit démesurément à ses propres yeux ; elle lui sembla mille fois plus belle pour avoir inspiré cette passion si absolue, et, homme des impressions soudaines, il lui parut que son penchant pour elle avait tout à coup pris des proportions extraordinaires.

—Vous ne m'avez pas répondu, — dit Holzer, le regard rivé à celui de son rival.

—Je vous répondrai, — dit enfin le capitaine,— mais ma dignité n'admet pas que ce soit sous le coup de la menace. Vous avez un revolver dans votre poche ; donnez-le moi ou jetez-le par la fenêtre : alors je parlerai ; sinon, vous n'obtiendrez rien de moi.

Le calme vraiment noble de son visage en imposa au sous-officier, qui, lentement, tira l'arme de sa poche et, d'un geste très simple, la tendit à son chef. Le comte, sans se presser, enleva les cartouches du barillet, posa le revolver déchargé sur la table et, se tournant vers Holzer, lui dit d'une voix claire, en ponctuant chacun des mots, cette courte phrase :

—J'ai l'intention d'épouser Fanny Badl. Vous pouvez vous retirer, maréchal des logis Holzer.

L'entretien n'avait pas duré plus de cinq minutes et demeura le secret des deux seuls acteurs. Le lendemain, les fiançailles du capitaine comte Eldringen et de la fille du maréchal des logis Badl furent publiquement annoncées.

L'émotion produite par cet événement dépassa bien vite les limites du régiment et de la petite ville de Ziegelheim. Ce fut un de ces scandales mondains dont les échos se répercutent pendant de longues années. Lorsque la nouvelle en parvint à la famille du comte, elle eut les honneurs d'un sourire de parfaite incrédulité. Mais Émile, ses vaisseaux une fois brûlés, ayant hâté de tout son pouvoir l'accomplissement de sa destinée, l'annonce officielle de la célébration du mariage suivit de près celle des fiançailles. Ce fut, de la part de tous les Eldringen et leurs alliés, un tolle d'indignation suivi de l'universelle détermination de considérer le capitaine comme rayé à jamais de l'arbre généalogique.

Le comte, tant que dura sa fièvre, ne vit et n'entendit rien ; cette fièvre devait durer jusqu'à la fin de la lune de miel qu'ils passèrent en Suisse à voguer sur les lacs bleus, à errer au milieu des glaciers. Mais, au retour, lorsqu'il vint reprendre sa place dans la réalité sociale, il commença peu à peu à sentir qu'il avait payé un peu cher la satisfaction de posséder cette merveille de beauté. Sans doute, Fanny était bonne et fidèle ; elle aimait son mari avec dévouement ; mais si excellentes que fussent ces qualités, il lui manquait celle qui, dans son cas, eût été la plus nécessaire : la faculté d'assimilation. Sa beauté mise à part, elle était hélas ! profondément nulle.

Naturellement enclin à l'extravagance, le comte Émile voulut noyer dans le faste cette inaptitude de sa femme dont il souffrait. A force de jeter pour elle l'argent aux quatre vents du ciel, il espérait tromper les regards ironiques, et peut être parvenir à communiquer à cette âme roturière un peu de ces goûts raffinés qui sont l'apanage de la femme aristocratique. Ce furent des toilettes de Paris, que Fanny portait mal, des chevaux superbes, qu'elle avait peur de monter.... Bref, toutes ces folies furent vaines, mais, en deux ans, le conduisirent aux emprunts et l'obligèrent, après deux nouvelles années de luttes avec des créanciers, à quitter l'armée.

C'était le premier pas vers la décadence. Par d'anciens amis bien en cour, il obtint un emploi civil convenable ; mais Eldringen était joueur, et ses chefs, craignant la contagion du mauvais exemple, lui firent comprendre qu'on lui saurait gré de quitter l'administration. Il donna sa démission et, d'emploi en emploi, descendit bien vite du médiocre au pire. Un beau matin, après dix ans de mariage, il se vit dans la nécessité de choisir entre la misère la moins déguisée et la position, bien peu en rapport avec son éducation et son passé, de maître de poste dans une petite ville de province.

Là encore, il ne sut pas se plier à la modestie de sa nouvelle condition. Le passage accidentel d'un ancien camarade, la seule vue même d'un uniforme de hussard ou de lancier dans la diligence s'arrêtant devant la poste était prétexte à des soupers où le gentilhomme se donnait l'illusion de revivre le passé, mais où les appointements du maître de poste restaient au fond des verres.

Sa femme assista patiemment à ce déclin progressif de sa fortune, sans savoir rien faire pour l'enrayer. Du jour où la vanité du comte cessa de pouvoir l'exhiber comme un bel objet de luxe, habillée et parée à exciter la jalousie, sa nullité intellectuelle acheva de lui enlever les derniers vestiges d'intérêt que lui portait son mari. D'ailleurs, sa beauté même s'en allait avec sa santé très affaiblie et lorsque après vingt mois de résidence, Eldringen perdit cette misérable position en raison du bruit fâcheux produit par ses trop luxueuses réceptions accidentelles, elle céda sous le poids de l'inquiétude grandissante et ne survécut que peu de temps à cette nouvelle secousse.

Émile resta veuf avec un enfant, sa fille Ulrique, alors âgée de douze ans. Ce fut de la poste que le père et la fille en deuil partirent au hasard, à la recherche d'une nouvelle existence.

III

LA VILLA FLORA.

Ulrique n'avait connu ni les joies, ni les jeux, ni l'heureuse insouciance de l'enfance. La ruine imminente, les inquiétudes de ses parents avaient jeté comme une ombre sur son premier âge. Sans camaraderies enfantines, l'orgueil de caste du père ayant survécu à la décadence et l'isolant du milieu bourgeois où il était obligé de vivre, elle avait grandi solitaire, ignorant jusqu'aux jouets qui prennent tant de place dans l'existence des autres enfants.

Toute petite, le dénuement de la maison et surtout l'apathie de sa mère lui créèrent des devoirs et des travaux au-dessus de son âge. De la ménagère allemande, Fanny n'avait que l'instinct ; la petite Ulrique sut en avoir, en outre, l'énergie. Lorsque sa mère, sentant sa santé décliner, abandonna de plus en plus les rênes de la maison, l'enfant peu à peu les reprit. A huit ans, elle trouvait tout simple d'ordonner le dîner ; à dix, de le préparer, l'unique servante à tout faire ayant refusé d'attendre des gages plus qu'irrégulièrement payés. Bravement, les mains mignonnes d'Ulrique s'attaquèrent aux louds instruments de cuisine et de ménage, au balai plus haut qu'elle, à la dure brosse à frotter.

Émile Eldringen adorait sa fille ; il était fier et orgueilleusement jaloux de sa vive intelligence et de sa précoce beauté. Aussi, la vue des labeurs indignes auxquels elle était condamnée lui était-elle si pénible, qu'il préférait aller prendre ses repas dans quelque table d'hôte, à la souffrance de voir la petite Ulrique chanceler sous le poids de la soupière. Il n'avait pas de plus grande joie, dans les loisirs que lui laissaient les cartes et les soupers avec d'anciens camarades, que de prendre l'enfant sur ses genoux et de verser dans ce jeune esprit, si prompt à saisir et dont la mémoire était si sûre quelques bribes de ses propres connaissances, surtout la langue anglaise, héritage maternel, qu'il parlait aussi facilement que celle de sa patrie.

C'est à son père qu'Ulrique avait voué toute sa juvénile tendresse ; la vivacité du comte, son insonciance gaieté résistant aux coups de l'adversité exerçaient sur l'enfant un charme que ne contre-balançait pas l'apathie inintelligente de sa mère Ellle rendait même à ce père une affection plus forte que celle qu'il pouvait lui donner, et, chose qui peut paraître étrange de la part d'un enfant, mais qu'explique la capacité différente d'énergie de deux âmes, cette affection, loin de chercher appui, avait quelque chose de protecteur, de supérieurement paternel : l'âme de la fillette était comme l'aînée de celle de l'homme.

Pas plus que d'enfance, Ulrique ne connut de jeunesse. Dès qu'avec le comte elle quitta la maison de poste, ce fut pour eux la vie douloureuse nomade, soutenue par le hasard des gains aux jeu le crédit fait au titre et à l'aplomb imperturbable de celui qui le portait. On fuyait brusquement la ville où les réclamations devenaient trop vives pour courir après la rencontre de quelques profitables compagnons de jeu.

En cette existence de bohême, l'enfant devenue jeune fille ne vivait qu'au seul contact paternel, isolée de tout et de tous, sans que la douceur prudente d'une main féminine lui adoucit les angles des réalités brutales auxquelles se heurtait son âme. Trop tôt instruite des vilains côtés de la vie, elle le fut aux chocs réitérés d'événements, de crises désespérées qui la plongeaient dans des transes mortelles.

Un de ces chocs, qui laissa en elle une trace douloureusement profonde, eut pour théâtre un sombre logis, en un faubourg de petite ville perdue de province, où le comte s'était momentanément réfugié. Là, comme partout, les veillées autour de la table de jeu se prolongeaient fort avant dans la nuit. Si Ulrique se cachait avec soin d'ordinaire des hôtes de son père, elle n'en veillait pas moins avec angoisse jusqu'à ce que le dernier joueur eût quitté la place, et, plus d'une fois, elle vint d'autorité interrompre une partie trop désastreuse pour son père. Une nuit que, les paupières lourdes, elle avait ainsi fait irruption dans la salle de jeu, un jeune homme, surexcité par l'absorption trop réitérée de grogs, la saisit cavalièrement par la taille, et de force, voulut l'embrasser. Violente, elle s'arracha à cette étreinte et, s'avançant vers son père, les lèvres contractées et les yeux chargés d'éclairs :

—Cet homme m'a insultée, tu vas le jeter dehors !— s'écria-t-elle

Émile se redressa, son visage pâlit de colère et ses poings se crispèrent. Menaçant, il fit un pas vers le coupable ; mais celui-ci, à travers le brouillard d'une demi-ivresse, eut la compréhension suffisante de la scène qu'il avait provoquée pour prendre le prudent parti d'une retraite immédiate.

Le père et la fille demeurèrent seuls.

—Tu ne rejoueras jamais avec cet homme ! — dit-elle avec énergie.

—Jamais ! — promit le comte en arpentant la chambre à grands pas, encore haletant d'indignation.—Moi toucher la main du misérable qui a traité mon enfant comme une fille d'auberge ! Tiens, se traînât-il à mes pieds, jamais il ne franchira le seuil de ma maison !

Ce beau feu devait être un feu de paille. Après quelques soirées d'assez triste solitude à deux, Eldringen se hasarda à insinuer à sa fille que, en cet esclandre, l'alcool était le vrai coupable et que, si le jeune homme faisait amende honorable, on pourrait peut-être lever le rigoureux interdit dont il était frappé.

—Tu ne parles pas sérieusement ! — demanda Ulrique.

Le comte baissa les yeux sous le regard de sa fille.

—Je disais cela..... en l'air, bien entendu, — s'excusa-t-il — Mais c'est dommage que cette algarade soit justement le fait de ce garçon, le seul homme en cette ville avec qui il vaille la peine de jouer au *Macao* !

Ulrique, encore assez jeune pour s'illusionner, crut l'incident clos, mais huit jours plus tard, comme elle revenait de faire une commission, elle entendit, du seuil, un bruit de voix dans l'appartement. Ouvrant la porte, elle vit son père installé cartes en mains : son partenaire était le jeune homme en question. Après un moment de mutuel embarras, la jeune fille, qui n'avait pas quitté l'encadrement de la porte, dit à son père .

—Veux-tu sortir ?.... Je désire te parler.

Il posa les cartes et suivit sa fille dans le corridor, s'excusant, prétextant l'arrivée inopinée du jeune homme, ses regrets de son manque d'égards, la nécessité d'accorder une revanche à laquelle il avait droit. .

—Là n'est pas la question. — interrompit-elle d'une voix nette. — Je veux savoir ce que tu préfères : sa compagnie ou la mienne. Lui ici, moi dehors ; choisis...

Mme de Longgarde

(*A suivre.*)

# LA RANCUNE D'UN BOUTON DE FAUX-COL

C'EST la rancune d'un simple bouton de faux-col qui m'a empêché de faire fortune.

Vous savez qu'il n'y pas d'objet au monde plus indispensable et plus odieux qu'un bouton de faux-col. Tous les matins il vous casse les ongles, il roule sous votre lit, il glisse dans votre caleçon. Une fois qu'on s'en est rendu maître, il vous comprime la pomme d'Adam. C'est un ennemi intime ; mais si vous êtes sage, vous feindrez d'ignorer son mauvais caractère. Moi qui n'avais pas cette prudence, je couvrais le mien d'injures. Il était en nacre. Je l'appelais "sale morceau d'huître". Et ainsi j'insultais sa mère. Il ne me l'a point pardonné.

En ce temps-là, je passais la plus grande partie de mes journées sur un canapé, à réfléchir aux difficultés que je rencontrais à me faire une position digne de mon génie. J'avais eu d'abord l'intention de "tenter des démarches", mais un ami m'en avait dissuadé.

—Crois-en, me dit-il, ma propre expérience. On dépense six cents francs de fiacre pour obtenir une place de balayeur. Je m'occuperai de toi.

C'était un ami extraordinaire Il tint parole. Un matin, il arriva chez moi. J'étais sur mon canapé, naturellement.

—J'ai trouvé, me dit-il. Ta fortune est faite : tu n'as qu'à aller demandé une concession au Congo, mais dépêche toi ; il n'en reste qu'une.

—Au Congo ? dis-je, quelle drôle d'idée ! quel droit ai-je à demander une concession au Congo, et qu'en ferai-je ?

—Du caoutchouc, répliqua mon ami, le Congo est plein de caoutchouc.

—Eh bien ?

—Eh bien, on te donne une concession, et alors tu dis aux nègres qui sont dessus : "Apportez-moi chacun dix kilos de caoutchouc" Et si le compte n'y est pas, tu leur fais couper les mains. Tel est l'usage,

—Voilà, m'écriai-je, un usage monstrueux. Je ne saurais faire couper la main à un nègre : cela supprime la main-d'œuvre. Qu'on leur tranche le nez ou les oreilles, à la bonne heure !

—Tu as là, avoua mon ami une excellente idée. Le ministre des colonies est un homme qui a des petits langes tachés de vertu, et des manies d'humanité. La réforme que tu proposes ne peut que lui convenir. Va lui dire ça tout de suite. Tu es sûr d'enlever la concession. Je lui ai parlé de toi, et il te recevra, bien que ce soit aujourd'hui dimanche. Mais dépêche-toi, c'est une affaire de minutes : il n'y a plus qu'une concession.

—Je pars, dis-je. Tu connais mon activité. Je vais m'habiller en un clin d'œil et passer au ministère.

Donc, je fis chauffer de l'eau chaude pour me faire la barbe. Je procédai à cette opération vêtu, suivant les rites, d'un pantalon et d'une chemise de nuit. Après quoi j'enlevai, à la chemise de jour que je portais la veille, les deux boutons du faux-col, c'est-à-dire celui qui tient le faux-col par derrière, et celui qui le fixe au sommet du plastron par-devant

Il y avait très longtemps que j'avais supprimé les autres boutons, ceux du plastron. Ou plutôt ils s'étaient supprimés tout seuls. Il est bien plus simple de mettre une cravate dite régate, qui dissimule l'absence de ces insupportables et fantastiques petits objets.

Je posais les deux boutons indispensables, les seuls que je possédasse, sur ma table de nuit—je vous dis que je suis sûr de les avoir posés sur ma table de nuit !—et j'allai prendre une chemise fraîche dans une commode.

Vous avez déjà compris le drame. Quand je revins, il ne restait que le petit bouton qui fixe le faux-col au dos du collet. L'autre avait disparu.

—Il aura roulé, pensais-je.

Je pris donc la descente de lit, et je le secouai ferme. Rien ne tomba.

—Alors, il est sous le lit :

Je pris une canne et je râclai sous le lit, à droite, à gauche, avec méthode. Il sortit une infinité de flocons de poussière. Car la poussière sous les meubles s'accumule en flocons parfaitement visibles, afin de démontrer que les atomes crochus ne sont pas une simple vue de l'esprit. Pas de bouton !

—Alors il est sur le lit dans les draps......

C'était encore un espoir. Je pris tous les draps et je les secouai sur le tapis. Toujours rien. Je pris les matelas et je les chambardai. Toujours rien. A partir de ce moment, j'eus très nettement la sensation que j'étais perdu, et le bouton aussi, l'un avec l'autre. J'avais les mains légèrement tremblantes.

—Voyons, me dis-je, il faut du sang-froid. Ce bouton est ici, il ne s'est pas sauvé (je me mentais à moi-même. Je savais très bien qu'il s'était sauvé.) Il ne s'agit que de le voir, et je n'ai pas lu la lettre volée d'Edgar Poë pour rien. Dans cette nouvelle, la police, pour retrouver une lettre, divise une maison en une série de carrés numérotés et scrute successivement chaque carré ; c'est un procédé qui ne laisse place à l'incertitude. Donc, divisons cette pièce en carrés.

Seulement, il y avait des meubles. D'abord un fauteuil, et trois chaises,

Je les transportai sur le palier. Ensuite la commode. Je la trainai dans l'antichambre. Ensuite la toilette. Je pris le pot à eau, la cuvette, le seau de toilette et je les posai sur les chaises et le fauteuil, dominant l'escalier. Le concierge était en train d'épousseter la rampe. Il me dit :

—Vous déménagez ?

—Non, criai-je illuminé mais . . . ne pourriez-vous pas aller m'acheter un faux-col ?

Je suis garçon, et c'est ce fonctionnaire qui fait mon ménage Il me répondit que ses devoirs lui interdisaient de quitter soit sa loge, soit son escalier. Mais il cassa ma cuvette avec son plumeau. Je l'envoyai au diable. Il alla où il voulut.

Je rentrai dans ma chambre. Il y restait la table de toilette et le lit. Je mis la table de toilette à cheval sur le balcon, deux pieds surplombant la rue. Elle avait très bien compris la

scène, je n'en doute pas, et se moquait de moi. Quant au lit, impossible de le faire sortir de la pièce, à moins de le démonter. Mais je pensai que je pourrais le déplacer. Après un examen méthodique des surfaces pour le moment découvertes, je pris un morceau de pastel rouge, et je découpai celles-ci en quadrilatères de vingt-cinq centimètres de côté. Alors je ne mis à plat ventre et non seulement j'examinai des yeux chacun de ces quadrilatères, mais je les palpai des deux mains. Ce premier travail accompli en vain, je roulai le lit et opérai sur l'emplacement qu'il avait occupé, de la même manière. Aucun résultat. Tout-à-coup, je m'écriai :

—Ah que je suis bête ! C'est trop bête d'être bête comme ça !

Je venais d'apercevoir deux étagèges pleines de livres et accrochées aux murailles. Il était évident que j'avais mis le bouton, non pas sur la table de toilette, mais, par distraction, sur l'un des rebords que les livres laissaient tout au long des étagères. A première vue, cependant je ne distinguai rien. Mais, attendu que, d'après mon raisonnement, le bouton ne pouvait être que là, puisqu'il n'était pas ailleurs, je pensai qu'il était dissimulé entre deux livres.

Comme j'étais pressé, je poussai vigoureusement chaque rangée de volumes de droite à gauche. Ils tombèrent par terre comme des capucins de carte. C'est un exercice qui abîme beaucoup de reliures. Quant aux livres brochés, ils mettent à se débrocher une astuce incroyable, et on n'arrive jamais à reconstituer la pagination. Le seul ouvrage, à ma connaissance, qui ne souffre pas de cet inconvénient, ce sont les Pensées de Pascal, parce qu'on a jamais su dans quel ordre il convient de les classer. Mais pour les traités de géologie, pas de plus grand désastre. Toute la stratification terrestre en est bouleversée ; aucun tremblement de terre n'y produirait de telles pertubations ; l'éocène se glisse sous le silurien, et l'ursus speloeus embrasse l'iguanodon clavipes. C'est le pur chaos.

Quant à la seconde étagère, elle abrégea d'elle-même son supplice en se brisant. D'après les théories que j'ai précédemment exposées, tout porte à croire qu'elle se suicida pour ne pas supporter l'affront que je lui faisais subir, et m'être désagréable. Les livres me tombèrent pêle-mêle sur la tête. Mais le bouton n'y était pas. J'étais couvert de poussière et de sueur, pâle d'angoisse et de désespoir, je pleurai, oui, je pleurai de rage. Je m'assis sur le plancher au milieu des ruines de ma bibliothèque à jamais gâchée. Une épingle que j'aperçus dans une fente brilla devant mes yeux comme l'étoile du pôle.

—Voici, me dis-je, la solution. Je m'en vais fixer le faux-col par derrière avec cette épingle, et me servir du bouton unique qui me reste pour joindre le plastron au col.

L'espoir rentre vite dans les âmes. Je me mis à siffler gaiement.

—Vous verrez bien, dis-je à tous les ironiques ennemis qui m'entouraient : table, chaises, livres, débris, et au bouton disparu, que je savais là !—vous verrez bien que je pourrai m'habiller.

Je me piquai un peu les doigts en épinglant le faux-col. Ceci n'avait aucune importance Mais quand je voulus boutonner sur le devant, mon unique bouton était trop petit, et le faux-col trop épais. Cet indispensable accessoire de toilette resta ouvert des deux côtés de ma nuque, comme les deux ailes d'un mauvais génie.

C'eût été, pour un autre, la fin de tout, l'effondrement et la ruine. Mais je résolus, moi, de ne pas me laisser vaincre. Je roulai dans une feuille de papier mon faux-col et une cravate, je mis sous mon bras mon gilet et ma jaquette, descendis l'escalier, et me précipitai dans la rue. J'avais l'air d'un sauvage ivre, mais je trouvai un fiacre tout de même.

Je criai au cocher :

—Roulez jusqu'à ce que vous aperceviez une mercerie ou un chemisier.

Le fiacre roula. Il roula, roula. Il y a douze pages consacrées aux chemisiers, dans le Bottin, et autant aux merciers. Ce ne sont donc pas des personnes difficiles à trouver ; et pourtant le fiacre n'arrêtait pas. Je crus que le cocher se moquait de moi, ou voulait se faire payer des heures superflues, mais il me dit :

—Patron, c'est dimanche. Toutes les boutiques sont fermées.

C'était le dernier coup. Cependant je pus réunir tout ce qui me restait de courage et de capacité raisonnante. Il était impossible qu'il n'y eût pas à Paris, ville de deux millions d'habitants, un bouton de faux-col à acheter quelque part, même le dimanche. J'avais raison.

—Patron, dit le cocher, je sais un endroit. C'est aux Classes Laborieuses, rue Mouffetard. Ça reste ouvert le dimanche pour les pauvres diables qui ne peuvent pas faire leurs achats dans la semaine.

Nous étions rue de la Pompe, à Passy. La course est bonne. Mais enfin j'arrivai rue Mouffetard.

—Le rayon des boutons de faux-col ?

—Voyez mercerie !

Et je vis "mercerie". On me demanda combien je voulais de boutons, je dis :

—Tout ce que vous avez !

Ces brutes de calicots n'eurent pas l'air de me prendre au sérieux. Pour fixer un chiffre je demandai douze douzaines. On me les vendit.

Et j'allai au ministère des colonies.

Le ministre était parti. Il ne restait qu'un petit attaché de cabinet, une espèce de tête à gifles, qui me dit :

—Pour les concessions du Congo ? Ne repassez pas. C'est donné.

Voilà comment j'ai manqué ma fortune. Et pourtant, j'avais une consolation : ma grosse de boutons de faux-col. Quand je rentrai chez moi, la domestique avait remis un semblant d'ordre au milieu des ruines faites par moi, et rentré les chaises. Sur l'une d'elles, il avait étendu ma chemise de la veille.

Et au col de cette chemise, il y avait le bouton ! Il était là mon bouton, qui avait l'air de me dire : "Mon ami, t es-tu bien amusé ?..."

Ne croyez pas que j'eusse oublié de l'enlever de la chemise. Si c'est ce que vous croyez, vous avez tort. Je vous jure que je l'avais enlevé, j'en suis sûr. Seulement, il était revenu. C'est toujours comme ça.

PIERRE MILLE

---

Un bavard me fait toujours l'effet d'un train qui va dérailler.

MME BARRATIN.

# LETTRE D'OTTAWA

*Ma chère directrice,*

VOUS avez été bien cachotière et je vous en voudrais bien fort si l'on pouvait vous garder rancune. Comment, vous m'envoyez à Ottawa, du moins je me l'imaginais, en mission parlementaire, pour écouter des discours, entendre ces messieurs nos maîtres discuter les affaires du pays et leur voir sauver la nation ; au lieu de cela, je ne fais qu'écouter musique et madrigaux, que voir fleurs et toilettes !

Est-ce ainsi la vie parlementaire ? Eh bien ma chère amie, on ne s'y ennuie pas, je vous assure. C'est la réception forcée à perpétuité et je me demande à quel moment les députés peuvent s'occuper de conduire le char de l'Etat ? Partout où nos obligations sociales nous conduisent, nous sommes sûres de tomber sur un peloton serré de législateurs qui me semblent oublier facilement la gravité des fonctions que leur ont dévolues les braves et indépendants électeurs.

Je ne les en blâme pas, croyez-le bien ; au contraire, je leur pardonne ; d'abord parce qu'ils sont généralement très aimables et puis aussi, parce qu'ils sont bien excusables.

Elles ne sont guère amusantes leurs séances, et ils ont un air si drôle dans leur fosse ! Quel curieux coup d'œil on a de cette galerie où les sons arrivent voilés et les paroles compréhensibles. Il n'y a rien de plus amusant que de contempler de haut ces crânes dénudés, ces dos ronds, ces poses alanguies et ces somnolences paisibles. Je sais bien que si nous pénétrons dans le sanctuaire et qu'un groupe échappé d'un thé ou d'un euchre arrive en grand froufrou, caquettant et batifolant il se produit aussitôt dans cette masse un réveil très flatteur ; jeunes et vieux s'efforcent de lutter contre l'engourdissement législatif et lancent des regards ambitieux vers les hauteurs où nous trônons. Mais ce sont de simples éclairs dans cette sombre nuée.

A propos de cette galerie j'ai fait une remarque qui n'est certes pas à notre avantage. Nous nous plaignons souvent du manque de galanterie des hommes ; nous leur reprochons continuellement de ne pas faire place aux dames comme l'exigeait la vieille galanterie française, de ne pas toujours céder leur siège dans les tramways, dans les endroits publics ; mais avez-vous jamais constaté combien d'entre nous donnent souvent un mauvais exemple que le sexe masculin s'empresse trop d'imiter ? Il est bien convenu que le premier rang de la galerie de l'orateur est le seul d'où l'on puisse voir quelque chose et saisir furtivement quelques lambeaux de discours. Trop souvent, hélas quelque habituée, arrivée au début, s'installe en plein centre de la banquette et une fois rivée à sa place se refuse à tout déplacement latéral en dépit des protestations ou des supplications. Cette position formidable était occupée l'autre jour par une grosse dame, qui paraissait porter au débat un intérêt très intense.

L'idée nous avait pris, ce soir là d'aller voir un peu ce qui se passait à la Chambre ; nous sommes montées à la galerie et nous sommes assises auprès de la forte dame que notre arrivée n'eut pas le don d'émouvoir ; quelques instants après survenait Madame Brodeur, l'aimable présidente, pour laquelle nous nous nous sommes empressées de faire une place en nous serrant un peu sur la dame immuable ; ensuite vint Lady Laurier, dont la venue nécessita un nouveau serrement de coude, mais sans provoquer de déplacement de l'autre côté ; et, enfin Lady Minto survint avec deux autres personnes et prit place à la tête du banc en nous imposant une opération de compression douloureuse contre notre voisine qui ne broncha pas d'une ligne, bien qu'il y eut deux places vacantes à sa droite.

Les députés qui, d'en bas, suivaient les détails de cet emboitement successif, avaient l'air d'y prendre un plaisir infini ; le fait est que nous devions ressembler à une jolie rangée de sardines. Mais je suis bien convaincue que ce n'est pas avec des exemples de ce genre qu'on leur inculquera l'obligation morale de nous céder leur place à l'avenir. Ils seront trop bien fondés à nous répondre : "Que ces dames commencent."

Je vous parlais au début de cette lettre de la quantité innombrable de thés et de réceptions qui se sont succédés depuis le commencement de la session. Je vais tenter une énumération forcément incomplète, mais qui vous permettra de juger si j'ai bien le temps de faire de la politique.

Sans remonter au déluge, mais, en ouvrant la série, il y eut d'abord la réception officielle du gouverneur-général dans la chambre du Sénat, réception grandiose et solennelle très nombreuse et très panachée. La personne la plus en vue était une élégante et officielle beauté italienne de la suite de Lady Minto. Elle porte le curieux nom de Fabricotte qu'elle va changer avant peu, dit on pour celui plus néo-continental de W C. Withney. Elle doit en effet chuchote-t-on épouser le directeur millionnaire des acieries de Sidney, C B

La veille, vendredi le 13, il n'y avait pas moins de six thés pour une même après-midi. Le plus important était celui de Madame Fielding où la réunion était nombreuse et élégante. La semaine dernière et cette semaine, il y a eu des dîners à Rideau Hall et les ministres et les ministresses ont été invités à tour de rôle.

Jeudi 19, Lady Laurier a ouvert, par une grande réception la série de la session ; il est d usage de lui réserver cet honneur. L'assistance était tout-à-fait choisie. Lady Laurier dont les goûts artistiques sont bien connus, a profité de l'occasion pour faire entendre plusieurs de nos jeunes Canadiennes-françaises qui ont eu un chaud succès. Mesdemoiselles Tarte, Marie

Mount et Desmarais ont été applaudies et complimentées et Monsieur E. St-Louis a chanté *l'abbé Bridaine* avec une verve communicative qui a gagné jusqu'au premier ministre. J'ai malheureusement constaté que peu de nos députés français avaient répondu à l'invitation de Lady Laurier et que nos Canadiennes-françaises étaient bien clairsemées. Pourquoi cela ?

Il n'est pas jusqu'aux Anglais qui, ne se plaignent de ne pas voir de Canadiennes aux réunions de cette année. Car nous sommes très appréciées ici, savez-vous, soit dit sans fatuité.

Madame Brodeur a donné à la présidence de la chambre un charmant lunch de jeunes filles en l'honneur de ses hôtes, Mesdemoiselles Doutre, Bickerdike et Melvin Jones. Parmi les Canadiennes présentes, j'ai à citer : Mesdemoiselles Désaulniers, Coutu, Desmarais, Fitzpatrick.

Le lendemain Madame Melvin Jones, femme du sénateur Jones, offrait à son tour un lunch somptueux à la présidence du Sénat, veuve de son aimable hôtesse Madame Power qui n'est pas encore venue à Ottawa. Mademoiselle Melvin Jones faisait les honneurs de la présidence avec sa mère. Remarqué : Lady Laurier, Madame Brodeur, Mesdemoiselles Doutre, Bikerdike, Tarte, Chapleau.

Mardi soir, Sir Wilfrid Laurier et Lady Laurier ont donné un grand dîner en l'honneur de Lord Dundonald. Parmi les noms des personnes présentes je citerai : Sir Elzéar et Lady Taschereau, Hon M. et Madame Carroll, Juge et Madame Girouard, Madame Joseph Pope.

J'énumère, pour mémoire seulement, quatre autres réceptions : celles de Lady Borden, de Lady Mulock, de Madame Mills et de Madame Blair.

Comprendrez-vous maintenant pourquoi je ne puis pas encore vous envoyer des impressions sérieuses.

Je vous griffonne ces quelques lignes à la hâte, dans un petit coin de la Bibliothèque d'où j'assiste à une scène délicieuse. Trois dames déléguées de la W. C. T. A. qui sont venues ici faire de la propagande contre l'abus de la cigarette et qui tiennent cour plénière, sont en train d'essayer de convertir le brave père Morin, député de Dorchester, à leurs doctrines prohibitives. En bon Canayen, le bonhomme résiste et en tient bon pour le tabac.

Dans ma prochaine lettre je vous donnerai le résultat de ces louables efforts.

YVETTE FRONDEUSE.

## OUTRE-MER

M. L. J. RIVET prépare un pélérinage à Rome, Lourdes et Paray-Le-Monial à l'occasion du jubilé Pontifical de sa Sainteté Léon XIII. Nous ne saurions trop encourager ces voyages qui offrent tant d'avantages intellectuels aux pélerins. Les nombreuses excursions déjà entreprises par M. Rivet et les succès qui les ont toujours couronnées sont une garantie sûre de sa compétence et de son zèle. Voilà encore une excellente occasion pour une personne qui ne saurait voyager seule de faire un bout du tour du monde en causant agréablement ; les dames surtout sont assurées, non seulement de tout le confort possible, mais de pouvoir visiter les plus belles villes de l'Europe en la bonne compagnie de voyageuses de leur sexe. Et puis, quiconque connaît les ennuis d'avoir à chercher et à faire enregistrer ses bagages, à prendre des billets de passage, à tracer son itinéraire, à choisir un hôtel dans des endroits que l'on ne connaît pas, bénira M. Rivet de le débarrasser de ces multiples embarras et de ne lui laisser que la partie la plus agréable du voyage : tout voir et tout entendre !

L'itinéraire du voyage Rivet est considérable. Séjour de plusieurs jours à Londres, puis départ pour Paris, avec une longue visite, sur le parcours, à Rouen. Nous reproduisons ici, dans cette gravure d'une vieille maison, un coin typique de cette ville ancienne où fût brûlée Jeanne d'Arc. Puis, c'est Paris, Bordeaux Toulouse, Marseilles, Nice, Gênes, Pise, Rome, la sainte, Florence la belle, la ville des Fleurs, et le centre intellectuel de l'Italie. Après Florence, Venise, Milan, Lucerne toute la Suisse enfin, ses lacs et ses glaciers éternels, Lourdes, Paray-le-Monial, etc. Et l'on revient le cœur et la tête meublés pour toute une vie. Quels sacrifices ne s'imposerait-on pas pour réaliser une aussi brillante perspective !





Le départ de Montréal aura lieu le 20 juin. La durée entière sera de 70 jours avec l'option, de demeurer en Europe plus longtemps, si on le désire, puisque le billet de retour est bon pour un an Pour plus de détails, s'adresser à M. L. J. Rivet, 140, rue Saint Denis Montreal

## Témoignage d'estime et d'appréciation

Mademoiselle Milhau a terminé l'intéressant cours de littérature qu'elle donnait au Royal Victoria College. Pour lui témoigner leur reconnaissance aussi bien que désireuses de donner au distingué professeur une preuve de leur haute appréciation, les personnes qui ont assisté à ses leçons lui ont présenté à l'issue de la conférence, une grande corbeille de roses muguets. Mme Dandurand, au nom des femmes et des jeunes filles canadiennes-françaises, remercia Melle Milhau des enseignements qu'elle leur avait donnés. De plus, elle manifesta le désir d'exprimer au principal de l'Université McGill, M. Peterson, par l'entremise de Melle Milhau, leur reconnaissance pour son aimable hospitalité.

Remarqué parmi l'assistance : Mmes U. Lafontaine, A A. Thibaudeau, L Rodier, R. Dandurand, J. Laberge, R. Archer, P. Wiallard, Morin, Henri Masson. Melles A. LeSage, J. Lacoste, Barry, A. Loranger, G. Roy, M. Mignault, Boyer, Georgette Roy Amos, T. Fortin, Garneau, Levin, Marceau.

# PAGE DES ENFANTS

## Le petit Jésus travaille

(Vers à réciter.)

Ce jour-là, Joseph cherchant de l'ouvrage,
Jésus restait seul dans l'humble ate'ier :
Il était alors en apprentissage,
Avait sur sa robe un grand tablier.. ....
Il fouilla longtemps dans un tas de planches
Que le charpentier avait dans un coin ;
Il en choisit deux parmi les plus blanches
Il les rabota longtemps, avec soin !
Mais la tendre voix de la Vierge-Mère
Lui dit : "Mon Jésus, que faites-vous donc ;
Sans doute un travail pour votre vieux [père ?". .
. . . . Le petit Jésus lui répondit : "Non !"

Ces morceaux de bois qu'il taille et rabote,
Il mit bien longtemps à les aplanir :
Prenant un marteau lourd pour sa menotte,
Il chercha des clous pour les réunir.
C'était pour son âge une rude tâche,
(Il avait cinq ans depuis quatre mois).
Pourtant il cognait, cognait sans relâche,
Tapant bien souvent sur ses petits doigts ;
Et la Vierge dit, pleine de tendresse :
"Mais, mon cher trésor, que faites-vous [donc ?
Sans doute un joujou pour quelque [pauvresse ?"....
. . . . Le petit Jésus lui répondit : "Non !"

Enfin le divin Apprenti s'arrête
Et laissant tomber ses bras accablés,
—Le soleil d'avril, frappant sur sa tête,
Transmuait en or ses cheveux bouclés !
Las, il s'étendit pour faire son somme
Sur l'objet de bois si mystérieux. . . . . . . .
Et le fils de Dieu, comme un petit homme,
Au bout d'un instant ferma ses beaux yeux,
Et lorsque Marie, avec grand mystère,
Vint pour lui parler encore une fois,
Parmi les copeaux qui jonchaient la terre,
Le petit Jésus dormait. . . . sur sa croix !

THÉODORE DE BOTREL.

**Une exposition de poupées.**

Il y a quelques années, une exposition de poupées s'est ouverte à Paris, au. . . . Musée pédagogique. Oui, au Musée pédagogique. C'est qu'en effet ces poupées n'avaient pas pour but l'amusement des petites filles, mais l'instruction des visiteurs de tout âge. Elles ont été habillées par des écolières des villes et des bourgs de France, selon la mode du pays, et formaient ainsi une collection remarquable de tous les costumes des diverses provinces de la France.

## Petite poste en famille

Bonnes et joyeuses Pâques à tous mes neveux et nièces.

J'ai le plaisir de vous annoncer que *Marie Antoinette Gosselin*, Chicoutimi, et *Maurice Bauset*, Ottawa ont mérité le prix d'assiduité décerné à ceux qui ont donné, durant l'année, le plus grand nombre de bonnes réponses aux questions posées dans ma page Je me fais l'écho de leurs cousins et cousines pour les féliciter en leur nom et au mien.

Il est dommage pour elles que *Florence*, Québec, et *Rose-de-Mai*, Montréal aient manqué de cette vertu qui fait les savants et les saints, et très souvent les deux ensemble : la persévérance. Elles auraient pu concourir avec hon eur avec les heureux lauréats

LE JOURNAL DE FRANÇOISE entre aujourd'hui dans sa deuxième année d'existence. Il convient qu'à cette occasion je vous rappelle, jeunes amis, toute l'importance que vous devez attacher à la rédaction de votre page. C'est votre domaine, je vous le répète, et par conséquent vous devez avoir à cœur de l'orner le mieux possible. J'ai beaucoup de nouvelles correspondantes mais les anciennes semblent traverser une époque d'éclipse. Quand la lumière se fera-t-elle ? Je compte que cette année-ci ramènera au bercail toutes ces petites brebis égarées.

Je désirerais, dorénavant, que les questions données aux petits jusqu'à douze ans ne fussent répondues que par eux.

Il n'est pas juste que les plus grandes usurpent des droits que les premiers ont seuls le privilège d'exercer. Il n'en est pas de même de questions posées aux jeunes savants et savantes auxquelles pourront répondre tous ceux qui font partie de la classe moyenne.

Je vous ferai remarquer que les manuscrits qui me sont passés vont à l'imprimerie sans un mot de correction de ma part. Je veux qu'on juge peu à peu de vos progrès. J'en excepte le cas où les fautes d'orthographe sont trop nombreuses, nous les corrigerons alors ensemble.

*Amie de Rose-de-Mai.* Sois la bienvenue, petite nièce ; j'espère que tu seras toujours fidèle à répondre à mes questions, lors même que ce serait de la géographie. Celle-ci est aussi une science indispensable, vois-tu, et quand tu seras grande si tu ne peux dire où se trouve telle ou telle place dans ton propre pays, tu ne feras guère honneur à toi-même, d'abord, et à tes institutrices ensuite.

*Rose-de-Mai*, je l'espère, va prendre de bonnes résolutions pour l'année 1903. Il faut chasser la paresse comme un hôte importun n'est-ce pas, et revenir la fidèle correspondante d'autrefois. Qu'en dis-tu ?

*Belle-de-Nuit* peut être sûre d'un chaleureux ac ueil. Le cœur de Tante Ninette est tellement grand qu'il pourrait y placer en une seule fois tout son régiment pressé de petits neveux et nièces, et je certifie qu'on s'y trouverait encore à l'aise.

Mes amitiés à ta petite sœur à qui j'envoie une de mes plus douces caresses et revient souvent faire visite à

TANTE NINETTE

—Quelle est la signification de cette expression familière :

"Il est du bois dont on fait les flûtes" ? Comment peut-on l'expliquer ? cette singulière expression s'emploie, selon le dictionnaire de l'Académie, pour parler d'un homme qui par complaisance ou par faiblesse, ne veut ou n'ose contredire personne.

Quel peut en être l'explication ou tout au moins l'origine ? Littré pense qu'elle fait allusion à la légèreté et au creux du bois employé pour faire des flûtes.

***

Le petit Jean à l'église montrant le suisse.

—Maman, il n'a donc qu'un seul soldat, le bon Dieu !

# PAGE DES ENFANTS

## Concours de Géographie

(Pour mes jeunes savants et savantes depuis 16 ans)

(*Le récit qu'on va lire conti nt 68 noms prop·es de la Géographie de France*)

UN monsieur âge de quarante ans, doué d'un air digne, était l'an dernier, dinant dans un restaurant de Paris à cinq heures du soir. Il dit : Servez-moi bien, j'ai une faim qui me creuse l'estomac, faites-moi faire bonne chair et je vous donnerai de l'argent tant que vous voudrez ; surtout que chaque mets vienne à son tour, En effet, ça venait selon ses désirs.

A peine fut-il à table qu'il ôta ses gants, releva sa manche et dit : Avalons ! On servit copieusement : potage, pain, bœuf ; puis une volaille grasse à la daube, un pâté de foie, de la fricassée et autre chose bonne à manger.

Il commença par des œufs à la coque et le bœuf. Il prit du vin qu'on lui servit dans des pots de grès et il en but un grand verre à ras. Il fallait se méfier, car, s'il avait mis l'eau qu'on lui avait servi avec, il n'aurait pas ressenti, au tiers de son repas, de si grands maux, surtout du mal aux reins ; il allait continuer, mais il perdit le sens et on fut obligé de l'emporter, ce qui causa une scène au restaurant.

On le coucha sur un lit de camp ; on lui fit prendre des pastilles de menthe, du sirop d'écorce d'orange ; après quoi il fit un bon somme, dormit toute la nuit, se réveilla le lendemain matin, frais et dispos et fort comme un lion. Il jura de ne plus faire de pareilles prouesses et dit au traiteur : Je vous sais gré des soins que vous avez pris de ma personne." Il remercia tout le monde, se priva de liqueurs et but un peu d'eau pour rincer ses dents, et, donnant des étrennes, il partit.

Ce roman étant terminé, je pense que l'on doit, quand on a fini, se taire.

Etre bon ce n'est pas assez, il faut l'être avec bonheur.

MME BARRATIN.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charade

Mon premier préserve le doigt de la jeune fille laborieuse,

Mon second fait l'ornement de sa tête,

Mon tout indique une profonde misère.

Quel est le ens de la locution "tirer son épingle du jeu" ?

### Histoire du Canada

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quel fut le premier évêque et le premier gouverneur de la Nouvelle-France ?

## Solution des Jeux d'Esprit

### Charade

Mon premier est une voyelle,
Mon second sert au tutoiement,
Et l'enfant qui tout jeune épèle
Répète mon dernier souvent.
Mon entier quand la nuit est belle
Resplendit dans le firmament.

*Rép.* : Etoile.

Ont bien deviné : René Hamel, Québec ; Belle-de-Nuit, Montréal ; Rose-de-Mai, Amie de Rose-de-Mai, Maurice Beauset, Ottawa ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Lauréa Baril, Montréal ; Marie, Berthe Pagé, Waterloo ; Jeannette, Arthabaskaville ; Anna Gélinas, Académie Ste-Marie ; René Théberge, Alice Thiberge, Isoline Tétreault, Marie-Anne, Arthabaskaville.

A quelle époque fut introduite en France la prière appelée Angelus ?

*Rép.:* Cette pieuse pratique remonte au pape Urbain II et fut introduite en France le 1er mai 1472 par une ordonnance de Louis XI.

*Ont bien répondu :* Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Maurice Bauset, Ottawa ; Isoline Tétreault, Académie Ste-Marie ; Marie-Anne, Arthabaskaville ; Anna Gélinas, Jeannette.

### Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Dans quelles parties de la province se trouvent situées les places suivantes et quel en est le comté ?

Baie Saint-Paul, Malbaie, Montmorency, Trois-Rivières, L'Assomption, Boucherville et Longueuil.

*Rép.:* Baie St-Paul et Malbaie, P Q., comté de Charlevoix. Montmorency, P.Q., comté de Montmorency. Trois-Rivières, P.Q., comté de St-Maurice. L'Assomption, P.Q., comté de l'Assomption. Boucherville, P.Q., comté de Chambly. Longueuil, P Q., comté de Chambly.

*Ont bien répondu :* Lucile Rodier, Montréal ; Lauréa Baril, Académie Ste-Marie ; Berthe Pagé, Waterloo ; Anna Gélinas, Marie Anne, Arthabaskaville ; René Théberge, St-Jérôme ; Isoline Tétreault.

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Des langues suivantes données ici dans l'ordre alphabétique, quelles sont les plus répandues sur notre globe ? Allemand, anglais, espagnol, français, italien, portugais, russe ?

*Rép.:* L'anglais est le plus parlé, la langue russe vient ensuite avec l'allemand. Le français ne vient qu'en troisième lieu.

*Ont donné une réponse juste :* Maurice Bauset, Ottawa ; Anna Gélinas, Académie Ste-Marie ; Isoline Tétreault

## MOTS D'ENFANTS

Lili cause avec un capitaine ami de son père.

—C'est que j'ai 12 ans maintenant !

—Tiens, je ne vous en aurais donné que dix.

– Ah ! capitaine, vou êtes un flatteur !

***

Conversation d'une petite fille de cinq ans avec sa grand'mère.

Elles passent par un petit bouquet de bois.

*La grand'mère.*—Dis donc, mon enfant, si nous rencontrions un loup ?

*L'enfant.*—Oh ! que j'aurais peur !

*La grand'mère* —Mais je me mettrais devant toi pour te défendre !

*L'enfant*, battant des mains avec joie.—C'est cela, pendant qu'il te mangerait, j'aurais le temps de me sauver.

# Page de la Cuisine

## Diner de Paques

POTAGE CRÊME DE NAVETS. Excellente soupe de début de printemps, pour laquelle on passe au beurre, cinq ou six navets émincés en tranches — sans les laisser rissoler. Mouiller le fond de bouillon—fait, s'il est possible, de veau ou de poulet. Passer la purée, très fin ; la remettre dans une casserole, et l'allonger suffisamment, après l'avoir assaisonnée avec du lait bouillant. Au moment de servir, on lie avec deux jaunes d'œufs, et l'on verse sur des croûtons. (Excellent.)

HOMARD A L'AMÉRICAINE.— Garnissez une corbeille de pommes de terre julienne crues et faites frire dans de la graisse jusqu'à ce qu'elles aient pris une teinte rousse ; remplissez ensuite avec le mélange du homard tout chaud. Servez sur un napperon plié et garnissez de persil et de cresson.

CERVELLES AU GRATIN. — De bœuf, de veau ou de mouton, à volonté. Laissez baigner dans l'eau pendant une demi-journée en changeant cette eau souvent. Enlever soigneusement la peau fine qui enveloppe la cervelle. Laisser encore une demi-journée à dégorger. Ensuite mettre au feu avec un peu d'eau, mais sans arriver à l'ébullition. Rafraîchir et recommencer l'opération. Remettre définitivement à la casserole avec eau et un peu de vinaigre. Faites bouillir très doucement pendant trente minutes.

Préparer d'autre part une béchamel au lait, liée de jaunes d'œufs. Couler un peu de cette sauce au fond d'un plat allant au feu. Ranger dessus les cervelles coupées en tranches un peu épaisses ; parer de quelques champignons également coupés. Verser sur le tout le reste de la sauce. Recouvrir de mie de pain et de fromage rapé. Arroser d'un peu de beurre fondu. Mettre dans le fourneau jusqu'à ce que la croûte soit dorée. Servir très chaud.

POITRINE DE VEAU FARCIE.—Faites enlever par le boucher tous les os de côté de la poitrine coupée transversalement. Préparer une farce composée de pain ramolli dans du lait, pas mal de beurre, des œufs (trois paraît-il), sel, poivre, persil et petit oignon hachés, emplissez la poitrine et cousez-la avec un gros fil. Faites rôtir sur un feu lent.

SALADE DE LAITUE. — La laitue doit être épluchée avec soin, parceque dans la cavité des feuilles, il se niche des insectes. Laissez ensuite égoutter les feuilles et presse-les dans un torchon sans les déchirer, mettez-les dans un saladier avec cerfeuil haché fin, décorez avec des œufs durs coupés en quartiers ; faites une petite sauce avec de l'huile, du vinaigre et assaisonnez de poivre et de sel.

SOUFFLÉ AUX VIOLETTES. — Trempez une boîte de gélatine dans une tasse de lait froid pendant deux heures ; puis ajoutez un demi-litre de lait chauffé et une demi-tasse de sucre ; enlevez du feu, et mettez dans de l'eau glacée jusqu'à ce que le mélange commence à prendre ; ajoutez ensuite un demi-litre de crême battue, une demi-tasse de la pulpe d'une noix de coco râpée et une petite cuillerée de vanille ; versez dans un moule à savarin contenant des violettes cristallisées ; mettez sur la glace Enlevez du moule et posez sur un fond d'assiette.

MOUSSELINE D'ORANGES.—Mélangez quatre grandes cuillerées de sucre le jus de deux oranges, quatre grandes cuillerées de beurre et le jaune battu de six œufs. Plongez le vase contenant ce mélange dans un plus grand récipient contenant de l'eau bouillante et remuez jusqu'à ce que le mélange soit bien lié, faites refroidir : Ajoutez-y ensuite les blancs battus en neige ferme, verrez dans un moule beurré et faites cuire au bain-marie pendant une heure et demie Saupoudrez de macarons écrasés, et garnissez avec des quartiers d'orange.

BANANES FOURRÉES — Coupez un quart des bouts de bananes, retirez la pulpe et passez au tamis. Ajoutez à la valeur d'une tasse de pulpe, le jus d'une moitié de citron et deux grandes cuillerées de sucre pulvérisé, fouettez une tasse de crème ; remplissez des moules peu profonds, faites prendre sur la glace, et servez avec des petits gâteaux.

---

## Recettes utiles

POUR ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE.—On enlève les taches de rouille en les couvrant avec du sel légèrement humecté de jus de citron ; laissez séjourner un moment en ajoutant du sel et du citron. Si vous n'obtenez pas un succès immédiat avec ce procédé, employez de l'acide muriatique pour les tissus de couleur. Mettez un large bol rempli d'eau bouillante sous la tache. Faites tomber sur les parties sèches une goutte ou deux de l'acide. Lorsque la rouille aura disparu rincez plusieurs fois dans de l'eau claire, à laquelle vous avez ajouté un peu d'ammoniaque.

NETTOYAGE DES VITRES.—On rend les vitres très brillantes en faisant une pâte liquide composée d'alcool et de petit blanc. Un peu de ce mélange enlèvera les taches des vitres et leur donnera un brillant magnifique.

Il est permis d'être coquet de son âme et de n'en laisser voir que le beau.

2me ANNÉE—No 2 Le numéro, 8 cts Samedi, 18 Avril 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00<br>Six mois - - - - - 1.00<br>Strictement payable d'avance. | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.<br>Tel. Bell, Main 999 | Un an - - Quinze francs.<br>Six mois - - - 7 frs 50.<br>Strictement payable d'avance. |



## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 2

SAMEDI, 18 AVRIL 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## Ma Petite Chaise

(SONNET)

*Dans l'ombre, autour de moi quand le soir est tombé,*
*Je regarde souvent d un œil mélancolique*
*Un pauvre petit meuble, une ancienne relique*
*Qui retient longuement mon esprit absorbé.*

*Et si le souvenir penche mon front courbé,*
*Oubliant de l'objet la forme un peu rustique,*
*Mon rêve ému revêt d'une nimbe poétique*
*Cette épave qui fut ma chaise de bébé.*

*Ah ! c'est que j'y revois mon enfance éphémère,*
*Le souris paternel, le baiser de ma mère...*
*Et je pleure en songeant au glorieux retour,*

*Quand, dans ses bras ouverts — émotion, profonde !*
*D'autres marmots joufflus, anges à tête blonde,*
*Enfants de mes enfants, s'assieront à leur tour.*

LOUIS FRÉCHETTE.

## A propos d'Anniversaire

PARMI les lettres très agréables et très nombreuses qui nous sont parvenues à l'occasion du premier anniversaire du JOURNAL DE FRANÇOISE, nous nous permettons de reproduire les suivantes :

Québec, 6 avril, 1903.

*Ma chère directrice,*

En renouvelant mon abonnement au JOURNAL DE FRANÇOISE, j'avoue que je me sens beaucoup plus brave que la première fois. Que voulez-vous ? l'amour propre a beau être ridicule, il est tout de même inséparable de notre nature. Un homme s'abonner à un journal de femmes ! C'était presque une profession de foi féministe, presque une défaillance ; autant renier ses dieux et passer tout de suite à l'ennemi. Mais le premier pas—celui qui coûte—est fait ; je veux dire que le JOURNAL a triomphalement accompli sa première étape annuelle. J'espère aujourd'hui n'être qu'un sur plusieurs milliers de mes semblables qui auront retrouvé leur audace première et vous enverront, sans remords, un mot d'encouragement et d'abonnement.

Votre journal, Françoise, est plus qu'une tribune ordinaire ; c'est une nécessité sociale. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Dieu n'a certainement pas noté la voix d'Eve une octave audessus du diapason d'Adam pour qu'elle se tût, et le concert humain sans soprano serait un fiasco. Sous une direction éclairée comme la vôtre, sachant éviter la sensiblerie, la pruderie, la préciosité, le tatillonnage, le chauvinisme, et autres écueils com-

muns en ces latitudes, votre valeureuse publication a la vie assurée, car elle a l'attrait de l'unique et de l'original, et on est forcé de la lire pour y trouver des choses qui ne se disent point dans les journaux de main d'homme.

ULRIC BARTHE.

---

Kingston, 5 avril 1903.

*Ma chère Directrice,*

Je viens de recevoir le premier numéro de la deuxième année du JOURNAL DE FRANÇOISE. Je l'ai lu, comme j'ai lu tous ses prédecesseurs, avec un bien sensible plaisir. Veuillez accepter mes sincères félicitations.

C'est une tâche difficile, parfois très ingrate, de maintenir et de faire prospérer chez nous, une publication de famille purement littéraire. Cette tâche, vous l'avez accomplie à la satisfaction de tous. Et cela prouve encore une fois, ce que je savais d'ailleurs fort bien, que vous avez toutes les qualités requises pour diriger une œuvre de bon goût et de sympathique intelligence Votre revue, j'en suis certain, est reçue dans toutes les familles où l'on apprécie l'esprit et la saine littérature.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE est en outre fort bien habillé. Sa toilette typographique est fraîche et printannière et sa tenue générale dénote une santé robuste, qui fait plaisir au regard.

Toutes ces qualités sont un sûr garant de succès. Et, à titre d'ancien directeur d'une revue, maintenant disparue et oubliée — tout en souhaitant cordialement à votre œuvre, une prospérité toujours grandissante — je ne puis m'empêcher cependant de vous offrir, à vous personnellement, le respectueux hommage de mon envie.

Veuillez agréer, etc,

J. D. CHARTRAND.

---

Québec, 9 avril 1903.

J'applaudis cordialement au premier anniversaire de votre excellent *Journal* et je lui souhaite une très longue vie. Un homme n'est majeur qu'à vingt et-un ans, un journal, certainement, l'est après trois cent soixante et cinq jours révolus. Le vôtre prouve ce fait par sa profonde sagesse et son exquise amabilité. C'est une bonne œuvre que vous accomplissez, chère Françoise ; vous distribuez des bonbons succulents aux garçonnets et aux fillettes ; aux gourmets de tous les âges, des friandises appétissantes ; mieux que cela, vous servez des mets très substantiels et très sains.

Si j'en juge par le nombre extraordinaire de mes confrères *vieux garçons* impénitents (tous en bonne santé, eux) la plupart appartenant à l'élite intellectuelle, dans la métropole, il y a, certainement, une révolution à accomplir dans l'éducation du beau sexe montréalais Vous avez touché, déjà, beaucoup de points saillants.

Je souhaite, comme M. le juge François Langelier en exprimait, un jour, le vœu dans votre publication, que l'insipide *euchre* disparaîtra bientôt de vos salons (je ne le trouve pas *progressif* du tout, ce *euchre*) et sera remplacé par des conversations intéressantes, aimables, spirituelles, de la bonne musique et quelques tours de valse, ainsi qu'au bon vieux temps. J'espère qu'on y verra beaucoup plus de bonnes ménagères, ce qui n'enlèvera rien à leurs charmes, au contraire; moins de toilettes au dessus des moyens des parents de celles qui les portent. Comme c'est délicieux pour un jeune homme à marier, sous l'état de fortune modique qui est général à Montréal comme à Québec, de rencontrer à un bon nombre de soirées, voire même, pendant toute une saison, une charmante jeune fille qui lui plaît, avec la même robe, le même costume lui séant bien ! Oh ! il ne l'observera pas lui même, ce serait par trop futile, mais une bonne amie ou des *bonnes amies* (?) de la modeste montréalaise, ne manqueront pas de le lui apprendre.

Vous avez dit beaucoup de choses excellentes sur celles d'entre vous qui ont, comme leurs voisines des États-Unis, le fier courage de voir elles-mêmes à leur propre entretien, à leurs dépenses, ou, même, d'aider leur famille d'une aisance moyenne. Ce sont celles-là qui méritent surtout l'affection.

" Tapez " aussi, je vous en prie, sur l'infime coterie anglomaniaque, sur cette engeance stupide et ridicule qui fait la honte de certaines maisons canadiennes-françaises dans votre ville.—C'est ce que l'on me dit.—Je ne le sais pas personnellement. Ce sera une volupté pour tous les bons patriotes.

Encore une fois, chère Mademoiselle Françoise, tous les succès pour votre œuvre si nationale, si utile et si saine.

*L'un de vos fidèles lecteurs.*

EDMOND DE NEVERS

---

## AU SOLEIL

*Le vent du matin frais m'apporte*
*Des parfums et des bruits confus ;*
*Le Printemps entre par ma porte,*
*Embrumé de brouillard diffus.*

*Le Soleil paresseux s'oublie*
*En son grand lit de satin bleu,*
*Car l'Aube encore ne déplie*
*Les drap fins qu'a froissés le dieu.*

*A l'Orient, un gros nuage*
*S'efface.—Il te faut t'éveiller,*
*Soleil, puisque le Jour en rage,*
*Te retire ton oreiller !*

*C'est peut être un peu tôt, bel Astre,*
*Mais songe avec moi, pour un temps :*
*Quel manque d'égard, quel désastre,*
*Si tu fais faux bond au Printemps !*

*C'est aujourd'hui qu'il nous arrive*
*Des pays que tu connais bien ;*
*Allons ! lève-toi, l'âme vive !*
*Sois gai, surtout, comme il convient.*

*Car sous ton heureuse lumière*
*Tout est morne et croît sans espoir...*
*Fais que cette saison première*
*Naisse d'un matin, non d'un soir !*

ALBERT LOZEAU

Mars, 1903.

---

Le plus souvent, on cherche son bonheur comme on cherche ses lunettes : quand on les as sur le nez.

GUSTAVE DROZ.

Heureux celui dont la femme refait tout les jours le cœur par la musique du soir.

J. MICHELET.

# Madame Edmond Rostand



Rosemonde Rostand

Le sujet que je vais traiter restera pour le moment une œuvre fort incomplète, puisque mon héroïne, encore dans la fleur de l'âge, n'est qu'à son début dans le monde des lettres. Mais, j'aurai grand plaisir à reprendre mon étude quand les années et la publicité me permettront de la poursuivre dans toute son étendue.

C'est un fait reconnu : la femme a joué un rôle dans la vieille société française, et l'histoire a reproduit, à différentes époques, des noms de femmes devenues célèbres par leur beauté, leur influence ou l'ardeur de leurs convictions religieuses ou politiques.

Et pour n'en citer que quelques-unes, je nommerai Jeanne d'Arc défendant Orléans contre l'invasion des Anglais et expirant sur un bucher pour Dieu et son pays ; Mme Roland proclamant la république et servant sa patrie au prix de son sang ; Mme Récamier, au lendemain de Marengo, disputant l'enthousiasme au premier Consul, et exerçant son influence au profit de plus d'une bonne cause.

Aujourd'hui, nous laisserons le théâtre mouvementé et plein de feu pour nous retrouver, de nos jours, dans le calme d'un foyer idéal : celui de Monsieur et de Madame Rostand.

Eux aussi cherchent la gloire, mais ils la cherchent sur un terrain plus paisible. Ils aspirent à la renommée dans la littérature ; et, c'est la poésie qui les couvrira de lauriers. Ils vivent de sentiments, d'inspirations poétiques, d'épanchements mutuels, se communiquant leurs impressions et confondant dans une seule et même effusion leur pensée et leur cœur. C'est aux Muses qu'ils s'adressent pour échanger leur sympathie, se confier leurs secrets, se consoler de leurs petites misères ; et, passer dans des heures délicieuses le bonheur du moment, s'aimant dans la fleur de la jeunesse d'un sentiment déjà grand et comptant encore sur cette vie à deux, sur leurs souvenirs en commun, pour voir s'accroître dans le vieil âge, cet amour profond, si vif et si tendre,

qui les a ainsi bercés à leur printemps. Mme Rostand le déclare à son mari d'une manière fort touchante dans une remarquable pièce de vers qu'elle a intitulée : "L'Eternelle Chanson" et où elle a jeté toute la tendresse d'un cœur qui aime et qui sait le dire. Cette poésie est empreinte d'une sensibilité pénétrante. C'est avec des accents doux et captivants qu'elle fait allusion à la brièveté de cet amour de de vingt ans, "de ce cher amour, dit-elle, qui passe comme un rêve," elle le voit s'agrandir et se consolider dans leur union de chaque jour ; et, envisageant l'avenir, elle se nourrit de chères espérances et s'écrie : "Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille, lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs," elle l'assure de l'aimer toujours davantage, "Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain." Ce sont des vers charmants, d'un goût raffiné, pleins de délicatesse d'idées et de grâce, sans trop d'envolée ; mais où l'on sent, comme le dit si bien Adolphe Brisson "toutes les palpitations d'un cœur." Françoise a déjà su faire le choix de cette poésie dans son journal, ce qui me dispense de la citer ici en entier.

On croit que Mme Rostand, née Rosemonde Gérard, a vu le jour en 1870, elle aurait donc 32 ans. Rostand lui-même, encore jeune, né en 1869, n'aurait qu'un an de plus qu'elle. C'est une blonde, au teint rosé, à la chevelure d'or. Elle porte des toilettes soignées, et suit les progrès de la mode avec un goût distingué. C'est une élégante, une mondaine même qui semble attacher de la vanité aux moindres détails d'apparat. "Au reste, " Rostand est lui même un mondain, " nous dit Adolphe Brisson, il porte " des redingotes 1830 et des cravates " somptueuses, comme un jeune pre- " mier du Théâtre français. Ils logent " dans des appartements ornés de " bibelots et de vieilles soies. Mais, " malgré ces recherches extérieures, " ils sont près de la nature. L'ingé- " nuité de leur passion les y ramène."

Mme Rostand aime sincèrement son mari dont elle est la compagne attentive et dévouée, elle a un bon sourire pour le détourner de ses bizarreries d'humeur et calmer son excessive nervosité. Elle use de son influence à ses heures de découragement, elle a des transports de joie pour tout ce qu'il lui arrive de bon. Ambitionnant pour lui les honneurs de l'Académie, elle l'attendait en fiacre, dit-on, à la porte de l'Institut, le jour de la votation dans l'anxiété fiévreuse d'en connaître le résultat. Elle a pour lui maints égards, et, quand il est attaqué par la presse au sujet de son poème à l'Impératrice de Russie, elle est là encore, interceptant les journaux pour lui épargner les mortels ennuis d'une critique défavorable.

Ils vivent donc très heureux dans leur petit nid, qu'Adolphe Brisson a si gentiment décrit sous le nom de "Ménage de fauvettes" Elle partage avec son mari ses goûts littéraires, elle s'abandonne avec une douce quiétude à l'entraînement de sa plume cherchant dans un effacement caractéristique aux âmes généreuses la gloire de son mari plutôt que la sienne

Tout de même, ils sont tous deux poètes. Et voici ce que nous dit d'eux Adolphe Brisson.

"Je ne sais vraiment de M. ou de Mme Rostand, qui a le talent le plus pur. M. Rostand est peut-être plus habile, il a des roueries de professionnel, il poursuit à l'occasion le tour de force, la difficulté des rimes rares et des rythmes singuliers ; il est dans une certaine mesure, homme de lettres, c'est-à-dire qu'on démêle, dans sa façon d'écrire, comme un souci de faire admirer sa dextérité et sa science technique. Mme Rostand a moins d'ingéniosité. Il me semble que sa sensibilité est plus pénétrante, d'essence plus délicate. On la devine profondément émue, elle trouve pour peindre la tendresse dont son cœur déborde, des accents d'une incomparable fraîcheur."

On ne sait trop encore où ils se connurent ! Seulement on sait qu'ils se choisirent librement et qu'ils scellèrent dans un engagement de quelques mois seulement cette promesse sacrée d'être l'un à l'autre pour la vie. Ils se rencontraient chez Leconte de Lisle, qui en sa qualité de sous bibliothécaire du sénat, habitait un appartement dans les annexes du Luxembourg. Parmi les conviés à ces soirées cordiales et familières se trouvaient le poète Haraucourt, José Maria de Hérédia, Henri Houssaye et parfois Judith Gauthier. Rosemonde Gérard, alors jeune fille, composait des vers et les récitait avec perfection. Un soir, Leconte de Lisle l'annonça dans son salon en disant : "Vous verrez et vous entendrez, tout à l'heure, une personne que vous n'oublierez jamais." Et au récit de cette présentation, Gaston Deschamps écrit dans "Les Annales politiques et littéraires" ce qui suit :

"Leconte de Lisle n'aimait pas, en général, les jeunes filles qui font des vers. Il se méfiait du cahier bleu des pensionnaires. Il décourageait fort honnêtement la plupart des vocations indécises qui venaient implorer sa bénédiction paternelle. Pour qu'il eut consenti à cette exception, il devait avoir des raisons bien fortes. Son sentiment devint le nôtre, dès que nous eûmes la joie de voir et d'entendre Rosemonde Gérard. C'était une toute jeune fille, très mince, très blonde, délicate et gracieuse. Je vois encore son entrée qui mit de la lumière dans le salon un peu sombre. Et longtemps nous avons gardé dans les yeux le reflet de sa robe rouge, très simple, toute unie, mais chatoyante, des cassures satinées où la couleur s'avivait d'allègres clartés. Rosemonde Gérard récita sans se faire prier quelques stances. Sa bonne grâce était toute aimable, sans affectation de naïveté et sans excès de coquetterie. Elle disait ses vers d'une voix claire et musicale, avec un art spontané et déjà savant où la marque d'une excellente méthode ne nuisait pas à la grâce de l'instinct. Sa poésie était ingénue et subtile, avec quelque chose d'aérien et de ténu, un charme discret semblable à ces rayons du matin qu'un nuage peut éteindre ; ou à ce fil de la Vierge que le moindre souffle peut briser. C'étaient, par la pureté, par la fragilité, par je ne sais quelle beauté grêle et imprécise : des rêves de jeune fille. C'étaient, par le choix des mots, par la sûreté du rythme, des vers de poète. Cette vision trop rapide, laissa dans notre mémoire une trace brillante et durable, une impression de jeunesse et de fraîcheur."

Ce fut donc là que nos jeunes amoureux furent saisis d'une admiration mutuelle, ils s'attirèrent tous deux, se comprirent et s'aimèrent.... Les douces émotions de leurs fiançailles, les impressions de leur lune de miel sont reproduites dans deux volumes, l'un intitulé "Les Pipeaux" et signé "Rosemond Gérard," l'autre "Les Musardises" d'Edmond Rostand Ce sont leurs premières œuvres "Rien " de plus frais, de plus tendre, de plus " sincèrement ingénu n'a été je pense " composé dans notre langue, nous " dit Adolphe Brisson. La douce pé- " riode ! et quel parfum elle a laissé " dans leurs âmes."

Dans ce roman de leur jeunesse, les amoureux riment sur tout et à propos

de tout. Tantôt ce sont des propositions de promenade avec une nomenclature des jouissances qu'elles leur apporteront. "Nous redeviendrons enfants se disent-ils dans une fièvre enfantine, nous aurons mille jeux, nous cueillerons des fleurs, nous attrapperons des sauterelles, etc. ; tout nous sera nouveau, tout nous apparaîtra comme une découverte, etc. Tantôt c'est un enfantillage de jeune homme qui dérobe à sa fiancée ses souliers de bal, une réminescence du prince épris de la belle Cendrillon. Ici c'est une fantaisie d'enfant gâté qui exige une ballade sur son "manchon," là ce sont des taquineries, de petites querelles d'amoureux (car on dit qu'elles sont inévitables), puis, enfin des jalousies d'une part, des consolations de l'autre qui ont servi de sujet à ces essais poétiques qui enrichissent l'écrin littéraire de ce double recueil, intitulé : "Les Pipeaux et les Musardises."

Dans des strophes enthousiastes, sous le titre de "Rêve de bonheur," Rosemond Gérard peint avec ravissement sa demeure future. Elle veut une maison loin de la ville, en briques roses, aux croisées vertes ; et, sur le toit des tourterelles aux langoureux roncoulements, elle veut sur les étagères des objets précieux pour charmer leur vue—et, berçant ses illusions dans un enchantement mystique, confiante dans le temps heureux qui passera si vite, elle ne veut ni horloge, ni sablier qui leur rappelle l'heure importune ; et pas même de calendrier.

Voilà, un aperçu de leur demeure et de leurs premières années ensemble ; la perspective de leur vie de ménage, et leur entrée en scène. Ce bonheur rêvé et dont l'ébauche a été si comblé de félicité réciproque, existe-t-il encore, existera-t-il longtemps ? Je ne le sais.

Certains sceptiques affirment que le bonheur dans le mariage est de courte durée. Laissons ces pyrrhoniens à leur pénible opinion et en attendant les surprises de la réalité, conservons de cet intérieur idéal la première et douce impression que nous en avons conçue.

Rien de plus charmant que ses vers de "Bébé s'éveille" insérés sous le titre de "Roses de Noël". Ils nous font tressaillir au souvenir des joies de nos jeunes années, réveillent nos émotions pour retrouver dans nos cœurs de mères, dès l'aube de Noël tout le plaisir vif que cause à nos enfants le passage de "Santa Claus" avec ses surprises et ses dons. Je me demande si cette femme qui sait si bien décrire la fête charmante des enfants le matin de Noël, a de ces petits rayons de rayons de soleil à ajouter à son bonheur ?......

Madame Rostand a livré de plus à la publicité quelques croquis rustiques tels que "Le Potager," "Le Pélérinage," des vers intitulés "Ma première lettre" où elle parle avec une naïveté gracieuse de son début dans le style épistolaire. Elle a de plus des vers d'automne comme "Maison à louer," "Le dernier papillon" et, un fort joli poëme "Trois voix", où elle fait parler à tour de rôle le Rêve, la Muse et l'Amour ; et, dans ce bouquet de fleurs poétiques, on se demande lequel lui mérite le plus de félicitations ! Elle a un heureux choix de pensées, et un style doux et facile que l'on lit avec charme.

Maintenant une faible idée de son caractère par l'analyse de son autographe; elle lui est tout à fait favorable.

Elle a l'esprit d'intuition, le sens esthétique, de la diplomatie et une teinte de mélancolie au reste, commune à tout artiste.

Son imagination a des ailes.

L'exaltation qui la transporte nous dit de l'idéal.

C'est une sentimentale, et si je compare mon analyse sur ce point avec l'étude de ses poésies je ne vois que la confirmation de mon diagnostic : elle fait surgir des amoureux partout, ainsi dans une description de printemps, elle en fait apparaître dans une course à travers les champs, les bruyères et les bois ; et, dans ses vers d'automne, elle fait pleurer les oiseaux dans les branches, sur des amoureux, lesquels "Comme se fanent les pervenches, s'en sont allés..." Malgré cette rapide esquisse je constate une fois de plus, que la graphologie est une puissante révélatrice.

Vous laissant à vos réflexions, je souhaite à M. et Mme Rostand de continuer leur carrière dans ce joli chemin de roses ; et de ne s'arrêter que sous les palmes que leur décernera, j'en suis certaine, toute l'Europe lettrée.

Mme Arthur Gagnon.

## La légende des bijoux.

Des légendes ! Il y en a de merveilleusement jolies. Les plus belles nous viennent, sans conteste, d'Orient, du pays féerique par excellence.

Là-bas, au pays du soleil levant, tout revêt une teinte de pourpre et d'or, tout devient fabuleux. C'est de la-bas que nous vient la légende des bijoux.

Sara, l'épouse légitime d'Abraham, voulant se venger de son esclave Agar qui l'avait supplantée dans les affections de son mari en lui donnant un fils, devint mère à son tour et, reprenant tous ses droits d'épouse, elle en profita pour martyriser Agar avant de la chasser au désert. Elle lui fit percer les oreilles pour y suspendre des anneaux en argent à l'instar de ceux qu'on passait aux bestiaux pour les enchaîner au pâturage. Mais ainsi accommodée, elle parut si charmante aux femmes de la tribu que toutes se firent percer les oreilles pour s'orner de boucles semblables.

Furieuse, Sara lui fit alors entraver les bras et les jambes avec des anneaux pesants de même métal pour bien marquer son humble condition d'esclave. Mais, là encore, elle fut déçue dans sa vengeance : ces entraves rendirent la démarche d'Agar si gracieusement nonchalante, ses bras alourdis pendirent si harmonieusement le long de son corps souple et délié que la mode s'en répandit aussitôt dans toute la partie féminine de la tribu.

Les jeunes et jolies femmes ont toute permission d'être sottes, étant sûres d'être admirées toujours. Mais non pas la femme âgée. Il faut qu'elle ait de l'esprit. Elle en a, et elle est souvent agréable et amusante.

J Michelet.

Fin de querelle entre époux presque jeunes.

—Soit, dit-elle, j'en conviens... J'ai mes défauts.

Lui, *avec foi.*—Oh oui !

Elle, *très surprise.*—Lesquels ?

# UN DUEL EN 1830*

IL est encore des citoyens de Québec qui se rappellent l'ancienne porte Saint-Louis, avec ses lourds battants de fer, sa maçonnerie antique, son faîte crenelé et recouvert de terre battue dont les suintements avaient hérissé l'intérieur de la voûte de stalectites d'un aspect assez désagréable. On y arrivait du dehors par un chemin creux formant une suite d'angles ouverts, et à chaque tournant se démasquait la gueule d'un canon.

Au sommet des murs bordant ce chemin, on apercevait, en été, de nombreuses chèvres broutant une herbe longue et jaunâtre. C'était aussi le rendez-vous des gamins. Cachés derrière les créneaux ils harcelaient les passants, mais surtout les marchands en plein vent et un ou deux mendiants qui avaient élus domicile dans les angles.

Sur la Grande-Allée, au point où le talus gazonné commençait à s'élever en glacis pour former le chemin creux, à la droite de la route et à peu près sur l'emplacement actuel du palais législatif, il existait autrefois une auberge qui, à l'époque dont je parle, était l'un des rendez-vous habituels d'un groupe de jeunes gens à la mode. Une étroite véranda en coupait la façade, et sur cette véranda en été et aux fenêtres en toute saison, on pouvait voir ces messieurs postés aussi commodément que le permettaient leur haut col rigide et leur corset, pour voir circuler cavaliers et équipages sur la Grande-Allée. A l'ouest de l'auberge, une succession de demeures champêtres à demi cachées dans la verdure étaient les résidences de certaines familles aisées. Plus loin, c'était la campagne.

Par un soir de mai, à l'heure où le crépuscule commence à devenir sensible, une cavalcade assez nombreuse de messieurs et de dames revenaient par le chemin Saint-Louis vers la ville.

Au moment où elle allait passer devant l'auberge, un homme en sortit portant à la main une mèche allumée. Il se baissa et mit le feu à une petite traînée de poudre étendue d'avance d'un côté à l'autre du chemin, mais que les cavaliers n'avaient pu apercevoir. La flambée se produisit sous les pieds des chevaux. Elle ne fut pas formidable et ne blessa personne, mais elle mit le désordre parmi les chevaux, et leur frayeur aurait pu être cause d'accidents sérieux.

Heureusement, aucun ne devint incontrôlable et l'on réussit bientôt à calmer les dames, lesquelles, comme bien on le pense, avaient poussé de haut cris. Plusieurs jeunes gens indignés semblaient vouloir faire un mauvais parti à l'auteur de cette mauvaise plaisanterie, qui était resté là riant d'un rire aviné. Mais les dames les en dissuadèrent et l'on s'éloigna après avoir fait au malappris des reproches mérités.

Un seul jeune homme était resté en arrière. Il n'avait pas prononcé une parole pendant que les autres protestaient, mais il était devenu très pâle. Ses amis partis, il descendit de cheval, attacha sa bête à un arbre voisin, sans se hâter enroula sur son poignet la mèche de sa cravache, s'avança vers l'homme, le saisit au collet et, toujours sans parler, se mit à le fouetter impitoyablement. Le malheureux, dans sa demi ivresse, cherchait peu à se défendre. Il proférait des imprécations et finit par s'affaisser sous les coups au moment où deux de ses camarades se portaient à son secours.

Mais le jeune homme était déjà remonté en selle.

—Messieurs, vous me connaissez, dit-il, parlant pour la première fois. Je m'appelle LeSieur et je demeure rue Saint-Louis.

—Nous saurons vous retrouver, n'en doutez pas, répondit un des derniers survenants.

LeSieur s'achemina vers la ville et entra dans la maison de son père.

Le jeune homme étant maintenant plus calme, ne se sentait pas très satisfait de ce qu'il venait de faire Il n'avait pas l'habitude de ces explosions de colère. C'était une riche et précoce nature, mais plutôt un pensif qu'un violent. A vingt-cinq ans, on ne lui eut pas donné son âge. Il était brun, il avait les cheveux bouclés et le visage rasé, sauf de courts favoris, sa taille mince et élancée le faisait paraître plutôt frêle que fort. Le costume de l'époque n'était pas fait pour donner aux hommes un air athlétique. Ce costume se composait d'une redingote, ordinairement bleue, à boutons d'acier, très serrée à la taille et aux bras, le collet montant encadrait un jabot formidable ; des basques très larges formaient une sorte de jupe d'où sortait un pantalon de nankin retenu par des sous-pieds de cuir. L'auteur a conservé quelques-uns de ces anciens vêtements. Leur coupe est invraisemblable. On conçoit, à la vérité, qu'on puisse, par un long abus du corset, se former une taille de guêpe, à l'exemple de certaines femmes, mais comment pouvait-on faire entrer les bras d'un homme dans des étuis aussi étroits que ces manches ? Les peintures contemporaines, qui paraissent fantaisistes, représentent pourtant la réalité.

Ce jeune homme était ordinairement sage, aimant l'étude et les arts, plus observateur que la plupart de ceux de son âge, mais comme eux trop entier dans ses opinions, se formant du devoir des idées rigides et quelquefois exagérées. C'était ce défaut précisément qui avait donné lieu à l'incident qui venait de se produire.

Au commencement du dix-neuvième siècle, l'opinion tolérait encore le duel, même dans les pays catholiques où la religion le défend, même dans les pays anglais où la loi prête son concours à la religion pour l'extirper. Plusieurs duels sont historiquement constatés au Canada, et cet être méprisable, le duelliste d'habitude, n'y était pas autrefois inconnu. Parmi les jeunes hommes du temps, à Québec, il en était un qui exerçait sur son entourage une véritable terreur, car avec son pistolet, il mouchait une chandelle à quinze pas et il avait plus d'une victime sur la conscience. C'était l'homme que notre ami venait de fouetter.

(*) Ce duel a vraiment eu lieu avec le résultat indiqué

Eprouvant pour lui une aversion profonde et sachant que tout le monde le craignait, LeSieur s'était souvent dit qu'il y aurait lâcheté à lui passer la moindre peccadille et ... il n'avait pas voulu être lâche. C'est ainsi qu'en haine d'un duelliste il s'était probablement attiré un duel.

Il en était là dans ses réflexions lorsqu'on vint lui annoncer que quelqu'un l'attendait au salon. Il y descendit et y trouva les deux messieurs qui,tantôt s'étaient portés au secours de leur camarade.—Messieurs, leur dit-il, veuillez vous asseoir. Vous venez sans doute de la part de M. A...? —En effet, monsieur. Vous savez qu'il ne peut être question d'accommodement. Nous venons vous prier de nous indiquer vos témoins et savoir s'il vous plaira de rencontrer M. A... demain matin à six heures sur les Buttes-à-Neveu. Nous proposons le pistolet à quinze pas. Notre principal aurait, dans les circonstances désiré que le combat fut à la mort, nous nous sommes réservé le droit de le faire cesser quand nous le jugerons à propropos.

—C'est fort bien, messieurs. Je n'ai pas encore choisi mes témoins, mais ils vous rendront visite dans la soirée pour vous confirmer que je rencontrerai monsieur A.. sur les Buttes-à-Neveu demain matin à six heures. J'accepte le pistolet, *à neuf pas*.

—Quinze pas !

—J'ai dit neuf pas. Vous y objectez-vous ?

—Monsieur, c'est contre la coutume. Enfin, nous nous entendrons avec vos témoins et nous avons l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

—A demain matin, messieurs.

Le calme de Lesieur pendant cette entrevue n'était pas affecté. Le duel était alors dans les mœurs, on ne pouvait s'y soustraire sans être ostracisé, aussi cette pensée ne lui vint-elle même pas, et il allait à ce combat avec quelque chose des sentiments de l'ayant-droit dans l'ancien combat judiciaire. Seulement, s'il était sans crainte, il n'en avait pas moins le sentiment du danger très réel qu'il allait courir. Aussi, la condition d'une rencontre à neuf pas qu'il désirait imposer à son adversaire n'était pas une bravade mais le résultat d'un calcul Quinze pas étant la distance invariablement choisie par son adversaire dans ses rencontres, le rapprocher de six pas devrait égaliser les chances et peut-être lui faire perdre contenance. Ses témoins approuvèrent l'idée, mais jugèrent que le même résultat serait atteint à onze pas et avec moins de danger. Les témoins de la partie adverse y ayant consenti, cette distance fut finalement adoptée.

La rencontre eut lieu tel que convenu. Le duelliste A... croyait déjà tenir sa vengeance, mais il perdit quelque chose de son aplomb sous le regard fixe de son jeune adversaire. Au premier feu il ne fut pas lui-même touché, mais sa balle effleurant le cou de Lesieur, les témoins de part et d'autre le déclarèrent blessé et se hâtèrent de mettre fin au combat.

Ceux qui ont été témoins d'une de ces malheureuses rencontres, comprendront pourquoi M. A..., malgré l'affront qu'il avait reçu, n'insista pas pour continuer. Quand deux hommes sont ainsi placés face à face, il arrive presque toujours que l'un des deux se sent mâté par le courage supérieur de l'autre. Malheureusement, quoiqu'on en dise, le courage supérieur ne se trouve pas toujours du côté du droit. Mais il est inutile de moraliser sur un abus qui a cessé d'exister. Je n'en ai évoqué le souvenir que pour aider à faire connaître les mœurs d'une époque qui n'est pas très éloignée, mais que nous oublions déjà

ERROL BOUCHETTE.

## A travers les Livres

*The Little Organist of St. Jerôme and Other Stories of Work and Experience, by Annie L. Jack. William Briggs, Editeur, Toronto.*

C'EST bon, c'est doux, c'est charmant. Je les ai lues toutes ces historiettes, un soir, près de la lampe tandis que la pluie tombait au dehors et j'ai oublié le vent, l'orage, jusqu'aux nuages gris assombrissant mon âme... Mme Jack, de Chateauguay, n'est pas un écrivain banal. Depuis longtemps déjà, elle a fait sa marque dans nos magazines anglais, et, ses causeries hebdomadaires sur l'horticulture, dans le *Witness*, lui ont créé une réputation enviable dans le monde des lettres et des savants. C'est sans doute cette communion constante avec les fleurs qui a donné à l'auteur de *The Little Organist of St. Jérôme*, cette suavité, ce parfum que respire chacun de ses écrits. Et cet enseignement aussi, puisque les lis nous donnent des leçons et que les pétales de la plus humble plante nous prêchent une morale et un précepte

Le livre est dédié aux " chers aimés de Hillside " ; il est digne d'eux digne des cœurs généreux, des intellects qui l'habitent, digne encore de cet endroit poétique où j'ai passé mes meilleures heures, rêvé mes plus beaux rêves....

*Louisbourg en 1902, par l'honorable Pascal Poirier.*

Je remercie de tout cœur M. le sénateur Poirier d'avoir pensé à m'adresser son historique et intéressant travail. Depuis mon pèlerinage à ce qui fut, jadis, la puissante et belle place de Louisbourg, tout ce qui me parle d'elle, a le don d'émouvoir et d'attacher mon souvenir étrangement. J'ai donc refait, avec le récit de M. le sénateur Poirier, ma promenade à travers la ville dévastée et désolée ; j'ai revu les casemates, l'emplacement du château du gouverneur, celui de l'hôpital et de la chapelle, l'ancien cimetière, en face de la mer, où l'on doit dormir si bien aux bruits du flot berceur.. .

La brochure de M. le sénateur Poirier est extrêmement captivante au triple point de vue : national, historique et littéraire. Les gravures qui ornent encore ce travail lui donnent un charme de plus.

J'espère que le gouvernement ne sera pas sourd à la demande de M. Poirier, qui veut faire de Louisbourg, " le champ qui fut Troie," une propriété nationale. Il est grand temps que nous veillions à la conservation intégrale des monuments et des lieux qui composent notre histoire, et, je suis sûre que les journalistes aideront, de toute la puissance de leurs plumes, l'œuvre si intelligente, si patriotique et si touchante dans sa sublimité, du grand Acadien, qu'est M. le sénateur Poirier.

FRANÇOISE

P.S.—Un ecclésiastique a, bienveillamment, voulu écrire une critique qui paraîtra prochainement, sur le livre de M. l'abbé Auclair, F.

# Une Reine des Fromages et de la Crême

( *Suite* )

II

TU ne feras pas cela, ma petite Ulrique !... Où iraistu ?...

—J'ai la rue, s'il le faut !

Le comte regarda sa fille, puis, sans mot dire, rentra dans la chambre. L'instant d'après, il y était seul. Le partenaire proscrit ne revint jamais.... Ce fut Eldringen qui alla le retrouver au dehors.

Ulrique, à quinze ans, forcée de défendre sa dignité outragée, était obligée de constater qu'elle n'avait pas, en son père, le protecteur auquel elle avait droit Elle s'habitua à ne compter que sur elle, et, dans plus d'une circonstance analogue, sut vaillamment se faire respecter sans appeler à l'aide.

En avançant en âge, la jeune fille comprit que demi-aristocrate et demi-bourgeoise, elle n'était ni l'une ni l'autre, partant une déclassée dont l'existence même était un outrage aux démarcations sociales, et que, pour ce péché originel, elle était condamnée pour la vie Un double événement l'amena à cette pénible, mais juste appréciation de sa situation anormale.

Dans le cours de leur existence vagabonde, le hasard mit tour à cour Émile et sa fille en contact avec leurs parents, aristocratiques d'une part, roturiers de l'autre.

La première de ces rencontres avait eu lieu un été, dans l'élégante petite ville de Baden, à une heure de chemin de fer de Vienne. Par suite d'un fugitif sourire de la fortune, Ulrique se trouvait installée dans un assez bon hôtel. Elle venait de passer seule la journée en attendant le retour de son père, parti dès le matin pour assister à une course à Vienne. Il rentra de belle humeur, la boutonnière fleurie, et, pour salut, jeta gaiement ces mots à sa fille :

—Cherche ta plus jolie robe, ma petite Ulrique, et arrange-toi pour être belle demain : j'ai une invitation pour toi !

—Tu sais bien que je n'ai pas une robe qui puisse passer pour jolie.... Mais, de quelle invitation parles-tu ?

—J'ai promis de te conduire dîner demain chez la comtesse Tiefenthall s'écria triomphalement Émile.

Le visage de sa fille traduisit une émotion profonde. Elle, invitée à dîner, et dans le grand monde ? Cela, évidemment, passait sa compréhension. Le père expliqua.

C'était toute une aventure. En revenant de Vienne, le train était archi-plein Quelques jeunes gens, un peu lancés et d'éducation médiocre, avaient assez grossièrement envahi un compartiment de première classe où se trouvait une dame élégante et ses deux filles. Le comte Eldringen était intervenu pour se faire le chevalier de ces dames fort effarouchées et mettre à la raison les malotrus. D'où, reconnaissance, échange de noms, et, sur la haute considération de celui du comte, invitation à dîner pour le lendemain.

Plus surprise que satisfaite au fond, Ulrique ne fit cependant aucune objection. Son père paraissait si joyeux de la perspective de se retremper quelques instants dans son milieu originaire ... et puis, eût-elle été femme s'il n'eût existé en elle un peu de curiosité ?

Le lendemain, à l'heure fixée, le père et la fille se présentaient à la villa Flora, où les Tiefenthal passaient l'été. Un valet de pied les introduisit dans une antichambre qui parut à Ulrique encombrés de plantes vertes. Elle se mit à inspecter, curieuse sans embarras, avec toute la candide audace de l'ignorance. Si le valet n'eût été plus prompt qu'elle, elle eût elle-même tourné le bouton de la porte vers laquelle on les conduisait et parut toute surprise de l'empressement du domestique. Elle s'étonna aussi d'entendre son père donner leurs noms, mais avant qu'elle eût le temps de formuler une question, la porte s'ouvrit et une voix annonça :

"Le comte et la comtesse Eldringen."

Alors la jeune fille devint subitement immobile, non par timidité — ce mot, pour elle, était vide de sens,— mais parce que le demi-jour artistiquement ménagé dans le salon tout parfumé par les jardinières lui donnait la sensation d'entrer dans quelque grotte vaguement sombre. Elle devina plutôt qu'elle ne vit, d'abord une dame se levant d'un fauteuil en un inexplicable fouillis de dentelle qui lui semblèrent d'une seule pièce et couleur café au lait , puis une autre, plus grande, qui, assise près de la porte, s'était aussi levée mais sans bouger de place, à l'annonce du valet de chambre. Elle perçut alors un double cri voilé sortant, d'une part de la bouche de son père, entré derrière elle, d'autre part de celle de la grande dame, près de la porte. Ulrique fixa ses yeux, déjà plus acclimatés à cette demi-obscurité, sur cette dernière et vit qu'elle était écarlate.

Voici ce qu'en réalité il venait de se passer. La dame qui avait poussé le cri étouffé était la comtesse Minart, sœur du comte Eldringen, avec lequel elle ne s'était pas une seule fois trouvé face à face depuis dix-neuf ans, sauf, de temps en temps, une banale rencontre dans les rues de Vienne. La maîtresse de la maison, la dame aux dentelles, était demeurée à quelque pas de son fauteuil, stupéfaite et indécise, comprenant qu'il y avait quelque chose, mais incapable de préciser ce que cela pouvait être.

La comtesse Minart se remit la premiere, étant douée de toutes les énergies mondaines. Son accueil à son frère fut un chef-d'œuvre de diplomatie subtile, de politesse glaciale, et d'ignorance momentanément voulue du passé.

La nécessité de la représentation du comte et de sa fille aux autres invités aida à sortir de cette situation génante. Puis, profitant de la première occasion favorable la comtesse Tiefenthal, toute bouleversée, et la comtesse Minart, très maîtresse d'elle-même, au contraire, s'éclipsèrent adroitement dans un boudoir où elles tinrent conseil.

—Je me suis sentie mal à l'aise,— disait en larmoyant la première,— dès le moment que j'eus fait l'invitation. Hélène et Clara m'ont fait assez de reproches.... de ma

promptitude. Les chères filles ont bien autrement de présence d'esprit que moi.

—Certes, répondit ironiquement la comtesse Minart, qui, d'un petit pas rageur, arpentait le tapis,—il est heureux que vous les ayez toujours sur vos talons pour vous éviter des... erreurs du genre de celle-ci !

—Alors, — demanda timidement la comtesse Tiefenthal toujours en pleurs,— la mère de cette jeune fille....

—Ah ! ne m'en parlez pas .

—Aurait-elle été.... au théâtre, peut-être ?

—Au théâtre ?.... Ah ! bien, oui ! Plût à Dieu !... Ce ne serait presque rien !

—Vous m'épouvantez ! Elle était donc ?....

—Quelque chose de pire, d'au-dessous de tout ? Elle était.... la fille d'un sous-officier du régiment d'Émile, une Fanny Bandl, ou Pandl, ou.... Est-ce qu'on retient ces noms-là ?

La comtesse Tiefenthal s'écroula un gémissant dant un fauteuil, anéantie.

—Et moi qui ai amené ici cette fille ! Oh ! Clotilde, que faire ? ... Si j'allais dire que votre migraine vient de vous prendre ?.... Peut-être préféreriez-vous même ne pas rester dans la maison ?

L'hôtesse éperdue alla jusqu'à jeter un coup d'œil sur la fenêtre pour mesurer si elle permettrait à son amie, résolue mais corpulente, d'effectuer, le cas échéant une retraite précipitée. La sœur d'Émile surprit ce regard et haussa les épaules.

—Ne dites pas de folies, Zina — répondit-elle. —La situation est délicate, mais je me sens de force à l'affronter. Il ne faut pas que l'ombre d'un affront les effleure tant qu'ils seront nos hôtes : nous nous le devons à nous-même.

Les traces de larmes rapidement effacées, elle rentrèrent au bras l'une de l'autre au salon où Hélène et Clara avaient, pendant l'absence de leur mère, fait les honneurs avec une aisance qui justifiait les éloges que venait de faire la comtesse Minart de ces demoiselles si parfaitement bien élevées.

Ce n'est que lorsqu'on se mit à table qu'Ulrique constata qu'on n'était que douze personnes. En entrant il lui avait semblé en voir plus de vingt. Sous la lumière moins parcimonieuse de la salle à manger, elle vit, dans les filles de la maison, ce qu'elles étaient réellement : de grandes personnes osseuses de vingt-cinq à vingt-six ans, aux yeux bleus et durs, aux tailles rigides. Les deux autres jeunes filles présentes étaient les filles de la comtesse Minart, la sœur du comte Emile. *In petto*, Ulrique ne trouva à les mieux comparer qu'à ces fragiles figurines en biscuit, si exquises à regarder, mais dont on craint, en les touchant, de broyer la fine délicatesse. Leur père était un homme à l'air languissant, avec des favoris pâles, des yeux morts, un nœud de cravate mal fait, et un léger parfum de violette répandu sur toute son insignifiante personne.

Trois célibataires fermaient le cercle de la société. L'un d'eux, grand, fort, avec des yeux noirs, et un visage gras rasé de près, qui lui donnait une apparence quelque peu ecclésiastique, mais nullement ascétique, ne pouvait plus guère prétendre au titre de jeune homme. Il se nommait le baron Bernersdorf et était parent du comte Minart. Les deux autres étaient de vrais jeunes gens, mais si également soignés jusque dans les moindres détails de leur toilette, si exactement moulés sur un même modèle de correction banale, qu'il fallait réellement renoncer à les distinguer entre eux, ainsi que du reste de la jeunesse élégante.

La comtesse Minart n'avait en rien trop présumé de ses forces et de son adresse. A son exemple, la situation délicate fut enlevée avec cet art des nuances que possèdent seuls les gens élevés dans l'étude des subtilités mondaines. Ulrique, si elle eût eu besoin d'être mise à l'aise, eût été vite rassurée par la maestria avec laquelle on sut ignorer la pauvreté de sa robe noire et ne pas voir les fréquentes et assez risibles bévues qu'elle commit au cours du dîner. Pour la pauvre enfant, une table correctement mise et bien servie était pays inexploré et plein d'embûches. Ce soir-là, en leur confortable chambre, les petites comtesses Thekla et Mélanie Minart amusèrent bien leurs sœurs cadettes et faisant l'imitation mimée d'Ulrique essayant de couper sa glace avec, un couteau et une fourchette, ou se levant tranquillement de table, à la grande consternation des convives, pour aller s'emparer, sur le dressoir, d'un plat de petits pois dont elle pensait que son père aimerait à reprendre. Mais ces jeunes filles étaient si bien stylées que, lorsque ces incidents se produisirent, l'ombre d'un sourire ne vint même pas modifier l'arc délicat de leur lèvres.

Pendant tout le repas, Ulrique avait vécu comme en un pays de rêve. Elle n'avait jamais imaginé qu'un tel confort et un tel luxe pussent exister. L'étincellement des cristaux, l'éclat de l'argenterie l'éblouissaient, les mets lui semblaient d'un goût et d'un parfum surnaturels A un moment, ses yeux tombèrent sur la main de l'aînée des sœurs jouant avec des miettes de main ; cette main qu'elle vit pâle et à demi transparente comme un morceau d'albâtre, elle la compara d'un furtif coup d'œil à la sienne, rougie par l'air, durcie par le travail ... Et elle songea que cette jeune fille, assise en face d'elle, était sa cousine germaine et qu'un même sang coulait dans leurs veines !

Alors, elle pensa. D'où venaient exactement ces différences entre elles ? De l'argent seul ?.... Non ; car malgré tout, malgré les attentions qu'avait eues pour elle à diverses reprises la maîtresse de la maison, malgré l'exquise politesse des demoiselles Tiefenthal, malgré les doux sourires de Thekla et de Mélanie, Ulrique avait senti un je ne sais quoi, pour elle indéfinissable, qui ne lui avait pas permis un instant d'oublier qu'elle était la fille de Fanny Badl. Ce je ne sais quoi, dont l'éducation mondaine lui eût seule permis de saisir la subtile nuance, était dans la différence de ton lorsqu'on s'adressait à elle ou aux autres membres de la société. Elle sentait vaguement, pourtant, que, tout en paraissant lui faire accueil en leur milieu, ces gens semblaient continuellement lui dire : "Tu n'es pas et tu ne seras jamais des nôtres !"

MME DE LONGGARDE

(*A suivre.*)

# LETTRE D'OTTAWA

*Ma chère directrice,*

FOIN des bals, des réceptions et des parures pour cette dernière semaine ; nous sommes couvertes de cendres et nous avons pleuré sur les péchés d'Israel en général et sur les nôtres en particulier. Oh, les nôtres sont de bien minces peccadilles. Un peu de bavardage et un peu de sucre écrasé sur les voisins et voisines ; qu'est cela ? En tout cas, pour ne pas scandaliser vos abonnées, je ne dirai pas un mot des réceptions de la quinzaine et je vais parler un peu de politique, ou, du moins parler de politiciens.

Ne croyez pas cependant qu'il n'y ait pas eu de fêtes. Il y en a eu une quantité et de très belles. Je vous dirai même que j'y ai constaté la présence inusitée de montréalaises qui me paraissaient avoir fui les défenses de votre ordinaire et avoir allégé leur conscience, en recherchant sous une juridiction plus paterne, des libertés qui leur étaient refusées en d'autres lieux.

Je veux être bonne princesse et je ne vous enverrai pas de noms ; ce sera ma façon à moi de prouver ma charité et de faire œuvre de mortification.

Renonçons donc à Satan, à ses pompes et à ses œuvres et puisque je vous ai promis deux mots de nos hommes politiques, je vais m'exécuter, bien que l'époque ne soit pas propice. Les derniers jours de session ont été absolument lugubres et si peu suivis.

Je me plaignais l'autre jour qu'il y avait encombrement à la galerie ! Hélas, tout cela est bien changé. Je n'osais même pas aller m'asseoir sur ces banquettes vertes, j'avais peur d'être seule et alors, eh bien, on m'aurait sûrement reconnue. Mon incognito aurait été violé. Fini de rire, fini de s'amuser ; et cela, je ne le veux pas.

Parlons du premier ministre. Sachez donc ma chère directrice, que vous êtes bien arriérée à Montréal, vous qui vous inquiétez de sa santé. Mais, ici, personne ne s'occupe de la santé de Sir Wilfrid Laurier, nous le voyons tous les jours, à toutes les réunions, parmi les dames comme parmi les députés, gai, alerte, de bonne humeur, toujours galant et chevalier jusqu'au bout des ongles. On parle un peu de la maigreur dont son visage porte les traces. Je vous assure qu'il en résulte dans ses traits une teinte d'ascétisme pleine de grandeur. Ces faces si nettement dessinées et sculpturales, ces traits marqués, qui furent ceux du juge en chef Dorion, de l'abbé Collin, sont vraiment impressionnants et beaux d'une beauté intellectuelle reflétée dans les replis mêmes et les saillies du visage. Ce sont des physionomies d'étude qui captivent le penseur et l'artiste et qui s'imposent au respect des masses.

Il y a bien des absences au banc des ministres : l'hon. M. Fisher nous manque, mais on nous annonce ici que le premier mai prochain il s'arrachera aux délices des Geishas de Yokohama pour revenir au Canada, oû son cœur invincible refuse de capituler. Puisse son séjour dans le pays des Chrysanthèmes avoir adouci cette sévérité.

L'hon. M. Sifton est parti pour l'Angleterre sauver l'Alaska ; mais il a laissé parmi nous l'aimable ministresse, la crême des élégances.

L'hon. M. Sutherland est encore un irréductible. Vieux garçon indomptable, il a résisté à toutes les séductions jusqu'à ce jour. Cependant, on m'a dit qu'il se faisait construire à Woodstock une magnifique propriété destinée à coûter dans les cent mille dollars. Quel est l'oiseau bleu qui logera dans cette cage dorée ?

Votre aimable ministre montréalais, vot' maire, est encore seul ici ; Madame Préfontaine a été trop souffrante pour pouvoir venir s'établir dans la capitale et dans la jolie résidence que le ministre de la marine a choisie. Cependant nous espérons la voir dès les beaux jours.

L'hon. M. Carroll se distingue toujours comme le printemps du cabinet ; sa jeunesse fait un contraste réconfortant avec les rhumatismes de ce pauvre Sir Richard au dessus duquel son siège est placé. M. Carroll est le plus assidu des ministres, si j'en juge par mon expérience de quelques semaines ; je le vois à son siège chaque fois que je vais au parlement et toujours entouré d'amis. Il tient la tête parmi les jeunes qui l'aiment et qui l'admirent

Quant aux députés, en commençant par Monsieur... Ah! non, cela ferait ma lettre t·op longue. Réservons-nous pour une autre fois et laissez-moi plutôt vous raconter une petite histoire :

Vous savez, ma chère amie, qu'au dessus de la tour centrale du Parlement brille chaque soir une corolle lumineuse destinée à annoncer au loin que le Parlement siège et que les mandataires du peuple se livrent à la défense de ses droits et prérogatives. Aussitôt que la Chambre s'ajourne, la corolle s'éteint et les députés sont censés aller prendre un repos bien mérité Or, l'autre soir, bien que la Chambre fut devenue silencieuse depuis plusieurs heures déjà, une lueur scintillait à la tour. Fait étrange une partie seulement de la corolle était éclairée, le demi cercle septentrional donnant du côté d'un comté non loin de la capitale.

Les potins marchèrent dru le lendemain dans la bonne ville d'Ottawa où l'on n'a pas grand sujet de conversation : pourquoi cette demi lumière ? Qu'était-il arrivé ? La constitution était elle menacée d'un cataclysme ?

Le cas n'est pas encore résolu pour le public ; mais moi, j'ai su le fin mot et je vais vous le donner sous le sceau du secret.

Un député de la province de Québec qui habite de l'autre côté de l'Ottawa, est un des amis intimes du Président de la Chambre ; c'est un grand causeur, qui ne déteste pas de tailler une bavette avec les dames et qui n'a pas horreur d'une partie de carte. Souvent, au début de sa carrière politique, il se laissait entraîner à prolonger la soirée chez l'orateur, avec l'exquise compagnie qui s'y trouve toujours réunie. Naturellement, au retour domicilial,

il invoquait comme excuse de l'heure tardive l'obligation qu'il avait subie de défendre pied à pied les droits menacés des citoyens et d'empêcher la violation de leurs prérogatives.

L'excuse servit longtemps, jusqu'au jour où une fille d'Eve, à la langue trop agile, apprit à madame la députée qu'elle avait un bon moyen de savoir si son mari lui disait la vérité, vu que la fatale corolle lumineuse s'aperçoit de très loin et indique clairement l'heure exacte de la cessation des travaux parlementaires.

Le charme fut rompu. Plus de douces veillées, de bonnes causettes et de longues fumeries d'autant plus délicieuses qu'elles avaient la saveur du fruit défendu !

Il fallait rentrer après la séance.

L'autre soir, au moment où la Chambre s'ajournait, l'Orateur invite son ami à participer à un petit euchre où nous étions toutes réunies.

Le député résiste, se défend et veut rentrer en faisant remarquer que la disparition de la lumière à la tour va marquer l'heure où il devait réintégrer au logis.

—Qu'à cela ne tienne, dit une voix qu'on crut être celle de l'Orateur, disparu à l'instant pour revenir quelques minutes après.

On n'a pas encore trahi le secret et je suis la première indiscrète qui le dévoile, mais quelques personnes disaient le lendemain que l ingénieur électricien du Parlement avait reçu l'ordre de laisser allumées les lumières d'un seul côté pour que l'épouse confiante jouit d'un paisible sommeil sans s'inquiéter du sort de son seigneur et maître qu'elle croyait absorbé dans la revendication des droits nationaux, mais qui, en somme remplissait les obligations non moins graves de la sociabilité.

Vouliez-vous des potins ? en voilà Si l'on m'arrache les yeux ici, vous en serez responsable. Mais on ne trouvera pas Yvette ; votre petite amie est bien cachée !

YVETTE FRONDEUSE.

P. S. — Si vous montiez vous-même à Ottawa ? Savez-vous que je pourrais bien avoir besoin d'être remplacée, au moins pour une quinzaine....

Y. F.

# *Aventure d'Artiste*

On a trouvé dans les mémoires du célèbre tenor Mario, marquis, homme charmant, admirablement doué par la nature sous tous les rapports. On a trouvé dis-je, dans ses mémoires le récit poignant d'une de ses aventures. La voici :

Mario était à St-Pétersbourg. Au cours d'une soirée à laquelle il avait été invité, la maîtresse de maison lui demanda s'il voulait lui permettre de le présenter à une de ses amies, jeune femme du monde, fort riche, aimant la musique avec passion et qui désirait faire connaissance de l'illustre chanteur.

Sur la réponse affirmative de celui-ci, la maîtresse de maison prit son bras et le conduisit dans un élégant petit salon où l'attendait son amie.

Mario avait beaucoup de succès auprès des femmes ; quand il fut question d'une demande de présentation qui ressemblait à un rendez-vous amoureux, il ne put donc se défendre d'un mouvement instinctif de fatuité.

Mais quel désenchantement l'attendait ! Dieu, quelle laideur repoussante ! La jeune femme en question avait une vraie tête de mort. On les avait laissés seuls. La maîtresse de maison et ses amies riaient dans le salon, Mario faisait bonne contenance et fut aussi poli et correct que possible. Mais il n'était préoccupé que d'une idée : trouver un moyen honnête de mettre un terme au plus vite à ce tête-à-tête compromettant.... pour la réputation d'un homme à bonnes fortunes. Malheureusement, comme la mort dont elle était la trop fidèle image, l'admiration faisait mine de ne pas vouloir lâcher aisément sa proie. Il ne put s'en débarrasser qu'après avoir fini par accepter une invitation à déjeûner dont il retarda le plus possible l'échéance, sous toutes sortes de prétextes.

Une chose le rassurait : la perspective prochaine d'un départ pour l'Amérique où l'appelait un brillant engagement. Mais il s'était trompé. Cette dame le persécuta pendant trois ans. Pendant trois longues années Mario a été poursuivi par la tête de mort.

Il s'embarqua à Londres à quelque temps de là pour l'Amérique et le mauvais rêve qu'il avait fait à Saint-Pétersbourg s'était déjà envolé au loin, chassé par les brises de l'océan, quand tout-à-coup, émergeant des flancs du navire comme d'une trappe, l'artiste vit réapparaître sa sinistre vision avec une couronne de roses sur la tête.

Pendant tout le temps de la traversée, sur le pont du paquebot qu'elle transformait ainsi en une gigantesque barque de Caron, cette tête de mort s'attacha ob tinément à ses pas.

Enfin, on arrive ; Mario respire plus librement. Mais le soir de sa première représentation, il retrouve en face de lui la gêneuse de Saint-Pétersbourg.

Et il en fut de même à chaque représentation !

Mario rentre en France, elle y retourne sur le même paquebot.

Un soir, qu'il chantait alors aux Italiens, l'artiste était un peu de mauvaise humeur. Avant d'entrer en scène, il eut la curiosité de jeter un coup d'œil sur la salle par un petit trou ménagé exprès dans le rideau. O terreur ! ses yeux rencontrent ceux de la mort.

Du coup, il perdit patience et s'élança dans le bureau de son directeur.

—Monsieur, lui dit-il, je viens d'apercevoir au premier des stalles, une femme à la tête de mort, qui m'a poursuivi en Russie, en Amérique, sur deux paquebots, et dont la vue seule a fini par me porter terriblement sur les nerfs. Si vous ne trouvez pas un moyen de l'éloigner, ce soir, je vous jure qu'il me sera absolument impossible de chanter.

—Y pensez-vous, mon cher Mario, mais toute la salle est louée, la cour va venir...

—J'aime mieux rompre mon contrat et payer un dédit !

—Mais, comment voulez-vous qu'on renvoie une femme du monde, qui a

payé sa place et dont la tenue est excellente ?

—Ce n'est pas mon affaire, repartit Mario Arrangez-vous pour la faire partir ou je ne chante pas !

On devine la perplexité dans laquelle cet ultimatum avait plongé le malheureux directeur du Théâtre Italien.

Quelques instants après, il vint annoncer à l'artiste, d'un air satisfait, que, sous un prétexte quelconque, et au risque de l'exposer à un procès, l'administration venait enfin de réussir à déloger son cauchemar.

Mario eut un soupir de satisfaction et l'accueil sympathique qu'il reçut en entrant en scène lui rendit tout à fait sa bonne humeur.

On donnait les *Puritani*. L'orchestre avait exécuté la ritournelle de l'air que l'artiste devait chanter. Il attaque les premières notes et voilà que tout à coup d'une loge donnant sur la scène commence à tomber sur lui une véritable pluie de feuilles de roses

On est d'abord intrigué ; toutes les lorgnettes se braquent sur les mains qui effeuillaient ces fleurs. Et la pluie de roses tombait toujours, si bien qu'on se prend à rire follement. Seul, le grand chanteur ne partageait pas l'hilarité générale.

Furieux de voir ainsi interrompre son grand air, il regarde comme tout le monde pour essayer d'intimider cette nouvelle aurore aux doigts de roses, et il aperçoit... une tête de mort !

Il faillit avoir une crise nerveuse en pleine scène.

A la suite de cette malencontreuse soirée, Mario n'entendit plus parler de la trop poëtique spectatrice pendant un mois. Il se sentait tout heureux de ne plus apercevoir, à chaque représentation, ce visage de mauvais augure, cette tête qui semblait dire : "Frère, il faut mourir." Mais un soir, qu'étant dans sa loge, en train de s'habiller, on vint lui dire qu'un jeune homme, appartenant à la meilleure société,—paraissant en proie à une vive émotion,—demandait à entretenir le chanteur d'une affaire très pressante.

Quelques instants après, ce jeune homme entrait précipitamment dans la loge :

—Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais on m'assure que vous êtes un homme de cœur, et je viens vous demander un immense service.

—De quoi s'agit-il ?

—Il me faut deux mots de votre main, ou un objet quelconque vous ayant appartenu...

—Volontiers, mais je désirerais savoir...

—C'est pour que le dernier souhait d'une mourante s'accomplisse.

—Je vois, dit Mario en souriant, que nous faisons du roman

—Hélas ! répliqua l'inconnu, la réalité n'est que trop poignante. Une femme, une de mes amies se meurt ; elle veut être ensevelie avec un collier sur lequel aura été préalablement fixé un souvenir de vous...

On ne discute pas en pareille circonstance. Mario se conforma à la volonté suprême d'une mourante. Avant l'aube du jour qui suivit, son excentrique admiratrice avait cessé de vivre.

Dieu préserve à jamais les ténors de l'avenir de pareille admiration.

JOSEPHTE.

## Notes sur la Mode

LES robes de toile seront très portées, cette année, à condition que les garnitures y soient en profusion sans en exclure le goût. La dentelle surtout sera employée avec beaucoup d'avantage ; on y verra encore les picots, les points de fantaisie, le galon, et les boutons nacrés ou autres.

Les galons n'ont jamais été aussi en vogue que maintenant. On fait beaucoup usage des galons de soie et de mohair. Il y a aussi des combinaisons de blanc et de noir, tandis que ceux qui sont tout noirs ou tout blancs, se voient dans de jolis dessins avec des bordures droites ou irrégulières. Les galons comme la dentelle sont rarement employés seuls sur un vêtement et sont combinés avec de la broderie, ou des bandes piquées.

Le boléro en dentelle rentre en faveur et promet d'être très à la mode.

Les ceintures présentent une grande variété. Il y en a pour tous les goûts. Celles en soie noire et blanche, piquées et ornées de boutons de fantaisie sont en grande faveur. Il y a aussi les ceintures Directoire et Empire avec une grande boucle carrée de velours et une d'argent en forme de corde. Des bouts d'écharpe, plissés dans le dos, distinguent toutes les ceintures à la mode.

Les foulards, très en faveur, comme je l'ai déjà dit, présenteront une grande variété comme dessin et comme couleurs.

Les soies à rayures jouiront d'une très grande vogue pour les blouses.

Les écharpes se porteront beaucoup cette année, et les nouveaux rubans à deux faces de teintes contrastantes comme bleu et vert, noir et rouge, ou noir et bleu, sont particulièrement distingués.

Le printemps nous ramène ces jolis tours de cou et autres accessoires dont la grâce ajoute beaucoup d'élégance à la toilette. La soie, le chiffon ou la mousseline de soie, sont appropriés pour la confection de ce gracieux vêtement.

Les manches sont plus variées que jamais. Quelques-unes ont un bouffant très large au bas, d'autres, au contraire, se contentent d'ouvrir en évasant vers le poignet.

Les chapeaux sont plus petits de moitié que ceux portés l'hiver passé. La forme se relève au côté gauche, et les garnitures varient suivant les chapeaux. Les pailles très fines sont beaucoup employées. Les chapeaux de tulle conviennent pour sorties du soir, tandis que les toques en crin, sont plutôt destinées pour tout-aller. Les plumes d'autruche et l'aigrette suffisent à la garniture d'un chapeau en tulle ou en guipure. Les écharpes en chenille terminées par des franges ou des pendants sont une garniture favorite des modèles en fine paille.

CIGARETTE.



JOYEUX EBATS

## EN GLANANT

### Le Chiffre 13

Les superstitieux n'ont pas de chance !

L'an de grâce 1903 ne compte pas moins de trois vendredis coïncidant avec le 13...

De plus, en additionnant tous les chiffres du millésime : 1903, on obtient 1 + 9 + 3 = 13...

Que de gens ne voudront cette année ne faire aucun acte important de leur vie : ni acheter une propriété, ni contracter mariage, ni créer un rôle, ni bâtir une maison, ni avoir un enfant, ni donner un bal, ni louer un appartement, ni s'asseoir à table surtout puisque le chiffre 13 y sera toujours présent, même quand on sera seul...

### Souverains et demoiselles d'honneur.

Le voyage que le roi d'Italie vient de faire en Allemagne nous rappelle l'anecdote suivante :

Quand le roi Humbert vint à Berlin en 1889, une demoiselle d'honneur lui récita, avec un accent d'une pureté parfaite, une poésie italienne. Le roi, plein d'admiration, lui adresse des remerciements et un compliment, mais la demoiselle reste bouche bée, car elle ne savait pas l'italien.

"Mais elle ne comprend rien ! s'écrie en français) Humbert en se tournant vers Guillaume qui souriait."

Depuis lors les demoiselles d'honneur n'ont plus ouvert la bouche à l'arrivée de souverains étrangers.

### Passions des fleurs.

Les fleurs auraient-elles des passions, ni plus ni moins que notre pauvre humanité ?

Un journal parisien l'affirme :

" Elles connaissent, et ce ne sont pas les poètes seuls qui s'en portent garants, la haine et l'amour. Ainsi, la rose et le réséda se détestent . . . Cordialement, le réséda jalousant la rose, non seulement odorante, mais belle. Et la rose envie, on ne sait au juste pourquoi, le réséda. Toujours est-il que, rapprochées l'une de l'autre, ces deux fleurs se faneront avec une rapidité surprenante, au milieu d'autres fleurs restées fraîches.

" Par contre, l'héliotrope et l'œillet ont l'un pour l'autre la plus vive sympathie."

# PAGE DES ENFANTS

## Notre Concours

Le concours géographique que j'ai donné dernièrement pour mes jeunes savants et savantes depuis 16 ans, et que le manque d'espace dans ma page, m'a empêchée d'expliquer plus au long, devra se terminer le 1er mai inclusivement, afin de me permettre de faire les corrections assez à temps pour publier les noms des heureux concurrents dans le dernier numéro du mois prochain.

Je donnerai à celui ou à celles de mes neveux et nièces qui m'auront envoyé la meilleure réponse, un volume des chansons de Théodore Botrel, — le barde breton que nous avons eu le plaisir d'entendre ces jours derniers, — avec musique et illustré de délicieuses vignettes.

Allons, du courage, jeunes amis, et travaillez ferme.

TANTE NINETTE.

## Petit Paul

(Ecrit spécialement pour les lecteurs de Tante Ninette.)

Paule B., fillette de neuf à dix ans à peine, est assise ou plutôt à demi perdue dans un immense fauteuil près de la fenêtre. A ses côtés elle a élevé une pyramide de livres qu'elle effleure chacun à son tour dans l'espoir souvent déçu de faire assez bonne figure à la leçon du lendemain.

Tout près un chat blanc, fort en gymnastique, exécute des pirouettes remarquables, lesquelles, au sein de sa famille eussent été peut être mieux appréciées encore De temps en temps, il vient mordre le bout du pied de sa petite maîtresse, dont il veut attirer l'attention, puis, fatigué, abattu, anéanti, il cligne les yeux, ronronne et s'endort.

Paule a ouvert un dictionnaire à la lettre M., et s'arrête longuement devant la définition d'un mot quelconque. Puis les yeux vaguement fixés sur la plaine blanche qu'Avril a maculé de boue, elle songe....

La porte du boudoir s'entr'ouvre et Mme B., s'aprochant de sa fille :

— Allons, dit-elle, encore plongée dans les rêveries ! Tu perds ainsi un temps précieux. Dieu t'a donné l'intelligence il te faut en retour, travailler à la cultiver.

—C'est... c'est que je voudrais. . fit Paule en hésitant.

—Que désires-tu donc ?

—S'il était possible...

— Eh bien ?

—Je serais heureuse,... puis Paule se reprenant, je voudrais tant, fit-elle, voir s'opérer un miracle, là devant mes yeux !

Et les yeux de l'enfant s'animaient tandis que son visage tout entier témoignait de l'ardeur de son désir.

—A ton âge, chérie, répondit Mme B., on a bien autre chose à occuper son esprit ! Il ne faut laisser s'emballer ainsi ton imagination quelque peu follette ; le temps n'est plus où Dieu pour affermir sa foi, se manifestait au peuple par des miracles. D'ailleurs, ne te souviens-tu pas que la Résurrection dont la fête commémorative s'avance rapidement est un miracle de sa divinité. Que, l'an prochain, lorsque Jésus descendra dans ton cœur ce sera un miracle de son amour. Et que d'autres !

Paule restait pensive. Aussi, jugeant plus prudent de contourner l'obstacle que de s'y heurter. Mme B., prit sa fille par la main et lui dit avec bonté :

—Viens, ma petite Paule, avec ton frère l'espiègle nous ferons une longue promenade en voiture. Tu as besoin d'air et de soleil.

—"Mon frère l'espiègle," répondit Paule en souriant. En tous cas il est beau et gentil notre petit Paul.

.......................................

Pas le moindre bruit .. Une anxiété se devine sur toutes les figures. Le médecin désespère de sauver l'enfant. Paul, le petit Paul, le bien-aimé de tous, a la rougeole, aggravée d'une pneumonie ; sa maladie est entrée dans une phase inquiétante et Paul, le petit Paul bien-aimé pourrait mourir !

—Faites qu'il vive, implorait Paule, les mains jointes, les yeux levés vers le Ciel. Faites qu'il vive, ô mon Dieu ! Paul et moi nous vous aimerons tant ! M. et Mme B., demandent instamment la vie de leur enfant. L'amour leur inspire des accents déchirants. "Vous qui nous l'avez donné, implorent ils, et qui pouvez le laisser avec nous longtemps encore, faites que son mal cesse et qu'il soit guéri !"

Le lendemain, veille de Pâques, l'homme de l'art avouait que tous les secours prodigués au patient étaient devenus inutiles.

—Pour lui, a-t-il ajouté, j'ai épuisé tous les remèdes possibles et j'ai dû hélas m'arrêter aux limites de la science humaine. C'est à Dieu maintenant qu'il reste de sauver l'enfant !

Les sanglots, les gémissements de la désespérance accueillent cette déclaration et montent vers le Ciel comme une prière.

.......................................

Pâques ! Heureuses Pâques ! Les clochers des églises font monter dans l'air la musique de leurs cloches ; le soleil prodigue répand des flots de chaleur et de lumière dans les cœurs, chantent mille refrains joyeux.

—Maman ! dit une voix affaiblie, maman !

M. et Mme B., avec Paule presque inconsciente ne répondirent qu'au second appel.

L'attente avait été si pleine d'angoisse. Malgré leur foi les aiguillons de la crainte les avaient plongés dans une espèce de stupeur.

—Maman ! murmura encore l'enfant.

A ce moment, le médecin pénétrait dans la chambre le cœur rempli d'une tristesse qui se reflétait sur sa figure. Il allait dire quelques mots étouffés lorsque, levant les yeux, il recula devant la scène unique qui se déroulait devant lui.

# PAGE DES ENFANTS

Le petit Paul, souriant, tendait les bras à sa mère.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence profond.

—C'est un miracle de la bonté de Dieu, s'écria Paule.

—Madame, murmura le médecin, tendant vers l'heureuse mère sa main tremblante. Madame, dit-il, ' Votre fils était mort et il est ressuscité."

MARIE-JOSEPHTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

**Logogriphe**

Quatre lettres forment mon nom
Je suis l'ouvrage d'un reptile
Je viens sans queue, un pronom,
Et sans tête, un volatile.

**Rébus**

La boutique d'un coutellier porte cette enseigne :

o
o o o o o o
9

**Problème amusant**

Quelle différence y a-t-il entre un bandit et un médecin ?

## Solution des Jeux d'Esprit

**Charade**

Mon premier préserve le doigt de la jeune fille laborieuse,

Mon second fait l'ornement de sa tête.

Mon tout indique une profonde misère.

*Rép. :* Détresse.

*Ont bien deviné : Jeanne de Varennes,* Waterloo.

Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Aline Magnan, Théophile Saint-Martin, Jeanne Méthot Arthabaskaville, Maurice Bauset, Blanche Chauvin.

**Histoire du Canada**

**(Pour les petits jusqu'à 12 ans)**

Quel fut le premier évêque et le premier gouverneur de la Nouvelle-France ?

*Rép. :* Le premier gouverneur de la Nouvelle-France fut Samuel de Champlain et le 1er évêque Mgr. de Laval.

*Ont répondu :* Aurore Dozois et Rachel Lachance, Académie Ste-Marie, Blanche Chauvin, Jeanne Méthot.

Quel est le sens de la locution "tirer son épingle du jeu" ?

*Rép. :* Cette locution veut dire : Sortir adroitement d'une mauvaise affaire ou d'un péril quelconque.

*Ont répondu : Jeanne de Varennes* Waterloo, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Aline Magnan, Montréal, Jeanne Méthot.

## Concours de Géographie

**(Pour mes jeunes savants et savantes depuis 16 ans)**

***(Le récit qu'on va lire contient 68 noms propres de la Géographie de France)***

UN monsieur âgé de quarante ans, doué d'un air digne, était l'an dernier, dinant dans un restauaant de Paris à cinq heures du soir. Il dit : Servez-moi bien, j'ai une faim qui me creuse l'estomac, faites-moi faire bonne chair et je vous donnerai de l'argent tant que vous voudrez ; surtout que chaque met vienne à son tour. En effet, ça venait selon ses désirs.

A peine fut-il à table qu'il ôta ses gants, releva sa manche et dit : Avalons ! On servit copieusement : potage, pain, bœuf ; puis une volaille grasse à la daube, un pâté de foie, de la fricassée et autre chose bonne à manger.

Il commença par des œufs à la coque et le bœuf ; Il prit du vin qu'on lui servit dans des pots de grès et il en but un grand verre à ras. Il fallait se méfier, car, s'il avait mis l'eau qu'on lui avait servi avec, il n'aurait pas ressenti, au tiers de son repas, de si grands maux, surtout du mal aux reins ; il allait continuer, mais il perdit le sens et on fut obligé de l'emporter, ce qui causa une scène au restaurant.

On le coucha sur un lit de camp ; on lui fit prendre des pastilles de menthe, du sirop d'écorce d'orange ; après quoi il fit un bon somme, dormit toute la nuit, se réveilla le lendemain matin, frais et dispos et fort comme un lion. Il jura de ne plus faire de pareilles prouesses et dit au traiteur : Je vous sais gré des soins que vous avez pris de ma personne" Il remercia tout le monde, se priva de liqueurs et but un peu d'eau pour rincer ses dents, et, donnant des étrennes, il partit.

Ce roman étant terminé, je pense que l'on doit, quand on a fini, se taire.

## Lauréats des réponses pour l'année 1902 1903

*Marie-Antoinette Gosselin* de Chicoutimi, et *Maurice Beauset* d'Ottawa ayant manifesté le désir d'avoir des livres comme récompense de leur fidélité à la page des enfants, nous leur avons envoyé : *Les Conteurs Canadiens-français* de M. Z. Massicotte. Que l'exemple de ces deux bons petits travailleurs soit imité par leurs cousins et cousines. Je voudrais avoir l'embarras de décider à qui je devrais donner le prix d'assiduité l'année prochaine.

—Dis, petite mère, veux-tu donner un petit dragée ?

—Mais, Bébé, je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas dire un dragée ; dragée est au féminin.

—Oh ! petite mère, tu sais bien, celles-là sont pas au féminin, elles sont au café.

***

—Voyons, petit André, dit un père à son fils, qu'est-ce que tu veux pour le jour de ta fête ?

—Oh ! je voudrais une petite chambre des députés.

—Impossible, mon enfant, ça fait trop de bruit.

***

On a donné un gâteau à Paul et à sa petite sœur, Paul ne fait qu'une bouchée du sien, et, tout bas à sa mère :

—Dis à Jeanne de me donner son reste... pour lui apprendre à avoir bon cœur.

## Bloc-Notes

LA pauvre bibliothèque publique ! Devant toutes ces excavations que l'on a faites pour elle, le *De profundis* monte aux lèvres. .

* * *

Jamais la Saint-Jean-Baptiste ne sera célébrée avec la solennité qui lui convient, tant qu'elle ne sera pas fête légale.

* * *

Un journal annonce que le choix du drapeau national a été décidé parce qu'une société quelconque en a adopté un. Une hirondelle ne fait pas le printemps, et nous attendrons, pour reconnaître le drapeau national, qu'il y ait l'unanimité d'un plus grand nombre de voix.

* * *

A propos de la remarquable étude publiée dans ce numéro sur madame Rostand, je me permets d'ajouter que l'on dit, en beaucoup de cercles à Paris, que Mme Rostand est une collaboratrice active aux œuvres de son mari. On ajoute même — jusqu'à quel point peut-on contrôler l'exactitude de cette information—que, dans *Cyrano de Bergerac*, ces vers exquis de la définition du baiser

> Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce,
> Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
> Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
> Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer,
> C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
> Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
> Une communion ayant un goût de fleur,
> Une façon d'un peu se respirer le cœur,
> Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme.....

sont de sa plume charmante. Je n'en serais pas surprise.

* * *

*Le Canada* a compris qu'un journal sans une page féminine n'est pas complet. François Ier, s'il était encore de ce monde, aurait répété le madrigal du "jardin sans roses," mais nous avons trop de modestie pour le citer les premières. Mes félicitations au Canada pour son heureux choix dans la rédactrice de la page féminine. Vous verrez que nous aurons là des lignes délicieuses qui feront la fortune du nouveau journal.

A ce propos, je me permettrai de dire que *Le Journal* a eu tort de se priver des services d'une collaboration féminine. Elle donnait beaucoup plus d'intérêt à quelques-unes de ses pages.

* * *

Jeanne d'Arc sera t-elle canonisée ? Tout le fait prévoir à présent.

Les dernières difficultés qui s'étaient opposées, à la cour papale, à la canonisation, semblent être levées. Ces difficultés provenaient de la découverte d'un document signé par Jeanne et qui lui était absolument défavorable.

Il a été, d'ailleurs, facile d'établir que cette signature avait été obtenue par contrainte.

* * *

Deux femmes ont été choisies pour faire partie du jury du nouveau Salon, à Paris. C'est la première fois que les femmes sont appelées à ces importantes fonctions. Ces deux femmes sont Mme Marie Cazin, médaillée pour la sculpture dans deux expositions internationales, et Mme Madeleine Lemaire, le peintre bien connu.

Le talent et les mérites réels de la femme commencent à s'affirmer partout. C'est ainsi que la Faculté de médecine de Milan vient de nommer Mme Rena Mastio à la chaire d'anatomie. C'est la première doctoresse qui ait été appelée à exercer un professorat officiel.

* * *

*Réponse à Arthur*. — La jeune demoiselle *peut* répondre à la lettre d'une façon affirmative. Pourquoi pas ? Une visite n'engage à rien, de part ni d'autre.

FRANÇOISE.

## Fautes à corriger

DIRE qu'il y a encore des personnes qui emploient le mot *apologie* dans le sens d'*excuses !* Ne jamais, jamais dire : je vous fais mes apologies, mais : je vous prie d'accepter mes excuses. Le mot *apologie*, cependant, est très français, mais il ne s'emploie que dans le sens de discours élogieux : faire l'apologie de quelqu'un.

Les noms de mois s'écrivent avec une lettre minuscule dans le cours d'une lettre : Ceci est arrivé le huit avril.

Sois ton hôte à toi-même le plus souvent possible.

MME BARRATIN.

## Cuisine facile

BOULES DE NEIGE. — Se font avec de la crème et des blancs d'œuf battus en neige, auxquels on ajoute ensuite du sucre. Parfumez à la vanille. Roulez en boules et mettez au four.

CÔTELETTES DE PORC FRAIS GRILLÉES.—Coupez vos côtelettes comme celles de veau, en ayant soin de laisser un peu de gras ; aplatissez-les, donnez-leur une belle forme, soupoudrez-les de sel fin des deux côtés et faites-les cuire sur le gril ; vous les servirez sur une sauce robert, une sauce piquante aux cornichons ou au naturel.

CRÈME DE FIGUES : — Faites cuire un quart de livre de figues dans la valeur d'un verre d'eau jusqu'à ce que les fruits deviennent mous. Hâchez menu. Battez en neige ferme les blancs de cinq œufs, auxquels vous aurez ajouté une pincée de crème de tartre, mélangez les blancs d'œufs avec cinq grandes cuillerées de sucre et les figues, sans cesser de battre. Faites cuire dans des moules, pendant une demi-heure environ ; servez, avec des figues cuites, fourrées avec des noix, et de la crème fraîche.

CROQUETTES DE POMMES. — Epluchez une douzaine de belles pommes ; retirez les pépins et le cœur ; faites les cuire en marmelade avec une cuillerée d'essence de vanille et une pinte d'eau. Quand elles seront bien cuites, égouttez-les et passez-les au tamis de crin assez fin. Remettez-les dans une casserole avec une cuillerée à bouche de corn-starch, ¾ de livre de sucre en poudre et un peu de beurre... Faites dessécher cette marmelade en la faisant bouillir pendant dix minutes sur un feu doux. Laissez refroidir et ajoutez-y huit jaunes d'œufs, successivement. Pannez et moulez-les comme des croquettes au riz; faites frire. Poudrez de sucre fin et servez.

## Cadeaux à nos Lecteurs

*"L'Epreuve," revue d'art mensuelle, fondée en 1898, 30 rue Bergère, Paris.*

NOS lecteurs qui s'abonneront à "L'ÉPREUVE," 30 rue Bergère, Paris, en signalant notre journal, recevront en primes *absolument gratuites* deux gravures d'art, grand format d'une valeur de trente francs.

Abonnement à l'étranger, 1 an, 24 fr.
Le numéro . . . . . . 2 cts.

## Avez-vous un Bébé ?

# Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

**Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguées.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

**Pour usage interne et externe**

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

## LES VERS.

**Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.** sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat,** étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can**

---

*Macey*



Nous vendons

La Bibliothèque ÉLASTIQUE

"Macey"

C'est la meilleure.

# L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelas pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour $8.00.

## RENAUD, KING & PATTERSON

### 652 RUE CRAIG

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres. Téléphonez Main 757 pour informations, etc.

---

# COALTAR SAPONINE

## DESINFECTANT CICATRISANT

**ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS**

TRES EFFICACE CONTRE LES

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

# L'Hygiène de la Famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

☞ Se méfier des Contrefaçons ☜

2ME ANNÉE—No 3 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 2 MAI 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY - *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |




## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2me ANNÉE—No 3

SAMEDI, 2 MAI 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## Mal Ensevelie

*Quand votre bien aimée est morte,*
*Les adieux vous sont rendus courts ;*
*Sa paupière est clause, on l'emporte,*
*Elle a disparu pour toujours.*

*Mais je la vois ma bien-aimée,*
*Qui sourit sans m'appartenir,*
*Comme une ombre plus animée.*
*Plus présente qu'un souvenir !*

*Et je la perds toute ma vie*
*En d'inépuisables adieux....*
*O morte mal ensevelie,*
*Ils ne t'ont pas fermé les yeux.*

SULLY PRUDHOMME

## Le Traité de Droit Usuel

AINSI que chacun le sait, le Traité de Droit Usuel de Mme Gérin-Lajoie a été, dès son apparition, accepté d'emblée par les meilleures institutions enseignantes de la ville, et actuellement, les couvents des dames du Sacré-Cœur, d'Hochelaga, de la Congrégation, l'Institut du Mont St-Louis et autres académies ont inscrit au programme de leurs classes, l'étude du droit, telle que vulgarisée par notre éminente collaboratrice.

J'ai eu le rare plaisir d'assister, l'autre jour, dans une de nos maisons d'éducation les plus en vue de Montréal, à une séance aussi intéressante qu'instructive, donnée par les élèves d'un cours supérieur, lesquelles, sous la vigoureuse et habile impulsion de leur maîtresse sans doute, avaient imaginé de nous servir, sous forme d'entretien, un résumé saillant des principaux chapitres du Traité de Droit Usuel.

Certes, le sujet, de prime abord, aurait pu sembler présenter peu d'attraits, mais les auditeurs ont été bien surpris de constater avec quelle rapidité s'est enfuie l'heure consacrée à cette dissertation.

On ne pouvait imaginer rien de mieux pour démontrer aux non-initiés, la clarté, la limpidité et surtout l'excellence de la méthode employée par Mme Marie Gérin-Lajoie.

Je rendrai aussi un hommage sincère aux interprètes de la circonstance. Elles ont dialogué, avec une remarquable intelligence, les principaux chapitres du Traité. Le droit constitutionnel, le droit civil et les différents chapitres qu'il embrasse : l'état civil, le mariage, les régimes matrimoniaux, la dissolution de la communauté, les contrats de mariage, les successions, les donations, etc., etc., nous ont été exposés avec tant de clarté et de compréhension que cela nous est entré aussi naturellement dans l'esprit que l'histoire la plus amusante. Chacune de ses demoiselles posait à ses compagnes une question ou résolvait à son tour le problème qui lui était soumis, et dans le savant cliquetis des demandes et des réponses, l'intérêt s'avivait de plus en plus. Peu à peu, la lumière se faisait sur des points jusque là demeurés obscurs, nous avions la clé d'une foule d'énigmes, nous comprenions la raison de certains droits jusqu'alors insoupçonnés.

Vraiment, on ne saurait trop appuyer sur l'importance de cet enseignement dans nos écoles. En effet, le droit touche à nos intérêts les plus immédiats, et, comme il est dit avec tant de justesse dans la préface du Traité Usuel de Droit, "il s'agit ici de notre personne, de nos familles, de nos biens, de la constitution de notre pays."

Dans la vie pratique, toute femme, un jour ou l'autre, a l'occasion de prendre une décision qui aura une portée légale et mettra ses intérêts en jeu.

Le contrat de mariage, ou tout autre contrat pour lequel on a besoin de sa signature, suppose, chez elle un acte conscient qu'il lui est impardonnable d'accomplir avec légèreté et ignorance. Jusqu'à nos jours, quelles sont les femmes qui ont compris seulement le sens de la plupart des actes qu'on leur donnait à signer?

Je connais une malheureuse à qui un mari prodigue faisait signer, les uns après les autres, les actes qui la dépossédaient, à son profit, à lui, de tous ses biens et revenus. Consciencieusement, pourtant, elle en faisait la lecture, et ne comprenant rien des termes baroques ou des subtilités du sens, elle s'imaginait que sa signature n'était qu'une formalité purement anodine et écrivait son nom de sa plus belle écriture.

D'ailleurs, l'étude du droit donne au cerveau féminin une formation qui combat supérieusement ce que son esprit aurait de frivole et de superficiel. Elle contractera, grâce à cette connaissance, l'habitude de la réflexion dans ses actes. Le droit est la base de toute organisation sociale, et, la femme qui en est un si puissant facteur, arrivera, par une connaissance approfondie de toutes ces questions, à exercer la plus heureuse influence dans sa famille ou le milieu où elle se meut.

Le droit fait encore mieux comprendre nos responsabilités personnelles et l'étendue de nos devoirs. Cette étude touche donc d'une façon pratique et directe à notre avenir, et envisagée de la sorte, elle ne saurait être négligée.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal, dans une lettre des plus flatteuses qu'il adresse à l'auteur du Traité du Droit Usuel dit que " ces questions intéressent au plus haut point l'individu, la famille et la société." Plus loin, ce prélat ajoute qu' "elles seront utiles aux élèves des classes supérieures de nos collèges et de nos couvents, leur procurant un guide précieux pour des études approfondies."

Espérons que le Conseil de l'Instruction Publique ajoutera bientôt à son programme l'étude obligatoire du Traité de Droit Usuel.

FRANÇOISE.

# AME BRETONNE

LE JOURNAL DE FRANÇOISE salue avec joie l'arrivée, sur la terre canadienne, de M. et de Mme Théodore Botrel.

Nous connaissons depuis longtemps l'illustre poète : ses chants sont venus jusques à nous et nous ont dévoilé son cœur fièrement breton, son âme puissamment croyante à Dieu et à Madame la Vierge.

Les chants de Botrel nous ont aussi croqué la Bretagne entière ; par eux nous avons deviné la douceur des brises caresseuses de Port-Blanc, les chuchotements bavards des flots de la Rance, la fraîcheur de la coiffe des filles de Paimpol, la rudesse et la beauté des solides gâs de l'Armor, le délicieux des veillées de chez nous, et encore la poésie sublime de tout le Ti Chansouniou à l'ombre duquel on chante, on aime, on croit.

Par une tendance de ma nature bien féminine, souventes fois, après une lecture des "Contes du Lit clos" et des "Chansons en sabots", je revenais à ces vers du poète intitulés "Quand nous serons vieux". Je les trouvais exquises ces strophes d'une simplicité touchante — et je rêvais...

Plaignons ceux qui n'ont jamais rêvé,

Je rêvais de la femme qui a mérité de son jeune époux ce compliment discret :

...Ils seront loins nos beaux jours,
Mais je te dirai toujours
Des mots très doux à l'oreille...

Ah ! certes l'on changera
Quand la vieillesse viendra
Avec son triste cortège :
Le temps ridera ton front
Et tes cheveux noirs seront
Comme saupoudrés de neige.

Ta taille s'alourdira...
Mais mon vieux cœur t'aimera
Plus que je ne puis le dire :
Car malgré tes cheveux gris,
Ta bouche et tes yeux flétris
Auront le même sourire!

N'est-ce pas que c'est joli — et surtout senti ?

Je les murmurais tout bas, l'autre jour, ces vers, me rendant chez Madame Botrel lui présenter mes hommages et ceux du JOURNAL DE FRANÇOISE J'avais hâte de voir " le sourire " de la *Douce* du barde de la Bretagne — ce sourire qui sera le même en dépit des ans, parce qu'il aimera toujours du même amour !

—Vous êtes une petite canadienne, me dit ma gracieuse hôte, oh ! je suis bien contente de vous voir, il me semble que je vous connais depuis longtemps—et le sourire se fit doux et câlin,—sans doute parce que vous êtes une fille de Jacques-Cartier, mon compatriote."

Et Botrel que j'avais eu l'avantage de voir dès le lendemain de son arrivée, et à qui j'avais dit, sur sa demande, que j'étais québecoise, dit gentiment :

—Mademoiselle est une *vraie* fille de Jacques-Cartier, elle est née à Québec, où débarqua tout d'abord l'immortel Malouin.

— Vraiment, reprit Madame Botrel, vous arrivez tout droit de la ville qu'on dit si française. Et aime-t-on Jacques-Cartier chez vous? Ceux qui viennent au Canada *gagner* un monument au Découvreur du sol canadien seront-ils bien reçus là-bas."

—Oh ! oui, Madame, répondis-je convaincue, à Québec, on comprendra votre étonnant acte de patriotisme; et pour appuyer mon assurance, je me permets de citer ici un passage du discours que prononça un éminent Québecois, M. le juge A. B. Routhier, le 25 juin 1889, lors de l'érection de la Croix de Jacques-Cartier et du monument de la rivière Lairet, Québec.

" A-t-il au moins laissé derrière lui " quelque monument qui perpétuera " son souvenir, le marin qui, ayant " découvert un vaste pays habité par " des peuples infidèles a fait le rêve " de convertir ces peuples à la foi " chrétienne et de fonder en Amérique " une France nouvelle? Non, après

" quelques années, il ne restera derrière lui, dans cette immense contrée sauvage pas même une pierre qui rappelle sa venue, rien ! Je me trompe, il a laissé une croix, une humble croix de bois, sur un rivage désert ! Arbre étrange, je te retrouve debout au même endroit, transformé en une croix de fer que les intempéries des saisons et les années ne pourront plus entamer. De quels prodiges n'es-tu donc pas capable puisque sur le rivage même où le marin agenouillé te planta, s'élève aujourd'hui un monument destiné à glorifier son nom, son action pieuse et patriotique.

" Et, la postérité, elle reconnaîtra dans le héros breton un de ces génies hardis qui s'élancent isolément dans l'inconnu, qui reculent les bornes du monde civilisé et qui vont porter la lumière jusqu'au sein des ombres de la mort Sans doute, elle le proclamera un grand patriote puisqu'il a risqué sa vie dans mille dangers pour agrandir et glorifier sa Patrie, mais elle admirera surtout sa foi d'apôtre. Elle racontera aux générations futures ces deux actes de foi publics et solennels de leur premier ancêtre, et elle leur dira que cette première page de notre histoire en est peut-être la plus belle..."

Voilà, enfants de la Bretagne l'expression, décrite par l'un des nôtres, du culte respectueux que nous avons voué à Jacques Cartier..................

....................................................

Mais revenons à ma visite chez Botrel.

Nous étions à converser mes aimables hôtes et moi, quand Botrel me dit tout-à-coup : " Je veux, Mademoiselle, que vous fassiez plus ample connaissance avec ma femme, remettez-moi donc l'album que vous avez à la main et pendant que je vous y rimerai quelque chose, canadienne, notre sœur, causez avec ma bretonne ".

Vivement touché de la délicate attention du poète, je dis : " Merci, " peut-être faiblement, ô Botrel, mais avec un doux tressaillement d'émotion. J'allais recevoir pour mes compatriotes féminins, des vers du Barde de la Bretagne !

Et souriant à Madame Botrel :

—Veuillez, demandai-je, me parler de vous, Madame ?

—Vous parler de moi, Mademoiselle, ce me sera bien facile : Je vis contente dans ma maisonnette de Port-Blanc, j'aime Dieu, ma Bretagne et j'écoute chanter l'âme de mon poète, bien heureuse d'en être l'interprète auprès de mes bretons dans nos veillées de chez nous, et auprès de vos canadiens dans notre course sur le sol du Canada.

—Et comment l'aimez-vous, mon pays, Madame ?

—Ah ! beaucoup ! Son aspect est plus moderne que ma Bretagne, mais son climat et son atmosphère sont les mêmes.

—Et croyez-vous, Madame, que le temps vous dure, si loin de vos genêts et de vos landes ?

—Ma pensée, naturellement, s'envole souvent vers mon ciel breton—mais je vivrais ici joyeusement trois ou quatre mois de l'année avec l'espérance d'aller ensuite, prier sur notre terre du Finistère.

—Voilà une belle parole, madame ; et tout désireux que seraient les Canadiens de vous garder au milieu d'eux, Bretons charmeurs, ils n'auraient pas la cruauté de vous arracher pour toujours à votre bonne vie du pays de l'Armor.

—Mais, mademoiselle, fit Madame Botrel, je me suis plu à me créer un petit chez nous breton—souvenir bien doux. Regardez ces photographies. La première est celle de ma chère mère, les autres représentent le père et la mère de mon poète, et ce bébé que vous voyez tout rose et plein de vie est mon mari quand il était enfant. Je l'appelle mon bébé toujours, ce bambin rieur.

—Je crois que vous aimez les petits enfants, madame ?

—Je les adore — et Dieu n'a pas voulu m'en donner.

Et Madame Botrel devint si triste que je me rappelai à part moi ce vers de Botrel :

> Puis, si Dieu daigne bénir
> Les époux qu'il vient d'unir,
> Il nous enverra ses anges,
> Et nous verrons, triomphants,
> Les enfants de nos enfants
> Bégayer parmi leurs langes.

Le sourire revint bientôt sur les lèvres de ma charmante interlocutrice, qui me dit :

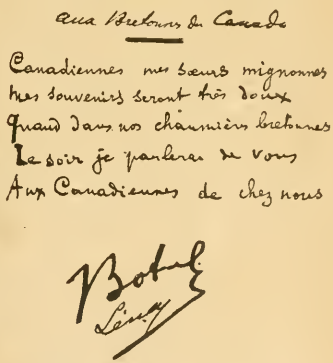
—Ces deux portraits sont ceux d'un neveu à moi que j'ai élevé. Ici il n'a que quelques mois et là il a 14 ans. C'est un petit homme aujourd'hui que nous aimons bien. C'est par lui que je me console de n'être pas mère. Permettez-moi, Mademoiselle, de vous donner une preuve irréfragable de mon amour pour les petits,—et la Bretonne riait d'un joli rire entraînant—mon mari m'apportait hier une collection de cartes postales illustrées. J'en ai choisi deux, les voici !

Je regardai les cartes : c'étaient deux petits sauvages, noirs, noirs, l'un enfoui dans un panier d'osier...

—Voyez, il a peur, me dit Madame Botrel, il grimace...

L'autre, un joli bambin, était emmaillotté dans une écharpe bigarrée—très à son aise le petiot—sa petite face de bonne humeur, souriait à qui le regardait.

A ce moment, le poète breton me rendait mon album sur lequel était écrit de la pensée et de la main du Barde, ceci :


Aux Bretons du Canada

Canadiennes mes sœurs mignonnes
Mes souvenirs seront très doux
Quand dans nos chaumières bretonnes
Le soir je parlerai de vous
Aux Canadiennes de chez nous

Botrel
Léna

—Et moi, je veux ajouter à ce souvenir ma signature, dit l'aimable Madame Botrel.

N'est-ce pas, chères lectrices du Journal de Françoise, que ce doux petit nom, *Léna*, enchâssé dans le parafe du poète symbolise bien l'union de deux cœurs fortement trempés à la source d'eau vive de l'amour de Dieu et de l'amour du drapeau.

En terminant, je prends la liberté de formuler un vœu :

Que Saint-Yvon et la Vierge d'Arvor, patrons de la vieille Armorique, bénissent les aspirations maternelles de Madame Botrel et la rendent mère d'un joli petit gâs !

Gilberte.

20 avril 1903.



# MATIN D'AVRIL

DIX heures du matin... le plein épanouissement d'une belle journée de printemps. Une jeune fille gravissait à pas lents le sentier un peu aride tracé au flanc de la colline. A mesure qu'elle s'élevait, l'horizon s'étendait plus vaste sous son regard jusqu'à prendre les proportions d'un gigantesque tableau.

Au bas, le village et le clocher gothique de la petite église, de grands prés piqués de bouquets d'arbre, la rivière sinueuse bordée de saules, et tout au loin, dans un lointain bleuâtre, les contours neigeux de la chaîne des Alpes.

Une brise légère courbant les brins d'herbes, de petits nuages courant au ciel, et cette pureté délicieuse de l'atmosphère qui fait respirer si librement.

La jeune promeneuse était bien en harmonie avec cet ensemble printanier. Elle était fraîche et jolie avec sa robe de teinte sombre, son teint éclatant, ses cheveux dorés et ses yeux rieurs, empreints d'innocence et de sérénité.

Elle balançait, au bout de son bras, les brides d'un vaste chapeau de paille, dans lequel s'entassait la moisson fleurie qu'elle récoltait tout en marchant.

Le sentier courait au travers d'un tapis de mousse, de gazon naissant et de fleurettes épanouies. La jeune fille s'arrêtait à chaque pas, cueillant là une pervenche, ici une primevère, plus loin une touffe de ces violettes sans parfum d'un lilas si tendre et d'un port si élégant. Elle unissait, dans un mélange charmant, les perce-neige blancs et les lilas bleus, les feuillages lustrés, les fougères délicates, toute cette végétation, en un mot, qui donne à nos bois au printemps une gracieuse et fragile parure.

On était en 1814, de sombres pronostics agitaient les esprits, sourds et lointains encore comme les premiers frémissements de la tempête ; mais on ne semblait point s'en douter dans ce pays tranquille, au milieu du calme auguste, du grand silence de la nature.

La jeune fille s'assit sur une pierre moussue qui faisait saillie, et entreprit de réunir en un bouquet les richesses éparpillées sur ses genoux. Tout en se hâtant, elle fredonnait d'une voix fraîche et douce une vieille chanson locale dont les paroles naïves étaient bien en situation :

> Pierre fit un bouquet
> De toutes fleurs jolies,
> De sa main l'a porté
> A Jeannette sa mie...

Le ciel s'était légèrement assombri, sans qu'elle y prît garde, et tout à coup une goutte d'eau... puis deux, enfin une légère averse surprit désagréablement notre héroïne.

Elle leva la tête.

Le soleil brillait à travers la pluie, tandis que les nuages, courant plus rapidement, semblaient pressés d'aller porter plus loin leur rosée. Elle secoua la tête d'un geste mutin.

— Bah ! ce n'est qu'une averse d'avril... mois trompeur, moitié sourires, moitié larmes

Cependant elle rassembla vivement ses fleurs et son chapeau et gravit d'un pas agile la petite distance qui la séparait encore de sa demeure

C'était une vieille maison revêtue de lierre, percée de fenêtres irrégulières, et la tradition voulait que ce manoir fût une ancienne commanderie des Templiers, croyance accréditée par les armoiries sculptées et la croix de pierre, surmontant la porte d'entrée.

La jeune fille poussa le lourd portail, traversa en courant la pelouse ombragée d'antiques maronniers qui précédait la maison, et pénétra vivement dans une salle basse, revêtue de sombres boiseries.

Une femme au visage paisible tra-

vaillait dans l'embrasure profonde de la fenêtre :

—Enfin c'est toi, Isaure, s'écria-t-elle, tu t'es attardée, mon enfant, et te voilà mouillée.

—Bah ! ce n'est qu'une averse, répondit légèrement la jeune fille, pluie d'avril ne mouille guère, et le ciel est déjà tout bleu. Je ne pouvais me décider à rentrer ; c'est si vert et si joli dans la prairie, et le bois sent si bon ! Comme on est heureux de vivre par une journée pareille, chère maman ! Les martinets commencent à arriver, j'en suis sûre, j'ai bien reconnu leurs cris joyeux et perçants. Et les oiseaux sont en liesse ; de tous les taillis part une chanson.

D'un geste jeune et gracieux, elle s'agenouilla près de sa mère et lui présenta la gerbe embaumée.

—Je vais fleurir toute la maison, dit-elle gaiement, mon père et mes frères seront contents... oh si Hector pouvait être avec nous !

Comme pour répondre à ce vœu, la sonnette attachée au portail d'entrée résonna bruyamment et l'on vit paraître dans l'allée un jeune homme d'une haute stature.

Il portait avec élégance l'uniforme des grenadiers ; à sa vue, Isaure ne put retenir un cri, où se mélangeaient la surprise et la joie, et consultant sa mère du regard, comme pour lui demander l'autorisation d'accueillir le nouvel arrivant, elle ouvrit la porte de la salle et s'avança rose et souriante au-devant du jeune officier.

Celui-ci s'inclina et déposa un baiser respectueux sur le front candide qui se tendait vers lui.

—Mon cher neveu, quelle surprise, dit la châtelaine, s'approchant à son tour, votre oncle et vos cousins ne tarderont point à rentrer pour faire collation.

Mais vous allez passer la journée avec nous.

—Hélas ! ma tante, ceci n'est qu'une apparition, répondit le jeune homme avec regret, j'ai donné ordre de ne pas dételer mon cheval, et Rosille le promène sur le chemin, durant ma courte visite, je dois partir de Grenoble ce soir.

—Allez-vous donc faire campagne ? s'écria Isaure d'un ton anxieux.

Il baissa la voix ;

—Des bruits inquiétants arrivent des frontières, et Sa Majesté le roi dispose ses troupes en vue de prévenir le retour possible de l'usurpateur.

Où était la joie qui brillait tout à l'heure dans les yeux bleus d'Isaure ?... une vive rougeur empourpra ses joues, tandis que des larmes pressées inondaient son visage.

—Vous vous battrez? demanda-t-elle d'une voix faible.

—Enfant ! folle enfant ! qui parle de bataille ? D'ailleurs est-ce ainsi que vous vous préparez à devenir l'épouse d'un guerrier ?... que ferez-vous pour votre mari si le départ de votre fiancé vous cause déjà tant d'alarmes ?

Mais la jeune fille s'était jetée dans les bras maternels, le refuge assuré de toutes ses douleurs, et des sanglots s'échappaient de sa poitrine.

Au même instant, son père et ses deux frères apparaissaient au seuil de la porte, et faisaient fête au jeune officier.

Du vin, des fruits, des pâtisseries furent disposés dans la grande salle, et et l'on pressa Hector d'y faire honneur. Mais il suivait d'un œil plein de tristesse le visage assombri de sa jolie cousine, et ce ne fut que lorsqu'il la vit essuyer ses pleurs pour s'occuper de le servir, qu'il accepta une coupe de vin de Tokay.

La conversation s'anima, Hector était jeune et gai ; la perspective d'une campagne possible n'était pas pour lui déplaire, et bien qu'il n'en parlât plus, une sorte d'excitation joyeuse perçait sous ses paroles.

Avec l'insouciance heureuse de son âge, Isaure se laissait aller au bonheur du présent ; elle voyait réuni autour d'elle ce qu'elle aimait le plus, et peu à peu elle s'abandonnait à l'espérance, sans trop augurer de l'avenir.

Au moment du départ, elle passa à la boutonnière du jeune homme, comme une blanche cocarde, les perce-neige qu'elle avait cueillis.

—A bientôt, murmura-t-elle d'une voix étouffée.

—A bientôt, à toujours, répondit-il en la serrant dans ses bras.

Il monta à cheval, entouré de ses jeunes cousins, admirant à l'envie les formes superbes du bel animal et l'élégance de son cavalier.

Isaure se pencha à l'appui de la terrasse pour l'apercevoir plus longtemps.

Lorsqu'il eut disparu au détour du chemin, après avoir une dernière fois agité son shako en signe d'adieu, elle tourna vers les siens son visage inondé de larmes.

—Il est parti, dit-elle tristement.

—Mais il reviendra bientôt nous enlever notre petite dame, répondit son père en tapotant ses cheveux bouclés.

—Nous serons si fiers d'avoir un beau-frère capitaine et décoré de la Légion d'honneur, s'écrièrent Louis et Eugène avec enthousiasme.

Un brillant sourire parut au travers des pleurs à cette perspective.

—"Pluie d'avril ne mouille guère :" pensa la mère, bénissant Dieu de ce qu'il a proportionné le fardeau aux épaules qui le reçoivent.

MME CHARLES PÉRONNET.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Mme Charles Péronnet, de Grenoble, France, qui nous a fait l'honneur d'écrire cette petite nouvelle expressément pour le JOURNAL DE FRANÇOISE, est l'auteur de plusieurs nouvelles et romans pour les enfants et pour les jeunes filles. Son plus récent ouvrage : *Au Pair :* est un roman très attachant, que nous recommandons avec sincérité aux lectrices de ce journal.

## Frechette - Mercier

NOTRE journal n'a pas l'habitude de signaler les fêtes mondaines, mais nous ferons exception en faveur du mariage de Mlle Jeanne Fréchette, fille ainée de notre poète lauréat, M. Louis Fréchette, avec M. Henri Mercier, fils ainé d'un autre patriote, M. Honoré Mercier, ex-premier ministre de la province, parce que cet évènement a tout le cachet d'un évènement national.

Voilà deux de nos meilleures familles canadiennes, à tous les points de vue de la position, du talent et de la célébrité, qui viennent de contracter des liens qui souderont en un seul leurs foyers. Ces deux noms resteront désormais unis devant la patrie comme ses deux meilleures gloires : l'un a chanté ses deuils et ses joies en des vers immortels, l'autre a vaillamment défendu ses droits et souffert pour elle...

Au couple jeune et beau, qui entre dans une vie nouvelle, au milieu de démonstrations nombreuses d'amitié et de fidélité, nous offrons nos congratulations et nos souhaits de bonheur sincères.

# Le Drapeau Tricolore au Canada

SON ORIGINE.

TOUT le monde connaît l'immense toile du Monument National, représentant l'assemblée des 92 résolutions. Le peintre y fait flotter une multitude de drapeaux tricolores. Au point de vue patriotique l'inspiration est bonne, mais l'artiste a de plusieurs années devancé l'histoire.

Le glorieux drapeau, qui avait fait le tour du vieux monde avec les armées de la république et de l'empire, et qui, depuis quatre ans, flottait de nouveau sur la France, était alors à peu près inconnu au Canada.

Après 1763, meurtri, ruiné par la guerre et l'oppression, le Canada-Français s'était replié sur lui-même et ne connaissait guère d'autre drapeau que celui d'Angleterre, que deux fois déjà il avait relevé et maintenu.

Quiconque se fut alors avisé de déployer un drapeau tant soit peu suspect, ou d'arborer un emblême qui eut pu déplaire à nos tyrans, aurait payé d'amende ou de prison sa déloyale témérité.

Dans les années précédant la rébellion de 1837-38, les esprits surchauffés par les exactions de l'oligarchie anglaise bravèrent plus facilement les tyranneaux d'alors. On vit surgir foule d'étendards blancs, roses le plus souvent, et brodés d'emblêmes ou d'inscriptions.

Quoiqu'on y ajoutait quelquefois le castor ou la feuille d'érable, il n'y avait pas d'insigne national distinctif reconnu. Ce fut surtout vers le drapeau étoilé des Etats-Unis que se tourna la faveur populaire. Il était de toutes les assemblées des patriotes comme l'allié national, le défenseur à l'occasion des Canadiens opprimés

M. Amédée Papineau, seigneur de Montebello, conserve encore un drapeau rouge, blanc et vert, sous lequel, se rallièrent, dit-il, les patriotes en 1837-1838. Quoi qu'il en soit, tous ces drapeaux disparurent dans la terreur et les représailles qui suivirent ces jours sanglants, plus tard la Société Saint-Jean-Baptiste adopta comme couleurs le blanc et le vert.

Le blanc de notre neige,
Le vert de nos espoirs,

comme le chantait un poète du temps. Mais, chose remarquable, pendant toute cette époque nul ne songea à prendre comme insigne national le drapeau fleurdelisé de France, depuis longtemps abandonné.

La France, la mère-patrie, oubliait les Canadiens ; et bien des yeux humides se portaient sur le fleuve, du côté où la dernière voile française avait disparu, et bien des lèvres tremblantes redisaient tout bas : "Reviendront-ils jamais !" Un jour le vieux Québec tressaillit et se porta aux remparts : la France revenait !

*La Capricieuse* doublait la pointe de l'île d'Orléans, battant à la corne le drapeau tricolore.

Le sang français des Canadiens n'hésita pas devant ce pavillon nouveau, ce n'était plus le vieux drapeau blanc, et pourtant tous avaient reconnu l'étendard de la France.

En un instant Québec se couvrit de tricolore ; les nouvelles couleurs de la France spontanément devinrent celles du Canada-français.

Et Crémazie, le barde inspiré, répondant au chant de son "Vieux Soldat Canadien," s'écriait :

Tu l'as dit, vieillard, la France est revenue,
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la [nue
Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah ! ce jour glorieux où les Français, nos [frères,
Sont venus, pour nous voir, du pays de nos [pères,
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Comme les Canadiens avaient retrouvé leur sang, ils avaient retrouvé leur drapeau. Les marins de la Capricieuse en parlent encore à leurs petits enfants, en France. Ce fut une fête sans pareille ; la mère et la fille si longtemps séparées s'étreignirent follement. Pour quelques jours le nouveau drapeau de la France sembla devenir celui des Canadiens :

Et puis on entendit le soir sur chaque rive
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive
Un long chant de bonheur qui sortait des [tombeaux.

Tous les vieux Canadiens, morts pour la France, se levaient dans leur tombe à la vue de leur rêve réalisé.

Hélas ! Les marins français durent repartir et par son poète le peuple leur disait :

Quoi ! déjà nous quitter ! quoi ? sur notre [allégresse
Venir jeter sitôt un voile de tristesse ?
A contempler souvent votre noble étendard
Nos regards s'étaient fait une douce habitude.
Et vous nous l'enlevez ! Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous ce douloureux départ.

Mais "le noble étendard" ne devait plus repartir il restait aux Canadiens.

Ils ne pouvaient voir une seconde fois s'effacer entièrement l'image de la France, la première séparation avait trop duré.

Ils gardèrent ce gage que la mère leur laissait, en souvenir d'elle ils le conservèrent d'abord. Mais sa popularité alla toujours grandissant et bientôt il fut de toutes nos fêtes l'étendard vénéré.

Sa présence rappelait au peuple son histoire, sa mission : à le voir se déployer à la brise, le Canadien se sentait plus fort, plus courageux ; car il savait que par delà des mers la grande nation suivait les progrès de sa fille, et n'abandonnerait jamais le petit peuple, qui, aux champs du nouveau-monde faisait flotter grandes et fiers les trois couleurs du génie français.

La société St-Jean-Baptiste par un vote unanime sanctionna bientôt le choix populaire, et porté, par l'œuvre de Duvernay, le tricolore devint officiellement le seul drapeau national des Canadiens-Français.

L'Angleterre généreuse n'en prit jamais ombrage ; comprenant et respectant le sentiment légitime des Canadiens-Français, elle a compris qu'unissant les deux drapeaux, chacune a maintenant une part de nous-mêmes : Albion notre foi, la France notre cœur !

ARMAND LAVERGNE.

# DORS, MON GAS !

BERCEUSE

Musique de JULIETTE DE MARTIGNY. Paroles de T. BOTREL.




2ème COUPLET.

*Pour te bercer, je chante !*
*Fais bien vite dodo ;*
*Car dans ma voix tremblante*
*J'étouffe un long sanglot.*
*Quand la mer est méchante*
*Mon cœur sonne le glas...*
*Mais il faut que je chante :*
*Fais dodo, mon p'tit gâs !*

3ème COUPLET

*Si la douleur m'agite*
*Lorsque tu fais dodo,*
*C'est qu'un jour on se quitte :*
*Tu seras matelot,*
*Sur la vague maudite*
*Bien loin tu t'en iras....*
*Ne grandis pas trop vite !*
*Fais dodo, mon p'tit gâs !*

## EN GLANANT

**Un temple des Aztèques**

Quel âge peut bien avoir un ancien temple de ces peuples dont le dernier souverain fut torturé par Fernand Cortés ?

C'est ce que se demande un archéologue américain, qui, guidé par une inscription trouvée au musée de Mexico, a découvert dans les environs de Yesca une vaste caverne qui servait autrefois de temple aux Aztèques. Il y avait là des statues en pierre et un autel audessus duquel brûlait une flamme alimentée par un gaz naturel qui sortait d'une excavation du rocher.

Tout semble indiquer que cette lumière sacrée de l'ancien culte brûlait depuis des siècles sans discontinuer.

L'Américain a essayé de faire transporter plusieurs des reliques à San Francisco, mais il en a été empêché par les autorités mexicaines.

***

**Les fautes d'orthographe de Bonaparte**

On peut être un excellent chef d'armée, un conducteur d'hommes comme il y en a eu, peu et faire des fautes d'orthographe. C'est au moins ce qui est arrivé à M. *Buonaparte*... car les gentilhommes d'il y a un siècle—et plus—n'écrivaient et ne prononçaient jamais autrement ce nom.

Il y a cent ans, exactement, le premier consul, qui déjà s'occupait des moindres détails de l'administration du pays et s'intéressait d'une façon particulière à ce qui touchait aux théâtres, se faisait remettre un rapport sur l'Opéra et constatait avec humeur que les meilleures loges de la grande scène lyrique parisienne étaient occupées gratuitement par des fonctionnaires ou des personnalités en renom. Aussitôt, Bonaparte écrivit au bas du document l'apostille suivante : " A *datter* du premier nivôse (21 décembre), toutes ces loges seront payées par ceux qui les occupent " Cet ordre bref, qui débutait par une faute d'orthographe, fit rentrer 60,100 francs dans les caisses de l'Opéra.

Le jeu des définitions .

AMOUR.—Un roman qui a le caprice pour préface, l'indifférence pour conclusion, et dont il est extrêmement rare que les auteurs tirent une seconde édition.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

( *Suite* )

III

QUANT au comte Eldringen, après s'être promptement remis de la chaude alerte de la rencontre avec sa sœur, il s'abandonnait franchement à la joie de revivre un lointain passé, désappris mais non oublié. La ligne de démarcation entre lui et sa fille fut par tous nettement et exquisement indiquée. Tout passé de mode que fût son habit, tout incertaine que, par manque d'accoutumance, se montrât parfois sa main en emplissant le verre d'une belle et aristocratique voisine, il demeurait, malgré tout, "un des leurs". On pouvait, à la rigueur, pardonner au père sa volontaire déchéance,mais jamais à la fille son involontaire naissance.

En dépit de tout ce merveilleux déploiement de tact, il ne pouvait pas ne pas se glisser quelques moments d'embarras général. Le choix des sujets de conversation faillit, à plusieurs reprises, devenir un dangereux écueil. Le baron Bernersdorf, voisin d'Ulrique, fut cause d'un premier froid. Le potage n'était pas achevé qu'il s'était fait prendre en grippe par la jeune fille. Comme il se plaignait à elle de n'avoir, en réponse à deux observations sur le temps, et à trois autres sur la marche de la saison, obtenu que cinq monosyllabes, et disait ironiquement se flatter, pourtant, d'avoir une conversation plus divertissante.... même que le potage aux pointes d'asperges, elle lui repartit d'un ton bref :

—J'avais quelque chose à manger et rien à dire.... Et puis, j'avais faim, si vous voulez le savoir.

—Faim ?... — s'écria le baron avec un mouvement d'intérêt ; — ah ! ne me dites pas cela, à moi qui cours en vain, chaque matin, dans l'Helenenthal, à la poursuite d'un appétit qui se moque cruellement de mon infortune ! Quelle est donc votre recette ?

—Si, à l'heure qu'il est, vous n'aviez rien mangé depuis hier vous auriez faim, je pense.

—Tiens... tiens ! Vous vous laissez mourir d'inanition ? Ce n'est pas une mauvaise idée. Je l'essaierais si je ne craignais d'être taxé d'originalité. J'aime les sensations extraordinaires et je ne me rappelle pas avoir jamais ressenti celle de la fringale.

—Je puis, — dit Ulrique avec un triste sourire, — vous la décrire très exactement, moi qui vais me coucher l'estomac creux de deux jours l'un.

On juge du froid produit par ces paroles dites à haute voix. La maitresse de la maison chercha à réparer la maladresse du baron.

—Mais assurément,—approuva-t-elle,— tout le monde a faim à certains moments. Vous rappelez-vous, l'été dernier, à l'exposition de peinture ? Pas de restaurant à proximité ! Nous en sommes sorties à moitié mortes d'inanition. N'est-ce pas, Clara ?

Clara n'eut pas le temps de soutenir la parade maternelle. Ulrique, avec un calme parfait, remettait les choses au point.

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, — déclara-t-elle. —Si j'ai senti la faim, ce n'est pas par manque de restaurants, c'est par manque d'argent.

Le froid s'accentua. La comtesse Tiefenthal lança un regard désespéré à son ami qui, bravement, se jeta dans la brèche en faisant des questions à tort et à travers. La conversation reprit aussitôt, presque tumultueuse, tant on avait besoin de se réchauffer.

Si ce fut le froid le plus embarrassant de la soirée, ce ne fut pas le dernier. On parlait d'un mariage récent, et le comte Minart de déclarer cette union une mésalliance, la femme ne possédant pas le nombre de quartiers de noblesse jugé indispensable au bonheur conjugal de l'époux.

—Ma foi, — concluait le comte, — il s'est tout bonnement encanaillé....

Un coup d'œil significatif de sa femme, lancé du côté d'Ulrique, l'obligea à éteindre sa faible voix au sein du plus parfait silence.

Le dîner, pénible pour tous, avait été douloureux pour la fille de Fanny Badl, car, grâce à son sûr jugement, à défaut d'expérience mondaine, elle avait compris. C'est quand le café fut servi dans la véranda, que chez le pauvre enfant, l'effort de tension nerveuse atteignit son extrême limite. Comme l'animal fatigué de la poursuite de la meute, elle se sentit résolue à faire tête ; un pli rude creusa son front, et lorsque Clara Tiefenthal vint poliment lui offrir de regarder avec elle un album de photographies, ce fut presque brutalement qu'Ulrique la repoussa. L'aimable petite Thekla, qui vint l'inviter à se joindre aux autres jeunes filles se promenant dans le jardin, fut accueillie par un regard farouche qui la fit s'enfuir tout émue vers ses compagnes.

Certainement Ulrique se rendait bien compte que, pas un instant, on n'avait manqué de politesse à son égard, que c'était de sa faute si elle restait là, assise toute seule lançant autour d'elle de sombres regards, comme une biche aux abois.... Mais, malgré soi, elle ne pouvait répondre aux prévenances ; elle sentait la barrière !

—Non ! je ne fais pas partie de ces gens-là,—pensait-elle, en rentrant un peu plus tard à l'hôtel, avec son père.—Ils ont raison : je ne suis pas des leurs.... et n'en serai jamais !

IV

LA BOUTIQUE DU COIFFEUR

Inutile de dire que le dîner à la villa Flora demeura un fait.... ou mieux un accident isolé. Il eut cependant un épilogue particulièrement blessant pour Ulrique : la poursuite offensante et acharnée du baron Bernersdorf.

Les jours qui suivirent, elle ne cessa de le trouver sur ses pas au cours de ses promenades solitaires, et chaque fois il l'abordait de façon cavalière.

—Agiriez-vous ainsi à l'égard des demoiselles Tiefenthal, si vous les rencontriez ?—lui demanda la jeune fille excédée de ses compromettantes politesses.

—Je ne le pourrais, —répondit-il un peu embarrassé ; —elles ne sortent jamais seules.

—Et c'est parce que je n'ai pas de chaperon, moi, que vous trouvez honnête ?....

—Oh ! vous, c'est différent. Votre.... comment dirai-je !... votre-éducation est autre ; et puisque je suis un peu votre cousin, le mari de votre tante étant mon parent, quel mal y a-t-il à ce que cousin et cousine fassent ensemble un tour dans l'Helenenthal ?

Ulrique eut beau éviter désormais cette promenade, elle n'échappa pas à une obsession dont, malgré sa précoce expérience de la vie, le but échappait encore à ses dix-sept ans- Après être restée deux ou trois jours sans rencontrer le baron, elle le revit bien vite se placer en travers de son chemin pour lui dire :

—Ce serait charmant, savez-vous, si vous vouliez passer l'été dans ma petite forteresse de Bohême ! En pleine forêt ; personne pour y troubler le charme des promenades !

—Je crois que mon père a l'intention d'aller à Ischl,— répondit-elle d'un air ennuyé.

—Qui l'en empêcherait ?.... Moi, je vous vois jouant à la châtelaine, toute vêtue de velours et de soie qui siéraient si bien à votre beauté. A-t-on besoin d'être trois lorsqu'il est si charmant de n'être que deux ?

Devant cette attaque violente, la pauvre enfant ne pouvait se méprendre. Elle devint subitement rouge d'indignation, et, toisant le baron, elle s'écria :

—Vous êtes odieux !....

Elle se détourna de lui et s'enfuit avec une nausée de dégoût. Ainsi, quoique noble par son père, elle était de bonne prise à cause de sa tare maternelle. Ah ? elle n'en avait assez de ces aristocratiques parents qui lui jetaient la honte après la méprisante politesse. Que ne connaissait-elle ses parents du côté de sa mère, ces parents que le comte avait toujours évités avec autant de soin qu'il l'était lui-même par les siens ! Parmi eux, du moins, elle ne serait pas traitée en paria ! Ils l'accueilleraient, elle, la petite fille du sous-officier ! Avec eux, plus de morgue, bourgeoise parmi les bourgeois, elle ne serait plus l'être hybride que l'on montre au doigt ! Oh ! si elle les connaissait !

Ce vœu devaitêtre bientôt satisfait. En quittant Baden, le même automne, le comte Eldringen vint échouer dans une petite ville de province où habitait un frère de sa femme, un certain Josef Badl, coiffeur de son état. Dès le lendemain de son arrivée, Ulrique exprima le désir de faire la connaissance de ce modeste boutiquier, et l'ancien capitaine de hussards, quoique surpris et contrarié, ne se crut pas le droit de s'y opposer. Il la conduisit donc où elle voulait aller.

La vue du nom de sa mère peint en grandes lettres rouges sur fond blanc et surmontant une vitrine où se prélassait entre deux postiches frisés, l'un trop noir et l'autre trop blond, une prodigieuse natte de cheveux causa à la jeune fille un soudain serrement de cœur qu'elle se reprocha. Ils entrèrent dans le petit salon encombré, où flottait la lourde senteur des huiles pour les cheveux ; un individu chétif, à l'air affairé, portant un peigne derrière l'oreille, un paquet d'épingle à cheveux à la main, et un habit râpé, lamentablement taché de graisse, se glissa timidement vers les nouveaux venus. C'était le frère de la mère d'Ulrique,.... son oncle !

La fantaisie absolument inattendue de cette visite de son noble beau-frère et de sa fille causa au pauvre coiffeur une surprise fort voisine de l'hébétement. Il n'en fut pas de même de Mme Badl, sa femme.

Il faut dire que cette dame n'était pas médiocrement vaniteuse de pouvoir dire à tout propos : "notre beau-frère le comte", ou "notre nièce la comtesse". Malheureusement, personne n'ayant jamais vu ces fameux et si nobles parents, après avoir écouté d'abord bouche béante les formules emphatiques de la femme du coiffeur, on en était peu à peu venu à considéré cette aristocratique alliance comme une chimère. Souvent Mme Badl avait failli étouffer d'indignation en voyant le sourire incrédule que Mme Strumpf, la femme du tailleur, ou Mme Pock, la femme du cordonnier, dissimulaient à peine au fond de leur tasse de café lorsqu'elle grossissait sa voix pour parler avec componction de "beau-frère le comte" et de la " nièce la comtesse". Et voici que ces êtres réputés fabuleux venaient d'eux-mêmes apporter la preuve de leur réalité ! Quelle délicieuse revanche de tant de sourires ironiques ! Ah ! certes, elle ne laisserait pas échapper cette occasion inespérée de triomphe que lui donnait le sort ! Avant même de descendre au salon, pour secourir son mari dont elle savait le peu de tête dans les grandes circonstances, elle avait rapidement expédié à Mme Strumpf, à Mme Pock et à quelques autres dames de sa connaissance l'invitation urgente à un goûter de café qu'elle avait spontanément décidé de donner avant une heure.

Le comte et Ulrique ne pouvaient donc échapper. Leurs efforts pour prendre congé cessèrent lorsqu'ils comprirent que Mme Badl était assez déterminée pour leur barrer le passage de toute l'ampleur de sa personne, s'ils persistaient dans leur désir de retraite. Il se résignèrent donc.

Oh ! le souvenir de ce goûter de café, comme il hanta, dans la suite, la mémoire d'Ulrique ! Pour elle, madame Strumpf, et madame Pock se confondirent en un unique et monstreux spécimen de la vulgarité de la classe moyenne allemande. En dehors d'elles, elle n'eût su dire ce qui lui fut plus pénible, ou de l'attitude stupidement terrifiée de Joseph Badl en présence du mari de ma sœur, ou des bruyantes tentatives de familiarité de madame Badl. Oh ! cet odieux et ridicule étalage de la couronne à neuf pointes devant le rayonnement de laquelle chacun, moralement, se vautrait plus bas que terre ! Et ces ajustements et ces façons gauches ou grossières de se servir de la serviette ou du mouchoir, et, par-dessus tout, cette odeur âcre et fade, cette odeur d'huile pour les cheveux !

Mme de Longgarde

(*A suivre.*)

# LETTRE D'OTTAWA

*Ma chère directrice,*

Vous m'aviez promis de venir m'enlever la plume cette quinzaine et de me laisser une vacance noblement gagnée, mais vous ne tenez pas parole, vous me trahissez. Ah ! je sais, vous êtes à Montréal dans noces et festins. Tout le monde se marie et alors on délaisse la politique, on fait fi de la législation. Voilà donc pourquoi vous nous abandonnez quand les intérêts du pays sont en jeu, et quand on dispute si âprement sur les beautés du haut et du bas tarif.

Je vous assure que cette discussion manque d'attrait. Allons-nous nous briser la tête contre les murs parce que nos seigneurs et maîtres ont à payer quelques dollars de plus les attributs dont ils se plaisent à nous orner, qui flattent leur vanité et qui consolident leur crédit ? Certainement non. Et puis cet argent-là profitera à quelqu'un, à quelque humble travailleur dont la femme peine au logis pour nourrir une lourde famille. Pourquoi n'aurait-elle pas sa part ? Savez-vous que je suis protectionniste, ma chère amie ! Le Canada aux Canadiennes, j'ai ma devise, moi aussi.

Quant à cela, nous n'avons pas à nous plaindre ici. Nous règnons haut la main et sans conteste Nous avons eu, depuis Pâques, le plus joli essaim de fraîches canadiennes que l'on puisse rêver. L'austère bâtisse du parlement en était tout ensoleillée ; et en dépit du temps morose, il filtrait dans les couloirs des rayons de jeunesse.

La semaine dernière a été la semaine des jeunes. Madame Tarte et Madame Brodeur ont successivement donné de très charmants *at home* auxquels se sont trouvées réunies : chez Madame Tarte, où Mlles Tarte, Mlles St Pierre, Desmarais, Mount et Jodoin faisaient les honneurs : Mlles Bickerdike, Benoit, Beaulieu, Blair, Borden, Chapleau, Câmpeau, Dansereau, Dufresne, Doutre, Davies, Fielding, Fitzpatrick, Faribault, Loranger, Lefebvre, Robillard, Desaulniers, Duplessis et St-Jean.

Mlle Dautre, la compagne fidèle de madame la présidente, était l'hôte de circonstance au thé donné par madame Brodeur dans les salons de la présidence ; les amies que Melle Doutre s'est faites pendant ses séjours annuels à Ottawa sont venues lui dire adieu car elle nous quitte pour retourner à vous : Montréal est si exigeant !

La fête du départ a été aussi gaie que peut l'être une séparation et parmi les jeunes filles présentes, je peux citer : Melles Borden, Fielding, Cartwrigh, Scott, Blair, Ritchie, Taschereau, Gormully, Vernon-Smith, Parris, Sweeney, McLeod, Stewart, Bolton, Benoit, Laframboise, Lambert, Burbidge, Davis, Gourdeau, Valade, Toller, Girouard, Lavergne, Fitzpatrick, McGee, Clemow, Tarte, Jodoin, Sparks, Kerr, Dora Wood, Taillon, Tetu, Chapleau, Fiset, Faribeault, Rhéaume, Griffin, Lemoine, Irwin, Lamothe, Lusignan, Deslauriers, Little, Walker et Desmarais.

Naturellement les gens sérieux ne se sont pas oubliés dans cette série de divertissements bien que la mort de Sir Olivier Mowatt ait jeté un crêpe sur les réceptions officielles.

Rideau Hall a donné plusieurs grands dîner officiels, entre autres un en l'honneur du général Baden Powell, le défenseur de Mafeking, qui voyage incognito au Canada, mais dont les moindres mouvements sont proclamés bien haut. J'ai eu l'occasion de voir le général à la galerie de l'orateur écoutant sans conviction un discours tonitruant de Sir Richard Cartwright. Je l'ai trouvé très bien, le général ; il n'a pas du tout l'air d'un officier anglais.

Mme Dandurand a fait une courte apparition à Ottawa ; je l'ai à peine entrevue dans les salons de Mme Brodeur dont elle était l'hôte. Votre éminente collègue assistait au dîner officiel donné par l'Orateur et Mme Brodeur dans leur appartement.

Cette sortie de carême et cette poussée de printemps provoquent à Ottawa une végétation superbe, entendons-nous. Je devrais dire, des floraisons extraordinaires.

Autour des statues de nos grands hommes qui ornent les parterres parlementaires, on a planté des perce-neiges de différentes couleurs : bleus, jaunes, violets dont les fleurs surgissent du gazon sans qu'il apparaisse ni tige, ni feuilles et qui semblent jetés à plaisir dans les brins d'herbes.

C'est d'un effet charmant et pour moi bien nouveau ; cela m'a rappelé les veilleuses lumineuses, les lampions de couleur répandus sur les gazons publics aux grandes fêtes, ou encore le mot charmant d'un enfant qui voyant, pour la première fois, un champ d'atocas où les fruits rouges semblent répandus par plaques sur le sol, sans attache visible, s'écria : " Maman, quelqu'un a donc laissé tomber un panier de cerises ? "

Ces corolles, aux couleurs vives émergeant du sol produisent un effet analogue et fort original. Nos grands hommes dans leurs manteaux de bronze doivent être bien heureux de telles attentions.

Une autre floraison c'est celle des hymenées nouvelles. Aussitôt le temps de Pâques venu, Ottawa devient la Mecque des nouveaux époux dont les moyens modestes ne permettent pas le tour prétentieux aux Etats-Unis, Boston, New-York et Washington suivant la formule consacrée.

La capitale canadienne suffit à ces couples canadiens, qui nous débarquent généralement vers les midi, pleins de leur bonheur nouveau, vêtus de leurs habits de noce, la mariée portant le chapeau clair qu'elle avait rêvé et l'époux coiffé du couvre-chef officiel qui paraît terriblement l'importuner. Aussitôt arrivés, ils se rendent au Parlement et se font guider dans les couloirs, admirant tout consciencieusement, comme il convient à des gens dont l'âme est heureuse et se com-

plaisant de leur propre béatitude. Une visite à la bibliothèque complète généralement cette première partie du voyage et pendant que le mari s'informe de la totalité des livres qu'elle renferme, sa chaste épousée désire savoir quelle est cette jeune dame de marbre blanc qui occupe le centre de la rotonde. Quand on lui dit que c'est la reine Victoria, elle répond ingénument qu'elle la croyait plus vieille que cela.

Puis le couple va faire un tour au jardin en attendant l'ouverture de la séance, et affaissé sur les bancs, en face de l'immensité de l'Ottwa, se repose des émotions parcourues depuis le matin.

A trois heures, ils sont les premiers arrivés à la galerie publique et prêtent un intérêt exceptionnel à la séance. La consultation du tableau des députés qu'on leur a passé, et sur lequel ils font semblant de chercher le député de leur comté, provoque des rapprochements et des frôlements de mèches qui se prolongent, tandis que d'en bas les députés narquois guettent ce naïf manège avec délice. Mais, ne s'apercevant de rien, ils s'enfoncent de plus en plus dans la consultation. Que leur importent ces bavards qui les guettent ? ils ne sont plus de ce monde, cette journée est la leur ! Bientôt l'un d'eux lève les yeux pour voir ce qui se passe, et comprenant la curiosité dont ils sont l'objet, rougit jusqu'aux oreilles ; timides et confus ils se lèvent alors et bientôt s'effacent prestement, filant vers des lieux moins indiscrets. La visite obligatoire est faite et on ne les reverra plus. Demain ce sera le tour d'autres bienheureux, mais le jeu sera le même.

YVETTE FRONDEUSE.

Je ne voudrais pas qu'un mot hostile à quelqu'un restât après moi... La postérité n'est pas l'égout ne nos passions ; elle est l'œuvre de nos souvenirs, elle ne doit conserver que des parfums.

LAMARTINE.

Les injures sont humiliantes pour celui qui les dit, quand elles ne réussissent pas à humilier celui qui les reçoit.

MARMONTEL.

# Les hommes et les femmes

M. G. Labadie-Lagrave se demande dans le *Figaro* "quelles sont les femmes qui plaisent aux hommes".

C'est une question brûlante, difficile et délicate. Celui qui la pose, estime que toutes les femmes aiment à peu près les mêmes hommes, mais que cette uniformité ne se retrouve pas dans l'autre camp et que s'il est très difficile d'analyser les charmes par lesquels ces femmes sont surtout séduisantes pour les hommes, c'est parce qu'aucun d'eux ne comprend l'amour "de la même manière."

" Egoïstes, légers, incapables d'affections profondes, les neuf dixièmes des hommes considèrent la chasse aux femmes comme une distraction, un passe temps, ou un genre de sport qui procure des satisfactions de vanité. Ce n'est pas qu'ils ne se laissent prendre assez fréquemment à un jeu dont ils n'avaient pas mesuré toutes les conséquences, mais lorsqu'on leur demande pour quels motifs ils ont éprouvé pour telle femme une passion sincère et profonde, s'ils veulent parler avec franchise ils seront obligés de répondre qu'ils l'ont aimée parce qu'elle était une femme et qu'elle s'est rencontrée sur leur chemin. La plupart des mariages n'ont pas d'autre origine et ne tourneut pas plus mal pour cela."

C'est tant mieux s'ils ne tournent pas plus mal, évidemment. Mais pour des personnes sans "uniformité" neuf dixièmes d'hommes égoïstes, légers etc... c'est beaucoup.

M. Labadie-Lagrave fait appel à d'autres lumières. Nous apprenons, grâce à lui et à son érudition que M. Rafford Pyke, dans le *Cosmopolitan* assure "qu'on ne rencontrerait pas deux hommes qui fussent d'accord si on leur demandait à quels signes particuliers on reconnaît une jolie femme." Un collaborateur très savant des *Westermanns Manats Hefte* a ruiné lui aussi le prestige historique de la beauté, en étudiant l'évolution de l'idéal chez les artistes à travers les âges. M. Labadie ne pense pas comme eux. Il est très sûr que ces ennemis de la beauté classique seront vaincus à la fin, comme de méchants dieux, dans leur lutte contre une souveraine "qui n'a qu'à se montrer pour que ses détracteurs se mettent à genoux".

Si le philosophe anglo-saxon dédaigne la beauté il accorde plus de poids à l'élégance et à la grâce, et cela parce que "les représentants du sexe, dont la force physique est le seul apanage incontesté, doivent être tout disposés à admirer par-dessus tout, chez l'autre moitié du genre humain, les dons naturels dont ils sont eux-mêmes les plus complètement dépourvus."

Si les hommes avouent ces choses... Mais il est vrai qu'il y en a tant qui ne pensent pas là-dessus comme M. Labadie-Lagrave !

L'homme manque de grâce, et il y a une large part de vérité dans les remarques du collaborateur du *Cosmopolitan* sur l'admiration "qu'un sourire agréable, des gestes d'une aisance irréprochable et une démanche harmonieusement ondulée" doivent inspirer à de malheureux mâles condamnés de plein droit, à raison de leur sexe, a une gaucherie ét rnelle."

Pauvres "mâles" !

Et—remarquez, messieurs—ce n'est pas nous qui l'avons dit.

## L'excellence de la dévotion au Cœur Adorable de Jésus-Christ

*En vente à Montréal, aux Bureaux du Messager, à la Librairie Beauchemin, et chez Cadieux et Derome. A Québec, chez tous les libraires catholiques.*

Un livre vient de paraître que nous voudrions voir entre les mains de tous nos lecteurs. C'est une édition, spéciale pour le Canada, du livre du P. de Gallifet intitulé ; *L'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus Christ.*

Ils ne sauraient rien trouver qui satisfasse mieux leur piété tant pour l'esprit que pour le cœur. Une doctrine sûre et abondante illustrée par beaucoup d'exemples, une idée nette et précise de la dévotion une grande clarté d'exposition et l'onction d'un saint, telles sont les qualités maîtresses de l'ouvrage. Ajoutez à cela de nombreux exercices de piété -- bien choisis — qui en font un manuel pratique excellent de la dévotion au Sacré-Cœur.

Nous avons dédié notre édition à la Vénérable Marie de l'Incarnation et aux illustres martyrs Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant. Qu'ils daignent du haut du ciel bénir cette semence évangélique et la faire abondamment fructifier dans l'âme du peuple canadien français pour la conservation de sa foi !

Nous avons, à dessein, mis ce livre à la portée de toutes les bourses, *afin* d'en faciliter la diffusion à la plus grande gloire du Cœur adorable.

--*Messager Canadien du S. C.*

## Les femmes auteurs Anglaises au vingtième siècle

La littérature du XXème siècle est imbue de " morbidesse, " mot créé dans la nécessité du moment par les impressionistes, et les femmes n'en sont pas exemptes, loin de là, leurs œuvres témoignent de l'incertitude de leur esprit. Les aïeules littéraires nourrissaient leurs âmes de nobles idéals, qui s'exhalent comme un doux parfum des pages qu'elles ont écrites. Elles vous mènent dans les régions de leurs rêves, peuplées d'êtres parfaits, et où la bonté, l'héroïsme, l'abnégation règnent suprêmement, Et... on se sentait meilleurs après de telles lectures. La fièvreuse activité de nos jours exclut, ou du moins coupe les ailes de l'imagination, et vole au ras de terre, éblouie par la trop grande lumière de la raison et du progrès. La littérature anglaise du nouveau siècle a plusieurs noms de femmes, toutes ardemment désireuses de résoudre les grands prolèmes sociaux, et *last but not the least*... le problème mystérieux de la vie. J'indiquerai brièvement le but et l'œuvre de quelques-unes.

### MARIE CORELLI

Mademoiselle Corelli est née de parents écossais et italiens, et est encore jeune. A-t-elle un grand avenir devant elle ? Voilà qui est difficile à déterminer, vu la diversité d'opinion sur son compte. Elle a un beau style riche et courant, elle vise à démasquer l'hypocrisie et la corruption de la société actuelle. Malheureusement, elle n'en reste pas là, mais attaque avec violence l'Eglise et la religion, surtout dans son roman " The Master" et "Christian." Sa dernière production, " Temporal Power," est une travestie très claire sur le roi, son genre de vie, le caractère de Chamberlain et la guerre d'Afrique. Très exaltée et intolérante, elle est toutefois fort goûtée pour sa belle imagination et ses idéals. " A romance of two Worlds," "the Sorrows of Satan" et "Barabas"—sujet très risqué comme l'indique le titre—sont ses ouvrages les mieux connus.

### MRS. MURPHY WARD
(MARY ARNOLD)

Cette femme distinguée naquit en Tesmanie en 1851, et est la petite-fille du grand Mathew Arnold. On ne peut que jouir de ses belles œuvres toutes empreintes du caractère noble et élevé de l'auteur. Ses héros et ses héroïnes sont comme elle, déchirés et tourmentés par le doute, passionnés, philanthropiques, des âmes d'élite enfin, qui cherchent toute leur vie la vérité sans la trouver. Ils reflètent tous l'état d'esprit de leur créatrice ; espérons qu'un jour sa grande âme trouvera sa destinée dans la foi. Ses romans, dont voici les principaux, traitent pour la plupart de problèmes sociaux et religieux. " Marcella, " " Sir George Tressady," " Hilbeck of Bannisdale, " " Robert Elsmere, " " Eleanor."

### BÉATRICE HARRADEN

Voici encore une âme en peine, qui n'a pas de grands idéals ou d'aspirations réconfortantes pour la consoler. Encore jeune, elle n'a jamais connu le bonheur, et décrit la vie telle qu'elle l'a vécue, prosaïque, injuste, désespérée. Ses quelques livres sont des chefs-d'œuvre psychologiques, mais morbides à l'excès. " Ships that pass in the night " sa propre histoire a été traduite en français sous le titre "Ombres qui passent dans la nuit." "The Fowler" (l'Oiseleur), dans la version étrangère est aussi très fort. On sent après la lecture de ces livres que l'auteur n'a jamais connu, et n'apprendra sans doute jamais à connaître le secret du bonheur.

### FLORA A. STEELE

Est aussi un auteur distingué, et ses romans sur l'Inde sont marqués au coin par un grand génie. L'âme de l'Indou sereine, philosophe, mais passionnée au besoin, ainsi que le ressort politique de la grande presqu'île, sont remarquablement décrits dans "Voices in the night" et " On the face of the waters."

### KASSANDRA VIVARIA (MRS HEINEMANN)

Est une anglo-romaine, de vingt et quelques années, qui a écrit un roman des plus remarquables, intitulé " Via Lucis." C'est d'un réalisme puissant plein de pensées originales mais d'une morbidesse extrême.

### ELLEN FOWLER

Jeune auteur très goûté, qui affecte le dialogue épigramatique. Ses ouvrages sont : "The Faringdons," " Concerning Isabel Carnaby," Fuel and Fire,

### ANNE RITCHIE

Fille de Thackeray (Anne Ritchie) a écrit des œuvres charmantes, empreintes de poésie et de sentiment, telles que, "Old Kensingston," "The Village of the Cliff," etc. Toutes ces femmes sont pour la plupart jeunes et produisent chaque année des œuvres nouvelles palpitantes de vie et de passion concentrée, qui éclaireront pour les générations futures, cette phase curieuse, cette phase de transition pour notre civilisation.

CHRISTINE DE LINDEN.

## Notes sur la Mode

On portera, durant la belle saison qui s'apprête, beaucoup de voile et d'étamine.

***

Il est plus que probable que les volants tiendront une grande place dans la façon des robes d'été : d'ailleurs, les tissus que l'on préconise semblent fait exprès pour les faire valoir ; le costume tailleur, au contraire, aura sept lés à la jupe et se garnira plutôt verticalement.

***

La jaquette-sac, qu'on appelle Monte-Carlo, très courte est très en vogue. On peut la faire en toutes sortes d'étoffes et de nuance neutre afin d'accompagner un peu toutes les jupes.

***

La jupe garnie avec un volant en forme se voit moins et quand cette façon est choisie, le tablier uni est généralement allongé au moyen d'un volant qui forme une série de plis descendant à l'endroit où il est ajusté. Même le volant uni se remplace par un plissé soleil, et je vous assure que ce n'est pas laid du tout.

L'étole semble être la fantaisie du moment plus que tout autre garniture, et presque tous les vêtements soit manteau ou chemisette, la possède dans l'une ou l'autre de ses différentes formes.

Les chapeaux rivalisent de grâce et d'élégance avec les tissus d'été ; le néunphar est le dernier cri de la sai-

son. Le chardon en mauve et biscuit est une innovation fort goûtée. Les marguerites, les capuçines, les pavots et les autres fleurs d'été seront également recherchées.

Il y aura aussi beaucoup de fleurs dans les tissus d'été. Les organdis, les mousselines, les gazes, les grenadines, les barèges, etc, seront couverts de brillants pavots, de grandes roses, de guirlandes de toutes sortes.

Sur les robes épaisses on emploie des franges en soie et en chenille. Mais plus que jamais, la dentelle est la garniture favorite.

J'ai une bonne nouvelle à donner à nos mondaines montréalaises. C'est l'installation, en notre ville, d'une modiste parisienne—de la rue de la Paix, s'il vous plaît!—qui se charge de coiffer les minois, jolis ou non, à l'air de leur figure. Nous allons trouver cela bon. Et pour atteindre cette perfection dans le genre, Mme Gsell—c'est le nom de cette artistique faiseuse—crée les formes qui conviennent à chaque type particulier de visage. Ceci est une innovation dans notre pays où les rares modèles de chapeaux parisiens sont copiés et recopiés jusqu'à satiété. En vous faisant coiffer chez Mme Gsell, vous serez sûre d'avoir un chapeau dont vous ne rencontrerez pas demain le pareil sur la tête de madame Tout le monde.

On peut choisir chez Mme Gsell, la paille de fantaisie ou le tulle, la dentelle ou le ruban—toutes importations directes de Paris—et sous les doigts de fée de cette supra-habile modiste, éclora une merveille d'élégance et de bon goût. Cela à un prix absolument raisonnable. Et vous savez que bien gantée, bien chapeautée, une femme n'a pas de concurrence à craindre dans le domaine de la toilette. Si je n'écoutais que mon égoïsme, je garderais pour moi seule l'adresse de cette modiste créatrice de petits chefs-d'œuvre, mais je n'aurai pas cette cruauté. Et je vous dirai tout de suite que Mme Gsell, depuis le 1er mai, a fixé son atelier au No. 74a de la rue Crescent. Allez-y, vous me remercierez bientôt du service inestimable que je vous rends.

CIGARETTE.

## Articles et Etudes

C'EST le titre que l'abbé Elie-J. Auclair a donné au recueil de travaux littéraires et oratoires qu'il vient de publier. Nous l'avons parcouru avec plaisir et profit. L'auteur a voulu, avant tout, en faire une œuvre utile. Et il a réussi.

Ce n'est pas sans hésitation toutefois que l'abbé Auclair a livré de nouveau au public, sous forme d'un livre très joli de typographie, de format et de tenue, ces études et ces discours publiés dans diverses revues, ou prononcés devant des auditoires divers. C'est après s'être demandé à plusieurs reprises : pourquoi pas ? et s'être donné à lui-même tout un luxe de réponses, qu'il s'est décidé à redonner le jour à ses *Articles et Etudes*.

Le public lui en saura gré.

Assez de mauvais livres exercent toute leur influence sur nos mœurs, pour qu'il fasse bon saluer un auteur qui pense juste, qui dit bien et de bonnes choses.

Le ton du livre de M. Auclair est aussi varié que les sujets qu'il traite. Il prend l'allure familière de la chronique, celle du fait-divers ; et se fait didactique dans la conférence, et s'élève jusqu'à la grande éloquence dans certains discours. De tant de variété, l'ennui ne saurait naître. Et tant de leçons si agréablement données ne sauraient manquer de rendre meilleur.

B. B.

*Articles et Etudes*, chez Beauchemin, rue Saint-Paul, Montréal.

---

*Bleu, Blanc, Rouge, par Colombine* (Mlle Circé) *Déom Frères, éditeurs, 1877 rue Ste-Catherine, Montréal.*

Le titre, si peu banal, de ce volume offre d'avance aux lecteurs une garantie de son originalité. Et pas un ne sera déçu, je saisis avec empressement l'occasion de l'affirmer. Déjà les articles, signés Colombine, n'ont pas passé inaperçus, et la plus grande publicité qu'elle vient de leur donner par le volume où elle les a réunis, ne fait, en mettant en relief leurs nombreuses qualités, que prouver leur richesse d'aspect et la multiplicité de leurs points de vue.

Ce que j'admire chez Colombine, plus encore peut-être que la couleur, la souplesse, le charme de ses récits, c'est l'honnêteté de ses opinions C'est à dire que ses impressions sont discutables, qu'elle ne devra nullement s'étonner qu'on vienne lui en reprocher quelques-unes, mais elle les expose sans crainte, elle en a le courage, simplement parce qu'elle les croit vraies. Ah ! de combien d'hommes, hélas ! en ces jours de boue et de veulerie triste, on ne pourrait en dire autant.

Colombine s'applique encore à être vraie, non-seulement dans la traduction de sa pensée mais lorsqu'elle peint les scènes de la vie réelle qu'elle saisit dans leurs manifestations les plus significatives. Voyez, par exemple, pour n'en citer qu'une page parmi les trois cent soixante-neuf de ce volume, celle où elle décrit l'existence malheuse et maudite du pauvre petit, souffrant pour les fautes du père.... Elle palpite selon le rythme humain, la lecture nous fait pénétrer, jusque dans les moelles, les souffrances de ces enfants, et l'injustice de la société. "Ah ! société, c'est toi ! la marâtre !" nous lisons et nous sentons que c'est surtout beau, parce que c'est vécu.

L'amour de la vérité, les dons spéciaux de vision et d'observation sont de grandes qualités au service d'un écrivain. Et quand on sait joindre, à ces heureuses dispositions, la poésie de la tendresse, de la pitié, de la douleur, les œuvres prennent une autorite qui résiste à l'action dévastatrice du temps et à l'oubli.

Je formule le souhait sincère que Colombine ne s'arrête pas en si beau chemin. Notre compatriote canadienne a tout ce qu'il faut, dans son cœur, et dans son esprit, pour écrire des pages qui resteront à l'honneur de son nom et au nôtre. Elle a beaucoup appris, beaucoup retenu, et s'il sied à la femme d'avoir "des clartés de tout," à plus forte raison faut-il que la femme, éducatrice et porte-parole, possède à fond la science qu'elle est chargée de faire rayonner autour d'elle.

FRANÇOISE.

---

Toutes les idées sont justes, toutes les bouches sont fausses.

HENRY BROGNE.

Dans le monde, on sait mettre des paletots à toutes les vérités, même les plus jolies.

H. DE BALZAC.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

On raconte à propos des antipathies naturelles des choses vraiment bizares.

Il y a, par exemple, des personnes qui s'évanouiront à l'odeur des roses et qui aimeront des fleurs très communes, au parfum désagréable.

On a vu un Gouverneur de la Nouvelle France tomber en syncope à la vue des œufs de poisson.

Une dame française, de très haut lignage, était sujette à la même incommodité à la vue d'une écrevisse cuite.

Erasme, célèbre savant hollandais, mort au XVIIme siècle, avait une telle horreur du poisson qu'il n'en pouvait même sentir sans avoir la fièvre, et si l'on en croit Ambroise Paré, chirurgien français de grande renommée, une personne haut placée ne voyait jamais d'anguille dans un repas qu'elle ne tombât en défaillance.

Joseph Scaliger, savant critique, érudit écrivain français du XVIIIme siècle, ne mangeait jamais de lait ; son père, Jules-César Scaliger, médecin éminent de Cresson ; Cadran, philosophe et médecin italien, avaient une souveraine aversion pour les œufs ; Ladislas Jagellon, roi de Pologne, haïssait les pommes, et si l'on en faisait sentir quelqu'une à Du Chesne, secrétaire de François Ier, il lui sortait une prodigieuse quantité de sang par le nez. Henri III ne pouvait demeurer dans une chambre où était un chat ; le maréchal duc de Schomberg, gouverneur de Languedoc, avait la même répugnance. L'empereur Ferdinand fit voir à Luspruck (Allemagne), au cardinal de Lorraine, un gentilhomme qui avait tant peur des chats qu'il saignait du nez à les entendre seulement de loin.

Il y en a qui ne sauraient voir des araignées et l'on sait que les Chinois s'en font un régal. M. Vanglneim, grand veneur de Hanovre, tombait en faiblesse, ou s'enfuyait quand il voyait un cochon rôti. Le philosophe Chrysippe avait une si grande aversion pour les révérences, qu'il tombait quand il était salué ; entre nous, voilà un homme qui se fût trouvé mal à l'aise dans nos couvents On assure qu'un général célèbre par son courage ne pouvait supporter la vue d'un rat.

Ces antipathies plutôt maladives ne sont pas toujours faciles à vaincre, mais il en est contre lesquelles on peut réagir ; il faut le faire dès le début sans quoi on devient les esclaves de nos propres sentiments. Je suis bien d'avis que les personnages ci-haut nommés en y mettant un peu de bonne volonté, seraient peut être parvenus, sinon à guérir, du moins à amoindrir l'exagération de leurs antipathies. Faites bonne garde à l'égard des vôtres, jeunes amis, et si vous éprouvez pour quelqu'une de vos connaissances ces répugnances non motivées, travaillez sans relâche à extirper cette mauvaise plante, et votre bon cœur aidant, vous y réussirez certainement, car tout est possible à l'énergie et à la volonté.

TANTE NINETTE.

## A propos de Concours

NOTRE concours est terminé du 1er mai. Je donnerai, dans le prochain numéro, les noms des lauréats. Ah ! que ne puissiez-vous avoir tous chacun le prix !

## Nos Jeux d'Esprit.

Dans le logogriphe que j'ai donné à chercher, beaucoup n'ont deviné que la première syllabe ; si on avait réfléchi un tout petit peu, on aurait vu que les quatre vers ne voulaient pas dire la même chose. Ainsi :

Quatre lettres forment mon nom, je suis l'ouvrage d'un reptile : *soie* (vers à soie).

Je viens sans queue, un pronom : *soi.*

Et sans tête, un volatile : *oie*

Pour les premières fois, ce genre de devinette paraît un peu difficile, mais vous allez venir à vous habituer et trouverez bientôt que ces logogriphes ne sont pas plus embarrassants que les charades.

Les réponses au problème amusant avaient chacune un cachet spirituel et charmant et quoique les auteurs de ces réponses n'aient pas donné la véritable solution, ce qu'on m'en a dit en plusieurs cas, vaut la peine que j'en fasse la remarque.

Je suis heureuse de constater que l'esprit gaulois que nous a légué nos ancêtres se continue toujours, comme une tradition, en la génération présente, qui, elle aussi, je l'espère, saura l'infuser dans les veines de ses descendants.

## LES JEUX D'ESPRIT

**Enigme.**

Rapide, elle embrasse les cieux,
Ma lumineuse trace,
Puis soudain, échappe à vos yeux
Qui cherchent sa place.
Hélas ! pour un plaisir grossier
Pâte molle et sucrée,
Prêtant mon nom au pâtissier,
Je quitte l'Empyrée.

**Locution familière**

Que signifie cette expression : Chercher midi à quatorze heures ?

**Question de géographie**

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Nommez six comtés sur la rive nord du fleuve St-Laurent, depuis Saguenay et le principal village de chacun d'eux ?

**Problème amusant**

Qui est-ce qui ressemble le mieux à la moitié d'une orange ?

### Solution des Jeux d'Esprit

**Logogriphe**

Quatre lettres forment mon nom
Je suis l'ouvrage d'un reptile
Je viens sans queue, un pronom,
Et sans tête, un volatile.

Rép.—Soie, soi, oie.

# PAGE DES ENFANTS

Ont très bien répondu :

Marianne, Arthabaskaville; Juliette, Corinnette, Trois-Rivières ; Lucile D., Antoinette G., Montréal ; Fanny Maurault, Couvent des SS. NN. de J., M. Jeanne Méthot et Charles-Paul.

**Rébus**

La boutique d'un coutellier porte cette enseigne :

o

o o o o o o

9

Rép.—Aux ciseaux neufs.

Ont donné de bonnes réponses :

Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fanny Maurault, Montréal ; Mignonnette, Montréal ; Jeanne de Varennes, Waterlo ; Marianne, Arthabaskaville ; Lucide D., Montréal ; Juliette, Trois-Rivières ; Adrienne J., Montréal ; Jeanne Méthot, J. L. Legris, Louiseville ; Anita, St-Gabriel de Brandon ; Geo. Emile Boulay, Blanche Chauvin, Paul et Symé.

**Problème amusant**

Quelle différence y a-t-il entre un bandit et un médecin ?

Rép.—Le bandit ne nous demande que la bourse ou la vie, et le médecin nous prend les deux.

Ont répondu : Fanny Maurault, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Gosselin ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Adrienne J., Montréal ; Rose-Alina, St-Hilaire ; Ernestine L., St-Henri.

Autre rép.—Les deux assassinent.
Charles-Paul.

## Petite poste en famille

*Jeanne et Amélie Hamel*, de Sainte-Marie, Beauce ; *Simon Bouliane*, Malbaie, et *George-Emile Boulay*, Coaticook, m'ont fait parvenir leurs lettres trop tard pour que je puisse publier leurs noms dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Pourquoi aurais-tu peur de t'approcher, *George-Emile*. Tu sais bien avec quel plaisir j'accueille ceux de mes neveux et nièces qui veulent venir causer avec moi, et le plus souvent possible encore. Sans le savoir, tu m'as adressé une jolie lettre parce que tu as été simple et que tu n'as point cherché le grandes phrases, l'écueil le plus commun chez les écoliers de ton âge. Au revoir, n'est-ce pas, et à bientôt.

Que madame *Bella* ne soit pas trop fâchée contre moi. L'abondance des matières et l'espace restreint qui m'est alloué ne m'ont pas encore permis d'insérer, dans ma page, sa jolie poésie. Je me propose bien de l'y faire entrer la prochaine fois sans plus tarder.

*Fille du moissonneur* a su deviner mon faible ou plutôt mon fort. Oh ! la délicieuse tire, avec quelles délices nous l'avons mangée. Et le sucre, donc ! Je n'en ai pas goûté de longtemps qui eut cette saveur si riche et si douce en même temps. Merci, merci, je ne pourrai jamais assez te le dire, chère petite.

J'ai été à même de constater la dernière fois, par les réponses à la question de géographie que m'ont faites les petits jusqu'à 12 ans, qu'on ignore entièrement la géographie du Canada. Il s'en est même trouvé qui n'ont pas dû ouvrir un livre ou consulter la carte de la Puissance, car sans cela on n'aurait pas imposé à certaines paroisses des alentours de Montréal un voyage pour lequel elles n'avaient pas été consultées. Ouvrez votre géographie, prenez votre atlas et cherchez sérieusement, non pas à la course et pour en avoir plus vite fini, les places dont je vous demande de désigner la situation exacte. Ainsi ne vous étonnez pas si j'y reviens encore plusieurs fois, au risque d'encourir votre disgrâce, mes enfants. La science s'acquiert par l'étude, et le goût de l'étude par la persévérance.

Il y a deux paroisses appelées Longueuil, l'une vis-à-vis de Montréal, dans le comté de Chambly, et l'autre dans le comté de Soulanges. Ainsi ceux d'entre vous qui ont nommé l'un ou l'autre de ces comtés n'ont pas fait de faute et ont par conséquent droit à leurs bonnes notes.

Sont arrivées trop tard pour la publication : *Ernestine Roy*, Académie Ste-Marie, *Rose de Mai*, Montréal ; *Gustave* et *Irène Grenier* de Québec, une petite nièce qui avait déserté le salon de Tante Ninette depuis quelques mois ; *Marianne*, Arthabaskaville et *Marcelle*, Stanfold.

*Fille du moissonneur*. — Petite *Marcelle*, je suis heureuse de te voir si bien disposée ; il faut persévérer dans ces bonnes dispositions, tu me ferais tant plaisir ! Maintenant que tu as 9 ans, il ne faut plus être étourdie, oh ! non, plus jamais, d'abord, c'est mauvais pour la santé, ensuite c'est très embarrassant ce défaut là quand on grandit.

Ta lettre est propre et bien lisible, ta calligraphie bonne pour ton âge. Félicitations.

Tu as raison, *Gaston d'Orvilliers*, pour être mon neveu ou ma nièce, il faut avoir en réserve une bonne dose de patience et de persévérance ; l'un est le secret de l'autre. Tiens-toi-le pour dit, mon ami, et mille amitiés de Tante Ninette, qui te dit au revoir, n'est-ce pas ?

Je suis reconnaissante à *Maman d'Antoinette* de sa bienveillante appréciation. En effet, notre journal a l'air bien aimé par les gens capables d'en juger et nous en sommes bien heureuses. Merci encore.

TANTE NINETTE.

A corriger à la page des enfants, dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE : L'anglais est le plus parlé. Lisez : La langue anglaise est la plus usitée.

---

Entre toutes petites filles, au parc Monceau :

—Vous avez donc changé de bonne ?

—Maman a renvoyé l'autre ; elle était trop mal élevée.

—Ah !

—Oui ; elle disait *tu* à ma poupée !

## Bloc-Notes

L'ALLIANCE française n'aura, cette année, qu'à se féliciter du choix de ses conférencières. Madame Marc Sauvalle a très agréablement, jeudi dernier, succédé à Madame Dandurand, pour nous faire passer une soirée charmante. Son étude sur Mme Geoffrin, cette femme si attachante et si bonne, dont la devise fut : *Aimer et pardonner*, a été aussi bien faite que la critique la plus exigeante pourrait le demander. L'attention recueillie avec laquelle Mme Sauvalle a été écoutée, a dû lui prouver, beaucoup mieux que tout ce que j'en pourrais écrire moi-même, combien sa conférence a été goûtée et appréciée de ses nombreux auditeurs. Joignons encore aux beautés de la phrase impeccable et harmonieuse, une diction pure et nette, et l'on pourra concevoir une idée exacte des mérites de la sympathique conférencière.

Mme Sauvalle veut faire fleurir, dans notre société, le grand talent de la conversation française. C'est un excellent mouvement, auquel toutes les femmes surtout sont priées de contribuer. Je forme le vœu que la bonne parole de Mme Sauvalle ne tombe pas dans un terrain ingrat. *Le Journal de Françoise* aura le plaisir et l'avantage de publier bientôt le texte de cette remarquable conférence.

* * *

*Marcelle B.* — Article accepté avec remerciements. L'abondance des manuscrits déjà reçus retardera peut-être la publication du vôtre.

* * *

Nous offrons à nos lectrices la primeur d'une musique composée par une gentille concitoyenne, Mlle de Martigny, fille de M. Adélard de Martigny, pour les mots de la poésie de Théodore Botrel : *Dors mon p'tit gâs*. Avant d'en connaître l'air, déjà écrit par un musicien français, Mlle de Martigny avait désiré pouvoir chanter d'aussi jolis mots, et dans l'âme harmonieuse de la jeune fille, cette mélodie d'une musicalité charmante, a jailli...

FRANÇOISE.

---

Une jolie formule d'égoïste prenant congé de son médecin :

—Allons, au revoir, docteur ; portez-*moi* bien !

## Cuisine facile

ŒUFS A LA RUSSE. — Mettez de l'huile dans une poêle ; quand elle est très chaude, cassez dedans un œuf et ajoutez un hachis de jambon d'York ; remuez le blanc de façon à enfermer jaune et jambon ; égouttez sur une serviette et salez. Faites passer au beurre autant de tranches de jambon que vous avez d'œufs, dressez un œuf sur chaque tranche, saupoudrez de persil haché et versez dessus une sauce tomate.

CÔTELETTE DE PORC FRAIS A LA CANADIENNE.— Mettez dessus poivre et sel, sciez les côtes avant de la mettre au feu ; ajoutez trois gousses d'ail, dans le gras, si vous l'aimez, et faites rôtir.

POUR SALER LE BEURRE. — Pour saler le beurre, les Ecossais qui s'y connaissent, procèdent de la manière suivante : On écrase en poudre très fine une livre de sel commun, une demi-livre de sel de nitre (salpêtre) et une demi-livre de sucre blanc ; puis on mélange parfaitement les trois matières. Mettre une once du dit mélange par livre de beurre en pétrissant énergiquement.

Traité ainsi, le beurre est ferme, mœlleux, d'une belle couleur et n'a pas de goût de sel. On peut le garder sans qu'il change pendant trois ou quatre ans, pourvu qu'il soit dans des vases épais, bien bouchés, à l'abri de la chaleur et de l'humidité.

SALADE AU POISSON. — Une chopine de poisson cuit, une tasse de céleri coupé en petits morceaux, le jaune de deux œufs durs haché fin, du sel et du poivre. Mélangez le tout avec de la crème bouillie. On peut y ajouter un peu d'oignon au goût.

---

Choisis ton serviteur entre cent, ton ami entre mille, ta femme entre dix mille ; car vous serez attachés toute votre vie au même joug.

CHARLES SAINTE FOI.



## Conseils Utiles

ODEUR DE PEINTURE.—On enlève l'odeur de peinture d'une chambre, en y laissant séjourner pendant une nuit un seau, dans lequel on a jeté trois ou quatre oignons coupés en tranches. Fermez la porte, et le lendemain matin, l'odeur aura disparu.

POUR RAFRAÎCHIR LES TAPIS.—On rend une certaine fraicheur aux tapis, après le ménage, en jetant une cuillerée à thé d'ammoniaque dans un seau d'eau chaude et en essuyant les tapis, avec un linge trempé dans le mélange. Le linge ne doit pas être trop mouillé. Ce procédé enlève non-seulement la poussière, mais rend les couleurs plus vives, et tue les insectes qui pourraient élire domiciles dans les tapis.

POUR RENDRE AUX CADRES LEUR BRILLANT. — Les cadres dorés seront remis à neuf par ce procédé : Battez en neige des blancs d'œuf auxquels vous avez ajouté une once de soude. Epousetez bien les cadres, puis avec une brosse légère frottez-les avec le mélange. Le résultat sera des plus satisfaisants.

POUR TENIR LES TOILES D'OREILLERS PROPRES. — Les taches brunes qui se forment sur les oreillers proviennent de la graisse et de la transpiration qui passent au travers de la taie. Pour éviter cet inconvénient, recouvrez-les avec des enveloppes en coton écru, qui pourront être enlevées tous les deux ou trois mois pour être lavées. Vous aurez des oreillers propres et ne donnant pas d'odeurs désagréables.

---

Il faut être créateur, ne fût-ce que d'un mot, pour être vraiment quelqu'un.

La foi dans ce qu'on fait vaut la sincérité dans ce qu'on dit.

Qui a vécu de ton bonheur ne sera pas le meilleur ami de ta peine, ne l'oublie pas.

Le beau et le vrai ne veulent pas d'esclaves, ils veulent des années.

MME BARRATIN.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.



## SOMMAIRE

2ME ANNÉE—No 4 SAMEDI, 16 MAI 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs. |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## Poesie Posthume

*Je crois que Dieu, quand je suis né,*
*Pour moi n'a pas fait de dépense,*
*Et que le cœur qu'il m'a donné*
*Etait bien vieux dès mon enfance.*

*Par économie, il logea*
*Dans ma juvénile poitrine,*
*Un cœur ayant servi déjà,*
*Un cœur flétri, tout en ruine.*

*Il a subi mille combats,*
*Il est couvert de meurtrissures,*
*Et cependant je ne sais pas*
*D'où lui viennent tant de blessures.*

*Il a les souvenirs lointains*
*De cent passions que j'ignore,*
*Flammes mortes, rêves éteints,*
*Soleils disparus dès l'aurore.*

*Il brûle de feux dévorants*
*Pour de superbes inconnues*
*Et sent les parfums délirants*
*D'amours que je n'ai jamais eues !*

*O le plus terrible des tourments*
*Mal sans pareil, douleur suprême !*
*Sort sinistre ! aimer follement*
*Et ne pas savoir ce qu'on aime.*

HENRI-CHARLES READ,
(*Mort à dix-huit ans*).

## Lettre d'Ottawa

Ottawa, mai 1903.

MES lectrices auront, je le crains, beaucoup d'hésitation à me pardonner de remplacer, pour cette quinzaine, leur correspondante favorite, Yvette Frondeuse. Je m'empresse de ramener leur bonne humeur en leur assurant que son absence ne sera pas de longue durée, et que, bientôt, elle reprendra sa plume, cette gentille Yvette, qui ne regarde la vie qu'à travers de si jolis verres roses.

Pour ne déranger en rien l'ordre tracé par notre mystérieuse correspondante, je vais continuer, sur son exemple, à concentrer les idées vers ce foyer d'attraction affriolant, qu'est, à Ottawa, le Parlement.

Il y a des résidents dans la capitale qui m'ont déclaré qu'ils n'assistaient pas à une seule séance de la Chambre pendant toute la session.

Pourtant, la députation vue de haut —je veux dire de la galerie—n'est pas dépourvue d'intérêt, et je ne sais vraiment pas comment on peut se priver d'une distraction aussi facile qu'attrayante.

Pour ma part, j'ai assisté aux délibérations de nos législateurs autant de fois qu'il m'a été possible de le faire, et toujours avec un plaisir nouveau.

Non pas que les discours soient émotionnants ou les sujets palpitants, mais l'étude de l'ensemble est profitable, sans compter qu'il est pour le moins captivant d'essayer à lire dans la physionomie, vive ou éteinte, intelligente ou placide des uns et des autres, jusqu'à quel point est justifiée a sagesse du *vox populi*

Des gens qui s'en soucient encore du *vox populi*, ce sont les députés eux-mêmes. Quand vous les voyez se lever en Chambre et débiter un interminable discours, sur l'air d'un vieux notaire récitant un testament, c'est le *vox populi* qui est visé et nullement l'opinion de ses collègues, qui ne l'entendent certes pas, du fond de la tabagie où ils se sont, pour la plupart, refugiés.

Ce que l'orateur d'occasion désire seulement, c'est que le Hansard reproduise ses oraisons et qu'il se charge ensuite de les mettre en brochurettes, puis de les distribuer généreusement aux quatre coins de son comté, pour le plus grand orgueil de ses électeurs. Et chacun y va ainsi de son petit verbe de gloire.

Pauvre littérature parlementaire! Je puis la résumer presque toute en un seul mot: *therefore*. Combien de fois cette locution se présente-t-elle au cours de la phrase? Je renonce à en faire l'addition, je sais seulement que le chiffre est énorme.

Cependant, *therefore* a un concurrent sérieux. C'est: *my honorable friend*. Ceci au moins offre un côté plaisant, car, dans la chaleur de la discussion, il est typique d'entendre ces mots d'amitié respectueuse se heurter constamment, sur les lèvres, avec les mots blessants, les allusions malignes, les démentis plus ou moins polis. Le contraste, comme vous le voyez, ne manque pas de pittoresque.

Rien de tel comme ces généreuses aménités pour accrocher l'attention. Tout le monde, la galerie aussi bien que la députation, est ravi de la diversion dans la monotonie d'un exposé de chiffres, par exemple, et c'est heureux, car, ces passe d'armes entre deux "honorables amis," prêts à s'arracher les yeux faute de cheveux souvent, soulèvent de son dodo, une droite somnolente. Puis, quand les situations se corsent, chaque côté se redresse prêt à applaudir son lutteur. Les battements de mains ne faisant pas assez de bruit, on claque bruyamment le couvercle de son pupitre. Les *hear! hear! order, order*, se croisent dans toutes les directions, à propos de tout, à propos de rien. Que va-t-il advenir, grand Dieu! Soudain un des deux adversaires s'échappe d'une situation dangereuse par une saillie; la Chambre, détendue du coup, se met à rire comme une petite folle.

L'orage ne laisse déjà plus de traces. . . .

J'ai eu le désir vif de promener ma rage de psydrologie jusqu'au Sénat.

M. le président de la Chambre, à qui je communiquai ma louable intention me donna cet avis précieux:

—Soyez au Sénat à trois heures précises — moment de l'ouverture — car à trois heures et cinq minutes, on ajourne.

Je répétai quelques instants plus tard, ces paroles à un groupe de sénateurs.

—C'est nous qui sommes les maîtres, s'écria, avec un geste de suprême dédain, le sénateur Dandurand, et dès demain, je propose qu'on ajourne le Sénat jusqu'à fin de mai.

Et ils ont ajourné. Ce qui fait que je n'ai pas d'impressions à vous communiquer sur leur compte.

***

De tous les édifices parlementaires, celui qui m'attire et me retient davantage, c'est la Bibliothèque. Retraite délicieuse, oasis savoureuse où l'on voudrait passer le plus de sa vie possible.

Le livre, n'est-ce pas le meilleur ami, le moins égoïste, le plus constant, celui qui ne se blesse jamais d'un délaissement, que vous retrouvez toutours souriant et tendre, sérieux ou gai, bon et serviable comme vous l'aviez laissé? Sans arrière pensée, il vous donne la science qu'il possède, la sympathie qu'il vous faut, et si vous savez être sage, il vous consolera de tout. . . .

Les bienfaits d'une bibliothèque, se peut-il qu'on puisse les mésestimer!

C'est au milieu des livres, dont la seule vue inspire dans cette atmosphère sympathique, que j'ai appris la mort du projet de la bibliothèque publique de Montréal. Et j'ai songé, l'âme un peu triste, aux rétributions terribles que prépare forcément cet esprit d'étroitesse et d'intransigeance. Ah! nos édiles se sont taillé là de belles verges qui nous donneront un jour mal à leurs épaules.

On pourra difficilement me persuader que M. De Celles et son assistant, M. Sylvain, n'ont pas été créés et mis au monde pour être des bibliothécaires. On doit naître bibliothécaire comme on naît poète. C'est une vocation cela, car, pour occuper cette fonction, ce n'est pas tout de posséder le savoir, il faut, de plus, joindre la courtoisie, l'obligeance et la belle humeur.

On comprend encore mieux l'avantage de ces qualités par le contraste frappant qu'offre, à cet égard, le bibliothécaire anglais.

M. Griffin se sert des livres qu'il a autour de lui — en cela il n'a pas tort — pour y puiser les renseignements dont il a besoin pour ses articles dans les magazines anglais. Pourquoi voudrait-il enlever ces privilèges à ceux qui y ont autant de droits que lui?

M. Griffin oublie un peu trop que la Bibliothèque du Parlement est la chose publique, subventionnée par le public, dont il n'est, en somme, que le serviteur. Lors donc que les personnes qui fréquentent la Bibliothèque n'ont pas l'heur de lui plaire, il doit imiter la sagesse de ceux et de celles qui ont le désavantage de le voir: les tolérer et garder pour lui seul ses antipathies.

La lectrice naïve va sans doute croire que le gouvernement mettra bon ordre à cet état de choses dès qu'il en sera averti; elle commet là une grave erreur.

Les libéraux sont de bons zigs qui, pour suivre de trop près la maxime évangélique: faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fut fait à vous-mêmes, traitent leurs adversaires avec les plus grandes considérations.

Ceux-ci auraient bien tort de désirer le pouvoir, ils en ont tous les agréments — les faveurs — sans les ennuis de la critique. A eux, les augmentations d'émoluments, la plus riche provende, la meilleure place au râtelier.

Ceux qu'il faut blâmer, ce ne sont point les ministres comme les libéraux qui n'emploient leur influence que pour forcer les gouvernements à placer M. Un Tel—bleu comme la poule à Simon — parce qu'il est le cousin de son beau-frère, ou qui fera doubler le traitement de tel fonctionnaire civil—conservateur aussi—parce que celui-ci manifeste l'intention d'épouser sa fille, — ce qui, entre parenthèses, est plutôt une excuse qu'une raison.

Quelqu'un, l'autre jour, reprochait devant moi, à un député, d'avoir

nommé à une jolie position un individu très reconnu pour ses idées ministérielles.

—Ah ! dit le député d'un ton convaincu, vous ne savez pas ? il a pour voisins des libéraux si dévoués !

***

Une lettre d'Ottawa ne serait pas complète, je le suppose, sans quelques mondanités. Le carnet, pourtant, sera bien mince, car la série des dîners officiels est à peu près épuisée et la température met son *veto* aux réunions dans les salons clos.

Puis, le vaste appartement de la présidence étant rendu désert par l'absence de Mme Brodeur, la note de gaieté, toujours soutenue, qu'on y entendait vibrer, a cessé de réjouir les échos parlementaires.

Mais, Mme Carroll, que des deulis successifs avaient condamnée à la reclusion pendant quelques années, a fait son début, durant la quinzaine qui vient de s'écouler dans les mondanités de l'officialité. Dans le cadre seyant de la grande salle des banquets du Sénat, Mme Carroll a donné un déjeuner de vingt-quatre couverts, et tout le monde sait maintenant avec quel goût distingué et dans quelle perfection, la femme du Solliciteur Général organisera ses réceptions.

Parmi les concitoyennes qui nous feront encore honneur à la capitale, je nomme Mme Jules Tessier dont le mari vient d'être nommé sénateur à la satisfaction de ses nombreux amis. Et dans la liste des visiteurs à Ottawa, je relève les noms de Mme A. Turgeon de Québec, et de Mme F. D. Monk, qui, en sa qualité de femme du chef de l'opposition canadienne-française, s'intéresse à tous les débats qu'elle suit avec une attention et une régularité exemplaires.

FRANÇOISE.

---

Que pensent les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE de cette opinion de Ruskin : " Vous élevez vos filles comme si elles devaient être des bijoux d'étagères, et vous vous plaignez ensuite de leur frivolité Donnez-leur les mêmes avantages que vous donnez à leurs frères, faites appel aux mêmes grands instincts de vertu, et enseignez-leur aussi que le courage et la franchise doivent former la base de leur être.

# Etude sur la Femme Canadienne

(Le goût des essais psychologiques est tellement prononcé que nous croyons devoir ressusciter, à l'intention de nos lecteurs, un travail écrit il y a une douzaine d'années déjà, mais qui a conservé toute sa fraîcheur. Cette étude avait, on se le rappelle, valu à son auteur le premier prix dans un petit concours littéraire en 1888.)

HÉRODOTE, l'un des premiers écrivains du monde, raconte que Psammitichus, roi d'Egypte, imagina un moyen très ingénieux de mettre fin à une vieille controverse entre ses sujets et les Phrygiens qui, les uns et les autres, se disputaient l'honneur d'avoir été les premiers habitants de la terre Il fit enfermer deux enfants nouveaux-nés séparément dans des huttes isolées, sous la garde d'un pâtre qui avait défense absolue de ne jamais prononcer une parole devant eux, et qui devait seulement leur porter tous les jours un peu de nourriture et rapporter fidèlement au roi les premiers monosyllabes tombés de leurs lèvres.

Ce régime avait duré deux années, lorsqu'un jour le pâtre, en faisant sa visite aux deux petits captifs, fut étonné d'entendre l'un et l'autre articuler d'une voix plaintive les mêmes syllabes : " Békos. " Le roi, instruit de l'incident, fit rechercher par ses savants l'étymologie de ce mot inconnu aux Egyptiens, et l'on ne tarda pas à découvrir que, dans l'idiôme populaire des Phrygiens, " békos " signifiait *du pain.* C'est ainsi que deux naïfs bébés, au sortir du berceau, résolurent à leur insu un problème sur lequel s'étaient cassées jusque-là les plus fortes têtes de l'époque.

La morale de cette légende, c'est que la nature laissée à elle-même, tranche bien des nœuds gordiens en apparence inextricables. Nous en avons un exemple sous les yeux. Nos hommes d'Etat travaillent depuis longtemps à la création d'une nationalité artificielle au Canada. Voilà plus de deux siècles que deux grandes races navales apportent sur notre coin d'Amérique leurs traits distinctifs, leurs mœurs, leurs traditions, leurs aptitudes, leurs cultes divers, et ce long frictionnement n'a cependant pas encore achevé d'user les angles et les anfractuosités. L'engrenage est toujours imparfait ; à chaque tour de roue se produisent des grincements et des entrechoquements qui menacent de détraquer la machine entière. Entre nous, on connaît bien la véritable raison de cet insuccès ; l'indépendance politique seule aurait pu former ici un peuple distinct, comme nos grands voisins de la République Américaine, mais il paraît que l'indépendance est du fruit défendu auquel nous ne devons pas même songer.

Or, que voit-on ? Ces mêmes hommes qui, à les entendre, sont les protagonistes de la fusion nationale, passent leur temps à se provoquer mutuellement sur la place publique où les appellent leurs devoirs d'état. On les retrouve à certains jours de l'année formant des groupes à part et des processions qu'une double haie de spectateurs regardent curieusement défiler, promenant des symboles assurément respectables, mais exotiques ; tantôt c'est la cocarde tricolore, tantôt la harpe et le trèfle vert, d'autres fois le chardon d'Ecosse ou le bouton de rose anglais ; chaque groupe a son saint à lui tout seul et n'en démord pas, les Anglais ont saint Georges à cheval ; ces pauvres Irlandais saint Patrice mîtré, mais à pied ; les Ecossais saint André. On dirait des exilés regrettant la patrie absente. Je ne déplore pas, je constate. Seuls, les Franco-Canadiens semblent en avoir bravement pris leur parti ; ils marchent en avant de tous dans la création du nationalisme canadien, ils ont adopté des emblèmes indigènes, la feuille d'érable, le castor. L'Anglais vient faire fortune ici, puis retourne dans son pays ; l'Ecossais taciturne semble absorbé par le souvenir de ses montagnes et de ses grands lacs ; l'Irlandais dépose ses économies là-bas, à la banque du " Home rule " ; seul, le Franco-Canadien, tout en conservant un autel au fond de son cœur pour le culte de sa

mère-patrie, a rompu tous les vieux liens de famille et ne parle jamais de retourner en France. Il est entre tous le précurseur de la nationalité canadienne.

Mais il y en a un autre encore plus puissant que lui. Dans notre fourmilière cosmopolite, il est un élément qui travaille plus efficacement, à son insu peut-être, comme les deux bébés égyptiens, à la solution du problème. C'est la femme, reléguée sous le toit domestique, d'où elle ne sort qu'à de certaines heures et par exception. Sa mission la retient au logis pendant que le travail appelle l'homme au dehors. La communauté de langue et de religion n'existant pas ici, le seul sentiment qui puisse nous réunir tous, c'est l'amour de notre commune patrie, et la patrie commence au foyer, royaume de la femme Elle y reste seule avec ses enfants, copie d'elle-même ; elle y fait la première éducation—la plus durable—des nouvelles générations Tout entière à ses nobles devoirs d'épouse et de mère, elle subit de plus près que l'homme l'influence assimilatrice de notre grande et vivifiante nature canadienne. Rien, autour d'elle, n'excite son âme aux ressentiments patriotiques ; qu'elle porte un nom français ou anglais, son devoir est d'adopter les traditions ou les coutumes de sa race aux conditions climatériques de la latitude sous laquelle elle doit passer sa vie. Toutes ces industrieuses ménagères, quelle que soit leur origine, subissent donc ici les mêmes influences, partagent les mêmes soucis, les mêmes devoirs, éprouvent les mêmes besoins, achètent la même marchandise, apprêtent les mêmes aliments, cousent de leurs mains les mêmes vêtements appropriés au climat. Il y a parité de situation et par suite unité de sentiment. Voilà pourquoi, lorsqu'il n'y a encore au Canada que des Français, des Anglais, des Irlandais, des Ecossais, quelques Mennonites, voire même des Belges et des Allemands avec quelques Crofters en perspective, on peut déjà dire qu'il y a des Canadiennes.

En ramenant ainsi à un type unique nos mères, nos épouses et nos filles, j'entreprends la tâche de le définir, d'en faire l'analyse, d'en dessiner au moins les grandes lignes. La première chose qui me frappe, c'est que les conditions de l'existence ne sauraient être, dans un pays comme le nôtre, où il y aurait place pour deux cents millions d'habitants et où il n'y en a que cinq millions, ce qu'elles sont dans les sociétés cinquante fois plus denses de l'Europe. La rigueur de nos saisons, les grandes distances à parcourir, les longues et cruelles séparations, la dispersion des familles, la nécessité d'improviser sans cesse, de se créer des moyens de subsistance, l'isolement par petits groupes, tout cela doit exercer une influence particulière sur les caractères, cultiver et mûrir précocement les facultés du cœur et de l'esprit ; la première conséquence d'une pareille situation doit être de développer un esprit de sacrifice et d'ingéniosité dont les Européens, vivant à l'étroit, ne peuvent se faire une idée juste, à moins de goûter par eux-mêmes à notre rude existence. Si cette épreuve est décisive pour l'homme, combien plus l'est-elle pour la femme, cet être délicat et frêle ? Aussi la Canadienne se distingue-t-elle entre toutes les femmes par deux qualités maîtresses : le dévouement et l'industrie, qu'elle possède avec une égale intensité, à la dernière puissance. Si la vertu recevait sa récompense sur cette terre, les prix Montyon et les rosières seraient chez nous un article fort ordinaire, et non l'exception comme ailleurs.

Il y a de la sœur de charité chez toutes nos femmes. Toutes les vocations de l'existence sont pour elles autant d'apostolats auxquels elles se dévouent avec une abnégation surhumaine. Les grandes fortunes étant rarissimes chez nous, il faut bien que ces pauvres enfants envisagent la vie dans toute sa prosaïque réalité et engagent bravement la lutte à leur corps défendant. La jeunesse, pour elles, ne dépasse guère la vingtième année et les riantes illusions de cet âge se déflorent vite au contact de nos hivers. La gracieuse et rougissante jeune fille passe sans transition au rôle d'épouse et de mère, et son dévouement la brise vite s'il ne la tue pas du coup. Et ne lui parlez pas du divorce, qui ne saurait entrer dans nos mœurs : la preuve, c'est que, bien que la majorité soit protestante au Canada, et que le divorce y soit légalisé, il s'en présente deux ou trois cas sérieux par année en moyenne, ce qui n'est pas à comparer avec la statistique de coups de canif des pays protestants en général.

De quel sentiment d'inexprimable pitié ne vous sentez-vous pas envahi à la vue de tout être qui souffre sans espoir, de la victime marquée du sceau fatal de la destruction, que ce soit une jeune fille phtisique que chaque jour éloigne de la vie, un soldat qui marche au feu ou même un criminel qu'on traîne à l'échafaud ! La vie de la femme est pleine de ces moments d'angoisse suprême. Pour donner la vie, elle brave la mort avec autant d'intrépidité que le plus courageux des hommes, et je n'avance rien de trop en disant que sous ce rapport la Canadienne a des états de service exceptionnels qui lui méritent d'être citée à l'ordre du jour plus souvent que le commun des mortelles.

Non, il n'y a pas de mots dans la langue pour rendre fidèlement la qualité maîtresse et distinctive de la femme canadienne, esclave du devoir jusqu'à l'héroïsme.

J'ai connu une jeune fille frêle, une belle blonde élégante, faite pour la vie facile des villes ; courtisée par un joli garçon sans ressources, elle l'épouse et bientôt, en vertu de la règle inflexible : qui prend mari prend pays, compliquée du "primo vivere," il faut aller s'enfoncer dans la forêt ; elle obéit sans murmurer, dissimulant sous un sourire héroïque ses angoisses intimes, et aujourd'hui,—après quelques années de séparation,—qui reconnaîtrait dans la femme fortifiée, mûrie, mais brisée par les privations, les ennuis et le travail, habitant une modeste cabane dans les prairies du Nord-Ouest, la brillante mondaine de jadis ? Voilà une brave petite Canadienne, et c'est un cas tout ordinaire.

J'ai connu une femme, mariée à un malheureux ivrogne qu'on lui rapportait périodiquement chaque semaine, bestialement couché au fond d'une charrette dans l'état le plus hideux. Ce que cette femme dût souffrir, Dieu seul le sait, car jamais personne ne surprit un murmure ni une plainte sur ses lèvres. Ses forces se décuplaient alors ; elle prenait tendrement dans ses bras son ignoble mari et le portait dans son lit par une porte dérobée

pour épargner une douleur et un scandale à ses enfants; elle passait des nuits à son chevet, le réconfortait à force de soins et de tendresse, et se sentait toute fière de paraitre à son bras quand il pouvait se tenir debout. Jamais, du vivant de cette femme, on ne connut son martyre, et cependant elle est morte d'une maladie du cœur, c'est-à-dire de peine. C'était encore une Canadienne.

La Canadienne est de ces natures fortes qui restent fidèles jusqu'à la mort et dont l'adversité retrempe le cœur ; de celles dont le noble exemple est le plus beau plaidoyer en faveur de la vertu de la femme, capital malheureusement fort déprécié de nos jours ; pour elle, l'amour est moins une passion qu'un devoir sublime et fatal. Celui auquel elle a lié sa vie fût-il le plus grand criminel, elle ne cessera pas de l'aimer, ne reculera pas devant l'implable solidarité qui, en rivant parfois le sort de l'innocent à celui du coupable, fait double victime ; elle voudra partager le déshonneur, la peine de son compagnon, fera agenouiller ses enfants et priera pendant le procès, et ira, voilée de noir, se prosterner dans quelque sanctuaire écarté pour répandre son âme avec ses larmes aux pieds du Christ et de la Mère des douleurs, pendant qu'on traînera son époux au pénitencier ou à l'échafaud.

Cette pauvre femme, l'épouse d'un voleur, qui, l'autre jour, allait à la prison porter à son mari des outils ingénieusement dissimulés au fond d'un panier de friandises, et qui éclatait en sanglots déchirants lorsque le geôlier découvrit sa généreuse supercherie, c'était encore une Canadienne.

Mais ce serait calomnier nos charmantes compatriotes que de les représenter exclusivement comme des souffre-douleurs. Elles ne sont pas plus sentimentales qu'il ne faut; leur intelligence vaut leur cœur. Elles savent au besoin être ce que le monde appelle des personnes accomplies, des ornements pour la société, des élégantes. Elles ne se mettent pas en campagne pour réclamer les droits de la femme, elles les exercent tout bonnement par l'ascendant que leur donnent l'enjouement et la grâce sur les hommes qu'elles attirent dans leurs salons et y retiennent par une stratégie plus savante que celle de Napoléon Ier sur le champ de bataille. La femme est chez nous l'oracle suprême du bon ton et des belles manières ; son opinion fait loi en ces matières au-dessus de la portée de ces messieurs, en général trop absorbés par les affaires. Sans avoir l'air d'y toucher—et c'est du grand art—elle exerce aussi une incontestable influence sur la politique, et l'homme d'Etat qui a mis publiquement son gouvernement sous le patronage des dames peut se flatter d'avoir eu une heureuse inspiration, car il est désormais invincible.

Mais aussi il est bon d'avoir la Canadienne pour soi, car elle a décidément l'instinct du beau. Je ne choisis mon modèle, ni au sommet, ni au bas de l'échelle, ni sur les marches du trône—ces degrés heureusement n'existent pas chez nous—ni dans la sphère rustique, mais je le prends au hasard da s notre bon juste milieu bourgois, et je dis que, sans aucune notion d'esthétique la première ingénue venue saura faire à l'indiscret qui voudra la taquiner sur une question d'art un cours tellement clair et concluant qu'il n'y reviendra plus.

Prend-elle une plume, que de fautes de ponctuation !—c'est là son défaut, on néglige évidemment les points-et-virgules au couvent — mais que de jolies choses elle sait mal dire ! Ce qu'elle voit, elle le peint et vous le fait voir. L'une de ces Sévignés, me racontant un jour son voyage en pays étranger, trouva le moyen de décrire un édifice en deux mots : "J'entrai, disait la lettre ; l'endroit était charmant ; c'était une chapelle toute blanche et rose..." Blanche et rose ! cela ne défie-t-il pas la photographie !

Quand elle chante ou fait chanter le piano, elle commet peut-être quelque faute, mais en musique les fautes de ces dames sont pardonnables. Mais quand elle se mêle d'être artiste, les séraphins seraient assurément trop heureux de lui tourner les pages, le monde n'est pas alors assez grand pour son génie : témoin, l'Albani, cette sublime Emma Lajeunesse, que j'ai connue toute petite, et dont les succès européens m'enorgueillissent en conséquence.

Au physique, la Canadienne n'a pas la beauté géométrique ; mais elle est généralement ce qu'on appelle une jolie personne. Ni petite ni grande, comme dit une romance d'Ernest Lavigne, elle n'est pas toute en hauteur comme les Anglaises, qui sont d'adorables créatures quand elles renoncent à se faire cartes de modes et se contentent d'être belles ; en revanche, elle a la rondeur et le potelé qui manquent si déplorablement à son altière rivale, fatalement destinée à devenir sur ses vieux jours osseuse et anguleuse, quadrangulaire, rectangulaire et perpendiculaire, comme dirait M. Arthur Buies. Autres contrastes frappants entre ces deux aimables types ; jeune fille, on reconnaît la Canadienne en public à son maintien réservé ; c'est plus fort qu'elle, quand elle le voudrait, elle pourrait contrefaire, mais non imiter les allures hardies des jeunes Anglaises, qui emplissent la rue de leur rire musical et de leurs monosyllabes sonores. A propos de rire, un qui se dit connaisseur me souffle à l'oreille que l'Anglaise parle verticalemet en "a", et la Canadienne horizontalement, en "e" ; je ne me charge pas d'expliquer ce phénomène.

Autre problème : la Canadienne est-elle brune ou blonde ? A chacun d'observer autour de soi ou de compulser les dossiers de ce qu'on est convenu d'appeler ses péchés de jeunesse ; il y retrouvera peut-être des bribes de poésie de cette force :

> Elle est, sans nul atour,
> Plus belle que le jour,
> Celle que mon cœur aime.
> Ses yeux sont des miroirs
> Et ses longs cheveux noirs
> Lui font un diadème.

Mais alors elle est brune ?... Attendez ; voici le début d'un sonnet du même :

> J'ai vu la blonde fille, à la taille d'almée,
> Au teint de fraiche rose, au regard doux et fier.
> Et, je le sens trop bien, cette image d'hier
> Restera dans mon âme à jamais imprimée.

La question restera donc ouverte, à moins que nous ne décidions que la Canadienne est châtaine, l'hiver favorable aux blondes étant si long au Canada, et l'été, la saison des brunes, si chaud ! Sous les neiges de janvier, quand glissent les jeunes filles enveloppées de chaudes fourrures, on dirait des poupées saupoudrées de sucre

blanc ; lorsque, par les soirs de juillet, je les regarde passer et repasser sous les arbres, aux bras de beaux jeunes hommes (ils sont tous beaux à cet âge), ce spectacle est pour moi le songe d'une nuit d'été.

La Canadienne se sent faite pour plaire, mais ne se préoccupe pas de savoir pourquoi. Elle peut être mondaine, elle est rarement légère ; ces dernières sont montrées du doigt chez nous. Quand elle va dans le monde, elle entrebaille certainement sa robe, mais pas à deux battants comme les étrangères. Elle ne pense pas à mal du reste, et, si vous la sermonnez sur ces choses, elle vous regarde avec inquiétude comme si vous vous exprimiez dans un idiôme inconnu. Elle ne cherche pas à devancer son heure et ne demande pas à connaître le mystère de la vie, qu'elle saura, hélas ! assez tôt. Ce n'est que plus tard qu'elle se scandalisera, et c'est alors qu'apparaîtront ses petits défauts, car vous en avez quelques-uns, charmantes compatriotes. D'abord vous êtes dévotes, ce qui est le superlatif de la piété, mais on vous pardonnera celui-là, sachant qu'il vous faut être ferventes pour deux. Ce qui est moins excusable, par exemple, ce sont vos instincts prohibitionnistes. Sur certains chapitees, vous n'entendez point le badinage ; vos époux ne feront point ceci ni cela, ils n'iront plus au club, ne fréquenteront plus tel et tel lieu de réunion, parce qu'il fait concurrence au foyer domestique. Vous devriez pourtant être les dernières, mesdames, à croire à la prohibition totale comme moyen de réforme. C'est vieux comme le monde. On en a essayé dans le paradis terrestre, et quel désastre pour les deux sexes, en particulier pour le vôtre ! Qu'on ne nous force donc plus à rappeler d'aussi désagréables souvenirs.

Au reste, quels que soient ses petits défauts, quand vous rencontrez la Canadienne, saluez-la bien bas, messieurs, non de ce geste idiot et automatique par lequel le "dude" ramène vivement son chapeau devant le nez, comme pour vérifier la marque de fabrique au fond de la calotte ; mais saluez-là du fond du cœur, avec cette vieille galanterie gauloise, qui, Dieu merci, n'est pas encore passée de mode en ce pays ; car cette femme qui passe ; c'est la cheville ouvrière de l'unité nationale ; c'est elle qui, du fond du paisible intérieur qu'elle dirige si industrieusement, prépare l'avenir de la race ; c'est elle qui rend le foyer cher aux générations naissantes et leur inspire le courage de le protéger et de le défendre plus tard ; c'est, en un mot, un ange de dévouement qui sait insuffler l'amour, lien sublime qui retient l'homme à la société et sans lequel on retournerait à la vie sauvage.

ULRIC BARTHE.

Québec.

## George Sand et Marie Dorval

CECI est un fait intéressant et rare. Deux écrivains, Mme Leconte de Nouy et M. Henry Amic, ont mis en commun et réuni les souvenirs qu'ils gardent à ceux qu'ils ont connus et admirés, et que parfois ils se contaient longuement l'un à l'autre.

Tous deux ont pénétré dans l'intimité de grands artistes et de nobles romanciers. De leurs souvenirs, ils ont fait un livre. Voici deux lettres de ce livre. Elles ont été échangées entre une grande artiste dramatique et une femme de lettre illustre. Surtout elles furent écrites par deux mères : Marie Dorval, désespérée, livre ainsi son cœur et ses larmes :

Paris, 12 juin 1848.

Ma pauvre bonne et chère George,

Je n'ai pas osé t'écrire, je te croyais occupée ; et d'ailleurs je ne le pouvais pas ; dans mon désespoir, je t'aurais écrit une lettre trop folle. Mais aujourd'hui, je sais que tu es à Nohant, loin de notre affreux Paris, seule avec ton cœur si bon et qui m'a tant aimée ! J'ai absolument besoin de t'écrire pour obtenir de toi quelques paroles de consolation pour ma pauvre âme désolée. J'ai perdu mon fils, mon Georges ! (c'était son petit-fils qu'elle appelait ainsi). Le savais-tu ? Mais tu ne sais pas la douleur profonde, irréparable, que je ressens. Je ne sais que faire, que croire. Je ne comprends pas que Dieu nous enlève d'aussi chères créatures Je veux prier et je ne sens que de la colère et de la révolte dans mon cœur. Je passe ma vie sur son petit tombeau. Me voit-il ? Le crois-tu ? Je ne sais plus que faire de ma vie, je ne connais plus mon devoir. Je voudrais et je ne peux plus aimer mes autres enfants. J'ai cherché des consolations dans les livres de prières. Je n'y ai rien trouvé qui me parlât de ma douleur, ni des pauvres enfants que nous perdons. Il faudrait remercier Dieu d'un aussi grand malheur? Non ! je ne peux pas ! Jésus lui-même n'a-t-il pas crié : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?" Si cette grande âme a douté, que devenir, nous autres, pauvres créatures ?

Ah ! ma chère, que je suis malheureuse ! C'était tout mon bonheur... Je croyais que c'était ma récompense d'avoir été bonne fille et très dévouée toujours, à toute une famille dont la charge était bien chère.... J'étais si heureuse ! Je n'enviais rien à personne. Je luttais avec courage dans une profession haïssable que je remplissais de mon mieux quand la maladie ne m'arrêtait pas, dans l'idée de rendre tout mon monde plus heureux autour de moi. Les révolutions, l'art perdu, nous étions encore heureux. Mes pauvres petits faisaient des barricades, chantaient la *Marseillaise* ; les bruits de la rue redoublaient leur gaieté. Eh bien ! quelques jours après, ces mêmes bruits aggravaient les convulsions de mon pauvre Georges. Il a eu quatorze jours d'agonie. Il est tombé à nos pieds le 3 mai. Il a rendu sa petite âme le 16 mai, à trois heures et demie du soir.

Pardonne-moi de venir t'attrister, ma chère bonne, mais je viens à toi que j'aime tant, qui as toujours été si bonne pour moi, toi qui es cause (car sans toi cela ne se pouvait pas) de ce beau voyage dans le Midi avec mon fils, ce voyage qui a rétabli ma santé (hélas ! trop), qui a rendu cet enfant si joyeux, qui a rempli de plaisirs, de promenades, de soleil, sa pauvre petite existence sitôt finie.

Je viens encore à toi pour que tu m'écrives une lettre qui donne un peu de force à mon âme. Je te demande donc un secours encore une fois. Les belles paroles qui sortent de ton noble cœur, de ta haute raison, je sais bien où les prendre, mais j'y trouverai un plus grand soulagement si elles viennent de ton cœur au mien.

Adieu, ma chère George, mon amie, et mon nom chéri.

MARIE DORVAL.

Voici la réponse de George Sand :

No'‑ant, 16 juin 1848.

Je ne voulais pas croire à cette affreuse nouvelle, qu'on ne m'avait pas donnée pour certaine, et je n'osais pas t'interroger, ma pauvre chère Marie. Ta lettre m'a brisé le cœur. Oui, oui, je comprends ton désespoir et je pleure avec toi cet heureux enfant, béni de Dieu, puisqu'il est retourné vers lui avant d'avoir connu notre triste et affreuse vie. Il est bien heureux, lui ! il n'a vécu que de soins, d'amour, de caresses et de gaieté. Il n'est pas dans le petit tombeau où tu vas pleurer. Il est dans le sein de Dieu Quel que soit son paradis, il est bien là où il est, puisqu'il y est retourné pur comme il en était venu.

C'est Dieu, c'est le foyer du beau et du bon par excellence, qui recueille les âmes envolées d'ici-bas. Il les retrempe pour nous les renvoyer en d'autres temps, ou il les garde à jamais avec lui, où il les conserve dans un foyer de vie éternelle et sans nuage. Qu'en fait-il, en un mot ? C'est un secret, et nous ne le découvrirons pas. Mais nous ne pouvons pas penser qu'il n'aime pas ce qu'il a créé, et qu'il ne bénisse pas ce qu'il a aimé. Nous ne pouvons pas comprendre que les objets de notre amour soient plus mal dans son sein que dans nos bras, puisqu'il les a tirés de son sein pour les mettre dans le nôtre. Sois tranquille pour ton enfant. Il est aimé ailleurs en ce moment, et l'amour que tu lui portes toujours, en dépit de la mort, l'accompagne et le protège dans une autre sphère d'existence où il te voit et sourit sans cesse. Pourquoi nous tourmenter ? Dieu est juste, il n'est point implacable et vindicatif comme les hommes. Il aime, puisqu'il nous a fait aimants. Il chérit nos enfants puisqu'il nous a douées pour eux d'une tendresse si passionnée. Nous pouvons bien avoir en lui une confiance aveugle, puisque tant d'esprits plus forts que les nôtres se sont endormis paisiblement dans les bras de la mort, il n'y a ni folie ni bêtise à croire à une vie meilleure où vont ceux qui nous quittent et où nous les retrouverons. Il me serait impossible, quant à moi, de ne pas y croire, et ceux que j'ai perdus et aimés me semblent toujours vivants, toujours en rapport avec moi. Ton enfant vit, sois-en sûre : seulement tu ne le vois plus, mais tu le reverras. Si la mort était quelque chose d'absolu, la vie n'existerait pas.

...Sois forte pour tous, ma bonne Marie, afin qu'ils souffrent moins et que la douleur ne soit pas le comble de leur infortune. Il n'y a que le sentiment du devoir qui nous puisse faire accepter la vie après de tels déchirements... Prends courage ; tu n'as pas vécu sans être aimée et sans être estimée sérieusement de ceux qui t'ont connue et qui t'ont vue traverser tant de martyres. Ne désespère pas de l'art : nous traversons une mauvaise phase, mais l'art ne peut pas plus périr que l'humanité.

...Adieu, ma bonne et chère malheureuse femme. Pense à Dieu. Ils disent que c'est un rêve ; mais, va, il n'y a de vrai que ce que nous pressentons derrière ce rêve-là. C'est leur bête de vie, c'est leur sot orgueil, ce sont leurs mauvaises passions qui ne sont que des rêves, à ces âmes sans foi qui voudraient nous désespérer. Entre les cagots et les impies, il y a toujours la vérité divine, la bonté divine, l'amour divin, et tout cela nous dédommage de ce que nous entendons en ce monde.

Écris-moi, et si parler de ton chagrin te soulage, ne crains jamais de m'ennuyer : mon cœur est toujours ouvert à tes plaintes, tu le sais.

GEORGES SAND.

---

Balzac a décrit un de ces types, un personnage de haute marque, vantant la bêtise de sa fiancée. " Pour une femme comme elle je serai tout : sa chambre haute, son lord, ses communes (c'était une anglaise), si je savais qu'il en existât une plus bête, je me mettrais en route pour la chercher ! " Au moins celui-là avouait sa petitesse d'esprit.

" Ne jetez pas votre cœur au monde ; le monde est un chien mal dressé qui ne rapporte pas.

V. CHERBULIEZ.

Il n'est peines d'amour que l'amour ne guérisse.

## Réminiscence—Appréhension

*A ma fille Marguer'te*

C'était un jour de juin, un jour plein de [rayons,
D'effluves embaumés, de chants, de brise [douce...
Ton père, toi, ma fille, et moi, tous trois ]allions
Dans des chemins bordés d'arbres, de [fleurs, de mousse
Au sein du champ des morts.. Tes enfantins [propos
Troublaient seuls le pieux et douloureux [silence
De ces lieux rapprochant, dans un dernier [repos,
Les humbles et les grands à voisine distance.
Arrivés à l'endroit où dort l'ange envolé,
Ma Cécile, ta sœur, une prière ardente
S'envola de mon cœur, encore inconsolé
Et je te dis ensuite : "Invoque bien l'absente
Qui t'écoute et te vo't. "

Soudain tu t'écrias :
" Des bonbons ! Des bonbons ! Apporte-[m'en Cécile ! "
Enfant ce fut ainsi qu'en ce jour tu prias.
Ta petite âme alors rêvait d'un bien facile :
A trois ans, quelques sous achètent le bon-[heur,
Hélas ! tu grandiras, ta nature bouillante
Convoiteras. peut-être, avec la même ardeur
Des parcelles de joie inconnue et brûlante
Qui toujours laisseraient ton cœur désen-[chanté.
Le bonheur est partout où brille la sagesse
Au-delà tout est faux, tout est fragilité.
Crains et fuis les écueils qui font de la [jeunesse
Un printemps nébuleux....

Toi qui m'appartiens toute,
Toi, dont le front est pur de tous espoirs [troublants
Un jour, atteindras-tu l'âge que je redoute ?
Me verrai je moi-même avec des cheveux [blancs ?
Ah ! si tu dois vieillir, reste fière et candide
Loin des foules, toujours, marche, ignorant [le mal.
Le monde est un tyran dont la tâche perfide
Est celle de briser tout céleste idéal.
Que mon ange, au séjour de l'éternelle [gloire
Donne l'appui du ciel à tes pas incertains
Et qu'éloignant de toi le doute et le déboire
Le déclin de tes jours ait l'éclat des matins !

BELLA.

Montréal, mars 1903.

---

Dans un restaurant à musique, un dîneur à sa femme :

—Il me semble que l'orchestre joue un pot pourri.

Le Gérant (qui a entendu, froissé) —Ici monsieur, tout est de première fraîcheur.

# Une Reine des Fromages et de la Crême

(*Suite*)

IV

CE fut en fixant, comme fascinée, les énormes boutons de verre qui, en face d'elle, étincelaient sur un vaste buste paré du corsage des dimanches, qu'Ulrique se surprit à établir mentalement toute une échelle de comparaisons : à côté des costumes criards qu'elle avait sous les yeux, elle évoqua la coupe élégante et la nuance "crème tendre" de ceux portés par Thekla et Mélanie au dîner de la villa Flora ; puis, ce furent, en regard : les assiettes pesantes et dépareillées et l'impeccable service de table ; le hideux papier de tenture et les lourdes draperies soyeuses ; la fille essoufflée et toute en sueur qui aidait Mme Badl à contraindre chaque convive à doubler le nombre de tasses de café léger et de part de gâteau cuit à la maison que peut décemment ingérer un estomac ordinaire, et ces maîtres d'hôtel si discrètement corrects de la comtesse Tiefenthal.

Elle s'en voulait, la pauvre enfant ; elle se demandait par quelle fatalité il fallait qu'elle considérât ces braves et honnêtes gens, si bien intentionnés, avec des yeux semblables à ceux dont les Minart et les Tiefenthal l'avaient vue elle-même ! Pourquoi avait-il fallu qu'il lui fût révélé ce luxe, dont elle sentait se réveiller en elle l'instinct inné, puisqu'elle n'avait aucun espoir de le posséder jamais ?

En quittant enfin les Badl, après la longue épreuve qu'il avait fallu jusqu'au bout subir, elle pensa :

"J'appartiens aussi peu à ce monde-là qu'à l'autre. Il n'y a place pour moi nulle part, comme si je n'avais pas le droit d'exister."

Si Ulrique eût été moins jeune, d'âme moins forte, moins confiante en sa juvénile énergie, cette constatation l'eût sans doute aigrie ; mais elle se dit que, si le sort était rude envers elle, elle saurait lutter contre le sort, marcher tête haute vers l'avenir et ne pas se laisser vaincre, malgré tout, dans le combat que ne pouvait manquer d'être sa vie !

Les Minart et les Badl n'étaient pas les seuls parents d'Ulrique. A un dégré moins immédiat existait la famille de sa grand'mère paternelle, mais elle ne savait rien ou presque rien de ces parents anglais Parmi les papiers de son père, elle avait bien lu plusieurs lettres adressées à sa grand'mère par un sien frère, Sir Arthur Nevyll, qui, à en juger par certains extraits de la correspondance, devait avoir possédé une grande fortune. Il y avait, dans ces lettres, de fréquentes allusions aux deux fils de leur auteur, Gilbert et George, cousins germains, par conséquent, du Comte Emile Eldringen. Une lettre contenait une vieille photographie toute pâle et presque effacée, représentant deux petits garçons en vestes rondes et grands cols blancs. Au dos, il y avait cette annotation : "Mes fils, Gilbert et George." Souvent Ulrique avait contemplé curieusement ce double portrait.

Depuis la mort de la comtesse Eldringen, mère d'Emile, les relations avaient presque cessé entre les deux familles. C'est par les journaux que le comte avait appris la mort de son oncle, et peu après, il avait reçu une belle bague, souvenir légué par le vieux gentilhomme anglais à son neveu d'Autriche. L'envoi était fait par Gilbert, l'aîné des deux cousins qui l'avait accompagné de quelques lignes brèves, mais amicales.

Tout enfant qu'elle fut alors, Ulrique se rappelait très bien la réception de la bague. Depuis, elle ne savait plus rien de Gilbert ni de George.

Ulrique, comme il a été dit avait dix-neuf ans lorsque son père, usé par les excès de tous genres, après une première atteinte du mal qui ne pardonne pas, vit s'interrompre sa vie errante, pour venir mourir sur un lit de l'auberge du *Soleil d'or* à Glockenau.

V

GLOCKENAU

Le lendemain de l'enterrement, Ulrique s'éveilla, rafraîchie par la première nuit de sommeil ininterrompu qu'elle eût goûtée depuis huit jours. Le soleil se levait une hirondelle frôla la fenêtre d'un léger coup d'aile, qui semblait à la fois un reproche et un appel. Ulrique s'assit sur son lit et plongea par la fenêtre des regards qui, pour la première fois depuis une longue semaine, avaient conscience de ce qu'ils voyaient, et ce qu'elle voyait était si brillant sous les rayons de soleil et si frais sous la rosée du matin, si souriant, si reposant, et d'un vert si tendre, qu'elle se sentit irrésistiblement attirée vers cette nature si belle. Elle s'habilla rapidement et sortit.

A peine eut-elle quitté le seuil de l'auberge qu'elle s'arrêta et, pendant une minute, contempla et s'orienta.

Le village était situé dans le fond d'une vallée ; la partie haute se rétrécissait pour disparaître en une courbe abrupte, au milieu des collines boisées, tandis que la partie basse s'élargissait graduellement pour se perdre dans une plaine bornée, dans le lointain, par une longue chaine de montagnes. Une petite rivière, descendant de l'extrémité escarpée de la vallée, formait une courbe autour de la rangée irrégulière de maisons qui constituaient la principale partie de Glockenau. C'était moins une rue qu'un amas de fermes grandes et petites, dont les vergers se confondaient, si blancs que, de la plaine au bois, on eût dit un vaste et capricieux champ couvert de neige.

Dans le village avait déjà cessé l'agitation matinale ; les hommes étaient allés aux champs ou dans les bois ; on avait conduit les vaches au pâturage et leurs clochettes faisaient entendre leur tintement vacillant de tous les coins de la vallée. Il y avait des portes ouvertes de tous côtés, des seaux à lait mis dehors pour égoutter le long des murs, des touffes de gentiane bleue dans des pots de faïence sur le bord de quelque fenêtre ouverte ; quelquefois un couple d'enfants, aux joues rebondies et luisantes comme des pommes, déjeunaient sur le pas de la porte et murmuraient timidement un : "Dieu vous bénisse !" tandis qu'Ulrique traversait le village.

Bientôt elle eût dépassé la dernière maison ; les sapins embaumaient l'air ; l'eau courante chantait. La rivière, qui dans la partie la plus large de la vallée étendait ses eaux si majestueusement, était ici un lutin de la montagne, sautant de roc en roc, joyeux et babillard. De temps en temps un tout petit ruisselet, blanc comme du lait et mousseux comme du champagne, se frayait passage à travers la rive et tombait précipitamment dans la rivière. Plus loin, le bruit d'une roue de moulin commença à se détacher de celui du bouillonnement des eaux. A la porte de la rustique maison du meunier, une femme à l'air bienveillant fit un signe de tête à Ulrique. Passé le moulin, la jeune fille quitta la route et suivit un sentier de forêt bordé de mousse et saupoudré du bronze des aiguilles tombées des sapins. Le bruit de la rivière lui arrivait du lointain ; auprès d'elle, il n'y avait que le cours discret d'un ruisseau qui, à en juger par la largeur de son lit à moitié vide, avait dû, jadis, s'élever à l'importance d'un petit torrent. Un brusque détour du sentier l'amena dans un espace découvert ; là, elle ralentit instinctivement son pas.

Ce n'était pas sans dessein qu'Ulrique s'était éloignée du village ; elle voulait trouver un endroit où elle pût s'asseoir et penser, envisager sa situation et songer à l'avenir. La solitude désirée était trouvée : il avait dû y avoir, en cet endroit, quelque vieux moulin, à en juger par les vestiges de murs écroulés cachés dans un épais fouillis de broussailles, on voyait encore, dans le lit du ruisseau, l'ancienne zone frangée de vieilles herbes mortes sous le poids de vénérables fougères. Sur la rive, un peu plus haut, deux vieilles meules abandonnées à la mousse semblaient deux coussins de velours vert placés côte à côte. A travers une percée dans les arbres, on apercevait les toits du village, en bas, dens le creux de la vallée, à moitié noyés dans l'océan des arbres tout blancs de leurs fleurs. Les montagnes, encore couvertes de neige, ressemblaient à l'horizon à de gigantesques monuments de marbre blanc amoncelés contre le ciel.

Ulrique s'assit sur la plus moussue des vieilles meules. Le lieu invitait à la rêverie, le second siège de mousse semblait, si voisin de l'autre, tout disposé pour des rendez-vous d'amoureux. Mais dans la rude vie de l'orpheline, aucune pensée d'amour n'avait trouvé place, et ce n'était pas pour rêver qu'elle était venue ; c'était pour calculer froidement ses chances dans l'âpre lutte de la vie. Les mains croisées sur ses genoux et les sourcils contractés par une sérieuse méditation, elle regardait l'avenir.

Quelle était exactement sa situation ? Elle était non seulement seule dans le monde, mais chargée d'une dette de trois à quatre mille florins, et à peu près sans argent. La première et la plus pressante nécessité était d'éviter de mourir de faim ; la seconde serait de gagner assez d'argent pour commencer à payer une partie des dettes. Ceci prendrait probablement toute sa vie, mais peu lui importait, pourvu qu'elle pût vivre assez pour laver de tout reproche la mémoire de son père.

"J'ai dix-neuf ans, — pensait-elle ; — je suis forte, ma santé est excellente. Il y a donc toute probabilité pour que je puisse travailler pendant quarante ans encore. Si je paie tous les ans cent florins, j'arriverai certainement à éteindre les dettes. Mais quel travail ? ... Je ne ferais l'affaire ni comme gouvernante ni comme professeur, car mon éducation est pleine de lacunes ; mais pourquoi, parlant anglais, ne pourrais-je être... dame de compagnie, par exemple ? J'enverrai dès aujourd'hui une annonce à un journal de Vienne. Bon, maintenant, cherchons autre chose."

Aussitôt elle pensa à la Fondation Eldringen... C'était une rente créée par un ancêtre et que la famille allouait par tradition à une femme non mariée du nom d'Eldringen. La seule personne à laquelle il fût possible qu'Ulrique s'adressât pour cette affaire était la sœur de son père, la comtesse Minart. Après une courte et vive lutte avec son orgueil, elle résolut d'écrire quelques lignes à sa tante pour lui annoncer la mort de son père et lui poser la simple question de savoir quelles étaient les démarches nécessaires pour faire connaître ses droits à ce secours familial.

Restait la question de l'avenir immédiat. Elle avait payé sa note à l'auberge jusqu'au jour actuel, mais il ne lui restait plus rien Elle ne trouva d'autre solution que d'avoir recours à la vente ou à la mise en gage de la montre de son père. Ce n'était pas une solution bien satisfaisante, mais elle n'avait plus de temps à perdre : ses deux lettres devaient partir le même jour.

Elle redescendit vers le *Soleil d'or* ; mais, arrivée au seuil, elle s'arrêta. Avant de faire le premier pas dans sa nouvelle vie, elle voulait s'agenouiller devant la petite croix de bois plantée sur la tombe paternelle, là-bas, dans le modeste cimetière entourant, au bas du village, la pauvre église.

Elle croyait celle-ci le dernier bâtiment construit à cette extrémité du village, mais lorsqu'elle sortit par la porte du cimetière, elle s'aperçut qu'il y avait une autre maison au delà, située à peu près à cinquante pas de l'église et entourée de trois côtés par des arbres fruitiers. Le quatrième côté bordait la route. Tout le long du mur et jusqu'aux fenêtres de la vieille ferme s'accrochaient capricieusement des vagues de verdure ; les cerisiers et les pommiers du verger s'élançaient par-dessus les pierres croulantes du mur et faisaient pleuvoir leurs fleurs sur les passants. Ce lieu paraissait inhabité, la plupart des fenêtres étaient fermées par des volets verts déteints. L'œil d'Ulrique fut attiré par une tablette de bois, clouée sur le mur à la hauteur des fenêtres closes et sur laquelle était écrite, sous une date de onze années antérieure, une inscription constatant que le 12 août de cette année-là l'eau avait atteint cette hauteur. L'eau ?... Ulrique regarda autour d'elle avec étonnement ; elle vit alors, juste de l'autre côté de la route, couler la petite rivière de la montagne, mais devenue, dans ces terrains bas, calme et silencieuse, ayant l'air si peu formidable vraiment, entre ses rives aux hautes herbes, que l'inscription du mur semblait une mystification à l'adresse des passants.

Mme de Longgarde

(*A suivre.*)

## Critique fantaisiste d'une pièce de vers, par l'auteur

J'AVAIS quinze ans.... c'était le printemps.... le temps était beau...... les oiseaux chantaient..... les bourgeons perçaient.... Comment, dans de pareilles circonstances, à moins d'être inaccessible à tout sentiment élevé, à moins d'avoir l'âme encarapacée, à l'épreuve du feu.. . de la poésie, ne pas se sentir enthousiasmé, enivré, inspiré ? Comment ne pas chanter les chants divins de la Muse ? Devant les beautés du renouveau, entre les improvisations d'un rossignol, je saisis mon pinceau ou ma plume, et, artiste incomparable, sur la blancheur immaculée d'une feuille de papier, je peignis en vers incomparables, les incomparables choses que la nature offrait à ma vue. Doucement et naturellement, comme coule l'eau du ruisseau, coulèrent de ma plume, sous le coup de l'inspiration, les quatre vers d'une première strophe. Jugez :

" Voici venir le printemps,
" Avec son brillant cortège ;
" Il chasse bien loin la neige
" Et ramène le beau temps."

Quel souffle ! Et, songez que je n'avais que quinze ans.! Relisons ensemble, bien attentivement, ces vers, pour en mieux voir les beautés.

" Voici venir le printemps ."

N'est-ce pas que c'est expressif et imitatif ? " Voici venir..." Mais, qui de vous, à la lecture de ces mots, ne voit pas venir le printemps ? Il me semble entendre les pas du gracieux enfant, tout enguirlandé de fleurs, dans son costume de verdure, ce pendant que l'hiver, vieillard à barbe blanche, s'en va clopin-clopant, se fondre aux ardeurs du soleil de mai.

" Avec son brillant cortège..."

Comme ce vers est doux, et parle ! " Avec son cortège ", à ce mot de cortège, l'imagination est mise en éveil : on se retrace ces scènes lugubres d'un long défilé de parents et d'amis éplorés, derrière un froid corbillard. Mais l'épithète " brillant " est là qui nous rappelle comme une féerie de drapeaux multicolores, soie et or, des chars d'une richesse remarquable, des soldats galonnés sur des montures fringantes : C'est le cortège royal, avec toute sa munificence. Et, le printemps n'est-il pas un roi dont le diadème est le soleil et qui a pour sujets les fleurs de la prairie ; et le temps qu'il dure n'est-il pas une image de la fragilité du sceptre ? Les saisons, comme les rois, ne se succèdent-elles pas sur le trône de la nature ?

" Il chasse bien loin la neige..."

Oui, il chasse la neige ! Il ne l'invite pas à partir : c'est un conquérant qui impose ses lois, tout obéit à sa voix. " Il chasse bien loin..." Ce " bien loin," tout d'abord, peut sembler une cheville, mais, pour qui réfléchit un peu, le vers serait pauvre, sans ce mot explicatif. Loin veut dire loin, naturellement, mais, bien loin signifie si loin, que l'on ne peut plus l'apercevoir. En effet, le printemps fait si bien, il chasse si loin la neige, qu'elle disparaît complètement.

" Et ramène le beau temps .."

Le beau temps avait fui, avec les frimas et le givre, avec les avalanches et les bourrasques : le printemps le ramène, comme le magister fait rentrer en classe l'écolier réfractaire qu'il a surpris faisant l'école buissonnière.

En moins de cinq minutes, j'en avais une autre strophe :

" Dès les premiers chauds rayons,
" Le rossignol, ce doux chantre,
" Revient dans les gais buissons,
" Et, dans son beau rôle, rentre."

Je ne m'arrêterai qu'au dernier vers. Remarquez-vous comme l'inversion rend bien l'idée ? " Et, dans son beau rôle, rentre." On voit qu'il rentre, n'est-ce pas ? C'est clair, c'est évident, c'est limpide.

De la rime, de l'harmonie, de la cadence, je ne vous parlerai pas : on n'a qu'à lire les deux strophes plus haut citées, pour voir qu'il n'y manque rien de cela.

Et le morceau continue, sans faiblir, pendant encore quatre ou cinq strophes. Et l'on dira que le printemps n'a jamais inspiré de chef-d'œuvre !

Étienne Gauthier.

Montréal 1903.

---

"L'espoir est comme le ciel des nuits : il n'est pas de coin si sombre où l'œil qui s'obstine ne finisse par découvrir une étoile.

Octave Feuillet.

# Le Poivre

Nouvelle par Edmond About

IL y a bien vingt-cinq ans de cela ; mes cheveux étaient noirs et les siens .. Ah ! monsieur ! la jolie petite tête blonde !

Nous étions mariés depuis trois mois, bientôt quatre ; inutile d'ajouter que nous nous adorions comme on ne sait plus aimer aujourd'hui.

Je dois vous avouer que mon beau-père, le marquis, ne m'avait pas précisément jeté sa fille à la tête. Il ne me trouvait pas d'assez bonne maison, morbleu !... mais n'importe. C'était bien le meilleur homme et le plus doux de la terre. Il grondait du matin au soir contre sa femme et contre Irène, mais Irène et la marquise le menaient à grandes guides, c'est-à-dire par le bout du nez. Un nez bourbonien fabriqué à souhait pour ce genre d'exercice. Bref, après avoir parlé vingt fois de me passer sa lame au travers du corps (et il était homme à le faire), ce scélérat d'émigré m'avait donné sa fille en mariage. Je vois encore les deux grosses larmes qui coulaient sur ses longues joues lorsqu'il nous dit adieu après les noces en nous donnant sa bénédiction paternelle : une vieillerie passée de mode aujourd'hui ! Je lui trouvai l'air si drôle, mais si drôle que ma figure se contracta comme si j'allais éclater de rire et que je me mis à pleurer comme un sot.

En ce temps-là, il y avait encore des diligences, et vous aurez beau dire, on ne s'ennuyait pas à deux sur la grand'-route, quand on avait eu soin de retenir tout le coupé. Irène voulait la Suisse et l'Italie : je lui fis faire un petit voyage artistique et sentimental dont une princesse se serait léché les doigts.

Tout l'été y passa ; le bon vieux père et la marquise nous écrivaient partout où la poste avait ouvert boutique ; et des tendresses, des attentions, des conseils ! " Chers enfants, soyez sages ; évitez les brigands ; craignez les courants d'air dans la montagne ; Henri, ménagez-là." Bonnes gens, braves gens ! On n'en fait plus comme eux, et ils sont trop loin d'ici pour que j'aille leur dire quelle amitié, quel culte, nous leur gardons au fond du cœur.

J'avais promis solennellement de leur ramener Irène en septembre. Le marquis tirait encore sans lunettes et il arpentait la plaine comme pas un, sur ses jarrets de soixante ans. La chasse ouvrait le 4 en Lorraine ; nos logements étaient préparés là-bas, la marquise nous écrivait : " Je vide le château pour meubler votre pavillon." Mais comme Irène était un peu fatiguée du voyage et comme il nous restait cent bonnes lieues à faire, je décidai que nous nous reposions un jour à Paris.

La diligence nous déposa le 1er septembre, à cinq heures du matin, dans la cour des messageries. Il fallut éveiller l'enfant qui dormait entre mes bras, dans mon manteau. Le manteau ! encore une chose que vous avez supprimée sans la remplacer. L'enfant, c'était Irène ; elle avait l'air d'une petite fille de quinze ans, quoiqu'elle en comptât vingt sonnés, et les aubergistes lui avaient dit mademoiselle tout le long du chemin. Moi, je l'appelais l'enfant ; aujourd'hui, qu'on fait tout à l'anglaise, on dirait *baby*. Elle, m'appelait *petit mari ;* j'avais pourtant déjà cinq pieds six pouces, car je n'ai pas grandi depuis l'âge de trente ans. Elle disait cela si gentiment, en effaçant l'*r*, et d'une petite voix si douce que je me sentais presque aussi père que mari.

Nous voilà donc sur le pavé, vers le milieu de la rue Montmartre, elle à peine réveillée, moi pas mal ahuri du bruit des roues, qui me grondait encore dans la tête, et sans savoir où prendre gîte, car nous n'avions pas encore d'installation à Paris. Les malles étaient déjà sur le fiacre et je ne savais quelle adresse d'hôtel j'allais donner au cocher.

" Mais, dit-elle en ouvrant ses grands yeux, si nous allions rue de la Victoire !

— Rue de la Victoire ? chez ton père ?

—Certainement, puisqu'il n'y est pas. Le concierge a les clefs, nous serons mieux qu'à l'hôtel. D'abord, moi, j'ai mille choses à prendre, et puis, je serai si contente de revoir la maison !

—Au fait ! et moi aussi. Cocher, rue de la Victoire !

Le marquis passait là cinq ou six mois de l'hiver. Il occupait un premier étage assez modeste avec remise et écurie ; cela valait alors deux mille francs de loyer, qui font six mille francs d'aujourd'hui. Aux approches de la maison, mon cœur battait par habitude. J'avais si souvent fait le pied de grue sur ces trottoirs !

Je m'étais arrêté tant de fois pour me donner une contenance, devant le pharmacien, devant le marchand de meubles et le miroitier ! A cinq heures du matin, les volets changent bien la physionomie des boutiques, je ne m'y reconnaissais plus.

La porte cochère était ouverte ; on voyait au fond de la cour un domestique en tenue du matin : figure inconnue. Le concierge dormait sur la foi des traités ; ses deux fils, bambins de huit à dix ans, jouaient à balayer l'escalier ; éducation professionnelle. Ils me parurent très jolis, ces petits concierges en herbe ; les figures d'enfants commençaient à m'intéresser. L'un d'eux courut prendre les clefs du premier étage tandis qu'un pauvre diable affamé, comme il en sort le matin entre les pavés de Paris, chargeait nos malles sur ses épaules. Celui-là, grâce à Dieu et à ma chère petite Irène, a pu faire un bon déjeuner.

Me voyez-vous montant avec elle ce terrible escalier dont chaque marche me rappelait une espérance, une crainte, une angoisse. Ce passé tout récent me semblait vieux de dix années. Je ne m'étais pourtant pas ennuyé pendant les quatre derniers mois, oh non ! mais le temps me paraissait long parce qu'il avait été plein. Aujourd'hui (expliquez cela si vous pouvez) il me semble que les vingt-cinq ans de mon bonheur ont été rapides comme un rêve. Je n'en ai pas joui, sacrebleu ! Je demande à recommencer.

Elle ouvrit elle-même, avec la petite clef, la porte de l'antichambre. Un encombrement à faire peur : dix gros paquets de toile grise, cousus de ficelle et noués aux coins... Que diable est-ce que cela ?

" Mais dit-elle en riant, c'est notre linge de maison. Tu ne reconnais pas mon trousseau, *bête* ? " Gros bête était un mot de tendresse qu'elle répétait souvent, et qui me donnait toujours envie de l'embrasser. C'est que le ton fait la chanson, voyez-vous. Quant à ce fameux trousseau, il remplissait encore cinq ou six chaises de bois blanc à charnières ; on me l'avait fait admirer un beau soir et je n'y avais remarqué qu'une profusion de faveurs bleues, rouges et violettes, nouées assez gentiment et attachées par un million de petites épingles. La lingerie n'était pas mon fort.

Nous entrons dans la salle à manger : c'est là que j'ai fait l'admiration da la famille par une sobriété trop naturelle, hélas ? " Vous avez donc un appétit d'oiseau ? " disait la bonne marquise. Le fait est que j'avais l'estomac serré dans un étau ; rien ne passait.

Les rideaux sont décrochés ; la table sans rallonges est réduite à sa plus simple expression et passablement poudreuse ; nous y trouvons un tas de cartes de visites (la réponse à nos billets de faire part), et une lettre de décès datée du surlendemain de notre mariage. C'est un parent éloigné qu'Irène connaissait peu Je parcours les noms machinalement, pour prendre un aperçu de ma nouvelle famille, et je m'aperçois que ma femme est encore inscrite sous le nom de Mlle Irène de V. ! Deux jours après la noce !.... Mais il faut passer quelque chose à des parents si éloignés. Le lustre est dans un sac ; le beau buffet de noyer et d'ébène surmonté des armes du marquis, nage dans la poussière. Les pièces d'argenterie qui le faisaient craquer sous leur poids sont parties pour la campagne ; il ne reste qu'une cave à liqueurs oubliée par mégarde et ouverte par un heureux hasard. Les bambins montent de l'eau, nous pourrons faire un grog, et j'ai soif.

Voici le grand salon où nous avons signé le contrat au milieu d'une brillante assemblée. Quelle fête ! Le lustre, les candélabres, les appliques, tout était en feu. Et les diamants des femmes ! J'en avais mal aux yeux, parole d'honneur. Le meuble était de bois doré et brocatelle bouton d'or. Aujourd'hui tout est voilé de housse grise ; les consoles sont ficelées dans du papier de journal ; il n'y a pas jusqu'aux pincettes qui ne soient entourées de papier comme un manche de gigot. Le tapis de moquette rouge et les rideaux boutons d'or en paquet

dans la percale; l'encadrement des glaces s'éteint ici sous un lambeau de gaze, là sous un chiffon de papier. Les persiennes sont fermées, le jour est terne; on sent le froid Nous entrons dans le petit salon intime où j'ai fait ma cour à Irène. C'est là qu'elle éternisait par des miracles d'industrie mes bouquets quotidiens. Elle ouvre un petit meuble et me montre trente fleurs étiquetées et datées dans trente feuilles de papier blanc. J'apprends ainsi que la chère petite a gardé un échantillon de tous les bouquets qui lui sont venus de moi. Mais les pauvres fleurs ne sont pas seulement fanées, elles sont moisies. Allons! les souvenirs se conservent mieux dans le cœur que dans le papier décidément. Irène ferme le petit meuble en bois de rose et me montre en riant un bureau dont le velours est couvert de poivre en grain. Ce bureau, c'est toute une histoire. Un jour que la marquise nous gardait en achevant je ne sais quelle tapisserie, Irène prit un crayon et voulut me tracer le plan du château de V.; elle s'embrouilla tant et si bien dans ses dessins que la mère vigilante s'endormit une minute. Ah! la jolie, l'aimable, et la précieuse minute! Elle valait son pesant d'or!

Mais pourquoi ce poivre répandu sur le velours incarnat? Elle m'apprend que le poivre a la vertu de chasser les bêtes. Je remarque en effet que les meubles, les paquets, les housses, tout est saupoudré de grains noirs Et tout en regardant une pile de tableaux et de portraits de famille, j éternue du haut de ma tête. "C'est le poivre!" dit-elle, et nous rions.

Elle avait alors trente-deux petites dents si jolies, un timbre de voix si frais et si doux que le rire semblait inventé pour elle. Aussi je vous réponds qu'elle s'en donnait à cœur joie. Et elle n'était jamais seule à rire quand je me trouvais là.

Les enfants du portier sont descendus depuis longtemps, la porte est refermée, nous sommes bien chez nous, et la preuve c'est que nous nous embrassons tout en courant. Il y avait si longtemps que nous n'avions été à nous! Presque une demi-heure! Elle me montre sa jolie chambre, la même où j'ai pénétré pour la première fois après la messe du mariage, tandis que ma chère petite achevait ses préparatifs de départ. Je me souviens que ce jour-là, saisi d'une étrange émotion devant toutes ces choses innocentes et blanches, j'ai mis furtivement un genou en terre et baisé les rideaux du petit lit virginal. Aujourd'hui, les rideaux du lit et des fenêtres sont en tas dans un coin, avec du poivre dessus. Les matelas et les oreillers sont semés de poivre; on y a mis par-dessus le marché deux ou trois cadres et une chaise. Hélas! Hélas!

Elle prend la chaise et s'assied; la pauvre chérie tombe de fatigue. Je veux qu'elle se mette au lit; elle ne dit pas non, mais elle prétend que je suis encore plus las qu'elle, car elle a dormi en voiture, et j'ai passé la nuit à la bercer. J'avoue que deux heures de sommeil feraient assez bien mon affaire, mais où dormir? Dans sa chambre? Impossible. Un lit est toujours assez large, mais le sien ne serait jamais assez long pour mes jambes de sept lieues. Nous pénétrons alors dans la chambre du bon marquis: plus de rideaux, un lit tout nu; on n'aperçoit le long des murs que des cordons de sonnettes; le poivre craque sous nos pieds. On serait bien là, j'en suis sûr, mais où trouver des draps? Toutes les armoires fermées, les clefs sont en Lorraine, c'est trop loin. "Et mon trousseau!" dit-elle. Et de rire.

Nous retournons à l'antichambre: j'éventre l'un après l'autre tous les ballots. Je trouve des serviettes, des torchons, des tabliers de la cuisinière, de la femme de chambre, du domestique, tout, excepté des draps. Enfin je crie victoire, elle accourt et se moque de moi: j'étais tombé sur les nappes damassées! Mais pourquoi pas? On prend deux nappes et nous courons faire le lit. Elles sont trop courtes, ces nappes; il en faudrait quatre. Elle retourne à la source et revient en riant plus fort: elle a trouvé toute seule un drap de toile écrue, un peu grosse, un peu rude; un drap de domestique, mais assez grand pour couvrir les maitres. Là dessus, nous secouons le poivre de la couverture et voilà le lit fait. Nous trottons à travers le poivre jusqu'au cabinet de toilette de la marquise, et après vingt allées et venues, vers sept heures du matin, nous finissons par nous mettre au lit. La pauvre enfant devait être à demi morte; quant à moi, j'étais sur les dents

—Petit mari, me dit-elle en posant sa jolie tête sur l'oreiller, je ne suis plus fatiguée du tout.

EDMOND ABOUT.

# LES LILAS

CROQUIS DU PRINTEMPS

C'est le mois des lilas, des lilas jolis, des lilas fleuris, des lilas fleurant le miel, des lilas couleur de ciel, couleur de ciel à l'heure où les nuages sont encore azurés par la nuit qui s'en va et sont déjà rosés par l'aube qui vient, en sorte que cet azur et ce rose se fondent en une délicate et tendre nuance de liquide améthyste; c'est le mois des lilas fleuris fleurant le miel.

A la fenêtre grande ouverte, l'ouvrière travaille en chantant et fait assaut de roulades avec le petit serin en cage Aux fils de fer de la cage, près de l'échaudé, est accroché un brin de lilas. Et de temps en temps, quand ils sont las, l'oiseau vient becqueter une larme d'eau suspendue à la fleur et la fillette se penche pour respirer une bouffée de la fraîche odeur qui sent le printemps et la campagne.

Dans le salon encombré de meubles, la femme élégante promène languissamment son ennui. Elle soulève les tentures, feuillette les livres, tapote sur le piano, et songe sans savoir à quoi, ne trouvant aucun charme à toutes ses richesses familières. Mais sur la cheminée, dans un cornet de cristal, une branche de lilas s'épanouit, et chaque fois que la jeune femme passe auprès, un vague sourire de souvenir heureux fleurit sur ses lèvres pâles, qui sont comme la fleur teintée d'améthyste.

—Hu! ho! dia! crie le charretier. Et, se baissant, il ramasse sur le pavé une pauvre touffe de lilas qui a roulé dans la poussière. Il la secoue, il la trempe à une borne-fontaine, et voici que la fleur reprend un instant de vie.

Il en pique un pompon derrière l'oreille du limonier, et il mâchonne le brin qui reste, en dilatant ses narines poilues pour humer l'âme des lilas fleuris fleurant le miel.

Le valet de chambre a fini la toilette

de monsieur. Après avoir donné la dernière chiquenaude au col du veston, il prend le pulvérisateur pour embaumer dans l'odeur à la mode toute la suave petite personne du gentleman à tournure de groom. Mais monsieur trouve aujourd'hui que l'odeur à la mode est agaçante. Il fait du doigt un signe de refus, et prenant dans un gros bouquet une poigné de lilas, il l'égrène entre ses mains frottées avant de passer ses gants de cheval.

Plus triste encore que de coutume, la vieille-mère, devant ce printemps radieux, songe aux printemps passés, où s'épanouissaient avec les fleurs les chers enfants qu'elle a perdus. Et elle s'en va là-bas, dans le cimetière plein de verdures éclatantes et de moineaux amoureux, elle s'en va déposer sur les tombes des bottes énormes de lilas mélancoliques, des lilas qui ont la couleur charmante et navrante des robes demi-deuil.

Les gamins sortent de l'école en bondissant comme un tourbillon d'abeilles. Et vite, vite, avant que le propriétaire bougon soit venu les menacer de son balai, vite, ils escaladent le mur pour arracher les branches qui pendent au-dessus de la rue.

Et ce n'est plus à coups de pierres aujourd'hui qu'ils se mitraillent ; c'est à coups de perles violettes, à coups de parfums, et les vaincus sont fouettés avec des grappes de fleurs.

Le croûton de pain ramassé par terre est bien dur. Le vieux qui le mange a bien peu de dents. Ah ! comme quelque chose serait bon à grignoter avec ! Quelque chose, n'importe quoi, cela ferait une douceur. Aussi faut-il bénir la fille folle qui, en passant, lui a jeté en guise d'aumône, un brin de lilas pris à son corsage. Car le pain du gueux est moins dur et moins amer, maintenant qu'il le mâche machinalement avec des grains de lilas, de lilas jolis, de lilas de couleurs de ciel, de lilas fleuris fleurant le miel.

JEAN RICHEPIN.

---

L'à-propos est la nymphe Egérie des hommes d'Etat.

On n'aime à être plaint que par ceux que l'on aime.

G. TOURNADE.

## Correspondance

MADAME,

VOTRE organe de publicité voudrait-il faire bon accueil à mon dessein et lui prêter ses ailes pour le porter auprès de vos lecteurs ? Ce dessein, du reste, n'est ni prétentieux ni exclusif : il fait appel à la justice

Il est une renommée qui, depuis une année environ, réclame un monument en l'honneur de notre infortuné, mais universellement sympathique poète national, Octave Crémazie. De tout cœur et des deux mains j'applaudis à ce projet et à sa prompte réalisation.

L'analogie réveille dans mes souvenirs, jeunes encore de leur fraîcheur de dix-sept printemps, la physionomie et la mémoire d'un autre grand homme, d'un lutteur et d'un héros, dont le nom respire l'honneur, dont la mort s'auréole de gloire immortelle.

Nul Canadien n'ignore l'histoire ; et si un peintre national, comme les Detaille et les Deville de France, se laissait tenter par le brillant fait d'armes du Long-Sault, il nous serait aisé de lire sur la toile la courageuse défense et le trépas du jeune Dollar ou plutôt Daulac des Ormeaux. Le pinceau du maître reproduirait la scène de 1660, le méchant fortin en pieux où se retranchent seize Français, une cinquantaine de Hurons et d'Algonquins, les nuées touffues d'Iroquois carnassiers, rôdant autour de cette humaine bergerie et mugissant comme des lions qui ont pris conscience de leur force devant la faiblesse aux abois ; puis l'azur du ciel assombri, l'allongement des collines verdâtres qui s'étagent dans la perspective, les méandes des ondes de l'Ottawa, chantant la complainte de mort et en portant les échos mourants au grand fleuve ; enfin le suprême assaut, le sauve-qui-peut des Indiens, les derniers coups reçus et donnés, le dernier râle des vaincus, expirant le regard tendu vers les cieux, le dernier battement de cœur donné à la France, comme leurs ossements à la terre du Canada.

Un tel spectacle arracherait des larmes de tous les yeux, des soupirs de tous les cœurs, une obole de toutes les bourses.

En attendant le chef-d'œuvre de l'artiste, le tableau se déploie dans l'histoire : et c'est pour glorifier la mémoire de cette héroïque figure de Daulac, que je convie les jeunes, les jeunes surtout, des deux sexes, à verser l'obole qui érigera le piédestal et la statue d'un valeureux, sans peur et sans reproche, d'un héros, mort au champ d'honneur, vivant dans les souvenirs : l'honneur provoque l'honneur, et j'estime qu'il est temps de faire revivre ses traits et sa personne sous tous les yeux.

Avec l'espoir que ce dessein ne restera pas sans écho, je vous remercie, Madame, de l'hospitalité que vous lui avez accordé dans les colonnes de votre journal si canadien et si patriotique.

Votre toute respectueusement obligée,

E. BOLDUC,

Elève du Couvent de la
Congrégation de N.-D.,
rue Gloucester, à Ottawa.

---

—X... a dû conter bien des mensonges pour obtenir la main de cette héritière.

—Non ; il n'a eu qu'à dire la vérité.

—Vraiment ?

—Oui ; il lui a déclaré qu'il ne pouvait vivre sans elle.

***

Pensées d'un philosophe :

Le côté plaisant des maximes, c'est que l'on peut retourner les plus célèbres.

Par exemple, ne pourrait-on, à l'encontre d'un grand moraliste, déclarer qu'il y a tout autant, et peut-être plus, de mariages *délicieux* que de *bons* ?

Au surplus, les " pensées " n'ont jamais dû prétendre à être des arrêts de juges, mais seulement des dépositions de témoins.

---

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

On a tant causé "drapeau" qu'il me semble de saison de vous parler de devises et d'étendards des différents pays et leur origine.

La devise du Prince de Galles "Je sers" fut d'abord celle du Prince Noir. A la bataille de Cressg, le roi de Bohême servant comme volontaire dans l'armée française, l'avait adoptée. Le roi et plusieurs de ses chevaliers ayant été tués dans cette bataille, le Prince Noir alors prit cette sentence que les héritiers du trône d'Angleterre ont toujours gardée depuis ce temps.

Les couleurs tricolores, blanc, bleu et rouge sont maintenant les couleurs nationales de la France, mais il n'en a pas toujours été ainsi ; avant la Révolution on portait la *fleur-de-lys*. La légende raconte que Clovis ayant fait le vœu d'embrasser la religion chrétienne s'il remportait la victoire sur ses ennemis, un ange lui apporta du ciel la *flleur-de-lys*, comme gage d'acceptation de son vœu de la part de Dieu.

La bannière du Grand Constantin, appelée le *Labarum*, portait une croix sur laquelle était inscrite cette inscription : *In hoc signo vinces*, "Par ce signe vous serez victorieux." Tous connaissent la raison qui fit choisir ce drapeau par le grand roi.

Les anciens Danois portaient avec eux, dans les batailles, un pavillon qu'ils disaient posséder un pouvoir magique ; c'était un corbeau sur champ rouge. Malgré le pouvoir extraordinaire qu'ils lui attribuaient, le drapeau n'en tomba pas moins dans les mains d'Alfred le Grand en 878.

Le célèbre étendard de la France, appelé oriflamme fut posé au-dessus de la tombe de St-Denis, dans l'abbaye de ce nom. Louis le Gros fut le premier roi qui l'arbora sur le champ de bataille en 1124.

Celui de Mahomet était un étendard sacré et aucun œil humain ne devait le contempler, ce qui fut la cause du massacre d'un grand nombre de chrétiens qui avaient osé violer cette défense.

Au Moyen-Age, les armées italiennes étaient suivies dans les combats, par une espèce de voiture appelée *carracium*, qui renfermait un crucifix et une bannière. L'an 401 avant Jésus-Christ, les Perses portaient un aigle sur leur étendard, ce qui fut adopté par les Napoléons en Autriche, en Russie et en Prusse.

Les anciens Romains portaient aussi au bout de leur épée un aigle en or ou en argent. Charlemagne, un aigle à deux têtes signifiant l'union de Rome et de l'Allemagne.

L'étendard portait ces lettres ci : S. R. P.. c'est-à-dire "le *Sénat Romain et le Peuple*.."

Vous connaissez tous celui que les Canadiens ont définitivement choisi. Il me semble que le drapeau de Carillon et les feuilles d'érable ont bien mérité cela de la Patrie, et l'image du Sacré-Cœur qui vient couronner le tout est un gage de protection pour notre beau pays qui, espérons-le, deviendra un jour le pays le plus prospère et le plus envié du monde entier.

TANTE NINETTE.

## Lauréat du concours

*Victorine Marchildon*, élève de Mlle Albina Morache, a gagné le prix du concours de géographie. Mes félicitations sont d'autant plus méritées que le travail exigeait plus d'efforts. Bravo petite amie. Tu recevras sous peu le volume des chansons de Botrel tel que promis au début de ce concours.

TANTE NINETTE.

---

Entre élèves ingénieurs-électriciens:

—Sais tu quel est le souverain dont l'incinération aurait pu causer un commencement d'incendie ?

Ma foi non.

—C'est Pépin le bref.... parce qu'on aurait eu un court sire cuit.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Devinette

Je suis à la tête de l'Angleterre,
Le centre de l'Espagne,
L'harmonie du Canada.
Sans moi Paris serait pris.

### Problême pointé

Remplacer les points.... par des consonnes et trouver une maxime évangélique.

. e . ai . . a . à au . . ui . e . ue . u . e . eu . . a. . u'o . . e . a . . e

### Problèmes amusants

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Qui était le père des enfants de Jacob ?

Qui est plus haut que le roi en Angleterre ?

### Réponses à jeux d'esprit

### Enigne.

Rapide, elle embrasse les cieux,
Ma lumineuse trace,
Puis soudain, échappé à vos yeux
Qui cherchent sa place.
Hélas ! pour un plaisir grossier,
Pâte molle et sucrée,
Prêtant mon nom au pâtissier,
Je quitte l'Empyrée.

Rép. Eclair

Ont répondu : Jeanne Méthot, Arthabaska ; Lis d'Eau, Québec ; Fleur-de-lis, Québec ; Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fanny Maurault, Couv. des SS. N. J. M.; Rose-de-Mai, Montréal ; Amie de Rose-de-Mai, Montréal ; Corinnette, Trois-Rivières ; Lucile, Adrienne, Chouette, Lunatique, Montréal ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Anémone, Ville-Marie ; Charles-Paul.

### Locution familière

Que signifie cette expression : Chercher midi à quatorze heures ?

Rép. Chercher des difficultés là où il n'y en a pas.

Cette expression date de longtemps.

Dans certains pays, autrefois, et encore il y a 150 ans en Italie, au lieu de compter 12 heures de jour et 12 heures de nuit, on divisait le jour en 24 heures. La première heure était celle qui suivait immédiatement le lever du soleil ; midi venait exactement douze heures après. Or, comme

# PAGE DES ENFANTS

le soleil se couche selon la saison entre 4 heures et 8 heures, il ne pouvait être midi qu'entre 17 heures et 21 heures exclusivement, mais jamais il ne pouvait être midi à 14 heures.

Ont bien répondu : Lis d'Eau, Québec ; Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fleur de lis, Québec ; Fanny Maureault, Couvent des SS. M. J. M., Anémone, Ville-Marie; Lucette, Ottawa ; Lola Monte-Bello, Fleurette, Charles-Paul.

**Problème amusant**

Qu'est-ce qui ressemble le mieux à la moitié d'une orange ?

Rép. L'autre moitié.

Ont répondu : Jeanne de Varennes, Waterloo ; Jeanne Methot, Arthabaskaville ; Lis d'Eau, Québec ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fleur de lis, Québec ; Rose-de-Mai, Montréal ; Amie de Rose - de - Mai, Montréal, Anémone, Ville-Marie, Simon Bouliane, Fleurette, Jean.

**Question de géographie**

**(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)**

Nommez six comtés sur la rive nord du fleuve St-Laurent depuis Saguenay et le principal village de chacun d'eux :

Réponse.

Charlevoix . . . . . . . . . Malbaie
Montmorency . . . . . . .Ste-Anne
Québec . . . . . . . . . . . Québec
Portneuf. . . . . . . . . . Portneuf
Champlain · . . . . . . . . Batiscan
St-Maurice · . . . . Trois-Rivières

Ont répondu : Jeanne Méthot, Arthabaska ; Josette, St-André Avelin ; Adrien, Julie, Tourterelle, Graziella, Montréal, Simon Bouliane, Mathilda Décary.

## Corrigé de la dictée géographique

Un monsieur âgé de *Carentan*, *Douai* d'un air *Digne*, était *Laon* dernier *Dinan* dans un restaurant de *Paris*, à cinq *Eure* du soir.

Il dit : servez moi bien, j'ai une faim qui me *Creuse* l'estomac ; faites-moi faire *Bonne Cher*, je vous donnerai de l'*Argentan* que vous voudrez, et surtout que chaque *Metz Vienne* à son *Tours* ; en effet, *Savenay* selon *Séez* désirs.

A peine fut-il à table qu'il ôta ses *Gand*, releva sa *Manche* et dit *Avallon*.

On lui servit *Pô*, *Tage*, *Paimbœuf*, une volaille *Grasse* à la d'*Aube*, un pâté de *Foix* de l'*Afrique* assez et d'autres choses *Beaune Ham Angers*

Il commença par les *Eu* à la coque, *Elbeuf*, et prit du vin dans des *Pau* de *Gray* dont il but de gr*Anvers Arras*, et duquel il *Falaise* méfier, car s'il avait *Millau* de *Puy*, il n'aurait pas ressenti au *Thiers* de son repas de si grands *Meaux*, et du *Malô Rhin* ; il *Alais* continuer, mais il perdit le *Sens*, et on fut obligé de l'emporter, ce qui causa une *Seine* au restaurant.

On le coucha sur un lit de *Caen*, on lui fit prendre des pastilles de *Nantes*, du sirop d'é *Corse* d'*Orange* et après quoi il fit un bon *Somme*, dormit toute la *Nuits*, se réveilla le lendem *Ain* matin fr *Aix*, dispos et fort comme un *Lyon*. Il *Jura* de ne plus faire de pareilles prou *Hesse* s, et dit au traiteur : Je vous *Segré* des soins que vous avez pris de ma *Perse* onne ; il re *Mercie* à *Toul* e monde, se *Privas* de liqueurs et but seulement un peu d'eau pour *Reims* et *Sedan*, et donnant des ét *Rennes* aux *Servie* teurs, il partit.

Ce *Roman* étant terminé, je pense que l'on doit *Canton* a *Finistère*.

## Notes concernant le concours

Je suis heureuse de constater que tous ont bien travaillé ; cependant, j'ai vu avec peine que mes grandes savantes se sont faites un peu prier, car l'élément quatorze à quinze ans domine tout le reste. Je ne puis admettre ceux-là au nombre des concurrents puisque je donnerai pour eux bientôt un autre concours, mais je leur accorde avec plaisir une mention honorable comme à leurs cousins et cousines plus âgées, pour les dédommager du travail qu'ils se sont imposé.

MENTIONS HONORABLES

*Marie Antoinette Gosselin*, Chicoutimi ; *Charles-Paul Lafontaine*, *Marie*, *Infano*, *Fanny Maurault*, *Damien Rolland*; *Ninette Gerodin*, *Geneviève Moreau*, *Fleur-de-Mai*, *Loulou Françoise*, élève de Mlle Morache, *Augustin Boucher*, *Ludovine Dussault*, *Anna Gélinas*, Académie Ste-Marie, *Marto*, *Belle-de-Nuit*, Montréal ; *Violette des Bois*, Ste-Marie, Beauce ; *D. Ahern*, *Alice Bazin*, Poste Office, N.D., *Irène Grenier*, Québec ; *Anita*, St-Gabriel de Brandon ; *Rose Noire*, Coaticook ; *Marthe*, *Gertrude Méthot*, Arthabaskaville ; *Fleurette*, St-Jérôme ; *Mignonnette*, St-Ilaire ; *Gaston d'Orvilliers*, St-Hyacinthe ; *Fille du Moissonneur*, Contrecœur.

## Petite poste en famille

Sont arrivés en retard pour le dernier numéro :

*Geneviève Moreau*, *Infano*, *Belle-de-Nuit*, *Amie de Rose-de-Mai*, tous de Montréal, *George-Emile Boulay*, Coaticook, *Fille du Moissonneur*, Saint-Jérôme.

Rappelez-vous, mes amis, que les réponses aux jeux d'esprit doivent me parvenir dans les dix jours qui suivent la publication du dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE. Passé ce temps, vous serez forcés d'attendre au numéro suivant.

Petite *Marie* peut être sûre d'une place confortable au salon de Tante Ninette, à la condition d'y être fidèle; pour être admise à faire partie de ma grande famille, il faut surtout la persévérance, qualité nécessaire à tous les âges de la vie, particulièrement au tien, ma nièce. Allons, reviens encore et sans crainte cette fois.

J'ai reçu ta dernière lettre et ton avant-dernière, *Rose-de-Mai*. Je suis contente de toi, continue ainsi et tu verras que tu t'en trouveras bien. Comme je le disais à ta cousine Marie, le succès est la base de toute entreprise, et sans elle, le reste ne compte plus.

Merci à *Belle-de-Nuit* pour sa charade, ainsi que *Marianne*. Je vous embrasse toutes deux et vous invite à revenir me voir.

TANTE NINETTE.

## Bloc-Notes

Le Journal de Françoise sera sous presse en même temps que se célèbrera la fête donnée au vieux monastère des Ursulines de Québec en l'honneur de ses anciennes élèves. Mais nous espérons en publier dans le prochain numéro qui suivra un fidèle compte-rendu.

* * *

Nos félicitations à Mademoiselle Marier pour le charmant concert que ses élèves nous ont donné dernièrement. Ces demoiselles ont sans doute beaucoup de talents, mais le professeur habile qui sait si bien les développer et les perfectionner a surtout droit à tous les éloges. Donnons-les lui donc en lui souhaitant la continuation de ses succès dans la carrière artistique.

* * *

Les grands journaux ont fait appel à la charité publique en faveur des sinistrés du Nord. Nous réitérons leur prière en engageant fortement nos lectrices d'assister ces malheureux que les feux de forêts ont privé de toutes ressources.

Tout envoi de vieux linge ou autres effets devra être déposé au Bureau des livres gratuits, où l'on se charge de les faire distribuer aux familles éprouvées. Adressez donc : Bureau des livres gratuits, Edifice des Postes, rue St-Jacques, Montréal.

## Recettes faciles

Œufs à la soubise. — Coupez en deux, six œufs durs ; enlevez les jaunes et faites-en une purée ; ajoutez trois grandes cuillerées de fromage râpé, un quart de petite cuillerée de moutarde en poudre, une pincée de poivre et du sel ; roulez en boules et remplissez les blancs ; dentelez le bord de ces derniers et versez sur le tout, la sauce Soubiseq se fait de la manière suivante :

Faites cuire pendant cinq minutes une petite tranche d'oignon dans deux grandes cuillerées de beurre, puis ajoutez les trois quarts d'une tasse d'eau chaude ; faites cuire pendant vingt minutes, et passez au tamis. Mélangez, pour former une pâte, une grande cuillerée de beurre avec une grande cuillerée et demie de farine et ajoutez à la sauce, tout en remuant constamment ; puis ajoutez à la moitié d'une tasse de lait chaud, le quart d'une tasse de crème, du sel et du poivre ; faites cuire jusqu'à ce que le mélange soit crémeux.

Salade aux fruits.—On tranche des oranges, des bananes et de l'ananas. On y ajoute quelques cerises confites, des pêches ou autres fruits en canistre. On verse sur cette salade du sucre pulvérisé au goût, un verre de Sherry et un verre de Curaçao, et on le met sur la glace jusqu'au moment de servir.

Soupe crème de tomates.—Prenez le contenu d'un canistre de tomates, coulez et chauffez jusqu'à ébullition. Ajoutez une pincée de soda.

Faites bouillir un demiard ou plus de lait. Délayez une cuillerée à thé de farine dans un peu de lait chaud et versez dans le lait chaud et laissez cuire quelques minutes. Ajoutez un morceau de beurre, du poivre et du sel. Mélangez les tomates et le lait, coulez et servez.

Pouding aux grillades de bœuf. —Faites de la pâte avec du suif haché fin ou du beurre, ajoutez un peu de lait, étendez la pâte, puis placez-la dans une tasse graissée, et ajoutez-y vos grillades de bœuf que vous aurez fait rôtir avec assaisonnement : attachez la tasse dans un linge bien serré ; faites bouillir deux heures à grande eau, et renversez avec précaution sur un plat.

## Conseils Utiles

L'odeur des théières.—Lorsque les théières restent quelque temps sans être employées, elles acquièrent une odeur désagréable qui donne un mauvais goût au thé. On peut remédier à cet inconvénient en mettant un morceau de sucre dans la théière après s'en être servi.

La manière de cnoserver la viande, le lait et le beurre.—Ces aliments devraient être placés dans le compartiment inférieur de la glacière, aussitôt qu'ils arrivent du marché. On peut poser la viande sur un plat ; le lait se conserve plus longtemps et n'absorbe point la saveur des autres aliments, s'il est enfermé dans dans un bocal bien fermé. Le beurre devrait toujours être placé dans un bol en grès, si l'on ne possède pas de glacière. Le beurre doit être gardé où l'air ne peut l'atteindre et dans un lieu frais et obscur.

Les fers a repasser.—Les fers à repasser qui sont devenus rugueux à cause de la rouille ou de l'amidon devraient être frottés avec de la cire jaune. Enveloppez un morceau de cire dans un linge. Chauffez le fer et frottez-le vigoureusement avec la cire ; essuyez-le rapidement ensuite avec une grosse toile jusqu'à ce qu'il soit parfaitement lisse.

Taches de fruit ou de vin.—Si l'étoffe tachée est un tissu blanc l'on peut employer l'eau de Javelle, qui possède la propriété de détruire complètement toutes les couleurs végétales. Il ne faut pas la mettre pure en contact avec le tissu, mais en verser un peu sur l'endroit taché, qui sera mouillé à l'avance.

Quant aux étoffes de soie ou de laine, les taches seront facilement enlevées par un lavage à la main, si elles sont fraîches. Dans le cas contraire, elles ne cèderont qu'à un savonnage suivi d'une fumigation d'acide sulfureux, qui, d'ailleurs, ne doit être employé que pour des tissus blancs.

Pour renouveler les baignoires.—Une baignoire, dont l'émail est usé, peut être facilement renouvelée et avec succès, par l'application de l'émail destiné à cet effet. Avant d'employer la peinture, enlevez autant que possible, le vieil émail, en frottant l'intérieur de la baignoire, avec du papier de verre, jusqu'à ce qu'il soit bien lisse. Appliquez ensuite une couche fine de peinture d'émail fraiche. Laissez sécher, pendant douze heures, et recommencez l'opération deux ou trois fois, si le cas l'exige, en ayant soin toutefois de laisser sécher chaque couche avant d'en appliquer une autre. Nous conseillons aux ménagères de ne pas verser d'eau dans la baignoire avant vingt - quatre heures, au moins, et de la remplir d'eau froide en y tenant cette dernière pendant une journée avant de s'en servir.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.




## SOMMAIRE

2ME ANNÉE—No 5 SAMEDI, 6 JUIN 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## LE SACHET

*Telle qu'un sachet parfumé*
*Dont on embaume une guipure,*
*O toi, si douce, ô toi, si pure,*
*O toi qui ne m'a pas aimé....*

*J'ai gardé l'odeur d'innocence*
*Qui m'avait plu dans ta beauté*
*Et recueilli ta pureté*
*Comme une fine et rare essence.*

*Et j'en suis tout imprégné !*
*J'en ai mis dans toute ma vie !*
*Du jour même où je l'ai ravie*
*Je m'y suis à plein cœur baigné.*

*Maintenant, mon âme est sauvée.*
*Vienne le temps, même l'oubli,*
*Un parfum jamais affaibli*
*Grâce à toi, l'aura préservée.*

*Et si j'en aime une autre, un jour,*
*Mon cœur s'ouvrira devant elle*
*Odorant comme une dentelle*
*Où dormait un sachet d'amour....*

VICTOR PITTIÉ.

## AVIS

Les personnes qui ont changé de demeure sont priées de nous envoyer leur présente adresse, afin d'éviter tout retard dans l'envoi du journal.

Les familles qui s'en vont à la campagne pour y passer la belle saison devront aussi prévenir de ce changement l'administration du JOURNAL DE FRANÇOISE.

## AU VIEUX MONASTERE

LA fête donnée, le 12 mai dernier, aux anciennes élèves du Monastère des Ursulines de Québec, a été un de ces jours heureux dont on aime à consigner le souvenir.

Ce fut à l'occasion de l'inauguration d'un orgue, don des anciennes élèves, qu'eut lieu la réunion. Les portes conventuelles devaient s'ouvrir toutes grandes devant les donatrices auxquelles il serait aussi donné de visiter, en même temps que le monastère, les chapelles nouvelles.

Les chapelles nouvelles ! avec quel regret, mêlé d'un sourd ressentiment, nous les avions vues s'élever. Qui nous rendrait le charme simple et attachant des vieux murs ! qui pourrait jamais remplacer ces témoins séculaires, ayant vu s'accomplir, à leur ombre, tant d'évènements, et ayant gardé fidèles, les secrets qu'on leur avaient confiés !

Ce qu'elles ont dû partir avec peine, les vieilles pierres depuis si longtemps cimentées ensemble ! Ah ! les larmes des choses, qui pourra jamais les exprimer !

Une amie québecoise me racontait, que, durant l'œuvre sinistre de la démolition, elle évitait de passer par la rue où l'on faisait ces travaux, afin de ne pas entendre les bruits des pics et des pelles qui la frappaient en plein cœur. Je comprends ce sentiment.

Cependant, puisqu'une reconstruction des vieux édifices était devenue nécessaire—ainsi du moins l'affirmaient les architectes, — acceptons-la. Qui sait? dans deux cents ans, elle sera, pour ceux qui nous survivront alors, aussi éloquente que les vieux murs d'hier à leurs contemporains.

Les religieuses ursulines ont tenu à donner à la chapelle extérieure actuelle, le caractère de la précédente Pour cela, soyons-leur profondément reconnaissantes. C'est l'antique maître autel—noyer à filets d'or—qui, en entrant, frappe toujours notre vue. Tout en haut, sont encore les boiseries sculptées, dissimulant les ouvertures, au moyen desquelles, on parvient, de l'intérieur du cloître, à surveiller la décoration de la chapelle.

C'est la même chaire, dont les ors ternis détonnent un peu sur la blancheur trop fraîche des plâtres. Sur les murs, l'œil caresse les tableaux qu'il a toujours été habitué d'y voir : l'Allégorie, *la France offrant la religion aux Sauvages du Canada ; la comédienne Pélagie se consacrant à la pénitence aux pieds de Nonnus, évêque,* de P. Prud'hon ; les autres œuvres non moins admirables de LeBrun et de Philippe de Champagne. Puis, du côté de l'Epître, à cet endroit même où un boulet creusa sa tombe, l'imposante tablette de marbre où se lit l'épitaphe, composée par l'Académie Française, pour ce héros qui fut le marquis de Montcalm. La pierre tumulaire, scellée de nouveau, semble n'avoir subi aucun déplacement et, passant près d'elle, je nomme, à l'ombre vénérée du brave qui sut mourir pour nous, son illustre descendante, rencontrée sur la terre française, et qui, à cause

de son aïeul, aime le Canada d'une amitié si généreuse.

A la faveur des grilles ouvertes, je pénètre de la chapelle extérieure à la chapelle intérieure. Ici, les changements sont plus visibles, hélas ! La voûte, les autels, les stalles, tout est transformé. C'est beau, mais ce n'est plus ça—ce qui était autrefois.

Combien l'on devrait apprendre à oublier dans la vie ! D'aucuns y réussissent si bien ; d'autres si mal. Ce sont ces derniers qu'il faut plaindre.

Je cherche la chapelle des Saints, où, depuis deux cents ans, brillait, devant Notre-Dame du Grand Pouvoir, la petite lampe qui ne s'éteint jamais, celle dont, chaque matin de mes jours de pensionnaire, mes yeux, embrumés par le sommeil, interrogeaient la mystérieuse clarté. Disparue, la chapelle des Saints. A un autel latéral, heureusement, je retrouve la figure imposante de Notre-Dame du Grand Pouvoir, et, devant elle, la flamme douce et pure de la lampe votive de Marie-Madeleine de Repentigny.

Une main pieuse a voulu ajouter à l'éclat de cet ex-veto, par le cadeau d'une lampe en pur argent, véritable merveille d'art et de bon goût.

J'emprunte à la revue de "La Nouvelle-France," les détails de cette œuvre superbe exécutée dans une des meilleures maisons d'orfèvrerie de Lyon :

"Un large bandeau, ciselé en relief, supporte quinze roses émaillées, cinq blanches, cinq rouges et cinq jaunes, couleurs emblématiques des mystères du Rosaire. Trois volutes auxquelles les chaînes sont attachées supportent cette lampe qui se termine par un pendentif ciselé en relief et par une croix émaillée. Trois chapelets aux grains de lapis bleu du Tyrol sont suspendus au-dessus du bandeau de la lampe. Des lys au naturel nimbent le bandeau du pavillon et s'accrochent aux volutes."

Sous la lampe, une inscription commémorative, nous apprend que ce don généreux est d'une arrière cousine de Marie-Madeleine de Repentigny. Mademoiselle Anthon, dont les ancêtres, du côté maternel, remontent jusqu'à Louis Hébert et Guillaume Couillard, ces pionniers zélés de la colonie, a voulu marquer de la sorte sa conversion à la religion catholique.

Peu à peu, la nouveauté du temple cesse de retenir l'attention qui finit par retrouver et reconnaître les trésors qu'il renferme encore. Les autels ont changé de place, il est vrai, mais ils ont gardé leurs antiques décorations : tapisserie brodée par les doigts de Mme de Maintenon, dentelles fines que préparèrent les dames de la cour pour les églises de la Nouvelle-France, crucifix et ostensoirs donnés par les rois en offrandes de propitiation, sans doute . . La vue cherche encore le tableau de la pénitente Thaïs, laquelle, agenouillée aux pieds d'un saint anachorète, se voue à une vie d'austérité et de renoncement.

Cette toile a une histoire. On rapporte que les traits fins et délicats de Thaïs sont ceux de la belle duchesse Louise-Françoise de la Vallière, et qu'ils furent offerts aux religieuses ursulines de Québec, en reconnaissance des prières faites en ce monastère pour sa conversion. En effet, la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, n'écrivait-elle pas de Québec à la Mère Isabelle de la Vallière, ursuline de Tours :

" Nous avons entrepris de faire de grandes pénitences et de grandes dévotions pendant six semaines en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur, afin qu'il plaise à sa bonté d'opérer la conversion de qui vous pourrez juger . . "

Pauvre Louise de la Vallière, pauvre victime, sans cesse renouvelée, de l'inconstance et de l'éternel égoïsme de l'homme !

Un long et mélodieux murmure emplit soudain la nef recueillie. La messe commence au doux accompagnement de l'orgue. L'instrument est tenu par une ancienne élève, mademoiselle Blanche Gagnon, et, sous ses doigts habiles, la musique inspirée tour à tour parle et chante au cœur.

Des voix fraîches et cristallines attaquent le chant magistral et solennel de Rupès : *Bénissons le Seigneur*. C'est le chant aimé, l'hymne des jours de fête d'autrefois, celui qui, aujourd'hui, "frappe droit au cœur" et tous les fronts se courbent sous le poids des émotions et des souvenirs.

Et les chants continuent, suaves, attendrissants, alternés par la voix grave et forte du célébrant. Puis, un prédicateur dont le nom m'échappe, en un sermon savant et classique, vient nous faire le panégyrique de cet instrument, dont Victor Hugo disait qu'il était

> ......le seul concert, le seul gémissement
> Qui mêle aux cieux, la terre.

Très correct d'expression, superbe de facture, le sermon, mais si froid ! Des retours sur le passé, des allusions aux joies de la réunion eussent mis des larmes, prêtes à jaillir, dans tous les yeux. Cette sensibilité nous fut épargnée. Sans doute, elles ont déjà assez pleuré dans leur vie, les pauvres anciennes élèves !

L'après-midi devait encore nous réunir toutes, dans l'enceinte même du monastère, en dedans de ces grilles de fer que la rigueur du règlement claustral tient constamment fermées sur nous, dès notre sortie du couvent.

Le rendez-vous était d'abord fixé à la salle de réception, où nous devions faire hommage de notre cadeau aux Mères Ursulines et recevoir d'elles, avec leurs remerciements, leurs souhaits de bienvenue. Nous étions là plus de huit cents, venues de toutes les parties de notre vaste province—voire même de New-York. C'était, de la journée, les heures vivement attendues où nous devions nous mêler les unes aux autres et revivre un peu notre belle jeunesse.

Qu'on ne s'attende pas ici, cependant, à ce que je déclare les années du couvent les plus heureuses de toutes.

Non, même après les rudes leçons de l'expérience, les batailles perdues ou gagnées, en dépit des peines et des pâles joies de la vie, je ne suis pas prête à reconnaître que " le temps du couvent est le plus beau temps." Je ne suis pas de celles qui traitent à la légère les chagrins d'enfants ; trop de ces douleurs-là laissent après elles la cicatrice indélébile des blessures que le temps n'a pu effacer. D'ailleurs, les années d'études sont une tâche imposée à un âge où nous n'en comprenons ni la nécessité, ni les avantages qu'on peut en retirer. Dans ces conditions donc, les devoirs de la pensionnaire pèsent comme un joug aux natures

indépendantes et pleines d'aspirations vers la liberté.

Plus tard, cependant, ces années de réclusion forcée ne nous apparaissent pas dépourvues de charmes. A mesure que nous avançons dans notre voyage, nous aimons à nous y reporter; c'est que nous comprenons mieux certaines bontés dont nous avons été l'objet, c'est qu'elles ont gardé, ces années écoulées ce que nous ne retrouverons plus: la fraîcheur et la naïveté de ce qui fut notre jeunesse.

Au nom des anciennes élèves, Madame Théophile Hamel, (née Faribault, de l'Assomption)—veuve d'un de nos premiers artistes canadiens dont les œuvres ne seront jamais oubliées, —lut l'adresse préparée pour la circonstance. "Elle est bien notre élève," ont dû se dire les bonnes Mères Ursulines, à cette diction si sûre, à ce cachet de simplicité distinguée de la vénérable aïeule.

*Le Journal de Françoise* publie, dans cette livraison, le texte de cette remarquable adresse. Ce qu'il aurait eu encore infiniment de plaisir à reproduire, c'est la réponse qui lui fut faite au nom de la révérende Mère Supérieure, du conseil et de toute la communauté. Paroles si délicates, si pleines d'affectueuse tendresse et de touchantes évocations, si bien faites pour remuer et attendrir! Ah! la chaude et vibrante bienvenue qu'on nous souhaita en des mots dont la douceur pénétrante semblait une caresse.

"Rien n'est changé, ici, disaient-elles . . Vous retrouverez tout ce que vous avez laissé . . les arbres seuls ont grandi . ."

Puis mêlant aux souvenirs d'amitié les souvenirs pieux, laissant planer au-dessus de tout l'image vénérée de leur digne fondatrice, elles rappelèrent ce cantique, composé par l'une d'elles, et chanté tous les premiers mercredis de chaque mois à la messe dite à perpétuité pour les élèves ursulines, et dont l'une des strophes commence par ces lignes:

> Quand il faudra, sur la mer orageuse
> A notre tour et lutter et souffrir.......

Combien de fois les avais-je entendu chanter ces mots en n'en saisissant que vaguement le sens. Mais à cet instant, j'en comprenais toute la portée. En un éclair, je mesurai la longueur du chemin parcouru et devant la multiplicité des impressions qui me frappèrent l'esprit, la vague grandissante des émotions qui m'assaillirent l'âme, je sentis mon pauvre cœur chavirer comme une barque. . .

Mères, elles ont grandi les enfants confiées à vos soins et votre nombreuse famille étend ses ramifications par tout le pays. . . Certes, elles n'ont pas fait des saintes les jeunes filles qui ont franchi votre seuil pour se disperser de par le monde, mais, au moins, elles ont gardé intacts vos traditions et vos enseignements, "les saines notions de la vie, ce sentiment du devoir" qui font les femmes fortes et les âmes vigoureusement forgées. . .

Après la lecture des adresses, un programme littéraire et musical fut gracieusement exécuté par les élèves actuelles pour faire fête à leurs aînées.

Le chant d'accueil: *Tout rayonne au Monastère*, vint enlever aux émotions leur acuité douloureuse.

Aux intermèdes d'une petite pièce: *La Vieille Huronne et les Jeunes Abénaquises*, les chœurs interprétèrent dans la perfection *Le Chant de la Fileuse* [Opéra de la Dame Blanche] de Boeldieu, *La Prière*, de Félicien David, le grand air du *Pardon de Ploermel*, de Meyerbeer et autre musique des maîtres. Nous nous regardions en souriant: toutes nos années de pensionnat avaient été bercées de ces rythmes classiques auxquels se mêlaient, en un concert unique, les voix des orgues, des harpes—encore une autre tradition,—et des guitares.

Ce fut ensuite l'heure de la visite à travers le monastère, celle aussi des franches accolades, des reconnaissances à chaque pas, des "T'en souviens-tu, ma chère," entre deux éclats de rire.

Ce fut un bon moment.

Au sortir de la salle de réception, je tombai dans les bras d'une compagne, qui, au temps jadis m'abandonnait, avec une générosité inlassable, les pommes de son goûter. Là, où il n'y a pas de souvenirs, si minimes soient-ils, il ne saurait exister de bonnes et solides amitiés.

Le hasard continua de m'être heureux. Entre ces centaines de femmes de tout âge, je retrouvai, au cours de mon pèlerinage, la plus grande partie de mes camarades d'autrefois. Et ce furent des cris de surprise et de joie, des questions, des réponses, des informations données et reçues avec un entrain sans pareil.

—Une telle?—Dominicaine.—Cette autre?—Mariée et six enfants. Moi-même j'en ai douze en treize ans, ma chère, me disait une d'elles, dont naguère encore les boucles blondes flottaient sur les épaules.

Grand Dieu que les années vont vite!

—As-tu vu ma fillette? me demandait une autre. Elle jouait dans la pièce.

—La petite brune, je gage, au nez retroussé?

—Elle-même. Tu sais, c'est de famille, ce nez!

—Te rappelles-tu, fis-je à une jeune femme tenant par la main une délicieuse enfant, du temps où tu ne désirais, dans le monde, que la situation de veuve.

—Étais-je assez bête, dis? comme les goûts changent, hein! Quand je pense maintenant que ce malheur pourrait m'arriver!

Braves et vaillantes, je les retrouvais toutes et, bien qu'alourdies par la maternité plus encore que par les années, elles avaient l'humeur sereine et gaie, ne médisant ni du mariage, ni du mari.

Et nous allions ainsi, nous laissant dans quelque salle, nous reprenant dans les longs corridors.

Au réfectoire, ce fut une explosion. Sur les longues tables garnies de nappes blanches, on avait servi les goûters d'autrefois: pain d'épices appétissants, croquignoles croustillantes, *galettes* savoureuses. Nous retrouvâmes tout—hors peut-être nos robustes appétits. N'importe, nous fîmes honneur à la collation des anciens jours.

—Es-tu toujours gourmande, m'est-il demandé de l'autre extrémité du réfectoire. Quelle quantité de pain d'épices tu pouvais engouffrer!

Clairement, comme tous mes autres souvenirs, celui de mes méfaits se dressera aussi pour moi.

Pas un recoin ne reste oublié et par-

tout, nous le constatons, la simplicité règne toujours suprême. Ne me parlez pas des couvents-boudoirs dont l'élégance amollit l'âme.

Un instant, recueillies et sérieuses, nous allâmes visiter au cimetière, les mères que nous avions connues, et qui jeunes encore, reposent dans l'*in-pace* de la tombe. Les mères Cimon de Ste-Marie, Hardyt de St-Augustin, du haut du ciel, virent notre hommage tout spécial. Nous nous rappelâmes encore, au champ du repos, celles de nos autres maîtresses qui subirent le martyre du feu dans l'incendie de la maison du Lac Saint-Jean. Ah ! si nous avions pu prévoir un sort aussi cruel, grande eut été notre docilité et si complète notre soumission....

Les heures ont fui. Les cloches des monastères, mises en branle, nous annoncent qu'un dernier rendez - vous nous est donné à la chapelle. C'est le récital d'orgue permettant à des mains d'artiste d'éprouver la richesse des jeux.

Nous écoutons, ravies. Mme LeBoutillier Lavoie fait aussi résonner de sa voix ample et belle la sonorité des échos. N'était le respect du saint lieu, nous eussions applaudi des deux mains l'excellente cantatrice.

Sur le programme, une *Réminiscence*, composée par M. Ernest Gagnon, nous a été promise. Quelle réminiscence pourra être donnée que nous n'ayons encore évoquée ?

Mais, bientôt, toutes ont reconnu la berceuse ancienne : *De la Reine Blanche, écoutez la voix*, que tant de générations ont apprise avec les premières impressions du cloitre. "*Dormez, mon doux Loys*" chante l'orgue de sa voix humaine...Et intérieurement nous disons merci à l'artiste de nous avoir ménagé cette dernière et délicate joie.

Le signal du départ est donné dans le cri de *Notre Dame veillez sur nous* et nous laissons le vieux monastère, les Mères ursulines, l'âme reconnaissante et tout imprégnée de la forte odeur du passé, la seule, disait Lamartine, qui puisse embaumer l'avenir.

FRANÇOISE,

---

La petite morale tue la grande.

MIRABEAU.

## Deux evénements artistiques

DEUX événements artistiques se sont produits à Montréal depuis la publication de notre dernier numéro.

Il s'agit de la représentation de deux pièces inédites : "Les Boules de neige," de M. Louvigny de Montigny, et "Hindelang et DeLorimier," de Colombine.

La première est une comédie de genre, en 3 actes, qui a eu une unique représentation, le jeudi 21 mai, au Monument National, à l'occasion de la fête annuelle organisée par les journalistes, au profit des écoles pour les colons du Nord.

La comédie de M. Louvigny de Montigny est une œuvre d'observation, non une pièce à thèse, comme on l'a prématurément annoncé. Elle est fort intéressante, mais elle n'est pas sans défaut. Les deux principaux sont les longueurs et le manque de mouvement. Ces défauts trouvent leur excuse dans l'inexpérience de l'auteur au sujet des effets à tirer par la mise en scène et la succession variée des incidents. Il est certain que cette pièce doit être charmante à la lecture, qui autorise des redites sous différentes formes, alors que le théâtre les exclut, même si elles sont littérairement ingénieuses.

Le sujet de cette comédie est des plus simples et des plus vrais. Il met en relief ce travers très commun que nous avons tous, à des degrés divers, de médire de nos semblables, sans nous soucier des conséquences que peuvent avoir ces propos inconsidérés, à la fois bêtes et méchants. Les exemples fournis par cette pièce sont frappants, et bien de nature à tempérer les excès de langage chez les bavards susceptibles d'être corrigés. Le tout est écrit en une langue très soignée, émaillée de mots d'esprits assez nombreux pour constituer un bouquet.

En résumé c'est là un essai, imparfait au point de vue dramatique, mais très louable parce qu'il indique un effort réel. Notre confrère a obtenu un succès auquel nous applaudissons bien sincèrement.

La seconde pièce est un drame historique, ou plutôt patriotique, en 4 actes, et 5 tableaux.

Tout drame patriotique canadien se rattache nécessairement aux funestes jours de 1837-1838, ce qui restreint le cadre où voudrait évoluer l'auteur. Eh bien, Colombine a victorieusement surmonté cette difficulté, en mettant en scène un personnage authentique, inconnu de la majorité des hommes de nos jours. Grâce à cet élément "nouveau," l'auteur a donné à sa pièce un caractère tout original. Comme M. de Montigny, comme tous les débutants, l'art, ou mieux le "métier" de dramaturge lui est à peu près inconnu. Aussi son mérite est-il grand d'avoir pu remplir une soirée sans que son inexpérience ait provoqué la moindre lassitude chez les spectateurs. Le drame est tout simple et se borne à montrer l'héroïsme des patriotes de l'époque et du héros principal. Mais le tout est semé de scènes campagnardes animées par nos bons "habitants." Cette partie pittoresque et comique de l'œuvre, partie copieuse, a sauvé la la pièce de l'inévitable monotonie qui résulte de l'action d'un personnage unique autour duquel tous les autres ne font que pivoter.

C'est un coup d'adresse de Colombine d'avoir ainsi coloré son œuvre. Ajoutons qu'au point de vue de la langue, ce drame est très puissant, et que l'auteur a su trouver des accents émouvants pour peindre l'état d'âme de ses personnages, et l'état d'esprit de la foule à cette époque si tourmentée et si glorieuse.

JULIETTE.

---

Un poète a dit que le silence était la nuit de la parole.—Oui, mais la nuit étoilée qui répand parfois sur les âmes les rêves radieux.

***

Deux êtres admirablement assortis, dotés par la nature de bouches énormes, de nez démésurés, en somme d'une laideur presque invraisemblable, s'épousent. Au moment où le prêtre se retourne pour leur adresser une allocution, il les contemple pendant quelques minutes avec effarement, puis d'une voix émue :

—Jeunes époux, leur dit-il, aimez-vous bien, car si vous ne vous aimez pas, qui est-ce qui vous aimera ?

# La Correspondance de Mme Julie Lavergne

La correspondance de Madame Julie Lavergne, morte en 1886, vient d'être livrée à la publicité.

Madame Lavergne n'est pas une inconnue au Canada. La presse a parlé de cette Parisienne d'un talent si pur, d'un si grand caractère et son héroïsme pendant la guerre franco-prussienne, ses patriotiques douleurs lui ont valu chez nous des sympathies ardentes. Quand il s'agit d'une haute personnalité, les révélations intimes intéressent toujours. Je viens de lire les lettres de la grande Française. Il y en a bien une quinzaine datées de Paris assiégé. Madame Lavergne en écrivit beaucoup pendant ces mois terribles, mais envoyées par ballons ou pigeons-voyageurs les lettres n'arrivaient pas toujours à leur adresse.

Ajoutons que M. Lavergne n'a pas cru devoir publier toutes celles qu'il a recueillies. Nature ardente et souverainement noble, Julie Lavergne avait l'énergie de sentir, la faculté de l'indignation et contre les artisans de l'abaissement de la France, il a dû lui échapper des paroles bien fortes. Ses lettres publiés jettent une vive lumière sur l'état de Paris, pendant le siège, et je ne sais rien de plus fait que ces deux volumes de la correspondance pour confirmer, pour accroître l'admiration que la vie de Mme Lavergne a inspirée.

Cette belle vertu du courage qui en supporte tant d'autres, Mme Lavergne l'a pratiquée dans toutes les circonstances, toutes les difficultés de la vie. Elle n'a pas plus craint la souffrance et le labeur que les obus des Prussiens. Il est sain, il est fortifiant de la suivre dans le détail de ses journées si actives, si laborieuses, si dévouées, mais où il y eut toujours un coin de poésie et d'idéal. Elle écrivait à son frère, M. Lucien Ozaneaux qui se plaignait de la vie de garnison :

" J'ai toujours su trouver le temps de lire, même quand mes enfants étaient petits. C'est aussi nécessaire à l'âme que le pain l'est au corps. L'histoire, la littérature, nous ouvrent des horizons infinis et nous distraient des misères de ce monde. Si j'habitais Cambrai, je voudrais si bien apprendre son histoire que les pierres de ses rues me parleraient et que je me promènerais avec Fénelon autant qu'avec mon ombre... Certes le ménage est intéressant. La santé et le bien-être sont infiniment liés aux détails du marché et du pot au feu. Il faut donc s'y appliquer une heure ou deux par jour ; mais y penser uniquement, c'est à en mourir ; et comment élever ses enfants dans le sens noble et vrai de ce mot, si l'on reste soi-même terre-à-terre, plongé dans ces détails matériels."

De ces lettres écrites d'une main rapide, jaillissent de lumineuses leçons:

" Il faut gagner son pain à la sueur de son front, écrit-elle à son frère, et ceux qui s'affranchissent de cette loi en sont punis de mille façons diverses. Regarde et vois : où est la santé, où est la paix, où est la joie, si ce n'est là où le travail est accepté comme un devoir."

Parlant de la gloire, des biens temporels, elle dit :

"Je crois fermement qu'il est de notre devoir de n'y pas songer et c'est aussi ce que nous pouvons faire de mieux pour notre bonheur. Quant aux jouissances, les plus vives sont à notre portée ; c'est notre faute si nous nous en privons. Aimer Dieu et les siens, admirer tout ce qu'il a semé de beau et de bon en ce monde et rendre content qui on peut, voilà les seules jouissances positives. Les autres sont relatives ou fausses."

Cette correspondance, qui nous initie au train journalier d'une famille et nous y fait vivre, me semble l'une des lectures les plus propres à tremper l'âme, à l'exhorter, à l'affermir. Je la voudrais donner à tous les faibles.

La vie de caserne répugnait terriblement à son fils Noël, pieux et pur comme un ange. Je regrette que mon cadre ne me permette pas de reproduire les lettres qu'elle lui écrivit pour l'encourager, pour le soutenir, pour lui faire aimer le métier des armes " si noble qu'il ennoblit le fils d'un roi."

Mme Lavergne a été une admirable mère. Elle écrivait à sa jeune belle-sœur : " Quand vous apprenez à Jeanne à obéir, à vaincre ses petits instincts de révolte, ses petites répugnances et ses caprices, ne croyez pas employer votre temps à des bagatelles. Vous faites quelque chose de grand, vous préparez l'avenir de votre fille plus efficacement qu'en lui amassant des trésors. Telle est l'enfant, telle sera la femme ; et ce qu'elle aura appris, elle l'imposera à ses enfants. Cette première éducation est l'assise sur laquelle repose toute la vie C'est facile d'aimer, de bercer des poupons. Il y a de grosses bêtes de nourrices qui le font admirablement ; mais élever une âme, lui apprendre à se vaincre, la diriger vers le bien voilà une noble besogne."

Passionnément dévouée à ses enfants, Mme Lavergne ne fut jamais l'âme de ces bonnes mamans qui n'exigent ni effort, ni vertus, " J'aurais pu facilement, dit-elle, dans une page admirable, éviter à mes enfants les épreuves et les souffrances de la guerre, et je ne l'ai point fait. Chrétiens, ils doivent combattre avec l'Eglise militante ; Français, ils doivent souffrir quand la patrie souffre. De tels tableaux ne sont point faits pour les yeux des jeunes filles, disent les mères dégénérées de ce siècle. Je veux, moi, que les yeux de mes filles se fixent sur le sang, sur le feu, sur la mort, quand le devoir l'exige... Je fuis à cause de mes filles, m'ont dit mes amies—je reste à cause de mes enfants, ai-je répondu. Tous doivent être braves, les filles comme les garçons, et je veux les voir au feu. Je les y ai vus, et grâces en soient rendues à Dieu, aucun d'eux n'a fléchi,

(1) Publiée par son fils M. Joseph Lavergne, Taffin-Lefort, 30, rue des Saints-Pères, Paris.

aucun d'eux n'a fait à la canaille et au canon l'honneur de les craindre.''

D'ailleurs, jamais femme ne procura à ses enfants plus de saines jouissances, ne se sacrifia plus allégrement, plus généreusement. Elle écrivait à sa fille aînée qui venait de la quitter pour se faire religieuse à Sion : '' Ne pense plus à nous et à nos larmes que pour t'affermir dans la voie royale que tu as choisie. Tu nous as coûté bien des soins, bien des pleurs, mais celui à qui tu es destinée mérite infiniment plus. Pare-toi donc pour ton époux ; tu es à bonne école dans cette maison de Sion où nous admirons tant de vertus. Prie pour ton père qui était si fort devant la mort et qui faiblit en voyant ta place vide. Si tu es une bonne religieuse, il se réjouira et moissonnera joyeusement après avoir semé dans les larmes. S'il plaît à Dieu de t'éprouver par quelque défaillance, quelque tristesse, ne me les cache pas. Je te soutiendrai, comme quand tu apprenais à marcher ; je te consolerai comme lorsque tu avais de petits chagrins d'enfant. Un noviciat c'est l'enfance de la vie religieuse.''

'' Après la belle messe de Sion, où j'ai trouvé que vous avez chanté à merveille, je suis revenue au logis où j'ai passé une matinée, comme je les aime, en mouvement perpétuel. J'ai fait monter mes fleurs. Mes orangers ont tant grandi que l'antichambre tourne à la forêt. Tes belles boutures de cactus garnissent le haut du bahut et vont presque au plafond, les myrtes et les lauriers complètent la décoration avec les fuchsias tout fleuris. En rangeant toutes ces fleurs que tu soignais naguère, j'ai bien pensé à toi, fille de Sion, et, comme pour me récompenser du soin que je prenais d'elles, ces plantes m'ont donné quelques pensées. Elles me disaient :

Pourquoi pleures-tu ? Tu nous rentres dans ta maison pour nous abriter des gelées et du vent de l'hiver, songe que ta fille, abritée maintenant dans la maison de Dieu, ne craint plus les tempêtes du monde. Elle fleurira aux pieds de la Sainte-Vierge, elle ne sera pas flétrie par les larmes, ni par le péché. Réjouis-toi, la plus chère de tes plantes est en sûreté, en attendant l'éternel printemps.''

Mme Lavergne ne fut pas moins généreuse, quand il fallut sacrifier ses fils à la patrie. Le 15 juillet 1870, elle écrivit :

'' Il n'est plus question de voir si la guerre était nécessaire : elle est déclarée.... Si quelque étincelle d'honneur et de patriotisme est en nous, si, chrétiennes, nous sommes les disciples des saintes et des martyres, nous devons nous interdire les pleurs et relever le courage de nos enfants. Ainsi ferais-je, si besoin était : mais, Dieu merci, mes garçons ne *caponnent* pas.''

'' Il ne faut pas juger les choses au point de vue de son intérêt personnel ; comme femme, comme mère, j'aime la paix ; mais à Dieu ne plaise que j'aime la paix à tout prix, écrit-elle, quelques jours plus tard. J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pleurer qu'à l'église ou quand je suis seule, et le reste du temps, je fais bonne contenance.''

''J'ai formulé, la consigne ainsi : '' Le devoir veut qu'on parte et l'homme veut qu'on chante. Et nous chantons si bien que beaucoup de personnes qui arrivent ici avec des figures renversées en sortent transformées.''

Nul ne sait ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils, disait de Maistre. Mme Lavergne avoue qu'*elle a le cœur à l'étau* qu'*elle fond comme une cire.* Mais on peut lire dans *sa vie* tout ce que sa bienfaisante activité sut accomplir pendant les mois du siège.

Personne ne ressentit plus qu'elle, l'humiliation de la France. ''Pauvre France ! que de sang, que de larmes ! Quel compte terrible auront à rendre ceux qui l'ont conduite là. Ils disaient : '' Nous sommes prêts.'' Et rien n'était prêt.''



Mme JULIE LAVERGNE

Le soir du 9 février 1871, elle écrivit à son frère :

''Non, rien ne peut rendre la tristesse de cette capitulation, la profonde incapacité de ceux qui gouvernent notre malheureuse ville. Ni la résignation, ni le courage n'ont manqué. Nos pauvres marins, nos mobiles de province ont quitté les forts en pleurant. Ils ont manqué de pain pendant plusieurs jours. L'affaire de Montretout a été menée en dépit du bon sens, comme tout le reste, hélas !

Il est bien vrai que le gouvernement

de la *débâcle nationale a menti* comme l'Empire ; que tous, excepté Trochu, ont été des fous, des imbéciles ou des fripons. Pauvre France ! livrée aux bêtes ! que de souffrances, que d'humiliations ! Pour nous, protégés entre tous ; nous sommes tous réunis et ; bien que très fatigués, amaigris et tristes, tous debout."

Mme Lavergne ne voulut point quitter Paris. C'est dire qu'elle épuisa la lie horrible du calice, qu'elle vit la honteuse guerre civile achever la ruine de Paris.

C'est pendant ces jours mauvais que le courage de l'admirable femme brilla du plus vif éclat. "J'avais tous mes poussins sous mes ailes, et je sentais en moi ce courage qui fait sauter une poule sur un aigle," dit-elle dans ses lettres. Celles qu'elle écrivit pendant la Commune ont un intérêt extraordinaire. Mais je n'ose appuyer sur ces tristesses, ni sur tant d'autres que Mme Lavergne ressentit profondément. Jusqu'à la fin elle souffrit avec cette intensité morale qui lui était propre, des choses de la politique. C'est pour s'arracher à d'accablantes pensées qu'elle écrivit ses légendes, ses contes purs et charmants.

"Que sont hélas ! les conversations du monde, écrivait-elle à sa religieuse. Médisances, radoteries, prophéties ridicules, théories vagues. Les grandes personnes ne valent pas les enfants et ceux-ci grandissent trop vite. Que ne puis-je aller, avec ton père dans un château désert, comme Chambord, et là évoquer les siècles passés, rêver d'art et bayer aux corneilles tout à mon aise. Je suis lasse des humains."

Mme Lavergne eut la douleur de voir mourir cette belle et angélique Lucie qu'elle avait si généreusement donnée à Dieu ; sa fille Marie, qui prit à Sion la place et le nom de sa sœur, fut aussi emportée à la fleur de l'âge.

Quelques jours après, Mme Lavergne écrivait au R. P. Babaz :

"Il est bien vrai que le bon Dieu m'a déjà pris cinq enfants, et chaque fois, le sacrifice fut plus pénible au cœur de leur mère. Le petit Claudius ne vécut que juste assez pour être baptisé. Rose-Marie passa du berceau à la tombe en moins de dix jours. Louis mourut à dix mois, foudroyé par le croup, et si beau, qu'en le couchant dans son petit cercueil, il me semblait voir l'Enfant Jésus endormi dans sa crèche. Puis vint la grande épreuve, Lucie à vingt-sept ans... Je n'étais pas encore consolée ; neuf années n'avaient pas assez raffermi mon cœur pour qu'il me fût possible de relire ses lettres, possib'e même de m'occuper, étant seule, à des ouvrages manuels qui me laissaient trop penser à elle, et je lisais et j'écrivais toujours. —La vocation de Marie me fit beaucoup pleurer, mais au bout de quelques mois, j'en louai Dieu en considérant combien elle était heureuse. J'espérais que cette douce lumière éclairerait mes derniers jours et je l'ai vue s'éteindre. En trois mois, jeunesse, santé, grâces charmantes, tout s'est effacé de ce cher visage, tout a disparu. L'âme restait ferme, sereine, joyeuse, et regardait, en souriant, s'écrouler sa prison terrestre. Elle est morte en priant à haute voix : elle venait de chanter. Pas une plainte sur elle-même ; une seule fois, il lui échappa de dire "Le martyre de maman est bien long." Enfin, Dieu m'a pris ce qui était à Lui ; je le sais, je me soumets, je le remercie du bonheur de mon enfant ; l'héroïque courage du pauvre père me montre l'exemple, mais il m'est permis de pleurer. D'abord, je n'ai pas fléchi. Le soldat, qui reçoit une balle, ne la sent qu'à peine déchirer sa chair, mais après...

Vous m'avez écrit comme me parlait le P. Milleriot, mon Père, et, si vous étiez resté à Paris, c'est à vos pieds que j'irais chercher cette soumission joyeuse aux ordres de Notre-Seigneur que Sainte-Thérèse voulait. Je rencontre aisément la bonté, la science et la piété. Et c'est de la force qu'il faut pour se tenir debout près de la tombe de ses enfants."

Le travail intellectuel lui fut d'un grand secours contre la tristesse ; mais jamais elle n'eut d'heures libres pour écrire. Elle en souffrait : "La chambre idéale que je voudrais dit-elle, et que selon toute apparence je n'habiteral jamais, est située tout en haut d'une vieille maison, fort loin des pièces où l'on cause, où l'on mange, où se remuent les écuelles.

Cette chambre a trois fenêtres, orientées, ou plutôt désorientées afin qu'aucune d'elles, ne soit privée, en toutes saisons, d'un rayon de soleil. Un vaste espace se découvre de ces fenêtres. La mer, le rivage, le ciel ; peu de maisons, et voilées par les arbres et les treilles rustiques.

A l'intérieur, rien de plus simple. Un lit étroit et dur, deux chaises, un grand fauteuil de paille, quatre tables brutes. Quelques rayons chargés de livres. Une vieille horloge, et, sur la cheminée, deux vases pour mettre des fleurs. Un sablier, au milieu, posé devant un crucifix. Sur ces tables, livres, plans et cartes, papiers et plumes, lettres et dessins, posés confusément. Pour tout luxe un tapis. Je hais le bruit de mes pas. Rien dans la chambre, qui, hors le dormier, rappelle les nécessités matérielles. Une lampe, un flambeau, simples comme ceux d'un moine. Silence profond. Porte close à tous, hors un seul."

Sa maladie fut longue et cruelle. Un mois avant sa mort, elle écrivait à son plus jeune fils :

"Quant à guérir, à languir ou à mourir, je me tiens dans un parfait abandon à la volonté de Dieu et ne veux rien refuser, ni demander. Fais donc tes affaires comme un "ancien" sans aucune inquiétude. Adieu, dragon chéri. Sois mon interprète auprès de ces bonnes dames qui veulent bien prier pour moi, qu'elles demandent pour moi l'entier abandon à la très adorable volonté de Dieu, et un abandon de première qualité, sans si, ni mais, ni réserve aucune, avec accompagnement de gaieté française."

M. Lavergne, en publiant la correspondance de sa mère a fait, je crois, au monde entier un riche présent. A nous, Canadiens, Julie Lavergne doit être particulièrement sympathique, car, pour employer une expression de M. Jules Lemaître, elle avait l'âme "*vieille-France*."

LAURE CONAN.

---

Un monsieur disait à un de ses amis que, depuis des éternités, sa femme s'obstinait à se donner vingt-neuf ans.

—La mienne est plus raisonnable, répondit M. D..., j'ai fini par la décider à entrer dans la trentaine... Mais je n'ai jamais pu l'en faire sortir.

## Une Reine des Fromages et de la Crême

(*Suite*)

V

UNE étroite passerelle traversait la rivière à cet endroit et un crucifix de bois peint de couleurs vives s'élevait sur la rive la plus proche.

Rentrée à l'auberge, Ulrique écrivit ses deux lettres. En cherchant dans ses papiers l'adresse de la comtesse Minart, une autre adresse lui tomba sous la main. C'était celle de Sir Gilbert Nevyll, le cousin anglais de son père, celui qui avait envoyé la bague et dont Ulrique avait retrouvé le portrait en garçonnet. Elle se rappela tout à coup que l'année précédente, lorsque son père s'était cru mourant, il avait exprimé le désir que la nouvelle de sa mort fût envoyée à ses parents d'Angleterre. Elle écrivit aussitôt quelques lignes à ce cousin inconnu pour l'informer de la perte qu'elle venait de faire, sans bien savoir si elles parviendraient au destinataire, si celui-ci, même, était vivant, l'adresse trouvée remontant à plus de douze ans. Elle envoya sa lettre, cependant, par acquit de conscience.

Ses trois lettres à la main elle descendit. Elle voulait consulter l'hôtelière au sujet de la vente de la montre. Elle n'eut pas de peine à savoir où trouver cette femme, car de la cuisine s'élevait une voix irritée accumulant les mots avec l'intarissable volubilité de la colère. En suivant l'indication de cette voix courroucée, Ulrique alla droit à la cuisine, au seuil de laquelle elle se heurta à une jeune fille tout en larmes, tenant son tablier sur ses yeux et fuyant devant un torrent d'épithètes mal sonnantes.

L'hôtelière, assise à une table, remuait d'une main une espèce de bouillie dans un bol, de l'autre elle faisait tomber de la table des épluchures de pommes de terre dans un seau posé à terre, tout en fixant un œil inquiet sur une marmite bouillant sur le feu. Tout en elle trahissait la plus violente agitation. A la vue d'Ulrique, elle arrêta court le flot d'injures pour la regarder d'un air interrogateur.

" Mon Dieu ! qu'a donc fait cette pauvre fille ? — demanda Ulrique.

— Vous feriez mieux de demander ce qu'elle n'a pas fait, sauf mettre le feu à la maison ou empoisonner les porcs ! Hier, elle a vidé la moitié de la salière dans la soupe ; jeudi elle a mis de l'huile à brûler dans la salade et oublié le pain dans le four !

— Est-elle malade ?

— C'est le Michl de Bachmeier,... voilà sa maladie, — répondit l'hôtelière d'un ton bourru.

— Vous voulez dire qu'elle est amoureuse ?... Chose fâcheuse, en effet, pour le service.

— Aussi lui ai-je donné son compte, quoique le bon Dieu seul sache par qui je pourrai la remplacer ; je ne vois personne à Glockenau ; mais tout vaut mieux qu'une fille qui s'assied sur un panier plein d'œufs pour penser à son Michl ! "

Au même instant, la marmite qui était sur le feu fit entendre un long sifflement, et l'hôtelière s'élança en bougonnant vers le fourneau.

Ulrique se tut un moment ; puis, elle dit d'un ton décidé :

" Puisque vous ne savez où trouver une aide, voulez-vous de moi ? "

L'hôtelière la regarda d'un air ahuri.

" Vous ?... Mais je croyais que vous étiez comtesse ?

— Qu'importe que je sois comtesse ?

— Allons donc, les comtesses ne font pas la cuisine, ne lavent pas la vaisselle !

— Non, pas d'ordinaire ; mais, écoutez ; je vous ai tout payé jusqu'à aujourd'hui, mais je n'ai plus d'argent, et cependant il est nécessaire que je reste ici encore un peu de temps. Je vous propose donc de vous payer par mes services. Je suis très vigoureuse, et je n'ai pas, moi, de Michl à qui penser ! "

L'hôtelière commençait à revenir de sa surprise. L'évidente pauvreté de cette comtesse diminuait singulièrement son respect pour le titre. Femme éminemment pratique, les avantages de la situation commençaient à se faire jour dans son esprit.

" Non, je ne demande qu'un lit et ma nourriture, — ajouta Ulrique, en voyant les yeux de la paysanne se fixer attentivement sur elle.

— Si je savais seulement ce que vous savez faire... " dit l'hôtelière d'un air de doute.

Pour toute réponse, Ulrique ôta ses gants et regarda autour d'elle. De la pâte attendait d'être pétrie. Elle releva ses manches et attaqua vigoureusement la terrine. De ses yeux perçants, l'hôtelière surveillait les moindres mouvements de la jeune fille, et, au bout de quelques minutes, elle dit :

" Vous aurez votre logement et votre nourriture."

Tout fut ainsi réglé. Un grand repas de noce, qui avait lieu le lendemain, se passa très bien : jamais on n'avait mangé de si délicieuses brioches ni des pains aussi blancs à aucun dîner de noce.

A la fin de la semaine, Ulrique reçut une première lettre : c'était la réponse de la comtesse Minart. Entre de froides condoléances et une offre d'argent, l'épître disait :

Vous vous trompez singulièrement au sujet de la Fondation d'Eldringen. Cette institution de famille a été fondée par un comte Gustave Eldringen en l'an 1660, dans le but formel de pourvoir des femmes non mariées du nom d'Eldringen, dont les moyens pourraient ne pas suffire pour un mode de vie tel que la position de la famille l'exige. Il semble presque superflu d'ajouter que, étant donnés les sentiments par lesquels mon ancêtre était guidé, la première condition pour allouer cette rente est la pureté parfaite de lignage de celle qui la reçoit. Mon ancêtre ne se considérait pas comme appelé à pourvoir la fille d'un Eldringen mésallié. Puisque vous me faites une question franche, je vous réponds franchement.

Ulrique froissa la lettre, furieuse contre elle-même d'avoir écrit à cette femme. Désormais, elle ne prendrait l'avis de personne. Ses espérances se concentrèrent

sur le résultat de son annonce. La semaine suivante, en effet, elle reçut deux lettres : la première, d'une dame qui réclamait de celle qu'elle admettrait dans son intimité tant de talents mondains et de savoirs divers que plusieurs jeunes filles à l'éducation cultivée eussent à peine pu les réunir ensemble ; la seconde, de la veuve d'un manufacturier vivant seule en province, était plus modeste en ses exigences. Une correspondance s'engagea entre elle et Ulrique, et les choses semblaient marcher au mieux quand, tout à coup, la veuve coupa court à tout. Elle venait de découvrir l'existence du titre d'Ulrique et ne pouvait supporter l'idée d'avoir une comtesse pour demoiselle de compagnie

D'autres tentatives furent autant d'échecs ; le sentiment général était la méfiance ; on ne pouvait imaginer, à moins d'une tare dans la vie passée, qu'une comtesse Eldringen fût réduite à gagner sa vie. Oh ! la maudite couronne ! Ses neuf pointes entraient dans la chair d'Ulrique comme autant d'épines ! Résolument, l'orpheline renonça à courir au-devant de nouveaux insuccès ; elle s'arrangea pour rester au service de l'hôtelière, à raison de six florins par mois, soit à peu près cinquante francs par an, gages dérisoires auxquels se hâta de souscrire l'avisée paysanne.

Ulrique calcula que cet arrangement, après lui avoir assuré six mois de rude existence, lui mettrait en poche quarante florins, assez pour lui permettre de vivre au moins quelques semaines à Vienne, où elle comprenait que seulement, étant sur place, elle pourrait trouver une condition sortable.

## VI

### LE PÈRE SEPP

"Il va falloir penser aux pâtés et aux gâteaux pour jeudi,—dit peu de jours après l'hôtelière à Ulrique.— Franzl arrive mercredi soir."

Franzl était le fils unique et l'héritier de la maison ; il avait quitté le pays trois ans et demi auparavant, comme conscrit, et avait profondément désappointé sa mère en ne revenant pas au village en octobre dernier, son temps de service terminé, pour reprendre le tablier aux côtés de son père et épouser la fille du riche marchand de pommes qu'on lui destinait. Celle-ci était une petite courtaude aux joues rebondies, que l'on s'était hâté de montrer à Ulrique à l'église.

Le soldat vint et, à la vue d'Ulrique, se sentit d'abord tout embarrassé, à l'exemple de son père, d'ailleurs, qui jamais n'adressait la parole à la comtesse-cuisinière sans qu'une rougeur de gêne lui montât au visage. Mais cet embarras du fils du *Soleil d'or* devait bientôt faire place à un autre sentiment.

Le jeune militaire avait déclaré à ses parents ne venir leur faire qu'une courte visite et vouloir aller reprendre son service dès la semaine suivante. Mais le jour du départ venu, il donna un prétexte futile et resta, à la grande joie de sa mère. Cette joie fut de courte durée, car l'œil perspicace de l'aubergiste comprit bientôt le motif qui retenait son fils. Ulrique était à cent lieues de s'en douter et s'amusait seulement du gauche empressement du soldat à vouloir l'aider dans sa besogne.

Un dimanche soir, après que le dernier client eut déserté la dernière des tables placées sous les tonnelles dans le jardin, Ulrique quitta sa chambrette, car elle avait bien spécifié que le service des clients n'entrait pas dans ses attributions exclusivement culinaires, pour venir enlever les chopes et les brocs. Il était très tard et elle se hâtait, quand soudain un homme sortit de l'ombre répandue par un marronnier d'Inde et se précipita pour la débarrasser des chopes qu'elle tenait dans les mains. Elle reconnut Franzl.

"Oh !—s'écria-t-il,—laissez-moi faire. Si vous saviez l'effet que cela me fait de vous voir travailler ainsi ! Vous n'étiez pas faite pour cela, tout le monde peut le voir, et moi plus que tout autre, car, à Vienne, j'ai vu des vraies dames.

—Vous oubliez que je suis pauvre et que votre mère me paye.

—Je ne veux plus vous voir ainsi travailler... Voyons, me trouvez-vous réellement si grossier et ne pensez-vous pas que mes manières, en m'y mettant bien, ne pourraient pas s'améliorer ?"

La question était si inattendue qu'Ulrique ne put, quoique cela lui arrivât bien rarement, s'empêcher de rire.

"Elles le pourraient, je le crois,—dit-elle complaisamment.

—Alors, voudriez-vous m'épouser ?"

Ulrique regarda le jeune paysan, se demandant s'il avait sa raison ou si c'était bien cette énormité qu'elle avait entendue. Lui, subitement gauche et timide, ajouta :

"Je sais bien que je ne suis pas assez bon pour vous, mais, quoique vous soyez une comtesse, vous m'avez dit vous-même que vous n'aviez pas d'argent ; moi, j'en aurai assez pour deux, car mon père a mis beaucoup de côté et le *Soleil d'or* est la seule auberge du village. Ce ne pourrait pas être pire pour vous, après tout, que d'avoir à travailler comme vous le faites à présent."

Ulrique avait écouté avec une stupéfaction croissante. Ainsi, c'était sérieusement que...

"Il faut que vous soyez fou !" s'écria-t-elle.

Et lui tournant le dos, elle courut s'enfermer à double tour dans sa chambre. Là, assise sur son lit, elle réfléchit. D'abord, la colère enflamma son esprit contre ce lourdaud audacieux ; mais bientôt elle revint à un sentiment plus exact de la situation A bien prendre, qu'était-elle ?... Une fille sans famille, sans un sou, avec un titre inutile attaché à son nom. Et lui ?... Un jeune homme à son aise, ayant sa petite place dans le monde et un intérieur confortable, qu'il était honnêtement et honorablement disposé à partager avec elle. Non, ce n'était pas Franzl qui était à blâmer, mais la douloureuse et ridicule fausseté de sa propre situation.

A ce moment, on heurta à la porte. C'était l'hôtesse qui, lorsque la jeune fille eut ouvert, s'avança vers la table sans rien dire et y posa trois florins. C'était clair.

*(à suivre)*

# LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 28 mai, 1903.

*Ma chère Directrice,*

DEPUIS que vous avez quitté Ottawa, ce séjour est sans charme. Pensez donc si l'on peut avoir le cœur gai sous ce soleil tropical qui a rôti les quelques fleurs plantées dans les plate-bandes parlementaires. Les hauteurs du Parlement sont devenues un vrai Sahara et les faibles brises qui nous arrivent soulèvent des tourbillons de sable comparables au simoun africicain ou au mistral provençal. Naturellement, tout le monde a déserté la capitale ; les salons sont fermés et les galeries sont vides. De plus, ô horreur ! la vice-royauté nous a quittées. Vous avez appris sans doute que Lord et Lady Minto font en ce moment les délices d'Ontario. A ce propos, on m'a raconté une histoire qui peint bien, sous son vrai jour, la belle morgue anglaise. Le nouveau commandant de la milice, Lord Dundonald, est venu en veuf au Canada et son épouse est restée dans ses terres d'Ecosse. Savez-vous pourquoi nous ne jouissons pas de l'avantage de la présence au Canada de madame la générale ? N'allez pas croire que ce soit par mépris de notre pays. La raison est toute autre : Lady Dundonald est, paraît-il, une personne à cheval sur ses quartiers de noblesse et qui occupe dans la hiérarchie nobiliaire un rang bien supérieur à celui de Lady Minto qui, elle, est de petite noblesse. Or, si Lady Dundonald venait au Canada, elle serait obligée de céder le pas à Lady Minto, vice-reine et femme du représentant de Sa Majesté. Elle préfère donc ne pas venir plutôt que d'humilier son blason et impose le veuvage forcé à son cher époux. Il en profite pour faire des discours et, régulièrement, pour mettre largement les pieds dans les plats. Maintenant que Lord Minto vient de voir prolonger d'un an le terme de ses fonctions, le général Dundonald se trouve condamné à une année de plus de solitude.

Pauvre militaire ! Mais aussi pourquoi s'être empêtré d'une compagne héraldique ?

***

Je ne vous parlerai pas de nos députés. Ils sont horribles à voir, transpirant et geignant dans la fournaise ; s'épongeant et s'éventant pour tâcher de trouver un peu de fraîcheur qui ne vient pas. L'immense ventilateur que vous avez vu, auprès du restaurant du Sénat, quand cet excellent honorable nous y emmena prendre des glaces dont vous vous souvenez, fonctionne à toute vitesse. On me racontait l'autre jour qu'un brave habitant, venu pour voir son membre de chambre, et auquel on faisait visiter l'édifice de la cave au grenier, a été l'objet d'une bien amusante mystification. Cette ruineuse roue l'intriguait et il demanda à quoi elle pouvait bien servir. On lui répondit que c'était pour faire de l'air pour envoyer du vent dans la chambre des députés.—Comment, dit-il, du vent ? Mais pourquoi faire ?—Pour les faire parler ?

Notre homme était encore incrédule ; tout à coup, le mécanicien qui observait la scène poussa un peu l'allure de la roue et précipita la rotation : " Vous voyez bien, dit le mystificateur, il active la pression ; c'est le Dr Sproule qui parle ! "

***

Vous n'ignorez pas que M. et Mme Botrel sont venus ici et, fait extraordinaire : Ottawa a bougé. La Washington du nord est la cité la plus apathique du monde pour les choses françaises. Il faut littéralement amener par le bout du nez toute notre société française lorsqu'il se donne une conférence ou un concert, aussi les organisateurs du concert Botrel tremblaient-ils dans leur redingote de cérémonie, le soir désigné pour la démonstration bretonne. Ils ont eu tort, les pauvres, de tant s'effrayer. Le concert a été superbe, extraordinaire, et d'un spectacle délirant.

La veille, le samedi, Lady Laurier avait offert un lunch élégant en l'honneur du couple breton ; elle avait réuni la fleur de notre groupe français : Hon. H. C. et Mme Carroll, Hon. C. et Mme Fitzpatrick, Hon. R. Préfontaine ; MM. Louis Fréchette, Colom, Mme Vidal, Mme Joseph Pope, Mme Bradley, M. et Mme DeCelles, M. et Mme Chamanne, le Rév. Père Antoine.

Le Barde et sa Douce ont été fêtés, acclamés, rappelés, bissés et trissés. M. Botrel a improvisé un Adieu au Canada sur l'air de " Saint-Malo, beau port de mer " et il y a glissé quelques couplets diplomatiques, ce qui m'excuse de les citer. Le voici :

A Saint-Malo, beau port de mer (bis)
Le prochain mois je rentrerai.
Nous irons sur l'eau nous y promeuer
Tout au bout de l'Atlantique.

Ayant ma Douce à mon côté (bis)
J'irai trouver le comité
Nous irons sur l'eau nous y promener
Tout au bout de l'Atlantique.

A tous les Malouins assemblés (bis)
Je leur-z-y en raconterai ! !
Nous irons sur l'eau, etc.

Je leur conterai la bonté (bis)
De Sir et de Lady Laurier
Nous irons sur l'eau, etc.

Naturellement, il y avait beaucoup de couplets, comme dans toute chanson, qui se respecte. Voici le dernier :

Mêlez à nos fleurs de pommiers (bis)
Vos feuilles d'érable et de laurier,
Venez donc chez nous pour fêter Cartier
Venez donc jouer dans l'Ile ! ! !

J'avoue qu'à la lecture cela n'est pas d'une force olympienne ; mais un milieu proprice, dans le décor, lorsque les esprits sont tendus et dispos, cela enlève. On a applaudi à tout rompre et Lady Laurier était radieuse. Elle méritait bien d'ailleurs ce modeste compliment, car elle avait tout mis en œuvre pour aider au succès du concert.

Quand M. et Mme Botrel ont pris le train, il y avait une foule énorme à la gare. On entourait les deux artistes et on les pressait à les étouffer. Lorsque le train fut sur le point de partir, et que M. Botrel, de la plateforme, envoyait un dernier adieu à la foule, une jolie brunette, qui semblait le dévorer des yeux, lui lança à la volée ce cri qui devait être l'écho de l'impression produite par le Barde dans les cœurs de la jeunesse féminine d'Ottawa, car on l'acclama à outrance.

—M. Botrel, dit-elle, il n'y a pas beaucoup de garçons par ici, vous ne pourriez pas nous envoyer quelques beaux gars bretons ?

YVETTE FRONDEUSE.

## La lampe qui ne s'éteint jamais....

J'AI fait la nuit dernière un singulier rêve qui a fait revivre bien des souvenirs endormis dans un coin de ma mémoire.

J'avais reçu, la veille, une longue lettre d'une amie de Quebec, me racontant avec force détails le commencement d'incendie qui vient d'avoir lieu à la chapelle extérieure des Ursulines, et il faut croire que j'en ai fait la lecture à une heure du jour où les impressions laissent une trace très profonde, puisque, de nouveau, cette scène s'est reproduite dans mon sommeil, et, cette fois, plus terrible encore.

L'incendie était à son comble ; il me semblait entendre le crépitement sinistre des flammes ; des torrents de fumée s'échappaient en tourbillons ; des jets de clartés vives et claires s'élançaient dans les airs, projetant des lueurs terribles dans un firmament chargé de nuages sombres.

Emue et glacée de terreur je regardais, du fond du grand jardin où j'étais réfugiée, cette scène d'une majesté indescriptible, quand je me sentis heurtée par quelqu'un que je ne pouvais voir, et un doigt se tendit vers le lieu même de la conflagration, tandis qu'une voix me disait :

—Regarde !

Et je vis, au milieu de ce brasier ardent, une petite lumière qui tranchait, par son ton plus intense et plus vif, sur les flammes qui l'entouraient. Elle brûlait immobile et sans vaciller, se dégageant pure et sans alliage du foyer incandescent qui l'environnait. Ce phénomène merveilleux dura jusqu'à ce que les flammes de l'incendie s'éteignissent complètement.

Seule, la petite lumière continua à briller dans l'espace, et dans les ténèbres qui enveloppaient maintenant le théâtre du sinistre, elle semblait un pâle rayon de clarté céleste échappé au nimbe d'une vierge.

Curieuse, je cherchais dans mon esprit l'explication de ce phénomène, quand la même voix que j'avais entendue me dit encore :

— Est-il possible que tu aies déjà oublié ? *C'est la petite lampe qui ne s'éteint jamais...*

Et je m'éveillai.

Non, je ne t'ai point oubliée, ô douce lumière qui a rayonné sur mes jeunes ans. Si les années et les vicissitudes ont parfois obscurci ta pâle clarté, tu es demeurée cachée et non éteinte, tels, ces flambeaux que portaient dans les catacombes les premiers chrétiens.

J'ai souvenance d'avoir lu, dans l'heureux temps où l'on croît aux contes merveilleux, la touchante histoire de Marie-Madeleine de Repentigny dont les vieilles annales des Ursulines conservent pieusement le nom.

C'était en 1717.

Un jeune sauvage appartenant à la grande tribu iroquoise, dans une rixe avec un français qui avait insulté sa sœur Fleur du Printemps, avait tué son adversaire.

Le jeune indien, qu'on avait baptisé sous le nom de Paul, était selon l'histoire, un des types les plus beaux de la race guerrière : grand, bien fait, intelligent, il avait été adopté et élevé par un éminent ecclésiastique de ce temps, lequel, destinant son protégé à la prêtrise, lui avait donné toute la science nécessaire.

Mais le sang des vaillants chefs, ses pères, coulait trop bouillant dans les veines de Paul, et quand il eut atteint l'âge de majorité, il alla rejoindre son peuple.

Or, le jeune iroquois avait quelque temps auparavant sauvé des eaux Madeleine de Repentigny. A la vive reconnaissance de celle-ci se mêla bientôt un sentiment plus tendre qui changea toute sa vie.

Paul n'avait jamais paru s'apercevoir de la préférence marquée que la jeune fille avait pour lui. Fier et hautain, il se retranchait derrière un masque de froideur impénétrable.

Les Français et les Iroquois étaient alors en paix et ceux-ci avaient souvent accès dans le fort ; ce fut dans une de ces visites que s'éleva la querelle sanglante dont on a déjà parlé. Paul fut arrêté et jeté en prison.

L'amour rend ingénieux. Madeleine de Repentigny parvint à tromper la surveillance des gardiens et lui fit parvenir, dans un petit pain, une lime et le plan d'évasion qu'elle avait conçu pour lui.

Mais quand, par une nuit profonde, Paul tenta de s'échapper de sa prison en se laissant glisser le long du mur, la sentinelle crut entendre un léger bruit et déchargea immédiatement son arme dans cette direction.

La balle, hélas ! atteignit en pleine poitrine le fugitif qui tomba dans les bras de Mlle de Repentigny, postée au bas de la tour avec sa vieille nourrice et un serviteur dévoué.

On s'empressa autour de Paul, mais la blessure était mortelle. Il ouvrit les yeux, et, apercevant Madeleine tout en pleurs qui se penchait vers lui, il porta la main à son cœur et mourut en disant :

—Je l'aimais, pourtant..

Quelques mois plus tard, Madeleine de Repentigny entrait aux Ursulines pour s'y faire religieuse.

Quand, et où ai-je lu cette histoire ? Je ne me le rappelle pas. Il m'en échappe bien des détails, ainsi que le nom de l'auteur et le titre du livre lui-même.

Mais tout enfant que j'étais alors, il me resta de cette aventure un souvenir si fort, si vivace que je le retrouve encore tout frais dans mon esprit.

Qu'une Madeleine de Repentigny ait existé, cela ne saurait faire aucun doute ; les registres du cloître en font foi et disent, de plus, qu'elle laissa une certaine somme destinée à l'entretien perpétuel d'une lampe, comme elle en avait fait le vœu.

Quand j'allai aux Ursulines, j'éprouvai un plaisir indicible en songeant que j'allais y voir les traces du passage de mon héroïne.

Et, lorsque, pour la première fois, j'entrai avec mes compagnes dans la

hapelle du cloître, lorsque, promenant mes regards sur les murs blanchis à la chaux, les vieux tableaux d'un autre siècle qui les ornent, les hautes et imposantes stalles où psalmodient d'une voix grave et solennelle les filles d'Angèle de Mérici, je ne pus me défendre d'un sentiment d'émotion profonde.

Tout devant la grille du sanctuaire brûlait la lampe du tabernacle, mais plus haut, dans la pénombre d'un grand jubé, vis-à-vis l'autel de Notre-Dame du Grand Pouvoir, dans la chapelle des saints, j'aperçus une petite lampe qui brûlait doucement. Je me dis en la regardant si belle et si claire :

—La voilà donc enfin la chère petite lampe qui ne *s'éteint jamais*.

Je ne m'étais pas trompée.

Et chaque fois que le règlement de la communauté nous réunissait au saint lieu, c'était un plaisir pour moi de retrouver ma vieille amie, de lui parler et de deviner ce que pourrait me dire sa lueur mystique.

Je chérissais son histoire et la gardais avec un soin jaloux, depuis le jour où j'avais confié le roman de Mlle de Repentigny à ma maîtresse de classe, qui l'accueillit avec un haussement d'épaules et un sourire d'incrédulité.

En effet, ce n'était pas tout ce que la sévérité des règles monastiques pouvait désirer, et je ne m'exposai plus à ce qu'on détruisit ma légende ou qu'on doutât de son authenticité...

Depuis, bien des jours ont passé. D'autres histoires, ou plus réelles ou plus fictives encore, sont venues s'ajouter à la touchante idylle de Madeleine, et je les garde toutes dans mon âme : *petites lumières qui ne s'éteignent jamais*...

FRANÇOISE.

(*Extrait des chroniques du lundi.*)

---

Les passions sont comme les roses remontantes ; plus on les coupe, plus elles repoussent.

ARSÈNE HOUSSAYE.

***

Le premier devoir d'une femme c'est d'être jolie.

MME DE GIRARDIN.

## Adresse des anciennes élèves Aux Mères Ursulines

*Révérendes et bien chères Mères,*

ANCIENNES élèves du Monastère, réunies aujourd'hui sous son toit, nous venons déposer à vos pieds l'hommage ému de notre amour et de notre vénération

Nous reportant avec délices aux années écoulées dans cette maison qui fut un jour la nôtre, nous voudrions, en ce moment, parcourir à loisir les sentiers fleuris du passé, ressusciter en un tableau vivant les amitiés écloses à l'ombre de ces murs, nous délecter, en un mot, à la source de toutes les réminiscences. Mais il en est des évocations lointaines comme de certains sentiments : nulle expression n'en peut rendre la vivacité, ni le sens exquis.

C'est dire que notre reconnaissance envers nos secondes mères échappe elle-même à toute analyse. Quel vaste champ, cependant, cette gratitude n'embrasse-t-elle pas, puisqu'elle remonte à l'origine de la colonie !

C'est ici, en effet, que les premières femmes du pays reçurent cette éducation parfaite, ces principes religieux qui influèrent si puissamment sur l'avenir de notre race. C'est dans cette chère institution que nos aïeules furent d'abord initiées aux joies du travail, aux douceurs de la piété et à l'héroïsme du dévouement.

Depuis, le temps a passé, opérant maints changements, détruisant plus d'une relique, mais respectant toujours, à l'égal d'un inviolable trésor, les antiques traditions. Nous retrouvons ici, dans toute leur pureté, l'esprit et les vertus des vénérées fondatrices.

Et c'est encore auprès des dignes émules de Marie de l'Incarnation,—l'une des plus pures gloires de notre histoire,—que la génération actuelle vient puiser, avec une admirable formation classique, ces saines notions de la vie, ce sentiment du devoir qui préparent les âmes aux luttes de l'avenir.

Aussi, quand aux leçons du cloître ont succédé les enseignements de l'épreuve, une douce et salutaire influence apparait de nouveau : c'est la prière des Mères vigilantes, nuée lumineuse guidant sans cesse à travers le désert les enfants dispersées mais toujours chéries.

Une sollicitude dont la puissance défie ainsi les années et l'espace, et qui, pour toutes, a des sourires et des consolations, appelle en retour un inaltérable attachement.

Veuillez, Mères à jamais aimées, en voir le gage dans cette joie qui nous fait accourir, si nombreuses, à votre bienveillant appel, dans l'humble cadeau que nous sommes si heureuses de vous offrir en ce jour de douces souvenances et d'ineffables émotions.

Si ce don ne répond ni à nos sentiments, ni à nos rêves, il symbolise au moins l'harmonie qui n'a cessé de régner entre vos âmes dévouées et nos cœurs reconnaissants.

Puisse-t-il chanter longtemps, bien longtemps, notre amour pour notre *Alma Mater*, et, aux fêtes de l'avenir, rappeler sur une infinité de tons la délicieuse réunion du 12 mai 1903.

*Les anciennes élèves du Monastère des Ursulines.*

Québec, 12 mai 1903.

---

## Le drapeau tricolore au Canada Comme drapeau national

Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.

NOUS avons vu comment les Canadiens - Français, depuis la conquête privés de tout signe de ralliement adoptèrent le tricolore comme drapeau national.

Arboré en des circonstances particulièrement touchantes et uniques dans l'histoire, il fut pendant cinquante ans l'étendard reconnu et béni du Canada-Français.

Et voilà qu'aujourd'hui, soudainement, sans propos ni raisons valables, on parle de nous l'enlever.

En 1854, après quelques jours seulement nos pères s'étaient fait à " la douce habitude " de le contempler souvent et quand " la Capricieuse " partit Crémazie pouvait dire :

Et vous nous l'enlevez Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous douloureux départ.

Mais aujourd'hui après un demi siècle de sa grande ombre titulaire, quel vide il va laisser. Examinons ensemble les raisons données pour le

chasser et le remplaçant qu'on nous offre au lieu de ce tricolore.

Plein de sang dans le bas et de ciel dans le [haut,
Puisque le bas trempa dans une horreur fé- [conde
Et que le haut baigna dans les espoirs du [monde

Les adversaires, je dirais mieux les ennemis du tricolore me rappellent l'histoire de ce bon curé d'une de nos campagnes, qui prêchant sur la prière, disait qu'il y avait trois grandes raisons de prier. La première raison était celle-ci que Notre Seigneur l'a dit : "Semper orate !" la seconde raison : la prière nous donne la grâce, et la troisième raison... "Ben ! y en a pas de troisième raison, mais faut prier pareil !"

La première raison de ne plus arborer le tricolore est qu'il est français ; la seconde, que nous sommes Canadiens ; et la troisième ? Il n'y a pas de troisième, mais il faut la rejeter tout de même.

Toute leur argumentation se réduit à cela. Les deux premières raisons apportées n'en font qu'une et une bonne de garder le drapeau de France.

Ils n'aimaient plus la France, eh bien nous l'aimons encore nous. Nous nous souvenons que nous sommes la chair de sa chair, les os de ses os, nous nous souvenons qu'elle est notre mère et qu'on ne peut avoir une mère plus grande, plus noble, plus digne d'admiration.

Oui, nous l'aimons toujours et disons-le bien haut, ou bien il ne nous reste plus qu'à effacer notre fière devise : "Je me souviens,"—si nous oublions ! Malgré ses erreurs elle est encore la grande nation, éclairant le monde non seulement de son génie, mais de sa foi, qui porte tous les ans cinquante mille missionnaires pour répandre au loin le nom du Christ, du Christ qui aime la France.

Le gouvernement de France n'est pas la France ; mais le drapeau tricolore est le même qui combattait en 1870 à côté des zouaves pour la garde du vicaire de Jésus-Christ. Mon intention n'est pas de prendre ici la défense de la France ; c'est inutile et ceux qui l'attaquent aussi injustement trouveront dans leurs remords le châtiment de leur peu filiale action.

Je me propose simplement de poser cette question ? Est-il opportun de changer de drapeau et avons-nous le droit de renier ce que nos pères ont fait ?

Avant d'abandonner à jamais le drapeau tricolore que chacun de nous songe sérieusement à cela.

Que de sang, que de larmes nos pères ont versés pour que nous demeurions français ! Avons-nous le droit, nous, les pâles descendants de ces preux, de chasser de nos bords l'image de cette France qu'ils y ont fidèlement gardée ? Aurons-nous le cynisme de dire à celle qu'ils ont tant regrettée et qu'ils ont vue, avec un cœur se brisant peu, revenir vers eux : "Tu n'es plus notre mère, ton drapeau nous n'en voulons plus. Va-t'en !"

Mais sans la France, où irons-nous ? Qui sauvegardera la langue, le génie, la *religion* des rénégats de leur race ? Car c'est une abdication de notre caractère de Français, qu'on nous propose. Et j'ai remarqué que ceux de nous changent de nationalité, en Canada ou aux Etats-Unis, perdent aussi leur religion. Diminuer le souvenir de la France, c'est diminuer le souvenir de Rome !

Et quel est le drapeau qui remplacera le drapeau tricolore ? Un drapeau sans histoire, sans souvenir. Car ce n'est pas même le véritable drapeau de Carillon que l'on nous propose. — Au moins le sacrifice serait moins dur.—

D'abord le drapeau de Carillon ne s'est pas transmis jusqu'à nous,—je parle du drapeau de Montcalm. Ce que l'on est convenu d'appeler "le drapeau de Carillon" est très probablement l'enseigne d'un des régiments qui combattaient à Ticonderaga ou Carillon.

Depuis on l'a retouché, on a changé sa couleur, on l'a orné d'emblême, tellement qu'il est méconnaissable. Laid à voir, impossible à populariser, il n'a plus rien de son caractère primitif, et n'a de Carillon que le tapage que l'on fait autour de lui.

Les promoteurs de ce drapeau font, il me semble, avec les meilleures intentions du monde, acte de mauvais patriotes, en créant une agitation propre à causer de nouvelles divisions dans notre pauvre race déjà si divisée.

Chaque groupe de Canadiens, anglais, irlandais ou écossais, conserve comme marque distinctive des autres les couleurs de sa mère-patrie. Pourquoi nous, Canadiens-Français, ne plus faire de même ?

Comme pays et comme colonie, nous ne pouvons avoir d'autre drapeau que celui d'Angleterre.

Un jour viendra où, peuple libre, nous devrons nous choisir un étendard. Mais alors le drapeau ne sera pas exclusivement Canadien-français, mais pour toute la confédération.

En attendant ce grand jour gardons précieusement le drapeau de nos pères.

Il fut notre appui et notre guide, qu'il soit encore notre force pendant de longues années.

N'est-ce pas un grand honneur pour nous de pouvoir songer que notre sang nous permet de déployer le drapeau de France qui fut celui de la révolution. Nous, si fiers de notre liberté, rappelons nous que c'est notre drapeau tricolore qui brisa les chaines des peuples esclaves.

A le voir enlacé toujours dans nos fêtes au noble drapeau anglais, nos enfants pourront nous demander encore et nous pourrons leur dire toujours ces vers de Fréchette :

Mon père, pardonnez si j'ose,
N'en est il pas un autre à nous ?
—Ah ! celui-là c'est autre chose,
Il faut l'adorer à genoux !

ARMAND LAVERGNE.

---

Un bien joli mot d'avocat :

Un témoin, cité à l'improviste, vient de déposer devant le tribunal.

—Je ferai remarquer à la cour qu'elle peut avoir une entière confiance dans la déposition de ce témoin, *attendu qu'il n'a pas eu le temps de consulter un avocat.*

***

—Dis-moi, Toto, est-ce que tu ne serais pas fier de mourir sur un champ de bataille, comme Turenne et tant d'autres ?

—Oh ! non, marraine, répond le jeune roublard... ça te ferait trop de chagrin.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

Il est un sentiment, jeunes amis, précieux à tous les âges, et qu'on ne saurait trop cultiver quand une fois on a eu le plaisir de l'éprouver : l'amitié. Elle prend sa source dans les plus belles qualités du cœur et est fondée sur l'estime ; elle ne peut, exister longtemps dans une âme vile ou fourbe, ou chez un être enclin aux dispositions mauvaises. Chez ceux-ci, l'intérêt primant tout le reste, ils n'hésiteront pas à vous sacrifier dans l'occasion où vous serez le plus en droit de compter sur son appui. L'amitié, dit un auteur, est une chose rare et sainte ; elle veut des âmes fortes et calmes, surtout des âmes indépendantes. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de bien choisir ceux à qui l'on donne son amitié, et quand une fois on l'a donnée, ne pas la retirer sans motifs sérieux. Les vrais et sincères amis sont assez rares que celui qui possède un tel trésor doit chercher à se l'attacher pour toujours.

Pour celà, cherchez à lui rendre service, soyez aimable, condescendant pour ses petits défauts, car nul n'est parfait ici-bas, Sachez surtout le défendre quand on l'attaque, surtout si on l'accuse à tort, mais quand bien même on vous démontrerait clairement que cet ami auquel vous vous êtes attaché a tel ou tel défaut, faites alors ressortir adroitement ses bonnes qualités. C'est, dans ces circonstances, qu'il s'agit de se montrer, et lors même que vous seriez seul à le défendre contre un grand nombre d'ennemis, au prix même des inimitiés que vous créerait votre noble conduite, faites votre devoir quand même et sans respect humain. Ceux-là ne sont pas dignes de votre estime qui vous blâmeraient d'un acte semblable.

On vint un jour prévenir Alexandre le Grand que son médecin, et en même temps son intime ami, avait mis un poison violent dans une potion ordonnée pour le roi. Celui-ci leva les yeux sur ceux qui venaient de parler ainsi et sans hésiter, but d'un trait la coupe pleine envoyée par son ami.

Voilà à mes yeux le plus bel exemple de la confiance dans l'amitié. Imitez-le, chers neveux et chères nièces, et ne croyez jamais sans preuve positive les propos qu'on vous tiendrait sur le compte de votre ami, propos très souvent le fruit d'une imagination jalouse que l'on doit mépriser comme ils le méritent.

TANTE NINETTE.

## Nos Jeux d'Esprit.

### Logogriphe

Pour créer la fine dentelle,
Je viens et reviens jamais lasse,
Changez ma tête, un chien fidèle,
Me tend pour être caressé.

### Réponse à chercher

(Pour mes jeunes savants et savantes)

M. A. et M. B. — Vous rappelez-vous cet événement, monsieur A. ?

—Je m'en rappelle parfaitement.

—Et vous, monsieur B ?

--Je m'en rappelle toutes les circonstances.

### Devinette

Je suis à la tête de l'Angleterre,
Le centre de l'Espagne,
L'harmonie du Canada,
Sans moi, Paris serait pris.

Réponse : La lettre A.

Ont bien répondu : Alice Théberge, St-Jérôme ; Pauline Fauvette, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Denis Gérin, Coaticooke ; George - Emile Boulay, Coaticooke ; Violette du Saguenay, Chicoutimi ; Marie-Thérèse, Montréal : Fanny Maurault, couvent des SS. NR de Jésus-Marie, Montréal ; Charles-Paul, Montréal ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Fille du Moissonneur, Contrecœur ; Fleurette, St-Jérôme ; ChristineLatouche, Académie Ste-Marie ; Jeannette, Arthabaskaville ; Alice Meilleur, Violette des Bois, Ste-Marie, Beauce ; Alice Alain, Chicoutimi ; Anémone, Ville-Marie.

### Problème pointé

Remplacez les points... par des consonnes et trouvez une maxime évangélique.

.c .ai. .a. à au.. iu .e .ue .u .e .eu. .a. .u'o. .c .a. .e

Rép. : Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

Ont répondu : Fille de Moissonneur, Contrecœur ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Charles-Paul, Montréal ; Marie, Montréal ; Fanny Maurault, couvent des SS. NN. de J, et M. ; Marie-Thérèse, Montréal ; Violette du Saguenay, Chicoutimi ; Anémone, Ville-Marie ; Violette des Bois, Sainte-Marie, Beauce ; Alice Meilleur, Académie Ste-Marie ; Jeannette, Arthabaskaville ; Christine Latouche, Geo.-Emile Boulay, Coaticook, Denis Gérin, Coaticook ; Maurice Bauset, Ottawa ; Alice Théberge, Fleurette, St-Jérôme.

### Problèmes amusants

*Pour les petits jusqu'à 12 ans.*

Qui était le père des enfants de Jacob ?

Qui est plus haut que le roi en Angleterre ?

Rép. : Le père des enfants de Jacob était... Jacob.

2. Sa couronne.

Ont répondu : 1ère question : Geo.-Emile Boulay, Coaticook ; Iréné Théberge, St-Jérôme ; Denis Gérin, Coaticook ; Fille du Moissonneur, Contrecœur ; Thérèse St-Pierre, Coaticook ; Anita Dugal, Coaticook ; Pauline Fauvette, Montréal ; Christine Latouche, Académie Ste-Marie ; Jeannette, Arthabaskaville ; Alice Meilleur, Violette des Bois, Ste-Marie, Beauce ; Alice Alain, Chicoutimi.

2e réponse : Fille du Moissonneur, Contrecœur ; Denis Gérin, Coaticook ; René Théberge, St-Jérôme ; Alice Alain, Chicoutimi ; Violette des Bois, Ste-Marie, Beauce ; Jeannette, Arthabaskaville.

# PAGE DES ENFANTS

**Réponses aux jeuxd'esprit.**

Plu-ieurs réponses aux charades étant arrivées en retard, je me vois forcée de les remettre au prochain numéro.

Toute lettre ayant rapport à la page des enfants me parvient plus vite lorsqu'on l'adresse comme suit :

TANTE NINETTE,
Au "Journal de Françoise,"
80, rue St-Gabriel.

## Petite poste en famille

Sont arrivées trop tard pour le dernier numéro : *Belle de Nuit*, Montréal ; *George-Emile Boulay*, Coaticook, *Alice Balthazard*, Académie Ste-Marie.

Je te félicite *George-Emile* d'avoir mérité de faire ta premièrs communion cette année ; de ce moment, tu dois tendre à faire un garçon exemplaire, je sais bien que tu l'as compris, n'est-ce pas? Je suis contente de toi, petit neveu, tu travailles bien et avec persévérance. Ton exemple a déjà porté des fruits, je t'en félicite de tout cœur.

*Belle de Nuit* peut être sûre que je lui ouvre mes bras tout grands et que je lui permets sans hésiter "de me sauter au cou." C'est un luxe que je me donne parfois à l'égard de mes gentilles correspondantes. Je suis étonnée que ton nom n'ait pas paru en réponse au rébus du numéro 3. Je n'ai sûrement pas reçu ta lettre, car je n'aurais pas manqué d'ajouter ton nom à la liste des devineurs. Il en est de même de toi, *Maurice Bauset*. Vous n'en êtes pas moins inscrits tous deux dans mon grand livre, petits amis. Es-tu mieux de tes yeux? Prends-en bien soin, car c'est un organe bien délicat.

Félicitations à *Denis Gérin*, *Anita Dugal* et *Yvonne Gérin*, âgées de sept ans, *Therèse St-Pierre*, tous de Coaticook, qui m'ont dit avoir bien travaillé pour deviner les charades et le problême pointé du dernier numéro. Bravo! mes enfants, continuez et vous vous apercevrez un jour de tout le bien que fait à vos jeunes intelligences un travail comme celui-là. Quand vous serez à l'âge de résoudre les problêmes les plus difficiles, vous serez étonnés souvent de la facilité avec laquelle vous les comprenez et ce sera dû à cette culture constante de l'intelligence qui vous est donnée maintenant comme récréation.

*Pauline Fauvette* est un petit oiseau délicat, qui bat de l'aile trop gentiment à ma porte pour que je ne la lui ouvre pas à deux battants. Reviens encore, jeune amie, je serai toujours heureuse de te voir.

Par une curiosité bien légitime entre fleurs embaumant le même parterre, *Violette du Saguenay* aimerait à savoir le nom de *Violette des Bois* de Sainte-Marie de Beauce.

*Anna G.*, Académie Ste-Marie. Il est important, jeune amie, de ne jamais parler sans être sûre de ce que l'on dit. Il y a en France, comme en notre pays, certains endroits ou cours d'eau dont le peu d'importance ne mérite même pas une mention dans les géographies et les atlas, mais ils n'en existent pac moins. C'est le cas ici, et c'est aussi ce qui rendait le travail si difficile et si méritoire. Aussi, ma nièce, sois sans inquiétude, ce qui a été fait est suivant l'équité et la justice, et à venir jusqu'ici c'est ce dont peut se glorifier votre

TANTE NINETTE.

Le jeune Bob promet d'être un remarquable financier. Son papa, l'autre jour, lui demande : "Bob, si l'on te donnait cinquante centimes toutes les semaines, combien cela te ferait-il à la fin du mois? — "Deux francs," répond Bob sans hésiter.

Le papa, charmé des dispositions de son fils pour les calculs, lui donne à l'instant les deux francs. Mais Bob murmure en les empochant :

"Si j'avais su, j'aurais dit que cela faisait cinq francs."

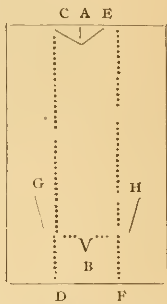
## La Récréation en Famille.

RÉCRÉATIONS MANUELLES.

I

LA CHEMISE EXPRESS.

En trois coups de canif, transformer une carte de visite en une chemise d'homme, empesée et repassée.




Faites une petite entaille en A, milieu d'un des petits côtés de la carte de visite. Au point B, situé un peu plus bas que le centre de la carte, faites deux petites entailles obliques, en forme de V.

Et c'est tout ! La chemise est fabriquée ! ! !

Pour le démontrer, vous n'avez qu'à plier la carte, en laissant à l'intérieur la partie imprimée, suivant les lignes pointillées CD et EF, puis suivant la petite ligne GH. Vous obtenez ainsi la forme indiquée ci-dessus, sur laquelle vous relevez d'arrière en avant les deux pointes du *Faux-col*, les entailles d'en bas servant à former la *patte*.

Enfin, marquez au crayon ou à l'encre le contour du *plastron* et son milieu, muni de ses *boutonnières*, et écrivez-y vos *initiales*. Voilà une façon originale d'intriguer vos amis, en leur envoyant votre carte de visite sous cette forme.

Pour le jour de l'an, les petites chemises portant à l'intérieur vos souhaits seront certainement bien accueillies. On peut les enjoliver de dessins imitant des broderies et faits avec des encres ou des crayons de couleur.

It est bien entendu que, à défaut de carte de visite, vous pouvez employer un morceau de carton quelconque taillé en forme de rectangle, ou même de papier un peu fort

Dans ce dernier cas, vous pouvez choisir du papier teinté, de manière à fabriquer des chemises de couleur du dernier chic.

## Bloc-Notes

Le conseil de l'Instruction Publique vient d'approuver le livre de Madame Marie Gérin-Lajoie, *Traité de Droit Usuel*, et d'en recommander l'étude dans nos maisons d'éducation.

Approuvé d'emblée aussi la méthode de coupe et de couture de Mme Boudet, que nos écoles et nos couvents ont déjà commencé à étudier avec tant d'ardeur et de progrès.

Félicitations sincères.

***

Voilà du bon féminisme, ou je ne m'y connais guère.

Il n'aura pas, je le sens, la faveur de ce correspondant de *La Patrie*, qui, sous le nom de G. Delorthe, écrivait, dans ce journal, samedi dernier, un article des plus cocasses sur le féminisme Pour convaincre mes lectrices de la drôlerie de la correspondance en question, je cite le dernier paragraphe :

" O science, ô émancipation, ô folle liberté, ô littérature, ô féminisme, que de malheureux on fait chaque jour en votre nom ! *Sachant que chez l'homme le cœur est si près de l'estomac, une femme devrait se soucier bien plus de sa cuisine que de sa bibliothèque.*"

Les italiques sont ce moi naturellement, le reste est textuel. C'est égal, voilà une de mes illusions envolées, car, je ne savais que " chez l'homme, le cœur fut si près de l'estomac." Vous ?

***

Vraiment, nos grands quotidiens s'étaient donné la main, ce jour-là, pour dire, à propos de l'homme des choses extraordinaires. Dans la première colonne de *La Presse*, une description du couvent des Ursulines de Roberval attire mon attention. Je vis avec satisfaction tous les éloges possibles de leur méthode d'éducation. Mais le mot de la fin me fit rêver. Lisez plutôt :

" On y enseigne l'art culinaire, la coupe des vêtements, la fabrication au métier, des toiles de lin, des flanelles, des étoffes, la culture et le jardinage, *—en un mot on y enseigne tout ce qu'une femme doit savoir pour rendre son mari heureux et prospère.*

Ainsi c'est pour " savoir rendre son mari heureux et prospère " que nous allons au couvent, tant de longues années ? Eh bien, vrai, il y en a qui perdent leur temps. Le catéchisme a sans doute tort, car, ce doit être pour rendre les hommes heureux que les femmes ont été crées et mises au monde.

***

J'extrais les lignes suivantes d'une lettre de Québec :

" Dites des félicitations à Fantaisie, du *Canada*. Son article, (samedi, 16 mai) est vraiment d'un esprit distingué, juste et digne. En effet, nous nous demandions après lecture des discours prononcés à l'Université de Montréal, si l'on ignorait souvent ainsi les femmes, dans votre grande ville."

" Fantaisie," dans une fine chroniquette, a fait ressortir l'injustice flagrante des messieurs de l'Université Laval, à Montréal, qui semblent ignorer complètement le mérite des jeunes filles dans les concours didactiques. A Québec, comme on le sait, les femmes concourent avec les hommes. Les mesquineries sont bien amusantes !

***

Des fautes typographiques se sont glissées dans la lettre d'Ottawa, de la dernière livraison, en trop grand nombre, pour que je les passe sous silence. Sans parler de *psydrologie* pour *psychologie* et autres énormités de ce genre, que les lecteurs ont corrigé eux-mêmes, il faudrait lire dans le premier paragraphe de la troisième page : "Un individu reconnu pour des idées *anti*-ministérielles," et non ministérielles tout court, qui change entièrement le sens de la phrase.

***

Les anciennes élèves des Ursulines qui ont assisté à la fête du 12 mai dernier, garderont, j'en suis sûre, un sentiment très vif de l'urbanité et du tact des dames organisatrices de cette grande réjouissance.

Grâces à Mesdames Larue et Pelletier, Mlles Têtu et Rivard, la fête du 12 mai a été des plus complètes et des mieux réussies. Félicitations et remerciements au zélé et intelligent comité d'organisation.

FRANÇOISE.

## Conseils utiles

MOYENS DE COMBATTRE LA TRANSPIRATION DES MAINS.—Pour les personnes qui ont, chaque été, à subir cette chose désagréable, voici un moyen fort simple et peu coûteux, et qui cependant, est très efficace.

On se procure chez un marchand de couleur ou chez un droguiste, un morceau d'alun assez gros, et présentant le moins possible d'arêtes vives.

Deux ou trois fois par jour, suivant l'abondance de la transpiration, on se frottera les mains avec ce morceau d'alun, tout comme si on employait du savon.—Le résultat est immédiat, et si la transpiration n'est pas supprimée totalement, elle est du moins considérablement réduite.—Dans la suite, on n'emploiera l'alun que lorsque ce sera nécessaire pour éviter le retour de la transpiration.—Il est bon de se savonner les mains avant cette opération, ceci afin de faciliter l'action de l'alun sur l'épiderme ; — mais il est une chose importante, il faut se rincer les mains à l'eau propre entre le savonnage et l'usage de l'alun. En négligeant cette précaution, on pourrait se rendre les mains grasses : l'alun, en effet, fait " tourner " le savon, il le décompose en formant une matière graisseuse insoluble dans l'eau et qui adhère très fortement aux mains ou aux vases contenant de l'eau de savon.

Ce moyen est si simple que l'on serait tenté de l'employer sur d'autres parties du corps.—Ce serait une lourde faute, qui pourrait avoir de sérieuses conséquences pour les personnes qui essaieraient d'annihiler complètement la transpiration sur le corps.—Celle-ci permet l'évacuation des liquides secrétés par l'organisation.—Ces liquides empoisonneraient le sang s'ils n'étaient expulsés de l'intérieur, c'est-à-dire si on empêchait la transpiration de se produire.

Pour conserver au linoléum son brillant, il suffit de se servir du procédé suivant, qui est à la portée de tout le monde : le laver régulièrement toutes les deux ou trois semaines. A peu près trois fois par an, il faut le frotter en employant une faible solution de cire jaune dans de l'essence de térébentine ; l'on peut également se servir pour cela d'huile de lin.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

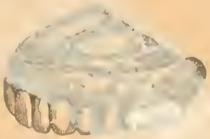



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

## SOMMAIRE











CONSOMPTION
TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE
GUERIS PAR LES
CAPSULES CRESOBENE
A. Décary
MONTREAL
Capsules
CRESOBENE
En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins
PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS
LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO PAR
LA POSTE, AU CANADA ET LES ETATS
UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX
Depôt Général
Arthur Decary
Montreal
ARTHUR DECARY PHARMACIEN
1688 RUE ST CATHERINE
MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 6 SAMEDI, 20 JUIN 1903



# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |



## La Fete du Peuple

*Femmes de mon pays*
*Blondes et brunes filles*
*Aux flottantes mantilles.*
*Hommes aux fronts amis,*
*Venez ! la fête est belle !*
*Splendide, solennelle,*
*C'est la fête du peuple ! et nous sommes ses fils !*

*Quand il veut d'une fête,*
*Le peuple ceint sa tête,*
*Ses épaules, ses reins ;*
*L'érable est sa couronne*
*L'écharpe qu'il se donne*
*Quoique noble, rayonne*
*Moins que sa gaité franche et ses regards sereins !*

*Cette bannière qui déploie*
*Nos couleurs sur l'or et la soie*
*N'est-elle pas bien belle à voir ?*
*Dirait-on pas que cette brise*
*Qui fait ployer sa lance grise*
*Anime son beau castor noir !*

*Quand il a déroulé les plis de ses bannières,*
*Quand le parvis du temple a brui sous son pied,*
*Le peuple était sublime !.... oh ! j'aime les prières*
*Et les chants de ce temple où tout homme s'assied !*

*Blondes et brunes filles,*
*Femmes de mon pays*
*Aux flottantes mantilles,*
*Hommes aux fronts amis,*
*Venez ! la fête est belle,*
*Splendide, solennelle,*
*C'est la fête du peuple ! et nous sommes ses fils.*

(1848) T. LENOIR.

# Femmes, soyons patriotes !

FEMMES, soyons patriotes !

C'est à nous, surtout, que ce devoir échoit, car, lorsque nous ne le serons plus, les hommes encore auront cessé de l'être.

Jusqu'ici, l'avons-nous été dans la grande et éloquente acception du mot ? L'avons-nous assez prêchée de précepte et d'exemple, la noble vertu du patriotisme ?

Ah ! le patriotisme n'est pas toujours dans les faits héroïques que la poésie exalte. Il existe sans le martyre les âcres odeurs de la poudre, les clairons sonnant la mort. Il est dans mille et un actes obscurs d'une vie, dans les dévouements plus méritoires que glorieux.

——o——

Mères, soyez patriotes.

On demandait à l'épouse de Léonidas, pourquoi, en Lacédémoine, les femmes étaient traitées avec les plus grands honneurs, les plus respectueuses déférences ?

—C'est qu'elles seules savent faire des hommes, répondit fièrement, la femme du héros.

Oui, mères, c'est vous qui faites les hommes. Cet enfant que vous bercez, mignon et délicat, sur vos genoux, sera pourtant un jour ce que vous avez voulu qu'il soit.

—Nos fils nous échappent si jeunes ! vous écriez-vous.

Sans doute, mais déjà ils ont reçu de vous leurs premières impressions. Impressions durables, s'il en fut jamais, qui surnagent à tout, et qui, dans les poisitions critiques de la vie, reviennent à l'esprit et au cœur pour exercer de très heureuses influences.

"L'avenir des enfants est dans l'ouvrage des mères," disait Napoléon, qui n'avait pas l'habitude des louanges exagérées pour notre sexe.

Quand vous aurez enseigné à vos petits l'amour de Dieu et celui de la patrie—" ces deux qui vont ensemble" —vous en ferez des citoyens plus soucieux de servir leur pays que leurs intérêts personnels. Inculquez-leur, dès le premier âge, les principes fondamentaux de l'honneur et du devoir pour tout homme, de se dévouer à la cause commune, puis laissez-les grandir Et cette génération verra moins d'agioteurs malhonnêtes, de politiciens serviles, d'édiles anxieux des pots-de-vin que nous n'en voyons aujourd'hui.

Mères, c'est vous qui faites les hommes !

——o——

Epouses, soyez patriotes. C'est à vous qu'il appartient de soutenir vos époux dans les batailles de la vie, d'encourager de belles ambitions, mais, c'est vous aussi qui devez, les premières, donner l'exemple de tous les sacrifices quand vos intérêts particuliers seront en conflit avec ceux de votre pays. Je m'explique :

Si telle position, tels avantages pécuniaires doivent être achetés au prix d'une défaillance ou d'une lâcheté, on ne devrait pas trouver une seule femme qui voulut des richesses ou des grandeurs à de pareilles conditions.

—Renonce à ce titre, à ces émoluments, devrait-elle dire, si la conscience et le bien public sont sacrifiés.

Quand les épouses seront assez fortes, assez grandes pour tenir un pareil langage, ce n'est pas à ce moment, croyez-moi, qu'il faudra désespérer de l'avenir du Canada.

Est on habitué, cependant, à entendre de semblables conseils ? Les époux sont ce que les font les épouses.

——o——

Jeunes filles, soyez patriotes.

Apportez, vous aussi,—et vous le pouvez—votre pierre à la solide édification de la patrie. Que ceux qui aspirent à votre main sachent que le meilleur moyen de l'obtenir, c'est de mériter votre estime d'abord, par une conduite honorable, un souci constant du devoir à remplir.

Quelque modeste que soit la sphère du plus grand nombre, leurs obligations de citoyens leur imposeront des devoirs envers lesquels ils ne devront pas se dérober et dans l'accomplissement desquels vous devrez les aider.

Les femmes sont-elles bien pénétrées de leur mission, comprennent-elles suffisamment le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans la destinée d'un peuple ?

Hélas ! à elles aussi, on ne l'a pas dit assez.

Quel est le pensionat, la maison d'éducation qui entretient ses jeunes élèves de ces graves et importantes questions ? Educatrices, ajoutez donc le mot *patrie* au programme élaboré de vos études.

Ah ! si les Canadiennes étaient vraiment patriotes, quels vaillants Canadiens nous aurions dans notre si beau et si grand pays !

FRANÇOISE.

---

Est-il une seule forêt, une seule rivière du Nouveau-Monde dont les échos n'aient répercuté les accents de notre chant national : " Vive la Canadienne ! " Cri de joie et d'espérance, le seul refrain de cette chanson était bien propre à relever les courages les plus abattus, à ranimer les forces les plus épuisées... La Canadienne méritait bien que la chanson nationale de notre petit peuple fut une glorification des vertus de cette femme forte et fidèle...

HUBERT LA RUE.

Les souvenirs réels ou fictifs, attachés à tel ou tel endroit de chaque pays habité constituent une portion notable de toute littérature nationale.

J C. TACHÉ.

J'ai peu lu, j'ai encore moins vu ; mais j'en ai lu et vu assez pour me convaincre que nous travaillons beaucoup moins qu'on le fait ailleurs et autour de nous, dans les pays où l'on vise à un grand avenir, où l'on veut maintenir un glorieux passé.

ÉTIENNE PARENT.

Aimer la douleur est le propre des grandes âmes.

JOSEPH MARMETTE.

# Premières Leçons de Patriotisme

LES fêtes nationales sont des moments d'évocation. Les souvenirs historiques, l'idéal du présent, les vœux pour l'avenir surgissant à la fois, palpitent pour ainsi dire, à l'unisson des âmes dans le frémissement des bannières, pleurent ou chantent par la voix des fanfares qui claironnent les airs du pays.

L'on prétend quelquefois — non sans une pointe d'ironie — que tout le patriotisme des Canadiens-français, le jour de leur fête nationale, s'exhale en fusées, ou se traduit en mascarades. Ne nous plaignons pas trop de l'existence modeste mais heureuse qui permet à notre gaîté française de s'épanouir sans remords et sans arrière pensée, le jour de la St-Jean-Baptiste.

Il ne fut toujours aussi joyeux pour nos ancêtres ; il deviendra peut-être plus grave pour nos enfants... qui sait !... L'âge mûr apporte les responsabilités, les lourdes tâches.

***

Puisqu'on me demande des souvenirs particuliers à l'occasion de la solennité populaire, me sera-t-il permis de rappeler des impressions associées à mes premières notions de patriotisme ?

Ce côté de notre éducation ne fut pas négligé. De bonne heure, on s'évertua à nous faire comprendre que le mot patriotisme ne signifie pas seulement *enthousiasme* mais *devoir* aussi. Tout petits on nous raconta les gloires, les malheurs, les viscissitudes de notre patrie, l'ancienne et la nouvelle — et l'on tâcha toujours de nous inspirer le sentiment d'une obligation personnelle, d'une solidarité fraternelle envers le reste de nos compatriotes. L'excellence des préceptes n'implique pas toujours la docilité des élèves ; je puis affirmer que, dans le cas actuel, les bons conseils et les bons exemples, au moins, n'ont pas manqué à ceux dont je faisais partie.

Mon père — qui fut patriote dans le sens le plus méritoire — avait ses souvenirs enfantins de l'Insurrection. Des jours d'une agitation silencieuse et inquiète, de préparatifs pour un départ précipité coïncidant avec l'attitude sombre et soucieuse du chef de la famille, étaient restés gravés dans son esprit parmi les premières images de l'enfance si vives, si profondément imprimées que l'usure d'un siècle ne pourrait les effacer.

Il avait cinq ans. Son village natal situé en plein foyer d'insurrection était peu sûr. Chaque soir aux yeux de la population terrifiée, une sinistre lueur, provoquée par la torche incendiaire, montait sur le ciel assombri comme un geste violent de vengeance contre quelque patriote dont la maison flambait. Des détachements armés parcouraient les routes. Les femmes et les enfants, tandis que les citoyens perpétuaient les conciliabules, tremblaient aux logis, derrière les portes verrouillées.

Pour les tout petits, la gravité des évènements disparait devant l'insignifiance d'un détail qui intéresse particulièrement leur esprit puéril. Ainsi il était resté dans la mémoire du petit canadien de 1837, que ces jours de fièvre avaient été pour lui, des jours de liberté surprenante où — à la très grande satisfaction de sa gourmandise, — les pots de confitures, comme effet du désordre général, furent surtout mis au pillage.

Mais un bon matin tout changea. Ma grand'mère, une douce écossaise aux yeux bleus, reprit avec un air de froide résolution les confitures échappées à l'assaut des petits, les rangea dans leur armoire et se mit à défaire tous les colis confectionnés les jours précédents.

Mon père, malgré son jeune âge, fut mis au courant de la raison de cette soudaine modification de plans : Il avait bien été décidé que la famille, pour se soustraire aux dangers de ces jours de troubles, passerait la frontière, toute voisine, et attendrait sur le sol américain, la restauration de la paix. L'on se mit donc en frais de préparer l'exode quand, tout d'un coup, au milieu de ses emballages, ma grand'mère s'aperçut que son mari n'avait pas l'intention de les accompagner, que sa résolution bien arrêtée, au contraire, était de rester à son poste, prêt à répondre à l'appel du devoir. C'est à ce moment qu'elle commença tranquillement de tout déballer en disant : " Nous resterons ensemble ! "

Un souvenir plus tragique de ces jours fameux, me fut transmis par une tante — belle-sœur de Chénier et belle-sœur de ma mère à la fois.

Le récit de ce témoin oculaire peignit, dans un coin de mon imagination d'enfant, un tableau poignant qui y est encore dans l'éclat de sa première fraîcheur, sous l'amas des impressions successives. Je n'ai qu'à soulever cette couche de souvenirs, comme l'on ouvre les vantaux d'une niche antique et je revois, avec la même acuité de sensibilité frémissante, ce tableau esquissé jadis. Un fond de ténèbres sur lequel s'élancent confondus, plus haut que les nuages, dans le crépitement féroce des flammes, dans les spirales de fumée blanche, les cris de rage triomphante et les soupirs d'agonie. Et par cette nuit glaciale de novembre, des formes légères cherchant l'ombre pour gagner le bois ; deux jeunes femmes, échappées à peine vêtues de leur demeure où couve l'incendie — ma tante, âgée de quatorze ans et sa sœur, la veuve du pauvre Chénier dont le cadavre fume encore sur la neige près de l'église en feu — toutes deux fuyant, accompagnées par le sifflement des balles anglaises, ignorant encore la mort du vaillant soldat et trouvant dans la belle insouciance de leur âge, le moyen de sourire, aux moments de répit, des incidents comiques de leur course pour le salut.

---

1870.—Autre souvenir : Au milieu de nos jeux d'enfants, il nous arrivait à certains jours d'entendre tout-à-coup résonner dans l'escalier, un bruit d'eperons avec le heurt d'un sabre sur

les degrés. Immédiatement la nichée quittant tout, s'enlevait pour aller contempler son papa sous sa belle tenue d'officier : *Helmet* blanc à pompon, habit écarlate, ceinture de soie rouge dont les riches franges effleuraient juste quelques-uns de nos nez curieux, long sabre au fourreau de cuivre éclatant... Tandis que s'échangeaient les derniers adieux avec les suprêmes recommandations, nous faisions une garde respectueuse et passionnément admirative. *Tom*, le grand cheval crême, qui eut son heure de célébrité dans le pays et fut de la famille avant nous, si bien que nous l'appelions *Tom Marchand* — Tom, donc, piaffait à la porte. Son cavalier le montait d'un bond et nous les regardions s'éloigner avec orgueil, nous sentant après cela presque redoutables auprès de nos petits amis dont les papas étaient de simples pékins.

Ce prestige du sabre paternel d'ailleurs, n'était pas tout à fait illusoire. Nos nombreux cousins dans leurs jeux querelleurs menaçaient souvent leurs adversaires du *sabre de mon oncle*.

Vers l'âge de vingt-neuf ans, mon père, cédant, comme il était naturel à son âge, à l'attrait du panache militaire, avant d'obéir aux séductions de la Politique, s'enrôla dans le 21ème bataillon de volontaires, formé par l'honorable J. C. Laberge et M. J. E. Clément, alors citoyens de St-Jean.

Par le fait de l'effacement subséquent de ces derniers, le jeune capitaine devint bientôt major, puis lieutenant-colonel.

Les expéditions de ce corps d'armée campagnard n'offraient rien de périlleux. Celles pour lesquelles nous le voyions partir avaient pour but quelques jours de manœuvres et d'instruction militaire de concert avec d'autres compagnies du même genre dans le pays environnant.

Il y eut un moment pourtant où la parade sportique prit une tournure de drame. L'éventualité avait-elle été prévue par les promoteurs du 21ème, mais le bataillon se vit, à cet instant critique, appelé sous les armes, pour parer à un danger réel. Un émoi général régnait dans le pays à la nouvelle d'une invasion des Féniens sur quelques points de la frontière américo-canadienne. Le colonel Marchand, avec une rapidité d'avancement qui ferait sécher d'envie les officiers des armées européennes, fut investi d'un commandement très important et remplit de fait, pendant quelques jours, les attributions d'un général de division, avec un prince du sang—aujourd'hui le duc de Cumberland, je crois—sous sa juridiction,

Ces particularités me furent révélées plus tard. Ce qui parvint à ma conscience d'enfant de ces évènements, fut, certain matin, le spectacle de la tristesse de notre mère dont les yeux rouges et la figure pâlie par une nuit sans sommeil commentaient éloquemment la nouvelle du départ de son mari, après avoir mis ordre à ses affaires temporelles et spirituelles, pour un combat probable. Je me souviens avec quelle anxiété elle surveillait les mouvements des groupes dans la rue et elle interrogeait les passants sur les nouvelles de la frontière. Quelques-unes de ces bonnes gens, avec d'excellentes intentions, étaient loin de la rassurer. Une parole que j'entendis me serra le cœur :

—Pauvre M'ame Marchand, soupirait une sympathique commère. C'est plus triste pour vous que pour les autres. On sait ben : ils tirent toujours sur les officiers !

Par bonheur, l'ennemi cette fois ne fut pas redoutable. Notre cher colonel revint indemne avec, comme trophée ramassée sur le champ... de fuite des Féniens, un minable fusil et une cartouchière qui ornèrent longtemps le mur de sa paisible étude de notaire.

1870.—Une heure douloureuse avait sonné pour la France, heure d'humiliation et de détresse matérielle. Les ruines s'accumulaient dans notre ancienne mère-patrie à la suite du siège, de l'invasion et d'un hiver rigoureux. Dans son journal—mon frère jumeau (*le Franco Canadien*, et moi nous vîmes le jour la même année) —mon père faisait appel à la générosité de ses lecteurs en faveur de malheureux Français ruinés par une succession de calamités. Il eut l'idée de réunir ses concitoyens à l'Hôtel-de-Ville, pour adresser à leur sympathie un appel plus direct et plus pressant.

L'orateur choisi pour plaider la cause de la charité auprès d'une foule, déjà bien préparée, à dire le vrai, fut l'une de mes toutes petites sœurs, héritière des boucles blondes, et des yeux bleus de notre aïeule écossaise. Une écharpe de soie aux trois couleurs était, pour l'occasion, posée en bandoulière sur sa robe de mousseline blanche. Sa mémoire, à cette époque, était plus longue que sa taille, d'un grand bout, mais, avant d'avoir attaqué le premier mot de sa harangue, toute vibrante de pitié pour d'anciens frères malheureux, elle avait gagné tous les cœurs—et délié toutes les bourses.

Cette fameuse soirée "Pour les Français," dans ses plus minutieux détails, fait partie de la collection de "vieilles estampes" emmagasinées par ma mémoire.

Grâce à la participation d'une sœur plus jeune que moi à la fête, j'avais obtenu de ne pas me coucher pour y assister. L'Hôtel-de-Ville étant rapproché de notre maison, nous nous y rendîmes à pied en suivant le chef de famille qui portait dans ses bras le flocon de mousseline qui allait jouer le rôle de Mirabeau. Il régnait, ce soir-là, une obscurité d'encre avec l'un de ces déchaînements de vent tels qu'on n'en voit, il me semble qu'à St-Jean, faisant claquer, en une danse macabre, les branches des arbres sur les toits de tôle.

C'était là une digne préparation aux sombres descriptions de la harangue dont il me revenait des lambeaux—car je l'avais entendu souvent répéter. Sur la place de l'église, il se produisit une débandade. Un furieux coup de vent enleva le chapeau de notre père qui se mit à courir et disparut, en le poursuivant, dans la profondeur de la nuit, mais sans abandonner le précieux fardeau—de qui dépendait le sort des Français. Pendant ce temps ma mère immobilisée, en attendant l'issue des événements, gémissait : "Il va me la tuer !"

Mon Dieu, quelle attirance ont, pour les intéressés ces vieilles récollections ! Et avec quelle indiscrétion j'y ai cédé! J'en demande pardon aux lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE.

***

Chaque famille a, comme nous ses traditions de patriotisme. Ce sont celles qu'il faut cultiver en remettant sous les yeux des enfants les exemples des pères. Les raisons qu'on a d'être fiers de ses ancêtres font songer à léguer le même héritage d'honneur à ses descendants. Et c'est ainsi, de chaînon en chaînon, que se forge l'histoire des peuples.

MADAME DANDURAND.

## Instruisons le peuple

*(Extrait d un discours sur l'Instruction Publique.)*

NOTRE temps n'aura pas eu de plus généreuse ni de plus grave préoccupation que celle de relever par l'instruction le niveau des sociétés, et notre siècle lui-même n'aura pas par ailleurs une plus large part dans l'histoire. Il s'était fièrement appelé, dès son aurore, le siècle du progrès. Devant ce nom les sceptiques ne manquèrent pas. Ils croyaient que l'intelligence humaine avait donné la pleine mesure de ses forces, et que le siècle nouveau-né aurait déjà trop lourde tâche à réparer ce qu'ils appelaient les désastres et les ruines du siècle qui venait de s'éteindre.

Profonde fut leur erreur. Le siècle a tenu ses promesses et son nom fut une prophétie. Les morts du siècle dernier, s'il leur était donné de revivre, ne reconnaîtraient plus le monde d'aujourd'hui. En vérité, que de merveilles n'a-t-il pas accomplies ? Dans ce siècle, la science s'est jouée de tous les éléments. Grâce à la vapeur, les mers sont comme si elles n'existaient pas, et la voile a fait place à la machine énorme qui chevauche les tempêtes et se moque des flots. Par elle, l'espace semble être disparu, et les voyageurs, après avoir vu coucher le soleil sur leur capitale, s'en vont, dans des palais, le matin qui suit, le voir se lever sur la capitale voisine.

L'électricité, avec la rapidité de l'éclair, jette notre pensée d'un hémisphère à l'autre, c'est elle aussi qui porte au loin notre voix et notre parole. Les explorateurs de nos jours promènent à travers l'air leur fantaisie de découverte, et s'envolent, c'est le mot, vers l'inconnu des pôles. Si universelle a été la marche de la science que les astres eux-mêmes n'ont plus de secrets pour l'œil humain.

Je m'incline avec respect et admiration devant ces conquêtes de la science et je reste ébloui devant cet étincellement du génie. Mais, de ces conquêtes de la science, j'en cherche vainement une qui doive être un bienfait aussi grand que l'instruction universellement répandue, et je garde ma reconnaissance pour les grands éducateurs qui ont usé leurs énergies à régénérer par l'instruction la face de l'humanité, et à assurer partout le perfectionnement social, qui doit être l'ambition suprême des nations.

On déplore l'exode constant de nos compatriotes qui vont chercher fortune ailleurs. Le remède à ce mal, nous l'aurons trouvé, quand nous aurons, par l'instruction, appris au peuple à profiter de la plénitude de tous les avantages que lui offre notre pays. Alors nous aurons réussi à fonder une grande nation et nous aurons appelé à jamais la prospérité parmi nous.

J. E. ROBIDOUX.

## A propos de Chansons

C'EST Beaumarchais, je crois, qui a dit qu'en France tout finit par des chansons. Il n'en était pas autrement dans la Nouvelle-France même au temps des plus cruelles épreuves. Au lendemain de la bataille de Carillon, Montcalm envoyait à sa mère deux chansons composées sous la tente, après la victoire. L'une d'elle, " en style de poissardes de Paris," est fort curieuse. En voici deux couplets :

Soldats, officiers, généraux,
Chacun en ce jour fut héros ;
Aisément cela se peut croire.
Montcalm, comme défunt Annibal,
S'montrait soldat et général.

PARLÉ

Saprégué, s'il y avait quelqu'un qui ne l'aime [point !

N'oublions pas monsieur d'Lévis
Qui s'trémoussait comme un' furie ;
Aisément cela se peut croire.
Dame ! on n'manquait pas d'valeur
Dans la famille de Not'Seigneur.

PARLÉ

Saprégué, comme sans sa cousine j étais [flambé !.....
Ces doubles chiens,
A coups d pieds, à coups d poings,
Nous auraient cassé la gueule et la [mâchoire !

On fait évidemment allusion, dans ce dernier couplet, à la tradition d'après laquelle la famille du chevalier de Lévis remontait à la tribu de Lévi. Un auteur nous montre un membre de la famille de Lévis, se faisant peindre, rendant, le chapeau à la main, visite à la sainte Vierge, qui lui dit : Mon cousin, couvrez-vous.

D'après une version que j'ai lue quelque part, l'inscription se lisait comme suit :

—Couvrez-vous, mon cousin.

—C'est pour ma commodité, ma cousine.

ERNEST GAGNON.

## Wolfred Nelson

Dans nos campagnes, on chérit le nom de Wolfred Nelson. On respecte en lui l'ardeur, la sincérité, le courage, la fidélité à ses principes et à ses compatriotes. Il fut bon sans ostentation, héroïque avec bonhomie. Cependant, à l'occasion, il savait être sévère, ainsi que le prouve le trait suivant tout à fait inédit, qu'on raconte de lui, et qui a sa place indiquée dans le JOURNAL DE FRANÇOISE.

C'était en juin 1838. Nelson, Bouchette, DesRivières, Masson, Viger, Gauvin, Goddu et Marchessault étaient sur le point de partir pour la terre d'exil, peut-être pour toujours. Ils étaient rangés dans une des salles de la prison de Montréal. Un employé canadien-français, alléguant des ordres supérieurs, venait de les enchaîner les uns aux autres comme des criminels en destination pour le bagne. Par la porte, ouverte on voyait un détachement de soldats qui les attendait.

L'employé, sa triste besogne faite, tendit la main à Nelson, dont la tête grisonnante faisait contraste avec la jeunesse de ses compagnons, en disant :

—Au revoir, docteur, sinon en ce monde, au moins dans l'autre.

—Que dites-vous là ? mon ami, répondit Nelson sans s'émouvoir, mais en refusant sa main autant que le permettaient ses entraves. Nous—indiquant des yeux les autres prisonniers, —nous espérons beaucoup de la miséricorde divine. Quant à vous, souvenez-vous de Judas et de ses trente deniers.

Puis les prisonniers, élevant avec un geste de triomphe leurs bras chargés de chaînes, défilèrent et se livrèrent aux soldats.

Il n'est que juste d'ajouter que lord Durham désapprouva l'indignité qu'on avait fait subir aux exilés et qu'il envoya un aide-de-camp, à bord de la frégate *Vestale*, qui les conduisait en exil, pour leur exprimer ses regrets.

L'HISTORIEN

Fiez-vous à Dieu, il saura vous donner ce qu'il vous faut. On l'oblige, quand on se jette avec confiance dans ses bras.

LAURE CONAN.

## Traits d'esprit de quelques-uns de nos hommes publics

*Thomas-Jean-Jacques Loranger*

Un jour, un marchand de farine faisait un discours politique auquel M. Loranger fut appelé à répondre. Le marchand de farine avait peu d'instruction et faisait des cuirs à chaque phrase.

—M. X., dit M. Loranger, a fait une grande fortune dans le commerce de farine, et je l'en félicite, mais il aurait fait une plus grande fortune dans le commerce de cuirs.

Devenu juge, il ne pouvait s'empêcher de faire de temps à autre de l'esprit.

Un jour, une vieille fille était témoin devant lui et refusait de dire son âge. Le juge dit à l'avocat qui la pressait inutilement de répondre :

—Vous voyez bien qu'elle ne veut pas s'incriminer.

*Laurier*

M. Mousseau avait dit parlant des membres du cabinet McKenzie dont Laurier faisait partie :

—Ils s'engraissent des sueurs du peuple, ils font bonne chère pendant que le pays est affamé.

M. Mousseau était très gros et très gras, à cette époque et M. Laurier était très maigre

—Lequel des deux, dit Laurier en montrant du doigt M. Mousseau, engraisse le plus ?

*Taillon*

Lorsqu'il était premier ministre, M. Marchand, chef de l'opposition ou de la gauche, lui reprochait de ne pas donner tous les renseignements dont il avait besoin.

—La gauche, dit M. Taillon, doit ignorer ce que fait la droite.

M. Mercier, premier ministre, avait soumis à la chambre un projet de loi dans le but d'empierrer les chemins à la campagne, et il disait que la pierre ne manquait pas.

—Non, dit M. Taillon, si vous employez toutes les pierres qu'on vous a lancées.

Une autre fois, M. Mercier invoquait le nom et l'autorité du curé Labelle pour se justifier.

M. Labelle, comme on sait, était très gros.

—Je n'entreprendrai pas, dit M. Taillon, de passer à travers M. le curé Labelle pour atteindre le ministère, mais j'en ferai le tour.

*Charles Langelier*

L'opposition reprochait aux amis du gouvernement Mercier d'avoir fait voter trente-deux morts à Laprairie, en 1887.

Un jour, un électeur demanda à M. Langelier qui faisait un discours à Joliette :

—Est-ce vrai, M. Langelier, que vous avez fait voter les morts à Laprairie ?.

—Oui, mon ami, c'est vrai.

L'électeur surpris de cet aveu, s'écria :

—Vous n'êtes pas honteux.

—Non, je n'ai pas honte de ce que j'ai fait et vous ne devriez pas me reprocher d'avoir rendu un si grand service à vos amis.

—Comment cela ?

—Comment cela ? je vais vous le dire ; il y avait des années que ces pauvres gens étaient dans le purgatoire pour avoir donné des mauvais votes, ils avaient toujours voté pour le parti conservateur. Depuis que nous les avons fait voter pour les libéraux, ils sont au ciel.

Un jour, il avait pour adversaire un homme de talent plus jeune que lui mais chauve, qui disait et répétait souvent que M. Langelier n'était plus jeune, qu'il était usé, etc. M. Langelier lui ôte son chapeau et dit :

—Regardez, messieurs, lequel des deux est le plus usé ; croyez-vous que c'est à dire des prières qu'il a perdu ses cheveux ?

Il parlait un dimanche dans le comté de Bagot, et il avait pour adversaire un M. Boisvert.

Pendant que M. Langelier parlait, M. Boisvert l'interrompait à tout instant pour lui dire : " prouvez, prouvez ce que vous avancez." M. Langelier avait beau lui dire qu'il était ridicule de l'obliger à prouver des choses claires comme la lumière du soleil, M. Boisvert continuait à crier : " prouvez, prouvez."

—M. Boisdur, dit M. Langelier, vous êtes aussi dur que votre nom.

—Je ne m'appelle pas Boisdur, je m'appelle Boisvert.

—Je le nie, reprit M. Langelier, prouvez-le.

Note de la Rédaction.—Nous tenons ces anecdotes inédites de M. L. O. David, qui les a écrites à l'occasion du numéro de la Saint-Jean-Baptiste du JOURNAL DE FRANÇOISE.

## Une Héroïne de 1837

MADAME Kimber, de Chambly fut une des héroïnes de l'insurrection de 1837. C'est elle qui avait organisé la défense dans la région où elle habitait. Des mémoires de l'époque, qui seront bientôt publiés, en parlent comme suit :

" Rendus sur les confins du village de Chambly, nous fûmes arrêtés par une sentinelle armée d'un fusil de chasse. Mon ami Drolet me servit de passeport, et nous nous rendîmes à destination sous la garde d'une autre sentinelle. A la maison du docteur Kimber, on nous admit dans une grande salle où il se trouvait beaucoup de monde. A peine y étions-nous entrés, que nous vîmes les personnes occupant le fond de la salle se diviser respectueusement pour laisser passer une dame qui s'avançait vers nous avec calme et dignité. Elle tenait dans sa main droite un pistolet dont le canon reposait sur son bras gauche. M. Drolet me présenta à madame Kimber . . . . Cette dame, dont la physionomie et le maintien étaient empreints d'une noble fermeté, s'entretint avec moi de l'événement de la veille, la délivrance du docteur Davignon et de M. Demaray, notaire, par le vaillant Bonaventure Viger, sur le chemin de Longueuil "

Quelque lectrice du JOURNAL DE FRANÇOISE devrait entreprendre d'écrire la vie de madame Kimber.

Il faut nécessairement arracher au passé les éléments de notre histoire avant que la poussière des siècles les aient ensevelis.

EDMOND LAREAU.

Un jour viendra, je l'espère, où les citoyens et les gouvernements sentiront que le premier devoir est de procurer le pain de l'intelligence aux générations croissantes.

ÉTIENNE PARENT.

# Jean Rivard

(Extrait).

(*Jean Rivard à Gustave Charmenil.*)

Mon cher Gustave,

MERCI de tes félicitations sur mon élection à la mairie ; mais je ne sais vraiment si tu ne devrais pas plutôt me plaindre. En acceptant cette charge, j'ai pris sur mes épaules un rude fardeau. J'ai déjà fait du mauvais sang, et je n'ai pas fini d'en faire. Toute mon ambition serait de faire de Rivardville une paroisse modèle ; je voudrais la constituer, s'il était possible, en petite république, fournie de toutes les institutions nécessaires à la bonne administration de ses affaires, au développement de ses ressources, aux progrès intellectuels, sociaux et politiques de sa population. Pour en venir là, des obstacles de toutes sortes se présentent. Il faut le dire, l'esprit de gouvernement n'existe pas encore chez notre population. Cette entente, cette bonne harmonie, ces petits sacrifices personnels nécessaires au bon gouvernement général, on ne les obtient qu'au moyen d'efforts surhumains. Le sentiment qu'on rencontre le plus souvent, quand il s'agit d'innovations utiles, d'améliorations publiques, c'est celui d'une opposition sourde, ou même violente, qui paralyse et décourage....

La cause première de cette lacune dans les mœurs de notre population, la cause fondamentale de l'état de choses que nous déplorons, et qu'il importe avant tout de faire disparaître, c'est le défaut d'une éducation convenable. Oui, mon ami, de toutes les réformes désirables, c'est là la plus urgente, la plus indispensable : elle doit être la base de toutes les autres. Avant de faire appel à l'esprit, à la raison du peuple, il faut cultiver cet esprit, développer, exercer cette raison. Donner à toutes les idées saines, à toutes les connaissances pratiques la plus grande diffusion possible, tel doit être le but de tout homme qui désire l'avancement social, matériel et politique de ses concitoyens. Cette idée n'est pas nouvelle ; on l'a proclamée mille et mille fois : mais il faut la répéter jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement comprise. Sans cela point de réforme possible.

Tu dis que je suis roi de ma localité : oh ! si j'étais roi, mon ami, avec quel zèle j'emploierais une partie de mon revenu à répandre l'éducation dans mon royaume, en même temps que j'encouragerais par tous les moyens possible la pratique de l'agriculture et des industries qui s'y rattachent !

Je considérerais les ressources intellectuelles comme enfouies dans la multitude de têtes confiées à mes soins comme mille fois plus précieuses que toutes ces ressources minérales, commerciales, industrielles qu'on exploite à tant de frais, et je ferais de l'éducation morale, physique et intellectuelle des enfants du peuple, qui a pour but de cultiver et développer ces ressources, ma constante et principale occupation.

Dans chaque paroisse de mon royaume, l'Ecole - Modèle s'élèverait à côté de la Ferme-Modèle et toutes deux recevraient sur le budget de l'Etat, une subvention proportionnée à leur importance. Toute lésinerie à cet égard me paraîtrait un crime de lèse-nation.

Il va sans dire que dans le choix des instituteurs, je ne me laisserais pas influencer par des considérations d'économie. Cette classe d'hommes qui exerce une espèce de sacerdoce, et qui, par la nature de ses occupations, doit être regardée comme une des premières dans tous les pays du monde, a toujours été traitée si injustement, que je ferais tout en moi pour la dédommager de ce dédain. Je lui assurerais un revenu égal à celui des hommes de profession.

J'appellerais là, s'il était possible, non-seulement des hommes réellement et solidement instruits, mais des esprits philosophiques et observateurs, des hommes en état de juger des talents et du caractère des enfants.

Car un de mes principaux buts en rendant l'éducation élémentaire universelle, serait de découvrir chez les enfants du peuple les aptitudes particulières de chacun, de distinguer ceux qui par leurs talents plus qu'ordinaires promettraient de briller dans les carrières requérant l'exercice continu de l'intelligence, de ceux qui seraient plus particulièrement propres aux arts mécaniques et industriels, au commerce ou à l'agriculture.

J'adopterais des mesures pour que tout élève brillant fut reçu dans quelque institution supérieure, où son intelligence pourrait recevoir tout le développement dont elle serait susceptible....

Si j'étais roi, je fonderais des institutions où le fils du cultivateur acquerrait les connaissances nécessaires au développement de son intelligence, et celles plus spécialement nécessaires à l'exercice de son état, me rappelant ce que dit un auteur célèbre, que "l'éducation est imparfaite si elle ne prépare pas l'homme aux diverses fonctions sociales que sa naissance, ses aptitudes ou ses goûts, sa vocation ou sa fortune l'appelleront à remplir dans la société pendant sa vie sur la terre." Quant à la connaissance spéciale de son art, c'est-à-dire de la science agricole, je voudrais qu'elle lui fût aussi familière, dans toutes ses parties, que les connaissances légales le sont à l'avocat, celles de la médecine au médecin. Tu me dis que c'est un rêve que je fais là ; quelque chose me dit pourtant que ce n'est pas impossible. On peut dire qu'à l'heure qu'il est, la grande moitié des cultivateurs de nos paroisses canadiennes, pourraient, s'ils avaient reçu l'instruction préalable nécessaire, consacrer deux, trois, quatre heures par jour à lire, écrire, calculer, étudier. Aucune classe n'a plus de loisir, surtout durant nos longs hivers. Qui nous empêcherait d'employer ces loisir à l'acquisition de connaissances utiles ?

Que d'études importantes, en même temps qu'agréables, n'aurions - nous pas à faire ? Nous sommes naturellement portés à nous occuper des choses de l'esprit ; nous aimons beaucoup, par exemple, à parler politique ; nous aimons à juger les hommes qui nous gouvernent, à blâmer ou à approuver leur conduite, à discuter toutes les mesures présentées dans l'intérêt général. Mais n'est-ce pas humiliant pour l'homme sensé, qui n'a pas la moindre notion de la science du gouvernement, qui ne connait ni l'histoire du pays, ni les ressources commerciales, industrielles, financières dont il dispose, qui n'a pas même assez cultivé sa raison pour bien saisir le sens et la portée des questions politiques, n'est ce pas humiliant pour lui d'avoir à décider par son vote ces questions souvent graves et compliquées, dont dépendent les destinées du pays ? Avec quel bonheur, il approfondirait toutes des questions, si son instruction préalable lui avait permis de consacrer quelques heures, chaque jour, au développement et à la culture de ses facultés intellectuelles ?

Songe donc, mon ami, à l'influence qu'une classe de cultivateurs instruits exercerait sur l'avenir du Canada !...

JEAN RIVARD.

(A. Gérin Lajoie.)

Note de la Rédaction.—Ces lignes, écrites il y a déjà près d'une cinquantaine d'années, ont encore, ainsi qu'il est facile de le constater, leur actualité parmi nous.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*)

"Vous voulez que je parte? — dit Ulrique.

—Oui. Il n'y a pas d'autre moyen ; je le regrette, car je ne vous remplacerai jamais. Voilà les gages que je vous dois pour la prochaine quinzaine.

— C'est bien, je partirai demain.

—Oh! je n'ai aucune rancune contre vous ; mais c'est à cause de Franzl, vous comprenez? Vous avez beau être comtesse, ce n'est pas femme sans le sou qu'il lui faut.

— Vous auriez pu comprendre, à votre tour, que vous pouviez être tranquille, — dit Ulrique ironiquement ; et elle ajouta aussitôt ; — Ne pouriez-vous, par hazard, m'indiquer où je pourrais bien aller?

— Il m'est venu à l'idée,— répondit l'hôtelière, brave femme au demeurant, — que les filles du maître d'école étaient à la recherche de quelqu'un qui pourrait les aider à terminer leurs nouvelles robes d'été.

— Et il n'a pas de fils, votre maître d'école?

— Non.

Le lendemain matin, comme Ulrique quittait l'auberge avec un léger paquet contenant quelques effets, on lui remit une lettre portant un timbre anglais. Tout en marchant, la jeune fille lut cette lettre.

CHATEAU DE MORTON.
*17 avril 1880.*

Ma chère cousine,

Par suite d'une absence, je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre.. Excusez-moi d'y répondre si tard. Bien que je ne fusse jamais trouvé avec votre père, j'avais toujours espéré faire un jour sa connaissance et j'ai souvent regretté les conditions d'éloignement et de temps qui avaient amené la cessation de la correspondance entre ces deux branches de la famille. Mon père même dans ses derniers jours, faisait souvent allusion à son neveu inconnu d'Autriche. C'est bien bon à vous d'avoir pensé à moi en un pareil moment, et j'ai l'espoir que cette correspondance renouée, quelque triste qu'en soit la cause, se poursuivra entre nous.

Pour commencer, vous pourriez me parler de vous. La mort de votre père doit vous avoir laissée bien isolée, à moins pourtant que vous n'habitiez avec ses parents, car je crois que vous ne manquez pas d'oncles et de tantes autrichiens. Je ne connais pas le nom de l'endroit d'où votre billet est daté, mais, si ma mémoire me sert bien, ce n'est pas celui du château de la famille Eldringen. Sûrement vous n'êtes pas s ule? Dans tous les cas, n'oubliez pas que vous avez un cousin anglais qui serait très heureux de vous servir de toutes les façons qui sont en son pouvoir.

Votre très sincèrement dévoué,
GILBERT NEVYLL.

Ulrique, à cette lecture, éprouva un réel saisissement "Ma chère cousine." Il y avait donc quelqu'un qui ne rougissait pas de l'appeler ainsi? Dans son isolement, la lettre de cet Anglais inconnu était la première marque de sympathie qu'elle eût reçue, les seules paroles de réelles condoléances qui lui eussent été adressées. Au milieu de la rue du village, où elle était alors, à moitié chemin de la maison dont elle venait d'être renvoyée et de l'autre maison dans laquelle elle ignorait si elle serait reçue, elle apprenait donc que quelqu'un se souciait de savoir si elle n'était pas seule et lui offrait son aide! Quelqu'un qui ne considérait pas comme au-dessous de sa dignité de correspondre avec la fille de Fanny Badl? C'était trop inconcevable, et Ulrique pensa aussitôt qu'il ignorait ou avait oublié dans quelles conditions son père s'était marié. Ce ne pouvait être que cela ; son orgueil agressif ne pouvait admettre qu'il en fût autrement et c'est d'un geste nerveux qu'elle remit la lettre dans son enveloppe et le tout dans sa poche, en disant, avec un amer sourire désillusionné :

"Je lui écrirai aujourd'hui. Il désire savoir ce que je suis, eh bien, oui, il aura tous les renseignements qu'il désire, et nous verrons alors s'il reste toujours aussi désireux d'entretenir une corespondance avec "sa chère cousine."

Ce ne fut que tard dans la soirée, après une journée laborieuse, qu'Ulrique put mettre son projet à exécution, car l'accueil des demoiselles Pfanner, une paire assortie de maigres filles constellées de taches de rousseur, lui assurait un gîte pour une quinzaine. Elle trempa sa plume la plus aiguë dans l'encre la plus âpre et écrivit :

"Mes remerciements pour votre lettre. Mais il ne serait pas loyal de vous laisser vous compromettre avec moi, sans vous bien mettre au courant de ce qu'est votre correspondante, Savez-vous que ma mère était la fille d'un sous-officier de cavalerie, un simple maréchal des logis, comprenez-vous? Ceci est un crime impardonable, à ce que m'ont très nettement fait comprendre mes oncles et mes tantes d'Autriche. Non, je ne suis pas ici dans le château de la famille, lequel n'est pas plus fait pour moi que pour mon père, qui, en raison de son mariage, l'a vu passer par-dessus sa tête pour échoir à un cousin. L'endroit d'où j'écris est un village perdu, où mon père est mort durant le cours de nos voyages habituels et où j'essaie de gagner assez d'argent pour aller jusqu'à Vienne. C'est dire que je suis pauvre : second crime non moins impardonnable que le premier. Vous voyez que vous auriez mieux fait d'y regarder à deux fois avant de témoigner un intérêt quelconque à une personne telle que moi."

Ceci écrit, Ulrique se sentit soulagée. Certes, la sympathie était agréable, mais elle ne voulait pas l'accepter sous des dehors trompeurs.

Tout le reste de cette semaine fut employé à travailler fiévreusement aux robes bleu ciel des filles du maître d'école. Il fallait qu'elles fussent prêtes pour le dimanche, car ce jour-là verrait arriver à Glockenau MM. Auguste et Léopold, deux jeunes négociants de la ville voisine, qui venaient fréquemment, le jour du Seigneur, se promener avec les demoiselles Pfanner sous les sapins de la vallée.

Le dimanche passé, les demoiselles Pfanner, quoique

des robes roses restassent à faire, découvrirent tout à coup qu'elles n'avaient plus besoin des services d'Ulrique. C'est que, malheureusement pour celle-ci, MM. Auguste et Léopold avaient été singulièrement distraits dans leur hommages à l'égard de ces deux jeunes filles par l'éclatante beauté seulement entrevue de la couturière.

Ulrique accepta son renvoi sans mot dire et elle alla consulter l'aubergiste qui, dans son désir de l'éloigner du chemin de son trop inflammable Franzl, partit aussitôt avec elle pour se mettre en quête d'un nouvel emploi.

Assez tard dans l'après midi, la fille du comte Eldringen fut enfin prise pour faire la cuisine, dans une ferme tenue par un couple de vieux paysans aisés. Ulrique poussa trop vite, ce soir-là, un soupir de soulagement en posant sa tête sur l'oreiller. Quatre jours ne s'étaient pas écoulés que le vieux paysan lui rendait la place intenable.

Elle erra de longues heures, sans souci de l'avenir, toute à l'horreur de l'affront présent et maudissant ce don de la beauté qui lui était aussi fatal que l'héritage du titre.

"Que ne suis-je laide autant que pauvre,—s'écriait-elle,—puisque les filles sans argent n'ont pas le droit d'être belles !"

Ulrique croyait s'être aventurée très loin dans la forêt, mais, à son grand étonnement, elle découvrit, par une éclaircie, le village à ses pieds.

Elle était alors assise sur un bloc de pierre, affaiblie par la faim et le manque de sommeil, et pourtant n'ayant pu former aucun plan pour savoir où elle passerait ce jour, qui s'épanouissait en une splendeur rosée audessus des montagnes. Un étroit sentier serpentait en dedans et en dehors des sapins, et quelque part, hors de vue, la rivière murmurait et bouillonnait. Bientôt la tête d'Ulrique s'inclina en arrière, contre le tronc de l'arbre au pied duquel, au hasard, elle s'était assise, et elle s'endormit.

Elle s'éveilla en sursaut, non par suite d'un bruit soudain, mais par l'instinctive sensation de n'être plus seule.

Sur le sentier, devant elle, un vieillard était debout, la regardant avec un mélange de surprise et de pitié.

Ulrique reconnu le vieux prêtre qui avait conduit son père à sa dernière demeure et avait été un des témoins de la levée des scellés.

Elle avait vu le Père Sepp, comme on l'appelait généralement, plus d'une fois depuis, à l'église et dans la rue, mais elle ne lui avait jamais parlé. Elle le regarda d'un air d'indifférence, sans se lever de sa pierre.

"Savez-vous que vos cheveux sont tout mouillés par la rosée, mon enfant,—dit le vieillard d'une voix légèrement émue,—et que vos mains sont égratignées par les épines ? Vous devez être assise là depuis longtemps.

— Non ; depuis minuit seulement, — répondit Ulrique durement, en le regardant avec ses grands yeux gris dans lesquels brillait une flamme farouche.

— Depuis minuit ?.... Toute seule ?.... Bon Dieu ! pourquoi n'étiez-vous pas dans votre lit ?

— Parce que je n'en ai pas.

Le vieux prêtre eut l'air de plus en plus perplexe.

"Que dites-vous ?.... Pourquoi ?....

— Je suis ici.... parce qu'un vieillard m'a insultée hier avant le souper !.... un homme aux cheveux blancs comme les vôtres," ajouta-t elle avec une sorte de satisfaction morose à la vue de l'air de commisération croissante du visage du Père Sepp.

Les questions l'irritaient ; elle eût voulu qu'on la laissât tranquille et elle pensait se débarrasser ainsi du vénérable importun. Comme elle le connaissait mal !

"Avant le souper ! — répéta-t-il d'un ton d'effroi. — Et vous avez été dehors depuis....sans souper ! Ma pauvre enfant, c'est terrible ! Cela n'aurait pas été bien plus mal si....

—S'il avait attendu jusqu'après le souper ?—acheva Ulrique en éclatant d'un rire nerveux.

—Riez, mon enfant, vous êtes jeune ; mais il n'y a rien d'aussi terrible que la faim, c'est la seule infortune réelle en ce monde;....la faim et la soif, je les ai connues moi-même. Oh ! pourquoi n'êtes-vous pas venue me trouver ?

— Vous ?.. . Pourquoi serais-je allée à vous ?.... — répliqua-t-elle d'un ton brusque. — Qu'êtes vous pour moi ?.... Quel droit avez-vous de me faire des questions ou de me plaindre quand je n'ai jamais imploré la pitié de personne ?

— Je me retirerai si ma vue vous offense,—répondit le prêtre avec humilité,—mais je ne peux pas supporter l'idée que vous avez faim ; je cherche si je n'aurais pas quelque chose à vous donner."

Et il fouillait dans la poche de sa soutane usée.

"Il va me faire l'aumône —pensa Ulrique en serrant les dents,—suis-je tombée à ce degré de misère ?"

Mais ce fut une épaisse tranche de pain bis qui sortit de la poche du bon curé et fut timidement tendue à Ulrique. Elle la repoussa avec tant de colère que le pain tomba à terre.

"Je vous ai déjà dit une fois que je n'étais pas une mendiante ! — s'écria la jeune fille aux joues de laquelle était monté un flot de sang. — Gardez ce pain pour le premier mendiant que vous rencontrerez sur votre route.

— Ce n'était pas pour les mendiants que je l'avais apporté ; il n'y a jamais de mendiants dans les bois ; c'était pour les oiseaux, les chardonnerets et les mésanges, qui ordinairement me suivent quand je dis mon bréviaire ; j'aime à leur donner à manger."

Le vieillard ramassa le pain et, soigneusement et patiemment, se mit à enlever les parcelles de terre et les aiguilles de sapin desséchées qui s'y étaient attachées.

"Suis-je un chardonneret ou une mésange, je voudrais bien le savoir ?" se dit Ulrique, prise encore une fois d'une violente envie de rire.

(*A suivre*)

# PAGES OUBLIÉES

## Les Anciens Canadiens

### LA ST-JEAN-BAPTISTE

Chaque paroisse chômait autrefois la fête de son patron. La Saint-Jean-Baptiste, fête patronale de la paroisse de St-Jean-Port-Joli, qui tombait dans la plus belle saison de l'année, ne manquait pas d'attirer un grand concours de pèlerins, non seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés. Le cultivateur canadien, toujours si occupé de ses travaux agricoles, jouissait alors de quelque repos, et le beau temps l'invitait à la promenade. Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers que l'on recouvrait de branches d'épinette, on tuait le veau gras, et le marchand avait bon débit de ses boissons. Aussi, dès le vingt-troisième jour de juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, toutes les maisons, à commencer par le manoir seigneurial et le presbytère, étaient-elles encombrées de nombreux pèlerins.

Le seigneur offrait le pain bénit et fournissait deux jeunes messieurs et deux jeunes demoiselles de ses amis, invités même de Québec, longtemps d'avance, pour faire la collecte pendant la messe solennelle, célébrée en l'honneur du saint patron de la paroisse. Ce n'était pas petite besogne que la confection de ce pain bénit et de ses accessoires de *cousins* (gâteaux), pour la multitude qui se pressait, non seulement dans l'église, mais aussi en dehors du temple, dont toutes les portes restaient ouvertes, afin de permettre à tout le monde de prendre part au saint sacrifice.

Il était entendu que le seigneur et ses amis dînaient, ce jour là, au presbytère, et que le curé et les siens soupaient au manoir seigneurial. Un grand nombre d'habitants, trop éloignés de leur maison pour y aller et en revenir entre la messe et les vêpres, prenaient leur repas dans le petit bois de cèdres, de sapins et d'épinettes qui couvrait le vallon, entre l'église et le fleuve St Laurent. Rien de plus gai, de plus pittoresque que ces groupes assis sur la mousse ou sur l'herbe fraîche autour de nappes éclatantes de blancheur, étendues sur ces tapis de verdure. Le curé et ses hôtes ne manquaient jamais de leur faire visite et d'échanger, avec les notables, quelques paroles d'amité

De tous côtés s'élevaient des abris, espèces de *wigwams*, couverts de branches d'érable et de bois résineux, où l'on débitait des rafraîchissements. Les traiteurs criaient sans cesse d'une voix monotone, en accentuant fortement le premier et le dernier mot : à la bonne bière, au bon raisin, à la bonne pimprenelle Et les papas et les jeunes amoureux, stimulés pour l'occasion, tiraient avec lenteur, du fond de leur gousset, de quoi régaler les enfants et la *créature*.

Les Canadiens de la campagne avaient conservé une cérémonie bien touchante de leurs ancêtres normands : c'était le feu de joie, à la tombée du jour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Une pyramide octogone, d'une dizaine de pieds de haut, s'érigeait en face de la porte principale de l'église ; cette pyramide, recouverte de branches de sapin introduites dans les interstices d'éclats de cèdres superposés, était d'un aspect très agréable à la vue. Le curé, accompagné de son clergé, sortait par cette porte, récitait les prières usitées, bénissait la pyramide et mettait ensuite le feu avec un cierge, à de petits monceaux de paille disposés aux huit coins du cône de verdure. La flamme s'élevait aussitôt pétillante, au milieu des cris de joie, des coups de fusil des assistants, qui ne se dispersaient que lorsque le tout était entièrement consumé.

Blanche d'Haberville, son frère Jules et de Locheil n'avaient pas manqué d'assister à cette joyeuse cérémonie, avec mon oncle Raoul, à qui il incombait de représenter son frère, que les devoirs d'hospitalité devaient nécessairement retenir à son manoir. Un critique malicieux, en contemplant le cher oncle appuyé sur son épée, un peu en avant de la foule, aurait peut-être été tenté de lui trouver quelque ressemblance avec feu Vulcain, de boiteuse mémoire, lorsque la lueur du bûcher enluminait toute sa personne d'un reflet pourpre : ce qui n'empêchait pas mon oncle Raoul de se considérer comme le personnage le plus important de la fête.

Mon oncle Raoul avait encore une raison bien puissante d'assister au feu de joie : c'était la vente de saumon qui se faisait ce jour-là. En effet, chaque habitant, qui tendait une pêche, vendait à la porte de l'église, le premier saumon qu'il prenait, au bénéfice des bonnes âmes, c'est-à-dire, qu'il faisait dire une messe, du produit de ce poisson, pour la délivrance des âmes du Purgatoire. Le crieur annonçait le but de la vente, chacun s'empressait de surenchérir. Rien de touchant que cette communion des catholiques, avec ceux de leurs parents et amis que la mort a enlevés, que cette sollicitude qui s'étend jusqu'au monde invisible Nos frères des autres cultes versent bien comme nous, des larmes amères sur le tombeau qui recèle ce qu'ils ont de plus cher au monde, mais là s'arrêtent les soins de leur tendresse.

Ma mère, quand j'étais enfant, me faisait terminer mes prières par cet appel à la miséricorde divine : " Donnez, ô mon Dieu, votre saint paradis à mes grand-pères et grand-mères." Je priais alors pour des parents inconnus et en bien petit nombre ; combien, hélas, à la fin d'une longue carrière, en aurais-je à ajouter, s'il me fallait énumérer tous les êtres chéris qui ne sont plus.

Il était nuit close depuis quelque

temps, lorsque mon oncle Raoul, Blanche, Jules et de Locheil quittèrent le presbytère, où ils avaient soupé. Le cher oncle, qui avait quelque teinture d'astronomie, expliquait à sa nièce, qu'il ramenait dans sa voiture, les merveilles de la voûte éthérée : trésors de science astronomique, dont les deux jeunes messieurs ne profitaient guère, au grand dépit du professeur d'astronomie improvisé, qui leur reprochait d'éperonner sournoisement leurs montures, plus raisonnables que les cavaliers. Les jeunes gens tout à leur gaieté, et qui respiraient le bonheur par tous les pores, pendant cette nuit magnifique, au milieu de la forêt, s'excusaient de leur mieux et recommençaient leurs gambades, malgré les signes réitérés de Blanche qui, aimant beaucoup son oncle, cherchait à éviter tout ce qui pouvait lui déplaire. La route était en effet d'autant plus agréable, que le chemin royal était tracé au milieu d'arbres de toutes espèces qui interceptaient, de temps à autres, la vue du fleuve St-Laurent, dont ils suivaient les sinuosités, jusqu'à ce qu'une clairière offrit de nouveau ses ondes argentées.

Arrivés à une de ces clairières, qui leur permettait d'embrasser du regard tout le panorama, depuis le cap Tourmente jusqu'à la Malbaie, de Locheil ne put retenir un cri de surprise, et s'adressant à mon oncle Raoul :

—Vous, monsieur, qui expliquez si bien les merveilles du ciel, vous plairait-il d'abaisser vos regards vers la terre, et de me dire ce que signifie toutes ces lumières qui apparaissent simultanément sur la côte du nord, aussi loin que la vue peut s'étendre ? Ma foi, je commence à croire à la légende de notre ami José : le Canada est vraiment la terre des lutins, des farfadets, des génies, dont ma nourrice berçait mon enfance dans mes montagnes d'Ecosse.

—Ah ! dit mon oncle Raoul, arrêtons-nous ici un instant : ce sont les gens du nord, qui, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, écrivent à leurs amis et parents de la côte du sud. Ils ne se servent ni d'encre, ni de plume pour donner de leurs nouvelles. Commençons par les Eboulements : onze décès de personnes adultes dans cette paroisse depuis l'automne, dont trois dans la même maison, chez mon ami Dufour ; il faut que la picote ou quelques fièvres malignes aient visité cette famille, car ce sont des maîtres hommes que ces Dufour, et tous dans la force de l'âge. Les Tremblay sont bien ; j'en suis charmé : ce sont de braves gens. Il y a de la maladie chez Bonneau : probablement la grand'mère, car elle est très âgée. Un enfant mort chez Bélair ; c'était, je crois, le seul qu'ils eussent : c'était un jeune ménage.

Mon oncle Raoul continua ainsi pendant quelque temps à s'informer des nouvelles de ses amis des Eboulements, de l'Ile aux Coudres et de la Petite-Rivière.

—Je comprends, dit Locheil, sans pourtant en avoir la clef : ce sont des signes convenus que se font les habitants des deux rives du fleuve, pour se communiquer ce qui les intéresse le plus.

—Oui, reprit mon oncle Raoul ; et si nous étions sur la côte du nord, nous verrions des signaux semblables sur la côte du sud. Si le feu une fois allumé, ou que l'on alimente, brûle longtemps sans s'éteindre, c'est bonne nouvelle ; s'il brûle en s'amortissant, c'est signe de maladie ; s'il s'éteint tout à coup, c'est signe de mortalité. Autant de fois qu'il s'éteint subitement, autant de personnes mortes. Pour un adulte, une forte lumière ; pour un enfant, une petite flamme. Les voies de communication étant assez rares, même l'été, et entièrement interceptées pendant l'hiver, l'homme toujours ingénieux, y a suppléé par ce moyen très simple...

Mon oncle Raoul, après avoir longtemps parlé, finit comme tout le monde par se taire.

—Ne trouvez-vous pas, mon cher oncle, dit Blanche, qu'une chanson, pendant cette belle nuit si calme, le long des rives du prince des fleuves, ajouterait beaucoup au charme de notre promenade ?

—Oh oui, une chanson, dirent les jeunes gens.

C'était prendre le chevalier par son sensible. Il ne se fit pas prier et chanta, de sa superbe voix de tenor, la chanson suivante qu'il affectionnait singulièrement comme chasseur redoutable avant sa blessure.

Tout en avouant qu'elle péchait contre les règles de la versification, il affirmait que ces défauts étaient rachetés par des images vives et d'une grand fraîcheur.

CHANSON DE MON ONCLE RAOUL

Me promenant sur le tard,
Le long d'un bois à l'écart,
Chassant bécasse et perdrix
Dans ce bois joli,
Tout à travers les roseaux
J'en visai une ;
Tenant mon filet bandé
Tout prêt à tirer.

J'entends la voix de mon chien,
Du chasseur le vrai soutien :
J'avance et je crie tout haut
A travers les roseaux,
D'une voix d'affection
Faisant ma ronde,
J'aperçus en faisant mon tour
Un gibier d'amour.

Je vis une rare beauté
Dedans ce bois écarté,
Assise le long d'un fossé,
Qui s'y reposait.
Je tirai mon coup de fusil
Pas bien loin d'elle ;
La belle jeta un si haut cri,
Que le bois retentit.

Je lui ai dit, mon cher cœur,
Je lui ai dit avec douceur :
Je suis un vaillant chasseur,
De moi, n'ayez point peur.
En vous voyant, ma belle enfant,
Ainsi seulette,
Je veux être votre soutien
Et vous faire du bien.

—Rassurez-moi, je vous prie,
Car de peur, je suis saisie ;
Je me suis laissée anuiter,
Je me suis écartée :
Ah ! montrez-moi le chemin
De mon village,
Car sans vous, mon beau monsieur
Je mourrais sur les lieux.

—La belle, donnez-moi la main
Votre chemin n'est pas loin ;
Je puis vous faire ce plaisir,
J'en ai le loisir ;
Mais avant de vous quitter,
Jolie mignonne,
Voudrez-vous bien m'accorder
Un tendre baiser ?

—Je ne saurais vous refuser,
Je veux bien vous récompenser :
Prenez-en deux ou bien trois,
C'est à votre choix :
Vous m'avez d'un si grand cœur
Rendu service,
C'est pour moi beaucoup d'honneur,
Adieu donc, cher cœur

—Diable, dit Jules, monsieur le chevalier, vous n'y allez pas de main morte. Je gage, moi, que vous deviez

être un furieux galant parmi les femmes dans votre jeunesse, et que vous avez bien fait des victimes. Eh ! eh ! n'est ce pas, cher oncle de grâce, cher oncle, racontez-nous vos prouesses.

—Laid, laid, mon petit fils, fit mon oncle Raoul en se rengorgeant, mais plaisant aux femmes.

Jules allait continuer sur ce ton ; mais, voyant les gros yeux que lui faisait sa sœur, tout en se mordant les lèvres pour s'empêcher de rire il reprit le refrain du dernier couplet :

> Vous m'avez d'un si grand cœur
> Rendu service :
> C'est pour moi beaucoup d'honneur.
> Adieu donc, cher cœur.

.......................................

Les jeunes gens continuaient à chanter en chœur, lorsqu'ils virent en arrivant à une clairière, un feu dans le bois, à une petite distance du chemin.

De joyeux éclats de rire se faisaient entendre du chemin même, et l'écho du cap répétait le refrain :

> Ramenez vos moutons, bergère,
> Belle bergère, vos moutons.

Les danseurs avaient rompu un des chaînons de cette danse ronde, et parcouraient en tous sens la vaste cour du manoir, à la file les uns des autres. On entoura la voiture du chevalier, la chaîne se renoua, et l'on fit quelques tours de danse en criant à Mlle d'Haberville : Descendez ; belle bergère.

Blanche sauta légèrement de voiture ; le chef de la danse s'en empara et se mit à chanter :

> C'est la plus belle de céans (bis)
> Par la main je vous la prends, (bis)
> Je vous la passe par derrière,
> Ramenez vos moutons, bergère, :
> Ramenez, ramenez, ramenez donc,
> Belle bergère, vos moutons.

On fit encore plusieurs rondes autour de la voiture du chevalier en chantant :

> Ramenez, ramenez, ramenez donc,
> Belle bergère, vos moutons.

On rompit encore la chaîne ; et toute la bande joyeuse enfila dans le manoir en dansant et chantant le joyeux refrain.

Mon oncle Raoul, délivré à la fin de ces danseurs impitoyables, descendit comme il put de voiture pour rejoindre la société à la table du réveillon.

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ.

# Chronique

J'AI fait, depuis quinze jours, des infidélités à la chronique. On me les reproche et j'y reviens. Mon excuse, c'est qu'on ne fonde pas un journal tous les jours et qu'il en coûte quelques loisirs. Le temps me manque pour causer.

Vous me faites l'honneur de me rendre visite et, tout naturellement, vous me demandez comment va l'abonnement. Je me dispose à vous répondre lorsque, tout à coup, je songe à un abonné qui se plaint de ne pas recevoir son journal régulièrement et que l'on va peut être oublier encore. Je pars comme un trait et vous laisse la bouche béante, l'oreille tendue.

Le temps d'aller dire un mot à l'expéditeur et je reviens

—Vous disiez, vous dis-je....

Une idée me frappe au cœur : il est deux heures moins le quart ; a-t-on songé à expédier la malle qui part à deux heures? Je vous échappe de nouveau.

La malle est partie emportant nos numéros. Je me rassieds plus calme.

—Vous me demandiez....

Vous avez la complaisance de répéter votre question et je ne l'entends pas. Un autre abonné vient de faire irruption dans le bureau

—Monsieur, dit il, je m'appelle Arthur et vous m'adressez le journal sous le nom d'Ernest. J'aimerais à savoir pourquoi.

Une lettre arrive, elle est marquée pressée ; je vous demande pardon et je l'ouvre :

"Cher monsieur, — Votre journal est charmant...."

Homme excellent ! bienveillant lecteur ! Il me semble sentir à travers la feuille de papier le corps soyeux d'un billet de banque.

"Je l'ai lu avec un vif intérêt et.... je le renvoie. Si vous voulez bien l'adresser à mon oncle, il le recevra, si toutefois il n'est pas parti pour les Etats-Unis. Dans la dernière lettre qu'il m'a écrite, il m'annonçait son prochain départ."

Nous reprenons le fil de l'entretien et vous parvenez enfin à avoir des nouvelles du journal Il se porte à merveille et je n'ai qu'à souhaiter que le public soit aussi satisfait de lui qu'il est content du public.

Cependant, je dois avouer que je viens de recevoir une plainte, un vif reproche, et d'une de mes lectrices encore.

—Il n'y a pas assez de décès dans *L'Evénement*, m'a-t-elle dit avec son plus aimable sourire.

—Ce n'est pas ma faute, madame, je vous l'assure

—Vous avez beau dire, vous avez beau dire, il meurt plus de gens dans cette saison qu'on ne le soupçonnerait en lisant *L'Evénement*. Et les mariages?

—Madame, les maris sont rares, la vie est chère, les jeunes filles sont exigentes : on ne se marie plus. Ce n'est pas encore ma faute.

—Tout ce que je puis dire alors, monsieur, c'est que vous avez commencé la publication de *L'Evénement* dans une mauvaise année, une année où il n'y a pas de mariages !

Chaque lecteur a dans le journal une partie qu'il préfère, un coin où ses yeux se portent tout d'abord. Parfois, il borne là sa lecture. Ceci me fournit l'occasion de citer ce mot superbe d'un abonné à qui l'on demandait s'il avait lu un article qui avait fait quelque bruit :

—Je ne l'ai pas vu, dit-il ; il n'était pas parmi les annonces nouvelles !

***

Nous recevons de nos amis, connus ou inconnus, des lettres pleines de félicitations et d'encouragements, auxquelles il nous est impossible de répondre directement, accablé de besogne comme nous le sommes en ce moment. Qu'ils veuillent donc accepter une réponse collective et recevoir ici l'expression de notre vive gratitude.

Plusieurs des numéros qu'on nous renvoie portent sur le couvert : "Renvoyé avec peine" ou "avec regret." Ce mot de regret, de la part de ceux qui ne peuvent souscrire, nous touche et à nos yeux, vaut un abonnement. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que notre caissier pense autrement.

A côté de ces généreux lecteurs, il y a des gens accablés de rentes, qui prennent épouvante à la seule pensée qu'ils auraient à payer l'abonnement. Ils sont empressés de renvoyer le numéro spécimen ; le lendemain, ils ont expédié un messager chargé de s'assurer si nous avions reçu le numéro renvoyé ; puis, ils sont venus eux-mêmes voir si leur nom était bien effacé. De peur d'erreur, ils ont ajouté une rature à celles qui le couvraient déjà ; une de ces bonnes et grosses ratures qui font tout disparaître, majuscules, petites lettres et traits. Après cela, ils sont partis rassurés.

HECTOR FABRE.

Québec, 31 mai 1867.

## La Caisse d'Economie Nationale

VOILA une œuvre que je recommande spécialement aux femmes, car c'est la seule société qui les admet, ainsi que leurs enfants, sans examen médical et sans aucune autre formalité. Là, seulement ne s'arrêtent pas les avantages de cette société. Figurez-vous que pour 25 cts par mois pendant vingt ans, vous pouvez vous assurer des rentes qui vous mettent à l'abri du besoin tout le reste de vos jours. N'est-ce pas extraordinaire ? Une femme qui a travaillé pendant vingt longues années de sa vie ne sera-t-elle pas bien aise, à l'instant où ses forces usées l'abandonnent de se voir à l'abri de la misère et dans une noble indépendance pour le reste de ses jours. Quant à moi, c'est ma consolation et ma joie de compter parmi les abonnés de la première année. J'avais alors trente ans. A cinquante, je serai bien contente d'abandonner ma profession de calligraphe et de sténographe à d'autres plus jeunes et de jouir en paix des petites rentes que me donnera alors la Caisse Nationale d'Economie.

Les mères de famille devraient saisir avec empressement les excellents privilèges de cette association pour y abonner aussi leurs enfants. Songez donc pour un sou par jour ou 25 cts par mois, vous pouvez leur assurer un bien-être relatif pour lequel ils vous béniront plus tard. Ainsi, vous abonnez un bébé à la Caisse Nationale d'Economie ; à vingt ans, au moment où il doit se choisir une carrière, si c'est un garçon, ou commencer ses cours universitaires qui demandent tant d'argent, il aura tout de suite les revenus du sociétariat pour lui permettre de faire ce qu'il voudra. Si c'est une fille, elle sera d'âge à se servir de cet argent pour acheter son trousseau, et dans tous les cas, pour être à l'abri du besoin qui l'obligerait à travailler chez les autres.

Il peut se faire que je n'explique pas d'une façon très éloquente ce que je comprends pourtant si bien. Les personnes qui voudront de plus amples et de meilleurs détails pourront avoir là-dessus tous les renseignements nécessaires en demandant des prospectus à la Caisse Nationale d'Economie, Monument National, Montréal. Je vous engage, chères lectrices, à le faire le plus tôt possible.

LOUISE

## Cuisine Canadienne

CRÊPE DÉLICIEUSE

Prenez une pinte de lait frais, huit œufs, deux sans le blanc. Laissez fondre une petite quantité de beurre avec le lait, puis ajoutez, trois grandes cuillérées de farine et battez bien le tout. Beurrez d'abord la poêle que vous faites bien chauffer, étendez la pâte aussi mince que possible; faites frire vite, et tandis qu'elle est encore brûlante, étendre du *sucre du pays* haché très fin, puis roulez et mettez au fourneau afin qu'elle soit servie très chaude.

CROQUIGNOLES

Une tasse de beurre qu'en remuant avec une cuillère vous donnez la consistance de la crême, une chopine de crême, une chopine de lait, deux tasses de sucre, quatorze œufs, trois cuillérées à thé de soda, deux verres à vin de brandy et un peu de sel. Vous videz ce mélange dans un plat de farine chaude ; vous en faites une pâte tendre ; vous découpez en rondelettes puis vous pratiquez des incisions dans ces rondelettes. Passez vos doigts et retournez en forme de 8. Faites cuire dans de la graisse bouillante. Quand les croquignoles sont dorées, retirez et saupoudrez, quand elles sont froides, de sucre pulvérisé.

SUCRE A LA CRÊME

Deux tasses de sucre d'érable hâché pour une tasse de crême. Doublez la recette, si vous voulez en avoir une plus grande quantité. Faites fondre et bouillir sur un feu pas trop vif. De temps en temps, vous essaierez le sirop en en mettant quelque goutte dans un verre d'eau froide. Quand le sirop ne s'étend pas au fond du verre, mais demeure assez compact retirez le sirop du feu. Tournez le tout vivement jusqu'à ce que cela s'épaississe et devienne une pâte épaisse. Mettez alors en moule. D'aucuns servent le sucre à la crême, refroidi lorsqu'il est encore en sirop, au dessert, pour manger avec des gâteaux.

PAIN D'ÉPICES

Une chopine de mélasse, une cuillérée à thé de soda que l'on fait dissoudre dans la mélasse, gros comme un œuf de beurre défait en crême, deux œufs bien battus, deux cuillerées à soupe de gingembre, une demi tasse de lait et assez de farine pour faire une pâte de la consistance de celle d'un gâteau ordinaire. Beurrez un moule et faite cuire dans un four à chaleur égale.

## Conseils utiles

LE NETTOYAGE DES MURS. — Ceux qui ont fait une étude spéciale de l'hygiène, assurent que les murs devraient être essuyés tous les mois. Une fois tous les cinq ans, (et plus souvent, si la chambre a été occupée par des malades), l'on devrait enlever le papier des murs, et ne retapisser ces derniers qu'après les avoir bien lavés. Les murs peints peuvent être fréquemment lavés avec de l'eau et une solution de corrosif sublimé. Trente grammes de sublimé dans un seau d'eau.

TACHES D'ENCRE.—Les taches d'encre,—même les plus anciennes, — disparaissent par la méthode suivante, si on l'observe scrupuleusement dans tous ses détails :

Mouillez d'abord la tache avec du lait, laissez quelques instants et couvrez de sel. Enlevez au bout de quelques minutes. Prenez ensuite un linge et imbibez-le de lait frais, écremé, et lavez la tache, en ayant soin de ne pas l'agrandir. Couvrez de nouveau avec le sel et frottez avec un linge jusqu'à ce que toute trace d'encre soit disparue.

## CHANTS PATRIOTIQUES

M. J. G. YON, éditeur de musique vient de publier un recueil noté, intitulé : *Chants des Patriotes* et qu'il a dédié *au peuple canadien-français*. Ce recueil, habillé d'une fraîche toilette, ne pouvait venir plus à propos qu'en ce moment de réjouissances nationales. D'ailleurs, tout foyer canadien devrait toujours avoir ces chants qui font la joie des veillées familiales. M. You a su faire un heureux choix de nos chansons canadiennes et françaises et nous l'en félicitons. Toute la lyre s'y trouve et nos poètes occupent des places d'honneur dans les *Chants des Patriotes*. Nous y avons même l'improvisation de Théodore Botrel, au Monument National, à laquelle le barde breton a donné le nom de *La Franco Canadienne*.

*Les Chants des Patriotes* sont en vente chez M. J. G. You, 1732, rue Ste-Catherine, Montréal. Prix, 50 cts le volume, paroles et musique.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

POUR MES PETITES NIÈCES

DANS quelques jours, chères amies, vous serez en vacance, il importe qu'à cette occasion, j'aborde un sujet qui me tient au cœur et sur lequel je ne saurais trop insister : la dignité.

Cette qualité, aussi nécessaire à notre sexe que la vertu, fait partie intégrante de nous-mêmes, et la femme qui ne la possède pas, n'est pas vraiment femme dans toute l'acception du mot. Mais en quoi consiste cette qualité, me direz-vous, et comment pouvons-nous l'exercer ?

La dignité est ce sentiment de respect de soi-même qui fait qu'on ne veut rien faire qui puisse être indigne de soi. On la manifeste de plusieurs manières différentes, dans les petites comme dans les grandes choses, toujours sans afféterie comme sans ostentation.

C'est une arme avec laquelle la femme défendra ses droits ; c'est un manteau dont elle saura s'envelopper ; un passeport à travers toutes les circonstances de la vie. C'est la conscience qui s'affirme hautement par des actes et par l'attitude supérieure de la femme.

La dignité annonce chez celle qui la possède beaucoup d'élévation d'âme et une grande noblesse de caractère ; or, de ces sentiments dépendent le calme d'esprit et le bonheur sur la mer du monde, malgré les vents, malgré les flots.

Thémistocle, ce célèbre philosophe grec dont vous avez déjà entendu parler, je présume, se promenant un jour sur le bord de la mer, vit briller sur le sable un magnifique collier ; il le poussa du pied, puis, se tournant vers un esclave :

" Pourquoi ne ramasses-tu cela ? lui dit-il ; tu ne t'appelles pas Thémistocle."

Nous trouvons ici l'application de ce sentiment moral qui force l'homme à suborner ses actions, ses paroles et ses pensées, au nom, à la fortune, à la position sociale ; plus il est élevé en rang, plus il doit veiller sur ses actes et ses paroles par respect pour lui-même et pour ceux qui l'entourent.

Si, dans la vie, un homme qui a souci de son honneur doit agir ainsi, que dire de la femme, la reine du foyer, dont l'influence est sans limites, qui est, dit l'Écriture Sainte, le principe et la fin de toutes choses.

Une femme donna un jour le bel exemple de dignité qui suit, lequel est, de plus, doublé d'une fine leçon de politesse. Elle se trouvait seule dans un wagon de première. Tout à coup un essaim de fashionables escaladent le marche-pied ; l'un d'eux tire de sa poche un cigare et bientôt la fumée remplir l'espace. La dame se retourne vivement vers la portière, et un léger plissement paraît sur son front.

—Madame, lui dit un des jeunes gens, le moins mal élevé de la compagnie, l'odeur du tabac vous incommode-t elle ?

—Je l'ignore, monsieur, répond la dame, en regardant, d'un air gracieux, son interlocuteur ; on n'a jamais fumé devant moi ! !

Le fumeur comprit, et aussitôt le cigare passa de vie à trépas.

Soyons dignes aujourd'hui, demain, toujours.

***

Voici que s'approche notre fête nationale. Fêtez-la bien, mes petits amis, fêtez-la gaiement. Unissons-nous : l'union des individus fait la force d'un peuple.

Groupons-nous autour de la bannière du Patron de notre choix, et crions tous d'une voix unanime :

Vive le Canada, "sa religion, sa langue et ses lois."

TANTE NINETTE.

## Nos Jeux d'Esprit.

### Logogriphe

J'ai six pieds, mais qu'on m'en ôte un ou trois, je suis toujours le même.

### Charade

Mon premier est excellent,
Mon second est excellent,
Mon tout est excellent.

### Problèmes amusants

Que forment au ciel les douze apôtres ?

Par quoi commence l'histoire de Belgique ?

### Réponse à chercher

(Pour mes jeunes savants et savantes)

M. A et M. B.—Vous rappelez-vous cet événement, M. A.?

—Je m'en rappelle parfaitement.

--Et vous, M. B. ?

—Je m'en rappelle toutes les circonstances.

Lequel de M. A. ou de M. B. a fait une faute de français et pourquoi ?

## Réponses à Jeux d'esprit

### Logogriphe

Pour créer la fine dentelle,
Je viens et reviens jamais lasse.
Changez ma tête, un chien fidèle,
Me tend pour être caressé.

Rép. : Fuseau, museau.

Ont bien répondu : George-Emile Boulay, Coaticooke ; Violette du Saguenay, Chicoutimi ; Rose-de-Mai, Amie de Rose-de-Mai, Montréal ; Anita, Saint-Lambert ; Josette L. Adrienne V..., Québec ; Corinette, Trois-Rivières ; Laura, Saint-André Avelin, Belle de Nuit, M. Bauset

---

La petite Jeanne, après goûter, entraîne son frère en lui disant :

—Nous allons jouer aux gens mariés ; je serai ta femme et tu seras mon mari...

—Je veux bien... Alors c'est toi qui commence la dispute.

# PAGE DES ENFANTS

## Petite poste en famille

*Gilberte*. Eh ! bien, oui, votre drapeau me plaît tout à fait, et si l'autre n'était pas possible, les opinions étant si diverses sur ce point, je trouverais, selon moi, celui-ci un des meilleurs.

Les fleurs-de-lys sur champ azur avec les armes de notre province au milieu, encadrées de feuilles d'érable avec la devise : " je me souviens, " font un admirable effet ; à part le côté patriotique, ce drapeau a, il me semble, une certaine tournure artistique qui plaît à l'œil.

Vous avez raison, *Gilberte*, ils sont à admirer ces jeunes gens qui, mettant de côté tout respect humain, ont eu le courage de leurs convictions et n'ont pas craint de les dire tout haut. Dans un siècle de poltronnerie religieuse comme le nôtre, ces sentiments tout exagérés qu'ils paraissent parfois, laissent toujours une bonne semence que recueillera dans un avenir prochain la génération future.

Je réponds avec plaisir, *Adrienne*, à toutes les questions qu'on veut bien me poser, voire même aux questions d'étiquette ; ainsi, ne te gêne pas, petite nièce, je suis toute à ta disposition.

## Erreur à corriger

Je répète aujourd'hui pour le bénéfice de mes correspondants la question à chercher : conversation entre M. A. et M. B. Par une erreur typographique, on a oublié la chose principale : l'explication que vous devez donner pour la correction de ces phrases.

Dorénavant, afin de vous laisser reposer pendant vos vacances, je ne vous donnerai que des charades ou problêmes amusants. En revanche, soyez assidus dans vos réponses, ne négligez ni votre page ni votre

TANTE NINETTE.

Les larmes du présent sont souvent essuyées par les espérances de l'avenir.

L'ABBÉ CASGRAIN.

*A mon petit ami Gustave, le jour de sa 1ère communion.*

Nos évangiles saints enseignent que jadis
Des lèvres de Jésus tombaient ces mots [touchants,
Mots dictés par l'amour, par la foi recueillis :
" Laissez venir à moi tous les petits enfants."
Et se pressant en foule à ses sacrés genoux,
Têtes brunes et blondes sous sa main s'in-[clinaient,
Emerveillés, ravis d'un langage si doux,
De l'accueil bienveillant que ses yeux ex-[primaient,

Les enfants se prêtèrent aux divines caresses.
L'un sur l'auguste cœur se sent longtemps [pressé.
Jésus les bénit tous, les comble de tendresses,
Sur leurs fronts innocents, Il dépose un [baiser...

Si j'évoque aujourd'hui cette scène biblique,
C'est qu'en voyant venir au pied du saint [autel
Pour répondre à la voix du Dieu eucharis-[tique,
Les premiers communiants, cortège solennel,
Le cœur se sent ému de leur naïve ardeur,
Et le passé revit d'un éclat radieux ;
On se revoit enfant priant avec ferveur,
L'âme remplie de foi et le ciel dans les [yeux...

Cette ivresse si pure est la vôtre, ô Gustave,
Puissiez-vous en garder l'immortel souvenir ;
Que le rayonnement de cette heure suave,
Projette sur la vie, éclaire l'avenir.
Que la grâce de Dieu en votre âme s'étende
Et vous garde fidèle au principe sacré,
Que sa bénédiction sur votre front descende,
Doux gage de bonheur pour toute éternité.

LUCY NESBITT.

Québec. Ce dimanche 10 mai 1903.

## La Pluie

(Pour Tante Ninette)

Quelle sécheresse ! Depuis plus d'un mois l'on attend une forte pluie, et, à chaque aurore, se montre un chaud et beau soleil.

Les cultivateurs sont en prières et demandent à grands cris l'eau qui fera germer la semence. C'est qu'elle se fait attendre !

Mais la pluie n'est pas toujours bienfaisante : elle est même terrible lorsque, aidée du tonnerre, elle semble vouloir mettre en colère toute la nature, et, dans un moment, l'anéantir ! Elle le ferait si Dieu ne prenait pitié de ses pauvres créatures.

Néanmoins, malgré la frayeur qu'elle nous inspire alors, elle est quelquefois d'une grande utilité pour la terre, – témoin ces semaines où nous la demandons à genoux ;—c'est elle qui, avec le soleil, fait la belle verdure que nous foulons ; c'est elle qui nous donne les fleurs parfumées, et c'est encore elle qui mûrit les bons fruits que nous mangeons avec tant de plaisir. Aussi devons-nous remercier Dieu de sa généreuse bonté.

Trouvons donc la pluie presque toujours une chose fort utile et non pas un ennui comme le pensent trop facilement les gens des grandes villes. Elle peut faire de terribles ravages, mais le plus souvent, elle rend d'immenses services.

JULIETTE SAINT-PIERRE.

## VARIETES

### Une île où on ne meurt pas.

Cette île est l'île japonaise du Nujajima. Les habitants ne sont pas immortels, mais le climat est si bienfaisant que ces heureux insulaires n'y succombent quaprès avoir fait sauter sur leurs genoux les enfants de leurs arrière-petits enfants. On y trouve un très ancien temple qui, d'après la légende, était le séjour de prédilection des dieux au temps où ceux-ci vivaient sur la terre. Les empereurs avaient coutume de venir déposer chaque année de somptueuses offrances dans ce temple, et, actuellement encore, la fête du temple, qui tombe au mois de juillet, réunit une affluence considérable. Les prêtres et leurs servants de tous grades font, dans 36 grandes barques, c'est le nombre rituel, une procession nocturne le long de la côte. Rien de plus pittoresque que le spectacle.

Le travail et l'honneur sont communs à tous.

N. AUBIN.







## Bloc-Notes

Il ne faut pas perdre de vue que notre fête nationale devrait toujours être fête légale.

***

La superbe gravure qui orne la première page du JOURNAL DE FRANÇOISE est une reproduction du célèbre tableau de Murillo, *Saint-Jean-Baptiste*, conservé à la Galerie Nationale de Londres. Remerciements à MM. Leclerc et Jeannotte, directeurs de *La Revue Canadienne*, qui ont gracieusement mis ce cliché à notre disposition.

***

Je suis heureuse d'annoncer une bonne nouvelle à mes jeunes lectrices. Dorénavant, les jeunes filles—et les femmes en général—pourront concourir sur le même pied d'égalité avec les étudiants de l'Université aux exercices des cours didactiques.

Voilà une éclatante victoire à enregistrer dans les annales du féminisme bien compris.

Nous devons la justice qui nous est rendue, à M. le Doyen de la Faculté des Arts, à l'Université Laval, dont la largeur d'idées et l'impartialité s'accommodaient mal de l'ostracisme qui frappait notre sexe, dans cet asile de science et d'équité.

***

Deux auditions musicales d'élèves, la semaine dernière.

La première, donnée sous la direction de M. le professeur R. O. Pelletier, la seconde par mademoiselle Caroline Racicot. Deux succès à constater. Pour moi, je ne puis entendre le nom de M. Pelletier sans me rappeler avec quelle respectueuse admiration, Mlle Cartier parlait de son vieux professeur. Quand on sait graver dans l'âme de son élève—l'une des plus brillantes,—d'aussi constants et beaux sentiments, il faut que le mérite du maître soit, en vérité, fort remarquable. Ses élèves actuelles sont en train de continuer la tradition, et la dernière audition musicale n'a pas été moins goûtée qu'au temps où mademoiselle Cartier les animait de son jeu plein d'un vigoureux talent.

Félicitations encore à Mlle Caroline Racicot pour la méthode sûre et correcte qu'elle enseigne à ses élèves. Nous avons passé là une agréable soirée à les écouter. Le choix des morceaux varié et plein de goût, a été fait avec beaucoup de discernement.—Il y a toujours une ombre au tableau, hélas!—il m'a semblé que les *bis* eussent pu être supprimés; les élèves nombreuses rendaient déjà la soirée assez longue sans que l'on rappelât leurs morceaux. Mais quand on n'a que cela à reprocher, c'est bien peu de chose.

***

Je regrette vivement que le nom de mademoiselle Mathilda Cannon n'ait pas été mentionné avec ceux des dames du zélé comité des anciennes élèves aux fêtes du Vieux Monastère. Mme Colfer, un nom bien connu dans le monde des lettres anglaises, dans une lettre charmante pour laquelle je la prie d'accepter mes remerciements, me signale cette inadvertance. Je m'empresse donc de réparer cette lacune, tout en demandant à mademoiselle Cannon d'accepter mes excuses pour mon involontaire omission.

***

*A Marcelle B.*—Impossible de publier votre correspondance. "Il y a des raisons contre." C'est la directrice qui ne veut pas, et quand une fois cette terrible femme a dit : non, c'est plus que ne vaut ma place d'essayer à la faire revenir sur sa décision. Toutefois, en guise de compensation, me permettez-vous d'adresser votre manuscrit à la partie intéressée? Amitiés

***

*Urbain Rustique.*—Il sera fait un accusé de réception de votre volume dans le prochain numéro du journal. Votre acrostiche ne saurait être publié ici, car il a déjà paru dans d'autres journaux.

FRANÇOISE.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

# "LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée
de 16 pages in-8°

**Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10.—Spécimen sur demande.**

**Biographies parues en Juin 1903 :**

L'empereur Joseph II.—L'amiral Villaret de Joyeuse.—Liszt, pianiste et compositeur hongrois.—Claude Chappe, inventeur du télégraphe aérien.

**Biographies à paraître en Juillet 1903 :**

Mme Récamier.—Longfellow, poète américain.—Le bienheureux Perboyre, martyrisé en Chine.—Chapu, sculpteur.

---

Photographies de tous genres

## QUERY FRERES

**Photographes**

10 Côte St-Lambert - Montréal

---

**FEU** **MARINE**

## Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST-SACREMENT, Montréal

---



## DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

**162 Rue St-Denis, Montreal**

Bell, Est 1744.

---

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 6 Juillet

# MARTYR

Les trois premiers jours.

## Les DEUX ORPHELINES

Les trois derniers jours.

---

# CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix. 75c
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

---

# Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

## LOUIS AERTS

**Le Fleuriste des Theatres**

16 7 RUE STE. CATH-RINE

**Tel. Bell Est 1949**

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés

---

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél Bell, Est 1966

---



2ME ANNÉE—No 7 SAMEDI, 4 JUILLET 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## CE QUI PASSE LE PLUS VITE

*—Père, qui passe le plus vite ?*
*Est-ce le fleuve ? Est-ce le vent ?*
*Est-ce l'étoile qui gravite*
*Et s'enflamme en sillon mouvant ?*

*Est-ce la nue ou la fumée ?*
*L'hirondelle sifflant dans l'air ?*
*La fusée en gerbe allumée ?*
*Est ce la foudre ? Est-ce l'éclair ?*

*Le torrent ? L'ardente avalanche ?*
*Le plomb rapide et meurtrier ?*
*Le brick gonflant son aile blanche ?*
*L'homme penché sur l'étrier ?*

*Le sable arraché de la grève ?*
*La frêle bulle de savon ?*
*Le fil de la Vierge ? Le rêve ?*
*La feuille morte ? Le ballon ?*

*—Mon fils, que l'avenir t'évite*
*Ce savoir doux et douloureux !*
*Non, ce qui passe le plus vite,*
*Enfant, ce sont les jours heureux !*

VICOMTE DE GERES.

## Laure Conan

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie française vient de décerner un prix à la dernière œuvre de notre compatriote, Laure Conan. A cette occasion, le *Journal de Françoise*, dont elle est la collaboratrice active, lui présente ses plus chaleureuses comme ses plus sincères félicitations.

Rien ne manque aujourd'hui à la célébrité dont jouit parmi nous notre populaire auteur, et, cette distinction, conférée dans le temple de la Littérature lumineuse et raffinée, est la consécration de son beau talent

Nous y voyons encore un honneur pour toutes les canadiennes-françaises, en même temps que la sanction donnée aux efforts tentés vers l'Art par les femmes de lettres de notre pays.

## Jardin de l'Enfance

LE Jardin de l'Enfance, dirigé par les religieuses du couvent de la rue Fullum, a annoncé son intention de ne plus recevoir les enfants du sexe masculin qu'on leur avait confiés jusqu'ici.

Il est bruit que d'autres institutions de ce genre suivront bientôt cet exemple.

Plusieurs mères de famille sont venues me parler de cette décision nouvelle, en me demandant d'être l'interprête de leurs regrets relativement à cette fermeture.

Rien ne saurait peindre le désappointement qu'elles en ont éprouvé. Avec quelle confiance et quel abandon, elles avaient, jusqu'à présent, confié leurs garçonnets à la garde fidèle et sage des bonnes religieuses, sachant avec quelle intelligente douceur on prenait soin d'eux, et n'ayant jamais été déçues à cet égard.

Mais voilà, aujourd'hui, que les sœurs parlent de charger les Frères de la Doctrine Chrétienne de ces devoirs, et les mères s'inquiètent à bon droit, d'un pareil changement.

Elle ont raison de protester.

Les petits enfants jusqu'à dix ans, au moins, ont besoin autour d'eux de soins et d'affection de femmes. Ce sont elles qui peuvent le mieux façonner ces jeunes cœurs et mettre dans leur intelligence les notions qui doivent produire plus tard de si bons résultats.

Les Jardins de l'Enfance, sont très florissants à Montréal, et donnent aux parents la plus grande satisfaction ; la mère, trop occupée par les soucis d'une vie laborieuse et surchargée de travaux divers, est toute heureuse de songer, au milieu de ses préoccupations, que, dans une salle spa-

cieuse, aérée, son enfant jouit non seulement des avantages d'une surveillance incessante, mais d'une affection quasi-maternelle aussi bien. Ne vaudrait-il pas mieux laisser tel qu'il est un système dont personne n'a eu à se plaindre ?

A la rue Fullum, la communauté déplore l'exiguité du local qui lui est réservé, et les religieuses, qui viennent y faire leur retraite annuelle seront mal logées si on ne leur abandonne les pièces consacrées aux enfants.

Ces bonnes raisons ne répondent pas, selon moi, à l'esprit de sacrifice et de dévouement dont les sœurs nous ont donné l'habitude et, j'espère que les directrices des Jardins de l'Enfance reconsidèreront leur décision.

Le zèle le meilleur les anime ; elles verront, dans cet apostolat de l'enfance, le moyen le plus sûr de l'exercer dans sa plénitude, et elles ne regarderont pas aux sacrifices qu'elles devront s'imposer pour continuer jusqu'au bout, la tâche qu'elles ont si bien commencée.

FRANÇOISE.

N.B.—Depuis que cet article a été écrit, il a été décidé à la satisfaction des parents, que le Jardin de l'Enfance, situé sur la rue deMontigny, recueillerait les enfants de la rue Fullum, en attendant que l'on construise, à Hochelaga, un asile pour l'enfance assez spacieux pour les recevoir tous.

FR.

## Les toilettes de L'Impératrice Joséphine

M. FRÉDÉRIC MASSON continue ses études sur les femmes du Premier Empire. Il vient de donner une page curieuse sur l'impératrice Joséphine.

L'on sait que Joséphine provoqua souvent les colères de l'Empereur par ses dépenses pour ses toilettes ; elle ne savait pas compter et adorait les fanfreluches.

Voici ce que M. Frédéric Masson écrit, dans la *Revue des Deux-Mondes :*

En une année, Joséphine achète vingt-trois grands aunages de dentelles, sept grands habits, cent trente-six robes, vingt châles de cachemire, soixante et seize corsets, quarante-huit pièces d'étoffes quatre-vingt-sept chapeaux, soixante douze paires de bas de soie, neuf cent quatre-vingt paires de gants, cinq cent vingt paires de souliers.

Les reports, d'un exercice sur l'autre, des dépenses arriérées, sont tels en effet, que pour se rendre compte de l'argent employé par Joséphine pour sa toilette, il faut—mettant de côté même les liquidations de dettes, obligatoires tous les deux ans et dont certaines dépassent le million,—prendre les chiffres globaux de six années. Et alors, on trouve que, en six ans, il y a eu de dentelles, pour 225,906 fr. 18 (cela ne comprend pas les grandes dentelles payées sur la cassette de l'Empereur) : et autres dépenses en modes, étoffes de soie, confections de robes, etc., pour le montant fabuleux de 1 million cinq cent mille francs ! sans compter les dettes, sans comprendre rien des parures du sacre ou des grandes cérémonies officielles pour lesquelles l'Empereur alloue des crédits spéciaux. Sur ces 1,500,000 fr., Leroy, le grand couturier, touche, en cinq ans, exactement la moitié : 766, 476 fr. 73. Il n'est donc pas, comme on l'a cru, l'unique habilleur de Joséphine, s'il est le plus important et le plus célèbre.

Leroy ne surfait point la façon : c'est 18 francs pour une robe, même une robe de cour.—En 1750, cela se payait 12 livres chez les grands (soit 14 fr. 40), l'augmentation est donc médiocre.—Mais, où Leroy se rattrape, c'est aux étoffes et aux garnitures, qui font monter les robes à 2,000 et 3,000 francs.

C'est ainsi qu'il atteint pour l'impératrice ce chiffre de 130,000 francs par année. Encore trouve-t-il que c'est peu de chose et ose-t-il s'en plaindre à l'Empereur lui-même. " Un jour, a dit Napoléon, que j'examinais un trousseau de famille fourni par lui, il osa m'entreprendre, moi à qui c'est son ne mangeait pas dans la main. Il fit ce que personne en France n'eût osé tenter, il se mit à me démontrer fort abondamment que je ne donnais pas assez à l'Impératrice Joséphine, qu'il devenait impossible de l'habiller à ce prix. Je l'arrêtai au milieu de de son impertinente éloquence d'un seul regard. Il en demeura comme terrassé "

La vie politique est une école de scepticisme.

HECTOR FABRE.

## L'Influence de la Suggestion

Une revue psychologique anglaise rapporte un curieux fait de suggestion.

M. Slosson de l'Université de Wyoming, voulant démontrer une fois de plus la puissance de la suggestion, fit un jour une expérience des plus probantes.

Après avoir préparé une bouteille remplie d'eau distillée soigneusement enveloppée dans de la ouate, il expliqua à ses auditeurs qu'il voulait savoir avec quelle rapidité une odeur se diffuserait dans l'air de l'amphithéâtre. Il les priait donc de lever les mains aussitôt que l'odeur pourrait être aperçue.

Puis M. Slosson enleva le coton de la bouteille avec précaution et versa un peu du contenu du flacon. Il prit alors une montre à secondes et attendit le résultat.

Au bout de 15 minutes, la plupart de ceux placés près du professeur levèrent la main. En 40 secondes, l'odeur se répandit jusqu'au fond de l'amphithéâtre par ondes parallèles assez régulières.

Enfin, au bout d'une minute plusieurs des auditeurs du premier rang se trouvèrent gênés par l'odeur au point de quitter la salle.

N'est-ce pas un peu bien effrayant !

## Un bouquet de Synonimes

Voulez-vous savoir sous quels noms différents l'on peut distinguer en français le produit pécuniaire du travail ? *Salaire*, pour les hommes de journée ; *paie*, pour les ouvriers ; *gages*, pour les domestiques ; *appointement*, pour les employés ; *prélèvement*, pour les patrons ; *honoraires*, pour les hommes de loi et les médecins ; *émoluments*, ou *dîmes*, pour le clergé ; *coupons*, pour les obligataires ; *dividendes*, pour les actionnaires ; *trimestre*, pour les rentiers ; *jetons de présence*, pour les administrateurs ; *remise*, pour les boursiers ; *prime*, pour les agents d'assurances ; *prêt*, pour les soldats ; *solde*, pour les officiers ; *droits*, pour les auteurs ; *retraite*, pour les pensionnés ; *traitement*, pour les fonctionnaires ; *indemnité*, pour les députés ; *émargement*, pour les ministres ; *liste civile*, pour le chef de l'Etat ; *cachets*, pour les acteurs, et *droits des pauvres*, pour l'assistance publique.

# Le Chien du Soldat

En 1878, O'Hara et moi, nous étions sergents-majors à la Légion Etrangère, lui, à la 1ère, moi, à la 2ème du 3. En détachement, nos deux compagnies marchaient ensemble.

O'Hara était un Irlandais instruit, bien élevé, engagé sous un faux nom, pour raisons de famille. Il avait les qualités et les défauts de sa race, le cœur bon et le coup de poing facile. Sensible à l'extrême, il s'apitoyait sur la moindre chose. Trop bon pour punir de sangfroid, il devenait très injuste et même terrible en colère. Il avait un attachement exagéré pour les bêtes et son bureau était une vraie ménagerie où les lézards, les caméléons, les chiens, les chats et les souris fraternisaient d'étrange manière. Dans l'isolement du désert, les affections humaines s'attachent à tout, même aux choses inanimées.

Nos deux compagnies se trouvaient alors à Géryville, un point perdu de la province d'Oran, en Algérie, à l'entrée du désert. La vie y était monotone, et pendant des semaines, des mois entiers, notre seule distraction était de nous protéger contre le terrible sirocco, qui nous visitait régulièrement tous les matins, à neuf heures, pour s'éteindre le soir, nous laissant du sable, plein nos soupes, nos baraques, nos narines et nos gorges.

Un jour, O'Hara me présente son nouveau favori, un joli petit chien, rond comme une boule, frisé comme un agneau, blond comme les blés. En grandissant, son poil s'ondula, son fin museau s'effila davantage, ses oreilles poussèrent droites et lisses à leur base, pour retomber, aux pointes, en deux touffes délicates d'une extrême mobilité. Sa queue, très animée dans la joie, se dressait, au repos, en un panache altier de soyeux poils dorés. Ses beaux yeux vifs, d'un brun profond et changeant, nous regardaient avec l'intensité d'une intelligence plus qu'humaine.

O'Hara donna le nom de " Puppy " à ce roquet et le dressa avec le plus grand soin, le faisant obéir au doigt et à l'œil. A deux cents mètres, il criait : Puppy ! et levait la main. Puppy, immédiatement se dressait sur ses pattes de derrière et s'approchait en sautillant gentiment. A cinquante mètres, il changeait de locomotion et marchait sur ses deux pattes de devant, comme un clown qui marche sur les mains. A cinq pas, il s'arrêtait, faisait une pirouette complète, puis se tenait bien droit, assis sur son siège, attendant le morceau de sucre de la récompense.

Mais à l'âge d'adulte, Puppy s'absentait souvent sans permission. Parfois ses absences illégales se prolongeaient plusieurs jours. Ces excursions printanières, qui dénotaient chez Puppy un tempérament excessif, l'entraînaient dans toutes sortes de compagnies, en des fleuretages, qui déplaisaient fort à O'Hara Un beau jour, furieux d'une certaine escapade idylique, réellement trop prolongée, il parvint à saisir le truand et le tenant par les deux pattes de derrière, il le lança, avec violence contre le mur de sa baraque.

La pauvre bête retombe insensible sur le sol, le sang lui sortant par le nez et les oreilles. O'Hara saisit alors le petit cadavre, encore palpitant, et le jette au loin sur un tas d'ordures. Puis il rentre chez lui, les larmes aux yeux, le cœur malade. Il reste longtemps plongé dans sa tristesse, puis se levant, il va une dernière fois dire adieu à son petit camarade, avant de l'enterrer.

Le chien, encore vivant, se plaignait, gémissait comme un enfant. O'Hara le prend dans ses bras l'emporte dans sa chambre, le couche dans son lit, envoie chercher de l'eau blanche et des bandages à l'infirmerie, et panse délicatement la tête meurtrie de l'animal, après l'avoir soigneusement lavée.

Pendant quinze jours, le roquet fut entre la vie et la mort, et jamais malade n'eut de garde plus tendre que O'Hara, pour son chien. Enfin la santé est complètement revenue, Puppy devient aussi alerte qu'autrefois et l'attachement mutuel de ces deux êtres était réellement touchant.

Mais alors se produisit une chose étrange Le chien ne faisait jamais face à son maître, sans y être appelé. Toujours, il se plaçait derrière lui, à deux pas. Dans un groupe, si O'Hara se tournait à droite ou à gauche pour parler à ses hommes, le chien suivait attentivement ses mouvements et maintenait constamment sa position et sa distance derrière lui.

Enfin, nos compagnies changèrent de garnison et nous allâmes aux grandes manœuvres. Un jour d'étape, où les vingt kilomètres de marche, annoncées la veille, s'étaient prolongés, comme cela arrive souvent, au-delà de quarante, par une chaleur torride, avec l'eau seule des bidons vite épuisée, le chien, exténué, se perdit dans la broussaille. O'Hara faisait peine à voir.

Nous restâmes un mois aux manœuvres et aucune nouvelle de Puppy. Il était irrémédiablement perdu, dévoré par les chacals peut-être.

A notre retour en garnison, à dix étapes de la région des manœuvres, tout le régiment était réuni au complet, quatre forts bataillons de plus de mille hommes chacun. Les seize sergents-majors, poussiéreux, brûlés du soleil, la longue capote de route au dos, sont en cercle, face au colonel, qui fait son rapport.

Soudain, O'Hara ressent au bas de son manteau, un léger tiraillement souvent répété, comme un appel à l'attention. Mais le sergent-major n'ose se retourne quand le colonel dicte ses ordres. Enfin dans un moment d'accalmie, il incline légèrement la tête à droite, et là, assis bien droit, se tenait Puppy, qui, impatiemment, à courts intervalles, mordillait le pan de la capote de son maître. O'Hara oublie à l'instant le rapport et tout le reste,

et quand le colonel, qui a remarqué sa distraction, lui dit de relire, il bafouille péniblement et ramasse quinze jours de consigne au quartier.

Mais cela importait peu, car Puppy était retrouvé. La sagace petite bête avait fait dix jours de marche en arrière pour rejoindre son maître.

En 1880, nous partîmes en colonne, à la chasse des révoltés périodiques du Sud-Orannais. Les chiens s'attachent facilement aux troupiers, qui les caressent, les attirent et les nourrissent. A chaque étape, nous en racolions de partout, et en quelques jours, nous en étions envahis, débordés. La nuit, impossible de reposer, avec les glapissements des chacals, dans la plaine, et les jappements des chiens au camp. Ce n'était que demi-mal, loin de l'ennemi, mais lorsque nous eûmes pris le contact, ça devenait un embarras réel.

Le fameux de Négrier, qui nous commandait, avait lui-même trois magnifiques bêtes de race. Mais, n'hésitant pas, il donna l'ordre un jour de tuer tous les chiens de la colonne et abattit lui-même les siens à coups de revolver, pour donner l'exemple.

La désolation était générale, mais il fallait s'exécuter.

O'Hara, ce soir là, prit son petit compagnon sous sa tente et le coucha sur sa couverture. Il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, au réveil, il prend son revolver, siffle Puppy pour la dernière fois, lui parle et le caresse doucement. La bête penche la tête à droite et à gauche en signe d'intelligence Elle semble comprendre car ses yeux regardent alternativement le visage sombre de son maître, et l'arme qu'il tient à la main

Enfin l'assemblée sonne, il ne faut plus hésiter. Le canon du revolver est placé à l'oreille de Puppy, le coup part, la petite bête éclate, le corps s'écrase, se raidit, frémit un instant, puis c'est fini. Les yeux, restés ouverts, paraissent vivants et sont fixés tristement sur le visage de O'Hara, qui pleure ...

Pauvre O'Hara, un an après, il était lui-même tué au Tonquin !

J. D. Chartrand.



# LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 1er juillet.

VOUS êtes bien cruelle, ma chère directrice, d'insister pour avoir des nouvelles de la Capitale, lorsqu'elle est plus déserte que jamais et que les députés paraissent succomber au plus mortel des ennuis. Répondant à votre appel, j'ai fait une ou deux apparitions au Parlement : hélas, je n'ai pu y résister que quelques instants, tant c'était lugubre et assommant.

L'ennui s'y distille dans une atmosphère empestée ; tout là sent la fatigue et le harassement. Ils n'osent même plus rire, ces pauvres députés. L'un deux me disait l'autre jour qu'on n'avait pas ri à la Chambre depuis six semaines.

Cependant, je me demande humblement quel plaisir peuvent trouver ceux qui prolongent ainsi une session sans raison sans intention, sans dessein, uniquement pour le plaisir d'exercer un pouvoir négatif qui les console d'être privés du pouvoir exécutif.

En somme c'est un jeu d'enfant, cette tactique d'ennuyer ainsi le gouvernement. J'emploie à dessein un terme poli qui n'exprime pas entièrement tout ce que je veux dire.

Car après tout, ces empêcheurs de s'amuser qui sont une faible minorité se punissent eux-mêmes. Pour empêcher les ministres de jouir de leur vacance ils se condamnent péniblement au supplice sur les rocs brûlants d'Ottawa Mais rien n'y fait. L'espèce masculine est tellement entêtée qu'il n'y a moyen de rien lui faire comprendre. Quand la politique les tient, voyez-vous, nos députés, comme les amoureux, sont des fous.

Et les pauvres femmes qui les attendent au logis pour prendre des vacances, quel sort est le leur. On ne pense certainement pas à ces choses-là dans les caucus de l'opposition qui se multiplient sans apporter de solution.

J'ai presque envie de proposer un pétitionnement général parmi les femmes du Canada contre la longueur exagérée des sessions. Quelle belle œuvre à entreprendre ! D'abord, ce serait une économie d'argent considérable, et puis, je suis convaincue, que c'est une simple fausse honte qui pousse certains hommes publics à empêcher le peuple de trouver que leur traitement se gagne trop aisément. Si encore les lois étaient meilleures d'être ainsi triturées, d'être rabachées, ressucées et digérées. Mais non, elles sont tout aussi humaines et fragiles.

Qui donc ramènera un peu de vigueur dans ce relâchement général ?

Les votes se succèdent sans conviction ; ce sont toujours les mêmes qui ont confiance et les mêmes qui n'ont pas confiance. Tout dépend de quel côté ils sont assis. Avec un autre gouvernement, ce serait la même chose, en sens inverse. Comme disait cette bonne maîtresse de gymnase, quand vous savez faire le demi-tour à droite et qu'on vous commande le demi-tour à gauche, c'est tout à fait la même chose, excepté que c'est tout le contraire.

A Ottawa, ce ne sont pas les députés qui votent, ce sont les pupitres. On devrait compter 102 à droite et 50 à gauche et annoncer simplement que le gouvernement a une majorité de 52 pupitres.

Il n'est plus jusqu'aux votes qui, au commencement de la session, constituaient un élément de gaieté qui tournent au macabre à la fin de la session. Tous les chants sont connus et prennent un air vieillot, les "*Gendarmes*" ; l' "*Alouette*," "*Tous les chasseurs en étaient amoureux*," tous ces refrains, qui ont une certaine saveur le soir du premier vote, tombent désespérément à plat au quatrième mois de la session. Alors, on a recours à des distractions moins recherchées en attendant que les whips aient réuni les députés et que les canayens aient "déchargé" leur pipe pour rentrer dans la salle des séances. On se bombarde de projectiles indicibles. Le soir du vote sur la motion de M. Tarte, le dernier vote auquel j'ai assisté, l'exministre a reçu en même temps que l'annonce de la défaite de sa proposition l'envoi irrespectueux d'un gros oreiller vert lancé des banquettes supérieuses, de la Montagne. M. Tarte a

dû trouver la plaisanterie un peu lourde, mais il n'en a rien laissé paraître.

A part quelques excursionnistes américains, qui viennent de temps à autre peupler les galeries, les banquettes rougissent de leur vide.

A signaler seulement une petite réunion qui a eu un certain cachet, une partie de cricket sur la pelouse du Parlement, entre deux équipes, composées, l'une des membres du parlement, l'autre de membres de la galerie de la presse.

Disons tout de suite que les journalistes se sont fait absolument rouler. Avec une candeur beaucoup trop marquée pour être sincère, ils ont donné à entendre qu'ils n'avaient pas l'intention de disputer âprement la palme à ces messieurs des Communes dont ils étaient les hôtes dans l'enceinte sacrée. Mais, je n'en crois rien, ils m'ont semblé se débattre de leur mieux.

Les dames avaient été invitées et étaient venues en grand nombre, dans des toilettes claires et charmantes. Une tente était dressée et les journalistes ont fait les honneurs avec beaucoup de gracieuseté et d'empressement.

Le succès de la jeunesse a été sous la tente beaucoup plus marquée que sur la pelouse et devant les piquets.

L'athlétisme mène donc à tout, à condition de profiter des entr'actes.

YVETTE FRONDEUSE.

# ADRESSE

(Nous sommes heureuse de nous rendre au désir qui nous a été exprimé de publier cette adresse, composée et récitée par Mlle Isola Lamalice, élève de l'Académie de Mme Marchand, à la distribution des prix de cette institution, le 23 juin dernier.)

*Mesdames et Messieurs,*

LE voyageur en quittant les endroits qui l'ont charmé, jette un long regard en arrière et revit par la pensée les jours heureux qu'il a passés.

Ainsi en est-il de nous qui naviguons sur l'océan de la vie : avant de lancer notre frêle barque sur les flots tumultueux du monde, il nous est doux de nous arrêter ici quelques instants pour contempler le charmant paysage qui s'enfuit loin de nous, et s'effacera bientôt devant nos yeux.

O chère académie ! berceau aimé de notre enfance, témoin de nos premiers pas dans la vertu et dans la science, nous te quittons avec regret pour continuer notre route, mais nous n'oublierons pas les leçons reçues sous ce toit qui a abrité notre première jeunesse ; toujours nous garderons le triple amour que tu as su cultiver dans nos cœurs : *l'amour de la religion, l'amour de la patrie, et l'amour de la famille.*

L'amour de la religion, nous le devons à nos vénérés directeurs. . . . Pendant de nombreuses années, notre embarcation avait été dirigée vers le port du salut par un habile pilote, qui l'avait protégée contre les écueils et les récifs. Aussi nos cœurs se sont-ils brisés en apprenant que nous serions privées de cette sage direction.

La nacelle s'en irait donc à la dérive. Sans guide et sans soutiens elle périrait certainement ! Comment pourrait-elle lutter contre les tempêtes qui la secoueraient sur la mer orageuse du monde ?

Non, Dieu ne laissa pas notre barque abandonnée au milieu des flots, un nouveau guide prit en main le gouvernail et nous fit continuer notre route interrompue quelques instants.

Unissons donc aujourd'hui dans un même sentiment de reconnaissance et d'affection toute filiale, celui qui fut le fondateur de notre académie, qui nous prodigua pendant de longues années son dévouement et ses forces, et celui qui veut bien continuer une tâche si rude. Merci à ces deux zélés ministres du Seigneur qui nous ont appris à connaître et à aimer notre sainte religion. . .

L'amour de la patrie nous fut inculqué par notre bien-aimée directrice et nos bonnes maîtresses qui se sont efforcées de nous faire connaître l'œuvre héroïque de nos illustres ancêtres. Combien de fois notre cœur n'a-t-il pas tressailli en proie à une indicible émotion, en entendant les récits des hauts faits d'armes de nos braves guerriers. Oh ! oui ! nous l'aimons notre beau pays avec ses forêts vierges, ses bois touffus, ses grands lacs, son majestueux St-Laurent. On nous a appris aussi à apprécier notre belle langue française, et pour nous en faire goûter davantage toutes les beautés, nous avons eu cette année un professeur de diction aussi dévoué qu'habile qui nous a initiées aux œuvres immortelles des poètes de notre ancienne mère-patrie, de la belle France !

Nous nous permettons donc de remercier publiquement aujourd'hui notre distingué professeur, en même temps que nos chères maîtresses.

Mais nous a-t-on dit souvent, pour avoir du patriotisme, il ne suffit pas d'aimer son pays, il faut encore se rendre utile à la société ; pour cela il faut travailler à propager et à encourager l'instruction, c'est ce que nous nous proposons de faire plus tard dans la mesure de nos forces, imitant ainsi l'exemple de ces messieurs du clergé, et des amis de l'éducation qui veulent bien laisser là chaque année leurs multiples occupations pour venir nous couronner, applaudir nos modestes succès, et exciter ainsi une louable émulation parmi nous. Merci, messieurs, de cette marque de bienveillance à notre égard.

Merci, à monsieur le curé, qui tous les ans, à l'heure du départ, vient nous donner de sages et utiles conseils ; nous ne manquerons pas suivre ses paternels avis. Avec la foi nous ne nous écarterons jamais du vrai chemin. A l'exemple de Cartier, de Maisonneuve, de Champlain, nous placerons toujours la croix à côté de la voile de notre barque, nous rappelant sans cesse que le vrai patriotisme n'existe pas sans l'union de ces deux mots : Religion, Patrie.

L'amour de la famille, nos maîtresses nous l'ont donné par leur leçons qui nous ont fait comprendre les sacrifices que nos parents s'imposent pour nous faire acquérir une solide instruction.

Tout travail nous parait doux en songeant au sourire de nos mères lorsqu'elles verraient entre nos mains ces brevets qui nous ont coûté tant d'efforts.

O chers parents, nous allons maintenant vous dédommager de vos peines, vous serez fiers de vos filles, vous verrez que la nacelle naviguera toujours en droite ligne ; nous prendrons pour devise celle de Jeanne d'Arc : En avant ! toujours droit ! Le tricolore flottera gaîment à l'avant de notre barque, avec ces mots gravés en lettres d'or : Religion, Patrie, Famille. Les trois couleurs nous rappelleront notre but ; le bleu azuré sera l'emblême de notre foi, le blanc nous rappellera que notre vie doit être toujours immaculée, le rouge enfin symbolisera l'amour que nous devons toujours avoir pour notre cher foyer, et pour nos parents vénérés.

Allons mes sœurs, il faut partir : un dernier regard à tout ce que nous quittons, un dernier et tendre adieu à ceux qui nous ont aimés. Un dernier et filial baiser à notre bien-aimée directrice, qui fut pour nous une seconde mère, qui nous encouragea par ses conseils ; et après avoir arboré notre drapeau, redisons encore avec Jeanne d'Arc :

" EN AVANT ! "

# Une Reine des Fromages et de la Crème

VI— (*Suite*)

Sous l'irrésistible influence de cette sympathie si naïve, la dureté de son humeur commençait à s'amollir. Et puis, quoiqu'elle demeurât obstinément immobile en observant le travail méticuleux du bon vieillard, la vue de ce pain commençait à lui faire sentir plus vives les tortures de la faim. N'eût été son orgueil, elle se fût volontiers élancée pour l'arracher des mains du vieux prêtre, et son regard, malgré elle, trahissait son désir. Le père Sepp, en levant les yeux, rencontra ce regard affamé et tendit de nouveau instinctivement le morceau de pain. Ulrique hésita, le regarda en face, puis jeta un coup d'œil au pain et avança enfin la main pour le prendre. Pas un mot ne fut prononcé, mais le vieux prêtre avait remporté la victoire. Elle mangea le pain avec avidité, et il la regardait avec une joie profonde. Quand elle eut fini, elle poussa un long soupir.

"Je me sens mieux à présent, je crois que je pourrai encore dormir."

Elle appuya sa tête contre le tronc derrière elle.

"Oh ! pas ici !.... Vous ne pouvez-pas dormir ici !

— Et où voudriez-vous que j'aille ?

— Venez avec moi. Il y a beaucoup de chambres au presbytère. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

—Je n'ai confiance en personne,—dit Ulrique d'un ton toujours maussade.

— Venez avec moi, répéta le Père Sepp.

Le ton dont le vieillard dit ces trois mots était si souverainement simple que le cœur de la jeune fille se fondit. Elle se leva péniblement et, sans rien dire se laissa prendre par la main et conduire vers le village, comme si elle eût été un enfant.

VII

LA MAISON DE LA VIERGE.

C'est dans une sorte de stupeur qu'Ulrique se laissa conduire à travers tout le village, jusque tout en bas, plus loin que l'église ; ce fut seulement lorsqu'une porte se referma derrière elle qu'elle releva la tête. Ils étaient entrés dans un clos ombragé, séparé des prairies environnantes par un mur assez élevé, mais en ruines. Il y avait là une petite maison aux murs bien blancs, aux volets bien verts, si éclatante et si proprette qu'on eût dit un jouet fraîchement peint. Au-dessus de la porte ouverte une naïve image de la Vierge était barbouillée en bleu et en rouge sur le badigeon blanc. Tout autour le sol était recouvert de sable de rivière soigneusement ratissé, au delà duquel les herbes poussant à l'abandon faisaient contraste. Le reste de ce petit domaine se composait d'un verger tenant en même temps du jardin et de la cour. A gauche, en effet, à travers les arbres fruitiers, on distinguait des bâtiments rustiques et une pompe primitive, laissant couler son eau dans une auge, de bois, tandis qu'à droite un éclat confus de fleurs brillait à travers les interstices des planches d'une palissade et s'étendait jusqu'aux murs d'une seconde maison vaguement distincte à l'arrière-plan. Ce fut vers la maisonnette que le vieux prêtre se dirigea avec sa compagne, en faisant un léger détour pour ne pas déranger un chat gris qui lapait une soucoupe de lait posée à même le sable, et se baissant un peu plus loin pour donner une amicale caresse à un chien efflanqué qui rongeait paisiblement un os. Des moineaux ramassaient des miettes sur le seuil et il semblait qu'un déjeuner avait été servi là pour toutes les espèces de créatures vivantes.

Le Père Sepp appela une vieille femme qui conduisit Ulrique, vaincue par la fatigue, dans une petite chambre blanchie à la chaux où elle s'endormit sur "le lit de l'hôte" du presbytère.

Il était plus de midi lorsqu'elle s'éveilla ; le bon curé avait terminé son frugal repas ; mais il avait pris soin de faire tenir au chaud pour la jeune fille une bonne portion de soupe, de bœuf bouilli et de légumes. Assis en face d'elle pendant qu'elle mangeait, il se frottait les mains de plaisir à chaque bouchée qu'elle absorbait.

Ulrique n'avait plus le courage de lutter contre la bonté du pasteur et fut toute surprise de s'entendre bientôt causer doucement avec lui de son père, de sa présente détresse, et de l'ignorance absolue où elle était du gite où, le soir même, elle pourrait abriter son infortune. Alors le Père Sepp se frotta les mains un peu plus fort.

— Mais j'y ai pensé, - dit-il vivement —Vous pourrez coucher dans la Maison de la Vierge, c'est la seconde maison, là-bas, de l'autre côté ; elle est toute vide à présent, et il y a plusieurs chambres. Vous pourrez y coucher bien des nuits.

Quand Ulrique eut satisfait son appétit, le Père Sepp prit une grosse clé rouillée et se rendit avec elle, en traversant le verger, à la Maison de la Vierge, qu'elle n'avait fait jusque-là qu'entrevoir à travers les arbres. Chemin faisant, il lui expliqua que son prédécesseur, ayant fait bâtir le presbytère neuf, avait converti l'ancien, c'est-à-dire la Maison de la Vierge, en une espèce de laiterie que le curé avait le droit d'exploiter pour son compte ou de louer à quelque bon et honnête chrétien habitant le village. Le Père Martin, auteur de l'idée, avait pris le premier parti et avait fait de si bonnes affaires qu'il avait laissé à sa nièce un héritage fort rondelet. En prenant possession de la cure, le Père Sepp, déplorable spéculateur, après avoir en vain essayé d'allier la direction des âmes et celle de la laiterie, avait pris le parti d'affermer la Maison de la Vierge. Mais il s'était trouvé que les paroissiens très méritants qu'il choisit étaient d'aussi médiocres fermiers que lui-même, qu'ils avaient successivement échoué dans cette entreprise, et que, depuis deux ans, la maison et les étables étaient abandonnées.

Pendant qu'il parlait, Ulrique avait remarqué combien cet abandon était fâcheux, en raison de la richesse en fruits et en fleurs de ce clos dont aucune main ne dirigeait plus la culture, ne recueillait plus les produits, et qui avait pris l'aspect désolé des terrains étouffés sous la folle croissance des mauvaises herbes. Il y avait là de si

belles fleurs à profusion, fanées aussitôt qu'écloses, dans l'enchevêtrement de plantes sans nom, et le pasteur se lamentait de ce que, depuis le départ du dernier fermier, il ne pouvait plus garnir les vases de l'autel, ne fût-ce qu'aux grandes fêtes !

La maison était aussi délabrée que le verger, mais, comme lui, montrait, car les murs étaient solides, que cette misère était plus apparente que réelle et provenait du seul état d'abandon. De même qu'au presbytère, une image de la Vierge surmontait la porte, mais si effacée qu'elle semblait n'être que le fantôme de l'autre.

Lorsque le Père Sepp tourna la clé rouillée dans la serrure, le son se répercuta dans l'intérieur de la maison, et des obscurs recoins du balcon quelques oiseaux épouvantés prirent leur vol. Une fois entré, le vieux prêtre ouvrit les volets et Ulrique vit une première chambre vide, au plafond à solives et au plancher de sapin vermoulu En se penchant à la fenêtre, elle aperçut la route et la rivière qui coulait au delà. La passerelle et le crucifix semblaient à portée de la main ; cela lui fit reconnaître la Maison de la Vierge pour la vieille maison à écriteau qu'elle avait remarquée le matin de sa première sortie dans le village.

Ulrique visita nombre d'autres chambres, toutes vides, sauf quelques tables boiteuses, quelques chaises n'ayant plus que trois pieds, d'énormes poêles bleus ou verts occupant tout un coin, et un luxe à peine croyable de toiles d'araignées.

— Si vous n'avez pas peur de coucher ici toute seule, —dit le Père Sepp,—il est facile d'apporter un lit. Cela vous suffira-t-il pour quelques soirs ?

— Oui, dit Ulrique, d'un air un peu rêveur.

Et tout bas, elle ajouta, en plongeant le regard vers le verger, le jardin, et les étables en si douloureux état :

— Je crois qu'en se donnant du mal on pourrait faire quelque chose de très beau de cet endroit et être très heureux ici.

Dans la soirée, elle demanda brusquement au vieux prêtre stupéfait :

— Combien coûte une vache ?

— Entre quarante et cinquante florins, — répondit le Père Sepp. — Mais, ma chère enfant, est-ce que vous pensez à acheter une vache ?

— Non,—dit Ulrique, avec un petit rire,—mais je pensais comme c'était dommage que je ne sois pas une vertueuse paysanne et que je n'aie pas assez d'argent pour louer la ferme.

— Mais ils l'ont tous quittée en mendiants, ma chère petite.

— C'est que sans doute leurs bras travaillaient plus que leurs cerveaux. Je suis sûre, moi, que j'en pourrais faire quelque chose de bon.

— Alors, pourquoi ne le tenteriez-vous pas ? s'écria sincèrement le prêtre.

L'idée était audacieuse, l'argent manquant presque autant d'un côté que de l'autre ; mais elle était lancée et elle eut vite fait son chemin. Le lendemain, Ulrique avait fait tous ses calculs, et le Père Sepp était décidé, en allant très doucement d'abord, en se contentant de trois ou quatre vaches et d'une seule fille pour aide, à exploiter personnellement, à l'exemple de son prédécesseur, la laiterie par l'intermédiaire de l'orpheline, jusqu'à ce que celle-ci pût, sur sa part de bénéfices, prendre, comme elle s'en faisait fort, le bail à son propre compte.

Le jour même où cet arrangement fut définitif, Ulrique monta la rue du village et dépensa la plus grande partie de ses derniers florins à acheter de l'étoffe de laine noire, de la toile blanche, et un fichu de soie noire, semblable à ceux que portaient les femmes du pays. Elle se mit aussitôt au travail, passant presque les nuits, et, peu de jours après, le Père Sepp, en sortant de chez lui dans la matinée, fut surpris de voir une grande et jeune paysanne, qu'il ne reconnaissait pas pour une de ses paroissiennes, travaillant dans le jardin de la Maison de la Vierge. En s'approchant, il reconnut Ulrique.

— Puisque je dois faire la besogne d'une paysanne, —dit celle-ci,—il vaut mieux que j'en porte le costume. J'espère qu'ainsi je suis paysanne de la tête aux pieds.

Le curé la regarda, puis branla la tête. Quelque effort qu'eût fait la fille du comte Eldringen pour dissimuler, sous la grossièreté voulue de la façon, sa taille élégante, pour masquer, sous le fichu de soie, cette beauté qu'elle maudissait, il était trop évident que cet accoutrement ne faisait que la déguiser imparfaitement et qu'elle était toujours la belle comtesse. Elle seule s'imaginait le contraire et le Père Sepp crut sage de la laisser dans son erreur.

Du jour où Ulrique s'installa ainsi à la Maison de la Vierge, elle le fit sans esprit de retour et se mit résolument au travail, si nouveau pour elle, mais loin d'être au dessus de sa courageuse énergie. Tout d'abord le jardin fut débrouillé de ses mains, et le bon curé dans des corbeilles bien soignées, put puiser de quoi décorer à profusion le modeste autel de son église. Même transformation pour le verger, dont les arbres élagués, débarrassés des champignons qui, comme une lèpre, les couvraient, fournirent, aux époques de la cueillette, des moissons abondantes. De même aussi pour l'habitation. La barrière tourna sur deux gonds entiers ; les planches qui manquaient à la palissade furent remplacées ; il n'y eut plus de carreaux cassés aux fenêtres, ni de toiles d'araignées poussiéreuses dans les coins. L'allée qui conduisait de la maison à l'étable sortit de dessous les ronces, et dans l'étable, maintenant vierge d'orties et parfumée de foin nouveau, quatre vaches, puis six, puis dix ! grasses et bien soignées, formèrent, au bout d'un an, le fonds de l'établissement.

La lutte avait été rude, au début, mais le succès de la laiterie du presbytère était complet, succès qui promettait avec le temps d'éclipser même le souvenir des jours les plus glorieux du Père Martin. Après un peu plus d'un an, Ulrique commençait à entrevoir le jour où elle serait en état de devenir la véritable maîtresse de la Maison de la Vierge.

(*A suivre*)

# ❀ LETTRE DE FRANCE ❀

## Propos en Zigzags

" Mignnonne voici l'Avril "

L'AVRIL, c'est-à-dire le printemps fleurant le muguet, les giroflées et les violettes..... Mai enfin nous réchauffe. Il était temps ! ou nous doutions du renouveau, de ce renouveau qui pare de verdure tendre et légère votre beau Canada, verdure idéale de nuance que Dieu a déjà préparée sous la neige.... Ma mère la vit poindre, et m'en fait rêver.

Il y aurait de si bons amis à surprendre à Rigaud, dans ce petit coin de paysage splendide où un Lourdes suggessif et béni retentit de prières et de saints cantiques en ce mois consacré à la Vierge Immaculée !...

Il faut rester à l'attache, à la saison qui bat son plein, aux théâtres, aux concerts. Ceux-ci clôturent, mais les théâtres, au contraire, soignent leurs programmes. L'Opéra vient de reprendre "*Henri VII*," l'admirable partition de Saint-Saëns, dont les décors avaient été brûlés et qui pour cela était restée depuis longtemps hors du répertoire.

L'Opéra-Comique, lui, joue "*Muguette*" de Ed. Missa. C'est la nouveauté à succès. Et le Français déborde chaque soir avec " *Le monde où l'on s'ennuie* " exquisement remonté, ou " *Les affaires sont les affaires* "—une cruelle pièce de Mirabeau,—ou encore avec ce petit chef-d'œuvre de Maurice Donnay que le roi Edouard VII voulut au gala qui lui fut offert : " *L'autre danger.*"

Et chez Sarah Bernhardt ?... La patronne voyage. Elle a cédé son théâtre à la Société des Grandes Auditions qui y donne " *la Damnation de Faust*," de Berlioz, mise à la scène pour le triomphe du ténor Alvarez et de celui de l'admirable Emma Calvé. Dire ce que fut la première de ces représentations est inexprimable. Toutes les notabilités de notre monde aristocratique, littéraire et artistique y étaient accourues. Et quelles toilettes ! enrichies de quelles perles et de quels diamants !—Les étoiles d'un ciel berliozien.—Ciel qui s'assombrit soudain : A la quatrième soirée, une terrible nouvelle : " Emma Calvé se meurt ! Elle avait un commencement de grippe qu'elle a voulu dissiper avec de l'aconite dont elle a exagéré la dose..."

Non, la délicate artiste n'est pas morte. Elle a repris, après une éclipse de quelques jours, son rôle de création, rôle unique qu'elle incarne avec une science et un art que peu pourront atteindre, que nulle ne surpassera jamais.

*Carmen* en *Marguerite !*—Oui, certes. D'ailleurs, la géniale création de Carmen par Calvé n'est qu'une résultante de sa compréhension artistique. La femme ne nous a pas livré là la note intime de son être, note bien plus douce et meilleure. J'en veux même à Chartran et à Benjamin Constant de ne nous avoir donné dans leurs beaux portraits de Calvé que l'être sphinx, campé et étrange de l'Opéra-Comique de Bizet, non la créature naturelle et charmeuse qu'ils ont dû connaître en la faisant poser et en conversant au hasard de ses poses. Qu'ils l'aient peinte en Carmen, très bien. Telle elle appartiendra à l'histoire de l'art. Mais à côté, en dehors de la rampe, elle appartiendra à la philantropie glorieuse pour sa bonté, sa simplicité à s'occuper des petits et des souffrants : n'est-elle pas la fondatrice, l'âme active et rayonnante du sanatorium qui, dans la Corrège, grave son nom au livre d'or des miséricordieux ?

Dans un interview qu'elle eut dernièrement avec un rédacteur de l'*Echo*, elle a raconté comment elle entra au théâtre. Ce fut sous l'impérieux vouloir de sa mère et parce que la pauvreté des siens lui en créait l'obligation. " On manquait de pain chez elle. Elle n'eut même pas le loisir de s'attarder au Conservatoire. Il fallait gagner tout de suite. Et après quelques leçons de Rosine Laborde, — ce professeur émérite, cette femme de cœur,—elle affronta le public. Bruxelles l'accueillit dans le *Faust* de Gounod. Mais elle était raide, figée, et elle ne savait guère que l'a, b, c, du chant. Com bien elle le sentait ? Après un premier passage à l'Opéra-Comique, en 1885, ses finances étant meilleures, vite elle s'éloigna vers l'Italie pour étudier. Elle avait un engagement pour la Scala de Milan. On l'y siffla, cruellement et justement. Alors elle connut la Duse et Salvini. Et par eux, délicats et magnifiques initiateurs, elle apprit l'art. Elle gagna ce qui la fait grande artiste aujourd'hui, en possession de toutes les cordes qu'elle nous livre...."

C'est pour Calvé la gloire, le succès. Elle doit en être heureuse.

Elle aime fort le théâtre, mais sous les feux de la rampe, elle rêve surtout du grand soleil et des paysages gracieux ou sévères de son pays d'Auvergne. Courtisée par les grands : rois, princes, savants ou artistes, elle envie les humbles amours de ses amies d'enfance : de celle-ci, mariée au receveur de l'enregistrement ; de cette autre, au médecin d'un petit bourg ; de cette troisième, épouse du notaire dont elle a de si beaux enfants ! Ah ! l'ineffable " aureas medio. ritas "

Aussi, dès que ses vacances sonnent, notre grande Calvé s'enfuit à Cabrières, le château de rêves qu'elle acquit au pays, sur le revers d'un côteau couvert de bruyères. Là, elle ne vit plus en reine de théâtre, mais en femme très simple, avide de se ressaisir elle-même, et si maternelle aux petites tuberculeuses qu'elle fait soigner dans le sanatorium que lui doit création et ressources !

A Cabrières, Calvé ne chante guère que pour l'église et pour les paysans. Ceux-ci l'écoutent bouche bée et ne l'applaudissent jamais : mais ils l'appellent " petite " et lui chantent à leur tour des ces vieux lieds rustiques dont la lente mélopée lui traduit en sincérité la beauté sauvage de leurs landes et de leur infinie poésie.

Lorsque parfois des parisiens passent en Corrège, ils sont gracieusement accueillis par l'aimable femme ; seulement elle les y appelle rarement et ne les retient que peu.

***

Quelle distance sépare ce caractère et cette vie d'artiste du caractère et de la vie de celle qu'au théâtre, où l'on joue *la Damnation de Faust*, on appelle plaisamment : " la patronne ! " Autre grande étoile... dont la Renommée aux cents bouches claironne les triomphes en France, en Angleterre, en Amérique, sous tous les cieux,—l'unique, l'illustre tragédienne : Sarah ! Celle-ci, c'est l'actrice de race, d'instinct, de vocation, de vouloir réfléchi et irréfléchi. Elle aime les planches et elle s'y replace sans cesse jusque dans les moindres incidents de la vie quotidienne que son imagination transforme, ennoblit ou dramatise.

A l'appui d'une telle assertion, une petite anecdote entre mille. C'est un

samedi : Sarah doit dire plusieurs pièces de vers à une matinée, la dernière de la saison parisienne. A son hôtel du Boulevard Pereire tous les domestiques attendent, bâillant aux portes, guetteurs et impatients ! — L'heure fixée pour ce déjeuner a sonné depuis longtemps... et au salon une invitée attend madame,—vraiment bien inexacte !

Enfin le galop effréné d'un cheval a retenti, un coupé tourne et stoppe : c'est Sarah Bernardt : — Sarah dont la sveltesse s'enveloppe d'une superbe pelisse épaisse et souple, Sarah qui vole plus qu'elle ne marche, entre au boudoir en coup de vent et y embrasse son amie. Il faut s'excuser d'avoir fait attendre. Mais quelle voix pour dire : "Oh ! comme je vous demande pardon, ma chère Magdeleine !" Les notes en sont fines et suaves, lentes et et pures, elles forment une harmonie qui berce et qui caresse. Aucun ressentiment n'oserait regimber.

Et l'on passe à la salle à manger. "Vite, vite à table ! ma pauvre amie, nous n'avons que vingt minutes pour luncher." D'un geste, d'une grâce exquise, l'actrice s'est déjà laissé prendre son long manteau mais elle garde sur ses cheveux d'or cuivrés la jolie toque qui projette une ombre voulue sur sa figure et sur ses yeux expressifs. Ce n'est qu'à la salle à manger qu'elle songe à se déganter : avec quel art coquet elle s'y applique ! Un art qui lui appartient en propre, qui équivaut à celui plus connu de tous ceux qui la croisent dans les salons où elle dit, et par lequel elle rejette sur ses épaules le grand renard ou le boa qui toujours y ondule, leur donnant l'ampleur et la ligne.

Ici, les deux convives se sont prestement assises.

L'argenterie étincelle. L'ameublement est d'un haut style ; et dans la vaste pièce, le premier plat servi dégage son fumet odorant,.... un peu âpre :

"C'est un plat de harengs, — les derniers de la saison—Magdeleine !"

L'amie s'étant servie, son hôtesse prend la grande fourchette, et tout en devisant théâtres, musique, décors, voyages, elle pique un hareng.... elle en pique deux... elle en pique trois, puis quatre, cinq et six... Au septième —dernier et lamentable poisson,—sa verve tombe tout à coup, et un lourd silence pèse durant quelques secondes pour amener brusquement un tonnerre:

—Dire que, dans cette maison, il m'est impossible d'être proprement servie ! Rien que des harengs œuvés ! moi qui n'aime que les laités...

—Mais, Madame... en cette saison...

—Quoi.?.... Et, droite, tragique comme Hermione, Théodora ou Macbeth.

...Faites monter la cuisinière !

Oh ! la pauvre ! comme elle apparait épeurée et tremblante ! Sarah n'en a cure et fulmine aussi dramatique :

—Quels poissons m'avez-vous servis ?

—Madame, au printemps...

—Taisez-vous. Je ne suis pas cuisinière ; mais si je l'étais, je saurais reconnaître des harengs laités contre des harengs œuvés. Tout au moins, dévouée à mon maître, je m'appliquerais à ne pas lui être désagréable.

Allez ! et ne recommencez plus !

Moins que cet ordre sévère ne pouvait détendre la situation. Le cordon bleu a pris *ses jambes à son cou*, murmurant toutefois : "C'est drôle que Madame ne veuille pas comprendre qu'en cette saison printannière les harengs n'ont pas de laitance..."

Bah ! la grande artiste méprise ce détail de pisciculture ! Elle a lancé sa scène, et par saute légère elle est de nouveau à son amie, à leur causerie. D'ailleurs, le second plat est un cassoulet dont elle raffole. Elle en prend trois fois.

Un cassoulet ? qu'est-ce ?—Un mélange de poitrine de mouton, de lard et d'haricots verts relevés d'épices.— Mais cela doit être horriblement lourd et indigeste ! Qu'importe ? Sarah a un estomac de fer—Si bien que, pour terminer, avant les fruits, elle se sert encore par deux fois d'un homard à l'américaine dont une portion seule ruinerait une dyspeptique. Disons aussi qu'elle sait arroser le tout de vieux vins généreux !

Cependant, à suivre cette théorie de mets légers, l'heure a fui.

Sarah le sent, se lève, reprend sa pelisse, et entraînant sa compagne : "Ouf ! ma chère, partons ! La voiture attend. J'ai peut-être dépassé les limites de l'inexactitude qui m'est permise."

Bientôt les deux amies ont brûlé la distance au pas de l'alezan trotteur et sont avenue Victoria, dans les coulisses du théâtre où les habilleuses tempêtent sous leurs airs respectueux.

—Nous attendons Madame : il n'y a plus que quelques minutes avant le lever du rideau."

Oui, la sonnette tinte et le régisseur apparait :

"Madame, c'est à vous !

—Bien, j'y vais. Hop ! Magdeleine !"

Cette fois, l'amie ne s'amuse plus aux airs violents ou mutins : elle recule effarée :

—Mais c'est impossible, ma chère. Depuis ce matin je vous attends, je m'attache à vos pas, comme un petit caniche, pour que nous répétions,— et mes peines ont été sans effet !

—Eh ! bien ! nous répéterons en scène.

—Ah ! non, par exemple ! Vous me demandez d'adapter à "l'Evangile" de Coppée—que je ne connais que peu ou point—"l'Angelus" de mon frère, ..d'y soutenir votre diction. Il faut que je vous entende d'abord, au moins une fois ! que nous combinions nos effets. La partie est trop grosse pour que nous la jouions sans préparation. Ne risquons pas un à peu près. Nous irions à une gaffe ..

—Ta, ta, ta, Magdeleine ! Vous avez du génie pour deux, de l'habileté pour dix : Je tiendrai ma brochure très haut, vous suivrez par dessus mon épaule, et ça ira ! Du courage. Suivez-moi. Brave au feu !

—Non, non je vous en prie, retardez votre numéro, et répétons ici une seule fois !

—Point, vous dis-je : en route !

Maintenant, le signal ayant été donné, Sarah Bernardt et Magdeleine Godard—ces deux incomparables artistes—sont en scène. L'une y joue comme en état de somnambulisme, mais toutes deux y subjuguent un public surpris et ravi sous l'empire de la plus admirable combinaison artistique dont on puisse jouir : l'ineffable chrétien que Benjamin Godard exprima dans ce petit chef-d'œuvre : "l'Angelus," ne s'est-il pas adapté soudainement aux vers émus de François Coppée, à ces vers qui chantent la compatissance du Maître Jésus pour les pauvres et les humbles ?

Sous le final de Sarah soutenu des dernières notes du violon quasi idéal et céleste de Magdeleine Godard—la sœur du regretté compositeur — une fraîcheur a rayonné dans l'immense assemblée, un renouveau d'idéal a effleuré les esprits et les âmes.

"Bis ! bis !" crie-t-on de toutes parts Mais cette fois Sarah courbera son implacable vouloir sous un vouloir plus ferme encore. "Je remercierai, dit Mlle Godard, mais je ne recommencerai pas.

Croyez-moi, Sarah, nous venons d'accomplir un tour de force artistique inouï et qu'on ne réalise pas deux fois. Laissons le public sous le charme qui nous a portées nous-mêmes et haussées..."

Chut ! mes lignes s'allongent. Que diriez-vous, Françoise, si je continuais ?

SUZANNE DE MARGUERON.

Paris, mai 1903.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

J'AI recueilli quelques traits se rapportant au roi et à la reine actuels qui sauront vous intéresser j'en suis sûre.

Edouard VII et la reine Alexandra avaient conquis l'estime et la confiance du peuple anglais bien avant leur ascension au trône. Alors qu'ils n'étaient tous deux que le Prince et la Princesse de Galles, ils étaient, nous assure-t-on, le couple le plus aimé de toute l'Angleterre, à cause de leurs sympathies et de leur charité envers les malheureux.

On sait qu'Edouard VII fut de tout temps renommé pour son affabilité et son extrême politesse. Un soir que faisant une promenade, accompagné de son chien favori, une voiture s'arrêta droit en face de lui et celui qui en descendit se heurta violemment avec le roi qui venait de son côté. Le propriétaire de la voiture laissa échapper un juron qui n'était pas précisément des plus respectueux, mais qui prouvait jusqu'à quel point le choc avait été violent. Reconnaissant aussitôt Edouard VII, sa victime se mit à lui faire d'humbles excuses.

—Pardonnez-moi, dit le roi avec une entière bonne grâce, c'est moi seul qui suis le coupable.

La taille de Sa Majesté est dans la moyenne, ce que ne nous fait pas supposer, ses photographies. Le roi se tenant toujours, comme sa position l'exige, plusieurs pieds au-dessus des autres personnages de son groupe, nous semble beaucoup plus grand qu'il n'est véritablement.

Le roi ayant depuis longtemps donné le ton quand à la mode, il est intéressant d'apprendre comment il fait faire ses achats. Il ne donne jamais un ordre pour moins de huit complets à la fois dont le coût est généralement de £8 sterling chaque. Il ne porte jamais un habit plus de trois ou quatre fois, et comme la garde-robe de Sa Majesté ne peut passer entre les mains de ses valets, on envoie ces habits au château de Marlborough rejoindre les quelque mille autres qui y sont déjà. A sa mort, il y en aura probablement toute une collection, à l'instar du roi George IV ; on vendit sa garde-robe à l'enchère et cela prit trois semaines avant de se liquider entièrement.

Tous les habits d'Edouard VII, vieux ou neufs, sont envoyés au château de Marlborough, à l'exception de ses chapeaux qui, pour une raison quelconque, sont gardés au château de Sandringham, où une pièce est spécialement emmenagée à cette fin. Plusieurs serviteurs n'ont pour unique occupation de toute l'année que le nettoyage des couvre-chefs de Sa Majesté britannique dont la quantité unie à la qualité, ferait la richesse de plus d'un magasin canadien. Les uniformes et les robes de cérémonies que le château de Marlborough renferme sont assurés pour plus de £4,000 ; ainsi, l'on peut juger ce que doit contenir de richesse toute la garde-robe royale.

Je remets à la prochaine fois le plaisir de vous parler de la reine Alexandra dont la douceur et l'aménité de caractère en ont fait l'idole de ses sujets. Je finirai cette causerie par une dernière anecdote relative au roi et qui a son côté essentiellement amusant.

Edouard VII se trouvant un jour l'invité d'un châtelain campagnard fit soudain irruption dans l'école du village au beau milieu d'une classe d'histoire d'Angleterre. Le roi s'adressant alors aux élèves leur fit la question suivante : Quels furent les souverains les plus remarquables du royaume britannique ? Et ceux-ci de s'écrier :

—Le roi Alfred et la reine Victoria.

Mais un petit bonhomme de six ans à qui le maître d'école venait de souffler quelque chose, se leva soudain :

—Le roi Edouard VII et la reine Alexandra, dit-il d'un air radieux.

—Très-bien reprit le monarque, en souriant, mais qu'a fait de particulièrement frappant le roi Edouard VII ?

Le garçonnet resta silencieux quelques instants et répondit en baissant la tête, tout confus :

—Je ne sais pas, sire.

—Ne sois pas aussi désolé, mon petit ami, continua Sa Majesté, toujours souriant, je n'en sais rien moi non plus.

TANTE NINETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Logogriphe

J'ai six pieds, mais qu'on m'en ôte un ou trois, je suis toujours le même.

Rép.—Rocher, roc, roche.

Ont répondu : Adrienne V., Lucile, Joseph H, Nicolas, Montréal ; Adrienne, Lévis ; Corinette, Trois-Rivières ; Anémone, Arthabaska ; Joséphine et Laure, S. Anse à Gilles.

### Charade

Mon premier est excellent,
Mon second est excellent,
Mon tout est excellent.

Rép.—Bonbon.

Ont répondu : Joseph H, Nicolas, Lucile, Montréal ; Corinette, Trois-Rivières ; Anémone, Arthabaska ; Fleur-de-lys, Québec.

### Problèmes amusants

Que forment au ciel les douze apôtres ?

Rép. —La douzaine.

Ont trouvé : Maurice Bauset, Ottawa ; Clairette, Lucile, Nicolas, André G., Montréal ; Lilas blanc, St-Hyacinthe ; Rose-des-bois, St-André Avelin ; Corinette, Trois-Rivières ; Laure S., Anse à Gilles.

Par quoi commence l'histoire de la Belgique ? Rép : Par un h ! !

Ont répondu : Lucile, Clairette, Nicolas, Montréal ; Fleur sauvage, Tadousac ; Anna G., Québec ; Adrien L., Josette, Ste-Anne de la Pérade.

### Réponse à chercher

(Pour mes jeunes savants et savantes)

M. A. et M. B.—Vous rappelez-vous cet événement, M. A. ?

# PAGE DES ENFANTS

—Je m'en rappelle parfaitement.

—Et vous, M. B. ?

—Je m'en rappelle toutes les circonstances.

Lequel de M. A ou de M. B. a fait une faute de français et pourquoi ?

Rép.: M. A. a commis une grosse faute de français. M. B., au contraire, s'est exprimé fort correctement. Tous deux cependant ont employé le verbe *se rappeler* avec le pronom *en*. Mais dans le premier cas, *en* est un régime indirect, alors que se rappeler doit se construire avec un régime direct : je me le rappelle parfaitement. Dans le second cas, le régime direct est : les circonstances ; le pronom *en* est le complément de *circonstances* et non du verbe *se rappeler*. Ont répondu : Corinette, Trois-Rivières ; Idola V., Québec.

Peu ont répondu à cette leçon de grammaire, c'est-à-dire qu'on ne s'est pas beaucoup donné la peine de chercher. Celles qui m'ont envoyé leurs noms n'en ont que plus de mérite et je suis heureuse de le leur dire.

TANTE NINETTE.

## Petite Poste en Famille

Merci, *Belle-de-Nuit*, de l'offre que tu me fais et que j'accepte avec plaisir. Tout ce que tu feras pour le bénéfice de notre page, petite nièce, me trouvera reconnaissante. Amuse-toi bien pendant les vacances et à la fin de ton séjour à la campagne je te demanderai une courte narration de la manière dont tu auras passé ces deux mois de repos. Ce récit aura pour effet de t'exercer le style d'une manière agréable et d'intéresser tous les petits cousins et cousines qui le liront.

*Fleurette*, St-Jérôme, m'autoriserait-elle à donner son nom de famille à Belle-de-Nuit qui me l'a demandé ?

---

—Comment qu'il s'appelle, dis, ton petit frère ?

—Je n'ai pas de petit frère !

—Et de petite sœur ?

—Non plus.

—Tiens !... qui que tu bats, alors ?

## La Récréation en Famille

FAIRE VOLER EN L'AIR UNE CARTE À JOUER

Prenez un crayon, et à 5 centimètres environ du bout non taillé traversez-le par une épingle, que vous y enfoncerez facilement à l'aide d'un marteau, puis coupez avec des tenailles la pointe de l'épingle. Les épingles en acier se cassent sans tenailles.

Enfoncez une autre épingle sur la base d'une bobine en bois de 4 centimètres de hauteur et avec des tenailles coupez le haut de l'épingle de façon à ne laisser qu'une tige de 1 centimètre de longueur.

Découpez un trou rond au centre d'une carte à jouer, de façon que le crayon puisse entrer facilement. Percez à côté un autre petit trou pour le passage du morceau d'épingle enfoncé dans la bobine. Il ne vous reste plus qu'à plier légèrement les quatre coins de la carte en abaissant les deux bords AA et en relevant les deux bords BB.

Tenez verticalement le crayon de la main gauche, placée au-dessous de l'épingle, enfilez l'autre bout du crayon dans la bobine, autour de laquelle vous enroulez une ficelle, comme sur une toupie.

Posez la carte à plat sur la bobine, le bout du crayon passant par le trou central de la carte et le morceau d'épingle traversant le petit trou. Tirez vivement la ficelle, vous ferez tourner ainsi rapidement la bobine, et par suite la carte, qui s'élèvera gracieusement en l'air à une très grande hauteur.

---

Notre inimitable ami Babylas monte un jour en wagon à la gare du Nord, s'installe confortablement dans un coin, puis appelle un employé et lui dit :

—Mon ami, je compte sur vous, n'est-ce pas, pour me réveiller à Londres ! !.. ..

---

En jouant, le petit Paul s'est donné au front un coup dont la place noircit à vue d'œil.

—C'est moi, s'écrie-t-il, qui ne voudrais pas être nègre ! Ça fait déjà si mal d'avoir un tout tout petit bout de peau noire....

## VARIETE

Quel est le sens de l'expression : *faire des châteaux en Espagne*, et quelle est l'origine ?

*Faire des châteaux en Espagne*, signifie former de beaux projets qui ne reposent sur rien de réel.

On a expliqué de diverses manières l'origine de cette locution En voici une qui nous paraît assez plausible. On sait que les Arabes commencèrent à envahir l'Espagne dès le commencement du VIIIème siècle. Ils s'établirent solidement dans le sud de la péninsule et de là firent des incursions de tous les côtés. Pour qu'ils n'eussent pas de points d'appui dans les régions qu'ils envahissaient ainsi, on décida de ne plus construire de châteaux forts. Une construction de ce genre paraissait en effet une entreprise chimérique, puisqu'elle ne devait profiter qu'à l'ennemi. De là, sans doute, le sens attribué à l'expression de " faire des châteaux d'Espagne " qui est d'ailleurs très usité. On connaît les vers de Lafontaine, dans la morale de la fable de " Perrette et le pot au lait : "

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait château en Espagne ?

L'année même où éclatait la Révolution française (1789) le poète comique Colin d'Harleville (1755-1806) donnait une comédie intitulée " Les châteaux en Espagne " qui eut beaucoup de succès.

---

Un petit parisien, dont la mère est née à Montréal visitait l'Exposition. On lui demanda ce que produisait le Canada :—Des pommes et des bonnes mères, dit-il.

HECTOR FABRE.

***

Tous les grands hommes sont magnanimes. Tous les esprits supérieurs ont des vues nobles et larges.

EDMOND LAREAU.

## Bloc-Notes

QUELQUES journaux montréalais ont critiqué très sévèrement l'inscription commémorative de la nouvelle chapelle du monastère des Ursulines de Québec. Je regrette d'avoir eu à constater qu'ils ont raison et que le texte de cette inscription est le plus sot que l'imagination puisse rêver.

Il m'a été impossible de découvrir le nom d'auteur de cette bévue monumentale, c'est le cas de le dire ; je comprends que, pour une fois, sa modestie l'ait servi en préférant l'incognito à la publicité. Si elle l'eut inspiré plus tôt, au moment de la rédaction du chef-d'œuvre, nous aurions l'occasion de lui en être plus reconnaissants encore.

Quoi qu'il en soit, je tiens à déclarer, en ma qualité d'ancienne élève des Ursulines, que les religieuses de cette institution ne sont pour rien dans la composition de l'inscription ; les témoignages de bon goût et de bon sens littéraire dont on a toujours fait preuve au vieux monastère sont là pour l'attester d'abord, et il m'a été facile ensuite de me rendre compte que la pierre commémorative, telle qu'elle existe aujourd'hui, a été plutôt *imposée* qu'acceptée de bon gré.

Les élèves des Ursulines, qui n'ont pas encore fait le vœu de la soumission jusqu'à l'héroïsme, protesteront de toutes leurs forces contre cette inscription qui est de nature à faire déprécier la première institution de notre pays, aux yeux de ceux qui ne connaissent pas ses mérites et sa valeur.

***

Félicitations aux académies tenues par madame Marchand et mademoiselle Ida Labelle pour le bon résultat de leurs séances de fin d'année. Le nombre toujours croissant des élèves qui fréquentent ces institutions est bien la meilleure garantie des avantages réels et pratiques de leurs cours. J'en suis enchantée, pour ma part ; rien de m'intéresse plus que la cause de toute femme faisant le coup de feu à la grande bataille de la vie, et je suis charmée de constater non seulement quels succès elle y remporte, mais aussi de quelle grande utilité elle peut être à son pays. Ce qui est également réconfortant d'observer, c'est cette fièvre du mieux qui règne parmi les militantes de l'éducation. On sent le souffle du bon esprit qui les anime, qui les pousse en avant et qui les fait se dépenser, sans compter, pour la plus noble et la plus grande des causes.

Mlle Lanctôt tient aussi à donner à ses distributions de prix un cachet tout particulier, dont ses élèves doivent lui savoir gré. Parmi les nombreux et superbes livres distribués aux plus méritantes, il a été remarqué, avec plaisir, l'intelligence qui a présidé à leur choix, le soin scrupuleux dans la désignation des auteurs et le souci de procurer aux heureuses lauréates une lecture sérieuse, aussi intéressante qu'instructive. Bravo !

***

*Berthier-en-haut.*—Votre article est fort intéressant. Il sera publié aussitôt que possible ; il y a déjà tant de manuscrits en souffrance dans les casiers ! Il faut n'écrire que sur un côté du papier.

***

Nous avons le plaisir de la visite dans nos bureaux, d'une abonnée de Salt Lake City, Mme E. Roy, venue du pays des Mormons, avec ses deux enfants, pour célébrer avec ses compatriotes la Saint-Jean-Baptiste au Canada. Nous souhaitons à madame Roy, à la petite Monique et au baby Françoise, que rien ne vienne troubler le bonheur de leur séjour au pays.

***

*Justin.*—La modestie de la directrice lui défend de publier la poésie que vous lui avez dédiée. Entre nous, je crois que la véritable raison, c'est qu'elle est mal faite, votre pièce de vers, mon pauvre Justin.

***

A lire, la touchante historiette du capitaine Chartrand, *Le chien du soldat.*

FRANÇOISE.

## A travers les livres

*Cœurs et Hommes de Cœur, par Antoine Pelletier.* (*Conférences, silhouettes, Nouvelles, Poésies.*) *Illustrations par la mère de l'auteur. Editeur : G. A. Dumont, libraire, 1826 rue Sainte-Catherine, Montréal.*

C'est un volume qui nous est annoncé depuis longtemps et dont le public verra avec plaisir l'éclosion. Il prouvera surabondamment ceci : c'est qu'il se trouve parmi nos *jeunes*, des volontés studieuses, intelligentes et pleines de courage qui feront de bonnes choses dans la vie. Ainsi que son titre l'annonce, il y est beaucoup traité du cœur dans ce gentil recueil, et certes, je ne vois pas que cela puisse être désagréable à qui que ce soit. Qu'exige-t-on dans le monde de plus qu'un homme de cœur, c'est-à-dire d'honneur, de devoir et de mérite ? "Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez." Et l'amour, c'est-à-dire le cœur, inspire de beaux vers à M. Antonio Pelletier, aussi bien que de hautes aspirations et de nobles sentiments.

Avant de terminer, cependant, cette esquisse rapide de *Cœurs* et *Homme de Cœur*, que l'espace et le temps me forcent à rendre trop courte, je ne puis m'empêcher de citer trois lignes de l'auteur dont je désirerais faire le thème des méditations de nos étudiants.

Les voici : " La littérature ne prend pas les heures utiles de l'étudiant..... Je ne crains pas d'ajouter que la culture des lettres est une sauvegarde, durant la vie universitaire, comme l'amitié ou l'amour d'une honnête fille."

L'auteur, en véritable artiste qu'il est, a soigné la toilette de son premier livre, et, les yeux verront beau aussi bien que l'esprit. Une mère, que je devine charmante et douce, a illustré, avec un bonheur ému, j'en suis sûre, les œuvres de son fils et je ne sais plus bien lequel je dois féliciter davantage : la mère d'un tel fils ou le fils d'une telle mère.

Ce livre est en vente dans toutes les librairies et chez l'auteur lui-même, No. 318a rue Lagauchetière, Montréal.

***

*Poésies nouvelles et diverses poésies fugitives, par Urbain Rustique.*

J'avoue humblement que je suis un pauvre juge dans les poèmes héroï-comiques ; je suspendrai donc mon jugement sur celui-ci et me contenterai de citer l'opinion écrite, relativement à l'œuvre d'Urbain Rustique, par un éminent professeur et critique parisien, Vincent Charbonneau. Ces lignes sont adressées à l'auteur :

" J'ai lu vos " poésies nouvelles " avec intérêt, je les ai relues avec plaisir et je me délecte à une troisième lecture ; car il est des œuvres qui, lues et relues, offrent de plus en plus d'attrait : ce sont celles où le brillant trompe-l'œil d'un verbiage vain ne dissimule pas le creux, le vide de l'idée. Quel naturel ! sans vous accuser de naturalisme ; quelles hardiesses ! sans vous taxer de romantisme ; quelle correction ! sans voir en vous un puritain du classicisme.

"Votre " Taupinade " procède, avec une note bien personnelle, du " Lutrin " de Boileau et du " Jocelyn " de Lamartine et ne souffre point de la comparaison avec ces chefs-d'œuvre. Et dans vos " Poésies fugitives " quelle variété de ton, quelle originalité, quel brio ! "

Si ces compliments flatteurs — oh ! combien — sont sincères, s'ils n'ont pas été écrits pour se moquer de nous, j'estime que la réputation littéraire d'Urbain Rustique n'a plus rien à envier aux gloires de la littérature française.

*Les Poésies nouvelles* sont en vente chez M. St-Jean, libraire à Saint-Hyacinthe.

FRANÇOISE.

2me ANNÉE—No 8 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 18 JUILLET 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
| --- | --- | --- |
| UN AN - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | UN AN - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | SIX MOIS - - - 7 frs 50. |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1505-1507 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 8 SAMEDI, 18 JUILLET 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## NUIT D'ÉTÉ

*O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous*
*Parmi les foins coupés et sous la lune rose,*
*Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,*
*Et, sur leur front brûlant, un souffle frais se pose !*

*O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir*
*Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,*
*Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,*
*Et, sous les blonds tilleuls, errent des formes blanches !*

*O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers*
*Alanguis le sanglot des houles convulsées,*
*Tu dis aux isolés de n'être pas amers,*
*Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.*

*O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,*
*Tes pieds se font légers et ta voix endormante,*
*Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,*
*Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !*

PAUL BOURGET,
de l'Académie Française.

## La Messe du Dimanche.

IL faut aller à la messe, le dimanche.

Une fois la semaine, se recueillir, ressaisir sa conscience, et surtout rendre à l'Etre Suprême, qui porte le monde dans sa main, l'hommage souverain qui lui est dû, ce n'est que justice.

Mais la messe est d'obligation, et comme tous les devoirs, cela pèse aux épaules. Il est probable que, si défense d'y assister nous était faite par les autorités civiles, nous remplirions —je parle pour les femmes surtout— nous remplirions, dis-je, les temples ou les catacombes, tant la contradiction est un puissant stimulant aux actions ordinaires de la vie. Il faut prendre l'humaine nature telle qu'elle est, et non telle qu'elle devrait être.

Messe donc il y a, et les Canadiens —catholiques convaincus d'ailleurs— n'ont nullement l'intention de se soustraire à cette obligation, mais ne pourrait-on pas présenter une supplique à nos gouvernants ecclésiastiques pour leur demander respectueusement et fermement, que, dans chaque église, en sus des messes aux heures accoutumées, il y eut une messe basse à onze heures et demie, voire à midi ?

Les bonnes raisons à alléguer pour appuyer pareille requête ne manquent point, et je ne doute pas qu'après leur exposé sincère, elles ne soient trouvées aussi raisonnables que justes.

Ah ! ce n'est pas pour les mondaines, qui ont dormi toute la semaine leur grasse matinée, qu'il sera demandé une messe à midi, le dimanche.

Mais, ce sera pour ceux, qui, ayant peiné six jours durant, ont besoin de quelques heures de sommeil de plus au jour du repos, pour récupérer leurs forces épuisées.

Oui, la vie est si ardue à ces pauvres artisans, par exemple, qui, debout, dès les six heures du matin, triment dur toute la semaine, et pour qui le sommeil est encore le meilleur restaurateur connu.

Le samedi est, à une certaine classe de travailleurs, la journée la plus pénible. Voyez les commis : bon nombre de magasins — ceux des faubourgs surtout — font le plus clair de leurs recettes dans la soirée du samedi. C'est le jour de paie de l'ouvrier, et après le souper, c'est le moment choisi par le ménage pour aller faire des emplettes. Les commis, les caissières, tout le personnel doit se tenir à son poste jusqu'à une heure avancée. Et quand on pense qu'il est sur ses pieds depuis huit heures du matin, c'est d'un repos extraordinaire qu'il a besoin après une telle dépense de forces.

Quant aux garçons-épiciers, c'est pis encore ; il est arrivé souventes fois au maître de la maison de se lever,

après minuit, pour aller ouvrir aux garçons-épiciers, qui font valoir, en guise d'excuse, qu'il y a eu tant de "commandes à remplir" qu'ils doivent être sur le chemin encore une bonne heure au moins.

Il me semble que, pour ces gens-là, il ne doit guère être agréable, de se lever, après une journée aussi besoigneuse, à sept heures, pour une basse-messe, ou aller entendre une grand' messe—ce qui n'est pas une œuvre délassante et peut absorber toute leur matinée.

Et puis, puisqu'il faut tout dire : dans la classe instruite, on trouvera peu d'incroyants, mais en revanche, beaucoup d'indifférents. Ceux-ci manquent la messe—et cela trop de fois—non par cynisme mais parce que l'heure ne leur convient pas A un autre moment de la matinée, tous y assisteraient.

Puisque dans le but d'éviter un plus grand mal, l'Eglise avec son immortelle sagesse, accorde toutes les concessions qu'il lui est possible de donner, voici la concession qui s'offre au zèle de nos pasteurs.

Toutes les villes de l'Europe, à commencer par Rome, en donnent l'exemple. D'ailleurs, tôt ou tard, en notre pays, l'usage en sera établi. Pourquoi n'en jouirions-nous pas maintenant, tout aussi bien que nos arrière-neveux ?

FRANÇOISE.

## Mode Naturelle

Trois jeunes filles du meilleur monde de la société américaine viennent de lancer une nouvelle mode, c'est de se promener avec les cheveux flottant librement dans le dos, comme ceux des petites filles.

C'est très bien ! Mais cette mode ne pourra être suivie que par les femmes bien partagées au point de vue de l'opulence de la chevelure.

Quant à celles qui sont obligées d'avoir recours au postiche, elles devront rester coiffée à l'ancienne mode, à moins qu'un ingénieux fabricant ne trouve moyen de simuler la véritable chevelure éparse. Il fera fortune, celui-là.

C'est une occasion à saisir par les cheveux !

# MADAME BLANC

TH. BENTZON

RIEN de plus naturel que l'attention et l'affection que portent les Américains à celle qui s'est dévouée si assidûment à comprendre et à faire connaître leurs aspirations ! Elle s'est occupée tout spécialement de présenter les travaux et les succès des femmes de notre pays, à leurs sœurs de France, dont nous avons beaucoup à apprendre, puisque les vertus simples et le charme de la femme peuvent encore être étudiés avec avantage sur le sol français.

Thérèse de Solms Blanc, ou Th. Bentzon, romancier et moraliste, est née dans un vieux château français à Seine-Port, en France, près de ce qu'elle appelait elle-même, "un délicieux village," dans le département Seine-Oise. Le château appartenait à sa grand'mère, la marquise de Vitry, femme d'un caractère énergique et fort, le bon ange des alentours. Cette grand'mère épousa en premier mariage un Danois, le lieutenant-général Adrien-Benjamin de Bentzon, gouverneur des Antilles danoises. De ce mariage naquit une fille, la mère de Thérèse, qui épousa le comte de Solms. "Ce mélange de race," dit madame Blanc, explique une espèce de cosmopolisme moral et intellectuel, qui se trouve dans ma nature. Mon père, d'origine allemande, ma mère, d'origine danoise—mon nom de plume est danois,—ayant des ancêtres protestants, quoi qu'elle et moi fussions catholiques ; ma grand'mère, une vraie et spirituelle Parisienne, gaie, brillante, vivace, avec une santé imperturbable, et une bonne humeur qui en est la conséquence,—ce mélange ne pouvait que produire un être cosmopolite."

Les années d'enfance que madame Blanc passa à la campagne furent propres à la santé de l'enfant et à son développement physique. La famille du château, quoique loin d'être riche, était néanmoins considérée comme le pouvoir protecteur du petit village qui entourait leur domaine. La famille alla bientôt habiter un autre château, cette fois-ci en Orléans, où les deux enfants, le frère et la sœur, passaient la plus grande partie de l'année.

Le marquis de Vitry était le plus affectueux des grand'pères, et vrai type du vieux régime, ayant atteint l'âge de quatorze à quinze ans quand la révolution éclata. Pendant le règne de la terreur, sa vie et celle de son frère furent sauvées par leur tuteur ; et, dans un bureau d'imprimerie où ils furent cachés, comme apprentis, ils eurent à composer l'affiche de vente de leurs propres domaines confisqués.

Les souvenirs d'enfance de madame Blanc, dans cet intérieur de campagne, où elle et son frère se faisaient compagnons des enfants du village, nous donnent de charmants aperçus, d'une France qui n'existe plus.

De très bonne heure, on trouva une admirable institutrice anglaise pour la petite Thérèse et pour son frère. Mme Blanc elle-même dit de cette période de sa vie : "A la base de tout ce que j'ai fait, je trouve l'influence morale de ma mère, qui prêchait par l'exemple, joint à l'élan britannique que me donna chère Mlle Robertson, qui m'enseigna l'amour de la vérité et de la simplicité ; les traditions du foyer de mes grands parents, qui me tinrent d'un siècle en arrière dans bien des choses ; un amour passionné pour la nature, grâce à de longues années passées à la campagne où j'ai vécu la plus grande partie de ma vie ; la vive appréciation des beautés d'un paysage ; la curiosité précoce d'apprendre, et le bonheur qui vient de griffonner."

C'est dans cet entourage sain et pittoresque que vécut l'enfant, sauf pendant certaines périodes brèves, passées à Paris, avec son père et sa mère qui avaient fait de la capitale un pied-à-terre d'hiver.... Ainsi s'écoulèrent les jours jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de seize ans, quand il fut question de lui procurer un mari. Ce fut un des derniers actes de la vie de son père. Il mourut l'hiver du mariage de

sa fille, l'ayant confiée aux soins d'un de ses propres amis, M. Alexandre Blanc, dont les propriétés étaient dans la ville méridionale de Vienne, où elle alla demeurer.

Pouvoir quitter Paris, auquel ils étaient attachés, et aller s'établir à sa ville natale, semble avoir été un rêve plein de déception pour M. Blanc et pour elle. Son mari ne pouvait habiter le vieux domaine, que peu de temps à la fois, parce qu'il avait tant d'affaires qui le réclamait à Paris. Elle devait rester seule de temps à autres dans cette ville étrangère, remplie d'intérêts locaux dont elle ne connaissait rien, et parmi des étrangers. Sous peu ils retournèrent à Paris. Son père mourut dans l'intervalle, et elle fut reçue à bras ouverts, par sa mère. C'est ici que naquit son fils, quand elle n'avait guère que dix-sept ans. Dès lors elle abandonna définitivement la propriété de Vienne.

Un changement décisif se fit très tôt dans sa vie. Elle vit qu'elle avait atteint le moment où son talent littéraire, qui n'ayant jamais été tout à fait assoupi, devait se réveiller dans toute son énergie. "La disparition du peu de fortune que j'avais, dit-elle, justifia le développement et l'affirmation de mes talents littéraires. Par conséquent, j'ai toujours considéré la pauvreté comme une amie obligeante parce qu'elle me mit la plume fermement à la main. Quoique j'eusse déjà longtemps écrit pour mon propre amusement, je ne m'étais vue qu'une fois devant le public, et, ce qui est encore assez curieux, j'avais fait ce début en anglais J'avais traduit un livre du vicomte de Noé, un de nos amis qui avait publié dans la *Revue des Deux Mondes*, ses épisodes dans la guerre de la Crimée. J'ai toujours soupçonné le colonel de Noé, qui était Anglais du côté de sa mère, d'avoir retouché mon manuscrit avant de le publier."

Son institutrice anglaise était heureuse de trouver une élève tellement reconnaissante. Mme Blanc fait continuellement référence à cette douce amie. "C'est à elle que je dois ma passion pour la littérature anglaise, dit-elle. Elle me mit à lire des livres bien au-delà de mon âge, mais que je comprenais bien. Après les romans de "Waverley," je fus transportée par Washington Irving, qui fut ma première connaissance avec l'Amérique.

"C'est à cette époque que ma mère contracta un second mariage avec le comte d'Aure, écuyer de l'empereur Napoléon III. C'était un homme supérieur, sous tous les rapports, ajoute Mme Blanc. C'est lui qui fut ma providence littéraire. C'est par lui que je fis connaissance avec George Sand, cette femme de génie, que je visitai à Nohant, et qui m'aida de ses conseils et de son encouragement. Elle me recommanda en vain à Buloz (qui était alors rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, par les vastes capacités du-



MADAME BLANC
Th. Bentzon

quel la revue distinguée a atteint la haute position qu'elle ne pourra jamais perdre, entre les mains de Brunetière,) quoique cependant mes talents auxquels elle croyait, ne fussent pas mûrs pour la *Revue des Deux Mondes*. "A vingt-deux ans, je n'aurais pas pu faire ce que vous faites," George Sand me dit un jour. Mais c'est à feu M. Caro, le renommé professeur de philosophie, à la Sorbonne, lui-même écrivain admirable, que je suis le plus redevable pour des conseils littéraires. Il me fit faire un cours de littérature, jouant le rôle de guide à travers vaste quantité de lecture solide, et critiquant mon travail avec une sévérité bienveillante."

On peut mettre à profit l'expérience de Mme Blanc, lorsqu'elle fut recommandée à la *Revue* par George Sand, qui était alors à l'apogée de sa popularité. Le rédacteur, comme bien d'autres d'ailleurs, préféra se servir de sa propre opinion et insista que le travail doit se recommander lui-même Cette idée prévaut encore maintenant ; on s'épargnerait, de part et d'autres, beaucoup de peine, si les écrivains voulaient se reposer sur leurs propres productions et ne demandaient pas la recommandation d'autres auteurs, aux rédacteurs, qui doivent toujours se servir de leur propre jugement.

L'heure allait sonner quand M. Buloz devait trouver une des histoires de Mme Blanc, dans les pages du *Journal des Débats ;* c'était celle qui est intitulée *Un Divorce*, et il ne perdit point de temps à engager le jeune écrivain à devenir un de ses membres de rédaction. Dès lors, les pages de la *Revue* se sont toujours ouvertes pour elle. Il y avait dix ans que Mme Blanc écrivait pour les journaux quand elle publia *Un Divorce* elle était donc faite à la besogne, et dès ce jour de son succès prononcé, jusqu'à maintenant, elle n'a jamais cessé d'écrire. Son ardeur est vraiment quelque chose de phénoménal ! Un résumé complet de ses écrits, jusqu'à ce jour, n'est pas facile à trouver, on pourrait même dire impossible. Trois de ses romans ont été couronnés par l'Académie française : *Constance*, *Tony*, *Un Remords*. Le dernier roman de Mme Blanc, *Tchlovek*, ne doit pas passer sous silence. Il est conçu et exécuté avec la liberté que donne le travail mûri, et avec tout son charme d'antan, auquel elle a ajouté la connaissanse des conditions et de la pensée modernes. Ce n'est pas seulement une œuvre de maître, mais c'est aussi une œuvre qui montre et la croissance et un art achevé.

Mme Blanc ne s'est pas mise seule au milieu d'une toile pour tisser des histoires. Elle a beaucoup vécu dans le monde, souvent avec des compagnons d'œuvres des plus distingués, et a embrassé avec enthousiasme les occasions qui se sont présentées pour étendre le cercle de ses intérêts. Ces occasions ont été si variées que l'on réalise à la fin, sinon au commencement, qu'il y a dans ses veines quelque

chose de la nature militaire et vigoureuse de ses ancêtres. Dans sa jeunesse, son beau-père le comte d'Aure, était grand amateur de chevaux. Un jour, Mme Sand engagea Mme Blanc à lire cette charmante première production de Cherbuliez : *Un cheval de Phidias*. Celle-ci en fit une revue pour un journal de "sport" français. "George Sand," dit-elle, "envoya ma revue à l'auteur à mon insu, et Cherbuliez renvoya un billet de remerciements au bureau de *La France Hippique*, pensant que c'était le travail d'un des rédacteurs. Je répondis sans lui révéler mon identité, et si mes lettres l'intéressèrent, c'est principalement parce que j'avais été mis au courant de mon sujet par la connaissance achevée, à propos des choses équestres, qu'avait mon beau père, un des écuyers les plus renommés de la France. Voilà comment je fus en correspondance avec Cherbuliez pendant plus de vingt ans, avant de faire connaissance avec lui personnellement. J'ai encore de sa main deux ou trois lettres précieuses que je garde soigneusement, surtout la dernière adressée à M. d'Aure, qui enfin lui fit part du secret si bien gardé."

Cet incident nous donne une idée de sa vie, en dehors de son cabinet de travail. Elle était alors une équestrienne distinguée, ayant de beaux chevaux à sa disposition, et le meilleur des cavaliers. Installée, maintenant, au vieux palais de St-Cloud, elle prenait part aux gaietés de la cour, à Fontainebleau ou à Paris. Après la mort de son beau-père, elle devint une marcheuse intrépide et a toujours continué la bonne habitude. On déjeunait au grand air, vers les onze heures et demie. Après déjeuner, ayant disposé de tous travaux littéraires, on se mettait en route pour la forêt de Fontainebleau chaque coin lui étant aussi familier que le pavé de la rue Grenelle ; on marchait de midi au crépuscule ; on s'asseyait sous les beaux arbres ; puis on se reprenait à marcher, pendant qu'elle peuplait la forêt d'histoires, ayant rapport à cette région romanesque, ou elle lisait, puisant de son trésor enchanteur, des lettres non publiées de George Sand. Mme Blanc ne ressentait jamais de fatigue, le lendemain, et elle était prête à recommencer ses promenades et ses causeries.

En février de l'année 1883, elle publia tout un travail dans la *Revue des Deux Mondes*, sur les romans de la Nouvelle Angleterre, de Mlle Jewett, où elle montra une connaissance si pénétrante et un talent littéraire si extraordinaire, une appréciation si sympathique, d'un pays, au-delà de toute connaissance pratique de l'écrivain, que Mlle Jewett écrivit un mot de reconnaissance à l'inconnu "M Th. Bentzon," pour lui exprimer son plaisir. Quand Mme Blanc écrivit une charmante réponse féminine, et que les choses furent furent mises au clair, une correspondance s'établit, entre les deux femmes, qui fut le commencement d'une longue amitié.

Mme Blanc demeurait seule, alors. Sa mère venait de mourir, avant que les années eussent touché à ses dons charmants, ou à son talent remarquable, laissant à sa fille la tâche de faire face au côté pratique de la vie, dont elle n'avait jusqu'alors fait aucune expérience. Le fils unique de Mme Blanc, un savant et un voyageur, qui s'était déjà fait une renommée, était souvent absent dans l'Orient. Sa vie était sans doute bien remplie, mais quand, dans la vie d'une femme, les affaires ont-elles jamais pris la place des affections et des soins d'un intérieur ?

Quelques années auparavant, Mme Blanc avait déjà présenté Aldrich au monde français des belles lettres. Elle avait traduit *Marjorie Daw*, et l'avait publié dans la *Revue*, signé du nom seul de l'auteur, ce qui était une habitude pour des traductions ; c'est ainsi que tout un monde de lecteurs a fait connaissance avec les œuvres de Aldrich. Avant cette époque, elle en avait fait autant pour Bret Harte. C'est pourquoi, en 1893, quand arriva le moment où Mme Blanc vint en Amérique, elle y avait déjà beaucoup d'amis et de lecteurs, et ne pouvait se sentir étrangère.

Rien de plus intéressant que de noter l'effet produit sur cette Parisienne, par la vie en Amérique. Mme Blanc n'était pas une voyageuse banale. Poussée par le motif spécial d'observer et de noter, elle fit le voyage trois fois, toujours seule, de l'Atlantique à Chicago, et décrivit cette ville et son exposition renommée, d'une manière admirable, et raconta bien d'autres choses qui n'avaient pas encore été citées. Depuis 1893, bien des questions, nouvelles alors, font maintenant partie de l'atmosphère naturelle de la pensée ; néanmoins les commentaires de Mme Blanc sont encore instructifs et admirables.

Comme preuve de l'effet produit sur son esprit par la vie aux Etats-Unis et au Canada, nous avons cinq volumes remplis de détails intéressants. Un de ces livres, qu'elle nomme : *Femmes d'Amérique*, a été écrit, dit elle, pour les Françaises seulement, pour les présenter à leurs sœurs au-delà de la mer. Ces volumes sont tous le résultat d'une observation personnelle la plus assidue.

Le premier livre porte le nom de *Les Américaines chez elles*, dont la note dominante fut qu'un nouvel accord avait sonné dans son expérience. L'individualisme développé en Amérique, est, naturellement quelque chose qui a grandi avec notre croissance et qui a amené des résultats émerveillants, si tranquillement, que c'est à peine si nous nous en sommes aperçus, nous-mêmes. Le fait que tout être humain, homme, femme, ou enfant se crée une place et le droit d'être considéré dans le monde, est une vérité qui n'a jamais trouvé un développement si ample qu'ici, et que maintenant Trouver tant de femmes qui étaient arrivées à un nouveau sens de la valeur de l'existence, employées pour le service d'autrui, à l'extérieur et à l'intérieur, tout ceci impressionna, naturellement, et cela comme une révélation, une personne qui avait été élevée dans des conditions de vie, tout autres. La charité, la bienveillance, avaient déjà été connue, mais, que le pauvre ait le droit de surnager à la surface, de respirer, de se tirer d'affaires comme les autres, il y avait bien du nouveau dans cela ; et toutes les nouvelles méthodes de travail dans les établissements de collèges, dit *colleges settlements*, dans les appartements, *tenement houses*, dans les écoles pour les enfants défectueux, et dans les mi liers de formes différentes dans lesquelles le secours pour les malheureux, se présente aux hab itants actuels de l'Amé-

rique, laissèrent à Mme Blanc, une vive impression qui anima sa plume.

En 1897, Mme Blanc, accompagnée de M. et de Mme Ferdinand Brunetière, fit une seconde visite en Amérique. Le rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* avait été invité à donner une série de conférences à l'Université John Hopkins et à celle de Harvard. C'est pendant ce second voyage, que Mme Blanc accompagna ses amis au Canada ; puis, écrivit son quatrième livre charmant. On y trouve des pages d'une fraîcheur et d'un charme singulier. La manière inattendue dont les Français ont maintenu leur nationalité, sans se mêler à leurs voisins ; la conservation remarquable de la langue, qui ressemble plutôt à celle du temps de Louis XIV, qu'à la langue parisienne d'à présent ; les lignes sévères qui sont tracées entre les citoyens anglais et les français ; sa propre foi catholique, envisagée de ce nouveau point de vue ; sa vie avec les religieuses des diverses communautés ; tout cela donne un ton personnel, autant que national, à son livre.

Son cinquième volume sur l'Amérique, est écrit surtout à un point de vue littéraire. Il est intitulé : *Questions Américaines*, mais ce sont des questions que la vie et les œuvres des autres soulèvent et que celles-ci doivent résoudre. C'est de la main d'un véritable artiste littéraire, que ces pages sont écrites

Le " Congrès International des Femmes," organisé à Washington, en 1898, s'est réuni à Londres, en 1899. Mme Blanc finit son dernier livre en Amérique, par un compte rendu de ce congrès. C'est un essai de maître, esquissant brièvement les rapports de l'Angleterre, de la Russie de l'Allemagne et d'autres pays, avec une intelligence et une impartialité parfaites.

Après cette récapitulation des relations littéraires de Mme Blanc a ce notre continent, et une courte esquisse de sa vie, nous devons certainement ajouter quelques mots pour exprimer, même d'une manière inférieure, sa grâce, son esprit, sa bonté charmante, et surtout le caractère noble et la détermination, avec lesquels elle soutient ce qu'elle croit.

ANNETTE N. CLEMENTS,
Berthier-en-Haut, P. Q.

## Le buvard de sa mie

Pendant que sa mie vaquait aux soins de sa délicate personne, il ouvrit le cartable de cuir vert qui se trouvait sur la table. Les coins et les chiffres étaient en argent et des blanches pages de papier buvard émanait un parfum subtil, qui était le parfum même de sa mie aimée.

Il feuilleta les divers papiers qui traînaient là. Quelques uns déjà anciens, avaient dû être gardés volontairement. Et tandis qu'entre ses doigts glissaient les feuilles, il lui parut que toute une partie secrète de la pensée de sa mie se révélait à lui.

Parmi quelques carnets de bal, — souvenirs des soirs où elle s'était plus particulièrement divertie, — il trouva l'itinéraire d'un voyage qu'elle avait projeté de faire Il lui avait fallu y renoncer ; mais il devinait son regret en voyant cette feuille qu'elle gardait pour se rappeler combien elle fut près de réaliser son désir.

A côté de quelques lettres, laissées là, sans autre motif discernable qu'un peu de puérile vanité, il remarqua un billet d'une date ancienne, écrit de façon très affectueuse par une amie avec qui elle s'était brouillée depuis. Cette découverte lui fit entrevoir que la rancune n'existait point aussi réelle qu'elle la témoignât,— à moins toutefois qu'elle n'eût conservé cet écrit par un délicieux sentiment d'ironie et afin d'avoir constamment sous les yeux une preuve irréfutable de la sincérité des amies.

Maintenant, venaient des naïfs souvenirs de jeune fille : des fleurs séchées dans une enveloppe jaunie : puis une chose toute récente : une épreuve de photographie qui la représentait avec son grand chien dans une promenade qu'ils avaient faite ensemble.

Et il s'attrista à revoir cette journée de printemps dont la photographie fixait la floraison et la grâce, cette journée qui avait été heureuse, qui était passée, et ne vivait désormais que là.

Il ne restait plus que des pages blanches. Alors il étudia les feuilles du buvard. Les mots bus par le papier avide se croisaient en tous sens. Une grande écriture violette zébrait les pages.

Il y chercha la trace des pensées qui un instant occupèrent son amie. Dans un coin, était une addition faite à la hâte, ailleurs, il crut déchiffrer le mot atroce d'oubli. Mais les grandes lettres brouillées ne livraient point leur secret. Et déjà il s'exaspérait contre le mystère de cette écriture presque lisible encore, lorsqu'en caractères gothiques il lut son nom et il s'attendrit merveilleusement de ce qu'il fût seul demeuré intact parmi toutes ces paroles effacées.

Sur la cheminée, la pendule par son battement inlassable rappelait la fuite, également sans répit, de la vie.

Et par toute la chambre, sa mie répandait une grâce précieuse ; sa délicate beauté communiquant aux bibelots et aux tentures le charme des choses fragiles.

Il ferma le buvard qui, entre ses feuilles, contenait tant de pensées indéchiffrables, des pensées éphémères comme les mots qui les avaient exprimées, éphémère comme sa mie et comme toute beauté.

Il remit en place les pauvres objets auquel il s'était plu à prêter une valeur, et il lui vint à l'esprit que, toute créature est secrète, que la plus chère nous demeure inconnue et passe rapide, sans vouloir ou peut-être sans savoir livrer son âme.

J. MORIN.

---

Petites définitions :

*Laurier.*—Narcotique qui empêche les autres de dormir.

Un jeune reporter, venu prendre des nouvelles d'un haut personnage gravement malade, griffonne en hâte sur son carnet, après un coup d'œil rapide sur l'ameublement du salon :

" Le mal *empire ;* le mobilier aussi."

Propos de boulevard.

—Le financier Machin aura, paraît-il, son portrait au Salon. L'artiste l'a représenté dans une attitude familière, les mains dans les poches.

—Dans ses poches à lui ? Alors, ça ne sera pas ressemblant.

---

# Une Reine des Fromages et de la Crème

VII—(*Suite*)

Elle avait déjà fait le premier pas dans ce sens en achetant, de ses propres deniers, la demi-douzaine de vaches qui étaient venues s'ajouter aux deux paires de l'origine de son exploitation.

Malgré le constant et dur labeur, cette année avait été la plus heureuse de la vie d'Ulrique. Elle avait enfin trouvé un abri où se reposer et un emploi de son énergie. Elle avait surtout trouvé un protecteur auquel elle donnait tout son trésor d'affection d meuré sans objet depuis la mort de son père. Le brave curé n'était qu'un paysan en soutane, c'est ce qu'Ulrique n'avait pas retardé à découvrir, mais elle avait compris combien le manque d'éducation est négligeable quand la simplicité rustique se double d'une aussi noble et profonde charité. Elle remarqua bien vite que c'était la souffrance physique à l'exclusion de celle de l'âme, celle-ci dépassant sa compréhension, qui provoquait les continue's é'ans charitables du digne prêtre ; si 'es blessures d'orgueil, les atteintes à la susceptibilité morale étaient pour lui choses vagues, la faim et la soif étaient palpables ; fils d'un pauvre laboureur, il les avait éprouvées lui-même dans sa jeunesse, il pouvait donc les mesurer et les sonder d'après sa propre expérience. Pour lui, il n'y avait sur la terre que deux classes de gens : ceux qui ont assez pour manger leur content et ceux qui n'ont pas de quoi manger, et tant qu il se privait pour empêcher les autres d'avoir faim, sa conscience était en repos. Il était adoré de ses paroissiens, même les plus riches, car s'ils ne recevaient jamais de lui un conseil plus compliqué que celui de se confier à la Providence qui arrangerait tout pour le mieux d'une façon quelconque ils trouvaient toujours, auprès de cet homme simple, de la sympathie et des consolations. Il en était ainsi depuis un demi-siècle. L'inépuisable charité, chez ce pauvre, n'allait pas sans privations auxquelles Ulrique, qui, par droit d'intelligence, avait pris un empire absolu sur son protecteur, résolut de mettre fin et l'excellent homme ne pouvait à son grand désespoir, tromper cet œil attentif et perspicace comme celui de la gouvernante ; il tremblait presque lorsqu'elle se dressait menaçante entre lui et ses jeûnes d'extra, comme il disait. Afin de mieux le protéger contre lui-même, elle en arriva à se constituer d'autorité l'intraitable intendante de ses aumônes et il n'y eut bientôt plus, dans le village, une maison visitée par la pauvreté, où ne fût familière la haute taille de la comtesse — car elle restait la comtesse pour tous, en dépit du costume. Ulrique ava t à un degré très élevé cette ardente sympathie que le pauvre éprouve généralement pour le pauvre. C'était sa vengeance contre le sort d'aider à lutter contre lui ceux qui souffraient comme elle avait souffert.

Ulrique avait donc non seulement trouvé un asile, mais encore une mission. Son installation à la Maison de la Vierge n'avait pas causé peu d'étonnement sur le moment, mais la comtesse avait depuis longtemps été acceptée comme un fait.

A partir du jour où elle s'était mise sous la protection du Père Sepp, sa position avait été assurée et il était même devenu, pour bien des gens, difficile de se figurer le village sans elle.

La seule relation extérieure que pendant cette année laborieusement heureuse, eût entretenue Ulrique, consistait en une série de lettres échangées avec Sir Gilbert Nevyll, son cousin anglais. La première des lettres du baronnet, une réponse à sa réponse à elle, si pleine de bravade au sujet de la mésalliance paternelle, avait été écrite sur le ton d'une gaieté doucement ironique.

> Je vous avoue que votre phrase de début, m'annonçant sur vous-même une révélation sensationnelle, m'a fait froid. Si votre mère eût été la fille d'un faussaire avéré, vous n'auriez pu plus dramatiquement préparer mon esprit. Cela m'a extrêmement intéressé d'apprendre que votre grand père était un sous-officier de cavalerie. J'ai toujours pensé qu'une grande partie de la valeur d'une armée dépend de ses sous-officiers. J'espère qu'il n'y avait rien à dire sur celui-là, et qu'il n'a jamais tourné le dos à l'ennemi, n'est-ce pas ?

D'un ton plus sérieux, il ajoutait ensuite que la nouvelle de l'isolement et du dénuement de sa cousine l'affectait profondément et, se basant sur leur proche parenté, il offrait sans ambages son secours pécuniaire. Cette bonne intention eut le don d'exaspérer l'orgueilleuse Ulrique. Si elle avait dit la vérité concernant sa situation, ce n'était pas pour qu'on se permît de croire qu'elle implorait de l'aide ! Elle écrivit aussitôt :

> Je ne demande, et je n'accepterai aucune aide. Grâce à Dieu, je suis assez forte pour me suffire à moi-même. Pourquoi les gens riches se croient-ils le droit d'insulter les gens pauvres sans provocation ? Peut-il être possible que vous ayiez pensé que je mendiais ?

La réponse à cette seconde lettre d'Ulrique ne tarda pas à arriver et, pour qui sait lire entre les lignes, il était clair que le cousin inconnu s'amusait de la rudesse farouche de la jeune fille.

> L'orgueil autrichien me paraît inflammable à l'égal d'une fusée d'artifice. Je n'ai nulle envie de vous insulter, ma conscience à cet égard se sent tout à fait en repos. Il m'était simplement venu à l'esprit, que, puisque vos parents d'Autriche semblent vous avoir abandonnée de la manière la plus honteuse, il devenait de mon devoir de m'occuper de vous. Devant l'accueil fait à mes offres, je me garde bien d'insister ; mais je vous supplie de vouloir bien vous souvenir de ceci : Si vous êtes jamais dans ce qu'on appelle une passe difficile, voulez-vous me promettre de me laisser vous venir en aide ? Je sens toute l'audace de ma requête, mais si vous saviez ce que c'est que d'être un membre inutile de la société, vous seriez indulgente pour un pauvre homme qui ne recherche que l'occasion de faire vivre ceux qui lui sont utiles.

Cette lettre rendit Ulrique un peu honteuse de sa violence. A partir de ce moment, requête et promesse passées sous silence de part et d'autre, la correspondance prit un tour plus calme.

> Ne pensez-vous pas à présent que nous pourrions faire la paix ?

avait écrit Sir Gilbert et la paix avait été faite.

Ces lettres s'échelonnaient à intervalles d'un et souvent de deux mois, mais elles n'en arrivèrent pas moins à briller, comme ces feux de la côte vus du large, dans la

vie solitaire de l'orpheline. Elle attendait avec un intérêt toujours croissant les jours qui devaient lui apporter les lettres au timbre lilas. Elle n'avait pas tardé à le deviner : leur auteur n'était pas heureux, bien qu'il parlât rarement de lui et n'eût jamais fait la moindre allusion à sa situation personnelle.

Parlez-moi autant que vous voudrez de vos vaches, de vos poules et de votre jardin,—avait-il écrit plus d'une fois ; – pour un homme isolé comme moi, vos lettres sont toutes intéressantes

Dans une autre lettre, il disait :

Comme j'envie votre travail ! Quand j'étais jeune et fou, le rêve de ma vie eût été de gagner mon pain moi-même. Je suis vieux et raisonnable à présent, et pourtant de vagues réminiscences de ce rêve me hantent encore parfois. Il n'est pas dit que dans ma vieillesse je ne m'adonnerai pas à la culture des pommes de terre.

" Pauvre vieillard, — avait pensé Ulrique à cette lecture,—comme il semble blasé ! Il doit avoir la goutte, et j'ai entendu dire que cette maladie des riches nuit beaucoup à la jouissance de la vie. S'il souffre tant de son isolement, pourquoi ne s'est-il pas marié ? Les vieux garçons sont si enclins à devenir moroses."

Comme Sir Gilbert était le cousin de son père, elle était naturellement portée à se le représenter, un peu, tel qu'était le comte Eldringen en ses dernières années.

Mais revenons à notre jeune fermière.

" Oui, cette année a été heureuse," se disait-elle en arrosant son jardin un soir d'août, où nous la trouvons comme toujours à l'ouvrage. Les longues plates-bandes de fleurs restaient immobiles, car il n'y avait pas un souffle d'air ; çà et là seulement une reine-marguerite ou un œillet qu'une abeille venait de quitter tremblait un moment sur sa tige.

C'était un grand jour pour Ulrique : le matin même elle avait envoyé ses premiers cents florins péniblement gagnés aux plus pressants des créanciers de son père. C'était son premier triomphe sur le destin, triomphe complet, car son regard pouvait contempler les arbres courbés sous le poids des fruits des coqs et des poules picorant en caquetant, et bientôt la procession de dix vaches revenant du pâturage sous la conduite de Barbel, la servante. Elle les connaissait toutes par leurs noms, comme des amies, ces belles bêtes : il y avait *Roschen*, la truitée, la luisante *Blümchen*, tachetée de brun et de blanc crêmeux, comme un marron d'Inde à moitié mûr, *Atlas*, à la peau de satin ; puis les autres, diversement rayées et tigrées, et en dernier, *Edelweiss*, blanche comme neige, l'orgueil de l'étable. Ulrique les connaissait et les aimait. Elles rentraient les pieds lourds et la tête basse, car la journée avait été plus suffocante encore que les précédentes. Ce soir-là, la pluie depuis longtemps désirée paraissait proche. Il y avait une teinte de plomb dans le ciel du côté du couchant et un calme de mauvais augure régnait dans l'air.

A ce moment, le Père Sepp s'approcha de la jeune fille.

—Le temps va changer,—dit-il.

—Je l'espère ; l'herbe est toute brûlée par le manque d'eau.

—J'ai peur que nous n'en ayons plus que nous n'en voudrions. Je n'aime pas ces nuages-là, il y a de la glace dedans aussi bien que de l'eau. Je n'en ai pas vu de cette couleur depuis " 69 "

" 69 " était l'année dont la date était inscrite sur la petite tablette encastrée dans le mur de la Maison de la Vierge, et qu'Ulrique avait remarquée la première fois qu'elle était passée par là. Mais elle ne s'en souvint pas, alors ; ces nuages noirs amoncelés à l'ouest ne signifiaient pour elle que la pluie tant désirée.

Pouvait-elle savoir qu'ils allaient changer sa destinée ?

## VIII

### DIX MINUTES D'ORAGE

Il était un peu plus de minuit lorsque Ulrique fut réveillée par un violent coup de tonnerre. Elle sauta de son lit et se dirigea en tâtonnant vers la fenêtre. Le ciel était encore à moitié libre de nuages, il ne pleuvait pas, pas un souffle n'agitait les feuilles Là bas, au presbytère, il y avait une lumière qui changeait de place... Pourquoi le Père Sepp n'était-il pas couché ?..... C'est au milieu d'un silence absolu qu'elle entendit beugler longuement une des vaches dans l'étable.

Rassurée, elle allait quitter la fenêtre, quand elle s'arrêta pour écouter : un sourd grondement indéfinissable, lointain d'abord, se rapprochait avec une rapidité vertigineuse. C'était le vent qui, passant par-dessus les montagnes, arrivait en mugissant dans la rue du village, et, l'instant d'après, atteignait la Maison de la Vierge. Les arbres du verger, comme saisis dans une main géante, furent, d'un seul coup, ébranlés jusqu'aux racines. La vitre contre laquelle Ulrique appuyait le front, fut soudain obscurcie.

" La pluie enfin !..." dit la jeune fille.

Jetant en toute hâte un châle sur ses épaules, elle quitta sa chambre pour aller vérifier la fermeture des autres fenêtres de la maison. Elle n'avait pas fait deux pas qu'elle s'arrêta, prise de stupeur. Sur le toit, contre les murs, partout, c'était un fracas épouvantable, terrifiant ; au milieu des coups de tonnerre incessants, des craquements des arbres brisés, c'était, avec le vent furieux, une grêle formidable, comme si une légion de démons hurlants et armés de pierres se fût lancée à l'assaut de la maison. . Cela dura dix mortelles minutes Tumulte infernal auquel s'ajoutaient le fracas des carreaux cassés et le battement des portes enfoncées par la tourmente.

Tandis qu'Ulrique s'était hâtée de traverser l'enfilade de pièces vides, sa lumière avait été éteinte dans sa main et son châle arraché de ses épaules. Des éclairs bleuâtres lui firent voir, au dehors, des arbres se courbant sous la tempête ; des grêlons gros comme des noix pleuvaient à l'intérieur par les fenêtres brisées et roulaient sur les planchers.

Dans la dernière chambre, Barbel était à genoux près d'un cierge bénit qui avait déjà servi dans plus d'un orage, mais jamais dans un ouragan aussi terrible. Pâle, effarée, la malheureuse fille croyait à la fin du monde.

(*A suivre*)

# LETTRE D'OTTAWA

*Ma chère Directrice,*

IL pourrait se faire que nous eussions des élections à l'automne : les députés sont subitement devenus trop polis. L'autre jour, par hasard, je croise l'un d'eux dans le couloir de la Bibliothèque : au lieu de se terrer au fumoir comme un rat dans son trou ainsi qu'ils le font tous, le voilà qui m'aborde résolûment, le sourire — un sourire de candidat — aux lèvres.

—Bonjour, madame, me dit-il, comment est votre mari ?

—Mort, monsieur, je vous remercie, répondis-je poliment.

Il fut assez interloqué. Et tout cet après midi que j'assistai aux débats, je ne reçus des uns et des autres qu'amabilités et coups de chapeau. Je vous le répète ils sont trop polis : je m'en défie.

Tandis que madame Yvette Frondeuse hume les âcres émanations de notre beau fleuve, à la Rivière-du-Loup, ou à la Malbaie, vous n'êtes pas fâchée d'avoir, pour la remplacer, votre vieille miss Ping-Pong hein ? Puisque j'accours ainsi, au moindre signe, vous constaterez que je ne suis pas rancunière. Plutôt modeste, car il est difficile à mon talent épistolaire de ne pas pâlir près de celui de ma devancière ; surtout dans la disette de nouvelles où je suis ; que faire, en ce moment, à la Chambre, à moins qu'on ne s'éponge ? Par exemple, j'ai eu un vrai bon quart d'heure, la semaine dernière, à écouter une conversation entre deux cultivateurs se communiquant leurs impressions personnelles sur les députés de nos provinces. Vous savez qu'il est venu à Ottawa une délégation de cultivateurs de différents comtés, relativement à je ne sais trop quelle histoire, et la session a inspiré à ces bons Canayens des réflexions plus neuves que celles que nous entendons généralement.

Ce parfum du terroir m'a réjouie, installée que j'étais, pour en profiter davantage, dans la galerie de Monsieur Tout-le-Monde. Car, je n'ai pas, moi, le privilège de la galerie de M. le Président ou de messieurs les sénateurs, à l'instar de cette aristocrate Yvette, et, n'ai, par conséquent, jamais eu la chance de donner des leçons de français au Mars belliqueux qui veille, flamberge au vent, à la défense des droits des électeurs du non moins beau comté de Haldimand. Ce qu'il a eu de demoiselles charitables autour de lui, le galant député, empressées à l'initier aux secrets du doulx parler de France ! Réjouissons-nous, le français est à la hausse, et, comme disait, hier, le plus imbécile de mes amis : " A cette heure que Loubet a été reçu à Londres, les Anglais vont peut-être faire du cas de nous ! " Je vous livre cet idiot pieds et poings liés, car vous savez, mieux que tout autre, l'art de doucher ces cerveaux malades.

Comme me voilà loin de la scène agreste que j'avais l'intention de vous raconter ! Je m'y remets incontinent.

J'étais donc humblement assise à l'endroit que vous savez, quand les Arcadiens, dont je vous parlais tout à l'heure, firent irruption en mon coin. Deux d'entre eux prirent place à mes côtés, munis chacun du diagramme de la Chambre, et promenant leurs pouces —couleur locale,—sur la face des noms attirant leur fantaisie. Ils s'étaient promis apparemment de connaître, au moins de vue, les personnalités parlementaires dont ils avaient entendu parler,

Malheureusement, nos députés en Chambre, sont peu constants—oh ! ne vous récriez pas,—sont peu constants, disais je, à leurs fauteuils, qu'ils quittent volontiers pour aller causer avec des amis, tandis que d'autres collègues prennent leur place. A ce moment, le siège de M. Victor Geoffrion était pris par un gros patapouf, consciencieusement employé à ramoner son nez.

—Eh ben, quiens, vois-tu, dit mon voisin, le numéro 174, c'est Victor Geoffrion pour Varchére.

—Je l'croyais plus féluette que ça, repartit son interlocuteur.

—Badame, c'est écrit sur le papier, et pis, y r'semble au défunt Christophe et au défunt Félisque comme deux gouttes d'eau. Y a pas à dire, c'est du bon butin les Geoffrion, et pis, rouges, mon vieux, rouges !...

—Pas plusse que l'Premier, toujours, fit l'autre avec un gros rire.

—L'Premier, lui, y s'en mêle point, tu comprends ; y est là pour les grandes quesquions. Mon membre me l'a introdui à matin. Quiens ! j'sais pas ce que ça fait quand y vous parle. C'est pire que l'évêque. Y m'a donné la main, pas pus fier que ça, mon vieux, en m'disant : " Comment ça va-t y, monsieur Lanouette ? " (Le bonhomme essayait d'imiter la prononciation de sir Wilfrid) " Et mame Lanouette est bien ? " qui m'dit. Y a pensé à la grand'Mélie ! Non, mé la grand'-Mélie va-t-y être faraude, un peu ! Quiens ! regard', c'est le cheffre de l'opposition qui parle à c'te heure ; y s'appelle Bordenne. Eh ben, c'est-y un cheffre, ça ? on entend *mium, mium*, et, pis, c'est toute. Pas tant seurment un petit coup de poing sur son pépitre pour marquer son opignion. J'fus introduit à Bordenne l'année dernière, par l'grand Marcil—tu sais l'grand Marcil pour Bonaventure, y est ben correct, c'sti là.—Bordenne y parle un drôle de français, un français qu'y apprend, comme ça dans les livres, ça arrive pas trop ben. Je l'rencontris c'te heure levée, eh ben, y m'regardit pas plusse qu'un chien.

—Y t'en veux ; y est pas sans savoir que t'as un garçon typographe au *Canada*.

—T'as ben raison. C'est égal, si j'étais bleu, moé, j'estimerais mieux avoir un cheffre comme Monk ou ben don Casgrain.

—Ou ben don encore le père Morin. C'est un Canayen comme toé pis moé.

—Ce pauv' père Morin, je t'assure comme y est là, y aimerait mieux dormir son somme sur l'fenil ; c'est y pas écœurant des parlements au temps des bordas.

—Oui, Forquier me disait, y a pas

une heure, que ses pataques avaient ben besoin d'être renchaussées.... Mé, qu'est c'qué ce gros-là, un pas laite homme, à c'qui m'semble?

—C'est Madore ; y voudrait ben être nommé juge...

—Pourquoi qu'on l'nomme pas, c'garçon-là, si ça y fait plaisir.

—Y veulent pas, parce qu'y est pas marié.

—Y font ben alorsse, des bonnes places comme ça, y faut donner ça rien qu'à des pères de famille.

—Champagne va l'être, lui, juge. Y a-t-y un beau toupette, un peu !

—Y d'vrait ben en donner à Bureau.

Et mes deux types, se tapant les genoux, avaient l'air de se trouver très spirituels.

—Mé, ousqu'est don le p'tit Monette? Pour raconter des farces, mon vieux, reprit le plus jacasseur, y en a pas son pareil dans tout l'Amèrique.

—Y est là, au liméro 44 ; en avant de Champagne, à côté d'Angers.

—Et pis, à côté de Champ gne ?

—C'est Bourassa.

—J'en avons ben entendu parler.

—C'est un bon membre, ben propre, ben avenant, et qui jase en m'sieur, j'te dis que ça.

—Sa dame doit être ben contente.

—Y a pas de dame ! Y haguis les criatures ! Y peut pas les souffrir pan toute, pan toute !

—C'est-y possibe ! Y en a-t-une qui a dû qu'y jouer queuque tour. Les criatures, c'est si insuspect ! Pourtant, c'est de l'agrément itou dans une maison.

—Y a pas à dire, opina l'autre sentencieusement, c'est ben agreyable, ben agreyable... Quéque c'ti là ?

—Ben, quiens, c'est mon membre.

—Y est-y correct ?

—J'te cré ! Y a pas son pareil pour conter ça aux minisses. Tu sais, mon neveu ? eh ben, l'gouvernement y avait promis qu'y porterait le sac d'la malle d'la station cheux nous au bureau d'poste. Un gros contrat ! trente piasses par année ! Les minisses anglais voulaient pas comme des gnabes, mé not'membre entrit dans l'cabinette ousque l'on décide ces manigances-là et a bougré un coup sur la table que tous les encriers ont revolé au plancher d'haut et y leur-z-a dit, comme ça : "Si Colas-la-Chatte a pas sa pôsition entr'cite et dimanche, j'résine." Après ça, je t'en persouète, ça marché comme sus des roulettes.

—Qui qui t'a conté ça ?

—C'est lui-même, dimanche dernier, à la porte de l'église. Depuis c'temps, y est porté comme sus la main.

—Y faut que j'raconte ça à Dugas ; ça y fera du bien. Y crie pas assez fort.

J'aurais aimé connaître le nom de ce *membre* puissant, aux moyens de persuasion si prisés, mais impossible de le saisir au hasard de la conversation. Espérons que sa modestie profitera de l'occasion que je lui offre pour décliner ses nom et prénoms à l'admiration de toute la province.

Vous pensez, ma chère directrice, si je m'amusais ! J'en oubliais de faire jouer mon éventail.

Et c'est ainsi que j'ai assisté à un examen de conscience, fait pour les autres—ce qui est parfois le meilleur, le plus juste, à coup sûr,—de la plupart de nos députés.

Si je vous gardais le reste pour la prochaine fois ?

MISS PING-PONG.

## Lettre de Londres

*Ma chère Directrice,*

NOUS voici en pleine saison, c'est-à-dire que les mondanités se succèdent avec une rapidité tellement vertigineuse — pour ceux qui les cherchent et les désirent — qu'il est impossible de se recueillir un instant : trois bals par soirée, les courses, "les Weekend parties," les Cours au Palais de Buckingham, les garden-parties, les "four in hand meets" devraient satisfaire la mondaine la plus exigeante.

Paul Bourget a récemment décrit la journée d'une parisienne de haute volée : C'était à vous donner le vertige. Toutefois, le programme d'une Londonienne peut rivaliser sans crainte avec celui de sa voisine d'outre-manche. A huit heures déjà, nous la voyons chevauchant dans Rotten Row, et on ne dirait pas, à la voir si fraîche et si élégante, dans sa seyante amazone, qu'elle ne s'est couchée qu'à quatre heures. Cette promenade matinale et le breakfast achevés, elle consacre un tout petit moment aux soins du ménage, — la femme de charge s'occupe de ces trivialités et fait, en revanche, danser l'anse du panier, — et un grand moment à la question "toilette." Ne souriez pas, gentilles amies canadiennes, quand je vous dirai que ce problème-là prend du temps à se résoudre ; le massage du cou et de la figure, le fard et le maquillage, l'ondulation des cheveux ou l'ajustement des fausses tresses, sont des accessoires indispensables à la femme...., et en quelque sorte, la jeune fille moderne aussi, car la beauté perd vite sa fraîcheur dans l'air étouffant des salles de bal et du théâtre. Voici donc madame sortie rose et pimpante des mains de ses femmes de chambre et de sa masseuse. Elle est toute parée pour aller trouver ses nombreux amis au parc... dans un joli costume tailleur ou une vaporeuse mousseline, pensez-vous ?

Voyez plutôt : robe en soie blanche peinte à la main, un peu décolletée ; manches en tissus transparent, collier de perles, ceinture émaillée de pierreries .., et une toilette de ce genre sera portée par la jeune fille et la duègne également A Londres de nos jours, il n'y a plus d'âge, plus de chaperons. La débutante a l'aplomb et le savoir-faire d'une femme de 30 ans, tandis que sa mère affecte la mise et la tenue de l'ingénue. Mais revenons à notre mondaine.

De retour pour le lunch à deux heures, elle y donnera l'hospitalité à plusieurs amis, car elle tient toujours table ouverte ; une fois le repas achevé, commence le vrai tourbillon. Madame se laisse mollement choir dans les coussins de son coupé électrique, et parcourt, d'un air ennuyé, la liste de ses engagements : elle devra cet après-midi ouvrir un bazar, faire une courte apparition dans un concert privé, aller à trois réceptions et un garden-party, et à sept heures elle se rendra un moment au parc pour voir défiler les équipages et les automobiles.

Mais elle éprouve peu de satisfaction au milieu de ce brouhaha et de cette gaieté, car elle ne cesse de se demander où elle trouvera le temps et surtout l'énergie pour donner un dîner de 18 couverts, paraître à la Cour du Palais de Buckingham et assister à deux bals ? Encore, faudra-elle qu'elle manque l'opéra suivi d'un souper

au "Carlton Restaurant." Heureusement que demain, c'est dimanche, mais le genre de repos que se propose notre mondaine est en soi curieux aussi. Dès deux heures de l'après-midi, elle et ses amis s'installeront aux tables de jeux, pour jouer au "Bridge," et l'argent coulera à flots avec de courts intervalles, jusqu'à l'aube de lundi. Et les jeunes filles suivent l'exemple néfaste de leurs aînées. On les voit, quelquefois, perdre toute leur annuité dans une nuit. Ce n'est guère étonnant que le luxe effréné de la garde-robe et le jeu, amènent de grosses dettes.

Autrefois, leurs grand'mères étaient satisfaites avec une annuité de 200 dollars, maintenant, 1000 dollars leur suffisent à peine pour le budget de la toilette.

Mais, nous n'en avons pas fini avec notre mondaine, qui, éreintée de fatigue n'a que des mots aigres pour ses femmes de chambre, qui à ce spectacle, échangent, entr'elles, un coup d'œil d'intelligence. N'importe, vers les 10 heures, madame fait son entrée au Palais, rayonnante dans sa robe princesse à longue traîne, son voile blanc retenu par les plumes et le diadème, son bouquet d'orchidées et de lys en main

A minuit, elle revient en grande hâte se démettre de ses falbalas, pour aller danser jusqu'au cri du coq...., et à huit heures elle aura de nouveau endossé son amazone ! Et ainsi de suite, cela recommence Chaque jour et chaque nuit amènent le même abus de plaisirs, les mêmes fatigues, et cela durant trois mois ! Dans ce programme, monotone par son peu de variété, se trouve-t-il un petit moment consacré à la famille ? Hélas non, jamais de tête-à-tête tranquille entre époux, quelques banalités en passant, voilà tout ce qu'ils trouvent à se dire. Quant aux enfants, on ne les voit quasi jamais. Elevés entièrement par la "nurse" et l'institutrice, le mot de mère n'a point d'écho dans leur âme : Maman n'est qu'une vision passagère qui n'entre pour rien dans leur petite vie.

Et ainsi se passent les années, ainsi passe le bonheur sans jamais franchir leur seuil, et pour ces femmes entièrement adonnées à la vanité et à l'ambition, le présent est plein de déceptions amères, tandis que l'amour n'est qu'un néant....

CHRISTINE DE LINDEN.

## Visite à la chapelle de la Reparation

IL est un voyage que je conseille à tous ceux que leurs affaires retiennent à la ville, ou à ceux qui ne peuvent jouir longtemps des charmes d'un séjour à l'eau salée : c'est une promenade au Bout de l'Ile dans les confortables et coquets chars de la Compagnie du Terminal.

C'est un trajet assez long pour contenter les plus exigeants, car la durée rien qu'à l'aller est déjà d'une grande heure à travers des champs embaumant le foin d'odeur et l'iris ; on y respire avec tant de délices l'air parfumé qui s'en exhale, qu'on oublie pour quelques instants, l'atmosphère d'étuve que nous avons laissée derrière nous, à la ville.

Avant d'arriver au village de la Pointe aux Trembles, nous voyons de loin la chapelle de la Réparation, où pour s'y rendre directement la Compagnie du Terminal met à la disposition des pèlerins ou des simples curieux, un char spécial sans charge extra.

Ce sanctuaire, construit par les RR. PP. du Saint-Sacrement, aidés par la charité inépuisable de Mademoiselle de la Rousselière, est depuis assez longtemps l'objet de pèlerinages nombreux.

Qu'elle est coquette et jolie cette petite chapelle ! Le goût qui a présidé à son embellissement est simple et distingué. Les statues ont des physionomies qui parlent au cœur, surtout celle de Mère Miséricordieuse dont le visage irradié nous attire à première vue.

Nous quittons la chapelle pour explorer le terrain qui l'avoisine ; nous y trouvons un chemin de croix dont les stations sont très agréablement disposées à travers un chemin circulaire, ombragé d'arbres majestueux, formant voûte au-dessus des têtes. De distance en distance, nous rencontrons, ici, une arche romaine, là, une copie de la grotte de Lourdes, dans laquelle Bernadette nous parut touchante avec son visage inspiré, couvert de gouttes liquides provenant d'un léger orage qui, au moment de notre visite, venait de s'abattre sur la statue de l'enfant des Pyrénées. On eut dit de vraies larmes s'échappant de ses yeux extasiés, prêtant ainsi à son attitude suppliante un charme difficile à rendre.

A la dernière station du chemin de croix, nous voyons vis-à-vis d'un calvaire, grandeur naturelle, une petite maison carrée taillée dans la pierre ; de chaque côté est percée une porte basse où l'on ne peut pénétrer qu'à genoux. C'est la copie exacte, m'a-t-on assurée, du tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem. Un grand Christ y est couché dans un cercueil de verre. Quelques pas plus loin, on voit une autre grotte, formée de gros quartiers de rochers superposés et blanchis à la chaux. On y entre par les côtés ; c'est le fac-simile du torrent asséché de Cédron près duquel le Sauveur du monde y subit sa douloureuse agonie. L'effet en est saisissant, et ceux qui ont vu ce spectacle ne peuvent l'oublier.

Il n'y a pas seulement que les pèlerins qui peuvent jouir de cet endroit délicieux. Les simples touristes les profanes de tout genre y trouvent bien aussi leur compte. De distance en distance, sous le frais ombrage des gigantesques érables, des tables de bois attendent la nappe blanche des *pique-niqueurs*, et certes, s'il est un endroit agréable entre tous, c'est bien ce petit coin de terre. Mères de famille, qui avez des enfants frêles et délicats, amenez-les voir ces bois enchanteurs et je vous assure que les chers petits ne tarderont pas à ressentir bientôt les bienfaisants et salutaires effets de la brise rafraîchissante et sanitaire ..

LAURA.

---

Echo de Longchamp.

Sur le passage de M. Combes :

—Pas de cris hostiles en un tel jour ; gardons plutôt le silence, un silence *religieux*... Et ce sera son châtiment !

—Est-ce que la petite Mme Beauminois trompe toujours son mari ?

—Plus du tout.

—Elle est devenue fidèle ?

—Non, elle est devenue. . veuve.

Un voyageur descend trop rapidement du train, glisse sur le marchepied et tombe

On s'empresse autour de lui.

—Avez vous beaucoup de *mal !*

—Non, je n'ai qu'une valise.

## Récréation en Famille

LE JOURNAL PRISONNIER

Etalez à plat, sur la table, un journal tout grand ouvert ; mettez, au milieu, une bouteille vide ; mais, au lieu de la mettre debout sur son fond, comme on le fait toujours, posez votre bouteille debout sur son goulot, c'est-à-dire la tête en bas.

Nous savons bien que, dans cette position notre bouteille sera renversée par la moindre poussée ; il suffirait de souffler dessus pour la faire tomber !

Or, voici ce que je vous propose : sans toucher à la bouteille qui ne doit pas changer de place, il faut enlever le journal et cela n'est pas commode !

Chaque amateur essaie, à tour de rôle, de délivrer le journal prisonnier ; mais ils ne réussissent tous qu'à faire tomber la bouteille, dont la chute est saluée par les rires de l'assistance.

On vous demande alors de montrer comment l'expérience peut se faire ; vous vous approchez de la table, vous prenez le bord du journal de la main gauche, par exemple, et, en tenant le journal bien tendu, vous donnez sur la table, avec votre main droite, une série de petits coups de poing. A chacun de ces coups, le public voit le journal glisser sous la bouteille, sans que celle-ci change de place, et, finalement, vous brandissez en l'air le journal que vous venez de délivrer ! Vous voyez que ce n'était pas difficile.

Quant à l'explication scientifique de ce joli tour, elle est tout aussi simple : à chaque coup de poing reçu par la table, la bouteille fait un petit saut imperceptible à l'œil des spectateurs, mais suffisant pour que le journal avance vers l'opérateur d'une petite quantité. En donnant les coups très rapidement, le journal semble se déplacer d'une façon continue, comme si aucun corps lourd n'était posé sur lui. Prendre une bouteille bien égouttée, pour éviter toute adhérence avec le papier. Pour cela, rincer la bouteille un ou deux jours d'avance et la maintenir debout dans un coin, la tête en bas, et posée sur un ou plusieurs morceaux de papier buvard. Plusieurs personnes peuvent donner des coups de poing en cadence sur la table, aux sons du piano, ce qui rend l'expérience encore plus amusante.

## Quelques jeux pour les journées pluvieuses à la campagne

LA DÉPÊCHE

Tous les joueurs étant installés autour d'une table et munis d'un crayon et d'une feuille de papier, on choisit un mot dont chacune des lettres devra être la lettre initiale des mots composant une dépêche... autant que possible amusante, tout au moins compréhensible et sans faute d'orthographe. (L'ordre des lettres doit être respecté).

Exemple : soit le mot *Lampe*. On peut écrire : *L*utterai *A M*ort *P*our *E*lle. Ou *R*ampe : *R*estons *A M*arseille. *P*rière *E*crire.

Quand chacun des joueurs a écrit son télégramme, l'a plié et remis dans une corbeille disposée à cet effet, une personne se charge de lire tout haut les réponses et un prix est donné à celle que la majorité des voix désigne comme la meilleure. Alors, seulement, l'auteur se révèle et jouit de son triomphe.

RESSEMBLANCES ET DISSEMBLANCES

Chacun des joueurs doit inscrire, sur la feuille de papier qui lui a été donnée à cet effet, le nom d'un objet quelconque, à son choix, puis replier sa feuille de telle façon qu'on ne puisse lire ce qu'il a écrit et la remettre dans la corbeille, où la personne qui conduit le jeu mêle bien toutes les feuilles et les distribue de nouveau aux joueurs. Ceux-ci doivent, cette fois, écrire le nom d'une personne connue du reste de la société, puis faire un nouveau pli dans la hauteur de la feuille pour cacher cette deuxième ligne, et la remettre dans la corbeille. Nouveau mélange, nouvelle distribution Alors, chaque joueur déplie le papier, lit les deux noms, et doit trouver, entre la personne et l'objet, une ressemblance qu'il écrit à la suite des noms ; puis, il replie la feuille et la rend. Remélange, redistribution, et c'est, cette fois, une dissemblance qu'il s'agit de trouver. Enfin, lecture générale des réponses est faite par la personne qui dirige le jeu.

LE DÉ

Tous les joueurs étant à l'écart, dans une autre pièce, la personne qui prend la direction de ce jeu place un dé en évidence, sur la pointe d'une applique par exemple, puis elle fait rentrer tout le monde ; chacun, alors, cherche le dé du regard, et, au fur et à mesure que l'un des joueurs l'a aperçu, il doit s'asseoir en silence, en évitant de regarder le dé, de manière à ne pas aider les autres. Peu à peu, le nombre des chercheurs diminue et, presque toujours, se réduit à un seul, qui passe près de l'objet sans rien voir, amuse ainsi les autres à ses dépens, et est obligé de donner un gage qui, tout à l'heure, lui vaudra une pénitence... très douce, le plus souvent !

MME CASSAIGNE.

## CORRESPONDANCE

Madame la directrice.

Les citadins, à la recherche des villégiatures nouvelles, n'ont-ils jamais songé à nos grands lacs des cantons de l'Est ?

Je suis persuadé qu'une vue du beau lac Memphramagog, un aperçu de ceux de Magog, d'Oxford, de Massawapi, de Fitch Bay, non loin du premier déjà cité, seraient plus qu'il n'en faut pour les captiver sur ces rivages enchanteurs.

Ainsi pour dissiper les ennuis d'une place d'eau à rechercher chaque été, je conseillerais de venir faire un tour dans nos parages. Cela suffirait pour attacher et retenir le caprice de tout citadin amoureux de belle nature.

Pourquoi les Canadiens Français laisseraient-ils aux Américains qui viennent ici en grand nombre, le monopole de tout ce qui est beau et enchanteur ? Ils se plaisent énormément ici, nos frères de la grande république, et pourtant, ils ne sont pas chez eux.

Qu'on songe donc à visiter les cantons de l'Est, et qu'on y vienne bientôt, car voici l'été...

J. L. AUDET.

Dans les couloirs de la Chambre :

—Mon cher ami, laissez moi vous présenter M. X., l'un des hommes d'aujourd'hui qui écrit le plus de bêtises.

—Bah ! Monsieur est journaliste ?

—Non, il est... sténographe.

## Bloc-Notes

La *Revue Canadienne* publie, actuellement, une bibliographie de Mme Elizabeth Seton, due à la plume charmante et forte de Laure Conan. C'est un travail remarquable et l'un des plus complets, en ce genre, qui ait été publié jusqu'à présent, croyons-nous, au Canada.

***

M. le capitaine Chartrand m'écrit : "La correction des épreuves de mon historiette était très bonne, comme c'est toujours le cas dans votre journal Seulement — il y a un seulement — quand je tue mon chien, je lui mets le canon de l'arme à l'oreille, le coup part, la petite *tête* éclate et non la petite *bête*.. . C'est la moindre des choses cependant, mais vous savez, comme le mot qu'on écrit est notre grand ami, qu'on n'aime pas à échanger pour un autre...."

Il a raison, le capitaine, c'est pourquoi je me hâte de lui rendre justice, et, je le prie de croire que je la lui rendrais cette justice, jusque dans les virgules.

***

*Cousine Yvonne*, la correspondante des *Annales*, et qui n'est autre que Mme Adolphe Brisson, parle en ces termes de notre distinguée collaboratrice, Mlle Hélène Vacaresco, qui fait, en ce moment, une saison d'été, à Paris :

"Mlle Hélène Vacaresco, aidée de sa mère, reçoit aussi, chaque semaine, quelques privilégiés, tous amoureux de poésie. Dans ce salon des Muses, on récite les derniers vers composés, avec le sentiment qu'ils seront écoutés passionnément et, parfois même, ils sont discutés, applaudis ou critiqués, toujours avec une entière bonne foi, par des dévots, pour lesquels un beau vers est une jouissance incomparable.

"L'auteur des *Ballades*, la charmante Hélène, avec un léger accent roumain qui donne de la saveur à ses moindres propos, et ajoute au charme de sa diction, déclame lentement une de ses œuvres. On dirait d'une mélopée, et cependant, la czarda passionnée, farouche, prend un relief étonnant à être si simplement dite. Du haut de son cadre, la reine Carmen Sylva, auréolée de cheveux blancs, semble sourire à cette enfant du pays qui aime et traduit la Poésie et la Beauté, les deux cultes de son royaume."

***

A l'occasion des fêtes du séminaire de Nicolet et du collège de Lévis, un chroniqueur, dans *Le Rosaire*, semble regretter que le culte du beau langage ne soit pas assez cultivé dans les collèges.

"Avouons tout de suite, dit l'écrivain que le culte de la langue et du style n'est pas inconciliable avec celui de la pensée, et que peut-être en certains milieux, on l'a trop négligé. Ce qui nous le fait croire, c'est qu'en général les élèves de nos couvents parlent une langue plus soignée que ceux de nos collèges. ."

***

Une correspondante m'a envoyé le sermon prononcé à Lévis par le R. P. Charland, sur : *L'Homme Idéal*. Oh ! combien je la remercie !

FRANÇOISE.

## Nouvelle succursale de la Banque Provinciale du Canada

Nous sommes heureuse de signaler à nos lectrices une innovation aussi profitable que commode, inaugurée par la grande maison Carsley, rue Notre-Dame. C'est l'installation, au premier étage, d'une succursale de la Banque Provinciale du Canada, où tous les dépôts d'argent seront acceptés, les chèques négociés depuis la valeur d'un dollar, en montant.

Cette nouvelle succursale est ouverte à tous, mais nous croyons que les dames y trouveront plus particulièrement leur compte. Car, la femme n'est pas, règle générale, une habituée au comptoir des banques et la foule d'hommes d'affaires qui s'y coudoient sans cesse, n'est pas sans les intimider considérablement. C'est le mari qu'on charge de négociations personnelles aux banques ordinaires, mais chez Carsley, ce sera autre chose. Les femmes y seront là chez elles, car on dirait plutôt d'un salon, où présiderait fort aimablement la maîtresse de céans, dans la personne de Mlle Skelly.

Une excellente habitude à donner aux femmes, c'est de payer leurs achats ou comptes au moyen de chèques ; celles qui ont déjà adopté ce système s'en sont trouvées si bien qu'elles ne cessent de le recommander à qui veut les entendre. En effet cette méthode offre d'excellents avantages. D'abord, elle permet de se rendre compte de chacune de ses dépenses, de calculer rapidement les sommes qu'on a données, l'argent qui reste encore à son avoir, ainsi que les petites économies qu'on peut pratiquer. Puis, on est assuré, de cette façon, que l'argent ne sera pas volé, ou, ce qui est plus commun encore, qu'on ne le perdra pas. Un porte-monnaie s'échappe si facilement du réticule pour glisser dans la rue, ou bien, il arrive encore qu'en sortant un billet pour solder une dette, un autre tombe sans qu'on s'en aperçoive.

A tous les points de vue, l'établissement d'une banque aux grands magasins de Carsley, est un bienfait pour le public et les employés de cette maison. Les clients nombreux pourront acheter à leur aise dans chacun de ces départements, et un simple chèque les sauvera de l'ennui d'ouvrir leur bourse à chaque minute, leur épargnera les longues stations pour attendre la monnaie et le risque de perdre ou de faire voler leur argent. Les acheteurs de la campagne profiteront avec empressement de tant d'avantages.

J'ai vu des beaux jours qui avaient commencé par d'affreux orages.

LAURE CONAN.

## Recettes faciles

Pour friser les plumes, lavez-les à l'eau tiède ; séparez ensuite chaque brin avec une épingle à cheveux avant qu'elles soient sèches, puis passez-les au-dessus d'un bon feu. En peu de temps vous les verrez refrisées.

Si vos plumes sont blanches ayez soin, avant de les passer au-dessus du feu, de jeter dans le foyer une poignée de souffre.

POUR NETTOYER LES GANTS.—Pour nettoyer les gants blancs, lavez-les dans une solution de savon dans du lait chaud. Battez ensuite un blanc d'œuf en neige ; ajoutez-y quelques gouttes de bonne ammoniaque, étendez les gants sur la main et frottez-les avec un chiffon de laine imbibé du mélange.

Pour qu'ils restent souples et mous on les laisse sécher dans l'obscurité.

## Cuisine facile

MOUSSE DE CITRONS.—Faites tremper pendant dix minutes une demi-once de gélatine dans une tasse d'eau froide. Faites dissoudre sur le feu Quand presque froid, battez en neige. Battez également en neige le blanc de deux œufs. Ajoutez-les à la mousse de gélatine. Mettez dans ce mélange le jus de deux citrons et du sucre pulvérisé, au goût. Laissez refroidir et servez.

POTAGE PRINTANIER A LA PAYSANNE. — Faire cuire dans l'eau des petits pois, des haricots verts, quelques oignons, du cerfeuil et un peu de laitue et les passer. Faire bouillir cette purée, la verser sur des croûtons beurrés, y ajouter deux jaunes d'œufs délayés dans la crème et servir.

2me ANNÉE—No 9 Le numéro, 8 cts Samedi, 1er Aout 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 9 SAMEDI, 1ER AOUT 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT : Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER : Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs 50. Strictement payable d'avance.

## LE CROQUEMITAINE

*J'étais petit, petit, j'avais trois ans à peine*
*(A cet âge, un enfant n'est pas toujours parfait) :*
*Ayant, un jour, trempé dans un affreux forfait,*
*Un vol de confiture ou quelqu'autre fredaine,—*
*Je ne me souviens pas, quand c'est déjà si loin—*
*Nous reçûmes tous deux, car j'avais un complice,*
*Une verte semonce, et, pour notre supplice,*
*Il nous fallut passer tout un jour dans un coin.*
*C'était dur de se taire, en regardant les jeux*
*Des autres, qui semblaient nous narguer, en cachette,*
*Et je pleurai longtemps, le soir, dans ma couchette.*
*Quand l' "homme au sable" vint fermer mes petits yeux,*
*J'avais déjà promis de toujours obéir,*
*Et de ne jamais plus prendre de confiture.*
*Mais, c'est si bon, si bon, hélas, et la nature*
*Est si faible parfois : il m'advint de trahir*
*Mon serment, je fus pris, et ma mère me dit,*
*En me montrant, dehors, un homme avec sa hotte,*
*Visage noir et dur, sous sa tuque qui flotte :*
*" Regarde bien, là-bas, cet homme, mon petit*
*(C'était tout simplement un pauvre chiffonnier),*
*C'est un voleur d'enfants, c'est un croquemitaine.*
*Si tu désobéis encor, je suis certaine*
*Qu'il te prendra, la nuit, et, dans son grand panier,*
*T'emportera bien loin."  Et je devins meilleur,*
*Cet homme noir hantant ma petite cervelle.*
*Mais j'ai grandi, depuis, et mon esprit rebelle,*
*De ces fantômes-là, se moque et n'a plus peur*

Montréal, 1903. ETIENNE GAUTHIER.

## Un grand Pape

LÉON XIII a régné vingt-cinq ans !

" Le jour du couronnement de Joachim Pecci, aucun n'aurait imaginé que les lourdes clefs de Saint-Pierre dussent rester plus d'un quart de siècle aux mains décharnées du nouveau Léon. Le prophète qui l'eut annoncé eût fait sourire les plus croyants. Le miracle cependant s'est accompli. Le vieux pape a vécu ; il a duré ; il a eu le temps de faire son œuvre."

Et Monsieur Leroy-Beaulieu, après avoir rappelé en termes émus, dans son vibrant *ad multos annos*, publié à l'occasion du jubilé de Sa Sainteté, combien l'auguste vieillard a su rajeunir l'antique Eglise, et en renouveler, sinon l'esprit, du moins la politique, esquisse le portrait de Léon XIII.

" Ce vieux pape, dit-il, à la frêle apparence, au corps spiritualisé, l'Eglise serait en droit de le donner comme un symbole vivant de la papauté, dépouillée de son domaine temporel et de sa matérielle enveloppe, et redevenue tout entière, foi et esprit. En regardant ce vieillard vêtu de blanc, on croirait voir une âme dans un vase d'albâtre transparent "

Ce portrait n'est-il pas le plus juste que nous conserverons du grand pape ? Personne n'a mieux compris cette attachante figure d'un homme qui fut tout esprit et toute intelligence.

Le grand économiste français, dans une attitude respectueuse vis-à-vis du Saint-Siège, reconnait l'ascendant moral que Léon XIII a su conquérir à la papauté, dans un âge sceptique comme

le nôtre, et il s'applique à nous montrer combien il a eu à cœur " l'harmonie de la Raison et de la Foi, l'accord de la Religion et de la Civilisation." Plus loin, il insiste sur cette préoccupation dominante de son pontificat qui lui a fait dégager l'Église de toute solidarité dynastique : "On do t repousser l'opinion de ceux qui prétendent confondre la religion avec un parti politique," écrivait le pape, dès 1882, aux évêques espagnols, en visant le carlisme. Il entendait restituer à l'Eglise son indépendance, aux catholiques des divers États leur liberté vis-à-vis des partis."

Noble programme, digne de la sainte clairvoyance de Léon XIII, mais d'une exécution difficile, et qui devait soulever des objections dans le clergé même et parmi certains catholiques, susceptibles de se montrer souvent plus catholiques que le pape. Aussi, faute d'intelligence ou faute de sincérité, il s'est trouvé des âmes petites pour dénaturer ce programme et le faire servir à leurs passions et à leurs rancunes.

Après nous avoir longuement exposé l'intérêt porté par Léon XIII à la question ouvrière, M. Leroy-Beaulieu nous rappelle que "ce scrupuleux latiniste épris des laborieuses périodes cicéroniennes," nous a parlé vraiment une langue vivante, parce qu'il parlait le langage de notre temps, le langage de notre intelligence et de nos aspirations. " Parce que le langage et les procédés de Léon XIII diffèrent de ceux de Pie IX, irons-nous dire que Léon XIII a été un novateur, dédaigneux des règles de la tradition, un révolutionnaire, jaloux de lancer l'Église dans des voies inconnues ? Non, assurément. De l'opposition entre les caractères et les hommes, entre les procédés et les méthodes, il faut se garder de conclure à la différence des vues ou à l'opposition des principes. Les principes et les visées du Saint-Siège sont demeurés identiques ; et l'Église a le droit de se faire honneur de cette continuité à travers les diversités apparentes."

En des pages touchantes et belles, M. Leroy-Beaulieu nous dit encore les froissements douloureux et toute l'amertume que le Saint Siège a dû ressentir de cette persécution contre les congrégations religieuses en France, et il nous montre le pape malheureux et cruellement blessé, mais se résignant à des événements incontrôlables, pour éviter le mal plus grand d'une rupture avec la France, sur laquelle, de tout temps, il a mis ses complaisances et placé son espoir.

Après un discret reproche au Vatican de n'avoir pas osé flétrir ni désavouer avec suffisamment de force l'odieux appel aux haines de races ou de confessions, et un court regret de l'abstention et du silence que le Saint-Père, dans sa prudence, a cru devoir garder au sujet de l'antisémitisme, le célèbre économiste s'empresse d'ajouter :

" Ne soyons ni injustes ni ingrats envers lui ! Si amers qu'aient été pour son cœur et pour son orgueil, les mécomptes qui lui sont venus de la république française, Léon XIII n'en a pas gardé rancune à la France. Loin d'encourager leurs intrigues, il a refusé de servir les desseins de nos rivaux, désireux de profiter des fautes de notre politique pour nous évincer dans le vaste monde de nos positions séculaires, et nous déposséder de nos prérogatives anciennes."

M. Leroy-Beaulieu termine son admirable article en nous montrant quel " accumulateur " de forces morales, il y a toujours au fond du tombeau des apôtres et comme le monde contemporain aurait tort de faire fi des forces immortelles dont disposera toujours la tiare romaine.

" Ces forces immortel es, conclut-il, naguère défiantes de toute nouveauté et de tout libre progrès, comment ne pas se réjouir de les voir collabo er à la grande œuvre de la paix humaine et de la rénovation sociale ? C'est de quoi, chrétiens ou incroyants, tous les hommes qui pensent et tous les hommes qui peinent, tous ceux qui s'honorent de travailler au re ouvellement et à la pacification des sociétés contemporaines doiv nt être reconnaissants au vaillant vieillard qui, du haut de la chaire de Grégoire VII et de Sixte-Quint, a jeté aux peuples en conflit et aux classes en lutte un moderne *Pax vobiscum*.... "

..... Et le monde chrétien a répondu au dernier *Pax vobiscum* du grand pape, un pieux et profondément triste *Et cum spiritu tuo.*

ALBERT JEANNOTTE.

# Au Bout de l'Ile

FUYANT la ville, embrasée comme une fournaise, ils avaient, tous les deux, fait cette fugue d'une promenade jusqu'au Bout de l'Ile.

Aller et revenir, sans seulement s'arrêter au bord de la rivière gazouillante ou faire la plus courte h lte à l'ombre des robustes sapins qui profilent leur ombre bleue sur le velours vert du gazon.

—Non, avait-elle dit, quand il lui avait parlé du charme de l'eau bruissante et de la douceur du repos dans le parc. Ce qu'il me faut c'est la brise forte et rafraîchissante que donne à mon front le tramway en mouvement. Puis, j'aime à me sentir emportée, à travers ce décors splendide, très vite, très loin, comme si nous allions, enfin, entrer dans cet infini vers lequel tout notre être aspire...

Et le Terminal maintenant les ramène dans la tiédeur ouatée de cette fin du jour. Une paix infinie, un silence recueilli règnent sur la plaine qui s'estompe mollement au ras de l'horizon, et l'or moins éblouissant du soleil donne des nuances plus douces à la nappe de verdure déployée pour le festin des yeux.

D'espace en espace, à travers les champs, d'innombrables fleurettes jaunes plaquent l'herbe de tons fauves ; l'atmosphère, lourde des parfums du trêfle et du thym, grise comme le hachisch.,. le rêve monte dans les prunelles, dans l'âme remuent des sensations intraduisibles de paradis entrevus .... C'est l'heure bleue où l'esprit se berce d'harmonies délicieuses et irréelles.

A travers les hautes herbes qui vallonnent sous le souffle du soir, un jeune couple se fraie un chemin.

Du haut du tramway, il le désigne à sa compagne. Elle sourit, un peu malicieusement avec un imperceptible mouvement d'épaules.

—Ne raillez pas, au moins, prie-t-il.

—Railler ! oh, non, n'a-t-on pas dit des amants qu'ils sont la poésie du bon Dieu, et j'adore la poésie. Mais je songeais que les éternelles paroles d'amour seules souvent nous restent de ce grand sentiment.

—Sceptique !

—Non. Marchande de rêves seule-

ment qui les trouve plus beaux que la réalité.

—Je sais un moyen qui vous la fera aimer. Il vous faudrait cueillir une fleur de Lune.

—Où se trouve cette fleur merveilleuse ?

—Au temps des moissons — c'est la légende qui parle — quand les rayons de la lune vont caresser la terre, s'ils se posent sur les épis blonds ou sur les brins d'herbe humides de rosée, il nait des fleurs d'un vert pâle, lamées d'argent, qui ouvrent, à la main qui les cueille, leur calice blanc comme celui des lis....

—J'en veux tapisser mon boudoir, et dès ce soir, j'irai....

—Jamais on ne peut cueillir seule la fleur de Lune.

—Et pourquoi ?

—Le sais-je ? Ainsi le veulent les bons génies qui ont donné à cette éclosion mystérieuse le talisman qu'elle contient. Ce talisman, c'est celui de rendre le cœur fervent et croyant à l'amour....

On touchait à la fin de la promenade. Les rumeurs confuses de la ville s'agitaient non loin d'eux. Lentement, descendait le crépuscule et au bord du firmament les lueurs du soleil mourant semblaient des franges d'étoiles....

Elle se leva et regardant une dernière fois la campagne immense qu'embrumaient déjà les ombres du soir, mais où se lèverait bientôt radieuse la lune aux fleurs de miracle, elle lança du bout de ses doigt, un baiser à travers l'espace...

—Que faites-vous là ? dit-il.

—Je dis adieu aux fleurs de Lune...

FRANÇOISE.

## Coquetterie

Avez vous lu, ma chère Françoise, *Charge d'âme*, de Jeanne Mairet ? Il y a dans ce livre une définition de la coquetterie qui peint exactement ce que j'en pense :

"Il y a coquetterie et coquetterie. Je crois que je tâcherai toujours qu'on me trouve gentille : se bien amuser, ce qui veut dire se faire faire la cour, lorsqu'on est jeune, puis, une fois mariée, être mariée pour tout de bon..."

C'est aussi ma définition de la coquetterie, et prise dans ce sens, ce n'est plus un défaut, mais une qualité

UNE FEMME.

# Quelques Reflexions

HIER, je regardais passer, de ma fenêtre, un couple de jeunes mariés et, bizarre antithèse de la cause à l'effet, la joie réflétée par ces figures juvéniles éveilla dans mon esprit mille réflexions moroses et me fit songer particulièrement à un monologue entendu l'an dernier, dans lequel l'auteur, par des paroles typiques et une mimique appropriée, exprimait la manière d'être d'un mari un an, cinq ans, dix ans après le mariage.... Quel decrescendo !... Ah ! quelle dégringolade, et partant quelle ironie amère dans ce tableau qui provoquait l'hilarité des spectateurs et devait réfléchir l'intérieur malheureux d'un si grand nombre !

Comment se fait-il, se demande-t-on souvent, que tant de maris se lassent d'entourer leurs compagnes, non seulement des prévenances attentives prodiguées au début de leur union ; mais se départent encore des exigences de la plus élémentaire politesse à leur égard à mesure que celles-ci acquièrent plus de droit à leur amour, à leur respect ? ..... Est-ce quand de frêles petits êtres sont là, réclamant pour se développer l'atmosphère d'un milieu paisible et l'affection unie de ceux qui veillèrent leur berceau ? Est-ce quand la femme a prodigué le plus pur de son dévouement et dévoilé les trésors intimes de son cœur qu'elle doit sentir le souffle glacé de l'indifférence passer sur sa vie ?...

La cause de ces changements qui surviennent, parfois sans aucune excuse plausible, parfois avec de pâles raisons crées par l'imagination maladive d'un coupable assoiffé de variété, quelle est-elle ?...

Mentionnons d'abord le trop grand laisser-aller des mœurs, cette plaie de notre société moderne ; puis l'inconstance, cet écueil où vont échouer l'harmonie des foyers, la fermeté des consciences et les saintes fiertés de l'honneur...

Et quelle raison invoque-t-on toujours pour motiver une conduite aussi lâche ? Les défauts physiques ou moraux de celle que, jadis, on trouva parfaite. Parce que l'on a reconnu, après six mois, un an, deux ans de ménage que la femme aimée n'appartenait pas à la première division de la hiérarchie angélique, l'époux égoïste lui impose ses propres travers sans aucun ménagement. Le misérable abreuve d'amertume un cœur qui se donne tout entier dans l'épanouissement d'un pur et sincère amour et il demeurera surpris qu'il en jaillisse ensuite le feu de l'indignation ; il a cru pouvoir concilier les bonheurs jaloux du foyer aux plaisirs d'une vie entièrement extérieure et il se révoltera à son tour devant la chute de prétentions impossibles.

Quel suprême égoïsme dans ces caprices funestes où la femme épouse voit sa jeunesse et sa liberté sacrifiées en vain, la femme mère sa santé, parfois sa vie ; et toutes deux ce besoin inné de l'âme : aimer et être aimée. Les enfants alors sont les témoins de dissensions inévitables nées de la désunion ; les fils trouvent une excuse à leurs faiblesses naturelles rendues plus grandes encore par une fata e hérédité.

Je songeais à toutes ces choses en contemplant cette jeune épousée, belle et triomphante comme une reine, dans la possession des joies rêvées et une larme coula de mes yeux.

S'appuiera-t-elle longtemps ainsi sur ce bras, chargé de la défendre et de la protéger, avec cet abandon de l'amour confiant, ou se verra-t-elle bientôt repoussée par lui, comme un objet vieilli et démodé ?...

Qui sait ! Oh ! le terrible qui sait ! L'expérience de la vie seule enfante le doute qui décolore les bonheurs et nous en fait appréhender la fragilité.

BELLA.

Montréal, juillet 1903.

Les hommes n'apprendront jamais rien, et l'expérience est un fruit amer qui n'est pas même bon pour les dyspeptiques.

ARTHUR BUIES.

# L'ENFANCE D'UN POETE

Le talent de Musset, nul n'en ignore en notre pays, si la lascIveté de quelques-uns de ses vers n'a pas permis leur lecture à tous.

Or, j'ai pensé que quelques traits de la vie de ce poète, quelques traits charmants et fort peu connus, seraient de nature à être agréables aux lecteurs du *Journal de Françoise*, et je les transcris ici avec autant d'empressement que de plaisir.

Alfred de Musset avait trois ans, paraît-il, quand on lui apporta, un matin, une paire de petits souliers rouges qui le ravirent. On l'habillait, et il témoignait la plus vive impatience de sortir avec cette chaussure neuve. Tandis que sa mère lui peignait ses longs cheveux bouclés, il se remuait comme un petit diable. Enfin, n'y tenant plus, il s'écria avec des larmes dans la voix :

—Dépêchez-vous donc, maman, mes souliers neufs seront vieux !

Dans cette impatience de jouir, l'enfant annonçait déjà l'homme.

C'est encore à peu près à cette même époque qu'il eut ce mot exquis rapporté par son frère. Il avait commis une peccadille qui lui était reprochée par sa jeune tante Nanine, à laquelle il avait voué une tendresse toute particulière. Comme il ne semblait pas prendre garde à la gronderie, elle lui déclara que, s'il continuait ainsi, elle ne l'aimerait plus.

—Tu crois cela, fit le petit Musset ; mais tu ne pourras pas t'en empêcher !

—Si fait, monsieur, reprit la tante.

Et, pour donner plus de poids à cette menace, elle prit l'air le plus sévère qu'elle put. L'enfant, un peu inquiet, la regardait avec attention, épiant les moindres mouvements de sa physionomie. Au bout de quelques minutes il remarqua un sourire involontaire et s'écria : "*Je te vois que tu m'aimes !*"

A quelque temps de là, la famille de Musset alla demeurer rue Cassette, dans une maison qui appartenait à la famille Gobert, veuve d'un général de l'Empire. C'est dans cette maison qu'Alfred de Musset fit ses premières lectures. Il lut la *Jérusalem délivrée* du Tasse, se passionna pour les romans de chevalerie, voulut lire le *Roland furieux*, puis *Amadis des Gaules*, *Pierre de Provence*, *Gérard de Nevers*, ne rêva que hauts faits de paladins, tournois et cours d'amour. Mais le *Don Quichotte* de Cervantès vint bientôt jeter une douche d'eau froide sur ce bel enthousiasme.

Musset grandissait et allait avoir dix-sept ans. Au printemps de 1828 sa mère loua un appartement, à Auteuil, dans une vaste maison, et eut pour voisin Mélesville, l'auteur dramatique. On joua la comédie. Musset s'amusait fort à ce divertissement. L'aile de la poésie allait le toucher. Il venait à pied à Paris par le bois de Boulogne, s'attardant parfois à lire sous les arbres. Un matin il emporta les œuvres d'André Chénier. Ce jour-là il rentra plus tard que de coutume. Et le lendemain, il commença une élégie dont les premiers vers seuls ont été conservés :

> Il vint, sous les figuiers, une vierge d'Athènes,
> Douce et blanche, puiser l'eau pure des fontaines.

L'année suivante il était célèbre.

La gloire est venue et l'a baisé au front. Il quitte la maison maternelle pour suivre George Sand à Venise. Le poète rentra de ce voyage, déchiré, avec "d'immortels sanglots." Et nous le reverrons triste à jamais, promenant une lassitude précoce dans ce Paris qu'il a quitté enfant et où il revient désabusé et pourtant si jeune encore. Il est partout et nulle part, l'âme errant tantôt dans les bois de Fontainebleau qui lui inspireront les admirables stances du *Souvenir*, tantôt à Venise où il a laissé, dit-il, son cœur, "sous un pavé."

La seconde grande maladie, c'est chez sa mère qu'il la fait au quai Voltaire. En le soignant, elle croit retrouver l'enfant d'il y a vingt ans. En effet, il n'a pas quarante ans, et c'est toujours le jeune homme aux "blonds cheveux" qu'il sera toute sa vie.

Le voici rue du Mont-Thabor. C'est la dernière maison qu'il va habiter. Adèle Colin, sa gouvernante fidèle et dévouée, a raconté qu'un soir, en rentrant chez lui, Musset déclara qu'il allait déménager dès le lendemain. Il avait vu monter un piano chez la personne qui habitait au-dessus de lui. Renseignements pris, on le rassura en lui disant qu'il n'entendrait pas souvent l'instrument. En effet, le piano était destiné à une jeune fille qui se mourait de la poitrine.

Un soir elle joua le *Roi des Aulnes*. Musset, qui allait sortir, déposa sa canne et son chapeau et s'arrêta pour écouter, ému. Quand la jeune pianiste eut fini, le poète dit simplement :

—Si cette dame se met à jouer ainsi, je ne sortirai plus.

Plus tard, aux derniers jours de sa vie, dans le délire de la fièvre, le poète crut entendre encore le *Roi des Aulnes*. Il prêtait l'oreille dans une attitude d'extase.

—Ecoute, dit-il, c'est divin.

La jeune voisine était morte depuis six mois.

Aujourd'hui, une plaque de marbre indique que Musset s'est éteint dans une maison de la rue du Mont-Thabor. Le lieu de sa naissance vient d'être indiqué de la même façon au boulevard Saint-Germain. Cette plaque porte comme date : "10 Décembre 1810" ; l'autre porte : "2 Mai 1857." Cela donne l'âge : quarante-sept ans. Musset ne l'a-t-il pas dit lui même ?

> Mes premiers vers sont d'un enfant,
> Les derniers à peine d'un homme.

UN VIEUX CHERCHEUR.

---

Les questions et les réponses :

—Le Sultan est-il marié ?

—Oui, beaucoup.

## EN GLANANT

**Le pouvoir des parfums**

Gréry s'évanouissait à l'odeur d'une rose ; la duchesse de Lamballe ne pouvait supporter celle des violettes. On cite, au contraire, divers exemples de l'étrange tolérance qu'il est possible d'acquérir pour les parfums. Néron arrosait d'eau de rose tous ses appartements. Louis XIV vivait au milieu des fleurs d'oranger (peut-être à cause de ses fréquents mariages ?...) Le maréchal de Richelieu ne sortait pas d'un salon où des soufflets lançai nt constamment une atmosphère adorante. *La Muscade* a donné son nom aux *Incroyables* du Directoire. L'impératrice Joséphine remplissait littéralement de musc son cabinet de toilette Napoléon s'aspergeait tous les matins de flots d'eau de Cologne.

**A propos de pipes**

On découvre aujourd'hui dans les fouilles sur les bords du Danube et du Rhin, un nombre effroyable de pipes tant de bois que de métal.

A propos de ces pipes, les archéologues allemands sont divisés en deux parties : l'un ne veut voir dans ces pipes que des objets modernes ; l'autre les tient pour antiques, mérovingiennes à tout le moins, romaines peut-être et peut-être même préromaines.

Naturellement les archéologues du second parti ont déjà trouvé dans les auteurs classiques des textes attestant que les anciens fumaient.

Hérodote (I-102) raconte que Cyrus, partant pour sa campagne contre les Massagètes, vit les habitants de l'île d'Araxe s'assembler autour d'un grand feu et respirer une odeur de fruits brûlés qui les enivrait comme le vin. Pomponius Mela signale chez les Thraces une coutume analogue et Plutarque nomme un peuple qui s'enivre également de la fumée d'une herbe appelée *griganum*. Pline (XXI-16) assure que certains barbares prennent plaisir à absorber la vapeur d'une plante qu'ils allument, et le même Pline (XXVI-36) recommande comme un excellent remède contre la toux, de "fumer au moyen d'un roseau des feuilles de tussilage séchées et de boire après, un bon coup de vin de Corinthe."

On remarquera que parmi toutes ces citations, le second passage de Pline est le seul texte où il soit fait mention d'un instrument qui rappelle vaguement la pipe.

Mais si l'on exigeait de l'archéologie des preuves mathématiques, c'en serait fait d'une science aimable à laquelle nous devons de douces joies.

**Antiquité du flirt**

Ne nous faisons pas illusion, le flirt n'est pas d'invention moderne.

M. Albin Bady, dans une curieuse monographie, nous apprend que le flirt, que l'on croit importé d'Angleterre ou d'Amérique, était couramment pratiqué à Spa, dès le dix-septième siècle.

Nous ajouterons que bien avant le dix-septième siècle, le flirt avait obtenu le droit de cité en France.

Brantôme nous apprend dans ses *Dames galantes*, que l'on chuchotait déjà dans des petits coins, "sur les coffres et les lictz à l'escart, les flambeaux bien loin reculez."

On caquetait et coquettait en ce temps-là, de la belle façon.

Lisez plutôt cet écrivain de la Renaissance :

" Chacun choisit celle que bon luy semble, pour disputer avec elle de l'art d'aimer, circonstances et dépendances, la mener danser, puis la mener dans un coing, luy remonstrer qu'il est son serviteur, qu'il désire son amour et user de telles instructions, mémoires et remonstrances que Amours et les docteurs qui en ont parlé luy conseillent.

" Les jeunes filles, femmes, damoyselles deviennent (ainsi) sçavantes, gentilles, galantes et (à force) d'escarmouches apprennent leur court et entregent. Pareillement, les jeunes levrons amoureux apprennent à deviser et bien parler, et avoir la bouche fresche, deviennent serviteurs des dames, se façonnent et acquièrent de l'esprit.... Par ce moyen, se brassent et se marchandent tous les jours plusieurs bons mariages."

De notre temps, le flirt se termine quelquefois d'une toute autre façon, c'est la seule différence.

---

Menus dialogues sans bienveillance.

—Combien d'années lui donnez-vous ?

—Je ne sais pas, mais elle les parait bien.

## Breuvages glacés

### CHOCOLAT

Faire dissoudre une livre de bon chocolat dans une pinte d'eau, avec une demi fève de vanille. Quand ce sera froid, versez-y une pinte de crême, puis filtrez et mettez dans un congélateur avec autour un peu de glace légèrement salée. Vous servez dans des verres.

### SORBET AU CAFÉ A LA GLACE

Ayez une pinte de café noir que vous mélangez à une pinte de crême et douze onces de sucre. Mettez dans un congélateur ayant de la glace et sel autour, mais que vous enlèverez aussi vite que la glace s'y attachera et quand ce sera suffisamment froid, versez dans des verres.

### CAFÉ FRAPPÉ

Une tasse et demie à deux de café fin moulu pour deux pintes d'eau bouillante. Mettez le café dans le filtreur d'une cafetière et graduellement versez dessus la quantité d'eau bouillante nécessaire. Mettez alors sur le feu afin qu'il commence à bouillir, ceci étant essentiel pour éviter le goût indigeste. En retirant du feu sucrez bien. Quand ce sera refroidi, mettez dans le canistre d'un congélateur avec parties égales de glace et de sel autour, puis tournez jusqu'à ce que le mélange soit pris. Servez de suite dans des verres, mettant sur le dessus de chacun une cuillérée à table de crême fouettée.

### PUNCH AUX ORANGES

Ouvrez par une fente d'un pouce et demi de diamètre le dessus de huit oranges, côté opposé à la tige. Videz-les complètement, essuyez bien et placez les dans de petites boîtes de carton pour mieux les tenir de niveau. Sur la partie ronde enlevée de l'orange, ajustez deux longues pailles, en croix, les attachant ensemble par un ruban.

Mettez ces oranges, au moins deux heures d'avance dans une boîte que vous aurez remplie de glace et d'un peu de sel, mais pour ne pas geler les écorces. Versez dans un congélateur une chopine de jus d'orange obtenu de la pulpe des oranges vidées et qui aura été bien filtrée. Ajoutez 2 roquilles d'eau, six onces de sucre, une demi roquille de la pelure de deux oranges et le jus de quatre citrons. Coulez le tout et faites congeler avec glace et sel autour. Au moment de servir, remplissez les oranges et servez de suite. Les pailles sont pour boire le jus dans les oranges.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*).

Aussi subite que l'orage vint l'accalmie. La tempête reprenait-elle haleine pour une nouvelle attaque ? Heureusement pour Ulrique, épuisée d'émotion malgré sa vaillance, c'était, étonnamment soudaine, la fin de l'ouragan. On parla longtemps à Glockenau de cet orage de dix minutes.

Ulrique ne dormit plus cette nuit-là, pas plus, du reste, que personne dans le village. Le jour était fiévreusement attendu par les paysans terrifiés, car le jour pouvait seul leur montrer l'étendue des ravages. Et pourtant, lorsqu'il arriva, ils ne purent presque rien voir. Il était tombé tant d'eau que l'air était tout obscurci et que le village semblait flotter dans une nuée compacte de vapeur. Par suite de la grêle, quoiqu'on fut en août, il faisait froid comme en novembre. Pendant toute la journée d'épais nuages se chevauchèrent sans cesse, roulant paresseusement de l'horizon, et la pluie ne cessa de tomber. D'heure en heure la rivière montait, alimentée avec une rapidité terrifiante par les torrents des montagnes. Bientôt des branches commencèrent à passer sur sa surface gonflée, puis des arbres entiers. Les paysans les plus robustes et les plus braves restèrent la plus grande partie de la journée sur la passerelle, collets relevés jusqu'aux oreilles, pantalons retroussés au-dessus des bottes, à recueillir, à l'aide de crocs, tout ce bois en dérive, et les enfants inconscients s'amusaient à cette pêche comme à un jeu nouveau et sans cesse plus attrayant, car plus le jour s'avançait, plus grand était le nombre de ces lamentables épaves. L'eau, qui montait toujours, obligea les plus vaillants à quitter le pont menacé. D'ailleurs, le bois était si abondant que la pêche pouvait se faire du bord, rien qu'avec une pioche, et bientôt même à la main.

La nuit vint sans que la pluie s'arrêtât. Ulrique, étendue tout éveillée sur son lit, écoutait avec angoisse le ruissellement de l'eau sur le toit et les murs de la Maison de la Vierge, lorsqu'elle entendit avec surprise la cloche de l'église sonner le tocsin. Qu'était-ce ? Un incendie sous ce déluge était invraisemblable. Puis ce fut un roulement de tambour dans le village.... Inquiète sans s'en expliquer le motif, Ulrique s'habillait précipitamment, lorsque le Père Sepp frappa à sa fenêtre.

—Je vais au village, — dit-il. — Les gens sont tout au désespoir, ils nous appellent à grands cris.... vous et moi. " Le curé et la comtesse ! " disent-ils. Si nous n'y allons au plus vite, le chemin nous sera coupé !

—Quel est ce bruit ? — demanda soudain Ulrique. — Est-ce encore le tonnerre ?

—C'est la rivière, elle arrivera au mur avant une demi-heure.

Ulrique courut à une fenêtre donnant sur la route. Un spectacle terrifiant frappa ses yeux. La petite rivière, si paisible d'ordinaire, était transformée en un torrent d'eau bourbeuse charriant des bûches, des planches, des branches, des racines et des troncs d'arbres. Le crucifix de bois de la berge avait disparu, les extrémités seules des saules qui croissaient le long de la rive étaient visibles. Par un miracle le pont tenait encore, affleuré par l'eau, ébranlé d'un bout à l'autre à chaque vague qui venait se briser contre lui. Pendant qu'Ulrique regardait avec horreur, une énorme souche vint plonger sous le pont, en souleva lentement les planches, et tout à coup le pont s'ouvrit avec fracas, laissant le chemin libre aux flots écumeux. C'était vraiment un spectacle sauvage ; l'eau emportait tout : fragments de palissades, portes de jardins arrachées de leurs gonds, niche de chiens, des échelles, un toit presque entier, le cadavre gonflé d'un cheval,.... autant de preuves visibles des ravages que déjà le fléau avait faits dans le village !.... Et puis, maintenant, des meules de blé disloquées, des poulaillers et des toits à porcs follement enchevêtrés les uns dans les autres.... Et la pluie tombait toujours aussi drue, et une première vague venait déferler sur la route même, au pied du mur de la Maison de la Vierge.

—Si nous ne nous dépêchons pas, — répéta le Père Sepp, — nous n'arriverons pas jusqu'au village.

—Oh ! mon Dieu, le mur tiendra-t-il ? — ne cessait de répéter Ulrique, en se hâtant de suivre le bon curé.

Ce qui la consolait était de penser que ce mur, ainsi que l'indiquait l'inscription, avait déjà, onze ans auparavant, résisté à un assaut que, peut-être, il n'aurait pas même, cette fois, à subir. En tout cas, rester eût été folie.

Ulrique et le Père Sepp n'étaient pas depuis une heure dans le village qu'on avait déjà de l'eau jusqu'aux genoux dans la rue et que, dans chaque chambre basse, chaises et tables flottaient de tous côtés.

A neuf heures, ce second jour, les prairies au delà de la rivière étaient changées en lac ; à midi on avait dû abandonner le bas du village. C'était Ulrique qui avait pris le commandement en chef, car les paysans terrifiés, ayant perdu la tête, se tournaient vers la comtesse plus encore que le curé. Le Père Sepp, en effet, quoiqu'il ne s'épargnât pas, travaillait plus avec ses mains qu'avec sa tête et dépensait volontiers autant d'énergie au secours d'une brouette qu'au sauvetage de blé, par exemple, autrement précieux !

Tout à son rôle de directrice du sauvetage, dans la surexcitation qu'imposait à ses nerfs une telle res-

ponsabilité, Ulrique avait presque perdu de vue la Maison de la Vierge. Soudain, un peu après midi, le bruit se répandit que le mur de la ferme fléchissait. Le premier cri d'Ulrique fut pour ses vaches, tout ce qu'elle possédait en ce monde.

—Est-ce qu'elles ne sont pas détachées ? — demanda un des paysans.

—Non, j'étais certaine que le mur tiendrait. Et bien sûr Babel n'y aura pas pensé : elle était trop affolée.

Il était trop tard, d'ailleurs, pour tenter quoi que ce fût ; il y avait longtemps que la Maison de la Vierge était coupée du village.

Vers le soir la pluie cessa, les eaux commencèrent à décroître, mais il ne fallait pas espérer pouvoir arriver à la ferme avant le lendemain. Ce fut une longue et douloureuse nuit d'angoisse que passa Ulrique.

L'aube enfin montra le ciel dégagé de nuages. L'eau s'était beaucoup retirée. Ce fut pourtant avec de l'eau jusqu'à mi-jambe que la jeune fille s'élança sur le chemin de la Maison de la Vierge. A mesure qu'elle descendait dans la vallée, les traces de ravage se montraient de plus en plus désolantes : les saules de la rivière étaient couchés les uns sur les autres, les branches déchirées, brisées, les troncs étouffées sous des masses d'herbes leur faisant une fantastique chevelure ; le haut des haies était rempli de débris et de planches, et le cœur d'Ulrique se serra sous l'étreinte d'une morne inquiétude.

Tout à coup elle poussa un cri. Au tournant de la route elle avait aperçu la Maison de la Vierge. Du mur d'enceinte il ne restait plus rien, que quelques tas de briques informes avec de larges brèches ; plus de barrière ; c'était un irréparable désastre dont le navrant tableau se dressa devant elle.

A la place du jardin disparu, une couche épaisse et gluante de limon, mélangé de pierres et de briques ; dans le verger, la moitié des deux beaux arbres fruitiers disparus, et ceux qui restaient dépouillés par la grêle et ressemblant à de lamentables squelettes ; un tas de plumes mouillées, dans un coin, était ce qui rappelait la si vivante basse-cour ; à quelques pas plus loin, c'était la superbe vache blanche, *Edelweiss*, gisant morte au milieu de la boue.

Mais ce fut seulement lorsque Ulrique pénétra dans l'étable qu'elle comprit toute la gravité du coup qui l'avait frappée. Six vaches étaient là, noyées sur place. Seules, avec celle d'*Edelweiss*, trouvée morte déjà, les places de *Roschen*, *Blümchen* et d'*Altlas* étaient vides. Ces bêtes avaient-elles pu rompre leur licol ou Barbel avait-elle eu le temps de les délivrer ?

Ulrique sortit de l'étable, étouffant ses larmes. Alors, comme une suprême ironie du sort, le soleil sortit des nuages et inonda de lumière cette scène de désolation. Ulrique se couvrit le visage de ses deux mains. Mais la ruine ne devait être que le moindre des malheurs de ce jour fatal.

Des pas lourds se firent entendre ; levant les yeux, Ulrique vit un petit groupe de paysans se frayant un chemin à travers les mares et les tas de briques vers le presbytère. Au milieu d'eux marchaient deux hommes portant une chaise sur laquelle était le Père Sepp, sa tête blanche retombant sur sa poitrine et l'eau dégouttant de ses habits trempés.

—J'ai peur que cela ne tourne en fluxion de poitrine, — dit le médecin du village quand le vieux prêtre eut été couché dans son lit. — Des hommes de soixante-dix-huit ans ne sont pas faits, non plus, pour rester deux jours dans l'eau à essayer de sauver des tables et des chaises.

Ulrique ne répondit rien : du premier coup d'œil, l'éclat fiévreux des yeux bleus du Père Sepp lui avait fait comprendre qu'il était perdu pour elle.

—Ce n'est pas ma faute, ma chère enfant, — lui expliqua-t-il avec vivacité,— ce sont ces petits cochons, voyez-vous, toute une portée, tout ce que possédait la veuve Heller ; je ne pouvais pas les laisser noyer sous mes yeux.

Ce n'était pas le moment de s'abandonner ; Ulrique mit toute son énergie à disputer à la mort celui qui l'avait recueillie et sauvée : elle lutta comme nulle autre qu'elle n'eût été capable de lutter, mais tout fut en vain : à l'aube du sixième jour, le premier rayon de soleil et le premier gazouillement d'oiseau dans les branches trouvèrent l'âme naïve du bon Père Sepp envolée pour le ciel. Lorsque le cercueil du vieillard eut été déposé au champ de repos, le courage d'Ulrique faiblit. Pour la première fois de sa vie son âme semblait brisée, pour la première fois elle s'avoua vaincue. Qu'allait-elle devenir ?.... Qu'allait devenir la Maison de la Vierge ?.... Le successeur du Père Sepp lui permettrait-il de rester où elle était ? Et, en le supposant, où trouverait-elle les moyens de se remettre à l'œuvre avec les deux seules vaches retrouvées errantes dans les bois, l'étable à regarnir, le mur à relever, le clos à déblayer, le jardin et le verger à refaire ? Qui l'aiderait maintenant ?

Quoiqu'elle repoussât d'abord cette idée avec colère, ce fut comme une obsession qui la hanta de profiter de l'offre de son cousin d'Angleterre, offre à laquelle, on le sait, elle n'avait répondu ni oui ni non. Deux jours après, cependant, mue en quelque sorte par une force irrésistible, elle lui écrivait :

(*A suivre*).

# LE MENDIANT

C'EST une petite histoire, toute mince et ténue, si mince même, si ténue, que j'ai peur, en la fixant sur le papier avec des mots écrits, de lui ôter sa frêle grâce, sa légère faveur. Pourquoi donc, lorsqu'elle nous fut contée, un soir, dans le décor de luxe compliqué des tables modernes, par la charmante femme qui en est l'héroïne, pourquoi fit-elle sur nous tous une si tenace impression qu'elle est devenue, en ce coin du monde parisien, une de ces histoires classiques, patrimoine de chaque groupe de société, auxquelles l'allusion est toujours comprise et bienvenue? Peut-être parce qu'elle fut une claire trouée dans les potins, dans les banalités de politique et de littérature. Peut-être parceque, comme une attitude, un geste suffisent parfois à nous faire deviner sous le vêtement tout un corps féminin,—parfois aussi il ne faut que très peu de mots sincères, dits par une femme, pour lui dévêtir l'âme entièrement.

On avait parlé des sollicitations mystérieuses, aujourd'hui classées et nommées par la science, dont si peu de gens sont exempts, qui poussent invinciblement les uns à compter les fleurs d'un papier de tenture, les volumes d'une bibliothèque, tout ce qui est additionnable sous leurs yeux; d'autres à se donner la tâche, marchant dans la rue le long d'un trottoir, d'atteindre tel bec de gaz avant qu'un fiacre venant derrière eux les ait rejoints, ou que la sonnerie d'une horloge ait sonné son dernier coup, d'autres enfin à s'imposer chaque soir avant de se coucher, d'étranges pratiques de dispositions d'objets, de visites de placards et de coffres,—toutes les maladies légères de notre cerveau contemporain, miettes de monomanies et de folies transmises d'héritage en héritage, et finalement dispersées dans la vieille humanité toute entière. Et tous, nous confessions nos faiblesses, nos ridicules de maniaques, rassurés par la confession des autres, ravis de les trouver pareils à nous, pires que nous.

Une jeune femme n'avait rien dit: elle nous écoutait, un peu de surprise sur son joli visage paisible, que des bandeaux noirs, bien réguliers, encadraient.

On lui demanda:

"Et vous, madame, vous êtes indemne de nos manies modernes? Vous n'avez pas la plus petite misère nerveuse à avouer?"

Elle parut chercher sincèrement dans ses souvenirs. Elle fit "non, non..." de la tête. Nous sentions qu'elle disait vrai, tant ce qu'on voyait et ce qu'on savait d'elle, son allure reposée, sa renommée d'épouse intacte, la mettaient à part des poupées mondaines qui venaient de confesser leur détraquage.

Sans doute sa modestie s'effraya d'afficher une indemnité si complète quand tout le monde, autour d'elle, avait confessé ses misères. Elle se ravisa:

"Mon Dieu... je ne puis pas dire que j'additionne habituellement des numéros de fiacre ou que je fasse l'inventaire de toutes nos armoires avant de me coucher... Mais pourtant, l'autre jour, j'ai éprouvé quelque chose qui ressemble assez à ce dont vous parlez, si je vous ai bien compris.. une sorte d'impulsion intérieure, une force qui oblige à accomplir immédiatement un acte indifférent, comme s'il y allait de la vie .."

On exigea l'histoire, qu'elle conta de bonne grâce, avec l'air de s'excuser d'occuper l'attention d'autrui sur une si mince aventure.

"Voici ce qui m'est arrivé, en deux mots... Il y a cinq ou six jours, j'étais sortie avec ma fillette Suzon: vous la connaissez, elle a huit ans. Je la menais à son cours car cette grande personne suit déjà des cours. Comme il faisait très beau, nous avions décidé d'aller à pied, par les Champs Elysées et les Boulevards, de la maison à la rue Lafitte. Nous marchions donc gaiement, bavardant ensemble, quand, à la hauteur du rond-point, un estropié, assez jeune, se traîna devant nous en nous tendant la main, sans rien dire. J'avais mon ombrelle dans la main droite; de la main gauche, je relevais ma jupe: je confesse que je n'eus pas la patience de m'arrêter, de chercher mon porte-monnaie... Je passai outre sans rien donner au mendiant.

"Nous continuâmes à descendre les Champs-Elysées, Suzon et moi. La petite avait subitement cessé de parler; et moi-même, sans trop savoir pourquoi, je n'avais plus envie de rien dire. Nous étions à la place de la Concorde que nous n'avions pas échangé une parole, depuis notre rencontre avec le mendiant. Et peu à peu je sentais naître et grossir en moi une sorte d'inquiétude, de malaise, la sensation d'avoir accompli un acte irréparable, d'être menacée, à cause de cela même, d'un danger vague dans l'avenir. D'ordinaire, je m'efforce de voir clair au dedans de moi, tant que je peux. J'examinais donc ma conscience tout en marchant: "Voyons, me dis-je, je n'ai pas commis une faute bien grave contre la charité en ne donnant rien à ce mendiant... Je n'ai jamais eu la prétention de donner à tous ceux que je rencontre. Je serai plus généreuse avec le prochain, voilà tout..." Mais tous mes raisonnements ne me convainquaient pas moi-même, et mon mécontentement intérieur augmentait, devenait une sorte d'angoisse: si bien que dix fois j'eus envie de m'en retourner en arrière, à l'endroit où nous avions rencontré l'homme. Le croiriez-vous? C'était un mauvais respect humain qui me retenait de le faire, en présence de ma fille. Nous ne valons rien du tout dès que nous agissons en vue du jugement d'autrui.

Nous étions presque au bout de notre promenade, et nous allions tourner le coin de la rue Lafitte, quand

Suzon me tira doucement par ma robe pour m'arrêter.

—" Maman ; fit-elle.

—" Qu'est-ce que tu veux, mignonne ?

Elle fixa sur moi ses grandes prunelles bleues et me dit gravement :

—" Maman, pourquoi n'as-tu pas donné à ce malheureux des Champs-Elysées ?

Comme moi elle n'avait pas pensé à autre chose depuis notre rencontre ; son cœur était oppressé comme le mien ; seulement, meilleure que sa mère et plus sincère, elle avouait son inquiétude tout simplement.

Je n'hésitai pas un instant.

"—Tu as raison, ma chérie, lui dis-je.

Nous avions marché plus vite que de coutume sous l'obsession de notre idée fixe : une vingtaine de minutes nous restaient encore avant l'heure du cours. J'appelai un fiacre, j'y montai avec Suzon, et le cocher partit vers les Champs-Elysées, activé par la promesse d'un pourboire généreux.

Suzon et moi nous nous tenions par la main, et je vous prie de croire que nous n'étions pas rassurées. Si le mendiant allait être parti ? Si nous ne pouvions plus le retrouver ?

Arrivées au rond-point, nous sautons à terre ; nous inspectons l'avenue : plus de mendiant. J'interroge une loueuse de chaises ; elle se rappelle l'avoir vu : ce n'est pas, dit-elle, un des mendiants habituels du rond-point ; elle ne sait pas de quel côté il s'en est en allé. L'heure pressait, nous allions repartir, désolées, quand tout tout à coup Suzon aperçut l'homme assis sur ses talons, derrière un arbre. Il dormait à l'ombre, son chapeau entre ses genoux.

Suzon alla, sur la pointe du pied, glisser une piécette d'or dans le chapeau vide ; puis nous retournâmes rue Lafitte. C'était absurde, je sais bien ; mais nous nous embrassions toutes les deux comme si nous venions d'échapper à un grand péril..."

La jeune femme se tut, toute rose d'avoir parlé si longtemps de soi, en plein silence. Nous autres, qui l'avions écoutée religieusement, il nous semblait avoir respiré de l'air très pur, ou bu de l'eau très fraîche, à même la source.

MARCEL PRÉVOST.

## Extraordinaire

Une nouvelle destinée à produire une sensation inouïe, vient de transpirer dans la presse.

Un député a été mis en prison pour avoir baillé pendant une séance.

—Pas possible ! s'écrient quelques-uns.

—C'est é-pou-van-ta-ble, scandent les conservateurs qui ont deviné qu'une pareille barbarie ne pouvait recevoir une sanction que d'un gouvernement libéral

—Mais à qui cela est-il arrivé ? interrogent précipitamment plusieurs curieux.

Oui, à qui ? Rien ne donne de la couleur et du zest à une bonne histoire que des noms.

Et en attendant qu'on nommat ce martyr de la politique, les commentaires allaient toujours leur train.

—Ça doit-être un Tel, dit un mauvais plaisant ; depuis qu'il est à la Chambre, il n'a pas autrement ouvert la bouche.

—Mais, enfin, cela ne se punit pas de cette terrible façon, dit un sensitif.

—Moi-même, repartit un ex-député que les tribunaux ont remis à pied, j'ai bien manqué bâiller sans qu'on en ait seulement fait la remarque.

—Il y a quelque chose là-dessous, firent plusieurs voix. Ce sont les bleus qui font courir ce canard pour faire du tort à Laurier.

—Hélas ! ce n'était pas un canard. La chose était bel et bien arrivée ; un député avait été mis en prison pour avoir bâillé pendant une séance...

Le fait vient de se passer. Mais c'est.... au Japon qu'il a eu lieu.

Pour l'honneur de notre Parlement, je souhaite qu'aucun Japonais ne vienne assister aux séances du nôtre.

Car tout en admirant les juges de Tokio frappant le député coupable de ce léger acte d'impolitesse, il ne faudrait pas que cette loi s'établit chez nous, car nous verrions partir bientôt pour le pénitencier les trois-quarts de nos représentants...

MAXIME.

---

Vous avez vu comment ce musicien a traité sa femme ? Il l'a découpée en morceaux, vous m'entendez bien en morceaux !

—Dame ! un musicien !...

## Un Concierge bien Stylé

Gabriel Vicaire, dont on inaugurait, dernièrement le monument avait parfois des idées originales, des idées de poète.

Un de nos amis M. Henri Leriche qui vient de publier une étude fort documentée sur l'auteur des *Emaux bressans* raconte cette amusante anecdote qui peint bien, le poète un peu bohême que fut Vicaire.

Gabriel Vicaire avait invité, à la bonne franquette, quelques amis à déjeuner ;

— Ah diable ! dit-il au moment de se mettre à table, j'ai oublié de dire à ma concierge de nous monter le vin. Laissez-moi le téléphoner.

Le poète sortit un instant, revint avec un broc de faïence, et, sans mot dire, jeta tout bonnement dans la cour le contenu du récipient. L'eau fit un flac formidable, en tombant comme une masse.

— Voilà qui est fait, dit Vicaire, en revenant vers ses convives, tout heureux de cette prouesse.

Effectivement, quelques instants après, on entendait s'élever dans l'escalier la voix grasse de la concierge :

— Combien de bouteilles, monsieur Vicaire ?

C'était une concurrence peu coûteuse à l'administration des téléphones.

## Aneries et Calembourgs

D.—Quelle différence y a-t-il entre une pipe et la terre ?

R.—On bourre la pipe pour la fumer, on fume la terre pour labourer.

D.—Quelle ressemblance entre un diapason et un garçon de café ?

R.—Ils donnent tous les deux, le choc au la.

D.—Quelle différence y a-t-il entre le lierre et un pendu ?

R.—Il n'y en a pas, car tous les deux meurent où ils s'attachent.

D.—Quelle différence y a-t-il entre une jolie femme et un marin ?

R.—Il n'y en a pas, car une jolie femme se sert de *fards* et le marin se sert également de *phares*.

D.—Quelle différence y a-t-il entre une couturière et une pendule ?

R.—Il n'y en a pas, car toutes les deux font marcher leurs *aiguilles*.

UNE COUSINETTE.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

L'APANAGE indispensable de la femme, la Bonté, se révèle d'une manière toute particulière chez la reine Alexandra. Cette noble femme a compris que sa haute position l'obligeait à gouverner d'abord par le cœur. C'est ainsi qu'elle s'est attirée l'estime et l'amour de ses sujets. On raconte à ce propos de bien jolies anecdotes. Je n'en citerai que quelques-unes choisies entre mille.

Il y a quelques années alors qu'elle n'était encore que l'épouse du Prince de Galles, la souveraine d'aujourd'hui fonda une institution quelconque à Londres même. De retour de la visite qu'elle y avait faite, on lui remit une lettre écrite au crayon, sur du mauvais papier, et rédigée dans un orthographe extra-fantaisiste :

*Chère Princesse*,—Quand vous êtes passée aujourd'hui, ma petite fille âgée de six ans, courut après votre voiture pour vous donner une rose en échange d'une de celles que vous portiez dans vos mains, parce qu'elle vous aime beaucoup. Malheureusement elle fut frappée par une autre voiture qui venait en arrière et qui lui passa sur le corps. Elle est maintenant à l'hôpital où on désespère de ses jours. Elle continue toujours à demander une de vos roses, ne pourriez-vous, s'il vous, plaît, lui en envoyer une petite ?

La future souveraine, touchée jusqu'aux larmes, fit immédiatement prendre des informations. Elle avait bien vu une fillette s'élancer en avant de sa voiture, mais elle n'avait pas eu connaissance du fatal accident.

Avec cette bienveillance dont elle a le secret, la Princesse de Galles se fit conduire immédiatement à l'endroit où on avait transporté la petite malade et lui donna une rose de ses propres mains.

L'enfant appartenait à un pauvre ouvrier, un de ces pauvres dont Londres abonde. Ce détail, joint à l'inquiétude qu'inspirait son état, augmentait encore l'intérêt qu'elle avait fait naître chez son auguste visiteuse. Tous les jours, pendant une semaine, celle-ci continua d'aller voir sa protégée, lui apportant toujours une rose chaque fois.

La charité ne s'arrêta pas là. Lorsque la fillette put sortir de l'hôpital elle pourvut à ses besoins, et ne l'a jamais abandonnée depuis ce temps.

A l'époque où les phonographes étaient encore une nouveauté, la reine entendit dire qu'une vieille dame, autrefois attachée à la cour, et qui se mourait à Copenhague, capitale de la Norvège, avait manifesté le désir de la voir avant de quitter ce monde. Aussitôt elle fit venir un phonographe et lui envoya par la voix de cet instrument des messages d'amitié qui adoucirent les derniers moments de la pauvre valétudinaire ; celle-ci mourut en bénissant hautement sa sympathique et auguste amie.

La simplicité de manières de la reine Alexandra et cette absence complète de morgue et de hauteur qui la caractérise, n'ont pas peu contribué à lui attirer le cœur de ses sujets.

On raconte à ce propos une anecdote touchante qui peint admirablement le caractère élevé de cette noble femme. Elle était alors Princesse de Galles et avait fixé son domicile avec ses trois filles, bien jeunes à cette époque, dans une campagne retirée sur le bord de la mer. Revenant un jour avec ses enfants d'une promenade sur l'eau, au moment de mettre pied à terre, elle entendit un matelot dire vivement à une des petites princesses qui s'était avancée un peu trop imprudemment :

—Prenez garde, ma petite dame !

Celle ci se retourna vivement et avec hauteur :

—Je ne suis pas une dame, je suis une princesse.

—Non, répondit avec beaucoup de douceur la future reine d'Angleterre, dites bien à ce bon marin que vous n'êtes pas encore une dame, mais que vous espérez le devenir un jour....

A l'instar de votre souveraine, soyez simples en tout, et ne profitez jamais de votre position pour faire sentir à vos inférieurs votre supériorité sociale. La vraie distinction ne s'impose pas, elle se donne.

TANTE NINETTE.

## Mots d'enfants

—Vous savez bien, Marguerite, que Georges n'aimait guère son beau-frère Auguste.

—Pourtant, dit Rodolphe, c'était son parent au deuxième degré.

—Au deuxième degré au-dessous de zéro. . .

Un père à son fils : Tu ne seras jamais qu'un cancre.

—Oh ! papa, si on peut dire... il s'en est fallu de bien peu de chose que j'aie le prix d'excellence.

—Allons donc.

—Mais oui, c'est mon voisin qui l'a eu.

Maman est sortie pour faire des visites, oubliant imprudemment un sac rempli de bonbons ; lorsqu'elle revient, le sac est vide et Mlle Li est occupée à en faire des cocottes.

—Comment, s'écrie la mère, tu as tout mangé ?

—Oh ! non, maman, j'en ai laissé tomber un que je n'ai pas retrouvé !...

A la table de famille, le père vient de remplir son assiette, lorsque la mère intervenant :

—Tiens, donne ça à l'enfant qui n'a encore rien.

Le père voyant éloigner l'assiette :

—A la bonne heure, Robert, tu ne t'en plaindras pas cette fois-ci. Te voilà servi comme pour moi.

Robert vivement :

—Oh ! oui, papa, mais toi tu en aurais repris.

Maria, la femme de chambre, est envoyée chez le plus proche libraire acheter les *Lettres* de Mme de Sévigné.

Recherches faites, il ne reste plus un seul exemplaire.

Alors Maria :

—Vous n'avez pas même les *cartes postales* de cette dame ?

# PAGE DES ENFANTS

## La Voix de la Conscience

(MONOLOGUE POUR PETIT GARÇON.)

" Lorsque tu commets un péché
Et qu'on te met en pénitence,
Est-ce qu'en toi, ta conscience
Ne t'a jamais rien reproché ?
(Racontant)
Voilà ce que petite mère
M'a redemandé ce matin.
Jusqu'à ce jour, c'est bien certain,
Je n'avais pas entendu faire
En moi la moindre question
Par une voix intérieure.
(L'air effrayé)
Voilà-t-il pas que tout à l'heure,
—Jugez de mon émotion—
J'entends siffler dans ma poitrine ! !
(Grande respiration)
Ça remonte, et puis, ça descend...
C'est tout-à-fait embarrassant,
Et vraiment cela me taquine.
(Avec inquiétude)
Dans ma gorge on entend du bruit,
Ça s'arrête et ça recommence...
Oh ! c'est bien sûr ma conscience ! !
J'en aurai pour toute la nuit.
(Respirant plusieurs fois)
Oh ! mon Dieu ! quelle sérénade !
(Pleurnichant)
Si, ce soir, ça n'est pas parti,
Maman verra que j'ai menti
En disant que j'étais malade
Pour ne pas faire mon devoir.
Oui, c'est vilain ! Je le confesse.
(Joignant les mains)
O Seigneur ! A vous je m'adresse
En vous demandant que, ce soir,
Cette horrible voix qui me plonge
Dans de si terribles frayeurs,
Aille se faire entendre ailleurs !...
Je ne ferai plus de mensonge.
(D'un air convaincu)
Voilà comment on est puni
Lorsque l'on n'a pas été sage !
Arrêtez, mon Dieu ce tapage ;
Je jure que c'est bien fini.
(Résolument)
Je vais agir en conséquence
En étant sage, désormais,
Pour ne plus entendre jamais
Cette voix de la conscience.

JEAN LIANE.

---

Dialogue du jour.

—Elle est bien légère, pour une femme qui vient de perdre son mari.

—C'est vrai ; on dirait qu'elle est dans la lune de miel de son veuvage.

## Les Jeux innocents de nos Grand'Mères

JEU DE LA PINCETTE

Ce jeu a subi des variations par le laps des temps. Nos ancêtres qui étaient de ce bon vieux temps que l'on regrette encore, le jouaient de la manière suivante :

On cachait, à l'insu d'une personne de la société, une fève, et l'on exigeait, de cette personne, qu'elle la trouvât, sans autre indice que celui-ci : à mesure qu'elle s'approchait de l'endroit où la fève était cachée on criait :

—*Elle brûle ! elle brûle !* en forçant la voix.

Mais, au contraire, on baissait insensiblement de ton, et l'on finissait par ne plus crier du tout, à mesure qu'elle s'en éloignait.

Lorsque la personne qui cherchait la fève se lassait, elle avertissait qu'elle consentait à donner un gage, en disant :

—*J'ai assez mangé de fèves*, ou *je jette ma langue aux chiens.*

On voit que nos bons aïeux n'étaient ni des sorciers, ni de beaux diseurs.

Dans un temps moins reculé, on substitua à la fève une petite épingle ; et, comme l'on s'aperçut que le jeu devenait fatiguant pour ceux qui étaient chargés de crier : *elle brûle !* on décida de prendre une paire de pincettes, et d'en frapper les deux branches avec une clé de la même manière qu'on joue du triangle, mais plus ou moins fort, suivant que la personne qui cherchait l'épingle se trouvait plus ou moins près de l'endroit où elle était cachée.

Ce jeu prit alors le nom qu'il porte aujourd'hui. La petite épingle, ordinairement cachée sous quelque vase de la cheminée, ou attachée au fichu d'une jeune personne, électrisait les jeunes gens, et provoquait les recherches ; grâce au son de la pincette, on doit bien juger qu'il était rare qu'elle ne fût pas trouvée.

Bientôt, ce ne fut plus une épingle que les dames cachèrent sous quelque vase de porcelaine, ou qu'elles attachèrent à leurs fichus, à peu près comme l'épine auprès de la rose ; elles imaginèrent des conditions singulières qu'il fallait presque deviner. Souvent, il s'agissait de dénouer un ruban, de déranger un bouquet, de présenter une fleur à une personne, ou de lui baiser la main ; enfin, d'exécuter une chose souvent très compliquée et concertée d'avance.

Comme les conditions exigées ont totalement changé de genre, qu'elles demandent beaucoup de vivacité et de sagacité, on a jugé que le son discordant d'une pincette était peu propre à monter l'imagination ; en conséquence, on a imaginé d'y substituer le son du piano ou du violon.

Telles sont les variations que ce jeu a éprouvées ; on rencontre peu de personnes qui y emploient encore la pincette et l'épingle ; mais, en récompense, le violon et le piano y jouent un grand rôle. C'est le *dolce* ou le *forte* l'*andante* ou l'*allegro*, qui servent de guide à celui qui cherche à deviner l'intention de la société. Le virtuose chargé du soin de le conduire, soit qu'il fasse mouvoir les touches du piano, soit qu'il fasse vibrer les cordes sonores du violon, doit bien suivre tous ses pas, et savoir passer du *pianissimo* au *fortissimo*, et de l'*adagio* au mouvement le plus vif, pour lui indiquer s'il s'éloigne ou s'il se rapproche du but.

GRAND'MAMAN AGNÈS.

---

## Petite Poste en Famille

*Fleurette*, St-Jérôme, est heureuse d'acquiescer au désir de *Belle-de-Nuit*. Yseult Rodier, de Beauharnois, lui envoie, avec son nom, Laura Théberge, toutes ses amitiés. Elle espère avoir bientôt des nouvelles de Beauharnois

C'est par une erreur de mise en pages que *La Page des Enfants* a été omise dans le numéro précédent du *Journal de Françoise*.

TANTE NINETTE.

## A travers les Livres

La librairie Beauchemin vient de m'adresser divers livres d'écoles dont on lui a confié l'impression. Ces livres, faits et reliés avec beaucoup de soin, auront, je n'en doute pas, la considération qu'ils méritent auprès de nos maisons enseignantes.

Signalons, d'abord, deux volumes de *Lectures graduées* (pour le cours moyen et le cours inférieur) par M. l'abbé Roch Magnan, du diocèse de Grand Rapids, Michigan. M. l'abbé Magnan, qui est un ancien professeur de littérature, dit avec raison qu'il faut suivre le progrès des temps si l'on veut tenir tête aux écoles protestantes ou neutres. Le *Devoir du Chrétien*, qui fut si longtemps le livre de lecture de nos écoles, est peu de nature à intéresser ou à instruire l'enfant parce que les enseignements philosophiques qu'il contient sont au-dessus de la portée et de l'intelligence des élèves. C'est bien mal débuter dans une éducation que de leur apprendre à ne rien comprendre. Les livres de lectures graduées que j'ai sous les yeux contiennent des anecdotes, des descriptions faciles à être comprises par de jeunes esprits, des explications de mots, des poésies enfantines, etc, le tout très gentiment illustré. Pour les classes plus avancées, la lecture est un peu plus forte, mais donnée de façon à instruire et à intéresser sans fatiguer l'esprit.

Mentionnons ensuite une nouvelle *Histoire du Canada* par le Père Ph. F. Bourgeois, de la Congrégation de Ste-Croix, ouvrage orné de gravures, accompagné de tableaux chronologiques et préparé pour les écoles, académies, collèges, etc, etc.

L'ouvrage a été soumis, nous dit on, à deux comités formés d'hommes compétents en histoire du Canada et à diverses autres personnes versées en bibliographie scolaire.

Je constate, en passant, que l'auteur a accordé à l'histoire des Acadiens une plus large part que nos autres historiens, en exceptant, toutefois, Garneau. Je m'en réjouis : l'histoire des Acadiens est aussi la nôtre. Ils sont Canadiens comme nous et doublement nos frères puisqu'ils ont été malheureux.

Nous devons à M Sylva Clapin une *Histoire des Etats Unis* fort bien faite, depuis les premiers etablissements jusqu'à nos jours. Dans la préface des éditeurs, il est remarqué, avec justesse, que les Canadiens instruits tout en étant parfaitement renseignés sur l'histoire de l'Europe, connaissent peu de choses de celle des Etats-Unis. Le livre de M Clapin, qu'on est en droit de croire supérieurement préparé, comblera donc une lacune dans notre enseignement scolaire.

Tous ces livres sont en vente chez C. O. Beauchemin et Fils, libraires imprimeurs, rue Saint Paul, Montréal.

FRANÇOISE.

Au restaurant :

—Garçon je ne peux pas déchiffrer la carte, c'est écrit trop fin.

—Naturellement, monsieur, c'est écrit *menu* !

## Cuisine facile

ŒUFS AU GRATIN. — Disposez sur un plat beurré, une couche de pommes de terre bouillies, une couche d'oignons coupés en tranches très fines, une couche d'œufs durs en tranches, couverts de champignons émincés, puis une autre couche de sauce blanche ; répétez jusqu'à ce que le plat soit rempli ; couvrez le haut de chapelure et mettez au four.

TOMATES FARCIES. — Prendre six belles tomates, les couper en deux, les épépiner, les saler, les poivrer, et les arroser avec un peu d'huile. Les cuire aux trois quarts. Préparer la farce suivante : oignons hâchés, ail, persil ; faire revenir ; ajouter un morceau de mie de pain trempée ; broyer le tout avec la fourchette : ajouter une cuillerée de bouillon, puis un œuf entier. Farcissez alors les tomates, saupoudrez-les de panure et passez-les au four.

OIGNONS FARCIS. — Prenez de gros oignons, que vous ferez blanchir à l'eau bouillante. Egouttez-les, creusez-les et remplissez le vide de chair à saucisses ou de farces de quenelles. Beurrez un plat qui aille au feu, rangez-y les oignons l'ouverture en dessus. Saupoudrez-les de sel et de sucre en poudre, recouvrez-les de bardes de lard et arrosez d'une cuillerée d'eau-de-vie et de quelques cuillerées de jus. Faites cuire doucement feu dessus et feu dessous. Lorsque les oignons sont cuits, dégraissez la sauce et servez.

MAYONNAISE DE VOLAILLE.—Enlevez les membres d'une volaille cuite quelconque, coupez les en plusieurs morceaux, et servez avec une sauce mayonnaise faite de la manière suivante : Mettez dans un bol un jaune d'œuf très frais avec sel et poivre, et une cuillerée à café de vinaigre ou citron, ce qui est plus fin. Prenez ensuite une fourchette ou une cuiller d'argent et tournez l'œuf doucement, pour que sel, poivre et vinaigre (ou citron) se trouvent bien mêlés, puis ajoutez toujours, en tournant de l'huile d'olives que vous faites tomber goutte à goutte. Lorsque votre sauce est prise, ajoutez vinaigre ou citron, si elle l'exige, et servez dans une saucière.



## Conseils utiles

REMÈDE CONTRE LES BRULURES.— Un remède contre les brûlures qui a été préconisé, il y a quelques années, par un célèbre docteur allemand, consiste dans l'emploi d'un onguent composé de beurre frais et de jaune d'œuf.

Il est aussi efficace que simple à exécuter. On mélange dans un récipient quelconque du beurre et des jaunes d'œufs en égales quantités. On étend cet onguent sur un morceau de toile qui est appliqué sur la brûlure et renouvelé chaque fois qu'il commence à sécher.

Les douleurs provenant des plus profondes brûlures sont aussitôt adoucies et la guérison est complète en très peu de temps, sans laisser aucune cicatrice.

## Succursale de la Banque Provinciale

Nous croyons qu'on trouvera difficilement de plus charmante installation que celle de Carsley, rue Notre-Dame.

D'abord, une coquette pièce aux murs fraîchement décorés, où le pied foule un tapis très moëlleux, puis des fauteuils invitant, une petite table de centre, un pupitre plus loin, où vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire, papier, plumes, crayon, buvards et encriers, blancs, chèques, bordereaux, etc., etc. De ce petit salon, vous pouvez faire affaire avec la gérante ou ses employées directement sans presque vous déranger, car elles sont là tout près de vous, derrière une cloison vitrée, qui attendent vos ordres. Mais que vous ayez ou non de l'argent à retirer ou à déposer, nous vous engageons à faire visite à ce gentil bureau de banque, ne serait-ce que pour constater *de visu* les améliorations et les progrès de notre siècle.

Les clients de ce grand magasin commencent à apprécier les bienfaits et les services d'une semblable installation ; ils sont bien aises d'y déposer leur argent avant de commencer leurs achats. Un chèque est si vite signé

Que de temps précieux épargné et surtout quelles anxiétés de moins en sachant que vos épargnes sont à l'abri des *pickpockets* et des hasards malheureux qui nous font perdre, oublier ou égarer un porte-monnaie précieux.

Nous recommandons fortement à nos lectrices la succursale de la Banque Provinciale du Canada, telle qu'elle est établie chez Carsley, rue Notre-Dame.

2ME ANNÉE—No 10 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 15 AOUT 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## SOMMAIRE



IMPRIMERIE : P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 10 Samedi, 15 Aout 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an – – Quinze francs
Six mois – – – 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

## LES ETOILES.

*Dès qu'une femme a rendu l'âme,*
*Murmurant les adieux sacrés,*
*Dieu prend ses yeux, où nulle flamme*
*Ne luit, globes d'argent nacrés,*

*Où la mort a tendu ses voiles,*
*Et les lance au plus haut des cieux.*
*C'est ainsi qu'il fait les étoiles :*
*Les étoiles.... ce sont des yeux—*

*Les grands yeux bleus ou noirs de celles*
*Qui nous aimaient tant ici-bas,*
*Doux rayons, lueurs immortelles*
*Que le temps ne soufflera pas.*

*Ces yeux, purs comme une prière,*
*De loin nous regardent encore.*
*Jamais ils n'auront de paupière*
*Nous cachant leur prunelle d'or.*

*Bénissons les tristes veilleuses*
*Des adorables nuits d'été*
*Baignant de leurs clartés pieuses*
*Les hommes, pour l'éternité !*

*La mort frappe, ouvrons la porte !*
*Femme, rends ton âme d'enfant,*
*Et que ton bon ange l'emporte*
*Dans un coup d'aile triomphant !*

*Vous qui clouez la bière,*
*Ne pleurez pas, jeunes ou vieux :*
*Quand deux yeux s'éteignent sur terre*
*Deux astres s'allument aux cieux....*

Henri Lavedan.

## Un Cimetière de Moineaux

GRAND PAPA n'aime pas les moineaux qui ont chassé du jardin et du verger les hirondelles, les mésanges et les oiseaux bleus. Grand-papa n'aime pas les moineaux, et il a juré d'exterminer à jamais cette race de pillards.

Aussi bien, quand un couple imprudent de passereaux est venu bâtir son nid tout en haut des grands pilastres qui soutiennent le toit de la véranda, l'œil scrutateur de Grand-papa l'ayant aperçu, ordre péremptoire a été donné de le déloger.

Dolphis, alors, le garçon de la ferme, monté sur une forte échelle, est allé enlever le nid, si bien tassé dans l'interstice de la colonne et de la toiture, que c'était miracle que des oiseaux mêmes pussent s'y glisser ; il l'a descendu et l'a offert aux petits-enfants dont la frimousse gentille curieusement se penchait au-dessus de lui.

Une singulière habitation que ce nid fait de paille et de foin, le tout mal enlacé, sans aucun goût, au milieu de ce broussaillement, de plumes, piquées à droite et à gauche, sans ordre et sans art.

Et Grand-papa a haussé les épaules d'un air méprisant :

—Un nid de moineaux, ce n'est pas intéressant, a-t-il dit.

Pour une fois, il s'est trompé, le bon Grand-papa. Voilà qu'en écartant le duvet soyeux, on a trouvé quatre oisillons, nus, la peau d'un rose cuivré, agitant un long cou au bout duquel, en guise de tête, on ne voit qu'un large bec démesurément ouvert.

C'est laid et, cependant, leur vue

plonge Berthe, Marie, Simone et Andrée dans le ravissement. La joie des petiot-s est tellement débordante qu'elle a failli réconcilier Grand-papa avec tous les moineaux du monde entier.

Quatre oiselets constituent la nichée, c'est-à-dire, un pour chacune des petites-filles de Grand-papa. Vite, on court aux berceaux des poupées, et, c'est dans un épais édredon, que, pour prévenir les frilosités, les moinillons sont recouverts et couchés. Leur tête sur l'oreiller douillet, à quoi songèrent ces petites cervelles ..?

Tante Julie a beau trouver la chose ridicule, je soutiens, moi, que les oiseaux ont des rêves—pas les mêmes, mais enfin des rêves comme nous.

Rien ne manqua à la félicité des bébés-moineaux : ni la becquée abondante, ni la chaleur qui pénètre. Des framboises juteuses s'écrasèrent pour leurs palais délicats ; généreusement, la chair savoureuse des cerises leur fut dépécée, et goulûment, ils avalèrent les grosses gouttes de lait ou d'eau sucrée, qu'on leur tendit sur des brins d'herbe.

Vous ai-je dit les noms suggérés pour eux par la tendresse exubérante de leurs mères d'adoption ? Ils répondaient à la mélodie de Biribi, Coco, Tit Noun, et le dernier, le plus frêle de tous, Bibi.

Hélas ! pourquoi la Camarde, au teint blême, vint-elle promener sa faux sur ces jeunes destinées, au moment où la vie s'ouvrait et si bonne et si belle !

Coco d'abord succomba le premier.

Ni les mots qui réchauffent, ni les caresses qui apaisent ne purent retenir Coco parmi nous. A travers les langes ouatés qui l'enveloppaient, ses membres se raidirent, son cou se pencha lamentablement et son bec entr'ouvert oublia de se refermer.

Pauvre, pauvre Coco !

Des funérailles maintenant s'apprêtent sur le coteau.

Tante Julie a donné une jolie bonbonnière qui servira de bière au petit mort, et Jeanne, bien que ne partageant pas toujours les jeux enfantins des sœurettes,—à onze ans, on est déjà si vieux,—se laisse cependant émouvoir par la désolation du spectacle, et va, gravement, au jardin, cueillir des fleurs toutes blanches pour les tresser en couronnes.

Henri, qui ne veut pas être en reste de bons procédés, abandonne, un moment, la lecture palpitante du *Capitaine Hatteras au Pôle Nord*, et annonce qu'il se charge de composer l'épitaphe.

Vous ignoriez, sans doute, que Henri est un poète de dix ans, dont la poésie facile inspire comme du respect à Berthe, Marie, Simone, et jusqu'à la mignonne Andrée, bien qu'elle soit si petite, si petite qu'elle n'y comprend absolument rien.

L'autre matin, tandis que Tante Julie coupait une tartine à Henri, il lui a composé ce quatrain dont elle n'est pas peu fière :

> J'aime une tante
> Très, très charmante,
> Et qui est bonne
> Comme une pomme.

Les rimes ne sont pas toujours riches, mais Henri est un philosophe en herbe et sait déjà que ce n'est pas la richesse qui fait le bonheur.

Pour le deuil profond qui vient de s'abattre sur la maison des poupées, Henri plonge sa plume dans l'encre la plus noire, et, après quelques instants de sombres réflexions, nous lisons, sur la blancheur du stèle funéraire, les lignes suivantes :

> *Ci-gît Coco.*
> *Il fai dodo.*

Cette éloquence brève, et combien touchante, met un soupir dans plus d'une poitrine. Toutefois, un penser réconfortant glisse dans les âmes affligées ; Coco est pleuré en vers. Combien de nous n'en pourront dire autant !

La lugubre procession s'est mise en marche et descend lentement l'avenue, où, le soleil coule à travers les arbres aux épaisses ramures une blondeur radieuse.

Henri, qui remplit en ce moment, les fonctions solennelles de célébrant, marche, le premier, recueilli, majestueux. Une pelle qu'il tient à la main et sur laquelle il s'appuie comme sur un bâton — tel le père Aubry aux funérailles d'Atala, — lui servira tout à l'heure à creuser la fosse.

Berthe et Marie suivent ensuite, chargées du cercueil que les pâles fleurettes recouvrent tout à fait. Puis vient Simone, puis Andrée, qui n'est pas très sûre s'il lui faut rire ou pleurer. Jeanne ferme le triste cortège en faisant tinter le glas funèbre.

Tante Julie et son Amie, qui se promenaient à petits pas sous l'oscillation rythmée des rameaux touffus, se rangent respectueusement pour laisser passer le convoi. Pour mieux voir, Grand-papa, sur la véranda, a relevé ses lunettes sur son front, et devant cette pompe attendrissante, sa rancœur contre les moineaux s'adoucit... La mort, quand elle passe, efface toutes les fautes.

Le plus gros chêne de l'avenue est l'église. C'est là qu'on fait halte et que Henri entonne les chants de la mort.

La liturgie du célébrant, encore bien restreinte, ne lui offre que la répétition fréquente des *Dominus vobiscum*. Un bredouillement de mots inconnus jusqu'ici à la langue latine, mais dont les terminaisons *us* et *um* attestent au moins le souci de leur orthodoxie, est d'un effet important dans cette vague psalmodie.

Les derniers *oremus* prononcés, le cortège se reforme, remonte pieusement l'ombreuse avenue pour ne plus s'arrêter qu'au champ du repos.

Il a été tracé sous un buisson d'églantiers au-dessus duquel s'incline encore le " feuillage éploré " d'un saule.

C'est là, dans la poésie et dans les fleurs, que Coco dort son dernier sommeil, et, que sont venus le rejoindre Biribi, Tit Noun et Bibi.

Ils sont morts. Chantez pour eux.

FRANÇOISE.

*Sur le Côteau*, Malbaie, août 1903.

## Pages des Enfants

Tante Ninette étaut allée passer ses vacances à la campagne, il n'y aura pas de pages des enfants dans ce numéro. Nous pouvons promettre son retour pour le mois de septembre.

LA DIRECTION.

Nous sommes nés français ; l'Angleterre nous adopta comme ses enfants en nous promettant la conservation de nos libertés ; luttons pour les transmettre à nos descendants.

ANTOINE GÉRIN-LAJOIE.

# ZIZINETTE

NOUS sommes dans une petite ville de province, en pleines montagnes des Cévennes.

C'est une ancienne forteresse, bâtie au confluent de deux rivières. Constructions et rues tortueuses, accidentées, çà et là, de saillies en pierre, d'arcades lourdes enjambant de sinueux couloirs, de recoins sombres donnant sur des voûtes mystérieuses, de balcons faits d'un seule dalle, avec grillages en fer forgé vieux de plusieurs siècles. Une orgie de pierre et de fer.

Les maisons sont numérotées d'après une série unique pour toute la ville, et non par rue, comme cela se pratique d'ordinaire. Ce numérotage fut institué, pendant les guerres de religion, au temps où les rues ne portaient pas encore de noms, pour faciliter les recherches dans les maisons suspectes. Car nous sommes au vieux pays des dragonnades, des Camisards.

Tous les matins, les habitants sont réveillés aux sons stridents d'une trompette, embouchée par un gaillard aux puissants poumons. Tantôt, il annonce au public d'une voix de stentor, monotone et chantante, de belles anguilles fraîches, à vendre au marché ; tantôt, il invite les habitants à profiter du passage d'un marchand ambulant, dont la marchandise coûte peu et est de première qualité ; tantôt, c'est un cirque forain, dont il annonce la venue prochaine. Puis il s'éloigne pour s'arrêter à cent pas plus loin et recommencer son boniment.

C'est là une coutume qui existe encore dans la plupart des petites villes du midi. Ici, le crieur sonne une cloche avant de parler ; là, c'est le tambour qu'il bat ; ailleurs, il agite une crécelle. On se croirait transporté au moyen-âge, au temps des hommes du guet, criant l'heure du couvre-feu.

On voit encore de nombreux vestiges des anciennes fortifications, entre autres, une immense tour ronde, qui sert actuellement de remise à l'âne du préposé à l'octroi. Le réduit central existe aussi avec des restes de pontslevis, de meurtrières, de machicoulis sur tout le pourtour crênelé des murs d'enceinte.

Dans les vieux fossés à sec, de bruyants enfants s'ébattent joyeusement. Ce sont les bébés des bons gendarmes, qui habitent maintenant cet ancien repaire de soudards, de reîtres grossiers et sanguinaires, qui sont venus autrefois souiller l'histoire nationale, dans les malheureuses guerres de religion.

La maison, qui nous intéresse plus particulièrement en cette ville, est une immense habitation, que la légende dit avoir appartenu à la famille des de Lapérouse.

Les espaces n'ont pas été ménagés. La façade est sombre, dormant sur une étroite ruelle. La porte d'entrée, massive, s'ouvre au choc d'un énorme marteau et se ferme au moyen d'une barre de fer de forteresse. Les couloirs sont immenses, d'un aspect grandiose. Au centre du grand passage d'entrée, se trouve un vestibule de cent pieds de hauteur, éclairé par un ciel ouvert, que recouvre un vaste velum en temps de soleil. L'escalier, large, une dalle unique pour chaque marche, monte, en serpentant, protégé par une balustrade en fer forgé et fleuri à la main. Les chambres sont spacieuses, très hautes, avec des cheminées monumentales, de grandes croisées à petits carreaux antiques, des plafonds à caissons ornementés de desseins en relief, de vieilles corniches à cimaises en chêne sculpté, des carellements en briques rouges polies.

L'idéal de la vieille maison imposante, mais froide et sans confort, comme toutes les demeures de nos pères. Splendide résidence pour un rêveur, un isolé ou un désabusé.

Par une belle journée du printemps de 1880, dans un cabinet de travail, le papa, fonctionnaire de l'état, est assis à une grande table et écrit. Son bébé, une fillette de cinq ans, s'amuse silencieusement, à ses côtés, à feuilleter des livres d'images. Son nom est Jeanne, mais on l'appelle ordinairement Zizi ou Zizinette, dans la douce intimité de la famille.

On n'entend rien que le grincement de la plume. C'est un silence d'église. Zizi est bien sage comme toujours. C'est là, la condition de sa présence chez papa. Papa ne veut pas être dérangé dans son travail et quand Jeannette est gentille, il l'admet chez lui.

Zizinette est une mignonne chérie, élevée dans un atmosphère d'isolement, avec ses père et mère et ses grands parents. Elle n'a jamais joué avec les enfants de son âge. Dans sà conversation, elle est l'écho fidèle de ce qu'elle entend autour d'elle, et sa causette est raisonnable comme celle d'une grande personne.

Grand'mère lui apprend de petits compliments bien gentils, des fables, des contes, des chansons de nourrice, à saveur fanée ; grand'père, qui a été marin, lui raconte des histoires de la mer. Maman lui enseigne à se bien tenir à table, à être propre de sa personne, à être polie, douce et toujours souriante. Fi ! pleurer ? Zizi ne sait pas pleurer ; elle sourit ou rit toujours. Papa en fait le petit compagnon de ses loisirs.

Papa va se promener à la campagne avec sa mignonne. Un champ de blé est un prétexte à explications des diverses métamorphoses de la graine jusqu'à sa forme définitive : le pain, qui nourrit Zizi. Une vigne est aussi un exemple qui éclaire baby sur l'origine du breuvage de ses repas. Un four à charbon lui apprend la provenance du combustible, qui cuit ses aliments.

La chaux, la pierre, la brique, le chemin de fer, les arbres, les fleurs, les oiseaux, les bêtes, les insectes, les poissons, la rivière défilent tour à tour devant Zizinette et laissent dans son

petit cerveau un fonds de connaissances, peut-être un peu trop précoces pour une fillette de son âge.

Parfois dans ces promenades, la chérie quitte la main de son père pour aller examiner une fleur.

Papa, orgueilleux, suit l'enfant dans sa course. Quelle élasticité ! quelle fraîcheur ! quelle santé ! La petite tête à cheveux noirs frisottants, encadrée d'une grande capeline blanche, est bien assise sur les épaules. Le corps mince et souple est d'aplomb sur deux fines jambes délicates, mais fortes et nerveuses, terminées par deux petons actifs, qui trottinent et sautillent sans cesse.

Elle revient, triomphante, prend la main de papa et le guide vers la fleur. Et alors les explications d'aller grand train. Papa s'y prête de bonne grâce. La mignonne, avec ses grands yeux noirs, limpides, inquisiteurs, qui suivent le regard et les lèvres de papa et semblent prévoir d'avance ce qu'il va dire, écoute avidement l'enfantine leçon de botanique.

Rentrés à la maison, papa et chérie s'en vont immédiatement au jardin pour saluer leurs fleurs. Il faut dire que la passion de papa c'est la culture des fleurs. Il en a de toutes les espèces. Il les dorlotte, il les adore, il les soigne avec des précautions infinies. Quand il sème une graine, il explique sa future carrière à Jeannette, attentive. Il lui fait comprendre la vie mystérieuse de la plante. Chaque feuille, chaque tige et chaque pétale ont une existence bien réelle, qui doit être sacrée pour mignonne.

Le matin, papa se lève de bonne heure et va à son jardin. Baby l'y rejoint bientôt. Et, ses petites mains derrière le dos, elle inspecte, elle examine, elle constate les progrès de la croissance avec des cris de joie, et se penche pour respirer le doux parfum, mais elle ne cueille ni ne brise jamais de fleurs. Elle se contente de les admirer, de les respirer sans y toucher. Elle respecte leur vie, leur beauté, leurs teintes délicates.

Pour l'encourager, papa lui fait don d'un petit parterre bien à elle, et il y plante une douzaine de ses plus belles fleurs. Zizi, qui en prend bien soin, est en extase chaque matin devant la magnificence de sa corbeille. Et, à table, quand tous sont présents, elle ne tarit pas d'éloges sur ses fleurs.

Un jour, Jeannette fut méchante. C'était la troisième fois. Papa dut la punir. Il la condamna au cabinet noir pendant une demi-heure.

La mignonne se révolte contre cette punition, crie, pleure, s'arrache les cheveux, se heurte la tête contre le mur. La désolation est dans la maison. Papa sent qu'il doit dominer l'enfant car lui céder la perdrait selon lui. Il ouvre la porte du cabinet, prend la petite main, la met dans la sienne et la frappe sévèrement de son autre main. L'enfant est toujours en révolte. Le père, très-inquiet, la douleur au cœur, renouvelle la correction plusieurs fois.

Enfin, bébé crie : "Pardon, mon petit papa, je ne le ferai plus, je serai bien sage."

Presque sanglotant, papa prend bébé dans ses bras, la couvre de baisers, lui parle doucement, en la caressant, et lui explique qu'il a agi ainsi pour en faire une brave petite fille. Puis il l'emmène à la ville, lui achète tous les jouets qu'elle désire et tous deux rentrent ensuite bons amis : la réconciliation étant parfaite.

Jamais plus Zizinette ne fut méchante. C'est heureux, car papa n'aurait pas eu le triste courage de renouveler sa cruelle correction.

Un ami vint un jour visiter la famille.

Le lendemain, à huit heures du matin, la fillette frappe à la porte de l'ami. Elle entre et elle trouve à sa toilette, le visiteur, qui la reçoit avec un baiser :

— Comment allez-vous, ce matin, monsieur ? Avez-vous bien passé la nuit ?

— Mais, très bien, ma chérie.

— Je vois que vous n'êtes pas encore prêt. Si vous le voulez, pour vous amuser, je vais vous conter une histoire ou vous chanter une chanson.

— Vraiment, et bien, je préfère la chanson.

Fillette chante alors, de sa voix blanche d'enfant, une mélopée de grand'maman. Le visiteur, émerveillé, la félicite chaudement, avec un nouveau baiser. Zizi, très grave toujours, répond :

— Merci, monsieur. Je vois que vous êtes prêt maintenant et je vais vite aller dire à la bonne de vous apporter le café. Puis, vous viendrez ensuite avec moi, au jardin, voir mes belles fleurs.

Un jour, papa rentre chez lui et trouve Zizi tout en pleurs, sanglotant de toute son âme. Une de ses fleurs est malade, une de ses fleurs se meurt. Et prenant la main de papa, elle l'entraîne précipitamment au jardin. En effet, une fleur, qu'on avait dû arroser en plein soleil avait ses feuilles et ses pétales percés de rouille, flétris et tombants. Papa parvint à guérir la chère plante et Zizinette revint à la gaieté....

Enfin, les années passent, grand-parents meurent, maman s'en va aussi et papa, attristé, reste seul avec Jeannette, qui a bien grandi et qui rit beaucoup moins. C'est maintenant une belle fillette élancée de dix ans...

Puis les années s'égrènent toujours. Jeanne a atteint ses dix-huit ans, et, un beau jour, un grand artilleur, de la garnison voisine, lui vole son cœur et l'épouse.

Le papa, inconsolable, l'âme sombre et vieillie, passe depuis ses soirées au club, où un beau moment, il me conta cette touchante histoire. Sa vie est maintenant vide, finie. Sa mignonne l'a quitté.

Un jour, tout heureux, il m'apprend qu'il est grand père d'un délicieux baby, qui a aussi reçu le doux nom de Zizinette. Il se promet de l'élever, si l'on veut bien la lui confier.

Mais, hélas ! les jeunes sont égoïstes et ingrats. Ils gardent leur bien pour eux, avec un soin jaloux.

Et le pauvre grand papa, maintenant vieux retraité décrépit, s'en va lentement à sa tombe, le cœur malade et plein de regrets et de doux souvenirs de son adorable mignonne, que le grand artilleur lui a enlevée....

J.-D. CHARTRAND.

---

Les caractères fiers mettent l'amour très haut et leur propre amour plus haut encore, tandis qu'une femme vaine risquera son cœur pour un compliment et sa réputation pour le plaisir de tenir un lion en laisse, ne serait-ce qu'un jour. X X X

Pour les femmes, demain, c'est jamais. ARTHUR BUIES.

# JEANNE GRAY

(Etude Historique)

PAR une chaude après-midi de juillet 1552, dans un cabinet d'étude d'un magnifique château du Leicestershire, on voyait une jeune fille aux boucles blondes penchée avec intérêt sur le Phédon en grec de Platon. La ravissante enfant était tellement absorbée par sa lecture qu'elle n'entendit pas arriver un vieillard à la figure expressive et belle, qui s'approchant d'elle, lui dit :

—Comment se fait-il, Lady Jane, que vous ne soyez pas allée avec vos parents et leurs hôtes chasser le cerf dans le parc ?

—Mon bon Asham, répondit la jeune fille, les jouissances que me causerait une chasse en forêt ne peuvent être comparées à celles que me procure cet ouvrage ; vous n'ignorez pas, mon cher précepteur, que votre petite Jeanne n'est heureuse qu'avec vous et ses livres.

Cette jeune fille était Jeanne Gray, fille du duc de Suffolk et cousine d'Edouard VI, roi d'Angleterre.

Jeanne naquit en 1537, à Bradgate, résidence de son père, dans le Leicestershire. Elevée au milieu des beautés pittoresques de la nature, son âme pure et noble se prit à aimer le Dieu qui les a créées. On lui donna pour directeur spirituel, Lord Aylmer. Jeanne eut toujours une profonde vénération pour ce noble gentilhomme. Son professeur fut Roger Asham. Elle se livra à l'étude avec ardeur et parlait à seize ans le grec, l'hébreu, le latin et la plupart des langues vivantes. Tous les arts d'agrément, musique, peinture, lui étaient familiers ; elle cultiva même la poésie avec succès

Son cousin, le roi Edouard, dont les talents ont été si vantés, ne la surpassait ni en science, ni en sagesse. Ils brillaient l'un et l'autre d'un éclat pareil, semblables à deux étoiles qui brillent et s'éclipsent en même temps dans le même hémisphère.

A voir cette jeune fille si suavement belle se promener sous les ombrages de Bradgate, on pouvait croire à une vision céleste si des taches de sang ne nous apparaissaient sur cette aimable figure pour nous en montrer la réalité. A entendre cette douce voix de femme prononcer en tant de langues des mots pleins de poésie, de sagesse, de grâce, de force et d'esprit, on peut se demander si cette voix descend du ciel ou monte de la terre ; mais on ne doute plus de son origine terrestre en entendant au loin le bruit de la hache retentissant sur le billot.

Ses parents ne furent pas indulgents pour son enfance, mais au contraire excessivement sévères, plus sévères qu'il ne fallait pour un esprit si doux : est-il besoin d'instruments de fer pour courber la cire ? Jeanne en souffrit beaucoup, et les sourires paternels étant plus rares la tendresse filiale se développa dans son âme comme une fleur assez forte pour s'épanouir avec tous ses parfums, malgré l'absence des plus doux rayons du soleil. Cette sévérité qui, peut être, eût rendu servile une autre nature que la sienne, contribua à lui donner cette patience et cette bonté qu'on a tant admirées en elle. Un savant qui était allé à Bradgate, disait en parlant de Jeanne : l'éloge que fait Aristote des femmes est accompli en elle ; elle possède toutes les qualités de son sexe sans en avoir les faiblesses. Elle a l'innocence de l'enfance, la beauté de la jeunesse, la solidité de l'âge mûr, la gravité de la vieillesse.

O Jeanne Gray ! doux nom, nom glorieux et, quoique royal, couronné surtout par la mort, laisse-moi te louer humblement, te bénir en pleurant. Puisque la piété filiale abaisse sur ta tête une couronne, puis la hache du bourreau, à elle aussi d'y mettre un autre diadème, auréole de gloire et d'amour ! L'obéissance aux ordres de ton père, du père de ton époux, voilà ton crime à toi, crime de haute trahison, crime puni par la mort.

Jeanne épousa à seize ans Guilford Hudley, quatrième fils de Jean Hudley, duc de Northumberland. Avant la mort d'Edouard VI, l'ambitieux duc était parvenu à lui faire désigner Jeanne comme son successeur, au préjudice de Marie Tudor. La noble Jeanne, heureuse sous les ombrages de Bradgate, ignorait toutes ces menées et ne désirait rien de plus que son bonheur présent. Ce fut Guilford qu'on chargea de lui annoncer son avènement au trône. Un jour qu'assise au pied d'un chêne, elle s'amusait à tresser une couronne de myosotis, voyant venir son jeune époux, elle posa le gracieux diadème sur ses fins cheveux blonds et lui dit gaiement :

—N'est-ce pas que je suis belle, Guilford ?

—Belle à faire rêver de la Fomarina, dit le jeune comte, baisant avec tendresse le front blanc qu'elle lui tendait ; mais votre couronne a un défaut : dans une heure, elle sera flétrie ; permettez-moi de vous en offrir une plus durable ; Jeanne, je vous salue comme reine d'Angleterre.

—Reine ! moi, quel badinage ! Allons, Guilford, quittez cet air sérieux.

—Je ne badine pas, Jeanne ; Edouard, votre cousin, est mort, et vous êtes désignée pour lui succéder.

—Oh ! Guilford, vous faites un rêve, un rêve effroyable !

—Un rêve, non, pas un rêve, c'est la réalité.

—Mais Marie, mais Elisabeth ? Ce sont elles qui ont droit à la couronne. Je savais bien que les rois étaient tout-puissants, qu'ils pouvaient à leur guise prendre les biens, la vie même de leurs sujets, mais les droits de la naissance, les droits sacrés, j'ignorais qu'ils puissent les violer.

—Jeanne, la religion de Marie suffit pour l'exclure du trône ; quant à Elizabeth, elle n'est pas enfant légitime de Henri VIII et ne peut par conséquent avoir de prétention au trône. Prends la couronne, Jeanne, et tiens-la ferme, car si tu l'échappais, elle briserait en tombant le front de ton père et le mien. Quand même tu refuserais, Marie verra en toi une ri-

vale, et si bas que soit ton front, il sera toujours trop près du sien. Si tu aimes ton père, si tu m'aimes, Jeanne, il faut accepter.

—Guilford, pleurons notre vie brisée, s'écria la malheureuse jeune femme, et, suffoquée par la douleur, elle s'évanouit ; la guirlande de myosotis roula sur le gazon, et Guilford, agité d'un sombre pressentiment, se demanda alors s'il ne valait pas mieux pour le bonheur de Jeanne qu'elle n'eût jamais d'autre couronne que celle formée des humbles fleurettes. Quand Jeanne revint à elle, Northumberland et plusieurs autres des principaux seigneurs étaient à ses pieds pour la conjurer d'accepter le sceptre d'Angleterre. Elle n'osa plus résister.

La jeune victime fit son entrée royale à Londres, le 16 juillet 1553. Le cortège se composait de la première noblesse d'Angleterre, mais ni la beauté, ni les grâces, ni les charmes de la nouvelle reine ne purent exciter les applaudissements de la multitude : si les bouches parlaient, les cœurs restaient glacés. Le peuple savait que ce n'était pas là l'héritière de son roi. Jeanne était si pâle sous son diadème, qu'on eût pu la prendre pour une ombre égarée sur les marches d'un trône ; mais elle n'y resta pas longtemps ; dix jours suffirent pour mettre fin à cette royauté dérisoire qui se désavouait d'elle-même.

Le 3 novembre 1553, Guilford et Jeanne, jugés ensemble pour crime de haute trahison s'avouèrent coupables et se livrèrent à la merci de la Reine... Ils furent condamnés à mort. Marie, voulant se montrer indulgente dans les premiers jours de son règne, différa l'exécution de la sentence, mais elle fit séparer les deux victimes. Quelle indulgence ! ! Lord Guilford, quoique enfermé dans la même forteresse, occupait une prison éloignée de celle de Jeanne. Quelle royale indulgence, reine Marie ! !

Une salle spacieuse, mais basse et obscure, est encore montrée dans la tour de Beauchamp comme le lieu où Jeanne médita sur son bonheur perdu

Une révolte ayant eu lieu en faveur des jeunes prisonniers, Marie ordonna qu'ils fussent exécutés, afin que leur nom ne fût plus à l'avenir le sujet de nouvelles factions.

A l'approche du jour fatal, Guilford avait obtenu la grâce de voir Jeanne et de lui faire ses derniers adieux ; mais celle-ci eut le courage sublime de ne pas y consentir. Elle lui écrivit que "la douleur de la séparation détruirait les forces de l'âme, et cette fermeté sainte dont ils avaient l'un et l'autre tant besoin."

Le jour de l'exécution fut fixé au 12 février 1554.

On avait résolu d'exécuter Guilford et Jeanne ensemble à Tower Hill, mais le conseil royal craignant que la compassion de la multitude ne fût trop vivement excitée par la jeunesse et la noble naissance des victimes, changea les premières dispositions et ordonna qu'ils fussent décapités en face de la Tour Blanche.

Lord Guilford eut la tête tranchée le premier, sous les yeux de Jeanne, qui le suivit de près. La douce et malheureuse victime marcha résolument sur l'échafaud ; elle paraissait calme et presque joyeuse ; par delà les régions éthérées, son âme s'unissait à celle de son époux. Ce n'était plus qu'une ombre qui allait au supplice, mais une ombre moins triste et moins pâle que celle qui sept mois auparavant, comme reine d'un des plus beaux royaumes du monde, faisait son entrée triomphale dans la Tour de Londres.

Arrivée sur l'échafaud, elle se tourna vers le peuple et dit : "Je suis condamnée non pour avoir usurpé un sceptre, mais pour ne l'avoir pas refusé avec assez de constance quand on me l'a offert. Je meurs dans la foi chrétienne et j'espère mon salut de la miséricorde de Dieu." Le bourreau lui enleva la riche dentelle qui couvrait ses épaules, puis coupa ses longues boucles blondes. Jeanne commença à demi-voix le psaume *Miserere Mei Deus* et chercha des mains, ses yeux étant couverts d'un bandeau, la place où elle devait poser sa belle tête, elle rencontra le billot. Le bourreau leva la hache et la tête tomba d'un seul coup....

RACHEL LETENDRE.

Yamaska.

"Ne faire que son devoir" est une locution à rayer du dictionnaire, car le devoir, c'est peut-être ce qu'il y a au monde de plus difficile.

PAILLERON.

## Des Puces

"Les Esquimaux, avant d'être en relation avec les Européens, ne connaissaient pas la puce."

J'ai relu deux fois cette phrase si flatteuse pour notre amour-propre. Ceux qui disent que la civilisation ne fait pas de progrès se trompent. Les Esquimaux ignoraient la puce ; nous la leur avons donnée.

On aurait tort de croire que ces hommes incultes aient montré de l'ingratitude vis-à-vis de nous en cette circonstance Ils ont tout de suite appelé le petit animal introduit chez eux : le "pou européen." Ainsi se trouve maintenu en perpétuité en Groënland le souvenir de notre faune et de notre pays. Un bienfait n'est jamais perdu.

Il semble, du reste que les Esquimaux aient accueilli notre présent avec plaisir. Si nous en croyons Nansen, ces hommes simples considèrent un insecte injustement déprécié chez nous—à cause sans doute de son manque de rareté et de notre vie trop facile—comme une distraction et une "friandise."

Ecoutez plutôt :

"Ils ont imaginé des engins spéciaux pour capturer ce gibier ; les pièges consistent en brindilles de bois surmontées de touffes de poils de lièvre que l'on place dans le cou entre la peau et les vêtements Les insectes se réfugient dans les touffes chaudes de poils et se font ainsi prendre le plus facilement du monde."

Et quand ils sont pris, on les mange. Voilà.—N'est-ce pas ingénieux ?

Et dire que nous avons si longtemps possédé un élément comestible sans le savoir, et en nous plaignant de le connaître !

J. HELLÉ.

—(*Le Cri de Paris.*)

C'est pour les délaissés qu'il faut avoir des attentions ; les heureux peuvent s'en passer, et il n'y en a que pour eux.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Envier quelqu'un, c'est s'avouer son inférieur.

MLLE LESPINASSE.

C'est en devenant plus malheureux qu'on apprend quelquefois à l'être moins.

MME SCHWETCHINE.

# LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 8 août 1903.

Ma chère Françoise,

VOULEZ-VOUS, pour une fois savez-vous, comme dit le Bon Belge, faire une toute petite place à un vieil ami et dérober en sa faveur un peu d'espace à Yvette Frondeuse et à Miss Ping-Pong qui depuis le commencement de la session folâtrent dans les galeries du Parlement et batifolent dans les colonnes de votre aimable journal.

Je ne prétends pas lutter d'attrait avec ces demoiselles et ce n'est pas après cinq mois de session que je puis prétendre ressusciter de l'intérêt dans les travaux de nos législateurs aussi leur laisserai-je le ton badin pour vous donner un peu de sérieux ; pas du gros sérieux, seulement celui qui s'adresse aux femmes et celui qui va droit à leur cœur.

Ne serait-ce pas une belle œuvre, que d'intéresser les femmes du Canada, en tout cas celles de la Province de Québec, les Françaises à cette grande entreprise sur laquelle Sir W. Laurier est en train de jouer toute sa carrière et au succès de laquelle est attachée la grandeur du nom qu'il doit laisser dans l'histoire du Canada.

Vous comprenez sans peine que je veux parler du projet du Grand-Tronc-Pacifique qui agite les esprits depuis plusieurs mois déjà. Or quel est l'objet de cette ligne ! c'est de doubler notre gloire, de répéter dans des circonstance nouvelles ce grand triomphe que fut la construction du Pacifique Canadien.

Pas de politique là dedans, le JOURNAL DE FRANÇOISE, n'en fait pas, mais je sais que les femmes ont l'esprit trop juste pour ne pas permettre que les honneurs soient partagés.

L'achèvement de la voie ferrée de Vancouver à Saint-Jean et à Halifax a valu à Sir John Macdonald sur toutes nos places publiques des statues devant lesquelles le passant se découvre avec respect.

Nous devons maintenant préparer le renom futur de son émule dans le cœur du peuple, de ce beau Canadien-français qui a l'honneur de diriger ce pays anglais, de Sir Wilfrid Laurier qui a conçu la grandiose idée de relier encore une fois les deux océans par un cercle d'acier, mais qui désireux de préparer l'avenir a reporté cette deuxième ligne à cinq cent milles au nord pour conquérir à la nation de nouveaux champs d'action et de développement des terrains de colonisation, des forêts, des champs et des prairies.

Voilà la question qui se pose devant le parlement et qui a le droit d'intéresser toutes les mères, les femmes et les filles du Canada.

La population canadienne-française s'est trouvée trop à l'étroit dans les limites latérales de notre province et comme le nord était fermé, il s'est produit une fuite vers le sud. Cette fuite était logique, fatale, mais son effet n'en a pas moins été désastreux. Que de familles ont eu à déplorer cet exode vers le sud, vers les Etats-Unis, les mères séparées de leurs fils, les femmes de leur époux, les filles de leur fiancé ! Tandis que la nation canadienne française fractionnait sa force, son influence, sa puissance.

Inutile de récriminer sur les choses du passé et de se demander si ce qui se fait aujourd'hui n'aurait pas dû se faire alors et si l'on eût pu arrêter cette déperdition en ayant un peu plus d'audace. Ces distinctions sont du domaine de la politique où je ne veux pas pénétrer.

Mais enfin, le moment est venu de nous préserver à jamais contre une calamité du même genre.

Femmes, allez-vous vous lever et nous aider ? Le projet actuel est destiné à ouvrir toute la portion nord de la province de Québec, jusqu'à la hauteur des terres, dont la région pourra alors avoir accès sur une grande ligne transcontinentale allant de Fort Simpson sur l'Océan Pacifique aux ports de l'Atlantique.

Vos lectrices ont bien toutes à leur disposition, sans doute une carte de la province de Québec, en tout cas leurs enfants ont un atlas d'école, qu'elles l'ouvrent donc à la page de Québec et qu'elles examinent bien tout ce domaine, au nord de notre province, dans lequel aucune marque n'indique que l'homme s'y soit établi. Voilà ce qu'il s'agit de mettre en valeur, d'ouvrir pour que plus jamais les nô res ne s'échappent aux Etats-Unis pour que nous conservions toute notre force, tous nos hommes et toutes nos filles, pour que nous leur fournissions la terre qui nourrit et le toit qui abrite les familles heureuses du travailleur de la terre.

Et maintenant, sur cette carte tracez une ligne allant du lac St-Jean à la frontière d'Ontario en passant à cinquante milles au nord du lac Abbitibbi, de cette ligne transversale tracez vers le sud trois lignes verticales descendant l'une du lac St-Jean vers Québec, l'autre du milieu à peu près de la transversale vers Montréal et la troisième de la frontière d'Ontario vers Toronto, vous aurez aussitôt la clef du système le gril qui permettra à la population de s'étendre le long de ces fils d'acier sans perdre contact un seul instant avec les centres de culture, de progrès et d'étude. Entre ces artères se développera la race canadienne-française appuyée sur des lignes stratégiques puissantes qui fourniront ce qui lui a manqué, des communications faciles.

Voilà le projet, le projet que les femmes du Canada doivent aider. Leur puissance est extrême, je le sais. Elles peuvent décider des votes, elles peuvent convaincre leur mari, elles peuvent tout. Il faut qu'elles aident Laurier à accomplir le Grand-Tronc-Pacifique ou comme il l'appelle, le Transcontinental National, national, vous l'entendez bien. C'est une œuvre nationale où il n'y a pas de parti, où il n'y a pas de politique et voilà pourquoi j'ose élever la voix en sa faveur dans votre journal. C'est pour le Canada et c'est pour Québec que je prêche

J'espère que vos lectrices ne s'y refuseront pas car je ne crois pas me tromper en recommandant à leur sollicitude une œuvre qui en est digne.

Bien à vous,

JEAN CAURECK.

# Une Reine des Fromages et de la Creme

(*Suite*).

GLOCKENAU, 16 août 1881.

Mon cher cousin, Glockenau et ma ferme ont été ruinés par une inondation ; le vieux prêtre qui m'avait recueillie est mort, et je suis sur le point de connaître la faim. J'ai appris que je pouvais garder la ferme, mais il me faudrait pouvoir acheter au moins quatre vaches à soixante florins l'une. Voulez-vous me prêter trois cents florins que je vous rembourserai par acomptes d'ici deux ans. Dites-moi aussi quel serait l'intérêt ; je tiens à vous payer l'intérêt ordinaire, quel qu'il soit, que vous retireriez de votre argent en Angleterre.

Votre cousine,

Ulrique ELDRINGEN.

Une telle demande était si contraire à la nature sauvagement fière d'Ulrique qu'elle regretta de l'avoir faite, d'autant que la réponse se fit attendre. Elle arriva, mais portant le timbre de Bavière. De l'enveloppe tomba un billet de mille florins ; quelques lignes seulement, tracées à la hâte, l'accompagnaient.

Pourquoi ne pas acheter tout de suite une douzaine de vaches ? Il faut remonter votre ferme convenablement. Quant à l'intérêt, je ne pense pas que vous parliez sérieusement. En tout cas, je n'ai pas le temps de discuter cela pour le moment, car la voiture est à la porte et nous partons chasser le chamois.

Ulrique ramassa le billet, le mit dans une autre enveloppe, et sur-le-champ répondit à Sir Gilbert :

Évidemment vous avez commis une méprise : je vous demandais de me prêter trois cents florins, non de me faire cadeau de mille, car je ne suis pas dupe de ce prétendu manque de temps qui vous empêche d'indiquer le taux de l'intérêt. Je vous renvoie votre argent, cela vous convaincra peut-être que je suis sérieuse. Je me repens du moment de faiblesse qui m'a fait vous écrire ainsi. Il est passé et je me sens assez forte pour lutter contre tous et seule.

Cette lettre envoyée, Ulrique respira librement. Certes, elle n'en voulait pas à Sir Gilbert ; elle lui était plutôt reconnaissante du prétexte qu'il lui avait fourni pour lui renvoyer son argent ; mais elle éprouvait la satisfaction de s'être reconquise. Une seule crainte la troublait : c'est que le cousin anglais n'insistât. Il n'en fut rien, heureusement. Huit jours se passèrent sans que le facteur lui apportât aucune lettre et Ulrique en ressentit la joie la plus vive.

## IX

### LE COUSIN D'ULRIQUE

On était alors au commencement de septembre et Glockenau avait presque repris sa physionomie accoutumée : les rues avaient été déblayées et c'est derrière les carreaux replacés, les murs et les seuils nettoyés, les clôtures des jardins réparées que se dissimulaient les traces du désastre. Dans bien des maisons, la misère avait remplacé l'aisance, mais ces misères des hommes importaient peu à la nature, et celle-ci, à quelques arbres près, avait de nouveau revêtu sa parure d'été, un moment ternie.

Un soir, Ulrique, en revenant d'une course dans le village, entendit résonner derrière elle, sur la route un pas inconnu. Se retournant, elle vit un étranger de mise élégante grand, aux larges épaules, qui passa près d'elle, la dépassa et bientôt accosta un petit garçon qui jouait sur la route. Questionné, l'enfant étendit la main vers le bas du village. Ulrique, en suite de cet arrêt, se trouva de nouveau près de l'étranger qui, avant de reprendre sa marche, la salua poliment, d'un air qui n'avait rien de campagnard. Il se trouva qu'ils suivirent le même chemin, ce qui permit à Ulrique de remarquer que c'était un homme ayant passé la première jeunesse, mais d'une tournure noble, aux traits bien coupés, et de qui la barbe courte, d'un brun clair, contrastait singulièrement avec les sourcils noirs. Les yeux, qui avaient rencontré ceux d'Ulrique, étaient beaux et d'une nuance noisette foncée.

Ils arrivèrent ainsi à la clôture de bois qui remplaçait momentanément le mur démoli de la Maison de la Vierge. Ulrique tourna la ruelle et fut toute surprise de voir l'étranger l'y suivre.

—Il va au presbytère, pensa-t-elle.

Mais lorsqu'elle ouvrit la barrière de la Maison de la Vierge, il s'arrêta aussi.

—C'est là la Maison de la Vierge, n'est-ce pas ? demanda-t-il en mauvais allemand.

—Oui, c'est la Maison de la Vierge,—répondit Ulrique surprise.

—Merci. J'y vais. Et vous aussi à ce que je vois?

—Moi, je n'y vais pas : j'y demeure.

—Vraiment ! Alors vous demeurez avec la comtesse Eldringen ? La connaissez-vous ? . .Bon Dieu !—s'écria-t-il soudain en anglais,—quel imbécile je fais ! Vous devez être .. vous êtes évidemment ma cousine Ulrique, en dépit de ce costume qui m'a trompé et dont vous ne m'avez jamais rien dit, ma cousine !

Un clair sourire illumina son visage et il tendit la main à la jeune fille. Ulrique hésita.

—Oh ! balbutia-t-elle, également en anglais,—vous ne pouvez pas être...

—Sir George Nevyll,—dit l'étranger.—Pourquoi ?

—Je me figurais que vous étiez plus... plus .. âgé...

Sir Gilbert partit d'un éclat de rire et Ulrique l'imita ; mais il s'interrompit pour dire d'un air un peu triste :

—Si, ma cousine, je suis vieux, bien plus vieux que vous ne pouvez l'imaginer !

—Ainsi vous êtes réellement... bien réellement mon cousin Gilbert ? s'écria Ulrique d'un air joyeux.—Je ne puis vous dire combien je suis heureuse d'avoir un cousin, c'est presque aussi bon que d'avoir un frère. Entrez dans la maison ; vous souperez avec moi, n'est ce pas ? Je ne puis vous offrir que des pommes de terre grillées, mais vous ne trouveriez rien de beaucoup meilleur à l'auberge.

—Je n'aime rien autant que les pommes de terre grillées, dit Sir Gilbert en souriant.

Ils entrèrent dans la grande pièce carrée aux murs blanchis à la chaux, au rustique et pauvre mobilier.

—Est ce ici que vous habitez ? —dit Sir Gilbert avec une intraduisible intonation d'étonnement.

—Oui,—dit simplement Ulrique en lui poussant une

chaise boiteuse,—c'est ma chambre. Asseyez-vous donc, je vous prie, et dites-moi comment il se fait que vous soyez à Glockenau, pendant que je vais allumer le feu.

—Vous-même ?

—Qui voulez-vous qui le fasse, n'ayant pas de servante?... Vous oubliez, mon cousin, que je n'ai pas d'argent.

—C'est vrai ! Je suis ridicule et vous en demande bien pardon...

Sir Gilbert, évidemment un peu embarrassé, s'assit et suivit des yeux, d'un air pensif, Ulrique occupée aux préparatifs du repas. Il avait dû être, jeune homme, remarquablement beau. Il était encore très bien, ce visage expressif, où, dans la profondeur lasse du regard et dans les rides légères mais heurtées du front, se posait l'énigme de toute une vie plus agitée qu'heureuse.

—Vous n'avez pas encore répondu à ma question,—dit Ulrique en s'approchant de l'énorme poêle avec une brassée de bois.

—Le motif de ma venue ?... Oh ! mon Dieu, vous voir.

—C'est pour moi ?...

—Absolument. Vous êtes pour moi une énigme : une jeune femme qui non seulement se fait fermière à la minute, mais encore arrive à faire produire sa ferme ! Je m'en suis voulu toute l'année dernière de ne pas trouver le courage de vaincre mon indolence pour venir sur le Continent. L'insistance d'un ami de Bavière à me demander de venir chasser chez lui m'a forcé à triompher de mon apathie. . et j'en ai profité pour satisfaire la très vive curiosité que vous avez fait naître en moi. Votre dernière lettre m'eût décidé, si je ne l'eusse été déjà.

—En d'autres termes, vous êtes venu pour me voir comme une espèce de curiosité ?

—Pardonnez moi, mais je crois en effet...

—Eh bien, suis-je telle que vous vous y attendiez ?

Il y a nombre de femmes dont la beauté ne frappe pas à première vue ; d'autres chez qui elle s'impose sur-le-champ. La beauté simple, sévère, un peu rude d'Ulrique appartenait à cette seconde catégorie.

—Non,—dit Sir Gilbert après une pause,—vous n'êtes pas telle que je m'y attendais.

—En ce cas, nous nous sommes fait tous les deux des idées fausses. Vous ne savez pas ?... Je m'imaginais que vous deviez avoir la goutte.

—Mille grâces, vraiment ! s'écria en riant le gentilhomme.

Mais tout à coup il sursauta.

—Grand Dieu ! vous n'allez pas éplucher ces pommes de terre vous-même ?

—Encore une fois, qui voulez-vous qui le fasse ?

—Pardon,... mais je ne peux pas m'y faire !

—Ne saviez-vous pas depuis longtemps que je n'avais que juste assez pour manger ?

—Je pense que je le savais... d'une certaine manière,—dit Sir Gilbert avec une expression d'embarras presque comique,—mais cela n'avait pas l'air aussi sérieux dans vos lettres que dans la réalité. Que voulez-vous, je ne m'imaginais pas, jusqu'ici, qu'on pût vivre en se passant de domestiques.

—Vous apprendrez bien d'autres choses si vous cultivez ma modeste connaissance. Tenez, combien vous figurez-vous que je devrais la payer, cette cuisinière que vous voudriez voir éplucher mes pommes de terre ?

—Ici, je ne saurais dire. Je sais seulement que, moi, je paie Maillac cent cinquante livres.

—Et qu'est-ce que c'est que Maillac ?

—Mon cuisinier français.

—Cent cinquante livres ! fit Ulrique suffoquée. — Plus du double de ce que rapporterait la ferme dans une bonne année ! Oh ! voyez-vous, mon cousin, il vous serait aussi impossible de comprendre ma situation que moi la vôtre... Continuer sur ce sujet serait jouer aux propos interrompus, puisque vous êtes riche et que je suis pauvre.

Sir Gilbert la regarda très sérieusement.

—Pourquoi voulez-vous persister à être pauvre ?

—Laissons cela, je vous prie,—dit Ulrique en rougissant violemment.

—Mais cette lettre,... commença-t-il en hésitant.

—Œuvre d'un cerveau égaré par la fatigue de plusieurs nuits d'insomnie. Je suis reposée, maintenant.

—Mais qu'allez-vous faire ?

—Recommencer, voilà tout.

—Vous êtes la créature la plus courageuse qui soit au monde !... Pourquoi faut-il que vous soyez si méfiante !

—Vous avez raison, je suis peut-être méfiante,—répondit-elle lentement ; mais pourquoi les circonstances m'ont-elles rendue ainsi ?... Parlons d'autre chose s'il vous plaît.

Sir Gilbert s'inclina. Causant d'elle, surtout, puis un peu de tout et de rien, ils dînèrent et, sans s'en apercevoir, prolongèrent si bien la causerie que dix heures, sonnant à l'église, firent sursauter Ulrique.

—Est-ce possible ? — s'écria-t-elle. — Et il faut que je sois levée demain à quatre heures ! Vite, vite, sauvez-vous, mon cousin.

Elle l'éclaira jusqu'à la barrière, puis rentra, souriante, légère, heureuse. Le ciel lui envoyait un cousin, un vrai cousin, bien à elle... Elle n'était donc plus seule !

La surprise de découvrir que ce cousin, au lieu du vieillard qu'elle croyait,—quelle folie sans prétexte de s'être imaginé cela ! — était un jeune homme robuste et ayant à peine dépassé la première partie de la vie, n'avait duré que le temps d'être détrompée. Elle ne s'y arrêtait plus que pour se moquer d'elle-même : de ce qu'il n'avait jamais parlé de lui dans ses lettres, devait-elle aussi vite conclure ainsi à la légère ?

Le lendemain, dans l'après midi, comme Ulrique allait sortir, un panier au bras, Sir Gilbert se présenta à la Maison de la Vierge.

—Partez-vous pour la promenade ?—demanda-t-il.

—Est-ce que je sais ce que c'est que de me promener ? Je vais au moulin, la femme du meunier sort d'ici, son enfant est malade. Il faut que j'aille le voir.

—Seriez-vous doctoresse ?

—A Glockenau, je suis un peu tout ce que l'on veut ; on me demande conseil sur tout ; ces paysans sont si arriérés.... M'accompagnez-vous ?

(*A suivre*).

## Jean

C'ÉTAIT inévitable. Au milieu du bal, Jean et Marthe s'aperçurent. Un instant, il se regardèrent sans surprise apparente. Son œil à elle était calme, son œil à lui était dur. Puis, brusquement, Jean fit un effort, il entraîna de Breuil et, sans une parole, passa.

Dans la grande salle blanche, scintillante de lumières, dans le tourbillon des danseurs, Marthe, demeurée immobile, les vit s'éloigner. Jean se pressait, remorquant son ami. Son bras tremblait, un tic nerveux secouait sa moustache, et il répétait :

—Allons, viens, viens donc !

Ils gagnèrent une petite pièce. un coin isolé et tranquille, où de hauts palmiers laissaient retomber paresseusement leurs feuilles. Là, il faisait bon, loin du tumulte du bal. Sur un sofa, ils s'assirent et restèrent silencieux.

Pierre Breuil ne demandait rien à Jean, parce qu'il savait. Il savait que Jean avait aimé Marthe, qu'elle l'avait aimé peut-être, et qu'ils s'étaient quittés, il y avait des mois, un an bientôt. Il se rappelait la douleur de son ami à cete rupture, et les moyens de guérison qu'il avait employés : cette obstination désespérée au travail, pour se reprendre, et ces nuits de noce folle, pour s'étourdir. Il se rappelait l'étreinte de ces mains brûlantes, la flamme de ces yeux fiévreux Oh ! ces yeux ! Il semblait que tout l'être de Jean se consumait à leur flamme intérieure. Et de Breuil voyait cette figure, aujourd'hui revenue à la santé, minée, rongée par l'affreux mal, ces traits altérés, ces joues amaigries, ce teint blême et ces lèvres sans couleur. Alors, toute la souffrance muette qui vidait cette figure de malade, lui avait fait se demander bien des fois, lui dont le cœur n'avait jamais saigné, comment l'amour pouvait faire autant de mal !

Pourtant, comme ils ne parlaient pas, dans le petit salon, une femme entra. Son teint avait une transparence lumineuse, elle souriait de ses dents claires, et elle était admirablement belle, avec ses jeunes épaules et sa gorge frissonnante sous les dentelles. C'était Marthe. Elle s'avança un peu, puis, d'une voix douce :

—Monsieur de Breuil, un mot je vous prie.

Empressé, de Breuil se leva

—Très volontiers, madame.

Et ils se retirèrent tous deux. Jean n'avait pas bougé. Il ne pensait pas à s'en aller, il ne pensait à rien peut-être. Maintenant, du coin où Marthe avait attiré de Breuil, un chuchotement partait, arrivait à son oreille. Cela dura une minute Et de Breuil reparut seul. Il dit simplement :

—Elle veut te parler.

—C'est bien, fit Jean.

Sa figure restait impassible Une de ses mains pendait, indolente, sur la soie du sofa. Marthe se montra. Elle s'avança vers lui, prit sa main, et avec une moue de regret qui avait quelque chose d'enfantin et de très tendre :

—Jean, tu m'en veux donc bien?

Doucement, il retira sa main qui retomba indolente. Il la regarda longtemps en silence.

Puis, d'une voix calme, si calme qu'elle n'avait plus d'accent :

—Vous vous trompez, je ne vous en veux pas.

Elle comprit qu'il fallait qu'elle parlât pour le reconquérir. A côté de lui, elle s'assit, reprit sa main.

—Ecoute, Jean, on m'a dit que tu avais souffert. Moi, je ne savais pas, je n'ai rien su... Mais quand je t'ai revu tout à l'heure, je suis restée saisie, j'ai bien compris que c'était plus fort que moi. Jean, regarde-moi, je ne te mens pas...

Il ne répondit point. Du bal, on entendait une musique de violons, et des couples apparaissaient très vite, tourbillonnant sous les lumières. Marthe continua.

—Jean, tu vois, je suis revenue vers toi. J'ai voulu te parler. Ça été plus fort que moi. Au milieu de tout ce monde, je t'ai vu et je me suis rappelée que nous avions été heureux. Oh ! ne feins pas, je sais bien que tu m'aimes encore. J'ai bien vu que tu ne regardais pas les femmes, que tu passais sans les voir. Puis, quand nos yeux se sont croisés, tu es devenu très pâle tout d'un coup et tu es parti vite, vite, comme quelqu'un qui souffre...

Très froid, il dit :

—Vous vous trompez, je ne pense plus à vous. Si je suis parti, c'est que je voulais éviter une rencontre inutile... Vous avez voulu me parler, je vous écoute. Mais ce que vous me dites ne me touche pas, je ne vous crois pas, je ne crois plus à rien. . S'il est vrai que j'ai souffert, je suis guéri à présent, oh ! bien guéri. Pourquoi revenir sur des choses oubliées? Je ne vous en veux pas, vous m'êtes indifférente. je vous assure...

Il dit cela sans rudesse, sans colère, avec calme ; il semblait ne pas faire attention à elle et parler pour lui-même. Alors, elle s'approcha ,plus près. Il sentait son odeur, il l'avait toute contre lui. Quand même, elle serait victorieuse, car elle savait la toute-puissance de sa beauté. Elle savait qu'il faiblirait. malgré sa volonté raidie, malgré lui, malgré tout.

—Jean, tu ne dis pas vrai tu essaies de faire le brave. Mais je lis en toi, je sens que tu souffres encore, et c'est toute cette souffrance que je devine dans tes yeux qui fait que je t'aime, que je t'aime plus qu'autrefois. Oh ! Jean, toi seul sais me comprendre, puisque toi seul as vraiment souffert pour moi... Tu vois bien, Jean, que je suis sincère ..

Il l'écoutait, et ses yeux ne s'attendrirent point. C'est qu'il connaissait les enthousiasmes subits de cette nature d'enfant, il savait la versatilité de cette tête inconséquente, il avait éprouvé le mensonge de ces joies d'un instant et le navrement des jours esseulés. Il se leva, et elle se leva aussi. Son œil avait un regard méchant, et un pli mauvais tirait sa lèvre.

—Je vous ai dit que j'avais oublié, que c'était fini. Il est trop tard pour parler de ces choses... C'est vrai, je vous ai aimé et j'ai souffert. Mais, l'excès même de cette souffrance a brûlé ma foi en vous. Je ne crois plus. C'est fini... vous n'êtes plus rien pour moi.

Elle resta devant lui, immobile, presque tremblante. Jamais elle ne l'avait vu aussi ferme. Il lui semblait impossible qu'on lui pût résister ainsi, et elle se refusait à croire qu'il dit vrai. Un instant il la regarda, debout, muette, troublée. Et il eut un rire nerveux. Il ricana :

—Alors, vous avez cru qu'il suffirait de revenir vers moi, que vous n'auriez qu'à vous baisser pour me prendre, à votre heure... Vous me croyez donc bien sot, et sot toute ma vie?... Quand on commet la sottise d'aimer, sachez-le, cela ne dure pas toujours; on oublie, on redevient fort... je ne vous demande rien, moi, aujourd'hui, je suis fort, je suis fort!

Il fit jouer ses bras, comme pour affirmer sa force Et il l'écrasait à mesure qu'il parlait, il se vengeait de toutes ses heures de souffrance, de tous ses découragements, de toutes les peines subies de ses faiblesses ridicules. Il se grandissait dans cette force. Le pli mauvais de ses lèvres s'accentuait. Il fut cruel:

—On vous l'a dit, on vous l'a rapporté, j'ai été malheureux, quand vous êtes partie. J'avais l'air d'un convalescent tant mes traits étaient tirés, mes joues creusées, mes yeux brillants. Vous, ce n'est pas le chagrin qui vous a enlaidie!... Pourtant, je vous ai connue plus jolie... Surveillez-vous vos yeux se brident. C'est terrible pour une femme, vous savez... Et puis, cette petite ride au coin de votre bouche... Prenez garde!... Vous ne négligez pas le rouge, je vois... Mais, pardon, je ne suis plus galant, j'ai oublié tant de choses!...

Et comme il sentit qu'il la blessait, que des larmes montaient à ses yeux, il l'acheva:

—-Faites attention, madame, car si les ans vous laissent leurs traces, bientôt, privée des affections que vous avez su éloigner de vous, vous serez seule, toute seule. Ce sera le vide, l'affreux vide des femmes vieilles, car vous ne serez plus jolie, alors, ma chère...

Il s'arrêta. Elle ne pleurait pas, ses yeux étaient secs, et, au regard qu'ils lui jetèrent, il comprit qu'elle ne lui pardonnerait jamais.

Elle eut un mouvement nerveux pour se retourner, et très vite, sans une parole, elle rentra dans le bal.

Alors, Jean regarda de Breuil, regarda le sofa où elle n'était plus. Au loin les violons jouaient toujours et les couples tourbillonnaient sous les lumières. Tout d'un coup, un gros sanglot fendit sa poitrine et il s'abattit dans les bras de son ami, avec cette plainte qui s'échappait de ses lèvres:

—Oh! mon ami, je l'aime encore, je l'aime comme un fou!

LOUIS ROBERT.

## Le Coq du Clocher

### LEGENDE

Un jour, allait je ne sais où le Coq du gros Colas, dressant sa petite taille et se croyant le roi des coqs.

Il s'était sauvé de son poulailler bien chaud pour aller courir le monde.

Après deux jours de route, il rencontra sur son chemin un petit ruisseau obstrué par quelques feuilles mortes.

—Ami, lui dit le Ruisseau, tu serais bien aimable de donner un coup de ton bec pour disperser ces feuilles qui m'empêchent de passer.

—Pour qui me prends-tu? répondit notre Coq, avec un orgueilleux sourire.

Et il poursuivit sa route, sans entendre les mots aigres-doux que lui lançait le petit ruisseau.

Au milieu d'une grande plaine, il entendit soudain une voix terrible: c'était le Vent, étendu à terre et presque mourant.

—Cher Coq, dit ce dernier, aide-moi à me relever: évente-moi avec ton aile pour me soulever, et je te jure qu'un jour ou l'autre je te récompenserai.

—Seigneur Vent, je ne suis le domestique de personne, répondit le méchant Coq, de plus en plus cassant.

Et il s'en fut sans même retourner la tête.

Dans un champ, notre voyageur aperçut une petite fumée qui s'élevait; le Feu était presque éteint.

—Mon cher passant, s'écria le Feu, donne-moi quelques pailles pour me ranimer, car sans ton aide je vais mourir.

—Je ne vous connais pas et ne mettrai pas ma main au feu! répondit l'égoïste.

Et continuant son chemin, il arriva enfin dans une grande capitale. Une église se dressait devant lui: il demanda à une poule du voisinage à qui elle était dédiée.

—A Saint Pierre, répondit-elle.

Or, la mère de notre Coq lui avait recommandé de ne pas s'arrêter devant les statues de Saint Pierre, le saint ayant des raisons pour ne pas aimer les coqs.

Mais, ne voulant suivre aucun conseil, il se mit à chanter.

Un maître d'hôtel passant par là le saisit, l'emporta chez lui et commença à l'échauder.

—Bonne Eau, ne me noie pas, cria le Coq au comble de la souffrance.

—Tu n'as pas eu pitié de moi dit celle-ci.

Et elle l'inonda de la tête aux pieds.

Le cuisinier le mit alors au feu.

—O Feu, ne me grille pas! gémit-il.

—Je n'aurai pas plus de complaisance pour toi que tu n'en as eu pour moi l'autre jour.

Et le feu, en quelques minutes le réduisit en charbon.

Voyant le Coq roussi, le cuisinier furieux, le jeta par la fenêtre.

Le vent, dont il n'avait pas voulu se faire un ami, s'en saisit et, le faisant tourbillonner en l'air, le lança sur le toit de l'église.

Saint Pierre alors étendit la main, empoigna le sot railleur, et d'un coup de sa clef le cloua sur la pointe du clocher.

Depuis lors, le Coq y resta empalé. On peut l'y voir encore, noir, sec, aplati, tourmenté par la pluie, brûlé par le soleil, agité par le vent.

Cette légende a été composée pour les gens qui ne savent pas mettre en pratique la devise: Aidez-vous les uns les autres."

RENÉ MIGUEL.

---

Mlle Henriette et Simone, toutes deux âgées de sept ans, sont en train de jouer à la dame, tandis que leurs mères bavardent.

*Henriette.*—Et votre mari, Madame, est-il toujours aussi méchant pour vous?

*Simone.*— Ah! ne m'en parlez pas. Les femmes sont vraiment malheureuses.

*Henriette.*—Oh! Madame, à qui le dites-vous!

Les hommes, ce sont de véritables monstres.

Puis, se tournant vers sa maman:

— Un monstre, dis, petite mère, qu'est-ce que c'est au juste?

## Inadvertances d'écrivains

LES plus grands écrivains, comme les plus petits, sont sujets à des étourderies souvent fort divertissantes, dont la liste s'enrichit chaque jour, mais il arrive fréquemment que le lecteur, même d'esprit critique, ne les remarque pas au passage, absorbé qu'il est par le fond du sujet, et reste tout étonné lorsqu'on lui montre ensuite la boulette passée inaperçue devant ses yeux et devant son esprit, mais moins que l'auteur lui même car si le premier est amusé, celui-ci est vexé.

Voici quelques exemples de ces bizarres absences d'esprit .

De Châteaubriand, entré inaperçu :

Chacun continue à fumer, *à dormir*... sans [jeter les yeux sur moi.

D'Alfred de Musset :

La *bouche* garde le silence
Pour *écouter* parler le cœur.

L'Espagne a souvent porté malheur à nos poètes. Ainsi, le même :

Avez-vous vu dans *Barcelone*
Mon *Andalouse* au sein bruni...

De Victor Hugo :

La perle de l'*Andalousie*
Alice était de *Penafiel*...

C'est ainsi que dans Ruy-Blas, le même attribue à Don Salluste une haute situation à la Cour, et lui fait dire :

Moi, le chef redouté des alcades de Cour...

C'est aussi Don Salluste qui dit à Ruy-Blas, au moment où la Reine passe devant lui dans la galerie de son palais :

Couvrez-vous Don César, vous êtes Grand [d'Espagne !...

et, en même temps, tous les Grands d'Espagne se hâtent de mettre leur chapeau !

Dans *Bonheur des Dames* de M. Emile Zola, l'héroïne aperçoit les tours du Trocadéro dix ans avant que l'on ait construit ce monument, et, dans un autre ouvrage, toute une scène se passe devant les grilles de la barrière de Paris, à la Porte Maillot, alors qu'à l'époque, cette barrière était encore place de l Etoile.

Edmond About fait demander l'*Annuaire* par un colonel du Premier Empire, et Alexandre Dumas réfugie, sous Louis XIV, un sanglier dans un champ de pommes de terre.

M. de Cormenin, entraîné par son lyrisme écrit ceci en parlant du budget:

C'est un livre qui pétrit les larmes et la sueur du peuple pour en tirer de l'or, qui chamarre d'or et de soie les manteaux des ministres, qui nourrit leurs coursiers fringants et tapisse de coussins moëlleux leurs boudoirs...

M. Cherbuliez, dont le style fut, il est vrai, des plus amphigourisques, perpètre le gâchis suivant :

M. Sucquer en vint à dire que la plus économique de toutes les cultures était celle du chêne-liège qui n'en demande à aucune.

Du même :

Vous avez la rage, Madame, de gâter aux gens qui vous obligent, le plaisir qu'ils peuvent avoir à vous en faire.

Du même :

Dès qu'il fut rentré dans son hôtel et dans son bon sens...

Enfin, Gustave Flaubert, si méticuleux, n'a pas échappé non plus au fâcheux galimatias. Sans parler du fameux paiement de la somme de 75 frs en pièces de *quarante sous* auquel on assiste dans *Madame Bovary* on lui doit aussi cette étonnante phrase :

Il reçut pour sa tête une belle *tête* phrénologique toute marquetée jusqu'au *thorax*, et peinte en bleu. .

---

LES PIPES D'UN GRAND POÈTE.— Tout le monde connaît de nom lord Tennyson un des grands poètes dont l'Angleterre est fière et qui est mort il y a quelques années. Tennyson adorait fumer la pipe, mais il se servait exclusivement de pipes en terre, et encore en usait-il d'une étrange façon. Il avait son cabinet de travail en haut de sa maison, et quand il se mettait devant sa table, le matin, pour chercher l'inspiration poétique, son domestique lui apportait d'un côté un énorme pot à tabac tout rempli, et de l'autre une boîte pleine de pipes en terre : une seconde boite vide était posée à ses pieds, sous la table.

Le poète, avant de saisir la plume, prenait une de ses pipes toutes neuves, la bourrait consciencieusement de tabac, la fumait non moins consciencieusement, puis, quand elle était achevée, il la brisait en deux d'un coup sec, et la jetait dans la boite posée sous la table, pour en prendre une autre non moins neuve, la bourrer, la fumer et la casser de même ; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il quittât le travail. Jamais lord Tennyson ne fuma deux fois dans la même pipe.

---



## Recommandation à nos lectrices

Nous ne saurions trop vous parler des avantages qu'il y a à payer les petits comptes au moyen de chèques. Il n'y a pas de femmes pratiques, et qui méritent vraiment l'appellation de bonnes maîtresses de maisons, qui ne tiennent un état exact et fidèle de leurs dépenses de chaque jour, n'est-ce pas ? Eh bien, le carnet de chèques où vous êtes obligées d'inscrire, sur la souche de chacun d'eux, le montant d'argent que vous donnez et à qui vous le remettez, vous aidera mieux peut-être qu'un *mémorandum* à vous rappeler les sommes, quelque minimes qu'elles soient, que vous avez déboursées.

Et puis, avoir son argent en banque, donne non-seulement des idées d'ordre mais des habitudes d'économie très nécessaires à la prospérité de toute famille.

Profitez donc, chères lectrices, des avantages que vous offre la succursale de la Banque Provinciale établie au magasin Carsley. Vous pouvez y faire les dépôts d'argent que vous voudrez, Melle Skelly, la gérante, se met aimablement à la disposition de chacune pour donner tous les renseignements que l'on désirera. Dans votre intérêt particulier et dans celui de votre famille, faites l'essai de ce que nous vous recommandons si fortement.

---

# JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

---

**CORS-VERRUES-DURILLONS**

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

**Cors, Verrues et Durillons**

Energique, inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

# UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer GRATUITEMENT à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

## LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

---

# CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert




---

# Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . . . .

N. BEAUDRY & FILS

**Bijoutiers Opticiens**

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

---

# CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . . . . . . . .

# EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

**A VENDRE**

# Chez tous les PHARMACIENS

---

# Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, PEINTURE A PLANCHER, en petite ou grande quantité, à volonté, VERNIS, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

## L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

---

# Manuel du Journal des Demoiselles

**9e édition, considérablement augmentée**

*Méthodes pour les principaux travaux de dames*

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet. Dentelles. Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau. Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc

**Orné de 500 figures et vignettes**

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

---




*PHOTORAPHE*

COIN

STE-CATHERINE

—ET—

ST-HUBERT

*MONTREAL*

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES

---



"Spécialiste"

# BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux **GRATIS**

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux Montréal

**Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.**

AVIS.—MEFIEZ-VOUS ! pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

---

# Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré . . . . . . . . . . 0.75
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

# Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

## Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons . . . . . . . . . . 0 88

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons...... 0 83

CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré . . . . . . . . . . 0 88

COUPS DE CLAIRON.—Chants et poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures. 0 83

2me ANNÉE—No 11 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 5 SEPTEMBRE 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 11 Samedi, 5 Septembre 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

## CHANSON ROUMAINE

LE CŒUR ENDORMI

*Ne pars pas ce soir car une étoile est tombée ;*
*Tu ferais mieux d'attendre le soleil.*
*L'odeur du foin fauché monte de la plaine.*

*L'enfant aux dents blanches portait un couteau*
*Tout près de son cœur,*
*Et le couteau est entré dans le cœur de l'enfant*
*Et son cœur s'est endormi dans le sang,*
*Et la mère a reliré le couteau du cœur de l'enfant*
*Sans réveiller le cœur ;*
*Et elle a dit : " Qui me rendra mon enfant ?*
*Qui me mettra près de lui dans la tombe ? "*
*Et le cœur ne s'est point réveillé,*
*Et on a mis sous terre l'enfant dont le cœur s'était endormi*
*Et une fois qu'il fut sous terre,*
*Le cœur s'éveilla et dit : " Ce n'était pas encore*
*L'heure du sommeil.*
*Ma petite mère, viens me dire pourquoi je me suis endormi*
*Avant l'heure du sommeil.*
*T'avais-je dit que j'étais fatigué,*
*Pour me faire ainsi endormir ?*
*Ma petite mère, pourquoi n'es-tu pas là,*
*A me chanter une chanson,*
*Puisque je me réveille ?*
*J'ai soif des fleurs et de ton sourire ?*
*Et de la maison qui est tournée vers la forêt,*
*Et de mon père qui porte la bêche sur son épaule,*
*Ma petite mère, viens me dire pourquoi je me suis endormi*
*Avant l'heure du sommeil."*

*Ne pars pas ce soir car une étoile est tombée ;*
*Tu ferais mieux d'attendre le soleil.*
*L'odeur du foin fauché monte de la plaine.*

HÉLÈNE VACARESCO.

## Ignis Ardens

LES peuples, délivrés de l'angoisse de l'attente, ont enfin acclamé l Elu !

Déjouant les calculs diplomatiques, désabusant les ambitions trop humaines, l'Esprit de lumière s'est glissé à la sourdine dans les cœurs cardinalices, pour accomplir ce coup d'Etat superbe, d'une royauté selon les vues divines.

Groupant les certitudes universelles, le *veto* providentiel de l'empereur d'Autriche est venu, malgré les révoltes intérieures des Eminentissimes, faire pencher la balance du bon côté, donnant à l'humanité laborieuse du vingtième siècle le guide prudent, bienveillant et ferme dont elle a si pressant besoin.

Vraiment, le pouvoir apostolique légué à Pierre est admirable et divin ! Se transformant dans son immuabilité, il suit l'évolution humaine d'étonnante manière, il correspond à tous les besoins et à tous les temps.

Il apparaissait, de prime abord, aux sceptiques de l'orgueil humain, qui avaient dû cependant courber la tête sous l'éblouissant esprit de Léon XIII, que cet Homme lumineux ne trouverait pas de successeur digne de lui et voyez pourtant que la gradation est encore ascendante. Car, Léon XIII fut le Grand et l'autre, Pie X, sera le *Bien-Aimé....*

Depuis son avènement de si récente date, déjà, il a ouvert au monde une ère nouvelle d'amour évangélique, de paix chrétienne ; et dans le patriarche silencieux de Venise, voici qu'il se découvre un diplomate de grand caractère, de haute et puissante allure.

Vraisemblablement aussi la personnalité d'urgence immédiate pour le soutien de l'Eglise, le plus souple et le plus propre à maintenir et affermir le dogme de l'infaillibilité.

Sur le seuil de la papauté, le cardinal Sarto a laissé entendre cette plainte touchante, naïf adieu à sa liberté perdue, dernière vibration de sa vie séculière haute et pure : "Ce que je regretterai le plus ce sera mes promenades dans la campagne ! Ce sera de ne plus entendre la voix grave de la mer, de ne plus la regarder jamais !"

Or, Dieu retire d'une main et accorde de l'autre !

Et le Grand Prédestiné, quittant à jamais pour ouvrir son cœur d'apôtre à l'univers, Venise la superbe et la mer bleue de ses rêveries et son peuple aimé de Saint-Marc, sent venir à lui pour le consoler infiniment, une autre mer plus merveilleuse, plus vibrante et plus digne encore d'attirer son attention : c'est le flot mondial clamant ses ondes frémissantes dans la poussée vers son trône de tous les cœurs de toutes les nations ; faisant un appel ardent à ses lumières, à sa force surnaturelle....

Enfin les peuples viendront ! et les races se tiendront par la main, dans une entente fraternelle ! et les rois s'humilieront ! C'est le règne de la douceur qui commence, la pure loi d'amour qui s'accomplit. La divine paix du Christ se lève sur le monde pour apaiser l'humanité en détresse.

Pie X a dit déjà, entrevoyant sa lourde tâche : "J'aurai beaucoup à faire, beaucoup à apprendre, je devrai travailler ardûment !" et c'est juste ! Rien qu'à l'égard de la France, on reste effrayé des obstacles qui surgissent et se dressent menaçants. Léon XIII s'étant rendu jusqu'aux limites des extrêmes tolérances, on se demande quelle politique avisée, quelles tactiques ingénieuses vont remettre les choses à l'ordre et à leur place rétrospective.

Ici le tempérament démocratique de Pie X semble devoir être le principal facteur des réconciliations durables. Allant vers le peuple, il paraît équitable qu'en retour les peuples aillent à Lui.

La naissance quasi obscure du cardinal Sarto accentue encore sa ressemblance, non seulement avec le premier vicaire de J.-C., mais lie davantage le serviteur au Maître et confirme le choix fait au Vatican.

Choix, qui dans la surprise de la première heure, a fait sourire un rien dédaigneusement, certaines fières lèvres aristocratiques... mais, l'exemple venu de haut lieu a fait s'épanouir ce sourire, si incongrument commencé, dans la plus parfaite et respectueuse satisfaction.

Béni soit cet Homme modeste d'hier qui a préparé dans le recueillement et l'humilité le règne de son Dieu.

C'est donc une curiosité bienveillante, en somme, qui se tourne vers la Ville Eternelle.

Dans Rome même, la royauté rivale de Victor-Emmanuel offre une énigme piquante dans la haute estime qu'elle gardera du cardinal Sarto.

L'Autriche est toute liée au nouveau titulaire, par son intervention au Conclave.

L'Allemagne boude comme un enfant qui a obtenu à peu près ce qu'il voulait ; ces colères-là ne sont qu'apparentes et l'empereur Guillaume ne demande qu'à se rapprocher de la papauté.

L'Angleterre poursuivra, là comme ailleurs, comme en France, comme en Irlande, son œuvre pacificatrice, née de l'élan splendide, de la pensée audacieuse et fière de son souverain Edouard VII.

L'Amérique, elle, attend et espère, prévoyant que c'est en elle que s'accomplira les grandes promesses.

La France impie et sectaire, seule hélas ! gronde et menace ; mais sa clameur se perdra bientôt—il est impossible qu'il en soit autrement,—dans le zèle enthousiaste de l'autre France, la grande, la suave et la bénie. Au plus beau sourire de Dieu.

Donc, cet homme au cœur pieux, à la science paisible, à l'éloquence onctueuse et savante, va accomplir la tâche incomparable qui est de faire venir à lui, c'est-à-dire à J.-C., toutes les nations de la terre, par sa charité douce, attirante et suprême. C'est en cela que va s'accomplir la prophétie d'Ignis Ardens ; feu dévorant de pitié, de fraternelle tendresse, qui va monter, se répandre, enserrer le monde et l'étreindre définitivement dans la paix, espérons-le.

Tandis que l'*Autre* qui vient de partir si doucement, sans doute a eu ce prophétique aperçu de l'accomplissement de sa haute et obstinée idée : l'achèvement de l'œuvre du Créateur dans ses créatures.

Gloire au très Haut, Hosanna sur la terre, le pape est vivant ! Il règne sur les rois, sur les tristes, sur les souffrants, sur les pauvres ! Pape blanc, je te salue... j'embrasse ta mule immaculée avec ardeur, avec humilité et tendresse, moi, l'humble et presque indigne, comme autrefois, la pécheresse amoureuse et repentante, embrassait ton pied royal, ô Christ de Gâlit. Et je me console de ce que ma voix obscure et lointaine, ne résonnera pas à ton oreille indulgente, saint pontife, en songeant que du moins et sûrement, je suis une des vagues humaines qui ondulent le bruit harmonieux et doux de la foi admirative....

CHRÉTIENNE ET DÉMOCRATE.

*L'esprit des bêtes.* — Un naturaliste nous raconte la singulière histoire d'un héron apprivoisé en Angleterre.

Ce héron avait perdu sa femelle, et sa douleur était vive. Pour se distaire sans doute de son chagrin, il se donna une occupation et se constitua le berger du village.

A lui seul il ramenait le bétail à l'étable, mais cela ne lui suffisait point, car il lui restait beaucoup de temps libre. Il s'ocupa donc du poulailler, au point de vue de l'ordre et de la police : il surveillait la population de la basse-cour, mettant le holà aux querelles et chassant les combattants qui troublaient la paix générale.

Ce héron savait aussi fort bien surveiller un cheval attelé : à la moindre velléité de départ l'oiseau donnait du bec sur les naseaux du quadrupède et lui persuadait ainsi de rester tranquille.

L'éleveur assure qu'il fit mieux encore. Un jour que deux jeunes veaux s'étaient échappés et avaient fui à plus de trois kilomètres du chemin où ils auraient dû passer, le héron, voyant qu'il ne pourrait les ramener, s'installa auprès d'eux et les garda jusqu'à ce qu'on vint les chercher.

# Un saint qui detruit les rats

Amicalement dédié à l'abbé A. Guay, St-Denis, Montréal.

NOS ancêtres n'avaient pas toutes nos machines, mais y suppléaient—dans beaucoup de cas—par une foi très vive en Dieu et les saints.

C'était un puissant levier qui soulevait bien des obstacles—voire même des montagnes—mais que la dynamite a remplacé, non sans danger.

Dans leur croyance naïve en cette Providence, bonne aux hommes et aux bêtes, ces preux d'antan avaient divisé la machine, *qui n'était pas encore ronde*, en départements, en portefeuilles, à la tête desquels Dieu, sans doute, avait placé des anges et des saints comme ministres des affaires d'ici-bas.

Chaque royaume avait son Protecteur, chaque ville son Patron, chaque église son Titulaire, chaque rue, chaque maison ses Gardiens. Sous la protection de ces puissants amis de Dieu, il faisait bon, vivre, travailler, prier, se reposer. En ce temps-là, un saint était ministre des Travaux publics; les portefeuilles du beau temps et des tempêtes, de la paix ou de la guerre, des joies ou des chagrins domestiques étaient aux mains des Bienheureux.

Et pourtant, les affaires ne chômaient pas plus que les pétitions. On ne payait pas sonnant, mais on croyait ferme ; surtout on savait remercier—Hélas ! c'est à nous faire sourire, nous qui avons été les *fins* du dix-neuvième siècle.

Saint Grégoire est bien ennuyé de trouver une montagne juste là où il voulait bâtir une église ; il prie.... et le jour d'en suite, il n'y a pas plus de montagne que sur la main.

Un solitaire n'a plus de quoi subsister, il prie ... et des corbeaux lui apportent du pain.

Les loups ravagent les fermes, saint Antoine les somme, au nom de Dieu, de respecter le bien d'autrui..., et ils donnent la patte en signe de Trève.

Le foyer domestique est solitaire, on n'y entend pas le gazouillement des enfants, on promet un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, ou un cierge à monseigneur saint Denis. et l'enfant tant désiré est obtenu du ciel.

Les reliques des saints portent bonheur ; le guerrier ne part pas pour la croisade sans les placer sur sa poitrine, dans la garde de son épée, dans la bride de son cheval.

Les peuples se disputent la posession des corps des Bienheureux. Vers la Palestine s'élancent les chrétiens, ils vont conquérir les lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur des hommes, mais souillés par la présence du Turc et de ses mosquées.

Beau temps ! âge d'or de la foi ! C'était l'époque où les rois faisaient des vœux et les accomplissaient, où les reines descendaient de leurs palais pour aller à la messe, semant l'or dans les mains et la résignation dans le cœur de tous les miséreux qui se pressaient sur leur passage.

Contre les artifices des mauvais esprits, on invoquait la protection du généralissime des armées du ciel, saint Michel ; pendant les épidémies, on se recommandait à saint Roch ; dans les tempêtes, on implorait sainte Barbe ; et que d'objets perdus saint Antoine a-t il fait retrouver !

Au vingtième siècle, personne, croyons-nous, n'a encore remplacé saint Michel, sorti de charge—de sorte que dans plusieurs pays, le démon et ses collègues, sont toujours en vacances. — Le "Bureau d hygiène" prétend remplacer saint Roch... ou son chien (?). Le paratonnerre nous épargne les bons services de sainte Barbe. —Comme les reliques des saints ne sont plus de mode, on porte dans la poche de son veston un bout de corde de pendu, ou une queue de lièvre. C'est très *select* et ça porte bonheur.

Pour les objets volés, pour les cœurs perdus, conspuez saint Antoine ! Nous avons un système perfectionné de police pour chercher les premiers ; et un grand journal de Chicago qui se fait fort de retrouver, ou, au besoin, remplacer les seconds : cœurs qui oublient, se perdent ou s'écartent, cœurs qui s'envolent... ou convolent.

Toutefois, il ne faut pas être injuste envers notre siècle, cette foi en les saints—corollaire de la foi en Dieu—se réveille. Saint Antoine revient à la mode, il passe dans nos mœurs, c'est de bon ton que de lui demander des faveurs.

Il a beaucoup à faire, en ce moment, pour prendre connaissance de toutes les requêtes jetées à son bureau de poste. Ses réponses favorables se matérialisent en pain ; que de pains ! que de pains pour les pauvres, les malades, les orphelins !

Autant d'argent d'économisé par la ville pour l'*hôpital civique.... ou la bibliothèque Carnegie*... si elle n'avait pas reçu le coup de grâce !

Saint Expédit est à la disposition des jeunes gens pressés ; sainte Anne s'est à jamais acquise la reconnaissance des Canadiens ; ses sanctuaires sont un "silencieux, mais éloquent miracle continuel."

Saint Benoit règne sans conteste au royaume des vaches, tandis que saint Blaise surveille les fraîches voix de cristal de nos cantatrices et la gorge de nos professeurs. Quant à la docte sainte Catherine, elle préside toujours, avec une égale sollicitude, aux diplômes des bacheliers et à la confection des coiffes pour les....... là ! il ne faut pas m'éloigner de mon sujet.

Tout dernièrement, s'éleva de Montréal, une voix autorisée qui demandait quel saint du ciel on pourrait invoquer contre le fléau des rats ?

Il y en a un, assurément, peu connu au Canada peut-être, mais très authentique : le Bienheureux Martin de Porrès.

Pour se débarrasser des rats voici la recette : placez une image bénite du saint dans les endroits infestés—cave ou grenier—et les rats déguerpissent. C'est, du moins, ce que la légende nous apporte du Pérou et du Mexique.

La première fois que je vis sa statue, dans la cathédrale d'Ottawa, je fus bien amusé. Figurez-vous une tête toute noire sur un éclatant costume dominicain. En y allant voir de plus près, je pensais : "*Est-ce par hasard, le séjour trop prolongé dans les caves—où la piété des fidèles l'a suspendu au clou,—qui aurait assombri son visage, ses mains, à un tel excès?*

J'en étais loin !

Les traits, la chevelure, les yeux et les ongles, tout me prouvait que je reluquais un nègre. Oui, un nègre portant l'auréole des saints—et un américain par-dessus le marché—pour prouver aux amis de la Louisiane que les noirs ont parfois l'âme bien blanche, riche de perfection et d'amour de Dieu ; bref, que les Américains sont susceptibles de sainteté et que l'exemple, cette fois, part de bien bas, d'un de leurs esclaves.

Dans un vieux bouquin, j'ai lu son histoire, et c'est après avoir enjambé tout ce préambule que j'arrive à vous la conter.

Martin de Porrès, frère convers, habitait, près de Lima, un convent de dominicains qui se trouva tout à coup envahi par les rats.

"Ces gueux au nez pointu, rasant la terre, furetant, froids, trottant par saccades, âmes d'êtres malfaisants, aux yeux louches et faux, traînant leur queue longue, écailleuse, nue et rigide."

Les reconnaissez-vous ?

Et bien, ces barbares violant la sévérité du cloître, méconnaissant l'avent et le carême, se glissaient dans les cuisines du monastère, attaquaient les provisions de bouches, grains et fruits, crevaient même les tonneaux de vin de messe pour s'enivrer comme des Sioux et faire le sabbat.

Leur audace s'étant accrue avec leur embonpoint, ils profitaient du temps que les pères étaient à chanter Matines pour visiter leurs cellules, rongeant tout, les portes, les meubles, le linge, s'acharnant surtout à amincir la couchette déjà bien mince des moines.

Enfin, les rats pullulaient à un tel point que les religieux avaient résolu d'abandonner le couvent.

Au dernier chapitre que l'on tint, le frère Martin demanda audience. Avec une simplicité qui ne dépare pas la sainteté, l'humble convers sollicita et obtint la permission de s'occuper des rats—ayant promis, au préalable, qu'ils cesseraient leurs dégats.

Voilà frère Martin, inaugurant ses fonctions nouvelles par une assemblée générale dans le cellier, de l'ordre des rongeurs — y compris la famille des muridés, la gente rate, l'espèce des rats noirs, bruns, gris-fer, mulots, souris, sur-mulots — l'arbre généalogique au grand complet quoi ?

Le saint leur dit : "Frères rats, "vous avez violé la clôture du cou- "vent, dévoré la subsistance des pau- "vres, vous êtes devenus ennuyeux. "Au nom de Dieu, votre maître et le "mien, je vous fais défense, à l'avenir, "de toucher à quoi que ce soit. Pour "vos délits passés, vous jeûnerez trois "jours, puis, vous viendrez matin et "soir dans ce cellier, recevoir votre "ration."

Les rats agitèrent leur queue écailleuse rasèrent la terre de leur museau pointu, de leur moustache raide en coup de vent, disparurent par toutes les fissures de la muraille, et, dans une immobilité profonde, attendirent l'heure assez éloignée de la prochaine collation.

Ils respectèrent les biens des religieux, mais deux fois par jour, on les vit chercher leur pitance des mains du frère Martin et détaler comme des écoliers sortant du réfectoire.

Dieu s'étant plu à manifester les vertus de son serviteur, longtemps après sa mort, l'Eglise le plaça au nombre des saints. L'efficacité de son intercession fut reconnue contre ce fléau si redoutable des souris et des rats. Que de fois son image seule, placée dans les lieux envahis, y a fait maison nette.

C'est la fin de l'histoire.

Pareils traits ne sont ni extraordinaires ni sans précédents dans la vie des saints. Dieu—par un privilège—rend ait à ses serviteurs selon son cœur, le pouvoir que nous devrions encore posséder et que possédait Adam avant qu'il mangeât des pommes : celui de commander aux animaux et d'en être obéi.

Saint François d'Assise, un oublié que Léon XIII a retiré des châsses du moyen âge et remis au soleil de notre siècle pour notre gouverne, le saint aimé de l'aimable François Coppée, conversait avec les petits oiseaux, chantait avec eux—en faux bourdon—les louanges du Seigneur.

Au temps de la Thébaïde, on vit souvent des animaux sauvages s'attacher aux ermites du désert et ensevelir leurs dépouilles mortelles quand il ne se trouvait là personne pour leur rendre ce devoir.

Saint Antoine, ridiculisé par les libertins, s'en va prêcher aux poissons de la mer, qui sortent leur tête hors de l'eau et se pressent vers la rive, par ordre de taille et d'importance, pour entendre ce sermon unique dans le département des pêcheries.

Je connais une petite ville où les élévateurs à blé d'un particulier catholique avaient été attaqués par les rats.

Le curé s'en fut bénir les lieux infestés et y plaça l'image du bienheureux Martin de Porrès.

Les rats disparurent plus vite qu'on ne le peut dire, mais pour reparaître, tout à la fois, dans une église méthodiste.

L'évacuation des uns, et la prise de possession de l'autre défrayait toutes les conversations sur la rue qui relie l'église méthodiste aux élévateurs.

"Ce sont encore ces ensorceleurs de catholiques ! ! !" répétaient, l'un à l'autre, les sévères disciples du sévère Wesley

Le révérend pasteur vint se plaindre. M. le curé sympathisa et l'engagea à user de la recette du frère Martin, recette infaillible, *dans certaines conditions*.

Il parut, pour une fois, vouloir suivre les avis du curé, et se disposait même à prendre l'adresse, quand ce dernier, passant du plaisant au sérieux, essaya de lui expliquer la doctrine de l'intercession des saints, les exemples frappants qui la prouvent à quiconque veut voir clair, et l'application de la dite doctrine, dans le cas du bienheureux Martin de Porrès versus les rats.

Il partit furieux, maugréant contre ces imbéciles de catholiques qui se laissent embêter par leurs curés moyenâgeux ! ! !...... Le reste, ce fut la porte pacifique et fermée du presbytère qui le reçut.

Ça leur est bien égal aux catholiques de la petite ville ; et ce qu'ils rient quand ils se rencontrent sur la rue qui va de l'église méthodiste aux élévateurs ! !

Les rats sont partis, tout de même !

ÉM. B. GAUVREAU,

Curé de Beardsley du Minnesota.

## Oublié.

...Les chansons ont leur destin.
Un jour que, fredonnant la nôtre,
Sous sa fenêtre, je revins,
Marinette en chantait une autre.
(TAGLIAFICO.)

"COMME ils s'aiment," disaient les gens, en les voyant passer, la main dans la main. Lui, grand, blond, avec dans les yeux, quand il la regardait, la joie d'un enfant dont on a satisfait le dernier caprice : elle, brune autant qu'il était blond, svelte et si légère, qu'on eût dit que ses pieds ne faisaient qu'effleurer les paquerettes du sentier qu'ils suivaient. Parfois, il se penchait en lui parlant, et se surprenait à admirer trop longtemps le visage aux douces lignes que coquettement elle tournait vers lui.

Tous les jours quand le temps était beau, ils allaient, à petits pas, faire un bout de promenade : tous les jours, c'était le même chemin qu'ils parcouraient, dans la même petite église qu'ils entraient, pour remercier Dieu d'avoir mis du bleu dans le ciel et du ciel dans leur cœur. Ils y étaient venus, un jour, renouveler devant Dieu, le serment qu'ils avaient fait de s'appartenir l'un à l'autre ; ils reviendraient, dans un mois, au pied du même autel, unir à jamais leurs destinées.

Comme les jours lui paraissaient lents à passer, sur le grand calendrier qu'il avait suspendu dans un coin de sa chambre ! Un mois !...... Trente jours !...... et pourquoi pas quinze, dix, quand un jour est un siècle pour celui qui a près de lui une source d'eau pure et qui ne peut y mouiller sa lèvre brûlante ; quand un jour est si long, pour celui qui sait que le bonheur est là, et qui ne peut l'atteindre ? Mais elle la fiancée, pourquoi ne voyait-elle pas sans appréhensions, venir le jour où elle serait à lui? Pourquoi, à plusieurs reprises, dans leur pélerinage journalier, lui avait-elle demandé d'attendre, de remettre à plus tard la réalisation de leur projet? Et, quand il lui avait rappelé sa promesse, d'où venaient ces larmes qui avaient coulé, silencieuses, sur son visage, puisqu'elle l'aimait? "C'est triste, je sais," disait-il, "de quitter ses parents, de sortir de la maison qui t'a vue petite, fillette et demoiselle, mais je t'aimerai tant, je t'entourerai de tant de soins, que tu regretteras moins ce que tu aimes tant aujourd'hui." Et, sûr de tenir parole, bien convaincu que son raisonnement était accepté, il avait parlé d'autre chose, pendant que séchaient les pleurs dont la vue avait failli le faire consentir à attendre.

Un jour, le devoir l'appela loin, bien loin : il dût partir pour un voyage de plusieurs jours, et quand il lui fit part de cette nouvelle, qui, lui causant tant de peine à lui, devait aussi attrister sa fiancée, elle lui dit, se faisant consolatrice à son tour, que quelques semaines seraient bientôt passées, qu'il vivrait de son souvenir, et que la fièvre des affaires calmerait les angoisses de son cœur. Oh ! comme il la trouva bonne et raisonnable, et comme il apprécia ce sacrifice qu'elle semblait faire ! Il prit sur sa lèvre un baiser, précieux talisman, et partit.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Joyeusement, il parcourait le chemin. Déjà, il voyait la fumée monter, blanche, entre les feuilles du grand saule dont les rameaux semblaient protéger la demeure de sa promise, tel un ange étendant son aile, sur la tête d'un enfant. Il pressait le pas, sans se douter de la triste réalité. Il frappa deux coups discrets à la porte (sa manière ordinaire de s'annoncer), et apprit de la bouche de celle qui le reçut, que la jeune fille n'était plus là, qu'on l'appelait Madame, etc.

Et, depuis ce jour, l'amoureux est triste, et il comprend pourquoi sa fiancée l'a laissé, sans pleurer, aller loin, bien loin.

PAUL HYSSONS.

Montréal, 1903.

# AVIS

*Nous remercions avec reconnaissance les abonnés qui nous ont payé leur abonnement de deuxième année, et nous ne doutons pas que ce généreux exemple sera bientôt suivi par tous les autres.*

*"Le Journal de Françoise" a depuis six mois déjà commencé sa deuxième année.*

## A la Chapelle de la Réparation

DÉJÀ bien des faveurs signalées ont été obtenues à cette chapelle élevée à la Pointe-aux Trembles, par des mains pieuses, en réparation des blasphèmes qui se commettent dans le monde entier. La piété des fervents, qui jamais ne se lasse, a fait de ce lieu un endroit de pélerinage maintenant fort connu et surtout très fréquenté. Il ne se passe pas de jours qu'on y aille de toutes les parties de la ville ou des environs déposer, en la pieuse et élégante chapelle de la Réparation, les vœux des cœurs purs et les soupirs des âmes reconnaissantes. Nous ne saurions recommander d'endroit plus propice et plus à la portée de tous. Comment pourrions-nous jamais parvenir à la chapelle miraculeuse de la Pointe-aux-Trembles si le Terminal ne nous en offrait toutes les facilités? Non-seulement le Terminal passe à la Pointe-aux-Trembles, mais ses directeurs, très attentifs au bien-être et au confort des voyageurs, ont fait construire un petit embranchement qui conduit les pélerins à travers les longs champs séparant la voie ordinaire du tramway Terminal, jusqu'à la porte même de la Chapelle de la Réparation. De cette façon les malades, les enfants ou les personnes âgées peuvent entreprendre ce voyage sans craindre la fatigue d'aucune sorte. On est fort à son aise dans les tramways du Terminal, et, les conducteurs, très courtois sont prêts à aider les voyageurs de leurs renseignements et de leurs services.

Le Terminal, par son service excellent à la Pointe-aux-Trembles et au Bout de l'Ile, est devenu d'une grande popularité. Dans les beaux jours de la saison qui nous restent encore, rien ne saurait être plus agréable qu'une promenade à travers ces campagnes charmantes que longe le plus beau des fleuves, dans un espace non restreint où le bon air se meut en liberté. Le Terminal, qui entre maintenant en ville, offre aux promeneurs tous les avantages possibles. Profitons donc des beaux jours, car, ils passent si vite....

Envier quelqu'un, c'est s'avouer son inférieur.

MLLE LESPINASSE.

# Une Reine des Fromages et de la Creme

(*Suite*).

—J'allais vous en demander la permission.

C'était une fraîche journée d'automne. Ils partirent, ce qui ne veut pas dire qu'ils arrivèrent vite au but. C'était à qui arrêterait Ulrique au passage pour demander conseil à la comtesse, sur la construction d'un poulailler, la transformation la plus pratique des vieilles hardes pour les enfants, etc., etc.

Gilbert suivait, l'œil pensif, ce manège d'Ulrique, si nouveau pour lui. Enfin ils arrivèrent aux sapins, et lorsque la jeune fille eût terminé sa consultation au moulin, il lui demanda de faire avec lui un petit tour sous les armes.

—Hum! —fit-elle.—Je devrais bien vite retourner à mon ouvrage.... Enfin, soit, n'êtes-vous pas mon hôte....

Ils suivirent le gracieux sentier qui serpentait sous bois.

—Vraiment, — dit brusquement Sir Gilbert, — n'avez-vous pas assez de vos propres affaires sans vous astreindre ainsi de vous occuper des niaiseries de ces paysans!

—Certes, mais je considère ces braves gens comme à moi légués par le Père Sepp. Il prenait soin d'eux. N'est-ce pas pour moi un devoir de reconnaissance envers sa mémoire d'agir comme je le fais?

—Est-ce là votre seule raison?

—Eh bien, non; je crois que ce que mon pauvre père avait coutume d'appeler mon génie pour la tyrannie y entre pour beaucoup. Il faut que je commande, que je dirige.... Et puis.....

—Et puis?.....

—Il me semble que ceux à qui a été donné l'intelligence assument, par là même, une sorte de responsabilité de leurs semblables, intellectuellement inférieurs.

Sir Gilvert releva vivement la tête et regarda Ulrique.

—Voyez-vous, — continua-t-elle, — ce serait si abominablement égoïste de ne pas essayer au moins de rendre meilleur ou plus heureux le coin du monde sur lequel on vit. Ces paysans de Glockenau, par exemple, ne savent qu'emboîter le pas à leurs devanciers. Ils ne progresseraient jamais si quelqu'un dont les vues vont plus haut que la motte de terre et le soc de la charrue ne leur montrait la voie.

—Et vous êtes de ce quelqu'un-là, je comprends, cousine.

Ils venaient d'arriver à la clairière de l'acien moulin, à cet endroit, justement, où, le lendemain de l'enterrement de son père, Ulrique était venue chercher une solitude propice au calme examen de sa douloureuse situation. Sous sa parure d'automne, ce lieu était plus délicieux que jamais et produisit à sir Sir Gilbert la plus charmante impression.

—On dirait, fit-il, —un décor de conte de fées. Ce clair soleil filtrant à travers les branches, cette brise légère qui fait à peine onduler les ramures, ces échappées de ciel bleu et de vue sur la vallée, c'est vraiment enchanteur. Et, tenez, voici, tout voisins, deux sièges moussus qui semblent inviter à la causerie.

C'étaient les deux vieilles meules du moulin enveloppées dans leur robe verte. Ils s'assirent et, levant les yeux, Ulrique vit ceux de son cousin qui l'observaient attentivement.

—Votre théorie de la responsabilité des gens intelligents est un peu déconcertante,—dit-il.—Où avez-vous pris ces idées-là?

—Je n'en sais vraiment rien. A moins que ce ne soit du Père Sepp, quoique chez lui ce fût, non l'activité de l'esprit, mais la charité du cœur qui agît. Que ne ferait-on pas avec ces deux forces réunies!

—Vous oubliez une autre force: l'argent.

—Oh! avec l'argent en plus, ce sont des miracles que l'on arriverait à produire.

—Et que penseriez-vous d'une personne qui, joignant ces trois conditions, aurait conscience de n'avoir rien fait pour rendre ses semblables meilleurs ou plus heureux?

—Je la plaindrais,—dit Ulrique simplement,—car je ne pense pas que cette personne-là puisse elle-même puisse se trouver heureuse.

—Et vous..... vous êtes heureuse?

| Oui, depuis une année que j'ai trouvé, grâce au Père Sepp, une place dans la vie, je crois pouvoir dire que je suis heureuse. J'ai cessé d'être une impossibilité et une invraisemblance, si je suis demeuré un fait isolé.

—Un fait isolé bien remarquable, en tout cas,—dit Sir Gilbert d'un air rêveur.

—Mais, —dit subitement Ulrique, —vous me faites toujours parler de moi..... Et vous?

—Oh! moi, que pourrais-je vous dire? — repondit son cousin avec un amer sourire,—vous parlerai-je des charmes douteux de la *saison* de Londres, des façons dont nous nous ingénions à perdre le temps à la campagne, des beautés présentées au dernier *drawing room*, de Lady * ou des dettes de Lord Thringumboob, de politique ou de la dernière caricature du *Punch*, et de *Tennis* ou des régates d'Oxford et de Cambridge? Croyez-moi, laissons ces choses insipides.

—Jevoulais dire vos occupations, les endroits où vous allez.....

—Cela ne vaut pas mieux et ce serait du grec pour

vous. Avez-vous jamais entendu parler d'un endroit appelé Hurlingham ou d'un autre appelé Lord's ?

—Non.

—Tant mieux pour vous, quant à moi, ils me sont sont odieux.

—Alors, pourquoi y allez-vous ?

—Parce que j'en ai l'habitude et que cela me deplairait beaucoup plus d'être privé de toutes ces choses qui m'horripilent.

—Ainsi, vous avez tout, fortune, position, santé...... et pourtant vous n'êtes pas heureux !

—Aussi, je vous en prie, ma cousine, ne dérangeons pas l'équilibre artistique de l'idylle que vous vivez ici en parlant de la vie de Gilbert Nevyll et des sottes choses qui la composent. Laissez-moi, dans cette vallée enchanteresse, dans tout ce charme rustique, oublier celui qui voudrait cesser d'être Gilbert Nevyll.

—A votre gré, mon cousin. Et combien de temps comptez-vous y rester, dans cette vallée rustique ?

—Serait-ce un congé ?.....— repartit-il en riant, sa belle humeur retrouvée.—Non, n'est-ce pas ? J'ai trop haute idée de votre sens de l'hospitalité. Eh bien, en toute franchise, voilà : je n'avais pas cru venir ici pour plus de vingt-quatre heures ; mais vous ne sauriez croire à quel point ce que je vois m'intéresse à vous,..... aux modifications qu'il faut absolument apporter à votre avenir. Et je prévois qu'il me faudra un peu plus de vingt-quatre heures pour faire..... tout ce que je vois à faire.

—Si votre but est de me persuader d'accepter votre aide, dit Ulrique, en se raidissant à l'instant, — vous pouvez tout aussi bien quitter Glockenau ce soir par la diligence.

—Trop aimable ; mais je n'en ferai rien. Vous paraissez commander à toute la vallée, mais il n'en est pas de même d'un libre citoyen de la libre Angleterre. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi vous auriez le privilège exclusif de l'opiniâtreté. Souvenez-vous que nous sommes du même sang ; à l'exception d'Ernest, vous et les Minart, vous êtes les plus proches parents que j'aie au monde.

—Ernest, avez vous dit ?

—C'est le fils du pauvre George, mon frère cadet, mort il y a trois ans d'une fluxion de poitrine. Ernest, qui est mon héritier, doit se marier l'été prochain. Il n'était pas bien portant lorsque je suis parti, et malgré moi, je suis un peu inquiet sur son compte.... Mais voilà que je parle encore des Nevyll ! Ce sera la dernière fois. Pour vous, je ne demande qu'une chose : c'est que, lorsque vous me connaîtrez mieux, vous m'accordiez un peu des privilèges fraternels que je réclame comme cousin de votre père.

Ulrique, saisie par ce tour délicat, demeura muette ; il lui eût paru odieux de lui dire brutalement : non,.... mais son intraitable orgueil l'empêcha de dire gentiment : oui....

## X

### LA LUMIÈRE.

Sir Gilbert Nevyll ne quitta Glockenau ni le lendemain, ni les jours qui suivirent. De la présence de son cousin, Ulrique, la première émotion passée, éprouvait une profonde sensation de repos, et aussi de fierté, car elle était fière de passer à son bras dans le village. Répondant aux saluts d'un signe de tête, elle semblait dire à tous : « Vous m'avez connue seule et abandonnée..... Eh bien, voilà qui vous prouve que je ne suis pas sans appui dans le monde ! » Par les villageois, le baronet anglais fut tout de suite admis comme un fait naturel, étant donnée l'adoption tacite de la comtesse. Seule l'hôtesse du *Soleil d'Or* était émue de cette présence qui lui procurait des bénéfices absolument inespérés.

Entre les deux cousins avait commencé, dès la première heure, et se poursuivit une lutte tenace et prudente, résultant de la ferme volonté de Sir Gilbert de procurer à sa cousine un sort plus digne d'elle, et de la volonté non moins résolue d'Ulrique de refuser tout secours d'argent. Mais cette lutte était discrète et affectueuse : il l'engageait à venir en Angleterre, mais elle prétextait de son indépendance et du respect dont elle était entourée à Glockenau ; alors il proposait de prendre le bail de la ferme qu'Ulrique continuerait à exploiter, mais avec des gens pour la servir ; elle refusait en souriant, ne voulant pas profiter d'un placement qui marquait de façon trop apparente un don de la richesse à la pauvreté.

—Mais, enfin, — s'écriait-il à bout d'arguments, — vous n'êtes pas faite pour la vie que vous menez !

C'était exactement ce que lui avait dit Franzl, le fils de l'aubergiste ; mais ce qui l'avait fâchée dans la bouche du paysan sonnait agréablement, quoiqu'elle résistât, dans celle du gentilhomme. Celui-ci se désolait, car, tout en en disant rien, il souffrait réellement de voir cette créature si belle, si digne de la noblesse de son père, peiner aux rudes et grossiers travaux de cet intérieur misérable de pauvre fermière.

Un jour, il voulut tenter une expérience ; il la supplia, pour lui ê re agréable, de consentir, au moins pendant qu'ils causeraient, à laisser ses mains actives, si jolies de forme avec leurs fins poignets et leurs doigts si longs, mais à l'épiderme durci par le travail, demeurer quelques moments oisives. Il le demandait avec une si vive insistance qu'un peu surprise, elle y consentit et rejeta la pauvre harde qu'elle ravaudait. Mais, elle ne pouvait pas : malgré elle, ses mains toujours occupées cherchaient du travail.

(*A suivre*).

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

LA TOUR DE LONDRES

Vous souvenez vous, mes petits amis, d'outre-mer, des excursions à travers la verte Albion que nous fîmes l'an dernier ? Moi, j'ai très bonne souvenance de ces moments passés avec les neveux et les nièces de Tante Ninette, et aujourd'hui je viens pour visiter avec vous, toujours sur les ailes de l'imagination, quelques monuments de la capitale de l'île des brumes que j'habite. Nous commencerons par la tour de Londres. A ce nom ne sentez vous pas votre sang se figer dans les veines? du moins, il en sera ainsi si vous avez entamé l'histoire d'Angleterre, car l'ancien édifice vers lequel notre bateau se dirige évoque plus d'un drame sanglant dans les annales de la Grande-Bretagne.

Mais voilà que nous touchons à notre destination ; nous voguons rapidement dans les eaux bourbeuses de la Tamise, et là s'élève déjà sur les bords du fleuve la silhouette de la Tour de Londres flanquée de quatre tourelles crénelées. Les sentinelles, ou plutôt pour leur donner leur vrai nom, les "beefeaters," se tiennent immobiles, la hallebarde en main, tandis que le portier fait grincer la clef dans la serrure rouillée et la porte tourne lourdement sur ses gonds pour nous livrer passage. Nous montons à la queue leu leu le petit escalier en spirale, et la première chose que le guide nous montre ce sont les joyaux de la couronne : sceptre, diadème, etc., puis, nous pénétrons dans les différentes cellules et cachots ; ne dirait-on pas que l'atmosphère humide qui fait suinter les murs noircis et couverts d'hiéroglyphes étranges, est encore toute imprégnée des soupirs des infortunés prisonniers qui passèrent ici les dernières heures de leur triste existence !

Voici le cachot de Lady Jane Grey, cette reine de 10 jours, qui mourut veuve guillotinée à l'âge de 16 ans. Elle fut la victime d'une intrigue de cour et mérite notre admiration autant que notre pitié, car élève du grand Bacon, elle savait à fond le grec et le latin et c'était en somme une femme érudite. Pourquoi ne lui fut il pas permis de vivre, ainsi qu'elle l'aurait désiré, ignorée du monde, à côté d'un mari qui l'adorait, et entourée de ses livres chéris ! !

Passons à travers ces noirs cachots où deux des épouses de Henri VIII, Anne de Boleyn et Catherine Howard, toutes deux jeunes et belles, languirent jusqu'à leur arrêt de mort pour arriver dans une toute petite cellule qui fut le théâtre d'un crime horrible. C'est ici que des assassins payés par leur infâme roi, Richard II étouffèrent sous leurs oreillers, en 1448, le jeune roi Edouard V et son frère qui depuis ce temps sont toujours connus sous le nom de "Princes de la Tour." On les enterra sous l'escalier.

Ne croyez pas cependant que la Tour de Londres fut toujours témoin de sombres tragédies ; elle a connu aussi de glorieux jours quand elle était résidence royale et qu'on y célébrait noces et baptêmes. Toutefois, c'est avec un soupir de satisfaction que nous saluons la lumière du jour en émergeant des sombres couloirs au haut de la tour "si haut qu'on peut monter," comme chante le page dans Marlborough. Ah ! mais cela valait bien la peine de monter ! Un véritable panorama s'étend à perte de vue. Est ce pittoresque ? Je n'ose l'affirmer, mais combien grandiose ! Nous voyons l'immense cité brumeuse et enfumée à nos pieds : un labyrinthe de constructions de toutes espèces et de toutes formes ici et là une touffe de verdure indique la présence d'un des nombreux phares. Là-bas, les tours gothiques de Westminster Abbey et les édifices du Parlement se dessinant nettement contre le bleu ardoise d'un ciel purement Londonien, tandis qu'au loin la coupole Renaissance de Saint-Paul reflète les derniers rayons du soleil couchant ..

CHRISTINE DE LINDEN.

Londres, août 1903

## A mes neveux et nièces

Bonjour, chers amis, quel plaisir de vous revoir. Ma pensée vous a suivis bien souvent dans mes stations silencieuses au bord de la mer.

Vous voilà de nouveau revenus à la pension, mes enfants, le cœur et la tête remplis, je n'en doute pas, des meilleures résolutions. Vous êtes tout disposés à faire une année encore plus florissante que la précédente, j'en suis sûre, et malgré les défaillances et les découragements de certaines heures, — qui n'en a pas, — défaillances inhérentes à l'humaine faiblesse, vous ne vous laisserez pas abattre, vous souvenant que pour faire des hommes dans toute l'acception du mot et des femmes fortes comme le veut l'Evangile, il faut combattre toujours, combattre sans relâche à tout âge et dans toutes les situations où il a plu à la divine Providence de nous placer.

Ce courage et cette énergie ne se maintiennent pas toujours par notre seule volonté qui chancellera souvent sous le fardeau, si elle n'est pas soutenue par celui qui peut tout et qui Lui-même vous a encouragés à vous appuyer sur Lui lorsqu'il a dit un jour à ses disciples : Laissez venir à moi les petits enfants

Malgré tout le plaisir que j'aurais à causer longuement avec vous aujourd'hui, je cède la place à votre bonne amie Mlle de Linden dont vous avez déjà été à même d'apprécier les intéressants récits ; de l'autre côté de l'Océan, elle veut bien s'occuper de ma petite famille pour qui d'ailleurs elle professe un si bienveillant intérêt. Puissent ces causeries instructives et amusantes stimuler de plus en plus votre zèle pour la Page des Enfants, votre propriété à vous, celle que vous devez travailler à orner et à embellir de tout votre pouvoir.

TANTE NINETTE.

---

Accommodez-vous à l'humeur des autres, sans espérer de les accommoder à la vôtre. — MME DE SÉVIGNY.

# PAGE DES ENFANTS

## JEUX D'ESPRIT

### Enigme

En coupant ma tête, on donne le [trépas.
C'est la méthode au moins communé-[ment suivie,
En amputant la mienne, on me donne [la vie
Qu'auparavant je n'avais pas.
Je suis alors un oiseau de passage
Très distingué par son plumage
On me remarque aussi dans un repas
Par mon volume et mes goûts délicats.
En me rendant ma tête on me donne [une place ;
C'est l'argent, le vermeil, le Sèvres ou [le Japon
Dont on a soin d'embellir ma prison,
Qui n'occupe, il est vrai, qu'un très [petit espace,
J'ai fait naître un adage, en arrivant [trop tard;
Lequel vulgairement s'applique à tout [retard.
Enfin d'un pas à la démarche fière
L'on dit qu'il doit primer chez le [Saint-Père
Dans une dignité qui tient son nom de [moi.
Tu n'es pas envieux, lecteur, d'un [tel emploi ?

### Question mythologique

Par quel dieu la nymphe Péristère fut-elle changée en colombe... et pourquoi ?

### Histoire du Canada

(*Pour les petits jusqu'à 12 ans.*)

Qui découvrit l'Amérique et en quelle année ? Pourquoi ne donna-t-il pas son nom à sa découverte et quel fut son rival ?

### Bouquet

J'ai cueilli, chers amis, dans les beaux jardins de la campagne où je suis allée un bouquet que je me suis proposée de vous offrir à mon retour. J'ai voulu qu'il vous portât les emblêmes que voici : espérance, beauté, amabilité, paix, jeunesse et humilité. Quelles fleurs doit-il contenir ?

TANTE NINETTE.

Bébé, un gamin fort mal élevé, entre parenthèse, accourt en pleurant auprès de sa mère, pour se plaindre de sa bonne.

—Maman, dit-il, avec de grosses larmes dans la voix, Julie m'a battu.

Et maman de répondre :

—Il fallait lui rendre les coups.

—Oh ! petite mère, je les lui avais rendus avant !

## Aux employées des bureaux

La succursale de la Banque Provinciale, établie chez Carsley, continue ses opérations avec succès. Nous espérons que les femmes profitent des avantages que ce nouveau comptoir leur offre avec tant de certitude. Il est souvent très ennuyeux pour des dames d'avoir à entrer dans une banque, à coudoyer tous les hommes d'affaires qui s'y trouvent toujours en foule, et souvent à attendre leur tour au guichet du payeur ou du receveur pendant des demi-heures entières. Ces inconvénients ne se rencontrent pas chez Carsley, où les clientes sont reçues par des femmes, et où dans un gentil salon, aux tapis soyeux, aux fauteuils invitants, elles peuvent traiter à leur aise des affaires les plus sérieuses, sans être incommodées ou dérangées le moins du monde.

La banque établie chez Carsley est très achalandée par les employés mêmes de ce magasin, qui y déposent avec empressement, leurs économies ou leur salaire de la semaine. Pourquoi les jeunes filles qui travaillent, ne suivraient-elles pas cet exemple ? Quand vous aurez un dollar en banque, vous en voudrez deux, et bientôt, vous aurez là, en votre nom, une jolie somme rondelette qui sera une poire contre la soif, très bonne à retrouver dans les circonstances difficiles de la vie, comme le mariage, la maladie ou le chômage.

Nous ne saurions trop engager les jeunes filles qui travaillent, les sténographes, clavigraphes ou autres employées du bureau, à pratiquer l'économie et à se réserver, même aux dépens de quelques sacrifices, quelques sous de leur salaire hebdomadaire. Elles prendraient vite l'habitude de l'économie nécessaire à toute personne et surtout aux femmes qui travaillent. Mlle Skelley, la gérante de la succursale de la Banque Provinciale établie chez Carsley, donnera à toutes celles qui le désireront les informations dont elles auront besoin pour tirer le meilleur parti possible des sommes qui seront déposées à la succursale Provinciale de la maison Carsley.

## Mots d'enfants

Mlle Lili a sept ans ; elle est très gentille mais très pleurnicheuse, et elle adore aller au théâtre.

—Si tu ne pleures pas jusqu'à samedi, lui dit le papa, je t'emmène voir un spectacle.

Aussi, Mlle Lili est bien sage, elle rit tout le temps.

Mais voilà qu'hier, en jouant, elle brise un bibelot de prix.

Maman gronde, et Mlle Lili verse des larmes.

—Ah dit le papa, tu as pleuré !

—Oh ! papa, j'ai pleuré, mais c'était pour rire.

***

Après avoir longtemps examiné un visiteur assis dans l'anti-chambre, le petit Toby se décida à lui adresser la parole :

—Alors, monsieur, c'est toi le coiffeur ?

—Mais non mon ami, dit le visiteur.

—Ah ! je croyais !

—Pourquoi cela ?

—Parce que papa a dit : "Encore un qui veut me raser !"

***

La petite sœur de Toto lui a fait en jouant une éraflure au nez, et Toto ne veut pas que sa petite sœur soit grondée ; aussi, lorsque la maman demande une explication, il répond sans sourciller :

—C'est moi qui m'a mordu, petite mère !

— Comment ! mordu au nez ?... mais tu es trop petit !

—Maman, j'ai monté sur une chaise !

# Dans mon vieux livre

JE viens de loin, de très loin, aujourd'hui, mesdames, occuper une petite place dans votre journal ; l'idée m'en vint "un soir d'été" en lisant de fort jolies choses, écrites par de fort jolies femmes ; il me sembla qu'elles vous plairaient aussi et ayant ouï parler à droite et à gauche, au nord et au sud du Saint-Laurent, de l'amabilité de Françoise, je demandai permission de vous faire part de mes petites études féminines, elle dit, oui, de suite, et me voilà, c'est bien simple, n'est-ce pas ?

Si vous le voulez bien, nous remonterons aujourd'hui le cours des siècles et nous parlerons pour cette fois de sainte Clotilde, l'apôtre, la fondatrice, si je puis me servir de ce mot, de la foi chrétienne dans les Gaules. De grands, de tristes souvenirs s'attachent à cette princesse célèbre dans l'Histoire par ses malheurs et dans l'Eglise par sa piété. Fille d'un roi de Burgondie, Chilpéric, elle avait vu périr sous ses yeux, son père, sa mère et ses deux frères, mis à mort par Gondeband, son oncle ; épargnée comme par miracle, avec sa sœur Sédélinde, elle avait été entraînée à Genève, à la suite du vainqueur.

Aux pieds des mon's Jura, s'élève cette antique cité, dominée par le mont Blanc et baignant ses murailles dans un lac enchanteur. De hautes tours crenélées, une forteresse à l'aspect formidable, indiquaient la demeure royale, et c'est là, sous la tutelle sévère du meurtrier de sa famille, que s'écoula l'enfance de l'orpheline, calme, résignée, fortement attachée à la foi catholique, malgré les vexations de Gondebaud, qui professait l'arianisme. D'une taille élevée, d'une angélique beauté, d'un maintien digne et plein de majesté, la future reine des Francs, était l'idole du peuple de Genève, où sa vie pieuse et bienfaisante la faisait regarder comme une sainte, au milieu de la cour impie et licencieuse des rois de Burgondie.

Un soir de printemps, une foule de mendiants se pressait dans la cour intérieure du château, attendant l'heure où chaque dimanche après l'office du soir, Clotilde, suivie de son page, descendait vers les pauvres, ses meilleurs amis, en ce triste séjour, verser avec son aumône, les paroles consolatrices que lui dictaient son cœur aimant, mais ce soir d'avril, on remarquait un mendiant à la physionomie étrange, au teint bronzé, aux longs cheveux noirs ; il portait une soie rapiécée, une besace en lambeaux, et semblait courber à dessein sa haute taille sur un bâton noueux. Quand parut Clotilde, il tressaillit et sur ses traits se peignit une profonde admiration, elle était belle aussi la royale captive et dans toute la grâce de ses seize ans, sur son front pur, comme un charme de plus, se lisait une profonde mélancolie.

D'un geste gracieux, elle releva le voile léger qui l'enveloppait toujours et vint s'asseoir sur un banc de gazon ; tous les pauvres alors défilèrent devant elle ; tous reçoivent une pièce de monnaie ; et elle adresse à chacun de ses déshérités, quelques paroles, avec une expression de bonté ravissante. Un rayon du soleil couchant descendant du Mont Blanc, vint poser son auréole sur la jeune tête et compléter le tableau que fixait avec obstination le mendiant inconnu, qui, un seul instant, ne perdait pas de vue l'ange de charité ; pourtant il s'approcha à son tour et quand Clotilde lui remit son aumône, il déposa sur sa main un baiser respectueux en murmurant tout bas : "Noble Princesse, je ne suis pas un mendiant, mais un messager chargé près de vous, d'une mission importante, où pourrai je vous en faire part sans témoin ?"

Quel était cet étranger et que venait-il faire à la cour de Genève ? Par politique et pour entretenir des rapports amicaux avec les peuples voisins, Clovis leur envoyait souvent des ambassadeurs et c'est ainsi que plusieurs de ses officiers avaient été à la cour de Gondebaud, et tous avaient tellement loué la beauté, les vertus de la fille de Chilpéric, qu'un jour Clovis appela Aurélianus, son favori, son confident, et lui dit : "Aurélianus, tu as entendu parler du trésor que retient sous son toit le roi de Burgondie, je connais ta prudence et ton habileté, je compte sur toi pour conclure cette affaire importante, car je veux faire de la princesse Clotilde, la reine des Francs. Pars pour Genève, remets lui cet anneau de ma part, et ne reviens pas sans m'assurer du succès de ton entreprise."

Muni des instructions de Clovis et accompagné de plusieurs officiers de Soissons, Aurélianus partit ; mais comment parvenir auprès de Clotilde, obtenir son consentement, sans attirer l'attention de l'ombrageux Gondebaud, qui n'ignorait pas que l'époux de sa nièce pourrait peut-être revendiquer un jour l'héritage qu'il détenait injustement, comment parvenir jusqu'à la princesse sans éveiller les soupçons ? En route, il apprit que chaque dimanche Clotilde descendait vers les pauvres qui se pressaient à sa porte ; laissant ses compagnons dans la forêt voisine, enlevant ses riches habits, il acheta les vêtements d'un vagabond, et ainsi déguisé, il parvint sans peine à la forteresse de Genève.

Dans la grosse tour, dont le pied se baignait dans le lac, se trouvaient les appartements de la jeune fille. Arrivée là, Clotilde, fixant sur le mendiant un regard scrutateur, lui dit : "Etranger, parle sans crainte, maintenant, qui es-tu et quelle est ta mission ?"

"Noble Princesse, répondit-il, je suis Aurélianus et mon puissant maître Clovis m'envoie vers vous, pour vous demander de partager son trône et de devenir la reine des Francs."

A ces mots, Clotilde ne peut réprimer un mouvement de surprise, une vive rougeur couvre son front : "Comment veux-tu étranger que je croie à ta parole ?" Voici mes preuves, répondit le Gaulois se redressant avec fierté, et tirant de sa poitrine un anneau d'or, il le remet à Clotilde ; sur cet anneau, au milieu des diamants, étaient gravés le portrait et le nom de Clovis, c'est ainsi que se faisaient dans les Gaules les propositions de mariage. A cette vue, le doute n'était plus possible et pourtant la captive hésitait, le Roi des Francs n'était pas chrétien et que deviendrait-elle dans une cour idolâtre ; mille pensées, mille souvenirs traversent son esprit. Clovis est païen, mais il est favorable aux évêques catholiques et laisse à ses sujets entière liberté d'exercer leur religion, et saint Rémi, dans un langage prophétique, ne lui a-t-il point dit de se préparer à une grande destinée, que la Providence veillait sur elle..... est-ce

donc là cet'e grandeur future ? Joignant les mains, elle lève les yeux au Ciel, d'où peut seul lui venir la lumière et répond à Aurélianus, ce qu'il doit dire au roi son Maître. " Dites-lui que si Dieu l'ordonne, j'obéirai. Prenez pour vous ces cent sous d'or, retournez à Soissons. Remettez à Clovis cet anneau en échange du sien, dites-lui d'envoyer au plus vite des ambassadeurs à mon oncle, qu'il se hâte de conclure cette affaire, le temps presse, plus tard, vous connaîtrez combien vous devez vous hâter. D'un geste plein de grâce, Clotilde congédie le messager qui venait de lui donner avec son nom et ses titres, l'explication de son déguisement ; restée seule, elle courut s'enfermer dans son oratoire, où longtemps, l'orpheline pria Dieu d'être son guide, dans la voie qui s'ouvrait devant elle.

Pendant ce temps, le mendiant se hâte de regagner la forêt voisine, où attendent inquiets les officiers gaulois. Mais la nuit était venue et craignant de s'égarer, Aurélianus, épuisé de fatigue, résolut d'attendre le jour ; s'asseyant au pied d'un arbre, il s'endort bientôt profondément, après avoir déposé près de lui, la besace où était caché l'anneau de Clotilde ; à son réveil, grande fut sa surprise et sa douleur, la besace était disparue ; il se hâta de rejoindre sa troupe et leur annonça le bon succès de sa mission et son triste dénouement. Que dirait Clovis, quelle foi ajouterait-il à ses paroles sans l'anneau de Clotilde Sur le champ, ils se décidèrent à battre la forêt en tous sens, à trouver coûte que coûte le ravisseur ; après plusieurs heures de recherches infructueuses, ils aperçurent au loin un mendiant, portant sur ses épaules la besace d'Aurélianus. L'entourer, le dépouiller et trouver le précieux bijou, fut l'affaire d'un instant ; alors, par l'ordre d'Aurélianus, les soldats, armés de verges, attachèrent à un arbre le malheureux, qui sous les coups, ne fut plus bientôt qu'une masse ensanglantée. Après cette barbare punition, la troupe se hâte d'atteindre Soissons, là où elle sait que Clovis attend avec impatience.

A quelques jours de là, Aurélianus rentrait au palais et remettait à Clovis l'anneau de Clotilde, comme preuve du succès de sa mission, en lui faisant jusque dans ses moindres détails, le récit de son voyage.

Clovis ravi félicita son favori et, appelant sur le champ les principaux officiers de sa cour, il leur ordonna de se mettre immédiatement en route pour Genève et de demander à Gondebaud, la main de la fille de Chilpéric pour lui Clovis, Roi des Francs : " Dites-lui, leur dit-il, que je serai heureux de resserrer les liens qui unissent les royaumes de France et de Burgondie, et qu'il peut compter sur ma reconnaissance ; portez à la princesse, ce sou d'or et ce denier d'argent et exprimez-lui mon impatience de la voir bientôt régner sur le trône de France.

Au terme de la loi salique, l'homme achète la femme de son choix, là est l'explication du sou d'or et du denier d'argent, envoyé par Clovis à la jeune fiancée

Au point du jour, l'ambassade chargée de riches cadeaux et de minutieuses instructions partit pour Genève, où elle arriva deux semaines plus tard. Conduit immédiatement auprès du roi, l'officier gaulois de haute stature et de regard imposant, demanda solennellement à Gondebaud la main de sa nièce, laissant clairement entendre que son refus lui attirerait la haine de Clovis et que terrible serait son ressentiment. Gondebaud, surpris par cette demande à laquelle il ne s'attendait guère, hésita à répondre, fit demander Clotilde, qui donna de suite son consentement et en présence de l'assemblée entière, dit qu'elle acquiesçait au projet de Clovis ; cette réponse mit fin aux hésitations de Gondebaud et le départ fut décidé. L'orpheline reçut alors les adieux et les félicitations de la cour de Genève, félicitations froides et mondaines, n'allant point au cœur de celle qui n'était préoccupée que d'une chose : que serait sa vie de reine chez un roi et un peuple païens.

Enfin le jour du départ arriva, Clotilde monta sur une basterne, espèce de chariot, très lourd, traîné par quatre bœufs, aux cornes enguirlandées de fleurs, des officiers à cheval, entouraient la voiture, ornée d'oriflammes aux couleurs de France et de Burgondie, et c'est ainsi qu'à petites journées s'avançait le cortège royal, arrêté souvent dans sa marche, par les pauvres, les malheureux, qui, perdant en Clotilde leur bienfaitrice, voulaient lui dire un dernier adieu.

Depuis cinq jours, la fiancée du Roi des Francs avait quitté Genève et n'avait plus qu'une vingtaine de milles à parcourir avant d'atteindre la frontière, quand tout à coup apparut couvert de poussière, un officier Burgonde, attaché à Clotilde depuis son enfance ; cet officier apportait la terrifiante nouvelle, qu'un détachement de soldats, sous les ordres d'Aridianus, était lancé à la poursuite du cortège, le roi se repentant de son consentement et voulant à tout prix reprendre sa prisonnière. Que s'était-il donc passé et quelle influence néfaste s'exerçait encore contre Clotilde sur Gondebaud ? Nous l'avons vu, un Romain était le favori de Clovis, un autre Romain nommé Aridianus était celui de Gondebaud ; d'abord catholique, il était devenu arien par ambition, et malgré tous ses efforts, n'ayant pu obtenir de la fille de Chilpéric, qu'elle renonçât à sa foi, il lui avait voué une haine implacable et souvent à la cour de Genève, l'orpheline avait souffert des persécutions dues à l'influence du Romain.

Envoyé en mission diplomatique à Constantinople, il avait appris en entrant dans la capitale, l'événement important de la demande de Clovis et du départ de Clotilde. Dissimulant sa rage sous les dehors de l'intérêt qu'il portait à son maître, il alla immédiatement lui représenter le danger auquel il s'exposait en laissant sa nièce monter sur le trône de Clovis : ' Prince, dit-il, qu'avez-vous fait ? Quoi, la princesse Clotilde est passée dans le camp du chef Gaulois ! Avez-vous oublié, seigneur, qu'elle est d'une race qui ne pardonne pas ; ici, dans votre palais, avec des pauvres pour courtisans, elle osait vous braver, que sera-ce quand devenue Reine des Gaules, elle demandera à Clovis vengeance pour son père et sa mère égorgés sous ses yeux. Ah ! je tremble et ne prévois que trop les maux qui bientôt vont fondre sur votre royaume " Gondebaud, ébranlé, répondit qu'il était trop tard, qu'il se repentait sincèrement d'avoir si tôt donné un consentement, qui serait la cause de tant de

malheurs ; c'est alors qu'Aridianus offrit de se mettre à la poursuite de la fugitive et de la ramener morte ou vive à Genève.

Clotilde, après avoir entendu le récit de son fidèle serviteur, descendit de la basterne et se tournant vers les officiers gaulois : " Vous voyez maintenant, dit-elle, pourquoi j'avais dit à votre maître de se hâter, le retour d'Aridianus devait changer le cœur du roi ; je vais monter à cheval avec deux d'entre vous, le Dieu que je sers saura me protéger. Vous resterez en arrière, et pour vous défendre, vous savez quel parti prendre." Quelques instants après les chevaux, lancés au galop, dans un tourbillon de poussière, faisaient disparaître à l'horizon la jeune amazone et ses fidèles écuyers ; alors pour ralentir la marche d'Aridianus, les Gaulois, avec rage, allumèrent l'incendie sur toute la route, forêts, villages, masures, tout devint brasier et forcément empêchait les soldats de Gondebaud d'atteindre leur proie. Quand Aridianus parvint à la frontière, Clotilde avait déjà reçu les témoignages d'affection et les acclamations de la foule venue à sa rencontre ; cette ville qui acclamait la première la fiancée de Clovis, était Augustobona, aujourd'hui Troyes. A peine dans ses murs, Clotilde descend de cheval et suivie de nombreux chrétiens entre dans une église rendre gloire au Seigneur de sa délivrance.

Clovis averti du danger, qu'avait couru sa fiancée, avait quitté Soissons pour aller précipitamment à sa rencontre, et c'est avec une joie que partage toute sa cour, qu'il apprend à Villaricum que le cortège est en vue de la ville ; réunissant ses officiers en grande tenue de parade, il se dirige vers le chemin où bientôt apparait la basterne, sur laquelle ne flotte plus les oriflammes de la Burgondie.

Clotilde, brillamment vêtue, lui apparait comme une vision angélique, elle est là, lui souriant, et le fier conquérant s'incline et sent en son cœur que rien désormais ne pourra rompre la chaîne qui le lie à cette ravissante créature. On se dirigea alors vers Soissons, toute pavoisée aux couleurs nationales et où, pendant huit jours, on célébra dans des festins de toutes sortes, les fiançailles de Clovis, Roi des Francs.

C'était vers l'an 492 de l'ère chrétienne.

MARCELLE BAILLY.

## Bloc-Notes

J'ai eu loisir, dernièrement, de profiter de la nouvelle voie qui relie la côte sud à celle du nord, c'est-à-dire, la Rivière-Ouelle à la Malbaie et je tiens à en exprimer tout haut ma vive satisfaction. D'ailleurs, je ne fais que joindre ma voix au concert unanime louant son efficacité. Longtemps ce projet avait été espéré, caressé, longtemps il dut rester à l'état de rêve ; mais aujourd'hui son succès est si bon, si complet, qu'il prend tout le monde par surprise, et qu'il faut essayer soi-même la route nouvelle pour se convaincre d'une réalité aussi utile qu'elle était désirable.

Déjà malgré le peu de réclames faites en sa faveur, cette voie de transport est fort achalandée et les Américains surtout ne se lassent pas d'en vanter les avantages. Songez qu'elle abrège de douze heures les communications entre la Malbaie et New-York, et que le fameux axiome de nos frères de la grande République : *time is money*, se trouve par là même mis en action d'une manière frappante.

Un voyageur qui faisait avec moi la traversée entre la Malbaie et Saint-Denis, racontait qu'une affaire urgente l'appelant à Albany (N.-Y.), il avait quitté la Malbaie un vendredi à six heures du soir et que le lendemain, samedi, il descendait à Albany vers les trois heures de l'après-midi. Avouons que c'est superbe.

Pour ma part, je trouve éminemment satisfaisant de partir de Montréal le matin et de me trouver à la Malbaie avant que le soleil soit entièrement couché. Véritablement, ce moyen rapide de communication est une bonne œuvre pour laquelle il convient de féliciter les deux députés, l'honorable M. Carroll, le représentant du comté de Kamouraska, et celui du comté de Charlevoix, M. Chs Angers, qui travaillent si grandement et d'une façon si efficace au développement de la division électorale confiée à leur mandat, et au bon accommodement de tous.

La ligne de raccordement entre la rive sud et la rive nord ne manquera pas d'augmenter d'une façon sensible le trafic et le nombre des passagers du chemin de fer de l'Intercolonial. Voilà, ce me semble, une perspective consolante et dédommageante contre les empiètements—si empiètements, il y a,—du Grand-Tronc-Pacifique.

Ce pauvre Intercolonial ! Je serais marrie qu'il lui arrivât quelque mal. Il m'a promenée tant de fois depuis Halifax et Sydney jusqu'à son terminus, que je conserve beaucoup d'estime pour les fauteuils rembourrés de ses convois. Et puis, il a toujours eu la bonne fortune de s'attacher des surintendants sympathiques, M. A. R. Mcdonald d'abord, M. J. W. Dubé ensuite, qui n'ont pas peu contribué à rendre son parcours agréable.

M. Dubé m'a assurée de son bon vouloir constant envers les journalistes. Ceci indique que le surintendant actuel est un homme d'esprit, et, je puis l'assurer à mon tour, qu'avec de si obligeantes dispositions, il ne rencontrera chez les chevaliers de la plume, que les meilleures appréciations possibles.

***

Je sais que je vais causer à un des abonnés du JOURNAL DE FRANÇOISE, M. l'abbé Lavoie, une très flatteuse surprise, en lui disant que j'ai retrouvé dans *La Parole Française*, revue de Mme Adam, (Juliette Lambert) la plus grande partie du discours qu'il a fait à Rimouski, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste.

Voici les commentaires que fait à ce sujet la distinguée femme de lettres :

" Avec quelle émotion fraternelle avons-nous applaudi aux résistances des Canadiens français refusant de substituer un autre drapeau au drapeau tricolore comme emblème national.

" Le discours de M l'abbé Lavoie, prononcé à Rimouski, est admirable. L'âme de notre race y tressaille, y palpite, et rien d'étranger n'est entré dans les sentiments, ni dans les expressions qui glorifient notre tant aimé et commun drapeau."

Suit ici une partie du discours de M. l'abbé Lavoie à laquelle Mme Adam ajoute : " Il faudrait pouvoir tout citer."

***

Félicitations cordiales et empressées à une collègue charmante, Mlle Circé, (Colombine) nommée bibliothécaire à la bibliothèque technique qui vient de se fonder dans notre ville.

On ne pouvait reconnaître plus tangiblement les connaissances et le mérite d'une de nos meilleures femmes de lettres.

FRANÇOISE.

## Avez-vous un Bébé ?

# Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

**Le plus sur et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguées.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

**Pour usage interne et externe**

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

## LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can**

---

*Macey*



Nous vendons

La Bibliothèque ÉLASTIQUE "Macey" C'est la meilleure.

# L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelâs pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour **$8.00.**

# RENAUD, KING & PATTERSON

## 652 RUE CRAIG

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres, Téléphonez Main 757 pour informations, etc.

---

# COALTAR SAPONINE

## DESINFECTANT CICATRISANT

**ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS**

TRES EFFICACE CONTRE LES

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

# L'Hygiène de la Famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses

☞ Se méfier des Contrefaçons ☜

2me année—No 12 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 19 Septembre 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| Six mois - - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

## THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 21 Septembre

### "PATRIE"

Drame en cinq actes et huit tableaux.

---

## J. G. YON

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

Le PLUS GRAND CHOIX de MUSIQUE au CANADA

1732 STE-CATHERINE

Tel. Bell, Est 1710

MONTREAL

Un assortiment considérable de musique en feuilles et en recueils, ainsi qu'un assortiment complet de l'édition de SCHIRMERS, PETERS et LETOLFF. Musique pour Piano, Orgue, Violon, Violoncelle, Guitare, Mandoline, Banjo, Cornet, Flûte, Clarinette, Fanfare et Orchestre Musique religieuse, etc.

---

## QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

---

FEU MARINE

## Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal

---



## DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

---

## Theatre des Nouveautes

Télephone, Est 1395

COIN STE-CATHERINE ET CADIEUX.

Semaine du 21 Septembre

**DORA** Comédie en 5 actes de Victorien Sardou.

Prix, 75, 50, 25 et 15 cts. Loges, $1.00 et 50 c.

MATINEE SAMEDI.

---

## CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

---

## Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

## ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

---

## MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

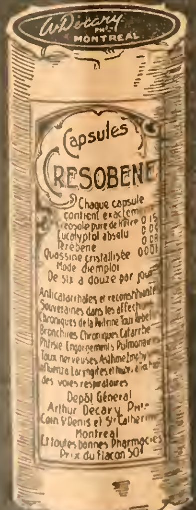
---

## CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

## CAPSULES CRESOBENE




*En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins*

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON. EXPEDIEES FRANCO. PAR LA POSTE. AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 12 Samedi, 19 Septembre 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT : Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER : Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs 50 Strictement payable d'avance.

## QUAND MEME

*Mon cœur, mon pauvre cœur, pourquoi chanter ainsi ?*
*De l'amour sans espoir, l'amour au noir souci,*
*Tu connais l'amère souffrance !....*
*Tu sais quel horizon s'assombrit devant toi....*
*Comment peux tu, mon cœur, sans crainte et plein d'émoi,*
*Rouvrir ta porte à l'espérance.*

*Oublirais-tu déjà tous les chagrins d'antan !....*
*Ne te souvient-il plus d'avoir crié : " Va-t en ?"*
*A celle qui disait : " Je t'aime !...."*
*O mon cœur, cet amour qui te berce aujourd'hui,*
*Ce rayon, qui, soudain, tout à l'heure, t'a lui,*
*Va bientôt s'éteindre de même.*

*Non, Non !.... ce triste amour ne va pas le garder !....*
*Vite, recouvre-toi, mon cœur, sans plus tarder*
*D'une impénétrable cuirasse.*
*Vite !.... c'est de l'amour que naissent les douleurs....*
*Et puis.... qui sait, demain, ce qu'il faudrait de pleurs*
*Pour en bien effacer la trace.*

*Mon cœur, mon pauvre cœur tente un suprême effort !*
*L'amour n'est pas la vie, oh non ! non !.. . ni la mort....*
*—La mort finit toute souffrance—*
*Du court bonheur qu'il donne à ceux qu'il a surpris*
*L'amour, dur usurier, veut recevoir le prix,*
*Ce prix c'est la désespérance.*

*C'est ainsi qu'atterré je parlais à mon cœur*
*Quand de ton fier regard le souvenir vainqueur*
*Lui livrait un assaut suprême....*
*Mais il n'a pas voulu se laisser attendrir....*
*Et quand je lui disais : " Aimer c'est bien souffrir !....*
*Mon cœur, lui, répondait : Quand même !*

Joseph Nolin.

Montréal.

## Le Pont des Chapelets

On sait qu'il y a, au Cap de la Madeleine, une ancienne église consacrée à Notre-Dame du Rosaire. Fort ignorée jusqu'à ces derniers temps, cette vieille église exerce aujourd'hui une singulière attraction. Dix-huit à vingt mille pélerins vont chaque année prier Marie dans cet humble sanctuaire, le premier dédié au très saint Rosaire dans le Canada.

J'espère donc intéresser nos lecteurs en leur racontant un fait consigné dans les archives de la paroisse du Cap, fait prodigieux, et dont un grand nombre de personnes, encore vivantes, ont été témoins.

***

Il y a seize ans, la pauvre petite église du Rosaire était déjà bien vieille, et la paroisse du Cap avait résolu d'en bâtir une autre. Durant l'automne 1878, toute la pierre de l'église paroissiale actuelle fut préparée sur la rive sud.

On voulait commencer les travaux aux premiers jours du printemps. Il fallait donc transporter la pierre.

—Attendons le pont de glace, dirent les habitants du Cap et leur curé, feu M. Désilets.

Or, à cet endroit, le Saint-Laurent mesure quarante arpents de large, et tous les Canadiens savent qu'il est bien loin de prendre tous les hivers.

Les gens du Cap le savaient mieux que personne, mais ils disaient gaiement avec leur pieux curé :

—Nous dirons le chapelet et la sainte Vierge fera prendre le pont.

Soit dit en passant, le chapelet a toujours été en grand honneur, parmi les paroissiens du Cap de la Madeleine.

Le curé décida donc que chaque dimanche, après la grand'messe, il irait s'agenouiller devant la statue de la Vierge et là, réciterait le chapelet avec toute la paroisse, pour obtenir la faveur désirée.

Cependant, les dimanches se succédaient : janvier, février et une partie de mars s'écoulèrent.

Le fleuve géant, comme disent nos poètes, restait libre devant le Cap. On avait beau multiplier les chapelets, il roulait toujours aux yeux de tous ses belles eaux profondes où pas une glace n'apparaissait.

Humainement parlant, à ce temps de l'année, il n'y avait plus rien à espérer, mais M. Désilets et ses paroissiens s'entêtèrent et continuèrent de prier. Enfin, le 14 mars, vers le soir, il s'éleva du sud-ouest un grand vent. Ce vent souleva les battures et des débris de glaçons descendirent dans la grande anse formée par le fleuve en bas du Cap.

Le vent continua de rugir et la nuit se passa dans l'attente.

Au point du jour, bien des regards interrogèrent le fleuve. Il était couvert de neige entremêlée ça et là de glaçons.

La journée se passa ainsi.

Le lendemain, 16 mars, était un dimanche. M. le curé Désilets se trouva malade. Il ne parut pas à l'église. M. Duguay, curé actuel du Cap, le remplaça, et, les vêpres finies, se dirigea, avec quelques hommes, vers la grève.

Firmin Cadotte, une hache à la main, un cable passé autour de la ceinture, marchait le premier. Flavien Bourassa tenait les bouts du cable.

A une quinzaine d'arpents en bas de la vieille église, ils trouvèrent des glaçons joints ensemble par de la neige flottante, portée par un léger *frasis*. C'étaient de petits bancs, que le vent avait détachés des rives. Le plus grand, long de deux arpents, n'avait pas plus de quarante à cinquante pieds sur la largeur du fleuve. Néanmoins, M. Duguay décida qu'il fallait traverser.

" La distance d'un banc à l'autre était très variable, dit-il, dans les *Annales du Rosaire*. Ici, il n'y avait que cinq pieds, là, dix à quinze, ailleurs vingt, trente, cinquante, un demi-arpent et même davantage. Or, entre ces bancs, il faut bien le noter, il n'y avait pas de glace : rien que de la neige portée par du *frasis*. Nous hâtions le pas là où nous sentions que nos pieds descendaient dans le fleuve. Nous marchions ainsi sur un abîme. J'ai si bien constaté, avec tous mes hommes, qu'il n'y avait point de glace, que j'enfonçais ma canne dans le *frasis* aussi bien qu'on enfonce un bâton dans la neige molle et mouvante."

Pour s'expliquer que des hommes raisonnables aient pu tenter le passage du Saint-Laurent dans des conditions pareilles, il faut bien admettre une inspiration d'en haut, et se dire que la Vierge du Rosaire, qu'on avait tant priée, voulait donner une preuve de sa puissance.

" Je n'ai pas encore compris, écrivait dernièrement M. l'abbé Duguay, comment, lorsque je sondais moi-même l'abîme sur lequel je marchais, je ne craignais rien ni pour moi, ni pour ceux que, sans un prodige, je conduisais à la mort."

Quand M. Duguay et ses compagnons atteignirent le dernier fragment de glace, ils se trouvaient encore à six arpents de la rive sud. Devant eux, il n'y avait plus que de la neige mouvante.

Le prêtre eut alors un moment d'angoisse. Mais lui et ses hommes purent gagner un endroit où le vent avait fait déferler l'eau sur la neige et lui avait ainsi donné un peu plus de consistance.

Tous parvinrent heureusement au rivage. Leur foi en la protection de Marie ne connaissait plus de bornes. On peut bien l'assurer, car, malgré la nuit qui s'approchait, ils entreprirent de baliser le passage et d'y construire un pont de glace solide.... D'autres vinrent le rejoindre. Tout en invoquant sans cesse la Vierge Marie, ils arrosaient la neige.... Parfois, enfonçant la main dans cette neige molle, il leur arrivait de la plonger dans le fleuve qu'ils entendaient gronder sous eux.

Soixante à quatre-vingts hommes travaillèrent ainsi sur la neige et les glaçons flottants jusqu'à onze heures de la nuit. Encore, faut il ajouter que les quelques fanaux qu'ils avaient étaient bien loin de suffire à les éclairer.

Les Trifluviens, accourus sur le boulevard qui domine le fleuve, regardaient de loin ce spectacle, ne pouvant en croire leurs yeux.

Le lendemain, plus de cent traineaux furent employés à transporter la pierre sur le pont si extraordinairement construit. On chargeait ces traineaux de blocs pesant plus de trois mille livres.

Quelques chiens qui suivaient les voitures s'étant aventurés en dehors des balises, on les vit aussitôt enfoncer sous la neige et dans le fleuve.

Le charroyage dura huit jours. On n'eût à déclarer aucun accident un peu notable.

Quand la pierre fut transportée, le pont se désagrégea de lui-même.

Les habitants du Cap, témoins ravis de ces prodiges, appelèrent ce pont, *le pont des chapelets*.

***

C'est, dit-on, après avoir entendu le récit de ce fait que Léon XIII a ordonné qu'on récitât publiquement le chapelet, dans toutes les églises, chacun des jours du mois d'octobre.

LAURE CONAN.

## Le Coin de Fanchette

A la demande réitérée de plusieurs de nos abonnés, nous ouvrirons, à partir du 1er numéro d'octobre une page aux correspondants sous l'ancien vocable *Coin de Fanchette*.

Nous désirons surtout donner une forme utile et pratique à ces entretiens familiers, et dans ce but, toute demande futile ou considération oiseuse seront soigneusement écartées de cette page.

Dans une colonne spécialement consacrée à l'étiquette, une collaboratrice très compétente, se charge de répondre à toutes les questions qui lui seront soumises relativement à ce code exigeant.

Nous espérons que ces innovations auront l'heur d'être agréables à nos lecteurs et lectrices.

En voulant trop éplucher les hommes, on leur trouve tant de défauts qu'on devient misanthrope, et l'on ne se rend pas plus heureux.

MME ACKERMANN.

# Les Femmes de Lettres

On parlait de Madame Marcelle Tinayre et de *la Maison du Péché*...

Quelqu'un dit :

—Les femmes de lettres, si elles continuent de ce pas, vont battre, haut la main, les hommes de lettres.

—Allons donc ! objecta dédaigneusement un romancier psychologue.

—Dame ! Voyez les vitrines des libraires. Ecoutez ce qui se dit dans les salons, dans les académies et, au besoin, dans les omnibus. Partout, on lit des livres de femme. Les journaux, les revues, les magazines sont de plus en plus enjolivés par des signatures féminines. Prenez garde, messieurs, prenez garde !

—Allons donc ! répéta le psychologue. C'est comme dans la chanson :

.. Prenez garde !
La Dame blanche vous regarde.

—A votre aise. Mais, tout de même, à votre place je serais inquiet. Voilà que les femmes s'emparent du théâtre, de la poésie, du roman, de la presse, bref d'une quantité de domaines où les hommes croyaient régner en maîtres.

—Hi ! hi ! ricana le romancier, une invasion de bas bleus...

—Monsieur, le bleu est une très jolie couleur. D'ailleurs, je ne m'inquiète point de la couleur des chaussettes avec lesquelles vous fîtes vos œuvres troublantes (oh ! combien !). Souffrez donc que je n'aie point souci de savoir si l'auteur d'un livre qui me plaît ou d'une pièce que j'applaudis est chaussé de soie azurée ou de fil bleu de ciel. Laissons donc, une fois pour toutes dans la friperie des rengaines cette vieille plaisanterie sur les bas. Renonçons, je vous en prie, à cette analyse des "dessous." On en a tant abusé, hélas ! dans les romans psychologiques ?

—Enfin, répliqua le psychologue un peu vexé mais bon garçon, je n'ai jamais souffert, pour ma part, de cette concurrence intellectuelle d'un sexe charmant dont les fantaisies sentimentales et les caprices compliqués m'ont valu mes plus beaux succès de librairie. Les femmes, adorables jusque dans leur cruauté, peuvent me faire du mal. Je ne leur en voudrai jamais. Non jamais, pour ces chères ennemies, ne tombera pas de ma bouche un reproche amer.

—A merveille. J'aime à vous voir dans ces excellentes dispositions. Tout s'arrangera. Et je ne vois pas, en somme, pourquoi les écrivains mâles ne vivraient pas en bonne intelligence avec les femmes qui écrivent.

—Il y a beaucoup de femmes qui écrivent, n'est-ce pas?

—Enormément

—Soit. Mais il ne suffit pas d'écrire. Il faut encore être initié aux secrets et aux roueries du métier. La Bruyère l'a dit : "C'est un métier que de faire un livre." Et celui-là s'y connaissait, je pense.

—Je ne sais pas ce que La Bruyère dirait de nos femmes de lettres s'il revenait au monde. Mais, si vous me permettez de faire, moi aussi, des citations, j'oserai m'abriter derrière l'autorité de votre auteur, lequel a dit, amoureusement, dans son chapitre des *Ouvrages de l'esprit* : "Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate..." Tenez, si vous voulez vérifier l'exactitude de ces fines remarques, lisez, par exemple, la prose de Mme Myriam Harry.

—Ah ! oui, *Petites Epouses*.

—Parfaitement, *Petites Epouses*

J'ai lu les *Petites Epouses*. Et je partage absolument l'opinion d'un critique qui a fait un vers à ce sujet :

Quelque chose comme un Loti qui serait femme.

—Il y a autre chose que du "Loti" dans l'exotisme féminin de Mme Myriam Harry. Evidemment, on ne peut pas s'aventurer aux pays jaunes sans risquer d'être ensorcelé par le sourire de "Madame Chrysanthème." Mais, croyez-moi, il y a dans le touchant et pittoresque roman de Mme Harry des nuances de pensée, de sentiment et de style qu'un homme, fût-il Pierre Loti, n'aurait pas trouvées tout seul.

—C'est possible.

—Et les femmes, depuis quelque temps ne sont pas moins admirables en vers qu'en prose. Les poèmes de Mme la comtesse Mathieu de Noailles ont conquis les lecteurs ingénus, en même temps qu'ils s'imposaient à l'attention des connaisseurs par un savoureux mélange d'artifice et de naïveté dont nous sommes incapables, nous autres pauvres hommes. L'Académie, séduite par je ne sais quel attrait de fraîche nouveauté, s'est occupée, pendant toute une saison du *Cœur innombrable* et de *l'Ombre des jours*. L'illustre Compagnie fut d'abord inquiète. Etant gardienne des traditions sacrosaintes, elle s'effaroucha de quelques innovations prosodiques, comme aussi de telle ou telle expression originale, insolite ou prime-sautière. Finalement les Quarante ont fait comme tout le monde. Désarmés par une grâce plus forte que tous les traités de versification, ils ont applaudi de tout cœur. Et l'on entendit, sous la Coupole, une rumeur de joie et d'enthousiasme, semblable à ce rire étincelant des Dieux qui retentissait en échos sonores sur les sommets olympiens.

—C'est vrai.

—Du reste, Mme la comtesse M. de Noailles, la triomphatrice d'hier et d'aujourd'hui, a remporté une victoire d'autant plus glorieuse que la lutte ne fut pas sans péril. De nombreuses rivales lui disputent la palme. Autour d'elle, j'entends frémir des lyres et des harpes, qui accompagnent un joli chœur de voix féminines. Mme

Lucie Delarue-Mardrus a publié un florilège où des accents singulièrement généreux et énergiques alternent avec un tendre gazouillis de fauvette vo'ontiers attirée par le divertissant ramage de Paris Il y a dans ces confidences poétiques une exquise émotion de nostalgie agreste, mêlée à un bouquet de ressouvenirs citadins .. Mlle Anne Ormont a chanté, en sourdine, la *Chanson de la Belle au bois dormant* .. Mlle Lucie Félix-Faure a publié dans la *Revue des Deux Mondes* une série de poèmes graves et harmonieux... Et quel dommage que M. Jean Bertheroy ait renoncé à la poésie !

—Vous dites?

—Je dis : M. Jean Bertheroy. Chacun sait que M. Bertheroy, le poète des *Femmes antiques*, est une femme. Elle écrit maintenant en prose, sans toutefois renoncer à la dévotion passionnée qui l'entraîna vers le bois sacré des Muses. Son bel *Eloge d'André Chénier*, récemment couronné par l'Académie française, semble un acte d'éloquente contrition, inspiré par le regret d'avoir quitté la poésie pour le roman. Mais comme je comprends que les femmes écrivent des récits romanesques ! A vrai dire, elles semblent créées et mises au monde pour exceller dans ce genre de littérature. Quelle est la femme, aimée ou aimante, qui ne puisse nous raconter au moins une histoire d'amour? Ah ! je comprends que l'auteur d'*Amitié amoureuse* ait écrit : *L'amour est mon péché !* et qu'elle ait analysé douloureusement le *Doute plus fort que l'amour*. Je ne suis pas étonné que M. Claude Ferval ait si fortement, si doucement dépeint les délices de l'*Autre amour*. Je m'attendais à voir M. Jean Dornis nous raconter, avec une émotion pleine de grâce, les étapes de la *Voie douloureuse* et chercher, en de nobles élégances la *Force de vivre*. Le *Vain Amour* de M. Jacques Trêves me touche sans me surprendre. L'*Eve victorieuse* de M. Pierre de Coulevain est un portrait pris sur le vif. M. Guy Chantepleure sait de quoi il parle lorsqu'il nous entretient un peu précieusement, des *Ruines en fleurs*...

—Pardon, mais il me semble que MM Claude Ferval, Jean Dornis, Jacques Trêves, Pierre de Coulevain, Guy Chantepleure...

—Les femmes qui écrivent ne sont pas obligées de nous dire leur vrai nom George Sand, Daniel Lesueur, Arvède Barine ont déjà donné l'exemple de ce déguisement permis. Je crois que le pseudonyme de Claude Ferval cache le nom d'une des femmes les plus distinguées de la société parisienne J'imagine que M. Jean Dornis est également une femme. Je devine que M Jacques Trêves est une femme. M. Pierre de Coulevain est, dit-on, une femme. M. Guy Chantepleure a bien l'air d'une femme. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les signatures de MM. Henry Ardel, Jean Pommerol revèlent des écritures de femme...

—Diable !

—Les femmes sont particulièrement aptes à dépeindre cette passion de l'amour, dont elles ne peuvent s'empêcher d'être, tour à tour, curieuses, effarées, enchantées ou meurtries. Tantôt reines et tantôt victimes de nos affections et de nos volontés, exaltées sur un haut piédestal par notre idéalisme intermittent, foulées aux pieds par notre matérialisme coutumier, déesses ou servantes, idoles ou esclaves, elles sont en tout cas aux premières loges pour nous observer, pour nous juger. M'est avis qu'avec cette pléiade de romanciers féminins, les hommes vont passer un mauvais quart d'heure. Préparons-nous à entendre quelques salutaires vérités.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La conversation prit fin. Le psychologue s'en alla, rêveur.

(*Le Figaro.*)

GASTON DESCHAMPS.

En politique, un démenti vaut très souvent un aveu. MME ROLAND.

On ne sait pas assez que parfois un simple mot d'une femme peut relever, sauver un homme, le grandir à ses propres yeux, lui donner pour toujours la force qui jusque-là lui a manqué.

J. MICHELET.

Le jeu des définitions :

AMOUR.—Un roman qui a le caprice pour préface, l'indifférence pour conclusion, et dont il est extrêment rare que les auteurs tirent une seconde édition.

## De l'influence d'une bottine.

Entre autres racontars dont on a tant abusé au sujet du départ de la princesse Louise de Saxe, on dit que la première discussion qui éclata entre le roi Albert de Saxe et la princesse eut pour cause une paire de bottines.

On jouait de la comédie au Château et la princesse avait daigné accepter un rôle de femme de chambre. Pour mieux jouer son rôle, elle avait appris, ayant à cirer une paire de bottines sur la scène, à bien faire reluire les chaussures.

Le roi trouva ce geste incompatible avec la grandeur d'une princesse héritière du trône. Il tança vertement la comédienne improvisée et lui défendit de continuer à jouer le rôle.

De là est venue, paraît il, la source des nombreux malentendus qui eurent lieu par la suite entre la princesse et la famille de son royal époux.

On peut bien dire que cette aventure est survenue à propos de bottes!...

## L'enseignement primaire

(25ME ANNÉE)

L'organe des écoles primaires catholiques de la province de Québec vient d'entrer dans sa vingt-cinquième année d'existence. La livraison de *L'Enseignement primaire* de septembre 1903 célèbre cet heureux anniversaire en publiant un numéro excessivement instructif et utile par les nombreux et intéressants documents qu'il contient. C'est bien là la manière de fêter les noces d'argent d'une revue.

La livraison de *L'Enseignement primaire* de septembre sera distribuée à toutes les écoles et aux secrétaires-trésoriers des commissions scolaires d'ici au 15 du présent mois. La réimpression complète des nombreuses adresses de la revue, oblige son imprimeur à retarder de huit jours l'expédition du numéro de septembre.

Le jeune Gabriel—six ans—est sur les genoux de sa mère et paraît soucieux comme si une grave recommandation lui avait été faite.

Tout à coup, le conducteur étant retourné sur la plate-forme après avoir recueilli à droite et à gauche le prix des places des voyageurs, la petite voix flûtée de l'enfant s'élève, demandant :

— Petite mère, quand c'est qu'il faudra dire que je n'ai que trois ans ?

## Le Théâtre des Nouveautés

CE charmant théâtre a rouvert ses portes avec un succès qui a dépassé toute attente.

On a refusé du monde tous les soirs et le public a fait un accueil enthousiaste aux artistes.

Le *Vertige*, comédie en quatre actes de Michel Provins, a servi de début à la nouvelle troupe qui est excellente et très homogène.

On a dit avec raison que le sujet de cette pièce n'était pas très neuf; toutefois l'ingéniosité des détails en est suffisamment renouvelée pour que les aventures de cette pauvre Andrée de Roville ne manquent pas de nous intéresser. Au surplus, Michel Provins nous prévient lui-même en quelque sorte qu'on trouvera dans l'*Honorine* de Balzac les situations principales de sa pièce. Mais il ne craint pas de nous en avertir parce qu'il sait que l'étude qu'il fait des mêmes passions lui appartient quand à la forme.

" C'est imiter quelqu'un que de planter des choux." Seulement, comme dit l'autre, reste la manière.

Le *Vertige* a été interprêté aux Nouveautés d'une façon irrépréhensible. Mademoiselle Varennes, élégante, distinguée, d'un charme très prenant, est une artiste intelligente et sympathique que nous applaudirons toujours avec plaisir.

Madame Devoyod a fait une comtesse Moselli très séduisante, d'une coquetterie savoureuse et elle a remporté un double succès de femme et d'artiste.

Nous sommes désireux de voir Mlle Rivière dans un rôle moins effacé que celui d'Edith Laverdier. La grâce souriante, la mutinerie et le naturel qu'elle a montrés dans deux scènes trop courtes, nous permettent d'espérer beaucoup.

M. Dhavrol a joué comme toujours avec beaucoup de dignité et M. Fertinel, dans Chatelier, a été irréprochable de tenue et de diction. M. Laurel dans le rôle ingrat de Mareuilles s'est révélé comédien de premier ordre.

Cette fois, nous pouvons affirmer que la Société Anonyme des Théâtres a doté Montréal d'une scène bien française. La tentative était osée, car on ouvait craindre qu'une scène de haute comédie ne fut pas facile à établir dans une ville comme Montréal, où on a pris l'habitude du théâtre américain. Heureusement l'esprit épais et le plus souvent grossier de ce théâtre extravagant, n'a pas faussé le goût du Canadien français et l'assistance assidue et nombreuse qui fréquente les Nouveautés en est la meilleure garantie.

Nous sommes heureux de remarquer que le répertoire de la Saison 1903-4, contient un grand nombre de pièces qui sont absolument morales et il serait à souhaiter qu'au lieu de fréquenter très librement comme on le fait des théâtres qui n'ont souvent de pudique que la consonnance britannique de leur désignation, on allât plutôt en famille à des spectacles intelligents, délicats et choisis avec soin.

Pour le bénéfice des lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, nous avons relevé quelques-unes de ces comédies... blanches.

*Rostand*—Les Romanesques, Cyrano. L'Aiglon. *Richepin*. — Le Flibustier. *Pailleron*. — La Souris, l'Etincelle. *Legouvé*. — Par droit de conquête. *Erkman-Chatriand*.—L'Ami Fritz, Le Juif Polonais. *Paul Delain*.—La Mégère apprivoisée. *Paul Hervieu*.—La course du flambeau. Enfin plusieurs autres de Coppée, de Manuel, de Feuillet, de Mme de Girardin de Sardou et quelques-unes encore tirées des grands classiques.

***

A l'occasion du départ pour l'Allemagne de M. Alfred Laliberté, un jeune artiste aussi sincère que bien doué, on organise pour le 1er octobre prochain, à la salle Windsor un grand festival de musique canadienne. C'est la première fois nous pensons, que l'on pourra juger dans une même soirée de la musicalité des Canadiens comme compositeurs et comme interprètes.

En effet le programme sera composé exclusivement d'œuvres canadiennes et nous saurons reconnaître que l'art de la composition n'est pas ignoré chez nous et que nous devrions en favoriser davantage le développement. Malheureusement dans nos concerts, qui sont pourtant assez nombreux, nos compositeurs n'apparaissent que rarement. C'est regrettable. Tout en nous faisant connaître les auteurs étrangers on pourrait fort bien imprimer plus souvent les noms de quelques-uns des nôtres sans craindre qu'ils fassent mauvaise figure, en bon rang, avec plusieurs auteurs français.

Le choix des œuvres qu'on exécutera au grand festival annoncé, porte indifféremment sur celles qui nécessitent plusieurs chanteurs et nous entendrons un chœur puissant en plus de nos meilleurs virtuoses du piano, du chant et du violon.

Je relève au hasard quelques numéros du programme : Une cantate de Lavallée-Smith, des chœurs de MM. Tremblay, Contant, Desjardins, des *lieds* de M. Fortier des pièces variées de MM. Pelletier, Letondal, Renaud, Laliberté, etc, etc.

Ne manquons pas cette occasion unique d'applaudir des œuvres canadiennes et montrons par notre empressement que nous sommes désireux de voir cette manifestation d'art national, remporter un énorme succès.

FALSTAFF.

## Devises Feminines

SI les devises servent de langage aux héros comme cela a été dit, elles sont aussi très affectionnées par les femmes.

Rarement, une femme en vue négligea de prendre une devise et de préférence elle la choisit symbolique.

La belle Mme Tallien avait pris pour emblême une rose, avec ces mots : " Le méchant n'y voit que l'épine."

L'Impératrice Joséphine, un héliotrope avec ces mots que son mariage justifia : " Vers le soleil !"

Mme de Genlis, une noisette, avec cette devise : " Aimée de l'enfance."

Ninon de Lenclos avait une girouette entre quatre vents : " Je ne varie point quand ils ne changent pas."

Mme Geoffrin : " Aimer et pardonner."

Une amie de Mme de Lesdiguière, grand'mère à trente ans, lui avait choisi pour emblême un oranger couvert de fleurs, avec cette devise charmante : " Le fruit n'en défend pas la la fleur."

## Une Reine des Fromages et de la Creme

(*Suite*).

—Vous apprendrez, — dit-il. — Promettez-moi d'essayer pendant que je serai ici.

—Soit ; mais quand vous serez parti....

Elle s'arrêta court, étonnée du serrement de cœur qu'elle ressentit à cette idée du départ de son cousin. Très vite, elle ajouta :

—Quand vous serez parti, j'aurai bien plus à travailler !

—Je sais que je suis égoïste, mais cet acharnement au travail me fait l'effet d'un reproche à ma propre oisiveté, comme votre susceptilité un reproche à ma fortune. Je vous assure que j'ai réellement souffert jusqu'ici de mon inutilité. Peut-être aurais-je dû partir pour l'Australie avec cinq livres dans ma poche et voir si mes bras ne sont pas aussi forts et ma tête aussi solide que ceux de la généralité de mes semblables. Mais quelle folie ! Est-ce que cela eût empêché ma fortune d'exister ? Est-ce que la première fois que j'aurais dû me passer de cuiller à sel ou mettre une paire de bottines toutes faites, je n'aurais pas télégraphié pour me faire envoyer le prix de ma traversée pour revenir. Mais voyez-vous, tant que le monde durera il y aura de la misère à côté de la richesse. C'est le sort qui le veut ainsi et je n'ai pas choisi mon lot ; tant mieux pour moi, tant pis pour ceux qui ont tiré le mauvais numéro à la loterie de la vie.... C'est là la seule vraie philosophie de l'existence.

—Pouvez-vous parler ainsi ?

—Il le faut bien, puisque vous refusez à ma fortune d'être utile de la meilleure façon qu'elle puisse l'être, c'est-à-dire par vos mains !

Il avait le visage animé, une lueur ardente dans les yeux qu'il fixait sur la fille d'Emile Eldringen. Elle ne l'avait jamais vu ainsi et tressaillit longuement.

—Ah ! s'écria-t-il en lui saisissant la main,—pourquoi.... pourquoi n'êtes-vous pas ma sœur ?

—Votre sœur ?....—répéta Ulrique songeuse en retirant lentement sa main.—Oui, pourquoi ne suis-je pas votre sœur ?....

Un trouble vague, inconnu, avait à ce mot pénétré son âme ; elle éprouvait une émotion bien inexplicable puisqu'elle-même, la semaine précédente, sous les sapins, avait été la première à évoquer cette impossible fraternité ; mais alors elle avait trouvé cela naturel et son âme était calme ; pourquoi ne l'était-elle plus maintenant ?

—Vous auriez pu me venir en aide, Ulrique,—poursuivit Sir Gilbert.—Vous m'auriez appris le bonheur de travailler et moi j'aurais été en droit de vous imposer celui des longs loisirs !

—Ce qui me rappelle que je vous ai obéi trop longtemps,—dit Ulrique en se levant. — Voici l'heure du souper et rien n'est prêt.

Vive et légère, elle disparut dans la maison, tandis que Gilbert la suivait des yeux.

Le lendemain matin, comme elle était seule chez elle, une voix, sur le seuil, la fit se retourner.

C'était l'hôtesse du *Soleil d'Or*, un panier au bras et un parapluie de coton à la main.

—Vous êtes occupée ?....

—Moi ?.... du tout, balbutia Ulrique, de l'air d'une coupable prise en faute, en se hâtant de cacher un objet qu'elle tenait dans sa main.

De fait, Ulrique était surprise au cours d'une occupation très captivante : mais ce n'était ni de nettoyage ni de cuisine ; l'objet qu'elle avait maladroitement caché était son miroir, devant lequel elle faisait onduler en rêvant les flots de sa superbe chevelure.

—Vous avez quelque chose à me dire ?—demanda Ulrique, d'un ton un peu bref.

—Vous avez là un ruban rouge qui ferait très bien dans vos cheveux, en effet, dit la femme d'un ton singulier, en fixant sur Ulrique un œil perçant.

—Voyons, que désirez-vous ?.... Je vous assure que je n'ai pas le temps....

—Il n'y paraît guère ! Enfin, je veux bien. Voilà ; je viens vous demander un grand service....

—Dites....

—Celui de faire durer cela.... au moins jusqu'à la la fin du mois.

—Faire durer quoi ?

—Dame,.... la chose....

—C'est que, voyez-vous, ce n'est pas souvent que le *Soleil d'Or* a une chance comme celle-là ! Ces dix derniers jours m'ont rapporté de quoi regarnir la salle d'une rangée de tables neuves, et j'ai calculé que je pourrais avoir en outre les bancs, s'il reste encore huit jours.

—Vous voulez parler de Sir Gilbert ?

—Du comte, oui.

—Mais que puis-je à cela, moi ?—demanda Ulrique qui, comprenant enfin, fut prise d'une folle envie de rire.

—Tout dépend de vous.... si vous savez faire durer....

—Mais durer quoi, encore une fois ?

—Voyez-vous cela ! Oh ! bienheureuse sainte Barbe ! Eh bien, puisque vous voulez que je mette les points sur les *i*, je vous demande de tenir encore un peu la bride haute à votre amoureux.

Ulrique demeura d'abord immobile de saisissement, puis une violente rougeur lui monta au visage, tandis qu'elle se redressait hautaine et menaçante.

—Je n'ai pas d'amoureux, sachez-le bien !—s'écria-t-elle en faisant un pas vers sa visiteuse, qui recula.

—Il ne faut pas vous offenser,.... c'est en tout bien tout honneur, ce que j'en dis, et c'est bien naturel, étant comtesse, que le comte.... Enfin, je vous demande seulement cela... Si j'ai agi un peu vite autrefois, à cause de Franzi, je ne vous en ai pas moins rendu quelques services à l'occasion.... Oui, n'est-ce pas, huit jours seulement ? N'allez pas trop vite ; tant que lui n'est pas sûr de vous, moi je suis sûre de lui ; tandis que quand la chose sera réglée, qui sait s'il ne vous emmènera pas bien loin, je ne sais où ?....

Ulrique était restée toute droite auprès de la table, la tête haute, les lèvres relevées par un sourire de mépris.

—Vous vous trompez,—dit-elle,—Sir Gilbert n'est venu ici ni pour me faire la cour, ni pour m'épouser. C'est mon cousin.

L'hôtelière partit d'un bruyant éclat de rire.

—La belle raison !.... Est-ce que ça empêche quelque chose ça ? Et s'il reste ici, un beau monsieur comme ça, ce n'est pas, bien sûr, Glockenau qui le retient. S'il ne vous a pas encore fait la cour, ça ne tardera pas. On ne s'échappe pas à son sort, voyez-vous ; et vous deux,.... c'est aussi sûr que ça arrivera qu'il faut qu'une pierre jetée dans l'eau aille au fond.

C'était plus que n'en pouvait entendre Ulrique.

—C'est odieux, ce que vous dites,—s'écria-t-elle,—je ne vous reconnais pas le droit de me parler ainsi ! Sortez,.... sortez sur-le-champ !

L'hôtesse battit prudemment en retraite, mais non sans lancer, en guise d'adieu, ce rappel intéressé :

—N'oubliez pas mes bancs !....

Cette intervention de la grossière matrone causa d'abord chez Ulrique un débordement d'indignation. Le calme charmant de ses rapports avec son cousin s'en trouvait empoisonné. Ces derniers jours avaient été si heureux ! Fallait-il qu'une telle interprétation vînt jeter son fiel dans cette joie que, pour la première fois de sa douloureuse existence, elle goûtait avec délices ? Ce monde venimeux ne voulait donc pas croire à l'amitié ? Et quelle plus charmante amitié que la leur ? Gilbert et elle ne s'étaient-ils pas répété que, plutôt que cousins, ils étaient frère et sœur ?.... Mais cette évocation de ces noms fraternels lui fit sur le cœur comme une pression douloureuse. C'était comme si, instantanément, eût été arraché le rideau qui lui voilait son âme à elle-même ; et, pendant que ses lèvres disaient : " Cette méchante femme se trompe, tout son venin ne fera pas que Gilbert ne soit toujours pour moi un frère," son cœur, tout bas, mais nettement, répondait : " Elle ne se trompe pas, Ulrique, car tu aimes Gilbert ! " Peu à peu, après l'avoir faiblement combattue, cette nouvelle idée s'acclimata dans l'esprit d'Ulrique. Elle avait beau se dire que cette insinuation de l'hôtesse avait à jamais gâté son bonheur, elle n'en revit pas moins Gilbert chaque jour avec une joie toujours plus vive. Depuis que, sans analyser ses sensations, elle s'était fait cet aveu, les entretiens, pendant qu'appuyé contre la porte de la laiterie il la regardait vaquer à ses rustiques occupations, les promenades sous les sapins, les visites aux paysans, tout cela revêtait des couleurs nouvelles plus douces, vraiment ravissantes et délicieusement troublantes. Pourquoi eût-elle essayé d'échapper à son sort ? N'était-il pas fatal, comme la pierre qui va au fond de l'eau ? Tout bas, elle disait : " Oh ! maintenant, je suis heureuse d'être jolie, je suis heureuse d'être jeune ! " Et coquettement, elle nouait moins serré le fichu de paysanne.... qui ne cachait plus qu'à demi ses beaux cheveux.

Elle se laissait vivre ainsi, jour par jour, oubliant hier et ne regardant pas demain.

Un jour de la fin de septembre, Ulrique et son cousin s'étaient à leur insu enfoncés plus loin que de coutume dans la forêt. Ils s'y égarèrent, et la nuit les surprit en même temps qu'une pluie torrentielle. Ils marchèrent plusieurs heures, croyant toujours retrouver leur chemin et le perdant de plus en plus. Si forte et si vaillante que fut Ulrique, elle dut, brisée et les pieds endoloris, accepter l'appui du bras de Gilbert et en ressentit un délicieux malaise. Bientôt, sous ses vêtements mouillés, elle commença à trembler et ses dents s'entre-choquèrent de froid. Sir Gilbert, malgré ses protestations de plus en plus faibles, ôta son habit et l'en couvrit, s'exposant gaiement en gilet à la pluie glacée. Il en étaient arrivés, vers dix heures, las de leurs efforts pour tenter de sortir du labyrinthe des bois, à chercher quelque arbre creux qui leur servit tant bien que mal d'abri jusqu'au jour, lorsqu'à travers l'obscurité d'une pente boisée ils virent soudain briller une lumière. Elle fit l'effet d'un phare à ces naufragés et ils hâtèrent le pas.

C'était une maison de garde et le forestier vint lui-même ouvrir la porte aux coups frappés de Sir Gilbert. Il entrèrent et trouvèrent dans la salle basse toute une société installée devant un clair feu de sarments, pendant qu'un des fils du garde jouait assez gauchement de la cithare. C'étaient cinq ou six dames à la mise élégante et autant d'hommes, portant des costumes des bons faiseurs ; mais les robes étaient souillées et fripées par la boue et la pluie et les jaquettes fumaient en séchant devant l'âtre ; des parapluies et des ombrelles, s'appuyaient contre les murs.

—Ces messieurs et ces dames,—expliqua à mi-voix le garde aux nouveaux arrivants,—étaient allés faire un pique-nique en forêt quand ils ont été, comme vous, surpris par la pluie et sont venus se réfugier ici.

(*A suivre*).

## Comment les bébés doivent être soignés

L'INFLUENCE que la jeune mère peut avoir sur le développement intellectuel de son enfant n'est pas contestée, mais on ne fait guère attention, et c'est très regrettable aux soins corporels qu'elle pourrait lui donner de façon à redresser, dès le tout jeune âge, les imperfections qui l'empêcheraient d'être un homme irréprochablement conformé.

L'entretien et les soins essentiels de l'enfant doivent être donnés avec la plus grande sollicitude, c'est entendu; mais, en dehors de là, il y a beaucoup de choses à remarquer, auxquelles, malgré leur importance, beaucoup de jeunes femmes ne font aucune attention.

Les oreilles écartées de la tête ou le nez écrasé défigurent souvent un visage d'enfant, d'ailleurs agréable. C'est la faute de la mère. Pourquoi laisser ces difformités au petit chérubin ? Plus tard, elles en feront la risée et le souffre-douleur de ses camarades d'école, parce qu'il aura des oreilles d'âne et un nez de dogue. Et il eût été si facile de les lui éviter !

Dès les premiers jours de la naissance, il faut faire attention que le baby ne dorme pas sur son oreille repliée, il faut observer si l'autre oreille se tient bien collée au crâne.

De même, lorsque le baby s'endort sur le dos, le lobe des oreilles ne doit pas être redressé par le coussin trop mou.

Si l'enfant a été négligé pendant les douze ou dix-huit premiers mois de sa vie, il devient bien difficile d'empêcher que le pauvre enfant ne coure sa vie durant avec des oreilles écartées.

Pour rendre cette difformité moins apparente, on a imaginé, il y a nombre d'années déjà, une espèce de serre-tête, qui, au moyen de rubans de lin et de caoutchouc, enserre les oreilles et les maintient collées contre le crâne. Il faut, pour arriver à un résultat, que l'enfant porte ce serre-tête pendant six mois.

Et le nez ! Ceux qui ont écrit sur l'idéal de la beauté humaine ont toujours considéré un nez bien droit et un peu mince, comme indispensable à un beau visage.

Combien apparait disgracieux et laid un nez aplati et écrasé !

Si les mères étaient un peu plus au courant des soins que l'on peut donner aux enfants, nous ne rencontrerions pas aussi souvent d'enfants au nez mal conformé.

Le nez d'un nouveau-né est souple comme de la cire molle. Ses os ne sont pas encore durcis, et l'on peut, avec une pression douce et continue des doigts, dans le sens de la longueur, reproduite plusieurs fois par jour, transformer le laid petit organe en un joli nez grec.

Certainement, il faut de la délicatesse, de la patience et une main très légère pour que ce modelage donne un bon résultat et ne fasse pas mal à l'enfant. Il doit être continué sans interruption jusqu'à ce que l'enfant ait atteint deux ans. Plus tard, la mère devra faire attention que, suivant une habitude à laquelle sacrifient tous les enfants, le baby ne mette pas les doigts dans son appareil nasal, et qu'il ne se serve de son mouchoir qu'en ayant soin de ne pas le redresser.

Les préoccupations des jeunes mères ne doivent pas non plus négliger les soins de la bouche. On ne peut commencer asssz tôt l'entretien des petites dents des enfants en les nettoyant au moyen d'une brosse très, très douce.

Il est trop de mères qui ne s'en inquiètent pas, et l'on voit trop souvent d'enfants qui, avant l'âge de cinq ans, ont déjà les dents gâtées ou avariées.

Vers huit ans, quand ils ont leurs dents définitives, il arrive bien souvent que les maladies des dents de lait se sont communiquées à celles qui leur succèdent, et de pauvres bambins qui ne devraient pas savoir encore ce qu'est le mal de dents, en souffrent de cruelles douleurs.

Des charmantes jeunes filles qui devraient compter des rangées de perles au nombre de leurs attraits naturels, n'obtiennent ce résultat qu'après maints recours au dentiste.

Et tout cela par l'inadvertance de la mère ou la négligence de leur bonne.

***

Un mot maintenant sur les bains des enfants. Il ne devrait pas se trouver une maison où le lavage général et le bain journalier des nouveaux-nés ne soient considérés comme une cérémonie obligatoire. Et, cependant, nous pouvons prouver que 60 pour cent à peine des jeunes mères sont convaincues de la nécessité de ces soins.

Combien de jeunes femmes croient avoir fait tout leur devoir en venant regarder une fois de temps en temps leur petit prince Charmant dans sa baignoire et ne s'inquiètent nullement des suites dangereuses et souvent mortelles que peuvent entraîner des soins mal rendus ou une façon inintelligente de comprendre ces opérations très délicates.

Tous les objets qui doivent servir à la toilette des tout petits, doivent être préparés d'avance près de la baignoire. La chambre doit avoir—surtout pendant les temps froids — une température de 18°, et l'eau du bain de 27° Reaumur.

Bébé, aussitôt débarrassé de ses langes, doit être déposé sur une flanelle bien chaude, puis lavé avec une éponge très douce et du savon très tendre. Puis, aussitôt, il faut soutenir d'une main la tête et le dos de l'enfant et de l'autre ses petites jambes et le plonger rapidement jusqu'au cou dans l'eau, puis enlever le savon avec un chiffon bien doux. En aucun cas, il ne faut prendre l'enfant par les côtés du corps parce que la plus petite pression sur les côtés peut blesser les organes intérieurs.

Avant que l'eau ne se refroidisse, il faut retirer l'enfant et le poser sur une flanelle chaude et l'en entourer complètement.

Puis, découvrant prudemment chacun de ses petits membres, il faut le sécher jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'humidité sur tout le corps.

Là où la jeune mère découvrirait quelque rougeur, il ne faut pas employer de la poudre, mais de la vaseline ou du coldcream, qui donne bien meilleur résultat.

Il ne faut pas moins de prudence pour l'habillement des nouveaux-nés. L'enfant ne doit jamais être brusqué ou retourné trop subitement. On doit le rouler doucement dans ses langes d'un côté à l'autre.

Aucune épingle ne doit blesser, aucun nœud ne doit irriter la peau de l'enfant, ou lui faire mal. L'on voit encore parfois des mères imprudentes mettre à leurs enfants des objets de toilette qui laissent le cou et même les petites épaules à découvert. C'est aussi dangereux que de couvrir leur petit corps avec des objets trop lourds et trop chauds que leurs forces ne peuvent supporter.

Beaucoup de nouveaux nés viennent au monde avec la tête quelque peu difforme ou manquant de symétrie. Sur des crânes excentriquement déformés se trouvent parfois des enflures et des bosses.

Dans la plupart des cas, la nature se charge de les redresser, les excroissances disparaissent peu à peu et la tête reprend sa forme normale.

Lorsque cela ne se remet pas, les mains délicates de la mère peuvent obtenir de bons résultats par un massage très doux et très attentif. Les boursouflures disparaissent en quelques semaines et le crâne défectueux reprend peu à peu sa symétrie sous la pression délicate des doigts maternels.

Il est de la plus grande importance que tous ceux auxquels est confiée la charge des enfants pour un temps plus ou moins long, sachent comment ils doivent porter ce vivant petit paquet. Il faut bien comprendre qu'il ne doit pas être manié comme une poupée de bois. Et cependant, l'on voit trop souvent ces pauvres petites créatures, qui ne peuvent s'en plaindre, bousculées avec une ignorance, on pourrait dire une cruauté de mouvements brusques, dont le résultat pourrait être non-seulement une douleur passagère pour l'enfant, mais parfois des accidents mortels.

Après cinq mois, un enfant bien portant doit avoir doublé du poids qu'il avait à sa naissance. A sept mois, il doit pouvoir se tenir assis sans soutien. Entre neuf et dix mois, il doit pouvoir se tenir debout sans tomber, et à un an, il doit faire ses premiers essais de marche. Il ne faut jamais forcer un enfant à essayer de marcher s'il n'en marque pas le désir. Il ne manque pas de l'essayer lorsque ses muscles et ses os se sont suffisamment formés.

Le séjour au grand air est très sain, mais il ne faut pas l'exagérer pour les nouveau-nés. Il faut surtout observer que le vent ne frappe pas l'enfant directement au visage et que les yeux soient garantis du soleil. Que d'ennuis ne réservent pas aux mères les enfants dont la vue est mauvaise ou les yeux prématurément fatigués ! Bien souvent, ce sont elles qui en sont la cause. Il est très joli d'abriter son bébé avec une légère ombrelle de dentelle, mais rien n'est plus fatal à la vue de l'enfant, qui perçoit trop directement les brillants rayons du soleil.

Une ombrelle d'étoffe épaisse, doublée de vert, est encore ce qui a été trouvé de mieux jusqu'ici pour préserver les enfants dans leur premier âge.

Espérons que ces conseils, suggérés par une vieille expérience, profiteront à beaucoup de petits qui ne peuvent se défendre contre l'ignorance, la frivolité ou même l'inintelligence de ceux qui les soignent.

B. D.
Garde-malade diplômée de
l'hôpital Royal Victoria.

## Lettre d'une Plage Anglaise

Cromer, Norforlk. Le 16 août 1903.

*Ma chère Directrice,*

J'AI fui le cohu-bohu de Londres pour porter mes lares et pénates sur ce coin reculé de la côte de Norfolk. Quel bonheur d'avoir secoué de mes pieds la poussière de la capitale, et de jouir du grand calme des bois et de l'océan ! Me voilà assise toute la matinée sur la plage, contemplant cette sauvage Mer du Nord qui vient se briser contre les digues ; pas un ilôt, ni une côte lointaine pour venir trancher la monotonie, rien, rien que cette immense nappe miroitante, et parfois un grand paquebôt (se rendant soit à Lowestoft ou Yarmouth), qui sillonne l'horizon. En revanche, la plage est pleine de vie et d'entrain : D'abord, ce sont les baigneurs dégringolant de leurs cabines de bain pour se plonger dans l'élément salé ; puis les enfants qui, leurs vêtements retroussés jusqu'aux genoux, clapotent dans l'écume, la pelle et la bêche en mains, les mamans et les hommes les regardent faire, tout en lisant et travaillant dans les nombreuses tentes et pliants, qui se dressent sur l'arrière plage, tandis que les promeneurs font leur exercice matinal sur les quais. Les bouffées de vent nous apportent de temps à autre des brins de mélodies, jouées par l'orchestre viennois sur la jetée. Des nègres, ou grimés comme tels, gesticulent sur le sable la mandoline en main ; au fond, s'élève, entre des bosquets de verdure, le village de Cromer que domine le clocher de son ancienne église gothique, et là bas, sur le sommet des falaises qui longent la côte accidentée, on aperçoit quelque golfeur isolé à la recherche de sa balle. Soit dit en passant, le " golf course " ici, est une délicieuse promenade par monts et par vaux, de trois heures de durée. L'après-midi, la plage est déserte : tout le monde fait des excursions et il y a embarras de richesses dans ce pittoresque comté de Norfolk — surnommé Popyland, à cause de la croissance extraordinaire de coquelicots. Les traditions historiques ne manquent pas non plus : En premier lieu vient Norwich, la capitale, qui date du 6ième siècle, puis il y a nombre de ruines intéressantes, tel que Beeston Abbey, jadis un couvent de bénédictines, fondé par Lady Isabel de Cressey,—puis Blickling Hall, où se passa la jeunesse de l'infortunée Anne Boleyn, la seconde femme du roi " Barbe-bleu " Henri VIII, puis Stanfield Hall où naquit la non moins infortunée Amy Robsart, l'héroïne du roman de Walter Scott, intitulé " Kenilworth." Les Romains, les Saxons, les Normands, tous ont laissé leurs traces, et à vrai dire, ces ruines vermoulues par l'âge, font rêver des races différentes qui habitèrent ces parages dans le lointain passé.

Le soir ramène le troupeau humain au bercail, et de 7 à 10 heures il y a encore musique sur la jetée : Qu'il fait bon s'y asseoir par une belle nuit d'été, car on se croirait en pleine mer, en écoutant les vagues clapoter contre les parois couverts d'algues marines. La brise nocturne qui arrive directement du Pôle Nord (!) vient nous fouetter le visage. La lune se reflète dans la profondeur des eaux, mais sa pâle lueur est bien éclipsée par l'éclat brillant du phare qui domine le point le plus élevé de la falaise.........

CHRISTINE DE LINDEN.

# PAGE DES ENFANTS

## CAUSERIE

Figurez-vous une jolie maison à tourelles, encerclée d'arbres dont la cime se perd bien haut dans les nues ; en arrière, forêt de sapins gigantesques sur lesquels on aime à se reposer les yeux. Par exemple, inutile de penser à y pénétrer ; la terre détrempée par les pluies fréquentes nous en rend l'abord inaccessible, sans compter les " vilaines couleuvres " qui y pullulent, m'a assuré d'un petit air entendu mon amie Germaine, bambine à si joyeux printemps.

La multiplicité de jolis endroits dont la villa des Six abonde, nous a vite fait oublier cette légère ombre au tableau, ombre qui ne sert après tout qu'à faire ressortir avec plus d'avantage encore, les pittoresques beautés dont se montre prodigue ce petit coin privilégié de la nature.

Ici, rochers recouverts de mousse, entourés de sapins verts, charmants lieux de repos dont j'ai plus d'une fois savouré les douceurs ; là, grands arbres touffus à l'ombre toujours fraîche, à la brise toujours douce, où se trouve installée une balançoire que, d'un commun accord, mes petits amis avaient mise à mon entière disposition.

Quand le sol trop humide m'interdisait l'entrée sous bois, j'allais m'installer sous la vérandah d'où s'étend le panorama le plus gracieux possible, et qui renferme au premier plan la Pointe de Fraserville, dont les hôtels et les cottages mirent dans l'eau leur toit tout blanc.

La villa des Six est bien l'une des plus délicieuses maisons de campagne que je connaisse, et ses habitants sont si agréables, si hospitaliers, que vous ne les quittez qu'avec regret. Cependant, malgré toute l'affection que m'inspirait mes aimables compagnons de villégiature, mes préférences allèrent tout d'un bloc vers Germaine, la Benjamine de la maison. Si vous l'aviez vue m'expliquant un tas de choses d'un air important, levant vers moi ses yeux veloutés ombragés de longs cils, me montrant dans un joli éclat de rire une rangée de petites perles blanches qu'envierait le lapidaire le plus en renom. Avec ça, qu'elle est un personnage, ma petite Germaine, personnage dont la réputation n'est plus à faire. C'est une demoiselle dont la charité est sans bornes. Il n'est pas d'œuvre pie pas de kermesse, par exemple, qu'elle n'encourage toujours, à la condition qu'il y ait quelques compensations pour le palais ! ! tous les bazars la connaissent, et les dames patronesses donc !... Aussi, elle vous a une manière de marchander sur tel ou tel objet qui est absolument irrésistible et qui prouve d'une manière indéniable les tendances déjà économiques de notre héroïne.

La jeune maman, que ces dispositions amusent beaucoup, me racontait à ce sujet l'anecdote suivante :

Il y avait bazar, et ses proportions promettaient les résultats les plus satisfaisants. La grand'mère de Germaine figurait à la table la plus alléchante de toutes : celle des rafraîchissements. Grande réjouissance à la villa des Six, et inspection générale des fonds déposés en banque Mais il fallait régler les dépenses afin d'avoir des munitions jusqu'à la fin, car l'assaut de la bourse devait durer quinze jours. Pas de sursis dans ces cas comme vous savez, il faut ou charger ou mourir, et mes petits amis ne voulaient pas mourir.

Cela alla rondement pendant quelque temps, grâce à la maman, qui, sans rien dire ravitaillait habilement la petite armée, dont l'arsenal s'en serait allé à la dérive sans ce renfort heureux

Le dernier jour arrivé, Mlle Germaine fut obligé de constater avec ses frères et sœurs que la fortune traîtresse menaçait de les abandonner. Il ne restait plus à chacun que quelques sous, dernier souvenir de leur splendeur d'antan

A la salle du bazar, chacun se dirigea vers l'endroit préféré. La Benjamine, dont le palais, fin connaisseur, se souvenait toujours, n'hésita pas sur la route à suivre. Sur la table, auprès de laquelle elle s'arrêta, s'étalait un amas de fruits, gâteaux et bonbons qu'on semblait avoir fait plus beau encore pour cette séance dernière. La petite regarda ses sous et la table séductrice.

Les dames s'empressèrent d'offrir à l'ardente acheteuse les biscuits les plus dorés, les crêmes les plus appétissantes, les confections les plus sucrées. Rien n'y faisait, et l'enfant restait indécise dans son choix. La grand'mère, avisant enfin un genre de gâteau de forme nouvelle, lui dit :

—Celui ci, Germaine, tu peux l'avoir pour deux sous.

La petite répondit en hochant la tête :

—Non, merci, tu les vends trop cher.

—Mais, en effet, en voici un autre, tout aussi délicieux que le premier, que je te laisserai pour un sou.

Notre Benjamine réfléchit quelques instants, puis levant vers la grand-maman ses beaux yeux pensifs :

—Dis donc, fit elle, est-ce bien là ton dernier prix ?....

Je n'ai jamais présidé à aucune table de rafraîchissements, et je ne suis pas non plus grand'mère, mais je sais bien ce que j'eus fait dans un cas semblable, et je laisse ce problème à résoudre à toutes les grand'mamans qui me liront.

TANTE NINETTE.

## Amusette

*Comment faire un cochon avec un citron.*

Prendre un citron bien mûr et de forme grasse et allongée A l'un des bouts, faire un petit coup de couteau et au milieu : ceci forme le museau A l'autre bout, introduire un petit bout de ficelle qu'on aura préalablement enduit de graisse pour le faire onduler. C'est la queue. Coupez ensuite deux oreilles dans un morceau de carton blanc, pas très épais, et les mettre dans deux petites incisions qu'on aura faites avec le couteau à la hauteur voulue au-dessus du museau. On fait deux yeux avec un morceau de charbon ou un crayon noir ; puis prenant quatre allumettes on les enfonce à l'endroit où doivent être les jambes, et voilà maître cochon sur pied Une autre fois je vous montrerai comment faire une délicieuse petite poupée avec un coquelicot.

CHRISTINE DE LINDEN.

# PAGE DES ENFANTS

## Jeux d'esprit

### Logogriphe.

Dix lettres et une apostrophe composent son nom. C'est celui d'un modèle de courage, d'humilité et de patriotisme.

### Charades amusantes.

Dites ce que Dieu ne voit jamais et ce que pourtant nous voyons tous les jours.

Quelle différence y a-t il entre un juge et un escalier ?

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Que ne peut-on point mouiller ?

Combien de sortes de poissons y a-t-il ?

### Anagramme.

(Pour mes jeunes savants et savantes)

Nommez le personnage du 17e siècle, architecte célèbre dont le nom peut former cet anagramme : Le trône.

***

L'anagramme est la transposition des lettres d'un mot opérée de façon à former un mot nouveau ayant une signification différente, sans qu'il soit besoin d'y rien ajouter. C'est ainsi qu'avec le mot *vigneron* on peut former *ivrogne*, que dans *amer* on peut faire *arme*, *rame* ou *mare*.

***

L'arbre à graisse.— Il paraît que l'on a découvert, dans les régions de l'ouest de l'Afrique, un arbre qui donne vraiment de la graisse.

Les indigènes dénomment cet arbre *msambo ;* il a de grandes fleurs charnues aux formes très curieuses. Il donne des fruits gros comme la tête d'un homme, dans lesquels se trouvent des graines très riches en matières grasses. Quatre fruits seulement donnent un rendement d'un kilo et plus de graisse consistante et d'un bon usage tout au moins pour la fabrication des bougies et le suifage des machines.

## Reponses aux jeux d'esprit.

### Enigme.

Rép.—Moutarde.

Ont répondu : Laure, St-Anselme ; Corinette, Trois-Rivières ; Andréa et Lucette, Montréal.

### Question mythologique.

Par quel dieu la nymphe Péristère fut-elle changée en colombe, et pourquoi ?

Rép.—Cupidon, parce qu'elle aida Cypris ou Vénus à remplir sa corbeille de fleurs que le fils de Vénus voulait moissonner.

Ont répondu : Bernadette Fugère, Académie Ste-Marie, Corinette, Trois-Rivières ; Fleur de Lion, St-André Avelin ; Pavot rose, Nosée, Jeanne D., Alberta, V. et Joséphine L, toutes de Montréal.

### Histoire du Canada.

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qui découvrit l'Amérique et en quelle année ? Pourquoi ne donna-t-il pas son nom à sa découverte et quel fut son rival ?

Rép.—En 1492 Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Par erreur dont Améric Vespuce ne fut pas coupable, celui-ci donna son nom à la découverte de Christophe Colomb. On croit que ce fut l'imprimeur d'Améric Vespuce qui se trompant de date, plaça le voyage de ce dernier avant celui de Colomb.

Ont répondu : Emiliana Léger, Académie Ste-Marie ; Josette, Louiseville ; Lune rousse, Amélia R., Andréa, Montréal, Corinette, Trois-Rivières.

### Bouquet.

Portant les emblèmes que voici, espérance, beauté, amabilité, paix, jeunesse et humilité. Quels fruits doit-il contenir ?

Rép — Aubépine, Roses, Chèvrefeuille, Olivier, Lilas et Liseron.

Ont répondu : Fleur de Lion, St-André Avelin ; Pavot rose, Adrienne, L. Martial, Amourette, Longueuil.

## Un visiteur inattendu.

Parmi ceux qui, dans leur cœur célèbrent Victor Hugo, on peut compter le roi de Suède, le souverain français par excellence, qui, chaque année, rendait visite à son illustre ami.

Seulement il ne prévenait jamais et Mme Juliette Drouet qui, dans les dernières années du maître, tenait sa maison, se montrait souvent rétive pour recevoir les convives non attendus.

Un soir, tout le monde était à table, un coup de sonnette retentit, mais le visiteur étant un inconnu, le domestique fit des difficultés pour l'introduire.

—Voyons, mon ami, insista le nouvel arrivé, vous pouvez me laisser entrer dans la salle à manger, vous verrez que je vous dis la vérité.

—Monsieur n'est cependant pas invité ?

—Non, c'est vrai.

Le domestique, dans l'incertitude où il se trouvait, prit parti d'aller prévenir Mme Drouet qu'un "monsieur bien mis" qui ne voulait pas se nommer demandait cependant à être reçu.

—Qu'il entre, dit le maître.

A la vue de l'hôte imprévu Jeanne et Georges se rivèrent à son cou.

—Doucement Jeanne, s'écria alors Victor Hugo, ne te donne pas le luxe d'étrangler un souverain !

Et, devant les convives ébahis, Oscar II se mit aussitôt à réciter :

Jeanne était au pain sec au fond du cachot noir....

Puis il s'assit, et dîna avec bonheur.

Oscar II peut seul compléter l'anecdote.

---

Une jolie note d'album glanée sur les feuillets d'une mondaine mélancolique :

" Les plaisirs ne sont guère, pour séparer nos douleurs, que des virgules.

Une dame de province, nouvellement arrivée à Paris, demandait à Fontenelle :—Monsieur, qu'est-ce donc que ce fauteuil académique dont j'ai tant entendu parler ?

—Madame, dit le philosophe, c'est un lit de repos où le bel esprit sommeille

## Bloc-Notes

Puisqu'il y a chemineau, pourquoi n'existerait-pas cheminette ?

En faisant mon examen de conscience, l'autre jour, j'ai trouvé que j'avais toute l'étoffe nécessaire pour faire une cheminette — une cheminette de ville, puisque le sort m'y a fixée. Combien j'aime à déambuler, seule, par les rues, les rues où le peuple se coudoie, les rues où l'étalage ne resplendit pas de luxueux bibelots derrière d'aristocratiques vitrines, mais plutôt celles où l'œil est amusé par la variété d'un bazar, celles où l'esprit est réjoui par les propos naïfs qu'échangent entre eux commères et revendeurs, où des éléments divers se cotoient en des promiscuités désopilantes.

Je pense que, dans tout Montréal, la plus typique et la plus distrayante, de ces rues, c'est la rue Saint Laurent. J'aimerais, un jour, à raconter l'histoire des figures que les petits photographes exposent, dans leurs cages vitrées, à la porte de leurs ateliers. C'est un chapitre qui tente ma plume quand elle est en rupture de ban avec la psychologie....

Et puis les Syriens et leurs chapelets aux vertus extraordinaires, les assortiments étranges de bonbons plus étranges encore, et qui n'ont, heureusement, jamais l'air d'avoir d'acheteurs,: les meurtres plus que nature du musée Eden.

Chaque saison d ailleurs a son cachet spécial.

En ce moment, c'est la glorieuse fête des fruits.

J'avais pris l'habitude d'admirations sans bornes devant les pyramides régulières ou les quadrilatères de pommes dont la mine appétissante et réjouie ne manquaient d'attirer et de retenir l'œil.

Les avez-vous remarquées dans leur peau fraîche et belle ; elles sont rosées comme si un sang généreux circulait dans leurs pores, proprettes et luisantes, à l'égal des joues robustes des enfants après les ablutions matinales.

— Faut-il qu'elles soient proprement frottées tout de même, me disais je souvent en les admirant.

J'ai perdu ce matin cette illusion qui m'était chère.

Passant, par hasard, au moment des branlebas matinals, j'aperçus un juif, un juif aussi crasseux que le Fagin de Dickens, qui m'enseigna un mode de nettoyage, auquel je n'avais nullement songé.

Une par une, il crachait sur les pommes, et d'une main vigoureuse les frottait énergiquement sur son pantalon. Et le croirait-on, c'est après cet ignoble traitement que le fruit prenait cet air séduisant qui m'avait tant attirée auparavant et fait souhaiter d'en connaître le secret.

Bénies soient toutes les règles de l'hygiène et de la bienséance qui veulent qu'on pèle les pommes avant de les manger.

Hélas ! que fera-t-on des huitres à la chopine qu'on ne peut guère laver, encore moins peler, depuis que mes yeux inquisiteurs ont découvert un bonhomme, qui, derrière son comptoir, charmait ses loisirs entre chaque consommateur, en pêchant, avec ses doigts, les grassouillets mollusques dans la jarre en grès où elles étaient entassées....

Mais je m'arrête, les remords m'interdisent de continuer mes observations plus longtemps : j'ai la sensation très vive de faire en ce moment œuvre mauvaise et masculine.

***

Avez-vous lu Nine, la chroniqueuse du nouveau journal *Le Sport ?* Superbes sont les jeunes Canadiennes, qui, sans école, sans entraînement d'aucune sorte, prennent la plume et la manient avec une vigueur, un brio qui ferait envie à plus d'un vieux journaliste.

Succès et compliments à la nouvelle causeuse.

---

Les maris, qui ont souci de la dignité et du bonheur de leurs femmes, ne les laisseront pas demander à chaque fois le sou dont elles ont besoin pour leurs dépenses de chaque jour. Un ménage bien organisé, c'est celui où le mari chaque mois, ou mieux encore, chaque semaine, remet aux mains de sa femme une somme convenue et suffisante aux dépenses de la maison et aux éventualités qui pourraient amener quelques déboursés en plus. Cette façon d'agir est la plus sage et au fond la plus profitable, car, elle habitue la femme à des idées d'ordre et d'économie qui sont les bases fondamentales de la prospérité d'un ménage. Et afin que la bonne ménagère sache elle-même à quoi s'en tenir dans ses dépenses, elle déposera le montant qu'on lui a donné à la banque, disons, par exemple, à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, tenue par des femmes — et il lui sera facile de se rendre compte par les souches de chaque billet payé —quel a été le montant de ses achats et quel emploi elle a fait de son argent. Bientôt alors, surgira le désir de laisser ses économies à la Banque, sans que rien n'en souffre et voilà comment la paix et le bonheur entreront dans le ménage.

---

### LE THÉATRE NATIONAL

Le Théâtre National a fait une heureuse acquisition dans la personne de Mme Jane Bertin, qui, a brillamment débuté sur la scène montréalaise dans le *Le Maître de Forges*. Son jeu, tout à fait grand genre et correct jusque dans les moindres détails, a infiniment plu à son auditoire qui lui en a à maintes reprises témoigné sa vive satisfaction. Mlle Bertin deviendra bientôt l'artiste favorite du public et, nul doute qu'elle saura toujours mériter cette faveur.

Félicitations au zélé directeur du National, M. Georges Gauvreau, qui au prix de sacrifices, n'en doutons pas, à su faire de son théâtre une scène excellente autour de laquelle se grouperont tous les amis du vrai et bon théâtre.

La campagne, en ce moment, offre le plus riche spectacle de tons et de couleurs qu'il soit possible de rêver Une promenade à la Pointe aux Trembles et au Bout de l'Ile, dans le Terminal, vous permettra d'admirer ces décors magnifiques d'une fin d'été. Les tramways du Terminal sont spacieux, confortables et le service très régulier. N'oubliez pas que vous pouvez les prendre en ville, ce qui est une commodité fort agréable.

---

## Conseil utile

La lecture au lit.—Ne lisez jamais au lit dans une position horizontale, cela provoque une tension du nerf optique très fatigante pour la vue. Si l'habitude est chez vous plus forte que la volonté, atténuez du moins l'inconvénient par le traitement suivant : baignez chaque soir vos yeux dans de l'eau salée ; pas trop de sel pourtant, afin d'éviter une sensation cuisante. Rien n'est plus fortifiant pour la vue, et nous avons connu plusieurs personnes qui se sont parfaitement trouvées de ce simple et fortifiant tonique Ne forcez jamais vos yeux à travailler ou à lire à la lueur d'une lumière insuffisante ou trop éloignée ; cette opération est aussi dangereuse pour l'œil que la lecture d'un livre à la lumière d'un ardent soleil.

2me année—No 13 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 3 Octobre 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE







CONSOMPTION
TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE
GUERIS PAR LES
CAPSULES CRESOBENE
A. Decary
MONTREAL
Capsules
CRESOBENE
En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins
SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX
ARTHUR DECARY PHARMACIEN
1688 RUE ST CATHERINE
MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 13 Samedi, 3 Octobre 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)
Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois
Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - $2.00
Six Mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

## Matin d'Octobre

*C'est l'heure exquise et matinale*
*Que rougit un soleil soudain.*
*A travers la brume automnale*
*Tombent les feuilles du jardin.*

*Leur chute est lente. On peut les suivre*
*Du regard en reconnaissant*
*Le chêne à sa feuille de cuivre,*
*L'érable à sa feuille de sang.*

*Les dernières, les plus rouillées,*
*Tombent des branches dépouillées ;*
*Mais ce n'est pas l'hiver encor.*

*Une blonde lumière arrose*
*La nature, et, dans l'air tout rose*
*On croirait qu'il neige de l'or.*

François Coppée.

## La maison des ombres

Un journal français annonçait dernièrement que le domaine de la Malmaison, cette demeure que les souvenirs ont rendu plus célèbre encore que sa valeur intrinsèque, devenue propriété de l'Etat, sera sous peu ouverte aux visiteurs.

Ce château où Napoléon séjourna aux plus beaux jours du Consulat, où Joséphine vit briller l'étoile de sa gloire, mais où elle vit aussi son astre pâlir et s'éteindre, a failli disparaître sous le pic brutal des démolisseurs.

Longtemps abandonnée, la Malmaison avait d'abord été pillée par les curieux. saccagée par les Prussiens et les Communards et allait tombant en ruines, quand survint M. Osiris, philanthrope français et patriote, qui l'acheta dans le dessein d'en faire un musée napoléonien et de la conserver ainsi à la postérité. Dans sa générosité faite de dévouement, M. Osiris ne recula devant aucun sacrifice jusqu'à ce que cette maison, chère aux fervents du grand empereur, fut complètement restaurée.

Et la besogne était aussi ardue que difficile à exécuter. Plafonds, parquets, boiseries, s'effritaient et criaient misères et déchéances. Il fallait retoucher tout et cependant respecter religieusement le passé. Souvent même, on n'a découvert les premières décorations que sous des papiers modernes et on a dû gratter quelque peinture nouvelle pour faire reparaître l'ancienne.

Ce merveilleux plafond de la bibliothèque, par exemple, peint par un artiste de l'époque, dont on ne manque jamais de vanter l'artistisme dans les descriptions des pièces de ce château, s'en allait en miettes, mais, on n'y a retouché que pour fixer à nouveau ces peintures au vaporisateur.

Combien il sera agréable au visiteur de contempler ce témoin d'une épopée merveilleuse, qui couvrit successivement tant de gloire, de décadence, de joies et de larmes.

De combien de souvenirs encore, gardez-vous la mémoire, vieux murs condamnés à rester debout, quand vous voudriez aussi, j'en suis sûre, vous effondrer et vous anéantir avec ceux qui sont disparus...

Combien vous paraîtront fades et pâles les ombres vivantes qui iront maintenant vous interroger, et essayer d'arracher à votre douloureux silence, les secrets que l'on vous a confiés ! Mais les voix du passé qui chantent en vous, ne sont pas comprises de nous ; elles n'auront jamais d'autres interprètes que les ombres blanches des pauvres morts...

C'était par une de ces journées comme celles que nous venons de traverser, où, le soleil, devenu moins brûlant mais toujours radieux, coule des criblées de lumière à travers les arbres aux costumes rouges et ors, laissant tomber ses traînées de clarté jusque dans les soies brunes ou cuivrées des feuilles mortes jonchant le sol.

Saison magicienne qui n'est ni tout à fait l'été, ni tout à fait l'automne, où on se sent le cœur plus doux et la sympathie toute prête, où, en rêvant à la fin incessante des choses, notre esprit revient volontiers sur les choses qui ne sont plus. C'était donc par un de ces jours mélancolisants dont le prestige des évocations devait bien préparer mon esprit et ma pensée, que je fis le pèlerinage suggestif de la Malmaison.

Rien ne reste, je crois, aussi bien gravé dans le cœur des Canadiens-français que l'épopée Napoléonienne.

Le plus aimé et le mieux connu — si les deux vont ensemble — des héros de l'histoire, c'est Napoléon Ier. Je n'ai pas échappé à la magie exercée sur mes compatriotes par "le Corse aux cheveux plats," et, je n'ai pas honte d'avouer que je me sentis plus profondément remuée, aux Invalides, devant la crypte, qui renferme les restes du martyr de Sainte-Hélène, en isant sur l'imposte qui surmonte la lourde porte de bronze, ces mots, dernières volontés du mourant : *Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé*, qu'à Saint-Denis, le tombeau des rois à cet instant même où, mon œil, plongeant dans la petite ouverture pratiquée dans le mur épais d'un souterrain, aperçut, éclairés par une lumière tremblotante, les cercueils de Louis XVI et de la malheureuse Marie-Antoinette.

Ce fut donc l'âme toute vibrante que je me dirigeai par une claire journée de fin septembre vers la Malmaison, dont l'étymologie, comme chacun sait, signifie : maison mauvaise.

Fatale, elle fut, en effet, à ses hôtes, à Joséphine abandonnée, à Napoléon vaincu, puis à Hortense, reine sans trône et sans époux.

Le trajet qui sépare Paris de Rueil est court, et j'arrivai bientôt devant la grille du château.

Hélas ! un grand désappointement m'y attendait. Le concierge m'annonça que la Malmaison, alors en la possession récente de M. Osiris, n'était plus visitée par personne, car on y avait commencé les travaux de restauration.

Le visage entre les piques de la grille, longtemps, je regardai ce séjour vers lequel mon imagination s'était tant de fois reportée.

Sa façade se dressait tout près de moi, quelques verges seulement m'en séparaient. Combien, il m'était facile d'en reconstituer les diverses pièces que les lectures m'avaient fait connaître.

Je voyais les fenêtres du grand salon, et sa cheminée enrichie de camées, de cristaux et de mosaïques, donnée par Pie VII, à l'occasion du sacre de l'empereur Napoléon. Les incrustations furent enlevées, m'a-t-on dit, mais pour que l'œuvre de restauration ait été complète, on les a sûrement remplacées. Puis, voici le salon de musique où parurent Talma et Mlle Mars. Une glace sans tain séparait le salon du vestibule. Et quand Napoléon fut devenu, par la faveur d'un prince de l'Eglise, l'époux de Marie-Louise et le divorcé de Joséphine, il n'entrait, pour rendre visite à celle-ci, que par ce salon, afin que les aides-de-camp pussent l'observer facilement au moyen de cette glace, et rendre compte, au besoin, de tous ses actes, à la jalouse Marie-Louise.

Précaution dont l'intention dût paraître fort cruelle à la sensible Joséphine, bien que son cœur n'en fût plus à compter ses meurtrissures.

Au rez-de-chaussée encore, tout devant mon regard, la chambre du Conseil, en imitation de tente à grandes raies blanches et bleues. Mme la duchesse d'Abrantès la mentionne souvent dans ses *Mémoires*. Des panoplies d'armes de toutes les époques y étaient représentées, et, à travers la longue pièce étaient dispersées de nombreuses tables sur lesquelles s'étalaient des cartes, afin que Napoléon, qui aimait beaucoup à marcher, put jeter un coup d'œil sur les unes et sur les autres sans interrompre ni son travail, ni sa promenade.

Et mes yeux se rivaient à cette maison dont l'extérieur si ordinaire n'aurait pas suffi à retenir l'attention d'un indifférent.

C'était bien là que Joséphine, déployant son tact infini et sa grâce délicate, avait rassemblé autour d'elle les artistes et les lettrés, là qu'elle avait vécu, comme elle le disait, les plus belles heures de sa vie, et qu'elle revint femme angoissée, impératrice déchue, épouse reniée. Là encore qu'elle apprit la chute de l'aigle, l'exil à l'île d'Elbe, et, que dans la grande bonté de son cœur, elle s'écriait :

—Ah ! que j'envie celle qui a le droit d'aller partager son exil et le consoler !

Celle qui en avait et le droit et l'obligation ne le fit pas. La justice immanente se chargeait ainsi de la rétribution due à la sacrifiée.

Joséphine mourut à la Malmaison avant le retour de l'Ile d'Elbe, avant Waterloo. Napoléon y revint aussi, lui, passer quelques jours après son irréparable désastre, comme on revient, quand on est malheureux, aux endroits de sa dilection et de félicité passée.

Lentement, je fis ensuite le tour de ce domaine tant rétréci ; le parc et une partie du jardin ont été morcelés et vendus à des propriétaires qui y ont construit des maisons de plaisance.

Disparu, le jardin d'Amour, les enclos fleuris de roses, les ruisseaux en cascades, et le lac paisible où des cygnes noirs chuchotaient leurs frivoles secrets…

L'astre du jour allumait d'éclatants reflets sur ces bosquets dévastés et dans une grande fantasmagorie illusoire, mon imagination se peignait ces lieux enchantés, où les plus jolies femmes de France, le printemps aux lèvres, mariaient leurs rires perlés aux trilles mélodieuses des rossignols….

Et je partis, l'âme triste comme au sortir d'un cimetière.

La Malmaison, musée napoléonnien, c'est-à-dire, nécropole glorieuse, n'est plus qu'une maison des ombres, une maison des ombres!…

FRANÇOISE.

---

Le meilleur moyen d'être revenu de bien des choses, c'est de n'y être jamais allé.

MME ACKERMANN.

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires, et les gens de bien, ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

(PROVERBE ORIENTAL).

# Le Salon de Madame Geoffrin

IL m'a paru intéressant de tracer le portrait d'un des précurseurs de ces distractions intellectuelles et de ce commerce sociable qu'a été la conversation. Je ne voulais pas remonter trop loin pour chercher un type. L'hôtel de Rambouillet aurait pu me fournir un modèle plus gracieux, plus poétique, peut-être, mais j'ai préféré m'en tenir à une période plus rapprochée et plus en rapport avec notre état social actuel. J'ai donc choisi madame Geoffrin, qui est une des plus brillantes parmi les figures de femme du XVIIIe siècle.

Sans titre de noblesse, sans grande beauté, sans cette transcendance qui impose et proclame un nom, elle n'en a pas moins réussi, dans une époque qui vit éclore tant de réputations inoubliables, à se rendre aussi fameuse que les personnages les plus distingués. Elle se créa un salon où la conversation était en honneur, où l'on pouvait raisonner et écouter, où l'on cultivait son esprit, sa raison et son goût, où il y avait presque communion d'âmes entre les habitués. L'esprit communicatif n'est-il pas la qualité essentielle des réunions de ce genre et d'où peut-il provenir sinon de la confiance et de l'estime réciproques, d'une liaison où le cœur a autant de part que l'esprit et qui tourne ainsi au profit commun ?

Fille d'un valet de chambre de madame la Dauphine, nommé Rodet, madame Geoffrin naquit en 1699. Elle avait donc vu Louis XIV et sa vieille cour ! Madame de Maintenon dans toute la pompe de son humilité ; elle avait vu toute l'agitation de cette cour intrigante et des souvenirs aussi captivants et aussi divers durent charmer ses réunions intimes.

Après la mort de madame la Dauphine, son père acheta la charge de "commissaire contrôleur juré mouleur de bois de la ville de Paris" et dans cette profession, il s'était acquis une certaine aisance. Son histoire ne présente aucune particularité remarquable. Il mena avec simplicité une existence laborieuse, bornant son ambition au titre honorable de "bourgeois de Paris." Thérèse Rodet, devenue orpheline, habita rue Saint Honoré, chez sa grand'mère madame Chemineau, une femme de tête solide, qui prisait plus le jugement que le savoir. Elle disait : "Si ma petite fille est une bête, le savoir la rendrait confiante et insupportable ; si elle a de l'esprit et de la sensibilité, elle suppléera par son adresse à ce qu'elle ne saura pas." Il est curieux de voir que madame Geoffrin qui devait plus tard obtenir un grade si élevé dans le corps des bas-bleus, n'a pas reçu d'instruction dans sa jeunesse. Sa grand'mère se borna purement et simplement à lui apprendre à lire ; elle ne lui donna aucun professeur.

Ce parti-pris d'ignorance n'empêchait pas madame Chemineau de cultiver avec soin l'intelligence déliée de la petite orpheline. Si elle ne lui montrait pas à écrire, elle la faisait lire beaucoup et lui expliquait ses lectures. Elle lui apprenait à penser, la forçant à raisonner avec elle, à juger les gens qu'elle voyait et les propos qu'elle entendait et à donner la raison de ses jugements, et la fillette grandissait sous l'œil vigilant de cette aïeule qui savait étudier avec une attention si soutenue le caractère, les goûts et les inclinations de sa petite-fille, sachant lui indiquer à propos, par une direction presque insensible, les écueils à éviter et la route à suivre Elle l'encourageait à lui rendre compte de tous ses mouvements et de tous ses sentiments, elle savait la reprendre avec tant de douceur et de grâce que l'enfant s'abandonnait avec confiance et n'avait rien de caché pour cette grand'mère si indulgente.

Tous les matins, elles allaient ensemble à la messe de la paroisse, à l'église Saint-Roch et la tenue recueillie de Thérèse Rodet faisait l'édification de tous les fidèles. Diderot, dans un court portrait, nous la dépeint à cette heure matinale "en cornette plate, en mince et légère siamoise, jolie comme un ange, joignant au pied des autels, les deux plus belles menottes du monde." C'est dans ces simples atours et dans cette pieuse attitude qu'un matin, à l'âge de 14 ans, sans y songer et le plus innocemment du monde, elle attira les regards et gagna le cœur de celui qui allait demander sa main, et lui donner un nom alors obscur et qu'elle devait rendre si célèbre un jour. Monsieur Geoffrin était un vieux veuf riche, fabricant de glaces et miroirs, il avait 46 ans, elle en avait 14. Je n'insisterai pas sur les débuts d'un ménage si bizarrement assorti, je dirai seulement qu'ils s'installèrent dans cet hôtel de la rue Saint-Honoré qui allait devenir le royaume du bel esprit.

Pendant 15 ans, les époux menèrent une vie calme et paisible, tout à fait en harmonie avec les goûts de M. Geoffrin qui n'aimait pas le monde. Mais le hasard fit qu'il devait bientôt en être autrement. A peu de distance de l'hôtel de M. Geoffrin, habitait dans un petit appartement, la marquise de Tencin, cette femme si séduisante par son esprit, mais dont la réputation d'honnête femme laissait si fort à désirer. Madame Geoffrin avait une gentille fillette d'une dizaine d'années et la marquise, on ne sait pour quelles raisons, dès qu'elle apercevait l'enfant, lui faisait mille caresses, mille gentillesses et déployait toutes les grâces auprès de la mère pour gagner son amitié. Dans quelle intention la grande dame, alors entourée de l'élite de la société littéraire et mondaine, recherchait elle ainsi la petite bourgeoise qui vivait ignorée dans son voisinage ?

Peut être la vieille marquise qui se mêlait facilement à tous les genres d'intrigues, espérait-elle se lier avec la mère qu'elle savait très riche, afin de marier la fille à l'un de ses protégés ? Mais rien ne justifie cette supposition, le marquis de la Ferté-Imbault qui devait être le mari de

mademoiselle Geoffrin n'avait aucune accointance avec la marquise et le mariage se fit sans qu'elle y prit aucune espèce de part.

Quoi qu'il en soit, madame Geoffrin reçut grand accueil des habitués du salon de madame de Tencin qui étaient alors Fontenelle, Saurin, Montesquieu, Mairan. Ravie de tout ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait, avide d'en voir et d'en connaître davantage et par cela même très soumise aux conseils qu'elle recevait de cette femme qui, lorsque ses intérêts n'étaient point en cause, savait en donner de sûrs et de pratiques, madame Geoffrin devint à son tour désireuse de recevoir chez elle, ces hommes de génie qui, si brillamment, lui faisaient entrevoir des horizons nouveaux. Elle qui jusqu'alors avait mené une existence presque monastique, changea tout à coup sa manière de vivre, et il est aisé de deviner que l'humeur sédentaire de M. Geoffrin ne s'y prêta pas de bonne grâce, lui qui se félicitait chaque jour, qu'une femme aussi jeune que la sienne fut assez raisonnable pour renoncer d'elle-même et sans murmurer à tous les plaisirs de son âge. Aussi, dès les premiers symptômes se mit-il en frais d'éloquence pour observer à sa femme que la nouvelle vie qu'elle voulait mener n'était que pernicieuse à tous égards, qu'elle ne rencontrerait qu'orgueil et vanité, que déceptions Puis de la persuasion il passa à des arguments plus décisifs et essaya, pour la première fois, de l'autorité maritale Tout fut inutile et M Geoffrin apprit bientôt à connaître la force de volonté de sa jeune compagne. De guerre lasse, il se soumit et dans le dernières années de sa vie, le brave homme docile et dompté, poussait la complaisance jusqu'à ordonner les repas présidés par sa femme ; il n'ouvrait la bouche que pour servir à table, ce qu'il faisait alors de la façon la plus honnête, "mais d'un air détaché et avec l'attitude d'un intendant de Madame !"

Madame Geoffrin fut veuve de bonne heure et vers la même époque Madame de Tencin mourut, cette mort survenant après l'autre acheva de donner un libre essor à l'ambition de madame Geoffrin et l'hôtel de la rue Saint-Honoré devint le rendez-vous des artistes les plus distingués, des écrivains, des poètes, des économistes, des étrangers illustres et bientôt des souverains eux-mêmes. Elle avait le goût des arts et se piquait de protéger non seulement les gens de lettres, mais les artistes, sculpteurs et peintres qui avaient chez elle leur jour particulier, et dans cette société d'élite, au milieu de ce monde encore nouveau pour elle, madame Geoffrin, cette parvenue, qui n'a reçu nulle instruction, nulle teinture des lettres ou des arts, qui ne sait même pas l'orthographe, n'est étrangère à aucun sujet, elle provoque, anime, dirige les causeries....

Mais d'où vient donc ce merveilleux phénomène ?

C'est que madame Geoffrin sait écouter, elle écoute beaucoup plus qu'elle ne parle, elle sait tout le profit que l'on peut tirer à écouter les autres ; et quand elle parle, elle a le bon esprit de ne s'entretenir que de choses qu'elle connait très bien. Très adroite à présider, à surveiller, elle maintient la conversation dans une certaine mesure, dans une certaine discipline, qu'elle ne souffre pas qu'on dépasse. Tous ses habitués lui sont soumis ; si la conversation s'anime, s'échauffe et s'écarte en des sujets réservés, elle a un "hola" sec qui fait tout rentrer dans l'ordre ou "Allons, voilà qui est bien !"

C'est le signal de sagesse qu'elle donne à ses convives. Mais si ce discret avertissement n'est pas aussitôt entendu, l'imprudent qui a violé la consigne ne tarde pas à s'en repentir, et une leçon cinglante lui ôte toute velléité de récidive. C'est ce que le jeune comte de Coigny apprit un jour à ses dépens ; invité à souper, il s'était lancé dans un récit aussi long que dénué d'intérêt ; quelques signes d'impatience de la maîtresse de la maison ne parviennent pas à l'arrêter : pour faire diversion elle le prie de découper une poularde ; peine perdue, il poursuit son monologue, tout en tirant de sa poche un couteau pas plus long qu'un canif.

Pour le coup, madame Geoffrin n'y tient plus, et elle lui dit de sa voix sèche et nette : "Monsieur le comte, pour réussir, dans ce pays-ci, il faut grands couteaux et de petites histoires !

Heureusement, les vivacités de langage sont rares chez madame Geoffrin.

La personne la plus intimement liée avec elle était Fontenelle ; elle admirait sincèrement son merveilleux esprit, attachait un prix infini à sa conversation, écoutait ses avis avec une déférence qu'elle n'eut jamais pour aucun autre. Il avait une façon de conter qu'était sienne, ses récits pleins de finesse et d'à propos faisaient les délices de tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre ; les éloges qu'il prononçait à l'Académie des sciences étaient, de l'avis de ses contemporains, aussi charmants que sa conversation. —Quel dommage de savoir que Fontenelle manquait de passions généreuses, il n'aimait rien vivement ni fortement ; madame Geoffrin le comparait à une petite machine bien délicate qui durerait éternellement si on la posait dans un coin et qu'on ne la frottât ni ne la froissât jamais. Il n'avait jamais pleuré, il ne s'était jamais mis en colère il n'avait jamais couru. Marie-Thérèse Geoffrin, pétulante enfant de 15 ans, le détestait cordialement surtout lorsqu'il voulait mettre un frein à ses élans de gaieté.

—Monsieur de Fontenelle, lui dit-elle un jour, vous n'avez jamais ri ?

—Non, je n'ai jamais fait : ah ! ah !

(*à suivre*)

MADAME SAUVALLE.

**A propos de poudre.**

Du jour où le roi Louis XIII, qui avait perdu ses cheveux de bonne heure, adopta la perruque, les gantiers, qui seuls avaient le droit de vendre de la poudre, firent tous fortune. La poudre dite ARGENTINE avait les préférences de la Cour, mais on n'en faisait de toute couleurs, et si grand fut l'engouement que les filles pauvres elles-mêmes, n'osant montrer leur cheveux tels que la nature les leur avait donnés, les saupoudraient "de poudre de bois pourri, qu'on trouve parmi les vieux bâtiments aux poutres et pièces de bois sur lesquelles il n'a point plu"

Les veuves faisaient exception à la règle et ne se poudraient point. En ce temps-là, — disons-le en passant — la "poudre de riz" renfermait du riz. Aujourd'hui il y a peu de toutes choses : craie, amidon céruse, albâtre, —mais de riz point

## Deux Lettres.

Un abonné nous écrit la lettre suivante :

" *Ma chère Directrice*,

" Il paraît qu'un beau sonnet vaut un long poème. J'inclus dans la mienne une lettre qui, pour être courte, n'en est pas moins d'une exquise saveur. Elle devra faire les délices de ceux qui aiment les belles choses.

" C'est, comme vous le verrez, l'épitre d'une tante religieuse à un neveu récemment arrivé sur notre machine ronde. L'enfant est le fils d'un député de cette Province, dont je désire taire le nom, comme je ne veux pas qu'il soit jamais connu que je suis l'auteur de cette coquinerie en faveur de l'art........"

Monastère de X......
Sept. 1903

A Monsieur .........
.........

Cher petit nouveau-né,

Pour l'originalité du fait, pour faire plaisir à ta chère maman qui est déjà toute fière de sa miniature de député, par considération pour ta grande sœur de six ans qui pose à côté de ton berceau en guise d'ange gardien, je t'écris cette petite lettre. C'est la première, sans doute, adressée à l'héritier présomptif des vertus, des talents et des gloires d'un digne père.

Je me présente comme ton heureuse tante, en ligne directe, plus âgée que toi de trente-sept ans, ursuline de nom et de cœur. Bien que tes petites oreilles puissent à peine percevoir les sons, et que tu ne puisses guère comprendre les paroles de bonheur qui s'attachent à ton nom et qui tombent sur ton berceau, néanmoins, du fond de ma solitude, je te chante, allegro, une triple bienvenue sur la terre. Qu'elle te soit sans ronces et sans épines !

Encore que tu sois un jeune monsieur, parce que tu es devenu un fervent chrétien dernièrement, que tu n'as pas encore de barbe, et que tu es l'enfant d'un frère bien-aimé, je t'embrasse de toute mon âme de religieuse.

Je te charge de féliciter de ma part ta bonne mère qui le mérite bien, ton excellent père dont tu combles les vœux, ton espiègle petite sœur qui va trouver en toi un jouet charmant ; enfin, tes parrain et marraine qui doivent être de bien dignes personnages puisqu'ils ont fixé le choix de tes parents en cette grande circonstance du baptême.

A ce propos, as-tu été bien sage en entrant pour la première fois dans le temple du Seigneur ?

Aurais-tu l'intention d'y revenir un jour et d'y prendre racine comme le petit Joas ? ? ?

..............................

Tout ce que rêvent, qu'ambitionnent, que souhaitent pour toi tes bons parents, je le demande à Dieu. Ce qui est dans leur cœur est aussi dans le mien pour ton bonheur. Entre eux et tes tantes ursulines, à ton sujet, tout est commun : joies, espérances, inquiétudes, bons présages de l'avenir, tout... et surtout l'amour !

Puis ma lettre finit par une grande caresse dans laquelle, tout doucement, t'enveloppent, comme d'un manteau protecteur, tes tantes du cloître.

SŒUR X*

---

## Défroques d'hommes célèbres

Veut-on savoir à quels prix peut s'évaluer la défroque des grands hommes ?

Une robe ayant appartenu à Caton fut achetée par Néron pour 300,000 sesterces, environ 20,000 francs.

Plus récemment, une veste ayant appartenu à J.-J. Rousseau fut vendue 939 francs, et sa montre — en cuivre — 500 francs. Le baromètre de l'auteur d'*Emile*, d'une valeur très modeste, fut payée par un fanatique de Jean-Jacques, quinze cents francs.

La fameuse canne de Voltaire fut achetée par un docteur de Paris, au prix de cinq cents fr.

Les perruques sont aussi appréciées des amateurs de reliques puisque celle de Kant, l'illustre philosophe, bien que toute rongée par les vers fut vendue 200 francs et que celle de Stern, en bon état celle-là, fut vendue à Londres cinq mille francs

Une petite peau d'âne sur laquelle Boïeldieu avait l'habitude d'écrire sa musique, lorsqu'il était en voyage, fut adjugée cent vingt francs.

Il n'est pas jusqu'à la dépouille mortelle, ou plutôt des fragments de la dépouille mortelle des hommes célèbres qui n'excitent la convoitise des collectionneurs.

C'est ainsi que la langue d'Epictète fut, dit-on, achetée trois mille drachmes, l'équivalent de trois mille francs de notre monnaie actuelle.

Le crâne de Descartes fut vendu mille fr. à Stockholm, et une dent de Newton fut achetée par Lord Schwaterbury, sept cent trente livres sterling, c'est-à-dire plus de 17,000 fr.

Dix-sept mille francs pour une dent !... Les grands dentistes américains n'ont pas encore facturé les leurs à ce prix-là !

---

L'adversité fait l'homme, et le bonheur les monstres.

La faiblesse de l'ennemi fait notre propre force.

***

M. Dupin, toujours *indépendant*, disait un jour à Louis-Philippe, avec qui il était en discussion : " Sire, nous ne serons jamais d'accord sur cette question-là." Le roi lui répliqua doucement : " Je le pensais, Monsieur Dupin, mais je n'osais pas vous le dire."

***

Ce n'est pas manquer à la grande mémoire du Maître que fut Victor Hugo d'affirmer que sa gloire n'a rien perdu à l'oubli où sont tenus les petits billets qu'il prodiguait aux débutants.

En voici un qui donna lieu à une cruelle désillusion.

Un jeune poète de province annonce par lettre à Victor Hugo l'envoi d'un volume de vers. La réponse, écrite sur ce papier bleuâtre qui était, comme l'on sait, la couleur préférée du Maître, ne tarda guère. Elle disait :

" Votre œuvre m'a causé une émotion profonde sous l'impression de laquelle je m'empresse de vous saluer, jeune gloire radieuse, moi, pauvre gloire décroissante. C'est le salut du soir qui s'en va à l'aube qui se lève. Vous brillez et je m'éteins. Vous émergez de l'oubli et j'y retourne !

" Le cœur se bronze ou se brise. Le vôtre s'est brisé, mais de l'un de ses morceaux vous avez fait une lyre raisonnante et superbe qui vous sacre poète, tout en vous affirmant comme homme.

" Vous êtes deux fois mon frère.

" Permettez-moi de vous admirer autant que je vous aime ! "

Hélas ! le lendemain notre poète recevait des mains du facteur l'exemplaire de ses poésies. Sur l'enveloppe intacte, on lisait. *Refusé par le destinataire ; insuffisance d'affranchissement.*

# Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*).

Les deux cousins apprirent alors, non sans surprise, qu'ils étaient à une distance relativement considérable de Glockenau et qu'ils ne pourraient songer au retour avant le lendemaien matin.

Ce ne fut qu'au bout de quelque temps que la chaleur de la salle et une tasse de café brûlant eurent raison du frisson qui avait saisi Ulrique. Ce n'est qu'après la chaleur revenue dans leurs veines et un bon moment de repos que Sir Gilbert et Ulrique sentirent s'éveiller leur curiosité à l'égard de leurs compagnons de mésaventure. Ils appartenaient à un monde qu'Ulrique avait abandonné depuis longtemps et dont elle ne soupçonnait pas la présence dans les environs, même lointains, de Glockenau. Elle examina le groupe avec un certain intérêt. Il n'y avait pas à s'y tromper : tout, jusqu'aux sons des voix, aux manières et aux intonations, ramenait Ulrlque au souvenir de cette éblouissante après-midi qu'elle avait passée à la villa Flora.

Il y avait là deux jeunes filles qui, à la couleur des cheveux près, semblaient des copies effacées des comtesses Tiefenthal ; une majestueuse dame qui appartenait incontestablement à la même classe sociale que la comtesse Minart. Plus loin, c'était.... Mais que voulait dire ceci ?.... Ulrique s'interrompit brusquement dans son examen ; elle avait rencontré le regard d'une paire d'yeux noirs qui, certainement, ne lui étaient pas étrangers, et qui la reportèrent de manière tout à fait directe à la villa Flora. Il lui fallut une minute pour se rappeler les circonstances et pour reconnaître le baron Bernersdorf. Lui ne l'avait évidemment pas encore reconnue, bien que, d'après l'expression étonnée de son visage, il fût évident qu'il interrogeait sa mémoire. Dans cet instant, Ulrique bénit son fichu de soie noire. La contrariété lui fit monter le sang au visage et elle se mordit la lèvre.

—N'êtes vous pas bien ?—lui demanda Sir Gilbert, remarquant son changement de physionomie.

—Ce n'est rien, — dit-elle à la hâte. — J'ai eu une surprise désagréable, voilà tout.

Le court moment d'étonnement général à l'entrée du couple en apparence si disparate avait bien vite fait place à une causerie des plus animées, puis, soudain, à un remue-ménage général de chaises et à des battements de pieds. Le jeune joueur de cithare venait d'attaquer la valse du *Beau Danube bleu*, et quelqu'un ayant lancé le mot de danse, ce fut comme un réveil général : excellent moyen de tromper l'attente des voitures qu'on avait envoyé chercher. Laissant dédaigneusement de côté Sir Gilbert et sa compagne au rustique costume, la société organisa une sauterie impromptue, si propice au flirt, et qui consolerait les mamans de la déception de quelque espérance matrimoniale, peut-être, basée sur le pique-nique manqué. Moins de cinq minutes après, le bal improvisé battait son plein.

Sir Gilbert venait de quitter un moment Ulrique pour aller allumer un cigare, quand la jeune fille, qui s'était reculée dans un coin sombre, entendit soudain, derrière elle, une voix trop connue dire :

—Je crois que vous avez laissé tomber votre mouchoir.

Ce fut pour elle comme un choc ; elle se retourna vivement et se trouva face à face avec le baron Bernersdorf, lui tendant un coquet carré de dentelle que la mise de la jeune fille indiquait ne pouvoir lui appartenir. Mais le baron avait atteint son but : dissiper un dernier doute. Il allait parler, mais, dissimulant une grimace, il se contenta d'un salut et rejoignit les danseurs.

Gilbert revenait et son regard s'attacha sur le baron.

—Vous paraissez avoir trouvé quelqu'un de connaissance,—dit-il à Ulrique d'un ton un peu sec.

—Ce n'est que le baron Bernersdorf. Je l'ai rencontré il y a trois ans, dit-elle, non sans dépit.

L'histoire de ses relations avec le baron n'était pas de celles dont il eut été agréable d'entretenir son cousin. Sir Gilbert n'insista pas, quoique ou parce que l'expression enflammée du visage d'Ulrique ne lui avait pas échappé ; il se renversa sur son siège et observa silencieusement les danseurs.

Ulrique avait reculé sa chaise, autant pour éviter le regard interrogateur de son cousin que celui du baron qui ne le quittait pas et lui causait la plus pénible impression. Elle voulut s'y soustraire. Profitant de ce que l'attention de son cousin était un moment détournée, elle se leva doucement et s'esquiva de la salle. Arrivée dans le couloir sombre, elle poussa un soupir de soulagement ; trouvant une porte entr'ouverte à l'autre extrémité, elle entra dans une pièce assez mal éclairée : c'était la cuisine. Elle s'assit sur un tabouret à côté de la table à laquelle elle s'accouda, et bientôt, tant elle était lasse, s'endormit. Tout à coup un bruit la réveilla : devant elle se tenait le baron Bernersdof, les mains dans ses poches, les yeux ironiques.

—C'est une très bonne idée que vous avez eue là,—observa-t-il avec un sourire impertinent.—Je commençais à craindre de n'avoir pas la chance de renouveler connaissance. Si j'étais un peu plus vaniteux, je pourrais même me flatter que ce n'est pas à un simple hasard que je dois ce charmant tête-à-tête. Savez-vous

qu'il m'a fallu toute une demi-heure pour vous reconnaître. Vraiment l'aventure est piquante !

Ulrique comprit sa faute de s'être ainsi isolée. Sans répondre, elle se leva.

—Oh !—s'écria le baron en se plaçant devant la porte,—je ne vous laisserai pas ainsi rejoindre l'heureux mortel dont la personnalité m'intrigue et qui paraît jouir de toute votre confiance la plus intime.

Les yeux d'Ulrique étincelèrent.

—Prenez garde à ce que vous dites.... Sir Gilbert Nevyll est mon cousin....

—Votre cousin,.... vraiment ?... Eh bien, ne sommes-nous pas un peu cousins tous les deux ?

—Oh ! non, pas vous ! — s'écria-t-elle indignée comme d'une profanation d'un mot qu'elle avait appris à trouver bien doux. — Voyons, rangez-vous que je passe !

Le baron Bernersdorf eut peur du scandale et s'effaça, non sans un ironique haussement d'épaules.

Une fois arrivée à la porte, Ulrique s'arrêta et porta la main à son cœur : dans le couloir, Gilbert était debout, le visage pâle, les lèvres serrées, une flamme dans les yeux. Ce ne fut qu'une vision qui disparut aussitôt. Pourquoi était-il si pâle ?... Croyait-il, lui aussi, qu'elle était venue là pour permettre un tête-à-tête avec ce baron ? Elle se retourna vers celui-ci qui riait tout bas.

—Oh ! vous ne savez pas ce que vous avez fait !

—Pas grand mal, j'espère. En tout cas, quelques mots d'explication avec votre.... cousin le détruiront. Que n'y allez-vous pas au plus vite.

—J'y vais !

Et Ulrique, la tête haute, rentra dans la salle, cherchant du regard Sir Gilbert, pour renverser la barrière qu'elle sentait instinctivement s'être dressée entre eux. Elle aperçut Sir Gilbert debout, regardant par la fenêtre obscure. Elle s'approcha de lui, à pas précipités, hors d'haleine, ne sachant pas ce qu'elle devait lui dire, sinon qu'elle voulait se justifier à ses yeux, à tout prix, par tous les moyens.

—Cousin Gilbert,—dit-elle d'une voix mal assurée,—laissez-moi m'expliquer.

En l'entendant parler, il se retourna.

—Vous n'avez rien à expliquer,—dit-il en dominant sa voix avec difficulté,—j'en ai entendu assez.

Ulrique pouvait mieux voir sa figure, alors l'émotion y était toujours empreinte mais c'était une émotion joyeuse et non celle que l'instant d'avant elle avait cru lire sur ses traits.

—Qu'avez-vous entendu ?—insista-t-elle.

—La façon méritée dont vous avez traité cet homme. Il n'avait pas été jusqu'à vous insulter, je pense ?

—Non,—dit Ulrique, mentant dans la crainte d'un conflit entre les deux hommes.

—Merci, Ulrique, — dit Sir Gilbert en prenant la main de la jeune fille.—Pardonnez-moi d'avoir douté de vous un seul instant.

En ce moment leurs yeux se rencontrèrent. Brusquement, il laissa retomber la main d'Ulrique et s'éloigna. La jeune fille attribua ce geste inattendu à ce qu'en ce moment la porte s'ouvrait pour laisser la société monter gaiement dans les voitures qui venaient d'arriver.

Ulrique fut alors conduite par la femme du garde dans la propre chambre de celle-ci et se coucha infiniment plus heureuse que la veille. Elle sentait que quelque chose de mystérieux était survenu,... elle ne s'endormit qu'aux premières lueurs du jour naissant.

## XI

### L'AVEU

Le lendemain matin, accompagnés du fils du garde qui était allé chercher une voiture, Ulrique et Gilbert rentrèrent à Glockenau, lui à l'auberge, elle à la ferme. Une fois seule, son premier soin fut de courir à son miroir. Elle s'y vit transfigurée : l'éclat des yeux, la teinte merveille des joues, l'expression radieuse, tout lui montrait une nouvelle Ulrique. C'est que, sans qu'elle eût eu besoin de se trouver seule depuis avec Gilbert, elle savait son secret. La vision du couloir de la maison du garde, qu'elle avait revue toute la nuit avec un enchantement croissant, était devenue peu à peu, pour elle, clairement révélatrice. Elle n'en pouvait plus douter : il avait été jaloux. Donc il l'aimait comme elle l'aimait. Quelle adorable découverte ! Comme elle se sentait légère, jeune, emportée dans une atmosphère qui enchantait tout à ses yeux, qui faisait de la ferme dévastée un coin de paradis.

Ce fut avec ravissement qu'elle vit Sir Gilbert reparaître à la Maison de la Vierge, comme elle allait sortir, appelée par la meunière pour une nouvelle consultation, et lui proposer de l'accompagner. Elle sentait que cette promenade serait décisive, elle vit à son expression un peu inquiète, au regard dont il l'enveloppait, qu'il était décidé à parler.... enfin !

Pendant tout le trajet jusqu'au moulin, elle rit et causa comme elle n'avait jamais ri et causé ; elle se surprit même à fredonner, ce qu'elle ne se rappelait pas d'avoir jamais fait. Le sentiment d'attente lui mettait au cœur une joie presque enfantine. Elle regardait si délicieusement en elle-même, toute à l'ivresse qui chantait en son être, qu'elle ne remarqua ni l'altération des traits de son cousin, ni les singuliers regards qu'il jetait sur elle à la dérobée.

—Vous paraissez bien joyeuse aujourd'hui ?—observa-t-il d'un ton étrange, presque pénible.

—Oui, je suis de très bonne humeur, répondit simplement Ulrique.

(*à suivre*)

# LE COIN DE FANCHETTE

*Emiliana.* — Vous êtes arrivée la première à l'ancien nid. Malheureusement, on ne peut y causer longuement, l'espace étant si restreint, et puis, vous savez, je ne réponds plus guère qu'aux lettres pratiques dont les réponses doivent être d'intérêt public.

*Hirondelle.*— Il y a bien peu de pièces aux Nouveautés que les jeunes filles peuvent entendre. Tenez-vous le pour dit. Les auteurs modernes n'écrivent pas, en général, pour la jeunesse, et je ne sais à quoi pensent les mères qui envoient leurs enfants à des pièces comme *Sapho*, *Divorçons* et tant d'autres de ce genre. Les hommes qui vous respecteront véritablement ne vous demanderont pas pour vous conduire écouter ces grands sentiments, à moins que leur bonne foi ne soit surprise et qu'ils ignorent les sujets qui y sont traités. Quant aux petites hirondelles, on leur demande de plier leurs ailes et d'aller faire dodo au lieu d'aller au théâtre, en attendant qu'elles aient le sort de l'hirondelle de Nodier.

*Fémina* —En conscience, je ne puis vous recommander ce que je ne connais point.

*Livie.* — Les Souvenirs Littéraires de Maxime du Camp sont intéressants et vous pouvez les lire, si vous n'avez plus quinze ans.

*Caliban.*—On ne fera qu'une seule et constante politique dans les colonnes de ce journal : celle du patriotisme bien entendu. C'est assez dire combien pure et désintéressée sera la propagande

*Maxime.* — Une diatribe contre les femmes que votre lettre ! Eh bien, vrai, vous n'avez pas perdu de temps. Continuez, vous m'intéressez progressivement.

*Laurent.*—Impossible d'insérer votre pièce de vers. Ce ne sont pas des alexandrins, mon cher ami, ce sont des centipèdes.

*Attala.*—J'accuse réception de votre lettre, et je publierai votre article, dès que j'en aurai l'espace.

—Pourquoi écrivez-vous votre nom avec deux *l* ? L'héroïne de Chateaubriant n'en a qu'un. C'est au revoir, n'est-ce pas ?

Reçu lettres de *Noella*, *Jason*, *Euterpe* et *Cymodocée*. Remerciements pour gracieuses appréciations.

FRANÇOISE.

---

## Propos d'Etiquette

D.—*Dois-je cacheter une lettre que je confie à une amie pour remettre à une tierce personne ?*

R.—Non. Cacheter votre lettre serait un manque de confiance grossier envers l'amie. Autre chose par exemple, de lui remettre une lettre pour jeter à la poste ; on doit alors fermer l'enveloppe tout à fait.

D.—*Lorsque deux personnes conversent au téléphone ; laquelle doit prendre congé la première.*

R.—Celle qui a appelé la première. Quand on va rendre visite à quelqu'un, c'est le visiteur qui, le premier, doit se lever pour partir. Une conversation au téléphone équivaut une à visite. Dans le cas où un monsieur téléphonerait à une dame, celle-ci peut très bien interrompre la première la communication... si elle en a le courage.

LADY ETIQUETTE

---

Un homme ne doit jamais désigner une femme par son prénom à moins qu'il ne soit son parent, et encore, dans ce dernier cas, doit-il éviter de le faire en présence d'étrangers ou de simples connaissances. D'ailleurs, on peut remédier à la difficulté en ne s'adressant point par son nom. La même règle s'adapte à la femme par rapport à l'homme. De plus, elle évitera de l'appeler par son nom de famille sans le faire précéder du mot : Monsieur.

En parlant de sa femme, un mari désignera cette dernière par : " Ma femme " et non pas ' Madame une telle." De même la femme en parlant de son mari l'appellera : "Mon mari." Jamais de son nom de famille tout court, ni "Monsieur un tel."

Bon nombre de personnes disent en parlant à un mari de sa femme : "Votre dame ... votre femme." Cette manière est absolument incorrecte. Elles devraient dire : "Madame une telle" ; on ne dira pas non plus en parlant de ses filles : "Vos demoiselles" ou "Votre demoiselle" mais " Mademoiselle votre fille" ou " Mesdemoiselles vos filles" ou bien " Mademoiselle une telle."

—o—

Il y a certaines nuances à observer dans la conversation, et qui distinguent l'esprit vulgaire de celui qui est cultivé ; il suffit d'un peu de réflexion pour s'en convaincre. Par exemple, on doit éviter les mots qui donnent une tournure trop cérémonieuse à la phrase, et les employer au contraire lorsque les circonstances l'exigent. A une amie, on dira : "Lorsque j'irai vous voir," ' Quand je vous entendrai chanter " A une étrangère : ' Lorsque j'aurai l'honneur de vous revoir," " Lorsque j'aurai le plaisir de vous entendre chanter. '

---

Quelle est l'origine du nom de *Ma Tante* employé communément à désigner le Mont-de-Piété ?

Voici l'anecdote qui court à ce sujet :

Alors que le prince de Joinville était fort jeune, et tenu assez serré par son père, qui n'était pas un père prodigue, la reine, sa mère, lui avait fait cadeau d'une superbe montre en or.

Un jour, la reine, ne voyant plus cette montre au gousset de son fils, lui demanda ce qu'il en avait fait.

—Elle est chez *ma tante*, répondit le jeune homme.

On court chez la princesse Adélaïde : on interroge on cherche ; nulle trace du précieux objet.

Il fallut alors s'expliquer et dire quelle était cette parente inconnue, nouvellement alliée à une famille royale. C'était... le Mont-de-Piété.

Le mot fit fortune et passa même la Manche. Seulement, les Anglais, qui sont nos contraires en tout (leurs cochers prennent leur gauche, les nôtres, leur droite ; leurs soldats ont l'habit rouge et le pantalon bleu, les nôtres le pantalon rouge et l'habit bleu, etc.), changèrent le sexe de Ma Tante. Ils l'appellent Mon Oncle. Au fond, c'est toujours le même degré de parenté.

## Chronique de l'élégance

Il y a longtemps que nous n'avons pas causé de cette chose importante : la mode, et, quelques notes à ce sujet, à la veille d'un changement de saison ne seront pas de trop.

Seulement, je n'ai pas de bonnes nouvelles à donner à celles que la nature a doué d'un exhubérant embonpoint, car, les modes de l'automne et de l'hiver ne les avantageront point.

Bientôt les jupes plates et longues seront abandonnées. On va revenir aux jupes garnies sur les hanches, courtes et rondes. Et puis, savez-vous ? il y a acheminement certain vers la terrible crinoline. Cette horreur ? Parfaitement. On a pu jusqu'à présent la décourager, mais elle gagne du terrain, et bientôt je le crains, elle règnera maîtresse.

Quant aux chapeaux, la transformation n'en est pas moins radicale. Fi ! maintenant des chapeaux plats. On retourne aux hautes calottes, aux piquets de plumes et aux rebords larges comme des auvents.

—C'est le triomphe des modes de 1830, me disait hier cette élégante modiste qu'est Mme Gsell, en me faisant admirer les merveilles de son exposition de modes.

Quels rêves que les chapeaux de Mme Gsell ! Je ne me lassais point de regarder, moi, qui n'ai pourtant pas l'admiration facile. Je voudrais que vous vissiez ce Trianon, par exemple, très seyant et d'une symphonie en gris très douce, ou bien, cette autre forme, crânement relevée par une torsade de panne rubis, ou bien encore cet écroulement de chrysanthèmes qui déborde la coiffe jusque dans les cheveux. Ou bien encore... Mais, non, je n'en finirais plus. Allez plutôt vous mêmes, chères lectrices, et vous constaterez vous-mêmes le chic absolu de ces nouveautés parisiennes.

—Et pas deux chapeaux pareils, me répète Mme Gsell

Je me hâte de vous redire la bonne nouvelle. Quelle bonne sensation de savoir que ce chapeau si joli n'aura pas de répétition, et qu'il gardera, en quelque sorte, un cachet qui vous sera particulier.

Mme Gsell est de plus très habile dans la confection de ruches, de tours de cous, cravates en dentelle, tulle, ou mousseline. Ces petits extras de l'élégance sont toujours fort appréciés, car ils complètent si agréablement une toilette. N'oubliez pas l'adresse : Mme Gsell, 74a rue Crescent.

Songez donc ! pas deux pareils !

CIGARETTE.

## * VARIETES *

*Les imperfections du teint.* — De vilains teints ont conduit plus de femmes au tombeau que les plus violentes épidémies.

Rien ne tourmente une femme comme une peau rugueuse et sans fraîcheur. Voici un excellent remède aussi simple qu'efficace : Baignez-vous le visage chaque soir, avec du lait salé ; laissez sécher. Une cuillerée de sel mélangé à une cuillerée à table de lait est un remède suprême, et fera disparaître comme par magie, les boutons et ces mille imperfections qui causent tant d'ennui.

***

*Coutumes barbares.* — Les Achantis, dont le territoire, aujourd'hui possession britannique, n'est séparé du Dahomey que par la colonie allemande de Togo, n'ont rien à envier, sous le rapport de la cruauté aux sujets de Behanzin.

A Koumassi (ville de la mort) il y avait trois lieux d'exécution, si l'on peut appeler ainsi des carnages pratiqués pour le plaisir des yeux d'un roitelet nègre. Dans la cour du palais, on tuait les reines, dauphins, courtisans, dignitaires, etc, qui avaient cessé de plaire. Sur la grande route, on exterminait les sujets ou vassaux plus ou moins convaincus de crimes ou de délits. Dans le temple de Bantam on sacrifiait aux fétiches les prisonniers de guerre.

Au milieu du temple il y avait un grand bassin de cuivre — d'un beau travail du reste — où l'on recueillait le sang des têtes coupées. Ce sang mélangé avec certaines plantes, était considéré comme un élixir souverain contre une foule d'affections. Chaque fois que le roi allait rendre visite aux fétiches — et l'on assure qu'il était très pieux — vingt têtes tombaient. Le palais — et l'on dit qu'il était assez assez spacieux, avait tout son mur d'enceinte couvert d'une rangée de têtes coupées.

Un des premiers bienfaits de l'intervention européenne a été de faire disparaître ces coutumes barbares qui, sans elle, se seraient indéfiniment perpétuées.

***

*Une armée de géants.*—Le premier roi de Prusse, Frédéric-Guillaume 1er, (1688-1740), avait formé, pour sa garde du corps, une compagnie de géants qu'il appelait "mes longs gars". Le mode de recrutement était loin d'être fixe dans cette troupe. Il y vait là des volontaires et des hommes choisis dans l'armée lors des revues, des pauvres diables dont la taille avait frappé le monarque au cours d'un voyage et qu'il avait fait enrôler de force. Enfin, des racoleurs munis de pleins pouvoirs, battaient le pays en tous sens à la recherche des géants. Les uns agissaient par la persuasion, les autres par la ruse. Parmi ces derniers on cite le baron von Hompesch. Un jour, il remarque dans un village un menuisier de très haute taille et d'une carrure peu ordinaire.

Il lui commande une grande malle. A la date convenue, il vient pour en prendre livraison, mais la déclare trop courte, pas assez profonde, bref tout à fait manquée. Le menuisier ne trouve rien de mieux, pour lui prouver que les dimensions en sont respectables, que de s'y introduire. Aussitôt le couvercle s'abat, et solidement bouclé et la malle emportée par les hommes du baron apostés dans le village avec une voiture. Par malheur, lorsqu'on arriva à Potsdam et que l'on ouvrit la malle, le menuisier, était mort asphyxié.

Frédéric-Guillaume, qu'on appelait le *roi-sergeant*, ne se contenta bientôt plus d'une compagnie de géants. C'était toute une armée qu'il eût voulu en composer.

A un certain moment, il employa jusqu'à un millier de racoleurs. En Autriche, il se procura par ces procédés, en l'espace de dix ans, 3,700 soldats d'une taille beaucoup au-dessus de la moyenne.

Frédéric-Guillaume estimait ses géants à un trop haut prix pour les exposer à la mort sur un champ de bataille. C'était d'ailleurs un roi très pacifique. Il n'en fut pas, de même de son fils Frédéric II.

---

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

# ✵ PAGE DES ENFANTS ✵

## L'Oie de madame Capitole

MADAME Capitole avait deux vilains défauts : elle était aussi gourmande que sa chatte Pimprenelle, et très dure aux pauvres ; et tandis que la sécheresse de son cœur lui avait attiré le mépris de tous les braves gens du pays, la gourmandise, au contraire, lui avait procuré l'amitié de quelques vieilles femmes qui savaient la flatter habilement pour participer aux dîners fins dont elle se régalait.

Or, écoutez l'aventure qui lui arriva, dimanche dernier. C'était la fête du pays, et c'est la coutume, chez nous, de se réunir en famille et de distribuer aux malheureux quelques secours qui leur donnent, ce jour-là, comme à tous, un peu de joie.

Mme Capitole, bien entendu, ne s'était point préoccupée des pauvres, mais, la veille, elle n'avait pas manqué de rassembler ses grandes amies.

" Il y a longtemps, leur dit-elle, que je désire manger une oie aux marrons, une belle oie grasse, et roussie au grand feu de sarments. Venez dîner avec moi dimanche..., j'irai choisir la bête moi-même, et vous m'en direz des nouvelles ! "

A ces mots, le nez de Mme Capitole avait frémi, comme si la bonne odeur lui eût déjà caressé les narines..... Et les voisines avaient compris que le festin serait royal.

En effet, le lendemain, Mme Capitole s'était rendue à la ville et avait acheté une oie superbe, qu'elle avait aussitôt enfouie dans son panier ; maintenant elle revenait pimpante, tenant avec elle-même une conversation que troublaient de temps en temps les mélancoliques *coui-coui* de sa volaille

" Les marrons donnent un parfum exquis — Coui ! coui ! — Et je mangerai le blanc de l'aile, c'est le meilleur morceau — Coui ! coui ! "

Malheureusement Mme Capitole ne se préoccupait pas assez de ce qui se passait derrière elle.

Jeannot, le fils du forgeron, s'amusait ce soir-là dans la plaine avec son cerf-volant. Jeannot n'était pas très expert, et son appareil, dont la queue était trop légère, persistait à raser la terre, courant de gauche, de droite, sans jamais s'élever à plus de quelques mètres.

Le hasard voulut que, juste au moment où la queue frôlait le panier de Mme Capitole, l'oie, soulevant le couvercle du panier, passât sa tête, tendit le cou, et avalât, avec la voracité qui caractérise ses semblables, le bout de la ficelle et le pompon.

Le cerf-volant, équilibré par ce poids inattendu, s'éleva brusquement dans le ciel. La secousse fit retourner Mme Capitole, qui eut la désolation de voir déjà loin, très loin, son volatile, qui battait de l'aile, et montait, montait parmi les arbres.

Elle poussa un cri de désespoir, et s'élança sur les traces de son rôti...

Elle le vit là-bas, à l'horizon, bientôt descendre, derrière un petit bois.

Elle se précipita mais en vain...... Lorsqu'elle arriva, le cerf-volant et l'oie avaient disparu !... Il lui semblait pourtant entendre de lointains *coui-coui*, qui lui brisaient le cœur...

Ah ! si elle avait pu deviner Jeannot, filant comme un lapin, le long du taillis, son cerf-volant sous le bras, tenant l'oie par le cou, et riant, riant !

La nuit venait..... Mme Capitole, désespérée, reprit cahin-caha le chemin du village. Ses pensées étaient moins joyeuses. Elle rentra par son jardin ; il lui sembla qu'une douce odeur de rôti arrivait jusqu'à elle, et cela augmenta ses regrets .. Elle franchit la porte, ouvrit sa cuisine, et recula terrifiée !

Devant un feu pétillant dans l'âtre, l'oie, son oie tournait à la broche, et prenait déjà un joli ton de roux !

Elle s'approcha... ô stupeur ! et lut sur de petits carrés de papier épinglés aux quatre membres : " Ceci est le morceau de Marinette ; ceci est le morceau d'Henriot ; ceci est le morceau de Jacques ; ceci est le morceau de Pierrine..." Il faut vous dire que Marinette, Henriot, Jacques et Pierrine étaient les quatre personnes les plus pauvres de l'endroit.

Quelqu'un — je parie que c'était Jeannot—qui regardait par la fenêtre, a raconté que Mme Capitole, devant ce miracle, se mit à trembler d'effroi.

Le lendemain elle portait, elle-même, aux malheureux, les deux ailes et les deux cuisses de son oie et depuis dimanche elle a fermé sa porte à ses anciennes amies.

JEAN CASTINE.

## JEUX D'ESPRIT

### Anagramme

Je suis sur quatre pieds le nom
D'un épi barbelé tout blond.
Brouillez-les, vous verrez paraître
Le nom fantastique d'un être
Qui fait peur au petit enfant
Dans les contes de Mère Grand.

### Question historique

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque le titre de Majesté fut-il donné au roi de France ? Quel titre leur donnait-on avant ?

### Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Donnez en quelques mots l'histoire de Salomon. Quels furent ses enfants ?

—

Tandis que sa mère l'habille, Toto lui raconte un joli rêve tout peuplé d'anges, qu'il a fait pendant la nuit. Puis en matière de conclusion :

—Les rêves n'est-ce pas, maman, que c'est la lanterne magique du bon Dieu ?

—

Tomy a été premier en Arithmétique : sa maman le félicite, et comme il y a du monde, veut lui fournir l'occasion d'étaler son érudition :

—Un et un, combien ça fait il, lui demande-t-elle ?

Tomy se gratte le front, cherche, puis :

— Ah bien ! je n'en suis pas encore là !

—

Un ménage de notre connaissance reçoit fréquemment la visite du doc-

# PAGE DES ENFANTS

teur P..., en le voyant arriver l'autre jour, l'un des enfants manifeste une joie exagérée.

—Ça te fait bien plaisir de me voir, n'est-ce pas, mon petit ami ? demanda le docteur.

—Oh ! oui, dit le gamin ; quand tu viens dîner, il y a un plat de plus.

—

Toto veut être soldat quand il sera grand et il le dit à tout le monde.

—Mais mon petit ami, lui objecte un familier de la maison, sais-tu bien que les soldats vont à la guerre, et que, si tu y vas, il y en aura peut-être un autre qui te tuera ?

Toto se redressant fièrement :

– C'est moi qui sera l'autre !...

### Réponses à Jeux d'esprit

#### Logogriphe.

Dix lettres et une apostrophe composent son nom. C'est celui d'un modèle de courage, d'humilité et de patriotisme.

Rép.—Jeanne d'Arc.

Ont répondu : Fleur de lin, St-André Avelin ; Corinette, Trois-Rivières ; L. Rosé, Jeanne D. et Joséphine L., Montréal ; Laurier rose, Adrienne L., Verdun.

#### Charades amusantes.

Dites ce que Dieu ne voit jamais et ce que pourtant nous voyons tous les jours.

Quelle différence y a-t-il entre un juge et un escalier ?

Rép. 1ère question : — Son semblable.

Ont répondu :

Cendrillon, Ville-Marie ; Laure F., Westmount ; Joséphine L., Loretta G., Montréal ; Andréa, St-Lambert ; Laurier rose, Vaudreuil.

2e question. Rép. — Que pour un juge on lève la main et que pour un escalier on lève le pied.

Ont répondu : Laure F., Westmount ; Coquelicot, St-Hyacinthe ; Fleur de lin, St-André Avelin ; Corinette, Trois-Rivières.

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Que ne peut-on point mouiller ?

Combien de sortes de poissons y a-t-il ?

Rép. 1ère question —L'eau.

Rép. 2e question—Trois sortes : des petits, des moyens et des grands

Ont répondu : Onésime, Vaudreuil ; Jules D., St-Hyacinthee ; Petit Ami, Montréal ; Josette V , St-Ignace ; Beaudoin Z., Longueuil.

#### Anagramme.

(Pour mes jeunes savants et savantes)

Nommez le personnage du 17e siècle. architecte célèbre, dont le nom peut former cet anagramme : Le trône.

Rép.—Le Nôtre.

Ont donné de bonnes réponses : Cendrillon, Ville-Marie ; José R., Anse à Gilles ; Olivier V., St-Lambert ; Oeillet rose, Rose jaune, Feuille d'érable et Claire X., de Montréal.

### Comment Eva fut punie de sa curiosité.

Elle portait bien son nom, la petite Eva de Néral, car elle était d'une curiosité—oh ! mais d'une curiosité ! . Toutes ses compagnes se moquaient d'elle et la mère St-Jean disait qu'il lui en pousserait des cheveux blancs. Il y avait au couvent une pièce qui chatouillait à outrance le mauvais penchant de mam'zelle Touche à-tout. C'était au bout de la maison et il était défendu aux plus jeunes élèves d'y aller ; seulement quelques-unes des plus grandes s'y glissaient quelquefois, et disaient aux petites qu'une vieille sorcière leur y donnait des leçons dans son art. Un soir que tout était tranquille, Eva monta à pas de loup l'escalier qui conduisait à la pièce mystérieuse, et, ouvrant la porte, entra avec précaution. Mais à peine fut-elle entrée que la voix de la mère St-Jean dit : "Qui donc a ouvert cette porte de nouveau ?" Et elle la referma à double tour, du dehors. Eva n'osait bouger et elle ne se sentait pas fort à l'aise dans cette demie obscurité qui l'environnait. Tout-à-coup elle se met à trembler de tous ses membres..... Là-bas, dans le coin, était agenouillée... non, elle ne se trompait pas ! une femme en blanc, les bras levés vers le ciel, le visage blême....... Etait-ce un spectre ou un être en chair et en os ?... Mais, ô horreur ! qu'aperçoit-elle dans un autre coin ? Un squelette aux bras décharnés. Elle recule épouvantée et heurte un meuble qui, à son tour, fait branler le squelette. La pauvre Eva respirait à peine et ne doutait plus qu'elle ne fut dans l'antre de la sorcière, surtout quand elle vit plusieurs lames aiguës étendues sur la table. En ce moment la porte s'ouvrit pour livrer passage à quelqu'un enveloppé d'un châle blanc, qui, saisissant un des couteaux, s'avança vers la femme agenouillée, faisant mine de le lui enfoncer dans le bras. "Au secours ! A l'assassin !" s'écria Eva, se redressant blême d'effroi. L'apparition tressaillit, le châle tomba de ses épaules, et Eva reconnut une des "Grandes" qui se retournant, la regarda avec stupéfaction. "Mais comment vous trouvez-vous donc ici, Eva ? Et qu'est ce qui vous prend de crier de la sorte ? Ne voyez-vous pas que j'achève ma sculpture ?" Aux cris de l'enfant, plusieurs religieuses étaient accourues ; toutefois on ne lui infligea pas de pénitence pour sa désobéissance, la croyant suffisamment punie déjà.

Eva de Néral fut, dès ce jour, à tout jamais guérie de son vilain défaut.

### La Paquerette

Charmante pâquerette aux fraîches couleurs
Qui émaille nos prés et nos jardins,
Es-tu, dis-moi, étoile ou fleur
Qui nous est tombée du ciel si serein ?
—Je suis, dit la gentille pâquerette,
Reine des prés et envoyée du ciel
Pour répondre à l'aimable fillette
Si l'amour qu'on lui porte est réel.
Sur la montagne ou dans la plaine
Ou encore dans vos jardins ombrés,
Je fleuris toujours blanche et sereine
Par l'enfant et l'homme toujours aimée.

## Blóc-Notes

J'ai déjà parlé de l'exposition d'industries ménagères organisée annuellement, depuis 1900, par la Women's Art Association et des services que cette société pouvaient rendre à la classe laborieuse de nos campagnes.

L'œuvre était bonne et méritait de réussir. Elle a reçu d'ailleurs du clergé bas canadien l'encouragement et l'approbation qu'elle méritait.

Une circulaire reçue hier de la secrétaire de cette association me fait part des résultats plus que satisfaisants qui ont été obtenus.

Les produits industriels de nos *habitants*, c'est-à-dire les articles confectionnés à la maison, tels que couvertures, tapis, catalognes, pièces de flanelle, étoffes du pays exposés à Montréal, Toronto, et dans plusieurs places d'eaux, ont été achetés aux plus hauts prix. On espère ouvrir bientôt un autre marché à Halifax

L'année dernière seulement, plus de $1,300.00 ont été payés à nos ménagères canadiennes pour ces ouvrages tissés au métier et confectionnés à la maison. Ceux qui connaissent ce qu'est la vie à la campagne, et combien l'argent est rare, réaliseront tout le bien qu'une institution encourageant les articles de fabrication ménagère, peut accomplir dans notre pays.

Les personnes désirant connaître de plus près cette œuvre, peuvent aller en visiter l'exposition permanente tenue au No. 4, Square Phillips.

J'apprends encore que Son Altesse Royale, la princesse Louise, vient de commander à la Women's Art Association, une robe en *étoffe du pays*, et un complet de même étoffe pour le duc d'Argyle, ainsi qu'une grande quantité de toiles de ménage.

Voilà un sincère et sensible encouragement donné à nos industries ménagères canadiennes-françaises qui ne manquera pas de porter d'heureux fruits.

***

M le professeur A. Contant donnera une soirée musicale au Monument National, le 8 novembre prochain. Le public aura le plaisir de ré-entendre la messe si fort appréciée du savant compositeur, ainsi que cinq autres pièces nouvelles de sa composition. Parmi celles ci, on compte un solo de violoncelle, un Angelus, et une Marche Pontificale intitulée Pie X, dans laquelle s'intercale quelques lignes de l'émouvant et sublime Te Deum. Notre correspondant Falstaff aura occasion de revenir sur ce sujet d'intérêt si captivant

***

Si les pères du Conseil de Ville ont à cœur le bien de leur grande famille civique, ils devraient permettre à la Cie du Terminal d'étendre ses voies de communications à l'est comme à l'ouest. Une compagnie qui offre à la classe ouvrière de si grands avantages devrait être encouragée comme elle le mérite. Je pense à toutes les petites employées de manufactures à qui une réduction dans les prix de passage serait une si bonne économie, à toutes les sténographes, clavigraphes, demoiselles de magasins, etc, qui ne seraient pas fâchées d'épargner aussi quelques sous de leur modique salaire. Et puis combien regagnent péniblement à pied leur logis, qui, ne seraient pas fâchées de pouvoir enfin s'offrir le luxe si peu extravagant de retourner chez elles en tramways après une rude et lourde journée d'ouvrage !

Cela vaut la peine de quelque considération.

FRANÇOISE.

## La Banque Provinciale

Les femmes sont de plus en plus satisfaites de la succursale de la Banque Provinciale établie chez Carsley. Conduite et dirigée par des femmes, elle semble une invitation constante à la clientèle féminine, qui y répond avec un enthousiasme toujours croissant.

La nouvelle succursale recrute ses clientes parmi les dames qui, désireuses de bien faire, ont adopté le système de payer toutes leurs notes par des chèques ; elles se trouvent déjà si bien de cette méthode qu'elles ne se lassent d'en témoigner hautement leur satisfaction. Les jeunes sténographes et clavigraphes sont aussi bien aise de s'assurer quelques bons jours en déposant à chaque remise de leur salaire, leurs économies à la succursale établie chez Carsley.

## Conseils utiles

LE MAL DE DENTS.—L'un des meilleurs moyens de combattre le mal de dents consiste à mâcher de l'écorce de cannelle. Si l'écorce est de bonne qualité, elle détruit la sensibilité du nerf, et arrête immédiatement la douleur. Une solution de 75 grains de bicarbonate de soude (soda à pâte) dans une demi tasse d'eau tiède, employée en gargarismes, rend également de grands services contre les maux de dents.

DES TERREURS NOCTURNES CHEZ LES ENFANTS—Certains enfants éprouvent parfois pendant leur sommeil des accès de terreur subite qui les réveillent en sursaut et causent dans leur entourage une véritable alarme. On observe cet accident pendant les premiers temps de la seconde enfance principalement, soit chez les enfants très nerveux, soit chez ceux dont les digestions se font mal ; à ce propos, je rappellerai le danger que l'on fait courir aux enfants en nourrissant leur jeune imagination d'histoires fantastiques ou effrayantes ; on frappe leur esprit et on peut leur causer par ces récits des terreurs folles ; ainsi, ne parlons plus à nos enfants d'ogres, de sorciers ou de croquemitaines.

Les terreurs nocturnes se manifestent en général au commencement de la nuit. L'enfant se réveille en sursaut, pousse un cri et appelle ses parents. Il est assis sur son lit, le front couvert de sueur, criant, pleurant, se tordant les mains ; la terreur la plus vive est empreinte sur ses traits ; il voit un chien, un chat, un fantôme, un homme noir sur son lit ; il est étranger à tout ce qui l'entoure et n'a d'yeux que pour l'apparition qui se fait à lui. Il est difficile de le rassurer, les pleurs durent dix ou quinze minutes environ, puis il se calme peu à peu et reconnait les figures qui l'entourent ; mais il supplie qu'on ne le quitte pas et qu'on n'emporte pas la lumière.

Pour combattre cet accident, on aura surtout recours aux moyens hygiéniques : exercice, bains, gymnastique ; on évitera tous les jeux qui peuvent exciter l'esprit, et, quand le soir en famille on lira à haute voix dans les journaux les faits divers, on aura la précaution d'attendre que bébé fasse dodo.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| Six mois - - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## SOMMAIRE

## THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

**Semaine du 19 Octobre**

## UNE CAUSE CELEBRE

EN SIX TABLEAUX.

Prix { **Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c.** / **Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.** }

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

## J. G. YON

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

Le PLUS GRAND CHOIX de MUSIQUE au CANADA

1732 STE-CATHERINE

Tel. Bell, Est 1710

**MONTREAL**

Un assortiment considérable de musique en feuilles et en recueils, ainsi qu'un assortiment complet de l'édition de SCHIRMERS, PETERS et LETOLFF. Musique pour Piano, Orgue, Violon, Violoncelle, Guitare, Mandoline, Banjo, Cornet, Flûte, Clarinette, Fanfareet Orchestre. Musique religieuse, etc.

## QUERY FRERES Photographes

**10 Cote St-Lambert, Montréal**

**FEU** **MARINE**

## Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



## DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plusgrande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

**162 Rue St-Denis, Montreal**

Bell, Est 1744.

## Theatre des Nouveautes

Téléphone, Est 1395

COIN STE-CATHERINE ET CADIEUX.

Semaine du 19 Octobre.

## LE MARQUIS DE VILLEMER

Haute comédie en 4 actes. le chef d'œuvre de George Sand.

**Intermèdes spéciaux tous les lundis.**

Prix, 75, 50, 25 et 15 cts. Loges, $1.00 et 50 c.

MATINEE SAMEDI.

## CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

## Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

## ED. LAFOND

**Le Fleuriste des Theatres**

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

## MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)



2ME ANNÉE—No 14 Samedi, 17 Octobre 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

## Fantaisie Automnale

*Votre âme s'attriste en voyant l'automne*
*Couler du ciel gris en averse lente.*
*Le front sur la vitre au bruit monotone*
*Vos paupières ont joint leurs cils tremblants...*

*Vous rêvez déjà, presque somnolente*
*Au rythme endormeur de l'eau qui chantonne,*
*Des premiers flocons de neige si blancs,*
*Afin que du blanc sur du noir détonne.*

*Qu'ils rêvent du clair dans l'ombre qu'il pleut,*
*Vos chers yeux pensifs au fin regard bleu ;*
*Ne les rouvrez pas : la chimère est brève !*

*Car il vous faudrait, en voyant glisser*
*La pluie à la vitre et le ciel baisser,*
*Reculer, hélas ! d'un peu votre rêve !*

Albert Lozeau

Octobre 1903.

## A propos de décorations

J'AI reçu le livre de M. Henry J. Morgan, le publiciste bien connu, intitulé : *Types of Canadian Women.*

Des mérites de l'œuvre, j'en causerai plus tard ; car elle mérite à tous égards une mention spéciale.

De crainte, cependant, de tomber dans des longueurs, je ne m'attarderai, pour cette fois, qu'à un projet suggéré par l'auteur, dans sa préface, qui lui a déjà valu l'approbation enthousiaste d'une partie de la presse anglaise.

" Il me semble, dit M. Morgan, que le temps soit arrivé où l'on doive reconnaître le mérite et la dignité des femmes de l'Empire colonial d'Angleterre, lesquelles ont droit de recevoir leurs récompenses aux sources mêmes de l'honneur (*at the Fountain of Honor.*)"

Cette reconnaissance solennelle de nos vertus et de nos bonnes actions, ce souci de les voir rétribuées de la façon la plus honorable, témoignent hautement en faveur du tempérament chevaleresque et courtois de M. Morgan ; les Canadiennes se défendront mal d'une sympathie trop vive envers ce preux qui offre si volontiers de rompre une lance en leur faveur.

Seulement, entendons-nous bien sur la nature et la provenance de ces récompenses.

M. Morgan pense comme un Anglais qui ne voit rien de si haut et de plus beau qu'une décoration impériale.

Mais les mots " colonial " et " impérial " n'ont pas autant de saveur pour une vraie canadienne, qui estime, à juste titre, que la meilleure récompense qu'on puisse lui décerner ne doit être accordée que par le gouvernement de son pays.

Et d'ailleurs, si vous voulez connaître la véritable signification de ces mots, si chers au cœur de M. Morgan qu'il les répète à chaque paragraphe de son avant-propos, sortez un peu du Canada et vous verrez ce qu'ils nous valent au-dehors.

J'en parle avec connaissance de cause ; j'en ai vu l'expérience, à Paris, lors de l'Exposition de 1900.

Quand on a toujours vécu au Canada, on jouit, je me plais à le reconnaître, d'une si grande indépendance qu'on vient à croire qu'elle règne dans toute sa plénitude. Quand on s'est habitué à n'obéir à d'autre gouvernement que celui qui commande à Ottawa ou à Québec, on se persuade facilement qu'en vérité les Canadiens, maîtres chez eux, sont, ailleurs, les égaux des citoyens d'autres nations.

L'illusion ne dure guère. Je l'ai vite perdue au Pavillon du Canada, où, en une heure, j'ai entendu les mots,

"colonie, coloniaux," plus de fois que dans toute ma vie.

C'est ça qui rapetisse vite votre orgueil patriotique, votre fierté nationale. Quand je pense à mon étonnement d'abord, à mes rébellions intérieures ensuite ! Car, je n'avais auparavant point encore apprécié le peu de place que tient une colonie dans le concert universel des nations.

Quoi, rien qu'une colonie notre pays, "le plus beau du monde," si riche, si fertile, si étendu qu'il renfermerait quatorze fois la France et presque une fois l'Europe entière !

Oui, rien qu'une colonie, c'est-à dire un accessoire, un petit détail, qui ne peut prétendre à rien, bon tout au plus à servir de piédestal ou de chair à canon.

Oui, rien qu'une colonie et les autorités impériales nous l'ont rappelé à maintes reprises, dans la dispense de leurs privilèges. Le Haut Commissaire canadien d'alors, s'il voulait parler, pourrait raconter les péripéties des nombreuses luttes qu'il a eu à soutenir pour obtenir, je ne dirai pas des faveurs, mais l'affirmation de nos droits.

"Good enough for Colonials," j'ai entendu cela, et je n'en perdrai pas de sitôt la mémoire.

De considérations à l'étranger, une colonie n'en a guère ; si la France a particulièrement remarqué le Canada, en 1900, celui-ci le doit surtout à son origine première. La France nous a accueillis comme des frères envers lesquels elle avait eu des torts, qu'elle avait à cœur de réparer.

Depuis que j'ai jugé de la place insignifiante que nous tenons vis-à-vis des peuples libres, en dépit de nos mines fabuleuses, de nos forêts immenses et de nos richesses de toutes sortes les mots colonie et colonial me font abhorrer leur sens partout où je les rencontre.

Que quelque Ordre de Mérite soit fondé en faveur du sexe féminin, le projet est louable, mais à la condition qu'il soit fondé par notre propre gouvernement pour les femmes canadiennes, et non par le gouvernement impérial pour les "Femmes de la Colonie Impériale d'Angleterre", (Women of England's Colonial Empire) ainsi que nous appelle pompeusement M. Morgan chaque fois qu'il parle de nous.

Et pourquoi, nous, qui devons donner, les premières, l'exemple de tous les dévouements et de tous les patriotismes, serions empressées d'accepter des dignités et des titres que tant d'hommes d'état canadiens ont refusés et que d'autres n'ont acceptés qu'à leur corps défendant ?

D'ailleurs, c'est un soin que notre gouvernement ne devra remettre à personne de distribuer des récompenses aux plus méritantes d'entre les Canadiennes. Le premier, il sera heureux de reconnaître, d'une façon tangible, la vaillance, l'énergie ou le talent des femmes du beau pays qu'il a le bonheur de conduire à ses grandes destinées.

Au fond, mon Dieu ! est-il besoin d'être médaillée pour avoir accompli son devoir ? et les décorations, à ce compte, ne seraient-elles pas par trop nombreuses ?

Ce qu'il serait plus à propos pour un gouvernement de faire, c'est d'aider la femme qui travaille au bien de son pays, en lui procurant les moyens matériels de consacrer sa vie à cette noble tâche et de dévouer toute son influence au développement intellectuel et moral de ses compatriotes.

Monsieur Morgan, les Canadiennes-françaises vous remercient des distinctions que vous voulez obtenir pour elles du Gouvernement Impérial, mais leurs aspirations s'élèvent plus haut encore :

Plus d'honneur que d'honneurs, voilà surtout l'ambition des femmes Canada, et la seule épitaphe qu'elles souhaitent voir sur leur tombe.

FRANÇOISE.

---

La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit et lui ôte toute vie pour le bien. BERRYER.

Quand nous voulons fixer la mort, la vie nous éblouit

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le mal des gens d'esprit, c'est leur indifférence ; celui des gens de cœur, leur inutilité. MUZETTE.

Celui qui vous a une fois rendu un service sera plus disposé à vous en rendre un autre que celui que vous aurez obligé vous-même. FRANKLIN.

## Curiosités biographiques

On lit dans une des feuilles de l'*Ami des Lois*, journal publié sous la Révolution, cette anecdonnée comme très authentique.

" Milord Tylney avait fait le voyage de Montbard, maison de campagne de Buffon, uniquement pour voir l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Dans son empressement, il ouvre la porte de l'appartement, quoiqu'on l'ait prévenu que M. de Buffon dormait. Au bruit, le naturaliste s'éveille. Milord fait ses excuses. Alors, quelque fâché qu'il fût d'être dérangé, Buffon prend une figure souriante et s'avance vers l'étranger : "Entrez, Monsieur, lui dit-il, je sens qu'il serait dur de refuser à un philosophe *la vue d'un grand homme*."

***

Le célèbre La Condamine était atteint d'une surdité assez forte. Le jour de sa réception à l'Académie, à un souper qu'il donna pour fêter cet événement, il fit l'impromptu suivant ;

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd ; tant mieux pour lui !
Mais non muet, tant pis pour elle !

***

Le même La Condamine arrivé à un âge assez avancé résolut d'épouser une de ses nièces. Il fallait pour ce mariage des dispenses de Rome. Le savant les demanda par lettre particulière au pape Benoît XIV, de qui il était connu. Sa Sainteté répondit : " Je vous accorde la dispense que vous demandez, d'autant plus volontiers que la surdité dont vous êtes incommodé doit contribuer à la paix du ménage."

***

Si l'on vous faisait lire le vers suivant qui, paraît-il, a coûté de longues et rudes peines à son auteur,

Qui flamboyant guidait Zéphire sur les eaux.

et qu'on vous demandât ce que vous y trouvez de particulier ou de remarquable, assurément vous seriez embarrassé pour répondre.

Or, apprenez que le titre de ce vers consiste en cela que l'auteur y a renfermé toutes les lettres de l'alphabet français, moins le *j* et le *v* qui, à l'époque où ce tour de force fut accompli, étaient confondus avec l'*i* et l'*u*, et moins aussi le *k*, qui généralement, en français, ne figure que dans des mots de provenance étrangère.

# Le Salon de Madame Geoffrin

*(Fin)*

VOILA l'idée qu'il se faisait du rire. La vivacité de cette enfant l'offusquait : "Je n'ai jamais connu, lui répétait-il, ces mouvements violents, ce qui me fait soupçonner qu'ils ne sont pas naturels." "Quandje l'entendais me dire cela, s'écrie madame la Ferté-Imbault dans ses souvenirs, quand je l'entendais me dire cela, il m'impatientait à mourir, car j'étais bien sûre que mes mouvements de gaieté étaient fort naturels." Mais tous n'avaient pas les mêmes raisons que Mlle Geoffrin pour ne pas aimer Fontenelle, car ses travers lui étaient facilement pardonnés ; il était aimé pour lui-même, sans qu'on exigeâ rien en retour et sans flatterie. On pourrait dire de lui ce que madame du Deffaut disait de son chat : "Je l'aime à la folie disait-elle, parce que c'est la plus aimable créature du monde ; mais je m'embarrasse peu du sentiment qu'il a pour moi. Je serais au désespoir de le perdre, parce que je sens que c'est ménager et perpétuer mes plaisirs que d'employer tous mes soins à conserver l'existence de mon chat."

Il est regrettable, en effet, de reconnaître que Fontenelle était profondément égoïste et de ne pouvoir citer de lui aucune action inspirée par un mouvement du cœur, mais sa raison impeccable suppléait à tout ce qui lui manquait ailleurs et il ne fut jamais de conseiller plus sûr et d'ami plus utile que ce parfait égoïste. Aussi, madame Geoffrin lui doit-elle beaucoup de lui avoir donné sa confiance ; il fut à son tour pour elle ce qu'avaient été la grand'mère Chemineau et madame de Tencin, son guide, son modèle et son éducateur. Et un éducateur tel que Fontenelle n'était pas à dédaigner. Elle lui doit, pour une bonne part, les fondements solides sur lesquels elle édifia sa fortune. Peut-être lui doit-elle aussi quelques-uns des traits qu'on n'aime pas voir en elle et qui contrastent si fort avec sa bonté réelle.

Fontenelle mourut dans sa centième année, il y avait 25 ans qu'il était l'ami de madame Geoffrin, la séparation suprême fut pour ces deux êtres, ce qu'avait été leur longue intimité, sans effusion, sans déchirement, sans secousse.

L'un des protégés de Mme Geoffrin était d'Alembert, si gai, si animé, si plein d'esprit ; il arrivait le soir tout heureux de laisser pour quelques instants ses problèmes de dynamique ou d'astronomie, pour venir se réjouir chez son amie, où son esprit si lumineux, si profond faisait oublier en lui le savant. Il demeurait avec sa nourrice, la bonne vitrière à laquelle il avait été abandonné. Lorsqu'il devint célèbre, sa mère qui était la marquise de Tencin, voulut le reconnaître pour son fils. Mais lui noblement s'y refusa : "Non, madame, je ne connais de mère que cette nourrice à laquelle vous m'avez abandonné." Et il demeura avec sa vitrière, cette femme qui avait eu soin de son enfance, qui l'avait mieux aimé que ses propres enfants et avec laquelle il passa vingt-cinq années, les plus douces de sa vie, dit-il lui-même dans une lettre — Madame Geoffrin l'avait pour ainsi dire adopté, elle lui avait fait une rente viagère de 600 livres, plus tard, elle y ajouta 1,300 autres livres.

Marmontel aussi était pensionné par madame Geoffrin, elle avait pour lui l'affection d'une mère, mais il avait à supporter ses gronderies, car si elle était bonne et bienfaisante, elle était souvent grondeuse et exigente. Elle lui offrit gracieusement l'hospitalité sous son toit (qu'il n'accepta d'ailleurs qu'à la condition de lui en payer le loyer ; elle voulait connaître ses affaires pour mieux servir ses intérêts et le mieux guider, car elle ne lui ménageait pas ses conseils. Elle ne supportait pas qu'il s'absentât et lui faisait grise mine quand l'été il parlait d'aller à la campagne, elle qui ne quittait jamais Paris.—Ce qui la mettait surtout hors d'elle-même, c'était d'apprendre qu'il avait risqué de compromettre son avenir par quelque imprudence. — Assurément ses conseils étaient précieux, car elle avait acquis une connaissance approfondie des hommes et des choses, et elle s'était fait une règle de conduite qu'elle ne perdit jamais de vue. Elle cherchait le bonheur de ses amis, mais elle n'oubliait pas son propre bonheur à elle, il y a peut-être un peu d'égoïsme dans cette bonté ; elle aimait soulager l'infortune, secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue ; aussi lorsque quelqu'un de ses protégés se trouvait dans un embarras quelconque, éprouvait-elle de l'inquiétude, de l'ennui, car ouvertement, elle ne voulait pas s'en mêler, dans la crainte de compromettre son crédit ou son repos. Quand Marmontel sortit de la Bastille après y avoir passé une dizaine de jours pour expier une plaisanterie assez vive à l'adresse du duc d'Aumont, son premier mouvement est de lui chercher querelle, elle l'accable de railleries piquantes, de reproches amers, enfin elle s'attire cette dure riposte "Qu'il lui faut apparemment des amis infaillibles et toujours heureux." Mais le lendemain à son réveil, elle est à son chevet pleine d'agitation et de remords, confessant qu'elle n'a pu fermer l'œil de la nuit et maudissant sa propre injustice ; et elle se met à pleurer si fort que c'est Marmontel qui va la consoler à présent ; mais il lui fait gentiment la morale : "Chacun a sa façon d'aimer : la vôtre est de gronder vos amis, comme une mère gronde son enfant quand il est tombé." La scène est charmante et nous peint madame Geoffrin d'une façon vive et naturelle avec sa bonté despotique et son affection tracassière.

Plus tard, lorsqu'il s'agit de faire entrer Marmontel à l'Académie française, à chaque obstacle qu'il rencontre, à chaque élection nouvelle qui ajourne ses espérances, elle ne peut maîtriser son dépit, elle l'aborde en

pinçant les lèvres : "Eh bien ! il est donc décidé que vous n'en serez point !" C'est tout l'encouragement qu'elle lui donne. Mais en même temps, elle remue ciel et terre pour lui obtenir des voix, et elle n'a de repos qu'après la victoire remportée.

Marmontel n'eut pas seul le privilège de l'humeur grondeuse de madame Geoffrin, cette disposition s'étendait au contraire sur tous ceux qu'elle honorait de son amitié et qu'elle avait admis au nombre des sujets de son royaume. Entrer dans son intimité, c'était accepter par avance, et chacun le savait, une discipline rigoureuse, dont il ne faisait pas bon de s'écarter, car elle se fâchait sérieusement et sa mauvaise humeur se faisait sentir par un refroidissement subit, une sorte de "petit dépit sec" fort redouté des gens de son entourage.— Mais cette humeur grondeuse était tempérée le plus souvent par tant de bonne grâce, d'à propos, de réel intérêt pour ses victimes, qu'on ne lui gardait pas longtemps rancune et que plus d'un prétendait même y trouver du plaisir —car celui qu'elle aime le mieux est le mieux grondé, c'est la plus grande marque de sa faveur, dit Marmontel.

Mme Geoffrin avait fondé chez elle deux dîners : le lundi pour les artistes ; on y voyait Boucher Vernet, La Tour, Soufflot ; le mercredi pour les gens de lettres ; on y voyait d'Alembert, Mairan, Marivaux, Marmontel, Morelet, Thomas, Grimm. Les seuls étrangers admis aux dîners, c'est-à-dire dans son extrême intimité, étaient l'abbé Galiani, Carraccioli le comte de Creutz et le baron de Gleichen Une seule femme était admise avec la maîtresse de maison, c'était Mlle de Lespinasse. Mme Geoffrin avait remarqué que plusieurs femmes dans un dîner distraient les convives, dispersent et éparpillent les causeries ; elle aimait l'unité et à rester centre. En cela elle n'était pas du même avis que madame Necker qui trouvait que dans les assemblées littéraires, le rôle des femmes a son utilité, "en ce qu'elles remplissent les intervalles de la conversation, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines ; on les compte pour rien, et tout se brise à leur défaut." Au reste justifiée ou non, cette exclusion se bornait aux dîners du lundi et du mercredi ; car sans compter l'essaim de jeunes mondaines qui fréquentaient les petits soupers, madame Geoffrin contracta quelques solides amitiés féminines.

Pour qu'aucun art ne fut exclu de ces belles réunions, la musique à son tour était fréquemment appelée à charmer les convives. Rameau y venait souvent donner des concerts. Mozar, âgé de huit ans, s'y fit entendre et madame Geoffrin, prise d'admiration pour le prodigieux enfant, s'intéressa vivement à lui et aux siens et écrivit au prince de Kaunitz, premier ministre d'Autriche, une lettre de recommandation chaleureuse : "J'ai appris, lui dit-elle, qu'un nommé le petit Mozart, dit le petit prodige en musique, était à Vienne avec son père... Le père étant et toute sa famille de fort honnêtes gens, ils ont été généralement considérés à Paris et en particulier de plusieurs personnes de ma connaissance qui faisaient un très grand cas des vertus du père et des talents des enfants.

" Daignez, mon prince, mettre cette honnête famille à l'ombre de vos ailes ; ils seront heureux et ils le seront plus que moi."

Il me faut parler maintenant des relations de madame Geoffrin avec les souverains, car madame Geoffrin, tout en le dissimulant de son mieux, avait un penchant pour les hautes relations, et lorsque le mérite personnel de ses visiteurs était rehaussé d'un titre de ministre ou d'ambassadeur, on s'apercevait à la chaleur de son accueil que le rang y était bien pour quelque chose. Elle redoublait alors d'attentions et de prévenances et voulait que chacun en fit autant autour d'elle : "Soyons aimables," disait-elle à ses convives ordinaires, et elle se tenait pour satisfaite lorsque le noble personnage quittait sa demeure ébloui de ce qu'il y avait entendu et désireux d'y retourner au plus tôt. Elle y réussissait d'ailleurs à merveille et si artistes et gens de lettres formaient le fond de son entourage, les plus illustres de la Cour défilaient à leur tour dans le salon de la rue St Honoré. Parmi les étrangers, le prince de Kaunitz lui témoigne beaucoup d'amitié, il daigne même correspondre avec elle, elle en est abîmée de gratitude et la femme que nous avons vue jusqu'ici si réservée, si fière, si froidement ironique, écrit : "Vous daignez, mon prince, me remercier de penser à vous et d'en parler ! Et de quoi puis-je parler, qui flatte plus mon amour-propre, et remplisse plus mon cœur ? Quand vous ne me direz rien, je respecterai votre silence et vos occupations ; mais toutes les fois que vous me ferez un petit signe, je parlerai"

C'est par le prince Cantémir, ambassadeur de Russie en France, qu'elle fit la connaissance de la princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de la grande Catherine. La princesse était femme d'esprit et se piquait de littérature ; madame Geoffrin lui plut infiniment, l'intimité fit de rapides progrès, car quelques jours après la présentation, elles avaient déjà dîné ensemble. Madame Geoffrin allait voir la princesse à sa toilette et elles allaient ensuite visiter les cabinets de curiosités. La princesse en fait de si grands éloges à sa fille, alors grande duchesse de Russie, qu'elle lui inspire une violente curiosité de connaître par elle-même, une personne si célèbre et d'un mérite si rare. Et quelque temps après, lorsque cette fille régnait sur la Russie, elle voulut entrer en relation avec madame Geoffrin ; il s'établit alors entre elles une longue correspondance. L'impératrice Catherine voulut savoir comment elle avait été élevée et c'est alors que madame Geoffrin fait le récit de son éducation et le portrait de sa grand'mère, madame Chemineau.

Les grands seigneurs de Pologne en venant en France, tinrent aussi à honneur de présenter leurs hommages à madame Geoffrin, et le comte Poniatowski, grand trésorier du royaume et grand-maître de l'artillerie, fut un de ceux qui reçut l'accueil le plus chaleureux.

Elle lui rendit tant de services et le mit si fort à la mode, que M. de Poniatowski, par plaisanterie la nommait, sa femme, et lui dit qu'il lui enverrait ses enfants, en leur recommandant d'avoir la même confiance en elle que si elle était leur mère. En effet, les enfants du comte vinrent l'un après l'autre et elle leur servit de mère dans ce grand Paris. Le quatrième Stanislas-Auguste qui avait alors 21 ans, se laissa guider par elle, il l'appelait maman ; elle fut pour lui une mère véritable, tendre, attentive, dévouée ;

mais elle ne tarda pas à prendre avec lui son humeur ordinaire, c'est-à-dire qu'elle fut comme avec ses philosophes, souvent grondeuse. Grimm raconte qu'il a vu souvent Stanislas-Auguste, demander et obtenir pardon de ce que la sévérité maternelle appelait conduite de mauvaise tête ; le lendemain, c'était nouveau sujet de gronderie et nouveau bes in de pardon.

Le séjour du jeune comte à Paris, ne dura que cinq mois. Il fut rappelé en Pologne ; quelque temps après il devint ambassadeur à St-Pétersbourg et quelques années plus tard il montait sur le trône de Pologne protégé par Catherine de Russie qui avait éprouvé pour lui un fol amour ; et au milieu de tant d'aventures et malgré sa prodigieuse fortune, il n'oublie pas Mme Geoffrin, son premier soin est de lui écrire : "Maman, votre fils est roi, venez vo'r votre enfant."

A cette nouvelle, madame Geoffrin est littéralement hors d'elle-même, et ne peut modérer l'excès de son enthousiasme, elle qui n'a jamais fait que de très courts déplacements, voilà qu'elle s'habitue à l'idée d'aller en Pologne, malgré les difficultés du voyage. Pour voir son cher fils, son cher roi, son cher Stanislas Auguste, que ne fera-t-elle pas ? "Mon cœur s'élance vers vous, lui écrit-elle, et mon corps a envie de le suivre... Je crois réellement que je mourrais de joie si je vous embrassais. Mon fils ! mon Roi ! Quelle est la particulière qui peut dire cela ? Moi seule !"

Heureusement cet accès inattendu est de courte durée et les premières émotions dissipées, sa vraie nature reparaît et son âme réfléchie reprend possession d'elle-même. Il y a moins d'exaltation dans les lettres qui suivent, elle rede ient simple, enjouée, judicieuse, d'esprit net et de sens pratique, elle donne des conseils à son fils d'adoption, lui signale les défauts et les faiblesses de son généreux caractè e, en un mot, elle reprend son rôle de mentor. Son unique préoccupation maintenant est de préparer son voyage, car plus elle y songe, plus elle trouve que ce voyage est nécessaire, et la voilà qui fixe la date de son départ ; elle quittera Paris, le 1er avril 1766, elle a plusieurs mois devant elle pour ses préparatifs ; elle a tout pesé, tout prévu : elle a une santé parfaite, elle n'est pas paresseuse, ni difficile sur les délicatesses d s femmes, enfin ses revenus lui permettent de faire cette dépense. Elle prép re son itinéraire et se demande si elle passera par Berlin ou par Vienne ; Grimm lui conseille de passer par Berlin car le roi de Prusse l'invitera sûrement à venir visiter ses châteaux de Sa .s-Souci, etc, etc Mais elle n'y tient pas, le grand Frédéric ne lui est pas sympathique, à son avis, il n'est ni grand homme, ni vertueux ; dans cinquante ans on ne parlera plus de lui, puis qu'obtiendra-t-elle de lui ? une audience de cinq minutes ? ce n'est pas ainsi qu'elle aime voir les hommes en général, et les rois en particulier. Donc pour toutes sortes de raisons, elle n'ira pas à Berlin, elle préfère passer par Vienne, où l'impératrice Marie Thérèse manifeste une grande envie de faire sa connaissance. Stanislas-Auguste lui désigne comme compagnon de route le comte de Loyko qui regagne Varsovie. A Vienne, elle trouvera un officier de la maison du roi qui s'efforcera de rendre le trajet jusqu'à Varsovie, le moins désagréable possible.—Tous ces pourparlers, ces apprêts, ces escortes donnent au voyage de madame Geoffrin, l'allure d'un déplacement princier, l'Europe entière s'y intéresse .. Enfin elle part le 21 mai 1766, à 3 heures après-midi, dans la vaste berline qu'elle a fait faire exprès pour son voyage.

Déjà à Vienne on s'occupe de son arrivée et le prince de Kaunitz a donné l'ordre à toutes les postes de l'Empire de le tenir au courant de la marche d'une si illustre voyageuse. Aussi dès le lendemain de son arrivée, sa chambre est à peine ouverte qu'elle est envahie par une foule de pages et de messagers envoyés pour la complimenter, savoir de ses nouvelles, la prier à dîner. Les nombreux seigneurs, les ambassadeurs, qu'elle a reçus à Paris, viennent lui présenter leurs hommages.

Elle est la reine du jour et elle en jouit délicieusement Elle écrit à ses philosophes : "Vous autres qui vous moquez de moi toute la journée, vous seriez confondus si vous voyiez le cas que l'on fait de moi ici."

L'impératrice-Reine lui fait dire par le prince de Kaunitz qu'elle désirait la voir. Le lendemain la présention a lieu à Schœnbrunn où Marie Thérèse se trouvait avec ses enfants. L'archiduchesse Marie-Antoinette alors âgée de 12 ans frappa particulièrement madame Geoffrin qui la trouva "belle comme un ange" et se penchant vers elle : "Voilà une petite archiduchesse charmante ; je voudrais l'emporter avec moi !"—"Emportez, emportez ! répondit en souriant Marie-Thérèse" qui recomman la ensuite à Madame Geoffrin "d'écrire en France qu'elle avait vu cette petite et qu'elle la trouvait belle."

Enfin, elle quitte Vienne et dix jours plus tard elle atteint cette terre promise gagnée au prix de tant de fatigue, objet de si brillantes espérances. - Le roi l'accueille avec des transports de joie, il ve .t qu'elle soit logée magnifiquement et commodément, de plain-pied à son appartement, il lui donne une cour brillante de seigneurs vieux et jeunes, toute sa maison est aux ordres de Madame Geoffrin, et les dames de la cour la traitent en personnage illustre. Elle écrit à sa fille : "Je jouis ici de toutes les satisfactions possibles pour mon amour-propre et pour mon cœur. Comme ma modestie ne me permettrait pas de dire moi-même à quel point sont mes succès dans tous les genres, je ferai à mon retour à Paris comme dans les grands romans de chevalerie, je prendrai un écuyer pour les raconter."

Mais ce bel enthousiasme ne devait pas durer et les lettres qui suivent sont d'une allure toute différente, le charme qui l'enivrait s'est subitement évanoui et la réalité a dissipé d'un souffle les rêves ambitieux de cette bourgeoise égarée chez un roi.

Stanislas-Auguste avait bien écrit : "Venez maman, j'ai besoin de vos conseils," mais l'erreur de madame Geoffrin fut de prendre ces mots au pied de la lettre et de croire avec candeur qu'elle pouvait en user avec le nouveau roi, comme avec les beaux esprits du salon de la rue St-Honoré. L'état misérable du royaume de Pologne fut le premier sujet de différend de Madame Geoffrin et de son royal fils. Elle voulut donner des conseils, entreprendre une campagne contre les vieux oncles du roi qui, disait elle, lui portaient ombrage et le roi se vit dans la nécessité de lui faire sentir, que l'autorité d'une "mère adoptive" devait avoir des bornes et que la cour de Varsovie ne se gouvernait pas aussi aisément que le Royaume de la rue St-Honoré."

Les lettres en France deviennent alors plus rares, et elle parle de son retour maintenant, elle reverra avec plaisir ses amis de là bas, son Paris. Cependant Stanislas-Auguste a toujours pour elle beaucoup d'affection et la séparation paraît avoir été, sinon comme à l'arrivée, d'une tendresse expansive, du moins affectueuse et digne, et la première lettre du roi, écrite le lendemain du départ, dénote un réel chagrin.

"Vous êtes partie ! J'ai trouvé en m'éveillant mon château et ma journée vides ! je suis resté seul, bien seul muet, le cœur serré et triste." La réponse de Madame Geoffrin est plus froide et porte quelques traces d'amertume.

Enfin la voilà revenue au bercail et l'accueil qu'elle reçoit à Paris, lui fait vite oublier les déboires de son séjour à la cour de Pologne ; elle se sentit plus loin qu'avant son départ, de l'ami qu'elle était allé chercher aux confins de l'Europe, et elle se dédommagea en aimant davantage ceux qu'elle avait laissés au logis.—Ce fut le résultat de son voyage. MADAME SAUVALLE.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*).

Lorsque en sortant du moulin elle prit d'elle-même, au lieu du chemin du retour, le sentier des sapins, ce fut presque avec hésitation qu'il la suivit.

Elle alla s'asseoir sur une des meules moussues de la clairière que tous deux affectionnaient et, rieuse, cueillant autour d'elle des cyclamens, commença à en tresser une guirlande; elle avait besoin d'occuper ses mains que l'attente du grand aveu qu'elle pressentait rendait tremblantes.

Sir Gilbert se tenait à deux pas de là, les sourcils froncés d'un air sombre, les yeux fixés attentivement sur Ulrique.

—N'allez-vous pas vous asseoir pendant que je fais ma guirlande? demanda t-elle en levant les yeux sur lui.

Sir Gilbert ne répondit pas et resta debout encore une minute, puis faisant un visible effort il vint s'asseoir sur la seconde meule. Elle sentit que le moment approchait, et cela lui causa une secrète frayeur.

—Je suis bien aise qu'il fasse beau,—dit Ulrique,—cela m'aurait fait trop de chagrin qu'il plût justement aujourd'hui.

—Pourquoi justement aujourd'hui? — demanda Sir Gilbert avec vivacité.

—Oh! ce n'est qu'une idée à moi, dit-elle en dissimulant un sourire parmi les fleurs.

Il fronça le sourcil et n'insista pas.

—Dites-moi,—fit-elle en pensant à la soirée de la veille,—est-ce que c'est bien difficile d'apprendre à danser? A vingt ans, je ne crois pas, n'est-ce pas, et il me semble que maintenant je voudrais savoir.... Et vous, aimez-vous la danse, cousin Gilbert?

—Qui?.... Moi?.... — fit-il comme réveillé d'un songe.—Oh! non! pourquoi aimerais-je la danse?

—Vous avez renoncé aux bals?

—C'est selon.

—Quand êtes-vous allé au bal pour la dernière fois?

—Je l'ai oublié.

—Ce doit doit être une belle chose qu'un vrai grand bal dans des salons comme, par exemple, ceux de la villa Flora!... Voyons si ma guirlande est assez longue....

Elle dénoua son fichu noir de paysanne et, d'un geste coquet, se couronna des cyclamens.

—Pourrais-je aller au bal ainsi? demanda-t-elle en lançant un joli éclat de rire.

Ce rire parut faire mal à Sir Gilbert; il tressaillit, contempla longuement la jeune fille, délicieuse sous cette agreste parure, et sans desserrer les dents, il détourna la tête.

Ulrique surprit ce geste et sa gaieté disparut. Elle se sentit soudain instinctivement inquiète et troublée. Un silence suivit, pénible pour tous deux, un silence qu'Ulrique, dont le cœur bondissait de l'appréhension de la chose inconnue et désirée, sentait ne pouvoir plus se prolonger.

En effet, pâle, haletant lui-même, Sir Gilbert le rompit, dans un effort qui fit sa voix rauque, presque violente.

—A propos, dit-il, — évitant de la regarder,—vous m'avez demandé tout à l'heure, n'est-ce pas, où j'étais allé au bal pour la dernière fois?

—Oui,—fit Ulrique interdite.

—Eh bien, je m'en souviens maintenant. C'était à un bal à la cour et j'y étais avec... avec Lady Nevyll.

—Votre mère?.... Elle vit donc encore?

—Non, ma mère est morte....

Ici sa voix s'éleva, à la fois stridente, agressive, hautaine et douloureuse.

—C'était avec Lady Nevyll,.... ma femme....

Ulrique, si distinctement que ce dernier mot eût été prononcé, crut d'abord avoir mal entendu. Tout à coup un frisson la saisit, elle se leva et s'écria:

—Vous êtes donc marié?....

—Evidemment, puisque je ne suis pas veuf.

—Vous auriez dû me le dire.... avant! dit simplement Ulrique.

Mais elle avait pâli affreusement, son cœur avait cessé de battre, et elle croyait qu'elle allait mourir de honte.... Oh! son rêve!

Très vite, à voix basse, Sir Gilbert lui dit:

—Ne me faites aucune question; ....c'est une triste histoire.

Elle, descendre jusqu'à l'interroger?.... Elle, lui laisser voir l'affreux déchirement de son cœur?... Elle n'eût pas été Ulrique Eldringen, si elle y eût consenti. Elle tenta d'obliger ses lèvres à sourire et, d'un geste très simple et très noble par sa simplicité même, elle arracha sa couronne de cyclamens et la lança jusque dans le ruisseau qui, près de là, bondissait de roche en roche. Elle regarda couler les fleurettes.... C'était, avec elles, son espérance, son bonheur, sa vie qui s'engloutissaient.

Alors, sans qu'ils se fussent rien dit, ils reprirent ensemble le chemin du village.

Peu à peu, au cours du chemin, elle prit sur elle de causer à peu près seule, car il ne lui donnait guère la réplique de choses indifférentes. Mais ce lui fut un réel soulagement lorsqu'il la quitta et aussi une horrible impression de vide, doublée d'une secrète terreur, à la pensée que dans l'après-midi ils allaient se retrouver ensemble comme de coutume. Est-ce que

c'était possible maintenant qu'un si large fossé était creusé entre leurs deux existences ?

Rentrée à la Maison de la Vierge, elle réfléchit. Le souci de sa fierté lui défendait de paraître affectée de ce qui était cependant la perte irrévocable de toutes ses plus chères illusions. Gilbert l'avait trompée, en ne lui disant pas, dès la première entrevue, la vérité. Pour le punir, elle ne lui laisserait pas voir combien il avait pénétré dans son cœur, elle le recevrait comme d'habitude; comme d'habitude, il lui lirait quelques passages d'une traduction de Schiller trouvée parmi les épaves de l'héritage paternel. Forte de sa résolution, elle attendit.

Sir Gilbert ne vint pas cette après-midi-là. Il parut le lendemain matin un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Son attitude, que l'on sentait laborieusement composée, voulait paraître celle de chaque jour. Plus maîtresse d'elle-même, ce fut d'une voix à peine tremblante qu'Ulrique le salua de la phrase coutumière :

—Bonjour, cousin Gilbert.

Il répondit d'un ton qui essayait d'être léger et que démentait le cercle de bistre autour de ses yeux, signe révélateur d'une longue et pénible insomnie. Elle, très vite, se mit à parler au hasard, tout en brossant énergiquement les planches du rugueux parquet. Elle se força même jusqu'à rire, mais ce qu'elle ne put prendre sur elle, ce fut d'oser lever les yeux sur Gilbert. Par un accord tacite, lui s'obstinait à contempler le poids de l'horloge ou le paysage à travers la trouée de la fenêtre. Comme, malgré ses efforts, Ulrique se sentait à bout de gaieté factice et ne redoutait rien au-dessus du pesant et dangereux silence que tout annonçait imminent, elle dit tout à coup :

—Ne me faites-vous pas la lecture aujourd'hui, cousin Gilbert ?

Elle alla prendre sur une planche le Schiller et le lui tendit. Maladroitement leurs mains se touchèrent, et tous deux, comme au contact d'un fer rouge, se retirèrent vivement en arrière. Le livre tomba. Gilbert le ramassa d'un geste presque violent pendant qu'Ulrique cachait son trouble soudain en se détournant. Alors, il lut.... il lut des mots incompris d'une voix absente ; elle s'acharna au nettoyage inconscient de la planche la plus lointaine du banc où il était assis, soulignant parfois d'une observation, hors de propos, un passage qu'il avait oublié avoir lu.

Cette pénible comédie, ou, pour mieux dire, ce double supplice dura jusqu'à ce que l'horloge ait sonné l'heure où, d'habitude, Gilbert quittait la Maison de la Vierge pour aller prendre son repas à l'auberge. Ce fut pour tous deux un soulagement, et Gilbert s'enfuit, ce jour-là, plutôt qu'il ne partit.

Sans doute, la comédie que se jouaient bien inutilement ces deux cœurs allait recommencer quand reviendrait Gilbert ; mais cet intermède d'une heure et demie ou deux leur permettrait de part et d'autre de reprendre des forces. Pour la première fois Ulrique trouvait les aiguilles trop rapides en l'absence de son cousin ; elle eut voulu retarder sa rentrée en scène. Aussi éprouva-t-elle une violente secousse en entendant de nouveau, moins d'une heure après qu'il l'avait quitté, le pas de Gilbert sur le gravier de l'allée sablée. Que signifiait un si prompt retour ? Ce fut en tremblant qu'elle alla lui ouvrir.

—Cousine,—dit-il en entrant et en précipitant nerveusement les mots,—je viens de recevoir une lettre,.... une lettre qui m'oblige à partir.... à partir sans retard. Alors j'ai pensé que je ferais bien de venir vous faire mes adieux tout de suite.

—Vous partez ?.... s'écria Ulrique d'une voix étranglée, oubliant un moment son rôle.

Elle n'avait pas prévu cette solution pourtant bien naturelle.

—Oui,.... une affaire urgente.... me réclame....

—Oh ! en ce cas,—balbutia-t-elle éperdue, — il ne faut pas différer....

Elle comprenait trop bien que c'était un prétexte, bien mal trouvé même, puisque le courrier ne devait passer que dans plusieurs heures. Au fond, elle en savait gré à Sir Gilbert, mais le saisissement étant plus fort que sa volonté et la rendait muette. Ce fut son cousin qui reprit avec un rire nerveux, en lui tendant la main :

—Allons, vous me souhaitez bon voyage, n'est-ce pas ? Je tâcherai de revenir vous dire un dernier adieu, à moins que mes bagages à faire, mon compte à régler à l'auberge, ne me prennent jusqu'au dernier moment...

Et il y avait quatre heures encore avant le départ de la diligence.

Ulrique ne pouvait refuser sa main : elle la tendit en frémissant et en détournant les yeux. Lui, la serra à peine et brusquement s'élança au dehors.

Ulrique courut au seuil et s'appuya au chambranle, rigide et blanche comme une statue. Elle entendit longtemps les pas pressés et de plus en plus affaiblis de Sir Gilbert, puis, plus rien. Alors elle rentra en chancelant et se laissa tomber devant la table, et, la tête enfouie dans ses deux bras, elle sanglota.

## XII

### OPHÉLIE

La diligence avait conduit Sir Gilbert jusqu'à la gare la plus proche, ou, pour mieux dire, la moins lointaine. Machinalement, il se présenta au guichet.

—Pour où ? lui demanda une voix somnolente.

*(à suivre)*

## EN GLANANT

**Sur une hirondelle.**

L'hirondelle est un charmant oiseau que sa grâce a engagé plusieurs femmes à prendre pour emblème.

La reine Christine de Suède ajoutait ces mots à une hirondelle aux ailes éployées qui lui servait de cachet :

" Pour trouver mieux !"

Mde de Staël, exilée, l'avait choisie pour orner le papier sur lequel elle écrivait à ses amis en y ajoutant ces mots : " Je l'envie !"

Mde de Sévigné avait également adopté l'hirondelle et y avait ajouté cette devise qui dépeignait la chaleur de son cœur : " Le froid me chasse."

**Madame de Stael et Napoléon.**

On connait l'antipathie de Napoléon Ier pour madame de Staël qui ne l'épargna pas non plus dans ses propos, tant qu'il fut au pouvoir.

Mais quand Napoléon succomba sous les coups de la coalition, Mme de Staël montra la grandeur d'âme de la femme de génie qu'elle était.

A Benjamin Constant, qui se réjouissait de la défaite de celui qu'il appelait " un lâche coquin ", elle dit :

—Vous n'êtes pas Français, Benjamin.... Quarante mille victoires sont pourtant une noblesse !...

Cette générosité pour les vaincus était innée en elle, et M de Talleyrand, qui lui gardait rancune du rôle qu'elle lui avait donné dans un de ses ouvrages, disait volontiers d'elle qu'elle aimait "à repêcher ceux qu'elle avait noyés la veille."

**Oiseaux tailleurs.**

Il y a dans les Indes une espèce d'oiseau à laquelle on a donné le nom d'oiseau tailleur Ce nom lui vient de la manière vraiment merveilleuse dont il confectionne son nid

Il choisit l'extrémité d'une branche, lorsqu'elle est pourvue d'une longue feuille, puis il perce, dans cette feuille, des petits trous au moyen de son bec qui a la forme d'une alene de cordonnier. Il prend alors à des plantes de longues fibres qui forment un fil solide et avec ce fil, il coud ensemble les bords de la feuille en forme de sac après quoi il fait un nœud à l'extrémité de chaque filament pour consolider son ouvrage, toujours se servant de son bec. La partie de la feuille qui touche à la tige est ensuite pliée et pressée, de la même façon et il en fait une toiture, en forme de coiffe, pour protéger l'ouverture de son nid contre le soleil et contre la pluie.

Quand la feuille qu'il a choisie n'est pas assez grande, le petit travailleur prend une autre feuille et la coud à la première.

Cet oiseau-tailleur a un grand avantage sur ses confrères humains.

Il n'envoie jamais sa note !

**Soupe d'autrefois.**

La soupe étant un mets éminemment français, il est intéressant de voir de quelle façon nos pères la mangeaient.

D'abord, ce qu'ils appelaient soupe, c'était cha une des tranches de pain que l'on trempait dans le bouillon du pot au feu.

L'emploi des assiettes ne s'étant pas encore généralisé, chaque convive, au moyen d'une cuillère à bouche qui lui servait aussi pour tout le reste du repas, pêchait ces tranches dans le pot, tour à tour, ce qui n'était pas toujours facile.

Le duc de Montausier, trouvant incommode et sans doute dégoûtante, cette manière de se servir, inventa la grosse cuillère que nous appelons la louche.

A propos de l'ancienne manière de manger la soupe, Tallemand des Réaux conte une aventure amusante :

Un sieur de Vandy, dînant un jour chez un comte de ses amis, se signalait par sa maladresse, en face d'une soupe dont il n'arrivait pas à retirer une seule tranche.

Furieux, il se lève soudain et appelant son valet :

—Ote-moi mes bottes, lui dit-il.

—Maintenant !..... Pourquoi donc faire? lui répond le valet fort surpris.

—Débotte-moi donc vite, maraud ; tu ne vois pas que je veux me jeter à la nage pour puiser quelque chose dans ce pot d'enfer !

---

Dans un salon, une dame, parlant d'une de ses amies, dit :

—Qu'elle est donc *sotte !*

—Qu'en savez vous? réplique une autre persone Elle ne dit jamais rien !

—C'est vrai ; mais on voit qu'elle *pense des bêtises !*

## Propos d'Etiquette.

Je m'efforce de simplifier autant que possible les questions qui me sont adressées ; je ne mets pas même la signature des correspondants, qui pourront du reste parfaitement se retrouver sans cette indication. Mais s'ils voulaient bien m'aider dans ma besogne en posant leurs questions de la façon la plus brève et la plus simple possible, je leur aurais beaucoup de reconnaissance. Je résume souvent trois pages de lettre en une demande de deux lignes ; c'est un soin que l'écrivain aurait pu prendre le premier puisque, pour l'intelligence du lecteur, on imprime les questions aussi bien que les réponses.

LADY ETIQUETTE.

*D.—Les enfants doivent-ils porter le deuil ?*

R.—Je sais qu'en France on fait porter le deuil en blanc aux enfants jusqu'à l'âge de neuf ans. Ici, notre climat, ainsi que d'autres considérations ne permettent pas d'habiller constamment les enfants en blanc. Mais je ne crois pas qu'on doive astreindre les enfants au-dessous de sept ans à porter une rigoureuse robe noire.

*D.—Dans un dîner de cérémonie, quelle place doit occuper un abbé de mes cousins, beaucoup plus jeune que la plupart de mes hôtes ?*

R.—La place d'honneur. Il n'y a que dans les dîners officiels que cette règle varie.

*D.—Comment sert-on les huîtres ?*

R.—On laisse l'huître sur la coquille inférieure ; il vaut mieux l'en détacher, bien que l'on ait inventé les petites fourchettes, dites *trident* dont une des dents est assez effilée pour couper l'huître sur la coquille C'est avec cette petite fourchette que l'on mange l'huître. On met un morceau de citron dans chaque assiette. C'est le vin blanc, Sauterne, Chablis ou autre, qui se boit avec les huîtres.

*D.—Dans une présentation, doit on donner la main ou se contenter de saluer ?*

R.)—C'est selon. Une maîtresse de pension doit tendre la main à tous ses hôtes, même à ceux qu'elle reçoit pour la première fois. Si on vous présente quelqu'un dans une visite, vous vous contentez de saluer, à moins que vous n'ayez des raisons pour être tout à fait cordiale avec la personne qu'on vous présente. Dans tous les cas, c'est à la femme à donner la main ou à saluer la première.

LADY ETIQUETTE.

# LE COIN DE FANCHETTE

*Mimi.*—Pourquoi je n'organise pas un concours? C'est une idée. Je la mettrai peut-être à exécution quelque jour.

*Jenny.*—Vous perdez votre temps à lire les romans de Raoul de Navery. C'est un écrivain de troisième ordre qui ne donnera pas la meilleure formation à votre style.

*André.*—La poésie est charmante, un peu trop personnelle, et la directrice ne voudra pas qu'elle soit publiée. Elle ne perdra rien à être soigneusement conservée. Son nom d'auteur?

*Gertrude.*—Ne flânez pas une inutile vie. Vous croyez que le programme de vos jours m'a fait envie, peut-être? Vous êtes dans l'erreur; à votre pl ce, je serais malheureuse comme les pierres.

*Carmencita.*—Vous avez tort de vous préoccuper à ce point. L'avenir vous apportera peut-être la solution que vous cherchez. "Demain, il fera jour," dit un proverbe espagnol. Gardez-le en votre mémoire.

*Fabiola.*—Je connais, en effet, votre nom de plume. Reçu votre correspondance. Elle est bien faite; un peu triste, par exemple, ne le trouvez-vous pas? Si vous vouliez me donner autre chose?

*Benoîte.*—Les psychologues appelleraient votre jolie passi n: un amour de tête. Comme la sagesse de vos raisonnements dénotent bien l'entière i dépendance de votre cœur! Vous serez heureuse et je vous le souhaite. Il y a mieux, cependant, il y a mieux ....

*Ouvrière.* — Ne risquez pas, dans cette association, votre argent si péniblement gagné. Consultez quelqu'un compétent en affaires et désintéressé. Pour ma part je n'ai nulle confiance, et j'ai des doutes, non sur la bo ne foi, mais sur la clairvoyance de la personne qui vous recommande cette œuvre.

*Marcelle Bailly.* — Il fallait suivre votre inspiration. Merci pour les articles que vous m'offrez gentiment. Pas trop longs, n'est-ce pas? Et puis, il ne faut pas farder l'histoire; Clothilde, femme de Clovis, était une bien aimable et douce personne, mais, avant de franchir la frontière qui la séparait de son futur époux, elle n'en avait pas moins donné ordre à son escorte, pour se venger de son oncle, de saccager et d'incendier les villages soumis à son parent qu'elle laissait derrière elle.

*Roland.*—Rodin a été le sculpteur de cette statue de Balzac, que la société des gens de lettres a commandée, puis refusée. Ça été le sujet de grandes controverses. Je l'ai vue; il faut être un connaisseur pour découvrir ses beautés artistiques; de prime abord, ce bloc immense, qui semble à peine dégros i, ne paraît pas créé pour plaire. Mais on m'a fait remarquer l'intensité de l'expression, l'attitude de la tête, l intelligence du regard, et j'ai compris pourquoi cette œuvre avait des admirateurs si enthousiastes.

*Lucienne* — Il est heureux que le nouveau pape vous agrée, car la *sfumata* est éteinte pour longtemps. A Venise, on se serait jeté dans l'Adriatique pour lui. Songez que le bon patriarche avait pris avant son départ pour Rome son billet de retour. J'aime cette simplicité si dépourvue de prétention. Il y a peu de papes qui ont dit à ceux qui s'agenouillent devant lui, que "c'est une étrange position pour causer" et, quand on pense à cette promenade qu'il se propose de faire hors du Vatican, l'an prochain, on ne reste pas que d'être un peu ébahi. Ce qu'il a de saintes gens qui vont être scandalisés!

*Bon Ami.*—Je vous suis reconnaissante de m'offrir l'occasion de compléter les détails relatifs à M. Osiris, le dernier acquéreur de la Malmaison. Voici: M. Osiris après avoir acheté ce château historique et l'avoir restauré en a fait cadeau à l'Etat. Il appartient maintenant au gouvernement français de le garnir, comme il était au temps de Joséphine. M. Osiris, pouvait fort bien faire réparer les murs, les parquets et les bois ries, mais il ne pouvait y remettre les tableaux qui l'ornaient jadis, qui sont au Louvre, comme les meubles au Garde-meubles, les souvenirs militaires aux Invalides, etc. Tout cela, devenu propriété de la République, ne pouvait être remis à son ancienne place que par l'Etat. Cependant, ce n'est pas du premier coup que le gouvernement accepta la donation de la Malmaison. Les charges d'entretien rendaient le cadeau onéreux; heureusement que l'on s'est décidé à la fin, et maintenant vous visiterez ce lieu cher à Joséphine, quand il vous plaira d'aller là-bas. Vous me direz si le cabinet de toilette de Joséphine sent encore le musc. C'était son parfum favori et on dit que longtemps, longtemps après sa mort, la Malmaison fleurait cette odeur; les murs en étaient imprégnés. 2° J'ai dit que, dans la chambre du Conseil, les panoplies d'armes de toutes les époques avaient été *représentées* et non *suspendues*, ou *accrochées*, comme vous l'écrivez, parce que ces panoplies sont peintes, ce qui fait une rude différence. 3° Vous êtes bien flatteur de me demander des souvenirs de voyage plus souvent. Mais j'ai déjà été, d ns ma vie, tant ennuyée par ces sortes de récits sans cessse ressassés, par certaines personnes, que je m'étais fait la promesse de ne jamais parler des miens, si jamais je venais à voyager. Voilà la raison de mon mutisme jusqu'à présent.

Reçu lettres de *Paul P.*, *Clairette*—qui n'a qu'à chercher dans le dictionnaire le mot qu'elle me soumet — *Cécilia*, *Vasa*, *Québec* et *Matternich*.

FRANÇOISE.

---

Quiconque a vu des masques dans un bal se tenir par la main sans se connaître, se quitter le moment d'après et ne plus se voir, peut se faire une idée du monde. VAUVENARGUES.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

Il y avait autrefois un jeune roi dont la tristesse persistante avait depuis longtemps déjà alarmé les gens de sa cour. On avait essayé de tous leurs moyens pour la distraire, mais toujours le royal malade ne voulait porter que des couleurs sombres, tandis que sa chevelure où brillaient encore les fils d'or de son enfance, retombait inculte sur ses épaules. La mélancolie, cette maladie de l'esprit, eut bientôt raison de l'humeur joyeuse des grandes dames et des puissants seigneurs de la cour ; jamais plus, le sourire n'effleura leurs lèvres, et on les vit bientôt échanger leurs vêtements dorés contre les parures les plus endeuillées.

Seul le premier ministre du Conseil avait échappé à la funeste contagion, et il voulait consacrer tous ses efforts pour tirer le roi de l'abîme où il s'enfonçait de plus en plus. Les plus facétieux bouffons furent appelés, mais leur verve ne parvint même pas à attirer vers eux l'attention du souverain. On alla jusqu'à simuler une guerre, espérant que le bruit du canon sous ses fenêtres éveillerait son humeur belliqueuse. Rien n'y fit.

Le premier-ministre se creusa la tête pour apporter à ce problème difficile une solution satisfaisante. Il s'enferma trois jours durant, après quoi, faisant irruption dans la chambre du Conseil :

—Messieurs, s'écria-t-il, j'ai à vous soumettre un nouveau projet, toujours en vue de la guérison de Sa Majesté. Il faut que nous lui trouvions une épouse sur le champ.

D'un commun accord la docte assemblée opina du bonnet. Des proclamations furent lancées par tous les royaumes de l'univers. On vit arriver au palais royal les princesses les plus charmantes comme aussi les plus anxieuses de capter l'attention du monarque si jeune, si beau et pourtant si malheureux ! Ce fut en vain. Le souverain ne leva pas même les yeux sur les brillantes charmeresses qui durent bientôt refaire le chemin déjà parcouru, n'emportant plus avec elles, cette fois, l'espoir qui auréole les fronts.

A son tour, l'ex chancelier voulut se livrer aux réflexions profondes. Puis il ordonna une seconde publication solennelle invitant les jeunes filles, nobles ou roturières à se présenter devant le roi. Cette nouvelle proclamation n'était pas encore parvenue jusqu'aux confins du royaume qu'un jeune homme se présentait devant le chancelier.

—J'ai voulu vous apprendre dit-il en s'inclinant que ma sœur, une humble gardeuse de dindons, possède le rire plus joyeux et le plus entraînant qu'on puisse entendre. Lorsqu'elle rit, les dindons rient avec elle, l'eau du ruisseau rit encore, les grands arbres eux-mêmes se laissent gagner et secouent leurs branches en d'immenses éclats de rire.

—Vite ! courez, s'écria le chancelier, il faut amener cette pauvre fille devant le roi !

Deux jours après, les portes du palais royal s'ouvraient toutes grandes devant un jeune homme et sa sœur. Un rire perlé montait et descendait en gammes chromatiques.

Le chancelier regarda le premier-ministre et tous deux laissèrent échapper un long éclat de rire qui firent sursauter plusieurs fois les échos momifiés des vastes salles aux sombres tentures.

A mesure que les oreilles assagies des membres du Conseil s'ouvraient toutes grandes sous l'influence de cette harmonie nouvelle, ils étaient saisis, eux aussi d'un rire inextinguible qui secouait leur corps tout entier.

Riant toujours, la gardeuse de dindons est introduite auprès du roi, convulsé à son tour, tandis que les grandes dames et les puissants seigneurs de la cour, mis en gaieté par des accents nouveaux, dansent de plaisir.

Sire, dit le chancelier, ne pensez-vous pas que cette jeune fille apporterait sous votre toit le bonheur que vous rêvez ?

—Je le crois, fit Sa Majesté, car j'estime son rire plus que toutes les richesses, plus que le pouvoir, plus même que mon trône, et je veux qu'elle soit la reine aimée de ses sujets et chérie de son époux.

Riez, mes petits amis, dilatez vos cœurs, que les éclats de votre gaieté montent dans l'air et qu'ils se répandent partout où se portent vos pas. Le rire est une monnaie dont vous devez vous montrer prodigues, et dans votre famille et autour de vous. Le rire est un remède efficace contre les maux de la vie, servez-vous en largement et faites des heureux autour de vous.

TANTE NINETTE.

## A mes Neveux et Nièces

Un général rassemblant un jour ses soldats après une sanglante bataille leur fit entendre pour tout éloge, ces simples mots :

" Mes enfants, je suis content de vous." Je voudrais bien, à l'exemple de ce grand homme dont l'histoire fait mention, pouvoir vous dire la même chose. Mais hélas ! à mon grand regret, je ne le puis, et je suis bien obligée de vous l'avouer mes chers petits amis.

Comment se fait-il que vous ne répondiez pas en aussi grand nombre qu'autrefois aux questions que je pose ? J'en suis désolée pour vous vu le bien que vous en retireriez, car malgré toutes vos autres occupations, vous devriez réserver une demi-heure de temps en temps à votre page ; l'abondance, le travail instructif n'est jamais un mal, croyez moi. Où est-il le beau zèle de quelques mois à peine où j'avais peine à trouver place pour tous nos noms ! C'était l'âge d'or de Tante Ninette alors, et j'y suis si habituée à cet âge heureux que je ne puis renoncer à l'idée de ne plus le voir revenir.

Mamans qui lirez ceci, encouragez vos enfants à l'étude : enseignez leur au besoin la manière de chercher les questions qui leur sont faites. Vous

# PAGE DES ENFANTS

ne sauriez croire tout le bien qui en résultera pour eux : leur esprit sera plus délié, leur intelligence se développera avec plus d'aisance, et vous serez tout étonnées un jour de constater les progrès qu'ils auront faits sans grand effort de leur part, et sans trop de peine du vôtre.

Donc, je compte sur vous, secondez mes efforts et vous n'aurez qu'à vous féliciter.

TANTE NINETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Enigme

Quoique n'étant fort d'aucune matière
On entend dire couramment,
Que je suis d'or, d'argent, de fer,
[de pierre,
Et là-dessus on discourt longuement.
Les dames, dit-on, n'aiment guère,
Même pour le recensement,
Révéler mon petit mystère ;
Mais Bébé me dit fièrement,
Et le vénérable grand-père
A quelque orgueil en me comptant.

### Locution usitée

(Pour mes jeunes savants et savantes)

D'où vient cette expres ion : C'est la flèche de Parthes et que signifie-t-elle ?

### Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Qu'était-ce que le grand prêtre Héli, et quels furent ses enfants ? Nommez son successeur.

## Réponses à jeux d'esprit

### Anagramme

Je suis sur quatre pieds le nom
D'un épi barbelé tout blond.
Brouillez-les, vous verrez paraître
Le nom fantastique d'un être
Qui fait peur au petit enfant
Dans les contes de Mère Grand.

Rép. : Orge—Ogre.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Rose-Alma B, Saint-Lambert ; Corinette, Trois-Rivières ; Lucile, Lucette et Lucie, Montréal ; Feuille d'automne, Batiscan.

### Question historique

(Pous mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque le titre de Majesté fut-il donné au roi de France ?

Quel titre leur donnait-on avant ?

Rép.: Jusqu'à Louis XI, on leur donna le titre d'*Altesse*. Depuis cette époque, celui de Majesté.

Ont répondu : Rose-Alma B., Saint-Lambert ; Corinette, Trois-Rivières ; Lucile, Montréal ; Laurier Rose, Verdun ; Fleur de-Lin, St-André-Avelin.

### Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Donnez en quelques mots l'histoire de Solomon. Quels furent ses enfants ?

Rép : Solomon, fils de David, eut un règne pacifique et heureux, mais à la fin, il s'enorgueillit des richesses et de tous les dons que Dieu lui avait départis. Pour le punir, Dieu l'avertit qu'après sa mort son royaume serait divisé. Ce qui arriva en effet sous le règne de Roboam, son fils et son successeur.

Ont répondu : José R., Anse à Gilles ; Feuille d'Erable, Laure, Luce et Adrien, Montréal ; Petit Mousse, Sainte-Anne de la Pérade.

## Petite poste en Famille

*Cendrillon*, Ville-Marie.—Je suis contente de te voir revenue, Cendrillon ; il me semble qu'il y a longtemps que tu avais délaissé notre cercle. Tu n'en es pas moins la bienvenue, petite brebis égarée, et je te souhaite plus de persévérance pendant cette année.

## Pour les tout petits

### LETTRE A MA POUPEE

(MONOLOGUE POUR FILLETTE)

(Elle entre en personne très pressée, se place devant son bureau et, tout en préparant son papier, mais sans s'esseoir, commence ainsi :)

Je vais écrire à... ma poupée...
J'y pense depuis huit grands jours :
Oui ! mais je suis trop occupée...
Nous avons les leçons, les cours...
Et puis aussi—très grave épreuve
Avec laquelle il faut compter—
Les essais de la robe neuve !...
Le monologue à répéter,

(Elle prend la plume et passe devant le public.)

Le *five o'clock* et les visites,

(Très vite.)

Les bals blancs...

(Avec ironie.)

Trop collet monté,

Et la toilette des petites...
Et les ventes de charité !

(En marchant et toujours vite.)

Et les dîners... et les soirées...
Sans compter que l'on a son jour,
Où c'est à peine aux préférées
Si l'on peut dire... Adieu. . Boujour...

(Elle s'arrête.)

C'est au point que je me demande
Comment l'on peut faire, aujourd'hui,
Tout ce que le monde commande
Pour rester au mieux avec lui !

(Elle va se placer devant sa table ; d'un ton résigné.)

Enfin ! c'est ainsi qu'il faut vivre
Pour être dans le mouvement !...
Et, sans réfléchir, on s'y livre...

(Elle s'assied et se dispose à écrire.)

Voyons, profitons du moment. .

(Elle écrit.)

" Je vous écris, mademoiselle,
" Pour vous gronder bien fort. . bien fort..."

(Elle s'arrête d'écrire et s'adresse au public en changeant de ton.)

—Je dois me montrer, avec elle,
Très sévère ! C'est un effort
Qui me coûte bien, je l'avoue...
Mais, pour son bonheur, il le faut...
Elle fait trop souvent la moue ;
Bouder est un vilain défaut...

(Elle écrit.)

" Pous vous gronder bien fort, vous dis-je.
" A la moindre observation,
" Vous croyant sans doute un prodige,
" Vous boudez... Mon affection
" Ne va pas jusqu'à la faiblesse,
" Et je prétends vous corriger !

(Elle s'arrête et réfléchit, puis reprend.)

" Je tiens compte de la jeunesse,

(sévèrement)

" Mais il ne faut pas abuser.

(Nouvelle pause.)

" Vous êtes aussi trop frivole !...
" Tout travail vous déplaît... c'est clair.
" A la moindre mouche qui vole,
" Crac ! vous avez le nez en l'air !...

(Elle réfléchit, puis reprend, avec une indignation comique.)

" Quoi ! vraiment, cela me démonte,
" Vous êtes coquette !... un matin
" Vous avez...

(A mi-voix.)

Pour vous j'en ai honte,

" De Paul agacé le pantin !
" Oui, l'on jouait de la prunelle
" Pour ce Chinois de paravent...
" Est-ce donc là, mademoiselle,
" Ce qu'on vous enseigne au couvent ?..."

(Nouvelle pause.)

" Puis, vous vous tenez mal à table !
" A tout propos, vous bavardez ! ..
" Au miroir, c'est insupportable,
" Sans cesse vous vous regardez !..."

(Elle s'arrête et s'adresse au public avec une coquetterie ingenue.)

—Entre nous, elle est fort gentille !
Belles dents teint frais, longs cheveux ;

(Elle se regarde dans un miroir de poche.)

Chacun voit bien qu'elle est ma fille,
Elle a mon sourire et mes yeux !

(Elle reprend la plume.)

" Il faut toujours être modeste,
" Ne point parler de sa beauté.
" Imite-moi ! Comme moi, reste,
" Modèle de timidité...

(Elle s'arrête et reprend, sur un ton amical et câlin.)

" Mais c'est assez gronder, mignonne...
" Je t'aime trop, assurément !
" Et je t'embrasse et te pardonne
" Pour faire comme fait maman ! "

E. DE LYDEN.

## Elections Municipales

LES femmes ne devront pas perdre de vue qu'elles seront, dans le cours de l'hiver, appelées à donner leur vote dans les élections municipales.

Ce n'a pas été sans protestations énergiques et démarches répétées que nous avons reconquis ce droit ; il faut donc ne plus mettre les législateurs dans la position de nous l'enlever parce que nous n'en usons point.

Il faut avouer que jusqu'à présent, on n'a guère facilité aux femmes les moyens de voter ; les bureaux de votation (polls) sont généralement placés dans des endroits où les femmes ne peuvent se présenter sans s'exposer à une promiscuité désagréable ; le très grand souci que la femme canadienne a de sa dignité — ce dont les hommes devraient lui savoir gré — a été jusqu'à présent le motif principal qui l a empêchée de se présenter dans ces bureaux de vote peu convenables à son sexe.

La loi, qui doit faciliter à chacun l'exercice de son droit, pourrait faire disparaître cet inconvénient, en autorisant des bureaux de vote exclusivement consacrés aux femmes, ou mettre ces bureaux en général, sur un pied tel qu'une femme puisse s'y présenter sans craindre aucun ennui. Ces projets sont à l'étude et j'espère qu'on en viendra bientôt à une entente générale.

Voici le texte même de la loi admettant les femmes locataires et propriétaires, âgées de 21 ans, au droit de vote dans les élections municipales :

ART. 43.—Les personnes suivantes, âgées de 21 ans révolus, sujets britanniques, et qui ne sont frappées d'aucune incapacité légale, ni autrement privées de leur droit de vote en vertu de cette charte, sont inscrites sur les listes des électeurs, qui sont dressées conformément aux dispositions ci-après, savoir :

1. Toute personne du sexe masculin et toute veuve ou fille majeure, *ou femme séparée de corps et de biens*, inscrite sur le rôle d'évaluation et de contribution foncière en vigueur, comme propriétaire ou occupant de bonne foi des biens-fonds dans la cité, d'une valeur de $300.00 ou au-dessus, ou d'une valeur annuelle de $30.00 ou au-dessus, telle que portée au dit rôle d'évaluation ; dans le cas où ces biens-fonds sont possédés à titre d'usufruitier, le nom de l'usufruitier seulement est inscrit sur la liste électorale ;

2. Le mari de toute femme sous le régime de la séparation de biens, lorsque cette dernière est en possession, à titre de propriétaire, ou d'usufruitière, ou de grevée de biens-fonds dont la valeur est portée au rôle d'évaluation et de contribution foncière en vigueur, pour un montant de $300.00 ou au-dessus, ou lorsqu'elle tient un commerce ou établissement d'affaires qui la rend sujette au paiement de taxes, et qu'elle est inscrite comme telle au rôle de perception des taxes pour une valeur annuelle de pas moins de $30.00 ; *mais le mari séparé de corps et de biens de sa femme n'a pas le droit d'être inscrit sur la liste des électeurs en considération des propriétés appartenant à sa dite femme.*

2a. *Le droit de vote, accordé comme ci-dessus à la femme séparée de corps et de biens, lui sera aussi accordé dans le cas où elle est inscrite comme locataire sur le rôle de perception des taxes alors en vigueur.*

NOTA.—Tout le souligné est de droit nouveau.

Par ce règlement, plus de SEPT MILLE femmes ont droit de vote aux élections municipales. On peut constater l'influence énorme que le vote féminin peut créer dans le sort d'une élection.

Influence morale et saine, n'en doutons pas, et, si par notre abstention nous ne faisons pas le bien que nous devons, nous aidons au triomphe du mal. C'est donc un devoir que nous avons à accomplir.

FRANÇOISE.

## Bibliographie.

M. Fréderic de Kastner, professeur de français et d'allemand au High School de Québec, vient de mettre en librairie la deuxième série de ses *Héros de la Nouvelle France.* Celle-ci traite de Lemoyne de Bienville, de l'établissement de la Louisiane, Lemoine de Sévigny, Lemoyne de Chateauguay. Juchereau de Saint-Denis, Dugué de Boisbriant. Ces sujets sont du plus haut intérêt au cœur de tout bon Canadien ; nous ne saurions donc être trop reconnaissants aux écrivains qui nous fournissent tous les détails et toutes les circonstances de la vie de nos grands hommes.

Cette brochure est en vente, au prix modique de 25 cts., chez Granger & Frères, rue Notre-Dame, Beauchemin & Fils, rue Saint-Paul, Montréal.

## Une Bonne Précaution

—Figurez-vous, disait une dame à une de ses amies, chez Carsley, que je viens de me faire filouter mon porte-monnaie. Ce doit être cette personne qui cherche à se frayer un chemin vers la porte, car, elle a rôdé tout à l'heure un gros quart d'heure autour de moi.

—Vous faites montre d'une philosophie peu commune, repartit l'amie ; non-seulement, vous ne manifestez aucun chagrin de la perte de votre argent, mais vous laissez le voleur s'échapper sans être autrement ennuyé.

—Je vais vous dire le secret de ma résignation ; c'est que je venais justement de déposer tout l'argent de mon porte-feuille à la succursale de la Banque Provinciale ici, même, au second étage, et je ne puis m'empêcher de sourire en songeant à la déconvenue de mon filou en inspectant les compartiments vides de mon porte-monnaie.

—Quelle heureuse chance !

—Non, pas une chance, mais une mesure de prudence bien raisonnée que l'on ne doit pas laisser au hasard.

—Vous avez raison, et de ce pas, je vais à cette succursale de banque, si commode pour nous, femmes, qui avons tant d'emplettes à faire dans les magasins et qui sommes en si grand danger de se faire voler ou de perdre notre argent.

Des sots disputaient à table pour savoir s'il fallait dire, dans un salon, aux domestiques : "Donnez-moi à boire, je vous prie de me donner à boire, ou faites-moi boire." Un monsieur, ayant été pris pour juge, leur dit :

—Messieurs, des gens bien nés et bien élevés, doivent dire, ce me semble : "Je vous prie de me mener boire."

## Avez-vous un Bébé ?

# Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

**Le plus sur et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguées.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

---

## STANTON'S PAIN RELIEF

**Pour usage interne et externe**

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

---

## LES VERS.

**Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.**

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can**

---




Nous vendons

La Bibliothèque ÉLASTIQUE "Macey"

C'est la meilleure.

# L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelâs pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour **$8.00**.

## RENAUD, KING & PATTERSON

**Coin Ste-Catherine et Guy**

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres, Téléphonez Main 757 pour informations, etc.

---



VOYEZ L'ASSORTIMENT

DE

# FOURRURES

CHEZ

## O. NORMANDIN

*272-274 rue St-Laurent* *MONTREAL*

Evitez l'encombrement en envoyant immédiatement vos Fourrures pour Réparations.

2ME ANNÉE—No 15 Le numéro, 8 cts Samedi, 7 Novembre 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| Six mois - - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## SOMMAIRE

2ME ANNÉE—No 15 SAMEDI, 7 NOVEMBRE 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## Prière du Mort.

*Mon Dieu, je suis debout dans le lin du suaire*
*Et près de comparaître à votre jugement ;*
*J'écoute des mortels le bruit tumultuaire :*
*La clameur qui blasphème et le baiser qui ment.*

*Je me sens pénétré de crimes et de fautes :*
*J'étais peu charitable et je fis bien du mal ;*
*J'ai déçu des amis et j'ai trahi des hôtes ;*
*Je fus méchant pour l'homme et dur pour l'animal.*

*Pour ma charité nulle et mon cœur qui s'égare,*
*Ouvrez-moi votre enfer si j'en pris les chemins ;*
*Mais soyez moins cruel pour moi que pour Lazare,*
*Et ne me rendez pas aux tristes jours humains !*

ROBERT DE MONTESQUIEU.

## La Toussaint.

LA plus douce, la plus personnelle des fêtes !

Ne l'oublions point, parmi ces saints innombrables que l'Église honore en ce jour, il y en a dont le sang coule dans nos veines.... Il y en a—ô délicieuse pensée !—que nous avons personnellement connus, personnellement aimés. Durant leur séjour ici-bas, ces bienheureux ont peut-être ressenti pour nous une sympathie profonde. Peut-être ont-ils emporté la lumière et la joie de notre vie. Peut-être par nos larmes, nos suffrages, avons-nous hâté leur entrée au ciel....

Nous y ont-ils oubliés ? Ces torrents de volupté qui les inondent ont-ils altéré leur amour pour nous ? Le pouvons-nous croire ? Pouvons-nous douter de leur ineffable compassion, de leur incessante prière pour nous, malheureux, qui cheminons encore dans la vallée d'épreuves ?

Et, en ce jour béni, en cette glorieuse fête qui sera un jour la nôtre—il faut l'espérer fermement—ne saurions-nous nous élever un peu au-dessus des misères de la terre ?

—Pourquoi êtes-vous sur la terre ? demandait-on à Anaxagore ?

—Pour regarder le ciel, répondit-il.

LAURE CONAN.

## Le Jour des Morts

*NOVEMBRE, c'est le mois noir, le mois triste infiniment, où, de la terre qui meurt, monte un sublime et grandiose lamento..... Novembre, c'est le mois des morts.*

*Un moment, l'humanité interrompt sa course vertigineuse et se recueille devant les mystères de l'au-delà. Et, le doute perd son nom, et le scepticisme finit, car nul ne saurait nier la mort.*

*Les malheureux, hantés plus fortement aujourd'hui par la réalité de leurs misères, songent pour consoler leurs douleurs, qu'ils sont heureux ceux qui dorment au grand dortoir, et que le poids de la vie serait trop lourd à porter s'il n'y avait la mort libératrice.*

*Les morts ! c'est vers eux surtout que toutes les pensées se tournent, eux, qui sont impuissants contre les trahisons et les mensonges, eux, que, trop souvent, la moisissure de l'oubli recouvre d'un linceuil plus épais que la toile de leur suaire.*

*Aimons les morts. Ils n'ont pas cessé de nous aimer, dans cette autre vie qui ne connaît ni le délaissement, ni l'inconstance.*

*Aimons les morts. Gardons-leur un memento fidèle. Quand nous irons bientôt les rejoindre — qu'est, vis-à-vis de l'éternité, une heure, un jour, ou une année ? — les vivants nous rendront l'aumône de nos prières et de nos souvenirs.*

*Aimons les morts. Ils ont souf-*

*fert, ils ont expié leurs négligences et leurs fautes, aimons-les, glorifions-les, ceux qui ont mérité de mourir....*

FRANÇOISE

2 novembre.

## L'Apothéose d'un Artiste.

M. Henri d'Arles, dont le nom est si connu dans le monde des arts et des lettres, a fait, il y a peu de temps, un voyage au Canada. Il s'est arrêté à Québec et il a rencontré là un artiste très humble, aimant la retraite, faisant de l'art pour l'art et vivant pourtant de cette noble vocation si mal rétribuée dans notre pays.

Il lui a consacré non pas un article, mais *tout un livre!* livre magnifique, intitulé PROPOS D'ART, relié avec luxe, précédé d'une préface par monsieur le comte Robert de Montesquiou et contenant une gravure parfaite de l'œuvre capitale de l'artiste, *Le Sanctus à la maison.* Jamais pareil hommage n'avait encore été rendu à l'un des nôtres.

Espérons que tout le monde en Canada lira ce livre. Ceux qui connaissent M. Charles Huot, sa vie, ses efforts et son œuvre, se réjouiront avec moi de cette éclatante reconnaissance de son talent ; ils remercieront M. Henri d'Arles d'avoir écrit les pages qui suivent et que je transcris de son chapitre dixième intitulé : *Œuvre de maître :*

"En quittant l'atelier, hier, je me dirigeai vers les remparts. Une pluie fine tombait, pas assez abondante pour incommoder. Assis sous un des kiosques à dôme vert, je regardais toujours, intérieurement, l'un ou l'autre des tableaux qui m'avaient le plus frappé, quand un phénomène naturel vint transporter ma pensée dans une autre sphère de beauté. La pluie forma comme un rideau qu'un léger vent d'est se mit à promener lentement au-dessus du fleuve et de la pointe extrême de l'île d'Orléans. C'était merveille de voir onduler ce voile de gaze, cette dentelle cristaline. Ses plis humides touchaient l'onde, caressaient la terre, allaient et venaient selon que soufflait la brise. Tout-à-coup, un rayon perça la nue, et le tissu vaporeux s'irrisa. Ses goutelettes brillant comme des joyaux, s'allumèrent de tous les feux des pierreries. L'air fut rempli de leurs riches chatoiements ... Ah ! La nature sera toujours l'inimitable, l'incomparable artiste que les essais de notre main ne peuvent faire oublier. D'ailleurs, ces essais ne valent qu'autant qu'ils les rappellent et qu'ils la représentent, mais revêtue d'idéalisme.... Un célèbre académicien remarquait spirituellement, dans un discours de réception, que l'on était porté, de notre temps, à abuser du mot de "génie." Et il ajoutait : "L'on a d'autant moins raison de prodiguer ce terme que les vrais génies sont plus rares à notre époque." Assurément, personne ne fera à l'orateur le reproche d'optimisme. Je crois que ce mot "chef-d'œuvre" revient aussi trop souvent dans les écrits de nos contemporains. On le prononce à tout propos, on l'applique à des choses qui vraiment n'en sont pas dignes. Et à force d'être appliqué sans assez de discernement, il a fini par perdre de sa valeur. Pourtant, c'est un bien grand mot, un mot sublime. Les anciens, qui en comprenaient, mieux que nous, la portée, ne s'en servaient que rarement, qu'à bon escient, et pour désigner les productions les plus hautes et les plus parfaites. Il fallait qu'une œuvre réunît des qualités extraordinaires de conception et d'exécution pour être ainsi appelée. Et c'était juste, c'était prendre ce terme dans sa signification entière. Il suppose tant, en effet, il est si ample et si majestueux !

"Or, ce mot de "chef-d'œuvre," dont nous avons le respect, ce culte dont nous voudrions comprendre tout le sens, oserons-nous l'inscrire au bas de ce tableau du "Sanctus" que le peintre vient de terminer ? Des critiques d'art n'ont pas hésité à le désigner ainsi, déjà. Et pourtant, ils n'en avaient pu en juger encore que d'après les esquisses. Car l'auteur a mis du temps, de longues années avant de réaliser sa pensée. Cette toile qui est là toute neuve et toute fraîche, a été précédée d'un nombre considérable d'études d'ensemble et de détails, toutes faites d'après nature. L'idée a été silencieusement méditée. Et c'est après ces travaux préparatoires que l'œuvre dernière a jailli. Mais certains admirateurs n'avaient pas attendu son apparition pour la saluer avec enthousiasme. La seule vue des premiers essais les avait ravis. Telle en était la suavité de sentiment, la surnaturelle poésie, qu'ils avaient immédiatement comparé ce sujet aux plus belles choses et l'avaient décoré du nom de chef-d'œuvre. Encore une fois, c'est un très grand mot que celui-ci. Et vraiment nous n'osons pas en porter la responsabilité. Non pas que l'œuvre ne puisse soutenir peut-être l'éclat de ce nom, mais parce qu'il ne nous appartient pas, croyons-nous, de le prononcer. Il nous semble que c'est l'affaire de la postérité. Aux créations humaines, il faut l'épreuve du temps..................

"Maintenant, quelle est l'idée de ce tableau du "Sanctus," quelle en est l'âme ! Où le peintre a-t-il puisé son inspiration ?

"La messe est l'acte religieux par excellence dans notre culte divin. C'est le renouvellement, d'une façon non sanglante, du Sacrifice de la Croix. Jésus s'immole de nouveau sur l'autel en hostie d'expiation ... Or, dans les campagnes catholiques de France et du Canada, pendant le service solennel du dimanche, la cloche tinte au moment du "Sanctus" et de la "Consécration".... Et alors, les rares personnes restées à la maison s'agenouillent, prient, adorent, s'unissent de cœur aux fidèles assemblés dans un même sentiment de foi et d'amour. Or, c'est une pareille scène que l'artiste a voulu représenter ici—scène d'exquise beauté religieuse—une jeune paysanne qui "garde" la maison, tandis que les autres sont à la messe, et prépare le dîner de la famille, s'est agenouillée au son du "Sanctus," et la voici adorant, dans la simplicité de son âme croyante, le Dieu trois fois saint."

L'espace ne me permet pas de donner ici la description, la merveilleuse analyse que fait l'auteur de ce tableau. Tout le chapitre, tout le livre est à lire et à méditer. La gravure du tableau, faite par Kingler sera sans doute mise en vente et devra orner tout intérieur canadien-français. "Un mot, s'écrie à la fin l'auteur, résumera

toutes mes impressions : *l'artiste peut attendre en paix, dans la gloire de cette création, le verdict de l'avenir.*"

Il faut convenir, en lisant *Propos d'art*, que ce livre est pour notre compatriote une véritable apothéose ; aussi je ne regrette pas d'avoir mis ce mot en tête de ces extraits. Il est bien doux de penser aussi que Charles Huot n'est pas notre seule gloire artistique. De nouveaux talents surgissent parmi nous constamment, et nous avons pu admirer, dernièrement, à Ottawa, les prémices du travail d'un autre jeune artiste, dont j'espère pouvoir parler un autre jour.

ERROL BOUCHETTE.

## Une Œuvre recommandable

NOTRE ville, si féconde en élans de charité, avait cependant une lacune à combler : elle vient d'y pourvoir par la fondation de la *Société Protectrice pour les Femmes, les Enfants et les Vieillards.*

J'ai visité cet asile un des jours de la semaine dernière, afin de juger, de visu, combien est grande la charité qu'on y pratique et quel sublime apostolat on peut y exercer.

Le champ d'action est plus vaste qu'on ne pourrait le croire, et, une causerie avec Mme Gagnon, l'intelligente directrice de l'établissement, n'a fait qu'accroître mes sympathies, depuis longtemps acquises à une œuvre de ce genre, et j'ai été davantage convaincue de la nécessité impérieuse d'une pareille institution.

Là, les pauvres femmes que le sort et les maris, plus encore, ont inhumainement traitées, seront recueillies, soignées et placées à l'abri des rigueurs et des persécutions. Toutes les pauvretés seront reconnues, toutes les misères morales seront écoutées et les sages conseils, les meilleurs encouragements, dans les plus douces paroles, seront prodigués. Les accents bienveillants et sympathiques font tant de bien pour relever les âmes affaissées ou désespérées ! Et à ce propos, je félicite les messieurs du comité de secours d'avoir choisi pour diriger ce charitable établissement une femme, non seulement intelligente et bien douée, mais bonne et vibrante, à qui tous les cœurs s'ouvriront d'eux-mêmes et qui sait trouver les mots qui consolent et qui fortifient. Encourager, relever, guider ou ramener dans le bien, oh ! la belle religion que celle-là !

—Des malheureuses m'ont avoué ici ce qu'elles avaient refusé de déclarer au juge d'instruction, m'a dit Mme Gagnon.

J'en étais sûre. Une femme parlera sans restriction à une autre femme sachant qu'elle sera comprise, que ses douleurs auront des échos et qu'il y aura communion d'âmes dans les tristesses et les duretés de la vie.

C'est pourquoi, partout où il y a des défaillances à faire l'aveu, des malheurs à écouter, je voudrais voir, pour les faciliter et les entendre, les femmes seules vraies interprêtes des faiblesses et des tentations de leur sexe...

Les enfants aussi trouvent un home confortable et douillet au No. 321 de la rue Dorchester ; au moment de ma visite, deux marmots, frétillants de vie et de bonne humeur, jouaient à qui mieux mieux dans le jardin, n'interrompant leurs ébats que pour venir nous regarder à travers le vitrage de la porte-fenêtre où ils écrasaient leurs petits nez mutins avec infiniment de satisfaction.

L'un avait sa mère en prison, celle de l'autre, à demi-folle, ne voulait plus veiller sur lui..... Les enfants recueillis ainsi seront placés dans des familles honnêtes et laborieuses où ils prendront, avec le goût du travail, les exemples et les principes qui en feront de bons citoyens.

Enfin, les vieillards, — les vieillards, ces vaincus de la vie,— trouveront, sous les auspices de cette société, une retraite agréable et sûre pour y attendre la mort qui délivre.

Il y a longtemps que j'avais désiré cet asile bienfaisant pour leurs jours décolorés et sans soleil.

Combien mon cœur s'émeut devant le spectacle de la vieillesse ! combien j'ai de pitié pour ces hivers que le sort a faits si rudes et si âpres ! Réchauffons leurs mains gourdes dans la chaleur d'une retraite confortable ; mettons un rayon de joie dans ces pauvres yeux pâlis, lavés par l'amertume de bien des larmes, et assurons à leur vie, sans espoir comme sans avenir, les douceurs d'une atmosphère sereine et quiète.

Les anciens avaient placé, parmi les dévotions de leur culte, le respect de la vieillesse ; le christianisme nous le commande tout particulièrement ; soyons heureux d'avoir l'occasion d'exercer une vertu si facile.

La Société Protectrice des Femmes, des Enfants et des Vieillards travaille concurremment avec les sociétés de bienfaisance de la ville. Elle est laïque et complète ce que le cadre des institutions charitables sous le contrôle des religieuses ne saurait embrasser.

Toutes les bonnes volontés, toutes les sympathies doivent adhérer à cette œuvre, et, je félicite cordialement mes camarades, les zélées chroniqueuses de *La Patrie* et de *La Presse*, d'avoir commencé une organisation efficace et étendue qui en assure son maintien et sa durée.

FRANÇOISE.

---

Nous apprenons avec plaisir que les commissaires d'écoles de Montréal, à leur dernière assemblée ont unanimement adopté la résolution suivante :

" Résolu, que les écoles qui ont des élèves assez avancés soient autorisées à se servir du *Traité de Droit Usuel*, par Mme Marie Gérin-Lajoie, dans la huitième année du programme officiel."

Le Conseil d'Instruction Publique avait déjà rendu l'enseignement de ce traité facultatif dans toutes les écoles de la province, et la commission scolaire de Montréal vient de donner un exemple que nous souhaitons être suivi par toutes les autres.

Les académies de Mme Marchand et de Mlle Labelle auxquelles nous nous intéressons particulièrement, ne tarderont pas, nous le croyons, à adopter le *Traité de Droit Usuel*, enseigné déjà dans les principales maisons d'éducation de la ville.

---

Les femmes, c'est comme les vagues de l'Océan ; toutes les mêmes, jamais semblables.

DANIEL DARC.

Votre véritable ami est celui qui ne vous passe rien et qui vous pardonne tout.

CTESSE DIANE.

# REVERIE

......A CLARITTA.

J'ERRAIS par la grande maison déserte, qui, si peu de temps auparavant, avait été la demeure de ma vieille amie, morte maintenant ; partie, pour cet au-delà, dont aucun être humain ne saurait pénétrer les mystères.

Furetant, ici et là, je recueillais, tantôt un bout de broderie commencée, tantôt un dessin à peine ébauché, un livre ouvert — legs de la chère disparue ! — et, à la tombée du jour, je me retrouvais dans la petite bibliothèque qu'elle aimait tant et où tout me parle d'elle ! Il me semble même sentir son ombre planer doucement sur toutes ces choses, me demandant de les garder religieusement, contre tous regards indiscrets. Voici sa plume qu'elle a laissé tomber, dans cette crise soudaine qui nous la ravit si brusquement ; là, sur la table, des feuilles éparses de manuscrits ; et, dans ce tiroir ouvert..... qu'est-ce ?.... ah ! des lambeaux de journal ! Sans doute, sentant venir, la grande faucheuse, elle avait voulu dérober ses secrets aux yeux profanes des indifférents ; mais la mort, inexorable, était venue trop tôt—l'ayant surprise avant la fin du jour, encore à l'œuvre,—et tout était comme elle l'avait laissé.

Chargée de réunir ces choses, qui me semblaient des parcelles de son cœur,—je m'oubliais parfois, et mes yeux, malgré moi, lisaient ces bouts de phrases : " Comme j'étais heu-" reuse, ce soir-là ! je prodiguais mes " sourires à tous, et, j'allais chanton-" nant gaiement ! D'ailleurs, pour " quoi n'être pas heureuse, quand la " vie est si belle ? " Puis, un peu plus loin : — " et j'attendais ce soir-là, " une lettre, ce qui ne contribuait " pas du tout à ma joie, disons-le tout " bas. J'arrivai donc gaiement ; et, " en effet, une lettre m'attendait. " Rapidement je la décachetai... hé-" las ! quand j'étais si heureuse, je " ne pensais pas que le passé nous " appartint, mais l'avenir !... A peine " en avais-je lu quelques lignes, que " déjà, je ne voyais plus rien, et ce " fut à travers un voile de larmes, que " je finis ma. .." et là, encore, la feuille brusquement déchirée, n'en disait pas plus long. Un peu plus loin encore :—Chères illusions ! qu'ê-" tes-vous devenues ? Dieu seul fut " témoin de mes larmes, et de ce qui " se passa dans mon cœur, en cette " nuit mémorable ! Il m'en tiendra " compte, et, vous... oh ! vous !... " pardonnez-moi..."

Ces dernières lignes étaient presque illisibles, à moitié effacées par les larmes. Et, moi, me rappelant soudain, je murmurais tout bas, aussi : " Pardon ! " La morte dut m'entendre, et sans doute elle me l'accorda.

Relevant la tête, j'aperçus à travers la croisée, grande ouverte, une étoile. Puis, une à une, les célestes veilleuses apparurent illuminant la sombre voûte. Rêveuse, je contemplais ce spectacle féerique, puis, me remémorant une vieille histoire, légende plutôt, qui m'avait charmée, et qui finissait ainsi :

" Quand deux yeux s'éteignent sur terre,
" Deux astres s'allument aux cieux ! "

Je me penchais, un peu plus avant, essayant de sonder, de mes yeux terrestres, l'insondable profondeur, de cette immensité bleue !

Etait-ce l'espoir d'y retrouver les grands yeux de ma bonne amie ?... Peut-être !... car, il est des heures, où il fait bon de croire ces naïves légendes, où le cœur, brisé, anéanti par la douleur, éprouve un besoin instinctif de retremper sa foi, aux simples et pieuses croyances de nos aïeux !—croyances pleines d'une poésie douce, et, de ce parfum suave, émanant des vieilles choses ! Puis, devenue plus exigeante, je leur demandais le secret qu' " elle " avait si bien gardé ! car je devinais, que cette vie sédentaire, n'était pas ce qu'elle avait rêvé. Mais, les étoiles restaient muettes !... Depuis combien de temps, ô astres mystérieuses ! contemplez vous notre pauvre monde ? De combien de drames sombres, d'agonies secrètes, n'êtes-vous pas témoins ? Qu'êtes-vous en réalité ? La légende disait-elle vrai ? Seriez vous :

" Les grands yeux bleus ou noirs de celles
" Qui nous aimaient tant ici-bas ;
" Doux rayons, lueurs immortelles,
" Que le temps ne soufflera pas ?
" Et ces yeux purs comme une prière,
" De loin nous regardant encore,
" Seraient-ils ceux de nos mères ? "

Ah ! vous gardez bien vos secrets ! brillant toujours, calmes et nettes ! Et, l'homme se sent meilleur, voit monter en lui des aspirations plus nobles, plus hautes, après vous avoir contemplées ! Et l'on croirait, l'influence des aimées depuis longtemps envolées, renaître en soi !

Aussi, souvent, songeant à la chère morte, je me console en admirant ces astres. Ah ! brillez, brillez, étoiles ! brillez toujours sans voiles, à travers les siècles,

" Baignant de vos clartés pieuses,
" Les hommes, pour l'éternité ! "

ADRIENNE D'ORVILLE.

Montréal, octobre, 1903.

---

Charmant le dîner de Nazareth présidé pour tout ce que Montréal compte de charitable et de meilleur. Les convives, mis en bonne humeur par la variété et le choix des mets se sont amusés jusqu'à une heure avancée de la soirée. Dans une des salles du soubassement, les aveugles de l'institution ont donné un fort beau concert, qui a été comme le complément de cette fête vraiment réussie de tous points. La recette a dû être excellente, et nous félicitons les dames patronesses de l'institution et leur présidente, Mme A. Turcotte, du succès pécuniaire, et autres qui sont venus les dédommager de leurs efforts et de leurs soucis.

---

Quelle est la plus haute faculté de l'âme ?

Est-ce que ce n'est pas le génie ?

Non, c'est la bonté.

VICTOR HUGO.

On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant.

MME DE MAINTENON.

## Tribune Libre.

Ottwa, 17 oct. 1903.

Chère Françoise,

Pourrais-je attirer votre attention sur ceci ? Je trouve dans *Le Journal de Françoise* ce qui suit :

Si l'on vous faisait lire le vers suivant qui, paraît-il, a coûté de longues et rudes peines à son auteur,

Qui flamboyant guidait Zéphire sur les eaux.

et qu'on vous demandât ce que vous y trouvez de particulier ou de remarquable, assurément vous seriez embarrassé pour répondre.

Or, apprenez que le titre de ce vers consiste en cela que l'auteur y a renfermé toutes les lettres de l'alphabet français, moins le *j* et le *v* qui, à l'époque où ce tour de force fut accompli, étaient confondus avec l'*i* et l'*u*, et moins aussi le *k*, qui généralement, en français, ne figure que dans des mots de provenance étrangère.

Remarquez, s'il vous plaît, que les lettres *w* et *c* ne se trouvent pas dans ce vers. Pour le *w*, je suppose que c'est la même chose que pour le *k*, qu'on ne le voit que dans "des mots de provenance étrangère ;" mais ce n'est pas ainsi dans le cas de la lettre *c*. Pourqui ne pas avoir fait le vers comme suit :

"Qui flamboyant guidait Zéphire sur *ces* [eaux ?"

Ne serait-ce pas plus complet, ce tour de force ? Et même, ne croyez-vous pas que le vers serait plus fort et plus élégant ! Pardonnez ces observations de ma part, mais vous voyez ainsi avec quelle attention je suis la littérature canadienne, et surtout *Le Journal de Françoise.*

Veuillez agréer, je vous prie, chère Françoise, l'assurance de mes sentiments les meilleurs

J. K. Foran.

[Note de la Rédaction.—Le barde irlandais a raison, mais nous croyons que c'est par une faute d attention dans la correction des épreuves que la lettre *c* a été remplacée par *l*.]

---

Pour vous consoler de ce que vous souffrez, songez à ce que vous ne souffrez pas.

Mme d'Epinay.

On sculpte, on dore l'idole pour n'avoir pas à rougir d'adorer une bûche.

Mme Roland.

## Au Monument National

Dimanche soir, le 8 de ce mois, nous aurons l'occasion d'entendre de nouveau la messe de M. Contant.

On se souvient de l'immense succès de la première audition de cette œuvre, succès confirmé par une critique très élogieuse. M. Achille Fortier, qui ne se contente pas d'écrire des Lieds excellents, a fait une analyse savante de cette œuvre dont il a su souligner toutes les beautés.

Le peu que j'ai entendu à une répétition ne me permet pas de juger, surtout après une appréciation aussi autorisée que celle de M. Fortier. Cependant, si je n'ai pu saisir tous les mérites de cette composition, j'ai pu du moins remarquer des qualités musicales réelles. Il est possible qu'on y sente quelques influences, mais les développements y sont rssez riches et surtout la couleur orchestrale est assez variée pour que l'on félicite M. Contant d'avoir fait une œuvre vraiment personnelle.

Le caractère de cette messe est avant tout mélodique. Peut-être même l'est-il un peu trop pour une œuvre religieuse, car l'émotion qu'on éprouve est d'origine plutôt sonore, surtout à cause de la couleur orchestrale, dont j'ai parlé tantôt, qui est plus voluptueuse que mystique; en sorte que l'âme se sent agréablement chatouillée sans être remuée profondément. Toutefois le *Kyrie*, le *Benedictus* et l'*Agnus Dei*, les trois pièces les plus remarquables de l'ouvrage, conservent ce caractère pieux, qui, sans être la raison de leur beauté, n'en demeure pas moins le signe.

Nous entendrons encore, du même auteur, une marche pittoresque, si je puis m'exprimer ainsi, dédiée à Pie X, dans laquelle viennent s'entremêler, d'une façon très heureuse, les thèmes du *Te Deum.*

Les frais de ce concert sont énormes, car l'exécution demande des chœurs, des solistes et l'ajonction de l'orgue à un orchestre complet. Cependant M. Contant ne doit pas regretter sa détermination, car la salle du Monument promet d'être remplie. Quant aux résultats artistiques ils sont déjà unanimement reconnus par tous nos confrères.

Falstaff.

## Qui croire

Lisant l'autre jour le livre de lord Roseberry : *Napoléon. Sa dernière phase*, j'ai constaté une fois de plus combien il est difficile de se fier à l'histoire, même écrite par des témoins oculaires. A la fin de son volume, l'auteur rapporte les jugements sur l'apparence physique de Napoléon lorsqu'il monta à bord du *Bellérophon.* Ces jugements sont ceux des officiers du bord.

Nous prendrons seulement un détail. Le capitaine Maitland écrit : "Les yeux sont d'un gris clair, les dents bonnes."

Vient un autre officier, Senhouse, il dit : "Les yeux sont bleu clair. Il a de vilaines dents."

D'après Bunbury, "Napoléon a les yeux gris, ses dents sont vilaines et malpropres."

Lady Malcolm a vu Napoléon avec "des yeux bleu clair ou gris, de bonnes dents blanches et égales, mais petites." Elle le trouve "bien proportionné, quoique trop gros."

Enfin, nous avons le témoignage du chirurgien militaire Henry. Celui-ci ne nous renseigne pas sur l'état de la dentition du grand homme, ni sur la couleur de ses yeux, mais il le dépeint ainsi : "En somme, il avait plutôt la mine d'un gros moine espagnol ou portugais que du héros des temps modernes."

Nous voilà, on l'avouera, bien documentés.

Pas même moyen de savoir si Napoléon avait de bonnes ou mauvaises dents, des yeux gris ou des yeux bleus Et tous ces témoins, cependant, l'ont vu, lui ont parlé, sont restés plusieurs jours en sa compagnie.

Comment après cela, croire que l'histoire puisse nous fournir une certitude absolue sur des questions d'un ordre abstrait, alors que des historiens, qui sont des témoins oculaires, n'arrivent même pas à préciser des faits matériels qu'ils ont eu toutes facilités de vérifier ?

H. Harduin.

---

La femme a une puissance singulière qui se compose en réalité de la force et de l'apparence de la faiblesse.

Victor Hugo.

# Une Reine des Fromages et de la Crême

XII

(*Suite*).

Cette question si naturelle lui rappela que, uniquement préoccupé de celle qu'il quittait, il n'avait même pas songé à donner un but à sa fuite devant l'impossible. Il s'éloigna du guichet sans répondre, au risque de passer pour un fou, et se mit à arpenter la salle. Une affiche aux enluminures criardes arrêta son regard. VALERIE BAD, portait cette affiche en lettres gigantesques, Brusquement ses sourcils se froncèrent. Il courut de nouveau au guichet.

—Une première pour Valerie Bad, je vous prie, dit-il d'une voix singulière.

Une demi-heure plus tard l'express l'emportait vers l'aristocratique ville d'eaux. Enfoncé dans son coin, il paraissait dormir : il songeait.

"Oui, — pensait-il, — c'est le seul moyen d'essayer de me guérir ; j'ai fait un rêve délicieux et fou à Glockenau ; le prolonger eût été dangereux autant que coupable. Essayons de me reprendre, s'il en est temps encore. Le salut est à Valerie Bad, s'il est quelque part !"

Quelque dix-huit années auparavant, Sir Gilbert Nevyll avait commis la grande erreur de sa vie, et, étant données l'ardeur enthousiaste de sa nature, la délicatesse confiante de son âme, l'habitude qu'avait cet enfant gâté de la fortune de tout voir accourir au-devant de son caprice, il était impossible qu'il ne commit pas cette erreur fatale. Le jeune Sir Gilbert passait à cette époque pour un original : il y avait en lui du philanthrope, parfois jusqu'à la naïveté, et du misanthrope aigri par la vision trop nette de tant de vilains et honteux dessous des élégances et des hypocrisies du monde. Il lui arrivait fréquemment de lancer de ces saillies déconcertantes de désabusé que l'éclat de son rang et de sa fortune lui faisait seul pardonner. Un soir qu'il soupait avec un jeune marquis de ses amis, au moment où il semblait que la chaleur des vins généreux eût dû l'inviter à sa plus parfaite quiétude, il dit à brûle-pourpoint à son hôte :

"Ne vous est-il jamais venu à l'idée comme à moi, de vous demander combien de douzaines d'individus meurent de faim, à Londres, chaque jour ?"

Son compagnon resta d'abord tout interdit, puis prit un air comiquement attristé.

—Vous m'inquiétez, mon cher,— dit-il, — je vois qu'il faut vous distraire. Tenez, laissez-moi vous conduire à Hurlingham. On vient d'acheter un lot de pigeons splendides et le capitaine Atherton doit faire sa première apparition sur le terrain du Polo depuis qu'il qu'il s'est fracturé l'os de la cuisse. Faites-moi ce plaisir, Gilbert.

—Soit ! avait répondu Gilbert en avalant un verre de bordeaux.

Et il était allé à Hurlingham, où il fut accueilli par nombre de jolis sourires très peu cruels. Il n'avait qu'à se laisser vivre en doux sceptique comme les aime le monde ; mais l'élévation même de son âme le lui interdisait et le fit sombrer sur le premier écueil. Il était de ceux qui ne peuvent se passer de l'influence féminine et et dont une femme fait un fort et un triomphateur, ou bien un faible et un vaincu, selon qu'elle est bonne ou mauvaise. Gilbert avait si parfaitement conscience de ce besoin de sa nature qu'il cherchait sans cesse cet ange qui, devenant l'indispensable complément de lui-même, le ferait, de sa douce main, l'homme qu'il sentait pouvoir et devoir être. Jusqu'alors sa subtilité avait toujours deviné que le prestige de sa noblesse et de sa fortune dépassait celui de sa personnalité dans les yeux caressants qu'il étudiait, et il en souffrait : mais il oublia d'un coup tant de déceptions passées, quand, un soir, son regard s'arrêta sur une svelte et gracieuse personne, enfouie dans des flots de gaze bleu pâle. Les cheveux d'un blond doré entouraient le front blanc d'une ombre à demi transparente, le cou mince était légèrement penché, et les doigts délicats jouaient avec la touffe de nénuphars piquée sur le côté de sa jupe. Une si mélancolique poésie se détachait des grands yeux limpides et rêveurs de cette jeune fille qu'elle frappa l'imagination de Sir Gilbert comme le type idéalisé d'Ophélie. La triste et profonde transparence de ce regard calme conquit sur-le-champ le jeune homme qui ne vit plus que lui dans la salle de bal. Cette blonde apparition demeurait isolée en compagnie d'un chaperon à l'air insignifiant. Nul ne se soustrait à sa destinée et Gilbert trouva trop facilement le moyen de se faire présenter à la délicieuse Ophélie : c'était simplement une jeune provinciale, sans fortune, une demoiselle Charlotte Dickson, qui, toute flattée qu'elle fût d'une recherche si haute, se garda bien de le laisser voir. Cette extrême réserve, si nouvelle pour le jeune propriétaire de quatre vingt mille livres de rentes fut ce qui riva si complètement ses fers : il épousa Miss Dickson, ne doutant pas qu'il avait trouvé non seulement une âme sœur, mais un cœur aussi épris que le sien. Alors, lentement, la désillusion vint ; il lui fallut comprendre qu'il n'y avait absolument rien derrière ces yeux bleus qui lui semblaient si profonds. Longtemps, il s'efforça loyalement de croire que, du moins, elle l'aimait autant qu'il était en sa nature d'aimer ; mais il lui fallut renoncer même à cette faible consolation et reconnaître que la petite provinciale était une rouée parfaite qui l'avait joué avec un art consommé et n'avait jamais eu de passion que pour sa fortune et son titre. Gilbert, dès lors, s'aigrit d'autant plus vite que le mariage était demeuré stérile. Trois ans ne s'était pas écoulés que le jeune ménage était séparé de fait, sans inutile scandale, le château de Morton et la maison de Londres étant assez vastes pour permettre à Sir Gilbert et à Lady Nevyll de vivre sans se rencontrer autrement qu'en public dans les occasions indispensables. Leur goût des déplacements les plaçait toujours aux antipodes, lui en Ecosse lorsqu'elle était à Paris, elle à Boulogne s'il s'avisait d'aller en Italie Ils n'existaient plus l'un pour l'autre. Il soldait les factures, voilà tout.

Telle était la triste histoire qu'il avait évité de racouter

à Ulrique Eldringen. Son intention n'avait jamais été de dissimuler l'existence de sa femme, mais elle ne tenait pas de place dans ses pensées. Et lorsque en considérant Ulrique, il comprit qu'il eût dû parler, il était si heureux qu'il n'en eut pas le courage. Au seuil de l'abîme seulement il s'était réveillé, et, en parlant enfin, il avait brisé deux cœurs.

Or, en se rendant à Valerie Bad, c'était vers Charlotte, c'était vers sa femme qu'allait Gilbert. Il s'était souvenu tout à coup de sa présence dans ce petit pays et voulait lui demander de le secourir contre lui-même, pour son repos et celui de la noble jeune fille dont il avait si profondément troublé le cœur.

Ce ne fut que vers le milieu de la matinée que le train s'arrêta à Valerie Bad.

Dans le Grand-Hôtel où elle s'était installée, Lady Nevyll, en robe du matin, son déjeuner servi à côté d'elle, des journaux, des revues, des ouvrages à l'aiguille et des fanfreluches épars sur les meubles, était nonchalamment étendue sur une chaise longue Qu'il y avait loin de la réalité présente à la poétique vision qui avait autrefois charmé Sir Gilbert ! Ophélie ne se conçoit pas passée la prime jeunesse ; il lui faut la transparente fraîcheur du teint, la pureté de lis de l'épiderme nacré ; les pattes d'oie tuent Ophélie plus sûrement que l'amour d'Hamlet Chez Lady Nevyll, les yeux rappelaient le passé ; ils avaient conservé, sinon leur éclat, du moins leur beauté et leur vague et mystérieuse profondeur. Le reste n'était plus qu'un lointain souvenir et les cheveux même avaient perdu l ur ton d'ambre, tant se fanent vite les blondes trop idéales.

Tout à coup, dérangée dans son indolente apathie, elle fit un geste d'ennui : on venait de frapper à la porte.

"Entrez !" dit-elle, d'une voix traînante et molle.

Et en même temps elle jeta un regard dans une grande glace pour voir qui la venait troubler. Ce regard prit soudain une fixité surprise. Celui qui entrait était Sir Gilbert Nevyll, son mari.

"Vous !.. . — s'écria-t-elle.

— Oui, moi.

– Ici ?....

— Ici.... Cela vous surprend, n'est-ce pas ?

— J'avoue que c'est la chose du monde à laquelle je m'attendais le moins. Et vous venez....

— Vous voir.

— M'apportez-vous des nouvelles ?

— Je viens du fond des montagnes où il m'est arrivé, en effet, des choses extraordinaires, mais dont l'intérêt m'est personnel.

— Alors, qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Vous demander, car je vois à ces caisses à demi faites que vous vous préparez à partir, si vous ne seriez pas disposée à me laisser vous accompagner au retour ?

— Voilà bien la chose la plus extraordinaire qui soit arrivée depuis que nous sommes mariés.

Lady Nevyll se renversa de nouveau sur ses coussins. Elle avait repris suffisamment son sang-froid et le son de sa langueur glacée ordinaire.

— Quand partez-vous ? — demanda Sir Gilbert.

— Je compte partir mercredi.

— Deux jours.... Je n'aurai donc pas, ici, à vous imposer ma présence trop longtemps. .. Vous permettez ?.... ajouta-t-il en sonnant pour se faire apporter une tasse et prendre sa part du déjeuner servi.

Dès que le garçon fut sorti, Gilbert poursuivit d'un ton contraint, tout en se versant du café.

—Pourrais-je connaître vos projets pour cet hiver ? Ne pensez-vous pas que nous pourrions essayer un hiver chez nous, à Morton. .. pour changer ?

— J'irai à Florence, dit Lady Nevyll.

Il la regarda fixement pendant quelques instants.

— Vous êtes pâle, — dit-il.

— Que vous prend-il de vous occuper de cela ? Je ne me suis jamais mieux portée.

— Alors, c'est la couleur de votre robe qui ne vous sied pas. Pourquoi ne portez vous plus jamais de bleu pâle, Charlotte ? Cela vous allait si bien le soir.... où je vous ai vue pour la première fois !

—Bonté divine Gilbert, allez-vous redevenir sentimental ?.... De grâce, épargnez-moi les souvenirs !

Gilbert laissa brusquement tomber sa cuiller et se leva.

— Non, pas de souvenirs, vous avez raison, — dit-il d'un ton changé, — parlons de l'avenir. Vous vous êtes étonnée de me voir, c'est que je viens vous demander si nous ne pourrions pas recommencer notre vie ?

— Vous plaisantez, je présume ?

— Non, Charlotte ; j'y ai réfléchi, et, voyez vous, je me demande pourquoi nous n'arriverions pas à nous comprendre un peu mieux que nous ne l'avons fait jusqu'ici ?

Lady Nevyll partit d'un éclat de rire nerveux.

— Vraiment, Gilbert, ceci devient presque amusant ; je vous savais excentrique, mais pas à ce point.

Sir Gilbert rougit ; il parut faire un violent effort pour se contraindre et poursuivit :

—Je sais que je vous ai donné le droit de me faire des reproches, Charlotte ; je suis prêt à prendre tout le blâme sur moi. J'ai manqué de patience en voyant que vous n'étiez pas... pas exactement comme j'avais mis dans ma tête que vous deviez être....

— Dites donc votre pensée entière !.... Dites donc que je ne vous ai épousé que pour votre fortune !

— Charlotte, ne me faites pas dire ce que je ne pense pas. Je suis persuadé qu'il n'y a entre nous qu'un long malentendu et que si nous voulons y mettre réciproquement du nôtre, tout peut encore changer.

— Je n'en vois vraiment pas la nécessité ! dit Lady Nevyll d'un air ennuyé.

Sir Gilbert serra fortement les poings.

— Charlotte, — insista-t-il. — ne comprenez-vous pas que pour moi, ceci est terriblement sérieux ? Croyez-moi, avec des efforts, de la patience, notre tendresse passée peut renaître....

— Allons donc !.... pour qu'une chose renaisse, il faut qu'elle ait existé.

(*A suivre.*)

## EN GLANANT

**George Sand et Th. Gautier.**

On n'ignore pas que George Sand demeurait toute l'année à Nohant et que l'on était toujours sûr d'y trouver la châtelaine lorsque l'on se décidait à quitter Paris à n'import quel jour de l'année.

Théophile Gautier, que l'obligation de ne pas quitter le *Moniteur*, rivait au boulevard, se décida un jour à accepter l'invitation qui lui était faite par l'auteur d'*Indiana*. Chose étrange, il ne la connaissait que de nom.

George Sand avait donné des ordres pour son installation à Nohant. Gautier arriva donc. La maîtresse de la maison, après l'avoir reçu avec son ordinaire cordialité, le laissa tout à son indépendance et se montra fort peu.

Gautier, un peu étonné, cherchait inutilement à se rapprocher d'elle : George Sand ne paraissait guère qu'au dîner et encore, elle se montrait silencieuse, écoutant beaucoup, mais c'était tout.

Gautier, très intrigué, voyant qu'au bout de trois jours la vie ne changeait pas, prit le parti de parler du départ. Il était un peu piqué de l'attitude de sa silencieuse hôtesse.

—Pourquoi s'en va-t-il sitôt? demanda Mme Sand à celui qui s'était chargé de présenter Gautier.

—Dame ! répliqua l'ami un peu embarrassé. Gautier est un timide ; comme vous ne lui dites rien, absolument rien, il juge que sa présence ne vous est pas agréable et, ma foi, il s'en retourne.

—Ah! mon Dieu! s'exclama George Sand, vous me faites un réel chagrin ! Vous avez donc oublié une chose essentielle?

—Laquelle ?

—Mais de lui dire que j'étais bête !

Cela fut prononcé avec une bonne foi si évidente que Gautier, à qui la réponse fut rapportée, demeura trois jours de plus à Nohant et en partant s'inclinant devant la grande femme de génie, lui dit avec bonne humeur :

—Madame, je savais qu'il y avait beaucoup de bêtes dans l'Arche et j'aurais été bien heureux de m'y trouver avec vous. Reste à savoir si l'espèce en existait déjà.

## Propos d'Etiquette.

*D.—Les personnes en deuil peuvent-elles porter sur elles des fleurs naturelles?*

R.—Non, si le deuil est récent ou profond.

*D.—Les personnes en deuil peuvent-elles assister à une cérémonie de mariage, en qualité d'invitées ?*

R. — Oui, à condition toutefois qu'elles n'y aillent pas en toilette et chapeau où il y a du crêpe. Si le deuil est récent, elles font mieux de se dispenser d'assister à des mariages.

*D.—Qu'entend-on par : service à la russe.*

R.—Un service à la russe est celui où les plats n'apparaissent jamais sur la table. C'est d'une très haute élégance.

*D.—Une femme doit-elle se lever de son siège lorsqu'on lui présente quelqu'un dans un salon ?*

R.—Non, à moins que le monsieur en question soit de beaucoup plus âgé qu'elle et que l'on veuille l'honorer d'une façon particulière.

*D.—Une personne vient me faire visite et je ne connais pas son nom, dois-je le lui demander ?*

R.—Il faut auparavant instruire sa domestique de petits détails qui évitent ensuite aux visiteurs, comme aux hôtes, bien des ennuis. Une personne qui va faire visite à une dame à laquelle elle n'a pas été présentée doit donner, en arrivant, sa carte à la domestique qui est allée lui ouvrir la porte afin qu'elle aille immédiatement présenter cette carte, sur un plateau, à la maîtresse de maison. J'ai vu des cas où la domestique, mal stylée, remettait la carte dans le plateau avec les autres, et insistait ensuite pour faire entrer la visiteuse au salon, sans plus de cérémonie. La visiteuse attend quelques secondes dans le hall afin de donner le temps à la maîtresse de maison de lire la carte ; celle-ci doit se hâter de saisir le nom, puis, elle s'avance ensuite au-devant de son hôte, en lui tendant la main et lui dire : "Je suis enchantée de vous voir, Mme Une Telle," ou "Comment vous portez-vous, Mme Une Telle," en lui donnant son nom.

LADY ETIQUETTE.

## L'ORAGE

(IMPROMPTU)

Que l'atmosphère est dense et lourd !
Un ciel de plomb couvre la terre
La bête fuit et l'oiseau court
Au nid qu'ébranle le tonnerre.

Les éclairs sillonnent la nue
Et l'effet n'est pas sans beauté ;
Mais ce feu qui trop souvent tue
N'a qu'une sinistre clarté.

Les arbres ont l'air en détresse,
On dirait de vieux êtres fous
Pour qui nul n'a plus de caresse
Et qu'on livre à tous les courroux.

La nature semble en colère,
Tout en elle parait frémir ;
Las ! elle pleure ! Ame fière !
Dis donc ce qui te fait souffrir ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans mon cœur, il fait sombre aussi,
Sous un ciel noir gronde l'orage,
Qu'est-ce donc qui gémit ainsi
Au fond de cet antre sauvage ?

Tout est obscur, pas un rayon
Qui pourrait éclairer ce gouffre ;
En vain, j'appelle la raison
Pour définir ce que je souffre.

Une morne mélancolie
S'empare de mon rêve fou,
Pas une voix tendre ou amie
Pour m'arracher à ce dégoût.

Quel marasme ! Vais-je en mourir ?
Je sens dans mon âme oppressée
Un flot du cœur monter.... courir.
Il pleut très fort !.... Je suis sauvée !

ATTALA.

Montréal, octobre 1903.

---

M. de Fontenelle, âgé de 97 ans, venant de dire à Mme Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue :

—Voyez, lui dit Mme Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries, vous passez devant moi sans me regarder.

—Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé !

---

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

LA ROCHEFOUCAULT.

Ce qu'il y a de plus triste ici-bas, c'est une âme incapable de tristesse.

MME A. DE G.

# LE COIN DE FANCHETTE

*Thérèse Batbedat*, Winipeg. — J'ai perdu votre adresse. Vous seriez bien aimable de me la faire tenir à nouveau

*Matilde de Canosse*. — Adressez-vous pour cette pâte épilatoire à Madeleine, du journal *La Patrie*, Montréal.

*Gilles de Bretagne*. — Mme Sauvalle sera sans doute, heureuse d'apprendre que son étude sur Mme Geoffrin vous a particulièrement plu.

Saguenay.—Vous êtes le très bienvenu.—Dieu sait quand je pourrai accomplir ce pèlerinage aux lieux aimés, mais, j'en conserve toujours la chère espérance.

*Cécile St.* — Les romans de Laure Conan sont en vente chez Beauchemin, rue Saint-Paul, Montréal. Je crois aussi que vous pouvez vous les procurer chez n'importe quel libraire.

*Hermanette*. — Non, n n, je ne vous ai point oubliée. Je suis comme la Province de Québec, moi, *Je me souviens*, toujours — Adressez-vous pour ce qui concerne les Livres Gratuits à Mme Dandurand, 960, rue Sherbrooke. — Je vous espère cet automne, à Montréal N'attendez pas au Paradis, c'est trop long—et trop loin.

*Narbonne*. — " Des yeux couleur de tendresse ! " L'expression est si jolie que je la mets pour le plaisir de ceux qui aiment les choses neuves. Et comme nous sommes ici pour nous instruire les uns les autres, je vous dirai, à mon tour, une phrase dont le mérite littéraire se double parfois de l'apropos. C'est celle-ci : " Plus on vaut, plus fièrement on aime."

*Jérusalem*. — Ne savez vous pas que " la tristesse, c'est l'anémie du cœur ? " Il faut secouer ces pensées noires par des occupations absorbantes. Je sais qu' " en se plaignant, on se console," mais à la condition toutefois qu'on ne se plaigne pas à tous les échos. Nous n'avons pas le droit non plus d'assombrir, par nos doléances ou notre mine renfrognée la gaieté de ceux qui vous entourent ; que chacun de nous porte courageusement sa part d'épreuves sans vouloir imposer son fardeau à plus d'un Cyrénéen.

*Lucien L.* — Je ne suis pas " une des rares " : toutes les Canadiennes sont bonnes patriotes. Seulement, quelques-unes ne s'en rendent pas tout à fait compte, et les autres n'ont pas l'occasion d'exprimer leurs sentiments. Toutes, cependant, peuvent prouver leur patriotisme d'une manière effective : les mères en développant l'amour de la patrie dans le cœur de leurs enfants, et les institutrices en continuant cette belle œuvre auprès de leurs élèves. La décision du tribunal de l'Alaska vous indigne ? Elle aurait dû commencer par ne pas vous étonner. L'Angleterre nous sacrifiera sans cesse aux Etats-Unis. " Good enough for Colonials."

*Admirateur de Balzac*. — J'accepte la discussion que vous m'offrez : Je suis même ravie de la tournure utile et pratique que prend *Le Coin de Fanchette* et je ne demande pas mieux d'essayer à soutenir cette note. J'aurais reproduit votre lettre, mais, il vaut mieux s'en abstenir puisque vos informations ne sont pas justes. Vous dites que dans la vie de tout homme il y a toujours une femme qui lui inspire ses plus belles œuvres. Ce n'est point à ce sujet que je diffère d'opinion avec vous ; je serai même plus large encore, car dans la vie de la plupart, il n'y a pas seulement une inspiratrice, mais plusieurs, on peut bien le dire Ainsi, vous affirmez que Mme la comtesse de Hanska a fait naître dans l'esprit de Balzac, les plus belles héroïnes de la *Comédie Humaine*. Il y a beau jeu que Balzac avait écrit un grand nombre des romans de son œuvre quand il a connu Mme de Hanska dont il fit ensuite sa femme. Non, la femme qui a pris le plus d'ascendant sur l'esprit du grand romancier, qui a eu le plus d'influence sur son talent, qui a le plus contribué à son développement, c'est la duchesse d'Abrantès dans l'amitié de laquelle Balzac a vécu plus de quinze ans. Il en a parlé dans *La femme de trente ans*, dans *Le Lys de la Vallée*, et plusieurs autres romans. Elle a posé pour beaucoup de ces héroïnes ; il va jusqu'à copier pour l'une d'elles, le tic que la duchesse d'Abrantès avait d'effleurer souvent l'une de ses narines du bout de son petit doigt. C'est par les conversations de Mme Junot qu'il apprit une foule de détails sur l'Empire et les principaux personnages qui y jouèrent un rôle, informations et anecdotes qui lui servirent dans la plupart de ses romans. Mme Junot d'Abrantès était morte depuis longtemps quand Balzac épousa Mme de Hanska. Etes-vous convaincu ? Votre admiration pour le génial auteur de *La Comédie Humaine* n'a rien à souffrir de ce changement.

Reçu lettres de *Clarisse*, *Bouton-de-Rose*, *Muscadine*, *Tyrcé*, *Pseudonyme*, *Jeanne*, *Jeanette*, *Jeanetton*, et compliments à tous.

J'ai déjà dit, dans cette page, à une correspondante, que le théâtre n'était pas pour les jeunes filles ; je le répète, et une petite enquête pourrait au besoin prouver que j'ai eu raison de défendre les Nouveautés à la jeunesse de notre ville. Le Théâtre National n'offre certes pas ces dangers, et il ne peut exister à son endroit les mêmes scrupules que pour les Nouveautés.

FRANÇOISE.

---

Les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis.

MME DU DEFFANT.

Femme et chrétienne, ces deux mots supposent tous les dévouements, toutes les résignations.

DUCHESSE D'ABRANTÈS.

On n'est maniéré que parce que l'on n'a pas assez d'esprit pour être naturel.

MME D'ARCONVILLE.

Les hommes légers prennent les choses légères aux sérieux.

COMTESSE DIANE.

Plus on occupe son esprit, moins on sent le dangereux besoin d'occuper son cœur.

MME RICCOBONI.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

VISITE A NORWICH (ANGLETERRE)

C'ÉTAIT par une belle journée d'automne, le train file rapidement à travers les landes fleuries surnommées " *The Norfolk Broads* " ; ça et là, des ruines couvertes de lierre percent à travers le feuillage touffu du bois, puis, peu à peu, la locomotive ralentit sa course, le paysage change d'aspect, et les toits de la banlieue, ainsi que les murs délabrés des remparts apparaissent à demi cachés par les arbres. Nous sommes à Norwich, la capitale du comté de Norfolk, situé dans la partie nord-ouest de l'Angleterre et qui a vu 14 siècles s'écouler sur sa tête. Les Romains en jetèrent les fondations, puis vinrent les Saxons et ensuite les Normands qui en firent un fief féodal. Le premier édifice qui attira mon attention fut une construction massive et carrée, l'antique castel construit par Guillaume le Roux, fils de Guillaume le Conquérant, vers la fin du 11ème siècle, et maintenant transformé en musée où l'on peut y voir des fossiles de mammouth et d'éléphants qui habitèrent ces parages lorsque Norfolk faisait partie du continent européen et était arrosé par le Rhin !

Ce qui frappe l'œil tout d'abord à Norwich, c'est la quantité vraiment phénoménale de vieilles églises. Il faut croire que les Norfolkiens étaient fort dévots : d'ailleurs, n'est-ce pas le pays des quakers des Gurney, des Buxton, qui portent cette fière devise: " God made the Gurneys, and the Gurneys made the world." " Dieu fit les Gurneys et les Gurneys firent le monde." La voiture pénètre maintenant dans le vieux quartier de la ville appelé " Tombland " (pays des tombes) ; je me récrie sur cette lugubre appellation et le cocher nous explique que durant une épidémie tous les pestiférés furent enterrés ici sous les dalles du pavé ! j'aurais tout autant préféré ignorer ce renseignement, mais un autre sujet réclame mon attention : Notre véhicule s'arrête devant la haute porte-cochère voûtée du palais épiscopal. Le portier pousse les battants de fer qui s'ouvrent lentement sur leurs gonds rouillés, et puis... la porte se referme avec fracas sur le monde extérieur, et je me trouve transportée dans un véritable oasis : des ruines transformées en pavillons rustiques, des pelouses s'étendant jusqu'au jardin de fleurs et ombragées d'arbres centenaires entre autres un murier tout courbé par l'âge et par la récolte de fruits succulents. Là-bas, des fillettes et des garçonnets dégustant leur thé sur le gazon : ils appartiennent à la nombreuse progéniture de l'évêque protestant, qui a eu, si je ne me trompe, 16 enfants !

" *Madame l'évêque* " nous reçoit dans une grande salle voûtée, et nous fait voir les pièces les plus anciennes de sa demeure, qui date du 13ème siècle, époque où la cathédrale fut érigée, ou plutôt commencée ; celle-ci toute contigüe au palais épiscopal, est de belles dimensions et du plus pur style romain. Cependant, l'harmonie des proportions autrement parfaites est gâtée par une flèche gothique, construite il y a environ 3 siècles sur l'apex même du clocher romain A l'intérieur, remarquable par les fresques du plafond, les superbes colonnes et architraves, il y a plusieurs tombes intéressantes surtout celle de l'évêque Herbert de Losinga, l'instituteur de la cathédrale. Derrière le grand autel, il y a un siège exhaussé où les évêques lisaient la messe, détail d'architecture qui n'existe dans aucune autre église de la chrétienté, sauf dans celle de St-Pierre à Rome.

Après avoir visité tous les recoins de la cathédrale, une des filles de l'évêque et moi nous nous acheminons vers les cloitres qui entourent le lieu de sépulture des moines d'avant la Réformation. Quel calme poétique dans ce champ de repos : pelouse marquée par quelques dalles funéraires dont les noms sont pour la plupart à moitié effacés par le temps ; à l'entour, est une double rangée de colonnes noircies et vermoulues, tandis qu'au fond se découpe les nobles proportions de la cathédrale sur le ciel éthéré ! Cela fait rêver aux âges écoulés et oubliés, comme le nôtre le sera un jour, mais aurons-nous d'aussi beaux monuments d'une foi fervente à offrir à la postérité ?

CHRISTINE DE LINDEN.

Norfolk, octobre 1903.

## L'Enseigne.

BONJOUR, père Fouré !

—Bien le bonjour, Monsieur Géricault ! répondit le maréchal ferrant en soulevant son bonnet de laine ; ça va-t-il comme vous voulez ce matin ? Qu'est-ce que je vais vous offrir ?

—Un petit verre de picolo, comme d'habitude ; vous savez que je le préfère à tous les vins fins de la terre." .

A ce moment, une mignonne fillette aux yeux couleur de bleuet apparut sur le seuil du cabaret.

" Tiens, voilà ma petite amie ! dit l'artiste en mettant un baiser sur les joues roses de l'enfant ; il faut pourtant que je lui fasse son portrait, à cette fauvette-là !

—Suzette, commanda le grand-père, apporte-nous deux verres, et, tu sais, ne mets pas tes doigts dedans ! "

Suzette disparut d'un côté, et le père Fouré de l'autre, celui-ci allant à la cave, celle-là à la cuisine, et bientôt après le peintre et le maréchal ferrant, attablés en plein air, devant la maison, trinquaient ensemble, pendant que dans la poussière du chemin picoraient les poules, que les canards barbotaient dans le ruisseau et que Suzette, sans plus de façon, s'installait sur les genoux du jeune homme comme elle avait coutume de le faire depuis longtemps déjà.

Géricault, qui n'avait pas vingt ans à cette époque, s'arrêtait souvent chez

# PAGE DES ENFANTS

le père Fouré, dont il aimait l'esprit naïf et les reparties originales.

Le cabaret du bonhomme, placé sur la route de Rocquencourt, était situé à vingt pas de la maison du célèbre peintre :

" Pour lors, Monsieur Géricault, dit le maréchal ferrant en bourrant sa pipe, j'ai quelque chose à vous demander.

—Parlez, père Fouré ; qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

—Combien me prendriez-vous pour repeindre mon enseigne ? "

A cette question l'artiste eut un bon sourire, et, clignant légèrement les yeux :

" Ne vous tourmentez pas, nous arrangerons cette affaire-là entre deux verres de vin de Marly.

—C'est que, voyez-vous, il y a bien longtemps qu'elle sert. C'est Masselin, le peintre d'enseignes de Versailles, qui l'a faite. Un jour—il y a quelque chose comme soixante ans de ça—il entre ici d'un air exténué et me dit : " Vous ne pourriez pas me donner un verre d'eau ? " Un verre d'eau ! Monsieur Géricault, vous me croirez si vous voulez, mais je n'ai pas eu le courage de lui verser de cette boisson-là ; j'avais du vin dans ma cave, j'allai lui en chercher une bouteille. " Bah ! que je me dis, je n'en serai pas plus pauvre." Tout en se désaltérant, il me raconte qu'il peint des *petites machines* sur les devantures de boutiques, mais qu'il n'a pas d'ouvrage et qu'il est dans une misère noire.

" Je n'étais pas riche à cette époque. Mon père était mort depuis quinze mois. Ma mère, à moitié paralysée, avait quasiment un pied dans la tombe ; à nous deux, nous tenions le cabaret que voici, et, dame ! les affaires ne prospéraient guère ! On vivotait, mais en se privant tout le long de l'année.

" Pour augmenter nos ressources, je ferrais les chevaux. Mais voilà !... les cavaliers qui passaient en galopant devant ma maison ne savaient pas qu'elle abritait un maréchal ferrant ; il me fallait absolument une enseigne.

" Je dis à Masselin : " Combien que ça me coûterait pour peindre un cheval qui lève le pied pendant qu'on lui enfonce des clous dans son sabot ? " Il me répond : " Ce que vous voudrez." C'était sa manière de me remercier de ma bouteille de vin, à ce garçon ! Vous comprenez, Monsieur Géricault ? Eh bien, en trois heures il me bâcla une enseigne un peu soignée, je vous assure ; le soleil et la pluie l'ont bien détériorée, mais pendant cinquante ans elle m'en a attiré du travail !

—Et combien avez-vous donné à Masselin pour cette besogne exécutée si rapidement ?

—Tout ce que je possédais, c'est-à-dire deux écus de six francs que je gardais comme une relique, histoire d'avoir quelques sous de côté ; ma parole, ça valait bien ça !

—Père Fouré, je ne vous prendrai pas plus cher que Masselin ; j'ai justement là ma boîte de couleurs ; je vais commencer tout de suite.

—Attendez, je vais appeler mon petit-fils pour qu'il décroche l'enseigne.

—Non, non, je peindrai sur ce volet, celui de la fenêtre du rez-de-chaussée.

—C'est une idée.

—Le soir vous le fermerez ; de cette façon la peinture sera protégée pendant la nuit de la pluie et de la poussière.

—Monsieur Géricault, c'est moi qui poserai ; vous allez me *tirer* comme je suis là, en costume de travail et tenant le pied d'un cheval ; mon rêve, depuis trente ans, est d'être représenté dans cette posture.

—Entendu ! "

L'artiste ouvrit sa boîte, prépara sa palette et jeta les premières touches sur le panneau de bois

En trois séances, le tableau (car c'en était un véritable) fut terminé.

" Ah ? Monsieur Géricault, dit le père Fouré en se frottant les mains, c'est tout de même joliment bien ! Et maintenant, ce n'est pas le tout, il faut que je vous paie ; voyons.... ça vaut bien deux napoléons ?

Le célèbre peintre sourit, et, tout en rangeant ses pinceaux :

" Est-ce mieux que Masselin ?

—C'est bien plus grand, et vous avez usé plus de couleurs ; aussi je ne marchanderai pas : faites votre prix.

—Eh bien, père Fouré, laissez-moi vous l'offrir ; seulement, c'est à une condition : je désire qu'après vous, il revienne à Suzette."

" Qui sait ? dit à part lui, le jeune homme : dans vingt ans ce morceau aura peut-être de la valeur et pourra procurer une dot à la jeune fille ! "

" Ah ! c'est facile, je le lui léguerai par testament. Entends-tu, fillette ? Remercie Monsieur Géricault ! "

Suzette sourit sans comprendre, la chère petite, mais elle entoura de ses petits bras le cou du peintre, et l'embrassa comme embrassent les enfants, en y mettant tout son cœur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Treize ans plus tard, en 1824, Géricault mourait d'une chute de cheval, et le père Fouré s'éteignait à l'âge de quatre-vingt-onze ans comme une lampe qui manque d'huile.

Deux jours après la mort de son grand-père, Suzette, en grand deuil, vit entrer dans le cabaret un homme au visage énigmatique qui lui dit :

" *Il paraît* que c'est à vous ce volet sur lequel est peint un cheval qu'on ferre ; voulez-vous me le vendre ?

—Mais c'est le portrait de mon grand-père !

—Je vous en donnerai un bon prix... Tenez, je serai rond en affaire, voici deux mi.... quinze cents francs ; est-ce dit ? "

Suzette hésitait, mais l'argent était si rare qu'elle fit un petit signe de tête. Alors le brocanteur, sans lui laisser le temps de la réflexion, lui glissa dans la main un billet de mille et un de cinq cents francs, puis, décrochant le volet, il le plaça sur son dos et partit précipitamment comme un voleur qui emporte un trésor.

Grâce à cet argent, Suzette put s'établir convenablement, mais, fort heureusement pour elle, elle ignora toujours que l'enseigne passa des mains du brocanteur dans celles d'un riche collectionneur, qui la paya 25,000 francs.

H. TELL-GUY.

## A travers les livres

*Types of Canadian Women, Past and Present*, par Henry James Morgan, L. L. D., volume 1. William Briggs, Toronto, éditeur.

Le premier volume de cette œuvre fait bien augurer de ceux qui suivront, et nous ne pouvons que féliciter l'auteur de l'idée patriotique et chevaleresque qui l'a poussé à réunir en un vaste album toutes les Canadiennes qui ont droit à nos hommages, à notre respect, à notre admiration.

Ce qu'il a fallu de patience et de travail pour recueillir, de toutes les parties du pays, les traces de celles qui ont illustré le Canada par leurs vertus héroïques, leurs talents variés ou leurs grâces sociales, nous le concevons aisément, mais si la tâche a été ardue, le résultat est assez brillant pour dédommager M. Morgan de toutes ses peines.

La nomenclature des femmes présentées dans le volume que j'ai sous les yeux est nombreuse et variée. Je suis fière de constater que les vaillantes pionnières de la foi et de la civilisation n'ont pas été oubliées.

Notons parmi les celles, à juste titre appelées par M. de Laroche-Héron, *les Servantes de Dieu en Canada*, Mmes de la Peltrie, Bourgeoys, Gamelin, etc. Et parmi les autres des temps héroïques de la colonie, Marie-Madeleine de Verchères, dont, jusqu'à présent, un petit nombre avait eu l'occasion de connaître les traits charmants. Viennent aussi les modernes, puis les contemporaines, et la liste sera longue, et les volumes succèderont aux volumes, jusqu'à l'extinction de la race canadienne, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles.

M. Morgan fait non seulement une œuvre bonne, mais utile aussi bien. Ses biographies féminines aideront à l'histoire, en même temps qu'elles mettront sans cesse à la disposition de tous, des renseignements et des informations aussi nécessaires qu'intéressantes. (*)

***

Dans le récent annuaire de l'Université Laval, que M. le Secrétaire-général nous a fait l'honneur de nous adresser, nous remarquons, avec un vif sentiment de satisfaction, que la série de conférences données cette année, dans la salle des promotions, par le professeur de littérature française, M. Augustin Léger, comprendra des sujets contemporains. Leconte de Lisle, José-Maria de Hérédia, la poésie objective et impersonnelle, les symbolistes et les décadents l'humanisme et le néo-classicisme, etc, etc, fourniront des exposés instructifs qui sauront retenir et charmer l'attention des assistants.

Ils seront de plus ravis qu'on se soit enfin décidé à parler de cette période contemporaine si remarquable, et si brillante, propre à nous faire connaître et aimer ceux à côté de qui nous vivons.

FRANÇOISE.

(*) Les lacunes qui forcément, ont dû se glisser dans un premier volume, seront comblées dans ceux qui suivront.

## Une banque pour les femmes.

Nous voulons parler de la succursale de la Banque Provinciale, établie chez Carsley, où tout est conduit et dirigé par des femmes : gérante et commis appartiennent au sexe que l'on n'ose plus qualifier de faible, attendu qu'il montre souvent plus d'énergie et de force de caractère que le sexe masculin.

Dans tous les cas, les femmes devraient encourager une institution où on les rencontre plus qu'à mi-chemin. Rien n'est plus facile, en se rendant chez Carsley pour y faire des emplettes, que de monter au second étage visiter cette succursale et d'avoir avec la gérante, Mlle Skelley, une entrevue dans laquelle vous aurez toutes les explications et instructions que vous pourrez désirer.

Nous ne saurions trop insister sur la nécessité qui existe pour les femmes de déposer leur argent en lieu sûr et d'acquérir, par ce moyen, des habitudes d'ordre et d'économie qui aident tant au bonheur de la vie.

## Recettes faciles.

SAUCE POUR POISSON. — ¼ lb. de beurre frais ; 1 cuillerée à table de persil haché très menu ; un peu de sel et de poivre et le jus de deux citrons. Battez le beurre en crème, mélangez bien le tout, en y ajoutant au moins une cuillerée à thé de mayonnaise. On peut mettre moins de jus de citron si l'on veut.

PAIN RÔTI FRANÇAIS. — A un œuf bien battu ajoutez une tasse de lait doux et un peu de sel. Coupez de petites tranches de pain et plongez dans le mélange de façon à permettre à chaque tranche d'absorber un peu de lait. Les tranches de pain, ainsi trempées sont placées sur un gril chaud. Etendez de beurre et servez chaud.

OMELETTE FRANÇAISE —Une tasse de lait bouillant dans laquelle on fait fondre une cuillerée à table de beurre; versez dans une tasse de croutes de pain (le pain doit être léger) ; ajoutez du sel, du poivre, 6 jaunes d'œufs bien battus. Mélangez parfaitement et enfin ajoutez les six blancs d'œufs battus jusqu'à ce qu'ils soient bien liés. Mélangez légèrement et faites frire dans le beurre bouillant. Quand elle est cuite vous la repliez sur elle-même de manière à lui donner la forme d'une demi-lune.

## Histoire des mots et locutions

Le terme d'*enregistrer*, dit l'historien Velly, était inconnu avant Saint-Louis. Jusque là les actes avaient été inscrits sur des peaux ou parchemins, cousus les uns au bout des autres, que l'on enroulait à la manière des anciens ; aussi, au lieu de dire les registres on disait les *rouleaux* du Parlement ou de tout autre corps ou institution. Jean de Montluc, greffier en chef de la Cour, recueillit en différents cahiers reliés ensemble les principaux textes d'arrêts ou d'ordonnances qui avaient été rendus avant lui et de son temps. Et ce sont ces compilations qui ont donné commencement aux expressions *registre* et *enregistré* du latin *registum*, quasi *iterum gestum*, c'est-à-dire porté, rendu de nouveau, parce que recueillir ces textes c'était en quelque sorte leur donner une nouvelle existence. Cet établissement de *registres* est la véritable origine de l'*enregistrement* des ordonnances, lettres patentes, etc, formalité d'abord appliquée seulement aux actes publics puis, plus tard, étendue aux actes privés ayant besoin d'une sanction légale.

***

On disait autrefois pour caractériser le genre de vie du campagnard : "*Il doit pleuvoir sur un fermier presque autant que sur un buisson.*" On voulait indiquer par là que le fermier, laissant à sa femme les soins de l'intérieur, devait s'occuper sans cesse du travail des terres et, par conséquent, rester constamment exposé à toutes les intempéries.

Avez-vous un Bébé ?

## Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

**Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguées.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

**Pour usage interne et externe**

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée. les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses. les Crampes dans les membres, le Lumbago. le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

## LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat,** étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can**

"Macey"



Nous vendons

La Bibliothèque ÉLASTIQUE "Macey" C'est la meilleure.

# Demenagement.

Nous sommes maintenant installés dans nos Nouveaux Entrepôts

## COIN STE-CATHERINE et GUY

Les lectrices de ce journal sont cordialement invitées à visiter le magasin le plus spacieux et le mieux éclairé de Montréal.

## RENAUD, KING & PATTERSON



VOYEZ L'ASSORTIMENT

DE

# FOURRURES

CHEZ

## O. NORMANDIN.

*272-274 rue St-Laurent* *MONTREAL*

Evitez l'encombrement en envoyant immédiatement vos Fourrures pour Réparations.

2me ANNÉE—No 16 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 21 NOVEMBRE 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

**ABONNEMENT :**
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

**A L'ETRANGER :**
Un an – – Quinze francs
Six mois – – – 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 15 — SAMEDI, 21 NOVEMBRE 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an – – Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois – – – 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## Habitude des Caresses

*Mères, vous aimez trop ces pauvres petits hommes*
*Qu'en souriant vous apaisez :*
*A ces fils qui seront faibles comme nous sommes,*
*Ne prodiguez pas vos baisers :*

*Car sur votre âme ainsi vous moulez trop leur âme;*
*Ils pourront un jour en souffrir ;*
*Ils vous devront un cœur semblable aux cœurs de femme,*
*Prompt à saigner, lent à guérir.*

*Vous leur faites un nid si chaud de vos caresses,*
*Toujours vous oubliant pour eux,*
*Que le cher souvenir des anciennes tendresses,*
*Les rendra plus tard malheureux.*

*S'ils sentent, chaque soir, sur leur bouche ingénue*
*Votre souffle calme frémir,*
*Sans le parfum aimé d'une haleine connue*
*Ils ne pourront plus s'endormir.*

*Mères, vous les pressez avec inquiétude*
*En les berçant sur vos genoux ;*
*Ils se rappelleront cette douce habitude*
*Quand ils ne seront plus à vous.*

AUGUSTE DORCHAIN.

## Bribe d'Histoire

LE drame de Rostand, L'Aiglon, qui, pour me servir d'une expression stéréotypée mais juste, au moins cette fois, a fait courir toute la ville, le drame de Rostand, dis-je, que les jeunes filles ont pu aller entendre, ce qu'en général, les pièces jouées aux Nouveautés ne leur permettent pas souvent, a réveillé le sentiment publiquement sympathique envers ce héros malheureux que fut le fils du grand Napoléon.

Et, à son sujet, les curieux interrogent de plus près l'histoire et lui demandent jusqu'aux détails méticuleux pouvant aider l'imagination à reconstituer sa vie. Sa courte et triste vie ! Et pourtant la mort lui fut clémente, car, elle a donné la meilleure solution au triste problème d'une existence malheureuse et mouvementée.

Qui eut pu prévoir ce sombre dénouement à l'instant où la sonnerie des cloches, le bruit des canons mêlaient leur musique imposante aux accords des *Te Deum* saluant sa naissance !

Jamais prince ne fut plus choyé, plus aimé, jamais enfant ne mérita mieux de l'être. Beau comme un amour, bon, charmant et intelligent, il semblait que des fées eussent présidé à sa naissance et l'eûssent, chacune, doué d'un don de choix. Le malheur qui n'avait pas été convié, s'en vengea. Et si les qualités lui restèrent, elles ne servirent qu'à le rendre plus à plaindre encore.

Un des évènements de son enfance que j'aimerais à relater ici, parce qu'il est peu connu, c'est l'entrevue du fils de Marie-Louise avec Joséphine.

Depuis longtemps, l'ex-impératrice sollicitait de Napoléon la faveur de cette visite ; celui-ci la refusait toujours, craignant, d'abord, de la part de Joséphine, une de ces explosions de cris et de larmes qu'il connaissait si bien, et redoutant ensuite, que l'imagination de l'enfant vivement frappée dans cette rencontre, en répéta l'impression devant Marie-Louise.

Mais Joséphine avait trop chèrement payé le bonheur de donner un héritier au trône de l'Empire français pour ne pas recevoir tous les dédommagements possibles de son sacrifice. Napoléon enfin accéda à son vœu, et, elle promit, en retour, d'être discrète et calme tout le temps que durerait la visite du petit roi de Rome.

L'entrevue eut lieu à Bagatelle, Napoléon redoutant même qu'on vint à prononcer devant l'enfant, le nom de Malmaison.

En entendant arriver la voiture qui lui amenait le père et le fils, Joséphine, suffoquée par l'émotion, faillit s'éva-

noir. Elle demeura si tremblante qu'elle ne put quitter son fauteuil pour se porter au-devant de ses hôtes.

—Allez embrasser cette *dame*, dit Napoléon à l'enfant, qui c mptait alors trois ans.

Très gentiment et avec beaucoup de tendresse, le petit prince alla nouer ses deux bras autour du cou de Joséphine qui le serra sur son cœur dans une longue et muette étreinte.

Debout, les bras croisés sur la poitrine, l'empereur, retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, regardait ce tableau touchant.

Joséphine portait une longue chaîne d'or, à laquelle, selon la mode de l'époque, étaient suspendues un grand nombre de breloques. L'enfant se mit à jouer avec ces bijoux et Joséphine, afin qu'il put les manier plus à son aise, détacha la chaîne pour la lui donner.

—Vous êtes bien bonne, remercia le petit prince, charmé de tant de complaisance, et je veux que vous veniez avec nous à Paris

On peut aisément se figurer l'attendrissement profond de la pauvre femme mais l'empereur, redoutant une scène, vint s'emparer de son fils en lui disant :

—Il se fait tard, Sire. Embrassez la bonne dame, car, il faut partir.

Le petit roi de Rome embrassa "la bonne dame" avec tant de grâce et d'affection qu'elle ne put retenir ses larmes davantage.

—Venez avec moi, dit l'enfant. C'est très beau chez nous et vous ne pleurerez plus.

—Cela ne se peut, soupira tristement Joséphine.

—Et pourquoi ? fit l'enfant, relevant d'un geste de défi sa petite tête blonde, si l'empereur et moi le voulons !

Napoléon se hâta d'abréger cette conversation en emmenant l'enfant, qui, à la porte du salon, se retourna encore pour envoyer du bout de ses doigts roses un baiser gracieux à la pauvre abandonnée

Ce fut la première et unique rencontre de Joséphine et du roi de Rome.

FRANÇOISE

Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison.

MME DE FONTAINES.

# MEDECINS ET MALADES

J'ai eu l'avantage, au pays d'où je viens, de familièrement connaître divers membres du corps médical. Une étroite amitié me lie encore à deux d'entr'eux, devenus illustres, et continuant à me tendre fréquemment la main par dessus l'océan qui momentanément nous sépare. J'ai pu ainsi, au cours d'une période de vingt ans, apprécier les mérites, j'allais dire les vertus, de quiconque se considère comme réellement voué à la pratique de l'art de guérir. Des observations très suivies m'ont dicté ces conclusions:

Le médecin, *digne de ce nom*, doit être un puits de science et augmenter sans cesse son savoir en s'appliquant aux études les plus variées.

Du jour où il entre dans la carrière, l'abnégation de lui-même et des siens devient son *credo ;* il ne s'appartient plus.

Les dangers et les périls, nullement imaginaires, auxquels il se verra constamment exposé, ne lui serviront jamais d'excuse pour refuser son concours ; on le taxera de couardise si, simplement, il paraît hésiter.

Le travail le plus ardu, souvent rebutant, sans trève aucune, la nuit comme le jour, sera sa loi, le repos lui étant interdit tant que se manifestent les appels.

Il recevra cinq fois sur dix la récompense matérielle de ses peines, et n'évitera pas toujours l'ingratitude.

Sa main restera journellement ouverte au profit des besogneux ; les pauvres compteront sur sa bienfaisance et sa générosité, sans regarder à la modicité de ses ressources.

Et, quand cassé par l'âge et les fatigues, la lutte deviendra impossible, il aura à peine conquis une modeste aisance, l'obligeant à vivre dans l'isolement et à s'imposer plus d'une privation.

Devant une perspective aussi peu séduisante, les rangs ne s'éclaircissent pas pourtant, et le nombre des courageux qui se consacrent au soulagement des infirmités humaines, va au contraire grandissant. Leurs efforts pour distancer leurs devanciers, leurs tentatives pour perfectionner les procédés connus, pour arracher à la nature des secrets jusqu'ici jugés inviolables, ne subissent ni arrêt, ni entrave, et leurs résultats tiendront bientôt du prodige, couronnés de réussites atteignant le merveilleux.

Tous les centres civilisés possèdent une corporation de médecins irréprochables au point de vue du dévouement et des capacités. Les quelques empiriques et les rares charlatans essayant de s'introduire dans ce milieu recommandable, ne parviennent pas à égarer l'opinion, à affaiblir l'estime concédée aux vrais élus. La grande ville de Montréal et ses alentours peuvent se dire, à cet égard, aussi bien partagés que les cités populeuses des deux mondes. Les praticiens éclairés, experts, empressés, consciencieux, charitables et bons, n'y font point défaut, et la considération qui les entoure est un sûr garant de leur valeur, de leurs qualités.

Je voudrais m'en tenir à ces déclarations, formulées en toute sincérité, avec une profonde conviction, et ne rien ajouter qui pût en amoindrir la portée. Pourtant, l'intérêt du public souffrant me semblant en cause, je me risque à modestement exprimer mon sentiment sur un usage très généralement suivi en ces contrées par ceux qui donnent leurs soins aux malades, et que je me permets de trouver radicalement opposé au but à atteindre. Je veux parler de l'habitude, adoptée par les médecins de la localité, de formuler leur diagnostic en présence des intéressés eux-mêmes, sans déguisement, sans ombre d'atténuation.

C'est bien connu ici : au chevet des clients comme dans le cabinet, l'homme de l'art ignore les détours. Fort nettement, sans ambages, il divulgue la situation, telle qu'il la constate après examen, se préoccupant médiocrement de l'effet produit par la vérité trop crûe sur celui qui l'écoute. Peu im-

porte que la sentence détruise toute espérance, et soit capable de foudroyer le malheureux qu'elle concerne ; elle n'en sera pas moins rendue, claire et précise, en termes levant tous les doutes. La jeune fille, arrivant à ses vingt ans, saura qu'elle est poitrinaire à un degré incurable. Ce grand garçon, se plaignant d'une maigreur par trop accusée, sera diabétique ; cet autre aura le cancer de l'estomac ou une grave fluxion de poitrine ; un troisième n'échappera pas à la typhoïde ou au tétanos. Le ramollissement du cerveau, les affections du cœur, de la moëlle épinière, les anthrax, le charbon, la gravelle se distribueront de droite et de gauche. En un mot, rien de ce que le catalogue sans fin des calamités humaines enregistre de dangereux, de redoutable, ne conseillera quelque réserve, une apparence de retenue. Si incroyable que cela paraisse, on affirme que, en cette ville même, certains docteurs, et non des moins courus, vont jusqu'à annoncer au malade en personne, l'heure précise de sa mort. Cette hardiesse les grandit as urément aux yeux des naïfs, mais combien elle s'écarte de leur droit et surtout de leur devoir.

Tous ces procédés, dont les inconvénients, les dangers seraient d'une démonstration facile, peuvent séduire les débutants, les novices. Un semblant de mise en scène est peut-ê re tolérable, à l'heure des premières armes, et l'inexpérience sollicite l'indulgence. Mais celui qui est déjà répandu, qui, selon l'expression courante, a fait sa trouée, a, pour première obligation, de se souvenir qu'en présence du malade, sa personnalité disparaît, lui imposant de ne songer qu'à l'être recourant à ses lumières et lui accordant sa pleine confiance.

J'ai vu ailleurs des pratiques bien différentes et, avant tout, un plus grand cas du moral de l'individu dans le traitement des maux purement physiques. Là, bien loin de manifester son opinion avec une blâmable franchise, l'homme de science met tous ses soins à en atténuer la portée. Nul autre objectif pour lui que de rendre le courage à celui qui l'interroge et de stimuler son énergie. Il sait que les héros seuls luttent sans croire à la victoire et que le patient, informé de son arrêt de mort, n'a plus la force de chercher à l'éviter. Et il n'a aucune honte de ses subterfuges, aucun scrupule de mentir, mensonges que Dieu absout, pourvu qu'il augmente les chances de guérison, étant prêt à toutes les diplomaties, à toutes les inventions pour sauver son sujet.

C'est un principe connu de tous que les émotions violentes sont la cause de la plupart des maladies, et qu'elles amènent parfois un dénouement fatal. La brusque surprise résultant d'une fâcheuse nouvelle ; la perte d'un parent rapproché, le décès tragique d'un ami, la déclaration d'un désastre financier, produisent habituellement de graves désordres chez ceux qui les ressentent. Et l'on voudrait qu'en apprenant qu'on a perdu la santé, ce premier de tous nos biens, qu'elle ne reviendra plus, que les jours sont comptés, on demeurât insensible, on ne fût pas entièrement bouleversé ! L'imagination entame alors son rôle et représente comme naturelles les solutions les moins rassurantes, si bien qu'une simple indisposition se transforme en accidents de la plus haute gravité. Persuader au malade qu'il ne l'est point ou peu, au lieu de peupler son cerveau du fantôme de toutes les peurs, de toutes les craintes, c'est le soulager autant qu'à l'aide des drogues et des médicaments.

Au surplus, il y a toujours entre le médecin et le malade une force supérieure qui règle toutes choses à son gré, déjouant force calculs et prévisions. L'erreur est constamment possible en ces matières, et les sommités, tout comme les autres, n'en sont pas exemptes. Si tous ceux que l'on a dit marqués du destin avaient succombé, la terre serait presque déserte en ce moment. L'abstention, le silence profiteront par suite autant à une partie qu'à l'autre.

Il va sans dire que la famille, les parents auront droit, pour leur part, à une entière sincérité. Rien ne leur sera caché, et il leur sera ainsi loisible de prendre ou faire prendre toutes les dispositions concernant les secours de la religion et les volontés dernières. Tout se trouvera ainsi sauvegardé, et chacun aura la certitude de n'avoir méconnu aucune de ses obligations.

J. Germano.

# Nos Hotes

Il y a plusieurs sortes d'hôtes, ceux qui nous font seulement une visite de quelques instants ; ceux qui viennent passer une journée ou quelques heures sous notre toit ; ceux enfin que nous recevons pour un temps assez long, des semaines, quelquefois des mois. Les devoirs de la maîtresse de maison varient suivant le genre de visite, et nous allons, si vous le voulez bien, voir en quoi ils consistent dans chacune de ces circonstances, en prenant pour terme de comparaison un intérieur où règne une médiocrité dorée. Libre à vous, bien entendu, de faire plus et mieux, selon que vos moyens le permettent.

Une idée très fausse, et cependant assez répandue, est de faire du salon un sanctuaire destiné spécialement aux visiteurs, et d'où la famille est rigoureusement exclue en tout autre temps que celui des visites ; il en résulte que cet appartement prend un aspect inhabité et glacial, inhospitalier au dernier point, où les gens passent comme des voyageurs dans une salle d'attente, avec l'idée bien arrêtée de fuir au plus vite une atmosphère si peu invitante. Une femme de goût doit donner à son salon, comme à toute autre partie de sa demeure, son cachet personnel.

La verdure en pots disposés un peu partout égaie la pièce et ne constitue pas un luxe coûteux.

Les palmiers se prêtent aussi fort bien à la décoration de nos appartements et donnent une note vive à notre demeure.

Les hôtes venant passer quelques jours ou quelques semaines sont pour la maîtresse de maison un sujet de préoccupation plus grande. Leur chambre doit être soigneusement préparée et je répèterai à ce sujet ce que je disais tout à l'heure pour le salon : évitez surtout cet air inhabité et déplaisant pour vos hôtes. Ayez soin de laisser un ou deux tiroirs entièrement vides à la disposition de votre invité, et si cela est possible, un placard où les vêtements puissent être suspendus. Nos hôtes doivent se sentir parfaitement libres et à leur aise ; nous pouvons leur proposer des distractions, non leur en imposer, et tout en veillant constamment à leur bien-être et à leur amusement, nous devons éviter de nous montrer importuns. Paule.

# DU MAUVAIS USAGE D'UNE LANGUE ETRANGERE

Celui qui garde sa langue
Possède la clef de ses chaines.
MISTRAL.

NOUS nous moquons volontiers de l'ouvrier canadien qui, revenant des Etats-Unis, affecte d'avoir oublié le français ou de se servir surtout d'expressions anglaises.

Ainsi il dira à un ami épaté : "Les cars runnent pas aussi fast dans c'te contrée-cite que sue les railroads des states."

J'en ai connu un qui disait venir des "*Iilaïnoisses.*" Comme j'avouais mon ignorance sur ce beau pays, il ajouta dédaigneusement : "Ce que vous autres, les Canayens, vous appelez les Illinois." Et Noël Mathieu qui revient au pays, Christmas Mytail ; Louis Lefebvre, Lewis Bean ; ou Pierre Bonin qui, à Lowell, se nommait Peter Dwarf. Tout cela nous a bien amusé nous a paru fort drôle et pourtant c'est triste, triste à en pleurer.

Car nous sommes les vrais coupables et nous ne nous rendons pas compte que le plus souvent nous avons donné le mauvais exemple à ces pauvres gens. En effet, combien de fois, pensant nous servir du français, nous avons préféré nous exprimer en anglais, sans songer au mal que nous pouvions faire.

Je ne veux pas parler ici de ceux de mes compatriotes qui, nés de parents français, ne parlent que l'anglais entre eux, qui plus tard ne parlent à leurs enfants qu'une langue étrangère et les envoient dans une école anglaise. De là sortent ces véritables monstres, dans les veines desquels coule le plus pur sang français, et qui n'ont dans la bouche qu'un idiome étranger et au cœur la haine de leur propre origine.

J'ai rencontré un de ces produits mixtes qui s'appelait M. Châteaurouge et qui disait : "Je donnerais mille dollars pour appeler moâ Red Castle."

Je me suis souvent demandé comment on pouvait en venir à un tel degré de niaiserie ; quelle étaient les causes de cette manie d'anglification que l'on rencontre surtout dans nos premières familles.

Après mûre réflexion, j'en suis venu à cette conclusion très juste que l'anglomanie chez les Canadiens a deux causes : ou une ignorance étonnante de ce qu'ils sont, de l'histoire et du monde ; ou une faiblesse d'esprit telle qu'il vaut mieux les plaindre que leur en vouloir. Cherchez tant que vous voudrez, vous ne pourrez sortir de là. Mais dans cette étude je ne veux pas m'occuper d'eux. Cette espèce de gens est la honte de notre race et le plus vite elle aura cessé d'être des nôtres le mieux ce sera pour nous.

C'est de nous, qui nous piquons de revendiquer sans cesse les droits du français au Canada, que je veux traiter. Je me fais fort de prouver que quotidiennement nous péchons contre l'usage de notre belle langue. Fautes vénielles en elles-mêmes, mais qu'une habitude de tous les jours rend mortelles.

Ainsi tous les jours vous vous servez du téléphone, demandez-vous le numéro en français ? Jamais. Pourquoi pas ? les employés de la Compagnie sont obligés de savoir les deux langues. Dans un tramway, j'ai entendu de jolies Canadiennes-françaises dire à un bon Canayen de conducteur : "Give me a transfer for St Catherine West." Voilà deux Canadiens-français qui, parce qu'ils sont dans un endroit public, ne parlent plus leur langue, en ont presque honte. Quelle stupidité !

Si mes jolies amies avaient demandé des correspondances sans écorcher leur jolie bouche, elles auraient eu occasion peut être d'être utile au brave conducteur, qui traduisait "transfer" par transfert, en lui enseignant un des mots techniques de son métier.

Mais devant tout ce monde, devant ce beau blond dans le coin, peut-être voulaient-elles passer pour des anglaises. Elles n'ont réussi qu'à se rendre ridicules. Non, je me trompe. Il y avait là un bon ouvrier et un pauvre journalier. L'un est parti en disant : "Il n'y a que les Anglais de riches, devenons Anglais." L'autre s'est dit : "Voilà des demoiselles qui parlaient anglais au conducteur, c'est donc que l'anglais est mieux ?" Et voilà comment, sans le vouloir, on fait beaucoup de tort à ce que l'on aime le plus.

Dans une gare, écoutez : Voici M. X. au guichet. "A ticket for *Sennetigèthe dimonze.*" Et mademoiselle Y : "*Haïberville* and return, please." Rassurez-vous, ce sont deux de nos compatriotes qui sont l'un à Sainte-Agathe-des-Monts et l'autre à Iberville. Seulement ils en profitent pour dénaturer deux de nos plus jolis noms. Pauvre Iberville ! Ce qu'il doit bondir dans sa tombe, s'il entend ça.

Tous les jours dans les journaux on voit un avis analogue à celui-ci : "MM. Plourde et Falardeau, marchands de fruits, vont fonder une importante maison de commerce sous la raison sociale : "The Montreal Fruit Exchange." Peut-être une raison sociale française ferait-elle pourrir les pommes de M. Plourde et se gâter le raisin de M. Falardeau.

Et dans les rues que voit-on : Pierre Cantin, *grocer* ; Pinson et Moineau, *hats & furs*, etc., etc

Que nous sommes loin du rêve d'avoir nos monnaies, nos postes, nos chemins de fer bi-lingues.

Ne vous étonnez plus maintenant si l'homme du peuple, peu instruit, qui voit et observe tout cela, cherche à faire croire qu'il ne sait pas ou plus la langue maternelle.

Trop souvent les classes supérieures lui ont donné le mauvais exemple. Nous lui avons laissé entendre que l'anglais était une langue de beaucoup supérieure à la nôtre, puisque nous ne nous servons que d'elle dans nos affaires, pour attirer la clientèle ou dès qu'il s'agit du service public.

Pour plusieurs le fond de l'affaire est qu'ils craignent d'entendre dire : "He is only a French Canadian." Nous avons oublié cette terrible sentence de Tacite : "La langue du vainqueur dans la bouche du vaincu est une langue d'esclave !"

ARMAND LAVERGNE.

Montréal, ce 23 octobre.

## L'art de mentir mondainement

En face du monde, c'est comme en face de notre conscience : Nous essayons toujours de paraître avec le plus d'avantage possible. On aurait tort, assurément, de laisser croire au public que nous ne savons pas être charmantes et il y a trop peu de gloire pour les gens stupides !... Puis, un fait certain, c'est que les étrangers que nous rencontrons ne s'attirent pas autrement d'abord que par quelque chose qui n'est pas tout à fait nous et que nous faisons spécialement pour eux.

Affaire de contact, de société ? En ce temps d'hypocrisie universelle, nous sommes hypocrites malgré nous. Les plus enragées sont constamment convulsées par les désirs de gagner l'univers—pauvres âmes ! — les plus sages sont rares, celles qui se contentent de regarder l'horizon des plaisirs et des conquêtes et de rester là à attendre leur sort. Comme il se trouve toujours sur notre route un quelqu'un pour chacune : folles ou sages, effarouchées ou sévères, il s'en suit qu'il n'est pas nécessaire de se déplacer pour trouver un jour quelqu'un qui remplacera tout le monde en même temps qu'un petit coin qui représentera l'univers.

Mais ce n'est pas l'idée pratique de la plupart des gens. On veut assurer sa destinée. On va partout où l'on peut dépenser de l'esprit et de l'argent, au théâtre, au café, chez les tailleurs et habilleuses de bonne coupe ; aux match de hockey, la crosse, turf... oh ! partout enfin où l'on sait rencontrer des connaissances C'est une cour au mariage que vos sorties, Mesdemoiselles, ne vous défendez point ! Et savez-vous que les chasseurs, même les plus habiles, vont à la proie, non pas la plus facile, mais la plus sûre ? Ils viseront plutôt contre toute récrimination, quelque fin gibier en dehors de la saison et du *permis* : quelque lièvre qui n'a pas encore appris à se sauver à leur approche, ou les perdrix effarouchées qui garderont le nid. Les autres, ma foi, ne s'habituent pas facilement à la cage domestique. Si la petite porte reste entrebaillée, on vise de suite la fenêtre, l'air libre et tous les sucres de l'existence, bains de lumière, etc. La nouveauté les grisera toujours, elles perdront la tête et, dans leur ancien pays de coquetterie, elles secouront leurs airs sauvages, l'originalité, l'autrement que l'ordinaire, pour redevenir ce que conseille la masse.

Il est vrai que le diable tente tout le monde. Tant que l'on s'amuse, on se dit : " C'est un bon diable !..." Pourquoi le trouvez vous si, si débonnaire... S'il vous laisse jouir, c'est qu'il est assuré d'une possession plus durable.

—Joli jeu !

J'ai déjà entendu dire, par un joli petit masque :

" C'est toujours drôle de tromper une surveillance ! Il y a du piquant dans une aventure...."

Assurément, les maris et les mamans trouvent ça ! C'est de la malice! Et ce que ça donne d'être malicieuse par principe ! on l'est toujours assez involontairement.

Voyez d'abord comment ces choses là arrivent. On cherche à se coiffer le plus vite possible, d'une couronne si cela se pouvait, ou d'une autorité quelconque, même simplement d'un bonnet. Pour cela on apprend des saluts et des courbettes pour ces messieurs que l'on rencontre et à qui l'on raconte des vivacités de pensionnaires. C'est fait ; on épouse ! Le maître a parfaitement confiance. Enfin, il a une belle tournure, une jolie mine ; il est fonctionnaire, avocat, fils de juge ou homme d'Etat. Il a plu, c'est certain ! Madame feint de le craindre et de l'adorer, et le mari, toujours le beau dindon de la farce, laisse sa femme parader partout en public, sous ses yeux ou sous ceux de ses amis et déployer son chapelet aux messes les plus recherchées et se faire un joli cercle....

" Il le faut bien tu comprends, tu t'ennuierais, mon chéri. Il faut de la diversion." Il se dit : " C'est un trésor." Elle répond avec une petite moue intérieure : " Tu n'es pas assez façonné." On s'habitue à ce petit négligé et un jour Madame reviendra de la bibliothèque avec un ami qui suit toujours le mari..., on ne sait pas pourquoi... et elle s'apercevra, peu à peu, que l'homme de la maison a trop peu de toupet, un nez pas dominateur du tout qui joue un rôle tout à fait effacé. Et elle vous vient avec cette assurance : " Ça devait lui arriver. J'étais née pour agir à ma guise." Vous savez, il y a de ces hasards qui ne vous surprennent pas, tant ils semblent vous être dus.

Messieurs, si vous avez découvert un trésor, enchâssez-le. Les mains étrangères ont toujours envie d'échanger et les femmes les plus prudes ont de ces orgueils de faire le tour du monde. Au fond, elles ne sont pas plus satisfaites du monde que le monde n'est content d'elles. Il n'y a de vraiment satisfaisant que le devoir volontairement accompli.

Aussi, est-ce vulgaire avec cela de tromper qui que ce soit ! Toute personne d'éducation doit avoir une âme, au moins une parole ; et toute personne de société, de la religion plus que tout ça. Car, la religion est une chaîne solide qui nous rend chiens fidèles de la Providence. Si une meute s'agite, on reste au bout de la chaîne. Le cœur s'habitue vite à ces petites servitudes. Même, ne trouvez-vous pas qu'il vaut mieux pour nous, d'être en tous cas, un peu dominées. En ne le faisant pas de bonne grâce, même aimable on risque d'y être forcé.

Comme dit l'abbé Bolo : " En vivant parmi les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze."

NINE.

---

Nous apprenons avec plaisir que Mlle Alice Savard doit donner un grand concert, à la salle Karn, le lundi, 23 novembre. Mlle Savard est une jeune Canadienne magnifiquement douée d'une voix de contralto qui ferait l'envie de plus d'une artiste. Les voix de contralto sont maintenant exessivement rares, et nous devrions aider, par notre encouragement, au développement de celle ci. Espérons qu'il y aura foule, le 23 novembre au soir, à la salle Karn. Mme Camille Hone-Hudon, Mlle B. Hardy, MM. Rosario Bourdon et A. Lamoureux prêtent leur concours généreux à la gracieuse artiste.

Le nombre des femmes courageuses est aussi grand que celui des hommes poltrons,

MME D'EPINAY,

# Une Reine des Fromages et de la Crême

XII

(*Suite*).

— Charlotte, vous nous jugez mal tous les deux ; je jure que je vous aimais quand j'ai fait de vous ma femme.... Si notre amour s'est éteint si promptement....

— Notre amour ?.... — répéta-t-elle avec un éclat de rire ironique.

— Oui, laissez-moi vous dire : vous ne m'avez pas évidemment aimé comme je vous aimais, mais je veux croire que j'étais quelque chose pour vous dans ce temps-là. Vous me donniez ce que vous pouviez ; c'est moi qui n'ai pas su comprendre, alors ; mais l'âge et une longue solitude m'ont fait moins exigeant ... Charlotte, essayons encore de vivre ensemble, je vous en conjure !

Il s'était approché du canapé ; il s'agenouilla et voulut lui prendre la main. Elle la retira brusquement.

— Finirez-vous de jouer un si ridicule et si sot personnage ? dit-elle.

Blessé, il se releva vivement.

— Vous n'avez pas de cœur ! repartit-il.

Elle se dressa sur ses coussins, le visage soudain décomposé par un étrange rictus.

— Pas de cœur ?.... Vous croyez cela ?.... Eh bien !.... car enfin je suis lasse de dix-huit ans de mensonge et il faut couper court à tout jamais à des velléités comme celle qui vous prend aujourd'hui.... Eh bien ! apprenez pour votre gouverne que j'ai un cœur, un cœur tout aussi ardent que le vôtre, et que, s'il ne vous a jamais appartenu, c'est qu'il était et est toujours. .. à un autre !

— Prenez garde à ce que vous dites ! — s'écria Gilbert d'une voix sifflante.

— Vous.... quelque chose pour moi !.... — poursuivit Lady Nevyll haletante, se grisant dans ses propres paroles. — Allons donc !. .. Ou plutôt, si : vous étiez Sir Gilbert Nevyll, le riche baronnet.. . Assez de comédie.... c'est votre nom, ce sont vos immenses domaines que j'ai épousés ; mais vous ?.... oh ! jamais. .. puisque ce cœur que vous niez était déjà tout plein d'un autre.. .. d'un autre qui était trop ambitieux et trop pauvre pour m'épouser et pour que je consentisse à lier mon sort au sien.... Et sachez-le, Gilbert, celui-là je l'aime toujours. .. celui là je l'aimerai jusqu'à la mort ! Vous, je vous hais et je vous ai toujours haï ! Etes-vous content, maintenant ... et me proposez vous toujours de reprendre la vie commune ?

La voix lui fit défaut et elle retomba, prise d'une crise nerveuse, sur ses coussins.

Gilbert était d'une pâleur livide. Ainsi cette créature arrachait elle-même le voile qui jusqu'alors lui avait couvert les yeux ! Ainsi cette femme qu'il avait crue seulement une faible, futile, égoïste nullité, était une odieuse et infâme parjure, vénale et fausse, et c'était une lâche haine, une duplicité menteuse qu'il avait si amoureusement installée sous le toit de ses ancêtres !...

Il comprenait enfin,.... et un pli de colère et de dégoût arqua sa lèvre blême. Et c'était cela, grand Dieu ! cette fille vendue pour de l'or qui se dressait entre lui et cette Ulrique pure, noble, aimante et fière, dont son cœur, en cet instant, évoquait la délicieuse image !

— C'est bien, — dit-il d'un ton glacial. — Adieu.

Et il sortit lentement de cette chambre d'hôtel, où il laissait un suprême espoir et une dernière illusion.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ulrique était seule, un soir, dans la salle de la Maison de la Vierge, les coudes sur la table, son frugal repas achevé. Soudain, elle tressaillit ; elle eut la sensation précise que quelqu'un ouvrait doucement la barrière de l'enclos et que ce quelqu'un là était Gilbert. Tout à coup, tremblante comme une feuille secouée par la brise, elle ouvrit d'instinct la porte.

C'était lui !

Ils se regardèrent un moment en silence, oppressés tous deux, le regard rivé au regard.

— C'est mal, — dit-elle enfin ; — vous n'auriez pas dû revenir !

La pauvre enfant mentait à son cœur qui, lui, l'attendait toujours.

— Ulrique, — dit-il d'une voix mal assurée, après avoir refermé la porte et sans essayer de prendre la main de sa cousine, — Ulrique, vous ne pouviez pas douter que je reviendrais.... Est-ce que nous pouvions être séparés à jamais ?

Ulrique répéta, mais d'une voix plus ferme :

— C'est inutilement cruel à vous d'être revenu !

— Serez-vous, vous-même, plus cruelle que la destinée qui nous brise ? Notre feinte mutuelle d'il y a deux jours était indigne de vous ; il est un mot qui doit être dit, et ce mot-là, Ulrique, le voici : je vous aime de toutes les forces de mon âme !

Elle se redressa, les lèvres frémissantes.

— Et c'est parce que je suis seule au monde que vous pensez avoir le droit de me le dire ?

— Ce que je fais, je devais le faire. Ecoutez-moi, Ulrique, il y a beaucoup de choses qu'il faut que je vous dise.

— Non, ne me dites rien ... je ne veux rien entendre....

— Vous m'écouterez cependant ! — dit Sir Gilbert avec une autorité solennelle qui brisa net la résistance d'Ulrique. — Je vous dois l'histoire de ma vie.

Lentement, sans prononcer une parole, Ulrique s'assit à la table qu'elle venait de quitter et attendit la tête haute, un sombre éclat dans ses yeux à demi clos, un pli dangereux de dédain hautain crispant sa lèvre.

Debout devant elle, une main posée sur le bord de la table, Gilbert commença. Il n'omit rien, retraça, sans atténuer ses responsabilités, l'histoire de sa jeunesse, celle de son mariage, et la terrible désillusion que lui avait apportée Charlotte. Tout en parlant, d'un ton en apparence mesuré et calme, il enveloppait Ulrique d'un regard douloureux dont sa mortelle pâleur et le creux bistré de ses yeux hagards décuplaient l'intensité. Enfin

il cessa un moment de parler, parvint à s'arracher à son avide contemplation des traits adorés, fit un effort pour essayer vainement de sourire et conclut :

—Ceci est la première partie de l'histoire, la seconde commence au jour où je vous ai vue, Ulrique. J'avais renoncé à lutter contre le destin, je croyais tout espoir, toute ambition éteints en moi avec l'activité du cerveau et du cœur. Eh bien, ce jour-là j'ai compris que je me trompais. Vous étiez pour moi la révélation suprême... Vous êtes celle que j'ai rêvée et cherchée en vain toute ma vie.

— Ah ! c'est ce jour-là que vous auriez dû partir et ne pas commencer à me tromper.

— Comment pouvez-vous croire que j'aie voulu vous tromper ? Il y avait si longtemps que j'avais désappris jusqu'au souvenir de ma femme qu'auprès de vous je ne me souvenais plus qu'elle existât Et quand j'ai compris qu'à votre tour....

— Ah ! — s'écria Ulrique en rougissant, — c'est alors surtout que vous auriez dû vous souvenir.... et parler.

— Je l'aurais dû, je suis coupable, mais non pas coupable comme vous le pensez. Mon silence n'était qu'un simple abandon au charme qui m'enveloppait J'étais heureux pour la première fois de ma vie et je ne songeais à rien qu'à me laisser aller au délicieux courant de mon bonheur. Le reste n'existait plus.... Est-il possible, Ulrique, que vous ne me compreniez pas ?

— Je comprends ... — dit-elle d'une voix brisée, — je comprends que vous trouviez commode de garder le silence.

— Vous êtes cruelle.... peut-être l'ai-je mérité. Mais si inexorable que vous vous montriez aujourd'hui, il faut que vous m'entendiez jusqu'au bout. Je ne veux pas même l'ombre d'un voile entre nous. Je veux que vous sachiez non seulement que je vous aime, mais que mon amour pour vous est le sentiment le plus élevé et le plus saint de ma vie. Vous êtes belle, mais c'est moins votre beauté qui m'a ravi que la noblesse de votre âme qui fait de vous la femme unique entre toutes les femmes. Vous êtes ici, non la tyrannie, comme vous vous plaisez à dire, mais la générosité, la sincérité, avec une énergie virile et le cœur d'une femme. Vous êtes leur Providence à ces paysans.... et je verse des larmes de désespoir quand je pense que, sans la chaîne fatale du passé, vous eussiez pu être la mienne. Ah ! Ulrique !.... Ulrique !.... si vous pouviez avoir pitié de moi !....

Ces derniers mots s'étaient échappés tout seuls de son cœur dont il ne pouvait pas plus arrêter l'élan que comprimer les battements. Il s'était penché vers elle ; elle se prit à trembler violemment ; ses yeux grands ouverts, fixes, exprimaient une terreur croissante.

— Dites-moi que vous me comprenez, — implora-t-il en s'approchant encore, — dites-moi que vous me croyez.

Elle poussa un cri, véritable cri d'effroi, en se dressant vivement, et dit très vite :

— Non, ... non,.... je ne vous crois pas.... je ne veux pas vous croire.... Vous m'avez trompée, vous m'avez jouée....

C'était bien de la peur qu'éprouvait la malheureuse enfant ; elle avait peur, non de lui, mais des accents de sa douleur.

Elle voulut chercher un appui dans le bruit de sa propre voix et s'écria tout d'une haleine :

— Tout a été déloyal envers moi, vous dis-je. Vous saviez bien ce que vous faisiez ; moi, je ne le savais pas ; vous deviez voir comment cela finirait ; moi, je ne le pouvais pas ; vous auriez dû m'épargner, en partant longtemps avant que nous en soyons arrivés là ! Mais, n'est-ce pas, ce serait trop demander à un homme que de renoncer à un agréable passe-temps uniquement pour épargner une femme ?

Elle s'exaltait et, dans son exaltation croissante, elle sentait renaître son courage, avec sa force. L'empêchant d'un geste de parler, elle poursuivit avec une véhémence de plus en plus grande.

— Oh ! ne m'interrompez pas. Vous ne me dites rien de nouveau, croyez-le bien. Je suis belle.... Oh ! oui, on me l'a dit avant vous et de façon telle que j'en suis venue à détester ma figure.... Vous êtes riche, et moi je suis sans asile et seule.... Vous m'aimez, vous, c'est possible, quoique je doute de tout maintenant ; mais qu'est cela ?.... Vous m'oublierez facilement dans les entraînements du monde, tandis que moi ... moi !.... Mais que vous importe, n'est-ce pas, d'avoir troublé ma paix à tout jamais ! Ah ! tenez, des hommes déjà m'ont offensée.... mais jamais aussi cruellement que vous le faites !

Elle s'arrêta, les yeux étincelants fixés sur lui. Elle avait retrouvé l'ancien levain de colère enseveli sous la douceur enchanteresse des temps récents, et elle lui était reconnaissante de son secours inespéré.

— Ceci est injuste, — dit Gilbert d'une voix lente. — Croyez-vous raisonnablement que je sois l'homme sans cœur que vous dites ? Vous ai-je demandé le plus petit gage de votre faveur ? Je sais que vous êtes trop fière et trop vaillante pour être gagnée ainsi. Je sais que vous m'aimez et je sais que vous êtes aussi hors de ma p rtée que si vous habitiez une étoile, là-haut dans le fond des cieux. Je ne suis pas venu pour vous imposer mon amour ; je suis venu vous dire adieu avant que j'aille, Dieu seul sait où, finir l'absurdité de ma vie. Mais, maintenant que l'infamie de celle qui, hélas ! porte mon nom me dégage de tout scrupule, je veux avant de partir, vous dire que je suis à vous, pour toujours. Un mot de vous me rappellera du bout du monde.... si vous daignez le dire Oh ! je n'espère rien, je ne vois devant moi que le vide. Ma fortune, je la méprise, puisque je ne peux pas la partager avec vous et qu'elle ne peut faire que vous cessiez d'être pauvre. Ah ! Ulrique, vous voyez ce que je souffre.... et vous vous taisez !.... Ne me ferez-vous pas la charité d'un mot, rien que d'un mot sans colère avant que je parte ?....

Le tremblement qui l'épouvantait avait repris Ulrique. Elle fit un effort surhumain, se raidit de toute sa puissance et s'écria :

(*A suivre.*)

## Propos d'Etiquette.

*D.—J'ai échangé deux visites avec une dame, mais nous ne nous sommes pas rencontrées ni chez elle, ni chez moi. Quelle attitude dois-je tenir vis-à-vis d'elle ?*

R.—Après un échange de cartes, vous devez vous saluer dans la rue ou vous parler quand vous vous rencontrez, sans autre présentation, comme de vieilles connaissances.

*D.—A une amie qui me demande un verre d'eau, dois je le lui présenter sur un plateau ?*

R.—Non.—Les domestiques seulement présentent les objets sur un plateau. Vous tendez simplement de main à main le verre d'eau ou l'objet qu'on vous a demandé.

*D.—La peluche est-elle encore portée en guise de chemin de table ?*

R.—Non, la peluche est vieux jeu.

*D.—Comment plier les serviettes de chaque convive ?*

R.—De la façon la plus simple possible; celle qui est obtenue au repassage. Depuis longtemps on a renoncé à cette mode ridicule de donner aux serviettes toutes les formes inimaginables.

LADY ÉTIQUETTE.

## Frontenac et ses amis

Sous ce titre, nous lisons dans *La Librairie*, de Paris, en date du 15 octobre 1903 :

Nous avons reçu dernièrement de l'imprimerie Dussault et Proulx, de Québec, l'ouvrage de M. Ernest Myrand, sur FRONTENAC ET SES AMIS, que nous avons immédiatement signalé à nos lecteurs.

Il faut lire cet ouvrage. Il faut lire toutes les études historiques qui nous viennent du Canada ; elles sont toujours riches de documents et d'intérêt, riches de bon sens, de cœur et de sincérité, toujours réconfortantes.

M. Myrand, par sa bonne foi et son érudition, a bien rendu l'hommage qu'il s'est proposé de rendre à l'un des trois plus glorieux noms historiques de la patrie canadienne-française : *Champlain*, FRONTENAC et *Laval* ; et mû par un sentiment d'admiration et de reconnaissance envers M. Adélard Turgeon, Secrétaire de la Province de Québec, pour la conduite et le langage qu'il a tenus envers les lettres canadiennes-françaises, a dédié son ouvrage à l'homme grâce auquel la belle université française de Québec—l'Université Laval—possède aujourd'hui une Chaire de Lettres.

Nous reparlerons de M. Adélard Turgeon.

CHARLES BAYLE,
Directeur du Journal.

## Nos Bébés

Les enfants ayant des rhumes doivent être bien soignés. Règle générale, il faut qu'ils soient gardés en chambre dans une température, égale et protégée des courants d'air et des changements brusque de température. Celle-ci devrait s'élever à 68°. Si le rhume ou la bronchite est développée, il vaudra mieux coucher le malade, car l'on pourra alors gouverner ses actions. Dans les inflammations des poumons, l'on amènera un grand soulagement en faisant respirer au malade de la vapeur mêlée de térébenthine. La vapeur seule produit aussi un effet salutaire, lorsque les organes de la respiration sont atteints d'inflammation. Une bouillotte peut être placée dans la cheminée ou sur le poêle, dans la chambre du malade. Si le chauffage ou l'éclairage se fait au gaz, la pièce devra être ventillée, car le gaz consume l'oxygène et pour cette raison, est fort nuisible.

Le vieux remède pour les affections pulmonaires est le cataplasme de graines de lin. Il est efficace mais bien lourd ; il perd sa chaleur, devient pâteux et tiède et expose le malade à attraper froid lorsqu'il est changé. Le régime doit être léger, la nourriture ne devant se composer que d'aliments faciles à digérer. Les médicaments doivent être prescrits par un médecin, car les affections pulmonaires des enfants sont très sérieuses et ont des résultats parfois fort désastreux, à moins que l'on n'ai recours, dès le commencement, aux directions d'un médecin. Le bain de pied de moutarde, les légers cataplasmes composés de six parties de farine et d'une partie de moutarde sont très efficaces, ainsi que les boissons chaudes préparées à la maison.

## Variétés historiques

Autrefois il était de tradition en Espagne qu'à certains jours de grande fête le chef de l'État assistât solennellement à la célébration de ce qu'on appelait *auto da fé* (acte de foi), qui consistait à supplicier par le feu un certain nombre de personnes condamnées pour crime d'hérésie, ou pour atteintes manifestes au respect de la religion.

Notons qu'à l'*auto da fé* figuraient aussi, et souvent en fort grand nombre, ceux qui, mis en jugement par le tribunal du Saint-Office, avaient été jugés dignes d'échapper à la peine capitale, soit en rétractant les erreurs qu'ils avaient professées, soit en témoignant un vif repentir de s'y être abandonnés. En ce cas ils restaient ordinairement soumis à la formalité de l'amende publique ; et ils figuraient dans la cérémonie de l'autodafé sous divers costumes.

Le 14 avril 1701, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, fit son entrée solennelle à Madrid. Pour recevoir ce prince avec plus de magnificence, on prépara, dit un historien, un *superbe autodafé*, c'est-à-dire un bûcher où devaient être brûlés une douzaine de juifs et autres mécréants. Le jeune prince français, bien que résolu à se conformer autant que possible aux mœurs et coutumes du peuple sur lequel il devait régner, déclara hautement qu'il ne voulait pas être le témoin d'une pareille cérémonie ; et l'autodafé se célébra cette fois sans être honoré de la présence du monarque.

***

Une madame de Castelane, qui se mêlait de prédictions, avait annoncé à Charles IX, roi de France, qu'il vivrait autant de jours qu'il ferait de tours dans une heure en pirouettant sur un pied. Le roi désireux de vivre longtemps pirouettait une heure dans sa chambre chaque matin.

Telles positions nous donnent pour maitres des hommes dont nous ne voudrions pas pour laquais.

MME ROLAND.

# LE COIN DE FANCHETTE

*Marion.* — Les réclames faites par LE JOURNAL DE FRANÇOISE sont honnêtes ; on n'y vante que ce qui mérite de l'être. Cette modiste est excellente. A propos, voulez-vous me permettre de vous vous faire remarquer que c'est à tort que vous employez indifféremment les mots "modiste" et "couturière" pour désigner une faiseuse de chapeaux. C'est une faute que l'on fait très communément. Une modiste s'occupe de chapeaux, une couturière, de robes, ainsi une couturière n'est jamais une modiste et vice-versa. 2° Votre seconde demande n'est pas de ma compétence ; consultez plutôt un médecin. Si vous désirez que je vous recommande quelqu'un particulièrement, je le ferai, mais par lettre seulement.

*Admirateur de Balzac.* — Vous en tenez très fort pour Mme Hanska. Balzac lui-même n'eut pas été, , je le crains, constant d'une façon si longanime. C'est à Madame la duchesse d'Abrantès que pensait le maître quand il a écrit *La Femme de trente ans* ; c'était une intention fort délicate puisque son héroïne avait en réalité quarante à ce moment. 2° On m'a toujours affirmé que si les lettres françaises n'avaient pas eu Balzac, Dickens serait demeuré sans rival dans la littérature du monde entier. Voilà un joli point de discussion à soulever.

*Miette.* — Vous vous méprenez étrangement ; la fierté dans une femme n'est pas de l'orgueil, et la dignité n'est pas de la prétention. Je souhaite à toutes les femmes d'avoir plus de l'une ou de l'autre, même au risque qu'on les leur reproche comme des "défauts," ainsi que vous dites.

*Manuel.* — Oui, j'ai lu avec plaisir cette visite des souverains italiens aux Invalides. Vous avez pu constater que leur admiration ne le cédait en rien à la mienne, si je puis oser pareil rapprochement entre leur royale opinion et ma modeste mienne. C'est une grande leçon d'Histoire que ce monument, et je défie qui que ce soit de résister à la majesté, à l'imposance de ce lieu. La reine Victoria, toute anglaise qu'elle était, avait commandé au prince de Galles, alors enfant, de "s'agenouiller devant ce tombeau du grand Napoléon." Elle doit être encore bien grande, l'ombre qui inspire un tel respect aux fils de ses géôliers. 2° La Savoie et Nice appartenaient autrefois à l'Italie Nice est la patrie de Garibaldi 3° L'aumônier des Invalides ne pouvait s'offenser de baiser que lui a jeté en le quittant la reine Hélène, pour la bonne raison que c'est un homme intelligent d'abord, et puis, ainsi qu'il l'a été expliqué, c'est la mode monténégrine de dire : merci. — C'est bon pour les dévots de voir du mal partout et de crier charitablement au scandale sur tous les toits. Un autre usage monténégrin, moins aimable celui-ci, est pour une femme de demander pardon à son mari et à sa belle-mère quand elle donne le jour à une fille. La reine a dû s'y soumettre à l'occasion de la naissance de sa première fille. La mode qui a le plus de bon sens, à mon avis, serait plutôt de demander pardon à l'enfant de la faire naître dans un monde où le sort est si dur à toute femme. 4° Solférino, Magenta et Palestro sont des batailles livrées aux Autrichiens par les Français et les Italiens réunis.

*Bibi.*—Votre article ira au cimetière des vieux papiers—c'est-à-dire au panier—avant de se rendre au four crématoire, mon pauvre Bibi. Votre style est bon, mais le sujet, Bibi ! Vous n'êtes pas plus sérieux que votre nom. Guy de Maupassant disait qu'il préférait une truite saumonnée à une jolie femme ; je vous félicite d'être plus galant que votre auteur favori.

*Lotte.*—Il paraît que l'amour c'est comme les dents de sagesse, une fois arraché, ça ne repousse plus ! Remarquez qu'à ce sujet je ne vous donne pas mon opinion.

*Rolla.*—Ouf ! quel pseudonyme ! — J'ai déjà reçu de M. de Labriolle un numéro d'une revue intitulée *La Revue des Poètes* avec une carte qui me la recommandait. Vous pourriez peut-être y trouver ce que vous cherchez. Demandez un numéro-spécimen No 6, rue Sainte-Beuve, Paris.

*Chercheur.*—Je ne sais pourquoi M. Morgan a placé la baronne de Saint-Laurent parmi les femmes canadiennes. Ce n'est pas une de nous, Dieu merci. On la disait femme d'une grande beauté et d'un esprit supérieur cultivé. Elle a accompagné le duc de Kent partout au Canada, et vraiment l'équivoque de sa position n'empêchait pas les gens les plus respectables de s'asseoir aux banquets qu'elle leur offrait Ceci n'est pas à leur honneur. A Halifax, on raconte l'histoire d'un certain duel à son propos, dont la fin tragique est restée, non seulement dans les esprits de ceux qui vivaient à cette époque, mais dans ceux de la génération qui a suivi.

*Verveine.*—Je ne connais pas le nom de communauté de ce genre, en France ; adressez-vous pour ces informations à des ordres religieux d'ici ; j'avoue que ces renseignements ne sont guère dans mes cordes. —Je suis toujours surprise que de bonnes petites Canadiennes aillent à l'étranger se faire religieuses. Il me semble que nous avons ici des communautés pour toutes les vocations. 2° Moi, je préfère aux contemplatifs les ordres énergiques — c'est-à-dire ceux où l'on travaille. Mais mon goût n'est que le mien. Il n'a aucune raison de former le vôtre.

*Victor.*— "Indépendants," les Canadiens le sont peut-être, mais libres, non. Nous sommes ni plus ni moins qu'*en tutelle*, cher ami, comme de petits enfants. Ne pensez-vous pas que nous sommes assez raisonnables pour nous conduire comme de grandes personnes ?

J'accuse réception des lettres de *Mariola, Sorcière, Le Puy, Virando, La Pensée, Chemineau, Ladinette.*

Je prie les correspondants qui désirent qu'on leur réponde par lettre particulière de joindre à leur lettre un timbre de deux sous.

FRANÇOISE.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

IL y a dans le Minnesota, E.-U., une institution où l'on enseigne tous les travaux de ménage auxquels la femme doit être initiée. Dans une université féminine des Etats du Sud, on a ajouté aux règlements de la maison qu'un jour de chaque serait consacré à l'exercice des devoirs de maison, soit à la cuisine, au service de la table, à la couture, au raccommodage, voire même au blanchissage.

L'Université de Parkville, Missouri, impose aux élèves chacune à son tour, d'avoir à préparer le dîner pour tout le personnel de l'institution, c'est-à-dire pour trois cents personnes à la fois. Nulle servante n'est employée dans cette maison. Au Mont Holyoke et au collège Wellesley on a sur ce point l'exemple de plusieurs devanciers, et il y a ici encore une organisation très complète dans la distribution des différents travaux d'intérieur. Aussi, les unes devront balayer, épousseter, présider à la table, etc., tandis que les autres prépareront les mets tout en surveillant les fourneaux.

Cela pour établir la preuve que nos voisins les Américains ont compris le mal dont ils souffrent — avec tant d'autres, — et ont résolu d'y porter remède.

Le savoir faire à la cuisine et la connaissance détaillée des soins du ménage sont devenus indispensables. A l'époque où nous sommes, et en face de la rareté toujours croissante des gens en service il convient que de bonne heure, nous apprenions à alléger chez nos parents, le fardeau du ménage et de la cuisine.

Apprenez, mes jeunes amies à épousseter, à mettre la table, à infuser le thé, à raccommoder, etc.

La reine Victoria elle-même, exigeait que, les unes après les autres, les princesses ses filles s'occupassent activement des soins d'intérieur, et il y avait grande émulation parmi chacune d'elles.

Il n'est pas trop tôt pour vous, chères nièces, d'appliquer votre jeune intelligence à toutes ces choses. Commencez petit à petit et vous aurez plaisir à constater dans un avenir peu éloigné que l'art culinaire, par exemple, n'a plus de secret pour vous.

Je voudrais bien être là, avec vous le jour où vous aurez confectionné un dîner complet, pour jouir de la satisfaction de votre mère, en même temps que pour avoir le plaisir d'y goûter un brin.

***

Par une erreur dont l'imprimerie est seule coupable, les matières du précédent numéro ne paraissent que dans votre page d'aujourd'hui seulement. Cette omission m'a contrariée en ce qu'elle retardait le concours annoncé et qu'en même temps je vous privais de la lecture d'un joli petit article que votre gentille cousine, Loulou Sauvalle, avait préparé tout exprès. Vous ne l'accueillerez que plus gentiment encore, n'est-ce pas? Je connais trop mes neveux et nièces, pour en douter fut-ce q'un seul ins'ant.

TANTE NINETTE.

## A mes neveux et nièces.

Je suis heureuse de constater que mes avis ont eu un bon effet : celui de vous réveiller du sommeil léthargique qui vous paralysait. Cependant, comme vous savez, je suis exigeante et je vous veux plus nombreux. Encore une fois, prenez chaque jour quelques minutes, si vous ne pouvez donner plus, mais au moins travaillez. C'est ce à quoi je voudrais vous habituer. En général, on a en notre pays le talent assez facile ; ce qui fait qu'on ne se donne guère de temps pour le faire fructifier, c'est un tort dont on viendra un jour, je l'espère, à en comprendre la portée ; la destinée d'un peuple dépend très souvent de ses cultures intellectuelles. Je vous annonce un concours pour la prochaine fois pour mes neveux et nièces depuis 12 ans jusqu'à 15 ans. Vous travaillerez ferme, n'est-ce pas, et vous ne vous laisserez pas arrêter par les difficultés, j'en ai la ferme conviction.

TANTE NINETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Enigme

Quoique n'étant fait d'aucune matière,
On entend dire couramment,
Que je suis d'or, d'argent, de fer,
[de pierre.
Et là-dessus on discourt longuement.
Les dames, dit-on, n'aiment guère,
Même pour le recensement,
Révéler mon petit mystère,
Mais Bébé me dit fièrement,
Et le vénérable grand-père
A quelque orgueil en me comptant.

Rép. : Age.

Ont bien répondu : Fleur d'avoine, Lys d'eau, Flore, Andréa, Montréal ; Cendrillon, Ville-Marie ; Josette L. et Julie H., Québec ; Anémone, Ville-Marie ; Marie-Antoinette Gosselin, Aline Alain, Chicoutimi ; Simone, de Varennes ; Muguet des Bois, Montréal.

### Charade

Mon premier Aie ! Aie ! comme il est
[douloureux
Au second, certes, Cyrano, fait grand
[honneur.
Le suivant, fatigué, nous rend heu-
[reux,
Mon tout, fille, mère, de Romains
[de valeur.

COMTESSE ISAURE.

### Charades amusantes

Avec quel arc ne tire-t-on pas ?

Six moineaux étaient sur un arbre, un chasseur tira dessus et en tua deux ; combien en resta-t-il ?

### Locution usitée

(Pour mes jeunes savants et savantes)

D'où vient cette expression : C'est la flèche du Parthe et que signifie t-elle ?

Rép. : Trait piquant décoché au cours d'une discussion. Allusion aux Parthes qui tiraient leurs flèches en fuyant.

Ont donné de bonnes réponses : Anémone, Ville-Marie ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Flore, Andréa, Lucile et Lucette, Montréal ; Joséphine D. et Julie H., Québec ; Corinette, Trois-Rivières ; Muguet des Bois, Montréal.

# PAGE DES ENFANTS

### Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Qu'était le grand prêtre Héli ? quels furent ses enfants ? Nommez son successeur.

Rép. : Le grand prêtre Héli était le successeur de Samson et juge du royaume d'Israël. Les enfants furent : Ophni et Phiné et son successeur, Samuel.

Ont répondu : Simone de Varennes, Waterloo ; Rosa Dubuc, élève en cours particulier de Mlle Morache.

### Histoire de France

(Pous mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque et sous quel roi les rois de France commencèrent-ils à porter l'appellation de rois très chrétiens ?

## Pour la page de Tante Ninette

GRAND'MAMAN a dit à Albert à son réveil : "Le bon Dieu, pendant ton sommeil a envoyé un petit frère !"

Albert est ravi, il saute de joie, il se laisse habiller promptement ; il ne faut pas perdre de temps pour connaître ce nouveau petit frère. Il a déjà deux petites sœurs qu'il aime de tout son cœur, ce sont deux mignonnes petites jumelles, Olga et Diane, blanches et roses, gentilles comme de petits anges. Tous les trois sont prêts maintenant se dirigent tout joyeux vers la chambre de petite maman. Ils entrent et s'avancent vers le berceau sur la pointe du pied, le nez en l'air, très graves tout à coup.

Grand'maman prend dans ses bras Bébé-mignon et le donne à baiser à ces chérubins ; mais Olga, avec des yeux chercheurs, regarde d'un côté et d'autre et de sa voix mignonne :

"Où il est l'autre ?"

N'est-ce pas charmant, délicieux. Puisqu'elles étaient venues deux, pourquoi donc n'y avait-il pas aussi deux petits frères ?

LOULOU SAUVALLE.

## Petite poste en Famille

Je remercie *Cheveux d'Or*, la bien nommée de sa jolie lettre et de son gracieux envoi. Je suis heureuse de la savoir si bien disposée à recevoir les avis qui lui seront donnés et je lui souhaite persévérance dans ses bonnes résolutions. Ecris-moi souvent, petite amie ; tes lettres seront lues avec plaisir par,

TANTE NINETTE.

## Mots d'enfants

*Une petite fille.* — Expliquez-moi donc, Bob, ce que c'est qu'un veuf ?

*Le jeune Bob* (huit ans). — Dame... un veuf, ça ne peut être que le mari d'une veuve.

—

Dis donc, Jacquot, pourquoi que l'éléphant il a un si gros nez ?

—C'est peut-être parce que quand il était petit, il mettait ses pattes dedans...

—

La scène se passe en wagon :

*Un fumeur.* — La fumée de tabac n'incommode pas madame ?

*L'enfant.* — Non, monsieur, maman fume....

—

La petite Lucie.—Madame, est-ce que toi aussi, tu peux ôter tes dents ?

La dame.—Non, ma mignonne.

La petite Lucie, avec fierté,—Maman ôte les siennes, elle.

—

Bonjour, monsieur Bébé ; votre papa est-il dans son cabinet ?

—Non monsieur ; papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents de maman.

—Ah !

—Mais maman est là !

—

Bébé a mangé toute la confiture de sa tartine.

—Pourquoi n'as-tu pas mangé le pain en même temps ! demande maman.

—Je ne peux pas faire tant de choses que ça à la fois, pleurniche Bébé.

Deux petites filles sortent de la distribution des prix.

Une est chargée de livres, l'autre a les mains vides.

Arrivées à la porte de l'école, celle-ci, se tournant vers sa compagne, lui dit :

—Prête m'en un... pour dans la rue !

—

Bob est en visite chez son grand-père. L'appartement est meublé de vieux chêne, orné de vieilles tapisseries, de vieux tableaux, etc.

Bob, après un rapide inventaire :

—Dis donc, grand-papa, quand tu étais jeune, est-ce que les vieux meubles existaient déjà ?

—

Tony est allé jouer avec de petits compagnons. Dans l'ardeur du jeu il est tombé plusieurs fois et se rendit à la maison couvert de boue.

Sa mère furieuse, lui fait remarquer l'état lamentable de son pantalon neuf.

—Mais, maman, réplique Tony, je t'assure que toutes les fois que je suis tombé, je n'ai pas eu le temps d'ôter mon pantalon.

—

Un ménage de notre connaissance reçoit fréquemment la visite du docteur P..., et en le voyant arriver l'autre jour, l'un des enfants manifeste une joie exagérée.

—Ça te fait bien plaisir de me voir, n'est-ce pas, mon petit ami ? demanda le docteur.

—Oh ! oui, dit le gamin ; quand tu viens dîner il y a un plat de plus.

—

Un petit garçon et sa sœur jouent sur le pas de la porte ; passe un gendarme à cheval.

—Lequel aimerais tu mieux être, toi, gendarme à pied ou à cheval ? demande le petit garçon à sa sœur.

—J'aimerais mieux être gendarme à cheval...

—Pourquoi ?

—Parce que, si il venait des voleurs, je pourrais me sauver plus vite.

## Conseils utiles

Bains toniques. — Un bain très tonique et très rafraîchissant s'obtient comme suit : Jetez dans l'eau plusieurs tranches de citron et laissez séjourner dans le bain, pendant une heure. Ajoutez ensuite une poignée de son. Les sacs de farine, d'avoine, d'iris, de savon coupé, ou de farine d'amande jetés dans un bain ordinaire sont très rafraîchissants.

Machines à coudre—Si vous cousez beaucoup à la machine, cette dernière doit être huilée toutes les dix heures et le surplus de l'huile soigneusement essuyé. Lorsque la machine n'est pas employée, ayez soin de sortir la courroie de la roue et de lever le pied de biche. Faites marcher la machine également et n'arrêtez ni ne commencez par un mouvement brusque. Rien ne contribue à détériorer une machine comme la casse répétée des aiguilles. Tout ce qui peut donner un choc à la machine doit être soigneusement évité. Si par suite de l'emploi d'une huile de mauvaise qualité la machine devient difficile à manier et s'engraisse, employez du pétrole au lieu d'huile dans la burette, puis essuyez bien celle-ci et huilez alors avec de l'huile de bonne qualité.

Traces d'allumettes. — On peut enlever les marques faites par des allumettes en les frottant, premièrement, avec une tranche de citron, ensuite avec du petit blanc et en les lavant enfin au savon et à l'eau.

Nettoyage des plafonds enfumés.—On enlève la fumée des plafonds peints en les frottant avec un linge imbibé de pétrole ; frottez-les ensuite avec un linge propre pour les sécher.

Couteaux rouillés.—Un procédé reconnu souverain pour enlever la rouille de l'acier, est de frotter l'objet avec un morceau de flanelle saturé de pétrole, laissez séjourner un jour ou deux sans y toucher, puis au bout de ce laps de temps la rouille étant détachée, les couteaux se nettoieront très facilement.

Pour s'assurer que le lait a été adultéré, plongez une aiguille à tricoter en acier, dans le liquide, puis retirez-le. Si le lait adhère à l'aiguille et s'égoutte seulement par le bout, il est pur, mais si au contraire, le lait s'écoule rapidement, on peut être assuré qu'il a été mêlé avec de l'eau.

Nous pouvons recommander un excellent vernis pour les meubles. Prenez une quantité égale de vinaigre, d'huile et d'alcool. Remuez bien le mélange, et appliquez ensuite avec un morceau de toile, de vieille soie ou de chamois. Le résultat s'explique scientifiquement. Le vinaigre nettoie la boiserie et l'alcool coupe l'huile.

Plumes d'autruche blanches.— On nettoie les plumes d'autruche blanches en procédant comme suit : Prenez un morceau de savon blanc et coupez-le en tranches très minces ; versez ensuite sur le savon une certaine quantité d'eau bouillante additionnée d'un peu de soude. Lorsque le savon est fondu et que l'eau est assez refroidie, plongez les plumes dans la solution et égouttez-les en les passant dans la main. Répétez cette opération jusqu'à ce que la savonnée soit trop sale ; faites une autre savonnée et recommencez l'opération. Rincez ensuite les plumes dans de l'eau froide, à laquelle vous avez ajouté préalablement un peu de bleu. Pressez les plumes légèrement entre les mains et secouez-les au-dessus d'un feu doux, jusqu'à ce qu'elles soient sèches. Frisez-les avec le côté non aiguisé d'un couteau d'argent, en prenant la partie que vous voulez friser entre le pouce et le couteau.

-Dis-moi, père, qu'est-ce que ça veut dire : informe ?

—Informe ? ça veut dire... je ne sais pas trop, moi... quelque chose de mal venu, d'horrible, de hideux.

—Alors, ça doit être bien laid, la Justice ?

—Pourquoi celà ?

—Dame ! tu dis toujours, en lisant ton journal : " La justice informe."

***

Le petit René cause avec la petite Lili.

—Quel âge as-tu, toi? lui demande-t-il ?

—Dix ans.

—Allons donc, les femmes, ça se rajeunit toujours !

## Un Dilemne

Supposons, mesdames, que vous ayez une somme d'argent à envoyer par la poste et que cette somme n'est pas très forte. Vous voilà bien perplexe. Car, vous n'osez pas risquer cet argent, quelque minime que soit le chiffre, dans une simple lettre, et cependant, vous trouvez que c'est se donner beaucoup de mal que de courir à un bureau de poste souvent éloigné de sa demeure, pour se procurer un mandat-poste ou faire charger la lettre.

Un bon moyen de trancher ces difficultés, c'est de déposer son argent à la banque—la succusaie de la Banque Provinciale chez Carsley est tout indiquée pour cela—et de cette façon, vous serez, mesdames, tout à fait l'aise pour envoyer par la malle telle somme que vous voudrez, sans vous donner le souci de la savoir risquée ou l'ennui de vous déranger et de sortir de votre maison pour faire enregistrer votre envoi. Lorsque vous déposez votre argent à la banque, on vous remet un carnet de billets sur lesquels vous n'avez qu'à écrire le montant que vous désirez envoyer, puis votre signature, et voilà un envoi que vous pouvez risquer dans une enveloppe, sans être à la peine def aire charger votre lettre. Enfin, il n'en coûte rien pour essayer.

Si les hommes nous prêchent tant la douceur, c'est qu'ils trouvent plus facile de nous faire supporter leurs défauts que de les vaincre.

Princesse de Salm.

# JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT - DENIS

MONTREAL

---

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

**Cors, Verrues et Durillons**

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

# UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

## LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

---

# CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert





---

# Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

---

# CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . . . . . . . .

## EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

## Chez tous les PHARMACIENS

---

# Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, PEINTURE A PLANCHER, en petite ou grande quantité, à volonté, VERNIS, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

---

# Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

*Méthodes pour les principaux travaux de dames*

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau. Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

---





PHOTORAPHE
COIN
STE-CATHERINE
—ET—
ST-HUBERT
MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES en PHOTOGRAPHIES

---



# BEAUMIER

Spécialiste : Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux Montréal

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS.—MEFIEZ-VOUS ! pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

---

# Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIÉ, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré . . . . . . . . 0.75
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

# Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons . . . . . . 0 88

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons . . . . . 0 88

CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré . . . . . . 0 88

COUPS DE CLAIRON.—Chansons, poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures. 0 88

Avez-vous un Bébé ?

## Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

**Le plus sur et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguees.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

## LES VERS.

**Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.** sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Tres p-tite Pastille de chocolat,** étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants : étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingste Chemical Co., Ltd,** Montreal, Can

"Macey"



Nous vendons

La Bibliothèque

ÉLASTIQUE

"Macey"

C'est la meilleure.

## Demenagement.

Nous sommes maintenant installés dans nos Nouveaux Entrepôts

COIN STE-CATHERINE et GUY

Les lectrices de ce journal sont cordialement invitées à visiter le magasin le plus spacieux et le mieux éclairé de Montréal.

RENAUD, KING & PATTERSON

Evitez l'encombrement en envoyant immédiatement vos Fourrures pour Réparations. . .

VOYEZ L'ASSORTIMENT

DE

## FOURRURES

CHEZ

O. NORMANDIN

*272-274 rue St-Laurent* *MONTREAL*

2me ANNÉE—No 17 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 5 Décembre 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| Six mois - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 17 SAMEDI, 5 DÉCEMBRE 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| Six Mois - - - - - 1.00 | Tel. Bell, Main 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## PRISE DE VOILE

(Vers au JOURNAL DE FRANÇOISE.)

*Quand tu franchis le seuil de la fatale enceinte*
*Ton cœur n'a point faibli, ton pas n'a point tremblé ;*
*De tes beaux yeux baissés pas un pleur n'a coulé*
*Le long des voiles blancs dont ta tête était ceinte.*

*Puis, tu t'agenouillas ; et l'on eût dit la Sainte*
*Qui, jadis, à Jésus chez Simon attablé,*
*Offrit dans un coffret d'albâtre ciselé*
*Le cinname, l'encens, la myrrhe et la jacinthe.*

*Mais toi qui dis au monde un éternel adieu,*
*Songes-tu quel trésor tu donnes à ton Dieu ?*
*Ce n'est pas un parfum de myrrhe ou de cinname,*

*Ni la froide blancheur d'un marbre inanimé,*
*—Ce que tu mets aux pieds du Maître bien-aimé*
*C'est ton corps, cet albâtre, et ce parfum, ton âme !*

PAUL M.

## L'Œuvre par excellence

L'ASSITANCE Chrétienne !

Le titre semble un peu vague, et cependant, si vous saviez quelle œuvre d'élite se cache sous cette modeste appellation.

Je vais essayer de l'expliquer en quelques mots : L'Assistance publique a pour but de protéger, d'aider et d'encourager les jeunes filles qui travaillent dans les bureaux. Aussi, jugez de son mérite, de son importance.

Si l'esprit de corps doit régner parmi les femmes en général, à plus forte raison doivent-elles être unies et solidaires, celles que la nécessité cruelle a contraintes de quitter leur foyer pour gagner au dehors leur pain quotidien.

Le nombre de ces vaillantes augmente de jour en jour, et celles qui, acceptant ce sacrifice, s'en vont ainsi honnêtement et bravement, n'ont pas lieu de regretter leur sort ; il est beau de marcher dans la vie avec une auréole au front ! Leur valeur morale est si grande qu'elles ont bien de la peine à se défendre de l'orgueil.

Combien, cependant, sont nombreuses et fortes les tentations qui les attendent, combien elle est hérissée d'embûches et de périls même, cette voie droite !

Jusqu'à présent cette portion intéressante de l'humanité avait été fort négligée dans les immenses concours où la charité s'exerce sous tant de façons différentes. Heureusement, l'Assistance Chrétienne vient remédier à cette lacune.

J'ai visité cet établissement il y a quelques jours. Ce que j'ai vu m'a comblée de satisfaction.

C'était un des rêves de ma vie, si jamais mon escarcelle se remplissait d'or, de le consacrer à l'amélioration du sort des compagnes, qui, comme moi, auraient connu la loi du travail.

Je n'ai pas mérité de réaliser mon rêve, mais, je ne me réjouis pas moins qu'un autre ait eu plus de succès, donnant large et franche ma sympathique admiration au zélé fondateur de l'œuvre.

C'est dans une spacieuse et confortable demeure de la rue Saint-Charles Borromée, (numéro 8,) tout près, par conséquent du centre des affaires, que l'Assistance Chrétienne a élu domicile.

Là, les jeunes filles qui travaillent sont comme chez elles, ayant à leur disposition une sorte de club, si le saint abbé-fondateur veut bien me permettre d'employer ce terme d'un modernisme très courant.

Pour une somme relativement bien modique,—variant de deux dollars à deux dollars et trois quarts par semaine —celles qui n'ont pas de familles dans la ville, sont logées dans de bonnes et jolies chambres, nourries à une table substantielle, propre et abondante.

Malheureusement, pour le zèle du directeur de l'établissement, le local est exigu les locataires sont forcément en petit nombre et les demandes

affluent sans cesse, mais, patience ! "petit poisson deviendra grand"; d'autres maisons-succursales vont s'ouvrir pour les abriter toutes, et en attendant, celles-ci peuvent aller — gracieuses midinettes — y prendre leur repas du midi, ce qui leur épargnera de longues courses, ou une promiscuité désagréable dans les restaurants à quinze sous.

Tout dans l'Assistance Chrétienne est disposé de façon à rendre le séjour à la maison agréable : claire et gaie, le soleil semble y rire dans tous les coins ; des tapis, aux couleurs vives couvrent les parquets ; au salon et dans la salle à manger, des gravures artistiques viennent reposer les yeux ; un piano jette son harmonie aux échos, et sur les rayons d'une bibliothèque qui s'édifie lentement et sûrement, des livres s'alignent pour le délassement et le régal de l'esprit.

Ce n'est pas tout : un bulletin mensuel, *Le Foyer*, circule parmi les trois cents sociétaires de l'œuvre. Ce bulletin, rédigé presque exclusivement par des femmes, offre un heureux choix d'articles aussi édifiants qu'intéressants

"La petite revue traitera d'histoire, de choses d'actualité aussi bien qu'elle donnera d'utiles renseignements, me disait le bon directeur ; je désire que l'intelligence de ces jeunes filles soit cultivée et meublée ; leurs conversations y gagneront de toute façon."

Voilà donc que l'on comprend, enfin, l'importance qu'il y a d'élever le niveau intellectuel féminin.

Au sous-sol de l'établissement a été installé un bureau de renseignements ; là, non-seulement on donne gratuitement les informations dont on a besoin, mais des cours de sténographie, de clavigraphie et de comptabilité sont ouverts pour le bénéfice de celles qui ne possèdent pas à fond les méthodes devenues aujourd'hui des moyens nécessaires de gagne pain.

Et ces cours sont faits par quelques jeunes sociétaires de l'Assistance Chrétienne, à titre purement gracieux, comme quelques autres aident à la tenue de la maison, en faisant le ménage, en se prêtant au service de la table non-seulement sans la moindre rémunération, mais tout en payant le prix de leur pension. Ce qu'il y a de dévouement et de charité pure dans le cœur de ces modestes ! jamais la simple plume ne saura le décrire. J'en ai été remuée jusqu'au fond du cœur.

Plus tard, les mêmes intentions généreuses qui ont érigé l'Association Chrétienne, veulent organiser des fonds de secours pour les petites chômeuses et pour celles que la maladie aura terrassées ; il y aura aussi une caisse d'économie, des asiles de retraite à la campagne pour que, tour à tour, les sociétaires aillent reposer leurs pauvres membres las et humer un air plus salubre que celui des bureaux et des magasins......

J'offre volontiers à ces vaillantes,— qui sont mes sœurs aussi, puisque je fais avec elles partie de la nombreuse Association du Gagner son Pain à la sueur de son Front, — toute l'aide, si modeste soit-elle, dont je puis disposer.

Les personnes, qui voudront aider à la meilleure et la plus belle des causes, peuvent avoir part à ses incomparables mérites par la souscription de cinq sous par mois

Je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet, car jamais œuvre ne me fut plus sympathique et ne m'a prise toute p'us entièrement que celle de l'Assistance Chrétienne.

FRANÇOISE.

## Avis

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, LE JOURNAL DE FRANÇOISE publiera un numéro double, illustré, auquel nos meilleures plumes canadiennes vont collaborer. On réserve des surprises.

## Invitation

MLLE BELCOURT, dont les talents artistiques sont connus de la société montréalaise, a préparé chez elle, 132 Avenue Laval, une jolie exposition d'articles pour cadeaux des fêtes de Noël et du Jour de l'An, avec une distinction et un goût parfaits. Nous conseillons à nos lectrices d'aller visiter cette exposition, ne serait-ce que pour admirer l'ingénuosité et le savoir-faire d'une de nos gentes canadiennes.

## Une Contemporaine d'élite

EN 1897, une humble religieuse de la congrégation de Notre-Dame de la maison de Cavaillon, (France) frappée de certaines lacunes dans l'enseignement des couvents, écrivait, sous l'approbation de plusieurs évêques de son pays, deux livres qui furent le signal d'une bruyante polémique dans le monde régulier et séculier : *Les Religieuses enseignantes et les nécessités de l'Apostolat*, *La formation Catholique de la Femme contemporaine.* Madame Marie du Sacré-Cœur, forte de ses idées, de l'appui de hautes autorités, et de sa foi libérale et éclairée, se mit tout de suite à l'œuvre pour mettre en pratique les théories émises dans ses livres. Ai-je besoin de dire ce qu'a dû souffrir ce cœur de femme et de religieuse, quand, pour obéir à ses convictions, elle quitta, avec l'approbation secrète mais véritable de ses supérieures, son couvent, pour aller établir dans une rue, près de St-Sulpice, la maison qui devait réaliser son plan d'éducation adapté aux générations des femmes actuelles. Les uns la taxèrent d'orgueilleuse, les autres d'exaltée, malgré l'assistance d'hommes éclairés du clergé, tels que le Chanoine Frémont, l'Abbé Naudet, etc. Il n'y a qu'à lire attentivement ses livres et avoir eu l'avantage de la connaître, de lui causer, et de visiter, sous son égide, son université, pour apprécier cette femme supérieure, qui, sous son costume religieux, réunissait si parfaitement deux types : la philosophie sous la garde de la foi. C'est en 1900 que je connus Madame Marie du Sacré-Cœur et que je passai chez elle cette journée que je ne devais jamais oublier. Elle était déjà malade,—la lutte, fut-elle juste et raisonnable, n'est pas faite par la faiblesse féminine.

Qu'était-ce donc que ce couvent idéal commencé par Madame Marie du Sacré-Cœur ? Un pensionnat ordinaire mais dont les professeurs étaient choisis non-seulement parmi les institutrices munies de tous les diplômes, mais parmi les maîtres de la Sorbonne et de l'Institut ; de plus, la vie des élèves ayant autant qu'il se peut, dans une maison de ce genre, les douceurs de la vie familiale Ainsi, malgré une

surveillance nécessaire, une discipline régulière pour les repas, les heures de classe, de loisir, l'élève avait sa petite chambre à elle qu'elle pouvait orner à sa fantaisie ; elle recevait elle-même ses couturières, sa buanderie, ses notes, tenait aussi les dépenses de son entretien et devait équilibrer son budget sur ses revenus dont elle rendait compte chaque mois à la vaillante éducatrice. La bibliothèque rappelait un salon de famille, et sur les vitrines, on lisait : " Pour les élèves de 10 à 13 ans, de 13 à 15 ans, de 15 et au-dessus " ; pour celles-ci, à côté des œuvres les plus choisies on y voyait les grandes revues de nos jours, *Le Correspondant*, *La Revue des deux Mondes*, *Les études des Pères*, etc. Et Madame Marie du Sacré-Cœur de nous dire en souriant : " Je vous défie de trouver dans un seul couvent, un arrangement semblable de bibliothèque ; ici l'élève n'a pas de velléité de se cacher pour lire ceci ou cela ; elle entre librement, voit le titre des volumes elle-même et instinctivement se choisit le livre qui convient à son âge et à son degré d'avancement."

Aussi pour les exercices religieux, il y a la messe tous les matins, confession et communion tous les mois mais tout cela est laissé au bon vouloir des élèves. Il n'y a d'obligation que pour l'observance des commandements de l'Eglise, et pourtant, ajoutait Madame Marie du Sacré-Cœur : " Sur quarante ou cinquante élèves, on peut compter celles qui ne profitent pas des exercices de piété avec une ardeur d'autant plus véritable qu'elle est volontaire."

Outre les élèves destinées à être plus tard simples mères de famille dans le monde, Madame Marie du Sacré-Cœur réservait une aile de son université à un juvénat de n'importe quelles religieuses enseignantes qui pouvaient, en toute sécurité pour leur vocation, venir suivre pendant deux ans les cours des plus grands professeurs, et passer les examens obligatoires à leur fonction d'éducatrice. Car Madame Marie du Sacré-Cœur avait compris que l'instruction laïque prime aujourd'hui sur l'instruction donnée par nos religieuses dans les couvents, et comme elle l'écrivait si bien dans un de ses livres.

" C'est : " nous élever au niveau," et non " rester au niveau," que nous devrions écrire, car nous n'y sommes plus. N'est-ce pas au moins singulier ? L'enseignement, c'est la lumière ; la lumière en retard, cela se conçoit-il ?

" Bien des maisons, nous l'avons constaté, comptent parmi leurs membres des femmes d'une remarquable distinction intellectuelle; mais ce sont des exceptions, et notre ambition est d'en faire la généralité de demain. Ces exceptions comprendront mieux que la généralité d'aujourd'hui ce que nous écrivons, car, fortement affectée de leur insuffisance, elles en gémissent et, de toute leur énergie, tentent d'y remédier. D'autres, ne se doutent même pas du chemin à parcourir pour être à la hauteur de l'enseignement du XIXe siècle. Il n'est pourtant que trop facile de faire le relevé de cette distance.

" Combien de religieuses, par exemple, pourraient suivre et comprendre les conversations tenues par les intellectuels, dans le milieu social auquel s'adresse leur apostolat?

" Dès lors, comment faire pénétrer dans ce milieu les lumières intellectuelles de leur foi et de leur raison ? Des religieuses, ditesvous, ne sont appelées ni à présider un salon, ni à guider les conversations. Soit ; cependant nos élèves vivent dans ces salons, entendent ces conversations. Qui redressera leur jugement faussé par toutes les sottises débitées autour d'elles ? Le faire est cependant notre devoir.

" Mais, qu'entendons-nous par développement intellectuel ? Est-ce composer proprement un sonnet, tourner gentiment un compliment en vers alexandrins, savoir par cœur l'origine des Pharaons, la généalogie des Césars ? Ces archaïsmes, ne sont que trop de mode au couvent. Est-ce suivre la chronique théâtrale et lire le dernier discours prononcé au Parlement ?

" Non ; se développer, c'est apprendre à penser plus qu'à retenir ; c'est comprendre plus que savoir ; c'est avoir des idées autant que de l'érudition ; c'est donner à son intelligence de la largeur, de la clarté ; *c'est voir loin, voir de haut ;* c'est s'intéresser à ce qui intéresse son époque, plus qu'aux vieilles querelles des empires disparus depuis deux mille ans.

" Il faudrait cependant savoir un peu où en est le monde, connaître les ouvrages qui, en littérature, en philosophie, sont appelés à exercer une influence. Il faudrait, sur les grandes idées qui révolutionnent un peuple, avoir des lumières, les lumières que donne l'Eglise, afin d'éclairer, au lieu de se borner à ne pas comprendre.

" Une femme du monde, chrétienne, fervente, intelligente aussi, ce qui ne gâte rien, mise en rapport avec la supérieure d'un couvent cloîtré, confiait ses impressions à une amie au sortir de sa visite.—" Je viens de passer une heure au moyen âge ; j'ai vu deux châtelaines qui depuis deux ou trois cents ans habitent leur donjon, ne regardant que le ciel, n'entendant que le chant des oiseaux. Des saintes, sans doute, mais qui ne feront pas l'éducation de ma fille.

" Allons donc ! et pourquoi ?

" Ma fille est appelée à rester dans le monde, et du monde que lui apprendraient-elles ? De quels préservatifs faudrait il, plus tard, entourer cette enfant ? L'éducation serait à refaire ; ces dames ne savent rien de la vie."

" Exagération sans doute, mais cette femme pensait absolument comme deux siècles auparavant, pensait Fénelon : et personne ne songe à dire que Fénelon se soit trompé."

La persécution contre les religieuses qui sévit en ce moment en France, prouve combien les idées de Madame Marie du Sacré-Cœur étaient pratiques et prudentes. Elle ne voulait pas pour les collaboratrices de son œuvre, le port du costume religieux, leurs vœux devaient rester le secret de Dieu et ne devaient pas s'afficher par des signes extérieurs, non parce que Madame Marie du Sacré-Cœur méprisait les saintes livrées qu'elle portat elle-même jusqu'à la mort, mais parce qu'elle voulait extérieurement adapter ses éducatrices à la marche du temps :

" Cela ne s'est jamais vu ? écrivait-elle Que de choses ne s'étaient jamais vues qui, un jour, ont fait leur apparition sur notre terre, s'y sont implantées et qui à cette heure, constituent nos mœurs, notre civilisation.

" Soyons donc des autorités intellectuelles, soyons le progrès, soyons la lumière ; alors le monde nous suivra et par nous, merveilleusement, dans ce monde, progressera aussi le règne du Christ."

Je voudrais vous entretenir plus longuement de cette femme admirable qui m'a elle-même confié son ardent désir de venir connaître notre pays, qui brûlait de fouler cette terre d'Amérique qui paraît être aux yeux des Européens, l'idéal de la vraie liberté. Madame Marie du Sacré-Cœur est morte il y a deux ans, victime d'un accident de voiture, laissant son œuvre ébauchée, sa maison sans gouvernail, mais son idée vivante ; celle-là ne meurt pas Les besoins des temps difficiles que nous traversons la font cultiver par des âmes soucieuses de conserver en France la véritable éducation chrétienne, et je regrette à mon dernier voyage de ne pas avoir fait un pèlerinage à la maison claire de la rue de l'Abbaye, pour y revoir peut-être dans celles qui l'habitent, le même zèle, le même dévouement éclairé de la grande fondatrice. Cependant, je sais de source certaine que l'œuvre est entre les mains de personnes compétentes, et que l'avenir rendra justice à la mémoire de celle qui a tant souffert et qui a trouvé sa fin dans une mort obscure et banale.

MARIE GLOBENSKI PRÉVOST.

# LETTRE PARISIENNE

Paris, 15 novembre 1903.

Ma chère Directrice,

N'allez pas crier, je vous en prie, au scandale, à l'épouvante ; oui, me voici revenue, revenue pour tout de bon dans mon cher Paris et mon premier mouvement est de vous écrire ou plutôt, de vous répondre. Suis-je assez gentille, voyons ?

Par exemple, ne vous attendez pas à beaucoup de parisianisme de ma part, je suis toute dépaysée moi-même ; il me faudra quelques semaines pour me remettre au diapason.

Mais pensez donc, que de changements : J'arrive à Paris et me voilà tombée en pleine alliance, plus l'alliance russe, mais cette fois-ci, la Sainte Alliance, l'entente cordiale. Et nos bons parisiens sont emballés, littéralement, pour cette chère Albion. Toutes les anciennes tirades contre la grande "Perfide," toutes les mauvaises farces contre les Anglais, et les Anglasses surtout, tout cela est disparu du répertoire. On banquette confraternellement, on se rend des visites d'apparat et l'on discoure pour les immuables bienfaits de la conciliation.

Ah, pour ça, sûrement, on m'a changé mon Paris ; vous savez fort bien que ce n'est pas une voyageuse et une cosmopolite comme moi qui m'en plaindrai, n'est-ce pas ? Au contraire, je trouve la chose charmante ; je rêve un petit coin de terre où la Doctrine—avec un grand D—des nationalistes n'aura pas droit de séjour et où l'on pourra vivre avec qui l'on veut et comme l'on veut sans être obligée d'étudier les variations du baromètre diplomatique. Nous y arriverons ; mais où ? Dans l'Empire de Sahara ? Avez vous entendu parler de cette sotte aventure de notre Sucrier Lebaudy qui frète un navire pour aller se constituer un empire au Sahara, empire dont il avait tracé le plan, distribué les places et les décorations comme dans le fameux roman de Daudet "Port Tarascon." Hélas, le rêve d'empire dura peu, la présence inopinée de quelques sauvages mit en fuite tout le bataclan, l'Empereur, les chambellans, l'armée, le trésor, etc. Malheureusement, cinq ou six pauvres diables de matelots furent abandonnés à terre dans la panique générale. Un bâtiment de guerre français, le "Galilée," dut aller les rechercher pour les ramener sur le sol natal.

L'indignation a été générale ; le gouvernement a poursuivi Lebaudy pour lui faire payer les frais de rapatriement de ses impériaux sujets ; les matelots poursuivent Lebaudy pour son lâche abandon et le papier timbré voltige comme les feuilles mortes par un vent d'automne. C'est d'un comique achevé.

Passons aux choses gaies maintenant ; savez vous bien que nous avons en France un chef-d'œuvre théâtral, eh oui, un chef-d'œuvre ! Fait rare et digne d'une mention spéciale, une comédie nouvelle vient d'enlever d'emblée les suffrages unanimes de toute la critique. Vous savez pourtant s'il est dur de les mettre d'accord, ces messieurs. Alfred Capus et Emmanuel Arène ont asservi haut la main tout l'aréopage, avec leur comédie de l' "*Adversaire.*"

Voici ce qu'en dit Catulle Mendès, un des durs à cuire de la critique :

"En vérité, cette comédie, c'est un enchantement ; elle est, je pense, le chef-d'œuvre du joli théâtre moderne. J'ai dit : joli ? ce n'est pas assez dire. A plus d'esprit qu'on n'en saurait avoir, à plus de grâce qu'on n'en saurait montrer, au parisianisme actuel, littéraire aussi, du langage, elle joint l'art de la composition et le naturel de la vie, l'observation intense sous l'amusement des légèretés, et le souci de l'intimité des âmes, et, sans cris, sans aveux de désastres, un drame affreux, déchirant, achevé en un dénouement simple et terriblement calme, logique, nécessaire, que réprouve la routine du vil métier théâtral, qu'exigeait la particularité du sujet, la personnalité des caractères ; et l'œvrette est une œuvre."

Vous faites des éloges aimables de la troupe que vous avez à Montréal en ce moment : eh bien, si vous avez quelque influence et vous en devez avoir, faites donc monter cette belle œuvre. Elle demande beaucoup de jolies femmes, mais vous n'en devez pas manquer.

Pour ne pas quitter le monde du théâtre, avez-vous entendu parler des difficultés Réjane et Porel où l'épouse se double et se dédouble de l'actrice et de la commanditaire, et où l'époux est patron et régisseur. Ils vont se séparer sûrement, si ce n'est déjà fait, et l'on nous dit que nous devrons à cette mésaventure conjugale un trio Bernhardt, Calvé, Réjane qui fera des merveilles. Allons, tant mieux, on s'amusera, et puis Porel se consolera.

Mlle Lucie Faure, fille de l'ancien président, s'est mariée avec un littérateur sérieux, très sérieux même, un des piliers de la Revue saumon et un disciple de Brunetière. Ce ne sera pas un couple volage ni follichon, oh làlà ! Mlle Lucie Faure, qui marque je ne sais plus combien d'automnes, est un bas bleu foncé et l'époux est un rat de bibliothèque, un vrai rat car il est des dimensions les plus exigües. Il travaillait un jour au Vatican à des recherches exégitiques quand le Pape Léon XIII qui avait entendu parler de son mariage, annoncé déjà depuis un an ou deux, le prit à l'écart et lui glissa ce conseil charitable mais narquois : "On ne se marie pas quand on est aussi petit que vous."

Il est vrai qu'il y a compensation ; chez Mlle Louise Faure, les études ascétiques et mystiques s'accordent mal avec la merveilleuse santé normande dont elle a hérité de son papa, qui fut un vert galant. C'est donc toujours la loi des contrastes.

Mais je m'arrête, car je sens que je deviens terriblement méchante, il vaut mieux tourner bride.

Amitiés,

d'Aubervilliers

## Robert Lozé [1]

"IL faut élargir les horizons."

Cette phrase, que je détache du livre que M. Errol Bouchette vient de faire paraître, donne en résumé le but que l'auteur s'est proposé dans son remarquable travail.

A l'instar de *Jean Rivard*, écrit pour encourager le goût de l'agriculture, l'auteur de Robert Lozé, soutient une thèse économique nouvelle, — mais combien nécessaire, — qui est de développer les ressources industrielles dont le Canada est si prodigue, et, de cesser d'encombrer les professions dites libérales, où, forcément, trop de leurs membres se laissent gangrener par la lèpre du parasitisme.

La valeur morale d'un tel livre est indiscutable ; il enseigne la marche à suivre vers le progrès et la prospérité ; il révolutionnera les idées et mettra à néant les vieilles routines, si les théories qu'il enseigne sont comprises et appréciées comme elles le méritent.

Afin de présenter sa thèse sur le développement de nos industries d'une façon agréable aux lecteurs qui ne sont pas des économistes sérieux, l'auteur nous offre son idée sous la forme d'une *Nouvelle*. Nous voyons deux frères également bien doués sous le rapport de l'intelligence, faire la lutte pour la vie dans des champs différents : l'un étudie le droit, l'autre entre dans une usine en qualité d'ouvrier. L'avocat végète très longtemps, puis, après avoir abandonné tous les procès louches, les transactions douteuses qui lui rapportent un peu d'argent,—en cela il est un exemple aux jeunes du Barreau, — il parvient, à force de travail et d'économie à quelque aisance. Ce qui, tout de même, au point de vue de l'influence sociale, le place bien au-dessous de son frère, lequel d'ouvrier,de manœuvre qu'il était d'abord,sait bientôt,grâce aux ressources multiples de l'industrie exploitée, passer de la pauvreté à la richesse et devenir le propriétaire d'une usine prospère.

Autour de ces deux héros, M. Bouchette a su grouper, avec beaucoup d'art, des détails très attachants : descriptions du golfe, promenades, récits de voyage, gracieuses idylles "de vertu, de jeunesse," viennent prêter à son œuvre un charme sympathique.

Ceux qui ont vécu "en bas de Québec" retrouveront dans ces pages des paysages connus dont ils aimeront à revoir la peinture fidèle...

Plusieurs de ses personnages aussi ont vécu : des noms qu'on devine s'adaptent parfaitement à Mme de Tilly, à Lucienne de la Chenaye, àLionel Gardner, et, dans le type du gentilhomme canadien, M. de la Chenaye, ayant tout sacrifié, fortune, position, et risqué jusqu'à sa vie, pour acheter les libertés du Canada, j'ai pu nommer tout haut—que l'auteur me pardonne cette indiscrétion—Robert Milnes Bouchette, un des héros de 37, qui, blessé, chargé de chaînes, fut déporté aux Bermudes.

Bon sang ne pouvait mentir : le fils continue les traditions de dévouement et de patriotisme laissées par le père. Il n'y a plus à verser de sang pour assurer à la patrie un gouvernement autonome, mais le pays a besoin d'idées saines et fortes et d'hommes intelligents qui les préconisent. Dans ce sens, M. Errol Bouchette vient de faire une œuvre vraiment patriotique, et il aura autant mérité que son héroïque devancier, en indiquant à ses concitoyens le moyen de devenir un des plus grands et des plus puissants peuples du monde.

Espérons, pour le bien commun de tous, que le livre si bon de M. Bouchette se répandra dans tous les milieux ; espérons surtout que nos gouvernants en favoriseront la large propagande en le faisant distribuer dans les collèges et les académies. La jeunesse canadienne a besoin qu'on lui mette devant les yeux tout ce que contient pour elle, d'avenir et d'espoirs, les richesses industrielles de notre province.

Tournons ces hommes de demain vers ces aperçus nouveaux.

Elargissons les horizons !

FRANÇOISE.

[1] Nouvelle—A. P. Pigeon, imprimeur. En vente à la librairie Beauchemin & Fils, rue Saint-Paul, Montréal.

---



## Propos d'Etiquette.

*D. — Quel cérémonial suivre dans les cartes de visite ?*

R.—La carte que vous déposez à domicile doit être cornée. Celle que vous envoyez dans une enveloppe doit être plate. En sortant du salon où vous venez de faire votre visite, déposez votre carte — les dames mariées doivent ajouter à la leur la carte du mari — sur le plateau à cartes dans l'anti-chambre. Si la maîtresse de maison a des hôtes chez elle, laissez, en sus, une carte pour chacune d'elles.

*D. — Dans un repas de cérémonie, faut-il que chaque convive ait une salière ?*

R. — Non, mais il doit y avoir une salière par deux convives au moins. Ne pas oublier de les accompagner de petit s pelles, afin d'enlever aux convives toute velléité d'y plonger avec le bout de leurs couteaux.

*D.—Qu'est-ce qu'un service à la Française, à la Russe, à la demi-russe ?*

Un service à la Française est celui où les plats apparaissent sur la table. Un service à la Russe, celui où ils n'apparaissent jamais. C'est la deuxième fois que je répète cette explication, ce sera la dernière. Au service demi-russe, quelques plats viennent sur la table un instant avant d'être servis. Le service à la Française ne se fait plus dans les repas cérémonieux.

LADY ETIQUETTE.

---

## Un nouvel Almanach

NOUS sommes heureux d'accuser réception de l'Almanach Wingate pour l'année 1904 publié par *The Wingate Chemical Co., Ltd.*, Montreal, Can., propriétaires des remèdes bien connus, le Sirop du Dr. Coderre pour les Enfants, le Stanton's Pain Relief, la Sprucine McGale, les Pilules de Noix Longues McGale, etc, etc.

Ce livre contient aussi outre les annonces, plusieurs recettes utiles, prédictions de la température, anecdotes, bons mots, etc, et une foule d'autres renseignements utiles et sera envoyé par la malle sur réception d'un timbre-poste.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

XII

(*Suite*).

—Assez !... assez !... je n'ai rien à dire et je ne peux plus en entendre davantage ! Si, à votre tour, vous avez pitié de moi, partez .. partez tout de suite et ne revenez jamais... jamais !

—Jamais,—dit-il avec un sanglot étouffé,—à moins que vous ne m'appeliez.

Elle demeura muette, les lèvres serrées.

Sir Gilbert prit le rustique flambeau dont la chandelle achevait de se consumer sur la table et l'éleva lentement, éclairant le pâle visage d'Ulrique, comme s'il eût voulu graver dans sa mémoire, et pour l'éternité, ces traits adorés. Puis, lentement toujours solennellement, il reposa le chandelier, contempla encore la belle statue aux yeux obstinément baissés, et, sans un mot, se dirigea vers le seuil et disparut dans la nuit sombre.

Ulrique, immobile où il l'avait laissée, entendit encore une fois son pas s'éloigner en s'affaiblissant. Elle se laissa soudain tomber à genoux et, de peur de ne pouvoir retenir le cri suprême de son cœur quand elle l'entendrait refermer la barrière, elle se boucha de toutes ses forces les oreilles avec ses deux mains.

XIII

LA CATASTROPHE

Ulrique passa les premiers jours qui suivirent ce second départ de son cousin dans un état de prostration profonde ; cet état de complet anéantissement moral où la pensée ne peut se fixer, où, par suite, la douleur et le chagrin s'engourdissent, ne pouvait être, chez une nature aussi énergique que celle de la fille du comte Eldringen, qu'un court répit.

Avec le retour progressif de ses forces, sa souffrance réelle commença, mais deux sentiments très différents lui donnèrent le courage de lutter contre elle. D'abord son indignation contre Gilbert. Plus elle pensait, maintenant que la faculté lui en était revenue, plus elle repassait dans sa mémoire, à travers le prisme de son orgueil, les phases du roman que, pendant quelques semaines, elle avait vécu avec son cousin, plus elle jugeait sévèrement son coupable silence à l'égard de sa situation d'homme marié.

Et cette indignation un peu factice s'aiguisait de toute la colère qu'elle éprouvait de constater le désaccord de son cœur toujours fidèle à son dieu et de son orgueil froissé : la tête s'ingéniait à détester ce que ce cœur adorait.

Le second sentiment, bien oublié depuis quelque temps, était le souci du but donné à sa vie par la mort de son père : acquitter ses dettes. Pour cela il fallait travailler sans trève ni repos, et le labeur acharné auquel elle se livra de nouveau lui fut, en son état moral, un bienfait.

Le 8 décembre, jour de la fête de l'Immaculée Conception, grande fête chômée dans toute l'Autriche, comme elle allait partir pour assister à l'office divin dans l'église de la plaine, Ulrique reçut une lettre. Nul ne lui écrivant que Gilbert, son cœur battit pendant que ses sourcils se fronçaient. Elle parcourut la lettre, trop pressée pour pouvoir la lire attentivement, et alla la mettre dans son coffret.

C'était de Vienne que son cousin lui adressait un dernier adieu, avant de partir pour un lointain voyage dans les Indes.

A son retour à Glockenau, la comtesse, étant remontée jusqu'au village pour faire quelques emplettes, vit un rassemblement devant le *Soleil d'Or*. Elle s'approcha machinalement, car toute curiosité était morte en elle, et vit le conducteur de la diligence pérorant au milieu d'un groupe toujours grossissant de paysans et de paysannes endimanchés.

—Qu'y a-t-il ?—demanda-t-elle.

—Il paraît, lui répondit quelqu'un,—qu'il est arrivé un grand malheur à Vienne.

Ce nom de Vienne lui causa un serrement de cœur. Elle en sourit aussitôt, mettant cette puérile impression sur le compte de la surexcitation de ses nerfs maintenant si développée. Evidemment, Gilbert lui avait écrit de Vienne, mais elle connaissait la ville immense où les accidents sont quotidiens sans que l'on songe à s'alarmer au sujet de ceux que l'on peut y connaître. Elle écouta attentivement, toutefois, le conducteur qui, gonflé de son importance de porteur de nouvelles, s'écriait :

—Oui, un incendie terrible hier soir. On dit que des centaines de personnes ont été brûlées vives.

—C'est donc un théâtre qui a brûlé !—interrompit Ulrique en changeant subitement de couleur.

—Oui, comtesse, le Grand-Théâtre de Vienne... Brûlé de fond en comble... On dit que ça brûlait encore ce matin ;... peut-être même cela brûle-t-il encore... On avait peur que toute la rue ne prît feu. J'ai appris la catastrophe à la gare.

Ulrique savait tout ce qu'elle désirait savoir ; aussi elle s'éloigna du groupe et rentra à la Maison de la Vierge ; là, elle courut à son coffret, prit la lettre de Gilbert et s'assit à sa table pour la relire. Elle se terminait ainsi :

> Je pars ce soir et pour longtemps. Je commencerai, je crois, par Constantinople. Puissé-je y trouver le repos moral que j'ai en vain cherché ici, au milieu de l'agitation de cette grande ville. Je suis allé presque tous les jours de cette semaine au théâtre, j'irai certainement encore ce soir avant de me rendre à la gare. Je ne comprends guère ce qu'on y chante ni ce qu'on y dit, mais, du moins, cela me permet de me fuir un peu moi-même.

La lettre était datée du 8. Donc ce soir-là Gilbert avait dû aller au théâtre, mais dans lequel ? Il y en a tant, à Vienne, qu'il était bien improbable que justement... N'importe, une inquiétude irraisonnée, vague et vive à la fois, s'empara d'Ulrique. Dans son illogique et pourtant réelle angoisse, elle attendit avec impatience le lendemain pour courir chez M. Pfanner, le maître d'école, qui voulut bien mettre le journal qu'il recevait à la disposition de la comtesse. Elle y apprit tout de suite que la catas-

trophe était réellement effroyable et que c'était le Ring-Theater qui avait brûlé. Sans savoir pourquoi, elle respira plus librement que si c'eût été l'Opéra ou le Théâtre du Palais. Le feu avait pris un peu avant le lever du rideau, mais la salle était déjà presque remplie et les détails de la première heure abondaient, horribles ; toutefois ce n'était rien en comparaison des récits navrants qu'Ulrique lut les jours suivants. On commençait à donner dans les journaux les listes effroyablement longues des morts reconnus.

C'était la gorge sèche et les tempes battantes qu'Ulrique poursuivait cette lugubre lecture et ne reprenait sa respiration que lorsque, arrivée au dernier nom, elle n'avait pas vu celui de Gilbert. Chaque jour diminuait un peu ses angoisses : les listes supplémentaires étaient de moins en moins longues et Gilbert n'y figurait toujours pas. Mais, hélas ! combien de cadavres carbonisés, méconnaissables, ne portant pas même un indice permettant de leur appliquer un nom ! S'il était parmi ceux-là ! La malheureuse enfant passait les nuits en d'horribles cauchemars remplis de flammes, de fumée, d'appels de mourants, et toujours, toujours, elle entendait la voix de Gilbert, sans qu'elle pût le voir lui-même, et cette voix lui répétait ce mot terrible : " Adieu ! " comme elle l'avait entendu le soir où, pour la seconde fois, il avait quitté la Maison de la Vierge.

Tandis qu'Ulrique s'inquiétait ainsi à Glockenau, à Vienne, dans une chambre du *Grand-Hôtel*, un soir de mi-décembre, une intéressante conversation se poursuivait entre un personnage froid et méticuleux nommé Dunnet, homme d'affaires et homme de confiance de la famille Nevyll, et Kennedy, le valet de chambre de Sir Gilbert. M. Dunnet venait d'arriver d'Angleterre par la voie la plus rapide, appelé par un télégramme de Kennedy. L'homme d'affaires, correct, malgré la longueur de la traite qu'il venait de fournir sans désemparer, résuma ainsi la longue conversation qu'il venait d'avoir avec le valet de chambre :

—Donc, le 8 décembre, Sir Gilbert Nevyll, votre maître, était déjà parti en voiture pour le Ring-Theater lorsqu'a été reçue ici, par vous qui n'étiez pas encore parti pour la gare avec les bagages, ma première dépêche annonçant l'état désespéré alors de M. Nevyll.

—Oui, monsieur, c'est bien cela, et un garçon de l'hôtel est parti pour la lui porter dans sa loge, pendant que j'allais au chemin de fer.

—D'où vous êtes revenu, las d'attendre en vain votre maître, longtemps après le départ du train qui devait vous conduire à Constantinople ?

—Oui, monsieur.

—En rentrant à l'hôtel, vous avez appris la catastrophe et le garçon vous a rapporté la dépêche qu'il n'avait pu remettre à son destinataire, l'incendie étant déjà dans toute sa force lorsqu'il est arrivé au théâtre ?

—Oui, monsieur... Alors, j'ai couru comme un fou sur le lieu du sinistre .. C'était horrible, mes cheveux s'en dressent sur ma tête rien que d'y penser.

—Je n'en doute pas ; ne me faites pas perdre le fil... Vous avez cherché Sir Gilbert...

—Je ne fais pas autre chose depuis huit jours.

—Vous auriez dû me prévenir tout de suite... Enfin, me voici. Vous avez cherché parmi les morts ?

—Et les blessés ; il n'y était pas, je le jure.

—Restent les cadavres carbonisés. Parmi les objets recueillis dans les décombres, vous êtes certain de n'avoir rien vu ayant pu lui appartenir ?

—Rien, monsieur... Et je connais si bien tout ce qui appartient à mon maître que, m'eût-on montré seulement le talon d'une de ses bottines, je l'aurais reconnu.

—Eh bien, mais tout ceci me paraît nettement établir que Sir Gilbert n'était pas au théâtre.

—Mais, monsieur, depuis huit jours, Sir Gilbert eût donné signe de vie. Songez donc, sauf son argent qu'il portait sur lui, et il avait justement touché dans la journée le chèque que vous lui avez envoyé, j'ai toutes ses affaires ici !

—C'est, en effet, un argument sérieux, — dit Dunnet dont le front se rembrunit.—Cependant, tant que je n'aurai pas la preuve absolue que Sir Gilbert était au théâtre à l'instant précis du sinistre, je me refuserai à croire à un malheur. Demain matin je commencerai mes investigations, et j'ai bon espoir, malgré l'incompréhensible silence de votre maître.

Le lendemain, dès la première heure, le ponctuel et dévoué homme d'affaires commença effectivement son enquête. Il ne put d'abord que contrôler l'exactitude des faits avancés par le valet de chambre concernant l'emploi du temps et l'absence de tout indice parmi les cadavres et les objets provenant du déblaiement. Il va s'en dire que cette délicate et douloureuse investigation demanda plusieurs jours.

Aidé par les autorités viennoises, M. Dunnet put retrouver le cocher qui avait conduit Sir Gilbert du *Grand-Hôtel* au Ring-Theater. L'interrogatoire de cet homme n'amena pas encore la lumière. Il avait bien conduit Sir Gilbert au théâtre, mais, comme il y avait encombrement, le voyageur était descendu quelques pas avant d'être arrivé au péristyle.

—Mais,—demanda M. Dunnet,—vous l'avez vu entrer au théâtre ?

—C'est-à-dire,—rectifia le cocher,—je l'ai très bien vu se diriger vers le théâtre, mais il y avait tant de voitures que je ne l'ai suivi de l'œil que jusqu'au perron.

—Et quelle heure était-il exactement ?

—C'était dix minutes avant l'heure du lever du rideau

—Et,—conclut M. Dunnet,—comme l'incendie a commencé exactement quatre minutes avant ce lever de rideau, nous avons, au sujet de Sir Gilbert, six minutes de marge, pendant lesquelles, étant en avance, il a pu ne pas monter jusqu'à sa loge, ne pas même entrer au théâtre. Allons, j'ai toujours de l'espoir !

Restait une dernière démarche à faire. Grâce au numéro de la loge, connu, puisque le coupon avait été pris par l'entremise du bureau de l'hôtel, M. Dunnet avait facilement appris le nom et l'adresse de l'ouvreuse de cette loge, une nommée Mme Pamperl, qui, par miracle, n'avait été que blessée assez peu grièvement pour pouvoir être soignée chez elle. — (*à suivre.*)

## EN GLANANT

**Gaminerie d'un Roi**

Un instantané qui ne manque pas de piquant :

La scène se passe dans les environs du château de Bernstorf, résidence royale. Un enfant, gamin de village, fait des efforts dignes d'un but meilleur pour atteindre la sonnette d'une maison.

Un grand monsieur, d'une mise correcte et d'un âge assez avancé l'aperçoit, sourit et met la sonnerie en branle.

— Maintenant, mon vieux, faut nous sauver, dit le galopin, en entraînant le monsieur qui se sauve avec lui en riants aux éclats, pendant que le portier ébahi reconnait en ouvrant la porte.... le roi de Suède, détalant !

**Plaisanterie de Reine.**

La porte d'entrée de la Villa Médicis à Rome, très rebarbative, avec sa cuirasse de fer et ses mille gros clous à tête ronde, porte sur sa rude enveloppe trois coches profondes et peu banales.

Elles sont le résultat d'une plaisanterie de Christine de Suède, la reine qui inspira le célèbre drame romantique d'Alexandre Dumas. Ayant promis d'éveiller un matin, le maître du logis en frappant à son huis pour l'emmener à une chasse, elle fit tirer du château Saint-Ange, trois boulets de canon dans la porte de la Villa : d'où les.... gravures en creux actuelles.

Pour une plaisanterie de reine, c'en était une.

**Portrait Télégraphié.**

Une belle invention — pour les amoureux et, aussi — oui vraiment — pour les agences matrimoniales—vient d'être signalée.

Nous voulons parler des portraits télégraphiés.

Si surprenant que cela paraisse, l'appareil qui permet de les transmettre, est d'une simplicité extrême. Et la transmission ne dure pas plus de 20 minutes.

Des expériences vont être faites à ce sujet entre Berlin et Munich sur une distance de 200 kilomètres.

Avec ce système là, voyez vous, dans quelques années les mariages se concluront avec une facilité primitive On parlementera par téléphone, on s'admirera par télégraphie ; et, v'lan, ce sera fait.

**Bon appétit**

Un journal suisse publie en ce moment des souvenirs inédits du kapellmeister, compositeur Franz Abt mort en 1885.

De son vivant, Franz Abt possédait un appétit formidable.

Un jour, un de ses amis le rencon-con're, la figure épanouie, dans les rues de Brunswick, où Franz Abt fut longtemps kapellmeister du Théâtre de la Cour. Et voici le dialogue qui s'échangea :

—Vous avez l'air si joyeux, mon cher maître. D'où venez-vous donc ?

—De table, mon excellent ami.

—Et qu'avez-vous mangé de bon ?

—Une dinde...

—Combien étiez-vous donc à table.

—Nous étions deux.

—Et qui était l'autre ?

—La dinde, dit Abt.

**Chiromancie.**

Le chiromancien Desbarolles fut un jour saisi d'une extrême curiosité, et se rendit en toute hâte rue de la Ville-l'Evêque où habitait Lamartine, pour le prier de lui laisser étudier sa main.

Lamartine que l'idée intéressait, la lui tendit.

Eh bien ! s'écria Desbarolles de retour de son excursion. Voulez-vous que je vous dise une chose ? Je suis tout à fait confondu. Je m'attendais, n'est-ce pas, à trouver une main douce, blanche, fuselée, la main de Linus ou d'Ossian. Sacrebleu ! c'était tout le contraire, mon cher. Je n'ai trouvé qu'une main formée de gros doigts noueux et rocheux, la main enfin des gens de commerce.

Lorsque Desbarolles confessa ainsi au poète qu'il lui reconnaissait la main d'un négociant en gros, Lamartine faillit lui sauter au cou et dit :

"— Le commerce, le négoce, voilà donc les choses pour lesquelles j'étais né, je le savais bien."

**Plus de blondes !**

Il parait que le nombre des chevelures blondes diminue dans de notables proportions.

C'est un savant anglais qui en a fait la remarque et la cause en serait qu'il y a 77 brunes se mariant sur 100 tandis qu'il n'y a que 53 blondes sur 100 dans le même cas.

On ignore si les blondes ont plus d'aversion pour le mariage que les autres, ou si ce sont les brunes qui sont le plus demandées. Mais la statistique est là pour enregistrer le fait.

Les enfants bruns ou châtains étant, en conséquence, plus nombreux que les blonds, il en résulte que, si cela continue, dans trois cents ans, chiffres à l'appui, les chevelures blondes auront disparu.

Et les poètes amoureux ne pourront plus chanter avec Fortunio :

> Nous allons chanter à la ronde
> Si vous voulez
> Que je l'adore et quelle est blonde
> Comme les blés ! "

**Manies royales**

On sait qu'Edouard VII est un amateur du "pesage" non seulement de celui des courses mais de l'habitude de peser.

Ainsi dans tous ses châteaux, il y a une bascule automatique, et lorsqu'un hôte, même princier, vient lui rendre visite, il faut qu'il se pèse à l'arrivée, et avant son départ également.

Qui bien se pèse, bien se connaît... lit-on sur toutes les bascules.

En général, les hôtes du roi ont augmenté de poids. C'est un signe que la table est bonne.

Sa femme, la reine Alexandra a aussi sa petite manie, qui est très particulière, c'est qu'elle ne veut avoir dans sa bourse que des pièces brillantes, paraissant neuves.

Alors dans sa cassette particulière, il n'entre aucun schelling, aucune livre sterling, ni même un penny, qui n'ait été astiqué, et remis à neuf.

Chacun a son petit faible !

---

# LE COIN DE FANCHETTE

*Louis Desaintes.* — Reçu l'article de Holyoke. Pourquoi m'avez - vous adressé cela ? J'en ai été amusée mais intriguée aussi bien.

*Justine B.* — Amitiés sincères. Je suis toujours heureuse de vous lire, mais je vous avoue que votre calligraphie, trop menue, est parfois illisible.

*Cécilia.*—Il n'y aucune indiscrétion dans votre demande : la directrice attend des visiteuses de France, qui, au printemps, passeront à Montréal pour aller à l'Exposition de Saint-Louis ; le thé du JOURNAL DE FRANÇOISE est remis jusqu'à ce moment. 2° Les abonnés ont droit de demander les numéros qui leur manquent des livraisons passées.

*Garandot* — Je vous conseille les Mémoires d'Imbert de St-Amand ; il est, en somme, véridique bien que mielleux. C'est l'avantage qu'il a sur Turquan, qui, lui, semble mettre son plaisir à trouver toutes les femmes de l'Empire malhonnêtes. (2) On reproche au général Marbot de parler trop souvent et trop complaisamment de lui ; ses mémoires n'en sont pas moins très intéressants.

*Fantaisie* — L'idée de canoniser Jeanne d'Arc remonte à la fin du second Empire. 2° La cour de Rome hésitait, dit-on, à reprendre le procès de la canonisation, de crainte de blesser les susceptibilités anglaises, mais la reine Victoria a noblement fait connaître qu'il ne saurait être désagréable à personne que l'on rendît honneur à la femme héroïque pure et sainte que fut Jeanne d'Arc.

*Claude - le - Débonnaire.* — Débonnaire ? c'est vous qui le dites. Espérons au moins que l'on fait chorus autour de vous.—Qui sait si le bonheur n'est pas dans la volonté ferme d'être heureux ? Ne croyez-vous pas, Claude, qu'il y a beaucoup de vrai dans cette sentence que je n'ai pas inventée, mais en faveur de laquelle je réclame le mérite de l'à-propos.

*La Pensée.*—Non, mademoiselle, je n'écris pas seulement à qui me plaît. Vous connaissez les conditions du *Coin de Fanchette :* on ne doit y répondre, autant que possible, qu'aux questions pratiques ou d'intérêt général ; je suis très sensible aux douces choses que vous me dites, archi-touchée des compliments jolis que vous me faites, mais je ne saurais mettre à mon service exclusif l'espace déjà restreint de cette page. Ce qui ne veut pas dire que vous devez cesser de m'écrire. Vous auriez tort, car toutes ces lettres que je dois laisser sans réponse ne me causent pas moins à la lecture un réel plaisir.

*Laurette C.* — Mathilde Serao est une romancière napolitaine, une contemporaine très célèbre déjà et dont les œuvres ont été traduites en français. 2° La Duse est une grande actrice, qui ne joue qu'en italien. D'aucuns prétendent qu'elle a un plus grand talent encore que Sarah Bernhardt. 3° Gabriel d'Annunzio est un auteur italien dont les œuvres sont connues dans le monde des lettres. Vous savez qu'on l'a accusé d'avoir mis en roman les détails de sa liaison avec madame Duse. Un bien vilain homme, comme vous voyez. Marcel Prévost l'a flagellé de la bonne façon dans un article qui a paru dans le *Figaro*, il y a deux ans.

*Mère anxieuse.*—Je comprends l'embarras que vous donne un choix judicieux de lectures pour votre jeune fille. J'en suis d'autant plus émerveillée, qu'en général, on ne se préoccupe pas assez de ce souci. Il ne suffit pas pour former le cœur et guider l'imagination d'interdire les romans défendus, il faut de plus leur substituer des livres qui puissent créer une influence salutaire sur l'esprit Et pour cela, il faut étudier le tempérament de l'enfant. Bien peu se doutent de ce point essentiel. Les toniques se graduent selon l'état plus ou moins robuste des personnes qui doivent s'en servir, et ne conviennent pas à tout le monde, n'est-ce pas ? Eh bien, il en est de même des lectures. Ainsi, je vais bien vous étonner, en vous disant que je considère *Le Journal d'Eugénie de Guérin*, dangereux pour certaines jeunes têtes. C'est pourtant mon opinion. Cette littérature à beaux sentiments mais sans ressorts, sans énergie, d'une mélancolie que rien ne peut dissiper, a une fâcheuse influence sur de petites rêveuses que leur tempérament a déjà mal disposées aux batailles de la vie. Voilà votre tâche rendue encore plus lourde par cette considération. N'importe, ça devrait être un plaisir aussi bien qu'un devoir pour une mère d'étudier le caractère de ses enfants pour se rendre compte ensuite de ce qui convient à chacun d'eux.—Je ne saurais donc vous donner une liste des romans choisis ; il est essentiel que la mère lise d'abord le livre qu'elle confie à sa fille. Et puis, pourquoi faut-il que ce soit toujours des romans—les bons, j'entends—que l'on doive servir en guise de lectures amusantes à ses enfants ? Pourquoi ne leur donnerait-on pas de préférence des livres plus sérieux traitant de choses historiques, de voyages ou de découvertes, qu'en en prenant le goût avec l'habitude les jeunes filles viendraient à préférer à tout le reste ? D'ailleurs, pas de formation sans lectures sérieuses, ou "l'esprit reste toujours pâle," a dit Mme de Sévigné, dont les lettres, malgré leur ton badin, indiquent que leur écrivain s'était formé à la lecture des classiques.—Pour donner le goût du livre que vous avez choisi, commencez par en faire faire la lecture à haute voix, puis, la jeune fille, qui s'y est intéressée, finira bien le livre toute seule.

Lettres d'*Evariste*, *Paimpol*, *Louisette*, *Alphonsine*, *Rubens*. *Japonaise* qui m'écrit pour savoir si chrysanthème est du masculin ou du féminin est poliment renvoyée à son dictionnaire.

FRANÇOISE.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

POUR faire suite à notre dernière causerie, je ferai défiler devant vous tous les nobles personnages, les souverains et souveraines même qui n'ont pas dédaigné s'établir en cordon bleu, non seulement pour le simple plaisir de la table, mais encore pour récréer leur esprit et le reposer des ennuis et des obligations du trône.

D'abord, pour ne pas remonter plus haut, le roi Louis XIII cuisinait à merveille, paraît-il, sans compter qu'il était à ses heures peintre et musicien de mérite.

Vous pressentez bien qu'à la cour de Louis XII on s'est occupé encore de faire bonne chère. Jusqu'aux dames du plus haut lignage qui mettaient elles-mêmes les mains à la pâte! Mme de Maintenon, pour plaire à son royal époux, créa le mets si recherché alors, les *côtelettes en papillottes ;* qui sait si ce n'est pas à cette époque qu'on inventa aussi, pour y faire pendant, les pommes de terre en robe de chambre!

Dans le même temps, la princesse de Conti imagina le *carré de mouton*, ce fameux carré " gourmandé de persil," nous disent les chroniques du temps et resta à son auteur comme un de ses plus beaux titres de gloire.

Mme de Sévigné, dans sa retraite des Rochers, pétrit de ses doigts aristocratiques des gaufres, sorte de pâtisserie légère et croquante, dont elle se montre tout aussi fière que de ses Lettres, productions littéraires auxquelles on attache l'accusation d'avoir été écrites pour la postérité.

Et les beignets donc! je suis sûre que vous ne voudrez jamais croire qu'ils furent inventés par le grand roi François Ier, lui qui, dans un ordre tout à fait différent, sut porter le titre de Père des Lettres.

La malheureuse Marie-Antoinette, cette reine si hautaine que nous connaissons tous, s'intéressait aux moindres détails de sa cuisine. Si elle ne fait pas elle-même, comme la duchesse de Bourgogne, le beurre de sa cuisine, elle en surveille du moins la préparation. Par contre, elle fabrique avec beaucoup de succès, dans son pavillon du Petit-Trianon, d'exquises brioches dont la recette est parvenue jusqu'à nous.

Louis XV qui avait une véritable passion pour l'horticulture, l'art de cultiver les jardins, ne se trouvait cependant à l'aise que devant les fourneaux ; il inventa la cuisson des œufs rissolant dans le beurre appelés alors *œufs à la fanatique*. Ce fut encore ce monarque qui introduisit en France l'usage du café que l'on connaissait peu avant lui.

Louis XVIII, dont la gourmandise est devenue proverbiale, était grand amateur de moules qu'il savait arranger de milles manières différentes, ce qui lui mérita un jour les éloges du célèbre cuisinier Carême, un nom peut-être un peu maigre pour un office aussi nourri.

Bien avant cette époque, nous voyons l'impératrice Joséphine s'occuper activement de tout ce qui concerne l'art culinaire. Elle avait rapporté des colonies la formule d'une certaine confiture de goyaves—espèce de poires fondantes—qu'elle préparait tout exprès pour le premier consul qui s'en montrait très friand.

L'histoire moderne ne manque pas, elle aussi, d'exemple tout aussi frappants. L'impératrice Elisabeth d'Autriche dont la cour était pourtant bien empreinte de tous les préjugés aristocratiques, se faisait gloire de son talent de pâtissière.

L'archiduchesse Valérie, sa fille, se vante d'avoir pénétré tous les secrets de la cuisine ancienne et moderne

La reine Victoria exigeait que ses filles apprissent à fond une science aussi nécessaire, et la reine Alexandra est toute fière de son expertise à préparer le thé et les tartines des five o'clock royaux.

Après de tels exemples, il est impossible de mépriser le métier de cordon-bleu puisqu'il est prisé en si hauts lieux. Pour posséder une éducation parfaite, de nos jours surtout, une femme doit savoir un peu de tout. Aussi, mes chères nièces devront elles s'efforcer de mettre à profit les leçons que nous donnent tant d'illustres devanciers en mettant la main à la pâte aussi souvent qu'elles en auront l'occasion.

TANTE NINETTE.

## A propos du Concours

Mes neveux et nièces me pardonneront bien, n'est-ce pas, de ne pas leur donner aujourd'hui le concours promis. Le numéro prochain extra paraissant la veille de Noël, presque en pleine vacance, ne nous donnerait pas assez de temps pour faire un travail sérieux. C'est pourquoi je vous laisserai pleine liberté de jouir de ses jours de repos, comptant toujours sur une recrudescence d'ardeur pour le numéro de janvier, époque où nous reprendrons nos travaux avec un zèle nouveau.

TANTE NINETTE.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Anagramme

Je suis sucré, doux, onctueux,
Fils des fleurs de votre parterre ;
Brouillez mes pieds et sous vos yeux,
Je mords le fer, le bois, la pierre.

### Question Historique

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque remontent les premiers jeux de cartes.

### Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Racontez en quelques mots l'histoide Jonas.

---

Au moment ou madame termine sa toilette pour sortir, arrive une amie en visite imprévue ; on envoie bébé au salon.

—Ta maman est là ?

—Oui, madame.

—Elle ne m'attendait pas, hein ?

—Pour sûr.... même qu'elle a dit que si elle avait su, on serait sorti plus tôt !

# PAGE DES ENFANTS

## Réponses à Jeux d'Esprit du No. 16

### Charade

Mon premier Aie ! Aie ! comme il est [douloureux
Au second, certes, Cyrano fait grand [honneur,
Le suivant, fatigué, nous rend heureux
Mon tout, fille, mère de Romains de [valeur.

Rép.: Cornélie.

Ont donné de bonnes réponses : Petite rose printanière, Muguet des bois, Montréal ; Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Adélard V., Corinette, Trois - Rivières ; José-Maria, Albert L., Juliette, T. Josette, tous de Québec ; B. Fugère, Académie Ste-Marie, et Alice Séguin.

### Histoire de France

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque est sous quel roi les rois de France commencèrent-ils à porter l'appellation de rois très chrétiens ?

Rép.: Titre qu'ont porté les rois de France depuis Childebert, vers le 6e siècle, et qui devint une expression de formule dans les bulles et brefs apostoliques adressés au roi de France à partir du pontificat de Paul II, au 14e siècle.

Ont répondu : Anémone, Oiseau rare, Québec ; Rosa L., Trois-Rivières.

### Charades amusantes

Avec quel arc ne tire-t-on pas ?

--

Six moineaux étaient sur un arbre' un chasseur tira dessus et en tua deux ; combien en resta-t-il ?

Rép.: 1° L'arc en ciel.

2° Il n'en reste plus, car les autres se sont enfuis.

Ont bien répondu : B. Fugère et Alice Séguin, Académie Ste-Marie ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Muguet des bois, Montréal ; Petite rose printanière, Cheveux d'or, Marie-Antoinette Gosselin, Aline Allain, Chicoutimi.

## La ruse punie

Le paysan russe, sous son allure épaisse, cache comme la plupart des paysans, du reste, un fond de ruse qui rend les marchés longs et difficiles, et grâce auquel il arrive souvent à tromper le citadin peu habitué à ses finasseries. Le colonel Burnaby, qui fit un voyage très intéressant à travers le pays des Kirghiz, raconte à ce sujet une histoire bien drôle, qui montre comment on peut prendre un Kirghiz, tout rusé qu'il soit, à ses propres ruses.

Le colonel était arrivé un soir à une station de poste, et il avait besoin de trois chevaux pour sa voiture jusqu'à la station suivante : dans les parties de l'Empire russe où le chemin de fer n'existe point, il y a, comme autrefois en France, une poste aux chevaux, où l'on peut se procurer des chevaux pour un prix fixe et toujours le même. Mais les maîtres de poste essayent de faire payer le plus cher possible aux voyageurs, en prétextant, aussi souvent qu'ils le peuvent, que tous leurs chevaux sont déjà employés, et qu'ils seront obligés de louer des chevaux à des voisins, le prix de location devant être alors beaucoup plus fort.

Le colonel, en arrivant, s'adresse donc au maître de poste et lui demande de lui procurer bien vite les bêtes dont il a besoin. Le Kirghiz, avec sa figure matoise, ses yeux bridés, sa longue houppelande lui tombant jusqu'aux talons, ses hautes bottes en cuir rouge et son énorme casquette de peau de mouton, commence par hésiter, par dire qu'il aura bien de la difficulté à se procurer les animaux, mais qu'enfin il espère pouvoir transporter notre voyageur à la station de poste suivante pour quatre roubles. Il faut dire que c'était déjà le double de ce que cela valait, puisque le tarif ordinaire est de deux roubles ; mais comme le colonel était pressé, il n'hésita point à accepter.

Il attendait depuis un instant son attelage, après avoir donné un rouble d'avance à l'homme, quand il voit arriver celui-ci qui se jette à terre en enlevant sa casquette, et d'un air désespéré lui rend son rouble.

" Petit père, je suis désolé, mais je ne peux pas, l'un des chevaux appartient à mon oncle, et il l'aime tant, absolument comme un frère, qu'il ne veut pas le fatiguer, et il ne consentira pas à le laisser aller à moins de cinq roubles. Je ne sais comment faire."

Pour éviter tout retard, le colonel Burnaby accepte encore le marché et promet les cinq roubles demandés. Mais le Kirghiez, voyant que la ruse avait si bien réussi, ne s'en tient pas là, et cinq minutes plus tard il revient encore, jouant une comédie de désespoir, à laquelle naturellement le voyageur ne croyait pas beaucoup, se prenant les cheveux et annonçant que le propriétaire d'une des bêtes était son frère, et que celui-ci ne voulait pas laisser partir l'animal pour moins de six roubles.

Cette fois, c'était trop fort, et le colonel trouvait qu'on avait suffisamment abusé de sa patience.

—Est-ce que vous avez une grand'-mère ? demanda-t-il au maître de poste.

A cette question bizarre posée à brûle-pourpoint, le Kirghiz fut abasourdi.

—Oui, dit-il, j'ai une grand'mère ; comment pouvez-vous avoir deviné cela.

—Eh bien ! voyez-vous, mon ami, si par hasard un des chevaux allait attraper un accident, ce qui est toujours possible en voyage, si l'animal de votre oncle ou celui de votre frère se cassait une jambe, je suis sûr que la pauvre dame en aurait le plus vif chagrin, et comme je veux absolument lui éviter ce chagrin, je remets mon départ à demain, vos chevaux habituels seront revenus et je les prendrai.

Le maître de poste commençait à comprendre qu'on se moquait de lui, et à trembler que le colonel ne mit à exécution sa menace ; le lendemain il aurait été forcé d'appliquer le tarif ordinaire et de ne prendre que deux roubles.

—Excellence, je ne vous demanderai que cinq roubles.

—Mais le cheval de votre frère ?

—Cela ne fait rien.

—Non, non, mon ami ; j'attendrai à demain ; je ne veux pas fatiguer le cheval de votre oncle, je prendrai les bêtes de la poste demain.

Cette fois, ce fut au tour du rusé Kirghiz d'en passer par où l'on voulait, et il s'empressa d'abaisser son prix jusqu'à quatre roubles, bien heureux encore que le voyageur ne lui imposât pas une diminution plus forte.

D. B.

## Sommaire de la revue "Le Rosaire" No. de déc. 1903

Lettre de Mgr de St-Hyacinthe.

Le Bilan du Rosaire.—T. R. P. H. Hage, O.P.

La tombe abandonnée.—J. B. Mercier.

Un passionné de la Croix. R. P. Lacordaire.—R. P. A. Vuillermet, O.P.

Pie X et le Rosaire.

L'Immaculée Conception. — R. P. J. G., O.P

Chronique.—Nouvelles de l'Ordre.

## Conseils utiles

Pour enlever les taches d'huile ou de graisse sur le papier.— Mouillez légèrement la partie tachée du papier, puis frottez-la doucement avec une poudre composée, en parties égales, d'alun et de fleur de soufre réduits en poudre très fine.

Eau de javelle. — On reconnaît que cette eau est bonne lorsque, versée dans le creux de la main, elle adoucit la peau, ou lorsque, appliquée sur l'écriture récente, à l'encre ordinaire, elle la fait disparaître sur le champ. L'eau de javelle est donc bonne dans le cas où l'on aurait à faire disparaître des taches d'encre sur le papier.

Accrocs aux vêtements. — On applique sur le revers de l'étoffe, entre la doublure et le drap, une lamelle de gutta-percha, puis on passe un fer chaud par dessus. Si l'on a eu soin de bien rapprocher les lèvres de la déchirure, la réparation ainsi faite est invisible et d'une solidité à toute épreuve.

Bas noirs. — Un peu de vinaigre dans l'eau qui sert à laver les bas noirs empêche leur vilain rousissement.

Graines de carottes. — Si vous manquez d'appétit, prenez de temps en temps, entre les repas, comme tisane ordinaire, une infusion de graines de carottes, deux pincées pour une chopine d'eau. Ces infusions ne sont pas seulement apéritives, mais digestives et sont un très bon reconstituant.

Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite et exige d'être bien fait.

Lord Chesterfield.

## Recettes faciles.

Bœuf au gratin. — Coupez ce qui vous reste du bœuf de la soupe en tranches minces. Mettez-les dans un plat allant au four ; un bon morceau de beurre, un peu de vin blanc, saupoudrez de sel, poivre, fines herbes, échalottes, oignons hachés, selon le goût de chacune ; mettez au four une demi-heure et servez dans le plat.

Fondue de fromage. — Pesez le nombre d'œufs que vous voudrez employer. Prenez ensuite un morceau de bon fromage de gruyère pesant le tiers du poids des œufs et un morceau de beurre pesant le sixième.

Cassez et battez bien les œufs dans une casserole ; après quoi mettez-y le beurre et le fromage, râpé ou émincé. Posez la casserole sur un feu bien allumé et tournez jusqu'à ce que le mélange soit convenablement épaissi. Mettez-y un peu ou point de sel, suivant que le fromage sera plus ou moins vieux, et une forte proportion de poivre, qui est un des caractères de ce mets. Servez sur un plat chauffé.

Croquettes de poulet. — Prenez une grande cuillerée de beurre, deux grandes cuillerées de farine, une petite cuillerée d'oignon râpé, une petite cuillerée de sel, une tasse de lait, un œuf, de la muscade râpée, une grande cuillerée de persil haché et le quart d'une petite cuillerée de saindoux. Faites bouillir le lait ; mélangez en pâte de la farine et du beurre ; ajoutez au laid chaud ; remuez jusqu'à ce que le mélange devienne épais, puis ajoutez l'assaisonnement ainsi que deux tasses de poulet cuit émincé, avec l'œuf ; faites cuire pendant une minute, puis versez sur des plats beurrés.

Faites des petits poulets, en employant pour chacun, une grande cuillerée du mélange ; couvrez de chapelure ; trempez dans le jaune d'œuf ; recouvrez de chapelure et faites frire dans de la graisse. Employez des clous de girofle pour les yeux. Servez sur un napperon plié.

Dates au riz.—Faites cuire du riz, jusqu'à ce qu'il soit bien gonflé. Retirez les noyaux des grosses dates et remplacez-les par des amandes grillées ou par des pistaches. Roulez les dates dans du sucre granulé ; disposez en pyramide sur un plat et entourez-les avec le riz.

## Un bon conseil

Voilà l'époque des cadeaux qui approche, époque où vous aurez à mettre souvent la main au porte-monnaie, où vous vous embrouillerez dans vos comptes, où vous donnerez un billet de dix dollars en guise d'un billet d'un dollar. Ne vaudrait-il pas mieux, chères lectrices, vous épargner tous ces ennuis et l'anxiété de perdre votre argent, en disposant tous ces petits et gros montants à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, et se sentir libre comme l'air, avec un poids immense enlevé de dessus vos épaules. Au lieu de partir de la maison avec une bourse pleine que vous fermez à grand'peine, portez seulement un carnet de chèques et vous verrez que le plaisir de faire des emplettes sera doublé et même triplé. Votre esprit ne sera pas comme un arc toujours bandé sur la crainte de perdre ou de faire voler votre argent. Votre humeur sera charmante et vous magasinerez le cœur léger, sans maux de tête et sans souci.

La géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire.

Diderot.

L'âge mûr diminue la vivacité des penchants et augmente la force des habitudes.

Mme Necker.

Dans leur orgueil, les hommes ne s'avisent jamais de se mesurer à leur cercueil, qui seul, néanmoins, les mesure au juste.

Bossuet.

# JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

---

**CORS-VERRUES-DURILLONS**

**"ANTIKOR-LAURENCE"**



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

**Cors, Verrues et Durillons**

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

# UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

## LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

---

# CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

**C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine**

2me porte de la rue St-Hubert





---

# Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . . . .

N. BEAUDRY & FILS

**Bijoutiers Opticiens**

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

---

# CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . . . . . . . .

## EN POUDRE ET EN FEUILLES

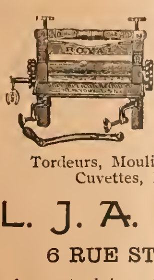
Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

## Chez tous les PHARMACIENS

---

# Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**
Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

## L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

---

# Manuel du Journal des Demoiselles

**9e édition, considérablement augmentée**

*Méthodes pour les principaux travaux de dames*

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons. Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau. Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

**Orne de 500 figures et vignettes**

Prix du volume : Broché, Paris **3 fr.** Département et Etranger, **3 fr. 75.**

Envoyer un mandat de poste à
M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

---





*PHOTORAPHE*

COIN

**STE-CATHERINE**

—ET—

**ST-HUBERT**

*MONTREAL*

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES

---



Spécialiste :

# BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux **GRATIS**

**1854 Ste-Catherine,** Coin Cadieux **Montréal**

**Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.**

AVIS.—**MEFIEZ-VOUS !** pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

---

# Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré .......................... 0.75
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

## Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

**256 Rue Saint-Paul**

### Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons ............................ 0 88

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons...... 0 88

CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré......... ........ .............. .... 0 88

COUPS DE CLAIRON.—Chansons, poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures. 0 88

## Avez-vous un Bébé ?

# Sirop du Dr Coderre

### POUR LES ENFANTS

**Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguées.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

**Pour usage interne et externe**

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

## LES VERS.

**Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.** sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can**

---

"Macey"



Nous vendons

La Bibliothèque ÉLASTIQUE "Macey"

C'est la meilleure.

# Demenagement.

Nous sommes maintenant installés dans nos Nouveaux Entrepôts

## COIN STE-CATHERINE et GUY

Les lectrices de ce journal sont cordialement invitées à visiter le magasin le plus spacieux et le mieux éclairé de Montréal.

## RENAUD, KING & PATTERSON

---



# C'est Vrai

Les fourrures ne sont pas si difficiles à acheter qu'on le dit. Demandez l'article qu'il vous faut et si vous avez des doutes, demandez une garantie écrite.

Notre "Devise" est "pas de blague." Nous donnons aux choses leur vrai nom.

Tous les articles sont faits chez nous, de sorte que nous savons ce que nous vendons.

Notre assortiment est grand et d'un fini de haute classe.

**Nous vous invitons cordialement à nous faire une visite prochainement.**



## O. Normandin

*272-274 rue St-Laurent,*

*Quelques portes en bas de la rue Ste-Catherine.*

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


NOËL ET LE



JOUR DE L'AN

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—Nos 18 et 19 SAMEDI, 19 DÉCEMBRE 1903

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

## LE PREMIER DE L'AN

*Au milieu des clameurs que jette la rafale*
*Triste, près du foyer, j'entends le dernier râle*
*De l'an qui finit,*
*Et l'horloge de bronze, au vieux mur suspendue,*
*Précipitant sans bruit son aiguille éperdue,*
*Sonne minuit.*

*Un an de plus sonne sur le cadran des âges,*
*Et l'aiguille fatale au milieu des orages*
*Marche toujours,*
*Emportant sans pitié dans sa folle vitesse*
*Tous ceux là qu'on aimait, la joie et la tristesse,*
*Avec nos jours.*

*Ce projet ébauché, cette espérance morte,*
*Ce regret que l'oubli rapidement emporte,*
*Tout ce passé*
*Peuplé de visions si charmantes, si belles*
*Est tombé comme tombe en battant des deux ailes,*
*L'oiseau blessé.*

*Et l'an nouveau qui vient pour un jour nous console*
*De l'an vécu si vite et qui sitôt s'envole,*
*En nous laissant*
*Un peu moins de fierté dans l'âme et plus de honte,*
*Plus de cheveux blanchis sur sa tempe on compte*
*En frémissant !*

ADOLPHE POISSON,
Arthabaskaville.

## Miracle d'amour

Doulce est la mort qui vient en bien aimant.
(*Vieux poème français.*)



FRANÇOISE

AU matin du premier jour de l'an 953, Sainte-Berthalde, abbesse perpétuelle et générale à l'abbaye des Bénédictines de Poitiers, se leva, comme à l'ordinaire, et, suivie de la communauté, alla prier Dieu et Sainte-Radegonde, la fondatrice, en la chapelle du monastère.

Puis, rassemblant toutes les religieuses dans la vaste salle du chapitre, aux fenêtres ogivales, Berthalde commanda qu'on jetât sur sa robe blanche et son surplis de fine toile, bien empesée, le grand habit noir des solennités, et, la croix de son ordre sur la poitrine, la crosse abbatiale dans la main droite, elle dit :

—Mes sœurs,—et sa voix douce ne tremblait pas — j'ai une nouvelle à vous communiquer. Vous savez toutes que notre père, Saint-Benoît, avertit de l'approche de la mort ses filles bien-aimées. Or, cette nuit, j'ai reçu l'avertissement céleste que le second jour de la nouvelle année ne devait plus se lever pour moi... Mes sœurs, bénissons le Seigneur et remerciez-le en mon nom.

Des sanglots gonflèrent les poitrines des assistantes, car Berthalde était chérie de toutes et la sainteté de sa vie la faisait vénérer de sa commu-

nauté. D'un commun accord, se précipitant auprès de l'abbesse, les religieuses l'entourèrent de leurs bras comme pour lui faire un rempart contre la mort.

Avec tendresse, avec bonté, Berthalde essaya de les consoler. Là-haut, leur disait-elle, elle ne cesserait de prier pour elles, et le monas ère continuerait de garder intactes les traditions du passé sous son égide invisible mais protectrice.

Les pleurs ne cessaient de couler.

Cependant, l'heure avançant, l'abbesse commanda d'un ton grave :

—La règle ne doit pas être oubliée par ce que je viens de vous annoncer. Que chacune de vous retourne à ses occupations ; quand mon heure dernière aura sonné, je vous rappellerai auprès de moi.

Obéissantes et soumises, les Bénédictines se dispersèrent dans les différentes parties du monastère où le devoir les appelait. Seule, une jeune novice, Ilda, la blonde enfant du prince de Souabe, qui, quelques mois auparavant, avait perdu son fiancé, tué dans un tournoi, demeura gémis ante aux pieds de Berthalde.

—Oh ! ma mère, disait-elle, vous seule trouviez à me dire les paroles qui consolent... Quand vous serez partie, qui donc me restera ?

Une immense pitié envahit le cœur de Berthalde ; relevant la jeune fille jusqu'à son cœur, elle l'y retint quelques instants.

—Qui vous restera ! dit-elle enfin, Dieu, ma fille. Seul, il est resté à toutes celles qui souffrent.

Et Ilda, levant ses yeux sur ceux de Berthalde, aperçut dans leurs prunelles comme le secret d'une douleur plus grande que la sienne, demeurée jusqu'alors insoupçonnée, et, elle s'éloigna, à son tour, sans rien ajouter.

Berthalde enlevant les insignes de son autorité, alla, une dernière fois, à ses doctes livres latins achever de traduire le chapitre commencé ; puis, déposant la plume, elle prit le pinceau et à l'enluminure inachevée, ses doigts délicats, amenuisés par ce travail quotidien, passèrent la couleur bleue au manteau de la Vierge. C'était la dernière page. Berthalde sourit en ensevelissant le missel, aux larges fermoirs d'or, dans la riche cassette qui lui était destinée. L'abbesse ne comptait que trente-six ans, le missel avait sept cent quatre-vingt-treize feuillets. Sa vie avait été bien remplie.

Le soleil terminait sa course ; le vent du soir grondait dans la plaine quand Berthalde se retira dans sa cellule pour y mourir.

Avant de convier ses filles à ses noces éternelles, l'abbesse fit venir la doyenne du chapitre claustral et lui parla en ces termes :

—Ma sœur, Dieu m'est témoin que la mort ne m'effraie pas, mais il m'est pénible en ce moment de ne pas recevoir l'absolution suprême d'un minis re du Christ.

—Hélas ! fit la doyenne, le chapelain, dom Guéranger, appelé, hier, comme vous le savez, auprès du chevalier Siffroi en danger de mort, n'est pas encore revenu. Mais vous dont la vie et les austérités n'ont été que des sujets d'édification pour nous toutes, vous, qui êtes jugée digne d'occuper une place parmi les élus, vous êtes en grâce avec Dieu et pouvez mourir sans ce dernier secours.

—Ecoutez, ma sœur, reprit Berthilde, autour des yeux de laquelle une cernure violette étendait déjà des ombres, oui, j'ai servi le Seigneur aves zèle et fidélité, mais, je crains aussi de l'avoir offensé, par un souhait, qui s'échappa une fois de mes lèvres, alors, que, prosternée aux pieds de son tabernacle, j'osai lui demander de revoir avant de mourir, ne fut-ce qu'un instant, celui que j'ai tant aimé aux jours de ma jeunesse et qu'il m'a fallu quitter pour venir m'ensevelir dans ce cloître... Depuis ce vœu trop humain, j'ai macéré mon corps et fait jeûner ma langue ; j'ai espéré que Dieu m'avait pardonné, mais au moment de paraître devant sa majesté divine, le remords m'obsède et je voudrais de nouveau confesser ma faute...

La do enne, interdite, ne savait plus que répondre. La théologie savante de dom Guéranger, seule, aurait pu ramener la paix dans l'esprit de l'abbesse expirante.

Autour de la couche funèbre, les Bénédictines, maintenant en prières, suppliaient le Dieu tout-puissant de recevoir en son sein l'âme de sa servante Berthalde. Déjà, la mort, du bout de son aile, avait effleuré le front glacé de la sainte, quand, à la porte de l'abbaye, un pèlerin vint brusquement frapper.

La sœur tourière courut ouvrir. C'était le moine Eginhrard, qui, revenant de la Palestine où il avait séjourné de longues années, et passant par le monastère, avait été, intérieurement pressé, disait-il, de s'y arrêter.

—Ma mère, fit la doyenne s'approchant de Berthalde, vous êtes exaucée, Dieu vous envoie son délégué pour qu'il vous bénisse avant de mourir.

Berthalde lentement souleva ses paupières, et sa figure tout entière s'illumina radieusement comme d'un halo, car, dans le moine qui s'avançait, elle reconnut celui qu'elle avait jadis aimé.

Ses yeux, avant de se refermer pour toujours, s'emplirent de la vision chère, et, ses lèvres murmurèrent dans un dernier souffle :

—Dieu m'a pardonnée.. déjà, je goûte la joie du Paradis...

Ainsi mourut Sainte Berthalde, abbesse perpétuelle et générale, le premier jour de l'an 953.

FRANÇOISE.

## Coutume ancienne

LA fête de l'âne, qui est bien certainement une des cérémonies les plus singulières du moyen-âge, se célébrait dans plusieurs églises le jour de Noël. Chaque strophe de l'office du jour, se terminait par cette invitation à l'adresse de l'âne :

Hez sire asne, car chantez :
Belle bouche rechignez,
Vaus aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans de plus amples développements sur cette cérémonie bizarre. L'espace qui nous fait défaut, nous permet à peine de relater encore la finale de l'office.

Le diacre, à la fin de la messe tourné vers le peuple, disait : *ite missa est, hi han ! hi-han ! hi-han !* et le peuple répondait de même : *Deo gratias, hi-han ! hi-han ! hi-han ! amen.*

# Ma Première Messe de Minuit



M. le Juge F. LANGELIER.

NOUS avions changé de curé à la St-Michel. Le nouveau pasteur, M. Birs, qui était un homme de goût, en même temps qu'un des plus saints prêtres que j'aie connus, voulait donner un éclat inaccoutumé à la messe de minuit. Il avait organisé un chœur de petits garçons pour chanter des noëls, et l'exerçait plusieurs fois par semaine. Mon frère aîné, qui était du nombre des chanteurs, parlait sans cesse devant moi des belles choses que les paroissiens de Sainte-Rosalie allaient voir et entendre à la messe de minuit. J'avais cinq à six ans. Je n'ai pas besoin de dire les yeux que j'ouvrais à l'énumération des merveilles qu'il annonçait. J'étais encore trop jeune pour aller aux offices de l'église, mais ce que disait mon frère, et surtout la description qu'il faisait d'un nouvel enfant Jésus que le curé venait d'acheter, avait tellement éveillé ma curiosité, que je me mis à tourmenter ma mère pour qu'elle m'emmenât à la messe de minuit. Après s'être fait beaucoup prier, et m'avoir fait faire toutes sortes de promesses de sagesse que, je l'avoue franchement, je n'ai pas tenues longtemps, elle céda à mes instances. Pendant les quinze jours qui précédèrent la grande fête, je lui demandai au moins dix fois par jour si c'était le lendemain.

Enfin, un matin, à la demande que je lui fis encore, elle me répondit que c'était le soir du même jour. J'en perdis le boire et le manger pour le reste de la journée. Le soir enfin arriva. On me fit coucher en attendant le départ pour l'église, mais il me fut impossible de dormir. Mon père, ma mère, ma sœur aînée, qui avait fait sa première communion, se proposaient de communier à cette messe à laquelle j'avais tant de hâte d'assister. Cela fut heureux pour moi, car le curé n'ayant pas de vicaire, il avait beaucoup de confessions à entendre, et ceux qui voulaient communier étaient obligés de se rendre à bonne heure. Dès neuf heures et demie nous partions de la maison, et, au bout de quelques minutes, la voiture nous déposait à la porte de l'église. Celle-ci n'était pas le beau temple que possède aujourd'hui ma paroisse natale ; l'église d'alors était une pauvre chapelle en bois absolument dépourvue de tout ornement. Le nouveau curé avait fait faire par le ferblantier de la paroisse une dizaine de lustres, et lorsque nous descendîmes de voiture, l'église paraissait tout en feu de la lumière d'une couple de cents chandelles de suif qu'on avait mises dans ces lustres. Non seulement on ne songeait pas alors à la lumière électrique, mais même les lampes à pétrole étaient inconnues, et les bougies en stéarine constituaient un luxe au-dessus des moyens d'une paroisse de campagne. J'ai vu depuis le Louvre, les Tuileries et Versailles, j'ai assisté aux plus belles illuminations qui se soient jamais vues à Paris, eh bien, elles m'ont moins impressionné que celles de la pauvre chapelle de ma pauvre paroisse. Je fus comme ébloui en y entrant.

Il faisait ce soir-là un froid très-vif, et comme l'église, qui était très mal fermée, n'était chauffée que par un poêle à *deux ponts* juché sur un piédestal haut d'une dizaine de pieds, il n'y faisait guère plus chaud que dehors. Ma mère, craignant que je ne prisse du mal si j'y restais trop longtemps, songea à m'envoyer dans un local plus chaud. Une grande bâtisse en pierre avait dans un bout le presbytère, et dans l'autre, une salle publique bien chauffée. Mon frère aîné m'y conduisit. Je n'y avais pas été bien longtemps que je tombais de sommeil. Mon frère alla à la voiture chercher une peau de buffle et, l'ayant étendue sur une corde de bois, m'y coucha. Je ne tardai pas à dormir d'un profond sommeil. Il avait été chargé de veiller sur moi, mais me voyant si bien endormi, et emporté par la curiosité de voir le nouvel enfant Jésus qu'on avait tenu caché jusque là, il me laissa seul et s'en alla à l'église. Je dormis si bien que ni le bruit des gens qui entraient, ou sortaient et causaient bruyamment, ni le son de la cloche lorsqu'elle sonna la messe, ne purent me réveiller.

Je m'étais endormi ayant dans l'esprit les belles choses que j'avais vues, et celles plus belles encore que je devais contempler, lorsqu'on découvrirait l'enfant Jésus. J'eus un rêve, le plus merveilleux que j'aie fait de ma vie. Je voyais un enfant Jésus plus beau que tous les enfants que j'avais admirés jusque là. Il était dans une étable, au fond d'une crèche à laquelle mangeaient un bœuf et un âne. L'étable était sans plafond, et j'apercevais au-dessus, bien haut dans le ciel, des centaines de doux anges vêtus de blanc et portant des ceintures d'or garnies de pierres précieuses. Ces anges se penchaient vers la crèche pour adorer l'enfant Jésus. De temps en temps, l'un d'eux descendait du ciel, et venait offrir à la mère des jouets d'une richesse et d'une beauté inouïes. En même temps que mes yeux se repaissaient de ce spectacle, j'entendais un chœur d'anges qui chantaient avec des voix magnifiques, accompagnés par un orchestre d'instruments que je n'avais jamais vus.

J'ai eu, depuis cette époque si éloignée, l'occasion d'admirer de superbes spectacles, j'ai entendu quelques-uns plus grands artistes des temps modernes, Albani, Patti, Mario, Miolan-Carvallo, mais je n'ai rien vu et rien entendu qui puisse être comparé au concert et au spectacle auxquels j'assistai cette-nuit-là.

Je passai ainsi toute la messe de minuit. Ce n'est qu'au moment de monter en voiture pour retourner à la

maison que l'on s'aperçut que je manquais. Mon père vint me réveiller, et m'emporta dans ses bras, en me disant que la messe était finie. Et voyez comme il est difficile de contenter les enfants, pour ne pas parler des grandes personnes : j'étais furieux qu'on ne m'eût pas réveillé plus tôt ; et pourtant, si j'eusse assisté à la messe de minuit, à part le chœur de petits garçons que le curé avait exercé, je n'aurais entendu en fait de musique, que le chant des chantres de la paroisse. Or, bien que j'en aie entendu de toutes les sortes dans les nombreuses paroisses rurales où je suis allé au cours de mes campagnes électorales, je n'en ai jamais entendu d'aussi mauvais que ceux de ma paroisse natale.

FRANÇOIS LANGELIER.



# Vers la Simplicité par le Contraire



MME DANDURAND

AUX jours lointains de Mathusalem, les peuples menaient une vie simple — et fort longue en raison directe de sa simplicité.

Les interventions indiscrètes, les erreurs des hommes en ont subséquemment réduit la moyenne à soixante misérables années et quelques instants. Par le fait de ces interventions, de ces erreurs, les soucis—volontaires, superflus et pusillanimes—ont été ajoutés au châtiment de Dieu, pour traquer ce qui nous était laissé de joies et de paix, comme contrepoids nécessaire à des misères, ou réelles ou contingentes —jusqu'à ce que l'existence humaine en soit arrivée à revêtir son caractère actuel d'agitation et de rapidité vertigineuse.

Nos besoins, relativement à la nourriture, au vêtement, à l'abri contre les intempéries, aux aises et divertissements se sont, depuis les origines de l'espèce, graduellement accrus. Ils en sont enfin au point de demander au cerveau de l'homme et à ses forces physiques leur suprême effort ; d'infliger au système nerveux de la femme une excessive et perpétuelle tension.

Il s'en suit que le plus grand nombre, chez les uns et chez les autres, se voit contraint d'appliquer ses plus hautes qualités, de donner tous ses instants à de médiocres objets : soins accessoires qu'on a promu au rang de fonctions capitales.

Saint Mathieu pourrait dire de la majorité des gens d'aujourd'hui ce qui de son temps, s'adressait à une caste restreinte : Pour eux " la nourriture est plus que la vie, et le vêtement plus que le corps."

La civilisation, en dépit de ses indéniables bienfaits, est en train de faire de nous tous des manières de forçats, avec travaux forcés — à perpétuité. Petit à petit les longues, douces et sereines heures dont se composaient les jours des anciens ont dégénéré en notre mode d'existence fiévreux, turbulent, à haute pression.

Et c'est ainsi que les chose, vont continuer d'aller encore quelques années,—la mode, l'étiquette, le luxe s'emballant de plus en plus en leur extravagance à mesure que le service domestique se fait de plus en plus difficile.

Un beau matin, en fin de compte, les chefs de famille s'aviseront que le gain du pain quotidien n'est pas une si grosse affaire, après tout ; et les maîtresses de maison se décideront à faire faillite devant la surcharge ajoutée à leurs devoirs naturels par cette complication de mille détails fastidieux tels que de surveiller le délicat nettoyage de napperons en précieuse dentelle ; de présider au seconage et au raccrochage périodique de portières ou tentures plus insalubres encore que nuisibles ; de recouper les vêtements de la saison précédente à seule fin de suivre les gambades capricieuses de la mode ; de recommencer sans cesse la corvée de dégrossir des filles des champs pour les façonner aux subtilités du service imposées par le cérémonial mondain, etc, etc.

Ce beau matin-là, un souffle d'indépendance s'élevant avec l'aurore, les gens, épuisés par une longue période d'esclavage volontaire, secoueront le joug des conventions. S'accordant de part et d'autre, sur l'urgence d'une détente, on décidera de se contenter des ennuis inhérents à la condition humaine sans en inventer d'autres. La réconciliation de la Simplicité avec la Distinction sera décrétée. On étendra, par exemple, une généreuse absolution aux femmes du monde qui auront voulu, de leurs propres mains, ouvrir la porte ou offrir un verre d'eau à leurs amis. Des innovations seront introduites dans l'économie domestique. Les nouveaux venus en ce monde apprendront de parents assagis à satisfaire les besoins de manger, de se désaltérer, de dormir, de s'habiller, de s'amuser de la façon patriarcale des premiers hommes.

Alors, seulement, les loisirs reviendront pour calmer la fièvre du genre humain ; les tracas s'enfuiront devant le cortège de la Paix. Alors, comme autrefois, le Temps demandera des délais énormes pour son œuvre de tracer sur la figure des gens les rides de la sagesse. Sur les fronts augustes et sereins, la neige des ans tardera—ainsi qu'aux jours lointains de Mathusalem—à mettre la couronne d'argent qui marque les élus pour l'Eternité.

Ainsi soit-il.

MADAME DANDURAND

# FIN D'ANNÉE

"Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

PEUT-ON sans émotion l'entendre répéter chaque année, cette parole que des anges chantèrent au-dessus du berceau de l'homme-Dieu, paix ! paix ! C'est-à-dire, vie et harmonie. Car la paix, ce n'est pas l'inertie, ce n'est pas la fin des passions, l'enrayement de ce qui fait l'activité de l'être ; la paix, c'est le bonheur commun produit par le développement parfait de toutes les forces vives du corps social. L'économie de cette création est telle, que la suppression ou le ralentissement d'une seule des énergies destinées à le produire entraîne une perturbation générale ; tout comme l'arrêt d'un astre dans l'espace dérangerait la marche entière des cieux. Oh, cette solidarité qui nous unit tous, en sommes-nous assez imprégnés ; et, chacun de nous, atômes que nous sommes, savons-nous assez toute la responsabilité que nous portons dans l'harmonie, la paix, l'équilibre du monde universel. Je veux ici m'adresser aux femmes surtout, avons-nous la conscience bien nette du rôle social que nous devons jouer ; comprenons-nous assez que nous avons été associées dans un plan divin à toutes les destinées humaines, que nous devons coopérer à toutes les œuvres, sans quoi, elles resteront inféconds et stériles. De même que dans l'ordre physique, la femme est une mère, dans l'ordre moral sa vocation ne change pas, mais elle grandit : ce qu'elle ne porte pas n'arrivera jamais à maturité.

La femme canadienne est-elle à la hauteur de ses destinées ; son éducation la prépare-t-elle à collaborer à la prospérité générale ; sait-elle sortir de l'égoïsme individuel et familial pour s'occuper d'autrui ; a-t-elle ce qu'on appelle de l'esprit public ? Bien que les livres bleus qui donnent chaque année un résumé des affaires du pays, ne contiennent aucune statistique qui puisse faire soupçonner la place que la femme occupe dans le développement de la nation, nous ne saurions douter cependant de l'influence salutaire qu'elle exerce. Les livres bleus, en effet, fournissent surtout des renseignements sur la richesse matérielle du pays, à laquelle, je l'avoue, la femme n'apporte qu'un faible appoint, suffisamment compensé d'ailleurs par les enfants dont elle le dote. Mais l'homme ne vit pas que de pain ; une nation est-elle donc un corps sans âme, et la patrie mériterait-elle d'être tant aimée, si elle n'était animée que d'une vie matérielle et grossière. L'âme nationale, cette force initiale de toute grandeur, la femme contribue puissamment à sa formation par le rayonnement qui se dégage de ses idées, comme par l'activité qu'elle déploie dans les œuvres d'éducation et de charité, ou si vous le voulez, dans les œuvres humanitaires. Je voudrais, avec les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, réfléchir un peu à ce que j'ai là sous les yeux, dans notre métropole, une fin d'année est l'heure propice aux recueillements, faisons un examen de conscience.

Nous nous nuirions singulièrement les femmes quand nous parlons de nos œuvres, si nous en excluions celles des religieuses, et si nous voulions échapper aux mérites que leurs institutions font rejaillir sur tout notre sexe ; songeons que c'est à elles que nous devons la part si grande que les femmes prennent dans l'éducation de notre pays ; telle communauté, les Sœurs des SS. NN. de Jésus et Marie fournissent, par exemple, à elles seules 1.033 religieuses réparties dans 61 maisons. De ce nombre Montreal possède 6 maisons indépendantes ; je fais exclusion à dessein des 6 écoles où elles enseignent sous la conduite de la commission scolaire, ne voulant mentionner ici que des œuvres de femmes, proprement dites, c'est-à-dire dues à l'initiative féminine.

Je vous assure que beaucoup des revendications de nos concitoyennes de langue anglaise consistent tout simplement à obtenir dans la direction des écoles de filles, une part d'influence que nos religieuses exercent depuis longtemps dans les nôtres ; ainsi cette année l'innovation au High School a été de remplacer le principal, qui exerçait sa charge avec beaucoup de dignité d'ailleurs, par deux directeurs dont l'un est un homme pour les garçons, l'autre une femme pour la gente féminine. Les protestantes, ne possédant pas en effet ces corps puissamment organisés qui, chez nous, se dévouent à l'éducation, elles ne trouvent un enseignement efficace qu'en se groupant sous l'administration publique ; de là leurs efforts pour s'immiscer dans l'éducation des filles en sollicitant des positions officielles : elles ont obtenu, il y a quelques années, de faire partie des commissions scolaires dans le Nouveau-Brunswick et la Colombie Anglaise. Les religieuses, elles, jouissent de toute liberté dans la rédaction de leurs programmes d'étude et la direction de leurs maisons. Hâtons-nous d'ajouter qu'elles y déploient une intelligence, un sens bien rare des besoins de notre époque ; leur esprit semble devancer celui des femmes du monde par leurs vues progressistes. Leur vie un peu cosmopolite qui les fait voyager d'un pays à un autre, et leur fait parcourir l'Amérique en tous sens, les initiant aux réformes les plus modernes, aux procédés les plus nouveaux, aide sans doute à élargir le cadre de leurs idées. Ainsi, cette année, nos grandes maisons de Montréal ont inscrit sur leurs programmes deux études nouvelles, devançant par là toute initiative gouvernementale qui n'accepta ces matières que plus tard dans l'enseignement laïque ; je veux parler de l'enseignement théorique de la coupe et couture, puis du Droit.

Les cours de nos pensionnats comportent un enseignement assez com-

plet pour dire qu'il touche, qu'il confine à l'enseignement supérieur, et telle de nos maisons, Hochelaga, est affiliée en Orégon à l'Université de Portland, elle confère des degrés.

Mais ce que j'estime par dessus tout, c'est la souplesse qui existe chez nos religieuses pour s'adapter aux besoins présents. Si vous causez avec elles, vous constaterez bientôt qu'elles comprennent parfaitement l'époque de transition par laquelle passe l'éducation des filles. Elles vous diront que leurs programmes ne sont pas définitivement arrêtés, qu'elles y travaillent constamment. En éducatrices habiles, elles ne tracent pas un cadre inflexible dans lequel elles chercheront à ajuster tant bien que mal la taille d'un enfant qui croisse ; mais, aidant au contraire cet enfant à prendre son essor, elles respectent sa personnalité, développent chez elle l'énergie, et moulent leurs enseignements sur la nature d'abord pour étreindre celle-ci plus fermement ensuite et l'élever. Ce respect de l'individualité est pour moi des plus manifestes dans la création de ces clubs d'étude que les Sœurs de la Congrégation cherchent à étendre dans leurs maisons. Cela consiste à convier les élèves à se grouper volontairement en association pour l'étude de questions littéraires ou sociales : les élèves seules en font partie, les maîtresses en sont exclues. L'association s'abonne à une revue au choix de ses membres. On en fait la lecture en commun, on en commente les articles, on les discute en toute liberté, je crois même qu'on incite les mieux douées à approfondir leurs pensées en les élaborant dans des conférences. La maîtresse, spectatrice inactive de ce qui se passe, feint quelquefois de s'éloigner pour laisser libre cours à plus de hardiesse ; elle est toujours assez rapprochée cependant de son petit troupeau pour prévenir un accident ; mais, elle sait que l'enfant un jour marchera seul, que ses premiers pas seront peut être accompagnés de chutes, voilà pourquoi en mère prudente, elle l'exerce à la vie pendant qu'il est encore sous ses yeux : s'il tombe, elle le rassure, lui apprend à prévenir de semblables défaillances et lui dit quand même : va, marche seul encore ! car le conduire aveuglément par la main jusqu'au moment où elle l'abandonnera irrémédiablement à son sort, ce serait folie.

Convenir que le mouvement est la condition du progrès ; développer ce qui par dessus tout fait l'individu, c'est-à dire : l'énergie, la personnalité, voilà, il me semble, deux éléments précieux qui sont en la possession de nos maisons religieuses pour façonner les femmes de demain, et nous avons lieu d'espérer que cette éducation sera féconde en résultats pratiques. Soyons soucieuses de donner à nos filles par les mains de ces saintes femmes une orientation féminine, des vues, des aspirations qui conviennent à notre nature et à nos besoins, car l'absence d'idéal féminin est toujours déplorable dans l'éducation d'une femme, toutes les mères de famille comprennent cela. Pour conserver cette influence salutaire et l'exercice de nos privilèges, souvenons-nous, mesdames, qu'il nous faut la liberté de l'enseignement, car nous savons fort bien que si elle disparaissait, on lui substituerait une administration où les femmes n'ont pas droit de cité.

Si nous passons maintenant aux œuvres de charité, nous voyons que les femmes jouent encore là un rôle prépondérant Ce fut une Jeanne Mance qui, avec une Marguerite Bourgeois, livrèrent aux femmes par droit de conquête, ces deux domaines dans le pays : l'éducation et la charité. Sur ce dernier terrain, il y a irruption constante des femmes du monde, venant prêter leur appui à l'œuvre des Sœurs. Toutes travaillent dans l'harmonie la plus parfaite au soulagement de maux innombrables dans les hospices d'enfants, de vieillards, d'incurables, dans les hôpitaux, la Miséricorde, l'Hôtel Dieu, par exemple, qu'elles supportent exclusivement et où, grâce à leurs concours, les médecins trouvent un champ d'observation propice au développement de leur art. Toutes se dépensent avec tant de dévouement, que le peuple a fini par croire qu'elles seules représentent le cœur de la nation, et que puisque ces femmes donnent plus que leur part de pitié à l'humanité souffrante, lui en est allé d'autant, et que le budget des dépenses publiques n'a que faire d'ouvrir un compte à la charité.

Les œuvres qui s'adressent au relèvement de la classe ouvrière me paraissent surtout dignes d'intérêt et fructueuses en résultats. Il y a eu cette année à Montréal une fondation nouvelle bien faite pour éveiller la sympathie publique ; je veux parler de l'Assistance chrétienne qui entend grouper les femmes, les jeunes filles qui travaillent au dehors, pour qu'elles s'entr'aident dans la voie du devoir et du succès. Bien que fondée par un prêtre, c'est une œuvre de femmes, non seulement parce qu'elle s'adresse à elles, mais parce qu'elles en sont les soutiens et les membres actifs. Les adhérentes en font partie, moyennant une faible contribution ; elles recrutent parmi leurs membres des professeurs, gens du métier, qui ouvrent des classes le soir et donnent un enseignement technique ; elles ont un organe qu'elles rédigent, et trouvent, grâce à leur organisation, des pensions à prix modiques et mille conforts encore ; elles jouissent enfin de tous les avantages de l'association, ce levier si puissant à secourir les faibles ; et, ce qui est infiniment précieux, elles cherchent à satisfaire leurs légitimes ambitions, à améliorer leur condition sous la direction sûre de l'Evangile.

Des statistiques seules peuvent nous faire ouvrir les yeux sur le nombre de femmes à qui le mariage ne fournit pas un cadre d'activité très défini et très stable. Prenant les chiffres du recensement de 1901, je constate que la population des femmes dans la province de Québec est de 824,444 personnes.

Là-dessus 509,514 femmes ne sont pas mariées. Ce chiffre inclut les adultes et les enfants

En outre 41,516 femmes sont veuves.

Et 273,387 seulement sont engagées dans les liens du mariage.

Ces chiffres ne parlent-ils pas éloquemment de l'urgence qu'il y a d'étudier, pour l'améliorer, la situation précaire faite à la majorité des femmes, à qui incombent la responsabilité de pourvoir à leurs besoins comme souvent à ceux de leurs familles. Si les femmes du monde, les riches, les choyées de la fortune ne se sont pas encore émues de pitié pour les souf-

frances de ces vaillantes qui luttent pour avoir un morceau de pain bien sec hélas souvent ! c'est que leur esprit n'a pas encore été éveillé à ces misères, c'est que leurs doigts n'ont pas encore touché cette plaie sociale. La misère des humbles, non pas de ceux qui mendient, mais de ceux qui peinent, le mépris dont on les écrase, l'injustice dont ils souffrent, mais c'est le mal caché qui empoisonne l'organisme social, le mine sourdement jusqu'à ce que dans une crise finale il le désagrège Le jour où ce mal se révèlera aux femmes, qu'elles en saisiront la portée, qu'elles verront la nécessité d'étendre leur pitié à une plus large partie de l'humanité, n'aurons-nous pas lieu d'espérer plus de paix, plus d'harmonie, et ne verrons-nous pas alors le sens vrai de cette parole qui résume la perfection individuelle, comme la perfection sociale : "Aime le prochain comme toi-même" ; car la charité, cette vertu si féminine, ce n'est pas seulement le relèvement de l'humanité déchue, la consolation à ses peines ; la charité, c'est plus que cela, c'est un ferment de vie ; elle eût existé quand même le monde n'aurait jamais souffert ; la création entière n'est qu'une œuvre de charité, un acte d'amour de Dieu. Que la femme qui semble destinée à être la dispensatrice de la vie répande dans tout l'organisme social cette chaleur fécondante de la charité, sans quoi les plus belles œuvres s'étiolent dans l'orgueil et la stérilité.

Oh ! si c'est ainsi qu'il faut entendre le rôle social des femmes, si leur influence est indispensable à l'éclosion du bonheur humain, à l'avènement de la paix ; leur intelligence sera-t-elle jamais assez élevée, leur science assez profonde, leurs aspirations assez vastes pour pénétrer partout où se manifeste l'activité humaine? Que les Canadiennes sentent donc plus que jamais la part de responsabilité qui leur incombe dans notre avenir national. Un concours ouvert par un écrivain de cœur (Magdeleine), a mis au jour dernièrement dans la *Patrie*, tout ce qu'il y a de vertu et de patriotisme chez nos femmes, chez nos mères canadiennes. Quelles sources plus pures et plus riches peut-on souhaiter pour alimenter l'âme d'une peuple?

MARIE GÉRIN-LAJOIE.

# UN NOEL EN ACADIE



M. le sénateur POIRIER

—JE ne publierai pas tes bans avant Noël, avait répondu le Père Chauvreulx ; ta maison n'est pas encore tout achevée, et Françoise est bien trop jeune pour se mettre dans la misère. Et qui prendra soin de mon vieil ami Marcel, si tu lui emmènes sa petite fille ?

Le fait est que Françoise était bien d'âge à se marier ayant eu ses dix-sept ans aux labourages. Les Acadiennes de l'en premier se mariaient communément à dix-sept ans ; plusieurs même à seize, voire à quinze.

Mais il y avait eu un noir complot ourdi entre le curé de Grand-Pré et le vieux Marcel d'Aigle, au détriment du jeune et bouillant André Melançon.

André avait rempli à peu près toutes les conditions exigées, alors, d'un Acadien cherchant à se marier : sa maisonnette s'en allait finie ; aucun, parmi les jeunes garçons du village, n'avait un meilleur attelage que lui ; et, avec les cinq arpents de pré que son père lui avait donnés en partage, en même temps qu'un joli morceau de terre haute, il avait de quoi affaîter la grange que la jeunesse des environs était venue lui aider à se bâtir, entre les foins coupés et les blés mûrs.

Mais Marcel d'Aigle n'avait que sa petite fille pour lui tenir sa maison, depuis que sa femme s'était quittée mourir ; et il ne voulait pas se retirer chez ses enfants, qui pourtant l'en priaient, par esprit d'indépendance, plutôt que par méfiance de n'être pas bien traité, chez eux.

Il avait mis le Père Chauvreulx dans ses intérêts.

—Cette cérémonie, disait-il, peut bien se retarder six mois. On n'est pas si vieux, pour se marier, à dix-sept-ans !

***

Noël arriva, en 1755, à la date accoutumée ; mais il n'y eut pas, cette année-là, et pendant plusieurs années après, de bans publiés à Grand-Pré, ni nulle part en Acadie.

Le *grand dérangement* s'était fait ; Grand-Pré avait été incendié, ainsi que tous les autres établissements français, en pleine paix, par ordre du gouverneur Lawrence ; et les Acadiens avaient été dispersés "comme des feuilles mortes qu'emporte un ouragan d'automne."

La résistance avait été impossible. Le colonel Winslow, venu avec un fort détachement pour, ostensiblement, prendre à Grand-Pré ses quartiers d'hiver, avait trouvé un moyen ingénieux de se saisir de toute la population, sans coup férir.

Il somma "tous les habtants mâles, âgés de plus de dix ans" de se rendre dans leur église pour entendre une communication très importante du gouverneur.

Quand ils furent rassemblées dans le lieu de la prière, les portes étant fermées et les issues bien gardées par ses hommes, Winslow leur annonça qu'ils étaient prisonniers de Sa Gracieuse Majesté, le Roi ; que tous leurs biens étaient confisqués, et qu'ils allaient être emmenés captifs sur les vaisseaux de guerre, ancrés dans la rade.

Ceci se passait le 5 septembre 1755.

L'embarquement commença le dix du même mois.

Par mesure de lâcheté, plus encore que de cruauté, Winslow ordonna que les hommes fussent embarqués les premiers. Il avait peur.

Deux cent soixante jeunes gens furent désignés pour le premier convoi, et l'ordre leur fut donné de marcher.

En sortant de l'église, ces pauvres enfants aperçurent leurs mères, leurs sœurs, leurs promises, agenouillées sur les marches du perron et tout le long de la route qu'ils allaient suivre.

A ce spectacle déchirant, à la pen-

sée qu'ils laissaient derrière eux, aux mains de leurs mortels ennemis, et pour toujours, peut-être, les êtres qu'ils aimaient le plus au monde, leur cœur se révolta, et, d'un commun élan ils essayèrent de briser le cordon qui les faisait prisonniers

Les baïonnettes s'abaissèrent, et un grand nombre tombèrent baignés dans leur sang.

Alors, comprenant que tout espoir terrestre était perdu, ils tournèrent leur pensée vers le ciel, et, s'affligeant sur celles qui se désespéraient autour d'eux, bien plus que sur eux-mêmes, ils entonnèrent un cantique à la Patronne de l'Acadie, la Mère des Douleurs :

> Je mets ma confiance,
> Vierge en votre secours...

Et c'est en chantant que, semblables aux martyrs que Rome vit un jour descendre dans l'arène du Colisée pour y être déchirés par les tigres et les léopards, ils passèrent au milieu des vieillards, des enfants et des femmes gémissant, pleurant, criant avec leur cœur de suprêmes adieux, pour se rendre au rivage, où ils furent entassés sur les navires anglais.

André avait aperçu Françoise, agenouillée auprès de son aïeul, et avait fait un mouvement pour lui dire une parole d'adieu.

Un soldat, croyant qu'il voulait fuir, lui enfonça sa baïonnette au travers de l'épaule ; et Françoise, au cri de douleur et de rage que poussa André, était tombée évanouie.

***

Tous les Acadiens ne furent pas emmenés en captivité. Un petit nombre réussit à s'échapper, en se sauvant dans les bois. Parmi ceux-ci, Marcel d'Aigle et Françoise.

Mais la forêt, sans abri, sans vivres, sans armes à feu pour s'en procurer, leur fut presque aussi cruelle que les Anglais, à la différence près qu'ils y mourraient ensemble et qu'ils pouvaient enterrer leurs morts dans la terre d'Acadie.

Le vieillard et l'enfant avaient d'abord gagné le suête, et étaient parvenus jusqu'au Port-Mouton, où ils espéraient trouver quelque vaisseau français. Mais perdant bientôt tout espoir de ce côté, et appréhendant d'être pris, ils avaient retraversé, au cœur de l'hiver, la péninsule dans toute sa largeur, et étaient venus se fixer, après des fatigues et des privations inouïes, à la baie Sainte-Marie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Collège Sainte-Anne.

L'existence, durant l'été suivant, leur fut assez facile. Au moyen de fascines et de piquets, assujettis ensemble avec des horiortes de vergnes, le vieillard s'était construit un nijagan, dans lequel il prenait quelques anguilles, des plaises, du poulamon, du maquereau, de la gatte et quelquefois du homard.

Françoise, de son côté, approvisionna le foyer de fruits sauvages, fraises, framboises et cerises, d'abord ; puis de sucrêtes, de quatre-temps, de poires âcres et de bluets canadiens, quand la saison fut plus avancée. Pour tout ça, les coques et les moucles, coquillages très communs sur les côtes de la baie Sainte-Marie, firent leur principale nourriture.

L'automne leur fournit des pommes-de-pré en abondance : la lisière des plairies en était couverte ; ils s'approvisionnaient aussi de pommes-de-terre rouges, des grappes d'ours et des noisettes, quoique en petite quantité.

Mais, durant l'hiver, ils manquèrent périr de froid et de faim.

Quelques lièvres pris au collet, de la faine, que Françoise abattait, en grimpant au faît des hêtres ; des coques qu'ils allaient pêcher dans le sable gelé du rivage, et quelques racines sauvages, furent tout ce qu'ils purent se procurer d'aliments.

Quand arriva le troisième hiver, aucun changement n'étant survenu, et les Sauvages leur ayant appris que la chasse aux Français se poursuivait toujours, Marcel dit à sa petite-fille :

—Il faut que je creuse ma fosse, avant les gelées. Autrement tu ne pourras pas m'enterrer, et notre cabane sera inhabitable pour toi.

La fosse fut creusée au pied d'un gros chêne, bien à l'abri, sur la pente d'un butereau.

Françoise avait laissé faire l'aïeul. Quand il eut terminé, elle lui dit de sa voix la plus caressante :

—Grand-père, creusons une autre fosse, auras la vôtre.

Et le vieillard, sans rien dire, sans verser une larme, s'était mis à creuser une seconde fosse, tout à côté de la sienne, mais plus petite.

Françoise tapissa sa tombe de mousse et de lichens. Elle y revenait souvent apportant des fleurs tardives d'automne, et l'ornant avec amour, comme si c'eut été sa chambre d'épousée.

Lorsque l'hiver fut tout à fait venu, et que le sol durci comme de la pierre, se fut couvert de son tapis de neige, les deux proscrits se préparèrent à mourir.

Les forces manquèrent au vieillard, le premier. Il n'avait plus la vertu de se lever.

Un jour, c'était le 25 décembre, il dit à son enfant :

—Je sens que je vais mourir. Aide-moi, Françoise, à me traîner jusqu'au bord de ma fosse. Quand je serai trépassé, tu essaieras de me pousser dedans, et, après m'avoir couvert de branchages, tu rouleras une pierre que j'ai mise là, tout près, afin que les loups ne viennent pas manger mon corps.

Il essaya de se lever, mais retomba inerte et apparemment sans vie, sur son grabat.

Françoise le crut mort et se mit à prier, en sanglotant : elle n'avait plus la force de pleurer.

Au même instant la porte de la cabane s'ouvrit, et un homme tout couvert de frimas et de neige entra, sans que Françoise l'eut entendu frapper.

—Ah ! c'est toi, André, dit le vieillard, en ouvrant de grands yeux, qu'un éclair illuminait. Nous t'attendions. Agenouillez-vous là, mes enfants, à côté de moi, et mariez - vous devant le bon Dieu, puisqu'il n'y a pas ici de prêtre.

André, car c'était bien lui, avait gardé, comme une relique sainte, le jonc des fiançailles qu'il avait à Grand Pré, quand le Père Chauvreulx, à la demande de Marcel d'Aigle, avait remis à Noël la publication de ses bans.

Il le passa au doigt de sa fiancée, et, se penchant sur le vieillard pour lui demander sa suprême bénédiction, il s'aperçut qu'il avait cessé de vivre.

—C'est la Vierge qui nous a sauvés, André, et qui vous a conduit ici, murmura Françoise à son époux,

Pour la remercier, disons-lui le cantique que vous lui chantiez, en partant de Grand-Pré, quand ils vous ont si cruellement blessé à cause de moi.

Et les deux enfants, la main dans la main, agenouillés près du corps de l'aïeul, chantèrent à demi-voix l'hymne à Marie, leur nouveau chant de Noël :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.
Et, quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

PASCAL POIRIER.

Shédiac, N.B , décembre 1903.

## Un bon souhait

COMMENCEZ la nouvelle année, chères lectrices, en vous procurant un livret de banque à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, et cela vous portera bonheur. Ce début marquera une ère de prospérité qui ira toujours s'accentuant. Rien ne vaut l'habitude de déposer ses économies à la banque et de payer ensuite au moyen de chèques. Prenez cette excellente résolution avec l'année qui commence et vous vous en féliciterez davantage à mesure que les mois se succèderont aux mois. Les mères feraient bien aussi d'enseigner à leurs enfants des idées d'ordre et d'économie en plaçant, à leur nom, les petites épargnes et les petits cadeaux en monnaie qu'ils reçoivent des oncles et des tantes, des parrains et des marraines, au temps des étrennes. Les sommes déposées ainsi, toutes mininimes qu'elles peuvent sembler être tout d'abord, grossissent et s'accumulent avec les intérêts et au bout de quelques années forment un montant assez considérable pour rendre, à un moment donné, des services inappréciables. Mettez votre argent à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, sans plus tarder. Vous aurez tout lieu d'en être très satisfaites.

Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.—MME SWETCHINE.

# L'ART DE DONNER

LES présents du Jour de l'An ressemblent, hélas ! aux cadeaux de noces. Trop souvent ils sont peu appropriés aux goûts de ceux qui reçoivent et semblent n'avoir d'autre but que de mettre en relief la générosité ou l'égoïsme du donateur.

Je voudrais surtout entreprendre une ligue contre les cadeaux dits : *utiles*. N'avez vous pas remarqué que c'est la marotte des gens riches de faire des cadeaux de ce genre à ceux moins heureux qu'eux sous le rapport de la fortune. Et pourtant, ce sont les jolies choses qu'il leur faut à ces derniers puisqu'ils ne peuvent rien se procurer en dehors des utilités.

Mais où le cœur me fait mal, c'est quand je vois donner aux enfants, les flanelles et les bas de laine quand le moindre bâton de sucre d'orge ferait bien mieux leur affaire. Un polichinelle de deux sous créera plus de bonheur dans le cœur d'un de ces marmots que les bas de laine les plus longs et les mieux tricotés. Donnons aux enfants des cadeaux inutiles, aux grandes personnes des cadeaux, utiles si l'on veut, mais, qui au moins, leur soient agréables.

Ah ! si l'on mettait un peu de tact dans les dons ! L'art de donner est plus difficile qu'un vain peuple pense. Non seulement il faut consulter le goût, mais les aptitudes des personnes ; il faut essayer de donner selon la mesure de l'intelligence de celle qui reçoit. Telle chose qui enchantera celle-ci, malgré son mérite déplaira à celle-là autre, et ainsi de suite.

Quant aux épouses qui offrent constamment à leur mari des objets qui manquent à la toilette et à l'ameublement de la maison, il devrait y avoir des articles à la loi, pour amender pareille ligne de conduite. Si ces dames étaient servies comme une d'elles le fut, un certain jour de l'an, la désagréable habitude qu'elles ont contractée depuis temps immémorial serait vite déracinée.

Une de ces dames donc, présenta à son mari, avec ses baisers de nouvelle année, un tabouret de piano. Inutile d'ajouter que le "chéri" n'était nullement musicien. Celui-ci, à son tour, offrit à sa tendre moitié un très joli veston, dont il avait lui-même grand besoin. Madame versa quelques bonnes larmes sur ce cadeau, mais la leçon lui fut bonne, et les échanges, maintenant, sont aussi appropriés que délicatement choisis.

Il faut que je vous raconte un Jour de l'An, passé une fois, à la campagne, dans une famille de mes connaissances, qui a laissé, dans ma mémoire un souvenir frais et gai, à jamais ineffaçable.

Nous étions nombreux, et vous savez le proverbe : plus on est de fous, plus on rit. Je ne sais lequel de nous imagina un plan nouveau pour faire parvenir à chacun son cadeau du Jour de l'An. Toutes les personnes présentes se munirent d'un rouleau de ficelle et de gros papier à envelopper. On mit d'abord les cadeaux dans du papier de soie et l'on recouvrit le tout avec du papier d'emballage, ou encore avec de vieux journaux, car la provision de papier fut vite dépensée. Chacune dissimula ensuite le paquet ainsi fait dans une armoire, ou au grenier, dans le refrigérateur, jusque dans la cave. Au paquet était enroulé une ficelle, puis avec le reste du rouleau on lui fit faire mille et un détours, passant sous les chaises, autour des balustrades des escaliers, le long des murs, remontant autour des tableaux, s'enroulant jusqu'à vingt fois sur le même barreau de chaise ; quand le peloton de ficelle fut épuisé dans ces vagabondages, on attacha, au bout, un morceau de papier blanc sur lequel était écrit le nom de celui à qui le colis était destiné. Celui-ci devait refaire le chemin de la ficelle sans en couper un seul bout, jusqu'à ce qu'il arrive au cadeau même. Vous voyez d'ici dans quel désordre était la maison et notre plaisir de nous rencontrer, de défaire les nœuds, de se séparer, de se rejoindre encore... Quel bon Jour de l'An, j'ai passé cette fois-là ! Je vous donne la recette. Ne vaut-elle pas la peine qu'on l'essaie ? Le bonheur, fait de petits riens, est encore celui qui rend le plus heureux.

PAULETTE.

# *L'Eternelle Chanson* (1)

**Poésie de Rosemonde Gérard (Mme Edmond Rostand)**

L'amour que chante mon poème
N'est pas un amour de roman ;
Il ne ressasse point le thème
Banal d'un éternel serment.

Non plus il ne sait l'art suprême
De peindre un langoureux tourment.
L'amour que chante mon poème
N'est pas un amour de roman.

Mais grave et doux, sûr de soi-même,
Epris d'un obscur dévouement,
Au bonheur de l'ami que j'aime
Toujours veille jalousement
L'amour que chante mon poème.

* * *

Les tziganes jouaient leur musique troublante,
Et vous me parliez bas, tout bas, dans les cheveux,
Vous me parliez d'amour, et sur la valse lente
Aux arpèges plaintifs, se rhythmaient vos aveux.
De temps en temps, par les fenêtres entr'ouvertes
Une odeur de Printemps très fine se glissait,
Qui disait la chanson des jeunes pousses vertes
Et la très lente valse alors s'alanguissait.
Les pervenches d'azur et les roses trémières,
Dans la nuit du dehors souffraient mille tourments,
Tandis que s'attardaient alentour des lumières,
Les papillons flirteurs, leurs volages amants ..
Vous me parliez d'amour. Je crois encore entendre
Ces doux aveux, coupés de silences très longs.
Chère me disiez-vous, et la gravité tendre
De votre voix chantait avec les violons,
Vous qui pourriez d'un mot, d'un seul, chasser les doutes,
Et les tristes pensers qui mettent en émoi
Mon être tout entier, ô chère, dites-moi
Si bientôt sonnera l'heure exquise entre toutes,
Où prenant en pitié mon amoureux souci,
Vous vous ferez sensible et m'aimerez aussi.
Ah ! par pitié...
— Hélas ! fis-je, toute attendrie
Par vos jolis discours, les cieux me sont témoins,
O mon très cher ami, que je ne veux rien moins
Que vous désespérer ; mais comment, je vous prie,
Disposer de mon cœur, il ne m'appartient pas.
Et vous voyant pâlir, je murmurai tout bas.
Si bas, que vous avez à peine dû l'entendre :
— Je veux bien le donner, si vous voulez le rendre.

* * *

Ce n'est pas la faute à nous deux
Si nous nous aimons de la sorte :
Un jour le dieu des amoureux
De notre cœur força la porte.

Or nous faisons de notre mieux,
Vous et moi, pour que l'intrus sorte ;
Ce n'est la faute à nous deux
Si nous nous aimons de la sorte.

Contre un hôte si dangereux
Nul n'osa nous prêter main-forte,
La raison fut sourde à nos vœux,
L'amitié même fit la morte...
Ce n'est pas la faute à nous deux.

* * *

Tu me dirais que l'on entend le souffle
Qu'au sein des fleurs exhale un papillon,
Et que l'on a retrouvé la pantoufle
Qu'en s'enfuyant laissa choir Cendrillon ;
Tu me dirais que ces vers sont en prose,
Et qu'une femme a gardé des secrets,
Que le lys parle et que l'azur est rose,
Vois ma folie, ami, je te croirais.
Tu me dirais que l'astre qui scintille
Au ver luisant doit son éclat joyeux;
Et que la nuit accroche à sa mantille
Comme un bijou de soleil radieux ;
Tu me dirais qu'il n'est plus une fraise
Dans les recoins tout moussus des forêts.
Et qu'une plume de bengali pèse
Plus qu'un chagrin au cœur,—je te croirais.

En t'écoutant, tous mes doutes d'eux-mêmes
Tombent soudain, vaincus... Tu me dirais
Que le bonheur existe et que tu m'aimes,
Vois ma folie, ami, je te croirais !

* * *

L'autre mâtin, sous la feuillée
De soleil rose ensoleillée
Je rêvais à toi,—tu passas,
Et je vis à ta boutonnière,
Penchant ses graines de lumière.
Une branche de mimosas.

— Oh ! donne-la moi, je t'en prie,
Cette petite fleur meur rie,
Murmurai-je... Et tu refusas
Oui, tu refusas, toi si tendre,
Toi si bon, de me laisser prendre
Cette branche de mimosas.

Et sans soupçonner mes alarmes,
Sans voir mes yeux remplis de larmes,
De mon tourment tu t'amusas :
— Quoi ! fis-tu, sans plaisanterie,
Mademoiselle ma chérie,
Vous les voulez, ces mimosas?

— Ce que je voudrais surtout, dis-je,
C'est apprendre par quel prodige
A mon pauvre cœur tu causas
Sciemment cette peine amère.
Dis, pourquoi t'est-elle si chère
Cette branche de mimosas ? —

Mais toi sans cesser de sourire :
— Ecoute, je veux bien te dire,
Mais tu ne me gronderas pas,
Pourquoi j'eus l'audace suprême
De te refuser, moi qui t'aime,
Cette branche de mimosas :

Un peu curieux de nature,
Je désirais voir la figure,
Car je ne la connaissais pas,
Que vous faites alors qu'on ose
Vous refuser la moindre chose...
Tiens, les voilà, les mimosas.

* * *

Vous êtes mes espoirs et mes désespérances
Vous êtes mes pensers, très graves ou très fous ;
Vous êtes mes bonheurs et toutes mes souffrances,
Car rien ne m'atteint plus que ce qui vient de vous.

Vous êtes mes gaietés, vous êtes mes tristesses,
Et tous mes souvenirs, très amers ou très doux ;
Vous êtes mes amours et toutes mes tendresses,
Car je n'aime plus rien en ce monde que vous.

* * *

Nous n'habiterions pas la ville
Bruyante et banale, mais on
Verrait dans le coin bien tranquille
D'un petit bois notre maison.

Elle serait en briques roses,
Avec des volets peints en vert,
De volubilis et de roses
Le perron serait recouvert.

(1) C'est la première fois, croyons-nous, que cette poésie est publiée, dans son entier au Canada. C'est donc une primeur que nous offrons avec empressement à nos abonnées, dont plusieurs nous ont manifesté le vif plaisir qu'elles auraient de cette reproduction —Note de la Rédaction.

Et, sur le toit, des tourterelles,
Aux langoureux roucoulements
Viendraient terminer leurs querelles
Par de longs raccommodements.

L'intérieur, une merveille,
Grâce à nos soins longs et chercheurs,
Un peu meublé comme à la vieille,
Aurait les déteintes fraîcheurs.

La gamme de notes exquises
Aux tristesses d'harmonicas,
Les préciosités requises
Par les esprits très délicats.

Aux fenêtres, toutes petites,
Faites d'un seul verre irisé,
Par des branches de clématites
Le grand jour serait tamisé

***

Le bonheur, pour qu'il s'acclimate,
Veut qu'on le cache à tous les yeux,
C'est une plante délicate,
Qui meurt des regards curieux,—

De la·mes, alors qu'elle est morte,
On l'arrose, mais vainement...
Aux indifférents notre porte
Resterait close obstinément ;

Et pour être tout à fait sages,
Nos amis, nous les choisirions
Parmi les discrets personnages
Des beaux livres que nous lirions.

J'aurais des bracelets d'opale,
Des mules en velours changeants,
Une robe d'un satin pâle,
Verte, au semis de fleurs d'argent,

Et des mèches ébouriffées,
Comme vous aimez, dans le cou.
Nous croirions aux lutins, aux fées,
Et nous nous aimerions beaucoup.

Quand votre tête serait lasse
D'avoir trop rêvassé, le soir
Près de moi, sur la chaise basse
Quand vous viendrez vous asseoir,

Ma tendresse, vite inquiète,
Vous bercerait de soins jaloux,
Je renverserais votre tête
En arrière, sur mes genoux.

Et puis, afin que les lumières
Vous soient douces, mon cher amour,
Je mettrais devant vos paupières
Mes doigts comme un rose abat-jour.

***

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encor de jeunes amoureux ;
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons assis sur notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Sur notre banc ami, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
Nous aurons une joie attendrie et très douce
La phrase finissant souvent par un baiser.
Combien de fois jadis j'ai pu dire · je t'aime !
Alors avec grand soin, nous le recompterons ;
Nous nous ressouviendrons de mille choses, même
De petits riens exquis dont nous radoterons.
Un rayon descendra, d'une caresse douce
Parmi nos cheveux blancs, tout rose, se poser,
Quand sur notre vieux banc, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.

Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage,
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main ;
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Et de ce cher amour, qui passe comme un rêve,
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur ;
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J enfouis, ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;
Je serai riche alors, d'une richesse rare :
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
Ainsi de ce passé de bonheur qui s achève
Ma mémoire parfois me rendra la douceur,
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête
Nous nous croirons encore aux heureux jours d'antan
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et tu me parleras d'amour en chevrotant.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs

***

Toi, dont la robuste tendresse
Me soutient, ô doux compagnon
Des jours de joies et de tristesse,
Je viens te demander pardon.

Ami, les femmes sont frivoles
Et parlent sans savoir pourquoi...
Pardon de toutes les paroles
Qui ne s'adressent pas à toi.

Les femmes, pauvres insensées,
Ont l esprit toujours en émoi. .
Pardon de toutes les pensées
Qui ne s'envolent pas vers toi.

Les femmes devraient être nées
Rien que pour aimer ici bas...
Pardon de toutes les années
Où je ne te connaissais pas.

*Ceci est mon testament.*

Je vous laisse, ami cher, la très mignarde estampe
Que vous aviez trouvé me ressembler beaucoup,
La mèche de cheveu qui frisait sur ma tempe,
Les médailles d'argent que je portais au cou.

Et je vous laisse aussi ma robe en mousseline,
Celle que vous aimiez,—mes souliers de satin,
Et mon petit manchon, et puis la capeline
Dont je m'emmitouflais pour sortir le matin.

Je vous laisse mes gants et mon ombrelle rose,
Et je vous laisse encor, n'ayant pas autre chose,
Tous mes petits rubans de toutes les couleurs,

Le missel que pour vous je lisais à la messe,
L'anneau d argent bruni, sceau de notre promesse,
Et ma tombe, ami cher, avec toutes ses fleurs.

Rosemonde GERARD.

# DU BLANC, DE L'AZUR ET DU ROSE



M. CHARLES GILL

(Pour le journal de Françoise)

*Pour orner l'or fin de son médaillon,*
*Grand'mère demande un portrait de Rose,*
*Mais la belle enfant, moins qu'un papillon*
*Nous ferait l'honneur d'un semblant de pose.*

*Puisque j'ai garni ma palette en vain,*
*Je voudrais, aux sons berceurs de la lyre*
*Le front inspiré par l'art souverain,*
*En des strophes d'or chanter son sourire.*

*Et ma plume hélas ! ne saurait fixer*
*Ces traits dont l'image en mon âme reste,*
*Car mon style obscur ne peut enchasser*
*Dans le verbe humain la beauté céleste.*

*Non ! pour réussir en vers ce portrait,*
*Pour prêter la vie à ce frais mélange*
*De pureté rose et blanche, il faudrait*
*Une plume prise à l'aile d'un ange.*

***

*Bonne grand'maman, si vous voulez voir*
*Votre Rose peinte, à l'heure où le soir*
*Avec le sommeil descend sur la Terre,*
*Dites lui ceci :—" Ferme ta paupière*
*Et ne bouge plus, comme si dodo*
*Sur tes jolis yeux mettait son bandeau.*
*Te voyant ainsi, plus faible et plus belle,*
*Sur toi ton bon ange étendra son aile*
*Toute grande, afin de te garder mieux*
*Contre l'Esprit noir et mystérieux.*
*Lors, en tapinois, sans bruit et bien vite,*
*Dérobe au satin léger qui l'abrite*
*Une plume... Prends ! sans peur d'offenser*
*Ton aîné du Ciel ; on ne peut blesser*
*Les anges qu'au cœur : ils n'ont de la peine*
*Au fond de leur âme auguste et sereine,*
*Que si leurs amis les petits enfants*
*Ont de gros chagrins ou font les méchants...*
*Mets le blanc trésor sous la blanche toile*
*De ton oreiller : un rayon d'étoile*
*Viendrait le chercher. Ce que tu voudras,*
*Avec ce joyau demain tu l'auras...*
*Bonne nuit !... Ton ange attend ta prière...*
*Avant de dormir, ferme ta paupière."*

***

*Dans le tiède nid de son doux sommeil,*
*Si Rose demain retrouve, au réveil,*
*La plume arrachée à l'aile divine*
*Sur laquelle un flot de rosée en pleurs*
*Mêle des éclats perlés aux pâleurs*
*De la noble hermine,*
*Toutes ces clartés pour vous décriront*
*Les neiges du cœur, le marbre du front,*
*Et la gamme blanche égrenant ses notes*
*Sur le col de cygne où la pureté*
*Met de blancs frissons, et l'émail lacté*
*Nacrant les quenottes.*
*Le pétale pris au grand lys ailé,*
*A pu sillonner l'azur constellé*
*Dont la majesté l'a baigné de gloire ;*
*Et, dans le nocturne éblouissement,*
*Des rayons de lune ont pieusement*
*Argenté sa moire.*
*Aussi dira-t-il combien le cristal*
*De l'iris est bleu, sur quel idéal*
*De limpidité s'ouvre la prunelle,*
*Et par quel effet du mystérieux*
*Il fait clair de lune au fond des beaux yeux*
*De mademoiselle.*
*L'aile interrompait son cours vers le sol*
*Pour illuminer plus longtemps son vol*
*Au rayonnement des apothéoses.*
*Il faut le miroir de ce souvenir*
*Qui dans les levants vit s'épanouir*
*Les nuages roses,*
*Pour énumérer tous les incarnats*
*Nuançant l'oreille aux plis délicats*
*Où la mèche d'or librement se joue,*
*Et, sans les meurtrir sous des mots trop lourds,*
*Décrire la lèvre et le fin velours*
*De la rose joue.*
*Le fragment sacré, dans l'éther sans fin*
*A porté l'essor du fier séraphin,*
*Parmi des frou frous d'ailes éperdues.*
*Ayant pu sonder le mystère bleu,*
*Mieux qu'un astre ouvrant son grand œil de feu*
*Sur les étendues,*
*Il saura parler d'un autre infini*
*Pour nous révéler le foyer béni*
*Dont le cœur de Rose a gardé la flamme...*
*Et nous comprendrons le rêve enchanté*
*Qui doit voltiger dans l'immensité*
*De sa petite âme.*

CHARLES GILL.

---

La dispense du maigre pour la fête de Noël, lorsqu'elle tombe un vendredi, est fort ancienne. Saint Epiphane déclare que de son temps on ne jeûnait point le jour de Noël, lorsqu'il venait un mercredi ou un vendredi. Nicolas Ier, exhortant les Bulgares à l'abstinence tous les vendredis de l'année, en excepte celui qui rencontrerait la fête de Noël. Mathieu Paris mentionne comme un usage en vigueur, en 1255, la faculté de manger de la viande un vendredi, si la fête de Noël tombe ce jour-là.

# Un Noel Satirique

## AU XVII^E SIECLE



M. ERNEST MYRAND.

LE *Noël* est un petit poème que l'on a défini : " cantique spirituel en langue vulgaire, en l'honneur de la naissance de Jésus - Christ. " Mais, à la longue, le *Noël* cessa de se renfermer dans le champ restreint des sujets sacrés auxquels il semblait devoir être uniquement affecté, et plusieurs auteurs l'appliquèrent à des sujets profanes. C'est, aujourd'hui, ce qui donne lieu d'en distinguer quatre espèces et d'établir, à son propos, une classification bien déterminée.

Nous avons d'abord le *noël religieux*, écrit en mémoire de la nativité du Sauveur du monde ; puis le *noël royal*, composé pour les souverains, à l'occasion de leur couronnement, de leur mariage, ou de leurs victoires ; vient, en troisième lieu, le *noël politique*, ayant pour objet, celui-là, l'éloge d'un grand personnage, d'un ministre, d'un haut fonctionnaire dans l'Etat ou dans l'Eglise ; enfin, le *noël satirique* ou *badin*, concernant les personnes privées ou traitant un sujet particulier se rapportant à la vie commune.

C'est à cette dernière classe que se rattache le noël anonyme que nous allons lire ensemble et critiquer " *à la ronde, si vous voulez*," comme dans la chanson de Fortunio.

Je vous dirai tout de suite qu'il n'est pas canadien, mais français, essentiellement français, ainsi que le prouvent les noms des personnages mis en action dans le petit poème, lesquels, pour la très grande majorité, appartiennent à des ordres religieux étrangers au Canada, tels que les Augustins, les Oratoriens, les Prémontrés, les Théatins, les Bénédictins, les Visitandines, et autres.

Seulement, les copies manuscrites de ce noël badin (1), coururent sous le manteau, et il en vint jusqu'à Québec adressées aux communautés de la ville, aux Jésuites, aux Récollets, aux Hospitalières du Précieux-Sang (*Hôtel-Dieu* actuel), trois classes de personnes fort intéressées et fort amusées à les lire parce qu'elles y étaient bel et bien chansonnées. Ce fut leur *Christmas card* de cette année-là, année que je fixerai à 1658 pour une raison de critique historique que je donnerai tout à l'heure, au courant de mes commentaires sur cette pièce satirique.

L'auteur — demeuré inconnu—imagine qu'à la nouvelle de la naissance de Notre-Seigneur, toutes les communautés religieuses de France se rendent à Bethléem, pour adorer l'Enfant-Jésus, à l'exemple des Bergers et des Mages. Lui-même—l'auteur—se tient à la porte de l'Etable, notant les visiteurs au passage, comme un candidat, ses électeurs, au bureau de votation, le jour du scrutin. Et je vous prie de croire qu'il contrôle sa liste. Défunt Argus n'était qu'un borgne auprès de lui. Mais, trève de comparaisons mythologiques, et procédons instanter.

***

L'auteur nous avertit que son noël badin se chante sur l'air : " *Réveillez-vous !* " Je ne connais pas cet air-là, et mon lecteur peut se dispenser de le savoir. La simple lecture de cet épigramme en dix quatrains suffit à chasser toute idée de sommeil.

> Quand on eut appris la naissance
> Du cher petit Enfant-Jésus,
> Chacun lui fit la révérence,
> Et tous y furent bien reçus.

*A tout seigneur, tout honneur !* Aux Jésuites donc, le premier coup d'épingle :

> Gens de politique et finesse
> Qui sont sortis de Loyola
> Cherchaient déjà, par quelle adresse,
> Ils pourraient bien s'établir là !

Nous n'en sommes qu'au second couplet, et déjà je parierais, cent contre un, que ce noël satirique eut pour auteur un capucin. De tous temps, c'est le reproche caractéristique du Franciscain à l'adresse du Jésuite : il ne lui pardonne pas son esprit accapareur. Tout récemment, à la date du 4 août 1898, le Père Léon, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, au cours d'un panégyrique, prononcé à Paris (1), ne définissait pas l'*âme ignatienne*, " une âme disciplinée, combative, *saintement envahissante ?* " Cet adverbe est délicieux ! Et plus loin : " L'*âme franciscaine* avait des simplicités de colombe, l'*âme ignatienne* aura, suivant le mot de l'Evangile, des prudences de serpent. L'âme franciscaine se dépouillait de tout, elle avait le culte de l'impécuniosité ; l'âme ignatienne s'emploiera à réaliser ce magnanime dessein,—de tout prendre pour tout donner à Dieu ! ! "

A la lecture, cette phrase piquante ne perd rien de son ironie ; elle garde, comme à l'audition, toute la force sarcastique du geste et de la pause de l'orateur.

Si l'on m'accorde que le noël satirique date de l'an de grâce 1658, nous constaterons que la voix éloquente et fort originale du Père Léon n'est qu'un écho, l'écho d'une rancune longue de deux siècles et demi. C'est dire qu'en fait d'échos je n'en connais point de mieux soutenu, que nous sommes en présence d'un phénomène acoustique étonnant et du plus bel effet.

> Mieux nourris que gens de Solagne,
> Chanoines, curés et prélats,
> Finets comme des chats d'Espagne,
> Y vinrent, mais à petits pas.

Le satirique anonyme écrit Solagne

(1) C'est évidemment une de ces copies que j'ai retrouvée, par le plus heureux des hasards, dans un tome du Grand Dictionnaire de Trévoux. Elle y jouait le rôle de signet, aussi oublié qu'inutile. Cette découverte me permet d'offrir une primeur littéraire au JOURNAL DE FRANÇOISE, car j'ai la certitude que ce noël satirique est demeuré, jusqu'aujourd'hui, inédit au Canada.

(1) *L'Ame Dominicaine*, pp. 10 et 11 : J. Mersch, imprimeur, 4*bis* Avenue de Châtillon, Paris ; Mde Lebrun, dépositaire, 42, rue Vavin, Paris.

au lieu de Sologne, qui est l'exacte orthographe de ce nom, en vertu d'une licence poétique que le besoin de la rime explique mieux qu'elle n'excuse. L'ironie de ce couplet n'est pas, d'ailleurs, très aiguisée. Chanoines, curés et prélats sont des personnages qu'il n'est pas prudent d'égratigner, et je comprends, qu'en jouant avec eux, notre finet rentre ses griffes et fasse patte de velours.

> Un Augustin de bonne mine
> Vint adorer cet Enfant-Dieu,
> Mais, n'y voyant pas de cuisine,
> Il délogea sans dire adieu !

Le bon Père avait du savoir-vivre, et j'approuve, sans restriction, sa manière de filer, discrètement, à l'anglaise. Une fête de Noël, sans réveillon, "ne valut j mais rien," tout comme le dîner réchauffé du *Lutrin*.

> Un seul, venu de l'Oratoire,
> Dit au Seigneur : "Exaucez-nous ;
> Nos autres Pères n'ont pu croire
> Que vous fussiez venu pour tous !"

Ce coup droit est à l'adresse des Jansénistes qui prétendaient que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas venu sur la terre pour sauver les Pécheurs, mais seulement les Justes.

> En blanc manteau, chapeau, soutane,
> De Prémontré, un régulier,
> S'étant placé derrière l'âne
> Fut pris de tous pour un meunier.
>
> Un Théatin, en baudoulière,
> Un Fontevraud (1), en justaucorps,
> Passèrent, l'un, pour un mousquetaire,
> Et l'autre pour garde du corps.

Ignorant quels étaient, au dix-septième siècle, les costumes des religieux Prémontrés, Théatins et Bénédictins, il m'est difficile de les comparer avec ceux du meunier, du mousquetaire et du garde-du-corps français de la même époque, lesquels costumes me sont également inconnus. Force m'est donc de rire de confiance et de croire, sur parole, au comique des quiprocos et des méprises.

> Un capucin de mine fière
> Entonna haut le chant joyeux ;
> Au bruit, l'âne se mit à braire ;
> Ils s'accordaient fort bien tous deux !

Ce couplet, d'un bas comique achevé, cache un truc habile. Ce capucin antiphonant n'est qu'un madré compère, un fin renard jouant à l'âne pour mieux égarer les soupçons et masquer davantage sa personnalité. Il se moque de lui-même pour mieux rire des autres. Ce comble d'audace lui assure l'impunité, et il passe à la postérité, incognito. C'est plus qu'il ne désirait peut-être.

> De Sainte-Marie la tourrière
> N'apporta que des compliments,
> Disant :—"L'on est fort en arrière
> Quand on fait de grands bâtiments."

La tourrière de Sainte-Marie est une religieuse d'Annecy, département de la Haute-Savoie, en France. Annecy est le berceau de l'Ordre de la Visitation fondé par Saint François de Sales et Sainte Jeanne de Chantal. La Visitandine s'excuse de ne pas avoir d'étrennes à offrir à l'Enfant-Jésus parce que, cette année-là, on avait construit "de grands bâtiments," et que l'argent, la menue monnaie, se faisait rare dans le portefeuille. Or, l'abbé Bougaud nous raconte, dans son *Histoire de Sainte Chantal* (1), que "le 12 mai 1658 les Sœurs de la Visitation, conduites par Mgr Charles-Auguste de Sales, se rendirent dans la petite maison de la Galerie par un pont fermé qui la mettait en communication avec le second monastère d'Annecy." C'est peut-être ce pont fermé qui représente, dans le noël satirique, ces "grands bâtiments" dont parle la tourrière. A moins qu'ils n'aient trait à la construction même du second monastère d'Annecy. Ce qui reculerait la date du noël satirique à 1634.

Mais une autre considération infirme cette dernière hypothèse. En effet, le noël satirique parle, au septième couplet d'un Théatin. Or, les Théatins n'apparurent en France qu'en 1642, année où Nazarin les appela à Paris et les établit dans un couvent situé sur la rue Malaquais et qu'il institua sous le nom de Sainte-Anne-la-Royale, hommage du cardinal courtisan à sa souveraine, Anne d'Autriche

C'est donc à la Noël de l'année 1658 qu'il faut rapporter la date du poème satirique, qui finit, comme il a commencé, par une malice aux Jésuites.

> Loyola, de tous le plus sage,
> Avec Lui fit société,
> Voyant briller sur son visage
> Les marques de la royauté.

Jusqu'alors on avait cru les Jésuites apôtres du Christ, missionnaires de son Evangile ; erreur que tout cela, nous dit le satirique : ils ne sont que les courtisans de son pouvoir temporel, au sens politique et cupide de ce mot. Ils vont agir comme si le royaume du Prince de la Paix était de ce monde. La *Société de Jésus*, puissamment incorporée, va devenir une redoutable et invincible raison sociale et religieuse ; gare aux ordres rivaux qui vont lui disputer, dans l'arène catholique, non plus les croix, mais les ministères. *Et reliqua*. Il me serait facile de broder sur ce thème fécond.

De tous temps, hier comme aujourd'hui, les Jésuites ont eu l'honneur d'être jalousés calomniés, honnis, précisément à cause de leur prestige intellectuel. Au dix-septième siècle leur compagnie formait déjà en Europe, une élite dans l'élite, et rayonnait d'un incomparable éclat. Ce qui, déjà aussi, était intolérable pour certains yeux malades. L'histoire se répète ; c'est l'éternelle querelle du moustique et du ver luisant : celui-là en veut à celui-ci... parce qu'il brille ! Ce qui, vraiment, est impardonnable, même chez un insecte.

***

Cent ans après l'apparition masquée du noël satirique que nous venons de lire, le célèbre naturaliste suédois, Pierre Kalm, visitant Québec, écrivait ce qui suit :

"C'est un dicton général, ici passé en proverbe, que pour faire un récollet, il faut une hachette, un ciseau pour faire un curé, mais que, pour faire un jésuite, il faut un pinceau ! Les Jésuites sont ordinairement très instruits, très studieux, en même temps que très polis et agréables en compagnie. Il y a quelque chose qui plait dans leur maintien et il n'est pas surprenant qu'ils captivent l'esprit du peuple. On les considère comme des sujets choisis entre beaucoup d'autres à cause de leurs talents supérieurs et de leurs éminentes qualités. On les regarde aussi comme gens très habiles réussissant toujours dans leurs entreprises et surpassant tous les autres en finesse et pénétration d'esprit. Aussi ai-je remarqué souvent qu'ils ont des ennemis au Canada. Ils ne reçoivent dans leur société que des candidats

(1) Célèbre abbaye de Bénédictins.

(1) Cf Bougaud : *Histoire de Sainte-Chantal*, Tome Ier, pp 519 et 520, et tome II, pp. 354, 355 et 356.

qui promettent. On ne trouve pas d'imbéciles parmi eux !"—(*blockheads* dit le texte).

Et que dit-il des Capucins? Ceci :—

" Les Récollets forment la troisième classe d'ecclésiastiques au Canada. Ils ne se mettent pas en peine de choisir des sujets brillants pour leur communauté ; au contraire, ils prennent tous ceux qu'ils peuvent attrapper. Ils ne se martèlent pas le cerveau pour acquérir la science et l'on m'assure qu'à peine ont-ils endossé l'habit monastique, non seulement ils cessent d'étudier, mais ils oublient le peu qu'ils savaient auparavant." (1)

Ces deux citations des *Voyages* de Kalm en Amérique complètent mon commentaire sur le *Noël satirique*. Elles donnent, en même temps, la raison et l'excuse des malices qu'il renferme à l'adresse de ces "gens de politique et finesse qui sont sortis de Loyola."

ERNEST MYRAND.

Québec, 25 décembre 1903,
En la Fête de Noël.

(1) Cf. *Voyages de Kalm en Amérique*, édition anglaise, Londres, 1771 : de pp. 140 à 148 inc., tome III.

---

Je prie Dieu qu'il vous renouvelle à ce renouvellement d'année.—BOSSUET.

---



---

## On demande...

WATERLOO est une petite ville des Cantons de l'Est qui compte à peine quelques mille âmes, et, cependant Waterloo, plus avancée que Montréal, a sa bibliothèque publique. C'est à l'initiative féminine que l'on doit ce grand bienfait. Les débuts de la bibliothèque furent modestes comme le sont d'ailleurs toutes les œuvres méritoires ; une femme intelligente, Mme Henry Allan, commença en avril 1892, à faire circuler une cinquantaine de volumes qu'elle distribua elle-même à domicile. Chaque sociétaire du *Book-Club* avait droit à un livre par semaine. En 1898, le conseil accorda l'usage d'une salle à l'hôtel-de-ville ; on y installa 300 livres, puis, en 1902, l'édilité de Waterloo—qu'on pourrait proposer en exemple à la nôtre—fit construire un très joli édifice dont on va faire l'inauguration prochainement et qui contient 700 volumes. Mais ces volumes sont anglais — voyez-vous maintenant où je veux en arriver—et bien que la majorité de la population soit anglaise, il en reste beaucoup encore qui parlent et pensent français.

Alors, madame de Varennes, aussi de Waterloo, vient d'organiser un mouvement pour fonder en bibliothèque publique la section française, et c'est en faveur de cette section que je viens adresser aux abonnées du JOURNAL DE FRANÇOISE une humble demande. Si chaque famille voulait bien faire le sacrifice d'un livre français au profit de la bibliothèque de Waterloo, la section française prendrait bientôt des proportions considérables, et chacune de vous, mesdames, —et chacun de vous aussi, messieurs, car je compte sur le concours bienveillant de tous—aurait la sensation délicieuse d'avoir contribué à l'œuvre excellente d'aider au maintien et au développement de la langue française dans un milieu anglais.

Déjà nos auteurs canadiens m'ont promis quelques-uns de leurs volumes et je me ferai en outre le devoir agréable de mentionner dans les colonnes de ce journal le nom de tous les donateurs. Ces livres peuvent être expédiés, avec le nom des personnes qui les envoient, à Mme de Varennes, Waterloo, P Q., ou au bureau du JOURNAL DE FRANÇOISE, 80 rue St-Gabriel, qui se charge de les faire parvenir à leur adresse.

Mesdames et messieurs, il faut soutenir la dignité du nom français par la propagation de notre belle langue, et la lecture en est un des meilleurs moyens.

J'ai donc l'honneur de vous demander des livres français pour la section canadienne-française de la bibliothèque de Waterloo.

LA DIRECTRICE

---

## EN GLANANT

**Trop tard !**

Edgar Poë, cet homme de génie, mort dans la misère a laissé quelques manuscrits que l'on vient de vendre des prix fous à Philadelphie.

Le manuscrit des *Cloches* a huit mille quatre cent quarante francs, et celui de *Pour Annie* à huit mille francs. Enfin, la première édition de ses poèmes, avec une dédicace autographe de Poë à sa cousine Elisabeth, s'est vendue sept mille francs.

Quand on songe que le pauvre écrivain fut toute sa vie en proie aux plus cruels embarras d'argent et qu'il manqua même des quelques dollars nécessaires pour aller de New-York à Fordham où sa femme, qu'il adorait, était mourante dans le plus grand dénuement.

Et lorsqu'on voit aujourd'hui des milliardaires se disputer quelques lignes de lui à coups de banknotes, on pense que son imagination extraordinaire n'a rien trouvé de plus cruel dans les plus émouvants de ses récits que ce contraste de la misère vivante avec l'opulence arrivant devant la Mort.

Pauvre Edgar Poë, "le moindre ducaton," de son vivant, aurait bien mieux fait son affaire.



TÊTE D'ANGE D'APRÈS RAPHAEL

## Recettes de bonbons fins

RIEN de plus amusant pour les enfants que de surveiller les préparatifs des fêtes. Les bonbons, par exemple, qui se mangent en si grande quantité en ces occasions, devraient tous être préparés à la maison ; ils seraient plus hygiéniques, plus économiques aussi, et leur confection aurait le don d'intéresser grandement les enfants. Voici quelques recettes, qui, tout en étant de la plus grande simplicité, donneront des résultats exquis :

NOIX GLACÉES.—Ces délicieux bonbons, quoique très chers chez les confiseurs, se fabriquent à peu de frais chez soi. Il vaut mieux n'en faire que peu à la fois, et les garder dans un endroit frais et sec, car ils se ramollissent beaucoup quand ils sont exposés à la tiédeur de l'air. Prenez environ une livre de noix ou le tiers d'une livre d'amandes émondées. Décortiquez les noix et enlevez-en les moitiés, aussi intactes que possible. Dans une poële de granit, mettez une grande tasse de sucre granulé, le huitième d'une cuillerée de crême de tartre et une demi-tasse d'eau bouillante. Remuez seulement, jusqu'à ce que le sucre soit dissout et faites bouillir sans tourner, jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré de caramel, qui s'aperçoit par la couleur brunâtre du sucre ; puis, placez instantanément dans une terrine d'eau froide pour arrêter l'ébullition. Après deux ou trois secondes, placez dans une bassine d'eau chaude, afin que le sirop demeure liquide pendant le procédé de plonger. Prenez chaque noix séparément et laissez-la tomber dans le sirop et bien s'enduire. Retirez sans égoutter et laissez tomber sur un plat beurré. Il vaut mieux se servir, pour retirer les noix, d'une cuillerée à bouche. Ces bonbons ne doivent être entrepris que par une belle journée claire.

PRALINES—Les vraies pralines se font avec des noisettes, bien que l'on puisse se servir aussi d'autres noix. Elles sont exquises et d'une grande facilité d'exécution. Pour deux tasses de noisettes, prenez deux tasses de sucre brun clair, le huitième d'une cuillerée de crême de tarte, une demi-tasse d'eau, une cuillerée à sel très juste de canelle en poudre et de la vanille au goût. Mettez le sucre, la crême de tartre et l'eau dans un poële de granit, remuez jusqu'à ce que le sucre soit dissout et faites bouillir sans remuer jusqu'au cassé. Retirez du feu, ajoutez les noix, la canelle et la vanille et tournez jusqu'à ce que le mélange se lie et devienne crémeux. Faites tomber en monticules, espacés d environ deux ou trois centimètres, sur des plats bien beurrés.

---

Les années paraissent longues, quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent et nous échappent en un instant.—MASSILLON.

# PAGE DES ENFANTS

## La légende du parfum des roses



TANTE NINETTE

L'Enfant-Jésus était encore bien petit quand le vilain roi Hérode résolut de le faire mourir Mais l'Ange Gardien du souverain sanguinaire qui l'entendit formuler cette menace se hâta de communiquer la terrible nouvelle aux autres anges ses frères, qui avertirent la nuit suivante St-Joseph de prendre l'enfant et sa mère et de fuir en Egypte. Celui-ci se leva immédiatement et se rendit auprès de la Sainte-Vierge à qui il fît part du message de l'envoyé céleste, et alla ensuite préparer son âne pour le grand voyage.

Marie pleura en regardant son fils que des méchants voulaient faire mourir, mais le petit Jésus en s'éveillant sourit à sa mère si délicieusement que celle-ci ne tarda pas à sècher ses larmes.

La Ste-Famille se mit donc en route, la Sainte-Vierge montée sur l'âne avec le petit Jésus sur ses genoux, soigneusement enveloppé dans son manteau, et St-Joseph guidant l'animal et son précieux fardeau, appuyé sur son bâton.

Il y avait bien des heures qu'ils marchaient ainsi, traversant une plaine aride et désolée sur laquelle le soleil dardait ses plus brûlants rayons. St-Joseph et la Vierge Immaculée étaient bien fatigués et souffraient aussi beaucoup de la faim et de la soif, mais enduraient tout afin de ne pas réveiller Jésus qui dormait paisiblement.

Tout à coup, l'âne, se ressentant sans doute de l'accablement de ces heures étouffantes s'arrêta et ne voulut plus avancer. St-Joseph regarda avec inquiétude et amour le trésor confié à ses soins. Mais l'enfant divin dormait toujours. Alors doucement, Marie se pencha vers Lui, dit tout bas dans un baiser ;

—Mon fils bien-aimé, qu'allons-nous faire maintenant ?

L'Enfant-Dieu ouvrit les yeux, sourit avec tendresse et étendit la main dans la direction d'un rosier bas et desséché que les saints voyageurs n'avaient pas encore aperçu.

La Vierge-Mère prit alors le petit Jésus et le coucha au pied de cet arbuste, le couvrit de son manteau et avec St-Joseph, ils l'adorèrent.

Soudain, ô prodige, la maigre plante se changea en un arbre magnifique tout chargé de roses blanches dont les pétales se détachèrent pour retomber en une neige au parfum délicieux, tandis que des anges aux robes éclatante apportaient aux divins voyageurs avec une brise rafraîchissante du lait et des fruits pour apaiser leur faim. Le petit Jésus regardant sa mère lui dit dans la langue du paradis :

—Mère chérie, ces roses immaculées, emblêmes de votre âme si pure, fleuriront désormais par toute la terre pour embellir les autels qui vous seront un jour consacrés et des milliers de fidèles viendront vous y rendre hommage. Continuons maintenant notre route afin que les oracles de mon Père céleste s'accomplissent.

La Ste-Famille réconfortée reprit son pénible voyage vers la terre d'Egypte, pendant que les anges se partageaient entre eux les rameaux du rosier béni et répandaient sur tout l'univers les pétales des roses embaumées.

Voilà pourquoi il y a tant de roses par tout le globe terrestre, et pourquoi aussi leur parfum est si doux, si délicieux et si pénétrant.

TANTE NINETTE.

## Causerie

Décembre 1903.

NOEL... NOEL... oh la magie de ce mot ! Il fait palpiter vos jeunes cœurs de joie et d'espérance, et pour nous il évoque de doux souvenirs, qui nous font sourire et pleurer à la fois, Néanmoins, cette époque de l'année est une de réjouissance, pour tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, petits et grands...

Chaque pays la symbolise à sa façon par des coutumes qui vont se perpétuant d'âge en âge. En Allemagne, l'arbre de Noël trouve sa place dans la plus humble chaumière, aussi bien que dans la maison princière. Noël ne serait pas Noël, hélas, sans le " sapin décoré " d'anges en sucre, de bonbons et de jouets. J'en ai vu des "Kristbaüime" dont la cime touchait au plafond, tout étincelants de lumière et de simili-diamants. La crèche va de pair, en Allemagne, avec l'arbre de Noël : elle se déploie pittoresquement sous son ombre, au grand complet : outre la Sainte Famille et l'étable traditionnelle, voilà les anges apparaissant aux bergers agenouillés dans les champs et entourés de leurs troupeaux, voici les Mages et leur cortège, guidés par l'étoile de Bethléem............

Dsns les campagnes anglaises où le souffle du "progrès" n'a pas encore passé, l'approche de Noël est fêtée quatre semaines à l'avance par les "Christmas Carols" chantés par des chœurs de jeunes garçons, qui, durant tout le mois de décembre, vont de portes en portes, entonner l'hymne de Noël .. Les longues soirées d'hiver s'écoulent une à une, la rafale gronde au dehors, le givre dessine des hiéroglyphes fantastiques sur les vitres, la terre est enveloppée dans son blanc linceuil, et sans qu'on y songe l'aube du 24 luit,... et la gaîté luit aussi dans tous les regards ! Vite on se met à l'œuvre, et bientôt la demeure est transformée en un bosquet de gui et de houx, et le soir on s'embrasse furtivement " *under the mistletoe.*" Cela porte bonheur. The *Yule log* l'immense bûche de Noël) flambe dans l'âtre l'oie de Noël, les *mince pies*, et le *plum pudding*, (tout piqué de houx, et illuminé par la flamme bleue de l'eau-de-vie ; apparaissent sur la table. Avant de se fourrer sous les draps, les enfants suspendent au chevet de leur lit un grand bas, celui de " Daddie " (Papa), emprunté pour l'occasion,





PAGE DES ENFANTS (*Suite*)

Puis ils se promettent sérieusement de veiller jusqu'à minuit afin de voir *Santa Claus* (St-Nicolas) descendre par la cheminée dans son traîneau à grelots d'argent. Mais leur résolution ne tient pas bon contre la fatigue, et bientôt le sommeil vient tout doucement fermer leurs paupières, qui ne se rouvriront qu'avec le jour... le jour de Noël—Christmas day ! Et je leur souhaite ainsi qu'à vous mes petits amis d'outre mer, à la mode anglaise, A Merry, Merry Christmas and a glad New Year !

CHRISTINE DE LINDEN.

---

## Réponses à Jeux d'Esprit du No. 17

**Anagramme**

Je suis sucré, doux, onctueux,
Fils des fleurs de votre parterre ;
Brouillez mes pieds et sous vos yeux,
Je mords le fer, le bois, la pierre.

Rép. : Miel, lime.

Ont bien deviné : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Adélard V., Trois-Rivières ; Jules N. José-Maria et Juliette T., tous de Québec ; Rose-Alma, Perce-Neige et Auréa

**Question Historique**

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque remontent les premiers jeux de cartes.

Rép. : C'est une erreur assez commune de penser que les cartes à jouer furent inventées sous le règne de Charles VI pour distraire ce malheureux prince de sa folie. En Orient les cartes furent connues depuis une époque très reculée et on peut affirmer qu'elles furent introduites en Europe dès le 13e siècle.

Ont répondu: Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Albert V., José-Maria, Québec ; Antoinette et Joséphine N., Montréal.

**Histoire Sainte**

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Racontez en quelques mots l'histoire de Jonas.

Rép. : Dieu avait ordonné à Jonas d'aller prêcher la pénitence aux Ninivites qui méprisaient ses commandements. Le prophète, effrayé de la difficulté de sa mission, s'embarqua pour une autre direction. Le Seigneur irrité, permit qu'une tempête s'éleva pendant la traversée, et Jonas fut jeté à la mer. Une baleine l'engloutit, le garda trois jours et trois nuits dans ses entrailles puis le rejeta sain et sauf sur le rivage. Jonas alla ensuite à Ninive et en convertit les habitants.

Ont répondu : Simon Bouliane, Malbaie ; Florida Dupras, Gabrielle DeBlois, Germaine Chicoine, Alice Meilleur, toutes de l'Académie Ste-Marie, Charles-Paul, Montréal, Thérèse St-Pierre, Yvonne Gérin.

---

## Conte de Noel

SOUS le ciel aux lointains horizons rouges, dans le silence de tout, la roulotte des gueux chemine lentement, là-bas, sur la route déserte que bordent les tristes arbres nus.

Il fait froid jusqu'au fond du cœur en ce crépuscule d'hiver ; et de voir ce nid d'infortunes qui glisse entre la terre grise et le ciel gris, cela donne mal à l'âme.

C'est le soir.

Au village tout est rentré. Comme les champs, comme les tilleuls où ne chantent pas les oiseaux, comme la nature ensevelie dans la violette brume qui descend, l'homme se recueille et s'imprègne de la bonne chaleur qui fait vivre.

Eux cheminent, privés de charités humaines, seuls, dans l'immense campagne, inconnus de tous, ballottés par le malheur comme deux épaves.

Elle passe, la roulotte, traînée par un petit âne, vieux serviteur fourbu dodelinant de la tête avec un air d'infinie misère.

Dans les ornières, elle s'en va, de gauche de droite, comme une vieille chose lasse de marcher. Ses planches disjointes font un bruit lugubre, dont s'effarouchent les oiseaux qui grelottent.

Par derrière, comme le cortège d'un cercueil, marchent deux êtres fatigués, dont les habits crient la misère et la pitié.

Un grand vieillard, affaissé sur sa taille, écrasé d'âge et de peine ; une petite fille aux yeux très doux, las de pleurer.

C'est le tableau de la vieillesse infortunée qui meurt et de la jeunesse qui souffre.

Ils vont, les deux mendiants, dans le soir désolé, suivant de leurs pas alourdis les pas de la petite bête malheureuse qui traîne depuis si longtemps le gîte des gueux, poussés par la misère comme des juifs errents, de village en village, sous le vent du Nord.

PAGE DES ENFANTS—(*Suite*)

"—Polka, tu vas chanter quand nous arriverons là-bas, fait le vieux, allongeant, vers le clocher qui paraît, son bras d'où tombent les loques.

—Oui, je vais chanter," répond l'enfant très douce.

Et, dans son regard, passe une ardente résignation de volonté.

C'est elle le gagne-pain, elle, l'artiste qui chante et joue de sa pauvre mandoline, pour attirer sur eux l'attention de ceux qui mangent tous les soirs à la grande lumière et qui dorment dans les beaux lits tout blancs.

Elle doit avoir douze ans, Polka. Ses cheveux en désordre font un cadre à sa figure pâlotte où la bonne vie des heureux mettrait des lueurs de beauté. Son petit corps fluet, que drapent les nippes déchirées, serait souple et gracieux si le poids des lourdes misères s'allégeait. Mais elle est née sur le bord d'une route : sa mère vicieuse et son père ivrogne avaient disparu depuis des années.

Et le vieux qui l'accompagne, l'a recueillie dans un fossé, quand elle mourait de faim comme un chien perdu. L'indigence a lié ces deux êtres de douleur, qui, toujours innocents—car lui n'a jamais volé le pain qu'il a gagné,—s'en vont, chargés de souffrances qu'ils n'ont pas méritées.

Aux premières maisons du village, l'âne s'arrête. Polka, transie de froid, les mains rouges, le cœur gros, plantée au milieu de la route, chante sa romance. Tel un pauvre oiseau grelottant, s'oublie, l'hiver, à gazouiller sur des ruines.

Et pour qui cette musique ? Chacun s'enferme et se blottit devant les foyers qui flambent. Près d'elle passent les fillettes attardées, toutes de son âge, emmitouflées dans leurs douillets manteaux, la figure avivée de santé, indifférentes, en face de cette misère d'enfant comme elles. A peine, vers son infortune quelques regards curieux s'en vont. Sur les visages des gens pressés qui passent, c'est la pitié dédaigneuse pour cette chose abandonnée qui vit et qui chante lorsque descend la triste nuit de décembre.

Puis c'est l'oubli, le délaissement qui enveloppe les pauvres errants. A travers les vitres, les lumières apparaissent, éclairant des têtes d'enfants. Polka les étreint du regard ces petites ombres qui sont heureuses et qui ont des mères pour les aimer.

Ce bonheur, elle le devine seulement, sans trop le comprendre puisqu'elle ne l'a jamais goûté. Mais quelque chose, dans son petit cœur de sauvage, lui dit que c'est bon d'être câliné par une maman lorsqu'on est petit.

Le vieux décroche la sangle qui retient le petit âne aux brancards, et l'attache à la roue. Aussi malheureuse que ses maîtres, la bête fait entendre un cri lamentable. Le mendiant sombre et dolent regarde Polka.

"—Petite, va chercher du pain... Nous n'avons rien, ce soir."

Lui s'assied au bord du fossé, grelottant de tous ses membres, immobilisé dans la misère qu'il sait sans trève jusqu'à la mort, préoccupé très péniblement de ce que deviendra l'enfant qu'il a recueillie.

Il rêve d'un bonheur qu'il n'aura sans doute jamais : celui de manger à sa faim, de dormir sans avoir froid. Engourdi par la gelée, à moitié mort, il n'a pas seulement le courage de monter dans la roulotte.

Dans la nuit, Polka s'en est allée. Devant les portes closes elle est passée, sans frapper le timide appel. Son humeur errante l'emporte vers la grande maison, là-bas, qui se dresse sur la petite place, avec des fenêtres éclairées d'une lumière très douce.

Un homme est entré par la grande porte qui reste entr'ouverte. Curieuse, elle se glisse. Des murs très hauts s'étendent, sombre et mystérieux. En l'air, une chose brillante se balance, avec une toute petite étoile qui tremble. Sur le pavé, des ombres fantastique projetées à droite, à gauche, dansent comme des lutins.

Celui qui tout à l'heure a franchi le seuil est immobile tout au fond.

Dans son petit cerveau peuplé d'étonnements étranges, l'enfant songe.

"—Si je chantais ici ?... Peut-être qu'on m'écouterait ?

La lumière suspendue semble s'incliner avec bienveillance et lui dire : "Chante, petite, chante !"

Au premier air de mandoline, l'ombre du fond s'est retournée.

"Celui-là m'écoute, pense la fillette, c'est le maître de la belle maison."

Alors, sa jolie voix s'élance harmonieuse, d'abord hésitante, puis rassurée par le calme que rien ne trouble. La romance frissonne le long des grands murs sombres comme un cantique, et la pauvrette qui ne s'en doute pas, conte au bon Dieu l'histoire de sa petite vie, dans la chanson qu'elle égrène par les rues depuis l'année dernière :

Je suis un tout petit oiseau
Vivant dans le fond du bocage ;
Je n'ai pas toujours de berceau
Mais on dort partout à mon âge.
Et bien souvent lorsque j'ai faim,
Je trouve quelque âme attendrie
Qui me donne un morceau de pain...
C'est Dieu qui veille sur ma vie !

L'instrument tremble encore quelques notes, puis c'est le silence. L'enfant voit la grande ombre qui se lève et s'avance. Elle est craintive, un peu, car cette maison, baignée de lueur tremblante, lui semble fantastique. Mais tant de bonté s'échappe de la lumière, qu'elle a confiance en cet homme noir marchant comme un fantôme.

Une voix toute basse, comme venue d'un rêve, murmure :

"Que veux-tu, mignonne ?"

Et son cœur s'éclaire de confiance et s'épanouit en espoir.

"Monsieur, je viens vous demander du pain... C'est chez vous ici ?

—C'est chez le bon Dieu !

—Ah ! c'est donc vous, le bon Dieu !

—Non ! Mais c'est ici qu'il demeure.

—Peut-on le voir ? Où est-il ?

—Là-bas, tout près de la petite lampe !"

Et le prêtre montre l'autel, enveloppé dans le crépuscule vague.

—Ne le dérangez pas, il dort peut-être.

Un bon sourire éclaire le visage de l'homme vénérable.

"—Viens avec moi," fait-il

Il la prend par la main. L'enfant suit docile, étonnée de la voix toute basse, ses yeux brillants levés sur le guide mystérieux qui semble un géant devant elle, si petite !

Puis, quand ils sont dehors, la petite se souvient que le *vieux* l'attend, misérable, souffrant du froid et de la faim. Le doigt tourné vers la roulotte qui tache de noir les maisons blanches ;

PAGE DES ENFANTS—(*Suite*)

" —Allons le chercher... lui ! "

La vieille servante fit les gros yeux cette soirée-là, quand elle vit entrer dans sa cuisine ce vieux tout tordu, la figure sinistre et peu rassurante,—puisque la misère presque autant que le vice rend horrible les visages. .

Et c'était tout un étalage de haillons que ces deux pauvres êtres ! Chatouillés par la bonne chaleur du foyer, leurs membres frissonnaient et leurs bouches se dilataient en des bâillements nerveux.

" —Mon bon Monsieur, gémissait le vieux, il me semble que je rêve ! "

Et cependant, ils dévoraient la soupe chaude, le pain tendre, les légumes et tout. C'était un festin de roi.

Le prêtre souriait de cette joie douce des pauvres et goûtait à plein cœur la saveur de sa charité.

A chaque nouveau *merci* des misérables, il répétait :

" —C'est le bon Dieu qui vous le donne... "

La vieille Annette grogna tout bas à l'oreille de son maître, dont le visage s'épanouissait comme une germe de coquelicots :

" —Qu'en ferez-vous cette nuit ?

—Ils dormiront là... sur une paillasse que vous étendrez.

La bonne en faillit rendre son tablier Mais le doux vieillard l'avait dit. Elle s'exécuta comme un chien battu qui lèche en grondant.

Sous les couvertures tièdes, près de la cheminée qui chauffait de tous ses rouges tisons, heureux comme dans un rêve, ils dormirent, les gueux, narguant cette fois la misère et souriant à des songes splendides...

... Soudain, leurs oreilles s'emplissent d'une musique grave et lointaine. En l'air, c'est comme un frisson de joie, de fête, qui passe. Et la porte, s'ouvrant, laisse voir aux lueurs faibles d'une lampe le visage du bienfaiteur qui dit :

" —Venez ! "

Le vieux l'enfant se lèvent.

Ainsi l'ange du Messie parlait aux bergers oubliés, aux solitaires des champs et les conviait à voir le doux Fils de la Vierge.

Suivant le messager de charité, ces deux abandonnés s'en vont tranquilles et délicieusement charmés du rêve qui se continue.

La grande porte de l'église fit pleuvoir sur eux des scintillements de lumière, et leurs haillons s'illuminèrent aux blancs rayons de l'autel, baigné de splendeur.

Le temple était devenu vivant de tous les fidèles qui priaient en cette nuit du doux mystère.

Au dehors, les ténèbres semblaient gémir de cette inondation de clartés.

Le prêtre poussa doucement l'homme et l'enfant :

" —Entrez chez le bon Dieu, fit il ; dans sa maison, les pauvres comme vous sont chez eux.

C'était Noël !

RENÉE GAELL.

## LE PETIT RIEN.

AUX PETITS LECTEURS DE " TANTE NINETTE. "

J'ai mis au pied de ma couchette
Le plus grand de mes petits bas
Pour que le bon Jésus y mette
Des pralines des chocolats,
Un cornet d or, bouclé de rose,
Comme en vend le marchand voisin,
Et cette singulière chose
Que maman nomme. . un petit rien !

Qu'est-ce donc cette chose étrange
Dont le nom dit si peu, si peu ?
Est-ce que ça se boit, se mange ?
Est-ce rouge, blanc, vert ou bleu ?
Est-ce petit, léger, fragile ?
Gros, lourd ? Est-ce neuf, est-ce ancien ?
En vain, j'interroge oncle Achille
Toujours il dit : " Je n'en sais rien. "

Tout de même je le préfère
A mon volant, à mon cerceau,
A la montre de petit père,
Cet aimable jouet nouveau.
Ah ! depuis bien longtemps j'y rêve
Sans jamais n'en deviner rien ;
Mais demain, à tout rêve. . trêve !
Enfin, j'aurai mon petit rien !...

Pour que Jésus, vite, pénètre
Dans ma chambre au coup de minuit,
Je laisse ouverts à ma fenêtre
Rideaux, volets,. et là sans bruit,
J'attends.. Les yeux fermés, je veille
De la sorte je saurai bien
Lui tirer doucement l'oreille
S'il oubliait mon petit rien !

BELLA.

Montréal, décembre, 1903.

## A mes neveux et nièces.

Tant de souhaits se pressent sur mes lèvres au commencement de cette année que je ne sais vraiment comment vous les exprimer tous. Vous savez, chers enfants, l'intérêt que je vous porte et les prospérités sans nombre que je vous désire, cependant il est un souhait que je formule avec encore plus d'ardeur que tout autre, c'est celui de la persévérance. Persévérance dans vos études, persévérance à chercher les questions de notre page, persévérance dans une bonne action, persévérance en tout et toujours, c'est la clef de toutes les serrures et le secret de tous les succès.

Donc, petits amis, prospère et persévérante année.

TANTE NINETTE.

## Petite poste en Famille

Très-bien, *Cheveux d'Or*, je suis contente de toi. Puisses-tu continuer à t'appliquer ainsi à tous tes devoirs. C'est mon vœu le plus cher pour 1904.

Merci chaleureux à Madame *Bella* qui sait toujours se rappeller à propos, des neveux et nièces de Tante Ninette.

Félicitations bien sincères aux jeunes écolières de l'Académie Ste - Marie, toujours assidues à répondre aux questions de la Page des Enfants. Il est facile de voir que leur aimable directrice sait les encourager au travail de toutes manières, ce qui, sans nul doute, n'a pas été étranger à la bonne réputation de sa maison.

TANTE NINETTE.

L'usage des trois messes, borné maintenant à la fête de Noël, s'appliquait jadis en quelques pays, à plusieurs autres grandes solennités. Saint Ildefonse, évêque de Tolède en 855, constate qu'il se disait aussi trois messes, aux fêtes de Pâques, de Pentecôte et de la Transfiguration.

## LE FEU

En faisant vos décorations pour les fêtes, ou les jours de grands froids vous devez prendre toutes les précautions contre l'incendie. Il ne suffit pourtant pas d'être prudent. il faut être prévoyant et avoir une assurance sur votre mobilier.

Il existe maintenant une excellente compagnie Canadienne, L'Assurance Mont-Royal Elle offre toutes les garanties nécessaires, ses taux sont raisonnables, et si vous n'êtes pas assuré ne négligez pas d'une journée à faire demander un de ses agents. Si vous êtes déjà assuré dans une compagnie étrangère vous feriez un acte de patriotisme en recommandant vos assurances dans la Mont-Royal.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

XII

(*Suite*).

L'homme d'affaires, accompagné du gérant de l'hôtel, servant d'interprète, et de Kennedy, le valet de chambre de Sir Gilbert, monta en voiture pour se rendre chez cette femme. Il fallait traverser presque tout Vienne, que, depuis si longtemps, le laborieux homme d'affaires caressait le rêve de visiter ; cette aimable ville impériale, où la vie coule si doucement et où l'esprit s'élève si haut, où les échos d'une valse de Strauss semblent toujours vibrer dans l'air et où une journée ensoleillée correspond à chacun des jours brumeux de Paris ou de Londres. Hélas ! ce n'était pas une cité joyeuse, mais une ville en deuil qu'il trouvait. Au lieu d'une valse de Strauss, c'était plutôt les accents de la marche funèbre de Beethoven dont l'air paraissait alourdi ; le soleil et la gaieté semblaient de même éteints par l'ombre du cortège lugubre des funérailles des victimes qui s'était déroulé comme un serpent noir d'un bout de la ville à l'autre. Les corbeilles des bouquetières n'étaient que médiocrement garnies : était-ce parce qu'on était en décembre, ou était-ce parce que toutes les fleurs avaient été forcées de s'ouvrir avant le temps pour faire des couronnes funèbres ? Et puis l'air uniformément triste et sombre des habitants les faisait se ressembler tous, leur donnait un air de famille, d'une famille en grand deuil. Cette pénible impression resta à jamais attachée au nom de Vienne dans le souvenir de M. Dunnet.

M. Dunnet et ses deux compagnons arrivèrent à la Leopoldstadt où demeurait Mme Pamperl. Ils furent introduits auprès d'elle par le petit garçon qui était venu leur ouvrir et qui leur assura que " maman " pourrait leur répondre, car elle ne pouvait parler que de cela, de l'incendie. L'ouvreuse, en effet, se souleva sur ses oreillers et invita les visiteurs à l'interroger en leur certifiant que, si ses jambes avaient été cruellement brûlées, sa tête n'en était pas moins bonne.

—Monsieur désirerait savoir, — commença l'interprète,—si vous pouvez vous rappeler avoir ouvert la porte de la loge No. 9 du premier rang le soir du 8 décembre ?

L'index de Mme Pamperl se porta à son front.

—No. 9 ?.... Je vais vous le dire tout de suite. Oui, j'ai certainement reçu le billet et ouvert la loge. C'était une des premières loges occupées ce soir-là.

—Etait-ce une dame ou un monsieur à qui vous avez ouvert la porte ?

—C'était un monsieur, et un vrai monsieur encore attendu qu'il m'a donné un florin, sans que je sache pourquoi.

—Demandez-lui de me décrire cette personne, dit M. Dunnet à l'interprète.

A mesure que les réponses lui étaient transmises, le nuage s'épaississait sur le visage de M. Dunnet. Le spectateur de la loge No. 9 était grand, large d'épaules, il avait une barbe brune courte, était vêtu d'un costume gris, et parlait un mauvais allemand. Le signalement était d'une douloureuse exactitude : il n'y a pas à se méprendre sur l'identité du spectateur. Sir Gilbert, il devait enfin le reçonnaître, était bien dans la salle du Ring-Theater lorsque avait éclaté l'épouvantable incendie.

M. Dunnet descendit silencieusement l'escalier de Mme Pamperl et rentra très abattu au *Grand-Hôtel*.

—Kennedy, — dit-il au valet de chambre, — je ne veux pas dire que tout espoir soit encore absolument et à jamais perdu, quoique.... Enfin, je pense qu'il est temps pour moi de prendre les effets de Sir Gilbert sous ma garde. Avez vous les clés ou était-ce Sir Gilbert qui les avait ?

—Je les ai, monsieur. Il n'y a que des habits et des objets de toilette dans ces caisses."

Quelques coups frappés à la porte les interrompirent. C'était une dépêche. Le reçu signé, M. Dunnet ouvrit lentement le télégramme. Il lut des yeux, puis répéta à haute voix :

*M. Nevyll mort hier soir à Park Lane.*

Sans baisser la voix, M. Dunnet s'interrogea.

—M. Nevyll ?.... Est-ce Sir Gilbert, rentré inopinément en Angleterre, ou est-ce Sir Ernest qui est mort hier soir, à Park Lane ?.... Et si c'est Sir Ernest.... quoi après ?

L'homme d'affaires baissa la tête d'un air rêveur.

XIV

CERTITUDE

Février étendait sur la montagne et la plaine son manteau de frimas.

Un soir Ulrique fut prévenue que celui qu'on surnommait à Glockenau le Père aux Pommes était mourant. C'est le paysan dont le fils avait épousé l'ancienne fiancée de Franzl, l'héritier du *Soleil d'Or*, resté soldat par dépit de se voir refusé par Ulrique. Or, durant le mois précédent, il ne s'était pas passé une semaine sans que ce Père aux Pommes envoyât chercher la comtesse sous prétexte qu'il sentait venir sa dernière heure. Ulrique était donc un peu blasée sur ces appels, mais n'en répondait pas moins aux désirs du malade qui avait pris le lit en décembre, et quoique Ulrique ne vît rien de plus grave qu'une certaine faiblesse dans les articulations, il persistait à

croire sa vie menacée. Cinq fois déjà ses enfants s'étaient réunis autour de son lit afin de recevoir sa suprême bénédiction, et cinq fois sa veuve éventuelle, tout en larmes, avait été exhortée à rester fidèle à sa mémoire et à faire attention que la croix de sa tombe fût au moins d'un pouce plus haute que celle qui surmontait le tertre gazonné sous lequel dormait le Père aux Poires, son rival ici-bas.

Ce soir-là en particulier, Ulrique, en entrant dans la maison, se trouva en face des neuf enfants du paysan, agenouillés en demi-cercle devant une image de la Vierge, un cierge allumé dans chaque petite main. C'était un tableau pittoresque et qui eût été infiniment touchant s'il n'était arrivé la veille, à Ulrique, de voir toute une famille groupée exactement de la même manière et priant avec la même ferveur pour le retour à la santé d'une vache malade !

Ulrique était depuis quelques instants au chevet de ce moribond imaginaire, lorsqu'un gamin, hors d'haleine, entra prévenir la comtesse qu'un monsieur, arrivé par la diligence, était à la Maison de la Vierge et désirait lui parler sur-le-champ.

Ulrique se leva vivement et un flot de sang lui monta au visage.

—J'y vais.... dit-elle d'une voix qui tremblait.

Elle ne connaissait qu'un homme qui pût venir la chercher dans ce coin perdu du monde, et, après tant de semaines de doute plein d'angoisses, de sombre incertitude, voilà qu'on lui annonçait brusquement.... Le revoir encore, ne fut-ce qu'une seule minute, quand elle dût payer ce bonheur de la souffrance de toute sa vie !.... Le revoir !... Que lui importait le reste ?

Il faisait une soirée claire et étoilée pendant qu'elle descendait la rue en compagnie du petit messager. Une question brûlait les lèvres d'Ulrique, mais comme une crainte superstitieuse l'empêchait de la formuler, elle redoutait, malgré son intime certitude, qu'un mot ne vînt détruire l'espoir subit qui inondait son cœur.

—Es-tu certain qu'il.... que ce monsieur m'a demandée ? — dit-elle enfin, au moment où ils arrivaient en vue de la ferme.

—Bien sûr, puisque je les ai conduits à la Maison de la Vierge et que je les y ai laissés.

—Ils ?.... — dit Ulrique, dont le cœur cessa soudain de battre. — Y a-t-il donc plus d'un monsieur ?.... et comment se fait il qu'on ignorât le chemin de la ferme ?

— Il n'y a qu'un monsieur : l'autre c'est M. le notaire, venu avec lui par la diligence, et qui parle pour lui.... puisqu'il ne sait pas parler comme nous.

Les étoiles, qui un instant auparavant étincelaient, semblèrent tout à coup s'être éteintes. Ce n'était pas lui ! Ce fut sans hâte ni curiosité qu'elle arriva au seuil de sa demeure et y entra. A la clarté fumeuse de la chandelle, deux personnes l'attendaient : le petit notaire à l'œil vif, qu'elle n'avait revu que très rarement depuis l'inventaire après la mort de son père, et qui, à son grand étonnement, la salua jusqu'à terre lorsqu'elle parut ; la seconde personne était un homme plutôt âgé, de nationalité anglaise évidente, à l'allure embarrassée et dont le regard exprimait un état clairement nouveau de stupéfaction intense.

—Vous désirez me parler ? demanda Ulrique debout sur le seuil de la porte.

Avant de répondre, l'étranger consulta de l'œil, non sans quelque effarement, le notaire qui fit un signe approbatif, puis il dit en anglais en hésitant :

—Je crois que je m'adresse à la comtesse Eldringen ?

—Je suis, en effet, la comtesse Eldringen. Veuillez, je vous prie, me dire qui vous êtes et ce qui vous amène ? Je suis très occupée et ne puis vous donner que quelques minutes.

Ces mots furent dits avec une netteté un peu hautaine qui parut impressionner l'étranger, non moins que l'attitude et le port de tête de la jeune fille.

—Hum ! — pensa-t-il subitement rasséréné, — je l'avais mal regardée : je crois que j'ai eu tort de supposer que “ça ne lui irait pas.”

L'ombre d'un sourire se glissa même sur ses lèvres lorsqu'il répondit :

—J'ai peur qu'il ne faille un peu plus de cinq minutes pour vous expliquer la raison de ma visite. Je me nomme Dunnet. Jusqu'ici c'est moi qui ai été chargé de l'administration de la fortune des Nevyll, et....

Ulrique tressaillit et, toute frémissante, fit un pas en avant.

—Vous m'apportez des nouvelles ?....— s'écria-t-elle d'une voix tremblante.

—Je vous apporte non des nouvelles, mais une nouvelle qui nécessite quelques explications préalables. Si, donc, vous voulez bien m'accorder quelques instants d'attention....

Machinalement Ulrique s'assit anxieuse sur la chaise, qu'avec une courtoisie à l'ancienne mode, M. Dunnet avait avancée pour elle.

—Je ne sais, — commença l'homme d'affaires, — jusqu'à quel point vous êtes informée du degré exact de parenté qui existe entre vous et la famille anglaise des Nevyll. Votre grand'mère....

—Oui.... oui.... je sais.... — interrompit Ulrique, — il est mon cousin. Vous venez de sa part.... Que vous a-t-il chargé de me dire ?

—Ce n'est pas Sir Gilbert Nevyll qui m'envoie, — dit M. Dunnet, sur le visage de qui passa une lueur de surprise.

—Alors, il est mort ? — dit Ulrique, en devenant soudain d'une pâleur extrême.

—J'ignorais que vous l'aviez connu personnellement,

— balbutia M. Dunnet, tout décontenancé par la surprise. — Oui, Sir Gilbert est mort !

Ulrique se couvrit la figure de ses mains en murmurant :

—Ah ! mes pressentiments ne me trompaient pas !

—Le devoir de vous annoncer cette mort, — poursuivit M. Dunnet, — est une des raisons pour lesquelles je viens aujourd'hui troubler votre retraite.

Les mains d'Ulrique tombèrent de son visage sur ses genoux ; il n'y avait pas une larme dans ses yeux, mais leur expression étrange, leur fixité firent, sans qu'il pût comprendre pourquoi, craindre à l'homme d'affaires d'avoir été trop brusque. Mais l'énergique jeune fille s'était déjà ressaisie. Elle se reprochait une faiblesse qui livrait son secret à des étrangers ; elle en conçut un violent dépit. Aussi fut-ce presque d'un ton de colère qu'elle dit :

—Eh bien ! vous m'avez annoncé que Sir Gilbert est mort, votre mission est donc remplie. Pourquoi êtes-vous encore ici ? Avez-vous quelque autre chose à me dire ? Parlez,.... mais parlez donc !....

—J'ai à vous dire, — répliqua vivement M. Dunnet, interloqué et précipitant malgré lui ses paroles, — que par suite de l'extinction de la ligne des Nevyll, vous êtes, comme la plus proche parente existante, l'héritière incontestée de la fortune entière des Nevyll.

Ulrique le regarda fixement. Gilbert était mort ; c'est de lui qu'elle voulait qu'on lui parlât. Elle était incapable de saisir le sens de tout ce qu'on pouvait dire qui ne le concernât pas uniquement.

—Alors, — répondit-elle à sa pensée, — le doute n'est plus permis ?

Cette fois, M. Dunnet fut certain d'avoir été trop brusque : c'était les questions violentes d'Ulrique qui lui avaient fait perdre sa méthodique et ordinaire prudence.

Grand Dieu ! n'avait-il pas provoqué un malheur ? Il connaissait des cas de gens devenus subitement fous à l'annonce d'un gros lot gagné !

—Aucun doute, comtesse, — dit-il avec empressement, — Le cas est parfaitement clair, bien que l'éventualité soit certainement imprévue. Il n'y a personne autre dont les droits....

—De quoi me parlez-vous ?.... Je parle, moi, de la mort de Sir Gilbert.... C'est dans l'incendie, naturellement ?.... A-t-on.... — et un frisson agita tout son être — a-t-on retrouvé son corps ?

M. Dunnet hocha la tête.

—Non.... malgré les plus minutieuses recherches. Malheureusement, le résultat des investigations que j'ai personnellement conduites est indiscutable. Si vous voulez bien me prêter votre attention pendant quelques minutes, je vous convaincrai qu'aucune peine n'a été épargnée pour arriver à la vérité.

Il s'approcha de la table près de laquelle était assise Ulrique, y posa ouvert un grand portefeuille de maroquin noir qu'il avait sous le bras et en tira divers papiers à l'allure officielle. Après lui avoir retracé en gros le cours de ses démarches à Vienne, il mit sous les yeux de la jeune fille les déclarations légalisées des témoins établissant que Sir Gilbert n'avait pu que disparaître dans la fournaise.

Ulrique les lut une à une, du commencement à la fin, se demandant pourquoi M. Dunnet prenait tant de peine pour la convaincre d'un fait dont elle n'était, hélas ! que trop convaincue, lorsqu'il glissa un nouvel acte devant elle.

—Qu'est-ce que cela ? — demanda-t-elle négligemment.

—Le certificat du décès de Sir Ernest Nevyll, décès qui éteint le titre et fait passer la fortune en vos mains.

—Je ne vous crois pas,—dit tranquillement Ulrique.

—Mais la situation est très claire !

Et, remontant à plus d'un siècle, il établit complaisamment la généalogie de la fille du comte Emile Eldringen, que ces deux morts si rapides et si inattendues faisaient bel et bien héritière d'une immense fortune. Lorsqu'il eut fini, Ulrique, qui paraissait écouter attentivement, lui dit :

—Continuez !

Mais pendant que ses oreilles percevaient les mots, son esprit ne songeait qu'à Gilbert.

—Mais.... j'ai fini, — fit M. Dunnet tout déconcerté. — Il ne me reste qu'à m'excuser du retard qu'après mon retour en Angleterre, pour compulser les papiers de famille, j'ai mis à vous retrouver, et encore je n'y fusse pas parvenu sans la comtesse Minart, de la branche cadette des Eldringen, à qui, heureusement, une lettre de vous avait donné votre adresse. Pour qu'il ne puisse y avoir erreur en la personne, je me suis adjoint, comme vous voyez, le notaire du district et.... j'attends que vous m'indiquiez à quelle date vous voulez venir prendre possession de vos propriétés d'Angleterre.

—Je n'ai pas à aller en Angleterre, — dit Ulrique, s'éveillant comme d'un rêve, — je ne veux pas prendre l'argent.... son argent, moi qui ai toujours repoussé ses offres.... Ne comprenez-vous pas que cela me tuerait ? Je veux rester où et comme je suis.

M. Dunnet n'en revenait pas.

—Naturellement, — dit-il doucement, comme on parle à un enfant malade, — vous êtes libre de ne pas établir votre résidence en Angleterre, ni de vivre selon votre nouvelle fortune si cela ne vous convient pas ; mais, vous ne pouvez pas faire que fortune et propriétés ne soient vôtres. Sir Gilbert ne vous lègue rien : les biens des Nevyll deviennent de fait vos biens, voilà tout !—(*A suivre*)

## Premiers Jours de l'An

SOUS le règne de Charlemagne, l'année commença à Noël et ce n'est qu'en 1563, qu'un édit de Charles IX en fixa définitivement le commencement, au 1er janvier ; du Cange nous dit que les paroissiens offraient alors à leur curé, le jour de Noël, qui était le premier jour de l'an, des *pains d'étrenne.*

Cette coutume d'échanger en présents des gâteaux de formes diverses, paraît n'être que la continuation de celle qui consistait à offrir des *oseilles*, à l'époque des fêtes de Bacchus et de Saturne. Elle fut probablement continuée par les premiers chrétiens, qui se contentèrent de modifier le but de leurs offrandes et la transmirent jusqu'à nous. Toujours est-il, que le 79e canon du concile de Constantinople, en 692, fait défense " de donner des gâteaux à Noël sous prétexte des couches de la Vierge, qui n'a point été en couches, ayant enfanté d'une manière extraordinaire et ineffable."

---

L'œil du promeneur ne peut manquer d'être attiré sur la vitrine si artistiquement décorée de M. Ed. Archambault, marchand de pianos, 1686, rue Sainte-Catherine, c'est invitant, et prestement, l'idée vous vient d'entrer. C'est alors que l'on admire davantage un intérieur gentiment décoré et illuminé de lumières piquées un peu partout à la façon des étoiles. Et pendant qu'un Gramophone fait entendre les plus jolis airs, vous examinez de près les superbes pianos Bachman, et autres instruments de musique, ou vous feuilletez les morceaux de musique vocale et instrumentale de tous les classiques, vous disant que la clientèle serait bien exigeante si elle n'était pas satisfaite de tout ce qu'on lui offrait. Afin de connaître par le détail, toutes les choses que contiennent ce magasin demandez le catalogue qui doit paraître en janvier, un catalogue illustre de luxe que vous aimerez à posséder parmi vos autres albums. Ce catalogue est gratuit. Ne pas oublier non plus que M. Ed. Archambault, un nom qui fera sa marque, nous le lui prédisons, est aussi un éditeur de première classe. Nous lui devons entre autres productions, *Le Retour*, marche, *Sous les lilas*, valse d'Emery Lavigne et valse Espagnole d'Emiliano Renaud.

# UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

## LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

**ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.**

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

## QUERY FRERES Photographes

**10 Cote St-Lambert, Montréal.**

# CORSETS

**DERNIERS MODELES**

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation faits avec soin. Fournitures, telles qu : corsets baleines, aciers, de côté, etc., à bon marché.

**C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine**

2me porte de la rue St-Hubert




## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le temps des Fêtes de Noël et du Jour de l'An est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . . .

**N. BEAUDRY & FILS**

**Bijoutiers Opticiens**

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

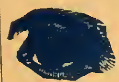


Spécialiste :

## BEAUMIER

**Médecin et Opticien**

**A l'Institut d'Optique**



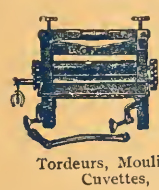
**EXAMEN des Yeux GRATIS**

**1854 Ste-Catherine,** Coin Cadieux **Montréal**

**Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.**

AVIS.—**MEFIEZ-VOUS!** pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

## Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis " Bissell " depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis 50 cts.
Ustensiles de Cuisine en acier émailié, la pièce, 25 cts.
Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

# L. J. A. Surveyer

**6 RUE ST-LAURENT**

A deux portes de la rue Craig. **MONTREAL**

## CORS-VERRUES-DURILLONS

### "ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les
**Cors, Verrues et Durillons**
Energique, Inoffensif et Garanti.
EN VENTE PARTOUT
Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**




**PHOTORAPHE**
**COIN**
**STE-CATHERINE**
**—ET—**
**ST-HUBERT**
**MONTREAL**

**DERNIERES NOUVEAUTES.. PHOTOGRAPHIES**

## Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré .................................... 0.75
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

## Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

**256 Rue Saint-Paul**

### Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons ............................ 0 88

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons...... 0 88

CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré................................ 0 88

COUPS DE CLAIRON.—Chansons, poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures. 0

# La Société Co-opérative de Frais Funéraires

**Incorporée le 16 Août 1895**

TELEPHONES
**BELL, EST 1235**
**MARCHANDS 563**

Bureau Principal : 1756 RUE STE-CATHERINE
**PRES DE LA RUE ST-DENIS**
**MONTREAL, QUE.**

| Taux d'Abonnements | | | Police acquittée après |
|---|---|---|---|
| | De naissance à 5 ans . | $1.00 par année. | 25 ans. |
| | De 5 ans à 30 ans . | .75 do | do 25 ans. |
| | De 30 ans à 45 ans . | 1.00 do | do 20 ans. |
| | De 45 ans à 55 ans . | 1.50 do | do 15 ans. |
| | De 55 ans à 65 ans . | 2.50 do | do 10 ans. |

**Au-delà de 65 ans, à raison de $2.50 pour chaque année à compter de 64 ans.**

AVANTAGES—La Société s'engage : 1° A Faire l'ensevelissement, et donner la robe pour l'ensevelissement.—2° A faire une belle décoration de la chambre mortuaire.—3° A fournir un cercueil fini en bois de rose, ou couvert en drap.— 4° A fournir un corbillard à deux chevaux pour les adultes et pour les enfants. – 5° A fournir une voiture double.

N. B.—Aux personnes qui ne sont pas abonnées, la Société charge pour le même enterrement, la somme de cinquante dollars.

2me ANNÉE—No 20 Le numéro, 8 cts Samedi, 16 Janvier 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No. 20 — SAMEDI, 16 JANVIER 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| Un an - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an – – Quinze francs |
| Six mois - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois – – – 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## AIMER

*Aimer, c'est une joie et parfois un souci*
*Qui creuse au front serein une profonde ride,*
*D'un fertile sillon qui fait un champ aride,*
*Pourquoi la vie est-elle ainsi ?*

*Aimer, c'est un beau ciel, mais souvent obscurci,*
*L'azur de son manteau se voile de nuages,*
*Un soleil trop ardent fait naître les orages,*
*Pourquoi la vie est-elle ainsi ?*

*Aimer, c'est être Dieu, mais sachons bien ceci :*
*Le Colosse géant a les pieds dans la fange,*
*Un démon est caché sous les ailes de l'Ange,*
*Pourquoi la vie est-elle ainsi ?*

*Aimer, c'est être heureux, mais c'est souffrir aussi,*
*Dans le creuset du mal l'affection s'épure,*
*Quand le cœur est meurtri sa flamme en est plus pure,*
*Pourquoi la vie est-elle ainsi ?*

*Et cependant aimons, mettons-nous à merci*
*De ces êtres charmants, sources d'apothéoses,*
*Qui déchirent nos cœurs avec leurs ongles roses*
*Puisque notre vie est ainsi ?*

ARISTIDE ESTIENNE.

## Remerciements.

J'offre à toutes les personnes qui m'ont envoyé leurs félicitations, à l'occasion des Palmes Académiques et du titre d'Officier d'Académie qui viennent de m'être accordés, l'expression de mes vifs remerciements. Tant d'autres amis inconnus—ces consolateurs des rudes travaux de la vie journalistique—à qui je n'ai pu faire parvenir les témoignages de ma gratitude voudront bien ici en accepter l'hommage.

A mes gracieuses collègues, Madeleine, Colombine, Colette, Hélène Dumont, Harpe, j'adresse un message d'affectueuse reconnaissance pour leurs cordiales et flatteuses congratulations, lesquelles, me venant de leur part, m'ont été particulièrement sensibles.

Cet honneur que la France m'envoie par l'entremise du consul distingué qui la représente parmi nous, m'est doublement cher, à titre de Canadienne d'abord, et ensuite, parce que j'y vois un encouragement signalé pour toutes les femmes qui m'ont suivie dans la carrière du journalisme.

FRANÇOISE.

## Vendredi chair...

Il me parait évident que la Providence a des vues toutes spéciales sur moi.

Car savez-vous bien que je viens d'échapper à un terrible châtiment, le plus terrible des châtiments après celui d'être condamné à lire les chroniques ...non, je ne dirai pas de qui.

J'ai failli succomber au danger de m'en aller tout droit chez le diable, afin d'y passer une éternité de coups de fourches et de grincements de dents, pour contravention voulue, préméditée, au vers. I du commandement VII du code de l'Eglise :

"Vendredi chair ne mangeras."

Heureusement que Pie X, qui n'a eu jusqu'ici que les plus délicates attentions à l'égard du Canada, est venu nous gratifier d'une petite proclamation qui nous a tirés de bien des tentations et des chutes.

Quant à moi je me sens débarrassé d'un affreux cauchemar.

Car c'est vrai que "cela aurait tapé," comme disent nos gens, pour que je me risque à me priver de perdreaux aux choux par cet ennuyeux vendredi du Jour de l'An.

C'est même ce que j'avais, avec beaucoup de décision, annoncé tout de suite à ma femme lorsqu'elle vint,

passablement déconfite elle-même, me faire part de sa découverte : Le Jour de l'An qui tombait un vendredi.

Vous comprenez le sursaut subit et mal réprimé qui vint secouer toute ma personne en face de cette constatation.

C'était stupide aussi, n'est-ce pas ?

Aussi j'avais déjà pris la détermination de ne jamais faire imprimer, ni seulement relier, de livres chez ces libraires assez peu futés pour nous bâtir des Almanachs du Peuple avec de la morue et de la sardine pour le Jour de l'An.

A quoi servent donc les années bissextiles, si ce n'est à corriger les anomalies du calendrier en nous fournissant l'occasion de réajuster les jours et même d'enjamber pardessus au besoin ? Josué, qui n'avait eu que six mois de petite école, ne s'était pas laissé embêter, lui, dans une circonstance à peu près analogue.

Donc je me sentais pris entre le Vendredi chair...... et un couple de perdreaux que j'avais jusque-là tenu en réserve et qui m'offrait la tentation du fruit défendu.

C'en était même en réalité du fruit défendu ; défendu d'après je ne sais plus quel règlement, que, j'ai constaté depuis, avoir enfreint de complicité avec le grand Jos du Brulé : lui pour m'avoir vendu ce fruit, et moi pour l'avoir acheté.

Oui, c'est très heureux cette proclamation de Pie X, car vraiment en y songeant de nouveau aujourd'hui, je sais que je les aurais pourtant mangés quand même ces perdreaux de damnation.

Ah ! cela aurait été une grosse entreprise ; je le confesse. Il m'aurait certainement fallu soudoyer la cuisinière et peut-être chauffer le poële moi-même par-dessus le marché, car pour ma femme......

L'on a bien raison de dire que la femme est l'ange protecteur du foyer, l'ange protecteur de la morale, de la justice, de la religion.

Je sais combien il m'aurait fallu, à ce sujet, argumenter, parlementer avec la mienne.

Je vois encore aujourd'hui défiler les grands principes menaçants auxquels elle fit tout de suite appel quand je lui annonçai ma détermination de ne pas passer ce jour de réjouissance à renifler du hareng : le mauvais exemple donné aux enfants, ce premier de l'an inauguré par le renversement des lois de l'Eglise, le doigt de Dieu, pointé vers moi comme une flèche de paratonnerre et tout prêt à me châtier dans ma famille, mes biens, mes espérances......

Puis, c'est qu'il n'y avait pas, ajoutait-elle, que de la morue et de la sardine à manger...... Allons, comme elle saurait bien nous arranger ça, un petit dîner pompette qui ne sentirait pas le renfermé—je verrais bien—avec des œufs de caviar, des écrivisses trempées de Kirsh, du fromage de Limbourg superfin, des olives, des champignons, du St-Emilion...... et des huîtres en petits pâtés d'or.

Je vous assure qu'une femme qui s'appuie sur les commandements de l'Eglise peut relancer la femme forte de l'Evangile

A chaque fois que la question éclatait, je sentais ma détermination momentanément ébranlée sous le contrecoup de cette argumentation.

Toutefois, sitôt la discussion finie, à mesure que le souvenir des champignons et des huîtres s'éloignait, c'était la pensée seule de la morue que le vieux Belzébuth, je suppose, rappelait aussitôt à mon esprit.

Et je reprenais mes combinaisons pour réussir à consommer mes perdreaux, au Jour de l'An, comme, par exemple, les envoyer rôtir secrètement chez ma voisine, inviter quelque bon protestant à dîner avec moi, ou encore me transporter de l'autre côté du Richelieu, en diocèse exempt des foudres du 7me commandement.

C'est à peu près au moment où je débattais cette importante affaire, si grosse de conséquence pour l'avenir de mon âme, que ce bon Pie X est venu, dans sa sagesse, sauver la situation.

Cela me fut un soulagement véritable, car, je confesse humblement ma coulpe, cela aurait été plus fort que moi et je sens que je les aurais pourtant mangé, ces perdreaux de malheur, eussé-je été obligé pour ça d'imaginer des plans à aplatir les pyramides.

—Y avait-il du bon sens aussi, voyons, que tous les chrétiens de l'univers s'exposassent à passer le Jour de l'An avec une arête de morue plantée dans le gorgoton ?

Dr Choquette.

---

## Une celebrite contemporaine

Une lettre de Mlle Thérèse Vianzone m'apprend que cette femme distinguée a l'intention de visiter Montréal vers la fin de février ou au commencement de mars.

La personnalité de Mlle Vianzone est déjà fort connue en Canada par la publication des lettres que lui avait adressées le Révd. Père Didon, mais il nous reste encore à admirer de plus près la séduisante conférencière, qui fait en ce moment une tournée triomphale à travers les Etats-Unis en donnant devant des auditoires d'élite, une belle série de causeries sur l'histoire de la littérature française.

Cette comtemporaine remarquable, que M. Torner, ambassadeur américain en Russie a dénommée "la personnalité la plus brillante des temps modernes", est professeur de littérature à St-Pétersbourg, où elle tient un salon fréquenté par les savants, les diplomates et les hommes d'Etat. N'est-elle pas d'ailleurs appelée à la capitale russe : Notre-Dame des Français ? Puis, en France, son pays natal, où elle revient, chaque année, se reposer des pénibles labeurs de son professorat, l'amitié et l'estime des hommes tels que Méline, Brunetière, Albert Sorel et autres, témoignent hautement en faveur de l'intellectualité de Mlle Vianzone. Un des évènements littéraire de ces derniers mois, est le volume qu'elle publia, intitulé "En Terre Sainte" un récit attachant du pèlerinage qu'elle venait d'accomplir à Jérusalem, et dont elle a relaté les impressions avec autant de cœur que de talent.

Je donnerai dans le prochain numéro la liste des conférences que Mlle Vianzone fera au Canada. Le Journal de Françoise aura l'honneur de lui consacrer sa réception annuelle, en même temps qu'il sera heureux d'offrir à ses abonnés l'avantage d'être les premiers, et à lui souhaiter la bienvenue parmi nous, et à entendre cette hôte de choix.

Françoise.

# Le Succes du Dr. Lenoir

(NOUVELLE)

ELLES tombaient dans son cœur, une à une, ces notes argentines, comme la goutte d'eau tombe en une onde profonde, venant troubler sa morne solitude de ses cercles toujours grandissants, se renouvelant de seconde en seconde, jusqu'à ce qu'ils envahissent un espace immense pour se perdre enfin dans l'immensité. Oui, chaque note de cette musique harmonieuse, partant d'une fenêtre lointaine, faisait tressaillir tout son être d'une douloureuse angoisse. Oh ! c'est qu'elle le jouait cet air le jour funeste où tout avait sombré pour el'e ; et lentement sur ses joues pâlies glissaient des larmes brûlantes, ses deux mains blanches s'étaient croisées convulsivement, son sein se soulevait avec effort, ses grands yeux de gazelle se plongeaient dans le vide avec cette expression de désespoir de l'être à qui l'on enlève ses plus chères affections. Comme elle souffrait, cette jeune femme, à cet instant !

Que de fois un rien, un bouquet, une fleur, un ruban, une suave odeur, a ramené à une heure fatale un être malheureux ; la vue d'une rose effeuillée a fait passer devant les yeux une vie toute entière et Alice Préval, à chaque vibration de cette mélodie qui frappait son oreille, sentait se raviver cette blessure du cœur que le temps n'avait pu cicatriser.

C'était un soir, comme celui-là, pas un nuage au ciel, la nature était calme et belle, et elle, l'heureuse jeune fille attendait, avec une douce émotion, en faisant vibrer sur son piano une sonate de Beethoven, l'arrivée de son fiancé, lorsque un bruit de pas l'avait tirée de sa rêverie. On venait, était-ce lui ? Joyeuse, elle avait quitté l'instrument pour s'élancer à sa rencontre ; mais soudain un froid glacial l'avait clouée à sa place. Une robe noire s'avançait. Cette robe noire, à cette heure du soir, que signifiait-elle ? Un prêtre ne vient pas si tard sans raisons. Un vague pressentiment l'envahit, elle tremble, un nom comme un gémissement s'échappe de ses lèvres :

—Maurice.

Le serviteur de Dieu s'avance.

—Soyez courageuse, mademoiselle, le Maître Suprême nous réserve parfois ici-bas de pénibles épreuves.

Il continue ; mais elle n'entend plus elle sent ses tempes brûler, de toute part un nuage opaque l'entoure au milieu duquel tournent et retournent, gravés en lettres de feu, ces deux mots : Naufrage, mort

Elle voit le vaisseau disparaître, elle entend une voix qui l'appelle, puis plus rien, la nuit profonde.

Oui, la nuit, la nuit profonde d'où, depuis lors, jamais la pauvre enfant n'était revenue, malgré que trois longues années se fussent écoulées depuis cette heure fatale où elle avait perdu l'objet de toutes ses tendresses Elle avait vécu, mais sa vie était demeurée ensevelie dans le linceuil de son fiancé. Chaque jour s'était levé pour elle sans aurore ; chaque nuit avait redoublé les douleurs de son existence, car elle revoyait en songe cette scène cruelle où disparaissait sous les flots en fureur celui qui avait emporté dans sa tombe, son âme toute entière.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Trois ans auparavant, assis sur le pont d'un navire, au milieu du large océan, deux jeunes gens, de même taille, de même allure, de même chevelure, causaient amicalement. Ils étaient beau tous deux ; cependant chez l'un il y avait plus de régularité dans les traits, plus de profondeur dans le regard, plus de douceur dans le sourire ; on sentait en regardant cette physionomie qu'une grande sensibilité, qu'une tendresse pour ainsi dire presque féminine devait être le fond de son caractère, ses attaches fines l'attestaient. Sa taille était souple, flexible, élancée, le son de sa voix possédait ce charme séduisant qui va droit au cœur de la femme impressionnable qui cherche à retrouver chez celui qu'elle aimera l'écho de ses sentiments et de ses pensées. Aussi Maurice Duvernoy avait été aimé comme on n'aime qu'une fois.

Bien des hommes se font aimer ; peu se font aimer. Je veux dire que bien rarement ici-bas se rencontrent à temps deux âmes sœurs où se retrouve cette alliance spontanée du cœur, cet écho mutuel de tous les instincts, cette sympathie irrésistible d'où naît le véritable amour. Maurice a ait eu cette grande joie ; Alice Préval l'avait compris, ou plutôt au premier instant tous deux s'étaient compris ; tous deux avaient marché à côté l'un de l'autre où les roses ne sont pas fanées, où le parquet est encore jonché de fleurs, où le ciel ne s'est point voilé, où les feux de l'astre du jour sont demeurés brillants de lumière. · Entre la fraîcheur des arbres et des eaux, la main dans la main, ils avaient parcouru ce sentier tout fleuri, entrevoyant, avec cette harmonie des idées qui les unissait, la vie comme une longue suite d'enivrements divins, où ils chanteraient sans cesse, un duo aux accords de bonheur.

Mais ce bonheur devait être interrompu. Maurice était artiste peintre, et pour le succès de sa carrière il fallait voguer vers le pays des sciences et des arts.

La famille d'Alice s'opposait au mariage des fiancés, avant que le jeune homme n'eut acquis une certaine renommée.

Il partit donc seul pour la France, après avoir juré fidélité éternelle à celle qui pour lui remplissait l'univers.

Le jeune canadien se fit promptement remarquer ; à la fin de sa deuxième année d'étude il était couronné à l'Académie des Arts. Il écrivit l'heureuse nouvelle à sa fiancée, lui annonçant qu'il revenait vers e'le pour n'être plus jamais séparés.

En France il s'était fait de nombreux et sincères amis, et il ramenait,

avec lui au Canada, le meilleur et le plus intime, Charles de Mirecourt, dans la famille duquel il avait été reçu comme l'enfant de la maison.

Charles était un auteur plein de verve et de finesse, ayant lui aussi pour tout ce qui est grand, noble et beau, l'enthousiasme d'un artiste. Il s'était tout à coup décidé à traverser les océans pour venir admirer le pays, aux immenses forêts, aux plaines fertiles, aux fleuves géants, aux torrents tumultueux, chanté par Chateaubriand. Ce voyage à deux avait donc été entrepris sous les plus riants auspices.

Au moment où nous faisons connaissance avec les deux jeunes gens sur le pont du navire, Charles faisait cette remarque à Maurice :

—Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid ici, mon ami.

—Mais non. Vous autres, gens du midi, vous êtes tellement habitués au doux climat de votre Provence que vous frissonnez au moindre vent. Tenez, mettez mon pardessus, je l'ai monté ici sans nécessité, mais s'il vous est de quelque utilité, je m'en félicite.

De Mirecourt endossa le paletot de son ami.

—A la bonne heure, fit celui-ci, nous pourrons demeurer plus longtemps au dehors malgré la brume; l'intérieur du navire m'est devenu insupportable depuis quelques jours, il me semble que nous n'arriverons jamais lorsque je suis enfermé dans ces vilaines cabines où l'air est suffocant.

—Je conçois votre impatience, Maurice, on n'est pas amoureux en vain et la terre promise se dérobe trop longtemps à vos regards.

—Je brûle du désir d'y poser de nouveau les pieds.

Et d'une voix harmonieuse Duvernoy entonna ce couplet :

O Canada, pays de ma naissance,
Que ton séjour a de charmes pour moi !
Dans mon esprit, quoiqu'ailleurs ou en pense,
Pour le bonheur nul n'est égal à toi.
Avant tout ma patrie,
Est ma thèse chérie ;
Oui, le pays qui vit mon premier jour,
Eut aussi droit à mon premier amour. *

—Charmant, Maurice, vous mettez toute votre âme en chantant ces vers, votre fiancée, là-bas, serait heureuse de vous les entendre dire ainsi.

Le regard du jeune artiste s'illumina d'un éclair de joie.

—Bientôt, dit-il, elle les chantera avec moi.

—Combien de jours nous séparent-ils encore du continent américain ?

—Deux ou trois.

—Un siècle encore, n'est-ce pas ?

Et Charles sourit.

—Alors les côtes ne sont pas éloignées ?

—Non, nous devrions même voir Terreneuve, mais la brume augmente tellement que bientôt nous ne verrons plus à dix pas de nous.

Les d ux amis gardèrent quelques instants le silence. Soudain la mer devint houleuse, le vent sauta brusquement de l'Est à l'Ouest, les vagues se succédèrent avec une rapidité surprenante. Le capitaine, inquiet, fit fermer les ouvertures, commandant à ses hommes de se tenir prêts à tout. De minute en minute, la brume devint plus opaque. Tout à coup le hurlement de la sirène déchire l'air ; les passagers frémissent, Charles et Maurice se rapprochent. Le vent redouble de violence, la course du navire semble devenir vertigineuse. Horreur ! Quel est ce mugissement qui répond à celui de la sirène ? C'est l'appel désespéré d'un autre navire. Le capitaine s'élance à la barre. Trop tard Un choc terrible s'est produit ; à travers le brouillard toujours plus intense une masse énorme s'est précipitée sur le vaisseau qui fait eau de toute part.

—Aux chaloupes, s'écrie le commandant.

Un pêle-mêle indescriptible règne à bord, chacun se précipite, affolé, vers les embarcations. Charles et Maurice ont transporté deux femmes et trois enfants dans une chaloupe où sont déjà entassés plusieurs passagers et quelques matelots. On coupe les amarres ; les marins font force de rames. Pendant quelques minutes l'embarcation se soutient sur les flots, mais une vague plus forte la frappe de côté et la renverse sur le flanc. Tous sont précipités à la mer. Maurice entend la voix de son ami qui l'appelle ; malgré la brume qui l'enveloppe il cherche à nager vers lui, mais une épave du navire qu'il ne peut apercevoir le frappe à la tête, il perd tout sentiment.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sur les côtes de Terreneuve, quelques jours plus tard, une foule inquiète regardait, consternée, la vague écumante amenant sur la plage, d'instant en instant, une nouvelle victime d'un naufrage. Il y en avait de tout sexe et de tout âge ; quelquefois, deux par deux, ils arrivaient à terre, l'étreinte de la dernière heure les unissant encore dans la mort. Beaucoup étaient méconnaissables ; peu purent être identifiés, si ce n'est ceux dont les habits renfermaient quelques renseignements. Parmi ces derniers se trouvait Maurice Duvernoy. On retrouva dans les poches de son pardessus plusieurs lettres et une petite miniature représentant une figure admirable de jeune fille, au bas de laquelle étaient gravés ces mots : Alice, ma fiancée.

On écrivit à la famille ; le père éploré vint chercher les restes de son fils, afin qu'il put dormir sous le sol natal où bientôt lui aussi reposerait à ses côtés.

Et qu'était devenu le véritable Maurice ? Flottant sur une poutre immense, il avait été recuilli à bord d'un navire américain, faisant voile vers New-York. Mais lorsqu'il revint à lui, le pauvre jeune homme ne put donner aucun renseignement, car il avait entièrement perdu la mémoire et l'usage de la parole. On le fit transporter dans une maison de santé où, heureusement pour lui, se trouvait un véritable médecin. Non pas, un de ces médecins à grand étalage qui, après avoir très peu étudié, vont passer cinq ou six mois en Europe et nous reviennent enflés de prétentions. Ayant connu les boulevards, s'étant joliment amusés à Paris, ils nous arrivent infaillibles au Canada, épatant, par une infinité de mots techniques dont ils enrichissent leurs discours, les naïfs qui écoutent. Non, le médecin de Maurice était un véritable médecin, ayant une âme, un cœur, une conscience de médecin. Le docteur Lenoir soignait ses patients, non pour prolonger leur maladie, mais pour les guérir le plus tôt possible. Chercheur infatigable, concevant par instinct ce que la science n'avait pas encore révélé, il avait opéré des cures

* Michel Bibaud.

merveilleuses. Tout en restant dans son pays il était devenu une lumière, car il avait ce génie de l'homme supérieur qui sait non seulement ce qu'il a appris dans ses livres, mais devine aussi ce qu'il n'a jamais lu ; un coup d'œil lui suffit pour saisir et savoir. Il correspondait avec les sommités médicales telles que Pasteur, Chevreuil, Charcot, etc., échangeant ses opinions avec eux, leur transmettant ses découvertes et leur faisant souvent adopter ses théories.

ADÈLE BIBAUD.

(*à suivre*)

## Les Femmes et l'Edilité

Le nombre des femmes qui ont droit de vote aux élections municipales n'est pas une quantité négligeable, comme on peut s'en convaincre par les chiffres éloquents qui suivent :

| Quartiers. | Prop. | Loc. |
|---|---|---|
| Est | 37 | 34 |
| Centre | 40 | 26 |
| Ouest | 41 | 7 |
| Sainte-Anne | 281 | 402 |
| Saint-Antoine-Ouest | 180 | 267 |
| Saint-Antoine-Est | 303 | 402 |
| Saint-Antoine-Sud | 181 | 460 |
| Saint-Laurent | 213 | 409 |
| Saint-Louis | 276 | 684 |
| Saint-Jacques-Nord | 250 | 488 |
| Saint-Jacques-Sud | 132 | 293 |
| Ste-Marie-Ouest | 256 | 415 |
| Sainte-Marie-Est | 35 | 143 |
| Hochelaga | 74 | 139 |
| Saint-Jean-Baptiste | 177 | 318 |
| Saint-Denis | 107 | 103 |
| Saint-Gabriel | 150 | 214 |
| Total | 2733 | 4804 |
| | | 2733 |
| Grand total | | 7537 |

Il y a de plus à ajouter à cette liste le nombre des femmes séparées de corps et de biens, qui viennent d'obtenir le droit de vote et qui ne sont pas comprises dans ce relevé.

## La Bibliothèque de Waterloo

L'âme nationale et patriotique des abonnés du JOURNAL DE FRANÇOISE s'est émue et de tous côtés nous arrivent, et en grand nombre, des livres pour la section française de la bibliothèque de Waterloo. Comme tous les jours des dons s'ajoutent aux dons déjà reçus, et que la liste des donateurs n'est pas encore close, nous remettons au prochain numéro, le plaisir de publier les noms de ces généreux patrons.

En attendant, merci à tous.

LA DIRECTRICE.

## Une œuvre originale

M. J. Charlebois, le caricaturiste bien connu, vient de donner au public, pour ses étrennes, un album de dessins intitulé : "Nos p'tites filles." Du talent de Basibi, nul n'en ignore, et de l'avis de tous les connaisseurs, notre caricaturiste montréalais peut aisément soutenir la comparaison avec les Cappiello et les Caran d'Ache d'outre-mer. Voilà autant de pris en faveur du talent d'un des nôtres. Nous ne discuterons donc pas la correction des lignes, la perfectibilité des courbes de "Nos p'tites filles"; au point de vue art, c'est très réussi. Nous aimerions mieux contester la véracité des types, cela serait plus satisfaisant pour l'honneur de la morale de nos gamines. Hélas ! de tous côtés on nous affirme que le tout est absolument croqué sur le vif, et que ces vilaines p'tites filles que M. Charlebois a reproduites sur le papier sont absolument les mêmes qui font les trottoirs de certaines rues. Où sont donc les mères de nos p'tites filles ?

Vraiment, c'est navrant.

Mais, au moins, ces caricatures ne s'appliquent qu'à une certaine catégorie de gamines, la moins nombreuse, espérons-le, et n'allons pas laisser croire, comme nous lisions dans un journal du soir, lequel, s'exprimant mal, laissait entendre que toutes nos fillettes ressemblent à ces cyniques effrontées.

"Nos p'tites filles" ont une préface par M. Gonzalve Desaulniers. L'album est en vente partout au prix de 15 et 20 cts.

## Calendriers

Les calendriers ont fait leur apparition, au temps des fêtes, frais et pimpants comme des bouquets de fleurs. LE JOURNAL DE FRANÇOISE accuse réception, avec remerciements, des calendriers que lui ont envoyé la Compagnie de Crédit, Hart et Adair, la Metropolitan Life Insurance Company, M. Migneron, pharmacien, l'Assurance Mont Royal, l'Assurance la Sauvegarde qui offre, en guise d'illustrations, les portraits de son personnel, —superbes les portraits !—et la Western Life Assurance Co. Puissent-ils tous ne marquer que des jours heureux !

## Un événement artistique

Le comité des Women's Art Association a décidé de donner une soirée le vendredi, 15 janvier, dont les bénéfices seront consacrés à l'alimentation et au développement de cette association aussi utile qu'intéressante.

Le programme des plus alléchants : "Hiawatha," illustré, ne manquera pas de plaire aux amateurs de belle littérature et d'agréable musique. Des tableaux vivants viendront aussi créer des intermèdes gracieux ; parmi ces tableaux, citons des scènes canadiennes-françaises représentant les anciens seigneurs canadiens et leurs censitaires, sous la direction de Mme de Bellefeuille McDonald. Scène indienne, sous la direction de Mme Albert Holt et Mlle Parker. Campde Doukabors, organisé par Mmes Penhallow et Caldwell.

Cette soirée, tout à fait fashionable, est patronnée par Leurs Excellences lord et lady Minto, Sir Alexandre et lady Lacoste, Sir Melbourne et lady Tait, Sir William et lady Vanhorne, le principal de l'Université McGill et Mme Peterson, l'hon. Rosaire et Mme Thibaudeau, M. et Mme Clouston, et M. et Mme James Ross.

Une exposition de tous les ouvrages domestiques s'ouvrira le 25 janvier au bureau principal de la Women's Art Association, au square Phillipps, et l'on offre des prix nombreux pour les meilleures couvertures tissées au métier, les catalognes, les pièces de flanelle ou d'étoffe, etc , etc. Déjà les expositions tenues à Gananoque, Ottawa et Toronto ont réalisé, aux personnes qui ont exposé le produit de leurs industries ménagères, des montants d'argent considérables. Au mois de novembre dernier, il a été vendu pour plus de $400.00 de ces articles à Londres, Angleterre. Il a été vendu, depuis juin jusqu'à octobre dernier, pour $1,300 de toiles, de lainages, objets de fantaisie, confectionnés à la maison.

Nous engageons vivement nos lectrices à aller visiter cette exposition, à la fin de janvier, 4 square Philipps, qui ne manquera pas d'être aussi curieuse qu'intéressante.

Les années se poussent successivement comme les flots.—BOSSUET.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

XIV

(*Suite*).

Ulrique porta la main à son front. Domaines, fortune, résidence, quelle liaison pouvait-il y avoir entre cela et elle ? Elle écouta du même air absent les autres explications de M. Dunnet concernant l'administration des domaines, qu'elle devait ou assumer, ou confier à un tiers, lui-même si elle voulait bien, dûment autorisé.

—Je ne veux pas m'occuper de cela,—répondit obstinément Ulrique, — je veux rester où je suis.

Le malheureux M. Dunnet ne savait plus que faire.

—Donnez-moi au moins des ordres, implora-t-il.

Toutes ces instances n'obtinrent que la même réponse faite d'un ton de plus en plus impatient et montant presque jusqu'à la colère.

—Je désire qu'on me laisse tranquille.... qu'on me laisse seule.... Allez-vous-en !.... vous voyez bien que tout cela me lasse.... m'exaspère.... Je n'en puis plus !

Ahuri, M. Dunnet reprit son portefeuille, jeta un dernier regard autour de la chambre, comme s'il eût voulu prendre les pauvres meubles à témoin de cette chose inconcevable, et, d'un pas incertain, gagna la porte. Une fois dehors, il ne savait réellement plus s'il marchait sur la tête ou sur les pieds. Il s'était attendu à trouver en la nouvelle héritière une créature peut-être vulgaire ou sotte ; enfin, il s'attendait à tout en venant, mais pas du tout à ce déconcertant et négatif accueil.

Ulrique ne dormit pas, il ne lui vint pas même à l'esprit qu'elle pût se coucher. Tantôt arpentant le plancher, tantôt assise sur un banc, les mains croisées se crispant autour de ses genoux, elle ne savait que répéter sans trêve un nom cher et un mot terrible :

—Mort.... Gilbert !.... Gilbert est bien mort !....

Tout s'évanouissait, il n'y avait plus pour elle ni passé, ni présent, ni avenir devant cette idée ; tant qu'elle avait eu droit de douter, au fond pouvait-elle croire ?.... Maintenant c'était l'horrible certitude, Ulrique se sentait mourir. Ah ! comme elle comprenait à présent à quel point elle l'avait aimé.... elle l'aimait toujours dans la mort comme dans la vie ! Comme elle lui pardonnait de ne pas avoir été franc avec elle, d'avoir surpris son cœur devant cet affreux trépas ! Quant à l'héritage dont avait parlé M. Dunnet, elle n'y arrêta même pas un instant sa douloureuse pensée. Ulrique ne mourut pas, cependant, et, machinalement, par la force de l'habitude, la vie matérielle la reprit, inconsciemment.

Au bout d'une semaine arriva une lettre de M. Dunnet : elle était datée de Londres et contenait une respectueuse demande à l'effet de savoir si elle l'autorisait à continuer le desséchement des marais de mer sur le domaine de Morton, travaux commencés sous le père de Sir Gilbert et qui ajoutaient tous les ans une valeur considérable à la propriété. Il y avait quatre pages d'explications touchant les digues, les canaux, les fossés d'irrigation, qui étaient absolument du chinois pour Ulrique. Elle jeta cette lettre de côté et n'y répondit même pas. Cette lettre, cependant, ne fut pas sans effet ; elle ramena un peu la pensée de la jeune fille vers la situation que lui faisait la mort de son cousin.

Peu de jours après elle reçut une seconde lettre, contenant divers papiers, des bordereaux de rentes à toucher, etc., qu'elle était priée de signer. Elle s'exécuta, non sans quelque ennui, mais le premier pas était fait.

Quelques semaines s'écoulèrent encore, lorsque, au commencement de mars, une troisième lettre de même provenance arriva à la Maison de la Vierge. Ulrique déchira l'enveloppe avec humeur : cet homme ne la laisserait donc pas en paix, avec ses paperasses ! Mais le contenu lui causa une surprise, presque une émotion. M. Dunnet lui demandait de consentir à ce que Lady Nevyll pût, ainsi qu'elle le désirait, toucher trimestriellement sa pension. Ulrique posa la lettre et demeura un long moment le front dans ses mains. Elle l'avait oubliée, cette veuve de Gilbert, cette femme, ce monstre qui avait pu repousser un amour qui, pour elle eût été au-dessus de toutes les félicités célestes.... sa rivale ! Alors, tout à coup, une jalousie farouche, quoique rétrospective, ou peut-être parce qu'elle était rétrospective, s'empara de son âme, et, avec la jalousie, une curiosité intense, conséquence de cette passion nouvelle, aiguillonna son esprit. Qu'était-elle, comment était-elle, cette créature qui lui avait volé son bonheur ?.... Avait-elle été réellement si belle ?... L'était-elle encore ?... Plus belle qu'elle-même, peut-être ?.... Ulrique se sentit envahir par un désir fou de la connaître, de comparer la veuve indigne à la vierge veuve, de se convaincre que Gilbert n'avait pu éprouver pour une autre rien qui approchât de ce qu'il avait éprouvé pour elle !

Ulrique était la femme des résolutions promptes, et puisqu'on l'avait tant sollicitée d'aller en Angleterre, elle irait.... oh ! juste le temps de voir face à face cette femme ! Elle renvoya sur-le-champ à M. Dunnet les papiers signés avec un mot demandant les fonds strictement nécessaires à son voyage.

La résolution une fois prise, l'impatience d'Ulrique s'accrut d'heure en heure. Elle accusa l'homme d'affaires de lenteur, quoiqu'elle reçut sa réponse dans le délai le plus court, étant donnés la distance et le

manque de communications directes, et, quand elle la reçut, elle était depuis longtemps prête sa robe noire soigneusement reprisée, son pauvre chapeau rajeuni de quelques rubans. Son bagage était mince: son linge de rechange et son costume de paysanne, dont elle ne voulait à aucun prix se séparer, tinrent à l'aise dans la vieille valise de son père. Elle pria l'hôtelière du *Soleil d'Or* de veiller sur la ferme pendant son absence, qu'elle estimait ne devoir pas dépasser deux ou trois semaines au plus, et partit, prétextant qu'un petit héritage réclamait sa présence en Angleterre.

—Je crois,—lui dit l'hôtelière en la faisant monter dans la diligence, — que je ferai bien de mettre les assiettes dans une armoire, car vous ne reviendrez pas de sitôt.... si vous revenez jamais !

## XV

### LE ROMAN DE CHARLOTTE

Lady Nevyll avait dit crûment à son mari, lors de leur entrevue de Valerie Bad, que si son cœur n'avait pour lui que de la haine, il avait eu et avait encore de l'amour pour un autre. Cet autre était un ami d'enfance et il s'appelait Basile Rockingham.

Le petit presbytère du midi de l'Angleterre, dont le père de Charlotte avait été recteur, n'était distant que d'un mille à peine de la simple maison de briques dans laquelle le docteur Rockingham s'était établi après de longues années d'exercice, pour jouir d'un repos bien gagné.

Son fils unique était de quelques années plus âgé que la fille cadette du recteur ; ce n'était donc pas autant une similitude d'âge qu'une similitude de goûts qui les attirait l'un vers l'autre, et cette attraction évidente les avait fait, en secret, destiner l'un à l'autre par leurs parents réciproques. Lorsque Basile, devant les jeunes volontés de qui s'inclinait le docteur, décida, aux débuts de l'adolescence, qu'il voulait faire ses études au collège d'Harrow, ce fut, entre les deux petits amis, la première séparation ; mais ils se retrouvaient plus attachés que jamais au moment des vacances. A quatorze ans, Basile avait arrêté sa ligne de conduite pour assurer sa propre victoire dans le combat de la vie.

—Voyez-vous, Charlotte, -- disait-il à sa petite camarade attentive, — pour jouer un rôle dans le monde, il faut absolument posséder deux choses : de l'argent et de la volonté. De la volonté, j'en ai, et, pour de l'argent, je m'arrangerai de façon à en avoir.

Charlotte grandit en méditant les leçons de cet esprit pratique avant l'heure. Elle était donc préparée à lui entendre dire, un peu plus tard, d'un ton entendu de supériorité :

—Je sais que nos parents rêvent de nous marier.... quelle folie ! Le seul moyen de nous tirer d'affaire dans l'existence, puisque le hasard nous a fait naître pauvres, est de faire, chacun de notre côté, un riche mariage. Pour vous, qui devenez tous les jours plus jolie, cela vous sera facile.

La fillette rougit de plaisir et se le tint pour dit.

Devenu jeune homme, Basile alla à l'Université de Cambridge. Charlotte se contenta de devenir la plus ravissante jeune fille blonde qui se pût rêver, et ce fut alors, au cours d'un congé de Basile, que le charmant démon des belles années faillit faire sombrer dans le roman banal et délicieux les théories arrêtées du jeune couple.

La jeune fille, dès que son cœur sut parler, le sentit battre bien fort pour son compagnon d'enfance, et celui-ci, de son côté, se sentit pris par la souveraine beauté de Charlotte. Ils ne purent cacher leurs expressions mutuelles et les deux papas riaient tout bas, lorsque brusquement Basile se ressaisit. Il fixa un rendez-vous à Charlotte et, très nettement, envisagea devant elle la situation.

Ils s'aimaient, et cette faiblesse allait leur faire commettre une irréparable sottise à laquelle tout, d'ailleurs, les conviait. Mais il fallait qu'il fût fort pour deux et il le serait ; l'avenir en dépendait. Il trouva un prétexte pour s'éloigner, profondément ému, mais ferme. Elle pleura beaucoup, souffrit réellement, mais, si elle ne put faire taire son cœur, elle approuva son ami en esprit.

A partir de ce moment, chacun d'eux marcha vers son but ; tandis qu'elle prenait dans ses filets le malheureux Gilbert Nevyll, Basile achevait son droit, trouvait moyen d'émouvoir une fille pas trop mûre et particulièrement mal lotie par la marâtre nature, mais qui avait le double avantage d'être riche et cousine germaine d'un ministre. Il fut d'emblée lancé, grâce à cette puissante parenté, dans la diplomatie où il eut un avancement exceptionnellement rapide.

Le double rêve de ces camarades d'enfance était réalisé. Basile eut plus de chance encore que Lady Nevyll, car sa femme poussa la bonne grâce jusqu'à le laisser veuf et possesseur de ses biens au moment où, venant d'être nommé ministre plénipotentiaire, il était arrivé assez haut pour pouvoir se passer de l'appui constant de son cousin le ministre. Quoiqu'elle suivît attentivement le cours ininterrompu des succès de la carrière de Basile Rockingham, Charlotte Nevyll ne l'avait jamais revu lorsque, à son retour de Valerie Bad, elle le rencontra par hasard chez une certaine Mme Byrd, une ambitieuse d'un genre tout particulier qui, n'étant pas en situation de tenir, ni par sa fortune, ni par sa beauté totalement absente, la place qu'elle enviait dans le monde, avait imaginé de forcer "la société" à fréquenter chez elle en faisant de son salon le rendez-vous de toutes les sommités, originalités, célébrités à tous titres, soit anglaises, soit exotiques. Cette Mme Byrd déployait au recrutement de ses phénomènes à montrer une énergie, une patience et un art incomparables, et, comme elle bravait les ironies mondaines, elle était, par ses succès d'ordre spécial, récompensée de ses fatigues et de ses peines. C'est comme lion — nom que tout le monde donnait aux hôtes passagers de Mme Byrd — que Basile Rockingham parut chez elle ; son étonnante carrière, plusieurs missions heureuses, surtout pour lui, car c'était de celles autour desquelles s'agite l'opinion publique, sa récente élévation à un poste de grande importance l'avaient singulièrement mis en lumière. (*A suivre.*)

# LE COIN DE FANCHETTE

J'AI tant de correspondants à remercier que cette page ne devrait être aujourd'hui qu'un hymne à la reconnaissance. Mais pour n'en pas en rendre la lecture un peu fastidieuse aux lecteurs non intéressés du Coin de Fanchette, vous me permettrez, je l'espère, chers amis, d'exprimer à tous, sans nommer personnne en particulier, le plaisir que m'ont fait vos congratulations pour le numéro de Noël, ainsi que mes remerciements cordiaux pour les vœux de bonne année que vous m'avez adressés. Je les réciproque avec un joyeux empressement et souhaite à tous le vieux souhait picard et canadien : Bonne et heureuse année, le Paradis à la fin de vos jours. J'ai été on ne peut plus sensible à cette sympathie ; c'est peu pour tant de joies acceptées de ne dire que merci... Heureusement qu'on a toute la vie pour s'en ressouvenir.

*Lolotte.*—Rappellez-vous "qu'à tout le monde l'amour vient par les yeux ; aux âmes d'élite seulement—le petit nombre,—l'amour vient par les oreilles."

*Cécile M.* — Votre calligraphie est très caractéristique. Pourquoi ne la faites-vous pas examiner par un graphologue. 2° J'ai le regret d'arriver trop tard pour vous être utile.

*Maréchal Lefebvre.*—Roustan, l'un des personnages de la pièce "Mme Sans Gêne," n'est pas un être fantaisiste, comme vous le semblez croire. Un cheik, qui avait ce mameluk en qualité d'esclave, en fit le cadeau à Napoléon, lors de la campagne d'Egypte. Roustan ne quittait pas son maître d'un instant ; il portait le costume oriental. L'empereur le combla de bienfaits et lui fit même donner la Légion d'honneur. Hélas ! l'ingratitude est de toutes les nations et de toutes les couleurs. Roustan refusa de suivre son maître en exil. Après le retour de l'île d'Elbe, Napoléon, à son tour, fit exiler Roustan pour le punir, hors de Paris. Le mameluk s'occupa ensuite d'un commerce quelconque en province. On le vit, toujours dans son costume oriental, à Paris, lors de la translation des cendres de Napoléon aux Invalides. Il vécut ensuite ignoré de tous. Je ne sais où il mourut.

*Yolande.*—Je vous renvoie à la colonne des Propos d'Etiquette.

*Victor Reboul.*—Tous ceux qui ont entendu M. Michel en ont été enthousiasmés. Nous avons passé, en sa compagnie, une heure délicieuse. Ce conférencier est conservateur au Louvre et cela indique tout de suite qu'il a de la valeur. M. Michel est de Montpellier ; un méridional, par conséquent.

*Corentin.*—Une abbesse perpétuelle est celle qui est nommée à vie ; une abbesse générale celle qui est supérieure de plusieurs abbayes à la fois ; vous voyez qu'un titre peut exister sans l'autre. 2° Les abbesses ont été instituées bien avant les abbés. 3° Les bénédictines du Moyen-Age travaillaient aux choses de la science, traduisaient les langues hébraïques ou latines tout comme les bénédictins ; leurs monastères furent des pépinières de femmes instruites et des foyers d'érudition ; elles seraient bien dépaysées, si elles revenaient sur la terre, les pauvres bénédictines des jours d'antan. 4° Les bénédictines portaient une robe noire, dites-vous ? Non, monsieur Corentin ; dès le huitième siècle, elles laissèrent la robe de bure noire pour l'habit de chanoinesse : robe blanche et surplis de fine toile ; ce n'est qu'à la fin du 17e siècle qu'elles revinrent à la robe noire. Vous devriez pourtant vous imaginer que je ne risquerais pas de mettre à des personnages qui appartiennent à l'histoire, des costumes fantaisistes et d'imagination. Ce ne serait pas *vrai* d'abord, puis, il y a trop de messieurs Corentins de par le monde.

*Jean Sicard.*—"La brune aux yeux bleus" vous garde un souvenir.

*Mère Désolée.* — J'ai pensé à vous bien souvent, en ces jours de gaieté tapageuse pour les heureux. J'ai la superstition de croire que les messages de l'esprit maintes fois répétés parviennent à leurs destinataires, qu'ils apaisent leurs peines quand ils sont dans le chagrin, qu'ils leur infiltrent les témoignages adoucissants de la sympathie dont ils sont l'expression. J'aime, au premier de l'an, qu'on me répète les souhaits ordinaires de bonheur et de prospérité, il me semble que, quand ils sont sincères, ils ont une heureuse influence sur le reste de l'année. Ainsi, espéré-je que vous avez ressenti quelque douceur de la grande part que j'ai prise au malheur qui vous frappe, et des consolations télépathiques que je vous ai souvent envoyées. Je sais que la douleur est trop forte encore pour qu'on puisse essayer d'en diminuer l'intensité ; même le baume aux blessures trop vives perd de sa vertu bienfaisante ; mais, dans quelques années, vous comprendrez qu'il ne faut pas plaindre ceux qui sont partis, et, peu de mères, si tendres soient-elles, voudraient voir revenir sur la terre les bébés qu'elles ont perdus. Le temps n'est pas seulement un grand médecin qui guérit de tous maux, c'est encore un sage éducateur ; il enseigne le pourquoi de la résignation.

*Admirateur de Balzac.* — Sans rancune, alors ? Ça m'a fait plaisir de vous revoir.

*Découragé.*—Vous n'aviez point besoin de me dire que vous avez lu Amiel, cela se voyait très bien, et je l'ai déjà entendue cette "monodie de la désespérance." Quand on n'a pas assez de volonté et d'énergie pour résister au charme funeste de cette lecture, toute belle qu'elle est, on ne doit pas garder de tel livre près de soi. Le découragement ne devrait se trouver que dans les dictionnaires, jamais dans l'âme humaine. Vous ne réussissez pas dans la vie parce que vous ne le voulez

pas assez fortement ; il ne faut pas abandonner la partie au premier échec, — quelle pauvre volonté avez-vous donc ! — il faut se reprendre, essayer de nouveau avec une détermination ferme d'arriver à la réussite ; l'esprit peut parfois, aux instants de loisir, après une journée bien remplie, avoir ses heures de rêveries, mais ce vague à l'âme ne doit jamais vous venir aux moments de lutte pour la vie. Allons, ressaisissez-vous, reprenez, avec l'année nouvelle, ce que vous avez trop facilement abandonné devant quelques légers obstacles ; avec de la persévérance et de l'énergie on vient à bout des pires difficultés croyez-moi. Hypnotisez le succès. Il vous appartiendra.

*Jacques St Cère.* — La poésie que vous me soumettez est très moderne, très bien faite et très belle. C'est un véritable petit bijou. Bien que vous vous en déclariez modestement l'auteur, le sonnet n'est pas de vous, et, pour deux raisons : la première, c'est que le ton de votre lettre indique suffisamment que vous n'êtes pas de force à créer des chef-d'œuvre. La seconde, que vous faites des fautes des fautes d'orthographe très grossières dans presque chaque ligne de votre missive et que la poésie est correctement écrite. Je vous donne quinze jours pour réfléchir. Je publierai ensuite avec ou sans nom d'auteur, à votre choix.

*Le Grand Juste.*—Le ruban violet de Brune m'a porté bonheur C'est gentil à vous de me le si délicatement rappeler.

*Laura C.*—Je crois qu'il n'y a pas de satisfaction plus douce que d'aider une âme. Donner à manger à ceux qui ont faim, c'est bon, mais soutenir, fortifier les vacillants et les désespérés, c'est encore meilleur, parce que c'est divin.

*Laurette*, *Pauline*, *Belle Fleur*, *Brise du soir.*—Bien que de quatre endroits différents, vous traitez le même sujet ; souffrez que je ne vous sépare pas dans ma réponse, puisqu'elle doit être la même pour chacune de vous. Voici : l'Œuvre de l'Assistance Chrétienne a toutes mes sympathies et tout mon intérêt ; j'en fais partie en qualité de membre, mais je n'y puis prendre de part active. Je ne saurais donc me charger de recueillir vos cinq sous mensuels. Ce qui serait plus avantageux de faire pour l'œuvre, c'est de vous ériger chacune, chef d'une dizaine, c'est-à-dire que vous vous mettrez une dizaine de connaissances ensemble qui donneront cinq sous par tête, total cinquante sous, et adressez chaque mois cette somme à l'Association Chrétienne, 8, rue Saint-Charles Borromée. Il vous sera très facile, vivant dans des endroits différents, de rassembler une dizaine de personnes — et même plusieurs fois ce nombre — et d'être, par ce moyen, utiles à une des meilleures œuvres qui soient au monde. Des abonnés m'ont fait des dons particuliers très généreux que j'ai remis au fondateur de l'œuvre ; il en a été fort reconnaissant. C'est un des grands dédommagements de l'écrivain de sentir que les œuvres qu'il préconise trouvent un accueil favorable parmi les personnes qui le lisent.

*C. S.*—La carte de visite blanche.

L'abondance ne matière me force à remettre au prochain numéro les autres réponses à mes correspondants



## Propos d'Etiquette.

D —*Si j'accompagne une dame au théâtre, aux Nouveautés, par exemple, dois-je me mettre en habit en tuxedo ou en redingote !*

R.—En habit, si vous allez dans une loge. L'habit n'est pas de rigueur et peut se remplacer par la redingote, aux fauteuils d'orchestre. Toutefois, si vous voulez témoigner de la considération à la personne qui vous accompagne, mettez l'habit. Il est même fâcheux de constater qu'on se dispense trop facilement de l'habit de cérémonie au théâtre des Nouveautés pour le mettre aux théâtres anglais.

D.—*La redingote se porte-t-elle le soir avec un pantalon noir ou clair ?*

R.—Cela dépend des circonstances : si l'occasion est cérémonieuse un pantalon clair se porte avec la redingote.

D.—*Quand un homme doit-il adresser ses cartes de nouvelle année ?*

R.—Depuis la veille du jour de l'an jusqu'aux Rois.

D.—*Un homme peut-il mettre une rose à sa boutonnière en allant au bal ou au spectacle ?*

R.—Mais certainement. Une fleur à la boutonnière, c'est élégant, et cela se porte en toute circonstance, même dans la rue.

D.—*Un homme laisse-t-il sa carte de visite où il a été reçu ?*

R.—Oui.

D.—*Quand a-t-il lieu de corner une carte ? Y a-t il jamais lieu de faire plusieurs plis ?*

R.—Une carte se corne pour montrer qu'on est allé la déposer soi-même. On fait un pli dans une carte, jamais plus d'un, quand on laisse une seule carte pour deux personnes.

D.—*S'il y a plusieurs dames qui reçoivent, dois-je laisser plusieurs cartes ?*

R.—Oui, autant de cartes que de dames.

D. — *Comment dois-je adresser de cartes de nouvel an dans une famille où deux dames et trois jeunes filles reçoivent ?*

R.—Dans ce cas qui me semble exceptionnel trois cartes suffisent.

D.—*Un homme peut-il faire visite à une dame le jour qu'elle reçoit, ou n'y a-t-il que les dames qui soient admises ce jour-là ? la règle est-elle la même dans la société anglaise ?*

R.—Mais, certainement qu'un homme peut aller faire visite à une dame à ses jours de réception, C'est même regrettable que cette pratique ne soit pas plus observée dans la société montréalaise canadienne-française. En France, c'est la règle ordinaire. Dans la société anglaise, cette étiquette se pratique aussi.

D.—*Une carte de faire part de mariage oblige-t-elle la personne qui la reçoit à envoyer un cadeau ?*

R.—Non, pas du tout.

Je regrette le retard apporté à certaines réponses ; le numéro de Noël ne m'ayant pas permis d'écrire plus tôt je n'ai pu satisfaire mes correspondants. Espérons que ces renseignements serviront pour une autre année.

LADY ETIQUETTE.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

L'ŒUVRE de la Ste-Enfance arrache chaque année à la misère et à la souffrance des milliers d'enfants de races étrangères. C'est une des plus belles œuvres philanthropiques parce qu'elle sauve des enfants et s'adresse, pour cela, à d'autres enfants Beaucoup de nos lectrices en ont fait partie sans dou'e, et se sont demandé souvent comment était employé le petit sou mensuel de leur cotisation.

Tous les petits enfants ne sont pas choyés par maman et papa comme le sont M. Toto et Mlle Lili Et il existe bien des climats où, loin d'être honorés, flattés et ravis d'obéir à tous les plus petits ordres des tout peti's, les parents se montrent pour eux méchants et cruels.

Pour inimaginable que cela soit, cela est vrai, et les voyageurs nous rapportent des traits d'une barbarie inouïe, des détails révoltants sur le sort réservé souvent, au sein même de leur famille, aux petits noirs ou aux petits jaunes, aussi mignons pourtant, dans leur genre et leur couleur, que les petits blancs

A vrai dire, ces mœurs sauvages ont beaucoup diminué, et les plus terribles histoires de nos explorateurs, terriblement vraies jadis, se changent jour par jour en vilaines légendes. S'il est exact qu'autrefois, dans les familles chinoises les plus honorables de la province de Gio Kien, on étouffait les bébés du sexe féminin pour se soustraire à " la honte " d'avoir trop de filles dans une maison ; s'il est prouvé que beaucoup de peuplades de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Amérique du Sud, faisaient disparaître les enfants en les noyant comme des petits chats superflus, ces abominables et monstrueuses coutumes ne se pratiquent plus guère. Grâce à qui ? Grâce en grande partie aux petits enfants blancs, grâce aux charitables, courageuses et nobles âmes qui les ont intéressés effectivement au sort des innombrables petits frères qu'ils ont dans le vaste monde, et qui cachent, sous une peau de teinte différente, des cœurs de la même couleur.

Il y a plus d'un demi-siècle—c'est, exactement, en 1843—qu'un homme de bien, Monseigneur Forbin-Janson, s'adressa aux enfants d'Europe et d'Amérique et leur demanda de l'argent pour sauver tous les mignons martyrs de leur âge.

Pas beaucoup d'argent : un sou par mois. Mais comme il y avait, même à cette époque-là, beaucoups d'enfants ayant bon cœur, cela fit beaucoup de sous, et l'œuvre de la Sainte-Enfance fut fondée. Les enfants français s'inscrivirent les premiers, puis les petits belges, en tête desquels figurèrent les jeunes princes royaux, puis l'Autriche et l'Espagne apportèrent à l'œuvre de salut l'obole d'innombrables petites mains.

C'est ainsi que ces vaillants et infatigables mendiants recueillirent la première année $460.00 en petits sous. Quelques années plus tard, l'universelle collecte auprès des enfants produisit $1520.00. On s'habitue à être charitable et bon ; cela est même fort agréable lorsqu'on a une âme et une conscience limpide comme nos petits enfants, nos petits frères et nos petits neveux ont coutume d'en avoir, et aujourd'hui c'est par mille et mille dollars que se chiffre la récolte des sous.

Et cet argent est si bien employé qu'il semble vraiment qu'il y en a davantage encore. Songez donc que 171 missions—19 pour l'Amérique et l'Océanie, 35 pour l'Afrique, 117 pour l'Asie — vont chercher aux quatre coins du globe les enfants malheureux pour les enlever à leur malheur, et repartissent leur précieuse cueillette vivante dans plus de six mille maisons : orphelinats, écoles, fermes, ateliers, ouvroirs.

Là, dans les asiles, se renouvelle chaque année une population de plus de 180,000 enfants, pauvres êtres arrachés au caprice sanguinaire, à la misère, à la superstition, et pour qui la vie sera désormais juste, c'est-à-dire douce. Arrachés dès leur naissance à la cruauté de leurs parents, ils sont élevés par les sœurs de la Sainte Enfance, qui s'occupent de leur trouble des ressources, dès qu'ils sont assez grands, ils reçoivent un peu d'instruction et apprennent un métier manuel, qui leur permettra lorsqu'ils en auront l'âge, de travailler pour gagner leur vie et fonder une nouvelle famille sur une base plus morale. Et puis, n'est-ce pas salutaire aussi de fournir à nos enfants le moyen de donner quelque chose à eux, quelque chose d'eux, à se priver vraiment pour faire du bien Que ce soit le sou mensuel, que ce soit la friandise ou le jouet, il leur faut faire un effort pour se démunir de ce qui, à leurs yeux, est un trésor de grosse importance.

Ils apprécient ainsi, dans leurs jeunes cœurs, le mérite de donner, et soyez sûrs qu'ils en sont récompensés par le sentiment du devoir accompli, qui les fait rire ensuite avec plus d'entrain, sourire plus gentiment et embellir leur âme comme le bonheur embellit leur visage.

L. D.

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charade

Une lettre pour mon premier
Un poème pour mon dernier,
Une drogue pour mon entier.

### Question d'histoire

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Que veut-on désigner de nos jours lorsque l'on emploie les expressions le *Quirinal*, le *Vatican*, noms de deux collines de Rome ?

(Pour mes jeunes savants et savantes)

Où, par qui et à quelle époque fut découverte la statue célèbre, connue sous le nom de "Venus de Milo" et qui est une des gloires les plus rares du musée du Louvre à Paris ?

# ✻ PAGE DES ENFANTS ✻

## Concours de Silhouettes.

J'offre aujourd'hui à mes neveux et nièces de 12 à 15 ans un concours tout nouveau, et qui, par cela même, peut-être, semblera d'exécution difficile.

Il n'en est rien, croyez-le, et, foi de Sainte-Ninette, j'assure à ceux et celles d'entre vous qui y apporterez un peu, rien qu'un peu de bonne volonté, avec la même mesure de persévérance, un éclatant succès.

Pour vous donner un peu plus de courage, je procèderai avec vous pour commencer.

Nous avons besoin, tout d'abord, d'un morceau de papier uni que nous fixerons au mur par le moyen d'épingles ou de quelques pointes par-ci, par-là. En face, à quelques pieds seulement, on fera asseoir la personne, ou plutôt le sujet dont on veut fixer le portrait.

La lumière, soit lampe ou bougie, devra être placée sur une table, au niveau de la tête du sujet qui, à son tour, devra se garder de tourner la tête trop d'un côté ou trop d'un autre. Ces positions peuvent être déterminées par l'essai successif de plusieurs poses différentes dont vous choisissez alors la meilleure, celle qui donne au profil le plus de ressemblance et de netteté.



Il faut voir aussi à ce que le sujet se tienne parfaitement droit et que le menton ne soit pas enseveli sous son fouillis de gazes ou dans son col. Tous ces détails sont afin de vous étudier à présenter la personne qui pose pour vous de la manière la plus artistique possible. Lorsque la silhouette que vous désirez esquisser semble bien préparée, que les courtes comme les lignes sont gracieuses et régulières, tracez-en les contours au moyen d'un crayon—suivant toujours en cela les indications que vous révèlent et l'ombre et la lumière.



Indiquez la position des cheveux par des lignes légères, celles du cou bien détachées de la tête, évitez les angles au visage ; surtout et d'abord, que la ressemblance à l'original soit aussi parfaite que possible.

En faisant une silhouette, il ne faut point oublier que le crayon doit être suivi d'un pinceau et de l'encre de Chine, ou de l'encre ordinaire. Ne promenez pas votre pinceau jusqu'aux dernières limites de l'esquisse au crayon. Le remplissage à l'encre peut être évité par le moyen de papier, fabriqué à cet effet, lequel est blanc d'un côté et noir de l'autre.

La partie blanche est celle sur laquelle on fait l'esquisse au crayon. Découpez ensuite, et, au verso, la silhouette se trouve complète En m'adressant le dessin, chaque concurrent devra inclure outre son pseudonyme et son âge, le nom de la personne dont il a esquissé la silhouette. Ceux de mes concurrents qui manqueraient à une seule de ces conditions verront leur travail impitoyablement jeté au panier.

Les parents peuvent fort bien enseigner à bien de leurs enfants qui n'auraient pas bien compris la manière de s'y prendre pour faire ce dessin, mais il leur est instamment demandé de ne pas faire ou corriger le travail exigé dans ce concours.

Toutes les compositions devront être parvenus d'ici au 14 février, inclusivement, passé ce jour, pas de miséricorde pour les retardataires. Je vous donnerai les prix dans le prochain numéro. Venez sans crainte, petits neveux et nièces, allez, la tâche n'est pas si ardue que vous le croyez, d'ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte, et dès que vous aurez commencé, vous trouverez ce travail si amusant que vous ne voudrez pas l'abandonner.

TANTE NINETTE.

## CORRESPONDANCES

Ma chère tante ninette.

Je 4 an je va à lécole je sé lire écrire conté jusça san, je sui le plu peti de vo neveu mé vou aime come plu gran.

eugene St pierre,
coaticook.

—

coaticook 16 dec, 1903.

ma chère tante ninette

ge sê lire passablement ge ser pas mal écrire un peu dire du qua téchise ge lirer dans le deuzieme livre apré le jour denoel j'ai 6 ans é demi geva a lé quole j'aimeré dé petite question pas difi cile pour réponde dan le journal

votre petite nièce
Berthe Gerin.

Maman à Bébé.

—Je suis obligée de sortir, mais tu seras bien sage pendant mon absence tu le promets ?

—Oh ! oui, maman.

—Que veux-tu que je te rapporte un joujou ou un bonbon ?

—Rapporte un grand joujou .... en bonbon....

## Bloc-Notes

Des échos pleins de sonore gaieté me sont arrivés, pendant les fêtes, en droite ligne de la Malbaie. C'est que les enfants n'ont pas été oubliés à la distribution des étrennes au pays de Laure Conan. Sous la bienveillante initiative de notre femme de lettres "la fête des enfants" a été instituée dans ces lointains parages où les messages, même ceux de l'amitié, prennent un si long temps à parvenir.

Donc, cette année comme celle qui l'a précédée, les petiots s'en sont donné à cœur joie, à la Malbaie. Dans une salle décorée par Mlle Labrecque, dont les doigts de fée révèlent un goût très sûr, les enfants du village avaient été conviés à venir recevoir leur part d'étrennes, lesquelles prenaient la forme aimée de jouets et de friandises. Les contribuables de l'endroit avaient été aussi réunis afin de goûter la récompense de leur générosité et de leur zèle par la vue du bonheur des enfants. Mme Duggan, la seigneuresse de la Malbaie, avait gracieusement accepté la présidence de l'assemblée et M. Duggan, qui fut l'orateur de la circonstance, s'acquitta des devoirs de sa position avec un tact, un brio qui aurait déridé jusqu'aux cœurs les plus vieux et les plus amers, si des organes en aussi mauvaise condition se fussent trouvés dans l'assistance. Compliments encore à Mlle Chamard pour le talent qu'elle a déployé dans la partie musicale ainsi qu'à Mlle Lemieux pour le zèle dont elle a fait preuve. Félicitations à notre amie, Laure Conan, pour son dévouement généreux et effectif à la cause des enfants, que partagent toutes les personnes qui se sont intéressées à son œuvre touchante.

***

Ces évocations de Noël et du Jour de l'An, me remettent en l'esprit un petit incident survenu, en l'église de St-Louis de France, le dimanche qui a suivi le Jour de l'An. Au moment de la sortie, l'orgue a remplacé les marches habituelles par l'air du Ça bergers que le chœur a repris avec un joli entrain Et par un coup d'œil rapide dans la nef, j'aperçus tous les hommes, si prompts d'ordinaire, à obéir à l'injonction de l'*Ite missa est*, rester debout dans leurs bancs, le chapeau et la canne à la main, oubliant de partir dès les premières notes de la vieille pastorale. Et c'est pourtant ça ; rien ne vaut au cœur de tous la fine grâce linéaire des vieux airs, rien ne conservera mieux dans l'âme l'étincelle de la foi, rien ne nous gardera et meilleurs et plus Canadiens qu'eux. Pour moi, cet incident, inaperçu à la plupart, m'a prouvé combien on avait raison de redemander les anciens cantiques et la magie des souvenirs qu'ils exerceront toujours sur la foule.

***

"La Croix," journal hebdomadaire de Montréal, annonce que j'ai refusé les Palmes Académiques afin de n'avoir rien à recevoir du gouvernement français. Je dois donc déclarer que "La Croix" a été mal informée, car, j'ai accepté avec reconnaissance cette marque de distinction que je considère en même temps un honneur et un hommage décerné aux Canadiennes de mon pays.

Mgr Laflamme et M Thomas Chapais, qui ont eu l'an dernier, des décorations plus grandes encore de ce même gouvernement, les ont reçues avec bonheur : je ne m'estime ni meilleure catholique, ni meilleure citoyenne que ces deux distingués compatriotes.

***

Remerciements empressés pour la brochure intitulée le *Général de Sonis*, conférence du R. P. Hage, supérieur au Couvent des Dominicains de Saint-Hyacinthe. La lecture en est excessivement attachante, et tout de suite, ces lignes si bien écrites, si pleines de sentiments et de mâle énergie, me remettent en l'esprit ces mots de Lacordaire: "Fort comme le diamant, plus tendre qu'une mère."

Faisons des vœux pour que le conférencier des Frères Prêcheurs de Saint-Hyacinthe vienne faire résonner de son éloquence les murs de notre Université Laval.

Il eut été pourtant fort agréable et instructif d'entendre M. Michel dans cette forteresse de notre nationalité. Voilà une bonne occasion perdue ; que l'on s'assure, au moins, des talents qui sont au milieu de nous, et qu'ils soient invités à nous édifier en nous instruisant ; ils ne pourront se dérober à ce devoir.

FRANÇOISE.

## Nouveauté Musicale

Mademoiselle Yvonne Yon, fille de M. J. G. Yon, l'éditeur et importateur de musique bien connu de la rue Ste-Catherine, vient d'être l'objet d'une attention charmante de la part de son professeur de musique, M. Alexis Contant, qui lui a dédié une valse-caprice du dernier goût. Tout le monde connaît le talent de composition de M. Contant et Mlle Yon, son élève, a raison d'être fière d'un pareil témoignage d'estime et d'appréciation de la part d'un aussi distingué professeur. La valse s'intitule : "Yvonne" et est en vente au prix de 50 cts chez J. G. Yon, 1732 rue Sainte-Catherine.

Mlle Lili est surprise par sa maman la figure et les mains barbouillées de confitures.

—Je voudrais bien savoir, fait la mère, ce que tu me dirais si tu me trouvais arrangée de la sorte.

—Je dirais : Petite mère a bien de la chance.

## Recette utile

BONBONS À LA NOIX DE COCO.—Râpez une noix de coco fraîche la veille du jour où vous désirez l'employer, de sorte qu'elle soit un peu moins huileuse. Pour trois tasses de noix râpée, prenez deux tasses de sucre, une cuillerée juste de crême de tartre et une demi-tasse d'eau. Faites bouillir le sucre, la crême de tartre et l'eau sans remuer, jusqu'à ce qu'en en laissant tomber dans de l'eau froide, le mélange forme une boule molle ; ajoutez-y la noix râpée, faites bien bouillir une fois, retirez du feu et parfumez à la vanille. Enlevez une demi-tasse du mélange que vous colorerez de sucre rouge et d'une matière colorante rose. Lorsque les mélanges sont tièdes, travaillez chacun séparément jusqu'à ce qu'il devienne crémeux. Faites tomber la crême blanche sur des plats bien beurrés, en petits cônes, en en colorant le bout de rose.

L'admiration, comme la flamme, diminue dès qu'elle n'augmente plus.

MME NECKER.

Avez-vous un Bébé ?

## Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

**Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguées.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

**Pour usage interne et externe**

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les amilles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation,

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

## LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après,

Ce remède à la forme d'une **Tres petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complétes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can**



# De 15 a 35 % d'Escompte

Sur tous nos MEUBLES, RIDEAUX, TAPIS, etc, durant le mois de janvier

Demandez surtout à voir les articles marqués avec une *Etiquette Rouge*
Ce sont les vrais "BARGAINS."

**EMMAGASINAGE GRATIS**

# *Renaud, King & Patterson*

**(LE MAGASIN NEUF)**

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY



# C'est Vrai

Les fourrures ne sont pas si difficiles à acheter qu'on le dit. Demandez l'article qu'il vous faut et si vous avez des doutes, demandez une garantie écrite.

Notre "Devise" est "pas de blague." Nous donnons aux choses leur vrai nom.

Tous les articles sont faits chez nous, de sorte que nous savons ce que nous vendons.

Notre assortiment est grand et d'un fini de haute classe.

**Nous vous invitons cordialement à nous faire une visite prochainement.**



## O. Normandin

*272-274 rue St-Laurent,*

*Quelques portes en bas de la rue Ste-Catherine.*

2ME ANNÉE—NO 21. LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 6 FÉVRIER 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 21 SAMEDI, 6 FÉVRIER 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## JAMAIS

*Donc, nous aurons passé, l'un à l'autre inconnu,*
*Raillant l'amour d'autrui pour mieux cacher le nôtre,*
*L'un et l'autre, muets, attendant l'un et l'autre,*
*L'aveu pénible et doux qui n'est jamais venu.*

*Pourtant nous nous aimons—Sous ces paroles lentes*
*Qui tombaient, une à une, à regret si bas,*
*Que d'autres, se pressaient à nos lèvres tremblantes.*
*Et comme nous parlions... quand nous ne parlions pas !*

*Qui nous faisait raillier ? Qui nous faisait sourire ?*
*Nous pouvions être heureux sans notre orgueil maudit.*
*Nous n'avions pour cela qu'un seul mot à nous dire...*
*Madame, et ce mot-là, nous ne l'avons pas dit...*

EDOUARD PAILLERON.

## SUS A L'ALCOOLISME !

L'INFLUENCE féminine qui vient de sortir de son apathie à l'occasion des élections municipales, ne retombera plus, je l'espère, dans sa torpeur première.

Mais le rôle que je rêve à cette influence effective est celui, qui, la dégageant de toute action politique, lui permettra de planer plus haut que les mesquineries de partis et d'embrasser des questions d'un intérêt général plus humanitaires et plus fermement patriotiques.

Nous voici, par exemple, en face d'un fléau terrible qui gangrène des membres dans toutes les sociétés, et qui menace sérieusement l'avenir et les hommes de notre pays.

Il faut savoir se dire les vérités que l'on mérite ; trop souvent nous ne nous payons que de mots et nous endormons contents sur des compliments mutuellement débités. Le Canadien est intelligent, c'est vrai ; le sang français qui coule dans ses veines l'a généreusement pourvu de dons intellectuels, et son voisinage, avec ses compatriotes d'origine anglaise, lui a procuré d'autres qualités dont il a largement profité.

Les Canadiens, j'en ai l'orgueilleuse et chère conviction, sont appelés à jouer un rôle dans le concert universel des nations et ils devraient s'y préparer par le développement constant de toutes leurs facultés.

C'est mal se préparer à cette prépondérance, ou plutot, c'est y renoncer complètement que de laisser le vice de l'alcoolisme prendre chez eux de si profondes racines.

Un peuple alcoolisé ! Y avons-nous songé, et c'est pourtant à cette chute effroyable que nous arrivons rapidement.

Oh ! je sais que que quelques-uns crieront à l'exagération, je sais, qu'en certains milieux, on s'offensera grandement de ma franchise, et que s'élever contre l'alcoolisme c'est se préparer beaucoup d'ennemis.

Mais je sais encore qu'il est de mon devoir d'éveiller l'attention publique sur ce sujet, et que rien ne doit faire peur quand—comme le médecin cautérisant une plaie—on applique le fer rouge qui blesse vivement pour mieux guérir ensuite.

Il n'y a pas, je le répète, de vice plus florissant chez un peuple, autrement vertueux et moral, que l'alcoolisme.

Et s'il n'y a pas d'effort de tenté, si une ligue puissante ne se forme pas pour endiguer le mal, bientôt il sera trop tard, l'équilibre des forces psychi-

ques et physiques sera rompu, et dans quelques générations, la major'té des Canadiens, dans toutes les classes, ne représentera plus que des débilités, des dégénérés, des alcoolisés, en un mot.

Rien n'éteint plus vivement la lumière intellectuelle, la dignité, l'énergie, l'ambition d'un homme que l'alcool, même sans que son absorbtion aille jusqu'à l'ivresse complète. Rien ne compromet et ne brise les plus beaux avenirs.

Prenons, le jeune étudiant ou l'homme de profession, qui n'ingurgite pourtant que la moyenne ordinaire — et coutumière, hélas ! — de "p'tits coups." Pas un instant, il ne perd la connaissance de ses paroles et de ses actions, et cependant, à l'étude, au bureau, il sera plus lourd, plus paresseux ; son esprit, moins lucide, bien que conscient, aura plus de mal à saisir une explication, à maîtriser telle difficulté dans le cas qu'on lui expose. Et c'est ainsi que lentement tout s'atrophient chez lui: volonté, goût du travail, désir de bien faire, quand ça ne va pas jusqu'à l'honneur.

Celui-là, il est encore temps de le sauver, de l'arracher à sa perte avant qu'il soit devenu tout à fait alcoolisé.

Jusqu'à présent, quelle démarche efficace et répétée a-t-il été tenté pour arrêter parmi nous les progrès de ce mal funeste. Sauf, de très rares prédications, trop vite abandonnées, ni les gouvernements, ni les administrations municipales n'ont été forcés d'agir. S'il faut que la lourde tâche échoie aux femmes d'appeler leurs concitoyens au sentiment de leur péril, qu'elles n'hésitent pas et qu'elles consacrent leur influence, leurs énergies à l'extirpation d'un fléau si dégradant pour notre nationalité.

Il leur appartient, d'ailleurs, de se mettre à la tête d'un mouvement aussi méritoire.

N'ont-elles pas assez à souffrir des lamentables conséquences de l'ivrognerie ? N'ont-elles pas assez pleuré ?

Un magistrat de cette ville me rapportait, l'autre jour, le cas d'un de ces ivrognes invétérés, qui, ayant vendu en fait de ménage et de vêtements de la famille, tout ce qui pouvait s'acheter, afin de satisfaire sa triste passion, s'empara finalement d'une corde à linge, dernier débri oublié dans le dépouillement général et sortit pour aller la vendre. Les brocanteurs d'occasion et les juifs ne voulurent point lui en donner les cinq sous dont il avait besoin, mais il se trouva un vendeur de boissons qui l'accepta en échange d'un verre d'alcool.

Je cite un fait isolé parmi des milliers d'autres tout aussi navrants dont les journaux, souvent, ne rapportent qu'imparfaitement les désolants détails.

Il est de toute urgence que quelque effort soit tenté pour enrayer la marche progressive de ce redoutable fléau.

Nos mères ont parlé, autrefois, d'un apôtre de la tempérance, dont l'éloquence remarquable avait servi avec succès les intérêts de cette sainte cause.

Le bien qu'il accomplit alors lui fut compté là-haut, et, qui sait ! peut être, au moment suprême, cela lui valut-il, que l'ange du repentir et du pardon vint le visiter sur son lit d'agonie.

Souhaitons que la terre produise un autre apôtre au zèle ardent, à la parole convaincante, qui arrache ses compatriotes à l'abîme au bas duquel ils sont prêts à rouler.

Si ce zélateur désiré ne doit pas se trouver, agissons, mesdames, il en est temps. Voilà une noble et grande cause à faire triompher, elle est digne de nos aspirations élevées, de notre charité inépuisable, de notre dévouement à la patrie.

D'un commun accord, écrions-nous : Sus à l'alcoolisme !

FRANÇOISE.

## Le Compliment de Jeanne

Il faut vous dire, Mesdames, que Jeanne a eu ses quatre ans l'été dernier. Elle est toute mignonne et fine à croquer. On la dit jolie —je me déclare incompétent ! — et moi, je trouve qu'elle ressemble à sa maman quand sa maman était petite. Je l'ai bien connue, sa maman, c'est ma cousine. Nous somme enfants des deux sœurs. Seulement, j'étais déjà un monsieur en philosophie que Blanche dorlotait encore sa poupée... et me présentait des compliments de fête qu'écrivait cet intelligent député des Deux-Montagnes, mon ami Calixte...

Mais revenons à la poupée en chair et en os, que j'ai un jour baptisée, parce que j'avais aussi moi-même béni le mariage de sa maman : Jeanne donc vient d'avoir quatre ans, à l'été.

Or, pour le premier de l'an, il lui fallait un compliment à dire à son papa : Par quelle aventure a-t-on pensé — ces petites mamans ne doutent de rien ! — à réclamer du noir cousin, l'abbé..... un compliment en vers ?

Toujours est-il qu'il m'a fallu enfourcher Pégase, pour faire plaisir à ce luron de Jeanne, qui s'imagine volontiers qu'un grave professeur n'a rien autre chose à faire qu'à alligner des rimes pour les papas artistes.

J'allais oublier de le dire, en effet, le papa de Jeanne est un artiste délicat, que tout Montréal connait et apprécie. Je ne m'en vais pas l'accabler de compliments : d'abord c'est mon cousin, puis je suis abbé et enfin .. il a trop d'esprit pour qu'on lui brûle de l'encens sous le nez.

Vous le connaissez, Françoise ! Il vous a déjà "croquée" dans l'un de ses albums ; mais je veux rester discret, si vous voulez en savoir plus long, allez le demander à Jeanne.

Donc, à cette petite, il lui fallait son compliment.

Ma muse, ce jour-là, ne fut pas méchante, elle se mit tout de suite au service de ma plume, mais vous allez juger que l'inspiration ne m'a pas transporté par de là les montagnes, oh, non !

Mais Jeanne, elle, moins difficile que vous, peut-être, mesdames, m'a conté tout bas à l'oreille, l'autre jour, quand je suis passé à Montréal, qu'elle le trouve très beau son "compliment."

Si vous l'entendiez quand elle le récite !

Voici toujours "le compliment de Jeanne :

Le secret du succès, dit-on, pour un artiste
C'est de chanter toujours et de n'être point triste ;
Tout ce que je puis, moi, pour inspiration
C'est de te consacrer ma vive affection !
Voilà pourquoi, papa, de ta petite Jeanne
Le sourire jamais se fige ni se fane,
Voilà pourquoi toujours, je suis prête à t'aimer
Voilà pourquoi toujours, je suis prête au baiser !

> Tout le vœu de mon âme
> En ce beau Jour de l'An
> Sera que de ta Jeanne
> Tu sois toujours content !

Ah si vous l'entendiez quand, appuyant sur la première syllabe de toujours, elle minaude :

> Tu sois toujours content !

Pourvu que le papa ne s'imagine pas que j'ai voulu faire dire à sa petite qu'il n'est pas...... toujours content !

Eh ! non, c'est tout bonnement parce qu'il me fallait une rime au "beau jour de l'an."

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

# Le Succes du Dr. Lenoir

(NOUVELLE)

En examinant Maurice, le docteur Lenoir comprit qu'il avait là un cas exceptionnel. M. Duvernoy n'était pas fou, il était sous l'influence d'une asphyxie cérébrale qui assoupissait, pour ainsi dire, toutes ses facultés intellectuelles et le rendait aussi ignorant de toutes choses que l'enfant qui entre dans la vie. Combien de temps durerait cet état? Des mois, des années peut-être ; mais il déclara qu'il le guérirait malgré le hochement de tête, de ses collègues qui, tous, diagnostiquèrent la maladie incurable. Les mois se montèrent donc dans le chapelet des ans, la terre se recouvrit deux fois de son manteau de neige, et puis son sein fertile donna trois fois au monde sa nourriture féconde. La moisson était belle, les prés étaient en fleurs, les myosotis et les violettes embaumaient l'atmosphère, mirant leur délicate beauté dans des lacs de cristal ; les montagnes au loin se couvraient de teintes violacées, sembiant se perdre dans un ciel d'opale, que tranchait subitement une bandelette d'or, où lentement disparaissait, tel qu'en un fourneau embrasé, l'astre du jour ; le son argentin d'une cloche lointaine tintait l'angelus du soir, que des bouffées d'air odorant transportaient dans l'espace, laissant à chaque saule, à chaque branche, une note moins vibrante, mais plus suave et plus douce ; l'oiseau ne chantait plus, il reposait heureux auprès de sa fidèle compagne ; le jour s'enfuyait, la nuit allait venir encore plus belle que lui, lorsque, pour la première fois depuis trois ans, dans les yeux de Maurice, jaillit une flamme de vie.

Le docteur le suivait, inquiet, nerveux, depuis si longtemps il peinait du peu de résultat de ses soins attentifs, allait-il pour la première fois faillir ? O joie immense, il triomphait encore. Palpitant d'émotion, avec cette anxiété de l'homme de science qui ne vit que pour son art, il saisit la main de son patient et la secoue violemment.

—Mon ami, mon ami, revenez, revenez je le veux.

Il met toute sa virilité dans cette ordonnance, il veut inoculer sa propre force à son malade ; il veut réveiller cet endormi par l'électricité de sa personne. Il le veut si bien qu'il sent trembler cet être faible qu'il a soigné comme son fils ; il est son enfant, son âme l'a adopté le premier jour et il sera vraiment son fils, car la vie, il va la lui donner. C'est Pygmalion animant sa statue :

—Parle, parle ; et Galatée entr'rouve les lèvres, que va-t-elle dire ? O miracle, un nom comme un souffle a frappé l'oreille du docteur, les lèvres du mort se sont ouvertes, son âme s'est réveillée, il vit ! ! Fou de joie, le médecin le saisit dans ses bras :

—Parle, parle encore, répète-t-il en le serrant plus étroitement sur sa poitrine, et le même nom se répète :

—Alice.

Mais cet effort semble avoir épuisé le malade, il tombe privé de sentiment sur l'épaule qui le soutient. Son protecteur ne s'effraie pas de cette syncope, désormais, il est sûr du succès, heureux il le transporte dans son établissement pour lui prodiguer les secours que réclame son état.

Tout en entourant son malade des soins les plus minutieux, l'éminent praticien se dit :

—Un nom de femme Une femme, je m'en doutais, il y a une femme au fond de toute chose. Eh bien ! cette femme je la retrouverai, elle seule pourra produire l'émotion nécessaire pour achever mon œuvre. Jusqu'ici je n'ai fait aucune recherche, parce que cet enfant était mort ; il valait mieux qu'il fut mort pour tous ; aujourd'hui, il vivra, vivant, je veux le rendre aux siens.

Lorsque M. Duvernoy reprit connaissance, le nom d'Alice, qu'il avait prononcé le premier, ne revint pas sur ses lèvres ; mais après de longues heures de silence, il appelait avec angoisse son ami, de Mirecourt, une expression de tristesse passait sur son front, puis il retombait dans son mutisme habituel. Cette légère amélioration dans l'état de son patient donnait au docteur la ferme conviction qu'enfin son malade guérirait.

En attendant cet heureux évènement le docteur Lenoir prit tous les renseignements possibles. Il apprit qu'un jeune homme du nom de Mirecourt s'était embarqué sur le malheureux navire l'Alcyon, sombré près des côtes de Terreneuve, à l'époque où on lui amenait le jeune artiste. Il écrivit donc en France, à la famille de Mirecourt, et quelques semaines plus tard l'un de ses membres descendait à New-York.

..............................................

La sonate de Beethoven se continuait toujours, lente, rhytmée, plaintive par moment, telle qu'une voix qui gémit et qui pleure. Alice, encore à sa fenêtre, tremble d'une émotion plus grande ; l'écho de ses sons la rapporte à la scène inoubliable du passé. Elle ne veut plus entendre, elle ne veut plus rien voir. Alors son âme est envahie de ce désespoir immense qui anéantit l'être tout entier. Ainsi que le Fils de l'homme, conjurant son père d'éloigner de lui ce calice d'amertume qui se porte à ses lèvres, elle supplie le Tout-Puissant de la délivrer de cette vie angoissée sous laquelle elle succombe sans force, sans courage. La mort ne serait-ce pas la délivrance ? Oh ! si dans cet au-delà, le Souverain Maître la recevait, si dans ce monde inconnu sa pauvre tête, alourdie des souffrances de la terre, pouvait enfin se reposer dans le sein de son Créateur !

—Mon Dieu, mon Dieu, faites-moi mourir. Et dans un convulsif sanglot elle s'affaisse aux pieds du crucifix.

—Mourir, je veux mourir, répète-t-elle tout haut.

La porte s'est ouverte et une voix lui dit :

—Ma fille il faut vivre, vous avez ici-bas encore une mission.

—Ciel ! un prêtre, le même prêtre, non, je ne veux plus rien entendre, pitié, pitié, je souffre trop.

L'homme de Dieu s'approche et la relève.

—Mon enfant, l'Eternel vous ordonne de vivre ; l'épreuve est terminée. Celui qui peut changer toute chose a eu compassion de vos pleurs, dans sa bonté suprême il vous réserve encore de douces joies. Le fiancé que vous croyiez à jamais perdu n'a pas péri sous les flots, il vit encore ; mais souffrant et malade il a besoin de vous il est tout près d'ici, vous seule désormais pouvez le ramener complètement à la santé.

—Qu'entends-je ! Suis-je vraiment éveillée ? Par pitié, ne me trompez pas. Il vit, Maurice, Maurice, est-ce bien vrai.

—Croyez, croyez, ma fille, ou plutôt regardez.

La porte s'est ouverte de nouveau. Soutenu par le docteur Lenoir, Maurice, pâle, défaillant, est sur le seuil. Elle veut s'avancer, ses forces la trahissent, elle sent qu'elle va tomber, mais deux bras l'ont soutenue et un sanglot soulève la poitrine où repose sa tête. Maurice pleure comme un enfant.

Un cri de joie retentit.

—Bénies soient ces larmes. Il est sauvé. Et le docteur Lenoir contemple avec bonheur celui à qui il a rendu plus que la vie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les Dames de Montréal avaient organisé une soirée de charité en faveur des orphelins de la cité. Il y avait foule, la salle était comble. Après les représentations dramatiques, la musique et le chant, un jeune homme d'une trentaine d'années s'avança sur la scène, et pendant près de vingt minutes, tint l'assemblée sous le charme de sa parole, tant elle était éloquente et facile.

Parmi ceux qui l'écoutaient le plus attentivement se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure intelligente, noble et bonne. Sur tous ses traits se lisait une telle satisfaction que son voisin de gauche, se penchant de son côté, lui dit :

—Monsieur, vous paraissez goûter fort ce discours ?

—Oui, monsieur, d'autant plus que cet orateur que vous entendez a été mon patient pendant près de trois ans. A la suite d'une blessure grave, reçue à la tête, il avait entièrement perdu la mémoire et la parole. Vous voyez que l'intérêt qu'il m'inspire est tout-à-fait légitime.

—Monsieur, vous êtes donc un dieu pour avoir opéré un semblable miracle !

—Non, mais avec la science et le secours de la Providence on peut faire quelque chose.

—Ah ! docteur, que ne vous ai-je connu plus tôt ! Je n'aurais pas perdu ma fille, mon unique enfant, morte il y a cinq années, morte à vingt ans sous le couteau du méde in.

Adèle Bibaud.

## Un Conservatoire de Musique à Montréal

Enfin nous aurons un établissement digne du nom de conservatoire, dans lequel on cultivera l'art musical sous ses formes les plus variées. Nous ne saurons jamais trop remercier l'Université McGill à laquelle nous devons cette fondation artistique. Après avoir envoyé dans la littérature, la science, la politique, toute sorte d'hommes distingués, l'Université McGill, qui a toujours à cœur la grande cause d'intérêt public qu'elle sert, l'éducation nationale, a décidé d'envoyer dans les arts, des personnalités marquantes. Le nouveau conservatoire sera donc affilié, dans une certaine mesure, à l'Université McGill. C'est la meilleure garantie de succès.

Jusqu'à présent le nouveau règlement spécifie les classes suivantes : classes de piano, classes de chant, classes d'orgue, classes de violon et de tous les divers instruments d'orchestre, classes d'harmonie et de composition, musique d'ensemble, classes de solfège et enfin des classes d'opéra en anglais, en français, en allemand et en italien, ainsi que les classes de tragédie et de comédie en anglais et en français. Comme on le voit, ce programme est très complet et fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçu.

Les classes seront installées coin des rues Sherbrooke et Université, dans le superbe hôtel des Workman, qui a été généreusement mis à la disposition du McG ll, par lord Strathcona.

L'ouverture officielle aura lieu en septembre prochain. Mademoiselle Lichtenstein, qui a été intimement mêlée à tous les mouvements artistiques de son pays, l'Autriche-Hongrie, et qui, depuis cinq ans qu'elle est au Canada, professeur au Royal Victoria College, a su déployer un zèle admirable à la cause de l'art, a été choisie d'emblée comme directeur.

Quant à l'organisation des différentes classes, elle a été confiée à M. Charles Harris, le président honoraire des sociétés de musique du Canada qui relèvent du Royal Collège de Londres.

Le régime et le plan d'études fixé par cet artiste enthousiaste et sincère offrira, nous en sommes sûrs, tous les avantages que peut présenter en fait d'art ce nouvel établissement, rendu indispensable par l'extension croissante de la culture musicale.

---



---

Nous apprenons avec beaucoup de satisfaction, qu'il sera donné à l'Université Laval, après Pâques, une conférence du Droit Usuel, pour les femmes. Cette conséquence directe de l'influence du livre de Mme Gérin-Lajoie, *Traité de Droit Usuel*, est un grand succès pour l'idée que l'auteur préconise avec tant d'ardeur.

---

Les femmes qui sont allées voter aux élections municipales sont priées de nous écrire s'il n'y aurait pas quelques améliorations à suggérer pour rendre dorénavant leur visite aux "polls" plus facile et moins ennuyeuse Les lettres sont strictement privées et il n'en sera pas donné connaissance. Adressez : Bureau du Journal de Françoise.

---

## La Bibliothèque Publique de Waterloo

Il y un mois à peine, je faisais appel s la générosité des lecteurs du Journal de Françoise, en faveur de la section française de la Bibliothèque publique de Waterloo, mais jamais je n'avais espéré un résultat aussi beau, aussi complètement satisfaisant.

De toutes parts, me sont arrivées des adhésions empressées et des dons abondants, témoignant suffisamment de la sympathie que l'on accordait à l'œuvre fondée par Mme de Varennes. La plupart des généreux bienfaiteurs m'ont chargée de féliciter cette femme zélée pour son entreprise vraiment patriotique et de lui exprimer la belle admiration qu'ils en avaient ; je ne manquerai pas à ce devoir si doux, malgré que Mme de Varennes doive avoir déjà trouvé sa récompense dans la satisfaction intime d'avoir aidé au développement et à la récréation intellectuels de ses concitoyens.

Les bienfaits d'une bonne et saine lecture, qui pourra jamais les évaluer à leur juste valeur ! Et combien d'entre nous en seraient privés si on ne les mettait à leur portée au moyen d'une bibliothèque publique. Je songe à ces longues soirées d'hiver, dont la monotonie est si agréablement oubliée dans des lectures à haute voix ; je songe à l'essor que prend l'esprit par cette lecture spéciale, aux chagrins qu'elle adoucit, aux joies qu'elle rend meilleures, je songe à tout cela et je me dis qu'il devrait se trouver dans toutes les paroisses et dans toutes nos petites villes une âme dévouée qui, à l'instar de Mme de Varennes, de Waterloo, se chargeât de doter son village ou son hameau d'une bibliothèque circulante gratuite. Toutes les sympathies, toutes les offrandes vont spontanément à une œuvre de ce genre. Je m'en suis aperçue dernièrement, alors, que, croyant rassembler quelques douzaines de livres pour la bibliothèque de Waterloo, j'ai vu leur chiffre en être aujourd'hui arrivé à **410 !** en même temps de nouveaux envois indiquent que le nombre s'élèvera plus haut encore.

En France, on a voulu s'associer à l'œuvre de propagande de livres français, et sans qu'aucune autre sollicitation que celle qui a été faite dans le Journal de Françoise, d'estimables amies ont dégarni les rayons de leur bibliothèque pour en faire l'offrande à leurs sœurs canadiennes. Le procédé, aussi délicat que touchant, mérite bien ici un hommage reconnaissant.

Honneur donc à la femme intelligente et dévouée qui a assuré à ses concitoyens de langue française, les jouissances inestimables d'une lecture qui élève l'âme et meuble l'esprit....

Ah ! si les femmes de Montréal, prenant exemple d'un pareil précédent, voulaient, elles aussi, doter leur ville de la bibliothèque tant désirée et depuis si longtemps attendue ! Elles réussiraient, car, ce que femme veut, l'échevinat a compris, par le résultat des dernières élections qu'il doit le vouloir aussi.

La cérémonie de l'inauguration de la section française de la bibliothèque de Waterloo, aura lieu, le six février.

La Directrice.

N. B. — L'abondance des matières me force à remettre à un prochain numéro la liste des souscripteurs.

L. D.

## Traditions et légendes

BELLEFOREST, auteur d'une cosmographie universelle publiée vers 1570, relate ainsi qu'il suit une légende des bords du Rhin qui depuis a été reprise par divers écrivains, et notamment par Victor Hugo, qui en a fait l'une des pages les plus originales de son livre *le Rhin*.

"Auprès de Mayence, quasi au milieu du Rhin, il y a une tour qui est appelée la *Tour aux rats*, et a eu ce nom pour telle chose qui y advint l'an 914, au temps de l'empereur Othon le Grand. En ce temps là il y eut un évêque à Mayence, nommé Haton, auparavant abbé de Fuld, sous lequel il y eut une grande famine en la terre germaine. Celui-ci, voyant que les pauvres étaient pressés de grande faim, il les assembla en grand nombre dans une grange, et les y fit brûler. Car il disait : " Ceux-ci ne diffèrent en rien aux rats qui mangent le grain et ne servent de rien."

Mais point ne voulut Dieu laisser une telle tyrannie impunie ; car il commanda aux rats de l'assaillir en troupe, l'affliger jour et nuit et de le manger tout vif.

Alors il s'enfuit par bateau dans cette tour, au milieu des eaux, pensant qu'il y serait en sûreté ; ce qui toutefois ne le préserva point ; car les rats nagèrent et vinrent sans nombre à la tour pour exécuter le juste jugement de Dieu. A la fin ce misérable homme mourut entre les rats. D'aucuns ajoutent que les rats effacèrent et enlevèrent aussi son nom des parois et des portes de la tour.

Ce n'est pas le seul exemple historique ou légendaire d'une punition céleste confiée à ces rongeurs.

"Popiel, roi de Pologne, dit encore Belleforest, avait coutume de dire quand il voulait commettre quelque action cruelle : "Que les rats ou souris me puissent manger ! " C'était sa façon de jurement, qui lui fut d'un mauvais présage, car son fils fut mangé des rats Le père étant mort assez jeune l'avait laissé en tutelle de ses oncles. Ceux-ci avait sagement gouverné le royaume jusqu'à ce qu'il fut en âge et qu'il fût marié ; mais il les fit un jour mourir par le poison.

"Or comme un festin avait lieu, où le dit Popiel faisait grande chère, joyeux de vin, couronné de chapeaux de fleurs, parfumé d'onguent précieux, voici une foule de rats qui sortirent des corps morts de ses oncles et vinrent assaillir ce cruel tyran ainsi banquetant, avec sa femme et ses enfants et coururent sur eux à belles dents.

" Les archers de sa garde, qui étaient là, voulurent chasser ces animaux ; mais ce fut en vain. Les hommes se trouvèrent las avant les rats, qui lui faisaient la guerre jour et nuit.

"On fit d'abord autour de lui et sa famille de grands feux, mais ces bestioles, ne craignant point le brasier, passaient entre pour l'attaquer.

"Puis l'on agit autrement. Popiel l'homicide fut mené avec les siens par bateau au plus loin d'un lac, mais les rats, les poursuivant, rongeaient même les barques, à ce point que les bateliers craignant la mort, s'enfuirent ainsi que les gardes du roi.

"Alors Popiel se réfugia dans une haute tour, mais les rats y montèrent aussitôt que lui, et après avoir dévoré ses deux enfants et sa femme, ils le rongèrent si bien qu'ils n'en laissèrent que quelques os."

## Une Reine des Fromages et de la Crème

XV

(*Suite*).

En revoyant, après tant d'années, celui pour qui seul son cœur avait frémi, en le retrouvant jeune encore d'allures et portant l'auréole du succès, tout le lointain passé se réveilla en elle et elle sentit que le temps n'avait fait qu'accroître la force d'une passion qu'elle croyait au moins assoupie

Du côté de Rockingham, l'impression ne fut pas à beaucoup près aussi vive, car Lady Nevyll ne rappelait plus que de bien loin l'Ophélie diaphane et éthérée de jadis. Il voulut bien, cependant, paraître heureux de la rencontre et promit de l'aller voir. Il tint parole, sans hâte, pourtant.

La joie de Charlotte toucha au délire, et, dans son intérêt, elle le fit trop voir : Basile montra une réserve qui eut un écho douloureux dans l'âme de Lady Nevyll. Maladroitement, elle ne sut que rappeler encore et toujours les souvenirs de jeunesse, alors que, dans sa nonchalance langoureuse, n'ayant pas un mari pour qui elle voulût rester jeune, elle avait aidé le temps à la marquer de son signe plutôt que de le combattre.

A partir de cette visite, une résolution se fit en elle ; autant elle avait manqué de coquetterie, autant elle en redoubla ; ses habitudes de mollesse avaient nui à la sveltesse de son corps, avaient empâté ses lignes ; elle voulut se refaire cette seconde jeunesse qu'elle avait négligée, parce qu'elle voulait reconquérir Basile. Ses efforts obtinrent un premier succès. Elle était retournée au château de Morton et elle apprit l'arrivée de Rockingham à Collingwood, chez Mme Byrd c'est-à-dire sur la même paroisse que le domaine des Nevyll. Le dimanche suivant, comme elle sortait de la maison de Dieu, dans une toilette pour laquelle elle avait à peu près fait damner sa couturière, stupéfaite de ses nouvelles exigences, elle vit Basile tomber littéralement en arrêt devant son apparition. Elle se sentait en beauté et ne se trompait pas. Rockingham eut comme un éblouissement : c'était presque la Charlotte d'autrefois, avec, en plus, un port de déesse et, en moins, tout juste un peu de fraîcheur envolée. C'étaient ses cheveux souples, c'étaient surtout ses yeux merveilleux, à l'azur aux insondables profondeurs, et rayonnant d'un éclat d'amour et de triomphe que Sir Nevyll n'avait jamais connu.

Rockingham, tout ému, se hâta de s'excuser de n'être pas allé lui faire sa visite et n'y manqua pas le lendemain. Elle le reçut dans la serre, en luxueux et seyant déshabillé, et eut la joie de voir grandir sa victoire. Basile, en effet, fut aimable, presque tendre, se mit en frais d'esprit. Quand il la quitta, après avoir prolongé sa visite jusqu'aux extrêmes limites possibles, le cœur de Charlotte déborda d'espoir, de triomphe et d'orgueil, car elle était sûre maintenant de le reconquérir.

Il revint, en effet, mais trouva Lady Nevyll en robe de deuil. La nouvelle de son veuvage était arrivée la veille. Elle était libre Elle fit, à cette liberté retrouvée, des allusions discrètes qui rendirent Rockingham un peu rêveur, mais n'amenèrent aucun nuage redoutable sur son front. Charlotte n'en demandait pas plus ; elle et le temps feraient le reste.

XVI

L'HÉRITIÈRE

Selon le désir exprimé par M. Dunnet, et bien qu'elle n'en comprît pas la nécessité, Ulrique avait télégraphié de Calais pour indiquer l'heure de son arrivée. Elle allait droit à Morton, sans s'arrêter à Londres, car elle savait que Lady Nevyll passait l'hiver à la campagne, et ce n'était que pour voir Lady Nevyll qu'elle venait en Angleterre.

Poussée par sa jalouse curiosité et l'impatience naturelle à son tempérament, Ulrique avait voyagé jour et nuit, sans s'accorder le moindre arrêt en chemin. Mais lorsque, le soir du troisième jour, elle approcha du terme de son voyage, impatience et curiosité avaient presque été anéanties par la fatigue. Affaissée dans son coin de wagon, elle ne demandait plus, au moins pour le moment, qu'un oreiller pour sa tête endolorie et un lit pour étendre ses membres brisés. Sans la complaisance du chef de train, elle eût laissé passer la station.

A l'appel de l'employé, Ulrique s'élança de son coin, en se frottant vigoureusement les yeux ; éblouie d'ailleurs par la subite lumière de la gare, qui lui parut tout particulièrement éclairée, en comparaison de toutes celles qui avaient défilé devant elle. Cette gare ne lui sembla cependant pas plus importante que la moyenne des autres gares de campagne, mais le petit bâtiment était tout en feu et sur le quai en miniature toute une foule de gens étaient rassemblés.

—Serait-il donc arrivé un accident ?—demanda Ulrique au chef du train.

—Non, mademoiselle ; ce sont des fermiers qui attendent évidemment quelque nouveau propriétaire.

—Ah !.... fit Ulrique indifférente, en descendant de son compartiment de deuxième classe.

Elle vit que la foule, sur le quai, regardait attentivement vers les voitures de première classe. Tout à coup une clameur assourdissante retentit : une tête vieille et laide venait de paraître à une des portières, surmontée d'un chapeau empanaché ; mais quelqu'un qu'elle distinguait mal fit un signe de tête et tout rentra aussitôt dans le silence. Lorsque ses yeux furent moins éblouis par l'éclairage de la gare, Ulrique reconnut enfin, dans un petit espace laissé vide au milieu de la foule, le même Anglais âgé qui était venu la voir à la Maison de la Vierge et qui semblait interroger les portières du train avec anxiété.

Ulrique s'avança vers M. Dunnet.

—Est-ce moi que vous cherchez ? demanda-t-elle.

M. Dunnet tressaillit. Dans la foule il y eut un silence, un moment d'hésitation, puis, à la vue du profond salut que s'empressa de faire M. Dunnet, l'assourdissante clameur éclata de nouveau, plus formidable dix fois que

tout à l'heure. Ulrique comprit seulement alors qu'elle était le prétexte de toute cette mise en scène.

—Je voudrais bien qu'ils ne crient pas ainsi,—dit-elle, d'un air fatigué. — J'ai horriblement mal à la tête. Je voudrais pouvoir me coucher le plus tôt possible. Y a-t il loin à marcher ?

L'homme d'affaires eut un geste de stupéfaction.

—Mais, comtesse.... la voiture est là. Permettez moi de vous y conduire.

Elle sortit de la gare au bras de M. Dunnet et trouva sur la petite place une foule plus nombreuse encore, auprès d'une voiture.

—C'est là dedans que je dois monter ? demanda-t-elle, en hésitant à la vue de la livrée des deux domestiques et des deux chevaux.

M. Dunnet s'inclina en silence ; Ulrique monta, et il la suivit. Un tonnerre d'acclamations salua leur départ. Après un assez court trajet, pendant lequel l'homme d'affaires expliqua que sans la situation particulière de la nouvelle propriétaire, il eût tenu à honneur de lui préparer une bien plus brillante et plus bruyante réception, discrétion dont elle le remercia, la voiture s'arrêta devant une grille monumentale, le temps seulement d'attendre qu'elle soit ouverte.

—Sommes-nous déjà arrivés ?.... Où est mon sac ? — demanda Ulrique en se levant.

—Ne descendez pas encore, comtesse, — dit M. Dunnet avec un léger sourire, — l'avenue a deux milles et demi de long. Ah ! si j'avais osé ordonner des feux de joie, vous auriez vu la beauté des arbres séculaires !

Ulrique n'en demandait pas tant, elle n'ambitionnait qu'un lit pour dormir. La voiture roula longtemps sous les ramures sombres, puis, tout à coup, elle s'arrêta, après avoir tourné sur un large espace sablé, devant un massif porche de pierre. Un torrent de lumière s'échappait du vestibule par les hautes portes grandes ouvertes et ce ne fut que lorsqu'Ulrique fut arrivée presque en haut des marches couvertes de tapis du perron, en compagnie de son guide, qu'elle remarqua deux longues rangées de domestiques immobiles de chaque côté des degrés.

—Que sont tous ces gens-là ? — demanda Ulrique avec inquiétude.

—Vos domestiques, répondit l'homme d'affaires à voix basse.

Ses domestiques.... ils étaient au moins trente !

Alors, après avoir répondu d'un bref signe de tête à tous ces saluts obséquieux, elle se tourna de nouveau vers M. Dunnet.

—Où est ma chambre, — demanda-t-elle, — et puis-je avoir quelque chose à manger ?

Si elle trouverait à manger à Morton ? L'excellent M. Dunnet n'en croyait pas ses oreilles. Certes, M. Maillac, le chef de cuisine français, tenait tout près un repas qu'il estimait un grand chef-d'œuvre d'art culinaire, mais, à sa grande mortification, la nouvelle maîtresse de Morton ne consentit à prendre qu'une tasse de lait et quelques tartines de pain beurré dans sa chambre. Aussi fut-il de ceux qui, à l'office, se montrèrent le plus révérencieusement ironiques pour le pauvre et extraordinaire accoutrement de l'héritière

Pendant que la livrée soupait consciencieusement et somptueusement en son lieu et place, Ulrique dormait déjà profondément dans le vaste et superbe meuble à quatre colonnes qu'elle avait eu d'abord quelque peine à reconnaître pour un lit.

Un discret frou-frou dans la chambre la réveilla. Elle ouvrit les yeux et vit qu'il était grand jour, quoique les persiennes fussent closes. A genoux devant la cheminée, une jeune femme en robe d'indienne lilas avec un bonnet de mousseline blanche sur la tête préparait le feu.

—Mais je ne fais jamais de feu pour me lever....— s'écria Ulrique ; puis, tout à coup :

—Quelle heure est-il ?

—Huit heures, mylady.

—Bonté du ciel ! Deux heures plus tard qu'à l'ordinaire !

L'étonnement qu'elle lut sur le visage de la servante la rappela à la réalité de la situation. Elle se renfonça dans les oreillers et goûta, non sans délices, le charme de ce réveil au sein d'une soudaine opulence. Elle suivait curieusement du coin de l'œil les officieuses allées et venues de la femme de chambre, et enfin, toute reposée, se leva lentement, ne se rassasiant pas d'admirer les bois sculptés, les marbres, les ors et les tentures qui l'environnaient. Une chose l'étonnait encore plus que tout : c'était de n'avoir pas encore vu Lady Nevyll. Où était-elle donc, celle à cause de qui elle avait entrepris ce voyage ?

—Lady Nevyll, mylady, est au Vieux Château, — lui fut-il répondu, — elle s'y est installée il y a quinze jours.

—Où est le Vieux Château.... est-ce loin ?

—Pas à plus d'un mille en traversant le parc.

La domestique partie, Ulrique ouvrit la fenêtre et resta en extase devant les beautés d'un parc merveilleusement entretenu et dont, en ce moment, les jardiniers ratissaient les allées. Mais elle ne s'attarda pas : elle était venue pour voir Lady Nevyll, son impatience ne lui permettait pas d'attendre davantage. Elle passa sa jaquette, mit son chapeau, et, sur la pointe des pieds, comme si elle eût marché dans un rêve, descendit le grand escalier. Elle fut heureuse de ne rencontrer personne dans le vestibule et s'élança dans le parc, ignorant, elle pour qui neuf heures était déjà le milieu de la matinée, que c'est à peine l'heure du réveil chez les plus matineux des heureux de ce monde

Elle se dirigea à tout hasard, courant plutôt que marchant, traversant de petits bois, de gras pâturages, et se serait fatalement égarée si elle n'eût rencontré enfin un petit dénicheur clandestin de précoces couvées qui lui expliqua où elle trouverait le Vieux Château, qu'on appelait auss. la Maison du Douaire, ainsi dénommé, quoiqu'ils fussent aussi séculaires l'un que l'autre, par opposition au Château Neuf, c'est-à-dire la colossale et splendide construction où elle avait passé la nuit, sa maison à elle !

*(A suivre.)*

# LE COIN DE FANCHETTE

Le lecteur qui pourra me dire l'auteur de la petite pièce de poésie qui suit, me rendra un grand service. Si aucun nom n'est donné d'ici à quinze jours,—nos lecteurs étant tous gens lettrés et intelligents,—je devrai conclure que celui qui me l'a adressée en est véritablement le père Voici.

Dire que vous viendrez souriante et gamine
Par un matin d'été, des roses aux cheveux,
Et que sans parler, d'un geste en mousseline,
Vous garderez mon cœur dans le ciel de vos [yeux.

Vous serez enfantine et vous serez charmante,
Et vous serez l'amie que longtemps j'attendis
Et quand vous paraîtrez au seuil du Paradis,
J'en aurai tant de joie que j'oublierai l'attente.

Je vous dirai : Je t'aime ! ainsi qu'on parle à [Dieu
Et vos doigts frôleront mes deux mains en [prière,
Je sentirai en moi comme une lumière,
Et les anges vermeils nous béniront tous [deux.

*Curieux.* — Une femme a l'âge de son sourire.

*Cécilia.* — Je songe à organiser bientôt un concours littéraire dans le genre de celui que vous réclamez avec tant d'insistance. 2° Cette question est trop personnelle.

*M. D.* — Parmi les femmes des écrivains contemporains qui ont collaboré avec leurs maris, je cite Mme Alphonse Daudet, Mme Rostand, Mme Edgar Quinet, Mme Michelet. Cette dernière a fait besogne non-seulement d'écrivain mais d'érudite, car elle a beaucoup écrit sur le travail : "L'Oiseau," "l'Insecte," commencé par Michelet. A titre de savante, n'oublions pas Mme Curie.

*Lola Doore.*—Je ne suis pas de votre avis : Le cœur peut aimer deux fois avec autant de fraîcheur et de force, que la première sans que le second amour efface le souvenir du premier. Le cœur est un rosier qui refleurit au soleil de printemps — l'amour ; — les roses de cette année sont tout aussi belles, tout aussi parfumées que celles des saisons précédentes, n'est-ce pas ? Et pourtant, ce ne sont pas les mêmes. 2° On ne *ré*-aime jamais la personne qu'on a une fois cessé d'aimer. 3° Je n'ai pas très bien compris votre pseudonyme.

*Gorilla.* — Je regrette d'avoir à vous contredire Les femmes ont eu aux dix-septième et dix-huitième siècles, des fauteuils à l'Académie française. On en a même compté jusqu'à une quinzaine. Je n'ai pas leurs noms, mais ils sont sûrement à la bibliothèque de l'Institut où tous les vieux régistres sont conservés. La dernière femme académicienne fut Mme Vigée-Lebrun. Sa nomination date d'avant la Révolution. 2° Henri Sienkiewiez est polonais de naissance et d'éducation et non point russe.

*Verveine.* — Ma sainte Berthalde en vaut bien une autre, quoique vous disiez. Ces douces martyres sont plus nombreuses qu'on ne pense.

*Marcelle Bailly.* — Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et votre lettre tardive m'a causé tout le plaisir que vous pouviez espérer. Il ne faut plus me laisser si longtemps sans m'envoyer de vos nouvelles.

*Femme aimant le monde* me demande ce qu'il faut faire pour être admise dans "la première société." Je ne vois qu'un moyen pour elle : c'est de se mettre dans quelque œuvre de charité.

*Marie-Luce.* — Il m'a semblé que les lettres du Père Didon à Th. V. sont bien connues au Canada. Nul ne peut discuter leur mérite littéraire. Quant à l'opportunité de leur publication, ceci est une affaire d'opinion, et je ne vois pas pourquoi je vous donnerais la mienne plus que vous me donnez la vôtre. 2° Mlle Th. Vianzone sera à Montréal dans un mois à peu près.

*Bibi la Purée.* — Voulez-vous des qualités du genre féminin, et que nous sommes en droit de réclamer pour nous ? Voici : la finesse, l'intelligence, l'activité, la mémoire, l'énergie, la volonté, la bienveillance, la douceur, la bonté, l'éloquence, la raison, la .. mais je n'en finirais plus si je me mettais à les énumérer toutes.

*Institutrice.* — Joséphine et Hortense de Beauharnois ont été enterrées dans l'église de Rueil, près de Paris, à deux pas du château de la Malmaison. Cette petite église, bien modeste, recouvre les cendres de deux reines. J'ai vu leur mausolée, ils sont splendides. Autrefois, on y allait déposer des violettes. Maintenant, aucune note de couleur n'anime la blancheur de leurs marbres.

*J. A. Leclaire* — LE JOURNAL DE FRANÇOISE a eu la 1ère année 25 numéros. C'est à-dire que le 1er numéro qui a paru à la fin de mars, a été donné en plus des 24 obligato afin de permettre de faire dater dans la suite les abonnements de avril à avril.

*Un humble lecteur.* — Votre suggestion est prise en "sérieuse considération" ainsi qu'on dit dans les ministères Et vous en verrez bientôt, j'espère, les effets désirés. En attendant, merci.

*L'Ombra.*—Je suis bien en retard, n'est-ce pas, pour vous dire que votre lettre m'a été des plus agréables. J'ai eu la tentation forte de la publier puisque le sujet était d'intérêt général. La crainte de vous paraître indiscrète seule m'a retenue.

*Laurent XVII.*—Ce sujet n'est pas de ma compétence. Quel dommage, il est si amusant.

*Laëtitia.* – Que puis-je vous dire ? j'ai entendu conseiller que pour maintenir la paix et le bonheur dans le ménage, la femme ne doit compter la première infidélité qu'à la troisième. Si cette arithmétique-là vous va, vous aurez résolu un rude problème. Courage, ma pauvre amie.

*Etienne B.*—Je suis absolument de votre avis : *Noël en Acadie*, de M. le sénateur Poirier est une charmante nouvelle qui m'a émue jusqu'au fond de l'âme. N'allez pas croire que l'attention délicatement aimable de l'écrivain d'appeler son héroïne, Françoise, soit pour quelque chose dans mon

émotion, non, c'est *le grand dérangement* qui me va droit à l'âme. Quelle belle et triste histoire que celle des Acadiens ! Combien nous devrions les chérir nos frères de là-bas ! Et puis les mots du terroir, Étienne, les avez-vous remarqués ; si vous avez vécu " en bas de Québec ", vous s.riez remué comme moi d'entendre les " quitter aller " " auras la mienne " et autres expressions aussi chères que familières. Le cœur est une grande lyre à multiples cordes : un mot est quelquefois le musicien qui en fait vibrer de très fines,

*Poëtereau.*—Rollinat, l'auteur des *Névroses*, est mort, à la fin du mois d'octobre dernier ; je ne saurais préciser davantage le moment de son décès. Ce n'est pas un modèle à imiter, lui, qui d'ailleurs, s'était fait une lésion au cerveau à force de rechercher partout le fantastique et l'horrible. Rollinat prenait la vie au tragique et se posait sans cesse des pourquoi et des comment sans parvenir à leur trouver de réponses. Les œuvres de Rollinat empruntent leur genre celui de Beaudelaire.

*Marthe la Blonde.*—Cer.es, j'ai pensé à toutes mes correspon lantes le premier de l'an—et à mes correspon dants aussi, mais il ne faut pas leur dire—puis, j'ai souhaité à toutes les lectrices du journal le bonheur et la patience surtout dont elles peuvent fort bien avoir besoin parfois, en lisant ces pages. Le numéro deux de votre lettre trouve sa réponse dans les Propos d'Etiquette.

*Gilbert.*—Je sais que certains timbres po.és sur une lettre lui assurent d'être remise au destinataire par un messager spécial. Ces timbres coûtent dix sous. Je ne sais si cela se pratique à Québec. Oh ! quand aurons-nous les " petits bleus " qui arrivent à leur destination une heure après qu'on les a jetés dans leur boîte.

*Jean-Paul Laurence.*—Nous sommes plus avancés sur les choses de la littérature que sur celles de la peinture. Cela se conçoit. Les œuvres des maîtres en littérature sont plus faciles à se procurer pour nos recherches que les tableaux des artistes. Notre éducation sous ce rapport est forcément restreinte. Mais patience, nous nous formons et les chefs-d'œuvre du pinceau auront bientôt autant de connaisseurs capables de les juger qu'il y a actuellement d'admirateurs pour les chefs-d'œuvre de la plume. Et nous aurons des artistes à nous, dont le talent fera autant pour notre gloire que les Jean-Paul Laurence et autres ont fait pour la gloire de leur pays.

*Yu.*—Vous seriez le premier à me reprocher d'avoir publié votre " storiette ", si je la mettais dans ces pages. Votre héroïne mérite le fouet pour la façon hardie avec laquelle elle parle à son amoureux. Et qu'avez-vous voulu dire par " une maman qui a des idées 1880 " ? L'explication serait, j'en suis sûre, aussi curieuse qu'amusante.

Le manque d'espace m'oblige à renvoyer quelques correspondants au prochain numéro.

FRANÇOISE.

## Propos d'Etiquette.

D. *Comment dois je adresser une lettre à une veuve ?*

R. Si vous adressez cette dame avec les initiales ou les prénoms de son défunt mari, vous devez mettre : Madame Veuve J. Lachaut. Si vous ne faites pas p écéder son nom des prénoms ou initiales du défu t, vous devez l'adresser par son prénom personnel. Supposons qu'elle s'appelle Rachel, vous écrivez alors Madame Rachel Lachant.

D. *Une personne qui reçoit chez elle, dans un thé, ou une réunion quelconque, est-e le tenue de faire ses visites quand même ?*

R. Non, cette réception la dispense des visites annuelles ; elle n'est obligée d'en faire qu'aux personnes qu'elle n'a pas invitées chez elle ; il ne nous reste qu'à espérer qu'elle y sera bien reçue.

D *Je me trouve, par hasard, dans le tramway, à côté d'une dame de mes connaissances, dois-je lui offrir de payer son passage ?*

R. Ces politesses sont excessivement délicates à offrir. La règle la meilleure est celle-ci : si c'est la dame qui entre après vous, et que votre passage soit déjà payé, vous n'avez pas à lui offrir de payer à sa place ; si, au contraire, vous entrez après elle ou avec elle et que tout en lui causant, vous ayez à déposer votre billet dans la boîte du conducteur, vous devez alors poliment lui demander l'autorisation de payer pour elle, en lui disant : " Vous permettez ? " Si elle a déjà payé, ou si elle ne désire pas que vous payez pour elle, vous le saurez alors. Si elle accepte, elle se contente de remercier simplement en inclinant la tête.

D. *Dans une visite que j'ai faite dernièrement, j'ai vu un monsieur entrer au salon avec ses gants. J'avais, moi, gardé mon gant dans la main gauche seulement. Qui a tort ou raison ?*

R. La mode anglaise ou américaine, que nous suivons beaucoup ici, veut qu'un monsieur entre au salon avec son chapeau, sa canne, et la main droite dégantée ; en France, un monsieur garde ses deux mains gantées. Vous aviez donc tous deux raison. 2° Quand la visite n'est pas une visite de cinq minutes, il vaut mieux enlever son paletot dans l'anti-chambre.

LADY ETIQUETTE.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE a l'honneur d'accuser une lettre de faire part de M. J. E. Legris M. D. et de Madame Legris annonçant le mariage de leur fille, Blanche, avec M. Alfred Demers de Montréal, qui aura lieu mardi, le neuf février, à Artic, Rhode Island, Etats-Unis.

## Conseils utiles

Pour rendre à la dorure, aux bronzes ciselés le plus bel éclat, pour les nettoyer, en un mot, sans nuire par un frottement maladroit à leur solidité, il suffira de les laver dans une eau chaude où auront cuit des pommes de terre épluchées. La sorte de fécule qui se dépose dans cette eau a des propriétés merveilleuses pour tous les nettoyages des métaux. La recette est infaillible et simple à employer.

Voici un moyen bien simple de mettre à neuf des souliers de satin pâle. Prenez un morceau de flanelle et imbibez-le d'esprit de vin, frottez le satin horizontalement, ayant soin de changer la flanelle dès qu'elle noircira.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

Règle générale, il n'est pas permis à une reine d'avoir des amies, elle ne doit avoir que des dames d'honneur. Mais, Marie-Antoinette la sympathique et si malheureuse épouse de Louis XVI, ne l'entendait pas ainsi. Nature tendre et affectueuse, Marie-Antoinette s'attachait de tout cœur à ses amies ; elle reçut d'elles bien des consolations, mais aussi elle fut souvent leur dupe et leur victime. Tout de même, l'infortunée reine dut à quelques-unes de ses favorites des heures aimables, des heures de répit où elle oubliait un instant, les tracas, les douleurs de la vie officielle.

Ces amies la suivent dans sa voie douloureuse, une entr'autre, ne l'abandonne pas, c'est la princesse de Lamballe, jeune veuve débarrassée de bonne heure d'un mari détestable, et qui dut principalement sa réputation de grande beauté à l'extrême sérénité de sa physionomie. Il n'y avait pas un pli, pas un nuage sur ce beau front Son caractère était à l'unisson de son visage et son âme tendre était toujours prête aux sacrifices. Elle ne demandait rien pour elle, se privant même du plaisir d'obtenir pour les autres de peur qu'on y vit une spéculation sur l'amitié qu'on lui témoignait.

Afin de l'avoir plus près d'elle, Marie-Antoinette voulut que Mme de Lamballe fut nommée surintendante de la cour. "Jugez de mon bonheur, écrivait-elle alors, je rendrai mon amie intime heureuse et j'en jouirai encore plus qu'elle." Cette amie sut lui prouver son dévouement à l'heure de l'infortune et le jour où la reine sera conduite au Temple, la princesse de Lamballe saura la suivre ; elle y montera la première sur cet échafaud que Louis XVI et sa royale épouse, victimes expiatoires, ne tarderont pas à gravir.

Pauvre Marie-Antoinette ! si elle a eu quelques torts, si sa conduite a été un peu frivole et mondaine, si les heures passées avec sa marchande de modes, Mlle Bertin, ont été trop longues, elle en fit d'assez douloureuses, la pauvre reine, pour effacer tout cela, et pour nous laisser seulement le souvenir de ses angoisses sans nom et de son martyre immérité.

TANTE NINETTE.

## Petite Poste en Famille

*Georges-Emile-Boulay.*—Je te félicite sur tes bonnes résolutions, petit ami, et je te souhaite la persévérance. Chose essentielle à tous les âges de la vie mais particulièrement au tien. Le profil des silhouettes doit être dessiné grandeur naturelle. Reviens encore me voir, Georges-Emile, je suis toujours heureuse de te lire.

Prix donnés aux heureux concurrents du concours de silhouettes.

Pour mes nièces :

1° Prix : Epingle en vieil argent de grande valeur.

2° Prix : Un volume de la bibliothèque rose, relié maroquin rouge et doré sur tranches, au choix de la gagnante.

Pour mes neveux :

1° Prix : Magnifique canif de poche à plusieurs lames.

2° Prix : Un superbe volume de Jules Verne, au choix du gagnant.

Merci à *Berthe Gérin* de sa jolie lettre qu'elle me pardonnera bien de publier ainsi que *Eugène Saint-Pierre* qui, lui aussi, m'a fait bien plaisir.

Revenez souvent me voir, petits amis, je vous ouvre mes bras tout grands. Je suis heureuse de constater que j'ai de fidèles correspondants à Coaticook, des enfants qui ont à cœur de s'instruire et qui trouve le moyen de prendre quelques minutes sur leurs autres études pour chercher les questions que je donne. Mes félicitations et que l'année nouvelle vous garde toujours aussi persévérants.

TANTE NINETTE.

## Réponses à Jeux d'Esprit du No. 2[0]

### Question d'Histoire

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Que veut-on désigner de nos jours lorsque l'on emploie les expressions le *Quirinal*, le *Vatican*, noms de deux collines de Rome ?

Rép. : Le *Quirinal* est le palais des rois d'Italie et le *Vatican* celui des papes.

Ont répondu : George-Emile Boulay, Coaticcok, Rose-Alma, B. Anna, V. Joséphine, H. et Primevère, Québec. Parfum Nouveau, Anne-Marie, Travailleuse et Adrienne St-X., Montréal.

### Réponses à chercher

(Pour mes jeunes savants et savantes).

Où, par qui et à quelle époque fut découverte la statue célèbre, comme sous le nom de "Venus de Milo" et qui est une des gloires les plus rares du musée du Louvre à Paris ?

Rép. : La statue de "Vénus de Milo" fut trouvée dans les ruines de l'ancienne Milo, en 1820, par un paysan qui la rendit à M de Marcellus. Acquise par Louis XVIII, cette statue est au musée du Louvre.

Ont donné une bonne réponse : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Yves D., Jeanne et Adrien O., Montréal.

### A propos de concours

Bravo, mes amis, je suis de vous. Vous avez bien compris mes explications et ça marche comme sur des roulettes.

Continuez, travailleurs et travailleuses ; que ceux d'entre vous qui n'ont pas encore commencé se mettent vite à la besogne. Je suis anxieuse de voir le résultat de ce concours.

TANTE NINETTE.

---

Le mot suivant a la gaieté amère de la plaisanterie berlinoise :

Le relieur à son ouvrier :

—Reliez les livres de M. Maier le plus solidement possible. Il a des scènes de ménage...

# PAGE DES ENFANTS

## Concours de Silhouettes.

Vous avez besoin, tout d'abord, d'un morceau de papier uni que vous fixerez au mur par le moyen d'épingles ou de quelques pointes par-ci, par-là. En face, à quelques pieds seulement, on fera asseoir la personne, ou plutôt le sujet dont on veut fixer le portrait.

La lumière, soit lampe ou bougie, devra être placée sur une table, au niveau de la tête du sujet qui, à son tour, devra se garder de tourner la tête trop d'un cô é ou trop d'un autre. Ces positions peuvent être déterminées par l'essai successif de plusieurs poses différentes dont vous choisissez alors la meilleure, celle qui donne au profil le plus de ressemblance et de netteté.





Il faut voir aussi à ce que le sujet se tienne parfaitement droit et que le menton ne soit pas enseveli sous un fouillis de gazes ou dans son col. Tous ces détails sont afin de vous étudier à présenter la personne qui pose pour vous de la manière la plus artistique possible. Lorsque la silhouette que vous désirez esquisser semble bien préparée, que les courbes comme les lignes sont gracieuses et régulières, tracez-en les contours au moyen d'un crayon—suivant toujours en cela les indications que vous révèlent et l'ombre et la lumière.

Indiquez la position des cheveux par des lignes légères, celles du cou bien détachées de la tête, évitez les angles au visage ; surtout et d'abord, que la ressemblance à l'original soit aussi parfaite que possible.

En faisant une silhouette, il ne faut point oublier que le crayon doit être suivi d'un pinceau et de l'encre de Chine, ou de l'encre ordinaire. Ne promenez pas votre pinceau jusqu'aux dernières limites de l'esquisse au crayon. Le remplissage à l'encre peut être évité par le moyen de papier, fabriqué à cet effet, lequel est blanc d'un côté et noir de l'autre.

La partie blanche est celle sur laquelle on fait l'esquisse au crayon. Découpez ensuite, et, au verso, la silhouette se trouve complète. En m'adressant le dessin, chaque concurrent devra inclure outre son pseudonyme et son âge, le nom de la personne dont il a esquissé la silhouette. Ceux de mes concurrents qui manqueraient à une seule de ces conditions verront leur travail impitoyablement jeté au panier.

Les parents peuvent fort bien enseigner à bien de leurs enfants qui n'auraient pas bien compris la manière de s'y prendre pour faire ce dessin, mais il leur est instamment demandé de ne pas faire ou corriger le travail exigé dans ce concours.

Toutes les compositions devront être parvenues d'ici au 14 février, inclusivement, passé ce jour, pas de miséricorde pour les retardataires.

## Un Quiproquo.

Un Curé, faisant le catéchisme à des enfants, remarqua une figure nouvelle. Il s'adressa au petit garçon :

“ —Mon enfant, comment t'appelles-tu ?

—Devinez, monsieur le Curé.

—Oh ! j'aurais fort à faire. Dis-moi bien vite quel est ton nom.

—Devinez, Monsieur le Curé.

—Allons ! dit le curé sévèrement. Point de plaisanterie : Comment se nomme ton père ?

—Devinez, Monsieur le Curé.

—C'est trop fort ! Si tu ne veux pas me dire ton nom, je vais te mettre en pénitence.

—Monsieur le Curé, dit le petit en pleurant, je m'appelle : Devinez.

Un grand éclat de rire général, commencé par le Curé, accueillit cette explication.

Petite définition :

Code.—Contes de la mère Loi !

—

La tante de Mlle Fifi est une demoiselle d'au-delà de quarante ans.

L'autre jour, Mlle Fifi va la trouver au salon, où elle cause avec des dames.

L'enfant est toute décoiffée et elle dit :

—Peigne-moi, ma petite tante.

—Comment ! te peigner ? Mais c'est l'affaire de la bonne, ma chérie, Je ne suis pas coiffeuse.

—Mais si, puisque tout le monde dit comme ça que tu coiffes Sainte-Catherine.

—

—Ma fille aînée a épousé un poète, la cadette un artiste, et la dernière un banquier.

—Et quel est le couple le plus heureux ?

—Les deux premiers, parce qu'ils vivent sur le troisième...

## EN GLANANT

**Une prime peu banale**

Jeunes filles en quête d'un mari, ne vous désespérez plus.

L'Angleterre est, comme, on sait, le pays de la réclame et de l'annonce, et bien que l'on commence à s'habituer aux fantaisies des advertisers anglais, il en est encore de temps à autre, de certaines qui ne laissent pas de nous étonner un peu.

On ne peut se défendre, par exemple, d'une juste surprise en lisant qu'un " magazine anglais désireux d'augmenter le nombre de ses lectrices, leur a offert un mari en prime."

Celles qui désirent se marier devront envoyer leur nom, leur âge, leur adresse, sans doute le montant de leur abonnement et elles auront la chance d'être épousées par un jeune homme beau, convenablement doté, qui, sur la liste des inscrites, choisira sa femme, après avoir toutefois fait une tournée d'inspection, laquelle ne manquera sans doute pas pour lui d'un certain intérêt.

**Toilette compliquée**

Une jeune personne surmenée, c'est la reine Wilhelmine qui fait son "tour du Pays."

Ah ! combien pittoresque est sa promenade parfois ! Ainsi, à son entrée à Reremonde, deux hérauts sonnèrent la trompette aussitôt s'envolèrent d'une tourelle 200 pigeons blancs ayant au cou un ruban orange ; quelques-uns de ces volatiles voltigèrent autour de la voiture et s'y arrêtèrent.

Ailleurs, ce fut bien mieux. On savait que la Reine devait descendre pour se rafraîchir. Immédiatement les bons Hollandais d'envoyer des savons, des peignes, des parfumeries, des bassins, du linge, à la condition que toute chose serait rendue à son propriétaire après avoir servi à la souveraine.

Vous voyez, d'ici l'embarras de la jeune reine : se peigner avec tous les peignes, se brosser avec toutes les brosses, se savonner avec tous les savons !

Quelle corvée !

---



## CORRESPONDANCES

MA CHÈRE DIRECTRICE,

Votre journal nous a tant et si bien recommandé de déposer nos économies à la succursale de la Banque Provinciale chez Carsley, que je me suis enfin décidée à suivre le conseil et à prendre un livret à cette caisse d'épargnes. Si vous saviez comme je suis heureuse depuis ce temps-là et comme j'ai l'esprit en repos ! Plus de crainte de me faire voler ou de perdre mon porte-feuille. Et puis quand je veux payer mes petits achats, je n'ai nul ennui à compter mes sous et mes dollars ; je n'ai qu'à écrire très proprement un chèque, gardant au talon la somme dont je viens de disposer et, tout est dit. Je suis absolument aux oiseaux et j'ai pensé qu'il vous ferait plaisir d'apprendre combien est apprécié le conseil donné par votre journal. Pour ma part, je me félicite tous les jours de l'avoir suivi, et, je n'ai qu'un désir, c'est de le voir également adopté par toutes les femmes. J'ai aussi placé à cette bonne petite succusale, l'argent que mes enfants ont reçu au jour de l'an en guise d'étrennes, et je suis heureuse de penser qu'à mesure qu'ils grandissent, cet argent grandit avec eux et qu'ils seront bien aise de le retrouver au moment de se choisir une carrière ou dans des circonstances pénibles de leur vie.

Voilà, ma chère Directrice, mon expérience et mon opinion à ce sujet. Insérez ma lettre si vous croyez qu'elle peut être utile à vos lectrices.

Amicalement vôtre,

UNE ABONNÉE.

---

## Recettes Faciles

POULET A LA PAYSANNE.—Faites revenir un poulet entier ou coupé en morceaux ; quand il a pris couleur, ajoutez deux cuillerées d'eau-de-vie, eau ou bouillon, sel poivre, oignon piqué de clous de girofle, et trois ou quatre carottes coupées par tranches rondes ; laissez cuire doucement.

SAUCE AU BEURRE NOIR.—Faites bien roussir du beurre dans une poêle sans le laisser brûler. Faites frire en même temps du persil non haché, versez le tout sur le mets que vous préparez : versez du vinaigre dans la poêle ; quand il est bien chaud versez sur le tout.

Un bon conseil sur la manière de nettoyer les bouteilles ayant contenue de l'huile :

Verser dans la bouteille qui a contenu n'importe quelle espèce d'huile, du marc de café encore chaud.

Après avoir laissé en contact pendant quelques instants le verre, il suffira de rincer la matière grasse. Toutes traces et tout goût d'huile ont disparu.

CERVELLES DE VEAU EN MAYONNAISE.—Mettez vos cervelles dans une casserole avec des bardes de lard, un bouquet garni, quelques tranches de citron dont vous aurez retiré le zeste, un oignon, deux clous de girofle et un peu de bouillon. Vous laissez mijoter vos cervelles pendant une heure. Lorsqu'elles sont refroidies, dressez-les sur une salade de laitue assaisonnée avec quelques quartiers d'œufs durs, puis versez dessus une mayonnaise.

---

## Recette de Bonbon Fin

MADRILÈNES.—Tenez prêt un quart de livre respectivement de figues, de raisins secs, de dates et une demi-livre respectivement d'amandes et de noix. Examinez les figues, enlevez-en la queue, enlevez aussi les noyaux des dates et les grains des raisins. Enlevez l'intérieur des noix et passez dans une machine pour hacher la viande. Pétrissez avec les mains pour en faire une pâte lisse sur une planche bien saupoudrée de sucre de pâtissier et roulez à une épaisseur d'un demi-pouce. Moulez avec un petit instrument rond tel qu'un dé, par exemple, ou une salière, saupoudrée de sucre, et avec un couteau effilé coupez en petits carrés.

## Avez-vous un Bébé ?

# Sirop du Dr Coderre

**POUR LES ENFANTS**

**Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant**

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**Il adoucit les souffrances de l'Enfance;**
**Il est le repos des Mères fatiguées.**
**Il épargne de précieuses existences.**

Prix 25c. A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

**Pour usage interne et externe**

**Un remède de famille prompt et sûr**

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les amilles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée. les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME OARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

**A vendre partout. Prix 25c.**

## LES VERS.

**Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.** sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

**DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

**The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can**

---



# De 15 a 35 % d'Escompte

Sur tous nos MEUBLES, RIDEAUX, TAPIS, etc, durant le mois de janvier

Demandez surtout à voir les articles marqués avec une *Etiquette Rouge*
Ce sont les vrais "BARGAINS."

**EMMAGASINAGE GRATIS**

# *Renaud, King & Patterson*

**(LE MAGASIN NEUF)**

## COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

---

# COALTAR SAPONINE

**DESINFECTANT CICATRISANT**

## Admis dans les Hopitaux de Paris

**TRES EFFICACE CONTRE LES**

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

# L'Hgiène de la Famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

☞ **Se méfier des Contrefaçons** ☜

2[ME] ANNÉE—NO 22. LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 20 FEVRIER 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



## SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 22 SAMEDI, 20 FÉVRIER 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## L'Enigme des Yeux

A ELLE.

*Tes yeux ont le reflet mobile des étangs*
*Et comme eux sont profonds et troublants de mystère ;*
*Dans leur sérénité qu'aucun songe n'altère*
*Flotte le charme de secrets inquiétants.*

*Lorsque j'y voulus lire un peu ton caractère*
*Et sonder les replis de tes attraits latents,*
*Tes grands yeux verts, voilés de longs cils palpitants,*
*M'opposèrent l'arrêt de leur énigme austère.*

*Mais sur leur orbe clair, brillant comme un miroir,*
*Où je plongeais mes yeux étonnés, je pus voir,*
*Nette, se refléter, et l'emplir, mon image.*

*Oh ! que m'importent les reflets mystérieux*
*Pouvu que ton sincère amour me dédommage*
*Et que ton cœur soit plein de moi comme les yeux !*

JULES CHOPIN.

## Les Grands Parlementaires sous George III

CHATHAM, BURKE, FOX, PITT, SHERIDAN.

On a pu dire de Chatham ce que l'on disait de Sir Robert Walpole, "qu'il aimait tellement le pouvoir "qu'il lui était impossible d'en faire le partage." On le sait, Walpole avait pris pour devise ; "*Quieta non movere,*" et avec cette devise il était resté au pouvoir vingt ans.

Pitt avait été admiré dès son entrée au parlement. Mais la première occasion où il montra son génie véritable, un mélange d'amertume railleuse et de gravité véhémente, ce fut dans une réplique soudaine à Walpole. Celui-ci, avait proposé un bill pour forcer au service, dans la marine militaire, non seulement tous les matelots des navires marchands, mais même les bateliers de la Tamise. Pitt, que cette mesure révoltait, avait invoqué contre cet abus de pouvoir les sentiments de droit naturel, d'équité, de justice.

Walpole, avec ce froid sarcasme, facile au pouvoir et au succès, traita dédaigneusement le jeune orateur. Il dit que "des "déclamations véhémentes et de belles "périodes pouvaient agir sur les hommes "jeunes et sans expérience ; que, proba- "blement, l'honorable gentleman avait "contracté cette habitude d'éloquence en "communiquant avec les jeunes gens de "son âge plutôt qu'avec les hommes *ins-* "*truits et graves ;* mais qu'il ne suffisait "pas d'apporter au parlement des gestes "et des émotions de théâtre."

A peine Walpole avait-il achevé son ironie ministérielle que Pitt se lève. Sa réponse est un chef-d'œuvre de mordante raillerie. "Quant au reproche d'être "jeune, dit il, qui m'a été fait avec tant "de chaleur et de bon goût, je n'essaierai "pas de l'affaiblir ou de le nier. Je me "borne à souhaiter d'être au nombre de "ceux dont les folies cessent avec la jeu- "nesse, et non de ceux qui sont igno- "rants en dépit de l'expérience ; je ne me "charge pas de décider si la jeunesse "peut être reprochée à quelqu'un comme "un tort ; mais la vieillesse, j'en suis sûr, "peut devenir justement méprisable si "elle n'a apporté avec elle aucune amé- "lioration dans les mœurs et si le vice "paraît encore où les passions ont dis- "paru. Le malheureux qui, après avoir vu "les suites de ses fautes nombreuses, con- "tinue de s'aveugler et joint seulement "l'obstination à la sottise, est certaine- "ment l'objet de la haine ou du mépris "et ne mérite pas que ses cheveux blancs "le mettent à couvert de l'insulte. Plus "haïssable est encore celui qui, à mesure "qu'il s'est avancé dans la vie, s'est éloi- "gné de la vertu, qui devient plus mé- "chant avec moins de tentations, qui se "prostitue lui-même pour des trésors "dont il ne peut jouir, et use les restes "de la vie à la ruine de son pays !"

Wapole, ai-je besoin de le dire? cessa d'attaquer Pitt ; mais celui-ci continua à s'élever contre la vieille puissance du ministre qui, du reste, succomba bientôt sous les coups portés par ses adversaires.

Le duc de Newcastle avait succédé à Walpole ; Pitt à son tour succéda à Newcastle. C'était la victoire de l'homme nouveau sur le grand seigneur, du talent sur les titres.

Voici le portrait que Lord Shelburne, un contemporain de Chatham, a tracé de lui : "Grand de sa personne et aussi bien

"tourné que peut l'être un martyr de la "goutte, avec un œil d'épervier, une pe- "tite tête, une figure fine, un long nez "aquilin, de très bonne compagnie, il "avait conservé toutes les manières de "la vieille cour avec une certaine dose de "pédanterie, en particulier quand il affec- "tait un ton léger." Sa figure était expressive. En société, il était aimable et gai. En affaires, il était impérieux, impatient de contradictions, fier et d'un amour-propre excessif.

Esprit ardent, doué de l'imagination la plus éblouissante, il s'appliqua de bonne heure à l'étude du style, à l'art d'exprimer sa pensée, de la formuler d'une manière saisissante, sans paraître se soucier beaucoup de toute autre science.

"L'éloquence de Pitt" et je cite ici le témoignage de Lord Brougham, "porte "au plus haut degré le cachet de l'impro- "visation. C'est bien celle qui convenait "aux débats de la Chambre des Com- "munes, car, à cette époque, la publicité "des discours parlementaires n'était pas "tolérée. L'orateur ne parlait qu'aux "deux ou trois cents députés qui le voy- "aient ou l'écoutaient. Tout dépendait "de l'impression momentanée qu'il créait "sur eux. Aujourd'hui il faut compter "avec la presse, cette quatrième roue du "char de l'Etat, et les orateurs parlemen- "taires s'adressent, du parquet de la "Chambre, plutôt au pays qu'à leurs "auditeurs, et le style a plus d'impor- "tance que l'action."

William Pitt eut peu de succès dans ses discours étudiés. Il lui fallait l'inspiration du moment, provoquée par un mot, un geste, une circonstance tout à-fait imprévue. On a comparé son éloquence à un orage que faisait éclater une élévation soudaine de température dans l'atmosphère passionnée où s'agitent les partis. Alors il se levait, son attitude était pleine de noblesse, sans aucune affectation, il promenait sur l'assemblée silencieuse son regard étincelant; il commençait d'un ton peu élevé, puis sa voix se développait et bientôt vibrait. Son empire sur la Chambre était prodigieux. L'enthousiasme de l'art oratoire, il le possédait au point d'être dominé lui-même par l'inspiration et de ne pouvoir s'arrêter quand la prudence le conseillait. "Une fois que je suis levé," disait il, "tout ce que j'ai dans la tête m'échappe."

Le deuxième grand orateur, par ordre de date, est Edmond Burke. Il était Irlandais et il est facile de voir, en lisant ses discours, comme son origine se trahit bien par quelques-uns des traits du caractère national. La puissance et la vivacité de l'imagination, la haine de la tyrannie jointe au respect de la tradition, une indépendance personnelle qui résistait à l'opinion publique, une raison plus haute que sûre, un esprit fécond, vigoureux, mais rarement calme et tempéré, une tendance constante à l'exagération, tels sont les traits caractéristiques de Burke. C'était un protestant, mais il avait reçu son éducation chez les jésuites de Saint-Omer. Disons à sa gloire, qu'il fut, dans le cours de sa longue carrière publique, le défenseur indéfectible des catholiques irlandais. Du reste, ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire du parlement anglais.

Burke aimait la poésie, mais surtout l'histoire et la philosophie morale et politique

De tous temps, en Angleterre, le talent littéraire a été un des meilleurs moyens sinon de s'enrichir, du moins de se faire une position dans le monde. Là comme ailleurs, "les sommets ne sont jamais encombrés et la supériorité finit toujours par percer."

La conversation de Burke était admirée de tous ses contemporains. Elle frappait à première vue et c'est ce qui faisait dire au célèbre Docteur Johnson: "Un homme de bon sens ne pourrait rencontrer Burke par hasard, en s'arrêtant sous une porte pour éviter une averse, sans partir convaincu que c'est le premier homme de l'Angleterre."

"Burke," disait encore Johnson, "a la grandeur naturelle, il lui faut la grandeur civile!"

Après la retraite de Greenville, en 1765, Rockingham forma son ministère, et il choisit Burke comme son secrétaire particulier. Peu après, celui-ci entrait au parlement comme député de Wendover. Le vieux Pitt lui adressa à l'occasion de son début, un de ces éloges que les hommes de cette époque appelaient volontiers, des "passeports pour la renommée."

Le ministère de Rockingham ne fut pas de longue durée. Son chef était un whig inébranlable, mais c'était un modeste. Il ne savait ni corrompre ni dominer, à une époque de domination et de corruption. Sa pureté passait pour de l'entêtement, sa modération pour de la faiblesse.

Burke devint bientôt le leader du parti whig dans le parlement. Il s'en trouvait le premier talent et son opposition fut vive et brillante. A cette époque, il régnait dans les esprits beaucoup de défiance, d'irritation, d'anxiété, de découragement. La division des partis et surtout de leurs chefs semblait rendre impossible à l'opposition—le succès, au pouvoir—le gouvernement. Georges III, je l'ai dit tantôt, voulait gouverner par les coteries, il voulait un cabinet de courtisans. Le parti des "amis du roi," composé d'intrigants audacieux, ne cherchait rien moins que l'exclusion systématique de tous les hommes grands par la situation, le talent et la renommée. L'on voulait un ministère rompu aux affaires, il est vrai, mais qu'il eût été impossible de classer dans aucun parti, qui devait s'appuyer sur la cour et convenir au goût du roi.

C'est alors que Burke publia un pamphlet qui devint le "credo des whigs" et qui est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature politique, où il explique et justifie l'existence des partis dans un Etat libre et où il montre que, sans les liens qui les unissent, les citoyens désarmés laissent périr entre leurs mains la liberté publique.

Point d'opposition! dit-il, mais alors point d'obstacle à l'arbitraire! Un pouvoir sans parti est faible s'il n'est tyrannique!

A cette époque parurent également les lettres de "Junius," qui produisirent une si vive sensation, encore accrue par le mystère de leur origine. Burke en est-il l'auteur? C'est un secret que l'histoire politique du siècle dernier n'a pas encore su révéler. Comme le dit la légende en tête du volume où ces lettres sont publiées "stat nominis umbra." C'est au cours de ces débats mémorables qu'il rencontra sur son chemin un jeune homme qui venait, à dix-neuf ans, d'entrer au parlement, Chs James Fox, et qui cherchait encore la voie où il devait glorieusement marcher.

C'est en discutant les affaires d'Amérique que l'éloquence de Burke prit son véritable essor. La crise américaine s'était aggravée. Le jeune Virginien, Patrick Henry, s'était écrié: "Give me liberty or give me death!" et ce cri était devenu le cri de ralliement des patriotes américains.

Burke qui voyait venir l'orage, crut qu'un plan de pacification, largement conçu, pouvait encore réussir. Son discours est une œuvre de méditation et d'art. Le traduire est impossible, l'analyser c'est l'éteindre! Fox disait, vingt ans après, en plein parlement: "Que les jeunes "membres lisent ce discours le jour, qu'ils "le méditent la nuit; qu'ils le repassent "et le repassent encore, qu'ils l'étudient, "le gravent dans leur esprit, l'impriment "dans leur cœur. C'est là qu'ils appren- "dront que la représentation est le sou- "verain remède à tous les maux."

Qui ne connaît cette mémorable phillippique où, pendant trois heures et demie, il dénonça au monde l'emploi des tribus sauvages comme auxiliaires dans la guerre de l'indépendance? Aucun sujet ne prêtait plus à la déclamation passionnée. L'effet de ce discours fut tel que l'on demanda à le faire imprimer et afficher à la porte de toutes les églises du royaume.

Burke était excessivement laborieux, et sa sagacité puissante, aidée d'une prodigieuse mémoire, embrassait toutes les difficultés d'une question, tous les détails d'une affaire. Dans l'étude des faits, il ne se contentait pas à demi, il n'omettait rien, il épuisait tout. La force de sa conviction, la hauteur de son talent, l'abondance de ses idées, sa confiance dans la vérité et en lui-même, son émotion communicative, le rendaient propre à braver tous les obstacles et à marcher résolument au but.

En politique, Burke et Fox ne faisaient qu'un. Jusqu'à la rupture mémorable dont je parlerai tantôt, jamais le moindre

dissentiment n'était venu affecter leurs rapports. Cependant Burke n'avait pas, comme Fox, ce caractère ouvert et simple, cette humeur facile et liante, cette flexibilité de talent, cet art de discussion qui séduisaient jusqu'à ses adversaires et le rendaient populaire même lorsque ses opinions avaient cessé de l'être. Plus âgé que Fox de vingt-un ans, Burke avait plus de raideur dans l'esprit, un ton plus absolu et plus intolérant. L'action oratoire, chez Burke, répondait mal à son éloquence. Il avait la vue très basse, un maintien gauche, un débit lourd, un mauvais accent Mais lorsque, s'animant peu à peu, il avait commandé le silence et l'attention, alors il donnait libre cours à son imagination dans un style brillant et fleuri, avec une abondance presque poétique de métaphores et d'images.

Fox fut le véritable orateur politique de son temps. Quoique profondément lettré, ce n'était pas un artiste en paroles. Son esprit n'était point spéculatif. "C'était, dit un critique ingénieux, un esprit exclusivement historique, un raisonneur en fait, "matter of fact reasoner." Si Burke avait trop d'imagination, Fox en avait trop peu. Le pratique manquait à l'un, le scientifique à l'autre." Il ne commandait pas comme Chatham, il ne séduisait pas comme Pitt par la grâce de la diction et en relevant par la dignité des paroles, la subtilité des arguments Il cherchait à fixer les esprits sur la question même ; il la possédait en maître, et ayant l'enthousiasme de la conviction, il la communiquait peu à peu par la puissance et la chaleur de la discussion.

Définir le talent de Fox, dit Lord Erskyne, c'est définir l'éloquence même, en tant qu'appliquée aux affaires du gouvernement britannique. Quoiqu'il fit grand cas de l'action extérieure, il s'en occupait peu pour lui-même. Il commençait avec lenteur, son débit était d'abord pesant, il semblait comme submergé dans ses pensées ; mais il s'animait peu à peu se saisissant de son sujet, non par méthode, mais d'une manière imprévue. Sa fertilité d'arguments était ingénieuse et sans cesser un moment de discuter, il arrivait à la plus entraînante véhémence. Nul n'était plus habile à mettre en lumière le faible de l'adversaire ; son invective accablante était toujours motivée par la réfutation. Pitt possédait un art plus savant, une voix admirable, une manière de dire noble et facile, un grand talent d'exposition, plus de subtilité que de nerf dans l'argumentation, une mesure et un tact si justes et si prompts, que Windham disait qu'il aurait improvisé un discours du trône. Malheureusement il était monotone, il ne réfutait que par le sarcasme où il excellait. Sa passion contenue se communiquait peu. Pitt imposait, Fox entraînait. Ses meilleurs discours ont été entièrement improvisés. Jamais cependant un orateur n'a mieux conservé la raison dans la passion, ou porté plus avant la passion dans la raison, et sans calcul visible, sans efforts apparents, il atteignait le but suprême de l'art en conservant dans son talent ce qu'admirait Grattan, et ce qu'on pouvait retrouver dans toute sa personne, le charme du naturel et une grandeur négligente.

Lorsqu'on a fait, dit un écrivain, connaissance intime avec le talent, l'esprit et le caractère de Fox, on s'explique mieux comment, avec des fautes aisément reconnaissables et de continuels revers, son nom est resté grand dans son pays, et particulièrement cher à tous ceux dont le cœur bat pour la même cause. On est surpris de voir en Angleterre, dans combien de maisons que le portrait de Fox est placé avec honneur, comme celui d'un défenseur, d'un guide, d'un ami. Fox a droit à notre respect, nous lui devons un souvenir affectueux. Il fut à la Chambre des Communes l'intrépide défenseur des Canadiens-français lorsque Downing-street voulut les opprimer. Il fut le grand avocat de l'émancipation des catholiques et il aima la France obstinément.



HON. R. LEMIEUX
Solliciteur Général.

Je voudrais pouvoir adresser le même compliment à quelques-uns des hommes d'état modernes.

En 1791, Fox, au cours d'un débat, s'était écrié : "J'admire la constitution " nouvelle de la France, comme le plus " glorieux monument de liberté que la " raison humaine ait élevé dans aucun " temps et dans aucun pays."

Ces paroles, comme nous le verrons bientôt, déterminèrent la rupture solennelle, pathétique, d'une amitié qui durait depuis vingt-deux ans.

"C'est avec une peine inexprimable," reprit Burke, "que je suis séparé par la " plus légère dissidence de mon ami, de celui dont l'autorité devrait toujours " être si grande sur moi et sur tous les " hommes éclairés,

" ....................quæ maxima semper
" Censetur nobis, et erit quæ maxima [semper.

Après cette affectueuse précaution oratoire Burke avait, sans aucun ménagement, censuré les actes et l'esprit général de la Révolution.

Fox, ému de ces violentes invectives contre des principes qui lui étaient chers, mais plein de respect pour son ami, répondit avec une grande modération.

" Telle est dit-il, mon admiration pour " le jugement de mon honorable ami, " telle est mon estime de ses principes, " ma haute opinion de ses lumières, tel " est à mes yeux le prix inestimable de " son amitié, que, si je mettais dans la " balance, d'une part, tout ce que j'ai " recueilli de mes lectures politiques et " de l'étude, tout ce que l'expérience du " monde et des affaires m'a appris, et de " l'autre, tout ce que j'ai tiré des conseils " et des entretiens de mon ami, je ne " pourrais décider à qui je dois davan- " tage."

Le rival de Fox, au parlement, fut Wm. Pitt, fils de Lord Chatham.

L'étranger, dit Villemain, qui entre dans l'antique Abbaye de Westminster, ce panthéon des gloires anglaises, ne manque jamais de demander qu'on lui indique le tombeau de Lord Chatham. Et en approchant avec respect de cette tombe, il y cherche l'inscription, c'est-à dire l'hommage que doit y avoir gravé l'admiration nationale. Sur le marbre, l'étranger ne lit que cette laconique mais très éloquente inscription: "le père de M. Pitt." M Pitt's father !

Le jeune Pitt n'avait pas reçu cette éducation à la fois savante et licencieuse qui développa le talent et les passions de son illustre rival, Fox. Il avait été sévèrement et pieusement élevé par son illustre père et par Lady Esther, sa mère. Fox était entré au parlement à l'âge de dix-neuf ans. Pitt eut la joie inexprimable, comme il l'écrivait à un ami, d'entendre sa voix au parlement à l'âge de vingt-un ans.

A vingt-quatre ans, ce jeune homme venait par droit de conquête prendre les rênes du gouvernement ; et appuyé, non pas comme Walpole, sur la corruption, mais fort de son génie, sur la confiance de l'Angleterre. Il resta premier ministre pendant vingt années consécutives.

Pitt, suivant un écrivain, avait encore à ce moment-là ces couleurs innocentes et enfantines de la première jeunesse. Avec ses cheveux blonds, sa taille grande et mince, il offrait quelque chose de cet air de faiblesse et de timidité qui marque souvent le passage de l'adolescence à la vraie jeunesse. C'était là cependant l'homme qui gouvernait l'Angleterre, en l'absence même des conditions naturelles du gouvernement parlementaire.

Dès son début au Parlement, dit Macauly, Pitt se montra supérieur à tous ses contemporains par la facilité de la parole. Il pouvait improviser une suite de périodes arrondies et pompeuses, sans chercher

un mot et sans en régler un, d'une voix claire, avec une prononciation nettement articulée. Burke avait plus de grandeur dans les idées, et une imagination plus riche, Windham, plus de finesse ; Sheridan, plus d'esprit ; Fox, plus de dextérité dans la dialectique et plus d'éloquence, de cette éloquence qui consiste dans la raison et la passion fondues ensemble. Cependant, d'après le jugement unanime de ceux qui entendaient habituellement cette réunion remarquable, Pitt était, comme orateur, au-dessus de Burke, de Sheridan, et pas au-dessous de Fox. Aucun orateur, ancien et moderne ne le surpassa probablement jamais par la force de ses sarcasmes, et il se servait impitoyablement de cette arme redoutable. Il était singulièrement habile dans les deux parties de l'art oratoire qui sont les plus utiles à un ministre. Personne ne sut jamais mieux comment être lumineux, ou comment être obscur. Lorsqu'il voulait être compris, il ne manquait jamais de l'être. Sur le sujet le plus étendu et le plus complexe, il pouvait facilement présenter à ses auditeurs un exposé lucide et plausible, quoique ce ne fut peut-être pas toujours un exposé exact et profond.

Le début de Sheridan, dans la vie, est comme la première scène d'une comédie d'aventures ; il enlève une jeune cantatrice dont il est épris, l'épouse secrètement en France, repasse le détroit, et se bat deux fois en duel avec un rival. De cet enlèvement, de ce duel et de ce mariage, il compose une comédie, "Les Rivaux," qui tombe le premier soir, et, le lendemain monte aux nues. Son nom est arboré, sa réputation est conquise "L'Ecole du Scandale" (une autre comédie) fait une gloire de cette célébrité presque improvisée. A vingt-six ans, il passe pour le premier poète dramatique de son temps et de son pays. Du théâtre du "Drury Lane," dont il devient le propriétaire, il s'élance sur une scène plus dramatique encore que celle de l'imbroglio et de la fiction. L'amitié de Fox lui ouvre à deux battants le monde politique. En 1780, la petite ville de Halford le nomme membre du Parlement.

Sheridan siégea du côté des whigs et il ne tarda pas à prendre rang parmi les défenseurs les plus ardents de la liberté. "Avec une ample part de renommée lit-"téraire, mais non pas assurément de "celle qui promet le plus un homme "d'état, dit Lord Brougham, avec une "très mince provision de connaissances "de quelque utilité dans les affaires poli-"tiques, avec une naissance et une posi-"tion sociale peu propres à obtenir la "considération du pays le plus aristocra-"tique de l'Europe, fils d'un acteur et "lui même directeur de théâtre, il entra "dans ce parlement alors éclairé par le "vaste savoir, non moins que fortifié et "embelli par la haute représentation de "Burke et soumis à l'empire d'orateurs "accomplis, tels que Fox et Pitt." Son "début fut modeste et ne fut pas heureux "—mais il ne tarda pas à égaler—sinon à "dépasser ses maîtres. Enrôlé dans le parti des whigs, Sheridan ne fut jamais un de ses chef ; mais il devint bientôt son premier virtuose. Il éblouit et surprit la chambre. Son éloquence, dit Paul de St. Victor, portait le double masque de son premier art. Tour à tour émue et moqueuse, grandiose et bouffonne, elle faisait de la tribune un théâtre, où la politique jouait le drame et la comédie. L'adresse meurtrière avec laquelle il ajustait le sarcasme et renvoyait l'épigramme le faisait redouter des plus puissants orateurs. C'est au cours du célèbre procès de Warren Hastings, qu'il prononça, le 7 octobre 1785, le discours, qui encore aujourd'hui, est considéré comme le chef d'œuvre de l'éloquence anglaise, et au sujet duquel Pitt disait ; "Sheridan a dé-"passé l'éloquence des temps anciens et "des temps modernes."

Ce discours domine encore la tribune anglaise. Je laisse encore ici la parole à Paul de St-Victor ; "On sait à quelle occasion solennelle il fut prononcé. Warren Hastings revenait de l'Inde, chargé de gloire et de crimes, apportant à son pays un monde conquis et tyrannisé, chargé du sang et des trésors de vingt millions d'hommes. C'était Alexandre, armé des balances et du couteau de Shylock. C'était Verrès agrandi aux proportions de l'Asie, ayant pillé, non plus des temples mais des villes ; ayant torturé, non plus des citoyens mais des peuples, et confisqué des royaumes au lieu de vases d'or ou de statues grecques.

L'Angleterre accueillit, d'abord en triomphe, le vainqueur de l'Inde ; mais lorsque déborda le sang qui avait suivi son vaisseau, comme un long sillage ; quand arriva de Bénarès, l'écho des sanglots d'un monde, un élan d'indignation la saisit.

Burke se fit l'interprête de ce remords national—il proposa à la chambre un décret d'accusation contre l'oppresseur.

C'est alors que Sheridan se leva et prononça son glorieux discours. Les avocats antiques traînaient leur client blessé ou meurtri devant le prétoire ; puis lorsque le peuple commençait à s'indigner ou à s'attendrir, ils déchiraient sa tunique et découvraient sa poitrine percée par le fer de l'assassin, ou ses épaules sillonnées par le fouet de l'exacteur. Sheridan produisit le même effet, avec la magie de son éloquence. Il évoqua l'Inde, sanglante et torturée devant la barre de la chambre ; il la rendit visible par sa parole, il fit crier ses plaies, sonner ses chaînes ; il accabla Warren Hastings de mépris et d'imprécations ; il lança sur lui tour à tour, la foudre et la boue. La Compagnie des Indes apparut dans son discours, sous l'image sordide d'une tyrannie marchande, mêlant l'avidité du brocanteur à la hardiesse du pirate, les violences du despotisme aux tripotages du comptoir, ruinant des provinces pour compléter des dividendes, employant une armée à exécuter des saisies, assiégeant une ville pour le paiement d'une lettre de change, détrônant un prince pour établir la balance d'un compte tenant d'une main un bâton de commandement, et vidant un gousset de l'autre.

L'effet de ce discours fut immense, inouï, prodigieux.

Pendant cinq heures et demie, par une improvisation d'une beauté sans exemple, il avait commandé l'attention et l'admiration générale. Les auditeurs furent tellement fascinés qu'au moment où Sheridan s'assit, la Chambre entière, les députés, les pairs, les étrangers éclatèrent en un tumulte d'applaudissements. Burke déclara que l'on venait d'entendre le plus merveilleux effort d'éloquence, de logique et d'esprit réunis, dont il y ait souvenir. De son côté, Fox dit que tout ce qu'il avait jamais entendu, tout ce qu'il avait jamais lu, comparé à ce discours, s'évanouissait comme un nuage devant le soleil. J'ai cité tantôt le témoignage de Pitt.

L'impression fut si vive que la Chambre restait dans une sorte d'éblouissement et de stupeur. Un ami de Hastings voulut parler mais en vain. Plusieurs députés déclarèrent que, venus avec une disposition favorable à l'accusé, leur esprit avait été éclairé d'une manière irrésistible. Quelques autres demandèrent un intervalle, se défiant de l'extrême puissance qui venait d'être exercée sur eux. Ce fut aussi l'avis de Pitt qui déclara qu'avant de rien décider, il fallait se donner le temps au moins, de sortir du cercle de l'enchanteur.

De la Chambre des Communes le débat fut transporté à la barre de la Chambre des Lords, dans la grande salle de Westminster, dans cette salle haute et vaste comme une église, dont on dit que le toit fut posé par le fils de Guillaume le Conquérant, dans ce théâtre de tant de scènes historiques. Un immense et brillant auditoire y était réuni Ce fut Sheridan qui porta le premier la parole. Son discours, le second qu'il prononçait sur cette question, n'est pas inférieur au premier. "Jamais orateur sacré," dit Burke, "ja-"mais écrivain célèbre ne s'est élevé au "niveau, soit de cette pureté de senti-"ment, soit de cette variété de connais-"sances, de cette force d'imagination, "de cette beauté de style, de cette éner-"gie de langage." Le discours de Sheridan dura deux jours et il le termina théâtralement, en tombant épuisé dans les bras de Burke.

Il y a dans la vie de Sheridan, une époque d'éclat, d'animation, de dévouement. L'aristocratie avait adopté ce fils d'acteur. Le Prince de Galles avait fait de lui son favori et son conseiller. Il marchait au premier rang d'un brillant fait, il était l'arbitre de la scène anglaise. Il régnait par l'esprit. Mais la décadence fut aussi rapide que l'ascension avait été prompte. Comme son ami Fox, il jouait un jeu effréné — et comme Fox et Pitt il buvait ferme.

Sa fin fut lamentable. Il avait été l'ami, le confident du Prince de Galles, de celui qui devint Guillaume, roi d'Angleterre.

Or, lorsque la vieillesse et la gêne eurent mis Sheridan à la merci de créanciers avides, il se vit abandonné de tous ceux qui l'avaient recherché dans les jours heureux, et lorsqu'enfin Sheridan fut incarcéré pour dettes, il attendit en vain des secours de celui pour l'avènement duquel il avait déployé tant de zèle et d'efforts. Il serait mort en prison, sans la libéralité de ses deux médecins.

A sa mort, ses restes furent déposés à Westminster, à côté des hommes illustres dont s'honore l'Angleterre. Au moment où le cercueil allait être placé sur le char funèbre, un huissier vint saisir le défunt, en vertu d'un mandat de prise de corps, pour une dette de cinq cents livres sterling... Il fallut que Canning et Lord Sidmouth payassent sur-le-champ cette somme pour épargner ce suprême outrage. Il est donc toujours vrai ce vers du poète :

"Quand dans la tombe un homme est inclus
"Que fait un nom ? vain bruit qu'on n'entend plus !

RODOLPHE LEMIEUX.

# THERESE VIANZONE

Mlle Thérèse Vianzone, professeur de littérature française à St-Péters bourg, sera bientôt à Montréal pour y donner des conférences. Cette femme distinguée termine en ce moment une tournée remarquable à travers les Etats-Unis, et remporte, dans toutes les villes où elle se fait entendre, des succès éclatants qui nous font désirer vivement de la recevoir chez nous.

Parmi la série de conférences que l'éloquente femme de lettres offre à notre curiosité, comme à notre admiration, citons : " Les Femmes Victimes de la Révolution ", " Histoire de l'Académie française ", " Mme du Deffand et Mme de Lespinasse ", " Mme de Stael ", " Différence entre le génie de Corneille et celui de Racine ", " Descartes et La Fontaine." " Bossuet et Fénelon ", " Les femmes 17e siècles ", " Les Femmes de la Révolution ", " Deux principaux artistes du 19e siècle : Rachel et Coquelin ", " Histoire de la comédie française et de ses premiers artistes," etc., etc.



Nous conseillerions fort aux maisons d'éducation de notre ville de donner à leurs élèves l'avantage d'entendre une de ces conférences. L'histoire de la littérature française, ainsi résumée, est d'un prix inestimable et ne pourrait qu'offrir le plus grand intérêt aux personnes qui l'entendront ; les élèves de nos institutions, ne pouvant se mêler au public qui ira applaudir Mlle Thérèse Vianzone, seront enchantées d'ajouter à leur bagage de science historique ce qu'elles apprendront par la conférence spéciale que la brilliante conférencière ferait chez elle.

Mlle Vianzone a déjà publié les " Lettres du Père Didon à Th. V.," qui, en trois ans ont eu trente éditions et " En terre Sainte ", qui a reçu l'approbation unanime de la presse française. Jusqu'à présent, nous n'avons reçu que des conférenciers appartenant au sexe fort, faisons un accueil doublement cordial à la femme charmante qui vient nous apporter la bonne parole et le feu d'une éloquence toute française. Au nom des Canadiennes-Françaises, LE JOURNAL DE FRANÇOISE, souhaite une chaude bienvenue à Mademoiselle Thérèse Vianzone.

---

## A travers les livres.

Il fallait tout le talent de l'écrivain, —M. l'abbé Bourassa, LL. D., secrétaire de l'Université Laval, — pour créer quelqu'intérêt autour de la Prophétie de Malachie. Qu'elle fut ou non apocryphe, aucun souci, à cet égard je l'avoue, ne troublait le sommeil de mes nuits, et n'a en rien diminué l'attrait que m'a valu l'étude très forte et pleine d'érudition qu'à faite à ce sujet M. l'abbé Bourassa, dans ce style précis, correct, qui caractérise cnacune de ses œuvres.

Au cours de son récit, l'auteur prend un peu à partie " une femme d'esprit qui affirmait, un jour, qu'on trouve plus de bonheur dans une légende que dans une vérité austère." J'avoue partager l'opinion de cette femme d'esprit, et je m'en excuse en faisant remarquer au savant dissertateur que la légende n'est pas nécessairement antipathique à la vérité. Les traditions, qui font surtout la base de la légendes sont de croyance très respectable puisque l'histoire sainte repose sur beaucoup de traditions, et " cette auguste recluse que des plongeurs consciencieux s'obstinent à reconnaître de plus près " ne perd pas le nom de Vérité, qu'elle a mérité, pour quelquelque dentelle légère ou quelque gaze transparente—ornements de légende — dont on aura parfois orné sa choquante nudité.

Très courageusement, M. l'abbé Bourassa, dans son opuscule, entreprend de prouver que le prophète Malachie n'est pas le père de la prophétie qui porte son nom. Je dis " courageusement " parce que malgré sa réputation, l'écrivain va froisser plus d'une suscept bilité, plus d'un de ces dévots qui lancent volontiers l'anathème à ceux qui, à l'instar de Saint-Augustin, veulent édifier leur foi de quelque solide preuve.

" Déplorons,—écrit l'auteur—l'inconscience de ces directeurs de revues ecclésiastiques, qui n'hésitent pas à mêler à d'excrllents renseignements et à de très bons avis sur les choses de la science et de la vie sacerdotale, des consultations puériles et des dissertations ineptes sur des " billevesées ", comme celles que nous venons, avec un certain regret, de discuter ici."

Voilà qui est hardi, sincère et juste. Si tous ceux qui ont la mission d'enseigner le bien et la vérité avaient ces qualités éminentes, d'indépendance, il y aurait, en ce monde, moins de scepticisme et moins de doute.

FRANÇOISE.

# Une Reine des Fromages et de la Crême

## XVI

(*Suite*).

Elle arriva à une grille entr'ouverte qu'elle franchit et se trouva soudain devant la maison où elle allait voir enfin la veuve de Gilbert. Son cœur se mit à battre tumultueusement à cette pensée. La porte de la maison n'était pas fermée. Ulrique entra. Pas plus de domestiques dans le vestibule qu'au Château Neuf. Résolument, elle gravit l'escalier et s'arrêta embarrassée devant une série de portes de chêne sculpté toutes pareilles. Tout à coup, derrière l'une d'elles, elle entendit des voix. En bonne petite campagnarde, brouillée avec les plus élémentaires convenances mondaines, dont son enfance n'avait eu que d'imparfaites notions, elle n'hésita pas à tourner le bouton et à entrer.

La chambre qu'Ulrique venait ainsi d'envahir se trouvait être le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher de Lady Nevyll, et celle-ci s'y trouvait, occupée avec sa femme de chambre, au milieu d'un pittoresque désordre d'échantillons et de gravures de modes étalés sur tous les meubles et jonchant le tapis, à essayer une coiffure de dentelle blanche, ornée de rubans mauves. Lady Nevyll disait, au moment où Ulrique entrait :

—Je crois qu'il est tout à fait impossible de porter du mauve avant un an, et vraiment, c'est dommage !

Elle se tut et se leva, absolument stupéfaite à la vue de cette jeune fille indiscrète si misérablement vêtue.

Ulrique, de son côté, avait fait un geste d'étonnement. Incapable de faire la part de la disgrâce du lever intime d'une femme qui n'était plus jeune, elle trouvait Charlotte tout autre et bien plus fanée qu'elle ne se l'était imaginé. De fait, l'impression mutuelle, au premier regard, fut souverainement désagréable entre les deux femmes.

Pour Charlotte, cette vision de jeunesse et de force, arrivant sur elle d'une façon si inattendue, avait quelque chose de l'effet d'une lumière trop vive sur des yeux affaiblis.

Ignorant ce qui s'était passé en Autriche, ne pouvant prévoir l'influence que la venue de la comtesse Eldringen devait avoir sur sa destinée, la veuve ne souffrit, en la voyant, que d'une subite et instinctive jalousie pour une beauté trop absolue, en dépit de la pauvreté du costume dans lequel elle s'offrait à ses yeux.

La première pensée d'Ulrique avait été, il est vrai, une sensation de triomphe. Cette femme, se disait-elle, n'a jamais pu être aussi belle que moi. Mais tout de suite ce mouvement naturel de vanité féminine fit place à un sentiment d'indignation. Les rubans mauves lui rappelaient un certain ruban rouge dont elle s'était parée, elle, pour Gilbert... Et cette femme qui portait son nom, songeait à être coquette lorsqu'il n'était plus !

—Etes-vous la veuve de mon cousin Gilbert ? demanda-t-elle brusquement.

Son regard, arrêté sur les rubans violets, gêna Charlotte qui, à son tour, demanda :

—Et vous, seriez-vous la comtesse Eldringen ?

—Oui, je suis arrivée hier soir.

Elle s'arrêta un instant, puis ajouta avec sa brutalité de demi-villageoise :

—Est ce que les veuves ne portent pas de noir en Angleterre ?

—Si fait. Ceci n'est qu'une fantaisie d'un moment. Mais... veuillez me permettre de vous montrer le chemin du salon, ajouta Charlotte en jetant un rapide coup d'œil inquiet sur le visage impassible de sa femme de chambre.

Ulrique eut l'idée de fuir ; ce qu'elle avait vu ne lui suffisait-il pas ? Sa curiosité insuffisamment satisfaite la retint et lui fit suivre silencieusement son guide.

—C'est aimable à vous d'être venue si vite, fit poliment Lady Nevyll pour rompre les chiens.

Ulrique garda son masque glacé et répondit d'un ton amer :

—J'étais venue aussi vite avec l'intention de vous apporter mes compliments de condoléances. Je pensais que vous deviez vous sentir bien isolée et bien triste, mais je crains de m'être grandement trompée.

—Oh ! non pas...... c'est toujours une grande tristesse que de......

—Vous avez dû, n'est-ce pas, être malheureuse...... au moins un instant ? interrompit Ulrique, en guettant avidement sur le visage de Charlotte un indice des regrets qu'elle eût été, au fond, désolée d'y surprendre.

—Oh ! évidemment,—répondit celle-ci avec une indifférence vague,—tout cela était bien triste. C'était une façon bien cruelle de finir.

Ulrique fit un geste rapide et très expressif d'impatience.

—Il ne faut pas beaucoup de temps, à ce qu'il me semble, pour se consoler de la perte d'un mari. Je suis très ignorante à ce sujet, n'étant pas mariée, mais j'aurais supposé qu'il fallut plus de trois mois.

—Oh ! cela dépend du mari que l'on a eu...

Ulrique en avait assez maintenant. Brusquement elle se leva.

—Vous partez ?... demanda Charlotte, plus surprise que choquée d'un tel manque d'usage.

Avant qu'Ulrique eût eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit et, le visage inquiet, M. Dunnet parut sur le seuil, introduit par la femme de chambre.

—Dieu soit loué, comtesse ! En apprenant votre sortie matinale, j'ai craint que vous ne vous soyez perdue en route. J'ai amené le coupé dans le cas où vous voudriez revenir en voiture ; mais peut-être ces dames ont-elles le projet de passer la journée ensemble ?

—Non, nous n'avons fait aucun projet de ce genre, — répondit vivement Ulrique. — Je serais bien aise de rentrer tout de suite, s'il vous plaît.

—Vous êtes arrivé juste au bon moment,—dit-elle à M. Dunnet lorsqu'ils furent assis dans le coupé ; et elle accompagna ces mots d'un rire nerveux qui étonna con-

sidérablement l'homme d'affaires. — Si vous aviez tardé d'une minute, je crois que je me serais fâchée sans retour avec Lady Nevyll.

M. Dunnet toussa pour se donner une contenance et se cantonna dans un prudent silence. Il songeait que cette comtesse autrichienne, qu'il avait eu tant de peine à persuader de venir en Angleterre, allait peut-être devenir fort embarrassante à diriger. C'était toute une éducation à faire et l'élève ne paraissait pas devoir être d'une souplesse exemplaire. Pour commencer, après le déjeuner, il demanda respectueusement à Mademoiselle la Comtesse la permission de la conduire dans toute la maison.

Ce fut pour Ulrique une suite ininterrompue d'étonnement : les chambres tendues de peluches aux encadrements d'or ou de cristal de Venise, les escaliers immenses, les majestueuses galeries aux tapisseries antiques, aux incomparables œuvres d'art, tout cela lui faisait croire qu'elle vivait quelque prodigieux conte de fée. Elle fut tout aussi stupéfaite, mais moins dépaysée, devant les gigantesques armoires bondées de linge brodé, des services de porcelaines rares, et surtout des cuisines. Ah ! ces cuisines ! La Maison de la Vierge et le presbytère y auraient tenus tout entiers.

Lorsqu'elle eut tout vu, elle demanda à M. Dunnet d'un ton de dormeuse éveillée :

—Et tout cela... tout ce qui est dans cette maison m'appartient ?

—Tout et bien d'autres choses encore.

—Et ces domestiques feront tout ce que je leur dirai de faire ?

—Ils sont payés par vous dans ce but, comtesse.

—Et je pourrai avoir mes œufs cuits tous les jours aussi délicieusement que ceux de ce matin ?

—Votre cuisinier français vous réserve bien d'autres merveilles.

—Et si j'ai envie de sortir en voiture, par exemple ?

—Vous n'auriez qu'à appuyer sur le bouton de cette sonnerie et à dire : " Ma voiture."

—Ainsi, j'ai une voiture à moi ?

—Vous en avez neuf, depuis le drag jusqu'au poney-chaise, au coupé ou à la victoria. Quant aux chevaux... D'ailleurs, si vous n'êtes pas fatiguée, comtesse, nous allons visiter les écuries et les remises.

Ulrique n'était pas fatiguée, mais elle avait besoin de se recueillir ; elle remit au lendemain cette visite, pour aller s'enfermer dans sa chambre.

—Du reste, — avait-elle dit à M. Dunnet, — j'ai le temps : je ne pense pas à rentrer à Glockenau avant quinze jours ou trois semaines.

M. Dunnet n'avait pas répondu, mais, en s'inclinant silencieusement, il avait dissimulé un sourire on ne peut plus incrédule Il était évidemment de l'avis de l'hôtesse du *Soleil d'Or*.

Après une heure de solitude qui rétablit l'équilibre de ses facultés, Ulrique se mit à parcourir seule les salons, méditant, comparant, étudiant en détail ; elle était toute à cette occupation lorsqu'elle entendit heurter à la porte la plus voisine quelques coups discrets. Elle courut ouvrir. C'était une dame majestueuse, qui, aussitôt, s'annonça sons le titre de femme de charge.

Mme Moore, c'était le nom de cette digne personne, prit des circonlocutions sans fin pour arriver à faire comprendre à la jeune comtesse que sa robe reprisée n'était vraiment pas en rapport avec les magnificences qui l'entouraient.

—C'est tout ce qu'il m'était possible d'apporter avec moi,—dit Ulrique ;—mais vous avez raison. Puis-je ici près, acheter de l'étoffe et pouvez-vous me prêter une machine à coudre pour aller plus vite ?

—J'ai fait mieux, mylady. La couturière de Lady Nevyll est, sur mon avis, au château. Si vous le permettez, elle va prendre vos mesures et, d'ici quarante-huit heures, elle vous apportera deux ou trois toilettes.

—Mais tout cela va coûter de terribles sommes ! s'écria Ulrique sincèrement inquiète.

Mme Moore regarda fixement sa nouvelle maîtresse et dit, d'un ton de dignité offensée :

—Lady Nevyll, la mère de Sir Gilbert, ne dépensait jamais moins de trois mille livres par an pour sa toilette, et elle aurait pu en dépenser le double sans s'en apercevoir.

—Oh ! bien, alors,—dit Ulrique avec un petit rire,—je crois que je puis me permettre la couturière.

Les deux jours qui s'écoulèrent avant le retour de la couturière, Ulrique les consacra exclusivement à un travail mental solitaire d'observations et de déductions, dont la conclusion fut qu'elle pouvait se permettre infiniment d'autres choses que quelques robes. Elle était, à vrai dire, exactement dans la période d'énergie latente de la chrysalide sur le point de sortir de sa prison, et le seul fait d'endosser devant une glace révélatrice une robe d'intérieur aux plis épais et au frou-frou soyeux provoqua sa métamorphose.

Dès cet instant, elle se redressa, parcourut le château en reine, prit, en quelque sorte, possession de son domaine, et se surprit à sonner vingt fois dans une heure, rien que pour se prouver que le personnel du château était bien attentif à ses ordres. Inutile d'ajouter que les soins coquets donnés à sa personne firent partie de la métamorphose. A la fin de la seconde semaine, elle constata avec un orgueil légitime, dans un fidèle miroir, la plénitude de sa fière beauté ; elle murmura : " Ah ! c'est beau d'être riche ! " et elle ne songea pas à faire atteler pour reprendre le chemin de Glockenau, tout en répétant : " C'est l'argent de Gilbert et... je ne veux pas de son argent. "

Malgré ses fermes résolutions antérieures, Ulrique était encore au château de Morton la semaine d'après, puis celle qui suivit, puis un second mois se passa... La jouissance de la fortune est une si douce chose pour qui n'a jamais connu que les privations !

(*A suivre.*)

## La Bibliothèque de Waterloo

LA cérémonie d'inauguration de la section française de la Bibliothèque de Waterloo a eu lieu samedi, le 6 février, dans la salle de lecture de la bibliothèque même. L'édifice, tout illuminé et décoré de verdure, présentait un aspect charmant ; les invités ont été reçus par Mme de Varennes, qui a fait les honneurs de cette agréable réception avec une bonne grâce et un tact parfaits, Il y eut musique, chant et déclamation ; l'orchestre de la petite ville fit entendre les plus beaux airs de son répertoire et, à l'atmosphère grave et sérieuse des nombreux bouquins se mêlait un air de gaieté et de fête qui réjouissait tous les cœurs. Tous les Canadiens-français de Waterloo sont on ne peut plus heureux de l'ouverture de leur bibliothèque et en ce soir mémorable, bien des vœux et des souhaits ont été dictés par la reconnaissance à la gracieuse fondatrice de la section, Mme de Varennes, ainsi qu'à tous les amis de l'œuvre, qui, par leurs dons généreux, ont contribué à garnir les rayons de livres français à la leçon instructive et bonne. Voici les noms des personnes qui ont envoyé un ou plusieurs volumes à la bibliothèque de Waterloo.



Mme de Varennes, la fondatrice de la section française dans la bibliothèque anglaise de Waterloo.

Le Gouvernement Provincial, 50 volumes ; l'hon. H. et Mme Archambault, l'hon. A. Turgeon, Mme A. R. Angers, M. et Mme T. C. Casgrain, M. le Dr LeSage, M. Errol Bouchette, M. et Mme L. A. LeSage, Mme Alfred Desève, Mme Lussier, Mme Turgeon, Mme F. Gosselin (Chicoutimi), Mme J. Obalska (Québec), Mlle A. Bibaud, Mme Barry, M. et Mme Jean Prévost (St-Jérôme), M. le Dr Gaucher (Québec), M. le Dr Pelletier, M. Antonio Pelletier, Mlle Joséphine LeMoine (Québec), M. et Mme Victor Geoffrion, Mme (Dr) Laforest, Mlle Marceau, Mme A. Robert, Mlle Morache, Mme Hone, Mme Léo. Rodier, Mme Arthur Gagnon, Mme R. Dandurand, L'Œuvre des Livres Gratuits, Mme Garneau, Mlle Garneau, Mme R. Archer, M. Hector Garneau, Mme Angus Caza, Mme Globenski-Prévost, Mme L. de G. Beaubien, Mme Veuve Gérin-Lajoie, Mme Henri Gérin-Lajoie, Mme Ernest Marceau, Mme Gonzalve Desaulniers, Mme Provencher, L'Association Aberdeen, Mme Lomer Gouin, Mme Tabb, Mme Donat Brodeur, Lt.-Col. Barry, Mme Antoine Resther, M. Gareau, M. l'abbé Brosseau, M. l'abbé G. Bourassa, Mme L. D. Mignault, Mme Desroches, M. Henri Alain, Mme Eugène Roy, (Salt Lake City).

Les librairies Beauchemin & Fils, Déom & Frère, Saint-Louis ont aussi contribué par des cadeaux très généreux à l'œuvre de la bibliothèque.

Cinquante autres envois anonymes de livres ont en plus été envoyés de Sherbrooke, Québec, Somerset, Ottawa, Hull, Lévis, Montmagny, Rivière-du-Loup (en bas), Rimouski, Trois-Rivières, Lac Noir et Mégantic.

La liste n'est pas close et Mme de Varennes sera heureuse de recevoir encore adressés directement à Waterloo, P.Q., ou par l'entremise du JOURNAL DE FRANÇOISE, 80, rue St-Gabriel, tous les livres dont on voudra bien faire don à la section française de la bibliothèque de Waterloo.

## Lettre de Quebec.

Ma chère Directrice,

J'arrive comme un ouvrier de la onzième heure pour vous offrir mes félicitations à l'occasion du titre d'officier d'Académie et des palmes académiques qui viennent de vous être accordés. Comme je vous sais beaucoup plus susceptible que vous ne paraissez sur l'imitation des conseils évangéliques, je compte sur votre bonne humeur et votre bienveillance ordinaires pour me recevoir quand même, moi et mes félicitations, avec tout l'empressement que mérite leur sincérité.

Nous voilà donc entrés de plein pied dans la bienheureuse année bissextile, je dis bienheureuse, elle l'est pour nous, car elle nous donne des privilèges redoutables pour ces messieurs, pour qui cette époque est celle de la rétribution et des justes vengeances.

J'assistais l'autre jour à une soirée chez une amie bien connue de vous et de moi. Quelques danses étaient bissextiles, et les jeunes filles s'étaient donné la main pour ne choisir leurs partenaires que parmi les jeunes gens les moins en vogue. Si vous aviez vu les autres, la partie masculine, si volontairement négligée, ça valait une chronique ! Ces messieurs étaient si confus qu'ils ne purent soutenir le poids de leur humiliation et s'enfermèrent tous dans le fumoir au grand plaisir des auteurs de cet ostracisme, et voulaient y demeurer tout le temps que dureraient les danses.

—Ah ! ah ! dit la maîtresse de maison, qui alla les tirer de leur refuge, vous, le sexe fort, vous ne pouvez supporter le plus léger affront, mais pensez donc à ces jeunes filles à qui vous faites subir le supplice le plus souvent immérité de la plus désolante tapisserie. Songez à ce qu'elles endurent alors, vous, qui venez d'expérimenter leur humiliante situation

Je puis vous dire que les messieurs en question profitèrent de la leçon, et de mémoire de femme, je ne les ai vus si galants. Ce qui me remit devant les yeux ces mots si originalement vrais de Gustave Droz : " L'homme est un pot dont l'orgueil est l'anse, et c'est en le prenant par cette anse que vous le tirerez du feu ou le préserverez de quelque danger "

Je vous conseille de raconter cet incident à vos amis Montréalais, ma chère Françoise, qui pourraient aussi en faire leur profit, les hommes étant les mêmes d'un bout du globe à l'autre.

Parmi tous les privilèges que donnent à notre sexe l'année bissextile, il en est un tout nouveau que vous ne connaissez peut-être pas, c'est que le jeune homme qui refuse les offres ma-

trimoniales de la jolie brunette ou de l'élégante blonde, lui doit comme compensation une robe de soie...

Je connais quelques québecquoises qui en sont déjà rendues à la demi-douzaine, et elles ne font que d'apprendre la nouvelle ; vous pouvez vous figurer ce que ce sera quand toutes ces demoiselles seront instruites de ce que je viens de vous raconter.

De cette manière, une jeune fille un peu habile peut se monter un joli trousseau pour l'homme de son choix, qui lui, j'espère, ne se mettra pas dans la tête d'imiter ses devanciers. Mais un sentiment de terreur envahit tout mon être, et si le monsieur en qui nous avons placé toutes nos complaisances s'avisait de décider que de deux maux la robe de soie est encore le moindre ; dites donc, Françoise, quel soufflet à donner au féminisme ! !

Cette crainte paralyse ma plume et je me hâte de terminer pour échapper à la perspective douloureuse que j'ai peur d'entrevoir.

Je vous réitère encore, ma chère Directrice, l'expression de mes sincères félicitations et celle de mon amitié toute dévouée.

SUZETTE.

## Coin de Fanchette

Un abonné, qui désire garder l'incognito, m'écrit que la poésie publiée dans cette page, envoyée par *Jacques St-Cère* qui s'en inscrit l'auteur, a été composée par un contemporain, du nom de Jacques Adelsward. Ce jeune poète, fanfaron du vice, a été ou est actuellement en prison et son grand talent ne réussit pas à le sauver de certaines graves accusations qui pèsent contre lui.

Je n'insiste pas. Je laisse le dit Jacques St-Cère à sa honte et à son humiliation et d'un geste de mépris qui n'est pas "en mousseline," je prends, je l'espère, un éternel congé de lui.

*Evaporée.*—Je viens de lire que les femmes Arabes parfument leur corps en s'asseyant au-dessus de charbons allumés sur lesquels elles ont jeté des poignées de myrrhe et d'épices. La chaleur ouvre les pores et la peau devient vite imprégnée de l'odeur qui se dégage des charbons. Si vous aimez à être un encensoir vivant, vous n'avez qu'à vous servir de cette recette.

*Pierre le Grand.*—Vous me faites songer à ce petit garçon à qui l'on demandait, au dessert, s'il voulait avoir un morceaux de tarte à la crême ou de tarte aux pommes. —Je ne sais pas encore, répondit-il, mais si vous me donnez un morceau de chacune, je pourrais vous dire ensuite laquelle des deux tartes je choisirais.

*Mondaine.* —Les blouses sont encore bien portées, mais les toilettes complètes sont de meilleur ton. 2o Le lilas est une couleur que peu de personnes peuvent porter avec avantage, car, cette couleur ne peut accompaguer qu'un teint frais et clair.

*George R.*—Je ne sais encore en faveur de quelle nation—la Russie ou le Japon—vont la plus grande part des sympathies canadiennes. Je trouve la guerre la chose la plus bête que les hommes aient pu imaginer.

*Vieille fille.*—Il n'y a de vieilles filles de nos jours que celles qui sont aigres et absolument désagréables. Vous voyez que cette condition réduit leur nombre à bien peu de personnes. Et puis, d'ailleurs, ne vaut-il pas mieux faire rire de soi parce qu'on est vieille fille que de ne pouvoir rire soi-même parce qu'on est mariée ? Réfléchissez à cette fiche de consolation. 2° Ce préjugé sur les vieilles filles est d'origine assez moderne, semble-t-il. Les Romains et les Grecs ne regardaient qu'avec crainte et respect, les femmes non-mariées—c'est à dire les vierges. Elles étaient les ministres des cultes antiques. Les sibyles, les prêtresses de Delphes, les Vestales n'étaient pas mariées. Plus tard, Saint Chrysostôme a dit que la vierge ressemblait à un ange descendu du ciel, ou quelque chose d'analogue. Il faut que les vieilles filles des temps modernes aient bien dégénéré pour avoir depuis mérité ainsi l'ostracisme. Heureusement qu'elles sont aujourd'hui, en grand train de se réhabiliter.

*Paresseuse.*—Le travail ennoblit la femme aussi bien que l'homme. Si le travail n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il guérit de tant de maux !

*Marcelle Bailly.*—Ce que vous me proposez est charmant ; j'y souscris avec empressement. Préparez la forme de votre question d'histoire, nous pourrions peut-être donner un prix à la meilleure réponse. Cependant, il est un point de votre lettre qui m'embarrasse. Comment votre héroïne canadienne pouvait-elle avertir la flotte française de la perte de la bataille des Plaines d'Abraham ? Il n'y avait pas de flotte française alors ; l'armée était de terre.

*Une fiancée.* — Les lettres de faire part directement adressées directement au JOURNAL DE FRANÇOISE sont publiées par pure et simple politesse. Mais on n'annonce pas autrement les mariages des abonnés.

*Femme de l'Evangile.* — Tranquillisez vous, chère amie ; si l'Eglise avait à craindre certaine catégorie de personnes, ce ne pourrait être que celle des imbéciles.

*Curieux étonné.*—Cette habitude de donner et de porter des surnoms à la cour a été presque de tous les régimes. Sous Louis XV, une dame avait appelé le cardinal de Rohan, "la poule qui couve." Le roi lui-même, aurait donné à ses filles, Adelaïde, Victoire, Sophie et Louise, des sobriquets amicaux comme ceux-ci : Coche, Loque, Graille et Chiffe. L'Histoire nous a gardé ces noms. J'ai connu à Paris une vieille dame, dont le père était à la cour de Napoléon III. Eh bi n, là aussi, il y avait des surnoms. L'empereur lui-même était appelé—quand il n'était pas là—monsieur Badinguet. Des dames d'honneur de l'Impératrice étaient surnommées : l'une, Canaillette, l'autre Cochonnette, etc , etc.

*Thérèsine.*—L'Assistance Chrétienne est au No. 8, rue Saint Charles Borromée.

*Paul Cerutti* —Je suis sûre que notre collaboratrice, Mlle Bibaud. n'a aucune haine personnelle contre les médecins, et son article ne l'indique pas non plus. C'est absurde de parler comme vous faites.

*Crénom.* — Marion Crawford n'est pas une femme, mais un romancier contemporain américain qui a écrit de beaux et bons livres.

*Cécilia.*—Et vous aussi avez découvert "le coin divin qu'il y a dans l'homme" ? Tant mieux, et tous mes vœux de bonheur. Diderot qui a dit que "l'amour est une bête cruelle et sauvage" n'aura pas raison auprès de vous.

FRANÇOISE.

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

Il y a en ce moment à la Cour de Suède un ménage bien heureux et bien charmant, c'est celui du troisième fils du roi Oscar II, le prince Charles qui a épousé la princesse Ingelborge, de Danemark.

La jeune princesse est la petite-fille de deux rois : Christian de Danemark et Louis XV de Suède. La princesse Louise de Suède, fille de Charle XV, avait en effet épousé le prince royal de Danemark ; la princesse Ingelborge est née de ce mariage le 2 août 1878

La Suède et la Norvège, si longtemps ennemis ont, à chaque génération, échangé, en message d'affection, une princesse ; la Suède a envoyé la princesse Louise, et le Danemark, à la génération suivante, la princesse Ingelborge.

La Suède ne peut tarir d'éloge sur sa bien-aimée princesse. Dans cette vieille Cour sévère et froide, Ingelborge y a apporté la gaieté et l'entrain qui lui manquait ; elle donne à tout le pays sa bonté et son sourire et sème la joie autour d'elle, aussi, est-elle adorée de ceux qui l'approchent. Son peuple a trouvé pour cette charmante femme une appellation lumineuse et qui peint bien l'admiration dont elle est l'objet, il l'a appelée : la princesse Rayon de Soleil, et certes, s'il est un nom qui lui appartient sans contredit, c'est bien celui-là.

Lr princesse Ingelborge est une favorite du sort ; épouse heureuse, le prince Charles ne vit que pour elle, elle est aussi la mère accomplie de deux gentilles fillettes âgées respectivement de deux à quatre ans ; elle s'occupe de ses enfants comme une véritable bourgeoise, les emmaillotte, les baigne, les habille et les promène elle-même. Ses goûts sont simples et elle déteste l'apparat. On la voit passer très souvent à pied ou en voiture avec ses deux enfants sans être accompagnée d'aucune dame de la Cour. C'est, sans nul doute, cette simplicité de manières et ses qualités de femmes d'intérieur qui ont fait de la princesse de Danemark la créature idolâtrée du peuple suédois.

Ingelborge doit cette simplicité de mœurs et cet esprit de devoir à son éducation que sa mère, la princesse Louise de Suède, avait exigée sévère et plutôt humble. De tous ses frères et sœurs, la princesse Ingelborge préférait Tyra, maintenant duchesse de Cumberland ; elles partageaient la même chambre, les mêmes études et les mêmes plaisirs, et leur appartement n'était remarquable que par le nombre de fleurs qu'on y voyait et les photographies d'amis qui en faisaient le principal ornement.

Les princesses voyageaient peu, si ce n'est une promenade de temps en temps en Suède où Ingelborge rencontrr le prince Charles, son mari. Il aima de tout cœur cette petite princesse si rieuse, si jeune et si jolie, avec son teint frais, ses yeux bleus et les beaux cheveux blonds cendrés des filles du Nord.

Au Danemark comme en Suède, on ne tarda pas à se douter de l'idylle qui s'ébauchait sous leurs yeux et les journalistes de ces pays, qui ont bien aussi les mêmes défauts que ceux du nôtre, ne tardèrent pas à parler plus qu'ils n'auraient dû des amours du couple princier Cette indiscrétion valut un gros chagrin à notre douce héroïne, car étant sur le point de faire un nouveau voyage en Suède, sa grand'mère souleva des objections et Ingelborge dut y renoncer. L'histoire dit qu'elle se désola beaucoup de ce contre-temps, et la princesse Tyra essaya de la consoler en déroulant sous ses yeux d'innombrables portraits du prince Charles pris à tous les âges. Les choses ne pouvaient durer ainsi et le mariage fut bientôt décidé au grand bonheur, inutile de le dire, des parties intéressées.

La princesse Ingelborge dut s'appliquer, dès cet instant, à apprendre le suédois, chose moins aisée qu'on ne saurait le croire à cause de certaines différences comme de certaines similitudes de mots et d'orthographe avec la langue suédoise, qui en rendaient l'aspect absolument difficile. Mais que ne peut pas l'amour dans un cœur de femme, et la princesse de Danemark sut en fournir un autre frappant exemple. Sous la direction habile d'un jeune professeur diplômé d'Upsala, appartenant à l'une des meilleures familles du royaume de Suède, la princesse Ingelborge travailla avec tant d'ardeur qu'au bout de six mois elle pouvait soutenir une conversation en suédois et lire facilement les poèmes écrits en cette langue.

Le mariage de la princesse Ingelborge eut lieu le 27 août 1897 ; elle avait dix-neuf ans Depuis cette époque, le bonheur n'a cessé de régner au château de Stockholm, augmenté par la venue en ce monde des petites princesses Marguerita et Marta ; ces chères mignonnes lui prennent toutes ses matinées, et l'amour qu'elle a pour ses enfants lui a fait patroniser la fondation d'une crèche-école où les pauvres de la classe ouvrière, les bonnes d'enfants apprennent la manière de donner des soins aux bébés et l'hygiène à observer à leur égard. La princesse Ingelborge en accordant son patronage à cette entreprise avait aussi autre but : celui de secourir des familles pauvres en chargeant l'institution des enfants au-dessous de deux ans. Cette crèche école est établie dans un faubourg éloigné de Stockholm en bon air, et pour le moment un petit local ensoleillé leur suffit.

On espère que cette entreprise, au succès de laquelle la princesse Ingelborge y a mis son âme, prendra de plus en plus d'extension et qu'elle sera, pour eux aussi, le " Rayon de Soleil " tant aimé et tant vénéré de leurs pères et mères.

A l'instar de la princesse de Danemark, soyez, vous aussi, petites nièces, les princesses Rayon de Soleil de votre intérieur. Que votre aspect y répande la gaieté et la paix et vous ferez grand plaisir au Jésus des enfants et à votre TANTE NINETTE.

# PAGE DES ENFANTS

## LES JEUX D'ESPRIT

### Charade

Mon un vaudra toujours la moitié de [Paris,
Même un peu plus ; c'est-à-dire qu'il [est d'un grand prix.
Mon deux peut procéder d'une âme [généreuse ;
Il peut aussi couvrir de perfides [dessins :
Ce que virent, jadis, les malheureux [Troyens.
Allez voir des Bretons une foule [pieuse
Assister à mon tout ; admirez ces [chrétiens.

### Géographie

Quelle est la plus petite république de l'Europe ?

### Charades amusantes

Que ne voit-on pas les yeux ouverts et que voit-on les yeux fermés ?

Quelle est la saison la plus fatale aux journalistes ?

### A propos du concours

Il est enfin fini ce concours. Je ne dirai pas que mes neveux et nièces se sont donné toute la peine qu'ils auraient dû ; j'ai vu des concours où on se dérangeait plus que cela. Il est évident que vous gardiez avec soin tout ce qui peut vous donner du mal, c'est malheureusement un défaut national dont je voudrais tant vous présenter, tous, il n'y a pas à badiner, les pères et les mères de la génération future.

Je donnerai dans le prochain numéro les noms des heureux concurrents, en attendant je félicite ceux qui ont eu le courage d'aller jusqu'au bout, et leur souhaite une récompense.

## Un mobilier de poupées en marrons

AMUSETTE :

Prendre une demi-douzaine de gros marrons bien luisants. Pour les chaises on les piquera d'épingles pour les jambes et le dossier :

Pour un fauteuil ajouter quelques épingles de plus au dossier. Pour la table on mettra seulement des jambes, (3 ou 5 épingles à volonté). Puis prendre de la laine à friser, blanche ou coloriée, et tournez-là deux fois autour de chaque épingle.

Disons que vous voulez faire les jambes d'une table. Arrivé à la fin de la première rangée, vous recommencerez, et ainsi de suite jusqu'à ce que les épingles soient entièrement couvertes de laine. Travailler très serré, afin de donner un air de solidité, au petit meuble : Ensuite faire de même pour le dossier, et ainsi de suite jusqu'à ce que le mobilier soit achevé. Si les épingles ont été adroitement piquées, chaises et tables se tiendront debout toutes seules et formeront un joli accessoire aux maisons de poupées des petites nièces de Tante Ninette.

CHRISTINE DE LINDEN.

## De Paris à Calais en chemin de fer.

J'AVAIS alors 17 ans, mais, quoique 60 années aient passé sur ma tête depuis mon premier voyage en chemin de fer, je me le rappelle comme si c'était hier. La mère Ste Ange m'avait mise dans ce monstre piaffant et fumant qui devait me conduire, ô merveille, dans 11 heures, chez mon grand-père à Calais. À Beauvais un grand homme enveloppé d'un grand manteau monta lestement dans le compartiment. Il s'assit en face de moi, et, me dévisageant d'un air égaré, il dit : "À genoux, enfant, à genoux devant ton roi ! Je suis Louis Philippe.

—Lui, Louis Philippe? Moi, la petite Céline Vaularnier, j'étais vis-à-vis du souverain des Français ! Tremblante, je tombai à genoux, toutefois je m'hasardai à lever les yeux pour voir s'il avait son parapluie, car une de mes compagnes de classe, républicaine enragée, l'appelait toujours le roi parapluie. Mais il n'était pas armé d'un "riflard." Son manteau ayant glissé de ses épaules, je vis que sa poitrine était décorée d'une foule de médailles et de rubans, tandis qu'un sabre (d'or il me semblait) pendait à ses côtés ; cet examen ne dura qu'une seconde, car le roi reprit : "Tu me plains, enfant, je le vois ! Ta candeur me fait croire que tu aideras ton roi dans sa fuite, car apprends que je me suis échappé de ce palais où mes courtisans me tenaient pour ainsi dire prisonnier d'état. Maintenant, je vais traverser la Manche pour demander asile et protaction à la petite reine d'Angleterre Victoria." (Nous étions alors en 1838.)

—Oh ! Votre Majesté peut être sûre que.... balbutiai-je. "C'est bien, c'est bien," fit-il, me frappant sur la joue. "Je le voyais bien à ton air que tu étais une loyale sujette ! Ah ! si tu m'aides dans ma fuite, je te marierai à un de mes courtisans, lors de mon retour ici avec une armée."

Oh ! les beaux rêves qui passèrent par ma tête, tandis que nous traversions les prairies de l'Oise et de la Picardie ! Je me trouvai à la Cour, ruisselante de pierreries, admirée de tous.... Arrivée à la gare de Calais, je priai Sa Majesté de bien vouloir me suivre, et, m'élançant hors du wagon, à la rencontre de mon grand-père qui se tenait sur la plateforme, je lui murmurai tout bas à l'oreille : "Bon papa, je t'en supplie, sauve le roi ! Il est là, regarde, tout seul, délaissé de tous !" "Comment, le roi ?" tonna mon grand-père, qui était un républicain forcené. "Le roi ici ? Et le tyran ose me demander asile ? Ah ! il verra !..." "Oh bon papa, je t'en prie, sois indulgent, il est si bon, et il me fera dame de cour !" "Je n'ai pas besoin d'une aristocrate dans ma famille," interrompit-il, accompagnant ces paroles d'un bon soufflet. Et le pauvre roi attendait toujours, indécis, sur la plateforme. Tout à coup deux hommes sautèrent du train et le saisirent par les bras. Je poussai un cri : "Ils vont l'arrêter, ils vont l'arrêter," répétai-je avec désespoir. "Oh ! n'y a-t-il personne qui veuille sauver Sa Majesté ?" "Sa Majesté en herbe," ricana un des hommes, poussant l'infortuné monarque dans un wagon. "Comme il lui en a fait accroire à cette petite simplicie !" ajouta l'autre. "Mais nous allons vous faire passer le goût de vous échapper de nouveau, mon vieux, en vous mettant la camisole de force."

## En Famille

Tous nous avons été jeunes, tous nous avons rêvé les même rêves, nous avons joui des mêmes visions, mais la vie, qui passe si vite, a peu à peu dissipé nos illusions et les a changées en de tristes réalités.

Une chose, cependant a survécu à tous les naufrages, à tous les deuils : c'est la charité. Comme une étoile brillante, cette vertu, éclairant nos cœurs, rend plus facile et plus supportable le commerce de la vie.

Aujourd'hui, je ne suis plus le jeune homme d'hier. J'ai beaucoup travaillé, beaucoup voyagé, et c'est ainsi que j'ai acquis la grande expérience de la vie. De temps en temps, je voudrais, dans les colonnes de ce journal, vous faire bénéficier de tout ce que j'ai appris avec tant de peine et vous donner des conseils sur tout, même sur les finances et les affaires. Je vous servirai de mon mieux, et serai vraiment heureux, au nom de l'humanité de répondre à toutes les lettres sérieuses et sincères qui me viendront au bureau de ce journal, au titre de

FRATERNITÉ.

## Soyons Economes

Les Canadiennes ne sont pas assez économes et vivent un peu trop largement au jour le jour sans se préoccuper du lendemain. Un bon moyen de s'habituer à la vertu d'économie, c'est de prendre la résolution de placer chaque semaine ou chaque mois quelque argent à la banque. Prenez, par exemple, un livret à la caisse d'épargne de la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, et vous constaterez que vous n'avez pas plus tôt déposé quelques sous en banque que l'ambition vous viendra d'ajouter constamment à cette somme. C'est vraiment merveilleux. Si toutes les bonnes mères de famille avaient un carnet à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, elles se sentiraient plus à l'aise en songeant à l'avenir ; les dépenses seraient diminuées dans le ménage et tout marcherait comme sur des roulettes. Voulez-vous seulement essayer ?



## Pensées extraites des Lettres du Père Didon à Thérèse Vianzone

*On ne vaut que parce qu'on a souffert.*

*J'ai foi en l'action des femmes à cette heure décisive ; celles qui auront compris ce que Dieu demande à la génération présente, qui se dévoueront, naturellement à la fonction des mères chrétiennes, celles-là prépareront l'avenir, et j'ai en elles une foi profonde.*

*Ce qu'il faut mettre comme une étoile au-dessus de sa vie, c'est le devoir, c'est le perfectionnement de soi-même. Mettez le devoir au-dessus de tout.*

*Pourquoi avons-nous été créés sur la terre ? Pour être bons.*

*Il n'y a de doux en ce monde qu'une chose : faire du bien.*

*Il y a deux forces devant lesquelles nous sommes impuissants : l'amour et la mort.*

HENRI DIDON.

M. George Gauveau, directeur du Théâtre National, annonce un grand concours dramatique commençant le 11 février 1904 et finissant le 23 juin de la même année. Les prix superbes sont de $100.00, $75.00 et $50.00, aux auteurs canadiens des trois pièces jugées les meilleures. L'intelligent directeur du Théâtre National envisage du même coup, dans ce concours, et l'art dramatique et le talent de nos compatriotes ; ce n'est pas la première fois que M. Gauvreau sait aider au développement de la littérature artistique parmi nous, et, au titre de bienfaiteur national nous lui devons nos félicitations et nos remerciements.



## Conseils utiles

LES JAUNES D'ŒUFS.—Pour protéger les jaunes d'œuf afin qu'ils puissent servir deux ou trois jours après avoir été séparés du blanc, laissez-les tomber dans un bol d'eau. Leur fraîcheur se conservera ainsi et l'on pourra en faire, les mayonnaises et toutes les sauces qui exigent des jaunes d'œuf.

NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE.— Il n'y a qu'à la laver dans l'eau où l'on a cuit des pommes de terre en robe de chambre. Cette eau enlève même les taches sulfureuses produites par les œufs.

REMÈDE POUR LES ENGELURES.— Quand l'engelure commence à se faire sentir et *qu'elle est rouge*, prenez de l'essence de térébenthine et frottez-en légèrement la partie malade avec une plume et faites sécher à un bon feu. Renouvelez sept ou huit fois le même jour en ayant soin de répéter cette opération quelques jours de suite.

Cette recette qui a été expérimentée est infaillible.

ENLÈVEMENT DES TACHES DE BOUGIE SUR LES VÊTEMENTS. — On emploie avec succès le procédé suivant pour enlever les taches de bougie sur les vêtements de drap.

Bien mouiller la tache avec de l'esprit de vin : la bougie devient pulvérulente ; laisser évaporer l'alcool, secouer à l'aide de quelques chiquenaudes et brosser. Voilà le malheur réparé. Il est essentiel de laisser l'alcool s'évaporer tout à son loisir, sans quoi on ferait entrer dans le drap la bougie pulvérulente.

MORUE AU VERT-PRÉ. — Après l'avoir dessalée, faites-la cuire dans du lait, beurre et fines herbes. Dressez-la sur un plat, puis recouvrez-la de persil finement haché ; exprimez-y le jus d'un citron et servez chaud.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00<br>SIX MOIS - - - - - 1.00<br>Strictement payable d'avance. | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal<br>TEL. BELL, MAIN 999 | Un an - - Quinze francs<br>Six mois - - - 7 frs 50<br>Strictement payable d'avance. |




THERÈSE VIANZONE

SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 23 | SAMEDI, 5 MARS 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY | *Dire vrai et faire bien*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an – – Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois – – – 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |


## CŒUR DE FEMME

*O cœur de femme, urne profonde*
*Pleine d'un parfum de grand prix,*
*Que la pitié prodigue au monde*
*Et qui s'évapore incompris.*

*Telle, une mer que les orages*
*Flagellent parfois à dessein,*
*Un cœur de femme a ses naufrages*
*Et des perles d'or dans son sein.*

*Il est des ciels que l'astre enflamme*
*D'un éclat immuable et sûr,*
*Et l'amour dans un cœur de femme*
*C'est une étoile dans l'azur.*

*Comme les ombres souterraines*
*Jaillissent au choc de nos pas,*
*Sous la rude étreinte des peines*
*Cœur de femme ne tarit pas.*

*Il s'entr'ouvre ainsi qu'une feuille*
*Au premier rayon du flambeau,*
*Et sur l'image qu'il recueille*
*Il se ferme comme un tombeau.*

*Tant de cœurs de femme se donnent,*
*Mais plus d'un ne se reprend pas,*
*Et tous ses battements pardonnent*
*Les martyres soufferts tout bas.*

*Le cœur de femme solitaire*
*Se brise, un soir, silencieux,*
*Mais lassé de battre sur terre,*
*Il aime encore au fond des cieux.*

*L'amour ne quitte pas une âme*
*Comme l'oiseau quitte son nid,*
*Car Dieu fit le cœur de la femme*
*D'une parcelle d'infini !*

ISABELLE

## LE PERIL DE L'HEURE PRESENTE

De nombreux et sincères témoignages d'adhésion, reçus à l'occasion de mon dernier article : Sus à l'alcoolisme, m'ont confirmée dans l'idée qu'il était venu à propos. Puisse la semence porter ses fruits !

Un médecin, à qui l'âge et la science donnent droit de conseil aux réunions de ses confrères, m'écrit qu'il serait question de l'organisation d'une ligue puissante parmi les médecins, ligue destinée à enrayer les progrès de l'ennemi commun et à travailler efficacement à sauver la nationalité canadienne du plus grand des fléaux.

Les médecins ! qui mieux qu'eux connaissent les désordres et les désastres que cause l'alcoolisme ? qui mieux qu'eux peuvent y apporter le remède ?

Aidons de toutes nos forces, nous, femmes, aux efforts qui seront dirigés vers une régénération aussi noble, aussi généreuse.

" Mais, comment, me disait, dans une lettre reçue ces jours derniers, une femme qui signe : Epouse et mère — comment pouvons-nous, travailler autrement que par nos prières et nos vœux à la diminution de l'usage de l'alcool et du nombre des alcoolisés ? La boisson qui a place dans les buffets, ce n'est pas nous, allez ! qui l'y mettons ; quand nos époux ou nos fils reviennent intempérants à la maison, ce n'est pas nous qui les avons poussés à l'auberge et qui leur avons versé à boire......"

Non, sans doute. Et, cependant, que les mères fassent un retour sur elles-mêmes. Qui sait, si par imprévoyance, par ignorance le plus sou-

vent, elles n'ont pas mis au monde des enfants déjà alcoolisés? qui sait, si ces malheureux n'ont pas, dis-je, dès le sein de leurs mères, contracté ce goût fatal et maudit par les quelques verres de bière ou de vin alcoolisés qu'elles ont pris, de temps en temps, pour réparer, croyaient-elles, leurs forces épuisées.

Et aux nourrissons, convient-il qu'on leur donne un lait frelaté par l'usage, même modéré, de soi-disants stimulants dans la composition desquels il entre de l'alcool? Que les jeunes mères réfléchissent sérieusement à ces dangers sur lesquels on n'a pas assez attiré leur attention, et le nombre des débilisés, des êtres chétifs et rachitiques en sera certainement diminué.

Je sais aussi, pour l'avoir vu, que des parents trouvent très drôle la manie qu'ou certains enfants de faire le tour et d'égoutter les verres qui ont servi aux liqueurs. Au lieu de les grouder vertement, on s'en amuse, et,il n'est pas jusqu'à un commencement d'ivresse chez ces petiots, qui ne provoque chez les plus âgés, les lazzis et les rires. J'ai constaté chez la plupart de ces petits malheureux, une impatience fébrile à s'emparer d'un verre où il restait encore quelques gouttes de vin et une gourmandise manifeste à en ingurgiter le contenu qui faisait mal à voir.

Oui, le rôle des femmes dans la croisade contre l'intempérance est moins passif qu'elles le croient.

Les vœux, les larmes, les prières ne suffisent plus : c'est de l'action dont on a besoin.

FRANÇOISE.

## Mlle Vianzone

La célèbre conférencière sera parmi nous, le 10 mars prochain Il est fort probable qu'elle se trouvera accompagnée par Madame Calvé, qui donnera un concert au Monument National où Mlle Vianzone fera en même temps, sa première conférence.

Mlle Vianzone à l'intention de visiter Québec, Ottawa, et Saint-Hyacinthe.



# Les Filles du Roi Laegair

AFIN que la lumière de l'Evangile se répandit plus vite en Irlande, le bon chef Déhn avait prêté à Saint-Patrice un char attelé de deux buffles blancs.

Sur ce char, où il avait mis la pierre sacrée et les vases de l'autel, l'apôtre s'avançait à travers l'Erin.

Les pauvres, les esclaves, tous les malheureux le suivaient, et, du haut de son char, comme du haut d'une chaire, il prêchait. A ces hommes, qui ne connaissaient que les dieux sombres et cruels, il annonçait la charité du Christ, et sa parole—comme une musique fraîche et délicieuse—ravissait les âmes.

Quand il ne prêchait pas, souvent il chantait et, aux accents de sa voix d'or, jeune et puissante, les laboureurs quittaient leurs charrues, les pêcheurs leurs filets, les pâtres leurs troupeaux.

Tous accouraient pour l'entendre et souvent les femmes et les jeunes filles, détachant leurs colliers et leurs bracelets d'or, les jetaient sur son autel. Mais, à leur grand chagrin, il les leur rendait toujours.

Laégaïr, alors roi du Connaught, avait deux filles d'une admirable beauté.

L'aînée s'appelait Ethnée (la blanche), la cadette, Fethlène (la rose).

Dans tous les pays du monde, on a toujours confié l'éducation de la jeunesse aux prêtres. Le vieux druide Kaplis avait été chargé d'élever et d'instruire Ethnée ; à son frère Kaplid, druide aussi de grand renom, l'éducation de Fethlène avait été confiée. Chacun des deux frères portait à sa royale élève une affection toute paternelle, et grande était leur inquiétude, car ils avaient appris l'approche de Patrice.

L'apôtre venait d'entrer sur le territoire du Connaught. Il côtoyait le Shannon voilé par le brouillard léger du matin ; il s'avançait à travers la forêt druidique et, dans le jeune feuillage, les oiseaux chantaient, ils voletaient autour du char et semblaient souhaiter la bienvenue à l'apôtre de l'Irlande

Non loin de là, les deux filles du roi—plus belles, plus gracieuses, que la Nausicaa d'Homère—lavaient à la fontaine de Klébah. Et sur une hauteur voisine, autour des pierres sacrées, on apercevait deux grands vieillards, les mains levées au ciel. C'étaient Kaplis et Kaplid, qui faisaient appel à tous les prestiges de la magie pour dérober l urs élèves à la vue de Patrice.

Tout à coup le soleil levant se voila, d'épaisses ténèbres se répandirent ; mais, dit la légende, au milieu même de la nuit, Patrice n'avait qu'à étendre la main et l'obscurité la plus profondre s'éclairait aussitôt de cinq lumières éblouissantes.

Il fit le signe de la croix et les prestiges se dissipèrent. Le soleil reparut plus beau, plus brillant ; les oiseaux, qui s'étaient tus, surpris par les ténèbres recommencèrent leurs chants et le saint continua paisiblement sa route vers la fontaine de Klébah

En apercevant les deux princesses, il descendit de son char et se dirigea vers elles. Sans rien dire, il s'assit au bord du lavoir.

L'éclat radieux de son visage et son costume étrange firent croire aux jeunes filles qu'elles avaient sous les yeux l'esprit des montagnes.

—Qui es-tu? d'où viens-tu? dirent-elles toutes deux.

—Mieux vaudrait pour vous connaître mon Dieu que de savoir qui je suis, répondit-il, les regardant avec bonté.

—Ton Dieu! reprit l'aînée des jeunes filles, et qui est ton Dieu? qui l'adore? où habite-t-il? Est-ce dans le ciel? est ce sur la terre? est-ce dans la mer? est-ce dans les fleuves? est-ce sur la montagne? est-ce dans les vallées? Est-il puissant? a-t-il beaucoup d'or et d'argent? Ses filles sont-elles plus belles que ma sœur et moi?

L'apôtre répondit :

—Mon Dieu est le Dieu de tous les hommes, le Dieu du Ciel et de la terre,

de la mer et des fleuves ; c'est le Dieu du soleil, de la lune et de tous les astres ; c'est le Dieu des montagnes et des vallées. Il habite au-dessus du ciel et dans le ciel ; au ciel et à la mer, il donne la vie. Il donne la vie à tout, il anime tout de son souffle, il gouverne tout, il conduit tout. C'est mon Dieu qui, pendant le jour, illumine le soleil de sa lumière et qui, la nuit, prête encore sa lumière à la lune. C'est lui qui a fait jaillir les fontaines de la terre aride, et a posé, au milieu des mers, des îles que les mers ne peuvent engloutir. Ce Dieu, je viens vous l'annoncer avec confiance et je vous engage à étudier ce qu'il a révélé.

—Nous vous écoutons, instruisez-nous, dirent les jeunes filles.

Patrice les instruisit ; puis, quand elles furent préparées, il les baptisa et les revêtit de la robe blanche.

Grande fut la colère des druides, plus grande encore la colère du roi. Mais cette colère fit bientôt place à une mortelle inquiétude, car, peu après leur baptême, les deux princesses tombèrent gravement malades.

Elles firent avertir Patrice qui vint au château. Le saint ne tarda pas à reconnaître qu'un miracle pouvait seul sauver les deux sœurs. Dieu avait mis entre ses mains sa puissance : il commandait à la vie et à la mort. Mais il savait que la poussière s'attache à tout sur la terre ; il ne voulut pas retenir ces jeunes filles qui s'en allaient au Christ avec toute la splendeur de la grâce du baptême.

Elles portaient encore la robe blanche dont il les avait revêtues au bord de la fontaine sainte. De ses mains vénérables, il couronna de fleurs les belles mourantes et leur dit :

—Allez à l'amour qui ne se fane jamais, allez aux noces éternelles ! Voici l'Epoux qui vient

—Nous avons hâte de voir son visage, répondirent les deux sœurs, souriantes malgré la souffrance.

Patrice leur apporta la nourriture sacrée, et, pendant que le pain de vie descendait dans leurs cœurs, elles penchèrent doucement la tête, "comme deux roses sous la pluie."

Or celui qui avait élevé Ethnée, le vieux druide Kaplis, était au pied du lit de mort et, brisé de douleur, abîmé dans le désespoir, il ne s'en éloigna pas.

Seul de tout son ordre, avec son frère Kaplid, il était resté fidèle aux croyances druidiques. Il avait beaucoup souffert en voyant sa royale élève les abandonner. Maintenant qu'il ne la verrait plus, que lui importait la vie, que lui importait le monde entier ?

Mais Ethnée l'avait aimé sur la terre, elle continuait de l'aimer au ciel ; et, comme le vieillard regardait à travers ses larmes le beau visage de la jeune morte, il lui sembla que ses lèvres s'ouvraient et le suppliaient de croire au Christ.

La foi entra dans son cœur, il se leva et, tombant aux pieds de Patrice, il s'écria :

—Je crois au Crucifié. Je suis chrétien.

Le druide Kaplid entrait en ce moment dans la chambre. Il aperçut son frère aîné à genoux devant Patrice et, transporté de rage, s'écria :

—Quoi ! Kaplis aussi croit à Patrice ! Quant à moi je le maudis.

L'apôtre des Irlandais le laissa exhaler sa colère, puis, pour toute réponse, il lui montra Fethlène qui rayonnait d'un bonheur céleste sur la couche funèbre.

Le druide ne put la contempler sans fondre en larmes et bientôt, arrachant de son front les bandelettes sacrées, il tomba, lui aussi, aux pieds de Patrice.

Comme Ethnée pour son frère Kaplis, sa chère Fethlène avait prié pour lui, en entrant au ciel.

Sur le même lit, on exposa Ethnée la blanche et Fethlène la rose ; le même drap blanc les couvrit ; autour du lit triomphant et funèbre les parents pleurèrent, les bardes firent entendre leurs chants :

" La rose avait fleuri près du lis. O ma terre natale, quelles fleurs tu nous avais données !

" Pleurons sur les fleurs tombées."

Quand les barbes se turent, Patrice récita les prières chrétiennes. Le bon pasteur avait fait préparer la tombe sur les bords du Shannon, près de la fontaine de Klébah, où il avait rencontré ces douces brebis.

Une église fut plus tard bâtie à cet endroit. On y chanta longtemps l'*hymne des Vierges* composé par Saint-Patrice, en mémoire des filles du roi Laégaïr.

LAURE CONAN.

# En Terre Sainte

(EXTRAITS.)

LE trajet de Jaffa à Jérusalem est de quatre heures. Il y a cinq stations : le train monte en serpentant, en décrivant de grandes courbes comme celui de Damas, mais quelle différence entre ces montagnes nues, austères, grandioses néanmoins, et la végétation unique de "la perle de l'Orient." Tout est aride, la verdure se voit à peine de loin en loin ; c'est la désolation. Et pourtant, on est saisi, empoigné, on se recueille, on se prépare à un plus émouvant spectacle.

Comme le chemin de fer jure dans ce paysage !....

Un père Assomptionniste m'a conduite au Saint-Sépulcre par de petites rues étroites, glissantes et qui vont en descendant jusqu'au parvis. Il m'a soutenue plus d'une fois pour m'empêcher de tomber.

Ce parvis date du temps des croisades ; il est entouré de couvents, de chapelles ; des marchands d'objets pieux l'occupent. La porte de l'église est grande ouverte. A gauche de l'entrée, un divan sur lequel trois gardiens turcs sont assis ; leur vue m'attriste, me serre le cœur, mais j'oublie bientôt et les Turcs et le monde entier. J'écoute le Père Gervais qui nous explique tout ; nous vénérons d'abord *la pierre de l'onction* sur laquelle on embauma le corps de Jésus. Puis nous tournons à gauche ; au milieu de la grande coupole est l'édicule de marbre, d'où pendent d'innombrables lampes allumées et qui renferme le Saint-Sépulcre. Le Père nous cite l'Evangile, nous montre où Marie-Magdeleine a trouvé l'ange au matin de la résurrection, toutes choses bien connues, mais si belles et si grandes dans leur simplicité qu'elles paraissent toujours nouvelles.

Cet édicule a deux parties ; on entre facilement dans la première, dite chapelle de l'Ange, mais pour pénétrer dans la seconde il faut se courber, car la porte est basse. Le tombeau est là, recouvert de marbre blanc, et il est impossible d'y tenir à la fois plus de trois ou quatre personnes. Il doit avoir à peine deux mètres de long et est moins large encore. Heureusement, il y a peu de monde et nous pouvons

prier tranquillement sans qu'on nous presse de partir....

Nous avons prié aussi à l'endroit où Jésus est apparu à Magdeleine, puis, nous sommes montés au Calvaire qui est tout proche et dans la même enceinte que le Saint-Sépulcre.

J'étais bien émue et j'ai baisé avec amour l'endroit où la croix fut plantée ; il appartient aux Grecs et fait partie d'une grande et belle chapelle. J'ai vu aussi la fente du rocher.

Nous sommes descendus aussi à l'église souterraine de Sainte-Hélène où la vraie croix a été retrouvée. Je l'ai mal vue ; j'ai mal entendu les explications données ; j'étais sous l'empire d'émotions trop profondes, trop intimes pour bien écouter.

Il nous a fallu non-seulement un cavas, mais trois soldats turcs pour nous conduire à la mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon. Là, on nous a fait retirer nos chaussures.

Cette mosquée, qui est construite à l'endroit même du temple, sur l'immense esplanade solitaire, est un pur chef-d'œuvre. Elle renferme la pierre des holocaustes que Juifs, musulmans et chrétiens vénèrent. Le Père Gervais nous a conduits, ensuite, à Gethsémanie, au pied du Mont des Oliviers. Le jardin est petit, entouré de murs. On y conserve huit oliviers, rejetons de ceux qui existaient au temps de Jésus... L'endroit est bien authentique; il n'y a ni doute, ni erreur possible. La grotte de l'Agonie, heureusement, est restée un rocher nu contre lequel s'appuient quelques autels ; elle appartient aux Latins....

Le Mont des Oliviers domine, d'un côté Jérusalem tout entière, Jérusalem aux dômes gris et si poétiquement triste. Jérusalem qui s'étend des hauteurs de Sion à la vallée de Josaphat, cette vallée remplie de tombes qui sont des pierres droites posées çà et là, pêle mêle, sans aucun ordre. Ils veulent y être enterrés, paraît il, pour être plus tôt rendus au jour du jugement dernier. ..

Le Mont des Oliviers est un peu cultivé, mais le soleil brûlant, l'absence de sources, empêchent cette culture d'être riche ; outre les oliviers, il y a des figuiers, des caroubiers et quelques abricotiers....

Les femmes de Jérusalem ont de longs voiles blancs comme au temps de la Sainte-Vierge....

Le Père Gervais m'a conduite aux *pleurs des juifs*, qui, chaque vendredi, donnent l'étrange spectacle de leurs lamentations, près de la muraille du temple encore debout Un étroit passage, une ruelle sépare cette muraille des maisons. Elle a d'énormes blocs et est de dimensions géantes.

Les juifs n'ayant pas le droit de pénétrer dans le parvis de Salomon, achètent aux Turcs, la permission de venir pleurer et prier près de cette ruine. Ils lisent dans leur bible, poussent des cris de désolation, et j'en ai vu, — des femmes surtout — qui ne s'occupent pas des étrangers et versent de vraies larmes tournés contre le mur qu'ils couvrent de baisers. Ils se balancent en priant, et ceux qui sont sincères inspirent une vraie pitié.

Quelle race étonnante et indestructible.

THÉRÈSE VIANZONE.

## Lettre du R. P. Didon à Th. Vianzone

Corbora, 4 Septembre, 1880.

Non, ma pauvre chère fille unique, non, hélas ! je ne suis pas un Jérôme, et, il faut bien vous le dire, vous n'êtes tête, ils pouvaient voir les dernières lueurs du nimbe de Jésus. Et nous, il faut plonger au fond de dix-huit cents ans pour ressaisir le Dieu disparu.



LE R. P. H. DIDON.

pas non plus, une Paula.

Nous sommes du XIXe siècle, temps de crise et d'épouvantables tempêtes. Ils étaient du IVe. En retournant la

Eux, baisaient une terre encore toute chaude de son souffle ; et nous, nous cherchons péniblement dans les débris accumulés : cendres de volcans et cen-

dres de générations—les traces des pas du Maître. Eux... ils avaient la flamme divine, et nous... nous n'avons qu'une étincelle.

Jérôme, le rude Dalmate, l'ardent jeune homme que la Rome païenne avait grisé un instant, devint, aux pieds du Christ, le lion dompté. Quels superbes rugissements que les siens dans ce désert où il cultiva le grand ermite, l'éternelle science de Dieu et du Christ ! et où sa tendresse divine désaltérait sans jamais tarir, comme une eau vive, des âmes qui avaient soif de vérité et d'amour.

Et moi, moi, je suis un pauvre soldat vaillant, gardant à force de luttes personnelles, au milieu d'un siècle sans Dieu, ma foi indomptable. Je suis un *moderne* dans la pleine valeur du mot, oui, un moderne, un homme de mon temps, sentant sa sève en moi et en partageant toutes les ardeurs. Et, pourtant, je reste jusqu'à la dernière fibre un croyant du Christ, je confesse sa Divinité, je la vois à travers le voile de sa chair crucifiée ; je mets toute ma vie à ses pieds, comme le faisaient ces élus de la première heure, ces apôtres qui l'ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains, entendu de leurs oreilles et qui nous ont racontés ce qu'Il a dit, ce qu'Il a fait, ce qu'Il a voulu.

J'essaie malgré mes misères de sauver ceux qui se perdent, et il s'en perd en foule aujourd'hui. C'est pour moi une tristesse infinie de songer à ce déluge, qui, sous nos yeux, engloutit des mondes. J'en ai, au plus profond de moi, des rugissements déchirants.

Enfant très chère, soyez compatissante pour ce monde qui se perd et que, par vos sacrifices, unis aux miens, dans la charité du Christ crucifié, nous ayons la joie et l'honneur de sauver quelques-unes de ces âmes perdues.

Je suis heureux que vous ayez pu apprécier les mérites et les qualités diverses du P. X. Je remercie Dieu qu'il ait pu vous faire du bien, et je crois qu'un échange d'idées et d'affection entre vous et lui sera excellente pour l'un et pour l'autre. Je n'ai jamais douté de sa sympathie pour moi, de son affection et de son amitié. Nos idées sont sœurs, bien que nos destinées soient très diverses. Il n'y a rien de militant chez le pacifique X..., comme je l'appelais, et moi je suis né avec l'épée et la cuirasse. L'odeur de l'encens l'enivre ; moi, je suis électrisé par l'odeur de la poudre. Le P. X. est un *timide* ; je suis un *hardi*. Au premier coup de canon faisant tomber les vieilles murailles ennemies et trembler le sol, il s'effarouche. Je suis né pour cette poussière chaude dans laquelle je respire à mon aise. La mêlée lui fait peur ; elle me calme. Il est l'ami des jours tranquilles, il n'est pas celui des jours orageux.

Je dirais volontiers : c'est *un ami de luxe*.

On échange ensemble des idées communes, on se fond dans un même sentiment ; mais quand l'heure vient de sortir de la tente, de ceindre le glaive, de courir au feu... Amis vaillants, où êtes-vous ?...

Il ne faut pas demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent donner. Je dirai plus : il ne faut rien en attendre, mais leur donner tout. Quand ils sont bons et dévoués, on les bénit ; quand ils sont hostiles et indifférents, on les bénit encore. Le Christ nous a enseigné ces grandes vertus héroïques ; il n'y a qu'à marcher après Lui.

Un ami, un ami, savez-vous ce que c'est ? C'est un être qui ne doute jamais de vous, car la plus grande injure qu'on puisse faire à un homme, c'est de douter de lui. Un ami, c'est un être qui ne vous demande rien et qui est prêt à tout vous donner. Un ami, c'est un terre-neuve qui se jette à l'eau pour vous repêcher. Un ami, c'est un chien qui saute à la gorge de ceux qui vous attaquent. Un ami, c'est un être clairvoyant qui a le courage de vous dire : Tu fais mal ! Un ami, c'est un cœur large qui oublie et qui pardonne.

Un ami, c'est un être qui se *se compromet pour vous servir*.—Un ami, c'est la perle au fond des mers !

Amis vivants, où êtes-vous ?

J'en connais un, moi. Je pourrais dire et je dis : Il me suffit.

O Christ aimé, Tu ne trahis pas, Toi ! Tu es sévère et doux ; Tu es bon à l'infini, Tu corriges et Tu relèves, Tu ne blesses pas, Tu n'as pas de rancune et Tu es plus grand que nous, pauvres petits êtres d'un jour qui rêvons d'éternité et qui... ne savons pas aimer.....

HENRI DIDON.

(Extrait des *Lettres du Père Didon à Mlle Th. V.*)

---

## Succursale Florissante

ETABLIE depuis peu de temps, la succursale de la Banque Nationale, chez Carsley, fait des affaires d'or. La clientèle la meilleure, en grande partie féminine, va y déposer son argent et ses économies et reçoit le petit carnet de chèques qui lui aide à régler comme à payer ses dépenses. Mlle Skelly, l'intelligente gérante, se fait tout à tous et donne, avec bonne grâce, les informations que l'on peut avoir besoin relativement aux affaires traitées dans cette succursale. Cela met bien à l'aise les petites sténographes, clavigraphes, commis, etc., etc, qui vont lui confier le secret de leurs économies et qui écoutent avec empressement tous les conseils qui leur sont donnés pour les précautions à prendre pour assurer leur placement. Allez à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, vous ne pourrez être mieux servi que là.

---

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences.

FENELON.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre ; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses.

MOLIERE.

---



---

## Une Reine des Fromages et de la Crème

XVI

(*Suite*).

Pendant ce temps, Ulrique vécut volontairement cloîtrée à Morton, autant que ce mot se peut expliquer lorsqu'il s'agit d'un domaine où la jeune châtelaine trouvait aisément moyen de fatiguer deux paires de chevaux par jour. Sa seule fréquentation était Lady Nevyll, qu'elle voyait de temps en temps, quoiqu'elle ne lui fût pas plus sympathique qu'au premier jour, un peu par désœuvrement, un peu par égard pour l'ancienne maîtresse de Morton, et beaucoup, sans s'en rendre compte elle-même, pour le secret plaisir de faire rayonner sa jeune beauté sur l'ombre de cette beauté jadis fatale et cause de l'anéantissement du roman de son cœur. L'idée seule de sortir du domaine l'épouvantait, car elle se rendait bien compte, à certains demi-sourires de M. Dunnet, à certains effarements aussitôt réprimés de la domesticité, que, quels que fussent ses progrès, elle ne s'était pas encore assez transformée pour affronter le monde. La soirée d'autrefois, chez la comtesse Tiefenthal, en compagnie de son père et des Minart, n'était pas sortie de sa mémoire et l'invitait à la prudence.

Le moment était proche, cependant où une influence étrangère allait lui faire le premier pas.

XVII.

LE PREMIER PAS.

C'est Londres pendant la Saison qui, naturellement, était le terrain indiqué des chasses aux lions de cette Mme Byrd chez qui s'étaient rencontrés, quelques mois auparavant, Charlotte Nevyll et Basile Rockingham. L'anémie native et chronique de son revenu ne lui permettant pas de soutenir une saison mondaine entière, elle restait à Londres juste le temps nécessaire à s'assurer pour le reste de l'année un lot suffisant de célébrités pour Collingwood. Or, le lion s'était montré fort rare, cette année-là, dans la capitale du Royaume Uni ; elle ramenait tout juste pour leur faire goûter les charmes relatifs de l'hospitalité de sa terre, un homme d'Etat d'arrière plan du Continent, un tragédien russe, avec la perspective d'un violoniste en train de devenir fameux. C'était maigre pour la vaniteuse fringale de Mme Byrd : aussi son homme d'Etat et son tragédien à peine installés, prit elle tout droit et sans regard le chemin de Morton. Cette petite sauvage autrichienne, dont tout le monde parlait en raison de la façon sensationnelle dont elle était devenue la maîtresse des biens des Nevyll, était bien l'oiseau rare dont la capture lui ferait incontestablement le plus d'honneur de toute sa carrière.

—Il est inutile que vous la teniez, — lui avait-on dit. — Sauvage elle est, sauvage elle restera, et sa porte est close pour tous.

—Bah ! j'en ai ouvert bien d'autres ! s'était écrié Mme Byrd en roulant ses gros yeux.

Et, hardiment, elle était partie pour lever son précieux gibier. Sans s'inquiéter de la consigne connue : "La comtesse Eldringen est sortie," Mme Byrd, par une série de questions insidieuses, tira, malgré lui, du maître d'hôtel le renseignement qu'elle souhaitait. La comtesse était à la digue de Nevyll. Elle remonta aussitôt dans sa voiture, et fouette cocher !

De tout le domaine de Morton, c'était la partie méridionale, confinant la mer et appelée le Marais, que préférait Ulrique. Partout ailleurs, en ce pays plat et bien cultivé, c'étaient parcs réguliers, uniformes pâturages, champs tirés au cordeau, fermes en briques, symétriques comme des maisons de ville, c'était partout le convenu, la terre trop bien peignée. Le Marais, c'était la terre en partie inculte et sauvage, c'était la nature dans toute sa sincérité, et aussi, et surtout, c'était un champ de lutte, et, comme tel, un irrésistible attrait pour la jeune fille énergique et vaillante qu'avait été jusque-là Ulrique. Le Marais, en effet, était une conquête des Nevyll sur la mer. Celle-ci l'envahissait encore partiellement à chaque marée, mais le temps était proche où il serait, à son tour, transformé en verte prairie. Il ne fallait plus pour cela que l'achèvement de la grande digue commencée depuis trois ans et que le vieil ingénieur du domaine considérait comme l'œuvre maîtresse de sa vie, et à laquelle il s'adonnait avec une passion fiévreuse qui avait conquis le tempérament ardent de la jeune comtesse. Cette patiente et rude conquête contre la formidable puissance des flots, avec ses succès vite consolidés, ses revers aussitôt énergiquement réparés, l'intéressait.

C'est avec l'ingénieur qu'elle passait ses meilleures heures à se faire expliquer les secrets des fossés d'écoulement, des canaux, des murs de soutènement, etc., etc. Et puis, outre que ce marais sauvage soudain conquis par les efforts de l'humanité civilisée avait une similitude avec la récente aventure de sa vie, elle pouvait satisfaire là, en piétinant les remblais aux terres croulantes, en franchissant les mares boueuses, en grimpant sur la digue pour en redescendre et se donner les émotions de la fuite devant la marée montante, son besoin d'activité physique partout ailleurs réprimé par les exigences de sa nouvelle existence. Et encore, là, au milieu de ces ouvriers qu'elle encourageait de sa présence et parfois même de son exemple, elle était délivrée de la contrainte de la tenue qu'elle s'imposait devant ses domestiques et du vague ennui qui, dans sa somptueuse retraite, commençait à s'emparer d'elle

Ce fut donc en mettant pied à terre sur cet immense marais que Mme Byrd aperçut, dans le lointain, sur la digue, au bord d'une des dernières brèches qui restaient à combler, une silhouette hardie se détachant en vigueur sur le ciel et qu'elle n'hésita pas à reconnaître pour celle de la lionne convoitée. Bravement, sacrifiant ses bottines trop fines pour un tel lieu, elle traversa ce terrain humide et vaseux et, à bout de forces et de souffle, atteignit le pied de la levée de terre au haut de laquelle Ulrique, en contemplation devant le spectacle toujours nouveau de la lutte éternelle des flots, livrait avec bonheur son front brûlant aux rudes caresses de la brise de mer.

Mme Byrd se félicita de ce que la jeune sauvage autrichienne ne l'eût pas vue venir ; elle pourrait mieux ainsi l'attaquer par surprise. Mais le bruit qu'elle causa en faisant crouler terre et pierres sous ses pieds, et ses efforts pour escalader la digue, firent retourner Ulrique, qui partit d'un éclat de rire à la vue du grotesque tableau qu'offrait cette inconnue en toilette de visite, crottée jusqu'à la ceinture, et soutenant d'une main sa trop belle robe, tandis que, de l'autre, elle défendait un chapeau aux plumes défrisées contre le vent. Loin de s'en formaliser, Mme Byrd profita de cet accès de gaieté.

—Je crois que je dois être pas mal ridicule, en effet, — dit-elle en arrivant essoufflée sur la digue, — et je reconnais que c'est terriblement sans cérémonie pour une première visite ; mais j'avais mis dans ma tête de vous voir aujourd'hui, et ce ne sont pas toutes les flaques d'eau du monde qui m'en auraient empêchée !

—De me voir... moi ? — questionna Ulrique très étonnée. — Je ne comprends pas...

—Naturellement, puisque je ne me suis pas encore présentée. Je suis Mme Byrd ; j'habite Collingwood, où je suis rentrée de Londres avant-hier ; et comme je n'admets pas que d'aussi proches voisines que vous et moi ne se connaissent pas, j'ai forcé la consigne, et... me voilà. Si vous aviez l'intention de ne pas me recevoir quand même sur votre digue, laissez-moi du moins le temps de reprendre haleine, car vrai, je n'en puis plus !

Ulrique regardait cette femme petite et laide, amusée de sa hardiesse et de sa mine, si elle était contrariée de sa démarche.

—J'ai peur, — dit-elle, — que vous ne vous soyez donné beaucoup de mal pour bien peu de chose.

—Peu de chose... vous voir ? Il ne faudrait pas d'autre preuve que cette ignorance à qui douterait que vous vivez en recluse ! Mais j'ai aussi un autre but, celui de vous faire promettre de venir me voir, et, si vous le faites, je serai récompensée de toute ma peine.

—Mais vous ne me connaissez pas ... vous ne savez rien de moi ?

—Je sais que vous êtes la propriétaire de Morton, — répondit Mme Byrd avec une franchise qui, en ce cas particulier, était une suprême adresse ; puis elle s'arrêta, dévisageant la jeune comtesse, et aussitôt ajouta : — Et je sais bien d'autres choses, maintenant.

—Quoi ?... demanda Ulrique avec une pointe d'impatience.

Soudain Mme Byrd s'était élancée et, lui saisissant les mains :

—Ma chère enfant, je ne peux pas vous laisser vous confiner ainsi ; ce serait un crime ! Le bruit court que vous êtes jolie, mais, maintenant que j'ai eu le bonheur de vous voir, je déclare qu'il n'y a pas une seule *professional beauty* à Londres en ce moment qui oserait se montrer à côté de vous.

La franche brusquerie du ton empêcha Ulrique de se fâcher ; elle sourit d'un air indifférent.

—Oh ! — s'écria Mme Byrd d'une voix suppliante et caressante, — dites-moi que vous viendrez passer huit jours à Collingwood, je vous en conjure !

L'agitation de cette femme, qui paraissait être d'un bon naturel, toucha malgré elle la jeune fille. Au lieu de refuser net, comme elle s'y attendait elle-même, elle se contenta d'objecter :

—Mais je ne suis allée nulle part....

—Bravo ! vous commencerez par moi. Vous n'avez assurément pas l'intention de vous cloîtrer à Morton pour le reste de vos jours ! Tenez, j'ai quelques personnes chez moi que je dois conduire le 20 à la *garden-party* des Dartland. Vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ?

—Je voudrais savoir d'abord ce que c'est qu'une *garden-party* ?

—Vous voyez bien qu'il faut venir : ces plaisirs du monde ne s'expliquent pas, ils se goûtent. Si vous ne vous amusez pas, je vous promets de ne jamais vous inviter à rien. Voyons, c'est accordé, je compte sur vous ?

Ulrique restait indécise, son isolement lui pesait. Quelques minutes auparavant, les yeux fixés sur la mer, elle se demandait si le rude travail manuel n'était réellement pas le seul moyen de tuer la pensée et le temps ; Mme Byrd lui en indiquait un autre : pourquoi n'essaierait-elle pas ?

—Mais je suis en deuil, — dit-elle en hésitant.

—Oh ! d'un parent si éloigné, et que vous ne connaissiez même pas.... et après plus de sept mois !

Ulrique crut comprendre que, si elle ne cédait pas, on interpréterait mal son refus, on chercherait et que peut-être on découvrirait son secret.

—J'irai, dit-elle presque rudement.

Qu'importerait le ton à Mme Byrd pourvu qu'elle eût la promesse. Elle remercia la comtesse avec effusion et s'en fut légère, sans souci de sa toilette. Maintenant le violoniste et tous les oiseaux rares pouvaient lui faire faux bond, elle venait d'acquérir, pour sa collection, la perle précieuse entre toutes.

La *garden-party* eut lieu au jour dit, et, à son propos, une certaine Miss Kitty Milford, qui y assista, écrivait à une de ses amies :

Ma chère Molly, il faut que vous sachiez que je suis ici dans ce qu'on appelle un pays tranquille (lisez ennuyeux et sans chic) où le moindre événement occupe au moins la conversation quinze jours avant, autant après ; et où un bal défraie la chronique deux mois d'avance.... pour le moins. Jugez de ce que cela a dû être pour une garden-party, alors que la région n'avait pas vu pareille fête depuis quinze ans.... Il faut que je vous raconte cela.... Oh ! ma chère ! C'était chez les Dartland, un couple d'originaux frais titrés et d'un ennuyeux !.... Lui, vous voyez cela, un de ces automates qui, par crainte du qu'en dira t-on, n'osent ni s'asseoir carrément sur leur chaise ni laisser un bout de semelle dépasser le petit tapis de pieds, qui s'en voudraient à mort de risquer un mot qui ne soit pas un lieu commun Ah ! ça soulagerait de le voir une fois mettre ses jambes sur la table ou seulement passer sa main dans ses cheveux !.... Elle, la pauvre femme, elle a dû, bien sûr, avaler son tisonnier, et elle croit devoir porter si haut la tête qu'on a peur de la lui voir accrocher par mégarde à une patère ! Bref, des gens chez qui on ne joue pas au tennis de peur de déranger un pli de l'habit ou de froisser l'ourlet de la robe, et où l'on a peur de prendre une glace de crainte de se geler tout à fait. Vous voyez cela ! C'est dans cette délirante atmosphère qu'avait lieu la fête, où je ne me suis pas risquée à flirter, pour ne pas voir surgir derrière mon dos un maître de cérémonies à l'œil courroucé ! Tout à coup, vers cinq heures, grande émotion, le bruit se répand qu'il y a des poissons rouges à voir dans le bassin sur une des terrasses.

(*A suivre*).

## Le Coin de Fanchette

*Ben-Amet.*—L'étude sur la Prophétie de Malachie est en vente chez Beauchemin & Fils et chez Granger Frères. Je prie mes autres correspondants, *Abornée, Siémès, Cécilia, Rette,* de trouver dans ma réponse à Ben Amet, l'information qu'ils me demandent séparément.

*Raphaëla.*—L'amitié, l'amitié! voilà un mot servi trop souvent sans qu'on en comprenne la portée et le devoir. On s'écrie volontiers : " Vous comptez beaucoup d'amis." Ce n'est pas juste, c'est beaucoup de " connaisances," " de relations," qu'on devrait dire. C'est un peu à votre intention que, parmi toutes les belles lettres du Père Didou, j'ai choisi celle où il donne cette excellente définition de ce qu'est un ami. " Un ami, c'est celui qui se compromet pour vous servir." Méditez ce qu'il écrit à ce sujet ; nous verrons bien après cela, si vous serez pressé de venir offrir votre amitié et demander celle d'une autre en échange.

*Petite Femme.*—Les nappes les plus nouvelles ont de larges entre-deux de dentelle Cluny, Renaissance, Luxeuil. Ah ! le chic de ces nappes ! Mais c'est une extravagance, ma chère, je vous la donne parce que vous me la demandez, je ne la conseille pas. 2° Le linge de couleur ou à bordure en couleur pour la table est sévèrement banni des repas en cérémonie.

*Gaudiose.*—Votre composition manque d'unité. Il faut que l'idée maîtresse qui fait le fond d'un article ou d'une nouvelle soit bien soutenue, en dépit de quelques digressions. 2° Oui. je critiquerai, dans lettre privée puisque vous le voulez ainsi, les compositions que vous me soumettrez.

*Chercheuse curieuse.*—J'allais vous dire la cause de la guerre entre la Russie et le Japon, quand je me suis aperçue que Tante Ninette pose cette question en devoir à ses neveux et nièces. Je vous renvoie donc à la science de Tante Ninette.

*Information.* — Mounet Sully a, en effet, posé sa candidature à un fauteuil académique, mais il a été battu par Georges Berger, il se peut fort bien encore toutefois que le célèbre doyen de la Comédie Française, porte, un de ces jours, l'habit vert des Immortels. 2° Ne raillez point. Alfred de Musset a véritablement été mis au même rang que Mme Tastu, et même au-dessous par quelques critiques de son temps 3° La grand'mère de Guy de Maupassant est morte au mois de décembre dernier seulement. 4° Je ne sais pas.

Les autres réponses sont remises à la prochaine quinzaine.

FRANÇOISE.

## Propos d'Etiquette

D. *Quelle étiquette à suivre dans un escalier?*

R. En montant un escalier avec une dame, vous la précédez ; en le descendant, vous la suivez.

D *Dois-je précéder ou suivre une femme que j'accompagne au théâtre?*

R. Vous la précédez afin de lui frayer un chemin libre dans l'allée ; rendu à votre siège, vous vous retournez vers elle et la laissez passer la première au siège qui lui est désigné.

D. *Vous dites qu'une carte de faire part à l'occasion d'un mariage, n'oblige pas à envoyer un cadeau ; oblige t-elle à quelque chose?*

R. A faire visite aux nouveaux mariés à leur retour du voyage de noces.

D. *Un livre qu'on m'envoie me met-il dans l obligation d'écrire une lettre? une simple carte de remerciements ne suffirait-elle pas?*

R. A la rigueur, une carte de visite avec les remerciements suffirait, mais il est préférable d'écrire une lettre. La lettre n'a pas besoin de dépasser une quinzaine de lignes.

D. *Dans un euchre ou une réception de l'après midi, les toilettes de ville sont-elles portées?*

R. Oui. Mais la mode tend de plus en plus vers les toilettes claires et légères.

Tout un paragraphe de noms a été omis dans la nomenclature d s souscripteurs à la bibliothèque de Waterloo, dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE. Nous les publierons avec plaisir avec les nouveaux qui arrivent tous les jours.

## Mariage aux Lucioles

COMME je m'en revenais de la fête foraine, je vis, dans un rayon de lune, un enfant qui dormait debout contre un arbre du chemin, à côté d'une cathédrale en plâtre, aux étroits vitraux rouges, beaucoup moins grande que lui. Qui donc achète ces hideuses réductions de basiliques, carrées, basses, d'où s'érige un long clocher ajouré, et illuminées d'un bout de bougie posé à même sur l'autel? Une pitié me prit du pauvre petit marchand qui avait dû, tout le soir, essayé de vendre son église, n'avait pas trouvé de chaland faisait là son somme, rêvant peut-être des coups qui l'attendaient au logis. Loqueteux, poussiéreux, hâlé comme un lazzaronne sous l'ébouriffement de sa tignasse, il était malpropre et joli. Je l'éveillai, lui remit quelque menue monnaie, et, pour ne pas le mortifier de l'aumône, j'acceptai la cathédrale de plâtre. Elle me gênait fort, sous le bras. Je marchai plus vite, ayant hâte de m'en débarrasser ; je la jeterais dans quelque allée du verger, elle servirait d'épouvantail aux moineaux qui viennent picorer les cerises. Je devais avoir l'air d'un de ces personnages portant, dans de dévotes peintures, la ressemblance minuscule de la chapelle qu'ils ont dédiée à saint Timoléon ou à saint Ildevert, en expiation de leurs péchés.

***

Minuit sonnant, je ne dormais pas encore, étendu sur mon lit, les yeux à demi clos. Mais c'était une insomnie sans fièvre, vague et délicieuse, que rafraîchissait la nuit de lune entrant par la fenêtre grande ouverte et mettant tout près de moi, dans l'allée tournante du jardin, sur le gazon des plates-bandes, l'enchantement de sa pâle féerie. Sans pensée mais non sans joie, ne me sentant point vivre, extasié de vivre pourtant, j'étais, plutôt qu'un homme, une chose heureuse, épanouie Et le vaste silence, l'immense calme épars, faits des lointains solitaires, des nids endormis, des feuilles immobiles dans l'air sans brise, étaient faits aussi des battements presque arrêtés de mon cœur, de la dispersion en une paix sans rêve de tous mes désirs morts.

Un petit bruit m'étonna.

On eût dit le heurt un peu sensible d'un objet très léger contre une surface à peine résistante ; et cela sonnait selon un rythme, à d'égaux intervalles, éveillant l'idée d'une cloche lointaine, entendue à travers des ouates de nuages.

Le bruit ne cessait pas, m'importunant dans ma quiétude, si doux, si imperceptible qu'il fût.

Je me levai, je regardai par la croisée ; elle est si basse, que la plus haute rose d'un rosier du Bengale en dépassait le bord où elle s'était à demi effeuillée.

J'eus une grande surprise !

La cathédrale qu'en rentrant j'avais placée près de la porte dans une étroite allée,—l'air d'une église, en effet, au bout d'une avenue,—la cathédrale où le bout de bougie était depuis longtemps éteint, rayonnait d'un incendie intérieur par tous ses petits vitraux rouges, et comme je me penchais attiré par le bruit plus proche, je reconnus que l'inclinaison d'un volubilis coiffait la pointe du clocher d'une campanule tremblante où une abeille de-ci de-là, faisait l'office de battant. Que se passait-il donc dans mon jardin, sous la lune magicienne ? J'enjambai la fenêtre silencieusement, et me postai dans l'ombre d'un acacia. Il y avait justement derrière le mur de la petite basilique, derrière le chœur, une lézarde où je pus mettre l'œil : plus de cent lucioles, pareilles à des chryroprases allumés, s'accrochaient en candélabres au fût des colonnettes, suspendaient des lustres dans les aréostyles, tenaient lieu de cierges devant le maître-autel ; et, à la pointe du clocher, l'abeille tintait toujours dans le volubilis, appelant les fidèles à quelque cérémonie.

La foule ne tarda pas à se montrer, innombrable, processionnelle. Il y avait des grillons venus de l'herbe et des sauterelles venues des blés ; les pucerons avaient quitté les roses et les lyrins les lys d'eau ; d'élégantes ripiptères, avec la mine de caqueter ensemble, ouvraient et fermaient l'éventail de leurs ailes ; une coccinelle, pour n'être pas froissée par la nombreuse populace, s'était posée sur l'aile d'une libellule ; des bedeaudes vêtues de blanc, des mantes prie - dieu, des prêcheresses et des oratoriennes faisaient cortège à une cochenille parée de pourpre cardinalice ; et c'était, sans trop de tumulte cependant, un fouillis d'ailes voletantes et de pattes mêlées, où, parmi la noirceur des fourmis en frac, affairées et dignes, étincelait ça et là le saphir des altises et l'émeraude des cantharides.

Lorsque tous les arrivants eurent pris place, à droite, à gauche, méthodiquement, un bourdon, d'un coup d'aile, sauta sur le balcon de l'orgue et une fredonnante musique, religieuse, joyeuse pourtant, emplit la basilique toute illuminée de lucioles. La cérémonie allait commencer. En voyant se diriger vers le chœur deux bêtes à bon Dieu, l'une avec un air victorieux et battant des élytres, l'autre qui n'osait avancer, timide, je supposai qu'il s'agissait d'un mariage ; et il ne me fut plus permis d'en douter lorsqu'un magnifique scarabée, chasublé d'or vert, qu'assistaient deux carabes à chapelet, officia devant le maître autel, se tournant quelquefois, dans un geste qui bénit, vers les deux coccinelles.

L'œil à la lézarde je ne perdis pas un détail de la cérémonie. Mais je poussai plus loin encore la curiosité. Dès que la foule tout étant fini, commença de s'écouler, dès que les vers luisants un à un s'éteignirent, je me détournai sans bruit, presque sans gestes, guettant sur le sable de la claire allée les deux époux qui s'écartaient de la multitude et du tumulte. Où allaient ils ? S'envoleraient-ils, pour leurs voyages de noces, vers quelque lointaine fleur nuptiale, sous un azur chaud, sous de plus ardent s étoiles ? ou bien se contenteraient-ils de la première corolle venue, ouverte à propos, sous le rideau discret d'une feuille ?

— " N'importe où le désir vous mène, que le dieu des insectes éphémères et des primevères vite flétries vous soit clément, doux mariés ! qu'il fasse tenir beaucoup de joie dans les quelques heures de votre seul printemps ! que jamais le sabot d'un rustre, ni la pantoufle d'une femme qui rêve sous les branches, ne vous épouvante, tandis que vous voleterez si près l'un de l'autre sur les fraisiers ou les mousses ; qu'elle soit toujours parfumée à votre goût, la perle de rosée où vous boirez ensemble : que le calice préféré ne vous refuse jamais un gîte odorant ; et si vous devez servir de jouet à l'enfance cruelle, que ce soit du moins la même petite main qui vous prenne, afin que vous souffriez et que vous mouriez ensemble ! "

Pendant que je faisais ces vœux pour leur bonheur, les deux bêtes à bon Dieu ne s'étaient pas envolées ; elles grimpaient le long du rosier du Bengale dont la plus haute rose dépasse le rebord de ma fenêtre, et je les vis disparaître dans la fleur à demi effeuillée, qui ferma sur eux, doucement ce qu'il lui restait de pétales.

Je n'eus pas un instant l'idée de rentrer chez moi par la croisée, ainsi que j'en étais sorti : — un remuement des feuilles aurait troublé, dans leur intimité première, les mariés ravis. Et j'allais m'éloigner du côté de la porte, lorsque je remarquai sur le rebord de pierre une autre coccinelle, que je n'avais pas remarquée encore, et qui, elle aussi sans doute, avait suivi les mariés. Que faisait-elle là ? Pourquoi y était-elle venue ? Était ce une parente de l'épouse, ou—qui sait ? — quelque rivale de l'époux ? Chez les insectes peut être comme chez nous, c'est du malheur des uns qu'est fait le bonheur des autres. La pauvre bestiole restait immobile, vers le rosier. Je la touchai du bout du doigt, légèrement : elle ne bougea point. Je crois qu'elle était morte.

CATULLE MENDES.

## Variétés.

Pourquoi, selon la légende, le peuplier tremble est-il toujours agité de la racine à la tête par un continuel frémissement ?

Parce qu'il resta indifférent à la mort du Sauveur, et qu'un ange versa sur ses racines quelques gouttes de sang divin.

—

Entre yatchmen, après la course anglo-américaine :

—Eh bien, c'est décidément *Shamrock* qui est battu ?

—Oui. Il a pu voir qu'il y a loin de la Coupe aux lèvres !

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

LES PETITES SŒURS BLANCHES.

Il est au bord du lac Majeur, auprès de Locarno, à San Materno d'Ascona, un vieux et solennel château qui fut celui des évêques de Vérone. Là, une jeune femme, la comtesse de Loppinot, qui s'est faite l'intendante, et pour ainsi dire la patronne laïque des Franciscaines de Marie, vit, toute donnée au soin des lointains lépreux.

Une âme élevée et avide d'être charitable cherche son chemin à travers les routes du bien. Et tout à coup, l'incident providentiel, qui est si frappant dans la vie de tant de saints, l'oriente à jamais.

Mme de Loppinot a raconté elle-même, dans des mémoires inédits, comment elle résolut de consacrer son zèle aux pauvres lépreux.

" En automne 1888, je suivais en chemin de fer la route qui va de Lagueille à Clermond-Ferrand. La journée avait le charme incomparable des jours d'automne ensoleillés, les dômes étaient roses des bruyères épanouies, les forêts étaient d'or, la lumière baignait largement toutes ces choses, et malgré mon amour intense de la nature, je détournais souvent mes yeux de la campagne en fête pour lire à la dérobée quelques lignes dans le livre que tenait, ouvert devant elle, une de mes compagnes de route.

C'était la merveilleuse histoire d'un prêtre qui, à la force de l'âge, avait quitté sa famille, sa patrie, pour aller consoler et assister les malheureux lépreux relégués au milieu de l'Océan, dans l'île de Malakaï. Depuis cette minute, je n'eus qu'une envie : terminer cette lecture si extraordinairement commencée, et apprendre moi-même à aimer et à soigner ces pauvres malades."

Tel est l'effet et la sainte contagion de l'héroisme. Cette jeune femme, à qui riait la fortune, ne détourna plus les yeux de la douleur humaine. Elle voulut apprendre la médecine, pour secourir ceux qui souffraient. "En 1897, continue-t-elle dans ses mémoires, je fis la connaissance des Franciscaines missionnaires de Marie ; tout de suite, j'appris qu'elles allaient au loin soigner les lépreux. Depuis, je ne me suis jamais séparée d'elles, et au retour de chacun de leurs voyages j'ai aimé leur entendre raconter leurs vicissitudes et leurs angoisses. Ces vicissitudes sont terribles. Depuis une vingtaine d'années, les religieuses ont établi des léproseries au Japon, dans l'Inde, dans diverses îles de l'Océanie, et depuis la conquête française, à Madagascar. La situation est bien simple : il ne faut aux lépreux que du dévouement, un peu de bien-être, de la charpie, de l'huile de chaulmoogra, seul adoucissement connu à leur mal, des vêtements, des jouets pour les enfants. Or, le dévouement, les religieuses le donnent à plein cœur au péril de leur vie. Mais tout le reste manque. A Kuomamotou, au Japon, six religieuses soignent quarante lépreux et quatre vingts enfants. A Mandalay, en Birmanie, trois cents malades sont soignés par dix-huit religieuses. Comme les lits ne suffisent pas, elles donnent les leurs. Pour soigner les malheureux étendus sur des nattes, elles s'agenouillent et penchent leur visage sur les ruines de ces visages dévorés. Les lépreux s'entassent dans des cabanes isolées et infectes, dont les voyageurs se détournent. Les Franciscaines, portant le costume blanc, s'en vont vers ces repaires. Souvent les lépreux refusent de se laisser approcher. Il faut conquérir lentement leur cœur avant de pouvoir les soigner. La tâche est telle que souvent les religieuses passent plusieurs nuits sans se coucher. Elles gardent dans ces épreuves la gaieté, dont la règle de leur ordre leur fait un devoir. Elles attendent avec une confiance joyeuse que " Dieu les appelle dans sa gloire, où Sainte-Elizabeth et Sainte-Claire les attendent." Depuis que les Franciscaines ont commencé de soigner les lépreux, le nombre des morts a diminué de moitié.

Telles sont les saintes messagères qui s'en vont et qui reviennent vers les souffrances lointaines. La comtesse de Loppinot veille à leurs intérêts. Elle reçoit et distribue l'argent, le linge, les vêtements, la charpie, les jouets pour les enfants.

Elle est leur intermédiaire avec le monde ; grâce à tant de soins, les religieuses, tout occupées de leur apostolat, ne sont point contraintes de s'en détourner. Ce rôle de visible providence existe d'ailleurs auprès de plusieurs ordres religieux.

N'imaginez pas, au surplus, à cet être d'abnégation une figure triste et sombre. Représentez-vous une femme jeune, gaie, très intelligente en même temps que d'une bonté infinie ; car la bonté élargit et aplanit les voies de l'esprit. Si elle relit l'*Imitation* et le Nouveau Testament, elle suit le mouvement des lettres et s'informe des nouveautés.

Enfin, si quelque âme timide s'épouvantait d'une vie sans cesse penchée sur la souffrance, on lui répondrait que les pauvres lépreux dégoûtants et déjà plongés dans le marasme mortel où ils finissent communément, ne sont point si déshérités qu'ils ne puissent à leur tour faire une splendide aumône à leur lointaine bienfaitrice. C'est la revanche des malheureux, et la récompense de tous les dévouements : on reçoit en retour le cadeau royal, celui que le Christ est venu, selon ses paroles, apporter au monde : la paix.

MARIE.

---

La mère de bébé lui fait épeler les noms des principales îles de la Méditerrané : la Sicile, la Corse, la Sardaigne, et lui dit ensuite de les répéter.

Après s'être recueilli, Bébé répète : La *Cécile*, l'*Ecorce* et la *Sardine* !

—

Le petit Jacques est assis par terre et pleure à chaudes larmes ; tout-à-coup, il s'arrête :

—Maman, dit-il, pourquoi donc que je pleurais ?

—C'est parce que je n'ai pas voulu te laisser sortir par ce mauvais temps.

—Ah ! oui. C'est vrai !...

Et Jacques se remet à pleurer.

# PAGE DES ENFANTS

## LES JEUX D'ESPRIT

**Enigme.**

Je suis l'ami des mauvais jours,
Celui des heures de paresse,
On me prend puis on me laisse,
Pourtant on me revient toujours,
On me revet de basane,
De toile, même de velours ;
Qui m'aime n'est point un âne,
A tous, je suis d'un grand secours.
Mais sous une forme nouvelle
Exerçant un humble métier,
Je pèse pruneaux et chandelle,
Sur le comptoir de l'épicier.

**Question d'Actualite.**

(Pour tous mes neveux et nièces.)

Quelles sont les raisons qui ont amené la guerre actuelle entre la Russie et le Japon ? Quelle nation a la première commencé la guerre ?

## Réponses à Jeux d'Esprit.

**Charade.**

Mon un vaudra toujours la moitié de [Paris,
Même un peu plus ; C'est-àdire qu'il [est d'un grand prix.
Mon deux peut procéder d'une âme [généreuse ;
Il peut aussi couvrir de perfide des- [sins :
Ce que virent, jadis, les malheureux [Troyens,
Allez voir des Bretons une foule pieuse
Assister à mon tout ; admirez ces chré- [tiens.

Rép. Pardon.

Ont répondu : Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Laura L. Lucien Després, Rose Alma Lamoureux, Rose L., Montréal ; G. E. Boulay, Coaticooke.

**Géographie.**

Quelle est la plus petite république d'Europe ?

La plus petite république de l'Europe, aussi minuscule qu'inconnue, est celle de Tavolara, qui occupe une île située au nord de la Sardaigne et par conséquent non loin des côtes de la Corse. La population de ce petit Etat dépasse à peine cent soixante-huit habitants. Jusqu'en 1852, la forme du gouvernement fut monarchique. A cette époque, une révolution éclata et la république fut substituée à la royauté. Le président de la république de Tavolara est élu pour dix ans ; dans ce pays les femmes ont droit de vote.

Ont répondu : Corinette, Trois-Rivière ; Joséphine D. Fleur des Neiges, Rêveur, Montréal, Antoinette F., Fall-River ; Josué Laurin, Alexandre le Petit, Québec.

**Charades amusantes.**

Que ne voit-on pas les yeux ouverts et que voit-on les yeux fermés ?

Quelle est la saison la plus petite aux journalistes ?

1. Rép. Les ténèbres.
2. Rép. L'automne, à cause de la chute des feuilles.

Ont répondu : Bertha L. Corinette, Trois-Rivières ; Jules II Fleur des Neiges, Rêveur, Montréal ; Josué Larivière, St-Antoine ; Désiré L., Godefroid G., Adrienne Lecouvreur, Québec.

## Lauréats du Concours

Je suis heureuse de donner les noms des heureux concurrents du concours de silhouettes.

Pour mes petites nièces :

1er Prix : Epingle en vieil argent de grande valeur, méritée par *Rosette*, (Rose-Alma Guilbault) des Grondines, P. Q.

2e Prix : Un volume de la bibliothèque, rose, relié maroquin rouge et doré sur tranches, au choix de la gagnante: *Loulou*, (G. Larochelle, Fall River).

Pour mes neveux :

1er Prix : Magnifique canif de poche à plusieurs lames, mérité par George-Emile Boulay, Coaticook.

2e Prix : Un superbe volume de Jules Verne, au choix du gagnant : *Guido*, (Ernest Lefebvre, Montréal).

Félicitations sincères aux heureux travailleurs à qui les prix seront expédiés ces jours-ci, et dont le travail était non-seulement bon mais même très bien fait, ce qui montre ce que vous pouvez faire, petits amis, quand vous vous en donnez la peine.

Parmi les autres concurrents, citons en mention honorable : Bertha L. Lacchéni, Adrien Dufresne, Laura Rosinette, Julie Laflamme, Hortense Beauregard, Lorette Dupré, Joséphine D., Villemont S., Sévère Châtigny, Mar. Antoinette, Lar. Claire Lisieux, Léon B. Emilienne, Patrice, Alma Guillet, Rose-Alma Bastien, V. Laberge, Jeanne M., Elise MacDonald, Marguerita, Marthe de l'Evangile, Sim. Marie, P. Lucette, O. Gustave, Antonio Levasseur, Paquerette Cinq-Mars, Louise Dufour, Jules Pelletier, Pauline H. Coralie, Etienne Boucher, Henri G., Germaine S.

## Elisabeth d'Angleterre

"Nous la connaissons !" vous vous écrirez : c'est cette méchante reine qui persécuta si cruellement les catholiques, et qui fit mourir Marie Stuart sur l'échafaud. Eh bien, vous vous trompez pour cette fois ! la jeune Elisabeth dont je veux vous détailler brièvement l'histoire, n'a jamais porté le diadème, quoiqu'elle eut pu le faire, et sa vie ne compte que 15 printemps

C'était la fille de Charles I, roi d'Angleterre et de sa femme Marie Henriette de France ; Elisabeth eut une heureuse enfance, entourée comme elle l'était de nombreux frères et sœurs, mais les nuages s'accumulèrent vite sur son horizon, la révolution éclata, son père fut emprisonné puis décapité, sa mère dut fuir au-delà des mers avec sa fille nouveau née (plus tard Duchesse d'Orléans), tandis que la pauvre petite Elisabeth tomba entre les mains des insurgés, et fut conduite à Carisbrooke Castle dans l'Ile de Wight, où elle languit environ 18 mois, jusqu'à ce que la mort vient la délivrer. On montre encore aujourd'hui les appartements où la jeune descendante des Stuarts fut incarcérée. La tradition la dit belle et douce Mais ni ses charmes, ni son âge tendre ne lui valu-

rent la pitié de ses ravisseurs, et elle s'éteignit comme une fleur, à l'âge de 15 ans, victime des abus de ses ancêtres, et de la cruauté des révoltés.

Quelle destinée tragique s'attache à tous les membres de cette famille infortunée, et que de larmes ont dû couler des beaux yeux bleus d'Elisabeth. D'abord, son grand père Henri IV, roi de France, mourut par le couteau d'un assassin, (1610), son père Charles I périt sur l'échafaud, (1649) et plus tard sa sœur Henriette, Duchesse d'Orléans fut emprisonnée à l'âge de 26 ans (1669.)

CHRISTINE DE LINDEN.

## Recettes Utiles

TÔT FAIT. — Délayez six jaunes d'œufs dans de la farine de façon à obtenir une pâte épaisse que vous délayez ensuite jusqu'à consistance de bouillie avec du lait, du sucre en poudre, et le blanc des œufs battus en neige. Parfumez à volonté, à la vanille ou au citron. Beurrez un moule à côtes et versez-y cette bouillie ; faites cuire promptement sur un feu vif puis au four. Démoulez et servez chaud.

CROQUETTES DE RIZ. — Prenez du riz environ un quart. Faites-le cuire avec un verre d'eau, un zeste de citron, et ajoutez peu à peu un grand verre de crême, du sucre, un peu de beurre frais, trois œufs et quelques gouttes d'essence de vanille ou de citron. Mêlez bien le tout. Faites-en des boulettes un peu grosses que vous tremperez dans l'œuf battu et de la chapelure, Faites frire et servez chaud en dressant les boulettes sur un plat avec des tranches d'orange, ou autres fruits en guise d'ornement.

CERVELLES DE MOUTON FRITES.— Faites cuire les cervelles dans un court bouillon d'eau vinaigrée, salée, poivrée, aromatisée de thym, laurier, persil, oignons, etc., égouttez-les et trempez-les ensuite dans une pâte à frire. Placez-les alors dans la friture bien chaude. Portez sur table avec accompagnement de sucre tomate avec sauce piquante (dans une saucière) ou simplement avec citrons coupés en quartiers. Il faut une cervelle par personne.

RISSOLES.—Si vous avez des restes de viandes en trop petite quantité pour en faire un plat de boulettes ou de hachis, composez une farce (sans y mélanger de chair à saucisse crue) ; divisez-là par petits tas que vous placez dans une enveloppe de pâte à frire. Donnez à vos rissoles des formes régulières et jetez-les dans la friture bouillante.

ABATIS D'OIE AUX NAVETS.—Prenez les pattes, les ailerons, le gésier et le cou d'une oie. Jetez de l'eau bouillante dessus pour les nettoyer, égouttez-les bien. Faites-les revenir dans une casserole avec du beurre, salez, poivrez et ajoutez des petits oignons avec un morceau de petit salé. Sautez quelques instants, puis mouillez d'un verre de vin blanc que vous laisserez réduire ; saupoudrez d'une poignée de farine, mouillez avec du bouillon maigre, tournez jusqu'à ce que cela bouille et mettez un bouquet garni. Laissez cuire et ajoutez à la sauce avant la cuisson terminée, des navets et petits oignons glacés et colorés au sucre et au beurre.

*La Revue Canadienne* s'est assuré le concours de nos meilleurs artistes canadiens et publie, à chaque livraison, des gravures de bon goût et du plus grand intérêt.

Il est bien difficile d'accuser le cœur et on ignore souvent toutes les larmes que cache un sourire.

La femme étant moins matérielle, elle ne fait pas passer cette admiration de la beauté physique avant toutes les autres considérations et préfère chez l'homme le mérite intellectuel et moral à ses avantages extérieurs.

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier.

LAROCHEFOUCAULT.

Les signes de compassion chez certains individus sont comme les canons de détresse annonçant que vous allez périr.

Mille-Fleurs? Un printemps toujours nouveau au No 1554, rue Sainte-Catherine, près de la rue Saint-André.

## Conseils Utiles

Etes vous enrhumé du cerveau ?

Voici un moyen de guérir. Il est infaillible, s'il faut en croire l'affirmation de l'inventeur, du moins, car nous ne l'avons pas expérimenté.

Vous prenez un petit marteau de caoutchouc et vous vous tapotez le front, entre les deux sourcils. Frappez de même tout le nez et la partie de la joue qui est située au-dessus des molaires. Frictionnez ensuite toutes les surfaces tapotées avec le pouce et l'index.

C'est fini ; vous devez être guéri.

Les chocs légers produits par le marteau amènent un rétrécissement des vaisseaux sanguins, phénomène qui décongestionne les muqueuses nasales, le massage rétablit la circulation normale, et ces deux opérations inverses vous débarrassent du phénomène inflammatoire auquel vous devez l'éternuement, la rougeur du nez, les yeux larmoyants et autres bénéfices du coryza.

Il va sans dire que le traitement doit être lent et méthodique. Il ne faut pas vouloir aller trop vite. Un seul et violent coup de poing sur le nez ne remplacerait pas les tapotements du petit marteau de caoutchouc.

On cause mariage :

—N'est-ce pas, vous ne prendriez jamais une jeune fille rien que pour son argent ?

—Oh ! certainement non... Mais je ne pourrais cependant pas souffrir de voir une jeune fille laissée là, justement parce qu'elle a une très belle fortune...

# Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

## ED. LAFOND

**Le Fleuriste des Theatres**

1607 RUE STE-CATHERINE

**Tél. Bell Est 1949**

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

---

**CORS-VERRUES-DURILLONS**

## "ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

**Cors, Verrues et Durillons**

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

---

## L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.



**Création du Printemps**

PLISSE SOLEIL

pour

JUPE PROMENADE

Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté.

Pour détails et prix, s' v. p., vous adresser à la

Featherbone Novelry Mf'g Co. (Limited.)

**Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks**

**Carré PHILIPPE**

---

# CORSETS

**DERNIERS MODELES**

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : balei nes, aciers de côté, etc., à bon marché.

**C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine**

2me porte de la rue St-Hubert




---

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

## N. BEAUDRY & FILS

**Bijoutiers Opticiens**

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

---

# CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . . . . . . . . . .

## EN POUDRE ET EN FEUILLES

**Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .**

**A VENDRE**

## Chez tous les PHARMACIENS

---

# VIN MARIANI



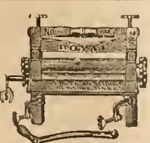

**Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.**

Lawrence A. Wilson Co., Limited.

**Montréal**

---

## Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**

Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**

Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**

Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

## L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

---

## Manuel du Journal des Demoiselles

**9e édition, considérablement augmentée**

*Méthodes pour les principaux travaux de dames*

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau, Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

**Orné de 500 figures et vignettes**

Prix du volume : Broché, Paris **3 fr.** Département et Etranger, **3 fr. 75.**

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

---




*PHOTOGRAPHE*

COIN

**STE-CATHERINE**

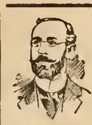
—ET—

**ST-HUBERT**

*MONTREAL*

**DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES**

---



Spécialiste :

## BEAUMIER

**Médecin et Opticien**

A l'Institut d'Optique



**EXAMEN des Yeux GRATIS**

**1854 Ste Catherine,** Coin Cadieux **Montréal**

**Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guerison d'Yeux**

**AVIS**—L'Institut d'Optique du Spécialiste Beaumier. Occupera le 1er Mai 1904, les 2 étages du No 1824 rue Ste-Catherine, coin ave Hôtel-de-Ville, vu l'augmentation de la clientèle.

---

## QUERY FRERES Photographes

**10 Cote St-Lambert, Montréal**

---

## Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré .................. 0.75

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

## Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

**256 Rue Saint-Paul**

### Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.— Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons .................. 0 88

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons...... 0 88

CONTES DU LIT-CLOS.— ... et poésies. 1 vol. illustré .................. 0 88

COUPS DE CLAIRON.—Chansons, poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures. 0

2ME ANNÉE—NO 24. LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 19 MARS 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



EMILE NELLIGAN

## SOMMAIRE

2ME ANNÉE—No 24 — SAMEDI, 19 MARS 1904

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien*

| ABONNEMENT : | REDACTION et ADMINISTRATION | A L'ETRANGER : |
|---|---|---|
| UN AN - - - - - $2.00 | 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. | Un an - - Quinze francs |
| SIX MOIS - - - - 1.00 | TEL. BELL, MAIN 999 | Six mois - - - 7 frs 50 |
| Strictement payable d'avance. | | Strictement payable d'avance. |

## REVE D'ARTISTE

*Parfois j'ai le désir d'une sœur bonne et tendre,*
*D'une sœur angélique au sourire discret :*
*Sœur qui m'enseignera doucement le secret*
*De prier comme il faut, d'espérer et d'attendre.*

*J'ai ce désir très pur d'une sœur éternelle,*
*D'une sœur d'amitié dans le règne de l'Art,*
*Qui me saura veillant à ma lampe très tard*
*Et qui me couvrira des cieux de sa prunelle ;*

*Qui me prendra les mains quelque fois dans les siennes*
*Et me chuchotera d'immaculés conseils,*
*Avec le charme ailé des voix musiciennes.*

*Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,*
*Fleurir tout un jardin de lys et de soleils .*
*Dans l'azur d'un poème offert à sa mémoire.*

EMILE NELLIGAN.

## Erin go Bragh

*Non, ce n'est pas encore le soleil de la liberté qui se lève sur toi, Erin mavourneen, ce n'est pas sa lumière éclatante, immortelle, mais c'est son aurore, et, les grandes colonnes basaltiques de la Chaussée des Géants, et, les rivage d'Antrim, où tristement soupire la mer du Nord, ont tressailli à son approche radieuse.*

*Vient-il donc ce demain qui t'est réservé, ô Irlande, et Patrice, enfin, sur tes malheurs sans nombre, a-t-il assez pleuré ?*

*Défenseurs de Gaël, que le temps ne lasse ni la force ni la vigueur de vos coups. Défenseurs de Gaël, frappez droit et ferme : la cause est grande, elle est noble, elle est sainte, le Dieu de justice et de pitié est avec vous.*

*Oh ! le jour d'entre les jours, où la blonde Hibernie, délivrée du joug du Sanessach maudit, élèvera son front libre et fier parmi les nations. Oh ! le jour d'entre les jours, où l'antique symbole, la harpe d'or des bardes, accompagnera l'hymne éclatant de la délivrance, auquel se mêleront la voix sublime des lacs, et le son ravissant des cloches aux bords de la Shannon.*

*Mornes ruines qui pleurez sur ce peuple asservi, relevez-vous ! car, la pierre du destin, la pierre noire d'Iona a parlé et l'heure n'est pas loin où la douce Milésie retrouvera sa splendeur et sa grandeur première.*

*Non, ce n'est pas le soleil de la liberté qui se lève sur toi, Erin mavourneen, ce n'est pas sa lumière radieuse, triomphale, mais c'est son aurore....*

FRANÇOISE.

*Ce 17 mars, 1904.*

## Lord Chesterfield

I. *Ce qu'il était.* — II. *Ses lettres.*

Ce que l'on appelle le radotage des bonnes gens en général, n'est que l'écho de la préoccupation dominante, du principe directeur de toute leur vie. Ainsi, il paraît que Saint Jean, dans son grand âge, ne faisait que répéter: "*Aimez-vous les uns les autres*" n'attendant pas toujours, comme les gens qui ont l'oreille dure, le point final de la phrase de l'interlocuteur, pour p'acer son précieux avis.

Sans vouloir comparer Lord Chesterfield au moins excellent des canonisés, je constate que le renotage de sa vieillesse continuait aussi l'idée fixe de son existence. Le refrain de cet homme d'Etat qui fut, pour l'esprit, le Voltaire de l'Angleterre, était : "Les grâces ! les grâces ! les grâces !"

Les belles manières, la souveraine urbanité, le tact exquis du mondain, l'*Art de plaire* en un mot, furent pour lui les objets d'un culte fervent.

De cet art mondain, il était à la fois le modèle et l'expert dont la compétence jugeait avec sévérité, même les façons royales et celles de la cour.

Les écrits de l'orateur qui fut comparé à Pitt ; du politique dont certains actes administratifs ont laissé des traces encore discernables aujourd'hui les écrits par lesquels cette belle intelligence se recommande à la postérité sont : des *traités* concernant le *Culte des grâces*, c'est-à-dire les *Lettres à son fils*, puis, à son filleul, écrites à vingt ans d'intervalle et dont je vais dire deux mots.

Mais pour que nous fassions un peu connaissance avec leur auteur, rappelons que Lord Chesterfield vécut de 1694 à 1773. Il fut donc contemporain et ami de Voltaire, de Montesquieu, de Frédéric le Grand dont il déclina l'invitation à aller le visiter, ce qui lui causa un grand regret par la suite, contemporain aussi d'Addison, de Pope, de Swift, de Pitt Fox, etc. Contemporain encore, mais non plus l'ami, des deux Walpole, et de l'encyclopédiste Johnson. L'incident historique de sa querelle avec ce dernier, valut à leur génération le régal d'une escrime de plumes ; d'un échange de sarcasmes entre le spirituel pair d'Angleterre et Johnson le puissant, mais si excentrique homme de lettres. Ce dernier appelait ironiquement le comte de Chesterfield : "bel esprit parmi les lords, lord parmi les beaux esprits" et le comte riposta t en définissant Johnson : "Un respectable hottentot".

L'un était un grand seigneur, une des notabilités du grand monde de la capitale, l'arbitre des mœurs en Angleterre, une influence courtisée même par Johnson dont il était à ce point le protecteur que le dictionnaire lui était, d'ores et déjà, dédié. Johnson était un homme du peuple, un génie très fier mais fort rustique, habillé pitoyablement avec une tête énorme grotesquement coiffée. Il faut croire que cet ensemble n'était pas fait pour imposer à l'impertinence des laquais, car un jour ils firent attendre le grand homme dans l'antichambre commune de Lord Chesterfield avec le menu fretin des fournisseurs et solliciteurs. L'aigreur qu'en ressentit Johnson s'accrut encore quand il vit sortir du cabinet de Lord Chesterfield le visiteur qui avait été la cause de son attente prolongée ; ce visiteur n'était autre que l'acteur Cibber. L'auteur du dictionnaire, se déclarant insulté, franchit alors avec indignation et pour la dernière fois le seuil du grand seigneur.

Bientôt une lettre publique révoquant la dédicace de son fameux ouvrage, avertit le monde de la rupture des deux hommes dont le plus jeune, et le protégé, ne faisait encore que naître à la célébrité.

Physiquement Lord Chesterfield n'était pas beau. Quelqu'un qui ne l'aimait pas, a dit de lui qu'il était un géant avorté. Certains de ses portraits feraient croire qu'il ressemblait à Voltaire par le nez autant que par l'humeur cynique. Au moral, il n'était pas pire qu'un autre, comme l'on dit. Je suis portée à croire, d'après la biographie de Fox et de quelques autres de ses contemporains, qu'il valait mieux que la plupart d'entre eux, puisqu'il condamnait ouvertement le duel, s'élevait contre l'habitude de jurer, de jouer et dénonçait " l'usage bestial " de boire si commune à la jeunesse masculine d'alors.

Du jeu, comme presque tous les hommes et toutes les femmes de son monde, il avait été victime, mais, ainsi qu'il l'avoue ingénument à son fils : les conseils qu'il lui donne lui ont manqué à lui-même, dans sa jeunesse. Son vœu le plus cher est que cette expérience qu'il a acquise chèrement, profite à son élève. Échappant aux préjugés de son temps Lord Chesterfield cite comme exemple de l'empire qu'on doit avoir sur soi-même, la secte des quakers auxquels les intempérances de langage sont inconnues.

Et cependant, l'on est convenu d'attribuer au spirituel épistolier de l'Angleterre, des principes d'un machiavélisme mondain, d'une morale douteuse. Ses lettres à son fils ne sont pas immorales dans le sens courant du mot.

Elles seraient plutôt amicales. C'est-à-dire écrites dans un but purement humain. La religion et la morale n'y figurent pas comme règles de conduite, mais, comme subordonnées au succès, comme des auxiliaires utiles d'une vie heureuse. Intitulées par l'éditeur : l'*Art de faire un homme du monde et un parfait gentleman*, elles constituent plutôt et véritablement, un traité de l'*art d'arriver*. L'excuse de leur manque d'élévation est qu'elles n'avaient pas la prétention d'aborder le terrain de la réforme intérieure chez ses correspondants et qu'elles n'étaient pas destinées à la publicité. Pour lui, le *bon sens* est la base idéale de l'éducation. On pourrait à la vérité le souhaiter plus spiritualiste ; toutefois ses censeurs ne sauraient lui refuser le témoignage que ce sermonneur d'une orthodoxie contestable est pourtant un unique exemple dans sa génération. Mais avant de parler de ses œuvres, achevons l'esquisse de notre auteur :

La maîtrise de soi était la clef de son caractère. Cela, qu'on lui impute à mal, ressemble déjà à une vertu. Mais, le but de cette vertu et celui qu'il assigne à ses jeunes protégés, sont : le bonheur et le succès terrestres ; son unique tribunal est le monde-*mondain*.

Même dans la seconde série de ses lettres, plus sérieuses et plus morales, il avoue cordialement à son filleul que les deux objets qu'il a eu en vue dans son éducation sont de lui procurer assez de savoir pour se distinguer au Parlement et des belles manières qui le feront briller à la Cour.

Quant, au surplus, il cite Cicéron, qui place le Décorum parmi les vertus capitales, il se garde bien de le contredire

L'irréflexion n'est pas le péché d'habitude de notre personnage. Au contraire, il est éminemment pondéré et pratique. Les profonds calculs auxquels il soumet ses actes en sont quelquefois déconcertants pour le spectateur. Ainsi, on le voit refuser en 1725, l'Ordre du Bain, parce qu'il considère la récompense inférieure à son mérite, accepter, en 1730, l'Ordre de la Jarretière parce que juste et décliner une ducherie en 1748, parce que supérieure à ce qu'il se croit en droit d'attendre.

Ce contrôle absolu, non seulement de ses actes, mais même de ses gestes, étaient pour lord Chesterfield l'A. B. C., de la tenue d'un gentilhomme. Une telle contrainte devait naturellement avoir pour effet de déguiser sous

une apparence hautaine et indifférente, les bons mouvements de son âme.

" On m'a souvent vu sourire, disait il, mais nul ne peut se vanter de m'avoir entendu rire." Le bon rire honnête, franc et ingénu lui paraissait vulgaire, indigne de créatures élégantes et raffinées

" Plus on apprend, " écrivait-il encore à ce fils auquel, en bon père, il souhaitait le masque d'une imperturbabilité distinguée, "moins on s'étonne, et moins l'on admire." Le principe de sa conduite était le précepte latin : *ne quid numis*. "L'excès en tout est un défaut," formule appropriée à l'individu dont la gaîeté ne va jamais au-delà du sourire.

Si le mariage de cet homme avisé fut, comme la plupart de ses actions, le fruit d'un savant calcul, ses prévisions se trouvèrent trompées Sa femme, Mélusina de Schulemberg, était fille naturelle de George II. Au lieu de le mettre en faveur à la cour, cette alliance, qui d'ailleurs ne fut pas heureuse, lui valut la disgrâce de la reine, très puissante.

Un beau trait du caractère de Lord Chesterfield était une grande indépendance qui ne se démentait pas, même devant l'hostilité royale. Cette indépendance fit que, dans un âge de partisannerie forcenée, dit un biographe, il fut souvent isolé dans le monde politique. Elle n'était pas sans grandeur puisque, après avoir été ministre de Walpole, puis son adversaire redouté, il fut un des rares amis qui lui restèrent dans sa chute. Robert Walpole avait été le maître de cette longue administration qui sous George I, dura de 1721 à 1742. C'était un de ces politiques pacifiques, mais peu scrupuleux dont l'art d'éluder les conflits n'est souvent que l'art d'ajourner les solutions menaçantes et d'accumuler les difficultés pour des successeurs moins habiles. Il ne voulait, dit son historien, que des " disciples souples et de dispositions inoffensives." La forte personnalité de Lord Chesterfield ne s'accommoda pas longtemps du pesant joug de ce ministre opportuniste, et la probité, chez le snob entiché d'honneurs et de titres, eut tout de même raison de l'ambition.

Chesterfield devint donc le dénonciateur du gouvernement corrompu de Walpole. Sa carrière politique est l'une des plus brillantes de ces temps-là. Une ambassade à la Haye, la vice-royauté d'Irlande exercée avec la sagacité d'un haut politique, consacrèrent sa réputation d'homme d'Etat. Quant à son talent d'orateur, Horace Walpole—témoin peu suspect—parlant d'une de ses attaques contre l'administration de son père, déclare que : c'est la plus belle des philippiques. D'autres n'ont pas craint de le poser en rival de Démosthène et de Cicéron. Enfin son fameux discours sur la réforme du calendrier, en 1751, est resté comme un modèle de l'art oratoire Sainte-Beuve l'appelle le La-Rochefoucauld anglais et dit de lui qu'il "avait le coup d'œil lointain et les vues de l'avenir." En effet, il prédit la Révolution française, alors que le futur cataclysme n'en était qu'à ses toutes premières manifestations. La ruine de la souveraineté temporelle des Papes fut aussi prévue par son esprit avisé.

Le dernier acte politique de Lord Chesterfield fut de réconcilier, en 1757, Pitt et New Castle dont l'alliance devait avoir de si importants résultats pour leur patrie et amener dans la nôtre les mémorables évènements de 1759.

Intellectuellement, Chesterfield ne valait pas moins que sous les autres rapports. Nul n'était mieux renseigné sur l'histoire contemporaine de l'Europe ni plus familier avec les anciens. Horace lui fournit la devise de sa dernière retraite, cette magnifique bibliothèque de *Chesterfield House* où le confine l'âge et les infirmités. Le sens de la devise est, je crois, quelque chose comme ceci : " Parmi les vieux livres, je jouis de la douceur des heures et cherche l'oubli de la vie."

MME DANDURAND

## A l'Université Laval

Après le succès de la soirée du Monument National et pour se rendre au désir d'un grand nombre, Mlle Vianzone donnera une conférence à l'Université Laval, le samedi, 19 mars, à 5 heures de l'après midi.

Sujet de la conférence : Histoire de l'Académie Française.

## Amitiés de Femmes

Amitiés de femmes, entre femmes. Est ce que cela existe ? disent les sceptiques. La plupart des auteurs que j'ai consultés là-dessus ont l'air d'en douter ; voulez-vous quelques-unes de leurs appréciations ? Alphonse Karr prétend que l'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième. C'est une méchante boutade ou plutôt une boutade méchante. Eugénie de Guérin après la mort de son frère, écrit à un ami :

" Nulle femme n'a pu, ni ne pourra le " remplacer. Rien de fixé, de durable, " de vital dans les sentiments des " femmes ; leurs attachements entre " elles ne sont que de jolis nœuds de " rubans. Je les remarque ces légères " tendresses dans toutes les amies. " Ne pouvons-nous donc nous aimer " autrement ? Je ne sais, ni n'en connais d'exemple au présent, pas même dans l'histoire : Oreste et Pylade " n'ont pas de sœurs. Cela m'impatiente quand j'y pense et que vous " autres ayez au cœur une chose qui " nous y manque. En revanche, nous " avons le dévouement."

Je fais appel à votre expérience pour juger s'il y a du vrai dans cette déclaration.

" Qu'est-ce qui rend des amitiés si tièdes et si peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui sauraient aimer ? écrit Jean-Jacques Rousseau. Ce sont les intérêts de l'amour, c'est l'empire de la beauté, c'est la jalousie des conquêtes."

Et Belouino :

" Les femmes deviennent plus susceptibles d'amitié en vieillissant. Alors les antagonismes qui les divisent n'ont plus les mêmes motifs."

Voltaire dit :

" Les femmes sont donc capables d'arrêter tout ce que nous faisons et la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables ? "

Thomas disserte ainsi sur le sujet :

"C'est une grande question de savoir lequel des deux sexes est le plus propre à l'amitié. Les femmes en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé et qui ne savent presque qu'aimer ou haïr sem-

blent devoir sentir bien plus vivement la liberté et le plaisir d'un commerce secret et les douces confidences que l'amitié fait et reçoit. L'amitié dans les femmes doit être rare, mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi délicate que tendre. Elles ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas. Il faudrait donc peut-être désirer un homme comme ami dans les grandes occasions, mais pour le bonheur de tous les jours il faut l'amitié d'une femme."

C'est dans Shakespeare que se trouve peut-être le plus beau témoignage rendu à l'amitié entre jeunes filles.

Ecoutez le tableau qu'il en trace, en termes adorables dans les paroles qu'adresse Hélène à Hermia, (je ne ferai ni au poète ni à mes lecteurs l'injure de les traduire,) dans le songe d'une nuit d'été, au moment où l'amour va mettre un terme à leur douce affection d'enfance et de jeunesse.

Is all the counsel that we two have shared,
The sisters' vows, the hours that we have [spent,
When we have chid the hasty-footed [time,
For parting us, — O, is all forgot ?
All school-days' friendship, childhood [innocence ?
We, Hermia, like two artificial gods,
Have with our neelds created both one [flower,
Both on one sampler, sitting on one [cushion,
Both warbling of one song, both in one [key,
As if our hands, oursides, voices and [minds
Had been incorporate So we grew [together.
Like to a double cherry, seeming parted
But yet an union in partition,
Two lovely berries moulded on one stem
And will you rend our ancient love [asunder
To join with men in scoring your poor [friend ?

Cette amitié là, prélude de l'amour, accorde souvent les plus pures et les plus vives jouissances que cette terre puisse donner. Plus tard, les affections de famille absorbent à tel point le cœur de la femme qu'elle ne trouve plus le loisir pour l'amitié, car il faut du temps pour cultiver cette plante délicate. Lorsque les circonstances ont isolé la femme, elle reporte toutes ses capacités d'aimer sur quelque âme sœur et elle goûte à nouveau les joies d'une pure affection, augmentée encore par les trésors d'expérience qu'elle a amassés en chemin Je serais tentée de croire que les périodes les plus favorables à ce sentiment, entre femmes, sont l'extrême jeunesse et l'âge mûr. J'ajouterai que l'immense changement opéré aujourd'hui dans l'éducation des femmes me paraît propice à l'éclosion d'amitiés solides et profitables parce que grâce à des vues plus larges, à un horizon de connaissances plus étendu, elles pourront joindre aux douces confidences féminines l'échange de pensées et d'opinions sur les grandes questions qu'agitent notre époque. Ces amitiés là ne seront plus de jolis nœuds de ruban, comme a dit Eugénie de Guérin. J'imagine que celle qui liait Mme de Stael et Mme Récamier devait être de ce genre. D'après les biographes de ces femmes célèbres entre toutes, leur affection l'une pour l'autre aurait été de celles dont le poète allemand a dit :

Sie fragen nich nach Mann und Weib (1) bien qu'il y eût entre elles, à première vue, des raisons suffisantes pour supposer une rivalité jalouse. On raconte qu'à un dîner, M. Talleyrand se trouvait assis entre les deux femmes ; Mme de Stael ayant sans doute constaté que les attentions du diplomate allaient de préférence vers la belle Juliette, lui demanda brusquement : "Si nous étions, Mme et moi, en danger de nous noyer, laquelle sauveriez-vous la première ? " S'inclinant avec politesse, Talleyrand répondit : Vous savez nager, Madame. Malgré son génie transcendant, Corinne était assez femme pour s'impatienter de voir les succès, l'adulation enthousiaste qui naissaient sous les pas de sa charmante amie ; cependant ce sentiment ne paraît avoir troublé en rien leurs relations, sans doute parce que Mme Récamier savait se faire pardonner sa beauté par un dévouement et une admiration à toute épreuve pour la femme de génie. A leur première rencontre, Mme de Staël avait 32 ans, Juliette Récamier, 21. Ce ne fut qu'une apparition qui laissa dans l'imagination de la plus jeune une impression si forte qu'elle la confia au papier. Des relations amicales ne tardèrent pas à s'établir et une correspondance active révèle à quel point ces deux femmes de nature si différente s'étaient attachées l'une à l'autre. "Chère Juliette, écrit Mme de Staël, vos lettres sont maintenant le seul intérêt de mon existence. Combien je suis touchée de votre précieuse missive Aussitôt qu'il en arrive une tout mon monde se précipite en s'écriant: Une lettre de Mme Récamier et l'on s'assemble pour l'entendre ! Chacun parle avec admiration de ma belle amie. Adieu, cher ange! Mon Dieu ! que j'envie ceux qui sont près de vous ! "

En 1811, lorsque Mme de Staël résolut de s'enfuir en Suède, Mme Récamier voulut à tout prix aller embrasser son amie avant son départ. Celle-ci, craignant les foudres de Napoléon, l'implora de ne pas venir. Rien ne put dissuader Mme Récamier de son projet. Mais à peine fut-elle arrivée à Coppet qu'un décret d'exil de Napoléon la frappa. A cette nouvelle fatale, le désespoir de Mme de Staël ne connut plus de bornes Elle écrit : ' Je n'ose aller vous parler ! je me jette à vos pieds, vous implorant de ne me point haïr Si vous pouviez lire dans mon âme, vous auriez pitié de moi. Adieu ! adieu, ange de bonté, puisse ma tendresse éternelle, compenser les ennuis que vous cause votre généreuse amitié pour moi ! Promettez moi de me conserver cette affection qui m'a donné ces heures si douces " Plus loin : " Vous ne sauriez croire l'émotion que m'inspire votre lettre. C'est au fond de la Moravie que vos paroles célestes me sont parvenues ; j'en ai versé des larmes de douleur et de tendresse, car il me semblait entendre la voix d'un ange, ainsi qu'Agar dans le désert." Mais en voilà assez ce me semble, pour constater la sincérité et la durée d'une affection réelle entre ces deux cœurs entre ces deux personnalités si attrayantes, entre ces deux femmes marquées l'une, du sceau du génie, l'autre de celui de la beauté et de la grâce.

Un autre exemple remarquable d'une amitié entre femmes nous est fourni par le cas des Dames de Llangollen dont la réputation était très grande dans toute l'Angleterre du XVIIIème siècle. Vers 1760, deux jeunes demoiselles appartenant au meilleur monde, Lady Eleanor Butler et Mme Sarah Ponsonby se prirent d'une affection

(1) Qu'importe que ce soit un homme ou une femme.

si grande l'une pour l'autre, qu'elles n'eurent plus qu'un désir, celui de se consacrer leur vie et de se retirer du monde. Comme deux amoureux, elles allèrent cacher leur bonheur dans une retraite d'où leurs familles, vexées d'une telle excentricité, les rappelèrent en dépit de leurs protestations. Peu de temps après, nos deux amies s'enfuyaient ensemble de nouveau, sûres cette fois d'un asile inviolable, et disant adieu à tous les plaisirs d'une brillante jeunesse et d'un monde élégant. C'est dans une des plus gracieuses vallées du pays de Galles qu'elles s'établirent ; elles y vécurent ignorées pendant des années, les voisins ne les connaissant que sous le nom des "Dames de Llangollen" Leur cottage, meublé avec un goût parfait et tout le confort possible, regorgeait de livres, et de tableaux et désormais les deux femmes purent jouir l'une de l'autre en toute sécurité.

Cette douce existence dura près de soixante ans ; elles ne paraissent avoir éprouvé aucun regret de leur décision et aucune fatigue, d'un si long tête-à tête. On dit qu'elles ne sortirent pas une seule fois de leur heureuse retraite, pendant une période de 25 ans. Une fidèle servante qui n'avait pu se consoler de leur départ se mit à leur recherche et parvint à les découvrir. Elle les servit jusqu'à sa mort ; Ses deux maîtresses lui élevèrent un monument qui devait servir à toutes les trois et qui existe encore. On peut lire d'un côté une longue pièce de vers à l'adresse de la fidèle Marie, et sur les autres, les inscriptions qui commémorent l'affection de ces amies modèles. Cet attachement romanesque avait peu à peu attiré l'attention du public ; on voulut voir ces recluses d'un nouveau genre ; comme elles étaient riches gracieuses, bien nées et de plus s'occupaient de littérature, des visiteurs distingués briguèrent l'honneur d'une correspondance, voire même d'une visite. Des relations agréables se nouèrent ainsi, entre elles et ce monde qu'elles avaient sacrifié sur l'autel de l'amitié. Mme de Genlis qui eut le privilège d'être admise sous leur toit ne tarit pas d'éloges sur le charme de son séjour, sur ce caractère élevé, les nobles qualités, le goût de ces dames ; elle est enthousiasmée, en particulier, d'une harpe éolienne suspendue à une grande fenêtre gothique, dont les cordes vibraient à tous les vents et remplissaient la demeure de sons mélodieux. Est-ce assez vieux jeu tout cela ? La description détaillée de toute la maison indique des tendances romanesques très-marquées. Le salon des deux Minerves, comme les nomme une dame écrivain de l'époque, était éclairé jour et nuit par une espèce de lampe à reflets de prisme qui donnait à la pièce tout l'air d'un sanctuaire. Le site pittoresque, à souhait, ajoutait au tableau la vraie poésie, peut-être.

Je crois que je trouve mes deux dames un peu ridicules et pourtant mon intention était de vous les présenter d'abord en héroïnes et il y a certes, quelque chose de touchant dans une affection aussi profonde, aussi durable. Toutes deux cultivaient les muses admiraient les poètes italiens, savaient plusieurs langues et possédaient des talents réels. Afin de se préserver d'invasions trop fréquentes de la part de leurs visiteurs enthousiastes, elles devaient souvent fermer leur porte, tout en exerçant à l'occasion une hospitalité charmante. Lady Eleanor Butler mourut à 90 ans ; son amie qui avait à peine 17 ans lors de leur escapade lui survécut une année et la suivit à l'âge de 76 ans.

On voit donc qu'il y avait entre elles une différence d'une quinzaine d'années, ce qui me fait mieux comprendre cet attachement extraordinaire ; l'aînée devait avoir exercé un ascendant irrésistible sur la toute jeune fille, entraînée par la sentimentalité romanesque de son âge L'une avait sans doute vu assez du train de ce monde pour en être déjà revenue, l'autre, à peine arrivée au seuil, s'en était séparée sans le connaître et sous l'empire d'une affection réelle. Quoiqu'il en soit, selon le témoignage de plusieurs contemporains, en particulier de Miss Martineau, c'était un curieux spectacle que celui de ces deux antiques personnes en amazone flottante, chapeaux à plumes et perruques poudrées comme au temps de leur jeunesse et gardant aussi les idées et les manières du siècle précédent, heureuses de leur amitié, n'ayant jamais, ni par les longs soirs d'hiver, ni par les longues journées de l'été ou l'emprisonnement forcé dans les neiges de leur vallon, éprouvé le moindre désir de retourner dans la société, et donnant l'exemple d'une amitié égale à celle des Oreste et des Pylade La vallée de Langollen est encore de nos jours un lieu de pèlerinage pour les âmes tendres qui placent au-dessus de tous les biens celui d'une pure affection partagée.

SOPHIE CORNU.
Professeur à l'Ecole Normale McGill.

## Songerie de Printemps

FLANANT l'autre jour par la rue Sainte-Catherine, mes songeries furent tout-à-coup attirées par la vision charmante d'un étalage de fleurs... Je m'arrête et je jette un coup d'œil plus attentif. Non, ce ne sont pas des fleurs, mais c'est ce qui les représente le mieux : des chapeaux de printemps. Je regarde quelle maison a le don de retenir ainsi mon esprit distrait. Elle s'appelle "Mille Fleurs." Jusqu'au nom qui est joli ! J'entre regarder de plus près ces merveilles et égayer mes yeux qui, depuis quelques jours ne voient que l'infecte chaos noir et triste des rues et des trottoirs. L'accueil que l'on me donne m'enhardit au point de faire longuement l'examen de tous les chapeaux étalés, et j'avoue que j'ai vu là des créations vraiment délicieuses, qui feraient venir l'eau à la bouche de toutes les belles mondaines. Les formes des chapeaux seront très seyantes à la saison nouvelle. J'ai vu à "Mille Fleurs" des modèles qu'il faut vraiment aller admirer. J'avais le cœur tout partagé entre un élégant modèle en paille fantaisie brun foncé à travers de laquelle du tulle de même couleur, finement bouillonné, adoucissait encore l'ensemble. La calotte était cerclée de mignons boutons de rose et, c'était de suprême distinction que ce mélange de brun avec ces fleurs roses. Puis, cet autre en paille bleue-bleuet dont la passe relevée, garnie d'une dentelle dernier cri, faisait auréole à la figure. Et ceci encore en paille-blé sur lequel une boucle oblongue en acier retenait un nœud de ruban très flou. Une combinaison étrange et très originale que ce modèle rouge-piment avec la garniture rouge-caroubier Puis, ces toques paille-satin d'un goût exquis, ces chapeaux de tout-aller si distingués dans leur belle simplicité Je ne le cacherai pas, j'en étais émerveillée, et j'ai bien retenu l'adresse pour y retourner encore et pour vous engager à aller vous-mêmes, chères lectrices, y passer un joli quart d'heure. Voici donc :

Mille Fleurs, salon de modes, 1554 rue Sainte-Catherine. C'est tout près de la rue Saint-André.

Et je me disais en retournant chez moi : La plupart des Montréalaises s'en vont dans l'ouest de la ville payer des sommes folles, quand elles pourraient se procurer ici à des prix très avantageux, des chapeaux d'un goût très sûr et dont tous les matériaux sont importés de New-York, de Londres, ou de Paris.

L'ouverture de l'exposition du printemps aura lieu le lundi, 28 mars.

Mais vous voilà averties, chères lectrices, et allez à "Mille Fleurs," c'est le paradis des élégantes.

JULIETTE.

# Une Reine des Fromages et de la Crème

## XVII

(*Suite*).

Et de courir..,. correctement.... et de tomber en extase.... C'était touchant ! C'est alors qu'eut lieu le grandissime événement de la journée : ne riez pas, c'en était un. Vous connaissez Mme Byrd... qui ne la connaît ? Eh bien ! elle est venue, ma chère, remorquant sa couvée de célébrités de cette année. Il y avait un homme d'État.... sans état, probablement, un tragédien russe qui a l'air presque aussi tragique à la ville que le tragique néo-Lord Dartland hier soir un violoniste dont le plus grand talent est de s'être tiré, seul, sain et sauf, d'un naufrage... mais, surtout, il y avait

LA GRANDE SAUVAGE AUTRICHIENNE

*récemment arrivée dans ce pays*

VISIBLE SEULEMENT DANS CET ÉTABLISSEMENT SPÉCIAL

Je donne à la nouvelle la forme de l'affiche que voudrait, j'en suis sûre, placarder dans le monde entier Mme Byrd ; c'est sa plus récente acquisition.... Eh bien, ma chère, elle est tout simplement charmante, quoiqu'en costume de promenade, ce qui était une jolie faute d'orthographe !.... Oh ! mais je ne ris plus : de la pointe des pieds à l'extrémité des cheveux, une perfection, et ce n'est pas assez dire. Ce qu'elle nous éclipsait toutes, malgré nos toilettes ! Bonté divine, quel bruit on fera autour d'elle si elle vient à Londres pour la prochaine Saison ! Son apparition a déchiré comme par enchantement le voile d'ennui qui nous étouffait. Personne ne l'avait vue encore, cette héritière miraculeuse de Sir Gilbert Nevyll.... vous savez, ce pauvre Sir Gilbert qui a été brûlé dans le théâtre de Vienne l'année dernière. Il ne faut pas le nier, c'est la trouvaille par excellence de Mme Byrd. Elle peut mourir maintenant. Inutile de dire qu'elle a été tout de suite, et très résolument, ma foi ! la reine de la fête, pas Mme Byrd, l'héritière. C'était à qui pourrait se faire présenter à elle, et ceux qui ne l'étaient pas encore succombaient sous le dédain des premiers. Chacun des mouvements de la belle Autrichienne était surveillé, et c'était vraiment très amusant. Je ne crois pas qu'elle eût jamais été à une garden-party, non pas qu'elle fût intimidée et embarrassée, mais tout semblait l'étonner comme une enfant. Elle faisait des questions d'un baroque.. . mais nul ne souriait.... Pensez donc, deux millions de rentes ! Aussi ce que tous les yeux masculins la couvaient, avec envie chez les célibataires, avec une rage secrète chez les .. autres, un homme à moustache noire, surtout — un ami de Mme Byrd, car elle lui fit très haut une scène tragique pour n'être pas venu depuis plusieurs mois à Collingwood ; il paraît qu'il était quelque chose comme en mission à l'étranger. .. ah ! celui-là, par exemple, doit être un tenace, car il ne quitta plus le charmant phénomène de la journée dès qu'il eut pu lui adresser un mot. A moins que la belle comtesse ne soit de bois ou de pierre, un succès pareil doit lui avoir quelque peu monté à la tête. Mais, ma chérie, il faut que je quitte mon buvard pour mon lit Ainsi donc, bonsoir jusqu'à la prochaine causerie.

Toute à vous,

Kitty Milford.

Le même jour, Ulrique écrivait de son côté à l'hôtesse du *Soleil d'Or* à Glockenau, la priant d'emballer et de lui envoyer tous les effets personnels qu'elle avait laissés à la Maison de la Vierge, car elle n'y pensait pas revenir pour le moment. C'était de Morton qu'elle écrivait, car Mme Byrd, malgré sa détermination, n'avait pu arriver à garder l'héritière plus longtemps. La vérité est qu'Ulrique, après ce premier pas, éprouvait le besoin d'analyser ses sensations nouvelles. Elle n'eût pas été femme si elle n'eût été un peu grisée par ce premier accueil, et le résultat de sa méditation fut naturellement de ne pas s'en tenir là.

Cette résolution prise, la solitude lui pesa, il lui fallait parler à quelqu'un de sa récente expérience, et comme elle ne connaissait personne que Charlotte elle se rendit à pied au Vieux Château.

Lady Nevyll fut moins surprise encore de la visite d'Ulrique que de son ton si animé, presque fébrile.

Dans son besoin de se confier, Ulrique raconta les prévenances dont elle avait été l'objet et les assiduités toutes particulières de l'invité à la moustache noire dont elle ne se rappelait plus le nom : on lui en avait tant présenté, de ces gentlemen !

Charlotte, pour rabattre un peu ce beau feu, lui expliqua que tant d'adorations ne pouvaient manquer à un "parti" aussi brillant que celui qu'elle se trouvait être. Elle était au plus beau de son discours contre la vénalité masculine, lorsque parut tout à coup Basile Rockingham.

A sa vue, Charlotte eut un tressaillement de triomphe et de bonheur. Il lui avait promis de revenir aussitôt son retour d'une mission diplomatique sur le Continent et il tenait parole.

—Soyez le bienvenu ! — dit-elle en tendant la main.— C'est plus tôt même que je n'espérais.

Lady Nevyll fit ensuite les présentations obligatoires.

—J'ai déjà eu le plaisir d'être présenté à mademoiselle, répondit Rockingham avec son plus suave sourire.

—Oui, — dit Ulrique, — c'est monsieur qui, à la garden-party, a été pour moi, toute la journée, d'une si galante prévenance.

Le tonnerre, tombant aux pieds de Charlotte, ne lui eût pas causé une émotion plus violente que ces quelques mots. Elle pâlit affreusement, regarda Ulrique dont la beauté lui fit mal, pressentant nettement en elle une rivale dont la jeunesse et la fortune ne pouvaient que triompher. Cette visite, très brève d'ailleurs, fut pour elle une torture.

—Insensée !.... insensée ! ... de n'avoir pas prévu et détourné ce danger ! s'écria-t-elle dès qu'elle fut seule.

## XVIII

### LE BONNET DE VEUVE

M. Rockingham était debout sur le tapis de foyer de sa chambre à coucher à Collingwood, les jambes écartées, le dos au feu, la tête baissée, et les sourcils contractés, dans l'intime travail de pensée évidemment profondes, mais d'une diplomatie à coup sûr toute personnelle.

Un mois s'était presque écoulé depuis le garden-party des Dartland et le temps humide de septembre rendait la chaleur du feu tout particulièrement agréable à l'ex-ministre plénipotentiaire, qu'un long séjour dans les pays intertropicaux avait rendu frileux. Il était à la fois rêveur, triomphant et perplexe.

Au grand désespoir de Mme Byrd, M. Rockingham devait quitter Collingwood le lendemain. Le télégramme qui l'informait de sa nomination au poste par lui sollicité ardemment pendant la dernière année était ouvert sur

sa table. Il devait être à Londres le lendemain, et huit jours après quitter l'Angleterre Il avait d'abord pensé partir par le train du matin, mais un instant de réflexion lui avait fait choisir le train de nuit ; il gagnerait ainsi l'après-midi et se disposait à la bien employer.

D'après le programme qu'il s'était tracé au printemps, c'eût été le moment de presser activement les choses avec Charlotte ; or, il n'était plus du tout, comme alors, décidé à se contenter de son douaire, et ce n'était plus à elle qu'il pensait en ce moment, dans sa méditation frileuse aux flammes du foyer.

—J'étais un sot— murmura-t-il, — et si je ne l'avais rencontrée, elle, quelle irrémédiable boulette j'aurais faite ! Sous aucun rapport il n'y a de comparaison à établir. Dieu du ciel ! quels yeux.... Je n'ai rien vu qui s'en rapproche, pas même en Grèce, pas même en Espagne !

Et le diplomate, l'homme froid et pratique, tomba bel et bien dans une véritable rêverie. Bientôt, avec une secousse d'impatience, il releva la tête..

—Des yeux, vraiment,—dit-il avec un sourire ironique. Si elle n'avait pas d'avantages plus solides que les yeux, la pauvre Charlotte aurait encore pu être heureuse Rockingham, mon ami, soyons sérieux. Pour le moment, il faut de la prudence ; trop de hâte pourrait tout gâter. Puisqu'il faut que je parte, ménageons-nous une séparation strictement courtoise avec une insaisissable nuance de sentimentale amitié.... c'est cela. Ne suis-je pas avec elle en termes peu embarrassants de professeur à élève ? La poignée de main exprima un cordial "au revoir" de compagnon de tennis, puisque chez les Dartland je lui ai montré ce jeu.... une poignée de main de "par-dessus le filet." Ce sera parfait aussi Ah ! le rêve serait de l'amener à venir à Londres au printemps.... et si elle y vient le cœur libre, je deviens maître de la situation. Au milieu de la foule de visages étrangers, le mien paraîtra presque comme celui d'un ancien ami. Quelle excellente entrée de jeu ! Oui, il me faut absolument le terrain neuf de Londres, ne fût-ce que pour être hors de la voie de Charlotte.... Allons, allons, tout ceci ne me paraît pas trop mal arrangé, monsieur le diplomate !

Rockingham enfonça ses mains plus profondément ses mains dans ses poches, releva ses épaules jusqu'à toucher ses oreilles, et sourit à son évidente victoire future.

Après avoir donné ses ordres pour que ses bagages fussent prêts à son retour, il se rendit à Morton de bonne heure dans l'après-midi Politiquement, il alla d'abord au Vieux Château. Il ne pouvait se dispenser de prendre congé de Charlotte, et n'était-ce pas d'ailleurs le prétexte le plus naturel d'aller saluer la jolie souveraine du Château Neuf.

Charlotte était chez elle, toute préoccupée d'une note qu'elle venait de lire dans un journal très informé des choses du monde, *The Spy*, autrement dit *l'Espion*. Cet entrefilet insinuait qu'il y avait toutes bonnes raisons de croire que la veuve de certain baronnet qui avait péri l'année précédente de la façon la plus tragique, unirait prochainement son sort à celui d'un de nos plus éminents diplomates. C'était transparent, et, comme elle n'y était pour rien, c'était donc que Rockingham n'avait pas caché ses projets. Six mois auparavant, cette petite note du *Spy*, évidemment basée sur les visites de Basile à Morton, eût fait tressaillir Charlotte de joie ; maintenant elle lui semblait ne devait donner qu'un pénible éclat à une défaite que sa seconde vue de femme amoureuse lui faisait sentir imminente. Et cependant l'éclair qui brilla dans ses yeux à l'annonce de la visite du diplomate et surtout le frémissement joyeux que lui causa la nouvelle de son départ étaient des signes visibles que l'espérance ne s'était pas, malgré tout, tout à fait envolée de son cœur. Basile le comprit et cela l'engagea à écourter sa visite autant qu'il fut poliment possible. Homme de calcul, mais non méchant, il ne s'attardait pas aux cruautés inutiles. Lorsqu'il se leva pour prendre congé, elle resta un moment indécise avant d'avancer la main.

—Vous allez au Château Neuf ? — dit-elle vivement et d'un air soupçonneux.

—Oui. Avez-vous quelque commission ?

—Non, je n'ai pas de commission, mais je.. . j'avais pensé à y aller cette après-midi .. Vous serait il égal de m'y conduire, car je n'ai pas encore donné d'ordres pour la voiture ?

M. Rockingham était trop expert diplomate pour ne pas, malgré son secret dépit, s'incliner en signe d'assentiment.

Charlotte voulait à tout prix s'assurer de ses propres yeux du plus ou moins d'avancement des travaux d'approche de Basile vis-à-vis de l'héritière maudite, et elle était certaine que la façon dont ils se diraient adieu l'éclairerait sous ce rapport. Cette fantaisie de la veuve de Gilbert ne fit que confirmer Rockingham dans son projet de tout faire pour attirer Ulrique à Londres la Saison suivante. Décidément cette Charlotte devenait tout à fait gênante ; et puis ne serait-ce pas généreux de lui épargner ainsi la douleur d'être témoin d'une cour dont elle ne serait plus l'objet ?

Par une singulière coïncidence, Ulrique avait aussi remarqué l'article du *Spy*, qui avait tant contrarié Charlotte ; car, parmi d'autres talents, elle avait déjà acquis celui de consacrer un peu de ses trop longs loisirs à la lecture des journaux mondains. Si inexpérimentée qu'elle fût, elle n'avait pu ne pas donner son nom à la veuve du baronnet, mais il ne lui vint pas à l'idée d'établir une corrélation entre l'éminent diplomate et sa nouvelle connaissance, rencontrée d'ailleurs à peine deux ou trois fois depuis la garden-party des Dartland. Dans cette petite note, elle n'avait vu qu'une chose, c'est que la veuve de Gilbert songeait déjà ouvertement à se remarier, alors qu'un an ne s'était pas écoulé depuis l'affreuse catastrophe du Ring-Theater. Cette femme ne se contentait donc pas de n'avoir pas aimé Gilbert, il lui fallait dès avant l'expiration de son veuvage le proclamer ainsi à la face du monde.

*(A suivre.)*

## A Mademoiselle Thérèse V.

Trop courts hélas !.. les instants de bonheur
Minutes d'or, réconfortant le cœur !

Vous êtes venue—et nos rangs enthousiastes et bien pressés vous ont dit combien nous aimions à saluer en vous la femme si distinguée de la Patrie française.

Votre nom seul avait déjà tout ce qu'il fallait pour rencontrer partout le sympathique accueil qui va toujours au mérite vrai, et que s'est acquis la délicate Pensée qui éclaire, console et fortifie.

Aussi notre beau Canada est-il tout heureux de vous recevoir. A notre chaude et cordiale bienvenue, vous avez bien voulu répondre du meilleur de votre âme toute rayonnante du plus patriotique dévouement. Et *vos sœurs canadiennes*, je voudrais dire, ont bien su le lire dans la caresse de vos yeux comme dans la toute sympathique pression de votre main. Et maintenant, plus fort et plus ardent est le souhait de vous revoir, pour vous entendre nous dire quelque chose de ces sentiments qui passent en vous et qui se font si beaux sous votre parole.

A vous donc charmante visiteuse, à vous notre meilleur merci.

Nous vous le donnons ici en ces pages pour le mieux prolonger en le laissant vibrer toujours. Et si enfin, les échos allaient vous jeter mon humble nom, puissé-je avoir l'orgueil exquis de vous dire : c'est pour vous que ma plume a tout d'abord parlé !

EUGÉNIE-MARIE.

## Le Coin de Fanchette

Mes correspondantes devront me pardonner de ne pouvoir aujourd'hui répondre à toutes.

*Lina* — Mlle Vianzone sait depuis son arrivée combien toutes les Canadiennes l'aiment profondément. 2° Impossible de me rendre à ce désir malgré le plaisir que j'aurais de vous être agréable.

*Ma[illegible] du D[illegible]t.* — Hélas ! ce sont les femmes qui s'oublient que le monde oublie le moins. Quand on est jeune on n'a que de la sévérité pour cette sorte de femmes, mais quand les années ont donné plus de dicernement, quand on a appris à mieux connaître la vie, c'est de la pitié que l'on sent avoir pour ces malheureuses. Pourquoi leur donner tous les torts, les accabler d'affronts et d'ignominies ? Ne conviendrait-il pas de partager au moins ces insultes avec les compagnons de leurs fautes ?

*Antisémite.*—J'espère être au-dessus de tout préjugé de race et les Juifs ne m'inspirent nullement " de dégoût ", comme vous dites. En voulez-vous des Juifs qui ne sont pas si à dédaigner après tout ? Pour n'en nommer que quelques-uns : Henri Heine, Meyerbeer, Spinoza, Gambetta, Beaconsfield. Et puis le Christ lui même n'était-il pas juif ? Quelle est donc, à vous, la religion qui vous apprend à avoir si peu de charité pour votre prochain.

*Loup blanc.*—Il est assez facile de juger du caractère d'un homme par l'étude de son expression, bien que Charles Dickens, dans un de ces romans fait dire à un de ses personnages : ' Nous ne pouvons jamais savoir ce qui est caché au fond des cœurs ; et si les cœurs étaient éclairés par des fenêtres, quelques uns feraient bien d'en tenir les contrevents fermés.. "

*Chercheur* demande quel est l'auteur de cette poésie dont il n'a qu'une strophe, celle-ci :

O Femme ! par vous l'homme est réhabilité
Par vous son front s'exalte et s'extasie,
Les poètes par vous croient à la poésie,
Comme les bois frôlés d'oiseaux croient à l'été

Chercheur demande aussi la poésie tout entière. Je regrette pour ma part, de ne pouvoir le renseigner à ce sujet.

*Admiratrice sincère.* — Le livre "Lettres du Père Dillon" et "En Terre Sainte" sont en vente chez Beauchemin, rue St Paul, je crois.

*Petite Fille.*—Carême était le nom du fameux cuisinier de Napoléon Ier.

*Bénigne.* —" Départagé " est français

*Caran d'Ache.* —Mon cher, si notre ami est borgne, regardons-le de profil.

*Un lecteur.*—Votre bonne correspondance relativement à l'alcoolisme paraitra bientôt.

FRANÇOISE.

## Propos d'Etiquette

D. *Quelle réponse doit-on faire aux lettres ou aux cartes que l'on vous écrit, à l'occasion de la mort d'un parent ?*

R. Il vaut mieux répondre, ne fut ce que par quelques lignes, aux lettres de condoléances. Quant aux cartes de sympathies, vous y répondez par l'envoi de la vôtre.

D. *J'aimerais à annoncer mes fiançailles. Quel est le meilleur moyen ?*

R. Dites la nouvelle à une ou deux de vos amies,.. le reste se fera tout seul. Si vous désirez donner plus de relief à la chose, invitez à une soirée le cercle intime de vos connaissances et présentez à toutes : " Monsieur un Tel mon fiancé."

D. *Peut-on porter des gants blancs avec un tuxedo ?*

R. Certainement.

D. *Les hommes doivent-ils porter des gants blancs au théâtre ?*

R. En général, les hommes ne gardent plus leurs gants, au théâtre, de sorte qu'ils peuvent y aller avec les gants qu'ils voudront.

LADY ETIQUETTE.

## Emile Nelligan

L'article sur le livre de l'intéressant jeune poète est forcément remis à la prochaine livraison.

Nous accusons réception d'un joli journal intitulé *Montréal Modes.* Ainsi qu'il est dit dans l'article avant-propos, ce journal comble une lacune dans le journalisme canadien. Nous avons les nouvelles politiques, littéraires, mais aucun conseil de modes. Nos compliments donc au nouveau confrère. La revue est illustrée d'une façon très agréable. S'adresser à la directrice, Mme Gorcy, rue Emery, Montréal.

## Lettre d'Ottawa

Ottawa, 14 mars, 1904.

*Ma chère Directrice,*

"LES beaux soleils morts ont reparu" disait jadis Hégésippe Moreau, qui n'était, vous le savez, pas plus bête qu'un autre.

Oui, les beaux députés en sommeil se sont réveillés, jeudi dernier, dans leur fauteuil parlementaire. Plusieurs d'entre eux, qui avaient eu le cauchemar des élections ont été des plus heureux de se retrouver là, car, voyez-vous, parmi tous ces appelés, combien eussent été élus ?

Ces messieurs goûtent donc un bonheur relatif paradisiaque. Ils vont de nouveau plastronner pour la galerie, s'étirer d'aise, causer, crier, bailler, interpeller, s'applaudir, se conspuer, faire revenir les questions sur l'eau, trancher les situations, aller d'interpellation en amendement, en se gargarisant du jargon parlementaire. Plus ça change, plus c'est toujours pareil.

L'ouverture a été brillante avec quelques grains d'intérêt en plus. C'est qu'il y avait du nouveau, comme on dit ; du nouveau sur les bancs ministériels, du nouveau parmi la députation, du nouveau partout, enfin. L'entrée triomphale, vendredi, du bébé-député, M. Armand Lavergne, au bras protecteur de Sir Wilfrid Laurier, a fait verser des larmes d'attendrissement à ce sexe intéressant auquel il doit sa mère. Songez que tout Ottawa a vu — il semble que c'est hier — le député de Montmagny en culotte courte, pelotant de la neige dans les rues de Sandy-Hill. Aujourd'hui, il va peloter la gauche. Il faudra assister à cela.

Tout neuf encore, l'huissier de la Verge-Noire. Pour l'honneur du journalisme, il n'a pas l'échine trop souple. Ça viendra, pourtant, avec deux ou trois sessions. La vie politique, c'est ça qui vous retape et vous défait un homme.

Je constate avec stupéfaction que M. St-Denis LeMoine est encore sergent d'armes. Un quasi-millionnaire, si c'est pas honteux ! C'est-à-dire que ce n'est pas d'être millionnaire qui est honteux, mais de ne pas lâcher une position qui ferait le bonheur d'un pauvre père de famille — voire même celui d'un pauvre bougre de vieux garçon qui pourrait avec ces émoluments "s'y marier," ainsi qu'on chante dans *La Belle Françoise.* Je propose une interpellation de la part du gouvernement, suivie d'un amendement de M. St-Denis LeMoine.

Après la séance solennelle de l'ouverture le vendredi, il y eut retrait de la foule vers les salons du Président de la Chambre. Délicatement jolie comme une figurine de Saxe, la nouvelle présidente, et mise avec un goût très sûr et distingué.

Mais voilà ! ce sera un salon anglais. Mme Belcourt, en dépit d'un époux canadien-français et du sang de Lafontaine qui coule dans ses veines, — n'entend à peu près que l'idiome britannique et nous avions le droit d'espérer un salon français cette session encore. La charmante et douce Mlle Belcourt, heureusement nous reste. J'accorde toutefois un regret aux réunions si spirituellement françaises de Mme Brodeur, et pour faire diversion, je vais enseigner au député de Haldimand à prononcer le mot : imperturbablement. Il y est encore empêtré, le malheureux !

Ce qu'il faut à Ottawa, je le déclare sans ambage, c'est une ministresse (1) canadienne-française qui ouvre beaucoup et souvent ses salons.

Ce ne serait absolument pas délassant pour la "ministresse" mais très amusant pour ses hôtes, et l'effet général, excellent. Il faut à la députation — et à ses amis — un bon petit coin où se rallieraient les bons esprits, où les saillies et la gaîté d'une gauloiserie de bon aloi mousseraient, comme le bon vin, sous l'encouragement aimable d'une hôtesse assez jeune pour s'en amuser, ass z intelligente pour les comprendre, assez sympathique pour les encourager et les provoquer.

Le salon de Lady Laurier est et ne peut être autrement qu'international, et grands sont les mérites de celle qui en fait si dignement les honneurs.

Des honneurs qui sont pa fois aussi difficiles qu'ennuyeux à supporter.

Lady Laurier se tient au poste, tous les lundis de chaque semaine et reçoit, avec l'affabilité et l'amabilité qui lui sont coutumières, une foule de gens qui n'y vont que pour se donner ensuite l'occasion de dire : "Je suis allée rendre visite à Lady Laurier." Comment garder un front calme et serein, un sourire toujours engageant en présence de ces moules ? C'est son secret.

Un personnage fort choyé à ces réceptions du lundi, c'est le petit ch en de Lady Laurier. On m'a même raconté qu'une dame, bien connue dans nos cercles, avait été jusqu'à lui confectionner du bonbon chez elle et le lui avait apporté, noué de faveurs roses ! mais je n'affirme jamais que ce que j'ai vu. Pauvre toutou ! Ce que ces courtisanes caresses lui manqueraient s'il passait dans l'opposition ! Je me réjouis pour lui en croyant que cette éventualité n'est guère probable.

J'étais, il y a quelques semaines, à un de ces lundis, quand arrivent, après moi, deux grandes bringues d'anglaises aux dents longues, aux pieds devant. Qui étaient-elles ? d'où sortaient-elles ? comment se nommaient-elles ? Mystère et croquignoles. Après les compliments de bienvenue, l'une d'elles, étendant sa main pointure No. 7, vers le petit chien, ne manqua pas de s'écrier :

—What a charming dog !

L'autre, dans le but louable de se rendre plus intéressante encore aux yeux de son hôtesse sans doute, commença une interminable histoire à seule fin de nous dire qu'elle avait déjà fait, il y avait deux ans passés, connaissance avec le petit chien. C'est alors qu'elle avait fait remarquer au sénateur Un Tel qui se trouvait avec elle, que, etc., etc

(J'ouvre ici une parenthèse pour faire observer à mon tour, qu'il existe à Ottawa une catégorie de femmes qui ne peuvent jamais raconter quoique ce soit sans agrémenter leur discours d'un ou deux sénateurs ; d'autres se rabattent sur des ministres ; d'aucunes, plus modestes,—que voulez-vous ? les goûts ne sont pas à discuter, — accommodent très bien leur petite sauce d'un député. Versons un pleur sur la fragilité féminine et passons.)

Les dames, qui vous intéressent actuellement, causaient sénateur et chien.

—Les entendez vous ? fis-je, en pouffant de rire, au sénateur Cas grain, de Montréal, qui faisait son apparition justement.

—Never mind de quoi c'qui disent, retorqua le bénévole sénateur.

Et lâch ment nous abandonnâmes la maîtresse de céans à ses remarquables visiteuses pour discuter les mérites d'un nouveau candidat à une position quelconque, traîné en remorque jusqu'à la Capitale, par le bienveillant sénateur.

Du métier de ministre on en parle volontiers, ma s qui saura chanter les louanges du métier bien fait d'une femme de premier-ministre !

Sur cette réflexion profonde, je me retire —si vous voulez que je revienne.

Nous espérons voir à l'Institut Canadien, cette Mme Thérèse Vianzone dont LE JOURNAL DE FRANÇOISE dit tant de bonnes choses qu'il doit bien y en avoir une ou deux de vraies.

Cordialement vôtre

YVETTE FRONDEUSE.

---

(1) Ne croyez-vous pas que ministresse ferait un excellent néologisme ?

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

L'impératrice du Japon, qu'il est d'actualité de vous présenter, est une femme dont il est nécessaire de faire la connaissance à cause du mérite qu'elle s'est acquis par son intelligence et sa manière de gouverner l'empire.

Sa Majesté Haru Ko, qu'un auteur français dont vous avez déjà entendu parler, sans doute, Pierre Loti, appelait "l'Impératrice Printemps," naquit le 28 mai 1850. Elle appartient à la noble famille *Schijo*, l'une des cinq grandes familles de grands *Kugé* ou personnages de Cour, parmi lesquelles sont choisies les impératrices japonaises. Admirablement douée, la souveraine du Japon s'assimila vite cette éducation artistique et littéraire si commune aux jeunes princesses de son pays et vécut inconnue dans la réclusion de la Cour raffinée de Kyoto. Fraîche et délicate comme une fleur à peine éclose, Haru Ko fut remarquée un jour par l'empereur quand il vint à l'âge de se choisir une compagne et la jeune princesse fut proclamée impératrice du Japon à l'âge de 18 ans, son royal époux en avait alors dix-sept. Son mariage est exceptionnellement heureux, l'empereur aime sa femme et la vénère presque comme une divinité, mais hélas ! les joies de la maternité lui furent refusées Elle éleva le fils de l'empereur et le futur héritier du trône pour qui elle eut les soins les plus touchants. Elle a seule, comme épouse légitime le titre d'impératrice, mais elle dut subir la loi qui permet à l'empereur du Japon d'avoir des épouses d'un rang inférieur.

Celui-ci, qui avait pris de son éducation plutôt européenne des goûts tout modernes eut beaucoup de difficultés à se faire comprendre de ses sujets, mais l'Impératrice elle, sut deviner vers quel but tendait ses efforts : la modernisation du Japon et l'aida de toutes ses forces Voyant qu'il était impossible de faire sortir de leur torpeur les femmes de son entourage, elle voulut préparer à une meilleure destinée, celles de la génération future. Elle prit sur la cassette impériale la somme nécessaire à l'instruction de cinq petites filles et les envoya aux Etats-Unis faire un cours d'étude complet. Ces enfants eurent une influence extraordinaire sur l'éducation de leur pays. Aidées de leur souveraine, elles fondèrent plus tard une école normale supérieure, le décret impérial concernant cette institution exigeait que les femmes "suivassent les hommes dans leur progrès," car Sa Majesté Haru Ko sut enseigner à ses sujets ce que valait la femme, qui occupe maintenant au Japon une place prépondérante.

Outre l'école normale, on fonda encore de toutes parts des écoles élémentaires et supérieures, dont le programme ne le cède en rien aux écoles européennes.

Un établissement appelé l'*Institut des Filles Nobles* fut établi. C'est là qu'on y élève les futures grandes dames du Japon, les mères de la génération future dont les descendants recueilleront avec tant d'avantage les fruits d'une civilisation nouvelle.

L'impératrice Haru Ko est naturellement bonne et charitable et en voyant tout le bien accompli, toutes les œuvres humanitaires dont elle est la tête, on se prend à regretter encore plus vivement qu'elle ne soit pas chrétienne. Quelle immense somme de bien ne réaliserait elle pas encore, car il est facile de voir que la souveraine du Japon n'est pas une femme ordinaire. Son peuple, qui comprend peu ces efforts de civilisation moderne, mais qui en voit les effets, ne sait que penser d'elle et la vénère comme une déesse On voit souvent l'Impératrice Printemps dans les hôpitaux ; elle les visite souvent, mais celui qu'elle préfère est l'hôpital de Tokio pour les femmes et les enfants, où elle a institué un service d'infirmières sur un plan américain.

A chacune de ses visites, elle apporte des douceurs aux enfants qu'elle leur distribue elle-même.

Si elle n'avait pas ses devoirs officiels et ses devoirs de charité qui sont pour elle une récréation, la pauvre souveraine aurait une vie bien triste et bien monotone, car elle n'a personne dans son entourage qui puisse la comprendre.

A l'intérieur du palais et dans la vie quotidienne l'impératrice conserve le costume national : robe de soie foncée et large ceinture.

Le palais de Tokugawa est moderne et sa construction ne fut achevée qu'en 1889.

Il est simple mais d'un artistisme avec lequel il est difficile de rivaliser. On y a introduit les perfectionnements modernes tel que l'éclairage et le chauffage des appartements. La partie du palais réservée aux réceptions officielles est meublée avec un luxe tout européen ; celle où se trouvent les appartements privés de l'empereur et de l'impératrice sont d'une extrême simplicité et purement du vieux style national.

La modernisation d'un pays comme le Japon n'est pas une chose qu'on peut faire en un jour et les progrès attendus dans l'administration n'ont pu entamer les traditions se rattachant à l'étiquette du palais impérial, étiquette si compliquée, qu'elle demande à elle seule tout un entraînement. Aussi les dames entrent-elles jeunes au palais, vers dix ou onze ans, et passent plusieurs années de leur vie à étudier les fonctions qu'elles auront à remplir au service de leur souverain et envers les dames du palais. Ces questions ont à la Cour japonaise une importance qui n'est pas ordinaire.

Espérons que ce pays qui a de si grandes tendances artistiques viendra un jour à connaître les beautés d'une civilisation chrétienne, espérons aussi que l'Impératrice Printemps sera encore là pour en jouir, ce sera la récompense due à ses travaux et à son bon gouvernement.

TANTE NINETTE.

# PAGE DES ENFANTS

## LES JEUX D'ESPRIT

### Réponses à chercher

De qui est le vers suivant que l'on entend citer beaucoup, de nos jours encore, et à qui fait-il allusion ?

" Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire."

### Coquilles à rectifier

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

La dame use le bourreau.

Nous allons bêcher les moissons de l'étang.

Il a pendu son âne pour trente écus.

### Charades amusantes.

Quelle différence y a-t-il entre un avocat et un serin en cage ?

Quels sont les verres qui se mettent en colère ?

## Réponses à Jeux d'Esprit.

### Enigme

Je suis l'ami des mauvais jours,
Celui des heures de paresse,
On me prend, puis on me laisse,
Pourtant on me revient toujours.

On me revêt de basane,
De toile, même de velours ;
Qui m'aime n'est point un âne,
A tous, je suis d'un grand secours.

Mais sous une forme nouvelle,
Exerçant un humble métier,
Je pèse pruneaux et chandelle,
Sur le comptoir de l'épicier.

Rép. Livre.

Ont répondu : Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Lucile Rodier, Montréal ; Thérèse Saint - Pierre et George-Emile Boulay, Coaticook ; Joséphine D., Fleur des Neiges et Neveux, Montréal.

### Question d'Actualite.

(Pour mes neveux et nièces.)

Quelles sont les raisons qui ont amené la guerre actuelle entre la Russie et le Japon ?

Quelle nation a la première commencé la guerre ?

Voici, en détail, les raisons de la guerre entre la Russie et le Japon :

La Russie avait obtenu de la Chine, en la menaçant de prendre les armes contre elle, la partie nord de ce pays appelée la Mandchourie. Les Japonais, effrayés de ce voisinage, conclurent un traité avec les Russes par lequel ceux ci s'engageaient à n'occuper la Mandchourie que pendant dix années. Au mois d'octobre dernier expirait le traité en question, mais sur l'intimation des Japonais d'avoir à évacuer la province chinoise, les Russes répondirent que les stipulations du traité ne comportaient pas ces conditions, qu'il y avait une erreur, un malentendu, je ne sais trop quoi ; de plus la Russie demandait qu'on lui donnât la Corée Alors la Japon rappela son ambassadeur de la Russie, ce qui était une déclaration de guerre, et dès lors commença les hostilités.

Ont donné des réponses satisfaisantes :

Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Thérèse St-Pierre et George-Emile Boulay, Coaticook ; Lucile Rodier, Antoinette St-Onge, Roger St-Mars, Montréal. Japoneries d'automne, Laura St-Clair, Albertine Goncourt, Noé Lamoureux et Adrien, Québec. Iroquois égaré, Quatre-Saisons, Laurier-rose, Ottawa.

## Récompense d'Assiduité

Avec le prochain numéro du *Journal de Françoise* commencera sa troisième année, je donnerai alors le nom de celui ou celle de mes neveux et nièces qui aura mérité le prix d'assiduité à répondre aux questions de la page des enfants.

Sur ce rapport, je ne puis vous féliciter mes petits amis, car vous vous êtes rendus coupables cette année de négligence envers votre Tante Ninette qui, elle, en est bien marrie. Quand me rendrez-vous l'enthousiasme de la première année où les réponses m'arrivaient si nombreuses que je ne savais que faire pour les classer toutes? Parents, je m'adresse à vous, il ne vous est pas défendu d'aider un peu vos enfants à chercher les devinettes ou leur indiquer le moyen le plus facile pour répondre aux questions qui leur sont posées. Vous leur faciliterez la tâche et vous les encouragerez ainsi à travailler.

Allons, mes chers petits, du courage et prenez de fortes résolutions pour l'année nouvelle, vous ferez tant plaisir à la directrice de votre page qui vous est toute dévouée et qui vous aime de tout son cœur.

TANTE NINETTE.

## Mots pour Rire

Toto qui souffre beaucoup d'une dent mauvaise, se rappelle les observations maternelles.

Maman, dit il avec décision, moi je veux que cette dent s'en aille.

—Eh bien ! mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

—Non ! non, pas le dentiste, ça me ferait trop mal !...

—Comment faire alors ?

—Tu sais bien !... donne-moi beaucoup de dragées, puisque tu dis toujours que ça fait tomber les dents toutes seules !...

Le petit Robert aborde sa maman avec des airs mystérieux :

—Dis, chère maman, n'avais-tu pas recommandé à la domestique de fermer toujours à clé le buffet à l'office ?

—Pourquoi cette question ?

—Je vais te dire, petite mère : hier soir, elle ne l'avait pas fermé ; alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux qui restait.

Recommandation de la mère à son enfant :

—Bébé, j'espère qu'en faisant la dînette avec tes petits amis tu t'es rappelé que je t'ai défendu de reprendre du gâteau une seconde fois.

—Oui, maman, répond Bébé... J'en ai pris deux morceaux tout de suite !

Maman est sortie pour faire des visites, oubliant imprudemment sur la cheminée un sac rempli de bonbons ; lorsqu'elle revient, le sac est vide, et Mlle Lili est occupée à en faire des cocottes :

—Comment ! s'écrie la mère, tu as tout mangé ?

—Oh ! non, maman. J'en ai laissé tomber un que je n'ai pas retrouvé !

## Le Thé du Journal de Françoise

*Le Journal de Françoise* s'estime heureux d'avoir donné en l'honneur de la charmante Française qui est notre hôte, en ce moment, son thé annuel. Mlle Vianzone a su captiver les sympathies de toutes et le souvenir de son passage parmi nous ne sera jamais oublié.

Nous offrons à l'hon. M. Berthiaume, directeur-propriétaire de *La Presse*, l'expression de nos sincères remerciements, pour avoir si bienveillamment mis les salons de son journal à notre dispositiou et à celle de nos abonnées. Rien ne saurait exprimer la reconnaissance que nous avons pour cette généreuse hospitalité et pour toutes les marques d'obligeance et de courtoisie qui nous ont été prodiguées par cette partie du personnel de *La Presse*, mis à notre disposition.

LA DIRECTRICE.

## EN GLANANT

### Curiosité des supplices.

Il y avait, parmi les anabaptistes, une secte appelée les *frères de Moravie*. Ces sectaires ne voulant point aller à l'encontre de la maxime de l'Eglise, qui abhorre l'effusion du sang, avait imaginé pour les condamnés à mort un supplice qui consistait à les chatouiller jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir.

### Mot d'esprit

Fontenelle, qui d'ailleurs était resté célibataire, avait son couvert mis tous les jours de la semaine dans diverses maisons de Paris. Le jour de son enterrement, Piron dit en voyant passer le convoi, vers une heure— qui était celle où l'on dînait alors : "Voilà certainement la première fois que Fontenelle sort de chez lui à cette heure pour ne pas aller dîner en ville."

### Histoire du langage.

Lamotte Levayer cite un beau parleur qui passa vingt-quatre heures à rêver comment il éviterait de dire *ce serait* à cause de la ressemblance de deux syllabes *ce se*.

### Histoire de l'alimentation.

L'obligation d'observer les abstinences du carême était jadis rigoureusement prescrite par des ordonnances souveraines. Veut-on connaître, dit Legrand d'Haussy, dans son *Histoire de la vie privée des Français*, quelle était la situation de Paris à ce sujet aux XVIe et XVIIe siècles ?

Il existe un édit de Henri II, qui, en 1549, défend de vendre de la viande en carême à tout autre qu'à ceux qui apporteront un certificat du médecin. Quinze ans après, Charle IX défendit d'en vendre même aux huguenots pendant ce temps. Non content de cet édit, il en publia un autre en 1565 par lequel il confère à l'administration de l'Hôtel-Dieu le privilège d'en vendre exclusivement et ordonne qu'on n'en livrera qu'aux seuls malades. Cet édit fut confirmé par deux arrêts du Parlement en 1575 et en 1595. Le Parlement n'exigea pas seulement que celui qui venait acheter apportât une attestation du médecin. Bientôt les formalités furent augmentées. Outre le certificat du médecin, il en fallut un du curé, spécifiant la nature de la maladie et la nature de viande qu'il fallait. En tout cas la viande de boucherie était seule permise ; la volaille et le gibier étaient absolument prohibés Or pendant le carême de 1629, dans l'Hôtel-Dieu qui seul pouvait vendre de la viande, il se tua en tout, tant pour le service des malades internes que de l'extérieur, six boeufs et environ soixante veaux.

### Mot historique.

Quand le maréchal de la Ferté, après sa brillante campagne de 1651, fit son entrée à Metz, les Juifs, qui y étaient alors tolérés, vinrent comme les autres pour le complimenter. Quand on les lui annonça, le maréchal dit : " Je ne veux pas voir ces marauds-là : ce sont eux qui ont fait mourir mon divin maître qu'on ne les laisse pas entrer".

Les Juifs répondirent qu'ils en étaient bien fâchés, d'autant plus qu'ils apportaient un présent de mille pistoles qu'ils auraient été charmés que Monseigneur le commandeur voulût bien accepter.

—Bah, dit alors le maréchal, à qui on rapporta cette réponse, faites les entrer tout de même ; ces pauvres diables ne connaissaient pas Jésus-Christ quand ils l'ont crucifié.

## Conseils Utiles

NETTOYAGE DES DENTELLES. — Pour le nettoyage des dentelles, pliez celles-ci en les doublant en nombre de fois plus ou moins grand suivant la longueur, afin d'en former un petit paquet, passez un fil en haut et en bas. Trempez ensuite votre paquet dans la bière, frottez avec les mains dans ce liquide. Retirez ensuite votre dentelle, exprimez-en la bière, en la roulant dans un linge après avoir retiré les fils qui la maintenaient en paquet, mais ne la rincez pas. Repassez-la ensuite humide, et à l'envers sur une couverture humide, en remarquant que plus la dentelle sera repassée humide plus elle aura de raideur.

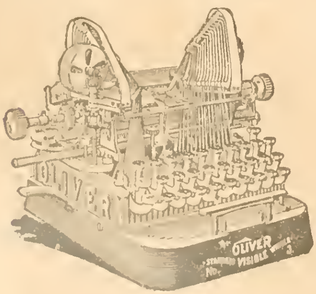
NETTOYAGE DES STATUES DE PLATRE. — Epousseter le plâtre et l'enduire d'un mélange composé d'essence de térébentine et de blanc d'argent pour décoration. Faire le mélange clair comme du lait afin qu'il ne fasse pas d'épaisseur sur le plâtre. Peindre la statue avec une brosse douce, à peinture.

TRAITEMENT DES RHUMATISMES.— En Allemagne on traite les rhumatismes par le citron. On en fait de véritables cures. On doit absorber le jus de citron en augmentant la dose tous les jours, puis en la diminuant. On commence par un citron et l'on monte jusqu'à trente ; après quoi on redescend. Le traitement entier dure deux mois. Il paraît qu'il donne d'excellents résultats. Mais tous les estomacs peuvent-ils le supporter ?


RENAUD KING & PATTERSON






OLIVER